







REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

PARIS. — A. DAVY (IMP. DE LA REVUE BLEUE ET DE LA REVUE SCIENTIFIQUE)
52, rue Madame, 52

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

CINQUIÈME SÉRIE — TOME I

41e ANNÉE — 1er SEMESTRE

1er JANVIER AU 30 JUIN 1904

PARIS

BUREAUX DE LA *REVUE BLEUE* ET DE LA *REVUE SCIENTIFIQUE*

41 *bis*, RUE DE CHATEAUDUN, 41 *bis*

1904

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 1 — 5e SÉRIE — TOME I — 2 JANVIER 1904

L'OASIS (1)

L'oasis dévastée. — A gauche, les ruines de la maison de Mohamed, dont on voit encore un pan de terrasse : à droite, celle de la mosquée de Sidi Ali, le minaret aux trois quarts effondré. Devant l'habitation de l'Iman préservée, une portion de voûte soutenue par des colonnes, restée intacte, forme comme un porche sous lequel on a placé une table pliante et des sièges pliants. En face, se trouve une sorte de carrefour formé par une rue venant de droite et par une autre rue allant au fond à gauche où l'horizon s'élargit entre les ruines. Les murs en terre rougis par la flamme, les débris de solives et de charpentes carbonisés, les hauts troncs des palmiers calcinés au milieu des jardins détruits, se découpent sur le ciel très pur et très bleu du matin. Après la ceinture noire de l'incendie, la ceinture verte de l'oasis très mince ; on dirait que le désert s'est avancé. — Un passage est praticable en avant de la maison de Mohamed et en avant de la mosquée.

Sur la place, formée par le carrefour, de nombreux indigènes déguenillés et lamentables sont couchés, assis ou accroupis. On en devine un plus grand nombre encore dans la rue de droite, derrière la maison de Sidi Ali. Ils parlent à voix basse, on entend un murmure de foule. Le berger Kaddour, assis à gauche, sur un amas de débris assez élevé, enveloppe sa jambe blessée. Taïeb debout, adossé à une colonne du porche, cause avec un groupe de trois indigènes accroupis en cercle, le menton sur les genoux, en arrière vers le fond.

QUATRIÈME ACTE

TAÏEB (regardant vers la droite). — Ils ne vont pas tarder ; et le jugement ne sera pas long !

PREMIER INDIGÈNE (résigné). — Qu'ils en finissent donc avec moi, puisqu'ils m'ont déjà tout pris !

DEUXIÈME INDIGÈNE. — Ils ont si bien détruit ma maison que je n'en ai pas retrouvé la place !

TROISIÈME INDIGÈNE (désolé). — Et moi, je n'ai plus retrouvé mes enfants !

LE PREMIER INDIGÈNE. — Ils m'ont pris, jusqu'à mes vêtements, jusqu'à mon chien !

TAÏEB (remuant la tête). — Dire, que si l'on avait écouté Mohamed, si l'on s'était tenu tranquille, rien de tout cela ne serait arrivé !

LE PREMIER INDIGÈNE (vivement). — C'était écrit ; et ce que conseillait Mohamed n'aurait rien empêché.

TAÏEB (insistant). — Cependant Mohamed...

DEUXIÈME INDIGÈNE. — Mohamed aurait mieux fait de vendre les récoltes jusqu'au dernier sou, d'acheter des armes, de nous laisser misérables, de nous rompre aux fatigues de la guerre, d'employer notre force et notre intelligence aux œuvres de destruction, plutôt que de vouloir la prospérité chimérique de l'oasis, de nous y laisser vivre sans crainte, sans autre souci que celui d'être heureux, et de nous persuader qu'il ne tenait qu'à nous d'avoir le paradis sur cette terre !

TAÏEB. — Il fallait le suivre jusqu'au bout !

PREMIER INDIGÈNE. — Naturellement aujourd'hui que tu es taillandier, tu es pour la paix ! Mais, Taïeb, depuis que le monde est monde il y a eu des guerres, il y aura toujours des méchants et toujours des malheureux ; comme il y a des épines aux roses, parce que Dieu veut ! Ton Mohamed était un fou et il n'aurait pas refait le monde. (Kaddour a cessé de panser sa jambe ; il écoute avec attention).

TAÏEB (vivement). — Alors, toi, pourquoi le défendais-tu ? Pourquoi étais-tu son partisan le plus acharné, avant l'invasion ?

LE PREMIER INDIGÈNE (violent). — Et toi, pourquoi as-tu été si empressé à suivre Sidi Ali, au moment du danger?

(1) Voir la *Revue Bleue* des 12, 19 et 26 décembre 1903.

TAÏEB (embarrassé). — Moi, parce que tout le monde y allait !... parce que Sidi Ali !...

KADDOUR (furieux). — Ah ! peuple d'esclaves ! race qui ne sait pas voir, ne veut pas comprendre et ne peut rien vouloir, race ennemie du bien, qui te fais un devoir de tes vices et n'obéis qu'à tes instincts ! Il n'y aura donc jamais que le mensonge et les coups pour te faire marcher !

PREMIER INDIGÈNE. — Ce n'est pas notre faute si nous sommes victimes des méchants ! (Salem parait entrant par le passage en avant de la maison de Mohamed, il cherche dans les ruines.)

KADDOUR. — C'est précisément parce que les hommes sont méchants, que chacun de vous aurait dû faire appel, sans arrière-pensée, à la bonté qu'il avait en soi ! Vous avez préféré faire appel à la force, vous allez voir tout à l'heure ce qu'elle va faire de vous, la force !... A moins que vous ne vous avilissiez encore devant elle, ce dont vous êtes bien capables !

TAÏEB (vivement). — Non, Kaddour, non il n'en est pas un seul qui ait consenti à servir les Européens.

KADDOUR (faisant un geste de la main). — Patience ! (Il se retourne de l'autre côté et apercevant Salem). Que cherches-tu donc là dans ces ruines Salem ?... Penses-tu qu'en deux jours le feu ait pu épargner quelque chose ?

SALEM (se retournant à Kaddour). — Tu crois que le feu peut détruire des personnes... sans en laisser de traces ?

KADDOUR. — Puisque nous ne sommes que fumée !

SALEM. — Oui, mais j'aurais dû retrouver là, dans les débris de la terrasse, les bracelets de fer de ma maîtresse, ses boucles, ses agrafes, la ceinture de Youssef...

KADDOUR (haussant les épaules). — A quoi bon !... Que te faut-il de plus, si tu gardes leur souvenir dans ton cœur ?

SALEM (se rapprochant). — Je voudrais être sûr qu'ils ne sont pas prisonniers.

TAÏEB [illegible]. — Qu'ils soient morts ou prisonniers, ce sera bien à peu près la même chose dans quelques instants : pour eux comme pour nous.

KADDOUR (enveloppant sa jambe). — Et ce ne sera que justice de vous anéantir, vous qui aviez la lumière et n'avez pas voulu voir ! vous qui pouviez vous abreuver aux sources de vérité, et avez préféré retourner au marais pestilentiel !

(Un mouvement se produit parmi les indigènes de droite, tous regardent de ce côté et le murmure augmente.)

LE PREMIER INDIGÈNE. — Les voilà ! (Il se lève, les [illegible] murmurent.)

TAÏEB (à Kaddour). — Ne te fâches pas, Kaddour, va, tout à l'heure nous serons tous d'accord !

VOIX dans la foule qui se range et forme une haie de la rue de droite au porche). — C'est lui. C'est le commandant. C'est le chef. Attention !

KADDOUR (à Salem qui cherche encore dans les ruines). — Viens, Salem, viens m'aider à me lever (il lui tend la main).

SALEM. — Mais tu ne pourras pas marcher, tu as la jambe brisée !

KADDOUR. — Les boiteux et les culs-de-jatte arrivent à la mort aussi vite que les autres ! (Salem l'aide à se lever, les murmures cessent parmi les indigènes.) Merci, Salem ; soutiens-moi encore un peu. (Il lui met la main sur l'épaule. Le commandant parait venant de la droite suivi du lieutenant. Les Européens portent le costume colonial, casque et vêtements de flanelle sans distinction de nationalité.

LE COMMANDANT (en avançant regarde le porche dont il fait le tour). — Alors, c'est ici que vous avez établi le quartier général ?

LE LIEUTENANT. — Oui, mon commandant. Je n'ai eu qu'à faire déblayer les ruines de la mosquée, l'habitation est en bon état.

LE COMMANDANT (s'arrêtant). — Bien ! (il tâte la voûte du porche avec sa canne). Vous n'avez pas peur que ça nous tombe sur la tête?

LE LIEUTENANT. — Je l'ai fait éprouver par mes hommes, mon commandant.

LE COMMANDANT. — Très bien ! (il se tourne vers les indigènes et les désignant du bout de sa canne). Qu'est-ce que tout ce monde-là ?

LE LIEUTENANT. — Les prisonniers, mon commandant.

LE COMMANDANT. — Les prisonniers ! (Il les examine). Pas brillants, les prisonniers, pas brillants ! (au lieutenant). Y en a-t-il parmi eux qui soient disposés à s'enrôler dans nos tirailleurs ?

LE LIEUTENANT. — Pas un seul, mon commandant.

LE COMMANDANT (étonné). — Ah ! ah ! Ils font les fortes têtes, nous allons voir ça ! (Il se retourne, fait signe au lieutenant, tous deux viennent en avant). Pourriez-vous me dire ce que nous allons en faire ?

LE LIEUTENANT (cherchant). — Nous n'avons, ni assez d'hommes pour les garder, ni assez de vivres pour les nourrir... Si nous les laissons en liberté, ils vont reprendre les armes et nous attaquer....

LE COMMAMDANT (réfléchissant). — Oui, sans doute, il serait plus pratique de tout zigouiller ; mais je ne veux pas de ça. En somme, ce sont de braves gens qui se sont bien défendus, et...

LE LIEUTENANT. — S'ils nous tenaient eux !

LE COMMANDANT (décidé). — Ce n'est pas une raison. (Il se retourne vers les indigènes et allant vers eux). Voyons ! Arrivez un peu ici vous autres ? (Les indigènes se rapprochent craintivement et ferment le cercle. A le gauche, Kaddour soutenu par Salem et Taïeb ; au centre, le commandant les jambes écartées, la canne et les mains derrière le dos.) Si nous sommes venus chez vous, c'est pour votre bien, pour mettre fin, une bonne fois, aux brigan-

dages des pillards; à vous de le comprendre et maintenant de vous tenir tranquilles. Une convention internationale nous a chargés d'établir notre autorité sur ces territoires, d'y faire régner l'ordre et respecter la légalité, d'ouvrir le pays au commerce et de vous faire participer aux bienfaits de la civilisation; nous ne faillirons pas à cette tâche!

KADDOUR (interrompt). — Les hommes seront-ils meilleurs, les femmes plus fidèles et les marchands moins avares?

LE COMMANDANT (sans répondre). — Sachez que mon pays est très puissant, qu'il vous défendra contre tous ceux qui vous oppriment et répandra en abondance chez vous tous les biens que vous pouvez souhaiter...

KADDOUR. — Augmentera-t-il la durée des jours et la longueur de la vie?

LE LIEUTENANT (à Kaddour). — Toi, tu vas te faire zigouiller!

LE COMMANDANT (haussant les épaules, au lieutenant). — Laissez donc! (Aux indigènes). C'est tout ce que j'avais à vous dire!... Maintenant que vous savez ce qu'il en est, faites ce que vous voudrez, restez, allez-vous-en, vous êtes libres! (Les indigènes se disposent à partir, grand brouhaha. Le commandant se ravisant). Seulement, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas trop rôder autour du camp ni près des sentinelles! (Ils s'éloignent en criant à l'exception de Kaddour, Salem et Taïeb).

LE LIEUTENANT (secouant la tête). — Pourvus qu'ils ne nous retombent pas sur le dos!

LE COMMANDANT. — Ils n'ont plus d'armes et tous leurs chefs sont morts. Et puis, voyez-vous ces gens-là, il n'y a qu'à leur parler; ils réfléchiront à ce que je leur ai dit. (Apercevant Kaddour). Eh bien! tu restes là toi, vieil entêté?

KADDOUR. — Où veux-tu que j'aille, tu as tout brûlé?

SALEM (empressé). — Il ne peut pas marcher, il est blessé.

LE COMMANDANT. — S'il est blessé, portez-le à l'ambulance, et débarrassez-nous le plancher, oust! (Il va vers la table, pose son casque et s'asseoit; au lieutenant). Par ailleurs quoi de neuf?

LE LIEUTENANT (resté debout). — Rien, mon commandant.

KADDOUR (grommelant, s'éloigne par le fond, appuyé sur Salem et Taïeb). — Débarrassez! Débarrasse nous toi-même, assassin, voleur.

LE COMMANDANT. — Les derniers ordres portent que nous devons nous arrêter ici, nous y fortifier et reconnaître les mines. Avez-vous recueilli des renseignements à ce sujet?

LE LIEUTENANT. — Aucun, mon commandant.

LE COMMANDANT. — Diable, diable. (Apercevant Abdias qui arrive du fond à droite). — Ah! voilà notre vieil ami, je ne sais plus son nom! Il va nous en donner des renseignements, lui, le sympathique mercantis.

ABDIAS (très obséquieux, de loin). — Bonjour mon commandant! Bonjour Messieurs. (Il avance courbé en deux).

LE COMMANDANT. — Eh! bien, sent-il bon le bûcher où brûlent les cadavres de tes ennemis?

ABDIAS (avec commisération). — Ah! les malheureux! Je les y ai tous vus, mon commandant, tous: Sidi Ali, Ramam, Mohamed ben Moktar, Hassem, Saïd, tous; il n'en reste plus un. Ah! tu nous as bien vengés de ces scélérats de musulmans qui nous avaient tout pris lors de la défaite, tout, jusqu'à nos femmes et nos filles.

LE LIEUTENANT. — Vraiment, ils t'avaient pris ta femme et ta fille?

ABDIAS. — C'est-à-dire que ma femme était déjà morte et j'ai pu faire partir ma fille avec une caravane et la marier à un marchand de la religion; mais, toutes les autres, les religieuses chrétiennes même...

LE COMMANDANT AU LIEUTENANT. — Ah! oui, au fait, les religieuses, où sont-elles? Nous n'en avons point vu?

ABDIAS. — Il y en avait sûrement une ici, la femme de Mohamed ben Moktar; elle sera probablement morte.

LE COMMANDANT. — Il faudrait s'en assurer (au lieutenant). Qu'a-t-on fait des femmes?

LE LIEUTENANT. — Elles sont parquées dans un jardin, attendant qu'on les distribue aux tirailleurs et aux conducteurs indigènes.

LE COMMANDANT. — Ah! mais, attention, si la religieuse y était! Voyez donc cela.

LE LIEUTENANT. — Oui, mon commandant (il sort par le fond).

ABDIAS. — Je lui avais annoncé votre arrivée, fallait voir comme elle était heureuse. Du reste, tous ceux qui ne sont pas des sauvages ont été heureux et ils espèrent bien que vous resterez longtemps... Si tu as besoin de fournitures, tu sais que...

LE COMMANDANT. — Oui, oui, c'est entendu.

ABDIAS. — J'ai des relations partout: en Ethiopie, en Arabie, en Tripolitaine, à Tombouctou, je connais comme ma maison tout le Soudan, le pays nègre, le...

LE COMMANDANT (l'interrompt). — Alors, tu sais où sont les mines?

ABDIAS (étonné). — Quelles mines?

LE COMMANDANT. — Ne fais donc pas l'ignorant! Toutes les caravanes qui arrivent dans le Nord apportent de la poudre d'or; il faut bien qu'elles la prennent quelque part.

ABDIAS (étonné). — C'est vrai... cependant jamais je

n'ai entendu parler !... Ce doit être loin, très loin d'ici.

Le Commandant. — Oui, tu ne veux rien dire. En ce cas, nous découvrirons les mines sans toi, et, au lieu de t'en faire profiter, elles reviendront à une compagnie qui les exploitera ; voilà ce que tu auras gagné !

Abdias (très plat). — Mais, mon cher commandant, je te jure que, si je savais où elles sont, je te conduirais tout de suite.

Le Commandant (se lève, apercevant le lieutenant qui revient avec Marie). — C'est bon, c'est bon, nous en recauserons. (Désignant Marie à Abdias). C'est la religieuse ?

Abdias (regarde). — Oui, c'est elle ; c'est bien elle.

(Le commandant s'avance vers Marie qu'il salue très bas. Abdias se dissimule à droite),

Le Commandant. — Excusez-nous, Madame, je viens seulement d'apprendre qui vous étiez. Croyez que c'est pour nous... une joie inespérée... un grand bonheur, de vous retrouver vivante après une si longue captivité et de vous apporter la délivrance !

Marie (est restée debout les yeux fixes ; sans entendre elle répète). La délivrance ! Ce n'est pas vous qui pourrez jamais me délivrer ! (Elle fait quelques pas à gauche et voyant les ruines elle joint les mains). La maison !

Le Commandant (au lieutenant). — Qu'est-ce qu'elle a ?

Le Lieutenant. — Je ne sais, elle ne voulait pas venir ; ce sont les autres qui me l'ont désignée.

Le Commandant (s'approche de Marie abîmée dans sa douleur devant la maison). — Madame (elle se retourne). Je tiens à vous dire que mes officiers et moi sommes à vos ordres. Si vous désirez partir maintenant ou attendre la colonne pour être rapatriée, nous nous tenons à votre disposition !

Marie (douloureusement). — Ma patrie est ici, où j'ai appris la vie, où j'ai connu mon époux, où mes enfants sont nés, Je ne vous demande qu'une grâce : c'est, si Mohamed-ben-Moktar est votre prisonnier, de me le laisser voir. (Le commandant paraît embarrassée). Je veux lui dire que ce n'était pas par trahison que je cherchais à le retenir ! Ni mon esprit ni mon cœur n'ont été complices des paroles prononcées par mes lèvres ! J'ai toujours foi en lui, et quoi qu'il ait dit, quoi qu'il ait pensé, je le lui pardonne comme je lui demande de me pardonner.

Le Commandant. — Mohamed ben Moktar n'est pas parmi les prisonniers.

Marie (terrifiée). — Alors !... Il est mort ? (Geste navré du commandant). Il est mort ! .. Où est-il tombé ? où pourrai-je retrouver son corps, le montrer à son fils, l'embrasser une dernière fois et l'ensevelir ?... Où est-il dites-le moi ? vous ne pouvez pas me le refuser ?

Le Commandant. — Hélas ! madame, je voudrais de tout mon cœur satisfaire à ce pieux désir ; mais, aussi bien pour éviter les épidémies que pour empêcher, plus tard, que les sépultures ne deviennent des lieux de pèlerinage, nous devons, quels qu'ils soient, incinérer les morts, les ordres sont formels.

Marie (avec terreur). — Et vous avez...

Le Commandant. — J'ai exécuté les ordres.

Marie (avec des sanglots de rage). — Ces ordres sont odieux !... atroces ! indignes !...

Le Commandant. — Un soldat ne discute pas, il obéit.

Marie (s'appuyant d'une main à la table). — Oui, d'autres pensent pour lui !

Le Lieutenant (lui avançant une chaise). — Madame.

Marie (se redressant et se ressaisissant). — Eh bien ! ils ont sagement pensé ceux qui n'ont pas voulu que je puisse pleurer sur le cadavre de Mohamed, (elle avance de quelques pas). La comédie ordinaire de la douleur n'était digne ni de lui ni de moi. Ils ont sagement pensé, ceux qui n'ont pas voulu que le meilleur des hommes pourrît en un coin de terre et l'ont dispersé dans l'air, l'air immense, l'air pur, l'air fécondant, l'air que tout respire, l'air source de la vie !

Le Commandant. — Permettez-moi de vous dire...

Marie (sans l'écouter, les yeux au ciel). — Ainsi, la pensée toujours vivante de Mohamed doit se disperser aux quatre points cardinaux pour se répandre sur le monde ; et, ce qui est mort de lui est bien peu de chose. puisque l'idée me reste ! (Se tournant vers le commandant). Vous avez pu incendier l'oasis, massacrer ses défenseurs, livrer les femmes à vos soldats, faire place nette ; Mohamed n'eût pas désespéré, je ne désespérerai pas !

Le Commandant. — Certainement, madame, nous avons le plus grand respect pour votre douleur, mais permettez-moi de vous dire que nous sommes un peu étonnés...

Marie (l'interrompant). — De voir que je veux, si rude que soit la tâche pour une femme, continuer l'œuvre de Mohamed et m'y consacrer ?

Le Commandant. — Pas particulièrement de cela : nous sommes étonnés de vous voir, vous, Européenne, faire cause commune avec les barbares et les rebelles. D'autant plus qu'on nous avait affirmé que vous nous attendiez avec impatience et que l'annonce de notre venue vous avait causé une très grande joie.

Marie (vivement). — A moi ! oh jamais, jamais !

Le Commandant (se tournant vers Abdias). — Qu'est-ce que tu racontais donc, toi ?

Abdias (avançant). — Je supposais... je pensais que...

Marie (haussant les épaules). — Abdias, ce marchand, esclave de l'argent, pouvait-il se rendre

compte! Et vous-mêmes, à qui il est défendu de regarder en dehors des préjugés d'Europe, pouvez-vous comprendre! (Elle s'asseoit sur une chaise).

Le Lieutenant. — Nous ferons notre possible.

Marie. — Si comme moi, vous aviez vécu de longues années hors de votre monde, l'apercevant seulement dans le lointain de vos souvenirs, avec les autres civilisations mortes, vous auriez découvert des vérités très simples qui échappent aux sages de chez nous, vous les auriez admirées d'abord et vous les défendriez maintenant avec passion.

Le Commandant (adossé contre la table). — Tout cela ne nous explique pas comment vous, une religieuse, servante du Christ et missionnaire de la foi, unie de force à un fanatique des plus renommés, vous avez renié votre passé, accepté la vie paresseuse et pour ainsi dire animale de ces gens arriérés et comment vous vous êtes façonnée si bien à leurs mœurs et à leurs manières de voir?

Marie. — Dans le conflit des deux religions dont, Mohamed et moi, nous étions fanatiques, tout le fatras de superstitions et de fables dont on avait encombré nos esprits a disparu; et, à la place, nous est apparue la vie, mais comme vous ne pouvez l'imaginer, la vie simple et en même temps universelle, la vie qui serait à la fois toutes les vies des êtres et des choses. Dès lors, l'un et l'autre nous ne nous sommes plus avancés à marche forcée dans le désert, comme les croyants qui vont douloureusement vers l'oasis improbable; nous avons créé notre oasis! Et si je suis revenue, comme vous dites, à la nature, ce n'est pas par instinct comme la brute, mais parce que, au lieu d'être asservis à sa force aveugle, nous la contraignons à travailler à nos fins, et que mon esprit libéré m'a ramené vers elle.

Le Commandant (qui n'a rien compris, se lève et regardant le lieutenant). — Tout cela est peut-être très beau, mais nous ne sommes pas ici pour discuter philosophie. Je vous réitère l'offre que je vous ai faite; voulez-vous partir immédiatement ou rester avec nous?

Marie (se levant). — J'ai ma tâche à remplir et qui n'est pas la vôtre!

Le Commandant. — Elle n'est à coup sûr ni plus glorieuse, ni plus belle que la nôtre. Accomplir la mission que la Providence a réservée aux nations chrétiennes, celle de civiliser les races inférieures, de leur imposer les hautes idées d'autorité, d'ordre et de morale, sans lesquelles il n'y a pas de société, n'est pas une tâche à dédaigner.

Marie (avec rage). — Oui, à ces hommes, dont le regard avait pour horizon l'immensité, vous apprendrez les vues courtes et mesquines, les fausses joies, les besoins factices, les désirs trompeurs; et ils ne pourront plus penser, rêver, aimer ou vivre, parce que vous avez tué la vie!

Le Commandant (et le lieutenant protestant). — A vous entendre, on croirait bien...

Marie (continue). — Vous les enserrerez dans un réseau d'arrêtés et de règlements tel, que leur volonté n'existera plus, qu'ils ne pourront ni faire un pas qui ne soit prévu, ni dire une parole qui ne soit permise. Vous ne vous contenterez pas d'en faire des esclaves, vous, vous en ferez des machines; pas même! de stupides rouages. Et, s'ils ne veulent pas être brisés, ils devront tourner dans l'engrenage de votre organisation, comme vous y tournez vous-même!

Le Lieutenant (indigné). — Mais nous ouvrons le pays au commerce du monde entier, nous faisons participer les habitants aux découvertes du génie humain, nous les instruisons, les enrichissons et rendons productifs des biens dont ils ne se doutaient pas.

Marie (répliquant avec violence). — Ils connaîtront les tortures secrètes de l'égoïsme, de l'hypocrisie, de l'envie; et, pour qu'ils ne se révoltent pas, vous leur enseignerez la résignation et l'esprit de sacrifice, leur prêchant une morale que vous ne suivez pas et leur parlant d'une vie future, à laquelle vous ne croyez plus!

Le Commandant (sévèrement). — Je ne puis tolérer plus longtemps, madame, que vous parliez ainsi. Nous sommes, sachez-le, des soldats dont on ne peut suspecter ni la loyauté ni le dévouement et je vous certifie que, si nous ne pensions pas faire notre devoir, tout notre devoir...

Le Lieutenant. — Nous ne viendrions fichtre pas attraper, ici, des insolations!

Marie (sincèrement). — Mes paroles ne pouvaient vous atteindre, je sais que lorsqu'on parle à un soldat d'honneur national, de gloire militaire, de mission civilisatrice et providentielle, il est prêt à affronter...

Le Commandant (fier). — Oui, nous avons la bêtise de croire que le devoir, l'honneur, la bravoure sont autre chose que des mots!

Marie. — Aussi, n'est-ce pas vous que je blâme, ni vous que je redoute. Vous n'êtes que la force brutale, instrument passif entre les mains de ceux qui se cachent derrière vous, Abdias rapaces qui, sans bravoure et sans loyauté, vont se jeter sur vous.

Le Commandant (impatienté). — Tout ça, c'est de la politique et ça ne nous regarde pas. (Il remet son casque et prend sa canne). La question n'est pas là; vous aimiez votre mari, il est mort, c'est fort regrettable; mais nous n'y pouvons rien et ce n'est point notre faute, puisque nous avions fait une marche extraordinaire de vitesse pour surprendre l'oasis et y entrer sans coup férir. (Le lieutenant approuve,

Laissez-moi dire !... Là-dessus, vous déclarez que vous continuerez l'œuvre de votre mari, vous nous faites une profession de foi révolutionnaire et nous accusez d'être d'infâmes envahisseurs, plus sauvages encore que ceux que nous voulons civiliser. Eh bien ! il s'agit de choisir : ou vous êtes encore, et malgré tout, la femme chrétienne, ayant conscience de ses devoirs envers sa patrie et les siens, et vous allez vous rendre de suite à l'ambulance, au chevet de nos blessés ; ou vous êtes une révoltée, une rebelle et vous subirez le traitement commun à toutes les autres femmes. Réfléchissez ! (Au lieutenant). Allons voir le rapport ! (Ils entrent dans l'habitation).

MARIE (après un moment d'effroi, s'asseyant, avec angoisse). Mohamed ! douteras-tu de moi à présent !... Si je fus coupable un instant, quelle expiation ! (Elle se serre contre sa chaise).

ABDIAS. — Tu as bien tort de ne pas dire comme eux, Méryem... Qu'est-ce que ça fait... puisqu'ils sont les plus forts.

MARIE (le regarde avec mépris). — Combien t'ont-ils payé ta trahison ?

ABDIAS. — Moi, je ne trahis personne, je ne suis qu'un pauvre marchand qui veut gagner sa vie, peu m'importe ce que disent ou ce que pensent les gens.

MARIE. — C'est toi qui leur as indiqué la route de l'oasis ! toi, qui les as guidés !

ABDIAS (protestant). — Moi, je suis resté dans ma maison, Méryem, je n'ai pas bougé de ma maison, je te le jure ! (Montrant Salem qui depuis un instant est revenu par le fond et cherche dans les ruines). Tiens, demande à Salem !

MARIE (se levant d'un bond). — Salem ! (Elle regarde) mais oui, c'est Salem ! (Suffoquée d'émotion elle se retient à la chaise et prononce plus faiblement) : Salem ! (Salem, qui s'est retourné dès que son nom a été prononcé par Abdias, avance vers Marie les yeux hagards, stupéfait comme s'il était devant une apparition). Tu ne me reconnais pas ?

SALEM. — Si... Si, toi... Et Youssef ?

MARIE. — Youssef est avec moi au campement ; mais, ton maître ?... ton maître, sur lequel je t'avais recommandé de veiller ! ton maître que tu ne devais pas quitter ! Pourquoi l'as-tu abandonné, méchant esclave ?

SALEM (proteste). — Mais non... je n'ai pas...

MARIE ([illegible]). — Tu as eu peur ; tu as fui comme un lâche ! Tu l'as laissé assassiner, quand tu aurais dû le défendre jusqu'à la dernière goutte de ton sang et mourir avec lui !

SALEM ([illegible]). — Mon maître est mort ?

MARIE ([illegible]). — Tu as fui ! Tu ne peux pas savoir qu'ils l'ont tué et brûlé avec les autres.

SALEM (proteste). — Mais non, ils ne l'ont pas tué, ni brûlé avec les autres.

MARIE. — Comment ?

SALEM. — J'ai quitté Mohamed à Zaïffa et je suis revenu pour te chercher...

MARIE (palpitante). — A Zaïffa !

SALEM. — Oui, quand on a vu l'oasis en flammes, tout le monde a couru vers les méharas qui étaient dans les champs. Mohamed ne voulait pas, à plusieurs reprises il s'est jeté devant les fusils ; les balles s'écartaient de lui, et il a dû faire comme les autres !

MARIE (poussant un grand cri). — Mohamed est vivant ! Il est vivant ! Ah ! mon bon Salem, mon cher Salem (Elle l'embrasse). Tu es le meilleur et le plus dévoué des serviteurs ! mon brave Salem !... Il est vivant, tu en es bien sûr ?

SALEM. — Comme je suis sûr, maintenant, que tu es bien toi et que tu n'es pas une apparition !

MARIE (pressante). — Ah ! Et quand tu l'as quitté, que faisait-il ? Que disait-il ?

SALEM. — Tous ceux qui restaient d'ici, ceux de Zaïffa, et des autres oasis avec les Ouled Séddeur se disposaient à traverser le grand désert pour gagner l'extrême sud par une piste abandonnée ; c'est là-bas qu'il m'a dit de le rejoindre.

MARIE (insistant). — Oui, et... il ne t'a rien dit autre ?

SALEM (après un temps). — Si, il m'a répété à plusieurs reprises de me défier des roumis, aussi perfides que cruels ; de ne pas parler (insistant), de ne parler à personne de ses intentions... de voir avant.

MARIE (inquiète). — Il ne manifestait pas un chagrin... des regrets ?

SALEM (méfiant). — Il ne tarissait pas en injures contre les roumis et regrettait de ne pas en avoir plus tué !

MARIE (s'asseyant). — Il s'est beaucoup battu ?

SALEM (fier). — Comme un lion ! On disait que Moktar le fougueux était retrouvé.

MARIE (elle tressaille). — Ah !

SALEM. — Si nous en avions eu beaucoup comme lui et Ramam, il ne serait pas entré un seul roumi dans l'oasis.

MARIE. — Ramam ? qu'est-il devenu ?

SALEM. — Ils sont ensemble.

MARIE (terrifiée). — Il est avec Ramam ! lui ! (Se renversant avec désespoir sur sa chaise). Ah ! le désastre est encore plus grand que je ne pensais ! Ce n'est pas seulement cette oasis heureuse et verdoyante qui a été saccagée et détruite ; mais celle aussi qui était dans nos âmes est perdue ! (Avec déchirement). O Mohamed ! est-ce possible ? (Elle reste accablée sur sa chaise tandis que Salem l'observe).

LE COMMANDANT (sortant de l'habitation avec le lieutenant). — Vous enverrez cela par un sous-officier avec

un peloton d'escorte. (Se tournant vers Marie). Eh bien, madame, vous avez réfléchi ?

MARIE (passivement, toujours accablée). — Faites de moi ce que vous voudrez. Mohamed est vivant. (Mouvement de Salem). Tout le reste m'est égal ! (Moïna apparait venant du fond, tenant Youssef par la main).

LE COMMANDANT (étonné et inquiet). — Comment, Mohamed ben Moktar le farouche est vivant ?

MARIE (avec indifférence). — Voici son serviteur qui ne l'a quitté que lorsqu'il était en sûreté. (Salem approuve malgré lui et s'éloigne furieux).

LE COMMANDANT (se croisant les bras, se tourne vers Abdias). — Hein ! Qu'en dis-tu ? Toi, qui l'avais reconnu sur le bûcher ?... Qu'est-ce que tu nous as encore raconté là.

ABDIAS (désignant Salem à mi voix). — Tout le monde sait bien que Salem est un menteur. (Youssef, qui a aperçu Salem court à lui. Salem, le prend avec empressement dans ses bras et lui baise les mains).

LE COMMANDANT (à Abdias). — Tu persistes ?

ABDIAS. — Oui certainement ; c'était lui... (D'un air piteux). Je ne peux pas, cependant, en faire le serment, un homme défiguré ressemble à un autre homme... on peut se tromper !...

LE COMMANDANT (désignant Abdias). — Lieutenant faites-moi fourrer ce particulier en prison. (Il se tourne vers Salem). Quant à toi... (Salem repose Youssef qui va près de la chaise de sa mère et y reste, regardant le commandant avec terreur).

ABDIAS. — Mon commandant, je te jure...

LE COMMANDANT (se tournant vers le lieutenant). — Mais faites-le donc emmener. (Un homme de garde arrive et saisit Abdias. — Le Commandant à Salem). Arrive un peu ici, toi. (Salem avance lentement).

ABDIAS (suppliant). — Je ne suis qu'un pauvre marchand, je paierai l'amende, si tu veux...

LE COMMANDANT (furieux). — Mais sacrebleu ! emmenez-le donc ! (A Salem). Où est-il ton maître ? (Abdias disparaît ainsi que le lieutenent).

SALEM (impassible). — Je ne sais pas !

LE COMMANDANT (tout en réfléchissant). — Bien, tu ne veux pas parler... Ça m'est égal, je n'ai d'ailleurs pas besoin de savoir où est Mohamed ben Moktar. Il me suffit de savoir qu'il est vivant. (A Marie, après un temps de réflexion). Vous avez sans doute, madame, grand désir d'aller rejoindre votre mari ?

MARIE (lentement avec terreur). — Qu'allez-vous me proposer de vil ?

LE COMMANDANT — Si tel est votre désir, cet homme vous conduira près de lui.

MARIE (même jeu). — Il y conduira aussi vos espions.

LE COMMANDANT. — Personne ne vous suivra, je vous en donne ma parole. Seulement, je vous charge lorsque vous serez près de votre mari, de lui dire que, eu égard à vous, je ne demande pas mieux de l'accepter comme auxiliaire pour l'administration du pays. Puisqu'il a de si grandes et de si belles idées, nous nous entendrons facilement.

MARIE (ironique). — Vous parlez de colonisation et lui d'humanité.

LE COMMANDANT (froissé et rude). — Oui, c'est entendu ! Quoi qu'il en soit, dites-lui de ma part que s'il fait immédiatement sa soumission lui et les siens auront la vie sauve ; sinon, je ne réponds plus de rien.

MARIE (se redressant). — Et vous comptez sur moi pour lui faire commettre cette lâcheté ?

LE COMMANDANT. — Je n'attends de vous qu'une démarche parfaitement honorable. Vous connaissez la situation et vous nous connaissez ; vous savez que toute tentative de rébellion serait une insigne folie. D'autre part, vous conviendrez avec moi, qu'une conception humanitaire, comme celle dont vous parliez tout à l'heure, ne pourrait, à la rigueur, être réalisée que dans un pays solidement organisé et administré. J'espère donc que vous comprendrez que, dans l'intérêt de Mohamed comme dans celui de son œuvre, mieux vaut nous avoir pour alliés que pour ennemis ?

MARIE (très droite montrant Youssef). — Et, afin d'être plus sûr que je vous le ramènerai, vous garderez ici mes enfants en otage ; comptant que l'amour paternel sera plus fort chez lui que celui de la liberté, et que les enfants vous livreront le père ?

LE COMMANDANT (simple). — Pas le moins du monde ! Voyez, comme vous nous jugez mal ! Nous n'en sommes plus à ces vieux moyens vraiment trop grossiers. Quelle confiance pourrions-nous avoir en une soumission ainsi obtenue ? Non, nous voulons un retour volontaire, une alliance raisonnée et sincère. Vous êtes raisonnable, vous convaincrez Mohamed.

MARIE (se levant). — Jamais !

LE COMMANDANT. — Réfléchissez et, une fois là-bas, agissez selon votre conscience. (A Salem). Sais-tu conduire les méharas, toi ?

SALEM. — C'était mon premier métier.

LE COMMANDANT. — Tu vas aller au camp, on te donnera un bon de réquisition et un laisser-passer. Tu prendras autant de bêtes qu'il t'en faudra et, sans perdre une minute, tu conduiras ta maîtresse et ses enfants près de son mari. Combien te faudra-t-il de temps, approximativement, pour aller et revenir ?

SALEM. — Vingt-cinq jours au moins.

LE COMMANDANT. — Je vous en donne trente et partez immédiatement. (Saluant). Madame, je vous souhaite bon voyage et prompt retour. (Il sort par la droite).

MARIE (pressante à Salem qui reste immobile et songeur). bien Salem ? Tu as entendu ! Partons !

YOUSSEF (le prenant par la main). — Oui, Salem, conduis-nous vite vers papa.

SALEM (violent). — Les roumis n'ont d'égards ni aux liens de famille, ni à la foi jurée, quand il s'agit des croyants ! Je crains des pièges.

MARIE (étonnée). — Quels pièges? J'ai la parole du commandant, il est soldat, je ne puis la mettre en doute.

SALEM (embarrassé). — Oui, lui, je ne dis pas... les soldats, oui...

MARIE (surprise). — Mais de qui as-tu peur, de qui?... Tu n'as rien à craindre... Explique-toi, parle, de qui as-tu peur ?

SALEM (net). — De toi !

(Youssef lâche la main de Salem avec terreur).

MARIE (s'adossant contre la table). — De moi ! (Se frappant la poitrine et vivement), de moi ?... N'as-tu pas vu tout à l'heure quelle a été ma joie quand tu m'appris que Mohamed était vivant? Ne sais-tu pas que j'aime Mohamed plus que tout au monde ?

SALEM. — Tu peux l'aimer et quand même être pour eux ! (Il désigne la droite par où est sorti le commandant).

MARIE (avec force). — Moi ! pour eux !

SALEM. — Tu voulais bien empêcher Mohamed d'aller les combattre? Au moment où je te croyais morte, je te retrouve avec eux ; tu leur apprends que mon maître est vivant et tu consens à être envoyée près de lui pour parler de soumission !

MARIE. — Mais, Salem, c'est parce que je l'aime, que je le retenais près de moi ; c'est parce que je l'aime que je restais leur prisonnière ? C'est parce que je l'aime, que je veux le retrouver! (Youssef va près de sa mère).

SALEM (embarrassé). — Je sais bien que tu l'aimes, lui aussi le sait; mais, il craint qu'en revoyant tes amis, tes frères...

MARIE (vivement). — Ceux qui, se disant chrétiens, ont dévasté l'oasis et massacré ses habitants, ne sont pas mes amis et ne sont plus mes frères !

SALEM (continuant). — Il craint que tu ne sois redevenue...

MARIE (avec force). — Chrétienne ! Comme lui est redevenu le musulman fanatique ! Moktar le farouche, compagnon de Ramam ! Ah ! s'il m'était resté un doute, Salem, je n'en aurais plus. Les vieilles croyances n'étaient plus dans mon esprit, je les ai arrachées définitivement de mon cœur, en voyant l'invasion, la bataille, leur cruauté raffinée et l'asservissement plus atroce encore qu'ils préparent aux esprits. (Avec rage). Moi aussi je me suis battue avec acharnement contre eux, contre leurs idées, ici même, il n'y a qu'un instant.

SALEM (hésitant). — Alors... tu crois encore à l'oasis ?

MARIE (pleine d'enthousiasme). — Plus que jamais, je crois à l'idéal réalisable ! au bonheur possible, malgré les fanatiques et les méchants ! Lorsque je pensai que Mohamed fût mort, je me dis que nous n'étions rien, et qu'au-dessus de notre amour, il y avait l'idée née de nous, de notre union ; et que l'oasis n'était pas morte, tant que l'un de nous serait vivant. J'étais prête à tout supporter pour recommencer l'œuvre de Mohamed, non par esprit de révolte et de vengeance; mais parce que je la crois la meilleure!

SALEM (radieux). — Tu aurais fait cela !

MARIE. — Je l'aurais fait ! (avec chagrin). Et c'est lui qui renonce ! lui qui oublie ? La tempête qui a fondu sur nos têtes l'a désemparé et à moi, elle a donné un courage invinsible (Pressante). Salem reconduis-moi vers lui, j'aime maintenant notre idée plus encore qu'il ne l'aimait, je lui rendrai la foi s'il l'a perdue. Quand je lui aurai parlé, il redeviendra Mohamed le sage par qui fut créée l'oasis et il nous rendra le bonheur !

YOUSSEF (allant à Salem). — Conduis-nous vers papa, vieux Salem !

SALEM (vivement). — Mohamed n'a pas renoncé, n'a pas oublié au contraire ! Ses malheurs l'ont rendu plus entêté encore. S'il va dans l'extrême sud, c'est pour pouvoir y faire refleurir l'oasis !

MARIE (étonnée, écarte Youssef qui va vers Maïma). — Que disais-tu donc que Moktar le farouche était retrouvé ?

SALEM. — Pendant le combat !

MARIE (même jeu). — Et qu'il était avec Ramam ?

SALEM. — Ramam est consterné, désespéré ; il se laisse conduire par lui et ne songe qu'à fuir le plus loin possible !

MARIE (surprise et emue). — Mais ; alors ?

SALEM. — Mon maître n'a pas douté de toi ; je devais savoir si tu doutais de lui.

MARIE (empressée). — Que puis-je dire, que puis-je faire pour te convaincre ? (Riant). Mahomed n'a pas douté de moi, il n'a pas douté de l'excellence de notre œuvre, vois ma joie ! vois mon bonheur. Salem !... Il me pardonnera comme je lui pardonne la minute d'affolement qui nous fit ennemis, j'ai toujours cru en lui, j'ai toujours eu confiance en sa sagesse, et le seul doute qui m'ait jamais traversé l'esprit, c'est toi qui l'as fait naître, méfiant esclave !

SALEM (doutant encore). — Et... la mission du commandant ?

MARIE. — Je rapporterai fidèlement à Mohamed les paroles du commandant, il est le maître, il décidera... va !

SALEM. — Et tu ne reviendras pas ici ? tu resteras avec Mohamed pour...

MARIE (exaspérée). — Mais, va donc charger les méharas et préparer le départ ! N'est-ce donc pas

assez que te dire, te répéter, que je suis la femme de Mohamed, la femme de son esprit et de son cœur et que tu es le plus misérable, le plus cruel des esclaves de retarder l'instant où nous nous retrouverons ! (Plus douce) Va, bon Salem, va, hâte le départ, presse-toi !

Youssef (aidant à pousser Salem). — Va, Salem, va !

Salem (satisfait). — J'y vais maintenant, j'y vais.

(Abdias, qui s'est glissé en avant de la table, retenant Salem.)

Abdias (suppliant). — Salem ! mon ami, Salem?

Salem (le repousse). — Va-t'en, toi ! (Youssef va vers sa mère.)

Abdias (se cramponnant). — Tu ne voudrais pas m'abandonner au milieu de ces assassins, mon bon Salem !

Marie (impatientée). — Lui, encore !

Salem (se débattant). — Eh ! laisse-moi donc ! Veux-tu me laisser ?

Abdias. — Ils me tueront si tu ne m'emmènes pas !

Salem. — Ça ne fera qu'un chien de moins !

Abdias (se tournant vers Marie). — Méryem, je t'en supplie !

Marie (dure à Abdias). — Comment es-tu sorti de prison?

Abdias (gêné). — Quand on sait s'arranger avec eux, on sort toujours... (Il frappe sur sa poche). Il y a de bons garçons...

Marie (avec mépris). — Alors, tu fuis tes libérateurs et tu les appelles assassins et pour un peu tu reconnaîtrais que l'oasis avait du bon et que Mohamed n'était point aussi fou que tu le disais ?

Abdias (se récriant). — Ah ! je n'ai jamais dit cela, Méryem, Mohamed est un grand esprit; moi aussi j'aime la paix.

Marie. — Ce qui ne t'as pas empêché d'approvisionner d'armes l'affreux Sidi Ali.

Abdias. — C'était le commerce ; mais, à présent, que j'ai vu... Méryem emmène-moi?

Marie (hautaine). — Travailleras-tu sincèrement avec nous à reconquérir le bonheur perdu ?

Abdias (empressé). — Si j'y travaillerai ! c'est-à-dire que je donnerai à Mohamed le moyen de refaire une oasis cent fois, mille fois plus belle, que celle dévastée par ces brigands : une oasis qui sera la plus puissante et la plus enviable de la terre ! (Prenant le bras de Marie). — Je t'en supplie, laisse-moi partir avec toi... tu verras.

Salem (regardant Abdias avec mépris, à Marie). — Plutôt que ce chien, tu ferais mieux de prendre avec nous Kaddour qui est blessé, Taïeb et Abdalla qui savent conduire les bêtes.

Marie (très grande, s'appuyant sur Youssef en souriant). — Emmène-les, Salem, emmène-le ! Nous devons être, à cette heure, au-dessus de toutes les haines d'individus, de religions ou de races, nous dont l'âme triomphant des colères, des terreurs, de l'effroi, vient d'être trempée dans le feu et le sang. Nous devons être doux aux méchants et bons aux pires, parce que nous sommes les seuls forts, parce que notre foi a plus fait que de transporter d'imaginaires montagnes : elle a fondé de façon indestructible, en nous, l'oasis inviolable !

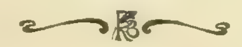
Abdias (se met à genoux et baisse la robe de Marie).

Méryem, tu es pour moi plus que mon père et ma mère et je suis l'humble serviteur de Mohamed.

(Le rideau tombe pendant qu'Abdias parle).

Rideau

Jean Jullien



La Vie mentale

LE RITE

Le nouvel an est la période des cérémonies rituelles, transmises par nos ancêtres et que nous accomplissons avec un réel souci de ponctualité. On lit à ce moment dans les journaux les narrations des actes officiels, et leur identité avec toutes celles qui les ont précédées aux mêmes places est telle que, si l'imprimeur recomposait par erreur la copie de l'année précédente, le lecteur ne s'apercevrait de rien.

Le thème de ces manœuvres courtoises est très connu. Les Présidents des deux Chambres se présentent d'abord chez le Président de la République qui leur rend immédiatement leurs visites. Plus tard, entouré des Ministres, il reçoit les Ambassadeurs et ceux-ci le haranguent habituellement par la bouche du Nonce.

Peut-on admettre que ces personnages officiels, Présidents et Ambassadeurs, aient conservé l'illusion de se porter ainsi leurs congratulations mutuelles et sincères ? Non, ils savent vraisemblablement que ces démarches sont aujourd'hui totalement dépouillées des éléments sentimentaux qui ont pu les remplir jadis ou qui les remplissent dans d'autres circonstances. Mais ils n'en pratiquent pas moins avec gravité et exactitude ces cérémonies, qui sont une de leurs charges et dont l'importance est grande aux yeux de la foule. C'est un rite qui est demeuré et demeurera bien longtemps après qu'il ne contiendra plus aucune substance de réalité concrète. Sous son apparence vide il cache une force puissante et nécessaire, à laquelle tous les groupements sociaux sacrifient.

***

On connaît la théorie d'Herbert Spencer [1] sur les cérémonies. Il les fait dériver d'attitudes propitiatoires prises par le faible ou le vaincu pour s'attirer la bienveillance du plus fort. « Le chien qui craint les coups s'avance en rampant aux pieds de son maître ; il montre évidemment le désir de témoigner de sa soumission. »

Dans les sociétés humaines, le vaincu d'une lutte guerrière s'agenouille, comme s'il était abattu par son vainqueur. La génuflexion a été plus tard employée, en guise d'humilité devant les souverains, devant l'image d'un dieu et plus tard encore devant la femme aimée. Le salut moderne n'est que l'esquisse de ce geste, dont les compliments sont la traduction orale. De même, d'après le philosophe évolutionniste, les présents offerts en certaines circonstances aux chefs et aux ennemis pour conquérir leur bienveillance ou leur neutralité sont devenus des contributions régulières que les souverains et les États ont fixés. Dans la vie privée, les présents sont restés des moyens de gagner les bonnes grâces des puissants et de cultiver l'amitié de ceux auxquels on tient. Les visites, qui étaient faites pour porter les présents aux chefs, sont pareillement des marques de subordination. Toutes les cérémonies, inspirées par la crainte, auraient donc une origine guerrière ; et Herbert Spencer pense qu'elles tendent à disparaître dans les sociétés à caractère industriel, où l'indépendance de l'individu s'accroît à mesure que le travail devient une contribution plus volontaire et se transforme par conséquent en un instrument d'émancipation.

Cette théorie pathogénique est séduisante ; mais je ne désire pas la discuter ici. Il me paraît plus intéressant de rechercher si les rites — fictions remarquables — tendent réellement à s'affaiblir dans notre société moderne, plus industrielle, et quelle est leur raison psychologique.

***

Le Premier de l'An est le moment le plus favorable à l'observation des cérémonies rituelles, qui prennent à ce moment toute leur importance.

Les visites sont les actes les plus communs et les plus obligés. Elles sont de règle chez les divers fonctionnaires de l'Etat. C'est que l'autorité, nécessaire dans l'exercice des fonctions publiques, commandent des formes extérieures de subordination très précises. Et la visite officielle n'a pas d'autre signification que de marquer l'hommage de celui qui la fait le premier.

A Paris, les principaux personnages et certains hauts fonctionnaires les font seuls régulièrement et avec quelque éclat, tandis qu'en province ces cérémonies s'imposent à tous. Lorsque j'étais médecin de l'Asile d'aliénés de Saint-Yon, à Rouen, je prenais part à ces démarches, et je me rappelle avec quelle exactitude tous, fonctionnaires de l'ordre militaire, judiciaire et autres se retrouvaient, le 1er janvier, sensiblement aux mêmes heures, chez l'archevêque, qui paraissait friand de ces marques de respect que venaient lui porter en foule les diverses autorités du département.

C'est le décret de Messidor qui règle chez nous avec beaucoup de minutie les préséances. Et cela donne raison à Herbert Spencer, qui attribue à l'organisation militaire le rôle de gardien des formes rituelles.

Il a été souvent question d'abroger ou de modifier le décret constitutif du rituel civil ; mais il est toujours en vigueur et règle encore les rapports entre les divers corps de l'Etat.

Ce sont les corps où l'organisation est la plus fortement hiérarchisée qui sont les plus déférents envers cet usage. Les militaires, les juges y sont plus soumis que les fonctionnaires de l'ordre administratif. De même, dans les corps professionnels, les employés, qui observent une hiérarchie plus stricte, sont aussi plus poussés que les ouvriers à suivre les règles des relations extérieures.

Les visites privées sont toujours en honneur dans les différents milieux sociaux. C'est le plus jeune, le moins élevé dans la hiérarchie sociale, le plus pauvre ou l'homme — en cas d'égalité de rang — qui doit commencer le premier cette cérémonie, où tout est fixé, le costume, l'heure, la durée et les paroles échangées. Il est piquant d'entendre railler l'ordonnance officielle des visites de souverains — annoncées avec fracas et rapportées dans tous leurs détails réglés à l'avance — par des braves gens soumis volontairement à l'exécution tout aussi stricte du protocole bourgeois.

***

Mais ces cérémonies du premier janvier ne sont que des cas particuliers de la vie rituelle d'une société. En fait, le rite s'étend à toutes les formes des relations inter-humaines. Il y tient une place énorme et l'on peut dire qu'il y règle toutes nos actions. Les cérémonies changent de formes. En suivant les nouvelles directions de l'esprit public, elles paraissent s'écarter des formes d'une subordination excessive ; mais elles n'en sont pas moins nombreuses et tyranniques. Citons-en quelques exemples caractéristiques pris en des endroits différents.

---

[1] [illegible]

Dans les milieux politiques le rite est toujours étroitement observé. Une assemblée parlementaire est une sorte de temple, ayant ses grands et ses petits officiants. Le président pénètre, dans nos Chambres, avec un cérémonial militaire, qui semble rappeler l'origine guerrière de l'autorité. Il va se placer dans un lieu élevé marquant bien sa suprématie, Notez qu'il verrait tout aussi bien du milieu de l'hémicycle, assis sur un siège ordinaire. Mais l'association d'idées qui se fait naturellement entre la hauteur de la place matérielle occupée par un personnage et son élévation dans la dignité sociale ne pourrait exercer son influence sur les esprits.

Les représentants du peuple sont classés dans les Chambres d'après leur opinion ; et les fauteuils qu'ils occupent du côté du président sont symboliques. Autour d'eux, les spectateurs, la plupart sélectionnés, viennent jouer leur rôle de figurants dans cette cérémonie, où ils sont tenus à des obligations de silence et d'immobilité qui, à défaut d'autres, indiqueraient nettement leur caractère subordonné.

La séance est ouverte dans les formes prescrites ; et les travaux commencent après l'adoption du procès-verbal. A l'origine cette opération était exécutée ; mais à la longue elle a paru fastidieuse et inutile. On l'a abandonnée, tout en maintenant la formule verbale : « M. X..., l'un des secrétaires, donne lecture du procès-verbal de la dernière séance. Le procès-verbal est adopté. »

Il serait pourtant facile de trouver une formule plus conforme à la réalité et dire par exemple : « Le Président déclare qu'il ne lui est venu aucune réclamation au sujet de la publication des débats de la dernière séance dans le *Journal Officiel*. » C'est donc là un exemple de la survivance de la forme extérieure du rite, sous lequel la chose concrète a disparu.

Mais les travaux commencent. Un grand nombre de lois qui préoccupent peu les représentants, et notamment les lois d'intérêt local, sont discutées. Là encore le rite est de la fiction pure. Un rapporteur est censé faire un exposé du projet ; des représentants sont censés écouter ; des votants, en nombre suffisant, sont censés l'adopter. En réalité, le plus souvent le titre du projet est seul lu, aucun rapport n'est fait, personne n'écoute avec attention et la Chambre n'est même pas en nombre pour voter. Tout se borne à ceci que personne ne s'oppose à haute voix au projet, qui devient une loi. L'expérience a montré que cette procédure était bonne ; mais elle ne se traduit pas dans les comptes-rendus.

Or voici qu'une question intéressant la Chambre est appelée. Le représentant désireux de développer son opinion est tenu de quitter sa place, d'où il pourrait cependant parfaitement donner son avis, et où même il serait plus enclin à le faire simplement et rapidement. Mais il lui faut aller à la tribune, qui est un lieu intermédiaire, comme hauteur, entre le parquet et le siège du Président. Ce monument occupe dans la cérémonie une place importante, tellement importante que beaucoup de représentants émotifs la redoutent et s'abstiennent ou sont troublés pendant leur argumentation, tandis que les plus hardis se croient tenus, par le lieu même, de discourir avec abondance et pompe.

Et la séance continue ainsi, telle qu'une cérémonie rituelle bien réglée, où la fiction est le plus souvent présente dans les nombreuses procédures des discussions et des votes et aussi dans les mille incidents de la vie parlementaire. Si du tumulte survient, la séance peut être suspendue par un geste symbolique du président ; celui-ci couvre son chef d'un chapeau.

Les élections législatives sont de grandes fêtes populaires qui suivent un rite très serré et comportent les mêmes fictions. Les candidats ont exposé leurs programmes sur des affiches ou dans des réunions plus ou moins particulières. Et le jour fixé, les électeurs, impuissants à connaître la plupart des programmes et des personnes qu'ils ont à juger, défilent devant les urnes. Par un procédé légal, il peut arriver que l'avis d'un petit nombre de votants devienne l'opinion générale à laquelle tous doivent se soumettre

Il n'est pas nécessaire de montrer les rites dans les religions, qui, aux yeux de plusieurs ne contiennent plus guère que cela aujourd'hui. Mais il est intéressant de faire remarquer que, malgré les attaques dont les divers dogmes ont été l'objet et qui les ont affaiblis, l'Eglise reste très puissante depuis des siècles par le maintien rigoureux de ses cérémonies. Dans l'esprit de la plupart des fidèles, le rite suffit à prolonger la vie d'un concept métaphysique bien au-delà de sa mort logique.

Un jugement est une cérémonie rituelle qui apparait très curieuse lorsqu'on peut la considérer en dehors du préjugé actuel. La conservation des formes extérieures, les costumes des personnages, le langage ésotérique, le décor et le mouvement de l'audience, tout rappelle la solennité d'un culte.

Un fait est particulièrement significatif, c'est la discussion entre le Ministère Public et l'avocat dans une joute oratoire réglée d'avance et où les arguments ne peuvent pas être adéquats à la pensée intime des orateurs.

Le rite se retrouve dans les circonstances où il semblerait devoir le plus être exclu, dans les guerres. Y a-t-il pas quelque chose de plus illogique que les conventions plus ou moins tacites et plus ou moins respectées des belligérants, celles par exemple qui visent les armistices, les droits des gens, les prisonniers sur parole ?

Voilà, en effet, deux peuples qui se battent, et il y

a tout lieu de supposer que c'est pour des motifs graves. Or la guerre, au lieu d'être poussée jusqu'au bout de la sauvagerie pour en effrayer et en dégoûter les initiateurs, devient parfois une représentation réglée, avec parades et intermèdes. On comprend mal comment des populations pacifiques, envahies par un ennemi, pourraient se soumettre à des règles dont l'ordonnance a quelque chose de choquant dans de telles circonstances. Ce qui semble à la fois naturel et logique, c'est la guerre comme l'ont faite les Provençaux contre Charles-Quint ou les Espagnols contre Napoléon Ier, le combat d'escarmouches, l'abattage des ennemis isolés, le comblement et l'empoisonnement des puits, les incendies des fermes. Aussi les procédés chevaleresques des Boers dans leur guerre pour l'indépendance ont été relevés comme inconséquents. Il semble qu'un peuple de paysans ne devrait pas avoir les défenses de haut style guerrier en usage parmi les professionnels des batailles, tandis que l'on s'explique parfaitement les cérémonies qu'accomplissaient en commun entre deux combats, sur les champs de la Palestine, les nobles Croisés et les chefs Arabes. C'étaient les uns et les autres des héros de la guerre, entraînés de longue date à ce rite sauvage.

Le duel est la cérémonie la plus conventionnelle — et la plus reconnue comme telle — des agressions homicides; il me paraît inutile d'y insister.

***

Laissons ces circonstances prestigieuses ou bien exceptionnelles, dans lesquelles un rite paraît à sa place et considérons les milieux plus tranquilles et simples. Nous verrons que les cérémonies y ont la même importance.

La politesse semble dérivée de la crainte inspirée par l'étranger. Elle est plus maniérée dans les sociétés aristocratiques, où l'homme est plus chatouilleux sur le point d'honneur et, par cela même, plus dangereux. La courtoisie raffinée des trois mousquetaires, bretteurs forcenés, m'avait toujours frappé au temps où je lisais les romans d'Alexandre Dumas père. Et ce caractère, que l'on retrouve d'ailleurs dans la littérature du XVIIe siècle, était très justement décrit.

De nos jours, la politesse est encore plus cérémonieuse chez les militaires. En Allemagne, où l'organisation guerrière enserre toutes les professions, les manières de politesse excessive frappent l'étranger. Lorsque je suis allé dans ce pays, j'avais en l'esprit ce lieu commun que le Français était le peuple le plus courtois, et je fus frappé de la civilité prévenante, on pourrait dire obséquieuse, des Allemands cultivés. Leur salut est raide et décomposable en temps comme un exercice et à la fois empreint d'une réelle humilité, dans la flexion du corps et le sourire propitiatoire. L'Anglais au contraire conserve dans cette attitude une retenue tout opposée. Chez nous l'usage a vulgarisé un mode de salutation très déférents, où le caractère principal est de tenir haut la main que l'on presse, comme si l'on voulait la porter à ses lèvres.

Le salut est le premier geste du rite fixant les rapports entre les personnes; les autres sont, comme lui, dépourvus de signification personnelle et actuelle. Ils n'en règlent pas moins les relations de tous. Plusieurs de ces manifestations peuvent être rattachées directement à une idée précise. C'est ainsi que celui qui a un rang social plus élevé — et la femme par rapport à l'homme — garde aux yeux de l'autre le caractère du plus fort qu'on ne doit pas toucher inconsidérément sur le bras ou sur l'épaule dans un geste familier. C'est à lui qu'il appartient de tendre la main dans une rencontre. De même s'il est croisé dans un passage étroit, l'autre personne devra s'effacer pour ne pas la frôler. Par analogie, il ne peut pas être atteint même par la parole ; et c'est lui qui parle le premier dans une réunion.

Voilà un rite qui est observé avec plus ou moins de rigueur dans tous les milieux. Ces cérémonies font partie des convenances, aussi strictement obligatoires que si elles étaient édictées par la loi. L'individu qui, de parti-pris, ne les observerait pas serait traité en suspect par son milieu. On conclurait de ce manquement aux usages établis à des défauts graves dans sa moralité. Il serait pour le moins tenu pour original, pour anormal et par conséquent pour suspect encore.

Mais cela n'est pas à craindre. Les plus audacieux révoltés se soumettent aux convenances sociales. Robespierre, qui fut un révolutionnaire systématique et hardi, ne put changer ses manières d'avocat provincial, poli et correct. Il resta toujours habillé à la façon de l'ancien régime. Le tutoiement révolutionnaire ne devait pas lui être agréable ; c'est qu'il était un bouleversement plus profond que le changement des droits civils et politiques. Aussi le *tu* dura peu; et son abandon fut une des premières réactions.

On se rappelle peut-être le cas de ce député ouvrier, Thivrier, qui, très logiquement, résolut de siéger au Palais-Bourbon, vêtu de la blouse démocratique. Ce vêtement si répandu et si convenable à l'atelier détonnait dans ce milieu, où l'idée de la puissance législative s'allie à une certaine richesse de tenue. Aussi ce brave homme était-il un objet de curiosité malveillante. Il paraissait, aux yeux des autres, faire tâche sur son banc avec sa blouse bleue. Ses actes étaient pourtant logiques, indiquaient une tendance très juste; mais tout cela

n'empêchait pas que le député était raillé parce qu'il avait heurté le sentiment du rite; et cette infraction, qui est punie des peines les plus graves dans des sociétés moins civilisées, entraînait tout au moins contre lui cette sanction.

Lorsque M. Jaurès, vice-président de la Chambre, fut appelé à présider une séance, on se demanda avec curiosité s'il refuserait l'escorte militaire et s'il siégerait en redingote. L'une ou l'autre de ces attitudes aurait pu porter un tort notable au prestige de son parti, un de ces torts qu'un discours ne rachète pas. Il était donc évident qu'il ne tenterait pas pour le moment l'aventure.

Les cérémonies mondaines dirigent tellement tous nos actes que, dans les plus grandes circonstances, elles sont accomplies. Les marins racontent que, dans le cas de naufrage, les officiers du bord se mettent en grande tenue pour avoir plus d'autorité sur leurs hommes.

J'ai vu mourir bien des malades; et, si la mort n'est pas brusque, tant que la conscience reste dans l'esprit du patient, il observe les convenances. Il en est pourtant parmi eux qui sont athées et qui croient fermement que, dans quelques minutes, une fois morts, ils n'auront aucun compte à rendre, aucune personne à craindre, aucun souvenir gênant à se rappeler. N'importe! Ils sont tous convenables d'ordinaire et meurent correctement sans crier d'insultes, sans se livrer à des manifestations choquantes. Les femmes observent, pendant qu'elles sont lucides, la plus grande pudeur. Je me rappelle une jeune fille qui mourait de tuberculose et qui se savait perdue. Quelques minutes avant les derniers râles, elle trouva encore la force de faire le geste d'abaisser sa chemise qu'on avait relevée pour l'assister. Cependant cet acte instinctif ne pouvait plus avoir aucune espèce d'utilité.

Les condamnés à mort se soumettent d'ordinaire docilement au rite funèbre qui se termine à la guillotine. Ils tendent sans récriminer leur tête aux gardiens qui vont procéder à la toilette préparatoire. Plusieurs marchent vers le couperet avec une réelle dignité; et ils rendent ainsi aux convenances sociales, dont ils paraissaient les plus ennemis, un dernier et servile hommage, tant il est vrai que personne ne peut leur échapper tout entier.

Les cérémonies sociales sont accomplies avec beaucoup de ponctualité par les escrocs, menteurs et exploiteurs qui savent que c'est pour eux une grande force. Un individu qui sacrifie convenablement et élégamment à ces rites est tenu quitte de tout ce qu'il ne possède pas, une moralité suffisante et des ressources pécuniaires. Quand on lit dans les journaux les récits des délits extraordinaires de ces escrocs qui se font remettre des sommes d'argent, qui trompent des femmes et parfois les tuent après les avoir dépouillées — comme ce Greuling — on reste confondu de tant de naïveté chez les victimes, et notamment chez des professionnelles habiles et très expérimentées.

C'est que ces froids récits ne renseignent nullement sur les manières des délinquants. Ce qui leur a donné de la force, ce n'est pas la logique des idées qu'ils ont exprimées, mais la manière dont elles l'ont été, c'est le costume et les gestes des individus qui leur donnaient une forme extérieure.

Un journaliste racontait dernièrement une expérience qu'il avait tentée pour établir la facilité avec laquelle on pouvait — à peu de frais — commettre une fructueuse escroquerie. Il avait loué un habit élégant de cérémonie, acheté le reste de son costume et de sa toilette à bas prix sur le carreau du Temple et s'était fait conduire chez un grand bijoutier par une voiture de remise racolée dans la rue. Le costume, la voiture, les manières avaient favorablement impressionné le commerçant qui lui avait fait porter, sur ordre, des bijoux à choisir dans un hôtel — à deux entrées. L'employé avait remis les bijoux au journaliste, qui était passé dans une chambre voisine et de là avait pu gagner une sortie. Il aurait fui avec les bijoux s'il avait voulu pousser plus loin l'expérience. Mais elle était — telle quelle — suffisamment démonstrative. Pour quelques francs, un à deux louis au plus, le journaliste avait pu faire tous les frais de son entreprise, depuis l'achat de son costume jusqu'au transport et à la dépense d'hôtel. Avec ce prix modeste, il pouvait gagner plusieurs milliers de francs. C'est qu'il avait accompli avec beaucoup de perfection les rites qui règlent les rapports des riches clients et des fournisseurs et que partout il avait pu jouir de ses avantages apparents comme s'ils étaient garantis par de réelles espèces ou titres négociables en sa possession.

Les femmes, qui représentent l'élément conservateur dans une société, sacrifient naturellement aux rites avec une grande soumission. Le costume, pour elles, a une vertu précieuse qui les abuse souvent et les tient dans un état de subordination continue. Les formes qu'on emploie pour les atteindre et les conquérir sont des cérémonies très solidement établies. Comme aux souverains, on ne doit leur parler qu'à travers les flatteries les plus hyperboliques. Un laideron sera traité très sérieusement de beauté exquise. Les mensonges les plus flagrants leur seront adressés avec un air de conviction sincère. Il faudra feindre d'ignorer leurs défauts les plus apparents, les entourer d'un éloge continu et surtout ne les approcher que dans des formes rituelles très strictes.

.Il ne faut pas s'étonner après cela que tant de femmes, abusées par ces manœuvres et ne voyant pas qu'elles sont toutes d'apparence, perdent la notion de leur véritable valeur sociale. Tout est fait d'ailleurs pour les tromper, surtout dans les classes aisées où la femme est le premier objet de luxe. A table, elle trône à la première place, attirant à elle les paroles, les sourires et les regards de tous les invités. Quand elle se déplace, on fait cercle autour d'elle; et ses mots les plus insignifiants éveillent sans tarder les éclats d'approbation, les rires et les mouvements émotionnels qu'ils réclament. Or le moindre accident de ménage peut jeter cette idole au pied du piédestal, et elle reste brisée.

Tant que la femme sera traitée comme de petits despotes asiatiques, elle aura une situation sociale inférieure, parce que fausse. Elle jouera toujours le rôle décevant de ce pêcheur des *Mille et une Nuits*, qui écrivit sur le sable en s'endormant : Si j'étais roi ! et qui, par un caprice du monarque passant, vécut son rêve dans une brève journée d'illusion.

Mais le rite s'étend partout et est tyrannique dans les milieux qui paraîtraient le plus opposés à ces cérémonies vides de réalités, dans les milieux économiques notamment. Les commerçants ne sont pas si indépendants que le croyait Herbert Spencer. Ils sont très étroitement soumis à leur clientèle; et pour les satisfaire ils accomplissent les cérémonies qu'ils savent devoir leur plaire. Les règles d'une urbanité quelque peu obséquieuse sont étroitement observées dans les boutiques, où l'on traite le client en autocrate, ainsi qu'une femme que l'on flatte pour obtenir ses faveurs.

Plus le milieu industriel est fortement organisé, plus ce caractère s'observe. Il est très nettement accusé dans les grands magasins. Là on fait profession de persuader au client qu'il est d'une caste sociale et d'une intelligence supérieures et que ses moindres caprices doivent être obéis sans murmure. Celui ci fait apparemment ce qu'il lui plaît. Il choisit les objets et les rend à sa guise, perdant de vue que c'est toujours lui qui, en définitive, paie ses fantaisies. Les objets acquis sont portés àdomicile comme s'il était toujours supposé que l'acheteur déchoierait en se chargeant du plus petit paquet. De même la livraison est faite par des moyens luxueux, en rapport avec la richesse des magasins où les échanges s'opèrent — tous moyens de faire croire au client qu'on le considère comme étant très puissant et qu'on ne peut traiter avec lui que dans des formes particulièrement raffinées.

Mais le rite le plus caractéristique est imposé aux employés de tous les degrés, à leur sortie des magasins. Ils ne peuvent traverser la tête couverte les salles de vente. Et l'on voit ce spectacle singulier, des chefs de rayon gagnant mille à quinze cents francs par mois qui traversent le magasin, tête nue et dans l'attitude la plus déférente à l'égard de pauvres acheteurs qui sont en peine de payer leur modeste loyer.

***

Le rite est donc une règle générale de l'activité sociale. Pour expliquer sa continuité, sa solidité dans tout les pays et dans tous les milieux, il faut une explication plus prochaine que l'hypothèse évolutionniste et militaire d'Herbert Spencer. Il est d'ailleurs possible de comprendre la cause psychologique de ce phénomène.

Toute activité mentale laisse après elle un résidu ; Taine appelait ainsi les images fournies par les sensations. De même tout acte tend à se reproduire, sous une forme automatique et réflexe. Nous apprenons à marcher avec les plus grandes difficultés ; et lorsque nous savons progresser avec nos jambes, les mouvements sont devenues inconscients, exécutés avec perfection et en dehors — parce qu'en dehors — de notre volonté consciente.

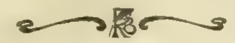
Il en est ainsi des coutumes qui sont des formes d'activité plus complexes, mais du même genre. Le rite est en définitive une vie automatique, un mode inconscient et nécessaire sous lequel des gestes utiles ont été primitivement exprimés. C'est même ette économie de l'effort qui fait maintenir ces cérémonies conventielles dont les avantages sont considérables. Elles permettent de juger sur l'apparence, ce qui est un procédé rapide, avec de grandes chances d'exactitude; dans un milieu nouveau, l'homme du monde reconnaîtra par exemple un de ses égaux à la manière d'arranger ses cheveux ou au salut exécuté.

Chez tous, l'observance de ces rites sera tellement liée à la pratique des actes qu'ils représentent qu'ils arriveront le plus souvent à les suppléer. Le respect des convenances est, pour l'homme et surtout pour la femme, une morale de conduite très suffisante, quoique extérieure. Et voilà aussi le danger du rite ; il n'est qu'un symbole et il peut être exécuté longtemps après que la réalité qu'il signifiait aété détruite ou délaissée. C'est pourquoi les chrétiens du XVIe siècle ont réagi si violemment contre l'Eglise Catholique qui à leurs yeux était tombée des cérémonies et des pratiques de pure forme.

Malgré tous ces inconvénients, le rite survit et survivra à ces causes de destruction, parce qu'il porte en lui une force sociale réelle. Aussi naît-il spontanément entre les hommes, dès qu'ils se

groupent. Profondément enraciné dans notre vie inconsciente et instinctive, le rite est en sociologie ce que l'oreillette du cœur est dans la physiologie de la circulation, ce qui se détruit ledernier, l'*ultimum moriens*.

Docteur Toulouse.



Portraits Contemporains

—

GABRIEL HANOTAUX

N'était-ce point Buloz, qui prétendait, certain soir, que Richelieu manquait d'actualité et qu'il n'était bon, désormais, le grand cardinal, qu'à servir de thème, comme Henri IV et Mazarin, aux virtuosités académiques? M. Hanotaux, en nous présentant, son histoire considérable du fameux homme d'Etat et protecteur des lettres, montre assez qu'il ne partage pas du tout cette manière de voir. Il estime très actuelle, je le présume, une œuvre comme celle-ci, fondée sur la suite des événements, et qui permet d'envisager, à travers la brume d'une époque écoulée depuis deux siècles et demi, des problèmes religieux ou politiques au sujet desquels les âmes sont encore divisées.

Il y avait eu des phases d'initiale activité, d'interruption et de reprise dans le vaste travail, qui marche à présent vers sa fin et dont Gabriel Hanotaux, lorsqu'il n'avait que vingt-cinq ans, méditait déjà l'élaboration patiente. S'était-il, un beau jour, senti las de son Richelieu? Lui parut-il pesant à la longue de se dédoubler sans cesse pour ainsi vivre dans un siècle et penser dans un autre? Ou bien avait-il éprouvé la gêne et l'espèce d'agacement qu'on ressent à voir accoler son nom, matin et soir, à une même invariable étiquette, comme celle qui le bornait d'apparence à n'être que le panégyriste à demeure de l'évêque de Luçon? Toujours est-il qu'il avait soudain perdu la trace de cette ombre illustre et que des commencements de l'âge classique il s'était rejeté en pleine modernité, pour narrer les lendemains de l'année néfaste et décrire la genèse douloureuse du gouvernement républicain, sous la présidence d'Adolphe Thiers. Tel Michelet avait arrêté son éloquente peinture au milieu du règne de Louis XIV et, d'impatience, sautait à la Révolution, dont l'image l'obsédait.

De sérieux esprits, qui d'avance épiloguaient sur le parti que l'écrivain aurait à prendre entre les jugements de Retz et de Montesquieu, entre ceux d'Augustin Thierry et de Henri Martin, lorsqu'il lui faudrait conclure à l'égard du cardinal de Richelieu et de sa construction politique, furent, un moment, déroutés. On se fit, cependant, et très vite, à la nouveauté de la matière, comme au changement de plume. Ce n'était plus, en effet, la mise en œuvre étudiée de cet art un peu solennel et décoratif, qui fut le propre du grand siècle. Le récit maintenant se déroulait dans le cadre, où on l'avait transposé, d'une allure plus vive. Il s'y mêlait beaucoup de vie, de mouvement, et, par intervalles, au hasard d'un portrait plutôt silhouetté que dessiné ou d'une réflexion à propos glissée sur les manèges de l'esprit de parti, une bonhomie aisée, familière, et de l'humour. Puis par une seconde évolution des sujets alternativement traités, Richelieu nous revient, comme pour nous rappeler une fois de plus qu'il n'y a pas de solution de continuité dans l'histoire et que les temps révolus se rejoignent entre eux, d'âge en âge, par des racines profondes.

M. Hanotaux, on le voit, est coutumier de ces croisements d'idées. Il n'a pas à le regretter ni à s'en plaindre, quant aux résultats, chacune des directions prises l'ayant acheminé à une pareille réussite. Le fait le plus certain est qu'il ne se laisse pas oublier, au fond de sa retraite d'homme public rendu aux consolations des lettres. Très agissante est sa plume dans l'inaction temporaire imposée à ses aptitudes diplomatiques.

***

Le présent sourit à l'académicien. Du point où il en est, l'homme politique d'hier peut jeter sur son passé qui laisse ouvertes les marges de l'avenir, un regard non moins satisfait.

M. Gabriel Hanotaux n'avait pas franchi d'un bond la distance séparant le mandat législatif du portefeuille, mais gravi les échelons du pouvoir avec une célérité telle qu'il n'avait pris que le temps juste, pour ainsi dire, de gagner un à un tous les grades, qui, du licencié en droit, de l'archiviste paléographe appelé à la direction d'un service, l'avait mené par les voies de l'administration et de la chancellerie au ministère des Affaires étrangères. C'était en 1894. Sa naissance ne remontait qu'à 1853. Il avait en main les gages de faveur que la troisième République a concédés au personnage nouveau de « jeune ministre ». Cet enviable privilège s'accompagnait chez lui, par occurrence, d'une maturité déjà formée et dûment mise à l'épreuve au cours d'exercice de ses précédentes fonctions. N'avait-il pas été conseiller d'ambassade, ministre plénipotentiaire, commissaire du gouvernement pour la délimitation des sphères d'influence anglaise et française de l'Afrique du Nord, directeur des consulats et des affaires commerciales? Ses amis opportunistes n'omettaient pas de mettre en valeur le rôle qu'il avait tenu, non sans distinction, comme

secrétaire de la conférence de Constantinople pour le réglement des affaires de la Bulgarie. On aurait donc, ferme à son poste, un homme en état de connaître les affaires et le personnel de son département. Les conditions les meilleures d'estime et de considération s'ouvraient à ses débuts. Sa personnalité se dégageait nette et franche. Il ne devait rien à la ruse ni à l'intrigue. On le savait et le disait. Les étapes qu'il avait doublées d'une allure si preste lui assuraient, en même temps, l'autorité qu'on reconnaît aux diplomates de carrière. La route s'étendait devant lui plane et facile. Les événements travaillèrent encore à favoriser sa marche. Les occasions lui vinrent en aide, de façon exceptionnelle et rapide.

Qu'il en ait été l'auteur ou l'inspirateur, l'alliance russe se réalisa sous son gouvernement. L'arrivée des marins français à Cronstadt et des marins russes à Teulon furent des faits contemporains de son action diplomatique. Le 8 juin 1894 un conflit naissant, de conséquences graves l'avait amené à la tribune. S'adressant aux mandataires du pays, dans un langage digne et fier, énergique sous jactance, il protestait contre la convention arrêtée entre les représentants de l'Etat indépendant du Congo et ceux de l'Angleterre, convention arbitraire, qui, partageant les plus riches contrées de cette partie de l'Afrique entre les contractants, atteignait au vif les intérêts de la France; et il déclarait que le gouvernement, pénétré de sa responsabilité à l'égard des droits dont la garde lui avait été confiée, saurait les défendre avec sang-froid et résolution. Le vote unanime de la Chambre avait sanctionné ces paroles. L'affaire s'était close par un double échec infligé à la politique coloniale de lord Rosebery. Quelques mois après, sur l'interpellation au Sénat de M. de Lamarzelle concernant la portée de certaines paroles trop ambitieuses de sir Edward Grey, lorsque ce ministre affirmait aux Communes que tout le bassin supérieur du Congo se trouvait dans la sphère d'influence britannique, Hanotaux revenait à la charge pour établir en des termes catégoriques dont la courtoisie dans la forme n'excluait pas la fermeté quant au fond, la position exacte prise par la France dans ces régions, objet de tant de convoitises et de disputes.

Quelques mois plus tard, il avait à décider la campagne de Madagascar. Le 13 novembre 1894, Hanotaux exposait à la Chambre que, depuis 1885, la France n'avait pas cessé d'être mise en échec par les Hovas, et que le gouvernement, déterminé à réagir vigoureusement, demandait à la représentation nationale un premier crédit de 75 millions pour envoyer, au printemps suivant, une armée de quinze mille hommes à Tananarive.

Tout n'était qu'heur et faveur dans le cercle où se mouvait alors l'activité de M. Hanotaux. Il avait su prouver une particulière dextérité en des cas difficiles et dénouer des situations qui paraissaient à d'autres inextricables, par exemple en affranchissant la Régence de Tunis du régime funeste des capitulations. Une foule d'engagements et de conventions irréductibles, et les complications d'une guerre perpétuelle de tarifs entravaient là le commerce et l'agriculture de la métropole, annulaient les efforts des colons, décourageaient les bonnes volontés, et enrayaient fatalement l'essor de la prospérité tunisienne. A force d'adresse et de persévérance, en s'y reprenant à dix traités successifs avec les diverses puissances européennes auxquelles avaient été reconnus des droits dans le passé, Hanotaux était parvenu à consacrer définitivement l'autonomie de l'une des plus belles provinces de notre empire africain. Ce fut le point ascendant de sa fortune politique.

On ne voyait que des éloges à décerner au ministre et à l'imperturbable sûreté de sa stratégie. La « méthode Hanotaux », comme on la qualifiait, était pour tous le gage des plus féconds succès. On formait là-dessus des plans, on dégageait des pronostics, on ouvrait de larges perspectives à son coup d'œil avisé. Que ne disait-on point?

Il se produisit dans son entourage, et au dehors, une sorte d'engouement dont les inconvénients s'accusèrent à leur tour, par l'exagération des espérances qu'on s'attendait à le voir couronner. Le rôle, la conduite, les discours, le nom seul de Hanotaux provoquaient des élans sans mesure. Du jour où il ne fut plus maître de mener les événements au gré de ses thuriféraires, la réaction se fit, inévitable. D'heureuses initiatives s'étaient signalées sous son ministère, dont on lui avait acquis tout l'honneur. Il y eut aussi des minutes de défaillance, dont on rejeta sur lui toute la responsabilité. Avec les troubles survenus à nouveau dans la presqu'île des Balkans, et les embarras qu'avait causés dans les chancelleries la conflagration turco-hellénique, on eut beau jeu de blâmer l'inertie du ministre qui tardait à résoudre l'éternelle question orientale. A l'égard de l'Allemagne, Hanotaux avait repris la politique de temporisation rationnelle et d'apaisement de Jules Ferry. On la lui reprocha, comme un acte de vasselage, comme une insigne faiblesse, assujettissant la diplomatie française au bon plaisir de Guillaume II. A l'occasion du conflit sino-japonais, il avait témoigné beaucoup de chaleur à épouser les intérêts de la grande puissance du Nord et à favoriser sa politique dans l'Extrême-Orient. Le Japon victorieux dut renoncer à la péninsule de Lieou-Long et à l'importante position de Port-Arthur. On eut, de retour, les remerciements platoniques de la Russie, dont on prit note. Mais l'occasion était trop opportune, pour qu'on y

manquât, de constater que la France s'était oubliée dans l'affaire et qu'elle avait passé à côté de cette chance unique de réparer la faute du ministère antérieur, qui avait laissé échapper de ses mains les îles Pescadores, considérées comme une incomparable position stratégique. Enfin on reporta sur Hanotaux, qui l'avait proposé, les conséquences défectueuses du traité anglo-siamois signé par Berthelot. On n'allait pas jusqu'à mettre en doute la sincérité de sentiment, qui le tenait attaché d'un cœur fidèle aux grandes lignes où il estimait que l'influence française devait se maintenir pour développer son essor. Chacun le savait soucieux de ses responsabilités, et beaucoup plus que des avantages de sa propre situation parlementaire. Néanmoins son étoile commençait à décliner, par le naturel effet de la variation des jugements humains. Il se trouva des juges pour réduire au minimum la compétence éprouvée du diplomate, et des critiques aussi pour nier les mérites de l'historien. Lorsque, désireux d'obtenir de ses travaux une consécration plus durable que les faveurs passagères de la politique, Hanotaux s'était présenté aux suffrages de l'Académie, déjà quelques voix discordantes s'étaient mêlées au courant de sympathies, qui accompagnait sa candidature. Il n'avait qu'annoncé, disait-on, ce qu'il pourrait écrire, il n'était encore qu'un homme de lettres sans lettres. De parti pris on oubliait qu'il s'était antérieurement révélé par de solides études, devant servir d'esquisses préparatoires à des œuvres plus étendues. Je ne sais lesquels feignaient de prendre en dédain la « nomenclature paperassière » ambitieusement présentée comme une histoire définitive de Richelieu. Laissant parler, conjecturer, critiquer, Hanotaux continuait d'avancer vers le but où le portait une volonté réfléchie, sans hâte ni détours.

Les charges de l'homme d'Etat primaient les occupations de l'écrivain. Moins soucieux de satisfaire à des complaisances individuelles que d'appliquer un cours vigilant, efficace, au bien de la cause nationale, il entrevoyait des revanches prochaines, dans le champ de la politique extérieure, lorsque, en un jour de vote malencontreux à la Chambre, il dut subir la loi de la solidarité ministérielle et descendre les marches du pouvoir, avec les membres du cabinet dont il faisait partie. La fonction éminente, qu'on appelait autrefois la charge de premier commis aux affaires de France, passait à d'autres mains. Les fluctuations parlementaires l'en avaient, à deux fois, dépossédé. Un précieux avantage lui restait : de pouvoir continuer, la plume en main, la tradition de Gambetta par la démonstration historique des faits. Avant d'entreprendre à fond l'*Histoire de la France contemporaine*, il se remit d'un esprit dégagé à parachever le portrait du hautain cardinal, au vouloir impérieux, au cœur sec, qui, relevant du moins, l'amour absolu de la domination par le sens énergique et puissant des intérêts de la patrie fut, suivant le mot d'Albert Sorel, l'un des mouleurs de la France. Alors que bien des politiciens n'ont de ressource, après la chute, que de renouer les fils de l'intrigue, dans l'ombre où l'on passe les marchés de votes, plus sage il avait compris qu'avant d'être ministre on se doit d'être homme. Des loisirs lui étaient faits. Il en occupa d'abord la meilleure patrie à puiser aux sources les plus sûres des informations pleines d'enseignedoments. C'est alors qu'avec le dessein de recueillir des documents sur la vie de Richelieu partout où s'en était manifesté quelque signe, il avait entrepris un fructueux voyage à travers nos anciennes provinces, et que, séduit par le charme du pays, intéressé par la variété des rencontres et des impressions, il jeta sur son carnet des notes, qui se muèrent en articles, s'assemblèrent en chapitres et devinrent enfin le volume de l'*Energie française*. Il s'était enflammé, sur le chemin, d'une grande ardeur à célébrer en patriote optimiste sa foi entière dans les ressources de vitalité de la race française.



M. Hanotaux, en se retrouvant plus à demeure dans sa bibliothèque familière, put se persuader que rien d'essentiel ne manquait à ses désirs. Il publiait de nouveaux livres, à des dates plus rapprochées. Il cueillait des succès plus doux et moins contestés. La littérature lui rendait en sympathique considération les efforts qu'il dépensait pour elle. Et la presse lui demeurait accueillante, attentive... Elle lui garde encore une mesure large de crédit, comme à l'ouvrier qui n'a pas fini sa journée.

La physionomie de M. Gabriel Hanotaux est une de celles que l'on connaît le mieux, par les portraits qui en ont été faits, au physique et au moral. Grand, dégagé, le visage énergique d'expression, avec cette matité de teint, qui est particulière aux hommes de persévérance et de volonté, le regard brûlant et rapide, la barbe brune, un peu rare, laissant voir des lèvres fines, le menton en pointe et dénonçant la résolution, le geste décisif sans paraître tranchant, on trouve en cet aspect de sa personne l'image intuitive de sa nature. La voix est d'un beau timbre sonore, la parole chaleureuse et persuasive, l'air simple, l'accueil franc et cordial. S'il parle, on aime l'entendre. Il excite l'attention aux premiers mots, et la retient.

M. Hanotaux n'avait pas eu le temps de donner, comme orateur, l'expression complète des moyens dont il eût pu disposer à la tribune en les élargissant par l'expérience. Lors de l'interpellation sensationnelle, qui lui fut adressée, au sujet des fêtes de

Kiel et des vaisseaux français envoyés dans les eaux allemandes, il avait eu à se défendre contre des adversaires redoutés, tels que Millerand et Goblet, élevant contre les vues d'une politique d'opportune transaction les griefs d'un patriotisme irréductible. Hanotaux n'avait pas jugé qu'il fût bon de se livrer sur ce thème à de brillants exercices d'improvisation. Il avait lu d'une voix nerveuse et nettement articulée la réponse où il exposait le bien fondé de cet acte de courtoisie internationale et de prudence diplomatique. D'autre part, on se souvient encore de l'effet produit à la Chambre, et aussitôt répercuté d'un bout à l'autre du pays par tous les organes de la presse, quand, au plus vif d'un débat sur la politique extérieures, il laissa tomber le mot, d'alliance franco-russe.

Il eut maintes occasions, à son banc de ministre, de prononcer d'importantes déclarations. On ne remarquait pas, néanmoins, qu'il fût très ambitieux de hausser le ton au-dessus du nécessaire, pour s'éployer hors du sujet, dans les sphères de la grande éloquence politique. L'intérêt du document, la clarté des aperçus permettant d'entrevoir sous les mots la solution, lui tenaient plus à cœur visiblement que l'éclat des harmonieuses périodes. Des discours atténués, des vérités simples, des concepts positifs, lui seyaient mieux que la beauté du geste et la luxuriance de l'image. Il ne s'abandonnait que le moins possible, et parlait de ces choses publiques à dents serrées, comme avec la crainte, chaque fois, d'en trop dire. On lui reprochait même une prudence presque excessive, une sorte de circonspection voulue, qui rendait sa diction un peu sèche à force d'en épurer le sens et d'en filtrer chaque expression. En tant qu'homme politique, il se prêtait difficilement aux manifestations éclatantes et n'encourageait guère les interviews dans les journaux, ni les personnelles confidences.

Pourtant, ceux qui étaient admis à le fréquenter, dans le privé, n'étaient pas sans savoir que les mots n'ont de peine aucune à sortir de ses lèvres, dès qu'il leur en donne congé, sur des sujets de son choix. M. Hanotaux a toujours été un excellent causeur, — de ceux-là qu'on interroge tout exprès pour les exciter à répondre longuement. Il a la conversation souple, variée, étendue, d'où sort le trait qui frappe ou l'abondance qui captive. L'écouter de façon attentive, c'est le connaître avec la logique de son caractère, le sens de ténacité et de finesse qu'il tient de son origine provinciale, et la netteté de ses principes.

En politique, il est *étatiste* dans l'âme. Il voit en grand et subordonne les idées à leurs suites. C'est par une adoption intellectuelle très réfléchie qu'il employa une si large part de sa jeunesse laborieuse à édifier, pièce à pièce, la statue de l'homme qui, dans le passé historique de la France, a été l'archétype, l'effigie en plein relief de la puissance de l'Etat. Par une lente étude et de successives corrélations avec les modernes conditions sociales, permettant d'appliquer au régime républicain les moyens de gouvernement intérieur d'un régime absolutiste, il s'était fait de l'image de Richelieu l'entité du système, qu'il juge être le meilleur pour le service des intérêts de la patrie et le développement de sa grandeur. Cette tendance, qui peut rendre autoritaires les libéraux les plus intègres, est la ligne directrice de sa doctrine. Le concept en est si clair et de telle évidence à ses yeux qu'il ne voit que comme des imperfections secondaires, dans l'organisme entier, les conséquences d'un ordre de choses, à tant d'égards tyrannique pour l'exercice de la liberté individuelle et les droits d'une certaine autonomie régionale. Tandis que des groupements particuliers ne visent qu'à renforcer leur action hors de l'Etat avec leur vie propre, leur indépendance, leur esprit corporatif, ou que s'accentue de toutes parts, portée à la plus haute puissance par l'art et la littérature, l'exaltation de l'individualisme, il persévère à se tenir au premier rang des champions, qui plaident et bataillent, au contraire, pour la prépondérance de ce personnage abstrait, irresponsable et anonyme, pesant d'une autorité jalouse sur les consciences et les volontés. Aux théoriciens du fédéralisme comme aux partisans de l'idée individualiste, il n'abandonne que fort peu de concessions sur un dogme dont il est religieusement imbu. C'est le premier article de son *Credo*. L'Etat, pense-t-il, est tout. Il ramène tout à l'Etat. Tolérant de fait, quant à la discussion libre des idées opposées aux siennes, curieux d'y répondre par des séries d'arguments pressés, l'esprit loyalement ouvert aux rencontres d'opinions les plus diverses, M. Hanotaux n'en est pas moins un doctrinaire conscient, par l'absolu de ces affirmations centralisatrices. Sa conviction est que l'Etat représente la conception la plus haute des temps modernes.

Son programme personnel, sa profession de foi électorale est de couleur moins décidée, parmi les groupes et sous-groupes de toutes nuances, dont les bannières fractionnent la grande armée démocratique. Trop philosophe de raisonnement pour prendre parti avec passion, dans un camp ou dans un autre, d'aucuns l'ont supposé flottant, indécis. Il lui en advint d'être incompris et d'en subir les effets négatifs, lorsqu'il se présenta aux élections sénatoriales, avec un programme modéré, sur la liste radicale du département de l'Aisne. On eût désiré qu'au milieu de compétitions rivales, il s'engageât plus catégoriquement, sans craindre de démentir ses principes de mesure et d'équilibre. Des esprits

éclairés et sans prévention se demandèrent si, avec sa connaissance approfondie des moindres questions de politique intérieure et extérieure étudiées à leur source, recherchées dans les textes et contrôlées par l'expérience des témoignages, M Hanotaux n'était pas surtout un spéculatif. Il avait prouvé, cependant, qu'il savait et pouvait être un homme d'action.

Qu'il cause ou qu'il écrive, M. Hanotaux aborde volontiers les généralités. Des vues d'ensemble rapides et fortes sillonnent sa conversation, lorsqu'elle se répand à travers champs, vivante et familière. Dans le domaine de pure intellectualité, les hautes questions d'instruction publique l'intéressent au premier chef. Il se range entre les défenseurs des études classiques et de l'indivisibilité de l'enseignement, dans un pays qui doit le meilleur de lui même à ses principes traditionnels, à sa vigoureuse unité.

Sans faire état d'une spéciale compétence philologique, M. Gabriel Hanotaux a, maintes fois, arrêté sa pensée sur le problème de la rivalité des idiomes. Il est de ceux qui le mieux sentent et comprennent l'importance de ces grandes compétitions intellectuelles, promettant la suprématie mondiale au pays qui aura étendu le plus loin et le plus au large l'influence de sa langue écrite et parlée. « Toute la politique, aujourd'hui, me disait-il, un jour, roule autour des langues. Toutes les questions de nationalités sont des questions de linguistique. La causerie s'était portée sur la comparaison des principales formes de langage, qui aspirent avec le plus de chances à emporter cette suprématie, l'allemande plus compréhensive, la française plus claire, l'anglaise plus brève, plus commode... et moins sûre. « Il y a toujours un procès, remarquait-il en souriant, dans le contexte d'une phrase anglaise. L'affaire de Fachoda eut pour origine une erreur d'interprétation sur un mot anglais. » Et, revenant à l'idée fondamentale, qui avait servi de thème à cette digression : « Oui, concluait-il, la lutte des nationalités est bien une lutte d'idiomes, et je ne vois pas le moment proche où elle cessera, cette guerre des mots, par la réalisation idéale de l'unité dans la linguistique. »

L'une des idées dominantes de M. Hanotaux, et à laquelle il revient constamment en ses propos comme à travers ses articles, est celle de la vitalité française. « On nous a trop diminués, trop dépréciés, ajoutait-il au cours d'un même entretien ; on a dit trop de mal de notre pays pour que je n'éprouve pas du plaisir à en dire du bien. Je constaterai demain par des séries de preuves, historiquement présentées, l'ensemble de ressources et de moyens qui garantissent le relèvement moral et national de la France. Cette reprise est manifeste. Tout cela est. Tout cela se fait par des impondérables, comme disait Bismark, mais pour concourir à un seul et constant résultat. » La France actuelle n'est-elle pas appauvrie ? Ne faiblit-elle point de jour en jour ? N'a-t-elle pas dans ses veines de l'anémie, de la langueur ? M. Hanotaux ne veut pas croire à cette décadence. Il est optimiste par conviction raisonnée. Son esprit est trop clairvoyant pour ne pas s'apercevoir qu'il y a autour de nous bien des signes de malaise et d'inquiétude. Il juge préférable et plus salutaire de ne relever, la plume en main, que ce qui est signe de force, de bonne humeur et d'énergie.

Descendant d'une famille qui vécut de la terre, campagnard et chasseur, épris de nature et d'air vif jusqu'à passer la majeure partie de l'année dans son ermitage historique et vieux de plusieurs siècles d'Apremont, sorte de manoir d'aspect normand environné de bois et de jardins, M. Hanotaux a des côtés d'âme rustique. Il est resté très attaché à l'amour du sol. Il se plaît à parler de ses arbres et de ses fruits. Il dit volontiers : « Nous autres provinciaux. » Bien qu'il reconnaisse au Parisien des qualités non méprisables : la promptitude dans le regard, la prestesse dans le jugement, le sens très fin de la société, il n'est pas des derniers à le railler sur ce qu'il ne sait pas distinguer un épi de blé d'un épi de seigle ; et malignement il ajoute que cette société, que le Parisien connaît si bien, a l'inconvénient de lui cacher l'humanité, comme les faubourgs lui cachent la nature.

Les entretiens de pure littérature ne sont pas sans charme pour cet esprit méthodique. On le trouve très informé de ce qui se passe et s'imprime dans le monde du roman, de la poésie et du théâtre. Il en raisonne en connaisseur. Il en traite avec goût. Mais de préférence on se plaît à ramener son attention et sa parole sur les sujets d'histoire, et surtout de l'histoire contemporaine où ses témoignages ont une précision rare, parce qu'il a été l'ami, le confident, le collaborateur de presque tous ceux qui, dans le parti républicain, ont joué un rôle. Il croit à la philosophie de l'histoire Il la démontre en savant, et en conclut presque en fataliste.

« L'histoire, dit-il, suit sa pente. Il vaut mieux essayer de la comprendre que de se livrer au vain amusement de la refaire après coup ».

Mais il se hâte de déclarer qu'en dépit de cette logique des choses se substituant à l'obscure poussée de la vie, il ne conviendrait pas de croire que la fortune et le caprice gouvernent exclusivement le monde. Sa raison n'admet point la conception des hasards individuels.

« Les petites forces d'un homme, fût-il grand, [illegible] ne sauraient prévaloir contre l'irrésistibilité des événements. On ne peut [illegible] qu'en se soumettant aux harmonies de la commune nécessité ».

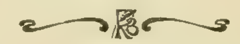
Parce qu'il envisage la suite des phénomènes et des évolutions historiques comme déterminée par des lois dans le temps et dans l'espace, il ne conclut point que la liberté humaine en soit rendue vaine et stérile. Il faut penser, il faut agir, croit-il sincèrement, comme si la fatalité humaine n'existait point. Et, à cet égard, la morale de Hanotaux, si imperturbable qu'elle paraissse, est plus fortifiante que le positivisme des disciples de Taine.

M. Gabriel Hanotaux est des mieux autorisés à prononcer dans ces matières, sans dogmatisme, doublement éclairé comme il l'est par l'érudition et par la vie, par les investigations de la science et la pratique directe des hommes et des affaires. D'instinct et d'éducation, il posséda les penchants intellectuels qui concourent à former l'esprit du véritable historien. Il en éprouva, dès sa prime jeunesse, la vocation et la passion. Il en a acquis, par un labeur continu, les dons d'excellence : le sens de l'exactitude, la sévérité de méthode, la conscience critique et cette philosophie patiemment déductive dont la pénétration dégage les causes et les raisons des événements. Il s'en est assuré, par un vouloir sincère, l'impartialité même, — la qualité suprême et si douteuse qu'en lisant toute histoire on doit penser d'abord à se garder de toute fable. Il en a rendu siennes les convenances de forme et la manière : la clarté de la narration, la chaleur soutenue du récit, et, dans le détail, la précision sobre, exempte de recherche et de faux coloris.

Je connais des pages sorties de sa plume où la beauté d'un paysage, la séduction d'un tableau de nature s'est reflétée par des images ornées de charme et de délicatesse. Lorsque de Trieste, son regard embrassant la rive occidentale de la vaste baie, voyait se profiler sur les eaux les tours et les créneaux du château de Miramar, il en ressentait et rendait l'impression avec des tons de peintre et des grâces de poète. A l'émouvante, à la câline volupté de cette mer, il prêtait des caresses de style, qui révélaient, en des termes heureux, un enchantement de quelques heures. Néanmoins, ces abandons lyriques lui sont rares. Il se défie des entraînements imaginatifs, où la pensée se noie dans des vapeurs de rêve. Il revient tôt aux faits vivants, aux valeurs concrètes, qui se peuvent revêtir de formes arrêtées et définitives. Sa phrase large, bien ordonnée, que traversent, comme des coups de lumière, des surprises d'expression vive et primesautière, a la démarche du grand style historique.

Jusqu'à ce jour, M. Hanotaux aura édifié des portions d'œuvres considérables, aux aspects de monuments. Il en dirige les suites avec persévérance vers la fin qui les doit couronner. On les connaîtra donc en leur entière structure, complètement dégagées des machines et des échafaudages, qui en ont préparé la construction. Nous l'attendons surtout très curieusement aux derniers volumes de son *Histoire de la France contemporaine*, où par l'obligation d'une tâche difficultueuse, il devra raconter les actes d'un parti, auquel il dut d'être porté au pouvoir, et exposer les événements de son ministère. Avec son habituelle activité de production et son énergie de travail, l'achèvement n'en saurait tarder. Du moins nous le pensons ainsi, sous la réserve des interruptions possibles, comme il s'en produit dans la vie, comme il en serait, par exemple, des rappels inopinés de la politique, venant l'arracher un jour prochain, à l'*otium occupatum* du sage. Sans doute, les travaux de la pensée ont un intérêt supérieur à celui des vicissitudes de l'action publique, les jouissances intellectuelles ont des douceurs parfaites. Mais les ambitieux desseins ont le sommeil si léger, et si facile en est le réveil, au fond des âmes les plus modérées !

Frédéric Loliée.



ÉPILOGUE AUX FÊTES DE MASACCIO

Noël et poésie sont synonymes : alors que les bébés, ces petits hommes, confondent l'intérêt et l'idéal en mettant leur soulier dans la cheminée, les adultes, ces grands enfants, ne dédaignent point le frisson des contes.

Il y a deux manières de célébrer ce poétique instant de l'année qui meurt : par sympathie ou par contraste. Par sympathie, pour ainsi dire, en appelant les fantômes noirs ou neigeux, Hoffmann précurseur, à son piano-forte, jouant le romantique finale de *Don Juan*, évoquant l'enfer et la flamme avant la naissance même de Berlioz dont nous venons de célébrer médiocrement le centenaire, de ce cher grand Berlioz, peintre et poète avec des timbres, dont l'ardente rêverie et la mélancolie pittoresque ont créé l'atmosphère où notre adolescence a reçu la caresse triste des beaux sylphes... Antithèse plus vive, — on peut déserter la neige et la nuit, sortir de l'ombre *rembranesque* comme un dessin de Victor Hugo, ranimer le printemps au seuil de l'hiver, voler vers la clarté plus belle que jamais dans nos rêves brumeux, se plonger dans la blonde obscurité des nuits italiennes avec Berlioz encore, qui s'enivra si fort de leur parfum : le plus romantique génie de 1830 préférait, il est vrai, l'Italie sauvage à l'Italie artiste,

La belle Juliette au cercueil endormie..

Mais pourquoi ne point réveiller un instant cette

morte immortelle, afin d'illuminer notre exil? Il y a deux mois à peine, une petite ville radieuse de la Toscane fêtait le 500e anniversaire de son illustre enfant : le vieux castello de San Giovanni se rajeunissait en répétant le nom de son Masaccio. La minuscule patrie acclamait son grand peintre : Italiens et Français, des poètes chantaient ; à défaut des *terze rime* d'un Gautier, M. Georges Lafenestre se souvenait de sa lointaine jeunesse en oubliant pour quelques heures, en cet air divin, les trop réelles misères de notre Louvre...

Ces fêtes ne sont-elles pas d'un bon exemple? C'est de l'Italie que nous revient la lumière. Applaudissons, de trop loin, trop tard, les patriotes décents de San Giovanni. Qui se souvient ici, qui s'est souvenu (sauf le seul M. Virgile Josz, qui porte deux noms étrangers), que notre Claude Lorrain vit, en 1600, le jour qu'il devait diviniser ? que notre Chardin naquit en 1699 ? Qui sait que notre Jean Cousin parut en 1500? Qui se préoccupe aujourd'hui de la date de naissance ou de mort de maître Jehan Foucquet? Nul, cette année, n'a prononcé le nom centenaire de Decamps ; nul ne prononcera, l'an prochain, celui de Paul Huet. On parle beaucoup de Berlioz, pour placer d'utile « copie » ; mais qui rappellera bientôt que La Tour et Boucher naquirent tous deux en 1704? Honneur donc aux compatriotes d'un maître !

Il me tarde de noter quelques « souvenirs » sur Masaccio... Cependant, à moins de faire intervenir la métempsycose, il ne me semble pas l'avoir connu! Je n'ai pas vu le Val d'Arno, ses ombrages, ni le joli damier de San Giovanni, sa limpide patrie ! Je n'ai pas encore fait, hélas ! le traditionnel voyage d'Italie! Le ferai-je avant de quitter la terre? Et, cependant, je me souviens. Est-ce une hallucination très naturelle, issue d'un beau récit, très italien, d'enfant prodige et de brigands, où les voleurs de saints trésors reculent devant la fresque où les damnés versaient des larmes sanglantes? Est-ce le prestige d'une estampe jaunie d'après l'admirable *Vocation de Saint Pierre et de Saint André*? Je me souviens de Masaccio : car les souvenirs d'enfance sont dominateurs entre tous. En chacun de nous, à côté de la personne réelle, modestement façonnée par les contingences, se tient un autre *moi*, notre *vrai moi*, librement voyageur, poète et confident des génies, celui que je voudrais, que je devrais être... J'écoute, aujourd'hui, ce correspondant mystérieux.

Voici quelques bribes du discours qu'il aurait murmuré là-bas :

... *Chiesa del Carmine! Capella Brancacci!* Ces noms seuls, évocateurs des nobles fresques, ces beaux noms florentins n'évoquent-ils pas le puissant groupe des apôtres drapés comme des philosophes grecs à l'ombre rectiligne du monastère au pied de la montagne nue? Une sorte de sainte terreur, et qui n'est que le frisson de la Beauté, ne descend-elle point de leurs échos vers nos rêves? L'auteur, le Masaccio mort jeune à quarante ans, nous le voyons ici, profil têtu, peint par lui-même sous la robe grave du disciple ; et sa mine robuste est loin du frêle portrait tracé par un poète ami des peintres. Voici le sonnet, très 1830, d'Auguste Barbier, — sentimentalité de collège et rêverie sans contours, avec le poison final, indispensable à tout romantique souvenir de la Renaissance :

> Ah! s'il est ici-bas un aspect douloureux,
> Un tableau déchirant pour un cœur magnanime,
> C'est ce peuple divin que le chagrin décime,
> C'est le pâle troupeau des talents malheureux.
>
> C'est toi, Mazaccio, jeune homme aux longs cheveux,
> De la bonne Florence, enfant cher et sublime;
> Peintre des premiers temps, c'est ton air de victime
> Et ta bouche entr'ouverte et tes sombres yeux bleus...
>
> Hélas! la mort te prit les deux mains sur la toile :
> Et du beau ciel de l'art, jeune et brillante étoile,
> Astre si haut monté, mais si vite abattu,
>
> Le souffle du poison ternit ta belle flamme,
> Comme si, tôt et tard, pour dévorer ton âme,
> Le venin du génie eût été sans vertu!

La science qui, parfois, a du bon, nous prévient que cet amoureux transi de la peinture n'est autre que le gentil Filippino Lippi (1) : aux *Offices* de Florence, le poète s'est trompé de portrait ! Les poètes ont des distractions. Quant au poison tragique, il n'est pas encore avéré... Ce romanesque Mazaccio qu'un *z* féminise, c'était réellement le vilain Thomas (*Mas*, avec cet *accio* péjoratif), Tommaso di Guidi da San Giovanni : distrait comme notre César Franck et compatissant comme notre Corot, avec une âme inspirée dans sa rude enveloppe ; à Florence, comme à Munich, on peut l'entrevoir, sous la coiffe rouge des Florentins. Ce n'est point seulement sa claire patrie qui nous réconforte : ce lourdaud va nous donner une leçon de grand art ; poète précis, véritable génie grec, il parfait notre éducation artistique que les dédaigneux méconnaissent, que les optimistes cultivent en exaltant la foule au lieu de sacrifier à ses bas instincts.

La théorie seule ne peut répondre à nos anxiétés. Et l'antinomie semble irréductible entre l'histoire qui montre la diversité des faits et l'esthétique qui veut l'unité du Beau. L'esthétique mal entendue favorise l'*académisme*, pastiche inconsidéré de la perfection qui n'a qu'une heure ; l'histoire, indulgente et manichéenne, enfante l'*éclectisme*, accueillant tout sans rien aimer. Sans rémission, le relatif et l'absolu se

(1) Cf. l'excellent article de M. Henry Cochin dans la *Revue de l'Art* du 10 novembre 1903.

combattent : l'art, comme la politique, a ses doctrinaires et ses libéraux ; cette religion de la forme a ses croyants et ses philosophes : les uns luttent, affirment, excommunient ; les autres doutent, se contredisent, laissent faire. Et l'anarchie devient une esthétique nouvelle... Un Masaccio peut intervenir.

Qu'est-ce que Masaccio ? C'est un Italien du xve siècle qui sut exprimer son époque en beauté : pur classique, en cela. Mais n'y a-t-il, dans ce grand terme ambigu de *classique*, que l'obscur aveu d'une tradition limitée ? Sans doute, il ne s'agit point, aujourd'hui, de faire du Masaccio, de monter sur son échafaudage et de se remettre à son école : nous ne sommes pas, hélas ! des Florentins du Quattrocento ; nous ne portons plus la barrette et le manteau pourprés ; autre âme, autre ciel. Un Masaccio ne nous dit point : Copiez-moi ! Mais son austère génie murmure silencieusement à nos yeux : La fresque toscane était bonne pour les Toscans comme la tragédie grecque était bonne pour les Grecs » ; il s'agit, toutefois, d'en retenir les qualités éternelles. Imitez-moi dans ces qualités... Pieusement incrédule comme saint Thomas, mon patron, j'ai voulu voir et j'ai vu : j'ai regardé la nature ; on a dit que j'enfermai, le premier de tous, « un sentiment vrai dans une forme exacte ». J'ai peint des corps et non pas des âmes. J'ai laissé l'enfer au vieil Orcagna, j'ai laissé l'azur à l'Angélico bienheureux : fra Giovanni da Fiesole, le peintre des âmes diaphanes et des miniatures amplifiées ! Je ne suis qu'un réaliste auprès de son paradis, mais un réaliste qui peut donner à votre décadence une haute leçon d'idéal : car l'idéal n'est pas un impossible rêve, mais une réalité supérieure ; idéaliser, c'est voir souverainement ; dans les arts du dessin, l'idéal c'est la santé. Le christianisme intransigeant fut iconoclaste et quasi bouddhiste : il proscrivait la forme tentatrice et la chair périssable ; volontairement, il fermait les yeux à la beauté du monde. Et, sans la Renaissance, qui fut la joie d'un réveil, il n'y aurait pas eu d'art chrétien. Petit-fils de Giotto, j'ai réveillé la peinture : à la place des fonds d'or, j'ai répandu l'air natal ; humain, j'ai marché droit sur la terre. Invoquant la Grèce antique contre la Grèce moderne et les Anciens contre les les Byzantins, ma largeur a deviné le secret de Phidias inconnu. Les primitifs ne sont que des décadents, vieillards retombés en enfance, tel votre Gauguin qui donne une décorative illusion de peinture antique. Les primitifs ignorent l'anatomie ; et Michel Ange, mon fils, la saura trop :

> Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules...

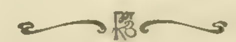
A leur tour, mes héritiers toscans failliront, en abondant en mon sens : par la détrempe ou la fresque, j'ai glorifié l'harmonie nouvelle des raccourcis, des perspectives et des nus ; sur une toile, j'ai transmis à l'avenir le masque édenté d'un vieillard ; et j'ai transfiguré la Vie : car l'idéal est l'apothéose de la forme saine, la splendeur du Vrai qu'adorait Platon. Le style, que vous invoquez ou méprisez comme une formule, n'est que le *sursum corda* de la forme et son âme visible. C'est pourquoi l'un de vos peintres (2) a pu dire que le dessin est la probité de l'Art et qu'il faut donner de la santé à la forme. C'est pourquoi l'un de vos poètes, un Allemand pourtant, écrivait : « J'appelle classique ce qui est sain et romantique ce qui est malade. »

Ainsi nous parlait le génie florentin dans le silence de la chapelle. Et nous lui répondions :

Masaccio, vieux maître ! Non... jeune maître, car les anciens furent les jeunes, et la Renaissance elle-même fut un automne qui resplendit comme un avril. Notre vieillesse te salue, précurseur loyal et robuste adolescent ! *Tu duca, tu signore, tu maestro !* Conduis-nous dans la nuit, Virgile toscan ! Que ta pensée soit notre guide, dans la boue où nous pataugeons sans bravoure ! Notre âme est un miroir douteux, comme l'eau de Venise, qui reflète le nuage qui passe et le palais qui s'effrite : introduis-nous dans ta Florence, Athènes austère et forteresse d'idéal, patrie des bons orfèvres et des courages cuirassés ! Il est temps d'honorer nos morts immortels dans le cimetière du Souvenir. Il se peut que la Beauté n'ait qu'une patrie, n'ait qu'une heure : mais, instinctivement, ton parfum dantesque nous détournera de toute lâcheté. Par dégoût des redites académiques, nous glissons à l'impressionnisme : que ton ciel miraculeux exalte la prose grise de nos soirs ! Car il conseille éloquemment le sourire de la forme et la spiritualité du contour. Et le *Diogène* de notre vieux Poussin parle comme toi, Masaccio !

> Oui, l'on vit autrement : mais c'est ainsi qu'on aime

RAYMOND BOUYER.



LA VIE LITTÉRAIRE

Jules Laforgue

Jules Laforgue. *Œuvres complètes (Poésies — Moralités légendaires — Mélanges posthumes)* (Éditions du Mercure de France).

« Il peut arriver qu'une seule mort amoindrisse toute une génération. Chateaubriand suicidé dans

(2) M. Ingres, cité par le Dr Paul Richer dans son éloquente leçon d'ouverture à l'École des Beaux-Arts, le mercredi 25 novembre 1903. — La citation suivante est de Gœthe.

le bois de Combourg, Stendhal gelé dans la retraite de Russie, ou Lamartine noyé avec Elvire sur le lac du Bourget, les formes qu'ils créèrent, c'est-à-dire la prose romantique, la poésie lyrique et le roman d'analyse eussent apparu quand même en ce qu'elles ont de général, car la littérature antérieure les commandait, mais nous serions privés d'œuvres qui nous soumettent encore aux agitations et aux modes de l'Empire et de la Restauration.. »

Il peut arriver qu'une seule mort amoindrisse toute une génération ! Maurice Barrès prononçait ces paroles au Havre pour l'inauguration d'un buste de Jules Tellier. Jules Tellier était un écrivain, né en 1863, mort à 26 ans en 1889 et dont la mort est à jamais déplorable, car il avait la tradition de la langue française et il eut probablement contribué dans la suite de ses jours à maintenir cette tradition par ses ouvrages, avec éclat et avec vigueur...

Vers le même temps que la mort atteignait avec une brutalité soudaine Jules Tellier fait pour la gloire, un autre écrivain, sur qui ses amis reposaient aussi leurs plus chères espérances, se laissait surprendre par cette mort qui le guettait depuis longtemps. Le 23 août 1887, un petit nombre d'amis seulement accompagnaient au cimetière le corps de Jules Laforgue dont le nom semblait déjà promis à la postérité... Mais peu d'années après, un jeune écrivain nouveau venu dans la littérature, Camille Mauclair prononça à son tour, à la façon de Maurice Barrès pour Jules Tellier, une parole d'impérissable regret, et sembla dire de Jules Laforgue : « Il peut arriver qu'une seule mort amoindrisse toute une génération. » Camille Mauclair écrivit sur Jules Laforgue cette biographie généreuse qui reste comme le témoignage le plus complet de l'admiration de ses contemporains pour un poète dont la mort les désespéra, comme le témoignage le plus enthousiaste d'une admiration qu'adoucit la tendresse.

Sans doute il n'est pas certain que la mort de Jules Tellier et celle de Jules Laforgue soient de ces événements qui se doivent nécessairement égaler aux plus grandes catastrophes. Et nous voyons que les pieux amis de Jules Tellier sont peu sensibles à la suppression de Jules Laforgue. Nous voyons également que les admirateurs affectueux de Jules Laforgue ne sont point préoccupés de l'amoindrissement qu'aurait subi toute une génération par la mort seule de Jules Tellier. Un groupe néglige l'autre. Ce groupe-ci n'a point cure de l'affliction de ce groupe-là.

Cela n'est pas suffisant à nous consoler, mais nous permet de mesurer mieux notre chagrin en le répandant un peu sur Jules Tellier, un peu sur Jules Laforgue, car ils doivent le mériter tous les deux. Et maintenant, ne cherchons pas à limiter l'ardeur persévérante des exaltations et des fidélités. Il est noble de vanter longuement les morts littéraires disparus dans leur jeunesse. Ceux qui ont le privilège d'entretenir ainsi dans le cœur de quelques vivants des deuils délicats et forts que n'abolissent point les années furent de beaux talents; ils eussent été peut-être de beaux génies; ils ont été certainement de belles âmes.

Discutons, s'il nous plait encore, des œuvres imparfaites de Jules Tellier, de Jules Laforgue, emportés ensemble dans le passé ! Mais affirmons avec l'accent de la certitude que Jules Tellier, et que Jules Laforgue furent de belles âmes. N'est-ce point, après tout, dira-t-on, l'œuvre la plus longuement aimable que puisse laisser un écrivain : le souvenir d'une âme belle !



Mais je vous le demande en grâce, puisque aujourd'hui on édite — quinze ans après ! — les œuvres de Jules Laforgue, ô vous tous qui les lirez, perpétuez seulement le souvenir de son âme !

Je le sens, on peut disserter sur la signification des *Complaintes*, du *Sanglot de la Terre*, du *Concile féerique*, de l'*Imitation de Notre-Dame la Lune*, et aussi des *Moralités légendaires*, mais il est vain tout de même de situer Jules Laforgue dans l'histoire, de faire de lui l'agent systématique, l'auteur principal ou le complice d'une réforme poétique. Cela est vain pour nous. Cela est dangereux pour nous. Cela diminue à nos yeux un jeune homme que tout — jusqu'à sa mort même, si tragique et si banale — doit accroître dans notre estime. A quoi bon? C'était un jeune homme qui essayait son talent et subissait plus ou moins les influences les plus actives en son temps. N'affirmons rien d'autre; prenons garde de nous tromper en insistant...

Laforgue ne fut nullement un des initiateurs du vers libre, par quoi se personnifie dans l'histoire littéraire ce qu'on a faussement appelé la poésie nouvelle et qui provenait d'inspirations si diverses et contradictoires ! A la vérité, Laforgue écrivit des vers libres et ce ne sont pas ses meilleurs vers. Il compliqua parfois les architectures de ses poèmes et ce n'est pas ce qui fut le plus avantageux à son talent. Il voulut employer avec raffinement des mots raffinés, et ce penchant ne fut pas pour lui le plus heureux. Il fut quelque fois étonnant dans son style, bizarre, et faut-il l'en louer, puisqu'il fut en somme en ces circonstances, très incompréhensible... Faiblesse nécessaire d'un jeune homme que les nouveautés contemporaines séduisent d'abord, qui est d'abord malhabile à discerner ce qu'elles ont de solide et de durable ! Mais ce n'est pas parce qu'il céda aux exigences, obéit aux lois de la nouvelle

école poétique que Jules Laforgue, mérite d'être inscrit dans notre littérature. C'est au contraire parce que le plus fréquemment il leur résista et se rebella contre elles, parce qu'il fit voir, dans ses vers eux-mêmes et surtout dans sa prose, le tempérament littéraire le plus classique, et malgré des impatiences, malgré quelques violences inutiles de vocabulaire et de syntaxe, parce qu'il voulut paraître infiniment respectueux des règles traditionnelles de notre langage, et plus spécialement de notre métrique... N'était-il point fait pour perpétuer la tradition harmonieuse de notre langage poétique plutôt que pour en bouleverser les habitudes et les préceptes, celui qui écrivait, avec quel sens de l'eurythmie du vers accoutumé ! ce *Noël sceptique*.

Noël! Noël? j'entends les cloches dans la nuit.....
Et j'ai, sur ces feuillets sans foi posé ma plume :
O souvenirs, chantez! tout mon orgueil s'enfuit,
Et je me sens repris de ma grande amertume
Oh ! ces voix dans la nuit chantant Noël! Noël!
M'apportent de la nef qui, là-bas, s'illumine,
Un si tendre, un si doux reproche maternel
Que mon cœur trop gonflé crève dans ma poitrine
Et j'écoute longtemps les cloches, dans la nuit.....
Je suis le paria de la famille humaine,
A qui le vent apporte en son sale réduit
La poignante rumeur d'une fête lointaine

La prose témoigne encore mieux ses tendances réelles, et que s'il avait vécu — ô vanité des conjectures ! mais nous ne les faisons qu'en passant ! — il aurait de moins en moins consenti aux innovations indisciplinées de style et de pensée et serait rentré dans la grande école qui n'est ni plus ni moins l'école française.

Il avait les exagérations littéraires en horreur. Il condamnait les disciples de Baudelaire : « Tous ses élèves ont glissé dans le paroxysme, dans l'horrible plat, comme des carabins d'estaminets ». Il se trahissait plus complètement lorsqu'il transcrivait sur son carnet de notes ses principes de style :

« RÊVES D'ECRITURE. — Ecrire une prose très claire, très simple (mais gardant toutes ses richesses), contournée non péniblement, mais naïvement, du français d'Africaine géniale, du français de Christ. Et y ajouter par des images hors de notre répertoire français tout en restant directement humaines. Des images d'un Gaspard Haüser qui n'a pas fait ses classes, mais a été au fond de la mort, a fait de la botanique naturelle, est familier avec les ciels, et les astres, et les animaux et les couleurs et les rues, et les choses bonnes comme les gâteaux, le tabac, les baisers, l'amour. »

Que de choses, que de choses! Que de juvéniles aspirations! Mais quelle est donc la volonté essentielle? Celle-ci, je pense. « Ecrire une prose très claire, très simple, mais gardant toutes ses richesches... », les augmentant même, si possible. Le principe néanmoins est bien de l'écrivain qui s'écriait encore : « Voltaire, notre maître à tous! »



Voltaire, notre maître à tous! pour le fond comme pour la forme! Alors pourquoi noter surtout à la louange de Jules Laforgue qu'il a traduit en certains de ses vers la philosophie de l'*Inconscient*? Cette philosophie était à la mode au temps où le jeune Laforgue développait sa vie intellectuelle. Mode et philosophie bien éphémères! Retiendrons-nous, pour glorifier un écrivain, la suggestion qu'il subit des œuvres les plus passagères de l'esprit humain en mouvement, en travail. Eh non!

Jules Laforgue adolescent lisait les philosophes. A vingt-deux ans, il était appelé à Berlin comme lecteur de l'impératrice Augusta. Il demeura près d'elle plus de quatre ans dans la capitale prussienne. Serions-nous surpris parce que ce jeune homme, transporté dans la vie allemande, lut avec un soin plus passionné les philosophes allemands dont les obscurités rayonnaient alors par delà même les Allemagnes! Nullement. Mais lui saurons-nous gré particulièrement d'avoir répandu dans beaucoup de ses vers ces obscurités et ces systèmes! Ah! évitons cette erreur, funeste surtout au jeune écrivain que sa mort même nous rend plus cher. Et fuyons toute tentation de le louer, surtout pour avoir exprimé en des poèmes comme ceux-ci des idées comme celles-là :

Vermis sum, pulvis es! où sont mes nerfs d'hier?
Mes muscles de demain? Et le terreau si fier
De Mon ame, où donc était-il il y a mille
Siècles! et comme, incessamment, il file, file!...
Anonyme! et pour Quoi? Pardon, quelconque Loi!
L'être est forme, Brahma seul est Tout Un en soi.
O Robe aux cannelures à jamais doriques
Où grimpent les Passions des grappes cosmiques
O Robe de Maïa, ô Jupe de Maman
Je baise vos ourlets tombals éperdûment
Je sais! la vie outrecuidante est une trêve
D'un jour au Bon Repos qui pas plus ne s'achève
Qu'il n'a commencé. Moi, ma trêve, confiant,
Je la veux cuver au sein de l'INCONSCIENT.

N'est-ce pas? il nous sera permis de négliger les doctrines philosophiques dont ses livres sont pleins. Si on persistait à vanter en lui le philosophe, il nous serait trop aisé de marquer les contradictions flagrantes et grossières de ses pensées !... Ne cherchons point là les doctrines qui s'étalent parmi des rêveries et s'étendent confusément sur elles pour les brouiller...

Jules Laforgue était seulement un jeune homme qui entrait loyalement dans la vie, qui était avide de connaître, ardent à comprendre, pressé de conclure. Mais c'est son âme même, si simple et si claire, qu'il faut chercher et découvrir jusque dans ses plus obscurs exercices intellectuels.

Exercices bien superflus aujourd'hui. Hartmann

qui les inspira est presque supprimé pour nous et l'âme du poète compte seule à nos regards.



Qui donc hésiterait à sacrifier un philosophe pour voir de près vivre et mourir un poète !

Mais il est des citations qui suffisent à emporter toutes les convictions. Voici quelque chose du philosophe Laforgue :

O Loi qui êtes parce que vous Etes.
Que Votre Nom soit la Retraite !
— Elles ! ramper vers elles d'adoration !
Ou que sur leur misère humaine je me vautre ?
Elle m'aime *infiniment* ! Non, d'occasion !
Si non *moi*, ce serait *infiniment* un autre !
Que votre inconsciente Volonté
Soit faite dans l'Eternité !

Voici quelque chose de Jules Laforgue, le poète :

Je puis mourir demain et je n'ai pas aimé.
Mes lèvres n'ont jamais touché lèvres de femmes,
Nulle ne m'a donné dans un regard, son âme.
Nulle ne m'a tenu contre son cœur pâmé.
Je n'ai fait que souffrir, pour toute la nature,
Pour les êtres, le vent, les fleurs, le firmament,
Souffrir par tous mes nerfs, minutieusement,
Souffrir de n'avoir pas l'âme encore assez pure.
J'ai craché sur l'amour et j'ai tué la chair !
Fou d'orgueil je me suis roidi contre la vie !
Et seul sur cette Terre à l'Instinct asservie
Je défiais l'Instinct avec un rire amer.

L'homme, le jeune homme s'exprime tout entier dans cette poésie simple et forte. Et c'est cela qu'il faut chercher dans son œuvre, c'est par cela que son œuvre est surtout émouvante : en elle s'exprime un homme, un jeune homme qui va bientôt mourir et qui, par moment, semble pressentir son douloureux destin. Oh ! il ne complique pas alors ! Il ne distingue pas ! il ne discute pas de systèmes ! il ne discute pas sur la nature de l'existence et ne cherche pas à s'expliquer la mort ! Mais comme il nous touche ! C'est une créature humaine qui espère, qui gémit et qui souffre !

Il aime la vie, il veut vivre. Il veut une vie douce, pacifique et pensive.

L'homme n'est pas méchant, ni la femme éphémère,
Ah ! fous dont au casino battent les talons
Tout homme pleure un jour et toute femme est mère,
Nous sommes tous filials, allons !
Mais quoi ! les Destins ont des partis pris si tristes
Qui font que, les uns loin des autres, l'on s'exile,
Qu'on se traite à tort et à travers d'égoïstes,
Et qu'on s'use à trouver quelque unique Evangile.
Ah ! jusqu'à ce que la nature soit bien bonne.
Moi je veux vivre monotone.

Il précise, il insiste souvent :

Allons, tu m'as compris. Va, que ta seule étude
Soit de vivre sans but, fou de mansuétude.

Il aime bonnement la vie. Il a de l'optimisme, étant jeune. Il a de la confiance. Il a aussi des inquiétudes ! Il a des élans, des désespoirs, des ironies, des enthousiasmes ! Mais qu'elles fléchissent vite toutes les combinaisons issues de ses lectures, toutes les conceptions d'existence que lui ont façonnées ses fréquentations philosophiques, qu'elles fléchissent vite lorsqu'un grand sentiment l'agite !

Il part gaiement pour la vie, avee le sourire narquois un peu dédaigneux, et gentiment suffisant du jeune homme qui, s'est, dans des livres de toutes sortes, abondamment pourvu d'idées. Il part, ironique :

Oui, ce monde est bien plat; quant à l'autre, sornettes.
Moi, je vais, résigné, sans espoir, à mon sort
Et pour tuer le temps, en attendant la mort
Je fume au nez des dieux de fines cigarettes.

Mais soudain l'amour l'atteint, et subitement l'ironie s'évanouit. Fraîcheur et force des sentiments d'un vrai jeune homme ! Il note :

« Coup de Foudre. — J'aime, j'aime : j'ai bu un bon coup de vertige. Moi si analyste, d'une âme si myope, je me sens tout solennel. Et je vais par les rues. Le Luxembourg est plein d'une grande allégresse des cloches. Si elle ne m'aime pas, si je ne dois pas l'avoir absolument, qu'importe ? J'aime, cela me suffit, je me sens généreux, céleste, humain, palpitant, si plein de choses que je n'ose me regarder entre quatre-z-yeux. Et tout ça sans blague ! »

Et ce sont ces sentiments les plus généraux, les plus personnels aussi et les plus simples qui inspirent le mieux le poète : avec l'amour, la mort. Il a l'obsession de la mort, de sa mort.

Je puis mourir ce soir ! Averses, vents, soleil
Distribueront partout mon cœur, mes nerfs, mes moelles
Tout sera dit pour moi ! Ni rêve, ni réveil
Je n'aurai pas été là-bas dans les étoiles !...

Puis, regret moins littéraire, mais non pas moins profond :

Cet ami, par exemple, est parti l'autre année
Il eut fait parler Dieu ! — sans ses poumons pourris.
Où vit-il ? Que fait-il au moment où j'écris ?
Oh ! le corps est partout, mais l'âme illuminée ?

C'est sa préoccupation de la mort qui lui donne cette préoccupation de l'au-delà ? Et, dites-moi, si nous sommes émus par ce souci de l'au-delà, est-ce parce qu'il y mêle le résultat de ses lectures, n'est-ce pas seulement parce que nous sentons dans ces vers l'inquiétude frissonnante d'un jeune homme déjà voué à la mort proche et qui devine et redoute le sort ! C'est à tel point que nous sommes plus émus encore lorsque, pour exprimer ses craintes humaines, il écrit de véritables poésies populaires où pleure doucement sa sensibilité...

C'est d'un' maladie d'cœur
Qu'est mort, m'a dit l'docteur
Tir-lan-laine
Ma pauvr'mère ;
Et que j'irai là-bas,
Fair' dodo z'avec elle

J'entends mon cœur qui bat
C'est maman qui m'appelle !

Ailleurs :

Et bientôt, seul, je m'en irai
A Montmartre, en cinquième classe.
Loin de père et mère enterrés
En Alsace

Mais écoutons la mélancolique oraison funèbre :

Quand les croq'morts vinrent chez lui,
Quand les croq'morts vinrent chez lui;
Ils virent qu' c'était un' belle âme,
Comme on n'en fait plus aujourd'hui
Ame
Dors, belle âme!
Quand on est mort c'est pour de bon,
Digue dondaine, digue dondaine.
Quand on est mort c'est pour de bon
Digue dondaine, digue dondon!

Je voudrais que ceux qui se flattent d'admirer Jules Laforgue pour la philosophie livresque de ses vers lussent les quelques lettres intimes que ses éditeurs nous donnent : il y verraient que les sentiments qu'il y exprime correspondent avec ses meilleures poésies... Cherchous, cherchons vraiment en elles le sourire de l'âme, comme dit Maeterlinck.

Jeune homme parti trop tôt! Aimons le pour son ironie résignée, mélancolique, sarcastique parfois, souvent plaintive, toujours douce et sincère! Négligeons ce qu'il y a en lui de spécial, de circonstanciel — cela a déjà disparu; ne retenons que ce qui est le plus général, les sentiments humains éternels, exprimés avec une pure simplicité. Ne l'étudions pas comme un écrivain définitif ; nous ne savons pas, nous ne pouvons deviner ce qu'il eût été. Son œuvre n'est qu'une ébauche. Mais elle est d'un jeune homme merveilleux. Est-ce un génie perdu? Un dimanche de juillet 1887 Jules Laforgue écrivait à sa sœur Marie... « C'est pour mon talent que mes amis s'intéressent à moi... Sache d'un mot que j'ai le droit d'être fier; il n'y a pas un littérateur de ma génération à qui on promette un pareil avenir. Tu dois penser qu'il n'y a pas beaucoup de littérateurs qui s'entendent dire : Vous avez du génie! Hélas! Qu'il me tarde d'être guéri et d'être installé dans un endroit où je puisse respirer sans souffrance! »

Un mois plus tard on l'enterrait. Il avait accompli son voyage. On se souvient de sa destinée banale et touchante et de sa bonne âme confiante : sa poésie pour cela nous émeut davantage. Jules Laforgue est de ceux vers qui l'on peut revenir quelquefois, et qu'on lit avec une triste douceur!

J. ERNEST-CHARLES.



L'AVEUGLE

Dans le chemin creux où fleurit
La ronce et la pervenche pale;
Où le lézard trouve un abri
Sous les rochers teintés d'opâle;

Où les murs dorés au soleil
Sont voilés de chaude poussière;
Où le coquelicot vermeil
Brûle et saigne dans la lumière;

L'aveugle baigné de sueur
Chantonne d'une voix cassée,
S'interrompant à chaque heurt
De sa démarche embarrassée.

Il va! répétant le refrain
De romances sentimentales,
Et sa voix, sous le ciel serein,
Se mêle aux cris secs des cigales.

— A l'ombre d'un arbre penché
Une rustique balançoire
Emporte dans l'air desséché
Une fille à la tresse noire...

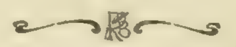
Sous les fins oliviers d'argent
S'entrecroisent des rondes folles,
Et les boucles d'or voltigeant
Forment de blondes auréoles...

Oublieux de tendre la main,
Parmi cette clameur de fête
L'aveugle poursuit son chemin
Courbant le dos, baissant la tête.

Sans cesse roulant sous ses pas
Les cailloux font un bruit sonore;
Vers ces heureux qu'il ne voit pas
Sa voix plaintive monte encore

Et le ciel rougit l'horizon,
Le soleil flamboyant expire
Qu'on entend encor la chanson
Pleurer dans les éclats de rire.

JEAN RENOUARD.



THÉATRES

Comédie-Française : *Le Dédale*, pièce en cinq actes de M. Paul Hervieu.

M. Paul Hervieu est assez fort pour supporter la critique — n'est-ce pas d'ailleurs le privilège des œuvres fortement conçues et réalisées que d'appeler la discussion ? M. Paul Hervieu est un tempérament énergique avec une vue des

réalités synthétique et puissante. Il ne se contente pas, comme tant d'autres, de nous présenter des anecdotes humaines, qui peuvent offrir une valeur d'observation mais ne vont pas plus loin qu'effleurer notre épiderme. Il sait que l'anecdote est simple motif accessoire de décoration, qui peut bien s'ajouter à la composition centrale du tableau, mais ne saurait en être le trait essentiel. Il sait aussi que, pour avoir chance de durer, toute affabulation romanesque ou dramatique doit reposer sur une solide assise psychologique, et que l'art, à vrai dire, n'a pas d'autre raison d'être, qu'il se traduise par des couleurs, des paroles ou des sons, que d'éclairer par un jaillissement lumineux les profondeurs et les mystères de l'âme humaine. Toute sa production antérieure, avec ses alternatives de force et de faiblesse, est un témoignage évident que ces vérités sont en lui profondément enracinées : elles commandent l'unité de son œuvre : elles sont la raison profonde de sa force et de sa sincérité.

M. Paul Hervieu n'est pas un pur *psychologue*. S'il décrit les passions humaines, ce n'est pas pour la seule satisfaction de démonter les rouages d'une machine compliquée, ou d'opposer l'une à l'autre deux âmes en lutte dans quelque conflit tragique. Il est aussi un *moraliste*, c'est-à-dire un observateur préoccupé du retentissement de ces passions sur l'individu et sur l'avenir de la collectivité. Rendons-lui toutefois cette justice : il s'efforce de ne jamais plier ses facultés d'observateur au triomphe de la théorie qu'il présente ou de la thèse qu'il soutient : par là il nous apparaît comme un des plus véridiques, comme un des plus sincères parmi les écrivains d'idées. Bien que moraliste par les tendances de son art et les évocations qu'en nous il suscite, il demeure psychologue par les moyens employés et par l'audace de ses analyses intimes. Ici nous touchons à sa qualité maîtresse : M. Paul Hervieu ne craint pas d'aborder les terrains les plus brûlants de la passion. C'est peu que ne pas les craindre : il les recherche par nature et par goût, ce dont il convient de le féliciter. Comment se peut-il qu'avec des qualités aussi éminentes, avec cet amour de la force et de la passion qui se trouve à la base de presque toutes ses œuvres, avec cette puissance de condensation et de raccourci dramatique, avec ces qualités de sobriété et de concision qui communiquent à son style un tel relief, oui, comment se fait-il que M. Paul Hervieu se résigne de gaîté de cœur à tels procédés, à tel dénoûment qui conviendraient à un Sardou ou à un Decourcelle — je force un peu la note en indiquant, pour me faire mieux comprendre, ce qu'il y a de plus suspect dans la production dramatique — mais qui sont faits en tous cas pour déparer étrangement une conception où éclatent par ailleurs les plus saisissantes beautés d'exécution ?

Le sujet du *Dédale* est double, si je puis dire ou du moins se réfère à deux idées différentes qui présentent entre elles plus d'un point commun. La première est d'ordre purement *moral* et intéresse la collectivité : à savoir, la situation des enfants après le divorce de leurs père et mère. La seconde est toute *psychologique* et, pour la traduire, je me vois dans l'obligation d'employer des termes qui conviendraient à un traité de psychologie. J'imagine un pur psychologue étudiant comme un clinicien les passions d'après leurs réflexes, et ayant à commenter, dans un chapitre de livre, d'après les données de la vie, ce que M. Paul Hervieu nous montre sur la scène : il n'hésiterait pas à inscrire ce titre : *Résurrection des images dans la sexualité*. Aussi bien est-ce là le sujet réel, intime et profond, du nouveau drame de M. Paul Hervieu. Peut on dire que ces deux thèmes soient rigoureusement originaux et vierges ? Évidemment non, puisque, dans notre seule littérature dramatique contemporaine, le premier fait le sujet du *Berceau* de M. Brieux, le second du *Passé* de M. Porto-Riche. Mais c'est là une simple constatation, ce n'est pas un grief, car — combien de fois déjà ne l'avons-nous pas dit ? — les sujets ne sont rien par eux-mêmes, ce qui importe c'est la manière dont ils sont traités. Or, si M. Paul Hervieu y a apporté sa touche et sa marque personnelles, n'est-ce pas assez pour rajeunir ce double thème en justifiant l'intervention de celui qui s'y applique à nouveau ?

Nul doute, pour qui veut sans parti pris écouter le *Dédale*, que M. Paul Hervieu ait rajeuni ce sujet éternel, vieux comme le monde et la passion humaine ; nul doute qu'il l'ait fortement marqué de son empreinte, qu'il l'ait fait sien en le transposant dans un cadre moderne, en le pliant aux exigences de notre société contemporaine ! C'est bien là du Paul Hervieu... la marque y est, et je n'imagine pas un connaisseur, ignorant le nom de l'auteur avant la représentation comme il conviendrait que cela fût, et pouvant avoir la moindre hésitation ensuite sur la signature. Présentez un tableau de maître à un véritable amateur... Pensez-vous que ses yeux descendent jusqu'à la signature pour se former une conviction ? Le dessin d'ensemble et la qualité du coloris suffiront à édifier son jugement, à tel point que si une attribution fausse essaie de surprendre sa religion, aussitôt il s'insurgera contre elle et la rectifiera de lui même. Ainsi en va-t-il pour les œuvres littéraires, sur qui la compétence des connaisseurs s'exercerait avec une égale rigueur, si la paternité en pouvait être suspectée avec la même facilité que celle des œuvres peintes !

... Mariés depuis quelques années seulement, Max et Marianne de Pogis ont vu leur union et leur bonheur détruits par la légèreté du mari. Blessée

dans un amour aussi tendre que passionné. Marianne a demandé la séparation qu'elle a obtenue à son profit, avec la garde de son jeune fils que les tribunaux lui ont laissée, et elle est revenue au domicile paternel, pour occuper à nouveau sa petite chambre de jeune fille, son lit étroit de vierge, et se consacrer à l'éducation de ce fils. Max, de son côté, a obtenu, après les délais légaux, la conversion en divorce de la séparation; il s'est refait une vie nouvelle... il s'est remarié... Pourquoi la jeune femme n'en ferait-elle pas autant ? Justement elle en est sollicitée par un ami de sa famille, Guillaume du Breuil, qui déjà avant son mariage l'aimait passionnément, qui n'avait pas osé lui avouer ses sentiments, mais qui, maintenant qu'elle est l'Abandonnée, se jette à ses genoux et la supplie de vouloir bien avec lui faire l'essai d'une vie nouvelle. Marianne va-t-elle y consentir ? Elle est touchée par le sincère aveu de Guillaume, et se déclare prête à l'épouser. Mais elle a contre elle les objections d'une mère catholique qui n'admet pas le divorce, qui refuse de transiger avec ses croyances, et rendrait cette seconde union impossible, si le père de Marianne, lui, ne se déclarait prêt à y consentir.

Dès le lever du rideau au second acte, après cette brève et vivante exposition, se pose la question de l'*Enfant*. Deux années se sont écoulées et le fils de Marianne a grandi. Marianne est heureuse dans cette seconde union, mais on le sent, heureuse d'un bonheur sans passion, d'un amour sans flamme, d'une union où la raison seule est maîtresse. Comme les vraies honnêtes femmes, celles qui se sont données une fois avec la ferme intention de ne plus se reprendre, parce qu'en livrant leur personne elles livraient aussi leur âme, Marianne s'aperçoit que sa vie présente a des retours en arrière vers la vie du passé et qu'en réalité elle appartient encore à celui qui lui donna le bonheur. Dans cette femme pure, M. Paul Hervieu n'a pas craint de nous montrer, de nous faire entrevoir une amante passionnée, passionnée par le cœur et par les sens, chez qui la mémoire du cœur et des sens revêt une singulière intensité. J'insiste exagérément peut-être sur ce côté de la nature de Marianne, mais il est essentiel à l'intelligence de l'œuvre. Il est indispensable surtout pour faire comprendre le trouble, l'émotion de la jeune femme, quand son premier mari, Max de Pogis, libre à nouveau par la mort de sa seconde femme et faisant retour à la première par ce sentiment de convoitise qui a ses racines profondes dans les mystères de la sexualité, s'introduit auprès d'elle grâce à un subterfuge et vient lui parler de leur fils. Le moyen qu'il emploie, une surprise chez une tierce personne, n'est pas précisément correct — il apparaît même tout juste vraisemblable — mais passons sur ces conventions de théâtre. Nous verrons que celle-là n'est pas la plus grave, et sachons reconnaître ce qu'il y a de fort, de hardi et d'intense, dans cette conversation entre deux êtres qui furent liés par la plus ardente passion, qui discutent ensemble l'avenir de l'enfant commun, et dont chaque parole, dont chaque regard contient l'évocation d'un inoubliable passé, inoubliable parce qu'il fut de flamme, et parce qu'il prend une intensité plus vive au moment même où tous deux par leurs paroles semblent le vouloir renier. C'est là, c'est dans des situations de ce genre, que s'affirme la maîtrise de M. Paul Hervieu, son art concis, ramassé, plein de dessous mystérieux, qui offre des prolongements sur ce qu'il y a d'infini, d'inexplicable dans l'âme humaine, qui pour tout dire, nous *suggère* plus encore qu'il ne nous *précise*, et s'élève par là au véritable objectif de l'art idéaliste, lequel est bien plutôt de susciter en nous les représentations intérieures et les conséquences mystérieuses des passions humaines, que de nous préciser les faits par où elles se traduisent! Ils sont là devant nous, ces deux êtres de flamme qui jadis confondirent leurs caresses et mêlèrent leur baisers. Ils discutent de l'enfant commun, premier gage d'une réciproque tendresse, elle pour le garder auprès d'elle, lui pour l'avoir auprès de lui, pour le soustraire, dit-il, à l'influence qu'il juge néfaste du beau-père, du *père amateur*... Mais qui ne sent, à la chaleur communicative de leurs paroles, à l'ardeur de leurs intonations, à l'inexprimé plus encore qu'à ce qu'ils disent, que l'enfant ici n'est qu'un prétexte, un *symbole* si vous voulez, le plus pur, le plus haut des symboles, et que par-dessus sa petite tête blonde, ce sont leurs mains à eux qui se joignent encore, leurs lèvres qui s'unissent, leurs corps qui s'appellent, que rien du passé n'est aboli, et qu'entre eux persiste à jamais jusqu'à la mort ce lien d'âme et de chair que crée la véritable passion !

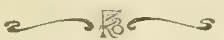
M. Paul Hervieu nous l'a rendu sensible, plus encore peut-être chez Marianne que chez Max, et voilà de quoi je lui sais un gré infini. Il a compris ou mieux il a senti, et il n'a pas craint de nous montrer la femme honnête, pure, irréprochable, profondément, passionnément, sensuellement amoureuse, avec ces attaches de la chair que la mémoire sexuelle ravive au contact des émotions. Tout autre que lui nous eût indiqué, dans cette reprise de deux êtres qui jamais n'eussent dû se quitter, le rôle actif de l'homme, le rôle passif de la femme. Il a osé — et comme il a eu raison ! — nous montrer la *réalité* de l'amour par ces attaches sexuelles qui ont leur prolongement dans le passé. De cette femme élégante, qui est *du monde*, il a su nous peindre les défaillances, l'abandon de la chair, et nous l'aimons pour cela ! Il éclaire ainsi, il illumine toute la psy-

chologie du troisième acte. Lorsque Marianne de Pogis, qui est devenue Marianne du Breuil, appelée en hâte auprès de l'enfant malade que Max de Pogis, avec son consentement, emmena dans sa propriété du Dauphiné, lorsque, dis-je, Marianne, après avoir arraché l'enfant à la mort, eut confondu, durant les nuits de veille auprès du petit lit, ses espérances et ses craintes avec celles de Max ; lorsque cette part douloureuse et tragique de leur existence à nouveau mêlée leur eut fait toucher à tous deux le fond des réalités, comme il se comprend que, dans l'abandon de son âme et de son corps tressaillant, Marianne appartienne encore à celui qui jadis sut troubler cette âme et faire frissonner cette chair ! Leurs lèvres s'unissent... et comment pourraient-elles ne pas s'unir ? La parole d'amour est à nouveau prononcée et le geste d'amour esquissé à nouveau sous la chute du rideau. Comment en pouvait-il être autrement ?... C'est la force des choses qui triomphe et la toute-puissance des images sexuelles qui ressuscitent en deux cerveaux — merveilleuse force que nulle volonté ne peut abolir et qui domine la vie en la perpétuant ! Cette scène m'est apparue d'une émotionnante beauté, une des plus fortes, une des plus belles qu'ait conçues et réalisées M. Paul Hervieu... Combien plus belle et plus forte encore elle eût été, si l'auteur avait pu obtenir de son interprète, Mme Bartet, admirable d'ailleurs par sa conviction dramatique, un peu plus de simplicité, un peu moins d'apprêt dans le décor extérieur de sa personne !... C'est une chose étrange qu'à la Comédie française on n'ait point encore, dans la mise en scène des œuvres modernes, tiré profit de certaines leçons de *réalité* que nous enseignèrent les *scènes à côté* ! Une mère qui vient soigner son enfant atteint d'une maladie qui peut être mortelle, et qui passe les nuits à son chevet, ne manifeste pas ce souci de toilette que Marianne de Pogis a montré. Qu'elle soit du peuple, ou bourgeoise, ou grande dame, elle est *mère* avant tout et ne s'occupe point de paraître en un déshabillé qui non seulement est invraisemblable, mais risque de fausser la psychologie du personnage en lui prêtant des intentions de coquetterie qu'il n'a pas, qu'il ne peut avoir dans la pensée de l'auteur. C'est ainsi qu'un simple détail de toilette présente de l'importance, puisqu'il est habile à souligner une intention justement contraire à l'idée même de celui qui conçut l'œuvre. Mais nous savons de reste qu'à la Comédie française, un auteur, si arrivé soit-il, ne dispose pas à sa guise de ses interprètes...

Marianne s'est donc abandonnée à Max. Elle appartient simultanément et consciemment à deux hommes : Max, celui vers lequel tous les regrets, tous les désirs de sa vie passée, tous les souvenirs de son amour devaient la ramener infailliblement ; et du Breuil qui a les droits du mari actuel, de celui auquel elle a donné se foi... Situation effroyable à laquelle elle ne saurait songer sans affolement ! La voici qui, devant ses parents terrifiés, avoue la réalité des choses, et comment Max l'a reprise. Mais du Breuil va venir... il revient... et cette fois, partagée entre la terreur d'avouer ce qui fut, et celle de lui appartenir encore, elle préfère crier la vérité. Du Breuil, affolé par la jalousie physique, se précipite pour aller provoquer Max de Pogis et le tuer... et Marianne, dans un hoquet convulsif appelle ses parents en poussant le cri décisif de sa chair et de son cœur : « Empêchez-le ! Empêchez-le ! »

Pourquoi faut-il que M. Paul Hervieu n'ait pas terminé son œuvre sur cet appel déchirant, sur cette scène en somme *décisive*, puisqu'elle mettait en pleine lumière, avec une intensité tragique, le passionnant conflit de cette âme torturée ! Que nous importait un dénoûment précis ! Nous savions bien qu'après une telle scène, oui nous le savions, d'une certitude plus absolue que si M. Paul Hervieu nous l'eût dit, Marianne ne pouvait plus appartenir à du Breuil. M. Paul Hervieu a mieux aimé préciser et nous montrer un corps à corps entre ces deux hommes, qui se précipitent ensemble dans un torrent. Je n'insisterai pas sur un dénoûment qui me paraît la partie faible d'une œuvre où éclatent les plus ardentes beautés, fidèle à la doctrine exposée tant de fois à cette place : qu'il importe de voiler les défauts des œuvres trop rares où se manifestent un vrai tempérament dramatique et les plus saisissantes beautés d'exécution. J'ai bien dit : les *voiler*, non pas les méconnaître. La besogne contraire appartient aux cuistres, à ceux qui ont une âme de pédagogue, et qui démontent une œuvre d'art comme on corrige une copie d'élève. M. Paul Hervieu mérite qu'on l'envisage avec toute la sympathie compréhensive due au véritable écrivain.

PAUL FLAT.



LA DOCTRINE DE PIERRE LEROUX

Une religion nationale (1)

Il n'est pas un ouvrage, nous pourrions presque dire pas un article de Pierre Leroux, qui ne nous ramène au principe sur lequel repose toute sa doctrine, à savoir que l'homme est un être religieux, comme il est un être raisonnable, et que, sans religion, il n'y a plus dans la vie individuelle, comme dans la vie sociale, qu'incohérence et anarchie. Il reste donc, pour compléter l'œuvre que nous avons

(1) Pages extraites de l'ouvrage de M. Félix Thomas, *Pierre Leroux*, qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Félix Alcan.

analysée, à rechercher comment Pierre Leroux conçoit cette religion nécessaire à tous, et quels en doivent être, suivant lui, et les caractères originaux et l'organisation nouvelle.

I

Pendant de longs siècles, avant la réforme de Luther, complétée par les philosophes, on put croire que le christianisme deviendrait et resterait la religion universelle. En effet, né au milieu de toutes les lumières concentrées de l'Orient, de la Grèce et de Rome, il a engendré, à son apparition, une lumière nouvelle. Les premiers Pères furent des philosophes, et ce sont des disciples de Platon et des écoles de Cicéron qui propagent sa doctrine et qui, dans ce grand bouleversement du monde qu'amena l'invasion des Barbares, nous conservent les sciences et les arts. « Si le christianisme a devant lui Platon, il amène Leibnitz; s'il a, en avant, tout le chœur des poètes grecs, il a, à sa suite, un cortège de poètes comparables et qui sont bien à lui, depuis Dante jusqu'à Milton; si les temples de Phidias, si les statues des dieux ont croulé sous ses coups, il a montré que, le temps venu il pourrait orner la terre de monuments plus grandioses que les basiliques romaines, et donner à la statuaire et à la peinture des types de beautés inconnus aux admirateurs de Vénus et d'Apollon. Raphaël et Michel-Ange ont exécuté pour lui ce que les séraphins, dont ils portent les noms, auraient pu rêver dans le ciel. » — Le christianisme a fait plus, il a répandu parmi les hommes — bien qu'imparfaitement — les idées d'égalité et de fraternité, et, surtout, il leur a fourni une explication des souffrances qu'ils endurent ici-bas, en donnant un sens à la vie. Nous ne saurions donc songer à le repousser entièrement, car « si le christianisme est en totalité une grossière erreur de l'esprit humain, le plus sûr est de douter de tout, et déclarer à jamais la raison incapable d'asseoir sur une base solide aucune vérité morale. — Sur quel fondement, en effet, appuyer une vérité morale quelconque, si, pendant dix-huit cents ans, l'humanité a regardé comme vrais des dogmes chimériques et faux, si elle a cru à des rêves, à des absurdités, à des mensonges ? » — Si le christianisme a vécu si longtemps, c'est qu'il a une âme de vérité que les philosophes n'ont pas toujours su entrevoir. « Homère nous peint dans ses combats Diomède frappant courageusement et blessant les dieux déguisés. L'excuse de Diomède, c'est que ces dieux étaient déguisés et que son œil mortel n'apercevait pas leur divinité. De même les philosophes ont frappé le dieu des chrétiens, n'apercevant pas non plus la vérité cachée sous les mythes du christianisme. » — C'est cette vérité que Pierre Leroux s'est efforcé de dégager et de faire sienne, dans ses nombreuses pages sur la Trinité et dans ses études sur l'égalité, sur le baptême, sur la confession, sur la confirmation, sur la charité, etc., parues dans l'*Encyclopédie nouvelle*.

Mais si, dans le christianisme, la part de vérité est grande, grande est aussi, suivant Pierre Leroux, celle de l'erreur ; car, de bonne heure, comme toutes les autres religions, il a versé dans l'idolâtrie. Les critiques sont surtout dirigées ici contre l'idée fausse que l'on s'est faite de Jésus, et contre l'esprit d'autorité qui domine dans l'Eglise, trop oublieuse de ses origines.

Pierre Leroux est loin de nier la mission divine du Christ. « Jésus, écrit-il, fut le Prométhée qui anima du feu divin nos statues d'argile. La gloire d'avoir été le Messie, le Messie véritable, lui reste. Tous les siècles peuvent venir battre au pied de la croix ; jamais l'homme ne passera sans respect auprès de ce gibet qui a été, pendant tant de siècles, le phare de l'humanité... L'idée de Jésus, fils de Dieu, est vraie, même philosophiquement ; elle est vraie en soi, vraie par rapport aux desseins de Dieu et à son gouvernement du monde... (1) Si nous disions que Dieu ne s'est pas plus manifesté en Jésus qu'en tout autre mortel, alors le christianisme n'aurait eu rien de divin, et la religion serait une chimère. » — Mais ce qui est faux, c'est que Jésus soit *le Verbe*, soit Dieu, que nous devions l'adorer comme la divinité elle-même. En réalité, nous sommes tous fils de Dieu. Seulement la pensée divine peut se manifester plus clairement en quelques-uns, et ceux-là sont des révélateurs, mais des révélateurs qui restent unis à l'humanité, et qui ne communiquent que par cette humanité avec Dieu. — L'oublier, c'est précisément tomber dans l'idolâtrie. — On conçoit dès lors, tels étant la nature et le rôle des révélateurs, que la révélation soit *progressive*, toujours en rapport avec le degré de développement de l'humanité, et, par suite, que la religion, comme la philosophie, évolue sans cesse, interprétant et comprenant de mieux en mieux les vérités fondamentales sur lesquelles elles reposent, et qui proviennent d'une révélation première. — C'est là ce que Pierre Leroux croit démontré chaque jour plus clairement par la comparaison de la Bible catholique et des Bibles de l'Orient que nous commençons à connaître ; c'est ce qu'il cherche à prouver, dans un dialogue entre un chrétien et un

(1) « Le fondement de la vérité contenue dans les religions est dans *la vie subjective* que toutes les générations humaines portent avec elles, et dont tout homme, par cela seul qu'il est homme, a conscience. Mais la vie *du moi* n'est-elle pas perfectible, c'est-à-dire n'est-elle pas susceptible objectivement de révélations nouvelles et successives ? Vous êtes bien forcés de l'admettre, vous autres chrétiens, puisque vous êtes forcés de convenir que Jésus a enseigné aux hommes autre chose que Moïse. » (*Du Christianisme*, p. 222.)

philosophe, où il signale les liens qui rattachent les anciennes religions à la religion chrétienne, et les modifications mêmes que cette dernière religion a subies, depuis sa fondation, à travers les siècles.

Après avoir ainsi établi que le christianisme, « dans son essence, n'a été qu'un développement de la révélation éternelle qui constitue le fonds commun de toutes les religions », mais développement souvent anormal, Pierre Leroux l'étudie dans sa forme et prouve que la hiérarchie chrétienne a une origine démocratique. Qu'étaient, en effet, les premiers évêques, sinon les représentants élus du peuple chrétien ? Qu'étaient, par conséquent, les premiers conciles, notamment celui de Nicée où siégèrent 318 évêques ou prêtres, et où fut dressé le symbole qui a toujours passé depuis pour le fondement de la foi catholique ? Une véritable *assemblée constituante*, une véritable *convention*. C'est l'Assemblée et non le pape, c'est la démocratie qui décide, c'est elle qui est inspirée, qui se fait une religion, qui fonde le christianisme. Ce sont des assemblées analogues qui, plus tard, en fixeront les dogmes nouveaux proposés à la foi des fidèles, et veilleront à son organisation intérieure. — Mais, à mesure que l'Eglise devient puissante, elle se transforme. De même que les « comices du peuple romain avaient fini par se changer en un empereur, de même les comices du peuple chrétien se transformèrent en un pape » ; à l'esprit démocratique succède l'esprit aristocratique et autoritaire, et, au concile de Trente, s'affirme cette doctrine qui place le jugement du pape au-dessus même de celui des conciles généraux. — Ce fut là, suivant Pierre Leroux, « le testament historique de l'Eglise ». Devant les découvertes de la science et les progrès de la raison, la papauté a, peu à peu, perdu de son prestige, et, avec elle, tous les dignitaires et tous les prêtres qui en dépendent. Le christianisme ne suffit donc plus aux esprits, et il appelle une religion nouvelle qui le remplace.

II

Pierre Leroux se demande alors si cette religion nouvelle devra dépendre encore dans ses dogmes et son organisation d'une caste spéciale, et si, à son avènement, nous devrons toujours conserver la distinction actuelle de l'Eglise et de l'Etat, d'un ordre temporel et d'un ordre spirituel. Pour souhaiter le maintien d'un tel dualisme, il faudrait, pensait-il, ignorer, et les leçons de l'histoire, et les exigences de la raison. — Voyons, en effet, quelle est l'origine de ce dualisme. Suivant Pierre Leroux, il serait né de l'institution même des *conciles*. On sait qu'à Rome, à côté des comices, *comitia*, ou assemblées politiques, il y avait des assemblées populaires ou conciles, *concilia*, qui pouvaient se réunir librement, sans le consentement du Sénat, pour élire certains magistrats, et, en dehors des affaires publiques, s'occuper de certaines affaires privées qui les concernaient spécialement. C'est précisément le pendant de ces assemblées populaires que nous offrent les premiers conciles chrétiens, comme l'indique le terme même de *conciles*, par lequel on les désigne. Primitivement, elles n'ont donc aucun caractère politique ; les seules questions dont elles s'occupent sont des questions d'ordre purement religieux ; de là, la liberté dont elles jouissent, et, comme elles rendent à César ce qui est dû à César, César paraît les ignorer. Le seul pouvoir réellement existant est encore le pouvoir temporel.

Mais voici que, peu à peu, l'importance de ces assemblées grandit, et il est facile de prévoir qu'elles n'attendent qu'une occasion de jouer dans l'Etat un rôle plus actif. Cette occasion se présenta quand le schisme des Donatistes et la controverse d'Arius forcèrent Constantin à convoquer le concile de Nicée. A dater de ce moment, le pouvoir spirituel est intrônisé dans le monde, et l'Eglise entre ouvertement en scène. De là, l'existence de deux pouvoirs distincts qui, pendant toute la durée du moyen âge et des temps modernes, vont se quereller, se combattre, se détruire l'un l'autre, au grand préjudice de la paix et de la prospérité publiques.

Le principe de la séparation des pouvoirs est si bien implanté parmi nous, qu'il trouve encore aujourd'hui de nombreux défenseurs. Nous avons pris pour devise ces vers d'André Chénier :

> Sur ce point délicat si l'on veut s'accorder,
> L'Etat doit tout permettre et ne rien commander ;

et nous aimons à chanter avec Béranger :

> Qu'on puisse aller même à la messe,
> Ainsi le veut la liberté.

Nous rêvons gravement d'un Etat qui ne s'occuperait que du temporel et laisserait le spirituel au gouvernement confus des différentes sectes. Mais un tel Etat n'est-il pas la plus absurde des chimères ? Est-il possible, autrement que par abstraction, de séparer ainsi en deux domaines distincts le spirituel et le temporel ? Est-il un seul acte qui ne relève de l'un et de l'autre ? Vos croyances ne se manifestent-elles pas par votre conduite, et le milieu où vous vivez n'influe-t-il pas sur vos croyances ? De plus, l'expérience ne vous a-t-elle pas appris depuis longtemps que les deux pouvoirs dont nous parlons ont continuellement lutté pour la suprématie, l'Eglise cherchant à dominer l'Etat, l'Etat cherchant à dominer l'Eglise ? Et que deviennent la tranquillité et la prospérité de la cité au milieu de ce perpétuel conflit ? — Les conséquences de ce conflit sont si désastreuses, que l'on s'explique l'opinion de ceux qui demandent l'abolition de toute religion, pour y met-

tre fin, chacun étant libre de se faire une religion personnelle ou de n'en avoir aucune, l'Etat n'ayant d'autre rôle que de maintenir la lice égale entre les combattants. — Mais alors on aboutirait à des résultats plus fâcheux encore. « Plus de lien entre les hommes, plus de société véritable, plus de nation, plus de patrie, plus d'égalité, plus de liberté, une horrible anarchie de toutes les opinions, une lutte affreuse de tous les égoïsmes ; l'athéisme le plus ignorant auprès de la superstition la plus stupide ; l'inégalité de conditions la plus révoltante en face du principe de l'égalité des hommes ; des tyrans et des esclaves ; des riches qui regorgent, et des travailleurs qui meurent de faim. Voilà ce que devient une société livrée follement aux combinaisons du hasard. L'athéisme religieux a entraîné l'athéisme social. Tout cela a abouti à cette maxime que certains hommes ont aujourd'hui dans le cœur et sur les lèvres : « Il n'y a dans le monde que des imbéciles et des fripons, et nous préférons ce dernier rôle. » Ah ! misérables, taisez-vous ; si le peuple venait à vous entendre ! ».

III

Si donc il faut une religion, et si la distinction du temporel et du spirituel est arbitraire et dangereuse, la société laïque, après avoir combattu l'Eglise et opposé partout la philosophie à la théologie, se doit à elle-même de remplacer ce qu'elle a détruit. Or, nous avons indiqué déjà, en parlant de l'éducation, par quels moyens elle pourrait y réussir. Il faudrait que « quelque chose d'analogue au concile de Nicée et aux grands conciles du christianisme ait lieu de nouveau ; que de nouveaux mandataires, sortis du sein du peuple, formulent un symbole, et que la science et la philosophie se fassent religions. Qui pourrait alors empêcher la société laïque, déjà émancipée comme elle l'est de l'Eglise, de réunir en elle-même l'Eglise et l'Etat, de se faire pape et empereur ? Qui pourrait refuser à la démocratie inspirée le droit de se régir collectivement elle-même de toute manière, de se constituer religieusement aussi bien que civilement, de réaliser enfin le but vers lequel l'humanité gravite depuis tant de siècles : une société complète où l'individu soit libre ? »

Deux écueils, toutefois, seraient à éviter contre lesquels notre réformateur tient à nous mettre en garde. Le premier est le despotisme ; le second est une liberté mal comprise. Or, il y aurait despotisme si l'Etat devait simplement remplacer l'Eglise. Une religion qui nierait aujourd'hui le droit qu'à chacun de croire ou de ne pas croire, et de penser à sa guise serait la plus atroce des iniquités. Ne renouvelons pas les horreurs du passé, et que les novateurs ne soient plus exposés, soit à boire la ciguë, soit à mourir sur le bûcher. — Mais par peur du despotisme, l'Etat tomberait dans un défaut tout aussi grave, s'il méconnaissait son droit et son devoir de présider à l'éducation morale et religieuse de la jeunesse. Tous doivent recevoir cette éducation tant qu'ils sont mineurs et incapables de penser par eux-mêmes ; seulement, à leur majorité, ils seront absolument libres de se conformer à cet enseignement et de suivre le culte établi, ou de le repousser et de le combattre. « Je suppose, écrit Pierre Leroux, que la vérité religieuse, la foi, l'enthousiasme, la poésie, la science aient pris la place de l'ignorance et de l'athéisme auprès du berceau, du lit nuptial et de la tombe, et que la municipalité soit devenue ce qu'elle devrait être, un lieu auguste un temple. En quoi notre conscience pourrait-elle être lésée par de telles cérémonies ? Vous trouvez que la prière prononcée sur la tête de votre enfant ou sur la tombe de votre mère ne répond pas à votre religion : corrigez-la. Faites plus ; vous êtes citoyen, et comme tel, vous faites partie de l'Eglise. Demandez hautement que le culte qui ne vous contente pas soit modifié, et proposez vous-même à vos concitoyens une autre prière. » Ainsi se trouvent conciliées l'autorité et la liberté. Nous avons un culte national sans théocratie, sans despotisme religieux, une société complète où l'homme est complet. Et Pierre Leroux rapproche justement ces conclusions de celles que défend Spinoza, et qu'il résume dans les deux phrases suivantes :

« Que l'administration des choses saintes doit dépendre des souverains, et que nous ne pouvons nous acquitter de l'obéissance que nous devons à Dieu qu'en accommodant le culte extérieur de la religion à la paix de la république.

« Que, dans une république libre, il doit être permis d'avoir telle opinion que l'on veut, et même de le dire ».

Ce que réclament Pierre Leroux comme Spinoza pour nos croyances, ce n'est donc pas seulement une tolérance plus ou moins bienveillante. « Ce n'est pas la tolérance qu'il faut, c'est le droit. Je ne veux pas être toléré, déclare hautement et avec raison Pierre Leroux, je veux connaître mon droit et en jouir. »

Remarquons, toutefois, que cette liberté que Pierre Leroux réclame pour les individus, il la refuse aux sectes religieuses. Ces sectes nous sont nécessaires aujourd'hui, car la religion nationale n'est point encore organisée, et que la pluralité des religions est préférable à l'absence de toute religion ; mais, le jour où l'Etat aura pris en main, comme il en a le devoir, et le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, la liberté des cultes aura vécu. Ainsi se trouvera supprimée l'une des principales causes qui troublent la paix publique et nous divisent.

FÉLIX THOMAS.

Paris. — Typ. A. DAVY Imp. des *Deux Revues*, 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 2 — 5e SÉRIE — TOME I — 9 JANVIER 1904

LA VIE NOCTURNE (1)

LA NUIT

La nuit, le monde est aux nocturnes. Au moment où tout s'endort, la plante même, trois classes d'animaux s'éveillent, les félins, les hibous, les chauves-souris. La nature les appelle, sollicite leurs appétits, ou du moins, ce besoin, aussi impérieux, de voir, d'agir dans l'ombre, d'*être* surtout dans le silence des demi-ténèbres. En tous lieux, on retrouve ces fils de la nuit, les uns terribles, les autres inoffensifs, pour l'homme du moins, car leur vie, qui s'éveille au crépuscule, éteint nombre de vies qui s'endormaient confiantes. La nature est la grande coupable. Elle ne peut chômer, enrayer son impartiale machine d'équilibre, la roue qui, de nuit, de jour, tourne, amène parallèlement un numéro de naissance, un numéro de mort. Fatalité de la loi, dont l'animal est plutôt l'innocent ministre, car c'est d'elle, de cette mère avide d'échanges, qu'il tient les organes invinciblement destinés à la servir.

Chez les nocturnes, un seul organe semble avoir d'abord décidé le mode d'existence : l'œil, qui se ferme, blessé du soleil, de son vif rayon, s'ouvre et voit pleinement dans la lumière expirante du crépuscule, et sous les lueurs indécises de l'aube qui monte. Alors toutes ces pupilles contractées se dilatent, deviennent souvent énormes, jettent dans l'ombre les lueurs étranges de leurs regards phosphorescents : toutes les gammes du jaune, depuis le jaune pâle jusqu'à l'orange presque sanglant. Seuls le chat-huant, la hulette, promènent dans l'ombre leurs yeux bleuâtres. Fermés tout le jour, ils semblent n'avoir rien pu prendre à la lumière. On dirait des aveugles dans la nuit même.

La Nuit ! A tous, la nuit fait peur, même aux nocturnes !

La nuit ! cette chose étrange, insaisissable, inexorable !

Malheur à qui connaît l'insomnie ! De cercle en cercle, elle vous mène, non pas à ces ombres obscures, où l'œil ne voit plus rien, ne se fait plus d'images, mais à ces fausses ombres, trompeuses, fécondes en infernaux mirages ; ou bien encore à des ombres de plomb, glacées. Où est Dieu ? la bonne nature ? les chères et fortifiantes pensées du jour ? Tout s'éteint, ou semble hostile, ennemi. Le cœur bat trop fort ou peu à peu se ralentit. Quelque chose de lourd pèse sur lui, l'étreint. Il va s'arrêter ! Suprême angoisse ! Oh ! lumière, sainte lumière, un seul de tes rayons ! Mes yeux agrandis en cherchent les lueurs incertaines. Rien encore ! Mes deux mains instinctivement s'ouvrent pour écarter le voile funèbre derrière lequel doit se cacher le jour. Rien encore ! Je retombe. Mes yeux, cette fois, se ferment ? Je cherche à m'anéantir.

On a souvent chanté, souvent maudit la nuit, selon ce qu'elle apporte, plaisir, insomnie, maladie, l'enchantement des songes ou les rêves funèbres,

(1) Lorsque Mme Michelet écrivit en 1869, les premiers chapitres du livre sur *les Chats*, qu'elle ne devait jamais terminer, elle n'avait l'intention que d'écrire l'histoire de ses chats. Mais quand après une interruption de près de trois ans, elle se remit à l'œuvre en 1872, elle élargit son plan et rêva d'écrire un livre en trois parties, où rentrerait toute l'histoire des félins, et où il serait même question de ces oiseaux de nuit que leur vie, leur voix et leur allure ont fait comparer à des chats, les chats-huants. Le chapitre que nous publions ici dut être écrit dans l'hiver 1872-1873. (GABRIEL MONOD).

effrayants par eux-mêmes ou sinistrement prophétiques. La Grèce, sereine dans son ciel profond, tout scintillant d'étoiles, a dit : « La Nuit divine », sans doute comme mère des illusions, des féeries fécondes ou inquiétantes de l'imagination. On a pu dire également : « belle comme la nuit » ou au contraire, la voir affreuse et terrible.

Tout cela prouve qu'elle n'est pas de notre monde, et que nous la voyons diversement, selon nos impressions. Cependant, en la prenant au vrai, dans sa réalité, sans ses prestiges, qui n'a regretté cette singulière condition de l'existence, d'en perdre un tiers peut-être? d'être absent, la nuit, de soi-même, et de n'observer rien, pendant ces belles heures! Non qu'on ait l'idée de changer avec les nocturnes, avec ceux qui veillent la nuit, dorment le jour. Mais on peut croire qu'il y aurait avantage à participer aux deux vies, de la nuit et du jour, quand même on ne les aurait pas dans un degré égal, par exemple comme le chat, pour qui la vie nocturne prime l'autre.

Que de spectacles il a qui nous sont interdits! Et je ne parle pas des menteuses et fugitives apparences, de ces décevantes apparitions de la lune et des ombres mouvantes qui terrifient, font hurler le chien, ce gardien effrayé qui sent avoir besoin d'être gardé lui-même. — Mais je parle des réalités que sa vie de chat (chasse? amour?) le force d'observer. — Et qui sait s'il n'a pas au moins la perception obscure de bien des choses, délicates en nuances, que l'habitude des demi-ténèbres révèle à ses yeux plus qu'aux nôtres?

Le Chat la nuit

La liberté, que l'oiseau trouve dans la lumière, le chat l'a dans la nuit, quoiqu'elle ne soit pas pour lui sans peur et sans surprises. Ses fines pattes, d'un tact exquis, le rassurent contre la méprise et les illusions.

Oserai-je le dire? c'est son œil inférieur qui le rassure, et qui lui dit en dessous ce que l'œil d'en haut ne dit pas. C'est là ce qui lui permet de suivre en confiance son libre génie. Sujet le jour, serf volontaire, il s'affranchit la nuit, peut profiter d'une existence double, de deux vies différentes.

Il ne renonce jamais à son métier. Le chat civilisé, si bien nourri qu'il soit, n'oublie pas sa vocation, garde l'affinement que lui donne la chasse, la guerre aux petites proies qui exercent sa subtilité.

Liberté, c'est noblesse. Elle l'a préservé des mésalliances et des dégradations qu'entraîne une vie soumise et dépendante comme celle du chien.

Lui, plus libre, il va où l'homme ne va guère, aux ténèbres des caves et des fondations, et même là où son maître craindrait d'aller. Il est le roi des toits, volontiers s'y étale avec bonheur, et de là observe le monde d'en bas.

Il a de vrais besoins de solitude. Il adore les hauteurs, les grands silences. Les vastes greniers démeublés, les poutres basses qui font de longues ombres, voilà son vrai royaume. Non, comme on le croirait, pour dormir le jour paresseusement, mais plutôt pour rêver, on ne sait quoi? Peut-être à ses exploits de la nuit?

Qui le rencontre là, à l'improviste, dans cette demi-obscurité, qui augmente la lumière étrange, parfois sinistre, de ses yeux, croirait très volontiers comme on le crut jadis, qu'il est l'allié naturel des puissances infernales.

Quelle est cette lumière, comment la caractériser? Lumière de luciole du Nord, froide et verte; lumière d'un vague reflet, sans rayonnement, comme d'un pâle esprit, ou changeante, comme on la voit sur la mer phosphorescente dans les nuits orageuses.

Malgré la fixité de cet œil qui s'allume, comme fait à la nuit un petit phare, on sent bien qu'il regarde. Mais cet œil, créé pour voir dans l'obscurité, n'a qu'une vision limitée. Il lui faut l'heure incertaine, qui n'est plus le jour et n'est pas encore la nuit. Car, dans la nuit noire, nul ne voit. Quand elle se ferme, ces hôtes des demi-ténèbres s'effraient, redeviennent craintifs.

Malgré leurs goûts nocturnes, ils n'aiment pas les crépuscules que leur font nos lumières artificielles. Ce ne sont pas les clartés qu'ils aiment à recueillir. Le scintillement de la bougie, non apaisé, surtout les blesse, les inquiète, Tigrine fuit même la lumière de la lampe qu'adoucit un globe opaque. Elle cherche les coins obscurs, ou tourne le dos. La nuit, notre main, qui n'a que des caresses pour elle, lui semble ennemie. Si je l'avance sur elle, son regard prend une expression étrange; elle recule. Sans doute sa pupille s'irrite et lui fait voir mal les objets.

Le chat aime mieux la lumière fondue du crépuscule, la lune dans sa pâleur argentée.

La nuit où mon mari devint malade (1), la première où, en pleine nuit, tout à coup, elle ait vu nos deux chambres éclairées, cette lumière, ces ombres à une heure inusitée, d'abord l'étonnèrent; elle avança vers la chambre de mon mari; le voyant debout, agité de la fièvre, elle recula, se retournant vers moi, me regardant, visiblement m'interrogeant. Puis, me voyant toujours près du lit, elle se glissa sur un rayon vide de la bibliothèque, juste au chevet, et, toute blottie, passant sa tête entre les barreaux, immobile, anxieuse, elle suivait tous nos mouvements. Son œil allait de l'un à l'autre.

(1) Au commencement d'octobre 1872, Michelet fut atteint de pneumonie avec paralysie partielle.

Quand, pour ménager à mon mari quelque repos, j'éteignis les bougies, ne gardai plus que la veilleuse et seulement dans ma chambre, l'ombre et l'agitation du malade la troublèrent tout à fait. Elle descendit, et tandis que je la croyais errante, d'un bond elle monta sur mon épaule, s'appliqua à moi, comme on voit les marmottes faire l'hiver, ne voulait plus se détacher.

Mais ce n'est pas seulement l'invincible besoin de la vie nocture qui fait partir le chat au crépuscule. Il a tant d'ennemis à éviter. Qui, plus que lui, est haï autant qu'aimé ?...

La chouette part de son clocher, et, silencieuse, hors le temps de l'amour, fait sa chasse de nuit, puis, à l'aube, remonte inaperçue.

Le chat est l'hôte du foyer, vu de tous, de l'homme surtout, son principal ennemi.

Qui plus que lui a eu des sursauts, des alertes, qui surtout plus que la chatte, en voie de devenir mère? Le chat a puisé la crainte avec le sang, le lait de sa mère. Le chat se souvient beaucoup ; s'il a eu un grand événement dans sa vie, événement de peur, toutes les fois que des circonstances se retrouvent à peu près analogues, le chat donne tous les signes les moins équivoques d'un souvenir plein de trouble.

J'ai eu une une chatte qui, ayant été mordue toute jeune par un chien, était tirée du plus profond sommeil, cinq ou six ans plus tard, par un aboiement lointain. Elle redressait la tête, les oreilles, tendait le cou, et de sourds grondements, des menaces plus aiguës, comme le vent qui passe à travers une fente, s'échappaient plutôt de ses entrailles que de sa poitrine.

On dit que le chat ne regarde jamais en face. Oui, dans une émotion douce, voluptueuse : il ferme alors à demi les yeux, sans pourtant les dérober ; on dirait que cet être, nerveux entre tous, sait trop bien la puissance du regard à certains moments et tâche de l'éviter. — Mais dans l'effroi, l'alerte, l'interrogation, il tient les yeux tout grands ouverts sur celui qui l'occupe, l'effraie. — Je dirai même que, pour l'homme, c'est là surtout, aux yeux, qu'il regarde. Sa pupille, alors dilatée, exprime éloquemment l'effroi ou l'anxiété dont il est saisi. Il attend l'heure propice.

Les Dangers de la Nuit

Heureusement, voilà le soleil couché. « Je suis libre enfin, dit le chat; dans les villes, les portes cochères se ferment, si mon maitre est dans la cour, il est nuit, il ne me verra pas. » Dans les campagnes, le chat est plus libre encore. Et un à un, on les voit passer, se glisser le long des haies, le long des rues.

L'été, leur nuit est courte, ce n'est presque qu'un crépuscule. Dans la banlieue de Paris, et ici, rue d'Assas (1), dans les mois chauds, on les voit battre en retraite, dès trois heures du matin. Malgré le calme, ils ont déjà l'air dépaysé. Le passant matinal leur fait prudemment gagner le gîte. — A l'inverse de toute la nature qui, à ce moment salue la lumière, eux s'y dérobent, préfèrent, s'il est possible, rentrer dans la nuit.

Combien restent de ceux qui sont partis la veille ? Un seul le sait dans nos villes, celui qui vit aussi la nuit, court, et fait courir, devant lui, l'œil rayonnant de sa lanterne sourde, cet œil dardé, non pas seulement sur le chiffon qu'attend la hotte, mais sur une chose plus précieuse : la moëlleuse, l'électrique fourrure du chat.

— N'avez-vous pas souvent été réveillé en sursaut dans les quartiers solitaires et silencieux, par un cri terrible, suivi d'un autre encore et qui n'a rien de pareil dans son expression ? Vous avez dit : « Maudit chat amoureux, ne peut-il aller aimer plus loin ! » Non, l'amour n'a pas ce cri bref et strident ; c'est le cri de la suprême angoisse. — Jeté à la hotte avec les ordures, il achève d'y mourir dans les convulsions du tétanos, car ces malheureux tueurs de chats n'ont pas même le cœur de les achever (2).

A la campagne chez les maraîchers, c'est la cage, que, le matin, on descend au puits, le lacet qui vous étrangle ; mais pas assez vite pour ne pas voir venir la mort. La seule rapide pour le chat est la cassure des reins.

Donc, la nuit est contre lui ! Ne pleurons pas seulement sur les victimes qu'il fait, car il est victime lui-même de la fatalité, qui l'attache à la nuit. Je n'ai pas encore compté parmi ses ennemis, et pas les moindres, beaucoup de femmes, qui raisonnent par sensations. Elles sont si nerveuses, si..... j'allais dire si cruelles, pardon pour mon sexe ! — Enfin, ce je ne sais quoi du chat, moitié attrait, moitié mystère, qu'elles retiennent aussi, les fait parfois irréconciliables avec ceux qui leur tendaient, non pas la main, mais la patte. — Ce n'est pas le cas de dire que les semblables se recherchent.

Après les femmes, les enfants, presque toujours tyrans, lâches et terribles, ceux peut-être que le chat doit le plus craindre, car à défaut du cœur, neutre chez eux, ils n'ont pas même encore dans les nerfs de quoi souffrir, par la souffrance qu'ils infligent.

Par eux, ce n'est pas le coup bref, rapide de l'homme de chasse, du chercheur de nuit, qui voit

(1) C'est au 76 de la rue d'Assas (ancienne rue de l'Ouest), que M. et Mme J. Michelet habitaient depuis 1851.
(2) Voir Champfleury et Le Gay. *La fin des chats*.

dans la bête un butin; non, c'est la taquinerie, quand on ne peut davantage. — Le chat s'agace, le marque par d'éloquents mouvements d'oreilles, des agitations de la queue, des lueurs vitreuses qui passent sur ses yeux. Les grondements s'ajoutent, pour avertir qu'il va peut-être s'élancer, tout au moins griffer, car il n'en peut plus, ses nerfs sont tendus, irrités. Un peu plus, il ne peut y avoir que détente.

Le malicieux tyran le voit bien; mais il s'esquivera à temps. S'il est atteint, égratigné, alors, anathème, colère: « Vilaine bête, méchante bête! »

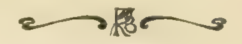
> Cet animal est très méchant;
> Quand on l'attaque il se défend.

Notez que le matin, c'est l'heure du sommeil pour le chat, et que c'est déjà un supplice pour lui de ne pouvoir s'y abandonner.

Voilà les petites misères; mais les grandes sont innombrables; la pire, c'est la poursuite a coups de pierres. — Il n'y a pas de refuge possible dans les arbres; les pierres y montent avec lui. — Si le chat est petit, sans grande défense, alors on le mutile, puis on le jette de côté pour voir l'agonie. Il y aussi les noyades, où le chat nage, lutte, revient au bord et croit ressaisir la vie. Impitoyablement rejeté, il remonte encore et par des miaulements, comme en a seul le chat en détresse, il implore la pitié de ses petits bourreaux. Entendre ces cris et les rires de ces affreux gredins fait horreur. — J'ai vu cette scène au bord de la mer. Plusieurs nuits de suite, elle me revint dans mes rêves, et, dans la lutte entre la veille et le sommeil, je croyais toujours entendre les pleurs lamentables du pauvre noyé. — Epuisé, mouillé tant d'heures, ayant eu un siècle d'angoisses, il survécut quelques jours, puis un matin, au soleil, faible et comme sans agonie, il se détendit lentement et mourut.

Mme Jules Michelet.

(*A suivre*).



L'OASIS (1)

ACTE CINQUIÈME

Le grand désert. — Les premiers et deuxièmes plans sont formés par une éminence en terrasse, à l'extrémité d'une oasis dominant tout le désert. — A droite, l'orée d'un bois de palmiers, avec une végétation énorme entourant une source, laquelle, par une brèche, descend en cascade au désert. Un gourbis a été construit, des femmes pilent le couscouss. A gauche, les assises plates de larges roches de grès calcinées, usées. La tente de Mohamed est dressée de ce côté, jusqu'au premier plan. En arrière de la tente, un sentier à pente rapide descend au désert; on en voit le débouché, presque au milieu, entre les blocs étagés.

Debout sur le bloc le plus élevé, près du ruisseau, à droite, Mohamed observe attentivement la gauche. Au-dessous de lui, Melbrouck regarde dans la même direction. Une dizaine d'indigènes, également le cou tendu, tournent leurs regards vers la gauche avec inquiétude. Ramam est assis en avant, à droite, accablé. Les répliques s'échangent rapides et pressées.

Hassem (avec colère). — Je te dis, moi, que ce sont bien des éclaireurs roumis!

Plusieurs voix (avec terreur). — Non! — Si! — Non! — Oui! — Oui! — Ce sont eux! — Ce sont bien eux!

Hassem (allant à Ramam avec précipitation et montrant la gauche). — Ramam? Les roumis! là-bas!... Ils viennent... Il faut partir! (Les femmes quittent leurs travaux et s'éloignent en courant).

Ramam (se levant résigné). — Allons!... Tout est prêt?

Hassem (même jeu). — A l'exception de celle de Mohamed (Il montre la tente de gauche), toutes les tentes sont pliées... le camp levé!... les méharas chargés!

Ramam (vivement). — Eh bien! donne le signal. Partons!... Partons! (Les indigènes, qui n'attendaient que cela, descendent le sentier en courant et en criant).

Mohamed (resté en observation avec Melbrouck). — Où allez-vous?... Attendez donc un instant?... Arrêtez-vous! (Seul Hassem reste visible sur le chemin, les autres ont disparu).

Ramam (haussant les épaules et vivement). — Attendre quoi? Leurs coups? Nous n'avons plus de poudre pour leur répondre!

Melbrouck (avec assurance). — Les Européens n'avanceraient pas si loin en si petit nombre... Ce sont des nomades!

Ramam (haussant les épaules). — Des nomades! En a-t-il jamais passé par cette oasis! (Il veut descendre).

Mohamed (sévère). — Voyons, Ramam, attends donc! On dirait, maintenant que tu n'as plus d'armes, ni de soldats, que tu n'as plus de courage! (Ramam s'arrête).

Melbrouck (très vivement). — Ils grandissent à vue d'œil; et, à présent que je les distingue... je dirai presque... oui... que ce sont des nôtres!

Ramam. — Tu es fou!

Melbrouck (à Ramam). — Regarde, mais regarde donc! Ils conduisent leurs bêtes comme ceux de nos tribus, ils sont vêtus de même.

Ramam. — En admettant que des nôtres aient échappé au massacre, où auraient-ils trouvé des bêtes?

Mohamed (qui a regardé plus attentivement, avec force). — Et moi, j'affirme que ce sont bien des nôtres; il n'y a plus à en douter!

Melbrouck (approuve). — Eux seuls, pouvaient retrouver notre piste!

Mohamed (vivement). — Ils nous ont aperçus!... Ils

(1) Voir la *Revue Bleue* des 5, 12, 19 décembre 1903, et 2 janvier 1904.

font des signaux ! (Ramam regarde à son tour. Plus bas). Si c'était Salem !

MELBROUCK (à Mohamed). — Nous ne tarderons pas à le savoir; ils marchent comme le vent!... Ils marchent comme des fous! Ils marchent à crever leurs bêtes!

MOHAMED (cesse de regarder et descend de son observatoire). — Si c'était Salem !... Quelle nouvelle douleur m'apporte, peut-être, ce nuage de poussière ! (Il va vers Ramam).

MELBROUCK (étonné). — En voilà un qui se sépare des autres et marche plus vite encore !

MOHAMED (à Ramam qui regarde à gauche). — Tu vois, Raman, ceux dont tu avais peur, ceux que tu voulais fuir, sont des amis.

RAMAM (sombre et très violent). — Des amis ! Ce ne peuvent être que des traîtres !

MOHAMED (sévère). — Les soldats vaincus voient partout des traîtres!

RAMAM (obstiné, revenant en avant). — Oui, nous avons été trahis et nous le sommes probablement encore! (Melbrouck quitte son observatoire et descend sur le chemin).

MOHAMED (suivant Ramam). — Par qui avons-nous été trahis ?

RAMAM. — Tu le sais bien !

MOHAMED. — Non, je te jure.

RAMAM. — Par les chrétiennes ! (Mohamed ne dit rien). Ah! tu vois, tu n'oses pas protester... Malgré leurs témoignages d'affections, elles étaient restées pour les roumis. La mienne, dès qu'elle a vu les Européens a couru au-devant d'eux, et, s'ils l'ont tuée, c'est qu'il y a eu méprise; mais, la tienne !

MOHAMED (énergique). — Ah! ne dis rien contre Méryem, elle est morte, j'en réponds, sous les ruines de notre maison.

(On entend des murmures de foule en bas).

RAMAM (ironique). — Es-tu mort, toi, sous les ruines de ta maison ? Tu avais juré pourtant de ne pas l'abandonner?

MOHAMED (très énergique). — J'ai pu faiblir par pitié, elle n'a pu faiblir par bassesse ! (Tournant le dos à Ramam). Mais, tu ne peux comprendre cela, toi que la défaite anéantit, alors, qu'elle me rend plus ferme et plus opiniâtre encore, dans la foi que je me suis faite.

(Les murmures de la foule ont augmenté).

DES VOIX. — Ah ! ah ! — Allah ah! — Ah ! Kaddour! Ah ! — Taieb! ah — ah Salem ah ! Abbias !

MOHAMED (tressaille). — Salem ! (Il va vers Ramam et le prend par la main avec force). — Viens apprendre, comment est morte celle que tu accuses, viens prendre une leçon de vrai courage !

RAMAM (se débarrassant de lui). — Laisse-moi hérétique!

MOHAMED. — Reste donc ! aveugle qui ne veux pas voir la lumière et préfères tes ténèbres mensongères à la...

(Salem arrive en courant par le chemin portant Youssef entre ses bras).

SALEM (essoufflé). — Maître !... maître... j'apporte Youssef!

MOHAMED (poussant un cri de joie). — Mon fils ! Mon Youssef ! (il reçoit l'enfant dans ses bras et le couvre de baisers) — O ! cher, cher enfant! (puis silencieux, il se retourne vers Salem et après un temps). Et?...

SALEM (joyeux, comprenant). — Elle est là ! Elle est là aussi, avec Maïma et les autres.

MOHAMED (stupéfait). — Méryem n'est pas morte!

SALEM (riant). — Non, maître, elle vient. (Il va vers le chemin).

MOHAMED (comme à lui-même, tenant Youssef contre lui). — Mon cœur déborde de joie à la savoir vivante et pourtant, malgré moi, je tremble de la revoir.

RAMAM. — Tu n'as plus autant d'assurance Mohamed ? Tu trembles pour elle à présent?

MOHAMED (vivement). — Non ce n'est pas pour elle, pas pour elle ! (ému, éloignant Youssef). C'est pour tout ce que je crois que j'ai peur, et le doute vient encore m'obséder comme un parfum persistant de superstitions mortes... Si elle ?... (Se ravisant vivement). Non non, c'est impossible, impossible, impossible, entends-tu ? (Il marche sur Ramam menaçant). C'est toi, serpent perfide, qui m'as enlacé de tes soupçons, toi qui m'as mordu au cœur et empoisonné de ton venin de haine. (Ramam recule vers la droite). Tu as encore menti, sectateur des fictions de mensonge, tu as encore menti, toujours menti!

RAMAM (montrant Marie qui arrive au haut du chemin, suivie de Maïma, des petits enfants et des femmes). — Demande-lui?

MOHAMED (se retourne et apercevant Marie). — Méryem ! (Marie s'arrête. Mohamed fait un pas vers elle et s'arrête aussi). Est-ce bien... Méryem que je revois ? Méryem, l'épouse de mon esprit et de mon cœur?

MARIE (très émue). — Si tu es, Mohamed le sage, ta pensée est la mienne et je suis ton épouse.

MOHAMED (vivement). — Mohamed ben Moktar le farouche est mort, bien mort ! je le renie, il me fait horreur ! (plus bas comme demandant pardon). J'ai honte de l'avoir été, encore !... je ne suis et ne veux plus être que celui dont tu as rappelé le surnom de sage, le Mohamed de l'oasis, le Mohamed du rêve ! (Il a fait un mouvement, mais s'arrête, regardant fixement Marie et en tremblant lui demande). Et toi! Marie, toi que l'arrivée de tes frères d'Europe avait... (Il n'ose achever).

MARIE (très catégorique). — Marie est morte ; il n'y a plus que Méryem !

MOHAMED (pousse un cri de joie). — Ah ! (Il veut s'élancer vers Marie, Ramam qui est à côté de lui le retient par le bras.)

RAMAM (avec autorité). — Attends !

MOHAMED (se retourne vivement). — Que me veux-tu encore, visionnaire, méfiant et hypocrite ? (Marie avance, Maïma, les femmes et les enfants vont vers la tente).

RAMAM. — Demande-lui donc par quel prodige elle a échappé au massacre et à la ruine de sa maison !

MARIE (évasivement). — Il n'y a là aucun prodige. Quand les flammes commençaient à nous envelopper, Maïma et les esclaves nous ont emportés, par des ruelles détournées, jusque dans les jardins, à l'abri.

RAMAM (à Marie). — Et, de ces jardins à l'abri, comment as-tu fait pour venir ici ?

MARIE. — Les soldats nous ont fait prisonnières toutes et mêlées aux autres femmes. J'évitais avec soin de me faire connaître, voulant partager le sort commun...

MOHAMED (à Ramam). — Tu entends !

MARIE (continuant). — ... Quand on m'a dénoncée et amenée au commandant. C'est là que j'ai retrouvé Salem et appris que Mohamed était vivant !

RAMAM. — Oui, mais comment vous êtes-vous évadés ?

MARIE (fière). — Nous ne nous sommes pas évadés, on nous a remis en liberté.

MOHAMED (vivement). — Eux ?

RAMAM. — Ils ne laissent pas partir pour rien d'habitude de si beaux otages ?

MARIE. — En effet, ils ont compté que je déciderai Mohamed à la soumission.

RAMAM (triomphant). — Ah !

MARIE (avec force). — Ai-je dit que je le voulais ?

RAMAM. — Non, mais...

MOHAMED (écartant Ramam). — Laisse-la donc parler et s'expliquer !

MARIE. — Le commandant m'a dit : « Vous connaissez la situation, vous savez que toute tentative de rébellion serait une insigne folie. Allez trouver votre mari, dites-lui que je ne demande pas mieux de l'accepter comme auxiliaire, et que, s'il fait immédiatement sa soumission, lui et les siens auront la vie sauve. Réfléchissez et agissez selon votre conscience : je vous donne un délai de trente jours pour être de retour.

RAMAM. — C'est pour cela que tu es venue si vite ?

MARIE (très hautaine). — C'est pour cela. J'aurais pu ralentir la marche et arriver trop tard, j'ai voulu que Mohamed pût librement refuser ; et agir, lui aussi, selon sa conscience !

MOHAMED (qui s'est approché de Méryem baisant sa robe). — Merci Méryem ! (A Salem). Décharge les méharas, Salem. (A Maïma). Et toi Maïma couche les enfants à l'ombre de cette tente. (Salem descend par le sentier. Maïma, les enfants et les femmes entrent sous la tente. A Marie). Les brutes seules se laissent dompter par la force et je n'ai pas à me soumettre. (Se penchant vers Marie). — Je reste ici, oasis future, plus inébranlable que jamais dans mes convictions !

MARIE (l'enlaçant de ses bras). — O Mohamed, mon Mohamed !

RAMAM (avec violence). — Eh bien ! moi, je me félicite d'en avoir donné l'ordre et je pars. Tu ne vois donc pas qu'ils ne l'ont envoyée que pour découvrir notre retraite ; ils seront bientôt là et nous ne sommes plus en force ?

MOHAMED (tenant Marie pressée contre lui). — Je reste. Et s'ils viennent je ne leur résisterai pas. La balle qui ne frappe aucun obstacle tombe de son propre poids, la force qui ne rencontre pas de résistance se détruit ; nous saurons les vaincre par notre vertu.

RAMAM (sévère). — Tu oublies que Dieu donne la victoire à ceux seulement qui croient en lui et combattent pour lui !

MOHAMED (avec dédain). — Tu répètes des mots et des phrases apprises !

RAMAM (furieux). — Je vais réunir, ici, les plus anciens des tribus et tu vas voir ce qu'ils en pensent de ces mots et de ces phrases ! (Il s'éloigne et sort pour le chemin).

MOHAMED (à Ramam, se séparant de Marie). — Réunis ceux-là, réunis-en bien d'autres, si tu veux, et qu'ils t'approuvent : cela n'empêchera pas l'action que tu veux commettre d'être mauvaise. Tu parles à leurs instincts méchants, à leur imagination, la vraie force n'est pas là, elle n'est pas dans un instant de lutte corps à corps ; elle est dans l'effort modéré, continu, opiniâtre, vers le bien.

MARIE (qui l'a écouté ravie, revient à Mohamed). — O Mohamed ! la tourmente a passé, mais ne t'a pas brisé et je te retrouve tel que tu étais quand je m'élevais à toi ! tel que j'aimais à t'aimer ! (Elle l'enlace).

MOHAMED. — Il fallait que la tourmente passât ! Il nous fallait douter pour croire invinciblement en nous, il nous fallait souffrir pour notre idée ces angoisses sans nom, pour arriver à l'aimer, à l'aimer avec la passion qui la rendra féconde.

MARIE (avec admiration). — Que ta servante est indigne de toi !

MOHAMED (vivement). — Méryem n'est pas ma servante, elle est la sœur de mon esprit : Nos croyances furent ennemies, mais le fond de notre pensée était le même, nous avons tous les deux également travaillé au même bien. C'est par notre union que le rêve a pris une forme réelle et qu'il nous apparaît comme la seule véritable vie, aujourd'hui que les fanatismes sont morts !

MARIE (avec horreur). — Pourquoi, Mohamed, a-t-il fallu tant de massacres et de ruines pour nous convaincre d'une chose si simple ?

MOHAMED (la rassurant). — Nous n'osions regarder la vie!

MARIE (vivement). — Nos fils la verront la véritable vie, eux! Ils seront libres! (On entend des bruits de pas et de voix sur le chemin).

MOHAMED (la reprenant). — Ils sauront être libres!

MARIE (qui s'est retournée du côté du chemin). — Ramam! encore Ramam!

MOHAMED (la prenant vivement par les épaules et la poussant vers la tente). Va retrouver nos enfants, Méryem, ta présence ici pourrait encore l'irriter et je dois tout tenter pour le vaincre.

MARIE (tendre). — Tu le vaincras!

MOHAMED (insistant). — Va! (A Salem qui est entré à gauche). — Toi, reste là. (Il lui indique l'entrée de la tente). Et si... (Grand brouhaha de cris. Ramam entre suivi d'une dizaine de vieillards, parmi lesquels Kaddour qui se traîne et va s'asseoir à droite sur le bloc de grès, Melbrouck, Taïeb, Abdhaïla, Hassem et Abdias qui se glisse le dernier).

RAMAM (montrant Mohamed). — Il vous a désappris le maniement des armes, grâce à lui, vos oasis et vos femmes sont devenues la proie des roumis : à présent, c'est vous tous qu'il veut livrer ; obéissez-lui encore!

MOHAMED. — Tu sais bien, Ramam, que tu travestis ma pensée.

RAMAM. — Je sais qu'ils vont venir et que tu refuses de leur échapper!

MOHAMED. — Oui, je veux rester ici. (Parce que, si tu traverses ce désert de mort où, dis-tu, Dieu te conduit, les Européens aussi le traverseront. Tu fuiras plus loin, ils te suivront encore, et il faudra bien qu'un jour, enfin, au bout de la terre, tu t'arrêtes ; pourquoi ne pas t'arrêter tout de suite? (Les vieillards restent silencieux).

MELBROUCK (à Ramam). — En tout cas, rien ne presse ; on peut attendre?

RAMAM. — Qu'ils nous égorgent!

SALEM. — Ils ne feraient pas en dix mois le chemin que nous avons fait en dix jours!

RAMAM. — Ils ont des ailes, maintenant, ils ont des ailes!

MOHAMED. — Raison de plus, le salut dans la fuite est impossible!

RAMAM. — Alors, que proposes-tu?

MOHAMED. — Je propose de recréer ici l'oasis détruite! (Murmures et exclamations d'étonnement). Je propose d'employer notre activité et notre énergie à faire refleurir parmi nous la joie mutuelle. Le désastre, si grand soit-il, ne serait définitif que si vous ne persévériez pas dans la voie de vérité. Vous n'avez plus rien à espérer de la guerre, espérez tout, au contraire, de l'effort quotidien et constant de la paix, qui seul pourra subjuguer vos ennemis.

KADDOUR (se levant à moitié). — Mohamed a raison, il faut persévérer.

PLUSIEURS VOIX. — Oui! — non! — Il dit vrai.

RAMAM (qui les écoute les bras croisés, sévère). — Comment! vous approuvez ces paroles? Vous, des croyants, auxquels Dieu par son prophète, a ordonné de lutter jusqu'à la mort? (La foule se tait).

MOHAMED (à la foule vivement). — N'enfermez plus votre volonté dans les vieilles croyances, comme une eau pure dans une outre usée. Qu'elle se répande au contraire, féconde, comme l'eau de cette source bienfaisante qui fertilise les sables.

QUELQUES VOIX. — Oui, oui... l'oasis!

RAMAM (violent). — Il blasphème! il renie le prophète et nos pères et vous l'approuvez!

MOHAMED. — Ce qu'ils dirent et firent était bon en leur temps ; aujourd'hui... (Murmures).

RAMAM (l'interrompant). — Aujourd'hui comme hier la parole de Dieu est éternelle et ils ont suivi la parole de Dieu! Nous ferons de même. Si Dieu vous a conduits dans ces régions, c'est qu'il le veut ; s'il nous lance dans ce désert inconnu, c'est encore par sa volonté. (Il montre le désert à droite). Peut-être, sont-ils là-bas, près de ces montagnes, les jardins de délices réservés aux vrais croyants (Mouvement d'étonnement).

MOHAMED (regardant aussi le désert). — Je ne vois à l'horizon qu'un mirage, qui passera au déclin du soleil. Ceux qui partirent pour ce désert, ne sont pas revenus. (A la foule). Croyez-moi ; restez, comprenez que le bonheur est ici, en nous, en notre volonté!

RAMAM. — Il est en Dieu (murmures d'approbation)!

PLUSIEURS VOIX. — Oui! — Non! — Oui! — il a raison! (Abdias avance entre Mohamed et Ramam.)

ABDIAS (à Ramam). — Écoute, Ramam! (Se tournant vers Mohamed.) Permets, Mohamed! Si vous voulez bien y consentir, moi, qui ne suis qu'un pauvre marchand ruiné, amené ici par compassion, je puis peut-être vous mettre d'accord (à Ramam). Je crois au Dieu unique comme toi, et selon ses commandements, je veux servir mon prochain...

RAMAM. — Parle vite!

ABDIAS (à Mohamed). — Je crois, avec Ramam, que c'est bien là-bas, la terre promise réservée par le Seigneur à ses élus.

MOHAMED. — Mensonges!

ABDIAS. — Non pas, j'en ai la preuve (il ricane). Ah, ah!

RAMAM. — Eh bien! parle.

ABDIAS. — Voilà (tous se rapprochent, moins Kaddour). Vous avez vu les caravanes qui remontent au Nord?

RAMAM. — Oui.

ABDIAS. — Toutes rapportent de la poudre d'or?

PLUSIEURS VOIX. — Oui, oui.

ABDIAS. — C'est qu'il se trouve là-bas (il montre la droite) des quantités énormes d'or et des trésors immenses.

PLUSIEURS VOIX (avec stupéfaction et admiration). — Ah! — Ah!

ABDIAS. — N'est-ce pas là la terre promise et la vraie terre du bonheur? (Kaddour, qui a écouté attentivement, appelle Taieb, il lui parle et Taieb sort.)

PLUSIEURS VOIX (avec enthousiasme). — Oui, oui. — C'est là-bas! — Partons!.. Conduis-nous, Ramam! — Oui, oui!

RAMAM (à la foule). — Louez Dieu, qui ne vous a si terriblement éprouvés, que pour vous faire les plus puissants de la terre! (Cris et exclamations, on entoure Abdias.)

MOHAMED. — Mais ces caravanes ne venaient pas de ce désert? elles... (grand tumulte; on empêche Mohamed de parler, on le repousse vers la tente.)

PLUSIEURS VOIX. — Non, non! — Plus de Mohamed!

RAMAM (cherchant à fendre le groupe pour gagner le chemin). — Partons! Dieu le veut!

PLUSIEURS VOIX. — Oui, partons! — Vive Ramam! — Vive Abdias! (Le groupe s'écarte, Ramam avance.)

MOHAMED (à la foule). — Mais, Abdias a toujours vécu de vous, aujourd'hui encore, il abuse de votre fanatisme! (Protestations.).

RAMAM (à la foule). — N'écoutez plus cet incrédule. Partons! (Ils descendent, Abdias en tête, Ramam en arrière.)

MOHAMED. — Vous tomberez tous dans les sables, et bien d'autres après vous, avant d'atteindre les jardins de délices!... Et, quand même vous trouveriez là-bas des monceaux d'or, restez, le bonheur n'est pas là. Restez! (Tous sont partis; avant de sortir Ramam, le dernier, se tourne vers Mohamed).

RAMAM (montrant ceux qui partent). — Tu vois l'effet de ta parole, impie! Reste donc ici, avec ta chrétienne et les traîtres, et puissiez-vous tous y mourir comme des chiens! (Il sort.)

MOHAMED. — Prends garde, toi, d'expier plus cruellement encore! Prends garde à la colère de ceux que tu grises d'espérances, au jour prochain des déceptions. (Plus bas, serrant les poings et le suivant des yeux) O monstrueux ensemble d'orgueil et de bassesse, d'inconscience et de perfidie, de bravoure et de lâcheté! (Il se retourne, aperçoit, à sa droite, Salem devant la tente. A sa gauche, Kaddour, qui s'est levé et qui, appuyé sur son bâton, vient à lui. Avec tristesse) Et voilà, voilà tous ceux qui me restent: un vieillard infirme, un esclave!

KADDOUR. — Ne t'en étonne pas, Mohamed, les seuls qui voient la vie sont: les vieillards pour qui elle finit, les malades menacés de la perdre, et les esclaves, à qui elle n'appartient pas! Mais, ne crains rien, ce ne seront pas les seuls qui seront avec toi, j'ai envoyé prévenir les Chaddis, les Zaiffatins et les Hanou Seround qui te connaissent, ceux-là .. (Tout à coup, dans la plaine, éclate un grand tapage de cuivres et de tambours, des cris et des coups de feu.)

MOHAMED (se retournant, effrayé). — Comment! le départ, déjà! (Au bruit, Marie effrayée est sortie de sa tente.)

MARIE (allant à Mohamed). — Mohamed, que se passe-t-il. Qu'ont-ils donc décidé, que font-ils?

MOHAMED (découragé). — Ils partent!

MARIE. — Ils vont combattre?

MOHAMED. — Non; ils vont mourir!

KADDOUR (vivement). — Les bons resteront, nous aurons les Asdras, par haine ou peur de Ramam, les laboureurs de Zaiffa, qui détestent les nomades, ceux des petites oasis qui ont horreur...

MOHAMED (l'interrompt). — En restera-t-il un seul par sagesse?

(Le tumulte du départ continue pendant la scène).

MARIE (vivement). — Qu'importe, s'ils ne perçoivent que vaguement encore l'aube future, bientôt ils verront le jour éclatant; car ta parole est le soleil qui illumine et vivifie!

KADDOUR (se retournant joyeux vers Mohamed). — Maître, maître! les Chaddis, les Zaiffatins et bien d'autres viennent de ce côté.

SALEM (qui regarde sur le chemin). — Je vois les Hanou Seround et les Asdras aussi! (Il fait des signaux). par ici! par ici!

MARIE (enthousiasmée). — Entends, Mohamed, c'est le triomphe!

KADDOUR (criant à la foule). — Venez, venez tous, accourez! Mohamed possède des trésors autrement précieux que ceux d'Abdias, et il ne vous les promet pas comme Ramam, il va vous les distribuer, tout de suite! Vous n'avez plus besoin de vous remettre en route et de traverser le désert de mort. Venez, venez vite!

(Taieb est entré suivi d'une foule d'indigènes. Salem veut barrer la route à quelques-uns).

SALEM. — Pas d'Ouled Seddeur! pas de pillards!

MARIE (à Salem). — Laisse approcher, Salem, tous ceux, qui sont de bonne volonté: ceux qui pleurent l'oasis et veulent la revoir, comme ceux qui ne l'ont pas connue, mais qui, sincèrement, veulent être justes.

UNE VOIX. — Et les trésors?

MOHAMED (répondant à la voix avec autorité). — Mais ceux qui ont l'amour du lucre enraciné dans le cœur, ceux, qui vivent seulement d'appétits et d'égoïsme comme les animaux, que ceux-là suivent Ramam; car nos trésors sont faits de désintéressement et de mutuel effort! (Quelques pillards protestent et sortent) Qu'ils partent aussi, ceux qui préfèrent marcher en aveugles vers l'inconnu: nous sommes les voyants!

PLUSIEURS VOIX. — Oui, oui; nous sommes avec toi, Mohamed! Nous avons confiance en toi!

MARIE (complétant la pensée de Mohamed). — Votre trésor, vous l'avez en naissant, c'est la vie, aimez-la; par votre activité rendez-la féconde, prospère, et

développez votre intelligence en ouvrant votre âme, toute grande, à l'harmonie des splendeurs terrestres : car la vie, la vie est un hymne de joie !

PLUSIEURS VOIX. — Vivat ! — Gloire à Méryem ! — Gloire à Mohamed !

(Tous se groupent en arrière de Mohamed)

TAÏEB (joyeux à Kaddour qu'il embrasse). — Nous avons déjà retrouvé l'oasis !

KADDOUR (à Mohamed). — Tu vois, Mohamed, ce ne sont plus des mots qui les grisent, c'est ta pensée même qui les pénètre, leur révèle le sens juste, le sens humain des aspirations de l'être ; ils restent !

MARIE (transportée). — Ils restent, Mohamed ! La victoire que nous avons remportée sur nous-mêmes porte déjà ses fruits (elle l'enlace) ! Il nous écoutent ; et notre bonheur va s'augmenter, de tout celui que nous leur donnerons !

MOHAMED. — S'ils persévèrent !

MARIE (vivement). — Ils persévèreront !

(On entend dans la plaine des coups de feu précipités et des cris, le son d'instruments qui jouent une marche barbare. Les fidèles se portent au bord de la terrasse en poussant des clameurs et des exclamations. On voit par une large brèche, le défilé de la caravane qui commence et se continue pendant toute la scène.)

MOHAMED (aux fidèles). — S'il s'en trouve encore parmi vous qui hésitent, qu'ils aillent rejoindre Ramam, il en est encore temps.

LES FIDÈLES. — Non ! — Non !

(Marie monte sur l'éminence de droite pour voir le défilé.)

KADDOUR (rapproché de Mohamed). — Tu en auras au moins deux mille, les meilleurs, et c'est toute la tourbe de notre race qui court à l'anéantissement du désert. Plains-les, mais ne les regrette pas !

MARIE (à Mohamed regardant le défilé). — Ils partent ; comme pour une fête ils ont déployé des étendards et tu entends leur musique ?

MOHAMED (allant à Marie). — Mensonge, mensonge, c'est encore un mensonge que cette gaieté feinte des instruments qui les entraînent.

(On aperçoit des étendards et des piques, des femmes et des enfants juchés sur des méharas ; on entend des chants d'allégresse. Les fidèles font des remarques entre eux.)

MARIE. — Ils se sont parés de ce qui leur restait de plus beau, ils sont joyeux, ils chantent ?

MOHAMED (se place à côté d'elle et regarde). — C'est pour mieux s'étourdir et ne pas entendre la voix qui parle au fond de leur cœur.

MARIE (s'appuyant sur Mohamed). — Pauvres gens ! (Elle reste la tête appuyée sur son épaule.)

LES FIDÈLES. — Ah ! ceux-là qui font une fantasia ! — ceux-là qui courent ! ceux-là qui dansent !

(On entend la musique des danseurs.)

KADDOUR (aux fidèles). — On leur a fait boire des boissons fermentées mêlées de gingembre qui provoquent l'enthousiasme et le délire !

(Profonde rumeur parmi les fidèles.)

LES FIDÈLES. — Oh ! oh ! — Des femmes dévoilées, demi-nues, qui dansent ! — D'autres qui brûlent des parfums et des résines enivrantes !

KADDOUR. — Le mensonge sait se parer de toutes les séductions et prendre toutes les ivresses pour complices !

(Les danseurs ont passé ; un silence, puis des hurrahs dans la plaine. Les fidèles ont un mouvement de recul instinctif. Mohamed serre Méryem contre lui.)

LES FIDÈLES. — Ramam ! — Ramam ! — C'est bien lui, Ramam ! — Il vient vers nous ! — Il s'arrête !

UNE VOIX (dans la plaine). — Silence ! — Tous faites silence ! — Silence !

(Les bruits peu à peu cessent tous, le silence devient complet, et on entend s'élever la voix de Ramam).

RAMAM. — Dieu effacera les péchés de ceux qui croient ce qui a été révélé et leur donnera une superbe récompense ; mais, il égarera les œuvres de ceux qui ne croient pas et qui détournent les autres hommes de son chemin.

KADDOUR. — Nous savons où nous sommes, tu ne sais pas où tu les conduis !

(Approbation des fidèles, protestations de la caravane.)

RAMAM. — Vous êtes des incrédules et des poltrons.

MOHAMED (avec force). — Il leur faut plus de courage et plus de foi, pour rester ici et braver quatorze siècles de préjugés, que pour te suivre et braver la mort, pour le but illusoire que tu poursuis ! (Vociférations de la caravane.)

RAMAM. — Malédiction sur Mohamed et sur Méryem et vous tous qui les écoutez, soyez à jamais maudits. En marche ! En marche !

(La caravane reprend sa marche.)

LES FIDELES. — Malédiction sur toi et sur les tiens ! — Tu n'es qu'un trompeur ! — Un méchant ! — Un cupide ! Un tueur d'hommes !

MOHAMED (aux fidèles). — N'insultez pas cet homme. Il n'est pas responsable, sa croyance est celle de bien d'autres, qui furent des sages ; respectez tous ceux qui croient avec sincérité !

TAÏEB. — Qu'il vous respecte, alors !

KADDOUR (montrant la caravane). — Mais, regarde donc Mohamed, sont-ils sincères ceux qui marchent à sa suite : Les pillards du désert, ses fidèles, avides de razzias et de meurtres ; Archen-ben-Larbi, l'insatiable despote et sa smala de femmes impudiques, insatiables de luxure ; l'orgueilleux Abdhalla, qui rêve d'être émir ; Hachim le derviche, qui se dit prophète et veut qu'on le vénère ; Ayel qui toute sa vie fut l'esclave de la paresse et de l'envie. Memeth, plus perfide qu'un serpent ; Orosman, plus immonde qu'un chien ; Ben Yaam...

MARIE (vivement). — Et, regarde, Mohamed, regarde le dernier, celui qui ferme la marche. Abdias ! (Mur-

mure parmi les fidèles). Il avance en ricanant dans sa barbe de bouc! Il ose approcher! Il veut parler!

Les Fidèles. — Non, non! — Pas d'Abdias! — il ne faut pas qu'il parle! — C'est lui le plus coupable! On devrait le lapider! (Quelques-uns se baissent pour amasser des pierres).

Mohamed (vivement). — Ne lui jetez pas de pierres, ce marchand fait son métier quand il cherche à tirer profit du fanatisme, ne l'en blâmez pas; mais, plaignez les trop crédules qui tomberont les uns après les autres dans les sables, comme firent leurs devanciers, comme feront ceux qui suivront leurs traces!

Abdias (riant). — Ils reviendront chargés d'or.

Marie. — Seront-ils plus heureux?

Abdias. — Ils auront de quoi acheter les cœurs les plus vertueux et les consciences les plus incorruptibles.

Mohamed. — Va-t'en, ton or n'est pas plus pour nous que la poussière du chemin.

Abdias. — Pour vous peut-être, mais à vous deux vous ne referez pas l'humanité!

Kaddour. — Va-t'en! Va-t'en! Puisses-tu tomber le premier et les chiens ronger bientôt tes ossements.

Abdias. — Je ne tomberai pas!

Marie. — Mais va-t'en, donc, Abdias, ils sont déjà loin.

Abdias. — Je les rattraperai toujours! (Huées des fidèles; il s'éloigne).

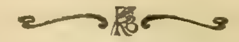
Marie. — On ne peut déjà plus distinguer les hommes des bêtes, et, ils ne seront bientôt plus qu'un nuage de poussière, que le vent du soir dispersera!

Mohamed (après avoir regardé en tous sens). — A mesure qu'ils s'éloignent, il me semble que notre oasis grandit, qu'elle est haute, très haute, la plus haute montagne de la terre; et que, nous dominons très bas, à nos pieds, tous les peuples civilisés et barbares, divisés par les mêmes haines, guidés par les mêmes appétits, se disputant pour les mêmes mensonges, leur misérable existence! (Kaddour s'est rapproché de Mohamed et de Meryem, tous les fidèles ont suivi son mouvement). — Ceux-ci, peuvent se flatter d'étonnantes découvertes, ceux-là peuvent augmenter leur bien-être, les uns comme les autres n'auront accompli aucun progrès tant qu'ils ne se seront pas, comme vous, conquis sur eux-mêmes. (Aux fidèles). Vous verrez passer bien d'autres caravanes, bien d'autres caravanes chercheront à vous tenter, ou bien, se riront de vous et vous menaceront; restez inébranlables dans votre volonté de créer l'oasis!

Les Fidèles. — Oui, oui!

Marie (avec enthousiasme). — Et moi, Mohamed, dans ce nuage de poussière qui va disparaître je vois s'évanouir toutes les chimères qui torturaient nos âmes. La rivalité du ciel et de la terre est finie, le règne de la force est passé; celui de l'esprit commence! (Hurrahs de la foule).

Rideau.



LA SUPPRESSION DU DÉLIT DE GRÈVE

Il nous vient de la Chambre une bonne nouvelle pour la classe ouvrière : M. Louis Barthou a fait accepter par la commission du travail l'abrogation des articles 414 et 415 du Code pénal. Ainsi le Parlement va être mis en demeure de maintenir ou de supprimer ce vestige de la législation révolutionnaire — le délit de grève. Car le délit de grève subsiste toujours, en dépit de la loi de 1864 qui, en autorisant les coalitions, a rendu licites les grèves. La coalition est un droit, la grève une liberté, mais les mêmes actes — violences ou voies de fait — que le Code frappe de dispositions générales, d'autres encore — menaces sans écrit ni condition, manœuvres frauduleuses sans escroquerie — qui n'ont par ailleurs aucune qualification pénale, deviennent punissables quand ils sont accomplis par un ouvrier gréviste dans la propagande d'une grève. « Sera puni, dit l'article 414 (1), d'un emprisonnement de six jours à trois ans et d'une amende de 16 à 3.000 fr., ou de l'une de ces deux peines seulement, quiconque, à l'aide de violences, voies de fait, menaces ou manœuvres frauduleuses, aura amené ou maintenu, tenté d'amener ou de maintenir, une cessation concertée de travail, dans le but de forcer la hausse ou la baisse des salaires ou de porter atteinte au libre exercice de l'industrie ou du travail ». Si les faits ont été commis par suite d'un plan concerté, les juges pourront appliquer la peine accessoire de l'interdiction de séjour. C'était au prix de ces rigueurs exceptionnelles que l'Empire tolérait au prolétariat naissant, le droit de se concerter en vue de ses intérêts professionnels. Quarante ans sont passés sur le libéralisme équivoque de M. Emile Ollivier qui fit voter la loi de 1864, mais le texte de répression qu'avait inspiré la défiance des grèves et des groupements ouviers a survécu à l'évolution pacifique des grèves et à la reconnaissance légale des syndicats, comme survit à la peur qui en conseilla l'emploi, la meurtrière inutile aux flancs des forteresses désertées.

Cependant nous ne parvenons plus aujourd'hui à comprendre quel intérêt de défense sociale justifie cette spécialisation du droit pénal, cette mise hors le droit commun des grévistes délinquants. Les

(1) Loi du 25 mai 1864, art. 1er.

grèves nous apparaissent à tous comme des manifestations normales de la vie économique ; l'expérience de ces dernières années nous a appris que leur accroissement numérique et leur importance grandissante n'entraînaient point une augmentation de la criminalité ouvrière. Les statistiques indiquent, en 1890, 150 poursuites pour entraves à la liberté du travail sur un ensemble de 313 grèves et de 118.941 grévistes; en 1902 le nombre des grèves est monté à 512, celui des grévistes à 212.704 et le total des poursuites exercées en vertu de l'article 414 est resté sensiblement le même. En faisant la part des adoucissements qu'une magistrature de jour en jour moins répressive et une politique de plus en plus favorable à la classe ouvrière ont pu apporter à l'application de la loi, ces chiffres démontrent suffisamment que les conflits du travail ont perdu en acuité et en violence ce qu'ils gagnaient en étendue et en force.

Dès lors, si les grèves ne sont plus redoutées comme des jacqueries, si elles sont reconnues légitimes comme le moyen le plus efficace pour les ouvriers d'améliorer leur condition professionnelle, comment admettre qu'elles soient une circonstance aggravante pour les excès ou les fraudes qu'elles suscitent? « La justice, disait M. Emile Ollivier, est atteinte davantage lorsqu'au fait déjà coupable de la violence s'ajoute l'intention plus coupable encore de porter atteinte à la liberté du travail. Si un ouvrier est blâmable de frapper un de ses camarades dans une rixe, il l'est plus encore de le frapper pour que, malgré lui, il quitte l'atelier... » Autrement dit le coup de poing du gréviste est plus coupable que le coup de poing de l'ivrogne : celui-ci a une excuse, celui-là point. C'est à la faveur de cet étrange argument que fut écartée la proposition de Jules Simon qui dès 1864 réclamait le droit commun pour les délits nés de la coalition; M. Ribot le reprend en 1881 au cours de la discussion du projet sur les syndicats professionnels et le fait triompher à la Chambre contre le gré de la commission qui proposait l'abrogation des articles 414 et 415. Il faut bien convenir néanmoins que le gréviste entraîné à la violence par sa foi ou l'ardeur de son intérêt professionnel a l'excuse d'un mobile assez généreux et respectable : dans ses tentatives de contrainte et d'expression sur la volonté de ses pairs, je retrouve pour ma part — manifestée de maladroite et rude façon — cette tendance à la souveraineté économique que M. Paul-Boncour (1) découvre si justement dans toutes les manifestations contemporaines de l'activité corporative ; c'est le vœu confus d'une réglementation socialiste qui se traduit aux jours de grève par l'effort des majorités pour courber à leur discipline les minorités rebelles. Par là l'atteinte à la liberté du travail se hausse presque à la dignité d'une infraction politique ; en tous cas l'élément intentionnel qui caractérise les faits délictueux est de telle nature qu'il appelle moins une aggravation qu'une atténuation des peines de droit commun.

(1) Paul Boncour. *Le Fédéralisme économique.*

Est-ce donc que la liberté du travail représente parmi nos principes républicains une liberté privilégiée ? N'est-elle pas une quelconque parmi tant d'autres, liberté de conscience ou liberté de la rue, que garantissent à tous les citoyens les Droits de l'Homme? ou bien les doctrines de l'économie libérale ont-elles à ce point déformé notre équité naturelle que nous considérions comme plus sacré que le droit d'un homme à la sauvegarde de sa personne physique le droit du travailleur à la libre disposition de son travail? De ce point de vue encore, il n'apparaît point nécessaire d'assurer par des mesures de protection spéciale l'exercice d'une liberté que protègent au même titre que les autres libertés essentielles les textes du droit commun.

A la vérité ce qu'ont voulu les auteurs de la loi de 1864, c'est frapper dans leurs modalités infiniment diverses ces menues vexations que peuvent employer les ouvriers vis-à-vis de leurs camarades pour les contraindre à la grève ; on pouvait craindre que « le ratening » (1), « le picketing » (2) ou tel autre procédé d'intimidation en usage dans les trade-unions anglaises fussent importés dans les mœurs de nos syndicats français et n'osant pas emprunter à la loi anglaise (3) ses prescriptions minutieuses et inquisitoriales, on imagina le système intermédiaire de l'article 414 qui punit en même temps que les voies de fait et les violences déjà prévues et punies par des textes plus généraux, d'autres attentats non énumérés, non dénommés, catalogués sous les mots de menaces et de manœuvres frauduleuses.

Quelles sont les menaces que le Code ne punit point et qui tomberont sous le coup de l'article 414 ? Le Code ne punit les menaces que si elles sont accompagnées de certaines circonstances, et si elles visent les crimes d'incendie ou les crimes contre la personne, tandis que l'article 414 supprime ces distinctions ; la menace qu'il punit peut être écrite ou verbale, faite avec ou sans condition, avec ou sans ordre, c'est la menace pure et simple que la loi ne définit pas et que le dictionnaire définit mal.

La jurisprudence, il est vrai, s'est chargée de donner à ce terme sa plus compréhensive significa-

(1) Le ratening est le fait de cacher les outils ou les vêtements de quelqu'un.

(2) Le picketing est le fait de bloquer la maison ou les voies de quelqu'un.

(3) Act de 1859.

tion. Les menaces, disent les tribunaux, quand il s'agit de grève, ne s'entendent pas seulement des menaces de violence sur la personne, mais de toutes paroles qui sont de nature à effrayer ceux à qui elles sont adressées. Un secrétaire de syndicat adresse à des ouvriers une circulaire les invitant à lui faire connaître dans un délai déterminé leur décision de s'associer à la grève, en ajoutant que leur silence équivaudra à une réponse négative, et que dans ce cas il leur laisse par avance la responsabilité des événements. Le tribunal de Saint-Etienne (1) voit là une menace et applique l'article 414. Un ouvrier déclare à un autre qu'il sera exclu du syndicat s'il ne consent à cesser le travail : menace encore. Tout se transforme aisément en menace pour qui veut ainsi interpréter les propos échangés au cours d'une discussion passionnée. Ce qui, la veille, dans la familiarité du travail commun était propos inoffensif, fanfaronnade ou rodomontade, devient, par la vertu de la grève, parole séditieuse et condamnable. C'est tout bénéfice pour la répression, mais c'est aussi grand dommage pour la justice.

Il n'en devrait pas être de même pour ces autres faits que la loi de 1864 qualifie « manœuvres frauduleuses » puisqu'une longue tradition juridique a donné à ce terme une portée précise dans l'application de l'article 405 sur l'escroquerie. Les manœuvres frauduleuees ne sont un élément du délit d'escroquerie que si elles ont pris un corps, une forme tangible : les exagérations de langage, les paroles artificieuses, les allégations mensongères, les promesses, les espérances données, les réticences calculées ne suffisent pas par elles-mêmes et en dehors de tout acte extérieur qui leur donne crédit pour constituer des manœuvres frauduleuses. Il en est tout autrement quand il s'agit de grève et le terme perd ici son sens juridique si l'on en juge par le célèbre arrêt (2) rendu à la requête de M. Rességuier contre Jaurès et la *Dépêche de Toulouse* et dans lequel des injures, des diffamations, de fausses nouvelles sont retenues comme constituant des manœuvres frauduleuses.

L'application d'un texte aussi vague et aussi sujet à controverse est d'autant plus dangereuse que les attentats contre la liberté du travail sont presque toujours perpétrés par des foules, bandes ou « patrouilles ». C'est dans une mêlée confuse que *jaunes* et *rouges* s'assaillent d'injuries et de horions : en matière de grève comme en matière de révolution c'est la foule qui est le coupable ; c'est elle qui insulte, menace ou frappe, elle enveloppe dans l'anonymat de ses violences les responsabilités et les fautes individuelles. Comment s'y prendra donc le magistrat pour discerner ce qui revient à chacun de culpabilité ? Gendarmerie et police arrêtent pour l'ordinaire au petit bonheur des bagarres : on baptise ensuite *meneurs* ceux qui se sont laissé mener au poste ; puis au lendemain, comme il faut, paraît-il, semer la terreur pour engendrer l'ordre, le parquet jette hâtivement ses otages « à l'audience des flagrants délits » pêle-mêle avec les vagabonds de la dernière râfle et les plus récents voleurs à la tire. L'interrogatoire est simple ; il y est peu ou point parlé « des voies de fait, violences, menaces, ou manœuvres frauduleuses ». « Vous avez voulu, dit le Président à l'inculpé, empêcher vos camarades de travailler? » Si l'inculpé naïf ou prosélyte convient qu'il a prêché la grève et redit sur la voie publique ce qui se dit dans les réunions publiques, son compte est bon, l'affaire est entendue. Les mois de prison tombent lourdement sur ses épaules que le chômage et les privations ont déjà courbées Les acquittements sont rares — 268 en douze ans, de 1891 à 1903, sur près de 4.000 prévenus : les magistrats n'ont pas le temps d'acquitter.

Parfois l'erreur éclate malgré tout, dans la hâte d'une audience correctionnelle : il me souvient d'avoir plaidé au cours de la grande grève des terrassiers parisiens, pour un malheureux à qui l'accusation reprochait d'avoir conduit les grévistes à l'assaut d'un chantier ; il avait, disait-on, tout fait, tout dirigé et d'une voix de chef commandé l'attaque. Sa défense et ma plaidoirie furent simples : il était bègue, si manifestement bègue que les magistrats ne l'entendant point furent obligés de l'acquitter.

Pour un qui bénéficia ce jour-là d'une bienfaisante infirmité, combien d'autres pris dans le tas ont été condamnés pour leur participation à des actes collectifs desquels leur fait personnel n'était nullement dégagé : « Attendu, dit un arrêt de la Cour de Grenoble, attendu que Boutonnet, Charlon et Revet n'ont pas été aperçus parmi les grévistes qui ont assailli la villa, mais qu'ils faisaient partie de la même bande..... » et la Cour ne pouvant condamner la bande retient à tout hasard Revet, Charlon et Boutonnet. On pourrait multiplier les exemples et les récits pour établir dans quelles conditions d'insécurité judiciaire de telles affaires sont instruites et jugées ; d'ailleurs la faute en est moins aux juges qu'aux circonstances toujours troublées dans lesquelles les poursuites sont engagées et au texte de la loi qui invite à l'arbitraire par sa confusion même.

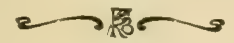
Ceux qui évoquent parfois l'aventure sanglante de la Ricamarie n'ont sans doute pas oublié que les

(1) [illegible] de Saint-Etienne, 25 novembre 18[illegible]. Dalloz [illegible] Suppl., v° TRAVAIL, n° 661.

(2) Arrêt de [illegible] Cour de Toulouse, 20 juillet 1896. Dalloz 1897.1.512.

exécutions militaires y furent suivies d'exécutions judiciaires et que l'article 414 fut en ce temps-là meurtrier lui aussi. Ce souvenir n'ajoute rien à la démonstration qui nous semble faite de l'inutilité de l'œuvre élaborée par l'assemblée pusillanime de 1864; il avertit seulement le législateur républicain de ne pas oublier dans un coin du Code un texte propice à des représailles toujours possibles.

De Monzie.



LE LOUVRE ET LE PEUPLE

Un grand conflit s'est élevé entre l'administration des musées nationaux et le parti socialiste. M. Kaempfen a parlé nettement de rendre le Louvre payant; les universités populaires ont protesté. Pour une fois, la politique a tranché le débat au profit de la justice. La Chambre n'autoriserait pas l'installation d'un tourniquet au Louvre et aucun rapporteur n'oserait le demander. La question de fait étant tranchée, on peut aborder l'étude instructive des deux mentalités qui ont combattu afin de les expliquer l'une et l'autre. Il reste de cette lutte un double et vif étonnement : les conservateurs n'auraient jamais cru soulever tant de protestations et les démocrates instruits se demandent s'ils n'ont pas rêvé, tellement l'idée de M. Kaempfen leur semble fantastique.

L'Art en France, et probablement partout, est régi par des administrateurs, enseigné par des professeurs de lettres et jugé par des journalistes. Le terrain esthétique sert de déversoir au trop plein des autres zones. On émarge à la Direction des Beaux-Arts parce que la place manque à la Marine ; on explique Michel-Ange parce qu'il y a pléthore de commentateurs hellénisants ; on fait les salons parce que les théâtres sont pris. De ces trois ordres de faits, résulte une opinion très répandue qui considère l'esthétique comme un supplément de la culture, un appendice de l'instruction libérale, qui vient tenir dans le cerveau la place des acrotères sur un temple antique. Ce sont des agrégés, des paléographes, des gens de bibliothèque qui, depuis un certain temps se destinent à l'enseignement des Beaux-Arts, et avec la méthode historico-littéraire qui servit à conquérir leurs diplômes. Cette application, si louable soit-elle, n'aboutit qu'à un froid criticisme. Une œuvre au lieu d'émouvoir leur sensibilité, évoque un lieu, une date, une race ; les réminiscences d'histoire et les souvenirs d'analogie littéraire obscurcissent tellement leur impression qu'elle cesse : et le problème sentimental devient une question d'érudit. Si devant l'*Ecole d'Athènes*, on se demande, d'après le geste de chacun des 52 personnages, quelle place il occupait dans l'humanisme d'alors ; ou seulement ce que Bibiena pensait, au juste, de Zoroastre, il faudra bien des méditations. Au contraire si on s'abandonne à l'impression la plus simple, on admirera la calme dignité de cette assemblée qui ne s'occupe point d'affaires locales ni nationales : on sentira la Vérité planer au-dessus de ses insignes amants. Les figures vraiment suprêmes de Platon et d'Aristote seraient telles, mêmes innomées. Pendant un demi-siècle, ne les a-t-on pas prises pour les apôtres Pierre et Paul prêchant le christianisme? Cette méprise nous fait sourire, mais elle ne violait pas le sens de la fresque, qui représente surtout la recherche désintéressée de la Vérité. Un hindou comme un chinois, reconnaîtra dans la composition de Raphaël le caractère de la plus haute conscience dont l'humanité soit capable. Considérée dans son idéalité, *l'Ecole d'Athènes* sera conceptible pour un enfant de dix ans. Quant à jouir pleinement de la beauté réalisée sur ce mur, il faudrait un véritable génie : il faudrait un autre Raphaël ! On donne des images à l'enfant qui ne sait pas lire ; on les lui donne puériles, niaises. Mais ils sont nombreux ceux qui, à trois ans, regardent les figures d'une bible d'après Van Orley ou Schnorr ou qui distinguaient parmi les portraits d'ancêtres la mine rébarbative des connétables et le sourire des dames d'honneur.

L'enfant commence à penser par les formes ; et le peuple, pris dans le sens typique du mot, ressemble à l'enfant ; il voit sa pensée, ou il l'entend. Son cerveau procède par tableaux et non par formules. Les expressions qu'il fabrique et qui forment l'argot des métiers sont à la fois picturales et onomatopiques. L'animal domestique entend si exactement l'intonation qu'il paraît comprendre les mots. Avant de savoir ce que sont l'obéissance ou devoir, l'autorité ou puissance paternelle, et le bien et le mal, la récompense et le châtiment, l'être humain a déjà vu tout cela dans les yeux de ses parents impérieux ou tendres. L'instinct si énigmatique de l'animal qui a fait hésiter parfois de très hauts penseurs sur la hiérarchie des êtres vivants, l'instinct n'est plus cultivé chez l'homme, dès qu'il sait lire. Depuis la Renaissance, le livre opprime nos facultés d'espèce ; l'examen et le concours achèvent de ruiner en nous ces incomparables propriétés innées que nous admirons chez l'homme assez bien doué pour redevenir instinctif malgré l'éducation. Le poète est un coryphée des voix de l'espèce disciplinées mais expressives des rapports de sentiment, les seuls qui relient tous les hommes, Au moyen-âge, le peuple n'apprenait pas le catéchisme par cœur, comme aujourd'hui. Un empereur surmonté d'une colombe étendait ses

bras autour du crucifix : et cela exprimait les hypostases. Lorsque les ordres mendiants se répandirent dans la chrétienté, ils s'armèrent, au XIIe siècle de la *Bible des pauvres*, au XIIIe siècle du *Miroir des âmes*. Ce qui, actuellement, achève de ruiner toute notion de respect hiérarchique, ce n'est ni la diatribe ni la blague, mais la caricature ou la charge. La poire de Philippon a valu un coup de canon pour renverser Louis-Philippe.

Ces points de vue tendent à une conclusion importante : il faut développer les facultés instinctives chaque fois qu'on ne peut donner une culture approfondie. Quiconque doit gagner sa vie, à moins d'une volonté prodigieuse, ne se proposera pas l'instruction intégrale.

Certes, il est intéressant de démêler la confusion des Soumirs et des Accads et les relations entre la civilisation des deux deltas, du Nil et de l'Euphrate.

A défaut de cette recherche, on peut ressentir l'extraordinaire allégorie du taureau ailé à face humaine et la belle âme de Goudéa le roi constructeur qui porte sur ses genoux un plan d'édifice, un stylet d'architecte et un centimètre ou étalon des mesures, au lieu d'insignes royaux ou guerriers.

Le sens moral de l'art n'exige aucune étude pour être perçu ! Combien de doctes personnages, diplômés et patentés, ne perçoivent rien et regardent sans voir !

L'émotivité ne s'enseigne ni ne s'acquiert : on la trouve souvent chez l'ouvrier parisien. Sans doute, il se laissera prendre par le romanesque du sujet ; mais à la moindre indication intelligemment donnée, il passera de *la Mort d'Elisabeth* à *la Source* et il s'y plaira.

Il ne faut pas grande préparation pour jouir d'un beau corps au mouvement harmonieux, à la coloration suave ; ni pour s'intéresser à la scène homérique d'un sarcophage. En outre, l'ouvrier manuel, quel qu'il soit, manieur de bois ou de fer, par le fait qu'il œuvre de ses doigts, se trouve plus apte que l'homme du monde à sentir le côté *artifex* des arts mineurs.

J'ai vu devant un meuble des gestes admiratifs qui imitaient le mouvement d'un outil, et témoignaient d'une rare compréhension technique,

Un autre ordre d'idée mérite d'être rappelé. Quelle fut la destination primitive de l'œuvre d'art, statue grecque ou tableau de la Renaissance, reliquaire ou terre émaillée de Della Robbia ? Du Zeus de Phidias, à la Preta de Michel-Ange, du Giotto à Ingres, le tableau et l'objet religieux, tout a été fait pour le peuple ! Mais, dira-t-on, le peuple, qui ne croit plus, n'a que faire de contempler les Stigmates de Saint-François ni le miracle de la Sainte-Epine ! Que la foi soit molle ou même morte, la beauté de ces œuvres agit spirituellement, à défaut de leur sainteté. Après avoir opéré comme représentation sacrée, l'art rayonne encore d'un immortel éclat.

Personne ne croit à la Divinité de Mars ou de Vénus et cependant avec quelle piété on contemple l'Arès Farnèse ou la Milo ! Le chef-d'œuvre a deux sens, l'un local et qui s'éteint avec la race qui l'enfanta ; l'autre universel et qui garde éternellement sa puissance. Un sphinx nous suggère une idée de mystère, comme il la suggérait à l'Egyptien ; et une madone évoquera toujours un idéal radieux où l'innocence et la maternité fondent leur grâce. La mort de Socrate nous émeut et la Sainte-Cène nous laisserait indifférents ? Intéressés par Esther ou Deborah ou Judith, nous ne le serions pas devant Jeanne d'Arc ? Retenons cette vérité comme une synthèse propre à baser nos jugements : l'œuvre d'art est celle qui, après avoir perdu, par le temps écoulé, sa destination immédiate, reste significative par sa seule beauté et ne témoignant plus d'une divinité, témoignera, sans cesse, de la grandeur de l'homme.

Il y a encore une raison pour que le peuple vienne aux musées : l'atmosphère de luxe qui resulte des hauts plafonds ornementés et des parquets luisants.

Rien d'aussi sain pour les gueux que cette ambiance. Si la dure existence leur permet de s'interroger, ils doivent se souvenir que leur misérable ancestralité a eu les yeux rafraîchis par les verrières, les oreilles caressées par l'orgue et les chants, les membres reposés par des boiseries merveilleusement sculptées. Le pauvre a trainé sa savate dans ce palais incomparable : la cathédrale. Dans le musée devenu un temple, il se réfugie selon son droit séculaire. Puisqu'on sonne à la volée cette cloche infernale de l'égalité, il est apaisant pour le misérable de se dire qu'aucun riche, dans l'univers, ne possède l'équivalent de ce qu'il voit, et que le pape seul a parfois sur sa tête un plafond plus divin que le triomphe d'Apollon. La pire infortune pour un artiste n'est-ce pas celle de Delacroix dont le chef-d'œuvre ne devient visible que sur la permission d'un député ? Ainsi le plus grand effort de la peinture française reste inconnu et se lézarde dans l'oubli.

Une erreur complique et empoisonne parfois l'existence, celle qui confond la possession d'un objet avec la jouissance qu'il procure. Posséder, cet instinct, si vif chez les rustiques, devrait se perdre dans les milieux très civilisés. Les belles et grandes choses ne sont point d'usage, mais seulement de contemplation : le possesseur d'une salière de Cellini devrait la nettoyer lui-même ; et celui qui habiterait Chambord ou Blois ou Chenonceaux arriverait vite par

l'effet de l'habitude, à une moindre sensation que le visiteur qui vient de loin et applique toute sa spiritualité, pour emporter un souvenir.

Dans le projet de M. Kaempfen, on attribuait des cartes aux élèves d'art décoratif et industriel : et ce détail, plus extraordinaire encore que le projet, dévoile la plus étrange inconscience. L'art ne serait donc qu'un ensemble de modèles pour ceux qui le pratiquent ; et chacun de ses genres s'adresserait à une corporation, de même que le Musée Dupuytren n'est d'un libre accès que pour les futurs médecins, et celui des mines que pour d'autres élèves spéciaux.

Sans parler des liseurs sans exception, qui trouvent au musée le complément des théogonies, des histoires et des poèmes, et qu'on peut qualifier de lettrés, puisqu'ils se sont cultivés par le livre, la catégorie qu'il convient d'amener au Louvre est celle des illettrés. C'est pour eux qu'Isdubar étouffe un lionceau à la salle assyrienne, que Ra porte le disque solaire sur sa tête d'épervier, et que passe la pompe panathénaïque. Ces images des anciennes croyances, et qui furent regardées avec piété dans leur temps, s'adressent à la curiosité des siècles.

Léonard de Vinci, qui n'était pas un halluciné, conseille à l'artiste en mal de composition, de considérer attentivement, et de près, le crépi d'un vieux mur pour y découvrir des formes et des agencements de lignes. Qui n'a vu dans les braises du feu, aux heures silencieuses de la nuit, des esquisses monumentales où de singuliers visages ? L'illettré ne verra-t-il rien parce qu'il ignore le nom primitif de ce qu'il voit ? Devant le couronnement de la Vierge de Fra Angelico, faut il absolument être un diseur du rosaire, réciter les litanies ou bien se remémorer du Pindare devant le Parnasse ? L'action musicale de ces ouvrages se produit sur l'ignare, en mode indéfini et d'autant plus puissant, parce qu'aucun élément critique ne se mêle à sa sensation, parfaitement ingénue.

L'homme est un animal esthétique autant que religieux, il sent la perfection sans pouvoir la définir ; elle lui cause un noble plaisir. Qu'importe, je vous en prie, que le torse récemment découvert au palais Sforza, à Milan, soit celui d'un Mercure ou d'un Argus, et qu'il marque la place où Ludovic le More mettait son épargne ou ses reliques, ou toute autre chose ? Celui qui jouit de cette forme héroïque, la plus belle après les nus de la Sixtine, n'a que faire des circonstances et du lieu. Quel commentaire donnera le plus érudit des professeurs au geste de Dieu le Père créant les mondes, sinon d'accumuler des adjectifs enthousiastes ? S'il veut, à propos de ce geste, développer la cosmologie, il détruira l'impression artistique. S'il raconte le procès de Galilée, il nous change de plan et nous devenons historiens, critiques et bientôt hommes d'un parti, héritiers d'une rancune séculaire, sectateurs d'un programme social. Du plafond de la Sixtine notre pensée, à force de descendre, aboutit rue du Croissant parmi les camelots crieurs des dernières nouvelles.

Taine, l'immortel historien, a trop considéré l'art comme un témoin des annales et un reflet des mœurs. Comme je l'ai marqué d'abord, la formation intellectuelle des professeurs étant exclusivement scripturaire, ils ne manquent point d'écraser l'œuvre d'art d'un cadre de scènes du temps, et d'ajouter au moins une prédelle annalistique à chaque ouvrage. Par cette opération ils tirent à eux les Beaux-Arts qu'ils interprètent d'une façon ecclésiastique, jalouse et systématique. L'esthétique pratique agit autrement; elle éloigne les traits de race et d'époque, pour ne conserver que ceux de la beauté abstraite, vraiment essentielle.

Les rois d'Espagne, les infantes et les idiots de Velasquez, tous laids de visage, médiocres d'âme, n'intéressent que l'historien ou l'homme de métier. De ces représentations aucune beauté abstraite ne sort, et devant la trogne d'Innocent X, l'amateur seul se pâme. Il faut connaître le temps du personnage et les difficultés vaincues par l'artiste, pour s'y plaire, au lieu que Saint-Georges qu'il soit de Raphaël, de Mantégna, de Carpaccio, correspond à une notion d'héroïsme existante chez tout spectateur. Hercule, ou Thésée, ou D'Artagnan, ou Lagardère, le demi-dieu, l'ange ou le mousquetaire est un des quelques personnages du Guignol humain, que le plus simple reconnaît, à coup sûr. Evidemment l'homme ingénu est exposé à se tromper sur le mérite de l'exécution et à trouver que M. Bouguereau ressemble au Sanzio et M. Henner au Corrège, à confondre la souffrance physique du *Milon* de Puget avec la douleur morale des *Captifs* de Buonarotti. Cependant il ne prendra pas *l'Enterrement d'Ornans* pour une toile digne du Louvre : et c'est toujours cela.

Si le sujet égare quelquefois, plus souvent il avertit. Le nu et la draperie sont presque des conditions de la beauté ; le Pégase de Mantégna l'emportera toujours sur un cheval de Géricault. Paganisme ou Christianisme, fables grecques ou légendes dorées, mythes ou contes de fées, le domaine de l'imagination instinctive est le plus idéal et le plus synthétique qui soit. Si, par hasard, on trouve un numéro du *Petit Journal*, et qu'on lise le feuilleton, on s'apercevra que son public n'aurait pas supporté *L'Assommoir* et qu'il exige, malgré la platitude de la forme, certains beaux sentiments. Il ne faut pas mesurer la perception artistique du peuple sur son niveau littéraire, comme on le fait d'habitude. Pour lui la lan-

gue des formes, claire et commode, n'a point d'obscurités ; le lion et le tigre de Barye et de Delacroix, la musculature de Michel Ange, le frappent vivement et il se lasserait vite aux sextines de Dante.

Il y a une excellente raison pour que le peuple sente les représentations plastiques, car il accomplit dans les divers métiers des mouvements rythmiques et précis. Depuis le typographe qui fait concorder son geste avec celui de la rotative jusqu'au hâleur des canaux, les travailleurs corporels perçoivent remarquablement la justesse des attitudes. L'habitude de résoudre, empiriquement, les proportions de l'effort et sa progression ; d'adapter une manière, la plus aisée, pour un résultat dynamique, les dispose à bien juger des gesticulations. Comment la Victoire de Samothrace est-elle devenue si vite la plus admirée des statues du Louvre, malgré qu'aucune tenture ne la désigne, comme la Milo, à l'attention des visiteurs? Par son lyrisme. Ni la victoire de Brescia, ni celle de Pompéï, ni celle de Paiamos ne réalisent aussi plastiquement l'idée triomphale.

C'est dans les relations de son activité propre avec l'idéal que l'homme découvre la Beauté. Ces relations sont plus nombreuses chez l'homme du travail que chez l'homme de loisir. La composition des cabinets d'amateur en dit long sur leur mentalité qui reflète presque toujours l'opinion (!) des marchands et l'autorité de la Bourse. Tandis que Decamps bourrait son poêle avec ses œuvres, Delacroix laissait à mille francs ses tableaux de chevalet : cela ne suffit-il pas au procès simultané du marchand et du collectionneur?

Une visite au Louvre d'où l'on sort harassé ne laisse qu'un mirage confus de choses précieuses ; il faut fréquenter le Louvre et le voir par petites sections, y étudier un maître ou une œuvre et sitôt l'application épuisée sortir, sans se disperser par curiosité. Ce conseil, plusieurs se le sont donnés à eux-mêmes ; le jour de chômage ou le moment libre dans une course pour le patron, ils se hâtent vers un chef-d'œuvre, le regardent comme s'ils voulaient le manger et s'en vont comme s'ils l'emportaient! D'autres amènent leur femme et leurs enfants et professent avec un peu de fatuité bien pardonnable. Ce mouvement, qui commence à peine, s'accentuera à mesure que l'esthétique, débarrassée de son appareil pédantesque, se fera accueillante. Wagner s'inquiétait peu du suffrage de ses confrères et des approbations officiellement compétentes ; il préférait l'ingénu pâlissant ou pleurant, au hochement laudatif des doctes du contre-point. Etre senti, pour lui, c'était la bonne façon d'être compris : et on supposera, sans erreur, que telle fut toujours la prédilection des maîtres, en matière de suffrages.

La perte d'une bibliothèque, si déplorable soit-elle, ne se compare pas à celle d'un musée où chaque objet, unique au monde, représente un individu vivant. Or, le plus optimiste des pronostiqueurs n'oserait dire que l'ère des révolutions soit close et que nous ne reverrons pas des jours d'affolement où quelques énergumènes joueront aux Erostrates. A ces lugubres moments, la maréchaussée débauchée ou occupée ailleurs, ne défendrait pas sûrement le Louvre, tandis que le peuple sauvera son Palais, s'il en est l'habitué ; si, travailleur, il a conçu en son âme un sentiment pieux pour cette cathédrale du travail. Maintenir l'égalité du pauvre et du riche (ici l'égalité s'appelle la gratuité) à la porte de nos musées, c'est les mettre sous la sauvegarde de cette même foule d'où sortirait le péril.

Chez l'homme de loisir, aucun rapport exact ne relie les idées aux mœurs ; les opinions ne teintent pas les actes. La faculté de se cultiver en tous sens, renouvelle trop les impressions pour qu'une prédomine et engage la conduite. Le laborieux, réduit à peu d'occasions émotionnelles, vibre plus longtemps et penche à modifier ses habitudes dans le sens où sa sensibilité a été ébranlée. Contre la vulgarité et les acoquinements journaliers de l'atelier et du chantier ; contre la lecture échauffante des théoriciens et l'entraînant lyrisme des sectaires ; contre l'exacerbation des tendances justiciaires et libertaires ; contre toute la mauvaise eau de-vie de la politique idéologique, la contemplation d'art se présente comme le plus précieux des antidotes ; elle pacifie, elle harmonise, elle rétablit le cours normal de la pensée. Il existe une hygiène morale, quoique l'Etat n'en ait pas fait un département ministériel et d'autant plus nécessaire dans une période d'émancipation où l'individualisme s'exagère souvent ses droits et du même coup abrège ses devoirs. Lorsque Caliban nous dit dans la *Tempête* que la force de Prospero provient de ses livres mystérieux, il touche au grand secret de l'évolution. Son instinct lui fait découvrir que le pouvoir appartient toujours à la plus haute culture et les bouleversements nationaux n'infirment point ce fait, si on comprend les phénomènes de la volonté dans le mouvement cérébral.

Il ne s'agit plus de peser ce qui vaut le mieux d'un peuple d'obéissants ou d'émancipés, et de réserver une certaine zone du savoir aux classes dirigeantes. A elles de reconquérir leur prestige, si elles en ont l'énergie.

« Par le ciel, Horatio, voilà trois ans que j'en fais la remarque : le monde est devenu singulièrement subtil et le manant suit le courtisan de si près que son orteil lui écorche les talons ». La remarque d'Hamlet, qui ne l'a faite? La distance diminue tous les jours entre le bourgeois stationnaire et l'ouvrier

qui évolue. L'un, s'il étudie, ne développe que son sens critique, l'autre s'enthousiasme; l'un juge et souvent mal, l'autre admire. L'enthousiasme est la plus grande force de l'âme, elle assure à qui la contient l'hégémonie prochaine, car elle incarne la virtualité. L'avènement du christianisme, la croisade, la révolution, ne furent que des mouvements de la sensibilité. Sans connaître ce qui se fera, on peut affirmer que les grands changements ne seront que des enthousiasmes fastes ou néfastes. L'art seul prêche bien le sermon de la paix et donne, sans soulever de méfiance, les conseils de mesure et de temporisation nécessaires

Celui qui contemple le chef-d'œuvre manifeste de la sagesse, une tendance à la douceur. On a largement parlé d'éducation civique : la garantie majeure, que le citoyen doit à la nécessité de l'ordre, paraît dans son respect du passé et dans le plaisir tout à fait pur, presque sacré, qu'il sait prendre, devant l'œuvre d'art.

Oui, il faut enrichir le Louvre, non par quelques Turner ou Constable, ou de faux primitifs; mais, par le nombre de visiteurs.

Tel qu'il est, le Louvre sera riche, le jour où le peuple ira, souvent s'y réjouir, comme il va aux champs et qu'il partagera ses loisirs entre sa chère banlieue et les chefs-d'œuvre.

Ceux qui croient que la sensation d'art exige des études préliminaires se trompent. L'homme primitif sentit bien plus vivement la mystérieuse dignité du soleil que le moderne astronome qui mesure sa distance relativement à la terre. Il faut demander à l'esthétique une réaction contre le scientifisme exagéré. Nous vivons de sentimentalités et non de lois : dans les nouveaux programmes, on oublie trop que le bonheur et le malheur sont des termes positifs où le déterminisme perd sa signification, et que la vie animique ne s'entretient pas avec des éléments cérébraux. Voilà pourquoi l'avènement du peuple aux joies du Louvre représente une des plus belles étapes du socialisme, et la seule garantie qu'il faille escompter, pour le salut des chefs-d'œuvre, dans l'avenir.

Péladan.



L'IRLANDE ET SON DESTIN

III. — Les Paysans.

Il faut se faire violence, après avoir parcouru les campagnes d'Irlande, pour n'en pas garder l'impression d'un sol inculte et inhabité. On a traversé pourtant de gracieux paysages, qui évoquaient des images de France; on a vu des prairies et des champs, des lignes d'arbres, des horizons de collines prospères. Mais trop de tableaux pittoresques, trop d'aspects grandioses ou désolés ont effacé ces souvenirs. Les yeux restent sous le charme et ne revoient plus que des vallées mélancoliques, des montagnes nues, des lacs, des côtes déchirées et abruptes, des plaines marécageuses, des tourbières, des pâtures...

Où sont les maisons? où sont les travailleurs? où donc est la vie des hommes? Elle anime si peu cette nature tranquille, elle y fait si peu de bruit qu'on l'oublie. Les chaumières ne mettent point de gaîté dans l'étendue morne où elles se perdent : nul mouvement autour d'elles... Tristes comme le *bog;* silencieuses comme les pacages verts, oisives comme le repos éternel de la lande, elles n'ont rien de cette activité, de cette joie, qui bourdonnent autour des maisons rustiques comme une rumeur d'abeilles dans un jardinet en fleurs. Presque toujours isolées, ou disséminées par groupes de deux, trois ou quatre, elles se rapprochent rarement de manière à former cette petite communauté bruyante et charmante où choses, bêtes et gens confondus ne font plus qu'une république : le village. La solitude fait paraître abandonnées ces humbles demeures. Qu'elles nous laissent une impression mélancolique, avec leur toit de chaume, leur fenêtre basse découpée de petits carreaux et la porte dont le battant du haut laisse entrer un peu de lumière! Pas le moindre bout de jardin; elles sont en pleins champs, souvent même en pleine lande. Les plus riches sont flanquées d'une annexe à la toiture d'ardoise ou de tôle ondulée : c'est un agrandissement des dernières années. Près des côtes, là où le vent est plus rude, des cordes maintiennent la couverture qui, d'autres fois, est fixée par de longues baguettes de bois, l'une en dessous du faitage, l'autre au bord de la pente. A mesure qu'on avance dans les plus pauvres régions, celles des comtés de l'ouest, Kerry, Clare, Galway, Mayo et Donegal, l'aspect devient plus misérable. L'humidité glisse le long des murailles une moisissure verdâtre. Les cordes, tendues sur le chaume, laissent pendre de grosses pierres. Dans l'Ile d'Achille, le vieux village de Keel et celui de Dooagh sont des assemblages de cahutes primitives, la plupart sans pignon et sans cheminée, que les descriptions des guides ne manquent jamais de comparer aux wigwams des Peaux-Rouges.

Et partout des murs ruinés, des cabanes sans toit, une image de l'inaction et de la mort qui achève la détresse de ces paysages. Il y a trop peu de culture dans cette Irlande mouillée, trop de pâturages, où le bétail trouve sa vie et assure celle du paysan qui flane. Il manque à ces campagnes le mouvement et la vie, la rumeur du travail, la gaîté des récoltes mûres, la joie des jours de moisson, le gémissement des charrettes pleines, le remue-ménage des

cours de fermes, la silhouette du laboureur à l'horizon d'un champ, la cloche de l'Angelus et le marteau de la forge acharné sur l'enclume. Ici règne le génie de la mélancolie et du silence. Oui, je me sentis vraiment dans son empire, en cette fin de jour où, revenant des falaises de Mohair, je traversais, au cahotement d'un *jaunting*, une campagne grise, stérile, hérissée de pierres et rayée de murailles sèches. Le village de Liscanor s'endormait parmi les dalles bleutées extraites de ses carrières, le crépuscule pâlissait l'horizon ; la nuit descendait sur les ruines dispersées qu'elle rendait mystérieuses. Six heures, au mois d'août : je pensai à la grâce de nos prairies, à la sérénité féconde de nos plaines, à la douceur de nos vergers, aux beaux soirs d'été de l'Ile-de-France, de la Normandie, de la Touraine. Un grand souffle désolé emplit l'espace, révélant la mer toute proche. Oh ! qu'elles me parurent tristes, les chaumières que j'aperçus éparses dans les landes.

* * *

Les unes plus pauvres, les autres de meilleur aspect, toutes, depuis la maisonnette aux murs blanchis, jusqu'à la cabane en ruche d'abeille — *beehive* — de l'île d'Achille, elles abritent un peuple de paysans qui est le fond le plus pur de la population irlandaise. Est-il possible au voyageur de saisir quelque chose de leur vie et de deviner leur âme ?

Il les voit d'abord, au passage : devant la maison solitaire ou dans l'unique rue formée par l'alignement des chaumières, l'homme flâne et fume sa pipe. La lèvre et le menton rasés, il ne garde que les favoris coupés ras sur les joues ou le collier de barbe à la façon de nos pêcheurs de Bretagne. Son allure joviale est la même, d'ailleurs ; son costume aussi, sauf les sabots remplacés par de gros souliers. La femme, pieds-nus, jupon crasseux et châle, debout au seuil de sa porte, tient un enfant sur les bras, tandis que plusieurs autres, fillettes déguenillées et garçons vêtus d'un débris de culotte, s'adossent au mur pour vous regarder passer, à moins qu'ils ne courent après la voiture en rythmant leur galop de l'éternel refrain : *Gi' me a penny ! Gi'me a penny.*

Les uns et les autres, ils n'ont pas grand'chose à faire. L'intérieur n'occupe pas beaucoup la ménagère : dans une marmite en permanence sur le feu de tourbe, les pommes de terre cuisent toutes seules et sont toujours prêtes ; la théière est tenue chaude dans les cendres du foyer. Le lit est fait quand le drap et la couverture ont été ramenés à la hauteur du traversin de varechs ou de paille. La huche, la table et deux bancs, tout noircis de fumée, n'exigent pas d'entretien et le sol de terre battue ne se prête pas au balayage. Dehors, pas un bout de jardin à cultiver ; des pâturages où le bétail s'élève sans avoir besoin de personne ; un champ de pommes de terre dont on ne s'occupe guère entre la plantation et la récolte. N'est-ce pas tout ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim et pour payer la terrible *rente*, quand l'intendand du landlord ss montre trop exigeant ?

Avec cela, le paysan irlandais peut être tranquille. La pluie qui tombe ne fait pas de mal à son herbe ; et n'ayant point sur pied de cultures fragiles, il regarde le mauvais temps sans autre souci que de protéger sa pipe, dont un petit couvercle abrite le fourneau. Il n'est pas de force à lutter contre la double tyrannie qui l'accable : l'inclémence de la nature et le despotisme de la conquête. La première paralyse ses efforts et la seconde les décourage. Ce n'est point la peine qu'il travaille le sol, si tout le bénéfice de ses récoltes s'abîme tour à tour dans le désastre d'une mauvaise saison ou les exigences d'un contrat ruineux. Entre les deux menaces Paddy est devenu philosophe ; il n'aspire qu'à subsister seulement, heureux quand il peut chauffer sa misère au soleil d'une éclaircie ou l'égayer d'un rayon de bonne humeur.



Car cette race irlandaise a un indomptable besoin de lumière et de joie. L'humide tiédeur du climat l'alanguit ; les rigueurs de l'histoire l'oppriment. Elle paraît s'abandonner et en effet ne faiblit que trop dans cette tâche nécessaire qui s'impose à tout peuple d'organiser sa vie. Mais un aiguillon pique l'âme pesante ou le corps abattu ; quelque chose de vif, d'ardent, éclate et perce le brouillard : c'est la gaieté de l'Irlande, que les Anglais regardent avec un pli de mépris au sourire glacé des lèvres ; c'est son *humour*, explosion innocente qui, sans rien détruire, met en liberté un excès de chaleur intérieure. Il faut que cette chaleur se dépense et rayonne, en propos ou en actes. Comme l'habitant des villes, le paysan est causeur, expansif et sociable. Toute occasion de réunion lui est bonne. Les marchés, les foires sont interminables, et le trafic n'y tient, je crois, qu'une place fort réduite. La grosse affaire, pour tous ces gens qui vivent dans la mélancolie d'un pauvre village ou la solitude d'une lande, c'est de se rencontrer, de flâner parmi la cohue animée, de recevoir l'excitation du mouvement et du bruit. Il y a là comme une légère ivresse, chère à toutes les races cordiales et celle-ci, qui est la cordialité même, recherche toutes les ivresses.

Les plus grossières, comme les plus nobles... Le goût de la boisson est malheureusement très répandu. Il doit se consommer en Irlande, si j'en juge par le nombre et l'importance des débits, une quantité démesurée de stout, de porter et de whisky. Je n'ai pas vu pourtant que l'ivrognerie y fût plus forte

que dans les autres parties du Royaume, et sans doute on boit moins dans les campagnes que dans les villes. L'excitation du tabac est aussi très appréciée, et c'est une des curiosités de la contrée de voir les vieilles femmes, lourdement enjuponnées de crasseux lainages et enveloppées du châle, fumer un tronçon de pipe en terre qui se couche, pitoyable, entre leurs dents.



Mais arrêtons-les au bord de la route ; et de cette bouche que la pipe abandonne, il ne sortira pas une parole grossière. Nous serons surpris d'entendre un langage suranné et noble, étrangement bariolé de formules emphatiques ou pittoresques, tissé de respect, de piété et de poésie. Car l'âme irlandaise est riche encore de ces trésors qui ne se convertissent guère en monnaie courante, mais donnent à la pauvreté une allure royale. On n'est nulle part moins obséquieux, moins humble qu'en Irlande. Le dernier valet de ferme serait à l'aise devant le vice-roi. Mais le respect n'est pas l'obséquiosité. Il m'apparut là-bas comme l'expression sociale de l'amour que chacun porte en son cœur à ce qui lui semble grand, le salut de l'âme par lequel elle s'égale à ce qu'elle admire. Ce respect-là ne disparaît que devant l'envie, la bassesse et la haine. Avant lui meurt tout idéal. Le fier Irlandais est le plus idéaliste des hommes, et conséquemment le plus respectueux. Un prêtre est salué par tous, et les plus pauvres gamins, qui n'ont pas de casquette, portent la main à leur front. Un étranger est ordinairement appelé « Votre Honneur », et une dame reçoit presque toujours le titre qui correspond à « Votre seigneurie », *my lady*. La conversation, émaillée de ces formules déférentes, sera d'ailleurs pleine de liberté. Si vous êtes un personnage, Paddy n'en sera que plus content et plus à l'aise ; il éprouvera près de vous un sentiment de plénitude et de joie, quelque chose comme notre épanouissement devant un chef-d'œuvre. On reconnaît la hauteur de son âme à cet amour qu'il a des supériorités.

Les enfants sont délicieux, sous leur guenilles, avec leur mine fraîche et leurs yeux éveillés où éclate la satisfaction de se rendre utiles et aussi celle de parler à un étranger, à un « gentleman ». Ils vous offrent leurs services, s'empressent à vous répondre, sans ombre de timidité ou de gêne. Vous arrivez dans un village et laissez votre voiture à une place où vous devez la retrouver. Si le cocher a disparu, des bambins s'approchent... . « Je sais où est votre voiture, monsieur ». Je demandai à l'un deux, dans l'île d'Achille, s'il savait écrire : *Yes, sir* ! — « Voulez-vous écrire votre nom sur mon carnet ? » — *Yes sir* ! Et ce bambin de sept ans calligraphia d'une main sûre : *Michael Gallagher, Ballinock, 1905*. Je le priai d'ajouter les noms des deux petits camarades qui galopaient à ses côtés, et toujours aussi calme il écrivit, consciencieux : *Harret Gallagher, Ballinock* ; *Patrick Gallagher, Ballinock*. En traversant un hameau de quelques cabanes, il me montra, de sa petite main hâlée et toute sale, une porte ouverte sur l'unique pièce enfumée : « C'est notre maison », me dit-il. Je le récompensai de sa gentillesse et les trois frères, légers comme des chevreaux, bondirent vers leur *home*, fiers d'y rapporter leur moisson.

Je me souviens aussi d'un vieillard, admirable figure d'aïeul, toute pareille à celle d'un berger des contes. Ses cheveux passaient en mèches sous le large feutre et encadraient un visage affiné où la bouche mince, rasée, souriait dans un tremblement des lèvres. Il n'avait plus de dents et sa tête branlait un peu, au pauvre vieil homme. Il surveillait un troupeau dispersé dans une vaste lande verte que couronnent les ruines du château de Walter Raleigh. J'avais l'honneur d'être l'hôte de lord Castletown et nous parcourions ensemble les campagnes qui avoisinent sa belle résidence de Doneraile. Une maison où il comptait me faire entrer se trouva close. « Allons parler au berger », me dit-il. L'homme venait du Kerry, sa province natale, et ne connaissait pas le pays. Lord Castletown lui donne une commission pour le voisin. « De quelle part, s'il vous plait ?... » Le nom, comme un mot de magie, transfigura le vieillard. Toute l'âme nostalgique de l'Irlande, l'âme enivrée du passé, affleura aux yeux clairs qui unissaient dans leur teinte indécise la candeur de l'enfance à la mélancolie des années. Il y passa une lueur de fierté et de tendresse : « Oh ! my lord ! » Et aussitôt : « Je connais bien votre nom irlandais : *Mac Giolla Phadriaig*. Savez-vous, my lord, que vous avez le plus ancien nom du pays ? » Avec une aisance suprême, une grâce infinie, le vieux Celte avait trouvé ce qu'aurait pu dire un souverain à ce grand seigneur. Il resta silencieux, comme suivant un rêve. La tête branlante semblait secouer une confuse vision de poésie et de gloire, l'éternelle obsession du temps de l'indépendance. Lord Castletown lui tendit la main : « Je suis très content de vous avoir vu. Les gens du Kerry sont les meilleurs de l'Irlande. » Après quelques pas, je me retournai. La silhouette du berger se détachait sur le fond des ruines. Solide en dépit de l'âge, il était, dans ses vêtements rapiécés, effilochés et terreux, l'image de la vieille Irlande, usée par les longues années de son douloureux destin mais toujours vivace. Il s'assit sur le sol verdoyant où le château de sir Walter Raleigh, jadis incendié, s'effondre pierre à pierre, et regarda s'éloigner ce baron du Royaume-Uni en qui sa mémoire pieuse,

reconnaissait l'héritier de Mac Giolla Phadriaig, roi d'Ossory.

***

Que ce peuple idéaliste se détache aisément de la réalité ! Comme il vit à l'aise dans la légende et le rêve, dans le monde du souvenir ou celui de l'espérance ! On peut s'expliquer ainsi son attitude envers la mort. Tandis que nos sceptiques et nos esprits forts témoignent volontiers au seul inconnu qui les gêne une sorte de respect sacré, le paysan irlandais, familier avec le mystère, et si l'on peut dire chez lui dans l'infini, ne s'effare ni ne s'épouvante au seuil de l'au-delà. L'essentiel est de faire honneur à celui qui s'en va, d'étourdir le chagrin de ceux qui restent. Il y a dans l'agitation bruyante des jours funèbres quelque chose qui rappelle chez nous le tirage au sort et le départ du conscrit. Il a fallu toute l'influence du clergé pour faire à peu près disparaître l'usage de ces veillées où tout le voisinage venait, deux nuits durant, se griser et chanter dans la chambre mortuaire, devant le corps exposé sur son lit. Une telle scène, si l'occasion m'eût été donnée de la contempler, ferait dans ma mémoire un pendant à celle que je vis à Killarney. Nous rentrions vers cinq heures d'une promenade aux lacs, et je ne fus point surpris de trouver la rue principale animée comme au plus fort d'un jour de marché. Les Irlandais sont si peu pressés, pensai-je, ils vont traîner ainsi jusqu'à l'approche de la nuit. Des groupes se formaient, bavards. Une cohue de petits jaunting-cars semblait attendre que fermiers et fermières fussent prêts à regagner le chemin de leurs maisons. Quelques passants faisaient cercle autour d'une charretée de fleurs arrêtée au bord du trottoir. Mais au lieu de bouquetière, un cocher réjoui, apoplectique, semblait garder cette voiture. Je vis alors qu'elle était un jaunting-car, comme les autres. Le cocher monta, non point sur le siège mais, suivant l'usage d'Irlande, sur une des deux banquettes adossées qui sont à peu près le tout de ce bizarre véhicule. L'autre banquette était toute fleurie. Les guides d'une main, il boutonna de l'autre son gros pardessus de drap passé, jauni. Sa face rubiconde s'élargissait en poire sous le chapeau de feutre qui coiffait le sommet de sa tête. Il s'enveloppa les jambes d'une couverture et mit au pas son cheval Un cri déchirant se fit entendre. Hommes et femmes, des femmes surtout, sautèrent dans les voitures. Quand le cortège passa devant moi, je vis que les fleurs recouvraient une petite bière en bois verni Des cordes la retenaient pour qu'elle ne fût pas projetée à terre par les cahots. Le pauvre bébé allait ainsi, en jaunting-car, à l'église et au cimetière. Je m'approchai de la maison où des gémissements annonçaient seul le deuil de cette étrange fête. Dans une boutique très humble, aux volets clos et dont la porte restait ouverte, une femme criait sa plainte monotone ; quelques voisins l'assistaient ; les passants se groupaient sur le seuil ; aucun visage ne trahissait l'émotion ni la tristesse. Ces gens paraissaient trouver tout naturel que l'enfant fût mort et que la mère lui rendît ce dernier devoir de se lamenter devant eux un certain temps, selon l'usage...

L'âme idéaliste de l'Irlande se joue librement dans l'au-delà, comme l'âme bretonne, sa sœur, et le folklore de ce pays est un des plus riches en légendes, mythes, croyances populaires, traditions, superstitions de toute sorte. Il y a encore bien des fontaines sacrées, bien des astres merveilleux, bien des solitudes hantéesdans les campagnes d'Irlande. Ce sentiment de la nature surnaturelle, cette perpétuelle activité créatrice de l'imagination sont des sources vives de poésie. Le paysan irlandais est poète. Il est musicien aussi. Les *Feiz*, assemblées analogues à l'Eisteddfod galloise, concours de poésie, de musique et de chant, attirent toujours une foule avide. Il y en avait, à ma connaissance, huit au moins durant la seconde quinzaine de septembre et quelques-unes duraient deux jours. J'avais choisi celle de Youghal. Dès le matin, des trains d'excursion déversaient une cohue dans la paisible petite ville. L'assemblée, suivant l'usage, devait se tenir dans une prairie. A partir de onze heures, la pluie tomba avec une telle violence qu'il fallut ajourner la fête. Mais, le soir, il y eut, dans le *town-hall*, un concert où dominaient les airs et les instruments nationaux, harpe et bag-pipe. On y donna même une reconstitution des anciennes danses guerrières ; et l'assistance, que la vaste salle pouvait à peine contenir, malgré le prix assez élevé des places, prit un plaisir enthousiaste à cette longue suite de « numéros » toujours les mêmes, dont aucun public français n'aurait supporté sans perdre patience la dixième partie.

***

Détachée de la réalité présente, l'âme irlandaise se complaît dans des souvenirs qu'elle idéalise. Sous le charme de ces images, elle ne voit guère le progrès de l'avenir que comme une résurrection du passé. C'est un singulier contraste, chez ce peuple maltraité par l'histoire, que son inaptitude à organiser sa vie et sa résistance à l'assimilation de la conquête. Il aurait mieux su, peut-être, améliorer sa condition actuelle, s'il n'était demeuré toujours fasciné par le mirage de celle qu'il n'a plus. Le nationalisme irlandais, envisagé non pas comme doctrine politique, mais comme état d'esprit populaire, s'explique, dans une large mesure, par cette force

d'inertie combinée à cette énergie de rêve. Le tempérament ajoute son humeur mobile et batailleuse. La différence des races fait le reste.

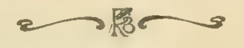
On conçoit que de telles conditions n'aient pas favorisé le sort du pays, ni surtout du paysan, qui en est l'élément essentiel. Toutes les causes de misère se sont conjurées contre la population rurale de l'Irlande. Son accroissement d'abord. Le nombre des habitants avait atteint, en 1845, huit millions trois cent mille, presque le quart de la population française, alors que l'île est six fois plus petite que la France et n'offre point les mêmes ressources ni industrielles ni agricoles. Les montagnes, les lacs, les tourbières occupent la plus grande partie du sol. Il n'y a donc pas de terres pour tout le monde ; la demande, comme disent les économistes, est supérieure à l'offre. D'où le renchérissement des fermages et le morcellement des fermes à l'infini. Enfin les lords, anglais pour la plupart, qui possèdent la terre, ne résident pas en Irlande. Tout le revenu des domaines se trouve ainsi dépensé hors du pays. Le cas est unique au monde et c'est pourquoi, hélas ! l'infortune de cette contrée est exceptionnelle. L'antique, la glorieuse Erin est le seul pays de l'Europe où il y ait encore des famines. Celle de 1846 fit périr 500.000 personnes.

Pour vivre, le paysan s'est résigné à l'émigration. En quarante années, de 1851 à 1891, la population a diminué de près de quatre millions. Si quelques habitants des comtés les plus pauvres se contentent d'aller demander un salaire aux rudes travaux des champs ou des ports en Ecosse et en Angleterre, la masse des émigrants se dirige vers l'Amérique. Plus d'une fois, en passant devant les chaumières où se blottit tout une famille, j'ai pensé aux séparations qui font les foyers plus tristes et sans doute en révèlent un jour la douceur aux cœurs éperdus devant l'horizon de l'exil. A Claremonis, petite station du comté de Mayo, comme j'allais de Westport à Dublin, j'ai l'impression poignante d'un départ Ils sont là, sept ou huit hommes et femmes, massés dans un angle de la muraille, d'où leurs yeux pourront suivre un peu plus longtemps le train. Au centre, un homme, le père peut-être, belle figure douloureuse, d'une maturité précocement vieillie. Son visage osseux, travaillé par les privations et les épreuves, s'allumait de fièvre, les yeux brillaient et la barbe un peu grêle, en deux pointes, donnait un air de Vinci rustique à ce fier paysan. La femme, debout à ses côtés, n'avait pas d'âge, elle était, dans la livrée uniforme du châle qui cache les cheveux et du caraco grossier qui efface la taille, ce personnage muet, anonyme et sublime : la mère. Leurs visages se contractaient ; ils tenaient leurs mouchoirs prêts pour un dernier signe, qui prolongerait l'adieu et arracherait au temps une seconde, un lambeau de présent entre le passé fini et l'avenir inconnu. Je me penchai hors du wagon pour voir l'autre côté de la scène et j'aperçus, à la portière d'un compartiment de troisième classe, une pauvre tête de jeune fille, violette, tuméfiée de larmes, convulsée de sanglots. Une commune angoisse étreignait tous ces cœurs et les unissait d'un lien suprême qu'allait déchirer le départ. Le train s'ébranla. Un élan projeta les mains, les mouchoirs s'agitèrent. Déjà je ne voyais plus que l'homme debout, raidi, la tête fixe, et la mère qui semblait soudain devenue inconsciente, écrasée sous le poids de trop de douleur. Et tandis que nous roulions vers Dublin, j'imaginais le retour dans la pluie grise, dans la boue, par cette matinée sombre, et la rentrée dans la chaumière plus triste, plus déserte aujourd'hui, abandonnée de celle qui allait vers sa vie nouvelle et son destin ignoré.

Que de fois elle a dû se renouveler, cette scène, plus tragique encore auprès des paquebots, sur les quais de Dublin ou de Queenstown ! Que deviendront-ils là-bas, les émigrants, perdus dans les grandes cités industrieuses de la République américaine ? Ne vont-ils pas languir, consumés par la nostalgie des campagnes natales ?... Voyez cette métamorphose. Hors du sol qui l'étiolait, la plante vivace grandit et pousse ses branches, se fait une large place au soleil. Toutes les carrières sont envahies et si l'Irlande fournit, comme on le lui reproche, des politiciens et des garçons de café aux États-Unis, il ne faudrait pourtant pas méconnaître sa contribution plus réelle à la grandeur matérielle et morale du pays. L'Administration, l'Armée, l'Église, les Lettres, les Universités ont éprouvé le pouvoir vivifiant de l'élément irlandais ; et la pâte un peu lourde de la masse américaine fermente sous l'action de ce levain. On montre, dans le comté d'Antrim, la chaumière ancestrale du président Mac Kinley, une vraie chaumière irlandaise, humble, basse, blanchie à la chaux, avec ses fenêtres aux petits carreaux et sa porte coupée par le milieu. Trois générations suffirent pour faire le chemin de cette cabane à la Maison Blanche. Je me suis souvent demandé, en croisant sur les routes ou dans les villages les alertes gamins aux pieds nus, à la langue déliée et aux yeux vifs, ce qu'ils deviendraient plus tard lorsque, rompus par cette rude enfance aux privations et à la misère, endurcis par le vent, la pluie et le soleil dont ne les abritent pas leurs guenilles, ils se trouveraient jetés dans les opulentes métropoles du Nouveau-Monde, au milieu du trafic et des compétitions, avec leurs bras vigoureux, leur tête ardente et leur parole de tribuns. C'est le rêve de cette aventure qui précipite tant de paysans d'Irlande sur les chemins de l'émigration. Il excite le courage de ceux qui partent

et soutient la résignation de ceux qui restent. Est ce un bien ou un mal ? Les meilleurs conseillers de l'Irlande en disputent âprement. Mais il me semble qu'on ne saurait refuser une immense portée à ce fait de l'afflux irlandais en Amérique. L'histoire n'a pas dit là-dessus son dernier mot. Prenons garde désormais que la destinée du peuple irlandais ne se joue peut-être plus toute entière dans les villes moroses, où longtemps a langui sa vieillesse, ni dans les landes parsemées de chaumières qui donnent une impression si mélancolique au voyageur.

FIRMIN ROZ.



M. ÉDOUARD COLONNE

Au moment où l'on célèbre à Paris le Centenaire d'Hector Berlioz, il semble juste d'esquisser les traits de celui qui fut le premier, en France, à faire connaître et apprécier, dans leur intégrité, les œuvres du plus grand musicien de notre pays. Le nom d'Édouard Colonne sera toujours lié à celui d'Hector Berlioz.

A diriger les masses orchestrales soit au concert, soit au théâtre, à mettre en lumière les ressources immenses que renferme cet orgue colossal, dont chaque jeu est représenté par un artiste en chair et en os, il y a certes quelque mérite. Les dons naturels joints à une science approfondie sont chose rare. Si l'on voulait brièvement énumérer les qualités que doit avoir le chef d'orchestre, il faudrait placer en première ligne les suivantes : posséder une parfaite éducation musicale et esthétique ; saisir la pensée des maîtres; savoir donner un caractère différent à l'interprétation des œuvres de chaque auteur ; tenir compte des préférences dans le rythme et l'harmonie propres aux compositeurs de nationalités différentes ; indiquer les accents et les mouvements voulus, qui ne résident pas dans la tradition plus ou moins erronée ; faire exécuter les *piano* et les *forte* avec un soin extrême et graduer les nuances infinies qui existent du *piano* ou *pianissimo*, du *forte* au *fortissimo* ; mettre savamment en lumière certaines familles d'instruments ou certaines phrases musicales, au moment opportun, en laissant le reste de l'orchestre dans l'ombre ; ne pas abuser toutefois des nuances afin d'éviter la préciosité surtout dans les classiques; apprendre par cœur les œuvres des maitres, de manière à pouvoir conduire et surveiller l'orchestre avec la plus grande liberté d'allures, sans être forcé d'avoir sous les yeux la partition; posséder un bras souple et ferme tout à la fois; conserver une attitude calme et éviter les gestes désordonnés, les déhanchements disgracieux ; enfin imposer son autorité à l'orchestre, de manière à en faire un seul et unique instrument.

Mais cette réunion de dispositions heureuses et de science acquise ne constitue, selon nous, chez le chef d'orchestre que la part du métier. Il est un autre point sur lequel on insiste moins en général, qui est cependant le *summum* auquel doit tendre celui qui est appelé à diriger les masses orchestrales et chorales, c'est le côté-art. Il doit être, avant tout, un initiateur et un éducateur. La foule ne va pas aux chefs-d'œuvre ; il faut l'y conduire. Qui orientera le goût d'un peuple et tentera aussi bien l'éducation de son oreille que celle de son âme dans la musique pure, idéale, c'est-à-dire dans l'élément symphonique, sinon celui qui tient la direction de l'orchestre ? Doué d'une grande volonté, d'une persévérance de chaque jour, d'une foi inébranlable dans l'art, il arrivera à doter son pays d'institutions qui propageront le sentiment des belles et grandes choses et affineront le sens artistique. Et ce manieur (pris dans le bon sens) d'intelligences musicales, ne devra pas se contenter d'enfoncer les portes ouvertes ou même simplement entr'ouvertes : il aura à prévoir l'avenir, à découvrir les gloires futures. Il ne faudra pas laisser mourir un Berlioz sans qu'il ait assisté, lui vivant, à son apothéose. La belle preuve d'intelligence que celle qui consiste à faire exécuter les œuvres classées, déjà admirées de longue date ! Certes, il ne faudra pas les négliger ; car les grandes œuvres classiques seront toujours des modèles proposés à l'étude des générations nouvelles. Mais, à côté d'elles, devront figurer les compositions des talents naissants, qui ont d'autant plus de peine à trouver crédit auprès des foules qu'elles apportent avec elles du « non entendu ». L'oreille ne s'habituera à ces nouveautés que lorsqu'elles lui auront été imposées par des auditions successives. Le chef d'orchestre, directeur d'un grand concert, devra par conséquent avoir l'esprit largement ouvert à toutes les initiatives heureuses, même à celles qui s'éloignent absolument des formes de tradition. Il sera le pionnier qui aplanit les chemins menant à la découverte de nouvelles beautés en art. En donnant une large hospitalité aux œuvres des jeunes compositeurs, il les incitera à écrire des pages symphoniques, dignes de figurer à côté des chefs-d'œuvre de l'art classique. Les progrès réalisés en France, depuis l'apparition fulgurante de Berlioz, en cette branche la plus idéale de la musique, ont déjà prouvé que notre Ecole est apte à produire des compositions diamétralement opposées à celles qui constituaient jusqu'à ce jour le genre dit national.

Après la Société des concerts fondée au Conservatoire de Paris par Habeneck qui révéla, timidement

d'abord, et non sans les modifier, les sublimes pages des maîtres de l'art symphonique, après Seghers et J. Pasdeloup, qui popularisèrent à leur tour ces chefs-d'œuvre et firent place tout doucement sur les programmes de leurs concerts aux œuvres nouvelles des compositeurs français, M. Ed. Colonne montra une plus grande initiative dans l'accueil fait par lui, non seulement aux partitions contestées ou volontairement laissées dans l'ombre, mais encore aux compositions des nouveaux venus.

Fondant en 1873 à l'Odéon le Concert national, qui se transforma plus tard en Association artistique au théâtre du Châtelet, à l'époque où Charles Lamoureux créait la « Société de l'Harmonie sacrée », M. Edouard Colonne possède une partie des qualités innées et acquises, qui font les grands chefs d'orchestre et dont nous avons indiqué les principales au début de cet article. La réussite des Concerts du Châtelet a prouvé la force de son administration ; le choix judicieux des œuvres exécutées et le succès considérable qu'elles ont obtenu, grâce à une belle interprétation, ont démontré sa valeur comme chef. La fougue, tempérée par une intelligence toujours en éveil, qui est un des traits caractéristiques de son talent, a mis en relief ses aptitudes spéciales pour diriger les œuvres romantiques. Il doit à cette *furia francese* d'avoir donné des œuvres de Berlioz, dont il a fait sa chose, des auditions fulgurantes.

« Dans les œuvres de Berlioz, écrivait M. Ed. Colonne un jour du mois de septembre de l'année 1903, les sentiments et les passions sont exprimés avec une intensité inouïe. Aussi, une interprétation, qui ne serait que parfaite, serait une interprétation fausse. Il ne faut point raisonner avec Berlioz, qui n'est point raisonnable. Il faut l'admirer dans son génie et l'aimer jusque dans ses erreurs ». Voilà comment, avec son intuition de l'œuvre de Berlioz, avec cette baguette magique à laquelle obéit une phalange de musiciens, M. Ed. Colonne a fait dépasser, il y a déjà un long temps, la « Centième » à la *Damnation de Faust*, — cette centième que n'a jamais vue Berlioz, qu'il avait tant désirée et peut-être entrevue en ses rêves d'avenir, qui, si elle se fût réalisée de son vivant, eût jeté un peu de joie dans cette vie tourmentée. La réussite complète de son œuvre maîtresse l'eût-elle guéri de cette mélancolie profonde, ainsi que de ce pessimisme inné, dont il souffrit cruellement et qui le torturèrent au point que l'on en trouve des traces profondes dans ses ouvrages littéraires et dans sa correspondance ? Nous n'allons pas jusqu'à formuler cette affirmation... ; car le fond de son caractère indiquait trop une misanthropie que rien ne pouvait vaincre. Supposez cependant, un seul instant, qu'il eût pu assister à la « Centième » de la *Damnation* aux concerts et à la « Centième » des *Troyens* au théâtre : elle eussent sans nul doute atténué le morne désespoir, la lente agonie des dernières années. — « Il y a quelque chose de plus effrayant que le silence des espaces infinis dont s'épouvantait Pascal, c'est le silence des âmes qui s'en sont allées, — nous ne savons où. » Ainsi s'exprime poétiquement M. Paul Bourget dans la conclusion de sa fine étude sur George Sand. L'âme de Berlioz, dans le Paradis qu'il avait rêvé pour ceux qui auraient, leur vie durant, pratiqué la religion de la Beauté, peut-elle se réjouir du triomphe éclatant de son œuvre ?

M. Ed. Colonne n'eut jamais de rapports avec le maître qui mourut en 1869, c'est-à-dire quatre années avant l'époque où il fit ses débuts à l'Odéon dans la direction de l'orchestre. Il ne pouvait donc prendre en mains la cause de Berlioz qu'après sa disparition : c'est ce qu'il a fait avec une persévérance dont on ne saurait trop le louer et lui savoir gré. Aujourd'hui, ses efforts ont trouvé leur récompense : la *Damnation de Faust* n'a qu'à être affichée au Châtelet pour faire salle comble. Mais, non content de donner des exécutions nombreuses de la *Damnation*, il a mis successivement au jour le cycle des compositions du maître auquel il a dû une partie de sa gloire. N'est-ce pas l' « Association artistique » qui, dès la seconde année de son entrée en exercice, restitua l'exécution intégrale de cette adorable partition de *Roméo et Juliette* aux concerts des 28 novembre et 15 décembre 1875 ? N'est-ce pas, à l'occasion de la vingt et unième année d'existence de cette même association, que M. Ed. Colonne organisa aux Concerts du Châtelet, dans les matinées dominicales des 25 novembre, 2, 9, 16, 23 et 30 décembre 1894, 13, 20, 27 janvier et 3 février 1895, de superbes manifestations en l'honneur du créateur de la symphonie dramatique en France ? On y entendit *Roméo et Juliette*, *Le Requiem*, *L'Enfance du Christ*, *La Damnation de Faust*, *Lelio* et le *Te Deum*. M. Colonne s'était certainement dit que, si d'illustres chefs d'orchestre étrangers, passionnés de l'œuvre du maître français, MM. F. Mottl et F. Weingartner, présentaient ses œuvres en d'admirables conditions au public allemand, il était nécessaire qu'à Paris un cycle de ses maîtresses pages fût donné dans la salle même où leur première apparition souleva les applaudissements enthousiastes de la foule. Au mois de décembre 1898, la « Centième » de la *Damnation de Faust* avait lieu au théâtre du Châtelet. Enfin, le premier mars de l'année 1903, trentième anniversaire de la fondation de l'Association artistique, on pouvait constater que le record des exécutions aux

Concerts du Châtelet était détenu par Hector Berlioz avec quatre cent quarante-huit auditions de ses œuvres !

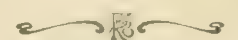
Le centenaire du maître dauphinois est célébré en ce moment par plusieurs grands festivals organisés au Châtelet sous le patronage de la Société des grandes auditions de France et dont la direction a été confiée à M. Ed. Colonne.

Dans l'école française le vaillant chef d'orchestre n'a pas fait seulement émerger le nom d'Hector Berlioz. César Franck, ce mystique adorable, cet apôtre qu'on se plaisait à oublier de son vivant, fut toujours accueilli aux Concerts du Châtelet avec le respect qu'il méritait. Le premier ouvrage du maître, dirigé par M. Ed. Colonne en 1873, fut *Rédemption* et, en cette année 1903, il est, croyons-nous, encore le seul à nous présenter dans leur intégralité les merveilleuses *Béatitudes*.

Enfin, il ne négligea jamais les jeunes compositeurs de l'Ecole française, n'hésitant pas à produire les œuvres dans lesquelles il croyait distinguer quelque mérite.

Maintenant, est-il bien nécessaire de révéler que M. Ed. Colonne est né sur les bords de la Gascogne le 28 juillet 1838, qu'il a fait ses études au Conservatoire de Paris avec des maîtres tels que Girard, Sauzay, Elwart et A. Thomas, qu'il fut premier violon à l'Opéra et aux Concerts Pasdeloup, qu'après avoir organisé si brillamment les concerts de l' « Association artistique » au Châtelet, il dirigea l'orchestre de l'Académie Nationale de musique, qu'il entreprit de nombreux voyages à l'étranger, où il recueillit force lauriers ? Dirons-nous qu'il est doué d'une très grande volonté, d'une activité considérable, d'un esprit de suite extraordinaire ; que, fort prudent, il sait dissimuler sa pensée ; qu'il a des tendances très marquées à la domination en se servant de la douceur pour y arriver, mais qu'il ne se laisse pas facilement dominer, qu'il est méticuleux en affaires et qu'enfin l'ambition a été un des grands facteurs de sa vie ? — Ce serait faire la biographie de M. Edouard Colonne, ce que nous n'avons pas voulu, préférant le présenter ici comme un des artistes qui ont le plus fait en France pour le développement du grand art musical.

HUGUES IMBERT.



LA VIE LITTÉRAIRE

Le roman provincial : René Boylesve

René Boylesve : *Mademoiselle Cloque, La Becquée, L'Enfant à la balustrade.* (Calmann-Lévy, éditeur.)

Et il est bien vrai que René Boylesve ne possède pas encore toute la réputation que les lettrés lui promettent depuis ses débuts; mais il a le droit d'être patient, comme son style, et de conserver, comme son style encore, les attitudes réservées d'un écrivain sûr de plaire. Il précise de mieux en mieux sa personnalité ; il affermit de plus en plus son talent. Le « sort honorable », selon son expression, de chacun de ses ouvrages lui permet de persister en sa discrétion déjà satisfaite, en attendant la chance glorieuse dont certainement l'un ou l'autre de ses romans sera tôt ou tard accompagnée.

Sa carrière, tout unie, ne laisse pas que d'être paisiblement heureuse jusqu'ici. Ses premiers livres ne furent point inaperçus dans les milieux où René Boylesve discutait de littérature avec une prudente subtilité. On goûta *Le Médecin des Dames de Néans*, étude précieuse de psychologie ironique sur la vie provinciale. On fut tout de suite disposé à prendre du plaisir aux ouvrages prochains de cet écrivain jeune mais raisonnable, qui savait assez le prix des imaginations, des idées ou des impressions pour ne pas les exprimer avec négligence et avec prodigalité. On fut sage de vouloir assurer un sort à chacun des livres de René Boylesve déjà bien habile à faire un sort à chacune de ses phrases. C'est l'Italie qu'il devait traverser pour aboutir à la province française où cet écrivain purement parisien a littérairement élu domicile pour notre tranquille bonheur. On n'a pas oublié *Sainte-Marie-des-Fleurs* ou *Le Parfum des Iles Borromées*. La passion s'y étale, en prenant bien soin de pas s'abîmer et de ne point se salir en tombant parmi des décors prestigieux brossés sans précipitation, et qui ont un peu l'air d'être des décors de théâtre — de théâtre de société. — Livres adorables et lents ! Harmonieux chants d'amour ! Mais chants d'un amour qui chante effectivement un peu plus qu'il n'agit, et s'entretient par de belles descriptions pathétiques et correctes, et froidement ardentes. C'était la mode alors... On ne pouvait aimer que parmi de beaux paysages parfumés, et il était très recommandé que ces paysages fussent italiens, les héros de romans ne sortaient des musées italiens que pour aller assister aux paysages italiens et revenir d'un pas machinal aux musées... Ah ! le parfum des îles Borromées ! René Boylesve l'a respiré avec une admiration attentive et presque déférente... Le voici revenu aux parfums plus modestes de la terre française. Ils ne sont ni moins délicats ni moins forts... Et les écrivains n'ont pas besoin de tant d'application littéraire pour s'enivrer et nous enivrer d'eux ! C'était la mode alors !

René Boylesve imitait — à son insu peut-être — les écrivains dont la faveur publique, justement éphémère pour les uns, et pour les autres justement

durable, faisait comme les maîtres des générations nouvelles. Ne cherchons point, pour caractériser mieux l'individualité séduisante de René Boylesve, les influences lointaines qu'il sollicita ou qu'il ne sut pas éviter. On les déterminerait aisément, car René Boylesve est trop cultivé pour n'être pas un un peu livresque. Disons seulement qu'il ne faisait pas alors impunément, ou inutilement, sa lecture assidue d'Anatole France, de Maurice Barrès, du conteur Jules Lemaître, et aussi de Paul Bourget et d'autres moins heureux ou moins grands. Telles sont donc les influences contemporaines dont René Boylesve profita ou qu'il subit d'abord. Marquons-les bien, car c'est notre devoir strict d'indiquer scrupuleusement les filiations immédiates afin de donner à chaque écrivain de notre époque sa place, sa grande place, et sa date, sa petite date dans l'histoire de la littérature. Plus tard, on simplifiera sans doute, et peut-être supprimera-t-on de l'histoire littéraire les noms de plusieurs écrivains dont nous faisons aujourd'hui des maîtres ou, pour le moins, des inspirateurs. Mais ne soyons pas trop volontiers les complices de l'œuvre nécessaire des temps!

***

Incertitudes impersonnelles, mais si raffinées déjà de René Boylesve. Il va chercher bientôt son inspiration dans le pays même où il naquit, où son esprit se forma, dans la Touraine dont il connaît tous les caractères, qui sont aussi les siens, dont il comprend l'âme tout entière... Ne notons qu'au passage cet exercice élégant : *La leçon d'amour dans un parc.* Ce livre nous aide surtout à nettement apercevoir les défauts constitutionnels d'un talent distingué, mais non sans apprêt, c'est à savoir que René Boylesve attache assez d'importance à ce qu'il écrit pour le faire durer plus qu'il ne faudrait, qu'il est adroit à nous captiver par une sorte de charme qui s'exprime un peu trop complaisamment, et qu'enfin d'un conte qui serait parfait il est trop enclin à faire un livre, tout un livre qui l'est un peu moins, s'il est des degrés dans la perfection... Notons bien vite que René Boylesve élabore avec un soin avantageux une série de romans provinciaux, qu'il reconstitue le roman provincial, — et que c'est là son originalité.

Il s'est proposé ce dessein non banal : renouveler le roman de la vie de nos provinces. Cela est bien utile dans la littérature contemporaine de savoir exactement ce que l'on veut, et de le vouloir avec quelque persévérance. Et tout est au mieux si on réalise son projet avec ordre et avec une opiniâtreté sans fièvre

Ainsi fait René Boylesve. Trois romans : *Mademoiselle Cloque*, *La Becquée*, *L'Enfant à la Balustrade*, par lesquels il revient à son aspiration première *Le Médecin des Dames de Néans*, attestent qu'il a voulu observer avec suite le même milieu, le même monde, le même petit monde, pour l'observer profondément.

Mlle Cloque est une vieille fille de Tours qu'animent de grandes pensées et qu'exaltent de grandes croyances. Elle commande tout un bataillon de dévotes idéalistes, parties en guerre pour faire reconstruire dans sa beauté première la cathédrale de Saint-Martin. Elle lutte avec sa petite armée simpliste et vaillante, contre la troupe disciplinée de ceux qui croient en Dieu et en Saint-Martin, mais savent la valeur de l'argent et se flattent seulement de consacrer à la gloire d'un brave homme de saint très respectable un monument, plus modeste et plus moderne. Autour de Mlle Cloque s'agitent avec lenteur les catholiques mystiques, et les catholiques sur qui a soufflé déjà l'esprit du siècle. René Boylesve nous instruit avec art de la vie véritable d'un monde assez « particulier », assez mal connu.

La Becquée est le tableau de la vie familiale dans la bourgeoisie de province. Une vieille tante protège et réunit autour d'elle tous les membres de la famille, ceux qui ont prospéré dans la vie, et surtout ceux qui n'ont pas « réussi ». Naturellement, ceux-ci sentent plus que les autres le bienfait d'un principe tutélaire qui est un principe français : l'étroite association de la famille, la famille française est groupée par les affections comme par les intérêts. Les uns et les autres demeurent solidaires, mais pour que cette solidarité des affections et des intérêts devienne plus sensible et plus résistante, il faut que le lien familial soit rendu visible par la conservation tenace de la terre familiale. Et parce que la tante Félicie Planté a pu conserver intact, malgré toutes les vicissitudes, le domaine des Courances, d'où est partie la famille entière, et où elle revient chercher un repos, un abri, un asile, elle est forte et elle comprend sa force, elle aime d'autant plus sa famille qu'elle lui est plus nécessaire et qu'elle est plus capable de lui être utile. Elle défend sa terre garantie de l'union familiale avec une âpreté d'autant plus généreuse. Et son égoïsme orgueilleux se répand en bienfaits sur ses parents. Elle a conservé ce qui fait la puissance des familles. Sa vie est une victoire... René Boylesve nous initie à toutes les préoccupations essentielles des familles bourgeoises de France.

L'Enfant à la Balustrade, Henri Nadaud a grandi chez sa tante Félicie Planté, où l'on rencontrait son père le notaire Nadaud. Il est engagé tout jeune en de difficiles combats. Le notaire Nadaud acheta la maison Colivaut admirée dans la petite ville de Beaumont parce qu'elle avait un jardin étagé en trois terrasses, un terre-plein à balustrade dominant la grand-rue... Or cette maison, M. Plancoulaine la

désirait pour son neveu M. Moche, et M. Plancoulaine était tout puissant dans Beaumont, car il recevait la bonne société, et pour être de la bonne société il fallait être reçu chez lui! La colère de Plancoulaine s'exerça contre le téméraire Nadaud. Le notaire Nadaud, sa femme, son fils furent bannis des soirées Plancoulaine. Et bientôt amis et clients s'éloignèrent d'eux. Les Nadaud furent exilés dans la ville où peu de temps auparavant tous les estimaient... Et même le notaire faillit payer chèrement son audace, car la solitude, mauvaise conseillère, fut sur le point de dissuader totalement la jolie Mme Nadaud de la fidélité conjugale... Peu à peu, cependant, la réconciliation s'opéra, une réconciliation amère et mélancolique, et le notaire Nadaud fut plus humble d'habiter la maison Colivaut... Ah! ces lâchetés, ces jalousies, ces haines de petites villes comme René Boylesve excelle à les décrire!

Mais ces mœurs provinciales, il ne suffit pas à René Boylesve de les analyser avec une émouvante précision, il a voulu faire plus et fixer, dit-il, « presque à la manière d'un historien, quelques traits de mœurs d'où puisse se dégager un sens élevé. » Eh ! laissons au lecteur le soin de dégager le sens élevé de ses lectures. Il suit seulement le penchant de son esprit et de son cœur, et l'aide que veut lui prêter l'écrivain est bien impertinente. Elle peut être dangereuse à l'écrivain lui-même. René Boylesve tient pour certain qu'il a fait voir dans *Mlle Cloque* « le tableau de notre vieil esprit d'héroïsme « en péril », dans *La Becquée* « celui de l'ingrate beauté du conservatisme ». Ne troublons pas ces certitudes ! Mais que René Boylesve est donc bien avisé de nous dire ce qu'il a voulu faire dans l'*Enfant à la Balustrade* ! Nous aurions pu ne le point apercevoir. Il s'est proposé de peindre « le conflit muet, douloureux et fréquent de l'idéalisme de l'enfance avec les relativités nécessaires ou la comédie de notre vie de relations. » Doit-on le dire pourtant! Cette âme d'enfant, cette âme du petit Riquet nous laisse presque indifférents parce que ses modifications au contact de la vie vulgaire, de la vie quotidienne, si quotidienne ! ne sont pas suffisamment indiquées, ou le sont non par des actes ou des gestes, mais par des considérations bien littéraires de l'auteur, ce qui les atténue, — ou de l'enfant lui-même — ce qui les falsifie. Nous savons grand gré à René Boylesve de son avertissement loyal. Mais tel n'est point, quoi qu'il en ait, le sujet réel de son livre qui est avant tout le tableau fidèle des mœurs provinciales. Là réside d'ailleurs sa véritable beauté.

Aussi bien, nous sommes disposés à saluer avec beaucoup d'honneur les romanciers qui nous donnent aujourd'hui de fortes études de mœurs provinciales. Tout concourt, en effet, à mettre le roman provincial à la mode de Paris. Le roman ne sait, si l'on peut dire, quelles formes prendre, par réaction contre le parisianisme psychologique. Il les prend toutes tour à tour et la forme d'études de mœurs provinciales est l'une des plus belles qu'il puisse adopter.

Sans doute, je sais bien quels reproches faire à René Boylesve, auteur de romans de mœurs. Il simplifie la vie provinciale plutôt qu'il ne l'enrichit de complications. Il restreint son sujet plutôt que de l'élargir. Les péripéties de la brouille du notaire Nadaud avec les Plancoulaine : ce n'est pas une histoire, ce n'est rien qu'une historiette. C'est une anecdote — et René Boylesve la développe, comme il développait déjà — jusqu'à l'excès son petit conte si joli : *La leçon d'amour dans un parc*. Et ses personnages aussi sont tout juste des silhouettes esquissées d'un trait lent et profond, appuyé. Mais précisément parce que ces héros sont médiocres et le doivent d'être, parce qu'ils ne sont pas la proie d'aventures violemment dramatiques, il serait bon de multiplier les détails insignifiants et pittoresques, d'autant plus pittoresques qu'ils sont plus insignifiants, qui occupent leurs jours ; il faudrait en somme faire vivre dans leur torpeur, revivre dans leur inertie, agir dans leur inaction, ces héros plutôt que de nous les expliquer. René Boylesve ne résiste pas au plaisir de nous les expliquer, avec quel art ! car il les connaît bien ; mais ensuite il nous refuse le plaisir de nous les faire voir jusque dans les infinis détails négligeables de leur vie négligeable comme ses détails et comme eux ! Puis, la composition de ces livres est lente, ainsi qu'il sied sans doute à la province où la vie est plus lente... Enfin, la spontanéité est absente de la vie morne, parce que René Boylesve est sans spontanéité, et je dirai enfin, si vous le voulez, que ce qui manque surtout en ses ouvrages, c'est l'animation variée de la monotonie et de l'uniformité provinciales...

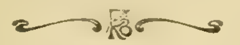
Mais si l'observation de René Boylesve renonce à s'exprimer en abondants détails significatifs, qu'elle est forte, exacte, minutieuse, pénétrante! Qu'il a donc un sentiment profond de la vérité! Sa psychologie entre entièrement dans ces âmes provinciales, et nous comprenons tout entière la vie de ces petits personnages, cette vie dont René Boylesve ne veut nous montrer que quelques manifestations pertinemment choisies.

Peut-être que le langage de cette vérité n'est pas tout à fait aussi simple qu'elle. Le style de René Boylesve s'avance à pas lents. Il est subtil, précieux, un peu compassé, il est complaisant pour lui-même et d'une limpidité qui a un peu l'air de se mirer en soi. Mais il possède toutes les grandes qualités que ces petits défauts supposent : il est naturel sans le

moindre abandon, il est délicat, gracieux et pur. René Boylesve a le goût du style et il sait nous faire éprouver, à lire ses ouvrages, autant de plaisir peut-être qu'il prend à les écrire.

Oh! célébrons le style parfait de ce sage écrivain! Mais est-ce donc une « fatalité » pour le roman provincial contemporain qu'il tombe dans la grossièreté choquante, ou qu'il consente à la fadeur qui est une piètre vertu littéraire! Le roman de mœurs provinciales doit avoir du relief, de l'intensité, de la couleur, car la vie provinciale n'est dépourvue ni de relief, ni d'intensité, ni de couleur. Je fais peu de cas des couleurs trop crues, mais je ne puis supporter les couleurs exagérément déteintes. Je suis certain que René Boylesve ayant écrit l'histoire vigoureuse de Mlle Cloque ne consentira pas à écrire des histoires pour elle. Qu'il se garde de disputer quelque chose de la réputation honorable, solide et de tout repos, je le sais, mais trop immaculée et presque indécemment virginale de son compatriote René Bazin membre de l'Académie française.

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Le Théâtre-Lyrique municipal

Isola, Günzbourg, voilà des noms expressifs, qui demeureront associés, que dis-je ? indissolublement unis dans l'histoire de l'art, au début du xxe siècle! Nul ne pourra les négliger parmi ceux qui voudront un jour écrire cette histoire, et si l'on juge, par ce qu'ils tentèrent séparément, de ce qu'aurait pu nous donner l'union de leurs efforts, on en vient au regret que ne se soit pas constituée une société en nom collectif: Isola, Günzbourg et Cie. L'entrepreneur de divertissements monégasques qui, le premier, eut l'idée de transporter à la scène, avec additions et variantes de son goût, la *Damnation de Faust* d'Hector Berlioz, était né pour comprendre, appuyer et réconforter encas de besoin, les industriels parisiens qui, tentant un effort lyrique, précisaient leur idéal et leur doctrine en montant l'*Hérodiade* de M. Massenet, la *Juive* d'Halévy, et la *Messaline* de M. Isidore de Lara.

Cessons de plaisanter et raisonnons en psychologue. C'est un fâcheux entraînement pour l'art lyrique que la direction des Folies-Bergère et de l'Olympia. A force d'organiser des ballets où le plaisir des yeux dissimule mal ce qu'il y a de suspect en lui, on perd rapidement toute notion de saine esthétique. Evidemment la mentalité d'un musicien digne de ce nom offre quelque différence avec celle des spectateurs qui viennent demander une petite secousse aux émotions de la *Flèche humaine* et aux déshabillés multicolores des demoiselles du ballet. Rien d'étonnant en conséquence si, passant brusquement de tels exercices à une entreprise dramatique, on monte comme opéra la *Juive*, c'est-à-dire le plus misérable, le plus dénué de musique entre tous les opéras d'autrefois, une chose inférieure à ce que Meyerbeer produisit jadis de plus détestable, et comme drame lyrique une *Messaline*, c'est-à-dire la plus pitoyable, la plus grossière de toutes les restitutions historiques, où le poème apparait égal à ce que M. Sardou lui-même imagina de plus banal, et la musique au-dessous de ce que les Folies-Bergère et l'Olympia font entendre à leurs habitués!

Ce ne serait guère la place ici de commenter cette *Messaline* — paroles de MM. Morand et Armand Silvestre, musique de M. Isidore de Lara — si vraiment la conception des librettistes et la musique du compositeur ne dépassaient l'ordinaire mesure de ces sortes de fantaisies. Et certes, je le sais bien qu'il n'est grande figure historique ou mythique où ne se soit appliquée l'imagination déformatrice des faiseurs d'opéras, presque aucune qui n'ait été diminuée ou ridiculisée par les fabricants de livrets : c'est le sort de toutes les belles choses d'être touchées par des mains indignes. Par ses origines, cette grande figure de Messaline appartient à l'Histoire ; mais elle a revêtu pour nos imaginations modernes, en traversant les âges, une signification symbolique qui l'égale aux plus beaux mythes de l'antiquité. Pour qui sait l'envisager ainsi, elle apparait avec la majesté implacable d'une Divinité antique. N'est-elle pas, en effet, le symbole humain, vivant, éternel, d'une force de la nature, de la plus puissante entre toutes... celle qui perpétue la vie ? Tandis que défilaient sous nos yeux les images, ou grossières ou communes, d'une mise en scène qui rapetisse toute grandeur et banalise toute poésie, je revoyais, j'interposais entre les pénibles réalités du théâtre et mes propres yeux, la saisissante figure par laquelle un peintre qui fut aussi un poète, Gustave Moreau, traduisit son rêve sous une forme plastique : cette figure de patricienne au corps dévêtu, à l'œil implacable, belle comme une divinité d'autrefois, froide comme un marbre, et qui ne dévoile sa nudité que pour mieux désespérer ses amants, tandis qu'un jeune éphèbe au corps palpitant enveloppe sa taille d'une étreinte passionnée... Et les vers pareillement plastiques de Baudelaire me revenaient à la mémoire, qui devraient être inscrits au bas de l'incomparable aquarelle qu'il eût tant aimé :

> Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre,
> Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
> Est fait pour inspirer au poète un amour
> Eternel et muet ainsi que la Matière !

Celle qui, d'une telle énergie, et avec le caractère

inéluctable du Destin, symbolise la Volupté, se prêtait mal, il en faut convenir, aux fantaisies érotiques d'un conteur libertin dont le principal titre de gloire sera d'avoir collectionné les multiples représentations du *Nu* au Salon !

La volupté grave est un thème magnifique aux développements du poète et aux commentaires du musicien — ne le savons-nous pas par d'illustres exemples ? — mais à condition que celui qui s'y applique n'ait point une tournure d'esprit qui l'apparente à Béranger... Autrement dit, rien de plus contraire à celle-ci que le genre égrillard et la fade sentimentalité des poètes érotiques ! Pour quiconque a, tant soit peu, le sens de l'Histoire et surtout la notion du Tragique qui d'un reflet empourpré illumina la sombre décadence du Bas-empire romain, rien ne saurait être plus irritant, plus exaspérant, que ces fadaises et ces romances qui ont à peu près la même valeur en poésie et en musique que les petites niaiseries de M. Alma-Tadema en peinture ! Rappelez-vous cette page de Gustave Flaubert, dans son admirable correspondance : — « J'admire Néron : c'est l'homme culminant du monde antique. Malheur à qui ne frémit pas en lisant Suétone ! J'ai lu dernièrement la vie d'Héliogabale dans Plutarque. Cet homme-là a une beauté différente de celle de Néron. C'est plus asiatique, plus fiévreux, plus romantique, plus effréné : c'est le soir du jour, c'est un délire aux flambeaux ; mais Néron est plus calme, plus beau, plus antique, plus posé, en somme supérieur. » — Comme incarnation du génie féminin au Bas-Empire, la grande figure de Messaline se dresse sous nos yeux à la même hauteur, avec un pareil relief et une non moindre intensité, et si quelque chose peut nous surprendre, c'est que son nom ne soit pas venu à la suite de ses illustres émules sous la plume de Flaubert. Tous ceux qui sentent ainsi ne pourront manquer d'éprouver, devant la *Messaline* de la Gaîté, l'impression que donne à un artiste une caricature et toute déformation de la Beauté !

Pour chasser de mon souvenir ces disconvenantes images, et, si j'ose dire, me purifier l'âme, je suis allé passer mon après-midi du dimanche à l'un de nos grands concerts. Voilà une hygiène que je recommande à quiconque éprouve le besoin d'un réconfort moral, ayant reçu quelque offense des spectacles de la vie. C'est en quelque façon la *Messe de l'Incrédule*, une manière d'office religieux pour celui qui, n'ayant plus la foi première, garde pourtant au cœur cet élan vers l'Idéal que ne satisfont plus des formules pour lui vides de sens aujourd'hui ! J'avais choisi le concert du Nouveau-Théâtre, dont on peut justement dire que la double entrée est symbolique à souhait, puisqu'elle donne accès, par la porte de droite, aux plus nobles jouissances de l'âme, et par celle de gauche aux plus grossiers plaisirs des yeux. Tandis qu'une foule empressée, avide d'émotions pures et d'édification spirituelle, oubliait les tristes réalités de la vie dans une intime communion avec les maîtres, — on jouait du Beethoven, du Berlioz et du Wagner — les habitués du promenoir, tous debout dans un religieux silence, pouvaient discerner dans les passages de douceur, et quand le pur génie du maître les enveloppait de sa caresse, les dernières ondes des sonorités grossières échappées au music-hall voisin. Et brusquement une invincible liaison d'images traversa mon cerveau, suscitée par le contraste des deux impressions : soudain les décors de *Messaline* m'apparurent plantés sur la scène du Casino de Paris, et l'effort artistique de la triple collaboration Silvestre, Morand, Lara, m'apparut dotée de son véritable sens que je définis ainsi : divertissement de music-hall et musique de ballet !

PAUL FLAT.



LA DOCTRINE DE PIERRE LEROUX

De la perfectibilité humaine et de la vie future (1)

I

La loi de la solidarité a pour corollaire celle de la perfectibilité (2). L'homme n'est pas seulement un animal sociable, comme disaient les anciens ; il est aussi, et par cela même qu'il est sociable, un animal perfectible et, par suite, sont perfectibles également et la société et le genre humain. Voilà, suivant Pierre Leroux, la grande découverte moderne. — Cette vérité, Descartes l'avait entrevue déjà à la fin de son *Discours de la méthode*, où il dit quels bienfaits il espère des efforts des savants. Pascal la reprend avec plus de précision encore, lorsqu'il nous représente « non seulement chacun des hommes s'avançant de jour en jour dans les sciences, mais tous les hommes ensemble y faisant de continuels progrès, de sorte que la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un seul homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. Enfin, Perrault complète les vues de Descartes et de Pascal, lorsqu'il soutient que « cette loi d'un incessant progrès est vraie et démontrable, non pas seulement pour les sciences exactes ou d'observation, et pour l'industrie ou la politique, mais même pour la morale et pour l'art ».

(1) Extrait du livre sur Pierre Leroux qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Félix Alcan.

(2) Cf. dans les *Mémoires de paléontologie* (1837, p. 92) le bel éloge que fait Geoffroy Saint-Hilaire de la théorie de Pierre Leroux.

Et cette thèse, dont l'évidence frappe de plus en plus, et qu'il serait aisé de retrouver dans les écrits de Bacon, et, plus fortement défendue encore, dans les œuvres de Leibniz, est précisément celle qui se pose aux confins du XVIIe et du XVIIIe siècle, et qui, en « donnant aux hommes une révélation toute nouvelle de leur existence, un sentiment nouveau de leurs forces, a créé cette ère remarquable que l'on a nommé le XVIIIe siècle ». Il n'est donc point surprenant qu'elle ait trouvé de nombreux interprètes, aux premiers rangs desquels Pierre Leroux place justement Fontenelle, Turgot et Condorcet.

C'est à ces ancêtres que se rattachent Saint Simon, qui, mieux que ses devanciers, il est vrai, nous a fait comprendre pourquoi « l'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est réellement devant nous », et quelle portée doivent avoir ces croyances nouvelles; c'est à eux également que se rattache Pierre Leroux, mais comme toujours, en disciple extrêmement indépendant.

Aussi, son premier soin est il de définir le sens qu'il attache au mot perfectibilité. Suivant lui, il ne faut pas l'entendre comme Pascal entendait le progrès : « Le même homme, avec une sorte de magasin de connaissances amassées les unes sur les autres, le même homme avec un mobilier toujours croissant » ; c'est-à-dire comme un accroissement de notre savoir et un perfectionnement de notre art et de notre industrie ; la perfectibilité implique tout cela, sans doute, mais elle implique, de plus, l'amélioration de la nature humaine elle-même ; chaque génération nouvelle étant plus forte, plus intelligente, plus vertueuse que ses aînées, et se rapprochant peu à peu du type éternel de justice et de perfection vers lequel gravite l'humanité. — Et cette doctrine, Pierre Leroux croit pouvoir la justifier, à la fois par l'étude de l'individu, par l'étude de la cité et de la solidarité, par l'étude enfin de l'histoire des peuples, de l'histoire de la philosophie, et de l'histoire de la littérature et des arts.

II

L'étude de l'individu, considéré en lui-même, nous l'a révélé non seulement comme un être essentiellement actif, mais encore comme un être qui tend sans cesse à développer ses virtualités propres, et qui aspire vers des états nouveaux. — Cette tendance, « cette aspiration qui nous constitue », n'est, du reste, qu'une conséquence de ces trois lois fondamentales de la vie : 1° « L'Être, le principe de vie, passe alternativement de l'état latent à l'état de manifestation ; » 2° « l'Être se provoque lui-même par l'esprit ou par l'amour qui est en lui, à sortir de son repos pour agir, pour se manifester, pour créer, pour vivre, pour être, enfin ; » « l'Être, en passant de l'état latent à l'état de manifestation, est moi, non-moi, et rapport du moi au non-moi, triple et un à la fois. »

Maintenant, ce mouvement incessant et *rythmique* de la vie, que *provoquent* et soutiennent le *sentiment* et l'*idée*, est un mouvement vers le mieux, et, partant, un progrès. Nulle part, peut-être, Pierre Leroux n'a apporté en faveur de cette théorie de preuve plus pénétrante que dans son étude sur le Bonheur, où il nous montre que le plaisir ne saurait être notre Souverain-Bien, puisqu'il ne nous satisfait jamais, et que l'activité qui le rencontre, au lieu de se reposer satisfaite, renaît au contraire et poursuit son ascension toujours plus impatiente. « Non, les créatures n'ont pas été faites pour être heureuses, mais pour vivre et se développer en marchant vers un certain type de perfection. »

Quant à ce type de perfection, si différemment conçu par les philosophes, c'est seulement en nous consultant nous-mêmes, comme le conseillait Socrate, que nous pourrons le définir. Or, voici comment Pierre Leroux le conçoit : dès que la vie en évoluant s'est élevée jusqu'au point où apparaît la réflexion, et où la raison l'éclaire, l'homme au lieu d'agir uniquement sous l'impulsion de l'instinct et sans apprécier la valeur de ses actes, commence à discerner et à juger les idées et les désirs qui sans cesse le sollicitent, et c'est alors qu'il devient libre. C'est alors également qu'il conçoit comme supérieure à toute autre, la vie raisonnable; mais entendons bien ces mots : la vie raisonnable qui est conçue comme souverainement bonne, « comme type de perfection », ce n'est pas une vie composée de la seule raison, une vie qui résiderait dans la pensée pure, dans la connaissance froide de la vérité; c'est une vie qui, en même temps qu'elle présenterait ces caractères, serait une vie active, une vie libre, une vie aimante. Donc, la vie raisonnable n'est pas séparée de la vie sensible; elle est cette vie sensible elle-même, à laquelle s'est ajoutée un complément d'essence supérieure; ou plutôt, c'est la vie sensible elle-même développée, épanouie, métamorphosée : nos désirs ayant pris des nuances nouvelles et reflétant comme un rayon d'infini. « L'homme ainsi compris (1), n'est donc point un animal, plus la raison. »

Mais cette vie supérieure, vers laquelle tendent toutes les énergies de notre être, qu'est elle, sinon un reflet de la divinité? C'est pourquoi Pierre Leroux résume ainsi toute sa pensée : « Oui, Platon dit vrai ; nous gravitons vers Dieu, attirés à lui, qui est la souveraine Beauté, par l'instinct de notre nature aimante et raisonnable. Mais, de même que les corps placés à la surface de la terre ne gravitent

(1) *De l'humanité*, p. 81 et suivantes.

vers le soleil que tous ensemble, de même nous ne gravitons spirituellement vers Dieu que par l'intermédiaire de l'Humanité (2) ».

C'est pourquoi, après avoir cherché les raisons de la perfectibilité humaine dans notre nature individuelle, il faut les chercher, en outre, dans les conditions mêmes de la solidarité. Or, ces raisons se trouvent, d'abord, dans l'influence des milieux, influence que nous subissons même avant la naissance, et d'où résulte ce que Pierre Leroux appelle notre « innéité », c'est-à-dire notre originalité propre et notre individualité. Elles se trouvent, de plus, dans ce fait qu'aucun acte n'est perdu : tout ce que font les hommes en bien ou en mal se traduisant dans les mœurs, dans les institutions, dans les législations, dans la littérature et dans les arts, dont l'action sur tous est d'autant plus puissante qu'elle est souvent moins aperçue. Et c'est pourquoi chaque génération est tributaire de celles qui la précèdent, comme seront tributaires d'elles celles qui la suivront. Toutes les conquêtes de l'esprit humain, comme toutes ses défaillances, se trouvent donc ainsi fixées, d'une manière plus ou moins durable, de telle sorte que la tâche à remplir par les derniers venus, leur est, suivant les cas, toujours plus ou moins rude qu'à leurs prédécesseurs. Mais Pierre Leroux pense que, malgré cette lutte incessante entre le bien et le mal, — héréditaires tous deux, tous deux permanents et contagieux, c'est le bien qui finalement l'emporte, et, partant, le progès non seulement de l'individu, non seulement de la cité, mais de l'humanité entière; et c'est là, ajoute-t-il, ce que confirme l'histoire.

III

Les progrès des sciences sont trop manifestes pour être mis en doute ; mais ce qui est non moins contestable, c'est que l'intelligence devient de plus en plus apte à s'assimiler les vérités acquises et à les compléter par d'autres vérités. « Les cerveaux s'élargissent comme les pensées. » — Or, la philosophie évolue comme la science, faisant, à chaque étape, une synthèse nouvelle de toutes les lois révélées et y adaptant, rectifiée et fortifiée, son explication générale des choses. La multiplicité de ses systèmes, il est vrai, et son oscillation perpétuelle entre le dogmatisme à outrance et le scepticisme sans mesure, parfois nous la rendent suspecte, mais sa marche n'en est pas moins ascendante et son progrès continu. Dans toutes les discussions que les philosophes engagent, c'est la vérité qui s'éprouve et s'élabore. Socrate et Voltaire, Platon et Epicure, collaborent à une même œuvre, chacun avec des armes différentes, les uns faisait la chasse aux préjugés et aux erreurs qui rendent les hommes malheureux, les autres s'attachant aux certitudes qui leur permettent de vivre. — Et la meilleure preuve qu'au milieu de ces chocs et de ces déchirements, la pensée philosophique ne reste pas stationnaire, c'est que les institutions et les mœurs, qui n'en sont que le reflet, incessamment se perfectionnent. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir l'histoire des nombreuses inégalités qui peu à peu ont disparu, et, notamment, celle des transformations successives apportées à la famille, à la patrie et à la propriété. A l'origine, c'est le système des castes avec toutes les injustices qu'il entraîne ; puis, c'est le régime égalitaire entrevu et dont la réalisation, lentement mais sûrement, s'effectue parmi nous, rapprochant les hommes et les unifiant (1).

L'art lui-même est soumis à cette grande loi de l'évolution progressive et c'est le mérite de Ch. Perraut, dans sa querelle célèbre sur les mérites respectifs des anciens et des modernes, de l'avoir, le premier, nettement entrevu et plus nettement encore démontré. « La loi d'un incessant progrès, écrit-il, est vraie et démontable non pas seulement pour les sciences exactes ou d'observation, et pour l'industrie ou la politique, mais encore pour la morale et pour l'art. » — Et ce progrès dans l'art consiste moins dans la forme nouvelle qu'il donne à ses œuvres, que dans les préocccupations qui l'inspirent, dans les problèmes qui l'agitent et dans l'effort constant pour s'adapter aux milieux qu'il traverse. Autrefois, comme le remarque judicieusement Fontenelle, c'était l'âge de la jeunesse, et aussi de l'éloquence et de la poésie ; aujourd'hui c'est l'âge de la virilité et, partant, celui de la raison et du raisonnement. Et l'on se rappelle quels conseils, à ce sujet, donne Pierre Leroux aux artistes. Ce qu'il leur recommande c'est de vivre davantage de la vie de leur temps, d'aller à la foule et d'en étudier les aspirations et les besoins. Là est la source vraiment féconde où tous doivent puiser et comme cette source est incessamment renouvelée, elle donne à ceux qui s'en approchent une jeunesse toujours nouvelle (2).

Ainsi donc le progrès est indéfini et il est indéfini, parce que la solidarité est éternelle. La solidarité, telle est donc bien, en dernière analyse, la cause du progrès dans l'espèce humaine. « Par elle, quiconque développe en soi l'humanité, la développe hors de soi. Par elle, si tous les hommes progressent, l'humanité se développe avec grandeur, détruit le mal, augmente le bien, améliore la terre, agrandit la science, élargit l'amour et purifie la vie de tout ce qui la fait encore imparfaite, incomplète, misérable.

(2) *Id.* INTRODUCTION, p. 93.

(1) Cf. *De l'Humanité*, chap. III, et *Discours sur la doctrine de l'Humanité*, *Revue Sociale*, mai 1847.

(2) *Aux Artistes*, *op. cit.*

Oui, la loi morale de l'homme, le principe d'organisation qui doit régler ses rapports avec ses semblables, la solidarité, peut changer et changera la face du monde. C'est le souffle de Dieu qui renouvellera toutes choses. Que l'homme rêve un avenir où la liberté régnera, où la fraternité régnera, où l'égalité régnera ; qu'il soupire après une vie éclatante de beauté, pleine de biens, riante, facile, heureuse, une vie où son être tout entier se dilatera dans toute l'expansion de ses facultés ; cette vie inconnue jusqu'à ce jour, il la goûtera dans sa plénitude, s'il pratique enfin la solidarité », et il la goûtera, non dans un monde imaginaire, dans ce monde que nous appelons ordinairement le Ciel, mais sur la terre, grâce à des incarnations successives. Et ici Pierre Leroux complète sa doctrine de la perfectibilité par sa théorie de la vie future, conséquence logique, pense-t-il des principes qu'il a posés.

IV

La théorie de la perfectibilité implique, en effet, « l'immortalité de notre être », et, par là, Pierre Leroux entend que « les individus persistent au sein de l'espèce », c'est-à-dire, qu'en nous « revivent les générations disparues, comme nous revivrons dans les générations futures ». C'est pourquoi il écarte, comme « folies absurdes et étranges », et l'hypothèse des matérialistes pour qui « des modifications produites dans la matière inerte et uniquement douée de qualités physiques, suffisent à faire sortir un homme du néant », et les conceptions des philosophes qui pensent que « la voix des races vivantes doit s'abîmer, comme celle des races disparues, dans un silence éternel (1) ».

Pour lui, l'immortalité de notre être est une conséquence de notre propre nature. « Vous êtes, dit-il, donc vous serez, car, étant, vous participez de l'être, c'est-à-dire de l'être éternel et infini. » Or, « vous participez de l'être éternellement de deux façons, car non seulement vous vivez par une intervention continue de cet Etre universel, mais encore vous participez en votre essence et comme créature de cet Etre universel. Donc ce qui est éternel en vous ne périra pas. — Ce qui périra, ce qui périt à chaque instant, ou plutôt ce qui change, ce sont les manifestations de votre être, les rapports de votre être avec les autres êtres. Voilà ce qui n'a pas, quant à vous, de solidité et d'éternité. » Ce qui ne périra pas, ce qui est éternel en nous, c'est, notre essence, c'est-à-dire la condition humaine à laquelle nous sommes indissolublement unis. Par conséquent, puisque nous ne pouvons périr, la vie future ne saurait être, pour nous, que la continuation de la présente : en renaissant, nous resterons liés à l'humanité dont le perfectionnement est inséparable du nôtre. « Vivre, c'est mourir quant à la forme, pour renaître quant à la forme (1). »

Cette renaissance reste toujours, sans doute, un fait mystérieux. Mais, « pourquoi refuseriez-vous au Créateur le pouvoir de faire revivre dans l'enfant qui naît, un homme ayant vécu antérieurement ? Cette résurrection est-elle donc impossible à celui qui peut donner la vie ? Celui qui peut faire naître, ne peut il pas faire renaître, de telle sorte que nous qui naissons nous nous trouvions être non seulement la suite, les fils de ceux qui ont déjà vécu, mais au fond et réellement ces générations antérieures elles-mêmes (2).

Ajoutons que cette doctrine de la Palingénésie humanitaire rend seule compte des différences qui nous séparent, dès la naissance. Supprimez l'hypothèse des vies antérieures, et la vie actuelle est inexplicable. « Est-il conforme aux idées de causalité — et nous dirons aussi de justice — de supposer que ce moi, cette créature ait été revêtue par le créateur de cette forme déterminée qui entraîne à sa suite tel ou tel état de bonheur ou de malheur, sans raison pour elle, et sans suite pour elle ? Dieu se conduirait donc sans motif par rapport aux créatures, puisque, sans raison, il les ferait vivre ou mourir, les embellirait de ses dons ou les frapperait de sa réprobation ou de sa colère (3). » Ce que demande, au contraire, la justice c'est que notre « innéité et nos conditions nouvelles d'existence, représentent exactement la valeur actuelle de notre vie, parce qu'elles auront été posées dans la balance de celui qui est la justice et la mathématique même, et qui a fait le monde avec poids, nombre et mesure (4) ».

La principale objection que l'on élève contre cette explication est celle qui se tire de l'abolition de la mémoire. — Si nous avons déjà vécu, d'où vient que nous n'en gardions pas le moindre souvenir ? Et si nous avons réellement traversé des existences successives, n'est-il pas évident que nous ne sommes pas restés les mêmes, et que nous avons perdu, comme nous perdrons encore notre identité et notre individualité ? Dès lors que nous importent les destinées métaphysiques de ce je ne sais quoi qui n'est plus rien de ce qui a fait notre personne, et qui, par conséquent, n'est plus nous ?

Pierre Leroux juge cette objection sans valeur. Et d'abord, est-il vrai que nous ayons perdu tout souvenir de notre vie antérieure ? — Beaucoup de philosophes le contestent, tels Platon qui voyait dans

(1) *De l'Humanité*, t. I, p. 223 et 225.

(2) *De l'Humanité*, p. 195 et suivantes.
(1) *De l'Humanité*, t. I, p. 216.
(3) *Id.*, p. 221.
(4) *Id.*, p. 226

la science une réminiscence; Descartes qui, à la théorie de la table rase, opposait celle des idées innées: Leibnitz, surtout, pour qui l'homme ne sent et ne connaît que parce qu'il pressent et se rappelle. — Ce qui est incontestable, c'est que nous n'avons point « une mémoire formelle » de nos existences passées; mais il est arbitraire d'en conclure que nous ne sommes plus les mêmes et que notre identité a disparu. Voyons plutôt ce qui se passe dans la vie ordinaire: Est-ce que nous avons toujours présents à l'esprit les actes que nous avons accomplis et les états que nous avons traversés? que de lacunes dans la mémoire! Et cependant, ne sommes-nous pas toujours le même moi, que nous nous rappelions ou non ce qui est arrivé? Ce qui suffit pour que nous soyons identiques, c'est que notre passé n'ait pas complètement disparu. Or, ce passé, nous le conservons sous forme de virtualités, c'est lui qui constitue notre manière propre de sentir, de penser et de vouloir. « L'innéité et les conditions diverses que les êtres réapparaissant aujourd'hui à la vie apportent en naissant, remplacent la mémoire perdue des existences passées. Cette mémoire est entrée, pour ainsi dire, plus profondément dans notre être; elle est transformée en facultés, en puissance de vivre, en prédispositions de tout genre. » Et c'est précisément parce qu'il en est ainsi, parce que nos acquisitions antérieures sont fixées en nous sous une forme inconsciente, que le progrès est possible. En effet, la persistance de la mémoire, comme on la comprend d'habitude, empêcherait tout perfectionnement de l'espèce et de l'individu. « Prenez les plus grands hommes dont l'histoire fasse mention et imaginez-les transportés, avec tout l'attirail de la mémoire de leurs manifestations, dans un âge suivant: ne voyez-vous pas combien ce prétendu trésor leur deviendrait pernicieux », en les rendant incapables de s'adapter aux nouvelles conditions de la vie (1)?

La plupart des hommes, il est vrai, quand il s'agit de la vie future, voudraient, pour y croire, « qu'on leur démontrât qu'ils seront transportés dans cette vie avec tout leur bagage de souvenirs, absolument comme ils se transportent en voiture d'un lieu à un autre ». — C'est là, puérile vanité et pure folie. L'avare n'existerait-il pas plus réellement, si on le délivrait de son absurde passion pour l'or? Un enfant parvenu à l'âge de marcher, a-t-il besoin de se rappeler tous les faux pas qu'il a faits au début? Quand la chenille est devenue papillon, est-il donc nécessaire que le papillon se souvienne de la chenille? « Oh! que les anciens étaient plus dans la vérité avec leur mythe du fleuve Léthé! Les plus nobles héros, les plus grands sages, n'aspiraient, suivant eux, qu'à boire à longs traits ces eaux d'oubli, sans croire perdre, pour cela, leur existence, leur être, leur personnalité, leur moi. »

Si cette thèse explique seule les faits, résoud seule le problème du mal, satisfait seule notre besoin de justice, « il faut donc que l'homme renonce enfin à une longue erreur qui lui a fait chercher hors du monde, hors de la nature, hors de la vie, un paradis imaginaire, ou craindre un enfer également imaginaire. Il n'y a pas de paradis, il n'y a pas d'enfer, il n'y a pas de purgatoire, hors du monde, hors de la nature, hors de la vie. » C'est parce qu'ils ont établi un absurde dualisme entre le ciel et la terre que les hommes ont vécu divisés, déchirés, malheureux, versant tour à tour dans la superstition et dans l'athéisme. « Les uns, emportés vers leur ciel imaginaire, ont délaissé la vie présente et ont abandonné la terre à la fatalité. — Ceux-ci n'ont plus eu de terre, c'est-à-dire de vie présente. — Les autres, regardant ce ciel en dehors de la nature comme une pure folie, ont nié à leur tour d'une autre façon toute immortalité de la vie, toute suite à la vie présente. Et ceux-là, à leur tour, n'ont pas eu de ciel, c'est-à-dire de vie future. »

Tout autre est la vérité: « Dieu n'est pas hors du monde et la terre n'est pas hors du ciel. — Le ciel existe doublement, pour ainsi dire, en ce sens qu'il est et se manifeste. Invisible, il est l'infini, il est Dieu. Visible, il est le fini, il est la vie par Dieu au sein de chaque créature. Il y a donc deux ciels: un ciel permanent, embrassant le monde tout entier et dans le sein duquel tout vit, et un ciel progressif qui est la manifestation du premier dans le temps et dans l'espace. — Ne me demandez pas où est situé le premier. Il n'est nulle part, dans aucun point de l'espace, puisqu'il est l'infini, ni quand il viendra, quand il se montrera, il ne viendra jamais, il ne se montrera à aucune créature, il ne tombera jamais dons le temps ni dans l'espace, puisqu'il est l'Eternel... Notre foi est que le premier ciel, ou Dieu, l'Eternel, l'infini, se manifeste de plus en plus dans les créations qui succèdent, et qu'ajoutant création à création, dans le but d'élever de plus en plus à lui les créatures, il s'ensuit que des créatures de plus en plus parfaites sortent de ssn sein, à mesure que la vie succède à la vie. C'est ainsi que sur notre Globe l'humanité a succédé à l'animalité. L'homme a dit Gœthe, est un premier entretien de la nature et de Dieu. »

FÉLIX THOMAS.

(1) *De l'Humanité*, t. I, p. 226, 228 et passim. « Plus il y a en nous de virtualité, moins nous sommes occupés de ce que nous avons déjà fait, car nous avons hâte d'agir de nouveau et de marcher en avant. » *Id.*, p. 222.

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. des *Deux Revues*), 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 3 — 5e SÉRIE — TOME I — 16 JANVIER 1904

LA VIE NOCTURNE

(*Suite et fin*) (1)

L'Oiseau-Chat

Lorsqu'au muséum d'histoire naturelle, on a parcouru les chats de toute taille, jusqu'au petit chat domestique, on est surpris, en passant aux oiseaux, de voir la série qui recommence, de voir de nobles personnages emplumés, qui, sans atteindre la taille des grands chats quadrupèdes, représentent du moins les petits avec beaucoup de dignité.

Et ce n'est pas seulement l'apparence qui les rapproche, c'est la réalité. Ceux-ci ont une vie analogue pour la chasse, pour la nourriture, et, ce qui est si profond, si intime, pour la digestion, c'est-à dire le renouvellement de la vie de chaque jour. Bien plus, une même circonstance, pour les uns et pour les autres, détermine la vie toute entière, les habitudes, les modes d'action : ils sont myopes, même aveugles, à certaines heures.

On ne peut s'étonner de leur aspect rêveur, mélancolique. Ils dépendent du hasard, d'une sorte de divination, pour chaque jour. On ne peut en douter, quand on voit par exemple l'organe digestif privé de nourriture quinze et même vingt jours, sans qu'ils meurent. Mais comme, en même temps, ils aiment prodigieusement leurs petits, on peut imaginer leurs angoisses, leurs inquiétudes dans ces longs jeûnes qui peuvent enlever leur famille.

De là un grand sentiment de misère, une observation attentive des circonstances qui y mettraient un terme. Toute leur vie est balancée, pleine d'incertitude, de doute, et probablement aussi d'espérance et de craintes, de pressentiments. Ils doivent avoir, au plus haut degré, les passions du joueur, ses alternatives, son effort pour prévoir.

De là cet air vacillant, bizarre, ces allures incertaines, dont on se moque, qu'on trouve comiques, bien à tort ; ces mouvements contradictoires de celui qui voit confusément, s'avance ou se rejette en arrière pour mettre ses yeux à portée de bien voir.

Les Athéniens, plus pénétrants que nous, croyaient reconnaître, dans ces gestes ridicules d'un être sérieux, ce que, réellement, ils indiquent : l'effort pour deviner certaine chose présente qu'on ne voit pas bien, et pour se dérober, fuir ce qu'on croit un objet d'appréhension et de crainte. Eux, artistes au plus haut degré, ils ne s'étaient pourtant pas arrêtés à la laideur funèbre de l'oiseau, et avaient pris cet augure, ce prophète ailé, la *chouette*, pour l'oiseau de Minerve et l'emblème vivant d'Athènes.

Les Arabes, eux aussi, ont regardé l'oiseau de nuit avec respect et sympathie. Voici ce qu'on lit sur le hibou, *le religieux hibou*, dans un recueil arabe du XIIe siècle, le *Tuhfet Ikwan Ussafa* (Trésor des frères de la pureté). « Il demeure près de l'homme, dans les habitations en ruines. Il est le plus abstinent et le plus indépendant des oiseaux. Il jeûne tout le jour et il pleure par la crainte qu'il a de Dieu. Pendant la nuit, il rappelle les insouciants à leurs devoirs, au service de Dieu.

« Et se souvenant des rois défunts, il gémit et psalmodie le verset : « Ils ont laissé ces jardins, ces

(1) Voir la *Revue Bleue* du 9 janvier 1904.

fontaines, ces palais, ces champs ensemencés, tous les avantages qui faisaient leur bonheur, et maintenant d'autres en ont hérité. »

Si la faveur était toujours acquise à ce qui la mérite, je veux dire à l'amour, certes ces pauvres nocturnes plairaient malgré leurs formes bizarres, peu gracieuses. Leur réclusion sévère pendant le jour, où ils n'ont pas même de nid, mais restent longtemps enfermés dans quelque trou de muraille, avec leur petite famille, les attache, les attendrit pour elle énormément. Une telle vie, captive et solitaire, entraîne un grand développement des sentiments du cœur.

***

On se figure cette famille en son gîte isolé, inaccessible, aux lieux où l'on ne va jamais, au sommet de l'arbre funèbre d'un cimetière, ou plutôt vers la pointe des tours et des clochers de quelque cathédrale. Nulle force, nul mouvement. Mais en revanche, comme l'oreille, avide des bruits lointains, attentive et nerveuse, doit s'éveiller! C'est elle qui, à défaut de l'œil, observe, se rend compte des rumeurs, des distances.

Tout se porte à la tête. Le reste du corps est grêle, relativement vide. Et, dans la tête, tout se porte à l'oreille. Des cavités énormes se sont formées pour elle dans le cerveau ; elles y font entrer et vibrer les ondes de l'air accumulées.

Mais cette oreille, qui a tout confisqué et qui a pris une sensibilité si vive, extrême, qui frémit au souffle du vent et perçoit tout avec excès, que deviendrait-elle dans cette tour sonore, quand un être discordant, brutal, y sonnant comme un sourd, agite à corps perdu, et y fait retentir la tempête, le tonnerre des cloches ?

Et il se trouve par malheur qu'en cette tête étonnée et foudroyée de bruit, et qui voudrait ne plus entendre, tout entre, se précipite, fait tumulte. Au moins on pourrait le croire, quand on regarde dans ce crâne tout ouvert et qu'on voit, en dedans, l'œil, cet organe si délicat, tout à nu, faisant saillie de toute la partie postérieure, comme une boule, et vous montrant tout son réseau de veines délicates et fragiles, si délicates dans ce vide, ces cavités, une vraie boîte d'acoustique.

Mais pour voir ces vides si vastes, surtout dans la tête de l'effraie, il faut soulever, écarter son oreille comme un opercule. On ne s'y attendait pas : cela surprend, étonne, attendrit. On croyait le pauvre nocturne livré sans merci aux fureurs aboyantes des tempêtes ; et voilà qu'on découvre le soin merveilleux par lequel la nature, constamment avertie du mal causé par excès de spécialité, et provoquée à trouver le remède, a assourdi cet organe monstrueusement retentissant.

Chez le grand-duc, une aigrette mobile, portée en tout sens comme l'oreille extérieure du chat, semble plutôt là pour diriger l'ouïe, que pour fermer la chambre à air. Il la fait mouvoir, la baisse, la relève, la porte en tous sens, absolument comme un chat. Le grand-duc, chasseur de jour, à la rigueur, n'a plus l'oreille démesurément ouverte ; de plus il voit à la lumière froide du nord. Le rideau d'agate liséré de noir, qui monte et descend sur son œil, peut-être lui sert à restreindre le rayon qui le frappe. Ses beaux yeux orange, son aigrette mobile à chaque oreille, sa pose mieux assurée, nous le rendent plus sympathique que la chouette, si désemparée le jour.

La pauvre chouette qui, par les yeux, n'a, comme la chauve-souris, qu'une heure le matin et le soir, a dû suppléer avec l'ouïe. C'est elle qui nous montre dans sa tête ces cavernes immenses, où tout vient s'engouffrer. Chez elle aussi la sève vitale, toujours portée de ce côté, a fini par produire un opercule, un tout petit couvercle, un joli voile très délicat, couvert de plumes fines et soyeuses, et qui s'applique au contour d'une oreille que toute femme envierait. Sauf la fine bordure de l'ourlet qui manque, c'est une oreille toute humaine et des plus jolies. Au dedans, quel objet de pitié ! l'œil hélas ! se montre dans une nudité qui fait frissonner !

***

Nos sensations sont plus fortes que nos raisonnements. Nous haïssons les nocturnes en général par le malaise que nous donne leur réveil au moment où la nuit nous surprend, nous livre sans défense.

Nous tâchons bien de nous donner le change sur nos répulsions ; nous nous attendrissons sur les pauvres innocents qui vont être surpris en plein sommeil. Nous en avons tous des frissonnements. Mais est-ce la pitié pour les mangés qui nous donne l'horreur des mangeurs ? L'aigle aussi fait des victimes et bien plus nobles que n'en fait la chouette : chevreuils, faons, jeunes chamois, brebis, et parmi les oiseaux, tout un monde d'âmes de chanteurs, fauvettes, rossignols, rouges-gorges, même des hirondelles, qui, hélas ! n'ont que l'aile à servir. Et pourtant, à part quelques natures sensitives, tous nous allons admirer, au Jardin des Plantes, les Pyrargues, les Gypaètes, les Harpies, qui, de leur œil sanglant, inspectent encore un ciel où ils ne planent plus. Nous devrions avoir pitié de toutes leurs victimes. L'angoisse n'est-elle pas terrible pour l'oiseau, pour la mère, posée sur son nid, qui voit à travers la feuillée, en haut, bien haut, d'abord un point noir qui tourne, tourne sur place, juste au-dessus de ce nid ? Le

voilà plus bas, deux grandes ailes se détachent. Elle en sent passer l'ombre sur elle à chaque tour. « Dieu, s'il m'a vue, s'il a vu mes petits ! » Lui, continue de planer avec ces cris sinistres qui pleurent après les victimes. Il a été entendu : sa femelle vient à lui à tire-d'aile. Ils volent maintenant de concert. Que ne plongent-ils et que ce soit fini ! Non, ils aiment mieux tout voir, puis choisir. Martyre d'une éternité pour la pauvre mère ! Qui ne l'a vue, les ailes toutes larges ouvertes sur le nid pour mieux cacher la famille, le cou tendu, la tête renversée, l'œil fixe, inattentif à toute chose d'en bas, mais dardé là-haut, où elle voit planer la mort ?

.·.

La nuit est une terrible magicienne qui assombrit l'âme, la trouble jusqu'au fond. Je me souviens de nos terreurs d'enfants, à la campagne : au moindre bruit, des réveils en sursaut. Je vois encore les images fantastiques que les ténèbres enfantaient dans nos jeunes esprits. Mais pour des impressions si vives, il faut les vivacités d'une imagination excitée par des récits, ou une sensibilité nerveuse et maladive. Dieu, sans doute, a épargné à l'oiseau cette grande puissance de terreur. Presque toujours, il s'endort confiant sous la feuille qui le cache, il replie sa tête sous son aile pour plus d'abandon. S'il est pris, c'est en plein sommeil ; il le sait à peine ; de la vie à la mort, c'est un éclair. Il n'a pas eu les angoisses de la voir venir, seule chose barbare de ce monde inférieur. Si, pour l'oiseau, la nuit ouvrait un monde de terreurs, le rossignol chanterait-il son chant de minuit, le merle, la grive, le rouge-gorge annonceraient-ils l'aube ?

N'importe, nous haïssons les nocturnes sans écouter leurs raisons. La chauve-souris, la chouette nous dérangent, ils ont le malheur d'être laids. Comment pactiser ? Ne sont-ce pas en tout des monstres, de funèbres esprits ? Si tu étais jolie, chouette, si tu n'avais pas ton énorme tête, ton œil immense, ta figure de spectre, tout pourrait bien changer.

Les poètes assurément t'auraient chantée !

A côté de la mélodie sublime du rossignol, ils auraient mis en contraste ton cri plein de pleurs, ce cri qui est ton amour et non ta haine. — Les natures mélancoliques se seraient exaltées pour toi. — Oui, plus qu'au chant enlevé du rossignol, elles auraient trouvé dans ton cri l'écho du trouble qui les agite dans la nuit, de leurs rêves pénibles. — Mais tu n'as pas su te faire une figure avenante ; tes yeux, au fond de leurs cavités profondes, me font peur : sois maudite !

Hélas ! la nature aussi est contre elle ! Songez que cette tête énorme, sans cou, rien qu'un appareil d'acoustique, a déplacé tellement les forces d'équilibre que ce tyran est presque un infirme. Je ne parle pas du grand-duc, qui se rapproche de l'aigle, donc est mieux traité ! Voyez la pauvre chouette, celle dont l'oreille est si jolie. Ses ailes, obligées de se placer trop haut pour que la tête ne l'emporte pas, n'ont plus les puissants leviers de l'aigle pour frapper, chasser l'air. — La tête, qui est une grosse boule ronde, avec un bec tout recourbé, ne pourra non plus piquer en avant comme une proue. — Puis, point de rémiges résistantes pour presser l'air, lui donner les ondes qui soutiennent le vol. — Les plumes, qui ne sont pas des plumes, mais des soies fines, légères, sans résistance, ne peuvent rien contre le vent. Et la queue, qui dirige, souvent est absente. Le plus sûr serait de rester là-haut dans la tour, d'attendre la fortune. — Si elle se lance, la pauvre chouette, elle ne peut qu'une chose, se laisser emporter, glisser de biais, comme un navire qui ne tient plus le vent, s'abandonne. — L'essentiel, on le comprend, en tombant des tours de Notre Dame, ou de la cathédrale de Saint-Ouen, est de ne point se briser au parvis. — Ainsi, elle qui loge si haut, qui semble avoir toutes les libertés du vol, n'est que le paria de l'espèce, adjugé pour toujours à la terre. (Je parle toujours de la famille des chouettes, les seuls vrais nocturnes.)

L'oiseau de nuit voit-il aussi du haut de son observatoire de 200 pieds, tours, ruines, clochers ? Je ne crois pas. Il lui faut descendre. La chouette tombe sans bruit, comme emportée et de son poids et du vent auquel elle se livre, car elle ne va jamais contre, mais suit le courant, glisse avec lui, soulevée et conduite, comme une chose plus légère qui va à la dérive. Elle nous a frôlée, nos yeux l'ont vue ; mais nous n'avons pas eu le frémissement de son aile ; pas un atome d'air n'a été déplacé par son passage. Selon ses goûts, ses mœurs, elle a posé sur un arbre, ou à terre dans le sillon. Là, comme le chat, elle reste immobile, silencieuse et recueillie, car l'oiseau de nuit en chasse est silencieux. Ce n'est que l'amour qui lui donne la voix.

Une fois descendue, elle ne planera guère ; voyez plutôt : elle court sur terre, rapide. — Est-ce l'oiseau qu'elle poursuit ? Demandez au paysan, plus éclairé. Il vous dira qu'il lui doit une bonne portion de sa récolte, que seule elle enraie la fécondité du mulot qui vit aussi de nuit, aux champs, en plein grenier d'abondance.

Grand service pour celui qui travaille si fort, féconde le sol de ses sueurs ! Et combien d'heures données à la chouette pour cette chasse utile ? — Rien que le court moment de l'aube et du crépuscule. — S'il y a de l'orage, s'il pleut sans désemparer, elle

n'ose s'aventurer. — Passe encore de descendre; mais comment remonter toute trempée ? — Si le jour la surprenait ainsi, quelle risée ! — Comme fauvettes, rouges-gorges, tous ces malicieux petits becs fins se riraient d'elle ! Et aussi la corneille, son ennemie jurée, qui parfois vient la relancer jusque dans ses ruines, y prendre gîte le soir, et qui, le matin, rit d'elle. Elle aime mieux ne pas s'exposer, et jeûner !

Heureusement qu'elle le peut sans en mourir. — Mais que de réflexions dans ces longues nuits profondes, approfondies encore de l'orage où le vent hurle, gémit, lui fait dans son clocher désert tout un drame lugubre de cris, de plaintes, de clameurs sauvages ! Le jour, c'étaient les cloches avec leurs battants d'airain qui s'en allaient gronder, s'engouffrer dans sa tête vide; maintenant, c'est l'ouragan qui siffle, lui fait un remous terrible, à tout renverser. — Que voulez-vous qu'elle vous montre le lendemain, sinon sa triste figure, et son œil agrandi, plein de visions? — Elle en serait morte, si elle n'avait pu s'isoler un peu, fermer son oreille. Une seule chose peut la faire vivre, la réconcilier avec sa destinée, — c'est quand, de son observatoire, elle voit se dessiner sur le ciel sombre un fin croissant d'argent. — Qu'il grandisse seulement, jette quelques lueurs, et la vie pour elle sera moins incertaine ! le crépuscule va se prolonger. Mais voilà que le croissant a monté, grandi, est devenu un beau globe, c'est la pleine lune. — Il fera jour toute la nuit. — Prends bien garde à toi, petit oiseau, cache-toi bien au plus profond des bosquets, et dors immobile, elle ne te verra pas. — Sur la terre blanche trotte un monde de rongeurs, elle t'oubliera pour eux. — Dors en paix, cher petit. — Court moment de fête, où l'estomac tant de fois sevré, mis au pain sec, s'ouvre tout grand, se dilate devant son ample banquet ; on ne saurait trop prendre. Voilà la nuit qui peu à peu perd ses clartés, se refait nuit ; les incertitudes vont recommencer.

Sont-ce là les vrais tyrans de l'air, à qui la nature a donné le monde en pâture ! Il est à l'aigle repu, dont nous faisons nos glorieux emblèmes.

L'oiseau de nuit est un travailleur, qui connaît les chômages, voit la mort de près, à côté de tout ce qui pourrait le faire vivre.

Et ce n'est pas souffrance pour soi seul; la chouette, elle aussi, a une famille à nourrir. — Ses longues réclusions ont profité à ses tendresses. — Elle aime passionnément ses petits, ne les chasse point tôt du nid, comme l'aigle chasse les siens de son aire. Les difficultés de la vie semblent l'attacher davantage. C'est au demeurant sa seule joie, dans sa nuit sombre; elle garde, le plus qu'elle peut, ce court moment de bonheur, — se rit de son jeûne, si ses petits sont bien repus.



Et près de nous, dont elle ignore les répulsions, ce n'est point du tout la sauvage stupidité de l'aigle. La chevêche, prise petite, recherche par-dessus tout la société de l'homme. — veut vivre avec lui et si près, qu'il en arrive malheur à la pauvre bête.

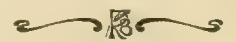
Après l'homme, celui qui lui plaît, c'est le chat. Le chien est trop fou, trop irrévérencieux, trop prompt à donner partout de la tête et de la dent. Le sage hibou aime bien mieux, pour compagnon, le chat, discret, nonchalant, silencieux, qui marche à pas comptés. Peut-être l'admire-t-il, comme un moi plus beau, mieux réussi.

Il aime les gentillesses du petit chat, descend de sa gravité jusqu'à jouer avec lui, puis s'attache au point de ne plus vouloir s'en séparer. Il quitte son perchoir, et vient coucher dans son panier, si étroit que, pour tenir tous deux, il faut bien se serrer, se presser l'un près de l'autre.

Cependant presque tous les animaux de nuit vivent loin de nos habitations. L'hiver seulement, ils viennent inspecter nos granges.

Seule, l'effraie vit près de nous, dans les tours d'église, les greniers déserts ; elle pleure dans les cimetières, semble nous y appeler. Elle est la plus maudite dans les superstitions populaires. Et pourtant, elle est si jolie en son plumage gris de lin, de nuance innocente, de douceur si soyeuse. Elle a, il est vrai, un cri âpre, strident. Mais elle est si peu favorisée, elle se dirige si mal, voit si peu la lumière, qu'elle aime cependant ! Les petits la boivent avidement, pour en être chauffés, vivifiés ; mais son malheur est de ne pouvoir la supporter, il faut qu'elle se dérobe tout le jour. Que de mélancolie ! Et son cri n'est il pas souffrance, frayeur, crainte, plutôt qu'amour ?

Mme Jules Michelet.



SAINTE-BEUVE ET LA PRINCESSE MATHILDE

I

On s'est demandé souvent pourquoi Sainte-Beuve qui, depuis sa sortie du *National*, en 1834, se vantait de n'avoir jamais écrit une ligne de politique et de n'avoir jamais paru aux Tuileries, malgré sa liaison avec Guizot, Thiers et le comte Molé, s'était départi tout à coup de son attitude expectante, en 1851, et dans son article des *Regrets* que lui-même devait regretter un jour, avait prêché aux anciens

partis le ralliement à la présidence du prince Louis-Napoléon.

Cela, en effet, est d'autant plus surprenant, qu'il n'avait alors pas plus de goût pour la République que pour l'Empire.

Il avait beau noter dans ses *Cahiers*, au mois de mars 1848, qu'au fond il était girondin et républicain par instinct — ce qui était vrai, d'ailleurs — et qu'à chaque émotion publique, le vieux levain se remuait en lui, la révolution de février était loin de lui avoir causé le même plaisir que celle de juillet.

Huit ans auparavant, le 1er décembre 1840, il écrivait à Juste Olivier : « Quand il y aura la République, ce qui pourrait bien nous arriver, je m'en irai aussitôt d'ici et m'enterrerai dans un clos du Canton (de Vaud) où pourtant je n'ai point été et ne serai point, hélàs ! pasteur (1) ».

Il ne s'en alla pas en Suisse, à la chute du roi Louis-Philippe, parce que Juste Olivier et sa femme habitaient alors à Paris, mais il s'en fallut de très peu qu'il ne s'expatriât avec eux en Amérique, et après avoir donné sa démission de bibliothécaire à la Mazarine par un scrupule de conscience que ses meilleurs amis trouvèrent exagéré, il utilisa ses loisirs en allant professer à Liège son cours sur Chateaubriand.

Pourquoi donc, à son retour de Belgique, se rallia-t-il à la présidence de Louis-Napoléon Bonaparte ? Etait-ce par sympathie pour sa personne, comme l'avait fait Alfred de Vigny ? Non, car il ne l'avait peut-être jamais vu ; c'était plutôt par peur du socialisme révolutionnaire, car les journées de juin l'avaient effaré, lui aussi, et comme il avait alors quarante-sept ans et qu'il était « raffiné en goûts littéraires et en mœurs sociales », il éprouvait le besoin de jouir tranquillement du fruit de son travail.

J'ajoute qu'il avait perdu en 1850 l'amie qui l'avait retenu par son seul charme dans le camp des doctrinaires (2), et qu'il n'avait aucune raison de leur rester fidèle jusque dans l'impopularité.

Voilà donc, à mon avis, pourquoi le prince Louis Napoléon lui parut, en 1851, la meilleure des Républiques !

Le coup d'Etat ne le trouble pas. Du moins il n'en laissa rien voir. Peut-être trouva-t-il la « mesure de police un peu rude », mais, sans y applaudir publiquement comme Montalembert, et sans insulter, comme son ami Turquety, les « représentants en déroute (3) », il accepta le fait accompli comme une

(1) Lettre inédite.

(2) Mme d'Arbouville.

(3) C'était le titre d'une brochure que Turquety publia à cette époque. Quand Sainte-Beuve l'eut reçue il écrivit sur la couverture : ***Erreur et aberration*** de Turquety.

chose fatale et nécessaire, et il s'efforça, par la suite, d'en tirer tous les avantages compatibles avec sa dignité et son esprit d'indépendance.

Car il faut lui rendre cette justice, que, tout en servant de son mieux le nouveau régime, tout en gourmandant la plume à la main, dans ses *Premiers Lundis*, ceux qui boudaient l'Empire ou le combattaient, Sainte-Beuve n'aliéna jamais sa liberté, pas plus au *Moniteur* où il entra en 1852, qu'au *Constitutionnel* où il revint en 1861.

Etait-il désintéressé dans le présent ? Je le crois, car pendant des années, il se contenta du bout de ruban que M. Fortoul attacha à sa boutonnière (1), et de la chaire de littérature qu'on lui donna à l'Ecole normale à titre de compensation, après que les sifflets des étudiants eurent mis fin au cours de poésie latine qu'il avait ouvert au Collège de France (2). Il écrivait un jour, à propos des *Nouveaux Lundis* (1864) : « Il n'est pas de meilleure fortune ni de plus grand honneur pour la littérature — surtout pour la littérature critique, — que lorsqu'elle trouve l'occasion de se coordonner avec un grand mouvement social, avec un courant politique important, et, sans s'y enchaîner, de le servir (3). » Cette occasion, il la cherche tout le temps de l'Empire, sans arrière-pensée d'ambition, et son plus grand regret fut « de ne pouvoir aider à rien de grand ».

Jules Levallois, son ancien secrétaire, raconte qu'en 1857, un matin qu'il s'était permis de lui faire part d'un bruit d'après lequel il allait être nommé prochainement sénateur, Sainte-Beuve se récria tout rouge : « Ne me répétez jamais de pareilles sottises ! croyez-vous que je veuille me déshonorer ! »

Le Sénat, suivant l'idée qu'il s'en faisait, devait être la récompense de certains services qu'à cette époque il n'estimait pas avoir rendus. « Plus tard, dit Jules Levallois, il en jugea autrement, et trouvant à son appréciation qu'il avait atteint sinon passé les limites du dévouement tel qu'il le comprenait, il manifesta autant d'impatience et de mauvaise humeur en voyant différer sa nomination, qu'il avait laissé éclater sa colère lorsque je la lui avais spontanément annoncée (4). »

Son rêve était qu'on pût arriver au Sénat « par son esprit, par son talent, ce talent n'eût-il été appliqué qu'aux choses de l'imagination et de la poésie », ainsi qu'il l'écrivait à la *Revue Suisse* lors de l'élévation de Victor Hugo à la pairie. Malheureusement,

(1) Sainte-Beuve qui avait refusé la croix de chevalier en 1837 et en 1843, pour ne rien devoir à la « race pourrie des d'Orléans », fut nommé officier de la Légion d'honneur en 1853.

(2) Ce cours ouvert le 9 mars 1855 fut suspendu le lendemain.

(3) Cf *la Table analytique des Lundis.*

(4) *Sainte-Beuve*, par Jules Levallois, p. 179.

[illegible] sous l'Empire. Napoléon III [illegible] de littérateurs de marque n'avait [illegible] demi considération pour [illegible] à ses yeux était [illegible] sous un gouvernement absolu comme le sien. Lui-même lisait si peu ou se [illegible] si mal au courant du mouvement littéraire, [illegible] le jour où Sainte-Beuve lui [illegible] la première fois, il le complimenta sur ses articles du *Moniteur*, alors qu'il écrivait depuis des années au *Constitutionnel*. Et l'empereur n'était pas le seul dans ce cas. M. Rouher partageait son ignorance et son dédain de la littérature et des gens de lettres. On raconte que le ministre de l'Etat, voulant faire l'éloge de Sainte-Beuve quand il fut nommé sénateur, demanda [illegible] Mérimée si le critique des *Lundis* avait quelquefois parlé de Tacite. A quoi l'auteur de [illegible] répondit avec le flegme ironique qui le caractérisait : « Non, mais Tacite a beaucoup parlé de Sainte-Beuve. »

[illegible] qu'on ne [illegible] pas que Mérimée fut envoyé au Sénat des [illegible]. Chacun sait qu'il dut moins cet honneur à ses titres littéraires qu'à sa qualité de chevalier-servant de l'impératrice. Théophile Gautier qui avait autant de talent que lui et qui était tout aussi dévoué au régime impérial n'en resta pas moins à la porte du Sénat, que Sainte-Beuve ne franchit qu'en 1865. Il est vrai que Sainte-Beuve ne pouvait pas sentir l'impératrice (1), qu'il ne sut jamais faire sa cour à l'empereur (2).

Un an avant d'entrer au Luxembourg, il avouait à table, chez Magny, qu'il n'avait presque plus de relations de société. « Je n'ai gardé, disait-il, que trois femmes : la Princesse, la Poésie, et M[me] de [illegible] »

La Princesse, on l'a déjà deviné, n'était autre que la Princesse Mathilde.

I

Quand Napoléon III monta sur le trône, non content de donner le titre d'Altesse à sa cousine Mathilde Léitia-Wilhemine Bonaparte, fille de l'ex-roi Jérôme qu'il avait failli épouser, étant en exil, il lui offrit, pour la remercier d'avoir fait jusqu'à son mariage les honneurs du palais de la Présidence, la jouissance du Petit-Palais de Versailles. Mais le Petit-Trianon était trop loin de Paris, et les souvenirs qu'y a laissés Marie-Antoinette n'étaient point pour lui faire envie. Outre qu'elle ne se sentait aucun goût pour les bergeries, et qu'elle préférait de beaucoup la société des gens de lettres et des artistes à celle des moutons les mieux pomponnés, musqués et enrubannés, la Princesse voulait être dans ses meubles comme une bonne bourgeoise. L'Empereur lui donna aux Champs-Elysées un hôtel que rien ne distinguait au dehors de ceux qui l'entouraient, et elle acheta ensuite au bord du lac d'Enghien une magnifique propriété qui avait appartenu au maréchal Catinat et dont elle fit sa résidence d'été. C'est dans ses deux habitations que s'écoulèrent avec quel éclat suivi de quelles tristesses ! — les trente plus belles années de sa vie.

On peut dire que, de 1853 à 1870, pendant toute la durée du second empire, tout ceux qui portaient un nom dans la politique, les arts ou les lettres défilèrent dans les salons de la rue de Courcelles et s'assirent à la table de la Princesse. Mais la politique n'était pas son affaire. Elle la laissait à son grand frère qui, par tempérament et pour renouer la tradition, jouait au Palais-Royal vis-à-vis de l'Empereur son cousin, le rôle de Philippe-Egalité vis-à-vis du roi Louis XVI. Si elle recevait le monde officiel une fois par semaine, cérémonieusement, en grande pompe, de dix heures à minuit, elle n'était heureuse qu'au milieu des poètes, des savants, des peintres, des sculpteurs et des musiciens qu'elle recevait tous les autres jours dans l'intimité, sans apparat et sans pose.

On l'a comparée souvent à Marguerite de Valois. La comparaison est plus flatteuse que juste. Je ne sais si la Princesse Mathilde avait des mœurs aussi bonnes que la reine de Navarre. J'ai entendu dire qu'elle mettait en pratique certains contes de *l'Heptaméron*, mais ceci regarde la légende ou la chronique scandaleuse ; ce qui intéresse l'histoire, ce que nous savons de façon certaine, c'est qu'elle maniait la plume aussi bien que le pinceau, qu'elle était aussi brave que généreuse et que, plus heureuse que la sœur de François I[er], elle ne fut jamais mise en demeure de se séparer, à cause de leurs idées, des esprits forts qui faisaient partie de sa cour et dont quelques-uns s'appelaient Renan, Taine, Sainte-Beuve.

Napoléon savait très bien que sa cousine lui avait beaucoup de reconnaissance et fermait les yeux sur ses fréquentations, si risquées qu'elles fussent par moments. Il n'y a que sur la fin de son règne, encore était-ce pour plaire à l'impératrice — qu'il lui reprocha de lui avoir forcé la main en nommant Sainte-Beuve sénateur. Car c'est elle et elle seule qui fit cette nomination.

Bien qu'arrivé tard chez elle, — leurs relations ne dataient, en effet, que de 1861 — la Princesse

(1) [illegible] Marie-Antoinette [illegible] à l'impératrice.

(2) [illegible] compte.

(3) [illegible] t. II, p. [illegible]

Mathilde s'était prise tout de suite pour Sainte-Beuve d'un sentiment qu'elle n'éprouvait pour aucun autre de ses familiers. Théophile Gautier, qui le lui avait présenté, était le poète et le boute-en-train de la maison, comme Nieuwerkerke ou Clodius Popelin passaient pour en être les meilleurs hôtes. C'est Théo qui, dans les réunions intimes allumait et entretenait le feu de la conversation, et l'on sait quel maître il était dans cet art si difficile ! C'est également lui qui était le bibliothécaire de la Princesse ; au XVI[e] siècle on aurait dit son libraire, et la sinécure était assez lucrative.

Sainte-Beuve était tout à la fois quelque chose de plus et de moins à l'hôtel de la rue de Courcelles. S'il ne venait qu'en second et même en troisième ligne dans le cœur de la princesse, il occupait le premier rang dans sa considération. A cet égard, il est fâcheux que nous n'ayons pas les lettres qu'elle lui écrivit de 1861 à 1869, elles achèveraient, je n'en doute pas, de nous prouver qu'il était son confesseur, son mentor et son maître. Je prends ce dernier mot dans le sens de précepteur. C'est lui qui lui avait choisi son professeur d'histoire, lequel était M. Zeller, car il avait voulu qu'elle eût un professeur d'histoire. « Vous avez l'esprit historique, lui écrivait-il un jour (25 décembre 1865), en lui envoyant la collection des *Mémoires sur l'Histoire de France*. Votre Altesse est de la race historique même : à quelque page qu'elle ouvre cette collection, elle y trouvera des faits, des portraits, ce qu'elle aime. » Cette façon de la traiter lui avait plu beaucoup. Aussi s'était-il établi dès le principe entre elle et lui un commerce de lettres et des rapports suivis où Sainte-Beuve, en dépit de sa mauvaise réputation, ne se départit jamais de la déférence la plus respectueuse. Je dois ajouter qu'entre elle et lui il y avait des points de contacts, des affinités de nature que les événements ne firent que rendre plus sensibles. Elle avait beau être très fière du nom qu'elle portait, elle était comme lui plus républicaine qu'impérialiste. J'en trouve la preuve manifeste dans la lettre suivante qu'elle lui écrivait le lendemain de la représentation du *Lion amoureux*.

Samedi (20 janvier 1866)... La pièce de Ponsard a réussi. Elle m'a ravie — d'abord parce qu'on y parle français, que les sentiments qu'elle fait naître sont français, et qu'elle est jouée admirablement bien : mes vieux sentiments républicains se sont tous réveillés ; — je serais partie avec les républicains pour exterminer les royalistes, ces mauvais Français. — J'ai essayé de siffler lorsque le père de la jeune femme, qui se convertit à la jeunesse d'un général républicain et qu'elle épouse envers et contre tous, auquel Hoche vient de donner sa liberté, quand ce vieil émigré gracié lui dit : « Allons, ma fille, chez les Anglais. »

« J'ai été contente de moi. Je puis encore sentir vivement et patriotiquement. Mais le public a été forcé d'applaudir malgré lui et [illegible] pensées fières [illegible], superbes. J'ai passé une bonne soirée. Les gens qui ne pouvaient critiquer disaient nonchalamment : « Pourquoi remuer tout cela ? — Quel esprit ! quelle [illegible] ! quelle lâcheté ! Quant à moi, comme je ne suis pas assez noble pour avoir eu des parents guillotinés, je n'ai eu que les roses de la Révolution : je l'aime, je la comprends, sans excuser ses crimes ; mais je suis indulgente pour ses erreurs et je [illegible] tous les [illegible] en sentir la grandeur et la défendre »...

Que voilà bien la femme qui a son franc parler et qui, de prime-saut, sans prendre garde à son titre d'Altesse et sans réfléchir aux conséquences, dit tout haut ce qu'elle ressent.

Cette lettre arriva à Sainte-Beuve en pleine consultation de médecin : elle ne lui causa aucune surprise, car il connaissait « l'esprit historique » de la princesse et il savait depuis longtemps qu'elle maniait aussi bien la plume que le pinceau. C'est Giraud et Hébert qui avaient été ses maîtres, en peinture ; quant à son professeur de style, je crois bien qu'elle n'en avait jamais eu d'autre que la nature. En tout cas ce n'est pas Sainte-Beuve qui lui avait donné ces élans, ces tours de plume. Le lendemain du jour où elle vint chez lui pour la première fois — on verra dans quel but tout à l'heure — elle lui adressait le joli billet que voici :

4 juillet 18[illegible]

« Dans un coin de Paris il y a une rue moins fréquentée que les autres ; au n° 11 de la rue Mont-Parnasse, on m'a donné un rendez-vous, accepté avec grande joie ; j'ai emporté de ma journée [illegible] le plus charmant souvenir. J'ai découvert un délicieux petit nid ; j'y ai trouvé de fraîches odeurs, de l'isolement, pas trop de lumière ; dans une pièce longue une très grande table surchargée de livres — du papier, des plumes ; pas une tache d'encre ; au milieu de tout ce matériel vit un esprit éminent, fin, caustique, insinuant, indulgent, par bonté de cœur, par habitude de la vie ; — souriant à toutes les malices, en découvrant partout ; accessible à tout le monde, mais sachant garder ses préférences ; — philosophe à la façon des anciens Grecs auxquels il ressemble beaucoup par la forme extérieure ; — un croyant sans religion, un philosophe avec des indignations, un scrutateur par curiosité : enfin un esprit qui comprend tous les esprits, qui les explique tous ; et qui a le rare bonheur de n'avoir de la passion que ce qu'il en faut pour rester juste et impartial.

« Eh bien, comment ne pas être fière d'avoir pu occuper cet homme pendant plusieurs heures ; de lui avoir inspiré le désir de me connaître assez pour donner de moi au public une appréciation qui pourrait flatter les plus difficiles [illegible] ? »

Je ne crois pas que Sainte-Beuve ait jamais été peint au pied levé avec cette légèreté de main et cette

(1) Cette page a été [illegible] Troubat en tête du volume de Sainte-Beuve [illegible] ; mais par une *discrétion* [illegible] certain nombre de personnes. M. [illegible] Troubat [illegible] de qui elle était.

sûreté de touche par un critique de profession. Aussi fut-il ravi du billet de la Princesse.

« Le voilà donc, lui écrivait-il quatre jours après, ce charmant portrait, fait d'un seul jet. On avait bien raison de m'en donner le désir. Je n'ose parler de ma reconnaissance; elle serait trop impossible à exprimer. J'aime mieux m'oublier pour ne voir que le crayon. Et vous ne direz plus maintenant que vous n'avez pas de nuances ! il me semble qu'il y en a. *Pas une tache d'encre*, est bien joli. Et cette passion dont il faut un peu pour être impartial et juste ! Voilà comme vous devriez écrire toutes les fois que le cœur vous en dit et sur tout ce qui vous reviendrait de vos impressions et de vos souvenirs, — écrire à bâtons rompus, sans autre souci que de fixer une vivacité d'impression actuelle, un retour rapide vers le passé. Au bout de quelques mois, de quelques années, cela se trouverait bien curieux. — Mais de quoi me mêlai-je de paraître donner des conseils quand je ne dois que remercier, être reconnaissant et graver cette date précieuse qui résume pour moi tant de bontés gracieuses et d'indulgence ? Vous-même vous venez de la graver en lettres ineffaçables.

Et ces dernières lignes, sous la plume de Sainte-Beuve, n'étaient pas de l'eau bénite de cour. Outre qu'il ne savait pàs flatter, l'affection respectueuse qu'il avait vouée à la princesse était si profonde qu'elle résista à leur rupture. Pendant huit ans (et je remarque que, de son fait ou non, les relations de Sainte-Beuve avec les femmes qu'il a aimées ne durèrent jamais davantage) il ne cessa de lui prodiguer les marques de son pieux attachement, et la princesse le paya royalement de retour. S'il est vrai que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, celle qui unissait l'illustre critique à cette fille de roi n'aurait dû se rompre que dans la mort, car ainsi qu'il le lui écrivait au mois de décembre 1864, sa maison était montée par elle; il ne pouvait ni marcher ni regarder ni se retourner ni s'asseoir, sans être en pleins cadeaux. Pendule, lampe, tapis, tableaux, fauteuil, écritoire, tout, jusqu'à la couverture de son lit, lui venait de la princesse. Et avec quelle délicatesse ! Le plus souvent elle s'introduisait chez lui, quand elle savait qu'il n'y était pas, pour mettre elle-même à sa place l'objet qu'elle lui offrait. Elle ne savait que faire pour supprimer les distances qui les séparaient l'un de l'autre au point de vue social et je crois bien que c'est dans ce but surtout qu'elle l'avait fait nommer sénateur. En tout cas ce lui fut une occasion toute naturelle d'afficher ses relations avec lui. De ce jour-là, elle prit l'habitude de venir dîner tous les mois dans sa garçonnière avec les deux ou trois convives que Sainte-Beuve laissait à son choix pour qu'elle fût plus libre. Etait-il malade ? et cela lui arrivait souvent, elle lui envoyait toutes sortes de douceurs, ou bien elle accourait à son chevet et comme cette autre fille de roi qui profitait du sommeil d'Alain Chartier pour le baiser sur le front, elle l'embrassait tout éveillé sans attendre qu'il eût fait sa barbe.

III

Cependant il arriva un moment où la fréquentation de Sainte-Beuve devint assez compromettante pour une Altesse impériale. On sait qu'à peine entré au Sénat il y prit la défense, à propos de la publication de la *Vie de Jesus*, de la liberté de conscience outragée et méconnue dans la personne d'Ernest Renan. Son discours sur la loi de la presse (7 mai 1868) et le fameux dîner du Vendredi-Saint achevèrent de lui faire dans le monde officiel et catholique la figure d'un libre-penseur avéré. Sa petite maison de la rue Montparnasse, devint le centre de l'opposition je ne dis pas antidynastique, car il ne lui vint jamais à la pensée de trahir l'empereur, mais de l'opposition constitutionnelle.

Et les étudiants qui l'avaient sifflé lors de son cours de poésie latine vinrent manifester sous ses fenêtres et lui votèrent une adresse de félicitations, lui donnant ainsi, malgré son titre de sénateur, une popularité dont il n'avait joui sous aucun régime.

C'est à ce moment-là que Napoléon III se permit de faire quelques remontrances à sa cousine ; mais elle aima mieux se brouiller avec l'impératrice que de se brouiller avec Sainte-Beuve, car elle était voltairienne comme lui, et sans jamais s'occuper de politique elle n'avait pas hésité à prendre le parti de son frère dans la querelle que lui avait cherchée l'empereur quelques mois auparavant, à propos de la très belle lettre qu'il avait écrite sur la question romaine à l'auteur des *Lundis*. On trouvera cette lettre à l'appendice du tome III de la correspondance de Sainte-Beuve, mais ce qu'on ignore généralement ce sont les circonstances dans lesquelles elle fut mise sous les yeux de l'empereur, avant d'avoir reçu la publicité du *Siècle* auquel elle était destinée. Il avait été convenu entre le prince Napoléon et Sainte-Beuve que celui-ci l'enverrait à M. Havin, et le directeur du *Siècle*, après l'avoir lue, s'était engagé à la publier le lendemain même. Mais une indiscrétion éventa la mèche. Par qui commise? on ne l'a jamais su au juste, mais étant donné le rôle double et louche que joua Havin dans les dernières années de l'empire, j'incline à croire que l'indiscret ne fut autre que lui. Il avait trop d'intérêt à ménager l'empereur pour se permettre de lui lancer un pareil pétard dans les jambes. Toujours est-il que le prince Napoléon, à son retours de Prangins, d'où sa lettre était datée, fut mandé aux Tuileries, et que l'empereur lui dit à brûle-pourpoint :

— Choisis entre ton beau-père et moi !

Le prince Napoléon ne choisit pas selon son cœur.

Quant à Sainte-Beuve, il en fut quitte non pour la peur, car il n'avait rien à craindre, mais pour une invitation de la princesse à se montrer désormais plus prudent. Elle savait qu'il avait la tête près du bonnet, pour l'avoir vu dans différentes circonstances rouler fiévreusement sa calotte de velours sur le haut de son crâne chenu, ce qui était le signe habituel de ses colères rentrées, et avec son instinct de femme habituée à lire dans les yeux de ses amis, elle pressentait que le jour où les choses n'iraient plus à son gré il leur jouerait un tour de sa façon. Elle le voyait déjà avec une certaine mauvaise humeur recevoir dans l'intimité des ennemis irréconciliables de régime comme Scherer et Nefftzer, et tout en ayant approuvé la lettre qu'il avait écrite au directeur du *Temps* sur le sénatus-consulte, pour remplacer le discours qu'il n'avait pu, à cause de sa maladie, prononcer au Sénat, elle avait blâmé *in petto* le choix que Sainte-Beuve avait fait du destinataire du cette lettre. Si elle avait su qu'il avait voté aux dernières élections législatives pour le rédacteur du *Temps* qui, après s'être fait connaître par les *Comptes fantastiques d'Haussmann*, s'était posé dans le VI[e] arrondissement de Paris, en adversaire irréductible de l'empire, elle ne lui aurait pas pardonné.

Aussi, quand elle apprit qu'il avait définitivement quitté le *Moniteur* pour entrer dans ce journal républicain, son sang ne fit qu'un tour. Elle sauta dans sa voiture et accourut chez lui dans un tel état de surexcitation et de fureur, que Jules Troubat me dit un jour, en me racontant cette scène, qu'il avait senti sur sa joue le vent de son manchon.

C'était le lundi 4 janvier 1869. Sainte-Beuve était dans son cabinet de travail. Elle monta l'escalier quatre à quatre, sans rien demander à personne, frappa à la porte et sans attendre qu'on lui dise d'entrer, elle parut debout, les bras croisés devant Sainte-Beuve qui, pendant quelques minutes, s'entendit traiter comme un laquais sans pouvoir placer un mot pour sa justification.

A un moment donné, comme cette scène violente lui avait porté sur la vessie et qu'il était obligé de se sonder plusieurs fois par jour, il demanda à la princesse la permission de la quitter un instant et pria son secrétaire de monter lui tenir compagnie. Elle profita de son absence pour lâcher à M. Jules Troubat le mot fameux de *vassal* qui, répété à Sainte-Beuve, le nuit hors de lui. Quand il rentra, elle était partie en faisant claquer les portes.

Deux jours après sa colère durait encore et elle disait à Goncourt dans son salon de la rue de Courcelles.

« ... Sainte-Beuve! je ne le verrai plus... Il s'est conduit avec moi... lui... enfin. C'est à cause de lui que je me suis brouillée avec l'impératrice. Et tout ce qu'il a eu par moi! Dans mon dernier séjour à Compiègne, il m'a demandé trois choses : j'en ai obtenu deux de l'empereur. Et qu'est-ce que je lui demandais? Je ne lui demandais pas de renoncer à une conviction, je lui demandais de ne pas s'engager dans un traité avec le *Temps*, et de la part de Rouher. Je lui ai tout offert... Il aurait été à la *Liberté* avec Girardin, c'était encore possible, c'était de son monde. Mais au *Temps*, nos ennemis personnels... où tous les jours on nous insulte... Oh! C'est un mauvais homme. Il y a six mois j'écrivais à Flaubert : « Je crains que Sainte-Beuve, d'ici à quelque temps, nous joue quelque tour... » C'est lui qui a écrit à Nefftzer... il y a de son ami d'Alton-Shée dans tout cela. Et avec une parole d'amertume sifflante : « Il m'écrivait au Jour de l'An que tout le confortable et le bien-être qui entouraient sa maladie, il me les devait... Non, on ne se conduit pas comme ça... »

« Et elle suffoque, elle étouffe, elle se bat la gorge avec le haut de sa robe brodée qu'elle agite à deux moins, et des larmes qu'elle dévore lui montent dans la voix que l'émotion étrangle par moments.

« Enfin je ne parle pas de la princesse! mais la femme, la femme! Voyons, Goncourt, n'est-ce pas, c'est indigne?

« Elle fait quelque pas sur le tapis, agitant derrière elle la grande traîne de sa robe de soie blanche, et revient à moi : La femme! J'ai été dîner chez lui. Je me suis assise sur la chaise où avait passé Mad. XXX. Du reste, je lui ai dit chez lui : mais votre maison est une maison de coquines, un mauvais lieu, et j'y suis venue pour vous. Oh! j'ai été dure! Je lui ai dit encore : Qui êtes-vous? Un vieillard impotent. Vous ne pouvez pas seulement vous servir dans vos besoins... Mais quelles ambitions pouvez-vous donc avoir encore?... Tenez, j'aurais voulu que vous fussiez mort l'année dernière, nous m'auriez laissé au moins la mémoire et le souvenir d'un ami. Cette scène m'a fait un mal, ajouta-t-elle, en tressaillant! (1)... »

Que s'était-il donc passé au juste pour que la princesse Mathilde fût ainsi sortie de ses gonds? En vérité, rien d'extraordinaire, Le *Moniteur* ayant été disloqué pour les besoins de la politique gouvernementale, Sainte-Beuve à qui le *Temps* faisait des offres réitérées les avait déclinées pour demeurer avec Dalloz au *Moniteur Universel*, qui cessait d'être *officiel*, pensant qu'il allait être « plus libre et plus vif ». Ce fut le contraire qui arriva. Dalloz avait dû partager la direction du journal avec un associé dont les opinions étaient aussi cléricales que possible. A telle enseigne que, quelques jours après, lorsque Sainte-Beuve envoya son premier article sur l'*Enseignement des jeunes filles à la Sorbonne* et les *Leçons de Poésie* de Paul Albert, on lui demanda d'y faire des coupures à cause d'une critique toute littéraire qu'il contenait à l'adresse de l'évêque de Montpellier. Sainte-Beuve refusa net, en disant qu'il ne voulait blesser la conscience de personne, mais que ce serait la première fois depuis quarante ans qu'il ferait une concession de cette nature. Et le 30 décembre 1868

(1) *Journal des Goncourt*, t. III, p. 255. — 6 janvier 1869

il se retira du *Moniteur*, en écrivant à Dalloz un billet qui se terminait par ces mots : « Au diable les fanatiques ! »

Cinq jours après, l'article passait tel quel au *Temps*. J'ignore si, comme on le dit, la princesse d'Alton-Shée fut pour quelque chose dans ce coup de théâtre, mais ce qu'il y a de sûr c'est que ce fut l'éditeur Charpentier qui prévint Nefftzer. Il était venu rue du Montparnasse apporter à Sainte-Beuve le montant de ses droits d'auteur sur la dernière édition de *Volupté*, et dès qu'il avait été mis au courant de la situation, il avait conseillé au critique des *Lundis* d'accepter les offres du *Temps*. On sait le reste.

A présent, Sainte-Beuve manqua-t-il dans l'espèce aux devoirs qu'il avait contractés envers l'empire en recevant le titre de sénateur ? La question est assez délicate. Il est toujours fâcheux de mettre les apparences contre soi, eût-on cent fois raison dans le fond ; or, il est certain que Sainte-Beuve avait mis dans cette affaire les apparences contre lui. Aujourd'hui que nous avons sous les yeux toutes les pièces du procès, je ne vois rien à reprendre, ou pas grand'chose, à la note justificative qu'on trouva dans son portefeuille, au lendemain de sa mort. Il était évidemment de bonne foi quand il disait : « Qu'importe l'organe ? On ne doit me juger que sur mes articles. Je ne trahis pas mon parti en acceptant d'écrire dans un journal d'opposition, et ce n'est pas ma faute si le gouvernement de M. Rouher a si bien arrangé les choses qu'un écrivain ayant un titre officiel ne puisse plus dire toute sa pensée que dans une feuille adverse. Je quitte l'*officialité*, rien de plus, rien de moins ! » N'empêche que son passage au *Temps* avait l'air d'une trahison ou d'une fuite. En tout cas, étant donnés les égards et la reconnaissance qu'il devait à la princesse Mathilde, il me semble qu'il aurait pu la consulter et par un exposé sincère de la situation la faire entrer doucement dans ses vues. Cela lui était d'autant plus facile qu'il avait l'appui moral de son frère.

Quoi qu'il en soit, la façon injurieuse avec laquelle elle lui tira sa révérence lui fit un mal énorme. Pendant quinze jours il hésita à relever, la plume à la main, le mot de *vassal* qu'elle lui avait lancé dans le dos en s'en allant comme le trait du Parthe. Pendant quinze jours — qu'on se le représente malade et pouvant à peine se tenir assis ! — il rongea son frein et dévora ses larmes, espérant jusqu'à la dernière minute que la princesse, mieux informée, ayant une plus juste appréciation des choses, reviendrait lui tendre la main.

Au bout de quinze jours, comme elle ne bougeait pas, il se résigna à lui écrire, non pour accuser ou s'excuser, mais pour exhaler la plainte très noble, envelopper encore dans une vague espérance de réconciliation, qu'on peut lire à la dernière page des *Lettres à la Princesse*.

... Vous m'aviez accoutumé, lui disait-il, à une amitié toute différente, — si différente, que je n'ai pu considérer l'entrevue de lundi que comme un accident extraordinaire, quelque chose qui n'était pas de vous, mais d'un autre.

Pour moi, j'ai mis le signet après la visite du dimanche. Le livre se ferme pour moi ce jour-là à cinq heures et demie du soir : se rouvrira-t-il jamais un jour ?

Je sais ce que je dois à tant de bontés, à tant de souvenirs, à tant d'avances d'amitié dont les témoignages m'environnent et ne cesseront de m'entourer. L'étonnement dont j'ai été saisi lundi et dont j'ai eu peine à revenir passera. Tout ce qui a précédé vit et vivra. En ceci du moins je garderai la foi qui me manque si souvent ailleurs : même lorsque je ne pourrai plus espérer, j'attendrai encore, et une voix du dedans murmurera tout au fond de moi : *Non, ce n'est pas possible !* »

Ce fut sa dernière lettre à la princesse Mathilde ; ou plutôt non, ce fut l'avant-dernière. Quelques mois après, il en dicta une autre sur son lit de mort à M. Zeller qui lui avait apporté un billet de la princesse. Car elle s'était ressaisie — en femme généreuse qu'elle était — en apprenant le danger que courait son ami d'hier, et si elle ne vint pas lui déposer sur le front le baiser d'adieu, elle voulut du moins qu'il sût, avant de mourir, qu'elle avait tout oublié.

Maintenant qu'elle l'a rejoint dans l'autre monde, il me reste à formuler un vœu, c'est que ses lettres à Sainte-Beuve, dont elle exigea la restitution après la mort du grand critique, soient publiées le plus tôt possible. Il faut que la postérité, il importe que l'histoire ait sous les yeux tous les témoignages écrits, les demandes et les réponses de cette belle et pure amitié qui ne connut qu'un nuage — mais un de ces nuages de Corse qui portent avec eux la foudre.

Léon Séché.



LE ROMAN D'UNE JEUNE ESQUIMAU

NOUVELLE

« Oui, je vous conterai tout ce que vous voudrez savoir de ma vie, Monsieur Twain », me dit-elle de sa voix harmonieuse, avec son honnête regard, tranquillement fixé sur le mien, « parce que, c'est bien, à vous, de me témoigner de l'affection, et de me porter quelque intérêt ».

Et sans y prêter autrement attention, avec un petit couteau d'os, qu'elle essuyait distraitement sur la fourrure de sa manche, elle détachait de ses joues

la graisse de baleine qui les couvrait, tout en contemplant une aurore floréale splendide, qui laissait tomber du firmament des torrents de lumière enflammée, et inondait des opulents rayons de son arc-en-ciel les solitudes, de ces plaines de neige, parsemées de monumentales banquises ! Quel spectacle presque d'une intolérable splendeur, dans la magnificence de sa beauté !

Mais, la jeune Esquimau ne tarde pas à sortir de sa rêverie et se prépare à me faire l'humble récit que je lui ai demandé. Elle s'installe confortablement sur le bloc de glace qui nous servait de sofa, et me voilà tout oreilles.

Quelle créature charmante ! J'en parle au point de vue esquimau. J'en sais qui l'auraient tout juste comparée à une boule de suif ! Elle avait juste vingt ans, et passait pour être, de beaucoup, la plus séduisante beauté de la tribu. Même, telle que je la regardais maintenant, en plein air, malgré son vêtement de fourrures, informe et disgracieux, malgré ses pantalons bouffants sur ses bottes, et sa vaste capeline, la beauté de son visage n'en éclatait pas moins : quant à sa tournure, il fallait l'admirer sur parole. Parmi tous les allants et venants que j'avais déjà rencontrés sous la hutte hospitalière de son père, aucune belle, vraiment, n'aurait pu lui être comparés ! Elle était encore franche et naïve ; elle restait douce et naturelle, et sincère ; et si elle n'ignorait pas sa beauté, rien dans ses manières ne laissait deviner qu'elle en était consciente.

Depuis une semaine déjà, nous étions deux camarades de chaque jour, et plus je la rencontrais, plus j'aimais à la retrouver. Elle avait grandi dans une atmosphère de tendresse et de soins délicats, dans un milieu raffiné pour ces régions polaires. Son père était l'homme le plus important de la tribu, et tenait sans conteste la première place de la haute culture intellectuelle Esquimau. Nous faisions ensemble de longues promenades en traîneau, au galop de ses chiens. Lasca — c'était son nom — les menait sur les flots de neige de ces plaines glacées ; et toujours sa compagnie restait charmante et sa conversation agréable. J'avais coutume de la suivre à la pêche, mais pas jusque dans sa périssoire : je me contentais de l'admirer de la rive, lançant ses harpons, qui jamais ne manquaient le but. D'autres fois, nous chassions le veau-marin ; souvent, je restais près d'elle, quand, avec les siens, elle dépeçait une baleine échouée sur le rivage ; un jour même, je l'accompagnai longtemps à la chasse à l'ours ; mais revins à la maison sans en attendre la fin, parce qu'après tout les ours me font peur.

Cependant, elle est prête à commencer son récit, et voici ce qu'elle me conta :

« Comme toutes les [illegible] notre tribu [illegible] coutume d'errer de place en place [illegible] glacées ; mais, mon père finit par se lasser de cette vie nomade et, il y a deux ans, il construisit, en gros blocs de neige durcie, [illegible] devant vous ; regardez [illegible] pieds de haut et dépasse [illegible] deux ou trois fois toutes les [illegible] que nous habitons [illegible] mon père, de sa maison ; et il a bien raison, parce que, si vous l'avez examinée avec soin, vous n'avez pas manqué de remarquer combien elle est plus belle et plus complète qu'on a coutume d'en rencontrer. Vous ne l'avez pas examinée ? [illegible] vous vous rendrez tout de suite compte de son confort et de son [illegible] de beaucoup supérieur à ce qu'on voit d'ordinaire. Par exemple, dans le bout que vous avez appelé [illegible] qui se trouve pour les réceptions de nos invités, et les repas de la famille, est certainement le plus large que vous ayez jamais rencontré !... Convenez-en, n'est-ce pas ?

— « Oui, Lasca, vous avez raison : il est de beaucoup le plus large, ce plancher ; et, nous n'avons rien chez nous qui puisse lui être comparé ; [illegible] dans les plus belles demeures des États-Unis. » [illegible] concession rendit ses yeux tout brillants d'orgueil et de plaisir : je m'en aperçus ; mais n'eus garde de le lui montrer.

— « Je pensais bien que vous en seriez surpris », dit-elle, « et puis, encore autre chose ; avez-vous remarqué l'amoncellement de fourrures ; il y en a bien plus qu'on a coutume d'en trouver ailleurs ; et ce sont des fourrures de toutes sortes : ottaries, renards argentés, ours, martres-zibelines, oui, de toutes sortes, et à profusion. Et, mêmes arrangements, avec les blocs de glace et les banquettes le long des murs, que vous appelez « lits »..... Vos planchers et vos lits sont-ils aussi confortables chez vous ?... »

— « Certainement non, Lasca ; et il n'y a guère d'apparence, qu'ils le deviennent ! » Cette réponse lui fit un nouveau plaisir. Ce qui absorbait surtout sa pensée, c'était la *quantité* des fourrures, et non pas leur *qualité* que son père possédait. Cette quantité constituait son esthétique. Je lui aurais dit que cette masse de riches fourrures représentait une fortune, du moins chez nous, elle ne l'aurait pas compris ; ce n'était pas là des choses qui rendaient riche, dans son pays. Je lui aurais dit que les vêtements qu'elle portait, que ceux de tous les jours qui couvraient les plus petites gens de son entourage, valaient 12 ou 15.000 dollars et que, chez nous, je ne connaissais personne, partant pour la pêche, avec

un complet de 12.000 dollars, elle ne l'aurait pas davantage compris; aussi gardai-je le silence. Elle reprit :

— « Et puis, il y a aussi les slop-tubs! Nous en avons deux au salon, et deux, dans le reste de la maison. C'est très rare qu'on en ait deux au salon. Chez vous, il y en a-t-il deux au salon? »

Cette nomenclature ménagère faillit me faire sursauter; mais, je me dominai, avant qu'elle ne s'en aperçut, et je lui répondis avec effusion :

— « Vraiment, Lasca, je commence à rougir de compromettre ainsi mon pays, et vous devez ne pas m'en laisser dire davantage, encore que je vous parle en confidence; mais, je vous donne ma parole d'honneur que la plus riche millionnaire de la ville de New-York n'a certainement pas deux slop-tubs (Poubelles) dans ses salons. »

Elle battit de joie ses petites mains, gantées de fourrures, en s'écriant :

— « Ce n'est pas possible, dites, ce n'est pas possible, *avouez-le!*

— « Mais oui, vraiment, mon enfant, c'est parfaitement vrai! Tenez, il y a Vanderbilt! Vanderbilt est peut-être l'homme le plus riche du monde; eh bien, serais-je à l'article de la mort, je devrais vous affirmer que non seulement il n'en a pas deux; non pas même un seul, dans ses salons!... Que le ciel me confonde si je ne dis pas la vérité! »

Ses yeux charmants restaient grands ouverts d'étonnement, et elle me dit, avec une sorte de tremblement dans la voix :

— « Voilà qui est étrange, presque incroyable; on a peine à l'admettre! Est-ce qu'il est avare? »

— « Oh, non pas. Ce n'est pas la dépense qui l'arrête; mais, vous savez, il craindrait de faire le glorieux. Oui, oui, c'est bien cela, c'est sa manière; c'est un homme tout rond, étranger à tout étalage. »

— « C'est fort bien, dit Lasca, un peu de modestie ne messied pas, quand elle garde de justes limites; mais, son salon, après tout, à quoi peut-il bien *ressembler!* »

— « Naturellement, il paraît bien un peu vide, et incomplètement terminé; mais...

— C'est aussi mon avis! Je n'avais jamais encore rien entendu de pareil! Et la maison est-elle bien tenue, au moins, quant au reste? »

— « Oui, oui, fort bien! Aucune critique à faire, au contraire... »

La petite restait silencieuse, assise, et grignotant, toute rêveuse, une bougie, cherchait apparemment à pénétrer ma pensée. A la fin, elle secoua doucement la tête, et exprima avec décision son avis :

— « A mon sens, dit-elle, il y a une manière de modestie qui, par elle-même, constitue un véritable étalage, surtout quand elle est exagérée; et, quand on peut se donner le luxe de deux buffets, dans son salon, sans les y installer, la chose assurément peut provenir d'une étroitesse d'esprit, mais il y aurait plutôt cent raisons de penser que c'est là un moyen d'étonner son public. Je croirais donc que votre M. Vanderbilt sait très bien ce qu'il fait. »

Je m'efforçai de lui faire changer d'avis et de l'amener à admettre qu'elle était dans l'erreur, qu'on ne jugeait pas ainsi d'un homme, sur le nombre de ses ustensiles de ménage.., Ce fut en vain, son esprit était fait, et tout fut inutile. Alors, elle reprit :

— « Est-ce que chez vous les millionnaires ont d'aussi beaux bancs-à-dormir que les nôtres, taillés dans d'aussi larges blocs de glace? »

— « Sans doute, lui répondis-je, nos lits sont passables, assez bons même, mais pas taillés dans la banquise. »

— « Voilà qui est singulier! fit-elle, et pourquoi ne sont-ils pas taillés dans la glace? »

Je lui expliquai les difficultés de la chose, et le haut prix de la glace, dans un pays où il est prudent d'avoir l'œil sur le fournisseur, pour que la facture ne pèse pas plus que la marchandise. Et la voilà qui s'exclame :

— « Alors, vous achetez votre glace? »

— « Mais, certainement oui, nous l'achetons..... » Elle part d'un éclat de rire inextinguible :

— « Par exemple! je n'ai jamais rien entendu de si extraordinaire! oh, mais, il y en a partout, elle est sans valeur! Voyez, n'en avons-nous pas des milliers de livres devant nous? Vrai, je ne donnerais pas une arête de poisson du tout. »

— « Allons, repris-je, ne faites pas la finaude, c'est plutôt parce que vous ne savez pas l'évaluer. Si vous aviez été à New-York, au mois de juillet, avec ce qu'on la payait, vous auriez pu acheter toutes les baleines du marché. »

Elle me regarda surprise, pour me dire :

— « Est-ce vrai? »

— « Absolument; j'en fais le serment! »

Elle resta pensive, et reprit avec un léger soupir :

— « Je voudrais pouvoir demeurer dans votre pays. »

J'avais seulement l'intention de lui faire comprendre une unité de valeur à sa portée; je n'y avais pas réussi; et j'étais arrivé à lui donner l'impression qu'à New-York il y avait, à bon marché, beaucoup de baleines. — Et l'eau lui en venait à la bouche. Il me sembla préférable de pallier mon erreur, et je lui dis :

— « Mais bien sûr, vous ne feriez plus attention aux rôtis de baleine, si vous étiez chez nous. Personne n'en veut. »

— « Vraiment! »

— « C'est la vérité pure! »

— « Eh, pourquoi ? »

— « Parce que!... En vérité, je n'en sais rien. C'est une prévention, peut-être ! Oui, c'est cela, simple prévention ! Quelqu'un sans doute, qui n'avait rien de mieux à faire, s'est amusé à discréditer le rôti de baleine, il doit y avoir quelques années ; et voilà tout ! Vous le savez, quand une fantaisie de cette sorte devient à la mode, elle dure jusqu'à la fin des temps ! »

— « C'est vrai ce que vous dites, *parfaitement* vrai, dit-elle avec un petit air réfléchi. Ainsi, tenez, c'était comme la prévention que nous avions ici contre le savon ; — car, vous le savez bien, n'est-ce pas ; que nos tribus ne voulaient pas d'abord entendre parler de savon. »

Je la regardai, pour voir si elle parlait sérieusement : c'était bien vrai. J'hésitai un peu, et reprit avec prudence :

« Je vous demande pardon ; vous dites qu'elles avaient, vos tribus, une prévention contre le savon ? Bien vrai ? » ajoutai-je presque tout bas.

— « Sans doute, dit-elle ; mais pure prévention, et seulement pendant quelques jours, quand on nous en eut apporté des pays lointains, personne ne voulait en manger. »

— « Oh, très bien, je comprends, maintenant. »

— « Oui, personne ne le trouvait bon d'abord ; mais, quand il fut à la mode, tout le monde en mangea ; et maintenant tout ceux qui sont assez riches pour en servir sur leur table n'y manqueraient pas. Est-ce que vous l'aimez ? »

— « Oh, oui, certainement ; à en mourir, s'il me manquait, — surtout ici. Et vous ?

— « Oh, je l'*adore* ! et les bougies ? »

— « Certes, je les envisage, comme de première nécessité ! Vous en raffolez aussi ? »

Ses yeux pétillèrent :

— « Oh, ne parlons plus de ces choses exquises.

. . . .

— « Je disais que nous nous installâmes donc, dans notre magnifique maison. Mais je n'étais pas heureuse ! Pourquoi ? Parce que j'étais née pour l'amour ; sans lui, il ne pouvait y avoir de véritable bonheur pour moi, je voulais être aimée pour moi-même. Je voulais une idole, et voulais aussi être l'idole de mon idole et, rien qu'une mutuelle idolâtrie ne pouvait satisfaire ma nature affectueuse. Certes, j'étais entourée de prétendants — plus que je n'en souhaitais même — mais, tous et chacun avait un défaut..... capital : ou plus tôt, ou plus tard, je découvrais ce défaut. Les uns après les autres, ils se trahirent, eux-mêmes : ce n'était pas à ma personne qu'ils en avaient, mais à ma fortune. »

— « Votre fortune ? »

— « Eh oui ; car mon père est de beaucoup le plus riche de notre tribu ; même de toutes les tribus de ces régions. »

Je cherchais, surpris, en quoi pouvait bien consister cette fortune ! Ce ne pouvait être sa maison ; quiconque pouvait ici bâtir à sa guise ; — ce ne pouvait pas être davantage ses fourrures ; elles étaient sans valeur ; — pas davantage le traîneau, les chiens, le bateau, les filets, et autres ustensiles de pêche ; non, tout cela ne pouvait constituer une fortune !... Alors, qu'est-ce qui pouvait donc bien rendre si riche le bonhomme et amener sous son toit tant de vils flatteurs ?... A la fin, il me sembla que le meilleur moyen de le savoir, était de le demander. C'est ce que je fis. Lasca fut si manifestement ravie de la question, que je m'aperçus tout de suite de l'impatience qu'elle avait de se l'entendre adresser ; elle désirait autant me confier la chose que je brûlais de l'apprendre. Aussi se pencha-t-elle confidentiellement à mon oreille pour me dire :

— « Devinez la fortune de papa... Jamais vous n'y arriverez ! »

Je fis semblant de réfléchir profondément ; de son côté, elle examinait avec une attention ravie mon attitude d'anxieux recueillement ; et quand à la fin j'y renonçai, en la suppliant d'apaiser ma curiosité, et de me dire enfin la fortune de ce Vanderbilt du pôle, elle se pencha à mon oreille, et me dit bien bas, et émue :

— « *Vingt-deux hameçons* — pas en arêtes, mais importés — *et faits en fer véritable* ! »

Puis, elle se retira de quelques pas en arrière, dramatiquement, pour observer l'effet de ses paroles. Pour ne pas la désappointer, je gardai mon sérieux. Presque pâle, je murmurai :

— « Grand Dieu ! »

— « C'est aussi vrai que vous vivez, monsieur Twain ! »

— « Lasca, vous me trompez — est-ce possible ? »

Elle se troubla, presque effrayée, en s'écriant :

— « Monsieur Twain, tout cela est vrai, depuis le premier mot jusqu'au dernier ! Vous me croyez ? Vous me croyez bien, maintenant, n'est-ce pas ? Dites, que vous me croyez ; oui, dites-le, que vous me croyez ! »

— « Je... oui, je vous crois — du moins, je fais ce que je peux pour le croire ;... mais, tout cela a été si imprévu et si invraisemblablement. Pourquoi me le dire sans préparation !

— « ... Demande pardon — si j'avais pu seulement... »

— « N'en parlons plus, repris-je ; c'est tout, la jeunesse est parfois étourdie ; et puis vous ne pouviez pas prévoir quel effet... »

— « Sans doute ; mais, j'aurais dû penser à tout. »

— « Si encore, Lasca, vous aviez dit : cinq ou six hameçons — pour commencer ; après, peu à peu... »

— « Oui, oui, je comprends, après, ... peu à peu, dire un, puis deux, puis trois... pourquoi n'y ai-je pas songé ! »

— « C'est tout, enfant, n'en parlons plus. Je me sens mieux ; dans un instant, il n'y paraîtra plus rien ! Mais vraiment accabler quelqu'un avec les vingt-deux hameçons, comme cela, tout d'un coup, sans l'y préparer ; et une faible créature, encore... »

— « Quelle bévue ! gémit-elle ; mais pardon ! Vous me pardonnez, n'est-ce pas ? »

Et ainsi de suite, et, après de nombreuses gentilles excuses, j'accordai mon pardon ; elle en fut tout heureuse, et ne tarda pas à reprendre ses confidences. Aussi ne fus-je pas longtemps à savoir que le trésor de la famille comptait encore un autre monument, un bijou de grand prix apparemment ; elle cherchait à me le décrire avec une manière de précaution, pour m'éviter une nouvelle émotion. Mais je voulais savoir, et ne lui laissai de repos qu'elle ne m'eut tout dit. Elle hésitait ; mais je lui répétai, tant de fois, que j'étais maintenant préparé à tout entendre, sans éprouver la moindre émotion ; je la rassurai si bien, qu'elle finit par m'avouer que le bijou était sur elle ; et, portant la main à son corsage, elle met sous mes yeux, que son regard épiait anxieusement, un joli petit carré de cuivre battu. Je me laissai choir sur elle, d'une feinte si bien jouée, qu'elle en tressautait d'aise. Dès que je parus calmé, vite, elle s'empressa de me demander ce que je pensais de son bijou.

— « Ce que j'en pense ? Dis-je ; eh bien, je pense que c'est bien la chose la plus exquise que j'ai vue !

— « Vraiment ? comme c'est aimable à vous d'en convenir ! N'est-ce pas que c'est adorable ? Je pensais bien que vous en seriez enthousiaste. Quel bijou ravissant ! Certainement il n'y a pas une semblable merveille sous nos latitudes ! On est venu en foule des mers polaires pour la contempler. Avez-vous déjà vu un si beau joyau ? »

Je lui répondis que c'était le premier que je voyais. Il m'en coûta de lui conter le généreux mensonge ; car j'en avais vu, par milliers, des bijoux, tout semblables au sien, la pauvrette, qui prenait, pour un inestimable joyau, un vieux ticket à bagages du New-York Central Railroad !.

— « Lasca, m'exclamai-je, vous ne portez pas toujours ainsi sur vous un pareil trésor ? Seule, et sans être accompagnée, pas même d'un chien ?

— « Chut ! pas si haut, dit-elle, personne ne sait que je l'ai sur moi. On pense qu'il est toujours serré, avec le trésor de papa, d'où il ne sort guère d'ailleurs. »

— « Et où est-il ce trésor ? »

Ma question était indiscrète ; un moment, elle resta surprise et quelque peu défiante.

— « Allons, venez, lui dis-je, n'ayez pas peur. Dans mon pays nous sommes soixante-dix millions d'habitants ; eh bien, personne n'hésiterait — excusez-moi de me rendre cette justice — à me confier la cachette qui abriterait des hameçons !

Ces paroles la rassurèrent, et elle ne mit plus de difficultés à me répondre. Puis elle me vanta les carreaux de glace transparente, qui étaient les fenêtres de sa maison ; elle me demanda si nous en avions de pareils ; je n'eus aucune peine à lui avouer que non ; ce qui lui plut si fort, qu'elle ne savait comment m'exprimer son contentement. Il était si facile de lui plaire, et si agréable d'y réussir, que je continuai, en lui disant :

— « Ah, Lasca, quelle heureuse jeune fille vous *êtes !* Cette demeure magnifique, ce bijou rare, ce trésor si riche, ces océans de neige à parcourir, ces ours en troupeaux pour vos chasses, la noble liberté au milieu d'une stérilité sans limites, qu'agrémentent de somptueuses banquises : toutes ces splendeurs pour vous ! et tant d'yeux charmés qui adorent les vôtres, et les hommages et les dévotions des foules empressées à vous plaire : tous ces enivrements pour vous ! Jeune, riche, belle, partout recherchée, partout adulée, enviée ; pas un de vos désirs qui ne soit satisfait, pas un vœu, sans être réalisé ! Oui, tout, tout pour vous ! N'est-ce pas vraiment un bonheur sans mesure ! C'est par milliers, que j'en ai rencontré des jeunes filles : il n'y en avait point comme vous ! Aucune d'elles ne pouvait se flatter de pareilles splendeurs ! Vous seule en jouissez ! Et vous en êtes digne ; oui, vraiment digne, Lasca ; de tout mon cœur, je le proclame ! »

Mes paroles la rendirent fière et heureuse ; elle me remercia, encore et encore, de mes dernières phrases, et sa voix et ses yeux montraient combien elle en était touchée. Elle se mit à me dire :

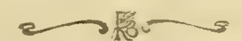
— « Et pourtant il y a bien des ombres, à côté de ces brillants rayons ! C'est un lourd fardeau à porter que celui de l'opulence ! Souvent je me suis demandée s'il n'était pas préférable d'être pauvre, tout au moins de vivre avec une fortune ordinaire. Cela me chagrine de voir les tribus voisines ouvrir de grands yeux ébahis quand elles passent à notre porte, et se confiant, tout bas, avec une manière de respect : « Voyez, la voilà ! la fille du millionnaire ! » Quelquefois, elles ajoutent avec un soupir : « Elle roule, elle, sur *les hameçons*, et nous... Nous n'avons rien ! » Cela me fend le cœur. Dans mon enfance, nous étions pauvres ; alors, si cela nous plaisait, nous dormions les portes ouvertes, et maintenant, nous sommes obligés d'avoir, toute la nuit, un veilleur. Dans ce temps-là, mon père était gai et affable pour tous ; austère et hautain aujourd'hui, il ne veut plus tolérer de familiarité. Autrefois, c'était sa famille

qui occupait toutes ses pensées ; maintenant il s'en va, son esprit abîmé, tout le temps, dans ses hameçons. Son opulence rend chacun autour de lui rampant et obséquieux. Du fond du cœur, je hais les manières des millionnaires ! Nous étions, dans le temps, une tribu de braves gens, simples, satisfaits des hameçons d'arêtes de poissons de nos pères ; maintenant, l'avidité nous ronge, nous sacrifierions tout sentiment d'honneur et de probité, pour posséder cet avilissant hameçon du fer, qui nous vient de l'étranger. Mais laissons ces tristesses ! Comme je vous le disais, tout à l'heure, c'était mon rêve d'être aimée seulement pour moi-même. A la fin, il me sembla que ce rêve allait se réaliser. Un jour, un étranger arriva, il nous dit que Kalula était son nom. Je lui dis le mien, et il répondit qu'il m'aimait. Mon cœur battit de reconnaissance et de bonheur, car, à première vue, je l'avais aimé et le lui dis. Il me pressa longuement sur sa poitrine, en affirmant qu'il ne pourrait jamais être plus heureux qu'il l'était. Nous fîmes une longue promenade ensemble, bien loin, sur les glaces flottantes, échangeant toutes nos pensées, envisageant, oh oui ! le plus doux des avenirs. Quand enfin nous fûmes un peu las, nous nous assîmes pour goûter : il avait dans son sac des bougies et du savon, et moi, quelques crabes. Nous avions faim, jamais nous n'avions encore trouvé rien d'aussi bon !

MARK TWAIN.

Traduit de l'anglo-américain par H.-A. BOISSE-ADRIAN.

(*A suivre*).



L'IMPÉRIALISME BRITANNIQUE

Essai d'une définition psychologique

Sur l'évolution industrielle des nations modernes, les doctrinaires du Libéralisme économique avaient fondé de pacifiques espérances. Tous saluaient dans les hautes cheminées et les mornes façades des usines nouvelles, l'architecture caractéristique de cités régénérées, d'où seraient bannis casernes et remparts. H. Spencer, héritier d'une lointaine tradition, a voulu établir une antinomie irréductible entre les sociétés militaires et les sociétés industrielles et a prétendu y trouver un des axiômes fondamentaux de sa doctrine sociologique. Ni H. Spencer, ni R. Cobden n'avaient prévu la rupture d'équilibre à la fois économique, sociale et psychologique, qu'entraîneraient chez les nations contemporaines, la décadence progressive de l'activité agricole et la prédominance croissante des ateliers urbains. Partant, aucun des théoriciens du Libéralisme classique, n'a deviné les conséquences belliqueuses de cette radicale instabilité, la nécessité où seraient les sociétés nouvelles d'assurer, par des menaces, et souvent par la force, à leurs usines des débouchés permanents, à leurs ouvriers le pain et la viande, que ne fournissent plus les champs abandonnés.

Qu'est-ce, en effet, que l'impérialisme, sinon l'affirmation de la nécessité économique, partant du droit moral, pour les Sociétés Industrielles, d'assurer par le prestige des armements, et au besoin par l'argument suprême du canon, à leur autorité politique le poids grandissant, et à leurs exportations l'expansion croissante, sans lesquels les commandes manqueraient à leurs usines et le pain à leurs ouvriers. L'Impérialisme met les forces militaires et la puissance politique au service d'une expansion commerciale, imposée par les nécessités industrielles.

Pour vérifier l'exactitude de cette définition, il suffit de constater que l'impérialisme n'existe, en temps que doctrine abstraite et mouvement organisé, que chez les nations entraînées loin de l'harmonieux équilibre d'autrefois, par une rapide évolution — en Allemagne, aux Etats-Unis et partant en Angleterre. Mais, malgré l'identité de leurs origines économiques les impérialismes germain, américain et britanique ne sont point une seule et même chose,

Non seulement des phénomènes d'ordre géographique ou historique — la prépondérance des intérêts coloniaux au sein du Royaume-Uni, la récente formation de l'Unité Allemande scellée dans le sang Autrichien et Français, l'absorption de plus en plus rapide des terres neuves dans l'Amérique septentrionale — mais encore des facteurs intellectuels et sociaux viennent diversifier un mouvement, identique dans ses causes économiques et ses aspirations belliqueuses. Il a revêtu, en Angleterre, les caractères qui convenaient particulièrement à des pensées imaginatives, à un peuple religieux, à une société aristocratique.



Appelé à définir l'Impérialisme britannique un écrivain peu connu, l'a fait dans les termes suivants (1) : « l'Impérialiste éprouve un profond orgueil à la pensée du magnifique héritage impérial, conquis par le courage et l'énergie de ses ancêtres, et qui lui a été légué soumis à la charge de bien des devoirs sacrés. Tel est son sentiment ému. Il est convaincu que l'accomplissement des devoirs de ce grand héritage a une influence éducative et une action vivifiante sur les caractères du peuple Anglais, et que l'expansion de la loi britannique étend à toutes

(1) *Contemporary Review*, 1899, 2. I. p. 306.

les races amenées dans ses limites, les bienfaits d'une loi juste, d'un commerce tolérant et d'un gouvernement pondéré. Telle est sa conviction. Il est décidé à accepter résolument la charge de l'Empire, dont il hérite avec tous les développements et toutes les expansions, auxquels le jeu des causes naturelles et légitimes peut donner naissance, et à utiliser les forces matérielles du gouvernement pour protéger les droits et avancer les intérêts de tous les sujets de la Reine. Telle est sa résolution. Il croit que la force et les ressources de notre race seront à la hauteur de toutes les obligations, que notre gouvernement, sous la pression du sentiment du devoir qui anime notre peuple, peut être amené à accepter. Telle est sa foi. »

Il semble, à première vue difficile d'établir la moindre concordance entre cette analyse morale et la définition tout économique que nous avons donnée de l'Impérialisme. Il n'en est rien cependant. Seuls, les caractères du tempérament et de la société Britannique, ont si fortement marqué de leur empreinte originale cette poussée économique, qu'ils en ont fait l'épopée religieuse d'une aristocratie.

Du poème épique, l'Impérialisme anglais se rapproche, par son ardent appel aux imaginations britanniques. L'Empire est un fait, c'est-à-dire une vision. Ce que ce mot répété à satiété quotidiennement par les discours, les journaux, les livres et jusque par les chansons du cabaret et les orchestres de passage a gravé dans les millions de cerveaux anglais, ce n'est point une idée abstraite, sèche, raide et incolore comme un signe algébrique ; c'est un fait réel, riche, souple et ardent, comme un phénomène de la vie, c'est une vision aux formes multiples, qui a toutes les variétés des spectacles de la nature et toutes les péripéties de l'histoire. Par ce seul mot — l'Empire —, chaque Anglais évoque en mille images entrevues dans la description d'un journal ou le récit d'un soldat : le Canada, avec ses fleuves géants et ses mers intérieures, où viennent mourir les dernières vagues d'un océan de verdure ; les Antilles, avec les richesses de leurs taillis serrés et de leurs plantations sucrières, l'Afrique et l'inlassable poussée de ses sables brûlants, de ses plateaux rocailleux, vaincus çà et là, par le verdoyant sillon d'un fleuve, trop puissant pour être desséché ; les Indes, et le mystère de ce monde, où se trouvent entassés toutes les religions, toutes les races, et tous les climats ; l'Australie, ces plaines élevées, que balaie un vent nerveux et qu'entoure une ceinture ininterrompue de souriantes vallées ; la Nouvelle-Zélande enfin, cette Grande Bretagne des tropiques, qui en a les plaines mouvementées, les vallons heureux les cimes neigeuses, et jusqu'au climat pluvieux. Ce que symbolise encore ce mot d'Empire, ce n'est point seulement cette diversité de spectacles, c'est aussi les luttes et les victoires de l'explorateur et du soldat, les audaces et les gains du colon et de l'administrateur. Sur les grands évènements de l'histoire, l'épopée des âges héroïques et l'exploitation des heures de prospérité se greffent les fables plus ou moins vraisemblables du journaliste ou du romancier. Et c'est l'ensemble de toutes ces images nées des réalités présentes ou des évènements passés, de toutes ces visions enrichies quotidiennement par l'expansion coloniale et le tirage croissant des journaux, qui a constitué progressivement, au fur et à mesure de sa formation, un des caractères de l'Impérialisme britannique. Tout ce monde qu'évoque cette épopée est le résultat d'un siècle d'expansion politique et de progrès intellectuels (1). Pour bien peser l'attrait qu'exerce sur les imaginations britanniques ce seul mot d'Empire, écoutez ces définitions bourrées de faits précis et palpables : « L'Empire anglais, avec ses protectorats, couvre une superficie de quelque neuf millions de milles carrés, ou bien pour parler en chiffres ronds, à peu près égale à *celle de trois Europes* ; ses revenus atteignent aux environs de 210 millions de livres, son commerce forme *la moitié du commerce maritime total du monde*. Cet empire réparti *sous toutes les latitudes*, produit tout ce qui est nécessaire à la vie et au commerce. Nous possédons les plus *grands greniers à blé*, marchés de laines, bois de construction, et *champs de diamants* du monde. Pour la production du thé, nous atteignons rapidement le premier rang, et pour ce qui est du charbon, du fer, de l'étain, dès aujourd'hui, nous faisons bonne figure en face de l'Univers entier..... » (2).

***

Mais l'épopée que révèlent tous ces résultats exerce sur ces tempéraments religieux, une impression particulière. En évoquant toutes ces images, d'une intensité égale mais d'une variété infinie, l'Anglais n'éprouve pas la joie d'un artiste, heureux d'avoir créé une œuvre belle, mais la fierté du fidèle heureux d'avoir obéi à une mission divine. Nous avons montré ailleurs et nous n'y reviendrons pas, quels faits historiques, quelles causes psychologiques avaient imprimé au patriotisme anglais ses caractères de foi orgueilleuse et infaillible. C'est à la croyance traditionnelle en la mission de leur race, qu'ont fait appel, à tour de rôle, tous les hommes d'Etat qui ont voulu faire servir, aux intérêts de leur politique intérieure ou extérieure, leur action pro-

(1) Boutmy. *Psychol. politique* p. 118.

(2) Sir Charles Dilke *Problems of Greater Britain*. Introduction p. 1. 2 vol. 1890

fonde sur l'âme nationale (1) C'est elle, enfin, qui développée par les victoires du XIXe siècle, fortifiée par cinquante ans de prospérité inespérée, chantée par les poètes, est venue marquer d'un second caractère distinctif l'Impérialisme anglais, la doctrine tout économique de l'expansion nécessaire. « Je crois, disait lord Rosebery dans son fameux voyage de 1883-1884, dans cette première mission Impériale, je crois que, chaque jour où nous resterons unis, on trouvera plus désirable que nous le restions, non seulement pour nos intérêts égoïstes, mais pour les intérêts de l'humanité en général : c'est en effet, sur la race britannique, soit en Grande-Bretagne, soit aux Etats-Unis. soit aux Colonies, où qu'elle soit, que reposent les plus hautes espérances de ceux qui essaient de pénétrer les obscurités de l'avenir ou qui cherchent à élever et améliorer les masses patientes de l'humanité. Chaque année, le pouvoir et les privilèges de cette race me paraissent augmenter; chaque année, elle semble remplir une partie de plus en plus grande du monde. Je crois que l'unité de l'Empire britannique subsistera, par la simple raison qu'il est désirable pour la civilisation qu'il en soit ainsi. Je pense, je l'avoue, que chaque jour que nous vivons, nous devrions de moins en moins désirer de voir ce vieil Empire — notre Empire, — bâti avec tant de peine, colonisé avec tant dénergie, s'évanouir, comme un camp silencieusement levé dans la nuit, ou se diviser en des communautés isolées et stériles, envieuses les unes des autres, déchirées par des disputes de quartiers, des rivalités de paroisses, réduites peut-être comme les Etats Italiens du Moyen-Age à l'insignifiance politique (1) ou bien tombant dans un néant paresseux et cultivé. » En une forme plus audacieuse et plus laconique, M. J. Lawson Walton définissait cette mission morale, dont l'Impérialisme n'est qu'une des formes rajeunies : « Le sentiment du devoir est un des caractères de notre race. Nous sommes Impérialistes pour céder aux influences irrésistibles de notre destinée. Nous sommes les heritiers des âges écoulés, avec toutes les grandes prérogatives et les obligations solennelles qui découlent de ce noble privilège. Nous sommes, et serons des Impérialistes, parce que nous ne pouvons l'éviter ». Le raisonnement peut être résumé comme il suit. « L'énergie de notre race nous a donné l'Empire. La nature a complété ce legs par les qualités qui distinguèrent nos ancêtres. Le gouvernement est l'organe, qui exprime les facultés et les tendances d'un peuple Impérial. Sa politique est la ligne d'action que dictent leurs désirs et opinions. Si cette ligne politique, est en harmonie avec le génie de la race elle sera Impérialiste. Si elle cesse d'être Impérialiste, c'est ou bien que l'harmonie a été détruite, ou bien que le caractère de la race a subi un changement (2) «. Cette épopée, dont les imaginations anglaises déroulent les divers chapitres et les divers cadres avec une joie grandissante, n'est pas un poème homérique, mais une Bible judaïque. Elle ne chante pas les aventures d'une poignée de héros, mais l'accomplissement d'une mission providentielle par un peuple élu.

(1) C'est ce qui nous explique pourquoi, par exemple, Lord Brassey, un des fondateurs de la doctrine Impérialiste, a pu, dans un discours prononcé à Chester le 22 octobre 1889, invoquer le souvenir de l'impression profonde produite par une allocution patriotique, adressée aux volontaires de Douvres, par Lord Palmerston et le saluer comme un des pionniers de l'Impérialisme nouveau. (Lord Brassey — *Papers and adresses*, 1895 p. 117).

(2) Impérial Liberal League. *Leaflet*. n° 6. 1900. 1901. p. 3. Disc. prononcé à Adélaïde, 18 janvier 1884.

***

Quel que soit le caractère national de ce poème, malgré son action puissante sur les massses, il n'aurait jamais pu pénétrer, aussi rapidement et aussi profondément, dans toutes les couches de l'opinion britannique, s'il avait pris naissance dans une société démocratique, où l'égalité politique serait le couronnement d'une certaine égalité économique. Seule, une aristocratie d'argent pouvait assez souffrir de la pléthore des capitaux pour sentir la nécessité des placements coloniaux et de la concurrence industrielle, pour comprendre l'utilité des marchés protégés. Seule, une aristocratie de tradition, pépinière d'une armée professionnelle et d'une élite administrative, était capable de fournir, par le luxe de ses ainés et l'audace de ses cadets, l es pionniers des conquêtes nouvelles et les patriciens de l'Empire unifié. Seule, une monarchie héréditaire pouvait fournir aux imaginations britanniques le symbole vivant de l'Unité et le lustre nécessaire des fêtes impériales. Seule, enfin, une opinion, docile jusqu'ici aux moindres impulsions intellectuelles ou politiques d'une minorité aristocratique, était capable de partager aussi rapidement le sentiment d'Impériale fierté éprouvé par une poignée de voyageurs aisés, la foi en l'expansion légitime de la race, formulée pour la première fois par quelques théoriciens audacieux. Sans doute le développement de l'instruction générale et de la vie sociale, qui caractérisait l'âge démocratique dans lequel nous entrons, n'a point été étranger à l'action croissante et profonde de l'Impérialisme. Jamais un mouvement semblable n'aurait pu prendre naissance dans une société, où les habitants répartis en groupes peu nombreux et isolés,

(1) *Leaflet*, n° 14 de l'Imperial Liberal League Impérialisme p. 5 Lawson Walton. p. 2.

n'auraient eu, les uns avec les autres, que d'intermittents rapports. Il n'en reste pas moins certain que l'aristocratie britannique a été le centre intellectuel et social, où la doctrine Impérialiste a trouvé ses premiers adeptes et ses premiers martyrs, et d'où elle a rayonné sur le monde anglo-saxon. En s'attribuant la tâche de prêcher la première l'Evangile nouveau, l'aristocratie anglaise ne faisait que céder à l'instinctive poussée d'une autorité traditionnelle, dont nous avons déjà montré l'action nettement belliqueuse. Jamais cette doctrine de l'expansion nécessaire n'aurait exercé sur le Royaume-Uni autant d'action, si la société britannique n'était une de celles qui, malgré l'évolution industrielle et la concentration urbaine, est restée, par ses traditions particulières, par les privilèges politiques accordés à une minorité, par la répartition oligarchique du capital mobilier et surtout de la propriété foncière, la plus éloignée de l'Idéal Démocratique. (1)

***

Cette doctrine economique, que la constitution de la société anglaise, les besoins religieux et imaginatifs du tempérament national ont marquée de leurs caractères distinctifs, devait revêtir deux formes particulières,

Limitées par l'etroitesse de leur ilot, et la frontière trop peu extensible, de l'Océan, les énergies anglaises se sont dépensées sur des terres éloignées, plus hospitalières et moins étroites. Ce n'est donc point à reculer, par la force, aux dépens de nationalités voisines, les lignes tracées sur la carte par les droits des traités que devaient viser les ambitions de l'Impérialisme anglais. Il ne pouvait prétendre qu'à resserrer les liens économiques, politiques, et intellectuels qui unissaient à la métropole les terres mises en friche, sous des cieux lointains, par d'audacieux pionniers, ou bien à acquérir, de gré ou de force les nouveaux champs nécessaires pour utiliser le trop plein de ses activités nationales et de ses produits industriels. L'Impérialisme anglais, de par les traditions de l'histoire et les décisions de l'Océan sera colonial. Partant, il revêtira deux formes distinctes : il sera une doctrine de concentration Impériale et une doctrine d'expansion Impériale.

Par leurs origines économiques, et leurs caractères généraux, par l'action qu'exercera sur eux le double élément social et psychologique, que nous venons d'analyser brièvement, ces deux tendances se confondent en un seul mouvement, identique dans ses lignes fondamentales. Mais deux raisons nous obligent à les distinguer et à les analyser séparément. Tout d'abord, leurs origines intellectuelles ne sont point les mêmes et leurs théoriciens appartiennent à des âges, à des mouvements différents. La doctrine de concentration coloniale est née de la victoire remportée par les idéalistes littéraires sur les économistes classiques. La doctrine d'expansion coloniale est le résultat de l'application aux problèmes internationaux d'une philosophie sans précédents par la portée de ses conséquences et l'étendue de sa popularité, celle qu'enseignaient Darwin et Huxley. A côté de cette différence, toute théorique, entre ces deux formes de l'impérialisme britannique, il en est une d'ordre plus pratique. Tandis que la doctrine d'expansion devait exercer une influence directe sur les tendances belliqueuses de l'opinion anglaise, autant par les idées défendues que par les actes inspirés, la doctrine de concentration, au contraire, aurait pu faire œuvre pacifique ; s'ils avaient replié les énergies sur elle-même et donné aux activités un but, étroitement limité aux frontières nationales; s'ils étaient parvenus à faire du monde anglo-saxon une unité impériale se suffisant à elle-méme, intellectuellement et industriellement; s'ils avaient assuré aux jeunes nationalités pour qui la fièvre des armements était inconnue et la forme démocratique une réalité, une influence normale et acceptée sur la politique étrangère de la métropole, ces efforts vers une union plus étroite auraient certainement combattu avec efficacité les causes multiples qui allaient déchaîner sur l'Angleterre, une tourmente belliqueuse dont nous connaissons l'intensité et la durée. Il n'en fut rien. L'échec des essais d'unité politique et administrative concentra ces efforts sur la création de liens militaires. Le rêve d'une armée impériale remplaça celui d'un parlement impérial. Et quand ces dernières espérances furent trompées, l'opinion vit dans une guerre le moyen de réaliser, grâce au salutaire ébranlement d'émotions communes et à l'ère de concorde qui suit les victoires, l'union du monde anglo-saxon en une fois et sous toutes ses formes. Si la doctrine d'expansion coloniale a donné une impulsion directe au mouvement belliqueux, la théorie de concentration coloniale n'a exercé la même influence, qu'indirectement.

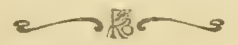


C'est ainsi que l'impérialisme, sous ces deux

(1) [illegible] intellectuelles et économiques des deux doctrines [illegible] d'expansion coloniale, nous aurons l'occasion [illegible] de justifier cette augmentation. Il importe [illegible] dès maintenant, que la [illegible] où l'impérialisme [illegible] le plus d'influence sur l'opinion [illegible] est, après l'Angleterre, l'Allemagne, c'est-à-dire un des états européens, où l'extension du droit de vote ne saurait masquer la prépondérance du pouvoir exécutif, et l'existence d'une aristocratie héréditaire. Les États-Unis, eux-mêmes, qui, quoi qu'on en ait dit, sont moins sensibles à l'influence de la doctrine impérialiste que l'Angleterre et l'Allemagne, sont bien une démocratie politique, mais nullement une démocratie sociale.

formes, a été un des facteurs les plus importants de la crise belliqueuse qu'a traversée l'Angleterre de 1899 à 1902. L'impérialisme a fait plus que battre en brèche le libéralisme pacifique et substituer à ses conceptions coloniales une nouvelle doctrine, il a évoqué ces images orgueilleuses, déchaîné ces sentiments ardents, qui, tôt ou tard rendent nécessaires cette dépense de forces qui est la guerre. Tous les peuples traversent, à leur tour, des crises d'imagination et de sensibilité. Aux jours des jubilés royaux et des conférences inter-coloniales, la nation anglaise a passé par ces heures dramatiques ; les émotions intenses étaient trop contraires aux traits distinctifs du tempérament national, pour qu'il ne réagisse pas, dans une tension de tous ses muscles, dangereuse pour ses voisins.

JACQUES BARDOUX.



LA FOI NOUVELLE DU POÈTE ET SA DOCTRINE

L'Intégralisme.

Plusieurs des collaborateurs de la *Revue Bleue* ont précédemment signalé l'évolution profonde qui se produit actuellement en poésie, et dont les manifestations ont déjà retenu l'attention du public et des lettrés. Nos lecteurs trouveront ci-après, contresigné par les principaux initiateurs de ce mouvement, l'exposé même de la doctrine nouvelle.

Si l'on considère un instant dans son ensemble le mouvement poétique de ces vingt-cinq dernières années, on est frappé par le nombre considérable de discussions qui ont été provoquées par des questions de pure forme, et même, la plupart du temps, exclusivement prosodiques. Sans vouloir déclarer qu'elles furent vaines, nous devons cependant constater — toute déférence gardée vis-à-vis des esprits sérieux qui crurent devoir s'y attacher — que toutes ces discussions sans fin n'ont pas été sans contribuer pour une large part à déterminer et à propager cette indifférence que le public témoigne aujourd'hui à l'égard de la Poésie. — Eh ! quoi, s'est dit le lecteur, moins philistin sans doute qu'on ne l'affirme entre gens intéressés, eh ! quoi, ces poètes, qui portent au front le divin signe, qu'on imagine toujours — ô jeunes filles ! — drapés à l'antique et des lauriers aux tempes, conducteurs des peuples, législateurs du monde, ces poètes ne sont-ils donc occupés qu'à se quereller sur des *e* muets ou des hiatus ? Ne peuvent-ils enfin se mettre d'accord sur leurs rimes ? est-ce là tout leur art, et n'ont-ils rien d'autre à nous dire ? — En toute humilité, il faut convenir qu'il y a beaucoup de vérité dans cette boutade. Aussi, nous garderons-nous bien d'aggraver la situation en insistant à notre tour sur des questions de détail qui, aux yeux du lecteur ennuyé, se présentent avec tous les caractères de la chinoiserie. Le fond même du débat retiendra seulement notre attention un moment. Ce sera pour préciser notre opinion. Et nous entrerons immédiatement dans l'exposé même de notre doctrine.

A propos des vers libres modernes, que nous n'entendons pas condamner en principe, mais dont les modalités diverses ne relèvent encore que du laisser aller, disent les uns, ou que du pis aller, disent les autres, on a reposé le fameux problème de la prose, des vers et de la poésie, — où finit celle-ci, où commence celle-là ? — et on a réclamé des définitions. Nous déclarerons donc qu'à notre sens la Poésie n'est pas l'apanage exclusif de la littérature, et même des vers, mais que les vers constituant *la forme de langage qui tend à la plus haute expression du rythme, et le rythme étant la condition [illegible] de toute poésie*, il s'ensuit que ladite forme est la plus apte à réaliser celle-ci. Elle y tend par des moyens dont ne dispose pas la prose, et qui sont, en français, la numération des syllabes, le jeu des césures, et la rime. *Le vers*, quel qu'il soit, en tant qu'élément de cette forme de langage, *ne se peut définir que par les règles de sa construction*. Quelles sont ces règles ? Elles sont, au sens précis du mot, empiriques. Comme celles de la syntaxe, de la grammaire, et de la langue elle-même, elles ont leurs origines dans l'usage, c'est-à-dire dans la tradition. Ces règles sont-elles liées aux lois physiologiques de l'ouïe, de l'instinct et aussi de notre race ? Nous le croyons fermement. Sont-elles exclusives, définitives, et l'avenir ne peut-il y porter atteinte ? Nous ne voulons pas l'affirmer.

La numération des syllabes, en français, apparaît simple. En réalité elle est double. Il y a la numération *quantitative* qui, peut-on dire, est d'application toute mécanique, et la numération *qualitative* qui est parallèle, *mais libre*, entièrement livrée à l'intuition du poète, toujours inobservée chez le mauvais rimeur, mais qui est une ressource incomparable pour le véritable artiste dont elle accuse d'ailleurs toute l'originalité de composition. C'est de cette double numération, *sériée régulièrement ou irrégulièrement par la rime et ses rappels*, que doit naître le chant du poème, implication première du rythme. Et dès lors, il y a vers. Tout le reste est dispositif d'écriture, simple indication pour les yeux qu'il y a lieu de conserver, mais qui, pour l'oreille, est d'une utilité beaucoup plus lointaine, sans doute. Quant à la précellence, pour les combinaisons syllabiques, du nombre douze, terme de l'alexandrin, il semble inutile d'en discuter. C'est une constatation mathématique.

Il nous reste maintenant à nous expliquer sur le rythme. Lorsque, il y a quelque temps déjà, nous écrivions ceci : « Dans l'œuvre du poète, *le rythme est le geste de l'âme,* » l'image dont nous nous servions indiquait à elle seule que nous étions loin de conserver au mot rythme le sens étroit qu'il possède couramment. Le rythme n'est pas constitué par les césures ou la coupe des strophes. Il y a cinquante ans à peine, nous n'aurions pu le démontrer comme aujourd'hui. Mais la théorie des harmoniques de Helmholtz, celle plus récente des ondes de Hertz, des rayons Rœntgen, et d'autres encore du domaine biologique, nous ont profondément éclairés à ce sujet. Et cette opinion, de plus en plus admise, s'est confirmée en nous, que tout, dans l'univers, est vibration, combinaisons de vibrations, formes de mouvement, nombre et séries, associations de rythmes ; que le monde entier n'est qu'une vaste orchestration de rythmes ; que nous-mêmes sommes un rythme dans le rythme intégral ou accomplissement universel, et que le rythme inhérent au verbe humain, le rythme, dans l'œuvre du poète, *est le mouvement même de l'inspiration.* Il est préexistant à la pensée elle-même. D'abord obscure, celle-ci s'y ordonne et s'y déploie, et le frisson du monde passe en elle. Intégrer la pensée dans le rythme, c'est en quelque sorte lui conférer l'éternité de celui-ci. Facteur émotif, loi des unissons, des correspondances et des formes, principe et fin de toute harmonie, il saura l'identifier à la vie psychique, c'est-à-dire à la croyance et aux aspirations des hommes !

Nous bornerons là nos réflexions sur les conditions matérielles de l'existence du poème. Les procédés nous sont indifférents. Mais pour nous, qui nous accommodons très bien du vers traditionnel, en y introduisant, à loisir, certains tempéraments tels que ceux étudiés et précisés depuis longtemps par l'un de nous, M. Adolphe Boschot, un grief, que nous ne pouvons taire, subsistera toujours contre toute prosodie exclusive et formaliste. C'est qu'elle permet à n'importe qui, doué de quelque style et de persévérance, de composer, avec des ressassements de toutes sortes, de fort bons vers, et même d'excellents vers et cela par milliers l'an. L'habitude fait partie de notre sentiment esthétique. Nous l'entendons fort bien. Encore ne faut-il pas cependant qu'elle l'absorbe au point de nous conduire à la routine. Et c'est à l'un de nos maitres, à M. Sully-Prudhomme qui, certes, ne peut être suspecté de révolutionnisme en prosodie, que nous empruntons notre dernier argument. Il se trouve dans sa jolie pièce : *L'Habitude* :

L'habitude est une étrangère
Qui supplante en nous la raison,
C'est une vieille ménagère
Qui s'installe dans la maison,
. . . .
Cette vieille au pas monotone
Endort la jeune liberté.

Nous conviendrons donc que le poète, s'il est vraiment poète, a le droit de se faire sa règle à soi-même. C'est d'ailleurs toujours à ses risques et périls. Si la forme convenue est trop étroite pour sa pensée, celle-ci la fait éclater, et l'on voit tout de suite où s'exerçait à tort le rigorisme des méthodes. Et l'exemple prévaut, et l'exemple fait foi. Au delà de toutes les définitions possibles il ne nous apparaît plus qu'une seule catégorie de vers : *le vers eurythmique.* Il doit avoir sa place dans toutes les prosodies. Il est, ou n'est pas, voilà tout.

***

Ces remarques faites, combien différente nous apparaît, dans son utilité immédiate et dans ses conséquences, l'étude de la conception poétique. « Si nous désirons, en effet, sortir du chaos où se débat actuellement la poésie française, écrivait récemment dans cette Revue M. Léon Vannoz, il faut que nous fassions un grand effort pour comprendre les lois vraies de la création poétique, et pour nous comprendre nous-mêmes... Plus le poète comprendra profondément le travail de la conscience et de l'imagination créatrice, plus il verra augmenter ses moyens de prise sur la nature. » Rien ne nous semble plus juste. On pourrait ajouter : et plus son idéal s'élèvera. Nous verrons mieux le but ; la clarté se fera sur la route ; nous risquerons moins de nous égarer en des préoccupations à côté, et, peut-être ainsi, pourra-t-on mieux nous apprécier? Il faut le redire ici : il y a quelque chose de changé dans l'âme humaine. A la conception nouvelle de l'univers et de la vie que s'est faite l'homme d'aujourd'hui, les paraboles d'antan ne correspondent plus. Nous ne pouvons plus nous intéresser naïvement aux légendes qui ont charmé nos pères. Nous-mêmes les avons trop entendues. Les points de vue sont déplacés, et la poésie éternelle a besoin de nouveaux modes d'expression. Aux poètes de les chercher et de les indiquer. A conception haute, œuvre haute. *Ex nihilo nihil.* Nous sommes pénétré de cette vérité. Aussi est-ce résolument que nous inscrivons notre premier principe :

I. — LA POÉSIE RÉALISÉE EST LA FORME TRANSCENDANTE DU SAVOIR.

Elle fut telle à l'origine, et toujours elle s'est révélée telle chez les grands poètes. La poésie apparaît comme la première éducatrice spirituelle des hommes. Elle a fondé les religions et les philoso-

phies. Elle a présidé à toutes les manifestations de la beauté. Son hégémonie a resplendi sur les âges jusqu'aux époques récentes, où les progrès de la science et de la civilisation l'ayant submergée, elle est devenue, sous son aspect le plus décent, un petit talent de société, un agrément de five o'clock, un passe-temps de demoiselles, et sous son aspect grotesque, un exploit pompeux de *minus habens*. Et nous protestons. *Le rôle de la poésie ayant toujours été d'agrandir la conscience humaine au delà même des vérités contrôlées*, il ne nous est plus permis de tout ignorer de ce qui se passe autour de nous. Il faut connaître ceci pour atteindre à cela. C'est parfait, chanter la vie et l'humanité. Encore faut-il savoir ce qu'elles sont, et ce qui les constitue aujourd'hui. Suffit-il de s'asseoir sur un banc de mousse, au bord d'un ruisseau, et de mettre la main sur son cœur, en regardant la lune ou quelque étoile favorite ; d'évoquer la maison blanche aux volets verts, pour se dire l'annonciateur des fraternités et des bonheurs futurs ? Nous ne le croyons pas. Il faut savoir beaucoup de choses, aux temps présents, pour en apprendre un peu aux hommes, pour en mettre quelque essence dans ses écrits. Mais qu'il n'y ait ici aucune méprise. Le poème didactique est un non-sens à nos yeux. La poésie reste pour nous l'évangile de l'ineffable qu'elle investit de sa toute-puissance émotionnelle. Elle tend vers toutes les possibilités de l'affirmation, c'est-à-dire vers l'absolu, mais c'est par transcendance, et par les voies du sentiment que son charme opère. Et nous voici à notre seconde proposition ; elle découle de la première :

II. — La Poésie, phénomène subjectif, est la volupté de la Connaissance.

Et par Connaissance, nous entendons celle-ci sous toutes ses formes, notion ou prénotion, aspiration, imagination ou intuition. Et qu'est elle encore, sinon, dans le vouloir et l'effort des hommes, la compréhension, la pénétration, la possession de toutes choses par l'âme et les sens ? Et n'établit-elle pas ainsi la norme même du rêve, rapport mystérieux entre ce qui est *nous* et ce qui est *tout*, entre la vie individuelle et la vie universelle ? Or, dans nos recherches, cet enchantement n'est pas moindre de nous apercevoir ici que notre formule est aussi une définition de l'amour. Et nous poursuivons, conséquemment toujours.

III. — La Poésie est infiniment perfectible ; c'est une création perpétuelle

Il est bien évident qu'étant en correspondance directe avec notre sensibilité intellectuelle, laquelle se développe de siècle en siècle, sous l'action du savoir de plus en plus étendu, elle ne peut rester stationnaire. Et, cependant, ne vient-on pas répéter que le poète doit sans cesse revenir à l'inspiration première, à la fraîcheur d'âme angélique, à l'ingénuité, à la naïveté touchante des âges d'or, et que, sur toutes choses, il doit écarquiller de grands yeux tout neufs ? Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Il faudrait cependant s'entendre. Jusqu'où, jusques à qui faut-il remonter pour trouver cette fraîcheur d'âme et cette ingénuité charmeresses ? Est-ce jusqu'aux temps de l'homme des cavernes, du déluge ou des croisades ? Ou bien faut-il simplement régresser jusqu'à la mentalité des Iroquois ? Oh ! nous entendons bien la plaisanterie. La gageure tenue est bien bonne. — Il faut régresser jusqu'à l'infantilisme. Aux innocents les mains pleines ! — Nous nous en doutions.

Mais pour nous, qui n'en sommes plus à croire que l'âme humaine, à travers les âges, reste imperturbablement égale à elle-même ; qui la concevons en perpétuel devenir, formée par toutes les capitalisations du passé et de l'hérédité, par toutes les acquisitions et par toutes les influences du savoir et des milieux, il est difficile d'admettre que le poète se doive complaire indéfiniment dans la contemplation de deux ou trois phénomènes généraux de la nature, signalés, d'ailleurs, depuis fort longtemps sous toutes les latitudes. C'est plus loin, c'est-à-dire plus profondément que doivent tendre ses aspirations. La poésie est création, ou mieux, révélation perpétuelle. Ce qui est révélé — est. Mais, à la longue, cette révélation s'associe à notre façon de voir. Notre personnalité se l'approprie, elle en fait notre bien — et nous souhaitons autre chose. Un exemple est peut-être utile. Imaginons un poème merveilleux, qu'un admirateur enthousiaste se ferait réciter chaque jour. Au bout d'un certain temps, les impressions produites, toujours répétées, se mécaniseront, pour ainsi dire, dans l'esprit de l'auditeur. Ses sens et sa mémoire les enregistreront automatiquement, son intelligence ne sera plus sollicitée ; il n'y aura plus curiosité, et la poésie, phénomène en soi, disparaîtra. Le lecteur moderne est ce personnage. Il a trop entendu les mêmes choses. L'œuvre poétique n'en existe pas moins toujours, mais il ne peut que la situer, historiquement, à sa date, dans son admiration.

Il en est de même des jugements tout faits, des jugements conventionnels. L'impéritie phraséologique éclate de toutes parts. Elle nous a des airs de carnaval ou de rodomontades. A toute œuvre, il faut désormais une caution. Et cette caution, c'est le savoir moderne. Il sera de plus en plus difficile de faire voir monts et merveilles au public dans un vers

idiot. « Mais vous n'avez pas le sens anagogique, ma chère ! » Et c'est de la rue que monte une voix. « Et va donc ! » répond Gavroche. — Et Gavroche a bien de l'esprit. Il faut rire.

IV. — La création poétique est une intégration.

Il n'est plus permis au poète de tout ignorer, disions-nous. Mais la science universelle est irréalisable. L'homme a établi des sciences partielles, physiques, naturelles, morales, sociales, etc., etc. Elles évoluent dans leurs domaines respectifs, et chacune poursuit la vérité. Or, la vérité, dans l'absolu, est une. Il faut donc qu'elles aient entre elles des rapports, des correspondances, difficiles à découvrir parfois, encore plus à déterminer. La poésie intervient au sein même de toutes ces correspondances mystérieuses qui sollicitent notre activité intellectuelle, notre mémoire, nos aspirations, notre moi tout entier, et constituent cet état de conscience où, semble-t-il, nous communions dans l'infini. Semble-t-il, faut-il dire, car, hélas ! la création poétique ne consiste qu'à déterminer jusqu'aux subtilités du frisson les limites extrêmes d'une somme d'infiniment petits, de nature fort complexe, qui sont nos aperceptions de toutes sortes. Or, cette somme d'infiniment petits, ce complexus d'aperceptions de toutes sortes, quels sont-ils, sinon le fond même de notre personnalité, de notre âme, en un mot ? C'est donc des limites même de l'âme dans l'âme universelle qu'il s'agit ici. *Tout poème qui se réalise ne tend qu'à résoudre une part du problème éternel de l'individuation.* Cette question correspond encore, en hautes sciences, à certains autres problèmes, fort connus des savants, mais que les poètes se font ordinairement gloire d'ignorer. Rigoureusement parlant, c'est une intégration. Et lorsqu'à l'inscription du temple de Delphes : *Connais-toi toi-même*, nous ajoutions la formule de Térence : *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto* ; lorsque nous écrivions que nous voulions exprimer la vie humaine en fonction de l'humanité tout entière, et notre individualité en fonction de l'univers comme de l'inconnaissable, nous professions *l'intégralisme le plus pur*.

Et nous ne redoutons pas les contradictions. La dénomination nous apparaît profondément exacte. Elle se vérifie suivant le sens littéral du mot. Et nous pouvons la suivre jusque dans son acception philosophique et même mathématique. Pourquoi pas ? Somme toute, nous hésiterions moins à nous réclamer de Newton ou de Leibniz que d'un quelconque envoyé des Muses, s'en vînt-il de l'Hélicon même.

Mais voici bien le grand argument des apôtres incorruptibles de la foi du charbonnier. Il ne nous sera pas épargné. Est-il bien nécessaire, dira-t-on, de s'engager dans des démonstrations aussi rigoureuses, pour goûter et même pour créer la poésie ? Et nous répondrons incontinent que, dans cet ordre d'idées, il n'est pas non plus indispensable pour vivre, boire, manger, dormir, et, par surcroît, se distraire et voyager, au siècle d'Edison, de Pasteur, de Tolstoï, de Nietzsche, et de tant d'autres génies, de savoir comment on naît et comment on meurt, pourquoi l'on souffre et pourquoi l'on espère, mais que nous ne sommes pas fâchés d'être un peu plus fixés à ce sujet chaque jour, et que c'est peut-être là ce qui constitue notre supériorité sur le Malgache ou le Huron rencontré sur nos boulevards, ou sur le chimpanzé Consul — cependant de mœurs fort civiles, dit-on.

D'ailleurs, c'est d'un domaine à l'autre, et l'un par l'autre, qu'il nous faut éclairer nos données et nos termes de comparaison. C'est le principe même de l'invention. Il faudra bien en venir à l'identification des postulats. Les clefs du mystère et de l'infini sont des formules. Ce n'est pas dans la lune qu'on les forge.

Et nous irons donc plus loin. La création poétique n'est pas, à proprement parler, une synthèse. On l'a dit, nous l'avons cru, et on le répète encore. Peut-être même par ce mot est-il entendu tout simplement syncrèse. Quoi qu'il en soit, la synthèse est antérieure à la création poétique. C'est un phénomène occulte qui se produit dans la subconscience. Elle est une résultante affective de toutes sortes d'influences d'origines physiologiques aussi bien qu'intellectuelles. *Elle est constitutive de l'état d'âme.* Mais l'état d'âme, c'est le cas fréquent, peut très bien rester passif, partant stérile, ou même encore présider simplement aux manifestations les plus diverses de la vie extérieure, et rester ainsi étranger à toute poésie. Chez le poète, il est nécessaire que cet état d'âme passe du mode affectif à l'état actif, se dynamise en quelque sorte, et c'est sans doute alors qu'il prend le nom d'Inspiration. Pour qu'il y ait création poétique, il faudra donc que l'état d'âme, ainsi devenu motion d'âme, soit inscrit dans un symbole. *Et cette inscription dans un symbole, c'est une intégration*, et mieux, c'est une intégraiton de fonctions. Car les mots et les phrases, représentatifs de pensée, de sentiment et d'émotion, sont des valeurs, et ces valeurs sont des fonctions, attendu que les variations de l'une entraînent les variations de l'autre. Que le rythme intervienne, et l'œuvre est née.

V. — Le symbole poétique intègre la connaissance en puissance ; le rythme, facteur émotif, l'identifie à la vie psychique, et crée la poésie.

Ce dernier principe est une conclusion. Sans doute

convient-il de nous prononcer aussi sur le symbole. Nous n'irons pas chercher des définitions compliquées. Pour nous, le symbole est une généralisation de la pensée par l'image. Quant au rythme, nous l'avons dit plus haut, il n'a avec les règles prosodiques que des rapports de maître à serviteur. Il est le mouvement même de l'inspiration, matérialisé en quelque sorte par le vers, et il a son origine dans les lois profondes de l'organisme et de l'univers. Il aboutit au don du poète, hors lequel, hélas ! il n'y a pas de salut. Nous l'avons toujours affirmé. *Le don du poète*, avons-nous écrit déjà, *est une condition psychique supérieure, comme l'héroïsme.*

Et pour aller jusqu'au bout de notre pensée, nous déclarerons encore que le langage des vers, s'il ne doit exprimer que des choses mille fois redites, ou même simplement connues de tous, nous apparaît comme une futilité, vouée aux railleries sous cape des gens d'esprit. On n'imagine pas, en effet, en plein XXe siècle, un homme de valeur véritable s'appliquant à traiter en vers un sujet donné, ou à nous raconter ses petits ravissements ou ses petits déboires avec des rimes dans la voix. O vanité, se vouloir poète, et se proclamer tel, se croire supérieur à tous ces pauvres mortels à qui la destinée n'a pas donné la vocation de Benserade ou de Chaplain ! Se rengorger de quelques suffrages obtenus par surprise et, rêvant d'immortalité, oublier bien vite que dans la soirée où les applaudissements furent si nombreux, il y avait aussi, et surtout, un violoniste, et une chanteuse ! Ah ! le clinquant et les paillons d'histrionie. Parodie du prestige. Etre quelqu'un ! Mais qui trompe-t-on, grands dieux ? La vieille question du fond et de la forme n'est même pas à poser en poésie. Que celle-ci soit parfaite, et celui-là admirable, nous jugerons encore l'œuvre vaine, s'il n'y a qu'adaptation prosodique. Il faut qu'il y ait identification, c'est-à-dire que la pensée et sa forme soient tellement confondues dans le rythme que leurs rôles respectifs ne puissent plus être déterminés. C'est la seule façon de justifier le poème de nos jours. Sinon, la prose est là. Elle a tous les avantages pour raconter, traduire, commenter et enseigner, et la grande poésie, il est facile de s'en convaincre, ne la boude pas toujours. S'il n'est vraiment l'initiateur et le voyant, tel qu'il le fut aux temps passés, le poète n'a plus rien à dire aux temps modernes.

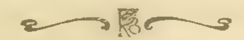
Telle est notre façon de concevoir la poésie. Devons-nous ajouter que des aspirations communes ne sauraient aliéner les indépendances. Ce n'est point s'inféoder que d'orienter ensemble ses regards vers des sommets nouveaux. Notre doctrine ne s'oppose systématiquement à aucune autre. Au contraire, en déclarant la poésie infiniment perfectible et création perpétuelle, elle appelle tous les élans de l'individualisme noble. Son but serait de réassigner à la poésie sa mission prophétique — dont il nous semble bien qu'elle s'est fort éloignée. Nous ne nous dissimulons pas le péril d'une telle ambition. Nous avons cru cependant devoir l'affirmer ici. L'idéal humain recule toujours, recule dans l'infini, mais dans l'infini, aujourd'hui, nous pouvons jeter beaucoup plus de lumières ! Et n'est-ce pas à ces fins que nous ont préparés tous nos glorieux devanciers, grands initiés de tous les âges, prophètes et voyants, grands émancipateurs de la conscience humaine, dont nous ne pouvons évoquer le souvenir sans une étreinte au cœur, mais dont le verbe puissant sonne si haut tout au fond de notre rêve, que nous levons la tête pour les suivre ? ..

Il existe, dans la génération qui demain paraîtra devant la vie, une puissance intellectuelle énorme. Elle s'y trouve pêle-mêle, en désordre, sans cohésion ; c'est un chaos de savoir, et dans chaque conscience elle suscite des conflits. Mais qu'un souffle passe, et toute cette force immense s'organise, s'ordonne, et peut-être se magnifie. Et peut-être aussi, à cette heure où si volontiers on parle de décadence, sommes-nous à deux pas d'un siècle de Périclès.

Or, nous, que toute cette ardeur et cette force environnent ; nous qui, dans nos solitudes de poètes, tressaillons chaque jour d'entendre, comme un écho multiplié, tous les eurekas du savoir des hommes se répondre d'un bout du monde à l'autre bout, un espoir nous a conquis, nous réconforte et nous exalte. Sans doute, une angoisse l'enveloppe, mais dans cette angoisse, une certitude a lui. Et pourquoi ne pas l'exprimer, puisque les mots tremblent sur nos lèvres ? Il ne s'accomplira rien dans l'humanité, rien de durable et rien de vaste, aucun grand mouvement social ne pourra se perpétrer au nom de la plus éclatante vérité, si ce n'est pas la Poésie qui promulgue celle-ci au fond des âmes !

Nos prédécesseurs immédiats ont déclaré que leur doctrine répondait aux nécessités du moment. En invoquant les temps présents, nous leur demandons tout simplement la permission de parler comme eux. — ADOLPHE LACUZON.

CUBELIER DE BEYNAC — ADOLPHE BOSCHOT
SÉBASTIEN CH. LECONTE — LÉON VANNOZ



LA VIE LITTÉRAIRE

Les Origines de l'ancienne France,

Par JACQUES FLACH.

JACQUES FLACH, professeur d'histoire de législations comparées au Collège de France : *Les Origines de l'ancienne France*

France. Tome Ier : Le Régime seigneurial; tome II : Les Origines communales la Féodalité et la Chevalerie; tome III. La Renaissance de l'Etat, la Royauté et le Principat. (Larose, éditeur).

La curiosité publique et, dit-on, la critique elle-même se subordonnent à des œuvres éphémères dont le seul mérite est d'apparaître au monde avec bruit. Elles sont les esclaves de ces œuvres qui les surprennent et les retiennent par une violence systématique. La moindre comédie distraitement improvisée en un petit nombre de semaines occupe un instant toute la presse et beaucoup de conversations. Les romanciers se lamentent d'être sacrifiés aux dramaturges dans la publicité journalistique. Infortunés écrivailleurs! Pourtant tels d'entre eux qui écrivent deux romans chaque année sont assurés toujours d'une certaine attention littéraire... Leurs œuvres ennuient; ou bien on est las de leur uniformité monotone, car elles se ressemblent toutes; néanmoins on les discute car on est accoutumé de discuter la première et on ne renonce par volontiers à ses mauvaises habitudes. Elles n'ont ni force, ni nouveauté. Elles seront mortes demain. Aujourd'hui on ne néglige rien pour qu'elles soient vivantes, bien vivantes. Et c'est beaucoup de temps perdu pour tout le monde.

Mais je vois paraître — si discrètement! — le troisième volume d'un ouvrage élaboré avec l'heureuse complicité du temps. *Les Origines de l'ancienne France*, par M. Jacques Flach. Le premier volume sur le Régime seigneurial a été publié en 1886. Le deuxième sur les Origines communales : La Féodalité et la Chevalerie, en 1897. Le troisième sur la Renaissance de l'Etat, la Royauté et le Principat en 1904. Vingt années de travaux pour une œuvre — qui n'est point terminée ! Messieurs, quelle leçon pour nous!

Laisserons-nous donc aux érudits, aux « spécialistes » le soin, exclusif de discuter, avec une âpreté sans doute passionnée, les méthodes, les conclusions d'un pareil ouvrage qui peut être de si grandes conséquences ! Est-ce que, au contraire, on ne doit pas, dans les milieux cultivés, accomplir un effort constant pour élargir de toutes parts le domaine des curiosités intellectuelles, pour les attirer et pour les enchaîner aux sujets, aux œuvres, aux écrivains plus dignes d'elles. Elles étaient les esclaves des vains ouvrages prompts à paraître, prompts à disparaître. Est-ce qu'elles ne doivent pas devenir les auxiliaires indépendantes des ouvrages solides faits lentement, faits pour longtemps ?

L'auteur des *Origines de l'ancienne France*, M. Jacques Flach, mérite, avec le respect, l'attention. Il a eu cette intrépidité de vouer sa vie à l'accomplissement d'une œuvre colossale et il s'est consacré à sa tâche avec toute la hardiesse persévérante du désintéressement scientifique. Après avoir travaillé vingt ans sur l'histoire du xe et du xie siècle, il écrit très naturellement en sa préface : « Rectifications de détails et critiques basées sur les sources originales me seront toujours les bienvenues. Je n'ai souci que de la vérité. »

Il n'a souci que de la vérité, mais d'une vérité dont il est bon que nous nous préoccupions chaque jour davantage : la vérité sur nos origines nationales. Anatole France le disait à propos d'Ernest Renan et de son *Histoire des origines du christianisme* : « Il semble que l'image véritable du passé nous ait été révélée par la grande école historique de notre siècle. Il semble que le sens des origines soit un sens nouveau, ou du moins un sens nouvellement exercé chez l'homme. » Je ne sais ; mais ne devons-nous pas être satisfaits si des historiens en plus grand nombre recherchent avec plus de précision les origines de l'ancienne France, les commencements obscurs et confus des idées qui nous pénètrent encore. Est-ce que nous ne devons pas être d'autant plus curieux de toutes ces origines que maintenant nous en devinons mieux les incertitudes. Et, est-ce que nous ne devons pas être plus nombreux à prêter aux savants infatigables l'appui, si médiocre soit-il et si tardif ! de notre attention !

L'œuvre de M. Jacques Flach prétend à une double originalité. Elle est originale par ses conclusions. Elle est originale par ses procédés d'érudition.

M. Jacques Flach rectifie les idées admises par les précédents historiens des Origines. Il se sert d'eux pour les supprimer et les renouveler. Ils sont pour lui des guides qu'il anéantit après qu'ils ont éclairé sa marche et qu'il a pu, grâce à leurs erreurs de direction, reconnaître la route véritable. Il faut à tous les savants beaucoup d'héroïsmes : l'héroïsme de se dépenser eux-mêmes, de se sacrifier pour des travaux dont les résultats sont d'abord hypothétiques, ensuite l'héroïsme de sacrifier leurs devanciers, comme inutiles, sinon funestes. M. Jacques Flach a ces deux héroïsmes dont il faut également lui savoir gré.

M. Jacques Flach considère *la protection* comme la base de toute société qui se forme ou se reconstitue. La protection n'est rien autre qu'une garantie des conditions nécessaires de la vie qui peut être réalisée ou par la sauvegarde d'un plus fort ou par l'assistance collective d'égaux. Aussi l'idée de protection est inséparable de l'idée d'association, de fraternité et de compagnonnage, de clan et de famille primitive.

S'il est vrai, selon l'excellente parole de M. Tarde dans les *Transformations du Pouvoir*, que « la différence des forts et des faibles aura toujours pour conséquence, en vertu de la sympathie humaine, le

désir et le plaisir de protéger et de diriger, le désir et le plaisir d'être protégé et dirigé », qui ne voit que ces deux sentiments se confondent dans la même personne, tour à tour protectrice et protégée, quand l'assistance est mutuelle entre égaux et quand, par la réciprocité du service, le chef lui-même devient un pair !

Tel est donc le lien qui unit les deux premiers volumes de l'ouvrage de M. Jacques Flach ; l'un où la force protectrice est étudiée dans l'insuffisance et l'excès de son action individuelle alors que s'épanouit le régime seigneurial ; l'autre où elle apparaît dans la puissance régénératrice de son action collective sous les formes principales du clan féodal et de la commune. C'est encore le lien qui rattache le troisième volume aux précédents.

Le clan féodal — M. Flach l'a prouvé d'abord — est une famille étendue, issue de l'organisation familiale des Germains et du patronage gallo-romain Sur cette double base aussi se sont constitués la royauté et le principat. L'Eglise est venue s'adjoindre à eux comme organe politique et concourir avec eux à la renaissance de l'Etat ! Dès lors, ayant étudié le jeu simultané, si l'on peut dire, du besoin de protection et de l'esprit d'association ou de compagnonnage dans le régime communal, la féodalité et la chevalerie, de même, M. Jacques Flach observe l'action de ces principes sociaux au sein de la royauté, du principat et de l'Eglise qu'ils ont vivifiés, consolidés, transformés ou hiérarchisés.

Mais ici intervient la Tradition dont le rôle fut grand, très grand, parce que l'avidité était impérieuse alors d'ordre, de stabilité, d'harmonie. La Tradition fit la force morale de la royauté et du principat à l'encontre du groupement féodal, dépourvu de centre de gravité, jouet des passions individuelles. Elle légitima leur esprit de domination alors que la féodalité se condamnait et se dévorait en quelque façon par les excès du sien. Les conquêtes du prince et du roi se solidifièrent en s'accroissant ; les conquêtes des petits seigneurs féodaux se neutralisèrent en se multipliant.

Et voici la nouveauté de l'œuvre de M. Jacques Flach.

Il faut beaucoup de temps aux hommes pour arriver à la vérité. Il faut beaucoup de temps à la vérité pour qu'elle pénètre dans les esprits. Et puis nos habitudes de pensée moderne déterminent pour une grande part nos jugements sur les faits anciens. C'est ce qui est advenu pour les historiens des origines françaises : M. Jacques Flach le montre habilement. « La reconstitution de la société après la chute de l'empire carolingien, nous dit M. Flach, a été présentée d'ordinaire sous un aspect qui anticipe de plusieurs siècles sur la réalité par la raison qu'on a commencé à la décrire, et à en retracer l'histoire quand elle était un fait accompli, quand étaient constitués solidement le royaume de France et les grands fiefs. Si l'on a pu croire que la féodalité était née dès la fin du IXe siècle et qu'elle était dès le principe territoriale, on a cru de même que les premiers Capétiens étaient des rois territoriaux, les duchés et les comtés des circonscriptions géographiques aux limites précises, la noblesse une caste terrienne. »

Pour parler bref, la féodalité foncière et territoriale ne fut constituée que trois cents ans plus tard que la date admise par l'opinion générale. C'est c'est cette rectification qu'apportent avec une science prudente — téméraire, diront les érudits qui n'aiment pas qu'on les dérange dans leurs convictions patiemment acquises — c'est cette rectification qu'apportent les livres de M. Jacques Flach. Vous sentez bien quelle importance elle peut avoir — mille ans après.

Mais oui, elle est importante, car rien n'est négligeable de ce qui constitue la vérité, et cette erreur essentielle est fertile en erreurs accessoires.

Stendhal qui savait tout — et Dieu seul pourrait dire comment il le savait ! — a parlé, dans les *Mémoires d'un touriste*, des origines de l'architecture romane. Il écrit : « Au milieu de l'effroyable désordre et du malheur général, les hommes en vinrent à ne plus songer qu'au moment présent ; toute idée d'avenir autre que celle du paradis s'éteignit dans les cœurs. On ne construisit plus que de misérables maisons en bois pour se mettre à l'abri de la pluie et du froid, et au Xe siècle il n'y eut plus d'architecture ». En vérité, au Xe siècle on n'avait souci que de l'heure présente et on ne construisait qu'en bois ; mais au XIe les édifices de pierre surgirent de tous côtés. Heureux Stendhal qui nous fournit à son insu une image assez exacte pour figurer la différence entre la féodalité du Xe siècle et celle du XIIe siècle ! Précaire, bénéfice, fief furent tout d'abord des constructions hâtives, élevées au jour le jour, sans cesse démolies ou détruites et refaites avec des matériaux sommaires, abritant une, deux, ou trois générations, tout au plus. Elles sont de bois alors ; mais au XIIe siècle elles seront de granit, et dureront jusqu'à la Révolution qui les anéantira le jour même où elle s'attaquera aux églises romanes ou gothiques. Il y eut sans doute des tentatives isolées d'institutions durables comme il y eut quelques maisons de pierre, mais parce qu'on ne mesura pas exactement l'importance de ces premiers essais, on se trompa sur toute la suite de notre histoire.

On se trompa : et par l'exagération de l'idée féodale, par son recul arbitraire dans le passé, royauté, principat, noblesse, l'Eglise elle-même,

prennent figure de convention. La royauté des xe et xie siècles est apparue comme une royauté féodale, les principautés comme des grands fiefs de la couronne, la noblesse à la fois comme un « rouage » monarchique et un produit direct, nécessaire, connexe du fief, la papauté comme une suzeraineté féodale sur les royaumes chrétiens. Erreurs ! Erreurs ! Erreurs logiques, fatales, mais épouvantables erreurs.

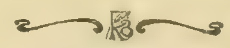
Erreur encore : en même temps qu'ils outraient à l'extrême et par conséquent dénaturaient l'idée féodale, les anciens historiens subissaient l'irrésistible influence de l'idée unitaire. Elle avait triomphé avec la monarchie française de leur temps : elle les domina. Ils transposèrent dans le haut moyen âge les résultats d'une longue évolution centraliste, ils introduisirent de force dans le cadre artificiel de la royauté les institutions autonomes et autochtones de la vieille France. Par suite, nous avons une histoire nationale factice qui, avant le xve siècle surtout, amplifie l'action directe de la couronne, étrique son principe, qui rapetisse la royauté aux proportions d'un fief et lui fait construire de toutes pièces un édifice dont, en réalité, les parties essentielles n'ont pas été disposées par elle.

L'idée royale a donc fasciné, hypnotisé les historiens comme l'idée féodale. La royauté a supplanté le principat et la seigneurie dans nos histoires comme, au cours des siècles, elle les avait assujettis dans les faits. On a centralisé l'histoire, il faut la décentraliser. C'est à cette tâche que s'applique M. Jacques Flach en rétablissant dans leur formation, lente, graduelle, l'histoire de nos institutions.

J'ai suivi — avec une fidélité servile ; mais pouvais-je faire autrement? — les idées essentielles de cet historien novateur. Chaque chapitre de ses livres, aux dimensions étendues, les précise et les vérifie. Et comment ! En se servant exclusivement des sources contemporaines, en se libérant des préjugés que les époques postérieures imposent presque aux historiens, en n'ayant souci que de la vérité !

Comme il eût été agréable de revivre un peu avec M. Jacques Flach, en la compagnie des premiers Capétiens que nous négligeons un peu depuis quelque temps. Hugues Capet, Robert le Pieux, Henri Ier, Philippe Ier, furent des individualités fortes et variées. Ils furent les agents et les témoins à demi conscients de grandes transformations politiques et sociales. Tel chapitre de cet ouvrage austère où M. Jacques Flach nous montre les « compagnons en la majesté royale » indique rigoureusemant que leur existence n'était point privée de pittoresque... Et ce n'est pas sans plaisir qu'on le lit... Mais l'importance de la thèse dépasse et rend accessoires l'agrément des récits et la variété des tableaux... Il n'y a pas tellement longtemps qu'on s'est appliqué à la recherche de nos origines qu'on ne puisse considérer l'œuvre de M. Flach comme un progrès vers leur découverte. Elle bouleverse les opinions admises précédemment, et que des historiens avaient déjà savamment élucidées. Faut il conclure que la recherche de la vérité est vaine, que la vérité elle-même est inaccessible et inexistante, et qu'elle est seulement la plus plausible des erreurs ? Faut-il conclure plus modestement que la vérité historique ne peut être conquise que peu à peu par le labeur successif de plusieurs générations ? Rien n'est donc inutile de tous ces travaux gigantesques que d'autres travaux annihilent bien vite. Ils coopèrent tous à épuiser des erreurs : Intéressons-nous donc à ces œuvres nécessaires à la vérité même si elles ne parviennent pas à la déterminer. Et travaillons !

J. ERNEST-CHARLES.



THÉATRES

Le Répertoire Lyrique.

A M. ALBERT CARRÉ
Directeur de l'Opéra-Comique.

Nous avons examiné récemment un cas particulier d'entreprise lyrique qui nous a donné tout justement la mesure de ce que pouvait une initiative individuelle guidée par le seul objectif du plus notoire mercantilisme, et peut-être, du moins on l'a soutenu, quelque vague arrière-pensée d'ambition directoriale... Dans une semaine comme celle-ci où la pénurie de premières intéressantes laisserait chômer cette rubrique, n'est-ce pas le moment de reprendre l'idée précédemment énoncée pour lui donner toute l'extension qu'elle comporte? Où en sommes-nous du Répertoire lyrique, et quel souci de ce répertoire manifestent ceux qui, par décret ministériel ou initiative privée, semblent préposés à sa garde.

Telle est bien, si l'on peut dire, la position de la question? A Paris, capitale intellectuelle du monde civilisé, où les choses du théâtre sont en honneur, nous possédons, en cette saison 1903-1904, trois théâtres qualifiés *lyriques*, dont deux sont subventionnés par le gouvernement, c'est-à-dire en réalité par nous autres contribuables, et il est matériellement impossible d'y entendre une seule fois sauf à titre de reprises exceptionnelles, et non moins éphémères qu'exceptionnelles, les plus grands chefs-d'œuvre de l'art lyrique que le temps a consacrés. Si par hasard quelqu'un de ces chefs-d'œuvre est repris accidentellement, il semble bien que ce soit pour faire triompher quelque interprète de passage, et que les œuvres immortelles des maîtres qui tra-

verseront les siècles soient faites pour se plier aux caprices et fantaisies des étoiles destinées à l'oubli des générations qui suivront celle de leur triomphe. N'est-ce pas le cas de dire en bonne justice que ce sont *les rôles intervertis ?*

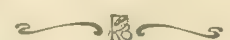
Je prends d'abord l'exemple de notre Académie nationale de musique. Ni Mozart, ni Glück, ni Beethoven, ni Weber n'y sont représentés autrement que par leurs bustes dans l'entrecolonnement de la façade, et le dilettante curieux de s'instruire, pourrait parcourir les programmes d'une année tout entière sans y soupçonner l'existence et la réalité de ces titres qui comptent pourtant : *Don Juan*, *Orphée*, *Armide*, *Fidelio*, *Freyschütz*, *Obéron*. Il faut avouer que pour une *Académie* de musique, c'est une lacune qui compte ! Je sais bien ce que l'on va répondre, ce que le directeur même de l'Opéra répondrait à l'objection : quand paraît à l'horizon un astre de première grandeur, l'éclat des autres s'en trouve nécessairement atténué. Or depuis une dizaine d'années, l'œuvre et le nom de Richard Wagner furent comme une illumination souveraine au ciel de l'art lyrique. Quoi d'étonnant en conséquence si momentanément telles œuvres ou tels noms ont pâli ! J'accueille ce moyen de défense et suis loin de lui dénier toute valeur. Encore d'un tel point de vue n'y a-t-il pas une critique à vos arguments ? La prise de Wagner sur l'opinion publique, la despotique main mise de son génie absorbant sur le goût d'une génération, de deux générations, furent telles, il est vrai, qu'elle imprimèrent de gré ou de force un courant nouveau à l'art lyrique et que les plus rebelles durent courber la tête. On ne discute pas avec les génies de cette envergure et d'ailleurs leur action est telle sur notre âme, que la soumission devant leur puissance compose encore la suprême volupté. Mais puisqu'au Dieu Wagner qui d'ailleurs cessera un jour d'exercer sa prise sur les nouvelles générations, vous avez rendu votre culte, culte exclusif, culte absolu, culte *monothéiste*, où nous ne saurions discerner de chapelles, mais seulement une grande nef et un chœur, encore faut-il vous demander de quelle manière ce culte fut rendu, et si celui-là même qui en fut l'objet ne désavouerait pas ses fidèles, en supposant que la parole lui fût restituée ! Vous avez monté la plupart de ses œuvres, il est vrai, et *Tannhaüser*, et *Lohengrin*, et les *Maîtres Chanteurs*, et *La Walkyrie*, et *Siegfrid*. Mais de ces cinq drames lyriques, deux seulement sont restés au répertoire, ceux de sa première manière, ceux auxquels il tenait le moins sans doute, car on ne saurait dire d'une production dramatique qu'elle est *au répertoire* lorsqu'une saison tout entière s'écoule sans que ses fervents la puissent entendre. Or, depuis l'éclipse de M. de Reszké, quand avons-nous entendu *Siegfrid* ? Et cette adorable, cette enchanteresse partition des *Maîtres*, depuis combien de temps n'a-t-elle pas paru sur l'affiche ? La vérité c'est que le géant Wagner, tout comme les autres, est à la discrétion d'un interprète, et que si l'on a monté *Siegfrid* voilà deux ans, ce fut beaucoup moins pour produire devant le grand public parisien une œuvre de génie que pour faire entendre sur la scène de l'Opéra un ténor célèbre non moins que fatigué. Ici comme ailleurs, c'est l'éternelle loi contre laquelle Richard Wagner de son vivant luttait : le poète et le musicien de génie sont à la merci du cabot...

Ce sont là les conclusions auxquelles, de toute nécessité, on aboutit, dès qu'on touche à cette intéressante, à cette passionnante question du *Répertoire* sur nos scènes lyriques... difficulté d'une nature plus délicate encore, plus irritante, plus insoluble pour le drame lyrique que pour le drame... sans épithète ! Un jour que je causais avec M. Albert Carré de cette inextricable difficulté pour le répertoire des maîtres, à la suite d'un article où j'avais présenté à un autre point de vue les idées que je commente aujourd'hui, le directeur et l'Opéra-Comique me faisait à peu près cette réponse — il voudra bien me permettre de la rapporter aujourd'hui : — « Je serais heureux, comme bien vous pensez, d'avoir, sur la scène de la rue Favart, un répertoire d'ouvrages consacrés par le temps ; heureux de donner régulièrement *Don Juan*, *Fidelio*, *Orphée*, plus heureux encore de pouvoir monter d'autres chefs-d'œuvre, comme *Armide*, la *Flûte enchantée* et je suis convaincu qu'il y a maintenant à Paris, depuis le développement considérable qu'a pris le goût musical en ces dernières années, un public nombreux et assuré pour ces opéras ; mais je viens me heurter à une difficulté insurmontable, celle de l'interprétation. Les premiers sujets dont j'ai besoin ont de tels caprices, ils manifestent des prétentions pécuniaires si exagérées, qu'ils me rendent impossible toute tentative de ce genre. » — Telle fut en substance la réponse de M. Albert Carré, et j'avoue que sur le moment, pris de court et n'ayant pas prévu la force d'une telle objection, je ne trouvai rien à lui répondre. Aujourd'hui mon embarras est moindre, et je m'autorise, s'il veut bien me le permettre, d'une première conversation engagée, pour la reprendre au point exact où nous l'avons abandonnée. — « Vous êtes, lui dirais-je à peu près, le plus artiste et parfois le plus audacieux des directeurs de théâtre. De votre initiative vous avez donné mainte preuve, en montant par exemple, à une époque où nul ne pouvait vous garantir le succès, une œuvre comme *Louise* qu'on peut ne pas aimer, mais dont il est impossible de méconnaître l'invention musicale, puis plus tard ce *Pelléas et Mélisande* qui troubla tant de cervelles.

Votre goût comme décorateur et comme metteur en scène n'a pas son équivalent à Paris, et vous en témoignez surabondamment chaque fois que vous donnez une nouvelle œuvre. Ces qualités qui sont vôtres sont manifestes, indiscutables et reconnues par vos adversaires eux-mêmes... A ces différents titres de gloire qui d'ores et déjà vous appartiennent et assurent à vos efforts un souvenir durable, pourquoi ne tenteriez-vous pas d'en joindre un nouveau, le plus beau de tous, le plus méritoire assurément, et qui consisterait en ceci : monter un ou deux chefs-d'œuvre en mettant au premier plan le souci de l'*œuvre* et au second celui de l'*interprétation*, autrement dit, ne point attendre que vous teniez sous la main un ténor revenant d'Amérique ou une cantatrice consacrée par la Russie pour lui confier un rôle dont elle disposera selon son caprice et pour le nombre de soirées qu'elle voudra bien vous concéder. Rien ne m'ôtera de l'idée qu'une pareille tentative pourrait être utile à la renaissance du Répertoire, et à la notion d'art sainement entendue...

Voilà à peu près ce que j'aurais répondu à M. Albert Carré, si j'avais été doué d'une réelle présence d'esprit, et si je ne m'étais trouvé en quelque manière *surpris* par ce qu'il y avait de fallacieux dans son argumentation. Ce que je n'ai pu lui dire de vive voix il y a quelques mois, je l'imprime aujourd'hui, persuadé d'ailleurs qu'il ne me tiendra pas rigueur de me souvenir !... Oui je suis convaincu que, dans l'état actuel du goût musical, et précisément parce que l'admirable essor qu'a pris la musique symphonique en ces vingt premières années a donné naissance à des auditeurs sérieux, il y a place aujourd'hui pour des restitutions de chefs-d'œuvre qui ne seront pas seulement un prétexte à faire briller des *étoiles de première grandeur*... Autrement dit je suis convaincu que l'habituel point de vue où l'on se place dans les théâtres lyriques peut être interverti, et que les auditeurs, ou du moins certains auditeurs, peuvent s'asseoir dans une salle de théâtre, non pas pour écouter un interprète, à eux désignée par la rumeur publique, mais pour suivre la pensée d'un maître, si cette pensée est assez forte pour s'imposer. Il y aurait quelque mérite à le tenter et une réputation à gagner de l'ordre le plus noble, si l'on y réussissait !

PAUL FLAT.



LES COLONIES ANGLAISES DEVANT L'OPINION FRANÇAISE

Les écrivains français recommencent à voyager après une longue période d'inertie et de narcissisme intellectuel : ils prouvent la vitalité renaissante de leur race prête à créer un nouvel empire. Et, ce qui est très important, ils voyagent avec méthode et dans le dessein de s'instruire : on s'en rend compte à remarquer que les grandes colonies anglaises les attirent particulièrement et que, de plus en plus, ils s'y arrêtent avec la volonté d'examiner les procédés de colonisation de nos rivaux, pour rectifier ou fortifier nos propres systèmes et nos idées directrices. En ce dernier semestre n'avons-nous pas vu paraître sur l'Inde trois volumes d'écrivains notoires, MM. Loti, Jules Bois et Albert Métin. Le volume de M. Albert Métin (1), socialiste devenu professeur à l'Ecole Coloniale, n'était-il point caractéristique de l'esprit de la nouvelle génération, qui, sollicitée par une vive sympathie pour l'Angleterre libérale et industrieuse, étudie soigneusement ses institutions pour en faire son éducation? Le cas de M. Chevrillon n'est-il pas aussi significatif? Fils adoptif de Taine, élevé à l'anglaise et dans l'admiration de l'Angleterre, ayant toutes les facilités pour écrire un livre sur cette métropole et ayant tous les goûts de le faire, il se dirige vers une de ses grandes colonies, et c'est sur elle qu'il écrit d'abord un volume, le premier d'une série de substantielles études sur l'âme anglaise (2). Et ce ne sont pas seulement des institutions, mais du caractère britannique qu'il prend leçon. Français timide, étonné de voyager, presque confondu devant l'antiquité des monuments qu'il visite, sans prendre garde que la Terre est bien plus vieille encore, il acquiert de l'énergie et la hardiesse d'affirmer sa personnalité au contact des Anglo-Saxons ingénument despotiques et férus de leur supériorité ; il rapporte de son voyage, en même temps qu'un esprit plus mûri et conscient de la petitesse de l'Europe, un caractère net, précis, conséquent, homogène, constant, amoureux de la santé, de la force et de l'action, du caractère.

Le caractère est ce qu'il importe essentiellement de donner à notre race. Aussi nous sera-t-il excellent de regarder les pays dominés par le génie anglais, d'en tirer chacun la leçon qui nous convient personnellement, avec celle qui est nécessaire à tous.

I

Même les Français les plus hostiles aux Anglais ne sauraient faire autrement que rapporter à l'Europe un témoignage qui leur soit favorable. Leurs grands travaux publics, entrepris et conçus avec la simplicité moderne et l'économie à laquelle obligent les sentiments humanitaires du monde contemporain, ne peuvent présenter les apparences magnifiques et imposantes des œuvres colossales que faisaient exé-

(1) Albert Métin : *L'Inde nouvelle*, Alcan.
(2) André Chevrillon : *Dans l'Inde*, Hachette.

cuter les Pharaons égyptiens ou les Mogols de la presqu'île : toutefois ils frappent d'une égale admiration ceux qui parcourent l'Inde, étonnés de traverser en quelques heures cette contrée de montagnes, de marécages et de sables, sur des railways qui nécessitèrent les travaux d'art les plus pénibles, et particulièrement ceux qui connaissent l'indolence de la main-d'œuvre indigène et la violence des forces destructives de la nature dans ce pays où en quelques heures une crue de rivière arrache le viaduc le plus soigneusement édifié. D'autre part, lorsque les scènes récentes de la plus désolante famine se rappellent aux mémoires, on est tenté — et c'est ce qu'a fait M. Loti en gardant sur eux dans son livre un silence éloquent (1) — d'écrire le réquisitoire contre les Anglais et il est certain qu'ils auraient pu en prévenir plus facilement les excès. Mais on s'aperçoit bientôt que le réquisitoire tournerait contre les Indiens fainéants et fatalistes, contre leur fétichisme formaliste entravant toute activité possible.

L'œuvre administrative des Anglais aux Indes ne requiert pas moins l'admiration des contemporains qui savent regarder ce qui ne se voit pas et deviner partout la présence protéenne de la vigilance, disons même nettement de la surveillance britanique. De même qu'ils ont couvert la presqu'île d'un vaste réseau de chemins de fer, ils ont étendu partout le filet aux mailles innombrables de leur police : tous les services administratifs et même militaires ne sont que des rouages de la police à laquelle un bon Anglais, contrairement aux autres Européens, se fait honneur d'appartenir. Le savant français James Darmesteter (2), quoique absorbé par de précieuses études spéciales du passé, a su s'en distraire pour regarder attentivement le présent autour de lui, et avec la compétence de l'historien, il déclara : « Le gouvernement de l'Inde est une des plus belles choses qui soient dans le monde aujourd'hui », quitte à en mieux entreprendre, dans des pages trés fortes, la critique pénétrante et instructive, à faire ressortir, après Seeley, que Dupleix eût achevé en vingt ans la conquête que les marchands de fromage de Leedenhall-Street mirent un siècle et demi à terminer. A son exemple sachons rester impartiaux, gardons-nous des critiques véhémentes et tout autant du parti-pris, à la mode dans notre sociologie contemporaine, d'admirer sans réserve la colonisation anglaise, ce qui n'est pas moins dangereux.

II

On a pu voir dans l'Inde de petits jeunes hommes de 21 ans administrer sans effort des villes de 100.000 âmes; on peut aller en quarante-huit heures de Bombay à Delhi lorsqu'il aurait fallu deux mois au Grand Mogol. Tout le monde ne peut que louer le personnel très bien recruté, la méthode éprouvée et constante de l'administration anglaise. Mais on remarque en même temps que l'Angleterre n'a guère que des soldats et des fonctionnaires dans sa plus importante colonie, et qu'ils sont très souvent déplacés, ce qui est coûteux. Et l'administration n'y est pas moins vétilleuse qu'en territoire français.

La justice du moins paraît parfaite au premier abord. Ce qui fait accepter l'Angleterre, c'est la justice anglaise ; l'indigène n'hésite jamais entre un juge anglais et un juge indigène : il se livre au premier. Aujourd'hui les fonctions de juge n'appartiennent plus à l'administrateur, mais au magistrat, ce qui semble assurer plus de garanties ; mais Darmesteter, qui a longtemps habité parmi les montagnards du nord-ouest, regrette l'ancien systéme où l'indigène était puni sur la conviction psychologique du fonctionnaire expérimenté, ce qui était excellent pour des populations peu faites aux subtilités de la loi et réclamant une procédure expéditive. Elles reprochent d'autre part aux Anglais de condamner pour crimes amoureux et de porter la main de la police sur des personnages sacrés ; ainsi la justice européenne subit-elle exactement les mêmes critiques que le nôtre en Algérie : ce qui est plus grave, c'est qu'en réalité elle n'est point publique. Enfin la police anglaise d'aujourd'hui est mieux organisée que celle d'autrefois ; mais la justice est avant tout un procédé fiscal ; on se préoccupe moins de retrouver l'objet volé que de vendre l'acquittement aux prévenus.

De même on commence toujours par louer la belle organisation de l'armée ; et c'est fort judicieusement que M. Chevrillon a caractérisé ce qu'il y a de souplesse à la vie dans l'apparente rigidité de l'officier anglais : en des pages de psychologie ferme, il a présenté le portrait frappant et sympathique de ce grand enfant sérieux et austère, vigourenx et naïf, puéril et maître de soi, qui cultive la brutalité de la force physique et trace sa conduite « tout en lignes droites impétueuses, » armé qu'il est d'idées héréditaires sur la vie, religieux et soutenant encore d'un orgueil foncier son sentiment du devoir. M. Noblemaire, officier français d'humeur gaie et de scepticisme gouailleur, n'en a pas moins sûrement apprécié ses qualités solides (1) ; mais ses connaissances spéciales lui ont permis de voir, derrière la beauté aristocratique de l'armée coloniale anglaise, son infériorité pratique : les soldats, habitués à se faire servir par cent boys, sont peut-être plus résistants

(1) Pierre Loti : *L'Inde sans les Anglais* (Calmann Lévy).
(2) James Darmesteter : *Lettres sur l'Inde* (Lemerre).

(1) Georges Noblemaire : *Aux Indes* (Hachette) : *En Congé* (Hachette).

qu'on ne dit mais ils ne savent pas marcher sans s'encombrer d'un bagage inimaginable, ce qui deviendra très grave le jour où on devra pousser un corps nombreux à la frontière afghane. De même ils sont fortifiés par un admirable régime de continuelle gymnastique, mais il y a 15.000 avariés sur un effectif de 75.000 unites.

*
* *

Trop de façade dans cette société, dans cette aristocratie britannique, qui, aux colonies plus encore que dans la métropole, se considère comme obligée d'en imposer à « des inférieurs » ! La confiance qu'elle a en soi, la certitude de sa supériorité ne s'étaie sur rien de résistant : elle n'a aucune instruction et lit très peu ; toute sa vie tient dans la représentation, dans une politesse formaliste se dépensant, sous ce climat équatorial, en visites faites à midi et en haut-de-forme. Ils ne sont que préjugés, ces fils de marchands qui prétendent exercer les seules professions distinguées et ferment leurs salons à un compatriote coupable d'avoir sollicité la direction d'un marché. Cela ne les empêche point, selon les anecdotes véridiques aimablement contées par M. Noblemaire, de s'avouer tous *shoh-Keepers* (boutiquiers) : les ladies anglaises les plus select se font donner une commission par les marchands indigènes pour chaque affaire qu'elles leur procurent en leur adressant leurs amis. On conçoit quelle sorte de prestige de telles mœurs peuvent avoir sur les indigènes.

Déjà la femme anglaise choque l'hindou par sa démarche virile et son indépendance : avant tout préoccupée de son bien-être matériel, elle n'en est pas moins soucieuse de propager, de faire dominer ses idées et sa religion : étroite d'esprit et absolue, elle se consacre aux femmes hindoues sans les comprendre, et prétend vouloir les rendre plus heureuses en « leur apprenant à penser par elles-mêmes », elle qui n'a cependant aucune idée personnelle.

La « marotte » des Anglais est bien en effet de faire l'éducation des autres races, qu'ils regardent comme inférieures. « Notre devoir, répètent-ils à l'envi, est de faire l'éducation de l'Inde. *Une fois cette éducation terminée, nous n'aurons plus qu'à nous en aller*... L'Angleterre *fait son devoir envers* l'Inde. » Le poète mahratte Joshi, comme l'Anglais Cotton dans son *Inde nouvelle*, a loué l'Angleterre d'avoir réalisé l'unité de sujétion et de se préparer à s'en aller la tâche finie. Les Européens ne participent point à la crédulité de cet hindou : que deviendront alors les fils de famille et les marchands de Manchester ? demande Darmesteter. Il n'a échappé ni à M. Chevrillon, ni à M. Métin, tous les deux persuadés de la moralité anglaise, que les conquérants ne s'en iraient jamais, tant ils éprouveraient n'avoir jamais assez fidèlement rempli leur devoir envers l'Inde ni l'Egypte : on peut avec ces écrivains admirer la sincérité de leur foi en leur fonction de missionnaires, et encore la simplicité étonnante des voies et moyens de ce gouvernement dont le principe est dans le *prestige*, non de la pompe orientale mais de l'homme sur l'homme ; on peut reconnaître que les Anglais possèdent « le don impérial » à un rare degré ; mais, bilan fait, quels bénéfices les pays soumis ont-ils tirés de l'occupation ?

*
* *

Elle a donné à l'Inde la paix qu'elle n'avait jamais connue ; elle a mis fin à l'anarchie et à l'invasion permanentes, aux luttes civiles et religieuses, à la guerre de tous contre tous ; elle a supprimé l'infanticide des filles et le bûcher des veuves ; elle a couvert l'Inde d'un réseau de chemins de fer très vaste. Mais les classes inférieures ne sont guère plus prospères que sous le Grand Mogol. On a vu que la police se ramenait à un service auxiliaire de contributions indirectes ; de même les progrès en irrigation sont notables, mais si l'on avait employé à ces ouvrages de première nécessité les sommes englouties dans les dépenses extérieures, il n'y aurait plus désert, ni famine : les lettrés indiens accusent l'irrigation d'être avant tout un procédé fiscal. Et de 1896 à 1900 dix-neuf millions de personnes sont mortes de faim, le fond de famine tiré de la générosité des nababs ayant été détourné par les Anglais aux guerres d'Afrique. De même en Egypte, s'il est vrai que l'intérêt de la dette est moindre, le capital en augmente ; quand les Anglais font des économies, en supprimant des employés français, elles ne profitent qu'à des fonctionnaires anglais ; c'est l'Egypte qui a payé la plus grosse part de l'expédition du Soudan qui est devenu *anglo-égyptien*, et M. Gavillot, directeur d'un journal français du Caire, a pu écrire un volume sur ce thème : *l'Angleterre épuise l'Egypte*.

Les dehors de la civilisation dans l'Inde sont brillants et les Anglais y ont transporté de grandes villes européennes d'une intrépide activité. Mais cette civilisation est superficielle et n'a pas atteint le monde indigène. L'esprit philosophique pénétrant et exact de M. Chevrillon a excellemment marqué l'impénétrabilité des deux sociétés : les Anglais disent « Je suis », « ils se réjouissent de leur force et leur volonté se satisfait, ils agissent et bâtissent dans ce monde qu'ils *croient de roc*, et les Indiens le *connaissent* pour un *sable mouvant*. »

L'action éducatrice a peu touché la moralité indienne. Le mouvement d'opposition que, par la force des choses, elle a suscité dans les universités, est tout politique, nullement social : il y a beaucoup de

politiciens et peu de réformateurs. L'Inde nouvelle demande un Parlement et l'accès aux hautes fonctions, ce qui livrerait la masse à une aristocratie, mais nulles réformes touchant les mariages d'enfants et le veuvage énernel : mariée à sa naissance une fille peut-être veuve à 3 ans et condamnée à ne jamais se remarier. Il y a ainsi dans l'Inde 5 millions de veuves qui ne sont plus brûlées mais qui, dès lors devenues parias, sont obligées de se tuer ou de se prostituer (1). La loi anglaise elle-même reconnaît le droit du mari sur la femme qui lui a été fiancée enfant et qui, plus tard, refuserait de le suivre. Enfin les Anglais, indifférents à tout ce qui n'était point « make money », n'ont pas touché à l'organisation hiérarchique des castes, ce que tentent les Français à Pondichéry.

Même l'anglicisation de l'élite intellectuelle est peu profonde. Tous ceux qui ont voyagé dans l'Inde ont causé avec les professeurs de philosophie musulmans ou hindous qui se tenaient au courant du mouvement européen et étudiaient particulièrement Spencer, mais dans le seul but d'y chercher, comme les néo-catholiques, à appuyer la religion antique sur la science moderne. Sous l'influence officielle, les brahmes de Calcuta avaient dénoncé l'immoralité et les folies de la religion hindoue : cela a uniquement déterminé un mouvement de renaissance du vieux védantisme qui prétend aujourd'hui s'expliquer par Spinoza, Kant, Hegel et Schopennauer et veut réagir ainsi contre le théisme anglais du *Jeune Bengal* ou élite intellectuelle de Calcutta. « Nous avons l'ambition d être nous-mêmes », déclarait un principipal de collège bengali qui se plaignait que l'Inde fut réduite à apercevoir l'Europe à travers l'Angleterre. Les Univertés de Bombay, Calcutta, Madras, Allahabad et Lahore forment des sortes d'intellectuels européanisés, mais plus ils s'européanisent, plus le fossé se creuse ; l'antipathie naturelle se développe par la culture. L'instruction anglaise est superficielle et vide comme dans la métropole, mais là l'Européen y supplée par la force physique et morale et par l'activité.

Dans les revues péninsulaires, il est vrai, on peut lire parfois des articles de morale protestante signés par des babous ; on rencontre aussi de temps à autre des types curieux d'Indiens devenus trop anglais par une sorte de mimétisme colonial bien connu dans les colonies de toutes les nations. Ils se sont fait baptiser chrétiens, recevoir avocats ou juges, nommer membres du conseil législatif de Ceylan ou du comité consultatif d'une présidence, et ils ne manquent point, lorsqu'ils causent avec un Européen, de témoigner leur pitié dédaigneuse pour l'ignorance et l'idolatrie du paysan indigène, ils renchérissent encore sur les colons anglais ; mais de tels sujets sont rares, et il ne peut y avoir par eux d'assimilation progressive : ils sont détachés de leur race au point de n'avoir aucune action sur elle. Ce sont des êtres complètement déracinés sans aucune force de personnalité, des imitateurs serviles. Civiliser pour l'Angleterre, c'est angliciser radicalement, et rien n'est moins logique que de vouloir, en cinquante ans, adapter étroitement à une civilisation des êtres qui, pendant trente siècles, évoluèrent dans le sens diamétralement opposé.

Le Français respecte bien davantage l'originalité des peuples qu'il a soumis ; il est même porté à la subir, et il subit complètement leur charme pittoresque, alors que la lady trouvent malséant de porter un simple bijou indien. Aux colonies françaises il y a parfois très lentement, assimilation, et même mieux *entrassimilation*. N'en parlez pas àdes Anglais. Non seulement ils auraient horreur d'y habiter, mais il y en a qui ne se sont jamais promenés dans les quartiers indigènes ; ils ne goûtent, ni ne comprennent l'art du pays et se meublent à l'anglaise. « Depuis qu'ils sont leurs maîtres, ils ont déshabitué les Egyptiens de mêler les Européens à leurs amusements » et un Français qui a voyagé à Bombay et à Calcutta doit se cacher de visiter ou de recevoir des Indiens. Le monde est en principe fermé aux indigènes, alors qu'en Algérie les officiers spahis dansent avec les jeunes filles. Les indigènes très instruits se ressentent très vivement de ce mépris qui est encore exagéré par les Anglais de condition inférieure. Il ne se contracte aucun mariage mixte, et on envoie les enfants en Angleterre pour qu'il n'y ait pas de contact au collège alors qu'à La Réunion, aux Antilles ou en Algérie les enfants des deux races jouent avec camaraderie dans les lycées et rivalisent à obtenir les premières places. « La société anglaise est une caste nouvelle superposée aux autres ».

III

Quand on parle aux Anglais d'assimilation on provoque chez eux un sentiment de profond étonnement. même nuancé de mépris. « Education », oui : c'est-à-dire soumission mentale, déformation. Critiquant la méthode française, ils prétendent que leur orgueil fait une impression d'indélébile profondeur : c'est donc bien qu'au fond, même lorsqu'ils se prétendent éducateurs, ils sont conquérants. Leurs livres scolaires sont des catéchismes impératifs qui ne s'adressent qu'à la mémoire asservie. On n'enseigne pas en commandant. Comment éduquer sans comprendre, et comprendre quand on dédaigne de

(1) M Jules Bois, qui est un romancier, dans son livre justement dénommé *Visions de l'Inde*, nous a montré dans des pages très chaudes les misères sur lesquelles les autres écrivains ont synthetisé des considérations générales. Les plus émues sont justement celles où il dépeignit une de ces jeunes veuves et le supplice de cette vie innocente et abjecte.

connaître, quand on méprise ? Qu'à Pondichéry on décore les indigènes et qu'on en introduise dans l'administration, cela les stupéfie, eux qui ont refusé d'admettre les nababs au contrôle du fond de famine qu'ils devaient dilapider.

La méthode française est tout autre : élever l'indigène jusqu'à égalité. Certains de nos fonctionnaires se font honneur de recevoir chez eux les brahmanes avec les mêmes égards que des occidentaux et de nommer des parias de mérite à des emplois vacants malgré l'opposition des hautes castes. Les Egyptiens arrivaient sous les Français aux plus hautes fonctions ce qui n'est plus : aussi y étaient-ils « adorés » (1).

IV

La leçon que nous devons donc demander aux coloniaux anglais, c'est celle de leur force morale, de leur confiance en eux-mêmes et aussi de leur solidarité, inconnue des Français, selon eux, « les plus divisés des Européens » ; rien de cela n'est incompatible avec notre humeur généreuse et égalitaire ; mais ils nous confirment dans le sentiment qu'on ne peut coloniser, qu'on ne peut éduquer, en étant imbu de la supériorité inaliénable de l'européen. C'est donc dans les contrées où il ne reste en quelque sorte pas d'indigènes que nous pouvons mieux apprécier les vertus de leur race. M. Métin, à qui il faut sans cesse revenir, et qu'on doit citer aux jeunes générations, comme un bel exemple d'initiative, qui a cru justement nécessaire de voyager, avec un esprit moderne et souple, à la fois impartial et rigoureux, dans les trois grandes colonies anglaise de l'Ancien Monde avant de venir professer à notre Ecole Coloniale, a rapporté de l'Australasie un livre très documenté (2).

Dans ce pays où ce ne sont plus des fonctionnaires mais des ouvriers et des colons que l'on rencontre, l'Anglais, ne trouvant point d'indigène à exploiter, réalise dans le travail le maximum de ses facultés d'activité pratique et intellectuelle, de dignité et d'émulation dans l'égalité. Il devient toujours bourgeois ; il est avant tout occupé de son bien-être matériel, qu'il s'est assuré par des lois ouvrières que le métropolitain n'a su encore conquérir, haussant le taux de la solde et baissant le prix de la vie, donnant à l'Europe l'exemple du travail meilleur par le salaire élevé ; et il est soucieux de représenter et d'avoir une culture moyenne, se logeant en voyage dans les bons hôtels et s'abonnant aux périodiques. Mais ce n'est pas le bourgeois fonctionnaire, c'est le bourgeois laborieux, socialiste sans théories et par intérêt, royaliste mais indépendant.

Tel il est devenu au terme d'une évolution coloniale d'un demi siècle où il ne s'est pas trouvé dans des conditions bien meilleures que le colon français, pendant lequel il a eu, comme lui, à lutter contre une aristocratie de capitalistes spéculant sur les terres, les moutons et les mines et uniquement soucieux de ramasser de l'argent peur rentrer en jouir en Europe ; il n'était guère non plus aidé davantage par l'administration qui n'était pas plus pratique que le gouvernement français et choisissait, pour y établir ses villages de colonisation, des terres incultivables. Il a triomphé par son caractère et par une qualité également bien anglaise et qui, en somme, s'y rattache, le *sédentarisme* : le fonctionnaire des Indes que la vapeur rapproche trop vite de Londres, ne la possède plus comme au XVIIIe siècle ; mais le colon pauvre songe uniquement à s'assurer un peu d'aisance sur le sol où il a travaillé, et qu'il aime désormais tel que son home, indigné contre le spéculateur qui ne désire que rentrer dépenser à Londres les produits du sol ; et il est amené ainsi à faire triompher partout la petite propriété, la seule institution vraiment coloniale, et à asseoir sur elle sa nationalité australasienne, de nouveauté bien caractérisée, mais qui reste foncièrement anglaise.



Les études de colonisation comparée sont essentielles pour un peuple indécis comme les Français, au moment où l'expansion est devenue pour lui, en même temps qu'une nécessité nationale, le pivot de la politique extérieure. Mais souvent notre indécision tient justement à ce que nous nous préoccupons, non trop, mais trop exclusivement, des exemples des étrangers. Mobiles et curieux, l'œil alerte et vibrant, nous possédons avant tout le don de regarder, de regarder les autres, nous ne savons rentrer en nous-mêmes et chercher dans une sorte d'introspection nationale les raisons de nous conduire. Des livres, écrits même par des esprits pénétrants, vigoureux et synthétiques, comme MM. Chevrillon et Métin, ne peuvent avoir d'utilité capitale que s'ils sont suivis d'ouvrages sur les colonies françaises où chacun, selon ses idées, aura été envisager l'œuvre réalisée et les entreprises en cours. C'est la conclusion nécessaire. La critique ne saurait jamais être qu'une préparation à l'action ; et, bien qu'il faille se spécialiser les uns dans la critique et les autres dans l'action, l'homme doit exercer toutes ses facultés ; et nulle œuvre ne saurait être excellente que conçue par des êtres utilisant à édifier l'expérience acquise à analyser.

MARIUS-ARY LEBLOND.

(1) A. Métin : *La transformation de l'Egypte*. Alcan, 1903.
(2) Albert Métin : *La Question agraire et la Question ouvrière en Australie*, Alcan.

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. des *Deux Revues*), 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 4 — 5e SÉRIE — TOME I — 23 JANVIER 1904

LE THÉATRE FRANÇAIS A L'ÉPOQUE DU CONSULAT

Avant de publier en volume les *Mémoires* de Mlle Georges, la *Revue Bleue* a voulu offrir à ses lecteurs la primeur de quelques fragments parmi les plus curieux de ce saisissant document. Les quatre morceaux que nous publierons successivement sont comme une restitution de la vie des acteurs du temps, à laquelle vient s'ajouter le singulier attrait d'un épisode d'amour avec Bonaparte, qui donne à ces Mémoires tout le piquant d'une romanesque aventure.

Mlle Georges, qui n'avait aucune prétention comme écrivain, avait fixé ses souvenirs d'une plume cursive, sur la demande de son amie Mme Desbordes-Valmore, qui devait les rédiger ensuite et leur donner une forme plus littéraire : c'est ce qui explique la familiarité de certains tours et les fréquentes allusions à Mme Valmore qu'on trouvera au cours de cette publication. Bénissons le hasard qui laissa intacte la première rédaction, parfois incorrecte, mais si vivante, et où l'on goûte l'exquise saveur de la minute vécue !

Le manuscrit autographe des *Mémoires* de Mlle Georges comprend 170 grandes feuilles couvertes d'une écriture irrégulière. Il fut acheté à l'Hôtel des Ventes le 31 janvier 1903, par M. Chéramy, le collectionneur bien connu. La vente était faite par Me Maurice Delestre, commissaire-priseur, assisté de M. Léon Sapin, libraire expert.

Le catalogue portait : *Catalogue des livres, autographes, gravures, dessins, tableaux, meubles et curiosités, provenant de Mlle Georges, tragédienne et de M. Tom Harel, ancien directeur de théâtre.*

Remercions ici M. Chéramy qui a bien voulu livrer à la publicité cet incomparable document touchant l'une des périodes les plus glorieuses du Théâtre-Français, où revivent des figures comme celles de Talma, Mars, Duchesnois, Larive, Lafon, Contat, et tant d'autres encore qui appartiennent à l'Histoire.

..... Le lendemain de mon triste départ, nous prenons, ma mère et moi, le chemin de la Chaumière, trajet très long pour ma mère, petite comme notre charmante Anaïs. J'allai prendre ma première leçon : la route était longue de la rue Croix-des-Petits-Champs à l'allée des Veuves ; elle me parut trop courte tant ma frayeur était grande. Mlle Raucourt me fit lire *Emilie* ; elle me le lut ensuite : c'était bien certainement une grande artiste très savante, mais pour une jeune fille, la voix un peu rauque et très peu harmonieuse ne me séduisit point, je croyais qu'il fallait, si je voulais parvenir, prendre cette voix et j'y trouvais une impossibilité qui me désolait. Attendons, dis-je à ma mère, je verrai peut-être plus clair. On nous donne nos entrées au Théâtre-Français. Ah ! je suis heureuse ; je vais voir comment les autres ont une voix ! Nous voilà toutes deux au balcon ; on jouait *Andromaque* : Larive, Saint-Phal, Mlle Fleury, Mlle Vanhove, depuis Mme Talma. Toute navrée et toute ignorante que j'étais, j'oserai dire que je fus peu frappée de Larive dans le beau rôle d'Oreste ; le public, toujours oublieux et ingrat traita mal ce talent naguère si entouré d'hommages. Larive, élève de la fameuse Clairon, finit mal cette carrière parcourue avec tant d'éclat, il n'eut pas l'esprit de se retirer à temps. C'était chose triste de voir le spectacle ! Larive sifflé sans pitié Point de souvenirs à invoquer... Le public ne veut plus de vous, allez-vous-en, vous qui m'avez fait passer des soirées si émouvantes ; je ne veux plus vous entendre, je ne me souviens plus. Allez-vous-en le cœur brisé, l'amour-propre humilié. Ceci ne nous regarde plus. Allez-vous-en !... Ah ! le vilain métier !

***

Mlle Fleury, dans Hermione. Physique ingrat, pas de moyens, mauvaise tenue, quelque chose de pauvre dans toute sa personne, mais une voix agréable,

beaucoup de cœur et de chaleur, disant admirablement bien ; avec toutes ces qualités elle avait plus à à lutter qu'une autre : la première apparition lui était défavorable ; mais, à mesure qu'elle parlait, on ne pouvait rester froid ; elle entrainait, elle ne larmoyait pas, elle pleurait bien. Hermione ne s'harmonisait pas avec ces qualités, il y a dans ce rôle trop d'effets hardis pour un talent suave plutôt qu'impétueux. Elle pouvait être victime, mais ne pas en faire.

Mlle Vanhove, dans Andromaque. Physique distingué; sentimentale, voix très touchante mais peut-être un peu monotone ; du talent sans doute, du charme, mais jamais de grands effets dans la tragédie surtout, le drame convenant mieux à son talent mélancolique.

Saint-Phal, chaleureux, très, trop chaleureux ; diction saccadée qui, toute jeune que j'étais, me parut, pardonnez-moi le mot, un peu rococo.

⁂

Voilà pour la tragédie ce que je vis pour la première fois ! L'épreuve nouvelle ensuite ! Ah ! Mlle Mars, comme je vous sentis tout de suite ! Quelle ingénuité ! Que je fus émue ! Qu'elle me parut ravissante ! Des yeux si expressifs, si veloutés, le sourire envahissant, cette vraie ingénuité qui ne baissait pas les yeux, qui ne faisait pas la modeste, elle ne comprenait pas ! Cette salle tout entière attachée sur elle, ces rires qu'elle excitait par cette naïveté honnête et séduisante Ah ! ma chère Mars, jamais on n'atteindra cette perfection, vous en avez emporté le secret dans la tombe, elle restera bien scellée, vous avez eu vos détracteurs, admirable actrice, mais en quittant cette terre, vous avez dû dire : Cherchez, vous ne trouverez pas.

Je me laisse aller à mes souvenirs ; revenons à mon ignorance.

Michaud, dans le paysan de l'*Épreuve*, quel naturel ! C'était un acteur bien remarquable, la nature prise sur le fait, une bonhomie, un entrain ; on adorait le talent ; comme il jouait les *Deux Frères*, la *Jeunesse d'Henri V*, et le vieux domestique, dans le *Philosophe sans le savoir*, rôle qui paraît un accessoire, et qui, avec lui, devenait important ! Puis cet homme faisait pleurer et rire en même temps. Eh bien ! à peine a-t-il laissé un souvenir. Que cette carrière est bizarre !

Dugazon, dans le comique. Ah ! celui-là était un véritable comique ; impossible de ne pas rire franchement, il était bien amusant.

Fleury, qui jouait Lucidor, rôle assez compère des autres personnages ; mais avec lui on croyait que c'était un bon rôle. Cette pièce était assez bien montée, je pense ; aussi quel succès avait le petit acte ! C'était un feu roulant. J'étais en sortant de cette soirée folle de la comédie. La tragédie ! ah ! j'en voulais peu, je vous proteste.

La seconde fois, je vis *l'Orphelin de la Chine*. Ce fut la dernière représentation de Larive qui, cette fois, fut affreusement traité, bafoué même. Il perdait la mémoire, le pauvre, il ne savait plus ce qu'il faisait, ce spectacle faisait mal. Mlle Raucourt, dans le rôle d'Idame. C'est de la maternité au plus haut degré, et Mlle Raucourt était plus elle-même dans les rôles savants. Elle avait le costume exact, c'était bien fait, elle ressemblait trop à Jameti ; on ne distinguait vraiment pas le sexe.

Je vis enfin le beau Lafon, l'acteur en grande vogue, dont les débuts avaient été si brillants que Talma en conçut quelques inquiétudes. Orosmane, c'était plutôt un joli homme, des traits très délicats, le nez un peu en l'air, de petits yeux noirs mais très brillants et fins, de l'élégance dans toute sa personne ; bel organe, parlant bien amour, des larmes, de l'enthousiasme, une chaleur très entrainante, jeu très éclatant, mais point de profondeur, peu de composition, c'était un feu d'artifice qui éblouissait, qui produisait des applaudissements très chaleureux. Lafon plaisait beaucoup aux femmes, son genre de talent séduisait avec juste raison, il était vraiment ravissant dans Tancrède, le Cid, Orosmane. L'amour, il l'exprimait au mieux, il avait ces qualités et son succès dans le genre chevaleresque était bien légitime et mérité ; la sensible Mlle Volnais venait aussi de terminer ses débuts qui avaient eu aussi quelque retentissement dans les Palmyre, les Zaïre, etc. C'était une jolie personne, des yeux noirs magnifiques, un peu courte de sa personne, une tournure un peu empâtée, mais sa tête était théâtrale, son organe n'était pas ce qu'elle avait de mieux : il était lourd et sourd, elle pleurait beaucoup ; à cette époque toutes nos premières étaient par trop sensibles : c'était le désespoir de Talma, il avait bien raison.



Enfin voici Talma. A cette époque il était un peu à l'index : le brillant Lafon lui causait des tourments. Le Premier Consul, qui aimait beaucoup Talma — il savait aimer, — lui dit : « Je ne suis pas fâché mon cher, des petits ennuis que vous cause le beau Lafon. C'est un stimulant dont vous aviez besoin. Vous dormiez, il va vous réveiller. » C'est Talma qui m'a raconté cette anecdote.

Talma dans *Iphigénie en Tauride*. Je ne sais pas s'il dormait, mais ce jour-là, son réveil fut terrible.

Voilà de la belle tragédie. Que d'émotions ! quelle figure, mon Dieu ! quelle fatalité sur cette tête, quel talent qui vient vous remuer dans les entrailles, que de terreurs que de véritables larmes mélancoliques et déchirantes ! Toute cette figure se décompose, toutes les fibres tremblent. Il pâlit, et c'est une pâleur livide et suante. Où va-t-il chercher ses effets terribles ! C'est du génie, et c'est vrai. On voit Oreste, on s'identifie avec lui, on éprouve tout ce qu'il éprouve. Ah ! ce n'est pas de la diction... est-ce que la passion peut avoir de la diction ? est-ce que les hallucinations d'Oreste peuvent avoir de la diction ? Non. Talma, c'est le *sublime*. C'est toutes les passions poétiques et humaines incarnées dans cet homme.

Ah ! Talma, si tu pouvais sortir de ton linceul, on viendrait des quatre coins du monde pour t'entendre, même de l'Amérique où l'on n'aime pas, dit-on, la tragédie. Pauvre tragédie, où es-tu ? qu'es-tu devenue ?

Il parlait la tragédie, lui : il ne causait pas, ce qui est différent. Ce n'était pas du Marivaux : c'était bien Corneille, Racine. Je sortis malade après cette ineffable soirée. Saisie, haletante, je repris avec ardeur mes études tout en me disant. « Impossible ; comment peut-on faire pour arriver là. Essayons, sans espoir ; courage pauvre petite fille ! toute la famille attend ; si tu réussis, tu les rendras heureux. Courage donc, oui, j'en aurai, je travaillerai ! »

***

Je vois enfin Mlle Contat, cette grande dame de la cour, cette magnifique insolence, ces grandes manières, ce ton leste, cette aisance sans façon, le laisser aller sans minauderies, cette comédie si spirituelle, le sourire enchanteur, cette gaieté franche du grand monde. Mlle Contat... me voici à toutes mes jeunes et premières impressions, laissez-moi vous les dire, chers acteurs, et ne m'accusez pas : il n'y a point de parti arrêté. Mes impressions, mes sensations, voilà tout. Toute jeune fille que j'étais, je ne trouvais pas tout magnifique, ne le pensez pas : seulement, je suis bien convaincue que ce qui était beau le serait aujourd'hui, devant ce public que l'on accuse, que ce qui était mauvais le serait aujourd'hui. Il y avait des acteurs bien ridicules.

Molé, dans le *Vieux Célibataire*, Mlle Contat, c'était du merveilleux. Fleury, si fin et de si bonne compagnie dans les impertinences ; ses goguenardises, son rire si moqueur, puis Dugazon, Dazincourt et Mlle Devienne, femme de chambre véritablement ; cette chatte si maligne, si familière avec sa maîtresse, mais toujours parfumée et mesurée ; la mise d'alors était très charmante et très simple et coquette pour les soubrettes ; toujours de jolis bonnets : jamais en cheveux, des manches longues, à coude, la poitrine couverte de mouchoirs garnis et qui laissaient deviner tout, mais qu'on ne voyait pas, ce qui ne manquait pas de charme, de charmants tabliers garnis ; toujours des gants ; tout cet ensemble était fort élégant, je vous assure.



Je poursuivais mes études avec rage ; on commençait à s'occuper de moi ; quand j'arrivais à ma modeste place du balcon, il se faisait un léger mouvement dans la salle, qui déjà me troublait. — C'est l'élève de Mlle Raucourt ; elle lui donne des leçons pour la remplacer. Vraiment, mais elle est trop jeune. Puis toutes les lorgnettes se braquaient sur moi ! J'étais rouge comme une cerise, je n'osais plus bouger : plus tard on m'applaudissait quand j'étais placée, tout le parterre se soulevait ; à cette époque on s'occupait beaucoup du théâtre et surtout du Théâtre Français que l'Empereur aimait tant et où il venait souvent. Ensuite c'était un évènement que le début d'une élève de Mlle Raucourt.

En entendant les applaudissements, je croyais qu'on se moquait de moi, j'avais honte et les larmes aux yeux ; « mais, maman, j'ai donc quelque chose de ridicule ? — Eh ! non, mais salue donc ! » Ah ! véritablement j'étais au supplice.

Je devais naturellement assister aux représentations de Mlle Raucourt, et, après la tragédie, me rendre dans sa loge ; c'était de rigueur à cette époque. On avait beaucoup de respect et de déférence pour les grands talents. Ce n'était ni le respect ni la déférence qui devaient me guider ; plus que cela, la reconnaissance m'imposait un devoir que je remplissais avec joie et bonheur ! Il y avait toujours nombreuse société dans cette loge, il fallait être présentée à chaque personne. J'étais très timide : « Allons, mon enfant, montrez-vous donc, ôtez ce vilain chapeau, qu'on vous voie ! » J'avais fait une grande maladie avant mes débuts, qui avait causé la perte de mes cheveux ; on fut obligé de me raser la tête ! Mlle Raucourt avait l'affreuse fantaisie de me montrer dans cet état, elle s'amusait de ma honte, elle me trouvait superbe comme cela... J'étais affreuse. Ah ! que je la maudissais de son admiration pour ma tête rasée !

Cette bonne Mlle Raucourt était assez paresseuse pour les leçons, et je l'ai bien compris depuis. A Paris, me consacrer une heure tranquille était chose difficile. Dix fois, vingt fois, on venait l'inter-

rompre, Mgr le Prince d'Hénin, Mme de Talleyrand, Mme Tallien, et puis, et puis, cela n'en finissait pas ! « Prince, vous allez entendre mon élève. Mon enfant, mets-toi là, répète bien ». L'enfant était de fort mauvaise humeur, et tremblait comme la feuille, mais il fallait obéïr.

Nous étions pauvres, très pauvres. Mon père faisait d'assez tristes affaires à Amiens. Mon frère était venu nous retrouver à Paris pour prendre des leçons de Kreutzer.

Il avait pour écoliers les enfants de l'Ambassadeur de Hollande; pauvre frère, il nous donnait à peu près ce qu'il gagnait. Mon père ne pouvait guère nous envoyer d'argent; il nous expédiait des caisses de légumes, des vêtements; ma nourrice allait laver notre linge à la rivière. Ah ! temps charmant et cruel ! Les études allaient lentement. Mlle Raucourt, occupée toute par son théâtre, par des visites sans nombre, par des distractions, était peu disposée à s'ennuyer avec son élève; elle avait à deux heures d'Orléans une habitation ravissante : La Chapelle, qu'elle venait d'acquérir. Elle en était folle, elle y faisait des voyages trop fréquents pour mes études. Mme de Ponty, qui demeurait avec elle, était une personne excellente qui me portait un intérêt sérieux, grondait, se fâchait contre la paresse de mon professeur : « Mais, Fanny, à quoi songez-vous donc ! Cette pauvre petite ne débutera jamais au train dont vous y allez. Il faut en finir, je n'aime pas la campagne, mais par amitié pour Mme Georges et pour la petite, je me décide à partir pour La Chapelle, je les emménerai. Là, au moins, nous vous tiendrons et n'accepterons plus vos mauvais prétextes. » Cette chère petite femme se sacrifiait pour nous.

C'était une personne très distinguée que Mme de Ponty, fille d'une première dame d'atours de la Reine Marie-Antoinette ; la Révolution la ruina complètement. Elle fut enfermée et fit la connaissance de Mlle Raucourt en prison où Mlle Contat, Mlle Vanhove étaient aussi. De là cette liaison intime entre Mlle Raucourt et Mme de Ponty, petite femme, petite maîtresse, spirituelle, gracieuse. qui prit un grand ascendant sur Mlle Raucourt, qui la gâtait comme une enfant. Elle avait un caractère très arrêté, Mme de Ponty. Cette petite femme si frêle, elle aimait bien, quand elle aimait, elle défendait ses amis si on les attaquait, elle avait un noble et courageux caractère ; c'était une loyale femme à laquelle on pouvait se fier. Ses goûts étaient peu d'accord avec l'existence qu'elle avait acceptée ; elle avait tout perdu, la nécessité entraine... Comment satisfaire à ses habitudes de grande dame sans la main amie que Mlle Raucourt lui avait tendue? Tout cela est triste et navrant. Passons.



Enfin, nous partons pour Orléans ; Mlle Raucourt est toute la journée dans son parc avec les fleurs ; elle greffe à ravir, mais trop longtemps ; les leçons vont venir, point ; on recommence à gronder, elle se décide avec chagrin, mais elle vient. Quelques bonnes leçons de suite : Tancrède, Idame de l'*Orphelin de la Chine*, Phèdre, Didon.

Au bout de quinze jours, Lafon, le beau Lafon, vint à Orléans pour y donner des représentations avec Mlle Raucourt. Lafon comme vous le pensez bien, venait tous les jours chez Mlle Raucourt dîner, passer les soirées qu'il avait de libres ; il était fort aimable, très gai et apporta une grande distraction dans la société. Le beau Lafon me fit la cour, il faisait le sentimental. Il y avait un bois charmant, il s'arrangeait de manière à m'éloigner un peu de la société; je me laissais conduire, je l'avoue franchement : nous nous arrêtames un jour devant une belle grosse pierre formant une espèce de rocher. Là, le beau Lafon me fit une *déclaration honnête*, me jurant qu'il ferait tout pour m'obtenir en mariage, « Je vous fais le serment, me dit-il, comme s'il parlait à Zaïre, devant le rocher que nous appellerons le rocher d'*Ariane*. — Vous me faites peur, Monsieur Lafon, puisque c'est sur le rocher qu'Ariane mourut de chagrin d'avoir été abandonnée par Thésée. — Ma chère petite amie, ceci est bien différent. Thésée était un libertin, et Lafon est un honnête homme. » C'était bouffon; j'en ai bien ri avec lui. Nous restâmes un peu trop de temps, à ce qu'il paraît ; la société avait regagné la maison, on sonnait le dîner, et nous nous mîmes à courir. On était à table, jugez. J'étais très sotte, très rouge. Ma mère me fit une mine affreuse, Mlle Raucourt fit froide figure à Lafont, et lui reprocha de m'avoir attardée. « Mon cher camarade, cela n'arrivera plus, je l'espère. » Triste dîner, il y avait des mets excellents, mais je ne mangeais point, tant j'avais frayeur de me retrouver seule avec maman, qui était très sévère. Cette bonne petite Mme Ponty riait, faisait tout pour ramener un peu de chaleur dans la conversation. On joua le soir aux petits jeux, il vint des visites ; on oublia cette mésaventure pour se livrer aux rires les plus joyeux du monde. On pria ma petite mère de me pardonner mon étourderie. Le bon accord fut rétabli. Lafon poursuivait son idée de mariage, mais mon charmant Gascon ne voulait point brusquer, il attendrait mes débuts. Garçon prudent, mon gendre ! Il voulait me donner le temps, disait-il, de la réflexion. Il fit bien, mon Orosmane du Midi ; je réfléchis, et me convainquis que le mariage n'était point de mon goût. Je

me sentais déjà d'un caractère indépendant. Pauvre Lafon! avec ses habitudes bourgeoises, qu'aurait-il fait de moi! Bon Dieu! et qu'aurais-je fait de lui? Le chevalier de la triste figure, je crois.

***

On recevait des visites de Paris, on passait le temps à faire des parties d'eau, on visitait les belles propriétés si renommées des bords du Loiret, la Source, la Fontaine, séjours vraiment admirables.

Nous assistions aux représentations d'Orléans — Lafon et Raucourt. — Les jours où l'on ne jouait pas, on faisait dans la cour d'honneur du château des parties aux quatre coins. M[lle] Raucourt se mettait à ces folies, elle était là sans façon, et tout aussi rieuse et enfant que moi, elle se prêtait à cela avec une bonhomie et un entrain charmants. Elle avait tant d'esprit, cette femme, elle était si amusante, quand elle contrefaisait son monde! Parfois elle avait des fantaisies qui ne m'allaient guère. Par exemple, elle aimait la chasse avec passion. Elle prenait un fusil, son chien, sa carnassière, et la voilà partie en petite jupe blanche qui venait juste aux genoux. C'était la Diane antique, et avec des jambes aussi belles que les siennes, et des pieds longs et fins, ravissants; la voilà chassant dans son parc, en plein soleil sur le nez. Elle me dit: « Viens avec moi, tu verras comme tu t'amuseras! » Moi qui n'ai jamais eu des goûts guerriers (j'avais mis masculins mais je crois que c'était trop direct,) je tremblais de tous mes membres! «Non, je vous prie, ne m'emmenez pas, j'aurais une peur affreuse, je le sens bien; moi je n'aime pas la chasse! — Poltronne! — Madame, laissez-moi avec maman et M[me] Ponty, j'étudierai, j'aime mieux cela. — Allons donc, il ne faut pas être si pusillanime. Si tu es si craintive, comment feras-tu pour débuter devant une salle comble?

Tout ceci est vrai, mais bien enfantin; mais vous m'avez dit de mettre toutes mes bêtises et je n'en chômerai pas! hélas!

Je la suis donc, cette implacable Diane. A chaque coup de feu, je tombais par terre, avec les pauvres petits lapins. Ne me disait-elle pas, cette belle chasseresse, quand elle croyait avoir bien ajusté, de courir après, et de lui rapporter cette pauvre petite bête. « Ah! pour ceci, madame, non! Je me révolte, je ne puis vous obéir, je ne reviendrais pas d'abord; vous attendriez longtemps votre lapin, on me trouverait morte! » Elle riait aux éclats, elle était vraiment bonne, M[lle] Raucourt. Tous ces souvenirs ne peuvent intéresser personne, je le sais bien, mais j'ai de la joie au cœur en les retraçant. Qu'on est heureuse, mon Dieu, à quatorze ans! Tout vous paraît vrai, vous voyez tout en beau, vous croyez à l'amitié, au dévouement, à l'amour! Je croyais à l'amour de mon beau Lafon, qui me paraissait le beau idéal! Quand il me parlait, quand, dans nos jeux du soir, ma main rencontrait la sienne, mon sang se refoulait vers mon cœur, je ne respirais plus! Plus tard on voit qu'après tout est faux, tout est calcul: l'amitié, c'est bien rare, le dévouement plus rare encore, oh! oui, bien plus rare: L'amour, oui, il vous fait illusion, il vous fait vivre, il vous torture, vous brise le cœur bien souvent mais il vous anime! C'est quelque chose! on ne vit pas dans le calme plat, mais je pense que ce qu'il y a de vraiment *vrai* c'est *l'amour maternel*: Cher Lafon, plus de promenades, plus de causeries; des regards, de gros soupirs, puis l'espoir qui fait vivre.

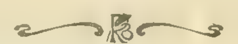
***

Pour utiliser les soirées, M[lle] Raucourt avait imaginé de me faire répéter en costume, elle avait quelques méchants manteaux, au fond d'une vieille caisse, un diadème en paillon. Me voilà déguisée en Hermione, Cornélie, tout ce qu'il vous plaira. Je me trouvais superbe. On invita toutes les notabilités d'Orléans, les gens d'esprit du canton, les poètes des environs. Je n'ai pas besoin de vous dire toute la bienveillance dont je fus entourée. Par courtoisie pour le professeur, par indulgence pour moi, on me prodiguait les éloges. Comment! elle n'a pas quatorze ans! et elle va jouer Clytemnestre, mais c'est prodigieux!

On flattait mon maître, en prédisant de grands succès à son élève. Cette prédiction réveillait enfin M[lle] Raucourt. Elle sentit qu'il fallait sérieusement s'occuper de moi; son amour-propre était en jeu, aussi les auditions ne manquaient pas. J'avais, quand je devais répéter, des peurs horribles: je ne dormais ni ne mangeais, la bouche sèche, tous les agréments qui résultent de la peur. « Bah! me disait-on, tu mens quand tu nous parles de tes frayeurs, les commençants ne craignent rien, à peine s'ils comprennent ce qu'on leur démontre: ce sont de petits perroquets. — Merci! il faut donc être stupide pour oser. Eh bien moi madame, maman vous le dira, à cinq ans, je tremblais comme une feuille, au point que maman était obligée de rester près de moi dans la coulisse, en m'humectant les lèvres d'eau sucrée. Ah! par exemple, quand une fois j'étais devant le public, c'était une tout autre petite fille, les applaudissements m'enivraient, et alors je ne pensais plus qu'à mon personnage. Du reste, j'ai toujours été très

poltronne ; que de fois avant d'entrer en scène, me sentant paralysée par la peur, ai-je demandé à Dieu de m'envoyer de suite un accident qui m'empêchât d'entrer ! Un accident... en vérité, je souhaitais la mort. Que le public serait indulgent s'il pouvait se douter de ce qui se passe dans le cœur et dans la tête d'un artiste au moment du combat ! Oui, c'est un assaut, il faut du courage, et généralement on croit que c'est un métier très amusant. Quelle profonde erreur ! Métier émotionnant qui vous brise et vous attaque les nerfs, qui se porte sur vos entrailles ! Comment en serait-il autrement ? L'existence du comédien est tout autre que celle du monde ; notre hygiène toute particulière. Des habitudes, nous ne pouvons pas en avoir ; vous jouez, il faut dîner à 3 heures, choisir vos aliments ! Soupez alors, ce que vous ne faites pas quand vous êtes au repos. Voulez-vous déjeuner à 11 heures ? vous avez une répétition. Déjeunez alors à 10 heures. Comme l'estomac s'accommode de tous ces changements ! Voulez-vous profiter d'un beau soleil, vous promener comme tout le monde ? Non, il faut dîner, être à sa loge à 5 heures. Au lieu du soleil, être abîmé par la chaleur des lampes. Etes-vous de belle humeur ? Avez-vous de la gaîté au cœur ? Voulez-vous rire ? Les trois coups se font entendre. Prenez vite votre visage de Lucrèce Borgia ou de Cléopâtre, ce qui n'est pas plus divertissant l'un que l'autre. Et les artistes du genre gai, ils ont des chagrins aussi, eux. Je crois qu'il est encore plus pénible de faire rire quand on a le cœur brisé, que de faire pleurer quand on a envie de rire. — Cher public, n'enviez donc pas quelquefois notre sort : c'est l'esclavage !

Mlle Georges.



FIN D'ÈRE

C'est une grande nouvelle de commencement d'année. C'est une nouvelle à portée lointaine. C'est une nouvelle décennale et même undécennale, sans compter qu'elle est séculaire et même qu'elle a un caractère d'éternité.

Cette nouvelle c'est M. Alfred Picard qui l'a donnée aux derniers jours de l'année 1903 à un journaliste qui l'interviewait. Il lui a dit, à ce journaliste, tout simplement, qu'il n'y aurait plus d'Exposition universelle, qu'il n'y en aurait plus, que cela était décidé et du reste fatal ; que l'espace manquait dorénavant pour faire plus grand et que ne faire qu'aussi grand serait piteux et ridicule ; qu'enfin il n'y en aurait plus, et qu'il ne fallait pas dire que quand il n'y en a plus il y en a encore, et qu'il était écrit au livre des destins que l'ère des Expositions était close avec le siècle XIXe.

Les Dieux ont parlé ; la nouvelle est vraie : il n'y aura plus d'Expositions.

Le premier mouvement a été de joie et même d'allégresse ; on s'est senti soulagé, Une épée de Damoclès pendait, qui s'est évanouie, qui s'est d'un brusque essor, relevée vers les frises. Plus d'Exposition, quel délice ! Plus de cohues dans Paris, plus d'avalanches humaines, plus d'inondations, plus de cataclysmes, plus de Paris inhabitable. Ça été comme un ravissement et une extase,

On s'est rappelé la vie parisienne empoisonnée pendant six mois et rendue plus atroce que tout ce que les poètes ont imaginé relativement aux bords infernaux. Plus que cela, on s'est rappelé Paris empoisonné, non seulement pendant six mois, ce qui serait supportable, mais perpétuellement, soit par la présence de l'Exposition, soit par le souvenir de l'exposition, soit par la menace de l'Exposition.

Car Paris a vécu ainsi tout un demi-siècle. Pendant cinq ans on le démolissait pour bâtir une ville nouvelle pendant un an on l'obstruait par les foules convoquée en la ville nouvelle ; pendant cinq ans on démolissait la ville nouvelle déjà ancienne et on rebâtissait la future ville nouvelle. Paris a vécu ainsi de 1850 à 1900. Et c'était à devenir enragé et on l'était devenu excellemment.

Sans compter les épidémies matérielles et morales que laissait l'Exposition antérieure et qui ne cessaient guère avant l'approche de l'Exposition suivante. Toute Exposition était suivie, pour cause de terre remuée et de foules remuantes, d'une bonne petite *influenza*, terrible la première année, grave la seconde, atténuée la troisième et seulement doucement meurtrière la quatrième,

Chaque Exposition aussi convoquait à Paris une armée de femmes galantes de toutes les nations de l'univers et ajoutait plusieurs années quelque chose à l'immoralité normale et inhérente à toutes les capitales.

On supportait tout cela en disant : il faut bien faire aller le commerce, ce qui depuis les *Lettres Persanes* de Montesquieu et le *Mondain* de Voltaire, est une réponse à tout et une « tarte à la crème » à placer partout. Seulement le commerce lui-même n'allait pas pour cela beaucoup mieux et quelques bons esprits étaient très persuadés qu'il en allait beaucoup plus mal. Il allait par *à coups*, ce qui n'est pas pour lui une excellente manière d'aller. On attirait des foules à Paris pour une année et elles jetaient, il est vrai, une grande quantité de numéraire dans la circulation, ce qui ne peut pas être une mauvaise chose Mais les années suivantes et les années précédentes on ne venait pas à Paris, Les années précédentes on

se réservait pour l'Exposition et les années suivantes on se « refaisait » en ne venant plus à Paris, pour y être venu et pour y être resté dans des conditions un peu onéreuses.

Etait-ce une excellente manière de faire du commerce ! Il est douteux. C'est une chose qui n'est pas très facile à constater ; mais on a cru reconnaître, cependant, qu'un peu les années précédentes et beaucoup les années suivantes, avaient été marquées par un nombre de cataclysmes commerciaux sensiblement supérieur à la moyenne.

Tout cela était un peu attristant et surtout prodigieusement agaçant. Peut-être vaut-il mieux que la curiosité étrangère à l'égard de Paris s'espace et se répande régulièrement sur toutes les années, bissextiles et autres, que non pas qu'elle se ramasse et se concentre sur une année par décade, ou à peu près.

D'autant plus que les Expositions ont eu surtout pour effet, j'ai observé cela d'assez près, *de faire ignorer Paris aux étrangers et aux provinciaux.* On ne venait pas à Paris ; on venait à l'Exposition, on se promettait, à la vérité de visiter Paris et Versailles par la même occasion. Mais l'Exposition absorbant tout le temps dont on disposait, et Paris et Versailles, y compris Fontainebleau, demandant un bon mois, au moins, pour être connus superficiellement, on s'en allait de Paris sans le connaître le moins du monde et l'on se promettait en 1855 de l'examiner en 1867, et en 1867 de le considérer en 1878 et en 1878 de le regarder en 1889 et en 1889 d'y jeter un coup d'œil en 1900 ; mais jamais on avait pu trouver le temps d'y promener le regard.

Je suis persuadé que c'est depuis 1855 que les étrangers ne connaissent rien de Paris, du moins la plupart, excepté les théâtres et les cafés-concerts ; ce qui peut-être est insuffisant. Dans je ne sais quelle comédie où Réjane encore inconnue (vous voyez que cela date de loin) était déjà délicieuse, un personnage demandait à un vétéran, vieux belligérant de 1859 « Connaissez-vous Milan ?

— Si je connais Milan ! C'est une ville toute pavoisée de drapeaux français et italiens, et où les femmes jettent des fleurs par les fenêtres.

— Ah !... Elle a peut-être changé un peu depuis. »

De même un jeune roumain, interrogeant son père et son oncle sur Paris, recevait l'année dernière les réponses suivantes : « Si je connais Paris ! C'est une ville toute bleue. Oui, c'est une ville bleue... — Si je connais Paris ! C'est une ville toute blanc et or. Oui c'est une ville toute or et blanc. . » Le jeune enfant n'a jamais pu savoir de quelle couleur est Paris. Son père avait vu l'Exposition de 1889 et son oncle l'Exposition de 1900.

Pour toutes ces raisons, nous avions vraiment assez des Expositions et pour ce qui était des Expositions, nous ne voulions plus rien savoir. Nous considérions cette distraction comme épuisée et ce divertissement comme ayant fait son temps. Un demi-siècle expositionnel nous paraissait un laps plus que suffisant et un règne à la Louis XIV, un de ces règnes qui, sur la fin, ne laissent rien à désirer, si ce n'est qu'on en sorte.

C'est donc avec une joie peu mélangée que l'on a accueilli à Paris et sans doute en province la parole fatidique de M. Alfred Picard, le « on ferme pour toujours » de M. Alfred Picard, aussi solennel en son genre que le « Sesame, ouvre-toi » de la légende orientale. On a fait « ouf ! » On s'est dit : « En place, repos ». Personne n'a dit : « Autant ! » ou : « Au temps ! » (Car l'orthographe de cette locution militaire est ardemment contestée). Enfin, tout le monde a pensé : « Voilà qui est bien ! »

Et puis — n'est-il pas vrai ; je vous en fais juges — et puis, il y a eu un petit remords, un petit repentir, une petite regression, un petit retour en arrière. Hum ! vraiment ? Il n'y en aura plus ? Ça paraît tout drôle. Comment ! on aura plus, tous les onze ou douze ans, l'immense foire internationale qui semblait avoir toujours existé à Paris et qui paraissait remonter à quelque tradition du moyen âge et qui faisait l'effet d'une crise périodique et naturelle du tempérament parisien et même du tempérament français ?

On ne s'habitue pas à cette idée-là. On ne s'habitue pas à la pensée *de ne pas attendre une Exposition.* Cette attente était dans nos mœurs ; cette attente faisait partie de notre existence psychique et sentimentale. Les Expositions marquaient le temps et le divisaient par larges périodes. Les Expositions étaient des montres colossales et des horloges monstrueuses. On se disait : « J'ai vu celle de 1855, celle de 1867, celle de 1878, celle de 1889 ; verrai-je celle de 1900 ? » Moi qui vous parle et qui les ai toutes vues, ce qui ne me fait pas bondir de joie, je vais me surprendre à dire : « Verrai-je celle de 1911 ? » Certainement, je me le dirai, inconsciemment, plus ou moins sourdement, et je me ressaisirai en me disant : « Imbécile ! Puisqu'il n'y en aura plus ! » et je ne sais quoi en moi, répondra : « Ah ! c'est dommage ! »

La vie sentimentale elle-même était, sinon réglée, du moins partagée aussi, par larges stades, par ce flux et reflux des Expositions. La provinciale qui ne venait à Paris que tous les onze ans, se disait : « En 1878... Je descendrai au même hôtel. Verrai-je, en face, ce jeune monsieur, qui était si bien, et qui ouvrait sa fenêtre tous les matins, juste à la même heure que moi, par une singulière coïncidence ? Hélas ! me reconnaîtra-t-il ? » Et cette interrogation

était mélancolique et cette mélancolie elle-même n'était pas sans douceur.

Et le Parisien, de son côté, se disait : « Cette aimable femme de Villeneuve-sur-Tarn, qui *me changeait* des Parisiennes, et qui devait revenir tous les ans, et que je n'ai jamais revue, viendra-t-elle en 1900 ? Est-ce à désirer ou à craindre? Hum ! J'ai perdu quelques cheveux depuis 1889. Le cheveu de l'existence, c'est qu'on les perd. Enfin, il faudra voir. » Cela occupait, cela fixait des dates. Personne n'a jamais donné plus de rendez-vous qu'une Exposition ?

Et pour tout le monde c'était une habitude périodique, comme le dîner hebdomadaire chez les Bézugnet, et cela scandait le temps comme le dîner hebdomadaire chez les Bézuquet, qui vous ennuie, mais qui vous aide à vous retrouver, quand cesse le dîner hebdomadaire chez les Bézuquet, ou quand il s'interrompt pour cause de cure d'altitude, on ne s'y reconnaît plus; « on ne sait plus comme l'on vit ». On ne saura plus comme on vivra à partir de maintenant. L'échéance de 1911 est supprimée. Le rythme de la vie nationale est rompu.

Avez-vous remarqué en quoi il consiste le rythme de la vie nationale depuis 1855 ? Très simple. Une Exposition ; puis un malheur ou scandale ; puis une Exposition ; puis un malheur ou scandale ; puis une Exposition et ainsi de suite. Vérifiez, ce que je ne veux pas faire, parce que les malheurs et scandales, j'aime autant ne pas les rappeler et les faire revivre dans mon esprit en les remettant avec exactitude et précision à leurs dates respectives ; mais vérifiez; c'est parfaitement exact.

Désormais, à la place de l'Exposition périodique, il y aura quoi ? C'est ennuyeux à penser, peut-être un malheur, peut-être rien du tout et j'aime mieux comme cela. Mais enfin le rythme est rompu. Nous allons comme clocher. La vie nationale sera boîteuse.

J'ai bien une idée et je la donne pour ce qu'elle vaut. Oui, l'ère des Expositions universelles à Paris est close, très probablement pour jamais. Mais pourquoi n'essaierait-on pas, ce qui aurait au moins son originalité et ce qui serait de bonne décentralisation, des Expositions universelles provinciales ?

Une Exposition universelle à Marseille, puis à Bordeaux, puis à Lyon, puis à Lille, puis à Toulouse, cela aurait bien des avantages.

Evidemment il en faudrait prendre son parti, ces Expositions seraient moins colossales, moins brillantes et moins prestigieuses, surtout, que celles de Paris. Mais, convenablement subventionnées par la France — car elles seraient nationales et ce serait la France qui recevrait dans une de ses maisons de campagne au lieu de recevoir dans sa maison de ville — et subventionnés aussi par la région, par le département et par la ville, elles pourraient être extrêmement belles encore et elles auraient une couleur locale ; et elles bénéficieraient du changement de décor, chose très importante ; et elles seraient pour toutes ces raisons des attractions encore très fortes.

Et elles feraient connaître : à l'étranger des villes françaises qu'il ne connaît guère ; au provincial du Nord la France du Midi, au provincial du Midi la France du Nord ou de l'Ouest ; au Parisien des villes de province que, le plus souvent il ne connaît que par les géographes et qui sont du plus grand, du plus pénétrant intérêt. Et elles seraient, soit pour le Parisien, soit pour le Provnicial, l'occasion d'un voyage dans telle ou telle région de la France dont, le plus souvent, il n'a aucune idée. Et elles seraient pour l'étranger l'occasion, non de l'éternel voyage à Paris, mais d'un voyage en France, que, mourant, ou vieillissant, il regrette toujours de n'avoir pas fait.

Notez — je dis cela pour les Parisiens qui sont toujours jaloux autant qu'ils sont accapareurs — notez bien que Paris n'y perdrait rien. Quand on vient à Paris pour une Exposition, on ne visite pas la France ; mais quand on vient en France pour une Exposition, la converse n'est pas vraie, la réciproque, si vous préférez, n'est pas vraie ; quand on viendra en France pour une Exposition, on ne laissera pas échapper l'occasion de visiter Paris.

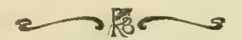
A tous les égards, donc les *Expositions universelles provinciales* seraient une chose excellente. Elles enrichiraient la France à peu près autant que les Expositions parisiennes — c'est-à-dire pas beaucoup — mais enfin elles l'enrichiraient tout autant et la feraient connaître bien davantage. Je suis pour qu'on fasse au moins l'essai des Expositions provinciales.

Quoi qu'il en puisse être, pour nous du moins, Parisiens, c'est fini. La scie a perdu ses dents, ou nous en sommes à la dernière dent de la scie et nous la voyons tomber. On ne saurait croire comme pour des gens d'un certain âge ce genre de séparation est de caractère complexe, agréable et désagréable à la fois. Nous sommes, nous, hommes frisant la soixantaine, les derniers en une foule de choses. Nous sommes les derniers Français qui auront su du grec et du latin et cela est une sorte de noblesse ; nous sommes les derniers Français qui auront vu jouer la tragédie, et cela est une distinction ; nous sommes les derniers Français qui auront connu la liberté de l'enseignement : et cela est une originalité ; nous sommes les derniers Français qui auront vu des Expositions universelles et cela jette une auréole. Nous serons extrêmement interrogés par nos petits-neveux : « Comment diable tout cela était-

il fait? Comment s'y comportait-on? Parlez-nous d'*elles*, grand-père, parlez-nous d'*elles* ! » Nous aurons des sujets de conversation.

Pour le moment, sous le coup de la décision augurale et vaticinatrice de M. Alfred Picard, nous tous, Parisiens, nous avons une sensation mêlée qui n'est pas très facilement définissable. Soulagement et regret sourd; allégresse et quelque regard en arrière; douceur mêlée d'amertume; « ce n'est pas trop tôt » et « vraiment? C'est fini? »; « Bravo » et *surgit amari aliquid*. Ce sont les effets ordinaires de l'accoutumance. On regrette, en le quittant, tout habit qu'on a porté, fût-ce un cilice.

EMILE FAGUET.



LE ROMAN D'UNE JEUNE ESQUIMAU

(*Suite et fin*) (1)

Il appartenait à une tribu dont les tentes se dressaient bien loin, plus au nord; et, ce qui me combla de joie, je devinai qu'il n'avait jamais jusqu'alors entendu parler de mon père. Sans doute, l'existence du millionnaire lui était connue; mais, il ignorait son nom et, par conséquent, qu'il avait devant lui sa fille! Vous pensez bien que je me gardai bien de le lui dire. Enfin, j'étais donc aimée pour moi-même; et, dès lors, dans mon ravissement. J'étais si heureuse! Oh, bien plus heureuse que vous ne pouvez vous l'imaginer!

Sur ces entrefaites, l'heure du dîner approchait. Et je le menai à la maison. Quand nous arrivâmes tout près, son admiration éclata :

— « O quelle splendeur! s'écria-t-il, est-ce là chez votre père? »

Jugez de ma surprise et de mon émoi, à son exclamation, à ses yeux illuminés d'étonnement; émoi bien vite disparu, parce que je l'aimais et que sa démarche n'en restait pas moins imposante et tranquille. Mes oncles et mes tantes, tous mes cousins, tous, nous restâmes charmés, de nombreux invités arrivèrent. Et les portes bien closes, la maison étincelante des mille feux de nos lampes de papier, éclairant une atmosphère chaude, suffisante et confortable, nous commençâmes un joyeux festin, pour célébrer nos fiançailles.

Au dessert, papa ne put faire taire sa tentation de montrer toutes ses richesses à Kalula, de mettre sous ses yeux l'extraordinaire fortune qu'il avait rencontrée, et, par dessus tout, de jouir de l'étonnement et de l'admiration du bon homme! J'en aurais pleuré, mais c'était bien inutile d'essayer de détourner mon père de son projet : je gardai le silence, et restai assise tout attristée.

Le voilà qui, devant tout le monde, va droit à la cachette, en tire tous les hameçons précieux, et dans un beau mouvement, les jette, par dessus ma tête, sur le plancher, où ils s'éparpillent dans une éblouissante confusion, aux pieds de mon bien-aimé!

Naturellement, le pauvre garçon restait médusé et ébloui; l'admiration le suffoquait, il ne pouvait comprendre qu'un homme pût posséder, à lui seul, tant d'incroyables richesses. Tout à coup, il se ravise, ses regards s'animent, et il s'écrie :

— « Ha! Ha! je le vois : c'est vous qui êtes le millionnaire fameux!

Mon père et tout le monde se mirent à rire aux éclats; puis papa ramassa distraitement le trésor, comme une chose sans valeur, et le replaça dans la cachette; si vous aviez vu Kalula... Vraiment, il était à peindre :

— « Est-il possible, cria-t-il, que vous serriez ainsi, sans les compter, tant de joyaux? »

— « Vraiment! répartit mon père, avec son gros rire glorieux, on voit bien que vous n'avez jamais été riche, pour donner tant d'importance à deux ou trois hameçons. »

— « Certes, Monsieur, dit Kalula, après un instant de court embarras, je n'ai jamais possédé, même en bribes, de pareilles magnificences, et n'avais pas encore rencontré quelqu'un d'assez riche, pour y toucher, sans les compter; par la très bonne raison que le plus riche de tous ceux que j'ai vus, avant vous, ne l'était que jusqu'à concurrence de trois hameçons. »

Papa continua de rire de plus belle; de l'air de quelqu'un qui n'a guère coutume de compter ses hameçons, encore moins de s'en préoccuper. Il en faisait les honneurs, oui! Mais les compter? Pourquoi? il les comptait chaque jour!

C'était dans l'après-midi, que j'avais rencontré et aimé mon fiancé; trois heures après, juste, au crépuscule, je l'avais emmené à la maison, car les jours diminuaient et la nuit de six mois allait commencer. Le banquet avait duré plusieurs heures; les invités partis, nous nous installâmes les uns et les autres sur nos bancs, et bientôt tout le monde dormait. Seule, je veillais. J'étais bien trop heureuse, trop agitée, pour m'endormir. Sans bouger, je reposais depuis longtemps déjà, quand une forme imprécise passa près de mon lit pour disparaître dans la profonde obscurité qui régnait au fond de la pièce. Impossible de rien distinguer, ni qui c'était, ni si c'était un homme ou une femme. L'apparition ne

1. Voir la *Revue Bleue* du 16 janvier.

tarda pas à reparaître encore, se dirigeant du côté opposé. Immobile, je restais étonnée : mais, s'étonner ne mène à rien ; et tout en m'étonnant, je m'endormis.

Combien dura mon sommeil, je ne le sais pas ; mais ce que je sais bien, c'est que je me réveillai en sursaut, juste au moment où papa criait d'une voix terrible : » Par le Dieu des Neiges il manque un hameçon ! « Le pressentiment me vint qu'il allait m'arriver un malheur, et tout mon sang se glaça. Ah ! mon pressentiment ne fut pas long à prendre corps :

— « Tout le monde debout », tonna mon père ! Et qu'on se saisisse de l'étranger ! » Alors, de toutes parts dans l'obscurité profonde, des clameurs s'élèvent, des formes imprécises courent et se précipitent. Je bondis au secours de mon bien-aimé ; mais que pouvais-je, sinon attendre et implorer ? Déjà, une muraille humaine m'en séparait, et il était par terre, pieds et poings liés. Jusqu'au moment où on se fut rendu tout à fait maître de lui on m'empêcha d'approcher. Je me précipitai sur le pauvre être, maintenu immobile ; et ma poitrine contre la sienne, je laissai s'échapper mes cris de douleur, pendant que mon père et toute la famille m'accablait de railleries, et le couvrait d'injures et d'insultes. Il endurait son infortune avec une dignité tranquille, qui me le rendait plus cher, et me donnait une sorte de joie et de fierté de souffrir avec et pour lui. J'entendis mon père donner l'ordre de convoquer les plus anciens de la tribu, pour juger Kalula, et prononcer la sentence capitale.

— « Est-ce possible ! m'écriai-je ; même avant qu'aucune recherche n'ait été tentée pour retrouver l'hameçon perdu ? »

— « Hameçon perdu ! Ah, ah ! » crièrent-ils tous ; et mon père ajouta en se moquant : « Place, place, et ne bougeons plus, elle va se mettre en quête de ce hameçon *égaré* ! Bien sûr, elle va le retrouver ! » Et chacun de rire encore !

Je n'étais pas intimidée, et ne ressentais ni crainte, ni doute, et me mis à dire :

— « Vous riez maintenant ; mais un instant, attendez, notre tour viendra ; vous allez voir ! »

Je pris une torche, et n'eus aucun doute que j'allais tout de suite mettre la main sur le bijou perdu. Je cherchais avec une telle confiance que les figures devinrent graves ; aurait-on porté trop tôt un jugement téméraire ? Mais, hélas, trois fois, hélas ! que d'amertume dans cette recherche ! Il y eut un profond silence, le temps de compter dix ou douze fois ses dix doigts, puis le cœur commença à me manquer, et les moqueries reprirent à mes côtés, peu à peu plus assurées et plus hardies, pour s'épanouir dans une explosion de rires sarcastiques, quand il me fallut abandonner la partie.

Personne ne saura jamais ce que je souffris alors ; mais, mon amour me donnait force et courage, et je me mis à la place qui m'appartenait, au côté de mon Kalula, je l'enlaçai de mes bras, et murmurai à son oreille :

— « Vous êtes innocent, mon bien-aimé, je le crois : mais, dites-le-moi vous-même, pour que je sois forte, pour que je sois réconfortée, pour que je puisse supporter tout ce qui peut nous attendre ! »

Il me répondit :

— « Aussi vrai que je vais mourir, je le jure, je suis innocent. Sois courageuse, cher cœur brisé ! Reste courageuse et forte ; reste en paix, ô toi, cher soupir de ma poitrine, ô toi vie de ma vie ! »

— « Les anciens peuvent maintenant venir ! » Et comme je prononçais ces mots, il se fit à la porte un bruit de neige foulée ; puis, une file de formes imprécises s'avança silencieuse ; c'étaient les juges !

Mon père accusa formellement le prisonnier, et fit en détail le récit des événements de la nuit. Il affirma que le veilleur était à son poste, dehors ; et que dans la maison il y avait seulement la famille et l'étranger. Personne autre !

« Est-ce que la famille volerait son propre bien ? » dit-il en terminant. Pendant plusieurs minutes, les juges restèrent silencieux ; à la fin, l'un après l'autre, chacun dit à son voisin : « La charge est sérieuse contre le prisonnier. « Je les entendis, ces mots terribles ! Alors mon père s'assit silencieux. Malheur, oui, malheur sur moi ! Oui, à ce moment même, j'aurais pu prouver la complète innocence de mon bien-aimé ; mais, hélas, je ne le sus que plus tard !

Le président du tribunal demanda :

— « Il y a-t il ici quelqu'un qui veuille défendre le prisonnier ? »

Je me levai, et dis :

— « Pourquoi aurait-*il* volé cet hameçon, celui-là, ou plusieurs, ou même tous ? Un jour encore, et il devenait par moi l'héritier de tout le trésor ! »

Je restai debout, et attendis. Il se fit un long silence ; la respiration de mes voisins m'entourait d'une sorte de brouillard. A la fin, chacun des anciens remua, l'un après l'autre, la tête, en murmurant : « Il y a certainement un argument très fort, dans ce que vient de dire cette enfant ! » Oh, quel réconfort pour mon cœur que ces paroles ! Bien courtes, mais, combien suaves ! Je me rassis.

— « Si quelqu'un veut parler encore, dit le président, qu'il prenne la parole. Après aura lieu la clôture des débats ».

Mon père se leva de nouveau, et s'exprima ainsi :

— « Pendant la nuit, une forme humaine passa près de moi, dans l'obscurité. Elle se dirigea droit vers le trésor et revint un instant après. J'atteste, maintenant que c'était l'étranger. »

Ah! je fus sur le point de m'évanouir! Je croyais être seule à le savoir, mon secret, que l'étreinte du grand Dieu de glace, lui-même, n'aurait pu arracher de mon cœur! Le chef du tribunal dit gravement à mon pauvre Kalula :

— « Répondez! »

Après un moment d'hésitation, Kalula s'exprima ainsi :

— « C'était moi! Ces hameçons splendides remplissaient ma pensée et éloignaient de mes yeux le sommeil. Je me dirigeai vers les joyaux; je les portai à mes lèvres, et les contemplai longuement, pour apaiser ma soif d'admiration, dans cette satisfaction innocente. Puis, je les ai remis à leur place! J'ai pu, peut-être, en laisser tomber; mais, je n'en ai volé aucun! »

— Oh, quel fatal aveu, et en pareil moment! Un murmure de désapprobation se fit entendre partout dans l'assemblée. Je compris qu'il venait de prononcer lui-même sa propre condamnation, et que tout était consommé! Chez chacun des juges, on pouvait lire écrit sur son visage : « Quel semblant d'excuse, — et combien piètre, sans valeur, et inadmissible! »

Je restais assise, comprimant les sanglots qui m'étouffaient. Et dans quelle anxiété! Enfin, les mots solennels et la sentence furent prononcés et chacun de ces mots m'était un coup de poignard au cœur :

— « C'est la décision du tribunal que le condamné soit soumis *au jugement de l'eau* ».

— Maudit soit celui qui a importé chez nous *le jugement de l'eau*! L'institution date déjà de plusieurs générations, et nous la devons à une contrée très éloignée, qui se trouve, on ne sait où. Auparavant, nos pères se contentaient de faire appel aux augures et à d'autres pratiques de jugement assez précaires; et sans doute quelques pauvres diables leur durent de sauver leur vie; mais il n'en va pas ainsi avec le jugement de l'eau, qui est une invention d'hommes beaucoup plus civilisés et avisés que nous ne pouvons l'être, nous autres, pauvres sauvages. Par ce jugement, les innocents sont reconnus innocents, sans aucun doute, ni question, s'ils se noient! et les coupables sont convaincus de leur culpabilité, avec la même certitude, s'ils surnagent! J'avais le cœur brisé : « Il est innocent, me disais-je, il va donc disparaître sous les flots. Et je ne le verrai plus jamais. »

Dès lors, je ne le quittai plus. Je pleurai dans ses bras, les dernières heures qui nous restaient et lui, confia à mes oreilles tous les mots d'amour qu'il savait! Oh, combien je fus à la fois heureuse et infortunée! A la fin, il fut arraché de mes bras, et je me mis à le suivre, en pleurant, et le vit le jeter dans les flots, — de mes mains, je me cachai les yeux! Quelle agonie! Oui, je connais les affres les plus profondes de ce mot affreux!

— Tout à coup éclata à mes côtés une sorte de joie impie; émue, j'ouvre les yeux. Oh, spectacle plus amer encore : *il surnageait*! Sur-le-champ mon cœur devint de glace. Je m'écriai :

— « Il était coupable! Et il m'a menti! » Je me détournai de mépris, et rentrai tout droit à la maison.

On le transporta loin, bien loin, vers la haute mer, et il fut abandonné sur une banquise, qui s'en allait, poussée au large, vers les océans du Sud... Puis ma famille me rejoignit, et mon père me dit :

— « Votre voleur m'a chargé de vous apporter son adieu de mort, et ses dernières paroles : Dites-lui bien que je suis innocent, et que tous les jours, pendant toutes les heures, à chaque minute de mon agonie, jusqu'à mon dernier soupir, je l'aimerai, et penserai à elle, et bénirai le jour où, pour la première fois je contemplai son doux visage... » N'est-ce pas charmant, presque poétique! Je me contentai de répondre :

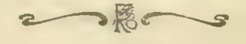
— « C'est un..... qu'on ne me parle plus jamais de lui! « Et dire : qu'il *était* innocent, qu'il *fut* toujours innocent!

Neuf mois, neuf lugubres mois passèrent; et puis revint la fête annuelle du grand sacrifice, le jour où toutes les jeunes filles de la tribu doivent laver leur visage, et onduler leurs cheveux... Au premier coup de peigne, voilà l'hameçon fatal qui tombe de ma chevelure, où il était resté niché depuis la nuit maudite; et je m'évanouis dans les bras de mon père, bourrelé de remords! « Hélas, fit-il d'une voix sourde, nous l'avons assassiné; plus jamais on ne me verra sourire! » Il a tenu sa parole! Quant à moi, depuis ce jour, jusqu'à aujourd'hui, il ne se passe jamais de mois que je n'aie le soin d'onduler ma chevelure! Mais hélas, à quoi bon maintenant! »

C'est là que se termine l'humble et mélancolique récit de la pauvre mignonne! Il nous enseigne que, puisque cent millions de dollars à New-York, et vingt-deux hameçons aux rivages du pôle arctique, représentent la même égale suprématie financière, on est bien sot de vivre besogneux à New-York, au lieu de se faire, pour dix sous, une pacotille de hameçons et émigrer.

MARK TWAIN.

Traduit de l'anglo-américain par H.-A. B[illegible].



J.-L. GÉROME (1824-1904)

L'homme qui vient de mourir incarnait, sinon expressément par son œuvre, du moins par son esprit, les convictions de cet académisme dont j'ai entrepris ici l'analyse systématique. L'Ecole perd un homme représentatif. J'en parlerai sans faux-fuyants, avec les sincères ménagements dûs à la mort récente.

Tous les journaux ont dit que Gérôme était « un caractère ». Quand les journaux se contentent de répéter littéralement ce que tout le monde savait, ils sont dans leurs meilleurs jours d'inspiration. Il est donc avéré que Gérome était un caractère. Il en est de toutes sortes. De même qu'on avait adopté, pour définir physiquement le défunt, les clichés de « vieil Arnaute » et de « demi-solde corseté — je cite les gazettes et ne les approuve pas ; de même était adoptée, pour définir sa personne morale, la fameuse locution de « bourru bienfaisant ». Voilà une qualification dont on a abusé, et qui. à proprement parler, n'a aucun sens. Essayons de parler de Gérome plus véridiquement.

Je crois que l'homme eut une très grande qualité : l'honnêteté, la propreté morale. Ni compromis, ni marchandages, ni américanisme. La rudesse du chauvin, un Déroulédisme agaçant, mais probe. Il était riche, et n'a connu que les agréments d'une carrière où ses minces mérites ont été comblés de faveurs exorbitantes. Mais enfin, par le temps où nous vivons, c'est une bonne note que l'aversion indéniable pour le commerce en matière d'art. On doit dire. Gérome ne fut pas un trafiquant. Bien des gens doués, à cent pieds au-dessus de lui, nous ont donné la tristesse de constater des vilenies que son intransigeance têtue rejeta. Il avait la moralité et la mentalité d'un capitaine de chasseurs dans une pièce d'Augier : c'est poncif, mais estimable, et après tout la probité est un poncif comme l'amour, la beauté et la mort. Gérome était un convaincu et ne cherchait pas à faire plaisir au public : il parachevait des chromos avec une âme de novateur décidé à mourir de faim plutôt que de se parjurer. Il était riche, mais tout montre que la pauvreté n'eût fait que le rendre plus résolu dans ses croyances. Cela est beau, on ne dit guère dans les dithyrambes, et pourtant c'était l'essentiel éloge à déposer sur cette tombe.

.˙.

On sait le mot faubourien qui peut le mieux définir Gérome. Il *s'ostinait*. La suppression du *b* faite par le peuple transforme le mot *obstiner* et lui donne un sens rectifié et spécial, une nuance amusante. Personne ne s'est « ostiné » comme Gérome. Son honnêteté eut cette conséquence, pas toujours agréable, de le rendre parfois « malhonnête » (au sens d'*impoli*). C'était un brave homme, mais il devenait fou furieux devant une opinion ou une œuvre qui lui déplaisait. Le contrariement d'un principe lui donnait de la congestion cérébrale, et il ne se connaissait plus. Ses incartades sont célèbres. On connaît sa campagne frénétique contre l'admission de la collection Caillebotte. Trois jours avant sa mort, cet octogénaire continuait sa campagne sous une forme différente à la Société des Amis du Luxembourg. Les injures jaillissaient des lèvres de ce galant homme dès qu'il s'agissait d'un impressionniste. A l'Exposition de 1900, accompagnant des délégués étrangers dans les deux salles où M. Roger Marx avait réuni une admirable collection de Manet, Renoir, Monet, Degas, Sisley, Legros, Fantin-Latour, Gérome s'écria : « Passons, voici la honte de l'art français ! » Personne n'eût fait comprendre à ce haut dignitaire que la plus élémentaire convenance devait lui interdire de telles sorties. L'eût-il pu, assurément, c'est à coups de canne qu'il eût discuté. Je l'ai vu un jour devant une toile inspirée de Monet : il venait d'être charmant, tellement affable qu'oubliant sa peinture j'avais été gagné par sa juvénilité française. Il grinça des dents, et parla de telle sorte qu'il n'y eut plus qu'à se taire pour éviter la confusion d'être insulté publiquement par un vieillard illustre.

On a dit tout cela. Les critiques indépendants en étaient venus à ne même plus répondre à un homme qui rendait impossible une controverse artistique par son oubli des formes élémentaires de la civilité. Voilà ce qui était exact. Je n'en parlerais pas devant la mort, si je ne déclarais dès maintenant ceci : je ne trouve pas déplaisant ces excès, je les trouve plus curieux que blâmables, et une toile de Gérome, hélas, fera plus de tort à sa mémoire que toutes ces injustices. Il faut le remarquer, Gérome ne s'est jamais fâché d'une attaque contre ses œuvres, et là on peut l'aimer. Il était désintéressé. Bizarre caprice de la mystérieuse nature ; en ce peintre détestable s'étaient logés un idéal mépris du public, l'abnégation, la modestie de son œuvre, tels que les eurent Rops, Manet, Whistler, et tels que ne les ont pas, malheureusement, bien des gens de beau talent chez qui l'on découvre avec chagrin la courtisanerie, la pusillanimité, le culte de soi et la jalousie d'autrui. Le cas est étrange. Delacroix était un homme froid, cachant son volcan, et Gérome était un ardent, cachant un art étriqué. Ainsi la nature peut se plaire à mettre de la poésie dans l'âme de Pécuchet et une âme de caissier dans un grand poète. Des artistes sérieux et loyaux m'ont cité de Gérome des traits de bonté et de délicatesse affectueuse, et cela n'est pas

du tout contradictoire à ses accès de haine. En somme, il avait les défauts inhérents aux préjugés du sentimentalisme français. Violent sans rancune, coléreux sans fausseté, il était « Gaulois », admirait « le Vert-Galant », célébrait « le vin de France et la clarté française », était « friand de la lame », revanchard, bonapartiste. Il était « artiste », avait gardé le culte de Montmartre, allait, à soixante-dix-neuf ans, au bal des Quat-z-Arts, déguisé en grognard, exhorter les rapins aux entrechats. Tout cela se tient. On peut voir la vie autrement, mais enfin il y a des gens qui trouvent moyen d'être charmants avec tous ces éléments-là. « Il y a la manière » et Gérome l'avait, quand il ne peignait pas et quand il ne parlait pas peinture.

⁂

Il abhorrait Puvis de Chavannes, Gustave Moreau et Manet tout ensemble. Contrairement à ce qu'on a écrit, il paraît qu'il avouait avoir vu de très belles choses de Claude Monet et de Degas. Cela prouve qu'il n'avait guère de suite dans les idées : au fond, il avait la religion de l'académisme, et s'il eût pu se faire tuer sur des barricades le jour où la collection Caillebotte fut admise, il n'eût pas hésité, alors que ses collègues fussent restés chez eux, non par tolérance, mais par peur des coups. Très sérieusement, voilà une raison de l'estimer dans une époque où les meilleurs se taisent aisément si l'on attaque ce qu'ils admirent. Gérome, par ses diatribes, n'a nui à personne, et il est certainement, de tous les gens de l'Institut, celui à qui l'on devra le moins en vouloir. Rien de perfide en cet esprit borné, mais tout net. Il ne luttait pas, comme d'autres, pour défendre des questions de boutique : ce n'étaient pas les chiffres de vente de ses ennemis qui le gênaient. Il leur eût plutôt donné de l'argent en échange de la promesse de ne plus peindre. Il considérait vraiment l'Ecole comme le Temple de l'art et souffrait de la perdition du siècle, avec ingénuité. Il était le dernier convaincu d'une croyance mort-née, et la servait en zouave plutôt qu'en bedeau.

Gérome adorait la peinture et la sculpture, ou, si l'on veut, ce qu'il imaginait être la peinture et la sculpture. Il travaillait énormément et par amour du travail. Il y trouvait sa joie essentielle, et il espérait aussi sauver le goût et entretenir le feu sacré par l'exemple des œuvres qu'il faisait, par les principes qu'il y appliquait. Il avait donc l'état d'esprit d'un grand artiste, la foi qui transporte les montagnes. Il n'a rien transporté du tout, parce que la nature ne l'a pas voulu, et s'est amusée méchamment à loger ensemble cette foi et ce défaut de talent, comme elle s'amuse, par ailleurs, à mettre les dons du génie chez un vilain monsieur. Nous avons le droit de voir cela, nous n'avons pas le droit de n'en être pas touchés, et cela suffirait à nous faire oublier les anathèmes furibonds — *telum imbelle sine ictu* — du dernier lévite du tabernacle des recettes académiques. Il n'y a rien de commun entre les sorties hérissées de Gérome contre l'impressionnisme et les fielleuses attaques d'un Scudo contre Berlioz par exemple, les opinions tarifées d'un Wolff, ou les précautionneuses hypocrisies d'un Sainte-Beuve. Tous comptes faits, et en réservant les droits nécessaires de la libre opinion en art, Gérome était en effet un caractère. Et de tous les incompréhensifs qui ont essayé de tirer par les basques une génération d'artistes qui allaient leur droit chemin, il est peut-être le seul qui n'ait pas été ridicule. Une conviction n'est jamais ridicule. L'homme ne l'était pas ; c'était, avec Chéret, un des artistes qui portaient le plus élégamment leur âge. De plus, il avait une serviabilité séduisante. M. de Fourcaud l'a rappelée avec netteté dans un excellent article du *Gaulois*, la seule page de goût et de tact que la presse ait donnée au lendemain de la mort, parmi le fatras d'éloges hypertrophiés qu'elle a coutume d'entasser sur les cercueils de gens très décorés, quitte à publier sur eux des échos désagréables dans la semaine suivante.

⁂

Il sied maintenant d'en venir à l'œuvre considérable de Gérome — nombreuse, abondante, prolixe, seraient des qualificatifs plus justes. C'est une énorme série de très petites choses, qu'il est bien difficile de louer et même de blâmer, parce qu'elles sont marquées de la même incohérence que les opinions de leur auteur. Je veux dire qu'aucune idée générale ne les régit et ne les coordonne, ni dans les sujets, ni dans le style, ni dans l'exécution même. Ce sont des anecdotes successives. Il est même très singulier que cet homme, champion acharné de l'académisme, ait montré si peu de souci de son corps de doctrines. Voyez les œuvres de Cabanel ou de M. Bouguereau : qu'on les apprécie comme on le voudra, elles sont cohérentes, elles ont une homogénéité, qui permet de les reconnaître, elles affirment une façon de voir, on peut les prendre comme exemples de choses à imiter ou à fuir. Rien de pareil dans l'œuvre de Gérome : un désordre constant, des caprices, des foucades — son caractère — et cela, chose déconcertante, appliqué à une production pauvre, sèche, s'essoufflant sans verve, s'ingéniant sans élan. Tant de furia pour créer ces petites toiles proprettes, sages et bien peignées, qui reproduisent tour à tour des scènes historiques, religieuses, orientales, légendaires, sans qu'on puisse savoir pourquoi celle-ci est venue avant ou après une autre ! C'est à n'y rien

comprendre. On dirait que ce sectaire cherchait ce qu'il pourrait bien raconter avec son pinceau, sans tenir à ceci plutôt qu'à cela. L'illogisme de cette nature surprend Et il se donnait un mal énorme pour combiner ces petites scènes, mais aucune ne marque le désir même d'un progrès matériel, d'une recherche. On voit parfois dans M. Bouguereau le désir de peindre une ombre d'un ton moins faux que dans sa nudité de cire du salon précédent ; on voit que M. Lefebvre a réfléchi que peut-être il ne savait pas, habile à imiter une robe, faire comprendre le volume de chair vivante qu'elle devrait recéler, et ils essaient, et cela est touchant. D'un tableau de Manet à un autre, on voit très bien qu'il a voulu apprendre à mieux rendre un ton, une valeur. La vision de Manet est juste, parce qu'il a été créé grand coloriste, et alors un progrès récompense son travail; M. Bouguereau ou M. Lefebvre partent d'un dogmatisme faux, et alors ils font plus mauvais en cherchant à mieux l'affirmer : mais enfin on sent l'évolution. Dans l'œuvre de Gérome rien de tel. Du premier coup une facture donnée — qui se répète indéfiniment. Le *Combat de coqs* de 1847, l'*Entrée de Jésus à Jérusalem* de 1896, mêmes choses, peintes de même. C'est glacial et effrayant. C'est l'immuabilité de la foi du fakir, ou des principes de Homais.

***

Les sujets changent, la façon de les traiter est identique, et cependant cette incapacité de progrès, cet insoupçon de la recherche troublante et nécessaire, ne donnent pas de cohérence à ces œuvres, tant cette façon est impersonnelle, anonyme. Une toile de Gérome se résume toujours ainsi : dessin exact comme la photographie, sans vérité et sans accent, avec moins de sûreté et de rouerie que Meissonier; valeurs fausses, aspect de découpages juxtaposés, aucune atmosphère, ombres et lumières arbitraires, attitudes théâtrales; coloriage qui n'est jamais un coloris ; ni pâte, ni accents, ni transparence, un frottis également réparti, soigneux et sec; aspect général propret, terne, sans un ton original, sans une harmonie imprévue, sans une vivacité, sans une maladresse, hélas! L'imperturbable correction d'un devoir bien fait selon les règles. Cela pourrait toujours être d'un autre. Cela finit où l'art commence.

Là-dessus, quelques idées, jamais picturales, toujours littéraires, et plusieurs pas mauvaises. Dans le *Morituri te salutant*, le *Pollice verso*, le *Duel après le bal*, et de ci de là, il y a des facultés de composition, un sens du tragique plus humain que celui de M. Sardou, des arrangements adroits. Le décor est d'un homme qui avait des lettres et aimait l'antiquité pittoresque. Cet élève de Delaroche a su, en 1860, habiller des gladiateurs et des Romains autrement qu'avec des ferblanteries conventionnelles, et c'est un mérite. Il a su étudier, il a voulu être véridique. Il a fait en cela le premier pas dans la voie d'une peinture d'histoire soucieuse de reconstituer la vie ancienne, telle que celle dont M. Rochegrosse, infiniment plus érudit et plus peintre, est le dernier à donner des exemples impressionnants en un genre qui meurt. Il serait injuste de méconnaître ce qui est dû à Gérome sur ce point là. Il a été audacieux relativement aux peintres d'histoire de sa génération. La reproduction soigneuse d'une anecdote historique, ce n'est pas grand' chose en soi : c'est de la vignette, mais si un Delacroix s'en mêle, cela peut être splendide. Encore faut-il, tout le monde n'étant pas Delacroix, qu'une scène soit traitée avec vérité, pour acquérir au moins le secondaire intérêt de curiosité documentaire. Gérome a compris cela, il a été scrupuleux. Il n'avait pas la distinction, l'éclat, la préciosité qui peuvent faire une chose exquise d'un tableautin de genre; sa facture était vulgaire. Mais on comprend qu'elle n'ait pas empêché par exemple les Anglais d'aimer ses tableaux, surtout reproduits par la gravure. Les Anglais aiment les peintures archéologiques et littéraires, même mauvaises ; ils n'y font attention qu'à l'érudition et aux détails. C'est pourquoi les laborieuses reconstitutions d'Alma-Tadema, qui n'ont rien d'artistique, leur plaisent. C'est pourquoi la frénésie lyrique de M. Rochegrosse les gêne tandis qu'ils apprécient la minutieuse vérité des décors où il place ses drames, et c'est pourquoi ils cotent très haut Gérome. En gravure, Gérome « fait bien ».

***

Il avait le bon sens de se borner à de petites dimensions. Ses essais de grandes choses, dont il n'y a rien à dire (*Le siècle d'Auguste*, *la Naissance du Christ*), ne durèrent pas. Des vignettes, et encore des vignettes, et toujours cette implacable insignifiance d'une technique où rien n'est mal et où rien ne frappe, ne révolte ou n'enthousiasme : toujours cette indéfinissable sensation de gravure en couleurs toujours ce petit tableau parfaitement combiné et prévu, le type de la médaille d'honneur, réglé comme une horloge et ajusté comme un jeu de patience. Toujours cette lanterne magique montrant des sujets variés sans que dans aucun d'eux l'on sente le besoin d'expansion d'une âme qui n'a choisi un sujet que pour crier à travers lui son émotion, pour dire ce qu'elle veut faire savoir d'elle à l'humanité. *Bonaparte en Egypte*, *Condé revenant à Versailles après Rocroy*, la *Mort de César*, les *Martyrs*, autant

de résumés d'histoire qui conviendraient à illustrer des volumes scolaires. Dans aucun on se sent une préférence intime, une tendance morale, un instinct, un trait personnel. Entre mille deux œuvres vraiment inacceptables, la *Phryné devant l'aréopage*, qui est stupéfiante d'insignifiance, et la *Lettre d'amour*, la jeune dame écrivant tandis qu'un amour tout nu lui dicte à l'oreille... Cela même n'était pas digne de Gérome ! Quant au reste, les gens qui vivent d'aquarelles pour les maisons d'édition du boulevard travaillent ainsi. Leur excuse est qu'on les emploie à un métier, aussi honorable que celui d'employé de bureau, mais ni plus ni autrement, et qu'ils ne s'avisent point de vilipender Manet ou Puvis de Chavannes au nom du grand art

∴

Gérome a été aussi orientaliste. Ah ! les lions de Delacroix ! Les ciels d'or assombri de Decamps, le poudroiement de Guillaumet, la scintillation de Fortuny ! Et, si l'on songe à un Orient rêvé dans l'atelier, l'hiératisme de pierreries de Gustave Moreau ! Gérome orientalisme fut tout autre chose. Les principes de l'école s'appliquent à tout.

Gérome, vers 1872, s'avisa d'être sculpteur. On le plaisanta. Il eut raison de persister, car il fit là ses meilleures choses, s'il y fit ses plus mauvaises. Ses petits bronzes sont savants, curieux : ce peintre, incapable de donner la sensation picturale des volumes, sut la donner en statuaire. Le *Frédéric II*, le *Tamerlan* et surtout le *César passant le Rubicon* sont des œuvres de valeur. Le *César*, avec son beau tumulte de draperies, restera, et le mérite. Devant lui on songe avec mélancolie qu'il y avait, en un artiste épris de travail, des velléités d'un noble aloi, si la religion de l'Ecole ne l'avait pas étranglé dès le début, en lui montrant sa spontanéité primesautière comme un vice, alors qu'elle l'eût sauvé s'il l'avait obéie. Par contre, les essais de statuaire polychrome de ces dernières années furent le comble de l'exemple à ne pas suivre. C'est certainement sans intention, et simplement par manque de goût, que Gérome en vint à exciter scandaleusement les collégiens et les barbons ameutés pendant toute la durée d'un Salon autour de sa *Joueuse de boules*, dont la nudité peinte, les joues fardées, les yeux vitrifiés, les seins et les lèvres touchés d'un carmin effronté qui s'insinuait d'ailleurs en d'autres parties, d'un trait suggestif, laissaient une impression si triste de musée Grévin et de mauvais lieu, surtout lorsqu'on pensait que c'était là l'œuvre d'un vieillard officiel. On était gêné pour dire son avis franc sur l'homme qui avait poursuivi de sa haine Manet et Puvis, et qui montrait cette chose équivoque en croyant retrouver les secrets savoureux de l'antique, sans s'apercevoir du genre spécial de curiosité que soulevaient ces chairs peintes. Son ingénuité était si évidente que personne n'eut la méchanceté de la mettre en doute et de rappeler que l'*Olympia* de Manet était pure, alors que ceci ne l'était pas. La *Bellone*, de grandeur naturelle, eût été plus supportable dans des proportions de bibelot. Maquillée incrustée de cabochons et de clinquants, elle ouvrait la bouche comme celle de Rude sur l'Arc de Triomphe : mais de la bouche de celle-ci sort une clameur, et de celle de l'autre rien ne sort. Le zinc d'art revendiquera la *Corinthe* de l'an passé. Il est à peine utile de rappeler que cette statuaire polychrome ainsi comprise est une énorme erreur, puisqu'elle tend, non à interpréter la vie, mais à en donner le double, Le dernier mot d'un tel art est dit par les musées de cire et d'anatomie, qui vont plus loin dans l'audace, grâce aux vraies dents, aux vrais cheveux et aux yeux de verre « avec cils naturels », comme les poupées de luxe. Les anciens comprenaient cela autrement. La *Tanagra* du Luxembourg, dont les seins ne sont pas trop marqués de crayon rouge, reste le plus convenable essai de Gérome dans ce genre, un honnête duplicata de modèle nu.

∴

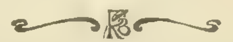
Gérome est bien le type de l'artiste chamarré du second Empire, cette époque fringante et nulle où l'art méprisé sauva l'honneur français compromis par l'amour excessif de l'Etat pour les fadeurs correctes. Il était fervent bonapartiste. Il lui revenait de droit, à tous points de vue, de modeler l'*Aigle de Waterloo*, cet énorme presse-papier qui a enivré de joie esthétique les journaux chauvins. Gérome était un des piliers de cette réunion d'artistes qui ont conservé leurs cordons, leurs plaques, leurs prérogatives, et ont vu leur gloire descendre dans la pénombre d'une indifférence polie, pendant que les méconnus, consignés jadis par eux à la porte des Salons, ressuscitaient à la vengeresse clarté du soleil des morts.

Singulière situation que celle de ces illustres auxquels on ne fait plus attention ! Certains sont aigris. se contentent mal du tribut périodique et prévu de leur vieille clientèle. Que de choses ils ont dû accepter avec amertume ! Etre incompris est dur : mais qu'il est plus dur de se survivre, pour des hommes sans âmes profondes, qui ne travaillèrent que pour le présent, et furent tout juste assez artistes pour se poser parfois la question terrible que la plaque de grand officier n'empêche pas de remuer au fond du cœur : « Que restera-t-il de moi ? » Du moins Gérome se croyait toujours jeune et était toujours sûr d'avoir

raison. Le doute l'eût torturé sans lui donner plus de talent : il est donc excellent qu'il ne l'ait pas eu.

Ses élèves regretteront son obligeance. Ils ne pourront rien retenir de son enseignement, qui était la répétition de recettes transmises et non pas un exemple de vie, un savant accouchement de l'esprit de chacun, une maïeutique des individus, comme Gustave Moreau si noblement le comprit. Tout, dans la vie, a été copieusement donné à Gérome. Il est mort, et tout cela s'en va avec lui. Il n'y eut pas de mal à ce qu'il le possédât, il est juste qu'il n'ait plus rien, rien de ces choses inaliénables et immortelles qui reviennent de droit aux grands incompris, la conscience de l'œuvre belle, l'amour reconnaissant des hommes de l'avenir, l'émotion du passant qui salue dans un musée l'œuvre d'un mort et communie avec lui d'âme à âme. Avec celui-ci personne ne communiera : il avait un caractère et travailla beaucoup, mais il reçut de son vivant toute sa récompense honnête, et pour plusieurs de ceux qu'il attaqua, entrava, excommunia, et qui furent pauvres, la récompense n'était pas de ce monde périssable. Elle les attendait dans nos cœurs et nous penserons avec eux, et nous vivrons avec eux, bien longtemps après avoir oublié Gérome. Car tous les morts n'ont pas sur nous les mêmes droits.

CAMILLE MAUCLAIR.



HARRIETT SMITHSON

Première femme d'Hector Berlioz

Le monde musical célèbre Hector Berlioz, qui naquit, il y a un siècle, le 11 décembre, le 19 frimaire an XI de la République, dans le vieux bourg dauphinois de La Côte-St-André. Les splendeurs de l'apothéose qui seront, — le fait est regrettable, mais il fallait s'y attendre en notre pays peu musical, — beaucoup plus remarquables à l'étranger qu'en France, ne doivent pas rejeter tout à fait dans l'ombre ceux qui entourèrent le maître durant sa carrière agitée ; de ce nombre est sa première femme, Constance-Harriett Smithson.

Comme Richard Wagner, auquel on l'a si souvent, et si souvent mal à propos, comparé, Hector Berlioz se maria deux fois. Sa première femme, de même que l'infortunée Minna Planer était actrice, et actrice de grand talent. On sait quelle passion « shakespearienne » elle inspira au jeune et bouillant romantique, alors élève de Lesueur et Reicha au Conservatoire, quand une troupe d'acteurs anglais vint, en 1827, donner des représentations à l'Odéon. On sait aussi quelle influence Shakespeare lui-même, que Berlioz n'avait entrevu jusque-là « qu'à travers les brouillards de la traduction de Letourneur », exerça sur l'esprit du compositeur. De même que Minna Planer fut souvent pour son mari, au dire de ses amis, un conseiller utile lorsqu'il s'agissait de construire le scenario d'un *Tannhäuser* ou d'un *Lohengrin*, de même Harriett Smithson, qui révéla dans toute sa plénitude Shakespeare à Berlioz, a sa part de collaboration marquée en traces ineffaçables dans mainte page de ses partitions. Aussi, retracer sa vie n'est pas seulement se livrer à des investigations sur la carrière d'une actrice dont le talent seul pourrait d'ailleurs justifier cette esquisse biographique; c'est, de plus, écrire un chapitre des plus curieux de la vie de Berlioz considéré comme homme et comme artiste.

Harriett-Constance Smithson naquit à Ennis (comté de Clare, en Irlande) le 18 mars 1800 (1) ; son père William Joseph Smithson, de Gloucestershire, avait été directeur de théâtres à Waterford et à Kilkenny. Adoptée à l'âge de deux ans par le Rev. Dr James Barrett, elle fut mise en pension, à la mort de ce dernier (en 1809), chez Mme Tournier à Waterford. Grâce à l'influence de lord et de lady Castle-Coote, dès l'âge de quinze ans, Harriett Smithson débutait à Crow street theatre, avec Frederic Edward Jones, dans le rôle d'Albine Mandeville du *Will* de Reynolds. Au premier janvier de l'année suivante, on la trouve à Belfast, dans la compagnie Montagu Talbot et y reste jusqu'à la fin de la saison, le 3 juillet. Son talent était déjà estimé pour sa naïveté et son ingénuité. Pendant plusieurs années, elle parcourut l'Irlande, allant à Cork et à Limerick avec la compagnie Talbot, revenant à Dublin où elle joua l'un de ses succès futurs, le *Wedding Day*. Toujours protégée par lord et lady Castle-Coate, elle est engagée à Birmingham par Elliston où Henry Johnston a l'occasion de la voir et de l'apprécier ; il la présente au comité de Drury-Lane; elle débute au grand théâtre londonien, le 20 janvier 1818, sous le nom de « Miss Harriett Smithson de Dublin », par le rôle de Letitia Hard. Elle y fut assez peu remarquée ; le *Morning Herald*, cependant, vantait « le tremblement de sa voix qui donnait un charme irrésistible à l'expression de la douleur et de la tristesse ». On lui confia au cours de cette première saison à Londres

1 Telle est la date qui semble définitivement devoir être adoptée : c'est celle que donne entre autres la *National Biography*. Je suis les renseignements donnés par cette publication, jusqu'en 1827; à partir de cette date, l'auteur s'en rapporte trop exclusivement aux *Mémoires* de Berlioz, remplis d'inexactitudes plus ou moins volontaires, comme on sait, et à des ouvrages de seconde main.

les rôles de Lady Racket de *Three Weeks after marriage*; Elize dans *the Jew*, etc; le 25 mars, elle créa celui de Diane Vernon dans *Rob Roy the Gregarach*, de Soane. De retour à Dublin en été, miss Smithson reparut à Drury-Lane à l'automne, sous la direction de Stephen Kemble; le 26 septembre, elle créait Eugenia, dans *Sigesmar the Switzer*, Mary dans *Innkeeper's Daugthers*; etc. L'année suivante, 1820-1821, on la trouve au Cobourg; celle d'après, de nouveau à Drury-Lane, elle aborde alors les rôles shakespeariens : Desdemone, Cordelia, Juliet, Imogene, Lady Anne, Virginia. Elle resta à ce théâtre jusqu'en 1826.

Entre temps, elle avait fait une excursion sur les côtes de France ; son frère était directeur du théâtre anglais de Boulogne; elle y vint en 1824, et joua, le 9 octobre, dans *Honeymoon* (rôle de Juliana) et dans *Falls of Clyde* (rôle de Ellen Enfield); elle séjourna ensuite quelque temps à Calais.

C'est le 6 septembre 1827 qu'une troupe anglaise, qui comprenait parmi ses membres, Abbot, Charles Kemble, mistress Smithson et sa fille, débuta au théâtre de l'Odéon où, d'après le projet primitif, elle ne devait donner qu'une courte série de représentations. Le programme de cette première représentation comprenait *the Rivals* et *Fortune s' Frolics*.

Tout de suite, miss Smithson fut remarquée des critiques. « On a distingué, écrivait dès le lendemain le journal *le Corsaire*, qui s'occupait spécialement de théâtres, on a distingué MM. Siston, Abbot, Porva, et une jolie et bonne actrice, miss Smithson. » Et le lendemain : « Mistress Smithson... a peu de voix...; miss Smithson, au contraire, se fait entendre à merveille, elle joue avec âme, avec passion, et elle a prêté au personnage de Lydia des grâces étrangères et une jolie figure qui ont réussi ». La deuxième représentation comporta *The Stoop the conquer or the Mistake of a night*. La troisième et la quatrième (11 et 13 septembre) virent paraître le nom de Shakespeare; on joua *Hamlet* suivi de *The Irish Tutor*,

« Je touche ici au plus grand drame de ma vie, a écrit Berlioz en commençant le récit de sa passion pour miss Smithson. J'assistai à la première représentation d'*Hamlet* à l'Odéon. Je vis dans le rôle d'Ophélie Henriette Smithson qui, cinq ans après, est devenue ma femme. L'effet de son prodigieux talent ou plutôt de son génie dramatique, sur mon imagination et sur mon cœur, n'est comparable qu'au bouleversement que me fit subir le poète dont elle était la digne interprète.

« Shakespeare, en tombant ainsi sur moi à l'improviste, me foudroya. Son éclair, en m'ouvrant le ciel de l'art avec un fracas sublime, m'en illumina les plus lointaines profondeurs, la vraie vérité dramatique. Je mesurai en même temps l'immense ridicule des idées répandues en France sur Shakespeare par Voltaire :

..... Ce singe de génie
« Chez l'homme, en mission, par le diable envoyé ».

« Mais la secousse avait été trop forte, et je fus longtemps à m'en remettre... »

Les écrivains, les journalistes, célébraient à l'envi l'interprète de Shakespeare, qui faisait à elle seule courir tout Paris à l'Odéon. « Elle a obtenu un très grand succès (dans le rôle d'Ophélie), disait *la Pandore*. Sa beauté, sa grâce au commencement de la pièce; la passion, la vérité qu'elle a mises dans les scènes de folie, attireraient longtemps la foule a l'Odéon, s'il ne suffisait déjà du talent de Kemble pour remplir la salle. » — « Miss Smithson a partagé avec lui, disait à son tour *le Corsaire*, les applaudissement du public; cette jeune actrice joint à une figure séduisante une voix sonore et qui se plie facilements aux diverses intonations qu'elle veut lui donner; elle a joué Ophélie avec sensibilité; et quand les yeux égarés, un voile noir sur la tête et couronnée de paille, elle nous a montré le rire affreux de la folie, quand elle a figuré le tombeau de son père et quand elle y a jeté la rose fanée qui ornait sa robe, elle a attendri, étonné, et s'est élevée à la hauteur de Kemble (1). »

Les représentations du drame de Nicolas Rowe, *Jane Shore*, mirent le comble à l'enthousiasme des spectateurs parisiens. « Miss Smithson, rapporte le même journal, douée de toutes les grâces de la jeunesse, d'un organe flatteur et de qualités tragiques supérieures, a joué Jane Shore d'une manière délicieuse. C'était bien une femme jeune et belle à laquelle ses charmes ont été fatals... » (2)

Les comédiens anglais donnèrent leur dernière représentation aux Italiens le 10 décembre, avec *the Stranger* et *the Wedding Day*. Ils avaient donné, après *Jane Shore*, la *Venice preserved* d'Otway, et miss Smithson, au dire de *La Pandore*, s'y montrait « aussi admirable, plus admirable que jamais. Les chastes caresses qu'elle prodigue à son époux, la terreur qu'elle manifeste à la vue d'un poignard, l'horreur que la mort lui inspire, ses prières pour la vie, sa résignation quand elle se jette dans les bras de Jaffier pour expirer en l'embrassant, ses adieux, sa folie, sa voix à la *Bedlam*, ses efforts pour creuser la terre où, dans son égarement, elle espère trouver les ossements de son mari, ses dernières combinaisons, tout a été vrai, tout a été parfaitement senti, et cependant ce n'était pas la même

---

(1) *Le Corsaire*, 14 septembre 1827.
(2) *Le Corsaire* du 17 octobre 1827. Cf. le même journal, 24 et 31 octobre.

chose que la première fois. Quelle actrice » (1) !

Mlle Mars, suivant le même journal (2), n'avait pas manqué une représentation. « Nous l'avons vue attentive au jeu et à la pantomime de Mlle Smithson, dans le rôle d'Ophélie, pendant la scène de la folie. » Et après la dernière représentation donnée aux Italiens, comparant les deux célèbres actrices entre elles, le même journal écrivait : « Le génie ne connaît point de règles et a mille manières d'être naturel, pathétique, sublime. » Il écrivait que « Mme la duchesse de Berry, qui semble prendre un vif intérêt aux représentations de Mlle Smithson », avait assisté à celle du 10 décembre ; et que « malgré ce talent et sa beauté plus remarquable encore à la ville qu'au théâtre, Mlle Smithson est pauvre, et cette pauvreté, si honorable pour elle, ne le serait point, disons-le hautement, pour les personnes qui peuvent permettre qu'elle emporte un peu d'or noblement acquis, d'une ville où sa présence a répandu le goût d'une instruction utile et le charme des plaisirs nouveaux » (3).

On conçoit dans quelle exaltation devait être Berlioz, « foudroyé » par le génie shakespearien, en lisant tous les jours, dans les gazettes, l'éloge de celle qui venait de le bouleverser par son interprétation géniale des chefs-d'œuvre britanniques. « Cette femme sera la mienne ! » se serait-il écrié, au dire de Jules Janin, dès qu'il eût vu Ophélie. Il ne manquait pas une représentation ; les émotions qu'il ressentait au spectacle des drames de Shakespeare, combinées au désespoir amoureux qui s'était emparé de lui, le plongèrent dans une sorte d' « abrutissement désespéré ». Il perdit presque complètement le sommeil, tout travail lui devint impossible. Il faisait des promenades sans fin dans les rues de Paris, des courses sans but dans les campagnes environnantes, s'endormant un soir dans une prairie des environs de Sceaux, un autre soir, dans un champ près de Villejuif, ou dans la neige, à Neuilly, « sur les bords de la Seine gelée » ; et enfin, « sur une table du café Cardinal, au coin du boulevard des Italiens et de la rue Richelieu, où je dormis cinq heures, au grand effroi des garçons qui n'osaient approcher, dans la crainte de me trouver mort. »

Cet état morbide, qui confinait à la folie, dura huit ou neuf mois, jusqu'au moment où, se relevant enfin, Berlioz entreprit de « faire rayonner jusqu'à elle » son nom qui lui était inconnu, en donnant un grand concert, chose que « nul compositeur n'avait encore tentée ».

(1) *La Pandore* du 11 novembre 1827.
(2) 19 septembre 1827.
(3) *La Pandore* du 10 décembre 1827.

De ce premier concert qui fut pour Berlioz, non pas un triomphe, mais un succès honorable, Miss Smithson, qui en était le but, n'entendit pas même parler. Il continua à être ignoré d'elle, et malgré la fièvre de travail qui semble alors s'emparer de lui, il n'en vécut pas moins dans une surexcitation perpétuelle dont sa correspondance ne donne qu'une idée affaiblie. Pendant cet hiver de 1827-1828, il est dans un état qui confine à la folie.

Cependant, une nouvelle série de représentations anglaises avait eu lieu. Kean avait débuté à Paris, le 12 mai 1828, dans *Richard III* ; il y était encore deux mois plus tard et jouait le *Marchand de Venise*, le 23 juillet, avec Henriette Smithson qui, le surlendemain, reparaissait dans *Jane Shore*, et y obtenait toujours un énorme succès. Le 11 avril, Macready débutait à la salle Favart, dans *Macbeth*, ayant à ses côtés la jeune actrice.

Le journal *la Quotidienne* trouvait le rôle de lady Macbeth au-dessus des forces de miss Smithson. « Grâce, noblesse, majesté, tendresse, sont des choses qui lui sont faciles et naturelles ; elle saura nous attendrir aux gémissements de Desdémone, à la démence filiale d'Ophélie, à l'agonie de Jane Shore et de Juliette ; mais il faut avoir l'air un peu méchant pour être tout à fait lady Macbeth, et c'est une des *dissimulations* qui me paraissent impossibles à miss Smithson. »

Les représentations du Théâtre-Italien se terminèrent le 25 juillet ; quelques jours plus tard, la troupe anglaise était à Rouen, et là encore, cette excellente actrice « ne se faisait pas moins remarquer par sa beauté que par son talent ». (*Corsaire*, du 29 août). Berlioz, pendant ce temps, après avoir échoué au concours de Rome, allait faire un séjour dans son pays, en Dauphiné. A son retour, les acteurs anglais recommencèrent à jouer pendant un mois environ, au Théâtre-Italien (à partir du 24 septembre), puis partirent pour Bordeaux. Enfin, l'année suivante, une lettre de Berlioz à son ami et collaborateur Humbert Ferrand, nous apprend qu'il a été « pendant onze heures, dans le délire de la joie : Ophélie, dit-il, n'est pas si éloignée de moi que je le pensais ; il existe quelque raison qu'on ne veut absolument pas me dire avant quelque temps, pour laquelle il lui est impossible dans ce moment de se prononcer ouvertement. « Mais, a-t-elle dit, s'il m'aime véritablement, si son amour n'est pas de la nature de ceux qu'il est de mon devoir de mépriser, ce ne sera pas quelques mois d'attente qui pourront lasser sa constance ». Elle doit partir bientôt pour Amsterdam avec sa mère ; Turner, leur secrétaire, « n'a pu s'empêcher, ajoute Berlioz, de sortir de son flegme britannique en me disant : « Je réussirai, je vous le dis, j'en suis sûr ; si je pars avec elle pour la Hollande,

je suis sûr de vous écrire dans peu d'excellentes nouvelles ». Espoir que Berlioz prend tout de suite pour des réalités. « On assure que j'aurai quelques lignes de sa main en réponse à ma lettre, qui lui sera remise à Amsterdam. Oh! Dieu; que va-t-elle me dire? »; espoir qui sera bientôt détruit, car avant de partir elle ne lui a laissé que cette réponse : « Il n'y a rien de plus impossible ». D'Amsterdam, l'actrice retourne en Angleterre, où « tous les journaux retentissent de cris d'admiration pour son génie. Je reste obscur, ajoute Berlioz. Quand j'aurai écrit une composition instrumentale, immense, que je médite, je veux pourtant aller à Londres la faire exécuter; que j'obtienne sous ses yeux un brillant succès ». Quelques mois plus tard, tout est changé. Berlioz, qui a accueilli trop légèrement des calomnies faites sur le compte d'Harriett Smithson, écrit : « J'ai essuyé de terribles rafales, mon vaisseau a craqué horriblement, mais s'est enfin relevé; il vogue à présent passablement. D'affreuses vérités, découvertes à n'en pouvoir douter, m'ont mis en train de guérison; et je crois qu'elle sera aussi complète que ma nature tenace peut le comporter. Je viens de sanctionner ma résolution par un ouvrage qui me satisfait complètement (1) ». Il venait d'achever la *Symphonie fantastique*.

Pendant ce temps, miss Smithson parcourait la province britannique, en compagnie de Macready; en 1828-29, on la trouve à Dublin, à Edimbourg, à Glasgow. Christophe North donne alors d'elle cette appréciation dans les *Noctes Ambrosianæ* : « An actress not only of great talent, but of a genius — a very lovely woman — and, like Miss Jarman, altogether a lady in private life ».

Berlioz eu vite fait de se consoler par ce qu'il a appelé dans ses *Mémoires*, une « distraction violente », qu'il n'y a pas lieu de raconter ici. Harriett était revenue à Paris en 1830, et au moment même où Berlioz triomphait enfin à l'Institut, elle était ruinée par la faillite de l'Opéra-Comique où elle avait joué, du 11 mai au 11 juin, dans l'*Auberge d'Auray*. Et le 5 décembre de la même année, le jour où Berlioz donnait au Conservatoire, son troisième concert « au bénéfice des blessés de juillet », elle jouait pour une seule fois le rôle muet de Fenella de *la Muette de Portici*, dans une représentation donnée à l'Opéra, au bénéfice de la « pauvre Ophélie ». A la fin du mois, Berlioz partait pour l'Italie, espérant à son retour épouser Mlle Mooke, qui avait remplacé miss Smithson, dans son affection; mais les choses tournèrent autrement...

Berlioz était de retour à Paris, le 6 ou 7 novembre 1832, et aussitôt, il cherchait un logement dans son ancienne maison, 96, rue de Richelieu; n'en trouvant pas de libre, il alla en face (1), rue Neuve-Saint-Marc, et loua l'appartement que Harriett Smithson venait de quitter pour aller habiter à l'hôtel du Congrès, rue de Rivoli. L'intention de Berlioz, à son retour de Rome, était simplement de « lâcher quelques bordées musicales », c'est-à-dire de donner deux ou trois concerts et d'aller jouir des derniers trimestres de sa pension romaine en Allemagne La nouvelle que miss Smithson, qu'il n'avait pas vue depuis deux ans, était de nouveau à Paris, allait changer tous ses projets. A la fin de novembre, il mandait à son bon ami et compatriote Gounet : « J'aurais beaucoup à causer avec vous. *Vous vous êtes, nous nous sommes* étrangement trompés sur le compte d'H. S..., mon bon et cher ami, je suis immensément heureux; jusqu'à nouvel ordre. Mais elle me promet du courage et de l'énergie; pour moi, je suis sûr de n'en pas manquer et nous vaincrons les difficultés; bientôt, j'espère (1) ».

Le concert du 9 décembre, qui se composait d'une nouvelle version de la *Symphonie fantastique* et de sa suite *Lélio*, joué par l'acteur Bocage, dans la mise en scène romantique à l'excès imaginée par Berlioz, allait définitivement décider du sort de Berlioz et de miss Smithson. L'actrice, qui assistait au concert se reconnut dans les allusions transparentes et comprit que Berlioz l'aimait encore... Près d'une année se passa, au cours de laquelle le mariage faillit être rompu à chaque instant; enfin, le 3 octobre, après que Berlioz eût fait les sommations respectueuses à ses parents qui refusaient leur consentement, après qu'il eût menacé dix fois sa future femme de partir, après s'être même empoisonné sous ses yeux, la cérémonie nuptiale eut lieu, très simple, à l'ambassade britannique, où l'acte suivant fut dressé :

« M. Louis Hector Berlioz, of the Town of Cote Saint-André, in the Department of Isère, France, Bachelor,

« and Harriett Constance Smithson, of the Parish of Ennis, in the County of Clare. Ireland Spinster, were married in this House this third day of Octobre, in the year one thousand eight hundred and thirty three.

« by me, M. H. Luscombe, Chaplain.

« This marriage was solemnized between us : H. Berlioz, H. C. Smithson.

« In the presence of : Bertha Strich, Robert Cooper, Jacques Henry (Henri Heine?), F. Liszt (2). »

Au moment de son mariage, Harriett Smithson était ruinée. Le Théâtre Anglais, dirigé par Abbot

(1) Lettre de Paris à Humbert Ferrand, ce 16 avril 1830.

(1) *Lettres inédites à Gounet* (Grenoble, 1903), sans date (1832-1833).

(2) Publiée par *la Revue musicale* (août 1903).

en 1831, avait dû, après une existence pénible de quelques mois, clore ses représentations ; nous voyons alors la jeune tragédienne essayer d'en prendre la direction et paraître dans des représentations à bénéfice au Palais-Royal (le 11 décembre dans le cinquième acte de *Jane Shore* ; le 21 dans *Isabella*) ; puis, le 3 janvier 1833, après quelques soirées très onéreuses pour elle données aux Italiens, elle ouvrit dans la salle Chantereine (13 bis, rue Chantereine, aujourd'hui rue de la Victoire), un nouveau théâtre anglais, sur la scène duquel on joua, pendant plusieurs mois : *Roméo*, *Raising the Wind*, *the Critic*, *Henry IV*, *the jalouse Wife*, *Isabella*, *Catherine and Petruchio*, *Richard III*, *Irishman in London*, *Charles II*, *Rob Roy*, etc. La clôture de ce théâtre, qui ne fit que végéter, dut s'effectuer bientôt. Le 30 mars, on y jouait pour la dernière fois *Guy Mannering* et *Catherine and Petruchio*. Miss Smithson était ruinée; elle avait 14.000 francs de dettes. Par surcroît de malheur, elle se cassa la jambe, au milieu des préparatifs d'une représentation à son bénéfice qui eut lieu le 2 avril au Théâtre-Italien. Mlles Mars et Duchesnois, Giulia et Giuditta Grisi ; Rubini, Tamburini, Liszt, Urhan, Huerta, les artistes du Vaudeville y participèrent. Paganini, qui devait plus tard se conduire d'une façon si généreuse envers Berlioz, Paganini avait, paraît-il, refusé son concours, et *l'Europe littéraire*, nouveau recueil périodique auquel collaborait le jeune musicien, flétrit ainsi publiquement sa conduite :

« Miss Smithson, cette belle et grande tragédienne, si intéressante déjà avant tous les malencontres qui l'ont accablée à Paris, lors de sa dernière expédition dramatique, miss Smithson de son lit de douleurs, que tous nos artistes ont entouré de consolations, prie M. Paganini de jouer un petit air à la représentation que l'on donne à son bénéfice et M. Paganini refuse. Il dénie à la virtuose, pauvre et souffrante, ce refrain mélancolique ou joyeux qui eût secoué de nombreuses pistoles... *Primo mihi*, cette devise de l'égoïsme peut être justifiée, mais non pas cette fois. »

Une autre représentation eut lieu le 27 avril, qui, grâce au talent de Mlle Duchesnois, rapporta à la troupe anglaise un bénéfice de 6.000 francs.

Miss Smithson, devenue Mme Berlioz, reparut cette année-là encore, le 24 novembre, dans une représentation-concert, « notre représentation », écrit Berlioz à un de mes amis, qui eut lieu à l'Odéon, le Théâtre-Italien d'alors. Mme Dorval, dans *Antony* emporta tous les applaudissements, tandis que Mme Berlioz, à peine remise de son accident, n'eut, pour ainsi dire, aucun succès. A partir de cette soirée malheureuse, elle ne reparut pas d'une année au théâtre.

L'existence de Berlioz et de sa jeune femme fut des plus précaires pendant les premiers mois de leur mariage. Brouillé avec sa famille, Berlioz n'avait aucun secours à en attendre; ce n'était que grâce à un prêt de 300 francs consenti par son ami Thomas Gounet, qu'il avait pu subvenir aux frais indispensables de son ménage. Les jeunes époux vécurent d'abord deux ou trois semaines à Vincennes, où Henriette commença à se rétablir, et à Paris, rue Neuve Saint-Marc. Vers le mois d'avril 1834, ils émigrèrent au sommet de Montmartre, 10, rue Saint-Denis (actuellement, 22, rue du Mont-Cenis). C'est là que naquit leur unique enfant, Louis Berlioz, que son père, veuf alors pour la seconde fois, devait avoir la douleur de perdre à l'âge de 33 ans, emporté par la fièvre jaune, à la Havane (il était capitaine au long cours). C'est là encore qu'on se plaît à voir les Berlioz recevant leurs amis de Paris (car Montmartre, il y a soixante-dix ans, était la pleine campagne!) : Ferdinand Hiller, Listz, Alfred de Vigny, Chopin, d'Ortigue, Gounet, qu'il invite un des premiers à visiter son « ermitage » ; c'est là encore que furent composés ou terminés *Harold en Italie*, *Benvenuto Cellini*, peut-être le *Requiem*, et plusieurs des plus belles mélodies du maître : *le Jeune Pâtre breton*, *le Cinq Mai*, occupations musicales qui n'empêchaient pas Berlioz de donner jusqu'à sept concerts en un hiver, chiffre prodigieux à cette époque, et de « gribouiller à tant la colonne pour ces gredins de journaux qui me paient le moins qu'ils peuvent », écrit-il à son ami Ferrand.

Le 18 novembre 1834, Mme Berlioz reparut encore au théâtre, dans une pantomime *Le Condamné pour opinion politique* ou *Une heure d'un condamné*, au Théâtre-Nautique, dont Girard, ami de Berlioz, était chef d'orchestre. Mais elle ne fit qu'un petit nombre d'apparitions sur cette scène nouvelle, installée salle Ventadour.

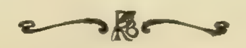
En quittant Montmartre, au plus tard en juin 1837, les Berlioz vinrent habiter un quartier tout nouveau du Paris de Louis-Philippe, rue de Londres, 31. Combien de temps y vécurent-ils en bonne intelligence? C'est ce qu'il est difficile de préciser. Toujours est-il que, vers 1840-41, Berlioz, qui n'était pas le modèle des époux, se sépara d'Harriett Smithson pour vivre avec Mlle Marie Martin qui, sous le nom de Recio, chanta plusieurs petits rôles à l'Opéra.

Tristement, Mme Berlioz se retira à Montmartre où elle passa les dix ou douze dernières années de sa vie, au milieu de souffrances cruelles que l'abandon ne faisait qu'aggraver.

Elle s'éteignit le 3 mars 1854, âgée de 53 ans (en réalité de 54), petite rue Saint-Vincent, n° 12, en face même du pavillon qu'elle avait habité vingt ans auparavant, alors qu'elle ne prévoyait pas les

douleurs de sa lente agonie. Elle fut enterrée au petit cimetière Saint-Vincent ; exhumée plus tard, par les soins de Berlioz, elle repose aujourd'hui à côté des restes du compositeur et de ceux de Marie Recio, dans le grand cimetière Montmartre. En ces jours où l'on commémore le grand maître de la musique française, il est juste qu'un souvenir aille vers la « pauvre Ophélie », et que ceux qui accompliront le pieux pèlerinage se rappellent la jeune actrice irlandaise qui enthousiasma toute une génération d'artistes à l'heure enfiévrée du Romantisme.

J.-G. PROD'HOMME.



LA VIE LITTÉRAIRE

Rudyard Kipling.

RUDYARD KIPLING : *Le Livre de la Jungle* : — *Le Second livre de la Jungle*. — *La plus belle histoire du monde*. — *La Naulahka*. — *La Lumière qui s'éteint*. — *L'homme qui voulut être roi*. — *Kim*. — *Les Bâtisseurs de Ponts*. — *Stalky et Cie* (Edition du *Mercure de France*). — Traducteurs : Louis Fabulet, Robert d'Humières, Ch. Fountaine Walker, Paul Bethelheim, Rodolphe Thomas.

Ayons cette loyauté de nous indigner, avec une juste déférence, contre l'information et contre le talent de M. André Chevrillon, neveu de Taine dans la vie et dans la critique.

M. André Chevrillon fut le premier en France à nous instruire sérieusement de Rudyard Kipling : et nous avons accepté son information que son talent — un peu Second Empire — rendait plus agréable pour nous. Aujourd'hui nous pouvons contrôler cette information sans perdre notre estime pour ce talent. Des traducteurs assidus et lettrés nous livrent rapidement presque tous les ouvrages de Kipling. Nous sommes admis maintenant à goûter nous-mêmes les beautés de ces œuvres, les beautés au moins qui supportent le voyage : il en est d'autres, nous dit-on, qui ne sauraient passer le détroit et doubler, si je peux dire, le cap de la traduction et qui, même en langue anglaise, ne sont perceptibles qu'à un petit nombre d'initiés dont le rare privilège est certainement très enviable...

Désormais, nous pouvons, par notre lecture, former notre jugement de Kipling. Pourtant, l'information abondante de M. André Chevrillon nous domine encore. C'est son joug que nous secouons, si nous cherchons à juger librement. Elle s'impose à notre pensée et nous ne savons s'il faut la considérer comme un guide ou comme une entrave, mais elle nous est d'un usage commode et avantageux, car M. Chevrillon a fait, dès la première heure, une étude trop importante sur Kipling, pour que nous ne lui imputions pas les erreurs que nous pourrions commettre à son sujet, quand même (nous sommes ainsi faits !) nous ne commettrions ces erreurs que par esprit insoupçonné de réaction contre la vérité exprimée, révélée par lui. Et voilà à quoi l'on s'expose en France quand on est hardiment familier des littératures étrangères !

Au reste, tout jugement sur Kipling tend à se rectifier de lui-même à mesure que l'on avance dans la connaissance de cet écrivain, qui n'est peut-être pas très compliqué, mais qui est riche et divers. Au premier regard, je parle pour moi — et qu'on me sache gré de ma réserve — on ne discerne rien que confusément, et on ne sait d'ailleurs pour quelle cause on ne distingue pas très bien. Quand on persiste et qu'on lit avec ordre son œuvre presque toute entière, en est saisi, séduit, par la variété et la force d'un talent qui s'applique si vigoureusement à des sujets à peu près neufs. Et les violentes inégalités, immédiatement visibles, du talent et de l'œuvre concourent seulement à rendre plus sensibles et plus attrayantes la variété et la force. Employons de gaieté de cœur une vieille métaphore : Rudyard Kipling labourant le champ immense de la littérature a marqué un sillon nouveau : il eut la puissance de le creuser ferme et droit. Tenons donc Rudyard Kipling pour une personnalité originale. Après quoi il nous sera tout loisible de penser et de dire beaucoup de mal de lui, et d'accuser mieux son originalité par mille restrictions ou réserves.



Arrachons-lui ses mérites un à un en les définissant.

Constatons d'abord que la vie même de Kipling rendait assez facile et presque fatale son originalité. Cet écrivain à qui on s'intéresse avec tant de véhémence et d'inexactitudes naquit en 1864 à Bombay. S'il fit ses études en Angleterre, il revint bien vite former son esprit et son cœur à Lahore, multiplia les voyages dans l'Inde, en Birmanie, en Chine, en Amérique, au Japon, aux Etats-Unis, dans l'Afrique Australe... Ayant résolu d'écrire, il n'était pas besoin qu'il eût du génie pour choisir des sujets dépourvus de toute ressemblance avec ceux qui font encore par exemple les délices de M. Paul Bourget, où l'on étudie le coupé, le corset, l'âme de la marquise et les caractères de sa distinction aristocratique...

Plus précisément, Kipling aurait eu besoin de posséder des trésors de bonne volonté pour reproduire dans la littérature anglaise un type d'art analogue à celui de Burnes-Jones son oncle. Franche-

ment, si Kipling avait continué dans les lettres l'esthétique de Burnes-Jones, on aurait cru qu'il le faisait exprès.

Son mérite à nul autre pareil est, au contraire, de ne pas l'avoir fait exprès, de n'avoir forcé ni sa nature, ni son inspiration, ni son talent et d'avoir pris simplement les sujets et les héros qui s'offraient, qui s'imposaient à ses regards dans ses courses observatrices à travers le monde anglo-saxon. C'est son originalité capitale, il a pris, que dis-je! il s'est emparé avec une audacieuse vigueur de sujets et de héros vraiment nouveaux que sa vie ou le spectacle de la vie avoisinante lui fournissaient.

A quoi bon dénombrer les foules animées de ses récits ! Il n'est plus un esprit cultivé qui, même en France, ne le sache aujourd'hui : des *Livres de la Jungle* aux *Bâtisseurs de Ponts*, de *Kim* à *Stalky et Cie*, dans tout ces livres si nettement marqués de la même individualité et si différents les uns des autres, parmi ces romans et ces contes, les drames qui se déroulent, et les héros qui s'agitent ne sont pas les drames ordinaires, non plus que les héros accoutumés de notre littérature, de la littérature anglaise.

Voici donc ce qu'il a su faire : donner la vie romanesque aux personnages vulgaires qui, de la Tamise, se répandent à travers toutes les colonies anglo-saxonnes, courent les mers et les aventures, sont jetés en toutes sortes de vicissitudes grossières, mais spéciales : fonctionnaires, soldats, émigrés, officiers, aventuriers, déclassés, représentants de toutes les races et de tous les mondes. Quelles raisons nous donnerons-nous alors d'admirer cet écrivain capable de donner des lettres de noblesse littéraire à tant de gens frustes et demi-barbares ?

Nous dirons que Kipling a su orner de la plus grande variété possible ces sujets et ces hommes d'un monde bariolé, mais toutefois assez identique à lui-même en ses manières d'être rudimentaires, et que pour cela il fallait réellement posséder une puissance créatrice sans égale, et que cette puissance, Kipling la possède réellement.

Nous dirons que s'il prend sujets et personnages dans la vérité la plus basse de la vie la moins fine et des âmes les plus vulgaires, il a su embellir, grandir, exalter les uns et les autres par son imagination fiévreuse qui transforme la vie humaine au point de la recréer, ou de la créer comme la vie de la Jungle, il a su associer les objets inertes à la vie de ces hommes dont ils sont les instruments, les auxiliaires ou les ennemis, associer les paysages, l'immensité des campagnes, des villes ou des mers à la vie de ces hommes qu'ils aident ou qu'ils asservissent... il a su être un réaliste forcené, observer profondément les détails du fait et le détail des âmes, les gestes des hommes, et, si vous voulez les attitudes des éléments, voir minutieusement mais largement la vie totale de civilisations primitives, disparates ou déséquilibrées, et la vie de chaque homme dur ou faible dans ces civilisations. Et il raconta tout cela dont il avait été le témoin ; il le raconta avec une fougue méthodique — sans parti-pris, sans autre parti-pris que celui de la vérité psychologique et morale, recherchant l'homme parmi la foule, les caractères de l'être humain dans la confusion des multitudes humaines à travers les continents et les races, et souriant au dedans de lui-même avec une ironie sans exubérance, l'ironie d'un observateur infatigable et toujours maître de lui, d'un observateur qui a enfin pénétré le sens de la vie — et que peut-être elle n'en a guère.



Mais on ne veut pas que Rudyard Kipling ait observé ce qu'il y a d'éternel et d'universel dans la vie des hommes. On tient essentiellement à ce que cet écrivain ait accusé sa personnalité en décrivant ce qu'il y a de spécial et de momentané dans la vie d'une race ou d'une nation, d'une nation et de ses colonies.

Ce qui ferait la gloire de Kipling, c'est d'abord qu'il est le « chantre » de l'énergie et lui-même la personnification de l'énergie moderne ! Moi, je veux bien.

J'en fais l'aveu : les caractères de son talent et ses procédés de composition ne sont pas d'un homme qui s'alanguit aisément et dont la sensibilité se laisse facilement émouvoir. Son style lui-même — j'entends ce style qui persiste dans toutes les traductions et qui constitue l' « habitus corporis » d'un auteur quel qu'il soit, n'est pas d'un neurasthénique. Il possède une vigueur impérieuse. Il n'a pas de temps à perdre. Il est net et bref, plus brutal que nuancé, naturellement, mais après !...

Evidemment, la vigueur de ses idées, plutôt sommaires, est d'une âme moins compliquée que robuste. Evidemment, ses héros révèlent eux aussi une énergie singulière. C'est peut-être l'énergie qu'ils révèlent surtout? Mais qu'elle énergie ! Souvent celle qui se traduit par les manifestations extérieures de la vie physique. Ils ont plus de santé que de force morale. Ils sont plus « simples » que forts. Ce sont pour la plupart des êtres simples qui courent la vie comme le monde, sont toujours prêts à donner quelques coups, car ils en ont souvent reçu, sont toujours disposés à engager des combats, car ils ont été jetés en d'inoubliables luttes... mais après !

Kipling a simplement observé un milieu qui réclame d'abord cette dépense d'énergie brutale — dont lui-même n'est pas dédaigneux — mais ne

serait-ce pas le diminuer beaucoup que de croire que Kipling a voulu, par ses peintures violentes, exalter systématiquement — naïvement — l'énergie et n'est-il pas vrai que les forces qui conduisent le monde sont moins rudes, mais ont plus de souplesse et que si elles ne rompent pas, c'est parce qu'elles plient souvent.

Oui, Kipling est le peintre amical de l'énergie extérieure... mais il est aussi et surtout l'observateur implacable et flegmatique qui devine quelque chose du mystère des réussites et des échecs malgré l'énergie et dont l'ironie très expérimentée s'exerce fréquemment aux dépens de l'énergie.

Combien de ces histoires que Kipling raconte avec tant de froide et féroce malice prouveraient que Kipling n'est dupe ni de l'énergie ni de lui !

Un pauvre gringalet souffreteux et noir Michele D'Cruze veut épouser Miss Vezzis une bonne d'enfants assez sale et distraite. Il l'aime. Elle l'aime. Mais la mère de Miss Vezzis exige que Michele ait 50 roupies par mois. Il n'en gagne que 35 comme employé du télégraphe. On l'envoie à Tibassu, petit bureau subalterne et lointain. Il pleure en partant, et il pense qu'il ne gagnera jamais les 50 roupies. Mais à Tibassu la chance se présente. A la tête de sept policemen indigènes tous blêmes de peur, il effraie — lui épouvanté — quelques Hindous qui pillent les boutiques. On lui donne pour le récompenser une place de 65 roupies par mois et il épouse Miss Vezzis.

Mais, ajoute Kipling, « mais quand bien même tout le revenu du département où il sert serait sa récompense, Michele ne pourrait jamais, jamais refaire ce qu'il fit à Tibassu pour l'amour de Miss Vezzis, la bonne d'enfants. »

Moralité : Qu'est-ce que l'énergie. Il suffit d'avoir de la chance. On en a, ou on n'en a pas. Enfin l'amour est la seule force de l'homme. Il suscite des miracles que l'énergie ne pourrait faire...

Kipling veut-il encore préciser ! Alors, il raille l'effort énergique de l'homme et ses résultats... « Le cœur de Michele D'Cruze était grand et pur à cause de son amour pour Miss Vezzis, la bonne d'enfants, et parce qu'il avait pour la première fois goûté de la responsabilité et du succès. Ces deux choses-là forment un breuvage enivrant, et ont mené à la ruine plus d'hommes que jamais whisky ne fit ». J'aime cette ironie. Mais elle n'est pas d'un excitateur d'énergies bien convaincu !

Autre histoire. Même raillerie et plus amère encore.

Dicky Hatt épouse à Londres une jeune fille de 19 ans qu'il aime et dont il est aimé. Cela se passe un mois avant qu'il ne vienne dans l'Inde, et cinq jours après le vingt et unième anniversaire de sa naissance.

Bientôt après, il faut partir, car il faut vivre. Point d'argent. Il ne peut emmener sa femme. Dicky va travailler, travailler, pour envoyer chaque mois quelques roupies à sa femme, et plus tard les 700 roupies qui lui permettront de venir dans l'Inde le rejoindre. A quoi bon l'énergie ? A quoi bon l'effort !

Mrs Hatt demande de l'argent dans chaque lettre et dans chacune de ses lettres demande plus d'argent. Un enfant naît. Il faut encore de l'argent. L'enfant est malade. Il faut encore plus d'argent. L'enfant meurt. Hélas ! Le pauvre Dicky a envoyé toutes ses petites économies ; il n'a plus le sou pour faire venir sa femme seule et triste.

Il est jeune, reprend courage. Il travaille plus que jamais. Mais les lettres de sa femme sont bizarres. Enfin, celle-ci, la dernière. Elle annonce, quoi ? Que la petite femme est « partie avec un homme plus noble que lui. « Et c'était simple, n'est-ce pas ! » Elle n'allait pas éternellement attendre et le bébé était mort et Dicky n'était qu'un enfant et il ne voulait plus jamais fixer les yeux sur elle et pourquoi n'avait-il pas agité son mouchoir au départ de Gravesend et Dieu était son juge, et elle était une méchante femme, mais Dicky était pire encore en s'amusant dans l'Inde et cet autre homme baisait la trace de ses pas et Dicky lui pardonnerait toujours, car elle ne pardonnerait jamais à Dicky ; et il n'y avait pas d'adresse pour lui écrire.

Peu de jours après on augmenta le traitement de Dicky, à cause de son habileté et de son zèle... Dicky devint fou. Il partit. On ne le revit jamais.

Moralité : Qu'importe l'énergie ! Il faut avoir de la chance. La chance suffit à tout. L'énergie ne sert à rien.

Tous les récits de Kipling ne révèlent pas ce pessimisme terriblement railleur, mais tant d'autres néanmoins peuvent être comparés à ceux-ci ! Il ne sont point, je vous prie de le croire, d'un apôtre d'énergie !... Ces contes témoignent, mieux que toutes les dissertations, de la philosophie de Kipling. Elle n'est pas Dieu merci, aussi rudimentaire que ses admirateurs — trop simplificateurs — voudraient le faire croire. Je vous assure que cet apôtre de l'énergie est un ironiste très désabusé.

Mais naturellement Kipling restera malgré tout l'apôtre, le grand apôtre de l'énergie. Cela permet de le classer plus commodément dans la gloire !

***

Un apôtre d'énergie qui ne serait pas anglo-saxon serait un apôtre d'énergie bien incomplet. Rudyard Kipling est, ainsi qu'il fallait s'y attendre, le type pur de l'Anglo-Saxon.

Il y a autre chose en son œuvre que l'exaltation candide de la force anglaise. C'est cela seulement

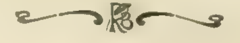
qu'on y veut voir. Et il parvient lui-même à ne plus y voir, à ne plus y mettre que cela seulement.

Il pouvait être, il était un écrivain de l'humanité. Il se localise dans l'espace et dans le temps. Il se spécialise. Il n'est plus qu'un Anglais, un Anglo-Saxon. Il est devenu l'écho le plus retentissant du patriotisme impérialiste. Ce sentiment l'inspire. Il développe et prolonge ce sentiment. De cette ardeur occasionnelle d'un peuple il a reçu sa grande gloire. Il multiplie sa gloire en multipliant cette ardeur. Il exprime un mouvement transitoire et violent, il l'exprime dans ses exagérations d'autant plus passagères qu'elles sont plus accusées. Son « cas » pourra bientôt s'assimiler à celui de l'Angleterre : ici et là, même conception de grandeur enflée qui précède et précipite toutes les décadences.

Son influence sur l'Angleterre impérialiste est sans bornes. Bruyante, elle s'affirme sur les masses ; discrète, elle s'insinue dans les âmes. Mais voici que pour préciser son influence littéraire, on peut oublier qu'elle commença en réaction audacieuse contre la littérature de toute une époque, de toute une école idéalistes subtiles et quintessenciées qui traduisaient et figuraient aussi l'âme anglaise. On peut oublier que la littérature de Kipling fut d'abord une réaction contre l'art de Burne Jones. Pour expliquer son prestige incomparable, on peut oublier la vertu de son œuvre littéraire et ne considérer que son rôle d'excitateur ardent d'un mouvement politique, dans lequel il fut entraîné, dans lequel il est absorbé. Echo sonore de l'impérialisme, l'impérialisme marque sa date. Son œuvre est trop l'instrument d'un parti, pour que sa gloire n'en devienne pas le jouet ou l'enjeu. Combien de temps survivra cette grande gloire insolente à la fièvre qui la suscita?

Je crois qu'il est déjà la victime de cet excès d'honneur. Sa gloire plus intense dans les pays anglo-saxons franchit moins aisément leurs frontières. Les pays anglo-saxons n'ont voulu l'admirer que comme le poète éphémères de passions transitoires : et nous fûmes dissuadés de chercher en son œuvre les éléments de beauté durable, d'inspiration vraiment humaine qui, tout au fond, s'y trouvent Rudyard Kipling domine sa nation, c'est entendu, mais elle le rétrécit, le rapetisse, ne va pas sans le dénaturer quelque peu. Et ce n'est pas tout à fait notre faute si, dans les pays latins, si en France, malgré l'effort élégant de ses traducteurs, Rudyard Kipling ne nous intéresse guère qu' « à titre de document » et « comme moyen de comparaison ».

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Le « Roméo et Juliette » d'Hector Berlioz

Et nous aussi, il convient qu'à cette place nous rendions hommage au génie du plus grand maître de la Musique française, du seul *grand homme* à vrai dire qu'elle ait produit jusqu'ici, du seul qui, par la puissance de l'inspiration et l'intensité du sentiment, doive être rapproché de ses illustres contemporains allemands : Schumann et Richard Wagner ! Il faut bien le dire, car on l'a trop longtemps oublié, et jusque dans ces derniers temps, à l'heure même de l'apothéose, le monde musical lui-même n'en paraît pas suffisamment convaincu : nous avons eu en France, dans le courant du siècle qui vient de s'écouler, des musiciens distingués, des compositeurs doués de talent à coup sûr et d'ingéniosité — oui certes, cette catégorie ne nous a pas manqué — mais de vrai grand homme, de grand homme authentique, de *sur-homme* pour parler la langue de Nietzsche, de *héros* pour parler celle de Carlyle, nous n'en avons eu qu'un — inutile d'en chercher un second — et c'est Hector Berlioz !...

Ne l'a-t-on pas vu ? N'a-t-on pas touché du doigt cette vérité avec la dernière évidence, lors des fêtes de Grenoble, et grâce à un phénomène *négatif*, si je puis dire : la significative abstention de tous ceux qui auraient dû y figurer ? Tous les musiciens notoires de notre école française brillaient, en effet, par leur absence... Qu'est-ce donc que cela signifiait, je vous le demande, et pour quel motif véritable M. Massenet, et M. Reyer, et M. Saint-Saëns avaient-ils gardé la chambre, à cette époque estivale où il est sain de prendre l'air des montagnes ? Leurs lettres d'excuse invoquaient la maladie et s'il eût fallu s'y fier, c'était une épidémie sur notre école de musique française. Gardez-vous d'y croire : nul plus qu'un musicien ne possède le secret merveilleux de dissimuler sa pensée. Jamais, à vrai dire, ils ne se portèrent mieux qu'à cette époque. Mais, comme une jolie femme à qui la nature ne départit qu'une moyenne taille se soucie peu de paraître aux côtés de telle autre magnifiquement douée par là, il y eut entre eux un consentement unanime et tacite de ne point provoquer publiquement un rapprochement qui eût risqué de ne pas leur être favorable. Lorsque, dans le privé, on interroge M. Reyer sur son collègue de l'Institut M. Camille Saint-Saëns, et qu'on a l'imprudence d'exalter ses vertus : — « Oui, sans doute, fait-il malicieusement... M. Saint-Saëns joue bien du piano » et il n'est pas certain que la Postérité ne doive pas donner raison à cette formule d'ironie. Mais quand il s'agit de Berlioz, on ne s'en tire pas avec une boutade, si ingénieuse soit-elle... car devant

toute véritable grandeur, l'esprit sonne faux comme une cloche fêlée. La seule attitude qui convienne, c'est le respect, c'est la déférence, et celui-là s'honore vraiment qui sait la prendre en temps voulu : en cette circonstance, on peut bien le dire; ces Messieurs de l'Institut ont manqué une occasion qui, de sitôt, ne se retrouvera pas !

Cette véritable, cette authentique grandeur d'Hector Berlioz, jamais je ne l'ai mieux pénétrée qu'à ces deux auditions du *Roméo et Juliette* que nous a données l'Association artistique. Jamais non plus je n'ai mieux senti ce qu'il y a de transitoire dans l'œuvre d'art, par où elle se rattache aux conditions précaires de notre misérable humanité, mais ce qu'il y a aussi d'éternel quand le génie l'a marquée de sa flamme, de surhumain, de vraiment divin et qui, suivant la magnifique formule de Baudelaire, nous la fait considérer « comme un aperçu, comme une correspondance du ciel. » — « C'est à la fois par la poésie et à travers la poésie, par et à travers la musique que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau; et quand un poème exquis amène les larmes aux bords des yeux, ces larmes ne sont pas la preuve d'un excès de jouissance : elles sont bien plutôt le témoignage d'une mélancolie irritée, d'une postulation des nerfs, d'une nature exilée dans l'imparfait et qui voudrait s'emparer immédiatement, sur cette terre même, d'un paradis révélé. » — Paroles merveilleuses et profondes, manifestant un état d'âme qui fut, durant sa vie entière, celui du grand homme que nous voulons honorer! Je n'ai pu m'empêcher de les citer ici, car rien ne saurait mieux fixer ni ce qu'il ressentit, ni ce qu'il sut nous faire éprouver à nous-mêmes en le traduisant avec la divination du génie!

Que nous importe, aujourd'hui, la part périssable d'une telle œuvre, cette forme gauche et maladroite du *Poème symphonique*, de la *musique à programme* qui, par elle-même et envisagée comme cadre, nous semble bien définitivement condamnée! A vrai dire ce qui importe et ce qui est merveilleux, c'est qu'un artiste ait été doué d'une assez ardente vie interieure, d'une flamme créatrice assez intense, d'une musicalité assez pénétrante et profonde pour le briser ce cadre trop étroit et pour imprimer à son œuvre le caractère d'éternité par où elles nous émeut, elle nous tire des larmes — ces larmes dont parle Baudelaire — et s'impose à notre admiration, dotée d'une immuable jeunesse! Ici nous sentons tous, si peu que nous ayons l'âme artiste et vibrante, que nous sommes sur les sommets de l'art, à une altitude où les génies se rejoignent et se donnent la main, sans distinction de nationalité, pour former cette chaîne imbrisable qui se prolonge à travers les âges. Une dédicace illustre symbolise ma pensée. On sait qu'il existe une partition de *Tristan*, dont la page de garde est ainsi libellée : A l'immortel auteur de *Roméo et Juliette*, l'auteur de *Tristan* ! N'est-elle pas expressive, cette dédicace? Ce sont deux grands hommes qui se saluent à distance et qui n'auraient jamais dû cesser de se comprendre, car ils étaient de même race et de taille identique !

Essayons d'en dégager brièvement le sens poétique si merveilleusement expressif. Lorsque Berlioz, dans cet incomparable lamento qui s'intitule *Roméo seul*, *Tristesse de Roméo*, et qui, après, le contraste de la *Fête chez Capulet*, trouve son apogée dans la *scène d'amour*; lorsque, dis-je, Berlioz découvre les accents pathétiques et poignants que vous savez pour illustrer musicalement un thème qui aura toujours son écho dans le cœur humain : la souffrance dans l'amour, son inspiration l'égale aux plus grands parmi ceux qui traitèrent cet immortel sujet : les noms qui viennent aussitôt sur nos lèvres sont ceux de Glück, de Beethoven et de Wagner. On ne l'a pas assez dit, on ne le dira jamais assez — et le moment semble bien venu pour y appuyer, puisque à cette date nous voulons honorer la mémoire de Berlioz d'une façon tout exceptionnelle — la *Scène d'amour* de Roméo ne craint la comparaison avec aucune des grandes scènes du drame musical: à l'entendre, à la réentendre, elle nous a paru aussi fraîche, aussi pathétique, aussi inattaquable par le temps que les plus belles pages d'*Orphée* ou de *Tristan*. Merveilleuse puissance, non moins que contagieuse, de l'inspiration véritable, qui trouve ses sources jaillissantes dans l'émotion vécue et qui ne voit dans l'art qu'une *transposition* de la vie !

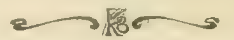
Tout le secret de son génie fut là, en effet. Gardons-nous bien de le chercher ailleurs. Quand il s'agit de Berlioz, il ne faut jamais séparer l'homme de l'artiste. Telle est la clef de son impénitent romantisme, de cette production spasmodique qui affirmait son art comme une sorte de compensation lyrique aux insuffisances de la réalité ! Lisez les admirables *Lettres* de Berlioz à Mme Estelle F., celles qui furent publiées ici même et qui traduisent avec tant de force l'état d'esprit exaspéré du romantique exalté... Ecoutez ensuite le *Roméo et Juliette*, et puis dites si cette âme d'homme et d'artiste n'est pas régie, commandée par la plus parfaite unité! Cette puissance de souffrir, cette volupté dans la souffrance, qui vous tire des larmes à l'audition de la *Scène d'amour*, comment la pourrions-nous séparer du pathétique roman vécu à l'heure de la première adolescence, puis repris et terminé au déclin de la vie! Peut-on même imaginer ce que serait l'œuvre de Berlioz sans les secousses romanesques de sa vie tout entière ? Aurions-nous la *Symphonie fantas-*

tique, si miss Smithson n'avait pas existé, et qui pourra nous dire ce qu'il entra de ses premières émotions auprès de la jeune fille aux brodequins roses qui devait être la Stella des dernières années, dans les *Troyens*, et dans cet incomparable chef-d'œuvre : *Roméo et Juliette*?

Je l'ai déjà écrit ailleurs et je le répète ici, car je ne saurais trouver meilleure conclusion à ces notes : une telle conception de l'art, envisagé comme une compensation aux insuffisances de la vie, n'est pas le privilège exclusif du grand romantique français. Nous la retrouvons intacte, comme doctrine du moins, chez le plus illustre musicien de l'Allemagne contemporaine, ce Richard Wagner dont l'avenir unira le nom à celui de notre Berlioz, en un rayonnement parallèle. Dans une lettre à un de ses amis, Théodore Uhlig, le maître de Bayreuth formule tout uniment la profession de foi artistique que Berlioz illustra par son exemple : — « Cher ami, j'ai souvent mes idées à moi sur l'art, et le plus souvent je ne puis m'empêcher de songer que, si nous avions une *vraie vie*, nous n'aurions pas besoin d'*art*. L'art commence précisément où cesse la vie réelle, où il n'y a plus rien devant nous ! Alors nous crions à l'art : Je désire ! Je voudrais !... Je ne puis concevoir comment un homme vraiment heureux pourrait jamais songer à l'art. Vivre vraiment, c'est avoir la plénitude ! Est-ce que l'art est autre chose qu'un aveu de notre impuissance ? »

Expressive déclaration, venant d'un tel créateur ! Sous la plume de ce Germain aux traits énergiques, j'y vois le commentaire manifeste, la psychologie même de notre romantisme français, tel que l'illustra Berlioz. C'est ainsi qu'en dépit des divergences, le musicien de *Tristan*, qui sentit son œuvre se former en lui après la douloureuse blessure d'une passion inassouvie, donne la main au musicien de *Roméo*, confondant les songes du poète avec ceux de l'amant assez exalté pour retrouver encore, après trente ans de séparation, la fougue de son âme juvénile !

Paul Flat.



AUTEURS ITALIENS D'AUJOURD'HUI

M. Marco Praga

Dédaignant la grande route, un jeune homme, par une belle matinée de printemps, s'engage à l'aventure dans un sentier tracé à peine. Les obstacles encombrent son chemin. Il n'avance qu'à pas comptés. Impatient d'affirmer sa force, confiant dans son étoile, ce jeu toutefois lui plaît. Il va, sabrant de droite et de gauche lianes et ronces, goûtant en connaisseur l'étrangeté et la nouveauté des sites qu'il traverse. Mais soudain, le voici qui s'arrête. Avec un soupir il s'écroule au bord du sentier. Une lassitude l'envahit. Il courbe la tête. A la fraîcheur parfumée du matin a succédé l'ardeur décevante du milieu du jour. Et le jeune voyageur se désespère : « Lutter, lutter sans trêve, quelle pitié ! Comme le but semble encore loin ! Est-il bien sûr d'ailleurs que ce sentier y mène ? Pourquoi donc avoir dédaigné la voie facile et large ? » Et brusquement l'inconstant touriste revient sur ses pas. Il rejoint la grande route à l'endroit précis où il l'avait laissée. Il la retrouve avec un cri de joie. Sagement il prend place à la suite des piétons qui la sillonnent. Elle ne traverse aucun site imprévu, cette voie qu'il méprisait naguère ; mais elle est confortable et sûre. Il suffit de marcher en gardant son rang pour atteindre l'auberge grasse où l'on trouvera bon souper et bon gîte. Notre jeune voyageur est robuste et, quand il veut, tenace. S'il eût voulu, il fût arrivé au terme de son voyage par le sentier délicieux et solitaire. Le voici qui distance la plupart de ses compagnons. Le voici arrivé. Le voici qui s'asseoit au banquet des privilégiées, dans la grasse auberge. Pourquoi, hélas ! est-il arrivé jusqu'ici par la voie large, avec le flot banal des promeneurs ? Comme il faisait meilleure figure quand il se frayait, à la force du poignet, son propre sentier !...

L'odyssé de ce voyageur trop tôt découragé, de cet indépendant rallié avant l'âge, c'est un peu l'histoire de M. Marco Praga. On a observé qu'il existe chez la plupart d'entre nous un poète mort jeune à qui l'homme survit. Il y avait chez l'écrivain milanais l'étoffe d'un dramaturge original, et puissant, d'un chef d'école peut-être. Retourné contre son idéal d'autrefois, il écrit aujourd'hui des « drames » comme tous les drames, des « pièces » comme toutes les pièces.

Le Vergini et *La Moglie ideale* lui avaient pourtant valu les encouragements de la critique intelligente et des amateurs éclairés. Le public lui-même, bien qu'un peu troublé dans ses habitudes, subissait le prestige de ce talent âpre, de cette pensée virile et forte. Pourquoi M. Praga n'a-t-il pas persisté ? Pourquoi ne s'est-il pas obstiné dans le sentier broussailleux ? Il eût retiré de son voyage sinon plus de profit, du moins une gloire plus pure.

***

M. Marco Praga a de qui tenir. Son père fut un poète de race, auteur d'un recueil de vers estimé, *Tavolozza*... *Canzoniere del bimbo*. Marco Praga, cependant, ne se destinait point tout d'abord à la littérature. Au sortir d'études sommaires, il embrassait une car-

rière moins aléatoire : la banque. Mais il n'y séjourna guère, le virus littéraire n'ayant pas tardé à se manifester. Son premier ouvrage, une pièce écrite en collaboration, *Le due Case*, tomba lourdement. Sans se décourager, il se remit au travail, seul, cette fois. Ce nouvel essai, un acte court, rapide, poignant, *l'Amico*, obtint un très vif succès. Réconforté, Marco Praga entreprit une œuvre de longue haleine. Et le 16 décembre 1889, il donnait au *Théâtre Manzoni*, à Milan, une pièce en trois actes, *Le Vergini* (*Les Vierges*).

J'ai précisé la date de la première représentation des *Vierges* : 16 décembre 1889. La pièce de M. Praga offrant avec les *Demi-Vierges* publiées par M. Marcel Prévost en 1894 une certaine ressemblance, il importait de marquer la priorité de l'auteur italien. S'il faut, en outre, décider lequel des deux a écrit l'œuvre la plus originale, je déclare sans hésiter que la palme, à mon avis, revient à M. Marco Praga. L'analyse de son drame le prouvera, je crois.

Mme Delfina Tossi, veuve et martyre, a bien du tracas. Ses trois filles, Paolina, Séléné et Nini sont d'un placement si difficile ! Paolina est l'aînée, mais taciturne et mélancolique, elle s'efface volontairement devant Nini et Séléné qui, plus expansives et plus jeunes, donnent le ton et mènent la maison. Le ton est mauvais, la maison suspecte. Tout Milan s'en amuse et parle des demoiselles Tossi avec des sourires entendus. Il est de notoriété publique qu'elles échangent des billets doux par l'entremise des journaux, et qu'elles visitent librement leurs amis en leurs garçonnières. Elles acceptent des cadeaux en nature, mais il est bien entendu que cela ne les engage à rien. Elles vont aussi loin que possible dans le « flirt », mais elles ne s'aventurent pas au-delà. La situation est scabreuse. M. Marco Praga l'expose sans fausse honte, mais aussi sans ces commentaires pimentés qui ont déchaîné à l'entour de l'œuvre de M. Prévost tant de curiosités jeunes et vieilles..... « Pour Nini et pour Séléné, dit un ami de la maison, la fleur d'oranger ne représente qu'une valeur marchande, mais une valeur dont elles connaissent parfaitement le prix. Elles ne la laisseront cueillir que par un crétin amoureux qui les épousera ou par un botaniste richissime désireux d'orner sa serre de fleurs infiniment rares et coûteuses ». Voilà Nini et Séléné. Elles jouent avec le feu tout en évitant de se brûler. C'est un exercice dangereux. Et si elles le pratiquent avec tant d'ardeur, ce n'est pas, croyez-le bien, par pur dilettantisme, mais parce qu'elles y voient le seul moyen pratique de sortir d'embarras et d'assurer leur avenir.

Très différente de Nini et de Séléné, leur sœur Paolina à qui elles servent de repoussoir. Autant les cadettes affectent l'insouciance et une gaieté à toute épreuve, autant leur aînée s'obstine dans une réserve froide qui ne laisse pas de surprendre en ce milieu. Paolina s'ennuie. Elle est triste de toute l'allégresse factice des siens. Dans cette comédie qui se joue autour d'elle, elle refuse de tenir son rôle. Sa conduite provoque naturellement les commentaires les plus désobligeants. C'est, dit-on, une sainte-nitouche, une prude, plus corrompue au fond que ses sœurs. Dario, cependant, un bon jeune homme fourvoyé dans cette socéité de roués, ne partage point l'opinion générale. Dario a causé avec Paolina. Il la croit honnête, il la sait pure. Pourquoi ne l'épouserait-il pas ? Les moqueries de son entourage le décident. Il fera de cette jeune fille suspecte sa femme. Il opèrera le sauvetage moral de cette brebis égarée parmi des loups. Mais à mesure qu'approche la date fixée pour le mariage, la tristesse de Paolina se fait plus incurable. Pourquoi? Le mystère se découvre au troisième acte. Le premier était un modèle d'exposition claire et animée. Le deuxième qui se déroulait dans la garçonnière d'un peintre amateur milanais débordait de vie et de gaieté, abondait en traits comiques et pittoresques. Le troisième, vers la fin, devient puissamment dramatique. La veuve Tossi, sans prévenir personne, a prié un vieil ami, Vercellini, de servir de témoin au mariage de Paolina. Vercellini qui n'habite plus Milan a répondu qu'il viendrait. Et la veuve Tossi annonce aux siens la bonne nouvelle. Mais, au nom de Vercellini, Paolina est devenue d'une pâleur mortelle. Elle étouffe. On devine que le secret qui l'oppresse va lui échapper. La bonne annonçant : « Monsieur Vercellini ! » Paolina avec un cri s'élance et se met résolument en travers de la porte. A Dario stupéfait : « Tu demandes, fait-elle, ce que cela signifie ?... Que je ne puis devenir ta femme ! »

L'acte suivant nous apprend la raison de cet éclat. Vercellini a été quelque temps l'amant discret de Paolina Tossi. Moins rouée que ses sœurs, Paolina, entourée de mauvais exemples, a succombé. C'est le secret de sa tristesse. Elle a gardé de sa chute un remord affreux dont son existence a été empoisonnée. Preuve, n'est-il pas vrai? qu'elle reste capable de sentiments généreux. Paolina a expié par la souffrance une heure d'oubli. « La douleur lui a fait une virginité. » Dans l'amour de Dario elle a cru voir une bouée de sauvetage, le moyen de s'évader de ce monde qu'elle a en horreur. Elle s'est rattachée à cet espoir comme à une dernière chance de salut. Qu'y a-t-il de commun, après tout, entre l'enfant qu'elle était le jour où elle s'abandonna aux bras de Vercellini et la femme instruite par l'adversité qu'elle est devenue? Ah, comme déjà elle aimait Dario! Comme elle l'aurait mieux aimé encore par la suite! Mais sa haine a été plus forte que son

amour. En voyant reparaître Vercellini, l'instinct chez Paolina a triomphé de la volonté. Elle s'est trahie. Et la pièce rebondit sur ce coup de théâtre. Et un quatrième acte s'ensuit qui donne à ce drame tout son sens. A la peinture du milieu succède l'étude profondément poussée de Paolina et de Dario. Et par leur entremise, l'auteur malmène assez rudement notre morale conventionnelle et nos préjugés.

M. Marcel Prévost, dans les *Demi-Vierges*, étalait, pour nous en inspirer, disait-il, le dégoût, les turpitudes de certain monde cosmopolite parisien. Son roman, à l'en croire, plaidait par l'effet du contraste la supériorité du mariage chrétien. M. Marco Praga ne vise point au renom de moraliste. Il n'a publié en tête des *Vierges* aucune préface retentissante. Il se contente d'étudier dans cet ouvrage un coin de l'âme humaine, de l'âme masculine, surtout, telle que l'ont formée les lois anciennes combinées avec les mœurs de toujours. La note satirique est très apparente en ce dernier acte. Des faits exposés par M. Praga, sans tirade retentissante, sans invectives, se dégage avec évidence l'écrasante supériorité morale de Paolina sur Dario. Il y avait quelque hardiesse au théâtre, devant un auditoire mondain, à donner tort à Dario et à innocenter sa fiancée. Si l'on songe combien la foule des spectateurs devait être naturellement peu portée à ratifier cette sentence, on reconnaîtra que le triomphe des *Vergini* est une de ces victoires dont un auteur dramatique a le droit de s'enorgueillir.

Dario et Paolina, donc, au lendemain de la catastrophe, s'expliquent. Dario affectait de mépriser l'opinion. Que va-t-il faire ? Puisqu'il revient à Paolina, « épouserait-il » encore ?... Il revient, sans doute, mais comme honteux, et tout de suite apparaît la lâcheté irrémédiable de l'homme, alors même qu'il se croit d'esprit libre. A Paolina que son aveu a soulagée, Dario, ce Dario que nous avons connu chevaleresque, propose un marché honteux et brutal. Il ne saurait plus « épouser », c'est entendu, mais il offre à sa fiancée de l'enlever. On vivra « maritalement » dans quelque bourgade écartée. Sous le coup de fouet de ces propos, Paolina relève la tête : « Tu m'insultes, s'écrie-t-elle, alors qu'aujourd'hui je mérite tout ton respect. Hier encore, je ne dis pas, hier, quand je te trompais, tu étais en droit de me proposer ce marché..... Et je l'eusse accepté peut-être..... Mais aujourd'hui, non pas ! » Et le dialogue se poursuit, serré et pressé. Les ripostes claquent. Les arguments sifflent. Et Paolina grandit et Dario s'écroule davantage à chaque tournant de la discussion. Aveuglé par la passion et la colère, Dario finit par outrager cruellement sa fiancée. Il insinue qu'elle a confessé sa faute parce qu'elle ne croyait rien risquer à cet aveu. C'est l'injure suprême, la goutte qui fait déborder le vase. Dans un élan superbe, Paolina s'écrie : « Tu le vois, aucun lien n'est plus possible entre nous..... Eh bien, maintenant encore, je te le jure, mes aveux furent sincères. Je n'ai obéi à aucun calcul. Mais depuis mes aveux, je me sens supérieure à toi. Je ne te dois plus rien. Adieu ! » Et Paolina quitte le champ de bataille, laissant Dario fort agité et perplexe. Aura-t-il ce courage d'obéir à son cœur puisqu'il l'aime encore ? Aura-t-il cette audace d'être heureux malgré le monde ? De la loi d'humanité ou de la loi de l'homme laquelle va triompher? Logique jusqu'au bout, M. Marco Praga nous montre le préjugé victorieux et la convention triomphante. Dario s'enfuit pour couper court à la tentation. De sorte que cette pièce « finit mal », pour parler comme au parterre. C'était d'ailleurs l'issue nécessaire. Seule elle est plausible. Seule elle est vraie. Mais relisant récemment les *Vierges*, je songeais que M. Praga aujourd'hui adopterait un autre dénouement. Il trouverait une fin moins brutale, moins cassante, où tout en évitant de heurter de front les préjugés du public il laisserait une porte ouverte à la conciliation, à l'espérance. Il ne congédierait point le spectateur après l'avoir mis comme à la gêne.....



Les *Vergini* évoquent le souvenir des *Demi-Vierges*. L'autre pièce de M. Praga où je vois la marque d'un robuste tempérament dramatique, *La Moglie ideale* (*La Femme idéale*), présente de nouveau cet inconvénient de ressembler à une comédie française, à la *Parisienne* d'Henry Becque. A consulter les dates, on pourrait même croire, cette fois, à une imitation de l'auteur italien. Sa pièce est postérieure de beaucoup à la *Parisienne*, puisqu'elle fut représentée pour la première fois à Turin, le 11 novembre 1890. Mais c'est une sotte manie qui consiste à découvrir partout des imitations, des plagiats et des « démarquages ». Nous y cédons trop souvent au grand désespoir des auteurs étrangers. Pour ce qui est de la *Femme idéale*, M. Praga a solennellement affirmé qu'elle ne doit rien à la *Parisienne*. En présence d'une déclaration si formelle, la critique doit s'incliner. Entre la comédie française et l'Italienne, il y a d'ailleurs des divergences et des contrastes qui finissent en s'accumulant par différencier étroitement les deux protagonistes. Je n'en déplore pas moins ces rencontres de M. Praga avec notre Marcel Prévost et notre Henry Becque. Elles sont cause qu'on ne saurait guère monter sur une scène française avec quelque chance de succès les deux meilleures comédies du dramaturge italien. Nous sommes condamnés à ne jamais connaître de

M. Praga que l'*Alleluja*, l'*Erede*, l'*Ondina*. C'est grand dommage.

Voyons d'abord en quoi la *Femme idéale* et la *Parsienne* se ressemblent. L'adultère mondain fait le thème des deux ouvrages ; mais il ne s'agit pas ici ni là de cette forme banale entre toutes de l'adultère : l'adultère vénal, l'adultère « à la lionne pauvre ». La Giulia de M. Praga et la Clotilde de Becque trompent toutes deux leur mari avec un amant qu'elles préfèrent à l'époux légitime. Ce n'est donc pas l'intérêt qui les guide; mais ce sentiment, à qui elles obéissént, mais cet amour qui les égare, il se manifeste chez la Milanaise tout autrement que chez la Parisienne. Et ces différences sont instructives.

Peut-on, à tout prendre, qualifier d'amour le caprice sensuel qui jette Clotilde dans les bras de Lafont, puis de M. Simpson, puis encore de Lafont ? Pour désigner un sentiment si superficiel, une humeur comme eût dit Fourier, si « papillonne », le mot amour n'est-il pas un peu lourd et un peu gros ? On ne voit pas Clotilde perdant son sang-froid, on ne la voit pas faisant un « coup de tête ». Si elle trompe son mari, c'est parce que toutes ses amies trompent le leur, c'est parce qu'elle s'ennuie auprès de ses enfants, parce qu'un besoin malsain d'agitation la possède, mais son cœur reste très libre. Dans les moments d'accalmie, elle reconnaît hautement la sottise de sa conduite. La sottise ! Elle ne va pas jusqu'à dire la vilenie. Le mot, cette fois encore, serait trop gros. La psychologie de Clotilde est toute en demi-teintes, en nuances subtiles. « Vous avez raison déclare-t-elle à un confident. Le plus sage serait de ne connaître ni les uns ni les autres, de se fermer les yeux, de se boucher les oreilles, de se dire courageusement : *Ta place est là* : *restes-y*. La vie ne serait peut-être pas très drôle ni très palpitante, mais on éviterait bien des tracas, bien des déceptions et bien des regrets. » Des tracas, des déceptions et des regrets, voilà les mènus chagrins, à fleur de peau, qu'entraînent pour Clotilde ses expériences manquées. Cette femme, en réalité, n'aime pas. C'est une automate. C'est une poupée articulée qui, au lieu de papa et maman dit : mon mari et mon amant, mais qui, dans sa vie fiévreuse, n'a jamais donné un baiser sincère et n'a jamais versé une larme véritable. Elle n'en a pas le temps. La pièce de Becque est une peinture admirable de la femme du monde qui est femme du monde seulement. Mais à force d'être Parisienne, Clotilde n'appartient presque plus à son sexe. Ce personnage est vrai, mais d'une vérité toute locale. Vérité en deça des fortifications, erreur au-delà.

Giulia Campiani, l'héroïne de M. Praga, est une créature moins exceptionnelle, moins vile aussi. « Ils ont de l'énergie, » disait Stendhal de ses compatriotes d'élection, milanais ou romains. Il y a de l'énergie, il y a surtout de la passion, une passion un peu bestiale peut-être, mais désintéressée dans l'amour de Giulia Campiani pour Gustave Velati.

L'idée incarnée par M Praga dans le personnage de Giulia présente quelque analogie avec la thèse exposée par Guy de Maupassant dans *Notre cœur*. Cet ouvrage, le dernier, si nous avons bonne mémoire, qu'ait publié Maupassant, retraçait, on s'en souvient, un cas de polygamie assez curieux.

Un artiste, André Mariolle, s'éprend de Michèle de Burne, créature toute intellectuelle, hautaine et froide, et parisienne non moins que la Clotilde de Becque. Après avoir tenté vainement de réchauffer ce bloc de glace, André Mariolle, humilié et rebuté, se sépare d'une maîtresse « qui a fait de lui non pas son amant, mais une sorte d'associé intelligent de sa vie. » Pour oublier plus vite, il va fixer sa demeure aux champs. Il soupire après la nature, la simplicité les sentiments vrais. Aux environs de Fontainebleau il loue un châlet rustique. Mais la solitude bientôt lui pèse. Et il s'éprend d'Elisabeth, une servante d'auberge rencontrée par hasard dans une excursion. Il en a fait sa bonne, puis sa maîtresse. « Pourquoi donc, songe-t-il, Elisabeth m'a-t-elle plu si vite et si fort ? » Parce qu'elle a tout justement ces qualités qui manquaient à Michèle de Burne. Elisabeth est douce, caressante, spontanée, pas compliquée, oh pas compliquée du tout ! Michèle de Burne avait été l'associée dont on rêve. Elisabeth est la maîtresse-courtisane parfaite. En les fondant ensemble, on eût obtenu une créature idéale : « Oh ! s'écrie André Mariolle, une femme qui serait ces deux-là ! » Mais c'est trop demander à la vie. Une félicité si grande rendrait jaloux les dieux. Et André Mariolle, épicurien délicat à la recherche d'une maîtresse suffisante, se voit contraint à une bigamie disparate.



Giulia Campiani, la « Femme idéale » de M. Marco Praga pratique la polyandrie pour les mêmes raisons qu'André Mariolle la polygamie. Affligée d'un mari qu'elle n'aime pas, elle a cherché dans son entourage un homme qui la comprît. Elle croit l'avoir trouvé en Gustave Velati. A celui-ci elle livre de temps à autre sa personne. A son mari elle réserve son âme, son intelligence et le sens pratique que chacun lui reconnaît. Sa maison est un modèle d'ordre. Son époux ni ses enfants n'ont jamais manqué de rien. De sa vie, Giulia, en somme, a fait une maison à deux compartiments étroitement séparés par une cloison étanche. Mais la façade en est resplendissante. Aussi le monde qui ne sait pas a-t-il surnommé Giulia « la Femme idéale ». Vers la fin du troisième acte, cependant, peu s'en faut que l'harmo-

nie de cette existence ne soit troublée. Gustave Velati se fatigue de sa maîtresse. Il se fiance avec une autre. A cette nouvelle, Giulia qui aime encore l'infidèle, passionnément, en grande amoureuse, ne peut réprimer un mouvement de révolte. On pourrait croire qu'elle va se trahir. Mais à la réflexion et le temps aidant elle se maîtrise. Elle exige seulement de Velati qu'il ne cesse pas du jour au lendemain ses visites. Cela pourrait donner l'éveil. Et la dernière scène ramène Velati, un peu honteux, auprès de son ancienne maîtresse rassérénée. Et le rideau tombe sur une phrase de Giulia demandant à Gustave Velati son bras, comme d'habitude, pour passer à table.

Les pièces de M. Marco Praga ne s'adressent pas aux jeunes filles. Dans la *Femme idéale* comme dans les *Vierges* il examine un problème des plus scabreux. A tort ou à raison, la polyandrie passe, en effet, pour une plaie sociale autrement honteuse que la polygamie. Aux termes de la morale mondaine, sinon de la morale chrétienne, Guilia est incontestablement plus coupable qu'André Mariolle. Du moins, cette fois encore, M. Marco Praga a-t-il écrit une œuvre probe et saine malgré tout. Quelle simplicité, quelle sobriété dans la dernière scène de la *Femme idéale !* Et sous la sécheresse apparente de ce dénouement, quelle satire cruelle du mariage contemporain ! Un souffle révolutionnaire assez puissant traverse l'œuvre entière de M. Praga. Et c'est peut-être dans ses deux premières pièces, où l'accent de révolte semble comme étouffé, que les traits satiriques décochés par l'auteur portent le plus profondément.

Nourri de la moëlle des lions naturalistes, M. Marco Praga professe un noir pessimisme. Car le naturalisme, presque partout, alla de pair avec une conception désolée de l'existence. M. Marco Praga est pessimiste avec férocité, avec une sorte de volupté âcre. Le ton de ses premiers ouvrages rappelle assez celui des romans de Zola et d'Huysmans, avant leur conversion idéaliste à tous deux. Jusque dans le titre de cette pièce, la *Femme idéale*, quelle ironie impitoyable ! M. Praza nie la vertu, la fidélité, la pureté. Le mari que sa femme ne trompe pas est « en dehors des lois du monde ». C'est un monstre inexistant. (Et ceci entre nous) : il n'offrirait, s'il existait, aucun intérêt !... Sous prétexte de vérité, M. Praga avilit tous les sentiments, rabaisse toutes les idées, réprime tous les élans. Il y a du parti-pris dans cet étalage de cynisme et l'excellence de cette philosophie est bien contestable. Mais, cela dit, et ces réserves faites, il faut convenir que l'auteur des *Vierges* et de la *Femme idéale* a donné dans ces deux ouvrages la formule exacte de ce théâtre naturaliste si nettement conçu par Emile Zola, mais si imparfaitement réalisé par lui. Et puisque M. Praga excellait dans la pièce « vériste », on regrette qu'il ait déserté le « vérisme » pour une autre formule qui ne vaut pas mieux.



Cette formule, on ne saurait la définir d'un mot. Il n'est plus possible d'accoler au nom de M. Praga une épithète précise et unique. Non point que cet auteur plane au-dessus des écoles. Sa manière actuelle est bien plutôt faite, semble-t-il, d'un adroit mélange de toutes les formules en vogue. On découvre dans ses récents ouvrages un reste de naturalisme, un effort vers la « psychologie » et même — quelle faiblesse ! — un peu de cet idéalisme généreux qui plaît si fort aux hommes assemblés en foule à l'entour d'un tréteau. Il y a surtout chez M. Praga une grande habileté à doser la quantité de « vérisme », de psychologie et d'idéalisme qui, étant donné certain thème, emporteront le suffrage d'un auditoire moyen. C'en est fait désormais de la sévère ordonnance, un peu sèche, mais si vraie et si honnête, des premiers ouvrages dramatiques de M. Praga. Désormais tout semble calculé en vue de l'effet à produire. M. Praga écrivait naguère ses pièces pour elles-mêmes. Il y manifestait largement son puissant tempérament d'auteur dramatique. Il écrit aujourd'hui pour le public. Le « point » d'où il faut considérer ses drames se trouve maintenant dans la salle, en un lieu quelconque, parmi les spectateurs. Ceux du parterre et ceux du paradis y trouveront leur compte. L'auteur a songé à tous.

Que s'est-il passé, au vrai, entre *La Moglie ideale* et l'*Innamorata* qui inaugure ce que je crois devoir appeler la déchéance de M. Marco Praga ? Je ne sais trop. Je me borne à enregistrer le fait. Cet auteur avait commencé un peu comme Henry Becque. Il continue sur les traces de M. Sardou.....

M. Praga (qui a publié un roman médiocre) a tracé en revanche des croquis fort spirituels de la vie théâtrale italienne. N'aurait-il pas indiqué, à son insu peut-être, dans le court récit intitulé *Répétition* les causes de sa volte-face ? Ces pages pleines de verve et d'humour nous font assister aux démêlés d'un directeur de théâtre avec un jeune auteur de l'école « symbolico-mystico-philosophique ». M. Praga raille cruelement le jeune auteur mystico-philosophico-symboliste. Et sans doute ses pièces à lui ne ne le ferait jamais accuser de mystico-philosophico-symbolisme. Elles sont claires comme de l'eau de roche, les comédies de M. Praga, mais l'eau de roche à la longue finit par sembler fade et peut fatiguer tout comme un breuvage moins naturel. Au jeune auteur qui s'irrite de voir massacrer son chef-d'œuvre, le directeur déclare dans un accès de co-

lère : « Ah! ça, Monsieur, nous ne sommes pas ici à la *Comédie Française* où la troupe est stable et où l'administrateur, c'est-à-dire le gouvernement, met de sa poche 600.000 francs par an. Nous sommes en Italie, et, en Italie, les choses se passent d'autre manière. On fait de l'art tant qu'on peut, sans doute, mais tous les dix jours je dois payer mes employés, et pour trouver l'argent nécessaire il faut que je travaille et que je fasse bûcher tout le monde comme des nègres ». Il y a une grande part de vérité dans cette algarade du directeur. On ne roule pas sur l'or dans les théâtres d'Italie. Sauf quelques auteurs privilégiés, parmi lesquels on cite aujourd'hui M. Praga, le théâtre n'enrichit guère ceux qui s'y adonnent. Veut-on faire ses frais? Il importe de jeter pardessus bord symbolisme, mysticisme et philosophie. D'aucuns n'ont pas hésité. J'en connais qui ont immolé au désir du succès jusqu'à la littérature...

Un peu plus loin, dans le même récit, le directeur s'écrie encore : « Ah! ces jeunes gens! Les idées abondent chez eux et ils prétendent les exprimer toutes. Mais non, mais non! L'auteur dramatique doit imposer des sacrifices au penseur. » Oserai-je avancer que M. Praga a trop docilement déféré aux conseils de son directeur? Dans ses pièces deuxième manière l'auteur dramatique impose au penseur des sacrifices trop complets et trop répétés.

Penseur médiocre, écrivain médiocre, qu'est-ce donc aujourd'hui que M. Marco Praga? M. Marco Praga est un homme de théâtre! « Il a le don! » Il a le don comme jadis l'eut Scribe et comme l'ont de nos jours MM. Victorien Sardou et Léon Gandillot. Cette qualité d'homme de théâtre, gardons-nous, d'ailleurs, de la mépriser trop superbement. Admirons-la, au contraire, comme il convient chez Shakespeare, chez nos grands classiques, Corneille, Racine et Molière, chez M. Henrik Ibsen. L'homme de théâtre n'encourt le blâme que s'il sacrifie au souci d'agir sur les masses toute préoccupation d'art et toute pensée élevée. La tentation malheureusement est très forte. Beaucoup y succombent. C'est la tragique histoire de M. Marco Praga.

Les succès à la scène l'ont gâté. Directeurs et comédiens, son savoir-faire dûment reconnu, lui demandèrent des pièces taillées à la mesure ordinaire. Et il obéit. Même il commit cette faute impardonnable d'écrire des drames avec un grand premier rôle spécialement destiné à la Duse ou à Ermete Novelli, détestable coutume et qui est la négation même de l'art, puisqu'elle limite l'auteur, gênant de toute façon le libre développement de sa volonté créatrice. Mais le châtiment veillait. Il est venu. On a peine à croire que l'*Innamorata* par exemple qui fut composée pour la Duse et *Alleluja* qu'avait commandé Novelli soient sortis de la même plume que les *Vierges* et la *Femme idéale*. Quelles habiles, mais banales « machines! » Encore l'*Innamorata* n'est-elle point dépourvue de toute valeur littéraire. Il y a dans le caractère de l'héroïne un semblant d'étude psychologique ; mais combien les autres personnages sont pâles et vieillots! Fabio, soupirant discret de l' « Amoureuse », c'est le *confident* des vieilles pièces classiques ; Alberto, l'indigne mari de l'héroïne, est là pour nous rappeler les prétentions « véristes » de l'auteur. La maîtresse d'Alberto, la comtesse Giulia, qui domine le drame, sans y figurer, rappelle la *Femme fatale* du théâtre romantique, celle de qui la beauté et la perversité tuent la conscience et la volonté des hommes. Et cette troupe de pantins s'agite et se démène. M. Praga possède à un degré éminent le don de faire vivre ses personnages. Ils grouillent avec intensité. Hélas! ils n'en sont pas moins fort insignifiant.

***

Il semble que l'*Amoureuse* ait conscience de l'ennui qu'elle répand. Du moins, par sa mort pompeuse, va-t-elle racheter sa vie si banale. Car vous entendez bien que la Duse a voulu mourir au dernier acte et M. Praga l'a servie à souhait. Désespérant de ressaisir son mari, l'*Innamorata* se tue d'un coup de revolver pour séparer par sa mort l'époux infidèle de la rivale détestée. Elle tombe agonisante aux pieds de son mari que ce spectacle emplit d'un tardif remords. Il implore son pardon avec des larmes. D'une voix encore irritée, la mourante répond : « Non! » Un instant s'écoule. Puis elle rouvre les yeux. Reconnaissant alors l'homme qu'elle ne peut se défendre d'adorer, elle l'embrasse dans une étreinte de mort, roule avec lui sur le sol et « collant ses lèvres sur celles d'Albert », exhale son dernier souffle « dans un suprême baiser d'amour, désespérément long... »

Dans *Alleluja*, l'effet est obtenu par des moyens plus grossiers encore. Les scènes proprement dramatiques deviennent de plus en plus rares dans les ouvrages de M. Praga. Et les scènes platement mélodramatiques croissent en proportion. Des sentiments violents, nettement contrastés, exprimés dans un langage pompeux et populaire, voilà l'esthétique du mélodrame. Et voilà trop souvent, aujourd'hui, l'esthétique de M. Marco Praga. *Alleluja* ne relève pas d'une formule plus haute. Vraiment les ficelles sont trop grosses qui font agir Alessandro Fara, surnommé « Vive la joie! » en raison de sa [illegible] gaieté. Mais cette gaieté, au momment où commence la pièce, n'est plus qu'un masque. « Alleluya », trompé par sa femme, ne s'est jamais consolé de sa disgrâce. S'il continue de rire et de chanter avec un poignard dans le cœur, c'est par amour pour ses

enfants, pour sa fille surtout. Qu'elle ignore à jamais la faute de sa mère ! Mais la vie réserve à ce père une douleur suprême. Sa fille, à peine mariée, déshonore, elle aussi, le foyer conjugal. Il se désespère alors avec de grands gestes et d'immenses éclats de voix. Et à chaque étape de cette crise, aux instants les plus pathétiques, un épisode se produit, rappelant que le carnaval bat son plein, ohé ! ohé ! et qu'une joie exubérante est de commande. Des cortèges bruyants se déroulent, des feux d'artifice crépitent, des fanfares s'ébrouent, hors-d'œuvre destinés à rendre plus poignante la douleur intime d' « Alleluja ». Contraste combien artificiel et enfantin ! C'est ici du mélodrame, du théâtre populaire, au sens le plus défavorable de ce mot. Cette pièce n'en fournit pas moins à l'acteur Novelli l'occasion d'un grand succès personnel qui rejaillit sur M. Praga. « Alleluja », incarné par le meilleur comédien d'Italie a fait le tour des scènes d'Europe. Ce qui ne prouve rien, si ce n'est le mauvais goût du public européen.

***

M. Marco Praga composait naguère des pièces hardies. De quel mot faudrait-il qualifier celles qu'il écrit aujourd'hui ? Ce n'est point spéculer sur ce qu'il y a de plus noble dans la nature humaine que d'imaginer des coups de théâtre dans le genre de celui qui clôt le premier acte de *l'Erede* (*l'Héritier*). Le début de cet ouvrage nous montrait le marquis Capiago d'Arda en proie à une agitation extrême. Le marquis prépare un mauvais coup, car il est aussi vicieux que noble. Et ce sont là, pour le dire en passant, deux qualités que M. Praga ne conçoit guère l'une sans l'autre. Mais peu importe. Il ne s'agit pas ici des haines politiques de l'auteur milanais, mais bien du marquis Capiago et de son état d'âme. Sa nervosité excessive provient d'une cause suffisante que voici : dans la chambre voisine repose Marguerite, la jolie Marguerite, fille d'une gouvernante des jeunes marquis. Tel l'ogre des contes de fée, le bouillant Capiago sent la chair fraîche. Enfin, il prend une grande résolution et souffle les bougies du salon. La scène se trouve aussitôt plongée dans une profonde obscurité. Il s'élance alors dans la chambre voisine. Et c'est un premier cri, puis un bruit de lutte et peu après un nouveau cri. La fille du monstre, cependant, éveillée au bruit, accourt en peignoir. Elle traverse la scène, pousse la porte, comprend tout et recule, stupéfaite : « Mon père, mon père ! » s'écrie-t-elle. Ce fut le clou de la pièce, cette dernière scène du premier acte. O poésie !

Après ce coup de théâtre éminemment « vériste ». M. Praga éprouvait le besoin de faire vibrer chez son public une autre corde, la corde sublime. L'art du théâtre est l'art des préparations, mais c'est aussi celui des proportions. Tempérez le tragique par le comique. Palliez l'ignominie délectable de certains personnages par la sublimité flatteuse des autres. M. Praga connaît son métier. Il a voulu que le troisième acte finît sur un beau geste. Il a donc imaginé ceci : le fils du marquis Capiago apprend le forfait de son père et en est révolté. Il promet de tout réparer. Marguerite survenant là-dessus, il tombe à ses genoux et baise pieusement ses mains. C'est le vice noble s'humiliant devant la vertu roturière. Quel beau sujet de chromolithographie ! Sur quoi le rideau tombe et les applaudissements montent. Mais il y a une ombre à ce tableau. Ce mouvement pathétique est une pièce rapportée, un hors-d'œuvre sans vraisemblance, une fausse indication. Un tel geste ne se conçoit pas de la part de ce jeune gentilhomme que nous avons vu jusqu'alors et que nous verrons jusqu'à la fin de l'ouvrage hautain, dédaigneux, vicieux comme son père. M. Praga a donc sacrifié de propos délibéré la vraisemblance des caractères au désir de produire un effet de fin d'acte. Quelle misère !

Le dénouement de cette pièce s'achevant en comédie alors qu'elle devait logiquement finir en drame n'est pas moins arbitraire. Cette issue heureuse, cette union d'une fille du marquis avec le frère de l'enfant que ce monstre a violée, c'est encore une concession de l'auteur au mauvais goût du public, avide de voir un mariage d'amour au cinquième acte. Les concessions de M. Praga, on n'en est plus à les compter...

Si cet auteur s'était toujours exercé dans le même genre, on porterait sur lui un jugement moins sévère. Après tout, ses ouvrages deuxième manière ne valent ni plus ni moins que ceux de la grande masse des fournisseurs européens. Mais M. Praga avait donné jadis des gages précieux. Après les *Vierges* et la *Femme idéale* on voyait en lui un novateur. Et l'on était en droit de saluer en lui un rénovateur. Qu'est-il advenu de ces espérances ?

Sans doute, l'évolution littéraire de M. Praga n'est pas nécessairement close, dès aujourd'hui. Il peut dans une phase nouvelle rompre avec l'industrie et revenir aux lettres. Qui sait ? Il peut dès demain faire mieux que dans sa jeunesse. Il peut après-demain se surpasser encore. M. Praga recommencera d'écrire quand il voudra des ouvrages curieux, nouveaux, puissants. Mais le voudra-t-il ? Toute la question est là... Et il faut bien constater que, pour l'instant du moins, M. Marco Praga ne veut pas...

MAURICE MURET.

Paris. — Typ. A. DAVY Imp. des *Deux Revues*, 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 5 — 5e SÉRIE — TOME I — 30 JANVIER 1904

LES DÉBUTS D'UNE TRAGÉDIENNE SOUS LE CONSULAT

On attendait avec curiosité les débuts de l'élève de Raucourt. Ce sera très piquant de voir cette élève de 14 ans, en présence de la Duchesnois. Quel attrait pour un public de voir aux prises les deux débutantes; ce sera amusant, qui l'emportera? L'attention se divisait, on s'agitait, on assiégeait le bureau de location. Le théâtre est une grande affaire : on accourait de toutes parts pour retenir des places avec la même ardeur que l'on s'agite aujourd'hui à la porte de Mirès pour obtenir des actions. Me voici, j'arrive avec enfantillage dans cette arène. Je suis annoncée : Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide*, mon début.

(Voici, mon amie Valmore, les journaux ; vous y verrez la date.)

Mlle Raucourt me présenta à l'Assemblée générale : toute la Comédie Française me fit un accueil maternel. Je le devais à l'amitié et aux égards que l'on avait pour Mlle Raucourt (les égards et les bonnes façons étaient d'usage) ; on me traita comme l'enfant de la maison. Le lendemain, répétition, Mlle Raucourt présente. Je reçus tous les encouragements, si nécessaires à ce moment vraiment suprême ; Mlle Raucourt était plus agitée que moi. J'ignorais le danger, je riais et m'amusais de tout, à tel point que la veille de mon début, revenant de la rue Taitbout, rue des Colonnes, je gaminais en frappant ou sonnant à toutes les portes; je n'avais plus que quelques heures de cette existence de joie et d'indifférence, pour m'enfoncer toute entière dans la vie agitée. A midi, la foule encombrait déjà toutes les issues du théâtre. (C'est vrai, chère madame Valmore, je ne mens pas). A quatre heures et demie, pour entrer par la porte des artistes, on fut obligé de faire venir la garde pour faire faire passage, et cette pauvre Mlle Raucourt venait de se fouler le pied : mais cette femme courageuse ne voulut pas me quitter, elle se fit porter dans ma loge, son médecin vint la panser; elle était bien touchante, je pleurais beaucoup.

— Allons, mon enfant calme-toi! ce n'est rien, je ne souffre pas.

On la porta dans une petite loge d'avant-scène qui donnait sur le théâtre! Mon entrée fut accueillie avec faveur, j'eus le bonheur d'obtenir un grand succès dans ma première scène. Ma peur était légère, et pourtant cette salle comble, le Premier Consul dans sa loge, avec cette bonne et ravissante Joséphine, toute la famille assistait à ce début. Le parterre, composé des gens les plus distingués et des artistes. Nous avions les amis de Mlle Raucourt, bien entendu, le fils de Mme Dugazon, le Directeur de l'Ambigu-Comique, tous amis dévoués, Castéja, ancien préfet ; le duc de Fitz, le prince d'Hénin, tout cela au parterre! Quant à moi, mon frère au parterre et ma petite sœur à l'orchestre, essayant tous les vieux gants de ma mère pour faire le plus de bruit possible en applaudissant.

Après ma première scène, la peur se déclara plus forte, mais l'action vint à mon secours. Mlle Vanhove jouait Iphigénie ; Mlle Fleury, Eryphile ; Saint-Prix, Agamemnon ; Talma, Achille. Mon cher Talma, il fut sifflé dans Achille ; les partisans du beau Lafon étaient courroucés de n'avoir pas leur Lafon. Comme Talma a pris sa revanche dans ce même rôle qui de-

vint pour lui un de ses plus beaux! Cette agitation du public contre Talma vint me troubler. A chaque instant, Mlle Raucourt m'envoyait un message : « Cela va bien, tiens-toi ferme; il y a de la cabale, n'aie pas peur; oui, n'aie pas peur, mais tremble toujours. »

Arrivée au 4e acte, à la grande tirade :

Vous ne démentez pas une race funeste...

je fus interrompue plusieurs fois par de vifs applaudissements. Cela allait trop bien, sans doute. Les mécontents s'acharnèrent à moi dans les vers :

Avant qu'un nœud fatal l'unit à votre frère

On murmurait, la malveillance fut assez cruelle. Mlle Raucourt me criait de sa loge : « Recommence. » Je recommençai, même murmure. On en venait aux mains, on applaudissait. Le Premier Consul lui-même désavouait cette cabale en applaudissant. « Recommence. » Et moi je recommençai avec plus d'ardeur. Saint-Prix me disait : « C'est bien, mon enfant, ils veulent vous intimider, ne cédez pas. » La troisième fois fut enlevée à la pointe de l'épée, et mon succès fut d'autant plus grand qu'il fut une protestation à une malveillance trop visible. On me rappelle avec rage. Mlle Raucourt ne put reparaître ! On vint remercier pour elle en annonçant l'accident qui la privait de se rendre à l'honneur qu'on lui faisait. Ce fut une rude soirée pour le professeur, pour la débutante, et pour les amis, donc. Ils vinrent dans la loge tout suants, quelques habits déchirés, car on en était venu aux mains. Mon pauvre frère Charles avait les siennes toutes en sang; et le bon Kreutzer aussi était au parterre; il était abîmé, mais il était si artiste, si chaleureux ! Tout le monde s'embrassait.

— Quelle belle soirée, Raucourt !

— Oui, oui, elle a été chaude ; cette petite diablesse n'a pas perdu la tête, et il y avait de quoi.

Monvel me dit : Bien, petite ; est-ce que vous saviez le vers :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire

Mlle Contat n'avait pas manqué, pour sa chère Fanny, d'assister à ce début. Elle fut de suite après la représentation dans la loge de Mlle Raucourt. Elle m'embrassa à plusieurs reprises, chose peu commune chez elle : aussi Mlle Raucourt me dit : « Tu dois être bien fière. »

Le Premier Consul et Joséphine envoyèrent complimenter Mlle Raucourt et savoir des nouvelles de sa foulure. Toute la famille du Premier Consul en fit autant. Ah ! cette soirée peut-elle jamais être oubliée? Non, jamais. Ces souvenirs-là ne s'effacent pas : cette foule de gens du monde, des artistes qui se pressaient dans les couloirs de cette loge qui ne pouvait les contenir tous à la fois. C'était trop beau, trop imposant. Cette bonne Mme Dugazon, la Saint-Aubin, les artistes du Grand-Opéra, tous s'étaient donné rendez-vous pour soutenir l'élève de Raucourt. Il y avait parmi les grands artistes d'alors tant de fraternité !

On soupa chez Mme Dugazon ; il fallut en entendre des avis. On me prenait à part :

— Tu as été très bien, mon enfant, mais, à ton second début, évite de copier ton professeur.

Un autre :

— Fais toujours comme te dira Mlle Raucourt ; prends garde à ta démarche, ne lève pas trop les bras, laisse-toi aller à ton inspiration, cela vaut mieux ; livre-toi à ta nature, ne joue pas trop en dehors.

Un autre me disait :

— N'aie pas peur, il vaut mieux dépasser le but que de ne pas l'atteindre.

Voilà trop d'avis pour que mon inexpérience puisse choisir le bon. Mais, en vérité, j'étais étourdie. C'était un véritable casse-tête chinois.

Je revins rompue : mon père et ma mère décidèrent que dorénavant nous reviendrions prendre tranquillement notre modeste repas. Je rejouai Clytemnestre. Je ne puis parler de la foule qui se portait à mes débuts. On saura seulement qu'ils ont duré plus d'un an avec salle comble. Mon second début fut plus brillant, et sans accident, puis Aménaïde, dans *Tancrède*, rôle que j'aimais beaucoup et qui fut très heureux pour moi. Que dirais-je de mes jeunes succès? Rien. Mais lisez, chers lecteurs, si vous le voulez bien, les feuilletons de cette époque ! Idamé de l'*Orphelin de la Chine* me fit honneur : on m'y trouva des entrailles maternelles, et, de fait, j'aimais ces rôles de mère, je m'y trouvais plus à l'aise ; puis Didon, Emilie, de *Cinna*, puis enfin Phèdre. Ah ! celui-là je le trouvais si affreusement difficile que je tremblais comme la feuille. Mlle Raucourt tint à me le faire jouer, pourtant. Elle me l'avait fait travailler plus que tout autre, puis je lui disais :

— Il me semble que, pour cette femme qui ne mange pas, je me porte trop bien.

— Imbécile ! est-ce que je suis maigre, moi ? faut-il donc être comme la gueuse du père La Chaise pour bien jouer Phèdre ; elle ne mange pas, mais depuis trois jours

— Ah ! oui, au fait, cela me rassure.

Je jouai avec plus de confiance.

Joséphine avait envoyé à Mlle Duchesnois et à moi nos costumes de Phèdre : ils étaient très beaux, brodés en or fin. Celui de Duchesnois était plus brillant : manteau rouge, tout parsemé d'étoiles, voile, etc. Moi, plus simple : manteau bleu Marie-Louise, simple broderie. Le Premier Consul nous fit remettre 3.000 francs à moi et même somme à Mlle Duchesnois.

Après ma première représentation de Phèdre, nous étions bien heureux dans notre petite famille; avec quel appétit je mangeais mes bonnes lentilles en salade! Mais mon manteau m'avait déchiré tout le bras. Ma nourrice me frotta avec l'huile de nos si excellentes lentilles.

— Bah! ce n'est rien, va, ma bonne. Qu'est-ce que c'est que d'avoir des égratignures au bras, quand on a eu une si belle soirée? Le Premier Consul y était encore avec sa bonne Joséphine; elle a voulu jouir de son magnifique costume, il m'allait bien, n'est-ce pas, bon père?

Que de bonheurs à la fois! Le lendemain, Mlle Raucourt, qui mettait des sommes fabuleuses à la loterie venait de gagner et me fit cadeau de deux petites robes (de soie, allez-vous croire?); non pas s'il vous plaît, mais de toile, c'était bien assez beau pour la pauvre débutante. Pauvre, mais joyeuse, ravie, étourdie de ses succès; cette foule qui m'entourait, tout était éblouissant pour moi. Quand j'allais au spectacle, on m'applaudissait comme si j'étais un roi; que d'illusions pour une pauvre petite cabotine de province!

(Voici, chers amis, les journaux qui vous feront classer les rôles de mes débuts — et peut-être reproduire quelques feuilletons — cela allonge la *sausse* (sic).

Nous songeâmes à déménager pour nous mettre dans nos meubles. Oui, en vérité, dans nos meubles. On trouve un petit appartement rue Sainte-Anne, au coin de la rue du Clos Georgeot : un entresol qui donnait sur ce petit bout de rue, juste en face d'un maréchal-ferrant — charmant voisinage! qui charmait mon sommeil et me rendait le service de me faire lever deux ou trois heures plus tôt.

Notre beau mobilier se composait d'un meuble en crin noir pour le salon, oui, salon, où ma petite mère couchait. Alcôve fermée, donc c'était un salon; une petite table au milieu. Ma chambre à coucher, une commode — que j'ai encore; en vérité, c'est un souvenir. — salle à manger, vous comprenez, les chaises, une table dans ma chambre; il y donnait un cabinet avec un canapé, une table; j'appelais le petit trou mon boudoir; nous étions au fond de la cour et, pour comble d'agrément, il y avait au-dessous des écuries, des voitures de remise, tenues par Mme Arsène. Chère femme, elle m'a servie longtemps. Jamais je ne passe dans cette rue Sainte-Anne sans jeter un coup d'œil sur mes quatre fenêtres cintrées; elles sont toujours là. Dieu veuille qu'on ne les jette pas à bas!

Dans cette maison, Mme Germont, couturière de Joséphine, occupait le premier étage; j'allais souvent chez elle, je m'amusais beaucoup avec ces demoiselles ouvrières; car, chose affreuse, scandaleuse, je le dis à ma honte, le soir, dans la rue, nous courions et jouions aux quatre coins. C'était joli de voir cette débutante qui à tort, sans doute, faisait courir tout Paris) jouer dans la rue comme une mauvaise gamine; aussi ai-je été gourmandée vertement par ma mère et par Mlle Raucourt, quand la mèche a été découverte. Il a fallu se tenir en artiste, et s'ennuyer.

Lucien Bonaparte, que je voyais toujours chez sa sœur, Mme Bacchiocci, où je me rendais presque chaque matin, m'envoya un beau nécessaire en vermeil et cent louis en or. C'était à me rendre folle; je dansais autour de mon nécessaire; quant à l'argent, je n'en avais que faire, c'était pour maman.

Mais, hélas, ce bon Lucien partit pour l'Italie; il venait de se marier; lui, veuf, épousait une veuve. Ce mariage, je crois, fut cause de mon départ. Un protecteur très chaud de moins pour moi, privée aussi de ses bons conseils pour la tragédie qu'il aimait avec passion. Je crois que, malgré son amour pour sa nouvelle épouse, il avait un peu de goût pour moi; il parla même avec toute la délicatesse possible de ses projets à Mlle Raucourt. On voulait me mettre dans une maison à *moi*, me donnant tous les maîtres possibles; on en parla même à ma mère, ma pauvre mère si fière et si distinguée : c'était mon avenir assuré. On me mena même, sous un prétexte, voir cette maison; on finit par me dire qu'elle serait à moi, mais que je devais l'habiter *seule*. Ah bien oui! que me fait votre maison, sans les miens; mais j'y mourrais! Je n'en veux pas, je refuse et de très grand cœur. Mais comme tout ceci avait lieu assez avant le départ, qu'on était loin de prévoir, le départ arriva. Oh! les hommes, ils vous aiment et vous trompent! Peut-être aussi était-ce en tout bien tout honneur qu'il voulait me rendre heureuse... c'est possible; cela se voit, c'est rare, mais enfin cela se voit, et j'en vais donner la preuve.

Au milieu de tout ce bruit, de tous ces beaux succès, il fallait se tenir sur ses gardes. Vous comprenez que bien des tentatives furent faites, bien des déclarations, comment en aurait-il été autrement? Au théâtre, on a toujours des adorateurs; belles ou laides, on en est assailli. Ma mère recevait et éconduisait — c'était son devoir — toutes ces propositions. Il nous arriva une sœur de ma mère, marraine de ma sœur, femme très bonne, très coquette et assez légère, inconséquente, et pas le moins du monde sévère. Je l'aimais beaucoup, c'est tout simple; à elle je disais ce que je n'aurais pas osé dire à ma mère; puis elle me flattait. Décidément, on aime la flatterie. Quand je jouais, ma mère me faisait mille observations; elle avait bien raison, ma mère! Ma tante me trouvait toujours superbe, elle avait bien tort, ma tante! mais elle me faisait plaisir. Puis elle me racontait tout ce qu'elle entendait dire

Hélas! elle mentait sans doute, elle faisait mal, mais elle me faisait plaisir! Ma mère, au contraire, me disait : « J'entendais dire que tu devrais prendre garde à ta démarche, que tes sorties étaient mauvaises, quelquefois trop de précipitation dans ton débit, que cela te rendait parfois « la mâchoire lourde »; elle avait raison, ma mère, mais cela ne me faisait pas plaisir. La flatterie perfide vous perd, et on l'aime, on s'éloigne toujours du bien pour se rapprocher du mal. Ce qui devait me rapprocher de ma mère, m'en éloignait, ce qui devait m'éloigner de ma tante m'en rapprochait; par ses éloges exagérés, elle attirait ma confiance. Oh! comment, si jeune, comprendre et faire la part du bien et du mal?

Je vivais bien simplement, j'allais à mon théâtre a pied par cet affreux passage Saint-Guillaume; on m'avait donné pourtant le luxe d'une femme de chambre, luxe indispensable. Je n'aurais jamais consenti à voir ma mère dans les coulisses me tenir mon verre d'eau, elle ne l'aurait pas voulu non plus. Elle ne venait jamais dans les coulisses : elle avait sa loge et s'y tenait toute la soirée. Je trouve si humiliant et si déplacé de voir une mère aux côtés de sa fille ; cela donne matière à des interprétations fort sales, c'est ma façon de voir à moi. J'avais bien des petites tracasseries à éprouver de la part de mes antagonistes, bien de vilaines lettres anonymes, moyen si bas et que l'on emploie trop. Quand je jouais bien, des gens enrhumés; mais tout ceci était si peu de chose, je m'en préoccupais si peu, cela m'animait au contraire. L'opposition m'a toujours été favorable : c'était un stimulant qui me montait. Un jour pourtant, on me fit une chose infâme. Je jouais Phèdre, le soir. A midi, je reçus un petit mauvais journal qui disait qu'à Abbeville, pendant une représentation, des décombres étaient tombés du côté du théâtre et avaient atteint le chef d'orchestre; ce chef, c'était mon père. Jugez de mon effroi, de mon désespoir. Comment faire, mon Dieu! Point de chemin de fer, pas de télégraphe électrique, je ne voulais pas jouer; j'allais partir, j'étais morte. A quatre heures, je reçois une lettre de mon père. La vie me revient : quel coup affreux on m'avait porté! J'écris bien vite que je jouerai. Mais la secousse avait été si violente, si déchirante, que j'arrivais, épuisée au théâtre, et qu'au quatrième acte je tombais en scène, à côté de l'actrice qui jouait Œnone. Elle, si chétive, ne put me relever; on vint m'enlever. Le public, si excellent pour moi, demanda de mes nouvelles, et Florence vint annoncer qu'il m'était impossible de continuer; pas un murmure, le bruit se répandit bientôt dans la salle de la cause de mon évanouissement. On *chercha* les auteurs d'une telle infamie, on les *connut*. Je pouvais poursuivre cette affaire, faire du scandale, je ne l'ai jamais aimé. La rivalité vous rend quelquefois bien cruelle, tant pis pour celle qui peut avoir l'instinct du mal, elle en sera punie. Quelques jours après, je n'y pensais plus, seulement je dis à l'oreille de la personne : vous êtes bien méchante, mais c'est égal, allez toujours, vous finirez par m'amuser beaucoup. (Ce fait est vrai, c'était la bonne Duchesnois qui avait fait mettre cet article.)

Les visites ne me manquaient pas, les étrangers surtout. En général, ils aiment les artistes, leur société. Il y avait un vieux chevalier de Veuil qui était sans cesse en observation et qui se faisait le cicerone de tout étranger de marque qui arrivait; il menait vie joyeuse, le cher chevalier; il avait voiture. Comment suffisait-il à cette existence? On ne sait. Mais enfin il était reçu partout. On est si indifférent à Paris, si facile. Vous venez en voiture, vous avez un ruban quelconque à votre boutonnière, vous êtes un homme comme il faut, allons, c'est convenu, on vous reçoit. Il venait me rendre visite à ma loge, accompagné presque toujours d'un beau Monsieur couvert de crachats, étranger toujours. Le vieux marquis les présentait tous au cercle du comte de Livry, cercle où l'on jouait. Sans doute que le vieux marquis avait le titre et les émoluments d'introducteur. Il me demanda la permission de me rendre ses devoirs chez moi (il était très bien élevé, le vieux marquis). — « Venez, marquis, je vous recevrai. » Il vit mon modeste réduit; il fut fort surpris — « Eh bien! oui Monsieur, c'est comme cela, je me trouve très bien. — Ah! Miséricorde! Quel tapage! mais on ne s'entend pas ». — Calmez-vous, c'est mon voisin le maréchal, qui, malheureusement pour vos oreilles si délicates, a beaucoup de pratiques aujourd'hui! C'est bien fâcheux, j'en suis désolée, mais moi j'y suis faite.

— Mais vous ne pouvez pas rester ici.

— J'y reste, à moins que vous n'ayez un palais à m'offrir. Jusque-là je ne me sépare pas de mon maréchal ferrant, je l'aime!

— Chère demoiselle il faut être jeune comme vous pour supporter un pareil vacarme.

— Je le supporte et j'en ris.

— Je venais vous prier de recevoir le Prince Sapieha, homme distingué qui adore les artistes et qui cherche leur société. Il va toutes les fois à vos représentations, et il sera très heureux d'être admis auprès de vous,

— Pourquoi pas? si ma mère le permet. Nous recevons beaucoup de monde, mon voisin le maréchal peut vous le dire; je puis donc recevoir le Prince Sapieha,

Ma tante poussait beaucoup à cette réception : elle aimait peut-être les Polonais!

Le Prince me fut présenté. C'était effectivement un

homme tout à fait distingué, grand, mince, une physionomie fine et charmante, élégant sans affectation, très simple, ce qui dénote toujours le grand seigneur; il resta peu, ne m'accabla pas de compliments, ce qui est encore très distingué et d'un homme d'esprit, obtint la permission d'être reçu le lendemain. Il revint et demanda l'autorisation de me faire accepter, comme hommage au jeune talent, un superbe cachemire rouge, un voile d'Angleterre et un petit bijou de col avec une chaine et un petit médaillon. Ma mère lui dit :

— Monsieur, si c'est à l'artiste que vous offrez ces cadeaux, elle les recevra comme *artiste*.

Le Prince Sapieha, vraiment grand seigneur, s'était pris pour moi, non pas d'amour, certes, mais bien d'un véritable attachement. Il me voyait comme une enfant qui s'amusait de tout. Le prince Lucien, avant son départ, m'envoya un nécessaire en vermeil, magnifique. Il y avait au fond de la théière en vermeil cent louis en or.

— Tiens, maman, voici des pièces d'or, prend-les bien vite. Ah! qu'il est bon, hein, ce Monsieur Lucien, de penser à sa petite protégée. Je vais aller le remercier.

Le lendemain, à midi, je fus reçue, il me dit :

— Chère enfant, c'est trop peu de chose, je voulais faire plus, vous rendre indépendante et heureuse.

— Mais je suis très heureuse moi!

— Oui, pour le moment; mais pensez que tout cela est fragile ; vous êtes jeune, songez à l'avenir, le public est capricieux, tâchez de vous rendre indépendante, afin de vous retirer si vous éprouvez un revers.

Il m'avait pris le bras et me faisait parcourir son jardin, en me faisant la morale. Il avait bien raison. Il me mena à ma voiture qu'il avait fait avancer à la grille, qui donnait rue de l'Université. Il y avait encore là, au même endroit, une pompe. Je n'y passe jamais sans donner un coup d'œil sur cette grande grille et sans donner un souvenir de reconnaissance au Prince Lucien. Il partit le lendemain. Je lui promis de lui écrire tout ce qui m'arriverait. Je le fis pendant quelque temps, puis plus du tout. J'étais ingrate, je me le suis reproché, mais trop tard, comme cela arrive. Le passé, on l'oublie trop vite, on ne peut plus y revenir, il est trop tard. Hélas ! ce mot : trop tard est affreux !

J'avais très envie d'une paire de bracelets en cheveux de je ne sais qui, et dont les fermoirs étaient composés de deux grosses roses. J'avais vu ces bracelets chez un petit bijoutier borgne ; ils coûtaient une somme fabuleuse : 200 francs, il n'y fallait pas songer! Sur les 100 louis du Prince Lucien, ma mère fut me les acheter, et les mit, sans me prévenir, dans mon nécessaire, que je visitais au moins dix fois par jour. Je vous laisse à penser qu'elle fut ma joie. Ces deux petits bracelets, les ai-je gardés longtemps ! ils me coûtaient un argent fou en coton, je les changeais tous les jours, ce qui divertissait beaucoup le Prince Sapieha.

— Vous ne pouvez pas rester dans ce petit logement ; cherchez en un, il le faut ; ne vous occupez pas du reste.

Ma tante se mit en course, et rue Saint-Honoré n° 334, en face de l'hôtel de M. Lebrun, troisième Consul, on me fit venir, pour voir un appartement au premier étage avec un grand balcon. Oh ! pourvu qu'on ne jette pas en bas cette belle maison, et mon cher balcon, mon premier luxe ! Appartement de 2.400 francs avec écuries et remises !

— Ah ! ma tante, que c'est beau ! mais pas de meubles, pas de chevaux.

— Sois tranquille, je suis chargée de tout.

— Par qui ?

— Par le Prince Sapieha.

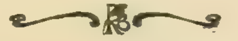
— Oui, par le Prince Sapieha. C'est très bien, mais je ne l'aime pas, je ne veux donc rien accepter.

— Il le sait, mais cela lui est égal ; il veut que tu sois bien, comme tu le mérites.

— Il ne veut pas autre chose... à la bonne heure.

Après toutes mes conditions bien assises, je laissais faire tout ce que le généreux grand seigneur commandait. Il paraîtra très singulier peut-être de rencontrer tant de magnificence désintéressée. Cela existe et a existé pour moi, et sans doute pour bien d'autres. N'avons-nous pas vu des personnages qui, dans leur testament ont fait des legs à des artistes? Le Prince Sapieha a fait de son vivant des largesses, ce qui est encore plus grand, et plus noblement généreux ! Il rendait heureux de suite. Il vaut mieux se faire bénir de son vivant qu'après sa mort. C'est moins égoïste : ce qu'il donnait, il ne l'avait plus, tandis que ne donner qu'après sa mort, c'est de la générosité avare.

Mlle GEORGES.



RÊVES PAÏENS

I. — DEUX VÉNUS.

Parmi les vieux tableaux de Florence, il en est deux dont le souvenir me poursuit, et qui se sont longtemps disputé mes regards.

Deux déesses, sœurs et rivales ; la Vénus du Titien, langoureusement étendue sur sa couche moelleuse...; la Vénus de Botticelli, passant sur les flots et prête à s'élancer sur la terre, où l'attendent toutes les fleurs

du printemps et toutes les adorations des hommes.

Qu'elles sont belles, toutes deux ! Mais combien différentes : celle du Titien s'est affaissée un moment comme une panthère lassée ! Elle jouit profondément de sa beauté. Elle est consciente de la séduction de sa pose, de la splendeur de sa carnation ; elle offre à nos lèvres, la perfection de ses formes. Nous ne lui demandons ni pensée ni tendresse. Elle est la vie ! la vie chaude, palpitante, éternelle ! La volupté s'est faite chair, puis déesse et nous sourit.

Maintenant je songe à l'autre, à celle de Botticelli ; elle s'avance d'un mouvement libre et souple ! son pied aérien frôle à peine la coquille qui la soutient. Le souffle des vents suffit à la porter, et quand elle passera sur nos gazons, son pied ne fera pas courber la tête aux violettes. Toute la terre s'est parée pour la recevoir, mais elle, attendue, désirée, acclamée, est triste ! Le mouvement de son corps exprime toute la joie de la vie, son visage n'en a que la souffrance presque désespérée. Elle pressent que ses adorateurs ne verseront sur ses pieds que des parfums indignes de sa divinité : ses yeux regardent la splendeur lointaine qu'elle est venue révéler au monde, mais qu'il n'a pas même désirée en elle. Les hommes l'appellent, elle vient à eux ; mais dans cette condescendance même il y a un mépris infini : elle vient à eux, mais sans les voir, et quand ils la tiendront dans leurs bras, elle ne le saura même pas. Son âme restera vierge, c'est pourquoi elle ressemble si étrangement aux madones, ses sœurs.

Elle est triste ! mortellement triste ! Le ciel même sourit à sa beauté, mais elle la dédaigne comme un haillon !

La radieuse fille du Titien est venue, a ramassé en souriant cette guenille, et s'en est fait un manteau royal.

Si l'une pouvait faire oublier l'autre !



II. — Les Sirènes.

C'était une chaude nuit d'été ; la lune en pluie d'argent ruisselait sur les eaux ; dans les flots tremblait la lumière des étoiles, et la légère galère glissait sur la mer avec un doux bruissement.

Les deux marins regardaient, tantôt la mer, tantôt le ciel. Le plus jeune, debout, à l'avant du navire, les bras croisés, semblait attendre quelque événement étrange. Le plus âgé s'était attaché fortement au mât. Il dit à son compagnon : « Ami, crois-moi, ne sois pas fou. Les sirènes sont fatales à l'homme. Fais comme moi, ou leur chant te sera funeste. »

Mais l'adolescent secoue la tête. « Non, laisse-moi ! je ne crains pas les séductions de ces créatures. Je veux les voir, les entendre, et les défier ! »

Après un long silence, un soupir frôle l'eau, qui tressaille amoureusement. Le doux son grandit, des voix innombrables chantent les invocations suprêmes, toutes les délices de la chair, toutes les extases de l'âme. A travers la nuit lumineuse, les dieux tendent les bras aux mortelles et le ciel et la terre sourient à leur étreinte. La douleur coule dans les veines comme un nectar aux fortes ivresses ! La vie est une passion joyeuse !

Le jeune homme, sanglotant éperdument, s'incline vers la profondeur bleue. De longs cheveux flottent sur les vagues ! L'eau se soulève aux battements d'un cœur de femme. « Viens, dit une voix, viens là-bas dans nos palais de cristal ! nous avons pour toi des chants, de la beauté, de l'amour. Donne nous ta jeunesse comme une perle ! »

Il se penche vers elle : pas un regard pour le monde qu'il quitte ! Un bras blanc s'enlace à son cou, il disparaît dans l'onde.

Les chants ont cessé..... la lumière grise du matin ensevelit le mystère.....

L'autre, resté seul, ne fait plus d'efforts pour se dégager. Il est sauvé. Rapportant les richesses amassées pendant ses longs voyages, il revient chez lui. Il trouve sa femme fidèle et vieillit, entouré de ses enfants. Des années s'écoulent, calmes et prospères.

Mais son sommeil n'est pas celui des autres hommes ; dans ses songes flottent des formes divines et retentissent des refrains magiques. Il voit des yeux dont la profondeur est lumineuse comme l'océan quand il reflète les étoiles, et il entend l'appel des enchanteresses.

Il murmure : « Me voici : je suis à vous pour jamais ! »

Il tend les bras et veut s'élancer..... mais il se réveille !

Jamais plus il n'entendra les voix qu'il n'a pas suivies : et sa femme, qui l'épie, le voit pleurer... , pleurer amèrement.

Dans sa tristesse, il nomme heureux, bien heureux, l'ami qui donna, dans un baiser, sa jeune vie, et qui n'a pas survécu au chant des sirènes.



III. — Le Palais de l'Amour.

J'étais un jeune homme élevé par des maîtres austères. On m'avait enseigné à fuir tous les dieux qui troublent la raison qui embrasent les cœurs et les sens. La sage Minerve, déesse stérile née d'un cerveau tourmenté, avait présidé à mon éducation.

Plus tard, je voulus me vouer à un être céleste

digne de mes adorations. Je vénérais Athéné, mais sa sévérité m'inspirait de la crainte. Je pensai à Psyché, jeune et belle, âme immortelle et sans tache, éternellement pure et brillante, et je fis le serment de me donner à elle tout entier.

Cependant, j'avais un désir brûlant de l'entrevoir... Je savais qu'elle était apparue à quelques mortels favorisés. Pourquoi ne serais-je pas un de ceux-là?

Il fallait mériter cette vision. Je vécus de la vie des ascètes; ma jeunesse ne connut ni plaisir, ni fêtes.

Je redoutais surtout l'amour. Je me disais que ce Dieu dont le culte avilit, ce fils cruel de la volupté, tuerait en moi le désir de la céleste vierge. Si je me baissais vers l'enfant venimeux, jouant parmi les fleurs de la terre, s'il enlançait mon cou de ses bras, et s'il posait sur mes paupières ses lèvres empoisonnées, je ne pourrais plus lever les yeux vers l'espace où planait l'âme ailée. Je désirais Psyché et ne désirais qu'elle.

Je la cherchai partout où son pied blanc pouvait se poser sans souillure. Dans les écoles où parlait Platon; au bord du ruisseau où buvait dans sa main le philosophe cynique; sur les champs de bataille, auprès de ceux qui mouraient pour la patrie; parmi les mystères d'Eleusis lorsque montait vers elle l'encens et les prières: en vain! Hélas! jamais je n'aperçus un pli de sa robe. Enfin, découragé, je renonçai à tout espoir et recommençai à vivre comme les autres hommes.

Un jour, dans une contrée lointaine où j'errais pour oublier l'ennui de mon existence, je vis tout à coup se dresser devant moi un palais, un fragile palais d'ivoire éclairé par une lumière intense, mais irréelle comme un reflet d'innombrables soleils disparus. Dans l'air flottaient les parfums des forêts et des roses; partout jaillissait la fraicheur des fontaines dont l'argent s'élançait jusqu'au bleu du firmament et retombait sur la verdure touffue des arbres. Mille oiseaux aux couleurs d'arc-en-ciel mêlaient le chatoiment de leur plumage à la blancheur ombrée de l'ivoire.

Dans ces lieux régnait la beauté resplandissante. Nos vieux poètes nous ont parlé de cette merveille: Je reconnus le palais de l'Amour.

Un désir irrésistible m'entraina: j'entrai,

Je vis l'Amour lui-même, plus grand et plus fort que jadis, agenouillé auprès d'une femme qu'il enlaçait passionnément et qui s'offrait à son baiser. Celle que j'avais tant cherchée m'apparaissait enfin!

Oui, c'était bien elle, mon désir éternel, l'espoir de ma jeunesse, le rêve de ma vie. Elle était moins frêle qu'on ne nous l'a dépeinte, plus de gaité étincelait dans ses yeux, elle souriait à son amant avec des lèvres plus rouges.

Dans le royaume de la beauté, Psyché se donnait à l'Amour.



IV. [illegible]

Je suis Ganymède, fils de roi.

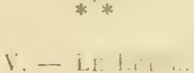
J'avais seize ans; les jeunes filles me trouvaient beau; quand je passais, elles baissaient les yeux et souriaient.

Mes habits étaient brodés d'or; de superbes chevaux me servaient de monture; j'aimais ma lyre, et les temples de nos dieux. J'étais heureux.

Un soir, j'étais seul, auprès de la mer étoilée; je rêvais à l'avenir. Soudain, une ombre noire me cacha le ciel, et je sentis des griffes s'enfoncer dans ma chair: je me débattis de toutes mes forces, j'appelai au secours, mais en vain. Je fus emporté à travers l'espace; la terre disparut. Je ne voyais plus que deux yeux, brillants comme des pointes de feu. Je dis à la vie un adieu éternel, et m'évanouis.

En m'éveillant, je crus rêver encore. Dans une lumière sereine glissaient des formes légères, avec un murmure de feuilles froissées par la brise. J'entendais des battements d'ailes et des rires doux comme des baisers. Une joie surhumaine m'enveloppait.

J'ai goûté au divin nectar! j'ai oublié la terre et ses vierges... Je suis Ganymède, l'échanson des dieux!



V. — LE [illegible]

Moi, fille des Dieux, je fus l'épouse d'un homme. Son amour me fut plus cher que l'encens brulé par les Grecs sur les autels de Junon.

Mais mon bien-aimé mourut: il me laissa une fille, belle comme les rêves divins et l'espérance humaine.

Je fus mère, de toutes les forces de mon cœur; mais une pensée me désespérait; mon enfant était née d'un homme et un jour, comme son père, elle connaitrait la mort. Je voulais, qu'au moins, elle ne perdît pas, à travers la vie, son âme de déesse.

Pendant longtemps son front fut radieux. Le beau et le bien chantaient en elle; l'étincelle céleste s'avivait dans ses yeux.

Puis, elle connut la pitié, et la fille des Immortels pleura; mais, à travers ses larmes, je vis briller plus pur le feu sacré.

Elle aima; et celui à qui elle donna son cœur ne le sut jamais; il ne pensait qu'à la patrie et à la gloire et tomba sur le champ de bataille.

Ma fille prit le deuil; et la tristesse la pénétra tout entière.

Je ne voulus pas qu'elle souffrît. Jupiter me permit de la mener, vivante, aux bords du Léthé ou la douleur s'endort.

Et je dis à la vierge adorée : « Bois, ma fille, bois l'apaisement des maux dont je n'ai pu te préserver. Bois le bonheur avec l'oubli. »

Elle obéit; je la vis avec joie se pencher sur l'onde froide. Quand elle se releva, sa tristesse avait disparu; mais dans ses yeux quelque chose s'était éteint.

L'Oubli l'avait rendue semblable aux mortels vulgaires. En elle était morte, à tout jamais, son âme de déesse !

⁂

VI. — Le Voile de Lumière.

Dans un petit temple, auprès de la mer de Grèce, la prêtresse attendait sur son trône d'ivoire. La blancheur de sa robe était brodée d'or, sa chevelure était ornée de cyprès.

Un guerrier parut et vint s'agenouiller auprès de la jeune femme. Il jeta devant elle sa couronne de lauriers : « Je suis victorieux, dit-il, et je viens te rendre hommage dans les lieux où tu avais commencé à m'initier aux grands mystères. C'est à toi que j'apporte mes lauriers ». Elle répondit d'un ton doux et ferme. « M'as-tu rapporté ta pensée ? » — « Prêtresse, j'ai servi le peuple, j'ai protégé les esclaves, j'ai nourri les pauvres, j'ai rendu une justice incorruptible, j'ai vaincu dans les combats. Les malheureux m'aiment, la patrie m'honore. »

« M'as-tu rapporté ta pensée ? ».

Il baissa la tête.

« Je sais que tu as été courageux et loyal; ton pays est fier de toi : sois heureux !

« Mais tu n'a servi et contemplé que les vérités utiles; ta place n'est plus en ce temple; mon âme ne reconnaît plus la tienne.

« As-tu donc oublié que pour connaître la vie, il fallait soulever un coin du voile d'or d'Apollon ? Regarde. »

Le soleil baissait à l'horizon; l'air flamboyait; quelques nuages rayonnants auréolaient la terre. Enfin les splendeurs du jour s'éteignirent, et sur le ciel assombri surgirent les étoiles.

« Regarde, — répéta gravement la prêtresse en étendant la main. — Sur nos têtes ont brillé toute la journée ces innombrables mondes ; mais nous ne pouvions les voir à la lueur de celui qui fait murir nos blés. Il suffit aux dieux de la lumière du même astre pour nous faire vivre et pour nous voiler l'infini. Pour nous révéler la grandeur des cieux, ils éteignent un soleil.

« Adieu ! quand il fera nuit dans ton âme, reviens ! »



VII. — L'Olympe.

Je vivais aux pieds de l'Olympe et je rêvais aux dieux. Quand le tonnerre et la foudre passaient dans les nuages, j'inclinais la tête devant le redoutable Zeus. Quand les rayons de la lune argentaient délicatement les rochers rugeux de la montagne sacrée, mon cœur tressaillait en songeant à la beauté de Diane Je n'avais plus qu'un désir ; arriver jusqu'au sommet adoré, et contempler un moment la gloire des Immortels.

Dès longtemps, l'oracle nous avait dit : « Les cimes de l'Olympe ne sont pas inaccessibles ; mais celui dont le pied les foulera sera, de tous les mortels, le plus à plaindre. »

Nous avions souvent parlé de cet oracle et nous croyions le comprendre. En effet, chacun sait que Jupiter foudroie les orgueilleux et que trop de lumière aveugle les yeux faibles. Personnne encore n'avait osé profaner les lieux sacrés.

Je voulus être le premier; j'étais prêt à donner ma vie pour voir un seul instant les dieux face-à-face.

Je dis adieu à ceux qui m'aimaient et je partis.

Je méprisai tous les dangers du voyage; je côtoyai les précipices sans les voir; je ne songeais qu'à la vision céleste et je comprenais l'extase qui tue.

Enfin, mon ascension était finie. La plus haute cime se dressa devant moi. Je la gravis, léger comme l'oiseau et en baissant les yeux pour ne rien voir avant l'instant suprême. Puis, le cœur battant follement, je regardai.

La neige froide couvrait les rochers; l'Olympe était désert !

Je suis redescendu parmi les hommes. Quand ils me questionnent... je ne réponds jamais.

L'oracle n'avait pas menti. De tous les mortels je suis le plus à plaindre.



VIII. — Salutations a Ève.

Mère vénérable qu'on a tant maudite, Ève tendre et pécheresse, le jour viendra bientôt où tu seras enfin adorée.

Nous te remercions, car tu as affranchi ta postérité.

Sans toi, l'humanité, emprisonnée dans le Paradis terrestre, aurait langui dans un bonheur monotone, sans douleur et sans espoir, sans désirs et sans

extase, sans luttes et sans victoires, sans haine et sans amour; ses pieds n'eussent pas saigné ; aucune larme n'eut coulé de ses yeux, et son front étroit ne se fût jamais incliné sous le poids d'une pensée.

Tu l'avais bien senti. Dès le premier moment tu portais en toi le germe de la vie, et tu ne voulus pas manger les fruits insipides du jardin fermé, sous le tiède soleil de l'éternelle prospérité, avec le compagnon que tu n'avais pas choisi.

Quand apparut le tentateur, tu fus héroïque et faible, tu osas l'écouter. Tu fus la première révoltée. Tu cueillis, parmi les dangers, le fruit délicieux de l'arbre de la science. Tu devinas que de la vie pouvait couler l'ivresse comme le vin du raisin, et tes lèvres, que le lait des brebis et des vaches n'avait pas désaltérées, voulurent s'abreuver avidement à la liqueur brûlante.....

Sans l'acte sublime par lequel tu bravas les châtiments célestes et l'ingratitude humaine, toutes les choses exquises nous seraient restées à jamais inconnues. L'héroïsme ne fut pas né sans le péril, ni la pitié sans la souffrance, ni le baiser peut-être sans les soupirs. L'amour serait sans ailes et sans flèches ; la femme ne serait pas parée des nobles draperies de la pudeur ni de la perle noire du vice ; ses yeux ne se baisseraient pas sur ses joues rougissantes, ni ne glisseraient entre leurs cils recourbés un regard séducteur.

Au créateur lui-même tu fis un don magnifique. Avant ton péché, il ne recevait qu'un hommage sans noblesse, ne voyait à ses genoux que des esclaves. La Foi ne déplôirait pas vers lui son vol superbe, si par le Doute elle ne se sentait éternellement poursuivie.

Lorsque retentit cette parole menaçante: « Tu enfanteras dans la douleur », ton cœur de femme tressaillit voluptueusement. Car ainsi, tu devins deux fois mère. Si sur un gazon toujours sec et moelleux ton enfant avait pu dormir en sûreté, abrité par les ailes des anges, tu n'aurais pas goûté la joie de veiller sur son berceau, d'apaiser ses cris, de le serrer contre le sein meurtri par lui.

Dans le fade Paradis, quelle terne humanité aurait pullulé. C'est à peine si ces êtres satisfaits auraient différé l'un de l'autre. Les corps nus se ressembleraient comme les uniformes d'une école de charité. Les couples flaneraient, se tenant mollement la main, sans étreinte, sans un regard curieux sur les mystères de la terre et des cieux. Leurs enfants, pareils à eux, grandiraient, paisibles comme des bœufs qui ruminent, et leur vie aurait le goût de la paille lentement remâchée.

Il est vrai qu'avant ta faute, le spectre qui nous hante aujourd'hui ne grimaçait pas entre les branches fleuries du Jardin Bienheureux. La créature devait posséder éternellement la création. Mais somnolente et sans désir, elle ne pouvait en jouir. L'apparition effroyable de la Mort est venue réveiller le monde avant de l'endormir. La terre nous est devenue plus chère depuis qu'elle est si mystérieuse, et qu'à sa poussière se mêlent les ossements de ceux qui l'ont foulée avant nous. De la tombe sont nées des terreurs et des espérances infinies. Les voix des revenants ont murmuré d'étranges choses, et les vivants ont frémi, en se sentant effleurés par les fantômes dans l'ombre.....

Dans la lutte contre l'inflexible Ennemie, notre pensée et notre courage se sont aguerris, et sauront encore s'aguerir. Nous avons juré de lui arracher son secret; un jour, peut-être, nous découvrirons qu'elle n'est pas invincible ; nous lui abandonnerons sans regrets les dépouilles qu'elle réclame ; et nous reconnaitrons en elle notre suprême libératrice !

Le premier homme, innocent et soumis, était visité par les messagers célestes, mais ses vertus ne lui prêtèrent pas d'ailes pour franchir les hauts murs de la prison paradisiaque. C'est l'Esprit inquiet et curieux qui a poussé les lourdes portes et les a refermées derrière lui.

Sois bénie ! belle Ève au cœur ardent, compagne envoyée par Dieu qui as écouté la voix du démon. Grâce à toi, aïeule sage et mystérieuse, à la poitrine blessée, aux lèvres souriantes, nous sommes en route à travers le vaste monde, entre les hauteurs et les abîmes.

Parmi nous retentissent les chants de triomphe mêlés aux hymnes funèbres. Grâce à toi, nos joies ne croupissent pas comme des étangs dans un parc abrité, mais jaillissent des profondeurs de notre être en gerbes étincelantes.

Il est vrai que nous saignons de nombreuses blessures ; souvent nous tombons à terre, désespérément las. Et cependant, même égarés dans le désert, quand nous gémissons contre le ciel et maudissons la vie, au pire moment de détresse luit la vision de la terre promise, et consolés par le rêve, nous ne nous sentons pas vaincus.

Oui, nous te remercions, créature faible et tentée, adorable tentatrice. Grâce à toi, les fruits sont savoureux, car nous avons eu faim ; les vérités sont belles comme des maîtresses longtemps cherchées, fidèlement servies. Les caresses nous ravissent, car nos sens sont troublés. Et l'âme lutte, pour conquérir glorieusement l'Immortalité.

Grâce à toi, ô Mère exquise, adorable et méconnue, dont la petite main nous a délivrés, il y a plus de volupté dans la souffrance que n'en contenait le bonheur ; la mort est plus palpitante que n'était la vie.

MAX RIVES.

LA CRISE DES UNIVERSITÉS POPULAIRES

I

« L'enseignement supérieur du peuple, a dit M. Gabriel Séailles, est quelque chose d'entièrement nouveau ; il offre de grandes difficultés sur lesquelles aucune tradition jusqu'ici ne nous éclaire. » Les universités populaires sont en effet bien jeunes pour avoir pu déjà donner la formule définitive de cet enseignement. A leur naissance elles rencontrèrent chez les travailleurs le plus chaleureux accueil ; elles reçurent le nom pompeux de « cathédrales de la démocratie » ; elles faisaient alors salle comble chaque soir ; leur programme de conférences était couvert des noms les plus éminents et c'est avec une rapidité saisissante qu'elles se multiplièrent dans tous les quartiers de Paris, dans toutes les villes de province. Puis une crise survint : leur public se réduisit, les conférenciers montrèrent moins de zèle ; après les premiers succès, après l'enthousiasme des débuts, elles se virent assaillies de critiques, et plusieurs durent disparaître. A l'heure actuelle la crise sévit encore, et ne semble pas près de se terminer. Certains, trop pessimistes, les croient fort compromises et désespèrent de les voir se maintenir. D'autres — les mots cités plus haut en témoignent — ont bon espoir, mais demandent un peu de patience. C'est à ces derniers, pensons-nous, qu'il est préférable de se rallier. Comment croire qu'un mouvement aussi puissant à ses débuts, un mouvement qui répond à un besoin presque universel — l'éducation de la démocratie — et qui n'est pas spécial à la France, soit aujourd'hui le moins du monde en péril ?

Si nous comparons la forme qu'il a prise chez nous à celle qu'il a reçue dans d'autres pays, et plus particulièrement chez les Anglais et chez les Américains, un contraste saisissant nous frappe aussitôt. Alors qu'en Angleterre, qui est la mère-patrie de l'éducation populaire, il est dû à la mémoire d'un philanthrope, Arnold Toynbee, et à la générosité de ses amis, en France il naît de l'initiative d'un ouvrier typographe, M. G. Deherme. En Angleterre, c'est la classe aisée qui va au devant du peuple ; en France, c'est du peuple que part le premier appel pour s'adresser au peuple lui-même ; la bourgeoisie vient par surcroît mettre à sa disposition son capital intellectuel, et son appui financier, à un moment où l'impulsion est déjà donnée. En Angleterre c'est au sein des universités qu'il s'organise, et il en est une extension. *Toynbee Hall*, le premier en date des *college settlements*, se fonde en 1883, sous la direction du chanoine Barnett, dans le populeux quartier de Whitechapel à Londres ; il porte l'empreinte universitaire, et garde jusqu'à l'architecture gothique, jusqu'au plan des collèges d'Oxford et de Cambridge. Les jeunes gens qui vont y résider au sortir de l'Université, pour couronner leurs études par une éducation sociale faite au contact même du peuple, y retrouvent la chambre d'étudiant qu'ils viennent de quitter : c'est une vie nouvelle, mais le cadre n'a pas changé. *Toynbee Hall*, *Oxford House*, *Cambridge House*, et les autres *settlements* de Londres sont des annexes des universités et vivent de leurs libéralités.

En France le mouvement est d'origine exclusivement ouvrière : la première idée de fonder une université populaire germe dans l'arrière-boutique d'un marchand de vins de Montreuil-sous-Bois, où des ouvriers se réunissent, le soir, pour causer de questions sociales, et il y a de cela six ans seulement. La *Coopération des Idées*, actuellement 157, Faubourg Saint-Antoine, ouvre ses portes au début de 1898. Déjà virtuellement existante aux *Soirées de Montreuil*, un billet de cent francs de M. Maurice Barrès lui permet de faire ses premiers pas. Bientôt l'affaire Dreyfus éclate, et lui imprime un grand élan. Le monde israélite se montre très généreux pour elle et aussi pour celles des autres quartiers; les noms les plus connus du corps enseignant s'inscrivent sur leur programme. Des deux côtés, chez les intellectuels et chez les ouvriers, il y a beaucoup d'enthousiasme. On rêve le rapprochement des classes par l'éducation mutuelle : il se fera sans peine sur ce terrain d'entente, où le bourgeois et l'anarchiste se rencontreront pour la première fois. Déjà, ici et là, dans le quartier du Panthéon, par exemple, où devait se fonder l'*Union Mouffetard*, presqu'à la porte de l'Ecole Normale, les étudiants et les ouvriers se cherchaient pour se grouper. Puis d'autres universités se créent de même par une sorte d'attraction réciproque qui unit les travailleurs de la pensée aux travailleurs de la main. *L'Emancipation* à Grenelle, *La Solidarité* dans le XIIIe arrondissement, *La Fondation universitaire de Belleville*, *L'Education sociale* dans le XVIIIe, *La Fraternelle* dans le IIIe, et d'autres encore ; en 1900, Paris en compte vingt. Le succès est tel qu'il conduit jusqu'au snobisme : l'on voit s'arrêter des équipages devant le modeste portail de *La Coopération* et des gens venir parler au Faubourg St-Antoine en habit noir et en cravate blanche au sortir d'un bon dîner. Malheureusement comme toutes les nouveautés celle-ci s'évapore des cervelles parisiennes aussi vite qu'elle s'y est déposée et, après cette vogue rapide, la banqueroute des U.-P. se déclare. Seule, *La Coopération* reste florissante. Que la générosité des juifs ait été liée aux besoins de leur cause, comme certains l'affirment, ou qu'elle se soit lassée, comme il arrive trop souvent à la philanthropie, elle ne sur-

vécut pas à l'Affaire. Le tort des U. P. fut de s'y lier, car elles devaient bien savoir que la générosité n'est pas un terrain solide. A l'heure actuelle certaines trouvent encore quelque appui au dehors; mais presque toutes doivent se suffire à elles-mêmes, vivre des 50 ou 25 centimes par mois que versent les membres et l'on se représente les difficultés qu'elles ont à se maintenir quand ces derniers ne dépassent pas 50 ou 100. C'est là leur plus grand souci actuel.

Leur crise n'est pas seulement due à l'insuffisance de leurs ressources, mais à une faute très grave que beaucoup ont commise de se mêler à la politique militante. *L'Émancipation*, de Grenelle, qui au début comptait plusieurs centaines de membres, n'en garda après les élections qu'une cinquantaine, *L'Union Mouffetard*, se perdit en soutenant une candidature législative : « Il est bien certain, a dit d'une façon péremptoire M. Charles Guieysse, secrétaire de la Société des U. P., que du jour où une U. P. quelconque s'occupera de politique, c'est sa mort qu'elle décrétera. » Par contre, on peut l'affirmer, la première cause de la grande réussite de *La Coopération des Idées*, c'est le profond libéralisme dont elle est inspirée, la neutralité politique et religieuse dont elle n'a jamais dévié, si on laisse de côté le regrettable incident de l'abbé Denis, et elle donne à toutes les autres un exemple, presqu'une tradition.

Il y a aussi beaucoup de critiques à adresser à l'enseignement lui-même, à sa nature, à son insuffisance : on n'a pas encore su l'adapter aux besoins des travailleurs, répondre à leurs préoccupations intimes, mettre à profit les faibles possibilités de s'instruire que leur laissait l'atelier. Les hommes et les jeunes gens, professeurs ou étudiants, qui se mirent à la tête du mouvement, ne tinrent pas assez compte de ce fait que le grand souci du prolétariat, le stimulant qui le poussait à s'instruire, c'était la question sociale, et que tout dans une U. P. devait s'y ramener, qu'il s'agisse de littérature, de droit, d'histoire ou de science : « Notre enseignement, annonçait le programme de *La Coopération des Idées*, comportera toutes les branches du savoir physique, biologique et sociologique, astronomie, cosmologie, géographie, anthropologie, ethnologie, physiologie, hygiène, psychiâtrie, psychologie, linguistique, logique, esthétique, démographie, droit, économie politique, pédagogie, philosophie de l'histoire, criminologie, philosophie, éthique, etc. » Des siècles suffiraient-ils pour épuiser un tel programme, alors qu'il s'adresse à des gens incapables d'accorder plus d'une ou deux heures par jour à un travail intellectuel? L'erreur a été de viser trop haut dès le commencement, et de ne pas se soucier suffisamment des besoins les plus immédiats du prolétariat. Les promoteurs du mouvement auraient dû se dire : Partons du point où nous sommes pour nous élever petit à petit ; et les intellectuels, appartenant à la classe dirigeante, auraient dû chercher à se représenter un peu mieux la vie de l'ouvrier, à l'atelier, dans la rue et chez lui surtout, ne pas envisager en l'abstrayant, l'individu sans le milieu. Au sortir de leur laboratoire ou de leur cabinet, les savants et les littérateurs sont venus offrir à un public fatigué par des heures de travail manuel le fruit de leur science ou de leur culture intellectuelle, sans en changer la technologie, sans se défendre les recherches de langage, sans se mettre à la portée d'auditeurs peu préparés à comprendre leurs leçons, — l'auraient-ils été davantage s'ils avaient appartenu à une autre classe? Dans ce public compact des débuts, les plus intelligents furent flattés ; ils approuvèrent les conférenciers de se maintenir, quand ils venaient au milieu d'eux, sur les hauteurs où ils avaient coutume de vivre, prétendant que toute vulgarisation de science eût supprimé l'effort chez leurs nouveaux disciples. Assurément, ce fut là chez eux une très louable aspiration, mais elle eut des conséquences néfastes ; les salles des U. P. ne retinrent bientôt plus qu'un petit nombre d'assidus : une élite. Et actuellement quel public y voyons-nous? Des employés, des petits fonctionnaires, mais de véritables ouvriers, fort peu. En fait elles conviennent surtout à la petite bourgeoisie, à une classe supérieure au prolétariat lui-même, et fort nombreuse aujourd'hui où, par suite du développement de la grande industrie, le patronat se concentre de plus en plus entre les mains d'une minorité infime d'individus.

Nous venons de soulever ici une question sur laquelle les avis sont partagés : l'U. P. doit-elle s'adresser à la masse du prolétariat, atteindre jusqu'à ses couches les plus inférieures et les plus inconscientes ou bien y faire une sélection? Doit-elle s'abaisser jusqu'aux plus humbles, ou se réserver pour les plus forts? En fait ce problème ne se pose pas, car elle l'a déjà résolu : à tort ou à raison, elle s'attache de plus en plus à la formation intellectuelle d'une élite. Il serait injuste de lui en faire un reproche, elle obéit à une fatalité, mais il ne faut pas perdre de vue que cette tendance a pour effet de laisser fort incomplète l'œuvre si complexe de l'éducation populaire, sans compter le danger qu'elle présente de former une scission dans la classe ouvrière, une sorte de cinquième état qui, d'ailleurs existe déjà d'une manière plus ou moins confuse, et qui, lui aussi, est digne d'intérêt. Il est un lieu commun qui consiste à dire qu'un homme de talent, de grand talent, appartenant au peuple, se fera jour fatalement à travers tous les obstacles de sa condition. Rien de plus juste : mais à côté des grands talents, saura-t-on jamais combien d'intelligences

moyennes, — de la moyenne bourgeoise, — ont été broyées dans l'impitoyable engrenage de la machine sociale? Je sais bien pourquoi les U. P. ne voient pas de mal à maintenir très haut leur niveau intellectuel : parce que leur aspiration est de former une élite, qui, le jour où elle aura ajouté à sa *conscience de classe* les connaissances et la culture dont elle manque encore, sera capable d'instruire à son tour la masse, et de l'émanciper.

Que cette prétention soit réalisable ou non, les U. P. songent trop à instruire et pas assez à éduquer; elles ne préparent pas à la vie, à l'action. Mais n'est-ce pas là faire le procès de notre enseignement tout entier, dont la méthode n'est guère plus propre à émanciper les jeunes gens de la classe bourgeoise, à les armer pour la vie? Aussi l'opinion de M. Ch. Guieysse, d'après laquelle le programme des études dans une U. P. doit émaner du public lui-même, de ses goûts, de son initiative, paraît bien mieux fondée que celle de M. Deherme, qui en donne la charge et la rédaction aux intellectuels. Malheureusement les U. P. ont un peu hérité des défauts de notre enseignement, beaucoup trop théorique, et elles n'ont pas encore eu le temps de réagir. Mais elles n'ont pas mal fait jusqu'à présent d'aborder un peu au hasard tous les sujets, et il n'est pas à souhaiter qu'un homme du dehors, quelle que soit sa valeur, vienne leur découvrir et leur imposer cette méthode qu'on leur reproche de ne pas avoir. Le désordre vaut mieux qu'une formule toute faite. Il faut laisser l'éducation populaire sortir elle-même du chaos où elle se trouve, laisser la fonction créer l'organe. Ce sont les travailleurs eux-mêmes qui découvriront cette formule. Mais surtout, pas de programme officiel, inspiré de celui de nos lycées ou de l'Université. Que chaque U. P. garde son indépendance et sa physionomie propre, car pas une ne ressemble à une autre!

Le grand malheur pour l'éducation du peuple, c'est qu'elle est arrêtée dans son expansion par les conditions actuelles du travail et que cet état de choses n'est pas près de cesser. On a pu dire fort justement que « l'U. P. ne pourra être assidûment fréquentée qu'après l'adoption de la journée de huit heures. » (1). Peut-on demander à un ouvrier qui a peiné pendant dix heures au moins, de travailler encore intellectuellement. Quelquefois il devra veiller à l'atelier, et de toute façon il n'ira pas à l'U. P., une fois sa journée finie, sans s'être nettoyé et avoir changé de vêtements. Le plus souvent, fatigué, il préférera se coucher. On répondra qu'il trouve bien le temps d'aller chez le marchand de vins et au café-concert. Parfaitement, « mais, ajoute l'article cité plus haut, la journée de huit heures ne l'émancipera pas s'il doit employer ses loisirs chez le bistrot ». Peut-on cependant lui demander l'impossible, et s'attendre à lui voir même le désir de s'instruire. Depuis l'école primaire, s'il y a été, il a perdu l'habitude de tout effort intellectuel, et la chaîne a été trop longtemps rompue pour que l'U. P. puisse prétendre la renouer. Ce qu'elle peut faire, et d'ailleurs le programme de *La Coopération des Idées* le porte, — c'est avoir des cours d'adultes, prenant ceux-ci au sortir de l'école primaire, et les préparant à l'enseignement supérieur qui ne convient qu'à ceux qui ont suivi les cours du soir, et continué d'eux-mêmes leur instruction, au moment où ils ont commencé à travailler à l'atelier. Dans le même ordre d'idées, les U. P. ont aussi failli à ce qui constitue une bonne moitié de leur mission, à savoir d'être pour les travailleurs un lieu de réunion, un cercle, un salon, où ils se retrouvent, où ils se sentent chez eux, où puisse se reformer leur famille désagrégée par l'insalubrité des logements, où ils se reposent, où ils s'amusent, s'ils ne tiennent pas à s'instruire. Certaines ressemblent trop à des Sociétés de conférences. Les gens viennent s'y asseoir, écoutent, et s'en vont sans se connaître. Elles sont trop solennelles, trop sérieuses, et n'ont aucun caractère familial. Hélas! il semble que le peuple d'aujourd'hui, douloureusement hanté par la question sociale, ait perdu sa belle et plantureuse gaieté, cette joie simple et débridée de kermesse que ne connaissent pas les classes élevées. La faute en est peut-être à l'esprit du mouvement, né pendant une des périodes les plus tourmentées de notre histoire. On ne danse pas dans les U. P. Et pourtant ne devraient-elles pas avoir à cœur d'arracher l'ouvrier à cet *assommoir* dont le beau livre de Zola a dénoncé toutes les hideuses conséquences, de faire tomber dans sa vie un rayon de joie que lui refuse l'atelier moderne, si différent de celui de l'artisan du Moyen-âge chez qui le travail et l'amour de l'art se confondaient, que son intérieur ne saurait lui donner non plus, et qu'il s'efforce de trouver au fond d'un verre d'absinthe, ou d'alcool vitriolique? Si l'on creuse la psychologie de l'alcoolisme, c'est bien moins le goût de la boisson qui s'y révèle, que l'instinct de sociabilité, l'un des traits les plus profonds de notre race, aussi vivant chez le plus humble travailleur que chez le plus riche capitaliste. Et d'ailleurs cette idée ne s'exprimait-elle pas dès les premières lignes de l'affiche que M. Deherme placarda sur les murs du Faubourg Saint-Antoine au moment de fonder *La Coopération des Idées* ?

AUX TRAVAILLEURS!

Comme vous, nous sommes des travailleurs. Mais

(1) Dick May. — *Petite République*, 3 novembre 1902.

nous croyons que la vie humaine a des joies plus intenses, plus durables et moins onéreuses que celles des cabarets. De toutes nos forces, malgré notre ignorance et notre pauvreté, nous aspirons à la vie intellectuelle et morale.....

Et ce n'est pas encore là qu'il faut voir la plus grande lacune des U. P. — lacune, disons-le tout de suite, dont elles ne sont pas responsables. Elles n'arrivent pas à combattre d'une manière effective ce qui nuit le plus au relèvement de la classe ouvrière, je veux dire l'alcoolisme, la tuberculose, l'insalubrité des logements, etc. Elles se contentent d'en parler, sans agir. Et pourtant ne serait-ce pas leur rôle de lutter, avec le concours des savants et des économistes, contre d'aussi détestables fléaux ? Ne serait-ce pas également leur rôle d'apprendre aux ouvriers à s'organiser, de fortifier chez eux l'esprit de solidarité et d'association, de leur assurer par une éducation spéciale le bon fonctionnement de leurs syndicats et de leurs coopératives, de leur donner des notions claires et précises sur le mécanisme de l'industrie moderne, sur les grandes lois économiques, sur la production et la consommation, sur tout ce qui touche leur métier et leur condition, en un mot de porter bien davantage leur attention sur les solutions les plus immédiates de la question sociale.

M. Deherme, l'homme qui leur a ouvert le chemin à toutes, n'a pas manqué de sentir cette nécessité; et dans l'exposé de son projet (1), il dit fort bien que « l'Université populaire est un *foyer d'action sociale.* » La *Coopération des Idées* est la seule, en effet, qui se soit efforcée de remplir le programme complet que nous essayons de tracer ici. Son fondateur, très éclairé, songea longtemps à bâtir le *Palais du Peuple*, qui eût été le dernier mot de l'éducation populaire et de la philanthropie. Mais, faute de souscripteurs, l'idée sombra; il ne put réaliser ce grand rêve de la démocratie. Dans ce même exposé il donne la composition de l'U. P. idéale; et elle est tout près de la perfection. Voici ce qu'elle comprend : « 1° une salle de cours et conférences pour l'enseignement supérieur; 2° une salle de cours pour les différentes sociétés d'enseignement secondaire; 3° un musée du soir avec cours professionnels; 4° une salle de spectacle; 5° une salle d'escrime et de gymnastique; 6° une salle de bains-douches; 7° un salon de conversation; 8° une bibliothèque constamment ouverte; 9° des laboratoires; 10° un cabinet de consultations médicales, juridiques, économiques; 11° une pharmacie; 12° un restaurant de tempérance; 13° quelques chambres meublées à louer aux jeunes gens de toutes les conditions; 14° une école normale d'éducateurs populaires; 15° des offices de placement, de mutualité, d'assurances, etc. »

La Coopération des Idées est la seule qui ait pu réaliser un si vaste programme, encore que très incomplètement; et il est intéressant d'y ajouter sa maison du Bois de Boulogne, connue sous le nom de *Château du Peuple*, où une soixantaine de familles sont logées, et dans le jardin de laquelle les membres de l'U. P. peuvent aller passer la journée du dimanche.

La Coopération n'est arrivée à un si beau résultat qu'à cause du grand nombre de ses membres. Sa situation financière est excellente. Malheureusement c'est ce qu'on ne peut dire à peu près que d'elle; les autres, par suite de leur petit nombre d'adhérents, se trouvent fort menacées de disparaître, si elles ne s'assurent pas par quelque moyen les ressources qui leur sont nécessaires. Elles peuvent porter à 75 centimes ou à 1 franc la cotisation mensuelle, mais elles risquent de se fermer de plus en plus au « vulgaire » et de devenir des *petites coteries*. Elles peuvent se greffer sur des syndicats ou des coopératives de consommation. Mais comme en France toutes les associations de ce genre sont plus ou moins mêlées à la politique, il y aurait là pour elles une mauvaise influence et un danger. Elles pourraient peut-être obtenir des subventions de la Ville de Paris, mais elles aliéneraient leur autonomie. Reste la philanthropie bourgeoise, qui, elle aussi, a ses inconvénients : elle menacerait encore plus leur indépendance. Toutefois un philanthrope intelligent et désintéressé ne serait-il pas l'idéal ? « Notre ambition, disait M. F. Buisson sur l'affiche de l'U. P. du XIIIe, est de réaliser une œuvre de solidarité sociale où il n'y aura ni bienfaiteurs ni obligés... » Il leur faudrait un Carnegie. Le grand milliardaire américain, qui est sorti des rangs du prolétariat, a bien compris que la vraie philanthropie ne doit pas faire des *obligés*; aussi quand il donne 20 ou 30.000 dollars pour la création d'une bibliothèque publique, est-ce à la condition que la ville fournira le terrain et remplira l'édifice de livres avec l'argent des contribuables. Une fois la bibliothèque construite, le donateur disparaît, et les lecteurs sont chez eux. Il a simplement donné au peuple le moyen de se relever lui-même par l'éducation. Puisse cette façon éclairée de comprendre la philanthropie séduire beaucoup de millionnaires français !

II

Pourtant, il y a toute probabilité pour que les Universités populaires, qui sont sorties du peuple, et n'ont été soutenues qu'incidemment par la classe

(1) G. Deherme. *La Coopération des Idées.* Une tentative d'éducation et d'organisation populaires.

dirigeante, restent un mouvement exclusivement ouvrier, se spécialisent de plus en plus dans l'éducation d'une élite prolétaire, et continuent à suivre la voie un peu étroite de leur sectarisme politique : « Les U. P. se sont bâties sur un mauvais terrain : la philanthrophie bourgeoise. Il était inévitable que, le jour où cette philanthropie ferait défaut, l'œuvre s'effondrerait. Quand le prolétariat sera réellement conscient de ses besoins intellectuels, *il fera lui-même* l'effort nécessaire pour les satisfaire (1) ». Cette prévision se réalisera peut-être.

Mais, à côté des U. P., il serait fort à souhaiter que nous voyions se fonder en France des *colonies universitaires*, sur le modèle des *college settlements* de Londres. Elles seules, en assurant au peuple le concours intellectuel et financier de la classe dirigeante, pourraient remplir tous les desiderata que nous avons constatés dans l'enseignement et l'organisation des universités populaires. L'œuvre assurément est plus difficile et plus délicate qu'elle n'a été en Angleterre ; cependant elle ne nous paraît pas impossible. Les U. P. ont presque toutes fait ressortir dans leurs manifestes l'utilité de l'*éducation mutuelle* des classes. Mais, alors que nos universitaires se contentent d'aller faire des conférences aux ouvriers pour prendre ensuite leur chapeau et les quitter comme un professeur quitte ses élèves, les Anglais, qui sont des gens pratiques, et n'aiment pas faire les choses à moitié, n'hésitent pas à se fixer pendant des mois, pendant des années, au cœur même des quartiers ouvriers. Ils ont compris que pour se rendre vraiment utiles au peuple et pour le connaître, il fallait vivre près de lui, respirer le même air. Et les résidents de *Toinbee Hall*, de *Cambridge House*, d'*Oxford House*, font plus que de l'instruire : ils *agissent* ; ils étudient sur place les conditions de la vie ouvrière et rendent aux travailleurs des services sous mille formes différentes. Faut-il s'étonner que les classes soient si divisées en France ? Le bourgeois vit loin du peuple. Quels que soient ses rapports avec lui, la hiérarchie sociale dresse une muraille entre eux. Ils ont des rapports de patron et d'ouvrier, de maître et de domestique, d'officier et de soldat, des rapports d'obligés, mais jamais des rapports d'*hommes*. Le bourgeois voit le peuple à travers ses préjugés de classe, savamment entretenus par une presse qui vit de sa clientèle, par ses écrivains, par ses théâtres, tous dévoués à ses intérêts. Il est égoïste, oui, mais il est plus ignorant encore, et cette ignorance, stupéfiante pour ceux qui ont approché le peuple d'un peu près, est pour beaucoup dans les haines de classe, dans les heurts des partis, dans les conflits du travail et du capital : « Une très grande partie de la rancune, dit le Président Roosevelt dans son beau livre de *La Vie Intense*, produite par la lutte politique et sociale, provient soit d'un malentendu complet d'une section ou d'une classe à l'égard d'une autre section ou classe, soit de ce fait que ces deux sections sont si séparées l'une de l'autre, qu'aucune d'elles ne tient compte des passions, des préjugés et même du point de vue de l'autre, alors qu'elles sont toutes les deux absolument ignorantes de leurs sentiments communs, en ce qui touche les bases essentielles de la nature humaine (1) ».

Comme ces paroles s'appliquent bien à la France et comme l'exemple de ces jeunes gens qui vont résider dans les *college settlements*, s'il était suivi chez nous, servirait au rapprochement des classes ! Bien des gens vous diront : « Méfiez-vous ! ce qui est possible en Angleterre ne l'est pas nécessairement en France. Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà ! Les ouvriers anglais ne sont pas révolutionnaires. Ils ne pensent pas à l'abolition du capital et des hiérarchies sociales ; ils désirent simplement un peu plus de bien-être. En France le mot *Révolution* a creusé entre la bourgeoisie et le prolétariat un abîme trop profond pour qu'aucune réconciliation soit possible. Si les classes se rapprochaient, le choc serait terrible. » Mais, répondrons-nous, c'est précisément contre l'esprit de parti, cause unique de la division des classes, qu'il importe de réagir et où pourrait-on trouver de meilleur remède que dans ces colonies bourgeoises se constituant au sein même des populations ouvrières ? Bien des malentendus ont eu lieu dans les U. P. entre ouvriers et intellectuels. Les premiers ont montré trop de brusquerie et d'animosité, et les autres trop de susceptibilité : ils se sont froissés : ils ont eu peur du mot Révolution, et se sont sauvés comme des moineaux devant un épouvantail de papier, alors que ce mot n'aurait dû leur inspirer que le désir de s'instruire. Un autre tort de leur part a été de ne pas aller au peuple avec un esprit suffisamment désintéressé. Certains n'ont vu qu'une occasion de s'exercer à la parole, de se prévaloir de leur savoir et de leur culture intellectuelle, de s'assurer des électeurs ; d'autres ont voulu s'imposer et continuer, dans l'U. P., d'être des *dirigeants*. Ils auraient dû aller au peuple avec la simple idée d'un *devoir social* à remplir.

Cette idée, nous la trouvons exprimée dès les premières lignes dans les notes fort intéressantes d'un Français qui a résidé à Toynbee Hall (2) : « L'idée de

(1) *La Raison*, 6 juillet 1902.

(1) President Roosevelt. The Strenuous Life. — The Century, New-York 1902, p. 65.

(2) *Un [illegible]tlement anglais*. Circulaire 12, publiée par le *Musée Socia[l]*

devoir social s'est développée surtout en Angleterre dans le sein des vieilles universités aristocratiques d'Oxford et de Cambridge, transformées et vivifiées par l'introduction d'éléments nouveaux et obéissant à l'influence de quelques grands esprits. Ceux qui possèdent ont un devoir impérieux envers ceux qui n'ont rien : il ne faut pas se contenter d'aider les pauvres matériellement en leur faisant l'aumône ; il faut encore partager avec eux le savoir, la culture intellectuelle et artistique, l'idéal moral, toutes choses que nous avons été assez heureux pour acquérir... »

Mais à quoi bon parler de devoir social à la bourgeoisie d'aujourd'hui ? Ce devoir, elle le rejette ! Peut-être les générations de demain le comprendront-elles? C'est à elles qu'il s'adresse. Et d'ailleurs il ne s'agit pas seulement d'un devoir : un besoin vient s'y ajouter. Ne serait-ce pas un complément d'éducation de la plus haute utilité pour les jeunes gens qui sortent du collège, que d'employer les loisirs de leurs années d'étudiant à l'étude des grandes questions ouvrières en séjournant dans leur atmosphère même, en s'y plongeant un instant, avant d'entrer dans la vie et d'y jouer leur rôle d'homme? Et avant tout puissent-ils se pénétrer de cette idée, s'ils ne veulent pas se heurter contre la défiance légitime du peuple, qu'ils doivent s'abstenir de toute action politique, économique et religieuse. Libre à eux assurément d'exprimer leurs opinions, de les *proposer*, mais non pas de les *imposer*. Ils découvriront combien ils ont à apprendre. Trop jeunes pour se permettre d'exercer une influence, ils s'attacheront à acquérir une expérience personnelle des grands problèmes sociaux autrepart que dans des livres : en présence des *faits* eux-mêmes — et leur esprit prendra une pente qu'il conservera toujours. Puis, plus tard, dans la vie, quand ils seront appelés à jouer leur rôle, l'un de patron, l'autre d'ingénieur, ou bien de magistrat, ou encore de législateur, c'est alors que le moment sera venu pour eux d'exercer une action, en s'inspirant des souvenirs de cette première éducation sociale qui aura laissé en eux une trace ineffaçable. Et peut être ainsi les générations futures apporteront-elles parmi nous plus de lumière et de justice ! C'est à la jeunesse de nos lycées que ces idées s'adressent et c'est aux professeurs qu'il appartient de les faire pénétrer chez elle, de l'engager à ne pas entrer dans la grande crise sociale que nous traversons, sans pouvoir y marcher d'un pas ferme, au milieu de tant de conflits d'opinions et de tant d'influences contraires. Ce jour là, nous aurons moins d'économistes de cabinet qui n'aient jamais vu un ouvrier en face, et aussi plus d'un « Bon Juge », plus d'esprit chrétien chez la bourgeoisie, cléricale ou non !

On nous objectera que le principe de la résidence dans les *college settlements* a déjà été appliqué à Paris et qu'il n'y a pas réussi. En novembre 1899 M. J. Bardoux créait avec un groupe de jeunes gens la *Fondation universitaire* de Belleville. Une modeste chambre y fut réservée pour les résidents : plus de vingt s'y succédèrent. La neutralité politique et religieuse la plus stricte y fut gardée, au risque de soulever les critiques des intolérants de tous les partis, et peu à peu *la Fondation* gagna la confiance de la population ouvrière la plus intellectuelle de Paris, mais la plus intraitable à cause des idées libertaires dont elle est pénétrée. Après d'héroïques efforts, où plusieurs jeunes gens compromirent leur santé par suite de l'insalubrité du local, la résidence fut supprimée. Si la tentative échoua, est-ce parce que certains jeunes gens de ce groupe manquèrent du tact nécessaire dans cette tâche délicate, ou que, se donnant une allure d'apôtres, ils blessèrent la fierté des Bellevillois ? La raison majeure ce fut que le terrain n'était pas préparé, et que *La Fondation* manquait des éléments indispensables à une pareille entreprise.

Si nous voulons en trouver la réussite complète, transportons-nous un instant au cœur de l'Amérique dans cette gigantesque cité industrielle de Chicago. Au milieu d'un des quartiers les plus misérables, habité par de pauvres émigrés de presque tous les pays d'Europe, des Italiens, des Russes, des Bohémiens, des Grecs, s'élève une grande maison de briques rouges. *Hull-House*, rappelle par beaucoup de côtés le *Toynbee-Hall* de Londres. Sa directrice, Miss Addams, bien connue de tous les amis de la philanthropie américaine qui ont visité Chicago, s'en est d'ailleurs beaucoup inspirée, pour le perfectionner encore. *Hull-House* offre non seulement un enseignement complet pour les enfants, les adultes et les hommes, mais une variété infinie de clubs ou de sociétés, un kindergarten, une habitation ouvrière, un restaurant populaire hors-ligne, des ateliers de tissage, de reliure, de modelage, d'imprimerie, de broderie, etc. Une trentaine de résidents, hommes et femmes, vivent là. Certains sont appointés, d'autres ont des occupations au dehors, mais ce ne sont pas des universitaires comme à *Toynbee-Hall*. *Hull-House* est du matin au soir une véritable ruche : la tâche de résident y est tout le contraire d'une sinécure, tant les œuvres entreprises par la maison sont diverses et demandent d'activité. En réalité, ce qui la rend si vivante, c'est la personnalité de Miss Addams. Elle a consacré sa vie, son cœur, son esprit, son énergie, à cette grande œuvre d'éducation et surtout d'action sociale. Elle est l'âme de *Hull-House* et, par sa permanence, par sa popularité parmi les ouvriers, qui la prennent souvent comme arbitre à l'occasion d'une grève, elle donne une raison d'être aux résidents

qui pour un temps se groupent autour d'elle. *Hull-House* est pour eux un centre d'action, et rend leurs efforts bien plus effectifs que s'ils vivaient dispersés et loin de la population ouvrière. Dans une longue salle à manger qui rappelle un peu celle d'un couvent, autour de la table commune où se réunissent matin et soir les disciples d'une religion toute laïque et terrestre, il se fait un échange d'idées précieux pour chacun; les hommes discutent sur les grands problèmes sociaux; les femmes, qui visitent les taudis et sont tout le jour penchées sur les misères humaines, se racontent leurs expériences et s'instruisent ainsi mutuellement. Il règne là une seule idée : faire du bien sans aucune arrière-pensée, sans négliger personne, les hommes inemployés, les femmes en état de grossesse, les malades, les enfants infirmes, les vieillards, les croyants et les non croyants, les catholiques, les juifs, les socialistes, les anarchistes, les secourir, les conseiller dans toutes les circonstances de la vie. Mais notons-le bien, si *Hull-House* peut faire face à une œuvre aussi complexe, c'est que le concours des deux sexes lui est assuré, alors qu'il manquait totalement aux jeunes gens qui créèrent *la Fondation* de Belleville.

Aujourd'hui où de si inquiétants symptômes d'agitation sociale assombrissent l'horizon de la France, n'y a-t-il pas dans les œuvres d'éducation populaire un admirable champ d'activité pour la femme aussi bien que pour l'homme? Assurément il serait naïf de supposer que ces œuvres, même si elles se propageaient, suffiraient à résoudre la hideuse question sociale, cette hydre aux cent têtes qui survivra encore à bien des générations. Cependant faut-il être pour cela de ceux qui attendent les bras croisés la grande révolution économique que le prolétariat leur corne aux oreilles, et se dire comme la noblesse de 1789 : « Après nous le déluge! » Assurément avant d'intéresser la femme à une cause où tant de besoins la réclament, il faut attendre qu'une éducation plus émancipatrice, moins familiale, lui soit donnée. Le moment n'est pas encore venu où les jeunes françaises, et surtout celles qui restent célibataires, s'offriront en masse pour enseigner les filles du peuple, comme les Américaines le font avec un si beau dévouement dans les *settlements* de Chicago ou de Philadelphie.

Mais ce n'est pas ici l'endroit de poser le problème de l'éducation de la femme; seule à cette place l'éducation du peuple nous intéresse. De ce que les *college settlements* d'Angleterre et d'Amérique reçoivent des Universités de fortes subventions, et des dons parfois très importants des particuliers, faut-il désespérer de la France, où l'Université, à cause de son caractère officiel, ne peut agir de même, et où la classe dirigeante qui, elle, pourrait le faire, ne s'y montre guère disposée? Plusieurs faits montrent qu'il serait encore imprudent de se prononcer. M. G. Deherme n'a pas trouvé les souscriptions nécessaires pour construire son « Palais du Peuple ». Le « Palais du Travail de la place Dupleix, que l'Etat devait bâtir pour l'Exposition de 1900, est resté inachevé. Pourtant à Montmartre, rue Ordener, grâce à des capitaux fournis par des israélites, il s'élève actuellement une « Maison du Peuple » qui doit s'assimiler la « Société Coopérative La Prévoyante ».

Il existe aussi à Charonne, 1, passage Etienne Delaunay, une œuvre, *L'Union Familiale*, qui parait destinée à devenir un véritable *settlement* dans le genre de *Hull-House*. Sous un aspect des plus humbles, et une simplicité toute démocratique, de fort belles idées s'y cachent. C'est une œuvre post-scolaire, fréquentée par plus de 500 enfants de la classe ouvrière, sur laquelle sont venus se greffer un cercle d'études sociales, et une école de science ménagère. Grâce à l'estime dont elle jouit dans les familles de ces enfants, elle pourra facilement étendre son champ d'activité : le terrain est très bien préparé pour la fondation d'une maison d'éducation populaire et d'action sociale. D'accord avec la Société des habitations économiques de la Seine, elle se prépare à bâtir une Maison du Peuple qui comprendra des salles de conférences et de réunion, un kindergarten, un ouvroir, un dispensaire, un lavoir, des bains-douches, une coopérative, une mutualité, une école ménagère, un restaurant populaire, une habitation ouvrière, une résidence bourgeoise, sans compter aux environs de Paris une colonie de vacances. La directrice de l'Union Familiale, véritable religieuse laïque, et de cette grande religion moderne de l'humanité, rappelle beaucoup Miss Addams à ceux qui ont approché celle-ci. Elle en a toutes les qualités, et elle appartient à cette catégorie de personnes, trop peu nombreuses, qui pensent que nous avons à introduire le plus d'américanisme possible dans l'éducation française.

Par malheur ce beau domaine humanitaire n'offre pas des garanties suffisantes de neutralité religieuse. D'un catholicisme assurément très libéral, dont les principes feraient faire la grimace à la majorité des catholiques, intoxiqués par de longs siècles d'intolérance, il n'en sera pas moins classé parmi les œuvres cléricales. Les anticléricaux, les indépendants eux-mêmes, ne lui sauront pas gré de toutes ses réserves.

Qu'il s'agisse de coopération, de mutualité, de syndicalisme ou d'éducation populaire, c'est faire fausse route que de leur donner la moindre nuance religieuse, si atténuée qu'elle soit. Que la religion reste

à sa place : les églises sont faites pour elle. Seules sont destinées à réussir en France les œuvres indépendantes de tout parti. *La Coopération des Idées* et *la Fondation Universitaire* de Belleville fournissent là-dessus un témoignage absolument convaincant. Hors de là point de salut, ni pour les Instituts Populaires du *Sillon*, catholiques, ni pour les U. P., socialistes. Ce ne sont, chacun dans leur genre, que des coteries et des écoles de sectarisme. Les uns ont beau être ouverts à tous : en fait ils n'atteignent que les déchets de la classe ouvrière et tiennent à l'écart les éléments libertaire, révolutionnaire et socialiste, les plus vivants du prolétariat, les seuls qui soient *conscients*. Et puis n'admettre que des conférenciers catholiques, c'est n'admettre qu'un coin de la vérité, c'est porter des œillères comme les chevaux. Si le catholicisme est vraiment la seule vérité qui soit au monde, pourquoi craindre de le mettre à l'épreuve, de l'amener en présence de ses antagonistes? Les autres, exclusivement socialistes, s'enterrent aussi dans un dogme ; ce ne sera pas là que s'éduquera l'ouvrier qui, voyant au cours d'une conférence sur l'art une vierge de Raphaël paraître sur le mur, traite le conférencier de calotin. La tolérance suppose une certaine culture ; elle constitue précisément un des chapitres de l'éducation populaire, que peut seul enseigner le contact, la fusion de tous les partis. Mais alors, dira-t-on, votre U. P. sera une vraie tour de Babel. Oui, parfaitement. Préférez-vous que le public s'y endorme, ou que chacun hoche la tête en même temps pour approuver les mêmes idées? Non, il faut que toutes les opinions s'y confrontent et s'y heurtent ; c'est de ce choc que jaillit la lumière, c'est ainsi qu'elles se connaissent, et que les passions, les préjugés et l'intolérance peuvent disparaître.

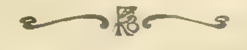
Et à l'étranger, les deux plus grands settlements, *Toynbee Hall* et *Hull-House* ne parlent-ils pas également en faveur de la neutralité ? : « Le chanoine Barnett, dit la circulaire déjà citée, a constaté, au cours de sa longue expérience, qu'il est dangereux de vouloir se servir de la religion comme moyen d'action, car on risque de faire de beaucoup d'hommes des hypocrites ou du moins des intéressés. « Lui et ses compagnons ne font appel qu'à la dignité humaine ; ils ne sont inspirés que par l'amour du prochain. »

Voici donc, après six ans de tâtonnements et d'essais, quelques points qui sont acquis et nous semblent les meilleures bases de la Maison du Peuple, telle que nous la concevons.

Elle conserverait l'enseignement supérieur comme il se donne dans l'Université populaire et qui s'adresse seulement a une élite, mais elle le compléterait par un enseignement plus pratique, accessible aux adultes et à la masse des travailleurs. Elle serait au plus haut point « un foyer d'action sociale », un centre d'enquêtes sur toutes les questions qui touchent la classe ouvrière, et pour remplir convenablement cette mission, devrait être un lieu de résidence ouvert aux individus de toutes les conditions, particulièrement de la classe dirigeante, qui joindraient l'action à l'enseignement. Elle serait une fédération d'œuvres de bienfaisance, centralisant beaucoup d'efforts trop dispersés et perdus : toutes les questions ouvrières se commandent, et il existe une étroite complicité entre les maux dont souffre le prolétariat. Elle écarterait tout intérêt de parti, toute propagande religieuse, serait cependant ouverte à toutes les croyances, à toutes les morales, à tous les systèmes sociaux, pourvu qu'aucun parti, aucune religion, aucune secte n'y prenne une place *prépondérante*. Le costume religieux en serait rigoureusement exclu, sauf à l'occasion d'un débat contradictoire. L'élément bourgeois s'abstiendrait de tout esprit de direction, et apprendrait à l'élément ouvrier à *se diriger lui-même*.

La bourgeoisie comprendra-t-elle qu'en favorisant les œuvres d'éducation populaire elle travaille à ses propres intérêts, qui sont plutôt dans le rapprochement que dans la lutte des classes ? Le passé rend très sceptique sur l'avenir. Pendant que la bourgeoisie se bestialise dans la jouissance, le peuple s'instruit. Avec ses pauvres deniers il s'efforce de maintenir ses Universités. Il y apprend chaque jour un peu, ce qui veut dire qu'il devient chaque jour plus fort. Comparez les pièces de théâtre à la Capus, les romans à la Bourget, certaines feuilles à gros tirage, et tout ce qui est gouté de la classe bourgeoise, aux conférences et aux discussions faites dans les U. P. Ici vous trouverez la bêtise, l'étroitesse d'esprit et la pornographie ; et là, tous les grands problèmes humains, sociaux et philosophiques, les plus belles aspirations vers la science et la culture intellectuelle. Est-ce auprès des humbles et des faibles que se réfugieront un jour la vraie littérature, l'art et la pensée, tout ce qui fait la grandeur de la France, et ce qu'a renié le bourgeois pour ne plus sacrifier qu'à son dieu : *l'automobile ?* Aujourd'hui les savants, les écrivains, les artistes, toute l'élite pensante de la France, se sentent de plus en plus attirés vers le peuple. Bien qu'ils appartiennent à l'autre classe, c'est à lui qu'ils vont de préférence, car c'est seulement avec lui qu'ils se trouvent en communion.

L. Delpon de Vissec.



HANNETONS DE PARIS

Entendez-vous ce bruit de pattes alertes, ce frou-frou d'ailes froissées ou qui s'éploient, cette immense rumeur que finissent par faire, autour des girandoles et des lustres, tous ces bourdonnements de bestioles, graciles ou lourdes, mais toutes également bourdonnantes ?

C'est l'éternelle chanson du Paris léger, fiévreux, ahuri, jaseur, chanson de fête et de folie, qui loin de retentir aux seuls soirs de printemps tièdes et parfumés. gronde sans cesse, sous les rafales de neige comme dans les nuits alanguissantes d'été, dans les enveloppements de brume aussi bien que par les radieux après-midi de lumière, chanson d'esbrouffe et d'allégresse que fait Paris en s'évertuant à l'amusette, peut-être aussi pour se donner à lui-même l'illusion de la joie, peut-être encore pour s'étourdir.

On ne sait pas au juste. Et bien malin qui le dirait. Il y a tant d'airs dans cette chanson ! De folâtres et de mélancoliques, certains qui sont comme des rugissements de volupté et d'autres pareils à des sanglots ! D'autres encore — et c'est le plus grand nombre — bêtes à faire pleurer et monotones, pots pourris de cancans, vrais couplets de chez la portière ! Mais, qu'importe ? Médisances, lazzis, cruautés grossissent la rumeur. Et, pourvu qu'il y ait des lumières et des violons, pourvu qu'on soit au spectacle ou qu'on se sente en représentation, pourvu qu'il y ait des gens à voir, d'autres par qui être vus, la rumeur s'élève et s'amplifie.

Elle est faite du beau rire jeune des danseuses qui bostonnent, du frôlement de la gaze de leurs écharpes sur leurs robes soyeuses, de la preste caresse de leurs petits pieds sur le miroir du parquet ; elle est faite aussi, pourrait-on dire, de la palpitation des cœurs sous les battements de l'éventail, des désirs et des frénésies qui rôdent. des révoltes pudiques de la chair nue sous la convoitise ardente des regards, de la crispation des nerfs qui vibrent, frissonnent, se contractent. Et vraiment n'en est-elle pas faite, de tout cet immatériel tumulte puisqu'elle se compose en réalité des rires, des soupirs, des chuchotements, des exclamations, des murmures de langueur et de pâmoison. des verbiages ambitieux ou cupides par quoi toutes ces forces intérieures se trahissent ? Elle s'augmente encore, cette rumeur, de tous les flirts qui gazouillent et susurrent, de l'aigre sifflement des calomnies, des ambitions qui ronronnent et de toutes les captieuses jaseries de l'intrigue. Surtout elle se hausse à un bruit de tonnerre lorsque, couvrant la frêle mélodie du papotage et des rires féminins, la rude voix des hommes aux aguets dans les embrasures, gesticulant dans les recoins, trahit l'ardeur de leurs complots, de leurs fringales. de leurs roueries.

Car ce sont des joies bien ingénues et bien désintéressées qu'offre le Monde ! Que les gens y viennent donc avec l'intention et la certitude de s'y divertir ! Comme on voit qu'ils s'y amusent d'un cœur serein ! Cette mère qui évalue les flirts de sa fille et ne les tolère que s'ils peuvent aboutir à un mariage profitable, cette fille qui, se livrant à la même estimation des flirts de sa mère encore jeune, daigne ne s'en pas scandaliser s'ils jettent un peu de lustre dans la famille, telle épouse qui, plus loin, suit dans le regard d'une femme puissante et friande de cajoleries si la cour de son conjoint avance les affaires du ménage, et enfin ce mari qui, du coin de l'œil, mesure si les coquetteries de son associée émeuvent les barbons égrillards mais influents, dont la griserie peut accélérer sa carrière, tous ces êtres en toilettes d'apparat, plastronnés d'ordres ou de joyaux, parés comme mannequins de couturiers, luisants comme vitrines du Palais-Royal, tous ces êtres inquiets, fiévreux, tressaillants, crispés, aux mobilités maladives, aux rictus hystériques, sont assurément venus pour l'ivresse de la danse, pour la délectation de la musique, pour l'émouvante beauté des vers qu'on dira et surtout pour l'enchantement de la causerie avec les maîtres de maison, gens exquis, délicieux — murmure-t-on avec une indifférence convaincue aux personnes à qui l'on n'a rien de plus utile à dire — gens exquis, délicieux sans doute, mais que l'on aperçoit à peine et à qui l'on n'a ni le loisir ni le désir d'adresser trois mots. On est là non pour eux bien sûr, mais pour soi ! Comme ils seraient tenus pour des malappris, pour des égoïstes balourds, sans le moindre charme de parisianisme, s'ils se permettaient de s'en ahurir et de prétendre qu'on vint désormais pour eux !

Le pianiste plaque-t-il ses premiers accords, la cantatrice soupire-t-elle son lamento d'amour, le baryton attaque-t-il son air de bravoure ou les archets commencent-ils à promener leurs caresses sur les violons du quatuor, aussitôt voilà nos dilettanti, nos passionnés de musique et d'art qui, à la faveur de cette diversion, se ruent dans la fournaise d'intrigues et font assaut de diplomaties.

Voyez-les, tandis que les roucouleurs s'égosillent et que s'évertuent les instrumentistes ! Voyez, dans le salon voisin ou dans la galerie proche, leurs enchevêtrements, leurs circuits, leur travail frénétique ! Sous les lustres ce perpétuel va-et-vient de silhouettes sombres et chuchoteuses n'évoque-t-il pas l'idée d'un vol de hannetons bourdonnants autour des lumières, d'une mêlée de hannetons en rumeur sur le sol ? L'étreinte des mains remplace le heurt des antennes et, dans cette foule grouillante, le con

tact des pans d'habits n'est-il point pareil à un froissement d'ailes?

— Que signifie le silence de X? se demande un tel. Serait-ce parce que je n'ai pas été aux obsèques du petit-neveu de sa belle-sœur?

— Sapristi! impossible de joindre ce vieil imbécile de Y pour le complimenter du pas que, moyennant finance, il est parvenu à faire danser à son pruneau d'Ibis III! Ce soir je n'ai vraiment ni chance ni adresse!

— Voilà encore le sénateur Z accaparé! Lui fait-on assez fête ce soir! Si décidément c'était lui le chef du nouveau Cabinet! Il faut absolument, fût-ce au prix d'une bousculade, que je l'accule en tête-à-tête dans une embrasure!

— En attendant, allons nous extasier sur l'éternelle jeunesse du Général de N. Cela lui fera plaisir, à cause des vingt-deux ans de sa jolie femme, qui d'ailleurs l'affole et le rend gâteux!... Il me prendra peut-être à son état-major pour mes satanés 28 jours.

— Ah! mon cher G., déclare un « auditeur », tous mes compliments pour...

— Vous l'avez vue dans le 2 quand elle apporte la lettre sur un plateau?... Chut! Ma femme... — Je voulais vous féliciter pour votre brillante victoire d'hier au polo...

— Vendez sans perdre un jour tous vos consolidés Australiens, conseille un autre « mélomane »...

— Ah! à propos, mon cher, vous ne pourriez pas prendre mon jeune cousin à votre Cabinet?

— Pour votre rosette d'officier, comptez sur moi au 1er janvier! promet un habit noir. C'est moi qui empêche le *Rataplan* de conspuer tous les jours le Ministre, d'ailleurs pas fort.

— Mon petit, le renseignement que je vous ai donné vaut bien trois parts de fondateur!

— Mon bon vieux, faites engager Rosette aux Folies-Luxembourgeoises et je vous garantis que les chrysanthèmes de votre amie seront reçus au Salon.

— Pourquoi donc n'attendrais-je pas que Chose vienne me saluer, se dit Machin. En somme je suis quart d'agent de change et officier du Nicham Iftikar, et s'il a dans sa famille une cravate de commandeur du Mérite agricole, il oublie trop que c'est son grand-oncle qui la porte!

Et dans la radieuse cohue des femmes assises, brillantes comme des houles de flammes ou de fleurs avec leurs claires étoffes, leurs rubans d'un charme d'aurore et de crépuscule, avec la splendeur cuivrée ou bleuâtre des chevelures, avec les feux des pierreries et les lueurs des diamants, avec la frémissante merveille de leurs gorges nacrées, c'est la même frénésie, d'autant plus pénible que, pour elles, sous prétexte d'hommage à leur faiblesse, la réclusion sur une chaise est quasi de rigueur, alors qu'on ferait une besogne autrement utile, autrement agréable, si l'on avait licence de se faufiler parmi les hommes! Comme nos prisonnières crispées envient le manège des habits noirs! Et quand donc les maîtres de maison, s'affranchissant eux-mêmes de cette corvée coûteuse qu'est le moindre spectacle mondain, laisseront-ils à leurs invités des deux sexes, sans hypocrisie ni contrainte, la pleine liberté de l'intrigue? C'est alors seulement que les soirées auront tout leur intérêt et tout leur charme! Mais qu'il faut donc de temps aux êtres les plus avisés, les plus modern-style, pour se dégager des traditions aimables et des élégantes routines.

Du moins, dans la plus stricte inattention à la musique qui fait rage, se livre-t-on de loin à toute la télégraphie mondaine, par le sourire des yeux et la grimace des lèvres, que permet cet encagement si grotesque : les regards quémandent des saluts, le jeu coquet des éventails, les caresses douillettes des boas, des dentelles que l'on remonte d'un geste pudique sur les épaules, tiennent en éveil les désirs. Et l'on espère bien que plus tard, quand l'averse de musique se sera calmée, les admirateurs, retenus à distance mais aguichés par toutes ces pantomimes gracieuses, accourront plus empressés. Minute de détente fiévreusement souhaitée pour prendre sa revanche en alertes diplomaties ou en flirts ingénieux! Et, en attendant, pour se distraire, pour se donner aux yeux des personnages qui vous regardent, attitude de femme spirituelle, heureuse, rayonnante, surtout pour les émouvoir par le mystère des chuchotements et des rires, on jase, on abrite mille propos caustiques derrière les paillettes ou les plumes de l'éventail :

— Alors vous croyez, ma bonne, que c'est avec les dix mille francs annuels que gagne son mari aux chemins de fer du Paraguay qu'elle a payé la zibeline avec laquelle nous l'avons vue arriver toute à l'heure...

— Voilà Mme de N... redevenue blonde pour la troisième fois!

— Ses jolies dents, vous pouvez les admirer! Une de ses amies m'a conté qu'un jour, après un éternuement formidable, elle avait vu la malheureuse courir après sur le trottoir.

— Il paraît que l'amant de Mme G... se marie

— Ne prenez pas souci de son bonheur. Elle l'a déjà remplacé plusieurs fois!

— Le bruit court que les R... qui portent si beau ce soir sont ruinés et à la veille des pires aventures.

— Merci de me prévenir. Nous devions y dîner dans huit jours. Voilà le moment d'espacer.

— Stupéfiante cette jolie baronne de S... Pas le sou et toujours d'une élégance! Pourtant elle passe pour n'avoir pas d'amant.

— Pas besoin! Elle est un des mannequins que le couturier Worms promène dans le monde... Toutes ses toilettes à l'œil! On dit aussi qu'elle tripote dans les ventes de charité.

—Charité bien ordonnée commence par soi-même...

Les voilà, hommes, femmes, dans leurs nobles fonctions mondaines, et si les enfants sont admis à faire leur partie dans le concert — ce qui arrive, car c'est un sport de ruses et de vanités auquel on doit s'entraîner tôt pour être en formes de bonne heure — nous pouvons être sûrs qu'excités par de si vivantes leçons, déjà, dans les encoignures, ils caracolent pour la simple parade, peut-être même auprès des vieilles dames pour l'amour, auprès des messieurs âgés pour l'ambition. J'imagine qu'une belle carrière dans les lettres, les consulats ou la galanterie s'amorce aujourd'hui vers la dixième année. Encore certains parents prennent-ils le soin de la commencer tandis que leur rejeton s'évertue encore sur les seins de sa nourrice!

Et ce n'est pas seulement le soir que toutes ces frénésies s'attirent, s'entremêlent, s'exaltent l'une l'autre, s'exténuent, c'est tout le jour sans trêve ni détente, en visites, five o' clock, garden-parties, vernissages, répétitions générales, séances chez le couturier, la modiste, piaffe dans les grands magasins! C'est une perpétuelle fièvre, une trépidation des nerfs sans fin, un bouillonnement de cervelle de toutes les minutes.

Au milieu de tout ce vertige indispensable, sans quoi on sombre, sans quoi votre nom n'est plus dans les échos ni dans les bouches, où trouverait-on le temps de lire, de regarder, d'écouter, de réfléchir, de se faire une opinion sur les gens, les idées et les choses! C'est plaisir de pauvre diable sans relations et sans importance dans le monde! C'est la plate existence des gens du commun! Un homme d'un certain rang, une femme répandue n'ont que tout juste le temps de leur esbrouffe, de leur parade et de leurs cabrioles pour grimper.

Aussi comme ils sont divertissants nos hannetons de Paris, lorsque, au milieu de leurs poignées de mains-antennes et de leurs frôlements de queues d'habit pareils à un bruit d'ailes froissées, ils se croient obligés, par une suprême pudeur, par un dernier souci d'élégance, de donner une parure d'art, de littérature, à leurs intrigues de chair et d'or, d'or surtout, qui sont le tréfonds solide, éternel, de toute effervescence mondaine! C'est à ce moment-là qu'ils atteignent le sommet de la bouffonnerie Mais quel hommage inconsciemment rendu à la noblesse des grandes choses désintéressées qui font la beauté de vivre!

Comment pourraient-ils bien parler des hommes puisque, à part la jouissance ou le profit immédiats qu'ils en attendent, ils sont incapables de l'observation tranquille ou des fortes hypothèses psychologiques permettant seules de les bien connaître? Comment exprimeraient-ils un jugement original sur les idées alors qu'ils ont si peu de temps d'y réfléchir et que l'escrime des idées leur est si totalement indifférente? Que peuvent-ils dire d'utile sur les livres puisque leurs frivoles existences d'hurluberlus et leur fébrilité d'esprit ne leur laissent jamais le loisir d'une lecture, même sur les plages ou dans les villes d'eaux où le vertige continue, même à la campagne où l'on se doit à ses hôtes, où la farandole se prolonge sous d'autres formes et où, dans l'intérêt de son prestige mondain, pour essayer de prévenir par des billets cordiaux les médisances des bonnes amies dans les villas ou les manoirs que l'on devine tout bourdonnants de commérages, on s'exténue aux plus savantes diplomaties épistolaires? Quelles opinions valables sont-ils en état de proférer sur un tableau, sur une statue, ces pauvres affolés qui, dans un après-midi de vernissage, sont tellement attentifs aux grimaces et aux sourires des personnages vivants, à leurs toilettes, à leurs manèges, sont tellement soucieux des mains à serrer, des mains à éviter, des choses à taire, de celles à dire, qu'ils sortent du hall sans avoir rien vu des œuvres d'art exposées? Enfin que faut-il espérer d'original et de profond même dans leurs causeries sur les pièces représentées au Théâtre (bien que là ils semblent devoir entendre, car ils s'y astreignent à trois heures d'immobilité et de quasi silence!) puisque, malgré cette apparence d'attention, la plupart des spectateurs, des spectatrices surtout, n'écoutent rien, ne saisissent rien, ne sont curieuses que des toilettes étalées sur la scène, que des toilettes dont la salle se décore? Le drame est-il humain? Les passions sont-elles logiquement étudiées et mises en contact? Qu'importe? C'est bien d'une telle fadaise qu'il s'agit! L'essentiel est de savoir combien de plissés ornent la jupe de Bartet, si la mode va prendre des manches de la robe de Brandès, si ce somptueux manteau du soir dont les journaux du lendemain diront — n'est-ce pas la seule critique théâtrale qui compte? — l'adroit confectionneur. Et puis n'y a-t-il pas l'intérêt scandaleux ou simplement mondain de la salle, les voisinages voulus ou fortuits de loges, les flirts, les œillades, les chuchotements à voix basse dans les frisettes du cou? Comment resterait-il un peu d'attention disponible pour voir autre chose?

Que j'en connais de ces gentilles, gazouillantes, froufroutantes et embaumantes petites femmes qui vieillissent — encore un détail dont elles n'ont pas le loisir de se rendre compte! — sans avoir rien entendu — après s'être régalées de tant de concerts

et de si nombreuses pièces, sans avoir rien regardé ni rien vu — après vingt ans de spectacles et d'expositions!

Alors de quoi sont faits leurs opinions, leurs jugements ? Car il faut bien en avoir, n'est-ce pas? Pour les dîners en ville et les visites, pour n'avoir pas trop l'air tout de même de la délicieuse oiselle qu'on est ? Des vagues propos de quelque mondain, moins illettré que ses pairs, qui s'est fait ou à qui l'on a fait réputation d'homme de goût, d'oracle du beau, qui, en soupant, en flirtant, meuble leur esprit de formules lapidaires ou pittoresques ; des racontars aigris de quelque littérateur salonnier, mange-truffes envieux de tous les confrères qui travaillent chez eux au lieu d'aller mendier chez les duchesses, nées « Pied » où « Latrompette », leur nom dans les échos des gazettes du lendemain, en serre-file, humiliés mais bien contents tout de même, d'une cohue reluisante de petits vicomtes et de grands rastaquouères.

Dans la mémoire falote de nos hannetons exténués, de nos délirantes hannetonnettes quel tohubohu de noms, de titres, d'anecdotes ?

— Qui a donc fait cela ? Un tel — à moins que ce ne soit tel autre ?

— Où avons-nous donc entendu prononcer ce nom ? En cour d'assises ou à la distribution des prix Montyon ?

— Si je connais M. de la X... ? Je crois bien ! Il est très célèbre !

Seulement on ne sait plus si cette célébrité vient d'un scandale ou d'un chef-d'œuvre ! Ça n'a d'ailleurs aucun intérêt. Car du moment qu'on est quelqu'un à Paris, qu'importent les moyens par lesquels on l'est devenu ?

De même que personne n'a rien lu, rien entendu, personne ne se rappelle rien. Et c'est bien sur cette frénésie bourdonnante, sur ce perpétuel vol effaré et sans but de phalènes sous les lustres que comptent, avec une tranquille audace, tous les pitres, tous les attrape-nigauds, tous les charlatans qui, sans avoir jamais rien fait que du battage autour de leur prétentieuse nullité, deviennent illustres à coup de cymbales, avec la complicité de nos ahuris gobeurs qui croient en leur génie parce qu'ils ont souvent entendu leur nom !

Silhouettes bouffonnes, pittoresques clodoches de l'importance et de la gloire, que, dans une seconde évocation de la pitrerie parisienne, nous montrerons aux prises avec la cohue badaude, radieuse, et spirituelle oh combien ! de nos brillants hannetons, dont j'entends d'ici, à l'heure où j'achève ces lignes, le bruit de pattes alertes, le frottement de queues d'habit, pareil à un bruit d'ailes froissées...

GEORGES LECOMTE.

LA VIE LITTÉRAIRE

L'Art des Passions, par MARCEL BARRIÈRE.

MARCEL BARRIÈRE. *L'Art des Passions*. (Lemerre, éditeur.

C'est un livre bien flatteur pour notre amour-propre national, et particulièrement littéraire, dont M. Marcel Barrière vient de nous gratifier.

Il étudie « ce que le progrès des mœurs a introduit d'artificiel dans la manifestation et l'expression de l'amour en général, au point de ne plus laisser au naturel qu'une part presque négligeable ». C'est ce casuiste austère de l'amour qui s'exprime en ces termes et jamais je n'aurais cru, quant à moi, qu'on pût dire que la substitution de l'artificiel au naturel, l'anéantissement du naturel par l'artificiel sont, même en amour, ou bien surtout en amour, la conséquence d'un progrès et, qui plus est, d'un progrès des mœurs...

Quoi qu'il en soit, d'Ovide à Stendhal, sans oublier les Pères de l'Église, qui se sont souvent occupés de ce qui ne les concernait pas, beaucoup de casuistes, graves ou frivoles, ont essayé d'établir les lois de l'amour, de définir et de classer les divers états de passion.

M. Marcel Barrière est d'une modestie très ironique. Il pense bien que tout est dit et qu'il vient trop tard depuis quelque mille ans qu'il y a des Ovides et des Pères de l'Église qui dissertent sur l'amour — au lieu de le faire. Il se propose donc seulement — seulement ! — d'étudier d'abord dans son objet, ensuite dans ses effets les plus intéressants, le phénomène capital, d'ordre à la fois physiologique et psychique, par quoi s'engendre et se forme l'amour chez les modernes : la séduction... Et le don juanisme n'est que — c'est être déjà beaucoup — l'art de séduire, l'art de faire la cour aux femmes et de se faire aimer d'elles, comme aussi l'art d'éveiller la volupté et celui d'idéaliser, de poétiser la passion, de la parer de toute la beauté possible. L'idéalisme triomphera donc dans l'*Art des Passions*, grâce au Don Juan des temps modernes et grâce à M. Marcel Barrière, confesseur enchanté, encore que flegmatique, de sa foi nouvelle. C'est un grand signe pour notre époque, et comme nous ne nous attendions pas à le découvrir en elle ; mais il n'est que de regarder les choses et les gens d'un peu près — ainsi que les amours !

* * *

Du reste, la modestie de M. Marcel Barrière a tort, ou bien son ambition exagère : son œuvre n'est pas inférieure aux théories de l'amour, qui furent élaborées à travers les siècles, et elle n'est pas non plus très différente d'elles. Je ne dis pas que d'elles on ne les distingue pas. M. Marcel Barrière est un observateur original, et sa mathématique de l'amour

est sa propre création. Enfin, son temps a exercé sur lui-même et sur son livre une considérable influence. Il nous fait des révélations sur notre époque, mais notre époque nous aide à le comprendre.

Cependant, ce que nous apercevons, tout d'abord, c'est en quoi l'*Art des Passions* de Marcel Barrière complète l'*Amour* de Stendhal, ou de quelle façon il s'y prend pour être incomplet comme lui. M. Marcel Barrière n'oublie pas Stendhal, lorsqu'il analyse le *genre et l'intelligence des Passions, la vie des Passions.* Stendhal oublie de définir l'amour chez la femme, et Marcel Barrière s'abstient systématiquement de constituer les éléments de cette définition.

Mais les deux traités ou, pour être agréable à M. Marcel Barrière, les deux peintures de l'*Amour* sont très différentes parce qu'elles sont effectuées dans des conditions très différentes, dans des états d'esprit qui ne se ressemblent nullement l'un à l'autre. Stendhal aimait, lorsqu'il écrivit l'*Amour*. Il commença, il improvisa son livre un soir à Milan, dans un salon, après les bals masqués du carnaval de 1820. La conversation était tellement animée et intéressante qu'il écrivit au crayon sur un programme ce qu'il entendait. Le lendemain, et par la suite, il fit de même, griffonnant sur des chiffons de papier ce qui lui semblait digne d'être publié. C'était au temps de sa passion pour Mathilde Dembowski et il croit avoir écrit son ouvrage « dans les intervalles lucides », « Je fais tous les efforts possibles pour être sec, écrit-il, je veux imposer silence à mon cœur, je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir quand je crois avoir noté une vérité. » Mais peut-être bien qu'il se trompe et quelquefois, lorsqu'il se figure avoir noté une vérité, il n'a écrit qu'un soupir.

Il n'y a pas de soupirs dans le livre de Barrière, j'en suis sûr; au reste, je ne suis pas certain qu'il y ait seulement des vérités. Marcel Barrière ne nous confie point ses propres sentiments; d'eux il ne trahit rien. Il assure qu'il a fait des observations sincères et des enquêtes patientes et qu'il a aussi recueilli quelques confidences. Nous n'avons pas à rechercher s'il ne s'est pas fait à lui-même ces confidences utiles à la documentation d'un livre rare; mais c'est un savant que nous apercevons surtout en ce livre. L'*Art des Passions* est une peinture, dit-il, plutôt qu'une théorie, mais lui semble bien être un théoricien autant qu'un peintre. Il discute scientifiquement du cœur humain! Et il faudra faire sans doute à ce savant des reproches que nous n'aurions pas fait à ce peintre.

***

Est-ce vulgarité de notre vie contemporaine? Est-ce maladresse à discerner les hommes qui en font le plus discret et le plus précieux ornement? J'ai bien de la peine à individualiser le Don Juan dont Marcel Barrière déterminera avec prodigalité mais avec précision les traits significatifs. Je ne suis pas surpris de la peine que j'éprouve à découvrir avec ma lanterne allumée l'homme qui n'est pas exactement celui que cherchait Diogène, car, s'il faut le dire tout net, je suis absolument convaincu que Don Juan n'existe pas, et particulièrement le Don Juan trop parfait dont M. Barrière esquisse la physionomie.

Marcel Barrière devine la difficulté où nous succomberons de vérifier par la vie sa théorie raffinée à l'extrême, et il s'applique à nous aider dans notre voyage à la découverte de Don Juan.

Remontons au déluge, car ce qui concerne l'amour est éternellement jeune.

Le type de Don Juan n'existe point parmi les divinités antiques qui, cependant, reproduisent à peu près tous les types humains. C'est que les mœurs assez rudes du paganisme ne compliquèrent jamais l'amour. Mais le christianisme inventa assez inconsidérément que l'amour hors du mariage est un péché. Et aussitôt parut Don Juan pour commettre ce péché avec élégance. C'est donc au conflit engendré par la morale anti-naturelle du christianisme qu'est due la naissance de cette sympathique figure de démon, Don Juan, que trois des anciens dieux : Jupiter, Eros et Protée suffisent à peine à représenter.

Don Juan est au monde. Suivons-le.

Chrétien d'abord lui-même, sauf en amour, Don Juan commence à se produire à Byzance qu'il abandonne pour la Rome des Papes avant d'aller faire, en passant, quelque scandale à Séville. Au moyen âge il est trouvère et vainqueur de tournois en Allemagne, en Angleterre, en France. La Renaissance l'attire en Italie de nouveau. Ami des Médicis, il se promène à Florence quand il ne remplit pas en secret les fonctions de grand inquisiteur à Venise. Là, peut-être, fut-il le père de Desdémone. Il brille entre temps à la cour de François Ier, il se bat sous l'œil de Richelieu contre l'aristocratie protestante, s'efface pendant le règne de Louis XIV où le roi lui-même lui emprunte tous ses attributs et atteint une des plus belles époques de sa carrière active entre la Régence et l'avènement des philosophes de l'Encyclopédie. Voltairien, puis révolutionnaire, tout en demeurant aristocrate, Don Juan se fait soldat de Napoléon; les femmes sont alors si faciles qu'il se dégoûte d'elles et qu'il les fuit. Sous la Restauration il devient diplomate. Romantique avec goût en 1830, il fait quelques confidences à Stendhal, puis boude dédaigneusement la monarchie orléaniste, acclame un instant le retour de l'Empire. Et maintenant que fait-il?

Les renseignements qu'a pris sur Don Juan M. Marcel Barrière l'autorisent à affirmer que Don Juan

s'est recueilli sous la troisième République pour renaître enfin philosophe au début du XXe siècle. Où donc le trouverons-nous, ce philosophe, ce Don Juan !

Marcel Barrière nous prête heureusement le concours de son expérience et nous guide vers ce héros dangereux.

« En général, la destinée d'un individu dépend principalement de son caractère ; la preuve en est dans la fatalité des vocations. Chacun ne choisit-il pas, à moins d'empêchements exceptionnels, la profession qu'il sent le mieux convenir à ses goûts? Don Juan plus que personne est soumis à cette loi. Voué au culte de l'art, de la beauté, et subséquemment au culte de l'amour, le séducteur, quand il ne se fait pas artiste dans le sens technique du mot : peintre, sculpteur, musicien, littérateur, n'embrasse que des carrières où la recherche des sensations élevées que procurent le goût, l'aspect et la possession du beau, lui soit facile. Ainsi, non seulement on ne verrait pas bien Don Juan courtaud de boutique ou commis-voyageur, mais on peut affirmer que toute profession qui touche au commerce, aux échanges, aux affaires, à l'argent, est incompatible avec la vie donjuanesque... Les hautes professions libérales : la diplomatie, la magistrature, la politique — la médecine même — voilà ce qui convient à Don Juan. »

Cette précision même nous inquiète et nous déconcerte. Nous avons quelque répugnance à chercher un type de Don Juan parmi les politiques, les magistrats, les fades diplomates, ou les médecins occupés à de si caractéristiques besognes ! Pourquoi? Parce que les grands écrivains ont façonné depuis longtemps à notre usage un type de Don Juan confus et contradictoire d'ailleurs, mais qui nous a tout de suite entraînés à cette conclusion que Don Juan appartient à la littérature et non pas à la vie. Il est un type si vous voulez ; mais il n'est pas un être, mais il n'est pas un homme.

Le premier Don Juan dont Tirso de Molina reste l'auteur responsable est un débauché bien coupable, mais qui croit en Dieu. Dieu ne lui en est pas reconnaissant, car il le punit rudement de ses péchés. Le Don Juan de Molière est un grand seigneur méchant homme. Il a tous les vices; avec cela du courage et le sentiment de l'honneur. Sa vocation est d'être aimé des femmes et de croire qu'il les aime. C'est aussi sa fonction. Il est impie et pervers. Il est un héros bien détestable. Nous avons gardé le souvenir de ce Don Juan classique, que le Don Juan de Byron et celui de Musset, n'ont pas effacé.

Mais comme M. Marcel Barrière nous a changé notre héros, Don Juan gagne à ce changement. Il y gagne trop. Et dans la succession de ses métamorphoses nous sommes disposés de plus en plus à ne voir que jeu de littérature et amusement de littérateurs.

Le Don Juan de Marcel Barrière est trop beau. Il est trop parfait L'excès en tout est un défaut. On ne se rend pas assez compte qu'il est un défaut surtout dans la beauté et dans la perfection.

Le nouveau Don Juan veut conquérir l'idéal par l'amour, ou simplement conquérir la femme : ce qui est encore un idéal.

Au moral, Don Juan participe essentiellement de trois natures d'homme : le conquérant, l'artiste et le philosophe, ou plus ordinairement l'homme d'action, l'homme de goût, le penseur. Ce triple privilège constitue dans l'humanité une exception si rare qu'il est impossible de devenir Don Juan par éducation : il faut naître tel. De sa nature de conquérant le séducteur tient, en même temps que le secret orgueil qui pousse à vaincre, la force, le sang-froid, l'audace, au service de la plus grande imagination qui soit. Son tempérament artistique issu de cette imagination lui donne, avec le goût très pur de la beauté un coup d'œil savant, la faculté d'évaluer une forme féminine selon les règles d'une esthétique impeccablement possédée et sentie. Enfin Don Juan est toujours un observateur profond, un psychologue subtil, un esprit à la fois objectif et déductif, possédant le don spécial de deviner, par le seul examen de la physionomie, le caractère d'une femme et de lire dans le cœur le plus fermé comme dans un livre ouvert.

Eh là ! connaissez-vous un Don Juan !

Non, vous n'en connaissez pas un, pas un seul. Et pourtant, Marcel Barrière très informé, déclare qu'il est des Don Juan dans la France, à Paris. Paris est par excellence le terrain de culture du Don Juanisme, l'unique champ de manœuvres où se puisse exercer dans toute son ampleur la tactique de la séduction. Donc, si jadis Don Juan a pu vivre à Rome, à Séville, il est, au moins depuis le XVIIIe siècle, naturalisé Français et Parisien. Il est même un amant fanatique de Paris. Dès qu'il s'en éloigne, il n'a que le désir d'y rentrer, car là seulement il se retrempe et renouvelle son feu intérieur.

Que d'indications utiles à nous faire découvrir un homme insaisissable !

Mais en voici d'autres et peut-être distinguerons-nous Don Juan à sa conversation, car il est philosophe et ne s'en cache pas? Il est le défenseur d'une morale nouvelle dont le bon sens est voilé sous le paradoxe et risquerait même d'être dissimulé par lui.

En vérité, nous sommes bien sots, et Don Juan est fort raisonnable. Grâce à l'erreur fondamentale de la philosophie spéciale aux religions, les passions

humaines furent longtemps considérées comme l'essence de ce que les moralistes simplistes des écoles primitives ont appelé le mal. En conséquence, on enseigna que la résistance aux passions doit être la règle suprême de la vie du sage. Aujourd'hui on renverse les principes de la vieille morale à laquelle on doit la niaise invention du péché; on admet enfin la légitime existence des passions dans les limites que la nature même s'est chargée de leur imposer; et au lieu de prescrire à l'individu une vaine lutte directe contre ce qui est la raison de sa vie, la morale nouvelle lui enseigne à donner lui-même, dans son propre intérêt, à ses instincts, à ses désirs, à l'ensemble de son caractère, à son moi, la forme la plus équilibrée et la plus en harmonie avec l'ordre universel.

Déduite du précepte religieux, ou s'en inspirant, la loi civile s'est particulièrement efforcée de réglementer, dans l'intérêt commun, l'exercice des passions de l'amour par l'institution du mariage. De ce fait dans toute société, l'amour qui tend à l'union des sexes, est devenu la moins libre des passions.

Mais Don Juan qui met en pratique cette liberté de l'amour malgré les lois, constitue un agent de rénovation dans notre société mal faite. Il travaille au progrès des mœurs. Il amènera bientôt la transformation du mariage, et peut-être, qui sait : « la création de deux mariages qui ne se ressembleront pas du tout l'un à l'autre : l'un où les futurs conjoints déclareraient s'épouser uniquement parce qu'ils s'aiment; l'autre, où ils exprimeraient la simple intention d'associer leurs états. On ferait même en sorte, ajoute Marcel Barrière, que le même couple ne puisse qu'exceptionnellement contracter les deux. Naturellement, on supprimerait, pour tous les mariages, l'autorité des parents, la communauté des biens, la dépendance de la femme vis-à-vis de l'homme, l'obligation de cohabiter... »

Où allons-nous?...

Néanmoins, il est bien vrai que l'exercice des passions a une grande influence sur les modifications du mariage. Pour agir sur lui le don juanisme est tout puissant puisqu'il est « la forme la plus artiste en même temps que l'expression la plus haute » de l'exercice des passions.

Les séducteurs de tous genres sont, par tempérament et par destination, ennemis du conservatisme des lois matrimoniales. Leurs actes, sinon les idées de chacun, ébranlent toute réglementation de l'union des sexes. La séduction est, socialement parlant, une des revanches de la nature contre les coutumes qui tendent à la domestiquer ou même à en étouffer les aspirations. C'est par l'effort de l'amour que se confondent de plus en plus les rangs sociaux. En dépit des titres nobiliaires et de la fortune, ces rangs commencent à se mêler. De plus en plus, la passion qui les ignore contribue à les supprimer. Et puis le don juanisme contribue à l'émancipation de la femme, non point par une revendication directe de certains droits, mais par l'atténuation des tyrannies de tout genre qui pèsent sur la femme. Don Juan n'impose rien aux femmes, il les aime ou se fait aimer d'elles sans conditions, il les habitue donc, donnant lui-même l'exemple, à se défaire de leurs préjugés, à secouer le joug soit de l'opinion, soit de la morale, à renouveler ainsi l'opinion comme la morale.

Et voici donc que Don Juan, mêlant en lui Faublas ou Valmont, Lauzun, Casanova, Richelieu, Guibert, Saint-Preux, Baratine, Werther, Faust, Hamlet, mais ayant tous les mérites et aucun des défauts de tous ces héros si différents, et pour la plupart si décriés, ayant lu d'autre part tous les projets de loi qu'inspire le féminisme et les ayant médités, devient, presque systématiquement, utile à la société! Et c'est un grand événement dans l'univers!

Mais nous avons suivi les analyses, les observations et les rêves de Marcel Barrière, sociologue et poète, nous avons admiré la profondeur des uns, l'abondance des autres, la poésie des derniers; il ne nous reste plus qu'à découvrir un Don Juan.

Hélas! tout est littérature!

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Comédie-Française : Reprise du *Mariage de Figaro*.

La Comédie-Française nous a donné cette semaine une reprise du *Mariage de Figaro*, dont il convient que nous parlions à cette place, pour de multiples raisons : d'abord, parce qu'elle fut excellente — ce qui suffirait à vrai dire, — mais aussi parce qu'elle vient d'une façon saisissante non moins qu'inattendue, appuyer, réconforter la doctrine que je soutenais ici même et tout récemment, à l'occasion du répertoire lyrique... Identité de situation, identité de raisonnement: c'est assez, c'est plus qu'il n'en faut, il me semble, pour créer les liaisons d'idées les plus intéressantes.

Or donc, je déplorais, si on veut bien se rappeler, qu'une scène comme celle de l'Opéra-Comique, organisée comme elle est et subventionnée comme nous le savons tous, consacrât l'effort d'une saison entière — 1902-1903 — à monter une série d'œuvres mort-nées, ou du moins vouées à une existence par trop précaire, dont pas une ne représentait un effort original, mais seulement une manière de compromis

entre l'ancien Opéra-Comique et le drame lyrique. Je ne cite pas de noms, car ils sont tous à citer, et ce serait réveiller le douloureux souvenir d'échecs lamentables, parfaitement justifiés d'ailleurs. Je déplorais pareillement que la direction de cette scène lyrique ne comprît pas mieux son véritable rôle et ne songeât point à substituer par instant à des *nouveautés* suspectes, la reprise d'un chef-d'œuvre authentique et consacré par le temps. Je ne le disais pas dans ce premier article, mais je me permets de l'ajouter aujourd'hui, pour renforcer mon idée : du simple point de vue pratique, entendez celui des recettes, il paraît bien à première vue qu'une reprise de *Don Juan* ou d'*Armide* donnerait d'aussi bons résultats que toutes les *Muguettes* ou *Carmélites* de la terre, celles qui virent une fois le feu de la rampe pour s'effacer ensuite dans un oubli mérité, ou bien celles qui dorment encore dans les cartons du théâtre... J'ajoutais enfin, pour répondre à l'objection tirée de l'interprétation, qui m'avait été présentée par M. Albert Carré lui-même, que le premier sujet, l'étoile consacrée par la Russie ou l'Amérique, ne paraissait pas absolument indispensable à la reprise d'un chef-d'œuvre, et qu'avec le goût de la musique tel que l'ont développé chez nous ces vingt dernières années de culture, il pourrait bien exister maintenant un public ayant un autre souci, quand il vient écouter un *Orphée* ou un *Freyschutz*, que d'applaudir une étoile et de s'extasier sur un interprète.

***

Tout cela, je l'ai dit une première fois, et je ne crains pas d'y appuyer encore, car il n'est pas vain de revenir sur des idées qui, pour paraître simples, n'en sont pas moins longues à se faire jour. Or, cette reprise du *Mariage de Figaro* à la Comédie-française, examinée du point de vue *étoile*, n'offre aucun sens à vrai dire ; elle est tout justement le contraire... et pourtant comment se fait-il que nous y ayons pris un si sensible et si intense plaisir ? Etudions un peu, si vous le voulez bien, cette interprétation dans ses détails : nous pourrons en dégager telles conclusions qui ne manqueront pas d'être édifiantes.

Il est peu d'œuvres célèbres dans le répertoire de notre Comédie-Française qui enferment autant de rôles importants que le *Mariage de Figaro*, peu d'œuvres, par conséquent, qui puissent mieux se prêter à une éclatante distribution et Beaumarchais aussi bien l'avait senti, qui s'était donné la peine d'analyser et de résumer en ses traits essentiels chacun des personnages, pour l'intelligence de la pièce et l'édification des interprètes. Ce magnifique ensemble de rôles, composa, n'en doutons pas, le plus beau groupement pour l'interprétation, aux temps héroïques de la Comédie-Française et quand la troupe comprenait les Provost, les Régnier, les Bressant. Mon âge ne m'a pas permis de connaître ces interprètes qui laissèrent un nom éclatant dans l'histoire de la Comédie, mais si l'on interroge les connaisseurs qui ont aujourd'hui passé la cinquantaine, on demeure convaincu de leur supériorité. Même en mettant les choses au point, et tenant compte de ce fait d'observation que tout homme qui a dépassé la cinquantaine est nécessairement, à raison même de son âge, *laudator temporis acti*, il est bien manifeste que nous sommes loin du temps passé.

Quelles sont, en effet, les *vedettes* du jour ? Serait-ce M. Baillet qui joue le comte Almaviva ? Mais M. Baillet n'a ni le brillant, ni l'insolence, ni la *ligne* du grand seigneur, caractères qui, depuis la Révolution, ont précisé comme type expressif la figure d'Almaviva, et lui impriment ce relief qui l'oppose à celle de Figaro. M. Baillet a pour lui d'être bel homme et physiquement doué ! Mais ce n'est pas assez... ce n'est rien, faut-il le dire ? quand ces mérites tout extérieurs ne sont pas accompagnés du talent qui les met en valeur. M. Baillet est un grand seigneur insuffisant. Passons à M. Coquelin cadet. Celui-là met bien en lumière toute la partie comique, ironiste et si je puis dire drolatique du rôle de Figaro. Il excelle à certaines nuances, et même souligne telles saillies du personnage avec une intention littéraire tout à fait heureuse. Mais quand sa voix s'élève, quand Figaro ne nous apparaît plus seulement le valet du grand seigneur au génie fertile en inventions, quand il hausse le ton jusqu'à devenir le porte-parole de ses égaux, quand il crie ses douleurs intimes et son amour, quand l'*homme* apparaît enfin avec sa puissance de jouir et de souffrir, alors M. Coquelin cadet ne peut plus nous satisfaire, et cela moins peut-être par insuffisance de moyens que par un phénomène tout particulier d'illusion scénique. Je m'explique : M. Coquelin cadet a contre lui d'être un acteur *classé*, *catalogué*, dont il est sous-entendu par avance qu'il doit faire rire et rien que rire, quelque chose comme le bouffon de la Comédie-Française. Son apparition seule provoque le rire. Pour avoir été trop souvent et, trop exclusivement, Argan ou Mascarille, il ne saurait être Figaro... En vérité il est Coquelin cadet... et ce n'est pas assez pour pouvoir être Figaro. Il y a là, je le répète, une impuissance en quelque sorte matérielle, contre laquelle il ne saurait rien faire, et qui persisterait, quand bien même il parviendrait à traduire l'émotion du personnage au 5e acte, car elle tient à ce qu'il y a de trop précis, de trop rigoureux dans ses habituels emplois.

Passons aux femmes, s'il vous convient. Mlle Cécile Sorel rend bien le côté noble, fier, et parfois dédaigneux du rôle de la comtesse. Elle est excellente dans ses rapports avec Almaviva. Mais elle laisse dans l'ombre toute la partie la plus intéressante du rôle, celle qui intéresse Chérubin. De son émoi, de son amour naissant pour le jeune page, de ce sentiment qui l'agite et qu'elle ne s'explique pas à elle-même, nous ne percevons rien ou presque rien à l'interprétation de Mlle Sorel, et je ne m'en étonne pas. Elle est trop exclusivement une grande coquette pour pouvoir être une comtesse Almaviva. Elle a je ne sais quoi de trop sec, de trop cassant dans le débit, pour donner la réplique aux tendresses amoureuses du page. Parce qu'elle fut une Célimène accomplie, et telle que depuis longtemps nous n'avions pas vu son égale sur la scène de la Comédie-Française, elle ne pouvait être une comtesse Almaviva telle que l'a conçue Beaumarchais, c'est-à-dire quittant à de certaines minutes le jeu de l'éventail derrière lequel s'abrite sa coquetterie pour comprimer de la main les battements de son cœur ! Mlle Lara fait tout ce qu'elle peut dans le rôle de Suzanne, où elle témoigne de la plus évidente bonne volonté. Mais il ne paraît pas que ce rôle lui puisse convenir, car elle n'a en aucune façon le physique de l'emploi. Elle est bien trop grande, trop roide, trop dénuée de souplesse pour tenir le personnage de la frétillante et pimpante Suzanne Mlle Leconte, en revanche, a été délicieuse d'émotion contenue, d'audace amoureuse et de mutinerie dans l'incomparable Chérubin. Nous avons tous revécu, en la voyant, en l'entendant, les émotions du premier éveil des sens et elle a su nous rendre, pour quelques minutes trop brèves, les illusions divines de la seizième année.

***

On voit, par cette brève analyse, toutes les restrictions qu'il convient d'indiquer à cette interprétation nouvelle du *Mariage de Figaro*. Elles sont nombreuses et diverses. Est-ce une raison pour ne point féliciter la Comédie d'avoir fait cet effort? Il faudrait être un critique d'esprit bien chagrin pour ne pas reconnaître un tel effort, et qu'il représente un retour aux traditions de la maison sainement entendues. Quelle que soit la valeur, quel que soit le succès des pièces modernes — et l'on ne nous accusera pas d'y rester insensible — la Comédie-Française ne tient qu'une part, et la moins importante, de son véritable rôle, quand elle y sacrifie avec l'exagération que l'on sait. Nul plus que moi ne reconnaît la valeur d'une pièce moderne comme le *Dédale* de M. Paul Hervieu, ou l'*Autre Danger*, de M. Maurice Donnay. Encore me paraît-il exagéré que l'une de ces deux pièces tienne l'affiche trois ou quatre fois par semaine durant des mois ! A défaut d'étoiles de première grandeur qui, sur d'autres scènes, absorbent l'attention mais déforment le véritable caractère de l'interprétation au théâtre, la Comédie-Française est seule à posséder une *troupe* au sens véritable du mot, c'est-à-dire un ensemble d'acteurs offrant assez de cohésion pour restituer les chefs-d'œuvre du Répertoire. Ceci me ramène à ma première idée touchant le répertoire lyrique. C'est à elle de donner l'exemple qui, peut-être alors, sera suivi par nos scènes lyriques. C'est en tous cas pour elle la seule manière de maintenir son prestige, de l'accroître aux yeux de l'étranger, et de demeurer ce qu'elle fut jusqu'ici : la *Grande Maison* !

PAUL FLAT.



JEUNESSE SENTIMENTALE DE MAXIMILIEN ROBESPIERRE

Michelet — au cours d'un des chapitres les plus ardents de *l'Histoire de la Révolution* — signale « un petit portrait, médiocre et fade, de Robespierre à dix-sept ans. » Ce portrait « le représente une rose à la main, peut-être pour indiquer qu'il était déjà membre de l'académie des *Rosati* d'Arras. Il tient une rose sur son cœur. On lit au bas cette douce légende : *tout pour mon amie*. » La rose était la fleur préférée de Maximilien; de toutes celles que les poètes et Rousseau lui apprirent à aimer il n'en est pas qu'il ait chéries davantage, qu'il se soit plu à porter toujours avec plus de vive prédilection. Au milieu de toutes les autres fleurs que lui offrirent, plus tard, les hommes et les femmes qui se passionnèrent pour sa volonté froide, pour la pureté de ses mœurs et la dureté de ses actes, Maximilien continua à aimer la rose de son enfance.

> Je vois l'épine avec la rose
> Dans les bouquets que vous m'offrez...

chantait-il, dans sa jeunesse, sur l'air : *Résiste-moi belle Aspasie*, en remercîment « à messieurs de la Société des Rosati » qui avaient bien voulu l'admettre à partager leurs fêtes. Chez les Duplay, plus tard, il aura constamment, sur la table de travail de sa pauvre chambre austère et froide, quelques fleurs douces et belles qu'auront cueillies pour lui les tendres mains de la fille de l'hôte. Plus tard, beaucoup plus tard, à la fête religieuse du 20 prairial, dédiée à l'Être suprême, alors que devenu le maître de la France et de la Convention, il fait de la Révolution son œuvre et l'incarne tout entière, Nodier le verra marcher, un peu en avant des autres députés, vêtu

d'un habit bleu foncé, coiffé d'un chapeau à panache, ceint d'une écharpe aux couleurs de la Nation, avec un « bouquet sur le cœur et un bouquet énorme à la main. »

Ainsi, de l'extrême jeunesse au déclin de sa carrière prématurée, Maximilien ne cessera de garder à la main, ou posée contre le cœur, cette tendre fleur de l'idylle que Michelet a si bien montrée et qui donne, au côté privé de sa vie, ce ton de douce sensibilité où il semble que ses amis aient vu le symbole d'une beauté de mœurs réellement stoïcienne. « Comme mœurs, il n'est point descendu », a dit de lui Michelet. Le fait est qu'on ne connait point dans sa vie privée le moindre acte immoral et bas. Elevé par des prêtres et de vieilles dames pieuses, nourri de l'*Emile* et des anciens, il s'exercera de bonne heure à chasser de lui toute idée du vice, toute pensée cupide, tout désir malhonnête. Sa pureté étonnera le lascif Mirabeau ; Marat le nommera « l'incorruptible » et Boissy d'Anglas, surpris d'une telle beauté de sentiments intérieurs, dira de Maximilien que c'est « Orphée » revenu parmi les hommes. « Otez-moi ma conscience, dira-t-il lui-même dans le mémorable discours du 8 thermidor, ôtez-moi ma conscience, je suis le plus malheureux de tous les hommes. » Sa haine du libertinage est profonde. Il n'en donna jamais de preuve plus vive que le jour où Desmoulins ayant remis un livre licencieux à Mademoiselle Duplay, Maximilien s'emporta contre lui avec une passion telle qu'on peut dire que, de ce jour néfaste, le sort du pauvre Camille fut décidé. Dès le collège, assure-t-on, il donna par sa belle conduite son acharnement au travail, la haute pudeur de ses pensées l'exemple prématuré de cette rigide vertu d'où il tirera plus tard toute sa force contre les hommes. Le bon Hérivaux, son précepteur à Louis-le-Grand, étonné de l'inflexible rigueur d'un jeune homme aux principes si absolus, l'avait nommé : « le Romain. » Ses deux tantes, si bonnes, si religieuses, si maternelles à son cœur d'orphelin, se réjouiront devant Dieu de sa grave adolescence, de son recueillement, de sa pudeur, de toutes les marques qu'il donna de la plus nette conscience. « C'est un ange, diront-elles, aussi est-il fait pour être la dupe des méchants. » Toutes celles des personnes qui l'approchèrent dans le privé ou qui tenaient à lui par des liens de famille n'abdiqueront pas ces sentiments. Il est de ces âmes tendres qui ne consentirent jamais à reconnaître tout ce dont on l'accusa par la suite. Ainsi Elisabeth Duplay, veuve du conventionnel Le Bas, écrit de Maximilien, dans ses *Mémoires* : « Pour nous, nous l'aimions comme un bon frère : il était si bon ! » On sait que c'est Maximilien qui négocia le beau mariage d'amour qui devait unir la plus jeune des demoiselles Duplay au conventionnel. La veuve Le Bas écrit en mémoire de cet épisode sentimental devenu pour elle la seule, l'importante raison de vivre : « Le bon Robespierre vint partager notre joie : ce bon ami me dit : « Soyez heureuse Babet, vous le méritez; vous étiez faits l'un pour l'autre. » Ailleurs Charlotte Robespierre poussera le culte de son frère assez loin pour écrire : « Je suis glorieuse d'être de ton sang, d'appartenir au grand Robespierre qui fut l'ennemi inflexible de toute injustice, de toute corruption...» Enfin, Michelet, au cours de sa préface de 1868, ajoutera à son tour : « Je n'ai point flatté Robespierre. Eh bien ! ce que j'ai dit de sa vie intérieure, du menuisier, de la mansarde, de l'humide petite cour qui, dans sa sombre vie, mit pourtant un rayon, tout cela a touché, et, tel de nos amis de parti tout contraire, m'avoua qu'en lisant, il en versa des larmes. » Candides demoiselles ! vertueux Michelet ! vous fûtes, vous aussi, selon le mot de Taine, du nombre des « dupes » que fit, même après sa mort, l'élève incorruptible des bons Oratoriens d'Arras. Vous le vîtes seulement à la façon de l'artiste naïf et fade qui le montra, une rose à la main, doux et pensif tel qu'un petit Saint-Preux de province, aimant les fleurs et la musique, offrant son cœur à son amie. Ainsi la grâce ancienne et mièvre d'un vieux pastel à la Boilly nous donne, de Robespierre à dix-sept ans, le portrait sentimental.

***

Ce que fut son enfance douce et délicate, sa sœur n'a pas manqué de nous en instruire. A la mort de sa mère, née Marguerite Carrault, Maximilien n'avait pas sept ans ; mais déjà c'était le garçon rêveur et recueilli enclin à méditer, d'une sensibilité si aiguë que le moindre froissement le portait aux larmes. Il semble que si Augustin, le plus jeune des Robespierre, garda beaucoup des traits du père, l'avocat au conseil provincial d'Artois, l'aîné se rapprochait plus volontiers par les lignes du visage, le caractère sensible, le côté rêveur de l'âme de cette mère emportée trop tôt à son affection et dont, jusqu'à la fin de sa vie tourmentée, il ne cessera de se rappeler l'image. « Oh ! dit Charlotte, qui n'aurait gardé le souvenir de cette excellente mère ! Elle nous aimait tant : Maximilien non plus ne pouvait se la rappeler sans émotion ; toutes les fois que, dans nos entretiens intimes nous parlions d'elle, j'entendais sa voix s'altérer et je voyais ses yeux se mouiller. »

Confié, à la mort de son père, aux soins de son grand-père et de ses tantes, Maximilien donna, dès les plus tendres années, les preuves les plus édifiantes de piété. La sorte d'éveil vivace qui travaillait alors les esprits les plus précoces de son ardeur

portait, de bonne heure, les enfants les plus jeunes vers cette douce fièvre mystique qui devait bientôt soulever la société entière. Pendant que, chez les Doctrinaires de Carcassonne, André de Chénier, de quatre ans plus jeune que Robespierre, s'amusait à construire de petites chapelles, chantait la messe, prêchait, se signait, et, le soir au salut, à la lueur de cent petites bougies, élevait un mignon Saint-Sacrement de plomb, en chantant cantiques et antiennes (1), à l'autre bout de la France, à Arras, chez les Oratoriens, le jeune Maximilien employait ses heures de loisir à édifier de petits autels qu'il ornait de guirlandes et dédiait à la Vierge. Ainsi les enfants d'alors, travaillés de cette sorte de fébrile inquiétude qui devait faire d'eux, plus tard, des hommes ardents et tourmentés, naissaient à la vie religieuse avec emportement. La poésie de la prière, en les jetant dans un trouble continu, les exaltait au point de suraiguiser encore leurs sentiments natifs. L'Eglise ne sut jamais quels admirables disciples elle préparait à Jean-Jacques en dotant le cœur et le cerveau des petits enfants de ce temps-là du sentiment du rêve, du goût du recueillement et du culte des cantiques harmonieux et des guirlandes fleuries par quoi commence à naître celui de la Nature. Maximilien, enfant, collectionnait beaucoup de gravure naïves et de petites images. Il commença de bonne heure à aimer les fleurs. Les oiseaux avaient toute son âme. On sait qu'il avait une belle volière pleine de pigeons et de moineaux que ses tantes lui avaient donnée. Ces chers oiseaux étaient ses favoris. « Il venait souvent passer auprès d'eux les moments qui n'étaient pas consacrés à l'étude » dit Charlotte Robespierre, dans ses *Mémoires*. Son plus grand bonheur consistait à les admirer, à les tenir propres et à les soigner, à veiller sur leur vie avec un soin jaloux. Ce n'était qu'après les recommandations les plus vives qu'il consentait, parfois, à sortir l'un ou l'autre de ces oiseaux de la cage où ils étaient enfermés et à le confier à Charlotte ou sa seconde sœur Henriette. On sait le gros chagrin qu'il eut, à propos de la mort d'un de ces pigeons qu'il avait donné à ses sœurs. Charlotte en a conté l'histoire avec de tels accents d'émue sincérité, que nul aussi bien qu'elle ne saurait mieux la redire : « Un jour, dit-elle, mon frère céda à nos instances et nous donna un pigeon. Ma sœur et moi nous fûmes dans l'enchantement. Il nous fit promettre de ne jamais lui laisser manquer de rien ; nous le jurâmes mille fois et tînmes parole pendant quelques jours ; ou plutôt nous aurions toujours gardé notre serment, si le malheureux pigeon, oublié par nous dans le jardin, n'avait péri pendant une nuit d'orage. A la nouvelle de cette mort, les larmes de Maximilien coulèrent, il nous accabla de reproches que nous n'avions que trop mérités et jura de ne plus nous confier aucun de ses chers pigeons. » Et Charlotte, devenue extrêmement vieille, d'ajouter, longtemps après, dans ses *Mémoires*, sur le ton du regret le plus extrême : « Voilà soixante-quatre ans que par une étourderie d'enfant j'ai été la cause du chagrin et des larmes de mon frère aîné ; eh bien ! mon cœur en saigne encore... »

Tant d'heureuses qualités, un naturel si bon, un cœur ouvert si tôt aux meilleurs sentiments concilièrent à Maximilien, dès son extrême jeunesse, les plus rares amitiés, les plus sûres protections. Recommandé par l'abbé de Saint-Waast, il vint, muni d'une bourse payée par M. de Crouzié, évêque d'Arras, se présenter à Paris, au collège Louis-le-Grand. Mené par M. de La Roche, chanoine du chapitre de Notre-Dame, qui connaissait sa famille, il y fut admis aussitôt. Son caractère studieux, son goût des lectures austères, l'inspiration morale de ses écrits lui gagnèrent la confiance de ses maîtres. On sait que c'est Robespierre qui fut choisi par eux pour prononcer le discours français à la belle réception qui fut faite, au collège Louis-le-Grand, par les élèves et les professeurs, à Louis XVI et Marie-Antoinette. Estimé d'hommes aussi éminents que le savant Hérivaux, que le bon abbé Bérardier, Maximilien ne l'était pas moins de ses condisciples. Charlotte dit qu'au collège son frère défendait les faibles contre les forts ; Lazare Carnot, dans ses *Mémoires*, ajoute combien la perte de sa jeune sœur Henriette, la mort de l'Abbé de la Roche, son correspondant, laissèrent Robespierre triste et rêveur, le marquèrent au front de ce sceau de mélancolie dont l'empreinte est visible, désormais, dans sa vie. Seules, l'impétueuse jeunesse de Stanislas Fréron, la verve enthousiaste de Camille Desmoulins, tous deux ses condisciples, parviennent à soulever le voile de précoce sévérité qui accable ce jeune front misanthrope. Ensemble, ces jeunes gens lisent *l'Histoire des Révolutions romaines* de Vertot, Plutarque, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* dont Montesquieu est l'auteur, *Emile* et le *Discours sur l'inégalité* ; tous trois s'exaltent à rêver de l'avenir et, tandis qu'au concours général Desmoulins dispute à Chénier, son rival du Collège de Navarre, le prix du discours français, Fréron et Maximilien rêvent de la République et de la liberté qu'ils vont donner au monde. Aux vacances seulement s'apaise, pour un temps, l'ardeur des chimères; ces jeunes sages retournent aux champs, revoient leur famille et leur province. Desmoulins regagne Guise, le cœur ravi déjà de l'image de Lucile, en poche son projet lyrique de *Daphnis et Chloé*; Maximilien revient vers ses tantes, revoit Charlotte, ses pigeons, retrouve les bons prêtres ses amis, son

(1) Voir Emile Faguet : *André Chénier*.

jeune frère Augustin et ces doux Artésiens « qui connaissent le prix de la tarte mieux que tous les autres peuples du monde. » (1)

***

Invités par Buffon, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre à chérir la nature et à se rapprocher d'elle, les jeunes hommes de la société française d'avant la Révolution se prennent à aimer les fleurs et les animaux, à courir la campagne et les champs, à se livrer au bonheur de rêver dans les bois. Le goût de la romance, la sensiblerie dont se déguise l'amour jusqu'ici livré à la frivolité, la tendance des esprits, le charme agreste des beaux arts, le ton de la musique et de la poésie offrent autant de motifs à régner sur les cœurs. La Révolution s'éveillera dans les fleurs; elle tiendra des femmes et de Rousseau cette ardeur à aimer, cette passion de la vie, ce goût des beautés terrestres, des fruits, de la flore et des oiseaux dont Fabre d'Eglantine, dans son calendrier de la République, donnera un jour le grand poème. L'idée de la liberté grandit, inséparable de celle de la Nature. Sans les feuilles des arbres que Desmoulins a cueillies au Palais-Royal et jetées sur la foule comme autant d'espérances, la Bastille n'aurait peut-être pas été prise. Les femmes s'avancent, rieuses et parées, vers ceux qu'elles enchantent. Ainsi viendront Lucile, Mlle Candeille, Louise Gély au devant de Desmoulins, de Vergniaud, de Danton, charmés et attendris. Le berceau de feuillages sous lequel, à Arras, rêve Robespierre à vingt ans, est odorant d'acacia, le troène le défend, les pampres l'enlacent, il est jonché de pétales et paré de guirlandes. C'est le bosquet des *Rosati* (2). Nommé *le Berceau des Roses*, ce lieu de fleurs et de parfums était celui qu'avait choisi, pour s'assembler, la douce Académie. La rose, la rose encore et partout la rose, tapissait le treillage, couvrait le sol et la table, couronnait de ses diadèmes les bustes assemblés de Chapelle, de Chaulieu et de Jean de La Fontaine. Une petite gravure du temps montre le berceau des roses, avec les bustes des trois poètes, les jonchées de fleurs, la table mise, les verres et le vin servi. C'est là que vint Robespierre, jeune homme, célébrer la nature et vanter ses délices. Messieurs de la Société des Rosati, pour la plupart d'honnêtes et braves bourgeois de la ville, de doux magistrats, de bons abbés, des avocats et des officiers, reçurent Maximilien et l'admirent parmi eux. Au jour fixé pour cette gracieuse initiation, le savant Harduin présenta le récipiendaire, le chancelier de Gay récita le compliment. Le jeune Rosati répliqua par une petite ode anacréontique qu'il chanta lui-même :

Je vois l'épine avec la rose
Dans les bouquets que vous m'offrez (*bis*) ;
Et lorsque vous me célébrez,
Vos vers découragent ma prose.
Tout ce qu'on m'a dit de charmant,
Messieurs, a droit de me confondre :
La rose est votre compliment
L'épine est la loi d'y répondre (*bis*).

Plusieurs personnes se levèrent pour chanter après Maximilien. Mais ce fut bien lui le héros de la fête! La grâce de ses petits vers avait ému l'hésitation de sa parole, trahissant l'émotion de son cœur, avait attendri l'auditoire autant qu'elle l'avait charmé. Désormais consacré aux roses, Maximilien devint une des gloires du petit cénacle. Lorsque Lazare Carnot, lieutenant en premier à Calais, admirateur de Cook et de Buffon, y fut admis à son tour, ce fut encore Robespierre qui offrit le compliment :

On vous a présenté la rose,
L'offrande était digne de vous...

Désormais c'en est fait de son cœur ! Il est pris, lui aussi, au goût du moment; il s'exalte vers l'avenir en petites strophes heureuses; l'harmonieux espoir l'habite et le domine. Un instant, les traits du visage, durcis par l'étude, se détendent et sourient, les yeux sont plus francs, plus ouverts, le regard plus droit ; enfin s'adoucit la voix au point que l'un des *Rosati* ose écrire :

Oh ! redoublez d'attention,
J'entends la voix de Robespierre;
Le jeune émule d'Amphion
Attendrirait une panthère !

C'est pour Maximilien l'heure irrémédiable, l'heure décisive qui sonne. Insatisfait de ce milieu un peu fade, un peu mièvre, las des petits vers anodins, des couplets de bergeries où se complaisent Messieurs de la Société des *Rosati*, Robespierre rêve d'une nature plus vive et plus ardente, de campagnes non moins belles mais plus vibrantes, de sites nouveaux et plus graves. Amusé un instant aux petits jeux de sa province il trouve indigne de lui, indigne de ses desseins, peu convenable à son cœur, de continuer à chanter, sous le bosquet des roses, les Muses et le vin. Un impérieux désir vit depuis peu de temps en lui : Robespierre a rêvé de rendre visite à Rousseau, de faire le voyage d'Arras à Paris et de Paris à Montmorency pour baiser le seuil austère

(1) « Depuis notre arrivée à Carvin, dit Robespierre dans une lettre à une dame, tous nos moments ont été remplis par des plaisirs. Depuis samedi dernier je mange de la tarte en dépit de l'envie. Le destin a voulu que mon lit fût placé dans une chambre qui est le dépôt de la pâtisserie : c'était m'exposer à la tentation d'en manger toute la nuit; mais j'ai réfléchi qu'il était beau de maîtriser ses passions et j'ai dormi au milieu de ces objets séduisants. » (Lettre publiée par la revue *La Révolution française*, 14 avril 1901).

(2) Arthur Dinaux, *La Société des Rosati*.

de la maison de son dieu. C'est alors qu'il quitte tout, secoue l'odeur amoureuse que les roses ont mise à ses mains et à ses habits, revoit Paris, entre comme second clerc (Brissot de Warville étant le premier) chez le procureur Nolleau, écrit sa touchante lettre à l'abbé Proyart où, sous prétexte d'une visite à l'évêque d'Arras alors à Paris, il réclame de l'argent et des habits, et, le mois d'avril étant venu, part à Montmorency...

Alors, la nature s'éveille; les côteaux d'Andilly sont parés de pâquerettes; les bois de l'Hermitage sont odorants de violettes et les robustes cerisiers, qui donnent, un peu plus tard, d'aigres fruits savoureux, commencent à se couvrir de la neige des fleurs. Mais le voyage a été bien long qu'a fait le jeune homme pour venir; il est très tard déjà; un petit vent souffle qui le pique au visage; les nuits de printemps sont fraîches et celle-ci presque est glaciale, malgré le cadre charmant des fleurs et des feuilles qui naissent, le bruit que font les oiseaux dans les branches discrètes. Enfin voici Montmorency! Le voyageur a reconnu le potager tel que tant de fois on le lui a décrit, il entend la source vive qui coule sous les arbres. Il est à l'Hermitage. Par les minces carreaux où le vent vient frapper, Maximilien aperçoit la petite lumière pâle. Une émotion immense l'étreint; encore un instant et il sera devant Jean-Jacques, il contemplera le génie dans sa présence réelle, il baisera de ses lèvres dévotes les mains de ce vieillard qui se lèvera pour bénir...

Rousseau! il est à Montmorency, « seul, abandonné, haï des philosophes, haï des dévots... dans son pavillon tout ouvert... l'encre gèle à sa plume.. » (1) Ah! c'est un soir triste et dur! Mme d'Houdetot n'est pas venue; elle n'a pas apporté de fleurs; Mme d'Epinay n'a pas envoyé d'œufs ni de lait de la Chevrette. Il est là, délaissé, morose, devant sa lampe avec son cœur malade. Thérèse est sortie, il y a une heure; elle est au village ou la ferme voisine; dans un angle la mère Levasseur, percluse, gémit près du feu qu'elle attise. Le tableau austère, saisissant, tragique dans sa grandeur! Tout à coup des pas à la porte, un coup timide au volet. — Qui est là? — Pas de réponse. Rousseau se lève, va ouvrir. Un jeune homme entre, balbutie, s'agenouille et sanglote. Rousseau est ému, jette sa canne rugueuse, tend les bras, reçoit sur sa poitrine cette tête fine et douce où les larmes sont visibles. A table, un peu plus tard, on cause, on discute, on nomme l'avenir; le vieillard est heureux, lève ses mains tremblantes, bénit celui qui est venu, d'un geste antique et beau le consacre à la Nature et à la Vérité...

(1) Michelet.

Alors tous les hommes ardents et jeunes venaient vers Jean-Jacques (1), tous subissaient son empreinte. Cependant, nul d'entre eux ne gardera de lui culte plus fervent que Maximilien. « Je t'ai vu dans tes derniers jours, écrira plus tard Robespierre au comble de la puissance, et ce souvenir est pour moi la source d'une joie orgueilleuse; j'ai contemplé tes traits augustes, j'y ai vu l'empreinte des noirs chagrins auxquels t'avaient condamné les injustices des hommes. Dès lors, j'ai compris toutes les peines d'une noble vie qui se dévoue au culte de la vérité; elles ne m'ont pas effrayé... Ton exemple est là devant mes yeux... Je veux suivre ta trace vénérée dussé-je ne laisser qu'un nom dont les siècles à venir ne s'informeront pas; heureux si, dans la périlleuse carrière qu'une révolution inouïe vient d'ouvrir devant nous, je reste constamment fidèle aux inspirations que j'ai puisées dans tes écrits... » Ces mots extraits de la belle *Dédicace aux mânes de Jean-Jacques Rousseau*, que Robespierre a écrite plus tard dans le feu de son cœur, est bien le plus conscient hommage qui ait été rendu jamais au Génevois. Robespierre en méditation à Montmorency a puisé dans ces sites le secret de cette farouche vertu qui fera de lui plus tard l'homme aux principes terribles, à l'effrayante conscience honnête. Maximilien est un mystique et le culte qu'il a de Rousseau ne peut bien s'exprimer qu'aux lieux mêmes où vécut Jean-Jacques misanthrope, où il le vit vieillard exquis et lamentable. Cette visite que fit à Rousseau, au printemps de sa vie, au printemps de la saison, Robespierre jeune homme, le dur conventionnel la refera un jour, comme pour s'aider à suivre la ligne de son destin. L'Hermitage reverra à nouveau le visiteur d'autrefois. « Plus tard, écrit M. Maurice Barrès, dans une méditation sur la maison de Jean-Jacques, un homme viendra dans cette maison, et, sous ces mêmes arbres, il forgera les chaînes avec lesquelles il pense assurer en France l'omnipotence au cœur immortel de Rousseau. C'est Robespierre en avril 1794. D'ici il remporte à la Convention son rapport du 18 floréal. Il pensait se sacrer en se solidarisant avec l'idée de l'Etre Suprême et de l'immortalité de l'âme. »

Ainsi cette rencontre du jeune rêveur et du vieux

(1) Aucun n'échappait au sortilège. Carnot, l'ami de Maximilien, vint jeune homme encore, visiter Rousseau à Paris, rue de la Plâtrière, dans la maison de M. Venant, épicier, où il demeurait. Ceux qui ne pouvaient pas le voir ou qui ne parurent que quand il fut mort, se procuraient ses livres. Témoin cette lettre de Bonaparte, alors officier d'artillerie au régiment de la Fère, en garnison à Valence, en Dauphiné, à un libraire de Genève : « Je m'adresse directement à vous, Monsieur, pour vous prier de me faire passer les *Mémoires de Mme de Warens et de Claude Anet pour servir de suite aux Confessions de Jean-Jacques Rousseau.* » Lettre extraite des *Mémoires d'aujourd'hui* de M. de Bonnières.

philosophe, au printemps de 1778, a été décisive. Jean-Jacques a pris possession absolue de ce cœur adolescent. Il est entré en lui au point de n'en plus pouvoir sortir, avec une force telle, une puissance si profonde qu'aucun de ceux qui viendront désormais vers l'Hermitage ne pourront plus en franchir le seuil sans se souvenir de celui qui y vint, avant eux, méditer sur l'inflexible rigueur de son destin.



Maximilien n'était pas beau; du moins il n'avait pas ce charme, cette imposante grâce du visage d'un Saint-Just, d'un Barère; son masque ne s'animait pas d'un rire franc et railleur comme celui de Fabre ou de Desmoulins; il n'était point non plus, comme celui de Danton, si énergique et si laid que la laideur, par intensité, pût, à certains moments, y apparaître sublime. Les traits de Robespierre ne valaient que par l'expression qui leur donnait la vie; la « bouche était longue, pâle et serrée »; le clignotement de ses yeux était désagréable; sa « pâle et triste mine » était peu avenante. Sans croire absolument le libelle de Merlin de Thionville, comparant son visage à celui du chat-tigre, ni le haineux écrit de Mme de Staël le peignant, tout jeune encore, avec « des traits ignobles, un teint pâle, des veines d'une couleur verte », on ne peut que s'étonner du peu de caractère de cette physionomie, si neutre, si grise, n'offrant, sous les cheveux en rouleaux bien serrés, que des bosses et de petits méplats. Son frère Augustin était plus avenant, « il eût fait, dit Charlotte, un excellent militaire. » « Maximilien, ajoute-t-elle, n'avait pas été si bien partagé que lui. » Le portrait où Boilly le représente à vingt-quatre ans, n'a plus l'extrême finesse, le doux éclat du petit pastel anonyme où il est figuré une rose à la main. C'est qu'à mesure que grandit son destin, que s'oriente sa jeunesse, Maximilien s'efforce à corriger la nature, à se rendre plus aimable, plus expressif, voire plus coquet s'il est possible. Venu à Paris avec peu de linge, il prend bientôt le goût des dentelles, des étoffes fines et de la poudre, laisse là le triste habit olive avec lequel il était parti d'Arras. Plus tard, chez les Duplay, il changera sa mise, prendra la culotte de nankin, l'habit rayé; il aura la cravate bien nette, les bas et le gilet tirés, les cheveux poudrés élevés en ailes. Vivant Denon le verra, un jour, aux Tuileries, avec, sous l'habit, un gilet de satin brodé de soie rose (1); plus tard, à la fête de l'Être Suprême, il portera l'habit bleu barbeau, poussera extrêmement loin, par la recherche de la mise, l'expression de ce dandysme révolutionnaire où excella Saint-Just.

(1) Anatole France : *Vivant Denon.*

Ce soin qu'il prenait pour leur plaire le rapprocha des femmes à un âge assez tendre. Passionné d'*Héloïse* et des *Confessions*, il pensa de très bonne heure à s'empresser auprès de celles qui se montraient aimables, dont le sourire l'accueillait avec une pitié douce. La bonne Charlotte écrit : « L'amabilité de mon frère auprès des femmes lui captait leur affection. Quelques-unes, je crois, éprouvèrent pour lui plus qu'un sentiment ordinaire. Une, entre autres, Mlle Deshorties, l'aima et en fut aimée. » Pour elle Robespierre écrivit de petit vers, se fit épistolier, déploya ses talents et sa rhétorique à composer de doux madrigaux, à rimer de niaises fadeurs comme ce poème du *Manchon* qu'on lui attribue.

Etant à Louis-le-Grand il rédigea, du fond de son pupitre, une déclaration pour l'actrice Dugazon, laquelle d'ailleurs ne fit point de réponse. En 1789, devenu jeune député à l'Assemblée nationale, Maximilien gardera auprès des femmes l'air emprunté, l'allure guindée, le ton soupirant de sa province. Le libertinage des Lameth, l'exemple frivole qu'il a sous les yeux de l'immense Mirabeau, les plaisanteries de Camille n'altèrent pas d'une ligne la pureté de son cœur ni celle de ses pensées. Les femmes, pour qui la discrétion, la pudeur, la tenue offrent autant de charme que la débauche, s'émurent de cette parade austère. C'est par celle-ci, affirme Michelet, qu'il conquit le pouvoir étendu qu'il exerça sur elles. Nul, mieux que Robespierre, écrit le grand historien, ne sut si bien inspirer confiance aux femmes. L'élégance de ses phrases, le sentiment de ses discours, la rigueur de ses mœurs, l'élégance de ses manières qui étaient toutes observées, le soin de ses habits, enfin la pauvreté antique où on savait qu'il vivait, sont autant de motifs qui le portèrent à les dominer. Hostile au débrayé du costume et du langage, au tutoiement révolutionnaire, il garda toujours, au milieu des pires événements, cette extrême correction de cœur et de langage, cette persuasion douce, cette volonté froide qui fascinaient les femmes et qui faisaient que, souvent, en l'écoutant parler à la Convention, elles éclataient en sanglots et en gémissements, applaudissaient, le visage baigné de larmes, aux endroits pathétiques.

Ami de la musique, des fleurs, des oiseaux, des beaux vers, on le verra, plus tard, chez les Duplay, s'essayant à chanter au clavecin, et le soir, sous la lampe, auprès de Cornélia, d'Elisabeth et de Sophie, lisant *Phèdre*, *Britannicus* et plusieurs des autres tragédies de Racine qu'il aimait à un point tel qu'à les lire sa voix peu à peu s'altérait, se faisait tremblante, réprimait les pleurs prêts à couler. Maximilien aimait aussi les promenades, et, comme tous les fils de Rousseau, les beaux arbres et les plantes rustiques. Les Champs-Elysées, qu'il préférait à l'ar-

dent et impur Palais-Royal, le virent souvent descendre et monter dans les chemins d'ombre, accompagné des demoiselles Duplay, son chien Brount marchant devant lui, s'arrêtant, très souvent, pour donner des sous aux petits Savoyards. Les femmes qui approchèrent Maximilien, sauf la seule Mme de Staël, gardèrent de son cœur l'attrait irrésistible. Il n'est pas de bien que Mme Roland n'ait dit de ses mœurs; Mme de Kéralio qu'il connut dans sa jeunesse, à l'Académie d'Arras, conserva de lui un souvenir excellent. Sa sœur Charlotte, demeurée à Arras, ne cessa de lui garder le culte le plus absolu. Alors qu'il était député à la Constituante, elle ne manqua jamais de lui envoyer comme un présent affectueux « soit des confitures, soit des fruits confits qu'il aimait beaucoup ou tout autre friandise ». Le chagrin de cette excellente fille — chagrin qui touche presque à de la jalousie — fut de voir, par la suite, avec quelle passion il s'attachait aux Duplay. « Non, écrit-elle, résolument, mon frère aîné n'a pas dû faire le Céladon avec Eléonore Duplay. » Pauvre Charlotte! Quel cœur candide était le sien!



Ce culte si exclusif, si passionné, si profond des femmes pour Robespierre s'exalta à mesure que grandit son étoile. Ce mystique leur plaisait; Maximilien était le seul des hommes d'alors qui osât, devant elles, parler de Dieu et de la Providence. Dès qu'on apprit, dans la suite de la Révolution, que se préparait par ses soins le retour à la piété, au culte de la raison et de l'Etre suprême, beaucoup ne connurent plus de mesure, désignèrent Robespierre comme un Messie. L'histoire de Catherine Théot, des dames Saint-Amaranthe, celle de Cécile Renault n'ont pas d'autre origine que celle de ce retour aux croyances, de cette sorte de divinisation où ses admiratrices finirent par pousser Maximilien. Les femmes, durant tout le temps de la dictature qu'il exerça, se lièrent si bien à Robespierre que, peu à peu, sous leur faible étreinte, on vit mollir cet homme indomptable, fléchir et se ployer ce caractère que ni Danton, ni Marat, ni Hébert n'avaient pu abaisser jamais. Michelet a extrêmement bien dit que, sous sa froide cruauté de despote, Maximilien dissimulait un cœur vulnérable à l'orgueil, et que c'est par là qu'il a dû mourir... Mais cette mort même appartient à l'histoire. Celles qui avaient fait le plus pour chérir cet homme ne sont pas étrangères à sa fin misérable. C'est en vain que, se drapant dans sa vertu farouche, il s'efforça de lutter contre l'emprise obscure où tant de Ménades l'attiraient. En vain devait-il s'écrier, dans un sursaut dernier de volonté, à la fameuse séance du 23 prairial : « La Montagne n'est autre chose que les hauteurs du patriotisme; un Montagnard n'est autre chose qu'un patriote pur, raisonnable et sublime! » Sa pureté ne pouvait plus rien pour le défendre de celles qui rêvaient de l'emporter dans leur étreinte. Robespierre se perdit par les faiblesses de son jeune âge; ce cœur sentimental avait lu de trop bonne heure le doux Racine et l'amer Jean-Jacques; il s'était empli de trop d'émoi, avait trop aimé la candeur des roses, le chant plaintif des clavecins et celui des colombes. Les petites chapelles de son enfance devinrent par la suite autant d'autels où il pensa monter. Ce n'est pas trop dire qu'il mourut de ces choses, de la piété extrême qu'on développa en lui quand il était enfant et de cet excès de vertu qu'il porta à un paroxysme tel qu'il avait dessein de tuer, à force d'échafauds, tout ce qui n'en avait pas comme lui la pureté éclatante. La vie d'un tel homme est riche en réflexions de tout ordre qu'elle suscite. Mais cette vie, en elle-même, ne vaut que par la jeunesse qui la détermine. Nous avons vu que celle de Robespierre fut surtout studieuse et sensible. C'est par ce qu'elle eut de sentimental qu'elle pense à nous émouvoir. Les pigeons de son enfance, la fête des *Rosati*, le voyage à Montmorency, voilà les seules étapes de cette vertueuse jeunesse; voilà toute l'unique expérience que possédait Robespierre du monde avant d'entrer dans la Révolution. Les femmes le comprirent si bien qu'il ne fallut, à Cornélia Duplay, pour le fixer chez son père, que le pâle sourire de ses yeux doux et que, quand elles voulurent le pousser à l'échafaud, il leur suffit d'évoquer, par la voix de Barère et de Vadier, la tragique fantôme de la Renault conduite au supplice dans le manteau rouge des parricides. Cette mort même où elles le désignaient ne sut pas l'effrayer; il avait appris de très bonne heure, par les exemples pieux aussi bien que par ceux des Romains, à la mépriser. « Non, Chaumette, non, avait-il dit au cours d'un de ses discours fameux, la mort n'est pas le sommeil éternel. La mort est le commencement de l'immortalité. » Ainsi devait finir comme un déiste, devait périr par le sentiment, un homme qui avait fait du sentiment sa règle, qui, depuis les petites chapelles de son enfance, jusqu'à l'autel civique de la Montagne ne devait cesser d'avancer dans la vie et de marcher vers la mort une rose à la main.

EDMOND PILON.



Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. des *Deux Revues*), 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 6 — 5e SÉRIE — TOME I — 6 FÉVRIER 1904

LE PREMIER AMOUR AVEC BONAPARTE

Je venais de jouer *Iphigénie en Aulide* (Clytemnestre). Le Consul assistait à la représentation. En rentrant chez moi, je trouvai le premier valet de chambre du Consul, Constant, qui venait me prier, de la part du Consul, de permettre que l'on vint me prendre le lendemain, à huit heures du soir, pour me rendre à Saint-Cloud; que le Consul voulait me complimenter lui-même sur mes succès! — Je fus saisie d'une manière affreuse, moi qui, quelques jours avant, manifestais au Prince le désir ambitieux de parler au Consul. On m'offre cette occasion, et je me trouve pétrifiée. Etais-je contente? En vérité, non, et dans ce moment j'étais fort désireuse de grandeurs! Que vais-je faire? que répondre à ce Constant qui était là avec sa figure réjouie et qui paraissait fort étonné de l'immobilité de la mienne? Singulière chose que le cœur humain! Moi qui ne pensais jamais au Prince Sapieha, j'y pense alors; lui si excellent, si grand seigneur, qui m'offre tout ce que je peux désirer, qui est très amusant, qui a d'excellentes manières, qui ne demande qu'à baiser le bout de mes doigts, qui me laisse parfaitement libre, et dans ma tranquille innocence, chose bien convenue entre nous et bien respectée! Que pouvais-je désirer, mon Dieu? rien. Eh bien, si, j'avais besoin d'être ingrate, et allais l'être en effet. Je l'avoue, la curiosité l'emporta, l'amour-propre peut-être, que sais-je, moi? Je réponds à Constant: « Dites au Premier Consul, Monsieur, que j'aurai l'honneur de me rendre demain à Saint-Cloud. Vous pourrez venir me prendre à huit heures, mais pas chez moi, au théâtre. Au théâtre! pourquoi? Je n'en sais rien. Pour me compromettre tout de suite, sans doute. Sotte vanité qui venait honteusement s'emparer d'une pauvre jeune fille!

J'étais triste après avoir congédié Constant. Je passai une nuit toute d'agitation, j'étais mécontente de moi. Mais que vais je lui dire, moi, au Consul? Que me veut-il? D'ailleurs, il pouvait bien venir chez moi. Décidément cette entrevue me trouble et je suis bien tentée de n'y pas aller à son Saint-Cloud! Malgré toutes ces réflexions, je calculais comment il faudrait m'habiller. En blanc ou en rose? Une belle toilette ou un joli négligé? Bah! je verrai cela demain. Je vais dormir, à la fin; monDieu, pourquoi le Consul a-t-il la fantaisie de me voir? Il est maître, on ne peut le refuser. C'est juste, ce n'est pas une faute, je ne pouvais pas refuser. Ainsi, dormons.

A huit heures, je sonnai ma femme de chambre: — Eh bien! Clémentine, je n'ai pas fermé l'œil, j'avais envie de vous sonner pour causer. Voyons, parlez, que vais-je mettre pour aller là?

— Ah! Mademoiselle, que vous êtes de mauvaise humeur! Il y en a tant d'autres qui voudraient être à votre place!

— Tu crois cela, toi? C'est joli!

— Oui, oui, Mademoiselle, si la Volnais, la Bourgoin, voire même Mlle Mars, pouvaient être appelées à votre place, elles seraient ravies. Songez donc ce que c'est que le Premier Consul. Si vous ne le comprenez pas, c'est que vous êtes tout à fait une enfant.

Cette Clémentine était une servante maîtresse, très fine et très rusée. Elle piquait mon amour-propre par vanité, elle allait au but. Pauvre humanité!

La journée me parut d'une longueur démesurée;

je ne pouvais rester en place; j'allais au bois de Boulogne, je revenais chez mon parfumeur, chez ma marchande de modes; au théâtre, je rencontrai mon bon Talma.

— Qu'as-tu donc? tu as l'air d'une folle. Je te dis bonjour, tu ne me réponds pas, tu me pousses pour passer. Es-tu malade? ou en veux-tu au régisseur?

— C'est vous, Talma, qui êtes fou de me dire ce que vous dites. Je n'ai rien.

Fleury me prit par les mains, le vilain moqueur.

— Voyons, regardez-moi, vous êtes rouge comme une cerise aujourd'hui, vous ordinairement pâle comme le lys de la vallée. Êtes-vous en colère? Voyez-donc, Contat; ne lui trouvez-vous pas l'air étrange, un air de conquête? Hé! Hé! il y a quelque chose.

Ah! mon Dieu, saurait-on déjà? Qu'est-ce qu'ils me veulent donc, tous ces gens-là?

— J'ai mal à la tête, est-ce que je ne puis avoir mal à la tête? Vous avez bien la goutte, vous, M. Fleury, qui vous moquez de moi; eh bien, est-ce que vous êtes de bonne humeur, quand vous avez la goutte?

— Oh! qu'elle est méchante! Ne lui parlons plus; elle est en train de nous maltraiter tous, même son bien-aimé Talma. Embrassons la pour la punir et sauvons-nous.

Charmant et aimable Fleury! Il était toujours marquis, même dans ses pantoufles et dans sa robe de chambre!

Je rentrai vite chez moi : il me semblait que j'avais un écriteau sur le dos où l'on avait écrit mon rendez-vous. Enfin, six heures. « Allons, Clémentine, habillez-moi : un négligé blanc en mousseline, rien sur la tête, un voile de dentelle, un cachemire, voilà tout. » Je vais aller au théâtre pour passer les deux heures mortelles. « Venez avec moi; vous m'avertirez quand Constant sera là. » Je m'installe dans une loge pour être là bien seule. Volnais vient m'y trouver. Que le bon Dieu la bénisse! Quel ennui! On jouait *Misanthropie et repentir,* je ne l'oublierai jamais.

— Verrez-vous tout le spectacle, Georges?

— Non, et vous?

— Non plus, j'ai affaire à 9 heures.

— Bon, elle aussi.

— Où allez-vous donc dans une toilette si riche? Y a-t-il un bal quelque part?

— Non, je vais en soirée. Vous avez une parure bien éclatante. (J'avoue que je préférais la mienne; elle était plus simple.)

Pauvre Volnais! Elle allait chez son brave gouverneur, le général Junot. Cette parure faisait présager un mauvais goût de l'adorateur. Cette liaison a duré assez de temps; elle lui a flanqué sur le dos des enfants qu'il n'a jamais faits, mais que Michelot a pris le soin de fabriquer. (Ceci pour toi, mon cher Valmore.)

Clémentine vint : « On vous attend. »

— Ah! Clémentine, que je voudrais revenir chez moi!

Je trouvai Constant au bas de l'escalier de l'entrée des artistes. Nous allâmes prendre la voiture conduite par le fameux César, qui heureusement aimait à se rafraîchir — ce qui, le jour de la machine infernale rue Nicaise, sauva l'Empereur et l'Impératrice qui se rendaient à l'Opéra, car notre César, étant un peu trop désaltéré, mena ses chevaux avec une telle rapidité que le coup affreux fut manqué.

Nous voilà partis. Ce qui se passa en moi pendant la route, il m'est impossible de le décrire. Mon cœur battait à me briser la poitrine. Je ne causais pas, allez. De temps à autre, je disais à Constant : « Je meurs de peur, vous feriez bien de me reconduire chez moi et de dire au Premier Consul que je me suis trouvée indisposée. Faites cela et je vous promets de revenir une autre fois.

— Ah! bien oui, je serais bien reçu!

— Mais quand je vous dis, Monsieur. que j'ai une peur tellement forte que je ne pourrai dire un mot; que je serai glacée, et que votre Premier Consul me jugera pour la plus grande bête qu'on ait jamais vue. Savez-vous que j'en serai fort humiliée?

Ce Constant riait de tout son cœur, ce qui me parut assez impertinent.

— Rassurez-vous, vous verrez combien le Consul est bon; vous serez bien vite remise de votre frayeur. Soyez donc tranquille, il vous attend avec une vive impatience, etc. Ah! nous voilà arrivés! Allons, mademoiselle, rassurez-vous.

Nous traversons l'Orangerie puis nous arrivons devant la fenêtre de la chambre à coucher donnant sur la terrasse, où Roustan nous attendait. Il soulève le rideau, ferme la fenêtre sur moi, passe dans une autre pièce. Constant me dit : « Je vais prévenir le Premier Consul. »

Me voilà seule dans cette grande chambre : un immense lit au fond et en face des croisées, de grands rideaux de soie verte, un grand divan agrandi; estrade en face de la cheminée. De grands candélabres chargés de bougies allumées, un grand lustre. Eh! mon Dieu! c'est éclairé comme un jour de bal! est-ce effrayant? rien ne peut échapper aux regards, une tache de rousseur serait vue. Tout est grand ici, pas le moindre petit coin mystérieux où l'on puisse se dérober, tout est à découvert, c'est trop beau pour moi! Mettons-nous dans cette bergère. Là, entre le lit et la cheminée, je serai un peu cachée, on ne m'apercevra pas de suite. Ah! cela me rassure un

peu : puis, mon voile bien baissé, je serai plus hardie.

J'entends un petit mouvement Ah ! comme le cœur me bat ! c'est lui. Le Consul entre par la porte qui était de l'autre côté de la cheminée, porte donnant dans la bibliothèque.

(Tous ces détails vous paraîtront bien futiles, ma chère Marceline ; je pense pourtant qu'il faut les donner).

Le Consul était en bas de soie, culotte satinée blanc, uniforme vert, parements et collet rouges, son chapeau sous le bras. Je me levai. Il vint à moi, me regarda avec ce sourire enchanteur, qui n'appartenait qu'à lui, me prit par la main et me fit asseoir sur cet énorme divan, leva mon voile, qu'il jeta par terre sans plus de façon. Mon beau voile, c'est aimable s'il marche dessus ! Il va me le déchirer, c'est fort désagréable.

— Comme votre main tremble ! Vous avez donc peur de moi, je vous parais effrayant ; moi, je vous ai trouvée bien belle, hier, madame, et j'ai voulu vous complimenter. Je suis plus aimable et plus poli que vous, comme vous voyez.

— Comment cela, monsieur !

— Comment ! je vous ai fait remettre 3.000 francs après vous avoir entendue dans Emilie, pour vous témoigner le plaisir que vous m'avez fait. J'espérais que vous me demanderiez la permission de vous présenter pour me remercier. Mais la belle et fière Emilie n'est point venue.

Je balbutiais, je ne savais que dire.

— Mais je ne savais pas, je n'osais prendre cette liberté.

— Mauvaise excuse ; vous aviez donc peur de moi ?

— Oui.

— Et maintenant ?

— Encore plus.

Le Consul se mit à rire de tout son cœur.

— Dites-moi votre nom.

— Joséphine Marguerite.

— Joséphine me plaît : j'aime ce nom, mais je voudrais vous appeler Georgina, hein ! Voulez-vous ? Je le veux.

(Le nom m'est resté dans toute la famille de l'Empereur).

— Vous ne parlez pas, ma chère Georgina ; pourquoi ?

— Parce que toutes ces lumières me fatiguent ; faites les éteindre, je vous prie, il me semble qu'alors je serai plus à l'aise pour vous entendre et vous répondre.

— Ordonnez, chère Georgina.

Il sonna Roustan : — Eteins le lustre.

— Est-ce assez ?

— Non, encore la moitié de ces énormes candélabres.

— Fort bien, éteins.

— A présent y voit-on trop ?

— Pas trop, mais assez.

(Chère Mme Valmore, tous ces détails vous sembleront bien enfantins, mais ils sont vrais, très mal racontés par moi ; mais par vous, ils seront charmants. Il faut tant de goût, tant de délicatesse ; vous possédez tout cela, vous !)

Le Consul, fatigué quelquefois de ses glorieuses et graves préoccupations, semblait goûter quelque plaisir à se trouver avec une jeune fille qui lui parlait tout simplement. C'était, je le pense, nouveau pour lui.

— Voyons, Georgina, racontez-moi tout ce que vous avez fait ; soyez bonne et franche, dites-moi tout.

Il était si bon, si simple, que ma crainte disparaissait.

— Je vais vous ennuyer, puis comment dire tout cela ? Je n'ai pas d'esprit ; je vais très mal raconter.

— Dites toujours.

Je fis le récit de ma très petite existence, comment je vins à Paris, toutes mes misères.

— Chère petite, vous n'étiez pas riche, mais à présent comment êtes-vous ? Qui vous a donné le beau cachemire, le voile, etc. ? — il savait tout. Je lui racontai toute la vérité sur le Prince Sapieha.

— C'est bien ; vous ne mentez pas ; vous viendrez me voir, vous serez discrète, promettez-le moi.

Il était bien tendre, bien délicat, il ne blessait pas ma pudeur par trop d'empressement, il était heureux de trouver une résistance timide. Mon Dieu ! je ne dis pas qu'il était amoureux, mais bien certainement je lui plaisais. Je ne pouvais en douter. Aurait-il accepté tous mes caprices d'enfant ? Aurait-il passé une nuit à vouloir me convaincre ? Il était très agité pourtant, très désireux de me plaire, il céda à ma prière qui lui demandait toujours grâce.

— Pas aujourd'hui. Attendez, je reviendrai, je vous le promets.

Il cédait, cet homme devant lequel tout pliait. Est-ce peut-être ce qui le charmait ? Nous allâmes ainsi jusqu'à cinq heures du matin. Depuis huit heures, c'était assez.

— Je voudrais m'en aller.

— Vous devez être fatiguée, chère Georgina. A demain ; vous viendrez.

— Oui, avec bonheur, vous êtes trop bon, trop gracieux pour que l'on ne vous aime pas... et je vous aime de tout mon cœur.

Il me mit mon châle, mon voile. J'étais loin de m'attendre à ce qui allait arriver à ces pauvres effets. En me disant adieu, il vint m'embrasser au front. Je fus bien sotte, je me mis à rire et lui dis :

— Ah ! c'est bien, vous venez d'embrasser le voile du Prince Sapieha.

Il prit le voile, le déchira en mille petits morceaux; le cachemire fut jeté sous ses pieds; puis j'avais au col une petite chaîne, qui portait un médaillon des plus modestes, de la cornaline, au petit doigt une petite bague plus modeste encore, en cristal, où Mme Ponty avait mis des cheveux blancs de Mlle Raucourt. La petite bague fut arrachée de mon doigt, le consul la brisa sous son pied. Ah! il n'était plus doux alors. Je fus interdite et me disais : Quand tu me reverras, il fera beau! Je tremblais. Il revint tout gentiment près de moi.

— Chère Georgina, vous ne devez rien avoir que de moi. Vous ne me bouderez pas, ce serait mal, et j'aurais mauvaise opinion de vos sentiments, s'il en était autrement.

On ne pouvait pas en vouloir longtemps à cet homme : il y avait tant de douceur dans sa voix, tant de grâce, qu'on était forcée de dire : « Au fait, il a bien fait. » (Sur ma tête, tout cela est vrai).

— Vous avez bien raison. Non, je ne suis pas fachée, mais je vais avoir froid, moi.

Il sonna Constant : — Apporte un cachemire blanc et un grand voile d'Angleterre.

Il me conduisit jusqu'à l'orangerie.

— A demain, Georgina, à demain!

Voici littéralement ma première entrevue avec cet homme immense.

Constant ne me dit rien, il faisait bien. Je n'étais pas disposée à faire conversation avec lui. Il tombait de sommeil et ne fit qu'un somme durant la route. Je ne dormais pas, moi. Je trouvais le Consul très séduisant, mais assez violent. C'est une existence toute d'esclavage que je vais me donner : pas la moindre liberté à espérer et j'aime beaucoup mon indépendance! Retournerai-je demain, comme je l'ai promis? Je suis dans une incertitude. Il me plaît, je le trouve si bon, si doux avec moi. Puis, sais-je bien si ce n'est pas un caprice? Il serait fort triste et fort humiliant d'être quittée. La nuit porte conseil, attendons. En arrivant chez moi, Constant me dit :

— A ce soir, huit heures, Madame je viendrai vous prendre.

— Non, je ne suis pas décidée; venez à 3 heures, je verrai. Dites au Consul que je me trouve un peu fatiguée, que je ferai mon possible pour ne pas manquer à la promesse que je lui ai faite.

Talma vint me voir. Je disais tout à mon bon Talma.

— Comment! tu hésites? mais tu es donc folle? Vois quelle position pour toi! Tu ne connais pas, enfant que tu es, le premier Consul. Honnête homme d'abord; j'ignore quelle sera la durée de son goût pour toi. Mais je suis certain qu'il sera toujours excellent. On n'abandonne pas une jeune fille honnête qui, malgré toutes les séductions qui l'entourent, n'a pas failli — tu me l'as dit et je le crois.

— Vous avez raison de me croire, bon Talma; pourquoi vous mentirais-je?

Chère bonne, vous voyez combien il est délicat de dire : pas encore *failli*. Enfin il faut bien que l'on sache que c'était mon premier *pos*, cause de la continuité de cette illustre liaison. Je suis bête aujourd'hui à manger du foin. Tout cela me paraît d'un plat désespérant. Heureusement que l'esprit, la poésie et le cœur sont chez vous pour faire de ces riens des choses charmantes. Mais je n'ai pas le sol, et l'imagination travaille pour savoir où en trouver. Voilà mon sort.

— Mais voyez-vous, Talma, c'est justement parce que c'est mon premier pas, que je suis très effrayée. De là, voyez-vous, dépend ma destinée. Je raisonne, allez; je ne suis pas si enfant que vous le croyez. Le Consul est bon, oui, je vous l'accorde, j'en suis certaine. Mais c'est le Premier Consul, et moi une cabotine! Lui ne pense qu'à la gloire; croyez-vous, vous, que la gloire aille avec l'amour? Non, moi je veux que l'on soit amoureux de moi. Je serai bien heureuse, n'est-ce pas, si j'aime enfin le Consul, de n'être près de lui que par ses ordres, quand cela lui plaira! Voyons, Talma, c'est l'esclavage, ai-je raison?

— Eh bien, alors, marie-toi.

— Joli conseil que vous me donnez là! Je crains l'esclavage et vous voulez que je me marie?

— Tiens, veux-tu que je te dise? Tu iras ce soir à Saint-Cloud, c'est ta destinée, suis-la donc; si tu n'y vas pas, tu feras quelques sottises qui te seront bien plus funestes.

— Tenez, c'est vrai. J'irai, car je sens que je l'aime. Dînez avec moi, Talma, si vous n'avez rien de mieux à faire; nous parlerons de lui, vous qui l'avez connu beaucoup; car vous le voyez souvent chez sa femme, cette gracieuse et charmante Joséphine.

— Oui, je l'ai beaucoup vu. Je te conterai cela une autre fois. Je ne puis dîner avec toi, ma chère amie, à mon grand regret, mais ma femme m'attend.

— Mariez-vous donc; c'est plus honnête, c'est vrai, mais quelquefois bien gênant! On se marie par amour, je le pense du moins; quand on n'est plus amoureux, il faut se souvenir qu'on l'a été. Vous vous en souvenez, Talma. C'est encore quelque chose; on doit des égards à sa femme, cela n'est pas chaud, mais cela est honnête.

— Ou donc as-tu appris tout cela?

— En voyant des gens mariés? Allons, cher Talma. partez, il est tard. Mes compliments à Madame. A demain : nous jouons *Cinna*, la représentation tient elle toujours?

— Jusqu'à présent.

— Tant pis, mais il faut faire son devoir.

A huit heures, Constant entrait dans la cour; il était venu à trois heures prendre les ordres. Me voilà encore en tête à tête avec ce bon et joyeux serviteur. La conversation pendant la route fut très laconique, de mon côté du moins. Constant avait beau me dire : « Le Consul est enchanté de vous, il vous trouve charmante, il vous attend encore avec plus d'impatience »... je restais fort silencieuse en me disant : Le Consul cause donc avec son valet de chambre? Au fait pourquoi pas? Je cause bien avec Clémentine; la familiarité du Consul avec son valet de chambre est une distraction, voilà tout! Puis il lui est dévoué. Hélas, il ne l'a pas été, le misérable! Le Consul m'attendait.

— Bonjour, Georgina, sommes-nous de bonne humeur?

— Oui, toujours pour vous.

C'était vrai : il était vraiment séduisant, son sourire céleste, ses manières si douces; il vous attirait, vous fascinait.

— Eh bien, Georgina, vous m'avez dit la vérité : cette petite bague que j'ai brisée sous mon talon venait bien de Mlle Raucourt, les autres objets de votre beau Prince Sapieha; vous lui avez déjà fait dire sans doute de cesser ses visites et ses prodigalités?

— Non, je vous avouerai franchement que je n'y ai pas songé.

— C'est bien, ne vous en préoccupez pas. Il le comprendra, vous ne le verrez plus.

Je me dis en moi-même : « Pauvre Prince, te voilà bien récompensé ». Il n'avait pas d'amour pour moi, son cœur ne sera pas froissé, mais il aura le droit de me croire bien ingrate; et pourtant ce n'est pas ma faute et je ne puis blâmer le Consul : il a raison. Tout homme délicat agirait ainsi. Hélas! sera-ce mon bonheur? Espérons, suivons aveuglément cette route, quelle qu'elle puisse être.

Le Consul fut plus tendre que la veille, plus pressant; mon trouble était palpitant, je n'ose dire ma pudeur, puisque j'étais venue de ma propre volonté; il m'accablait de tendresses, mais avec une telle délicatesse, avec un empressement rempli de trouble, craignant toujours les émotions pudiques d'une jeune fille qu'il ne voulait pas contraindre, mais qu'il voulait amener à lui par un sentiment tendre et doux, sans violence. Mon cœur éprouvait un sentiment inconnu, il battait avec force, j'étais entraînée malgré moi. Je l'aimais, cet homme si grand, qui m'entourait de tant de ménagements, qui ne brusquait pas ses désirs, qui attendait la volonté d'une enfant, qui se pliait à ses caprices.

— Voyons, Georgina, laisse-toi aimer tout entière! je veux que tu aies une entière confiance. C'est vrai, tu me connais à peine; il ne faut qu'une minute pour aimer, on sent tout de suite le mouvement électrique qui vous frappe en même temps. Dis-moi; m'aimes-tu un peu?

— Certainement je vous aime, non seulement un peu, j'ai peur de vous aimer beaucoup et d'être alors fort malheureuse. Vous avez trop de grandes choses en vous, pour que votre cœur ressente une tendresse bien vive pour ce qui n'est pas la gloire. Les pauvres femmes sont prises et bien vite oubliées; pour vous, c'est un joujou qui vous amuse un peu plus, un peu moins et quoique vous soyiez le Premier Consul, je ne veux pas être un joujou.

— Mais si vous êtes mon joujou préféré, vous ne vous en plaindrez pas, j'espère. Pas de méfiance, Georgina, vous me fâcheriez.

— Eh bien, je reviendrai demain.

— Vous voyez comme je suis faible de consentir à vous laisser partir sans m'avoir donné une preuve d'abandon, qui ne nous laisse plus étrangers l'un à l'autre. Partez donc, Georgina ; à demain.

— Ah ! j'oubliais : je joue *Cinna*.

— Tant mieux, j'assisterai à la représentation. Soyez bien belle; après *Cinna*, la voiture vous attendra.

— Mais, je serai fatiguée.

— Allons, Georgina, cette fois, je veux vous voir après *Cinna*, et vous céderez à mon désir, ou je ne vous verrai jamais.

— Je viendrai.

J'avais de grosses larmes dans les yeux.

— Tu pleures, tu vois bien que tu m'aimes un peu, folle.

Il essuya mes grosses larmes, m'embrassa et me dit : A demain, ma chère Georgina.

On joua effectivement *Cinna*, rien n'avait été changé. A sept heures un quart, j'entrais en scène et le Consul n'était pas arrivé. C'est pour me punir qu'il n'est pas là. Eh bien, s'il ne vient pas, je n'irai pas demain à Saint-Cloud; je ne suis pas une esclave, je m'appartiens bien, je suis à moi, à moi seule, Dieu merci. Ah ! que j'ai bien fait de résister! C'était un caprice, rien de plus.

Mon cher Consul, vous voyez que j'ai ma volonté aussi et que, quoique très petite fille, je sais ne pas courber la tête devant la puissance. Tant mieux, je suis libre et je respire plus librement.

Et je sentais que j'étouffais en débitant mon monologue. *Débiter*, c'est le mot, j'étais détestable, absurde et la fière Emilie était fort humiliée. Il est inouï, tout ce qui peut se passer dans la tête d'une artiste, tout en jouant, tout en étant le personnage en apparence du moins. Car d'autres pensées viennent vous assaillir, font de vous une machine ; on fait sa charge et l'on trompe parfois le public.

A la fin de mon monologue, j'entends une rumeur dans la salle et des applaudissements frénétiques : c'était le Consul. Ah ! combien je respirais avec bonheur! On cria : recommencez, ce qui arrivait toujours quand le premier Consul était en retard. Je recommençai, cette fois le cœur rempli de joie et d'ivresse, mais tout entière à mon personnage. Le bon public devait dire : « A la bonne heure, il paraît que la présence de notre grand homme l'inspire plus que cette salle comble. » Le Consul aimait beaucoup la tragédie de Cinna.

La représentation de cet ouvrage était si magnifiquement jouée par Talma et Monvel ! Monvel, si simple dans Auguste, si noble. On parle de diction. Ah ! c'est lui qui connaissait le secret d'émotionner sa diction. Comme il parlait Corneille, cet homme! Sans organe, presque sans voix, on l'entendait de partout. Aussi quel silence admiratif quand il était en scène ! Qu'il était tragique, simple et, dans son monologue du 4e acte, quand Evandre venait de lui découvrir la trahison de Cinna, et que, dans le monologue il récapitulait toutes les actions et qu'il finissait par dire :

Rentre en toi-même, Octave
Et souffre des ingrats après l'avoir été.

Après l'avoir été était dit avec un sentiment indéfinissable. Il y avait dans ces deux mots tous ses remords : c'était d'un effet tragique. Et encore dans ce même monologue, quand il se relève et qu'enfin il veut se venger de cet ingrat, il avait un retour sur lui-méme, en disant :

Mais quoi! toujours du sang et toujours des supplices!

Du sang était dit avec étouffement et une expression de dégoût sur les lèvres; il se laissait tomber dans un fauteuil et il disait d'une manière si fatiguée si épuisée :

Ma cruauté se lasse.

(Chère Valmore, je n'ai pas *Cinna* sous main; vous l'aurez dans votre mémoire d'artiste et vous arrangerez cela en homme de goût qui se connait en belles choses. Je crois qu'il est heureux d'intercaler ces détails artistiques entre ma troisième visite à Saint-Cloud).

Et la scène qui ouvre le 5e acte entre Auguste et Cinna. Il entrait le premier, très agité, Cinna le suivait. Les fauteuils étaient posés à l'avance. Monvel prenait son fauteuil d'une main tremblante.

Prends un siège, Cinna.

et, sur l'hésitation de Cinna, il recommençait...

Prends.....

Quel effet prodigieux! Ah ! j'étais là, palpitante, tout oreilles comme tout le public du reste. Et les vers qui suivaient le fameux : Prends.

Sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose.

Dès le commencement de cette scène, son débit était bref, serré, et pourtant impétueux. Quand il rappelait à Cinna les faveurs dont il l'avait comblé et lui disait :

Tu t'en souviens, Cinna, et veux m'assassiner

Cinna, qui veut alors se relever, était retenu par Monvel.

Tu tiens mal ta parole. Sieds-toi.

Rendre l'effet est impossible. Et quand il lui citait tous les conjurés, qu'il les comptait sur ses doigts, ces doigts magiques dont la flamme sortait de chaque phalange. Compter sur ses doigts sans exciter le rire, faire frémir tout le monde au contraire, c'est pousser l'art au delà de toute imagination ; et après avoir démontré à Cinna toutes ses bassesses, toutes ses ingratitudes, quand il finissait cet éloquent dialogue en lui disant :

Parle, parle, il est temps.

Je ne pense pas qu'il soit possible à aucun comédien d'atteindre une perfection semblable, aussi vraie, aussi intelligente et tout cela sans un cri, sans une exagération ! Ah ! Monvel sublime, ta réputation est bien au-dessous de ton immense talent. L'injustice dominera donc toujours.

Talma, dans ce personnage pusillanime, incertain, brave cependant mais faible, qui marchait sous l'influence de sa passion pour Emilie, et qui agissait contre les sentiments de son cœur ; que sa première entrée était belle à Talma ! Tout ce beau et interminable récit était fait d'une voix basse s'animant par degrés, mais toujours à voix basse.

Quelle physonomie ! Toutes ses fibres tremblaient. Ceci était d'un effet si épouvantablement vrai, que j'ai vu bien souvent des femmes se retourner de frayeur. C'est, je crois, du talent, mais ceux qui ne l'ont pas vu n'y croiront pas; ils ont raison, ils ne l'ont pas vu et ne le verront pas. Les vieilles traditions sont aujourd'hui tournées en ridicule (à l'impossible nul n'est tenu). Comment parler des couleurs à un aveugle !

Les tragédies n'étaient pas entourées de beaux décors; c'était même très sale, trés négligé ; on avait grand tort. La faute n'en était certes pas à Talma, qui sentait et connaissait toute l'antiquité mieux que personne. Que de fois je l'ai vu dans de saintes colères contre ce mauvais gout, cette mesquinerie ! « Mais vous nous ferez donner des bonnets d'ânes, misérables que vous êtes ! » Pauvre Talma, qui voulait, tant il aimait l'antiquité, rétablir les chœurs dans Œdipe ! La musique élève l'âme, elle poétise, mais parler de cela à ces bonnets de coton, c'est peine perdue !

— Vois-tu, me disait-il, ils sont encroûtés dans leurs vieilles habitudes; ils croient que j'apporte le bonnet rouge quand je parle d'innovations si nécessaires à notre art. Si l'on négligeait la mise en scène d'une manière si mesquine, on ne négligeait pas la distribution des ouvrages. Damas, acteur brillant et à grands applaudissements causés par une chaleur intrépide, qui étonnait et entraînait le public étourdi par tant de volubilité, qui se demandait après : « Mais pourquoi ai-je tant applaudi ? Je nesais pas, c'est fait, et je n'ai pas applaudi Talma quand il a dit d'une manière si simple et si touchante.

C'est Oreste, ma sœur...

J'ai eu des larmes aux yeux pourtant, et je n'ai pas applaudi. Est-ce que j'aimerais mieux le tambour que le rossignol? Décidément je suis une vraie brute. » Damas n'était point sans talent, mais je le répète avec regret : c'était un talent étourdissant. Mais enfin il tenait son emploi de jeune premier rôle, et ne dédaignait pas de jouer Maxime, rôle peu à effet, effacé presque complètement par Auguste et Cinna ; mais il le jouait. Les premiers confidents, quoique premiers, et, il faut bien l'avouer, bien médiocres en ce temps, n'auraient pas osé se faire remplacer. Les ouvrages de ce côté étaient montés le mieux possible.

Ce soir là, — et la présence du Consul y était pour beaucoup, — l'effet de la représentation était magnifique. Je ne parle pas de moi, mon Dieu ! au milieu de ces merveilleux et immenses talents, de ces géants, je me tenais de mon mieux pour ne pas faire ombre au tableau. J'eus donc la flatteuse récompense de mes efforts. Mais il m'arriva, au 5e acte, un applaudissement auquel j'étais loin de m'attendre, au vers :

Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres.

Applaudi, ce vers, à trois reprises; je devins pourpre. Mon Dieu ! que veut dire cela ? On présume donc quelque chose?... on ne peut rien savoir. Le Premier Consul vient souvent et on croit peut-être... Ce serait affreux. Les secrets de la Cour seraient donc comme les secrets de la Comédie. Que va me dire le Consul ? Il sera furieux, il m'accusera peut-être d'indiscrétion et pourtant je ne me suis confiée qu'à Talma. Il est trop prudent et trop peureux pour en avoir ouvert la bouche, même à sa femme. Talma me suivitdans ma loge, tout ébouriffé.

— Eh bien ! tu vois, tu as entendu ces applaudissements.

— Oui, j'en suis confuse et inquiète ; pourvu que le Consul ne m'accuse pas d'indiscrétion ! Après tout peu m'importe, le public a peut-être voulu me faire un gracieux compliment. Allez-vous-en, Talma, on m'attend.

...Je montai en voiture et me voilà pour la troisième fois sur la route de Saint-Cloud. Le Consul m'attendait.

— La représentation a été bien belle, me dit-il. Talma a été vraiment sublime. Monvel est un acteur bien profond ; malheureusement la nature l'a desservi ; on ne peut avoir une grande réputation avec une voix aussi défectueuse, un physique si grêle. Le théâtre, c'est l'idéalité : on n'y veut pas voir des héros mal faits. Monvel combat ses défectuosités par la science, mais le charme est absent. C'est un acteur à étudier. Vous avez été belle aussi, Georgina.

— J'ai fait de mon mieux pour mériter votre suffrage, qui est le plus flatteur pour moi.

— Eh ! mais, vous devenez flatteuse.

— Je cherche à me faire grande dame.

— Vous essayez à devenir méchante. Soyez ce que vous êtes ; je vous préfère Georgina que comtesse.

Il m'accablait de bontés.

— Mettez-vous là près de moi, vous êtes un peu fatiguée. Voyons, débarrassez vous de ce schall, de ce chapeau, que l'on vous voie.

Il défaisait petit à petit toute ma toilette. Il se faisait femme de chambre avec tant de gaieté, tant de grâce et de décence qu'il fallait bien céder, en dépit qu'on en ait. Et comment n'être pas fascinée et entraînée vers cet homme? Il se faisait petit et enfant pour me plaire. Ce n'était plus le Consul, c'était un homme amoureux peut-être, mais dont l'amour n'avait ni violence, ni brusquerie ; il vous enlaçait avec douceur, ses paroles étaient tendres et pudiques : impossible de ne pas éprouver près de lui ce qu'il éprouvait lui-même.

Je me séparai du Consul à sept heures du matin, mais honteuse du désordre charmant que cette nuit avait causé. J'en témoignai tout mon embarras.

— Permettez-moi d'arranger cela.

— Oui, ma bonne Georgina, je vais même t'aider dans ton service.

Et il eut la bonté d'avoir l'air de ranger avec moi cette couche, témoin de tant d'oublis et de tant de tendresses.

Ouf ! en vérité, bonne madame Valmore, il faut une plume comme la vôtre pour faire passer ces détails historiques et très vrais pourtant. J'ai fait ce que j'ai pu, mais je suis impuissante.

Le Consul me dit : « A demain, Georgina. » Il me disait : à demain ! pour sans doute calmer mes inquiétudes. C'était encore une délicatesse de son cœur. Non, jamais ceux qui liront ces détails ne voudront y croire, ils sont réels. Pour bien connaître le grand homme, il fallait le voir dans l'intimité ; là, dépouillé de ses immenses pensées, il se plaisait dans les petits détails de la vie simple et humaine ; il se reposait de la fatigue de lui-même.

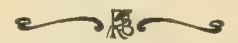
— Non pas demain, si vous le permettez, mais après-demain.

— Oui, ma chère Georgina, comme tu le veux : à après demain, aime-moi un peu et dis-moi que tu reviendras avec bonheur.

— Je vous aime de toute mon âme, j'ai peur de trop vous aimer; vous n'êtes pas fait pour moi, je le sais et je souffrirai; cela est écrit, vous verrez.

— Va, tu prophétises mal, je serai toujours bon pour toi, mais nous n'en sommes pas là. Embrasse-moi et sois heureuse.

Mlle GEORGES.



L'ORIGINE DES CONFÉRENCES

La *Revue Politique et Littéraire* et la *Revue Scientifique* ont inauguré la série de leurs Conférences le 4 février 1904 à 9 heures du soir. Avant de donner la parole à M. Albert Sorel, M. Félix Dumoulin, directeur, a prononcé l'allocution suivante :

Avant de donner la parole à l'éminent conférencier qui inaugure notre série de causeries du soir, j'ai senti la nécessité de répondre à une question qui me fut posée de différents côtés, à savoir : quel but poursuivent la *Revue Politique et Littéraire* et *la Revue Scientifique*, en organisant ces conférences ?

J'y réponds aussitôt : il ne s'agit pas d'une création de toutes pièces, sans précédent, mais de la reprise d'un effort et d'une œuvre ancienne. Ils n'ignorent pas en effet, les plus anciens lecteurs de nos *Revues*, ceux de la fondation — et je ne crains pas de dire qu'ils sont nombreux — que ce genre aujourd'hui si répandu et si goûté du public : *la Conférence* se rattache d'inséparable façon à la fondation même de nos *Revues*.

C'est en l'année 1866 que le fondateur de la *Revue Bleue*, qui s'appelait alors *Revue des Cours et Conférences*, Eugène Yung, eut l'idée d'organiser une série à la salle de l'Athénée, en plein centre du Paris mondain.

La cérémonie d'inauguration fut très brillante. Elle comprenait une conférence et un concert.

Nous ne donnerons pas de concert, cette année du moins. Du reste, je dois dire que les Conférences eurent plus de succès que les concerts.

Que désirait donc exactement Eugène Yung ? Il désirait acclimater chez nous la Conférence. Vous savez s'il a réussi ! Dans son discours d'ouverture, il comparait l'institution nouvelle à l'Institut royal de Londres.

« Les hommes distingués, disait-il, qui voudront parler au lieu d'écrire, pourront se mettre dans ce fauteuil. Ceux qui auront fait de grandes découvertes, et qui n'auront pas de chaires officielles pour en faire part au monde savant, pourront venir ici. De temps en temps arrive du fond de l'Afrique, ou de quelque autre extrémité de l'univers, un voyageur qui, au péril de sa vie, à travers mille souffrances, a pénétré en des régions que jamais pied d'Européen n'avait foulées : — « Venez ici, Monsieur, lui dirons-nous; vous écrirez sans doute le récit de vos explorations ; mais vous nous feriez grand plaisir en nous les racontant de vive voix. Et croyez-le, Monsieur, ce que nous apprendrons ainsi, ce que nous recueillerons de votre bouche, notre mémoire en gardera sans peine la durable impression. » Ces idées, nous voulons les continuer, en les adaptant à notre époque. Aussi bien, un peu plus ouverts qu'Eugène Yung, nous faisons appel appel à ceux-là mêmes qui ont des chaires officielles.

Les conférenciers de 1866 s'appelaient Taine, dont vous allez entendre ce soir le successeur à l'Académie Française qui inaugure notre série, comme Taine inaugura celle de 1866... Weis, au parler fin et élégant, Emile Deschanel qui eut un tel succès dans ce genre nouveau, d'autres encore nombreux, Léon Say qui causait sur les finances et les transformations de Paris, Félix Hément, et enfin Francisque Sarcey... Sarcey qui, d'après ses souvenirs publiés dans nos colonnes en 1890, eut tant de peine à ouvrir la bouche mais qui, une fois cette bouche ouverte par l'effort de Yung, ne put jamais se décider à la refermer.

Ces conférences et ces concerts avaient lieu tous les jours. Notre public actuel s'accommoderait mal d'une telle fréquence.

Nous ne vous dresserons pas de programme. L'expérience nous apprend que tous les programmes ne valent que par l'exécution.

Passons donc à l'action en donnant la parole à M. Albert Sorel.

FÉLIX DUMOULIN.



L'ÉPOPÉE NAPOLÉONIENNE

Poètes et musiciens

BÉRANGER — LAMARTINE — VICTOR HUGO
BEETHOVEN — BERLIOZ

Il a été admis longtemps que nous ne possédions point d'épopée, ni de poésie épique nationale. Et peut-être est-il encore convenu que ce genre n'est pas dans notre génie : il reste le don de climats et de races privilégiées. La Grèce l'a reçu du ciel, par rayon divin; Rome, par lumière réfléchie; les Germains la doivent à l'or du Rhin; les Scandinaves au soleil de minuit et les Indous à l'eau du Gange. Pourtant si l'on définit l'épopée « la narration en vers d'ac-

tions grandes et héroïques », *la Chanson de Roland* en est une et parfaitement nationale, pastichée de rien, émanée de notre âme, sortie de notre sol; le philtre qui s'en dégage est celui qui nous charmera toujours : l'eau fraîche et pure des sources françaises, réfléchissant en son miroir le ciel de « douce France ». Les héros ne descendent point des dieux et n'arrivent point des terres étrangères; ils sont nôtres, à notre image transfigurée et glorifiée : Charlemagne et ses preux, frappant fort, parlant bien, féconds en prouesses, fertiles en discours, et, dans les peuples, l'amour du sol natal, l'horreur des traîtres. Mais, dit-on, ce sont de vieilles chansons, c'est de la vieille France, en vieux français. Depuis...

Or, depuis, la geste a recommencé et l'épopée a revécu. Une geste, comme celle d'autrefois, toute populaire, toute spontanée, toute vivante du génie des ancêtres, aventureuse, familière et grandiose, pleine de magnificences et de tragédies, avec une légion de héros anonymes et les grands noms nouveaux qui recommencent les généalogies, ces héros de la race, à la fois des Robert-Guiscard, des Baudouin de Flandre, créateurs de royaumes, des Duguesclin, des Bayard. — C'est Hoche, c'est Marceau, c'est Championnet, c'est Lannes... Et cette suite plus extraordinaire encore que toutes les épopées inventées par les poètes, le chevalier de fortune qui part à la conquête de la Toison d'Or et de l'empire de Constantinople, balaie les rois, parque les peuples, se couronne empereur des Francs, épouse la fille de l'Empereur d'Allemagne et renversé par une catastrophe du ciel s'en va mourir, ainsi qu'il est né, sur un rocher battu par les mers, recommençant Alexandre, pour finir comme Prométhée.

Par quelle aberration étrange du génie humain, le peuple qui aurait enfanté ces merveilles serait-il incapable d'en exprimer la beauté? après avoir, et pour des siècles, ouvert au génie humain cette source sans pareille de poésie, il serait incapable d'y puiser de ses mains? après avoir accompli ces prouesses de les célébrer ? après avoir vécu ces destinées épiques de les raconter au monde et d'en perpétuer, dans les rythmes sacrés et les symboles du langage, la tradition dans les âmes?

La chose est invraisemblable; elle n'est pas vraie. Seulement le poème écrit s'est créé comme le poème vécu, de toutes pièces; il est sorti du génie national comme l'action est sortie de l'instinct populaire. Les héros ne se sont point modelés sur l'antique; les poètes, pour les chanter, ne se sont point évertués au pastiche. Charlemagne et Roland, ressuscités, ont combattu avec les armes et dans le costume de leur temps, pour les dieux nouveaux. Les poètes ont mesuré leurs vers, groupé leurs stances selon le rythme des nouveaux chants; et parce que ces chants, selon le rythme de nos cœurs, étaient tout lyrisme et toute éloquence : parce que ces guerriers ne portaient plus d'armure et, au lieu des flèches et des feux grégeois, affrontaient la mitraille, on n'a pas reconnu l'épopée qui renaissait, comme renaissent toutes les œuvres de nature, identique en son germe, transformée en sa fleur; — tels les conquérants que nous montre un grand poète contemporain, qui se crurent tout à coup jetés hors d'eux-mêmes et poussés hors du monde, parce que, tournant autour de la terre, ils virent

Monter en un ciel étoilé
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

Si la France moderne ne possède point de poème héroïque, à proprement parler, elle a sa poésie épique et ses poètes nationaux. Nés au temps où la geste s'accomplissait, bercés du souffle qui emportait les guerriers, éclairés du même rayon et se guidant sur les mêmes étoiles, ils ont trouvé des accents dignes des actions qu'ils entendaient glorifier. La lyre s'est accordée au cliquetis de l'acier des baïonnettes, au mugissement du bronze des canons. Je voudrais parcourir avec vous cette belle époque de la poésie française, et je m'attacherai particulièrement à l'épopée napoléonienne. C'est celle, de beaucoup, qui a inspiré le plus de poètes. La raison en a été donnée par un homme qui, autrefois, a rêvé aussi de célébrer la gloire de ces temps, qui a construit le plan du nouveau poème héroïque, épique dans sa donnée, lyrique dans la forme, mais qui, plus philosophe et historien que poète, n'en a pas porté l'exécution à la hauteur de son dessein, Edgar Quinet. Il écrivait, en 1833 :

« Dans l'avenir de la France, les guerres de la Révolution et de l'Empire formeront les âges héroïques de la démocratie : et de la même manière que Charlemagne, à l'aurore de la féodalité, est devenu le héros de la poésie féodale, tout de même Napoléon deviendra le héros de la poésie populaire... Napoléon, de quelque façon qu'on l'envisage, ou par l'amour ou par la haine, satisfait à la première condition du personnage épique, qui est d'absorber en soi une génération tout entière... Dans son épopée ne se rencontrent vraiment que trois personnages, lui, le peuple, le monde... »

Je ne m'arrêterai dans cette étude qu'aux pièces les plus significatives et les plus accomplies. La plus récente de celles que je rappellerai date déjà d'un demi siècle. Les œuvres, comme les événements, ont pour nous, ici, le recul du passé, la perspective du siècle évanoui et des choses disparues. C'est une pure étude d'art français. L'histoire n'y paraîtra que pour donner la trame. J'ajouterai une observation intéressante et assez singulière : parmi les poètes

que je citerai, et dont les écrits datent presque tous de la monarchie de Juillet, plusieurs se sont déclarés ennemis acharnés de Napoléon et de sa mémoire ; d'autres, enthousiastes du passé, demeurèrent attachés, et plusieurs jusqu'à l'exil, à des convictions très opposées à celles qu'évoque le nom de l'Empire. On peut dire d'eux ce que disait de lui-même Quinet lorsqu'il réédita, en 1857, son poème sur Napoléon publié en 1833 : « J'ai choisi Napoléon pour sujet d'un poème héroïque lorsque ses restes mêmes étaient proscrits. J'ai dénoncé sa mémoire sitôt qu'elle est redevenue une puissance. Voilà le seul genre d'adulation que j'aie à me reprocher. »

C'est du peuple que sortit la croisade révolutionnaire, la première et la plus pure, celle de la délivrance; c'est le peuple aussi qui mena la seconde, celle de la conquête, c'est lui qui remplit les armées qui envahirent l'Europe et, un moment, la soumirent à la France. Je le soignai, Dieu le guérit, disait ce grand chirurgien. L'empereur aurait pu dire de même. Ils marchaient, je vainquis; je disposai la bataille, et ils la gagnèrent. « Je ne me mets que pour moitié dans les batailles que j'ai gagnées, disait-il à Saint-Hélène, et c'est beaucoup pour le général que d'être nommé, car le fait est que c'est l'armée qui gagne la bataille. » Mais le soldat en rapportait la gloire à celui qui l'avait commandée, et, après le soldat, le peuple tout entier. C'est par la chanson populaire que commença la glorification des guerriers. Ils eurent leur ballade avant d'avoir leur chanson de geste, et la première qui date dans la littérature épique du nouveau cycle, ne parle encore du chef que pour consacrer le dévouement et l'amour que lui portaient ses soldats. Elle n'émane point d'un Français de naissance. C'est sur les bords de ce Rhin redoutable dont les Gaulois et les Germains, depuis qu'ils existent, se disputent l'empire, dans ces régions alors indécises de leur destinée, à l'état, pour ainsi dire, de nations amorphes et vacantes, détachées du Saint Empire par la conquête républicaine et rattachées à la République française par le gouvernement consulaire, que naquit Henri Heine.

Adolescent, il vit passer Napoléon, il grandit au milieu des grognards qui traversaient son pays. Peu d'hommes ont ressenti avec une angoisse plus profonde de tout leur être le vide qui se fit tout à coup dans le monde par l'engloutissement de l'Empire et la catastrophe de l'empereur : « Vaincue et fracassée la grande armée, et l'empereur, l'empereur prisonnier ! » Heine avait dix-neuf ans, il écrivit *les Deux grenadiers*, une de ses premières chansons, un de ses chefs-d'œuvre. Vous connaissez ce récit : deux grenadiers, prisonniers en Russie, reviennent en France, apprennent les funestes nouvelles. L'un deux se sent mourir et demande à son camarade de l'ensevelir dans son uniforme, la croix d'honneur sur la poitrine, le sabre au côté, le fusil dans la main.

« Ainsi je veux m'étendre, l'oreille au guet — comme une sentinelle au tombeau — jusqu'au jour où j'entendrai le mugissement des canons — et le trot des chevaux hennissants.

« Alors mon empereur, à cheval, passera sur ma tombe, — parmi le cliquetis et l'étincellement des glaives ; — alors je sortirai tout armé du tombeau — pour défendre mon empereur ! »

La musique de Schumann a rendu cette chanson familière en France et vous savez tous, certainement par quelle puissante paraphrase de *la Marseillaise* le musicien a complété, son interprétation du poète, évoquant ainsi, du même coup, la pensée des grenadiers et celle de Heine lui-même qui, pas plus qu'eux, ne séparait dans le lointain où ils regaraient, cette triple image de la France d'alors, la grande nation, la grande armée, le grand empereur.

J'ai hâte d'arriver à la ballade française, la grande ballade à la Villon ; c'est Béranger qui l'a donnée en une chanson, la plus parfaite et la plus spontanément populaire, qu'il ait composée : *Les Souvenirs du peuple*. Elle fut publiée en 1828. L'impression qu'elle apporte est celle de Napoléon en 1814, la compagne de France, le retour de l'île d'Elbe, puis le départ presque aussitôt pour l'exil dont il ne reviendra pas. Béranger doit à cette veine ses plus beaux vers de poète :

> Il fatiguait la victoire à le suivre...

le 5 mai, le *Vieux drapeau*, le *Vieux sergent* :

> Ce drapeau rendait à la France
> Tout le sang qu'il nous a coûté.
> . . . .
> De quel éclat brillaient dans la bataille
> Ces habits bleus par la victoire usés.

Mais ici, il se surpasse. Tout est touchant et grand en ce petit poème. Il faut, pour le ressentir au cœur, l'avoir entendu chanter par la voix chevrotante de la grand'mère, avec ce doux air de complainte sur lequel l'a modulé Béranger. Il faut au moins, en le fredonnant, se figurer le petit tableau de la veillée campagnarde mise en scène par le poète :

> On parlera de sa gloire
> Sous le chaume bien longtemps,
> L'humble toit, dans cinquante ans,
> Ne connaîtra pas d'autre histoire.
> Bien que, dit-on, il nous ait nui,
> Le peuple encore le révère.
> — Parlez-nous de lui, grand'mère,
> Grand'mère, parlez-nous de lui.
>
> A pied, grimpant le coteau
> Où, pour le voir, je m'étais mise...
> Il avait petit chapeau.
> Avec redingote grise —
> Près de lui je me troublais.
> Il me dit : Bonjour ma chère...
> — Il vous a parlé, grand'mère,
> Grand'mère il vous a parlé.

Au temps de la campagne de France, de Champaubert et de Montmirail :

> Un soir, tout comme aujourd'hui,
> J'entends frapper à la porte,
> J'ouvre bon Dieu! C'était lui,
> Suivi d'une faible escorte...
> Il s'asseoit où me voilà,
> S'écriant : Oh! Quelle guerre!
> — Il s'est assis là grand'mère,
> Grand'mère, il s'est assis là...

Béranger a traduit en cette chanson, précise et ingénue, les sentiments et la vision que suscite, dans le *Médecin de campagne* de Balzac, le récit du soldat Goguelat aux paysans du Dauphiné. Goguelat raconte ce que la grand'mère chante; c'est la chronique et le couplet, et tous les deux montrent le héros mêlé à la vie du peuple, mêlant le peuple à sa vie, l'épopée familière, la représentation des choses qui viennent à la pensée des simples devant l'image d'Epinal : l'homme au petit chapeau et à la redingote grise dans l'apothéose d'un soleil terni, qui ressemble aux rayons d'une vieille croix de la Légion d'honneur. Regard jeté dans la maison du demi-solde ou dans la mansarde de la fille du soldat...

> Et dans un coin obscur, près de la cheminée,
> Entre la bonne vierge et le buis de l'année,
> Quatre épingles au mur fixent Napoléon.

Ceci nous amène à la grande poésie. La première en date est une imprécation, la seule imprécation sortie de l'âme de Lamartine et l'une des plus éloquentes qui aient été proférées par des lèvres humaines. Napoléon a cette rare fortune que, dans l'admiration comme dans la haine, il a inspiré des chefs-d'œuvre. L'aigle a toujours transporté sur les hauteurs le poète qu'il étreignait de sa griffe ou qu'il enlevait sur ses ailes.

Lamartine raconte, dans une note assez imprécise d'ailleurs, qu'il composa cette pièce sous le contrecoup de l'émotion ressentie par lui en apprenant la mort de Napoléon. Il nous mène dans un autre milieu et dans un autre décor que la maisonnette paysanne où nous écoutions tout à l'heure chantonner la grand'mère. Chose étrange qui grandit le peuple et qui ne diminue point le héros, c'est parmi les pauvres gens, qui portèrent le plus lourd faix de son empire, les paysans, ceux que la conscription enlevait au champs paternels, et dont le départ vouait les vieux à l'indigence sur la terre inculte; c'est parmi les paysannes qui avait pétri dans leurs entrailles, formé de leur sang et nourri de leur lait cette chair à canon qui engraissait la terre étrangère et servait de pâture, jusqu'aux extrémités de l'Europe, aux oiseaux de proie du vieux monde, c'est parmi ces gens-là où la chute de Napoléon et la paix qui s'ensuivit eussent dû être acclamées comme une délivrance, que l'empereur fut le plus regretté, et que son culte s'est conservé le plus longtemps. C'est dans la bourgeoisie, qui profita de tant d'emplois, dans la ci-devant noblesse qui obtint tant de grades, c'est parmi ceux qui fournissaient à l'Empire les cadres de son administration et ceux de ses etats-majors, que la fatigue se produisit le plus vite, que l'abandon s'opéra et que la malédiction fut le plus souvent jetée sur sa tombe. Lamartine appartenait à cette partie de la petite noblesse qui ne s'était pas ralliée, et à ce genre d'esprits qu'on pourrait nommer les intellectuels d'alors. Il avait appris à penser dans cette école qui cherchait ses maitres tantôt chez Bonald, tantôt chez Benjamin Constant. On y faisait profession d'exécrer Bonaparte, heureux encore quand on n'ajoutait point au nom, en le prononçant, l'*u* corse, l'*u* étranger, l'*u* méprisant et proscripteur de Chateaubriand et du marquis de la Seiglière. Chez Heine, le petit juif rhénan, Bonaparte avait apporté ce double bienfait, la liberté de conscience, le relèvement de la dignité humaine; les gens du Rhin comparaient le despotisme éclairé de l'Empire avec le despotisme obscur des principicules allemands. Chez Lamartine on comparait la police tracassière de Fouché ou de Savary qui mettait au pilori des éditions entières des ouvrages déplaisants, avec le gouvernement débonnaire de Louis XVI, qui ne brûlait çà et là un exemplaire de Voltaire ou de l'Encyclopédie que pour s'excuser lui-même de fermer les yeux sur la circulation de l'ouvrage. « Je n'aimais pas Bonaparte, j'avais été élevé dans l'horreur de sa tyrannie. L'inquisition de cet homme contre la pensée était telle, que la police de Paris ayant été informée qu'un jeune homme de Mâcon, âgé de 17 ans, prenait des leçons de langue anglaise d'un prisonnier de guerre en résidence dans cette ville, le préfet vint chez le père de ce jeune homme lui signifier de faire cesser cette étude de son fils, s'il ne voulait pas porter ombrage au gouvernement. »

En 1821, Lamartine se trouvait à Aix en Savoie et dînait, ce jour-là, chez Mme de Saint-Fargeau, fille d'un conventionnel tué en 1793 par un garde du corps pour avoir voté la mort du roi, avec Lally Tollendal fils d'un officier tué par le Parlement en 1766 pour s'être laissé battre par les Anglais, royaliste fervent lui-même et qui ne s'était jamais rallié à l'Empire; avec Marmont, officier de la République à l'armée d'Italie, en 1796, que Napoléon avait fait maréchal et duc, et qui l'avait abandonné en 1814. On attendait M. de Dalberg, ministre de Louis XVIII en Savoie, ci-devant affidé et toujours commensal de Talleyrand. Il ne venait pas, on se mit à table sans lui. Tout à coup il entre, important, ému même, et plus peut-être qu'il ne convenait à son emploi. Il s'excuse sur le courrier qu'il a reçu. « Une bien grande nou-

velle. *Il* est mort. » *Il* c'était l'empereur. Ce pronom se comprenait au château comme il se comprenait à la chaumière. *Il* c'était le *petit caporal* et le tyran, l'homme du siècle et l'usurpateur! et le Duc de Dalberg, qui avait un rang à la cour impériale s'exprimait ici comme le pauvre Goguelat qui n'avait un rang que parmi les simples canonniers. Marmont pâlit, les larmes lui montèrent aux yeux, il parut atterré, et se levant de table, il marcha longtemps dans la salle, « les yeux au ciel, balbutiant des mots que nous n'entendions pas. »

« Tous ceux qui étaient là détestaient Bonaparte » ajoute Lamartine, « moi comme poète », et cette haine lui dicta cette méditation fameuse :

Sur un écueil battu par la mer plaintive...

Une tombe nue, une prière muette. L'Anglais n'a pas voulu que la seule épitaphe, qui convînt, un mot : *Napoléon* — rappelât que ce captif avait été empereur, et ceux qui avaient charge de la mémoire de l'empereur ne voulurent pas qu'on écrivît un autre mot que celui-là. Donc, la tombe de celui qui avait rempli le monde de sa renommée fut une tombe anonyme. Devant ce reniement de l'histoire, le poète, malgré sa haine, sent l'histoire vibrer en lui et la stance jaillit pleine et magnifique :

Ici gît... point de nom, demandez à la terre!
Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait, tremblants sous son char.

Monté à ce ton, il s'élança au sublime et l'atteint :

Il est là... Sous trois pas un enfant le mesure

Un vers, quelques syllabes ! et c'est toute la misère humaine qui s'empare de cet homme plein de prodiges ; c'est le contraste immense de cet essor gigantesque et de cet arrêt bans la nuit ; des Pyramides, des Arcs de triomphe pour aboutir à ce caveau, muet et sourd, creusé dans un roc sans écho, le néant de ce que l'univers a connu de plus puissant au monde, exprimé en une image brève, simple, définitive, comme celles des prophètes...

C'est assez pour la gloire du poète. Ce n'est pas assez pour la vérité de la vie. Lamartine ne connaissait pas Napoléon. Il se contentait de la détester. Il le voit, il le peint, il le ressent du dehors, à travers les préjugés et les haines d'autrui. Je vous montrais tout à l'heure, dans la chanson de Béranger, Napoléon en communion familière avec le peuple, la mise en scène, en rimes et en rythmes, du *Napoléon du peuple* de Balzac, cette stance de Lamartine, admirable d'ailleurs en ses accents et ses harmonies, n'est qu'une transcription lyrique de quelques lignes des *Considérations* de Mme de Staël :

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre
Et des serres pour l'embrasser

Lamartine n'atteint pas le fond. Si Sainte-Hélène n'eût enfermé qu'un prisonnier de guerre et un homme politique, un soldat désarmé et un souverain déchu, Sainte-Hélène n'eût été qu'un grand spectacle entre ceux qu'ont donnés maintes fois les revers des choses humaines. Mais Sainte-Hélène fut autre chose, une chose pire, une douleur plus amère que toutes celles de l'orgueil, l'orgueil fût-il démesuré. Ce n'était pas le nom de Condé que lui jetait la vague vengeresse, la vague qui lui eût jeté ce nom eût glissé sur l'armure d'acier, l'armure de la raison d'Etat ; non ce n'était pas le nom d'un mort et d'une victime, entre tant d'autres, des factions, des passions et de la guerre — c'était le nom d'un vivant, chair de sa chair, orgueil suprême de son ambition, en lequel il se sentait atteint et déchiré au cœur, déçu dans son rêve le plus cher, torturé le plus cruellement dans le sentiment de son désastre, son fils. Et si ce fut là le supplice que lui infligèrent, très sciemment, ses vainqueurs. C'est que, par ce côté, il se retrouvait homme, faible, anxieux et douloureux, comme le dernier des pauvres diables dont il avait pris les enfants et brûlé les chaumières. Bref il savait souffrir et c'est par où l'humanité remettait la main sur lui et prenait sa revanche.

Que Lamartine n'avait-il interrogé Marmont, puisque Marmont se trouvait là. Marmont lui aurait dit : « J'étais resté à l'armée d'Italie par attachement pour lui ; je l'admirais profondément ; je le trouvais si supérieur à tout ce que j'avais déjà rencontré en ma vie ; ses conversations intimes étaient si profondes et avaient tant de charme ». De *charme*, vous avez bien entendu ? Et il aurait poursuivi : « Tous les noms datant de ce temps-là ou d'une époque antérieure, rappelant à la mémoire de Bonaparte des services rendus ou des témoignages d'affection ou de considération, n'ont jamais perdu leur puissance auprès de lui. La nature lui avait donné un cœur reconnaissant et bienfaisant, je pourrais meme dire sensible... » Vous entendez encore : *reconnaissant* ? C'est cette pensée, c'est ce mot tiré des abîmes du cœur, c'est le souvenir de tant d'héroïques ambitions de jeunesse, de la fraternité d'armes, de la munificence impériale, pour aboutir à la funeste nuit d'Essonne, qui, le soir du dîner d'Aix offusquaient, sans doute, les regards de Marmont, rappelaient les larmes refoulées, et c'étaient là, peut-être, les mots qu'il murmurait et que l'on n'entendait pas.

Marmont retrouva ces sentiments quand il écrivit ses Mémoires. Les vieux soldats ne les perdirent

jamais. L'histoire de ce temps-là et l'homme qui les mène sont incompréhensibles, si l'on ne s'explique point comment tant d'hommes simples et vaillants s'attachèrent obscurément à cette éclatante fortune, et il n'en est d'autre raison que leur dévouement au pays et leur attachement à l'homme qui, à leurs yeux, le représentait. « Vous êtes, leur disait-il, à la veille d'Austerlitz, l'avant-garde du grand peuple. » Et ils le croyaient. S'ils grognaient souvent quand l'étape était rude et qu'ils tournaient de trop loin le dos à la France, cependant ils marchaient toujours. Ils n'oublièrent pas. Voyez-les dans ce merveilleux petit poème de Théophile Gautier : *les Vieux de la Vieille*, les seuls vers qui donnent, en français, pour la force du rythme allègre, la plénitude des stances, l'intensité des images sobres, l'équivalent des *Deux Grenadiers* de Heine.

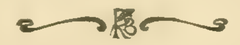
Ils défilent, falots et superbes, en leurs défroques que déforment leurs pauvres corps amaigris ou gonflés. Ils vont, le 15 décembre, grelottant sous le ciel glacé, porter leur couronne au tombeau de l'empereur et célébrer l'anniversaire du « grand retour », le retour des cendres :

On eût dit la lithographie
Où, dessinés par un rayon,
Les morts, que Raffet déifie,
Passent, criant : Napoléon !
Ne les raillez pas, camarade ;
Saluez plutôt chapeau bas,
Ces Achilles d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas

Homère ne l'eût pas inventée, mais il s'est trouvé, pour en chanter les épisodes, un poète qui, par une rencontre étrange, égale par le génie du verbe, le génie d'action du héros, par l'immensité de l'invention poétique, l'immensité de la geste accomplie, que dis-je ? créé, suscité en quelque sorte pour en être l'aède, l'interprète incomparable et le témoin aussi longtemps que la langue française sera parlée par une bouche humaine ou seulement comprise par les hommes. Devant lui tous les autres s'effacent, il s'est emparé de cette épopée, comme Napoléon s'est emparé de l'empire. Cet empire que l'épée de Napoléon a conquis tour à tour et perdu, Victor Hugo le reconquiert, le relève des ruines et en ressuscite le spectacle pour l'immortalité. Napoléon, Victor Hugo, ces deux noms remplissent le siècle, l'un, au début, par ses actions, l'autre à la fin, par ses chants, et Paris a décerné au poète le plus sublime hommage en lui donnant pour sa chapelle ardente, en la veillée de sa mort, l'arche triomphale élevée par l'empereur. Le poète en Victor Hugo est pareil aux forces de la nature, il en a la puissance, la spontanéité, le don de métamorphose infinie et de renouvellement sans fin. Victor Hugo chante comme l'Océan monte, comme la tempête mugit, comme le soleil éclaire, comme le printemps fleurit et murmure. Jamais une voix d'hommes ne parut à ce point, par ses retentissements immenses, ses harmoniques infinies, une voix d'humanité. Or, il naquit en pleine croissance impériale, il grandit, comme saturé de l'atmosphère napoléonienne. Le siècle qui nourrit l'âpre mélancolie de Vigny, souffla l'héroïsme sain et robuste sur son berceau ; il reçut, tout enfant, le coup d'aile de l'aigle. Les fanfares victorieuses passèrent autour de son front d'adolescent, comme les vols de corbeaux, les vents tragiques et les nuées humides sur les tours grises, les eaux noires et les forêts gémissantes de Combourg.

ALBERT SOREL.

(*A suivre*).



LA RELIGION ET LE THÉATRE

Le chant du bouc.

Lorsque Platon appelait la constitution athénienne « une théâtrocratie » il faisait plus que de lancer un trait spirituel sur « les auditeurs d'actions et contemplateurs de discours », il révélait l'origine sacrée de la tragédie. Beaucoup de bons esprits s'irritent de l'importance actuelle des gens et des choses de théâtres. Ils n'ont pas tort, car Susarion le Mégarien triomphe à la place de Thespis et nous célébrons les rites du Bacchus romain au lieu des mystères de Dyonisos. Quelle que soit la décadence de cet art, il mérite qu'on l'étudie comme l'expresssion la plus haute de notre race, et le rite suprême de la civilisation aryenne.

Dans le magnifique ouvrage de la Commission d'Egypte, les plus anciens temples du Nil paraissent ptolémaïques, tellement le dessinateur obéit à ses habitudes classiques : on découvre du Vitruve, voire du Palladio, à Louqsor. La culture occidentale commence à découvrir l'hellénisme. Il n'y a pas longtemps, elle tenait compte de Sénèque le tragique et nommait Voltaire après Corneille et Racine. L'étymologie, qui nous ramène à l'origine d'une idée, brise nos poncifs actuels et permet au passé d'apparaître, obscur encore mais réel, authentique. Entre le chant du bouc du VIIe siècle avant Jésus-Christ et *Cinna* par exemple, il y a vraiment un abîme ; et le premier qui l'ait mesuré est ce fameux Nietzsche qui mérite, autant par sa puissance cérébrale que par son étrangeté, de partager avec Paracelse l'épithète de docteur illuminé. L'*Origine de la tragédie*, que nous pouvons lire en français, grâce M. Albert, projette une clarté imprévue sur la naissance du drame. « L'évolution

de l'art est le résultat de l'esprit apollonien et de l'esprit dionysien. » Cette formule restera, épigraphe nécessaire de cet ordre d'idées : mais il s'en faut que la définition de ces esprits soit rigoureuse et que la part dyonisiaque se trouve dans la musique. En outre, le dithyrambe (ce mot signifie deux fois, né *alias* initié) n'a pas jailli de l'instinctivité : c'est au contraire l'expression de la plus haute conscience. Aux périodes primitives la religion est l'arche ; tout ce que nous voyons paraître dans les arts ou les mœurs sort du temple, unique source du génie ethnique. Les premiers chapitres de la Genèse forment le scénario d'une féerie pédagogique qui servait à l'éducation sacerdotale. Il n'y eut jamais de religion sans mystère, ni de mystères sans mystes. Le plus ancien des théâtres se dressa dans une crypte, inventé par ceux-là dont la domination ne pouvait s'affirmer sans tenir en haleine la sensibilité d'une race. Cet art scénique qui les synthétise tous, devenu pour le clergé actuel l'antichambre de l'enfer, naquit au foyer le plus intime de la puissance théocratique. En lisant les anciens, on découvre une machinerie et des trucs qui feraient envie à nos scènes. La profération des oracles, l'apparition des défunts, cérémonies canoniques, nécessitaient une habileté extrême. Les cinquante Erynnies d'Eschyle surgissent de l'ombre des hypogées, comme le fantôme de Clytemnestre. Hérodote raconte que les envoyés de Périandre virent par deux fois le fantôme de Mélisse au temple de Thesprotie. Aux petits mystères d'Eleusis on montrait Charon et sa barque, des serpents, des monstres et aussi, comme il est dit dans Aristophane : « la lumière la plus pure des bosquets de myrte ; des chœurs bienheureux d'hommes et de femmes. » Strabon compare le temple d'Eleusis à un théâtre.

D'autres circonstances témoignent encore que l'art sacerdotal englobait tous les autres ; Solon veut s'opposer aux audaces de Thespis ; à Sparte, on cloue au pilori la lyre de Terpandre coupable de porter une corde nouvelle ; Lucien nous dit qu'Orphée et Musée défendirent d'expliquer les choses saintes sans la danse et le rythme : enfin Platon veut des lois pour régler les chants et les danses et qu'il ne soit pas permis de chanter ou de danser autrement.

L'homme vraiment familier avec l'antiquité ne sourit ni ne s'indigne ; il admirera plutôt ces hiérophantes inspirés qui inventèrent tous les modes du plaisir esthétique, unissant la violence de l'instinct à la pureté de l'idée. D'abord sublimes inventeurs, les prêtres devinrent des politiciens. Les arts de l'enthousiasme ils les employèrent à régner, et l'histoire de l'art énumère surtout les étapes de sa laïcisation pour parler le langage contemporain.

Nous possédons des centaines de pièces hindoues d'un charme analogue aux parties sentimentales et féeriques de Shakespeare Kalidasa, Barabhuti, Cudraka, Harsa sont de beaux poètes. M. Marius Fontanes, assure qu'un chœur dialogué soutenait le drame et que le sujet s'appuyait de « groupes plastiques. » Le Brahmanisme et le Boudhisme durent sanctifier le théâtre qu'ils ne pouvaient renverser, comme Apollon et Dyonisos étaient déjà associés à Delphes, au temps des Pisistratides.

Bacchus inconnu à Homère n'est d'abord qu'un démon, un héros. Les Bacchantes d'Euripide nous racontent comment le roi Pentheus, qui voulut s'opposer à l'établissement du nouveau culte, fut mis en pièce par sa propre mère Agavé. Le Dieu récent n'est pas fils de Thémis ou de Gaïa comme le Titan sublime, mais de Zeus et d'une princesse de Thèbes : cela signifie que l'émancipation dyonisiaque fut conçue au sein de la religion même. Dans cet amour Zeus apparaît glorieux et terrible avec sa foudre. Sémèle meurt et l'Olympien sauve l'enfant et l'enferme dans sa cuisse, ce dont le faubourien se souvient lorsqu'il dit à son compère : « Tu n'es pas sorti de la cuisse de Jupiter. » Ce séjour dans la jambe divine explique le nom de l'hymne de bacchique, le dithyrambe (passé par deux portes ou né en deux fois). Nous sommes ici en présence d'un schisme qui fut conjuré fort habilement par l'admission de la doctrine dissidente. Avant de la caractériser, il faut établir l'origine sacrée de la tragédie et qu'elle représente au moins, sous Eschyle et Sophocle, le rite admirable d'une secte, la cérémonie d'un credo encore obscur pour nous. Élevés dans le goût de l'orthodoxie, formés par un clergé qui mit toujours l'immobilité de la doctrine au-dessus de tout, avec quelle difficulté nous envisageons le mouvement incessant du mythe indien ou ionien ! Simplificateurs entêtés, nous méprisons cette végétation sacrée qui ne touche pas aux mœurs, ces rêves autour du divin qui enivraient nos ancêtres. Echappons-nous aux modalités successives de la foi ? Les dévotions, cette partie populaire instinctive de la religion, défient le pouvoir sacerdotal. Il peut les utiliser et en prendre la tête, jamais il ne les détermine.

Au théâtre de Dyonisos à Athènes, le siège du centre, au premier rang, porte sur le rebord la mention de son titulaire, le prêtre de Dionysos Eleuthéréen. A droite de celui-ci, siégeait l'exégète des oracles Pythiens ; puis le pontife de Zeus, protecteur d'Athènes. Ces témoignages épigraphiques effacent la vignette traditionnelle représentant des vignerons en fête exhalant leur ivresse en chansons et trémoussements. Le chariot de Thespis portait tout autre chose que de l'ébriété rustique. Ne prenons pas des masques satiriques pour des images, quand il s'agit surtout des inventeurs du masque !

L'hymne partout a été la forme primitive de la poésie ; il eut donc le prêtre pour auteur. On fait honneur à Thespis d'avoir créé le coryphée qui répondait aux questions du chœur et se tenait près de l'autel des parfums ou thymélé. Le dialogue constitue la forme dramatique : on le voit dans les *Suppliantes* où, sauf une scène, un seul acteur s'entretient avec les filles de Danaüs. Aucun dithyrambe n'est venu jusqu'à nous, et si Pindare nous initie à la métrique spéciale qui le régissait, métrique sans mètre appréciable, le caractère de ce chant d'initiation reste mystérieux. Il était écrit par dedans et par dehors et présentait un double sens, ésotérique et exotérique.

La première fois que le théâtre abandonna la légende de Bacchus, les assistants protestèrent ; leur question est devenue proverbiale. « Quel rapport cela a-t-il avec Bacchus ? » Euripide manifesta l'évolution rationnaliste qui fit écho à la parole de Socrate : chez lui la tradition ne fournit plus que des formes expressives et les dieux, au lieu de venir dénouer la fable, paraissent sous les traits d'un acteur-prologue.

Il y avait une telle identité, entre les mystères bacchiques et ceux d'Eleusis, qu'Eschyle fut accusé d'avoir révélé la doctrine secrète, dans des pièces malheureusement perdues, les *Sagittaires*, les *Prêtres*, *Sisyphe*, *Iphygénie* et *Œdipe* ; il se justifia en prouvant qu'il était consacré à Bacchus et non pas initié aux secrets de Cerès.

Le Prométhée enchaîné nous livrerait quelques-unes des conceptions dyonisiaques, si nous traduisions les symboles anciens par des analogues modernes. La douleur y apparaît la loi même de l'évolution : le Titan peut ravir le feu aux immortels pour en doter les éphémères, mais il assumera dès lors les siècles de tâtonnements et d'angoisse qui incombaient à l'humanité. Zeus, principe conservateur et premier ministre du Destin, serait odieux s'il était libre. Nietzsche s'extasie sur « l'idée sublime du péché efficace » ; il identifie Eve l'inconsciente et Promethée le prévoyant et traduit le mythe « par la nécessité du crime imposée à l'individu qui veut s'élever jusqu'au Titan ». La pensée dyonisiaque est plus profonde : l'individu qui s'affranchit de la loi d'espèce sauve le collectif, en se sacrifiant. Selon la Norme, le feu devait un jour descendre de l'empyrée pour le bien de l'homme ; ce jour lointain Promethée le devance ; son délit ne consiste pas dans l'acte même, mais dans l'heure. Les émancipateurs agissent avec violence ; l'abolition trop brusque de l'esclavage met tout en péril dans un pays et surtout les esclaves.

L'Allemand, par contre, a bien dit en considérant Prométhée, Œdipe, les héros enfin, comme les masques de Dyonisos unique protagoniste du théâtre. Chez les Hellènes les conflits religieux se produisaient dans le temple. On évitait à tout prix de dresser autel contre autel ; schismes et hérésies se mouvaient à l'ombre du temple parfois étouffés, souvent acceptés par l'orthodoxie. A ce prix on conserva la paix religieuse. Les croyances païennes formées d'allégories transcendentales et au même titre de puériles superstitions devaient répugner à beaucoup, comme elles nous répugnent : l'initiation vint satisfaire ces mécontents de la crédibilité et comme toute foi est prosélytiste et veut se répandre, le théâtre devint le rite et la publique exhortation de la nouvelle doctrine. Les dieux d'Homère, puissants monarques, se passionnent pour les débats de leurs vassaux terrestres, interviennent sans justice et luttent entre eux selon des prédilections singulières et parfois fantasques ; les dieux d'Eschyle se montrent en vrais recteurs de l'homme. La tragédie sacrée commence au sommet du Caucase et finit dans le bois des Euménides. Un démon vainqueur des grands dieux, un homme vainqueur de la fatalité, de cette ananké antérieure et supérieure aux Olympiens, telles sont les propositions majeures de la tragédie grecque : véritables prophéties, oracles sublimes annonçant, cinq cents ans à l'avance, la floraison suprême de la conscience aryenne et ce miracle de la sensibilité d'où le Christianisme est sorti.

L'Hellène primitif se trouvait en face de ses Dieux comme un surya ou tchandala devant le brahmane ; il s'appelait l'éphémère, Dyonisos révéla l'immortalité de l'homme et ouvrit l'immense horizon du devenir. Lorsque disparaît Œdipe, pourquoi Thésée met-il les mains sur ses yeux, épouvanté devant un spectacle insupportable à regarder ? Aucun mortel ne pourrait dire comment le fils de Laïus a quitté ce monde ; et pour que l'imagination du spectateur ne s'égare pas à évoquer des souvenirs fabuleux, Sophocle rejette les images connues. Œdipe n'a pas été foudroyé ; Œdipe n'a pas été englouti. Les dieux l'ont envoyé chercher ou bien la terre l'a reçu doucement. Il n'y a pas eu d'agonie et il n'est pas mort d'un accident organique. Le messager conclut : « Enfin s'il faut admirer un mortel, c'est celui-là ! » La mort du saint couronne la formidable expiation et manifeste cette théorie de la volonté droite qui illumine les Védas comme la *Baghavad*, *Œdipe à Colonne*, représenté quatre ans après la mort de son auteur, doit être considéré comme le testament de l'esprit Dyonisien. Euripide nous représente Heraclès payant l'hospitalité d'Admetos en héros et arrachant Alkestis à la mort. C'est un drame sans portée métaphysique, un conte pathétique où la tradition fournit des circonstances à une moralité

usuelle : on y voit trois bons exemples : le dévouement conjugal, le respect de l'hospitalité, un grand trait de reconnaissance ; rien toutefois dans cette excellente pièce n'instruit le spectateur, ne lui suggère de ces pensées décisives qui haussent un cœur et le purifient. Il y a, chez le troisième tragique, beaucoup de merveilleux et jamais de mystère. D'après lui, Paris n'amena à Ilion qu'un fantôme, lequel s'évanouit dans l'air, lorsque Ménélas retrouva dans l'île de Pharos sa véritable épouse refugiée en Egypte, chez le roi Protée. Les grands poètes accomplissent les traditions en dégageant leur signification de la vétusté ; ils ne les déforment pas. Aristophane nous avertit qu'Euripide méritait, comme artiste, la même ciguë que but Socrate le dialecticien.

Il nous faut un grand effort pour concevoir la tragédie autrement qu'émotive et esthétique; l'archéologue comme l'exégète hésite à reconnaître les idées sous des formes si belles. Quoi ? Cet art incomparable ne se contentait pas d'atteindre la beauté et se proposait encore un autre but ! Non seulement le poète tragique parlait religieusement et était écouté de même ; mais, par surcroît, il manifestait une doctrine secrète sous des expressions orthodoxes et ainsi donnait satisfaction à la foule et aux aristes ? Cette accumulation de volontés différentes, volonté d'art, volonté de dévotion, volonté d'initiation si idéalement combinées, que le plus routinier des spectateurs ne pouvait se scandaliser, et que le plus sceptique des modernes se croit en présence d'un ouvrage simplement littéraire ; cette prodigieuse mixture des lois de l'art, de la religion d'Etat et du plus libre esotérisme ; cette triplicité d'éléments confond nos habitudes, désoriente nos notions et, pour tout dire, nous semble invraisemblable. Pour découvrir sous ses voiles splendides la doctrine dyonisiaque, on écartera d'abord les vignettes où brillent le thyrse dans des mains frénétiques, et le cortège du Dieu où passent des panthères, et on verra l'identité de la vigne et du soma védique. La caste, véritable dogme social des Indiens en Grèce, fut la base religieuse. Dès lors, le premier pas de l'émancipation proclama l'immortalité de l'homme, et enseigna la loi du devenir. Sous peine de ruiner la morale, il fallait substituer à la fatalité une sanction de justice, qui satisfît la conscience. Pris dans un réseau presque inextricable de lois inconnues, certain seulement de sa naissance et de sa mort, l'homme antique découvrit en même temps que son imperfection sérielle, la puissance de sa volonté opposable aux pires événements. Fils très pieux, Œdipe devient parricide et inceste sans cesser un instant sa piété filiale : en vain, il se couvre de crimes, il ne les a pas voulus, il les déteste, il est donc innocent. Ses actes et quels actes ! l'accusent sans le convaincre : la vertu qu'il a créée en son cœur l'emportera sur le fait réel, car cette vertu intérieure ne cesse à aucun moment : il fuit Corinthe pour rester pur, il fuira Thèbes pour la purifier et un jour l'ananké rectrice des grands Dieux cédera devant une conscience humaine : la mort elle-même, l'immuable mort, changera d'aspect, et n'aura plus de nom, terrassée non sous le poing d'un demi-dieu, mais sous la volonté d'un éphémère !

L'Orestie s'adresse au plus grand nombre. Le fils d'Agamemnon conçoit délibérément et exécute en pleine connaissance le meurtre de Clytemnestre. Celui-là, véritable criminel, poursuivi par ses remords individualisés dans les Erynnies, doit se suicider ou devenir fou. Apollon, le divin médecin, guérira cette âme : le rachat par l'expiation, voilà le second principe Dyonisiaque. Il appartenait à la doctrine sacerdotale, mais cette promulgation éclatante émane d'une charité plus tendre que celle de l'âme ecclésiastique. Ainsi, l'homme maître de son devenir, sauve son âme de toute souillure comme Œdipe, ou bien se purifie comme Oreste. Par ces deux certitudes, l'individualisme s'affirme ; il possède un mysticisme complet, un ascétisme capable de produire les plus hauts phénomènes de l'âme. L'enthousiasme des Athéniens à la représentation d'*Antigone* ne venait pas, comme on l'a dit, de l'importance des rites funéraires à cette époque, mais de la signification immense de ce conflit : l'opposition de la loi incarnée en Créon et de la conscience manifestée par la fille d'Œdipe, imitatrice de l'exemple paternel et, comme lui, martyre volontaire de la volonté droite. En face de la légalité religieuse ou politique, Dyonisos dressait un idéal plus haut que l'obéissance, plus digne que la résignation et rendait à l'individu toute la dignité que les dogmes anciens lui avaient enlevée.

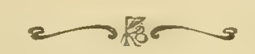
Cette considération nous ramène à cette cime où le Titan se débat, menace, prophétise sans jamais faiblir. Ici, nous atteignons le sommet de l'émancipation, l'homme ou du moins un être intermédiaire entre l'Olympe et la terre affranchissant l'espèce.

L'art n'a exprimé plastiquement rien d'aussi audacieux et la réalité historique du Calvaire nous permet de mesurer le génie d'Eschyle et à quel point la prescience des destinées aryennes l'illumina. Sans la certitude philologique, on croirait que le *Prométhée enchaînée* est un prodigieux apocryphe d'un Saint Denys ou d'un Synesius, composé pour convertir les hellénisants. Le théâtre antique sans doute, prêchait les bonnes mœurs et, en cela il collaborait à l'action sacerdotale ; une perpétuelle invocation des Dieux, une importance demesurée attribuée aux oracles rappellent sans cesse le spectateur à la piété. Mais le poète ayant ainsi satisfait à la religion d'Etat s'adresse

à la conscience individuelle et l'excite aux héroïcités.

Le rationnalisme d'Euripide, ses sentences pleines d'une banale expérience, nous annoncent la déformation de l'esprit dyonisiaque. Au dialogue, entre Admète et Phérès, une traduction littérale donnerait des traits de comédie; l'échange d'invectives entre le père et le fils ravale ce beau drame à une scène de l'*Avare*. Deux hommes ont fondé et épuisé la tragédie et, après eux, aucun n'a tenté de rendre au mystère son vêtement tragique. Corneille et Racine ne furent pas des hiérophantes et, de nos jours le théâtre d'idée ne manifeste qu'une opinion individuelle. L'art des Hellènes ne nous parle plus que la langue des formes; nous sommes prêts à croire qu'ils furent des esthètes sans souci métaphysique. Admirateurs des religions de l'Inde, nous dédaignons celle de la Grèce. Cependant, entre ce que nous appelons la mythologie et les systèmes de philosophe, il exista une doctrine à la fois religieuse et philosophique qui égale les plus hautes spéculations, du Gange. Celui qui dégagera des quatorze tragédies qui nous restent leurs propositions métaphysiques se trouvera en présence d'une intellectualité splendide, à la fois ailée et raisonnable, illuminée et expérimentale et qui contient les principes mêmes du christianisme. A cette recherche, nos habitudes s'opposent et à chaque pas on craindre d'être dupe. Comment le Chant du bouc, même devenu la tragédie de Sophocle a-t-il manifesté la plus lumineuse conception du cerveau hellénique? Comment cet art du théâtre qui ne reflète plus que les mœurs et les modes contemporaines, dut-il sa naissance au besoin d'exprimer devant tous, pour quelques-uns, le mystère de notre destinée? Cela fut : cette affirmation trouvera un jour ses preuves; et ce que Nietzsche a deviné prendra place plus tard, parmi les truismes universitaires.

PÉLADAN.



ROMANTISMES

I

La Baronne Du Rozier
à Mgr. Du Rozier, évêque de Vernon.

Château du Lys, près Chantilly,
29 juillet 1828.

Ah! Monseigneur, c'en est fait, je n'en puis plus! Votre frère impitoyable m'aura trop cruellement délaissée. Comme je vous le mandais hier encore, mon courage est à bout. Prenez pitié de moi, secourez-moi!... Certes, je ne suis pas sans faute; vous m'entendrez, vous me jugerez... Mais si votre charité pouvait deviner ce que c'est que d'attendre, d'attendre, toujours d'attendre!

Sans doute, on me recherche, on me fête; sans doute, on m'attire à Paris, on m'y aura vue à l'Opéra, au bal... Mais que le comédien chante, ou que l'on touche seulement un clavecin, et voici mon esprit qui s'échappe vers les forêts vierges ou les déserts immenses... Avoir un époux qui est on ne sait où, en danger de mort peut-être, et dont on ignore tout depuis plus d'un an! Me parle-t-on en quelque niaise romance de rossignol ou d'alouette? Je rêve aussitôt des vautours géants qui, dans le silence des nuits tropicales, effleurent mon Sébaste de leurs grandes ailes. Veut-on m'entretenir de guerres ou de chasses? Je songe aux hordes tatouées, aux animaux monstrueux ameutés sans doute contre le cher pélerin.

Tout ce que j'adorai naguère, je le brûle aujourd'hui. Mon existence n'est plus qu'un long martyre. Et c'est en me flattant du double honneur d'être votre parente, Monseigneur, et de me croire aussi votre amie, que je vous supplie ardemment de me faire admettre au saint repos du cloître. Je veux espérer que votre bonté donnera quelque prompte suite à cette requête désespérée d'une profondément malheureuse, qui se dit aujourd'hui et toujours, Monseigneur, votre très humble :

DELPHINE, baronne DU ROZIER.

II

Le Baron Du Rozier
à Mgr. Du Rozier, évêque de Vernon.

Château du Lys, près Chantilly,
9 septembre 1828.

Je le sais, mon cher frère, il peut sembler que je soie fort impertinent envers toi, si ce n'est même que j'aie manqué gravement de révérence en ta personne au meilleur comme au plus indulgent des prélats! Quoi! t'avoir laissé sans nouvelles pendant plus d'un an! M'en être allé aux Iles, aux Indes, au diable, et n'avoir mandé à personne, pas même à toi, que je fusse mort ou vivant... Allons, je vais maintenant m'expliquer. Consens d'avance à te montrer infiniment miséricordieux pour un manque d'égards qui n'était point volontaire, et accorde-moi de bon gré, avant de m'entendre, quelque absolution plénière que tu serais contraint par esprit de justice de me donner après. Est-ce dit? A présent je me confesse.

Et tout d'abord, il me faut bien avouer que je ne fus guère aux Indes, non plus que hors de France, non plus même que très loin d'ici. Je me suis seulement tenu caché quinze mois durant en un coin touffu de la Lorraine; j'y ai secrètement couru des

lièvres et détruit des loups; j'y ai manié des cartes, combiné des parties d'échecs et suivi des contredanses à la ville voisine, ou nul d'entre ces bonnes gens ne me disputa le nom imaginaire du comte Guilleran que j'avais choisi, tandis que mes cheveux teints en roux et des moustaches de demi-solde — le Roi me pardonne! — me rendaient à souhait méconnaissable... Pourquoi? Ah, c'est ici, mon cher frère, que le cas devient peut être « espagnol » ainsi que l'on dit depuis peu.

Sans doute, l'aventure doit sembler forte, et j'imagine bien qu'elle prêterait quelque sujet de développements déréglés aux forcenés de la nouvelle école, dont je veux espérer que ni messieurs de ton saint clergé, ni même tes chers chanoines ne t'auront encore rabattu les oreilles. En effet, c'est une fureur à la mode aujourd'hui que de tout porter aux plus brutaux excès. Mais la devise d'un goût si pur : « Acta, non verba », que notre valeureux père, actif et silencieux, avait tant accoutumé de répéter, me donne un grand mépris de ces transports déclamatoires autant que sauvages. T'en souvient-il, mon frère, de cet adage? Te souvient-il aussi de ce glorieux et infortuné Toussaint-Louverture, nègre sublime dont le capitaine de frégate Du Rozier, qui l'avait ramené prisonnier en France, ne cessait de nous vanter l'énergie, la vie héroïque et la fin malheureuse? « Acta non verba!... » Ma foi, bien qu'en une circonstance assurément chétive au regard de Dieu, mais cependant de quelque éclat au mien, j'ai tâché de suivre pieusement ce beau précepte. Et que les poètes du récent ton m'accusent à leur aise d'une cruauté « féodale », je me porte du moins garant que tu m'approuveras : tu souffriras que ma conscience s'en tienne là.

Je conterai le fait tout uniment à cette heure. Mme Du Rozier, mon épouse, donne, hélas, dans les idées des jeunes gens extravagants, et ceci aura causé... l'accident. Le 5 juin de la dernière année, j'arrivai de mon voyage habituel en Poitou une semaine plus tôt que je ne l'avais décidé. Je quittai au crépuscule Paris, où je laissai mes porte-manteaux et mon équipage de poste, las à l'excès, et m'acheminai incontinent vers Chantilly dans un cabriolet, au trot gaillard d'un assez bon cheval. Il faisait un plaisant clair de lune, et tout allait bien, quand presque sur la lisière de la forêt, notre grison se déferre, et voici le cocher qui refuse d'avancer plus loin, disant qu'il blessera son unique cheval, dont j'avais pu apprécier le mérite et qui était toute sa fortune. Bah! le feuillage scintillant sous la clarté blanche et les chemins luisant comme au plein jour, je résolus de traverser les bois à pied. J'étais armé de pistolets, les bandits d'ailleurs ne se montraient guère en ce pays fort surveillé par les gardes-chasse, et je n'avais à parcourir ainsi qu'une lieue et demie au plus. Le gîte et le souper m'en sembleraient meilleurs. Je pris donc mon parti sous la forêt familière : en route!

Mais... était-ce un enchantement de la lune? En descendant vers l'étang de la Reine Blanche, les sons successifs d'une harpe me parurent naître peu à peu et frapper l'air en cadence, tandis qu'une voix s'élevait dans la nuit, une voix... Je m'approche plus doucement, le cœur serré par une émotion singulière. Le chant se précise, je me coule, je me glisse à demi courbé jusqu'à ce que, découvrant enfin dans son entier la surface de l'eau, je m'arrête brusquement, presque étourdi de surprise et de colère. Peuh! je crois aujourd'hui, n'eût été un sot amour-propre, que ce spectacle méritait plutôt qu'on en rît. Jugesen, Monseigneur : une barque flottait mollement au milieu du lac argenté, suivie par un petit cygne que la gourmandise sans doute poussait par là; dans la nacelle, Mme Du Rozier, ma femme, revêtue d'un long schall et coiffée à ravir de quelques plumes, à ce qu'il me sembla, tenait entre ses genoux sa harpe et chantait, cependant qu'une main sur les rames et l'autre à son menton, un jeune dandy pensif l'écoutait. Sur la rive prochaine, au pavillon gothique de la Reine Blanche, une fenêtre s'ouvrait, doucement éclairée, par laquelle il me parut bien apercevoir qu'une silhouette de serviteur passait et repassait, préparant quelque souper, je pense...

Eh bien, j'avoue, mon frère, qu'au lieu de rire devant une scène aussi ridicule, l'indignation me prit à la gorge au contraire; et j'allais me montrer, certes, quand, le chant s'étant tu, le dandy agita ses mains blanches, souleva lentement les rames et poussa l'esquif au bord. Je les vis descendre, emmenant la harpe, puis entrer au pavillon. Ah! c'en fut trop, je ne pus tolérer celà!

Mais c'est ici que l'*Acta, non verba* me revient en tête, « Tout beau, me disais-je, ta femme te trompe, tu n'en saurais douter. Une bonne épouse ne s'en va pas ainsi chanter des romances à la lune sur un étang, puis boire du thé ou prendre des glaces en tête à tête dans un boudoir gothique. Tu l'as donc perdue : il s'agit de la reconquérir, si tu l'aimes... » Son complice, je l'avais aisément reconnu : c'était un fat qui nous venait parfois de Paris, tout éperdu des sottises du jour et vêtu d'un pourpoint sous sa redingote, l'œil fatal et le front tourmenté; il se faisait appeler le vicomte Odet de Dunois; je ne pouvais le prendre au sérieux. Avais-je si tort?

Bref, je m'avançai vers le petit castel de la Reine Blanche, j'en ouvris délibérément la porte, et sans plus m'arrêter au « Ciel! Monsieur!... » que poussa dans l'antichambre le domestique, qu'aux : « Mon Dieu!! Par l'Enfer!! » dont je fus accueilli au salon,

je baisai froidement la main de ma femme, saluai des doigts le Dunois bouleversé, pris une chaise, me mis à table, et ayant demandé un couvert, commençai tout en mangeant le discours suivant, d'une voix qui, je le jure, tremblait à peine un peu :

— Excusez-moi ma chère Delphine, d'être venu sans invitation. Mais ce que j'ai à vous dire ne saurait être différé : je pars pour faire le tour du monde... Oui, je pars cette nuit même... tout à l'heure... Que cette décision ne vous surprenne point : vous savez que mon enfance fut bercée au récit des courses marines et des expéditions lointaines. Il me semble d'autre part que vous supporterez mon absence d'une façon très... pittoresque. Et il est indispensable aussi que je m'en aille, voyez-vous, pour oublier certains chagrins dont je vous laisse l'unique souci de deviner toute l'amertume, et l'étendue. »

Là-dessus, l'abandonnant presque évanouie aux mains de son vicomte, je bus un dernier coup de vin des îles, sortis du pavillon, et prenant la propre voiture qui les avait amenés, me fis conduire à toute poste jusqu'à Paris. Trois jours après, j'étais ostensiblement à Boulogne, puis en Angleterre, d'où je faisait tenir un unique message à Delphine — et d'où je revins à petites journées, en grand mystère, me terrer en Lorraine.

J'ai compté sur l'absence pour me rendre tout le prestige que j'avais perdu, et ma prévision fut juste : car l'épouse que j'ai retrouvée se meurt de passion pour moi. Hélas ! je ne l'aime plus. Mais ceci n'a rien à faire ici. Envoie-moi seulement, Monseigneur, quelque affectueuse bénédiction, et tiens quitte de toute autre confidence ton frère respectueux

SÉBASTE DU ROZIER.

III

Le vicomte Odet de Dunois
à Mgr du Rozier, évêque de Vernon.

Paris, 12 septembre 1828.

Monseigneur,

Au temps sublime où l'Eglise dirigeait en souveraine le laboureur et le croisé, l'Empereur et le valet d'armée, la barde divin et l'humble clerc, le lépreux dans son bouge et la châtelaine en son burg, nulle autre justice ne semblait plus haute que le saint tribunal de l'évêque. Il n'y avait pas de cause qu'alors on n'osât lui soumettre, ni de cas où la décision d'un tel juge ne fût acceptée sans appel. Qu'est-ce que le temps ? Un pendule affolé qui va et revient. Ce qui a été sera. Comme aux jours les plus fervents du grand moyen-âge, je me jette à vos pieds, et je viens traduire devant votre justice le baron Stéphane Du Rozier, votre frère, que j'accuse hautement d'abominable dureté, d'insulte à une femme, et d'abus.

Mon crime est grand. Je le proclamerai. Mon amour fut immense. Je le chanterai. Je conçus une passion sacrilège pour la baronne du Rozier. Sans doute l'Eglise n'a-t-elle pas assez de foudres et d'excommunications pour les adultères ! Mais la Providence sait discerner la paillette d'or dans l'immondice, et l'unique diamant parmi les cailloux du désert. Delphine m'aima : nous étions damnés ! Nous fussions devenus peut-être des repentis.

Mais l'homme qui avait sur l'autel juré d'associer sa vie à l'ange dont il devint l'époux, l'homme qui devait être son protecteur ici-bas et son père spirituel, comment remplit-il sa mission ? La préserva-t-il d'une erreur maudite et adorée, demeura-t-il à son côté, daigna-t-il seulement pleurer l'enfant prodigue ? Ah, par Satan ! rien de cela : il partit !

Il partit ! Il mit des océans, des ciels et des montagnes entre la malheureuse et lui. Il me fallut assister, impuissant, à des intimes tortures, à des tourments quotidiens qui, minute par minute, semaine par semaine, devenaient plus poignants. Quelque étroite que soit la porte céleste, Delphine y peut passer ! Ce n'étaient, parmi ses larmes, que de continuelles et infernales questions : « Hélas, en ce moment, que fait-il ? A-t-il péri en ces affreux climats ? En mourant, m'a-t-il pardonné ? » Recevez en votre absolution, Monseigneur, la palpitante convertie !

Cependant le monstre est revenu, tout animé d'un hideux sourire. Il a repris sa proie exténuée, fascinée. Que devais-je faire ? Le provoquer, le tuer ? Non pas !

Comme aux époques de foi profonde, Monseigneur, je cite seulement à comparaître devant vous un homme convaincu d'avoir abandonné, puis torturé par son absence l'épouse qu'il avait choisie, de l'avoir offensée douloureusement, et de s'être rendu coupable du plus atroce abus, dans une circonstance tragique, en partant avec mépris pour je ne sais quel insolent voyage. Ce sont là des mœurs de roué, de classique et de polisson. Cela n'a plus cours aujourd'hui.

Dans l'attente, Monseigneur, de la réponse que vous daignerez m'accorder, je vous prie de recevoir mon hommage déférent, obéissant et tristement fidèle.

Vicomte ODET DE DUNOIS.

IV

Mgr Du Rozier
á son secrétaire particulier, l'abbé O. D.

(Au crayon)

Veuillez-donc, monsieur l'abbé, signaler à la

vigilance de M. le chef de police un certain vicomte Odet de Dunois, parisien, qui à mon avis est fou. Une enquête paraîtrait urgente, et je tiens un document de quelque prix à la disposition des intéressés.

CHARLES, évêque de Vernon.

MARCEL BOULENGER.



L'IRLANDE ET SON DESTIN

IV. — LES RUINES.

Sur la route où lentement se traîne la vie irlandaise, aujourd'hui n'avance vers demain qu'en laissant une part de lui-même tomber comme un poids mort derrière lui. Il n'est pas porté par cette création continue que seule la volonté de l'homme peut soutenir contre le pouvoir dissolvant des jours. Ici la destruction opère à l'aise : nulle force antagoniste ne l'entrave; elle désagrège le présent et jonche le sol de ses débris sans gloire. Les campagnes sont semées de chaumières à l'abandon : le toit est parti, un pan s'écroule, ou même il ne reste plus que quelques murailles dont rien ne rappelle l'humble origine et qui prennent ainsi l'allure de plus nobles vestiges. Souvent la vieille maison achève de mourir à côté de celle qui l'a remplacée. L'usage d'Irlande n'est pas de déblayer le sol. Dans les villes une usine délaissée s'effondre pierre à pierre, à deux pas des boutiques où le petit commerce mène son train monotone; au milieu d'une rue, la cage d'une maison vide dresse ses quatre murs en détresse. Le passé perpétue ses décombres et en attriste une vie qui n'a pas appris de la nature le secret fécond des métamorphoses.

Ainsi s'explique, sans doute, l'impression de mélancolie et de déchéance qui s'impose au voyageur. Il lui semble marcher dans un musée où nulle cloison n'emprisonne la vérité des choses et la poésie des temps, éparses sur le sol et libres sous le ciel. L'histoire affleure partout. Mais si la beauté d'une ruine est pour une terre active et fortunée une parure, embellissant le présent de la poésie du souvenir, ici, parmi tant d'images de misère, ces monuments d'une grandeur perdue semblent les tombes de la nécropole où dort une nation. Tantôt ils jalonnent la solitude des landes, comme la tour carrée qui se dresse partout, percée de sa petite fenêtre, et seul reste de la demeure d'un chef anglo-normand; tantôt, comme les remparts de Limerick ou les portes de Drogheda, ils dominent de leur majesté le menu troupeau des maisons d'aujourd'hui, parasites de leur vigueur; tantôt enfin, comme les forteresses de Kilkenny et de Malahide, ils s'étalent, puissants et lourds, restaurés par la postérité des conquérants. Et solitaires ou entourés, mesquins ou dominateurs, ils sont si nombreux, si mêlés à tous les décors, que le regard obsédé croit les revoir partout, dans la plus insignifiante muraille, dans le plus vulgaire débris, de même qu'au musée des illusions il ne sait plus où commence, où finit le réel.



C'est d'abord le pan de mur à demi effondré, dont rien, en dehors de la tradition locale, n'indique plus l'origine : il dresse partout, au bord d'un champ, au milieu d'une lande, sa silhouette mystérieuse et triste qui évoque seule l'humanité dans cette solitude. Puis voici le petit château, réduit à son unique tour, à ce donjon carré que n'accompagne d'ordinaire aucun reste du corps de logis. Son image m'obsède encore, comme elle hante le sol de ces contrées où la souveraineté se morcelait à l'infini, où chaque aventurier normand devenait un seigneur féodal, où chaque chef indigène se fortifiait dans un manoir pareil, race contre race, l'une et l'autre également belliqueuses par humeur et par nécessité.

L'image de la guerre apparaît partout. C'est elle qui nous accueille au bord ou au cœur même des bourgades et des villes, avec les débris des remparts qui soutinrent tant de sièges, les portes fortifiées qui livrèrent passage à tant de fureurs. Drogheda, si joliment située sur la Boyne et engageante de loin au pied de ses quatre clochers, serait peut-être égayée par son port et animée par son petit trafic, si la tristesse de ses ruines ne semblait faire peser sur elle, comme une torpeur, le souvenir d'un effroyable massacre. Des dix portes qui furent impuissantes à la défendre contre les soldats de Cromwell, deux subsistent encore, désemparées et pittoresques : la porte de l'ouest, tour octogone percée de longues meurtrières étroites et qui laisse voir, sous son arche arrondie, les rainures de la herse; la porte Saint-Laurent, dans une courtine en retrait entre deux hautes tours rondes. A Clonmel, Wexford, Athlone, Kilmallock, Athenry, Waterford, des restes pareils évoquent le turbulent passé de la conquête anglaise et des dissensions intestines, les guerres civiles et les résistances nationales; et ces rudes témoins des siècles de fer semblent avoir étouffé de leur étreinte une vie qui languit encore à leur ombre morose.

Assis solidement parmi ces ruines qu'ils dominent de leur masse, les châteaux de l'invasion imposent leur primauté d'origine et de puissance; on dirait qu'ils revendiquent l'empire de cet âge féodal et mili-

laire. Brûlés, rebâtis, pris et repris, mutilés par les sièges, rongés par le temps, ils dressent encore leurs plus tenaces débris, le donjon carré, les grosses tours, des portes d'enceinte. Le château du roi Jean fortifie encore l'entrée de Limerick, à la tête du Thomond bridge; sa façade de 60 mètres, en bordure du Shannon, est flanquée de deux massives tours rondes, que la canonnade a rudement effleurées. Sur la rue perpendiculaire au fleuve, deux tours crênelées gardent l'ancienne entrée. Cette ceinture du moyen âge enserre les bâtisses d'une caserne, disposées en terrasse, et forme avec elles un ensemble confus où persiste la majesté du dessin féodal. Un autre « château du roi Jean », dans la petite ville de Trim, chef-lieu du comté de Neath, jalonne de ses restes grandioses une surface de 8.000 mètres. L'énorme donjon, renforcé de tourelles rectangulaires, découpe ses vingt faces percées de meurtrières étroites. Hugh de Lacy avait élevé cette forteresse en 1173, avant de se rembarquer pour l'Angleterre. Le capitaine qui en avait la garde y mit le feu pour ne pas le laisser prendre par Roderic O'Connor, roi de Connaught. Maynooth, construit par Maurice Fitz Gerald en 1176, Bunratty par Thomas de Clare qui reçut le district de Thomond à l'expulsion du roi Brian, Roscommon élevé en 1268, par John d'Ufford, justicier d'Irlande, toutes ces ruines, que les siècles ont embellies d'une poésie mélancolique et l'histoire revêtues d'une tragique beauté, expriment magnifiquement le destin de cette contrée violentée et rebelle où le passé, pareil à cette gloire qui s'effondre, ne peut ni triompher ni mourir.

***

Envahisseurs et conquérants des XIIe et XIIIe siècles, princes indigènes qu'ils détrônaient ou qui leur tenaient tête, tous ces rudes batailleurs élevaient un rêve au-dessus de leur vie et lui bâtissaient sur la terre des palais ajourés à côté de leurs forteresses lourdes. Les églises, les monastères, les abbayes, furent les joyaux de cet âge de guerre, qui était un âge de foi. Ils parèrent le sol de l'Irlande, que leur grâce ruinée idéalise encore. Par eux, la poésie et l'infini descendirent parmi les brutales réalités de l'histoire. La douceur et l'amour eurent leurs temples comme la violence et la haine. Temples merveilleusement appropriés à leur fin idéale : les murs s'allègent, s'évident, ouvrent des baies hardies que découpe l'ogive; les voûtes aspirent au ciel, portées dans leur élan par l'essor des colonnettes; la tour, si elle n'est pas condamnée à rester massive et toujours apte à la défense, se fait volontiers plus svelte et s'idéalise pour loger au-dessus des bruits de la vie a musique des cloches. L'église est la demeure divinisée d'un roi. Tous les princes, tous les seigneurs d'alors veulent donner à leur suzerain du ciel une demeure digne de lui. Nous retrouvons dans les ruines du prieuré d'Athassel la tombe de William de Burgo, qui l'a fondé à la fin du XIIe siècle, et celle d'un de ses descendants, Richard, le Comte Rouge d'Ulster, qui y mourut comme lui, un siècle et demi plus tard. Donall O'Brien, roi de Thomond, fonde, en 1182, pour l'ordre de Cîteaux, l'abbaye de Holycross, destinée à recevoir un morceau de la vraie croix que le pape Pascal II avait donné à son aïeul. Maurice Fitz Gerald construit en 1252, l'abbaye de Sligo qui, partiellement détruite et rebâtie, mêle aujourd'hui dans ses ruines les fleurs du style Tudor aux débris de l'âge ogival.

Les rois indigènes n'avaient pas attendu l'invasion anglo-normande pour appeler les architectes et doter de monuments religieux, inspirés du plus grand art, leur terre isolée au milieu des flots. Le roi de Neath avait fondé, en 1146, l'abbaye de Bective, mélange d'architecture monastique et militaire; le roi d'Ossory, l'abbaye de Jerpoint et O'Brien, roi de Munster, celle de Monasteranenagh, en 1151. Il ne reste plus de cette splendeur que de magnifiques vestiges. Le lierre et les plantes grimpantes assiègent les tours découronnées et recouvrent les murs croulants. La destruction a simplifié et idéalisé ces mystiques palais de pierre; tout ce qui les fermait a disparu : plus de toits, plus de portes ni de vitraux; à l'air libre et sous le ciel, les parties essentielles subsistent seules pour indiquer le noble dessin des temples et en rehausser l'esquisse de lambeaux merveilleux où survivent des colonnettes élancées, d'immenses fenêtres dont les meneaux entrecoupent délicatement leurs arcs épanouis et des ogives ouvertes sur l'infini...

***

Ce décor d'abbayes et de forteresses dont l'Irlande du moyen âge, religieuse et guerrière, perce la vie moderne, on le dirait ramassé et concentré dans l'imposant ensemble des ruines de Cashel. Soulevées sur leur roc au-dessus des réalités du présent, elles émergent tout entières du linceul qui recouvre un peu plus chaque jour les choses du passé.

Le rocher de Cashel est si bizarrement placé au cœur d'une riche plaine que l'imagination irlandaise s'est plu à jouer autour de lui. Le cas s'y prêtait à souhait : vous vous étonnez, vous cherchez d'où vient ce fragment de montagne, tombé là on ne sait d'où; et devant vous, là-bas, vers le nord-ouest, ondule une ligne de collines, les Silvermine, dont la crête présente une échancrure très nette. Tout s'explique dès lors, et voici la légende. Un jour que le Prince des

ténèbres rôdait par là, il sentit l'étreinte de la faim et mordit à même la colline ; elle s'appelle depuis la Bouchée du Diable; mais le morceau ne fut pas du goût du sire; il se détourna, le cracha bien loin avec fureur et le roc de Cashel tomba ainsi au beau milieu de la « Vallée d'Or ».

C'est là qu'il faut l'aller chercher, dans une région agricole où les touristes ne vont guère, au centre du comté de Tipperary. La Vallée d'Or! Ce nom évoque des champs ensoleillés et prospères, une vision de richesse et de joie. Mon excursion de Cashel m'a laissé une impression bien différente. A la petite station de Goold's Cross, que n'avoisine aucun village, trois jaunting-cars misérables attendaient dans la boue. J'en pris un, et comme j'étais le seul voyageur, les deux autres rentrèrent à l'auberge voisine, qui est l'unique maison de cette solitude. Une heure et demie de cahots dans les ornières d'une route en pleins champs, bordée parfois de murs moussus aux abords d'un grand domaine. La monotonie de cette étendue rase n'est coupée que de quelques ruines : de distance en distance, des fours à chaux abandonnés semblent des débris de tours; un énorme pan noirci, percé de fenêtres, subsiste d'un château des Butler, et je lis dans mon Guide qu'il fut pris par Cromwell qui fit pendre le châtelain. Déjà le crépuscule rend toutes choses plus tristes. Que ces campagnes d'Irlande sont désertes et silencieuses ! Une ombre lilas les enveloppe. Je ne vois pas un travailleur. Nous croisons quelques passants, une ou deux voitures légères. Enfin, j'aperçois la masse grise du roc et de ses édifices vénérables. Encore quelques instants et nous entrons dans la plus pauvre, la plus désolée des petites cités irlandaises. Elle semble inhabitée. Sur la place, trois ou quatre gamins, déguenillés et pieds nus, nous regardent passer. La voiture s'arrête au bas du sentier qui monte aux ruines : il me semble arriver dans une ville endormie, sur laquelle veille une citadelle vide. Le regard erre, déconcerté, sur les maisons trop basses, les chétives boutiques, les rares figures qui, lentement, paraissent au seuil des portes, et ce qu'il voit n'a ni l'attrait de la vie, ni la majesté de la mort.

Un chemin creux, coupé d'escaliers, gravit la colline et aboutit bientôt à une porte fortifiée par laquelle nous entrons dans l'enceinte de cette confuse et massive acropole. Là se pressent, adossés, enchevêtrés, une vieille cathédrale gothique, un château fort, une chapelle romane et une de ces mystérieuses tours rondes qui sont, en Irlande, comme le *leitmotiv* des décors archéologiques. Au pied de ces monuments, le sol est jonché de tombes, suivant l'usage des lieux vénérés, devenus toujours des cimetières. Une croix celtique, où se voit la crucifixion d'un côté et l'effigie de saint Patrick de l'autre, s'appuie sur un piédestal qui servait, dit-on, au couronnement des rois de Munster.

C'est ici qu'on respire le plus fortement l'âme de bataille et de prière qui fit de la vieille Irlande l'île des saints, en même temps que la proie déchirée des factions et de la domination étrangère. Ce roc résume son histoire. Le nom même de Cashel révèle l'origine militaire du premier établissement (Cashel = fort). Les anciens rois de Munster eurent là de bonne heure une place de sûreté. Un compagnon de saint Patrick y fonda une église. Plus tard, un roi Cormac, évêque du lieu, bâtit la chapelle dont le toit de pierres imbriquées, le portail en plein cintre et les deux tours romanes nous annoncent, sans nous décevoir, le plus pur intérieur XIe siècle. La cathédrale s'éleva ensuite, abritant la petite église dans l'angle du chœur et d'un transept. Cette cathédrale, construite au XIIIe siècle, fut ravagée. En 1495, le fameux Gerald, comte de Kildare, l'incendie et donne au roi pour excuse qu'il croyait que l'évêque était dedans. En 1647, lord Inchiquin, commandant des troupes parlementaires, en fait le siège et massacre les malheureux qui s'y sont réfugiés. La courte nef, le chœur grandiose, les transepts et le lourd clocher carré soutenu par des arceaux gothiques dressent leurs murailles découronnées. Enfin, plus ruiné encore que les autres édifices, s'élève, dans l'angle du transept nord et de la nef, le « palais des évêques » ou pour mieux dire le donjon fortifié, haut de plusieurs étages, qui, sans doute, servait de résidence à l'évêque-roi. La tour ronde, comme un long cierge de pierre, coiffé d'un cône, attend, mélancolique et mystérieuse, phare sans lumière, clocher sans cloche, que nous devinions son secret.

Le secret du passé! Pour l'arracher à ces pierres muettes, si éloquentes dans leur silence, j'aurais voulu rester longtemps sur cette colline qu'écrase l'histoire. Mais déjà la nuit enveloppait les ruines qui, dans le cimetière blotti à leur ombre, semblaient n'être que le plus vaste tombeau, celui de l'Irlande du moyen âge, endormie là de son dernier sommeil...



Le temps n'est pas aussi destructeur que les hommes. La guerre a fait en Irlande plus de ruines que les siècles, et dans nos contrées actives, transformées par un perpétuel labeur, le mouvement de la vie ne laisse rien subsister qu'il n'entraîne dans ses métamorphoses. Ici la vie ne transforme guère. Les âges se suivent et juxtaposent leurs créations, dont tout au plus les dernières parfois recouvrent un peu les autres. Le sol d'Erin est un dépositaire fidèle qui garde religieusement les souvenirs. Cette mémoire aussi, comme celle de nos intelligences,

simplifie et idéalise. Au delà du XIe siècle, nous ne revoyons qu'une seule figure de l'Irlande, et c'est le visage même de « l'Ile des saints », cette vieille terre des tours rondes, des croix celtiques et des oratoires de pierre. Nous ne voyons rien, nous ne pouvons rien deviner de la vie des clans ni de celle des chefs. Les villes d'alors n'ont laissé que leurs noms, défigurés, à celles qui ont pris leur place; des palais de bois, il ne reste pas un vestige. Seuls, les temples bâtis par les premiers apôtres de l'île et par leurs successeurs, les cellules des anachorètes, les croix de pierre qu'embellissait d'ornements l'art primitif et raffiné des Celtes, nous représentent les temps de conversion et d'enthousiasme où la terre ne semblait faite que pour y prier à genoux et se couvrait de monuments qui lui parlaient du ciel.

L'Irlande d'aujourd'hui en garde un aspect sacré. Le sol inculte prend sous ses ruines la tristesse d'un cimetière; il revêt, avec les édifices encore debout, l'austère beauté d'une Thébaïde. Que nous sommes loin des cités industrieuses et des riches cultures! La solitude s'élargit parmi les tombes et tout semble avoir vieilli, mais non changé, depuis un millier d'années. Voici les petites églises du IXe siècle, avec leurs massifs toits de pierre, Saint-Flannan à Killaloe, Saint-Colomban à Kells, Saint-Kevin à Glendalough. Le cintre roman ne se découpe pas encore dans ces constructions naïves. Baissons la tête pour passer sous la porte basse aux montants obliques et à linteau droit. Point de nef ni de chœur : la salle oblongue est voûtée en demi-cercle, à peine éclairée par une fenêtre cintrée ou triangulaire qui, dans le mur opposé à l'entrée, s'ébrase vers l'intérieur. Sous le toit est ménagé un réduit, sans doute pour loger l'ermite ou l'apôtre.

Parfois, pareils aux débris d'une ville sainte qui n'aurait compté que des temples, plusieurs sanctuaires jalonnent une terre privilégiée : telles sont les Sept-Eglises, à Glendalough et à Clonmacnoise. Ces ruines sont, en effet, tout ce qui subsiste d'anciennes cités monastiques où la piété des princes groupait autour d'un ermitage vénéré — celui de saint Kévin à Glendalough, de saint Kéran à Clonmacnoise — des écoles, des hôpitaux et des églises. Quand les ravages des païens danois ou des envahisseurs anglo-normands eurent dévasté ces enceintes sacrées, les hommes qui ne pouvaient plus y vivre voulurent du moins y reposer après leur mort : elles sont devenues des cimetières. Rien n'égale aujourd'hui leur mélancolie. Il faut avoir vu le val de Glendalough, endormi au milieu des montagnes, pour savoir tout ce que la nature peut verser de silence et de douceur sur une solitude sainte. Port-Royal seul m'a donné chez nous une impression pareille. Les deux paysages se ferment jalousement sur leur trésor; mais la Thébaïde janséniste n'a pas la grâce de ce vallon secret, dont le sommeil qu'éclaire le rêve des deux lacs est gardé par la tour ronde, encore debout comme un fanal éteint.

Elles ont fasciné, ces tours, la curiosité des érudits comme les yeux des voyageurs; et s'il suffit aux uns de les voir dressées dans les plus beaux décors de la vieille Irlande, les autres s'y attachent comme à une énigme irrésolue (1). J'ai lu à mon retour les discussions qu'elles soulevèrent parmi les archéologues; là-bas je n'eus pas d'autre désir que de les regarder longuement. Leur image s'est déjà mêlée aux évocations de ces ruines, de même que leur réalité se mêle aux plus beaux restes du passé. Elles indiquent de loin les lieux où doit s'arrêter le regard. Hautes de 20 à 35 mètres, entièrement lisses, un peu plus larges à la base qu'au sommet, percées de rares et étroites ouvertures, dont une porte généralement à 4 ou 5 mètres du sol, coiffées d'un cône de pierre, elles sont répandues partout, mais toujours voisines, quoique séparées, d'une ou de plusieurs églises. On en compte environ quatre-vingt dix, dont vingt sont à peu près intactes. Je n'en connais pas de plus belles que celles de Cashel, de Glendalough et surtout de Devenish, une île exquise du lough Erne, toute verte de prairies, sans un arbre ni un arbuste, et peuplée de magnifiques ruines.

Qu'était-ce donc que ces tours? On leur a assigné les plus extravagantes origines : phéniciennes, persanes, druidiques, danoises; — les plus diverses et les plus bizarres destinations : temples du feu, minarets druidiques, observatoires d'astronomie et tours de guet — que sais-je encore? L'archéologie est en tout pays très fantaisiste; il m'a semblé remarquer qu'en Irlande sa liberté ne connaissait plus de borne. Les travaux de Pétrie et de lord Dunraven ont fait justice de ces hypothèses : les tours rondes étaient tout simplement des clochers isolés de leur église et destinés à servir de donjon en cas d'attaques. Elles furent bâties, selon toute vraisemblance, du IXe ou Xe siècle au XIIe.

De la même époque datent ces superbes croix cerclées, dites celtiques, — celles de Tuam, de Monasterboice, de Kells, de Clonmacnoise — dont le dessin en entrelacs est presque toujours d'une si fan-

(1) Sur cette question des tours rondes, et en général sur les antiquités irlandaises, aussi bien d'ailleurs que sur les curiosités naturelles du pays, on consultera avec autant de plaisir que de profit *Irlande et Cavernes anglaises*, par E.-A. Martel, 1 vol. in-8° avec 121 gravures, 18 plans et coupes et 3 planches hors texte, Delagrave, 1897. L'auteur unit à la science du géologue le goût d'un artiste et les curiosités d'un érudit.

taisiste richesse, tandis que les sculptures nous retracent souvent des scènes précieuses pour l'histoire du costume ecclésiastique et militaire. Elles sont le dernier progrès d'un art qui avait commencé par la rude croix incisée dans une dalle. Devenues indépendantes, elles se détachèrent des tombes et allèrent marquer les limites d'un sanctuaire ou signaler un lieu à la mémoire des hommes. Il en reste quarante-cinq, dont huit sont ornées d'inscription.

Plus anciens encore et plus frustes, les *teampulls* en pierres sèches, premiers sanctuaires chrétiens de l'Irlande, n'ont guère vieilli dans leur simplicité sur laquelle le temps n'a pas de prise. Le temps ? Devant l'immobilité de ces décors, on se demande s'il est autre chose que la suite de nos agitations et le mouvement de nos métamorphoses. En dehors d'elles, rien ne change et tout semble éternel. Ces oratoires bâtis du ve au viie siècle donnent aux lieux où ils sont restés debout, et que n'a pas touchés la vie moderne, la figure des vieux âges. C'est ici le seul pays d'Europe à ce point fidèle au passé. L'ouest surtout — le sauvage Connemara, les îles de la côte de Mayo, de Galway et de Clare — paraît oublié par les siècles. En face du comté de Sligo, assez loin en mer, l'île d'Inishmurray conserve, dans son enceinte de pierres sèches, trois cellules en ruche d'abeilles, et trois petites églises, dont une, appelée le monastère, est peut-être contemporaine de saint Molaise. Privés de clergé, les habitants se réunissent chaque dimanche dans un de ces temples pour y prier en commun. Une fois l'an, un prêtre vient célébrer les mariages. Nous voyons, dans Inch-a-Goill, au milieu du lough Corrib, l'église fondée par saint Patrick. Les îles d'Aran — Inishmore, Inishmaan, Inisheer — véritables nécropoles du passé, mêlent à d'autres ruines des chapelles du vi^e^ siècle. Descendons vers le Kerry. On peut reconnaître encore, parmi les beaux vestiges qui ennoblissent la verdoyante île d'Innisfallen, orgueil des lacs de Kilarney, l'oratoire de saint Finian le Lépreux. Près de Tralee, l'oratoire de Gallerus, superbe cabane de pierres, avec une porte et une fenêtre opposées l'une à l'autre, remonte peut-être au ve siècle et le roc du Grand Skellig, au large de l'île de Valencia, dresse ses deux pics d'un romantisme barbare dont l'un abrite, dans une anfractuosité de sa pente, où accède un calvaire tournant de six cent vingt marches, une mystique cité, morte depuis des siècles : des cellules, des oratoires, des croix, l'église Saint-Michel et cinq cimetières.

***

Nous pouvons passer ainsi parmi les demeures naissantes du christianisme et de ses apôtres d'Irlande, les saint Patrick, les saint Kévin, les saint Kiéran, les saint Finian, les saint Colomba; nous pouvons entrer dans les temples de ses premiers fidèles. Mais ce n'est pas tout encore. La terre antique d'Erin, derrière ce décor sacré, nous révèle une vie plus lointaine; elle esquisse à nos yeux, avec de grandioses vestiges, l'image des temps païens. Ils apparaissent comme le cadre où vint se placer la vie nouvelle, humblement blottie d'abord à l'ombre des édifices qui pesaient sur le sol. La tradition rapporte que les rois païens convertis donnèrent asile aux missionnaires dans les forteresses. Telle dut être, en effet, l'origine de l'acropole de Cashel et c'est entre les murs formidables des *duns* que nous apparaissent, à peine dégagés de cette rude architecture, les sanctuaires et les ermitages de la primitive église. Ainsi toujours, en cette étrange contrée, ravagée pourtant par les guerres de toute sorte, les âges se juxtaposent sans se détruire et les siècles s'ajoutent aux siècles comme pour composer l'image d'une nation qui se dérobe au mouvement de l'histoire.

Nul ne sait depuis quand elles ont pris possession de la terre d'Irlande, ces masses géantes des *duns*, assez pareilles aux citadelles cyclopéennes de Tyrinthe et de Mycènes. Les portes, lourdement pratiquées dans des murailles circulaires, épaisses de quatre mètres, se rétrécissent vers le haut; un énorme bloc de pierre forme linteau, appuyé sur les jambages obliques de l'ouverture. Des chemins de ronde longent le rebord intérieur de l'enceinte ; on y accède par des escaliers ménagés dans l'épaisseur des murs où se cachent aussi des logettes en forme de guérite. D'autres enceintes extérieures renforcent la première. Parfois celles-ci hérissent leurs abords d'énormes pierres pointues, fichées en terre, jouant le rôle de chevaux de frise. Tel le dun Ængus, que d'aucuns estiment le plus beau monument barbare de l'Europe actuelle, l'un des sept duns des îles d'Aran. Le Staigue-Fort, près de la baie de Kenmare, dans le Kerry, est aussi très bien conservé. Sans doute ils furent élevés par ces tribus celtiques dont l'invasion en Irlande doit être reculée au-delà du vi^e^ siècle avant notre ère. La philologie, en effet, donne lieu de penser que les Irlandais étaient séparés des autres Celtes depuis quelques siècles quand ceux-ci arrivèrent, à cette date, en Gaule et en Espagne. Ces constructions mystérieuses subsistent sur des collines désertes, au cœur des landes et il ne reste nulle autre trace de ceux qui les ont bâties.

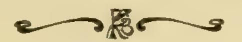
Plus mystérieux encore et plus dégradés dans le clair obscur de la préhistoire, les monuments mégalithiques et les levées de terre qui donnent aux solitudes d'Irlande, comme à celles de notre Bre-

tagne, le prestige d'un âge fabuleux. Certaines pierres ici compliquaient leur énigme de signes *ogham* formés de traits parallèles disposés en nombre inégal à droite, à gauche ou au milieu d'un trait vertical. L'alphabet ogamique est maintenant déchiffré. Les fouilles ont bouleversé le sol. Mais les cromlechs, les tumuli, les cercles de pierre, les menhirs ou *Gallauns*, les pierres trouées, les innombrables *raths* gardent ici, comme dans les autres pays où ils se trouvent, le secret de leurs origines et de leur destination.



Des plus récentes ruines à ces vestiges enveloppés d'inconnu, la terre d'Irlande offre au voyageur bien des richesses qui percent le voile du temps et parlent à nos yeux des âges disparus. Quelques souvenirs évoquent mal tant d'impressions suggérées par la magie de l'histoire devenue poésie. Il me semble qu'elles pourraient se résumer d'un mot. L'Irlande est la terre du passé. Tout y rappelle les temps qui ne sont plus ; ils éternisent là leurs décombres. Aucune activité nouvelle ne balaie le sol et ne rend les débris de sa floraison de pierre au cours des métamorphoses qui rajeunissent la face du monde. Il est des pays qui ont l'air de jardins : tout y est clarté, douceur, activité heureuse ; d'autres ressemblent à de grands ateliers, pleins de bruit, de fumée et d'efforts. L'Irlande est plutôt comme un cimetière, dont l'herbe est jonchée de ruines pareilles à des tombeaux.

FIRMIN ROZ.



LA VIE LITTÉRAIRE

Les deux méthodes de M. Frédéric Masson, historien.

Études napoléoniennes, 16 volumes (Ollendorff, éditeur). — *Le département du ministère des Affaires étrangères pendant la Révolution (1787-1804)* (Plon, éditeur).

Nous ne demandons pas mieux que de le croire, M. Frédéric Masson a introduit dans l'histoire : « ce genre d'études qui, par tous les éléments d'information les plus intimes et les plus secrets, s'emploie à reconstituer le physique et le moral d'un homme à décrire le milieu où il a vécu et les décors qu'il a traversés, à rechercher la part qu'ont prises ses sensations et ses sentiments sur la formation de ses idées, à relever l'action que sa santé a exercée sur ses décisions et ses actes, à distinguer ce qui est de la nature, de l'éducation, de l'amour, de la famille, à mener enfin sur un de ces êtres majeurs qui furent des conducteurs de l'humanité, une enquête aussi précise et aussi approchée de la vérité qu'il est possible. »

Nous ne demandons pas mieux que de le croire. Mais il resterait à savoir si M. Frédéric Masson, ce voulant faire, a fortifié en quelque façon l'histoire en lui apportant des éléments nouveaux qui lui étaient indispensables, ou s'il l'a, au contraire, viciée, dénaturée presque en l'encombrant de toutes sortes de détails désordonnés qui sont insuffisamment contrôlés pour procurer une vérité certaine, et ne peuvent que jeter le trouble parmi ceux accoutumés à rechercher la vérité historique selon les méthodes pratiquées jusqu'ici, méthodes très humbles mais offrant par leur modestie même quelque garantie de sécurité bien utile...

Il ne viendrait à personne la pensée méchante de méconnaître l'immense labeur de M. Frédéric Masson. Il a entrepris une colossale enquête, assez inconsidérément, dirai-je, car il ne me paraît plus possible de mener à bien, à notre âge contemporain des travaux aussi dépourvus de limites.

En effet, nous sommes devenus un peu plus savants et nous sommes devenus surtout plus exigeants pour les savants ; nous avons même appris la meilleure manière d'être exigeants.

Quoi qu'il en soit, l'homme vient d'être récompensé pour son effort. Cela nous autorise à regarder l'œuvre de plus près et à dire qu'elle ne rassure que bien peu de monde sur la vérité des faits exposés et la légitimité de leur interprétation. En outre, elle ne prête aucune aide à qui veut avancer sérieusement dans la connaissance de la vérité historique. Il reste que, bien qu'elle soit construite et exposée sans art, elle nous présente une lecture attrayante, pittoresque, sur un sujet qui captive encore nos imaginations autant que nos intelligences. C'est beaucoup. Mais c'est tout.

L'œuvre de M. Frédéric Masson, peu avantageuse à l'œuvre générale de recherches historiques, nous apparaît en son ampleur comme une assez belle entreprise privée, imposante, mais de fondations sans solidité.

***

L'avenir vérifiera peut-être la plupart des révélations de cette œuvre téméraire, et consolidera, peut-être, l'œuvre elle-même. Du moins, aujourd'hui, M. Frédéric Masson, avec sa loyauté, fait voir un état d'esprit ou un état d'âme si peu scientifique qu'ils poussent plutôt à juger au pis qu'à tenir pour suffisants les fondements scientifiques de ses ouvrages.

Il n'a point du tout ce calme qui convient telle-

ment à la vérité et à ceux qui s'enquièrent d'elle qu'il leur est indispensable. En son agressive générosité de travailleur impavide, il veut être seul, absolument seul en possession de la vérité historique. Il éprouve une passion très forte pour Napoléon, et c'est là un sentiment bien fâcheux constaté chez un historien. Si cette passion le peut, par sa violence excitatrice, soutenir jusqu'à la fin lointaine de ses gigantesques travaux, elle est pour lui un conducteur dangereux, un guide fait pour l'égarer en le soutenant. Elle active sa marche, mais ne l'éclaire pas.

La passion de M. Frédéric Masson est étrange dans ses effets. Cette ardeur exclusive devrait s'exercer contre ceux qui méprisent Napoléon ou simplement le négligent : en réalité, elle s'acharne surtout contre ceux qui, au contraire, cultivent son histoire, et pis encore, ont la témérité de l'écrire — j'entends contre ceux qui ne sont pas de l'Académie.

M. Masson attaque ses adversaires avec une énergie capable de concilier toutes sortes de suffrages, à lui ? à eux ? Il condamne en bloc tous ceux qui l'ont précédé : « Le sujet n'ayant jamais été exploré ou l'ayant été incomplètement, avec parti-pris et sans information suffisante, j'ai porté tous mes soins à l'éclaircir... » Sa rudesse à l'égard de ses prédécesseurs n'est tempérée par aucune indulgence à l'égard de ses successeurs...

Chaque préface de M. Masson est un manifeste. Et, en tous ses manifestes, ce « savant » part en guerre contre les idées des historiens qui ont le front de s'occuper des sujets qui sont les « siens », mais il s'en prend encore aux intentions des hommes eux-mêmes. Ces hommes sont forcément des canailles, mais parfaitement ! et M. Masson le prouverait sans indiquer d'ailleurs ses références... Quant à leurs intentions elles sont certainement détestables, malfaisantes...

« Je ne m'arrête donc, déclare ce savant, ni aux critiques de concurrents maladroits et envieux, ni aux blâmes des historiographes officiels, ni aux plaintes des amateurs de légende ; je poursuis ma route, si je m'attardais à des polémiques où d'obscurs détracteurs cherchent une réclame dont je ne leur ferai point l'aumône, j'userais le temps qui m'est mesuré et qui sera trop court pour mon œuvre. Aussi bien les témoignages qu'elle a reçus me suffisent et j'en pourrais prendre quelque orgueil si je ne pensais que c'est à l'effort plus qu'au résultat qu'ils ont été adressés. » A toi, Lefranc de Pompignan !

Mais lui, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs diffamateurs !

Ailleurs, M. Frédéric Masson parlera encore « des haineuses et sottes déclarations », ou « des histoires à documents apocryphes »... C'est dans son dernier livre *Napoléon et son Fils*. Ce « savant » est incorrigible !

Et tenez, ce « savant » qui craint la concurrence ne souffre pas moins à cause de la façon dont il manifeste sa crainte que de la concurrence elle-même... Il y a quelques années M. Arthur-Lévy publia *Napoléon intime* avec un succès alors retentissant, plusieurs mois avant que ne parussent les études de M. Frédéric Masson sur *Napoléon et les Femmes*. M. Frédéric Masson ne se tint pas pour satisfait. Qu'arriva-t-il ? Notre sympathie pour M. F. Masson, contrariée en cette circonstance par notre respect pour la vérité, ne nous empêche pas de dire que l'œuvre de M. Arthur-Lévy demeure aujourd'hui encore avec toute son autorité et que cette autorité est accusée plutôt que diminuée par l'œuvre de M. Frédéric Masson. Les faits tassés et même entassés dans le volume de M. Arthur-Lévy sont entourés de plus de garanties que ceux dispersés à travers tous les livres de M. Masson. Et cela nous suffit.

Au reste, si ce mousquetaire gris — un peu gris — de l'histoire manifeste un dédain, si faiblement scientifique, pour ses « concurrents », pour ses « adversaires », il a le contentement de soi-même le plus orgueilleux et le plus simple, le plus noble en même temps, uniquement parce qu'il a foi dans son œuvre. Il continue donc son œuvre avec une confiance à laquelle les éloges même les plus enthousiastes ne pourraient ajouter que fort peu de chose. Il se rend justice ; il facilite gentiment la tâche de ceux probablement nombreux qui, ayant pris un juste plaisir à le lire, veulent, par surcroît, l'admirer. Cet érudit pétulant — peut-être au fond plus pétulant qu'érudit — ne dissimule rien de ses qualités. Il écrit :

« Dès à présent, par ces monographies successives j'ai apporté un ensemble de renseignements par qui le spectacle des choses a été renouvelé ; j'ai fourni un lien philosophique à des événements qu'on avait jusqu'ici considérés isolément et qui, de cette façon, étaient incompréhensibles ; j'ai donné de celui qui demeure le plus étonnant exemplaire d'humanité et qui est vraiment l'homme prodige, une suite de croquis qui ne vont pas encore au portrait entier, mais dont chacun est serré d'après nature avec une curiosité ardente et une entière bonne foi. »

Mais par moments sa sincérité sur lui-même se fait exquise. Il devient très sévère pour lui, presque aussi sévère que pour les autres — qui écrivent sur Napoléon. Il dit de son œuvre : « Encore ce récit déborde-t-il, est il par bien des côtés incomplet, superficiel, médiocrement documenté... » Il exagère évidemment... Mais nous nous demandons comment il se fait que ce sentiment, que cet aveu, qui semble

marquer en lui la naissance de l'état d'esprit ou de l'état d'âme scientifique comme je disais tout à l'heure, ne l'ait pas convaincu lui-même, et ne l'ait pas amené à fortifier son œuvre par un peu, un peu plus de cette rigueur... scientifique, qui précisément lui fait défaut.

Nous ne disons pas que l'œuvre de M. Masson suscite une juste défiance uniquement parce qu'il n'a pas indiqué les sources, tellement abondantes ! où il a puisé ses renseignements ; mais toutefois, si tous les historiens les indiquent ce n'est pas seulement pour le bonheur précaire de charger leurs ouvrages, et il est des coutumes qui doivent avoir force de loi. La déclaration circonstanciée des sources est d'utilité publique en histoire. Contre cette vérité fondamentale, hors de toute discussion, l'initiative aventureuse et facile de M. Masson ne prévaudra pas.

La déclaration des sources est la seule garantie qui nous permette de lire avec sécurité, non pas que nous doutions de la bonne foi de l'historien, mais parce que l'homme est une faible créature... et parce que, dans l'interprétation des documents des fautes de raisonnement sont toujours possibles, que la méthode assurément enseigne à éviter, mais encore faut-il que nous sachions comment fut appliquée cette méthode, et d'abord sur quels documents ! — parce que de la réalité des faits historiques, le lecteur cultivé lui aussi a le droit d'être juge, parce que la vérité enfin ne peut être obtenue que par l'analyse critique des sources et parce que chaque lecteur doit être admis à reprendre, s'il lui plaît, cette analyse critique... Bref, l'œuvre de l'historien doit être faite dans un esprit de sacrifice continu, total à la vérité, et l'affirmation de sa personnalité ne s'opère que par son abdication. M. Frédéric Masson n'a point voulu consentir ce sacrifice et cette abdication. Peut-il être surpris si les plus désireux de vanter son grand effort contestent tout d'abord, fatalement, et sa personnalité et son œuvre. Ils le font avec les arguments que lui-même a pris soin de leur procurer : ils n'en cherchent nul autre.

***

Tout en déplorant que M. Masson se soit causé ce préjudice — (ne le peut-il dans une certaine mesure réparer puisque il continue l'élaboration de son œuvre ! —) je crois que M. Masson fut tout de suite porté par sa nature, puis par son sujet, au dédain de la documentation, au mépris de toute méthode. Cédant comme toujours à sa verve périlleuse, il a même exprimé sur la documentation et sur la méthode historiques des idées très contradictoires.

Il a voulu constituer toutes ses *Etudes napoléoniennes* exclusivement avec des papiers spéciaux, privés, intimes, parcellaires, ramassés de toutes mains, de toutes provenances, avec des documents enfin dont il est le propriétaire... Noble application du droit imprescriptible de propriété, mais combien imprévue !

M. Masson tente de se justifier, et le fait selon sa coutume, en incriminant les documents d'archives dont il ne s'est pas servi. Les archives d'Etat sont vides ou bien elles ne contiennent que de faux documents.

« Ce qu'on trouve dans les archives d'Etat, mis à part les papiers individuels, les rapports de police et les pièces échappées par hasard aux destructions systématiques, c'est l'histoire préparée à l'usage des contemporains ou de la postérité, la matière pour les livres bleus, jaunes ou blancs, le thème pour les dissertations officielles des historiographes patentés. Ceux-ci, lorsque quelque écrivain indépendant ose s'insurger contre les quasi-vérités qu'ils ont mission de défendre sortent, à l'étonnement des peuples, du silence mortuaire où on les croyait endormis, et les bras tendus comme s'ils descendaient du Sinaï, apportent aux Revues bien pensantes le document inédit, contradictoire et protocolaire, extrait d'un inabordable carton de la chancellerie la plus secrète, et ils ont l'honneur de le commenter avec la publicité de toutes les gazettes officieuses, sous l'œil paterne des autorités légitimes. Quiconque ne s'incline point alors est un révolté, convaincu d'un double attentat contre la science qu'ils incarnent — car ils ont leurs grades — et contre la Majesté qui les a pris pour confidents. »

Encore :

« ..... Règle générale, il n'entre en France, dans les archives d'Etat, en particulier celles des Affaires Etrangères que les dépêches recues officiellement par le département et les minutes de celles qu'il expédie de même ; ce sont les dépêches numérotées où l'on a soin de ne rien écrire qui ne puisse être lu par tout le monde et qui ne compromette personne... »

Faits catégoriquement exprimés, affirmations passionnées qui révèlent un polémiste plus qu'un historien ! Comment discerner entre les allégations fougueuses et les attestations exactes? Peut-être vaut-il mieux ne faire appel qu'à M. Frédéric Masson plus calme.

Il fut un temps, en effet, où M. Frédéric Masson jugea avec plus de bienveillance et peut-être avec plus de sagesse la valeur, l'utilité des documents d'archives. Il fut un temps où il formulait sur elles, sur eux, cette appréciation contraire :

« Nul n'a un nom dans le monde, dont un autographe ne soit venu se joindre à ces volumes conservés dans les Archives. Là est non seulement la politique

de la France, mais sa tradition même parfois interrompue, parfois oubliée à ce qu'il semble, mais reprise dès qu'un homme se dresse et se révèle, poursuivie alors et reliée au passé par un chaînon que rien ne peut briser, telle alors que nulle au monde n'est plus grande, ni plus glorieuse... »

Quand M. Masson faisait-il cette profession de foi? Lorsqu'il publiait sur *Le Département des Affaires étrangères pendant la Révolution* (1787-1804) son meilleur livre d'histoire, un livre dont la vertu historique n'est pas encore anéantie maintenant. C'était en 1877.

Et si déjà M. Masson se montrait avare de référence. — « Je dois une explication sur l'authenticité des documents que j'ai mis en œuvre. Ces documents ne sont point à proprement parler des documents historiques, comme ceux qui peuvent être communiqués aux chercheurs après un laps de temps plus ou moins long, mais des documents administratifs, par cela même réserxés et la minutieuse indication des cartons où je les ai puisés n'apprendrait rien au lecteur qui ne pourrait contrôler mes dires. C'est pourquoi, lorsque j'ai rencontré des imprimés reproduisant les assertions des manuscrits, j'ai préféré m'en rapporter aux premiers et, dans ce cas, j'ai donné des indications bibliographiques précises. » — du moins, il sentait que les documents vérifiés par l'historien et vérifiables par le lecteur ont une valeur intrinsèque qui fait la valeur de l'histoire, et il l'avouait en ces termes, par ces actes : « Quant aux renseignements fournis par les manuscrits, j'ai préféré en général livrer les pièces *in-extenso* aimant mieux être long qu'inexact et laissant au lecteur le jugement en dernier ressort. Pour l'authenticité de ces documents, la place que j'ai l'honneur d'occuper paraîtra peut-être une garantie suffisante. Lorsque les manuscrits que j'ai consultés sont conservés dans d'autres dépôts que celui des Affaires étrangères, j'ai noté exactement la provenance. » On ne peut ni mieux dire, ni mieux faire.

Et je n'éprouve, ai-je besoin de le dire? aucune satisfaction personnelle à mettre l'auteur des *Etudes Napoléoniennes* en contradiction flagrante avec l'historien du *Département des Affaires étrangères*, mais celui-ci nous autorise bien à conclure contre l'autre que chacun doit être admis à l'analyse critique des documents et que l'historien doit fournir d'abord les moyens pour faciliter cette analyse. Celui ci nous autorise encore à conclure contre l'autre... Mais nous allons le voir.

En réalité, M. Masson avait d'abord essayé, dans le *Département des Affaires étrangères*, d'écrire un livre d'histoire selon les procédés scientifiques imparfaitement pratiqués aujourd'hui encore, mais reconnus universellement comme les seuls admissibles. Dans les *Etudes Napoléoniennes* il s'est rejeté brusquement et complètement aux habitudes des historiens littéraires d'autrefois. L'histoire, disait-on alors, c'est le passé vu à travers un tempérament. L'histoire de Napoléon par M. Masson, c'est un homme vu à travers une imagination, une imagination ardente et dont la vigueur intéresse. Mais sa conception de Napoléon est une conception préalable, arbitraire de son cerveau. Aurait-elle cette chance invraisemblable d'être justifiée par les faits? Mais l'histoire entreprise par M. Masson est trop vaste, et les documents concernant Napoléon sa famille sont trop nombreux pour que cette histoire puisse être constituée posément, avec le soin minutieux de la vérité. M. Frédéric Masson est la victime des documents qu'il possède, et de ceux qu'il ignore. Comme son imagination est très active et très puissante, et qu'elle est d'abord d'un grand effet sur lui, il se persuade très bien que les archives européennes concernant son héros ne contiennent rien d'utile à l'histoire qu'il écrit de lui. Il voudrait généreusement nous faire croire aussi, pour nous tranquilliser, que Napoléon, ayant déterminé pendant quelques quinze ans la vie du monde, les Archives des différentes nations ne contiennent vraiment rien que de négligeable touchant cet homme. Là, M. Masson est moins heureux. Sa prétention nous paraît excessive. Mais si cette conviction n'avait pas été d'abord la sienne, comment aurait-il pu entreprendre son ouvrage, ou si cette conviction ne s'était pas imposée peu à peu à lui, comment aurait-il pu persévérer à l'écrire.

Je louerai, certes M. Masson d'avoir voulu s'intéresser à « l'histoire des passions, des caractères, des causes morales, des faits » d'avoir cherché les hommes dans les personnages historiques... Il a sans doute mis dans son œuvre beaucoup de psychologie, de physiologie, de philosophie, de morale; et ce qu'il y a mis le moins, c'est peut-être de l'histoire.

Nous avons eu en France, depuis Michelet jusqu'à Taine, beaucoup d'historiens littéraires dont nous persistons à nous enorgueillir malgré que les fondements de leurs œuvres soient intégralement détruits par la science moderne. Depuis Taine — le dernier en date — la nouvelle école historique française a beaucoup travaillé : elle a établi la vérité historique sur un certain nombre d'événements et d'hommes; elle a établi les règles de la recherche de cette vérité...

M. Frédéric Masson très décidément a voulu tout ignorer, tout mépriser des travaux, des méthodes de la nouvelle école historique dont il est le contemporain. Il a systématiquement voulu accomplir sa tâche dans des conditions scientifiques beaucoup plus sommaires et, si je l'ose dire, retardataires que

celles où se trouvèrent les historiens d'autrefois. Il s'est ainsi placé tout à fait en dehors de la critique actuelle. Bien entendu, cela ne veut pas dire qu'il lui échappe.

Mais il est équitable de ne considérer en lui que le littérateur, que l'artiste. A ce point de vue, on sait que si ses livres se chevauchent et sont surabondants, si leur style est fréquemment incorrect et fumeux du moins ils ne sont dépourvus ni de pittoresque, ni d'animation.

— Ah! dites-vous, M. Frédéric Masson vient d'être récompensé pour ses nombreux travaux, son culte, sa piété, sa méthode, ses méthodes, ses contradicdictions, ses longueurs, sa sincérité, sa véhémence, en étant reçu à l'Académie française dans une séance où l'on a parlé de l'histoire avec beaucoup de rhétorique...

— Tiens, je croyais que c'était fait depuis longtemps déjà. Peu importe au surplus! Nous continuerons donc de discuter des ouvrages de M. Masson avec la franchise que l'on doit aux académiciens et la sympathie que l'on doit aux travailleurs.

J. Ernest-Charles.



LE THÉATRE DE ROBERTO BRACCO

Si l'on demande à la jeunesse italienne — celle que les lettres passionnent — de dire en quel dramatiste elle reconnaît ses tendances actuelles, le nom de M. Roberto Bracco sera certainement un des premiers qu'elle prononcera.

Cet écrivain apparaît, tout d'abord, avec la figure d'un lettré. Les hommes qui ont du tempérament et point de culture vont droit aux sujets qui sont, pour ainsi dire, une extériorisation de leur façon de sentir. Au contraire, les gens de goût et d'affinement en usent dans leur admiration comme les amants sincères dans le choix de l'amour. Ils sont surtout frappés par les qualités qu'ils n'ont point, ils ont une tendance à exagérer le prix de ces qualités, parce qu'ils ont souffert d'en être privés. Si l'on lit du Bracco de la meilleure manière (le Bracco des *Nouvelles*, de l'*Infidèle*, du *Triomphe*, de *Don Pier Caruso*), il apparaît comme un homme spirituel qui a un sens lumineux de l'ironie, qui aime à marcher, sur les sujets où le ridicule touche à l'attendrissement, comme un danseur de corde raide.

Tout cela est assurément fort éloigné des conceptions philosophiques du monde scandinave et de l'esprit germanique.

Bracco est cependant allé à l'école d'Ibsen et d'Hauptmann; il y est allé comme un enfant sérieux qui aurait du don pour les vers, mais qui croirait de son devoir de travailler patiemment les mathématiques, justement parce qu'il n'est pas doué pour la science des chiffres. On a reproché à Bracco, au moment où il suivait des cours de philosophie norvégienne et hauptmanienne, d'avoir oublié qu'il avait fait, chez Alexandre Dumas fils, la meilleure partie de ses humanités; il est possible, en effet, que le jeune Napolitain n'ait pas désiré savoir jusqu'à quel point il avait, envers le maître du moderne théâtre français, des dettes de gratitude.

L'analyse des œuvres principales de M. Bracco placera dans un jour intéressant les différentes phases de cette évolution où l'on aperçoit, comme dans un miroir, le passage de toutes les influences que la jeune littérature italienne a reflétées depuis vingt ans.

I

M. Roberto Bracco est né à Naples en 1865; à 17 ans il était employé comme expéditionnaire dans l'administration des douanes. Il écrivait, dans ses moments de loisir, des articles de journaux, voire de petites pièces en un acte où il se faisait la main, modestement, et acquérait la sensation des planches.

Il n'est pas probable que, le jour où il réunira ses œuvres complètes, M. Bracco y adjoigne des levers de rideau comme : *Une aventure de voyage*, *Lui*, *Elle et lui*, l'*Article huit*. Du moins ne pourra-t-il brûler ce qu'il a adoré. Il nous doit d'emplir le premier volume de l'édition définitive de ses œuvres avec ce théâtre, que, dans sa juvénile et sincère admiration pour Ibsen et Hauptmann, il appelait le *Théâtre d'Idées*.

Evidemment Bracco dut sourire avec un peu de mépris en ce temps-là, quand son confrère Luigi Capuana, l'auteur sicilien, lui adressa ses avertissements de sagesse moins sublime que le mysticisme ibsénien :

«...Que ne vous contentez-vous d'intéresser le public et de le divertir? L'art dramatique est une chose; la sociologie, la philosophie, la science en sont d'autres ».

M. Bracco, qui ne se souvenait pas d'avoir vu la *Dame aux Camélias*, voulait, en ce temps-là, écrire en italien une histoire de la femme tombée et réhabilitée par l'amour, qui eut une bonne presse dans les journaux de Christiania.

Clélia, l'héroïne de son drame : *Une femme* (Una donna), est une pauvre fille de l'espèce qui vit uniquement de la vente de soi-même. Mais l'amour qu'elle

éprouve pour un jeune homme, séduisant etvil, la réhabilite tout de même. De celui-là elle ne reçoit pas d'argent. C'est la largesse d'un vieillard qui la fait vivre, sans qu'elle ait accordé autre chose qu'une lointaine et insaisissable espérance à ce barbon épris de sa jeunesse. Le jour où elle devient mère, elle se sent tout à fait rachetée. Il n'y a plus de place dans sa vie pour l'ombre d'une combinaison louche; elle rompt définitivement avec son vieux protecteur; puisque son jeune et lâche amant refuse de l'aider à élever son fils, elle prend cet enfant dans ses bras, elle va le porter — non pas à M. Duval comme la Marguerite de la *Dame aux Camélias* aurait pu le faire en pareil cas, — mais à Mme Duval, c'est-à-dire à Mme Rienzi, la mère de l'amant indigne.

La fin est plus romantique encore. La grand'mère accepte d'élever l'enfant, elle met une condition à cette adoption : le fils de Clélia ne reverra jamais sa mère. Clélia comprend qu'il lui faut choisir entre son propre bonheur et le bonheur de son fils. Elle se sacrifie à son amour maternel, mais comme un tel effort est au-dessus de ses forces, elle s'empoisonne.

D'autre part, rien n'est moins italien que les deux pièces qui ont suivi la représentation de : *Une femme* et qui s'appellent : *La fin de l'amour* et *Les tragédies de l'âme*. On trouve dans la première une certaine Anne qui se sépare de son mari « parce qu'elle n'a pas trouvé en lui une communion d'affection vraie, entière, inaltérée, inaltérable ». Dans la seconde, il y a une Catherine qui, par scrupule d'âme, et sans que rien ne l'y oblige, confesse à son mari une infidélité inconnue de tous. Il n'y a pas besoin d'insister sur le peu de racines que de pareils états d'esprit ont dans l'âme napolitaine. On a le sentiment de perruques blondes du Nord adaptées tant bien que mal sur les visages dorés des Italiens du Sud. Les Anna de Naples rêvent de trouver, dans leur mari, une réponse à leur passion, et non une « communion inaltérable ». S'il leur est arrivé de tromper un homme pour lequel elles ont du goût, elles ont trop de caractère pour répandre ensuite leur confession comme un bol de lait. L'on ne voit point d'ailleurs un mari napolitain, voire latin — placé en face d'une telle confession — disant à sa femme : « Choisis donc de moi ou de ton fils », et se contentant de partir en claquant la porte, parce que la femme adultère a choisi le fils. Nous sommes au pays des figures balafrées, des couteaux facilement ouverts, de la passion qui rugit et ne raisonne guère.

M. Bracco n'était pas moins éloigné de son instinct et des sources de son inspiration originale, lorsqu'en souvenir des *Tisserands* de Hauptmann, et de l'admiration que lui avait inspirée cette belle œuvre, il a écrit : *Le droit de vivre*.

Le jeune ingénieur Altiéri et sa prodigieuse machine, le capitaliste Salviati, qui vole à son voisin le bénéfice de sa découverte, les ouvriers quelconques qui tournent autour de ces deux personnages en proférant des anathèmes creux contre le capital, la société, le code, les riches et la famille ne sont ni des Scandinaves, ni des Allemands, ni des Italiens, mais seulement des souvenirs littéraires que M. Bracco a eu le tort de préférer à ses inventions personnelles. Il n'y a pas lieu d'insister plus longuement sur une erreur que l'écrivain a condamnée lui-même. L'intérêt de l'œuvre de M. Bracco commence avec sa première pièce originale *Les Masques* (1).

II

Avec ce petit drame, le jeune écrivain a nettement rompu en visière à l'individualisme ibsénien, et il a soutenu de façon émouvante le droit supérieur de la société contre le vertige de la passion.

Elle serait pourtant légitime, la vengeance que Luigi veut tirer de son associé Paolo. Il revient de voyage, après huit mois d'absence, et au seuil de sa maison il apprend que sa femme vient de se suicider. Pourquoi ? elle est enceinte de cinq mois. Luigi n'est pas long à découvrir le nom de l'amant : c'est Paolo son associé. Dans son affreuse douleur, il a au moins cette consolation : la malheureuse qui l'a trahi n'a pas eu le courage, après la faute, d'affronter sa présence : elle s'est fait justice.

Hélas! cette illusion même, Luigi ne pourra pas la conserver. Ce n'est pas dans un élan de remords, qui aurait sa grandeur, que la coupable a mis fin à ses jours, c'est par désespoir d'amour en apprenant que l'homme qu'elle aimait la quittait pour se marier. Il semble donc que Luigi ait tous les droits du monde de ne rien ménager autour de lui, ni la mémoire d'une femme qui l'a oubliée à ce point, ni l'homme qui a profité de tant de facilités pour le duper. Mais Luigi a une fille, une pauvre enfant de quatorze ans qui est accourue du collège en apprenant la mort de sa mère. Faut-il qu'elle soit sacrifiée, elle aussi? Luigi doit choisir entre l'éclat de sa rancune, ou le futur bonheur de la pauvre petite. Il lutte et il se dompte : c'est assez qu'il y ait eu un cœur et une vie brisés, il n'enlèvera pas à son enfant sa chance de bonheur. Il appelle Paolo, son indigne associé. Il lui explique son état d'âme, lui dicte sa volonté. Les deux hommes continueront à vivre en face l'un de l'autre, sous des « masques », avec le souvenir de ce qui s'est passé entre eux :

..... « L'infamie commise par sa mère et par toi,

(1) Cette pièce vient d'être jouée avec succès à Paris et en français au théatre « Victor Hugo » (Décembre 1903).

conclut Luigi, nous unira à jamais dans le mystère de la haine. La Société commerciale qui nous lie, fortifiée par cet autre contrat, deviendra, mon cher, plus florissante, plus productive et... sur tout ce qui est arrivé, silence! Entends-tu?... Tu seras mon complice comme s'il s'agissait d'un crime que nous ayons commis en commun! Sois heureux! Pourquoi n'es-tu pas heureux? C'est moi, moi qui ai besoin de toi! »

Et comme il a brûlé les papiers, les lettres, tous les témoins de cet amour, Luigi ajoute :

« Voilà! tout est détruit. Ainsi, tout s'arrange aisément. Tu vois? à elle, la mort; aux preuves, le feu; à tous, le mensonge de tous... et la monstruosité est liquidée. Ah! Ah! Ah! nous avons sauvé l'apparence, la paix, le bonheur, l'honneur, les affaires aussi, convenons-en! Et à présent, que la comédie commence!... »

Les Masques ont servi à M. Bracco comme un pont pour revenir des frissons tragiques du Nord aux passions, à l'ironie et à l'esprit napolitains.

Il faut se souvenir des libertés que l'amour a eues de tous temps en Italie, du rôle que les Sigisbés y jouaient encore du temps de Goldoni, pour comprendre le type de Silvio, le mari de la belle Clara, dans l'*Infidèle*. Avec un peu plus d'audace dans la tranquillité de son aveu qu'on n'en professe ailleurs, Clara est plus près de ressembler aux coquettes de tous les temps et de tous les pays. Elle a passé, avec son mari, une espèce de contrat qui met la jalousie à la porte et qui impose à Silvio, comme acte d'amour, un acte de foi qui irait au besoin jusqu'à ne pas voir ce qu'il voit. Dans une scène d'ailleurs alerte, et qui précède un départ pour l'Opéra, les deux époux se disputent agréablement sur les conditions de ce fameux programme.

CLARA

..... Tu oublies nos conventions.

SILVIO

Je me les rappelle, je les observe... Où est-elle ma jalousie? Tu vas, tu viens, ton salon est toujours encombré de jeunes hommes que tu traînes au théâtre, à la promenade; tu les fais monter dans ta voiture à toute heure avec leurs touffes de fleurs à la boutonnière et leur mine éreintée. Ils t'écrivent, tu leur écris; que diable pouvez-vous avoir à vous dire après vous être vus quatre fois dans la journée? Ils t'entourent, t'assiègent... t'examinent de la tête aux pieds... et des pieds à la tête! Ils t'appellent Clara tout court comme s'ils parlaient à ces femmes que l'on se permet de tutoyer sans y attacher d'importance... Et moi? que suis-je dans tout ceci? Je me tais, je laisse faire; jamais je ne t'adresse un reproche ni te fais une observation. J'attends que ces messieurs veuillent bien s'éloigner pour me souvenir que je suis ton mari. Etait-ce bien là le programme de la vie telle que tu me l'avais proposée, que dis-je imposée? Je m'y conforme...

CLARA

Par force...

On ne peut s'empêcher de penser que, tout de même, nos auteurs mondains, lorsqu'ils touchent à ces comédies de paravent, ont la main plus légère. Clara exige de son mari des sacrifices qui vont jusqu'à entamer son honneur. Est-ce assez qu'il ne soit pas trompé par tant de galants à la fois, si on croit qu'il l'est, et suffit-il qu'il nourrisse, *in petto*, pour sa femme une honorable jalousie, si la galerie le suppose complaisant?

De même on ne s'explique point pourquoi, au milieu de tant d'amoureux qui lui font la cour, Clara, qui, elle, a de la vivacité et de la grace mutine, sinon de l'esprit, a fait choix de ce Gino Ricciardi qui est, peut-être bien habillé et élégant, mais qui apparaît presque pataud dans l'escrime du « flirt ». La comédie vaudrait mieux si Ricciardi était un homme dont la séduction ne serait pas une convention de la mode mais une réalité dont le public pourrait s'apercevoir en même temps que Clara. Du moins Gino a-t-il assez de bon sens pour sentir qu'on le raille.

— « Comtesse, dit-il, vous vous moquez de moi parce que chez vous, vous vous sentez en sûreté, vos portes restent ouvertes, vos domestiques vont et viennent, votre mari peut entrer d'un moment à l'autre. Ici je ne puis passer du blocus à l'assaut. Mais si nous étions ailleurs, chez moi, par exemple!..

— Chez vous? Je n'aurais pas plus peur qu'ici?

— Je voudrais bien voir ça!

— Quand vous voudrez.

— Demain, deux heures?

— Demain, deux heures!

Le lendemain, coup de sonnette à la porte de Gino avant le moment du rendez-vous. C'est le mari qui vient pousser une reconnaissance dans la garçonnière. L'embarras de l'amoureux qui veut sortir, et puis rester, lui apprend ce qu'il pressentait et voulait savoir. Il s'en va par une porte avec l'intention de revenir; Clara entre par l'autre. Dès le premier mot, elle déconcerte Gino :

— Me voici chez vous, séduisez-moi.

RICCIARDI

J'ai désiré vous recevoir chez-moi, pour vous voir, pour vous parler librement... Je l'ai voulu pour pouvoir vous dire mon amour.

CLARA

Ecoutez, mon cher Gino, je suis venue ici pour être séduite. Si vous n'avez pas envie de me séduire, je m'en vais...

RICCIARDI

Ah! vous êtes venue pour me torturer, pour m'humilier, et vous y réussissez!... Riez de mon amour, tourmentez moi, mais ne m'accusez pas d'être assez puéril pour jouer la comédie. Comprenez que je suis sérieusement épris. Vous n'êtes pas franche, si vous n'avouez pas que vous le croyez...

CLARA

... Je ne mets pas en doute votre amour. Vous êtes épris de moi et j'en suis contente... Je serais encore plus contente si j'étais amoureuse de vous... J'ai confiance dans vos séductions... Je suis seule ici et remplie de bonne volonté. A vous de faire le reste. Allons! mon cher Gino, rendez-moi amoureuse, et n'y pensons plus.

Il y a ici une invraisemblance qui agacerait le spectateur français. On n'admettrait point que Ricciardi, ainsi provoqué, ne se crut pas en droit de répondre par ce que les Italiens eux-mêmes ont appelé la « Furia francese. »

Nous demeurons en tous cas persuadés que, si Clara avait eu affaire à un galant moins nerveux, son mari eût payé les frais de l'aventure

Il en est si sûr, le pauvre Silvio, qu'il ne se fie pas aux incertitudes de Gino du soin d'épargner son honneur et qu'il fait en scène une rentrée opportune. Ricciardi voudrait faire échapper Clara, elle refuse, elle veut attendre son mari. Ne lui a-t-elle pas dit : « Si vous me soupçonnez, je vous tromperai? »

Il entre, il va vers elle, lui dit entre ses dents : « Je vais vous tuer. »

Clara répond tout bas : « Pas ici, chez nous, ce sera plus convenable. Sauvez les apparences en disant à cet imbécile que nous étions d'accord pour nous rencontrer chez lui. »

Ainsi fait le comte, et les deux époux sortent au bras l'un de l'autre.

Le troisième acte remet le mari et la femme en présence dans la vie de brouille que leur a fait le souvenir de cette aventure. On habite chacun chez soi, on se rencontre aux repas. Mais Clara commence à trouver que la solitude lui pèse, elle invite son mari à venir prendre le thé chez elle comme s'il était un autre Gino. Silvio lui-même est las d'une séparation qui le prive de celle qu'il aime. Il a l'âme si faible qu'il n'a même pas cherché à savoir si Clara était imprudente ou vraiment coupable et qu'il est prêt à reprendre la vie commune sans avoir tiré la chose au clair.

« Je vous avais dit, répète Clara, que le jour où vous me feriez l'injure de me soupçonner d'une infidélité, je prendrais un amant. Je vais tenir ma parole.

SILVIO

Et l'amant que vous avez choisi, c'est...

CLARA

Vous-même!... Mais oui! Vous n'êtes plus digne de faire un mari, vous êtes encore assez bon pour faire un amant.

SILVIO

Mari ou amant, fait le comte à qui la séparation pèse fort, peu m'importe, si tu es encore à moi!

CLARA

Ainsi, vous allez me reprendre? Et vous me croyez infidèle?

SILVIO

Je te veux!

CLARA

Ah, le lâche!

M. Bracco aurait dû épargner au spectateur, s'il veut le renvoyer tranquille, cette indignation de Clara ou cette faiblesse de Silvio. Le mari aurait pu savoir sans inconvénient que sa femme était allée chez Gino dans le but de se divertir et de le railler. Clara est si fort de cet avis qu'elle se décide à montrer les lettres où l'amoureux transi se plaint et conte lui-même ses mésaventures. Celui-ci n'est, d'ailleurs, pas au bout des épreuves ridicules que la jeune femme lui ménage. Elle l'a invité à venir prendre une tasse de thé ce même soir. Elle ne l'a pas oublié, car elle va laisser entr'ouverte la porte de la chambre à coucher, afin que Gino entende le petit soupir de tendresse et d'impatience qu'elle pousse au moment où le mari reconquis l'entraîne, sans résistance de sa part, vers un renouveau de félicité conjugale.

Il faut renvoyer le lecteur français, qui trouverait cette analyse un peu crue, au texte même de M. Bracco; la phrase que le malheureux Gino et le spectateur entendent à travers la porte est plus courte et plus expressive encore. Clara murmure avec l'éclat de rire nerveux d'une fillette que l'on lutine :

« Non! Silvio non! non! »

JEAN DORNIS.

(*A suivre*).

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. des *Deux Revues*), 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 7 — 5e SÉRIE — TOME I — 13 FÉVRIER 1904

L'ÉPOPÉE NAPOLÉONIENNE

Poètes et musiciens

BERANGER — LAMARTINE — VICTOR HUGO
BEETHOVEN — BERLIOZ

(*Suite et fin*[1])

Cette âme, aux mille voix, que Dieu
Mit au centre de tout comme un écho sonore,

frémit et vibra sous ce grand souffle qui soulevait la France, qui ébranlait l'Europe. Napoléon, personnifiait alors la Révolution, il s'incarne à son tour en ce jeune homme qui naissait, dispensateur de gloire, comme Napoléon était né créateur d'empires.

Ce siècle avait deux ans...
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte.

Il grandit, élevé dans le culte des grandeurs françaises, par son père, soldat de la République :

J'avais sept ans, je vis passer Napoléon...
Son cortège emplissait de tumulte les rues,
Et par mille clameurs de sa présence accrues,
Par mille cris de joie et d'amour furieux,
Le peuple saluait ce passant glorieux!

Il sentit la vocation de raconter aux hommes ces spectacles auxquels avait prit part son enfance, d'en dévoiler devant eux le prodigieux mystère, d'en démêler le secret, d'en représenter la tragédie, d'en célébrer la grandeur. Il s'éveilla poète de Napoléon, comme tant d'autres, en voyant passer l'escorte étincelante, s'étaient éveillés soldats de la Grande Armée et jetés dans l'épopée à la suite du maître.

1. Voir la *Revue Bleue* du 6 février 1904.

Car il tenait déjà mon esprit inquiet.

Et il le tint toujours Napoléon anime l'œuvre entière de Hugo, comme il enveloppe la *Comédie humaine* de Balzac, ces deux œuvres colossales de la génération. Balzac traduit les réalités du siècle, Hugo le transfigure. Or, ne connaissant rien de plus beau, rien de plus significatif de la grandeur humaine que cet homme, divinité de sa premiere jeunesse, et cette idée, la liberté, déesse de son âge mûr, il les réunit dans un même culte, ainsi que faisaient alors, en leurs sanctuaires cachés et leur culte populaire, les vieux soldats de la République et de l'Empire :

Oh! va, nous te ferons de belles funérailles!
Nous aurons bien aussi, peut-être, nos batailles;
Nous en ombragerons ton cercueil respecté!
Nous y convierons tout, Europe, Afrique, Asie!
Et nous t'amènerons la jeune poésie
Chantant la jeune liberté

C'est le *magnificat* de 1830, la grande chimère d'une génération de poètes et d'artistes qui crut, en plein positivisme de la vie moderne, à la résurrection des morts et se figura que ses illusions étaient inoffensives par le seul motif qu'elles étaient généreuses et belles. L'Empire et la République, la gloire et la liberté, la fraternité des peuples et la conquête du Rhin, ramener à Paris les cendres de Napoléon et déchirer son testament dans l'histoire! Quelques-uns y virent clair et crièrent : garde à vous! Je ne parle ici, bien entendu, que des poètes. On eut, en repoussoir formidable à la *Colonne* de Hugo, en cette année même de 1831, l'invective d'Auguste Barbier, l'*Idole*, qui fit du coup l'auteur célèbre et dont il ne retrouva jamais ni la violence extrême ni la puissance de rythme, ni la hardiesse

et le bonheur d'expression. Quelques années après, ce fut le discours prophétique de Lamartine sur le retour des cendres, dont ce grand poète fut seul à découvrir la raison d'être profonde et les vraisemblables conséquences. Mais je ne fais point ici une étude d'histoire politique; je note, au passage, les chants entendus, les magnificences de la voix humaine, la symphonie des instruments. Je reviens à Victor Hugo.

La révolution de Juillet fut comme une exaltation de son génie. Son âme déborda. C'est que déjà son âme était pleine auparavant. Dès 1827, dans les *Orientales* :

> Toujours lui ! lui partout ! ou brûlante ou glacée
> Son image sans cesse ébranle ma pensée.
> Il verse à mon esprit le souffle créateur.
> Je tremble et dans ma bouche abondent les paroles,
> Quand son nom gigantesque entouré d'auréoles,
> Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

L'antithèse prodigieuse de cette existence, saisit, dès le premier regard qu'il porta sur le monde, ce poète pour qui l'antithèse est plus qu'une forme de poésie ou un moule d'image, la poésie même en ses retours, ses reflux et réflexions, ses enseignements, la peinture même et le miroir vivant des choses humaines, ainsi que chez Rembrandt, les rayons et les ombres. Aussi quand il prête le serment de poésie, c'est plus qu'à son héros c'est à son propre génie qu'il promet de rester fidèle.

> Car j'ai ma mission, car armé d'une lyre,
> Plein d'hymnes irrités, ardents à s'épancher,
> Je garde le trésor des gloires de l'Empire.
> Je n'ai jamais souffert qu'on osât y toucher ! ..

Prenez ces vers, écrits en 1840, vous y trouverez tout le secret de l'inspiration des *Châtiments*, car douze ans après, le jour venu de la terrible *expiation*, c'est aux monuments du premier empire qu'il arrache la pierre formidable dont il veut alors écraser le second.

Encore lui ! lui toujours ! jusque dans l'anathème. Le poète demeure lié au héros, comme l'art à la vie et il en vécut ainsi, comme l'homme vit, jusqu'à la dernière heure, de l'air qui lui a fait pousser son premier cri.

C'est qu'il existe, entre le génie de ces deux hommes, entre Napoléon et son poète, des affinités profondes et surprenantes, dans le génie natif qui conçoit l'œuvre, dans l'art perfectionné qui l'exécute. Comme Napoléon est poussé par ce qu'il nomme sa destinée et qui n'est autre chose que l'impulsion du siècle, l'impulsion de l'histoire de France et de l'âme française absorbées et comme hypertrophiées en lui, Hugo s'est jeté sur l'océan, s'est abandonné à la tempête qui l'a porté, s'y laissant ballotter par tous les remous partout où le vent l'entraîne. Son œuvre a sa fatalité et ce je ne sais quoi d'impersonnel qui élève l'ouvrage d'un homme, œuvres d'État ou œuvres d'art, au-dessus des inventions du commun des hommes, lesquels ne pensent qu'à se bâtir une demeure et à s'édifier un tombeau.

Considérez en chacun d'eux, l'artiste, en Napoléon le faiseur de plans, le meneur d'armées, l'inventeur de statégies, en Hugo l'écrivain, l'inventeur de rythmes, le prodigieux assembleur et conducteur de mots, qui les discipline, les plie, les transforme, les emmène aux extrémités de la pensée, comme l'autre ses soldats aux limites du vieux monde. Napoléon s'est enfoncé dans le gigantesque, heurté à l'inaccessible, mais les desseins projetés dans l'indéfini sont toujours nets, fermes, réels, pratiques même, aux premiers plans; il dispose avec minutie les préparatifs d'une invasion du désert, d'une marche à l'horizon sur l'immensité des océans; c'est une course à l'abîme, sur de grandes routes impériales, avec un cortège énorme et minutieux de trains d'équipages, d'animaux, et plus il se lance vers le chimérique, plus il accumule de réalités dans les préparatifs de son départ.

Tel je me représente Hugo lorsque, mage ou prophète, il perce vers les profondeurs du ciel, les abîmes de l'humanité, se perd dans tous les infinis de la pensée et de l'imagination, mais demeure toujours réel en ses images, saisissable dans ses formes, visible dans ses couleurs, intelligible dans ses mots, précis dans ses termes, plus surprenant encore par la propriété que par la magie de l'expression, impeccable dans ses rimes, irréprochable dans la fécondité infinie de ses inventions verbales.

Certes ce sont d'admirables vers que ceux où, dans la *Légende des siècles*, il s'assimile, et adapte à notre vision, transporte au ton de nos intelligences, les antiques chansons de geste; mais si grand artiste qu'il s'y montre, il n'a point vu ces choses de ses yeux, il n'a pas créé ces êtres de son souffle et tiré la statue de l'argile pétrie de ses seules mains. Dans ses fragments d'épopée napoléonienne, tout est spontané, tout émane de son âme directement impressionnée : choses vues et choses ressenties, elles ont le frémissement de l'émotion personnelle, et dans l'expression, la familiarité sublime qui est la touche du génie, le coup de pouce de Michel Ange.

Puisqu'il faut choisir, essayons : le gigantesque d'abord :

> Général, pour hochet il prit les Pyramides;
> Empereur, il voulut, dans ses vœux moins timides,
> Quelque chose de mieux.
> Il fit cette colonne ! Avec sa main romaine,
> Il tordit et mêla dans l'œuvre surhumaine,
> Tout un siècle fameux.
> Les Alpes se courbant sous sa marche tonnante.
> Le Nil, le Rhin, le Tibre, Austerlitz rayonnants,
> Eylau froid et brumeux...
> . . . .

Et tout l'avenir germe en son cerveau profond.
Déjà dans sa pensée immense et clairvoyante,
L'Europe ne fait plus qu'une France géante,
Berlin, Vienne, Madrid, Moscou, Londres, Milan,
Viennent rendre à Paris hommage une fois l'an.
Le Vatican n'est plus que le vassal du Louvre.
La terre, à chaque instant, sous les vieux trônes s'ouvre,
Et de tous les débris sort pour le genre humain,
Un autre Charlemagne, un autre globe en main.

Mais surtout, ce formidable, ce dernier choc du héros et le dernier chant de l'épopée.

Waterloo, Waterloo, Waterloo ! morne plaine !
..... D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France...

Le soir tombait; la lutte était ardente et noire ;
Il avait l'offensive et presque la victoire;
Il tenait Wellington acculé sur son bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille.
Et parfois l'horizon sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : « Grouchy ! » C'était Blücher.
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme.
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme,
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge ;
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient, où se couchaient, comme des épis mûrs
Les hauts tambours majors aux panaches énormes.
. . . .

Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée !
— Allons, faites donner la garde ! cria-t-il;
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colbak ou le casque poli,
Tous ceux de Friedland, tous ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'empereur !
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.

Voilà pour l'action, le récit épique. Et aussi magnifique, en son envolée de lyrisme, l'ode au monument qui consacre la mémoire des grands jours et la renommée des guerriers : *A la Colonne, à l'Arc de triomphe.* Aussi dominante et empoignante, la méditation sur l'incertitude et les retours des choses. Toute la philosophie de cette histoire en quelques lignes, toute la Némésis justicière de l'orgueil humain, toute la fatalité des choses accomplies, les actes jugés par leurs conséquences, l'homme ramené à son néant. L'avenir est à moi !

Non ! l'avenir n'est à personne,
Sire ! l'avenir est à Dieu !
. . . .

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Dieu, demain, fait mûrir l'effet.
. . . .

Demain, c'est le cheval qui s'abat, blanc d'écume
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau,
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine,
Demain c'est Waterloo, demain c'est Sainte-Hélène,
Demain c'est le tombeau !

Cette leçon écrasante des choses, Victor Hugo l'a déroulée, exposée en fresques sans pareilles. Cet avenir il l'a mesuré; ces tombes, il les a sondées; ces ruines, il les a parcourues. Devançant les siècles, en sa vision prophétique, il montre le temps et la nature s'emparant de l'œuvre de l'homme, y jetant l'horreur sacrée des sanctuaires vides, l'effroyable grandeur de l'au-delà.

... Après bien des aurores,
Bien des mois, bien des ans, bien des siècles couchés,
Quand cette rive où l'eau se brise aux ponts sonores
Sera rendue aux joncs murmurants et penchés,

Quand la Seine fuira de pierres obstruée,
Usant quelque vieux dôme écroulé dans ses eaux,
Attentive au doux vent qui porte à la nuée
Le frisson du feuillage et le chant des oiseaux;
. . . .

Il ne restera plus dans l'immense campagne,
Pour toute pyramide et pour tout panthéon,
Que deux tours de granit faites par Charlemagne
Et qu'un pilier d'airain fait par Napoléon.

Il faut que le vieillard, chargé de jours sans nombre,
Menant son jeune fils sous l'arche pleine d'ombre
Nomme Napoléon comme on nomme Cyrus,
Et dise en la montrant de ses mains décharnées :
— Vois cette porte énorme, elle a trois mille années,
C'est par là qu'ont passé les hommes disparus !
. . . .

Arche, alors tu seras éternelle et complète.

Les hommes auront passé et que pèsera dans la balance le poids si lourd qu'ils ont porté, le poids de la douleur humaine? Elle fut écrasante ici, et démesurée sans doute, ainsi que toute chose alors. C'est l'épisode final, l'épisode touchant et tragique de la fin. C'est cette vision du jeune Astyanax, captif du vainqueur de son père, qui obsédait Napoléon, qu'il ne pouvait évoquer sans se sentir remué jusqu'aux entrailles. Victor Hugo savait aimer ; sa pitié pour l'enfance abandonnée et sans tendresse, n'avait d'égale que sa pitié pour la vieillesse privée de l'enfant. Lamartine n'avait pas su voir, il n'a pas voulu se figurer. Hugo a ressenti et il explique :

Encore si ce banni n'eût rien aimé sur terre.
Mais les cœurs de lions sont les vrais cœurs de père,
Il aimait son fils, ce vainqueur ;
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde :
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur !

Mais non! Cela même ne lui reste pas. Il n'y peut songer que pour souffrir :

Son fils aux mains des rois, sa femme aux bras d'un autre.

Et le Napoléon de Hugo finit l'œil perdu sur les mers, par où rien de lui ne peut aller aux siens, par où rien des siens ne viendra jamais à lui :

Il marchait, seul, rêveur, captif des vagues sombres;
Sur les monts, sur les flots, sur les cieux, triste et fier,
L'œil encore ébloui des batailles d'hier,
Il laissait sa pensée errer à l'aventure.
Grandeur, gloire, ô néant ! calme de la nature !

Enfin ce vers, immense comme un poëme :

Les aigles qui passaient ne le connaissaient pas.

L'époque napoléonienne, dans l'art, serait incomplète, si la musique, cette voix de l'âme moderne, n'y avait apporté sa part d'évocations, ses ovations, ses élans, ses méditations ineffables sur les grands mystères du monde. Elle n'y a pas manqué. Et comment ne terminerai-je cette conférence sans nommer ici l'artiste de génie dont Napoléon a peut-être suscité, dont il semble remplir l'œuvre la plus grandiose et la plus épique, Beethoven. Vous savez tous, ne fût-ce que par les programmes de concert, que Beethoven, admirateur enthousiaste du premier consul, commença d'écrire une symphonie en son honneur et que, déçu par l'avènement du du Consul à l'Empire, il produisit plus tard son ouvrage sous ce titre : *Symphonie héroïque pour célébrer le souvenir d'un grand homme.* De sa destination première, il ne subsiste que la *marche funèbre* qui en forme l'adagio. Le reste est de la musique pure, de très belle musique, mais rien n'y donne l'impression du sujet que s'était proposé Beethoven. Si on ne possédait la note de sa main : *écrit pour Bonaparte*, nul n'aurait l'idée d'y rechercher une représentation et si on l'y recherche, c'est pour en constater l'absence. Le grand homme est mort dans l'œuvre, comme il était mort pour l'auteur. Et cependant, peu après, il ressuscita dans cette âme sonore, sans que Beethoven paraisse l'avoir voulu de dessein concerté. Sa symphonie qu'il n'avait pas composée pour le Consul, il la composa telle qu'il est impossible de n'y pas reconnaître, dominante et orageuse, la figure de l'Empereur.

Cette symphonie que l'épopée inspire et remplit d'un bout à l'autre, la musique la plus épique qui jamais ait été écrite, l'œuvre du siècle en musique, n'a pas plus de titre que la tombe de Sainte-Hélène n'a d'épitaphe, et comme les tombes anonymes, par un numéro, on la désigne par un ton : la *symphonie en ut mineur.*

Point de nom! demandez à la terre!

Mais écoutez seulement, laissez évoquer et remuer en vous tout ce qui dort de notions et d'images, et cherchez quelle figure plane sur l'immensité de cette œuvre, quelle histoire cet orchestre épique raconte en cette incomparable trilogie. Dès la première mesure, ce rythme impérieux, saisissant, dominateur, qui ne vous lâchera plus, cet accent de règne, et ces retentissements infinis dans le tumulte des affaires, le fracas des batailles, le chaos de la confusion humaine. Puis le retour d'humanité, la vérité du champ de bataille, les blessés, les morts, le défilé funèbre, la rançon doulouseuse de la victoire, les deuils glorieux qui ont encore des allures de triomphe. Enfin le retour du héros dans sa patrie, dans la ville où il a destiné sa tombe :

Sire, vous reviendrez dans votre capitale...

Il revient, mais ce n'est que sa dépouille mortelle.

Ecoutez ces accords lugubres qui semblent le prolongement des lamentations de tout à l'heure. Oui, c'est bien, cette fois, on ne s'y peut méprendre, la *symphonie héroïque pour célébrer la mémoire d'un grand homme.*

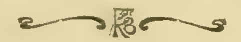
Entendez ces bruits sourds et précipités, ce peuple qui se presse de toutes parts, s'amoncelle, s'agite, qui voudrait se taire, par regret, qui ne se peut contenir, cependant; les battements des cœurs, les voix qui montent, et tout à coup, quand le char enveloppé du drapeau tricolore apparaît sous l'arche, l'ovation qui éclate, les « cris de joie et d'amour furieux » !

On raconte — si c'est un symbole, il est merveilleusement vrai ; si c'est une vérité, elle est merveilleusement symbolique — on raconte, dis-je, que lors d'une des premières auditions du chef-d'œuvre en France, au temps de Habeneck, à cette crise de la symphonie où sonne la fanfare définitive, la sonnerie d'immortalité ; dans l'air saturé d'enthousiasme, dans la vibration des cordes tendues à se briser, dans le frémissement des basses palpitantes comme des cœurs, parmi les résonances des timbales et le flamboiement des cuivres, un homme qui avait servi dans la grande armée se dressa tout à coup et comme secoué par le frisson sacré des soirs de triomphe, et levant les bras, s'écria : l'Empereur!

Encore lui, et d'inspiration plus directe encore, dans l'œuvre du musicien français, le plus grand pour l'ampleur de ses conceptions, la magnificence de ses symphonies, la hauteur de son génie, l'amplitude de son essor, l'émule de Victor Hugo dans la musique, d'Eugène Delacroix dans la peinture, et qui complète ainsi l'immortel trio d'artistes nés avec le siècle de l'épopée, Hector Berlioz. Il vint à son heure et sous sa main vibrèrent les cordes d'airain. Ce romantique qui portait dans ses chants la violence d'une âme tourmentée, ce chercheur de l'expression pathétique, du grandiose du démesuré même, était un Français de race et de cœur, nourri des lettres antiques et tout virgilien en son intimité profonde. La *Marseillaise*, le *Chant du Départ* l'éveillèrent à l'impression des sonorités fortes ; son maître Lesueur, Spontini, son modèle, après Glück, l'initièrent à la grande musique expressive et pompeuse. Napoléon fit tressaillir cette âme : Napoléon légendaire, tragique et poétique se révéla à lui comme en une traduction shakespearienne de son époque. Il voulut faire grand, en son art, et l'élever aux proportions du héros. Il conçut le colossal, et rêva dresser en musique son arc de triomphe; mais il ne

l'imagina que voilé de crêpes, dans l'épouvante de la catastrophe, dans le deuil du peuple, dans le terrible secouement des ossements desséchés, semés sur toute la terre d'Europe, qui reprennent vie, s'entrechoquent, se cherchent, se rassemblent : quelque chose de plus solennel et de plus formidable que la fameuse revue nocturne aux Champs Elysées. C'est la revue de la vallée de Josaphat, la revue devant l'Eternel. Berlioz couvait cette œuvre funèbre et triomphale ; et il la produisit pour les obsèques d'un soldat de l'Empire, le comte de Damrémont, qui devaient être célébrées aux Invalides : c'était le cadre qui convenait à cet ouvrage, il fallait l'écho des coupoles et des cryptes, le retentissement dans les galeries qui semblaient sonores, le vide, puisque Napoléon n'y était pas. Il fallait pour le réveiller de son sommeil et l'arracher de sa tombe lointaine, ce foudroyant, ce terrifiant, ce déchirant *tuba mirum* lancé aux quatre vents du ciel, vers Waterloo, vers les Pyramides, vers Moscou, vers Sainte-Hélène.

ALBERT SOREL,
de l'Académie française.



LE DÉTACHEMENT DE L'EMPEREUR

J'avais été plus de quinze jours sans revoir le Consul, je ne lui fis rien dire. J'attendais, mais cette fois sans impatience, et presque résolue à refuser ma visite si l'on venait me la demander, ce qui ne tarda pas à arriver. Constant vint me prier de la part du Consul de venir le soir aux Tuileries.

— Impossible, mon cher ; depuis quinze jours je me suis bien portée ; aujourd'hui je suis indisposée et, pour rien au monde, je ne voudrai sortir.

Constant insista : « Le Consul se fâchera. »

— J'en suis désolée, mais je ne veux pas sortir.

Etais-je donc une esclave ? Non, en vérité, j'avais aussi mes caprices.

Le lendemain, j'étais aux Français, dans ma petite loge d'avant-scène, donnant sur le théâtre, juste en face de celle du Consul, qui, ce soir-là, était aux Français. On y jouait les *Femmes Savantes*, et je ne sais plus quelle petite pièce. Je ne regardais pas une fois cette loge, je m'en serais bien gardée. J'étais trop blessée pour cela. On frappa à ma loge, je vis le beau et bon Murat.

— Qui me procure l'honneur de votre visite ?

— Rien, ma chère Georgina ; le plaisir de causer un instant avec vous, voilà tout. Vous êtes bien dans cette petite loge, elle est charmante, on est tout à fait chez soi, puis juste en face du Consul.

— J'ai toujours eu cette loge, je n'aime pas à me montrer. Ici à peine si je suis aperçue, et je vois tout le monde, puis on peut causer à son aise.

— Jetez donc les yeux sur la loge du Consul, il vous regarde beaucoup, tout en ayant l'air d'écouter les *Femmes Savantes*.

— Ah ! j'en suis très flattée je vous assure, mais dans le fait, cela m'est assez indifférent.

— Il y a donc de la brouille ?

— Ah ! vous vous moquez, on n'a pas le droit de se brouiller avec le Consul ; mais on a celui de rester chez soi, c'est ce que je fais.

— Allons, mauvaise tête, vous avez refusé hier n'est-ce pas ? vous consentirez demain.

— Pas plus qu'hier. Tenez, soyez bon, — ne me parlez plus de cela. Voyez comme je suis rouge. Eh ! bien, c'est que je suis en colère. Il fait ici une chaleur ! J'étouffe.

— Voulez-vous, ma chère Georgina, venir faire une petite promenade ?

— Ah ! très volontiers. Je serai charmée de sortir.

— Donnez-moi une place dans votre voiture, Georgina, où se tient-elle ?

— Là, dans la rue Montpensier.

— J'y vais.

Nous voilà installés ; il était excellent, le Prince Murat, et certes il ne faisait pas l'aimable.

— Allons au Bois de Boulogne.

— Allons.

J'étais enchanté d'avoir quitté ma loge avant le départ du Consul. Petit amour-propre satisfait, et cœur blessé. Ah ! les pauvres femmes.

— Voyons, Général, que me voulez-vous ? Vous voyez bien que c'est fini, le Consul est resté quinze jours sans me voir.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ? Vous croyez donc ma chère que c'est un homme comme un autre, folle que vous êtes ?

— Vous dites folle, dites-donc sotte. Vous dites que ce n'est pas un homme comme les autres. Vous avez raison, c'est un bien grand homme au dessus de tout, mais pour les femmes c'est un homme comme les autres.

— Vous vous valez toutes. Malgré votre charmante colère il faut ne pas être entêtée, il faut y aller demain, il le désire. Je vous le dis pour vous. Vous feriez mal, très mal de tenir rigueur ; soyez heureuse qu'il désire vous voir. Ah ! ma chère, d'autres femmes se conduiraient avec plus d'habileté. Si vous écoutez votre tête, elle vous fera faire bien des folies, et plus tard vous vous en repentirez.

— Vous me parlez comme un sage, c'est beau, vous m'édifiez vraiment et vous me faites rire, vous le beau et brillant Murat ; merci mille fois de vos sévères conseils, je tâcherai d'en profiter si je puis : mais alors je deviendrai fausse. Est-ce cela ? ai-je bien compris ? Je ferai ce que vous me conseillez. Je reverrai le Consul, mais avec un masque ; si je ne me déguise pas, je suis tout à fait disgraciée.

— Soit, mettez le masque, mais qu'il soit d'une couleur bien tendre.

— Changeante, voulez-vous dire? Tenez, Général, vous êtes tous des monstres.

Le lendemain je fus aux Tuileries, mais sans joie; je ne sais pas pourquoi, mais il semblait qu'un malheur m'attendait. Le Consul fut le même, toujours bon, toujours aimant ; moi, je faisais une contenance qui n'était que de la manière, je ne souriais pas, j'étais froide et sérieuse. Le Consul se mit à rire.

— Ah! voilà que vous vous faites un visage. Quittez-le vite, il vous va fort mal, ne me gâtez pas Georgina; cette bouderie est sans charme. Revenez vite à votre nature. Soyez comme vous étiez hier dans votre loge, un enfant gâté et mal élevé, qui ne veut pas qu'on le contrarie.

— Et vous, Monsieur, ne soyez pas si longtemps éloigné de moi, ce qui me déplaît et m'ennuie horriblement.

— On ne fait pas tout ce que l'on veut, ma chère Georgina; mais quoi qu'il arrive, soyez assurée que j'aurai toujours un tendre attachement pour vous et que je ne vous perdrai pas de vue.

— Mais, c'est fort triste ce que vous me dites-là ; je ne vous verrai donc plus?

— Si, ma chère, toujours, je vous le promets. Soyez sans crainte. En voilà assez, plus de questions aujourd'hui. Soyez bonne et naturelle et comptez sur moi.

Je rentrai triste chez moi. Malgré toutes les tendresses du Consul je sentais qu'il allait se passer quelque chose de sombre pour moi; c'est alors que je me répétais : Je partirai.

Je revis le Consul peu de jours après; en entrant, il me prit les mains avec une bonté inouïe, me fit asseoir.

— Ma chère Georgina il faut que je te dise une chose qui va t'affliger; mais pendant quelque temps je cesserai de te voir. Eh bien ! tu ne dis rien?

— Non, je m'y attendais. J'aurais été trop insensée de croire que moi, qui ne suis rien au monde, j'aurais pu occuper une place, je ne dis pas dans votre cœur, mais dans votre pensée. J'ai été une simple distraction, voilà tout.

— Tu es une enfant et tu es charmante en me disant cela, tu me prouves ton attachement et je t'aime de m'aimer. On nous aime si peu, nous! Mais je te reverrai, je te le promets.

— Merci de vos bienveillantes paroles, mais je ne profiterai pas de vos bontés; je partirai.

— Je ne crois pas cela, tu ne feras pas cette faute, tu perdrais ton avenir.

— Mon avenir, je n'en ai plus. D'ailleurs, peu m'importe, je partirai.

Le Consul fut plus excellent qu'il ne l'avait jamais été; je fus profondément touchée de tout ce qu'il daigna me faire entendre de paroles douces et consolantes ; il était si bon. Il me retint fort tard.

— Allons, ma bonne Georgina, au revoir.

— Ah ! non pas au revoir, adieu !

Tout disparut devant moi : il me semblait que tout était mort, que rien ne s'animerait plus. Ah! c'est quand on se sépare que l'on sent le bonheur que l'on perd. J'étais une autre femme bien affaissée par la douleur.

— Eh bien, Clémentine, vous ne passerez plus de nuits à m'attendre, il paraît que je ne verrai plus le Consul.

— Est-il possible ?

— C'est possible, pour quelque temps, m'a-t-il dit.

— Il faut le croire, mademoiselle. Un homme comme lui ne se gène pas, et si c'était rompu tout à fait, il vous l'aurait dit.

Nous passions le reste de la nuit à faire mille conjectures. Il était près de 6 heures quand je revins des Tuileries.

A 10 heures je fis chercher mon bon Talma et il arriva tout essoufflé.

— Eh ! bon Dieu ! qu'est-il arrivé ? ma chère amie, pour me faire chercher si matin ?

— Il arrive que je ne verrai plus le Consul.

— Comment donc ! cela, ce n'est pas possible !

— Oh, d'abord, tout est possible, bon ami. Quand on s'est jetée dans une position trop élevée, l'avenir n'existe pas. Pourtant le Consul a été d'une tendresse et d'une bonté angéliques. Il m'a dit : Ma chère Georgina, pendant quelque temps je ne vous verrai plus. il va se passer un grand événement qui prendra tout mes instants; mais je vous reverrai, je vous le promets (ce sont ses propres paroles, chère madame Valmore).

— Eh bien, ma chère, il faut le croire. Mais, le grand événement? Voilà, j'y suis, tu ne sais donc pas. On parle du couronnement du Consul qui sera proclamé Empereur; on dit même que le Pape viendra le sacrer à Notre Dame; ce sont les bruits qui courent, mais il n'y a rien d'officiel là-dessus.

— Eh bien, cher ami, quand cela serait, ce n'est pas parce que je verrais le Consul que le Pape ne viendrait pas et que je ferais manquer le couronnement.

— Non, mais il a besoin lui-même de faire cesser les bavardages.

— Dites, mon cher, que sa fantaisie est passée; ou bien veut-il faire ses dévotions avec humilité et ne pas en être distrait par la tentation; à la bonne heure. Voyez : ce qui arrive devait arriver, je vous l'ai dit cent fois. Je n'ai pas à me plaindre. Je suis la seule fautive ! A la grâce de Dieu ! Je souffre, c'est bien fait. Oui, cher ami, je souffre ; mon cœur n'est pas un capital placé à gros intérêts. Je l'ai

donné loyalement, sans calcul. Je n'ai pas songé un moment à la fortune, il le sait bien lui; je n'ai jamais rien demandé, rien désiré. J'étais heureuse du bonheur de le voir. Croyez bien, cher ami, que je dois souffrir beaucoup,

— Tu te montes la tête, tu vas, tu vas, et tu n'as pas le sens commun. Pouvais-tu t'imaginer qu'un homme comme lui se transformerait en amoureux des Fables de Florian? Quand on a le bonheur de fixer les regards d'un homme aussi immense, il faut, ma chérie, se faire grande et laisser de côté toutes ces idées d'amourettes enfantines.

— Vous avez raison. Je ne dirai plus rien et je ne me plaindrai pas d'un mal qui doit céder devant les grandeurs. Je redeviendrai Georgina comme devant, et reprendrai ma gaité et ma chère indifférence. Déjeunons, Talma, puis, si vous voulez être bien gentil, nous irons nous promener à la campagne.

— Mais il fait un froid de loup, ma chère.

— Bah! le froid fait du bien, il calme ; la glace est bonne quand on a la fièvre. Puis vous irez prévenir chez vous, que vous dînerez avec moi. D'abord je ne vous laisse pas aller, je veux passer toute la journée avec vous, nous irons ce soir entendre notre naïf Brunet. Vous savez, grand tragique, comme il vous fait rire, rire à faire événement.

— Mais tu disposes de moi ; j'avais à faire, j'avais des visites à rendre.

— Bah! vous ferez tout cela demain. Demain j'aurai pris mon parti et vous rendrai votre liberté. C'est dit.

— Allons, fais de moi ce que tu voudras, folle ; je suis ton esclave jusqu'à ce soir.

Le bruit du couronnement s'accréditait de jour en jour, et devint enfin officiel. Un mois après, il eut lieu — (Décembre, la date, le jour, l'année).

J'étais d'une tristesse accablante. Pourquoi ? Je devais être joyeuse de voir le grand Napoléon élevé au rang qui lui appartenait et qu'il avait conquis; mais l'égoïsme est toujours là. Il me semblait qu'une fois sur le trône, jamais l'Empereur ne reverrait la pauvre Georgina. Je ne désirais pas voir cette cérémonie, j'avais des places pour Notre-Dame. Rien ne m'aurait décidée à y aller. D'ailleurs, je n'ai jamais eu la moindre curiosité pour les fêtes publiques. Mais ma famille voulait voir. Je fis louer des croisées dans une maison qui faisait face au Pont-Neuf; pour 300 francs nous en fûmes quittes ; mais il fallait aller à pied, j'eus bien de la peine à m'y décider; de la rue Saint-Honoré, la course était bonne, et au mois de décembre ! Nous fîmes nos toilettes à la lumière et quand nous partîmes, à peine s'il faisait jour. Les rues étaient encombrées, sablées, on ne pouvait marcher qu'au pas, tant il y avait de monde ! Au bout de deux heures, nous étions en possession de nos *chères fenêtres*. Mon valet de chambre ayant été à l'avance commander un bon feu et le déjeuner, nous étions à l'abri du froid et de la faim. L'argent est bon quelquefois. Nous avions quatre fenêtres, deux sur la place et deux sur le quai. Le salon était bien : très bonnes bergères, très bons fauteuils, c'est-à-dire tous très durs, les meubles de cette époque étaient atroces. Au moindre mouvement, on se jetait aux fenêtres.

— Viens, ma sœur, viens voir le cortège.

— C'est bien, j'aurai le temps. Vous ouvrez les fenêtres à chaque instant, je suis gelée, laisse-moi au feu, il faudra peut-être jouer demain : je n'ai pas envie de m'enrhumer !

Puis j'étais d'un ennui assommant.

— Je dors. Vous m'éveillerez, quand vous verrez les chevaux.

— Ah ! ah ! le cortège. Cette fois c'était bien lui. (Si Valmore voulait se charger de faire la description de ce magnifique cortège, ce serait fait de main de maître, et moi je n'y entends rien du tout, et cette description est bien essentielle : elle fera diversion aux petits détails insignifiants.)

Les voitures à glace, toute la famille, les sœurs de l'Empereur, cette belle et suave Hortense. (Je ne me rappelle pas si elle y était ; mais elle devait y être). La voiture du pape Pie VII; le porte-croix monté sur sa mule et que les mauvais petits gamins tourmentaient; les pièces de monnaie que l'on jetait dans la foule. (A toi, Valmore, tous ces détails.)

Enfin la voiture de l'Empereur, chargée d'or; tous les pages sur les marche-pieds, derrière, partout, étaient admirables à voir. Nous étions au premier étage et rien ne nous échappait : nos regards plongeaient dans les voitures. L'Empereur, calme, souriant; l'Impératrice Joséphine était merveilleuse ; toujours un goût parfait dans sa toilette, mais elle était toujours noble; toujours le regard bienveillant, qui vous attirait vers elle. Elle était, sous ses habits impériaux, la plus simple et la plus ravissante. Le diadème était porté sans qu'il put lui paraître lourd. Elle saluait son peuple avec tant de bonté et d'encouragement que toutes les sympathies lui appartenaient. Elle était imposante pourtant, mais son sourire vous attirait à elle et l'on serait arrivé sous son regard sans crainte, persuadé qu'elle ne vous repousserait pas. Ah! c'est qu'elle était bien bonne, cette adorable femme! Les grandeurs ne l'avaient pas changée : c'était une femme d'esprit et de cœur. Quel malheur pour la France, pour l'Empereur, que ce divorce !

Le brillant cortège fini, je rentrai chez moi, le cœur triste, en me disant : « Allons, tout est fini ! » Je n'entendis point parler de l'Empereur et ne cherchai pas à l'interroger. J'avais l'habitude de lui

écrire un petit billet, quand je ne le voyais pas ; mais je trouvais que je devais me tenir à l'écart, ce que je fis. Les fêtes, les illuminations et les feux d'artifice ne manquèrent pas. Je n'avais certes pas l'envie de courir pour voir le spectacle. Mars vint avec Armand, Thénard, Bourgoin ; ils me forcèrent à venir avec eux aux Tuileries. J'aurais eu mauvaise grâce à ne pas leur céder, mais ma sœur brûlait d'envie de courir, et comme la fille de Mars était la petite amie de ma sœur, il fallut bien se résigner. Nous voilà aux Tuileries. Au milieu d'une foule compacte qui s'étouffait, l'Empereur, l'Impératrice et toute la Cour étaient sur le balcon, venant saluer cette foule remplie d'enthousiasme. Il y eut un moment vraiment dangereux. Les femmes criant : J'étouffe ; mes deux pauvres petites criant plus fort que tout le monde.

— Ah ! ma fille, criait Mars toute épouvantée.

— Ah ! ma sœur, sauvez ma sœur, Armand.

Et nous voilà hissant nos deux enfants sur les épaules de ce pauvre Armand.

— Mes amis, sortons d'ici, s'il est possible, où nous serons foulés sous les pieds.

Nous vîmes alors Lafon, Talma et Fleury qui vinrent à nous ; heureusement, mon Dieu, ils nous firent un passage et grâce à eux nous gagnâmes la rue.

— Voilà une jolie soirée, nous sommes presque déshabillées et toutes déchirées ; mon cachemire est joli en vérité, il ne tient plus ; je le garderai comme souvenir de la distraction que nous nous sommes donnée.

Bourgoin était furieuse.

— Tenez, ma fille, mon beau voile d'Angleterre a le même sort que votre cachemire.

— Que le bon Dieu te bénisse ! Armand, tu en es la cause. Pourquoi es-tu venu me chercher ?

Nous finîmes par rire tous de ce désordre de toilette. Cette bonne Thénard nous dit :

— La soirée ne peut finir ainsi, venez tous à la maison, nous danserons, nous souperons, puis, mes enfants, chacun chez soi.

— Soit, dit Fleury, allons danser.

J'étais plus rieuse et plus en train qu'eux tous, c'était la fièvre. Nous dansâmes comme des perdus, nous valsâmes, j'avais pris Lafon.

— Ah ! ma chère, ne va pas si vite. Eh ! mon Dieu, la tête me tourne, arrête donc.

— Eh bien, ami, tournons plus vite.

— Je te dis, ma bonne, que je n'en puis plus, je vais me laisser tomber.

Effectivement il se fit tomber exprès.

— A présent, ma bonne, tu me laisseras en repos.

On se moquait de lui, on le mit en pénitence.

— Très bien, mes amis ; allez, je me trouve à merveille dans ce petit coin où vous me placez. Seulement, donnez moi de quoi me rafraichir.

— Thénard, un grand verre d'eau. Lafon a soif.

— Ne vous dérangez pas, mes amis, je vais me servir moi-même, je sais où est la fontaine.

Il passa dans la salle à manger, et là il se servit lui-même de très bon vin.

— Ah ! voyez-vous, le Gascon, comme il se joue de nous ! vite à table, il ferait tout disparaître pour se venger.

(Tous ces détails sont très enfantins, mais comme ils sont vrais, vous en ferez ce que vous voudrez.)

Nous nous retirâmes à six heures du matin. Bourgoin dormait dans tous les coins.

— Ah ! ma fille je n'en puis plus, je n'aurai jamais le courage de rentrer chez moi.

— Je vous reconduirai, soyez tranquille.

— Et moi, Georges, dit Mars, il faut me reconduire aussi.

— Et nous de même.

— Mais, où voulez-vous que je vous mette tous ? C'est impossible.

— Nous monterons sur le siège, derrière, avec le domestique.

— Et cette chère Mezerais, je la garde ici ; on lui fera un lit sur le canapé.

— Venez donc et arrangez-vous comme vous pourrez.

Mars, Bourgoin et moi dans la voiture, les deux enfants avec nous et sauve qui peut ! Armand sur le siège, Talma aussi, Fleury et Lafon derrière.

— Bourgoin, ma fille, chasse Talma rue de Seine. C'est une jolie promenade qu'on nous fait faire, les pauvres chevaux en ont leur charge.

Armand, Mars, rue de Richelieu, le beau Lafon rue Villedo, Fleury rue Traversière.

— Bonjour, mes chers camarades, nous serons tous bien frais aujourd'hui, mais nous nous serons bien amusés et bien fatigués. Courage à vous autres de la Comédie ; je ne désespère pas que le public de ce soir vous siffle, vous dormirez debout.

(Votre esprit si gai et si enfant trouvera quelques drôleries dans cet affreux récit ! Que voulez-vous ! chère belle, c'était bête comme je vous le raconte et deviendra spirituel et amusant sous votre plume.)

Dix jours après le couronnement, l'Empereur fit demander *Cinna*. Son apparition avec l'Impératrice fit éclater un enthousiasme que rien ne peut décrire. Toutes les dames debout agitant leur mouchoir, les cris de « Vive l'Empereur, Vive l'Impératrice » étaient à vous fendre le crâne. C'était juste et beau, hommage d'enthousiasme bien mérité. Chose étrange, je restai froide et insensible comme une statue de marbre, il s'élevait une barrière infranchissable à mes yeux

entre un Empereur et moi. Le passé si charmant devait s'effacer de ma mémoire. Le pouvait-il de mon cœur? il fallait l'essayer : le combat était bien douloureux. Soyons artiste simplement, oublions.

J'entrai en scène avec la ferme volonté de n'être qu'Emilie et rien de plus. Je ne tournai pas une seule fois les yeux du côté de cette loge qui naguère me causait tant de joie. Je jouai de mon mieux, encouragée par Talma qui me répétait sans cesse :

— Ne te laisse pas aller, au moins. Vois cette salle comble et composée de toutes les illustrations ; ma chère amie, songe à ton avenir, ne laisse pas prise à la critique, par orgueil même, à cause de la présence de l'Empereur. Tu dois te surpasser.

Cher ami, c'était bien vrai ce qu'il me disait : aussi mon imagination assez vive se monta et véritablement j'oubliais tout et je tâchais de me mettre à la hauteur de mon personnage. Mon Talma était heureux de mon succès. Dans mes scènes avec lui il me disait tout bas :

— C'est cela, tu vas bien, continue ; ne force pas ta voix.

Pourtant, il y avait de quoi me troubler: l'Empereur m'applaudissait beaucoup et la bonne et bienveillante Joséphine approuvait par des signes de sa gracieuse tête les applaudissements que l'on me donnait. Au cinquième acte, au fameux vers :

Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres!

je dis ce vers tout bas, je sentais combien l'application serait inconvenante. Le public le sentit aussi, ce fin et délicat public parisien. Il se fit un grand silence, je respirai librement et relevai la tête. L'Empereur et l'Impératrice nous firent complimenter. Ce soir, par exemple, nos loges étaient remplies de tous les ambassadeurs, de quelques ministres : c'était l'usage. Ces messieurs aimaient à se trouver au milieu des artistes et sans incognito, aux grandes lumières, traversant fièrement les corridors qui conduisaient à nos loges. Ils aimaient à assister à ce petit désordre tout naturel après les représentations, nous voir en peignoirs, dépouillées de nos dorures, la femme de chambre qui leur disait :

— Pardon, Messieurs, laissez-moi arriver jusqu'à Madame. Il faut que je la décoiffe.

— Vous permettez, Messieurs, qu'elle me délivre de ces ornements qui me fatiguent la tête.

— Comment donc! nous ne voulons pas vous gêner.

Et ce Talleyrand exprès, au coin de la cheminée :

— Vous ne la gênez pas, elle est femme et coquette, notre belle Georgina ; elle veut se faire voir dans toute sa simplicité; voyez comme ce peignoir de mousseline, doublé de rose, lui va bien, et laisse voir ses bras. Convenez, Messieurs que ce costume vaut bien celui d'Emilie.

— Monseigneur, je vous prie de vous taire, vous êtes sardonique toujours dans vos compliments moqueurs. Ah ! que vous êtes méchant! vous verrez que je ne vous laisserai plus entrer dans ma loge.

— Vous en seriez bien fâchée ; mes compliments ne vous blessent pas tant que vous voulez le dire ; n'est-ce pas, Talma, que j'ai raison et qu'elle est coquette?

Ce cercle élégant, ces grands seigneurs, les poètes, les peintres, qui tenaient dignement leur place et auxquels on rendait hommage, flattaient la vanité, quelque envie qu'on eût de n'en être pas atteint. Ce sont des jouissances qui allègent bien des ennuis.

Au milieu de tout cela, je n'entendais pas parler de l'Empereur, depuis le sacre. Je faisais mille projets, je commençais un peu moins à m'isoler, je recevais plus de monde; je recherchais, non les plaisirs, mais la distraction du bruit qui m'empêchait de penser : c'était tout ce que pouvais souhaiter.

Enfin, après plus de cinq semaines, Constant arriva.

— Quel hasard vous mène ici après une si longue absence? que voulez-vous?

— L'Empereur vous prie de venir ce soir.

— Ah ! il se souvient de moi. Dites à l'Empereur que je me rendrai à ses ordres. Quelle heure?

— Huit heures.

— Je serai prête.

— Ah ! cette fois, j'étais impatientée, je ne tenais pas en place ; j'ai mon pauvre cœur froissé, mon Dieu!

J'avais fait une toilette éblouissante. L'Empereur me reçut avec la même bonté.

— Que vous êtes belle ! Georgina, quelle parure!

— Peut-on être trop bien, Sire, quand on a l'honneur d'être admise près de Votre Majesté?

— Ah! ma chère, quelle tenue et quel langage maniéré! Allons, Georgina, les manières guindées vous vont mal. Soyez ce que vous étiez, une excellente personne franche et simple.

— Sire, en cinq semaines on change; vous m'avez donné le temps de réfléchir et de me déshabituer! Non, je ne suis plus la même, je le sens. Je serai toujours honorée quand Votre Majesté daignera me recevoir. Voilà tout. Je ne suis plus gaie ! Que voulez-vous? Je suis découragée, il faut que je change d'air.

Que vous dirai-je? Il fut très indulgent, il fut parfait, se donnant la peine de me désabuser sur mes craintes. Je recevais ses bonnes paroles, mais je n'y croyais pas. Je rentrai avec des pensées très mauvaises, presque paralysée. Dois-je croire? dois-je douter? Oui, je l'ai retrouvé, comme par le passé, mais je ne sais pourquoi l'Empereur a chassé mon

Premier Consul. Tout est plus grand, plus imposant, le bonheur ne doit plus être là. Cherchons-le ailleurs, si le bonheur existe.

M[lle] GEORGES.



L'ÉVANGILE (1)

I. — INTRODUCTION

Conduit au désespoir par la raison sans foi, je finis cependant par me convaincre, en voyant vivre l'humanité, que ce désespoir n'afflige point tous les hommes et, qu'au contraire, ils vivent et ont toujours vécu par la foi. J'en ai vu autour de moi à qui leur conception religieuse de la vie permet de vivre dans la paix et la joie, et de mourir de même.

Ma raison était impuissante à comprendre cette conception. J'ai cherché alors à organiser mon existence à l'exemple des croyants : je me suis efforcé de m'unir à eux, de me solidariser avec eux, d'agir comme eux, tant dans l'existence de chaque jour que dans le culte extérieur de la divinité, et je croyais que de cette façon j'aurais découvert le sens de la vie.

Or, plus je me rapprochais du peuple, plus j'imitais sa manière de vivre et suivais les cérémonies de son culte extérieur de Dieu, et plus je sentais sur moi l'action de deux forces contraires : d'une part, je pénétrais de mieux en mieux le sens d'une vie que n'interrompait pas la mort, et cela me satisfaisait; de l'autre, je m'apercevais que ce culte et cette foi purement extérieurs étaient insidieux. Je me rendais bien compte que, soit ignorance, soit manque de loisir et irréflexion, le peuple ne pouvait discerner ce mensonge ; tandis que moi, il m'était impossible de ne pas l'apercevoir ou de fermer les yeux, une fois le mensonge découvert, comme me le conseillaient les hommes croyants instruits.

A mesure que j'avançais dans l'accomplissement de mes devoirs de fidèle, mes yeux s'ouvraient graduellement sur ce mensonge, et le besoin de voir le point où, dans cette doctrine, finit le mensonge et commence la vérité devenait pour moi de plus en plus impérieux.

Le fait que la doctrine chrétienne contenait la vérité même de la vie ne faisait plus aucun doute pour moi. Aussi, le désaccord que je ressentais était-il devenu tel que je ne pouvais plus délibérément fermer les yeux, comme je le faisais auparavant, et j'étais forcé d'examiner de près la doctrine que je voulais professer.

J'ai demandé d'abord des éclaircissements aux prêtres, aux moines, aux archevêques, aux métropolites, aux doctes théologiens. On m'a expliqué tous les passages obscurs, — d'une obscurité souvent voulue — et les contradictions, en se référant aux saints pères, aux catéchismes, à la théologie. Je me suis muni alors de livres de théologie et je me suis mis à les étudier. Cette étude m'a montré clairement que la foi professée par notre haut clergé et enseignée par lui au peuple n'est pas seulement un mensonge, mais une supercherie des plus immorales.

Je n'ai découvert dans la doctrine orthodoxe que des affirmations absolument incompréhensibles, blasphématoires, condamnées autant par la raison que par la morale, mais nulle indication concernant le sens de la vie. J'ai vu nettement que la théologie avait uniquement en vue la défense d'une thèse des moins intelligibles, des moins utiles et la condamnation de ceux qui ne reconnaissent pas la doctrine officielle. Cette négation des doctrines concurrentes m'incita à diriger mon attention sur les autres croyances.

Celles-ci m'ont apparu aussi inconsistantes que la religion orthodoxe : les unes plus absurdes, les autres moins absurdes qu'elle, mais toutes proclamaient des règles inconcevables et inutiles pour notre vie, au nom desquelles cependant elles se reniaient mutuellement et n'amenaient pour tout résultat que la désunion entre les hommes, *alors que l'union est la base même de la doctrine chrétienne*.

J'étais donc conduit à la conviction que l'Eglise, dans le sens universel de ce terme, n'existait pas. Les chrétiens des diverses confessions se croient chacun véritable chrétien et dénient cette qualité aux autres. Chaque communion chrétienne croit former la véritable Eglise et assure que seule elle est immuable, tandis que les autres sont schismatiques. Les fidèles des divers rites ne s'aperçoivent point qu'ils considèrent leur religion comme la seule véritable, non pas en raison de ce qu'elle est restée ou

(1) Il y a une dizaine d'années, le comte Léon Tolstoï a fait publier à Genève son œuvre capitale : *Traduction et réunion des quatre Évangiles*, où il ne s'était pas borné à la nouvelle et scrupuleuse traduction du texte grec des Evangiles; il a reproduit, analysé et commenté ce texte, verset par verset, mot par mot, en s'aidant de toutes les acquisitions récentes de la philologie, de l'histoire et des études religieuses. Cet important ouvrage, en trois gros volumes, est devenu aujourd'hui une rareté bibliographique, et M. Tchertkoff, ami et éditeur et ami de Tolstoï, en prépare une nouvelle édition, revue et corrigée, la première contenant quantité d'erreurs et d'omissions. En attendant, M. Tcherkoff publie le *Court exposé des Evangiles*, résumé de l'ouvrage précédent et qu'il fait accompagner de la variante définitive de l'introduction, de la conclusion et des plus importantes remarques de la *Traduction des quatre Evangiles*. Nous profitons de cette publication pour donner la version française de ces pages de Tolstoï au moment où le cas de l'abbé Loisy et son livre : *L'Evangile et l'Eglise* émeuvent non seulement l'Eglise catholique, mais tout le monde chrétien. (*Note du traducteur*.)

est devenue telle, mais parce qu'ils y sont nés ou l'ont adoptée; ils ne s'aperçoivent nullement que les autres chrétiens prétendent à la même orthodoxie.

Il est donc évident qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y a pas d'église une et indivisible; elles se comptent, au contraire, par centaines, se renient réciproquement et chacune affirme qu'elle est l'unique, la vraie, la sainte, l'apostolique, l'universelle : « Notre Ecriture est sainte, Jésus-Christ est chef de notre Eglise, le Saint-Esprit la guide et seule elle émane par transmission directe du Christ-Dieu ».

En descendant de la pousse au rameau, du rameau à la branche, de la branche à la tige et de la tige à la racine, on peut dire que la pousse est l'aboutissant, par transmission, de la tige, mais on ne peut pas dire qu'elle le soit exclusivement, puisque nombre d'autres en proviennent également. Il en est de même des diverses Eglises ; elles ont une commune origine. Or, il est des centaines de Traditions, et toutes se combattent, s'excommunient; chacune se dit la seule vraie. Catholiques, luthériens, protestants, calvinistes, schakers, mormons, grecs, orthodoxes, vieux croyants, partisans des popes, sans popes, molokanes, ménonites, anabaptistes, skoptsy, doukhobors, etc., etc., toutes ces sectes affirment avec une égale conviction que leur foi est la seule vraie, que seule elle renferme le Saint-Esprit, que le Christ est son chef à elle, et que toutes les autres sont dans l'erreur. Toutes savent que la confession concurrente se croit également orthodoxe, que chacune d'elles est une lame à deux tranchants, et elles continuent à se taxer mutuellement d'hérétiques. Et voici dix huit cents ans que ce jeu dure.

Dans nos relations quotidiennes nous savons éviter les pièges les mieux préparés, tandis que depuis dix-huit siècles des millions d'hommes ferment les yeux sur ce mensonge religieux et tous, aussi bien en Europe qu'en Amérique, nous tombons dans le même piège stupide : la prétendue orthodoxie de notre confession, à l'exclusion de toutes les autres.

Bien mieux : voici longtemps que les libres penseurs ont montré tout le ridicule de cette bêtise humaine. Ils ont nettement démontré que la religion chrétienne, avec toutes ses ramifications, est tombée depuis longtemps en désuétude, que l'ère d'une nouvelle religion est arrivée, et certains en ont déjà imaginé d'inédites, mais, au lieu de les écouter et de les suivre, tous demeurent fidèles à leur exclusive croyance chrétienne : catholiques, protestants, raskolniks, mormons, orthodoxes, — ceux-là mêmes auxquels je voulais me joindre, — sont figés dans leurs dogmes.

Quelle peut en être la raison ? Pourquoi chacun reste-t-il attaché à sa doctrine ?

Il ne peut y avoir qu'une réponse, donnée aussi bien par les libres penseurs que par tous les adeptes des religions non chrétiennes : la doctrine du Christ est si précieuse aux hommes qu'ils ne peuvent s'en passer.

Mais pourquoi les fidèles du Christ se sont-ils scindés, en tant de rites, pourquoi se divisent-ils de plus en plus, se renient-ils, s'excommunient-ils mutuellement et ne peuvent se fondre en une seule religion ? La réponse en est aussi simple. La cause de cette division est précisément la doctrine mise en avant par l'Eglise affirmant que le Christ a établi son Église une et indivisible, sainte et infaillible dans son essence et qu'elle peut et doit seule enseigner à tous. Si cette conception de l'église n'était pas, la division entre les chrétiens ne serait pas.

Chaque Église chrétienne, — ou confession — prend incontestablement sa source dans l'enseignement du Christ, mais elle n'est pas seule à avoir cette origine, toutes les autres en proviennent, toutes sortent de la même graine, et c'est elle qui les lie, c'est elle qui est leur origine commune.

Aussi pour comprendre véritablement la doctrine chrétienne, ne doit-on pas l'étudier en descendant de la pousse vers la tige, comme le fait avec présomption chaque croyance ; on ne doit pas non plus l'examiner en remontant de sa base, c'est-à-dire de la tige aux branches, comme le fait la science et en particulier l'histoire de la religion ; ni l'un ni l'autre système ne nous révèle le sens de la doctrine : il nous est donné seulement par la connaissance de la graine qui a produit les diverses confessions chrétiennes et dont elles vivent. Toutes sont sorties de l'œuvre du Christ et toutes ne vivent que pour continuer son œuvre, c'est-à-dire celle du bien ; et c'est en elle seule que ces diverses religions se réuniront.

J'ai été moi-même conduit à la foi par ma recherche du sens de la vie, autrement dit, la science de la vie. En voyant comment les fidèles du Christ agissent d'après son enseignement, j'ai communié avec eux. J'ai rencontré ces hommes qui professent le christianisme par des actes, indifféremment, parmi les orthodoxes, et parmi les catholiques, et parmi les protestants, et chez les sectes les plus diverses. Il est donc évident que le sens général de la vie chrétienne nous est donné, non pas par le culte, mais par quelque autre chose et qui est commun à tous les cultes.

J'ai observé les hommes bons des diverses croyances et j'ai découvert chez tous la même conception de la vie puisant sa source dans la doctrine chrétienne. J'ai observé chez les chrétiens des diverses sectes l'accord complet dans leurs notions du bien, du mal, et dans leur manière de vivre. Et tous se déclaraient fidèles du Christ. Les cultes sont divers,

leur base est une ; c'est donc dans cette base qu'est la vérité, et c'est elle que je veux connaître.

Elle doit se trouver non dans les commentaires habituels de la révélation du Christ qui ont divisé les chrétiens en mille sectes, mais dans la révélation même du Christ. La révélation fondamentale — le verbe du Christ, — est dans les Evangiles. C'est pourquoi je me suis adonné à l'étude de l'Evangile.

***

Je n'ignore pas que, d'après l'Eglise, le sens de la doctrine doit être cherché non pas uniquement dans l'Evangile, mais dans toute la Sainte Ecriture et dans les traditions conservées par l'Eglise.

Je présume qu'après tout ce qui vient d'être dit, on ne sera pas dupe du sophisme d'après lequel la Sainte Ecriture, qui sert de base à mon raisonnement, doit être soustraite à mon examen pour cette raison que son unique et véritable explication appartient à l'Eglise; on pourrait d'autant moins être séduit par ce sophisme que toutes les Saintes Eglises donnent chacune une autre explication qui l'excluent mutuellement. La défense de la lecture et de l'étude de l'Ecriture est donc simplement la preuve de ce que l'Eglise se rend compte de la fausseté de ses commentaires de la doctrine chrétienne.

Dieu a révélé aux hommes la vérité. Je suis un homme; donc, non seulement j'ai le droit, mais je suis tenu de la connaître et d'être mis en contact direct avec elle, sans aucun intermédiaire. Puisque c'est Dieu lui-même qui parle dans ces livres, il connaît la faiblesse de mon intelligence et il me parlera de façon à ne pas m'induire en erreur. L'argument de l'Eglise concernant l'impossibilité de permettre à chacun de commenter l'Ecriture sans que les commentateurs tombent dans l'erreur et se divisent en maintes chapelles, cet argument ne saurait m'imposer. Il pourrait avoir de la valeur pour moi si l'interprétation m'était intelligible et s'il n'y avait qu'une seule Eglise et un seul Credo. Aujourd'hui qu'un cerveau sain ne saurait adopter les dogmes de l'Eglise sur le Fils de Dieu, sur la Trinité, sur la Vierge-Mère, sur l'Immaculée Conception, sur le corps et le sang de Dieu, absorbés sous forme de pain et de vin, etc., cet argument de l'Eglise, si fréquemment répété qu'il soit, ne saurait plus avoir aucune portée. Aujourd'hui, il faut, au contraire, une interprétation qui mettrait tout le monde d'accord. Et cet accord ne saurait se faire que lorsqu'on aura trouvé une interprétation sensée.

De fait, malgré toutes nos divergences, nous ne nous mettons d'accord qu'en ce qui est raisonnable. Si la révélation chrétienne est la vérité, elle ne doit pas, pour nous convaincre, craindre la lumière de la raison. Si cette révélation est absurde, eh bien, tant pis! Dieu peut tout, c'est vrai, mais il est incapable d'une chose, c'est de dire des bêtises. Or, nous faire une révélation que nous ne pouvons comprendre est tout bonnement stupide.

J'appelle révélation ce qui est révélé à la raison qui a atteint ses dernières limites : la contemplation du divin, c'est-à-dire de la sainte vérité supérieure à la raison. J'appelle révélation ce qui répond à la question que ne saurait résoudre la raison qui m'avait conduit au désespoir et failli tuer : quel est le sens de ma vie? Cette réponse doit être intelligible et ne pas être contraire aux lois de la raison comme l'est, par exemple, l'affirmation que le nombre infini est pair ou impair. Si la réponse n'est pas sensée, je n'y croirai pas; c'est pourquoi elle doit être non seulement intelligible et spontanée, mais encore inéluctable comme l'est l'admission du nombre infini pour celui qui sait compter.

Elle doit répondre à ma question : quel sens a ma vie? Si elle n'y répond pas, elle m'est inutile. Et elle doit être telle que, même mystérieuse dans son esprit comme l'est Dieu, toutes ses déductions et ses conséquences soient en rapport avec les appels de ma raison, afin que le sens donné à ma vie puisse résoudre toutes les questions vitales. Elle doit être non seulement sensée et nette, mais encore juste, afin que je puisse y croire de toute mon âme irrésistiblement, comme je crois en l'existence de l'infini.

La révélation ne saurait reposer sur la foi comme le comprend l'Eglise, c'est-à-dire sur la confiance accordée d'avance à tout ce qui me sera affirmé. La foi résulte de l'absolue vérité de la révélation satisfaisant entièrement la raison. Or, d'après l'Eglise, la foi est considérée comme un devoir auquel, sous menace de châtiments, on ne saurait se soustraire.

A mon sens, on possède la foi alors seulement que la base sur laquelle repose tout acte de la raison est vraie. La foi est la connaissance de la révélation et sans laquelle on ne saurait penser ni vivre. La révélation est la connaissance de ce que la raison seule de l'homme est impuissante à pénétrer, mais que toute l'humanité, en un effort commun, extrait peu à peu du principe du grand tout que récèle l'infini. Telle est, à mon avis, la nature de la révélation qui engendre la foi ; c'est elle que je cherche dans la tradition qui nous parle du Christ et c'est pourquoi je la passe au crible de la critique la plus sévère de ma raison.

***

J'omets l'Ancien Testament ; car il ne s'agit pas de savoir quelle était la foi juive, mais en quoi consiste la foi chrétienne seule, où les hommes ont trouvé un sens qui leur permet de vivre.

Les livres hébreux peuvent nous intéresser parce qu'ils nous montrent la forme sous laquelle le christianisme s'était manifesté. Mais il nous est impossible de reconnaître une continuité à la religion qui va d'Adam jusqu'à nos jours, car avant le Christ, la religion juive avait un caractère purement local. Elle peut nous intéresser au même degré que celle des Brahmanes; tandis que la religion chrétienne est celle qui nous fait vivre. Donc étudier la doctrine de Moïse pour comprendre celle du Christ c'est étudier l'état d'une bougie avant qu'elle soit allumée afin de comprendre la nature de la lumière provenant d'une bougie allumée. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la propriété, la qualité de la lumière peut dépendre de la nature de la bougie, de même que la forme donnée au Nouveau Testament peut dépendre de son lien avec le judaïsme ; mais on ne saurait expliquer la lumière par le fait qu'elle a allumé telle bougie plutôt que telle autre.

De là provient l'erreur commise par l'Eglise qui, en reconnaissant à l'Ancien Testament la même origine divine qu'au Nouveau, le reconnaît seulement en paroles et non pas en faits ; de là aussi proviennent toutes les contradictions dont elle ne serait jamais sortie si elle avait voulu se laisser guider par le bon sens.

C'est pourquoi je laisse de côté l'Ancien Testament, écriture qui, suivant l'expression ecclésiastique, nous fut révélé en 27 livres. En réalité, cette Tradition n'est nullement contenue en 27 livres, ni en 5, ni en 138, la révélation divine ne pouvant s'exprimer en un nombre défini de pages ou de lettres. Dire que la révélation divine contient 185 feuilles de papier, c'est affirmer que l'âme de tel homme pèse 200 kilos ou la lumière d'une lampe mesure 7 quintaux.

La révélation s'est formulée dans l'âme humaine; les hommes se la sont transmise et en ont noté une partie. De tout ce qui a été noté on sait que plus de cent évangiles et épîtres ont été rejetés par l'Eglise. Elle a choisi 27 livres et les a reconnus canoniques. Mais il est évident que certains livres transmettaient plus parfaitement les traditions, d'autres moins et qu'on ne pouvait établir une limite bien nette entre les mauvais et les bons, entre les entièrement vrais et les entièrement faux. Cependant l'Eglise avait besoin de distinguer ceux qu'elle reconnait comme ayant une origine divine. La tradition reflète l'ombre que projette toute la gamme qui va du blanc au noir, autrement dit, de la vérité au mensonge ; aussi quel que soit l'endroit ou la ligne de démarcation que l'on veut établir, les ombres et les noirs demeurent des deux côtés. C'est ce qu'a fait l'Eglise : elle a séparé certaines traditions des autres et elle dénomma les unes canoniques. les autres apocryphes. Elle l'a fait d'ailleurs avec une remarquable habileté. Elle a si bien choisi que les plus récentes recherches ont montré qu'il n'y avait plus rien à ajouter, car tout ce qui était connu de meilleur avait été rangé par elle dans la catégorie des livres canoniques. Elle a fait plus : comme si elle avait en vue de corriger les erreurs inévitables qu'elle commettait en traçant la ligne de démarcation elle adopta également certaines traditions transmises par les livres apocryphes.

Ainsi, tout ce que l'on a pu faire a été bien fait. Mais en procédant à cette séparation, l'Eglise commis la faute de vouloir renier avec plus de force ce qu'elle a rejeté, et donner plus de poids à ce qu'elle a adopté en marquant ceci du sceau de l'infaillibilité. Donc tout procède du Saint Esprit et toute parole y est sacrée. Par là même, elle a rendu tout suspect. En adoptant dans cette gamme de traditions le blanc, le clair, le gris, c'est-à-dire la doctrine plus ou moins pure, et en attribuant à tout le caractère d'infaillibilité, elle s'est dépouillée elle-même du droit de collationner, d'exclure, de commenter ce qu'elle avait adopté, ce qui est pourtant son devoir qu'elle n'a pas rempli et ne remplit pas.

Tout est sacré et les miracles, et les Actes des apôtres, et les préceptes de Paul sur le vice, et les divagations d'Apocalypse et ainsi de suite ; de sorte que, après dix-huit siècles d'existence, ces livres demeurent aussi grossiers et aussi informes, remplis d'insanités et de contradictions comme ils l'étaient au début. Ayant admis que chaque parole de l'Ecriture est la sainte vérité, l'Eglise a cherché à expliquer et à dénouer les contradictions et a fait tout ce que l'on pouvait faire dans cette voie, c'est-à-dire de donner à des insanités tout le sens possible.

Mais l'erreur originaire a été fatale. En attribuant à tout ce qui a été admis un caractère sacré, il a fallu tout justifier, fermer les yeux, cacher, tomber dans des contradictions et souvent mentir. En les admettant sur parole, l'Eglise dut rejeter certains livres, tels l'Apocalypse entièrement et les Actes des apôtres en partie, qui le plus souvent sont non seulement dépourvus d'enseignement, mais encore lascifs.

Il est évident que les miracles notés par Luc l'ont été pour affermir les fideles dans la foi, et il est fort probable que, dans son temps, des hommes s'affermissaient dans leur foi, grâce à cette lecture ; mais aujourd'hui on ne peut trouver un livre plus sacrilège, plus contraire à la foi. Peut-être un cierge est il nécessaire là où sont les ténèbres ; mais lorsque la lumière est, il est inutile d'y ajouter la clarté de la bougie. Les miracles du Christ sont ces cierges dont on veut renforcer la lumière qui est déjà. Lorsque la lumière est, elle est suffisamment visible ; quand la lumière est absente, alors luit seulement le cierge.

Il est donc impossible, à l'exemple de l'Eglise, de lire les 27 livres comme s'ils formaient un tout homogène, sans en contester un seul mot; car en procédant ainsi on arrive, comme l'Eglise, à la négation de soi-même. Le chrétien qui veut pénétrer le sens de l'Ecriture doit, avant tout, résoudre cette question : lesquels des 27 livres, compris dans la Sainte Ecriture, sont plus ou moins importants et, le choix fait, commencer par le premier.

Ces livres sont, sans conteste, les quatre Evangiles. Tout ce qui les précède chronologiquement peut au plus servir de matériaux historiques pour aider à la compréhension des Euangiles; tout ce qui les suit ne sert également qu'à les expliquer. C'est pourquoi pour ne pas tomber dans les errements des Eglises, qui tiennent absolument à lier tous les livres en un seul tout, il faut rechercher dansles quatre Evangiles (contenant d'ailleurs l'essentiel de la révélation d'après l'Eglise elle-même) les principes de la doctrine sans se préoccuper d'aucun autre écrit; et cela non parce que je le veux ainsi, mais parce que je crains les erreurs que contiennent les autres livres, erreurs qui ont amené les Eglises où elles sont aujourd'hui.

Je vais donc rechercher dans ces livres :

1° Ce que je puis comprendre, car personne ne peut croire à ce qui est incompréhensible, et la connaissance de l'incompréhensible est de l'ignorance.

2° La réponse à mes questions, ce que je suis, ce qu'est Dieu.

3° Quel est le principe fondamental unique de toute la révélation?

Je m'efforcerai de lire les endroits inintelligibles, obscurs, douteux, non pas à ma fantaisie, mais en cherchant à les concillier avec les passages parfaitement clairs, afin de les ramener à l'idée centrale. En lisant et relisant ainsi à plusieurs reprises l'Ecriture elle-même et tout ce qui a été écrit sur elle, je suis arrivé à cette conclusion : l'ensemble de la tradition chrétienne est contenu dans les quatre Evangiles; le livre de l'Ancien Testament ne sert qu'à montrer la forma sous laquelle s'était manifestée la doctrine chrétienne; au lieu d'éclaircir, ils obscurcissent le sens de cette doctrine; les épîtres de Jean et de Jacques sont des commentaires occasionnels de la doctrine provoqués par un cas particulier et on peut y trouver parfois une nouvelle formule de la doctrine,mais rien de réellement nouveau. Malheureusement, on rencontre assez souvent, dans les épitres, surtout chez Paul, des termes qui donnent naissance à des malentendus et qui rendent le texte inintelligible.

Quant aux Actes des Apôtres et à nombre des épîtres de Paul, le plus souvent ils n'ont rien de commun avec l'Evangile et les épîtres de Jean, de Pierre et de Jacques; il les contredisent même. L'Apocalypse ne fait, lui, aucune révélation.

Enfin, bien que d'époques différentes, les Evangiles contiennent l'exposé de toute la doctrine, tandis que les autres écrits ne constituent que leur commentaire.

J'ai lu les Evangiles dans leur texte grec, celui qui est parvenu jusqu'à nous, et je l'ai traduit à la lettre et d'après le sens, m'écartant parfois des traductions en langues vivantes faites à l'époque où l'Eglise avait déjà compris et défini à sa façon le sens de la tradition.

En outre de mon travail de traduction, j'ai été forcément amené à relier les quatre Evangiles en un seul tout, car toutes exposent, quoique diversement, les mêmes événements et la même doctrine. La découverte de l'exégèse, affirmant que l'Evangile de Saint Jean doit être examiné à part comme écrit théologique, ne pouvait être obligatoire pour moi, car mon but n'est pas la critique historique, philosophique ou religieuse, mais simplement la recherche du sens de la doctrine.

Ce sens est exprimé dans tous les quatre Evangiles; étant l'exposé de la même révélation de la vérité, chacune d'elles, prise à part, doit donc confirmer et expliquer les autres. C'est pourquoi je les ai examinés dans leur ensemble, sans en excepter l'Evangile de Saint Jean.

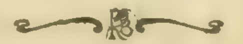
Les essais de la réunion des quatre Evangiles ont été nombreux; mais tous ceux que je connais appartiennent à des auteurs, — Arnold de Vence, Farrar, Reuss, Gretchoulévitch, — qui prennent pour base la collation historique de ces écrits, et tous n'atteignent pas le but. Au point de vue de la recherche historique, ils sont de même valeur. Or, je ne me préoccupe pas de la portée historique de la doctrine, mais seulement de son sens. La réunion des Evangiles à ce point de vue a l'avantage de présenter la véritable doctrine sous l'aspect d'un cercle dont toutes les parties définissent également leur signification réciproque et dont l'étude peut être indifféremment commencée à n'importe quel endroit.

En étudiant l'Evangile d'après ce procédé, la recherche historique m'est devenue inutile et l'enchaînement des événements ne me gênait pas dans le choix de telle ou telle réunion des Evangiles comme base de mes études. J'ai choisi les deux plus récents travaux pour lesquels les auteurs, Gretchoulevitch et Reuss, ont mis à profit les recherches de tous leurs prédécesseurs.

LÉON TOLSTOÏ.

(*A suivre*).

Traduit par E. HALPÉRINE-KAMINSKY.



LES CAPRICES DU GOUT

I

LE CENTENAIRE OUBLIÉ DE GABRIEL DECAMPS

La peinture continue.

Après le Salon d'Automne, les salonnets d'hiver, avant les grands salons du printemps : puisqu'aujourd'hui, faute d'orientation, la saison seule les désigne ! La saison seule, ou l'endroit, ou l'argot mondain : c'est le *Volney*, puis l'*Epatant*, petits salons où le chic des grands cercles tient lieu d'esthétique, petites chapelles immuables dont nous avons déjà risqué la philosophie (1)... Les « Sociétés » pullulent alentour : *Société Internationale*, *Société Nouvelle*, *Enlumineurs et Miniaturistes*, 21e Salon des *Indépendants*, les *Arts Réunis*, les *Artistes-Décorateurs* qui débutent sans éclat au Petit-Palais, et les *Femmes-Artistes*, et les *Femmes Peintres et Sculpteurs* qui remplacent le génie par de bruyants débats au sujet de leur présidence, bientôt les *Peintres de la Montagne*, les *Aquarellistes*, les *Pastellistes*... Le seul dénombrement de toutes les Sociétés tiendrait un chant d'Homère et tout un numéro de la *Revue Bleue*. D'accord avec l'amour du Beau, l'impartialité nous commande de ne point choisir. En ce déluge annuel, quelques brillantes épaves recueillies par le souvenir : *rari nantes*... Tel un superbe groupe de portraits d'enfants, de John Sargent, et les intérieurs de Frieseke, à la *Société Internationale*, en décembre ; mais nous les retrouverons au Grand-Palais, ainsi que le crêpe enrubannant les derniers envois de M. Gérome... Et Mme la comtesse de Noailles ne nous en voudra point d'attendre les Salons pour citer ses vers avec son portrait. Quelques expositions particulières intéressantes, dans le nombre : Lebourg, Steinlen, Henri Duhem, Jacques Martin...

A défaut, toutefois, de révélations, c'est un sujet rétrospectif qui nous proposera quelques vues d'ensemble sur la crise féconde ou languissante de notre art. Thèmes anciens, mais idées nouvelles ! — Peinture ou musique, — en évoquant un vieux maître et sa vieille palette, une lueur, peut-être, jaillira du passé pour éclairer l'avenir et l'incertaine évolution des jeunes...

Pourquoi, par exemple, avons-nous oublié le centenaire de Gabriel Decamps ? Decamps ! le romantique par excellence, le Berlioz de la palette et l'alchimiste de la belle pâte, la plus chaude originalité de 1830, hier un grand nom !

(1) Cf. la *Revue Bleue* du 22 février 1902 (*Philosophie des Petits Salons*).

Alexandre-Gabriel Decamps naquit, dans le froid Paris du Consulat, le troisième jour du troisième mois de la troisième année du siècle dernier, c'est-à-dire le 3 mars 1803 : ainsi l'écrivait-il lui-même à son compatriote M. Véron, pour ses *Mémoires* de bourgeois. Et comme le musicien Berlioz, le peintre Decamps ajoute ironiquement que nul prodige ne signala sa naissance... Là, d'ailleurs, s'arrêtent les affinités entre les deux maîtres centenaires du Romantisme français. Mais le seul fait d'avoir, en 1903, oublié cet anniversaire et ce nom n'est-il pas éminemment significatif? Et faudra-t-il bientôt rappeler au lecteur que Decamps fut un peintre ?

Oui, Decamps fut *un peintre*, dans toute l'acception savoureuse — et non moins étroite — de ce mot qui réveille les sens de l'amoureux d'art. Un peintre ! Ce mot seul est comme un parfum pour la vue. Mais, depuis 1830, le bouquet serait-il fané ? Pourquoi ce relent de cimetière et de moisi, comme auprès d'une tombe abandonnée dont le nom s'efface ? Il faudrait la royale palette de Gabriel Decamps ou mieux, l'accent funéraire d'Hector Berlioz, pour imposer cet implacable sillon des pluies d'hiver à la mousse verdâtre, sous un ciel d'*Hamlet*... Romantiquement, l'ombre du peintre paie sa gloire. Decamps vivant fut très vivant, non moins glorieux. Ce ne fut pas un sentimental, mais un taciturne, un opiniâtre, un violent ; d'abord un petit sauvage que délecta la rude vie des champs. Et, plus tard, aux heures d'orgueil découragé, quand il allait surprendre avec son pinceau lourd de sépia les gamins du Clos Saint-Lazare ou le petit chasseur diminuant dans la plaine, les souvenirs de l'école buissonnière lui mettaient les larmes aux yeux. Riche et vagabond, cet élève indocile du sage Abel de Pujol n'était rien moins qu'un intellectuel : et pressentez-vous déjà pourquoi nous l'avons oublié ? Malgré son profil de médaille, ce n'était point, comme Delacroix, un homme du monde ou, comme nos peintres, un mondain ; Delacroix écrit dans son agenda, le 22 février 1847 : « Decamps était arrivé chez Asseline, pour aller chez le prince, avec une cravate noire fripée, à dessins, et un gilet de couleur fané ; on lui a prêté une cravate blanche. J'ai intercédé, mais inutilement, pour qu'il ne fumât pas dans la voiture, en allant à Vincennes... » Mais Decamps n'était pas seulement le peintre des Savoyards et des bassets tors, des ramoneurs et des ouistitis : ce faux paysan du Danube adorait la gloire autant que l'argent ; son humeur le servit à souhait. Misanthrope, il observa la nature : l'ami maniaque des animaux avait de bonne heure quitté le chenil et l'auberge pour découvrir la Suisse, le Midi français, le Levant et sa lumière patriarcale, l'Italie et son style éternel ; il respira l'air pur où le bandit s'efface derrière la ruine d'un chef-d'œuvre.

L'Orient fut son royaume, la province nouvelle dont il dota l'art français. Par droit de conquête, Decamps fut le premier des orientalistes. Il a créé l'*orientalisme* et le tableau de genre héroïque. Essentiellement, mais exclusivement pittoresque, son œuvre occupe, dans l'histoire de l'art, le même rang que les *Orientales* : l'instinct du peintre collaborait avec la très consciente *préface* du poète afin de protester, presque en même temps, au nom de la Liberté périlleuse qui devait escalader toutes les barricades, contre les limites de l'art et les tyrannies du bon goût : fausse modestie, de part et d'autre, qui fomentait humblement une révolution ! La truelle du coloriste et les vers d'Hugo frappaient au même but : et l'année même où le poète casanier faisait refleurir sous nos brouillards de novembre le rêve enchanté de son enfance espagnole, le peintre voyageur partait pour la Grèce de Byron et d'Homère, pour la Hellas divine et l'Anatolie misérable où son regard adroit vit moins le songe défunt que la réalité. Là-bas, Decamps fut moins Grec que Turc. Sa passion pour la couleur locale n'est pas une action de grâce en faveur de l'indépendance, mais un kaléidoscope indifférent. Son amour de peintre n'est jamais lyrique : il ne réveille pas la cendre d'Hélène; il n'évoque pas même la *Captive* et ses geôliers : il mêle la *Caravane* au désert fauve et ne s'apitoie que sur la belle vermine des *Chiens galeux*... Ses *turqueries*, alors éblouissantes, racontent la maison, le café, l'école, la fontaine, le kiosque, l'ânier, le boucher, la patrouille ou la ronde de Smyrne, la blonde échappée des écoliers dans la poussière d'un rayon...

La peinture, qui voit, retarde toujours un peu sur la poésie, qui rêve : Decamps voyage quand Hugo chante; et, trois ans plus tard, son début d'exposant fait du Salon de 1831 une date presque aussi mémorable que le Salon précédent de 1827 où le *Sardanapale* byronien d'Eugène Delacroix flambait devant l'attique pâleur d'Ingres, auprès d'Eugène Devéria, météore, et de Corot, douce étoile qui s'allumait... Delacroix était parti pour le Maroc. Marilhat se cherchait encore. Belly n'était qu'un enfant charmant... Les *Orientales* avaient trouvé leur peintre :

> Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
> Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle...

Non pas que l'honnête *Patrouille de Smyrne* ait l'accent furieux de cette *Marche turque* ignorée de Mozart, et que l'alchimie savante d'un Decamps s'élève jamais à cette ardente rhétorique, mystérieuse avec les *Djinns*, élégiaque avec *Sara-la-Baigneuse*, que rappellent tour à tour Delacroix ou Célestin Nanteuil, et dont Berlioz a noté spontanément la fièvre ou la grâce : Decamps ignore le cauchemar et le sourire, ces fureurs de giaour et ces langueurs d'almée. Il n'est pas né Chassériau... Mais sa fantastique palette est sœur des *Orientales* par l'allure cavalière, agressive, puissante, affranchie des frottis d'atelier et des formules d'école, par l'aspect net, formel, précis, *agatisé* de la pâte qui rivalise d'opulence avec le jaspe, la sardoine et l'onyx, par ce côté *parnassien*, déjà, qui fige les laves du Romantisme, car Victor Hugo, par son style, est le devancier du Parnasse, comme l'orientalisme importe dans l'art français la préoccupation lumineuse et les révolutions futures; peintre et poète sont des amants de la forme : toutes choses inégales, d'ailleurs, entre le génie et le talent, — leurs *Orientales* ont le *fini* vibrant, décorative beauté de l'émail ou réalisme éclatant du vers.

Les récits du peintre furent discutés, mais encensés comme les tableaux du poète : Decamps, nous dit-on, « fut loué à l'orientale ». Par qui? — Par tous les adorateurs des *Orientales*, plastiques amis de la couleur et du pittoresque. Théophile Gautier, dans ses comparaisons de peintre, n'oublie jamais le mur « crépi à la chaux » par Decamps ; Paul de Saint-Victor nomme le virtuose « un panthéiste de l'école de Gœthe » et compare sa couleur à l'éclat de la mosaïque; Thomas Couture, qui n'aperçoit dans l'art que des qualités d'exécution, l'appelle à son tour « un véritable Shakespeare du pittoresque » qui, dans un adorable langage, traduit tout; Thoré-Burger et Gavarni font chorus; et le rigide Gustave Planche est lui-même ébloui par ce phénix, « qui ne fait suite à personne » et qui n'a pas son pareil... Vienne, enfin, la première Exposition Universelle de 1855, où Decamps montre cinquante toiles, et les Goncourt, qui n'ont d'autre idéal que la volupté des yeux, entonnent un dithyrambe en l'honneur du « maître moderne » ; après avoir malmené librement deux royautés rivales, Ingres et Delacroix, en refusant à l'un la grandeur, à l'autre l'harmonie, ils réservent le bouquet du feu d'artifices et le chant d'apothéose à Decamps, seul détenteur du « style », c'est-à-dire de l'originalité dans un siècle servile : « Son D C puissant, au bas de trois coups de crayon ou de brosse, est la griffe du lion » ; le dithyrambe s'achève en litanies, et l'écriture artiste termine sur ce point d'orgue : « A Decamps seul, — le soleil ! »

Tout se paie en ce monde, et surtout de pareils éloges... Sans parler des naturelles pudeurs des classiques, la réaction s'exprime dès lors : sous prétexte de juste vérité, le mordant écrivain des *Études d'après nature*, Théophile Silvestre, fignole posément un portrait caricatural. Dans le concert d'hyperboles, des notes discordantes montent déjà : Decamps a contre lui les imaginatifs, les poètes; Baudelaire comprend trop « l'intensité nerveuse » d'un Eugène Delacroix, d'un Richard Wagner, pour communier

longuement avec celui qu'il définit, toutefois, un « magnifique illustrateur », un « artiste prodigieux », qui méritait d'accaparer la curiosité. Delacroix lui-même a varié sur Decamps comme sur Michel-Ange (le rapprochement n'eût fait bondir aucun des romantiques); Delacroix est peintre et poète : le peintre estime Decamps; il prononce, dans une lettre, le mot de génie, il retient, devant l'œuvre, « des choses admirables » et qui touchent « au sublime »; le poète, plus tard, aura l'amère délectation de constater qu'il n'aime plus : « *14 mars 1860.* — J'ai été voir l'exposition du boulevard, j'en suis revenu mal disposé. Il y faisait froid. Les Dupré, les Rousseau m'ont ravi. Pas un Decamps ne m'a fait plaisir : c'est vieilli, c'est dur et mou, filandreux; de l'imagination toujours, mais nul dessin; rien ne devient ennuyeux comme ce *fini* obstiné sur ce faible dessin. Il est jauni comme du vieil ivoire, et les ombres noires... »

Qui n'a partagé ce désenchantement? On le retrouve à la dernière Centennale, en dépit du plus étonnant des paysages; à Chantilly même, où l'orientaliste est en si belle place; au Louvre, à la Collection Thomy-Thiéry, malgré la rudesse originale des *Catalans* qui frappa Daumier. On ne compare plus Decamps à Rembrandt... Et sa *Défaite des Cimbres*, d'ailleurs si mal placée, n'évoque plus du tout l'azur enfumé de Salvator Rosa. Decrescendo des soleils de gloire! Le peintre est oublié, la peinture a noirci; revoyez, au Louvre, les *Chevaux de halage*, ou le *Rémouleur*, ou l'esquisse de la *Caravane* : la belle pâte a craquelé, le lait de la belle matière est caillé. Surfait de son temps, le chasseur artiste qui mourut d'accident le 22 août 1860, en pleine forêt de Fontainebleau, serait-il dorénavant méconnu?

Decamps peut avoir subi l'injustice des ans qui changent tout. Mais Decamps n'est pas seul en jeu; plus haut que le cas particulier d'un maître, un revirement d'âme se devine : nous aussi, nous avons changé. Nous ne voyons plus en lui que le maçon, le cuisinier, le Vatel de la palette, dont la sauce a tourné : quelle que soit la comparaison, le ragoût paraît moins savoureux, le ciment plus lourd; les recettes se sont trahies; le truc est apparu. Notre œil s'est déshabitué de cette peinture cuite au four. Et nos aspirations s'en prennent au *ryparographe*, au prosateur, au descriptif, pour qui la matière seule existe. Gourmets et penseurs se réconcilient pour ne plus apercevoir en cette fameuse *Défaite des Cimbres* qu'un gâchis, qu'un hachis, suivant l'expression des académiciens d'autrefois. Les conservateurs du Musée respectent la mode. Et le face-à-main de la mondaine a gardé ses trésors d'indulgence pour Meissonier : — Decamps? Point de cerveau! Les savants peuvent le compter parmi les *anencéphales*. Pas d'idées, pas d'humanité! — Mais l'exécution? — Raffinée, certes, et presque passive, aux hasards heureux... La satire de Th. Silvestre ne disait pas autre chose.

Depuis Decamps, l'art s'est transformé, dans son idéal et dans sa technique. Témoin son vocabulaire, enrichi de certains mots ambitieux (âme, intimité, sentiment, mystère au crépuscule), et qui ne craint ni suggestions, ni fantômes; Carrière, le Whistler français, peint les rêves convalescents que Debussy note en demi-teinte. Et, preuve inespérée, M. de Goncourt, qui consacrait à Decamps deux chapitres entiers de *Manette Salomon*, termine son *Journal* par l'exaltation de Carrière, en passant par l'impressionnisme. De Decamps à Carrière : étrange avatar de l'âme française! L'art s'intellectualise : il veut dire quelque chose, ébaucher une pensée, ne plus seulement flatter les sens; et le temps des fêtes galantes est si loin! Le penseur abandonne *Thaïs* pour *Crainquebille*, et l'art le suit : violemment social, au cœur du faubourg, avec Steinlen, ou vaguement songeur, avec Henri Duhem, le long des canaux gelés des villes mortes... L'art se volatilise : il convoite le portrait de la lumière, et ce portrait ne sera que le miroir ou la transparence d'une âme cachée. Plus d'académisme ou d'impressionnisme! Presque en même temps, Gérome et Pissarro disparaissent. Nos peintres sont de sages visionnaires, intelligents, lettrés, discrets, un peu tristes; ils gardent la chambre, non sans jeter un regard vers la riche Amérique... Ce qu'ils désirent, c'est moins la chose vue dans un effet, que « l'essence de l'effet ». *Lumière, émotion*, tel est donc le double vœu de cette inquiétude qui se prend pour une « renaissance » (1). A ces élégies nouvelles convient une atmosphère plus respirable et plus frissonnante, un foyer plus éteint, qu'habite le souvenir des anciens jours, une peinture plus frileuse et plus intangible, quasi *musicale*, le *flou* cendreux ou crayeux :

> O ma Muse! en mon âme alors tu te recueilles,
> Comme un enfant transi qui s'approche du [illegible]...
> Devant le sombre hiver de Paris qui bourdonne,
> Ton soleil d'Orient s'éclipse et t'abandonne,

concluait tristement le clair poète des *Orientales*. Le romantisme fut un automne de pourpre; et nous sommes l'hiver. C'est moins le coloris qui nous plaît que le sentiment des *valeurs*, le murmure des *gris* : « Un peintre éminent, trop admiré quant à sa technique, qui vivra, s'il vit, par le fond de son sentiment, des élans fort originaux, un rare instinct du pittoresque, surtout par la ténacité de ses efforts, Decamps ne s'est jamais occupé de savoir qu'il y eût des *valeurs* sur une palette », écrivait, dès 1876, l'ami des *Maîtres d'Autrefois*; et Fromentin poursuivait : « C'est une

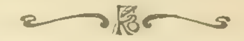
(1) *Renaissance* est le titre d'une plaquette publiée, en 1897, par le peintre du Nord, Henri Duhem.

grande infirmité qui commence à frapper les gens un peu avisés et dont les esprits délicats souffrent beaucoup.... »

Voilà pourquoi nous n'aimons plus Decamps.

De là, notre injustice envers le romantique des *Murs de Rome* (1) ; notre sévérité pour l'orientaliste moins timoré que Félicien David ; notre oubli du *Josué*, du *Job*, de l'*Histoire de Samson*, des dessins rehaussés du peintre, des rarissimes estampes du graveur ! Assurément, des amoureux d'art chérissent encore la belle matière et la santé de la couleur et la joie des yeux, les aériennes pochades d'un Lebourg ou le sélam lyonnais d'un Jacques Martin : l'ardeur sommeille seulement... Mais notre anémie ne comprend plus ces ciels et ces ondes, atmosphères de 1830 évoquant l'immobilité du marbre ou le froid de l'agate ; notre nervosité repousse, capricieuse, la couleur pétrifiée de ces objets d'art. A Decamps, nous faisons le reproche de Baudelaire à Victor Hugo : peintre ou poète « sculptural », dont l'œil ne voit pas l'invisible... En effet, comme disait Saint-Victor, « il est toujours midi dans son œuvre » : heure ou climat, le Midi n'est-il pas « brutal et positif comme un sculpteur » ? Nous, musiciens, nous envions moins la solidité que la spiritualité ; nous préférons Corot, plus artiste, car nous aimons dans la lumière un « accompagnement idéal », plutôt que l'ostentation d'un nabab, qu'une somptuosité tout extérieure et géométrique. Les *nuances* nous reposent du beau fracas. Nos poètes préfèrent, pour le même secret, les humbles palinodies d'un Verlaine aux *Trophées* d'un Heredia qui retiennent l'orgueil de l'or et l'éclat dur des gemmes. Tous, nous nous méfions instinctivement de l'*effet*, de ces « moyens outrés » que Delacroix délicat reprochait à Dupré comme à Decamps, et que notre analyse a retrouvés, non sans appréhension, mais avec délices, dans le *Requiem* monumental du virtuose, également centenaire aujourd'hui, de la palette sonore.

RAYMOND BOUYER.



LE THÉATRE DE ROBERTO BRACCO

(*Suite et fin*) (2)

Le *Triomphe* a plus fait pour établir la renommée de M. Bracco hors de son pays natal que pour le mettre à la mode en Italie. Dans cette pièce il revient vraiment à cette veine napolitaine qui a ses racines en plein paganisme dans la bonne religion naturelle. Un critique a dit joliment que ce *Triomphe* était « un pied de nez envoyé par Naples la voluptueuse, à Christiania la puritaine. » Il est certain que le protagoniste, Luc, est une caricature plutôt qu'un portrait de l'état d'esprit que M. Bracco lui-même dut connaître lorsqu'il allait à l'office dans la chapelle ibsénienne. Dans le Nord, de telles dispositions d'esprit peuvent être un simple effet du tempérament, du milieu et de la philosophie : c'est un parti pris réfléchi, ce n'est pas une maladie. Au contraire, Luc est un malade, au moins un neurasthénique qui a cultivé son mal, ses manies, par des lectures scientifiques, mal digérées. Il est arrivé à un scepticisme germano-ibsénien, qui méprise l'amour tel que le pratique le reste de l'humanité, comme une basse vilenie. A supposer qu'un sentiment de tendresse puisse se glisser entre un homme et une femme dont les cerveaux sont harmonieux, les opinions accordées, la philosophie identique, il faut écarter d'eux le désir charnel qui rôde, comme une bête dégoûtante, pour dévorer le rêve.

Les imaginations des moines moyennageux, en révolte contre la chair, tourmentés de leur vœu de chasteté, ne sont guère différentes ; Luc se distingue d'eux sur un seul point : on ne le sent pas tenté. De ce fait, il inspire grande pitié à un de ses amis, le sculpteur Jean, dont le métier est d'aimer les belles formes, et une naïve admiration à une jeune musicienne, Nora, qui vient s'installer au chevet d'un malade si idéaliste et si peu compromettant. Les sentiments qui s'établissent entre les deux jeunes gens sont sincères dans leur étrangeté. La jeune fille n'est pas une coquette qui cherche une aventure, elle croit bonnement qu'elle est en train de devenir, pour Luc, une compagne idéale, dans le genre de ce que l'Anna Mahr des « Ames solitaires » d'Hauptmann fut pour le philosophe Vockerat, et Nora n'a pas une médiocre fierté de penser qu'ils sont si supérieurs, elle et son compagnon de pensée, à ces basses tyrannies des sens, par où le reste du monde est gouverné. Luc n'est pas moins orgueilleux ni moins chaste. Il se glorifie en ces termes de n'avoir jamais donné un baiser à Nora : « ... Ma bouche n'a pas défloré la sienne. »

La gaminerie napolitaine, qui a son charme, et à qui l'on doit faire grand crédit d'irrévérence, a voulu que le bon vieux faune qui donne à l'oreille de ces jeunes gens mystiques les conseils de la loi naturelle, fut un ecclésiastique, don Pablo, curé campagnard. Ce brave homme, qui pourrait figurer dans un musée d'antiquités avec deux petites cornes et deux oreilles caprines, est frappé, comme d'une monstrueuse indécence, des théories de Luc et de Nora, aussi bien que de leur genre de vie. Ils

(1) Au Louvre, à côté de la *Défaite des Cimbres* (legs Maurice Cottier, nouvellement et mal exposé.)

(2) Voir la *Revue Bleue* du 6 février.

s'aiment ou ils ne s'aiment pas. Or, s'ils s'aiment, ils doivent s'aimer comme tout le monde. Ce raisonnement est développé de façon plaisante, par le jovial ecclésiastique, qu'un coup de bon vin a mis en humeur. Il invite Nora et Luc à venir faire une petite cure de santé dans sa paroisse campagnarde. Illes logera chez lui : il y a déjà, dans la maison, deux amoureux qui sont d'un bon exemple, une nièce pour laquelle le prêtre se sent des indulgences quasi paternelles, et un fiancé rustique qui n'a lu ni Hauptmann, ni Ibsen, et qui sait exactement ce qu'il désire. Le sculpteur Jean suivra à la piste les deux amoureux sublunaires ; on ne peut pas dire qu'il ait un plan, il cède à l'instinct.

Le miracle que le brave curé voulait accomplir réussira au-delà de ses espérances. Nora, tout en continuant à caresser la tendresse de Luc de rêveries ibséniennes, tombera brusquement, par une nuit chaude, aux bras du sculpteur. Il y aura une grande scène après cela, où, placée entre les deux hommes, Nora se demandera qui elle aime au juste, où Luc dira à Jean :« C'est à toi qu'elle appartient », où Jean répondra à Luc : « Je n'ai fait que récolter ce que tu dédaignais. C'est toi que son âme aime... »

Nora, qui pourrait toute seule nous tirer de cette impasse psychologique, a pris le parti de la fuite. On sent que Jean retrouvera sa trace. Pour Luc, instruit par cette expérience, il est bien sûr maintenant que le mot amour signifie consommation pour les êtres humains. La jalousie physique qu'il éprouve à l'endroit de Jean l'éclaire sur ses erreurs d'autrefois. Le voilà guéri, et l'on peut se plaindre que sa guérison soit un peu trop subite, un peu trop exubérante. Ne parle-t-il pas de conduire, dans la vigne du curé, la fiancée campagnarde qui est à la veille de ses justes noces ?

S'il y avait un reproche d'ensemble à adresser à cette pièce, ce serait que M. Bracco n'a pas assez franchement choisi entre le ton de la vraie comédie et celui de la charge. On ne peut prendre cette fin au sérieux sans lui faire du tort, et tout ensemble on aurait souhaité que l'auteur allât, dès le début de la pièce, plus au fond de l'analyse du sophisme dont Luc et Nora seront les victimes. Il semble, d'ailleurs, que M. Bracco montre en général, dans son œuvre. plus d'imagination que de connaissance de la vie, particulièrement des nuances de la vie mondaine et des délicatesses qui font tout de même cortège au cynisme des gens affinés.

Cette inexpérience — ou ce parti pris — apparaît même dans cette façon de petit chef-d'œuvre, qui s'appelle *Don Pier Caruso* Le père et la fille sont deux silhouettes vraiment napolitaines. Mais le comte Fabrizii, l'homme du monde qui a séduit Marguerite, et qui la traite avec tant d'égoïste brutalité après qu'il s'en est un instant diverti, dépasse la mesure où le cynisme s'allie à la vie. Il a bien plus l'air d'une marionnette que d'un séducteur mondain égaré chez la « popolana » de Naples.

Le souvenir du Marmeladoff de Dostoiewski est venu à l'esprit de quelques spectateurs français quand ils ont vu entrer en scène Don Pier Caruso. agent électoral du comte et entremetteur aux gages de quiconque le paie. Cette ressouvenance est injuste. Marmeladoff est de son pays, Don Caruso du sien. Même, on ne peut se défendre d'une nuance de mélancolie quand on voit avec quel relief et quelle inlassable variété les latins de la Méditerranée dessinent les silhouettes tragi-comiques de l'homme qui vaut mieux que ce qu'il fait, qui garde, dans la pire déchéance, une espèce de dignité chevaleresque, qui a tous les courages en face de toutes les hontes, même à la fin, s'il le faut, en face de la mort — mais qui n'a pas la force de travailler vraiment pour vivre.

Au lever du rideau, ce Don Caruso, si mûr pour toutes les capitulations, ignore encore que sa fille Marguerite a cédé au comte Fabrizii. Il est sincère, le pauvre homme, quand il parle de la façon dont il éleva cette enfant, des principes d'honneur qu'il s'est appliqué à lui donner, du respect qu'il a pour sa pureté. Il ne voudrait point que la jeune fille allât travailler dans un atelier, « les mœurs y sont mauvaises. » Le cognac qu'il boit, pour se consoler de n'avoir pas d'argent ni de pain à donner à sa fille lui délie la langue. Il n'est pas seulement un courtier marron et un ivrogne : il est un père ! Il l'est, aux yeux de la jeune fille, malgré son abjection. Et cette majesté du père qui est, en dépit de tout, quelque chose d'inaliénable comme la noblesse, est un sentiment bien latin, bien catholique, bien napolitain. M. Bracco l'a mis en évidence avec des nuances qui font regretter que trop souvent, il ait peint ses modèles : « de chic » et non d'après nature.

Il y a une scène poignante quand le vieil agent électoral présente au jeune Fabrizii des comptes douteux. Marguerite assiste muette et révoltée à cet entretien. Elle vient de parler avec angoisse de son honneur et de celui de son père, au séducteur qui lui proposait une somme d'argent pour rompre, effrayé qu'il était des conséquences possibles de sa liaison. Cette somme que l'enfant ne veut pas accepter comme le paiement de son amour, le comte l'offre habilement à Caruso comme une liquidation de ses dettes électorales.

— Tu ne peux pas accepter !..., crie la jeune fille à son père.

— Pourquoi ? Mais pourquoi ?

— Parce que cet argent ne paie pas tes services, mais mon honneur !...

La scène entre Caruso et le séducteur de sa fille est belle. Marguerite est sortie en se couvrant le visage de ses mains. Le vieil homme manie un revolver :

— Ou vous allez épouser mon enfant, dit-il au comte, ou je vais la venger.

L'autre n'abandonne point son attitude ironique :

— Comment voulez-vous que l'on épouse la fille de Pier Caruso ? non pas seulement moi, mais n'importe qui? C'est vous qui avez poussé votre enfant au désespoir par votre inconduite : je me trouvais là, c'est moi qui ai bénéficié du don.

Et il renouvelle les propositions d'argent que la jeune fille a tout d'abord écartées. La lumière se fait lentement dans l'âme obscure du père. Si bas qu'il soit tombé, et quelle que soit la bouche qui lui ait fait la leçon, il doit reconnaître que le comte dit vrai : ce n'est plus à lui qu'il appartient de trancher la question et de disposer de l'avenir de sa fille. Elle choisira elle-même.

Maintenant le père et la fille sont seuls en face l'un de l'autre ; Marguerite n'entendra aucun reproche. Le vieux n'est plus qu'une loque vivante, il attend que l'enfant décide de leur destin à tous deux. Il est bien résolu, en effet, et le spectateur le sent : si Marguerite accepte l'argent et les propositions de son amant, lui, le père, il n'a pas le droit de s'y opposer, mais il faut qu'il meure.

La jeune fille aime, malgré tout et par dessus tout, celui à qui elle s'est donnée. Elle acceptera l'idée de vivre pour lui et par lui désormais, même dans la honte. D'ailleurs toute autre issue de vie ne lui est-elle pas fermée? C'est Pier Caruso lui-même qui, avec une dignité tout ensemble poignante et emphatique, dictera la lettre par laquelle Marguerite accepte sa déchéance et, sans le savoir, condamne son père à mort.

Et c'est encore Pier Caruso qui ira porter ce billet à son adresse. Il prend congé de son enfant avec plus de courage que l'on ne pouvait espérer de lui. Le revolver avec lequel il n'a pas tué le séducteur mettra fin à ses jours.

L'auteur a eu la délicatesse d'écarter ce suicide de nos yeux. La toile baisse sur la sortie du père, sur l'attente amoureuse et déshonorée de la jeune fille séduite.

III

M. Bracco a trouvé dans sa pièce *Perdus : dans le brouillard* (1) une occasion de peindre, avec une grâce et une vérité pittoresque, les bas fonds de Naples qu'il connait et dont, certainement, les mœurs l'intéressent.

On est dans un bouge où un jeune homme aveugle, Nunzio, cherche à gagner sa vie en raclant du violon. Sa misère lui a attiré l'amitié d'un autre être qui est, comme lui, mais d'une autre façon, une épave humaine. Paolina ne sait rien de sa naissance sinon qu'elle est l'enfant naturelle d'un homme riche et titré qui, après s'être amusé autrefois de sa pauvre mère et l'avoir abandonnée, ne s'est plus soucié de son destin ni de celui de l'enfant qu'il savait sur le point de naître d'elle.

Paolina a seize ans, Nunzio en a vingt. Elle ne sera pas sa maîtresse, mais entre eux flottera cette vague tendresse qui unit les enfants malheureux. Ils fuient ensemble le milieu abominable où ils se sont rencontrés, et où on les exploite l'un comme l'autre.

On est transporté, au deuxième acte, chez le duc de Rovignano, le père de Paolina. Celui-là est dessiné en pleine vie. C'est proprement l'aristocrate corrompu depuis des générations, qui fait le mal sans être méchant, qui est égoïste jusqu'au crime sans un avertissement de conscience, qui pèse sur tous, parce qu'il ne voit, ingénument, dans les autres êtres humains, que des comparses de ses caprices, des serviteurs de ses défauts, des instruments de ses plaisirs. Mais le châtiment le guette à l'approche de la vieillesse. Il prend la figure d'une fille artificieuse, Livia Blanchard, qui a su capter le Duc et qui entretient le feu mourant de ses sens, afin de s'emparer de sa fortune. Le plan de Livia est évident. Dès qu'elle sera sûre du testament, elle ne ménagera plus son vieil amant et il en mourra.

Or, sourdement, le Duc, moins par remords que par curiosité et vague instinct, essaye de retrouver cette enfant qu'il n'a jamais voulu connaître. Il a maintenant la fantaisie de la paternité. S'il trouve Paolina, il l'adoptera. La Blanchard ne craint qu'à moitié qu'il aille au bout de cette velléité de tendresse, mais il ne lui convient pas d'avoir perdu son temps auprès d'un vieil homme; elle ne veut jouer qu'à coup sûr. Elle déclare donc au Duc que, puisqu'il s'obstine à retrouver sa fille, elle, elle le quitte. Le vieillard ne peut supporter une telle secousse, sa volonté plie devant cette menace. C'est fini : il ne songera plus à Paolina. Le testament institue la courtisane unique héritière. Elle peut témoigner sa gratitude. Elle n'y manque point, et le Duc en meurt. Livia ne prend même pas la peine de ménager les apparences jusqu'à la fin, elle donne à souper tandis que le viel homme agonise.

Ceci est une des morales de la pièce. M. Bracco, devenu, lui aussi, un défenseur de la morale sociale, veut qu'elle en ait une autre. Les responsabilités du Duc dureront au-delà de lui.

On ne peut croire que, belle et épanouie comme elle est, avec un mélange de force populaire et de

(1) *Sperduti nel buio*, drame en 3 actes joué à Milan en 1902.

race héritée, Paolina finisse dans les bras d'un mendiant aveugle. Même si elle doit courir là carrière de l'amour libre, elle pourra faire un choix meilleur et surtout plus profitable. Tous les jours la jeune fille pieuse allume une lampe aux pieds de la Vierge dans la misérable chambre qu'elle partage avec son compagnon d'infortune. Nunzio lui a dit : « Le jour où, lasse de me guider, tu me quitteras, ne me le dis point, je souffrirais trop du coup ; seulement, n'allume pas la lampe devant notre Vierge, cette lampe, dont je sens la chaleur sur ma joue quand je m'approche et je comprendrai. ».

Paolina écoute les mauvais conseils d'une mégère, qui a d'autant plus de facilité à la détacher de Nunzio que la jeune fille répond seulement par une amitié fraternelle à l'amour pur de l'aveugle. Un soir, tandis que le musicien étudie l'accompagnement d'une des chansons qu'ils avaient coutume d'aller porter par les rues, Paolina rentre dans la chambre, couverte des vêtements nouveaux qui, de la mendiante, font une fille d'amour. Elle prend bien garde que son compagnon ne la touche, et devine, rien qu'à frôler ces belles étoffes, la décision qu'elle a prise. Elle souffle la lampe tandis que Nunzio, qui ne l'a pas entendue rentrer, continue de jouer du violon. Elle se retire sur la pointe des pieds, et la toile tombe.

IV

Le Marquis de Montefranco, protagoniste de la dernière pièce de M. Bracco : *Maternité*, semble être un cousin germain de ce Duc de Rovignano. Sa laideur morale s'aggrave du fait que, lui, il n'est pas un vieux célibataire égoïste, mais un homme encore jeune assez récemment marié à une créature irréprochable et délicieuse. Cette jeune femme, — elle se nomme Claude — vient un jour frapper, comme la Clara de *L'Infidèle*, à la porte d'un compagnon de plaisir de son mari, Maurice Dorini. Mais ce n'est point une revanche de galanterie qu'elle cherche. Elle est enceinte de ce mari, dont elle a tant à se plaindre, et elle veut savoir s'il est vraiment aussi indigne qu'elle le suppose. Elle a appris que, ce jour-là même, le marquis viendra conter ses prouesses à son camarade de fête ; elle sait qu'il ne mettra pas de voile sur son véritable état d'âme, elle saura donc au juste à quoi s'en tenir. Elle décidera ensuite si elle gardera son enfant pour elle toute seule, ou si elle peut espérer régénérer M. de Montefranco par la paternité.

Le voici qui sonne. Maurice supplie Claude de quitter sa maison en secret. Elle n'y consent pas : s'il refuse de la placer derrière un rideau d'où elle pourra tout entendre, elle attendra ouvertement son mari, elle fera un éclat, elle lui dira, pour l'obliger à se démasquer, au moins dans la colère : « Je suis la maîtresse de votre ami ! »

Il faut donc que Maurice cède, et aide, involontairement, Claude à tendre un piège au Marquis.

Celui-ci ne pouvait pas être plus mal inspiré dans ses confidences. Il ne vient pas aujourd'hui parler de ses maîtresses, mais bien de sa femme. Il a deviné qu'elle est enceinte, et il ne se tient plus de joie, car ces espérances de paternité vont le rapprocher d'un parent à héritage, vieux gentilhomme que la vie débauchée de Montefranco avait éloigné. Et ceci n'est pas une supposition optimiste, mais une certitude. Le Marquis a déjà écrit à l'oncle pour lui annoncer la bonne nouvelle, et, ce soir même, il en a reçu la promesse, le vieux parent viendra dîner dans sa maison. Montefranco s'attendrit devant ce sourire de la fortune :

« — Ah ! mon ami », dit-il, « il était temps que cet enfant-là vînt me tirer d'affaire, quel que soit son père, et il est probable que c'est moi, car voici des semaines que je fais espionner ma femme et elle n'a pas fait un mouvement suspect — j'étais ruiné, Claude avec moi : les millions de l'oncle arriveront à propos !

Le soir même, nous assistons à cette réunion de famille dont le marquis se réjouissait tant. Maurice est naturellement présent, bien que le mari de Claude ait été informé par son espion de la visite qu'elle lui a faite le matin. Il ne laisse paraître nulle jalousie. Il n'est que prévenances pour l'oncle à héritage, sourires pour la jeune femme, afin de donner l'illusion au vieux parent qu'il met les pieds dans un ménage d'amoureux. Mais Claude ne veut pas s'associer à ce mensonge : elle a, avec son mari une scène, d'abord discrète et méprisante, qui s'enfle dans l'indignation, qui monte aux éclats de voix, aux décisions tragiques. L'oncle et Maurice quittent la table d'échecs où ils étaient assis en face l'un de l'autre :

« Que se passe-t-il ? »

« Il se passe, mon oncle, s'écrie Claude emportée par une juste colère, que votre fortune ne doit pas aller à l'enfant que je porte : il n'est point le fils de mon mari, il est l'enfant d'un amant. »

Pourquoi Claude fait-elle ce mensonge ? Elle veut soustraire l'enfant qui va naître d'elle, à l'autorité paternelle du Marquis. Elle sent qu'il les abandonnera, elle et son fils, du moment que la paternité ne se présentera plus comme un bénéfice, mais comme une charge.

Elle va donc s'enfermer à la campagne, pour vivre, après tant de secousses morales, une vie simple, bonne, charitable, en pleine nature, toute tournée vers l'attente de l'enfant espéré. Dans sa retraite,

elle reçoit parfois la visite de Maurice, qui commence à éprouver pour elle un amour véritable. Son mari lui-même vient la relancer, et l'on sent qu'il ne rentre dans la vie de Claude que pour y apporter du tragique. Nous verrons tout à l'heure que s'il était l'auteur de ce tragique, et non seulement son messager, la pièce de M. Bracco, qui est véritablement intéressante, aurait gagné en humanité et en émotion. Le médecin, qui surveille Claude, a fait connaître au mari que cet enfant ne peut naître. Il faut recourir à une opération immédiate, autrement Claude mourra, ainsi que le petit qu'elle porte. La scène où la jeune femme devine, avant d'en être informée, le secret qu'on voudrait lui cacher encore, est belle. Mais il plane pourtant sur tout cela un malaise. Il vient de ce que l'obstacle aux espérances de Claude et au dénouement logique des passions est un obstacle physique, non un obstacle passionnel. Un défaut de conformation osseuse chez une femme, un accident gynécologique ne saurait remplacer l'intérêt qui serait excité en nous si le Marquis rentrait par exemple en scène pour dire à sa femme :

« Que m'importe que, faussement ou non, vous ayez avoué : l'enfant que j'attends est l'enfant de mon amant? Moi, je suis le père, le père légal, celui dont la loi dit : Celui-là est le père que le mariage désigne! Et l'enfant qui va naître de vous, je le réclame, et je l'élèverai avec le consentement de la loi, de la façon qui me plaira, et je le ferai grandir dans la haine de vous, et je m'appuierai sur votre aveu, vrai ou mensonger, pour lui donner le mépris d'une femme qui a failli à l'honneur de son sexe, et qui s'en est vantée ! »

Alors l'acte eut été poignant par lequel Claude, décidant d'elle-même et de son enfant, aurait répondu : — « Je ne sais pas si la loi vous donne ce fils et vous permet de l'emporter loin de moi quand il sera né, mais au moins tant qu'il est en moi, il est à moi, et, plutôt que de le laisser tomber dans vos mains, avec moi je le supprime. »

Si M. Bracco s'était orienté dans cette voie, il aurait eu effet mis en scène la révolte du plus légitime des sentiments contre la loi imparfaite, et nous serions restés émus du dénouement d'un drame, que l'auteur a voulu tel, qu'il nous fît sérieusement songer. Dans l'espèce, le suicide de Claude, qui échappe aux mains de la religieuse et qui se jette du balcon dans le jardin, éveille en nous plus d'effroi et de secrète horreur que d'angoisse morale.

Il en ira de même toutes les fois que, sous prétexte de réalité, on emploiera au théâtre les fatalités physiques, maladies et le reste, à la place des ressorts, tout aussi réels, de la passion.

Quoi qu'il en soit, M. Bracco est un assez remarquable écrivain pour que l'on puisse attendre davantage encore de ses dons d'observation, de sa facilité, de sa jeunesse. Son esprit apparaît fin, brillant et ingénieux plutôt que critique. Il n'est donc point né pour écrire l'imitation d'Ibsen et d'Hauptmann, la « tragédie des héros » c'est-à-dire pour créer les types exceptionnels d'un Borckmann, d'une Hedda, d'une Nora, héros modernes, en effet, que le tragédien présente au public en disant : admirez-les ! quant à les imiter, cela est autre chose et c'est affaire à vous! Ne semble-t-il pas qu'il ajoute même : Voici enfin des « hommes » : vous sentez-vous leurs égaux?

Mais à côté des tragédies de ces héros modernes qui, s'ils sont des hommes d'exception, sont aussi des hommes de *tous* les temps — il y a place pour les « drames bourgeois » qui sont ceux des hommes de *notre* temps. Ici M. Bracco excelle déjà, et il nous apportera certainement sur la scène, avec de plus en plus de ressources de clarté, d'acuité, de profondeur, et de sève neuve, les types de cette société italienne d'aujourd'hui, dont il est en train de devenir un des plus subtils interprètes.

JEAN DORNIS.



LA VIE LITTÉRAIRE

Contes américains

R. BLANCO FOMBONA. *Contes américains*. Traduit par MM. Marius André et Charles Simond. (J. Richard, éditeur).

Oh! c'est très simple!

Le village d'Orituco est au seuil de la prairie des *Llanos*. Il est traversé par le Guarico dont le cours abondant fertilise la pampa. L'hiver, les pluies nourrissent la savane que brûle le soleil d'été. L'herbe alors reverdit, les abreuvoirs débordent, la robe des chevaux et des taureaux sauvages reprend tout son lustre. Mais ces pluies sont aussi malfaisantes qu'utiles. Elles forment, en effet, dans la plaine des mares qui se corrompent avant que le soleil ne les ait desséchées : de ces pourritures en plein air naissent au moment des chaleurs le paludisme, la chlorose, les virus morbides qui anémient le sang, fleurissent le corps d'ulcères et minent l'organisme jusqu'à la décomposition. C'est pourquoi les habitants d'Orituco sont presque tous d'une pâleur cadavérique.

Mais ces cadavres ambulants sont des électeurs.

Or, cette année-ci, il s'agissait d'élire le « Président de l'Etat », sorte de gouverneur de province. La République presque tout entière s'intéressait à cette élection. Les journaux locaux prononçaient à peu près comme en France.

« Pour la première fois peut-être à Orituco, les élections vont cesser d'être l'œuvre occulte d'un petit

politicien de village, fabricant de votes; pour la première fois peut-être le peuple va, de ses propres mains, ourdir la trame électorale ».

Et parce qu'il n'y avait que deux candidats en présence, il n'y avait aussi en présence que deux opinions.

La veille du scrutin, dès l'aube, les chefs, les meneurs, riches éleveurs amenèrent au village des bandes de journaliers, de tâcherons, patients, bons paysans ignorant tout et particulièrement ce qu'ils allaient faire. Ils étaient électeurs, et on les amenait en troupeau symbolique. Chaussés d'espadrilles, coiffés du *cogollo* aux larges bords ou du *poil de guama* qui est, vous le savez, un chapeau en velours pelucheux, semblable à la cosse du guama, fruit dont le seul Vénézuéla s'orne et, si j'ose dire, s'honore, coiffés donc du *poil du guama* au ton safrané, luxe de tous les campagnards, la plupart ne portaient que le pantalon de coutil et la chemise rayée, tandis qu'en travers des reins, la cape en laine rude, la *cobiju*, bleu et rouge, leur faisait comme un baudrier et qu'à la main droite, ils brandissaient, tel un bâton, leur indispensable *machete*, sabre à large lame qui leur sert à la fois de couteau, de serpe ou... de sabre.

M. Blanco-Fombona, qui les a vus ce jour là et qui les a bien observés, nous assure que quelques-uns d'entre eux chlorotiques, paludéens, ulcéreux, rebuts d'hôpital, ressemblaient à des fantoches macabres ; ils étaient des cadavres et des citoyens ; d'autres de taille moyenne, bien musclés, bronzés par le soleil non moins que par le sang métis rappelaient les habitants de la pampa, actifs, indépendants, audacieux, toujours en selle qui fournissent au pays ses meilleurs cavaliers, sinon ses électeurs les plus réfléchis ; ils rappelaient vraiment les *Llaneros*, non d'Orituco, mais des bords de l'Arauca, ces terribles centaures de Paez qui revivent dans l'histoire, la peinture, le roman, l'épopée.

Et ils formaient tous un pittoresque spectacle, et ils étaient sur le point d'accomplir un grand acte politique. Les deux chefs de clan, les *caciques* s'efforçaient donc de rallier le plus grand nombre possible de partisans. On caserna chaque bande dans son district : l'une au nord, l'autre au sud du village. Et les chefs expliquaient aux électeurs ce qu'ils allaient faire, car les électeurs ne le savaient pas.

Malgré tout, les électeurs restaient anxieux, car beaucoup croyaient qu'il s'agissait d'une levée en armes contre le gouvernement.

— Vos élections, s'exclamait un vacher replet et brun comme une saucisse fumée, oui ! oui ! ce sera bientôt les pif ! paf ! poum ! et tout le tremblement.

— Sûrement, ajoutait un autre ! sûrement qu'on entendra bientôt : « Mes enfants, deux coups de fusil, au *machete* ! »

Ainsi commandaient les officiers révolutionnaires dans les échauffourées. Cependant un mulâtre déjà avancé en âge entreprit de calmer les esprits. Il disait : « Les choses se passent toujours comme cela, mes enfants. En 92, quand nous nous sommes soulevés dans le *Totumo* avec le général Crespo... » Il disait longuement, car on est toujours prolixe quand on raconte des souvenirs militaires. Il disait, et les bouviers l'écoutaient attentivement car ce vieux *llanero* était habile à parler.

Mais soudain un des meneurs appela le mulâtre : « Ramon eh ! vieux Ramon !... » Le vieux Ramon abrégea donc son récit mais ne manqua pas de le terminer : « Alors nous entrons dans Villa de Cura, disait Ramon. Le général Crespo quand il vit le général ennemi, l'héroïque Zuloaga étendu mort dans une rue, au pied d'une tranchée s'écria : « Pauvre homme ! qu'il était donc courageux ! »

Puis, ayant dit ces paroles, le vieux Ramon courut vers le meneur qui l'appelait encore d'une voix plus pressante. C'est qu'il s'agissait de faire entendre au vieux Ramon, pour qu'il le fît lui-même comprendre aux gars, qu'on ne voulait pas commencer une guerre, mais bien élire un Président de l'Etat. Et les gars malades ou vigoureux ne comprenaient pas bien la différence.

Cependant vers huit heures le village d'Orituco s'endormit. On buvait toutefois, on jouait de la guitare, on chantait dans les casernements des bandes électorales. Des couplets se croisaient dans l'air.

J'ai deux baisers dans mon âme
Qui ne s'éloignent pas de moi
Le dernier de ma mère
Et le premier que je t'ai donné.

Ou bien :

Sur la porte de la prison
Il y a écrit au charbon :
« Ici le bon devient mauvais
Et le mauvais se fait pire. »

Mais un chef vint vers le groupe où l'on chantait : « Voyons dit-il, qui veut aller là-bas jeter un coup d'œil ?... » Là-bas, c'est l'autre bande. Tous répondirent : Moi ! Et le chef choisit alors un garçon de vingt-cinq ans, brun, robuste, imberbe, aux yeux tout petits et noirs comme deux baies des arbrisseaux du pays. Les autres raillèrent ; — Comment peut-on bien envoyer un pareil veau ? — Dis donc, quand tu crieras nous irons te défendre... — Tiens, voilà une femme qui veut t'accompagner !... Et ils lui jetaient encore d'autres plaisanteries. « Du calme ! s'écria le chef, dormez ».

Le jeune garçon partit vers l'autre camp où l'on se divertissait aussi en chantant. Et le jeune garçon

remuait en lui avec agitation des pensées violentes et sommaires. Soudain il distingua une forme dans l'ombre. Il se mit aux aguets : c'était un vieillard du parti ennemi qui allait vers le camp. Et ce fut la rencontre.

— Où vas-tu, vieux?

— Je prends le frais par là.

— Prendre le frais! Tu es un espion et tu viens nous espionner!

— C'est ta mère qui est une espionne, misérable!

Ces arguments étant épuisés, les *machetes* brillèrent dans la nuit, et bientôt le vieillard tomba mort. Alors, le jeune garçon revint vers le camp et raconta ce qui s'était passé, sans dissimuler aucun détail, car il s'enorgueillissait de tous avec simplicité.

— Tuer un vieux! dit quelqu'un qui avait le sens critique, pourquoi pas une vieille?

Le chef blâma rudement le petit campagnard : « Tu as commis un crime. Va-t'en, fuis vers la montagne »...

Le jeune homme s'enfuit sans comprendre sous la pluie pénétrante. Et, justement, sa fuite le dénonça. Enfin un jour, fatigué de la vie hasardeuse du vagabond il se présenta à « la justice ». Vinrent les assises. Lorsqu'il se vit condamné au bagne, le petit campagnard se prit à pleurer :

— Mais ne s'agissait-il donc pas de les vaincre? dit-il, n'était-ce pas *les ennemis!*



Ainsi finit l'histoire. Est-ce que ce petit conte d'un réalisme presque impersonnel n'est pas prodigieusement révélateur de toute une civilisation. Au Vénézuéla comme en France, les électeurs du camp opposé sont des ennemis. Mais au Vénézuéla on tue les ennemis; en France on a fait des progrès et moraux et sociaux : on se contente donc de les diffamer.

Mais pour nous montrer ces âmes toutes simples, il nous faut des récits tous nus. C'est le mérite, c'est l'originalité de ces *Contes américains* de M. Blanco-Fombona qu'ils sont d'une sobriété parfaite, presque sans invention, presque totalement sans « littérature », uniquement des récits, des faits-divers racontés par un témoin, et à peine agencés en drames, d'autant plus émouvants. Ainsi faits, dénués d'art, seulement véridiques et vrais, ils offrent à nos regards curieux un document nouveau sur la mentalité sans complication des gens qui habitent les campagnes par delà Caracas.

Ils sont simples et prompts aux décisions violentes lorsqu'ils combattent « les ennemis » dans une élection. Tels ils sont dans la vie ordinaire, et le progrès est lent à s'insinuer parmi eux, et chez eux il cause des ruines qui les révoltent car ils n'en distinguent pas ni le bienfait ni la fatalité.

Sergio installe un moulin à maïs dans un beau village. On l'attaque parce que le village avant lui vivait très bien sans moulin. Et le curé avance de graves arguments : « Cela va directement contre l'esprit des Ecritures, prononce-t-il sentencieusement. C'est la déchéance du travail qu'on introduit avec cette machine qui supprime le travail des bras; or le travail fut imposé par le Seigneur en châtiment du péché originel. » Cependant peu à peu on paye l'ouvrage de Sergio avec moins de colère. Et Sergio arrive au succès.

Mais un matin le bruit se répand dans le village que Don Justo Redil, un riche négociant, songe à installer un autre moulin. Sergio s'indigne. Les uns vocifèrent contre Don Justo qui vient enlever le pain de la bouche à un brave père de famille. D'autres, au contraire, applaudissent l'entreprise de Redil et conviennent que le village commence à devenir bon pour les moulins. Ceux-ci se réunissent dans la boutique de Remigio, nouveau venu dans le village, pharmacien diplômé, âgé d'une trentaine d'années, fils unique et seul héritier de l'ancien apothicaire, qui jouit de la considération, du respect et presque de la soumission des jeunes gens de la localité. Tous partagent ses opinions car ce n'est pas tout le monde qui peut passer cinq ans de sa vie dans une lointaine capitale de province, à l'Université, parmi les étudiants. Au reste, le prestige du pharmacien était justifié, car il était un homme distingué et il n'usait que d'un langage recherché, exempt de tournures paysannes. Et comme il n'avait jamais consenti à appeler, ainsi que tous les gens du crû *cambur* le fruit savoureux du bananier, mais bien « banane », ce qui seul est correct, les femmes, moqueuses, lui avaient donné le sobriquet de *Banane*.

Donc *Banane* défendait la cause de Justo Redil au nom du Progrès.

Le progrès devait vaincre. Le nouveau moulin fut construit, et un beau jour, les larges meules de granit bleu, étincelèrent, broyant les grains d'or qu'entraînait leur rotation vertigineuse. Un moteur à vapeur, de fabrication anglaise, léger et coquet, actionnait les meules. Par son volant, par sa bielle il semblait vivre. Une simple comparaison entre les deux moulins devenait donc une injure pour le malheureux Sergio, et peu à peu la clientèle accablait de quolibets le cheval qui, chez l'un, mettait péniblement en branle les engrenages, tandis qu'on vantait cruellement la vapeur génératrice du mouvement chez don Justo. Sergio cependant s'obstinait par orgueil et par haine. Mais un jour, à l'aube, il ne se présenta personne au moulin, personne! Et

Sergio songeait que jadis, à cette heure, le moulin était plein de monde... et ce furent les souvenirs : son entreprise, les difficultés du début, la prospérité, le triomphe, puis la venue du concurrent audacieux, trop riche, la lutte implacable... la ruine! Tout y avait passé : les bénéfices de l'exploitation, les économies et jusqu'à la petite plantation de café, le patrimoine de ses enfants... Alors, les yeux du vieux Sergio eurent une lueur farouche. Tuer! il voulait tuer! Qui? l'autre? Qu'importe! tuer! il voulait tuer! Il fit un pas, mais la douleur le terrassa; et il s'appuya contre les pierres de son moulin, du bon moulin, du moulin aimé pour toutes les joies qu'il y avait trouvées et qui pourtant causait son malheur; puis le vieillard se courba un peu plus et il pleura sur l'injustice du sort.

Ces pleurs nous vont à l'âme, car ils sont d'un homme, et d'un homme simple. Ils sont simples vraiment simples, ces héros que fait vivre M. Blanco-Fombona. Ils n'ont pas moins de simplicité dans leurs rapports avec Dieu et avec ses saints que dans leurs relations avec les hommes. Je n'en veux pour preuve que l'aventure authentique de Casimir Raquena, vous savez, le porteur d'eau à domicile que l'on rencontrait si souvent dans la vallée d'Aragua. dodelinant à califourchon sur la croupe de son ânesse blanche Grâce-de-Dieu. On pensait généralement que l'ânesse était plus intelligente que son maître, Casimir était un sot, mais il avait une grande ferveur religieuse. Mais un matin, se dirigeant vers l'écurie pour bâter son ânesse, Casimir ne trouva plus Grâce-de-Dieu. Partie ou volée? elle n'était plus là. Il compta sur Saint Antoine de Padoue pour la retrouver. Il fit brûler des cierges devant la statuette du saint qui ornait son chevet. Puis il pensa que le grand Saint Antoine de la paroisse serait plus puissant, mais bien que le porteur d'eau renouvelât copieusement cierges et prières Grâce-de-Dieu ne revenait pas. S'imaginant alors que des offrandes fléchiraient le saint, Raquena livra au curé les quelques économies qu'il conservait jalousement dans la doublure de son lit de sangle, il les offrit pour acheter un vêtement neuf à Saint Antoine.

— Mais Casimir, objecta le prêtre, sais-tu bien qu'avec cet argent-là tu peux acheter une autre ânesse.

— Eh! qu'importe, monsieur le curé! Je ne veux pas une autre ânesse, moi, je veux simplement ma Grâce-de-Dieu.

Rien ne fit rien et on ne sut jamais ce qu'était devenue Grâce-de-Dieu. Alors Casimir Raquena s'introduisit un matin dans l'église, il tira de dessous son manteau un *machete* court et plat et décapita net Saint Antoine de Padoue! Casimir était vengé.

***

J'aime ces trois histoires également malheureuses qui nous mènent dans ces régions proches de l'Orénoque où des hommes rudes vivent d'un rude travail. Mais il ne faut pas croire que M. Blanco-Fombona consente toujours à garder la simplicité pure qui conviendrait si bien. Il veut quelquefois que cette simplicité soit ornée

Eh! là! M. Blanco-Fombona est un poète évidemment! Il se sert d'images, de métaphores hardies, inattendues, un peu trop « voyantes », je crois.

Il parle de « pauvres masures qui semblent surgir de la savane pour voir passer le voyageur, pressées comme une double rangée d'hirondelles se réchauffant au soleil sur les fils des poteaux télégraphiques ».

Il parle d'un homme qui a « le front coupé par une cicatrice profonde comme un fossé ».

Il dit : « La nuit allait abattre ses ailes d'ombre sur la campagne. »

Il dit : « J'ai senti mon cou entouré de tes bras, blancs serpents d'amour... J'ai vu le pur orient de toutes les perles de ton âme. »

Il dit : « Minuscule et tout blanc comme un œuf de colombe, le village se blottit au pied de la montagne... De la route, le voyageur qui, sous les *ceïbas* fleuris regarde ce hameau perdu, s'imagine voir une perle sertie d'émeraudes. »

Ce sont là images et métaphores de pays chauds, étincelantes sous le soleil crû. Elles manquent de finesse et de nuances et de justesse.

Plaisent-elles surtout aux lectrices de Caracas, de Puerto-Cabello de Valencia, de Basquisimeto, renommée pour son indigo, son cacao et son café, de Maracaïbo, de Ciudad Bolivar, ou d'Araguaz ville, si florissante dans une vallée fertile... Est-ce la « littérature » qu'elles exigent? Je ne sais. Mais M. Blanco-Fombona leur en donne une autre et comme il a lu notre littérature française moderne, il ne laisse pas que de faire parfois de la psychologie et même de la psychologie féminine. Alors, il y en a trop ou trop peu pour mon goût. Quand il veut compliquer, il devient simple jusqu'à l'excès; et pour tout dire, c'est lorsqu'il subit l'influence de quelques auteurs français qu'il me paraît le plus Vénézuélien. Mais alors il ne l'est plus de la bonne manière.

Comme il est meilleur guide lorsqu'il nous conduit parmi les populations assez rudimentaires qui vivent dans les riches vallées des rives de l'Orénoque, ou sur les rives de ces rivières infestées de caïmans, de gymnotes électriques, de cuaïmas et de venimeuses raïas... ou bien dans les *llanos*, dans ces plaines que la sécheresse prive pendant six mois de toute végétation et qui sont nues alors comme des déserts sa-

blonneux, mais qui ensuite, après les pluies accompagnées d'effroyables orages, se garnissent, pour la joie du regard, de hautes herbes prodigieuses, ou bien sur la lisière des grandes forêts touffues où se trouve le palissandre, des grandes forêts abondantes en palmiers, où l'on recueille le caoutchouc, la vanille, la salsepareille, le quinquina, le manioc!... Qu'il nous montre ces hommes dans cette nature ainsi qu'il l'a fait dans quelques-uns, quelques-uns seulement de ses *contes américains*. Nous pourrons suivre ces récits d'autant plus vigoureux et plus colorés qu'ils le seront sans art. Et l'art extrême de notre littérature pourra tirer quelque profit de cette extrême simplicité. N'est-ce pas notre devoir de prendre partout des leçons et des exemples de simplicité, de naturel, de vérité, partout, même dans les conteurs vénézuéliens.

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Odéon : *La Seconde Madame Tanqueray*, pièce en 4 actes de M. Pinero. Traduction de M. Robert d'Humières.
La question du Répertoire.

La fortune d'une pièce varie nécessairement avec les milieux dans lesquels on la produit, si bien que telle œuvre jouée sur telle scène et faisant courir tout Paris risquerait sur telle autre de n'avoir qu'un public fort restreint. Il en va de même pour les expositions de peinture qui réussissent différemment suivant qu'on les organise rue de Sèze ou rue Laffitte ou quai Malaquais. Un kilomètre de plus ou de moins est une énorme distance pour la badauderie parisienne, plus difficile à franchir à certaines heures de la saison que deux degrés de latitude!

La chronique nous apprend que cette *Seconde Madame Tanqueray* qui nous vient de Londres, et qui reçut le baptême du *Cant* britannique, constitua le plus magnifique succès de toute une saison londonienne. « Avez-vous vu la *Seconde Madame Tanqueray*? Il faut aller voir la *Seconde Madame Tanqueray*... » telle était l'unique sujet de conversation des salons. Il y avait là-bas, au pays des brouillards, une actrice qui tenait le rôle avec une virtuosité extrême, Mme Patrick Campbell, qui manifestait un réalisme saisissant et faisait par là courir toute la société. Mais cette protagoniste éclatante n'eut point suffi à justifier, à expliquer un tel succès, et il y fallait autre chose : une satisfaction morale qui trouve son origine dans la *respectablité* anglaise. La *Seconde Madame Tanqueray*, c'est une *Dame aux Camélias* pour mœurs britanniques... c'est le juste châtiment réservé à ces femmes qui eurent l'audace de se mal conduire durant une période de leur vie... Que dis-je? réservé — il ne s'agit pas seulement de la société qui les condamne et les exécute : il s'agit encore d'elles-mêmes qui appliquent la sentence, car la seconde Mme Tanqueray s'arrache par la mort au milieu dans lequel elle ne peut s'adapter.

Vous sentez bien que c'est là un plaidoyer tout moral, puisque britannique,... et que les personnages sont des pantins mis en branle par d'innombrables ficelles. La psychologie d'une telle œuvre est plus que rudimentaire : elle est inexistante et tout au rebours du sens commun, En deux mots exposons la donnée. Voilà une femme dont la première jeunesse fut orageuse, plus qu'orageuse puisqu'elle a toute une liste d'amants! Cette liste, elle est sur le point de la soumettre au brave gentleman qui lui offre galamment son cœur et sa main, et ce pour qu'il n'y ait point erreur ni dissimulation sur la qualité de l'objet... Voilà déjà une démarche qui n'est point banale... Et quand le gentleman a refusé de l'ouvrir, quand il l'a jetée au feu, comme il sied à un gentilhomme idéal, c'est l'union légitime qui s'ensuit.

Voilà donc une femme, pensez-vous, qui va faire tout le possible pour s'adapter à son nouveau milieu et les efforts ne doivent pas être rudes... Heureuse, trop heureuse d'avoir rencontré un galant homme qui sincèrement l'adore et lui donne son nom après de tels orages, elle s'accommodera aisément aux circonstances de son nouvel état! Le beau mérite d'ailleurs! La solitude à deux quand on aime — et l'auteur nous les montre s'aimant sincèrement — est l'enchantement des débuts d'amour, et les retraites ombreuses ne sont pas douces aux seuls amants de la vingtième année, mais encore à ceux-là qui viennent y raviver, au seuil de la maturité, les sensations de la première jeunesse... C'est là de la bonne psychologie... voilà l'ordinaire et la logique de la vie. Il n'en va pas ainsi avec la seconde Mme Tanqueray. Aimée, gâtée, choyée par un mari qui n'a d'yeux que pour elle, il semble qu'elle s'en aperçoive à peine. Elle n'a, d'yeux, elle, que pour le monde qui l'entoure, et qui lui refuse les hommages auxquels elle prétend ; pour la châtelaine voisine qui eut l'audace de ne pas venir lui rendre ses devoirs, ou qui du moins ne l'a fait que tardivement : pour la petite Ellen, sa belle-fille, née du premier mariage de M. Tanqueray, qui n'a pas pour elle toute la tendresse qu'elle souhaiterait, et dont elle voudrait forcer l'amour!... Etrange femme, non moins illogique que malhabile, dont toute l'attention, dont tous les soins devraient avoir pour objectif le galant homme qui l'a réhabilitée par son amour et qui se soucie de lui, en réalité, moins que de son dernier amant d'autrefois! J'ignore si les courtisanes réhabilitées

de Londres sont bâties sur ce modèle, et si cette seconde Mme Tanqueray est copiée sur nature... Mais je leur fais l'honneur de les croire plus habiles et plus accommodantes avec la vie, ou simplement plus *humaines*, c'est-à-dire douées d'une âme en qui les mouvements de l'amour ont des réactions plus douces!

... Qui ne voit au surplus que c'est là une *moralité* britannique, pièce à thèse, dirons-nous, où les personnages sont de bois et dépourvus de toute vérité! Littérature pour *cagots d'outre-Manche*... et nous les savons plus fermés, plus ennuyeux, plus redoutables que ceux là même de notre pays! En vérité, cette seconde Mme Tanqueray mérite à tous égards le sort qu'elle s'est préparé. Elle le mérite pour avoir été elle-même l'artisan de sa ruine, et pour avoir, d'une telle mauvaise grâce, rejeté les conditions de la vie! La voici qui retrouve sur son chemin un de ses anciens amants, devenu le fiancé de sa belle-fille Ellen. Le silence, un silence discret, pourrait sans doute arranger tout... Mais elle parle, elle veut parler : elle retire du foyer où M. Tanquenay l'avait jetée, la liste fatale... Elle precise... et lorsque finalement, pour échapper à la situation inextricable où elle s'est elle-même placée, elle a recours au suicide, nous ne trouvons pas un mouvement de pitié pour cette exaspérante créature, et c'est avec un soupir de satisfaction que nous la voyons disparaître de nos yeux.

Mme Berthe Bady s'est tirée avec une grande habileté de ce rôle ingrat. Elle y a montré des qualités de passion et de vie que nous devions justement attendre de celle qui créa la Maslova de Tolstoï, et si quelque artiste au monde pouvait défendre à nos yeux de Français une telle conception, assurément c'était elle. M. Kemm a fait tout ce qu'il a pu dans le rôle de M. Tanqueray, plus ingrat encore parce qu'il est tout *passif*. Quant à Mlle Maille, elle s'est montrée dans le rôle d'Ellen aussi fade, aussi médiocre, aussi *province* qu'il se peut imaginer : c'est la plus niaise des ingénues! Il y a un passage de la pièce où son interlocutrice lui dit : — « Il paraît, mademoiselle, que vous revenez de Paris... — De Carpentras à peine! « observa mon voisin, et jamais appréciation ne fût mieux appliquée!

***

Je n'ai pas l'habitude de publier à cette place les lettres qui me sont adressées à la suite de mes articles : lettres d'auteurs, interprètes ou lecteurs; non pas qu'il n'y en ait de fort curieuses et qui touchent parfois de la façon la plus originale au vif du sujet. Mais en toutes choses il faut craindre que l'usage engendre l'abus, et je crois que les lecteurs s'intéressent avant tout à l'analyse des œuvres qui leur sont présentées.

Pourtant, sur cette question du *Répertoire*, auquel il m'a paru utile de consacrer deux articles, j'ai reçu, entre autres adhésions, deux lettres que je me reprocherais de ne pas livrer à la publicité. La première est de M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, que je visais tout particulièrement dans mon étude sur le *Répertoire Lyrique*, et qui a bien voulu y répondre par une véritable déclaration de principes :

Monsieur,

Je suis tellement d'accord avec vous sur la nécessité de refaire un répertoire à nos théâtres que sur le nouveau cahier des charges en élaboration à la direction des Beaux-Arts en vue du renouvellement de mon privilège, j'ai demandé moi-même que l'obligation de maintenir à la scène le « genre national de l'Opéra-Comique » fût remplacé par « les œuvres classiques du premier et du second ordre », ce qui veut dire : 1er ordre : Mozart, Beethoven, Rameau, Glück, Weber... 2e ordre : Grétry, Méhul, Boïeldieu, et ceux, parmi leurs successeurs, qui pourraient être classés par le temps dans l'une et l'autre catégorie : Gounod, Bizet...

Dans votre article du 16 janvier, si encourageant pour mes efforts, vous me poussez à monter les grands chefs-d'œuvre classiques avec les ressources de la troupe ordinaire de l'Opéra-Comique, et à ne point subordonner leur reprise à la présence accidentelle d'un artiste engagé en « représentation ». Ce serait, en effet, la condition essentielle de la création d'un répertoire formé de ces grands chefs-d'œuvre. La difficulté, c'est que ces chefs-d'œuvre sont presque tous des opéras, et exigent des chanteurs dont je n'ai pas l'emploi de façon courante. Manon ne peut être Armide, ni Carmen Fidelio. Ce n'est donc qu'à la longue, et lorsque tout ce nouveau répertoire aura remplacé celui qui tombe en ruines, que de nouveaux *emplois* se seront établis dans la troupe d'un théâtre comme le mien, et que l'on pourra alors jouer couramment le Glück et le Mozart, comme on jouait l'Auber et l'Adam. J'y travaille, mais nous n'en sommes pas là encore, et j'ai besoin, pour les premières tentatives de ce genre, de faire appel à des artistes en représentation.

Voyez ce qui m'arrive avec les *Troyens*. J'avais voulu fêter le centenaire de Berlioz en remontant son chef-d'œuvre, et j'avais engagé Mme Litvinne... Or voici que des difficultés d'interprétation surgissent au dernier moment, et m'empêchent de réaliser mon projet : il me faut renoncer au *Troyens*.

Pourtant le public n'y perdra pas. Je crois au contraire qu'il ne sera pas fâché de se reposer un peu du Berlioz dont on l'aura saturé tout l'hiver. Je viens, en effet, de m'entendre avec Mme Litvinne pour remplacer les *Troyens* par une reprise de l'*Alceste* de Glück, l'*Alceste* en entier.

Nous remettrons donc à une autre année les *Troyens* qui pourront servir à une rentrée de Delna (?), et je vais remonter l'*Alceste* avec l'arrière-pensée de garder l'œuvre à mon répertoire, et, après Mme Litvinne, de confier le rôle à une jeune artiste, Mme Friché, de façon à entrer dans le système que vous préconisez.

Excusez-moi de vous écrire si longuement. Il m'a semblé que la meilleure façon de vous remercier de votre article était de vous montrer que je ne faisais pas comme les petits enfants qui lèchent la confiture de leurs tartines et laissent le pain. Le pain quotidien de demain, à l'Opéra, et même à l'Opéra-Comique, ce sont les grands noms que nous avons cités, mais ce pain n'est pas cuit encore. Soyez indulgent au boulanger!

Albert Carré.

De cette intéressante lettre qui m'apparaît en certains endroits comme une déclaration de principes, il convient à mon sens de retenir deux points, qui

confirment étrangement les idées qu'à cette place nous défendons. Et c'est en premier lieu, l'*évolution du goût public*, constaté par le témoin le mieux informé, celui qui est le mieux placé pour ce faire, parce que chaque soir, et à chaque fin du mois, il tient en main les pièces irrécusables. Lorsque M. Albert Carré souligne avec quelque ironie : *le genre national de l'Opéra-Comique* dont il demande le remplacement à son cahier des charges par *les œuvres classiques*, lorsque plus loin il constate que l'ancien répertoire, c'est-à-dire l'Auber et l'Adam, *tombe en ruines*, il donne un appui de plus, et le plus autorisé des appuis, à l'idée que nous avons ici même, plus d'une fois développée : à savoir que la magnifique expansion de la culture musicale en ces vingt dernières années avait créé un véritable public et un public passionné pour *Don Juan*, *Orphée*, *Alceste*, *Le Freychütz*, *Fidelio*, etc. Il est facile de prévoir un temps — et ce temps n'est pas loin, où cette appellation : *Opéra-Comique*, n'aura plus de sens pour désigner la seconde scène lyrique de Paris, et où il faudra lui substituer, de gré ou de force, celle de *Théâtre-Lyrique*.

Reste la difficulté de l'interprétation. Mais M. Albert Carré nous indique lui-même comment il entend la résoudre. Sa méthode paraît excellente, et nous nous garderions bien d'y contredire. Peut-être m'apparaît-il seulement un peu plus timoré qu'il ne conviendrait dans l'application. Les interprètes viendront quand le premier mouvement aura été donné. Je n'en veux pour gage que cette lettre de Mlle Jane Marcy, que je choisis entre plusieurs autres reçues à l'appui de ma thèse, et qui prouve qu'en tous cas les bonnes volontés ne manquent pas.

Monsieur,

Je lis dans la *Revue Bleue* du 16 janvier votre article si intéressant. Je l'approuve absolument et je tiens à vous dire que si vous trouviez un Directeur pour monter le chef d'œuvre dont vous regrettez l'oubli, je suis toute prête à me mettre à sa disposition pour les chanter à des condition de prix raisonnables et sans aucun caprice.

Lorsqu'en novembre 1896 j'ai repris à l'Opéra-Comique le rôle de Dona Anna de *Don Juan*, vous n'occupiez pas encore les fonctions de critique dramatique à la *Revue Bleue* : aussi je viens vous rappeler que j'ai chanté 90 fois ce rôle, quelquefois deux ou trois soirs de suite, et ce sans coupure, ni transposition, tel qu'il est écrit. J'ai toujours été très heureuse du succès qu'on m'y a fait : ceci pour vous montrer que, si je ne suis pas une étoile consacrée par la Russie et l'Amérique, j'ai cependant quelque peu de valeur.

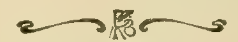
Pour finir cette lettre où j'ai trop parlé de moi, je termine comme j'ai commencé : je suis prête à chanter *Armide* et les autres rôles du répertoire sans exigence exagérée d'aucune sorte.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer...

JANE MARCY.

Ces idées sont dans l'air, je l'ai déjà dit. Tous les connaisseurs, je ne dis pas seulement les amoureux de musique, mais ceux encore qui aiment le grand art lyrique, sentent que l'évolution nécessaire du Théâtre, après le rayonnement du drame wagnérien, pour mieux l'expliquer historiquement et lui préciser sa date, appelle un retour à ses ancêtres immédiats : Mozart, Glück et Weber. Nous n'aurons perdu ni notre temps ni nos efforts si nous avons pu être pour quelque chose dans cette résurrection des chefs-d'œuvre et, certes, le directeur de théâtre qui saura passer du simple projet à sa réalisation effective est assuré de se faire un nom qui vivra dans l'histoire de l'art de contemporain : je doute que ce puisse être M. Gailhard ; ce ne seront certainement pas MM. Isola, et pour cause : M. Albert Carré est l'homme désigné — il se désigne lui-même — pour ce rôle, plus important que tous les autres !

PAUL FLAT.



LA LISTE DES ILLUSIONS (1)

La vie de l'individu est la réduction photographique de la nature entière qui s'étend au delà de lui ; et son sentiment moral est le symbolisme tragique qui donne à l'univers sa signification. C'est lui le foyer des rayons lumineux comme des rayons sombres des choses, et c'est dans son corps et dans son esprit que s'élabore ce processus compliqué de construction et de destruction, dont les phénomènes grandioses ont pour scène la nature. Il est à croire, certes, que cette vue de l'existence qui fait de l'homme un simple spectateur et non l'arbitre des forces ambiantes, doive le faire nécessairement l'esclave de ses forces. Mais est-il possible pour celui qui a observé le cours de la vie des individus, comme celui de l'histoire, de nier une telle vérité ? Il y a si peu de miel à extraire de cette tragédie amère !

Se peut-il donc que l'on exagère l'étrange destinée de l'âme, cette chose isolée au milieu de l'univers inconscient qui la harcèle et la meurtrit, plante trop délicate, perdue dans un désert de sombres tempêtes? Et que signifie la religion, dans son sens le plus élevé, sinon l'effort que fait l'âme pour se libérer du monde ? Car assurément, si ce monde était tel que nous le dépeignent d'aveugles optimistes, il n'y aurait pas lieu d'en découvrir un autre ; le mot « salut » serait un vain mot et le désir de construire « un ciel nouveau et une terre nouvelle » nous serait superflu. Et pourtant nous voyons que la religion est aussi vieille que l'âme humaine, qu'elle est l'expression de ses aspirations les plus intenses. La

(1) Extrait d'un ouvrage qui paraîtra prochainement sous ce titre : *L'Éternel conflit*, chez l'éditeur Félix Alcan.

destinée a fait de l'homme une créature religieuse, quoiqu'à vrai dire, il soit capable d'adorer ce qu'il ignore!

En une pensée profonde, Schopenhauër affirme que si le monde n'était pas une chose qui n'a pas sa raison d'être, il ne serait pas un problème pour nous attendu qu'il ne nécessiterait pas une explication. (1) Si je proclame qu'à moins de reconnaître deux pôles opposés à la vie morale, cette dernière n'est qu'un non sens, une chose insignifiante, inexistante, c'est comme si je prétendais, en d'autres termes, que le mal est invincible et indéracinable. N'est-ce point cependant l'infâme, l'entière vérité?

Mais, par contre, le bien n'est-il pas également indéracinable et invincible?

C'est ce drame abominable et sans fin que nous sommes forcés de jouer tout en rivant sur lui notre attention inquiète. Si, d'autre part, on veut dire que cette doctrine dramatique de la morale implique la destruction même de la vie morale, une pareille affirmation est non seulement ridicule, mais elle est doublée d'une contradiction. Tant qu'existera le mal, la vie morale doit forcément exister. C'est dans l'inépuisable nature du mal que se trouve la garantie de la durée éternelle du bien dans le monde. Tant que durera le mal, le bien sera sauf! Voilà, ô amis et ennemis, la divine comédie qui se joue au fond de vos existences tragiques.

Que maintenant l'on me demande s'il importe de déterminer à qui nous appartenons, de décider qui nous devons servir, du bien ou du mal, je répondrai que cela importe peu à l'univers, mais que, pour nous, c'est d'une importance capitale.

Loin d'abolir la morale, cette doctrine lui donne une terrible et intense réalité. Celui-là surtout qui a éprouvé l'atmosphère de la mine, aspire à la fraicheur du grand air du dehors, Et si j'ai plongé mon regard dans les mondes perdus et effrayants que recèle l'âme de l'homme, mondes amoncelés, puits insondables, superposés à l'infini, où les germes indéracinables de toute sensation et de tout désir humain pullulent et s'accroissent, — c'est seulement pour mettre à découvert l'immensité de notre misère. Car la pensée est un plongeur qui peut interroger les profondeurs inaccessibles. « *Lo gran mar dell'essere!* » La mer immense de l'existence!

Mais de même que l'abîme se creuse de plus en plus, la hauteur s'élève sans cesse et la pensée de l'homme est condamnée à monter et à descendre à jamais. Les yeux de la vérité, comme les yeux du tigre, reflètent mille horizons sauvages.

Or, l'homme est un être susceptible de deux sortes de jugements : les uns intellectuels, les autres passionnels ; et ces deux espèces de jugements ne se confondent nullement. Cela revient à dire que, si l'intelligence d'un homme est développée au même degré que son émotivité, comme dans mon cas par exemple, il lui sera impossible de former un jugement simple et décisif sur la signification de l'existence. L'intelligence est l'agent de destruction, le satiriste continuel, le critique intime de la vie sentimentale!

Envisagé d'un point de vue purement intellectuel, l'univers, comme nous l'avons vu, n'est qu'un vaste réseau de causes et d'effets, et l'homme est compris dans cette trame! Tout phénomène, quel qu'il soit, se passe sous l'influence de causes naturelles diversement variées et c'est là sa justification. On peut très certainement juger de la dose de sens philosophique d'un individu en lui demandant comment il entend le mot « dénaturé ». Car il n'y a vraiment rien de *non naturel*; à moins toutefois que nous nous servions de ce mot pour exprimer les évènements qui se produisent plus rarement, qui sont plus fugitifs, plus temporaires que le reste. Comment la chose la plus « artificielle » en apparence peut-elle avoir lieu dans le monde, sinon comme le produit des autres choses environnantes? La passion la plus « contre nature » tout comme le crime du même genre pourraient passer pour « naturelle » si une enquête était poussée assez à fond sur les origines et les causes de cette passion ou de ce crime. Et tout comme l'état de l'atmosphère d'aujourd'hui n'est que la résultante de tous les états atmosphériques qui l'ont précédé, de même l'état du monde et de chacun des individus qui l'habitent en ce moment ne saurait être autrement qu'il est, étant donné ses conditions antérieures.

L'esprit humain, toutefois, est incapable de s'en tenir à des jugements aussi froidement dépourvus de passion, aussi purement intellectuels, parce que chaque émotion est pour lui comme un effort fait en vue d'une réadaptation, d'une création à nouveau de la nature; et là commence en réalité le sens moral. C'est ainsi que nous ne rendrions pas justice à la vie humaine si nous nous contentions de cette analyse intellectuelle des mœurs, qui révèle, ainsi que nous l'avons démontré, une contradiction fondamentale à leur base. Il nous faut pénétrer plus avant et démontrer que, dans la vie pratique, l'idéal moral possède une réalité terrible et écrasante. Je laisse à d'autres le soin de résoudre la contradiction : à moi de l'affirmer.

Deux lumières brûlent dans l'âme, je ne puis que les laisser brûler toutes deux.

En tout cas, je suis convaincu que la racine la plus profonde de la vie morale tire sa force du sentiment de la préservation nécessaire du moi contre les ravages de l'instinct. C'est l'effort d'un être profon-

(1) *Œuvres* (Werke), vol. III, p. 661; Leipzig, 1891.

dément sensible et inconscient de lui-même, destiné avant tout à se protéger contre les effets fâcheux de ses impulsions. En d'autres termes, c'est la réaction de l'instinct conservateur contre les instincts destructeurs.

Si nous voulons éviter une interprétation partiale et inexacte du problème moral, il nous faut répudier la théorie que « la peur du voisin est l'unique source de la morale » (1). Nietzsche proclama cette doctrine comme s'il eût fait une grande découverte, alors qu'elle était déjà affirmée en toutes lettres dans « l'Ethique » de Spinoza. Part. IV ; Prop. XXXVII. Scholiast II. Mais Spinoza, qui était simplement « un grand cerveau monté sur des jambes » (sic), n'a traité la science de la morale qu'au point de vue intellectuel, tandis que l'éthique ressortit surtout aux émotions (2).

On peut démontrer que le sentiment moral n'est point un appendice accessoire de la vie humaine, mais un *instinct*. Cet instinct a une base physiologique, et il est lié à un sentiment profond de la personnalité physiologique. C'est une affaire d'involution, aussi bien que d'évolution. Aussi, étant donné qu'on a si souvent disserté sur ses causes sociales ainsi que sur ses manifestations extérieures, je laisserai de côté cet aspect spécial pour ne m'occuper que de son sens intime. Or, c'est un fait très remarquable que les religions anciennes et les codes de morale primitifs contiennent des lois pour la protection de l'organisme physique contre les atteintes de ses instincts brutaux (3). « Le péché » était défini, dans les temps les plus lointains, comme un monstre dévorant les hommes. Il détruisait la société, parce que, tout d'abord, il détruisait l'individu.

La vie morale naquit d'un effort fait pour imposer une limite aux instincts, pour conserver sa valeur intégrale à l'existence en subordonnant certains de ses éléments à d'autres. Elle commença en un violent effort pour définir l'homme et le distinguer de la bête, pour domestiquer l'instinct de la brute et le transformer en une sorte de subconscience ensevelie dans les profondeurs de la conscience de l'homme (4). Mais si la bête semble avoir disparu, elle n'en existe pas moins dans le tréfonds de l'âme. Le principe de la lutte entre ce qui est articulé et ce qui reste inarticulé, de ce qui se voit contre ce qui ne se voit pas, cet effort pour fixer et définir le pouvoir qui doit gouverner l'être humain, constitue la tâche de tout moraliste.

La contradiction a été exprimée dans sa forme la plus intense par Saint-Paul, ce psychologue admirable. Nous découvrons, dans ses écrits, le vivant exposé de la lutte fondamentale de la vie humaine. Si on remplace l'antithèse de *la raison* et de *la passion* (qui se trouve mentionnée dans les œuvres de tous les moralistes depuis Aristote) par le langage plus coloré de Saint Paul : *l'esprit et la chair*, on se rend immédiatement compte du fait dominant la vie de l'homme : à savoir qu'il peut devenir sa propre victime et la source de sa propre ruine. Chez Saint Paul, cette idée tourne à l'obsession et il ne se lasse jamais de l'exprimer. Il prend un intérêt actif et incessant à tous les aspects morbides de la psychologie humaine.

Les « Fornicateurs », les « Idolâtres », les « Adultères », les « Efféminés », les « Ivrognes », « Ceux qui abusent des plaisirs » — ce sont là les êtres qui l'intéressaient, pour lesquels il écrivit et pour lesquels il travailla (1). Les « Œuvres de la chair », la « Coupe des Démons », « l'Esprit de Séduction », le « Mystère de l'Iniquité » et autres phrases dans lesquelles il dépeint, en un langage merveilleux, toutes les intoxications de l'âme, prouvent qu'il possédait les qualités d'un grand pathologiste spirituel. Mais ce qu'il faut retenir, c'est que Saint Paul explique cette lutte d'une façon semblable à celle dont nous avons représenté, dans ce livre, la tragédie humaine. Il envisage l'homme comme un spectateur, considéré en dehors du spectacle du bien et du mal qui se déroulent en lui. Strictement parlant, une telle donnée n'a rien de scientifique ainsi que nous l'avons établi ; mais au point de vue subjectif et sentimental, c'est l'entière vérité.

C'est ainsi que Saint Paul dit :

« Pour ce que je voudrais, je ne le fais pas... et ce que je déteste, je le fais... Ce n'est plus alors moi qui agis mais le péché qui est en moi (2). »

D'autre part, il décrit de la même façon la force opposée qui lutte pour la possession.

« Je vis, dit-il, cependant ce n'est pas moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi (3) ». Ici nous trouvons le concept du mal trônant comme une sorte d'état dans l'état, *d'imperium in imperio*. La vie est séparée en deux hémisphères ; la lutte universelle extérieure a gagné le cœur de l'homme et elle se manifeste nettement.

Ainsi, le problème reste le même, que nous l'expri-

(1) « La peur est la mère de la morale » (*Au-delà du Bien et du Mal*, p. 133).

(2) Il est parfaitement vrai que Spinoza avait une profonde intuition de la nature des émotions. Mais il a traité la vie sentimentale en général comme le simple indice d'un manque d'énergie mentale (*Traité de l'éthique*, P. IV, P. XLVII). Il a cherché à réduire tout état mental à une espèce de mathématique de la raison.

(3) *Le Lévitique*. Voir également *Le Vendidâd*.

(4) Voir un passage remarquable dans Le *Lévitique*, chap. xx.

(1) *Corinthiens*, chap. vi.

(2) *Romains*, chap. vii, v. 15 et 17.

(3) *Galates*, chap. x, v. 20.

mions en termes scientifiques ou théologiques. Le combat qui se livre dans l'intérieur de l'âme est la réduction en miniature du combat qui se passe au dehors et le dessein, dans la vie humaine, comme dans la nature, est l'expression de mobiles contradictoires. Tout ce que nous y voyons, c'est l'éternelle activité de construction, de démolition et de reconstruction.

... La vérité est que les lois de la vie nerveuse sont aussi bien fixées qu'aucune autre loi physique, et si nous pouvions les voir en action chez tel individu, il nous serait possible de déterminer son caractère. L'homme est la victime des forces qu'il porte en lui, et la conscience n'est que le résumé, plus ou moins obscur, des phénomènes subjacents à la conscience.

Une pensée spéciale, un sentiment spécial, un espoir, une frayeur, une convoitise, une illusion, sont les résultats forcés de modifications nutritives dans nos cellules nerveuses. Ces chargements dérivent de l'activité intense des forces inconscientes accumulées en nous. La soi-disant unité de la vie que les observateurs peu instruits semblent croire une formule acquise et démontrée, n'est en réalité, comme l'a indiqué Virchow, qu'un mot destiné à représenter la synthèse constamment renouvelée, d'activités indépendantes (1). Et ceci est vrai également pour le cerveau dont chaque cellule accomplit indépendamment, ses fonctions. Ainsi, on peut accepter qu'une « maladie morale » résulte de conditions physiques déséquilibrées. On a pu prouver que, soit des criminels, soit d'autres sujets dont le caractère avait subi de profondes altérations, avaient souffert d'altérations morbides des centres antérieurs de l'idéation (2).

Et comment juger le cas d'un individu dont le caractère est normal en apparence, mais chez lequel des processus anormaux latents peuvent déjà avoir commencé leurs ravages ? Car le crime est une affaire de degrés ; il dépend souvent de l'intensité du sentiment des réactions. Il n'y a pas de vice humain, tant horrible soit-il, qui ne puisse être justifié dans le domaine de la cause et de l'effet. Les jugements moraux finissent par se transformer en des jugements intellectuels et pathologiques et par leur céder le pas si, derrière eux, l'intelligence vient à entrer en scène.

Sans doute, les « objections » formulées contre le vice et le crime restent, mais elles ont pour base des motifs, d'esthétique et d'utilitarisme. En tout état de cause, l'instinct qui décide la suppression légale du criminel, peut être considéré comme une sauvegarde, puisque c'est l'instinct de défense de l'Etat lui-même. Le « droit » suprême de l'univers, en dernière analyse, c'est la force.

Si, cependant, le moraliste désire apporter quelques éclaircissements à l'étude des sources du caractère de l'homme, il faut qu'il se place au point de vue de la médecine philosophique. Une fois je demandais à un aliéniste distingué si un certain vice, qui occupait alors mon attention, était une cause de folie, ce à quoi il me répondit : « Ce n'est pas tant une cause de folie qu'un signe d'aliénation déjà déclarée. » Une telle réponse semble jeter une terrible lumière sur le système nerveux de l'être humain.

Les excès alcooliques, par exemple, causent sûrement des désordres nerveux, mais les troubles nerveux à leur tour portent aux excès alcooliques et sont susceptibles d'éveiller, une passion qui n'existait pas au préalable (1). « L'épilepsie, l'insanité, l'imbécillité, l'idiotie, la faiblesse mentale, la perte de la volonté et du frein moral, sont fréquemment l'héritage des enfants nés de parents qui se livrent à la boisson » (2). Lorsque nous considérons de tels faits, ne nous semble-t-il pas que le « salut éternel » doive dépendre de l'état de notre système nerveux ganglionnaire?

Voici donc le cadre changeant et incertain dans lequel la vie morale est circonscrite ; et tel est l'organe fragile et peu stable qui doit en traduire l'expression. Pourtant, pendant des siècles entiers, l'Eglise a pu s'émerveiller que nous ne nous conduisions pas en êtres d'une essence surnaturelle.

L'âme habite parmi les décombres d'une sorte de nécropole, au sein d'un mélange de vie et de mort. C'est avec raison que Saint Paul a dit : « ô être misérable que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort ? » Le vice a une base physiologique. Ce vice qui perdra tel individu, sert, en attendant, les intérêts temporaires de cellules spéciales qui représentent la vie décentrée du système tout entier, dont elles peuvent causer la ruine.

J'ai examiné de près l'œil humain, et même, dans son expression la plus terne, cet organe m'a toujours rappelé le sommet tourmenté d'une flamme. Car le corps est tourmenté de grands remous de passion et ne semble jamais las de sa propre combustion ; l'âme est dès lors forcée de résider à jamais dans une demeure de feu.

Si Saint-Paul eût vécu de nos jours et si, étant au

(1) Barker, *Op. cit.*, p. 215.
(2) *Ibid.*, p. 1080.

(1) Conférence de Mott, *British* [illegible] *Journal*, juillet, 19[illegible].
(2) *Ibid.*, July 14, p. 90.

fait des résultats de la science pathologique et psychologique, il eût étudié la conscience à sa base, il eût sans doute été un anthropologiste criminaliste.

Dans ses fouilles morales de l'âme humaine, il eût sans doute attribué « le vice » à des conditions physiques. Un esprit aussi pénétrant, aussi curieux des mystères, n'eût pas négligé la masse de faits de la vie intérieure, qu'à découverts l'analyse moderne. Car on ne saurait guère affirmer qu'à l'époque où écrivit Saint Paul, la science humaine put se prêter le moins du monde, à un examen approfondi des problèmes psychiques. Toujours est-il, qu'il développa, dans un langage plus ou moins exalté et sous une forme théologique, la pathologie complète de l'âme humaine. Dépouillée de ses dogmes, la doctrine chrétienne de la tentation a véritablement la signification la plus profondément psychologique. Elle signifie que l'âme est exposée à l'assaut de deux séries de forces, l'une extérieure et l'autre intérieure, menacée au dehors et sapée au dedans. Pour toute création spirituelle il existe une création opposée.

Le simple fait que nous possédons un organisme tellement sensitif qu'il enregistre automatiquement, et souvent à notre insu, chaque impression subie, suffit pour nous prémunir contre toute velléité de le juger d'après un système rigoureux d'architectonique. Le corps humain entretient une sorte de libre-échange avec toutes les catégories d'impressions ; et les qualités mêmes de la lumière, de l'air et de la température l'affectent profondément. D'ailleurs, comme nous le savons aujourd'hui, ce n'est pas seulement un organisme que ce corps humain, mais une vaste communauté d'organismes dont chacun peut, à un moment donné, dégénérer et causer la dégénération de la masse. C'est ainsi qu'on peut, en dernière analyse, rapporter un caractère mauvais (endiablé) à des cellules malades, mauvaises.

Les deux causes principales des maladies nerveuses tiennent à une stimulation insuffisante ou à une stimulation excessive. Il faut avouer que la tâche de tout individu obligé de se conduire dans un sentier semé de traverses et de lassitude, tout en conservant toujours le milieu du chemin, présente la plus grande difficulté. Et, s'il lui arrive de dévier, qui peut affirmer qu'il n'a pas rempli la seule et unique destinée qui lui était assignée ? Un pathologiste eût pu en prédire exactement le cours.

Un individu fait-il partie d'un état en voie de dégénérer dans son ensemble, nul ne songe à le blâmer pour cela, par la raison qu'il est entendu que la décadence des états est un processus naturel. Mais le même individu sera pourtant blâmé sur le fait et sur les conséquences de sa propre dégénération.

Or, dans l'économie de la nature, le premier de ces processus peut être aussi nécessaire que le dernier. La vie de chaque individu offre l'exemple d'une expérience perpétuellement renouvelée. Et la dégénération est simplement le stade d'un processus qui évolue en vue d'une nouvelle construction, afin que la nature puisse continuer sa tâche éternelle et la recommencer constamment. Ainsi Virchow semble ignorer la déduction de sa propre théorie, d'après laquelle les variations organiques seraient réellement d'essence pathologique. Car cela même qui est temporairement pathologique, peut devenir définitivement constructif,

Personne n'ignore, par exemple, que le cheval descend d'un animal qui possédait originellement quatre ou, comme le pensent quelques naturalistes, cinq doigts. Les « doigts extrêmes » disparurent graduellement ou devinrent rudimentaires, et le doigt moyen s'élargit et devint le pied ou sabot que nous voyons aujourd'hui. Personne ne pourrait nier que le cheval, tel que nous le connaissons, ne soit un animal supérieur à son ancêtre de l'époque miocène. Si, par impossible, un observateur avait pu étudier la transformation, pendant qu'elle avait lieu eut-il pu douter qu'un processus fatal de dégénération était en évolution ? Il aurait certainement pensé que quatre doigts valent mieux qu'un seul ; et pourtant dans le cas du cheval, c'est le contraire qui est la vérité,

Or, il est parfaitement possible que la déviation morale soit également un essai en vue d'une construction morale nouvelle. De fait ce qui est anormal à une époque, devient normal à l'époque suivante. Et quoique la dégénération morale puisse être la cause de la disparition de l'individu qui est le sujet de l'expérience, elle peut néanmoins être un exemple d'un de ces desseins secrets et définitifs de la nature dont l'homme, comme tout autre animal, devient le moyen d'exécution. Un tel exposé n'est certes pas présenté avec l'intention de soutenir l'opinion de ces optimistes entêtés qui pourraient s'en saisir avec enthousiasme pour fortifier leurs théories filandreuses d'après lesquelles la douleur et le mal ne seraient que des négations irréelles. Au contraire cette donnée tend à confirmer une vérité plus profonde et plus exaspérante : c'est que l'individu est le jouet de la nature pour des fins qui sont au delà de lui.

W. R. PATERSON.

(*A suivre*).

Paris. — Typ. A. DAVY Imp. des *Deux Revues*, 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 8 — 5e SÉRIE — TOME I — 20 FÉVRIER 1904

MICHELET EN 1842

D'après sa Correspondance et son Journal intime

PREMIER ARTICLE

Si l'on considère du dehors la vie de Michelet pendant les années 1838 à 1842, il semblerait que cette période eût été une des plus heureuses, la plus heureuse peut-être de sa carrière.

En 1838, il est appelé à remplacer Letronne au Collège de France, dans la chaire d'*Histoire et Morale*, illustrée par Daunou. C'était depuis longtemps l'objet de son ambition ; son père, sa famille des Ardennes, qui avaient toujours eu une foi aveugle en son avenir, lui prédisaient le Collège de France avant même qu'il fût professeur à l'Ecole Normale. Ses premiers cours sur Paris (1838), sur la France au XIVe siècle (1839), sur la Renaissance (1840-1841) avaient soulevé l'enthousiasme de la jeunesse, attiré la foule au Collège de France et excité dans la presse de tous les partis une admiration presque unanime. C'est seulement en 1840 et 1842 que quelques voix un peu discordantes commencèrent à se faire entendre ; en 1840 Douhaire dans l'*Univers*, qui déclarait le IVe volume de l'*Histoire de France* sorti d'une immorale inspiration ; en 1842, Cochut dans la *Revue des Deux Mondes*, qui refusait à Michelet « les qualités essentielles qui font la noblesse et l'utilité du genre historique ». C'est aussi en 1842 que le parti clérical, devinant par le cours sur la Renaissance que Michelet allait entrer en lutte ouverte avec l'esprit du moyen âge et l'Église elle-même, entreprit contre lui une guerre d'abord sournoise, puis bientôt ouverte, qui commença par des manifestations hostiles à ses cours et des lettres anonymes, pour aboutir en 1843 aux dénonciations furieuses du chanoine Desgarets dans son *Monopole universitaire dévoilé*. Mais on ne pouvait prévoir en 1842 les polémiques que les cours et les œuvres de Michelet devaient soulever à partir de 1843. Tout semblait lui sourire, et aucun écrivain ne paraissait entouré d'une aussi universelle bienveillance. Chateaubriand et Lamennais, Villemain et Sainte-Beuve, Victor Hugo et Lamartine, Guizot et Sismondi, Montalembert et Cuvillier-Fleury, l'abbé Cœur et Ad. Guéroult, catholiques et libres penseurs, légitimistes, orléanistes et républicains, le comblaient à l'envi de louanges. Il trouvait auprès de la *Quotidienne* et de la *Gazette de France*, où Nettement parlait de ses livres, la même faveur qu'il avait rencontrée auprès de l'*Avenir* et du baron d'Eckstein, cet ami de Montalembert, qui qualifiait les rédacteurs de la *Gazette* de « canailles dans le présent, le passé et l'avenir, d'exploiteurs du royalisme ». Michelet était l'objet, de la part du Roi et de la Reine, des princes et des princesses, des attentions les plus flatteuses. Le Roi, la duchesse d'Orléans, le duc d'Aumale, le roi et la reine des Belges, venaient assister aux leçons qu'il donnait à la princesse Clémentine. Il était constamment invité aux Tuileries et à Neuilly. Depuis qu'il était monté dans la chaire du Collège de France, il avait chaque année publié un volume de son Histoire de France : en 1839, le tome III qui raconte la période de Philippe III à la mort de Charles V ; en 1840, le tome IV, tout entier rempli par le règne tragique de Charles VI ; en 1841, le tome V, consacré à Charles VII et illuminé par la

figure de Jeanne d'Arc. A chaque volume l'admiration et le succès allaient en grandissant. Pour la première fois, la sainte de la patrie apparaissait dans son naïf et attendrissant héroïsme, et « la pitié qu'il y avait au Royaume de France » faisait, après quatre cents ans, pleurer avec la bergère de Domrémy tous les lecteurs de Michelet. La puissance du génie de l'historien se manifestait d'autant plus éclatante qu'entre le second volume de l'Histoire de France et le troisième, il avait publié deux ouvrages d'un tout autre caractère, les *Mémoires de Luther* et les *Origines du Droit*, une biographie tirée des écrits même du réformateur et une œuvre à la fois d'érudition et de poésie qui éclairait d'une vive lumière, par un choix ingénieux et, le premier essor des civilisations savant des formules juridiques française et allemande et les éléments constitutifs de la famille et de la société humaines. Et de plus, l'année même où paraissait sa Jeanne d'Arc, il publiait aussi le premier volume d'un gros recueil de documents sur le procès des Templiers, prouvant ainsi qu'il savait allier le labeur patient de l'archiviste et de l'éditeur de textes aux dons d'imagination et de style de l'artiste et de l'écrivain.

Un dernier bonheur allait embellir pour Michelet cette année 1841. Edgar Quinet, à qui il était uni, depuis 1825, par une étroite communauté d'idées et d'aspirations, avait été appelé par Villemain, alors ministre de l'Instruction publique, à occuper au Collège de France une chaire d'*Histoire des Littératures du Midi de l'Europe*, et Michelet, qui avait énergiquement patronné la candidature de Quinet, allait avoir en lui, dans ce Collège où il avait déjà des amis fidèles, Eugène Burnouf, Mickiewicz, un véritable frère d'armes.

Il ne faut pas que tous ces succès, que cette gloire chaque jour accrue nous fassent illusion, nous fassent croire que Michelet fût heureux. Certes, ni le succès ni la gloire ne lui étaient indifférents, mais il avait l'âme trop haute et le cœur trop tendre pour trouver le bonheur dans les satisfactions de l'ambition et de l'orgueil, même dans le noble orgueil de se sentir influent et populaire par le rayonnement de ses idées. Jamais Michelet ne fut plus triste, plus sombre, plus désolé que pendant ces années 1839 à 1842. Découragements, doutes, déceptions, regrets, remords, s'unissaient pour l'accabler. Tout lui paraissait douleur, dans le passé, le présent, l'avenir, pour lui et pour le monde, et il vivait littéralement dans la méditation de la mort. Il a lui-même réuni, sous le titre d'*Amertumes*, une série de pensées et de souvenirs des années 1839 à 1842. Le thème fondamental de cette funèbre harmonie, je le trouve dans une note du 11 mars 1841, écrite au retour du Père-Lachaise, où il avait été avec son fils visiter la tombe de sa femme : « Printemps subit et doux après le plus rude hiver (depuis 1829), chaud, ardent, mais *chauve*... arbres sans feuilles. Je suis *vaste* en comparaison de 1829; mais alors j'étais *complet*. Aujourd'hui, je me sentais semblable à cette immensité sans feuilles, immense, il est vrai, mais on y voit d'autant mieux les tombes. » C'était pourtant aux entrailles mêmes de la mort qu'il devait arracher le secret de la vie, comme la Renaissance sortit du moyen-âge.

Je laisserai de côté les tristesses accessoires qui, pendant ces quatre années, accompagnèrent les grands deuils : la déception qu'il éprouva en 1840 quand, à la mort de Daunou, on nomma Letronne directeur des Archives du Royaume; les graves inquiétudes qu'il éprouvait pour plusieurs jeunes gens, pour Dargaud, pour Yanoski, qui allait bientôt mourir, pour Ravaisson, qui crachait le sang; la conversion au catholicisme et la mort du Dr Edwards, son intime ami. Ces amertumes ne faisaient que rendre plus amers les sentiments qui l'agitèrent pendant les deux drames qui bouleversèrent sa vie en 1839 et 1842 : la mort de sa femme et la mort de Mme Dumesnil.

Pauline Michelet mourut le 24 juillet 1839. Michelet l'avait épousée le 20 mai 1824; mais, depuis six ans, il existait entre eux un lien si intime que Michelet parla toujours des vingt ans que dura son premier mariage. Ce lien s'était formé, presque de lui-même, dans la libre familiarité de la pension bourgeoise tenue de 1818 à 1827 par Mme Fourcy et M. Michelet père, dans la maison de Sedaine, rue de la Roquette. Pauline, déjà âgée de 26 ans en 1818, dédaignée par une mère noble qui l'avait eue, pendant la Révolution, de son union avec le chanteur Rousseau, et qui vivait dans une intimité plus qu'équivoque avec son fils, M. de Navailles, né pendant son premier mariage, était demoiselle de compagnie d'une vieille dame. N'ayant ni culture, ni besoins intellectuels, maltraitée et négligée pendant toute son enfance, elle était d'une extrême bonté, gaie, insouciante, tendre à l'excès, désireuse d'appui et de protection. Michelet, avide, lui aussi, de tendresse et tourmenté de bonne heure par une sensualité tyrannique contre laquelle il lutta et à laquelle il s'abandonna tour à tour, déchiré entre la passion individuelle qui l'entraînait vers la femme et les passions intellectuelles qui, comme il dit, dévorèrent sa jeunesse, se laissa aller à cette affection naïve, désintéressée, qui fixait sa vie, tout en lui permettant, dans la solitude de la rue de la Roquette, de se livrer à un travail forcené et de jouir de l'amitié de Poinsot et de Poret. Plein de respect et de compassion pour la faiblesse féminine, convaincu que le mariage est la forme nécessaire de toute vie complète et saine,

Michelet fut, pendant de longues années, pour Pauline un mari très dévoué, assidu, et pour les deux enfants qu'elle lui donna, une fille, Adèle, en 1824, et un fils, Charles, en 1829, le père le plus tendre. Si l'on jugeait de leur bonheur conjugal par le ton habituel de leur correspondance, on pourrait croire que jamais ménage ne fut plus uni ni plus heureux. « Toi, écrivait Michelet de Bruxelles le 4 juillet 1837, il faut que je t'embrasse plus longuement. Tu me manques bien, je t'assure; je regrette à chaque instant de ne pas t'avoir emmenée. Je n'aurais pas eu avec toi les singuliers accès de tristesse que j'éprouve chaque jour. Tu as bien tort d'être jalouse, car lorsque je t'ai avec moi, j'ai tout, ma maison et ma famille. Quand je suis éloigné de toi, j'ai une avidité incroyable de savoir tout ce qui te regarde (je dis *toi* et non pas la maison), ce que tu penses, ce que tu fais à chaque heure ». Et Pauline lui écrivait : « Tu connais ta Pauline, elle n'aime que toi, ne pense qu'à toi, ne vit que pour toi ; je ne te parle point du bonheur que j'aurai de te serrer dans mes bras. Et ton Adèle ! »

Et pourtant, il y avait divorce dans ce ménage en apparence uni. Michelet ne donnait presque rien au monde ; il vivait enfermé entre ses livres, ses élèves, ses archives, sa femme, son père, ses enfants ; mais il ne partageait pas avec Pauline ce qui faisait la noblesse de sa vie, il ne lui donnait rien de sa pensée ; il ne l'aimait même point par ce qu'il y avait de plus élevé dans son âme et qu'il réservait pour ses amis, pour sa patrie, pour l'humanité. Pauline n'avait pas la force ni la capacité de conquérir sa place dans ce domaine supérieur, mais elle souffrait, et sa souffrance se manifestait par une jalousie désordonnée contre tous et contre toutes, contre le père de Michelet, contre Poret, contre la petite Adèle elle-même. Les exigences de sa tendresse d'épouse diminuaient la dignité du foyer. Son humeur s'aigrissait, les querelles avec son beau-père, qu'elle avait pourtant soigné avec un admirable dévouement en 1834, devenaient fréquentes; enfin, ce qui acheva cette lamentable décadence, elle se laissa aller à une faiblesse qui ruina son caractère et sa santé. Toute jeune, avec son amie M[lle] Sellier, elle s'amusait à faire entrer dans le couvent de Meaux, où elle était pensionnaire, des gourmandises et des liqueurs. Plus tard, souffrant de maux d'estomac, elle crut trouver un remède dans ces excitants dont elle avait gardé le goût et, par une pente insensible, contracta des habitudes qui jetèrent le désordre dans son organisme. Depuis 1837 sa santé était très ébranlée : mais ce n'est qu'en avril 1839, pendant que son mari voyageait en Bourgogne, que se déclara la phtisie galopante qui devait l'emporter. Le 6 juin elle fut transportée dans la maison de santé Meyer, de Passy, et, malgré les soins des plus illustres praticiens, Baroilhet, Maurel, Troussel, Récamier, Aupépin, elle expirait, le 24 juillet.

Michelet fut foudroyé par cette catastrophe qui bouleversait sa vie ; il sentit tout à coup combien il avait aimé et surtout été aimé, et aussi combien il était responsable de ce qui avait manqué à sa vie domestique. Il n'avait pas fait participer Pauline à sa vie morale, et il l'avait laissée désœuvrée, car c'était M. Michelet père qui dirigeait toute la maison, et Pauline n'était pas assez cultivée pour s'occuper activement de l'éducation des enfants. Michelet l'avait délaissée pour une rivale absorbante. « Ma seconde femme, l'Histoire, écrit-il le 2 mars 1841, est survenue peu avant 1830. La première, la pauvre Pauline, a été bien négligée. De là tout ce qui a suivi ». Et ailleurs : « Je pris pour maîtresse, cette grande maîtresse, l'*Histoire*. Il ne me fallait pas moins à aimer que l'Humanité entière. Rome y passa, et la France primitive, Mais que de traverses encore dans ces nouvelles amours ! Qui me donnera la fécondité, la subtilité de Pétrarque pour donner un rythme à mes soupirs, pour philosopher mon anxiété, mes douleurs ? J'aimais, j'allais, je vivais de la grande vie du monde. Souvent je pleurais tout le jour, et le soir, me retrouvant à mon foyer, près des miens qui me demandaient ce qui était arrivé, je m'apercevais que l'objet de mes pleurs était oublié depuis deux ou trois mille ans ». Peut-être même l'histoire ne fut-elle pas la seule rivale de Pauline !

Le jour même de la mort de Pauline, Michelet sentit le besoin de crier à lui-même ses remords. Voici ce que nous lisons dans son journal : « Cette mort porte lourdement sur moi ; peut-être aurais-je pu modifier cette pauvre âme, si je m'étais sérieusement attaché à le faire. Qu'est-elle devenue, cette malheureuse partie de moi-même, tandis que l'autre errait dans la science et la passion ! Ce *pauvre moi* qui meurt aujourd'hui, je l'avais réduit à n'être que *mon moi sensuel*. Si je l'avais mise en rapport avec toute mon âme, elle eût été heureuse, elle aurait vécu.

« Toutefois, il faut le dire, la chose n'eût pas été facile, fille d'une telle mère, si peu soignée, dans son enfance, puis au couvent, etc... Elle avait gardé de tout cela une originalité charmante dans ses bons moments, une vivacité d'ancienne France qui l'eût mise au niveau, ignorante et peu élevée qu'elle était, du monde le plus élevé... C'était éminemment une *Française*, une vive et indépendante personnalité. Et, avec tout cela *elle a été fidèle*. Combien, sous plusieurs rapports, elle valait mieux que moi !

« Dans mes années de travail (jusqu'en 1834), elle s'est maintenue encore. Dans les dernières, elle a fléchi, elle s'est abandonnée elle-même. Hélas ! je

me suis moi-même trop livré dans ces années aux vains caprices d'imagination qui m'éloignaient d'elle. Je rentre aujourd'hui au foyer que j'ai délaissé. Je le trouve brisé pour toujours.

« Je vous prie, mon Dieu, de *me compter* ses péchés, car vraiment ce sont les miens.

« Si le mariage eût été ce qu'il devait être pour nous, une éducation, une initiation, elle fût restée ce qu'elle était, selon sa nature heureuse et élevée.

« Séchée et stérilisée, je l'ai laissée à elle-même, au vide de son esprit. Elle a pris alors les défauts des solitaires, des abandonnés.

« Elle m'aimait *infiniment*; elle voulait *l'infini, ou rien*. La moindre part faite aux autres l'éloignait et l'irritait. Hélas! je me trouve avoir perdu en elle l'infini, tel qu'il peut être dans le cœur de l'homme. Au fond, c'est là le seul péché pour lequel je demande grâce pour elle. Ce qu'elle a fait de mal, elle l'a fait par suite de cet attachement excessif et déraisonnable, ou par le désespoir de voir que j'y répondais peu.

« Quelle chose dénaturée et dure est-ce donc que l'art ou la science, pour que nous délaissions ainsi ceux qu'au fond nous aimons beaucoup! Que de longs dimanches je la laissais seule, tandis que toutes les familles allaient ensemble chercher des amusements honnêtes!... Hélas! c'est aux dépens de son bonheur et de sa vie que j'ai fait tout ce que j'ai fait. Si j'avais quelque gloire, ce serait à ses dépens. J'en retrouve amèrement la compensation, au jour de sa mort ».

Michelet ne se contentait pas de s'accuser vis-à-vis de lui-même. Il s'accusait aussi auprès de ses amis. Il écrit à Quinet à la fin de juillet: « J'ai le cœur malade de remords, autant que de regrets. L'avoir négligée, délaissée! N'avoir rien fait pour cultiver et fortifier cette heureuse nature!... Ah! mon ami, je ne m'en consolerai jamais ». Et il reprend encore quelques jours après: « Mon chagrin va creusant, comme la petite vérole, après la crise... La solitude et le travail violent sont peut-être ce qu'il y a de mieux. J'ai senti la mort si intimement que je m'y laisserais volontiers gagner. Il est très pénible de cacher cet état, comme je fais, et c'est une misère de le montrer. Donc, il faut, comme les animaux blessés, se tenir dans un coin, seul, et attendre. Je n'ai guère vu personne encore que je ne m'en sois trouvé plus mal. Une telle perte est une chose trop spéciale pour que les consolations *générales* fassent autre chose que blesser. Comment en parler? Et d'autre part, comment parler d'autre chose? J'irai vous voir, si je vais mieux. Je lis dans ce judicieux Comines qu'il n'y a dans ces choses que *l'especial ami*. Tuus. » Quinet cherchait à calmer la conscience de son ami. Il lui semblait que, dans sa douleur, Michelet s'exagérait ses torts: « Que vous dirai-je? mon bon et cher ami, lui écrivait-il le 1er août. Que je partage la cruelle perte que vous venez de faire? Vous le savez déjà. Votre femme était pour moi une amie que j'étais accoutumé à ne pas séparer de vous. Il me semblait qu'elle était de ma famille et je me sens frappé avec vous. Du moins, elle a été heureuse comme on peut l'être ici-bas, et je puis vous assurer que je n'ai jamais surpris en elle aucune atteinte de tristesse profonde. Si ses derniers moments n'ont pas été trop douloureux, sa vie aura été douce et sereine. Je ne lui ai jamais connu un sentiment amer; elle était tout cœur et tout dévoûment, et elle vous absout elle-même des reproches que la douleur vous crée. Elle a été heureuse par vous et par vos enfants, n'en doutez pas. A quoi lui eut servi la triste science de notre temps? Vous lui auriez communiqué nos incertitudes, et, au contraire, elle aura vécu près de la science, sans en avoir connu les poisons... Ah! ne l'en plaignons pas! Adieu, cher ami, c'est elle qui nous ouvre le chemin. »

Michelet ne voulait pas être consolé. Il s'acharnait sur sa douleur, la creusait, voulait en savourer tout l'amertume. Il écrivait au commencement d'août: « Puissé-je garder ce chagrin, je ne le donnerais pas pour toutes les joies.

« — Avoir goûté ainsi *si parfaitement la mort*, c'est une grande avance pour celui qui a aussi à mourir...

« — L'avoir vue, pour ainsi dire, fondre et disparaître dans mes mains, cette pauvre chair de ma chair, que j'avais si souvent baisée, c'est *être mort aussi soi-même*...

« — Hélas! sentir que la répugnance vient pour ce qui fut moi autant que le moi qui survit, c'est là un cruel divorce...

« — Et le moment, la dernière demi-heure, où la respiration s'arrêtait par intervalles, jusqu'à ce qu'en approchant les sels, je la fisse recommencer et renouasse la vie... c'est là aussi un souvenir de douleur et de pitié...

« — J'y vis, à travers mes larmes, les grâces tendres de la mort que je ne soupçonnais pas; tendres, mais si douloureuses, que j'en suis resté ébranlé dans les profondeurs de mon existence...

« — Elle n'avait jamais pu voir souffrir. Ah! puisse cette bonté lui avoir été comptée, pour l'adoucissement de ce cruel moment où l'air à manqué à son cœur...

« — Mais, ce qui me trouble encore plus au souvenir, c'est l'avant-dernière matinée (de 4 à 8), si tendre et si douloureuse. J'ai su là tout ce qu'il y a dans l'amour et la douleur. Que m'apprendrait maintenant la vie! Elle ne parlait plus; elle ne se faisait plus entendre que par de faibles cris d'enfant qui

souffre. Cette enfance, au moment suprême, est quelque chose qui émeut et qui trouble. Quelles pouvaient être ses pensées? Le regret de nous quitter sans doute? Elle était visiblement triste, mais *sans larmes*. Ses grands yeux, ses longs regards entraient dans mon cœur, son amour aussi... hélas! je ne pouvais lui donner ma vie en retour. »

Le 22 août, il revient sur ses torts envers Pauline, sur ses remords. Dans son besoin de torture et d'expiation, il en arrive à parler des peines de la vie future, lui qui alors ne croyait pas à la survivance de la personnalité.

« Oui, je l'aimais pour ses défauts...

« D'abord, on aime tout de l'objet aimé...

« Puis, malheureusement, ses défauts étaient les miens, — au moins, c'est de moi qu'ils lui venaient...

« Peut-être est-ce pour cela que nous sommes séparés... J'aimais en elle le mal que j'y avais mis... Chose cruelle, je lui avais donné des défauts que je n'avais pas moi-même...

« Hélas! faut-il penser que cette pauvre âme emporte le poids dont je l'ai chargée, qu'elle va maintenant... appesantie d'une fatalité qui vient de moi, de celui qu'elle a tant aimé.

« Se souvient-elle de moi? — Alors elle me hait peut être! Mais cela ne se peut pas.

« Et si elle ne s'en souvient pas, c'est qu'elle a sans doute perdu tout souvenir de cette vie. Elle souffre alors sans savoir pourquoi...

« Au reste, si les peines sont proportionnées à la responsabilité, la sienne est légère, la mienne grande. Elle n'a guère voulu qu'en moi. »

Ce n'était pas encore assez. Une dernière épreuve lui restait à subir, pour qu'il pût goûter à fond l'horreur sublime et terrifiante de la mort. Il dut, le mercredi 4 septembre, exhumer Pauline pour la transporter dans le monument préparé pour elle au Père Lachaise.

« Rude épreuve... hélas! je n'ai guère vu que des vers...

« — On dit : *rendre à la terre*... c'est une figure... cette matière inanimée réanime une matière *vivante*. C'est là le côté hideux à l'œil, dur comme humiliation chrétienne, grand, cruellement poétique et philosophique pour l'esprit...

« — Quelle expiation... et pour l'orgueil de la beauté, et pour la tentation du désir...

« — Que moi, qui venais le cœur plein d'elle, tout troublé de pitié et d'amour, avide de revoir ses traits, au moins une minute, je n'en aie pu supporter la vue...

« — Ce cimetière, parmi les roses et les chèvrefeuilles, semble un paradis... Quelles laideurs terribles dessous!...

« — Toutefois, quand je regardais d'en haut cette fosse béante, je sentais puissamment (comme sur l'eau ou du haut d'une tour) l'attraction de la mort : *O mihi tum quam molliter ossa quiescant*. J'y mis pourtant un gage (de mes cheveux dans une feuille de l'écriture de son fils, de plus une croix métallique) en attendant que j'y vinsse tout entier...

« — Il ne faut pas pourtant se laisser aller. Que deviendraient-ils? Elle-même craignait tant de laisser sa fille seule.

« — Adieu, il faut que je me prive même d'écrire sur ce triste et trop attirant sujet; il faut, pour lui obéir, que je me force d'amortir mes regrets même, que j'y pense moins, afin de vivre et de continuer sa pensée, sa providence sur ceux qu'elle laisse.

« — Pauvre âme!... je me fie pour elle en deux choses qui doivent adoucir ses épreuves, où qu'elle soit. D'abord, elle était préoccupée de la pensée élevée de conserver sa fille pure; puis, elle avait pris des sentiments doux et bienveillants pour ceux dont elle était jalouse. Evidemment elle ne les haïssait plus. »

Le 12 septembre, Michelet revient encore vers « ce trop attirant » sujet dont il ne peut distraire sa pensée; mais déjà son point de vue s'élargit. Il s'élève, par l'essor naturel de son esprit, du particulier au général; seul, l'accent de ses paroles laisse deviner les révoltes de son cœur et de sa chair meurtris.

« Quel bouleversement pour notre esprit que la mort d'une personne!... Que de choses reviennent en mémoire!... Combien on examine ce qu'on fut pour elle!... *Le jugement commence alors pour nous*, et l'accusation intérieure... On la jugeait sur chaque moment avec aigreur. On la juge sur l'ensemble, sur la vie entière Combien elle gagne ainsi! (Ah! puisse Dieu la juger ainsi!) *O time, beautifier of things*! Mais c'est, qu'en cela, le temps n'est pas mensonger, ni la mort. C'est la vie qui était mensongère; elle exagérait le mal.

« Pourquoi la pensée de Dieu est-elle peu consolante? C'est que le Dieu *chrétien jugera* cette âme; elle se survivra, mais pour souffrir? Le Dieu du *panthéisme* lui *donnera* le repos, mais en l'absorbant...

« Pourquoi regrettons-nous les amis vicieux plus que les autres? 1° Nous le sommes nous mêmes. Nous pleurons en eux notre propre nature; 2° nous nous sentons souvent en partie causes de leurs vices; 3° nous sommes plus inquiets pour leur destinée à venir (1).

(1) Une note étrange de cette année 1839 nous montre que Michelet était hanté par l'idée, non de l'enfer, mais de la métempsychose : Gœthe haïssait les chiens, craignait que sa monade y fût absorbée. Je me rappelle combien je fus [illegible] de l'effroi de *Zémire* qui m'apparut alors une personne malheureuse. La figure de *Mirza* me fit un jour horreur! C'étaient des yeux vraiment humains. Ces apparitions me troublent... Hélas! cette pauvre âme, où est-elle? Je ne l'ai

« Que d'*excuses* pourtant à présenter à Dieu, quand on s'explique que le mal est le plus souvent l'effet d'influences extérieures.

« Quel révélateur que la mort! Comme elle tire les paroles de la poitrine! *Faisons tant que nous voudrons les braver... Eripitur persona, manet res.* Immense auxiliaire de la charité, elle nous apprend cette grande vérité qu'en chaque homme il y a plus de bien que de mal.

« Nous croyons, nous croyons croire. Mais que le coup porte près de nous, nous devenons matérialistes... « Oui, dit Satan dans Job, mais *touchez à sa peau*, vous verrez... » Alors on baisse la tête. Que Saint Paul ait cru aussi fort qu'il parlait, je ne puis vraiment le croire.

« J'ai vu le plus fier spiritualiste, quand on avait touché à sa peau, comme dit Satan, mené invinciblement par les puissantes attractions de la tombe... s'y attacher, poursuivre avec une avidité douloureuse, la terrible laideur du sépulcre.

« Ah! c'est qu'il faut convenir que ce ne sont pas de vaines paroles! *Vous devenez même chair.* Communion de foyer, de pain, de couche, d'enfants. Grand Dieu! Quoi de plus? Vivre l'un de l'autre, l'homme apportant la subsistance, et la femme la lui donnant, se confier chaque jour sa pensée, trouver l'un dans l'autre un si doux oubli de soi-même, mourir et créer *ensemble*, être *ensemble* Dieux!...

« *Tout ensemble*, puis *rien ensemble*...

« C'est mourir, plus que si tous les deux étaient morts. »

Un mois plus tard, le 20 octobre, un dimanche, Michelet alla au Père Lachaise voir la tombe et l'inscription presque gravée. Cest une inscription où les souvenirs classiques se trouvent mêlés aux sentiments chrétiens et où une citation d'Horace : *Siccine dividit amara mors*, précède un verset des psaumes : *Beatus qui intelligit super egenum — et pauperem — in die mala liberabit eum — Dominus.* » (Psaume XL.)

Au retour il visita la maison de la rue de la Roquette. « Ma maison, où je me suis marié, où ma fille est née, où j'ai été heureux, quoique d'un bonheur si orageux, si mal ménagé, où j'ai perdu dans une vie sauvage tant d'irréparables jours, lorsque le bonheur était près de moi...

« Mon cabinet [illegible] est le même, ainsi que la place de ma pauvre petite bibliothèque d'alors, et celle où je couchai par terre sur des matelas lorsque je crachai le sang, en 1827, lorsque ma femme me [illegible]oigne si bien...

[illegible]

[illegible] du moins [illegible] seul [illegible]

« La chambre où je couchais avec mon père, celle ou mourut Mme Fourcy sont changées. C'est dans la première que Poinsot demeura un an avec moi, dans la première que ma femme coucha plusieurs mois près de moi, sur le lit que mon père lui avait cédé. Là se passa cette scène bizarre de nuit, lorsqu'elle me crut fou, parce que je m'étais levé pour regarder cette nuit fantastique de printemps...

« Le petit jardin de Pauline est tout enterré, humide. Le petit hangar n'est plus, ni par conséquent la place où nous nous assimes par terre, un dimanche soir, tout le monde étant sorti.

« Sous la terrasse était notre cuisine, et la chambre de Mme de Girard, où je me trouvai mal en 1827, (dans ma grande maladie après le Vico), lorsque je dis à Pauline : « Pauline, adieu... » Qui m'eût dit que je survivrai ?

« Je prie Dieu de me donner plus de résignation. »

Michelet croyait son cœur usé et flétri, à force de souffrir. Son cœur allait bientôt rajeunir, et refleurir, mais pour souffrir davantage encore.

GABRIEL MONOD,
de l'Institut.

(*A suivre.*)



ÉVANGILE [1]

II. — PRÉAMBULE

Qu'annonce l'Évangile?

Traduction adoptée par l'Église.	Traduction de Tolstoï
Évangile selon Saint Mathieu, Saint Marc, Saint Luc, Saint Jean.	[illegible]
Marc I, 1. Le commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, fils de Dieu.	Le commencement [illegible] Dieu.

On ne traduit pas d'ordinaire le mot « évangile. On comprend sous ce terme les livres du Nouveau

1. Après [illegible], nous donnons seulement, faute de place, quelques [illegible] dont Tolstoï accompagne la traduction du texte [illegible] que les versets commentés. [illegible] nous avons dû adopter la [illegible] de Tolstoï [illegible] son *[illegible]* parce qu'[illegible] et moins coupé par des remarques que celle de son [illegible] *et traduction des quatre Évangiles*. Nous [illegible] que, dans ce dernier ouvrage, Tolstoï reproduit le texte grec, insère en regard la traduction adoptée par l'Église et l'accompagne de celle faite par lui-même; puis il analyse et commente les textes, verset par verset, mot par mot. Toutefois, pour donner un échantillon de ce travail [illegible] — c'est le cas de le dire, — et à la fois de cette méthode scientifique, nous reproduisons presque [illegible] le préambule du volumineux [illegible] le sens exact, suivant Tolstoï, du titre même de l'Évangile. Nous supprimons [illegible] au point de vue russe. (*Note du Traducteur.*)

Testament sur Jésus-Christ, et l'on ne lui attribue point d'autre sens. Cependant il a une signification précise répondant au contenu des livres.

Evangile est un mot composé : *ev* signifie « bien «, « le bien », « le bonheur », « juste « ; *angile* veut dire « annonce », « message ». Donc le mot « évangile doit être traduit : « l'annonce du bien ».

Christ signifie « l'oint ».

Ce sens est attribué au mot Christ par les traditions des Juifs. Il n'a pas de rapport avec le sens du contenu de « l'Annonce du bien » et les mots oint et Christ peuvent être indifféremment employés. Je préfère le mot Christ, car l'oint a reçu aujourd'hui une autre signification.

L'expression « fils de Dieu » est acceptée par l'Eglise comme se rapportant exclusivement à Jésus-Christ; mais, d'après l'Evangile, elle n'a pas cette acception exclusive : elle se rapporte au même titre à tous les hommes. Ceci ressort nettement, entre bien d'autres, des passages suivants :

En s'adressant au peuple en général, Jésus-Christ dit :

MATTH. V, 16. — Que la lumière vous éclaire devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient *votre Père céleste.*

MATTH. V, 45. — Soyez enfants de *votre Père* céleste; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.

LUC, VI, 36, — Soyez donc miséricordieux, comme *votre Père* est miséricordieux.

MATTH. VI, 1. — Prenez garde de ne pas faire votre aumône devant les hommes, afin d'en être vus; autrement vous n'en aurez point de récompense de *votre Père* céleste.

MATTH. VI, 4. — C'est afin que ton aumône se fasse en secret; et *ton Père* qui te voit dans le secret, te le rendra publiquement.

MATTH. V, 48. — Soyez donc parfaits, comme *votre Père* céleste.

MATTH. VI, 6. — Mais toi, quand tu pries; entre dans ta chambre, et ayant fermé ta porte, prie *ton Père* qui est dans ce lieu secret ; et *ton Père* qui voit dans le secret, te le rendra publiquement.

MATTH. VI, 8. — Ne leur ressemblez pas ; car *votre Père* sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez.

MATTH. VI, 14. — Car si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, *votre Père* céleste vous pardonnera aussi les vôtres.

Et bien d'autres passages des Évangiles où tous les hommes sont nommés fils de Dieu. Bien mieux : un passage de l'Évangile de Luc dit expressément qu'on doit comprendre sous la dénomination de *fils de Dieu* tout homme et que Jésus est appelé fils de Dieu, non dans un sens restrictif, mais comme ayant une origine divine au même titre que tous les autres hommes.

En établissant la généalogie de Jésus, et en remontant de la mère au grand père, à l'aïeul et plus loin, Luc dit : Jésus était fils d'Enos, de Seth, d'Adam, de Dieu. (Luc III, 38.)

Ainsi, les mots : *Jésus-Christ fils de Dieu* désignent la personne qui a « annoncé le bien »...

Ce titre précise le contenu du livre. Il est dit que ce livre annonce aux hommes le bien, le bonheur. Ce titre doit être présent à l'esprit afin de savoir distinguer dans le livre les passages essentiels de ceux qui le sont moins. Son contenu étant l'annonce du bien aux hommes, tout ce que définie ce bien *est l'essentiel*, et tout ce qui ne l'indique pas importe moins.

Le titre complet de l'Evangile est donc :

L'Annonce du véritable bonheur faite par Jésus-Christ, fils de Dieu.

III. — LE ROYAUME DE DIEU (1)

MATTH. III, 13. — Jésus vint de Galilée au Jourdain pour être baptisé par Jean; il se plongea dans l'eau et écouta le sermon de Jean.

On affirme généralement que nous ne savons rien ou très peu de l'enseignement de Jean. En effet si l'on admet que Jean annonçait seulement l'avènement de ce royaume céleste qu'indiquait Jésus ou prédisait comme les anciens prophètes la descente de Dieu, l'enseignement de Jean ne contiendrait rien. Mais dès que nous cesserons de prendre ses paroles dans le sens d'un conte magique, en y cherchant partout des miracles et des prophéties, nous y trouverons un enseignement des plus positifs.

Les fidèles le considèrent généralement comme le précurseur du Christ tandis que les libres-penseurs le représentent comme un de ces poètes de l'avant-garde, dénommés prophètes, si fréquents chez les Israélites, et qui prêchaient des banalités morales. En réalité, en nous donnant simplement la peine de comprendre les mots sans idées préconçues, nous nous apercevrons facilement que le sermon de Jean-Baptiste a un sens, et un sens important.

Il y est dit que le règne céleste est proche. Aucun des prophètes ne parle ainsi. Tous disent que Dieu viendra, sera roi, fera ceci ou cela, mais le promettent pour un temps indéterminé. Jean dit : le règne de Dieu est proche. Rien de particulier, rien de marquant n'est arrivé et ce règne est venu. La preuve que la prédication de Jean annonçait que le royaume céleste était tout proche ou était venu, ou du moins que Jésus-Cgrist comprenait ainsi ces paroles est que celui-ci disait : *La loi et les pro-*

1. A partir de ce chapitre, le texte évangélique placé en tête de son commentaire est emprunté au *Court exposé de l'Évangile*, tandis que le commentaire est extrait de [illegible] *et traduction des quatre Évangiles.* (Note du Traducteur.)

phètes avant Jean. Depuis Jean le royaume de Dieu est annoncé comme un bien et chacun peut y entrer en faisant un effort. (Luc, XVI, 16.)

Telle est donc la signification de l'enseignement de Jean. Il se distingue entièrement de ce que disaient avant lui les autres prophètes. Tous, sauf Jérémie (XXI, 31), annonçaient, à la descente de Dieu sur terre, des événements insolites purement extérieurs : plaies, épidémies, destruction, guerre et plaisirs charnels. Rien de pareil chez Jean. Il dit simplement que nul ne saurait se soustraire à la volonté divine. Ce qui est inutile disparaîtra, ce qui est utile restera. Mais l'essentiel de sa doctrine est la recommandation : purifiez-vous ! Je vous purifie par l'eau, dit-il ; mais ce qui doit vous purifier entièrement c'est l'esprit, c'est-à-dire, quelque chose d'impalpable, d'immatériel. Jean dit : on vous a affirmé jusqu'ici que le règne céleste arrivera un jour, je vous dis qu'il est déjà venu. Pour y entrer il faut se purifier, rejeter les erreurs. Je ne puis vous purifier qu'extérieurement ; seul l'esprit vous purifiera intérieurement.

Telle est la doctrine qu'entendit Jésus. Le règne de Dieu est venu, et pour y entrer, il faut se purifier par l'esprit. Et alors, purifié ainsi, Jésus-Christ se retire dans le désert pour éprouver son esprit.

La tentation du Malin.

(Matth, IV, 1, 2, 3, 7, 8 ; Luc, IV, 3, 11, 13). Et du Jourdain, il alla dans le désert, et là il reconnut la force de l'esprit. — Jésus passa dans le désert quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger. — Et la voix de la chair parla en lui : si tu étais le fils du Dieu tout-puissant, tu pourrais à ta volonté faire du pain avec des pierres ; mais tu ne peux pas le faire, donc tu n'es pas le fils de Dieu. — Mais Jésus se dit : si je ne puis pas faire du pain avec des pierres, c'est que je ne suis pas le fils du Dieu-chair, mais fils du Dieu-esprit. Je ne suis pas vivant par le pain mais par l'esprit. Et mon esprit peut mépriser la chair.

Mais la faim le tourmenta quand même ; alors la voix de la chair lui dit encore : Si tu es vivant seulement par l'esprit et peux mépriser la chair, tu peux donc te libérer de la chair et ton esprit demeurera vivant. — Et il lui sembla qu'il se tenait sur le toit du temple et que la voix de la chair lui disait : Si tu es le fils du Dieu-esprit, jette toi en bas, tu ne périras pas ; une force invisible te protégera, te soutiendra et te préservera de tout mal. — Mais Jésus se dit : Je puis mépriser la chair, mais je ne puis m'en affranchir : car je suis né esprit dans la chair. Telle a été la volonté du Père de mon esprit, et je ne puis l'enfreindre.

Alors la voix de la chair lui dit : Si tu ne peux pas résister à la volonté de ton Père pour ne pas te jeter en [illegible] de te libérer d[illegible] lui résister en ayant faim alors que tu peux manger. Tu ne peux mépriser les désirs de ta chair : ils sont en toi et tu dois leur obéir. — Et Jésus vit devant lui tous les royaumes de la terre, et tous les hommes tels qu'ils vivent travaillant pour satisfaire la chair. Alors la voix de la chair lui dit : Regarde comme ils travaillent tous pour moi et comme je leur donne à tous ce qu'ils veulent. Si tu veux travailler pour moi, tu en auras autant. — Mais Jésus se dit : Mon Père n'est pas chair, mais esprit. C'est par lui que je vis, je le sens toujours en moi ; lui seul, je vénère ; pour lui seul, je travaille et de lui seul j'attends le salaire.

Alors la tentation cessa et Jésus reconnut la force de l'esprit.

Il y est question du Christ et de son ennemi que recèle chaque homme, de la lutte intérieure sans laquelle aucun être ne saurait exister.

L'auteur veut évidemment exprimer par des moyens simples les pensées de Jésus. A cet effet il doit le faire parler ; mais comme il est seul il le fait s'entretenir avec lui-même et il appelle la première voix celle de Jésus Christ, l'autre voix le diable, c'est-à-dire le malin, le tentateur.

Il est clair, pour tout homme qui n'est pas hypnotisé par l'interprétation ecclésiastique que les paroles attribuées au tentateur sont simplement la voix de la chair en opposition avec l'état d'esprit dans lequel Jésus se trouvait après le sermon de Jean.

Les trois tentations symbolisent la lutte intérieure qui agite l'âme de tout homme.

Jésus à 30 ans. Il se considère fils de Dieu. C'est tout ce que nous savons de lui à l'époque où il entend le sermon de Jean. Jean prêche que le royaume céleste est descendu sur terre ; qu'il faut, pour y entrer, se purifier non seulement par l'eau mais encore par l'esprit. Il ne promet aucun évènement extérieur insolite. L'avènement du règne céleste ne sera accompagné d'aucun signe extérieur. Le seul qui se manifestera sera une purification immatérielle, celle de l'esprit.

Tout pénétré de l'idée de cet esprit, Jésus se retire dans le désert. Il considère Dieu comme son Père, il est fils de Dieu ; et pour que son Père soit dans le monde et en lui-même il doit trouver l'esprit qui va purifier le monde et lui-même. Pour éprouver cet esprit, il se soumet à sa tentation, s'éloigne des hommes, s'isole dans le désert. Là il souffre de la faim. Tout en ayant conscience de sa spiritualité et de son origine divine, il a faim et en souffre.

Alors la voix de la chair lui dit : « Si tu es fils de Dieu fais à ta volonté du pain avec des pierres » Dès l'abord, la voix de la chair veut montrer à Jésus la fausseté de sa conviction qu'il est un être spirituel et fils de Dieu. « Tu dis que toi, fils de Dieu, tu t'es retiré dans le désert afin de te libérer des désirs de la chair. Or ces désirs te tourmentent, or tu ne pourras les satisfaire ici, tu ne transformeras pas les pierres en pain. Mieux vaut donc aller là où on peut faire du pain, en faire des provisions, le porter avec toi, et le manger comme tout le monde. »

A cela Jésus répond : « Israël a vécu 40 ans dans le désert sans pain et cependant il se nourissait puisque telle était la volonte divine. Donc l'homme ne vit pas de pain mais par la volonté divine. » Alors la voix de la chair, lui faisant croire qu'il se trouve sur une hauteur, lui dit : « S'il en est ainsi et si tu ne vis que par la volonté divine, prouve-le et jette toi en bas. » « Il estbien dit dans un psaume de David : on te saisira et on ne laissera pas le mal parvenir jusqu'à toi. Pourquoi donc souffrir? Jette-toi la tête en avant puisque le mal ne t'atteindra pas, puisque les anges te protégeront. »

Les paroles du Diable : « Jette-toi en bas » sont opposés à la croyance de Jésus en Dieu. Ensuite, puisque dans le même psaume on exprime l'idée que la croyance en la volonté de Dieu évite à l'homme toute souffrance le diable dit encore : 1° Si l'on croit que l'homme vit par la volonté de Dieu et non par le souci qu'il a de la vie lui-même, il est inutile d'y veiller; et 2° le croyant ne peut souffrir d'aucunes privations : ni soif ni faim puisqu'il n'a qu'à se jeter en bas, se remettre à Dieu et les anges viendront à son secours.

Jésus répond par le refus de se jeter en bas. « Je ne me jetterai pas, dit-il, parce qu'il est dit : ne tente pas ton Dieu. »

Jésus répond de nouveau en citant les livres de Moïse et en rappelant l'évènement de Massa et de Mériba. Par là il répond aux deux réflexions du Diable. A la voix de la chair disant qu'il ne croit pas à Dieu s'il veille à sa sécurité : « On ne doit pas tenter Dieu. » A l'objection que s'il croyait en Dieu il se précipiterait du sommet pour se remettre aux anges et éviter la faim il répond qu'il ne reproche à personne sa faim comme ont fait les Israélites à Massa. Il ne désespère pas de son Dieu, il n'a donc pas besoin de le tenter et supporte aisément la situation où il se trouve.

La troisième tensation résulte inévitablement des deux premières. Les deux commencent par les mots : « Si tu es fils de Dieu » ; la troisième n'a pas de préambule. La voix de la chair dit immédiatement à Jésus en lui montrant tous les royaumes terrestres et comment vivent les hommes. « Si tu t'inclines devant moi tu auras tout cela. » L'absence du préambule et la façon de parler, — non plus avec un homme avec lequel on discute mais avec celui qui est déjà soumis, — montrent les liens de ce passage avec les précédents, si l'on a bien compris leur véritable sens.

. . . .

... La voix de la chair semble forcer Jésus à reconnaître sa puissance et l'impossibilité d'échapper à la vie de la chair, elle dit. « Tout ton espoir en Dieu est vain ; tu l'exprimes seulement en paroles, mais en faits tu n'as pas pu et tu ne pourras pas éviter les besoins de la chair. Tu en es le fils comme tous les hommes, et puisque tu en es le fils sert-là, et travaille pour elle. Je suis l'esprit de la chair. » Jésus répond de nouveau en citant le Deutéronome (VI, 13 :) « Crains ton Dieu et sers lui seul. »

La voix de la chair se tait et la puissance divine aide Jésus Christ à éviter la tentation.

Tout ce qui devait être dit a été dit. L'interprétation de l'Eglise aime à présenter cet épisode comme la victoire de Jésus sur le Diable. Or il n'y a là aucune victoire : on peut considérer le Diable autant vainqueur que le Christ Le triomphe n'est de l'un ni l'autre côté ; il y a seulement l'expression de deux conceptions de la vie, Et les deux sont clairement exposées. Elles sont en plus si caractéristiques que tous les systèmes philosophiques, moraux, religieux et les diverses directions qu'a prises la vie sociale dans les différentes périodes historiques ne sont que des manifestations variées de ces deux conceptions fondamentales. Dans tout entretien sur la vie et la religion, dans chaque cas de lutte intérieure de l'homme, se répètent les reflexions de l'entretien du Diable avec Jésus, autrement dit, de la voix de la chair avec la voix de l'esprit.

Ce que nous comprenons sous le terme *matérialisme* n'est que le développement de la thèse du Diable, ce que nous appelons l'*ascétiime* est l'observance de la règle condensée dans la première réponse du Christ : *L'homme n'est pas vivant par le pain.*

Les sectes qui ont pour principe le suicide, la philosophie de Schopenhauer et de Hartmann ne sont que le développement du deuxième raisonnement du Diable.

Réduite à sa plus simple expression elle peut être formulée ainsi :

Le Diable. — Fils de Dieu, tu as faim : on ne fait pas du pain avec des paroles. Parle ou ne parle pas de Dieu : le ventre demande du pain. Si tu veux vivre, travaille et fais provision de pain.

Jésus. — Ce n'est pas le pain qui fait vivre l'homme, mais Dieu, ce n'est pas la chair mais l'esprit qui lui donne la vie.

Le Diable. — Alors, puisque ce n'est pas la chair qui donne la vie, l'homme en est affranchi et n'a pas besoin d'écouter ses exigences, et puisque tu en es indépendant, jette-toi du sommet, les anges te saisiront en route. Mortifie ta chair ou tue-la d'un coup.

Jésus. — La vie habite le corps par la volonté de Dieu, c'est pourquoi on ne doit pas la détruire ni douter de sa nécessité.

Le Diable. — Des mots que tout cela. Tu dis : peu importe le pain et cependant tu veux manger. Tu dis

que la vie vient de Dieu, qu'elle est dans l'esprit et cependant tu te soucies de ta chair. Le monde a été avant toi et sera après toi. Vois les hommes : ils ont toujours vécu et vivent en produisant du pain et en le conservant. Et ils s'en approvisionnent non pas pour un jour ni pour une année, mais pour des années ; et ils ne ramassent pas seulement le pain mais tout ce qui est nécessaire à l'existence. Et ils ont souci d'eux pour qu'il ne leur arrive pas malheur, et ils se protègent contre toutes les attaques. C'est ainsi que tu dois vivre également. Tu veux manger? Travaille. Tu crains pour ton corps? prends-en souci. Et tu vivras bien.

Jésus. — L'homme ne vit pas par la chair, mais par Dieu. On ne doit pas en douter et dans cette vie on doit vénérer Dieu seul et n'être qu'à son service.

Tout le raisonnement du diable, c'est-à-dire de la chair, est irréfutable, si on se place à son point de vue. Il en est de même du Christ. La différence n'est qu'en ce fait, c'est que le raisonnement du Christ renferme également celui du diable. Jésus comprend ce dernier raisonnement et fonde sur lui le sien.

Par contre, celui du diable ne renferme pas celui du Christ et ne comprend pas son point de vue. Cette incompréhension, commence avec la deuxième question et sa réponse. Si tu peux vivre sans le pain nécessaire à la vie, dit le diable, alors tu peux mépriser toute ta vie de chair, y renoncer entièrement et te précipiter de la hauteur. En me passant de pain, je ne renie pas Dieu, tandis que je le renie en me tuant. Car la vie vient de lui : elle se manifeste en moi dans ma chair qui vient également de lui. Donc en renonçant à la vie je renonce à Dieu ; donc on peut au nom de Dieu renoncer à tout, mais non à la vie, car elle est une manifestation divine.

Le diable refuse de le comprendre et estime son raisonnement juste. Pourquoi peut-on renoncer au pain nécessaire à la vie, et à la vie non? demande-t-il. Puisqu'on ne doit pas renoncer à la vie on ne le doit pas non plus à ce qui sert à l'entretenir..... C'est pourquoi tu ne peux dédaigner les appels de ta chair et tu ne serviras que moi seul, toujours et comme tous les hommes.

Or, Jésus-Christ prend en considération ce raisonnement, comprend toute sa valeur mais envisage la question à un autre point de vue. Il se demande : qu'est-ce donc que cette nécessité de satisfaire la chair? et pourquoi cette lutte intérieure contre elle? C'est la conscience que la vie est en moi, répond-il. Et cette conscience, qu'est-ce donc? La chair n'est pas la vie. Et qu'est-ce donc que la vie? C'est quelque chose d'inconnu mais qui, à coup sûr, ne ressemble pas à la chair, c'est tout autre chose. Qu'est-ce donc? C'est quelque chose qui a une autre source. C'est pourquoi, tout en reconnaissant le bien fondé du premier raisonnement relatif à la chair et à ses besoins, il se dit qu'il éprouve ceci parce qu'il vit mais il ne vit pas parce qu'il éprouve ses besoins ; donc sa vie à une autre source, et cette source il l'appelle Dieu.

Quant au deuxième raisonnement sur l'impossibilité de négliger les besoins de la chair, Jésus, se plaçant à son point de vue, fait observer qu'il veille à sa vie, non pour préserver sa chair, mais parce qu'elle est d'essence divine, qu'elle est une manifestation de Dieu. C'est pourquoi dans cette déduction finale sur l'obligation de travailler au profit de la chair il est déjà en un complet désaccord avec le tentateur et il : c'est pourquoi il faut servir cet unique principe spirituel de la vie — Dieu.

Certes, ajoute-t-il, je resterai toujours sous la puissance de la chair, elle me rappellera toujours ses besoins, mais en outre de sa voix, je connais encore la voix de Dieu. Aussi, comme lors de sa tentation dans le désert, la voix de la chair et la voix de Dieu se heurteront dans ma vie, et je devrai, comme l'ouvrier qui attend son salaire, travailler pour l'une ou l'autre. Deux voix m'appelleront, et chacune me demandera de travailler pour elle. Et à ces appels contraires je m'efforcerai de répondre en écartant celui de Dieu, car de lui seul j'attendrai la récompense ou le salaire.

C'est ainsi que l'esprit triomphe de la chair et que Jésus trouve l'esprit qui doit le purifier, le baptiser pour que vienne le règne céleste. Et, sûr de cet avènement Jésus-Christ revient du désert.

Bible et Evangile.

Luc IV, 16-21. — Et Jésus revint dans son pays natal ; et le jour du Sabbat selon la coutume, il entra dans la synagogue et se leva pour lire. On lui présenta le livre du Prophète Isaie, il l'ouvrit et lut l'endroit où était écrit :

L'esprit du Seigneur est en moi ; il m'a choisi pour annoncer le Bien à ceux qui sont malheureux et qui ont le cœur brisé, pour annoncer la liberté aux captifs, la lumière aux aveugles, le salut et la paix aux tourmentés, pour annoncer à tous que le temps de la miséricorde de Dieu est venu.

Et il ferma le livre, le donna au serviteur et se rassit. Et tous attendaient ce qu'il allait dire. Et il dit : Maintenant cette parole de l'écriture se réalise sous vos yeux.

Jésus a donné le sens des paroles « le royaume de Dieu sur la terre » en employant les termes du Prophète Isaïe. Le règne de Dieu est le bonheur pour les malheureux, le salut pour ceux qui souffrent, la lumière pour les aveugles, la liberté pour les captifs.

A ses disciples Jésus dit que le règne céleste consiste en ce que désormais Dieu ne sera plus le Dieu inaccessible de jadis, mais sera sur la terre et en

communion étroite avec les hommes. Et quel est ce Dieu? Est-ce le Créateur, tronant au ciel, en patriarche, ayant donné les tables de sa loi à Moïse, le Dieu vindicatif, cruel et terrible que connaissaient et vénéraient les hommes?

Alors Jésus définit ce qui n'est pas Dieu:

Pour comprendre ce passage, il faut d'abord rétablir la véritable signification des paroles du Christ que toutes les Églises se sont évertuées d'obscurcir. Le sens de ses discours et de ses actes notés dans ce chapitre est qu'il rejette toute la doctrine juive, absolument toute. C'est tellement clair et certain qu'il semble ridicule de le démontrer.

Pour affirmer aussi niaisement le contraire et cacher l'évidence, il a fallu que nos Églises aient subi cette effrayante destinée historique, qui les ait forcées, contrairement à tout bon sens, à réunir en un seul tout des doctrines aussi disparates, aussi contraires que la chrétienne et la judaïque. Il suffit, non pas de lire, mais simplement de parcourir le Pentateuque, où sont fixés jusqu'aux moindres détails tous les actes de l'homme dans des milliers de cas divers, pour s'apercevoir aussitôt que, dans cette énumération minutieuse de tous les actes humains, il ne saurait y avoir de place aux développements doctrinaires, contrairement aux affirmations de l'Eglise. On pourrait à la rigueur y découvrir une nouvelle loi si on lui attribuait une origine humaine. Or, il y est nettement dit que tout y est parole divine : quand et comment il faut couper ou ne pas couper telle appendice de la chair ; quand et comment il faut tuer toutes les femmes et tous les enfants; comment et quels gens il faut dédommager pour un bœuf tué par accident, etc.

Comment pourrait-on compléter de pareilles lois, sinon par de nouvelles règles détaillées sur les appendices de la chair ou pour savoir qui il faut tuer encore? Une fois cette loi admise comme divine il est impossible de professer, non seulement la doctrine du Christ, mais encore une autre moins parfaite. Il ne reste plus rien à enseigner, tout est réglé. Dès la première parole d'une prédication chrétienne se référant au Pentateuque, celui-ci s'écroule. Or, l'Eglise doit persuader aux autres et se persuader à elle-même que le Pentateuqué, de même que l'Evangile, vient de Dieu. De fait tout ce qu'elle a à faire, c'est de fermer les yeux sur l'évidence et tendre tous ses efforts pour concilier l'inconciliable.

Cette inconséquence s'est produite à la suite de l'enseignement erroné de Paul qui représentait tout ce qui était inintelligible du Christ, comme la continuation de la doctrine juive. Une fois cette erreur commise, il ne s'agissait plus de comprendre le sens de l'enseignement du Christ, mais d'accorder les divergences, de biaiser, de prononcer des discours nuageux, décousus et pathétiques, tel par exemple l'épitre de Paul aux Juifs, et en général tout le galimatias que prêchent depuis dix-huit cents ans les pères de l'Eglise et les théologiens.

L'Evangile défend non seulement de tuer mais même d'avoir du ressentiment contre son prochain ; le Pentateuque, lui, dit : tue, tue, tue femmes, enfants, bêtes.

Pour l'Evangile, la richesse est un mal ; pour le Pentateuque, il est le plus grand bien et la récompense.

Pour l'Evangile, la pureté corporelle est de n'avoir qu'une femme ; pour le Pentateuque, on peut en avoir autant qu'on veut.

Pour l'Evangile, tous les hommes sont frères ; pour le Pentateuque, seuls les Israëlites sont frères.

Aucun culte extérieur n'est recommandé par l'Evangile ; la plus grande partie du Pentateuque ne contient que des règles sur la façon d'adorer Dieu.

Et on veut affirmer que l'Evangile est le complément et la continuation du Pentateuque.

Jésus luttait contre toutes les lois du Pentateuque, sauf quelques vérités isolées que devaient bien contenir cet amas d'insanités. Par exemple, il comprenait le commandement d'aimer ses père et mère dans le sens d'aimer son prochain. Mais le fait que Jésus a pu trouver dans le Pentateuque et reconnaitre comme vraies deux ou trois phrases, ce fait ne prouve nullement que le peintateuque complétait sa doctrine. Ce n'est pas seulement les paroles des Pharisiens qu'il discutait mais toute la loi et dans sa négation du culte extérieur, il a examiné tout ce qui constituait le dogme de la foi extérieure de chaque Juif adulte.

Ne résistez pas au mal, pardonnez.

Matth V, 38, 41 ; Luc VI, 30, 37 ; Matth VII, 1, 3 ; Luc VI, 39, 40 ; Matth VII, [illegible] — L'ancienne loi dit : qui perdra une âme rendra âme pour âme, œil pour œil, dent pour dent, bras pour bras, bœuf pour bœuf, esclave pour esclave, et bien d'autres choses.

Et moi je vous dis : Ne résistez pas au mal par le mal ; non seulement ne prenez pas en plaidant bœuf pour bœuf, esclave pour esclave, âme pour âme, mais ne résistez pas au mal d'aucune façon. Si quelqu'un en plaidant veut vous enlever un bœuf, donnez lui un autre encore ; si quelqu'un veut vous soutirer en plaidant votre manteau, donnez-lui encore votre chemise ; si quelqu'un vous frappe à la joue tendez-lui l'autre joue. Si quelqu'un veut vous contraindre à un travail faites-en le double ; si quelqu'un vous prend votre propriété laissez-là prendre ; si on ne vous rend pas l'argent qu'on vous doit, ne le réclamez pas.

C'est pourquoi : ne jugez pas, ne plaidez pas ; ne punissez pas, et vous ne serez pas jugé et puni. Pardonnez à tous, et tous vous pardonneront car si vous jugez on vous jugera.

Vous ne devez pas juger car tous les hommes sont

aveugles et ne voient pas la vérité. Comment voulez-vous ayant les yeux pleins de poussière, distinguer un grain de poussière dans les yeux de vos frères ? Otez d'abord la poussière qui est dans votre œil, car nul n'a les yeux nets. Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle ? Tous deux tomberaient dans la fosse. Ceux qui jugent et punissent sont comme les aveugles qui conduisent les aveugles.

Ceux qui jugent et condamnent les autres à être violentés, blessés, estropiés, mis à mort, prétendent enseigner les hommes. Mais quel résultat peut donner leur enseignement sinon que l'élève imitera le maître ? Que fera-t-il sinon ce que fait le maître : violences, assassinats.

Et ne croyez pas trouver justice devant les tribunaux. Confier l'amour de la justice au tribunal des hommes, c'est jeter des perles aux pourceaux ; ils vous les fouleront aux pieds et vous déchireront.

Voici donc le quatrième commandement : quelle que soit l'offense que tu reçois, ne résiste pas au mal, ne juge ni ne plaide, ne te plains pas et ne punis pas.

Cette règle et les précédentes montrent clairement qu'en parlant de la loi, Jésus n'avait pas en vue la loi de Moïse, mais la loi universelle, immuable, la loi morale des hommes. Loin d'enseigner comment il faut prêter serment suivant les règles de Moïse, il dit comment il faut observer la loi éternelle qui défend tout serment. De même, en ce qui concerne les jugements, Jésus ne dit pas d'observer la loi de Moïse mais déclare au contraire que le jugement des hommes est un mal et qu'il faut observer la loi éternelle : la non résistance au mal. Il ne retient que le but de loi, qui lui est le motif de formuler ses préceptes.

Le but de la loi humaine est le bien des hommes. Et il dit : pour atteindre ce bien il vous a été dit : œil pour œil, dent pour dent, assassinat pour assassinat. Mais je vous dis : ne vous défendez pas si vous voulez atteindre le bien. Si on a frappé à une joue, tendez l'autre. Si on te contraint à un travail, fais-en le double. Si on veut t'emprunter de l'argent, donne le ; et si tu donnes ne le réclame pas. On veut te soutirer en justice le manteau, donne ta chemise.

Le Christ énumère en détail tous les cas où le méchant peut offenser le bon et dit clairement chaque fois ce qu'il faut faire et ne pas faire ; il faut tout donner et ne pas recourir au tribunal des hommes et ne pas y participer.

Le but de la loi est de défendre l'attentat à la liberté, à la vie ; c'est pourquoi la loi ne peut pas, à son tour, attenter à la liberté et à la vie de quiconque. Il ne peut donc pas y avoir de loi qui dit : tu ne *tueras pas* ou bien *tuer* tel ou tel.

Cette règle découle logiquement de la première règle : ne te fâche pas et vis en paix avec ton frère. Son sens fondamental est la négation de la justice humaine fondée sur une loi fausse.

Jésus dit : « Ne jugez, ni ne plaidez, mais pardonnez, pardonnez tout. Si vous pardonnez, vous serez pardonné, si vous jugez, vous serez jugé et le mal ne finira jamais ».

Et, comme dans les cas précédents, Jésus explique la règle sous ses deux faces : intérieure pour chacun, extérieure pour tous. A chacun il dit comment peut un homme juger son semblable et ce juge doit voir ce qui est bon et ce qui est mauvais. Mais comment peut-il le voir puisqu'il juge, c'est-à-dire, veut venger et châtier ? Par le fait même qu'il juge il affermit le mal ; c'est un aveugle qui veut conduire un aveugle.

Tous frères

Matth. V, 43, 44, 46. — L'ancienne loi dit : Fais le bien aux gens de ta race, et fais le mal aux étrangers.

Et moi je vous dis : N'aimez pas seulement vos compatriotes mais encore les hommes de tous les pays. Et si les étrangers vous haïssent, vous outragent et vous persécutent louez-les et faites-leur du bien ! Si vous n'êtes bons qu'avec vos frères, les autres aussi ne sont bons qu'avec leurs frères et c'est de là que naissent les guerres. Vous devez être pareils envers les hommes de tous les pays et vous serez les fils du Père. Tous les hommes sont ses enfants, donc tous sont frères.

Voici donc le cinquième commandement : Traitez les étrangers comme je vous ai dit de vous traiter entre vous. Pour le Père de tous les hommes, il n'y a ni divers peuples, ni divers pays : tous sont frères, tous fils du même père.

Ainsi : 1° Ne vous mettez pas en colère et soyez en paix avec tout le monde ; 2° ne vous abandonnez pas aux plaisirs de la chair ; 3° ne prêtez serment à personne, ni dans aucun cas ; 4° ne vous opposez pas au mal, ne jugez, ni ne plaidez, et 5° ne faites pas de distinction entre divers peuples, et aimez les étrangers comme vos frères.

La dernière des petites règles, la cinquième, même telle qu'elle est formulée dans l'Evangile, est si nette qu'aucun doute sur sa signification ne saurait s'élever.

« Il vous est dit, aime ton frère le Russe et hais le Juif, l'Allemand, le Français. Et moi je dis : aime les étrangers et fais leur du bien, lors même où ils t'attaquent. Dieu est le même chez les Français, chez les Allemands et chez les Russes et ils l'aiment du même amour ; vous serez donc ses fils égaux et, comme Lui, vous leur ferez à tous le bien. »

Que peut-il être de plus précis, de plus simple et de plus net ? Et si on considère dans quel but ces paroles ont été dites et qui les a prononcées, leur sens devient indiscutable.

Quelle est l'intention de ce discours ?

Jésus enseigne aux hommes le bien véritable ; il ne saurait donc passer sous silence la question de la haine entre les peuples et celle de la guerre qui constitue, jadis comme aujourd'hui, le plus grand des maux.

Sommes-nous donc seuls si profonds, tandis que lui n'a pas vu cette source inépuisable du mal, n'a rien dit des collectivités nombreuses, ni des guerres

entre elles et s'est occupée seulement de la communion par le pain et le vin ? Celui qui a dit qu'il ne révélait pas le bien aux seuls Juifs; celui qui ne reconnait ni mère, ni frère, ni famille, ni ancienne foi ; celui qui parle à des vagabonds comme lui, peut-il reconnaître l'Etat, peut-il passer sous silence les rapports entre les peuples, et dire qu'ils sont excellents, de même que les guerres qui en résultent, peut-il reconnaître que tous ces maux n'ont rien à voir avec son enseignement?

Dès le début, Jésus dit que non seulement on ne doit pas tuer, mais encore s'irriter contre personne. Comment alors, aurait-il pu passer sous silence le phénomène éternel de la guerre qui, non-seulement jette de l'animosité entre les hommes, mais encore les fait s'entre-tuer?...

Ce qui frappe dans cette incompréhension de mots aussi simples, c'est sa cause. Cette incompréhension résulte de ce que la doctrine du Christ n'est pas admise comme indication de la manière de vivre, mais est considérée comme une sorte de complément, d'ornement de la vie et qui est prise pour la véritable. Puisque sa doctrine ne se plie pas aux exigences de la vie, il n'y a qu'à l'interpréter.

Jésus interdit toute haine contre l'étranger, il interdit de se défendre et ordonne de se soumettre à tout ennemi et cependant nous avons des États, des codes, et les guerres continuent. Lorsqu'on demande pourquoi la guerre existe parmi les peuples chrétiens, on répond : Jésus ne dit rien des Etats ni des guerres. Il s'en suit qu'en interdisant d'adresser à un homme une parole grossière, d'offenser ou de ne pas vivre en paix avec un seul individu, il autorise les violences et les assassinats en masse : il a oublié de le dire ou bien cela ne concerne nullement sa doctrine.

Mais quand on lit comme c'est écrit on apprend ceci :

Première petite règle : la loi de l'homme est en lui, dans son cœur. En expliquant le commandement : tu ne tueras point, Jésus dit qu'il recommande aux hommes de ne pas se faire du mal entre eux ; cela ne signifie pas seulement : ne tue pas, mais n'ait aucun ressentiment contre ton frère et s'il te fait du mal, fais la paix avec lui.

Deuxième petite règle : celle qui vise les relations entre hommes et femmes. En expliquant le commandement : tu ne commettras point d'adultère, qui a pour but d'empêcher les hommes de se nuire par leurs relations sexuelles, Jésus dit : ne considère pas les plaisirs de la chair comme une bonne action.

Troisième petite règle qui vise les rapports sociaux. En expliquant le commandement sur le serment ayant pour but la fidélité des rapports, Jésus dit : la source du mal ce sont les engagements que l'homme prend sur lui, on ne peut rien promettre d'avance, on ne doit jurer en aucune circonstance.

Quatrième petite règle concernant les rapports de l'homme avec l'Etat et ses lois. En expliquant un article des lois de son peuple Jésus enseigne qu'on ne peut corriger par le châtiment, qu'il faut donner tout ce que l'on veut te prendre et ne jamais plaider.

Cinquième et dernière petite règle de la doctrine, qui commence par fixer le devoir d'un seul individu et qui s'étendant sur un nombre toujours croissant d'hommes elle finit par englober toute l'humanité. Cette règle vise ceux que nous appelons ennemis lorsque notre peuple est en guerre avec eux. Et Jésus dit : il ne doit pas y avoir de peuples ennemis. S'ils vous font la guerre ne répondez pas, soumettez-vous et faites leur du bien. Faites comme Dieu pour lequel il n'y a ni méchants ni bons, soyez bons pour tous les hommes sans distinction, de quelque pays qu'ils soient.

Léon Tolstoï.

(*Traduit par* E. Halpérine-Kaminsky).

(*A suivre*).



LA GUERRE FATALE

Les longues et laborieuses négociations russo-japonaises, condamnées d'avance à rester stériles, viennent d'aboutir, logiquement, à la seule solution qui pouvait en résulter.

La guerre fatale, qu'il était facile de prévoir, vient d'éclater et les premiers actes d'hostilités se sont déjà produits.

L'horizon politique de l'Extrême-Orient n'a pas cessé de s'assombrir durant les cinq mois qui se sont écoulés depuis que j'ai publié, (1) ici même, mon article sur la *Prépondérance de la Russie en Extrême-Orient*, dans lequel j'avais longuement analysé tous les facteurs essentiels qui devaient fatalement contribuer à la germination de la guerre russo-japonaise.

En basant mon argumentation non sur de vagues conjectures, mais sur des faits probants, puisés aux sources sûres, j'aboutissais, *a priori*, à des conclusions péremptoires, qui me permirent d'être bon prophète. La *Revue Bleue* a été ainsi le seul organe de la presse française, — pour ne pas dire de la presse mondiale — qui pût prédire cinq mois d'avance les graves événements se déroulant actuellement en Extrême-Orient. J'ajouterai que de toutes nos prévisions une seule ne s'est pas encore réalisée : le soulèvement des Chinois.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 29 août et du 5 septembre 1903.

Mais on ne perdra rien à attendre, et, de ce côté, au printemps, il y aura du nouveau.

L'attitude de la Chine étant appelée à jouer un rôle prépondérant dans le conflit sur lequel sont rivés les regards anxieux du monde entier, je tiens à élucider ce côté du problème dès le début de cette étude.

Malgré les assurances pacifiques données par le gouvernement chinois, prise contre deux feux, la Chine sera infailliblement entraînée dans le tourbillon, et ne pouvant nécessairement garder la neutralité, se verra forcée d'épouser la cause d'un des belligérants en présence.

Ayant gardé une vive rancune aux Japonais qui leur infligèrent, en 1896, une défaite trop humiliante, n'ignorant pas la supériorité écrasante des forces russes, les Chinois se rangeront certainement du côté du colosse du Nord : leur amour-propre national s'accommoderait mal d'ailleurs de la domination du petit peuple de race jaune qu'ils considèrent comme leur inférieur. Ils ont pu, en maintes occasions, apprécier les effets bienfaisants de la protection efficace de la Russie.

Rappelons les plus récents et les plus importants.

En 1860, la Russie offrait à la Chine ses bons offices, quand les troupes alliées de la France et de l'Angleterre étaient sous les murs de Pékin.

En 1895, après la victoire des Japonais sur les Chinois, la Russie, avec le concours de la France et de l'Allemagne, imposa aux vainqueurs les termes du traité de Simonosaki.

Et enfin, lors de l'insurrection chinoise de 1900, la Russie s'interposa entre les Chinois et les armées européennes et japonaises et sauva la Chine d'un démembrement. Certes les bons offices des Russes ne furent pas gratuits : en 1860, ils obtinrent la cession des provinces de l'Amour et de l'Oussouri qu'ils convoitaient de longue date, et, en 1898, Port-Arthur et Talien-Wan, ainsi que la concession du Transmandchourien. Ces cessions coûtèrent peu à l'amour-propre des Célestes qui se souviennent surtout des services que la protection russe leur a rendus. Cette reconnaissance étonnera peut-être les Occidentaux : elle n'en existe pas moins : mettons qu'elle ne soit pas désintéressée.

Donc les Célestes n'hésiteront certes pas à accorder leur concours à la grande puissance dont la suprématie leur semblera toujours plus supportable et plus profitable que celle du Japon présomptueux.

Contrairement à l'opinion généralement répandue, je suis donc persuadé que les Chinois ne chercheront point à profiter de la conflagration russo-japonaise pour tenter de reprendre la Mandchourie.

Si même les fils du Ciel se rendaient coupables de quelques actes hostiles envers les Russes, je persisterais dans mon opinion, convaincu que ce ne seraient jamais que des agressions isolées, sans aucune portée, inévitables en temps de guerre, dans une contrée en pleine révolte, foisonnant de brigands à la recherche du butin.

Deux faits significatifs corroborent cette manière de voir, qui peut paraître, au premier abord, quelque peu paradoxale.

C'est d'abord la répartition de troupes russes sur le territoire de la Mandchourie : il faut évidemment que les Russes soient absolument sûrs de dispositions amicales, sinon du peuple, au moins du gouvernement chinois à leur égard, pour concentrer, comme ils le font, le gros de leurs forces sur les points susceptibles d'être envahis par les Japonais et pour ne laisser dans l'intérieur du pays que des détachements strictement nécessaires à la protection de la voie ferrée.

Je sais, d'autre part, de source sûre, qu'une armée de 60.000 Chinois, composée de brigands et de miséreux, a été formée par les Russes, qui estiment, avec raison, qu'en enrôlant ces gens sans aveu, peu utilisables comme combattants, ils diminueront d'autant le nombre de pillards susceptibles de harceler les troupes russes et de saccager le chemin de fer transmandchourien.

Revenons, après cette courte mais nécessaire diversion, à l'objet principal de mon article.

Il n'est pas douteux que les questions de la Mandchourie et de la Corée ne servirent en réalité que de prétexte pour les longues et inutiles négociations russo-japonaises ; le vrai point du litige, non avoué, résidait ailleurs : il ne s'agissait au fond que de la brûlante question de prépondérance en Extrême-Orient.

Etant donné que les questions de cette nature ne comportent aucun arrangement amiable et ne peuvent être vidées qu'en champ clos, les armes en mains, il était aisé de prévoir que les pourparlers diplomatiques ne pouvaient aboutir à aucune solution favorable et n'étaient poursuivis par les deux parties intéressées que pour gagner du temps.

Comprenant qu'une d'elles devait disparaître pour permettre à l'autre de devenir l'arbitre des destinées de l'Extrême-Orient, les deux puissances rivales n'avaient jamais cessé d'envisager la lutte armée comme une nécessité impérieuse et inévitable ; c'est pourquoi, tout en négociant, elles s'y préparaient avec une activité fébrile.

Le marquis Ito et le comte Ingoué, deux éminents hommes d'Etat japonais, firent des efforts désespérés pour éviter à leur patrie les calamités d'une guerre qu'ils considéraient comme trop hasardeuse.

L'attitude de ces deux patriotes avisés, étant en discordance complète avec l'humeur belliqueuse de

la nation, attira sur eux la haine de la foule excitée par toute la presse et par l'élite intellectuelle japonaise, les professeurs des Universités et les étudiants en tête. Pour protéger le vieux marquis Ito contre les dangers d'une agression de la populace, le gouvernement japonais dut même le faire escorter.

Le peuple japonais n'ignore pas que, dans peu de temps d'ici, la Russie deviendra si formidable en Extrême-Orient qu'il ne pourra même plus songer à affronter la lutte avec elle. Aussi se hâte-t-il de profiter de sa supériorité momentanée sur mer, pour tenter de sortir du cruel dilemme où il se sent enfermé : être, ou n'être pas !

En parlant, dans mon article précité, du voyage au Japon du général Kouropatkine, alors ministre de la Guerre russe, j'avais fait pressentir la haute portée politique que devait avoir par la suite ce déplacement.

Je disais textuellement :

« Les voyages de deux ministres russes en Extrême-Orient ne sauraient évidemment être considérés comme de simples tournées de fonctionnaires étudiant les rouages administratifs : on ne tardera pas à s'apercevoir de leur haute portée politique.

« C'est surtout le voyage récent du lieutenant-général Kouropatkine, qui peut être considéré comme un présage de graves complications en Extrême-Orient. Et surtout,qu'on ne vienne pas nous dire que le but de ce déplacement était pacifique.

« S'il s'agissait, en l'occurrence, de mener à bien des négociations diplomatiques quelconques avec la Chine ou le Japon, le gouvernement du Tsar eût chargé de cette mission un de ces habiles diplomates de profession qui ne manquent point en Russie, et non le ministre de la Guerre, dont la spécialité et la compétence sont toutes différentes, dans un pays où les attributions de chaque homme d'Etat sont nettement définies. Non, la consolidation de la paix ne sera jamais l'œuvre d'un ministre de la Guerre ! »

Un peu plus loin, en parlant du banquet que les officiers russes offrirent à leur chef suprême, au camp de Kharbine, — j'écrivais :

« En s'adressant à son voisin de table, le gouverneur chinois de la province de Hirin, le lieutenant-général Kouropatkine lui confia qu'il était chargé par son maître, le Tsar, d'une mission délicate auprès de l'empereur du Japon et que de l'accueil qui serait réservé à cette mission dépendrait la tournure des futures relations russo-chinoises. — D'ailleurs, peu nous importe la décision du gouvernement du Mikado, ajouta en souriant l'homme d'Etat russe ; nous sommes forts et ne craignons rien ni personne. »

Je demande la permission de faire une dernière citation qui était, en quelque sorte, la conclusion de l'article.

La voici :

« Lasse d'être narguée par le Japon et désireuse d'avoir ses coudées franches en Extrême-Orient, la Russie est bien décidée à régler une bonne fois la question litigieuse de prépondérance ; c'est pourquoi elle ne tiendra aucun compte des avances trop tardives et manœuvrera de manière que les Japonais se trouvent acculés à la nécessité de lui déclarer la guerre. »

Et maintenant, revenons au voyage du général Kouropatkine, dont il importe aujourd'hui de préciser la haute portée politique que je faisais pressentir dès le mois d'août dernier.

N'ayant pas réussi à faire accepter au Japon les premières propositions du tzar, dont il était porteur, le ministre de la Guerre russe revint de sa mission avec la ferme conviction que tout espoir d'une entente diplomatique entre la Russie et le Japon devait être abandonné, et sous l'empire de cette impression, il conseilla de recourir à des mesures coercitives, propres à amener les Japonais à composition.

Se rangeant à l'avis de leur collègue, les ministres du tsar décidèrent, d'un commun accord, d'appuyer leurs revendications par un imposant déploiement de forces, destiné à impressionner les Japonais récalcitrants.

C'est ainsi que l'envoi de nouvelles troupes en Extrême-Orient fut ordonné immédiatement.

Mis à la disposition des autorités militaires, le Transsibérien recommença à faire la navette; en amenant, de tous les points de la Russie d'Europe, en moyenne 1.000 hommes par jour, il put transporter de juillet à janvier, par petits paquets, sur la frontière de la Mandchourie et de la Mongolie, près de 200.000 soldats. Entre temps, des divisions entières accompagnées de leurs batteries au grand complet, furent envoyées en Sibérie, sous le prétexte fallacieux d'essayer la capacité de mobilisation du Transsibérien, de telle sorte qu'à la fin de l'année dernière 250.000 hommes de renfort se trouvèrent massés en Sibérie qui, en s'ajoutant aux 250.000 soldats déjà concentrés en Mandchourie, portèrent les effectifs de l'armée russe de l'Extrême-Orient au chiffre imposant d'un demi-million.

En faisant un ultime effort, les Japonais pourront mettre sur le pied de guerre 40.000 hommes environ ; la nécessité de protéger toute la longue étendue des côtes des îles nipponnes et d'autres considérations stratégiques et économiques ne permettront pas aux Japonais de jeter plus de 200.000 soldats sur les côtes chinoises.

Dès lors la supériorité, des forces russes se trouvant déjà à proximité du futur théâtre de la guerre

apparaît avec assez d'évidence pour pouvoir se passer de commentaires.

Le transport et surtout l'entretien de 200.000 hommes imposera au Japon de lourds sacrifices pécuniaires : étant donné que chaque soldat japonais coûte en temps de guerre 8 yens, ou, 20 francs par jour; la dépense journalière s'élèvera donc à 4 millions, rien que pour l'armée de terre. Ce sont là des chiffres donnés par les généraux japonais dont certains se prononçaient contre la déclaration de guerre.

En admettant que la dépense pour la flotte soit équivalente, cela faisait donc 8 millions de francs par jour, ou 240 millions de francs par mois.

Or, le gouvernement japonais a eu beaucoup de mal à équilibrer son budget de 1904, qui était menacé d'un déficit de 16 millions d'yens.

Voici, à titre documentaire, le détail de ce budget, tel qu'il a été présenté, le 12 novembre dernier, par Iarasouki-Soné, ministre des Finances japonais, aux chefs de partis du Parlement impérial et de la Chambre des Communes :

Recettes

Impôts fonciers	37.061.973	yens.
— sur revenu	8.115.039	
— sur commerce	7.191.011	—
— sur spiritueux	62.175.072	
— sur sucre	6.232.500	—
Douanes	16.338.180	—
Timbre	13.867.651	—
Postes et télégraphes	25.220.383	—
Impôts forestiers	3.559.628	—
— sur camphre	887.125	—
Monopole du tabac	17.810.301	
Chemins de fer	9.207.351	—
Recettes diverses	17.485.297	
— extraordinaires	26.930.276	—
Total	252.189.120	—

Dépenses

La Cour impériale	3.000.000	yens.
Ministère des Affaires étrangères	2.546.590	—
— de l'Intérieur	19.686.220	
des Finances	89.619.733	
— de la Guerre	11.515.399	—
— de la Marine	31.982.682	—
— de la Justice	10.683.218	—
— de l'Instruct. publique	6.529.636	—
— du Commerce	8.952.673	
— de voies et communic.	37.576.315	—
Total	252.102.466	—

En prenant en considération l'état des finances japonaises, on peut affirmer, d'ores et déjà, que la résistance des Japonais ne saurait être de longue durée : pour peu que la guerre se prolonge, au bout de quelques mois seulement le Japon sera ruiné, fera faillite et se trouvera dans l'impossibilité de continuer cette lutte.

Ceci explique à merveille la hâte des Japonais d'ouvrir les hostilités et la nécessité, en face de la lenteur russe, de procéder rapidement.

Tout autre est la situation de la Russie.

En effet, le transport de ses troupes ne lui coûtera presque rien puisque le chemin de fer appartient à l'État; l'entretien de ses soldats lui reviendra plutôt moins cher en Mandchourie qu'en Russie d'Europe, où ces effectifs restaient inactifs.

Habitués au froid, les robustes troupiers russes n'en souffriront nullement en cette saison d'hiver; par contre, très frileux et moins résistants, les soldats japonais s'accommoderont mal du climat rigoureux de la Mandchourie et de la Corée, qui fit tant de victimes dans leurs rangs, lors de la guerre sino-japonaise.

Cavaliers accomplis, les intrépides cosaques sibériens qui naissent, pour ainsi dire, à cheval, seront comme toujours de précieux auxiliaires pour les soldats russes ; la vitesse et l'endurance de leurs montures leur permettent de fournir une moyenne de 30 kilomètres par jour sur les plus longs parcours ; il n'existe point au monde de meilleurs éclaireurs que les cosaques russes.

Tout au contraire, le côté le plus faible de l'armée japonaise est précisément sa cavalerie trop restreinte, dont les chevaux manquent totalement de qualités requises pour les besoins de la guerre ; l'expérience de la guerre sino-japonaise a démontré que la cavalerie japonaise ne pouvait fournir, sur les longs parcours, que des étapes extrêmement restreintes.

Si la Russie a toutes les raisons pour vouloir traîner les choses en longueur, le Japon a tout intérêt, au contraire de souhaiter une rapide solution du conflit actuel ; c'est pourquoi il faut s'attendre à le voir déployer une activité dévorante.

Sachant fort bien qu'il ne peut compter que sur la supériorité de sa flotte, ce petit pays audacieux cherchera avant tout à atteindre son adversaire sur mer. L'escadre russe sera donc le premier objectif des Japonais, puisque, en l'anéantissant ou même en l'endommageant seulement par de hardis coups de mains dans le genre de celui qu'on vient d'apprendre, ils assureraient la sécurité absolue de leur pays qui deviendrait inaccessible à l'ennemi, dont les troupes ne pourraient plus envahir les îles nippones.

Evidemment, ce serait là un résultat ; c'est même le point essentiel pour ceux qui aspirent avant tout à sauvegarder l'intégrité de leur territoire, mais ce résultat, si important qu'il soit, ne serait cependant pas la réalisation de leurs rêves ; en effet, en admettant que l'escadre russe puisse être complètement détruite, l'armée russe restera intacte; elle ne tardera guère à prendre une éclatante revanche et fera payer chèrement aux Japonais leurs succès sur mer.

Les formidables forces russes, dont nous venons de parler, auront vite fait d'envahir la Corée par la frontière mandchoue, et de rejeter les Japonais à la mer, en leur interdisant à jamais tout accès du continent.

De même que la Mandchourie, la Corée tombera sous la domination russe et tous les succès éphémères que les Japonais pourront obtenir par la surprise et la ruse, unies à un réel courage, au cours de la lutte formidable qui s'engage, ne leur serviront donc à rien.

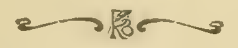
L'intervention possible de l'Angleterre ou des Etats-Unis créerait assurément beaucoup d'ennuis à la Russie, en lui imposant un effort infiniment plus considérable, mais elle ne pourrait rien changer au résultat final.

Certes, au début des hostilités, les Russes pourront subir des défaites.

Je les apprendrai sans surprise et sans trop d'émoi; je m'y attends même, connaissant trop bien tous les défauts de mes compatriotes : froids, apathiques, manquant d'initiative, ces fatalistes invétérés sont longs à se mettre en branle et ont besoin d'être vigoureusement secoués pour se ressaisir.

Malgré tout et quand même, la suprématie de la Russie en Extrême-Orient s'affirmera en fin de compte d'une manière définitive. Le Japon a pris à l'Occident ses armes, ses institutions, son industrie, jusqu'à un vieil adage qui traînait inutilisé, et il a cru que la fortune favorisait les audacieux. Jeune, il ignore que les victoires militaires exigent un entraînement plusieurs fois séculaire, qu'elles sont le résultat des efforts combinés et patients de plusieurs générations. Ses succès industriels, d'un ordre différent et plus moderne, mais aussi méritants et plus féconds que les succès militaires, auraient dû lui suffire et le détourner d'une guerre dont l'issue fatale risque de briser son élan et de jeter en son âme cette défiance aussi nuisible aux peuples que la témérité.

B. de Zenzinoff.



LE NU ACADÉMIQUE ET LE NU VIVANT

J'ai consacré en cette *Revue* quelques causeries à l'examen des défauts de l'académisme. Ce n'est pas tout que déclarer, à un point de vue général, qu'il est nuisible, qu'il usurpe le prestige de la tradition sans être classique, qu'il altère les maîtres dont il se réclame, et qu'il a fait le plus grand mal à l'art français; ce n'est pas tout que remercier Delacroix, Courbet, Manet de nous en avoir inspiré l'aversion, d'avoir préparé sa ruine, et répéter aux jeunes artistes que l'Ecole leur sera fatale. Encore siéra-t-il de discuter successivement les points de détail : par là seulement le critique anti-académique montrera-t-il au public la sincérité, paisible mais formellement résolue, de son opposition. Car enfin pourquoi poursuivrais-je l'Ecole, depuis des années, par la parole e la plume, si je n'avais la conviction de ses erreurs dangereuses, et que serait cette conviction si elle n'était à même de préciser dans le détail ses motifs? Et, en général, les critiques anti-académiques négligent de le faire : ils se bornent à louer les indépendants qu'ils aiment et à nier leurs adversaires sans en démontrer la faiblesse technique. Ceux-ci en profitent pour les accabler sous l'accusation de jalousie et de sectarisme, et tout cela ne convainc pas le public; une démonstration nette ferait plus que vingt négations bruyantes pour prouver à celui-ci la verité, qui est la suivante : malgré toute sa gloire officielle et les mérites qu'elle s'arroge, l'Ecole n'est que faiblesse et incapacité, même — et c'est cela qu'on dit trop peu — même dans l'application de ses propres théories. Elle s'en sert pour excommunier les indépendants, et en réalité elle n'a même pas le talent de s'en bien servir. Ce n'est pas sa conviction qu'il importe de contester : c'est son manque de conviction. Elle vit en prêchant un *credo* inventé par des morts honorables et elle n'y croit pas elle-même.

J'en viendrai par exemple à la fameuse « question du nu » qui semble bénéficier en ce moment d'un léger retour aux principes réactionnaires de l'art. Las de la « beauté caractériste » moderne, certains esthéticiens se retournent vers la beauté canonique. M. Péladan, dont le grand talent donne ici toute sa mesure avec une tenue admirable, redit ce qu'il n'a jamais cessé de dire d'ailleurs (mais il a été longtemps seul et aujourd'hui plusieurs reviennent à ses idées), à savoir que « la représentation du corps humain est le plus noble but de l'art humain ». C'est exclusif, mais net et défendable. C'est le fait d'un penseur dont toutes les opinions se tiennent. Il n'est pas isolé dans cette conception. Le nu recommence à être en faveur. On reparle d'art *noble* : c'est la réaction d'une période où cette notion a été vigoureusement combattue. Or, ici l'Ecole se réjouit : l'enseignement du nu, voilà sa base. Tout comme M. Péladan, elle entend se réclamer de la Renaissance, qui n'en peut mais. Elle ne veut même pas savoir si Courbet, Manet, Degas, Renoir, Besnard, Carrière, Roll, d'autres encore, ont su peindre des nus intéressants en oubliant de lui demander ses recettes. Le nu, c'est sa grande affaire personnelle. Voyons donc un peu ce qu'elle en fait.

Et tout d'abord, une simple observation : l'Ecole n'admet que le nu « qui est beau ». Ou alors le « laid » est admis comme simple contraste. En ceci, l'Ecole a toujours pris la coquette précaution de certaines beautés qui sortent avec une dame de compagnie choisie pour les faire valoir par sa lai-

deur. Le « laid », nous avons à peu près l'idée de ce qu'il est dans la vie ; en art, c'est plus délicat. Rembrandt, c'est plein de figures « laides » et cependant !... L'Ecole ne s'embarrasse pas de si peu. Le beau, c'est ce qui est conforme à des canons de proportions. Voilà qui est fort commode à retenir. On pourra objecter que même un corps laid a des proportions du seul fait qu'il est un organisme viable, que son « caractère » peut équivaloir la beauté, etc. Mais passons et demandons tout de suite de quels canons il s'agit. Y a-t il donc un type idéal, international, d'homme beau ? Si la beauté a pour corollaire logique l'attrait sexuel, voici qui doit embarrasser les diverses races du globe ! Mais passons encore. L'Ecole fait appel au « consentement unanime » (le même qui a déjà servi pour démontrer l'existence de Dieu), et elle sait, elle qui est fondée pour tout savoir, que l'idéal international du beau existe. Que les philosophes ne s'en mêlent pas ! qu'ils se hâtent d'admettre cet énorme postulat, même s'il révolte leur sens de l'évolution universelle ! Il y a eu, à un moment donné, un idéal atteint : les artistes antérieurs l'ont préparé, ceux qui ont suivi ont eu, soit à imiter, soit à « tomber en décadence ». Vraiment c'est très simple. A présent nous n'avons plus qu'à savoir où est cet idéal. Dans la Renaissance ? Mais non, dans les Grecs qui l'ont inspirée.

Il y a une beauté en soi : elle est canonique : les Grecs l'ont créée. Imitons les Grecs, le reste c'est de la barbarie, plus ou moins curieuse. Ces barbares (le roman, l'ogive, les primitifs, Rembrandt, etc.) ont eu du bon, l'Ecole le concède, encore qu'elle évite d'en parler trop à ses élèves. Mais où sont les fameuses proportions des Grecs ? Dans leur sculpture. Alors, faut-il les y prendre pour les reporter dans la peinture ? Car enfin nous ne savons à peu près rien de la peinture grecque.

L'Ecole, paisiblement, répond : oui. Et c'est ainsi qu'on accomplit la fusion des arts d'une façon que Hegel ou Wagner n'eussent pas prévue. Quoi de plus simple, de plus logique, que de mensurer l'Antinoüs, d'en apprendre les proportions par cœur, à un centimètre près, et d'appliquer cette anthropométrie au dessin qu'on fait ? Si on a devant soi un modèle nu, et s'il manque à ces fameux canons (Antinoüs ou la Diane de Gabies ne se trouvent pas tous les jours), il est facile de « corriger » mentalement ses défauts. Comment peut-il y avoir des esprits bornés ou chagrins au point de ne pas admirer ce système, et même de le considérer comme une pure absurdité ?

Mais alors, à quoi bon avoir même un modèle ? Certains peintres se vantent de s'en passer : ils ont raison, puisqu'ils savent par cœur les dimensions et les rapports d'une figure dans toutes les attitudes. M. Bouguereau, dit-on, dit à ses élèves : « Vous ne saurez dessiner que lorsque, comme moi, vous commencerez une figure par l'orteil et la construirez ainsi en montant jusqu'aux cheveux. » Il n'y aurait que les mauvais plaisants pour évoquer ici le souvenir des sergents-majors calligraphes qui dessinent une cantinière dans leur paraphe sans que la plume quitte le papier (la suprême élégance du genre), ou faire allusion aux mérites de M. Bertillon, qui en sait long sur les canons ! Logiquement, pourquoi placer devant soi un modèle forcément imparfait ? A ceci répondons sans tarder : il s'agit de « mettre en couleurs » le dessin renouvelé des Grecs. Sur un dessin de statue on applique des couleurs copiées sur le modèle vivant : mais on ne mérite cet honneur qu'après avoir quelque temps appris à répartir *d'après le plâtre* les ombres et les lumières. Pensiez-vous que la sculpture est un art spécial sans lequel le dessin s'exprime par des *volumes* tandis qu'en peinture il s'exprime par des *valeurs* et que ce sont deux mondes distincts ? Pensiez-vous que la sculpture est un art régi par les trois dimensions de l'espace tandis que la peinture n'en connaît que deux et est obligée de donner l'illusion de la troisième, la profondeur, par une combinaison arbitraire des deux autres ? Pensiez-vous enfin que les tons de la chair sont inséparables des volumes de cette chair et que peindre d'après la peau d'un modèle sur des proportions qui ne lui appartiennent pas, c'est atteindre tout au plus à l'art des figures de cire ? L'Ecole n'a cure de vos étonnements. De plus, elle enseigne l'anatomie, le dedans de la poupée *morte*. Et si, après avoir regardé les statues et les cadavres, le jeune peintre se trouve en présence de l'être vivant, il est évidemment bien préparé à l'exprimer ! Il y retrouvera comme il pourra ce qu'on lui aura appris, et s'il ne l'y retrouve pas, c'est sûrement le modèle qui aura tort, ce malencontreux modèle qui se tiendra là, nu, vivant, respirant, avec des signes particuliers, des proportions de contrebande, toutes les irrégularités de la vie, cette ennemie de l'administraton du Beau !

Cessons d'ironiser, car vraiment ce n'est pas un sujet de gaîté que de penser au nombre de jeunes artistes qu'on fausse et qu'on gâche avec ces principes-là, de penser que dans toutes les capitales du monde on paie, on décore, on patente des gens pour enseigner l'art de cette funeste et grotesque manière. Le peintre-né, quand il se trouvera en présence de la femme nue, enverra au diable les cadavres, les statues et les canons, et il se mettra à aimer, à respecter la vie, c'est-à-dire la vraie et la seule conseillère, la vie incarnée dans cet être de chair et de pensée qui sera là, désaveu inconscient et paisible

des principes dont l'artiste eût dû l'affubler, exemplaire de l'inconnu redoutable qu'est tout être possesseur de l'évidente et mystérieuse existence. Le peintre rougira du mensonge conseillé dès l'abord, de cette honorable falsification par principe : il comprendra d'un seul coup que la sincérité devant ce qu'on voit est la base de la morale artistique, et même s'il ne copie pas son modèle en soi, s'il ne fait que s'en servir pour créer une figure imaginée, il en aimera les caractères propres et s'y intéressera plus qu'aux préceptes extraits de l'œuvre des morts. Il pensera que les Grecs songeaient à aimer le nu et non à léguer des canons à M. Bouguereau. S'il ne sent pas cela, il est perdu d'avance. Il est mûr pour faire du bon « nu d'Ecole » et le glisser à souhait, toutes proportions gardées (c'est le cas de le dire), dans les redingotes et les robes de ses futurs portraits. Il est mûr pour fabriquer la femme nue académique, cet être singulier, qui a une peau de lis et de roses, des seins de vierge, des cheveux jusqu'aux genoux, un nez grec et une bouche bien rouge — cet être qui n'est d'aucun pays et s'exporte dans tous, et qui représente si bien la beauté que pas une des femmes que nous avons connues et aimées ne lui saurait ressembler, cet être de canon universel qui, par là même, n'a aucune espèce de caractère, et ne peut exister que dans un atelier académique.

L'étude de l'anatomie et des Grecs est bonne à former le sens critique : l'Ecole en fait des recettes, et non seulement ces recettes sont inutiles, mais encore elles sont nuisibles.

L'étude de l'anatomie ne peut absolument pas contribuer à l'étude du dessin *en mouvement*, qui est une modification continuelle de la vérité anatomique en vue du renforcement de la vérité expressive : notion que Rodin a merveilleusement utilisée en la retrouvant dans les Gothiques et dans les Grecs — car ceux-ci s'en servaient en dépit des canons, et ce n'est pas une des moindres raisons qu'ils auraient de rire de l'Ecole s'ils revenaient sur la terre ! Il est bon de remarquer d'ailleurs que ce sont les sculpteurs romains, bien plutôt que les Hellènes, qui ont restreint, dans leurs lourdes figures immobiles, la liberté de modification des canons : et l'Ecole se réclame plus des Romains que des Grecs. Il est dans son esprit de se réclamer d'imitateurs successifs, plutôt que d'originaux. Le grand nom des Grecs couvre tout, à l'École : mais en fait, les recettes qu'on y transmet viennent d'Ingres, des Renaissants italiens, des Romains, et seulement à travers tous ces intermédiaires il est parlé des Grecs, et encore pas de tous, pas de ces agitateurs sublimes qui ont dressé un peuple sur les frises de Pergame, pas de ces « dionysiaques aux pieds de feu » salués par le génie lyrique de Nietzsche. L'anatomie n'a de raison d'être, dans la technique de la peinture, que si on ne la sépare jamais de l'idée du mouvement : ses constatations sont constamment subordonnées au choix que le peintre doit y faire encore de l'expression du mouvement, de l'acte : et même dans l'immobilité de l'être vivant il y a un acte, qui est la vie, et cet acte, l'anatomie ne le suggère pas.

L'étude des Grecs n'est logique que dans le sens d'un hommage rendu, dans le domaine de la critique, à un admirable ensemble d'œuvres d'art. Mais jamais un ensemble d'œuvres d'art n'a été plus étroitement inféodé au génie, au climat, à la politique d'un peuple, à sa géographie même. Taine l'a merveilleusement prouvé. Dénationaliser l'art grec, c'est déjà le trahir. Il doit être goûté dans son cadre naturel. Les mœurs, la religion, la philosophie, le paysage l'ont formé : c'est arbitrairement qu'on le déracinera pour le transformer en réglementation internationale du beau. Ce qu'on nous donne à admirer, c'est précisément le cadavre de l'art grec et non lui-même. L'art grec crie la liberté et la vie : si jamais témoignage du génie humain fut propre à fournir un exemple mais à inspirer la haine de l'imitation, c'est cet art prodigieux où tout nous conseille l'aversion des gens qui l'ont débité en formules, la nécessité de se référer constamment à la vie. Si les Grecs eussent été ce qu'en dit l'Ecole, jamais ils ne fussent resurgis de la tombe — et ils ont l'air, dans les musées, auprès des productions que l'Ecole en déduisit, de vivants passionnés auprès de momies. « Là tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté », et plus nous aimerons les Grecs, plus nous ressentirons l'antipathie de l'Ecole, comme nous l'inspirent déjà les successeurs de Raphaël. Et pourtant quels hommes ne furent-ils pas auprès de notre Académie des Beaux-Arts ! Il y a un véritable abus de confiance dans l'usage que l'Ecole fait des Grecs. Elle installe ses petits ateliers à l'ombre du Parthénon comme les boutiques à l'ombre des cathédrales. Et elle n'enseigne pas à « dessiner d'après l'antique » mais à le caricaturer.

La conception du nu n'est pas plus immuable que toute autre conception humaine. Le nu évolue. En soi, le corps humain est un chiffre aux modifications infinies, aux combinaisons illimitées, et c'est la force de notre grand Rodin d'avoir fondé tout son art sur cette pensée. Il y a une profonde signification symbolique dans le corps humain, une symétrie supérieure, qui correspond à la symétrie des façons dont la sensibilité perçoit l'univers et le transpose dans la conscience. Et par là il est juste de dire que la représentation du corps humain est le but le plus noble de l'art (noble dans le sens de : profond), et c'est là que l'idée chère à M. Péladan se trouve être puissamment armée. Mais les éléments esthétiques

du nu ne sauraient être inféodés à un système de canons fixes. La notion du *caractère* intervient : c'est la race qui la fournit, ce sont aussi les âges, les prédominances nerveuses ou musculaires, et le corps est aussi changeant que les paysages. Il n'y a pas une beauté, il y a des beautés qui se réconcilient dans un plan supérieur où il y a place pour toutes. Le nu des Grecs n'est pas celui de Corrège, ni de Rubens, ni de Rembrandt, ni de Courbet, de Renoir, de Besnard — et tous sont beaux, parce que tous fixent un moment de l'histoire du type humain. L'immense erreur de l'Ecole, qui la tuera après l'avoir mise à même de dogmatiser, c'est sa négation de cette évolution, c'est sa référence obstinée aux Grecs. On considérera ceux-ci faussement si on ne comprend pas qu'ils ne nous intéressent point comme *morts*, mais comme *vivants*, dans ce qu'ils ont coagulé de vie : il faut les aimer comme s'ils travaillaient parallèlement à nous devant la jeune chair moite de lumière. Il ne faut pas, avec impiété, considérer ces sculpteurs du plein-air ensoleillé comme de tristes professeurs enfermés entre quatre murs.

Les races, l'histoire, la psychologie, les mœurs, les professions, transforment le corps à travers les âges. Le chiffre reste : avec quatre membres, une tête et un tronc, des combinaisons de mouvements, des variantes géométriques seront éternellement trouvées. Mais le nu canonique n'a pas de valeur absolue. Le physiologiste, autant et plus que l'artiste, est autorisé à dire les conditions de viabilité d'un organisme et les rapports qui s'ensuivent entre ses diverses parties : ce sont là des canons logiques, mais ils sont bien distincts de ceux de l'École. Ce sont des canons organiques et non esthétiques, et ils varient avec les races : ils admettent l'évolution naturelle des êtres. Un physiologiste pourra admirer l'Apollon saurochtone ou la Vénus de Médicis : il n'en sera pas empêché de démontrer que le même degré de force et d'élégance pourrait être atteint par le concours de formes corporelles légèrement dissemblables. Le nu grec est d'ailleurs sensiblement dévié de cette réalité physiologique : l'idée de l'androgyne a trop hanté les Grecs pour qu'ils n'aient pas essayé de mêler, dans la majorité de leurs effigies masculines, les caractères des deux sexes jusqu'à presque forcer l'anatomie. Bien des statues d'adolescents (l'hermaphrodite Borghèse est la plus célèbre tentative de ce genre) témoignent d'un développement de la poitrine, d'une gracilité du cou, d'une construction des hanches et des cuisses qui évoquent la féminité. Les Grecs n'ont pas craint, pour suggérer cette ambiguïté qui répondait à une conception morale et philosophique, de procéder par amplification des modèles (le terme même dont Rodin se sert), par altération savante et subtile des proportions. C'étaient des praticiens admirables qui en usaient à leur aise avec la nature et les canons naturels ! Ce qu'ils ont fait là, il est légitime de le refaire selon l'exigence de nos idées, et la nature, l'évolution, la force ethnique l'ont fait, pétrissant l'être humain selon leur désir : le tout est de le faire aussi délicatement, et non de penser tenir la vérité captive dans une anthropométrie immodifiable. Quand, après la mystique et chaste sculpture drapée des Byzantins, des Gothiques, des romans, le nu reparaît, quand Botticelli peint ses jeunes filles élancées, Corrège ses blondes potelées, Rubens ses blondes laiteuses et abondantes, Rembrandt ses femmes ambrées et lourdes, quand Goujon sculpte ses nymphes fuselées, quand Michel-Ange gonfle les muscles de ses colosses, quand Fragonard et Boucher peignent la Parisienne à la fois dodue et nerveuse, quand Houdon et Clodion la font pure ou puérile après que Puget a crispé jusqu'au sublime la force sous la douleur, quand Prudhon peint la femme suave, quand Courbet et Manet la font non plus nue mais déshabillée, quand Degas la marque des plis du corset et du linge et la peint gauche, animale et névrosée, quand Renoir en fait une fleur tropicale et Besnard une nacre à forme humaine, tous ont raison, tous ont dit vrai — et tous ont fait des fautes de proportions, mais c'est la vie qui s'est trompée en dictant.

Ainsi même le principe qui semble le moins variable — le corps — a été considéré à tort par l'Ecole comme la base d'un système fixe de la beauté, comme la référence absolue d'une vérité d'enseignement. Certes, le corps est un chiffre, mais un chiffre dont les réciprocités restent proportionnelles dans une constante évolution que l'esthétique doit suivre. Que l'idéal de l'artiste soit formel ou spirituel, qu'il borne l'art à la combinaison de formes pures ou à l'expression, par ces formes, de notions psychologiques, le corps, statue de l'intelligence et son unique truchement, répond à ces deux idéaux et est la base esthétique, mais c'est une base mouvante à travers les âges de l'humanité. Ni le postulat d'une perfection trouvée par les Hellènes à un moment donné de l'histoire, ni les constatations de l'anatomie ne peuvent enrayer cette évolution, pas plus que l'amour n'en peut être enrayé, l'amour, signe à la fois physiologique et moral de l'admiration d'un être pour un autre être qui lui inspire le goût de la reproduction, l'amour qui ne s'arrête pas uniquement sur les êtres répondant au type ionien ou attique. « Il n'y a pas, dit Edgar Poë, de beauté parfaite sans quelque étrangeté dans les proportions. » Formule profonde, qu'on a mal comprise ! Observez que par *étrangeté*, Poe entend cette libre amplification des proportions que les Grecs ont

connue et osée, cette amplification suggestive d'un détail qui est la personnalisation même d'un être : et s'il emploie à dessein le mot *parfaite* pour qualifier la beauté ainsi obtenue, c'est qu'il veut bien réellement désigner que cette distinction d'un être l'*achève* à nos yeux, qu'il faut cette signature à l'ouvrage de Dieu. L'Ecole, au contraire, voit cette perfection dans l'identité absolue d'une créature aux canons qu'elle enseigne : c'est-à-dire que ce serait l'impersonnalité même, une sorte de créature artificielle, de mannequin esthétique. Et ces canons eux-mêmes, ce ne sont pas des tables de Moïse. Ce sont des combinaisons de recettes déduites de diverses œuvres des anciens. Pour leur donner plus d'autorité, l'Ecole a fait appel à la physiologie et à ses remarques sur les proportions et les rapports réciproques des organes, tels que leur fonctionnement normal les nécessite. C'était confondre indûment deux ordres de raisonnement : entre eux, entre la viabilité et la beauté, il y avait place pour le caractère propre de chaque race, et pour l'évolution du type humain. L'histoire des génies picturaux qui ont créé des nus admirables sans être ratifiés par l'Ecole a prouvé le vice capital de cette partie de son dogmatisme.

Ainsi le nu académique, dont l'enseignement est le dernier boulevard de l'Ecole, est démenti par le nu vivant. L'Ecole a successivement concédé la peinture de genre et d'histoire, le paysage romantique et impressionniste, l'intimisme : mais elle semblait rester forte par la préoccupation sacrée de l'étude du corps humain, centre matériel et moral des arts d'expression plastique. L'analyse critique arrive, malheureusement pour son dogmatisme arriéré, à faire justice de la façon dont elle a compris cette étude. L'exemple ne seconde que trop l'analyse critique. Les nus de Manet, de Renoir, de Degas, de Besnard ont montré, en face des œuvres académiques modernes, la valeur de ces théories. Il y avait pourtant, pour l'Ecole, un rôle splendide à soutenir, si elle avait bien voulu écarter ses préjugés et interpréter librement, généreusement, ces libres et généreux Grecs dont elle parlait. Elle pouvait, selon la conception qui permet à M. Péladan de critiquer vigoureusement l'art actuel en forçant à la déférence ses plus zélés défenseurs, elle pouvait rester la gardienne du beau dogme fondamental du nu, à une époque où le souci du modernisme, du caractère, de l'expression des mœurs a conduit les peintres à négliger à tort cet arcane esthétique du corps humain où gît la puissance profonde de leur art. Retranchée derrière cette position, suprême mais inexpugnable, elle avait encore la possibilité d'une survie morale des plus honorables, et elle se prouvait utile. Je suis de ceux qui regrettent sincèrement, malgré une légitime antipathie pour le principe même de l'Ecole, qu'elle n'ait pas compris la beauté possible de cette intervention. Il est triste de voir un groupement, après tout placé sous les auspices d'un grand passé, considérer la faillite derrière une façade comme une solution décente et paisible ; et puisque le prestige d'un mandat de l'Etat lui restait encore si l'art libre ne le lui reconnaissait plus, il eût été préférable qu'elle se choisit un domaine logique. Mais elle n'a rien appris, rien oublié; l'évolution des idées lui a enlevé tout ce qu'elle s'arrogeait. Une part lui était laissée : elle a continué de prétendre à tout sans rien mériter, elle n'a pas voulu choisir. Il n'y aurait après tout qu'une attitude respectueuse à garder — et on la garderait bien volontiers — devant une institution qui se désintéresserait de ce qui se tente, en se bornant à être l'authentique héritière du passé. Mais elle ne l'est pas, et cela se voit clairement malgré sa prétention publique à l'être. Et c'est pourquoi elle se meurt en prêchant dans le vide.

CAMILLE M[illegible]AIR.



AU PAYS DE KANT

Dans quelques jours l'Allemagne va fêter, avec piété, le centième anniversaire de la mort de Kant. Les panégyristes, du haut de leur chaire enguirlandée, devant le buste de plâtre couronné d'un laurier exigu, affirmeront, sans outrer la vérité, que l'auteur de *La Critique de la raison pure* se dresse aujourd'hui plus grand et plus vivant que jamais. Longtemps Hegel offusqua la gloire de son aîné ; sa conception philosophique, plus grandiose sinon plus hardie, séduisit Renan, et détermina Taine. Puis son astre pâlit, et les plus grands noms de notre philosophie contemporaine demeureront, sans doute, ceux des penseurs, qui, comme Renouvier ou Boutroux, furent, plus ou moins « Kantistes ».

Kant eût fourni à l'appui de la théorie du *milieu*, et partant de la *race*, un exemple aussi probant, aussi spécieux que La Fontaine. Le pays des vieux Borussiens où il naquit, pensa, mourut. Ses entours expliquent excellemment l'habitude de son existence tout ce qu'il a été, tout, sauf son génie.

Kœnigsberg, sa ville natale, n'aurait su éveiller dans son imagination d'enfant pauvre des idées riantes ; à en juger par les vieux quartiers qu'épargna, il y a quelque cent ans, un incendie dévorateur, la capitale du duché de Prusse n'avait pas, même autrefois, cet aspect pittoresque, qu'offrent des villes voisines comme Dantzig. Trois villages, de pêcheurs, de pay-

sans, de marchands, s'étaient groupés au bord du Prégel; la cité enfermant les pêcheurs dans une île — au pied du château massif et très simple, qui surmonte le Mont-du-Roi (Kœnigs-berg). Dans l'île, chaque corporation avait sa rue, bouchers, boulangers, etc. Dans l'île, un antique bâtiment, à demi forteresse, à demi cloître, abritait la vieille et célèbre université, qu'un duc de Prusse avait fondée au XVI[e] siècle, pour en faire un boulevard du protestantisme. C'est là que, pendant des années, professa Kant, *professor ordinarius* de philosophie. A deux pas de là, s'étend, plus qu'elle ne se dresse, l'immense cathédrale de briques rouges, vénérable monument, aujourd'hui débile, que construisirent autrefois les Chevaliers teutoniques. En temps de guerre l'église devenait bastille. C'est là que, dans la *Stoa Kantiana*, le philosophe dort son éternel sommeil. Aux grands jours, les curieux, qu'il n'aimait guère, vont visiter sa tombe. Depuis plusieurs années son repos est troublé par les écroulements de briques et les coups de pioche des ouvriers qui restaurent le vieil édifice.

C'est un pays pauvre que celui où l'église ellemême n'offre aux regards que des murailles longues et uniformes, sans ornement, sans vie, sans art. Kœnigsberg n'ayant même pas ce musée populaire, où, dans les régions méridionales, les fidèles s'habituèrent, dès longtemps, à la jouissance inconsciente du beau artistique, les habitants devaient chercher la beauté ou dans la nature, ou en eux-mêmes. Mais la nature est, aux environs de Kœnigsberg, trop vaste pour être accessible à la foule. Les guides la proclament laide. Ce ne sont pas les paysages bariolés, coupés de lignes gaies, qu'on trouve au bord du Rhin, ni les ondulations caressantes, aux ombres voluptueuses des collines vertes et bleues de la Thuringe. C'est « l'interminable ennui de la plaine » des prés fertiles, d'infinies mers blondes ou jaunes de blé ou de colza, çà et là des vaches, noir et blanc, paissent, à la crête de l'horizon, un moulin de bois, exquisement gris sous les longs brouillards de l'hiver, tourne lentement. Aux âmes qui souffrent de la vie moderne, bizarrée, complexe, à ceux qui, tel Chateaubriand, n'aiment pas la montagne aux lignes heurtées « amusantes » ce paysage austroprussien, quasi hollandais, apporte une mélancolie singulière et douce. Mais cette nature abstraite répugne à la foule, qui cherche à réagir contre elle plutôt que de s'y mêler. L'hiver, pour se réchauffer, l'été, pour se rafraîchir, le peuple cherche les joies brutales de l'alcool. Ces bouges sans chaises, ni tables, sinistres et sales, ouvriers et paysans et pêcheurs s'y pressent; chacun apporte sa topette, la fait remplir et le coude levé, ils boivent, comme on ferait un litre de petit bleu, à la régalade : ils en sortent poètes, heureux et loquaces. Les *destillations* ont des enseignes d'une ironie lugubre : *Zum Seemanns Heim* : *Au foyer du matelot.* Un peu d'eau-de-vie de pommes de terre fabriquée par les grands propriétaires terriens fait le seul plaisir des indigents.

Et pourtant, tout près de ces quais, grouillants d'étals et de marchandes, où les paysannes criardes vendent poissons, fromages, pommes, oignons, devant les *destillations* qui regorgent, la nature est là qui invite et qui aime. Le Prégel aux eaux sombres coule de l'est à l'ouest, entre la forêt des mats, des barques de pêches amarrées à ses flancs. Il coule silencieux, opaque, froid vers la lumière. Et soudain, quand le soleil baisse, le fleuve endormi se réveille, s'embrase. Il s'anime, strié de lames multicolores et que berce le vent. La longue avenue diaprée, scintillante est une traînée de feu et de flammes, qui semble monter jusqu'au faîte de l'horizon. Il faudrait la brosse d'un Pissaro pour rendre cette palpitation intense et colorée. Captivé, l'on suit, hors des remparts, le fleuve glorieux et la vision devient plus grandiose. Un horizon magique surgit peu à peu. Le Prégel n'est plus ; une nappe d'or étend ses eaux ardentes. Sur le *Frisches Haff* apparaissent des navires dont l'immense soleil semble gonfler les voiles; on croit les voir tout près, et ces arbres grêles là-bas, sur une langue de terre; et les fanaux qui s'allument au long du chenal, mais la vapeur légère les baigne d'une ombre laquée, contourne et cambre leurs formes et les yeux pauvres d'Européens y croient admirer la fantasmagorie lointaine d'un paysage japonais. Le soleil s'est abîmé et la clarté demeure... Doucement l'eau s'en va vers la mer.

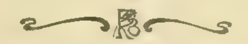
En dépit des traditions qui assurent, — avec l'assurance de l'erreur, — que Kant ne s'éloigna jamais de plus de dix kilomètres de sa ville natale, l'on sait qu'il se rendit souvent au bord de la Baltique, à quelque cinq lieues de Kœnigsberg. La foule ignore ces plages éloignées. Elles sont belles et pittoresques. La mer, parfois, semble dormir, bercée dans son linceul gris ; mais, le plus souvent, des vagues brisent sa surface glauque, ou verte, ou très bleue ; chaque hiver, elle conquiert et arrache un bloc de terre aux dunes parsemées d'herbes maigriotes, ou un pan énorme de falaise s'éboule, ruiné par son effort tenace. D'un coup de pouce hardi, la Baltique façonne son rivage; il lui faut un décor pittoresque qui l'encadre. Cette dune, avec ses lignes molles qui viennent mourir sur la plage, l'irritent. L'arête vive, la terre saignante, blessée, les hêtres plus que centenaires écroulés, fracassés, la grandeur sauvage des bords du *Samland*, Kant les vit, et sans doute les regarda-t-il. Son esprit sentit l'Infini, mais à vou-

loir l'étreindre, il comprit que l'homme ne le saurait jamais; s'il allait plus avant, l'abîme s'ouvrait sur ses pas; il mit un but à sa marche en avant, ne le dépassa point, et rentrant dans les villes humaines, il s'enfermait dans la Raison.

Jamais il ne manqua à son propos. Il fut inflexible envers soi-même; la régularité extrême de sa vie, avec son tic tac régulier d'horloge bien réglée, tout le monde la connaît, ne serait-ce que pour l'avoir entendu railler. Mais quelles joies profonde cette victoire sur sa pensée, conséquence logique de sa victoire sur soi-même, n'a-t-elle pas dû procurer à Kant. Il surmonta la faiblesse de sa santé, se levant pendant quatre-vingt ans à cinq heures du matin. Une pipe, une tasse de café, des repas réguliers, apportés pendant trente ans par le même domestique, suffisaient à l'économie de sa personne. Dans la maisonnette très simple où il habitait, dans ce réduit tout peuplé de ses vastes pensées, qu'un conseil municipal utilitaire fit jeter bas voici dix ans, il philosophait, et dans le crépuscule, dans la nuit tombante, il rêvait en regardant la grosse tour ventrue du château. Les arbres d'un jardin voisin ayant offusqué le vieux donjon, Kant pria qu'on les étêtât, pour que ses regards coutumiers n'en fussent pas troublés... Cependant le philosophe ne laissait pas d'être mondain; il causait avec agrément; seule la philosophie... des autres lui agréait peu dans ces conversations. A tous les fâcheux il répondait avec un bon sourire narquois : « Evidemment », et passait à autre chose. Il ne détestait point la société des femmes, qu'il croyait bien connaître, puisqu'il ne se maria pas. Kant passait pour galant et les nombreux portraits que l'on a conservés de lui à Kœnigsberg prouvent, en effet, qu'il s'habillait avec quelque recherche. Il lui semblait indécent qu'un philosophe, même original, se distinguât par la coupe vieillotte de ses habits ou par la crasse de ses chapeaux. Devançant les esthètes du siècle défunt, il souhaitait qu'on suivît, dans le choix des couleurs, pour les vêtements masculins, les règles de l'harmonie, c'est-à-dire les lois de la nature : « Voyez cette fleur, disait-il, sa corolle, est brune, le pistil est jaune, donc, à gilet jaune, habit brun.

Ces infiniment petits dans la vie des grands écrivains contribuent à faire apercevoir l'homme sous l'écrivain. Il n'est pas indifférent de savoir que l'auteur de *la Critique du Jugement* aimait et entendait la nature; il ne faut pas oublier qu'il vécut dans un pays sans automne ni printemps, où l'on ne connaît que les longs et froids hivers aux jours brefs, et les étés brûlants, où les nuits sont un long crépuscule. Le fils du sellier de Kœnigsberg, s'habilla et se conduisit en honnête homme, et enfin, et surtout, il sut se garder, là-bas, du mysticisme métaphysique et de l'épicuréisme grossier; en dépit du siècle écoulé, Kant demeure vivant, et l'on ne saurait, au XXe siècle, oublier qu'il fut le premier à reconnaître en Allemagne l'importance des Etats généraux qu'on venait de convoquer, et qu'il scruta, avec bonne foi et profondeur, dans son traité : *Der Ewige Frieden*, la question toujours actuelle de la Paix éternelle.

PAUL BASTIER
Maître de Conférences à l'Université de Posen



LA VIE LITTÉRAIRE

L'influence française de Gœthe

FERNAND BALDENSPERGER, professeur à l'Université de Lyon : *Gœthe en France*. Étude de littérature comparée. (Hachette, éditeur.)

Quelle est donc hardie cette œuvre attentive, patiente, d'une érudition presque touchante par son soin de ne rien négliger, cette œuvre d'exposition simple et facile, cette œuvre où M. Fernand Baldensperger, professeur à l'Université de Lyon (remarquons toutes les fois l'activité des universités provinciales) étudie l'influence française de Gœthe depuis cent vingt-cinq ans, se livre ainsi à la recherche acharnée de l'insaisissable, à l'analyse minutieuse de ce qui ne peut se définir! Quelle est hardie, mais n'est-elle pas téméraire, un peu aventureuse en son audace!

Comment déterminer l'influence exercée par un homme, par une œuvre? Elle est énorme l'influence de Gœthe, mais elle échappe dès qu'on veut la préciser.

On a subi en France le charme de Werther depuis 1780. Qui le niera? Mais c'est à travers Rousseau qu'on apprenait la sympathie pour Gœthe, et c'est à travers Gœthe qu'on se plaisait à remonter jusqu'à Rousseau! Plus que personne Mme de Staël admire *Werther* et contribue à propager son influence française. Mais Mme de Staël est disciple de Rousseau et admiratrice de *Werther* dans la mesure même où elle est le disciple de Rousseau. Elle associe les inspirations et les idées de ces deux hommes de génie, elle les associerait même si elles avaient été contradictoires. Elle ne suppose pas un seul instant que l'auteur de *Werther* ait pu être à l'abri du rayonnement de l'auteur de *La Nouvelle Héloïse! Werther* a fait époque dans ma vie, dit-elle. « On a voulu blâmer l'auteur de *Werther* de supposer au héros de son roman une autre peine que celle de l'amour, de laisser voir dans son âme la vive douleur d'une humiliation, et le ressentiment profond contre l'orgueil des rangs qui a causé cette humiliation; c'est selon moi l'un des plus beaux traits de génie de l'ouvrage. Gœthe voulait peindre un être souffrant par toutes

les affections d'une âme tendre et fière; il voulait peindre ce mélange de maux, qui seul peut conduire un homme au dernier degré du désespoir. Les peines de la nature peuvent laisser encore quelques ressources; il faut que la société jette ses poisons dans la blessure, pour que la raison soit tout à fait altérée et que la mort devienne un besoin. » Ainsi, Mme de Staël, disciple de Rousseau, attribue au roman de 1774 une signification sociale importante. Est-ce le génie même de Gœthe qui assure à son ouvrage cette valeur sociale. N'est-ce pas l'influence de Rousseau qui excite à chercher, à trouver dans *Werther*, une valeur sociale que Gœthe ne songeait pas peut-être à lui donner?

Mais Mme de Staël ne peut admirer Gœthe sans l'unir à Rousseau. « Quelle sublime réunion l'on trouve, dans *Werther*, de pensées et de sentiments, d'entraînement et de philosophie! Il n'y a que Rousseau et Gœthe qui aient su peindre la passion réfléchissante, la passion qui se juge elle-même et se connaît sans pouvoir se dompter... Rien n'émeut davantage que ce mélange de douleurs et de méditations, d'observations et de délire, qui représente l'homme malheureux se contemplant par la pensée, et succombant à la douleur, dirigeant son imagination sur lui-même, assez fort pour se regarder souffrir et néanmoins incapable de porter à son âme aucun secours. » Elle l'a dit encore, l'auteur de *Delphine*, elle l'a dit encore : « Il n'y a que Rousseau et Gœthe .. » Et je ne dis pas que Gœthe n'exerce point alors par *Werther* une colossale influence chez nous, et que ce livre n'est point alors paré à nos regards de plus de jeune et vive nouveauté et plus agissante que l'œuvre de Rousseau; et pourtant c'est Rousseau qui nous semble à nous le plus proche, et l'inspirateur réel des sentiments et des idées dont *Werther* excite et favorise l'expression.

Chateaubriand publie *René* — *René*! *Werther* — Contestera t-on la puissance de l'un de ces héros sur l'autre, la puissance de Gœthe sur Chateaubriand? C'est impossible. Mais la sincérité et la spontanéité même des impressions éprouvées alors prouvent mieux que tout le reste comment les influences, les plus nettes en apparence, deviennent indécises et comme incertaines et fuyantes, dès qu'on s'applique à la déterminer. On cherche Gœthe, on trouve encore Rousseau. Le *Mercure*, confident de Chateaubriand, par Fontanes son principal rédacteur signale dans *René* « la moralité tout à fait neuve et malheureusement d'une application très étendue. Elle s'adresse à ces nombreuses victimes de l'exemple du jeune Werther, de *Rousseau* qui ont cherché le bonheur loin des affections naturelles du cœur et des voies communes de la société. »

Et Chateaubriand à son tour dans sa *Défense du Génie du Christianisme*, dont *René* est un épisode, déclare que l'auteur a voulu combattre en cette œuvre : « le travers qui mène directement au suicide. C'est Jean-Jacques Rousseau qui introduisit le premier parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables... Le roman de *Werther* a développé depuis ce germe de poison. L'auteur du *Génie du Christianisme*, obligé de faire entrer dans son apologie quelques tableaux pour l'imagination, a voulu dénoncer cette espèce de vice nouveau et peindre les conséquences funestes de l'amour outré de la solitude... » En inférerons-nous que l'auteur de *René* n'est dominé par l'auteur de *Werther* que parce que celui-ci a développé ou repris les imaginations de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*?

M. Fernand Baldensperger, heureusement guidé par sa perspicacité loyale, suppose même que Chateaubriand aurait pu écrire *René* si Gœthe n'avait pas écrit *Werther*. Il se tient pour certain que, sans ce précurseur germanique qui a provoqué son émulation, suscité sa contradiction et précisé sa pensée, Chateaubriand avait pour se passer de précédent assez de puissance créatrice, des rêves assez amples, une invention suffisamment ardente.. Alors! ne forçons point les réalités sous peine de les dénaturer... L'influence, même la plus proche de Gœthe, est immense, mais elle est déterminée. Et reprenons la vieille métaphore : Les plus grands génies littéraires ne sont que les anneaux d'une chaîne; ils n'ont, les uns séparés des autres, aucune existence vraiment utile... Ou bien si nous refusons de les réduire à cette situation apparemment subalterne (d'autant plus forte néanmoins) nous risquons, en suivant la trace des plus précises influences de Gœthe, de découvrir que l'individualisme lyrique de Jean-Jacques est la source de toutes et que Gœthe autant que Schiller et Byron et Lamartine et Victor Hugo doivent reconnaître Rousseau comme ancêtre et comme initiateur d'une littérature nouvelle...



Enquête vraiment périlleuse sur les influences individuelles!

Mais passons le temps du romantisme où Gœthe est partout présent sans qu'on puisse déterminer les effets exacts de sa présence. M. Baldensperger n'est-il pas bien osé de vouloir marquer son influence sur nos contemporains? Ah! vanité ne le croyez-vous pas! que de fixer les influences à distance — à distance d'un siècle Et à quelles conclusions arbitraires est condamné le savant le plus sûr!

Ira-t-on découvrir dans Gœthe l'un des premiers créateurs de *l'égotisme*, l'un des plus illustres théoriciens et praticiens de la *culture du moi*! Mais, prenez garde, vous le trahissez!

On sait comment cette doctrine de la *culture du moi* s'est formée sous l'influence des systèmes philosophiques négateurs de la réalité objective du monde extérieur, sous l'effet de conditions sociales défavorables à l'activité altruiste des délicats, sous l'action surtout d'une intellectualité trop raffinée que n'alimentaient plus de suffisantes sources de vie spontanée et instinctive. Le moi, opprimé par le réel, crée à son tour le monde ; et comme il s'est persuadé que nous ne possédons des choses que nos idées, comme l'univers n'est que « notre âme déroulée à l'infini », il s'applique par la « culture » à « être le plus possible », c'est-à-dire à recevoir des objets de la réalité le plus de sensations qu'il se pourra : il s'efforce de déguster tour à tour les idées et la vie, en se réservant pour de nouvelles expériences, et sans trop vérifier les prétextes, où se satisfont les désirs excessifs. Paysages et livres, hommes et choses, les actes de la vie publique aussi bien que les situations d'une existence privée deviennent de purs états d'âme ; et c'est à ne point se contenter d'une façon de sentir ou de penser, à multiplier s'il se peut les occasions propices à ce perpétuel « narcissisme » que doit tendre l'effort conscient des esprits élégants.

Bon.

Mais M. Baldensperger se doute bien qu'il est excessif et qu'il ne peut être permis de faire de Gœthe le chef suprême des égotistes. Si le Gœthe des *Mémoires*, si attentif à son propre enrichissement, si soucieux de tirer parti pour son aptitude à comprendre et à sentir, des expériences offertes par la vie, si appliqué à maintenir l'intégrité de son être selon un plan artistique, lui paraît comme à nous assez bien fait pour patronner la *culture du moi*, M. Baldensperger connaît trop bien son grand homme et le comprend trop bien pour accepter qu'on le réduise ainsi et il proteste de toutes ses forces que le sérieux des préoccupations scientifiques de Gœthe, son éloignement des idées révélatrices à ses yeux d'une déchéance de la dignité humaine et d'une négation du progrès, l'éloignaient nettement du dilettantisme inconsistant et indifférent : ce qui est proprement tout l'égotisme et l'unique résultat de la culture du moi.

Seulement, le sujet domine l'écrivain plus que l'écrivain ne domine le sujet et M. Baldensperger, ayant défendu Gœthe, le livre à son tour.

Nous, nous n'admettons pas que Maurice Barrès soit un véritable disciple de Gœthe. Il se recommande systématiquement de lui dans ses premiers ouvrages, mais il ne se subordonne pas à lui. C'est lui-même qu'il développe fortement et il appuie les raisons psychologiques de son développement par un peu d'érudition livresque. Il se cherche nonchalamment d'illustres références parmi les hommes de génie. Il s'adresse à Gœthe et ne peut s'adresser mieux. Mais il ne se demande pas s'il le déforme ou s'il le rétrécit. Barrès n'est pas gœthéen alors, il est « barrésiste ». Barrès seul importe à Barrès.

Et Bourget ! Bourget serait *gœthéen* de toutes façons s'il suffisait pour l'être de se référer à Gœthe. Et il le serait des manières les plus contradictoires. Julien Dorsenne, le héros de *Cosmopolis* « disait que son unique but était d'intellectualiser des sensations vives. » Les *Mémoires* de Gœthe étaient l'un des ouvrages « où il retrempait sans cesse sa doctrine d'intransigeante intellectualité. » Maintenant voici que dans *l'Etape*, Bourget demande à Gœthe toutes sortes de protections, et appuie de son autorité le traditionalisme social dont il emplit son livre. Mais qui ne voit que ce sont là simplement procédés d'un écrivain de faible et pédante imagination, qui emprunte aux livres ce qu'il est malhabile à se faire prêter par le spectacle de la vie. Bourget a de fortes lectures, c'est entendu, et des lectures de bon ton. Il a lu Gœthe et il n'a pas perdu son temps. Et c'est tout ; mais, de vues courtes, ne dépassant pas son époque, l'année, la saison, soumis à toutes les tyrannies distinguées, Bourget, par son tempérament, son caractère et toute son intellectualité n'est pas plus *gœthéen* que le bottier et que la duchesse qui emplissent son univers !

Et, en vérité, l'influence d'un grand homme ne se manifeste pas par les emprunts qu'on lui fait pour garnir un chapitre, nourrir une conversation ou constituer un type ; elle ne s'exerce réellement que sur celui qui la subit malgré soi et comme à son insu. Il ne peut plus être aujourd'hui de gœthéens spontanés, naturels, ni au sens exact du mot d'influence gœthéenne !

***

L'influence ! quel travail accomplit M. Baldensperger pour la démêler jusque dans les plus petits ouvrages semés obscurément à travers le siècle, pour la démêler sans qu'il parvienne à la définir !

L'influence qu'est ce donc, et comment la discerne-t-on ?

En 1862, le 6 octobre, Sainte-Beuve écrivait : « Gœthe est toujours resté pour nous un étranger, un demi-inconnu, une sorte de majestueuse énigme, un Jupiter-Ammon à distance dans son sanctuaire ». Quinze jours après Jules Levallois, qui n'était pourtant pas ignorant de la pensée de Sainte-Beuve, écrivait : « La disposition générale et, en même temps, très spéciale, qu'on me permettra d'appeler l'esprit gœthéen est chez nous, je le sais, fort étendue depuis une quinzaine d'années, et elle tend chaque jour à

s'étendre davantage ». Contradiction significative, mais qui n'a point persuadé M. Baldensberger qu'on ne peut pas discerner jusque dans ses détails l'influence même la plus profonde.

Elle fut profonde assurément l'influence de Gœthe. Il a absorbé peu à peu, confondu en lui, les plus plus grands talents de son époque. Et à mesure que ses rivaux contemporains s'effacent davantage dans l'ombre de sa gloire, sa gloire elle-même semble devenir plus rayonnante. Sans doute, on a abandonné à une obscurité fatale quelques-uns de ses innombrables ouvrages ; mais les autres, destinés à survivre *Faust*, *Werther*, ont pris un éclat nouveau. Les idées essentielles de ses chefs-d'œuvre sont entrées dans la circulation générale, non pas pour s'y perdre, mais pour y prospérer. Elles sont travaillées par l'effort incessant des intelligences. Elles sont développées, modifiées, recréées, mais toujours persistantes. Elles sont devenues des aliments de la vie intellectuelle. Elles donnent plus de force à cette vie. Et cette vie leur communique à son tour plus de force. Mais n'allez pas pénétrer les détails, tout vous échapperait. La pensée de Gœthe est invisible et présente, d'autant plus agissante peut-être qu'elle est plus dissimulée. Oui, sa grande œuvre est entrée dans la pensée générale pour la vévifier. Quelle est ensuite la part exacte de son influence, nul ne le sait, et il importe peu que quelqu'un le sache exactement. Mais il a aidé à composer l'atmosphère intellectuelle et morale où nos esprits et nos âmes respirent.

Aussi bien, du livre de M. Baldensperger dont l'érudition, ardente à la chasse des infiniment petits, est admirable et decevante, on ne repoussera pas la conclusion très juste parce que très générale (sur l'influence d'un grand homme on ne peut exprimer avec vérité que des idées très générales). « Bien des chances de durée lui viennent de ce qui fait peut-être au fond et derrière les distinctions successives et les départs qu'a subis son œuvre, la force et la vertu de cette manifestation intellectuelle, une des plus grandes des temps modernes. C'est *l'éternel humain*, non [illegible] passager de quelques tendances ou la médiocrité superficielle de quelques préoccupations, qui anime le monde où Gœthe a vécu et où il a puisé. Ainsi que Faust, il a rendu visite aux Mères, et il a rapporté de son voyage vertigineux la notion de plusieurs des lois immuables, dont ne s'écartera point, sous peine de périr, l'humanité même progressive, même émancipée. Etant, [illegible] a dit, l'homme [illegible] en méditation à l'homme, il ne saurait perdre absolument son rang parmi les héros dont se composera, même dans des conditions sociales nouvelles, le Panthéon des plus dignes. »



Et la littérature française servira de véhicule à sa gloire et à son influence, considérables et vagues — n'en doutons pas !

Il y aura, il y a entre la littérature française et Gœthe échange de services. Grâce à M. Baldensperger (heureux les livres qui évoquent si vigoureusement de grandes idées et de grands hommes) voici que nous pouvons mesurer mieux ce que Gœthe doit à la France et l'aide qu'il nous apporta pour que nous puissions réaliser toute notre mission française.

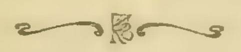
Gœthe — c'est bien l'avis de M Baldensperger : à étudier l'influence française de Gœthe : il s'est pénétré plus que personne de l'influence française sur Gœthe — Gœthe a beaucoup reçu de la France. Il a aimé d'elle sa culture humaine et sociable, le jeu alerte des idées qui, de Diderot aux « jeunes gens » du *Globe*, n'a guère cessé de l'intéresser et aussi, je crois bien, cette « sensualité moyenne » du Français, en laquelle Matthew Arnold faisait résider la caractéristique de notre nation. Il a suivi avec éblouissement la surprenante trajectoire de Napoléon dont la fortune lui semblait à la fois le symbole et le châtiment des destinées surhumaines. Il a de bonne heure appris à goûter la netteté classique de notre théâtre, et notre XVIIIe siècle, par Rousseau et par Voltaire, a puissamment agi sur lui. Dans la circulation incessante des idées et des formes, Gœthe doit beaucoup à la pensée et à l'art français ; et l'on a pu dire qu'il s'est formé entre la France et l'Allemagne, participant des deux et recevant ainsi une double impulsion. Il serait impossible en tous cas d'imaginer Gœthe dans une Allemagne qui n'aurait pas eu la France pour voisine, pour antagoniste intellectuelle et pour complément...

Cela est entendu, mais après ! Après, nous avons puisé à la source gœthéenne, ce que Gœthe avait reçu lui-même de la France — et quels que soient les caractères singuliers de son génie littéraire qui le rendent naturellement cher aux cœurs et aux intelligences allemandes ! — ce qui lui avait donné le plus de force pour agir sur le monde. Il était bien pénétrant le jugement prononcé en 1880 par Paul Stapfer sur Gœthe : « Ce qui plus que tout le reste nous charme et nous ravit dans Gœthe, c'est cette ouverture d'intelligence, cette largeur de sympathie, cette curiosité universelle, ce don admirable de comprendre tout, d'aimer tout, de s'intéresser à tout, qui fait de lui non seulement un homme du XIXe siècle, mais le poète du siècle par excellence, l'incarnation la plus parfaite du génie cosmopolite de notre âge. » Disons que ce qu'il y avait de particulièrement allemand dans Gœthe a cessé d'agir dès le romantisme fini ; on ne

voit plus guère dans son œuvre que ce qu'elle a d'essentiellement cosmopolite, et c'est à cause de nous (à qui il devait déjà beaucoup de cette aptitude intellectuelle au cospolitisme, maitre de la littérature à venir), c'est à cause de nous qu'on le voit.

Que notre littérature ait plus que les autres ce caractère cosmopolite, universel, qui lui assure une universelle influence, on ne le conteste pas; qu'elle ait une force de rayonnement, une puissance d'expansion à nulle autre pareille, on l'admet; que filtrant, clarifiant les idées venues de toutes parts elle augmente nécessairement l'intensité de leur influence on ne le veut pas discuter. Et, par conséquent, plus Gœthe, imbibé de toutes ces qualités françaises, imprégné de tous ces caractères français, causes de la vitalité de son œuvre, exercera d'influence sur les intelligences allemandes, plus il nous rendra facile à nous l'exercice de notre naturelle influence et de ce qu'on appellera peut-être un jour notre suprématie! Tout ce qui, en l'œuvre de Gœthe, est dans le sens de notre action intellectuelle, universelle et nécessaire, favorisera notre action et maintiendra sa gloire. C'est ainsi que la prépondérance de l'esprit français dans l'esprit européen garantira sans doute à Gœthe le titre que Charles de Villers lui donnait jadis, le titre de « prince de l'humanité ».

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Comédie-Française : Une reprise de *Britannicus*.

Dans les fragments des *Mémoires* de Mlle Georges, publiés ici même, il est un passage touchant l'interprétation de la tragédie qui m'a particulièrement frappé : celui où l'illustre artiste écrit, après une représentation de *Cinna* : « Les tragédies n'étaient pas entourées de beaux décors : c'était même très sale, très négligé; on avait grand tort. La faute n'en était certes pas à Talma qui sentait et connaissait l'antiquité mieux que personne. Que de fois je l'ai vu dans de saintes colères contre ce mauvais goût, cette mesquinerie : « Mais vous nous ferez donner « des bonnets d'âne, misérables que vous êtes! » Pauvre Talma, qui voulait, tant il aimait l'antiquité, rétablir les chœurs dans *Œdipe*! La musique élève l'âme, elle poétise : mais parler de cela à des bonnets de coton, c'est peine perdue! »

De cette expressive déclaration, venue sous cette plume autorisée, qui sans doute n'a point le don de composer propre à l'écrivain-né, mais en revanche sait faire vivre tout ce qu'elle touche, et paraît sincère jusqu'à la brutalité, il semble se dégager plus d'un enseignement. Tout d'abord, on ne fut jamais pleinement satisfait, puisqu'à l'époque de Talma, Monvel, Raucourt, Duchesnois et Georges, c'est-à-dire au moment où cinq ou six étoiles de première grandeur rayonnaient à la Comédie-Française, à ce moment même une interprète de la valeur de Mlle Georges pouvait faire les critiques que l'on sait. A cette époque, le Répertoire tragique n'était pas négligé : le maître d'alors, le vrai maître, celui qui régentait et tenait en mains son Théâtre-Français, avec la même énergie dont il allait régenter l'Europe, celui-là ne l'eût pas permis — car il lui fallait, pour sa consommation personnelle, beaucoup de *Britannicus*, de *Phèdres* et de *Cinnas*. L'interprétation était... ce que vous savez, et les noms ci-dessus prononcés sont plus éloquents que tous les commentaires, puisqu'ils sont par eux-mêmes de vivants commentaires. C'était donc du côté de la mise en scène que s'affirmaient les défaillances et le passage des *Mémoires* que nous avons cité nous édifie pleinement : on ne saurait, avec plus de vie familière, faire toucher du doigt le point faible!

En l'an de grâce 1904, c'est-à-dire cent années tout juste après l'époque fameuse dont l'éclatante maîtresse de Bonaparte nous restitue l'histoire — avec quelle ingénuité, on a pu le voir... quelle absence de pose, je dirais presque : quelle candeur! à la reprise d'une tragédie du répertoire comme *Britannicus*, c'est une interversion des points de vue que suscite la critique. Que nous n'ayons à l'heure présente ni Talma, ni Monvel, ni Georges, ni Duchesnois, ce n'est pas la question, et nous aurions mauvaise grâce à en rendre responsable une troupe comme celle de la Comédie-Française. Ces noms qui brillèrent d'un éclat si vif et qui sont encore expressifs à ce point de symboliser la Tragédie dans ce qu'elle eut de plus fort et de plus éclatant, ces noms, dis-je, représentent ce qui ne se crée ni ne se remplace : le *don*, la *flamme*, que jamais évidemment étude ni application ne parviendront à suppléer. Quand un de ces mortels trop rares se manifeste pour nous communiquer dans son art la sensation du génie, il nous faut, avec admiration, nous incliner devant lui comme devant toute manifestation supérieure de l'humanité. Mais ce dont nous nous garderons bien, c'est de le prendre pour écraser de son prestige ceux qui vinrent après lui!

A défaut de génie toutefois, ou même de grand talent, il est une chose que l'on peut attendre, sans exigence injustifiée, d'une troupe de comédiens relativement *homogène* comme celle de la Comédie-Française : et c'est, vous le sentez, un peu de travail, un peu d'étude préparatoire, une mise au point si vous voulez, quand elle donne une pièce du répertoire. Or cette préparation, cette mise au point, dont une

reprise comme celle du *Mariage de Figaro* nous avait donné l'impression, nous ne la trouvons en aucune façon dans *Britannicus*. Je ne vois aucune unité, aucune homogénéité dans cette interprétation d'une œuvre qui exige de telles qualités. Pour emprunter une comparaison au domaine musical, c'est quelque chose d'assez semblable à un quatuor ou à un quintette instrumental où chaque exécutant, premier violon, second violon, alto, violoncelle, aurait étudié isolément sa partie, mais n'aurait pas concerté ses effets, ne les aurait pas confrontés à ceux des autres parties, avant l'exécution publique, en vue d'obtenir l'accord de ces effets et l'unité du style. Rien ne peut mieux préciser ma pensée et souligner ma critique qu'une telle comparaison : tous ceux qui ont l'habitude de la musique instrumentale me comprendront, et ceux qui n'en ont point fait l'expérience n'auront qu'à appliquer leur esprit pour se représenter le défaut d'unité qui résulte d'une telle négligence. Comme un jour j'en manifesterais tout haut mon étonnement — car cela ne date pas, vous pensez bien, de la reprise de *Britannicus* — une artiste de la maison, que je ne nommerai point, mais qui est des plus autorisées pour donner son opinion sur un tel sujet, me disait : — « Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Avec la meilleure volonté du monde on ne saurait mieux faire. Et cela tient à la façon dédaigneuse dont on traite la tragédie... Voyez plutôt la différence dans le travail préparatoire. Lorsqu'on monte une pièce moderne, du Donnay, du Paul Hervieu, du Mirbeau, ce sont répétitions sur répétitions — des études qui durent des mois : répétitions partielles au foyer, raccords sur la scène, répétitions d'ensemble... et quoi de plus naturel d'ailleurs, quoi de plus légitime et de plus louable que cette conscience ! Plût à Dieu qu'on l'appliquât aux œuvres du répertoire ! Mais hélas ! il n'en est rien. Il nous faut nous en tirer comme nous pouvons, misérables tragédiens que nous sommes ! si bien qu'il m'est arrivé à moi, devant jouer le surlendemain avec une artiste qui n'avait jamais répété avec moi, d'être obligée de la convoquer dans l'atelier d'un peintre de mes amis, où nous disposâmes des portants en manière de décors, pour éviter des surprises trop graves lors de la représentation publique ! »

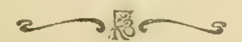
Cette reprise de *Britannicus* vient à merveille pour corroborer une déclaration dont j'aurais pu contester l'exactitude si, d'une part, elle n'eût émané d'une personne à tous égards digne de foi, et si de plus elle ne fût venue comme une réponse indirecte à certaines questions que je m'étais posées jadis. Il est trop évident qu'elle n'a été précédée d'aucun travail préparatoire, sinon celui qui consiste à apprendre ou à repasser le rôle, au seul point de vue de la mémoire. Et qu'est-ce que cela, je vous le demande, quand il s'agit du métier de l'acteur ? Pure besogne matérielle, qui n'est que l'A. b. c. du véritable artiste... Savoir un rôle n'est pas posséder assez bien par cœur les quatre ou cinq cents vers qu'il enferme pour être assuré de n'avoir aucune défaillance de mémoire. C'est cela évidemment, mais c'est autre chose encore de bien plus important ; et l'intervention réelle de l'artiste ne commence que là où cesse la préoccupation de la mémoire. Savoir un rôle, c'est pouvoir passer librement de *la lettre à l'esprit*. Savoir un rôle, c'est posséder dans le détail les multiples inflexions qui représentent les nuances du sentiment traduit, et qui varient avec chaque vers, quelquefois même plusieurs fois dans un vers, qui donnent une valeur à un mot rapproché d'un autre, comme tel ton chante dans une peinture, placé à côté de tel autre. C'est là que commence l'*art* : tout ce qui précède n'est que *besogne*, ingrate et nécessaire. Or il est trop évident que ces inflexions, dans une œuvre dialoguée, ne peuvent avoir de valeur que par rapport à celles de l'acteur qui donne la réplique : d'où la nécessité indispensable de les rapprocher, de les confronter entre elles, de les *mettre au point*, comme on dit en langage technique : le travail préparatoire des répétitions d'ensemble n'a pas d'autre objet.

J'ai dit qu'une reprise comme celle de *Britannicus* prouvait surabondamment leur insuffisance, et je n'avance rien que je ne prouve aussitôt. Lorsqu'il s'agit d'une interprète comme Mme Dudlay qui, depuis vingt-cinq années, joue les rôles de force du répertoire tragique — qui les jouait surtout autrefois, parce qu'elle en avait de plus nombreuses occasions — le défaut de répétitions se fait assurément moins sentir : Mme Dudlay a conquis avec les années une expérience de la scène, une assurance, un *métier* qui lui permettent d'aborder, au pied levé, une reprise d'Agrippine, et nous avons tous eu du plaisir à la voir incarner cette haute et impérieuse figure, prototype des *mères tragiques*. M. Silvain lui-même, si *vieux jeu* qu'il apparaisse, et bien qu'il déclame tous ses rôles avec les mêmes effets et des intonations identiques, M. Silvain, le *confident-né* que la force des choses et le manque d'interprètes ont haussé jusqu'aux grands premiers rôles, manifeste un entrain et une force dans la déclamation qui font de lui un Burrhus satisfaisant. Mais que dire de Mlle Piérat, qui débutait dans le rôle de Junie ? Comment qualifier cette inconséquence ou cette inconscience de petite fille qui débite tout un rôle sur ce ton monotone et pleurard, pour ne pas dire pleurnicheur, qui représente évidemment une idée bien arrêtée chez elle ? Comment ne s'est-il trouvé personne à la Comédie pour lui donner les conseils les plus élémentaires,

pour lui dire, par exemple, qu'il est permis de réciter trois ou quatre vers de suite avec un hoquet dans la voix comme point suspensif à la fin de chacun d'eux ; mais que cette méthode uniforme appliquée à toute une tirade constitue le parti-pris le plus exaspérant et le débit le plus enfantin ? Point n'est besoin d'être un acteur tragique pour le savoir. Comment se fait-il encore que personne ne se soit rencontré non plus pour dire à M. Dehelly qu'on ne joue point un rôle antique avec les mêmes intonations qu'un *petit marquis* de Molière, et que cette gesticulation surabondante dont il agrémente le personnage de Britannicus est au moins déplacée, pour ne pas dire ridicule ? L'instinct le plus élémentaire de l'interprète devrait suffire à le mettre en garde contre de telles naïvetés, et il est stupéfiant d'avoir à reprocher à un pensionnaire de la Comédie-Française des défauts où ne tomberait pas un petit élève du Conservatoire tant soit peu doué !

Ces insuffisances par trop manifestes ne se produiraient pas sur notre première scène, si l'on daignait apporter à la reprise des œuvres classiques le quart ou la dixième partie seulement de l'attention et des soins dont on gratifie les pièces nouvelles. C'est vraiment là traiter Racine et Corneille avec trop de désinvolture. Ils méritent mieux, et les amateurs français qui les aiment comme les curieux de l'étranger qui voudraient emporter une impression directe de leurs chefs-d'œuvre par l'entremise des acteurs qui sont subventionnés pour les jouer, les uns comme les autres ont le droit de se plaindre. Ce n'est pas encore là une saine compréhension du rôle de la Comédie-Française, et cette erreur persistera, il faut bien le dire, tant qu'on envisagera notre répertoire tragique comme un moyen donné aux jeunes pensionnaires de la Maison pour faire les débuts réglementaires et prescrits par l'usage !...

PAUL FLAT.



LA LISTE DES ILLUSIONS

Suite (1)

Tout n'est que processus.

Il se peut que l'être vicieux soit un spectacle utile autant que nécessaire, pour nous montrer ce que nous devons éviter. Tout individu apparaît dans le monde pour extérioriser le type d'une force qui se cache en lui et pour en garantir la continuité dans ceux qui lui succèderont. Un philosophe peut, si bon lui semble, considérer la vie comme étant essentiellement l'expression d'un rythme (1). Non pas un rythme lyrique ni musical, mais plutôt le rythme double des vagues mugissantes, tandis qu'elles poussent et ramènent les galets bruyants du rivage, au gré capricieux des marées.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 13 février 1904.

Maintenant, tout comme le poison est répandu à travers le monde, attendant les lèvres de l'homme, de même la vie intérieure du sentiment et de la pensée est remplie de toxiques moraux, et c'est la tâche de l'âme que de rechercher des anti-toxiques pour les combattre.

Voilà bien la signification de la « tentation ».

Ici, comme dans la nature extérieure, se trouve la même contradiction insensée, la même lutte affreuse. Qui dira jamais les terribles combats qu'ont à soutenir l'homme et la femme, à chaque jour de leur vie, contre les impulsions vicieuses et malsaines de toute sorte, qui leur ont été transmises, et cela jusqu'à ce que la mort vienne les délivrer?... J'ai sondé l'existence humaine ; j'ai considéré ses convoitises, ses idoles, ses simulacres — et tout cela me fait l'effet du feu — quelque chose de fantasmagorique, qui toujours monte, monte et toujours finit par s'affaiser et s'éteindre. C'est là le plan de l'univers.

Lorsque j'ai vu des hommes avoir conscience de la fatalité de l'instinct qui les conduisait à un but abominable, j'ai senti combien est profonde et vraie cette conception que Schopenhauer avait de la vie et qu'il définit : l'antagonisme de l'intelligence et de la volonté. En pareil cas, l'intelligence n'est plus que le spectateur affligé de la volonté.

Sans doute, selon Saint Augustin, une pareille croyance est la pire forme du doute, et cependant, à une époque de sa vie, ce fut la seule croyance qu'il possédât. Mais il se réjouit enfin d'être délivé de « l'aiguillon adultère », de cette grande « fable du Manichéisme ». Comme si sa propre vie et ses Confessions n'étaient pas la démonstration la plus frappante de la vérité de cette fable ; car son élan vers Dieu n'a aucune signification si on le considère en dehors de la vie antérieure du saint. Sa nouvelle tendance tire son explication uniquement du long interrègne des passions qui l'ont précédée. Comme Saint-François, Augustin était un homme dont l'âme resta absorbée par le corps, avant que son corps ne fût absorbé par son âme.

Et jusqu'à la fin, saint Augustin « se débattit et se roula dans ses chaînes ».

Même après la victoire complète, il admet qu'il y a « deux volontés », bien qu'il refuse de concéder qu'il y ait « deux esprits » (2). Mais ceci n'est qu'un subterfuge verbal, et sa métaphysique n'est nulle-

(1) Spencer.

(2) *Confessions*, livre VIII.

ment convaincante. Chose étrange, comme tous les écrivains chrétiens, sauf Luther, saint-Augustin écrit férocement contre l'hérésie d'un principe double, quoique la puissance du Christianisme dépende surtout de cette croyance. « Quand je délibérais ainsi pour entrer au service du Seigneur mon Dieu, ce que j'avais résolu depuis longtemps.. .. qui voulait? moi. Qui ne voulait pas? moi. L'un et l'autre était moi! a demi voulant, à demi ne voulant pas. Et je me querellais moi-même et je me divisais contre moi. Et ce schisme élevé malgré moi, n'attestait pas la présence d'un esprit étranger, mais le châtiment de mon âme. Et je n'en étais pas l'artisan, mais le péché qui habitait en moi. J'expiais la coupable liberté d'Adam mon père. »

Si ce n'est pas là une « lutte entre deux âmes opposées » qu'est-ce donc? Son commentaire de Saint-Paul, comme nous l'avons déjà vu, ne fait qu'obscurcir le problème. Saint-Augustin demande pourquoi, s'il y a deux âmes dans l'homme, il n'y en aurait pas plusieurs. L'homme est indubitablement polyconscient, ce qui rend sa destinée encore plus obscure; mais, pour les besoins de l'analyse, les faits de la vie et de la conscience se peuvent, toujours à un moment donné, grouper en deux blocs opposés. Les « Confessions » sont immortelles justement parce qu'elles débordent de la rage contenue et de l'antagonisme d'une nature à la fois sensuelle et spirituelle, qui aperçoit une double vie.

Saint-Augustin fut le précurseur des Puritains qui exprimèrent la même vérité en leur langage occidental, dénué de la majesté de celui de l'auteur des « Confessions ».

C'est l'aperception d'influences malignes dans le monde qui donne une teinte tragique à la littérature puritaine. L'esprit aride de Baxter lui-même, devient impressionnant par moments. « Nous avons du vin et du vinaigre dans la même coupe, » disait-il, et le monde regorge de chrétiens glacés et tristes. Dans sa forme la plus intolérable, le Puritanisme représentait néanmoins un effort pour sauver l'être humain de lui-même. Sa guerre perpétuelle contre « les péchés de la chair » avait une importance physiologique. Après tout, le Puritanisme n'a point exprimé la nullité de la vie en un langage plus exagéré, que ne le fit Schopenhauer. « Plus d'un malheureux chrétien tourne parfois ses pensées vers la richesse, vers les plaisirs de la chair, ou vers l'ambition, et perd de la sorte son amour pour le Christ avec les joies du Ciel, jusqu'à ce qu'un jour Dieu frappe ses biens, ou ses enfants, sa conscience ou sa fortune, et détruise sa montagne qu'il croyait inébranlable. Et lorsqu'il gît dans les chaînes de Manasseh, ou qu'il est cloué sur son lit par une maladie de langueur », le monde ne lui est plus rien, tandis que le Ciel lui devient quelque chose (1).

Pour le Puritain, le péché est comme un cavalier mystérieux qui chevauche l'âme. Mais quoi, si l'âme aime son cavalier? Si le dernier dogme qu'elle accepte est celui de son asservissement à la fatalité, lorsque le Mal étant devenu le positif, le Bien n'est plus que la chose négative, un mystère qui chancelle et s'évanouit? C'est dans le cœur même de l'énigme de l'existence que réside le Mal, voilé et triomphant. Et le spectacle le plus étrange qu'offre la civilisation, est celui de l'être humain, assis au milieu des décombres accumulés par le vice, et songeant trop tard à ouvrir le livre de la sagesse, comme nous pourrions ouvrir un livre de prières, obscur jusque-là, qui s'illuminerait tout à coup aux lueurs de l'enfer.

Assurément, l'instinct fondamental de tout être humain est d'accroître son plaisir et de diminuer sa souffrance. La vie pratique est l'expression de cette double tendance. D'ailleurs, on peut dire que tout ce que nous connaissons n'est qu'un état de plaisir ou de douleur, et que la lutte pour la vie est intelligible seulement dans ces termes-là. Et puisque toute activité s'exerce en vue d'accroître le bonheur ou de diminuer la peine, il est inutile d'énumérer la liste entière des illusions humaines, attendu que la loi qui régit chacune d'elles, est la même. L'amour, l'ambition, la puissance, la fortune, tout désir dans ce monde peut être traduit par cette antithèse rudimentaire. Car la vie sentimentale s'écoule au sein même de la contradiction que renferment ces deux concepts.

C'est une vérité reconnue que le plaisir semble doublement savoureux lorsqu'il succède à une peine violente. Les romanciers, par exemple, font passer leurs héros par toutes sortes de péripéties et de misères, afin de rendre le tableau final de leur bonheur d'autant plus éclatant. Mais la revanche du plaisir réside dans le fait que, de la lassitude des sens naît l'ennui, cet état neutre, négatif, qui peu à peu conduit l'homme à éprouver ce sentiment bien connu du vide d'où surgit le besoin de nouveaux plaisirs. C'est là l'expression psychique de l'antinomie fondamentale qui, nous l'avons reconnu, est la base de cette idée abstraite, à savoir : que nous ne pouvons sentir ni connaître quoi que ce soit, sinon par les moyens d'un contraste.

Condillac perdait son temps lorsqu'il imaginait un être chez lequel les sensations de plaisir et de douleur étaient à ce point en divorce, que tandis, qu'il possédait l'une, il n'avait pas conscience que la sensation opposée pût exister (2). Une pareille condition

(1) [illegible] p. [illegible]

(2) [illegible] p. 68. Mais notre statue n'a encore aucune idée des [illegible] qu'elle pourra

psychologique est inadmissible : à l'instant même où le nouveau-né ressent une douleur, il manifeste le désir d'être soulagé de cette souffrance. Les racines de la douleur et du plaisir sont trop inextricablement liées pour que nous puissions les séparer.

Mais si nous demandons quels sont ceux qui réussissent dans leur recherche effrénée du bonheur, qui est la préoccupation de tous, nous ne devons pas nous étonner de voir combien diffère la quantité de l'objet de ce bonheur tant recherché, combien la qualité de l'objet qui le produit, et combien, après tout, la matière, la quantité et la qualité du plaisir sont de peu d'importance. Il est généralement convenu que les biens n'impliquent pas nécessairement un grand bonheur, et que le pauvre peut avoir une existence plus agréable que le riche. Les sensations du pauvre, comme qualité aussi bien que comme quantité, peuvent être la caricature de celles du riche, mais le pauvre n'a pas vraiment conscience de la différence psychique ; d'ailleurs un stimulus propre peut être si bien adapté à sa capacité de jouissance, que tout autre lui serait inintelligible et antipathique. Un exemple de ceci nous est fourni par un millionnaire récemment décédé, qui préférait infiniment le menu auquel il avait été habitué alors qu'il n'était qu'un gamin en guenilles, aux mets succulents que ses millions pouvaient lui procurer en abondance.

Comme preuve décisive, on le trouva installé dans un grand hôtel et ayant conservé, dans ses vastes et somptueux appartements, les habitudes du ménage désordonné, qui dataient de sa prime jeunesse dans Whitechapel, Bref, les sens apprennent difficilement de nouvelles sensations. Ils continuent à répéter sans trêve la série qu'ils connaissent depuis le commencement. Rien, par le fait, n'est plus ordinaire que l'embarras que montrent ceux qui ont acquis subitement la richesse, dans leur effort pour apprendre les plaisirs de leur nouvelle position. Les arts peuvent les laisser indifférents, tout comme ils peuvent découvrir l'*ennui* dans les jouissances raffinées du monde. Et cela semble bien prouver que la somme réelle de plaisir qu'un pauvre obtient d'objets inférieurs, peut égaler celle qu'un riche retirera de sources et de matériaux d'une plus grande valeur. Une oreille raffinée subira la plus odieuse torture à entendre une voix rauque et éraillée brailler la chanson qui enchantera un auditeur grossier et bruyant ; et celui-ci, à son tour, périra d'ennui en écoutant les savantes modulations d'une voix habile et cultivée. Ici, les valeurs esthétiques sont absolument différentes ; mais si les capacités relatives pour le plaisir ont été satisfaites dans les deux cas, il y a une équivalence entre elles. Ainsi, quoique le riche et le pauvre alimentent leurs désirs d'une manière différente, la même loi psychologique, qui contrôle le passage du besoin à la satiété, a été obéie chez les deux individus. La souffrance ne peut exister que dans le cas où un sens raffiné est obligé de se contenter d'aliments grossiers, faute de mieux.

Mais s'il existe une juste proportion entre la nature d'une jouissance et la capacité de la ressentir, tout est pour le mieux. Le spectacle dramatique qui a fait les délices d'un quartier élégant peut être représenté dans un quartier populeux, remanié, dépouillé de ses élégances, mal joué, avec une mise en scène défectueuse, et les spectateurs ne s'apercevront point de cette différence. Et qui plus est, ils applaudiront plus fort et plus chaleureusement. S'il faut peu d'arguments pour prouver que les pauvres sont aussi heureux que les riches, même dans leurs plaisirs artificiels, il en faut moins encore pour démontrer que les grandes passions rudimentaires, telles que l'amour, les abaissent ou les élèvent à un même niveau de sentiment. En amour, le riche et le pauvre deviennent immédiatement intelligibles l'un pour l'autre. Ce besoin fondamental les sollicite de la même façon.

Mais tous ceux qui cherchent le plaisir, lui découvrent tôt ou tard un défaut. Le plaisir ressemble à un feu toujours prêt à s'éteindre, qui demande un nouveau combustible à tout moment. Que nos joies soient nombreuses ou rares, toutes sont fugitives ; et l'ensemble des sensations agréables constitue une série dont chaque elément s'éteint l'un après l'autre. Il y manque l'essentiel, la persistance, la suite ; et la série demande inévitablement à être reprise du commencement.

Il est rare qu'un seul et même individu éprouve toutes les fortes passions ; s'il les possédait, il serait un objet d'horreur, un polymaniaque, une sorte de Gargantua ou de Pantagruel. Il est moins rare de voir une passion unique, luttant pour l'hégémonie et finissant par la conquérir. Mais toutes les grandes passions déséquilibrent, et il est aussi difficile de les contenir toutes dans une juste proportion, qu'il est malaisé pour un catholique de se vouer à tous les saints à la fois. Il apparait clairement, par contre, que si un individu n'adopte qu'une seule façon de se rendre heureux, il se produira, selon la complexité de son caractère, une sorte de conspiration tumultueuse de la part des autres convoitises non satisfaites, qui réclameront bruyamment une satisfaction égale. On peut expliquer ainsi que les hommes devenus célèbres grâce à leur ambition, en arrivent à regretter ouvertement de n'avoir point joui des autres formes

subir. Elle est donc bien, sans souhaiter d'être mieux, ou mal, sans souhaiter d'être bien.

de l'activité humaine et confessent même qu'ils échangeraient volontiers leur sort contre celui d'un autre.

Ulysse, las d'ambition et de succès, à qui on proposait le choix d'une autre condition, choisit, au dire de Platon, le sort d'un homme pauvre et humble comme étant le plus désirable de tous. Il est impossible de satisfaire toutes ses convoitises. De tous côtés, l'homme est provoqué par les appels du monde, mais il ne peut y répondre qu'en partie, contraint qu'il est de sacrifier la vie complexe à des objets limités. Les passions les plus fortes éteignent les plus faibles, mais il se pourrait que ces dernières fussent d'une égale importance.

Ce qui nous intéresse de plus près, c'est le fait que l'homme moderne est arrivé à un tel degré de complexité, que son bonheur doit forcément être compliqué, et c'est pour cette raison qu'il ne le réalise jamais. Le bonheur qui consiste dans un idéal est rarement recherché. La plupart des hommes croient que les sens les sauveront et, par là, je n'entends pas simplement les sens grossiers; mais ils se préparent de grandes déceptions.

Il n'y a qu'un sentiment plus intolérable encore que les vains désirs, c'est la satiété. Même l'effort que fait le riche pour varier ses plaisirs, échoue à la longue, parce que la personnalité *se retrouve* toujours elle-même dans chaque série nouvelle de jouissances. Elle a expérimenté en détail tout l'épicurisme et quoique la substance en puisse varier, il en use de la même façon. En vérité, tous ces plaisirs sont comme autant d'échelles que l'homme escalade successivement pour n'atteindre qu'au vertige.

Qui donc a trouvé le bonheur, si ce sont là ses lois? Les conditions imposées au riche et au pauvre sont identiques. Qui saurait trouver la constance dans ce dessein mystérieux et vaste de la vie, où le plaisir et la douleur se déplacent et se remplacent constamment l'un l'autre? L'homme est contraint de vivre d'alternatives, durant toute la vie. Pourquoi donc s'attendrait-il à toujours dominer? Ce don des sens semble ne lui avoir été octroyé qu'en vue d'une lutte à soutenir. Il est placé au milieu du flux et du reflux de l'Univers. Son regard se fixe non pas sur ce qu'il possède, mais sur ce qui lui manque. Tout plaisir est troublé par la crainte de le perdre, et toute douleur est accrue par l'image d'un bonheur qu'on ne peut atteindre. C'est parce que le plaisir et la peine sont tous deux réels que la vie des émotions est un fonds dramatique inépuisable.

Mais si la vérité est ainsi, la théorie de Schopenhauër sur le plaisir, et sur la douleur, ne saurait être considérée comme absolument correcte. Schopenhauër nous force à l'admiration, à cause de sa rare intuition, mais sa psychologie de la souffrance n'est pas entièrement satisfaisante. Selon lui, le plaisir ne peut jamais être positif, mais simplement négatif. Tout ce que signifie le plaisir, dit-il, c'est l'absence de la douleur. C'est là, certainement l'idée maîtresse (1), la base de son système. Il construit sur elle sa conception de l'existence. Le plaisir, dit-il, est la satisfaction ou plutôt l'apaisement du désir; mais, puisque le désir signifie le manque, l'absence, c'est-à-dire la douleur, le plaisir ne saurait signifier que la cessation de la douleur. Le plaisir signifie donc uniquement qu'une souffrance donnée a été supprimée. De là, il résulte que, de son essence, il est négatif.

Puisque le désir, c'est-à-dire la souffrance, est le fond même de l'existence, la jouissance ne saurait nous être connue qu'indirectement. Il est intéressant de noter ici que Jeremy Taylor, dont le pessimisme a certainement été exprimé aussi énergiquement que celui de Schopenhauër, a affirmé la même opinion. « C'est ainsi », dit-il, qu'il nous faut compter avec les joies de cette vie : notre joie commence là où finit le chagrin, et celui qui a le moins de chagrin est l'être le plus heureux (2). »

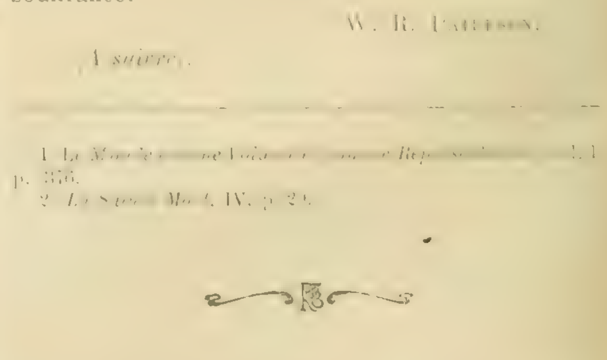
Cette appréciation est exagérée par rapport aux faits réels. Le plaisir s'entend d'une condition psychologique bien plus complexe que celle que crée la simple absence de la douleur. Si Jeremy Taylor et Schopenhauër veulent donner à entendre que le plaisir est simplement une condition neutre, alors il y a encore exagération de leur part. Car en dépit de la possibilité de mesurer l'intensité d'un plaisir d'après la distance qui le sépare de la souffrance, ce plaisir a ses qualités propres qui deviennent l'origine multiple de la sensation. Il ne s'agit pas seulement en effet, de l'excitation irritative d'un nerf peut-être excité agréablement dans le sens technique de ce mot). Dès lors le plaisir ne consiste pas uniquement dans l'absence de la douleur, mais dans la présence de quelque chose de surajouté qui est autre que la souffrance.

W. R. Paterson.

(A suivre.)

(1) [illegible] p. 356.

(2) [illegible] IV, p. 2[illegible].



Paris. — Typ. A. Davy, Imp. des *Deux Revues*, 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 9 — 5e SÉRIE — TOME I — 27 FÉVRIER 1904

L'ÉVANGILE

Suite et fin (1).

La vraie Vie.

LUC. X, 1, 2, 3, 4; MATTH. X, 16; MARC VI, 10, 11; MATTH. X, 19, 22, 23, 26-31; LUC. XII, 39, 51, 52, 54; XIV, 26.

... Jésus choisit soixante-dix de ses disciples et les envoya dans toutes les villes et dans tous les lieux où lui-même devait aller plus tard. Il leur disait : « Bien des hommes ne connaissent pas le bonheur de la vraie vie. J'ai pitié de tous et je voudrais leur apprendre ce que je sais ; mais de même que le maître du champ ne peut moissonner tout son champ, je n'aurai pas le temps d'enseigner partout. Allez par toutes les villes et partout où vous serez, prêchez l'observance de la volonté du Père.

« Dites que la volonté du Père est de ne pas se fâcher, de ne pas se livrer à la débauche, ne pas jurer, ne pas s'opposer au mal par la violence, et de ne pas faire de différence entre les hommes. C'est pourquoi observez vous-mêmes ces commandements.

« Allez, je vous envoie comme des agneaux au milieu de loups. Soyez prudents comme des serpents et purs comme des colombes. Avant tout n'ayez rien à vous, ne portez rien avec vous : ni sac, ni pain, ni argent ; ayez seulement sur vous vos habits et vos souliers. Puis ne faites point de différence entre les hommes, et ne choisissez pas la maison où vous voulez vous arrêter. Quelle que soit la maison où vous êtes entrés, restez-y. Quand vous êtes entrés, saluez les maîtres de la maison. Si on vous accueille, restez ; sinon, allez dans une autre maison.

« Pour ce que vous direz vous serez haïs et persécutés. Mais quand on vous chassera, allez dans une autre ville, et si on vous chasse encore, allez dans une autre encore. On vous persécutera comme le loup persécute les brebis ; mais ne craignez rien ; on vous conduira devant les juges, et on vous jugera, et on vous fustigera, et on vous conduira devant les chefs pour que vous vous justifiez devant eux. Et lorsqu'on vous conduira devant les juges, ne vous effrayez pas et ne vous préoccupez pas à l'avance de ce que vous direz. L'esprit du Père vous inspirera ce que vous aurez à dire. Et vous n'aurez pas achevé d'aller par toutes les villes que déjà les hommes auront compris votre doctrine et s'y seront convertis.

« Ainsi ne craignez rien. Ce qui est caché dans l'âme des hommes finira par se révéler. Ce que vous direz à deux ou à trois se répandra parmi des milliers. Mais surtout ne craignez pas ceux qui peuvent tuer votre corps : ils ne peuvent rien faire à votre âme. Ne les craignez donc pas ; mais craignez ce qui peut tuer corps et âme, si vous n'accomplissez pas la volonte de Dieu. On a cinq passereaux pour une, et néanmoins pas un seul ne meurt sans la volonté du Père. Même un cheveu ne tombe pas de la tête sans la volonté du Père. Vous n'avez donc rien à craindre puisque vous êtes sous le pouvoir du Père.

« Tous ne croiront pas à ma doctrine, ceux qui n'y croiront pas la haïront, car elle leur retire ce qu'ils aiment. Comme le feu, ma doctrine incendiera le

(1) Voir la *Revue Bleue* des 13 et 20 février 1904.

monde. Elle suscitera la discorde dans le monde. La division pénétrera dans chaque maison ; le père se séparera du fils, et le fils du père, la mère de la fille, et la fille de la mère, toute la famille sera divisée : d'un côté seront ceux qui auront compris ma doctrine, de l'autre ceux qui la détesteront et tueront mes disciples ; donc pour celui qui veut être mon disciple, il n'y aura ni père, ni mère, ni femme, ni enfants, ni fortune ; sa vie même ne saurait plus avoir d'importance. »

Rien ne définit mieux le véritable sens de l'enseignement de Jésus que ses paroles à ses disciples au moment où il les envoyait prêcher sa doctrine, paroles répétées par les trois évangélistes. Si ce sens était celui que lui attribue l'Eglise tout ce discours serait incompréhensible.

Pourquoi, en effet, persécuter et tuer les disciples qui répandent la doctrine de paix avec ses frères, de pureté corporelle, de pardon envers ses ennemis et annoncent enfin l'envoi du Fils de Dieu sur la terre. On ne saurait s'imaginer des gens aussi sots où aussi désœuvrés qui voudraient prendre la peine de persécuter et de molester ceux qui prêchent des règles aussi morales, ou qui ont la fantaisie de proclamer tel individu Fils de Dieu. Cela ne gênait personne.

Si même ç'avait été une doctrine morale, bonne mais paradoxale et obscure comme le représentent les historiens libres-penseurs, il n'y avait pas plus de raison de persécuter ses partisans. Si on l'interprétait comme ayant pour but d'annoncer que Dieu envoyait son fils sur la terre pour racheter le genre humain, il y aurait encore moins de motifs de se fâcher contre des gens qui se l'imaginaient et y trouvaient du plaisir. Si ç'avait été la dénonciation de la loi juive, il n'y aurait pas eu lieu non plus à persécuter surtout de la part des non-Juifs. Or les persécuteurs, alors comme aujourd'hui, n'étaient pas Juifs. Si ç'avait été une doctrine politique, une révolte contre les riches et les puissants, elle serait étouffée, alors comme aujourd'hui par les puissants, et elle serait oubliée depuis longtemps et cela n'est pas.

On comprendra les persécutions qu'ont souffert Jésus et ses premiers disciples ainsi que tous ceux qui ont par la suite, propagé la doctrine, lorsqu'on aura perçu le véritable sens de cette doctrine tel qu'il est exprimé dans le sermon sur la Montagne et dans tout l'Evangile. On comprendra ces persécutions lorsqu'on se souviendra que Jésus interdit catégoriquement toute sorte d'assassinats, non seulement l'assassinat, mais même la résistance au mal par la violence, qu'il défend le serment (acte si insignifiant en apparence et qui conduit cependant aux plus horribles abus de la force), défend de juger, c'est-à-dire de punir, défend toute spoliation et, par suite, toute propriété, condamne toute division entre peuples, c'est-à-dire le fameux amour pour la patrie.

On comprend aussi la discorde qui se produit dans les familles. En effet, si un membre de la famille qui accepte la doctrine, refuse de prêter serment, de devenir juge, de plaider, d'obéir aux autorités, de participer à la guerre ou à la levée des impôts, d'exécuter l'ordre de punir, méprise la richesse, il est évident que cela doit jeter la discorde dans la famille si les autres membres n'ont pas adopté la doctrine.

Jésus le prévoyait bien et il disait que sa doctrine était l'étincelle qui allumera la conscience divine dans le cœur des hommes et qu'une fois enflammée elle ne saurait plus s'éteindre. Il prévoyait que les habitants de chaque maison se diviseront. Les uns seront touchés par le feu sacré tandis que les autres chercheront à éteindre ce feu. Et il avait hâte de voir cette flamme embraser tous les hommes. Et le feu s'étendit, brûla, il brûle encore, et brûlera toujours, tant qu'il y aura des hommes.

Si l'enseignement du Christ n'avait été qu'une simple doctrine morale indiquant la manière de se conduire dans l'état de choses existant, ses propagateurs n'auraient gêné personne et sa flamme n'aurait pas embrasé tout, mais serait seulement comparable à celle d'une bougie qui ne projetterait sa clarté que sur le petit groupe qui se trouve à proximité.

Si ç'avait été simplement une doctrine théologique assurant que Dieu était venu sur la terre pour sauver les hommes, elle serait absolument ignorée comme nous ignorons la religion de Zoulous, des Tchouvaschs, et personne ne s'en serait soucié. Non seulement elle n'aurait jamais rien allumé, mais elle n'aurait même pas eu de flamme.

Si elle avait été une doctrine sociale et révolutionnaire elle aurait flambé et se serait éteinte, il y a longtemps, comme ont flambé et se sont éteintes des doctrines semblables en Chine et partout où il y a des hommes. En effet, ou bien les pauvres auraient enlevé le bien aux riches et aux puissants et de nouveau il y aurait eu des riches et puissants, ou bien ceux-ci auraient anéanti les pauvres et la flamme se serait éteinte depuis longtemps.

Or, l'étincelle ne s'est pas éteinte et ne s'éteindra jamais. Car Jésus ne parle pas des règles indiquant quelle est la meilleure façon de vivre dans la société existante, ni de celle qui spécifie comment il faut prier Dieu et ce qu'est Dieu, ni de celle qui prévoit l'organisation de la société future ; il dit simplement la vérité sur ce qu'est l'homme et en quoi consiste sa vie. Et une fois qu'il lui a fait comprendre en quoi est le sens de sa vie, celui-ci ne saurait y voir d'autre sens. Lorsque l'homme aura compris ce qu'est la vie et ce qu'est la mort, il ne

pourra plus ne pas se diriger vers la vie et ne pas fuir la mort. Sur le chemin de la vie peuvent se trouver, règles morales, Dieu, croyances humaines, organisation sociale ; celui qui a compris la vie se dirigera vers elle sans prendre garde à rien ; sans se préoccuper de la morale, de la religion et de l'organisation sociale, il en prend souci naturellement en ayant pour but la vie.

Jésus-Christ a révélé sa doctrine, non pas pour apprendre aux hommes qu'il était Dieu, non pas pour améliorer leur existence sur la terre, non pas pour détruire leurs autorités, mais pour montrer que dans son âme comme dans l'âme de tout homme réside la conscience divine qui est précisément la vie et qui est ennemie de tout mal. Jésus-Christ savait et répétait constamment que ce n'est point lui qui disait ce qu'il disait, mais la voix de *Dieu* dans l'âme de chaque homme. Et alors, en envoyant ses disciples devant lui, Jésus-Christ leur dit : « Ne craignez rien, ne regrettez rien et ne vous préoccupez pas d'avance de ce que vous aurez à dire. Vivez de la vraie vie, elle est la compréhension de Dieu ; et lorsque vous aurez à parler, ne vous souciez de rien, l'esprit de Dieu parlera pour vous. Et vos paroles adressées à quelques-uns se répandront partout, car elles sont la vérité. »

Soyez comme des enfants

Matth., XIX, 13, 14, Luc, XVIII, 17 ; Matth., XVIII, 3, 5; Luc, IX, 48 ; Matth., XVIII, 10. — Un jour on amena à Jésus des enfants, et ses disciples voulaient qu'on les éloignât. Jésus vit que ses disciples écartaient les enfants ; il en fut peiné et dit :

C'est mal à vous de chasser ces petits ; ce sont les meilleurs d'entre les humains, car les enfants vivent selon la volonté du Père, et sont, eux vraiment, dans le royaume céleste. Il ne faut pas les chasser, mais au contraire se pénétrer de leur exemple ; car pour vivre selon la volonté du Père, il faut vivre comme les enfants. Ils ne se querellent pas, ne sont pas vindicatifs, ne se livrent pas à la débauche, ne jurent pas, ne résistent pas au mal par la violence, ne plaident pas, ne connaissent pas de différence entre leur propre peuple et le peuple étranger ; aussi sont-ils meilleurs que les grands et vivent-ils dans le royaume des cieux. Si vous ne renoncez pas à toutes les tentations de la chair et ne devenez pas comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

Celui-là seul qui comprend que les enfants sont meilleurs que nous, parce qu'ils n'enfreignent pas la volonté du Père, comprend ma doctrine. Et qui comprend ma doctrine, celui-là seul comprend la volonté du Père. Nous ne pouvons mépriser les enfants, car ils sont meilleurs que nous, et leurs cœurs sont purs devant le Père et ils sont toujours avec lui.

La vie de l'esprit est donnée à l'homme. Cette vie se manifeste dans la vie de la chair. Si l'homme ne vit que par la chair, il mourra comme toute chair.

Son salut est donc dans la vie par l'esprit. Si l'homme est conscient de l'esprit qui est en lui, il en vit, et en est sauvé de la mort.

Tout homme le sait, mais la chair le tente et l'empêche de vivre par l'esprit.

En quoi consistent donc les séductions de la chair et comment les éviter ?

Pour entrer dans le royaume de Dieu, il faut être comme un enfant. Si vous ne redevenez pas comme des enfants vous ne pouvez pas observer la volonté divine.

Il a été déjà dit : soyez comme les vagabonds, comme les pauvres, comme les enfants, et non parce que vous n'avez pas su vous procurer une patrie, des biens, une famille, mais parce que les enfants ne connaissent ni patrie, ni tribunaux, ni propriété, ni débauche, ni serment. Soyez comme des enfants.

Ces paroles, de même que celles concernant la pécheresse lapidée, ont eu une bonne fortune particulière ; sur ce thème on a brodé un nombre incalculable de thèses, on a écrit des phrases sentimentales, peint de magnifiques tableaux ; pourtant leur sens est demeuré toujours vague et même incompréhensible.

Ces paroles ne sont nullement des phrases sentimentales et obscures, mais des paroles austères, nettes et définies ; elles sont aussi significatives, aussi graves et aussi nettes que celles dites précédemment : « Si vous n'êtes pas comme des vagabonds et des pauvres, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu. » Les unes et les autres sont répétées avec une égale insistance et dans les mêmes termes. Si vous n'êtes pas comme des vagabonds, si vous n'êtes pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu.

Et qu'est-ce donc : être comme des enfants ?

Jésus, qui croyait à la raison, ne pouvait pas dire être sot comme des enfants. Etre faible comme des enfants ne servirait à rien. Etre débonnaire comme eux serait avancer une chose contraire à la vérité : les enfants sont parfois fort méchants. Etre prêt à tout, aimer Dieu et son prochain, serait déjà un non sens complet, car les enfants sont les plus égoïstes des créatures.

Et comment doit-on ressembler aux enfants ?

Ceux qui ont escamoté les cinq commandements du sermon sur la Montagne seront empêchés de le comprendre. Tandis que la réponse à la question apparaît simple et nette à ceux qui ont bien lu et compris ces commandements.

Il y est dit :

1° Ne te mets pas en colère et pardonne les offenses ; agis de sorte que personne n'ait de ressentiment envers toi ; c'est l'état naturel des enfants et personne ne se fâche contre eux.

2° Ne vous livrez à la débauche; les enfants ne s'y livrent pas.

3° Ne jurez pas; les enfants ne savent pas ce qu'est le serment.

4° Ne jugez pas; les enfants craignent les juges.

5° N'ayez pas d'ennemis d'Etat; les enfants ne se doutent même pas de ce que c'est.

Voilà donc ce qui signifie être comme des enfants. Pour le résumer cela veut dire : ne vous fiez pas aux institutions humaines qui ont suscité ces maux : la haine, la débauche, les promesses, les tribunaux, la violence, la guerre.

Dans le chapitre XVIII, v. 6, aussitôt après l'indication comment on peut entrer dans le royaume de Diéu il est dit : « Et malheur à celui qui séduira, qui trompera, qui induira en erreur ces innocents. » Ce n'est qu'en se rappelant cela qu'on peut comprendre également la portée des mots : « Celui qui comprendra ce qu'est un enfant d'après mon enseignement, comprendra toute ma doctrine et la volonté du Père. » L'enfant, c'est l'âme divine, le fils de Dieu, qui connaît son père seul, et qui ignore encore les tentations de la chair. Toute la doctrine de Jésus consiste dans le précepte de ne pas faire du mal, or, l'enfant ne le fais pas encore.

Jésus et la pècheresse.

Jean, VIII, 3-11. Un jour les Pharisiens (c'est-à dire maitres orthodoxes) amenèrent une femme à Jésus et dirent : « Vois, cette femme a été surprise commettant adultère; et d'après la loi elle doit être lapidée. Qu'en dis-tu?

D'abord Jésus ne répondit rien, les laissant réfléchir. Mais ils le pressèrent de dire comment on doit punir cette femme. Alors il dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Et il se tut.

Alors les Pharisiens se regardèrent et, se sentant repris par leur conscience, ils s'en allèrent, se cachant les uns derrière les autres.

Et Jésus demeura seul avec la femme. Il regarda autour de lui et ne voyant plus qu'elle, lui demanda ! « Eh bien personne ne t'a trouvée coupable ? »

Elle dit : « Personne. »

Il dit : « Moi non plus je ne puis te condamner. Va et ne pêche plus. »

Dans ce récit les Pharisiens apparaissent comme tentant le Christ. Ils lui amènent une pécheresse et lui demande : Qu'en dis tu ? Mais il n'a rien à dire. Une pécheresse et qui a péché, voilà tout. Certes, c'est regrettable qu'elle ait pèché, c'est tout ce qu'il peut dire. Aussi garde-t-il le silence. Tant qu'ils ne lui demandent pas franchement ce qu'ils doivent faire, il se tait; mais lorsqu'ils demandent s'il la faut lapider ou non, il répond : « Que celui qui n'a pas pêché lui jette la première pierre. » Et ils s'en vont.

Ils ont compris que celui seul qui n'a pas pêché pourrait la châtier; mais comme il n'existe pas et ne peut pas exister d'homme parfait, il n'y a personne qui puisse châtier. Et lorsqu'après leur depart, il demande : « Alors personne ne t'a condamnée » et que la femme lui répondit : « Personne », il ajoute : « Je ne saurai te condamner non plus, va, et ne pèche plus. » Ainsi : ne pèche pas, toi, et ne péchez pas vous autres. C'est tout.

Surprenant est le sort qui a été fait à cette parabole !

Bien qu'à demi apocryphe, elle eut une fortune particulière : on la préfère aux autres, et l'on y découvre de l'émotion et de la poésie.

Le maître divin, la pècheresse... Songeur, il dessine des arabesques sur le sable... C'est ainsi qu'on le représente sur des tableaux, qu'on le chante en des poèmes; c'est toute l'impression que produit ce récit. Le simple bon sens qui perce dans chaque parole et qui condamne tous les codes, tous les tribunaux, passe inaperçu.

Ce phénomène n'est possible que parce que les hommes ne possèdent plus même la conscience qu'avaient les Pharisiens. Aucun parmi ces derniers n'osa dire qu'il était sans péché et chacun compris que seul celui qui l'aurait osé, aurait pu châtier.

Surprenant est le sort qui a été fait à cette parabole !

Pouvait-on montrer mieux, et par le raisonnement et par l'image, l'impossibilité des tribunaux que ne le fait cette parabole ? Eh bien, ce qui plait, c'est la sentimentalité, le beau geste mélancolique. Quant au sens même, à sa raison d'être, personne ne s'en aperçoit. C'est chose très agréable que d'éprouver une émotion poétique et ce n'est pas moins agréable que de toucher de bons appointements; quant au sens ce n'est rien, cela veut dire tout au plus qu'il ne faut pas médire de son prochain, qu'il est mal de dire que madame une telle a des amants. Mais pendre, guillotiner, c'est permis, c'est tout autre chose.

IV. — Conclusion.

Math., XXVIII, 46, 50; Jean, XIX, 28, 30; Luc, XXIII, 46. — Alors Jésus dit : « A boire ! »

Un homme prit une éponge, la trempa dans du vinaigre et la lui tendit au bout d'une canne. Jésus suça l'éponge, puis il dit à haute voix : « C'est la fin! Père, je remets mon esprit entre tes mains! »

Et baissant la tête, il expira.

Avec le mot « fin » finit l'Evangile. Ceux qui expliquaient le caractère divin de Jésus par le fait qu'il ne ressemblait pas aux autres hommes — et ils ne se préoccupaient que de cela — voyaient la preuve de sa nature exceptionnelle dans sa résurrection. Au surplus cette preuve ne peut avoir exister que pour

ceux qui ont vu Jésus mourir et redevenir vivant. Or, ces témoins mêmes, d'après les trois évangélistes, n'ont jamais existé. Seul Luc mentionne l'ascension du Christ devant 500 hommes, tandis que les autres la décrivent comme s'étant passée dans un songe.

Admettons même qu'il ait réapparu en chair et que Thomas ait introduit le doigt dans la plaie. De quoi l'incrédule s'est-il donc convaincu ? De ce que Jésus n'était pas comme les autres hommes. Et à quoi aboutit cette conviction ? A ce qu'il est impossible à des hommes qui ressemblent aux autres de faire ce que fait un être exceptionnel.

Allons plus loin. Si même il était nécessaire de convaincre tout le monde que Jésus ne ressemble pas aux autres hommes, son apparition à Thomas et à une dizaine d'hommes, puis à cinq cents, n'a pu nullement convaincre tous ceux qui n'ont pas assisté à sa résurrection.

En effet, ses disciples ne pouvaient que raconter ce fait miraculeux ; or, tout peut être raconté ; mais pour le faire croire il faut le confirmer par des preuves. Alors, pour démontrer la véracité de leur récit, ils affirment que des langues de feu étaient descendues sur eux, qu'ils ont eux-mêmes fait des miracles, guéri et ressuscité. Il fallait ensuite que les disciples des disciples confirment les miracles de leurs aînés par de nouveaux miracles, et ainsi de suite jusqu'à nos jours, les saints et les reliques continuent à guérir et à ressusciter. Il en résulte donc que la divinité du Christ est fondée sur le récit d'événements miraculeux.

Soit : le Christ ressuscita, apparut et remonta au ciel. Dans quel but l'a-t-il fait ? Ce miracle a-t-il expliqué quelque chose, ajouté quelque chose à sa doctrine ? Rien, absolument rien. Ce miracle a fait simplement naître la nécessité d'inventer d'autres miracles inutiles, afin de confirmer les premiers non moins vains.

Nous lisons tout ce qui est dit de la vie du Christ jusqu'à sa résurrection, et même dans les endroits les plus douteux de l'Evangile luit la vérité qu'il a annoncée au monde. Si naïvement qu'expriment les évangélistes la doctrine, ils nous transmettent quand même les paroles et les actes de Jésus, et la lumière nous frappe. Par contre, nous ne voyons rien dans les actes du Christ après sa résurrection qui puisse compléter sa doctrine.

Il apparaît, sans qu'on sache pourquoi, à Marie-Magdeleine, qu'il exorcisse des sept démons et lui dit de ne pas le toucher, parce qu'il n'est pas encore entré chez le Père. Il apparaît encore à d'autres femmes auxquelles il dit qu'il viendra ensuite voir ses autres frères.

Puis il apparaît aux apôtres, leur reproche leur incrédulité, leur montre son côté, d'où il ressort que lorsque les apôtres pardonneront, les péchés seront pardonnés. Puis il réapparaît à Thomas et de nouveau ne dit rien. Puis lui et ses apôtres pêchent et font cuire du poisson, et il dit par trois fois à Pierre : Paix mes brebis. Puis prédit à Pierre sa mort. Puis il apparaît à 500 frères à la fois, et ne leur parle pas davantage. Puis il affirme qu'il a le pouvoir au ciel et sur la terre et que, par suite, il faut baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et celui qui prendra un bain sera sauvé. Et aussi que que ceux à qui ils transmettront cet Esprit pourront prendre les serpents avec les mains et boire du poison sans se faire du mal, et parler toutes les langues, ce qu'évidemment ils ne pouvaient faire avant. Puis il s'envola au ciel. Il n'avait plus rien à dire.

Pourquoi alors être ressuscité, si ce n'est que pour faire et dire toutes ces bêtises?

Ainsi donc, la résurrection, comme phénomène incompréhensible, ne saurait rien prouver.

Ce miracle, si on l'a jamais vu, peut seulement montrer qu'il est arrivé quelque chose de contraire à la raison et que celui qui y a assisté a vu quelque chose d'extraordinaire, et c'est tout. Mais ce miracle ne peut avoir de valeur que pour ceux qui l'ont vu. A ceux qui n'y ont pas assisté, on est obligé de confirmer sa réalité par un nouveau miracle et ainsi de suite jusqu'à nos jours, lorsque nous voyons parfaitement que les miracles n'existent pas. Donc, comme ils sont inventés de nos jours, ils l'étaient autrefois.

Au surplus, le miracle de la résurrection est en opposition complète avec la doctrine même du Christ. C'est pourquoi il a été si difficile de lui faire dire des paroles propres à sa nature. Il faut n'avoir aucune idée de sa doctrine pour croire à la possibilité de sa résurrection corporelle. Il avait même nettement rejeté l'idée de la résurrection de la chair comme la comprenaient les Juifs et avait dit ce qu'était la véritable résurrection.

Comment les morts ressuscitent, leur dit-il, Moïse même l'a fait connaître lorsque, rapportant ce qui lui arriva près du buisson, il nomma Dieu le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et de Jacob. Dieu n'est point le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants, car tous vivent en lui (Luc, XX, 37). Le Christ a dit : l'esprit vivifie et la chair mortifie ; je suis le pain vivant descendu du ciel ; je suis la voix, la vérité, la vie ; je suis la résurrection. Et c'est lui qui enseignait qu'il était envoyé par Dieu sur la terre pour donner la vie aux hommes, pour donner ce qui vivifie, ce qui est esprit, ce qui ne meurt pas, c'est lui qu'on veut voir réincarner dans la chair.....

⁂

On ne sait pas qui a écrit le IVe Evangile et on

n'espère pas le savoir jamais. On peut faire des hypothèses plus ou moins vraisemblables sur l'époque, les endroits, les personnes, sur l'antériorité de tel évangile sur l'autre; mais leur origine demeure inconnue. Nous ne pouvons donc juger leur authenticité historique. En revanche, nous pouvons juger leur portée, distinguer entre ce qui a servi de base à la foi chrétienne et ce qui n'a eu aucune influence sur elle.

En se plaçant à ce point de vue, nous apercevons dans l'Evangile deux parties bien distinctes : l'une comprend l'exposé de la doctrine, l'autre la démonstration de sa véracité, ou plutôt de son importance. Cette démonstration réside dans les miracles et les prophéties.

La doctrine chrétienne a traversé les âges sans subir de changements. Tous l'acceptent. Or, la démonstration de son importance est devenue aujourd'hui le plus grand empêchement à son assimilation. Parmi ces démonstrations la plus importante est la légende de la résurrection. Elle est contée par les Evangiles avec une telle simplicité que tout homme non prévenu ne peut ne pas voir comment elle a pris naissance. Elle a eu, sans doute, la même origine que celles qui naissent aujourd'hui à propos de reliques de saints et de sorciers. Les récits sur le spiritisme, sur la jeune fille dont l'esprit a été matérialisé, etc., sont contés avec une bien plus grande assurance et plus de détails que ne l'est l'histoire de la résurrection.

L'origine de celle-ci est bien simple. Le samedi on va voir le sépulcre. On n'y trouve pas le corps. Or l'évangéliste Jean raconte lui-même qu'il a ouï dire que c'était les disciples qui l'avaient enlevé. N'importe. Les femmes s'approchent du sépulcre. L'une d'elles est cette Marie de laquelle on a chassé les sept démons et elle est la première à raconter qu'elle a vu quelqu'un près du sépulcre : peut-être est-ce le jardinier ou bien un ange ou bien Jésus lui-même. De commère en commère le récit se répand et parvient jusqu'aux apôtres. Quatre-vingts ans après on affirme qu'on l'avait réellement vu, celui-ci dans tel endroit, celui-là dans tel autre, mais les récits divergent encore. Personne des disciples ou apôtres du Christ n'inventent. C'est évident. Mais nul non plus de ceux qui vénèrent sa mémoire n'osent démentir ce qui, pensent-ils, tend à affermir sa gloire et surtout à persuader les hommes de son origine divine et que par suite Dieu l'a marqué d'un signe particulier. Il leur semble que ce miracle en est la meilleure preuve, et la légende croît, se répand.

La légende aide à l'extension de la doctrine, c'est vrai ; mais elle est le mensonge, tandis que la doctrine est la vérité. Il s'ensuit que la doctrine n'est plus transmise pure, mais ternie par le mensonge. Or le mensonge appelle le mensonge. De nouvelles légendes sont inventées pour confirmer les anciennes. Il en surgit qui nous parlent des miracles des disciples, du Christ et des miracles qui ont précédé sa venue : sa conception, sa naissance, et toute sa vie. Sa doctrine est couverte d'une grossière couche d'enduit miraculeux qui la voile complètement. Les nouveaux convertis à la foi du Christ se convertissent moins parce qu'ils adoptent la doctrine que par leur croyance en la signification miraculeuse de sa vie et de ses actes. Alors arrive cette malheureuse époque quand apparaît l'idée d'une foi, qui résulte de la volonté, lorsqu'on dit : je veux croire, tu dois croire. C'est l'époque où toutes les légendes mensongères remplacent la doctrine, sont réunies en un seul tout, sont formulées, sont exprimées en dogmes.

La foule des ignorants s'empare de la doctrine et l'obscurcit de légendes mensongères. Malgré tout, à travers cette vase de mensonge, quelques élus aperçoivent la vérité la transmettent dans toute sa pureté à travers les siècles et, mélangée de mensonge, elle parvient jusqu'à nous. Quiconque lit aujourd'hui l'Evangile — qu'il soit catholique, protestant, orthodoxe, membre d'une secte ou même rationaliste, — se trouve dans un état d'esprit particulier. S'il ne se détourne pas à dessein, il lui est impossible de ne pas se rendre compte que ces livres contiennent, sinon tout ce que nous savons, du moins quelque chose de très profond et de très important. Malheureusement, cette pensée profonde et importante est exprimée en une forme si laide que, comme le dit Gœthe, il n'y a point de livre plus mal écrit que l'Evangile ; et ce qu'il y a de considérable, de grave se trouve caché par un tel amas de légendes niaises, n'ayant même aucun caractère poétique, qu'on demeure perplexe sur l'utilité de ce livre.

Pour y voir clair, nous n'avons d'autres commentaires que ceux donnés par les diverses Eglises. Et nous savons que ces commentaires ne sont qu'un tissu de contradictions et de non-sens. Tout lecteur de l'Evangile croit donc pouvoir choisir entre deux moyens, rejeter tous les livres comme une insanité, ce que font en effet les 99 centièmes ou bien faire taire sa raison et accepter en bloc tout : l'important et l'insignifiant comme l'ordonne l'Eglise, et comme le font le centième des hommes qui ne voient pas ou ne veulent pas voir la vérité.

Mais ce dernier moyen ne réussit pas toujours. Il suffit de montrer aux hommes ce qu'ils ne voyaient pas pour qu'ils rejettent à la fois et le mensonge et la vérité.

Ce qui est effrayant, c'est que ce mélange de la vérité avec le mensonge est dû aux partisans mêmes de la vérité. Ainsi le mensonge de la résurrection a été considéré, au temps des apôtres et des martyrs

comme la principale preuve de l'authenticité de la doctrine du Christ. En même temps cette fable était l'obstacle principal à la croyance en cette doctrine En effet les païens se moquaient des premiers martyrs chrétiens parce que ceux-ci croyaient à la résurrection du crucifié.

Les chrétiens ne s'en apercevaient pas plus que ne s'aperçoivent aujourd'hui les papes que les reliques remplies de paille sont d'un côté un moyen de propager la croyance, et de l'autre son principal obstacle. On peut admettre qu'au début du christianisme ces légendes pouvaient aider à la propagation de la doctrine. Les miracles pouvaient attester, sinon la véracité de la doctrine, du moins son importance. Les événements extraordinaires attiraient l'attention, servaient pour ainsi dire de réclame. Ainsi une fois l'attention attirée on cherche à pénétrer la doctrine et sa vérité apparaît.

Mais ce mensonge ne pouvait être utile au début qu'en raison de ce qu'il amenait à la vérité. Peut-être sans le mensonge la doctrine se serait répandue plus vite; mais il est inutile de se lancer dans ces conjectures...

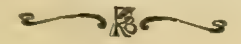
Aujourd'hui la doctrine étant répandue partout, la croyance dans les miracles est devenue inutile voire nuisible. Le fait même de son extension est la meilleure preuve de sa vérité. Elle a traversé intacte des siècles, tous sont d'accord sur son importance ; les démonstrations extérieures, miraculeuses, de sa vérité ne sont donc aujourd'hui que des obstacles à sa véritable compréhension.

Il ne s'agit point de savoir comment la doctrine chrétienne s'est formée, mais quel est son sens...

Comme je l'ai dit, l'Evangile est semblable à une merveilleuse fresque qui, pour une cause ou une autre, a été couverte momentanément d'un enduit. Cet enduit se continue des deux côtés du tableau : une partie sur le mur même qui correspondrait à l'époque précédant la naissance du Christ : légendes sur Jean-Baptiste, conception, nativité ; puis la couche se continue sur le tableau même : miracles, prophéties ; puis l'enduit s'étend sur le mur de l'autre côté du tableau : légendes de la Résurrection, des actes des apôtres etc. Et alors, en connaissant l'épaisseur de l'enduit et sa composition, il n'y a qu'à le gratter aux endroits où il couvre directement le mur et spécialement là où se trouve la légende de la Résurrection pour l'enlever peu à peu de tout le tableau. Et c'est alors que la fresque nous apparaîtra dans sa véritable beauté. C'est la tâche que je me suis imposé.

LÉON TOLSTOÏ.

Traduit par E. HALPÉRINE-KAMINSKY.



MICHELET EN 1842

D'après sa Correspondance et son Journal intime

DEUXIÈME ARTICLE (1)

Jamais Michelet ne s'était senti si las, si bas qu'en 1839, de mai à novembre. « Je languissais, dit-il, comme un marais sur une vaste surface, sans trouver mon cours. » Il s'efforçait de réparer sa négligence envers Pauline, en recherchant avidement tous les souvenirs qu'il pouvait retrouver d'elle, et il ne rencontrait dans cette recherche que de nouveaux sujets de tristesse. Le 24 août, il va avec ses enfants faire une visite à Meaux, à l'hôpital, où il est conduit par Mme Scellier, mère de l'ancienne compagne de Pauline, et où il retrouve, au palais épiscopal un ancien camarade devenu évêque, Mgr. Alloux, et le souvenir de Bossuet. Écoutons-le raconter cette double visite : « L'une des beautés des terrasses et du jardin épiscopal, c'est que, de tous côtés, l'on voit par dessus l'imposante tour de la cathédrale.

« Le passage sombre sous les voûtes du XVe siècle, pour aboutir à ce noble jardin sans ombre, comme l'âme du grand orateur... On s'aperçoit ensuite qu'il a aussi ses ombres, ce jardin. Le cabinet est richement nu. L'allée d'ifs est bien ténébreuse. *Quid ?* si cette vie trop extérieure y a enfin trouvé son intériorité ? L'évêque, l'ancien camarade M. Alloux, me toucha en me contant comme quoi il allait s'établir, et n'y avait aucune répugnance, lorsque moi, qui ai été établi, et qui (malgré mes enfants) ne le suis guère aujourd'hui, j'étais, dans ce sérieux voyage, entre Bossuet dont je visitais le palais, Fénelon dont je lisais les lettres spirituelles, et un tout autre souvenir dont je trouve ici si peu de traces, pas même peut-être dans sa meilleure amie !...

« J'ai appris que la religeuse qui vint ici avec elle, de l'*Enfant-Jesus*, en 1814, et qui peut-être y est encore, s'appelait Mlle Martin (sœur Des Anges).

« Hier, en traversant ces belles campagnes dorées par l'automne et le soleil du soir, en voyant cette terre exubérante des dons de la nature, je trouvais bien dur qu'il lui en restât si peu, à elle..., quoi ! six pieds de terre seulement... Je n'ose ajouter toutes mes pensées. Elles sont déraisonnables. Dans nos habitudes matérialistes, nous plaignons le corps, comme si c'était la personne. Sans doute l'âme n'est pas dans cette triste bière... Mais il n'en est pas moins cruel pour ceux qui restent de ne pouvoir pour elle rien autre chose que des prières.

« Le soir nous surprit sur la route. La lune était d'une clarté triomphante. L'indifférence de la nature augmente les peines du cœur.

« Je lus le soir dans Fénelon (lettre 104) : « On

(1) Voir la *Revue Bleue* du 20 février.

« demandait à saint Ambroise mourant s'il n'était pas « peiné par la crainte des jugements de Dieu. Il répon- « dit : « Nous avons un bon maître. » Ah ! jamais je ne sentis plus vivement le besoin de croire à cette bonté.

« Aujourd'hui, dimanche 25, temps admirable, mais qui me frappe la tête. J'allai d'abord visiter seul la belle cathédrale, et le curieux château à quatre tourelles qui est à côté.

« Puis, Monseigneur, à 9 heures. La grand'messe, très peu de monde, et seulement des femmes.

« Mlle Scellier à midi ; puis, leur petit jardin, triste et brûlant.

« J'ai lu ensuite et dormi ; maintenant (6 heures du soir), j'écris pendant qu'ils dînent chez la marraine Mlle Scellier.

« Lettres admirables de Fénelon sur ses souffrances (110, 111) : « Mais tout est bon... Dieu nous « ouvre un étrange livre. » Et encore : « Je suis à moi- « même tout un grand diocèse. »

« Ce soir, après avoir dîné avec du thé, promené *seul* sur la terrasse de Bossuet. Au dehors, bruit lointain de la musique militaire. Harmonie admirable de la cathédrale au soleil couchant.

« Puis, entré au palais épiscopal. Promenade avec une vingtaine d'ecclésiastiques. Plaintes contre M. Villemain qui refuse les certificats des petits séminaires pour admission au baccalauréat. Monseigneur disait au sujet de la belle dispute de Bossuet et de Fénelon : « Heureusement ces disputes sont « passées. » Heureusement ?

« *Lundi matin.* Le café chez Mme Scellier ; puis, en attendant l'heure de l'hôpital, promené avec Mlle Adélaïde Scellier, le long des murs de l'hôpital, le long de la Marne et du marché de Meaux.

« L'hôpital, visité sous la conduite de Mme Scellier et d'une jeune religieuse de Saint-Vincent de Paul, née, dit-elle, en 1814, l'année même où ma femme est entrée à l'hôpital.

« Visité le *grand jardin*, où elle s'est promenée tant de fois avec Mlle Scellier, *les lilas que Mlle Ad. Scellier a plantés* (avec elle?), les arbres fruitiers, etc. Nous n'avons pu voir les chambres que les religieuses occupaient alors. Cette partie est inhabitée. Mais nous avons vu la salle qui sert à la fois d'école et de réfectoire aux filles, la chaire entre les deux croisées... Je n'osais rien dire de mes pensées en présence de cette vieille dame Scellier, si détachée des affections depuis si longtemps...

« Mais je m'aperçus, en voyant tous les pauvres venir à elle, que c'était là sa vraie famille.

« Ces pauvres paraissent gais..., mais ils n'ont plus les mêmes douceurs..., ni les religieuses non plus..., plus de vaches, de poules, rien de ce petit ménage de couvent qui avait amusé ma femme et Mlle Scellier Les religieuses d'aujourd'hui ne peuvent donner que de bonnes paroles..., ou une caresse à un mourant, comme je le vis à l'infirmerie.

« J'aurais voulu pouvoir donner beaucoup à cette pauvre maison, qui a servi quelque temps d'asile à celle qui, depuis, a partagé vingt ans ma pauvreté.

« Il faut apprendre à mourir... Après une vie d'individualité, il faut en commencer une de généralité, si c'est possible. Mais, comment enterrer, sans une larme, une si chère partie de son cœur ?

« Que d'heureux jours manqués, passés en vain, impossibles à jamais !... Mais y a-t-il rien d'heureux dans l'individuel ? Quel jour de cette union, tant regrettée, s'est passé sans orage ? *Allons, Seigneur Docteur, tenez ferme*, comme dit Luther à la mort de de sa fille Madgallena...

« Retour par le bateau poste. Immobilité plus grande qu'en diligence. Éblouissement de cette succession d'objets rapides, peu variés pourtant, qui filent plus haut que vous, tandis qu'en voiture, vous avez la satisfaction de planer.

« En face de nous étaient placés deux séminaristes de Meaux, fort pédants et fort aigres, qui parlèrent de moi et de mes livres avec peu de charité. Le premier mouvement fut de dire : « Voilà donc à quelle réputation contestée j'ai sacrifié le bonheur de la famille !... « Mais, en y réfléchissant, je me relevai. Ce n'est pas le témoignage que l'avenir rendra à un écrivain, sérieux. Les prêtres même me sont plus favorables. Qu'importe après tout ! Je les aime plus qu'ils ne m'aiment. L'avantage est à celui qui aime le plus. »

Ce qu'il y avait de plus douloureux pour lui dans ce deuil, où il s'attachait désespérément au souvenir de Pauline, à toutes les preuves de dévouement données par elle lors de la maladie de sa fille en 1825, de son mari en 1827, de son fils en 1832, de son beau-père en 1834, à toutes les moindres reliques qui restaient d'elle, jusqu'aux enveloppes de ses lettres c'est qu'il se sentait toujours harcelé, troublé par ce démon de la sensualité qu'il appelait son *ange noir*. Voici en quels termes amers il décrivait plus tard, le 29 avril 1841, alors que l'*ange blanc* avait repris le dessus, « la douloureuse impression de misère intérieure et de délaissement » où il se trouvait à la fin de 1839.

« Je me demandais alors pourquoi cette dure existence, employée tout entière au profit des autres, n'avait eu aucun salaire ; je m'en plaignais, à qui ? Non pas à Dieu, car je ne le sentais plus guère. Je me disais parfois : « Tout dépouillé et dévasté qu'il m'a fait, il pourrait m'ôter encore, toucher à mon père, à mes enfants. Je devrais ménager, apaiser cette terrible puissance..., la bénir, je ne puis. »

« Ma femme mourut, et mon cœur fut déchiré.

« Mais, de ce déchirement même, sortit une force violente et presque frénétique; je me plongeai avec un plaisir sombre dans la mort de la France du xve siècle, y mêlant des passions de sensualité farouches, que je trouvais également et dans moi et dans mon sujet. Ce n'est pas sans raison que quelqu'un a écrit (1) que le IVe volume était sorti d'une immorale inspiration. C'est ce qui en a fait aussi l'étrange force. Jamais mauvaise époque (2) n'a été racontée dans une plus mauvaise agitation de l'esprit.

« Une chose me séchait le cœur et le rendait hostile au monde : c'était qu'un enseignement aussi intime et sincère, toujours bienveillant, n'eût rien produit pour mon bonheur. Quant à la haine de mes rivaux, aux malveillances des puissants, je m'en consolais aisément. Mais que, parmi mes élèves, j'eusse trouvé peu d'attachement, souvent peu de sincérité, tout au plus des rapports agréables, une amitié froide, cela m'était dur. Ce trésor de vie que j'avais pendant vingt ans si largement épanché, et d'où j'aurais fécondé dix fois plus de livres que je n'en ai écrit, ces torrents d'eau vive qui avaient si longtemps jailli de mon cœur, où ont-ils passé, me disais-je? ont-ils coulé sur le sable ingrat? Quoi! ma vie donc s'est écoulée de moi, personne ne l'a recueillie... »

Le 23 juin 1840, dans une de ces heures de découragement, où au sentiment de vide et de dessèchement du cœur s'ajoutait, pour lui, la tentation mauvaise de chercher une consolation dans un semblant de vie conjugale, sans la communauté de sentiments, de pensées et de devoirs qui font la dignité et la beauté du mariage, il avait exprimé, avec une force singulière, la détresse morale dont il se sentait envahi :

« Il s'assit sous un thérébinthe : « Reprenez moi, « Seigneur, car je ne suis pas meilleur que mes pères (3) ». Je disais dans mes premières (et bien moins amères) tristesses (1820) (4) : *Æquum, bonum et justum est, dignum et salutare...* Je n'ai plus la force de le dire. Reprenez-moi donc, puissance inconnue, je n'ai plus de résignation.

« Comment cette histoire ne serait-elle pas poétique, comme on le lui reproche; elle échappe à travers les déchirements du cœur.

« Ils m'appellent panthéiste ! Si le panthéiste est celui qui se laisse volontiers absorber dans la nature, je ne suis pas cet homme-là. Quel sujet ai-je de me louer d'elle? et pourquoi l'aimerais-je?... D'autre part, si Dieu est un Dieu moral, il faut convenir qu'il se plaît à cacher ses voies.

« Que faire? Ecouter les petits; laisser parler l'ânesse de Balaam. La critique malveillante de Douhaire a pourtant un côté digne de considération ; voilà pour le *livre*. Quant à *l'homme*, les representations de Mme Quinet, à qui je me suis confié, sont certainement bonnes et vraies. Ces demi-mariages sont scabreux, pleins de chances ; la plus grande, hélas! dans ces amours, c'est justement d'aimer, de s'attacher indissolublement à quelque personne inférieure d'éducation et dont on sera toujours divorcé d'esprit, qui peut vous aimer *trop peu*, pour votre malheur, ou *trop*, pour le sien. Un mot surtout me frappa : « Mais qu'arrivera-t-il, si elle vous aime? » C'est en effet le danger, et quelle chose triste que ce soit un danger!... En revanche, le mariage est impossible, de longtemps. Fût-il possible, est-il conciliable avec le grand travail qui est la destinée de ma vie? Un tel travail ne permet aucun partage de temps ni de force. Il faut vivre et mourir, comme un livre, non comme un homme.

« Que faire, encore une fois? Souffrir, travailler, *oublier, s'il se pouvait*. Pour aimer et remercier celui qui a fait le monde ainsi, je ne le peux. Je sais bien qu'il peut me frapper encore, m'ôter ce qui me reste.... J'ai à craindre, mais je n'aime pas plus... Quand je veux bénir et remercier, cela me reste à la gorge.

« Je n'ai point de raison d'aimer la nature. Je me tairai sur la Providence ».

Et encore au mois d'août de cette même année, il revient à la même pensée : « Quand on songe à la manière barbare et rapide dont la nature ourdit sans cesse des fils vivants pour les briser, il est difficile de remercier ». « J'entonne encore bien quelquefois « un *petit* cantique, dit Luther, et *le* remercie *un peu.* » Pour moi, je ne puis. Cette année surtout, je suis sec; l'année dernière, au moins, j'étais soutenu par ma douleur ».

En lisant ces lignes, on voit combien est profonde l'erreur de ceux qui ont vu dans Michelet un croyant, un chrétien, et même un catholique, jusqu'au moment où il prit part à la lutte qui fut engagée par le parti clérical, à propos de la liberté d'enseignement, contre l'Université, et qui ont attribué au chanoine Desgarets ou à l'*Univers* l'honneur immérité d'avoir contribué à dévoyer ou à émanciper sa pensée. Certes, il y avait en Michelet un fond de mysticisme, un besoin insatiable de percer les mystères de l'au-delà, et d'y chercher l'union avec Dieu; mais ses aspirations religieuses ne trouvèrent jamais de satisfaction

(1) Douhaire dans l'*Univers*.

(2) Celle de Charles VI.

(3) Michelet mélange ici, dans son souvenir, le térébinthe sous lequel est assis le prophete dans *III Reges*, 13, 4 : les paroles de Simon Macchabée : *Non enim melior sum fratribus* (*I. Macch.*, 13, 5) et les paroles de Jonas à Dieu, quand il est sous le kikajon. « *Domine tolle, quæso, animam meam a me, quia melior est mihi mors quam vita* » *Jonas*, 4, 3).

(4) La maladie et la mort de Poinsot, 1820-1821. Voyez : *Mon Journal*, dimanche 24 juin 1821, 2 novembre 1822. Une nouvelle édition de ce beau livre est sous presse.

ni dans les formules, ni dans les pratiques catholiques : toutes les fois qu'il cherchait à préciser sa pensée, il s'apercevait qu'elle était en contradiction avec le christianisme. Après avoir été longtemps ballotté entre le désir et l'impuissance de croire, il arriva, mais seulement lorsqu'il eut totalement rompu, dans sa préface de la Révolution, avec le christianisme, et sous l'influence pacifiante de son second mariage, à affirmer, avec une certitude sereine, l'existence de Dieu et la destinée immortelle de l'âme. On a pris, bien à tort, pour des paroles d'adhésion et de foi, les paroles d'admiration avec lesquelles il célébrait les grandeurs et les vertus du moyen âge, ou les paroles de sympathie compatissante par lesquelles il s'attendrissait sur le sort de l'Église, cette mère, mais mère malade et mourante, du monde moderne. Il ne songeait pas, il est vrai, jusqu'en 1842, à lutter contre l'Église, parce qu'il ne la croyait pas menaçante pour la liberté de la pensée ; il croyait pouvoir sans danger donner des pleurs à toutes les douleurs anciennes, aimer l'idéal de chaque âge, accorder un regret à chacune des déceptions de l'âme humaine, sans s'occuper du présent. « Dure destinée de l'historien, écrit-il en 1838, d'aimer, de perdre tant de choses, de recommencer tous les amours, tous les deuils de l'humanité. Je viens de lire quelques sonnets de Pétrarque ; mais combien de sonnets et de canzoni me faudrait-il, à moi, pour pleurer tant d'amours malheureuses que mon cœur a traversées de siècle en siècle... Puisque tout doit mourir, commençons par aimer les morts. En suivant le progrès du genre humain, et sa course d'un idéal à un autre plus parfait, nous placerons peut être le nôtre assez haut pour que désormais toute réalité nous fasse pitié, pour que chaque individualité, tant belle qu'elle soit, nous semble trop incomplète, et que le présent n'ait plus de danger ni d'attrait pour nous. Ainsi puissent les ailes pousser à notre âme, et le voyage, prochain se faire plus légèrement. »

Déjà dans son journal de 1820 et ses lettres à Poinsot, on reconnait que, malgré son admiration pour l'Évangile, il ne voit qu'un homme dans le Christ ; il se refuse à toute pratique religieuse et cherche la lumière du côté de la Grèce et de la Perse (1). En 1830, à l'École Normale, il expose sur le christianisme des vues d'une grande hardiesse, et n'en conserve que la morale ; il prononce sur les jésuites des jugements moins véhéments, mais aussi sévères au fond que ceux de 1843 (2). Dès 1816, il dit de l'Eglise romaine : « Dieu n'y est plus » (3) et il étudie avec une sympathie croissante la vie de Luther. En 1831, dans un voyage au Havre, avec sa femme et sa fille, il laisse percer dans son journal le néant de ses croyances.

« 6 août. Adèle jette des pierres à la mer ; puis reste assise et pensive. Premier regard de l'enfant sur l'infini, qu'il ne sent pas encore, et qui doit tôt ou tard nous engloutir. Il ne connaît pas encore le monstre qui se dévore pour renaître. Faut-il que toi aussi..... ?

« 7 août. Vers midi promenade, moi seul. L'orage au loin, *Tristis usque ad mortem*. Comme Chrysès, je pense à ma fille. Infini, que me veux-tu ? Je me sens si petit... Je suis très ému d'avoir vu mon petit enfant pensif en face de la mer. Frêle enfant sur lequel j'ai placé ma vie, et que je ne pourrai protéger. Oh ! si mon nom pouvait t'environner de quelque respect, de quelque protection après moi ? C'est pour elle aussi que j'aurais souhaité la gloire.... j'éprouve un abime de vide en moi.

« En voyant, d'une part, cette terrible image de l'infini, de l'autre, ma fille, et cette attraction qui nous rappelle dans le gouffre de la nature, je sentais la fibre de l'individualité se déchirer. Le général, l'éternel, voilà la patrie de l'homme.

» C'est à vous que je demanderai secours, mon noble pays (1) ! Il faut que vous nous teniez lieu de Dieu qui nous échappe, que vous remplissiez en nous l'incommensurable abime que le christianisme éteint y a laissé. Vous nous devez l'équivalent de l'infini... Nous sentons tous périr l'individualité en nous. Puisse recommencer le sentiment de la généralité sociale, de l'universalité humaine, de celle du monde ! Alors, peut-être, nous remonterons vers Dieu.

« *La mer stérile*, dit Homère. Oui, l'infini est devenu *stérile*, depuis que Dieu s'en est exilé ; stérile, désert, dévasté ; nous y roulons, comme le galet du rivage. Il roule, et la houle rompt, brise ses pointes. Son individualité périt, il devient semblable à tout autre. Comment s'en distinguer désormais ? L'*individualité* périt avec la vie barbare ; l'*universalité* périt avec la religion. Ah ! puisse ce naufrage être recueilli par la *Cité* ! la cité est notre seul asile. Et puisse-t-elle se transfigurer au ciel ! Il est temps que je parte, la vue de cet infini stérile m'attriste jusqu'aux larmes. »

On le voit, ce n'était vraiment pas aux croyances chrétiennes que Michelet pouvait demander secours dans sa détresse, pas même aux croyances spiritualistes. Jamais son esprit ne fut plus en désarroi au point de vue philosophique que de 1830 à 1840. Très lentement, il arrivera, de 1840 à 1849, à se faire un *credo* personnel. Ce *credo* ne prendra pour lui toute sa vertu vivifiante que lorsqu'il aura trouvé, autant du moins que sa nature tourmentée le com-

(1) Voyez *Mon Journal*, passim.
(2) Voyez mon essai sur « Michelet à l'École Normale » dans le volume *Portraits et Souvenirs*.
(3) *Mon Journal*, p. 322.

(1) Le germe du livre du *Peuple* se trouve dans ces lignes.

portait dans un véritable amour et dans un véritable bonheur domestique, l'équilibre, l'harmonie et la paix.

Il y avait toutefois en lui un tel ressort, une telle puissance de renouvellement, que c'est du fond même de son désespoir que l'espoir va renaître; c'est à la mort qu'il demandera le secret de la vie. La mort et la vie lui apparaîtront comme deux termes corrélatifs qui s'expliquent l'un l'autre; il faut mourir pour se dégager de l'individuel, de l'imparfait et de l'éphémère, et s'élever au général et à l'universel. Michelet trouvera, dans les époques mêmes de l'histoire qu'il étudie à ce moment, les preuves de cette fécondité de la mort : Jeanne d'Arc qui crée la patrie en mourant sur le bûcher; la Renaissance qui crée le monde et la pensée moderne en condamnant à périr tout ce qui avait nourri et consolé les hommes du moyen âge. « Chaque système, écrivait-il dès 1838, contient un antagonisme qui fait sa vie et prépare sa maturité, son fruit, sa mort. Chaque système ne parvient à dégager son fruit qu'en mourant. Cela seul est une belle *raison de mourir*. Ce qui mène à croire que pour *être soi* à son plus *haut* degré, il *ne faut plus être soi*, mais mourir... se transformer. L'*Église* ne s'achève comme église que quand elle a produit les *mystiques* qui la consument. La *Royauté*, de même, n'obtient son plus haut attribut, l'irresponsabilité, que lorsqu'elle devient une royauté moins absolue, constitutionnelle. *Rome* n'a été vraiment Rome, la ville du genre humain, que lorsque, ouvrant la cité au monde, elle a paru être *moins* Rome. »

Il explique, dans une note du 26 mars 1842, comment ce furent les douleurs mêmes de 1839 qui le firent revenir à cette idée de la fécondité de la mort et lui en révélèrent toute la portée [1].

« Le 24 juillet 1839, tout se trouva simplifié... Les vagues tristesses devenant une douleur positive, le cœur serré reprit sa force...

« Cette violente secousse m'obligea de *m'étendre en profondeur*, de creuser mon âme;

« je sus la *vie*, tout ce qu'elle a d'*individuel*, de regrettable, d'irréparable;

« je sus la *mort*, tout ce qu'elle a de fécond et de *vivace* : c'est-à-dire que l'histoire m'apparut pour la première fois.

« Mille points de vue à la fois :

« d'abord, l'acharnement de la *chair*, dans la vie et dans la mort (tout le IVe volume est la traduction de ceci); l'aveugle passion du chien mourant au tombeau de son maître, l'attraction puissante de la tombe... Inès de Castro... orgie des vers...

« puis, tout ce qu'il y a d'*irréparable dans l'individualité*, qui ne paraît vraiment qu'une fois : rien de tel avant, rien après... on aime pour *les défauts* mêmes; et c'est peut-être là

« la *justification de la mort*. Il faut que ce mal aimé périsse, puisque l'amour, l'égalant au bien, le perpétuerait.

« *Fécondité, vitalité de la mort*, pour les hommes et pour les *systèmes* (telle que je l'avais conçue en 1838) :

« elle trie, elle *crible*, c'est-à-dire qu'elle écarte le mal, *dégage le bien* pour qu'il *subsiste*;

« elle assure la vraie perpétuité, la *vraie vie*.

« Mais, dans cette partie *moins bonne* et moins vraie, qui périt *comme individuelle*, il y a eu la vie qui est une *bonté*, au moins comme *cause*, ce qui doit consacrer dans notre mémoire ceux qui nous ont préparés : respect au passé, *tendre respect* !

« Ainsi, un lien *intime d'affection unit tous les âges*. De même que Marc-Aurèle, en commençant, remercie chacun de ses précepteurs de chaque vertu, comment ne remercierais-je pas chaque siècle des puissances qui sont en moi? »

Et dans des feuilles non datées, je retrouve cette pensée pacifiante de la solidarité des siècles, du respect dû au passé exprimée avec une rare vigueur.

« Nous avons *été* jadis, nous le *sommes* maintenant... et nous, un jour, le *serons*...; mais pour qu'il y ait *véritable dialectique* d'une génération à l'autre, il faut que la *conséquence* n'oublie pas, ne méconnaisse pas les *prémisses*, sous prétexte qu'elle est prémisse à son tour. Si elle n'est pas, cette génération intermédiaire, humble à l'égard du passé, de l'avenir, humble et intelligente, elle cesse d'être *moyen terme*;

« en d'autres termes, il faut que la perpétuité soit entretenue d'une génération à l'autre, par l'*intelligence et le respect* du passé!... Il faut que le jeune et orgueilleux présent apprenne dans la forme éphémère et défaillante du passé à reconnaître ce qu'il contient d'impérissable, d'immortel, qu'il y révère, dans ce passé radoteur, une part de la sagesse des siècles;

« que le *présent* ne tue pas son père, mais l'*inhume avec respect*, qu'il révère en lui son *auteur*, comme il le doit, l'auteur de ce qu'il est, le commencement de son être...

« Je sais bien que l'*égoïsme* des jeunes générations a son principe dans leur *naïf et juste espoir de tout surpasser* (... et nous un jour le serons, qui tous vous surpasserons...), dans la force novatrice, qu'ils sentent immense en eux, portant l'*infini en puissance*, et ne sachant pas encore *le peu* qu'ils en

[1] Nous reproduisons, autant que possible, la disposition graphique du manuscrit, les alinéas, etc., car le rythme de la pensée de Michelet se manifestait dans ces détails extérieurs.

pourront *réaliser*. S'ils étaient *moins orgueilleux*, moins absurdement infinis dans leurs espérances, ils viseraient moins haut; ils *réaliseraient moins* encore que nous ne les voyons faire...

« Aussi, quoique souvent froissés par l'élan aveugle, égoïste de ces jeunes esprits, les hommes faits *voient cet élan avec plaisir*, et l'encourageraient plutôt. Croissez, jeunesse ; à vous le monde ! Hâtez-vous de le saisir ! Notre espoir, c'est que le monde ne diminuera pas dans vos mains; c'est que vous concourrez, aidés du peu que nous avons fait, à avancer l'œuvre commune des âges. Le grand père dit, sur le berceau de son petit-fils : Te voilà donc renée encore une fois, ô mon âme !...

« N'oubliez pas, toutefois, que, dans l'incontestable progrès du temps, *le passé ne meurt pas tellement, qu'il ne reste beau*, noble et fécond dans la mort. Quand vous aurez parcouru l'éblouissant musée des peintures du Louvre, ce triomphe du XVIe siècle, descendez dans les froides galeries qui renferment les statues, et vous sentirez tout ce que la peinture moderne doit à la statuaire antique. Même après les Vierges de Raphaël, admirez la Vénus de Milo. Alors on sent avec tendresse et reconnaissance le lien profond, intime, qui lie tous les âges. Ce passé que vous dédaignez, jeunesse, pour Virgile, c'était Homère. Virgile, en pensant à Homère, voulait brûler l'Enéïde. Ce passé, pour Dante, c'est Virgile. Sans Virgile, Dante n'eût pas parcouru l'Enfer et le Purgatoire chrétiens ; « c'est à toi, dit-il, que je dois ce grand style qui m'a fait tant d'honneur. » Sans Aristote et Hippocrate, nous n'aurions pas eu Montesquieu.

« Oui, *un lien intime unit tous les âges*. Nous nous tenons, générations successives, non pas comme les anneaux d'une chaîne, non pas comme les coureurs dont parle Lucrèce, qui se passent le flambeau ; nous nous tenons bien autrement. Nous avons été tous *dans les reins* des premiers pères, dans le sein des femmes d'alors. Que ce soit pris, ou non, au sens matériel, il n'importe ! Un même esprit fluide court de génération en génération. Des mouvements instinctifs me font tressaillir pour le passé, pour l'avenir, et nous révèlent la profonde unité du genre humain.

« Celui qui n'en sentirait rien, qui s'isolerait dans un moment de la vie du monde, niant qu'il appartient en rien aux générations écoulées, celui-là se réduirait à bien peu de chose. Il resterait à l'état d'enfant (*nescire historiam, id est semper esse puerum*), mais combien ! vouloir échapper à l'histoire, ne rien devoir au passé ! Encore le plus jeune enfant doit beaucoup à la société, à sa mère, véritable médiateur de Dieu, de l'humanité antérieure à l'égard de l'homme (1). Au reste, si jamais la vieillesse a été respectable, c'est quand elle *a vu et fait de grandes choses*. Les vieillards d'aujourd'hui ont vu, ont fait la Révolution, ont combattu les batailles de l'Empire, soutenu les luttes de la Restauration, et fondé le gouvernement représentatif. Ce sont des livres vivants qui, malheureusement se ferment chaque jour, des annales qui ne se connaissent pas toujours elles-mêmes, mais qui trouvent mille réponses instructives à qui sait les consulter. »

Au mois d'avril 1841, au moment où le retour du printemps lui faisait remonter au cœur les douleurs de 1839, où il écrivait : « Je me sens plus pauvre que l'année dernière, alors j'avais de plus une force morale : *ma douleur* », et encore : « Mon chagrin est comme ma bague. A *sa* mort, je l'ai mise au doigt et je croyais m'y habituer difficilement. L'habitude est venue, mais la *marque* aussi. J'emporterai cette ride profonde quand on me tirera la bague à mon tour », il cherchait la consolation dans ce sentiment de la continuité de la vie morale et intellectuelle de l'humanité au milieu de la fuite des individualités d'un jour :

« 4 avril 1841. *Dimanche des Rameaux*. J'ai besoin de prouver à moi, à cette humanité dont j'esquisse les apparitions éphémères, qu'on *renaît*, qu'on ne meurt pas. J'en ai besoin, *me sentant mourir*.

« J'ai beau m'énumérer les sérieuses douceurs de ma situation présente, je ne me rattache vraiment à la vie que par cette faculté telle quelle de *vivifier* quelque chose, de donner vie (à ma façon)...

« Donc, je viens, par dessus la chaîne des vies mobiles, de ces *instants* qu'on appelle hommes, de ces bluettes étincelantes qui furent des personnes, tisser la trame des idées par lesquelles ils *se perpétuaient*, continuaient de vivre, démentaient la mort, se moquaient de la nature...

« Elle tisse et déchire, elle noue, elle rompt des fibres vibrantes. Nous tirons de nous-mêmes, de notre volonté vivace, de quoi relier le tissu sanglant !...

« Qu'on ne me demande donc pas pourquoi je semble m'arrêter parfois, interrompre le récit des hommes, qui se rompt à chaque instant, pour suivre un peu un récit d'*idées*... C'est que l'*éphémère lasse ;* c'est que, par moment, quand mes marionnettes m'ennuyent, je les jette dessous la table ; je les écarte au moins pour voir si ces importuns jouets

1. Michelet met en note : « Tout ceci contre le jeune De Broglie qui, à la Chambre des députés, insultait tout haut Lamartine... Il se croit noble, oublie M. Necker ; il croit faire de l'aristocratie ; mais c'est une triste démocratie de ne pas reconnaitre la supériorité de l'âge, du génie, de la position politique d'un député de la France. »

n'ont pas eu en eux un peu de durable... Ou bien *je les ouvre*, et je cherche, sous leurs figures différentes, si l'intérieur n'est pas semblable, si ce n'est pas *le même cœur*. Oui, ce fut bien le même, et le même que le mien. Je souffre, comme ils ont souffert. »

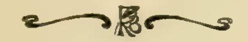
C'était ce qu'il disait déjà en 1839 : « Le même..." si c'était moi. Identité par la compassion. Si Pythagore se souvint d'avoir été un des chefs de la guerre de Troie, pourquoi ne me souviendrais-je pas d'avoir été l'homme de misère qui traversa l'esclavage antique, le servage du temps des croisades, l'ouvrier des temps modernes.

« Si tout cela n'est pas moi, je me sens une compassion assez vraie, assez immense, pour endosser toutes ces douleurs. »

Qu'étaient donc « les sérieuses douceurs de sa situation », en 1841, douceurs qui certainement avaient dû contribuer à apaiser ses désespoirs, et à lui inspirer ces vues consolantes sur l'histoire, ce besoin de conciliation entre le passé et l'avenir? D'où vient, qu'au sortir de la « mauvaise époque » de Charles VI, écrite dans une « mauvaise agitation de l'esprit », il sut parler de Jeanne d'Arc avec un attendrissement mystique, avec une âme à la fois héroïque, chaste et douce, puis donner à son génie un vol encore plus fier et plus hardi pour le mettre au niveau de Michel-Ange et de Dürer ? Quelle bienfaisante influence vint l'aider à *se faire une renaissance*, à soutenir « *qu'on ne meurt pas* », alors qu' « il se sentait mourir ».

Ce fut l'influence d'une femme, de Mme Dumesnil.

GABRIEL MONOD,
de l'Institut.



La Vie Mentale

—

LE PROBLÈME SOCIAL DE LA FOLIE

Diverses affaires ont récemment ramené l'attention inquiète du public sur l'internement des aliénés. La presse a suivi volontiers ce courant qu'elle avait fait naître, car la folie est un de ses sujets favoris de discussion. Tout concourt à exciter la curiosité : le mystère de la maladie mentale, la misère de la pensée humaine si fragile, l'hospitalisation des aliénés dans des lieux d'assistance qui tiennent de la prison par les verroux, les intérêts qui s'agitent souvent autour des infortunés privés de raison, la procédure singulière de l'internement qui permet à l'autorité administrative de faire un acte au plus haut point judiciaire, consistant de priver un individu de sa liberté. Aussi les polémiques sur cet objet sont-elles toujours renaissantes; elles s'alimentent sans effort et durent tout le temps qui est utile aux publicistes.

Je voudrais dégager la raison de cette émotion publique que soulèvent toujours les affaires d'internement des aliénés et rechercher le remède qui convient à cette situation difficile. Habitué par mes fonctions à réfléchir tous les jours sur ce problème, j'essayerai de l'exposer aussi clairement que je le conçois.



Déterminons d'abord le vrai caractère de l'internement d'un aliéné. Voici comment les choses se passent le plus souvent à Paris, qui fournit le quart du nombre total des malades en France, en chiffres ronds 15.000 sur 60.000 internés.

Un individu, dont la raison est dérangée, sort de chez lui, tout seul, ayant trompé la surveillance de ceux qui s'intéressent à son sort ou n'ayant personne qui le garde. Livré à ses inctincts, à son jugement incohérent, il ne tarde pas à commettre un acte extravagant qui attire l'attention de la foule. Il crie, il gesticule, il prononce des paroles dont les passants ne comprennent pas le sens, mais remarquent le caractère exalté. On entoure le malade qui déclame. Tel soutient qu'il est poursuivi par une bande d'assassins qu'il a vus entrer dans sa chambre et qui lui font la chasse à coups de carabine. L'autre, une femme, se déshabille pour montrer qu'elle est un modèle extraordinaire que les premiers peintres veulent posséder. Celui-ci est investi d'une mission divine pour sauver la France du joug des Francs-Maçons ou des Juifs; celui-là, renchérissant encore sur l'actualité, veut s'enrôler dans l'armée russe pour combattre les Japonais. L'un se déclare l'auteur de l'assassinat dont tous les journaux sont pleins. Une malade, entrée récemment dans mon service, traversait la place de la Bastille quand elle vit tomber une femme sous un omnibus. Elle accourt et croit reconnaître sa mère dans cette personne étrangère qu'elle voyait pour la première fois. Elle s'accroche au corps de la malheureuse écrasée, pleurant et se désolant, et résistant à toute tentative faite pour la séparer de sa fausse mère, qui ne la reconnaissait pas : on dut l'arrêter.

Le résultat de toutes ces excentricités est constamment le même. Le public rit, s'assemble; et la police, attirée par la rumeur de la foule, s'empare du perturbateur qui est conduit au poste, d'où, après un interrogatoire sommaire, le commissaire le fait conduire à l'Infirmerie spéciale du Dépôt, aux fins d'examen médical et — s'il y a lieu — d'internement à Sainte-Anne.

A Paris, la police des rues est trop sévère pour

qu'un aliéné, excité ou au contraire insuffisamment actif, puisse rester longtemps errant. C'est dans la capitale que le plus grand nombre des psychopathes sont internés parce qu'il leur est difficile d'y passer inaperçus. Un mélancolique mystique pourra dans la campagne se réfugier dans un bois, se tailler un abri dans les rameaux d'un vieil arbre et y vivre en ermite, sans être trop inquiété par la gendarmerie locale. A Paris, le même malade qui voudrait stationner quelque temps dans un square serait vite interrogé et appréhendé.

Il n'est pas permis ici de dormir sur un banc, même de s'y allonger, de rester dans un parc public après certaines heures, et, partout dans la rue, de crier, de gesticuler ou au contraire, de rester en un lieu dans une trop longue immobilité. Rien n'est plus difficile pour un aliéné que de vivre quelques heures dans la capitale. La vie civilisée est là avec son maximum de complexité; et les règles d'activité sont tellement nombreuses que c'est miracle si un malade en état de crise peut s'y maintenir quelques instants. Les plus calmes et les plus inoffensifs, mais tout aussi anormaux dans leurs allures, ne sont pas plus capables d'y rester que les plus turbulents. De temps à autre, je reçois à Villejuif des vieilles septuagénaires, qui, sorties de chez elles et ayant perdu soudain le souvenir précis de leur demeure, avaient été arrêtés comme elles erraient dans les rues, en demandant leur adresse aux passants.

C'est de cette manière que beaucoup d'aliénés de province et de l'étranger viennent se faire arrêter à Paris, qui les attire comme un puissant foyer. Nous avons souvent de ce fait des avis très délicats à donner quand nous recevons des malades ne parlant pas le français. Il en est dont les paroles ne correspondent à aucune langue connue des interprètes.

Je me rappelle une malade qui me fut ainsi envoyée à Villejuif et qui me parut être originaire de l'Espagne. Je demandai que l'on me fît venir un interprète de ce pays présumé ; mais il ne fut pas plus heureux que moi et me conseilla de m'adresser à un Portugais qui ne comprit pas davantage la malade. Comme le cas était obscur et pressant, j'indiquai l'utilité de signaler cette malade à la Légation de Portugal. Un secrétaire très érudit dans les dialectes ibériques vint lui-même et devant moi essaya de tirer de cette malade quelques mots qu'il pût interpréter. Ce fut peine inutile et tous mes efforts demeurèrent vains. Je ne pus correspondre avec cette femme qui parlait un dialecte inconnu des Européens les plus instruits. Par ses actes, elle manifestait des troubles mentaux accusés ; mais je ne sus jamais de quel pays inconnu — où on l'attend peut-être encore — elle venait ni comment elle avait été poussée jusqu'à Paris.

Dans beaucoup d'autres cas, l'aliéné commet dans son domicile des excentricités ou encore des actes dangereux qui inquiètent sa famille ou ses voisins. C'est par exemple un persécuté qui, croyant entendre des paroles malsonnantes proférées contre lui, se dispute avec des locataires paisibles et les menace ; c'est un alcoolique qui, au milieu de la nuit, crie à l'aide, et, armé d'un revolver, cherche à s'introduire dans des logements proches pour se cacher. Le commissaire de police, prévenu, fait une enquête auprès des voisins et des parents, se rend compte que l'individu dénoncé est suspect de folie et alors le fait saisir par des agents et conduire à l'Infirmerie spéciale du Dépôt.

Dans ces deux ordres de faits, c'est la police qui, agissant sous l'autorité du Préfet, intervient, soit dans des flagrants délits, soit sur la plainte de plusieurs personnes, pour faire mener de force au Dépôt afin d'y être examinés par un médecin, les individus suspects de folie.

Voilà donc notre individu à l'infirmerie spéciale, où il est soumis à l'examen d'un médecin. S'il est certifié aliéné, le préfet de police prend un arrêté qui le colloque dans un asile et il est alors conduit au bureau d'admission de l'asile Sainte-Anne, d'où il est réparti dans un des nombreux services d'aliénés du département de la Seine. Le préfet de police agit ainsi, en vertu de l'article 18 de la loi de 1838 qui porte ceci : « A Paris, le préfet de police, et, dans les départements les préfets, ordonneront d'office le placement, dans un établissement d'aliénés, de toute personne interdite, ou non interdite, dont l'état d'aliénation compromettrait l'ordre public ou la sûreté des personnes. »

Ce mode de séquestration constitue le *placement d'office*. Il est le plus fréquent, puisque sur environ 4.000 aliénés internés annuellement à Paris, près de 1.000 le sont de cette manière.

A aucun moment de cette procédure, le pouvoir judiciaire n'intervient pour sanctionner les avis médicaux. Et cette situation anormale se continue pour tous les actes successifs auxquels donne lieu l'internement. Le médecin, qui reçoit dans son service le malade, l'examine à nouveau et peut conclure à la mise en liberté. S'il ne le fait pas, quinze jours après, il rédige un nouveau certificat où il conclut soit au maintien, soit à la sortie. Le préfet de police suit généralement l'avis médical.

En résumé, le sujet a été placé de force hors de chez lui, soumis à un examen médical, envoyé, puis maintenu dans un asile par des décisions de l'autorité administrative. Le médecin, dans toute cette procédure, n'a fait que donner un avis d'expert, avis généralement écouté d'ailleurs; mais c'est l'autorité administrative seule qui a pris la responsabilité de

la mesure qui, en privant l'individu de sa liberté, a prononcé en somme un véritable jugement.



On peut dire que l'internement d'un aliéné est de la sorte un jugement non judiciaire. Il n'existe comme jugements analogues que ceux qui concernent les prostituées et aussi les étrangers. Car ces derniers peuvent être, sur simple décision administrative, conduits hors du lieu de leur résidence, à la frontière. Encore l'acte de rigueur pris contre eux s'arrête-t-il là. Tandis que les femmes suspectes de prostitution sont entièrement placées sous la puissance des agents de l'autorité administrative qui les arrêtent, les interrogent, les détiennent, les soumettent à l'examen médical et les condamnent à une incarcération dans un hôpital-prison.

Je ne veux pas apprécier ici l'utilité de ces diverses mesures. Mon but est tout autre. Je cherche simplement à dégager la psychologie du préjugé public au sujet de l'internement des aliénés et voici mon avis. C'est parce que l'internement constitue un jugement non judiciaire qu'il est si violemment attaqué et incurablement suspect.



Tout autre dans son prestige et ses effets est une décision du Pouvoir judiciaire. Par une fiction sociale qui paraît nécessaire, elle est la vérité légale et s'impose ainsi à tous. Il faut des circonstances exceptionnelles pour que ses jugements soient attaqués ou même mis en doute. L'habitude dispose les citoyens à se soumettre extérieurement et — même en toute croyance — à ces décisions. Or ces jugements sont, comme tous les autres, sujets à erreur.

Considérons en effet les personnes. Les juges sont recrutés d'après un choix assez incertain et à un moment où les candidats ne peuvent guère être éprouvés. Il n'est d'ailleurs imposé au gouvernement aucun moyen de sélection. Le ministre nomme aux divers postes de la magistrature tout homme qui lui paraît convenir, à la seule condition qu'il soit licencié en droit. Cette restriction n'apporte qu'une garantie d'instruction et nullement une preuve d'aptitude professionnelle. Or l'une et l'autre ne se développent pas parallèlement. Pour être un bon juge, il importe avant tout d'avoir un bon jugement ordinaire. L'important pour lui n'est pas de connaître plus ou moins à fond l'histoire du droit et les diverses jurisprudences où il peut être relevé en cas d'erreur. Mais il est nécessaire qu'il puisse tout d'abord juger le fait, où — en appel tout au moins — il est souverain.

Juger le fait est précisément plus difficile que spéculer sur des controverses de droit, où les objets, qui sont des créations de l'étude, se présentent à l'esprit avec l'homogénéité de toutes les abstractions. Il est relativement aisé de définir les délits, de les comparer, de les diviser parce que ces idées sont forgées par notre intelligence qui simplifie, harmonise, groupe et arrange la complexité des faits concrets. Mais lorsque, au contraire, il faut se prononcer sur ces faits et dire, par exemple, si tel événement a eu lieu et si, par ses circonstances, il doit ou ne doit pas être classé dans une telle catégorie idéale, la difficulté peut devenir extrême.

Or, le juge doit d'abord et nécessairement se prononcer sur les questions de fait. Et l'on sollicite son avis sur tous les faits constituant notre vie sociale si complexe. Il a, tour à tour, à connaître de questions de commerce, de contrefaçons et de productions industrielles, de créations artistiques et même de questions de sentiments. Il devra juger, dans une même séance, un faux en écriture, une agression, une imitation d'un procédé, les vices de construction d'un pont. Comment acquérir assez de connaissances pour se décider, dans ces matières si nombreuses et si diverses, avec quelque élément de compétence? La chose est impossible; et le juge, saisi d'une question, se fait éclairer, au moment venu, par tels professionnels qui lui paraissent utiles. Mais il lui faut se prononcer sur tout, quoique n'étant, par sa culture, compétent en aucune matière.

Comme la chose ne peut être faite dans des conditions de logique propres à satisfaire les plus modestes desiderata de la raison théorique, on a été amené à créer une sorte de dogme social, homologue du dogme religieux, qui est la quasi-infaillibilité du juge. C'est là un postulat dans le genre de ceux qu'on emploie au commencement de toute science, où l'on pose quelques principes rigoureusement indéfinissables. Cet axiome juridique est à la base de tout jugement. L'esprit public l'accepte et s'y soumet complètement; et lorsque le juge s'est prononcé, la décision paraît juste et logique en fait comme en droit.

On aide la puissance de cette croyance par divers moyens extérieurs et légaux. L'appareil de la justice est solennel et compliqué. Le rite d'une audience se rapproche assez des cérémonies d'une célébration religieuse. La disposition des locaux, leur ampleur et quelquefois leur éclairage, les costumes des juges, la conduite de la séance, le duel oratoire sont destinés à produire de vives impressions sur les assistants et, par leur intermédiaire, sur tout le public.

Tout autre est la décision administrative. Elle a d'abord des vices réels qui la rendent à bon droit

suspecte. Elle est prise à huis-clos, loin du public, sans discussion réellement contradictoire; et pour cela elle reste entachée de partialité. Mais, en sus, aucune force morale particulière, tirée de la procédure et du personnel, ne vient en raffermir l'autorité. Et lorsque elle est connue, elle est incapable de satisfaire pleinement la foule, toujours inquiète d'équité.

La décision administrative qui colloque un aliéné dans un asile se présente à Paris dans des conditions plus défavorables, par cette circonstance que l'autorité dont elle émane lui donne un aspect de simple mesure de sécurité publique et non — ce qu'elle devrait être aussi — une mesure d'assistance pour le malade.

Voilà ce qui me paraît être la cause principale de la suspicion qui pèse sur la légitimité de tout internement. Il est, en fait, un véritable jugement, puisqu'il a pour effet de priver un citoyen de sa liberté, et il n'émane pas de la seule autorité qui, par une fiction légale et admise par tous, se présente avec le caractère d'une infaillibilité suffisante.



Mais entrons dans le détail de ce jugement extrajudiciaire pour étudier le rôle du médecin. C'est généralement lui qui, en définitive et à tout moment, est le réel auteur de l'internement et du maintien d'une personne dans un asile d'aliénés.

L'article 18 de la loi porte bien que le préfet devra émettre des « ordres motivés », ce qui en pratique peut se traduit par « des ordres basés sur des certificats médicaux». Plus loin l'article 20 dit encore que « les chefs, directeurs ou préposés responsables des établissements d'aliénés, seront tenus d'adresser au préfet, dans le premier mois de l'internement, un rapport sur l'état de chaque personne qui y sera retenue, sur la nature de sa maladie et les résultats du traitement. Le préfet prononcera sur chacun individuellement, ordonnera sa maintenue dans l'établissement ou sa sortie. »

D'après ces textes, il semblerait que le médecin n'a qu'un rôle assez effacé d'expert technique, analogue à sa fonction près d'un tribunal, qui le consulte simplement, le couvrant s'il adopte son opinion. En fait, l'avis du médecin est presque toujours suivi par l'administration. Si elle prend une décision contraire, c'est d'ordinaire pour maintenir le malade, dans un but de sécurité publique et par conséquent contre l'intérêt de l'individu, tandis que l'autorité judiciaire, quand elle rejette l'avis du médecin, c'est généralement pour faire rendre la liberté au malade, et par conséquent dans l'intérêt immédiat et étroit de celui-ci.

L'administration ne couvre pas le médecin et se couvre au contraire de ses avis. Il en résulte cette situation tout à fait étrange que le médecin, qui ne devrait être qu'un expert technique, dont l'opinion ne lie pas celui qui la demande, devient le véritable juge du fait, dont l'opinion se transforme en un acte administratif. C'est un peu comme si, dans les procès industriels, c'était un ingénieur qui décidait de la solution des affaires.

Considérons les conséquences de ce système. Les décisions d'internement, prises par le pouvoir administratif derrière lequel on sent l'autorité toute puissante du médecin, ne se présentent pas avec le caractère fictif mais imposant de la vérité judiciaire. On ne discuterait pas un jugement, dont les motifs sont toujours acceptés en principe comme suffisants, mais l'on révoque en doute la justesse d'une décision qui n'est que la traduction d'un avis technique. Remarquez que, en fait, le magistrat n'est pas compétent en matière de folie et que le médecin aliéniste l'est d'une manière certaine. Mais il ne s'agit pas de faire un raisonnement logique. L'opinion irrésistible du public accorde toujours plus de foi à la décision d'un juge incompétent qu'à celle d'un expert professionnel.



L'aliéniste n'est d'ailleurs pas plus infaillible que tout autre homme de science; et sa science est même de celle qui sont les plus délicates. Quelle est en propre son objet? Il est de déterminer les signes et les causes des troubles de l'intelligence, de les rattacher à quelques types morbides précis et indiscutables. L'individu qui est soumis à son examen est-il un malade? Présente-t-il des caractères qui le différencient des autres individus et qui le classent parmi les sujets atteints de troubles mentaux, dont l'évolution est plus ou moins bien connue? Voilà la question à laquelle il doit et il peut seul répondre.

Le plus souvent, la réponse est aisée. Le paralytique général avec l'affaiblissement profond de toutes ses facultés intellectuelles et ses troubles physiques, le dément sénile avec la diminution de sa mémoire et de son jugement, le mélancolique avec la perversion de ses sentiments, sa tendance au suicide et sa douleur morale excessive, le maniaque avec le désordre profond de ses idées et de ses actes et son agitation continue, seront facilement reconnus et classés dans une des catégories morbides.

Mais le diagnostic n'est pas toujours aussi aisé à établir. En médecine mentale, comme dans toute la pathologie, comme d'ailleurs dans toute la nature, entre les phénomènes typiques de deux catégories voisines il y en a toujours de limitrophes, qui participent de l'une et de l'autre. Aux confins des deux règnes, animal et végétal, il y a des individus dont

on ne peut établir d'une manière satisfaisante pour tous les observateurs qu'ils appartiennent à l'un ou à l'autre. Tels les champignons, parmi lesquels il faut ranger le groupe important des bactéries.

Une difficulté de cet ordre s'élève quand on veut caractériser certains individus qui vivent à la frontière mitoyenne de l'état normal et de l'état morbide. Le problème est pressant au point de vue médico-légal pour les persécutés. Il existe en effet un délire de persécution, dont certains caractères sont, malgré des variations nombreuses, nettement accusés. L'individu attribue tous ses déboires à l'action d'autrui, il accuse certaines personnes, — qu'il désigne parfois, mais que souvent il n'arrive pas à découvrir, — de le poursuivre, de l'injurier, d'être les auteurs de ses maux physiques et moraux. La nuit, il entend ses persécuteurs venir lui crier des grossièretés à travers la porte et le plancher de sa chambre. En vain déménage-t-il et s'isole-t-il ; même tout seul, dans un lieu clos ou en dehors de tout contact humain, il entend ces voix qui le harcèlent. Il se trouve dans la situation effroyable du Caïn de Victor Hugo qui, pour fuir, après son crime, l'œil de la conscience qu'il voyait toujours, loin des hommes, sous sa tente, au milieu d'une tour cyclopéenne, se réfugie dans le tombeau, où il s'enferme.

L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

J'ai connu un persécuté, un instituteur intelligent et instruit, qui poursuivi par des « voix », avait commencé par déménager de chez lui, espérant trouver le calme dans un logement nouveau. Comme il arrive souvent, le changement de milieu avait paru tout d'abord réussir. Mais les voix se firent de nouveau entendre. L'instituteur se transporta dans un autre domicile — puis dans un troisième. Comme ses persécuteurs ne le lâchaient pas, il quitta son école, abandonna sa carrière et résolut de fuir, très loin. Alors commença pour lui l'existence la plus extraordinaire qu'on puisse mener dans notre vie moderne. Il erra de ville en ville, toujours chassé par ses voix. Après avoir fait quelques pérégrinations en France, il résolut de s'expatrier, de passer l'Océan, toujours mû par l'espoir de lasser ses persécuteurs. Peine perdue. Arrivé en Amérique, les voix se firent de nouveau entendre. Alors il erra comme une bête traquée, sans but défini, traversant à pied d'immenses territoires, revenant sur ses pas, recommençant le même chemin. Il traversa l'Amérique du Nord trois fois, accomplissant une prouesse digne du Juif Errant, et, de guerre lasse, revint à Paris où il se fit prendre et interner.

Souvent le persécuté éprouve sur son corps des sensations anormales qu'il rapporte toujours à l'action de ses ennemis ; il les accuse de lui envoyer pendant son sommeil des courants électriques ou encore des odeurs nauséabondes. Il rattache d'ailleurs tout ce qu'il entend, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sent, tout ce qu'il pense, aux agissements de ses persécuteurs. S'il perd de l'argent dans une spéculation imprudente, s'il contracte une grippe, si un de ces proches meurt, c'est toujours ses ennemis qui sont les coupables de ces méfaits.

Le délire dans ces cas est manifeste, non pas que le sujet n'éprouve pas réellement des douleurs sur son corps, qu'il n'entende pas des bruits ayant l'apparence de voix extérieures, qu'il ne ressente pas vivement le chagrin de pertes d'argent ou de parents ; mais parce qu'il rend responsables de ses déboires des personnes incapables d'agir de ces diverses manières sur lui et contre lui.

A côté de ces persécutés hallucinés, il en est d'autres en qui les troubles morbides sont moins accusés, les plaintes sont plus vraisemblables, en qui le fond de vérité, qui est la base de tout délire, s'élargit de plus en plus ; et l'on en arrive ainsi par des progressions insensibles à un type de caractère normal, dont la tendance est d'être méfiant et chagrin. Nous avons tous eu des amis d'humeur sombre et jalouse, qui accusent facilement les autres d'avoir causé leurs échecs. Certainement leurs récriminations sont en quelque manière fondées ; mais elles sont excessives dans leur continuité et leur variété. Ils voient la vie sous un angle pénible, sans pourtant dire ni penser aucune chose fausse en tous points avec évidence. Exagérez cette tendance, assombrissez encore ce caractère méfiant, de telle sorte que ces récriminations soient constantes, tout en restant fondées à l'origine, et vous aurez un être antisocial, demi-fou évidemment et qui peut en arriver aux réactions les plus violentes et les plus dangereures.

J'ai connu une femme qui, après avoir été accusée d'un crime, qu'elle n'avait vraisemblablement pas pu commettre, fut jugée aliénée et envoyée dans mon service. C'était une processive d'une infatigable ardeur, harcelant les gens qui avaient à faire à elle jusqu'au règlement complet de tous comptes, réclamant toujours pour elle le *summum jus*. Ne constatant en somme aucun délire caractérisé, je la fis mettre en liberté. Et depuis ce moment, elle n'a pas cessé, sans délirer ni commettre aucun acte extravagant, de se plaindre auprès des autorités policières et judiciaires, assiégeant leurs cabinets, les assaillant de missives quotidiennes et interminables, voulant se faire indemniser largement de dommages insignifiants et tels que chacun en ressent tous les jours sans éprouver le désir d'une réparation.

Les individus de ce genre sont — entre autres exemples — très démonstratifs de l'existence de types de transition entre la folie et la raison moyenne.

Là-dessus les spécialistes peuvent avoir des opinions divergentes. Les uns font rentrer ces individus dans la classe des aliénés ; et ils apportent en faveur de leur opinion des arguments, que je ne puis développer ici, mais qui sont importants. D'autres estiment que ces personnes ne représentent que de simples variations du type moyen et que le terme de folie leur est indûment appliqué. Soumettez un de ces malades à l'examen des premiers médecins, ils concluront fermement à l'aliénation mentale ; tandis que les seconds déclareront que ces modifications du caractère ne peuvent constituer un état morbide caractérisé. Voilà l'origine la plus fréquente des divergences de diagnostic entre des aliénistes également instruits et sincères. Ces divergences existent dans toutes les interprétations des phénomènes et on les observe même dans les sciences physiques.

Cette contradiction, maintenue sur le terrain médical, n'a pas d'inconvénients pour le sujet. Car le rôle final du médecin est de guérir, de soigner. Et il est bien évident que la même thérapeutique s'applique à des phénomènes prochains que nous ne séparons que d'une manière arbitraire et pour les besoins de nos études. En fait, les phénomènes se différencient par des nuances insensibles ; et en pathologie tous ceux qui sont voisins relèvent de la même indication.

Or, il s'agit de savoir en outre si ces individus, qui sont des malades plus ou moins caractéristiques, doivent ou ne doivent pas être isolés — par mesure de sécurité publique — dans des asiles, où ils seront aussi traités dans leur propre intérêt. C'est là une question tout à fait en dehors de la médecine. Et le grand vice de notre organisation, qui crée tous les conflits, c'est que ce problème, qui est du ressort du juge seul, est en fait résolu par le médecin. Il faut que le juge apprécie si dans certaines circonstances un individu, qui présente certaines altérations des sentiments et du jugement, doit ou ne doit pas être interné de force dans un hôpital d'aliéné. Au médecin il appartient de donner un avis portant uniquement sur le point de savoir si le sujet est ou n'est pas malade et quels sont les caractères de sa maladie. C'est au juge à considérer le point de vue social, qui est prédominant dans la question de l'internement.

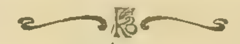
***

J'estime donc que le seul moyen d'apporter un peu de logique dans le régime actuel de l'internement des aliénés est de faire intervenir l'autorité judiciaire dans le placement et le maintien des malades dans les asiles. Le pouvoir administratif n'a pas l'autorité suffisante pour sanctionner les décisions du médecin, qui doit n'avoir qu'un rôle scientifique et d'expert. Le juge seul peut s'éclairer contradictoirement et donner, par une fiction sociale puissante, la valeur d'un caractère absolu à une vérité relative.

Pour les moyens de réaliser ce projet, depuis longtemps appliqué à l'étranger et notamment en Angleterre, on peut adopter les principes posés par le Dr Fernand Dubief dans son projet de loi à la Chambre des Députés, qui contient sur ces points des dispositions excellentes.

Mais que l'on soit persuadé que tant que l'on n'aura pas réalisé cette réforme capitale, les discussions inquiètes du public renaîtront sans cesse. Cette réforme tient dans une formule simple et précise : au médecin la compétence médicale, au juge la compétence sociale.

Docteur TOULOUSE,
Médecin en chef de l'asile d'aliénés de Villejuif.



NAPOLÉON Ier CONTRE LES TORPILLEURS

En dehors du personnel de la marine et du monde savant, il est vraisemblable que l'inaptitude de Napoléon Ier à comprendre le rôle des torpilleurs, dans la guerre navale, est assez ignorée. S'est-il trouvé, seulement, dans le cas de démontrer cette inaptitude regrettable ? Nul n'ignore qu'il ne sut pas ou ne voulut pas comprendre la navigation à vapeur. Mais la navigation sous-marine et l'agression des navires par des torpilles, au commencement du XIXe siècle ? Quel anachronisme !

Nous ne nous flattons pas d'apporter à nos lecteurs, là-dessus des clartés inédites. Nous nous servons, modestement, des travaux qui ont été publiés sur cette étonnante aberration du Conquérant. M. le lieutenant de vaisseau Maurice Delpeuch, dans sa *Navigation Sous-Marine à travers les siècles* (1), n'a laissé aucun document à découvrir sur cet épisode à peu près oublié de la vie de l'Empereur. Il a exhumé de la poussière des cartons, toutes les pièces qui établissent par quelle ignorance ou quelle inadvertance ses foudroyantes conquêtes furent frappées de stérilité. Au moment où les torpilleurs, dans la guerre russo-japonaise, démontrent la puissance de leur action, avec tant d'éclat, il y a une singulière satisfaction de curiosité à constater combien ce novateur, audacieux dans l'art de la guerre, se trouva prisonnier des routines de son temps, en présence des innovations que les torpilleurs introduisaient dans la tactique navale.

(1) Juven, éditeur 1 vol. in-8° illustré.

***

Laréveillère-Lépeaux, membre du Directoire ne dut pas être peu surpris, le 24 ou le 25 frimaire An VI, 15 ou 16 décemdre 1797, de trouver dans son courrier une lettre portant la signature de Robert Fulton, demeurant rue du Bac n° 556, à Paris, et le priant de prendre connaissance d'un projet de traité qu'il voudrait bien ensuite soumettre à ses collègues du Directoire.

Laréveillère-Lépeaux avait entendu parler, peut-être, de ce Robert Fulton. Joë Barlow, ministre des Etats-Unis, à Paris, l'avait appelé auprès de lui, depuis peu. C'était un ingénieur qui avait pris, en Angleterre, des brevets pour plusieurs inventions mécaniques. Il avait cherché, depuis son arrivée à Paris, à faire adopter en France un nouveau système de canalisation et d'écluses. Il avait été question de lui, à propos d'un panorama représentant des rues de la capitale. Ce panorama devait même être installé, un peu plus tard, en 1799, sur le boulevard Montmartre. C'était cet homme qui proposait au gouvernement de la République Française, par l'entremise de Laréveillère-Lépeaux, un traité pour l'usage d'un bateau sous-marin armé d'un torpedo ou torpille, contre la flotte anglaise occupée au blocus des côtes françaises. Ce bateau était un *Nautilus* à mécanique, selon la désignation imaginée par son inventeur. Une flottille de *Nautilus* pourrait détruire aisément, la flotte anglaise, ou fermer, aux vaisseaux anglais, l'accès de la Tamise. Elle réduirait donc l'Angleterre à demander merci. Et c'en serait fait de son orgueilleuse suprématie sur mer, si le Directoire voulait se prêter, seulement, à une démonstration de cet engin. C'est tout cela qu'annonçait la lettre de l'ingénieur américain, au Directoire. Tout simplement.

A cet effet, Robert Fulton avait constitué la Compagnie du *Nautilus*. Le projet de traité, qu'il soumettait au gouvernement, stipulait qu'il serait payé par la France, à cette compagnie, 4.000 francs par canon pour chaque navire anglais supérieur à 40 canons, qui serait détruit par un *Nantilus* et 2.000 fr. par canon, pour tout autre navire inférieur à 40 canons. Tous les navires capturés par les *Nantilus* seraient la propriété de la compagnie. Le monopole de la construction des *Nautilus* serait assuré à la compagnie ; il lui serait payé 100.000 francs par unité, si le gouvernemet en construisait à son compte. Cette invention ne pourrait être employée contre les Etats-Unis, à moins que ceux-ci n'en fissent usage, les premiers, contre la France. Enfin, le gouvernement de la République délivrerait une commission de belligérants réguliers aux combattants des *Nautilus* pour leur assurer la qualité de prisonniers de guerre en cas de capture, afin de les protéger contre une mise à mort immédiate.

Robert Fulton tenait au secret de son invention. Dans la lettre jointe à son projet de traité, il disait qu'il serait heureux « d'en expliquer les principes à un homme technique, tel que le Général Bonaparte par exemple, » qu'il tenait « pour un bon ingénieur. »

Si surpris qu'ait pu être Laréveillère-Lépeaux par ces propositions de l'ingénieur américain, il sut en admettre la possibilité ; il les communiqua à ses collègues, qui les soumirent au ministre de la Marine. C'était, alors, le comte de Plévile-Le-Pelley. Celui-ci conclut à accepter, en principe, le traité de Fulton, mais sous condition notamment d'en réduire de moitié les bénéfices stipulés pour la Compagnie et par un refus très net de toute commission de belligérants réguliers à l'équipage du *Nautilus*. Fulton se soumit aux conditions qui lui était imposées. Il n'insistait que sur la nécessité d'une commission qui le préservât d'être traité en pirate éventuellement, par les Anglais. Et il offrait de construire son navire à Paris et d'aller, au Havre, expérimenter sa torpille sur un navire hors d'usage. Sur quoi, sans qu'on sache pourquoi, le Directoire refusa d'entrer dans la voix des exécutions.

Fulton avait obtenu, cependant, l'approbation de Monge, Dufalga, Mongolfier, Périer et d'autres savants, quand l'amiral de Bruix, nouveau ministre de la Marine, tout acquis à son invention, consentit à en entretenir, de nouveau le Directoire. Cette initiative de Bruix aboutit à la convocation d'une commission chargée de contrôler l'invention de Fulton. Adet, Rosily, Périer, Forfait, Prony composaient cette commission technique ; Gautier, Cachin, Burgues, Missiessy leur furent adjoints. Le rapport de cette commission était très favorable à l'invention de l'ingénieur américain. Il lui souhaitait des perfectionnements de détails, qui, à l'usage s'offriraient d'eux-mêmes à l'attention de l'inventeur. Il la déclarait « un moyen de destruction terrible parce qu'elle agit dans le silence et d'une manière presque inévitable ». Ce rapport demandait, au ministre de la Marine, d'autoriser Fulton à construire la machine dont il avait soumis le modèle à la commission, et de lui en fournir les moyens. Il indiquait la Seine, au-dessous de Rouen pour champ d'expériences, les ateliers des frères Périer, pour l'exécution des diverses pièces de l'outillage qui entreraient dans la construction du *Nautilus* ; et il recommandait que les résultats prudemment acquis fussent enveloppés d'un secret impénétrable.

M. Maurice Delpeuch, après une analyse minutieuse de la structure du *Nautilus* et de son fonctionnement déclare que Fulton y avait résolu tous les

problèmes de la navigation sous-marine qui ont été repris et perfectionnés, de nos jours, par les ingénieurs modernes. Fulton obtenait l'immersion et l'émersion à volonté, la navigation à la surface ou entre deux eaux, l'habitabilité, le séjour à l'ancre au fond de la mer, etc. Il ne lui manquait que les perfectionnements de l'outillage mécanique et des forces motrices encore inconnues, que les progrès de l'industrie devaient fournir à tout le machinisme contemporain.

Fulton n'avait plus à désirer, pour se mettre à l'œuvre, que la signature par le Directoire, du traité qu'il lui avait proposé, au nom de la Compagnie du *Nautilus*. Il avait introduit quelques modifications aux clauses antérieures de ce traité. Il demandait, notamment, au gouvernement une prime de 500.000 fr. pour la première destruction de navire anglais qu'il réaliserait, et qui serait la démonstration définitive de la valeur de son invention. Mais il s'engageait à construire, avec cette somme, aussitôt, dix *Nautilus* pour l'anéantissement des flottes anglaises. Et il proposait une nouvelle échelle de répartition des sommes qui lui seraient versées, pour chaque navire détruit.

Cependant, malgré l'avis favorable de la commission scientifique, le gouvernement français ne donna pas suite aux projets d'expériences auxquels tendaient ses conclusions.

Fulton risqua, alors, une tentative auprès du gouvernement hollandais. Elle fut aussi infructueuse. Et, à la nouvelle de l'élévation de Bonaparte au Consulat, l'inventeur accourut en France, dans l'espoir d'être enfin compris.

Le ministre de la Marine qui reçut ses nouvelles propositions était, précisément, Forfait, l'ingénieur naval qui s'était trouvé dans la commission scientifique instituée par l'amiral de Bruix, pour contrôler l'invention de Fulton. Les ordres de ce ministre amenèrent la construction d'un *Nautilus* dans les ateliers des frères Périer, à Rouen. Fulton, le 29 juillet 1800, exécuta diverses expériences en Seine. Il effectua des plongées de huit et de dix-sept minutes. Il se rendit ensuite au Havre, et dans une lettre adressée à Monge et à Laplace, il put leur rendre compte d'une plongée de deux heures deux minutes, en compagnie de deux hommes ; d'une vitesse de 60 toises en sept minutes, à la surface de l'eau, et d'une vitesse à peu près égale sous l'eau. Le 28 août 1800, ayant acquis la certitude de la navigabilité de son sous-marin, Fulton dut démontrer la possibilité de faire exploser, sous l'eau, le *torpedo* ou torpille qui était l'arme agressive de son bateau sous-marin, contre les navires ennemis. On contestait encore, alors, cette faculté d'explosion de la poudre sous l'eau. Fulton livra au flot, en rade du Hâvre, un baril à moitié vide, portant, à son fond un torpedo muni du mouvement d'horlogerie destiné à mettre le feu à la poudre dans un délai fixé. L'explosion réduisit le baril en pièces et projeta une colonne d'eau de dix pieds de diamètre et de 60 à 80 toises de hauteur.

Le *Nautilus* de Fulton avait l'aspect allongé et convexe de nos torpilleurs actuels. Une voilure, qui se rabattait sur ses parois, au moment de ses immersions, le mettait en mouvement, quand il marchait à la surface. Sa marche sous l'eau était activée par un gouvernail et des hélices. La torpille, que le *Nautilus* venait placer sous le navire à détruire, était un baril de cuivre contenant un quintal de poudre ; à l'avant de ce baril était adaptée une batterie de fusil qui partait sous le choc d'une faible déclic ; cet engin était relié au *Nautilus* par une remorque ; elle se dévidait, pendant la retraite du bateau. Et tout était calculé pour que l'explosion ne se produisît qu'au moment où le sous-marin était mis hors d'atteinte.

Tous ces résultats se trouvant acquis, Fulton voulut se rendre à Cherbourg, afin de démontrer que son *Nautilus* pouvait tenir la haute mer. « Il file quelquefois une lieue et demie à l'heure et se lève très bien à la lame », put-il écrire alors à Monge et à Laplace. Mais le temps devint menaçant. Fulton dut s'abriter à Growan, près d'Isigny, à trois lieues des îles Marcou. Il y resta bloqué pendant trente-cinq jours. Il faillit, à la faveur de courtes accalmies, assaillir deux bricks anglais qui se présentèrent à sa portée. Mais les Anglais devaient être instruits de son invention. Dès qu'ils distinguèrent ses préparatifs d'immersion, les deux bricks s'éloignèrent à toutes voiles. L'une de ces tentatives lui donna l'occasion de rester « toute une marée de six heures sous l'eau. »

Las d'attendre et abandonné sans instructions du gouvernement, Fulton revint, à Paris, faire valoir les résultats de ses expériences. Plusieurs années après, les débris du *Nautilus* délaissé flottaient encore sur cette plage de Growan.

Bonaparte méditait, sur ces entrefaites, et préparait sa descente en Angleterre. Il semblait que le bon génie de sa destinée lui eût tenu en réserve l'invention de Fulton, pour lui assurer le succès de cette entreprise. Il parut ignorer l'existence de cet auxiliaire providentiel, quoique Laplace et Monge lui fussent garants de la puissance de l'instrument destructeur que lui offrait l'ingénieur américain. Celui-ci n'était pas homme à se laisser oublier.

Monge écrivit, en son nom, au Premier Consul, le 19 novembre 1800. En marge de cette lettre, le Premier Consul priait le ministre de la Marine de lui faire connaître ce qu'il savait sur les projets du capitaine Fulton.

Dans la lettre écrite par Monge, en son nom, Fulton, entre autres choses, demandait, si on voulait le voir poursuivre son entreprise de navigation sous-marine, 57.000 livres pour la construction d'un *nautile* (1) de 30 pieds de long et de 6 de diamètre, pour deux canots accessoires, pour 20 torpilles et pour la descente de la Seine, de Paris au Havre, en vue de nouvelles expériences. Il stipulait, en outre, la solde que devrait servir le gouvernement aux trois aides qu'il avait formés à la manœuvre du *Nautilus* : 600 livres par mois au capitaine Sergent, 400 livres au lieutenant Fleuret, 180 au citoyen Guillaume.

A la suite de cette lettre, Laplace et Monge présentèrent l'inventeur au Premier Consul, le lui recommandèrent chaleureusement, et insistèrent pour que le crédit de 57.000 livres, qu'il sollicitait, lui fût alloué. Peu après Fulton adressa une nouvelle lettre au ministre. Cette lettre est écrite du n° 50 de la rue de Vaugirard. Elle provoqua un rapport du ministre Decrès, à Bonaparte. Ce rapport est nettement hostile à l'invention du *Nautilus*. Laplace et Monge avaient proposé qu'on livrât, à Fulton, un vieux navire hors d'usage, qu'il ferait sauter, afin de bien établir la puissance destructrice des torpilles sous l'eau. L'amiral Decrès, préjugeant l'inutilité d'une nouvelle tentative, calculait qu'une carcasse de navire valait 20.000 francs. Cette carcasse coulée lui paraissait devoir former écueil. Pour le relever, il faudrait dépenser une soixantaine de mille francs en plus. « Je n'ouvrirai jamais l'avis qu'il faille jeter à la mer, concluait-il, 60 ou 80.000 fr. avec aussi peu d'espoir que n'en donnent les nouveaux projets de l'auteur ». Et il dit à Fulton, en le congédiant à la fin d'une audience qu'il lui avait accordée, que son invention était bonne pour des Algériens ou des corsaires, mais non pour des Français résolus à faire toujours bonne figure sur l'Océan.

Monge et Laplace tinrent bon, cependant, contre l'hostilité du Ministre. Ils revinrent à la charge, auprès de Bonaparte, au moyen d'un rapport, dans lequel ils affirmaient leur foi au succès de Fulton, surtout, proclamaient-ils, « si l'opération est conduite par l'opérateur lui-même, qui réunit à une grande érudition dans les arts mécaniques un excellent esprit et les autres qualités morales nécessaires à une pareille entreprise ». Cette insistance des deux savants triompha du mauvais vouloir de l'amiral Decrès, dans l'esprit de Bonaparte. Il décida que de nouveaux essais du *Nautile* seraient faits à Brest.

Fulton construisit encore son *Nautile* à ses frais. Les dépenses du gouvernement ne défrayèrent que les expériences accomplies après les essais du sous-marin. Ces essais, dont furent témoins Caffarelli, préfet maritime de Brest et l'amiral Villaret-Joyeuse, ne firent que confirmer les résultats obtenus déjà par Fulton. Ils ne lui furent que l'occasion de nouveaux perfectionnements dans son outillage.

Dans son rapport nettement hostile au sous-marin torpilleur de Fulton, l'amiral Decrès fait allusion à d'autres moyens de destruction des navires qu'il ne définit pas. Fulton devait être au courant du système différent du sien, qui devait être alors à l'étude, et que le ministre semblait préférer. Afin de se conformer davantage aux vues du ministre, évidemment, Fulton consent à renoncer à faire usage de son *Nautilus*, momentanément. Après les dernières expériences qu'il venait d'en faire, à Brest, on le voit demander, au préfet maritime Caffarelli, une péniche de 36 pieds de long, mue, non par des rames, mais par des roues à manivelles, manœuvrées par 24 hommes et ayant, à sa remorque, une torpille de 20 livres de poudre. Il se proposait par le moyen de cette torpille ainsi remorquée, de détruire un des navires anglais en croisière devant le goulet de Brest.

L'expérience de sa torpille sur une vieille chaloupe réussit entièrement. Mais Caffarelli remarque que la retraite de la péniche, qui avait convoyé l'engin, n'avait pas été assez rapide ; elle avait failli être endommagée par l'explosion de la torpille qu'elle venait de lancer. En second lieu, la manœuvre des roues n'avait pas imprimé, à la péniche, la vitesse que Fulton avait espérée. Des gens avisés auraient pu conclure que ce système, quoi qu'il eût, peut-on croire, la prédilection du ministre Decrès, était inférieur à l'attaque sous-marine des *Nautilus*. L'insuccès des tentatives d'agression d'un navire anglais au moyen d'une de ces péniches à roues, armée d'une torpille, consommèrent, pour ainsi dire, la ruine du crédit que l'administration de la marine et Bonaparte lui-même avaient accordé à Fulton, de si mauvais gré.

On est amené à penser que les Anglais étaient parfaitement avertis des moindres intentions de l'inventeur. Des embarcations couraient en tous sens, autour de leurs navires, et des matelots y étaient occupés constamment à explorer du regard les moindres mouvements des flots, comme s'ils avaient craint d'y voir filer quelque *Nautile*, sous la lame. La surveillance de leurs vigies ne laissait pas une minute favorable à la moindre surprise. Et on n'a pas pu savoir pourquoi Fulton ne réussit pas à employer, pour une attaque réelle, ce *Nautile* qui venait d'accomplir, dans ce port de Brest, des simulacres si concluants. On sait, seulement, que revenu à Paris, Fulton se plaignit de n'avoir rien pu exécuter, faute d'un bon bateau plongeur. Et Caffarelli,

1. C'est ainsi que Fulton appelle son sous-marin, à partir de cette lettre.

expliquant son refus de canots armés pour protéger l'attaque de torpedo par une péniche à roues que Fulton avait voulu tenter, reconnaissait, pourtant, la supériorité du sous-marin, puisqu'il écrivait dans son rapport du 10 août 1801 : « M. Fulton ne se servant pas du bateau plongeur qui, par son invisibilité, assurerait le succès de son opération, ne répond pas à l'attente du gouvernement. »

Ainsi le système qui paraissait avoir les préférences du ministre était impraticable. Et son agent, le préfet maritime Cafarelli, faisait à Fulton un grief irrémissible d'avoir renoncé à l'usage de son bateau plongeur, alors que, de toute évidence, cet usage avait dû lui être interdit, par ordre ministériel. Les frais des expériences que Fulton venait de faire, au compte du port de Brest, s'élevèrent à 6820 fr. 43.

Fulton comprit alors que le gouvernement du Premier Consul ne voulait pas de son invention. Il resta quelque temps encore à Paris, pour faire, sur la Seine, l'expérience de navigation à vapeur que l'on connaît, sans réussir davantage à en faire accepter l'usage par Bonaparte. Et convaincu enfin qu'on ne voulait pas le comprendre en France, il se rendit en Angleterre.

Pitt, à la vue de Fulton tout marri de ses déconvenues, dut éprouver un de ces accès de joie triomphante qui animent le joueur, lorsqu'il découvre que son adversaire vient de se démunir, par inadvertance, des meilleurs atouts de son jeu. Le premier ministre anglais devina que Bonaparte venait de se priver du seul moyen dont il disposait pour abattre la suprématie navale de l'Angleterre. Cette énorme bévue de son terrible partenaire venait de lui découvrir des lacunes dans son génie, et le raffermir dans sa volonté d'en venir à bout.

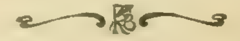
La commission que Pitt institua pour l'examen de l'invention de Fulton la déclara, cependant, impraticable. Deux attaques de torpedos, conduites par des officiers anglais, sur les indications de Fulton, contre notre flottille de Boulogne, échouèrent, il est vrai. Mais, après l'explosion du brick danois *La Dorothée*, en rade de Walmer, près Deal, en présence de Pitt, lord Melville, les amiraux Holoway, Sidney Smith, la conviction de chacun fut faite. On comprit que la puissance maritime de l'Angleterre était virtuellement ruinée, par l'usage des sous-marins torpilleurs. Il suffisait, à un peuple ennemi, de se munir d'une flottille de ces sous-marins, pour que la flotte anglaise, les ports anglais, les communications de l'Angleterre avec les continents fussent à sa merci. Cependant l'Angleterre avait trop intérêt à ne pas mettre en usage une invention, qui se retournerait contre elle tôt ou tard, pour l'adopter. Pitt fut violemment incriminé d'en avoir favorisé les expériences. « C'est le plus grand sot de la terre, déclara le comte de Saint-Vincent, d'encourager un genre de guerre inutile à ceux qui sont les maîtres de la mer et qui, s'il réussit, les privera de cette supériorité. » Pitt avait dit aussi à Fulton, après l'exposé de ses plans : « Si ce moyen de combattre était employé, c'en serait fait des marines militaires. »

Le ministre anglais proposa, néanmoins, à Fulton, l'achat de son invention, dans le but évident de l'ensevelir dans l'oubli. L'inventeur déclara qu'il ne le céderait pas, même au prix d'une pension de 20.000 livres sterling. Bonaparte, au moment de refuser définitivement les propositions de Fulton, avait accusé pourtant cet Américain, d'être un charlatan, un escroc qui voulait seulement attraper de l'argent. Pour l'indemniser de ses peines et de ses dépenses, le gouvernement anglais, moins mesquin et parcimonieux que le gouvernement de Bonaparte, lui fit remettre 15.000 livres.

On serait porté à croire qu'un mauvais génie ironique se soit appliqué à priver Bonaparte, jusqu'à son dernier jour, du secours des sous-marins. M. Maurice Delpeuch raconte qu'un nommé Johnston, capitaine marchand ou pirate anglais, s'étant instruit des secrets de la navigation sous-marine, mit en chantier un sous-marin, pour aller enlever Napoléon, de Sainte-Hélène. Des sommes énormes lui furent promises. Il était même assuré de recevoir 40.000 livres sterling, le jour de son départ. Son navire avait 100 pieds de long. Les mâts et les voiles se rabattaient sur le pont pour la plongée. Johnston aurait gouverné, de manière à parvenir en vue de l'île, pendant la nuit. Il aurait franchi entre deux eaux, la croisière anglaise qui surveillait le prisonnier. Du rivage de l'île, il aurait expédié un émissaire au captif, qu'il aurait attendu aussi longtemps qu'il l'aurait fallu, pour qu'il pût trouver en défaut la vigilance de ses geôliers.

Le jour où l'on revêtait d'un cuirassement en cuivre la carène de ce sous-marin, Johnston apprit que Napoléon venait de mourir.

FÉLICIEN PASCAL.



LA VIE LITTÉRAIRE

Un Prélat d'ancien régime au XIXe siècle.

Le cardinal de Rohan-Chabot, archevêque de Besançon, 1788-1833, par CHARLES BAILLE. Perrin, éditeur.

Rien, rien, rien!

Une médiocrité universelle, formidable, et comme écrasante, que la splendeur de son nom rendait

souveraine : tel fut Louis-François-Auguste de Rohan-Chabot, duc de Rohan, prince de Léon, archevêque de Besançon et cardinal de la Sainte Eglise romaine, du titre de la Trinité des Monts, né à Paris le 29 février 1788, mort à Besançon le 8 février 1833, ayant montré, au début d'un siècle disposé à la démocratie, ce que peut la puissance de l'aristocratie pour un homme qui n'a pas en lui d'autre puissance. *Et nunc erudimini.*

Après cette Révolution qui fut intensément hostile aux privilèges, Auguste de Rohan-Chabot ne fut grand que par son grand nom.

Lui-même, au milieu de la « tourmente révolutionnaire », reçut une instruction appropriée à ses facultés, superficielle et faible. Il devint bon cavalier, et pratiqua les armes. Il étudia peu le reste. Et si tout honnête homme doit au moins avoir oublié le latin, le jeune de Rohan avait vraiment trop peu de chose à oublier. Mais il avait l'âme naturellement chrétienne. Il l'eut jusqu'à en devenir cardinal avant 40 ans.

Que vouliez-vous que fît ce gentilhomme sous le premier Empire? Il se maria, ou mieux, on le maria, car Auguste de Chabot ne possédait pas d'idées personnelles. Il avait 20 ans en 1808. Il épousa, à Saint-Thomas d'Aquin le 8 mai, Armandine-Marie-Georgina, fille du comte de Sérent et de Charlotte-Ferdinande-Marie de Choiseul qui avait 17 ans. La jeune princesse n'était pas jolie. La jeune princesse avait le front légèrement proéminent, les joues aux pommettes trop fortes, la bouche large avec les dents en saillie, le menton en retrait. Mais Dieu, en ce temps-là du moins, savait tout ce qu'il devait aux héritières des grandes familles ; il avait donc gratifié la jeune princesse de magnifiques yeux noirs, d'une voix caressante, d'une démarche enviable. M. Charles Baille qui paraît le savoir, assure que la jeune princesse avait aussi de l'esprit, de la bonté, de la charité. Il ne fut pas donné à la jeune princesse de dépenser longtemps ces qualités précieuses, que l'on remarqua d'ailleurs avec une complaisance traditionnelle chez toutes les jeunes princesses qui ne sont pas belles, qui ne sont pas jolies, et qui ne sauraient étonner le monde par un vigoureux génie.

En 1809, Auguste de Rohan-Chabot fut requis pour être chambellan rétribué à la Cour impériale. Il accepta, comme tous les autres aristocrates d'ancien régime qui ne refusèrent pas d'être chambellans et firent l'honneur à l'Empire de se laisser rétribuer par lui. Chateaubriand a écrit sans indulgence, mais avec une certaine force persuasive, n'est-ce pas ! « On ne s'explique pas, de prime abord, comment des gens que leur nom rendait bêtes à force d'orgueil, s'étaient mis aux gages d'un parvenu. En y regardant de près, on trouve que cette aptitude à entrer en condition découlait naturellement de leurs mœurs façonnées à la domesticité ; point n'avaient souci du changement de livrée, pourvu que le maître les logeât au château, à la même enseigne. Le mépris de Bonaparte leur rendait justice ; ce grand soldat, abandonné des siens, disait à une grande dame : au fond, il n'y a que vous qui sachiez servir ! »

A Paris on n'aperçoit de Rohan-Chabot que son beau nom, son beau visage, ses belles manières. A Rome où il va en 1812, on juge de son intelligence. Mme Récamier écrit : « J'ai vu M. de Chabot, un jeune homme aimable et bon, passant sa vie dans les églises. » Mme Lenormant précise : « M. de Chabot était dans toute la fleur de la jeunesse et avait, en dépit d'une nuance de fatuité, la plus charmante, les plus délicate, je dirais presque la plus virginale figure qui se pût voir. La tournure de M. de Chabot était parfaitement élégante. Il était pâle, la voix avait une grande douceur. Il avait peu d'esprit ; mais quoique dépourvu d'instruction, il avait le don des langues ; il en saisissait vite et presque musicalement non point le génie, mais l'accent. » Ah ! parfaitement !...

La reine Caroline de Naples, aima ce beau Rohan. Lamartine écrit : « La reine traitait Chabot avec une prédilection marquée, qui promettait une amitié de reine si le futur cardinal avait vu dans les plus belles femmes autre chose que la délectation du regard ».

Ainsi quand il faut juger de l'intelligence et du caractère d'Auguste de Rohan, on ne voit que son grand nom, son beau visage, ses belles manières — et aussi sa piété. Il sera cardinal.

Il sera d'abord sous-lieutenant à la suite de chevau-légers, ce qui lui donne le grade de lieutenant-colonel, n'ayant jamais été soldat ; car Louis XVIII a remplacé Napoléon et les Révolutions ne sont pas inutiles autant qu'on le pense. Un tragique fait-divers lui donne soudain quelque personnalité : le 9 janvier 1815 vers cinq heures, la princesse, sa femme, s'habille pour se rendre à un dîner chez le duc d'Orléans, puis à un bal chez l'ambassadeur d'Autriche. Elle s'approche de la cheminée. Le feu prend aux dentelles de sa robe ; après douze heures effroyables, elle expire à huit heures du matin. Auguste de Rohan cède à une juste affliction, qui augmente sa piété. Il sera cardinal. Mais le 30 juin 1815, par ordonnance signée à Gand, il est promu au grade de colonel d'infanterie. Il n'a encore jamais servi.

Seconde Restauration qui n'est pas non plus sans utilité, car le duc de Rohan étant mort en 1816, son fils devient à sa place duc et pair. Le roi insiste pour que Rohan reconstitue une famille, et lui propose une alliance avec une princesse de Saxe. On lui prêta cette réponse : « Priez Dieu d'accroître mon

courage et de ne rien diminuer de ma douleur. » Il y a dans cette parole beaucoup de littérature : Auguste de Rohan ne l'a jamais prononcée. Il fréquente la cour et le monde. Il est ultra, car les opinions les plus simples lui conviennent le mieux. Il est toujours beau; il est toujours pieux, il est de plus en plus Rohan. Il sera cardinal.

Il reste beau, il reste pieux, il reste Rohan lorsqu'il entre au séminaire de Saint-Sulpice le 20 mai 1819. Même en ce temps-là, il n'est pas interdit aux prêtres de savoir la théologie. M. de Rohan est théologien par le tact, plus que par la lecture ; il l'est aussi par sa haute naissance. Il est cependant débordé par les cours. Alors, on lui donne deux répétiteurs choisis parmi les plus distingués de ses condisciples et qui travaillant avec lui, ont mission de l'empêcher de perdre pied.

Mais vraiment, à quoi sert-il d'étudier le droit canon quand on est Rohan ? On entre dans l'histoire sans cela. Le 14 février 1820, à quatre heures du matin, on appelle le jeune clerc. Le duc de Berry a été frappé à la sortie de l'Opéra. L'abbé de Rohan arrive, le prince le reconnaissant lui tend ses mains sanglantes et lui dit avec des gémissements : « Priez Dieu, mon cousin, pour qu'il me fasse miséricorde et pour obtenir que le roi fasse grâce à l'*homme* ». C'est ainsi qu'il désignait son meurtrier. Vers huit heures du matin les gémissements ayant cessé, le roi tend sa tabatière dont le couvercle est ornée d'une miniature que protège une glace. L'abbé approche cette glace des lèvres du prince, aucune buée ne la ternit. Le roi, aidé de M. de Rohan, vient en chancelant fermer les yeux de son neveu.

En 1822, Auguste de Rohan devient prêtre. On le nomme aussitôt chanoine honoraire de la métropole et vicaire général. Cependant il reste pair. Mme de Broglie le remarque à l'ouverture de la session de 1823. « Il avait la figure maigre et pâle et en même temps un soin et une coquetterie de sa personne qui semblaient réunir les honnêtes instincts avec les anciens souvenirs mondains; il y avait du fanatique et du fat mélangés dans sa figure. » Chateaubriand écrit dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Quand M. de Rohan fut abbé, sa pieuse chevelure passée au fer avait une élégance de martyr (*sic*) : il prêchait à la brune dans les oratoires sombres, devant des dévotes, ayant soin, à l'aide de deux ou trois bougies artistement placées, d'éclairer à demi-teinte comme un tableau son visage pâle. » Au reste, dès le mois de décembre 1825, Chateaubriand s'occupait de faire de Rohan un cardinal. Rohan était beau, il était pieux, il était Rohan, il était prêtre; il fallait vraiment qu'il fût cardinal!

On le voit à Rome. Il fréquente Mme Swetchine, Mme Récamier, la duchesse de Devonshire, les reines Hortense et Caroline, beaucoup de reines, beaucoup de femmes. N'oubliant pas qu'il est prêtre, il convertit la camériste de Mme Récamier. Malgré cela, le prince de Croy lui « souffle », si je peux dire, le cardinalat. On vote le milliard des émigrés, Rohan touche alors de fortes indemnités pour les maux qu'endura son père. Il reçoit dans ses châteaux, par série, les princes et les prêtres. Il devient, en 1828, archevêque de Besançon. Il est toujours beau, toujours pieux, toujours Rohan. Il n'est pas encore cardinal.



Mais voici le moment d'agir Nous allons connaître l'homme. Il faut que cet homme enfin se révèle, car on a contre lui des préventions. « Dans l'Eglise, écrit Pasquier, on avait remarqué la rapide élévation de l'abbé duc de Rohan. Jeune encore, il était entré tard dans les ordres sacrés, et n'en fut pas moins promu à l'archevêché de Besançon. C'était trop clairement un choix de cour; même dans l'intérêt de la religion, le temps de ces choix était décidément passé. »

Voici le moment d'agir. Le nouvel archevêque se fait d'abord sacrer à Notre-Dame avec beaucoup de pompe. Au moment où, la consécration terminée, le nouvel évêque devait se tourner vers les fidèles et les bénir, il leva ses yeux pleins de larmes vers la tribune où se trouvait le duc de Bordeaux et sa première bénédiction fut pour l'enfant royal. Le général Castellane, allié de Rohan, assistait à ce sacre. Il écrit : « La cérémonie a été magnifique, on avait poussé le soin jusqu'à mettre des tapis sur les gradins des spectateurs à billets. Le duc de Rohan a une mitre superbe, couverte de pierreries de couleur; ses ornements sont magnifiques, il a une fort bonne tournure. L'archevêque de Paris officie parfaitement; les cardinaux Isoard, de Croy et Latil ont été suffisamment parfumés ; tout le clergé, dans ces cérémonies, se rend respectivement des honneurs à l'infini. »

Voici le moment d'agir. Les autorités de Besançon sont informées que l'archevêque duc de Rohan fera son entrée dans sa ville archiépiscopale, le 5 février et devra y être reçu avec les honneurs dus à son rang. Le 4 février, lorsqu'il franchit la limite du Jura pour entrer dans le Doubs, il descend de sa voiture, s'agenouille et baise la terre qui est celle de son diocèse. Le 5, après avoir dit la messe au tombeau des saints Ferréol et Ferjeux, apôtres de la Franche-Comté, il fait son entrée dans la ville. La voiture est signalée par la salve réglementaire de coups de canon; la garnison entière fait la haie. Un piquet d'artilleurs à cheval précède et suit la voiture qui est de grand gala, avec cocher et valets de pied en livrée

rouge et son premier valet de chambre à cheval, avec l'épée au côté, les manchettes et le jabot de dentelles... Tout le monde à Besançon, tout le monde est mécontent. Sauf les ultras il n'est personne qui ne craigne le politique, ou ne s'offusque de cet apparat. Le clergé redoute cet abbé de cour.

Voici le moment d'agir. Le duc de Rohan fait des nominations qui suscitent des protestations universelles. Il ahurit son grand séminaire par des réformes « marquées au coin » de la plus noble inexpérience. En revanche, il fait réparer son palais archiépiscopal, et, parce qu'il est homme de goût, ayant trouvé ses prêtres coiffés à l'Eglise d'un affreux champignon en forme d'éteignoir et sanglés à la ville d'un cordon noir, il remplace le champignon par la barrette et le cordon par la ceinture de soie. Il était, en outre, régulier de graisser ses souliers et de les nouer avec des lanières de cuir; M. de Rohan, persistant à être homme de goût, déclara qu'il n'y avait pas de cas de conscience à se servir de cirage et de lacets.

Mais la politique l'attire autant que le souci des coiffures et des chaussures. Polignac prend le ministère. Rohan est plein d'aise et d'espérance. La France, enfin, la France va être gouvernée. Le 6 juillet 1830, Rohan est nommé cardinal. Je vous avais bien dit qu'il le serait, car il était beau, car il était pieux, car il était Rohan.

Paris était moins satisfait que le duc de Rohan. Celui-ci était dans la capitale lorsqu'on apprit l'abdication du roi, sa fuite sur Rambouillet, le triomphe de l'insurrection. Le cardinal (il était cardinal et ne l'avait pas encore oublié) le cardinal prit en grand équipage la direction de Vaugirard pour rejoindre Rambouillet par Versailles. Des émeutiers le rencontrent, l'arrachent de sa voiture, le frappent au visage, réclament son exécution sommaire, mais l'un d'eux lui permet de se sauver sous un déguisement. Il fuit en Belgique. Il se réfugie ensuite au Collège des Pères jésuites de Fribourg, qui accueillent sans enthousiasme ce protestataire politique, car ils sont jésuites et ils sont hommes. Il me semble que le cardinal duc de Rohan a abandonné son parti! C'était le moment d'agir.

Besançon ne réclama point son archevêque, qui voulut émigrer à Rome. « Je dois vous avouer, mon cher duc, lui écrivit l'ambassadeur La Ferronnays, que votre arrivée à Rome ne ferait aucun plaisir au Saint-Père; il me l'a fait dire de la manière la plus positive; il verrait dans cette démarche une sorte de désertion ». Mais le pape subitement prit le parti de mourir et Rohan put aller à Rome sous prétexte d'élire son successeur. Il y eut d'ailleurs de graves préoccupations. Il y rencontra la duchesse d'Anhalt, fille naturelle du roi de Prusse, très pieuse néanmoins. Qui donc ferait la première visite de Son Altesse ou de Son Eminence? L'Altesse invoquait sa qualité de souveraine : l'Eminence prétendait ne pas incliner devant une Hohenzollern quelconque la dignité de cardinal, de membre du conclave, de duc et pair, de cousin du roi de France... On dut consulter les Jésuites. Ceux-ci, qui en avaient vu bien d'autres, décidèrent que la duchesse ferait annoncer sa visite au cardinal par un chambellan *en tenue de gala* et que Son Eminence ayant ainsi satisfaction se rendrait sans différer chez Son Altesse... Est-ce donc là la courtoisie glorifiée des grands seigneurs et des grands prélats d'ancien régime?

Mais le beau Rohan avait encore de graves préoccupations. Il avait la barrette, pas le chapeau. Qu'est-ce que la barrette? Le tout est d'avoir le chapeau. Tout est bien qui finit bien. Le 27 février, Grégoire XVI pape imposa le chapeau à Rohan et et lui fit la remise de l'anneau cardinalice. Il s'était rendu dans la salle royale porté sur la *sedia gestatoria*, revêtu des ornements pontificaux, la tiare en tête, il était entouré de vingt cardinaux de la cour pontificale, du corps diplomatique, des chevaliers de Malte et de la noblesse romaine. C'avait été la plus magnifique des cérémonies...

Après la cérémonie, le cardinal duc eut encore des difficultés avec le gouvernement — pour changer; car sa fuite n'avait point abattu sa fierté. Enfin, il eut le dessein de rentrer dans son diocèse. L'ambassadeur Sainte-Aulaire écrivit de Rome, le 30 mars 1832, au ministre des Affaires étrangères :

« M. le cardinal de Rohan se dispose à rentrer en France pour y reprendre l'administration de son diocèse. Je crois utile que vous en soyez informé à l'avance, afin de préparer l'opinion à Besançon, où cet événement sera de quelque importance. »

Le cardinal rentra à Besançon le 24 mai. Il n'y eut ce jour-là qu'une ébauche de charivari, puis les jours suivants des émeutes assez modestes autour du palais archiépiscopal, émeutes au cours desquelles le général baron Chabert, commandant le département, perdit une dent.

A la fin de l'année, le cardinal eut une crise de rhumatismes; après des alternatives de mieux et de rechutes son état se compliqua d'accidents bilieux qui dégénérèrent en fièvre typhoïde, dont il mourut le 8 février 1833. Le jour de ses funérailles il plut à torrents; et ce ne fut pas une belle cérémonie.

Le *Patriote* écrivit : « Le cardinal dut, nous n'en doutons pas, l'influence dant il a joui à sa vertu. Il priait avec piété et l'accent de sa voix entonnant les chants de l'Eglise respirait une véritable dévotion. Nul ne peut dire ce qu'il aurait opéré parmi nous, s'il eut trouvé une plus longue carrière et s'il se fût réconcilié avec la Révolution ».

Lamennais écrivit : « Extrêmement frêle de complexion et d'une délicatesse féminine, jamais il n'atteignit l'âge viril ; la nature l'avait destiné à vieillir dans une longue enfance, il en avait les faiblesses, les petites vanités, les goûts, l'innocence, aussi les Romains l'avaient-ils appelé *il Bambino* ».

Sainte-Beuve trouva exact le portrait du joli cardinal tracé par Lamennais, et il écrivit : « Tous ceux qui ont connu ou même qui n'ont fait qu'entrevoir le cardinal de Rohan savent à quel point ces quelques traits sont fidèles. C'est un exemple que j'aime à prendre parce que c'est, comme l'a remarqué M. de Lamennais, un exemple innocent et où il ne se mêle à la coquetterie aucunes mauvaises mœurs. Mais cette coquetterie féminine de toilette, le cardinal de Rohan l'avait au plus haut degré et une riche dentelle qu'il revêtait avec grâce était pour lui un sujet de satisfaction et de triomphe. Il l'essayait longtemps devant son miroir et il avait la faiblesse de s'en souvenir jusqu'en montant les degrés de l'autel. Je le vois encore à Besançon, au début d'une cérémonie pontificale, dans toute sa splendeur d'ornements, presque d'atours, lançant au passage une œillade riante et coquette parce qu'on lui avait dit que quelques personnes arrivées de Paris la veille y assistaient. »

Lamartine écrivit : « Son visage d'Antinoüs, ses cheveux parfumés, ses vêtements élégants, ses attitudes étudiées pour l'effet, sans mélange visible d'affectation, le faisaient remarquer surtout ; son esprit très cultivé, aimait le beau dans les lettres comme dans sa toilette. Il sentait vivement la piété, cette poésie des âmes tendres. »

A cela près, que le cardinal de Rohan avait peu de culture, ces jugements semblent justes ; il était beau, il était pieux, il était Rohan : il devait être cardinal. M. Charles Baille qui écrit l'histoire avec beaucoup de politesse lui consacre le livre le plus attrayant du monde : un livre que le cardinal de Rohan ne mérite pas, car il n'est en aucune manière un personnage historique. Il fut un prélat d'ancien régime au XIXe siècle, si l'on veut dire qu'il ne comprit rien à son temps et qu'il détesta tout de lui, qu'il eut les idées les plus courtes, les préjugés les plus violents, et qu'il fut même incapable de profiter pour ses idées et ses préjugés des avantages que sa naissance lui valut encore. Il eut de la beauté, de la piété, de la noblesse, de la loyauté ; il a maintenant la faveur de trouver l'historien le plus obligeant : il a bien de la chance. Cela ne lui donne pas ce qui lui manqua : l'intelligence et la virilité.

Au reste, après nous avoir conduit si agréablement dans tous les salons où le joli cardinal trouvait mille occasions de fortifier ses préjugés et de raccourcir encore ses idées, M. Charles Baille conclut : « Il a relevé dans sa maison la dignité de cardinal de l'atteinte que lui avait portée l'homme au collier. » C'est possible. Et les Rohan pourront ne retenir que le dernier cardinal qui porte leur nom. L'histoire ne connaîtra que le premier.

J. ERNEST-CHARLES.



THÉATRES

Vaudeville : *Décadence*, pièce en 4 actes de M. ALBERT GUINON.

Le succès, le grand succès du *Retour de Jérusalem*, qui a dépassé l'attente et les espérances mêmes de ceux qui y étaient intéressés, a été le signal d'un réveil parmi les auteurs de pièces à tendances politiques ou sociales. De toutes leurs forces ils ont pesé sur la décision des gouvernants pour voir si la fortune leur serait aussi favorable qu'à M. Maurice Donnay ; et la mise à la scène de *Décadence* comme l'autorisation de jouer *ces Messieurs* sont devenues la conséquence du *Retour de Jérusalem*. M. Albert Guinon va donc vérifier par le contact avec le grand public, si, comme il le dit dans sa préface, « l'interdiction de son œuvre prouve à quel point il eut raison de l'écrire, et lui donne l'importance qu'il n'osait espérer ». Pour nous, qui n'avons pas les mêmes motifs que lui de prendre parti, et qui sommes désintéressés, nous n'examinerons point la question de savoir si l'administration eut raison d'interdire la pièce, mais seulement si l'œuvre présente une valeur réelle et supérieure aux contingences qui lui donnèrent un lustre et une renommée, avant qu'elle fût soumise au jugement public.

Dans le *Retour de Jérusalem*, M. Maurice Donnay ne se proposait qu'un thème — thème unique de développement sur lequel il brodait les plus multiples variations : celui d'une impossibilité de fusion des races. Et c'est bien aussi l'un des thèmes de *Décadence* ; mais ce n'est là, dans l'œuvre de M. Albert Guinon, que le thème *accessoire*, si j'ose dire, la partie surérogatoire de la pièce, — la principale étant une satire de la vie contemporaine par la mise en œuvre d'un contraste : *l'argent* et la *tradition*. Les ambitions de M. Albert Guinon sont plus hautes que celles de M. Donnay : c'est une satire sociale à laquelle il prétend. Il a, de la vie contemporaine, une conception pessimiste, et ce qu'il entend mettre en lumière, c'est l'affaissement d'un monde où s'opposent et se combattent deux ferments de dégénérescence sociale : d'une part le culte et le triomphe de l'argent symbolisé par la prépondérance de l'élément juif ; d'autre part l'affaissement, l'avachisse-

ment de ces classes jadis dirigeantes, qui ne dirigent plus que des automobiles. La donnée est intéressante. Voyons comme il la traite et s'il « fait justice » à son sujet !... car le sujet ne vaut que par la mise en œuvre.

Etudions un peu, dans les deux camps, l'importance et la qualité des adversaires, car c'est bien d'une lutte qu'il s'agit, la plus âpre, la plus rude des luttes, et les partis en présence sont intraitables et sans pitié. Côté des nobles : Duc de Barfleur : 60 ans : gentilhomme décavé, mais qui conserve sa ligne et sa puissance de morgue, qui même n'a plus guère à son actif que cela. Criblé de dettes — 2 millions de dettes — il continue à faire miroiter son titre et son nom comme attrape-nigauds et s'efforce d'accroître le nombre de ses créanciers. Vert et toujours galant, il apparait très porté sur le chapitre des femmes, et contribue comme il peut aux toilettes d'une demoiselle Teinturier, qui de tous ses créanciers est peut-être la seule décidée à ne point se payer du prestige d'un nom !... Son fils, Enguerrand de Barfleur, chasse de race, et bien entendu présente une âme tout aussi élevée. Mais, comme il n'a que 35 ans, il a évolué avec son époque et sa manière de « marquer son rang » n'est plus exactement celle du Duc : chauffeur renommé, jockey au besoin, il montre un souci extrême pour le développement de ses muscles d'athlète : il n'a même d'autre préoccupation que celle-là, et ses journées se passent à économiser sa vigueur nerveuse en vue de la dépense du soir : il représente un des plus beaux *numéros* du Cirque Mollier et doit être une des attractions du lieu... « Il fera avec les pieds ce que d'autres font avec les mains », dit un personnage de la pièce. Ce sont, vous le voyez, nobles représentants de l'aristocratie française. M. Albert Guinon affirme qu'il en est beaucoup de cette catégorie... J'aime mieux le croire sur parole que d'y aller voir...Ce père et ce fils modèles ont pour fille et sœur une certaine Jeannine, jeune fille de 26 ans, si tant est qu'on puisse donner ce titre à une personne aussi parfaitement avertie des réalités de la vie, qui connaît de nom et de visage les maîtresses de son père, apprécie leurs toilettes, lui donne même des conseils à cet égard — bref à laquelle il ne manque que « d'y avoir passé », suivant l'expression grossière mais énergique du peuple, pour posséder une éducation complète. Joignons, à ces trois personnages principaux, le marquis de Chérancé, 35 ans, dont l'idéal de vie ne diffère point sensiblement; plus fin peut-être, moins vulgaire dans ses plaisirs, il aime Jeannine et en est aimé.

Voilà pour la noblesse. Passons maintenant à la roture. C'est d'abord Abraham Strohman, chef de la famille Strohman, israélite à désinence allemande, qui a fait et qui continue de faire des opérations de toutes sortes — ancien « marchand d'esclaves », et dont la plus belle opération jadis fut « la vente au sultan d'un lot de produits féminins d'une jeunesse invraisemblable ». Le mot est joli : on se reprocherait de ne le point citer, puisque M. Albert Guinon a eu l'esprit de l'inventer... Toujours heureux dans la suites de ses affaires, il est aujourd'hui nombre de fois millionnaire et n'a qu'une faiblesse : celle de fréquenter la noblesse — faiblesse commune à tant de ses coreligionnaires qu'elle apparait bien comme la banalité d'une race forte à tant d'autres égards ! Il ne rêve donc que d'une alliance avec les Barfleur, et ses rêves sont puissamment aidés par l'amour désordonné de son fils, Nathan Strohman, pour Jeannine de Barfleur...

C'est, à vrai dire, le seul personnage sympathique de la pièce, ce Nathan Strohman. Il éprouve un amour profond, animal et sensuel si l'on veut, mais qui a comme la marque de la Fatalité, pour cette fille qui n'est point de sa race, d'autant plus attirante qu'elle lui semble à jamais défendue. C'est la passion maitresse, exclusive et absorbante, qui grandit tout ce qu'elle touche, même l'être le plus vil — et Nathan n'est point vil — parce qu'elle contient un ferment de drame intéressant passionnément notre sensibilité ! C'est l'amour, dans sa forme la plus tragique, parce qu'il prend des forces et rebondit à chaque obstacle — tel Antée quand son pied touchait terre — parce qu'il a ses origines dans les attirances physiologiques, les plus fortes de toutes, et qui résident dans les contrastes : celles que Michelet sut nous décrire et nous anatomiser si merveilleusement dans son livre de l'*Amour* — quelque chose comme l'attirance de la peau blanche pour la peau noire —; parce qu'on sent qu'il voit rouge, qu'il pourrait bien aller jusqu'au crime, ce Nathan Strohman, s'il n'arrivait à la satisfaction de ses désirs ! Mais qu'il ne s'inquiète pas : les circonstances de la vie et la bassesse des Barfleur tout naturellement y prêteront la main. Pour payer leurs dettes et les entretenir, il obtiendra aisément en mariage cette vierge — ne devons-nous pas dire *demi-vierge*? — qu'il a dans le sang et dans la peau. Je l'ai dit et le répète : c'est le seul personnage sympathique du drame, à raison de sa passion sincère, et des œillères que toute passion exclusive impose à celui qui en souffre. Car, que Nathan Strohman emploie pour satisfaire celle-ci l'avantage trop manifeste d'une fortune sans laquelle il ne saurait rien obtenir, c'est affaire à lui et, après tout, c'est lui seul qui en pâtira ! Il n'y a nulle bassesse à cela, mais simplement une étrange méconnaissance de la psychologie, et un non moins curieux insouci de l'avenir. Mais que dire de ce père et de ce frère qui, connaissant la répugnance de leur fille et sœur pour une telle

alliance, en viennent à la lui conseiller, sinon qu'un seul attribut leur convient — et c'est celui que dans un autre monde on porte en manière de coiffure ! Que dire enfin de cette fiancée, vierge de corps peut-être, mais non d'âme assurément, qui sachant les réalités de l'amour jusque dans leurs turpitudes, vend ce corps avec une telle désinvolture, en « réservant son âme » comme elle dit ; — oui, que dire d'elle, je vous le demande, sinon qu'elle nous apparaît au-dessous, et combien au-dessous ! des malheureuses qui, sans y faire tant de façons, vendent à la fois corps et âme, mais du moins ont l'excuse de la faim !...

Quel ménage une telle alliance peut-elle donner? Vous le devinez, sans qu'il soit besoin d'insister plus. C'est l'enfer, un enfer où les relations entre époux revêtent le caractère tragique de la lutte des sexes en ce qu'elle offre de plus âpre et de plus angoissant. Du côté de Nathan, une possession chaque jour renouvelée qui ne se satisfait point parce que le seul frisson de la chair où l'âme ne participe pas irrite perpétuellement son désir et avive son amour. De la part de Jeannine, un abandon consenti avec mépris, l'abandon de son corps qu'elle met une âpre coquetterie à ne lui point refuser « afin qu'il en ait pour son argent », – le mot est dans la pièce, je crois bien, en tout cas, il est *dans l'esprit* de la pièce : — tous *droits réservés sur l'âme*, et ces droits sont pour le marquis de Chérancé, l'ami d'enfance qui ne va pas tarder à les faire valoir! Déjà il tourne autour de Jeannine. Il est de toutes ses sorties ; il l'accompagne au bal, à la promenade, si bien que Nathan, torturé d'une affreuse jalousie, veut imposer à Jeannine de ne plus revoir Chérancé. La scène est belle et puissante, où la jeune femme se reprend tout entière, dans l'orgueil de sa race, et laisse soupçonner au malheureux Nathan atterré qu'elle est depuis longtemps la maîtresse du marquis.

NATHAN

... Voyons, Jeannine ; ce rendez-vous, c'était bien le premier, n'est-ce pas?... Jeannine ! Eh bien !

JEANNINE

Qu'est-ce que ça fait?

NATHAN

Comment?

JEANNINE

Quand ce serait le premier, est-ce que j'en serais moins sa maîtresse? Il y a dix mois, entendez-vous, depuis le jour même de mon mariage, que le marquis est mon amant! Qu'importe qu'il m'ait ou non possédée? Dans un regard, un sourire, un serrement de main, je me donne à lui tout entière, tandis que vous, en me prenant des pieds à la tête, vous n'avez jamais rien eu de moi... pas un désir ! pas un frisson !

NATHAN

Taisez-vous... taisez-vous...

JEANNINE

J'ignore de quelles nuances est fait votre honneur conjugal. Mais, dès l'instant que j'en aime un autre, moi je me considère comme coupable, et je n'ai que faire de votre indulgence.

Il est aisé de deviner l'issue d'une telle scène. Jeannine se réfugie chez le marquis, passe la nuit dans sa garçonnière, se donne passionnément à lui. Après cela, vous imaginez sans doute qu'elle fuira avec lui, qu'elle se décidera à partager sa vie, si modeste qu'elle puisse être. Ah ! que non pas! M. Albert Guinon a été cruel, cruel pour la noblesse jusqu'au bout. Quand Nathan reparaît, se traînant aux genoux de sa femme coupable pour la supplier de revenir à lui, — mais il est encore dans son rôle d'homme passionné, le malheureux ! — lorsque n'ayant plus d'autre argument pour la reprendre, il lui dépeint ce que sera sa vie sans argent, sans ressources, avec le seul amour de Chérancé, la fille noble abdique sa dernière fierté, et fait ce dernier geste sur quoi tombe le rideau : « *Mon corps est prêt à vous suivre* ! »

Tels sont les tristes héros de cette forte et âpre satire — j'ai dit forte, car le talent de M. Albert Guinon se manifeste, non pas seulement dans la contexture générale de l'œuvre, mais aussi dans la vigueur et le raccourci des répliques — héros plus vils, plus lâches mille fois du côté Barfleur que du côté Strohman ! Quelque lucidité que l'on apporte dans l'observation des choses réelles, il nous répugne de penser que ces Barfleur, imaginés par M. Albert Guinon, soient aussi nombreux qu'il semble l'affirmer. Celui qui, portant un des grands noms de France et des titres conquis jadis par d'éminents services rendus à la patrie, déchoit à ce point de n'avoir plus au fond de l'âme qu'un idéal de fêtard, de chauffeur ou de jockey, celui-là a perdu par là même tout droit de mépriser la société qui l'entoure et va vers ses destinées. En ce sens, on a pu justement dire : il est parfois plus malaisé de garder intact un nom déjà fait que de s'en faire un soi-même... L'héritier indigne d'un Barfleur — lisez tel nom historique de France qui vous conviendra — s'avilit et se déconsidère plus encore, aux yeux du roturier qui l'observe, en plaçant son idéal dans la force de ses biceps que le fils d'un écrivain illustre ou d'un grand artiste qui prendrait plaisir à renier ce qui fit l'éclat de son nom !... Car il est de langue courante et le bon sens suffit à établir que les qualités de l'âme se transmettent plus normalement que la prédominance de l'esprit !

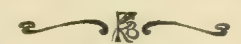
Voilà donc pour ces représentants de la noblesse passée qui, de plus en plus d'ailleurs, tendent à se confondre avec ceux d'une certaine bourgeoisie, uniquement soucieuse de sa jouissance, et qui « n'a cure que de ses viscères » ! Les Strohman tout au

moins, les Juifs parvenus, tels que nous les dépeint M. Albert Guinon, sont dans la logique de leur passion et de leur tempérament : ils représentent une force moderne, la plus *moderne*, la plus actuelle de toutes, que l'on peut exécrer, mépriser — mépris bien vain d'ailleurs — mais dont on ne peut pas ne pas tenir compte — levier puissant de la société contemporaine. Je ne voudrais être assurément, de gaîté de cœur, ni le prince de Barfleur ni Nathan Strohman; mais encore, s'il me fallait choisir, j'aimerais mieux être un Strohmam, tel qu'il est avec ses faiblesses d'amant passionné, qu'un Barfleur tel qu'il se manifeste, en contraste surtout avec ce que jadis il fut!...

...C'est un beau succès, et, si je puis dire, un succès personnel pour M. Porel, après les incidents qui se sont passés à son théâtre Rien ne pouvait faire oublier mieux le départ de Mme Réjane ni diminuer davantage son importance comme *étoile*. C'est ainsi — et j'en suis aise — la confirmation de ma théorie sur les *Théâtres à étoiles*. Mieux vaut une bonne interprétation solide et serrée, qui donne tout son relief à l'œuvre, qui attire le spectateur pour l'œuvre elle-même, qu'une actrice-étoile faisant le vide autour d'elle, repoussant la pièce au second plan, et concentrant sur elle tous les regards. Depuis quelques jours ce n'est plus Mme Réjane que l'on va voir au Vaudeville, c'est *Décadence*, et j'ajoute : tant mieux!

Et pourtant, si l'on y regarde de près, quel merveilleux talent, sobre, précis et riche en *dessous*, que celui de M. Lérand, dans la façon dont il a su composer le rôle de Nathan Strohman! Un talent qui ne porte point sans doute sur la masse du public, mais qui n'en est pas moins saisissant! M. Lérand a joué comme un acteur qui ne se contente pas de pénétrer l'esprit de son rôle, mais qui va jusqu'à la *physiologie* même de la race qu'il incarne. Tous ses gestes, toutes ses intonations sont d'une sobriété admirable, mais n'en font pas moins ressortir la flamme intérieure de cette nature ardente, concentrée, et qui serait si forte si elle ne portait en elle la diminution, l'affaiblissement d'une passion dévorante. Au milieu de tous ces pantins, ce Nathan Strohman apparait seul doué de vie intérieure. M Lérand a rendu ce beau contraste avec la singulière pénétration d'un comédien qui a médité son rôle, et je ne sais aucun acteur à Paris qui eût été capable de composer ce personnage avec un art plus accompli. En contraste avec lui, M. Dubosc rend à merveille le détachement satisfait du grand seigneur, son insouciance, tout ce qui compose l'impeccabilité de sa ligne et la vacuité de son âme. . on ne saurait être une plus manifeste incarnation d'un monde qui s'en va, qui depuis longtemps, d'ailleurs, est en déliquescence. M. Albert Guinon n'a pas exagéré. Quant à Mlle Cerny, elle a toute la sécheresse, tout le mordant qui convient à cette atroce fille sans âme, qui ne laisse même pas voir une seconde de pitié pour un si fervent amour, si constant, si passionné, et qui se contente de mettre en valeur l'éclatante beauté de sa chair épanouie pour affoler plus sûrement le malheureux Nathan.

PAUL FLAT.



LA LISTE DES ILLUSIONS

(*Fin*) (1)

D'ailleurs, comment Schopenhauër explique-t-il « l'erreur innée », comme il l'appelle, contenue dans notre conviction que nous sommes nés pour être heureux (2)? Car un instinct n'a de signification qu'en tant qu'il comprend une lutte dirigée vers des buts qui sont réels et qui peuvent être atteints. Il se peut, comme il dit, que les romanciers et les dramaturges ne laissent tomber rapidement le rideau, dès que leurs héros ont échappé au danger, que parce qu'ils savent que le « bonheur », enfin gagné, est une chose éminemment fugitive. Si le rideau demeurait levé, les infortunes recommenceraient. Il est hors de doute que le spectacle du bonheur continu ne saurait être une chose d'art, sauf pour des artistes d'ordre inférieur ; mais la souffrance, elle non plus, n'est point continue. Elle n'a de signification que parce qu'elle est opposée au plaisir, lequel peut l'éteindre à tout moment. En tout cas, l'être qui a senti une fois son corps frissonner sous le torrent du plaisir qui le traverse ne peut douter un instant que le plaisir ne possède des qualités positives. Il n'est ni le déclin ni le repos entre le flux et le reflux, — mais le flux lui-même. Il faut avouer que les mots « positif » et « négatif », dans cet ordre d'idées, ne sont propres qu'à induire en erreur. Ou, si l'on veut les employer, il faudrait attribuer au mot « négatif » cette fonction constructive qui lui a été assignée d'un bout à l'autre de ce livre.

En refusant d'accorder une valeur positive au plaisir, Schopenhauër n'a pas seulement omis le côté réellement suggestif du problème, mais il a privé sa propre théorie d'une démonstration importante. C'est présisément parce que nous ressentons si vivement le plaisir et la peine, que nous souffrons d'avoir à en subir l'alternative.

Si le plaisir n'était que l'absence de la souffrance, nous n'en ressentirions pas la perte ; nous ne connaîtrions jamais le hideux contraste du retour à la douleur.

(1) Voir la *Revue Bleue* des 13 et 20 février 1901.
(2) *Op. cit.*, vol. II, p. 729.

La seule justification de la théorie de Schopenhauër est la chute brutale de la réalité de l'une de ces sensations à la réalité de l'autre, et l'impossibilité pour nous de connaître d'autre alternative, dans cette vie. La chose la plus infernale de l'existence humaine, c'est son travail incessant d'addition et de soustraction. La plus grande illusion de l'homme est sa foi dans la durée du plaisir.

Seul un esprit familiarisé avec les sources et la base du savoir et des désirs humains est capable de se libérer d'une pareille hallucination, car il voit clairement que, puisque le monde ne cesse de changer d'aspect, il ne peut y avoir de constance dans le plaisir. Mais lorsque nous disons que ce monde est le pire des mondes, nous ne voulons pas dire que tout ce qu'il renferme soit mauvais. Il nous serait impossible de juger une chose comme étant foncièrement mauvaise, à moins d'établir qu'il existe quelque chose de tout à fait bon. Schopenhauër, par le fait qu'il a exagéré un côté de la question, ne me semble pas avoir présenté le pessimisme d'une façon absolument correcte. C'est tout simplement parce que la nature des choses réelles est dramatique en soi, et ne saurait être autre, qu'il n'y a pas d'espoir de quiétude dans ce monde.

L'objection à opposer à la théorie de Shopenhaüer sur le plaisir et la souffrance peut être également appliquée à sa théorie sur l'art.

Il est de la plus haute importance pour le philosophe de posséder une intuition vraie du sens de l'art qui domine la vie sentimentale de l'homme et lui donne son expression la plus intense.

Tandis que Shopenhaüer déclare que l'art a pour fonction de nous délivrer de la tyrannie de la volonté et du désir, en nous offrant des objets de pure contemplation auxquels notre intérêt reste indifférent, à mon avis c'est le contraire qui est la vérité. Si l'art est une affaire d'émotion, comment peut-il apporter avec lui la tranquillité ?

Il est surprenant que Schopenhauer ait pu supposer que, seule, la contemplation de la beauté puisse délivrer l'homme des luttes du désir et de la volonté. Inversement, je prouverai que la beauté est le domaine même du désir et qu'elle subjugue la volonté. Schopenhaüer dit « que l'artiste, comme tel, est exempt de l'inquiétude qui remplit l'esprit des autres hommes ». (1) Mais une pareille affirmation est en contradiction flagrante avec les faits que nous trouvons dans les biographies des hommes de génie, qui ont invariablement souffert de par leur nature passionnée.

La tentative qu'à faite Schopenhaüer de séparer l'artiste de son œuvre et de remplacer des éléments personnels par des éléments impersonnels n'a pour résultats que le formalisme et confond la tâche de l'art avec celle de la science. Sans doute, l'artiste échappe aux luttes de la volonté inhérentes à la vie journalière, mais il est la victime d'une volonté plus frénétique et plus dévastatrice encore. Dire que l'art subjugue la volonté est un commentaire dérisoire de la vie de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, de Benvenuto Cellini et autres hommes véhéments de la Renaissance, car ces hommes vécurent une sorte d'ouragan spirituel — de rage intérieure. Loin de contempler les objets de « pure science », ils étaient les esclaves de l'émotion exclusive pure. Tout le monde a entendu parler de la « terribilità » de Michel-Ange ; d'ailleurs son œuvre et sa vie furent l'expression d'une nature titanesque et tourmentée (1), De même, ce fut sa recherche passionnée de la beauté qui remplit d'agitation la vie de Léonard de Vinci (2). Si la nature artistique est, comme elle doit l'être, la plus impressionnable du monde, il est difficile de voir comment l'art peut être autre chose qu'un feu intérieur. D'ailleurs, la température physique chez l'artiste est généralement plus élevée que chez les autres hommes. C'est la Science seule et non l'Art, qui, en scrutant l'univers sans nulle émotion, atteint aux régions supérieures du calme savoir (3).

Les défauts de l'analyse de Schopenhaüer deviennent visibles dans son compte rendu de chaque art, — de l'architecture à la musique. Il y manque de conséquence. Il admet que la musique, loin de produire des effets dépourvus de sentiment, est la reproduction la plus parfaite de l'harmonie et de la dissonance latentes de l'univers. Il démontre également que la caractéristique fondamentale de l'architecture est d'ordre dynamique, c'est à dire qu'elle personnifie en quelque sorte la lutte des forces de gravité, pour la cohésion et pour l'équilibre (4),

C'est juger superficiellement l'architecture que de la considérer uniquement comme une représentation de la symétrie. Mais c'est, en outre, une étrange erreur que d'avancer, à la façon de Schopenhaüer, que la poésie lyrique et la poésie dramatique sont l'expression « de la science pure, aux fins de nous délivrer de l'oppression de la volonté. » Ce serait plutôt le contraire, puisque la poésie lyrique a été employée pour exprimer les cris les plus poignants de l'âme ; et, quant au drame, il est fondé sur les

(1) *Op. cit.* vol. I, p. 230.

(1) *La vie de Michel-Ange Buonarotti* par J.-A. Symonds. vol. II, p. 360 ; Londres 1893.

(2) Voir la belle monographie de Gabriel Séailles : *Léonard de Vinci*, Paris 1892.

(3) Schopenhauer semble abandonner sa propre théorie, car il dit que l'artiste ne possède jamais la paix du saint (*Op. cit.* vol, I. p. 316.

(4) *Op. cit.*, I. p. 251

luttes de la volonté. Schopenhaüer est inconséquent, avec son propre système et avec les faits eux-mêmes. (1) La vérité est que le rôle de l'art consiste à reproduire le conflit universel sous la forme d'un contraste entre la laideur et la beauté. Ce principe se retrouve obstinément partout, mais nulle part, sous une forme aussi violente que dans l'Art. Et de même que nulle vertu nouvelle ne saurait être imaginée sans un vice correspondant, nulle grâce, nulle beauté nouvelle ne sauraient surgir sans la difformité inverse.

C'est là le paradoxe de l'esthétique.

L'art est essentiellement dramatique. Il n'identifie pas uniquement une lutte entre la beauté et la laideur, mais une lutte entre le sens de la permanence et le sens du changement. C'est un effort que fait l'âme pour reproduire les aspects divers et opposés du monde.

Il est probable que la décoration eut une origine dramatique. S'il m'est permis d'avancer une opinion, sur cette origine, je dirai qu'elle prit son essor dans un effort pour flatter les dieux propices et pour intimider les divinités malfaisantes. Nous savons, par exemple, qu'il y avait toujours un niche réservée au dieu protecteur dans tout monument de l'architecture primitive des Phéniciens : serait-il invraisemblable de supposer que ces créatures ailées, dragons et serpents enroulés en saillie au pourtour des édifices et comme prêts à s'élancer, étaient jadis considerées comme des sentinelles symboliques destinées à les défendre contre les attaques de puissances nuisibles? Si cela est vrai, l'architecture doit avoir éveillé un sentiment dramatique d'une rare intensité dans sa phase primitive, alors que l'homme veillait pieusement à la sécurité de ses édtfices. Un tremblement de terre devait le jeter dans des angoisses terribles et lui apparaître comme la condamnation de son audace.

A mesure que nous approchons de la sculpture, le fonctionnement de cette loi dramatique devient beaucoup plus simple et plus facile à découvrir. Walter Pater a admirablement exposé le double sentiment qui se dégage de la sculpture grecque, car le corps humain n'était pas considéré uniquement dans ses qualités propres, mais aussi dans son adaptation à des expressions mystiques ou des symbôles, « tel que le soleil, les ondes, les nuages, le vent, la lumière ». Il s'ensuit, dit-il, « qu'à travers toute l'histoire de l'art grec, nous saisissons un conflit entre la forme humaine arrêtée, tangible, et l'essence flottante qui en émane ».

Mais à côté de ce sens dramatique profond qui domine les origines de la sculpture grecque en général, nous découvrons aisément une réelle expression tragique a des figures isolées. La *Niobé*, par exemple, étreignant son dernier-né et jetant un regard de douloureuse horreur sur ses treize autres enfants transpercés et gisants, forme un des groupes les plus tragiques de la statuaire antique. Le simple groupement des figures indique immédiatement une conception dramatique; il faut avouer que ce sentiment, dans la sculpture, paraît avoir été beaucoup plus vif autrefois que de nos jours. S'il se trouvait quelqu'un pour lui dénier ce caractère essentiel, qu'il regarde le groupe des lutteurs de Florence, ou le Laocoon. Il suffirait même d'évoquer Michel-Ange avec son *Combat des Centaures* et ses *Lapithes*, ou Cellini avec son *Persée*, pour se convaincre de l'intense volonté que mettaient ces artistes à transformer la pierre en mouvement.

Prenons maintenant l'exemple le plus ingrat de tous, la statue d'un personnage isolé, la statue de Lorenzo (Il Pensieroso), qui se trauve dans la nouvelle sacristie. Si elle ne rappelle pas instantanément la tourmente du XVe siècle, l'ère despotique des tyrans, c'est qu'alors le spectateur ne comprend pas la vraie signification de cette pose, ou qu'il ignore les évènements historiques qui l'ont inspirée.

Prenons encore le *David* : chaque muscle est tendu pour l'action, et la main impatiente se crispe pour lancer la pierre. Le renversement en arrière, du torse, qui va se raidir pour l'effort, fait penser involontairement à l'adversaire qui va être lui-même renversé et abattu. Si ce chef-d'œuvre n'est pas dramatique, je ne sais vraiment pas ce qu'il faut entendre par ce qualificatif.

Il n'est pas jusqu'aux plus simples statues de personnages isolés, portant en elles toute leur signification, qui ne donnent l'impression qu'elles sont pour figurer dans un cortège.

Passons maintenant de la sculpture à la peinture. Et puisque l'œuvre de Michel-Ange, celle du Tintoret ou de Mantegna sont reconnues comme incontestablement dramatiques, par le choix et la nature même des sujets, envisageons seulement et de préférence deux genres de la peinture qui semblent devoir s'accorder moins facilement avec notre théorie.

Considérons donc le paysage et le portrait.

Dans la forme la plus élevée du paysage, telle qu'on la trouve dans l'œuvre de Turner et de Millet par exemple, la relation étroite qui relie la nature à l'homme n'est jamais négligée.

Mais prenons un passage où seule la nature se trouve représentée, et nous serons surpris de lui trouver plus d'expression et de signification que nous ne l'aurions supposé. Ce n'est pas seulement qu'un beau paysage puisse donner l'illusion du

(1) « Nulle part une fin, nul part un point de repos ». *Op. cit.*, I, p. 364).

mouvement, qui existe réellement, même dans le paysage nu, puisque la nature n'est jamais immobile; mais une telle vue pourra éveiller en nous un sentiment de sympathie ou de respectueuse admiration. S'il s'agit d'une solitude désolée, sans nul indice de l'homme ou de l'humanité, ce tableau, néanmoins, peut réaliser une scène de fatalité sombre: tel le désert où va s'ouvrir le drame de *Macbeth*; c'est bien le site qui convient aux événements qui vont suivre.

On comprend mal, après cela, le dédain de Michel-Ange pour le paysage vide de tout élément humain. C'est sans doute que, pour lui, de même que pour tout grand acteur, les décors de la scène ne sauraient avoir de signification en dehors du personnage.

Notre doctrine est-elle atteinte du fait qu'au moment où il crée son œuvre, le peintre peut être inconscient de la sensation qu'elle évoquera? Pas le moins du monde.

Si l'artiste est conscient de l'impression qui se dégage de son tableau, celle-ci n'en sera que plus saisissante sans doute; en tout cas, le fait seul qu'un sentiment s'y puisse découvrir, constitue un puissant effet d'esthétique qui ressort de l'intention même, inséparable du sujet.

Grâce à cet effet d'esthétique impressionniste, Turner a pu fixer sur sa toile la tempête qui passe en grondant sur la mer.

Regardez une marine de Mesdag: on n'y voit point de voile lutter, comme un oiseau marin, contre l'impétuosité de l'ouragan;... et cependant elle suggère invariablement l'idée des hommes de mer qui ont traversé la tempête, engloutis peut-être maintenant! C'est au point que, même lorsque cette scène tragique du naufrage nous est dérobée par l'artiste, nous nous sentons pris d'un vague sentiment de nostalgie et d'angoisse, tant il est vrai que l'homme ne peut jamais se séparer de la nature.

Si nous passons au portrait, il paraît évident que celui-là est un grand artiste qui est capable de reproduire à nos yeux l'impression de la vie passée de son modèle en même temps que son expression psychique actuelle. On a fait cette observation que la *Joconde*, du Vinci, fait l'effet d'avoir traversé les siècles sous une réincarnation toujours nouvelle. Au demeurant, la figure d'un personnage reproduite isolément, qui n'évoquerait point une foule de rapports avec d'autres personnages et qui ne porterait point la marque des chocs et des vicissitudes de la vie du sujet, ne saurait passer pour un portrait magistral.

Un simple coup d'œil jeté sur les figures peintes par Holbein, par le Tintoret et le Titien, permet d'y découvrir tout un monde de rapports divers. On sent que l'isolement momentané du personnage ne fait qu'accentuer ses relations, et probablement ses luttes, avec toutes contingences humaines.

Ce principe voudrait être développé avec beaucoup de détails, mais je dois ici me contenter de ces quelques exemples, de nature à rendre évident le fait que l'art tend toujours à traduire, sous une forme quelconque, le mouvement universel.

A mesure que nous nous rapprochons de la littérature, il devient de plus en plus aisé de surprendre la loi de l'expression dramatique. Mentionner les formes littéraires qui sont sciemment dramatiques, comme le roman ou le drame lui-même, est tout-à-fait superflu. Mais, pour ne prendre qu'un exemple, voyons comment la poésie lyrique obéit à cette loi. La poésie lyrique, celle de Rückert ou de Heine en particulier, est toujours comme en « partie double ». Elle ne touche point à un seul personnage, mais encore aux émotions provoquées en lui par un autre. C'est, pour le moins, une fragmentation de sentiments reliés entr'eux et opposés; et le lyrisme est comme un cri qui jaillirait d'un drame vécu.

En fait, nous avons vu se créer une forme spéciale de drame, — le drame lyrique — qui se compose de chants dialogués.

On peut dire très sérieusement qu'un chant d'amour, qui a toujours l'accent lyrique, — ou qui devrait le posséder, — réalise l'unique drame capable de toujours intéresser. Ainsi prenons l'œuvre de Rückert, car nous trouverions difficilement un meilleur exemple d'une base essentiellement dramatique à la poésie lyrique: son *Printemps de l'Amour* (Liebes Frühling), contient environ trois cents cinquante chants lyriques sur un seul et même thème. Mais avant d'atteindre les superbes hauteurs de *Retrouvée* (Wieder gewonnen), « *Meine Liebste hat ein einziges Geischmeide* » (Ma bien-aimée n'a qu'une parure) — le poète a déjà fait passer le lecteur par une série d'oscillations successives qui ressortissent du drame.

La poésie lyrique acquiert son plus grand charme, non pas quand elle traduit un développement scénique réaliste, mais plutôt lorsque sa voix se fait suppliante ou enthousiaste.

En somme, tout art — et comment pourrait-il en être autrement? — a pour base un égoïsme inassouvi.

W. R. Paterson.



Paris. — Typ. A. Davy (Imp. des *Deux Revues*), 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 10 — 5e SÉRIE — TOME I — 5 MARS 1904

MICHELET EN 1842

D'après sa Correspondance et son Journal inédit.

TROISIÈME ARTICLE (1).

Ce n'est point pour satifaire la curiosité sentimentale du public en lui révélant un épisode romanesque et tragique de l'existence de Michelet, ni le simple désir de publier quelques-unes des plus belles pages qu'il ait écrites, qui nous ont engagé à faire connaître son journal intime et ses agitations de cœur pendant ces années décisives 1835-1842. C'est parce que son œuvre et son génie ne peuvent être compris qu'en les mettant en rapport avec sa vie. On a déjà vu, dans les pages que nous avons citées, cette extraordinaire répercussion de ses émotions sur sa philosophie de l'histoire et du monde. Il en avait si bien le sentiment qu'il écrivait le 12 mars 1842 : « Ce matin, je me décidai à ordonner tous mes papiers dans l'ordre rigoureusement chronologique, en sorte que toute ma science entrât dans ma vie. » Mais, s'il peut ainsi classer ses papiers dans l'ordre chronologique, c'est qu'il avait eu de tout temps l'habitude de dater toutes les notes qu'il prenait dans ses lectures ou qu'il écrivait en vue de ses cours.

Michelet ne connut Mme Dumesnil qu'en mai 1840, et elle mourut le 31 mai 1842; mais ces deux années marquèrent profondément dans sa vie, non seulement parce qu'il trouva dans le jeune Alfred Dumesnil un disciple enthousiaste et bientôt un fils, mais parce que son affection pour elle, le bonheur qu'il goûta dans son intimité, le déchirement que lui causa sa mort, furent au nombre des émotions les plus profondes qui aient remué son cœur. On a prétendu, bien à tort, que Michelet dût à Mme Dumesnil son émancipation intellectuelle (1). On a vu que cette émancipation était complète depuis longtemps, et on verra tout à l'heure que, s'il y eut à un moment quelque désaccord entre eux, ce fut précisément parce qu'elle était moins émancipée que lui. Non, le lien qui les unissait était purement moral et sentimental; mais jamais sentiment ne fut plus profond ni plus passionné, du moins du côté de Michelet. Jamais sentiment aussi ne fut plus noble et plus pur. La présence de Mme Dumesnil fit fuir l'*ange noir*, et, grâce à elle, l'*ange blanc* régna sans partage dans l'âme de Michelet. Il nous dit lui-même que ces deux années furent deux années « de célibat absolu » et sans troubles. Dans ce journal intime où, avec une sincérité déconcertante, il note chacune de ses pensées, chaque mouvement de son humeur et de sa nature, il n'y a pas une ligne, à propos de Mme Dumesnil, qui n'eût pu être lue par sa fille et par son gendre.

« Mme Adèle Dumesnil, nous dit M. Noël, dans

(1) Voir la *Revue Bleue* des 20 et 27 février 1904.

(1) M. Eugène Noël a exprimé cette opinion dans un volume intitulé : *Michelet et ses Enfants*, paru en 1878. Ce volume renferme un grand nombre de lettres très intéressantes, mais le livre lui-même est rempli d'inexactitudes dans les dates, les faits et les jugements. Personne, d'ailleurs, n'a jamais eu d'influence directe sur Michelet, pas même les femmes qu'il a aimées; mais les sentiments qu'il éprouvait pour elles, le remuaient jusqu'au fond de son être et agissaient fortement sur sa pensée. Tout venait de lui et retournait à lui. On lit dans son journal du 23 juillet 1841 : « Personne ne m'a influencé depuis ma naissance. Je suis né essentiellement solitaire. »

son livre : *Michelet et ses Enfants*, était une femme d'intelligence et d'instruction supérieures, spirituelle, gaie, judicieuse, de conversation toute française. Elle répandait autour d'elle l'éclat et la lumière ; tout cela pourtant tempéré par l'expérience, la réflexion et les chagrins personnels. Elle n'avait pas 40 ans (quand elle vint à Paris en 1838 avec son fils) et déjà les premiers symptômes s'étaient déclarés d'une maladie grave (un cancer interne). »

Elle était petite et frêle, sans beauté, mais avec un charme très grand de finesse et de douceur. Son frère, Pierre Fantelin, à qui Mme Fantelin mère avait confié l'éducation de sa sœur, de dix ans plus jeune que lui, avait voulu qu'elle reçut une instruction très variée. « Beaucoup d'ouvrages de femme, nous dit Michelet, un peu de grammaire, un peu de musique, un peu de dessin de fleurs. Il ne craignait rien tant que d'en faire une *virtuose*. Dès qu'elle allait un peu loin dans un genre quelconque, vite, il l'arrêtait ; il ne voulait pas en faire une musicienne, une femme de lettres, une femme peintre, mais bien plus que tout cela, une *femme*. Nul doute qu'elle n'ait dû, en grande partie, à cette direction, l'équilibre unique, l'harmonie gracieuse, que nous avons admirés. » Elle était si merveilleusement douée pour la musique qu'elle retenait par cœur tous les airs d'un opéra entendu pour la première fois. Son frère mourut jeune ; son père, un doux rêveur solitaire, qui vivait hors du monde, ne pouvait la diriger ; sa mère, robuste Rouennaise, ne comprenait guère sa délicate nature. On la maria, à 17 ans, à M. Poullain-Dumesnil, âgé de 36 ans, qui respectait son mérite sans le comprendre, et vivait absorbé dans des spéculations de terrains qui lui rapportèrent plus de tourments que d'argent. Elle mena une vie assez solitaire, d'abord à Rouen, puis tantôt à une maison de campagne des faubourgs, la Sente Bihorel, tantôt à Vascœuil, propriété qu'elle avait apportée en dot et située sur les confins de l'Eure et de la Seine-Inférieure. Elle n'avait pas connu de jours vraiment heureux. Elle eut, coup sur coup, quatre enfants, qu'elle perdit tous les quatre. Elle en resta attristée et maladive. Le cinquième, Alfred, né en 1820, survécut, mais il était de petite santé. Il tenait de sa mère. C'était une nature fine, poétique, enthousiaste ; il avait une charmante figure. Sa mère concentra sur lui toutes ses affections, et, se rappelant ce que Paris, où elle avait vécu jeune fille, avec sa mère et son frère, avait été pour son éducation, elle voulut qu'il profitât avec elle, et sous sa direction, des musées, des cours, des spectacles de la capitale, en même temps qu'elle-même y trouverait peut-être un soulagement à un mal dont elle ignorait la nature, mais dont elle sentait la gravité.

Alfred Dumesnil avait eu à Rouen pour professeur Chéruel, un des meilleurs et des plus chers élèves de Michelet, qui l'avait pris plus d'une fois pour compagnon de voyage. Chéruel lui recommanda d'aller écouter Michelet et lui donna une lettre de recommandation. La mère et le fils furent bientôt parmi les auditeurs les plus assidus et les plus enthousiastes des cours du Collège de France. Le cours de 1840 sur la Renaissance, leur fit surtout une profonde impression. « La vitalité violente de ce cours, écrit Michelet, agit sur plusieurs personnes. En mai 1840, Mme Dumesnil vient me voir, pour son fils. » Le jeune Alfred était déjà venu deux fois, rue des Postes, voir l'historien, qui l'avait reçu avec une paternelle affabilité. Mme Dumesnil lui avait écrit, plusieurs fois, sans se nommer. Quant il sut qui elle était, il la remercia de sa sympathie, où « son âme blessée pouvait sentir une divination de bonté ». Toutefois, quand elle vint le voir, il se tint d'abord avec elle sur une grande réserve. Elle l'avait invité à passer la soirée, rue Taitbout, où elle habitait. Il lui répond : « Je sors bien peu, surtout le soir. Depuis la perte que j'ai faite, je me suis fait tout à la fois précepteur et gouvernante ; il m'est difficile de laisser mes enfants. Cette réclusion est tellement sévère que j'ai rompu toute relation. Mon plus ancien ami (1), avec qui j'ai fait mes études, demeure dans ma rue même, et j'ai à peu près cessé de le voir. Le temps me manque et je crains d'ailleurs d'attrister ceux qui me portent intérêt. Excusez-moi donc, Madame, si je ne puis sortir le soir. Vous le dites très bien, Madame, l'étude de l'histoire est orageuse et triste. Elle l'est bien plus encore dans ma situation particulière. Cette double tristesse impose la solitude. Les animaux blessés ont ces instincts ; ils patientent et ils se cachent. Le temps quelquefois les guérit. Que ces aveux m'excusent de répondre si mal à des lettres si flatteuses, et dont je suis profondément reconnaissant. »

Michelet, cependant, rendit à Mme Dumesnil sa visite, mais celle-ci dût rejoindre à la fin de mai son fils à Rouen, et les relations commencées furent interrompues pendant six mois. Elles reprirent, en décembre 1840, quand Alfred Dumesnil rentra seul à Paris. Michelet, avec sa bonté ordinaire, lui ouvrit sa maison, et fit tout pour lui rendre moins pénible l'absence de sa mère. Le jeune homme goûta avec enchantement le charme des longues soirées de famille où Michelet apportait sur tous les sujets les trésors inépuisables et éblouissants de sa science, de son esprit et de son imagination, et où naissait insensiblement entre Adèle Michelet et le disciple enthousiaste de son père, de trois ans seulement

(1) Poret.

plus âgé qu'elle, une sympathie qui devint très vite de l'amour. Quand Mme Dumesnil revint à Paris, à la fin de février 1841, elle prit part, tout naturellement, à cette vie de famille et s'y sentit bientôt adoptée. Adèle Michelet, bien isolée entre son vieux grand-père, son père absorbé dans le travail, et son petit frère Charles, était tout heureuse de trouver une sollicitude maternelle chez une femme aussi intelligente, aussi artiste et aussi bonne. Charles, âgé de 12 ans, se mit à appeler Mme Dumesnil « petite mère ». Quant à Michelet, la grâce souffrante de cette femme supérieure, qui n'avait pas connu le bonheur et qui était déjà marquée du sceau de la mort, eût pour lui un invicible attrait. « Ce qui, dans mes passions, écrivait-il la dernière année de sa vie, agit sur moi, ce furent certaines *causes morales*, une vive compassion, qui me fit croire, qu'arrivant en *consolateur*, j'avais chance d'être plus aimé.

« Mme Fourcy m'avait d'abord vivement intéressé par le malheur qu'elle avait eu de perdre sa fille unique qui, dans un désespoir d'amour, s'était tuée (1). Je venais de perdre ma mère quand je la rencontrai.

« Ma première femme, ma Pauline, m'a pris le cœur, en partie, à cause des persécutions de sa cruelle mère, qui, n'ayant pu la faire mourir, la délaissait dans l'abandon.

« Mme Dumesnil me prit par la maladie, la mort prochaine, etc.

« Ma seconde femme, outre son extrême mérite, avait aussi cet attrait du malheur. Sa mère... n'était pas bien pour sa fille. Sa mauvaise santé, dans une position où elle ne pouvait se soigner, me toucha fort, ajouta à la passion qu'elle inspirait, et je la pris avec ces sentiments mixtes d'amour et de paternité qu'inspirerait une enfant malade.

« De femme en femme, si bonnes! Je fus comme réservé pour les grandes choses; je gardai mon *sursum corda*! »

Quand Mme Dumesnil retourna à Rouen, au milieu de mai, elle emmena avec elle Adèle et Charles, qui furent bientôt ramenés à Paris par Alfred. Michelet avait trouvé si douce l'habitude de voir autour de lui son père, ses deux enfants, Mme Dumesnil et Alfred qu'il les appelait : « sa lyre parfaite ». Il écrit à Mme Dumesnil pour lui proposer de faire, en famille, un voyage de Suisse, pour lequel il avait déjà presque arrêté une berline de 8 places. Mme Dumesnil, peut-être un peu inquiète de l'exaltation contenue qui perce dans la proposition de son nouvel ami, lui répond, sur un ton d'affectueuse réserve qu'elle ne quitta jamais avec lui, tant que la maladie n'eût pas rompu toutes ses attaches à la terre : « Monsieur, je vous remercie de votre aimable proposition. Vous avez bien voulu penser à nous dans cette occasion. Croyez que j'en serai toujours reconnaissante. Si ce voyage m'est possible, je tâcherai de vous prouver mon attachement, ainsi qu'à vos chers enfants que j'aime et dont le souvenir m'occupe bien souvent; je dis : si ce voyage m'est possible, car je suis toujours un peu souffrante et assez faible. Il me faudra bien compter sur cette extrême bonté pour oser l'entreprendre; cependant, la pensée de vivre quelque temps dans votre société et le bonheur de procurer à mon fils l'avantage inappréciable pour lui de voyager avec vous, me fera tout tenter afin de ne point manquer une aussi charmante occasion. Je vais donc bien me soigner, bien me reposer et penser que les petits sacrifices momentanés que je vais faire à ma santé me seront grandement payés par le plaisir futur... Adieu, Monsieur, recevez mes remercîments et croyez à mon affection sincère, *Femme Poullain Dumesnil.* »

Dans la fin de cette lettre, Mme Dumesnil disait qu'elle ne pourrait pas quitter Rouen avant le 10 juin. Sa santé resta chancelante. Michelet la supplia alors d'accepter un logement avec son fils dans sa maison de la rue des Postes. Elle y consentit. Elle s'installa chez Michelet entre le 10 et le 15 juin 1841.

Malgré sa santé de plus en plus précaire, Mme Dumesnil procura à Michelet quelques mois d'une vie harmonieuse et sereine, telle qu'il n'en avait jamais connu, et elle-même éprouva, peut-être aussi pour la première fois, un semblant de bonheur. Le 24 juillet, toute la famille se rend au Père-Lachaise, à la tombe de Pauline. « Mme Dumesnil, écrit Michelet, console le père et sa fille ». On visite le Luxembourg, l'Ecole des Beaux-Arts, le Louvre, les Thermes, on va voir l'atelier de M. Ingres « gros, petit, vulgaire, mais fort amer, quelque chose de passionné et de léonin, ridicule imitateur du génie le plus spontané, le moins imitable » On reçoit souvent et des hommes fort intéressants : Couture, qui fait le portrait de Mme Dumesnil, Ravaisson, Didron, Baudry, Pelletan, le chancelier Müller de Weimar, et surtout les Quinet, qui prennent en grande amitié Alfred Dumesnil et sa mère. Le 21 août, jour anniversaire de sa naissance, Michelet compare son amertume de 1839, son exaltation du mois de mai dernier, et le bonheur calme dont il commence à jouir. « Je me remets à vivre », dit-il.

Il venait de passer trois journées délicieuses, du 14 au 16 août, à Fontainebleau, avec Mme Dumesnil, Alfred, Adèle et Charles, et le jeune bonheur, qui se préparait doucement sous leurs yeux, leur faisait oublier ce qu'avait de fragile celui qui leur était tardivement accordé. « Le Dimanche, écrit Michelet, fut

(1) Voyez *Ma jeunesse*, livre II, ch. III.

assez triste : visite fatigante du château, en grande compagnie. Mais j'étais, dès samedi matin, dédommagé d'avance de ces petits inconvénients : j'avais salué la nymphe de Fontainebleau. Le samedi et le dimanche, nous avions fait deux promenades, une au matin à l'entrée de la forêt, près l'obélisque, où Mme Dumesnil me contait, avec un charme particulier, les vertus de la verveine, etc. Après le château, nous allâmes en voiture aux *Deux sœurs*, au *Nid de l'Aigle* : douce température, chaude et fraîche, moins douce que la causerie. Nous parlions de l'influence que *les études de la Nature* avaient sur mes travaux : « Elle vient à vous, mamelles pleines et les mains pleines de fleurs ». A quoi, je disais : O nature, vous êtes belle, charmante, féconde, mais à condition que votre épopée n'interrompe pas mon drame. Car, moi aussi, je suis, à moi seul, une nature, un monde, dans lequel le monde et la nature ne peuvent intervenir d'une manière dominante.

« Le dimanche, vers cinq heures, nous allâmes promener dans l'allée solitaire et fraîche qui mène au *Mont-Chauvet*. Mes nerfs, fort agacés par la visite du château, se calmaient à cette fraîcheur. Les hêtres, mêlés de pins du Nord, fuyaient vers le château avec une légèreté charmante, une douce variété de vert ; l'allée était toute herbeuse, comme une prairie... je revenais peu à peu.

« Le dimanche matin, nous avions rencontré Bâtissier, puis, au château, Pablo Martinez ; nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Je le trouvai bien changé, plus fort, mieux portant, mais moins distingué. Mme Dumesnil disait : « Il se sera marié, on perd beaucoup par le mariage. » De là, longue discussion. Je dis que c'était un sujet grave, qu'au reste, je ne conseillais pas aux personnes maladives de se marier, etc. Cette conversation se continua, la nuit fermée, le long de la grille du Cheval Blanc ; soirée douce et humide.

« Le lundi, promenade aux *Bouquet du Roi*, *de la Reine*, aux roches d'*Apremont*. Un chêne de 29 pieds de tour. *Cette puissance, cette durée fait toujours envie.* Nous nous assîmes, pendant que les jeunes sautaient de roche en roche. Conversation vive et douce (*sur le regret d'un passé si longtemps étranger*, etc.) ; plus vive encore au retour de la promenade du soir.

« Nous revînmes tous deux en voiture, les jeunes à pied une partie du chemin. Je les voyais, de loin, marcher ensemble et souhaitais qu'il en fût toujours ainsi...

« Mardi matin, 17, départ. Nous allons à Valvins par le *Calvaire*, d'où Fontainebleau apparaît si beau et si sérieux, dans son cadre de forêts. Nous nous assîmes un moment sur ce pittoresque chaos de rochers, tout près de la croix.

« De onze heures à deux, le bateau. Charles, qui aime l'eau, qui veut tout noyer, mes papiers aussi. J'eus un moment de rêverie : il n'y avait plus que deux personnes ; le bateau glissait entre forêts et prairies. Du reste, la forêt qui pousse, l'eau qui coule, la foule qui grouille, tout cela m'endormait plutôt, j'avais un vague et profond sentiment de bonheur, de mobilité ; je sentais couler la vie, couler, s'en aller doucement... »

Un mois plus tard, Michelet allait avec ses enfants passer quelques jours à Rouen et le 25 septembre visitait Vascœuil où Mme Dumesnil avait vécu auprès de son grand-père. Mais déjà les douces impressions de Fontainebleau sont mêlés d'inquiétudes. Mme Dumesnil souffre et Michelet se sent doublement atteint, par ses craintes pour l'avenir, par la vision de la morne et lourde existence passée de son amie. Il fait l'excursion de Vascœuil avec M. Dumesnil, l'architecte Simon, Alfred et Charles, « laissant à regret Mme Dumesnil passer seule l'unique journée qu'elle ait passée seule depuis longtemps ». Il décrit minutieusement, dans son journal, la maison de Vascœuil, « dur nid pour une jeune femme, la sombre salle à manger, si grande pour elle, sa place à la grande table, en face du buffet ouvert... un buffet de M. Fantelin, que M. Dumesnil caractérisa assez sèchement : une sorte de huche... Dans les appartements du premier, la chambre à deux lits de Mme Dumesnil, pour elle et pour l'enfant, puis le billard de chêne... l'inestimable canapé vert, si vieux, si sacré, qu'elle a usé en lisant ou rêvant dans le coin sombre...

« J'allai, avec Alfred, remplir auprès du curé les intentions de Mme Dumesnil, le pain des pauvres, les messes, la croix, etc. Le vieillard sec s'émut en parlant d'elle, et j'aperçus une larme.

« En allant, je m'affligeais de n'avoir pu faire, avec Alfred seul, une si poétique excursion ; je m'aperçus qu'il valait mieux l'avoir faite avec cette compagnie si sèchement prosaïque. Ce contraste m'expliquait tout ; j'éprouvais un brisement à chaque mot. Je ne pouvais supporter un jour ce qu'elle a supporté vingt-cinq ans. Les ardoises substituées aux tuiles, l'aplatissement de la tourelle, la grange menacée, etc., tout accusait l'indifférence, l'inintelligence du lieu...

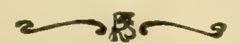
« Nous retrouvâmes enfin la solitaire, qui nous trouvait un peu attardés... Le soir, tous étant partis, je lui contai tout et m'attendris fort sur notre destinée commune. Elle était souffrante, et moi, impatient de me retrouver à Paris, plus près des secours. »

A Paris, ils eurent encore quelques jours heureux. Le 21 décembre ils voient ensemble *Richard Cœur de Lion*. « C'est une musique qui a 16 ans, dit Michelet, non, 15 ans, moi j'en ai 16. »

Ce fut dans ce sentiment d'allégresse juvénile qu'il traça le plan de son cours de 1842, sur la philosophie de l'histoire, où il rompt nettement avec le moyen âge et le christianisme, et rattache hardiment sa philosophie, philosophie de la liberté, philosophie de l'esprit et de l'amour, et philosophie de la justice, à l'histoire de sa vie même et de son enseignement. En même temps, Quinet ouvrait son cours sur les littératures du Midi par ses magnifiques leçons sur les *Révolutions d'Italie*. Il avait Michelet à ses côtés pour le soutenir, à ses débuts, dans un enseignement qui devait soulever tant d'orages, et dans sa leçon sur Dante il rêvait de s'en aller avec les amis de sa jeunesse, sur un même vaisseau, pour une navigation éternelle. « J'ai refait maintes fois ce rêve avec mes amis, écrivait Michelet le 10 mai 1842. Mon vaisseau s'est toujours brisé. »

Un nouveau naufrage se préparait pour lui. Dés le mois de janvier (1) l'état de Mme Dumesnil s'aggrava rapidement. Les douleurs et les insomnies reparaissaient. Le 26 janvier, elle put encore chanter toute la soirée, mais, le 1er février, Michelet dit à E. Noël que tout était désespéré.

GABRIEL MONOD,
de l'Institut.



MÉTIERS FÉMININS

C'est un excellent livre de renseignements que celui que M. Paul Bastien vient de publier sous ce titre : *Les Carrières de la jeune fille*. Il démontre que la jeune fille française (car il se borne à cet objet, qui est déjà considérable) n'a vraiment pas beaucoup de carrières ouvertes devant elles, ni de très larges, et que le vieux mot bien connu : « Vois-tu, ma fille, la véritable carrière de la femme, c'est le mariage » est encore le plus véritable.

Seulement les jeunes filles pouvant répondre : « C'est bien dit, qui le peut Les maris sont fort chers et n'en a pas qui veut. Qu'on nous épouse et nous ferons très bien notre carrière du mariage. Mais ce qui nous empêche d'être femmes mariées, c'est qu'on ne nous épouse pas. »

Pour celles donc qui, soit par choix, soit par choix forcé, se proposent de gagner elles-mêmes leur vie, qu'est-ce qui s'offre? En vérité très peu de chose, répond M. Paul Bastien. Ce n'est point du tout la législation qu'il en faut accuser. La législation, petit à petit, de concession arrachée en concession arrachée, est devenue en France très libérale à l'égard des professions permises aux femmes. En vérité, sauf le sacerdoce, l'armée et la magistrature, je n'en vois plus qui soient interdites aux êtres humains sans moustaches. Les femmes peuvent être médecins, avocats, professeurs, postiers, télégraphistes, téléphonistes, caissières, teneuses de livres, pharmaciennes. Non, je ne vois pas, sauf les trois que j'ai dites, de professions qui leur soient interdites.

Elles peuvent même être chefs de gare. Il y a quelques mois, la nouvelle s'étant répandue qu'il y avait une dame de Russie qui était chef de gare, on s'écria : « Toujours en retard! (Il s'agissait, non des trains; mais de la France relativement aux autres peuples). Toujours en arrière! La Russie est en avance de la France. C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière. Ce n'est pas en France qu'il y a des femmes chefs de gare ». La rectification fut faite aussitôt, venant de bon lieu, de source officielle. Il y avait, en France, des femmes chefs de gare, non pas, sans doute, non pas encore, chefs de gares importantes, non, chefs, seulement, de petites gares, chefs de stations, simples stationnaires; la France est toujours un peu stationnaire; mais enfin chefs de gare cependant et pouvant s'élever jusqu'à l'administration d'une gare volumineuse.

En vérité, oui, on peut presque dire qu'en France toutes les carrières sont ouvertes aux femmes; en vérité, non, on ne peut pas dire que ce soit la faute de la législation si le chemin est rude encore aux femmes non mariées. La très distinguée et très intelligente ancienne directrice de *la Fronde* l'a très bien reconnu en enterrant son journal. Elle a dit en substance : « Après tout, notre œuvre *non politique* est achevée. Nous avons forcé les portes de toutes les carrières. Ce qui resterait, ce serait une œuvre politique, ce serait à obtenir pour les femmes des droits politiques, droit d'électorat, droit d'éligibilité; mais c'est précisément cette œuvre que nous ne voulons pas faire pour le moment; ce sont précisément ces droits que nous ne voulons pas qui soient accordés aux femmes pour le moment; et par conséquent nous n'avons plus rien à faire. »

Elle avait raison, du moins pour ce qui est de l'œuvre *non politique* considérée comme achevée. Car s'il ne reste comme professions à conquérir pour les femmes que le sacerdoce, l'armée et la magistrature, on conviendra que nous sommes au bout du rouleau, le sacerdoce ne regardant pas l'État, et l'Église étant peu disposée je crois à y admettre nos aimables sœurs; le métier des armes étant décidé-

(1) Déjà le 24 décembre 1841, trois jours après sa représentation de *Richard Cœur-de-lion*, Michelet sent tout perdu. Il écrit à son ami Gustave d'Eichthal : « Si je pouvais quitter mon ami, j'irais certainement vous entendre. A quoi pourrais-je m'intéresser plus qu'à une question si importante et traitée par vous ? Je suis retenu de plus d'une manière, d'une surtout bien triste et bien pénible : *Tenebam, et amiseram quod tenebam. Tuus.* M.

ment peu à leur portée, de leur avis même, malgré quelques brillantes exceptions historiques et la magistrature. ..

Mon Dieu, je serais assez partisan de la magistrature pour les femmes. D'abord, c'est une profession assise et on y porte la robe. Ce sont des raisons. Ensuite, je suis très persuadée que les femmes y auraient la qualité qui y manque, à ce qu'on dit, le plus, c'est à savoir l'indépendance. On ne ferait pas faire à une dame tout ce qu'on voudrait sous la toge noire ou rouge et je suis sûr qu'elles auraient la tête près du mortier. Elles ne songeraient qu'à rendre des arrêts et non des services.

On y viendra, et voyez, on sera bien comme forcé d'y venir. Vous savez bien que quand il manque un magistrat au tribunal, le président prie un avocat présent de prendre place à côté de lui et de juger. Un jour, récemment, il ne se trouva qu'un avocat présent; on le pria de monter de la barre à l'estrade. Et qui fut-ce? Ce fut le célèbre avocat à la pipe. « Il tint l'audience aussi bien qu'un autre. Supposez qu'au lieu de l'avocat à la pipe, il ne se fût trouvé que le seul avocat-femme que nous possédions à Paris, où du moins qui fréquente le Palais. Il aurait bien fallu le *choisir*, et il aurait jugé, nonobstant son sexe et son peu d'habitude de fumer la pipe.

C'est si vrai que, quand il s'agit d'admettre les femmes à la profession d'avocat, c'est précisément l'argument que les opposants firent servir et mirent en avant comme invincible. Ils dirent : « Concéder aux femmes la faculté de plaider, c'est leur concéder la faculté de juger, *puisque*, en tant qu'avocats, elles pourront être appelées, le cas échéant, à monter au tribunal. » *Donc*, maintenant qu'elles sont très légalement avocats, elles peuvent être, très légalement, appelées tel jour, à monter au tribunal. *Donc*, la porte de la magistrature leur est entr'ouverte et *donc* elle leur sera un jour ouverte entièrement, ce dont je ne me plaindrai pas et où je ne verrai aucun inconvénient.

Ainsi, voilà qui est entendu; il ne faut nullement incriminer la législation si les carrières autrefois viriles ne sont pas ouvertes aux femmes. Elle est en dehors de toute accusation sérieuse. Mais c'est l'état des mœurs générales qu'il faut incriminer et surtout qu'il faut sérieusement essayer de réformer et c'est sur quoi M. Paul Bastien, en son livre, attire très fortement notre attention. Toutes les carrières sont ouvertes aux femmes; seulement elles leur sont toutes bien défavorables et bien ingrates.

***

Parlerons-nous de la médecine et du barreau, pour commencer? Les plaideurs sont si peu disposés à confier leurs affaires à plaider aux femmes, qu'il n'y a en France que deux femmes avocats qui plaident, l'une à Paris, l'autre à Toulouse. Les mœurs « n'y sont pas ». Les mœurs, comme il arrive très souvent, ne sont pas d'accord avec la loi et de ce seul fait qu'elles ne sont pas d'accord avec elle, la suppriment net. Voilà une profession féminine qui est comme rayée.

Médecine? Cela va un peu mieux, mais en vérité la différence est insensible. La France a l'honneur de compter 13.000 médecins, en chiffres ronds; sur ces 13.000 médecins il y a 83 doctoresses, pas une de plus. Toutes, à la vérité, exercent, plus ou moins. Mais 83 sur 13.000, cela équivaut à zéro.

Pharmacie? *Trois* pharmaciennes seulement, *trois*, une à Paris, deux à Montpellier. Ce chiffre, pour nous y arrêter maintenant, est tout à fait extraordinaire. Ici il ne faut pas, je crois, accuser l'état des mœurs. Il est trop évident que les mœurs ne répugnent nullement à aller chercher des remèdes chez une pharmacienne. Il y a une preuve; c'est que l'herboristerie est une espèce de pharmacie de second ordre et que les herboristeries sont presque toujours gérées par des femmes. Non, ici, c'est aux inclinations et tendances des femmes elles-mêmes qu'il faut s'en prendre. Les femmes n'ont, ou ne manifestent jusqu'à présent aucun goût pour le métier de pharmacien. Les étudiantes en pharmacie sont très peu nombreuses. Elles le sont si peu que moi — il faut confesser ses erreurs et ses manques d'information — je croyais récemment encore que la profession de pharmacien n'avait pas été libérée et qu'on avait oublié d'en accorder l'accès aux femmes. Sur quoi un pharmacien m'écrivit : 1° que la profession de pharmacien était parfaitement permise aux femmes et que, de fait, il y avait des étudiantes en pharmacie, encore qu'il y en eût peu; 2° que j'avais bien tort de pousser les femmes de ce côté là; car il n'y a pas de profession plus épouvantablement écrasante que celle de pharmacien et le métier de mineur, de marin ou de fort de la halle n'est qu'une bague au doigt ou une plume dans la main en comparaison du métier meurtrier d'apothicaire. Ce monsieur, qui ne me paraît pas avoir tâté de plusieurs métiers et qui ne me semble pas avoir étudié la question par comparaisons successives, ne m'a pas entièrement convaincu.

Mais, digression à part, le fait est là : la pharmacie est une profession ouverte aux femmes et où elles n'entrent pas.

Il y a les postes, les télégraphes, les téléphones, les guichets de chemins de fer, les bureaux de poste. Tout cela, certes, est quelque chose et fait vivre un nombre très considérable de braves filles ou femmes, très intelligentes et très dévouées; mais il faut bien

reconnaître que les traitements sont bien calculés; ils sont calculés de manière à permettre tout juste de ne pas mourir exactement de faim. Cela est triste, et, quelquefois, jusqu'à en être douloureux. « Tout ce petit monde, dit à ce propos Mme Arvède Barine est mal payé, et *usé de bonne heure* », ce qui est affreux à penser. « Elles gagneraient beaucoup plus à tenir leur ménage et à élever des enfants et elles seraient beaucoup plus heureuses. Seulement c'est le mari qui manque ».

Reste l'enseignement, la grande carrière et la carrière brillante de la femme — la littérature mise à part. Eh bien, l'enseignement n'est pas trop mal rétribué. On peut atteindre 4 000, même, paraît-il, 4.500 comme professeur agrégé dans les lycées de filles. Comme directrice (mais ceci est le bâton de maréchal) on peut aller jusqu'à 6.000 avec des avantages accessoires qui font monter cette somme à l'équivalent de 7.500 ou 8.000. Enfin l'enseignement d'Etat est une véritable carrière pour les femmes.

Mais d'abord pour un nombre, respectable, il faut en convenir, de places à 4.000 francs, il y a un nombre beaucoup plus considérable, de postes à 1.800 francs, ce qui nous ramène aux conditions des postières et des télégraphistes : vivre tout juste de façon à ne pas tout à fait mourir.

Et puis, et c'est là le grand point, la carrière est encombrée. Je dis la carrière même de professeur d'Etat, de professeur officiel. Pour le métier d'institutrice, n'en parlons même pas. Voilà vingt ans que je combats cette espèce de fureur qu'à la bourgeoisie française (qu'elle *avait* surtout) de pousser les petites filles du côté du brevet. Dans un pays où toutes les filles sont institutrices, il est évident qu'il vaudrait mieux, infiniment mieux, qu'elles fussent modistes. L'engoûment de la petite bourgeoise française pour le diplôme d'institutrice est tout à fait analogue à celui du peuple pour le métier de couturière. La France est un pays où toutes les petites filles de la bourgeoisie sont institutrices et où toutes les petites filles du peuple sont couturières. Il en résulte que les deux tiers des couturières et les neuf dixièmes des institutrices meurent d'inanition.

Mais si les institutrices ne trouvent pas à se placer, les professeurs mêmes, les femmes professeurs, élèves de Sèvres ou de Fontenay, commencent à marquer le pas; et c'est un terrible pas. *On ne fait plus d'agrégées*, parce que toutes les places qu'on aurait à leur donner sont prises. L'enseignement lui-même n'est déjà plus une carrière pour les femmes.

Je m'arrêterai peu à une observation que fait Mme Arvède Barine à ce sujet. Il y a, d'après elle, défiance et mauvais vouloir de la bourgeoisie française à l'égard des professeurs de lycées de filles. Une de ces jeunes filles lui a dit : « Il ne faut pas se faire d'illusions. Nous sommes des déclassées. »

Exagération. Je n'ai jamais remarqué cela. Les lycées de jeunes filles sont, selon les pays, très fréquentés, ou assez fréquentés, et les professeurs de ces lycées sont très correctement considérés. Le petit monde réactionnaire ne les aime pas et il ne faudrait pas qu'elles s'en étonnassent. Les lycées de jeunes filles ont été créés contre ce monde-là et pour soustraire un certain nombre de jeunes filles à son influence. Il faut voir les choses comme elles sont et ne pas, naïvement, s'en ébahir. Mais il n'y a pas — et cela doit suffire — il n'y a pas de *préjugé général* contre les professeurs de lycées de filles, non pas plus que contre les professeurs de lycées de garçons. La bourgeoisie française les considère, soit d'un œil favorable, soit d'un œil nonchalant, mais sans animosité. Il faut savoir se contenter de cela. La devise du sage a toujours été : « Oh ! pourvu qu'on me laisse tranquille ! » Or il est incontestable qu'on les laisse tranquilles. — Mais que ce soit une très belle carrière, pour les raisons et à considérer les chiffres que j'ai énumérés plus haut, non, ce n'est pas une très belle carrière.



Ainsi donc, malgré le libéralisme actuel de notre législation, la situation des jeunes filles qui ont à se créer une carrière est vraiment pénible encore. Il faut, pour la rendre meilleure, en appeler à l'administration un peu ; — aux mœurs, beaucoup, et vivement les exhorter à vouloir bien se modifier sensiblement ; — aux jeunes femmes elles mêmes enfin et leur conseiller de considérer plus attentivement leurs intérêts.

L'administration devrait ouvrir plus largement aux femmes ses portes augustes. Elle admet des postières, des télégraphistes, des téléphonistes. Fort bien ; mais elle devrait peupler ses bureaux de bureaucrates féminins. Les femmes sont d'excellentes bureaucrates, un peu lents, mais ponctuels, dociles, exacts et minutieux. Elles remplaceraient très avantageusement ces employés de ministère, de municipalités, de préfecture et sous-préfecture, etc., qui, robustes et vigoureux, font véritablement un métier de femme et qui seraient infiniment mieux, ne fût-ce que pour leur santé, à courir le pays comme conducteurs de travaux ou comme commis voyageurs. Les bureaux aux femmes, une des solutions du féminisme est là, et aussi une des améliorations à apporter aux services publics ; car la nature reprenant ses droits, le bureaucrate mâle n'a jamais qu'une idée, celle de déserter le bureau et il a toujours des inquiétudes dans les jambes, tandis que la femme est naturellement plus patiente et plus sédentaire.

D'autre part il faut faire appel aux mœurs, au public, qui a encore beaucoup trop de préjugés à l'égard des femmes faisant un métier, j'entends faisant un métier nouveau. Qu'il songe peu à confier une cause à plaider à une femme, à la rigueur je le conçois; mais qu'il hésite à appeler une femme médecin auprès d'une femme malade, ou d'un enfant malade, c'est où je ne le comprends plus guère et même plus du tout; qu'il ne comprenne pas que le véritable médecin d'enfants, le médecin d'enfants idéal est une femme qui aura fait de bonnes études médicales, c'est ce que je ne puis me mettre dans l'esprit. — Je n'aime ni la femme avocat, ni la femme avoué, et il me semble que la discussion âpre et la procédure habile ne sont guère choses féminines; mais je vois une femme notaire parfaitement bien, avec son goût de l'ordre, du classement méthodique, de la ponctualité... Or croyez-vous qu'une femme notaire eût un seul client? Je gagerais que non. Eh bien, c'est la mentalité française qu'il faut changer à cet égard; ce sont les mœurs, c'est-à-dire les habitudes enracinées qu'il faut, par des raisonnements incessants et par des discussions précises, et par des démonstrations topiques, détourner d'elles-mêmes, diriger dans un autre sens, dans un sens meilleur. Cela se fait peu à peu. On finit par y arriver. On est étonné d'abord du temps qu'il faut pour cela et ensuite, brusquement, du peu de temps, en somme, qu'il y a fallu.

Et enfin il faut que les femmes elles-mêmes soient avisées et ingénieuse dans leur conquête de la place à laquelle elles ont droit. Il faut qu'elles aillent d'abord du côté où les chemins sont plus faciles et du côté où les appellent leurs véritables aptitudes. M. Bastien, et après lui Mme Barine, leur parlent de la profession de pharmacien, à laquelle moi-même je les pousse, malgré les observations de mon correspondant, de tout mon pouvoir; du très joli et charmant métier d'horticulteur, auquel elles ne semblent pas songer et qui est admirablement fait pour elle; du métier d'architecte, surtout *d'architecte décorateur*, qu'elles exercent avec succès aux Etats-Unis et auquel leur goût inné des élégances les prédestine très précisément; surtout du commerce et de l'industrie, où elles sont déjà, ce qui est un grand point, et où elles n'auraient qu'à étendre de très belles conquêtes déjà faites.

Toutes ces indications, toutes ces orientations sont excellentes. Je les préconise à nouveau pour donner un coup de marteau de plus sur le clou. Les femmes sont aptes à très peu près à toutes choses; mais parmi toutes les choses auxquelles elles sont propres, il faut qu'elles visent celles auxquelles elles sont accomodées d'avantage; qu'elles laissent de côté, d'une part les métiers encombrés par elles, d'autre part ceux vers lesquels les pousse surtout un peu de vanité et de gloriole; et qu'elles s'établissent vigoureusement dans les domaines qui sont les leurs et qu'elles se sont en quelque sorte laissé ravir par l'avidité du sexe adverse et la timidité de celui auquel elles appartiennent.

EMILE FAGUET,
de l'Académie française.



ACQUITTÉ !

Drame en un acte de CAMILLO ANTONA-TRAVERSI.

Traduit de l'italien, par A. LÉCUYER.

PERSONNAGES :

RAYMOND ANSELME.
ADÉLAÏDE, sa femme.
EMMA, sa fille.
MAURICE, son fils.
JACQUES, frère d'Adélaïde.
HECTOR ELBIN, avocat.

La scène se passe de nos jours.

Salon bourgeois. Porte au milieu; une autre à gauche. Du même côté, une table à ouvrage et deux fauteuils sur le devant. A droite, au fond un balcon, sur le devant un canapé adossé au mur, et une table avec des bibelots, des journaux, des livres, etc. Le reste ad libitum.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÉLAÏDE, EMMA, puis MAURICE.

Adélaïde est assise près de la table à ouvrage; elle parait accablée par une douleur qui lui enlève toute force et tient une broderie qu'elle appuie avec lassitude sur ses genoux. Emma, debout près de la table à droite, achève de lire un journal et le laisse tomber en essuyant furtivement une larme. Pause.

EMMA (se secouant, écoutant avec anxiété). — Une voiture! (Elle court au balcon).

ADÉLAÏDE (se secouant également, avec la même anxiété). — Qui est-ce?

EMMA (avec espoir). — Maurice.

ADÉLAÏDE (se levant en tremblant). — Seul?

EMMA (déçue). — Seul!

ADÉLAÏDE (appuyant une main sur son cœur). — Seul!...

EMMA (courant à sa mère qui chancelle, et se jetant épouvantée dans ses bras). — Oh! maman!... Maman!

Maurice entre et les deux femmes courent anxieusement à sa rencontre.

EMMA et ADÉLAÏDE (ensemble, avec angoisse). — Eh bien?... Eh bien?

MAURICE (avec une sollicitude affectueuse). — Le jugement n'est pas encore prononcé.

(Soupir de soulagement des deux femmes).

... On en est à peine au résumé du président...

EMMA (peinée). — Pourquoi es-tu parti ?

MAURICE. — Je ne pouvais plus y tenir... Je voulais revoir maman... (Avec un mouvement d'affection). Ce matin tu m'as fait tellement peur...

ADÉLAÏDE (l'entourant de ses bras). — Mon pauvre Maurice!... (Avec effort). Mais maintenant... Je me sens mieux... il y a de l'espoir ?

MAURICE. — Oui... (à Emma). La plaidoirie d'Hector a impressionné réellement les jurés... (Avec ardeur). Quel beau talent !.. Il a su... non seulement les émouvoir... mais les convaincre sûrement... Jamais il n'a si bien parlé... jamais.

ADÉLAÏDE (soulagée). — Oh! Hector nous aime bien tous (presque souriante, regardant Emma qui détourne la tête avec tristesse).

MAURICE. — Et il nous l'a prouvé !... Il a fait pour nous tout ce qu'il a pu ; ces jours-ci !... il s'est montré plus qu'un fils... (A Emma). Il ne pouvait pas te donner une plus grande preuve d'amour... Maintenant, j'ai la conviction qu'il te rendra heureuse... je le croyais seulement un ambitieux... mais aujourd'hui, j'ai reconnu qu'il était aussi un homme de cœur.

ADÉLAÏDE (avec chaleur). — Oh oui... oui !...

(Emma cherche à cacher son trouble en se promenant).

MAURICE. — Et s'il est acquitté, c'est à Hector que nous le devrons...

ADÉLAÏDE (effrayée). — *Si* ?... Tu dis *si*... tu as donc encore des craintes ?

MAURICE (dissimulant une triste pensée). — Tant s'en faut, maman... j'espère... Mais la crainte et l'espoir s'expriment souvent de la même façon... parce qu'ils sont également loin de la certitude.

ADÉLAÏDE (avec angoisse). — Mon Dieu ! mon Dieu !...

MAURICE (affectueux, mais triste malgré lui). — Pourtant il ne faut pas désespérer... Quand on doute... (Se reprenant). C'est-à-dire... quand on craint .. (Avec effort). Allons... Allons... sois raisonnable... au moins pour moi... et pour Emma... (A sa sœur). Et toi, pas de faiblesse... Tâche plutôt de la remonter... Tu désespères juste au dernier moment... Toi qui montrais d'abord tant de confiance !... Allons, allons... du nerf ! (Il les embrasse). Moi, je retourne là-bas... et cette fois... Vous verrez... Je ne reviendrai pas seul !... (Il se sauve, ému, par la porte du milieu).

(Adélaïde et Emma restent un moment interdites).

ADÉLAÏDE. — Ton frère est comme toi !... il emploie les mêmes mots... « l'espérance... le doute »... mais la parole... la parole que j'attends...

EMMA. — Qu'on l'acquittera?... Eh bien, oui,... console-toi, maman... à présent, je suis sûre... bien sûre... qu'on l'acquittera... Est-ce la parole que tu voulais ?... Tu ne réponds rien?...

ADÉLAÏDE (après une pause). — Non .. ce n'est pas cela...

EMMA. — Mais quoi, alors ?... Oh mon Dieu !

ADÉLAÏDE (tremblante). — Acquitté... ou condamné... crois-tu... croyez-vous... que votre père soit coupable ?

EMMA (avec force). — Lui !... Lui coupable ?... Ah non !... et je donnerais ma vie pour que son innocence soit, non seulement proclamée, mais reconnue par tout le monde... par tout le monde... comprends-tu ?

ADÉLAÏDE (confuse). — Crois-tu donc que je ne partage pas ton opinion ?

EMMA (nerveuse, troublée). — Mais non... je ne parle pas de toi... allons, ne m'interroge plus, en ce moment... Je ne sais pas moi-même ce que je ressens... je ne sais pas ce que je dis... Après tant d'émotions Je suis comme malade... (Avec des larmes dans la voix). Mais ce n'est rien... Cela se passera tout de suite .. dès qu'il sera ici... parce que... tu verras... on l'acquittera... j'en suis sûre... (Avec hésitation). Hector... l'a promis... et tu seras heureuse... et Maurice aussi... et tous... tous... (Faisant des efforts pour ne pas pleurer). Encore quelques instants... et ce martyre... sera fini... Je l'espère. (Accablée de douleur, elle court au balcon et pleure en silence). (A part). Tout le monde. . tout le monde le croit coupable !

ADÉLAÏDE (la regardant fixement). (A part). — Elle aussi, doute de son père !

SCÈNE II.

LES MÊMES et JACQUES

ADÉLAÏDE (à Jacques qui apparaît sur le seuil, pendant que Emma est toujours au balcon). — Eh bien ?

JACQUES. — Eh bien... mon opinion, c'est que Raymond sera acquitté ; mais que tu es ruinée... Les deux tiers de ta dot... avec le *dernier* sacrifice d'aujourd'hui... ont disparu...

ADÉLAÏDE. — Avec le *dernier* ?... Lequel ?... Je ne comprends pas... Tout n'était-il pas arrangé ?... Messieurs Moser et Lental ne sont-ils pas rentrés dans leurs vingt-deux mille francs ?

JACQUES. — Si... et .. je l'ai déjà dit et je le répète : on a eu tort... on pouvait en épargner, peut-être, la moitié... tout en ayant les mêmes avantages...

ADÉLAÏDE. — Mais Raymond... bien qu'innocent... était civilement responsable... comme caissier...

JACQUES. — Etant donné l'innocence... non.

ADÉLAÏDE. — Légalement, peut-être... moi, je n'y entends rien... mais... moralement.

JACQUES. — Moralement... toi, tu n'avais aucune obligation de payer pour lui... Toi... mère de deux enfants... dont l'un est encore trop jeune pour gagner sa vie... et l'autre sur le point de se marier.

ADÉLAÏDE. — Mais... Si Moser et Lental n'avaient pas voulu d'arrangement ?... S'ils s'étaient constitués

partie civile... et montrés inexorables... quoique injustes... à l'égard de Raymond?

JACQUES. — N'en parlons plus... Ce qui est fait est fait... Tu es arrivée à ton but... et si com-plé-tement... qu'au lieu de se montrer inexorables... et injustes... ils se sont montrés... surpris.. en admettant qu'il n'y avait à lui reprocher que... une suite d'erreurs!... Soit... Quand il s'agit d'un caissier... une bagatelle de 22.000 francs en plus... ou en moins... cela s'explique facilement .. avec de l'argent remis de la main à la main à Messieurs Moser et Lental... sans l'inscrire... avec des liasses de billets encaissés sans les compter... Des erreurs évidentes, qui peuvent arriver pendant plusieurs années de suite... à un honnête homme... sans que personne s'en aperçoive.

ADÉLAÏDE. — Tu as toujours détesté mon mari.

JACQUES. — Tu as tort de dire cela... Quand tu as voulu l'épouser... j'étais contraire à ton mariage, parce que... enfin... Raymond n'était qu'un petit comptable dans notre magasin... et, à mon avis, tu pouvais aspirer à un parti plus avantageux... Néanmoins, je l'ai toujours considéré comme un homme intelligent... et honnête... Aujourd'hui, je ne fais que tenir compte de... certains faits... Tu es sa femme... tu veux fermer les yeux... encore sur ces choses-là... Tu ne veux pas en entendre parler... Soit... Personne du reste (soulignant ses mots)... excepté toi.. n'a le droit de savoir où et comment Raymond a dépensé cet argent que tu as dû rembourser... pour lui...

ADÉLAÏDE. — Cet argent-là... je ne le regrette point.

EMMA (qui s'est rapprochée). — Et ses enfants non plus...

JACQUES (à Emma). — Tiens !... tu étais là?

EMMA. — Oui... et... je vous en prie, mon oncle... je voudrais bien que ce soit la dernière fois que vous parliez de mon père *ici*, dans des termes pareils...

JACQUES. — *Ici?*... Ah ça, crois-tu que j'en parle... ainsi... dehors?... Oh, en public, je n'ai jamais rien dit contre lui... Mais *ici*, ne suis-je pas de la famille?... N'ai-je pas fait pour vous...

ADÉLAÏDE. — Oui... tu as raison... Et tu n'ignores pas notre reconnaissance... à tous...

JACQUES. — Je n'ai fait que mon devoir... Mais c'est aussi mon devoir de penser à l'avenir et de vous montrer les choses telles qu'elles sont... Croyez-vous qu'après ce procès, Raymond trouvera facilement un emploi?... Oui... oui... admettons qu'il est innocent... Mais le monde, ce n'est pas nous... et il a besoin du monde... qui ne croit pas volontiers aux assertions... peu désintéressées de gens comme Messieurs Moser et Lental!

EMMA. — Le monde!... Le monde! Avec la confiance on vient à bout de tout... et pourvu que nous croyions à son innocence... toi... maman... Maurice... moi... Hector...

JACQUES. — Hector?... Bah!... Oh! Hector est vraiment un grand avocat! .. Il parle avec conviction... et c'est un fin matois... Oh! comme il a impressionné les jurés... officiellement... et... officieusement... ce matin encore... au dernier moment... Quel coup de maître! (à Adélaïde) C'était le *dernier* sacrifice dont je voulais te parler... Trois autres mille francs... dépensés pour... *impressionner* officieusement les jurés... sans les honoraires pour la défense... car lui... non... il ne veut pas être payé... on le sait... Dieu vous en garde!... Mais il s'est adjoint un collègue, avec lequel il partagera... naturellement... la gloire d'avoir défendu un... innocent.

EMMA. — Innocent!... oui... et malgré tout le monde, *hors d'ici* .. et *ici*... car tous... tous... que vous le disiez ou que vous ne le disiez pas... mais je le vois... vous le croyez coupable... Eh bien, croyez-le, si vous voulez... tous... toi, Maurice... même toi, maman... même Hector... puisqu'il agit ainsi... tous excepté moi, sa fille! (Elle retourne au balcon et fond en larmes.)

JACQUES. — Ah!... Voici Hector.

EMMA (poussant un cri de joie, se rassérénant). — Papa est sauvé!... il est sauvé! (elle regarde dans la rue.)

ADÉLAÏDE (émue et rayonnante). — Merci, mon Dieu!... (Elle court à Emma : la mère et la fille se jettent dans les bras l'une de l'autre et se précipitent vers la porte. Jacques reste à gauche.)

SCÈNE III

LES MÊMES et HECTOR

HECTOR (entre en courant par le milieu). — Il sera ici dans un instaut...

ADÉLAÏDE (avec un cri de joie). — Acquitté!!

Emma ne peut rien dire, par suite de l'émotion.

HECTOR (regardant Emma). — Acquitté!... Aussitôt après la lecture du verdict, je me suis sauvé... je voulais être le premier à vous annoncer la bonne nouvelle...

ADÉLAÏDE (l'embrasse en pleurant). — Merci Hector!... Merci, mon enfant!...

JACQUES (à Hector). — On le met tout de suite en liberté?

HECTOR. — Tout de suite... (Emma, brisée d'émotion, retourne au balcon pour être la première à revoir son père. Les trois autres forment un groupe à gauche)... Maurice reviendra avec lui.

ADÉLAÏDE (à Jacques). — Après dix mois d'angoisse!... Il me semble que c'est un rêve! (elle met une main sur son cœur et se laisse tomber sur son fauteuil. Comme se parlant à elle-même) Libre!... Libre!..!

JACQUES (s'assied près d'elle, en souriant). — Grâce à

bien, cela s'est bien passé. Ils [illegible] Hector s'éloigne du côté du balcon. Emma [illegible] lui parler et vient sur le seuil. Les répliques [illegible] échangent à voix basse).

HECTOR. — J'ai tenu ma promesse... Ton père est acquitté.

EMMA (émue, mais réservée, lui donnant la main). — Merci... Je sais ce que ma famille vous doit... je ne l'oublierai jamais.

HECTOR (persistant à la tutoyer). — Et tu me pardonnes de t'avoir causé un grand chagrin?

EMMA. — Ce n'est pas votre faute... Vous aussi, vous le croyez coupable...

HECTOR (plus réservé). — Vous ne m'en garderez pas rancune ?

EMMA (très triste). — Non... Pour moi, vous serez toujours le sauveur de mon père...

HECTOR. — Alors... (embarrassé) je puis espérer que nous resterons bons amis... que nous nous reverrons quelquefois ?

EMMA (d'un ton résolu). — Ah, non !... jamais... (Elle lui tend la main). Adieu.

HECTOR (interdit). — Adieu.

EMMA (froide, lui serrant la main). — Pour toujours. (elle le quitte. Hector reste confus).

SCÈNE IV

RAYMOND, MAURICE ET LES MÊMES.

RAYMOND (de l'intérieur). — Adélaïde !... Emma !...

EMMA (tressaillant de joie). — Ah !... (elle court à sa rencontre. Adélaïde se lève, mais l'émotion lui retire les forces. Hector laisse voir sa gêne de se trouver là et se tient à l'écart à droite).

RAYMOND (entre en courant, et prend dans ses bras Emma qu'il couvre de baisers). — Emma !... Adélaïde !... Oh que vous avez du souffrir ! (l'émotion l'étouffe).

ADÉLAÏDE (parlant avec peine). — Si je ne suis pas morte... c'est un vrai miracle.

RAYMOND (donnant la main à Jacques). — Ah !... si tu n'avais pas été là pour la soutenir... toi... (serrant avec effusion la main à Hector) et mon sauveur !

Jacques et Hector sont un peu interdits. Emma reste froide).

ADÉLAÏDE (pour couper les discours, voyant la position de Jacques, s'avance). — Maintenant, grâce à Dieu, c'est fini !

RAYMOND. — Oh, oui... *grâce à Dieu* !... de vous avoir fait verser tant de larmes ! (à Emma). La justice divine, vois-tu, c'est de la blague... tout comme la justice humaine...

JACQUES (d'un ton brusque). Tu ne devrais pas dire cela, toi... qui viens d'être acquitté...

RAYMOND. — Je le répéterai toujours, au contraire... on ne devait pas me poursuivre, s'il y avait une justice.

JACQUES. — [illegible] il y avait des [illegible] saient.

RAYMOND. — Tu trouves que c'est une raison !... Dès le début de l'instruction, il n'aurait pas été difficile de comprendre que l'accusation ne reposait sur rien et d'y voir clair... comme [illegible] au bout de huit mois... (à Hector) n'est-ce pas vrai ?

HECTOR ([illegible]). — Certainement.

RAYMOND ([illegible] Hector). — Et il [illegible] sur tous les tons... lui... Mais les magistrats ne recherchent pas la vérité, ils recherchent la faute... Procureur... juge d'instruction... chambre du Conseil... partant de ce principe que « tout accusé est coupable »... s'appliquent à resserrer les mailles du filet juridique... afin que la proie ne s'échappe pas !... Bien heureux... si... quelquefois... le jury parvient à sauver la victime de leurs griffes !... Mais qu'importe à tous ces gens là... que nous payons de notre argent... si un innocent reste en prison pendant un an... et si une famille est plongée dans le désespoir ?!... (à Adélaïde) ils ne voient pas tes larmes... (à Emma) ils ne s'aperçoivent nullement de ta pâleur... ils n'entendent ni les gémissements des faibles ni les imprécations des forts !... Ils sont aveugles... sourds... impitoyables... et railleurs... (avec amertume) « Si vous êtes innocent, vous raconterez cela aux jurés »... Et ils ne comprennent pas que cette réponse est un coup de poignard dans le cœur d'un honnête homme !... Ils sont appelés à défendre la loi... et ils en font l'ennemie de la justice !.. On se présente devant eux, plein de confiance... et on revient dégouté de la justice... et révolté contre les lois.... Voilà ce qu'ils [illegible] faire !

EMMA ([illegible]). — Oh, comme tu as du souffrir !

RAYMOND (s'assied au milieu, et attire à lui, doucement Emma). — Tu ne peux pas te l'imaginer !... D'abord la douleur de l'accusation ; puis le désespoir de la prison... et le supplice des interrogatoires... et la frayeur de se laisser prendre à toutes ces embûches... Mais... par-dessus tout .. la honte... et la torture... de ces trois jours de débats... Ils m'ont arraché le cœur par morceaux... Ce président, qui, dans le but de faire rire la foule accourue aux assises par amusement... t'interroge, en faisant de l'esprit, sur les détails les plus intimes de ta vie... et t'oblige à répondre, en public, à des questions que ton meilleur ami n'oserait pas t'adresser en particulier... Ces témoins poussés à dire combien de bocks l'inculpé a bus dans une soirée et combien il a donné de pourboire à une fille de brasserie !... Ce ministère public, pour montrer son talent et son habileté,... veut trouver dans tous vos arguments des preuves de culpabilité... « Enfin, il y a un vide dans la caisse »...

Apparemment oui ; et je me reconnais responsable de la somme... « Comment osez-vous dire *apparemment* puisqu'on n'a pas trouvé en caisse les 22.000 francs? » Peut-être une négligence dans la tenue des livres... « Précisément, une *négligence préméditée* »... ou une erreur en comptant l'argent... « Cherchez un autre prétexte »... Mais tant d'années de conduite irréprochable... « C'était de l'hypocrisie, de l'astuce... afin de capter la confiance de vos patrons... et de vous assurer, un jour, l'impunité ! »... Mais qu'ai-je fait de cette somme que j'aurais détournée... Où l'ai-je mise ?... Comment l'ai-je dépensée ?... « Il est facile de le supposer : vous l'avez dépensée pour satisfaire vos passions,... vos goûts dépravés,... en trompant aussi votre femme avec votre soi-disant honnêteté ! »... (avec colère) Oui... oui... il a été jusqu'à me dire cela !...

(Mouvements différents : Jacques et Hector, qui ont gardé jusqu'ici un air froid, lancent un coup d'œil, le premier à Adélaïde qui reste saisie, le second à Emma qui proteste. Maurice baisse la tête. Raymond, ne s'aperçoit de rien et continue avec plus de chaleur et d'émotion.)

... Et quand, indigné par cette insinuation infâme... j'ai poussé un cri de protestation...

JACQUES (d'un ton équivoque). — C'était naturel...

RAYMOND. — Eh bien, sais-tu ce qu'il m'a répondu, en se tournant du côté du jury, et en scandant ses phrases avec ironie : « Admettons que l'accusé n'a été poussé par aucun vice,... par aucune passion coupable, cela empêchera-t-il le crime de subsister? Ce ne serait pas le premier mari fidèle, le premier père affectueux,... que sa tendresse même pour sa famille entraînerait à voler... pour satisfaire les goûts dispendieux de sa femme et de ses enfants !...

(Emma, Jacques et Adélaide protestent, sincèrement indignés. Raymond continue, en s'adressant à sa fille, avec une colère rentrée.)

... Comprends-tu?... Il a osé baver non seulement sur ta mère... mais jusque sur toi ! (avec enthousiasme et avec reconnaissance) Oh ! mais Hector a su lui répondre... Il l'a aplati... car il s'exprimait avec conviction... Oh ! qu'il a bien parlé de toi et de ta mère!... Tout le monde pleurait...

HECTOR (embarrassé). — Je n'ai fait que mon devoir... maintenant ne parlons plus du passé... Prenez du repos... vous en avez besoin... Je cours à mon étude où l'on m'attend.

RAYMOND. — Tu reviendras ce soir ?

HECTOR. — Je ne sais pas... J'ai beaucoup de choses en retard... Nous nous reverrons certainement... demain...

(Au moment de partir, il tend la main à Adélaïde qui la lui serre avec effusion. Raymond le presse dans ses bras. Maurice, très heureux de l'acquittement de son père, le salue affectueusement. Emma et Jacques se montrent froids. Hector s'éloigne fort troublé.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, moins HECTOR,

ADÉLAÏDE à Raymond. — Veux-tu prendre quelque chose?

RAYMOND. — Non... merci... Je n'ai besoin de rien... Cela me contrarie qu'Hector ne puisse pas être des nôtres aujourd'hui... On m'a tendu tant de pièges, à l'audience, que, sans lui, je courais grand risque d'être condamné... Oh, ce ne serait pas la première fois qu'on aurait condamné un innocent !

ADÉLAÏDE. — Enfin, grâce à Dieu, nous t'avons retrouvé !

EMMA. — Et on ne te reprendra pas !

RAYMOND à Emma. — Tu es contente de me voir revenu?

EMMA. — Peux tu le demander? (Elle se jette à son cou, et le couvre de baisers.)

RAYMOND à Adélaïde et à Maurice. — Et vous? (Ils vont à lui, avec un élan d'affection)... Que je suis heureux de me retrouver parmi vous ! (Les attirant à lui tous les trois)... Je vous aime tant !... (à Adélaïde) Ma pauvre Adélaïde... mes pauvres enfants... quels chagrins vous avez éprouvés... quels sacrifices vous avez faits pour moi !...

EMMA (vivement). — Que m'importe, à moi !

MAURICE. — Et moi, je n'y pense même pas.

RAYMOND. — Moser et Lental ont été très exigeants, oui... mais que faire?... ils croyaient de bonne foi que cet argent manquant .. j'en étais responsable... il fallait rembourser... On ne me rendrait pas ma place... et alors... comment vivre ?

JACQUES. — En cela aussi, d'ailleurs, ces messieurs... se sont montrés impitoyables...

RAYMOND. — Pourquoi ?

JACQUES. — Parce que tu as perdu ta place de caissier dans leur banque... ils en ont pris un autre...

RAYMOND. — Provisoirement.

JACQUES. — Non, non... à poste fixe

RAYMOND. — Ah ! c'est impossible... ils avaient promis...

JACQUES. — Avant de rentrer dans leur argent... Oh ! ils le répétaient souvent, en effet : « S'il est acquitté, comme nous l'espérons, il reprendra sa place chez nous »... Mais aujourd'hui ils ne disent plus cela.

RAYMOND. — Ah !... Moser et Lental ne sont pas des gens à renier leur parole.

JACQUES. — Non !... mais ils ont trouvé un prétexte pour ne pas la tenir...

RAYMOND (surpris). — Lequel ?

JACQUES. — Ton système de défense... Ils disent que... en les accusant de n'avoir pas une comptabilité très régulière... de ne pas vérifier les écritures avec soin... de traiter les affaires d'une façon trop primitive...

Raymond. — Mais c'était la vérité!... c'était aussi mon unique défense et cela ne portait aucune atteinte à leur honneur...

Jacques (vivement). — Mais cela causait un grand tort à leur maison... et ils ont cru devoir écrire à leurs clients pour te démentir, en affirmant qu'ils ne t'avaient pas contredit à l'audience pour te sauver... Après cela, tu comprends, s'ils te reprenaient demain, ils prouveraient que tu as dit la vérité.

Raymond (agité). — De sorte que... après les avoir fidèlement servis pendant tant d'années... ils me font payer 22.000 francs que je ne devais pas... et ils me mettent sur le pavé?!... Oh! mais, je leur dirai ce que je pense!

Jacques (brusque). — Je te conseille de ne même pas chercher à les voir.

Raymond. — Pourquoi?

Jacques (embarrassé). — Parce que... tu serais mal reçu... et tu n'obtiendrais rien.

Raymond (commençant à perdre courage). — Mais... si je perds ma place... comment vivrons-nous?

Maurice. — Il n'y a pas que la banque Moser et Lental à Milan...

Raymond. — Je le sais bien... mais si eux me mettent à la porte... il ne me sera pas facile d'entrer chez d'autres.

Jacques. — Hélas, non!... Ton procès a fait du bruit... et... dès qu'on parlera de toi...

Raymond (avec emportement). — Mais *moi*... j'ai été reconnu innocent!

Jacques. — C'est-à-dire... tu as été acquitté!... Que veux-tu?... il y a un fait certain... c'est que tu as été appelé devant le tribunal... et cela suffit pour te fermer bien des portes...

Raymond. — Par conséquent, après avoir été acquitté par le jury... je serai toujours... toujours... et quand même, condamné par les autres?!

Jacques. — Je ne dis pas cela... mais... tu sais bien... ce qu'est le monde... et, malheureusement, il faut l'accepter avec ses laideurs... Il vaudrait mieux... émigrer... (à Adélaïde peinée comme les autres qui ont des attitudes différentes). Qu'en dis-tu?

Raymond (avec chaleur). — Et je devrais avoir la honte de fuir?!

Jacques. — S'il le fallait... pour l'avenir de ta famille.

Raymond (après un silence). — Je pourvoirai mieux aux besoins de ma famille en restant.... (avec une explosion de sincérité) car je n'ai pas *volé*, *moi*... et on ne laisse pas mourir de faim un honnête homme... *injustement accusé*!

Jacques. — Quand on en serait persuadé... Mais... ne nous faisons pas d'illusions... l'acquittement t'a rendu la liberté... mais n'a pas convaincu... ceux qui ne veulent pas croire... à ton innocence...

Raymond. — Comment?.... Après qu'il a été prouvé...

Jacques. — Prouvé quoi?!... (aux autres, qui veulent l'empêcher de poursuivre)... il vaut mieux parler sans ambages... pour savoir comment se régler...

Raymond (aux autres). — Mais oui... oui... laissez-le parler... continue...

Jacques. — Je disais : Prouvé quoi?... ou du moins prouvé par qui?... T'imagines-tu que le président, les juges, le procureur général, la chambre du conseil, la chambre d'accusation... tous ces gens-là... enfin... qui ont travaillé des mois entiers pour te faire condamner, avec la persuasion d'avoir devant eux *un coupable*... t'imagines-tu qu'ils changeront d'opinion... par cela seul que les jurés... à la majorité d'une voix... ont répondu *non*?!

Raymond. — Mais ça n'est pas ces gens-là qui doivent changer d'opinion sur mon compte!

Jacques. — Admettons que quelques personnes sérieuses, raisonnables, sans parti-pris, soient persuadées de ton honnêteté... Qu'espères-tu de la foule des sceptiques, des envieux, des méchants, avides de scandale... qui écoutent avec bonheur les accusations... et qui ne prêtent jamais l'oreille aux justifications?

Raymond. — Mais le verdict...

Jacques (vivement). — Il arrive trop tard!... Quand, en son for intérieur, chacun t'a déjà condamné...

Raymond (avec découragement). — Ce n'est que trop vrai!.... (avec élan) Ah, si l'instruction était publique!... Dès le début, j'aurais dissipé tous les soupçons.

Jacques. — Tu le crois?

Raymond. — Et toi, tu en doutes?... Cela ne te semble pas un reste de barbarie, ce fait d'instruire les procès en secret... de permettre à un homme seul... de juger un autre homme... et de se réputer infaillible!... Comme si tout le monde n'était pas sujet à l'erreur... comme si, justement, l'idée préconçue de trouver un coupable dans tout inculpé... ne l'amenait pas... plus facilement que les autres... à se tromper dans son jugement!

Jacques. — Je ne dis pas le contraire... Mais tant que l'instruction aura lieu en secret, les choses se passeront de la sorte...

Raymond (au comble de l'abattement). — Ainsi donc... il faut émigrer!... partir au loin... où personne ne me connaisse?... peut-être même changer de nom?.. Et... tout seul... bien entendu!

Jacques (ému). — Oh non! avec ta famille...

Maurice (troublé, avec élan). — Nous irons avec toi... jusqu'au bout du monde...

Raymond. — Toi!

Adélaïde. — Nous tous!

Raymond. — Maurice... et toi... oui!... Mais

Emma?... Comment pourrais-je vivre si loin d'elle?

EMMA (l'étreignant avec transport). — Oh moi! je ne te quitterai pas!

RAYMOND. — Et Hector? Tu ne peux pas avoir la prétention qu'il émigre pour me faire plaisir... lui... qui est déjà en bonne voie pour réussir...

EMMA. — Eh bien... Hector restera ici!

RAYMOND (surpris, comme les autres). — Et votre mariage?

EMMA (s'armant de courage). — Il n'en sera plus question.

RAYMOND (protestant). — Ah!... Que dis-tu là?... Je n'accepterai jamais un pareil sacrifice de votre part!... Et puis... songe que ton mariage avec l'avocat auquel je dois ma liberté... sera la plus complète affirmation de mon innocence!

EMMA. — A quoi cela servirait-il... si tu étais loin d'ici?

RAYMOND (après un moment de silence, tremblant, comme un homme qui craint d'être amené à découvrir une cruelle vérité. A Emma). — Regarde-moi bien en face... et réponds-moi la vérité... Oui... c'est vrai... tu aimes ton père... je le sais!... Mais tu aimais Hector... tu l'aimais depuis deux ans et, même par amour filial, une jeune fille comme toi, ne renonce pas si facilement à l'homme qu'elle a choisi!.... Et elle n'y renonce pas juste le jour où elle lui doit la plus grande consolation... celle de lui avoir sauvé le père qu'elle adore... et elle n'y renonce pas... si facilement... juste le jour où le front de l'homme... choisi par elle... brille d'un rayon de gloire!... Et lui... Hector?... Si tu peux faire violence à ton amour... crois-tu avoir le droit de disposer du sien?... Le permettrait-il, lui... aussi facilement... que tu le fais?... Non... non... il n'est pas homme à renoncer, sans protester, à une jeune fille comme toi... Mais... réponds-moi... réponds la vérité... Voyons donc... parce que tu ne l'aimes plus? car tu ne peux renoncer à lui que si tu ne l'aimes plus... Ou bien... c'est lui qui a cessé de t'aimer?... puisque c'est la seule raison capable de le faire renoncer à toi?... Qu'avez-vous eu entre vous?... Quel est ce mystère?... Parle...

EMMA. — Oui... je... l'aime... mais je ne peux plus l'estimer!

RAYMOND. — Lui... Lui!...

EMMA. — ...Je ne sais pas s'il m'aime encore... je sais que tout à l'heure... il est parti d'ici pour n'y plus revenir.

RAYMOND (surpris, comme Adélaïde et Maurice). — Hector?... Est-ce possible?... Mais pourquoi?... Parle... réponds!

EMMA (avec douleur). — Ah! je t'en supplie... ne m'en demande pas davantage!

Elle se jette, en fondant en larmes, dans les bras d'Adélaïde.

RAYMOND. — Ne m'en demande pas davantage?... Mais je ne peux pas... je ne peux pas! Mais vous ne comprenez donc pas mon angoisse... ma torture?... C'est pis que toutes les condamnations!... Quel est ce sombre mystère?... je veux... je veux l'éclaircir!... Ah! faites-moi mourir... faites-moi mourir de chagrin... mais dites-moi la vérité!

JACQUES et MAURICE (ensemble). — Calme-toi.

RAYMOND. — Parlez... Parlez!

JACQUES (grave). — Tu le veux.. Sais-tu qui a insisté pour que les Moser et Lental soient remboursés sans objection, malgré toutes mes protestations?... Hector!

RAYMOND (cherchant à excuser cette action, pour pallier tout). — Il craignait qu'ils ne fissent des difficultés... Et il voulait être sûr... Evidemment il pouvait..., mais puisque, je le répète, il *voulait être sûr* de m'arracher aux griffes de ces gens-là...

JACQUES. — Sais-tu combien il a demandé... pas pour lui... mais pour son confrère? Huit mille francs!

RAYMOND. -- Une somme...

JACQUES. — ...énorme!... c'est le mot... tu peux le dire... Mais au dernier moment, les 8.000 francs montèrent à 12.000... pour des démarches... officieuses... auprès des jurés!

RAYMOND (avec saisissement). — Ah!... (puis, se remettant). C'est ignoble... oui, ignoble!... Je l'avoue! Il a mal agi... très mal... Néanmoins... je vous explique... sans l'excuser... pourquoi il a fait cela... Mes juges étaient si acharnés contre moi... l'instruction si infâme!... Il a eu tort... grand tort... mais, je le répète, *il voulait être sûr*... Le monde est si méchant!... Tu le disais toi-même, il y a quelques minutes... Ce n'est pas moi qui peux le condamner!... je puis seulement lui reprocher d'avoir eu trop... peur de mes ennemis!... il était si convaincu de mon innocence!

JACQUES. — Eh bien... malheureusement... cette conviction.

RAYMOND. — Cette conviction?

JACQUES. — Il l'a perdue...

RAYMOND. — Non... non... C'est un mensonge!... C'est impossible!

JACQUES (à Emma). — Sa lettre... (Emma lui donne une lettre. Jacques la tend à Raymond). Tu as voulu la vérité... La voilà!

RAYMOND (lisant fièvreusement). — « Au début, je le « croyais innocent, et j'étais bien sûr de le sauver. « Aujourd'hui, je ferai tout ce que je pourrai, et, je « te le jure, je sens que je le sauverai... Mais plus « j'étudie son dossier... plus j'arrive à me convain- « cre... de sa... culpabilité... » Ah!

(Il tombe sur son siège, pris d'un tremblement épouvantable, frappant des pieds, etc.; puis, se levant d'un bond).

Et moi..., moi, je vous dis que je suis innocent!...

Que je n'ai jamais volé... jamais!... Que tout ce que Moser et Lental ont dit... c'est la vérité!!... Qu'ils pouvaient me faire du mal, oui... en se taisant, en dénaturant les faits,.. Que c'est un chantage... Que ce sont *eux*... *eux*... les vrais coupables... et que *moi*... *moi*... (suffoqué par les sanglots.)

JACQUES. — Maintenant... nous pouvons te croire... mais...

RAYMOND (relevant la tête avec fierte). — Maintenant!... mais avant... non... personne?... Personne! (allant vers Maurice). Ni toi, n'est-ce pas?... ni toi, qui es mon fils!... Réponds... réponds!

MAURICE (hésitant). — Moi... je...

RAYMOND (hors de soi, s'élançant sur lui, mais retenu par Jacques). — Ah!... Malheureux!... Assez..., tais-toi...,tais-toi...,tais-toi!...Ton hésitation à me répondre en dit plus long qu'un aveu formel... A genoux!.. A genoux devant ton père! (Maurice fléchit le genou). Non... non... je ne veux même pas cela de toi... (tombant assis). Ah!... vous auriez dû me laisser condamner!... Toute peine aurait été bien moindre que la douleur d'apprendre que j'ai été cru coupable... par vous... par vous!

(Il pleure comme un enfant. Ils se groupent tous autour de lui).

ADÉLAÏDE (lui caressant la tête). — Raymond... pardonne-nous!

RAYMOND (relevant la tète). — Vous pardonner... moi?... Pour quel motif?... Tout était contre moi!... Maintenant... je le sais.. vous me croyiez... Mais, hélas!... Où le doute a passé... il reste toujours des traces!... Oh, que la vie est odieuse!... (regardant autour de lui), Que de ruines... à cause de moi!... (à Adélaïde). Toi... ma pauvre femme... (à Maurice). Toi... avec un nom qu'un acquittement a souillé... au lieu de le rendre sans tache!... (à Jacques). Toi... qui désirais t'allier à un autre... bien différent de moi!... (à Emma). Et toi...le cœur brisé!... Ah! non... non... Ce n'est pas moi qui dois vous pardonner... à vous... mais vous...à moi!... Pardonnez-moi tous, si la douleur m'a mis sur les lèvres quelques paroles cruelles!... Après ce que j'ai enduré... je pensais revenir libre, heureux... au sein de ma famille... et... au contraire... (Brandissant la lettre d'Hector), voilà ce qui m'attendait!... (Se levant avec exaltation). Mais le jour viendra où tous seront obligés de dire : « Il était innocent! »...(Il se promène fiévreusement). Oh!...oui... il viendra!... Quand? je n'en sais rien!... Mais... je trouverai bien le moyen... aujourd'hui ou demain... (S'appuyant à un meuble). Demain?

ADÉLAÏDE (épouvantée, accourant ainsi que les autres pour le soutenir). — Raymond!... Raymond!... Calme-toi... As-tu du mal?...

RAYMOND. — Non... Non!... Mais j'ai besoin de repos... je me sens faible... faible...

JACQUES. — Enfin, voyons... Ecoute-nous un peu!... Tu te fais du mauvais sang pour rien... Ici..., maintenant... nous te croyons tous... et tous nous lutterons... tu verras.. pour que le monde change d'idée sur ton compte... Mais le premier à lutter ce doit être toi... Comprends-tu!... Ainsi, du courage... et commence dès aujourd'hui... et puisque te voilà revenu, nous fêterons ton retour entre nous... Allons!... Préparez le dîner...

RAYMOND. — Tu as raison... et, en attendant qu'on le serve, laissez-moi... je vais m'étendre sur le canapé... et je me reposerai une demi-heure.

EMMA. — Et moi je resterai près de toi.

RAYMOND (avec force; puis, tâchant de sourire). — Non... Si tu restais, je causerais avec toi... (la prenant dans ses bras) et je ne dormirais pas...

EMMA. — Papa, je veux rester...

RAYMOND (les traits altérés, la voix dure). Et moi je ne veux pas!... Laissez-moi seul... Vous ne comprenez pas que j'ai besoin de solitude... de calme...

Puis, regrettant son mouvement, il fait un pas vers les siens qui se retirent avec crainte; ceux-ci voudraient alors s'élancer dans ses bras, mais Raymond, vaincu par l'émotion, leur tourne le dos et agite une main, comme pour dire : « Plus tard, plus tard »).

EMMA (bas à Maurice, fixant les yeux sur son père). — Maurice... j'ai peur!

(Ils suivent les autres, en parlant à voix basse).

SCÈNE VI

RAYMOND (immobile, ému, près du canapé, sans les voir, les entend s'éloigner : au bruit de la porte qui se referme, épuisé par son effort, il fond en larmes et s'affaisse sur le canapé; puis, tout à coup, craignant d'être surveillé, il essuie rapidement ses larmes et court à la porte du fond : il l'ouvre toute grande, se rassure et revient à la table; il sourit amèrement et murmure) : Acquitté!!...

Il lance au ciel un coup d'œil brusque, empoigne son chapeau et marche avec violence pour sortir par le milieu; au même instant Emma se présente sur le seuil à gauche).

EMMA (très pâle, mais d'une voix calme). — Où vas-tu?

RAYMOND (se retournant, sursaute; un moment après, l'air tranquille). — Je sors.

EMMA. — Ne voulais-tu pas te reposer?

RAYMOND. — Je crois qu'un peu d'air me ferait du bien... Après tant de mois de prison...

EMMA. — Alors, je vais avec toi.

RAYMOND. — Te montrer dans la rue... avec moi?!

EMMA. — Avec mon père?...

RAYMOND. — Ma famille ne doit pas... autant que possible... partager ma honte...

EMMA. — Mais tu n'as *rien* à te reprocher... Et moi, je suis fière et heureuse de me trouver avec toi.

Emma?... Comment pourrais-je vivre si loin d'elle?

EMMA (l'étreignant avec transport). — Oh moi ! je ne te quitterai pas !

RAYMOND. — Et Hector? Tu ne peux pas avoir la prétention qu'il émigre pour me faire plaisir... lui... qui est déjà en bonne voie pour réussir...

EMMA. — Eh bien... Hector restera ici !

RAYMOND (surpris, comme les autres). — Et votre mariage ?

EMMA (s'armant de courage). — Il n'en sera plus question.

RAYMOND (protestant). — Ah!... Que dis-tu là?... Je n'accepterai jamais un pareil sacrifice de votre part!... Et puis... songe que ton mariage avec l'avocat auquel je dois ma liberté... sera la plus complète affirmation de mon innocence !

EMMA. — A quoi cela servirait-il... si tu étais loin d'ici?

RAYMOND (après un moment de silence, tremblant, comme un homme qui craint d'être amené à découvrir une cruelle vérité. A Emma). — Regarde-moi bien en face... et réponds-moi la vérité... Oui... c'est vrai... tu aimes ton père... je le sais !... Mais tu aimais Hector... tu l'aimais depuis deux ans et, même par amour filial, une jeune fille comme toi, ne renonce pas si facilement à l'homme qu'elle a choisi !.... Et elle n'y renonce pas juste le jour où elle lui doit la plus grande consolation... celle de lui avoir sauvé le père qu'elle adore... et elle n'y renonce pas... si facilement... juste le jour où le front de l'homme... choisi par elle... brille d'un rayon de gloire !... Et lui... Hector?... Si tu peux faire violence à ton amour... crois-tu avoir le droit de disposer du sien?... Le permettrait-il, lui... aussi facilement... que tu le fais?... Non... non... il n'est pas homme à renoncer, sans protester, à une jeune fille comme toi... Mais... réponds-moi... réponds la vérité... Voyons donc... parce que tu ne l'aimes plus ? car tu ne peux renoncer à lui que si tu ne l'aimes plus... Ou bien... c'est lui qui a cessé de t'aimer?... puisque c'est la seule raison capable de le faire renoncer à toi?... Qu'avez-vous eu entre vous?... Quel est ce mystère?... Parle...

EMMA. — Oui... je... l'aime... mais je ne peux plus l'estimer !

RAYMOND. — Lui... Lui !...

EMMA. — ...Je ne sais pas s'il m'aime encore... je sais que tout à l'heure... il est parti d'ici pour n'y plus revenir.

RAYMOND (surpris, comme Adélaïde et Maurice). — Hector?... Est-ce possible?... Mais pourquoi?... Parle... réponds !

EMMA (avec douleur). — Ah ! je t'en supplie... ne m'en demande pas davantage !

(Elle se jette, en fondant en larmes, dans les bras d'Adélaïde.)

RAYMOND. — Ne m'en demande pas davantage?... Mais je ne peux pas... je ne peux pas ! Mais vous ne comprenez donc pas mon angoisse... ma torture?... C'est pis que toutes les condamnations !... Quel est ce sombre mystère?... je veux... je veux l'éclaircir !... Ah ! faites-moi mourir... faites-moi mourir de chagrin... mais dites-moi la vérité !

JACQUES et MAURICE (ensemble). — Calme-toi.

RAYMOND. — Parlez... Parlez !

JACQUES (grave). — Tu le veux.. Sais-tu qui a insisté pour que les Moser et Lental soient remboursés sans objection, malgré toutes mes protestations?... Hector !

RAYMOND (cherchant à excuser cette action, pour pallier tout). — Il craignait qu'ils ne fissent des difficultés... Et il voulait être sûr... Evidemment il pouvait..., mais puisque, je le répète, il *voulait être sûr* de m'arracher aux griffes de ces gens-là...

JACQUES. — Sais-tu combien il a demandé... pas pour lui... mais pour son confrère? Huit mille francs !

RAYMOND. — Une somme...

JACQUES. — ...énorme !... c'est le mot... tu peux le dire... Mais au dernier moment, les 8.000 francs montèrent à 12.000... pour des démarches... officieuses... auprès des jurés !

RAYMOND (avec saisissement). — Ah !... (puis, se remettant). C'est ignoble... oui, ignoble !... Je l'avoue ! Il a mal agi... très mal... Néanmoins... je vous explique... sans l'excuser... pourquoi il a fait cela... Mes juges étaient si acharnés contre moi... l'instruction si infâme !... Il a eu tort... grand tort... mais, je le répète, *il voulait être sûr*... Le monde est si méchant !... Tu le disais toi-même, il y a quelques minutes... Ce n'est pas moi qui peux le condamner !... je puis seulement lui reprocher d'avoir eu trop... peur de mes ennemis !... il était si convaincu de mon innocence !

JACQUES. — Eh bien... malheureusement... cette conviction.

RAYMOND. — Cette conviction?

JACQUES. — Il l'a perdue...

RAYMOND. — Non... non... C'est un mensonge!... C'est impossible !

JACQUES (à Emma). — Sa lettre... (Emma lui donne une lettre. Jacques la tend à Raymond). Tu as voulu la vérité... La voilà !

RAYMOND (lisant fiévreusement). — « Au début, je le « croyais innocent, et j'étais bien sûr de le sauver. « Aujourd'hui, je ferai tout ce que je pourrai, et, je « te le jure, je sens que je le sauverai... Mais plus « j'étudie son dossier... plus j'arrive à me convain-« cre... de sa... culpabilité... » Ah !

(Il tombe sur son siège, pris d'un tremblement épouvantable, frappant des pieds, etc.; puis, se levant d'un bond).

Et moi..., moi, je vous dis que je suis innocent !...

Que je n'ai jamais volé... jamais!... Que tout ce que Moser et Lental ont dit... c'est la vérité!!... Qu'ils pouvaient me faire du mal, oui... en se taisant, en dénaturant les faits,.. Que c'est un chantage... Que ce sont *eux... eux...* les vrais coupables... et que *moi... moi...* (suffoqué par les sanglots.)

Jacques. — Maintenant... nous pouvons te croire... mais...

Raymond (relevant la tête avec fierté). — Maintenant!... mais avant... non... personne?... Personne! (allant vers Maurice). Ni toi, n'est-ce pas?... ni toi, qui es mon fils!... Réponds... réponds!

Maurice (hésitant). — Moi... je...

Raymond (hors de soi, s'élançant sur lui, mais retenu par Jacques). — Ah!... Malheureux!... Assez..., tais-toi...,tais-toi...,tais-toi!... Ton hésitation à me répondre en dit plus long qu'un aveu formel... A genoux!.. A genoux devant ton père! (Maurice fléchit le genou). Non... non... je ne veux même pas cela de toi... (tombant assis). Ah!... vous auriez dû me laisser condamner!... Toute peine aurait été bien moindre que la douleur d'apprendre que j'ai été cru coupable... par vous... par vous!

(Il pleure comme un enfant. Ils se groupent tous autour de lui).

Adélaïde (lui caressant la tête). — Raymond... pardonne-nous!

Raymond (relevant la tête). — Vous pardonner... moi?... Pour quel motif?... Tout était contre moi!... Maintenant... je le sais.. vous me croyiez... Mais, hélas!... Où le doute a passé... il reste toujours des traces!... Oh, que la vie est odieuse!... (regardant autour de lui), Que de ruines... à cause de moi!... (à Adélaïde). Toi... ma pauvre femme... (à Maurice). Toi... avec un nom qu'un acquittement a souillé... au lieu de le rendre sans tache!... (à Jacques). Toi... qui désirais t'allier à un autre... bien différent de moi!... (à Emma). Et toi...le cœur brisé!... Ah! non... non... Ce n'est pas moi qui dois vous pardonner... à vous... mais vous...à moi!... Pardonnez-moi tous, si la douleur m'a mis sur les lèvres quelques paroles cruelles!... Après ce que j'ai enduré... je pensais revenir libre, heureux... au sein de ma famille... et... au contraire... (Brandissant la lettre d'Hector), voilà ce qui m'attendait!... (Se levant avec exaltation). Mais le jour viendra où tous seront obligés de dire : « Il était innocent! »... (Il se promène fiévreusement). Oh!... oui... il viendra!... Quand? je n'en sais rien!... Mais... je trouverai bien le moyen... aujourd'hui ou demain... (S'appuyant à un meuble). Demain?

Adélaïde (épouvantée, accourant ainsi que les autres pour le soutenir). — Raymond!... Raymond!... Calme-toi... As-tu du mal?...

Raymond. — Non... Non!... Mais j'ai besoin de repos... je me sens faible... faible...

Jacques. — Enfin, voyons... Ecoute-nous un peu!... Tu te fais du mauvais sang pour rien... Ici..., maintenant... nous te croyons tous... et tous nous lutterons... tu verras.. pour que le monde change d'idée sur ton compte... Mais le premier à lutter ce doit être toi... Comprends-tu!... Ainsi, du courage... et commence dès aujourd'hui... et puisque te voilà revenu, nous fêterons ton retour entre nous... Allons!... Préparez le dîner...

Raymond. — Tu as raison... et, en attendant qu'on le serve, laissez-moi... je vais m'étendre sur le canapé... et je me reposerai une demi-heure.

Emma. — Et moi je resterai près de toi.

Raymond (avec force; puis, tâchant de sourire). — Non... Si tu restais, je causerais avec toi... (la prenant dans ses bras) et je ne dormirais pas...

Emma. — Papa, je veux rester...

Raymond (les traits altérés, la voix dure). Et moi je ne veux pas!... Laissez-moi seul... Vous ne comprenez pas que j'ai besoin de solitude... de calme...

(Puis, regrettant son mouvement, il fait un pas vers les siens qui se retirent avec crainte; ceux-ci voudraient alors s'élancer dans ses bras, mais Raymond, vaincu par l'émotion, leur tourne le dos et agite une main, comme pour dire : « Plus tard, plus tard »).

Emma (bas à Maurice, fixant les yeux sur son père). — Maurice... j'ai peur!

(Ils suivent les autres, en parlant à voix basse).

SCÈNE VI

Raymond (immobile, ému, près du canapé, sans les voir, les entend s'éloigner : au bruit de la porte qui se referme, épuisé par son effort, il fond en larmes et s'affaisse sur le canapé; puis, tout à coup, craignant d'être surveillé, il essuie rapidement ses larmes et court à la porte du fond; il l'ouvre toute grande, se rassure et revient à la table; il sourit amèrement et murmure) : Acquitté!!...

Il lance au ciel un coup d'œil brusque, empoigne son chapeau et marche avec violence pour sortir par le milieu; au même instant Emma se présente sur le seuil à gauche).

Emma (très pâle, mais d'une voix calme). — Où vas-tu?

Raymond (se retournant, sursaute; un moment après, l'air tranquille). — Je sors.

Emma. — Ne voulais-tu pas te reposer?

Raymond. — Je crois qu'un peu d'air me ferait du bien... Après tant de mois de prison...

Emma. — Alors, je vais avec toi.

Raymond. — Te montrer dans la rue... avec moi?!

Emma. — Avec mon père?...

Raymond. — Ma famille ne doit pas... autant que possible... partager ma honte...

Emma. — Mais tu n'as *rien* à te reprocher... Et moi, je suis fière et heureuse de me trouver avec toi.

RAYMOND. — Le monde... ne croit pas la même chose que toi...

EMMA. — Il le croira... Allons...

RAYMOND. — Non... Non... Je ne sors plus... Cela vaut mieux.

EMMA (se rapprochant, s'agenouillant à côté de lui, très affectueuse). — Papa... Veux-tu m'écouter? (Raymond lui caresse les cheveux et consent d'un geste). Merci .. Te rappelles-tu quand... il y a deux ans... j'hésitais à te révéler le nom de l'homme que... j'aimais?... Alors tu disais que nulle affection... pas même celle entre un père et sa fille... ne peut subsister sans la confiance absolue... Eh ! pourquoi donc, à présent, n'as-tu pas confiance en moi?

RAYMOND. — Moi ?...

EMMA. — Oui... Me permets-tu de te faire une question?...
(Raymond continue à lui caresser les cheveux et consent)
Où voulais-tu aller... seul ?

RAYMOND (se levant, troublé). — Mon Dieu, je ne sais pas... j'aurais pris une rue... quelconque... pour respirer un peu...

EMMA. — Et alors... pourquoi ne voulais-tu pas de moi?

RAYMOND. — Mais... je te l'ai dit...

EMMA. — Et... en me le disant... tu savais bien que tes raisons ne pouvaient me convaincre... Réponds-moi, papa... Dis-moi la vérité, comme il y a quelques minutes, tu voulais que je te la dise... Tu sortais... pour... pour ne plus revenir, n'est ce pas ?

RAYMOND (après un effort, sombre). — Eh ! bien, oui.

EMMA. — Tu vois !... Où serais-tu allé ?

RAYMOND. — Qui sait?... J'avais l'idée de disparaître... au moins pour quelque temps... de m'en aller bien loin... comme ton oncle me le conseillait.

EMMA. — Mon oncle ne te conseillait pas de partir seul...

RAYMOND. — Ma famille m'aurait rejoint plus tard... quand je me serais... réhabilité par le travail...

EMMA. — Tu n'as pas besoin de te réhabiliter!... Et en attendant, si quelqu'un *de nous*... était mort de chagrin... pendant ton absence?... (Mouvement de Raymond). Non .. tu ne me dis pas la vérité !... En sortant d'ici... *tout seul*... tu avais une autre idée ! (Elle fond en larmes).

RAYMOND. — Emma... Emma !... Ne pleure pas... Je t'en prie !... Pardonne-moi... pardonne-moi...

EMMA. — Oh, c'est horrible!... Et qu'aurais-tu fait en agissant ainsi?... Ce monde... que tu redoutes tellement... aurait-il changé d'opinion sur ton compte?... Non!... il aurait dit plutôt : « Vous le voyez, il était réellement coupable !... C'est si vrai, que les remords... l'impossibilité de faire croire le contraire... l'ont poussé à... se tuer... »

RAYMOND (lui fermant la bouche). — Non... Non !... Tais-toi, Emma... tais-toi ! (Un silence; puis avec force, allant s'asseoir)... Mais qu'est-ce que tu veux que je fasse?... Dis-le-moi!... Que puis-je faire?

EMMA. — Vivre et rester ! (Raymond fait signe que c'est impossible). Ou tu veux me le faire croire à moi aussi... Eh bien, si j'ai refusé de le croire, quand *tout*... et *tous*... s'unissaient pour m'en convaincre... je le crois maintenant !... Oui, tu te sens coupable !... (Raymond bondit).

RAYMOND (après une lueur d'espérance, retombant dans le découragement.) Non!... Jacques l'a dit... *on ne supprime pas le procès.* Rester... ici... où une accusation injuste... et un acquittement payé... me priveront de travail?... Ici, où je vois aujourd'hui malheureuse pour toujours... où, demain, je verrai ma famille dans la misère !... Vivre... tenu à l'écart et méprisé par tout le monde!... Vivre d'abord .. dans l'humiliation... et en dernier lieu dans la fange... peut-être !... Non, non !... Vous qui m'*aimez* aujourd'hui... vous finiriez par me détester... par me maudire!... Vous auriez dû me laisser condamner !... Crois-le bien... Ç'eut été une délivrance pour tout le monde (Il montre qu'il avait l'intention de se tirer un coup de revolver.)

EMMA. — Une délivrance... pour toi... (regardant le ciel) peut-être !... je le sais... Je comprends que... quand on souffre, la mort paraît une délivrance!... Mais tu ne penses pas à notre désespoir à tous ?...

RAYMOND (sans l'écouter, suivant son idée). — Oui, oui!... Vivant .. je les condamne avec moi à la pauvreté... et au déshonneur... Mort... la société hypocrite protègera une veuve... et deux orphelins... réduits à la misère... pour éviter une peine infamante au mari et au père !

EMMA (après un geste de désespoir, changeant de ton, résolue, courant le secouer). — Ainsi, tu es bien décidé ?

RAYMOND (rentrant en lui-même, d'une voix calme). — A fuir... oui!

EMMA. — C'est bien !... je pars avec toi...

RAYMOND (se levant, avec force). — Toi ?... Où ?

EMMA. — Où tu iras !... Ne suis-je pas innocente comme toi ? Si tu souffres... est-ce que je ne souffre pas aussi... et avec moins de raison que toi?... Et si tu n'as pas le courage de supporter une injuste flétrissure dont tu arriveras à te laver... puis-je avoir celui de supporter une douleur incurable et tout aussi imméritée?... J'irai avec toi... et si tu te... tues... je me tuerai aussi !

RAYMOND (épouvanté). — Toi?... Non... non !

EMMA (toujours plus exaltée). — Tu verras!... Oui, la mort est une délivrance pour celui qui souffre !... Tu as dit vrai... Et je souffre comme toi!... N'ai-je pas renoncé à celui que j'aimais... que j'aime... parce qu'il t'avait offensé?... Et tu m'en récompenses par un abandon plus cruel... par une douleur plus atroce

que mon sacrifice !... Va... va donc... mais n'espère pas te débarrasser de moi... Mon existence est enchaînée à la tienne... Ah ! tu ne veux pas que je te suive !... C'est toi qui me suivras !... Va... Va donc ! (Au comble de la douleur et de l'exaltation, elle le quitte, et se dirige vers la gauche pour s'en aller).

RAYMOND (saisi de frayeur et d'émotion, pleurant à chaudes larmes, s'élance pour la retenir; il l'étreint avec peur, avec la plus vive affection, tremblant et convulsé; et finissant par tomber à ses genoux, il s'écrie au milieu des sanglots). — Non... Non... Non !... mon Emma... ma chérie... ma fille !.,. Non... Non... Non !...

(Epuisée, brisée de joie et d'émotion, Emma tombe dans un fauteuil. — Raymond, continuant à murmurer : « Non, non ! » appuie son front sur les genoux de sa fille. Emma respire avec un doux sourire et met un baiser sur la tête de son père.)

RIDEAU.

C. A. TRAVERSI.



LA DÉMOCRATIE ET LE THÉATRE (1)

Autour du Thymélé

Aux représentations du *Juif-Errant*, dans un théâtre de quartier, il n'est pas rare qu'un spectateur du poulailler, à la fois ingénu et voyou, manifeste par des invectives son indignation contre Rodin, Ce spectateur sans chemise, mais non sans cœur, suit passionnément les péripéties ; d'un cri, il avertit le personnage sympathique que le traître l'attend au passage; où il salue d'un hurlement joyeux le coup d'epée qui fait justice. N'en déplaise aux dignes abonnés de la Comédie-Française, ce gueux passionné, fort mauvais garçon sur le trottoir, représente, aux troisièmes galeries, un Hellène de la belle époque, et sous sa casquette inquiétante, on peut reconnaître le dernier avatar de l'antique coryphée.

Ailleurs qu'en ces chambrées populaires, le public parisien écoute comme un jury et regarde en critique. A peu près indifférent à l'œuvre, il n'applaudit que l'interprétation. On ne va pas à *Œdipe-Roi*, mais à Mounet-Sully; ni à *Médée*, mais à Mme S.-Weber. Le comédien, dès lors, ne cherche que lui-même, à travers les rôles devenus des prétextes pour son individualisme. De telles mœurs rendent incompréhensible l'économie du spectacle grec, à la fois national, religieux et surtout populaire. On doit rejeter la conception d'un théâtre pour les raffinés. Quel que soit le génie du poète, le drame s'adresse à toutes les castes d'une civilisation ou bien il faut le dénommer autrement. Lorsque nous assistons à *Antigone*, nous ne savons ni la langue, ni la religion, ni les légendes, ni les mœurs que cette œuvre exprime; et les plus savants hésitent dans leur compréhension d'archéologues qui dépend d'un texte, d'un bas relief bien ou mal commenté. En supposant une pleine connaissance de l'hellénisme, il nous manquerait encore la croyance. Essayez seulement d'intéresser l'enfant d'éducation laïque aux histoires évangéliques et vous verrez, en effet, qu'il y a un abîme entre le Parisien du xxe siècle et le contemporain de Sophocle, et un autre aussi profond s'ouvre entre nous et Racine. Oreste, Achille, Thésée nous sont aussi étrangers en vers français, qu'en traduction, et imposent le même effort d'érudition pour être compris. Au contraire, un mystère du moyen-âge réalisait des figures familières au public d'alors, et les prières dites par les acteurs avaient leurs répons dans le cœur de l'assistance : entre la scène et la salle une communion profonde régnait.

Quoique la tragédie soit sortie du chœur, il faut différencier l'hymne, même dialogué, purement évocatif et le drame réalisateur d'une suite d'actions. Il ne reste aucun chœur primitif et ceux d'Eschyle, les plus anciens, s'éloignent déjà du dithyrambe initial. On a vu dans le chœur « une représentation constitutionnelle du peuple » Schlegel l'appelle « le spectateur idéal » et Schiller y voit « un rempart vivant pour séparer la tragédie du monde extérieur ».

Il représente l'humanité générale ; lyrique ou sentencieux, il manifeste la conscience moyenne, exactement l'honnête homme de notre grand siècle; bon sans héroïsme, détestant le crime, pitoyable devant les infortunes et surtout raisonnable, il ressemble à ces figures à peine pittoresques qu'on place auprès d'un monument pour aider à percevoir sa proportion. Il ne dit, ne fait rien, qui ne soit d'une sensibilité usuelle et d'un bon sens courant ; ici instinctif et là expérient, il forme écho à la voix du protagoniste ; mais au lieu d'amplifier, il réduit le son ; temporisateur d'une prudence un peu craintive, protestant à tout propos de sa faiblesse et aussi de sa piété envers les dieux recteurs. Il entonne l'impression qui convient (si cette expression est permise) et l'accompagne jusqu'à ce qu'elle s'épuise chez l'assistant : en même temps, il tire de la scène finissante un enseignement, il fait l'application morale de la catastrophe à l'âme collective. Lorsque Œdipe s'élance vers le palais en criant : « O clarté, je t'ai vue pour la dernière fois, » le chœur déplore le néant de la vie mortelle, l'instabilité des plus hautes fortunes. Ainsi, il persuade chaque spectateur de modérer ses désirs et ne céder ni à l'ambition, ni à la vaine gloire et enfin de se résigner à son propre sort, sans envier celui terrible des héros.

Dans n'importe quelle tragédie, le chœur parle en *vox populi*, et le style admirable diffère seul des sen-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 6 février 1904. *La religion et le théâtre : le chant du bouc.*

timents de dévotion et de sagesse moyenne d'un honnête artisan ou d'un petit bourgeois.

Philoctète se résigne « car une divinité irrésistible a réglé ces événements ». A la fin de l'*Ajax*, on trouve le même trait : « Nul ne sait, avant l'événement, ce que lui ménage l'avenir. » Les Trachiniennes finissent sur une constatation semblable : « Ces morts éclatantes, ces immenses douleurs sont l'œuvre de Zeus. » On entend aussi ce conseil perpétuel dans *Antigone* : « La sagesse est la première condition du bonheur. Il ne faut pas être impie, de peur des châtiments. » Le poète ne se lasse pas d'avertir son public et de le prémunir contre le vertige des grandeurs. Si on introduisait un chœur dans *Tristan et Yseult*, il dirait : « Voyez comme l'amour est frère de la douleur et comme la volupté ressemble à la torture. Ne rêvez point de ces grandes passions qui consument l'être entier ; aimez doucement sans vouloir pénétrer les redoutables mystères de l Éros. Les charites souriantes vous offrent les fruits naturels de la chair ; ils suffisent à apaiser votre soif. Malheur au mortel qui veut aimer comme un dieu ; sa couche ambitieuse deviendra une couche funèbre ». Le chœur des Océanides, après le depart d'Io, s'écrie : « L'amour n'est heureux qu'entre égaux : il faut redouter le désir des Dieux. Que leur fatal regard ne s'arrête jamais sur moi. Nulle défense contre eux et dans la complaisance nulle sécurité. Moires, ô rectrices, ne me voyez jamais mettre la jambe au lit de Zeus, pour dormir avec lui ! »

Le chœur dansait et chantait, nous disent les érudits sans prendre garde que ces deux verbes s'appliquent mal à l'Opéra de Paris et au théâtre de Dyonisos, en même temps. Dans Platon la chorée désigne l'union du geste et de la voix ; la carole du XIII[e], siècle dont parle Rutebœuf et dont les rondes enfantines nous conservent l'image singulièrement exacte : « Nous n'irons plus au bois les lauriers sont coupés », constitue un chant cyclique ou dithyrambique. Mais la division de la danse en emmélie grave et solennelle convenant aux vieillards de l'*Agamemnon* et d'*Œdipe à Colonne*, et la pyrrhique violente et désordonnée des Titans et des Euménides n'éclaircit pas ce problème du geste collectif. Sous prétexte que les choreutes ont été désignés par des termes militaires, on a élaboré des tableaux analogues aux figures de l'école de peloton. Formé sur trois lignes de quatre ou de cinq, le chœur, dit-on, s'avançait par rang ou par file ; cette entrée présentait un caractère pathétique analogue au drame.

Il traversait la scène et descendait par des degrés dans l'orchestre, précédé du flûtiste. Autour du thymelé ou autel des parfums, le dithyrambe se composait de trois mouvements caractérisés ; la strophe évoluait à droite, l'antistrophe à gauche l'épode restait en place et peut-être au milieu de l'orchestre.

La bibliothèque de Toulouse possède un Sophocle de 1603, annoté par Jean Racine, au point de vue de la mise en scène. On y lit ce curieux passage : « Strophe. Lorsque les danseurs allaient de la droite à la gauche, ce qui exprimait le mouvement du ciel, qui se meut de l'Orient à l'Occident. — Antistrophe. Lorsque les danseurs allaient de la gauche à la droite, ce qui marquait le mouvement des planètes, qui vont du couchant au levant. — Epode. Les danseurs demeuraient immobiles, ce qui exprimait l'immobilité de la terre. »

Quiconque assista aux représentations d'Orange ou de Nîmes est convaincu que jamais on n'a dansé dans ces cadres immenses où le geste doit être lent, large, soutenu, sculptural. Le pied d'un choreute ne quitta jamais le plancher, pour un battu ou un jetté. Succession de tableaux vivants, suite expressive de mouvements à l'unisson, la ballerie antique relève du bas-relief. Pour reconstituer cet art perdu, il faudrait un effort tel que celui des Meiningens. On se contente d'une figuration confuse et vulgaire qui meuble la scène, derrière les acteurs.

Quant au chant, il était à l'unisson ; un flûtiste l'accompagnait ou plutôt le rhytmait, assurant les voix et marquant la mesure. Athénée nous a gardé la protestation de Pratinos, contemporain d'Eschyle, contre l'aulétique qui s'efforçait à devenir un art particulier : « Quel trouble envahit l'orchestre bruyant de Bacchus. Muse, tu es la reine des chants ! Que la flûte ne se fasse entendre qu'après toi : la flûte n'est que la servante des festins... Eloigne donc, o Bacchus, cet homme qui veut présider le chœur ; brûle ce roseau plein de salive, cet instrument bavard, qui rend les sons les plus discordants... O roi couronné de lierre, dont les triomphes sont accompagnés de dithyrambes, prête l'oreille à mes chants doriens. »

La musique des anciens restera un secret à peu près impénétrable ; d'un côté, le livre d'Euclide affirme une théorie admirable et presque complète ; de l'autre, la flûte droite et la corde pincée ne représentent rien d'instrumental. Nous ignorons la métrique d'un Pindare, à plus forte raison, le rhytme choral. Les chants lyriques qui encadraient le dialogue affectaient le choix de la iambe ; on employait le trochaïque pour les passages les plus vifs : médiocres indications et qui n'éclairent pas la question.

Le rôle du chœur est double. Il prolonge le théâtre jusqu'à la scène, c'est-à-dire qu'il joue le rôle du spectateur et accorde des pleurs ou offre des conseils aux personnages : il prolonge la scène jusqu'au théâtre, c'est-à-dire qu'il joue le rôle d'un témoin et son témoignage augmente l'illusion. Le chœur, à la fois personnage et public, tamise littéra-

lement l'impression dramatique au point de vue moral, et la concentre en même temps comme une lentille pathétique.

« Je fais la lamentation sur toi, Prométhée, ô martyr; les larmes de mes faibles yeux ruissellent et coulent sur mes joues, supplice monstrueux ! » disent d'abord les Océanides excitant ainsi la pitié en faveur du patient. Mais l'ode suivante exprimera l'effroi et le zèle si naturellement égoïste du salut personnel : « Que jamais mes désirs n'offensent la puissance du pantocrate Zeus ! Bénie soit ma piété ! Que ma dévotion s'empresse aux rites saints de l'hécatombe : que mes discours jamais n'offensent les mystères ! »

La fable théâtrale, ainsi commentée, tourne au prosne. Une exhortation perpétuelle jaillit comme un répons d'office chrétien. Ce qui forme aujourd'hui notre goût jadis formait les cœurs : ce caractère sacerdotal disparaitra chez Euripide faiseur d'aphorismes, sophiste et rhéteur à la fois. Eschyle et Sophocle n'ont pas dit autre chose que lui, mais ils l'on dit autrement. Leurs strophes à la vue d'une infortune compatissent d'abord et puis en un retour égoïste, s'attendrissent sur eux-mêmes. Ce double mouvement si profondément humain n'emprunte rien à la pédanterie, c'est la strophe et l'antistrophe de la sensibilité. Il faut y voir, non le cours des astres, mais le mouvement typique de l'âme humaine.

Admire-t-on, comme il convient, ce rapprochement si instructif du héros luttant contre le Destin, et du brave homme sage par crainte, prudent par faiblesse? En écartant les traits comiques, l'âme de Don Quichotte est parente de l'âme d'Achille; et quoique revêtu de cocasserie, Sancho Pança continue le bon sens pratique du chœur ancien. Ces deux aspects de l'humanité ressortent d'autant mieux qu'ils se présentent simultanément. Ainsi le généreux aveuglement des personnages épiques se détache en vigueur sur la médiocrité de l'homme ordinaire; et cette médiocrité même sert d'échelle de proportion pour mesurer la frénésie admirable mais insensée de l'ambition et de la gloire. Cervantès nous fait rire du chevalier autant que de son serviteur; la tragédie nous dissuade des desseins aventureux, des avidités dissolvantes, mais elle nous apprend à vénérer un Œdipe, un Prométhée, une Antigone. La leçon morale ne se donne pas aux dépens de l'héroïsme. A chacun de choisir comme Hercule et comme Achille, la tranquillité d'une vie obscure ou les travaux de l'immortalité.

Les cimes attirent la foudre, les violentes passions engendrent d'affreuses douleurs ; le désir, en ouvrant ses ailes, livre l'individu aux coups de la fatalité; les lauriers sont amers, de couleur sombre et d'une pousse tardive : mais ils sont les lauriers, et jamais l'Athénien ne sortit du théâtre de Bacchos dans cet état de resserrement cardiaque, avec ces résolutions d'égoïsme défensif qui sont les fermes propos du spectateur actuel. Le poète tragique invite chacun à se bien connaître, à écouter sa vocation : il laisse son éclat à l'aventurier et au bonhomme Chrysale une sensibilité qui empêche son sens commun de paraitre misérable. Ce personnage collectif incapable d'imiter les actions démesurées qu'il contemple, avoue à tout propos, son infériorité; il est humble et quand il conseille, il s'excuse presque sur son émotion. Car ce sont ses supérieurs éternels, ces hommes si étonnamment provocateurs de la souffrance tueurs de monstres et contradicteurs des Dieux.

La proportion, cette loi de toute beauté, très visible dans les arts, échappe au lecteur dans la composition dramatique. Notre génération a trop applaudi de pièces où les caractères élaborés d'après une recette technique ne visaient que l'intensité. Entre la vie idéale de la scène et le monde réel qui a ses représentants dans l'orchestre une relation d'idées et de formes se maintient constamment. Au lieu que l'assistant quitte sa place et se replonge pendant l'entracte dans les habitudes, à chaque épisode ou acte, le *stasima* paraphrasait le drame, l'ajustant à l'intelligence moyenne.

Le coryphée aperçoit le premier le personnage qui survient et le nomme au public. « Mais voici Hémon le dernier de tes enfants », dit-il à Créon « vient-il, affligé du sort d'Antigone, sa fiancée, se plaindre qu'on ait déçu son amour. » Lorsque Tirésias est sorti, après ses terribles menaces, le chœur dit à Créon : « O roi, le devin a laissé d'affreuses prédictions et depuis que l'âge a blanchi mes cheveux je ne sache pas qu'il ait jamais rendu à Thèbes un faux oracle. » L'expérience dicte les bons avis du coryphée, comme une vraie pitié l'émeut devant les infortunes.

Si, oubliant que le problème a été résolu, on cherchait à concilier le grand art et le moyen public, à rendre la sublimité assimilable aux esprits ordinaires, sans rien sacrifier ni d'esthétique ni de populaire, on serait stupéfait de la difficulté vaincue par les tragiques grecs. Aucun de leurs successeurs n'a saisi cet arc ulysséen de la tragédie démocratique, pour le tendre à nouveau ; et toutefois quels prétendants que Shakespeare, Racine et Gœthe lui-même ! Une forme d'art dépend de l'époque et non d'un individu, si inspiré soit-il.

Sous Eschyle, le chœur se recrutait dans le public même. Exempt du service militaire, inviolable pendant la durée de ses fonctions, le choreute accomplissait un devoir religieux, une charge civile : il ne pouvait être étranger ni esclave. Les poètes jouaient eux-mêmes : Sophocle parut sous les traits de Thomyris et de Nausicaa. On disait alors enseigner une pièce.

Le mot ne dépasse pas l'objet, si on songe que l'auteur était en quelque sorte maître de ballet et musicien et qu'il composait les airs et les gesticulations. Par la suite, l'acteur s'émancipa et devint un maître en son art. Démosthènes prit des leçons d'action oratoire de Satyrus et d'Andronicus. Avec Euripide, le réalisme monta sur la scène et le style en descendit. Callipide et Théodore se mirent à parler avec une recherche systématique du naturel au lieu de déclamer. Plutarque nous révèle qu'avant le mysogine, l'acteur élevait la voix, selon la dignité de son personnage ; le protagoniste affectait le verbe haut. Ce détail indique qu'au début, la tragédie, réglée comme une cérémonie, obéissait à un ensemble de conventions grandioses, propres à frapper l'imagination générale. D'autres l'ont déjà remarqué, les arts grecs décrurent graduellement en une lente et curieuse décadence ; la tragédie mourut d'un coup, comme si l'ordre de choses qu'elle manifestait avait soudain disparu, et la merveilleuse création de Dyonisos passa comme un météore, nous laissant cependant un type de beauté esthétique tellement approprié à notre nature que partout où la race Arya s'établit, un théâtre surgit.

N'est-ce pas la façon des civilisateurs d'employer un trait des mœurs régnantes à la mise en œuvre des réformes, et le théâtre n'est-il pas appelé à redevenir une institution civique?

Le socialisme a déterminé un mouvement d'une portée incalculable. L'élite sortant de sa tour d'ivoire est allée parmi les ouvriers et y a trouvé un écho imprévu. De ce contact intellectuel datent deux transformations : le peuple familiarisé avec les hautes spéculations supplée par la bonne volonté à l'éducation qui lui manque; et les penseurs préfèrent un public attentif et avide d'instruction aux suffrages superficiels de la bourgeoisie. Un jour, le besoin d'une communion se fera sentir et comme on ne communie pas sous les espèces de l'idée, il faudra créer un centre sentimental où les aspirations se fondront en enthousiasme. Alors, peut-être, l'antique thymelé reconstruit groupera-t-il les âmes qui chantent aux chœurs vraiment cycliques de la *Neuvième Symphonie* et qui debordent d'esprit dyonisiaque.

C'est une conséquence fatale du mouvement antireligieux que la morale reflue vers l'art et s'associe à lui. Plusieurs qui ne rentrent plus dans les temples fréquentent les musées ; ils n'y cherchent pas des petites joies d'amateur mais des émotions sacrées. Ils questent l'idéal, plus mystiques que curieux, plus lyriques qu'érudits. Une pareille disposition portera des fruits imprévus. L'esthétique jusqu'ici ésotérique se démocratise et succède à la dévotion qui s'éteint : le scepticisme du théâtre contemporain ne correspond plus à l'âme collective. On arrive à considérer le chef-d'œuvre comme un aliment moral ; dès lors le réalisme élégant ou brutal se survit à peine ; la nouvelle génération réclamera une espèce d'égalité devant le Beau, qui ruinera la scène bourgeoise.

D'ici vingt ans, il faudra un théâtre démocratique et, forcément, la tragédie s'imposera comme unique forme propice à l'union des thèmes grandioses et du public moyen. En outre, les conquêtes de Wagner sur le drame proprement dit, nécessiteront des spectacles mêlés de chant : nous ne pouvons plus nous passer de musique. L'accommodation logique entre la tragédie et l'opéra ne saurait s'opérer que par la rénovation du chœur apparaissant comme le parodos avant les acteurs ou succédant à une scène d'exposition. L'entr'acte disparaîtra pour faire place au stasimon et l'exode ou chœur final sera rétabli. A l'instar de Sophocle, une tragédie aura sept chœurs ou seulement trois suivant son caractère : ce point sera débattu entre le poète et le musicien. Mais le chœur retrouvera son caractère d'antan, il jugera avec équité chaque action, excitant les nobles mouvements, modérant les violences, et, spectateur idéal, il marquera la mesure vertueuse devant le tableau enfiévré des passions fortes, se mêlant aux personnages par des chants alternés comme dans *Electre* ou les *Choephores*.

Il y a une différence essentielle entre un chef-d'œuvre et un modèle, entre la chapelle Médicis et les *Parques*, entre la *Passion* selon saint Mathieu et *Tristan*. Les choses qu'il faut le plus admirer ne sont pas celles qu'il convient d'imiter. Beaucoup de chefs-d'œuvre ne sont pas grecs, mais tous les modèles le sont. Ce caractère de pédagogie transcendentale, nul ne le contestera aux ouvrages helléniques.

Les métopes du Parthénon, exemples incomparables de la beauté plastique, resteront toujours les éléments formateurs du dessin, même pour ceux qui croiraient qu'ils sont dépassés. Leur antiquité n'entre pas dans leur excellence qui est l'instructivité.

De même on peut, sans barbarie, préférer le développement métaphysique du second Faust, le mysticisme de Polyeucte et le fanatisme d'Athalie aux mythes dyonisiens, et se plaire à Shakespeare plus vivement qu'à Sophocle. Mais la leçon dramatique ne fut donnée qu'une fois : les conditions idéales de l'émotion théâtrale ne se trouvent réunies qu'au pied du thymelé. C'est là que la démocratie prendra un jour possession de l'art, sous les traits du chœur, les plus nobles qu'elle ait jamais revêtu.

PÉLADAN.

LA VIE LITTÉRAIRE

Grazia Deledda

GRAZIA DELEDDA *Elias Portolu*, roman traduit de l'italien par J. HÉRELLE, (Calmann-Lévy, éditeur,.

Nous sommes incorrigibles et si violemment amateurs des choses, des idées ou des modes étrangères qu'il nous est interdit d'avoir seulement une estime réfléchie pour les écrivains d'outre-monts, d'outre-mer, que nous découvrons. Il faut que nous allions tout de suite à l'enthousiasme et que nous le dépassions. Après quoi nous rentrons en nous, et nous revenons sur nos jugements dépourvus de critique. Mais nous revenons trop en deçà. Nos adulations de la première heure se transforment et se corrompent encore en d'exagérées négligences ou d'excessifs dédains. Et il est tout loisible aux écrivains victimes des unes comme des autres, de se dire qu'il ne méritaient en somme ni cet excès d'honneur ni cette indignité, et que des jugements moins saturés d'admiration, plus restrictifs et plus pondérés eussent bien mieux fait leur affaire et leur gloire. C'est un petit travers, conséquence de notre généreuse curiosité, laquelle est un grand mérite.

Donc, en ce temps où il n'est plus de mystères et de miracles, il est encore des révélations. On nous révèle impromptu, une jeune romancière qui porte le nom de Grazia Deledda. Elle n'a pas trente ans et déjà oh ! que je suis inquiet ! elle a écrit une dizaine de romans. Il faut vous dire qu'elle a non du talent, du génie, — du génie, je m'y attendais ; et qu'elle écrit, son génie aidant, tous ses livres avec une extrême facilité. Ça lui est venu en écoutant chanter le rossignol. Elle est née dans une petite ville de Sardaigne, à Nuoro. Elle est restée dans cette petite ville, s'instruisant peu, lisant peu, vivant beaucoup dans la nature. Puis à quinze ans elle écrivit une longue nouvelle qu'elle envoya à un journal de modes qui la publia, car les journaux de modes devinent les vertus littéraires des jeunes femmes. Sa famille s'irrita, et les voisins qui n'avaient point de raisons de s'irriter eurent des prétextes à se scandaliser. Mais Grazia Deledda avait commencé d'avoir du génie. Elle écrivit, d'abord, malgré tout. Elle écrit maintenant, selon le vœu de tous.

Elle avait du génie et nous ne le savions pas ! Nous savons enfin qu'elle en a. On nous a vanté cet écrivain sans le traduire. Puis on a jeté sur nous la traduction d'*Elias Portolu* comme un reproche et comme une invitation. Puisque entre les dix volumes de Grazia Deledda on a choisi en premier lieu *Elias Portolu* pour le traduire, c'est sans doute parce que cette œuvre exprime du génie de la romancière — on ne saurait dire de son talent — ce qu'il a de plus vrai, de plus pur, de plus fort... On nous convie à juger totalement Grazia Deledda d'après cet ouvrage, choisi préférablement aux autres. Et cependant qu'une critique libre tarde à s'exercer, des études précipitées nous provoquent à des admirations sans réserve et les propos insinuants de maintes conversations s'appliquent à assurer partout le triomphe de Grazia Deledda ou d'*Elias Portolu* avec la vigueur que les hommes ont coutume de dépenser pour garantir le succès d'une entreprise privée.



L'aventure est bizarre. On peut croire qu'elle est l'illustration de cette maxime de l'*Imitation de Jésus-Christ* : « Toutes les fois qu'un homme convoite quelque chose d'une façon désordonnée, il est pris aussitôt d'une inquiétude intérieure. De là vient que souvent il éprouve de la tristesse lorsqu'il s'en éloigne et que même il s'irrite à la légère si quelqu'un lui fait obstacle. Mais, a-t-il obtenu ce qu'il convoitait ? Aussitôt le reproche de sa conscience l'accable parce qu'il a obéi à sa passion qui ne peut lui donner la paix qu'il cherchait. » On peut le croire, mais on n'en est pas certain.

Elias Portolu, après quelques années de prison purificatrice, revient dans sa famille, à Nuoro, chez son père Zio Portolu et sa mère Zia Anneda, peu de jours avant que son frère Pietro n'épouse la jolie Maria Maddalena. Ils sont fiancés tous deux, mais Maddalena n'aime pas Pietro, et Pietro est trop brute et trop fruste pour se demander seulement s'il aime la belle Maddalena. Elias et Maddalena se rencontrent. Ils s'aimeront en dépit de tous leurs efforts pour éloigner leurs cœurs l'un de l'autre ; ils s'aimeront et ils se diront bientôt leur amour. Les fiançailles sont juste faites. Maddalena n'aime point, Pietro n'aime guère. Rien n'impose le mariage. Il se fera cependant pour que le roman se fasse.

Le mariage s'accomplit en effet, et quelques mois passés, Pietro, moitié par jalousie instinctive, moitié par sauvage brutalité, est rude en paroles à sa douce femme, puis la maltraite. Maddalena continue d'aimer Elias sans qu'on sache si c'est par désir de consolation intérieure ou simplement parce que l'amour est un sentiment auquel on ne fait point sa part et qui envahit bientôt tout entier le cœur où il a pénétré. A la faveur du carnaval que célèbrent tous les habitants de Nuoro, Maddalena devient la maîtresse d'Elias, et mère d'un enfant dont Elias est le père. Elias cependant est torturé ou bien par l'amour, ou bien par la jalousie. Pour éviter l'amour ou bien la jalousie il se fera prêtre. Prêtre, aura-t-il la force de le devenir ? Amoureux et jaloux, aura-t-il la force de s'éloigner de Maddalena ? Il entre

au séminaire; il y entre, mais le souvenir de Maddalena occupe toujours son esprit et son âme. Pietro accepte l'enfant sans surprise, et ce fut une grande joie dans la famille... Mais soudain Pietro meurt d'une brusque maladie. Elias n'est pas encore prêtre. Il pourrait revenir à Maddalena qui l'en prie. Il n'ose et il entre avec désespoir dans les ordres. Son enfant dépérit à son tour. Maddalena le soigne furieusement. Elle est aidée par un riche cousin, Jacu Farre, sensible à la beauté et à la sagesse de la séduisante et triste veuve de Pietro. Elias est jaloux de Jacu Farre, comme il fut jaloux de Pietro, jaloux parce Jacu Farre aime Maddalena et parce qu'il veille paternellement le petit malade qui meurt. Il meurt et Elias « sentait descendre sur sa désolation infinie un léger voile de paix et presque de joie — semblable à la brume de cette mystérieuse nuit d'automne — parce qu'enfin son âme se trouvait seule et libre de toute passion humaine, devant le Seigneur, grand et miséricordieux. » C'est bien. Elias a pu, Dieu aidant, se délivrer de son amour pour la touchante Maddalena. Mais Dieu a été, ce faisant, aussi dur à Maddalena que clément à Elias. Il a bien méchamment employé son influence. Et nous ne savons pas si la dolente Maddalena écoutera la tendresse de Jacu Farre ou vivra dans son premier amour jusqu'à en mourir. Nous ne le savons pas. Mais il est tant d'autres choses que nous ignorons.



Nous ne pouvons du moins ignorer la Sardaigne. Les héros de ce roman vivent à Nuoro dans la ville même où vécut Grazia Deledda. Cette ville est entourée de champs que ferme un horizon de montagnes toutes proches : l'Orthobene aux flancs boisés et aux cimes dénudées, la chaîne d'Oliena où les roches calcaires brillent comme du marbre, les sommets neigeux du Gennargentu. Et ces paysages dont est imprégnée Grazia Deledda entrent dans tous ses livres. Ils n'en constituent pas seulement le cadre ou l'ornement. Ils en sont le fond même. La nature dans l'œuvre de Grazia Deledda vit d'une vie aussi intense que celle des héros eux-mêmes, et peut-être d'une vie plus fine, plus nuancée et si on l'ose dire mieux analysée. Rien n'échappe à ce poète des agitations, des vibrations de la nature qu'elle aime, qu'elle connaît, qu'elle comprend, qu'elle devine, à laquelle elle se mêle spontanément, et dont il lui est difficile de s'isoler, fût-ce un seul instant. Il y a réellement une sorte de panthéisme dans cette œuvre, dans l'œuvre de Grazia Deledda. Elle personnifie la nature. Elle l'anime d'une vie prodigieuse et variée, où se confond, s'absorbe, s'annihile un peu la vie des hommes. Et le langage même de la nature est fort pour Grazia Deledda comme pour Portolu dans les heures de crise douloureuse. Elias demeurait immobile au haut d'une roche, les yeux mornes, fixes, comme fascinés par la pure splendeur de la lune, l'esprit absorbé par des visions flottantes..... la brise légère qui murmurait au loin, dans les arbres lui faisait l'effet d'une voix confuse, tantôt douce et tantôt craintive. Que disait-elle ? Que disait, le vent ? Que murmurait la forêt ? Il aurait voulu la com prendre, cette voix !

Dans l'azur de l'avril et dans l'air de l'automne
Les arbres ont un charme inquiet et mouvant.
Le peuplier se ploie et se tord sous le vent
Pareil aux corps de femme où le désir frissonne
Sa grâce a des langueurs de chair qui s'abandonne...
Son feuillage murmure et frémit en rêvant
Et s'incline amoureux des roses du Levant.

Ainsi chante Renée Vivien. Grazia Deledda comprend le charme inquiet et mouvant des arbres, les murmures et les frémissements des feuillages, le langage entier de la nature entière. Elle l'évoque avec amour dans ses romans que l'âme des choses emplit.

C'est la nature sarde qui vit dans son œuvre. Les mœurs de la Sardaigne y sont aussi reproduites exactement avec un réalisme qu'adoucit, qu'idéalise la poésie de la forme, car Grazia Deledda, malgré toute l'imagination romanesque qu'on peut se plaire à découvrir en elle, est surtout un poète.

Elle écrira donc une sorte de roman de mœurs car rien de ce qui concerne les coutumes de la Sardaigne ne lui est étranger et ne la laisse insensible. Elle a vécu toute sa jeunesse cette vie sarde, rien ne lui échappe des manifestations extérieures qui constituent son originalité, et c'est dans la mesure où ces manifestations extérieures traduisent l'âme elle-même de ses compatriotes qu'elle peut pénétrer et exprimer leur âme. Elle va de l'extérieur à l'intérieur. Elle le définit et le peint avec une rigoureuse sincérité.

Aussi la description des mœurs sardes est-elle le fonds ou, si vous aimez mieux, l'armature de ses romans. Que de couleur locale en ses romans, où il n'y a presque rien que de la couleur locale ! Vous pouvez suivre page à page *Elias Portolu*, vous y verrez très en relief les mœurs du pays reproduites sans déformation ; préparatifs de fêtes, repas de fêtes, vie dans les bergeries, les pèlerinages traditionnels à l'église de Saint-François, les mœurs du clergé, le carnaval de la petite ville, les superstitions (Zia Anneda prononce à satiété les « paroles vertes » qui indiquent si les malades doivent guérir ou mourir), les expressions locales qui traduisent avec éclat les pensées habituelles et qu'on est obligé d'expliquer dans des notes... Ce sont des tableaux, attendus, nécessaires, excellents pour nous introduire dans

l'existence coutumière de ces braves gens simples et loyaux, qui n'ont pas d'autres pensées que les pensées de leurs pères, et ne sortant jamais de leur île, n'ont pas d'autres sentiments que ceux auxquels le pays qu'ils habitent, qu'ils habiteront toujours, les engage ou les contraint Grazia Deledda comprend sans effort comment la terre natale façonne les paysans sardes, et quelles mœurs elle leur impose, quelles mœurs où s'expriment leurs âmes. Elle le comprend parce qu'elle a subi elle-même cette influence toute-puissante du sol dans un pays où rien ne peut la combattre.

Par conséquent, ce poète saura faire vivre avec animation une famille, parce que la famille est le groupement où les mœurs locales se traduisent le plus complètement et le plus normalement. Il n'est de fêtes que dans la famille et par elle ; il n'est de vie ordinaire que dans la famille et par elle, car la culture exige la collaboration de tous les membres de la famille et repousse naturellement les autres collaborations... Et de là provient le pittoresque d'une œuvre qui est l'émanation naturelle de la Sardaigne, l'écho sonore, l'harmonieux écho répercuté entre les montagnes de l'île sauvage et verdoyante.

Ne cherchez rien de plus dans les livres de Grazia Deledda. Je crois bien que vous ne pourrez pas y trouver franchement autre chose. Ce poète peut écrire un roman de mœurs, tout dominé par la grande poésie de la nature. Mais parce que l'individualité de ces personnages presque primitifs est faible, Grazia Deledda ne pourra point constituer un roman de caractère, — la Sardaigne ne crée pas de caractères particuliers ! — elle est incapable d'établir avec solidité la psychologie d'un homme !

Ah ! comme ce livre, *Elias Portolu*, permet bien de marquer les limites d'un talent dont il prouve aussi toute l'étendue ! Il n'est pas là de psychologie profonde ; il n'est peut-être même pas d'esquisse précise et sûre. Les personnages secondaires de ce drame d'amour dans un milieu simple et vertueux sont indécis et falots.

Maria Maddalena, la jolie fiancée de Pietro, nous laisse voir, c'est vrai, l'ardeur de son amour pour Elias. Mais si chacun de ses gestes est bien tel que l'imposent le milieu et les mœurs du milieu, aucun de ces actes n'est d'accord avec son sentiment. Sûre d'aimer Elias et d'être aimée par lui, elle consent au mariage avec Pietro, à ce mariage qu'il est facile de repousser, d'empêcher. Plus tard son amour est sa seule raison de vivre, et pourtant, lorsque Pietro et le petit enfant d'Elias sont morts tous les deux, nous ne savons pas si Maddalena ne persistera pas à vivre pour son amour dans la désespérance ou la résignation ou si elle ne consentira pas à épouser Jaen Farre, Maddalena est la plus simple des femmes et des amoureuses. Néanmoins elle reste une énigme pour nous, comme pour Grazia Deledda.

Le mari Piétro est aussi incompréhensible que sommaire. Est-il jaloux ? Est-il seulement brutal ? Bien malin qui le dira. La mère et le père Portolu n'offrent rien qui soit particulièrement sarde, sinon leur respect des coutumes locales, et leurs expressions de terroir ; et ils n'ont même pas de personnalité. La mère est la paysanne humble et dévouée qu'on voit partout, travaillant obscurément pour sa famille qui est son seul orgueil et son unique joie. Le père est laborieux, vantard, honnête et bon. Lorsqu'il a bu, sa sensibilité se répand en paroles, et on peut penser qu'il aime ses enfants avec prolixité, mais ce ne sont point là des individualités, à peine des physionomies.

L'abbé Porcheddu nous amuse d'abord par son réalisme pittoresque de prêtre borné, bien portant, bon vivant, d'ailleurs pieux et puis il devient un directeur de conscience presque casuiste qui nous déconcerte.

Le vieux Zio Martinu est un berger sage, qui ne croit pas en Dieu. Il donne à Elias de raisonnables conseils, qui, obéis, empêcheraient toutes les complications du roman. Puis il devient un paysan bien littéraire. Il disserte avec une perspicacité qui tient du prodige. Et il est un grand philosophe ! Et il parle bien ! « La douleur, Elias, est bien autre chose... As-tu jamais éprouvé l'angoisse de celui qui s'apprête à commettre un crime ? Et après le crime, as-tu éprouvé le remords ? Et la misère, sais-tu ce, que c'est ? Et la haine, sais-tu ce que c'est ?... As-tu durant des années, caressé un rêve, et ce rêve s'est-il dissipé devant toi comme un brouillard qu'emporte la bise ? Connais-tu ce que c'est de ne plus croire à rien, de ne plus espérer en rien, de voir autour de soi le monde vide ! Et ne plus croire à Dieu, ou croire qu'il est injuste et le haïr, parce qu'il t'a ouvert toutes les voies et qu'ensuite il te les a refermées toutes, l'une après l'autre, sais-tu ce que cela veut dire, Elias ? Tout cela, le sais-tu ? ». Ce berger parle trop bien. Ce n'est pas un berger, ce n'est pas un homme. C'est une invention inhabile de littérateur.

Quant à Elias Portolu lui-même, il est le caractère le plus inconsistant qui soit. Chacune de ses décisions est prise au moment où il ne faut pas, et quand rien ne la justifie. S'il n'épouse pas Maddalena c'est sa faute. Et s'il se fait prêtre malgré lui, ce n'est pas notre faute.

Mais tous les héros de ce livre semblent céder à l'envi à une fatalité qu'ils s'acharnent à créer. Ces gens simples compliquent leur existence à qui mieux mieux. Et ils sont incompréhensibles. Qu'a donc voulu faire Grazia Deledda ? Montrer la vie d'une

famille sarde, et c'est cela surtout qui nous attire et nous émeut. Mais il paraît qu'elle a voulu faire d'Elias Portolu un type, le centre du livre, étudier profondément son caractère. Et alors notre émotion hésite, parce que nous ne comprenons pas. Cette fuite constante d'Elias devant son amour nous surprend, car il a plusieurs occasions de contenter normalement son amour. Est-ce vraiment pour échapper à la tentation qu'il se fait prêtre? Nous ne savons, puisque, lorsqu'il était en prison un peu par erreur, il songeait déjà à la prêtrise. Et lorsque Maddalena devient veuve, Elias, qui l'aime toujours, met vraiment trop de coquetterie à devenir prêtre décidément et à fuir, avec son amour, son devoir... Tout cela reste bien obscur, bien confus... et l'analyse de ce caractère n'est pas la tentative la plus heureuse du poète de la Sardaigne.



Que fera donc ce jeune romancier, jeté dès aujourd'hui dans la gloire internationale ?... Puisse-t-elle ne pas imiter les incohérences inutiles d'Elias Portolu !

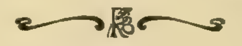
Elle a écrit dix volumes où l'on reconnaît complaisamment les marques d'un génie indiscutable. Elle a écrit dix volumes, et elle n'a pas trente ans. Ecrira-t-elle encore des romans de mœurs sardes ? Déjà elle se répète : elle reproduit des descriptions déjà faites, car la Sardaigne est toujours identique à elle-même. Elle n'est pas d'une étendue immense ni d'une infinie variété. Et ses mœurs ne sont pas très diverses; un roman suffit pour peindre la Sardaigne, Grazia Deledda en a écrit une dizaine... Les intrigues mêmes de ses livres se ressemblent parfois, ont entre elles des airs de famille... Recommencera-t-elle ses livres en les allongeant pour les renouveler? Recherchera-t-elle d'autres sujets, qu'elle introduirait dans les décors de Sardaigne... Que de périls ici et là !

Entreprendra-t-elle la peinture de la vie générale, de la vérité des êtres plus compliqués du continent, elle qui est un psychologue si incertain des êtres simples de son île natale ! Elle n'est point préparée aux savantes psychologies...

Mais observons son « cas littéraire » et attendons. Grazia Deledda est admirable par sa spontanéité, par sa sincérité sans critique. Elle écrit parce qu'une force intérieure la pousse à écrire, et à rassembler ou à disperser dans des livres toutes les impressions qu'ont déposées en elle les paysages et les compagnons de son enfance... Que fera maintenant cette Sarde devenue Romaine, cette sauvage devenue civilisée, cette adolescente « géniale » puisqu'il vous plaît, devenue femme de lettres ?...

Grazia Deledda ne nous apporte rien de nouveau sinon les décors de la Sardaigne. Depuis Balzac et George Sand, et Zola jusqu'à Paul Arène ou Emile Pouvillon, nous avons en France de grands romanciers de nos campagnes qui furent et des observateurs et des poètes et des écrivains. Grazia Deledda est observatrice, elle aussi, des mœurs rurales, et sa poésie de la nature s'exprime avec une chaleureuse harmonie. Mais restons gens de goût. Mesurons avec exactitude nos découvertes, pour ne pas être entraînés à les déprécier un jour. Evitons ces cris de surprise désordonnée que nous avons poussés à l'apparition des artistes les plus différents et les plus inégaux : qu'ils s'appellent d'Annunzio ou Mathilde Serao... et tâchons de nous souvenir plus d'une saison que Grazia Deledda, par la sincérité de son inspiration et la simplicité de son art, mérite de retenir cette curiosité sympathique et patiente que provoquent chez nous les écrivains de toutes origines et qui est un des signes de notre force.

J. ERNEST-CHARLES.



THÉATRES

Un retour à « Décadence »

Faisons retour à cette *Décadence*, telle qu'elle nous est présentée par M. Albert Guinon, puisque cette semaine ne nous apporte aucune nouveauté, puisqu'aussi bien le propre de ces sortes d'œuvres est d'apparaître riches en *dessous* qui, à l'image des femmes très bien mises, les font plus longues à dévêtir. Notre première étude s'appliquait surtout au fond passionnel de l'œuvre, à cette conception tragique de l'amour qui communique tout son intérêt et toute sa portée au duel des sexes tel que l'incarnent Jeannine de Barfleur et Nathan Strohmann. Il nous reste encore la portée sociale de cette comédie sur laquelle nous n'avons fait que glisser, et qui mérite mieux, à notre avis.

Cette conception de la noblesse — telle que M. Albert Guinon nous en dépeint les derniers vestiges — a été, vous pensez bien, l'objet de controverses passionnées. Les feuilles à clientèle fixe et nettement déterminée ont soutenu, comme il est naturel, la clientèle dont elles vivent. Tâchons de mettre les choses au point et de discerner sans parti pris la force et la faiblesse des adversaires en présence !... Si nous mettons de côté un instant les tics et les manies individuelles de chacun des Barfleur pour ne retenir d'eux qu'un trait commun à tous, une chose nous frappe : leur prodigieuse *solitude*, solitude, non pas comme individus, mais comme caste... Dieu nous

garde de médire ici de la solitude, cette grande préservatrice des forts, sans laquelle nulle éminente personnalité ne s'impose, et qui nourrit les tempéraments robustes! Mais, si favorable aux individus, la solitude est meurtrière aux groupes, aux castes, parce qu'elle les sépare de la vie, assez semblable à ces maladies qui arrêtent la circulation dans une partie de l'organisme, et ont vite fait un membre mort d'un organe jadis plein de vigueur... Le jour où la noblesse terrienne, ou du moins ce qui restait de cette noblesse, renonça à vivre sur ses terres pour se composer une nouvelle existence, elle perdit le dernier élément de prestige qui lui demeurait, et son ultime moyen d'influence aussi sur le nouveau groupement social qu'avait organisé la Révolution... Rattachée à sa terre par de quotidiens rapports, et aux cultivateurs qui dépendaient encore d'elle par ces liens de propriétaires à fermiers, elle pouvait conserver sur eux ce moyen d'action que donnent une présence effective et des rapports personnels. Mais en renonçant à ces rapports, en se créant une existence de citadin, elle perdit sans compensation tous les avantages qu'elle avait pu conserver de son ancienne prédominance : elle ne représenta plus pour le paysan que le droit du propriétaire quasi-anonyme, venant réclamer ses fermages par l'intermédiaire de l'intendant toujours prêt à recourir aux armes que lui donnait la loi.

Telle fut la première cause, la cause originaire de la *Décadence* des Barfleur. Mais, pour importante qu'elle apparaisse, elle n'est pas seule. Une fois rentrée dans l'existence citadine, la noblesse se heurta à un autre élément, l'élément bourgeois, avec qui la fusion était bien plus difficile, pour ne pas dire impossible, puisque le pouvoir même et le prestige initial de celui-ci s'étaient édifiés sur les ruines de son passé à elle!... Partager avec ceux-ci les situations et les places, il n'y fallait pas songer, car l'orgueil nobiliaire eût été froissé d'un quotidien contact, et d'ailleurs, l'évidente supériorité d'une classe parvenue depuis peu au pouvoir l'eût vite reléguée au second plan. Elle préféra s'abstenir et se cantonner dans la diplomatie et l'armée, seules carrières dont s'accommodât sa dignité. Mais, d'une part, les postes diplomatiques ne sont pas en grand nombre et qu'est-ce, d'autre part, qu'une armée qui ne se bat plus ?

Ainsi fut rendu possible un groupement nobiliaire comme celui qui nous est présenté par M Albert Guinon dans cette comédie, dans cette satire de *Décadence*... possible, vraisemblable, sinon comme *groupe* — car la satire force toujours un peu les choses, — tout au moins comme *individus*, car nous connaissons tous plus ou moins, pour les avoir vus ou pour en avoir entendu parler, le prototype de ces divers personnages · ce père, duc de Barfleur, qu'une longue inaction et des habitudes invétérées d'élégance ont condamné au jeu et aux courtisanes ; qui n'a plus même souci de sa dignité, de son autorité paternelle, et permet à sa fille des allusions qu'aucun autre père ne tolérerait..., ce fils, Enguerrand de Barfleur, qui se ravale au rang des jockeys et des lutteurs, fait son habituelle société des gens de cirque et n'a d'autre souci que prostituer son nom aux plus viles besognes... ; cette fille, Jeannine, dont on avait pu croire un moment qu'elle avait un semblant de cœur, mais en qui, somme toute, c'est l'ironie qui tient lieu de cœur, ironie plus forte que tout, car elle n'épargne pas ceux-là même qu'elle aurait le plus d'intérêt à ménager... enfin cet extraordinaire soupirant, le marquis de Chérancé, plus lâche, plus mou, plus nul encore que tous les autres, puisque c'est lui qui, aimant ou prétendant aimer Jeannine, la pousse aux bras d'un autre, et au moment même où il prétend la reprendre, autorise cette dernière conversation avec son mari qui la lui enlèvera à tout jamais.

En face de ce groupement symbolique, voulu par M. Albert Guinon, lequel obéit aux exigences du théâtre en forçant, en grossissant les réalités, s'affirmait, grandissait dans la réalité même et dans la vie, la puissance moderne de l'*Argent*, incarnée dans cette figure typique de Nathan Strohmann, laquelle est de tous points vivante et vraie. Il n'y a pas à dire : dans son domaine, c'est un maître que ce Nathan Strohmann : œil pénétrant, décision ferme, vue rapide et saine des réalités, il a tout ce qui constitue la supériorité dans le maniement des choses réelles, il a tout jusqu'à la conscience de sa valeur et de son importance dans une société telle que la nôtre... et quel homme ce serait, s'il n'avait au cœur cette passion dévoratrice qui seule obscurcit sa vision et par instants opprime ses facultés ! Mais comme chez tous les hommes marqués pour un emploi précis et pour un rôle tranché, ses moyens sont diminués d'autant par l'envahissement, par l'absorption de cette passion parasitaire, et l'homme d'affaires en lui perd à chaque pas ce que gagne l'amant.

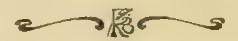
N'importe, c'est un rude homme encore ! Entier, sans concessions, sauf celles que commande son amour, il s'oppose nettement à ce parvenu vulgaire qu'est son père Abraham Strohmann, en qui nous sentons trop vraiment — et M. Guinon a eu raison de nous le faire sentir — l'homme qui n'a plus qu'un souci : jouir de la fortune acquise. Abraham Strohmann est l'homme de tous les compromis, de toutes les concessions. Celui-là est une caricature, une vraie caricature du juif enrichi, tandis que Nathan est un portrait gravé à l'eau-forte et d'une pointe énergique, où les ombres donnent leur plein sens aux lumières, et mettent en valeur des traits accusés de vie

intense et fortement expressive. Nathan Strohmann est bien le fils et le digne fils de cette Rébecca Strohmann dont « M. Ernest Renan disait qu'elle était une vraie *figure biblique* », qui ne veut pas de mésalliance — mésalliance pour elle, c'est tout sang étranger qui vient se mêler au sang sémite — et quand elle parle ainsi, elle obéit d'instinct au génie profond de sa race. Elle sait que l'assimilation est difficile, pour ne pas dire impossible... Elle fait pressentir le Sionisme, réclamé par tant de bons esprits, sans en savoir déduire les motifs peut-être, mais guidée par un instinct plus sûr que tous les raisonnements.

Ah ! je sais bien les reproches qu'on lui peut adresser à ce Nathan Strohman, qu'il est facile de lui adresser, parce que de tels reproches sont élégants et de bon ton ! Il a sans cesse à la bouche ce mot « argent ». Encore peut-être est-il plus noble de le prononcer trop souvent et de le faire sonner trop fort, lorsqu'avec ses seules ressources on en gagne... oui cela sans doute apparaîtra plus noble chez ce Nathan Strohmann, que de n'en parler jamais dans l'ordinaire de la vie, sauf pour « taper » ceux qui en possèdent et vivre à leurs crochets, comme les Barfleur !... Mais le monde, ou ce qu'on est convenu d'appeler ainsi, discerne mal ces nuances qui relèvent d'une certaine élégance morale plus malaisée à percevoir que la coupe d'un habit. Nathan Strohmann a donc tort d'appuyer comme il fait sur ce mot. Il a tort, à l'heure même où Jeannine n'est pas encore son ennemie déclarée. Mais il a tort, surtout quand il veut la reprendre, de lui répéter trop haut ses bienfaits, car alors il donne prise à une facile ironie et à telles attitudes qui pour lui ne sauraient avoir de sens ! Que voulez-vous ! C'est un homme fort... mais avec ses seules armes... Qu'on les lui enlève.., il ignore le maniement des autres, et le voilà tout démuni... Mais qu'un instant on les lui rende : il reprendra des forces nouvelles, faites pour surprendre ceux-là même qui surent une première fois le vaincre !

Peut-être n'ai-je pas assez appuyé sur la valeur de cette pièce ? Par goût, elle n'est point de celles qui obtiennent mes préférences, car on en sort avec une lassitude morale et une manière de dégoût pour la société présente. Mais j'estime qu'un critique doit savoir faire abstraction de ses préférences personnelles, et s'appliquer de toutes ses forces à discerner si, dans une œuvre, fût-elle la plus contraire à son esthétique et à l'idéal qu'il porte en lui, telles qualités sont incluses qui méritent l'attention. Il est difficile de les méconnaître dans l'œuvre de M. Albert Guinon : qualités de vision aiguë et d'analyse subtile, plus remarquables assurément, parce plus difficiles à préciser dans le personnage de Nathan Strohmann que dans un quelconque des Barfleur ! Qualités aussi de forme, de dialogue, par le trait aigu, incisif, tranchant, de certaines répliques, qui d'ailleurs semblent peu goûtées du public... Cette pièce vient à une heure qui ne lui est plus favorable : trop éloignée de la date où les passions bataient leur plein et lui eussent donné toute sa valeur de combat, elle n'a point encore pourtant le recul nécessaire pour qu'on la puisse juger avec pleine indépendance, du seul point de vue littéraire. Les spectateurs ne vibrent plus avec l'intensité des jours de combat. Ils conservent encore quelque inquiétude et quelque gêne qui crée pour les acteurs et pour l'auteur une sorte de position fausse...

PAUL FLAT.



COMMENT DIRIGER UNE COLONIE ? (1)

La France se trouve, à l'heure présente, après une série de longs efforts ininterrompus, à la tête du deuxième empire colonial du monde, commandant, d'après les statistiques récentes, à une population de cinquante millions d'individus. Cet immense domaine, disséminé dans toutes les parties de la terre, renferme des nations de civilisation fort diverses, et des peuples d'origines les plus différentes.

Omettant à dessein, dans notre énumération, les vieilles colonies, modeste reliquat des terres occupées par nos ancêtres avant le néfaste règne de Louis XV, telles que la Martinique et la Réunion, et d'autres, d'acquisition plus récente, l'Algérie, la Nouvelle-Calédonie..., que leurs conditions climatériques et la prédominance des habitants de notre race mettent en état d'être dirigées de la même façon que des divisions administratives de France, nous trouvons en face de nous des peuples dont le degré d'avancement plus ou moins accentué vers cet idéal matériel que l'on est convenu de dénommer civilisation, réclame et exige des modes de gouvernement très variés. Appliquer la même maxime, imposer les mêmes pratiques aux Annamites, favorisés d'une organisation sociale très complète, aux Arabes des territoires du sud de l'Algérie, ou à certaines peuplades de Madagascar, dont la vie rappelle les coutumes de nos époques féodales, et aux nègres fétichistes du Congo ou du Soudan, serait une utopie regrettable, et pourrait dégénérer en dangereuse erreur.

Les Arabes des territoires militaires de l'Algérie, constituent un peuple guerrier par excellence,

(1) Pages extraites du livre : *En Annam*, qui va paraître chez l'éditeur Perrin.

aimant le bruit de la poudre, se plaisant au combat, adorant les longues chevauchées; pasteurs et nomades, ils négligent les travaux de la terre et méprisent les occupations qui contraignent les hommes à mener une vie sédentaire. Ils sont dominés, en outre, par une religion intransigeante, qui semble les rendre à jamais réfractaires à nos usages, leur enseigne le mépris de nos coutumes, et leur fait envisager comme ennemis tous les êtres humains qui ne sont pas sectateurs de leur prophète.

A Madagascar, on se heurte à un mélange confus des races les plus étrangères les unes aux autres : Arabes, Malais, Hindous, Hovas, Malgaches, y vivent côte à côte, de telle façon qu'il est impossible de définir d'une façon générale le caractère des habitants de notre grande île. Le colonel Lyautey, collaborateur dévoué du gouverneur général, nous a dépeint, dans un ouvrage récent, les difficultés qu'il a éprouvées, avant de réussir à étudier et connaître ces éléments si disparates, et surtout à conclure le mode d'administration qu'il a paru préférable d'imposer à chacun de ces groupes.

En Indochine, au contraire, en dehors des Cambodgiens et des Laotiens, constituant une minorité infime, par rapport à la population générale de la colonie, nous nous trouvons en contact avec le peuple annamite. Ce peuple, le plus un que l'on puisse imaginer, jouit d'un degré de civilisation fort appréciable ; apte à juger les hommes d'après leurs actes, il attribue, au contraire, peu d'importance aux classifications sociales déterminées par les hasards de la naissance. Chez lui, l'instruction seule conduit à la puissance et aux honneurs Le proverbe le plus souvent répété en Annam dit : « La force attache pour un temps, l'instruction enchaine pour toujours. »

Un empire colonial composé d'éléments si variés ne saurait, sans erreur, être gouverné d'une façon uniforme. La centralisation de toutes nos possessions extérieures, à l'exception de l'Algérie, sous l'autorité du ministre des Colonies, nécessaire pour indiquer aux représentants du gouvernement hors de France une direction politique générale, indispensable pour contrôler les actes des hauts fonctionnaires auxquels appartient la charge de chacune de nos colonies, ne saurait, on l'a compris ces temps derniers, créer l'obligation d'administrer, avec la même formule métropolitaine, les différents peuples qui nous sont soumis. Introduire nos institutions chez des nations que la race et la tradition ont créées si dissemblables de notre France, ainsi qu'il a été tenté, bien à tort, à certain moment, de le faire, n'avoir qu'une conception unique d'organisation, la nôtre, et chercher à l'imposer aux peuples conquis, constituerait une erreur manifeste et une faute très grave pour nos intérêts. Il existe forcément autant de modes de gouvernement que de races, autant de façons de conduire les hommes, que de degrés dans la civilisation, et tous sont également bons, du moment qu'ils conviennent à ceux auxquels ils s'appliquent. Imaginés et conçus par eux, résultant du travail des siècles et de l'effort de générations successives, ils sont en accord obligatoire avec le génie de la race qui les a adoptés. Pourquoi tenter d'imposer à des peuples, mal préparés à le recevoir, un changement brutal de leurs habitudes héréditaires. Pour quel motif froisser leurs sentiments les plus intimes? quel résultat heureux attendre d'une modification au moins inutile, sinon de créer, pour la puissance métropolitaine, des ennuis, des désillusions et des dangers de tous genres?

Les influences de race subsistent toujours, quoi que l'on fasse. En Algérie, nous voyons chaque jour des Arabes de grandes familles servir pendant trente ou quarante années comme officiers dans nos régiments, en contact permanent avec nous, parlant notre langue d'une façon parfaite, et semblant, en apparence, avoir adopté complètement notre mentalité et nos usages. Sitôt que sonne pour eux l'heure de la retraite, nous retrouvons ces mêmes Arabes, revêtus du costume commun aux gens de leur race, passant les journées entières assis à la mode orientale sur les nattes de leur demeure, ou dans le café maure le plus voisin, exclusivement occupés à faire courir entre leurs doigts le chapelet mahométan, sur chaque grain duquel ils invoquent le nom de Allah.

En Annam, où domine le culte des ancêtres, la vie n'est considérée que comme un moyen de préparer sa place dans la postérité, de rendre meilleur le rang qu'on y occupera. On se soucie beaucoup plus d'être un des héros ou des sages célébrés par les générations futures, que de mener sur cette terre une vie heureuse ou fortunée. La littérature, l'histoire, la philosophie, la poésie, ne s'occupent que du passé et de l'avenir, jamais du temps présent. En toute occasion, en toute circonstance, un lettré indique le nom d'un homme célèbre de l'antiquité qui fit ceci ou cela, sous telle dynastie; il cite ce fait en trois ou quatre caractères, qui résument, pour ceux qui sont initiés et instruits, toute une période d'histoire.

L'Annamite de tous les rangs ne saurait avoir de plus noble ambition que de rêver de voir sa tablette, dans quelque pagode des siècles futurs, installée auprès de celles des héros des temps passés ; le désir de prendre rang, dans la postérité, auprès de tous ces illustres devanciers, domine toutes ses préoccupations.

Ces façons de penser et d'agir paraîtront peut être futiles, comparées à la science positive et à la vie plus pratique et plus prosaïque de nos peuples occi-

dentaux ; elles ont cependant, si différentes soient-elles des nôtres, suffi à faire le bonheur et à procurer la gloire d'une longue suite de générations. On pourrait comprendre, si notre pays avait un intérêt quelconque à se lancer dans cette voie, la nécessité de tenter d'un seul coup la modification de ces anciennes et traditionnelles pratiques, et d'imposer à ces peuples, qui, d'ailleurs, ne sauraient actuellement comprendre l'opportunité de ce changement, notre scepticisme et notre positivisme trop hâtifs pour leur conception; mais en heurtant ainsi des sentiments au fond très respectables, en froissant des coutumes inoffensives pour notre domination, nous ne ferions que créer à la France des difficultés sans aucun profit.

Le devoir d'une puissance colonisatrice consiste principalement dans la mise en valeur rationnelle et progressive du domaine dont elle a assumé la charge, dans le but d'établir entre la métropole et les pays nouvellement conquis un courant d'affaires de plus en plus actif, de procurer des débouchés assurés à la surproduction nationale, de rechercher des marchés de matières premières offrant des prix avantageux au commerce métropolitain, liant ainsi à la patrie les peuples soumis par des relations de plus en plus étroites, par des intérêts chaque jour plus importants, mais en agissant, sans exception aucune, envers les indigènes, avec l'honnêteté la plus scrupuleuse, et en s'efforçant de leur apporter le bien-être aussi large que possible. Comment, en effet, si la situation matérielle des peuples habitant nos colonies ne s'améliorait pas progressivement, aurions-nous l'occasion de traiter avec eux des affaires importantes et lucratives? Comment tirer quelque chose de ceux qui ne posséderaient rien? De ce côté aussi notre intérêt est d'accord avec nos obligations : il faut étudier les besoins des peuples soumis, nous efforcer d'y donner satisfaction, et leur faire comprendre, en agissant ainsi, l'utilité qui peut résulter pour eux de la soumission à notre contact, de l'obéissance à notre direction.

Le premier devoir d'un administrateur, et même de tout homme de notre race placé en présence d'hommes différents de race et de civilisation, doit être de ne les froisser, et de ne les entraver jamais dans leurs mœurs, leurs coutumes, leurs traditions, autant, toutefois, que ces sentiments et ces pratiques ne peuvent en rien gêner l'extension progressive et nécessaire de l'autorité française. Montesquieu, dans *l'Esprit des lois*, affirme avec infiniment de raison, que, « après les conquêtes, il ne suffit pas de laisser à la nation vaincue ses lois; il est peut-être plus nécessaire de lui laisser ses mœurs, parce qu'un peuple connaît, aime et défend toujours plus ses mœurs que ses lois. » En traitant nos protégés avec égards et bienveillance, nous accomplissons d'ailleurs un devoir d'humanité, et nous nous acquérons leur concours, dont nous pourrons avoir besoin, si, un jour, une puissance étrangère nous attaque dans nos possessions diverses. La nation coloniale par excellence, celle dont les établissements lointains prospèrent le plus, a parfaitement admis cette nécessité : la Hollande, dans ses domaines d'outre-mer, respecte les institutions des peuples dont elle a pris en main le gouvernement. L'Espagne et le Portugal, au contraire, n'ayant pas su s'acquérir la sympathie et l'amitié des races soumises à leur puissance, ont perdu toutes leurs colonies. La France, protectrice des faibles, compatissante aux malheureux, réputée jadis pour ses sentiments chevaleresques, restera fidèle à ses traditions de libéralisme et de tolérance, et se créera, chez les nations protégées, des liens sympathiques qui les uniront à sa destinée.

Dans nos colonies situées sous les tropiques, et particulièrement en Indochine, il est difficile, sinon impossible, à l'Européen de se plier à un travail manuel continu; il en résulte que, dans notre empire d'extrême orient, les seuls emplois à proposer aux colons français non munis de capitaux, sont ceux de directeurs d'exploitations, surveillants, contremaîtres, ceux, en un mot, qui leur permettent de pourvoir à leur existence sans fatigue excessive et sans danger pour leur santé. La main-d'œuvre indigène ne fait d'ailleurs pas défaut ; l'Annamite, en effet, toujours sobre et laborieux, se met rapidement au courant des métiers les plus divers, et, s'il ne possède guère le génie créateur, il est parfait imitateur et copiste, et devient, en peu de temps, dans presque tous les genres de travaux, l'égal du maître qui les lui a enseignés.

Les colons doivent, en toutes circonstances, recevoir de l'administration tout l'appui qu'il est posible de leur accorder, mais il y a lieu éviter, à moins de cas exceptionnels, de leur donner une autorité directe sur les fonctionnaires indigènes. Les relations entre ces derniers et les Européens installés dans le pays doivent se faire uniquement par l'intermédiaire de nos représentants administratifs, que leur connaissance du pays rend aptes à concilier les attentions dues aux travailleurs de notre race, avec les égards nécessaires pour ménager les susceptibilités des populations. Dans les pays exotiques, l'Européen, si l'autorité supérieure n'y tient pas la main, possède trop souvent, surtout aux débuts de son installation, une tendance à supposer que sa race seule suffit pour lui donner des droits sur les indigènes. Ignorant des mœurs, il les froisse continuellement, sans le vouloir, et crée à l'administration des ennuis de toute sorte. Cette façon d'agir est, d'ailleurs,

nuisible aux intérêts mêmes de ceux qui seraient portés à en user. Les indigènes ont l'occasion bien fréquente de témoigner leur hostilité aux colons qui les ont blessés, et bien des cas de rébellion, ou de ce que le langage conventionnel a dénommé piraterie, n'ont jamais eu d'autre origine que ces tracasseries journalières.

Les colons désireux de tenter une exploitation en pays neufs, dans ceux, du moins, où l'Européen ne saurait se livrer à un travail manuel rémunérateur, devraient être munis de capitaux assez élevés. Les capitalistes sont, à l'heure actuelle, fort timides et paraissent peu portés, jusqu'à présent, à engager des sommes importantes dans des exploitations coloniales privées ; il en résulte que nos nationaux, désireux de tenter la fortune dans les colonies, n'ont, le plus souvent, que des ressources insuffisantes. Alors le manque de fonds les engage à s'adresser à l'administration et à implorer des subventions, que le budget, assez large, permet généralement de leur accorder, à titre de secours. Par contre, l'autorité impose à tous l'obligation nécessaire de l'obéissance à ses règlements, contre lesquels ceux qui vivent de sa générosité sont souvent les plus ardents à protester, criant à la perte de leur indépendance et à l'oppression administrative. Il y a, pour les pouvoirs publics, dans ces questions toujours fort délicates, un juste milieu à observer.

Si, pour l'intérêt du pays, par définition même, les colonies sont faites pour les colons, il va de soi que l'administration doit favoriser ceux-là seulement qui se montrent capables, ou de marcher avec leurs propres moyens, ou, s'ils sont subventionnés par le budget, de rendre quelque service à la cause générale, et qu'elle n'est tenue à aucun subside envers les autres, dont la ligne de conduite pourrait créer des obstacles au but élevé que la France se propose. Il faut, dans le même ordre d'idées, se garder d'une centralisation trop intense, éviter de réglementer et de gouverner les colons de nos différentes possessions de la même façon uniforme, laisser enfin aux hauts représentants de la France l'initiative nécessaire, avec l'autorité suffisante, pour diriger tous les efforts dans une voie utile.

La stabilité des fonctionnaires placés à la tête de chacune des provinces, ou divisions administratives, est une condition essentielle de bonne administration et de réussite. Assez de causes naturelles, telles que congés et maladies, sont déjà un motif de changements trop fréquents dans l'administration provinciale, sans que l'on y ajoute encore la fantaisie ou le caprice de ceux qui ont en mains la direction d'un grand pays. Les faits prouvent et constatent chaque jour que, dans les seules régions où le même administrateur a pu résider pendant plusieurs années de suite, des résultats féconds ont été obtenus. L'indigène n'accorde sa confiance qu'à des fonctionnaires qu'il connaît bien, à ceux qu'il sait dévoués à leur œuvre, et cette confiance des populations envers ceux qui ont la tâche et l'honneur de les diriger, est indispensable à la bonne marche des affaires. Dans quelques rares provinces de l'Annam, assez privilégiées pour avoir conservé longtemps à leur tête le même administrateur, tout a marché à la satisfaction générale.

Une des questions les plus graves, aux colonies, est la façon dont la justice est rendue aux indigènes.

La première qualité à exiger d'un magistrat français, destiné à exercer ses fonctions dans ces conditions délicates, devrait-être, semble-t-il, la connaissance approfondie de la langue, des usages et des mœurs de la population faisant partie de son ressort. S'il en est autrement, ce magistrat est obligé de s'en rapporter complètement à la bonne foi de ses interprètes, indigènes toujours, et parmi lesquels, sans vouloir aucunement médire de ces collaborateurs si utiles, il en existe assurément quelques-uns qui peuvent être soupçonnés de vénalité.

Notre magistrature coloniale a de plus l'extrême défaut d'être organisée de telle façon que les magistrats ne sont jamais appelés à se spécialiser dans l'une quelconque de nos colonies ; ils roulent sans cesse de l'une de nos possessions à une autre : tel vient de la Martinique passer quelques années en Indochine pour être envoyé ensuite siéger au Sénégal, puis à Madagascar ou à la Nouvelle-Calédonie. Quelle expérience sont-ils capables d'obtenir, si bien doués soient-ils? Comment peuvent-ils, malgré toute leur aptitude au travail, et l'amour de l'étude que nous aimons à leur attribuer, se mettre au courant des mœurs des divers pays auxquels ils répartissent la justice ? Que peuvent-être, trop souvent, hélas ! les jugements rendus par eux ? Ils ne sauraient, en dépit de leur talent, être universels et on ne peut, sans injustice, leur adresser le reproche de ne pas s'intéresser à la langue et aux coutumes du peuple avec lequel le hasard de leur carrière vagabonde ne les mettra peut être plus jamais en contact. Il y a là, une question de tout premier ordre, digne au plus haut point, d'intéresser et de préoccuper tous ceux qui ont le noble souci de l'avenir de la France coloniale.

Pour résumer, l'indigène doit toujours être conduit avec bienveillance, tant qu'il ne fait pas acte d'opposition aux intérêts supérieurs de notre pays ; en revanche tout mouvement hostile à notre autorité doit être réprimé avec la plus grande rigueur, car, chez les peuples orientaux, la force est la manifestation du droit. Telles sont, à notre avis, en dehors de la question de défense militaire ou maritime,

les grandes lignes qui s'imposent à la bonne direction d'une colonie, si nous désirons que les efforts de la France pour s'assurer son nouvel empire ne soient pas encore une fois stériles. Souhaitons que la leçon qui nous fut donnée jadis par les événements néfastes du règne de Louis XV puisse nous profiter.

La France peut-être appelée, en raison de sa situation coloniale, à jouer un grand rôle dans le monde, Dans un avenir probablement assez proche, la Chine entrera dans le mouvement industriel où l'a précédée le Japon si elle ne persiste à s'endormir dans son immobilité séculaire, et, dans les deux cas, quelle sera sa destinée, en présence des compétitions qui la guettent ?

La France, l'Angleterre, la Hollande, sont, en ce moment, les trois puissances coloniales les plus importantes du monde ; mais d'autres peuples cherchent à prendre part au mouvement d'extension, où ils seront jetés sous peine de déchéance commerciale. L'Allemagne, les Etats-Unis, contraints par la surproduction qui caractérise aujourd'hui leur situation économique, obligés de chercher de nouveaux débouchés pour leurs produits, préparent patiemment et sans arrêt leurs flottes, afin de se trouver prêts à agir au moment opportun. Déjà les Etats-Unis se sont installés aux Philippines, qui leur servent de poste d'attente au seuil de la Chine, et le Japon est poussé hors de ses îles par de nombreux motifs, principalement par l'accroissement ininterrompu de sa population. A nous de veiller pour ne pas être, à un moment donné, surpris par des événements vers lesquels nous pourrons être involontairement entraînés.

Charles Gosselin.



LE JOURNAL AMOUREUX DE Mme DE VILLEDIEU

Quelque temps après qu'André Doria et Ferdinand de Gonzague eurent fait inhumainement massacrer son père Louis de Farnèse, Octave duc de Parme, vint à Paris demander au roi Henri II la vengeance de ce forfait.

Ce monarque aimait les plaisirs et sa cour était le centre de tous les divertissements. « La Reine, sa femme, feignait d'être commode ; Diane de Poitiers, sa maitresse, était belle et coquette et ses courtisans étaient voluptueux ».

Octave fut présenté à la Cour par le connétable de Montmorency qui avait juré amitié à l'infortuné Farnèse, et il y fut reçu avec une grande courtoisie parce qu'il avait une figure agréable, et quoiqu'il affecta une grande indifférence à l'égard de l'amour et des femmes.

Il fut remarqué par la belle Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois. Et il ne fut pas longtemps cruel, quand il s'aperçut qu'une femme pouvait être aussi belle et l'aimer. Un jour que le roi faisait monter des chevaux dont la Reine d'Ecosse lui avait fait présent, le duc de Parme crut le moment favorable pour aller voir Mme de Valentinois qui le reçut dans un cabinet de rocaille, proche de son appartement d'été. « Il n'était meublé que de piles de carreaux de drap d'or et de vases de porcelaine remplis de fleurs. Une Vénus de marbre blanc formait une grotte, qui régnait le long de ce cabinet, et huit ou dix petits amours les uns dormant, les autres occupés au service de la Déesse, formaient autant de jets d'eau qui se refléchissant dans un grand nombre de miroirs dont ce cabinet était orné, se perdoient en murmurant par des conduits de plomberie. Un petit lit de repos fait à la Portugaise, estoit dans un des bouts de ce cabinet et d'une corniche de roquaille, qui se jettoit hors d'œuvre, tomboient mille branches de verdure meslée de fleurs, qui servoient comme de Pavillon à la tête de la Duchesse qui estoit couchée au-dessous. » Le duc Octave n'osa pas lui avouer d'abord son amour, et il imagina de lui conter une histoire orientale dont les héros pouvaient être reconnus pour Mme de Valentinois et pour le duc de Parme. Et au moment qu'il dit que ces héros s'embrassèrent, Octave baisa Mme de Valentinois sur sa belle bouche.

Le duc de Parme eut à se louer de son audace, et il eut été tout à fait heureux s'il n'avait eu un rival dans le comte Stuart.

Ce comte, qui n'était pas aimé, tira une si grande jalousie de la fortune du duc de Parme qu'il résolu, avec l'aide de la Reine, de mettre obstacle à l'amour d'Octave et de Mme de Valentinois et d'en donner soupçon au Roi lui-même

Ils se saisirent d'une tablette où le duc de Parme avait écrit pour Mme de Valentinois un galant madrigal ; et ils découvrirent le piédestal d'un Mercure de marbre qui était dans un des carrefours de la forêt et où le duc et sa maîtresse déposaient leurs messages ; le duc de Parme et le comte Stuart se prirent enfin de dispute au sujet d'une belle peinture qui était dans une galerie du château d'Anet ; mais tous les moyens de la Reine et du comte jaloux furent déjoués. Mme de Valentinois sut attendrir le Roi, par la douleur qu'elle feignit habilement de ressentir des calomnies qui l'accablaient. Elle lui demanda la faveur de se retirer d'un monde dont elle était devenue l'opprobre et le jouet. Et le Roi plus pour lui plaire que pour la punir, lui permit d'aller habiter un petit pavillon qu'elle avait sur le bord

d'une rivière à une lieue d'Anet. Le duc Octave s'accommoda fort de cette feinte retraite, parce qu'il lui fut aisé d'y venir passer toutes ses nuits.

Un jour, le comte Stuart, ayant suivi, par surprise, son rival, comme il se rendait à cheval du côté du ce pavillon, il le vit se dévêtir, passer à la nage la rivière, et entrer par une porte secrète que lui ouvrit Sainte-Brune, la suivante de Mme de Valentinois. Il résolut d'empêcher le duc de se rendre le lendemain à son rendez-vous et d'y aller à sa place. Mais il arriva que le Roi ayant été averti d'un bruit qui se faisait chaque soir dans l'eau, avait fait tendre ce jour-là un filet où fut pris le comte Stuart Et cette aventure rapportée au Roy, mit ce monarque si fort en colère, qu'il bannit de sa cour l'infortuné rival du duc de Parme.

Ainsi délivrés de l'incommodité d'un fâcheux, Octave et Mme de Valentinois eussent pu s'aimer longtemps si, abandonnés à leur propre défiance, ils n'avaient été vite surpris.

« La duchesse étoit un soir dans un cabinet de verdure, couvert de cette espèce de roses qui fleurissent tous les mois, dont l'odeur est si agréable : Un petit siège de gazon, semé de mille feuilles volantes de ces mêmes roses, y formoit un lit de fleurs, et le Roy étant allé à Paris pour des affaires importantes, la tendre Mme de Valentinois attendoit le duc de Parme dans cet endroit sans autre inquiétude que celle de son impatience. » Mais le Roi avait fait une grande diligence qu'il ne pensait, et ce fut lui qui vint au moment que Mme de Valentinois attendait le duc de Parme et qui reçut, à la faveur de la nuit, les caresses de sa maîtresse et le nom de *cher Octave*.

« Ce revers de fortune où Mme de Valentinois était si peu préparée, l'étourdit d'abord jusques à l'accablement : elle pleura, elle s'arracha les cheveux, et suivant la manière des dames imprudentes, elle gronda Sainte-Brune jusqu'à se mettre dans le danger de la faire causer. La fureur passa de la confidente à l'amant : elle maudit l'instant où il lui avait paru aimable, et elle prit la résolution de ne plus l'aimer : mais enfin, comme elle avait le courage grand, et qu'elle n'ignorait pas que l'hypocrisie est d'un usage merveilleux pour les coquettes spirituelles, elle ne parla plus que des effets surprenants de la grâce. Elle écrivit au Roy des sermons admirables sur l'instabilité des choses du monde, et faisant en effet cette retraite dont elle avait fait tant de feinte, elle toucha si fort le Roy par cette marque de son repentir, qu'il ne put résis... »

***

Ainsi se termine l'aventure du duc de Parme avec Mme de Valentinois, telle qu'elle est contée dans le *Journal Amoureux* de Mme de Villedieu.

Ce petit roman de cent pages à peine, écrit dans un style correct, extrêmement vif et élégant, a été publié pour la première fois en 1669, c'est-à-dire deux ans avant *Zayde* et neuf ans avant *la Princesse de Clèves*.

Cette circonstance n'engageait-elle pas à tirer de l'oubli l'aimable Mme de Villedieu ou du moins la meilleure part de son œuvre ?

Elle était assez célèbre au XVIIe siècle pour que Tallemant des Reaux écrivît : « Tous les gens emportés y ont donnée, tête baissée, et d'abord ils l'ont mise au-dessus de Mlle de Scudery et de tout le reste des femelles ».

Voltaire la goûtait. « Son style est vif et léger, dit-il, ses images animées ; elle a fait perdre le goût des longs romans. »

Ne peut-on aujourd'hui aussi songer un peu à elle ?

***

On sait que Mme de Rohan poussa et égratigna la duchesse d'Halluyn qui voulait marcher devant elle au mariage de Monsieur avec Mlle de Montpensier, mais on ne sait point assez qu'elle avait une femme de chambre qui s'appelait Desjardins et qui accoucha, en 1631, à Saint-Remi-du-Plain (Ille-et-Vilaine) d'une fille qu'on baptisa Marie-Catherine-Hortense et qui fut un grand romancier.

Catherine était une petite fille agitée et curieuse. Elle assistait à la toilette de la duchesse de Rohan. Elle lui tendait les épingles, lui donnait son avis, et faisait avec elle des révérences au miroir. Sa mère lui laissait une si grande liberté que Catherine pouvait impunément s'asseoir sur la pelouse où il y avait quatre cyprès dans des caisses et grimper aux arbres avec le fils du jardinier.

Dès qu'elle sut lire, Catherine s'empara des romans qu'elle trouva chez sa mère. Elle connut tous ceux de Honoré d'Urfé et de Mlle de Scudery. Elle aimait extrêmement les récits d'aventures qui y étaient fait et elle fut bientôt pris d'un goût vif pour les billets galants, les rendez-vous dans les cabinets de verdure, les conversations au bord des rivières dont on voit les poissons, les chevauchées nocturnes dans les bois, les promenades des grandes amoureuses qui vont et viennent dans les allées poussiéreuses des Tuileries au bras de leurs maris qui ont des perruques enrubannées et de hautes cannes et qui ne savent pas qu'ils sont trompés.

L'histoire ne lui plaisait pas moins. Elle en tirait que toutes ces aventures singulières pouvaient bien être vraisemblables. Et enfin l'agrément qu'elle eut de voir elle-même, au hasard de ses indiscrétions, que les intrigues de la cour et les jeux de la galanterie étaient fort ordinaires et naturels,

ne contribua pas peu à lui faire découvrir dès l'âge de quinze ans la vocation pour laquelle elle était née : elle commença d'écrire avec une grande facilité et beaucoup d'élégance un roman qu'elle appela Alcidamie, et, ayant pris goût aux rendez-vous que lui donnait un sien cousin bien fait dans une salle verte qui était au bout du parc, il fut bientôt évident qu'elle était grosse.

Elle en reçut des reproches et, ainsi faite, courut chercher asile chez Mme de Rohan qui la reçut bien. Elle fut soignée. Elle accoucha heureusement, mais l'enfant mourut à quelques mois.

De ce premier coup, Catherine eut une expérience assez vive, et comme elle était bientôt éprise d'un nouveau galant, elle eut la prudence d'exiger qu'il l'épousât. Il s'appelait Boissé de Villedieu et était capitaine d'infanterie. Il promit ce qu'elle voulut et fit publier les bans. Mais une certaine fille de notaire de Paris y opposa qu'elle était l'épouse légitime de M. de Villedieu, et le jeune capitaine qui ne le pouvait nier, s'enfuit sans mot dire vers Cambrai où son régiment tenait garnison.

Catherine à cette nouvelle prit le même chemin. En habit d'homme, elle parcourut par petites étapes les routes de la Picardie et de la Flandre.

Au bout de deux semaines elles arrivèrent à Cambrai où Catherine eut vite fait de trouver son amant. Le capitaine était confus et repentant ; Mlle des Jardins n'avait pas une grande colère ; ils se réconcilièrent donc et, passant en Hollande, ils acquirent à peu de frais un semblant de mariage et même quelques sacrements.

Catherine put ainsi rentrer honorablement à Paris et s'y faire connaître sous le nom de Mme de Villedieu.

Elle publie *Alcidamie* et quelques poésies gracieuses. Elle fréquente chez Mme de Chevreuse, chez Mme de Montbazon, chez Mlle de Montpensier. Elle concourt au succès des *Précieuses* de Molière. Elle est courtisée. M. de Villedieu ne lui est pas fidèle. Mais on ne sait qui de l'un ou de l'autre est le premier trompé. Le capitaine meurt bientôt des suites d'une blessure.

En 1662 Mme de Villedieu fit jouer une tragédie en vers *Manlius Torquatus* dont le bon succès fut éclatant. Mais sa seconde pièce *Nitetis* échoua et sa comédie *Le Favori* passa inaperçue. D'ailleurs, Mme de Villedieu avait un bien plus grand goût pour les romans et elle publia successivement *Les lettres et relations galantes*, *Le Journal amoureux*, *Les Annales galantes*, *Les exilés de la cour d'Auguste*, *Carmente*, *Mémoires de Henriette — Sylvie de Molière*, *Les Galanteries grenadines*, *Les Amours des grands hommes*, *Les Mémoires du sérail*, *Les Désordres de l'amour*, etc. Barbin lui payait 6 livres la page. La cassette du Roi subvenait aux autres besoins de Mme de Villedieu qui fréquentait toujours les femmes du plus haut monde et continuait d'avoir des mœurs fort galantes.

On s'attend peu à voir Mme de Villedieu finir ses jours, comme tant de femmes de ce temps, dans une retraite aussi sévère que sa vie publique avait été déréglé. Il est vrai pourtant qu'après la perte d'une amie, elle se détermina à entrer au couvent. Elle s'y montra très humiliée, mais comme on reconnut bientôt la novice pour cette aimable aventurière qui avait écrit tant d'ouvrages galants et qui avait eu une vie pleine de désordres, on refusa de garder plus longtemps une repentante qui avait montré si peu de dispositions à la modestie religieuse.

Mme de Villedieu rentra dans le monde. Elle fut accueillie par Mme de Saint-Romain. Elle écrivit de nouveaux romans. Elle se laissa encore aimer et elle demanda le mariage à un certain marquis de La Chatte qui avait 60 ans et qui était déjà marié. On fit encore opposition aux bans qui furent publiés. Et grosse une fois encore, Mme de Villedieu ne réussit pas mieux à garder son enfant que le dauphin et Mlle de Montpensier avait tenu sur les fonds baptismaux et qui mourut à six semaines.

Le marquis peu de temps après mourut aussi et Mme de Villedieu s'en alla vivre à Saint-Rémi du Plain où elle était née, où elle retrouva un cousin qui lui rendit en l'épousant son nom de des Jardins, où elle écrivit d'autres romans, où elle eut peut-être d'autres aventures dans la salle verte, et où l'on dit qu'avant de mourir, elle s'adonna, avec son mari, à l'abus des liqueurs fortes.

.˙.

Une telle vie ne promettait guère une œuvre solide et bien ordonnée. Certains romans de Mme de Villedieu sont trop touffus, d'autres trop romanesques d'autres ennuyeux. Mais la langue de presque tous est excellente. La fermeté des periodes le choix des comparaisons, la valeur des mots, le respect de la grammaire, l'impressionnisme des descriptions, le style enfin place Mme de Villedieu parmi les meilleurs écrivains.

On pourrait dire qu'avec Mme de La Fayette, et avant elle, elle réagit contre la préciosité, la fadeur et la monotonie des romans du XVIIe siècle. Mais n'est-il pas préférable de savoir simplement que Mme de Villedieu est l'auteur d'une dizaine d'ouvrage fort bien écrits parmi lesquels *Le Journal amoureux* est un des romans les plus aimables et les mieux faits de la littérature française ?

PIERRE DE QUERLON.

Paris. — Typ. A. DAVY Imp. des *Deux Revues*, 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 11 — 5e SÉRIE — TOME I — 12 MARS 1904

MICHELET EN 1842

(*d'après sa correspondance et son Journal inédit*)

QUATRIÈME ARTICLE (1)

La vie que Michelet mena du 1er février au 31 mai fut atroce. Pour échapper, dans une certaine mesure à l'angoisse qui l'étreignait, il travaillait avec une ardeur sauvage, à son cours, au ve volume de son Histoire de France ; il se plongeait, tantôt dans les poèmes indous, tantôt dans l'histoire naturelle. Mais son cœur était avec son amie malade, avec Alfred, dont la santé était ébranlée par ses inquiétudes pour sa mère. Et il se sentait impuissant, impuissant à relever Alfred, tant il était lui-même accablé; impuissant auprès de Mme Dumesnil qui, dans sa détresse, s'éloignait de ceux qui auraient donné leur vie pour elle, pour appeler auprès d'elle des médecins étrangers et des prêtres.

On fait venir Aumussat. Mais « après le chirurgien, elle aurait voulu un magnétiseur étranger, (elle avait inutilement usé de passes magnétiques, que lui faisaient son fils ou Michelet, pour calmer ses souffrances) puis le confesseur... L'âme s'éloigne, dans une telle crise, de ceux qui l'aiment sans la secourir efficacement. Elle demande la vie aux inconnus, aux étrangers. C'est-là une forme inattendue de la mort : sentir mourir sa confiance, son affection. Comment dire l'impression de cette confidence journalère du désespoir ? Et cependant quand Aumussat vint, elle était tremblante. Mon sort va se décider .»

Après avoir hésité entre divers confesseurs, elle fait venir l'abbé Cœur, auditeur assidu et grand admirateur de Michelet. « Il fut, dit celui-ci, adroit et tendre. » Mme Dumesnil se montrait préoccupé du sort de son ami, elle se disait décidée à se consacrer à ses enfants, si elle guérissait, mais elle sentait aussi qu'elle ne guérirait pas; elle cherchait dans la religion les consolations mystiques et voulait se détacher des affections terrestres. Le 17 mars, elle communiait. Elle s'accusait auprès de l'abbé Cœur de dureté envers ceux qui l'entouraient, mais ne pouvait leur parler. Je me contenterai maintenant, pour indiquer les diverses péripéties de ce drame, de donner quelques extraits du journal.

« 18 mars. Aujourd'hui, pour arracher Alfred à cette terrible préoccupation, je l'emmenai aux Archives. Nous étions touchés l'un et l'autre, de nous sentir si affaissés. Il me dit qu'il sentait bien qu'il y avait eu pour moi, en tout ceci, une *célérité meurtrière.*

« Je lui dis : Voyez notre condition, à nous autres, modernes. Il faut que, chaque matin, *nous nous fassions notre Dieu*, que nous brassions notre pain quotidien, notre hostie. . Le moyen-âge prenait un Dieu tout fait.

« A deux heures, je la revis. Elle me donna la main et me dit : « Restez, restez *toujours*, » et elle pleura beaucoup Quant à moi j'éprouvai un déchirement de cœur. Je me rattachais pour me déchirer mieux... et ce *toujours*, combien amer, quand on voit qu'il ne reste plus qu'un moment. Je la trouvai livide, échevelée, horriblement belle... redevenue faible et enfant. Mon cœur se brisait.

« 4 avril. Ce matin même, la sœur me dit qu'Elle a bien peu de jours à vivre.

(1) Voir la *Revue Bleue* des 20, 27 février et 5 mars 1904.

Ont dit leurs frais amour, la croyance naïve;
Ici Luther, courbé sur le livre de Dieu,
Exalté, déchiré par sa pensée en feu
A sonné le réveil de la libre science.
Ah ! comme dans ces lieux, consacrés tour à tour
Par ces grands souvenirs, la science et l'amour,
Comme notre pensée, ami, vers vous s'élance!
Vers vous, témoins des temps et de l'humanité,
Vous dont le cœur ressent tout ce qu'elle a tenté,
Le calme dans la foi, l'effort dans la science.

Michelet était depuis longtemps épris de l'Allemagne. Depuis que Quinet lui avait révélé Herder en 1826, il avait étudié avec passion l'allemand et l'Allemagne; en 1828, il allait retrouver, à Heidelberg, Quinet, qui avait épousé une allemande, et qui lui faisait connaître Creuzer, Gœrres, Tieck, Mittermaier. Il entreprenait, au retour de son voyage à Heidelberg et à Bonn, ses *Mémoires de Luther*; il entrait en correspondance avec Jacob Grimm et écrivait, sous son inspiration, ses *Origines du Droit*. En 1836, en 1838, il forma le projet d'aller lui rendre visite à Gœttingen et à Cassel. Il s'était plongé dans la lecture de Kant, Fichte et Schelling, quand il avait préparé ses cours de philosophie à l'École Normale. Il s'était délecté aux sources vives de la poésie populaire allemande. En dépit des souvenirs de 1840, il continuait à penser, comme Quinet en 1827, qu'en Allemagne « la paix est dans tous les objets, que tout vous y ramène au calme ». Tandis que Quinet, dans son écrit prophétique sur l'*Allemagne et la Révolution*, annonçait, dès 1831, la naissance d'une Allemagne nouvelle, avide d'action, qui allait sacrifier ses rêves de liberté pour reprendre la politique conquérante de Frédéric II, et créer son unité sous la conduite de la Prusse, au détriment de l'Autriche et de la France, pour Michelet, l'Allemagne restait l'Allemagne de Mme de Staël, un pays d'extase, de théories, amolli par le mysticisme ou la vie patriarcale. « L'Allemagne, disait-il dans ses cours de l'École Normale de 1831, n'est que naïveté, poésie et métaphysique ».

A cette même date, dans son *Introduction à l'Histoire universelle*, il la compare au Rhin, né comme un torrent, mais bientôt calmé, roulant large et profond de Bâle à Mayence, perçant les montagnes d'un effort héroïque de Bingen à Cologne, puis allant se perdre, divisé en mille bras, dans l'Océan, à travers les sables de Hollande, et se reposant dans l'infini, dans l'absolu de Schelling. Il s'attendrit sur « la bonne et savante Allemagne », sur la pureté adorable de ses mœurs, l'omniscience de ses érudits, le vaste et profond génie de ses philosophes. En 1835, dans son cours de l'École Normale, il écrit ces lignes, qui aujourd'hui paraissent singulières : « En Allemagne, les saisons se succèdent presque insensiblement, le climat est d'une fatigante uniformité, les habitants doivent y prendre nécessairement des habitudes de douceur, de mollesse même, et cette égalité d'humeur qui exclut les emportements de la passion, les vifs élans de l'enthousiasme, mais qui favorise et développe les petites sympathies de famille, le goût de l'art, le besoin de réfléchir, et cette vaste réceptivité, cette aptitude universelle, qui fait que les Allemands apprennent tout et sympathisent avec tout. — Les nations de langue latine ont plus d'esprit, plus de passion, mais moins de largeur que les Allemands. Ceux-ci se caractérisent par une réceptivité universelle qui, dans certains esprits, devient facilement de l'insignifiance, mais qui, chez les hommes plus heureusement doués, est le besoin de tout voir, de tout comprendre, de sympathiser avec tout. Aussi l'Allemagne est-elle le pays des voyageurs, des savants, des panthéistes. — La nation allemande s'est peinte elle-même dans son *Perceval* qui, parti pour de lointains voyages, rencontre sur la neige les traces de trois gouttes de sang, et croit voir l'incarnat qui brille sur les joues de sa bien aimée. Il les contemple longtemps en silence, et ne sort de son immobilité que pour renverser ceux qui troublent sa rêverie. L'Allemagne, elle aussi, aspire à l'isolement, ou du moins elle souffre tout, hormis qu'on trouble son repos, qu'on la dérange dans ses méditations ». — Pourtant Michelet avait aperçu chez les Allemands une tendance qui pouvait devenir pour eux une force d'action et d'unité, leur aptitude à l'association et à la discipline. — « C'est un peuple d'érudits supérieurement dressés et disciplinés; l'avenir décidera ce que vaut cette discipline en guerre et en littérature. »

En attendant que l'avenir lui apprit ce que cette discipline devait valoir sur les champs de bataille de Bohême et de France, Michelet voyait surtout dans l'Allemagne un pays qui offre aux esprits inquiets et aux cœurs souffrants la paix et la consolation, qui épure les âmes et les arrache à toutes les agitations malsaines.

Le voyage d'Allemagne qu'il fit, du 19 juin au 31 juillet 1842, lui apporta la diversion et la détente dont il avait besoin. On lira bientôt, dans cette *Revue*, les pages qu'il écrivit pendant cette course rapide à travers Metz, Strasbourg, Fribourg, Donaueschingen, Tübingen, Stuttgart, Ulm, Augsbourg, Munich, Ratisbonne, Nuremberg, Würzbourg, Francfort, Mayence, Trèves, Luxembourg et Reims, sur des tables d'auberge, sur les bancs de promenades publiques, pendant des relais de poste; on restera émerveillé de ce jaillissement toujours aussi puissant, aussi étincelant, de souvenirs et de vues historiques, d'impressions et d'émotions personnelles mêlées à l'art, à la nature et à l'histoire. Les Bædeker d'alors ne fournissaient que de brèves et sèches indications et Michelet n'avait pas le temps

d'étudier les livres. C'est du fonds inépuisable de son érudition et de son imagination qu'il tire toutes ces merveilles.

Quand il revint au foyer, il savait qu'une dernière séparation se préparait. Adèle, la seule douceur féminine qui lui restât, devait se marier, le 8 août 1843.

Mais il était revenu fortifié, affermi. « En un mois, écrit-il le 21 juillet 1842, j'ai coupé un morceau dans l'Allemagne, j'ai touché toutes ses électricités du Sud-Ouest. Mais combien j'ai plus encore développé la mienne ! Combien j'ai voyagé en Jules Michelet, plus qu'en Allemagne ! Que ferai-je ? Je continuerai, agrandi, enrichi de douleurs et d'idées nouvelles, ma tâche de rude travailleur. »

Il avait dit adieu au bonheur individuel, à la vie individuelle, pour se vouer à la généralité, à l'humanité et à la patrie. Il avait accepté cette mort, pour en faire sortir cette vie nouvelle. Mais cette vie était une lutte. Il l'entreprit résolument.

Il n'avait pas pour cela, comme nous l'avons vu, à renoncer à ses idées et à ses croyances passées ; son esprit était depuis longtemps libéré, et déjà, en 1842, aux Tuileries comme au Collège de France, il mettait nettement la religion de l'avenir en opposition avec la religion du moyen-âge. Il avait déjà, en 1842, écrit la plus grande partie de cette préface sur sa méthode, qu'il destinait d'abord au sixième volume de l'*Histoire de France*, et qu'il ne devait publier qu'en 1855, en tête du volume de la *Renaissance*.

Mais il fallait avoir le courage, en regardant le passé, de sacrifier même les regrets, même la douceur de la compassion mélancolique, dont il ne pouvait se défendre quand il avait encore auprès de lui des êtres chers, attachés à un passé condamné. Il fallait oser regarder l'avenir avec un regard, non de crainte, comme il le faisait en achevant son Saint-Louis, mais de joyeuse confiance. Il fallait au *sursum corda*, adressé à l'avenir, ajouter un énergique *vade retro*, adressé au passé.

C'est ce qu'il fit en 1843.

Ecoutons cette invocation à la Vérité écrite au printemps de 1843 :

« Ah ! quelle que soit celle de tes formes infinies sous laquelle tu vas te manifester demain, j'y crois d'avance et je te suis.

« Quant à ceux qui n'ont pas besoin d'une religion vivante, qui craignent fort qu'on ne touche aux cadavres, qu'on ne tue les morts, nous leurs disons qu'à moitié morts, paralytiques, impuissants, ne faisant rien pour eux-mêmes, ils doivent remercier ceux qui font pour eux. Qu'ils recueillent les fruits, à la bonne heure, et qu'ils soient demain ministres, s'ils peuvent, au nom des forces qu'ils ont combattues !

« Un mot, non pour eux, mais pour les gens sincères et désintéressés :

« Quand j'ai vu cette chose malade, j'ai fait silence et je me suis tu :

« Quand j'ai vu ceci mourant, j'ai compati et j'ai pleuré...

« Morte encore, je l'aurais regrettée et jeté l'eau bénite.

« Et s'il n'y avait que de la cendre, je retiendrais mon haleine, pour ne pas souffler la cendre. (Il n'y a même plus de cendre.)

« Un *sépulcre* reste, un sépulcre vide, que les Jésuites ont sali. D'Escobar à Molinos, de Molinos au Sacré-Cœur, il y a une mécanique assez habile pour imiter le mouvement, mais cela même a manqué. Ils vivent, depuis deux cents ans, non sur un système, mais sur le Sacré-Cœur, sur un emblème, un simple rébus. »

Le 5 août, trois jours avant le mariage d'Adèle, partie le 4 pour Rouen, il adresse ce suprême adieu à l'Eglise à laquelle, à 20 ans, il avait demandé l'apaisement des inquiétudes de son esprit et de son cœur.

« *Fide parum, tua serva, et quæ periere relinque.* » C'est le mot de la *vieillesse*, la réaction après les efforts...

« Et le mot de la *jeunesse*, c'est celui de la belle prose : « *Quantum potes, tantum aude !* »

« Revenu hier, et trouvé la chambre de ma fille, *vide* !

« Donc, agissons ; recommençons sur nouveaux frais.

« N'es-tu donc pas *jeune*, *tout jeune* ? N'est-ce pas l'aurore, le printemps, « et la saison renaissante ? « L'heure matinale ne te donne-t-elle pas l'espoir « d'emporter la dépouille des lions ? » (Dante).

« Ah ! que de choses ont passé ! que d'années et que de siècles ont passé sur mon cœur ! Il reste..... *the unconquerable will.*

« Et c'est ce génie léonin qui fait que je ne puis me résigner volontiers...

« Adieu, passé ! adieu, douces années solitaires ! adieu, Adèle ! adieu, Pauline ! Tout cela fini... Mes rêves du moyen-âge aussi... A moi donc, ô avenir !

« Avenir inconnu, sombre Orient où la lumière apparaît si peu encore. L'aube ? Non, pas même l'aube. Si je pressens l'aube, c'est au froid des dernières heures de la nuit ; en sorte que je ne vois pas bien, en sentant le froid, si c'est le souffle frais qui annonce l'aube, ou la froide haleine de la nuit qui meurt.

« Est-ce la nuit qui meurt, ou bien moi ?

« Car, *moi*, par rapport au temps meilleur et plus sage, plus lumineux qui va venir, je suis la nuit et il faut que je leur fasse place... Cela est juste. Qu'ils arrivent, *vias in luminis oras.*

« Ne vois-tu pas que la Providence, dans ses soins austères pour toi, fait tout ce qu'elle peut pour que tu sois libre et marches seul et grand !

« Soins maternels, d'une mère austère qui, moins soucieuse du bonheur de l'enfant que de sa gloire, lui retranche sévèrement tout ce qui eut pu le retarder.

« Pauline? Non. Adèle ? Non. — L'autre Adèle, enlevée aussi.

« Et, si tu regardes vers l'église, si tu t'assieds dans Saint-Ouen, je t'ôterai l'église encore, je la salirai tellement de jolivetés modernes, de rose et d'affiquets mondains, que tu seras bien obligé de chercher l'Eglise ailleurs.

« Je t'ai déjà retranché Saint-Germain-des-Prés, qui commence le moyen-âge. Je vais t'ôter maintenant Saint-Ouen, qui le termine. Seigneur, où irai-je donc ?

« Va maintenant, adore ces pierres, si tu le peux encore, salies et modernisées...

« Tu trouvais Saint-Ouen grandiose... mettons-y un piano, je ne sais quel petit instrument de salon.

« Tu trouvais Saint-Germain vénérable. Attends, nous allons en faire une boutique de marchands de modes... Les modes autour des colonnes mérovingiennes... le goût du *jour* dans l'*éternité*.

« Le maçon vient trouver le prêtre, et l'alliance des deux marchands consomme la ruine de l'église. Le maçon est un homme pieux, le prêtre est un homme pieux. Le premier dira à l'autre : « Vous « seul savez l'art chrétien, je travaillerai sous vos « ordres... Voulez-vous le joli, j'en fais, voyez... « Voulez-vous du vieux, j'en fais. » Des ouvriers, à 20 sous par jour, vont vous refaire ces chapiteaux, *dont chacun était l'œuvre individuelle*, la pensée intime d'un homme, et comme une prière en pierre...

« C'est bien, mon ami, délivrez-nous du passé ! Forcez-nous d'aller en avant, de chercher dans l'avenir ! La dégradation du vent, ni de la pluie, de l'herbe et de la mousse, ne faisaient qu'ajouter à notre vénération... Mais ce que la pluie, le vent n'avaient pas fait en mille ans, vous le ferez, mes amis.

« Ardents travailleurs pour l'avenir, qui faites du passé table rase, je vous salue ; à vous l'honneur de l'avoir tué sans retour !...

« La mort est encore une vie, tant que le tombeau vit comme tombeau, par la vénération, les regrets, les larmes...

Mais, hélas ! un joli tombeau, un tombeau coquet !... un tombeau devenu boutique, c'est la mort de la mort même.

« Une larme encore, et puis, je vous suis, ô Avenir !

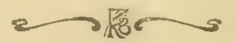
« Vinet a beau dire dans le Semeur : « Est-ce-là « ce que vous regardez ? (1) »

« Hélas, ce n'est pas ma faute, si j'avais mis l'esprit dans un corps, si les meilleurs mouvements de mon cœur avaient été rattachés à une forme changeante. Ma mère, ma femme, ma fille, et cette grande mère, l'Église, d'autant plus aimée de moi que, longtemps, je l'aimai dans la liberté.

« Adieu, Eglise ! Adieu, ma mère et ma fille ! Adieu, douces fontaines qui me fûtes si amères ! tout ce que j'aimai et connus, je le quitte pour l'infini inconnu, pour la sombre profondeur, où je sens, sans le voir encore, le Dieu nouveau de l'Avenir ».

Ce Dieu nouveau, Michelet, dans les années qui vont suivre, cherchera à en révéler l'*Evangile* non sans bien des luttes et même des défaillances. En 1843, les *Jésuites*; en 1845 le *Prêtre, la Femme et la Famille*; en 1846 *le Peuple* et en 1847 *la Révolution*, contiendront les doctrines qui, de plus en plus, seront pour Michelet les dogmes de l'avenir : la religion de l'amour et du libre esprit à la place de la religion de la haine et de la mécanique servile, la religion de la patrie, la religion de la justice, la religion de l'humanité. La France, la Révolution, le Peuple, seront la Trinité nouvelle à laquelle il consacrera son culte.

GABRIEL MONOD,
Membre de l'Institut.



Y A-T-IL UN PÉRIL JAUNE?

On appelle péril jaune l'ensemble des dangers que la Chine, le Japon, tout l'Extrême-Orient peuplé de jaunes pourraient faire courir à l'Occident. Il s'agit de l'avenir, car, dans le présent, notre supériorité est évidente; mais l'Extrême-Orient a une population considérable, un quart de celle du globe, il possède des mines et toutes sortes de richesses à peine exploitées. Qui sait disent les pessimistes, s'il ne va pas écraser bientôt nos industries sous sa concurrence ou jeter sur nos colonies, sur notre territoire national peut-être, des masses d'envahisseurs. Tout hypothétique qu'il soit, le péril jaune est déjà présenté sous deux formes, économique et militaire. Nous examinerons successivement l'une et l'autre.

I

La Chine et le Japon, la première surtout, ont des

(1) Dans le sermon : Les pierres du Temple.

gisements miniers desquels on pourra tirer infiniment plus que le rendement actuel. La houille, « pain de l'industrie », est extraite dans l'un et l'autre de ces deux pays. La production annuelle du Japon est de 7 millions et demi de tonnes, un quart environ de la production française ; elle augmente continuellement. Il y a dix ans elle ne s'élevait qu'à 3 millions de tonnes. La Chine possède une dizaine de grands gisements houillers à peine écornés, quelques-uns inexploités. Les gisements du Chan-Si, à eux seuls, couvriraient une superficie égale au sixième de la France et pourraient suffire à la consommation actuelle du monde pendant vingt années.

Les mines de fer et d'autres métaux ont une importance considérable en Chine. Avec le charbon et le fer on peut alimenter des usines métallurgiques si leurs produits trouvent un débouché. Or le Japon a déjà construit 8.000 kilomètres de voies ferrées ; il accroît continuellement son réseau : il a entrepris d'établir celui de Corée. La Chine a concédé depuis 1898. 9.000 kilomètres de voies ferrées et les différentes sections sont toutes commencées. De plus, l'un et l'autre pays a besoin de vapeurs commerciaux, de navires de guerre, de fusils, de canons. Le Japon fabrique ses rails, ses armes, construit une partie de sa flotte ; la Chine a des arsenaux en activité, des fonderies, une fabrique de rails.

La filature et le tissage paraissent appelées au plus bel avenir. Le Japon et la Chine usent des quantités de cotonnades et de soieries ; la matière brute est produite par eux ; autrefois, leurs ouvriers la filaient et la tissaient à la main. Depuis l'ouverture des ports, les fils et tissus mécaniques de l'Europe ont été importés en quantités croissantes. Les Japonais les premiers ont songé à introduire chez eux les machines européennes. Les grandes villes du Japon, Osaka surtout, se sont entourées de faubourgs industriels à l'anglaise. En dix ans, de 1890 à 1900, la production des filatures de coton et de soie au Japon passe de 50 à 500 millions de francs.

La Chine demeurait en arrière ; après la guerre de 1894-1895, les Japonais firent accorder aux étrangers le droit d'établir en Chine des usines à vapeur. On l'avait refusé jusque-là sous prétexte que les cheminées dérangeaient les esprits du vent et de l'eau. Depuis le traité de 1895 Changhaï, le grand port international de Chine, Han Kéou, le principal port fluvial et quelques autres villes ouvertes ont des filatures et des tissages ; ces entreprises furent faites d'abord par des Japonais et des Occidentaux ; les Chinois commencent à s'y mettre. Si ce mouvement continue, le Japon deviendrait, suivant l'ambitieuse expression d'un de ses hommes d'Etat, l'Angleterre de l'Extrême-Orient, la Chine pourrait, comme la Russie contemporaine, comme l'Allemagne du XIXe siècle, passer rapidement de la période agricole à celle de l'industrie.

On affirme que cette évolution se fera avec une rapidité foudroyante qui défiera toute comparaison. C'est là le péril économique. Il aurait pour cause l'abondance et le bon marché de la main-d'œuvre en Chine et au Japon. La population chinoise et japonaise est très dense ; elle s'élève dans les deltas et vallées fertiles à 3 ou 400 habitants au kilomètre carré contre 72 en France. Il est certain que les salaires agricoles sont très bas, 0 fr. 25 en Chine, 0 fr. 75 au Japon parce que cette population est trop nombreuse pour le pays et que l'offre de travail est très supérieure à la demande. Mais les manœuvres misérables à 5 ou 10 sous par jour vont-ils faire rendre aux moteurs à vapeur la même valeur qu'en Europe? Voilà la question : l'expérience donne une réponse négative.

Le bas prix des salaires n'est tout avantage pour l'entrepreneur que si la qualité des produits n'en souffre pas. Or le travail jaune reste mauvais tant que les ouvriers sont mal payés. On n'attire en effet à l'usine que la partie la plus pauvre, la plus ignorante de la population : les travailleurs, mal nourris sont faibles en Chine et au Japon on estime qu'il faut 3 *coulis* indigènes pour faire la besogne d'un Européen ; les salaires individuelles doivent donc être multipliés par 3 pour la comparaison avec ceux d'Europe. Ce n'est pas tout. Le *couli*, habitué à la misère, se trouve satisfait s'il gagne le strict nécessaire pour manger et se vêtir ; aucun besoin de luxe ou d'économie ne le pousse à devenir bon ouvrier. De là deux défauts, une irrégularité extrême, une insouciance sans pareille.

Si l'ouvrier a touché sa paye, si sa femme a récolté quelques légumes ou quelques mesures de riz, si c'est le jour d'une fête de famille ou d'une des nombreuses réjouissances populaires, il ne viendra pas à l'usine. On ne sait jamais si l'on aura demain un effectif suffisant pour travailler. On n'est jamais sûr non plus de garder les ouvriers. D'après les statistiques japonaises, 40 p. 100 du personnel ouvrier doit être remplacé en moins de six mois. A l'atelier, la besogne est faite sans goût, sans soin ; les broches tournent à vide, les fils ne sont pas rattachés, les chaudières se brûlent, de fréquents accidents dus à la négligence arrêtent la marche de l'usine.

Les entrepreneurs ont dû se mettre en frais pour améliorer la main-d'œuvre. Au Japon, les ouvriers sont casernés dans des baraques appartenant à l'usine ; ils n'en peuvent sortir qu'à certaines heures et pour un temps fixé. Leur contrat les asservit à la machine pour la durée de l'engagement ; les précautions prises par le patron ne sont pas seulement dirigées contre l'insouciance des *coulis*, mais aussi contre

les tentatives des autres patrons qui tâchent de débaucher les ouvriers de leurs concurrents. Dans ce pays surpeuplé, l'industrie encore naissante ne trouve plus assez de main-d'œuvre !

En Chine les mécaniciens sont occidentaux ; il a fallu encore prendre à l'Occident des surveillants sous peine d'avoir de mauvais travail. Dans plusieurs filatures de soie, les contre-maîtresses sont Italiennes. Le casernement, le contrôle, l'emploi des Européens grèvent le budget de la main d'œuvre.

Enfin les salaires indigènes ne cessent d'augmenter Dans les filatures chinoises ils ont, par une progression constante, atteint 80 centimes au minimum, dans celles du Japon ils dépassent 2 francs. Au Japon, la moyenne des salaires a doublé, les salaires des ouvriers qualifiés, ont triplé depuis 1895. En les multipliant par 3, suivant la proportion plus haut indiquée, on arriverait au tarif payé chez nous dans les industries similaires. La hausse des salaires continuera en Extrême-Orient. On a déjà vu que les patrons s'arrachent les ouvriers. D'autre part, les Chinois et les Japonais savent depuis longtemps se syndiquer et faire grève ; la solidarité professionnelle n'est nulle part aussi solide et aussi entière qu'en Chine. Un Européen boycotté n'y saurait trouver ni un ouvrier ni un domestique.

Le syndicat moderne à l'anglaise ou à l'américaine s'est introduit au Japon depuis une dizaine d'années. On y trouve des *Trade unions* de typographes, de mécaniciens, d'ouvriers des ports qui commencent à correspondre avec les Unions similaires des pays occidentaux. Même la propagande socialiste a fait son apparition au Japon : ses représentants, peu nombreux mais actifs, s'inspirent du socialisme anglais. Le problème de la répartition des richesses est donc posé dans ce pays que les théoriciens du péril jaune croient exclusivement préoccupé de production et d'exportation.

Dans la production mécanique, la main-d'œuvre n'est pas tout. L'industriel doit perfectionner son matériel, faire connaître ses produits, solliciter la clientèle. A force de dépenses judicieuses, l'industrie américaine surmonte les obstacles que lui oppose dans la concurrence l'élévation des salaires ; elle emploie les machines qui produisent le plus vite avec le moins d'ouvriers possible, elle arrive à vendre au dehors moins cher que les autres.

Les capitaux manquent aux industriels chinois et japonais. La Chine est encore un pays rural comparable à nos campagnes : un homme est considéré comme riche lorsqu'il possède 500.000 francs ; ceux qui dépassent le million sont rares même dans les grandes villes. La fortune nationale du Japon est évaluée par les plus optimistes à 28 milliards de francs, l'épargne japonaise à 2 fr. 50 par tête, cinquante fois moins que l'épargne française. Le taux de l'intérêt au Japon est de 11 à 12 p. 100. C'est le taux d'une colonie.

Si l'on songe aux sommes considérables que coûte l'achat de machines, leur transport et leur montage, l'emploi d'ingénieurs et mécaniciens européens, on ne sera pas étonné d'apprendre que les usines d'Extrême-Orient sont mal équipées. Seules quelques-unes de celles qui ont été fondées par les Européens sont à peu près passables. Toutes les autres ont un matériel démodé acheté au rabais. Il semble que l'entrepreneur ait compté, pour son profit, exclusivement sur le bas prix des salaires. Les accidents, les arrêts de fabrication dus aux machines anciennes et usées, s'ajoutent à ceux dont l'ignorance et l'insouciance des ouvriers est la cause. On ne peut aller vite ni être prêt au terme fixé; on décourage la clientèle par l'irrégularité : on la met en défiance par la mauvaise qualité. Les fils de soie des usines mécaniques chinoises se vendent 20 p. 100 moins cher que les articles similaires de l'Occident. L'exportation des fils de coton japonais a quintuplé de 1896 à 1898, puis elle est restée stationnaire. Les cotonnades américaines tissées par des ouvriers à 15 francs par jour battent en Corée et en Mandchourie les cotonnades japonaises tissées par des ouvriers à 2 francs. Les locomotives et les bateaux construits au Japon ont jusqu'ici coûté plus cher que si on les eût importés d'Angleterre ou d'Amérique.

Une autre cause vient compenser l'infériorité des salaires, c'est la raréfaction et, par suite, la hausse de la matière première. Depuis 1895, le prix de la soie, et celui du coton brut, ont monté de 70 p. 100 en Extrême-Orient tandis que le prix de la houille doublait. La hausse atteint surtout le Japon qui ne produit pas assez de houille et qui importe de l'Inde ou de l'Amérique presque tout son coton brut. C'est là un inconvénient assez grave pour que les filateurs japonais soient partisans d'un expansion qui leur donnerait des colonies productrices de soie et de coton.

Nous voilà loin du péril économique jaune, tel qu'il est défini plus haut. Sans doute le Japon et la Chine deviennent des pays industriels; mais leur évolution économique au XX[e] siècle n'est pas plus rapide que celle des peuples occidentaux au XIX[e]. Elle rencontre les mêmes obstacles, mauvaise qualité de la main-d'œuvre, manque de capitaux ; elle a les mêmes effets, hausse des salaires, appel aux nations plus avancées.

Plus l'industrie se développe en Extrême-Orient, plus l'Occident trouve occasion de vendre son matériel, de placer ses ingénieurs et contre-maîtres, de prêter ses capitaux. De 1898 à 1900, le Japon a pris à l'Occident pour 500 millions de plus qu'il ne lui a

vendu; cette valeur est représentée par du matériel d'armement, des pièces d'outillage, du coton brut, du charbon. Un jour viendra sans doute où l'industrie de l'Extrême Orient sera en état de lutter contre la nôtre; alors elle devra le faire avec des avantages égaux et non supérieurs. L'industrie ne s'étend pas seulement de l'Ouest à l'Est, de l'Angleterre à l'Allemagne, de l'Allemagne à la Russie, de la Russie à la Chine en progressant continuellement vers les pays de salaires inférieurs. Elle s'est étendue aussi vers l'Amérique, pays où la main-d'œuvre est au plus haut prix, et la concurrence américaine, grâce à l'abondance de la matière première la perfection des machines et à l'audace des capitalistes, est peut-être la concurrente la plus redoutable.

Les conditions de la production tendent à s'égaliser partout comme le niveau de l'eau dans les vases communiquants.

L'équilibre finira par s'établir ; alors il n'y aura plus de pays sauvage au point de vue industriel. Par contre, il n'y aura plus de pays maitre du marché universel.

Les nations qui s'enrichissent par l'exportation des cotonnades, de l'acier, de la quincaillerie, seront atteintes si elles n'augmentent le pouvoir d'achat de leurs consommateurs nationaux ou si elles ne découvrent de nouvelles sources de prospérité. Mais leur empire industriel et commercial ne passera pas aux jaunes; il n'est qu'une forme présente et temporaire de la concurrence.

II

On pourrait en dire autant du péril jaune militaire. Ceux qui croient à ce danger partent des armements japonais et s'imaginent qu'ils vont s'étendre aux masses chinoises.

Depuis 1868, le Japon s'est rendu assez fort pour ne redouter aucune des grandes puissances installées en Extrême-Orient ; il vient d'attaquer la plus redoutable pour lui, la seule qui puisse envoyer librement des renforts sur les rives du Pacifique. Le Japon avait, au début de la guerre, 6 cuirassés modernes de 13 à 15.000 tonnes, 6 croiseurs cuirassés de 8 à 10.000 tonnes, filant plus de 20 nœuds, 2 croiseurs cuirassés neufs achetés à l'Argentine, 20 bâtiments moins modernes, mais utilisables, 70 torpilleurs et contre-torpilleurs. Son armée mobilisée compte près de 300.000 hommes armés de canons à tir rapide et de fusils à répétition, et conduits par des officiers instruits à l'européenne.

L'armée et la flotte japonaises ont fait leurs preuves en 1894-95 et en 1900.

Leur effectif ne paraît pas hors de proportion avec la population japonaise qui s'élève à 45 millions d'habitants: mais les dépenses militaires du Japon sont les plus exagérées du monde, si on les compare aux ressources budgétaires. Le peuple japonais est, en effet, une masse de cultivateurs asiatiques, pauvres et incapables de fournir une contribution comparable à celles que paient les Occidentaux. En 1893, le budget japonais n'avait que 192 millions de recettes : en 1903, il en a 676 millions, en comptant les ressources extraordinaires. L'impôt lui donne à peine le revenu de la ville de Paris, pour des armements comparables à ceux de l'Italie. Si l'on prend la moyenne des impositions par tête, le contribuable japonais ne paye qu'un 1/6 de ce que paye le contribuable français qui est, en Occident, le plus lourdement chargé, mais si l'on évalue la proportion des taxes par 2.500 francs de richesse nationale, on s'aperçoit qu'elle atteint au Japon près de 56 francs, en France 40 seulement. Le Japon a une dette d'un milliard et demi et il est déjà au bout de son crédit, comme au bout de ses impôts. Le pays est trop pauvre et trop peu confiant pour prêter à l'Etat : les emprunts se font en Angleterre par l'intermédiaire des banques. L'avant-dernier, 255 millions seulement, émis à Londres en 1899, a rencontré si peu de faveur que 12 p. 100 seulement des titres ont été pris par le public. Le dernier connu, en octobre 1902, n'a été possible qu'après l'alliance anglo-japonaise. A la veille de la guerre et depuis la déclaration, le Japon a tenté plusieurs fois, mais sans succès, un nouvel emprunt en Angleterre ou aux Etats-Unis.

Voilà donc un pays jaune armé, mais jeté par ses armements dans une voie qui le conduit à la banqueroute immédiate ou aux risques d'une guerre. Ce que voient les Européens effrayés par le péril jaune, c'est son armée et sa flotte : ce qu'ils ne voient pas, c'est sa situation financière.

Mais, dit-on, le pays le plus redoutable c'est la Chine, avec ses 400 millions d'habitants. La Chine s'armera-t-elle ? Plusieurs raisons l'en empêchent.

La Chine est un pays de cultivateurs et de marchands, gouverné par des fonctionnaires civils. Sa civilisation est toute pacifique ; le métier des armes est méprisé par les Chinois; les soldats sont ou bien des Tartares-Mandchous commandés par des officiers de leur race que les civils méprisent, ou bien des Chinois de la dernière classe, des mendiants, des condamnés mis sous les ordres des mandarins les moins estimés et les moins payés. Quelle différence avec le Japon où l'aristocratie féodale et militaire conserve le pouvoir malgré la transformation de 1868 !

Quelques hauts fonctionnaires chinois ont senti le besoin d'être forts ; ils ont acheté des navires, des armes et des munitions en Europe, créé des arsenaux, fait venir des instructeurs..

Mais ces transformations n'ont pas toujours été approuvées à la Cour ; même quand on ne les a pas contrecarrées, elles se sont heurtées à un obstacle infranchissable. La Chine est pauvre : son budget ne donne pas 500 millions de recettes et il est grevé d'une dette énorme qui exige 140 millions par an.

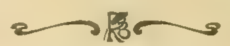
Aussi l'armée moderne de la Chine n'a-t-elle jamais dépassé 30.000 hommes. Le régulier chinois est solide, courageux, mais il a toujours été mal commandé parce qu'on a mis à sa tête, par économie et par sentiment national, des mandarinse et nous avons dit ce que valaient les officiers chinois. Dans toutes les guerres, les navires chinois furent coulés ou pris ; dans toutes aussi, sauf en quelques engagements du Tonkin et dans la marche de Tien-Tsin sur Pékin en 1900, les troupes de terre n'ont opposé aucune résistance sérieuse.

La Chine ne serait redoutable que si elle devenait toute entière une colonie ou un protectorat japonais. Alors elle aurait le personnel militaire qui lui manque pour encadrer ses recrues. Encore faudrait-il trouver le nerf de la guerre en augmentant les impôts. Ce serait le point difficile, car les Chinois ne sont pas dociles. On a défini leur gouvernement un despotisme tempéré par l'émeute. Des révoltes populaires éclatent fréquemment contre les mandarins aussi bien que contre les étrangers ; elles sont d'autant plus faciles et d'autant plus redoutables que les Chinois appartiennent à des associations de toute espèce, très solidement organisées. Enfin les Chinois ne veulent aucune domination étrangère, pas plus celle des jaunes du Japon que celle des blancs d'Europe.

Le péril chinois était nul avant l'intervention armée des Européens ; il a commencé par leur faute, mais il n'est pas encore redoutable. Les partisans chinois de l'armement ne songent qu'à mettre leur pays en état de défense ; ils ne rêvent nullement conquête et expansion comme les Japonais. Mais les Européens ont commis deux grandes fautes qui s'aggravent l'une l'autre : ils ont menacé l'intégrité de la Chine, ils ont en même temps, pour se faire pièce les uns aux autres, cherché à pousser les Chinois contre tel ou tel rival, donnant à la Cour de Pékin l'impression que les Occidentaux sont divisés et qu'on peut les annihiler par la diplomatie. Ni la Chine, ni le Japon ne seraient redoutables si les Occidentaux s'unissaient. A ne prendre que le nombre des individus, les Européens sont 385 millions, les Américains des Etats-Unis 75 ; le total est égal à celui des jaunes.

Si l'union occidentale n'était pas agressive, le Japon n'aurait aucune raison pour pousser au delà de ses besoins des armements qui le ruinent, la Chine aucune pour entreprendre des armements supérieurs à ses ressources et contraires à son génie. Mais sur quelles bases s'accorder, quand les uns veulent absorber toute la Chine, les autres la partager, d'autres simplement l'ouvrir au commerce international ?

ALBERT MÉTIN.



QUELQUES INTERPRÈTES AU THÉATRE

Quand l'idée de cette causerie se présenta pour la première fois à ma pensée, je n'étonnerai nul d'entre vous, en disant qu'elle revêtit une forme singulièrement plus extensive, et pareillement se fixa sous un premier titre lui donnant une autre portée. Ce n'était rien moins que celui-ci : L'*Interprétation au théâtre*. Magnifique sujet... puisque l'interprétation c'est la vie même du drame, c'est sa réalisation sous nos yeux... c'est la forme sensible par où l'idée génératrice de l'auteur s'impose à notre pensée. Trop magnifique sujet !... Comment « lui faire justice », suivant la parole expressive de Thomas Carlyle? Trop vaste aussi, trop complexe..., ce n'est pas une causerie d'une heure qui lui conviendrait, mais un livre tout entier où se confondraient l'expérience du plus subtil comédien et les observations du plus avisé des critiques...

Avant tout, il convenait donc de se limiter... et c'est ainsi que, rabaissant mes ambitions premières, je suis descendu de ce sujet trop vaste et trop général : L'*Interprétation* au Théatre, à cet autre plus particulier et plus vivant peut-être : *Quelques interprètes* au Théâtre. Ce dernier sujet, d'ailleurs, ne laisse pas que de prêter la main à telles considérations d'ordre général et supérieur par où il se confond avec celui de nos premières ambitions.

Et d'abord quels sont les rapports immédiats de l'*Interprète* avec *l'œuvre* ? C'est presque une banalité que d'appuyer sur leur importance, et si, dans l'examen des moyens expressifs qui différencient un art comme celui du Théâtre d'un autre comme la Peinture, il nous faut proclamer la supériorité que doit le premier à la multiplicité des moyens et à leur caractère de *succession* dans le temps, quel avantage, d'autre part, le peintre ne saura-t-il pas tirer de ce fait qu'il est seul à faire valoir sa pensée, et que nulle collaboration étrangère ne lui sert de truchement entre cette pensée et le public ! Supériorité dont il s'exagère à lui-même trop souvent la portée, car le jour et la lumière sont à cette œuvre des interprètes, ou, si vous préférez, des intermédiaires, dont il ne saurait impunément négliger la valeur.

Quoi qu'il en soit, nul créateur autant que l'écri-

vain dramatique n'est asservi aux circonstances extérieures et ne dépend des intermédiaires. Le grand acteur assurément *ne fait pas* le chef-d'œuvre... mais il contribue étrangement à le mettre en valeur, et, quand il n'existe pas, à en *donner l'illusion*... Citerai-je l'exemple le plus saisissant, le plus moderne surtout, qui puisse être rappelé à votre mémoire : celui de la collaboration d'un auteur dramatique comme M. Victorien Sardou et d'une tragédienne comme Mme Sarah Bernhardt? Vous représentez-vous un peu ce qu'il fût advenu des *Fédora*, des *Tosca*, des *Théodora*, si ces pièces habilement charpentées, mais dénuées de littérature à un degré surprenant, n'eussent rencontré l'heureuse fortune d'une interprète, qui ne fut pas seulement une collaboratrice, mais une véritable *créatrice* ! L'avenir d'ailleurs en sera juge et les plus jeunes d'entre nous constateront ce qu'il en restera, le jour où la prestigieuse artiste qui fit leur fortune ne sera plus là pour la soutenir !...

Le mauvais interprète, en revanche, suffit à étrangler le chef-d'œuvre. Qui de nous n'a souffert, dans un voyage à l'étranger par exemple, ou bien en province, sur une scène de quatrième ordre, à voir telle œuvre chère et que nous portons dans notre cœur, rendue par des manœuvres, et travestie jusqu'à nous apparaître odieuse !.. L'expression méprisante de *Cabot*, dans son sens type, n'est pas autre chose que l'affirmation de cette idée : disproportion entre la pensée créatrice et la valeur de l'Interprète.

Tous les auteurs dramatiques — ceux qui vraiment furent dignes de ce nom : j'entends ceux qui eurent un idéal et ne sacrifièrent pas au goût du jour — ont souffert plus ou moins de rencontrer cette disproportion. Nombreuses sont leurs confidences à cet égard, et il serait aisé de les extraire de leurs correspondances et de leurs mémoires. En revanche, l'accord du poète et de l'interprète est une des plus belles rencontres dont puisse jouir un cerveau d'artiste, parce qu'une telle rencontre, c'est une communion dans l'Idéal, chose rare autant qu'enivrante. Rappelez-vous ce que Dumas fils écrivait à ce sujet, lui qu'on a vraiment trop rabaissé en ces dernières années, après l'avoir jadis exalté plus que de raison, il me semble.

Pour rendre témoignage au talent de Mme Doche, qui avait créé le personnage de la *Dame aux Camélias*, il écrivait, le lendemain de la première, et réimprimait plus tard cet éloge enthousiaste :

« Mme Doche a incarné le rôle de telle façon que... son nom est à jamais inséparable du titre de la pièce. Il fallait toute la distinction, toute la grâce, toute la fantaisie qu'elle a montrées, sans effort, pour que le type difficile et franc de Marguerite Gautier fût accepté sans discussion. Rien qu'en voyant paraître l'actrice, le spectateur s'est senti prêt à tout pardonner à l'héroïne... Il n'y a pas eu un conseil à lui donner, pas une observation à lui faire. C'est au point qu'en jouant le rôle de cette façon, *elle avait l'air de l'avoir écrit*. Une pareille artiste *n'est plus un interprète, c'est un collaborateur*. »

Dumas fils prononce ici l'éloge décisif et la parole qui emporte tout. Merveilleuse identification du créateur et de l'interprète, l'histoire du Théâtre ne nous en donne que de rares témoignages, d'autant plus précieux. Pareillement, j'imagine un poète comme Musset découvrant jadis ce merveilleux comédien que fut Delaunay dans Fortunio, dans l'Octave des *Caprices*, ou plus exactement pénétrant davantage le sens et la portée de sa création à la faveur d'une interprétation si exquise et si exceptionnelle.

De ce même Musset, auteur dramatique, dans ses rapports avec les comédiens qui l'interprétaient, nous savons un trait plus significatif encore, et qui précise, non plus l'identification du créateur avec le comédien, mais une manière de correction, de redressement du type primitif par l'intervention de l'interprète. Ce trait curieux nous est rapporté dans un livre excellent sur la *Diction* de MM. Georges Berr et René Delbost :

« Alfred de Musset n'avait pas du tout compris l'Abbé, d'*Il ne faut jurer de rien*, comme Got le composa ensuite. Il avait en vue une manière d'abbé de cour galant et mièvre... Got, au contraire, de l'abbé de cour fit un curé de campagne lourdaud d'esprit et de tournure, assez embarrassé de sa personne, facile à duper et, par conséquent, prêt à se laisser prendre aux pièges d'une ingénue comme Cécile...

« L'auteur, avant la représentation, tenta quelques remontrances auprès du comédien qui, têtu comme un Breton, persista judicieusement dans son idée.

« Le succès de la pièce vint le justifier. Musset reconnut lui-même son erreur et félicita publiquement Got d'avoir persévéré malgré tout dans son interprétation. »

Mais, de tous les exemples, le plus fameux, celui qui mérite le mieux de vivre, celui qui nous touche le plus par la magnificence du génie et par l'illustration du nom, c'est celui de Richard Wagner dans ses rapports avec le célèbre acteur Schnorr de Karolsfeld. Ici nous touchons à la véritable communion idéale entre l'auteur et l'interprète, à cette identification merveilleuse qui représente un des sommets de la volupté créatrice. On sait que Schnorr fut le créateur de *Tannhäuser* et de *Tristan*. Dans ses souvenirs sur Schnorr, qui comptent au nombre des pages les plus éloquentes, les plus émues de ce génie sublime, Richard Wagner nous fait assister au travail préparatoire des répétitions, à cette communication magnétique qu'il savait exercer sur tous ceux qui l'entouraient, à plus forte raison sur un interprète aussi vibrant, aussi passionné que l'était Schnorr. Laissons ici la parole au poète de Tannhäu-

ser, car tout commentaire, si éloquent fût-il, ne pourrait qu'affaiblir ce magnifique témoignage, sûr gage d'immortalité, rendu par un compositeur de génie à un non moins génial interprète :

« C'est dans ce sens et à voix basse, écrit-il, que je communiquai ma pensée à Schnorr, restant auprès de lui pendant toute la répétition. Aux indications très brèves que je lui soufflais, il répondait de son côté par un regard également discret et furtif. Ce regard, illuminé par une exaltation profonde, m'attestait la plus merveilleuse entente ; par un effet de retour, il *éveillait lui-même en moi de nouvelles inspirations au sujet de mon propre ouvrage*, si bien que j'eus conscience d'un exemple assurément inoui du fait suivant : combien un commerce affectueux et immédiat entre deux artistes diversement doués peut produire un fécond échange de résultats, quand leurs facultés se complètent parfaitement.

« Après cette répétition nous ne dîmes plus un mot de Tannhäuser. Même après la représentation qui eut lieu le soir suivant, c'est à peine s'il nous échappa une parole à ce sujet. Pour ma part, je ne lui fis ni compliments, ni remerciements. Ce soir-là, grâce à l'interprétation merveilleuse, tout à fait inexprimable, de mon ami, j'avais *jeté jusqu'au fond de ma propre création un de ces regards* comme il a été donné bien rarement à un artiste, jamais peut-être, d'en jeter !... *On est alors envahi par un saisissement sacré*, en face duquel on doit observer un religieux silence. »

Nous sommes ici, ne l'oublions pas, avec les plus grands des artistes, et sur un des plus hauts sommets de l'art... Un Wagner, poète et musicien créateur, trouvant dans la sympathie communicative d'un Schnorr l'étincelle divine, je ne sais rien de plus beau, en vérité, que cet illustre exemple, illustre autant que rare, mais qui prend une valeur d'autant plus significative à nos yeux ! Dans une langue magnifique, Wagner nous confie les voluptés du poète... Qui nous dira celles de l'interprète ? Et des deux, le poète envahi *par un saisissement sacré* en face de son rêve incarné, le tragédien réalisant ce rêve avec la pleine conscience de ses moyens, lequel, je vous le demande, s'élève au plus haut sommet, porté sur les ailes de l'Illusion ? Evidemment Schnorr jouant *Tristan* n'était plus sur terre... il s'épanouissait en plein idéal, et ce don complet de son être qui alla jusqu'au renoncement le plus absolu, précise cette faculté de *Dédoublement*, qui est la marque irrécusable des grands interprètes.

C'est cette puissance de *Dédoublement* ou, si vous préférez, d'*Identification* du grand artiste avec le personnage qu'il incarne sous les yeux du spectateur, qui fait de lui un véritable créateur, en ce sens où l'entendait Richard Wagner parlant de Schnorr, et lui prépare cette volupté merveilleuse de l'Illusion qui, pour quelques heures, est capable de le transporter au-dessus de terre...

... Les traits les plus saisissants que j'en connaisse, dans l'histoire du théâtre contemporain, nous sont donnés par une cantatrice allemande dont le nom n'est guère connu chez nous que des spécialistes du théâtre, mais qui laissa un grand nom et d'impérissables souvenirs en son pays : elle s'appelait la Schrœder-Devrient, et devint aussi célèbre outre-Rhin par ses douleurs d'amante que par son génie d'artiste. Elle eut l'honneur de faire vibrer et d'inspirer les deux plus grands maîtres de la musique contemporaine, puisque Beethoven, après l'avoir entendue dans *Fidelio*, lui promit d'écrire un opéra pour elle, et que Wagner, l'ayant vue dans la Senta du *Vaisseau-Fantôme*, lui donnait ce magnifique témoignage : — « Le contact le plus lointain avec cette femme extraordinaire me frappait comme un courant électrique. Longtemps après jusqu'au jour d'aujourd'hui, je la voyais, je l'entendais, je la sentais, quand le besoin impérieux de la création dramatique s'emparait de moi. »

Sa faculté *d'extériorisation*, de dédoublement, et la précocité de ses dons furent quelque chose de vraiment extraordinaire et qui emprunte les traits essentiels du génie. Elle raconte dans ses mémoires que, dès son enfance, sitôt qu'elle avait une après-midi libre, elle montait à son grenier pour déclamer *La Vierge d'Orléans* de Schiller. — « Et ainsi, dit-elle, j'allais à la bataille ; mais, quand je ne pouvais donner une expression à mes sentiments, je tombais dans une sombre rêverie. Je restais des heures entières accroupie sur le plancher, dans un coin, les coudes sur mes genoux, la tête dans mes mains. *Alors je faisais de la poésie.* »

Rien d'étonnant qu'une femme pareille et pareillement douée dès ses premières années, eût ce magnifique pouvoir de transfigurer le personnage qu'elle incarnait, et de le transfigurer, non *pas seulement pour le spectateur*, mais pour elle-même.

Ecoutez ce trait, qui nous est rapporté, à propos d'elle, par M. Edouard Schuré, dans sa belle étude : *La vie d'une cantatrice*. En vérité, je ne sais rien de plus saisissant, quant à la *psychologie intime* de l'interprète, ni qui mette mieux en lumière la façon dont le vrai génie *subordonne* à lui-même tous les moyens, toutes les ressources de l'art. C'est quelque chose comme une projection électrique qui brusquement éclaire les parties mystérieuses d'une âme.

« Un curieux de l'époque eut l'idée de demander aux trois plus célèbres chanteuses du temps ce qu'elles éprouvaient *en face des décors*. Jenny Lind lui répondit : « Les décors *n'existent pas* pour moi ; je ne songe « qu'à mon chant. » Voilà de la *correction*. — Henriette Sontag déclara : — « Les décors ne sont pour moi que « des décors ; mais j'en tire *tout le parti possible* pour « mon chant. » Voilà de la *science*. — A la même question la Schrœder-Devrient haussa les épaules : — « Les « décors, dit-elle, ne sont qu'un fatras de toiles de cou-

« leurs, mais ils deviennent... *ce que je veux*. Ils s'ani-
« ment jusqu'à ce qu'ils vivent. L'instant d'après, ils re-
« deviennent matière morte. Mais, au moment où je
« chante, les arbres frémissent, les fleurs embaument,
« les cascades écument, les astres luisent, l'orage flam-
« boie et tonne... »

Voilà le génie, conclut M. Edouard Schuré, et je ne sais, en effet, nulle confession d'artiste qui nous marque d'une façon plus évidente l'accord des facultés avec l'emploi qu'on leur destine. Tempérament créateur avant tout, la Schrœder-Devrient savait *transfigurer* tous les personnages qu'elle incarnait !...

Jouissances du poète, de *l'auteur* dans ses rapports avec *l'interprète*, et par là, communion de ses sentiments avec lui — nous les avons indiquées... Jouissances du *comédien*, de l'interprète, par l'extériorisation de ses facultés, par le dédoublement qui s'opère en lui, sous le choc de l'inspiration véritable... nous venons d'en citer un trait digne à jamais d'admiration.

Reste *la jouissance de l'auditeur* qui est, si je puis dire, le sujet même de cette conférence, car le traiter, ou du moins y toucher, c'est vous parler de vous-même... et nul ne s'intéresse, nous le savons, qu'à ce qui trouve un écho en lui. D'ailleurs, du moment que vous êtes venus ici, c'est que vous avez le goût du théâtre. Hélas ! l'abus que nous en faisons est une des raisons pour quoi nos sensations y sont moins vives et notre plaisir moins aigu. Qui mieux que nous le sait, infortunés critiques dramatiques, obligés par profession d'entendre tant de niaiseries !... Et Richard Wagner aussi le savait bien, qui voulait que les représentations de son théâtre eussent lieu à de rares intervalles, pour revêtir un caractère de *solennité*. Les grands génies ne se trompent pas, car ils ont la *divination* de ce que nous autres nous percevons lentement, analytiquement, à la faveur de l'expérience...

L'expérience nous apprend donc que l'abus du théâtre amortit son action sur nous. N'est-ce pas un motif de nous reporter avec un souvenir d'autant plus attendri vers les émotions du passé. Pour moi, je dois au théâtre, je l'avoue, les plus fortes émotions de ma vie. Un des sommets de ma première jeunesse, je pourrais presque dire de mon enfance — car j'avais alors 14 ans — fut le jour où il me fut donné de voir Mme Sarah-Bernhardt, alors dans tout l'éclat de sa maturité, interprétant *Phèdre* sur la scène de la Comédie-Française. Les émotions que j'en emportai composent en moi un cortège de sensations inoubliables, à ce point inoubliables, qu'aujourd'hui encore, après vingt-quatre années écoulées, je vois non seulement les lignes essentielles de sa plastique, mais aussi l'attitude de la salle et quelques-unes des figures qui s'associèrent en moi à cette extraordinaire impression — *extraordinaire*, du moins pour un enfant doué du sens de la beauté.

Quelques années après et très jeune encore, puisque j'avais 20 ans — je connus la révélation de Bayreuth, dans la période que nous qualifions *héroïque*, où le théâtre de Richard Wagner était encore le sanctuaire d'art que vous savez et non pas le rendez vous du snobisme mondial qu'il est devenu par la suite !... Faut-il vous dire que l'intensité et la magnificence des images que j'en emportai influèrent et continuèrent de peser sur toute ma conception du Drame... L'image de l'admirable artiste qu'était Mme Rose Sûcher interprétant *Isolde*, est gravée là, pour n'en disparaître qu'à ma mort, à côté de celle de Mme Sarah-Bernhardt, jouant *Phèdre* et *Andromaque*.

Ce sont de tels souvenirs, Messieurs, qui donnent un prix à la vie... et s'il en est parmi nous — et il en est sûrement — qui goûtèrent l'intensité de ces émotions, ils comprennent ce qu'une telle communion dans l'idéal peut avoir de saisissant, d'ennoblissant, et pour tout dire de *religieux*.



J'aime à reconstituer parfois la carrière de Mme Sarah-Bernhardt, telle qu'elle eût été, si son magnifique talent d'interprète s'était développé normalement dans le milieu pour lequel il était fait, car une figure de comédien, vous ne l'ignorez pas, a besoin d'une ambiance déterminée pour revêtir son plein sens et prendre toute sa valeur, pareille à ces portraits de maîtres qui prennent un relief d'autant plus grand que l'on sait disposer alentour un cadre mieux approprié.

Ce qu'elle fut, cette carrière de notre grande tragédienne, il serait inutile de le retracer ici si nous ne voulions par contraste l'opposer à ce qu'elle eût pu être, car il n'est personne parmi nous qui n'en connaisse les différentes étapes. C'est tout d'abord, après le début éclatant à l'Odéon, la Comédie-Française jusqu'à la date de rupture. C'est l'âge héroïque, si je puis dire : Racine et Victor Hugo ! Soupirs d'Andromaque et lamentations amoureuses de Phèdre, douces cantilènes de Dona Sol et rêveries mélancoliques de la Reine de Ruy Blas, nous vous entendons encore, comme un murmure qui s'éteint dans notre oreille, avec le timbre mélodieux de cette voix incomparable, la fameuse voix d'or, qui s'égalait à n'importe quel chant et qui valait toutes les musiques ! Nous revoyons aussi, pour accompagner cette musique et lui donner un commentaire plastique, le rythme de ces bras et de ce jeune corps où tout était expressif, où chaque nuance du vers, non pas seulement le vers, mais le mot parfois, se déta-

chait dans sa valeur, et partant atteignait au maximum d'intensité que la poésie dramatique peut éveiller en notre âme!

Une telle fortune ne pouvait durer, et cette carrière s'annonçait trop belle pour que les Dieux jaloux n'en prissent pas ombrage! Ils manifestèrent leur intervention sous forme de conseils perfides et lui inspirèrent cette mégalomanie qui décida la rupture avec la maison où sa réputation avait grandi! A cette époque les *Théâtres à étoiles* qui depuis sont devenus la banalité du boulevard, n'existaient pas encore en France : elle rêva d'un créer un, à l'imitation du célèbre tragédien Irving, de Londres, et c'est ainsi que la Renaissance devint le premier *Théâtre Sarah-Bernhardt*, la première aussi des *scènes à côté*, qui allaient se multiplier vers la fin du dernier siècle. Ce ne fut pas évidemment la fin de sa mission artistique. Mais ce fut le premier coup porté à l'intégrité de son talent, si pur, si intact jusqu'à cette heure, car ce fut en même temps, et pour la première fois dans cette vie, l'apparition d'un souci industriel se substituant aux seules considérations de l'art. Le point de vue d'une directrice de théâtre, pécuniairement responsable de son entreprise, ne saurait être évidemment le même que celui d'une interprète, uniquement soucieuse de ses créations. Durant cette période sans doute fit-elle encore de l'art, et nous nous rappelons telles soirées enchanteresses. Mais ce fut aussi l'époque de ce légendaire *Nana-Sahib*, d'une certaine *Jeanne Darc* qu'il vaut mieux ne pas trop rappeler. Enfin ce fut le début de cette association avec M. Victorien Sardou, qui nous valut ces *Théodora*, ces *Fédora*, ces *Tosca*, et autres productions du même genre, où la littérature n'a plus aucune part, et qui demeureront dans l'avenir comme autant de taches au grand nom de Mme Sarah-Bernard.

Un pareil talent, de cette force et de cette intensité, ne saurait subir que des éclipses momentanées. Il se reprend à certaines heures et se reprend tout entier. Mme Sarah-Bernhardt en donna la preuve éclatante le jour où, sentant les premières menaces de l'âge, elle comprit en même temps la nécessité impérieuse de se renouveler. Ce fut alors qu'elle aborda le *Travesti* : à cette volte-face de sa manière, nous fûmes redevables des deux plus belles, des deux plus poétiques créations de ces dernières années : l'*Hamlet* de Shakespeare et le *Lorenzaccio* de Musset, ce *Lorenzaccio* qui ne fut pas seulement un triomphe d'interprète pour elle, mais un magnifique témoignage rendu par elle, en ce bel effort d'art, au génie dramatique de notre cher Musset, le plus pur, pour ne pas dire le seul héritier direct du génie de Shakespeare, et dont le théâtre conserve cette jeunesse et cette grâce immortelles sur quoi le temps n'a pas de prise.

Lorsqu'en face d'une telle carrière *réelle*, où l'excellent se combine avec le pire, je vous proposais tout à l'heure de reconstituer par la pensée une carrière *idéale*, telle qu'elle eût pu être si Mme Sarah-Bernhardt n'avait jamais quitté le milieu pour lequel elle était faite, c'est évidemment à un rêve chimérique que je vous conviais. Mais ce rêve n'en a pas moins sa valeur d'enseignement. Ici nous sommes et demeurons fermement *traditionaliste*. Imaginez, par la pensée, que cette grande artiste n'ait connu ni les exigences pécuniaires, ni cette ambition d'initiative personnelle qui devaient la pousser à quitter une grande maison où elle n'était qu'une glorieuse unité pour édifier sa maison à elle, où elle cédait au besoin dévorant d'être sa maîtresse, — qu'y eût-elle gagné?... Je ne crains pas de le dire... sûr en cela de ne point exagérer... Elle y eût gagné de laisser dans l'histoire de l'interprétation au théâtre une figure et un nom qui eussent été les rivaux des plus illustres et des plus grands que la tradition nous a légués..., et cela, faut-il le répéter encore? pour l'unique raison qu'elle eût maintenu cette figure et ce talent dans le cadre unique qui lui pût convenir. L'écueil de son entreprise en effet, ce n'étaient pas seulement les pièces à succès, les tentatives purement industrielles auxquelles il lui fallait recourir : on ne joue pas impunément cent fois de suite une pièce de M. Victorien Sardou, impunément ..je veux dire sans y contracter des habitudes et des tics qui doivent réagir sur les créations qui viennent ensuite. C'est miracle que ce talent n'ait pas été plus entamé. Mais la vraie raison sur laquelle il me faut revenir, parce qu'elle est essentielle et qu'elle emporte tout, c'est celle du *Cadre*, indispensable à une artiste de tradition comme elle! Le jour où elle quittait la Comédie-Française, Mme Sarah-Bernhardt laissait un grand vide, un vide irremplaçable dans la maison de Racine et de Victor Hugo. Mais à elle-même, et sans s'en douter, elle portait un coup plus terrible qu'à la compagnie fameuse qu'elle abandonnait. Elle renonçait de gaîté de cœur au cadre le mieux fait pour mettre en valeur son talent, car le *Cadre*, en matière d'interprétation dramatique, ce n'est pas seulement le milieu dans lequel un talent se manifeste, ce n'est pas seulement la qualité du public qui doit répondre par sa culture et sa compréhension à la portée littéraire de l'œuvre qu'on lui présente, et Dieu sait ce qu'était alors le public de Mme Sarah-Bernhardt!... Le *Cadre*, c'est encore et surtout, ajouterai-je, l'éclat des troupes auxiliaires, ce sont les interprètes secondaires qui donnent la réplique au grand premier rôle. Grave erreur de croire qu'une étoile dramatique brille d'autant plus qu'elle est entourée de satellites moins éclatants, et qu'elle fait le vide autour d'elle! C'est une loi contraire qu'il faut poser. Il est utile,

il est indispensable qu'une grande artiste, surtout une artiste de *tradition* à maints égards, trouve une réplique qui soit digne d'elle. Elle l'avait à la Comédie-Française... Elle la perdit en la quittant... et nous pouvons bien ajouter que ce fut pour elle une perte irréparable et sans compensation.



Voilà ce que sentit d'instinct, durant toute une carrière déjà longue, le tragédien célèbre qui, jadis, lui donnait la réplique sur cette scène de la Comédie-Française si imprudemment délaissée... Et de cette vérité d'art constamment, scrupuleusement observée durant tant d'années, il tira plus de lustre peut-être que de sa virtuosité propre : j'ai nommé M. Mounet-Sully. Aucun nom, plus que le sien au théâtre, n'eut le privilège de faire déraisonner la critique. Il ne connut guère que partisans enthousiastes et détracteurs acharnés qui, dans un sens comme dans l'autre, ne surent pas garder la mesure. C'est en tous cas une preuve de force que ce pouvoir de susciter des opinions extrêmes. Nous tâcherons de l'envisager avec plus de sang-froid, en précisant la nature de son talent, mais sans craindre de marquer ses limites...

Avant tout, posons ce principe qui découle de l'observation scrupuleuse de ses moyens d'acteur en ses différents rôles, et qui va nous apparaître gros de conséquences! M. Mounet-Sully est un *plastique*, un *pur plastique*. Je m'explique : tandis que la plupart des grands interprètes au théâtre, s'efforcent de maintenir au même plan la valeur de la déclamation et l'intensité du geste comme moyens d'expression, tandis qu'ils mettent en valeur les nuances des sentiments par les intonations tout autant que par la gesticulation, M. Mounet-Sully s'affirme avant tout et s'impose à nous comme un acteur d'*attitudes*; si bien qu'à certaines heures et dans ses meilleurs rôles il nous communique l'impression d'une statue qui marche.

C'est là qu'il faut chercher, me semble-t-il, les raisons tout à la fois de sa force et de sa faiblesse, les trouvailles de son art et ses limites en même temps.

Sa force tout d'abord : il est excellent, il est parfois merveilleux dans les rôles à *grande simplification*, dans ceux où la figure du héros ne se précise pas en nous par une succession de nuances, par une progression d'effets, par des détails de psychologie qu'il faut rendre sensibles à l'aide de combinaisons multiples où les intonations collaborent avec le geste et même ont plus d'action que lui pour éclairer ses différents plans. Au résumé et pour tout dire, ce qui lui convient, ce sont de grandes lignes, nettement déterminées et qui trouvent leur traduction dans sa plastique même se réduisant à quatre ou cinq gestes magnifiques, mais trop souvent indentiques. De là son succès, son triomphe éclatant dans l'incarnation d'une figure antique comme celle d'Œdipe, qu'il sut s'approprier et faire sienne au point d'éveiller en nous l'émotion par la seule force expressive du geste... Mais la psychologie d'Œdipe est évidemment rudimentaire et dénuée de complications... De là encore son triomphe dans le valet romantique Ruy Blas ou dans le bandit romantique Hernani, qui sont par essence même des rôles à *grande simplification*, personnages dénués de vie intérieure, où nulle progression ne se marque dans le développement du caractère, et dont l'attitude persiste identique depuis l'exposition jusqu'au dénoûment du drame!

Il n'en va pas de même avec certaines figures consacrées par la tradition, auxquelles s'essaya son talent d'interprète. Pour cette raison qu'il fut un excellent, un saisissant Œdipe, il ne pouvait être un bon Hamlet. On s'aperçut alors, quand il tenta d'incarner le prince de Danemark, que cette intensité du geste, que ces moyens purement plastiques étaient malhabiles à rendre la complexité d'une âme aussi changeante, mobile comme l'onde; qu'il y fallait encore une variété dans la diction, une souplesse dans l'intonation, qui n'étaient point de sa compétence, qui étaient justement le contraire de ce qu'il pouvait donner. A ce moment, Mme Sarah-Bernhardt reprit le rôle, et bien qu'à maints égards elle laissât encore à désirer, elle suffit amplement à mettre en lumière le contraste de deux talents et l'attribution des emplois auxquels ils se doivent essayer.

Plus saisissante encore apparut la leçon, plus fécond l'enseignement, lorsque M. Mounet-Sully aborda le rôle d'Othello. Si Œdipe nous apparaît, en effet, comme le modèle des rôles à *grande simplification*, Othello est le type même des rôles à *progression*. D'un tel point de vue, je n'en sais pas un seul dans l'histoire du théâtre qui puisse lui être comparé. Qu'on l'étudie froidement dans le silence du cabinet pour en démonter les rouages, ou qu'on le voie réalisé à la scène, on ne saurait en prendre une exacte conscience si l'on n'arrive à se représenter comme un enchaînement de parties liées la suite des mouvements intérieurs par où le More de Venise passe de la plus absolue confiance à la plus irrépressible jalousie. C'est par une méthode d'analyse, et de l'analyse la plus délicate, la plus ténue, que le comédien chargé d'un tel rôle doit arriver à la réalisation synthétique de la scène : on conçoit aisément que ce ne pouvait être l'affaire de M. Mounet-Sully. Ici la gesticulation demeure impuissante pour évoquer les tressaillements multiples de ces émotions variées et progressives. Il y faut de toute nécessité les mille res-

sources de l'inflexion vocale, la toute-puissance de l'intonation, et lorsque nous eûmes la bonne fortune de voir, sur une scène parisienne, le grand acteur italien Novelli incarner cette puissante et redoutable figure, ce fut pour nous comme l'illumination du contraste entre deux modes d'expression, deux arts si vous préférez : celui qui doit tout à la noblesse des lignes, au rythme des attitudes, et celui qui tire ses plus grandes ressources des inflexions vocales et de la progression du son !

***

J'ai prononcé tout à l'heure ce mot de *Plastique*, pour caractériser le talent de M. Mounet-Sully, et il est bien évident qu'une telle expression évoque avant tout des images d'autrefois. Elle a son origine dans l'idéal antique, elle trouve son plein sens quand on l'applique à la statuaire des Grecs, et c'est pourquoi nous n'avons pu trouver nulle dénomination plus juste pour caractériser la manière d'un acteur qui avait rencontré son plus franc succès dans la figure d'Œdipe.

Est-ce à dire qu'un tel mot n'ait plus de sens dans nos préoccupations contemporaines? Cela reviendrait à soutenir que la beauté n'évolue pas et que le sens de la forme a trouvé son expression définitive dans une période quelconque de la civilisation et dans une œuvre de l'art. Or, si admirable que soit l'antique, si multiforme et puissante qu'apparaisse la Renaissance, ces deux époques glorieuses de la pensée humaine n'ont point épuisé la notion de Beauté qui se renouvelle avec les âges. Voilà ce que sentait merveilleusement le plus profond, sinon le plus illustre de nos critiques d'art, Charles Baudelaire, lorsqu'il établissait, si je puis dire, le principe même de *la beauté moderne* dans cette page admirable que je ne puis résister au plaisir de vous citer :

« Tout ce qui orne la femme, tout ce qui sert à illustrer sa beauté, fait partie d'elle-même ; et les artistes qui se sont particulièrement appliqués à l'étude de cet être énigmatique, raffolent autant de tout le *mundus muliebris* que de la femme elle-même. La femme est sans doute une lumière, un regard, une invitation au bonheur, une parole quelquefois ; mais elle est surtout une *harmonie générale*, non seulement dans son allure et le mouvement de ses membres, mais aussi dans les mousselines, les gazes, les vastes et chatoyantes nuées d'étoffe dont elle s'enveloppe, et qui sont comme les attributs et le piédestal de sa divinité ; dans le métal et le minéral qui serpentent autour de ses bras et de son cou, qui ajoutent leurs étincelles au feu de ses regards, ou qui jasent doucement à ses oreilles. Quel poète oserait, dans la peinture du plaisir causé par l'apparition d'une beauté, séparer la femme de son costume ? Quel est l'homme qui, dans la rue, au théâtre, au Bois, n'a pas joui, de la manière la plus désintéressée, d'une toilette savamment composée, et n'en a pas emporté une image inséparable de la beauté de celle à qui elle appartenait, faisant ainsi des deux, une totalité indivisible ? »

Cette page, d'une forme si accomplie, n'est pas seulement un des plus beaux morceaux d'exécution qu'ait jamais tracés une plume de critique : elle est encore, je vous l'ai dit, une véritable déclaration de principes, quelque chose comme un essai d'esthétique contemporaine. Combien de peintres, depuis la date où elle fut composée — 1850 ou 1852 — se sont appliqués, mais vainement, à réaliser, à rendre sensible, l'idéal qu'elle enferme !.. Je ne connais qu'une artiste dramatique qui y ait atteint pleinement... et c'est, faut-il le dire ? car vous l'avez tous nommée vous mêmes.., Mme Julia Bartet, celle que l'admiration des connaisseurs a appelée : la *divine* Bartet.

L'originalité supérieure de cette artiste fut de *réaliser sur la scène une plastique moderne*... Elle a su créer, elle crée chaque jour sous nos yeux, dans l'apparition fuyante, mais sans cesse renouvelée, de personnages dramatiques, ce que tant de peintres cherchèrent vainement à fixer de nos jours : une réalisation de l'*Esthétique féminine contemporaine*. Elle sait illustrer elle-même, elle rend vivante la formule de Baudelaire que je vous citais à l'instant.

Voyons un peu ce qu'enferme ce mot et tâchons d'en dégager le plein sens. Un jeune homme de vingt-cinq ans entre dans un salon. Je l'imagine, bien entendu, sensible, doué d'une âme vibrante, et réagissant à la beauté. Ses yeux flottent, incertains du point où se fixer, sous le papillottement des lumières et l'éclat des lustres. Il ne voit rien en réalité, parce que trop d'objets à la fois s'offrent aux prises de ses regards. Voici que soudain un regard a croisé le sien et de toute la soirée il n'aura d'yeux que pour ces yeux. Cet échange aura contribué, plus que toute autre chose, à la formation même de sa sensibilité, et de lui peut-être dépendra tout son avenir.

« O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

Ce jeune homme a rencontré une femme *moderne*, dans le beau sens, dans le plein sens du mot. Pourquoi *moderne ?* Parce qu'elle a une beauté qui lui est propre, une beauté de ce temps. Pourquoi de ce *temps ?* Parce qu'elle est expressive, non pas seulement par la ligne du corps, mais par la physionomie. Si donc ce jeune homme est vraiment *de son temps*, il trouve en elle ces harmonies préexistantes, cet accord préétabli qui fait vibrer en lui la note sensible et détermine une de ces secousses intérieures qui peuvent orienter définitivement toute une vie.

Voilà ce que représente à nos yeux Mme Bartet dans l'art du Théâtre. Telle est bien sa mission propre et son originalité d'artiste : incarnation de la femme

moderne au point de vue esthétique. Elle le fut dès l'origine, avec cette certitude de moyens, cette réussite initiale de tous ceux qui possèdent un véritable *don*, et qui furent marqués pour une destination précise. Elle continue de l'être avec une aisance et une perfection accomplie, aisance et perfection qui semblent défier les années : par la *ligne*, d'abord, par cette *arabesque* précise et flottante à la fois qui se soumet aux exigences de ses différents rôles, tout en présentant un certain caractère d'unité ; par l'incomparable souplesse de son corps qui se plie aux attitudes les plus variées ; par cet art exquis de la toilette, ce souci du *mundus muliebris*, comme disait Baudelaire, qui fait que les agréments extérieurs dont elle relève sa beauté nous apparaissent inséparables de cette beauté même ; par cet art non moins exquis de la *diction*, qui donne une valeur à chaque nuance du sentiment traduit par les inflexions de voix qui le précisent et le soulignent ; — enfin par cette science de composition qui établit un personnage en lui donnant une tonalité générale en accord avec son temps.

La virtuosité de Mme Julia Bartet ne consiste pas seulement à incarner les héroïnes contemporaines. Vous l'avez tous vue dans les pièces de M. Maurice Donnay et de M. Paul Hervieu, et ce ne sera point diminuer le mérite de ces auteurs que d'affirmer le prestigieux talent d'une semblable interprète à laquelle ils doivent tant ! Mme Bartet excelle encore à rajeunir les œuvres vieillies, à leur infuser un sang nouveau, si je puis dire. Dumas fils le savait bien, qui lui confia sa *Denise*, qui jamais ne voulut d'autre interprète pour Jane de Cimerose de l'*Ami des Femmes*, et qui semblait pressentir, peu de temps avant sa mort, qu'elle seule pourrait défendre contre la marée montante des détracteurs tout un ensemble d'œuvres qui porte encore ombrage à l'impatience des nouveaux venus.

***

Les trois artistes que nous venons d'examiner ensemble offrent tous trois ce caractère commun qu'ils relèvent de la tradition. Ils appartenaient ou ils appartiennent à la maison fameuse qui représente la plus solide de nos institutions dramatiques. Il paraîtra donc juste ici de réserver une place, en manière de conclusion, à un interprète moins classé, plus indépendant, et qui n'ait, si je puis dire, aucune estampille officielle. Parmi les directeurs de nos *Théâtres à Etoiles*, nous n'avions que l'embarras du choix ; mais cette diversité même étant une gêne, j'ai préféré, puisqu'aussi bien les échanges entre nations sont aujourd'hui constants, prendre un étranger consacré par la France, étranger de tradition latine d'ailleurs, puisqu'il est italien. M. Novelli vint par deux fois à Paris — une première fois voilà cinq ou six années — et il joua sur la scène de la Renaissance, qui était alors le *Théâtre Sarah-Bernhardt*, quelques-uns des grands rôles shakespeariens : Hamlet, Shylock, Othello. On peut bien dire qu'il y fut à peine remarqué, sinon de quelques connaisseurs. Il y revint en mai 1902, il interpréta les mêmes rôles et son triomphe fut éclatant... Je suis donc assuré que, parmi ceux qui veulent bien m'écouter, plusieurs sont allés l'entendre et l'applaudir.

Entre tous les moyens d'expression qui appartiennent en propre à M. Novelli, le plus saisissant est le contraste qui s'impose entre sa verve comique et l'intensité de sa puissance tragique. A vrai dire, il n'appartient à aucune catégorie définie : il échappe aux prises du classement. Il n'est ni comédien, ni tragédien, ou plutôt il est l'un et l'autre à la fois, avec une égale maîtrise, chose merveilleuse pour nos yeux trop habitués à la spécialisation. Ondoyant et divers, ainsi que la vie même, il nous communique au plus haut degré la sensation des contrastes de la vie : c'est pourquoi il atteint au maximum de sa puissance et de son intensité dramatique dans la conception shakespearienne du théâtre, surtout en une figure comme ce Shylock, où tout est nuances et oppositions.

Suivons-le, dès ses premières scènes avec Antonio et Bassanio, jusqu'à l'enlèvement de Jessica. Comme il excelle à composer une figure, à la graduer, à la mettre en lumière, ainsi qu'un peintre habile procède en un tableau, par le contraste des *valeurs* ! Le voici d'abord familier, intime, puis comique, comique jusqu'à la caricature, mais qui garde pourtant, jusque dans les traits de la plus extrême familiarité, cette âpreté d'accent par où s'accuse le tragique de sa destinée. Habile à traduire ce qu'il y a de plus subtil dans une émotion, par un geste, par une expression physionomique, la voix de M. Novelli, merveilleux organe qui va du tendre au pathétique, complète l'effet du geste et de la physionomie.

Il faut le voir, dans l'admirable scène qui fait suite à l'enlèvement de Jessica, et qu'il *crée* tout entière au sens précis du mot, puisqu'elle n'existe que par l'interprétation du comédien. Silencieux d'abord, d'un effrayant silence, se refusant à en croire ses yeux quand il voit ouverte la porte de sa maison ; puis soudain impulsif, s'abandonnant sans mesure à sa douleur, la voix pleine de hoquets convulsifs et de cris rauques semblables aux rugissements d'un fauve..., il atteint finalement aux fureurs de l'imprécation, et par ses malédictions au grandissement tragique d'une figure qui demeure en notre pensée comme un symbole inoubliable. Je ne me souviens

pas d'avoir éprouvé au théâtre, grâce à l'efficace vertu d'un acteur de génie, émotion, frisson de l'être d'une intensité supérieure à ce que m'a donné M. Ermete Novelli dans la traduction de cette étonnante figure.

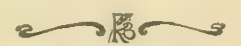
Celui qui sait interpréter ainsi, *crée* donc véritablement, c'est-à-dire devient le *collaborateur* du poète... Et voici que les conclusions de cette conférence équivalent aux prémisses que nous posions dès le début. C'est le témoignage rendu par Dumas fils à Mme Doche qui s'éclaire; celui d'Alfred de Musset au comédien Got. C'est encore l'hommage magnifique rendu par Richard Wagner à Schnorr et à la Schrœder-Devrient qui prend toute sa valeur et brille de tout son éclat. A un certain degré de talent ou de génie, tous ceux-là se rejoignent et se donnent la main, qui savent exprimer la poésie des passions humaines.

Je n'étonnerai donc nul d'entre vous en terminant par cette boutade :

— « Qu'est-ce que l'Interprétation ? — demandait un jour je ne sais plus qui, à un auteur fameux.

— « Le plus sublime des arts, fit celui-ci, ou le plus vil des métiers. »

PAUL FLAT.



LA LÉGISLATION PÉNALE DE L'ADULTÈRE

L'adultère est inscrit dans notre Code pénal au rang des « crimes et délits contre les particuliers ». L'article 327 édicte, contre la femme convaincue d'adultère « la peine d'emprisonnement pendant trois mois au moins et deux ans au plus ». Cependant, chaque année, la chronique judiciaire enregistre quelques comparutions devant le Tribunal de la Seine de femmes adultères et de leurs complices, et constate que de l'une à l'autre des quatre Chambres correctionnelles, le taux de la peine varie entre 25 et 50 francs d'amende. Si l'on regarde, hors de France, les pays qui travaillent à modifier leur code pénal suivant les derniers progrès de la science criminaliste, on remarque qu'en Suisse, par exemple, la répression de l'adultère n'a été maintenue dans l'avant projet de code pénal qu'à une voix de majorité.

Ces circonstances doivent attirer l'attention : et ce délit, si rigoureusement puni par notre code de 1810, mérite qu'on l'étudie, avec les principes qui en firent ordonner la répression, dans la société où cette répression est aujourd'hui poursuivie.

Il est à la connaissance de tout le monde que notre Code pénal est essentiellement utilitaire : il suffit de se rappeler, à l'époque où il fut rédigé, l'influence prodigieuse de Bentham, réagissant contre celle de Rousseau, et le succès du principe d'utilité générale, remplaçant les idées de droit naturel. Au surplus les rédacteurs du Code pénal ont eux-mêmes reconnu cette inspiration ; Target disait au Conseil d'Etat : « La gravité des crimes se mesure non pas tant sur la perversité qu'ils annoncent que sur les dangers qu'ils entraînent. » Ainsi la mesure des délits et des crimes ce sera le trouble social; et par suite ce sera la nécessité d'en prévenir le retour qui fixera la sévérité de la peine. Quant à la valeur morale de l'acte délictueux ou criminel, elle n'est envisagée qu'accessoirement à l'intérêt de la société; il se trouve le plus souvent qu'un acte, qualifié crime ou délit, est à la fois immoral et nuisible à l'ordre social ; mais si l'immoralité apparaît moindre que le danger social, c'est à regret que le législateur modère une peine qu'il voudrait mesurer sur ce seul danger.

Les rédacteurs du Code pénal trouvaient, en France même, sur la question de l'adultère, des précédents nettement contradictoires : l'ancien droit condamnait la femme a être authentiquée c'est-à-dire enfermée dans un couvent où son mari, à son gré, pouvait soit la reprendre durant un certain délai, soit la laisser, rasée et voilée, toute sa vie ; le code de 1791, au contraire, n'avait pas admis l'adultère comme délit. En 1810 le législateur n'hésita point : l'adultère, parmi les « attentats aux mœurs », lui apparut comme un des plus graves; la société se devait de l'ériger en délit et d'en assurer la répression.

Le principe, qui ne parut point discutable, n'arriva cependant à se réaliser en prescriptions positives que par une suite de déductions dont il importe de se rendre un compte exact.

L'adultère est essentiellement funeste à la société. Quoique le divorce fût encore autorisé par la loi, en 1810, le mariage conservait son caractère d'institution sainte, consacrée par la religion, base première de l'édifice social. L'adultère qui viole les devoirs du mariage est donc un attentat insigne à la loi la plus respectable : c'est en même temps, et surtout, une atteinte à l'organisme social. La famille, née du mariage, cellule indispensable de cet organisme, s'en trouve profondément troublée : même l'adultère de la femme, qui par là apparait plus grave que celui du mari, risque d'introduire dans la famille un enfant étranger ; de toutes manières ce groupement élémentaire, le père, la mère, les enfants, se trouve détruit, du moins désorganisé par des rancunes, des haines et ne peut plus accomplir sa fonction sociale. Le mal ne s'arrête pas là : la désorganisation s'étend par l'exemple, par la contagion du trouble, par le scandale qui résulte des vengeances. Ainsi la société, dans l'intérêt de tous,

pour maintenir ce plus grand bonheur commun qui est son but, ne saurait trop énergiquement sévir.

Le raisonnement, ainsi conduit, peut être juste à la condition toutefois qu'il y ait d'abord, causé par l'adultère, ce trouble de la famille, dont le trouble social n'est que la conséquence. Or, quant à la famille même, l'adultère peut exister, sans qu'elle en éprouve ou en manifeste la moindre désunion : l'éducation des enfants reste assurée, la vie conjugale garde son apparente régularité. Et il en est ainsi, parce que la confiance ou le pardon efface l'adultère. La société alors serait-elle bien venue à se plaindre et à châtier la femme coupable? Se plaindre de quoi? la famille restant intacte lui maintient sa propre intégrité. Punir de quoi? Un adultère qui n'existe pas pour le mari ne peut être prouvé, certain pour personne, et fût-il étalé, ne donne à la société aucun droit d'intervention, tant que l'attitude du mari atteste une ignorance réelle ou feinte.

Il faut donc reconnaître que ce délit se présente avec un caractère singulier : il y a délit, parce qu'il y a trouble social, mais il n'y a trouble social que si le mari se reconnait, se proclame atteint. Sans doute on peut observer qu'il en est à peu près ainsi de tous les délits contre les particuliers, mais avec une nuance. Dans l'état actuel de notre droit pénal, le ministère public, représentant la société, peut poursuivre d'office la répression de tout fait délictueux, même en l'absence d'une plainte de la victime : la pratique des parquets fait une exception pour certains délits comme ceux d'abus de confiance, d'escroquerie, où la justice n'agit que sur une plainte ; mais ce sont des exceptions d'usage : le droit demeure intact, et les poursuites d'office restent la règle, surtout quand il y a scandale. Pour l'adultère, de telles poursuites ont paru impossibles aux législateurs de 1810. Le danger eût été extrême de permettre à la justice, sur des bruits qui peuvent être calomnieux, une investigation dans un ménage ; d'autre part le délit n'existe qu'à condition que le mari, et lui seul, reconnaisse cette existence. En définitive le mari reste le maître de dire s'il considère ou non l'adultère comme certain. Et tout de suite cette conséquence apparait : libre de reconnaître ou non la certitude de l'adultère, le mari doit être libre aussi de choisir entre les réparations que la loi a instituées. Il peut désirer une simple réparation civile, séparation de corps ou divorce : il peut préférer une répression pénale. Autrefois cette répression pénale, il la poursuivait lui-même, de sa seule autorité. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de délits privés la société, par le ministère public, aura seule qualité pour ces poursuites : mais il lui faudra pour les engager une plainte du mari.

Ayant ainsi marqué le caractère initial, tout personnel de l'adultère, les rédacteurs du Code pénal ont dû reconnaître que ce caractère ne disparaissait point après les poursuites engagées. La société n'est troublée, offensée que dans la personne du mari, la répression qu'elle organise pour l'utilité générale a comme base première l'utilité de ce mari. Il sera donc fait pour lui ce qui n'est fait pour personne. Quand le ministère public poursuit un délit sur la plainte d'un particulier, la plainte peut disparaître, sans que le ministère public soit forcé d'arrêter ses poursuites : il les cesse ou les continue, suivant qu'il juge bon. Pour l'adultère, il a fallu que la plainte du mari mît l'action publique en mouvement : il suffira en revanche pour l'arrêter que le mari retire sa plainte. Le ministère public n'a pas le choix : il n'est que l'auxiliaire du mari : il doit cesser les poursuites, du jour où le mari déclare qu'il n'en veut plus.

Et ce n'est pas tout encore. La procédure a été suivie jusqu'au jugement : la femme adultère est condamnée à quelques mois de prison, elle va subir sa peine. C'est la réparation qui, en punissant le trouble social, doit en prévenir le retour. Mais si le mari a pu demander à la société de fixer, d'assurer cette réparation, il n'en reste pas moins celui que le trouble a d'abord atteint, qui l'a dénoncé, et qui peut le mieux en mesurer l'étendue. Il est possible que, la peine seulement à moitié subie, ou même seulement prononcée, le mari juge que la réparation est suffisante. Il faut que sa parole suffise, et que par sa seule volonté l'effet de la condamnation disparaisse C'est bien en effet ce que le Code pénal, suivant logiquement ses déductions, a décidé : à tout moment le mari est maître d'arrêter l'exécution du jugement.

Telle est, basée sur l'utilité générale, sur le trouble social, la théorie du Code pénal en matière d'adultère : elle se ramène à la protection énergique des droits du mari, à qui sans doute comme d'ailleurs à tous les citoyens est enlevée la faculté de poursuivre le délit, mais qui seul peut mettre en mouvement l'action publique, puis l'arrêter, puis effacer la condamnation, maître absolu depuis le commencement jusqu'à la fin, du sort de la coupable, sous cette seule réserve que c'est la société qui, à sa demande, poursuit et condamne.

Les rédacteurs du Code pénal, avec ce sentiment très fort d'un trouble désastreux causé au mariage et par suite à la société, auraient voulu inscrire l'adultère au rang des crimes. Mais après avoir envisagé l'élément d'intérêt social, ils ont dû considérer aussi l'élément de moralité. Et force leur a été de reconnaître, que le relâchement des mœurs, affaiblissant peu à peu l'immoralité de l'adultère, donnait quelque excuse aux coupables : c'est ce que l'exposé

des motifs, constate avec un peu de solennité : « L'opinion semble excuser ce que la loi doit punir ; « une espèce d'intérêt accompagne le coupable ; les « railleries poursuivent la victime. Cette contradic- « tion entre l'opinion et la loi a forcé le législateur « à faire descendre dans la classe des délits ce qu'il « n'était pas en sa puissance de mettre au rang des « crimes. »

C'est avec ce regret de trouver l'immoralité de l'adultère plus faible que son danger social, que le Code pénal fixa la peine qui est, comme on a vu, pour la femme, de trois mois à deux ans de prison.

En regard de cet article 337, expliqué par les travaux préparatoires, et dont les règles ne sont que l'expression d'une mansuétude, accordée d'assez mauvaise grâce, on peut mettre les faits d'aujourd'hui.

Il en est un d'abord tellement certain, reconnu qu'il accuse à lui seul un état de l'opinion et des mœurs. Il est impossible à cette heure, à un mari non seulement des hautes classes sociales, mais même de la moyenne, de traduire sa femme pour adultère devant un tribunal correctionnel. La loi n'a pas varié : les articles 336 et 337 sont toujours inscrits dans le Code pénal. Mais ce mari ne peut en user. C'est qu'il est en effet, au-dessus de la loi, une puissance qui règle souverainement dans nos sociétés toutes les actions : la puissance des mœurs et de l'opinion Les mœurs et l'opinion n'admettent pas que, sur la plainte d'un mari si outragé qu'il ait été, sa femme vienne s'asseoir au banc des prévenus, côte à côte avec un complice : elles ont condamné elles-mêmes, dans certains cas, d'une certaine manière, la femme coupable : elles l'excuseront aussitôt, et condamneront avec une sévérité définitive le mari, s'il y a poursuites correctionnelles contre sa femme. Ce sentiment, en France, de toutes les classes sociales qui partent, pour s'élever, de la moyenne, est si absolu, si fortement établi, qu'on ne pourrait peut-être pas citer dans les dix ou vingt dernières années, un seul cas de femme adultère, appartenant à ces classes, traduite devant les tribunaux, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, poursuivie sur la plainte de son mari. Pour la fraction, sinon la plus nombreuse, du moins de beaucoup la plus importante par l'éducation la richesse et le savoir, de la nation, voilà donc deux articles qui se trouvent en fait, rayés du Code pénal.

Qu'en reste-t-il pour les autres, pour le peuple proprement dit, petite bourgeoisie, travailleurs manuels de la ville et de la campagne ? Il en reste ce que les magistrats veulent bien en conserver. Or il va de soi que les magistrats, appartenant à un monde qui n'admet plus pour lui-même la plainte en adultère, sont portés à juger avec une indulgence extrême, à condamner avec une sorte de répugnance ce délit, effacé dans leur conscience. Les statistiques accusent nettement cet état d'esprit : pour les années 1899, 1900 et 1901, elles nous apprennent ceci :

	Prévenus	Acquittés	Un an ou moins de prison	Amende	Circonstances atténuantes
	—	—	—	—	
1899	2.298	125	697	1 475	1.731
1900	2.271		553	1 573	1.741
1901	2.537	152	523	1 861	1.994

La proportion des prévenus condamnés à une simple amende a été en 1899 de 64 p. 100, en 1900 de 69 p. 100, en 1901 de 73 p. 100. Ce sont des résultats que n'avaient point prévus les législateurs de 1810. Le nombre de prévenus à qui ont été accordées les circonstances atténuantes achève de renseigner ; la proportion est de 78 p 100 en 1901 ; ce qui signifie que les magistrats n'ont refusé ces circonstances atténuantes que lorsqu'ils y ont été forcés : c'est le délit qui porte en lui-même son atténuation.

En réalité le délit d'adultère, n'existe plus : l'adultère ne se présente plus au sentiment public avec les deux éléments de criminalité qui l'on fait admettre en 1810 parmi les délits.

L'adultère était, avant tout, en 1810, l'attentat social : la société se reconnaissait profondément atteinte et troublée par le trouble que l'adultère jetait dans le mariage, et elle mettait à la disposition de l'époux offensé toute l'énergie de sa puissance répressive. La société, du moins ceux qui pensent et agissent pour elle, ont singulièrement changé; et le corps social se désintéresse de ce qui lui semble l'aventure isolée d'un individu. Déjà, en 1810, il avait fallu reconnaître au délit d'adultère une sorte de caractère privé : il fallait que l'adultère de la femme troublât d'abord le mari, qui dénonçait ensuite l'offense à la société, pour que, atteinte en lui, elle lui assurât et à elle-même une juste réparation. Or, le mari, à cette heure, a beau dénoncer son offense et se dire atteint, la société ne se sent plus, elle, ni offensée, ni atteinte. Sans doute le mariage, la famille, demeurent encore dans la réalité les cellules primaires qui maintiennent la force de tout l'organisme social; et cela est vrai particulièrement dans notre pays, dans la bourgeoisie moyenne où les familles forment des groupes compacts, unis pour la prospérité de chacun de leurs membres, solidaires de la réussite ou de la déchéance de chacun. Mais un parti considérable s'est formé qui pousse à leurs limites les théories d'individualisme, et entend émietter ces groupes, et. pour mieux affranchir l'individu, oppose l'union libre au mariage, le droit des enfants naturels à celui des légitimes. En même temps, parmi la majorité qui s'en tient aux idées traditionnelles, le mariage, la famille, l'intégrité de l'un et de l'autre, une évolution s'est faite. De plus en plus, l'idée s'affirme du droit absolu, essentiel de tout être

humain, à la liberté de disposer de lui-même. Dans le mariage, la puissance maritale, dans la famille la puissance paternelle n'impliquent plus l'autorité despotique qui, il y a un siècle, paraissait indispensable pour maintenir et le mariage et la famille. Nous estimons aujourd'hui que ce n'est point par contrainte qu'un homme peut s'assurer la fidélité de sa femme, ni le respect et l'obéissance de ses enfants. Il y doit employer les soins, les qualités affectives, l'intelligence, dont l'effort est toujours nécessaire pour agir, autrement que par force, sur un être humain. Et de même que la réussite sera son œuvre propre, l'échec ne regardera que lui. Ainsi c'est au mariage, c'est au mari que se limite l'atteinte de l'adultère, sans aucun retentissement dans la société. Dès lors, il n'est plus concevable que cette société, pour un fait qui ne la trouble pas, mette en mouvement sa puissance. Il suffit que, dans la loi civile, l'époux trompé trouve des réparations : par la séparation de corps ou le divorce, prononcés à son profit, lui donnant la garde des enfants, retirant au coupable tous les avantages matrimoniaux, il aura les satisfactions que l'opinion estime justes, et qui apparaissent en effet les mieux proportionnées à l'offense, telle que nous l'apprécions aujourd'hui.

Ce n'est pas tout : outre le trouble social, les rédacteurs du Code pénal ont dû considérer dans l'adultère son immoralité, et en 1810 — déjà, — ils regrettaient de la constater certainement affaiblie, atténuée par l'indulgence des mœurs. Leurs regrets, à cette heure, seraient sans doute plus vifs de reconnaître que cet élément de délit, en même temps qu'il nous apparaît plus nécessaire dans tout délit, a diminué encore dans l'adultère. Toute la littérature romanesque, depuis George Sand jusqu'à MM. Paul Bourget et Marcel Prévost, a travaillé avec un incontestable succès à parer de toutes les séductions la réalité de l'adultère ; et la seule réserve que l'opinion semble faire aujourd'hui à sa complaisance pour les coupables, c'est qu'il y ait eu de l'un à l'autre quelque entraînement, que surtout il n'y ait point eu question d'argent. Depuis 1810, l'immoralité, par les influences réunies de la littérature et de l'opinion, a donc assurément diminué. Mais le divorce a tout d'un coup, et sans arrêt depuis vingt ans, précipité l'évolution.

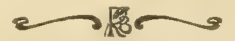
L'immoralité de l'adultère se résout en deux faits immoraux : c'est d'abord et surtout la même femme se donnant tour à tour à deux hommes, appartenant à son mari, appartenant à son amant, ce que M. Paul Hervieu dans le « Dédale » définit avec sa concision définitive, « qu'une même femme n'ait rien de caché pour deux hommes vivants. » Cela, le sentiment traditionnel, l'idéal ancien de pureté féminine, le repoussait invinciblement : la femme ne pouvait se donner que dans le mariage, qui ennoblissait son abandon : elle n'appartenait qu'à un homme, son mari ; même le second mariage d'une veuve, qui cependant ne pouvait choquer, était vu sans faveur. Or le divorce, et le mariage après divorce, ont peu à peu usé ces répugnances. « Qu'une même femme n'ait rien de caché pour deux hommes vivants », cela parut scandaleux après le vote de la loi en 1884 ; puis on s'habitua. La vie sociale impose des complaisances, d'abord individuelles, pour des amies, qui ensuite se généralisent : pour les consciences religieuses, trop rigides, on prit un tour : avant de divorcer, on fit annuler le mariage à Rome. De toutes manières on vit de plus en plus des femmes divorcées et remariées, qui donc « n'avaient rien de caché pour deux hommes vivants ». Comment alors aurait-on pu garder le sentiment ancien qui, dans l'adultère, condamnait le don successif de la même femme à deux hommes vivants ?

Ce premier fait immoral si grandement modifié reste le second, qui est la tromperie, le mensonge. On dit d'une femme adultère qu'elle trompe son mari. Elle doit mentir, trahir la foi jurée, organiser dans sa vie une autre vie, perpétuellement dissimulée. L'immoralité semble certaine. La tromperie, où qu'elle soit, est par elle-même vilaine, déplaisante. Cependant elle est moins sérieusement jugée dans le mariage que dans un contrat simplement pécuniaire. On cherchera des excuses à une femme adultère : on n'en cherchera pas à une femme qui tromperait son acheteur dans une vente ou son locataire dans un bail. En tous cas, même sans excuse, ce qui n'arrivera guère, on estimera ici encore que la tromperie doit avoir dans le mariage la même sanction que dans les autres contrats : résolution et dommages-intérêts ; c'est-à-dire séparation de corps ou divorce, et pension alimentaire en même temps que perte des avantages matrimoniaux. La sanction suprême, c'est la privation de la garde des enfants : on peut bien dire qu'une femme divorcée, à qui les tribunaux ne veulent pas donner un seul de ses enfants est plus définitivement perdue dans l'opinion que si elle avait eu à subir les deux ans de prison, peine maxima du Code pénal.

Un délit basé sur l'utilité sociale et l'immoralité du fait délictueux, et où les Français du xxe siècle ne voient aucune utilité sociale, et qu'une très faible immoralité ; un texte de loi dont toute une partie de la nation, la plus éclairée, s'interdit d'user ; une pénalité que les tribunaux réduisent à la mesure de celles qui punissent les plus simples injures verbales, voilà donc la figure que font dans notre Code pénal les articles sur l'adultère. C'est dire qu'ils n'ont plus qu'à disparaître. Ils disparaîtront sans doute le jour où sera tentée la refonte de la

loi de 1810, et on ne s'apercevra guère qu'ils n'existent plus.

LOUIS DELZONS.



L'IRLANDE ET SON DESTIN

(*Suite*) (1)

V. — LE DRAME DU PASSÉ.

Dans le décor éternel de la nature, nous avons vu les villes et les campagnes telles que les ont faites les siècles révolus et le destin de l'Irlande ; nous avons retrouvé sur le sol les images du passé. Il faut maintenant rappeler ce passé, essayer d'en saisir la suite et d'en débrouiller l'action. Ainsi seulement nous pourrons comprendre le présent et envisager l'avenir.

Au fond du moyen âge, avec un arrière-plan de gloire légendaire, l'Irlande brille comme l'émeraude de l'Occident. Les églises, les monastères, les écoles lui donnent un éclat qui attire : le roi Alfred de Northumberland, bien d'autres personnages aussi, viennent y étudier. L'île des Saints essaime des lumières dans le monde. Luxeuil et Bobbio doivent leur existence à saint Colomban, Lagny à saint Fursy, Glaris à saint Fridolin. Saint Gall évangélise la Suisse ; saint Frigidian devient évêque de Lucques, saint Livinus subit le martyre dans les Flandres, saint Arbogast occupe le siège de Strasbourg, saint Killian est l'apôtre de la Franconie. Toute l'Allemagne du Sud est couverte d'abbayes que dix siècles plus tard on appelait encore *schottenklosters*, couvents irlandais.

Regardons par-delà le rayonnement de ce foyer spirituel. Esprits vifs, ardents, âmes généreuses, cœurs héroïques, les Celtes de l'île, comme leurs frères de Gaule ou de Bretagne (Angleterre), ne savent pas s'organiser. Point de corps de nation, rien qui ressemble à la belle ordonnance, à la forte unité d'une cité grecque ou de l'Etat romain : des clans rivaux, ennemis, sous la conduite de chefs militaires dont la vaillance est le seul titre et la richesse en troupeaux la seule force. Deux cents tribus de ce type, ou *tuath*, se groupaient en cinq grandes provinces ou royaumes : Meath, Ulster, Munster Leinster et Connaught. L'un des cinq rois avait la dignité d'*ard-ri* ou roi suprême, objet de sanglantes compétitions. La science sociale recherche « les causes du régime de division qui rendait si vulnérable la race celtique. (2) » Il suffit de constater ici l'existence de ce régime dont l'effet fut l'asservissement de la Gaule, puis de la Bretagne et enfin de l'Irlande.

L'Irlande divisée ! Déjà, hélas ! on pouvait bien le dire. Mais la communauté d'origine, de langue, de lois, de religion, créait un lien plus fort que toutes les divisions et une sorte d'unité sociale et morale plus profonde que toute unité politique. L'Irlande avait une âme. Ainsi apparaît, dès ce temps, le caractère essentiel de l'histoire irlandaise : ce peuple, qui n'arrive pas à s'organiser, ne peut pas périr. Il se manifeste à la fois impuissant et vivace. S'il n'empêche pas l'établissement des sauvages Vikings — Norwégiens et Danois, païens blancs et païens noirs — il n'en garde pas moins sa personnalité entière et sa nationalité intacte. Divisée, l'Irlande ne peut repousser les envahisseurs. Les chefs northmans trouvent des alliés dans les clans. La division qui a favorisé la conquête est aggravée par elle à son tour. Mais la nation irlandaise assimile, résiste, survit. Un instant même, il semble qu'elle soit près de s'organiser en un corps vigoureux, de réaliser un Etat. C'est l'âge d'or du temps de l'indépendance. Le grand Brian Boru, roi de Munster d'abord, puis roi suprême d'Erin, chasse ou soumet les envahisseurs, impose son autorité d'ard-ri aux roitelets rebelles, aux monarques des grandes provinces. Le dernier jour du règne marqua l'époqua de ce triomphe : la victoire de Clontars sur tous les Vikings coalisés, anciens et nouveaux. Le vieux souverain fut tué après la bataille, sous la tente où il venait de se retirer (1014).

Si la conduite de ce héros fut inspirée par le sentiment national ou le sens politique ; si elle lui fut simplement dictée par le désir de venger son frère assassiné ou l'ambition pour lui-même d'égaler son pouvoir à son mérite, ce sont de ces secrets que les historiens ne peuvent nous dire et qui d'ailleurs n'importent guère, car les divers mobiles distingués et opposés ainsi par l'intelligence raisonneuse s'accordent et se fondent dans la riche complexité de la vie. Aussi bien, tout cela n'intéresse pas notre dessein, qui est de suivre, dans l'histoire, la fortune de l'Irlande. La véritable portée de ce règne, et surtout son sens profond, qu'avons-nous besoin de savoir si les contemporains et Brian lui-même surent les discerner ? Ils furent certes dégagés par le temps et cette grande ouvrière de vérité, la légende, qui a fait de Brian Boru le héros national des siècles de l'indépendance — comme elle a symbolisé dans Dermot Mac Murragh la fatalité des dissensions intérieures et l'appel à l'étranger.



On connait cette histoire. Dermot Mac Murragh,

(1) Voir *Revue Bleue* des 31 Oct., 5 Déc. 1903, 9 Janv., 6 Fév. 1901.

(2) V. Edmond Demolins, *Les Routes du monde moderne*, livre IV, ch. IV : L'autorité publique chez les Celtes.

roi de Leinster, avait enlevé la femme du roi de Brefni. Condamné par le roi suprême, qui avait pris le parti du mari offensé, Dermot va offrir le serment d'allégeance à Henri II roi d'Angleterre. C'est l'origine de la conquête anglo-normande.

Cette conquête n'apparut point d'abord aux Irlandais sous son véritable jour et certes elle n'était point, pour les Anglais du temps, ce qu'en fit l'avenir. Les aventuriers qui avaient répondu à l'appel du roi félon et débarqué, au printemps et dans l'été de 1171, sur la côte méridionale d'Irlande, Robert Fitz Stéphen, Maurice Fitz Gerald, Maurice de Prendergast, Raymond de Gros et leur chef Richard de Clare, comte de Pembroke, dit Strongbow, ne furent considérés alors que comme les alliés étrangers d'un prince indigène. Leurs cruautés et leurs violences les rendirent odieux. Aussi quand le roi Henri arriva à Waterford en suzerain mécontent de ses vassaux qui se taillaient des principautés et jouaient à l'indépendance ; lorsqu'on le vit, pacifique et courtois, dans le déploiement de sa puissance et de son luxe, défendre les Irlandais contre les barons et rechercher l'amitié des princes, nulle résistance n'arrêta sa marche triomphale. Il s'avanca jusqu'à Dublin, sans avoir répandu une goutte de sang, et dans un palais de bois construit en toute hâte, mais somptueusement décoré où il tint sa cour durant les fêtes de Noël, il reçut la visite et l'hommage de plusieurs rois du pays.

Sincérité ou habilité, cette politique ne pouvait tourner qu'au bien de l'Irlande. Un historien populaire, A. M. Sullivan, n'hésite pas à déclarer que le brusque départ du roi, rappelé en Angleterre par les complications qui suivirent le meurtre de Thomas Becket, fut un malheur pour le pays. Sans doute le royaume d'Irlande eût passé plusieurs siècles plus tôt sous la même couronne que l'Angleterre ; mais autant de siècles de carnage lui eussent été épargnés, avec des persécutions et des souffrances sans exemple dans les annales du monde. Le roi voulait faire passer sous sa souveraineté un nouveau royaume, rien de plus. Henri II aurait volontiers incorporé, la nation irlandaise à l'Etat anglais, il ne lui venait point à la pensée de la persécuter ni de la détruire.

Sa douceur, surtout après les violences des barons, amenèrent des adhésions qu'il ne serait pas impossible d'expliquer par la sagesse des premiers indigènes ou leur sincère amour du bien public. Peut-être aussi les ambitions privées n'y furent-elles pas étrangères. Il faut le redire encore, il faudrait le répéter sans cesse au cours de cette histoire : les actes humains sont plus compliqués, plus délicats et plus inconscients aussi que les historiens ne l'imaginent quand, pour les besoins de leur thèse, ils nous représentent, à la clarté factice de leurs interprétations, des oppositions de partis et des antithèses de mobiles, le tout clairement tranché, nettement conçu. Après le départ du roi, les violences recommencèrent les dissensions plus vives que jamais provoquèrent des alliances de princes nationaux et de barons anglo-normande, des rivalités furieuses. La malheureuse Irlande plus déchirée que naguère, vit s'épanouir sur le sol que se disputaient les anciens maîtres et les nouveaux conquérants, des sympathies imprévues et des haines criminelles dont l'inextricable réseau défie aujourd'hui l'analyse. Les années puis les siècles passèrent Les barons normands avaient bâti des châteaux et des forteresses; ils gouvernaient d'après le système féodal et se faisaient leurs lois. Dans leurs domaines, se groupaient des colons de plus en plus nombreux. Au-delà des limites que fixait à leur juridiction la force armée qu'ils pouvaient commander — au-delà du *pale*, — c'était une confusion douloureuse où fermentait le sentiment national, impuissant à l'ordonner : les Irlandais rebelles, dont l'obstinée et indomptable opposition n'attendait jamais que l'occasion pour éclater les chefs, et leurs partisans, soumis à la domination normande parce qu'ils ne voyaient aucun moyen de l'éviter et voulaient du moins en recueillir tous les avantages ; enfin les Danois, établis dans les ports et qui désiraient surtout qu'on les laissât travailler tranquilles, prêts à mettre leur force au service de leurs intérêts. Pauvre Irlande divisée ! Comment pourrait-elle devenir un Etat capable de résister à l'oppression ? Comment pourrait-elle défendre la vie de de son âme et ce trésor du passé qui est le patrimoine d'une nation ? Ainsi se pose et se noue un peu plus chaque jour le drame de son destin.

Mais l'âme de l'Irlande était vivace. Elle puisa, dans les éléments mêmes de la conquête, une nouvelle sève. C'est un trait essentiel de la race celtique d'exercer plus d'influence qu'elle n'en subit et de façonner à son image les peuples qui l'asservissent à leur empire. Il se forma bientôt comme une petite nation d'Anglo-Irlandais, plus Irlandais que les Irlandais eux-mêmes, *ipsis Hiberni Hiberniores.* Dès 1295, une loi défend, sous des peines sévéres, l'adoption du vêtement irlandais par les colons normands. La grande rébellion de 1315, marquée par le couronnement d'Edouard Bruce comme roi d'Irlande, avait montré au prix de quel effort désespéré le roi d'Angleterre pouvait défendre son autorité dans ce pays. Beaucoup de colons, frappés du danger qu'ils couraient s'ils devaient compter sur cet appui pour sauvegarder leur vie et leurs intérêts, aimaient mieux suivre l'exemple que leur avait donné la grande famille des Geraldines et se fondre peu à peu avec la population indigène. En 1367, les statuts de Kilkenny édictent les plus lourdes pénalités contre

tout Anglais d'Irlande qui adoptait les noms, les coutumes ou même le costume irlandais.

Au Parlement, qui avait voté ces lois et en devait voter d'autres pendant quatre siècles, n'étaient point représentées les régions encore indépendantes ni même celles où les conquérants avaient subi trop fortement l'influence du peuple conquis. Cette « curieuse anomalie », comme dit un historien national, ce Parlement d'Irlande d'où les Irlandais se trouvaient exclus, était convoqué par le roi à des intervalles irréguliers et se réunissait tantôt à Dublin, tantôt à Drogheda, tantôt à Kilkenny. Il donnait une apparence de vie politique à l'Irlande et n'était au vrai qu'un auxiliaire de la domination anglaise. Peu à peu, pourtant, l'esprit national s'y insinua, gagnant de proche en proche des alliés jusque chez les vainqueurs; et sa disparition, en 1800, ou plutôt sa fusion dans celui de l'Angleterre, paraîtra aux patriotes la fin même de la patrie. De ce jour, le « rappel de l'Union » deviendra le mot d'ordre de la politique nationaliste, en attendant que soit trouvée, vers 1875, la dernière formule, le *home rule*.

***

Mais nous n'en sommes pas là L'esprit d'indépendance qui, toujours vif, s'exprima de nos jours par l'agitation constitutionnelle du *home rule*, se manifestait comme il pouvait, par des révoltes et des conspirations. Les difficultés dans lesquelles l'Angleterre était engagée sur le continent avaient favorisé les mouvements nationaux. Depuis Richard II qui, débarqué en Irlande avec une grande force pour essayer de réduire l'île entière, avait été rappelé par les affaires d'Angleterre où il devait laisser sa couronne, la domination anglaise avait plutôt perdu du terrain. Henri VII s'avisa que les chefs irlandais devenaient plus puissants qu'ils ne l'avaient été depuis l'invasion normande. On avait beau entretenir parmi eux la division, les opposer par leurs intérêts et leurs passions, finalement il subsistait toujours quelque chose de plus fort que les intrigues anglaises et les folies des chefs nationaux : il restait le sentiment national lui-même, qui ne s'éclipsait que pour reparaître et ne défaillait chez l'un que pour s'enflammer chez l'autre comme si, en quantité indestructible, il ne pouvait décroître ici que pour augmenter ailleurs.

Le roi résolut donc de réduire la contrée par un procédé qu'il croyait plus politique et d'un effet plus sûr qu'une conquête momentanée sur un champ de bataille. Il voulut atteindre l'Irlande dans les organes mêmes de sa nationalité. Jusqu'à ce jour, aucun grand effort n'avait été tenté pour établir par force en Irlande l'ensemble du système gouvernemental et légal de l'Angleterre. Henri VII et ses conseillers pensèrent que le moment était venu d'assurer la complète suprématie de la Constitution et des lois anglaises sur l'ingouvernable et indomptable peuple irlandais. Sir Edward Poynings fut envoyé en Irlande comme lord député. Il était accompagné d'une puissante armée. Après avoir réuni à Drogheda un Parlement dont il était sûr, il lui fit voter (1495) la loi qui porte son nom et dont les deux clauses fondamentales sont que toutes les lois existant en Angleterre s'appliquent avec une égale validité à l'Irlande et qu'aucune mesure, même spéciale à ce pays, ne pourra être prise par un parlement irlandais sans le consentement préalable de la Couronne. En 1541, Henri VIII est proclamé roi d Irlande et les anciens chefs nationaux échangent leurs noms contre des titres conférés par le souverain. O'Brien devient comte de Thomond; Ulick Mac William, comte de Clanricarde; Hugh O'Donnell, comte de Tyrconnell; O'Neill, comte de Tyrone; Mac Giolla Phadriaig (Fitz Patrick), baron d'Ossory.

C'est un pas de plus dans la désorganisation. Jusqu'ici, les clans du moins étaient intacts, si la nation était divisée. Désormais, les clans eux-mêmes furent coupés : il y a un O'Neill du roi ou de la reine et un O'Neill irlandais, un O'Donnell du roi et un O'Donnell irlandais.

L'Irlande reçoit ses lois de l'étranger; ses princes eux-mêmes l'ont abandonnée; elle n'est plus qu'une partie du Royaume Uni. Mais qu'importe ce corps mutilé, enchaîné? L'âme s'est repliée sur elle-même; elle est retirée maintenant dans l'asile inviolable où il semble que nulle violence ne puisse l'atteindre C'est là que la domination anglaise va porter la guerre et dès lors il ne s'agit plus de conquérir ni d'annexer, mais de persécuter et de détruire.

***

Henri VIII a détaché l'Angleterre du catholicisme auquel l'Irlande, l'Ile des Saints et des Docteurs, reste fidèle. La religion devient alors comme le suprême asile de l'esprit national. La défense du sol des ancêtres s'identifie avec la défense de la foi des ancêtres et tout ce que la résistance, après tant de défaites a perdu en étendue elle le gagne en profondeur. Le catholicisme donne un corps, une forme saisissable à l'esprit national et désormais la politique anglaise ne distingue plus entre le catholicisme et le nationalisme irlandais.

Dès lors, la condition de l'Irlande est la rébellion chronique. Aux confiscations et aux persécutions répondent les soulèvements. L'insécurité de l'île effraie les colons anglais et seuls des aventuriers

acceptent les lots de terres confisquées. De tels hôtes ne contribuent guère à la tranquillité du pays. Le patriotisme et l'ambition des chefs indigènes exploite les fureurs populaires. Les révoltes des O'Neill emplissent les règnes d'Elisabeth, de Jacques Ier et de Charles. Cromwell va dresser et exécuter son vaste plan d'extermination.

Tout l'y excite. Sa piété fanatique lui inspire contre la religion de l'Irlande une véritable haîne ; son esprit dominateur s'exaspère contre un peuple éternellement rebelle ; enfin une autre cause, plus directe encore, suffirait à le jeter frémissant contre cette nation. La République est mal accueillie en Irlande, où elle suscite aussitôt le loyalisme aux Stuarts. Un nouvel élément de désunion et d'antagonisme apparaît ainsi entre les deux pays. La politique impose la guerre ; les autres motifs interviennent pour que cette guerre soit une destruction.

Je ne raconterai pas ici les massacres (ceux de Drogheda et de Wexford sont restés légendaires), les cruautés dont Cromwell, investi du titre de Lord Lieutenant, illustra les trois années de sa vice-royauté. La fin seule importe. Après avoir tué, brûlé, pillé, au chant des psaumes, le Protecteur pensa qu'il était temps de faire disparaître cette race de mécréants et de rebelles. Il décida la suppression des Irlandais et le partage du pays. Comme il ne pouvait décréter la mort immédiate pour tous ceux qui avaient échappé à sa rage dévastratrice, il imagina, en leur faveur, le système repris, depuis, par les Américains à l'égard des Peaux-Rouges. Les Irlandais, chassés de leur sol, ou du moins de ce que leur en avait laissé la conquête avec ses confiscations successives, furent parqués dans un territoire réservé. On leur assigna naturellement la partie la plus reculée, la plus inculte de l'île, le sauvage et stérile Connaught, devenu ainsi un Far-West irlandais. Cela s'appela la « transplantation ». En même temps, des mesures diverses étaient combinées pour vider le pays : on exportait les habitants aux Indes Occidentales; on encourageait le recrutement étranger, qui remplit nos armées d'officiers et de soldats d'Irlande. Et ce peuple a résisté ! Il a gardé sa prise sur le sol ; il a peu à peu regagné le terrain perdu. Rien ne fera jamais mieux éclater son intense vitalité.

Mais il n'était pas au terme de ses tourments ni l'Angleterre au bout de ses rigueurs. Sous la Restauration, malgré l'indifférence de Charles II, on le revit fidèle aux Stuarts. Jacques, chassé d'Angleterre, fut reconnu roi d'Irlande et son royaume tint vaillamment pour lui. L'armée de Guillaume s'immobilisait devant Limerick sans pouvoir prendre la place. Il fallut traiter avec le commandant. Sarsfield obtint, en échange de sa capitulation, la liberté religieuse pour ses compatriotes. On sait comment l'Angleterre observa le traité : elle décréta un système d'oppression et de persécution telles que la malheureuse Irlande n'en avait pas encore connues. Il faut avoir sous les yeux le texte des « lois pénales » pour admettre qu'elles ont existé, pour croire qu'un pays d'Europe, un pays libre, au siècle de Locke, a pu concevoir, fabriquer et actionner cette machine monstrueuse qu'un homme d'Etat protestant a jugé « le chef-d'œuvre de la perversité humaine » tant elle lui paraît « artistement et savamment comprise pour opprimer, appauvrir, dégrader un peuple, avilir en lui la nature humaine. » (Burke). Résumons-les.

D'abord, les catholiques perdaient tous leurs droits de citoyens. Ils n'étaient plus ni éligibles, ni même électeurs. Toutes les fonctions publiques leur étaient interdites : magistrature, armée, marine, administration — et même des carrières privées, comme le barreau. Un catholique ne pouvait être ni agent de police, ni même fabricien de paroisse. Il lui était interdit de posséder aucune arme. Deux magistrats ou sheriffs pouvaient, toutes les fois qu'ils le jugeaient à propos, s'assurer par une visite domiciliaire qu'il n'y avait pas d'armes dans la maison. Toute infraction à cette défense était punie d'amende d'emprisonnement, du fouet, du pilori ou d'une combinaison de ces peines. Tout catholique possédant un cheval d'une valeur de plus de cinq livres était en défaut et pour le décourager d'une telle possession la loi lui imposait de livrer sur-le-champ son meilleur cheval à tout passant ou voisin protestant qui lui proposait cette somme. Enfin, un catholique ne pouvait ni acheter la terre, ni en hériter, ni la recevoir en don. Ce n'est pas mal, du monarque qui ne pardonnait pas à Louis XIV la révocation de l'Edit de Nantes et qui avait inscrit sur ses drapeaux la devise : *Pour la liberté.* Ce n'est rien encore.

Si le fils aîné d'un catholique se fait protestant, il devient propriétaire de tout domaine que son père pouvait posséder et le père n'est plus qu'un simple tenancier à vie. La femme d'un catholique, si elle se fait protestante, est légalement affranchie du contrôle de son mari dont les gains ou la propriété deviennent pour une certaine partie affectés à son usage indépendant. L'enfant d'un catholique n'a qu'à se déclarer protestant pour être enlevé à son père, placé sous la garde d'un parent protestant auquel le père est obligé de payer une somme annuelle pour l'éducation de l'enfant.

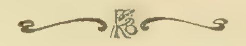
Ces lois furent votées sous les règnes de Guillaume III et de la reine Anne, de 1688 à 1714. Hâtons-nous d'ajouter, avec joie, que nombre de protestants en Irlande ne reculèrent ni devant les risques ni devant les sacrifices pour protéger contre

ce code pénal leurs voisins catholiques. On comprend la révolte de leur conscience et le jugement de Burke. Mais il ne s'agit point pour nous de juger : il faut essayer de comprendre.

Le roi et les Chambres étaient exaspérés contre l'Irlande. Toutes les mesures avaient échoué devant la vitalité de la race et la ténacité du sentiment national. Voici maintenant qu'à l'inimitié contre l'Angleterre venait s'ajouter l'hostilité contre la dynastie. L'Irlande menace non seulement la domination des rois de Grande-Bretagne, mais leur couronne. De là un redoublement de rigueurs, représenté par les lois pénales. Le nationalisme et le catholicisme irlandais s'aggravent d'esprit *jacobite*. Les loyalistes prennent le nom d'*orangistes*. La lutte est plus ardente, plus envenimée que jamais. On n'a pu ni soumettre le peuple, ni le détruire. Il faut à tout prix le transformer.

FIRMIN ROZ.

(*A suivre*).



LA VIE LITTÉRAIRE

Novalis

E. SPENLÉ. *Novatis*. Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne. *Bibliothèque de la Fondation Thiers*. Hachette, éditeur.)

Je lisais ces jours-ci une étude sur Ibsen, qui n'est pas dépourvue de documentation et qui n'est même point dénuée de toute critique. Elle est ardente et passionnée. Elle est érudite. On la lit avec inquiétude et avec joie. Les auteurs de ce livre MM. de Colleville et de Zeppelin reprochent véhémentement à la France, ma patrie, d'avoir méconnu quelque temps Ibsen et au surplus d'avoir commencé par ne le point connaître du tout, car, même en littérature, il faut toujours commencer par le commencement. Maintenant, comme nous ne méconnaissons plus Ibsen, et parce que nous le connaissons, ils nous reprochent d'ignorer le grand philosophe Sören Kierkegaard, chez qui Ibsen puisa toutes ses inspirations et quelque chose de son génie, et qui fut par surcroît « le père intellectuel de l'étrange Nietzsche ».

Eh quoi ! Messieurs, vous saviez avant nous d'où provenait le génie d'Ibsen et vous ne nous le disiez pas ! Vous étiez informés du rôle colossal de Sören Kierkegaard dans la littérature européenne et vous ne nous preniez pas pour confidents de votre secret ! Vous avez manqué à votre devoir pour mieux nous blâmer. Ainsi vous avez aggravé votre tort.

Car, s'il est un reproche qu'on ne puisse pas nous adresser, aujourd'hui c'est bien celui de négliger les manifestations de la pensée étrangère, j'entends les manifestations utiles et qui comptent. On pourrait peut-être nous reprocher, au contraire, de ne pas les négliger suffisamment ! Il n'est pas de philosophes, de poètes, d'historiens, de critiques, de romanciers et de dramaturges de tous les pays qui ne soient chez nous l'objet d'études approfondies. Des savants dévoués et discrets constituent en France l'encyclopédie des idées universelles. Et ce sera l'honneur de notre temps, ce sera peut-être la caractéristique de notre littérature contemporaine de n'oublier ni rien ni personne des livres et des hommes avantageux au progrès intellectuel de l'humanité, mais de marquer à chacun son rôle et son rang pour qu'on ne puisse contester nulle part ce rôle et ce rang, et pour que l'influence de chaque œuvre ou de chaque penseur se prolonge en étant éclaircie, en étant précisée.

Tenez, je choisis entre plusieurs ouvrages analogues un ouvrage sur Novalis. Il serait excessif de dire que l'action de ce jeune homme, dont la vie est d'autant plus touchante que sa mort fut plus prématurée, peut encore s'exercer sérieusement sur nous. Il y a peu d'années encore, je le sais, quelques jeunes gens, doués de plus de bonne volonté que de puissance, prétendaient amener en France le règne de « l'idéalisme intégral » et se réclamaient sommairement mais vigoureusement de Novalis. C'était de la littérature ! Ils l'invoquaient et ne faisaient pas davantage ! Aujourd'hui la fonction active de Novalis est supprimée. Ce poète philosophe n'est plus intéressant que dans l'histoire des idées ! Et pourtant !

Pourtant ! Voici qu'un érudit français, M. E. Spenlé, lui consacre l'étude la plus complète et la plus pénétrante qui soit. N'allez pas dire que cette étude est forcément subalterne, qu'elle est seulement une sorte de conciliation prudente entre les livres allemands dont Novalis est le héros souvent et parfois la victime. M. Spenlé a élaboré avec sagesse une œuvre originale, car il a, au prix de quels efforts ! démêlé la vérité dans les fragments mêmes où se resserre confusément la pensée de Novalis et dans les diverses interprétations que ses admirateurs contradictoires et ses adversaires en ont donné tour à tour. Il crée en discutant. Il révèle un esprit qui a suscité de nombreux débats, mais que l'on a mal connu, ou mal compris.



Il révèle, parce qu'il apporte la critique définitive d'un observateur opiniâtre et sagace sur Novalis qu'il aime, certes, mais qu'il veut aimer avec impartialité.

Cependant, dès l'aurore d'une gloire qui fut éclatante, Mme de Staël, dont le nom deviendra plus prospère à mesure que s'affirmera le communisme intellectuel entre les peuples, Mme de Staël présentait

Novalis à la France. Elle voit, elle montre en Novalis le poète religieux et surtout le contemplateur religieux de la nature. Insuffisante présentation! Mais en 1835 un essayiste saint-simonien, Lerminier, retour d'Allemagne, est très impressionné par la spéculation romantique allemande. Il croit y découvrir les éléments d'une religion nouvelle de l'humanité analogue au *christianisme nouveau* prêché par Saint-Simon : « Comme l'idéalisme grec a préparé le christianisme, dit-il, l'Idéalisme germanique prépare la religion qui succèdera au christianisme. » Et il salue en Novalis un des premiers apôtres de la religion future : « Abreuvé de panthéisme, amant de l'humanité, républicain rêvant d'une démocratie royale, triste avec l'ancien Evangile, possédé d'une allégresse enthousiaste au pressentiment d'un Evangile nouveau de bonheur et de félicité, Novalis a été dans notre siècle le Christ de l'idéalisme ». C'est beaucoup dire et Lerminier s'exprime avec emphase.

Montalembert s'exprime avec rhétorique. « C'est un événement plus grand et plus singulier qu'on ne pense que l'existence d'un pareil écrit (l'*Europa* de Novalis) à une pareille époque ; et la postérité admirera avec raison comment, tandis que le faux libéralisme marchait invincible et impuni à la conquête du monde, il s'est élevé dans un coin obscur de la Saxe une voix solitaire de vaincu pour prophétiser la chute et l'impuissance de ce géant, pour célébrer le grand édifice qui surgirait de ses ruines, une voix de protestant pour chanter les gloires méconnues et l'avenir éternel du catholicisme ; Novalis eut un mérite que le comte de Maistre seul peut lui disputer, celui de sentir tout le vide et le néant des idées du XVIIIe siècle au moment de leur plus éclatant triomphe ; et celui plus éclatant de ne pas désespérer du salut du monde et de découvrir ce salut dans le reretour à l'unité catholique. » (1831). Montalembert parle énergiquement, mais sans amabilité pour les temps modernes. Ainsi Lerminier voit dans Novalis le précurseur d'une religion nouvelle de l'humanité; Montalembert le considère comme l'annonciateur de la restauration catholique en Allemagne. D'où l'on peut conclure que les idées de Novalis s'accordent incomplètement entre elles, ou qu'elles ne sont pas claires, ou que chacun les interprète suivant ses aspirations, ou suivant ses passions — mais en tous cas qu'elles attirent en France les esprits les plus différents. Et toutes ces conclusions sont raisonnables!...

Quelques années se passent. En 1854 Saint-René Taillandier tend à prononcer un jugement équitable et net. Il voit bien que Novalis n'est ni un réactionnaire, ni un rationaliste ; c'est un « illuminé » pour qui la philosophie et la religion se ramènent à une extase tout intime et individuelle. « Le résultat du mysticisme de Novalis c'est l'enthousiasme et, disons-le franchement, le délire de la poésie ». Puis Saint-René Taillandier étudie *Henri d'Ofterdingen*, ce livre de Novalis que l'on a le plus de raison de relire quelquefois, ce livre où l'on voulut tout voir parce qu'il voulut tout y mettre, ce livre où l'on n'a pas le droit de voir tant de choses parce qu'il n'y mit rien entièrement. « La fleur bleue de Novalis, dit-il, c'est le calice céleste dans lequel repose ce qu'il y a de plus élevé, de plus sacré au monde, l'amour, la poésie, l'intelligence claire et complète de tous les secrets de l'absolu. » Mais descendons les années jusqu'à nous...

Plus tard on déterminera exactement la pénétration des idées romantiques allemandes dans la littérature actuelle, à la suite de la musique de Wagner, de la philosophie de Nietzsche, des drames de Hauptmann peut-être, et le livre de M. Spenlé sera un guide précieux. On déterminera exactement, si l'on y songe, les affinités entre les symbolistes français et les premiers romantiques allemands. Dès aujourd'hui ne faut-il pas marquer que Maeterlinck étudia Novalis et traduisit quelque chose de ce poète dont l'incertitude lui plaisait?.. Il ne voulut, c'est vrai, reconnaître en Novalis, ni le philosophe, ni l'artiste, mais seulement l'auteur de quelques fragments mystiques — âme incohérente, sans flamme et sans passion, qui promène sur le monde un regard étonné et doucement extravague. « C'est un mystique presque inconscient et qui n'a pas de but... Il sourit aux choses avec une indifférence très douce et regarde le monde avec la curiosité inattentive d'un ange inoccupé et distrait par de longs souvenirs... Il vit dans le domaine des intuitions erratiques et rien n'est plus ondoyant que la philosophie... C'est un Pascal un peu somnambule qui n'entre que très rarement dans la région des certitudes où se complaît son père. »

Que d'interprétations trés diverses d'une âme ellemême très diverse? Et ne pourrait-on croire que le jugement de Mæterlinck est le plus compréhensif, le plus exact?

Du moins, ce ne fut pas l'ignorance ni la passion française qui excitèrent des jugements si différents sur un esprit qui ne se ressemblait jamais à luimême. En Allemagne, les jugements sur Novalis se battent perpétuellement entre eux. N'est-ce point décidément Novalis qui excite tous ces combats?

Ah! comment décider de l'influence d'un poète, d'un philosophe, quand l'on comprend de tant de façons la moindre expression de sa moindre idée? Et comme l'homme échappe, ainsi que sa pensée! Faut-il dire que la critique allemande crée peu à peu

Novalis en l'étudiant sous tous ses aspects ou qu'elle le déforme en cherchant à le connaître et à l'expliquer.

L'ami de Novalis, Just, le présente comme un jeune homme rangé, appliqué, ponctuel, consciencieux dans le fonctionnarisme et dans les lettres. « Il ne faisait rien à la légère ; il approfondissait tout. Il était du reste admirablement servi par ses dons naturels, par son esprit merveilleusement équilibré et par une extraordinaire facilité. » Ce poète maladif était donc le plus pondéré des hommes, et à peine littérateur! Bon!

Frédéric Schlegel, cependant, le tient ponr missionnaire, Schleiermacher pour une « personnalité tragique ». Son œuvre est idéalisée comme sa per sonnalité. Il apparaît un instant comme un médiateur poétique entre Dieu et l'humanité, comme un jeune homme divin qui ne fit que passer sur terre pour bientôt prendre de nouveau son essor vers le pays bien aimé de sa nostalgie. Novalis est pour ceux-ci un oracle ; pour Jean Paul Richter un de ces nihilistes poétiques, un de ces génies passifs, « un de ces androgynes qui, lorsqu'ils conçoivent, s'imaginent procréer », pour Schelling un fâcheux exemple de « cette frivolité intellectuelle qui consiste à venir flairer tous les objets sans en pénétrer aucun »; pour Hégel « le cas-type » du romantisme décadent... Et tous ces jugements sont de contemporains. Je vous laisse à penser le travail effectué dans la suite par la pensée allemande, sur Novalis, sur l'homme et sur l'œuvre, ce que devient l'un, ce que devient l'autre selon le flux et le reflux des idées, et quelle légende se subtitue à la réalité, l'amplifie, la déforme, la transforme dans le pays même où l'on connaît le mieux Novalis ,où on l'étudie avec tantôt plus de tendresse et tantôt plus d'hostilité, toujours avec une plus tenace attention !

***

Pourtant c'est la réalité qui peut fournir l'aliment le plus solide aux imaginations! Et de Novalis, si on se résolvait à négliger l'œuvre obscure, fragmentaire à l'excès, hardiment incohérente, il faudrait se remémorer la vie émouvante, et tous ses efforts pour réaliser, pour concevoir seulement la tâche qu'il n'avait point la force d'accomplir!

Il naquit, en 1772, d'un père piétiste et d'une mère malade, qui transmit à ses enfants une prédisposition à la phtisie, une certaine faiblesse d'organisation dans le caractère, des tendances à l'hypocondrie et à la rêverie, une sorte d'hystérie morale. Les Hardenberg — Novalis s'appelait Hardenberg — étaient tous voués à la mort prompte.

L'éducation religieuse de Novalis laissa sur son cœur et sur son cerveau une empreinte ineffaçable. Mais à 18 ans, honnêtement doté par sa mère, il se rendit à l'Université d'Iéna pour y faire ses études juridiques. Là il fit du droit et des vers, subit l'influence de Schiller, fréquenta les Schlegel et prit des attitudes. Il fait preuve d'une mobilité effrénée, il témoigne d'une joie toujours remuante et inquiète. Il aspire vers une sublimité morale toujours mal définie. Il est enthousiaste, il est passionné, il est mystique. Les caractères fondamentaux de sa personnalité se dessinent nettement et M. Spenlé les reproduit avec une forte exactitude : « une sorte d'hyperesthésie morale du moi, se traduisant par des crises éducatives, des bouleversements profonds de la personnalité, des vocations subites, qui sont autant de formes variées que revêt la même préoccupation — celle de son perfectionnement individuel, de son éducation morale. » — Et c'est en même temps une âme voluptueuse. Et il ressent toutes les impressions jusqu'à leur maximum d'intensité, et il est toujours sur le point d'en faire des poèmes ou des systèmes. Il commence, puis il s'arrête, car d'autres impressions le sollicitent, le surprennent; et ce ne sont qu'ébauches et fragments.

Mais, en 1795, il aime Sophie von Kühn, la petite rose de Grünnigen. Il l'aime, et plus tard il racontera l'idylle, la naïve histoire des amours de Hyacinthe et de Petite-Fleur-des-Roses ! « Charmante Petite-Fleur-des-Roses ! On eût dit qu'elle était de cire, avec des cheveux de soie d'or, des lèvres rouges comme des cerises, une taille de poupée et des yeux ardents, noirs comme le corbeau. » Et voici le jeune fiancé Hyacinthe, jouvenceau fantasque, rêveur et capricieux « qui se chagrinait pour des riens et des vétilles », et « tenait aux animaux et aux oiseaux, aux arbres et aux rochers les propos les plus déraisonnables et leur contait des histoires bêtes à mourir de rire. » Un beau jour un vieux sorcier vêtu d'un costume bizarre, est venu on ne sait d'où, s'est assis devant la fenêtre d'Hyacinthe, et il a commencé à lui conter les histoires les plus extraordinaires. A partir de cette heure ç'en fut fait du bonheur de Petite-Fleur-des-Roses. Dans le cœur inquiet du rêveur, les récits merveilleux de l'Étranger ont éveillé une indicible nostalgie. Il lui faudra quitter parents, amis et la fiancée bien-aimée, tout son petit paradis idyllique, car son cœur trouble ne trouvera plus de repos que là-bas, au pays féerique et enchanté où émerge, parmi les frondaisons élyséennes, le temple mystérieux d'Iris. Sans doute, on doit reconnaître dans le vieux magicien les préoccupations mystiques et théosophiques qui s'étaient emparées de l'esprit de Novalis en pleine période de bonheur et l'avaient détaché de l'objet de son amour terrestre.

En réalité, Sophie mourut, et Novalis après avoir

fait de la volupté le but de la vie, se consola par l'exaltation de la souffrance, de la maladie et de la mort. « Il faut que je ne vive plus que pour Elle, que je n'existe plus qu'à cause d'Elle, non pour moi ni pour personne d'autre. Elle est ce qu'il y a de plus haut, la chose unique. » De son journal à ses hymnes on peut suivre les progrès de cet état d'esprit ou de cet état d'âme. Il s'exalte frénétiquement, et il parvient à je ne sais quelle union extatique avec la morte.

De la philosophie il se laisse tomber à la vie. Il hésite entre les spéculations mystiques et les occupations pratiques. Voué tout entier au culte idéal de la morte, il devient subitement amoureux d'une fille coquette et jolie de M. de Charpentier, conseiller supérieur des mines de Freiberg. Nouvelles fiançailles. Il meurt en 1801.

On l'idéalise alors, on le transfigure, mais vraiment il fut une nature essentiellement voluptueuse et passive; il ne connut de l'existence que les crises sentimentales de la jeunesse. Il réalisa dans la littérature le type du sensitif raffiné et maladif, du jouisseur intellectuel et mystique, tel qu'il s'en rencontrait fréquemment dans la société aristocratique et piétiste du temps. Mais son tempérament maladif développait, intensifiait tellement chacune de ses impressions contradictoires, qu'il faisait de chacune d'elles une inspiration littéraire.

Une inspiration! Pas davantage, car toute sa philosophie se perd dans le vide. Il voulut cependant croire à la poésie, comme le mystique croit à ses visions. Toute son énergie de penseur, et toute son imagination d'artiste, il les a employées à justifier cette foi poétique, à l'enraciner dans son esprit. Il peut donc passer à ce titre, conclut M. Spenlé qui juge avec modération son héros, pour le représentant le plus conséquent, le plus sincère, le plus hardi, de l'idéalisme romantique. « La poésie est le *Réel absolu*. Tel est le noyau de ma philosophie. Plus il y a de poésie, plus il y a de vérité! » Certes!

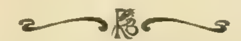
Une inspiration! Pas davantage, car l'exécution de ses œuvres est déconcertante, qu'il s'agisse des poèmes ou d'*Henri d'Ofterdingen*. On cherche à comprendre. En vain! Son œuvre est énigmatique, obscure, inachevée, incohérente et prophétique. Elle est comme lui-même, phtisique génial.

Mais son nom est porté dans l'histoire littéraire. Novalis fut l'initiateur, l'annonciateur de l'idéalisme romantique allemand. « Son âme, dit un critique Arnold Ruge, vers 1880, recélait en une formule essentielle et concentrée, sous forme d'intuition artistique et d'émotion lyrique, toutes les aspirations qui, de son temps et longtemps avant lui ont agité la conscience allemande dans ses profondeurs, et partout il a touché droit au cœur de notre génération... »

Mais il y a mieux pour prolonger l'immortalité de ce « jeune homme divin », pour qui le monde entier était un large poème. Disons avec M. Spenlé, qui assemble fidèlement tous les témoignages, disons avec M. Spenlé, d'après Wyzewa : « Les *Contes* d'Hoffmann, *Ondine*, *Henri Ofterdingen*, tout cela doit être considéré avant tout comme des scherzos, des andantes, des impromptus, à la manière de Schubert, ou de Schumann, et quiconque ne connaît point Mozart est hors d'état d'apprécier les « lieds » de Novalis. » Si, en effet, la littérature classique allemande semble déjà plonger dans ce que Nietzsche appelle « le génie de la musique », on peut dire que le romantisme prenant conscience de cette étroite parenté, a opéré de plus en plus la fusion intégrale des deux arts... Disons encore avec M. Spenlé, d'après Henri Lichtenberger : « Richard Wagner... est l'héritier de cette foi romantique en même temps chrétienne et panthéistique, le successeur d'un Fichte, d'un Schleiermacher, d'un Novalis. . Poète national, il a mené à bonne fin l'œuvre entreprise par les romantiques... »

Novalis avait en lui des énergies poétiques qui ne parvenaient pas à se formuler. Sa destinée fut de rentrer de plus en plus en lui-même et de n'écouter que des voix intérieures. Il devint ainsi, sans le savoir, un des premiers annonciateurs dans la littérature d'une esthétique nouvelle, romantique et musicale surtout. Novalis précurseur de Wagner, précurseur indispensable. Elle fut donc utile, la vie de ce jeune homme, malade de corps et d'esprit, qui mourut à 29 ans!

J. ERNEST-CHARLES.



L'EXPRESSION OBJECTIVE DE LA MUSIQUE (1)

La musique suggère-t-elle ou exprime-t-elle des sentiments? Elle en suggère et elle en exprime. Elle a son expression subjective et son expression objective. Mais je dis que l'expression objective est et doit être dominante.

La gamme des sentiments que peut nous suggérer directement la musique est assez restreinte. Faites, en effet, abstraction de son expression objective. Supposez qu'écoutant une composition musicale, vous vous contentiez d'en recevoir l'impression, sans songer à attribuer à cette série de sons qui frappe votre oreille l'intention d'exprimer quoi que ce soit. De cette audition passive, dans laquelle votre imagination n'intervient à aucun degré, quelles

(1) Pages extraites du livre : *La Beauté rationnelle*, qui paraîtra prochainement chez l'éditeur, Félix Alcan.

émotions pourrez-vous retirer? Cette musique sera harmonieuse ou discordante ; elle agira sur vos nerfs d'une façon plus ou moins agréable; elle pourra vous exciter ou vous déprimer, vous bercer par des rythmes monotones ou vous faire tressaillir par de brusques éclats de sonorité. Mais je ne vois pas comment elle pourrait nous suggérer l'émotion pathétique la plus simple, par exemple celle de la joie ou de la tristesse. Les émotions multiples que nous suggère actuellement la musique, et qui lui donnent une si riche expression subjective, sont toutes, ou presque toutes, le contre-coup de son expression objective. Soit, par exemple, une phrase en mineur, de rythme lent, qui monte et descend par petits intervalles, accompagnée d'accords un peu dissonants. Cela n'a rien de désagréable a entendre, ni d'attristant en soi. Mais que nous reconnaissions dans cette phrase l'expression objective de la douleur; qu'elle nous semble monter et descendre *comme une plainte*; que nous saisissions dans ces accords l'intention d'exprimer métaphoriquement un état de trouble moral et d'anxiété, voilà que nous nous attendrissons sur l'expression de cette douleur ; nous sommes envahis par sympathie d'une tristesse pénétrante : les larmes nous viennent aux yeux.

Que l'on ait pu s'y tromper, et prendre l'expression musicale pour une suggestion directe de sentiments, nous n'avons pas à nous en étonner; ce va-et-vient de sentiments entre nous et l'objet se fait aussi vite que le va-et-vient de l'écho entre deux parois sonores. A peine avons-nous attribué à l'objet une expression, qu'elle nous revient en émotion. Il n'est d'ailleurs pas de cas où l'esprit s'identifie aussi bien avec l'objet de sa contemplation que dans l'audition musicale. Écouter un chant, c'est le chanter intérieurement, et prendre pour son compte tous les sentiments qu'il exprime.

La loi de l'expression musicale, c'est que toute altération du *son normal* est expressive des sentiments qui l'ont produite.

Ecoutez une personne qui parle. Tant qu'elle n'est pas émue, mais énonce simplement un fait, comme les choses qu'elle dit sans y attacher d'importance, sa voix se posera sur sa tonique normale ; les mots succéderont aux mots, suivant un rythme uniforme et de rapidité moyenne. Mais que, pendant qu'elle parle, elle vienne à ressentir, provoquée par ce qu'elle dit ou par une circonstance extérieure, un sentiment quelconque, aussitôt un changement se produira. La voix appuiera sur certaines syllabes, passera sur d'autres, prendra des intonations diverses. Son rythme sera accéléré ou ralenti. Son timbre même se modifiera, selon que le sentiment éprouvé sera déprimant ou excitant. Il semblera se tenir et devenir plus neutre dans le découragement; on parle alors, comme on dit, d'une voix *blanche*. Dans la colère ou l'indignation, il devient éclatant. L'émotion extrême le brise : les harmoniques se dissocient, se désaccordent; la voix est alors comme fêlée. Aucun de ces changements n'échappe à l'auditeur. Dès notre enfance nous nous sommes exercés à interpréter les moindres inflexions de la parole d'autrui, nous remarquons d'ailleurs, quand nous parlons nous-même, les altérations produites dans notre voix par le sentiment ; une étroite association d'idées s'est de longue date établie entre chaque intonation et l'émotion correspondante ; d'un de ces termes nous passons aussitôt à l'autre. Le sentiment est si vite reconnu, qu'il semble être immédiatement perçu. Aussi quelle puissance, quelle richesse, quelle délicatesse d'expression dans la voix humaine (1) !

La musique est plus expressive encore. Par les seules modifications du son, sans le secours de mots quelconques qui indiquent la nature des émotions qu'elle veut exprimer, elle exprimera des sentiments déterminés avec une puissance incomparable. C'est qu'elle dispose de moyens autrement efficaces. Elle peut modifier le son dans de plus larges limites ; et en même temps elle s'applique à nous garder constamment présente à l'esprit l'idée du son normal, de telle sorte que la nature de la modification ou la grandeur de l'écart soit toujours perçue et sentie.

Considérez, par exemple, les différences d'intonation. La voix qui parle a sa mélodie, assez musicale pour qu'il soit possible de la reproduire avec un instrument de musique suffisamment chantant et souple, tel que le violon. Mais elle ne monte et ne descend que par intervalles assez faibles qui ne dépassent guère une quinte. Ces variations ne sont pas nettement scandées; l'oreille ne peut les mesurer qu'au juger ; la voix n'étant obligée de se poser sur aucune note déterminée, ses changements d'intonation ne peuvent avoir grande signification. Dans le chant, au contraire, et dans la musique instrumentale, les variations d'intensité et de tonalité du son ont une amplitude prodigieuse. La voix de l'orchestre va du son le plus grave de la contrebasse jusqu'aux notes les plus aiguës de la petite flûte et aux harmoniques suraiguës du violon, qui atteignent à peu près la limite des sons perceptibles ; d'un murmure à peine saisissable elle se développe jusqu'au plus formidable crescendo, qui fait l'effet d'un ouragan sonore. De plus, le son musical étant autrement pur et continu que la voix qui parle, les moindres changements dans l'intensité ou la tonalité du son seront remarqués et expressifs. Si le chant monte, nous saurons à chaque instant de combien, puisqu'il

1. Pour plus de détails, voir à ce sujet les observations si fines d'Herbert Spencer (*Essais de morale, de science et d'esthétique*, trad. Burdeau, t. I, p. 37), Paris, F. Alcan.

s'élève sur les degrés définis de la gamme ; enfin nous ne perdrons pas un instant, au cours du morceau le plus long, le sentiment de la tonique, point de repère fixe par rapport auquel nous déterminons le mouvement de la mélodie.

Mélodie.

Dans sa très ingénieuse théorie de l'expression musicale, Herbert Spencer suppose que la musique tire son origine et sa valeur expressive des modulations que l'émotion produit dans la voix humaine. Je ne crois pas que l'explication soit suffisante. On ne saurait songer à l'appliquer aux effets d'harmonie ; ceux-ci ont certainement une origine différente ; on ne voit pas comment ils tireraient leur expression de l'analogie si lointaine qu'ils peuvent avoir avec les variations du timbre de la voix. Pour la mélodie, la thèse est plus acceptable. Une partie de l'expression musicale dérive à n'en pas douter de l'expression de la voix. Bien souvent nous reconnaissons dans la phrase mélodique les intonations du parler courant ; dans ce cas il est assez probable que le musicien s'en est lui-même inspiré ; pendant qu'il composait, il se disait à lui-même quelque phrase pathétique, dont les modulations se retrouvent, amplifiées seulement dans sa mélodie. La musique, disait Grétry (1), est le chant d'un discours dont on a retranché les paroles. Pour lui au moins, compositeur d'opéra, ce devait être vrai. Mais il n'en doit pas être de même chez tous les musiciens. Pourquoi auraient-ils besoin, pour trouver l'intonation expressive d'un sentiment donné, de recourir à l'intermédiaire de l'expression verbale. Les mêmes lois de nature, qui font monter ou descendre la voix qui parle, feront monter ou descendre la mélodie, la porteront vers telle note ou vers telle autre, et lui donneront l'expression juste. L'auditeur, de son côté, pour interpréter cette expression, n'a aucun besoin de se figurer une voix humaine qui émettrait des intonations analogues ; il lui serait même bien souvent impossible de le faire, certaines mélodies, et des plus expressives, n'ayant aucun rapport avec les inflexions de la voix qui parle. La musique instrumentale, à supposer qu'elle soit sortie du chant qui lui-même serait sorti du parler, a depuis longtemps rompu avec ses origines. Elle s'est émancipée. Elle vit de sa vie propre. Elle tire d'elle-même son expression.

Rythme

Nous expliquerons de même les variations du rythme. Elles sont directement produites par le sentiment. Soit une cadence initiale quelconque que nous supposerons de rapidité moyenne. Toute émotion que le compositeur éprouvera (il appelle l'émotion dès qu'il se met au travail), dérangera ce rythme ; elle l'accélérera ou le ralentira, selon qu'elle sera de nature excitante ou déprimante : elle le troublera de diverses manières. S'exaltant par son expression même, elle arrivera à sa plus haute intensité, s'épuisera, appellera par réaction d'autres sentiments. L'équilibre est maintenant rompu ; les émotions commencent à s'engendrer l'une l'autre. Le compositeur n'a plus qu'à se laisser porter. J'ai supposé qu'il partait d'une sorte d'état neutre et inexpressif. En fait, c'est ce qui arrive le plus souvent. Il est bien rare qu'une composition musicale débute brusquement sur un rythme rapide, car cela supposerait une sorte d'excitation, un sentiment préconçu et *non musical* que le musicien aurait laissé s'accumuler en lui jusqu'à explosion, avant de l'exprimer. Le plus probable est que, dans les œuvres qui débutent ainsi, le musicien a simplement supprimé le prélude intérieur qui l'a amené à cette exaltation de sentiment. Il a sans doute débuté par quelque thème insignifiant, par une série d'accords imaginés un peu au hasard, sorte d'expérience pour voir, d'où l'on attend que se dégage un sentiment quelconque qui amorce l'invention musicale ; ou bien la première idée qui s'est présentée à lui, quand il s'est mis à l'œuvre, faisait suite à quelque rêverie musicale. Dans l'esprit des véritables musiciens le chant intérieur est ininterrompu, le sourd travail de l'invention se poursuit sans cesse ; jamais il ne commence parce que jamais il ne s'achève : il n'est que suspendu. Mais justement pour produire un plus grand effet, le compositeur supprime parfois de son œuvre écrite toutes ces préparations : il veut que nous soyons pris au dépourvu. Telle composition musicale nous jette en pleine crise émotionnelle comme un drame où la toile se lève sur une situation déjà tendue.

Harmonie

Pour les effets de timbres et d'accord, il serait plus difficile de montrer comment ils procèdent de l'émotion : on les croirait plutôt de nature à la produire. Ils la produisent en effet. De toutes les parties de la musique l'harmonie est celle qui agit le plus directement sur le sentiment, et dont l'expression est la plus subjective. Mais ils en procèdent aussi. Le sentiment, une fois engendré par une cause quelconque, se cherche une expression dans des accords qui soient en harmonie avec lui et de nature à le rendre ; il veut s'amplifier de cette résonance de l'expression subjective. Un sentiment d'anxiété, par exemple, cherchera son expression dans des accords inquiétants ; le bonheur s'exprimera en harmonies très pures ; le désespoir en dissonances presque déchirantes à l'oreille.

Nous aimons que les accords se composent et se

1. *Mémoires*, 3e vol. p. 257.

succèdent suivant certaines lois que l'on a empiriquement déterminées. D'où viennent ces préférences? On les a en partie expliquées par des raisons physiques ou physiologiques, montrant par exemple comment des vibrations sonores, qui sont entre elles dans un rapport simple, doivent moins se contrarier, avoir plus d'harmoniques communs, et par conséquent former des combinaisons qui produiront sur l'oreille une impression plus agréable. Mais je doute que l'on puisse aller bien loin dans cet ordre d'explications. Les exigences de l'oreille, l'agrément de la sensation, ne doivent expliquer que les lois les plus élémentaires de l'harmonie. L'oreille est satisfaite à peu de frais. Donnez-lui quelques accords bien purs, avec de légères dissonances de temps à autre pour lui faire regretter l'harmonie et lui donner le plaisir d'y revenir, elle sera contente. Si l'harmonie va plus loin, c'est qu'elle n'est pas seulement un art sensuel, l'art de combiner les sons de la manière la plus agréable, mais un art d'expression. On ne saurait expliquer la préférence que nous avons pour certaines suites d'accord sans tenir compte de l'expression de ces accords. Après telle émotion qui a rompu l'équilibre de notre sensibilité, telle autre se produira naturellement par contre-coup. Telle impression physique nous irrite; il en faut une autre qui nous apaise. Des sentiments divers se succèdent ainsi dans un ordre déterminé, qui nous plaît parce qu'il est conforme aux lois du cœur, et les suites d'accords typiques recommandées par les harmonistes ont été précisément adoptées parce qu'elles exprimaient cette suite naturelle de sentiments.

L'harmonie est l'art de grouper les émotions suivant leurs affinités naturelles. Passé les principes les plus élémentaires, ses lois ne sont plus celles de la sensation, mais celle du sentiment. L'explication n'en doit pas être demandée à l'acoustique physiologique; on ne la trouvera que dans la psychologie profonde, quand on aura pénétré plus avant que nous ne pouvons le faire encore dans la connaissance du cœur humain.

Tout, dans une marche d'harmonie, est fait par le sentiment; et c'est pour cela que la plus simple est si expressive. Dans cette série d'accords qui s'enchaînent, il ne faut pas voir une succession de sonorités plus ou moins agréables ni surtout le développement d'une sorte de formule d'algèbre, mais un mouvement pathétique. Je pourrais même montrer, si l'on ne craignait de s'engager avec moi dans des analyses un peu subtiles, que tout accord musical a une expression subjective. L'accord *agit* sur le sentiment par l'impression résultante qu'il produit sur l'oreille, autrement dit par sa sonorité. Il *exprime* le sentiment par la relation qu'il établit entre les notes constituantes de l'accord. Ces relations d'expression, bien entendu, ne sont expressives que pour un auditeur doué de quelque culture musicale, qui sait de quels éléments un accord est composé et y perçoit autre chose qu'un timbre résultant. Mais n'est-ce pas pour ce genre d'auditeurs que la musique est faite?

Les accords consonnants expriment la sérénité, parce qu'ils établissent une relation pacifique entre les éléments sonores dont ils sont constitués; ils n'ont pas été imaginés pour exprimer une détente, mais ils résultent de cette détente même. Toute dissonance rapprochant l'un de l'autre deux sons antagonistes qui se refusent à s'associer, établit une tension dans leurs rapports, et les met les uns par rapport aux autres dans une situation fausse, d'où résulteront de nouveaux malentendus. Et puis ce sont des relations encore plus compliquées. Les voix s'en vont librement chacune de leur côté, ou sont rapprochées de force et douloureusement froissées les unes contre les autres; elles cèdent ou résistent, elles s'élèvent triomphantes au-dessus de la foule ou retombent humiliées : elles se séparent à regret de celles qu'elles aiment, désespèrent un instant de les revoir, et les retrouvent avec bonheur : c'est vraiment un drame musical. Et, qu'on le remarque bien : ce mouvement des sons n'a pas été imaginé pour exprimer des sentiments métaphoriquement, par une sorte de mimique; il est produit par ces sentiments. Aussi les exprime-t-il objectivement comme les gestes, les attitudes, les mouvements du personnage dramatique expriment son émotion intérieure.

Il ne faut pas non plus se figurer que le compositeur se mette au travail pour exprimer après coup un sentiment préconçu, comme on cherche à rendre avec des phrases une idée qu'on a ; car alors ce sentiment, conçu antérieurement au travail de composition, ne pourrait être qu'un sentiment non musical. C'est au cours même de la composition qu'il se donne les sentiments qu'il exprime. Dans ce premier moment vraiment miraculeux de l'invention mélodique ou harmonique, le sentiment doit surgir en même temps que son expression sonore et ne faire qu'un avec elle. C'est par la suite seulement, quand il aura mentalement entendu le motif qui lui est venu à l'esprit, avec ses harmonies essentielles, que le compositeur pourra prendre de ce sentiment une connaissance distincte, le garder présent à la conscience et s'appliquer à le développer, à l'enrichir de nouvelles harmonies, à l'exprimer sous des formes variées tout en lui conservant son caractère.

PAUL SOURIAU.

Paris. — Typ. A. DAVY Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*, 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 12 5e SÉRIE — TOME I 19 MARS 1904

VOYAGE D'ALLEMAGNE

19 juin 1842.

A Meaux, revu, admiré, par un temps sombre d'imminent orage, le palais de Bossuet, sa noble cathédrale, si harmonique, brève et sublime (la nef est fort courte; il y a cinq nefs), l'escalier sans marches, le sévère pavillon de travail, la sombre allée d'ifs séculaires, enlaçant leurs vieux bras comme de funèbres songes s'enchaînent dans une longue nuit... Et, en regard de cette vie tout impersonnelle, au dernier cabinet du palais, un *sanctum sanctorum*, le portrait de celle qu'aimèrent tous les grands hommes d'alors (Madame), Bossuet, Corneille et Racine, de celle qui, en mourant, passa son anneau au doigt de Bossuet, qui se rassurait ainsi, mourant dans ses bras... On reconnaît quelque chose d'anglais, tout à la fois faible et forte... Cet élément étranger, que personne n'analysait, cette expérience précoce d'une personne qui avait souffert, passé des hivers sans feu, cette inspiration shakespearienne derrière ces grâces charmantes — la révolution tragique, la tête de Charles Ier, tout cela dut par elle influer sur tous ces génies... Elle éclate dans Phèdre surtout, et c'est pour cela que cette pièce fut repoussée unanimement du public français.

Orage, grande pluie. La Ferté-sous-Jouarre, le pavillon du duc de Simon.

A Château-Thierry, nous montons le soir, et faisons la découverte du château, immense colisée féodal, analogue à la ville haute de Provins. Porte en ruines admirable; pilier chargé de verdure. Rentrés au soir. Fraîche soirée. Paletot regretté. J'ai écrit à mon père, de Dormans.

Lundi 20 juin.

Partis à 5 heures de Château-Thierry. Paysage gentil, « parmi le thym et la rosée », à la façon de La Fontaine. Champs divisés, subdivisés; la dernière dissolution révolutionnaire dans la propriété; tout cela actif et vivant.

Déjeuner à Dormans. La Foire. Petite église du XIIIe ou XIVe siècle, grave et rustique, très belle. La rue Jean-de Dormans.

Les grandes plaines catalauniques, un peu parées par la saison. Le blanc y paraissait peu. La pluie récente nous préservait de cette poussière de craie.

ÉPERNAY. — SAINTE-MENEHOULD — VERDUN

Juin 20-21.

20. A Épernay. Au relai le cheval se met à chevaucher la flèche de la voiture, non sans péril pour nous... Petit vignoble mesquin, mais toujours à gauche la Marne et force bourgs, ou petites villes, dont quelques-unes semblaient avoir grandes églises, boulevards ou vieux murs, etc.

Peu à peu, le plateau s'étend en vastes et basses plaines — et à la longue nous arrivons à *Châlons*... Visité la ville, l'admirable cathédrale, sombre de vitraux de tout siècle. — L'ange rouge qui chasse Adam.

Sur la route, la belle église de Notre-Dame de l'Épine avec les grotesques; un monde de sculptures au milieu d'un désert.

De là, à Sainte-Menehould (hôtel des Princes), où nous trouvons la cuisine dont parle V. Hugo, et le petit oiseau dans la cage, et la jeune fille. Mais de

plus, une belle mère, vulgaire, criarde, acariâtre... La pauvre enfant, triste, déjà fanée, la bouche amère... peu agréable quand elle rit, belle quand elle est sérieuse.

De l'hôtel, je voyais, par-dessus la rue, par-dessus les maisons d'en face, planer une belle rangée d'arbres.

Mardi 21 juin.

Longue montée, après Sainte-Menehould; pays pauvre, un peu plus boisé. Clermont en Argonne, « les Thermopyles de la France », disait Dumouriez. Nous eûmes aussi peine à passer; le maître de poste nous fit payer un cheval, outre notre dépense ordinaire. (Deux chevaux et un petit).

Arrivés assez tristement à *Verdun*, qui ne nous égaya guère. — Le perruquier, jeune, agréable, doux et triste, sa femme, son petit enfant. Cet intérieur me plut, et m'inspira inquiétude dans une ville de garnison.

Nulle histoire de Verdun : « La ville, dit un libraire, n'en vaut pas la peine. »

Deux histoires sont commencées : 1° par M. de Jussy, avocat; 2° par l'abbé Clouet, bibliothécaire de la ville.

La cathédrale, propre, blanche, pleine de marbres précieux. — Baldaquin de Saint-Pierre de Rome, etc. Le tout froid et ennuyeux, dans le goût de l'église bénédictine de Saint-Gall.

De Verdun à Metz, roulé longtemps par la pluie et l'orage sur un plateau élevé; la végétation s'améliore un peu; la terre devient rougeâtre; beaux arbres. Enfin nous déroulons rapidement le ruban de la belle côte qui, de rampe en rampe, nous approche de Metz; dîner à 8 h. 1/2 du soir.

Metz

Mercredi 22 juin.

Hier soir, très fatigués. Nous allâmes pourtant reconnaître un peu la ville, l'énorme cathédrale, qui semblait d'autant plus monstrueuse au clair de lune (et même de jour) qu'elle repose d'un côté sur une place exhaussée d'escaliers, comme sur un piédestal. La lune éclairait admirablement l'intérieur, où se promenaient peut-être les ombres impériales de ceux qui y sont venus (Charles IV, Sigismond, Frédéric III et Charles Quint).

Sublimité de l'intérieur, hauteur énorme des fenêtres, riches et vastes vitraux dans le genre de Sainte-Gudule.

Ce matin, je sortis seul, puis avec mes trois enfants. — Nous suivîmes l'Esplanade, puis le noble quai devant le Palais de Justice; puis, passant le pont, nous vîmes les charmantes et bizarres petites maisons, qui bordaient en face le côté sans quai. — Ce n'étaient pas les palais — demi-moresques — de Venise; ce n'étaient pas l'architecture pansue et grasse des maisons de Flandre; c'était un genre très spécial et tout caprice : élégantes vieilles balustrades, grilles antiques et délicates, stores à moitié relevés et donnant envie de voir... Sur un grand balcon, parmi les fleurs et les lauriers, un vieux cordonnier épluchant des légumes, débonnairement, entre ses chats et ses serins. — Plus loin, un noble et sombre hôtel, ouvrant sur la Moselle une grande porte noire, où lave une blanchisseuse. Chaque maison semble avoir son bateau; le petit enfant, le chien se hasardent sur les planches ; le bateau est de la maison, puisqu'on y établit parfois des fleurs en pots, des arbres en caisses.

De là, l'église de Saint-Martin, du XIIIe siècle (?) (1). Les moineaux habitant l'église, voletant, piaillant, comme gens qui sont chez eux..... toute l'église divisée en bancs, à l'anglaise, et chaque banc loué, numéroté, fermé, par une famille ; on sent partout ici la force du vieil esprit bourgeois.

A onze heures, l'excellent Huguenin (2) vint nous prendre... En un moment, il nous révéla toute sa situation : le professeur accablé (8 classes par semaine, depuis le ministère de Cousin), le bourgeois déprimé par l'insolence militaire, peut-être le mari inquiet?... Sa femme est fille d'un intendant militaire, assez gentille et éveillée..... J'essayais de le relever. Mais comment le relever d'un deuil qui durera toujours? Son père, son frère aîné qu'il a perdus, il y a six ou sept ans, lui reviennent toujours.

Je lui dis qu'il me fallait, non telle ou telle antiquité (je regrettais pourtant l'église du Temple (3) que le colonel Hennoque nous aurait montré), mais que je voulais savoir la destinée même de Metz, sa formation organique, Metz en un quart d'heure.

Le mélancolique jeune homme nous mit alors sur la cathédrale, au pied de la flèche, nous montra les routes croisées, et comment les invasions, se faisant plus haut ou plus bas, Metz, derrière le rideau des montagnes, avait été un peu plus ménagée; comment c'était, dès l'origine, un peuple agriculteur et commerçant, qui envoyait des blés à César et dans la Gaule romaine du Midi.

Lætum fronte severa ingenium (Ausone). Leur position exposée les obligea d'être singulièrement sages et avisés, Français de langue, Allemands d'intérêts;

(1) Elle fut commencée au XIIe siècle, achevée au XVe (G. M.).

(2) Alexandre Huguenin, mort en 1862, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, avait été élève de Michelet à l'École normale, 1829-1832, puis professeur d'histoire à Metz. Il publia une *Histoire de la guerre de Lorraine*, sous Charles le Téméraire, une Thèse *sur Suger*, une *Notice sur Saint-Segolène de Metz*, une *Histoire d'Austrasie*, etc. (G. M.).

(3) *L'oratoire des Templiers* se trouve enclavé dans la citadelle de Metz (G. M.).

pour rien ne voudraient renoncer « à la grande aigle. » Ils voulaient l'Empire sans l'Empereur — Notre Henri II, dit-on, brûla leurs titres.

La grande église, hors de la ville, — pour mieux s'étendre. — L'évêque aussi s'étend aux dépens du Comte. Quatre abbayes, sous l'évêque, nomment les échevins; puis les paraiges (parentaiges?) ou quartiers, élisent (1). Aux paraiges d'antique bourgeoisie, s'ajoute le paraige du Commun. — Enfin les 13 de la Justice, — très sévère — finissent par resserrer la juridiction de l'officialité, compriment les émeutes avec des archers, louent des souldoyers, des engénieurs, ont force bombardes. De bonne heure, défense savante; beaucoup de perfectionnements dans le matériel se sont faits de bonne heure à Metz.

Bonnes et solides constructions : TRÈVES, METZ et ROME.

Il y paraît à Sainte-Segolène, dont le curé nous montre la petite église. Le grand Guise n'a pas craint d'établir des *batteries sur le toit du chœur*, pour tirer de là sur Charles-Quint qui voulait passer la Moselle. Nous vîmes, en passant, cette église, après avoir écrit notre journal, dans la promenade, avant le dîner que nous prîmes à l'Hôtel du Nord, pour éviter la table d'hôte de notre hôtel de l'Europe.

LORRAINE ALLEMANDE

Les 7 de la guerre, au XIVe siècle. *Bilingues*, *incapacité de parler*; dans les ambassades, ils ont un orateur soldé, qui parle pour leur ambassadeur.

Bataille éternelle avec la pauvreté lorraine, avec le damoiseau de Commercy, Saarbruck (et La Marck), qui souvent engageaient leurs épées, leur habit aux Lombards de Metz, puis déclaraient la guerre.

Jeudi 23.

Cette pauvreté est sensible dans le vaste pays que nous traversâmes, de Metz à Phalsbourg, par Sainte-Avold, Sarre-Union. Terre stérile, population laide, femmes trapues, même une jolie femme à cheveux noirs que nous vîmes à Sarre-Union, en corset de velours vert; elle semblait un petit hussard. Tout ce pays, vaste, vide, déjà boisé; au loin les monts de l'Alsace...

Déjà pourtant *commence la manière allemande* : politesse du maître de poste à Sarre-Union, qui invite au jardin; prudence des postillons, attentions et familiarités maternelles de la belle et forte hôtesse de Phalsbourg (*à la Ville de Bâle*). Il fallut commencer à parler allemand, pour demander des voitures.

A gauche, les bois commencent, les forêts du Luxembourg, d'Ardennes.

Je me mis à lire Rückert, et je regrettais qu'il n'eût pas traité ce sujet : la nature offrant à l'homme ceci, puis cela, pour voir si elle guérira sa blessure... — Beau dialogue des *Arbres et du passant* dans Rückert.

Voilà par quelle porte mélancolique j'entrai dans l'*Allemagne*, *dans l'inconnu*, *l'infini*, le renouvellement! Je regardais les miens : elle, heureuse et préoccupée naïvement; lui, toujours languissant et pâle, malgré la douce médecine qu'on lui prodiguait (trop peut-être?)

Et cependant la terre celtique était finie, la veine de la France épuisée, tout décroissait, le pays devenait morne et pâle, après tant et tant de variations, d'efforts divers... Car il faut bien que tout finisse. Adieu le dernier esprit... les vins de Moselle; à Phalsbourg, on nous donne du bourgogne, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de vin.

LORRAINE-ALSACE

Vendredi 24 juin.

Quitté Phalsbourg après longue promenade au marché. — Population de Lorraine allemande, déformée par la misère, les rudes travaux : le bonnet matelassé pour porter sur la tête; de là les traits s'équarrissent; la taille tourne, etc. Et pourtant, le type primitif est fin, plus fin que celui de l'Alsace, à en juger par quelques figures.

En nous promenant, nous causâmes du général Mylius (1), etc. Mes *amertumes revinrent*. Alfred essayait d'adoucir. Il me parlait de cette grande *famille d'élèves* que j'ai dans tant de villes, mais famille lointaine, qui ne correspond qu'à longs intervalles, qui ne vivant pas avec vous, ne marche point du même pas, en sorte que les diversités vont toujours augmentant... J'ai refusé d'être leur centre (*par une revue, ou autrement*); j'ai voulu seulement souffler sur eux *l'esprit de vie*... Qu'aurai-je été? un souffle,... une voix... comme le souhaitait Byron? J'ai eu le GÉNIE MATERNEL; cette maternité a ses douleurs .. et stérilité apparente,.., mille enfants dispersés dans l'espace et dans le temps, point d'enfants qu'on

(1) Voyez Klippfel, *Les paraiges messins* (G. M.).

(1) Michelet écrit dans son journal, à Vascœuil, le 9 juin 18[illegible] : « Hier Alfred me parla des relations de sa mère avec le général Mylius, en 1819, alors colonel en garnison à Rouen, Alsacien doux et ferme, ayant des goûts d'intimité. Il donna son portrait à Mme Dumesnil pour l'enfant qui allait naître; il reçut de Mme Dumesnil une bergerie en perles. Mylius n'était qu'un tacticien. Il alla former des soldats à Ouessant. Il leur écrivit lorsqu'il revint à Caen. Elle le trouva lourd et nul n'en dit plus un mot. En y songeant, je vois combien cette pauvre âme eut peine à vivre ici, et combien elle dut saisir chaque nouvelle lueur de vie. — Vient alors l'époque de la délivrance de la Grèce, M. Mylius y alla bientôt ».

puisse serrer... « Il faut pourtant, disait Alfred, que vous ayez, tôt ou tard, quelque récompense... »

Parmi toutes ces idées, nous arrivions à la superbe rampe qui descend dans la plaine de Saverne; à droite, nous laissions le *Saut du Prince Charles*, et deux monts boisés, l'un portant un château de plusieurs tours, l'autre une tour solitaire ; à gauche, sur une colonne, noblement entourée de bancs et parapets de pierre, ce mot solennel : *Alsace*, puis se déroula la plaine, dans un cercle de montagnes; le tout très harmonique ; noble et sévère, *sans exagération alpine*, mais en rapport avec l'homme ; majestueux, proportionné, rien d'accablant;. . forte race, belle de bonheur plus que de figure; costumes étranges et voyants, d'un joli barbare, .. charmant pour la jeunesse, sur les vieilles très choquant.

Le *dialogue du cœur* reprit, sur cette longue route. Et en un moment, nous enjambions deux ou trois mondes.

Nous songions combien les âmes les plus analogues et les plus près de s'aimer sont fréquemment séparées par le lieu et par le temps. *Trop tard*, *trop loin*, ces deux mots comprennent toute la tragédie du monde. Et ceci ne s'applique pas aux *individus* seulement, mais non moins aux *nations*. Ainsi l'Allemagne est séparée de la France par le lieu, séparée et même hostile en ce que la France (quelquefois son ennemie) combat toujours en Allemagne et aux dépens de l'Allemagne. Elles sont aussi séparées par le temps, en ce que l'Allemagne est bien plus *jeune* que la France, et que les siècles de l'une ne répondent pas aux siècles de l'autre. L'Allemagne est plus jeune comme race, comme se rattachant moins à la culture romaine ; jeune encore, comme intuition d'infini. De là le divorce matériel des deux nations si bien faites pour s'aimer ; divorce fatal, si cruel pour les nations, si amer pour les individus. L'amour dans les volontés; la haine, l'isolement dans les situations... barbarie du sort ! Le nom, le vrai nom de ce monde, ne serait-il pas celui-ci : l'isolement dans l'union, et la *haine dans l'amour* !

C'est bien pis, quand il y a *mariage par force* et viol, comme il arrive, au fond, pour la plupart des mariages, où le rapprochement fortuit livre chaque jour l'un à l'autre, sans qu'il consente de cœur :

O felix una ante alias priameia virgo
Hostilem ad tumulum Trojae sub mœnibus altis
Jvssa mori, quæ sortitus non pertulit ullos.

STRASBOURG.

Nous ne fîmes que dix lieues dans cette lourde et chaude journée, de Phalsbourg à Strasbourg ; il nous fallut dîner à Ittenheim.

Strasbourg à cinq heures, et nous atteignons la belle et forte flèche que nous voyions de si loin ; forte et pleine, point grêle ni maigre... Digne de la grandeur de cette plaine, de l'ampleur du Rhin.

Arrive à l'instant M. Schmidt, qui me diminue Strasbourg. Bon gré mal gré, à la cathédrale : sublime caverne de Dieu. Sombres vitraux. Au dedans, statues pensives, durement politiques, des princes évêques (sont du xve siècle, comme la chaire posée en honneur du satirique Geiler qui prêchait sur le Narrenschiff). Et ce qui commente terriblement ces statues d'évêques, ce sont deux statues plus anciennes, au portail du Midi. On les attribue au ciseau passionné de *Sabina de Steinbach*. D'un côté, la loi nouvelle, fièrement drapée d'un manteau, couronnée, tenant le sceptre de la gauche, la croix de la droite, une haute et formidable croix ; elle regarde d'un regard terrible, plein de reproches, disons mieux, d'un œil meurtrier, la malheureuse figure qui est de l'autre côté, la loi juive, simple tunique, sans manteau, sans couronne, les cheveux épars, lance brisée, un bandeau sur les yeux, la pauvre aveugle ! Mais, de sa main gauche, elle tient un livre renversé... Elle le tiendra toujours, car c'est toujours le livre de Dieu. La lance brisée, en trois pièces, témoigne assez que le regard de la Loi nouvelle a la vertu de la foudre... Celle-ci a la sécheresse, l'impitoyable de la vierge de Tauride. Elle n'a jamais connu l'amour, ni la maternité... Vue d'en bas, les traits disparaissent, les yeux flamboient encore... Il ne manque qu'un bûcher aux pieds de ce spectre du fanatisme.

Cette dureté, cette sécheresse du christianisme sacerdotal, au moyen-âge, paraît aussi dans les *Vierges sages* que l'on voit au grand portail. Toutes sont évidemment des portraits de religieuses, toutes sèches, orgueilleuses de leur pureté et de leur foi. Les *Vierges folles* m'apparaissent ainsi : vers la porte et le passage, l'*abaissée* et abattue, dégradée, tourne à la bête ; l'*orgueilleuse*, dressée sur la hanche, triste et satanique ; la folle fille, *fille de joie*, qui, déjà amollie, avachie par la sensualité, prend la bourse que lui offre l'homme d'insolence et de plaisir, le fils de Bélial qui se dresse au coin. Derrière lui, et fort à part, l'artiste a placé deux femmes qui ne voient point tout cela ; il les a charitablement cachées dans l'ombre du grand pilier : l'une est la *rêveuse*, qui tient la lampe haute encore, quoique renversée, et qui cherche au ciel le vague idéal d'amour ; peut-être a-t-elle, qu'elle le sache ou non, déjà conçu, réalisé ; peut-être se demande-t-elle quel est ce trouble inconnu? Mais cela devient plus clair ; tout près du pilier, tout à fait dans l'ombre, lampe tombée, robe relevée et serrée au cœur de toute la main, la *vierge*, la mère... Jeune femme, vous êtes tout cela maintenant. Elle ne se blessera pas du nom

que je lui donne ; elle baisse les yeux, rougit peut-être, mais visiblement sourit... Qu'elle est heureuse, qu'elle est belle, qu'elle est complète, qu'elle a envie de vivre, pour elle et pour ce qui est en elle ! Elle a atteint certainement sa suprême fleur de beauté, le charme de la vie harmonique et féconde... Avec tout cela, cette bouche souriante est bien sensuelle, madame... Cette faute charmante, dont vous jouissez, dont vous couvrez si bien le fruit, ne sera pas la dernière...

La grande et complète église (1), comme toute vie est en elle ! La *comédie*, le tableau local (et trop local) de Strasbourg dans la chaire du Narrenschiff et les Vierges folles, la *tragédie* politique, ecclésiastique, l'église armée, meurtrière, dans les statues des princes évêques et le dialogue en pierre de l'ancienne et de la nouvelle loi ; l'*infini* gothique des nefs, la gravité *byzantine* du chœur, unissant dans une église l'esprit byzantin et allemand, le génie des deux empires ; qu'un coup de soleil s'ajoute, et tous les vitraux s'allument, toutes les petites figures du midi vibrent et se réveillent, leurs petites voix s'harmonisent par les grandes voix des grandes figures des vitraux du Nord ; alors toute l'église chante, les anges du pilier sonnent de la trompe ; et l'unanime unisson se réalisant (toute parole de Dieu est réalité), la voix se gonfle, crève la voûte, s'enfle, s'enfle, majestueuse et puissante, va toujours s'harmonisant vers le ciel, musique architecturale, régulière et prismatique (2), œuvre de Dieu passant par l'homme, Dieu à la seconde puissance, création de création.

Samedi matin, à 6 heures, les enfants étant endormis, Alfred et moi nous allons à la cathédrale voir l'effet des vitres au matin. Nous descendons à la crypte, aux fondations mêmes, dans lesquelles l'eau monte l'hiver ; j'en fus affligé ; cela doit compromettre l'éternité de la cathédrale. Le suisse nous montra un fort beau jardin des Oliviers ; le Saint Jean surtout d'une beauté pleine, forte, sublime ; les soldats dans le goût d'Isaac de Meckenem.

De là, passé à l'autre extrême, la maison de M. Cuvier, qui est une petite église méthodiste. Il me parla assez bien de Bautain, qui a fini par *Fénéloniser*. « Il ne connaît pas Schmidt », qui écrit des brochures contre les méthodistes. Sur le mur : *Weg zu der Seligkeit* (chemin de la félicité), et : *Eins der Noth* (eu, une fois, le sort ? la mort ?) « Je bénis Dieu, disait-il, de m'avoir fait passer par mes épreuves ». Ce qui serait plus beau encore, s'il ne s'était remarié. Au reste, demi-dignité, réserve. Les épreuves ont peu servi, s'il n'en résulte qu'un esprit de coterie.

Mme Levrault : maison tout empreinte de fatalité. Mais celle-ci à sec... les deux veuves ne se sont pas remariées. Elle ne me reconnaît pas, et dit assez finement : « Vous avez rajeuni ! » Singulièrement distraite, c'est-à-dire, toujours blessée.

Les oppositions religieuses, l'esprit d'opposition, de distinction domine sur cette limite de deux mondes, passionné, mais négatif. Je le retrouvai, sous des formes diverses, au musée de la Bibliothèque que me montra M. Jung, et dans la prudente et négative figure de Rodolphe de Habsbourg, toute rentrée en elle-même, et dans la caustique effigie du comte de Lichtemberg qui se prend par la barbe, et dans le nain ironique qui dit aux gens de... « Seigneurs, vous paierez », enfin dans la furieuse irritation contre les *Juifs*, en 1349, à l'occasion de la peste noire : on en brûla 2.000 ! La même année, dit-on, ils avaient essayé de trahir la ville ; on garde à la bibliothèque le cor dont on sonnait deux fois par nuit en mémoire d'une trahison des Juifs, et pour leur faire entendre que la ville ne dormait pas.

Sabina vécut, mourut sous les murs de la cathédrale, dans son ombre battue d'un vent éternel. Ses chefs-d'œuvre sont placés au portail du midi, dans un lieu où viennent sans cesse passer les orages qui, naguère brisèrent pour 30.000 francs de vitraux.

Tout près de l'autre portail, du côté du Nord, dans une petite cour humide et glaciale, on a trouvé, en creusant, les cercueils de la famille Steinbach. Là vient aboutir le fil du paratonnerre qui, partant de la pointe de la prodigieuse flèche, soutire et précipite au bas des torrents de fluide électrique. Les décharges de la foudre, maîtrisée par le génie moderne, viennent frapper au tombeau de ce génie du moyen âge.

Samedi, 25 juin.

M. Jung nous montra lentement la bibliothèque et le musée strasbourgeois. Lui-même est la première pièce de son musée : *lourd et fin, un peu caustique* (peu de cœur, dit Mme Levrault) : il doit plaire aux puissances municipales, puisqu'il a fait porter la subvention annuelle de la bibliothèque de 1.500 à 8.000 francs, et qu'on l'a chargé de la restauration des vitraux.

En l'attendant, dans le petit cloître qui est sous la bibliothèque, je vis, le long des boutiques de vieux livres, une fille, très sérieuse, une servante, à ce qui semblait, qui lut plus d'une demi-heure.

M. Jung nous montra, entre autres choses curieuses, un verre romain, blanc, lettres bleues. (*Salve*, *Maximiane Auguste* ?) Que ce fragile cristal ait survécu si

---

(1) Le mot *exagération* est écrit ici en marge et s'applique à tout le paragraphe.

(2) Ce qui me frappe dans cette église, c'est un souffle *musical* qui y est partout, sensible, invisible.

longtemps à ceux qui l'ont fabriqué, c'est de quoi faire songer, autant que peut le faire la *Danse des morts*, que nous vîmes le lendemain dans le même lieu... Figures de Dieux. M. Jung remarquait que ces statues romaines se trouvent exclusivement dans *certaines localités* (dont les dieux *indigènes* étaient sans doute en rapport). A Strasbourg, par exemple, rien de Mithriaque, et plus bas beaucoup...

A l'étage supérieur de la bibliothèque, jolis vitraux du XVII[e] siècle, les hermites des frères... (1627). La petite bannière de Strasbourg sur satin, vierge allemande, mais d'un travail italien, puis le tableau précieux qui servait de modèle aux bannières, daté de 1388, vierge bras étendus à la byzantine, mais *douce* figure allemande, pas belle, mais un peu souffrante, les bras frémissants, ce semble, peut-être la fille du magistrat qui commanda le tableau? Dans ce tableau, les lis formés visiblement de deux crosses avec une croix au milieu.

Rentrés fatigués. Alfred ne peut nous suivre le soir. Nous allâmes inutilement chez M[me] Levrault. Au retour, entrés dans la cathédrale; il était 8 heures, les portes se fermèrent sur nous. Toutes les figures des vitraux se reposaient de leur scintillation du jour; les grandes figures du Nord veillaient encore, mais les innombrables petites du Midi s'endormaient, défaillaient dans la confusion, s'absorbaient en grandes masses, perdant peu à peu leurs détails, leur individualisation, devenant des universaux. De rares bougies se mouraient, quelques lampes brûlaient pâlissantes... Ah! ma lampe a pâli aussi, ma vie a pâli, depuis que sa meilleure lumière n'y est plus.

Dimanche, 26 juin.

Voici déjà une semaine, depuis le départ. Le matin, revue; animation de nos chasseurs d'Afrique... intérêt des femmes du public...

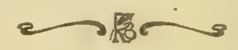
Je vis M[me] Levrault, M. Jung, M. Ratisbonne, pour avoir des lettres pour la Souabe. M. Ratisbonne me dit qu'il avait un enfant en péril de mort; c'est le troisième coup dont ils sont frappés (récemment encore, l'oncle est tombé du rempart, un homme vénérable et d'un cœur chrétien qui avait fait des prières à la synagogue pour M. Levrault malade). Je vis deux fois à la croisée le lit du pauvre enfant et toute la famille autour de lui. Je les saluai du cœur, au départ, en passant sous leurs fenêtres. M. Achille Ratisbonne m'avait parlé de sa femme, qui est allemanne, avec un sentiment véritable de famille et d'intérieur.

Avant de partir, nous sommes allés voir la petite cour où sont enterrés les Steinbach, et au temple neuf la *Danse des morts*. Entendu, en attendant, l'instruction de M. Hœrter aux petites filles. Il me plut infiniment; 45 ans, sévère, grande jeunesse de cœur. Il crée vingt diaconesses, ou sœurs de charité protestantes, nous disait M. Cuvier.

Cette *danse des morts* fait partie visiblement des fresques, plus ou moins hardies, dont les moines paraient leur église; mysticisme, art libre, indulgence dans la confession, tout cela attirait: la cathédrale se plaignait. Le premier tableau est une prédication. Une vieille femme, admirablement recueillie, qui couve l'austère et salutaire parole; puis des danses, non volontaires. La mort appareille de force les danseurs: jeunesse et vie exubérantes, aimables et forts types allemands, plénitude de santé et de sang, la pâle figure est derrière; jeune fille entr'autres, les yeux nageant... Un beau jouvenceau se retient à la colonne. Le dernier tableau atroce: la passion augmente; la mort, épaules courbées, contractée, attire, accroche et griffe, devant et derrière, un évêque, qui le sent bien et qui va... il va, ferme et mélancolique; sous la griffe même, il ne craint que Dieu.

JULES MICHELET.

(*A suivre*).



LA PROPRIÉTÉ PAYSANNE

Quel sort réserve l'avenir à la propriété paysanne? Le régime économique moderne lui permettra-t-il de vivre, de s'accroître et de prospérer? Ou bien verra-t-elle s'accomplir la sombre prophétie de Karl Marx? Vaincue par la grande propriété capitaliste, descendra-t-elle les degrés de la ruine jusqu'à l'abandon de ses champs et à la désertion de son foyer?

Les événements, qui seuls pourront donner au prophète collectiviste la réponse définitive semblent, dès maintenant, la faire pressentir. La vitalité dont la petite propriété fait preuve au milieu de la crise économique, qui depuis trente ans, sévit en Europe et spécialement en France, commence à apporter le démenti des faits à l'auteur du *Capital*.

En effet, la démocratie rurale a traversé les plus tristes jours, et loin de l'abattre, le péril et la souffrance semblent l'avoir réveillée de son engourdissement. Déjà se dessine dans sa mentalité une évolution inattendue dont la continuité assure la survivance, je dirai plus, l'expansion, la prospérité et comme la renaissance de la propriété paysanne.



Les péripéties de la lutte soutenue par le monde

agricole depuis un quart de siècle, forment l'une des pages les plus émouvantes de l'histoire économique de notre pays.

Au lendemain de 1870, la population rurale commençait à peine à reprendre confiance, lorsque le prix des principaux produits de son travail s'affaissa brusquement. Il tomba, pour certaines denrées, au dessous du prix de revient. C'était la faillite de la terre.

Il fallut vivre cependant! Le bas de laine du paysan fut bientôt vide. L'emprunt succéda à l'emprunt. La terre s'asservit au capital à tel point que la majorité des petits propriétaires terriens vit l'hypothèque projeter son ombre sur le champ vainement fertile. Couverte d'inscriptions, la propriété paysanne, en bien des endroits, ne produisait plus que pour les créanciers. Moins heureux que les colons esclaves du Bas-Empire, beaucoup de petits propriétaires voyaient, malgré un travail opiniâtre, leur patrimoine disséminé aux quatre vents des enchères publiques.

Cent ans après la Révolution, les registres des conservateurs se substituaient aux terriers du moyen âge! L'expropriation allait donner raison à Karl Marx!

Que s'était-il donc passé? Quel phénomène nouveau amenait l'effondrement des cours de denrées agricoles non seulement en France, mais dans la vieille Europe toute entière?

C'était la mise en action des forces productives des Etats Américains qui rompaient l'équilibre économique du monde. C'était le premier contact de peuples jeunes et forts, riches d'audace et d'espérance, qui bouleversaient les rapports commerciaux de chaque nation, modifiaient leur capacité d'échange, avilissaient les prix de leurs produits.

Cultivant d'immenses territoires dont le sol vierge tenait en réserve la richesse accumulée de végétations séculaires, les cultivateurs du Nouveau-Monde avaient demandé à la science de créer de toutes pièces une nouvelle technique agricole. Ils avaient inauguré les cultures intensives et, secondés puissamment par les machines les plus perfectionnées, ils avaient, dans des rendements de surproduction, fait tomber leurs prix de revient à des chiffres infimes.

Tout contribuait à fortifier leurs avantages. Les charges du passé qui sont, pour une large part, la rançon du progrès, ne pesaient pas sur leurs épaules tandis qu'elles écrasaient les nôtres. On se rendra compte de l'importance de ces impedimenta, quand j'aurai dit que, présentement, la dette des Etats d'Europe s'élève à 138 milliards, alors que celle des Etats de l'Amérique du Nord et du Sud atteint 15 milliards seulement.

Longtemps, nous avions été protégés contre l'invasion des produits étrangers par le temps et la distance. Mais, depuis le milieu du XIXe siècle, le développement de l'industrie, la facilité des communications et des transports avaient entamé ces frêles barrières. Depuis lors, l'œuvre d'interpénétration s'était poursuivie sans trêve.

Le chemin de fer, les grandes voies de navigation se multipliant sans cesse, enveloppaient la terre d'un réseau chaque jour plus serré de veines et d'artères portant la richesse aux confins les plus lointains des horizons vivants. Des fils d'acier, constituant en quelque sorte le système nerveux de la planète, faisaient déjà rayonner la pensée et vibrer la sonorité du verbe à travers les mers et les continents.

Il fallut bien s'incliner devant le fait brutal. Les concurrences jadis lointaines étaient à nos portes. L'équilibre commercial auquel nous avions dû nos heures de prospérité avait définitivement pris fin.

Bientôt les marchés nationaux perdirent leur autonomie et leur indépendance. Ils durent reconnaître la suzeraineté du marché mondial, régulateur du prix. La spéculation devint plus dangereuse que jamais, s'étant faite internationale. Elle fut la maîtresse des cours, répandant la richesse ou la misère au gré d'intérêts lointains et de combinaisons aventureuses.

La crise des bras vint enfin se superposer a la crise des prix dans toute l'Europe agricole.

La centralisation politique et économique faisait son œuvre. La révolution industrielle entassait les travailleurs autour des machines à vapeur monstrueuses. Les cités géantes, les « villes Tentaculaires » dont parle Verhæren, leurs bras de fer tendus vers les campagnes plantureuses, aspiraient et absorbaient insatiablement, hommes, capitaux et produits. Attirés par le mirage des plaisirs entrevus à travers la grille des casernes, « hallucinés par les villes lumières comme ces oiseaux marins qui la nuit tombée volent éperdus sous la clarté des phares », les déracinés allaient offrir leurs bras sans se demander ce que deviennent les prolétaires sans feu ni lieu sur l'asphalte du trottoir.

Tous les pays agricoles du vieux monde furent ainsi mis en péril; le nôtre plus gravement encore que les autres.

La situation géographique de la France en faisait, en effet, la première proie de l'importation américaine. La main d'œuvre se ressentant des coupes sombres de la guerre se raréfiait chez nous plus rapidement qu'ailleurs. Enfin, c'était le moment de notre désastre viticole. Le philloxéra et les multiples fléaux acharnés à la destruction de la vigne, anéantissaien avec la stupéfiante soudaineté d'un cyclône, la plus

précieuse de nos richesses, celle qui portait, sans concurrence possible, la gloire de notre soleil et la gaîté de notre sol gaulois aux quatre coins du monde.

Il n'est au pouvoir de personne de chiffrer exactement les pertes subies pendant les premières années de la crise. Elles furent si considérables que l'enquête de 1892 put constater que la valeur de notre capital foncier s'était abaissée de 15 p. 100, que le produit brut de l'exploitation agricole avait perdu 844 millions, enfin que le produit net total avait diminué de 329 millions.

La petite propriété n'ayant pas de réserves fut spécialement atteinte. Karl Marx semblait avoir prophétisé vrai ; elle allait sombrer sous l'effort de l'orage.

Il n'en fut rien pourtant. Elle résista, grâce à la robuste race de nos campagnes, qui ne voulut pas laisser échapper le fruit de ses lentes conquêtes sur le fief féodal.

Dans son rude travail qui exige de constants efforts et une inlassable persévérance, le paysan cultivateur trouve une perpétuelle leçon de volonté et d'énergie : il y puise l'amour presque farouche de la terre si péniblement conquise. Sentant qu'elle lui échappait, il se cramponna à elle, il s'arcbouta contre la tourmente de toute la force de ses rudes épaules. Il souffrit et il patienta sachant qu'il nous faut tous porter un certain poids de soucis, de douleur et de misère, comme il faut du lest au navire pour tenir d'aplomb et résister aux poussées du flot.

* * *

Les défenseurs de l'agriculture tentèrent tout d'abord le sauvetage des masses rurales par la législation des primes et des droits de douane.

Ce n'était malheureusement que de la thérapeutique empirique. Le choc en retour du protectionnisme portait, en effet, un grave préjudice à la viticulture française exposée durant les années d'abondance, à de terribles crises de mévente, que le libre échange lui a épargnées.

D'autre part, la législation des primes ne pouvait durer. Elle était destinée à s'effondrer dès qu'elle ferait croître dans nos budgets ces énormes gibbosités dont se plaignait si amèrement M. Caillaux. Aussi, l'une des branches principales de la culture a-t-elle déjà dû y renoncer.

Les droits de douane eux-mêmes ne sont pas un rempart bien solide contre l'invasion économique des pays nouveaux. Les Etats-Unis d'Amérique peuvent, quand ils le voudront, car leur prospérité le permet, répondre à nos droits de douane sur leurs principales denrées par des primes de sortie équivalentes. Ce jour-là, les travaux de défense que nous avons péniblement édifiés autour de notre production agricole ne seraient-ils pas emportés comme des digues de sable? Il faut espérer que cette éventualité ne se produira pas ; mais ce que nous ne saurions éviter, c'est de voir se renouveler les troubles économiques dont nous avons tant souffert. L'aiguille qui marque les variations du marché mondial fera encore des écarts, nous connaîtrons encore les brusques dépressions. Alors, les droits de douane ne nous garantiront ni contre l'afflux des produits de l'Amérique Anglo-saxonne et de la jeune Amérique Latine qui grandit et s'organise, ni contre les arrivages de l'Extrême-Orient qui, frappé de léthargie aux temps où la fée Viviane endormait les bardes enchanteurs dans les clairières magiques de la forêt de Brocilyande, semble aujourd'hui, se réveiller en sursaut de son long sommeil.

Loin de moi la pensée de protester contre l'œuvre du parlement en matière douanière. Simple compensation des charges dont nos rivaux étaient exempts, nos tarifs douaniers ont été nécessaires à l'époque du bouleversement subit des cours. Comment eut-on pu mettre un frein au flot menaçant qui venait de l'autre côté de l'Atlantique à l'assaut des plages européennes! Actuellement ces tarifs sont indispensables. Depuis que toutes les nations productrices se sont enfermées derrière de nouvelles murailles de Chine et ont cadenassé leurs portes à double tour, ce serait folie que d'ouvrir les nôtres.

Mais, il faut avoir le courage de le dire, sauf pour le bétail, les droits de douane n'ont réellement profité qu'à l'aristocratie de la terre. La grande propriété ayant en mains le capital, la science agricole et l'outillage technique augmente ses rendements par la culture en même temps qu'elle diminue le prix de revient de ses denrées. Elle profite ainsi largement de la plus-value protectionniste. Pour défendre les paysans de l'importation étrangère, ennemi de l'extérieur, les droits de douane avaient fait naitre un ennemi intérieur, non moins redoutable, la surproduction. Un jour vint où les droits ne jouèrent plus et le mal fut sans remède, nos denrées débordant et ne pouvant se déverser nulle part, si ce n'est sur le marché anglais encombré des excédents de tous les pays surproducteurs.

Le paysan s'étonna de voir, malgré le droit de douane, le prix de ses produits toujours avili. Son étonnement n'alla pas sans quelque amertume, lorsqu'il constata que, tout en continuant à vendre ses céréales au prix du libre échange, il payait désormais les produits de l'industrie au prix de la protection. A ces doléances certains graves docteurs es-sciences agronomiques répondaient par le vieux principe homœopathique : « la surproduction vous tue, surproduisez vous-même. »

Ce serait sans doute là un bon conseil si le paysan était en état de le suivre. En effet, nous sommes loin de produire tout ce que réclame notre consommation puisque, déduction faite de nos exportations, nous sommes encore chaque année tributaires de l'étranger pour plusieurs centaines de millions. Pour lutter avec succès et attendre sans heurt l'effet de l'accroissement progressif de la consommation, (1) il faudrait que le petit propriétaire s'habituât à mieux orienter ses entreprises culturales, et cherchât à pénétrer les secrets du marché. Il faudrait qu'il pût hausser sa prévoyance jusqu'à la prévision des cours. Tant que le paysan sera isolé et livré à lui-même, c'est une chimère que d'espérer le voir guider son exploitation comme une opération commerciale. Sa science économique va à peine jusqu'à la connaissance de l'obscure mercuriale du marché voisin.

Le conseil des savants docteurs contient une autre et plus amère ironie.

Le positivisme moderne, comme dit M. Gatti, a dépouillé la terre de son peplum de déesse, elle n'est plus la divine mère bienfaisante, vivifiant les semences dans son sein fécond et, par une force intime et mystérieuse, dotant l'humanité de fruits, d'herbes et de céréales. La culture de surproduction demande l'application des dernières données de la science et des ultimes perfectionnements du machinisme. Les petits cultivateurs se trouvent « dans la douloureuse condition des malades pauvres; leur misère les prive de la jouissance des découvertes thérapeutiques et le médecin écrit en vain pour eux la prescription régénératrice. »

L'infériorité de la petite culture dans la lutte économique ne provient pas uniquement de son manque d'instruction scientifique et des difficultés qu'elle rencontre dans son manque de capitaux pour modifier ses conditions de travail et se procurer le nouvel instrument technique destiné à remplacer ses vieux outils. Cette infériorité provient aussi de la manière dont elle est traitée par le fisc et la procédure. Elle est d'autant plus grévée par l'impôt que ses ressources sont plus faibles. C'est ainsi que par le jeu des droits fixes et du timbre les transactions sont frappées en raison inverse de leur importance.

Cette progression à rebours joue encore plus injustement en matière de taxes de consommation. Ces taxes écrasent les petits ménages, dont la vie matérielle est la grosse, parfois même l'unique dépense, tandis que leur poids s'allège à mesure qu'on s'élève dans les sphères de la fortune : « le millionnaire n'ayant qu'un estomac comme le rouleur des quais ».

Quand à la procédure, elle accommode les petits de même façon que l'impôt. Quel statisticien du prétoire pourrait dénombrer les familles ruinées par le seul effet de la loi, lorsqu'une circonstance néfaste les remet aux mains de certains manœuvriers, virtuoses sur le tarif! — Sous prétexte de défendre la petite propriété, nos codes l'ont ligottée au point de l'étouffer.

Enfin, ainsi que le dit avec raison M. de Saint-Genis, le paysan est étreint par les forces convergentes de toute une série de monopoles privés qui s'entr'aident l'un l'autre et opposent, une puissance de résistance inébranlable aux essais de réformes.

Malgré toutes ces entraves et ces difficultés, malgré la violence des crises, la petite propriété, loin de lâcher pied, gagne victorieusement du terrain chaque jour.

Dans les liquidations foncières de ces dernières années, ce sont très fréquemment de petits propriétaires qui ont acheté les parcelles de leurs voisins, ce sont souvent même des salariés agricoles qui ont accédé à la propriété et s'en sont venus grossir les rangs de l'immense population agricole véritable souche sociale de la France.

La loi de la concentration na donc pas opéré au profit de la grande propriété, elle n'a pas même opéré au profit de la moyenne puisque le nombre des propriétés de 20 à 40 hectares, compte fait des gains et des pertes, se trouve aujourd'hui le même qu'au jour de la confection du cadastre.

Au contraire, la dislocation de la grande propriété se poursuit lentement. Certains de ses détenteurs sont attirés par la spéculation, par les placements mobiliers et par les grandes affaires industrielles. D'autres moins intéressants croupis dans une oisiveté incurable et que les lois devraient punir, voient leurs dépenses s'accroître, tandis que leurs revenus diminuent ou du moins restent stationnaires. Les uns et les autres réalisent leurs terres pour accroître leurs moyens d'action et leurs ressources..... ou pour payer leurs dettes. Il émiettent leurs domaines et

(1) Accroissement de la consommation en France du froment et de la viande fraiche.

FROMENT

1815.......	52	millions	d'hectolitres	1/2
1831......	57	—	—	
1841	70	—	—	1/2
1851.......	80	—	—	
1861......	87	—	—	1/2
1869.......	109	—	—	
1880.......	111	—	—	
1890......	132	—	—	

VIANDE FRAICHE

1840.............	681.682.000	kilogs
1862...........	972.172.000	—
1882..............	1.239.959.000	—
1892..............	1.346.945.000	—

c'est la petite et moyenne culture qui en recueille les débris.

On peut donc l'affirmer avec M. de Saint-Genis, durant ces dernières années la grande propriété a périclité, la moyenne a persisté, et la petite a pullulé.

Cette dernière a devant elle un champ immense de conquêtes. Les grands propriétaires, c'est-à-dire les possesseurs de plus de 40 hectares, au nombre de 138.671, étendent encore leur suzeraineté sur 23 millions d'hectares, tandis que les petits propriétaires possèdent seulement 11 millions d'hectares. On ne peut prédire la disparition totale de la grande propriété, mais la marée montante de la petite, tout en démontrant l'erreur de la thèse favorite du collectivisme agraire, n'en est pas moins la manifestation de la démocratisation de la propriété. Par l'action constante des faits sociaux et économiques la propriété ne continuera-t-elle pas à se répandre en surface et ne la verra-t-on point s'étendre jusqu'à la population ouvrière non seulement des champs, mais aussi de l'usine ?

La petite propriété qui, certes, ne doit pas se morceler jusqu'à devenir une poussière inféconde, permettra une bien meilleure utilisation de notre sol.

La plus value territoriale qu'elle donnera au pays est considérable. L'expérience est là pour le prouver. En effet au cours du siècle dernier la valeur de la grande propriété ne s'est accrue que de moitié, tandis que celle de la petite propriété a triplé, quadruplé et même décuplé dans certaines régions.

Son extension mettra en valeur et fécondera les 3.914.000 hectares encore incultes que possède la grande propriété. Elle contribuera à arrêter l'exode des salariés agricoles vers les villes. Elle facilitera le retour aux champs des ouvriers industriels, qui, après avoir conquis une petite épargne à force de travail et de privations, voudront fuir les villes pour échapper aux élévations de loyer et aux aggravations des charges fiscales.

L'Etat doit favoriser et faciliter cette extension. Son intervention est nécessaire, parce que la petite propriété a besoin d'appui pour traverser la crise de transformation que subit l'agriculture. Elle est légitime, parce que la nation dont le prolétariat rural est la masse centrale, a un intérêt capital à la solution démocratique du problème agraire.

***

Quelle doit être cette intervention de l'Etat ?

Est-il besoin de dire qu'elle tient pour une grande part dans la réalisation du programme démocratique. Le petit propriétaire comme l'artisan, le salarié agricole comme l'ouvrier des villes, demandent au législateur de porter enfin la hache dans la forêt ensorcelée des injustices et des abus. Ils attendent impatiemment la réforme fiscale que nous déclarons urgente depuis un quart de siècle. Ils réclament la réforme hypothécaire, la réforme du code de procédure, le vote de la loi militaire avec service réduit et égal pour tous ; ils revendiquent toutes les lois de solidarité et d'assistance, objet de tant de promesses électorales qu'il faudra bien tenir. Je n'en parle que pour mémoire, m'étant cantonné dans cet article sur le terrain purement agricole.

Depuis vingt-cinq ans, l'intervention de l'Etat en faveur de l'agriculteur s'est manifestée sous mille formes diverses : depuis l'établissement des droits de douane et l'allocation de subventions de toute sorte, jusqu'à la création de l'enseignement et du crédit agricole.

Le cadre de cet article ne me permet pas d'étudier chacune de ces manifestations de la sollicitude du gouvernement républicain.

Je signalerai uniquement l'effort qu'il a fait pour arracher le cultivateur à son individualisme fataliste. Amener les agriculteurs à comprendre les avantages et la force qu'ils trouveraient dans l'association ; les faire s'unir pour la défense de leurs intérêts communs, c'est là que se trouve à mon sens la solution du problème de la prospérité paysanne.

L'éclosion des syndicats sur tous les points du territoire, le développement des sociétés de crédit agricole, pour si lent qu'il soit encore, indiquent ce que nous pouvons espérer de l'association des bonnes volontés.

Avant leur création, en dépit des comices, simples sociétés académiques d'admiration mutuelle et de distribution de diplômes, le paysan restait isolé dans sa propriété, dans sa production et presque aussi dans sa consommation. Economiquement, intellectuellement et moralement, il était seul et son isolement autant que son ignorance le livraient impuissant aux hasards des éventualités mauvaises.

Au milieu de la débâcle qui faillit l'entraîner à la ruine, en présence de l'afflux des produits étrangers, devant l'apparition dans la pratique agricole de la science et du nouvel instrument technique, il comprit qu'un nouvel état de choses était né. Il sentit quelle est la puissance créatrice du groupement des forces éparses.

L'obscur ouvrier des champs, exemple de résignation et d'obéissance muette au devoir quotidien, est un contemplatif. Tandis que l'ouvrier de l'industrie, étreint par l'atroce misère des cités noires hanté jusque dans son repos par l'appel des sifflets et des sirènes, vivant dans la trépidation des machines et dans le scintillement des lumières aveuglantes, se laisse envahir par la contagion des opi-

nions anti-sociales qui fermentent autour de lui et devient si facilement un révolté, le paysan au contraire, méditant devant la nature qui se livre et s'abandonne à lui, s'il s'enferme parfois dans un égoïsme un peu sauvage reste réfractaire à la haine. Se sentant seul en face de périls imprévus, il se replia sur lui-même ; il éprouva le besoin de s'appuyer sur ses voisins êtres aussi faibles que lui, dans l'espoir, sans doute, que leurs faiblesses réunies deviendraient une force. Il obéit d'instinct à son devoir altruiste ; d'instinct il céda aux sollicitations de la solidarité.

Nous pouvons suivre cette évolution dans la rapide éclosion des sociétés d'assurances contre la mortalité du bétail. Il est déjà certains départements où dans presque toutes les communes, les cultivateurs se sont groupés pour la défense commune contre la perte du plus important de leurs instruments de travail.

Il faut le dire, les subventions très appréciables de l'Etat ont puissamment exalté les initiatives individuelles. L'effort commun de l'Etat et du paysan doit désormais se porter vers un but nouveau et s'amplifier. Il doit tendre à la création du coopératisme agricole qui transformera les petites propriétés, produisant actuellement en cloisons étanches, en propriétés associées et assurera la nouvelle fonction technique et commerciale de l'agriculture. Le coopératisme agricole, tout en maintenant intacte la propriété individuelle, mettra en commun toutes les forces productrices qui pourront s'amplifier en se juxtaposant. Ce sera le collectivisme localisé et spécialisé, le socialisme pratique, celui que préconisent aujourd'hui, il faut bien le dire, les socialistes réformistes qui ont déchiré les chapitres de l'évangile Marxiste consacrés à l'Agriculture.

Pour hâter et faciliter l'évolution du coopératisme agraire, nous avons, avec mon ami Ruau, rédigé un projet de loi auquel près de 200 de nos collègues ont déjà apporté le suffrage de leurs signatures et qui sera incessamment rapporté par la commission d'agriculture.

Nous donnons aux coopératives un statut légal qui leur assurera un rapide développement. Nous demandons pour elles l'aide de l'Etat sous forme d'avances sans intérêts, ou de subventions à prendre sur le fonds inemployé du crédit agricole. Cette aide de l'Etat sera en somme l'organisation du crédit agricole collectif, autrement fécond que le crédit individuel.

Ces coopératives permettront à la petite propriété de s'industrialiser dans la mesure du possible, puisque l'industrialisation de l'agriculture s'impose. Elles régulariseront les offres de la culture et conséquemment les prix de vente. Elles les élèveront même pour la production, sans les majorer pour le consommateur, par la seule suppression d'une série d'intermédiaires parasites et par la diminution des frais généraux. Elles seront un nouveau procédé de répartition, donnant au producteur le produit intégral de son travail. Enfin elles permettront l'organisation plus scientifique de la production et du marché, qui fera cesser l'anarchie actuelle dont le résultat est le retour fatal et périodique des crises pléthoriques.

Ce que nous voulons en un mot, avant tout, c'est donner à l'agriculture et surtout à la petite propriété l'organisation commerciale qui lui est indispensable pour prendre sa place dans le mouvement général qui, dans les deux mondes, transforme la condition de la vie économique. Nous remédierions ainsi, autant que le permet l'équilibre actuel des échanges internationaux, aux inconvénients de la surproduction et de la mévente, sans recourir à la surélévation abusive et peut-être inutile des droits de douane.

Les résultats acquis par l'idée nouvelle de la coopération agraire en Allemagne sont frappants et nous avons été heureux de constater, à la suite de la mission en Allemagne de M. Dop délégué par M. le Ministre de l'Agriculture, que chez nos voisins ce sont les pays de petite culture qui en ont le plus largement profité.

Ai-je besoin de dire que dans l'organisation du fédéralisme agricole dont nous rêvons, il n'est pas question de cartels à caractère dominateur, comme le sont les trusts américains et certains syndicats industriels qui n'existent pas seulement à l'étranger.

La diversité des produits agricoles, le morcellement de la propriété, le nombre des cultivateurs intéressés les rendent tout à fait impossibles. Le paysan français n'a pas et n'a jamais eu d'ailleurs le désir de bénéfices immodérés.

Au surplus, si un jour les coopératives de production et de vente — ce que je considère pour ma part comme totalement impossible — venaient à sortir de leur rôle, en élevant les prix de façon abusive, le gouvernement aurait, en diminuant ou en supprimant les droits de douane, le moyen de briser leur coalition oppressive.

. .

Nous pouvons maintenant entrevoir la solution du problème agraire. Elle repose sur ces deux termes : extension de la propriété paysanne, évolution du paysan vers les formes supérieures de l'association.

L'extension de la petite propriété s'accomplit et s'accomplira par le seul fait des évènements économiques. Nous accroîtrons sa force d'expansion en proclamant l'insaisissabilité du bien de famille garanti de la vente forcée à la mort du chef et protégé contre les tentations de l'hypothèque.

L'évolution du paysan vers l'application pratique de la solidarité se dessine; la route est jalonnée, elle sera vite parcourue si l'Etat comprend son devoir et s'applique, par l'aide effective des subventions, à la rendre plus rapide et à la consolider par l'étai de ses lois. Le prolétariat rural, guidé par un instinct supérieur d'altruisme, sortira ainsi du cercle fatal où des généralisations hâtives prétendaient l'enfermer.

A la vision d'Apocalypse, ensevelissant dans le crépuscule du grand soir les débris de la petite propriété sous les ruines de la grande, la réalité répondra par la diffusion ininterrompue de la propriété, dont la poursuite est la raison d'être et le terme de tout travail humain.

Etienne Clémentel,



L'IRLANDE ET SON DESTIN

Le Drame du Passé

Suite (1).

L'Angleterre ne réussit qu'à exaspérer et à ruiner l'Irlande, si bien qu'elle en arriva à avoir devant elle une nation enfiévrée et misérable, la vieille femme pauvre, *Shan van vocht*. Les violences avaient passé la mesure. C'était trop. Une transformation allait se produire, non pas celle qu'avait espéré l'Angleterre. La vie nationale, tendue à se rompre, portait ses vibrations jusque dans les étrangers que l'histoire lui avait associés. Comme au temps des statuts de Kilkenny, plus fortement peut-être, l'union se formait entre les Irlandais de race et les Anglo-Irlandais, dans la solidarité de l'existence commune. Les lois pénales et les mesures auxiliaires destinées à les renforcer (comme cet abominable acte de 1696 dirigé contre le peu de commerce et d'industrie que possédait l'Irlande) excitèrent l'indignation et la pitié des privilégiès eux-mêmes, sans doute aussi leur sentiment de la justice. Ils firent cause commune avec la nation irlandaise. Il se forma dès lors une opposition constitutionnelle dont les précurseurs, William Molyneux (*Le cas de l'Irlande*, 1698) et Swift (*Lettres d'un drapier*, 1724) sont des Anglais d'origine et appartiennent à la religion anglicane. Le parti protestant comprend que sa politique contre les catholiques l'a entraîné dans leur défaite. « Le papisme était tombé, dit un historien, mais l'Irlande était tombée avec lui (2). » Il s'agit de relever celle-ci sans toucher à celui-là, d'affranchir le Parlement irlandais qui n'était plus, en fait, depuis la loi de Poynings, qu'un simple comité du Parlement anglais. Le parti des Patriotes s'organisa sous la conduite de Charles Lucas, fondateur du *Freeman's Journal* qui, dans son nationalisme, ne cesse pas d'identifier la nation irlandaise avec les protestants irlandais. L'idée d'admettre les catholiques, c'est-à-dire la masse de la population, dans la constitution, trouvait en lui un furieux opposant. Il meurt en 1770, au moment où allait s'élever, des rivages de l'Amérique, un grand souffle de liberté.

La guerre de l'Indépendance avait dégarni de troupes l'Irlande aussi bien que la Grande-Bretagne. L'armée de volontaires, organisée pour la défense éventuelle de l'île, mit son esprit patriotique au service de l'opposition constitutionnelle. Les catholiques oublièrent leurs griefs et secondèrent de toutes leurs énergies le mouvement national. « Ils achetèrent, dit un historien irlandais, le mousquet que la loi leur défendait de porter, et le plaçant dans les mains de leurs compatriotes protestants, l'invitèrent à marcher pour cette œuvre glorieuse : la libération de leur commune patrie (2) ». On sait à quoi aboutit le mouvement dirigé par Lord Charlemont. Le 16 avril 1782, après un lumineux et entraînant discours, soulevé par l'esprit même de la nation, Grattan, le grand orateur de l'opposition constitutionnelle, au milieu de transports unanimes, formulait dans le Parlement la déclaration d'indépendance législative de l'Irlande. Votée d'acclamation, elle était, moins d'un mois plus tard, sanctionnée par le gouvernement britannique.

L'enthousiasme qui accueillit ce triomphe ne devait pas durer. Le Parlement indépendant n'avait rien d'une véritable représentation nationale. Les catholiques, qui n'étaient même pas électeurs tout d'abord, et n'y furent jamais éligibles, ne devaient pas tarder à lui retirer leur confiance. La société des Irlandais-Unis se constitua avec le dessein d'organiser des clubs dans tout le pays pour provoquer l'union politique des Irlandais, sans distinction de confessions religieuses, et obtenir par des moyens constitutionnels la pleine et entière représentation de toutes les religions et classes dans le Parlement d'Irlande. Les chefs, Hamilton Rowan, Théobald Wolfe Tone, étaient protestants. Comment cette société fut jetée bientôt, par la résistance obstinée de George III à tout projet d'émancipation des catholiques, hors de la voie constitutionnelle, comment elle se tourna vers la France où les soldats de la Révolution se proclamaient les champions des nationalités opprimées et faisaient sentir leur pouvoir

(1) Voir *Revue Bleue* des 31 octobre, 5 décembre 1903, 2 [illegible], 12 mars 1904.

(2) Mr Wyse, *History of cath. Association*, p. 27.

(2) A. M. Sullivan, *The Story of Ireland*, ch. LXXVII.

dans le monde, — c'est ce qu'il est aisé d'imaginer. On s'explique ainsi la rebellion de 1798, conduite par ce héros de romon, le chevalier que Lord Edward Fitz Gerald). Le gouvernement anglais profita de sa facile victoire pour faire disparaître le dernier vestige de l'indépendance. Par une corruption savamment pratiquée et un maquignonnage des consciences comme on en trouverait peu dans l'histoire, il obtient du Parlement protestant de Dublin qu'il prononce sa propre condamnation et vote l'union législative avec la Grande Bretagne (1800).

*
* *

Le gouvernement anglais pensa peut-être qu'il avait imposé un dénouement au drame. La politique a de ces naïvetés. Son réalisme ferme lourdement la main sur l'insaisissable. L'esprit est plus insaisissable que l'air. Des hommes d'Etat se dirent : il n'y a plus d'Irlande; nous l'avons, par degrés, comprimée, mutilée, supprimée ; cette terre, jadis indépendante, n'est plus qu'une vaste province du Royaume-Uni. La postérité, qui voit les choses d'un peu plus loin, sinon d'un peu plus haut, s'étonne de cette illusion. Les *bills* des parlements ne changent ni la nature des choses ni la qualité des âmes. Province, si l'on veut; mais province dissidente et rebelle, où quelques étrangers seuls et quelques sujets dociles, qui ont accepté la religion et les lois du vainqueur, jouissent du droit commun, tandis que la grande masse du peuple est soumise à des lois d'exception. L'esprit politique aurait consisté peut-être, sans remettre en question l'état présent, à poursuivre l'abrogation de ces lois. Le sentiment national va se traduire dans un autre idéal, le « Rappel de l'Union », c'est-à-dire le rétablissement du Parlement de Dublin. Ce Parlement, qui représentait si peu la nation irlandaise, qui a si mal travaillé pour elle et finalement s'est détruit lui-même, voici que l'Irlande reste inconsolable de sa mort et, voyant en lui le symbole de la nationalité, s'absorbe dans le rêve de le faire renaître.

Tout d'abord, pourtant, la force des choses fit paspasser au premier plan une question plus urgente, plus vitale, et qui d'ailleurs dominait en fait celle du rappel: nous voulons dire l'émancipation des catholiques. Tout le Royaume Uni était intéressé à cette réforme. Depuis plus d'un siècle, des pairs héréditaires comme le duc de Norfolk se voyaient privés d'occuper leur siège à la Chambre des lords parce qu'ils ne pouvaient prêter sans parjure le serment exigé. Aucun catholique anglais ne pouvait entrer à la Chambre des communes. Mais pour l'Irlande la question était infiniment plus grave ; c'était la question vitale, puisqu'il s'agissait de savoir si cette contrée catholique resterait condamnée à n'être représentée que par des protestants. Le problème ne fut pas posé dans l'abstrait, par des théoriciens ; il éclata en pleine réalité et il fallut bien s'en occuper aussitôt. L'homme de tête et de cœur qui, depuis 1806, dirigeait la politique constitutionnelle de l'Irlande et devenait chaque jour plus manifestement le héros national, cet homme, idole de sa nation et esclave de la loi, n'avait pas le droit d'occuper un siège de député ; parce qu'il était le coréligionnaire de ses compatriotes, il lui était interdit de les représenter. En 1828, O'Connell se fit élire dans le comté de Clare. Interdirait-on l'entrée de la Chambre à un homme qui, dans une élection générale, pouvait faire nommer quarante catholiques ou se faire nommer quarante fois lui-même ? Le chef du gouvernement anglais pensa que ce serait folie et, malgré qu'il fut comme *toryste* conservateur, hostile à la mesure, il présenta, dès l'ouverture de la session, un bill d'émancipation qui fut voté dans les deux assemblées et reçut aussitôt la sanction royale.

Mais rien ne pouvait distraire l'Irlande de son rêve O'Connell reprit la campagne en faveur du rappel. Grand organisateur, magnifique tribun, agitateur épris de légalité, il souleva le peuple sans le déchaîner et lui donna la conscience de son droit sans l'enivrer du sentiment de sa force. Il sut mouvoir les masses populaires et commander à leurs flots qui portaient sa pensée. Spectacle merveilleux, comme pouvait seul l'offrir un peuple idéaliste entre tous; résistance de l'esprit aux rigueurs matérielles de l'histoire, triomphe de l'âme, réduite à sa vie immatérielle : cette nation, qui n'avait plus rien d'un Etat, conduite par un « roi sans couronne. » Les grands meetings de 1843 semblaient préparer la victoire : 30.000 auditeurs à Trim le 16 mars, 100.000 à Mullingar au mois de mai, 250.000 à Tara le 15 août, écoutèrent la parole du libérateur ou accoururent autour de lui. Une réunion plus grandiose était annoncée pour le 5 octobre, à Clontarf, dans l'immense plaine où Brian Boru avait vaincu les Danois. Elle devait rassembler un million d'hommes, c'est-à-dire presque tous les citoyens valides de l'Irlande. Le gouvernement s'y opposa. O'Connell n'avait qu'un mot à dire, un signe à faire et l'Irlande se soulevait. Il lança une proclamation prescrivant l'obéissance.

Cette attitude conciliante détermina une scission dans le parti national. Un groupe plus jeune, plus ardent, moins hostile aux moyens violents, s'en détacha sous le nom de Jeune-Irlande. Il avait pour chefs Smith O'Brien, Thomas Francis Meagher, Mitchel. Sans doute l'insurrection de 1848 ne fut qu' « une tentative presque enfantine (1) », sévère-

1 Edouard Herse, *La crise irlandaise*

ment châtiée. Mais les âmes s'étaient émues, les esprits ranimés. Les journaux du parti, *La Nation* (1842), *The United Irishman* (1847), avaient fait une place à la littérature et de nouvelles manifestations avaient exprimé la vieille originalité littéraire du peuple irlandais. Il se reprenait à chanter et à conter ses histoires, qui couraient le pays et s'y trouvaient à l'aise, parmi les jeunes gens, dans les villes et dans les campagnes.

Cependant, la misère et la dépopulation croissaient ensemble. Ceux que la famine avait épargnés se résignaient à l'exil : ils émigraient en Amérique. En cinq années (1847-1851) près de quinze cent mille émigrants quittèrent le pays et la famine fit environ 600.000 victimes. De telles crises rejettent au second plan les questions politiques et nationales pour ne laisser persister que le problème de vivre. Et ce problème, pour la pauvre Irlande, semblait insoluble. Le tenancier n'avait aucun droit sur la portion de domaine qu'il cultivait. Dans ce pays sans industrie, où l'agriculture était l'unique ressource de la population, l'offre, malgré le taux trop élevé des fermages, excédait la demande : les bras manquaient de terres. Dès le XVIIIe siècle, la misère des paysans avait suscité des crimes agraires qui se multiplièrent durant les premières années du XIXe, entre l'Union et le commencement de l'agitation constitutionnelle. Mais la plus forte explosion de violences fut celle du *Fenianisme*, né aux États-Unis, parmi les émigrés, dans l'exaspération des rancunes, les colères de l'exil, la fureur des représailles. Il fit trembler l'Angleterre. Rappelons-nous l'invasion du Canada, le coup de main de Manchester, l'explosion de Klerkenwell, l'assassinat de Phœnix Park (Lord Frederick Cavendish, secrétaire d'Etat pour l'Irlande et le vice-secrétaire, M. Burke), l'attentat du pont de Londres et celui du Parlement.

Par bonheur, cette même question agraire, qui préoccupait déjà en 1868 le premier ministère Gladstone, s'engageait dans la voie constitutionnelle. Charles Stewart Parnell mena la lutte non seulement dans le pays, avec sa *Land League*, mais à la Chambre, où, à la tête des députés nationalistes contenus et dirigés par sa discipline de fer, il devint l'arbitre des destinées ministérielles, un Warwick parlementaire. Anglais d'origine, landlord et protestant, Parnell est le plus éclatant exemple de la force du sentiment national en Irlande. De tels hommes sont projetés au premier plan de l'histoire par la volonté de vivre qui anime leur pays. Elle se personnifie, s'individualise en eux : ils sont résistants parce qu'elle les soutient, habiles parce qu'elle les dirige et aussi obstinés qu'elle est indestructible. A travers les vicissitudes de leur fortune, la destinée de leur patrie suit le progrès de son relèvement.

Parnell avait commencé d'agir à un moment où le sort de l'Irlande allait trouver un homme d'Etat anglais pour défenseur. En 1868, M. Gladstone faisait voter le bill qui abolissait le privilège de l'Eglise anglicane comme Eglise d'Etat dans la catholique Irlande. Il complétait ainsi, par l'égalité religieuse, l'égalité politique donnée au catholicisme avec l'émancipation de 1829. Il effaçait une des plus profondes, une des plus douloureuses empreintes de la conquête. Le paysan catholique ne serait plus obligé de payer la dîme au ministre anglican, à l'Eglise installée par la tyrannie étrangère. Croyances religieuses, passions nationales, haines de race, tout se révoltait en lui à l'obligation d'entretenir un culte abhorré qui ne lui rappelait que sa servitude.

La même année, M. Gladstone obtenait une loi pour tenanciers qui, complétée en 1881 par le second *Land Act* devait aboutir à la loi de 1903. Après avoir donné au tenancier, pour améliorer sa condition, avec quelques avantages très positifs, une sorte de co-propriété qui oppose les intérêts et envenime les rapports, le gouvernement anglais s'est décidé à appliquer le principe si fortement posé par M. Edouard Hervé, il y a vingt ans, devant l'échec des lois agraires de Gladstone : « La terre que vous avez ôtée à la tribu pour la donner au *landlord*, rachetez-la au landlord pour la revendre au paysan. La propriété en Irlande aura ainsi parcouru le cycle complet de ses transformations ; elle aura passé par ses trois états successifs : la propriété collective, la propriété féodale, la propriété individuelle ; autrement dit : la terre à la tribu, la terre au seigneur et enfin la terre au paysan » (1).

*
* *

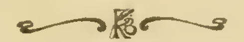
L'émancipation des catholiques en 1829, la suppression de l'Eglise d'Etat en 1868, le *land bill* de 1903 : voilà de grandes mesures, bien propres à soulever le poids écrasant dont la conquête anglaise opprimait la nation vaincue. D'autres, de moindre éclat, ont pris place entre les trois dates et ne sont peut-être pas moins efficaces pour débarrasser l'Irlande de ses liens. Mais elles ne sauraient satisfaire le sentiment national indestructible qu'une lutte de tant de siècles a exaspéré. Rentrer dans le droit commun de l'Angleterre, cela suffirait peut-être à la prospérité matérielle de l'Irlande : ce n'est point l'idéal où tend sa fierté ni où aspire son cœur. Le même rêve l'obsède toujours, le rêve de l'autonomie législative et du Parlement de Dublin. L'Irlande estime qu'elle a le droit de rester une nation et de se donner des lois. *Home rule!* Telle est la devise nou-

(1) Edouard Hervé, *La Crise irlandaise*, ch. XI.

velle qui, depuis Isaac Butt, a remplacé le vieux cri de *Rappel* ! Le Home rule était le but suprême de Parnell et de tout le parti national. Deux fois on put croire qu'il allait être atteint. En 1886, M. Gladstone présentait un projet qui était repoussé par 343 voix contre 313. En 1903, un un second projet, atténué, passait aux Communes mais s'échouait devant les Lords. Les successeurs de Parnell, John Redmond, William O'Brien, T. W. Russell, sont restés fidèles à cet espoir et tout le programme du nationalisme est de le réaliser.

Serait-ce là le dénouement du drame dont nous avons essayé de retracer les principales péripéties ? Nous ne sommes pas prêts à le dire. Il faut d'abord reconnaître exactement la situation actuelle de l'Irlande. Peut-être alors pourrons-nous pressentir sa destinée.

FIRMIN ROZ.



UNE TRAITE D'ENFANTS AU XXe SIÈCLE

Les graviers de Saint-Pierre

« Le poudrin, la brume, les icebergs, les paquebots éventreurs, tout cela n'est rien. Voulez-vous savoir jusqu'où peut descendre l'exploitation de la pauvre bête humaine ? Tâchez donc de venir ici, un jour que débarqueront les graviers de Saint-Pierre. »

L'ami qui m'écrivait ces lignes habite Paimpol. De son chalet, accroché aux aspérités granitiques d'une falaise presque verticale, par-delà les bassins, les quais, les petites maisons à pignon pointu du quartier maritime moisies de goëmon jusqu'à mi-corps, on domine toute cette grande plaine marécageuse du Bas Goëlo, pareille à un radeau demeuré trop longtemps à l'ancre et que des végétations marines ont envahi lentement. Pays de fièvre et de vase, embrumé et putride, qui chasse un air de fatigue amoureuse, de langueur chaude et malsaine, pays de vie intense pourtant, où la pensée de la mort toujours présente donne aux rapides étreintes des couples je ne sais quoi de farouche et comme d'exaspéré. Paimpol, à certains jours de l'année, aux veilles d'appareillage principalement, n'est qu'un grand spasme de frénésie sexuelle, un long sanglot de volupté animale. Les retours de campagne, avec leurs galopades d'hommes ivres par les venelles tortueuses du quartier maritime, ressemblent à des descentes de forbans ou de boucaniers. Derrière les portes hâtivement closes, on devine des enlacements brusques comme des viols, des baisers âcres comme des morsures ; dans les auberges prises d'assaut, l'eau-de-vie, tétée au fût, coule sans interruption toute la nuit : à plat-dos sous les chante-pleure, quand un équipage n'en peut plus, le débitant tourne le robinet, balaie du pied ses clients et demande : « A qui le tour ? »

Je les connaissais de réputation, ces lendemains de campagne et ces veilles d'appareillage aussi, thème inépuisable de légendes, d'anecdotes terrifiantes ou bouffonnes sur les *paotred ann taouen*, les Jean-Vermine de la grande pêche boréale. De longues flaneries au foyer breton m'avaient entr'ouvert ce folk-lore de la misère. Je savais la réalité, pire encore que la fiction. Et donc que pouvait-ce être que ce débarquement des graviers de Saint-Pierre à quoi mon ami familier avec les scènes de la vie d'Islande, ne trouvait rien de comparable ? Mais d'abord qu'étaient-ce eux-mêmes que ces graviers ? Je voulus en avoir le cœur net et priai mon ami de me prévenir par télégramme dès qu'on signalerait sur rade le bateau qui les rapatriait. En général, les misérables voiliers affrétés pour cet office appareillent vers nos côtes dans les derniers jours d'octobre. Mais, cette année-là, justement (1901), le *Jules-Jean-Baptiste*, qui transportait à Paimpol une centaine de graviers appartenant à la région environnante, ne partit de Saint-Pierre que dans les premiers jours de décembre : les affréteurs donnent pour excuse qu'ils « pensaient avoir le temps » ; qu'en conséquence ils avaient d'abord envoyé ce navire au golfe Saint-Laurent pour y chercher leurs « dégras » (1) et les ramener à Saint-Pierre. Mais une série de coups de vent le contraignit de relâcher plusieurs fois tant à l'aller qu'au retour du Golfe. Rapatrier les graviers par une autre voie n'était plus possible ; tous les bateaux avaient désarmé. Force était donc d'attendre : on attendit.

Qu'était-ce cependant que le *Jules-Jean-Baptiste* ? Au dire des affréteurs, un navire de première cote, solide et bon marcheur. On sait du reste — et les intéressés ne manquent pas de le rappeler — que tout navire se destinant au transport des passagers doit être muni de deux certificats, l'un émanant des experts de l'Amirauté et constatant son bon état de navigabilité ; l'autre émanant d'une commission spéciale composée du médecin-chef, du capitaine de port et d'un capitaine au long cours et constatant que la place nécessaire est bien réservée aux passa-

(1) Personnel supplementaire et materiel q[illegible] à terre pour faire la pêche en chaloupe tandis que le navire [illegible] sur le Banc. La pêche terreneuvienne se pratique, comme on sait, sur six points principaux : sur la côte Est de Terre-Neuve, sur la côte Ouest, sur le Grand-Banc, sur les Banquereaux, sur les côtes de Saint-Pierre et Miquelon, enfin dans le golfe Saint-Laurent, entre le Nouveau-Brunswick et Terre-Neuve.

gers, que les vivres sont de bonne qualité et en quantité suffisante. Puisque le *Jules-Jean-Baptiste* prit la mer, c'est qu'il était en règle avec la commission spéciale comme avec l'amirauté. Quand les certificats ne témoigneraient pas de la bonne foi des affréteurs, ils suffiraient en tout état de cause pour mettre leur responsabilité à couvert. De fait, ces messieurs déclarent qu'ils n'ont « aucun reproche à s'adresser »; ils ont tenu leurs engagements jusqu'au 7 décembre inclus; ils se lavent les mains de tous les événements postérieurs à cette date.

Leur déclaration, sans doute, ne fut pas sans soulever quelques timides protestations de ce côté de l'Atlantique; la plupart des « habitations » fermant leurs portes en novembre, on estima que les affréteurs du *Jules-Jean-Baptiste* en prenaient vraiment bien à leur aise avec le réglement, et pour si élastique soit-il, qui imposaient ainsi à leur personnel, sans supplément de salaire, un supplément d'un mois de travail et de séjour dans la colonie; puis on se demanda si le *Jules-Jean-Baptiste* était vraiment le navire de première cote, solide et bon marcheur, que peignaient complaisamment les intéressés. Le père d'un des graviers embarqués, qui avait peut-être ses raisons pour n'être pas trop mal informé, prétendit que c'était « un tout petit navire » sans doute de 150 à 200 tonneaux comme *La Perle* qui faisait avant lui le transport des graviers; d'autres rappelèrent que d'une manière générale, en matière de cote et de certificats, il convient de n'accorder aux estimations officielles qu'un crédit très relatif (1). L'observation n'était point si sotte puisqu'on sut plus tard que le *Jules-Jean-Baptiste* s'était fait des avaries graves dans la traversée du Golfe. On l'avait réparé tant bien que mal à Saint-Pierre. Sa coque avait particulièrement souffert. Or, dans ces sortes de bateaux, c'est la seule épaisseur de la coque qui protège les passagers; ils habitent à fond de cale pendant toute la traversée. Ni matelas, ni hamac. Pas d'air. La vermine pullule; on couche dans ses déjections. Une porcherie flottante, voilà pour l'hygiène. Et voici pour la sécurité : la *Morue*, ayant à bord une vingtaine d'hommes d'équipage et cinquante passagers, ceux-ci logés dans la cale, est brusquement chavirée par une lame sourde. « Seul, dit le rapport des *Œuvres de mer*, le second, qui dormait dans la cabine, se réveille au choc. Il comprend le danger, enfonce précipitamment la dunette avec une barre de fer qui lui tombe sous la main et se jette à la nage : le navire flottait sens dessus dessous, portant l'équipage massé à cheval sur la quille. L'équipage fut sauvé au bout de trois jours, mais les cinquante passagers ne reparurent jamais. »

Décembre touchait à sa fin que je n'avais reçu aucun télégramme de mon ami. Je crus qu'il m'avait oublié : « Est-ce ainsi que vous tenez votre promesse ? » lui écrivis-je. — « Excusez-moi, me répondit-il en substance. Le *Jules-Jean-Baptiste* n'est parti de Saint-Pierre que le 7. Le mauvais temps l'a sans doute retardé. Ce voilier n'a fait qu'une fois encore la traversée de l'Atlantique et il n'était peut-être pas très prudent de lui confier tant d'existences, surtout en cette saison. Comptez sur moi pour vous prévenir de son arrivée sur rade... s'il arrive. » Quinze jours, trois semaines s'écoulèrent. Au 10 janvier on n'avait encore aucune nouvelle du *Jules-Jean-Baptiste*. L'inquiétude grandissait dans la région de Paimpol. Mais, enfin, tout espoir n'était pas perdu : le navire avait peut-être dérivé; des avaries graves l'avaient peut-être forcé de rebrousser en route. Février venu, il fallut bien se rendre à l'évidence : le *Jules-Jean-Baptiste* s'était perdu corps et biens avec ses cent graviers et son équipage. On pense qu'il sombra aux environs du Platier-Bonnet, dans la tempête du 10 décembre qui fut particulièrement violente sur l'Atlantique et à laquelle un navire d'un tonnage aussi faible que le *Jules-Jean-Baptiste* ne pouvait résister efficacement. Peut-être aussi, comme la *Morue*, fut-il renversé la quille en l'air par une de ces terribles lames de fond qui mesurent quelquefois jusqu'à 100 pieds d'altitude et dont Stéphenson évalue la vitesse à 45 mètres par seconde. Mais ces hypothèses ne sont pas du goût des affréteurs dont elles tendraient à ruiner l'argumentation. D'après eux, le navire n'a pu se perdre que par la faute du capitaine en faisant côte sur les récifs de Sainte-Marie, avant de doubler le cap Race. Des épaves, en ce cas, seraient venues au rivage. Or on n'en a signalé aucune qui se rapportât au *Jules-Jean-Baptiste*. Navire, cargaison, matériel, tout était assuré à bord, sauf les hommes. Les familles touchées par ce deuil en furent pour leurs plaintes discrètes près des autorités maritimes. La presse, je ne sais pourquoi, fit le silence sur l'affaire. Des catastrophes moins terribles, de simples accidents de mer, comme l'échouement de la *Russie*, ont pas-

1. « S'il fallait, dit un spécialiste distingué des choses de la marine, M. Jules Heuzey, dresser la liste de tous les navires battant pavillon français munis d'excellents certificats et portés au *Véritas* comme navires de première cote qui n'étaient que de vulgaires « sabots » ou qui ont pris la mer dans des conditions défavorables à leur navigabilité, la besogne exigerait plusieurs volumes ». Et M. Heuzey cite l'exemple, resté classique au Havre, d'un vieux trois mâts, le X. « à bord duquel une équipe d'ouvriers était occupée à pomper constamment », qui faisait eau dans le bassin même, qu'on chargea à force, qui mit fièrement le cap sur Hong-Kong ou Pernambuco et n'alla pas plus loin que Barfleur. Le temps était au beau fixe, la brise faible, la mer comme une nappe d'huile. Pour expliquer la perte du navire, il fallut recourir aux prétextes habituels : une lame sourde ou la rencontre d'une épave. Heureusement le naufrage se produisit dans des eaux fréquentées; l'équipage fut recueilli. Neuf fois sur dix, en pareil cas, il s'abîme avec le navire.

sionné l'opinion pendant des semaines ; personne ne parla de cet engloutissement de cent petits Bretons, presque tous originaires des environs de Paimpol et de Pontrieux ; il ne se trouva aucun reporter pour broder sur ce thème pathétique, évoquer par l'imagination cette agonie du *Jules-Jean-Baptiste* coulant à pic sur le Platier-Bonnet avec le fret humain prisonnier dans ses flancs, l'effroyable pression de la mer sur les panneaux hâtivement fermés à l'approche du mauvais temps, l'explosion de la coque et l'irruption brusque du torrent d'eau dans la cale, cependant qu'à tâtons dans le noir, collés aux hublots ou pressés comme des rats sur les barreaux de l'échelle, les pauvres petits s'agrippaient désespérément les uns aux autres et ne savaient opposer à la traîtrise des éléments que la vieille lamentation fataliste de leur race, le *Ma Doué! Ma Doué!* (1), qui, dans les circonstances pénibles de la vie, remonte irrésistiblement aux lèvres de tous les Bretons.

I

On appelle *graves*, d'un mot emprunté au patois bordelais, les plages artificielles en galet et cailloutis sur lesquelles on fait sécher la morue de conserve. *Grave* a donné *graviers*, qui est le nom d'une classe d'apprentis chargés de cette opération.

Capelaniers, pêcheurs à la ligne et pêcheurs à la senne ne composent en effet qu'une faible partie du personnel terreneuvier. Il y faut ajouter les ouvriers proprement dits, hommes, femmes, enfants qui habitent à terre et travaillent dans les chauffauds à la préparation de la morue. Ces chauffauds sont de vastes hangars sur pilotis, couverts en toile goudronnée, planchéiés à claire-voie, et s'avançant assez au large pour permettre aux *wharys* d'accoster à toute heure. L'intérieur en est garni de baquets et de tables, dites *étales*, fabriquées avec des claies de branchages. Dès que les *wharys* sont signalés, tout le personnel se précipite. On pique à coups de fourche les morues pêchées et on les jette, toutes pantelantes encore, sur le plancher du chauffaud, où le *leveur* les saisit entre l'index et le pouce fourré dans les yeux, le *décolleur* les saisit à son tour, les « ébrouaille » et les étête, puis les passe au *trancheur* qui leur enlève l'arête centrale appelée *nau*. La morue est alors dans sa forme marchande : plate et triangulaire. Les têtes et issues sont jetées au dehors, en plein air, où elles pourrissent librement. On n'en distrait que les langues, qui appartiennent généralement aux pêcheurs, et les foies, qui sont entassés dans de grandes cuves nommées cageots. L'huile brune ou blonde s'y égoutte lentement par la fermentation ; l'huile blanche s'obtient au bain-marie. Quant à la morue même, une fois dans sa « forme », il lui faut subir encore un énergique trempage de plusieurs heures. Après quoi on la rince, on la sale et, suivant le cas, on l'arrime en piles régulières dans des fûts ou on la livre aux graviers pour le séchage.

C'est qu'il importe de distinguer entre la morue verte et la morue de conserve. La première, qui se contente d'un salage de trois jours, s'expédie sur les marchés des environs. La morue de conserve exige des soins plus minutieux ; après quarante-huit heures de saumure, elle est confiée à un personnel spécial — les graviers — chargé de la débarrasser de son excédent de sel, puis de la faire égoutter et sécher à l'air libre sur les graves. Opération délicate qui demande une connaissance approfondie de la météorologie de Terre-Neuve, car il suffit d'une goutte de pluie pour gâter tout le lot, d'un soleil trop vif pour le calciner. Parvenue à un certain degré de dessiccation, la morue, couchée sur le ventre à cause de l'imperméabilité de sa peau dorsale, est arrimée en grosses meules ou piles de forme circulaire, autour desquelles on pique des queues de poisson « en ardoises ». Par surcroît de précaution, on recouvre ce premier revêtement d'une bâche en toile jaune passée à l'huile de lin. Il n'y a plus qu'à charger les piles à bord des « chasseurs » : dirigée sur Bordeaux et les autres marchés du continent, la morue peut désormais attendre plusieurs mois en magasin.

L'avantage du procédé, c'est qu'il permet de soustraire la morue aux incertitudes du cours. Mais, par le soins qu'il exige comme par la lenteur de son exécution, il ne rémunérerait que faiblement les armateurs Saint-Pierrais, si le travail était confié à des hommes et qu'il fallût les rétribuer en proportion. De fait le personnel des graves, à l'exception des chefs d'équipe qui dirigent la manœuvre, comprend de tout jeunes gens, presque des enfants, puisqu'on en compte parmi eux « qui sortent du catéchisme » et que les plus vieux ont dix-huit ans à peine.

Si l'on en croyait les gérants des principales « habitations » Saint-Pierraises, la condition de ce personnel serait aussi satisfaisante que possible. Une campagne à Saint-Pierre ou à l'Ile aux Chiens — je résume les arguments de ces messieurs tels que je les trouve exposés dans une protestation portant leurs signatures respectives (1) — dure sept mois

(1) Mon Dieu! Mon Dieu!

(1) Cette « protestation », vieille déjà de cinq ans, mais restée inédite, fut adressée à notre confrère Jean Frollo en réponse à certains bruits qui couraient dans les journaux de la métropole.

environ, les traversées en plus. Pour cette campagne de sept mois, les graviers touchent un salaire moyen de 130 francs. Le chiffre peut sembler faible; mais les graviers sont logés, nourris, habillés par l'armateur. De plus, celui-ci prend à son compte le prix de leur passage, aller et retour. Les logements sont « propres et sains, bien aérés »; du reste, l'administration de la marine y tient la main; elle exige « que les logements soient nettoyés et mis en bon état avant l'arrivée des graviers »; le chef du service de Santé « doit » les visiter plusieurs fois l'an. Les graviers prendraient même dans ces logements des habitudes de propreté qu'ils ignoraient en Bretagne; « nous les forçons à se laver pour détruire la vermine qu'ils apportent. » S'ils tombent malades, les armateurs les font hospitaliser à leurs frais chez les sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Les habitations sont pourvues de médicaments et de vêtements de rechange, ainsi que de tous autres objets dont les graviers peuvent avoir besoin et qui, pour la plupart, leur sont délivrés « gratuitement ». La nourriture ne laisse pas plus à désirer que le logement. « Quoique la ration des graviers à terre soit réglementée par un arrêté local, nous la servons largement; au reste presque tous rapportent chez eux un pot de beurre prélevé sur leur ration journalière. » Le travail n'a rien d'excessif: « la quantité de la besogne est toujours mesurée à la force de résistance des graviers. » Le séchage du poisson sur les graves étant subordonné à l'état de la température, les heures de loisir sont fréquentes. On compte les habitations où « les jours fériés ne sont pas observés dans la mesure du possible. » Les préposés ou chefs de graves « se montrent humains et doux dans le service ». Excellents disciplinaires, ce n'est pas chez eux qu'on verrait de ces rixes et bagarres, comme il en éclate si souvent, le soir, à la sortie de la *Maison de famille*. Au cours d'une de ces rixes, en 1895, un gravier fut tué par ses camarades, ce qui fit dire au procureur de la République, dans son réquisitoire, « que les Pères Assomptionnistes assumaient une grave responsabilité en retenant jusqu'à une heure indue de la nuit des jeunes gens que leur métier force d'être levés à l'aube tous les jours. » La *Maison de famille* n'est d'aucune utilité pour les graviers. Ceux-ci « se trouvent à merveille » du régime des habitations. Ce régime n'est pas qu'hygiénique: moralement parlant, il donne encore de très bons résultats: les graviers, qui ne connaissent que le breton à leur arrivée, se façonnent au français pendant leur séjour dans la colonie; ignorants de la mer jusque-là, ils possèdent à leur retour quelque notions des choses maritimes. « Aussi réengagent-ils fréquemment pour une deuxième, quelquefois une troisième campagne, suivant leur âge, heureux d'acquérir par ce moyen le droit d'embarquer comme matelots sur les navires de l'Etat. »

II

Il est très vrai que les graviers répugnent à servir dans l'armée de terre et, de tout cet incroyable panégyrique, signé de 11 gérants et de 26 armateurs Saint-Pierrais, dont les affréteurs du *Jules-Jean-Baptiste*, c'est à peu près la seule affirmation qui ne risque pas d'attirer un démenti à ses auteurs.

Un marin, aux yeux des Bretons, est une manière de privilégié: sa solde n'est pas seulement supérieure à celle des soldats; il touche encore, au bout d'un certain nombre d'années, une pension suffisante pour lui assurer le pain de ses vieux jours. La caserne a je ne sais quoi d'abstrait et de glacial. Ce profond attachement dont parle Renan et que les Bretons portent au sol, aux habitudes, à la vie de famille, n'y tarde pas à tourner en nostalgie. Le folklore indigène est tout rempli des lamentations de ces exilés. Rien de pareil sur les navires de l'Etat où les deux tiers des équipages sont formés de Bretons bretonnants: le clan se reconstitue de lui-même à bord. Le mot *clan*, dans l'ancien gaélique, signifie parent; mais la langue, autant que la consanguinité, fait ciment entre les hommes. Il n'est pas jusqu'au régime du bord, si strict et si sévère, que le Breton n'accepte avec une docilité voisine de la complaisance. Ce régime lui devient comme une armature dont sa faiblesse morale est toute soutenue et redressée. Même libéré du service, un inscrit maritime est une façon de *minus habens* que l'Etat continue de tenir en tutelle, qu'il surveille étroitement par l'intermédiaire de ses gendarmes, de ses syndics et de ses commissaires, dont il négocie les engagements, administre le budget, gouverne les moindres rapports économiques. Pour une race de formation communautaire, sans initiative, ennemie de la nouveauté, nul doute que ce ne soit là le meilleur mode d'orgasation sociale, et, sinon le meilleur, tout au moins le mieux approprié à sa condition présente.

Comment donc les enfants qui s'engagent comme graviers ne s'engagent-ils pas de préférence comme mousses à bord des navires métropolitains ou coloniaux? Un mousse, sur ces navires, touche encore une moitié ou deux tiers de part, une avance de 250 à 300 francs et de 5 à 10 francs de denier à Dieu. Mais les graviers ne sont pas des enfants de la côte: ce sont les fils de petits cultivateurs, d'humbles journaliers de la glèbe que leurs parents ne peuvent nourrir aux champs. Presque tous sont originaires de l'intérieur des Côtes-du-Nord; quelques-uns n'avaient jamais vu la mer. Ce qui les décide à prendre du service comme graviers, c'est que la

Marine, justement, autorise leur inscription sur les rôles d'équipage et qu'ils peuvent ainsi, après deux campagnes à Terre-Neuve, entrer « dans la Flotte » comme novices ou comme matelots. Pour cette unique faveur, que tant d'autres regarderaient comme une aggravation d'infortune, ils se condamnent pendant deux ans à la vie la plus dure qui se puisse imaginer.

Car il faut en rabattre singulièrement de la Salente maritime que nous peignaient tout à l'heure les protestataires Saint-Pierrais. Le recrutement des graviers s'opère de plusieurs façons : à domicile, dans les foires et dans les bureaux d'embauchement. Tantôt ce sont les maîtres de graves, tantôt d'anciens capitaines banquais qui battent l'estrade pour le compte des armateurs coloniaux. Mais la majorité des graviers passe par les mains de deux matrones expérimentées, vraies notabilités du racolage maritime, une dame L., de Paimpol, fort riche, considérée et qui arme elle-même pour l'Islande, et Mme P., du Petit Paris, en Ploumagoar, qui occupe un rang moins élevé dans la hiérarchie sociale.

Il ne fallait pas songer à être reçu par Mme L. : je n'aurais pas trouvé porte close peut-être, j'aurais trouvé bouche close certainement. Près de Mme P., les facilités d'accès sont plus grandes. Mme P., n'est pas qu'embaucheuse : elle tient une hôtellerie et un magasin d'articles de pêche, *A la descente des Islandais*, dit l'enseigne. La maison, en pierres et briques, fait le coin d'une ancienne route départementale coupée à angle droit par le chemin de fer de Paris à Brest. Devant la façade, sous un tendelet de toile rayée, des bancs et des tables garnies de pichets. Pas de vestibule : le seuil franchi, on entre de plain-pied dans une de ces belles et vastes cuisines d'autrefois qui pouvaient abriter sous leur chambranle tout un peuple de rouliers et de postillons. Les cuivres rutilent; d'énormes côtes de lard jaune alternent au plafond avec les andouilles fumées et les vessies de saindoux; la marmite chante sur le foyer. On rêve d'une vie grasse et plantureuse, à couvert des aléas du large : la mer est loin; des vergers, des herbages, de blonds tapis de blé mûr ou d'avoine, des nappes rosées de sarrazin ondulant jusqu'à la lisière vaporeuse des monts d'Arrhée, toute une campagne harmonieuse et féconde se découpe dans le châssis de la porte. Ce Petit Paris, si incongrument baptisé par l'amour-propre local, donne l'impression d'une Arcadie bretonne. Et l'hôtesse qui vous accueille dès l'entrée, avec sa figure bien en chair, rose et potelée à plaisir, nonobstant les rigueurs de la quarantaine, n'est point pour affaiblir cette impression. Comment se croire dans le garde-manger de l'ogre, chez la pourvoyeuse en titre du Minotaure saint-pierrais? Chaque année pourtant, de toutes les extrémités de la région, des caravanes d'enfants se dirigent vers cette hôtellerie d'apparence débonnaire. Méfiez-vous! L'hôtellerie est pleine de « caches » mystérieuses, d'arrière-chambres terrifiantes. Que s'entrebaille la porte de la cuisine, vous reculerez brusquement, comme l'indiscrète moitié de Barbe-Bleue au seuil du fatal cabinet, en apercevant sur les étagères des centaines et des milliers d'instruments plus épouvantables les uns que les autres, couteaux, fourches, scies, grattoirs, épiquois, tout l'arsenal du massacre moruyer. Et l'hôtesse aussi est à surprise, comme sa maison. J'ai feint d'avoir un lot de graviers à lui proposer : immédiatement la rieuse commère de tout à l'heure s'est effacée devant la racoleuse de profession, tour à tour retorse et hâbleuse, pipant son monde avec des chiffres outrageusement falsifiés et, quand le total des embauchements pour Saint-Pierre et l'Ile aux Chiens ne dépasse pas sept cents unités, se targuant d'embaucher, à elle seule, « au moins mille graviers par campagne. »

— Mais, mon cher Monsieur, me dit-elle, les graviers, c'est comme les champignons après la pluie : il n'y a qu'à se baisser pour en cueillir... Dame, on conçoit que les gérants fassent les renchéris... Ces messieurs ne veulent plus que des graviers du fond des terres, de Carhaix, de Bourbriac, de Rostrenen, des graviers qui n'aient jamais vu la mer, quoi!... Ils ont raison; les autres sont trop « ficelles ». Parlez-moi des Kernévotes; c'est innocent comme l'enfant qui vient de naître; ça ne discute jamais les conditions d'un engagement; ça signe, les yeux fermés, tout ce qu'on leur lit; ça travaille comme des nègres... Vos candidats sont de quel endroit?

— De Lannion.

— Hum! Un mauvais terroir... Trop près de la côte... J'ai déjà eu maille à partir avec des graviers de par là qui avaient « fait des histoires » au gérant de l'habitation... L'armateur m'a prévenue qu'en cas de récidive il me retirerait sa pratique pour les couteaux. Je serais dans de jolis draps... Vos graviers, du moins, n'ont pas d'humeurs froides? Vous répondez de leur bonne constitution? Oh! là-dessus, nous sommes intraitables. Un gravier qui tombe malade à Saint-Pierre, c'est une perte sèche de 1.500 francs.[1]

— Croyez-vous?

— Mettons 1.200 francs, si vous voulez.

— Alors, étant donné la somme de labeur qu'on exige des graviers, vous ne devez plus embaucher que des candidats d'un certain âge?

— Oui, autant que possible entre quinze et dix-sept ans. Mais vous savez, dit-elle en me poussant du coude et en clignant les yeux, si vous en connaissez de quatorze, même de treize qui soient solides et de bonne

composition, envoyez-les-moi. On pourra tout de même s'arranger.

— Entendu, mais vous me donnerez ma commission ?

— Oh! Monsieur, je touche si peu moi-même! Songez donc : 2 francs par gravier...

— On m'avait dit 5 francs. Mais, à raison de 1.000 graviers, cela vous laisse encore un joli bénéfice. Sans compter que, si vous faites des engagements au-dessous du pair, l'armateur partage avec vous la déduction...

Mme P. me regarde. Elle commence à se méfier et ne paraît pas très rassurée sur mon identité véritable. Suis-je un concurrent, un policier, un journaliste ou quelque Lemice-Térieux en déplacement? Elle ne sait au juste et, à tout événement, se décide à changer d'antienne. La voilà qui se répand en jérémiades sur le métier, disant que le jeu n'en vaut plus la chandelle, qu'entre la chair et la chemise, il faut cacher le bien qu'on fait, que c'est par pur esprit de charité qu'elle s'occupe des graviers et qu'il y a beau temps qu'elle coucherait sur la paille s'il n'y avait eu que ces coquins pour lui payer des couettes de plumes. Mais elle engage aussi des novices et des « matelots légers » pour la maison Bordes, des patrons et des avants de doris pour Terre-Neuve. Elle touche de l'armateur 50 francs net par engagement, et l'engagé, reconnaissant, sur ses avances, lui baille encore une gratification de 3 ou 4 écus. Elle arrive ainsi à joindre les deux bouts. Mais que de fois elle en est de sa poche. Elle a renoncé à courir les foires ; elle ne va plus vendre ses couteaux de pêche qu'au marché de Paimpol. « Sous la croix », à l'issue de la grande messe, elle fait « bannir » qu'elle engage des graviers pour Terre-Neuve. La nouvelle, colportée de bouche en bouche, ne tarde pas à pénétrer jusqu'au fond de la Cornouaille. Alors commence chez elle, la Toussaint venue, un défilé interminable de petits miséreux. Son cœur saigne à voir ces pauvres enfants qui ont fait quelquefois plusieurs lieues sans une miette de nourriture dans l'estomac : elle n'a point de repos qu'elle ne les ait assis devant sa soupière ou pour le moins réconfortés d'un chanteau de pain bis.

— « Vous n'y êtes pas obligée », répliquent les armateurs. Mais comment résister au spectacle d'une pareille misère? Si encore les « revues » se passaient chez elle? Elle vient d'adresser une demande en ce sens au commissaire de la marine. Une partie des avances lui ferait retour le jour même, tandis qu'à présent ce sont les aubergistes de Pontrieux et de Paimpol qui drainent tout l'argent des graviers. On n'a pas idée d'une injustice semblable. Puisque c'est elle qui baille l'argent, c'est bien le moins que ce soit aussi chez elle qu'on le dépense. Sa maison, Dieu merci, est avantageusement connue sur la place. Le syndic de Pontrieux peut en témoigner : elle n'a jamais fait tort à un gravier, et il y en a même, dans le nombre, à qui elle a donné, jusqu'à 150 francs pour une campagne.

— Et, sur ces 150 francs, combien vos graviers touchaient-ils d'avances?

— Oh! mon Dieu, cela dépend des habitations : 80, 90, quelquefois 100 francs...

— Soit deux tiers de la somme totale. Et le tiers restant?

— Le tiers restant leur était remis à la fin de la campagne. Ceux qui prétendent le contraire ne nous connaissent pas; il n'y a pas de malhonnêtes gens dans notre métier...

CHARLES LE GOFFIC.

(*A suivre*).



LA VIE LITTÉRAIRE

La Vie amoureuse de François Barbazanges

MARCELLE TINAYRE : La *Vie amoureuse de François Barbazanges*, roman (Calmann-Lévy, éditeur).

C'est un de nos mérites que, si un auteur nous gratifie d'un bon livre, nous attendions avec une sorte de tendre intérêt et suivions avec une estime d'ores et déjà sympathique toutes les œuvres qu'il lui plaît de nous donner ou de nous promettre. Marcelle Tinayre bénéficie très justement de cet intérêt et de cette estime. L'auteur de la *Vie amoureuse de François Barbazanges* est digne d'obtenir maintenant la récompense du plaisir que nous procura la *Maison du péché*. Et puisqu'elle n'a pas voulu accumuler dans la *Vie amoureuse de François Barbazanges* toutes les beautés dont elle avait chargé soigneusement la *Maison du péché*, mais y maintenir plutôt quelques uns de ses défauts, il est équitable qu'en lisant l'ouvrage agréable et banal de cette femme trop intelligente, trop habile aux assimilations littéraires, trop pressée peut-être de transformer en succès présent la gloire à venir, nous lui faisions crédit jusqu'au livre prochain qui sera probablement moins précipité et qui sera sans doute tout aussi avenant, mais plus profond, je l'espère, et plus neuf.

Marcelle Tinayre a douté de notre bonne volonté. Elle a eu tort, mais on sent bien à chaque page qu'écrivant cette brillante et facile *Vie amoureuse*, elle a eu peur que nous oublions méchamment qu'elle était l'auteur de cette *Maison du Péché*, forte et « prenante ». Alors pour nous rappeler mieux qu'elle ne cessait pas d'être l'auteur de la *Maison du Péché*, elle s'est beaucoup souvenue elle-même qu'elle l'était. Et c'est ainsi que de plusieurs façons, l'auteur de la

Vie amoureuse de François Barbazanges reste encore l'auteur de la *Maison du Péché*.

Ces deux livres se ressemblent. L'un est la reproduction adoucie de l'autre, et dans un milieu différent, mais que l'on peut peindre d'après les mêmes procédés. Augustin de Chanteprie et François Barbazanges sont deux adolescents blonds, aux yeux bleus, d'un visage doux. Ils ont tous les deux une vieille nourrice qui leur conte à tous deux des histoires. Ils sont tous les deux élevés par des femmes. Tous les deux ils sont d'une intelligence dont on a vite mesuré l'étendue, et pour cela enclins à la piété autant qu'à la rêverie. Ils sont l'un comme l'autre éloignés des femmes, et d'ailleurs, ou conséquemment, recherchés par elles. Il se trouve par hasard que ces femmes ont l'âme païenne. Ainsi Fanny Manolé. Et voici que maintenant, la vulgaire et touchante amie de François Barbazanges, Margot a l'âme aussi peu chrétienne qu'une faunesse des bois. Mais l'un comme l'autre, Augustin et François sont en proie à un amour unique dont ils meurent tous deux dans des circonstances assez dissemblables, à la vérité, mais dont enfin ils meurent, ayant cessé depuis hier d'être des adolescents, n'étant qu'à peine des jeunes gens. Le parallélisme est constant entre les deux livres, entre les deux pâles héros. Même ici, mille détails accessoires évoquent des scènes ou des incidents que nous avions remarqués là. Marcelle Tinayre décidément est très possédée par le souvenir de la *Maison du Péché*!

Et tel est le roman qu'elle raconte aujourd'hui.

Le 17 juillet 1673, Mme Catherine La Pouméiye, femme de M. Jacques Barbazanges, conseiller au présidial de Tulle, accoucha d'un garçon beau comme le jour, et qui fut appelé François. M. Barbazanges fut soucieux d'établir le « thème de nativité » de son fils. Le Cygne planait au Zénith; le Serpent menaçait Hercule. Vénus qui s'était levée comme une perle nue sur la grève pourpre du Couchant commençait de descendre effrayée par le vieux Saturne dont la face maléfique apparaissait de l'autre côté du ciel, entre les quatre étoiles du Capricorne. M. Barbazanges fut donc très assuré que François participerait des influences de Vénus et de Saturne. Et il termina ainsi son horoscope :

« Si Dieu lui faict la grâce de vivre, ses qualités seront principalement qu'il sera très bien fait, civil dans ses manières et son langage, et, nonobstant sa complexion mélancholique, poly, aimable et point avaricieux. Mais l'opposition des planètes me porte à craindre qu'étant très beau de corps et de visage, il ne soit pas fort aimé d'un chacun, et surtout des femmes par lesquelles luy pourrait arriver malheur... Aussy, je pry Dieu qu'il le fasse homme de bien, régulier en Jésus-Christ et fort éloigné de tout libertinage. »

François Barbazanges ne fit pas mentir les astres qui lui promettaient — avec menace — une si galante destinée. Il commença de plaire dès qu'il commença de vivre, et sans y penser même, il exerça sur les yeux et les cœurs féminins la plus étrange tyrannie. Enfant, il était adoré par les deux petites Peschadour qui se le disputaient et le battaient pour se l'arracher. Il éprouvait ainsi dans un âge trop tendre l'heur et le malheur de plaire aux dames. Enfant, François, le joli François, était adoré par une dentellière de la boutique de Mlle Contrastin, Margot Chabrillat, dite « Margot la Chabrette » et plus chèvre que fille assurément par la maigreur, la couleur, le caprice et l'impudence. Toujours sautante et virevoltante, les pieds nus, les jupons troués, le mouchoir ouvert, la tignasse crépue sur les yeux, elle s'approchait de la fenêtre près de laquelle se trouvait François, le joli François.

— Eh ! bonjour disait-elle avec force contorsions et cérémonies. Eh ! bonjour monsieur *de* Barbazanges. Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !... Si votre ramage était pareil à votre plumage, vous seriez le phénix du Bas-Limousin...

Elle disait ainsi parce que, en 1683, les petites dentellières de Tulle connaissaient parfaitement les fables de la Fontaine. Elles les apprenaient dans les écoles primaires, qui n'étaient pas encore laïcisées.

François cependant lisait, conseillé par sa mère, les histoires de *l'Astrée*. Et la compagnie des héros et des infantes l'enchanta si fort qu'il conçut un dégoût étrange des filles et femmes du commun. Non qu'il méprisât ces personnes par orgueil et dureté d'âme, — il était au contraire, le plus poli du monde et toujours prêt à les obliger — mais dans leurs manières et dans leurs propos il sentait la vulgarité naïve de leurs sentiments et la bassesse de leur origine. Il n'avait, au surplus, que dix ans. Mais il grandissait en âge et en beauté, et les ouvrières de Mlle Contrastin le regardaient avec une infatigable amitié.

Il fut aimé par Mme de Phelletin, belle personne grande et grosse et rouge qui s'ennuyait en son logis Elle eut un prétexte amical pour le convier chez elle et le voulut séduire. Mais François Barbazanges se souvint à temps que la ruse était grossière et d'une scène qu'il avait lue dans le Roman Comique de Scarron et que Marcelle Tinayre devait lire après lui. Quand il se retira de chez Mme de Phelletin, il était encore vertueux ; mais heureux — et fâché — d'avoir eu, puis évité la plus cruelle mésaventure : rêver d'une Astrée depuis l'enfance et connaître l'amour aux bras d'une lourde coquette.

Il fut aimé par Louise Baluze qui rougissait doucement en lui passant au doigt une bague d'émeraude Mais il ne l'épousa point, car lui ne pouvait l'aimer.

Il fut aimé par toutes les femmes, car il les ensorcelait toutes. La plus humble fut celle qui l'aima le

mieux, et jusqu'à en mourir. C'était Margot. Fille vagabonde d'un père ivrogne, elle n'avait point une moralité très exigeante et n'attendait son bonheur que de la satisfaction de ses désirs spontanés.

Elle était la maîtresse d'un voisin le Galapian, maîtresse aussi par moments de plusieurs autres qui lui plaisaient un instant. Mais on nous donne à entendre qu'elle savait très bien que la sensualité est une chose et que l'amour est une autre chose. Cette fille simple et vive arriva même à des complications assez raffinées de psychologie amoureuse. Tout son amour de fillette sans perversité allait à François souverainement séduisant. Or, François avait un camarade, Pierre Broussol, qui n'avait pas le moindre éloignement des jeunes femmes. Pierre Broussol s'approcha donc de Margot, adolescente facile. Celle-ci fit mine de l'aimer, car avoir près de soi Pierre Broussol, qui approchait constamment François Barbazanges c'était avoir quelque chose de François. Mais, en vérité, elle ne l'aima point, n'aimant que François. Si bien qu'un jour, n'en pouvant plus d'amour et de douleur, elle se voulut noyer. On la retira d'un torrent, mais elle devait mourir. Du moins elle mourut consolée, car François vint vers elle et lui tint ce discours :

— « C'est moi, Margot, c'est moi François Barbazanges ; c'est moi votre ami, votre amant... Admirez ici la victoire de votre tendresse qui a triomphé de mon indifférence et de mes injustes mépris. Vous m'avez aimé sans connaître mon âme. Je n'ai pu connaître votre âme sans vous aimer ! »

Margot fut infiniment sensible à cette psychologie tardivement clémente. « Oh ! mon Seigneur, dit-elle, oh ! mon doux maître. Je n'ai eu de souffrance que de vous, de joie que de vous. J'ai vécu de vous. Je meurs de vous ! » « Sois heureuse, murmurait François, je ne te quitterai plus, ma chère mie. » — « Ah ! fit-elle, c'est à vous d'être heureux, maintenant. Puissiez-vous aimer comme je vous aime et mourir comme je meurs ! » Puis elle mourut. Et son souhait fut accompli.

En effet, François, Don Juan malgré lui, pleura de concert avec Pierre Broussol celle qui avait été sa victime pour n'avoir pas été sa maîtresse, et ses parents affectionnés voulurent « le changer d'air ». Ils l'envoyèrent en Auvergne avec son ami. Ne donnez pas votre cœur si vous voulez conserver votre vie, lui dit son père qui savait quelles influence astrales subissait François, et ne pouvait donc formuler pour son fils les souhaits sentimentaux et bien littéraires de Margot la Chabrette.

François partit donc avec Pierre. Ils allaient à cheval, le plus gaiement du monde, lorsque se dirigeant vers Combareilh, ils rencontrèrent un pêcheur de truites qui avait la mine martiale et la fierté d'un gentilhomme. Ils causèrent et le pêcheur leur dit se nommer Jean Dragon. François ne cacha pas qu'il allait à Combareilh saluer au château la marquise que connaissait son père. L'homme sembla s'irriter. Ils reprirent leur route néanmoins. Et pendant que Pierre avec les valets se reposaient dans une auberge, François se dirigea vers le château. Il aperçut au bord de la Clidane une baigneuse aux formes divines... et sans grossière pensée, sans profane désir, par un miracle de presciences il devina les possibilités infinies de bonheur que promettait cette beauté vraiment unique. Il ne réfléchit pas, il ne s'étonna point : l'amour inévitable, fatal, le frappa comme la foudre.

Cette déese c'était Hyacinthe, la belle-fille du marquis et de la marquise de Combareilh. Le soir François dînait avec elle, Hyacinthe regardait François. François regardait Hyacinthe. Puis la nuit !... la nuit François fait un beau rêve. Il lui semble que Hyacinthe est près de lui. Leurs lèvres ne se quittent plus. Ils tremblent et soupirent, et se pâment, et s'étreignent. Alors François comprend que l'amour à la façon des Scudéry n'est que fadaise et faribole et que les jeunes bouches ont meilleure grâce à s'entre-baiser qu'à discourir.

Le lendemain il part, il va rejoindre son ami Pierre à l'auberge. Il est tué d'un coup de feu au détour du chemin, tué parce que le pêcheur de truites Jean Dragon ne s'appelait pas Jean Dragon et n'était pas un pêcheur de truites. C'était tout simplement M. de La Roche-Dragon qui avait convoité jadis Hyacinthe et sa dot, et savant en magie noire autant qu'habile aux armes, se vengeait, en leur jetant des sorts ou en les assassinant, de tous ceux qui approchaient Hyacinthe et pouvaient être aimés d'elle. François Barbazanges fut sa dernière victime car la triste Hyacinthe devint religieuse cloîtrée chez les Ursulines et la Roche-Dragon fut pendu.

Cy finit l'histoire de François, beau comme le jour. Et Marcelle Tinayre se demande raisonnablement. « Si l'on regarde le train du monde et le peu qu'est la fortune, et le néant qu'est la gloire, et le mensonge qu'est l'amour, ne faut-il pas envier ce François Barbazanges qui, dans une nuit sans lendemain, vécut son rêve amoureux ou rêva sa vie amoureuse ? »

⁂

Nous nous le demanderons une autre fois ; et nous n'en déciderons jamais, car si nous ne conservions pas avec un soin jaloux des incertitudes essentielles, ce serait la fin de toute littérature... Mais après avoir lu ce livre avenant et bizarrement dramatique, il est plus urgent de se demander ce que Marcelle Tinayre se proposa.

Comme on est obsédé perpétuellement par le souvenir un peu tyrannique de *la Maison du Péché*, on se persuade que Marcelle Tinayre constitue par grands tableaux, ressemblants et variés, une Histoire de la littérature dans ses rapports avec l'amour, ou une Histoire de l'influence de la littérature sur l'amour. Nous avions le chapitre de la littérature janséniste et l'âme d'Augustin de Chanteprie. Nous avons le chapitre de la littérature romanesque, depuis l'Astrée jusqu'à La Clélie et l'âme de François Barbazanges. Et nous attendons la suite. Mais si Marcelle Tinayre entreprit cette histoire elle a vraiment trop facilité sa tâche. Il est commode de façonner une âme d'enfant ou d'adolescent, et l'on comprend bien la toute-puissance des lectures sur un jeune esprit, sur un jeune cœur instruit de la vie par elles seules. Il est aisé de faire lire à Augustin de Chanteprie des livres jansénistes et rien autre ; il est aisé de faire lire à François Barbazanges des romans romanesques et rien autre. Ces jeunes gens n'existent point dans la réalité. Ils sont seulement des créatures du romancier... Et on se demande même pourquoi Marcelle Tinayre a pris soin de replacer François Barbazanges dans l'époque où le livre de d'Urfé, ceux de la Calprenède et de Mlle de Scudery exerçaient toute leur action ; et pourquoi, au contraire, elle a laissé Augustin de Chanteprie lecteur des jansénistes, dans le monde contemporain... On est tout étonné, mais on est tout de même ravi car la *Vie amoureuse de François Barbazanges* a toutes sortes d'amabilités.

Avec, par malheur, des contradictions et des disparates, ce livre est en somme l'étude d'une âme exceptionnelle façonnée par l'hérédité et encore plus par les lectures. Il est en dehors de la vie. Il est une création de poète érudit et amplificateur. En même temps Marcelle Tinayre s'applique à faire la peinture la plus réaliste du milieu de petite ville du XVIIe siècle dans lequel grandit François Barbazanges. Tout vit avec exactitude autour de lui. Et lui n'est qu'un rêve. Que dis-je ! réalisme des tableaux et des personnages accessoires, bourgeois, ouvriers, chanoines, dentellières, et fantaisie baroque des événements, complications merveilleuses des péripéties dramatiques les plus irréelles ! Marcelle Tinayre excelle en tous les genres, mais elle a tort, je pense, de mêler un peu confusément tous ces genres en un livre.

Et quand on suit dans sa fantaisie et dans sa vérité cette reconstitution romanesque des mœurs, des idées, des sentiments, des aspirations idéales de la société d'une époque, on se prend à croire que ce genre de reconstitutions appelle nécessairement certains procédés, certaines scènes, et pour tout dire certains poncifs. On se remémore la *Rôtisserie de la Reine Pédauque*, et c'est facile car voilà un livre qui est toujours discrètement présent dans la mémoire. On aperçoit dans la *Vie amoureuse de François Barbazanges* et dans la *Rôtisserie*, beaucoup de scènes, beaucoup de traits analogues. Vie des petits boutiquiers et des ouvrières de la rue Saint-Jacques, vie des dentellières de Tulle ; prêtres qui philosophent avec des sourires, gentilhommes ou bourgeois adonnés à l'astrologie ou à la magie ; drames identiquement combinés, la mort de l'abbé ou celle de François amenée de la même façon, dans des paysages différents, mais tels que l'un évoque l'autre, et cette scène-ci cette scène-là, et le roman d'aujourd'hui, le roman d'hier. Naturellement, Marcelle Tinayre n'y a point songé. C'est à son insu qu'elle a fait une « reconstitution » selon la coutume de toutes les reconstitutions récentes... Et enfin ce n'est pas faire un éloge médiocre de la *Vie amoureuse de François Barbazanges* que de dire qu'elle rappelle *La Maison du Péché* et qu'elle multiplie en nous les réminiscences de la *Rôtisserie de la Reine Pédauque*.

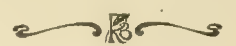
Mais voici surtout le défaut de ce livre enchanteur, disparate, heurté et de parties mal jointes. Tous les héros d'Anatole France parlent comme Anatole France. Tous les héros de Marcelle Tinayre parlent non point comme Marcelle Tinayre, mais comme les livres qu'a lus Marcelle Tinayre pour écrire son ouvrage. Et elle en a lu beaucoup, et elle les a lus avec une habileté sans bornes ! Cependant que ces héros soient si livresques, cela diminue l'intensité de leur vie, arrête l'élan de leur âme, corrompt la sincérité de leurs sentiments. Il n'est pas jusqu'à la petite Margot, la Chabrette qui ne fasse en termes élégants de fines analyses psychologiques. Il n'est pas jusqu'à Pierre Broussol de Saint-Hilaire d'Obazine qui causant d'amour avec Margot, ne se serve des « fiches » de Marcelle Tinayre : « Seriez-vous saturnienne et mélancolique ? En ce cas, ma fille, il vous faudrait suivre les excellentes prescriptions du médecin Antoine Meynard. Il assure que les personnes de cette humeur doivent avoir l'air bien corrigé, un peu chaud et humide, et les fenêtres de leur maison ouvertes sur l'Orient ». Il n'est pas jusqu'à François Barbazanges qui pressé, par Mme de Phelletin, ne se souviennent que Marcelle Tinayre vient de lire le *Roman Comique*, qu'elle y a justement pris l'idée de la petite aventure où elle le compromet et François, toujours obligeant croit aussitôt voir la scène de Scarron : la grosse dame Bouvillon, dévergondée, avec son tablier et son peignoir à dentelle et la jupe de noces de sa bru ; le jeune comédien Destin, enfermé quasi de force dans la chambre de cette effrontée dont la gorge et le visage tout enflammés auraient été entre guillemets pris de loin pour un *tapabor* d'écarlate. Mais ces lectures par ailleurs, nourrissent

des descriptions pittoresques et précises d'un quartier de Tulle au XVIIIe siècle, de l'entrée de Mascaron à Tulle... et les romans de Marcelle Tinayre encore une fois sont tout pleins, tout débordants, d'une attrayante érudition.

Erudition des faits, érudition du style ! Sans doute, cette application à restaurer le style du XVIIe siècle se traduit par des excès, en somme flatteurs pour tout le monde. Les gens du peuple parlent trop volontiers la langue élégante et châtiée des bons auteurs leurs contemporains, et Margot a le tort de connaître cette langue aussi bien que Marcelle Tinayre. Nous ne lui en demandions pas tant, ni même temps à Marcelle Tinayre elle-même, car son élégance acquise communique à l'élégance naturelle de son style un peu d'apprêt ; et l'aisance devient compassée.

Aimons pourtant cette « romancière » si profondément sensible aux beautés traditionnelles de notre langue française. Aimons-la d'autant plus que le souci de cette tradition est plus utile aujourd'hui à notre littérature. On serait donc bien coupable de prétendre, après cette incomplète et adroite *Vie amoureuse de François Barbazanges* lui enlever quelque chose d'une juste gloire littéraire à laquelle elle ne prétendit rien ajouter. Pardonnons-lui de bonne grâce d'avoir voulu rester quelque temps encore l'auteur de la *Maison du Péché* simplement et attendons avec confiance qu'elle sorte des livres pour entrer dans la vie, qu'elle cesse de chercher la vie dans les livres pour la chercher enfin dans la vie elle-même !

J. ERNEST-CHARLES.



THÉATRES

Théâtre-Antoine : *Oiseaux de passage*, pièce en 4 actes, de MM. MAURICE DONNAY et LUCIEN DESCAVES.
Nouveau-Théâtre : *Le Petit Eyolf*, d'HENRIK IBSEN.

Il n'y a pas à dire : plus nous allons, et plus l'influence des *idées pures* se fait sentir sur la production dramatique. La plupart des œuvres sérieuses au théâtre — j'entends celles qui ne relèvent plus du vaudeville ou des spectacles à figuration — se rattachent à quelque idée sociale ou philosophique qui nécessairement invite le critique à les envisager du point de vue de la pensée et non du seul point de vue esthétique. Que l'on approuve un tel déplacement de l'objectif dramatique, ou qu'on lui soit hostile, on est bien contraint de se rendre à l'évidence et de contrôler ce qui est : c'est une affaire de statistique. Durant cette seule saison dramatique qui est loin d'être finie, et pour ne parler que des scènes importantes, voici quelques titres significatifs : *La Guerre au village*, *Maternité*, *Le Retour de Jérusalem*, *Décadence*. Si nous y joignons les *Oiseaux de passage*, de MM. Donnay et Descaves, nous avons une liste imposante et singulièrement expressive.

De plus en plus se vérifie la doctrine chère à Dumas fils : le Théâtre tend à devenir une tribune où les idées qui sont dans l'air trouvent un écho plus vibrant que sous la forme romanesque qui les avait jusqu'alors accueillies. Parfois même, elles partent du roman, pour prendre leur expression la plus intense et la plus aiguë dans une œuvre de théâtre : ainsi paraît-il légitime de dire que si *Résurrection* n'avait pas été écrit, les *Oiseaux de passage* n'auraient pas paru à la scène, car nous y trouvons quelques-unes des idées essentielles du chef-d'œuvre de Tolstoï, ou si vous préférez, l'atmosphère même qui a rendu possibles et viables les personnages principaux de MM. Donnay et Descaves. La portée d'une œuvre imaginative ayant secoué l'opinion du monde, au point où l'a fait le roman de Tolstoï est incalculable en effet, et nous pourrons bien dire qu'elle prolongera ses conséquences au-delà même de ce que nous pouvons imaginer.

S'il nous fallait ici juger les *Oiseaux de passage* du seul point de vue de la réalité scénique et de la vraisemblance des personnages qui s'y trouvent confondus et mêlés, il y aurait certes beaucoup à dire. Jamais, non jamais, la vie telle que nous l'observons autour de nous, ne nous donnerait, avec un caractère de vraisemblance, les combinaisons qui rendent possible l'affabulation d'une telle pièce. Ce monde de bourgeois, et j'ajouterai, de petits bourgeois de province, que les auteurs nous dépeignent accueillant ou du moins tolérant pour les idées libertaires de leur héros Gregoriew et de leurs héroïnes Tatiana et Vera Lewanoff, est bien au contraire, dans la réalité, le plus fermé que nous sachions à de telles idées ; et si, à la rigueur, le jeune Julien qui a vingt-cinq ans et tout l'emportement de cet âge, trouve dans sa passion pour Tatiana l'excuse du *coup de foudre*, il apparaît trop évident, en revanche, que jamais parmi ceux qui l'entourent, ni son père, ni sa mère, ni l'un quelconque de ceux qui l'approchent, n'eussent prêté la main à son mariage avec une telle fiancée. J'ignore ce que l'avenir nous réserve au point de vue de la fusion des classes, et si l'œuvre de MM. Donnay et Descaves peut être considérée comme prophétique en quelque façon. Mais ce que je sais de source certaine, c'est que, dans la réalité vécue, telle que nous la pouvons observer aujourd'hui, les parents de Julien eussent tout fait, tout tenté, fermé leur porte, chassé leur fils, plutôt que de donner leur consentement à une union aussi disproportionnée par les idées et les tendances que celle où aboutissent les auteurs. L'objection est si

sérieuse, le contraste est si fort et constitue un tel porte-à-faux, qu'il suffit pour enlever à la pièce tout caractère nettement défini, et lui imprimer, dans le début tout au moins, je ne sais quel aspect vaudevillesque qui jure étrangement avec sa véritable portée.

Donc ni unité, ni tenue dans cette œuvre — et c'est la plus sérieuse objection qu'on lui doive faire, car ce défaut d'unité tient à l'inconsistance psychologique, à l'inexistence de trois ou quatre personnages. Ceci dit, qui d'ailleurs était assez manifeste pour frapper tous les yeux, je ne fais aucune difficulté pour reconnaître que les oiseaux de passage, envisagés isolément du singulier milieu où ils ont émigré, c'est-à-dire les figures de Gregoriew, Vera Levanow et Tatiana, sont silhouettées avec une étrange habileté, et d'un énergique coup de crayon.

Les déclarations libertaires de Grégoriew, son apologie du collectivisme, de la libre circulation et de l'union libre, ont, dans sa bouche, un caractère de franchise et de fierté qui font de ce héros anarchiste une figure intéressante et originale. Il apparaît à nos yeux, non seulement pittoresque, mais vrai par la sincérité de l'accent, et par la conviction du geste. Des deux femmes qui partagent ses idées, Tatiana et Vera Levanow, la plus vivante, celle qui nous donne le plus directement l'impression de la réalité, c'est la première, parce qu'elle est tout d'une pièce, parce qu'à aucune minute elle ne transige avec sa conscience, parce qu'elle a une vraie nature d'*apôtre*, et que toute *foi*, du moment qu'elle est sincère, mérite le respect. Vera, elle, est gâtée, affaiblie, diminuée par l'amour qu'elle éprouve pour Julien. Elle est *embourgeoisée*, si je puis dire, elle commence à subir l'envoûtement du milieu dans lequel elle évolue. Mais aussi que diable vont-ils faire dans un tel milieu ! Voilà bien la convention du théâtre... Il fallait faire une pièce et pour ce motif, amener certains rapprochements, imaginer une intrigue qui devait fausser les caractères et se développer contrairement à toute vraisemblance. Je ne sache rien de plus malhabile d'ailleurs que ces collaborations de deux tempéraments qui répugnent l'un à l'autre, comme celui de M. Donnay et de M. Descaves. Pourquoi constituer une association, quand on est fait pour marcher isolément ! La méthode de transfusion du sang qui, en médecine déjà, ne donne pas de bons résultats, semble condamnée en littérature : elle apparaît tout au moins inutile, quand on l'applique à un organisme assez vigoureux pour se soutenir par lui-même...

⁂

M. Lugné-Poë continue la série des belles représentations ibséniennes qui ont établi sa réputation, qui l'ont affermie, consolidée et répandue parmi ceux qui s'intéressent à l'art dramatique. Plus d'une fois à cette place, nous avons précisé la nature et la portée de ses tentatives ; nous avons appuyé sur cette ferveur, cet amour sincère de l'art qui lui dicte un effort d'où se trouve bannie toute préoccupation industrielle.

Une fois de plus, M. Lugné-Poë mérite les encouragements et les applaudissements des amateurs, pour ces curieuses représentations du *Petit Eyolf* qu'il vient de donner au Nouveau-Théâtre. L'œuvre de Henrik Ibsen n'avait pas été jouée à Paris depuis mai 1895. Il est intéressant de marquer la portée de cette pièce, dans l'œuvre d'un écrivain dont les productions sont un perpétuel commentaire des crises de conscience qu'il traversa lui-même — d'autant plus qu'ici la pensée du dramaturge se dégage avec une précision à laquelle il ne nous habitua pas toujours...

Le *Petit Eyolf* représente le passage de la conception *individualiste* d'Ibsen à une conception plus large, et pour tout dire, plus *altruiste* de la vie. On sait si, dans toute la première partie de sa carrière, le maître norvégien nous apparaît comme un fervent de l'individualisme, le plus convaincu, le plus passionné aussi. Brand, Hedda Gabler, Nora, combien d'autres parmi ses personnages, autant de révoltés qui n'ont d'autre souci que le culte absorbant de leur personnalité, et le développement du Moi — « Moi seul contre le Monde » — telle pourrait être leur devise.

Rita Allmers elle-même, cette Rita, qui est l'héroïne du *Petit Eyolf*, ou mieux, la figure centrale où se concentrent tous les rayons du poète, Rita s'esquisse sous nos yeux au 1er acte comme une digne sœur des Nora et des Hedda. Epouse ardente, elle aime avec tout son être : cœur, sens, imagination, tout est pris chez elle, et vient collaborer à sa ferveur. Ce n'est pas une de ces créatures abstraites, comme tant de fois nous en montrèrent romanciers et dramaturges, qui n'ont pas de racines dans la vie. Elle est bien une créature de chair : elle a toutes les exigences, toutes les faiblesses de sa physiologie.

Jalouse au fond de l'âme, parce que sa vie est dans sa seule passion pour Allmers, Rita l'est d'abord de sa belle-sœur Asta, la demi-sœur de son mari, et cela n'a rien que de naturel, car toute épouse, toute amante passionnée, éprouve invinciblement quelque inquiétude soupçonneuse à l'égard d'une influence féminine s'exerçant à côté de la sienne, et quand bien même cette influence aurait pour excuse un lien du sang aussi étroit...

Jalouse, Rita l'est encore des occupations intellectuelles de son mari, des heures qu'Allmers consacre à la préparation de son livre, et cela se comprend

encore chez une nature aussi absorbante, pour qui tout est motif de craindre, car ces heures dépensées par Allmers au développement de son intelligence, c'est autant de soustrait à la vie *sentimentale* qui pour elle représente *toute la vie*, et dans son âme inquiète absorbe toute autre notion... Il faut avoir quelque indulgence pour les formes, même excessives, de la jalousie...

Jalouse, Rita l'est enfin du petit Eyolf, le fils issu de son amour avec Allmers... et c'est ici que tout d'abord nous ne comprenons plus, si nous ne faisons appel qu'à l'habituelle et rigoureuse logique des sentiments humains, car enfin le petit Eyolf, c'est le fruit d'un amour passionné, vivant témoignage de leur tendresse, c'est leur chair et leur sang confondus dans un même être, et nous éprouvons quelque gêne au moins à cette pensée qu'un tel sentiment puisse trouver place dans le cœur d'une mère, quand bien même cette mère serait épouse et amante avant tout.

Pour expliquer, pour justifier une telle anomalie, il nous faut donc recourir à une analyse d'âme moins simpliste, plus subtile et plus aiguë qne celle qui provoque cette première révolte de nos sentiments. Le petit Eyolf est un enfant disgracié, boiteux, condamné à une douloureuse existence. Il ne l'est pas de naissance, mais par accident, et cet accident est survenu dans une minute d'oubli, à une heure précisément où Allmers, enivré par la beauté de sa femme, oubliait tout, pour ne songer qu'à une chose dans les bras de Rita : qu'il était un amant passionné.

Tel est le centre de l'œuvre, la clef de ce drame de conscience qui se trouve au fond de toute œuvre d'Ibsen. On imagine les conséquences, dans une tête scandinave, du grave problème ainsi posé de la responsabilité paternelle. C'est elle qui impose à Allmers de ne plus envisager désormais dans la vie, comme devoir primant tous les autres, que sa mission paternelle à l'égard d'un être souffreteux par sa faute. C'est elle qui provoque la grande scène de jalousie du 1er acte, qui précise la nature de Rita, et nous donne l'explication de cette jalousie effrénée.

Le petit Eyolf est emporté par un accident... et c'est à partir d'ici que nous voyons se préciser la transformation du maître norwégien... ce que nous avons dénommé ainsi : passage de la conception individualiste à la conception altruiste de la vie. Imaginons cette pièce composée dans la première partie de la carrière d'Ibsen. Cette mort eût été le signal d'un irrémédiable dissentiment, d'une séparation au moins vraisemblable. Allmers en eût conçu, non plus seulement de l'éloignement, mais une véritable horreur pour celle qui, un moment, lui avait fait oublier ses devoirs de père. Il fût parti avec Asta, pour reprendre son existence d'autrefois... Rita, allant jusqu'aux conséquences extrêmes de sa passion, de son exclusivisme amoureux, eût abandonné pour un autre cet homme qui se refusait à voir en elle l'unique objet de ses préoccupations... Telle eût été la solution logique d'une conception vraiment individualiste, telle qu'Ibsen nous en a présenté des incarnations successives : Hedda, Nora, et tant d'autres que je ne rappellerai pas.

Voici pourtant que s'est transformée la conception du dramaturge, et c'est à cette transformation que nous devons la scène saisissante, si expressive en sa sobriété, cette conclusion lumineuse du drame, où nous voyons les deux époux, jusqu'alors séparés par les exigences de leur âme, soudainement rapprochés par le *devoir* qu'ils envisagent de faire, pour les petits êtres malheureux qui les entourent, ce qu'ils n'ont pas fait pour Eyolf.

ALLMERS

Que comptes-tu faire, en réalité, pour tous ces enfants ?

RITA

Je veux essayer, avant tout, de leur créer de plus douces et de plus nobles destinées.

ALLMERS

Si tu y réussis, Eyolf n'aura pas vécu en vain.

RITA

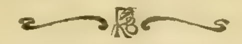
Et ce n'est pas en vain que nous l'aurons perdu !

On retrouve ici cette conception commune à toutes les littératures du Nord, de l'amélioration, de l'épuration de l'âme humaine par la souffrance. N'est-ce pas comme un écho du vers célèbre de *Parsifal* : « Durch Mitleid Wissend... Instruit par la pitié », qui descendu des hauteurs du Mythe où Richard Wagner l'avait placé, mais peut-être un peu trop loin de notre cœur, prend une signification, une portée plus humaine, dans la réalisation ibsénienne ? C'est ainsi que les grands génies se donnent la main à distance, et que leurs œuvres s'imposent avec ce double caractère : d'abord comme expression d'une forte individualité, et puis comme la condensation des idées morales essentielles à leur race.

J'ai rapproché ces deux noms : Ibsen et Wagner. Faut-il en citer un troisième, tout aussi grand dans son rôle d'annonciateur et que nous ne saurions négliger, puisqu'il s'agit d'une conception presque chrétienne de la vie ? C'est celui de Tolstoï... L'apparition du *Petit Eyolf* est antérieure de quelques années à celle de *Résurrection*, puisque la pièce fut jouée pour la première fois à Paris grâce à la belle initiative de M. Lugné-Poë, le 8 mai 1895... Mais les deux penseurs illustres, Ibsen et Tolstoï, en qui se résument quelques-unes des plus vivantes préoccupations contemporaines, accomplissaient leur évolution vers la même date : c'est la seule chose qui importe ici.

Lorsque, malgré la distance, malgré des différences foncières dans les idées, nous voyons deux esprits de cette force et de cette qualité aboutir à une identique conception à la vie, par la seule évolution de la pensée, et en dehors de toute préoccupation confessionnelle, n'est-on pas en droit d'affirmer qu'il y a quelque chose de changé dans l'orientation des idées, et qu'au-dessus des personnages vivants du drame, il est indispensable d'envisager ces idées qui les dominent?...

PAUL FLAT.



HANNETONS DE PARIS

—

M. Maxime Pirouette

— Du talent, celui-là !

— Grande autorité !

— Un esprit libre ! Un cœur généreux !

— Et quelle crânerie !

— C'est vrai ! Toujours les poings en avant pour défendre ses amis et ses idées !

— Certes ! Une compétence et une conscience !

Telles sont les litanies qui, dans les salons à la mode, retentissent, chantées par vingt bouches féminines avec accompagnement du bourdon approbateur de presque toutes les voix mâles, dès que le nom de M. Maxime Pirouette est jeté dans la conversation ! On dirait d'une plume brillante qu'on se lance et se repasse à l'envi, et dont le rayonnement jetterait un tel éclat sur les joueuses de cette partie de raquette qu'elles la prolongent pour leur propre gloire.

C'est que M. Maxime Pirouette (prénom inséparable du nom et qui, ajoutant la grandeur à la fantaisie, évoque si bien la physionomie complète du héros !) est un personnage si connu, si répandu, si souvent et à tant de propos cité — même hors de propos, ce qui est le comble du prestige — que, véritablement, un homme dans le train, une de ces femmes qui passent pour faire l'opinion parce qu'elles en sont les esclaves, doivent à la réputation de leur salon comme de leur goût, d'affirmer qu'elles apprécient un homme aussi fêté que M. Maxime Pirouette.

Que, d'aventure, un grincheux sincère, croyant encore à la justice mondaine et assez ingénu pour vouloir l'éclairer, ou bien que, amusé par tant de folies, un ricaneur, contemporain des ruses par lesquelles M. Maxime Pirouette se fit jadis prendre au sérieux, ne se contente pas de sourire et mêle à ce chœur exalté quelques sarcasmes, aussitôt c'est contre l'audacieux une averse d'épigrammes ou, ce qui est plus meurtrier, un murmure de hargneuses insinuations à voix basse.

— Une compétence et une conscience ! Raille-t-il? Dites plutôt toutes les compétences et plusieurs consciences !... Toujours les poings en avant ! Rassurez-vous : Non pour la bataille, mais pour se faufiler !... De la crânerie, certes, mais lorsque, sans le moindre risque, elle est une profitable pose de théâtre...

— Grognerie négligeable !... C'est le fiel d'un envieux sans goût, et mal renseigné ! murmure derrière l'éventail les jolies personnes qui ne veulent pas qu'on leur ternisse la gloire dont elles se sont parées — c'est déjà un tel effort que de retenir un nom, même sans en connaître au juste le sens ! — et qui d'ailleurs, surprises d'avoir pu rester trois secondes sur un sujet, même sans l'approfondir, papillonnent déjà sur d'autres pistes.

Et si par hasard, le grincheux, allant jusqu'au bout de son indignation aussi naïve qu'inutile, ou le ricaneur, prolongeant sa taquinerie, riposte au murmure de blâme par la simple question. « Au moins ayez la bonté de m'apprendre ce qu'a fait M. Pirouette et pourquoi il est glorieux », déjà on est à cent cabrioles de ce sujet, que personne ne songe à reprendre d'une manière aussi grave, car il faudrait réfléchir et comparer. D'ailleurs l'annonce de trois divorces, l'évocation d'un scandale et six égratignages de gens respectables protégent, cette fois comme tant d'autres, M. Maxime Pirouette contre tout retour offensif de la clairvoyance.

A vrai dire le héros de notre vertige s'est bien gardé de rien faire. C'est sa force. C'est même tout le secret de son importance. Ayant l'avantage de juger avec sang-froid la société moderne, il a vite découvert que le travail et la création sont, pour un homme soucieux de parvenir, du temps perdu, tout au moins le moyen le plus lent et le plus ingrat. Pendant que le bûcheur s'exténue sur ses procédures s'il est avocat, à développer et orner l'intelligence de ses élèves s'il est profeseur, dans son laboratoire s'il est chimiste ou médecin, dans son cabinet s'il est homme de lettres, dans son atelier s'il est un poète de la couleur et du dessin, qui donc se trémoussera pour lui sur les boulevards, au café, dans les milieux où l'on intrigue et l'on papote, qui donc portera le pavillon de sa gloire frémissante et piaffante qui donc représentera, dans la voracité et la parade universelles, sa fringale d'importance ?

L'exercice d'un art, l'orgueil et l'enchantement de la création, nobles calembredaines pour les nigauds qui ont le ridicule d'ambitionner de telles joies et qui les paieront de la misère comme de l'obscurité, mais sottises dangereuses, inutiles tout au moins, dont ne s'encombre pas un gaillard avisé, remuant, sachant son monde et son époque, et qui ne leur demande que le prestige par lequel on arrive à l'ar-

gent, et l'argent dont, par un choc en retour, le prestige s'embellit aussitôt.

Ne rien faire, mais s'agiter beaucoup, telle est la devise. Ne pas s'attarder au vain tourment de la création, mais faire le pître solennel autour de ceux qui créent, programme pratique et combien plus aisé ! D'une profession, d'un art, la simple apparence, juste ce qu'il en faut pour se donner une raison d'être. Car, si gobe-mouche que soit le monde, encore faut-il, au début tout au moins, avoir un titre à offrir aux curiosités légitimes par lesquelles il se garde.

Un art, un métier ? A vrai dire, ce n'est guère suffisant. Ne faut-il pas d'autant plus soigner et multiplier les façades que plus ferme est l'intention de ne rien abriter derrière ? Pour ce frénétique cambriolage de l'importance, l'idéal est de paraître exercer à la fois une ou deux professions, afin d'avoir le pied dans plusieurs étriers pour rendre quelques services aux innombrables gens dont on a besoin au début de son escalade, afin aussi de grandir dans chacune d'elles par le prestige qu'on tire des autres. Surtout il est adroit de se donner en même temps, à la faveur de quelques rôderies dans le monde de la palette et de la littérature, le lustre de plusieurs arts qui, à la longue, favoriseront vos diverses carrières et, en attendant, vous permettront de mieux duper les naïfs et les sots.

*
* *

L'unique mérite de M. Maxime Pirouette qui, aux yeux des fantoches dont il est le grand favori, semble faire le trust des mérites les plus disparates, c'est d'avoir compris, avant même la naissance de ses moustaches, tout le parti qu'un homme frémissant de petites vanités, mais libre de grands orgueils, exempt de scrupules et d'ambitions fières, peut tirer du vertige et de la trépidation d'un Paris tout à son habituelle farandole.

Pour qu'il s'engoue, il ne lui faut qu'une formule, par laquelle, une seconde, on étonne son perpétuel ahurissement, que dis-je ? un simple nom que l'on finit, en le lui faisant lire et entendre sans cesse, par graver dans son ordinaire stupeur.

Fort de cette certitude que sa rouerie native lui donna bien vite, M. Maxime Pirouette, tout en prenant part aux plaisirs et à la rumeur des hannetons dont l'agitation lui est familière, ne songe qu'à faire sa trouée parmi les mains tendues comme des antennes, qu'à dominer de sa pantomime et de son tapage le frôlement des queues d'habits pareil à un bruit d'ailes froissées, qu'à surgir sans cesse, en attitudes saisissantes, en gestes de théâtre, devant leurs yeux effarés, qu'à faire retentir de son nom leurs mémoires si distraites et si frêles...

Avocat d'abord, M. Maxime Pirouette le fut ou feignit l'être parce que la porte du Palais est une de celles que l'on s'ouvre assez facilement tout en faisant ou, mieux, tout en se donnant l'air de faire autre chose, parce qu'il n'est pas indispensable d'y travailler, surtout parce qu'on peut s'y livrer à de grands gestes dans de grandes manches, et parce que même si l'on n'y peut jouer les premiers rôles, tout de même on participe en costume à la figuration et on a le droit d'entrée au magasin d'accessoires.

Des causes ? L'étude des dossiers ? La préparation des plaidoieries ? Moyens usuels, à la portée des esprits routiniers, sans audace, et des besogneux n'ayant à leur arc que cette corde ! Mais si l'on a le bonheur de n'être pas contraint, pour vivre, de saisir le client au collet ou par les basques, à quoi bon cette fatigue ? Le papier timbré, l'atmosphère des greffes, des études d'avoué, pouah !

Si l'on est homme ingénieux et moderniste, avec un peu de doigté, qu'il est facile d'acquérir, quasi sans plaider, réputation de grand avocat ! Quelques malices, et le tour est joué. L'une des plus classiques, est de savoir se servir de ces reporters ahuris, dignes informateurs des agités qui les lisent, et qui, avec une touchante candeur, ne demandent pas mieux que de vous faire de la gloire. Toute la science consiste à mettre en branle leur orchestre. Bah ! Simple affaire de mise en train, de dîners opportuns, de camaraderie après boire !

Quelque crime passionnel vient-il à émouvoir Paris, une amitié au commissariat de police ou à la Conciergerie — il faut avoir des relations partout ! — ou bien, à défaut, une piècette aux gardiens a-t-elle fait de vous le défenseur désigné du sanguinaire benêt, aussitôt dix interviewers, dupés eux-mêmes par le prestige d'un tel choix, révèleront au monde votre importance. Votre adresse graduera savamment l'intérêt jusqu'au jour où, sentant que l'affaire ne peut plus vous valoir que du travail et le discrédit d'un échec, vous prétexterez habilement une grippe ou une extinction de voix pour ne pas plaider. A quoi bon d'ailleurs ? De cette affaire n'avez-vous pas eu tous les profits moraux ? Que vous plaidiez ou non, n'en êtes-vous pas moins célèbre ?

Que demain, éclate au Palais un incident politique, qu'un scandaleux procès passionne le public, comme vous avez eu la prudence de rester en bons termes avec les interviewers et comme d'autre part votre oisiveté, sans cesse à l'affût de la réclame qui passe, vous tient à la disposition de leurs curiosités, on imprime votre sentiment entre les avis de personnages éminents ; et comme, trop occupés, ils se borneront à répondre qu'ils se dérobent à toute réponse, vous aurez ainsi le bénéfice de ce glorieux voisinage et le relief d'une consultation intéressante !

Deux ou trois épisodes de ce genre et vous voilà lancé ! De même que la gloire de certains auteurs dramatiques est faite de leurs fours, on pourrait dire que la carrière de certains avocats est tout entière dans les interviews qu'ils se sont laissé prendre.

Sans doute, au Palais, ils acquièrent fâcheux renom de farceurs. Réputation excellente lorsqu'on sait s'en servir ! En toute profession, le dénigrement des confrères n'est-il pas signe de succès ? Qu'importe l'opinion du dedans si celle du dehors est toute retentissante de vos faits et gestes ?

Le Palais vous aura fourni ce que vous en espériez, c'est-à-dire le premier échelon pour une série d'escalades. Gardez-vous, du reste, de vous en tenir à ce premier, à cet unique service. A un tel appui, un lutteur matois comme M. Maxime Pirouette se cramponne, malgré tous les sarcasmes, pour d'autres gambades. Ce n'est pas à l'heure où, sans talent et sans travail, il s'est fait un nom au Barreau qu'il va l'abandonner ! Ne faut-il pas que son lustre d'avocat lui serve à en conquérir d'autres ?

Et d'abord, mettant à profit sa flânerie perpétuelle de Chambre en Chambre et de groupe en groupe, il utilisera les critiques et les anecdotes recueillies pour publier un opuscule généreux et révolutionnaire (c'est à la mode chez les snobinettes), où il dira de haut ce que doit être cette profession d'avocat, qu'il n'a pas su exercer, et de quelle manière il entend la Justice, à l'administration de laquelle il négligea de prendre part.

Premier pas vers la gloire ! On devine l'adresse avec laquelle il met en valeur le petit bruit qu'il fait. D'avocat fameux (bien que n'ayant parlé que dans les journaux) il se hisse, par le moyen d'un petit livre, au rang de sociologue et de réformiste. Déjà l'homme de lettres perce sous l'homme de loi. Etape nécessaire et décisive. Pour la grande voltige il faut des tremplins multipliés.

Le titre de chef-adjoint dans quelque vague cabinet d'une durée de trois mois lui vaut renom, prestige et relations de politicien. Il est le personnage officiel duquel on a sollicité palmes et fonctions, qui, ayant été un trimestre autour du Pouvoir, risque d'y faire une nouvelle saison triomphale. A partir du jour où il peut compléter ce lustre éclatant mais transitoire par celui d'avocat-conseil de quelque compagnie pas trop discréditée, il acquiert aussitôt et pour toujours réputation de financier, de remueur d'affaires, qui subjugue les naïfs du monde, de l'art, de la politique, du barreau, par l'espoir que ses services et sa compétence pourront un jour leur être profitables. Mais, aux yeux du politicien qui le remorque et des brasseurs d'affaires qui utilisent son entregent, son principal mérite est le faux-nez littéraire dont il s'affuble et les amitiés dont il se targue dans la Presse. Afin d'entretenir cette illusion et d'en créer ailleurs d'autres également avantageuses, il se rue plus particulièrement vers les Lettres et le Journalisme.

Quelques feuillets sur la propriété littéraire avec anecdotes d'emprunt, souvenirs d'autrui, portraits tracés de chic, accentueront le passage. Un Salon publié dans une gazette du Palais, un article sur l'art ancien (comment un mondain si répandu, habitué de tous les vernissages, donnant ses rendez-vous galants au Musée, tel un héros des livres de M. Paul Bourget, n'aurait-il pas des opinions sur l'art ancien et l'art moderne?), articles accueillis dans quelque journal dégringolé du boulevard, amorcent sa réputation d'homme de lettres, qu'il sait vite établir — n'en doutez pas — par des moyens plus prestes et moins ennuyeux que la lente confection même d'un simple opuscule !

Un homme de l'envergure et de la souplesse de M. Maxime Pirouette devient littérateur sans tomber dans le danger et le ridicule de la littérature. Là aussi il y a des interviewers, des batailles qu'on annonce et qu'on ne livre pas, des livres autour desquels on fait tapage et qu'on a bien soin de ne jamais écrire. Là aussi, là surtout, il y a des mariages, des enterrements, des soirées, des premières, dont il faut être et desquels on est quand on s'y applique. Là aussi, il y a de l'esbrouffe autour des œuvres d'autrui, du battage autour des idées à la mode.

Ne craignez pas que, dans ces milieux nouveaux pour lui, M. Maxime Pirouette s'égare ! D'abord pour un tel retors il n'est pas de milieu nouveau, car il a vite compris que, dans toutes les corporations, sous les nuances professionnelles, les hommes se ressemblent et que partout, à côté de ceux qui travaillent pour leur idéal ou par conscience, il y a place pour les finauds sachant profiter de leurs nobles hallucinations. Près de ceux qui créent en silence et sans gestes, il y a ceux qui pérorent, se démènent, hurlent des théories, administrent, organisent, dressent les tréteaux et y font les pitres solennels.

Et comme M. Maxime Pirouette n'a pas de plus noble ambition que l'argent et l'esbrouffe, il ne fut guère long à juger qu'à heurter les cymbales et à faire le boniment autour des hommes qui pensent, qui créent et dont on ne parle qu'à propos de leurs œuvres — et encore pas toujours ! — il acquerrait plus vite qu'eux, bien entendu sans rien faire, honneurs et profits, les uns suivant les autres d'une marche invariable, quel que soit le genre de moisson par lequel on commence !

***

Voilà donc le souple, le fringant, le frétillant M. Maxime Pirouette en possession de trois ou quatre estrades, sur lesquelles il peut donner de la voix, et d'un embryon de notoriété, un peu ridicule au début mais que, avec l'aide des ans, son merveilleux aplomb saura bien faire prendre au sérieux.

Avocat ne parlant jamais que dans les couloirs et les salons, politicien de rencontre et financier de mardi-gras, écrivain ne publiant guère que des lettres sur des sujets passionnants ou bien encore sa signature au bas de pétitions tapageuses mais, autant que possible, pas compromettantes, afin de mêler son nom peu ou prou à tous les débats dont on se préoccupe, M. Maxime Pirouette unit en sa personne tous les pouvoirs de ce temps.

Tour à tour, et même le plus souvent tout à la fois, obséquieux et indigné contre les gens auxquels il a fait des courbettes la veille, auxquels demain encore il les prodiguera, en fureur contre des idées et des mœurs dont nul plus que lui ne profite, que nul mieux que lui ne pratique, ce Parisien bien Parisien n'emploie du matin au soir ses mains qu'à offrir des poignées de mains. Entre les milieux disparates où ses divers masques lui donnent accès il est une passerelle vivante, un trait d'union, un pont dont sa flexible échine serait l'arche. « Servez-vous donc de moi semble-t-il toujours mendier, mettez à profit mon entregent, ma nullité trépidante et obligeante qui ne demande qu'à s'employer » !

Car, au début tout au moins, M. Maxime Pirouette est humble, serviable jusqu'à être servile. Pour justifier son agitation à vide, pour prendre peu à peu de l'importance, il a besoin qu'on ait besoin de lui. Il s'offre. Il va au devant de vos désirs. Il est sous vos pieds comme une descente de lit qui s'étalerait d'elle-même au moindre appel et même avant tout appel. Jusqu'au jour, moins éloigné qu'il ne semble, où M. Maxime Pirouette, indispensable et incontesté, prendra en arrogances de toute sorte sa revanche des bassesses par lesquelles il s'implanta.

Car tout de même cette œuvre d'insinuation est, les premiers temps, difficile. On a beau s'être octroyé la noble tâche de représenter au Palais les Beaux-Arts et les Lettres, d'être chez les écrivains et les artistes le plénipotentiaire de la Loi et le ministre bénévole de chats-fourrés de tous poils et de tous panonceaux, d'apparaître aux yeux des robins et des gens de plume comme un rôdeur madré des coulisses de la Finance et la Politique, malgré tout, les camarades qui se rappellent vos fiascos à la barre, vos racolages éhontés de reporters, les contemporains qui n'ont pas encore oublié la misère prétentieuse de vos rares et brefs écrits, et qui s'accordent à trouver que c'est bien du battage autour de rien du tout, haussent les épaules et ne sont pas dupes ! Il y en a qui repoussent du pied les tapis que l'on déroule devant leurs pas. Il en est qui, dans les divers mondes où évolue M. Pirouette, ne peuvent lui faire l'honneur de le traiter autrement que comme un fantoche.

Mais comme les pitreries de notre arriviste gaillard ne gênent pas leur travail, comme ils ont de plus hautes ambitions que les siennes, comme surtout ils ont mieux à faire qu'à penser à M. Maxime Pirouette, bien vite, trop vite, ils négligent ses vociférations et ses gestes. Seuls s'occupent de lui sans lâcher prise les médiocres de son espèce, jaloux de le voir mieux qu'eux réussir ce qu'ils rêvent de faire. Leurs dénigrements, qu'on sent intéressés, lui sont plutôt profitables. Pour les arrivistes par le bluff, les attaques ne valent-elles pas mieux que le silence ? Et puis les témoins de ces galops d'essai, de ces premiers jeux ne tardent pas à disparaître. La fatigue, l'oubli rendent bien inoffensifs les survivants : on a si peu le temps de se souvenir, et à quoi bon d'ailleurs s'indigner ? La vie ne vous enseigne-t-elle pas le sourire et l'indulgence ? Sans compter qu'elle vous apprend encore qu'on ne peut rien contre les faits accomplis ou qui s'accomplissent.

Or, avant même qu'on ait bien eu le loisir de s'en apercevoir, l'importance sociale, mondaine, littéraire, artistique, juridique de M. Maxime Pirouette est en réalité à l'abri même des sarcasmes !

Finis les regards sardoniques, les mains dédaigneuses, les éclats et les pouffées de rire de jadis lorsqu'on voyait M. Maxime Pirouette se démener pour donner à tous l'illusion de son importance ! Il s'est montré un si parfait intermédiaire des chercheurs et des curieux, un si adroit réconciliateur des gens brouillés en des milieux où tout le monde est en bisbille avec tout le monde, il a tellement imposé ses services, il a si ingénieusement prodigué flagorneries et louanges que, à moins d'ingratitude, les obligés de M. Pirouette sont contraints d'oublier — si tant est qu'ils se souviennent — que M. Pirouette, apôtre d'art, de littérature et de droit, n'a jamais rien peint, ni écrit, ni plaidé, qu'il n'a jamais été que le hanneton le plus sonore dans la mêlée des hannetons bourdonnants !

Passage délicat, quasi merveilleux, qui nécessite des prodiges de roueries et qui, sauf à l'impatiente fringale de M. Pirouette, apparaît bien rapide au regard des obstacles et des périls !

Juriste réformateur, critique d'art, champion de la propriété littéraire, avocat, écrivain et même peintre amateur, M. Maxime Pirouette n'en était pas moins, au vu et au su de tous ceux qui avaient assisté à ses départs successifs, le bateleur qui n'avait rien réformé, rien suggéré de neuf pour la sauvegarde

des droits de la pensée, rien dit d'original en art, rien écrit et rien peint! La plus grande force de M. Pirouette c'est qu'il le savait mieux que personne et que, prêt à l'oublier lui-même plus tard, il était très sûr que les autres, dans leur perpétuel vertige, l'oublieraient plus vite que lui.

Aussi, comme il y avait si bien préludé au barreau, se mit-il à multiplier les gestes autour de son néant. Se démenant et poussant des clameurs dans le sillage lumineux des hommes glorieux, assez indifférents d'habitude à ceux qui se trémoussent dans leur cortège, il fit le rodomont et le hâbleur pour être aperçu. Les premières années, malgré génuflexions, aboiements, poings sur la hanche, il fut surtout le figurant grotesque qui provoque les « à la chienlit », de tous ceux qui le reconnaissent.

La première étape décisive de sa montée vers la gloire fut l'époque où, cessant d'être uniformément ridicule dans tous les mondes, il commença de passer quelque peu pour un gendelettre chez les avocats, pour un jurisconsulte chez les hommes de plume, ou encore dans les deux corporations pour un politicien financier, ou encore pour un peintre, ou mieux pour un administrateur et un gérant du Beau!

Dès lors il trouva moins de résistances et de défaites goguenardes dans l'offre de ses services. Moins nombreux furent les gens qui firent le geste de retirer, pour le lui mettre au derrière, le pied placé par mégarde sur le tapis qu'il déroulait devant leurs pas. Et ceux qui s'étaient laissé faire ainsi douce violence furent moins fondés à rire du cymbalisme habituel à M. Pirouette.

Car on pense bien que l'avisé gaillard ne négligeait pas son équipe de reporters. Bocks, dîners, joyeux devis, promenades sans morgue, bras dessus bras dessous, entretenaient des relations si précieuses. Enfin, à défaut d'autres mérites, M. Pirouette a au moins celui d'être adroit. Devinant que presque toujours, sous la gouaille de l'interviewer, s'abrite un poète mort-jeune mais dont l'espoir et les regrets survivent, il s'assurait à jamais les sympathies des plus notoires en flattant leur marotte, en louant la fleur de littérature qu'ils laissaient transparaître dans leurs filets les plus ingrats. Aussi la présence de M. Maxime Pirouette était-elle signalée simultanément dans les lieux les plus opposés, à la fois au vernissage des Pieds-Crottés et à l'après-midi poétique de la Comtesse de la Caillette, au procès passionnel qui fait le maximum à la cour d'assises, au mariage chic et aux deux grands enterrements de la matinée. Aussi l'opinion de M. Maxime Pirouette, comme si ses contemporains mouraient d'angoisse de la connaître, était-elle sollicitée et imprimée dans toute gazette et sur tous sujets, à propos de l'Union libre et de la Tiare de Saïtapharnès, à propos de l'alliance Franco-Russe comme du déboulonnement de la Tour Eiffel!

Le second degré dans l'ascension de M. Maxime Pirouette fut le changement d'attitude des « chers maîtres » qui, jusqu'alors assez dédaigneux pour son servilisme, se montrèrent flattés d'avoir dans leur sillage un homme si répandu, capable de propager leur lustre en des milieux aussi divers, capable de prendre avec autorité l'initiative d'un banquet à leur gloire ou plus tard même, le plus tard possible évidemment, d'une souscription pour perpétuer en bronze ou en marbre leur mémoire, si nécessaire au prestige de la France!

Délicat et charmant office où excelle M. Pirouette! C'est son rayon et sa spécialité. Il est l'homme indispensable des statues, des banquets, des collectes, des inaugurations. Nul ne possède un tel flair, pareil tour de main pour la mise en train et la réussite. Pas de belle fête sans lui. C'est le jardinier de la gloire, le tuteur des célébrités, le gérant du Beau. Carrière occupante, qui vous dispense de toute autre, mais d'un profit si certain!

Le pauvre grand artiste, dont l'on fête un soir, un soir unique, les quarante ans de labeur et de création magnifiques, rentre, après le tintamarre des toasts, dans le silence et la vie précaire. Mais l'organisateur de ce tardif hommage, le sympathique M. Maxime Pirouette, qui s'est arrangé pour faire parler de lui-même beaucoup plus que du héros de la fête, M. Maxime Pirouette, dont on a vanté à cette occasion le goût, l'esprit de justice, le dévouement à l'art, le talent — on ne sait pas au juste de quelle nature, mais qu'importe? — M. Maxime Pirouette prend ses précautions contre l'oubli, aux flambeaux qui charbonnent rallume d'autres flambeaux pour une nouvelle apothéose, fait souscrire pour un buste, prend sur lui l'érection d'une statue, met des enfilades de couverts sur une autre nappe et, tout en ayant l'air de se compromettre dans un éternel désir de justice et de réparation, se dit que, à force de se montrer en des illuminations de gloire, c'est à la sienne propre qu'il travaille!



Tant de piété, de dévotion, tant de services rendus à l'art, cela ne vaut-il pas la Croix d'honneur et il se trouve des gens pour prétendre et même pour imprimer que ce sera un scandale véritable si la poitrine de M. Pirouette reste un semestre de plus sans le ruban rouge que tant d'avocats plaidant, d'hommes de lettres écrivant, de réformateurs réformant, d'artistes peignant et sculptant n'ont pas après trente années de travail et de belles œuvres!

Le ministre, les conseillers du ministre, trop contemporains des débuts de M. Pirouette pour ne pas

s'étonner de tant d'effronterie, hochent la tête, hésitent. Peu à peu tout de même ils se laissent émouvoir par les cris de l'opinion. C'est alors surtout que la gratitude des reporters flagornés fait merveille ! D'ailleurs la première équipe a vieilli, est remplacée par une plus jeune qui n'est pas au courant des pîtreries initiales de M. Pirouette et qui, n'ayant recueilli qu'une longue et vague rumeur de notorioté, la continue docilement avec conviction ! Le ministre lui-même et ses conseillers, qui, en raison même de leur âge, étaient renseignés sur le bluff de M. Pirouette ont pour successeurs des gens d'une autre époque qui, ne soupçonnant pas la vérité sous la légende, attribuent de bonne foi à M. Pirouette une importance en rapport avec le bruit fait autour de son nom, et s'imaginent rendre service à l'Art, au Droit, aux Lettres, voire même à la Finance, en accordant à M. Pirouette la si juste et si tardive récompense de ses éminents travaux.

Un peuple, a-t-on dit, n'a jamais que le gouvernement qu'il mérite. Navrante vérité que tous les partis peuvent à tour de rôle, hélas! se jeter a la tête. Hannetons de province, fidèle représentation de la hannetonnerie générale, effarés, fébriles et frémissants au milieu des hannetons parisiens qui, d'ailleurs plus désinvoltes et plus élégants, s'imaginent être d'une perspicacité bien plus fine mais qui, en réalité, observant et réfléchissant moins encore, sont encore bien plus dupés, à cause de la fièvre plus ardente dans laquelle ils trépignent ?

Aussi ne jugent-ils, nos hannetons en perpétuelle rumeur, que sur des apparences, que sur des attitudes. Et M. Maxime Pirouette dont ils rencontrent partout devant leurs yeux affolés, au bout de leurs poignées de mains-antennes, la tête arrogante et finaude cravatée du rouge des Commandeurs, — car son premier ruban s'est très vite amplifié — M. Maxime Pirouette, dont ils lisent et entendent répéter partout le nom, dont le sentiment est publié sur la Mort du Pape, l'avenir du Japon, le rôle social de l'art ou les droits d'auteur au Kamtchatka, M. Maxime Pirouette, répandu et fêté, portant beau et insolemment protecteur, est à leurs yeux l'homme de tous les talents, de toutes les compétences, et comme l'incarnation même du génie français, artiste, généreux et novateur !

Gens de robe et de plume eux-mêmes, qui jadis n'avaient pas assez de sarcasmes pour notre arriviste frénétique, se montrent pleins de déférence à son égard. Et les braves travailleurs qui, le croyant à jamais inoffensif, ont eu le tort, par indolence, par scepticisme ou par tendresse pour le ridicule, de le laisser intriguer et grandir, se voient contraints d'accepter, voire même de quémanderl a tutelle du drôle qui, n'ayant jamais rien fait, les éclipse, régit l'opinion et se donne l importance de les protéger.

Triomphe qne M. Maxime Pirouette porte sur son visage et dans son maintien. Admirez son allure de dindon infatué lorsqu'il daigne illuminer de sa présence un salon ! Les gens qui l'ont vu naguère si humble ne le reconnaissent plus sous ces airs de majesté et de suffisance.

— Il ne lui manque vraiment que d'être truffé ! ricane un basochien à l'oreille d'un homme de lettres.

— A quoi bon ? riposte mélancoliquement celui-ci. Nous aurons peut-être besoin de lui ce soir, puisque l'universelle légèreté a fait doucement de ce propre à rien une manière de potentat, dont nous sommes peut-être les seuls ici à penser qu'il est ridicule...

Certes, M. Maxime Pirouette, même aux jours de ses premières audaces, ne se trouva jamais tel. Mais malgré sa ferme conviction qu'un homme hardi peut tout oser au milieu du vertige contemporain, il lui arriva cependant de s'étonner qu'une telle conquête, sans autre titre que le toupet, ait pu être si facile.

Maintenant il a pris l'habitude du succès et, triomphant parmi son peuple de fantoches, il ne s'ahurit en aucune manière d'être l'arbitre de leurs élégances, le guide de leurs emballements.

Et nous-mêmes, tout en nous divertissant de cette bouffonnerie, ne trouvons-nous pas logique qu'une nuée d'insectes trépidants se fasse des grands hommes à son image ?

Prenons la peine de chercher autour de nous, dans la danse de Saint-Guy actuelle, l'homme illustre qui, passant pour pratiquer deux ou trois arts et une ou deux professions, mais en réalité n'ayant jamais écrit, plaidé, peint ou composé, rafle la gloire et l'argent d'autrui — car l'argent vrai suit toujours la fausse gloire — installe ou sape les réputations, parvient à faire oublier qu'il n'a jamais rien créé ou produit. N'hésitons pas : allons droit au cercle le plus compact, le plus empressé, le plus admirateur.

C'est là que, parmi les œillades de fièvre, les tressaillements nerveux, les rictus, le frôlement des habits pareil à un bruit d'ailes froissées, nous découvrirons — le monde en est plein — sa majesté loquace et gesticulante de vaniteux dindon !

Honneurs, richesse et gloire à tous les Maxime Pirouette, cyniques profiteurs de nos affolements, de notre trépidation et de notre vertige qui nous empêchent de voir leur néant sous leur grandeur de comédie !

GEORGES LECOMTE

Paris. — Typ. A. DAVY. Imp. de la R. B. et de la R. S., 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 13 — 5e SÉRIE — TOME I — 26 MARS 1904

VOYAGE D'ALLEMAGNE

Suite (1).

LE RHIN. — FRIBOURG.

Dimanche, 26 juin.

Partis de Strasbourg (à 4 heures); la flèche nous suit presque jusqu'à Offenbourg. Temps gris et bas; orage imminent qui n'éclate point, foule endimanchée qui s'en va à travers les fortifications, les fossés, les marais, chercher un peu de fraîcheur.

Pont de Kehl. *Le Rhin*... puissions-nous dans ces grandes eaux, qui emportent tant de choses, noyer une part de nos amertumes ; je ne dis pas : nos souvenirs. — La même pensée me revenait le lendemain, en suivant les montagnes boisées du pays de Bade. Montagnes, forêts de la terre étrangère, laissez-moi perdre en vous quelque chose de ce qui me pèse tant !

Nous voilà donc hors de France... à cela il y a toujours quelque peine, *quelque arrachement*...

Dîné, couché à Offenbourg, où ma fille oublie son châle.

Lundi, 27.

Le lendemain, écrit à Mme Angelet (2) (la veille à mon père).

Puis suivi, le long des collines, en vue des montagnes de l'Allemagne et de la France, *la Vallée du Rhin*. — Lenteur du postillon badois. — Toutes choses petites et, ce semble, moins forte nature qu'en Alsace. — Les maisons peut-être mieux soignées; des châlets, gâtés par le plâtre. — Sauf les moments où les collines du bord du fleuve bornaient la vue, nous voyions toujours les grises montagnes de France, la terre *des forts*, des vaillants. De ce côté, l'esprit militaire diminue visiblement. Gaucherie dans tout... A Fribourg, gravure qui représente un grenadier de la Garde royale racontant Juillet aux gens de Berne. Sur la porte de la ville : Aux braves, depuis 1796; et au-dessus, un Saint Martin qui partage son manteau avec les mendiants...

Fribourg, à 4 heures. M. le prof. *Schreiber* : obligeance, volubilité, effort pour être léger, français : « Charmant, charmant ! » — Il nous propose d'aller « nous promener *dans la nature* ». — « La Souabe, dit-il, n'est pas un pays de poètes, sauf les bords du Rhin ; les Souabes, buveurs de bière, sont plutôt philosophes et mystiques au Moyen Age... Schelling, Hegel, Strauss ? »

M Schreiber a publié 4 volumes de *documents* sur l'*histoire de Fribourg*.

Lourde bonhomie. La servante de Fribourg me met amicalement sa grosse main sur l'épaule,

La flèche de Fribourg, unique et seule, assise sur le porche de la *cathédrale*, est, dit-on, un ouvrage de la jeunesse d'Erwin de Steinbach. — On le croirait volontiers; elle a un élan juvénile, un jet héroïque; ce n'est pas, comme celle de Strasbourg, une grande dame étagée gracieusement dans l'édifice de sa parure, harmonisée dans ses atours.

Sous le porche, statues peintes, entre autres la *loi nouvelle* qui regarde condamner la loi ancienne. — Église petite, mais complète, d'architecture romane

(1) Voir la *Revue Bleue* du 19 février 1904.

(2) Dame d'honneur de la princesse Clémentine, l'élève de Michelet.

et gothique, de tableaux et de statues, de boiseries délicates, de vitraux, de tombeaux. Le bois joue un grand rôle dans l'art allemand, grâce surtout, sans doute, au voisinage des grandes forêts, où tous les hommes le taillent habilement.

Chapelle de l'Université, beau portrait de prêtre doux et fin, par un inconnu; il a souffert visiblement et ne souffre plus, mais tend à sa fin, mort à 57 ans. — Petite Nativité d'*Holbein*; au bas, les portraits des donateurs, hommes et femmes; les hommes ont en tête le plus âgé, les femmes la plus petite fille; différence délicate, les filles devant être sous l'œil maternel. Cette Nativité est traitée avec la joie douce d'un Noël, l'enfant s'agite, les bergers regardent avec bonheur.

Mais la merveille des merveilles, ce sont trois grands volets que l'on montre sur l'autel (1); trois moments : l'aurore, la nuit, le midi.

Au 1er : La *Vierge*, par un chemin de rochers, descend chez sainte Anne et lui donne la main; les yeux baissés et plutôt tristes; toutes deux grosses à *pleine ceinture*, mais la plus âgée est *doublement mère*. A son regard de douce intelligence, on voit qu'elle est mère aussi de la jeune mère; les deux femmes s'aiment; les ventres, les enfants à naître s'aiment d'avance et vont au-devant l'un de l'autre; saint Jean, au sein de sainte Anne, se tient déjà plus bas que Jésus.

La *Vierge est celle de la Renaissance;* elle rayonne dans une plénitude de jeune vie, de fécondité, pleine de vie, de lait, de puissance; point de lourdeur, elle est sauvée par le mouvement assez vif de la descente, par la jambe vivement pliée, etc. Cette vie, d'ailleurs, est ennoblie par la puissance de création qu'elle manifeste; l'herbe et les fleurs poussent à l'instant, les animaux même multiplient à son approche.

De charmants petits lapins blancs viennent de naître et jouent déjà; l'un d'eux se lèche la patte, par un charmant enfantillage du peintre. La nature commence déjà son Noël. Au bas, la fécondité, audessus la pureté, rochers bleus au loin, ciel d'azur, comme il le faut pour éclairer d'une virginale lumière la jeune tête de la mère de Dieu.

Le second tableau : *la nuit*, *la Vierge*. Ce n'est plus la même, bien moins divine, puisqu'elle ne contient plus Dieu, mais femme candide, toujours vierge et charmante, prie avec ardeur, de toute âme, devant son enfant. Derrière, la tête bronzée de saint Joseph, dans une lumière admirable; au fond la bonne tête du bœuf et son mufle doux; il prend sa part de la joie de famille. Nul témoin humain, *la famille* suffit. Malheureusement, l'enfant, par un mauvais allégorisme, est excessivement petit et blanc, pour ressembler à une hostie; autour, les anges sont de petits singes ridicules.

Au 3e, *La fuite en Égypte*; ciel ardent, midi, saint Joseph en costume rouge, dans un mouvement de marche ardente, courageuse. La Vierge (plus anglaise qu'allemande; peut-être fait après le voyage de Holbein?) *enveloppe son fils* tout entier, par un geste passionné de tout le bras gauche... Rêveuse, un peu pâle... Par dessus, un élégant et maigre palmier, que de petits anges courbent avec des gracieux efforts, afin de faire un peu d'ombre.

Dans ce beau poème en trois tableaux, le sentiment moral augmente. Au 1er, elle est belle *de nature* et *d'élection*, belle comme grâce de Dieu dans la nature; au 2e, belle de *foi;* elle s'est détachée de son enfant, mais pour se rattacher à lui par la prière; au 3e, belle de *volonté;* elle est devenue la providence de son enfant; elle couve en pensée son avenir. C'est le dernier degré, le plus humain, mais le plus sublime, et partant, plus divin même que le premier, où Dieu paraissait comme nature sans la volonté!

Mardi 28

Je ne sens plus au matin l'élan que je sentais toujours en me mettant en voyage. Aujourd'hui pourtant, tout favorisait : temps joli, clair, les eaux courantes, le ciel bleu, petits nuages blancs au ciel, un souffle frais comme au printemps, qui, suivant ces eaux limpides, réjouissait la vallée.

C'est que, pour aimer ceci, il faudrait une douceur, une modération des désirs, en accord avec ce beau et *médiocre* paysage, médiocre, ni petit ni grand... ni très fertile, ni très stérile. Les hommes à l'avenant; près de l'infini naturel des Alpes, de l'infini politique de la France, que reste-t-il à ceux-ci? Le *médiocre* en toute chose extérieure.

FORÊT NOIRE

Cette aimable médiocrité m'avait frappé le matin en parcourant, en un quart d'heure, la promenade qui entoure la grande capitale du petit pays, la capitale de la Forêt noire, capitale des charbonniers, des scieurs de planches.... Une simple allée, assez étroite; tout le long, des maisons charmantes, où le passant regarde, envie, et dit à chacune : « Le bonheur n'est-il pas là, du moins le repos, le somme? » Petit lieu sans doute. « Mais voit-on que le somme y perde de son prix »? (La Fontaine.)

La race médiocre aussi. Cependant, au plus sombre du passage, dans la montagne, deux enfants, le frère et la sœur, couraient après la voiture, avec les plus douces petites figures allemandes du monde. Ce type

(1) Michelet décrit ici les peintures qui se trouvent à l'extérieur des volets du grand tableau du maître-autel, le *Couronnement de la Vierge*, par Hans Baldung Grien. On a attribué d'abord cette œuvre à Holbein.

ne manque jamais son effet sur moi; point beau, mais si attendrissant. (Voyez le tableau de la bannière de Strasbourg.

Sur les hauteurs, nous trouvâmes encore des enfants charmants : une petite sœur, petite mère de 10 ans, portant et baisant son frère ; elle, raisonnable et sérieuse, lui délicat comme le lait maternel dont il semblait une fleur... tous deux les pieds nus, des pieds admirables. J'eus le tort d'admirer tout haut. La petite baisa son frère, tant elle avait compris ma pensée ; elle rougit, se détourna, s'éloigna un peu.

Tout ce que je vis de noble et de fier, ce fut une grande jeune fille bronzée à souhait pour le peintre, qui, dans une attitude très droite, très noble, impériale sans s'en douter, portait sur la tête une énorme cruche ; ses nattes épaisses faisaient couronne sous le fardeau, et il en restait encore deux tresses magnifiques qui lui pendaient jusqu'aux reins.

Après le premier relai, nous nous engageâmes dans une belle et profonde fente de montagnes qu'ils appellent *die Hœlle*, le creux, la profondeur (et non l'enfer, comme on le traduit si mal). Je resongeais à ma montée du Simplon en 1830, à mon terrible torrent, poursuivant, noyant une victime idéale, dont on ne voyait jamais à la surface que les cheveux blancs, la resaisissant noyée, pour la noyer plus loin encore; je resongeais à ces pics isolés, de 2 à 300 pieds, à pic, où l'aigle seul peut aller, et pourtant les innocents et pacifiques arbres en ont pris possession, et de là ils se penchent avec intérêt sur la profonde vallée, sur la route poudreuse et sur le pauvre passant... Mais lui aussi, en 1830, il atteignait ces hauteurs à sa manière, il y suspendait ses rêves, ses chimériques hermitages, son nid d'amour ou d'amitié, et tout ce que le vent a emporté depuis, sans s'informer si ce nid n'était pas de plumes sanglantes.

Dans le Simplon cependant, tout grand qu'il fût, je n'avais pas remarqué de si doux jeux de la lumière, qui, du haut de la montagne, par des détours de rochers, des rideaux d'arbres, venaient s'adoucissant, se tamisant pour ainsi dire, avec des ménagements délicats et tendres; j'y sentais dans la nature allemande beaucoup de bonne volonté, une parfaite intelligence... De temps à autre, des arbres suspendus sur le chemin, déracinés à demi, me montraient leurs racines nues, douloureusement échevelées et me disaient : « Nous aussi » (« et tant de pertes irréparables pleurées au sein de la nature » Ramon).

Au plus profond, à Hœllensteig, nous nous arrêtâmes, déjeunâmes dans une froide et triste chambre toute tapissée d'Amérique, d'émigration?), au bruit des cascades rapides, peu imposantes, mais continues, sans repos; j'entendais distinctement le seul mot qu'elles sachent : « *Toujours.* »

Il y avait tout autour des fleurs, — des fleurs et une chapelle à *Santa Maria von gutem Rath*, chapelle ouverte, six bancs; elle me rappelait celle qui est au haut du Saint-Gothard.

Nous montâmes alors notre petit Saint-Gothard de Souabe qui, sans doute, sépare la vallée du Rhin et celle du Danube; vastes prairies en fleurs; une surtout toute blanche et bleue de *mes* bleuets et marguerites; de spacieuses vallées avec des chalets épars sur la montagne d'en face, des cultures en haut, des bois en bas, et sous ces bois de belles routes, qui témoignent du soin, du travail avec lequel on les exploite... Au-dessus des bois, et tout au fond, des faneuses, et des faneuses. Ce joli travail de la fenaison avivait un peu la contrée.

DONAUESCHINGEN

De là roulé, roulé longtemps, par des pays élevés, pierreux et pauvres, qui me rappelaient la Lorraine allemande. Je remarquai pourtant dans les bourgs beaucoup de paratonnerres. Le premier emploi de l'aisance est apparemment de protéger l'intérieur, surtout la maison étant si inflammable!

Enfin *Donaueschingen*, dont le nom est un mensonge. On nous montra ce fier Danube sourdre du fond d'un bassin, d'un baquet de pierre ; il va, dit-on, à la rivière voisine... Mais c'est, selon toute apparence, la rivière qui est sacrifiée, qui se laisse *médiatiser* — comme l'ont été les princes de Furstemberg, — peut-être en punition d'avoir, au profit de leur ruisseau, *médiatisé* le grand et farouche fleuve de l'Europe méridionale.

Les Furstemberg, jadis protégés de la France dans leurs affaires de Cologne, ont été supprimés par elle aujourd'hui. Ils continuent tout ce qui leur est permis de l'ancienne souveraineté : mettre leur belle maison en commun avec ceux qui furent leurs sujets, en sorte qu'elle soit toujours, sinon le palais de l'État, au moins la *maison publique*. — Nous vîmes les apprêts d'une fête agricole dans leur beau jardin ; ils s'y promènent avec tout le monde. Les manuscrits des Minnesænger, qui sont conservés ici, avec cette fiction poétique de la source du Danube, doivent attirer les voyageurs. « Cependant, disait l'aubergiste, la route est déserte cette année ; point d'Anglais, ils sont retenus chez eux par leur guerre contre l'empereur de la Chine. »

DE DONAUESCHINGEN A TUBINGEN

Mercredi, 29 juin.

Affaibli, je me croyais peu capable d'agir; jamais, pourtant, je ne me sentis plus actif. « *Je remplissais toute chose de ma légère existence* », comme dit Rousseau.

Nous partîmes, au milieu d'une foule endimanchée (fête de Saint-Pierre et Saint-Paul) : tous les sentiers, dans les blés, pleins d'hommes et de femmes, qui avaient en main leurs livres d'église... Moi, je bénissais de cœur tout ce peuple et la contrée.

Nous entrâmes dans le Wurtemberg, au relai après Donaueschingen. *Costumes* orginaux, grandes redingotes tombantes, gilets rouges. — Les femmes ont des bas rouges, jupons bouffants, dont les plis rayonnent en élargissant la robe par en bas. Peu de femmes sont assez grandes pour bien porter ce beau costume, qui, à proprement parler, est celui d'une femme enceinte. La voluptueuse exagération du ventre, la douce idée de fécondation, se sont plusieurs fois reproduites dans des modes analogues.

Les *figures*, généralement, avaient quelque chose d'aimable et de bon, comme celle de la jeune femme qui, à Donaueschingen, vint me faire la barbe. Beaucoup de gens nous saluaient. Nous rencontrâmes, entr'autres choses gracieuses, une sorte de procession de paysans, la croix en tête, plus tard un beau chariot de foin, paré de fougères, où une demi-douzaine de jeunes femmes riaient et chantaient...

Ce mouvement matinal de la campagne allait à mon état d'esprit, je me sentais un vif élan vers l'action, la production; je prenais volontiers pour mon prochain livre la devise du duc de Bourgogne : « J'ai hâte. » — C'est là mienne depuis douze ans.

Nous causâmes beaucoup tout le jour, malgré l'extrême chaleur; de la grâce, entre autres sujets.

Rothweil

La plupart de ces bourgs de Souabe que nous traversions, toujours en amphithéâtre; des fossés et contrescarpes, variés de charmantes cultures, puis, la petite rivière et les ponts de bois.

Entrés un moment à l'église; antique, mais fresques italiennes du siècle dernier ou du XVIIe, dans le goût de celles du Tyrol; ces fresques sont des improvisations d'un barbouilleur spirituel : gesticulations excessives, indécentes; mariage de la Vierge, visiblement grosse; saint Joseph habillé de jaune; le grand prêtre avec son bonnet cornu, et, derrière saint Joseph, le peintre en perruque qui rit et mouche la chandelle; spectateurs grotesques, derrière des colonnes. Malgré le caractère bouffon de ces peintures, nous fûmes fort touchés des beaux chants allemands qu'entonnait tout le peuple, avec une nombreuse école de grands jeunes gens du Gymnase.

Descente rapide, pont de bois couvert.

Grande montée, que nous fîmes à pied en cueillant des fleurs. Chaleur extrême. La *villa Eugenia*, en vue du sublime château des *Hohenzollern*, sur un pic (1) dont la base est majestueusement étagée.

Causé beaucoup, malgré notre long jeûne, jusqu'à Tubingen (9 heures du soir). Je me sentais léger, vif, inépuisable, élancé vers l'avenir; ne craignant rien, ni personne. Nous nous enfoncions dans cette forte et sombre conversation, en même temps que nous entrions dans l'ombre du soir, dans l'avenue déjà obscure... enfin dans Tubingen.

Tubingen

Je concluais de cette lenteur qu'il ne fallait point s'imposer désormais de responsabilité grave à supporter, d'engagement qu'on ne pourrait tenir..., etc.

Au défaut de M. Hofacker, le maître d'hôtel m'indique le professeur Fellati, puis, à son défaut, le jeune médecin Wunderlich, qui revient de France.

Il me conduit chez Uhland. Le Minnesinger souabe m'apparut, comme le vieux Gœrres, un Allemand primitif, cheveux et barbe incultes et rudes, comme les *Rohe-Alpen* du Schwartzwald; narines pleines d'aspiration, soufflantes comme seraient celles du vieux Danube, épais sourcils blonds, yeux d'un bleu fort sauvage; la tête en avant, avec un mouvement de sanglier; la face rouge et sanguine, l'élan colérique du lyrisme. « Avez-vous été à Paris? » — « Du temps de Napoléon ». Mme Uhland a été belle et gracieuse; elle parle le français plus facilement que son mari; le français est ici langue de femme; je le vis par la petite Mme Bruns qui servait d'interprète à son jeune mari.

Il n'a pu être député qu'en donnant sa démission à l'Université; puis, il a quitté la députation avec toute l'opposition; plus de politique, plus d'enseignements, plus de poésie; il écrit une histoire littéraire de l'Allemagne ou du moyen âge.

Mon fils s'étonnait fort, en sortant, que cet homme « si simple » fût le plus grand poète de l'Allemagne (du moins le plus populaire).

Partout, aux vitres des boutiques, *Schelling* et *Hégel*, dont les figures apparaissent comme *affirmation* et *distinction*, *affirmation* forte, vivante, léonine, *distinction* haute et pleine de génie, d'un génie superbe et subtil, qui ne serait sympathique qu'aux idées. La tête de Schelling conviendrait à toute grande force; celle d'Hégel ne convient qu'au grand penseur. Tous deux sont sortis (ainsi que Strauss), du séminaire protestant de Tubingen.

Ici, dit-on, l'histoire est faible, mollement éclectique. Le droit suit pesamment l'école historique, sauf deux jeunes gens. L'un d'eux, M. Bruns (beau-frère de M. Wunderlich) nous reçut fort bien. Sa gentille petite

(1) Ce pic a inspiré la devise de Hohenzollern : *Vom Fels am Meer*. Du rocher à la mer. (G. M.).

femme, grosse à pleine ceinture, et bientôt bonne nourrice (comme on voyait bien), me donna une lettre pour Schwab de Stuttgart. Ce jeune légiste du Brunswick a épousé une Souabe qui lui donnera fort à faire, si j'en crois ses yeux. — Joli petit intérieur; jolies tapisseries ; jolie peinture, sur une table, d'une fille tyrolienne qui rêve... A quoi? à la rose qu'on voit sur son chapeau vert.

Avant d'aller chez M. Bruns, nous étions montés au *château*. Porte (de 1600), belle d'ensemble, laide de détail. Tout serait beau d'ailleurs dans une telle situation, avec cette vue immense et douce. A l'entrée, deux soldats de pierre, l'un posant son arquebuse pour tirer.

Nous ne rencontrions personne, quoique visiblement le lieu fût habité; personne qu'une figure aux grilles qui semblait d'un prisonnier; au-dessus de la porte du petit bâtiment où il était : *Entrée défendue*.

D'abord assis au grand tilleul qui semble là dehors pour qu'on y rende les jugements ; puis, marché dans la vaste cour pleine d'herbe, puis tourné par la galerie supérieure jusqu'aux derrières du château, puis redescendu, pénétré par un long passage sombre... Au milieu de la cour, une fontaine dont le petit bruit se mariait à merveille avec les faibles ondulations d'un son lointain que nous crûmes d'abord celui d'une harpe éolienne, et qui était celui d'un orgue touché doucement, mollement, d'une main de femme peut-être.

Le gardien vint enfin. Collections, musée, etc. De toutes parts, vues belles et graves, vastes et pourtant sans grandiose.

Le matin, avant notre première sortie, nous avons été voir l'église. Dans la rue, nous rencontrâmes un chariot d'*émigrants*, tout plein d'un pêle-mêle d'effets; derrière, dans un tout petit chariot attaché à l'autre, traînait un petit enfant: il pleurait sous la garde d'une petite sœur; un garçon de 13 ans enrayait pour la descente. Des femmes s'assemblèrent et reprochèrent aux parents de laisser leur enfant seul; mais, dans ce chariot si plein, il eût peut-être étouffé. Le père appela la mère qui descendit... tragique, peu sensible, à ce qu'il semblait, à force de malheur.

Dans l'église, les pauvres grands-ducs sont mis à part, dans un chœur fort négligé, sale et mal dallé. L'église, boisée, coupée de bancs en tous sens, de tribunes drôlement posées et de diverses couleurs, était pleine de petites filles qui jouaient de tout leur cœur, avec leurs ardoises d'école, mais qui laissèrent tout pour nous voir : je souris, elles s'enfuirent, mais pour revenir. Mon fils était embarrassé, mortifié de cette curiosité. C'était comme les moineaux familiers, hardis, que j'avais vus dans Saint-Martin de Metz. Seulement les enfants allemands ont un air de bonhomie que je ne trouve pas aux moineaux français.

Sur un mur de l'église, un Christ, et, aux pieds, deux figures d'homme et de femme; la femme, la bouche couverte (par respect? comme les figures persanes?) A droite, à gauche de ce monument funéraire, deux satyres. Mais le joli, le charmant, c'était une belle petite plante qui avait si bien travaillé à s'étendre au-dessus du Christ qu'elle faisait sur sa tête un riche et délicat bandeau vert.

Au retour, de 2 à 4, je me mis au lit, essayant, non du sommeil, mais de l'égoïsme, d'un égoïsme provisoire qui suspendrait mes facultés, et qui peut-être, en ce moment, est pour moi le seul moyen de vivre. Mais, quoi que je fisse, les duretés, les sécheresses, me revenaient à l'esprit.

Avant dîner, l'église, les tombeaux, le Westminster de Tubingen. Outre les portraits de marbre, on en trouve de peints aux vitraux. Au bas de chaque croisée, un prince à genoux. Sous chaque tombe ou aux pieds, des cerfs, des chiens, mais plus bizarres, plus terribles que je n'en avais jamais vu, toute la *terreur poétique des forêts* de l'Allemagne. Une des tombes est fort touchante. C'est celle de la sœur d'un des princes, morte à 17 ans, enlevée à temps, dit l'inscription, *tumescentibus calamitatibus* (1530). Visiblement, c'est un portrait, tout à la fois colossal et délicat, les petites fossettes aux joues, des plans d'une finesse extrême sur cette jeune et puissante figure, si conservée, si virginale. Malgré la dignité de la mort et la dignité princière, on sent que la jeune fille dût être enjouée, que son sourire dût être bien gracieux, qu'il creusait ces fossettes d'une manière bien charmante. De ses longues manches plissées sortent à peine ses petites mains, un peu trop petites pour ce corps majestueux. Elle porte, sous sa couronne virginale, ses longs cheveux tombants, à la mode de Souabe. Inhumée d'abord dans « une belle chartreuse », puis la chartreuse tombant en ruines, transportée ici par son frère qui meurt la même année, 1550. Aux pieds de la princesse, un chien, non un épagneul de manchon, mais, à l'allemande, un gros chien fort lourd, qui hurle et dont les yeux expriment assez bien la douleur.

Une des princesses est représentée, près de son époux, la *bouche fermée* par sa guimpe (comme les figures persanes).

Les deux derniers, les plus somptueux de ces tombeaux, sont de la fin du XVIe siècle. Ils sont très élevés. Sur la base, fort large, on a prodigué les bas-reliefs de toute grandeur; quelques-uns sont d'admirables miniatures de marbre, entre autres une bataille, un jugement dernier, plein de terreur et de génie, terrible surtout en ce qu'on n'y voit pas

Dieu... Ces médaillons sont soutenus par des figures plus grandes et moins bonnes; entre autres, je remarquai deux grotesques, anges ou satyres? dont l'un tient une croix, l'autre un cœur enflammé.

Dans le même chœur sont enterrés d'autres princes: un palatin du Rhin, un duc de Sleswic-Holstein, un comte d'Oldenburg. Ces princes du Nord sont venus mourir en Souabe : *Domus alta sub Ida, Lirnessi domus alta, solo Laurente sepulcrum.*

Après dîner, promenés à deux pas. Étudiants qui jetaient leurs bonnets et semblaient jouer la folie d'Hamlet. Il y a deux prisons pour les étudians, à l'Université et au Château.

Le soir, remercié M. Wunderlich. Vu sa femme, sœur aînée de la gentille petite Mme Bruns. Deux portraits : Dupuytren, Bouillaud. Ici, l'homœopathie est depuis longtemps stationnaire. Elle règne à Baden.

Stuttgardt, vendredi, 1er juillet.

Ce matin, mon journal écrit, je parcourus le jardin botanique (sous les croisées de l'hégélien M. Bruns), d'où je vis le cimetière dont le mur en arcades simulées fait penser au Campo Santo de Bologne. Du jardin, on voit l'église et, par-dessus, le château, c'est-à-dire toute la ville.

Partis à 7 heures. Temps d'orage, comme au départ de Paris ; mais la pluie ne tomba point. Route uniforme, alternativement montante et descendante. Petits paysages, doux et tristes, des chênes, des sapins, des pins : quelquefois une descente tournante dans ce qui semblait au loin un abîme de verdure, au fond peu de chose, un pont sur un petit ruisseau.

Stuttgardt à une heure. Descendus par une belle rampe, très longue, très douce ; beau mur rouge soutenant les vignes, quelque ressemblance avec la descente de Metz, mais moins gaie, point de fleurs, points de fortifications, — la Moselle, la guerre, la France, *de moins*; la ville trop enfermée de collines, chaude par conséquent, et sans eau.

Hôtel Marquardt (Kœnig's strasse), près la maison Cotta. On veut nous reléguer de l'autre côté de la rue.

Visité M. Schwab, parent des Boisserée, poète agréable et facile, prédicateur, doyen d'un cercle ecclésiastique, fort effrayé des *hégéliens terroristes*, qui veulent signer leur abjuration de toute religion. « Déjà, dit-il, les paysans lisent Strauss. » D'autre part, une amie de sa femme, Mlle Lutzow, est non moins effrayée de nos petits journaux, du *Charivari*, etc. « Ici, disait-elle, si quelqu'un parlait ainsi, on le ferait mourir. » M. Schwab veut obligeamment aller pour moi chez Cotta.

Au retour, vu l'église de l'hôpital, et la noble et féminine statue du Christ, de Dannecker, en plâtre ici, en marbre à Saint-Pétersbourg) ; rien d'arrêté, de modelé. Plus loin, la statue de Schiller, modelée par Thorwaldsen, fondue à Munich. La tête sérieuse, tragique, souffrante, au total fort belle, peut-être trop italianisée ; le corps trop accablé sous un lourd manteau de bronze qui lui tombe aux pieds. M. Schwab a prononcé le discours d'inauguration. Il regrette que la *Vie de Schiller* par Marmier empêche la sienne d'être traduite.

La journée avait été orageuse. Au sujet de je ne sais quelles médisances, Alfred avait reproché à Adèle de ne point aimer sa mère, *hinc lacrimæ*. Je la console.

Au souper, un seul journal français : *Le Commerce* (Mauguin). Je crus voir le spectre de la Russie : the table is full (je me trompais, les autres sont permis également).

De là, parlé de Charles Durand, que la pauvre Mme Dumesnil avait eu le tort d'inviter, le connaissant si peu. Je me sentais amer, humilié, à ce souvenir, dans ce que j'ai tant aimé, placé si haut.

L'action, l'action, l'action, voilà le seul consolateur! Nous devons, non seulement aux hommes, mais à toute la nature inférieure qui monte vers l'homme, qui a sa pensée en lui, de continuer vivement la pensée et l'action.

Jules Michelet.

(*A suivre*).



LA FRANCE DANS LE SUD MAROCAIN

I. — Le Figuig

Quand, le 5 février dernier, m'apparut au fond de la trouée de Zenaga, l'oasis du Figuig avec ses 200.000 têtes de palmiers, enfouies dans un cirque étroit, entre des montagnes de saphir et d'améthyste, au premier cri de surprise et d'admiration que m'arrachait la beauté imprévue du paysage succéda comme le malaise d'une déception.

Certes, nul verbe humain ne saurait traduire en épithètes assez colorées l'impression violente ressentie par le voyageur, qui, ayant roulé vingt heures à travers le steppe monotone des Hauts-Plateaux ou les vallons torréfiés de l'Atlas saharien, découvre enfin brusquement, par une échappée lumineuse, l'Eden aux étincelantes verdures dont les palmeraies compactes semblent, sous le flamboiement du plein midi, un grand lac de jade où se noierait du soleil. Mais en même temps je pensais : — « Ce n'est que cela, ce prestigieux Figuig, qui, depuis un demi-siècle, fit couler tant d'encre dans les chancelleries et dans la presse ? Il tient tout entier sur cette bande

de terrain qu'enserrent les massifs du Djebel-Grouz, du Maïz, et du Beni-Smir. La surface qu'il couvre n'est pas sensiblement supérieure à celle du bois de Boulogne ou du bois de Vincennes. Et devant cette cuvette de terre végétale, perdue aux confins de l'Erg désert, la France vingt fois hésita, se prit de scrupules, recula ?... De quel bluff éhonté étions-nous donc les dupes, lorsque, par crainte de complications plus imaginaires que diplomatiques, nous nous abstenions d'occuper une oasis qui, géographiquement et économiquement, constitue le prolongement naturel de nos possessions sud-oranaises ? »

Cette opinion ne cessa de se fortifier au cours des promenades que, sous la protection d'une petite escorte militaire, je pus faire, dès le lendemain, dans les différents ksour.

Le plus commerçant et le plus populeux des sept, Zenaga, ne compte guère que quatre ou cinq mille habitants. Ses hautes murailles de pisé, qui, selon l'intensité de la lumière, prennent des colorations de grès ou de terre cuite, veulent encore avoir des airs de menace. Elles ne tiendraient pas longtemps, — et l'expérience récente l'a démontré, — contre les explosifs d'une artillerie européenne. Dans les rues tortueuses et enchevêtrées où me guidait un des membres de la djemaâ, rien qui dénote la cité très trafiquante et très prospère. Et pourtant Zenaga reste le grand marché d'échanges du Nord-Saharien. Mais le chiffre même de ces échanges permettra-t-il jamais à vendeur ou acheteur de réaliser ces gains importants sur lesquels s'édifie la vraie fortune commerciale? Des boutiques rares, çà et là, et médiocrement garnies pour la plupart. Comme honteuses du grand jour, elles se terrent, entre leurs quatre murs de tobbes, dans la pénombre des rez de-chaussée sans fenêtres. Les marchandises venues du Sud gardent peut-être des taches de sang qu'on veut cacher. Quant aux indigènes, ils ont la physionomie plus expressive et plus subtile que le commun des Berbères. Leurs burnous propres, de fin tissu, disent l'aisance, non la richesse. En somme, s'il est indéniable qu'il existe au Figuig un commerce assez actif et permanent, il n'atteignit jamais des proportions si considérables que notre installation dans les ksour pût légitimement émouvoir la jalousie des nations.

Nous avons bombardé Zenaga en 1903, sans retirer de cette manifestation militaire autre avantage matériel qu'une ridicule indemnité qui, dans l'espèce ressemblait plutôt à une amende, infligée et perçue à coups de canon. Les Ksouriens restent, — nominalement tout au moins — les sujets du sultan de Fez. Les seules troupes régulières casernées dans l'oasis sont le quarteron de soldats marocains qui veillent sur la précieuse personne de l'amel.



Mais, si nous n'avons point encore pris pied militairement a Zenaga, les trois couleurs flottent, en vue des palmeraies, à Beni-Ounif, à 5 kilomètres des portes du ksar. De là nous commandons à la fois l'entrée du col de Zenaga et l'accès de l'Erg mystérieux qui s'étend jusqu'au Gourara. Deux autres postes fortifiés, l'un au nord, l'autre au sud, complètent en quelque sorte autour du Figuig notre système d'investissement pacifique.

A proximité de la redoute, d'où le lieutenant-colonel Quiquando et ses tirailleurs surveillent les Ksouriens, désormais bien déchus de leur arrogance d'antan, une petite ville s'est formée à Beni-Ounif, et la rapidité de son développement tient presque du prodige. En cinq mois, plus de 40 habitations européennes ont pour ainsi dire germé de ce sol de pierraille. Des négociants oranais y établissent de vastes entrepôts, des magasins tout de suite achalandés où se pressent chaque jour les gens de Zenaga et d'Oudarir. Dans les rues de la cité naissante, la truelle et le marteau travaillent encore sans relâche. Il y aura 100 maisons avant un an, et déjà l'école franco-arabe reçoit les enfants des immigrants.

Du matin au soir, quel grouillant va-et-vient d'âniers, de chameliers, de charrettes et de haquets! Ici, en effet, est à la fois le terminus de la voie ferrée et le point de départ de tous les convois qui iront ravitailler les postes de l'ouest et du sud : Collomb, Tâghit, Beni-Abbès. Le commerce de l'Algérie avec le Figuig se canalise tout entier à Beni-Ounif. L'eau, si rare dans ces régions, est dans le voisinage presque abondante à toute saison. La Zousfana serpente et cascade à cent pas des dernières maisons parmi les palmiers ou les lauriers-roses. Qui sait si la charrue du colon ne viendra point quelque jour fertiliser une terre qui, autour de Zenaga, produit de l'orge d'un si beau grain ?

Tant d'heureuses conditions réunies suffisent à expliquer l'extraordinaire fortune de l'urbicule, né d'août, ruche bourdonnante et infatigable dans les cellules de laquelle s'amassera tout le miel de l'Atlas méridional et du Sahara.



La France est représentée dans l'Extrême-Sud par un homme de valeur exceptionnelle, en qui beaucoup se plaisent à voir un second Galliéni.

Le général Lyautey fit ses preuves à Madagascar et au Tonkin.

La brigade d'Aïn-Sefra qu'il commande a été soustraite à la division d'Oran et directement rattachée au Gouvernement général. C'est assez dire quelle vigi-

lance M. Jonnart apporte à la fidèle interprétation de sa politique saharienne et le haut mérite de celui qu'il délégua à Aïn-Sefra dans ce poste de confiance. Le général Lyautey est aussi bon administrateur que vaillant soldat. Il a l'esprit large, les vues nettes, une compréhension très noble et très humanitaire de ce que sont, dans les pays neufs, les devoirs du conquérant. Un mot le fera connaître.

Je causais avec lui, à Aïn-Sefra, de l'effroyable hiver qui vient de sévir sur l'Algérie et fut particulièrement désastreux pour les populations des Hauts-Plateaux.

Le bétail — chameaux et moutons — constitue toute la richesse de ces tribus du Sud. Sans abri ni étable, dans le steppe glacé où la neige épaisse faisait leur seule litière, des troupeaux entiers périssaient en une nuit. Dès le commencement de février, on estimait à 5 millions les pertes déjà subies. Les deux tiers du bétail avaient disparu. Et l'implacable froid se refusant à faire trêve, on pouvait prévoir la date certaine où, entre Kralfallah et Aïn-Sefra il ne subsisterait plus un seul chameau ni un seul mouton. « Cinq millions! s'écriait le général Lyautey. Ah! si la France me les donnait ces 5 millions!... Je ne les gaspillerais point en expéditions dans le Sud. Ils iraient à ces pauvres pasteurs que l'hiver a ruinés. Et ce ne serait point, croyez-le, une charité si désintéressée. Il y a sur toute l'étendue de l'Erg et du Sahara une sorte de télégraphe mystérieux, dont la promptitude parfois nous déconcerte et nous échappe, et qui n'est peut-être que la télégraphie des cœurs. La générosité française serait connue demain jusqu'à l'Aïr, jusqu'à l'Adrar. Le monde saharien nous paierait en sécurité et en affection. Plus de tragiques accidents comme celui d'El-Moungar. Gouverner, c'est quelquefois se faire craindre et toujours se faire aimer. »

***

Le programme gouvernemental semblant être de n'engager dans le Sud-Marocain aucune opération militaire aventureuse, de se maintenir sur une expectative impérieuse, mais pacifique, de pratiquer moins l'avance armée que la pénétration morale, l'infiltration industrielle et commerciale, j'avais la curiosité de connaître de quelle façon le général Lyautey en comprenait l'exécution.

Comme je m'étonnais un peu que le gouvernement n'ait pas profité des événements récents pour solutionner, par l'annexion, le protectorat, ou toute autre formule de prépotence, la question du Figuig, le général eut un geste de protestation enjouée :

— « Annexer le Figuig? Gardons-nous-en bien. Nous en retirerions moins d'avantages que de désillusions. Les gens des Ksour ont l'indépendance dans le sang. Pour l'instant, ils ne désirent pas plus rester Marocains que devenir Français et, sans la présence de nos troupes à portée de canon de l'oasis, croyez bien qu'ils se débarrasseraient dans les cinq minutes de l'amel qui représente platoniquement parmi eux l'autorité comateuse du Chérif. Puisque le traité de 1845 fit passer à l'est du Figuig, et non à l'ouest, la frontière algéro-marocaine, accommodons-nous provisoirement et tant bien que mal de ce solécisme diplomatique. Con inuons de rester, l'arme au bras, en face d'une oasi qui logiquement devrait nous appartenir et où nous nous contentons de faire respecter les droits nébuleux d'un propriétaire qui n'a même plus la force de s'affirmer.

« Le jour où nous annexerions les ksour, où nous y aurions même un simple établissement militaire, vous verriez tous les nomades du désert qui entretiennent le marché de Figuig s'éloigner, par méfiance ou par fanatisme, d'une terre où ils sauraient le « roumi » devenu maître. Actuellement, ils viennent en caravanes à Zenaga, à Oudarir, à Hammam-Tahtani, à Hammam-Foukani, à Ouled-Sliman, à El-Abid, à El-Maïz, échanger leurs produits, dattes ou laines, contre les objets de consommation ou d'habillement qu'ils trouvent chez le mercanti juif. La toile, les burnous, le sucre, que leur vend l'israëlite, sont de provenance française ou algérienne. Les dattes, la laine, viennent par ballots à la gare de Beni-Ounif, à destination du Nord. Nous profitons ainsi indirectement de tout le commerce des ksour. Les juifs se sont vite rendu compte que nos wagons, recevant et livrant à jour fixe les colis qu'on leur confiait, ne risquant pas d'être arrêtés en route par quelque harka pillarde, sont un moyen de transport autrement moins lent et moins aléatoire que les caravanes. Voyez le quai de Beni-Ounif, à l'heure de l'arrivée ou du départ des trains. Sur dix indigènes que vous rencontrez, il y a neuf mercantis juifs, expédiant ou retirant des marchandises. Lorsqu'ils seront encore mieux convaincus qu'ils peuvent avec nous, en toute sécurité, faire circuler par centaines les balles de sucre ou de laine, les israëlites de Zenaga chercheront par tous les moyens à étendre leurs opérations commerciales. Les musulmans, peu à peu, suivront leur exemple. Des besoins se créeront et se multiplieront. C'est en prévision d'un mouvement d'affaires autre que celui d'aujourd'hui que l'on construit à Beni-Ounif une gare de 220.000 francs.

« Le Figuig dont le commerce avec nous ne représente encore que trois wagons par train, tiendra dans l'économie sud-algérienne l'office d'un port franc. Nos producteurs et notre chemin de fer en draineront les plus clairs bénéfices. »

Des ports francs tels que le Figuig, des petits

Monaco enclavés dans nos réseaux de postes militaires, le général Lyautey en voudrait partout sur la route du sud-ouest, le long du chemin de fer prolongé. Il en voit un à Béchar. Il en espère un autre, plus tard, au Tafilelt. Ses instructions aux chefs de troupes sont, à ce sujet, très caractéristiques.

« Quand vous rencontrez dans une oasis sud-marocaine un groupement important, n'annexez pas. Installez-vous à portée de canon comme nous avons fait à Beni-Ounif. Puis appelez à côté de vous, sous la protection de la redoute, les israélites de la région Le jour venu, *ils feront syphon*, attireront au chemin de fer tout le commerce des ksour dont vous aurez eu la sagesse de respecter l'indépendance ».

C'est ainsi qu'on procède dès aujourd'hui à Collomb (alias Taàgda) que le chemin fer atteindra avant 1905. Collomb — ainsi baptisé du nom du général qui conduisit, en 1866, une des premières colonnes françaises en ces régions — sera le Beni-Ounif de Béchar. Après que des relations commerciales assurées et suivies auront vaincu les préventions des indigènes à notre égard, on pourra utilement examiner la forme définitive que doit prendre notre suprématie bien assise dans ces contrées.

D'ailleurs Béchar, comme le Figuig, fait partie nominalement de l'empire Chérifien. Il serait donc prématuré de rien décider au sujet de ces oasis, tant que la question marocaine elle-même n'aura pas été solutionnée dans l'ensemble.



Avec le chemin de fer et son auxiliaire naturel, l'israëlite, le principal agent d'influence, dans le Sud marocain comme ailleurs, c'est le médecin.

L'indigène néglige le plus souvent les principes élémentaires de l'hygiène. Les Figuigiens toutefois font quelque peu exception sur certains points, et leur système de latrines à Zenaga indique un intelligent souci de la salubrité publique. Mais la thérapeutique reste partout inconnue. Aussi, avec des cures qui, chez nous, n'étonnent plus personne, le médecin obtient-il vite la réputation d'un faiseur de miracles. Confiance et respect l'entourent de toutes parts. Il devient l'égal des marabouts. Puisqu'il y a ici ou là des roumis qui font le bien et distribuent la vie, pourquoi continuer de confondre en une même aversion tout ce qui est roumi ?

M. Jonnart a si bien compris ce pouvoir civilisateur et pacificateur du médecin qu'il multiplie sur le territoire algérien les infirmeries indigènes, les consultations gratuites aux jours de marché. Saurait-on jamais combattre avec assez d'énergie certains maux tels que l'ophtalmie qui sont un véritable fléau pour les gens du Bled?

Malheureusement, il semble que certains médecins de colonisation, en Algérie, ne comprennent pas assez l'importance du rôle qui leur fut ainsi dévolu. Vivant en plus intime contact avec le colon, ils arrivent vite à partager son préjugé traditionnel contre l'Arabe qu'ils ne considèreront volontiers que comme bétail malfaisant, indigne de tel excès de solicitude. J'ai constaté avec chagrin dans certaines communes du Tell combien, sous ce rapport, les généreuses intentions du Gouverneur général étaient mal comprises et négligemment interprétées. Elles se heurtaient trop souvent à l'apathie, sinon à une hostilité insuffisamment dissimulée. Il n'y a sans doute là que des exceptions, mais en telle matière l'exception même est-elle tolérable ? Le devoir professionnel ici est fait non seulement d'un humanitarisme supérieur, — lequel doit ignorer les distictions de races comme il ignore en France les distinctions de castes, — mais aussi de ce patriotisme intelligent qui, selon la belle expression du général Lyautey, consiste à se faire aimer. Nous ne pouvons supprimer la population arabe, ni espérer qu'elle disparaîtra au contact de l'Européen aussi rapidement que les Maoris de la Nouvelle-Zélande ; au contraire, les recensements quinquennaux marquent chaque fois un accroissement significatif. Dans ces conditions, notre intérêt le mieux entendu n'est-il pas de nous attacher la race, et, en nous l'attachant, de la faire robuste et saine ?

Le commandant de la subdivision d'Aïn-Sefra qui, sur ce point comme sur tant d'autres, partage absolument les idées de M. Jonnart, se propose d'étendre au Figuig les bienfaits de l'assistance médicale. La création d'un dispensaire dans les ksours fera plus pour la propagation de notre influence que tous les bombardements à la mélinite. Les médecins militaires auxquels sera confiée cette haute mission humanitaire sauront vite faire aimer l'uniforme français. Et nous verrons quelque jour ces turbulents Berabers qui, hier, nous fusillaient à El-Moungar et à Tàghit, envoyer leurs fils au dispensaire de Zenaga pour qu'avec des lotions boriquées, le major roumi les préserve de la désastreuse ophtalmie.

Les fils, plus tard, rencontrant sur l'Erg un de nos convois, profiteront peut-être de ce qu'ils ont l'œil net pour mettre en joue un légionnaire. La France, même en ce cas, ne devrait rien regretter ; on ne regrette point le devoir de charité accompli. Mais peut-être aussi — car jamais il ne faut, même à telle distance du monde civilisé désespérer de la conscience humaine — le Beraber, au moment d'appuyer sur la détente, se souviendra du bienfait reçu et reconnaissant dans le convoi le képi d'un major, malgré l'appât du butin convoité, abaissera son arme, se tapira derrière la dune et laissera passer.

REMY SAINT-MAURICE.

L'ÉTAT ACTUEL DE LA MUSIQUE FRANÇAISE

A la façon dont, depuis quelques mois, nous célébrons en France la mémoire de Berlioz, ne semble-t-il pas que nous redoutions un peu de ne pas trouver dans notre passé musical un seul autre génie comparable aux Palestrina, aux Bach, aux Mozart, aux Beethoven, et qui suffise à nous assurer une place honorable dans la hiérarchie des nationalités musiciennes ? Nous mettons vraiment trop de passion à exalter ou à défendre Berlioz. Serait-il donc vraiment, dans le domaine de la musique, notre unique grand homme ?

Rameau, je le sais, passe dans certains milieux pour une sorte de géant. On l'oppose à Glück, voire même parfois à Bach. On n'a pas toujours tout à fait tort, et telle page de Rameau, comme l'air de Thésée dans *Hippolyte et Aricie*, est sublime. Mais enfin ne force-t-on pas un peu les choses? Ne manque-t-il pas à Rameau, comme à tant d'autres talents qui ont à leur tour honoré la France, ce don merveilleux, ce don souverain qui seul caractérise les héros, les demi-dieux de l'art, le don d'éternelle jeunesse, le don d'universelle presence? Nul effort ne m'est nécessaire pour entrer en contact immédiat avec Bach ou avec Beethoven, et je ne sais vraiment pas, en les écoutant, si ces musiques sont d'hier ou d'aujourd'hui. Il faut que j'y réfléchisse pour m'apercevoir qu'elles datent de loin déjà. Et au contraire nous est-il possible d'admirer directement Rameau? Nous est-il encore vraiment présent ? Ne faut-il pas, pour le comprendre, un effort de curiosité érudite qui nous permet sans doute de l'approcher et de juger de sa grandeur, mais comme dans un recul d'où il nous apparaît nécessairement diminué ? Et, si nous laissons de côté Rameau, qui donc, outre Berlioz, oserons-nous nommer parmi les musiciens français, qui reste digne d'être cité après un Bach ou un Beethoven ?

Mais, si Berlioz est notre seul musicien de génie, voici qui est singulier : Berlioz ne semble, au premier abord du moins, ni continuer, ni préparer aucune tradition nationale, aucune tradition française. Il ne se rattache ni à Rameau, ni à Grétry, ni à Méhul, ni à Boïeldieu, ni par-dessus leurs têtes aux maîtres contrapuntistes du XVIe siècle. J'ai du moins l'impression qu'un esprit nouveau l'anime, que sa musique est uniquement « sa musique » sans être plutôt française qu'allemande ou italienne. Et après lui, on profitera sans doute en France de ses découvertes, de ses créations; on usera des moyens orchestraux dont il a si habilement tiré parti ; on écrira des poèmes symphoniques; on sera littéraire, on sera romantique; mais on n'imitera pas son style; aucune inspiration ne ressemblera à la sienne ; et les musiciens français du XIXe siècle, que ce soit César Franck ou M. Saint-Saëns, M. Massenet, M. Vincent d'Indy ou M. Debussy, sembleront appartenir à une famille d'esprits toute différente de la sienne. Si Berlioz est le grand musicien français, en quoi est-il donc Français ?

Mais qu'est-ce que c'est que d'être Français en musique ? Existe-t-il une tradition musicale que l'on puisse appeler française ? Où commence cette tradition ? S'est-elle interrompue avec Berlioz ? S'est-elle perdue ou retrouvée après lui? Et enfin où en sommes-nous a l'heure présente ?

Je me posais, il y a quelques mois, ces questions, et, comme elles m'embarrassaient fort, je résolus de m'éclairer en interrogeant quelques-uns des plus compétents de nos musiciens et de nos musicologues. Ce sont les résultats de cette enquête que j'offre aujourd'hui aux lecteurs de la *Revue Bleue*.



Et je dois dire tout d'abord quel accueil j'ai trouvé auprès de tous nos musiciens. Depuis M. Vincent d'Indy qui, le premier, s'est mis à ma disposition avec un empressement, une simplicité et une modestie dont j'étais confus et répondait à mes question avec la haute conscience et tous les scrupules d'une sincérité qui se défie d'elle-même, jusqu'à M. Romain Rolland qui a médité un mois sa réponse pour me la donner plus réfléchie, plus large et plus sûre, je n'ai rencontré que des hommes épris profondément de leur art, soucieux d'en pénétrer la nature et d'en définir l'orientation, indifférents à la mode, oublieux du public, audacieux et libres. Ils parlaient tous par pur amour de la vérité et non pour m'être agréable ou pour plaire à leurs amis. Je n'ai donc pas à les remercier, ni moi, ni personne; mais je ne leur en suis que plus reconnaissant.



J'ai d'abord vu M. Vincent d'Indy.

« Vous cherchez, m'a-t-il dit, à définir la musique française. En réalité il n'y a pas de musique française, et d'une façon générale il n'y a pas de musique nationale. Il y a *la musique* qui n'est d'aucun pays ; il y a des chefs-d'œuvre musicaux qui n'appartiennent en propre à aucune nation. A peine peut-on dire qu'il y ait des qualités nationales qui se révèlent dans la musique des compositeurs de chaque pays. Et encore serait-il bien difficile de dire en quoi consisterait un genre de beauté musicale qui serait particulièrement français. La justesse dans l'expres-

sion dramatique, qualité que l'on attribue volontiers à la musique française, n'a-t-elle pas aussi bien appartenu à un Italien comme Monteverde, à un Allemand comme Gluck qu'à un Français comme Rameau ? Je ne vois guère de proprement Français dans notre musique qu'une certaine *couleur* qui me paraît d'ailleurs indéfinissable. Il y a cependant une *tradition française*, c'est-à-dire qu'il y a une suite de grands musiciens français qui ont lutté pour l'art sincère contre la mode et la convention, tradition analogue à celle que nous retrouvons dans d'autres pays, en Allemagne par exemple, de Bach à Beethoven. Cette tradition, nous pourrons la représenter par les grands noms de Charpentier, Couperin, Rameau, Grétry, etc. Cette tradition est rompue au commencement du XIXe siècle par l'invasion du virtuosisme italien. Elle ne se renoue que dans la seconde moitié du XIXe siècle avec César Franck et M. Saint-Saëns : la musique symphonique prend alors une importance croissante et réagit sur la conception déplorable qu'on se faisait depuis Meyerbeer de la musique dramatique. — Mais Berlioz, qu'en faites-vous ? — Berlioz me paraît étranger à toute cette évolution. D'abord Berlioz ne me semble pas être avant tout un *musicien*; c'est un génie trop littéraire. De plus, il est aussi peu Français que possible : voyez avec quelle facilité les Allemands l'ont adopté ! Il n'est ni précis, ni concis. Il n'a pas le souci de la forme. S'il a eu des imitateurs, c'est surtout en Allemagne, et la jeune école allemande dont Richard Strauss est le plus brillant représentant procède directement de Berlioz. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Berlioz a ramené l'attention du public vers la musique symphonique ; mais n'oublions pas la distance qu'il y a d'un poème symphonique à une symphonie, et, en définitive, s'il faut chercher à qui notre génération de musiciens doit d'être ce qu'elle est, à côté de l'influence encore toute puissante d'un César Franck, celle de Berlioz me paraît à peu près nulle. D'ailleurs nous sommes loin de subir passivement l'influence de Franck. Nous tendons à quelque chose de nouveau, nous désirons tous, plus ou moins consciemment, nous reposer des musiques trop complexes, revenir à la simplicité, ce qui ne veut pas dire à la pauvreté. Nous nous trouvons à peu près dans la même situation que les hommes de la fin du XVIe siècle, lassés d'un trop long usage et parfois de l'abus du contrepoint : M. Debussy est un peu notre Monteverde ; il abandonne la mélodie pour la musique « récitative », pour le style « représentatif », comme on disait dans les premières années du XVIIe siècle ; il renonce aux ressources de la polyphonie, il s'abstient même de moduler. — Mais nous avons aussi nos mélodistes ! — Sans doute. — Et ne désirez-vous pas plutôt le triomphe de la mélodie et de la polyphonie ? — Je n'ai qu'un désir ; c'est qu'on écrive de belles choses ».

La pensée de M. Vincent d'Indy est belle; elle est sincère, hardie, harmonieuse. Ne fût-elle pas vraie, du moins elle plaît et elle frappe comme toute opinion profondément réfléchie qui s'affirme librement. J'y trouvais pour ma part la confirmation fort précieuse de quelques-unes de mes impressions. Il m'était particulièrement agréable d'entendre M. Vincent d'Indy réfuter un certain nationalisme artistique fort étroit et fort ridicule, limiter au culte de l'art sérieux la tradition française, tout en excluant Berlioz de cette tradition. Mais je me demandais toujours si Couperin, Charpentier, Rameau, Grétry, César Franck, sans parler des vivants, suffiraient à nous assurer, en face des Italiens et des Allemands, le rang auquel nous prétendons comme nationalité musicienne.

J'allai trouver M. Alfred Bruneau.

L'auteur du *Rêve*, de l'*Attaque du Moulin*, et de *Messidor*, j'en étais sûr, me tiendrait un langage bien différent de celui de M. Vincent d'Indy : « Berlioz ! s'écrie tout de suite M. Bruneau, mais il a sauvé la musique française et son influence bienfaisante se fait encore aujourd'hui sentir dans les œuvres de nos jeunes compositeurs. — Qu'entendez-vous donc par musique française? — Par musique française j'entends la musique d'Adam de la Halle, de Rameau, de Méhul, de Boieldieu, j'entends une musique essentiellement simple, venue du cœur, d'une expression directe, sinon toujours profonde, franche, généreuse et plutôt dramatique que symphonique. Cependant la symphonie dans la seconde moitié du XIXe siècle... — Ah ! voilà ! c'est l'influence allemande qui nous a rendu plus symphonistes que nous ne l'étions auparavant ! Du reste cette influence a été heureuse et notre musique dramatique ellemême n'en est devenue que plus solide. Mais à l'heure actuelle, Wagner a cessé d'agir sur nous, nous nous libérons et nous redevenons purement Français... Heureusement ! car je suis résolument nationaliste en art : un artiste doit être de son pays. Plus s'accuseront en lui les caractères propres de sa race et plus sûrement sa puissante originalité fera pénétrer son œuvre chez les peuples voisins. Mon nationalisme artistique n'est qu'une forme de mon internationalisme philosophique. — Et quels sont aujourd'hui les plus Français, selon vous, des musiciens nés en France ? — Debussy est Français : il parle un langage simple. Mais il cultive un genre trop spécial; c'est un tempérament d'exception ; il ne fera pas école. D'ailleurs qu'importe? Je ne suis pas pour les écoles, il n'y a que les personnalités qui comptent en art. Et justement ce qui me déplaît un peu chez M. Vincent d'Indy, c'est qu'il est trop entouré de

disciples. L'art n'est pas affaire de pure érudition ; et si la connaissance de l'histoire des formes est nécessaire à l'artiste, elle ne lui suffit pas. Eh bien ! dans une Ecole, quoi qu'on fasse, on finit toujours par donner trop d'importance aux formules ; l'admiration de certains modèles devient, surtout dans l'esprit des élèves maladroitement zélés, un peu trop exclusive ; et alors on finit toujours par reprocher au maître lui-même, — et on a tort — des exagérations ou des parti-pris qui ne lui sont pas imputables, mais dont il est, dans une certaine mesure, responsable. Je n'ose pas prononcer les mots de chapelle ou de coterie, mais il y a quelque chose de cela dans ma pensée. — Vous-même ne vous réclamez-vous pas de certains principes d'art qui vous sont communs avec quelques-uns de vos confrères et qui, par suite, vous rattachent avec eux à une même Ecole? — Non, je n'appartiens à aucune Ecole. Tout ce qu'on peut dire, c'est que je pense sur beaucoup de points comme mon ami Charpentier et qu'une même sympathie pour la vie, pour le peuple, pour tout ce qui est spontané, direct, pour ce qui est moderne aussi et qui par là nous touche de plus près, nous inspira des musiques à certains égards analogues. Oui, nous sommes, si l'on veut, des réalistes. — Mais êtes-vous bien Français en cela ? Ne ressemblez-vous pas étrangement à certains Italiens de la jeune Ecole? — Nous tournons le dos aux Italiens ! Leur réalisme, ou plutôt leur vérisme est grossier, sans poésie, il ne comporte aucun symbolisme. Oui, c'est la nature, c'est le réel immédiat que nous voulons exprimer, mais en l'éclairant d'une pensée, d'une philosophie, d'un grand amour de l'humanité. Et voulez-vous que je vous dise qui m'a fait comprendre vraiment le rôle de l'artiste, qu'il soit littérateur, peintre, sculpteur, musicien ? C'est Zola. C'est à lui, c'est à ses œuvres, c'est à son amitié, c'est à ma collaboration avec ce grand homme, que je dois d'être tout ce que je suis ! »

M. Alfred Bruneau me laissait l'impression d'une pensée tumultueuse, un peu confuse, mais robuste, saine, d'une singulière franchise et d'une belle indépendance. Si je ne partageais pas tout à fait son opinion sur le réalisme de M. Charpentier ou sur le sien même, qui me semblent, l'un et l'autre, celui de M. Charpentier surtout, trop loin de la vraie nature et trop près des conventions citadines, voire parfois faubouriennes, j'étais heureux de rencontrer un artiste qui voulait écrire pour le peuple et qui rêvait de chefs-d'œuvre assez hauts, assez simples et assez forts pour s'imposer d'emblée à la multitude. Mais je ne saisissais pas bien le rapport entre cette conception très intéressante de l'art musical et le rôle attribué par M. Bruneau à Berlioz, Berlioz le romantique, le compliqué, le littéraire ! En quel sens Berlioz a-t-il donc sauvé la tradition française, le réalisme symbolique? — D'autre part, l'art populaire est-il vraiment dans la tradition musicale française? Au XVIIIe siècle, par exemple, que trouvons-nous en France ? D'un côté, la musique sérieuse de Rameau, enveloppée dans des formes tantôt galantes, tantôt pompeuses, toujours compliquées, dont les raffinés avaient peut être le goût, mais qui rebutaient à coup sûr le peuple ; d'un autre côté la musique d'opéra-comique dont le prétendu naturel et la simplicité, dont le comique aussi ont quelque chose d'affecté qui me fait penser tantôt à la façon dont il était de mode d'aimer la nature dans les salons d'alors, tantôt, — et c'est bien pis encore, — à la fausse sentimentalité de l'ouvrier parisien, et à son genre d'esprit.

Je n'avais pas réussi à éclaircir toutes ces difficultés, lorsque je me présentais chez M. Duparc.

M. Duparc, l'auteur si modeste de ces poèmes admirables qu'on nomme *Phidylé*, l'*Invitation au Voyage*, la *Vie antérieure*, m'avait autorisé à venir causer avec lui des questions qui m'intéressaient, dans une lettre, déjà instructive, dont j'extrais le passage suivant :

« Pour moi, le musicien, en écrivant de la musique, parle sa langue et ne doit pas avoir d'autre souci que d'exprimer à d'autres âmes les émotions de son âme ; la musique qui n'est pas le don de soi-même n'est rien. C'est dire que le musicien qui, en écrivant une œuvre, se préoccupe d'appartenir à telle ou telle école, s'il peut être un habile ciseleur, n'est que cela. Ma conclusion ? C'est qu'en réalité le mouvement musical n'existe pas. Il y a quelques œuvres qui n'ont besoin d'être ni archaïques, ni modernes, parce qu'elles sont belles et sincères. Evidemment elles influent sur la production d'une époque ; mais il est à remarquer que ceux qui veulent les imiter n'en prennent jamais que les procédés ou même les défauts, ne pouvant en prendre le génie, — pour la bonne raison que s'ils avaient du génie, ils n'imiteraient pas, — et dès lors, tout en étant *dans le mouvement*, ils n'écrivent que de la musique que j'appellerai inutile. Ils font œuvre d'ouvriers et non pas œuvre de poètes.

« Notez, je vous en prie, qu'il ne s'agit ici que de théorie, et que personne plus que moi ne considère comme de la musique parfaitement inutile les quelques pages que j'ai écrites, — et même celles que j'aurais pu écrire si ma santé n'était pas complètement déséquilibrée depuis une vingtaine d'années ».

Je ne suis pas tout à fait de l'avis de M. Duparc sur ce dernier point, et je regretterais infiniment qu'il n'eût pas écrit quelques-unes de ses mélodies. Mais nous venons de voir quelle haute idée M. Duparc se fait du génie musical, si haute qu'il semble vou-

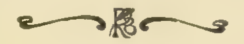
loir détacher absolument de son milieu la personnalité des grands créateurs, et la considérer comme une manifestation en quelque sorte miraculeuse de certaines puissances autonomes enfermées dans l'individu et sans relation avec le reste de l'Univers. M. Duparc devait sourire de mes questions sur l'évolution de la musique française ; et mon désir de découvrir l'intelligible là où, pour lui, règne le pur mystère sembla en effet le divertir. Il admit cependant qu'il y avait une musique française, mais il se garda de la définir et me cita seulement le nom de Rameau. « Mais aujourd'hui plus de musique française ! nous avons perdu tout caractère national ; il faudrait nous retremper aux sources de la chanson populaire. » — Je demande à M. Duparc son avis sur Berlioz. — « Un génie ! Mais un génie purement intellectuel ! Il ressemble en cela à Wagner ! Le grand Bach, seul, a eu autant de cœur que de cerveau. D'ailleurs, si Berlioz avait du génie, il manquait de talent ! » M. Duparc n'a pas, je crois, une très grande sympathie pour Berlioz. Il lui préfère César Franck. Il me dit grand bien d'un artiste français oublié, Castillon, que le violoniste Parent s'attache depuis quelques années à remettre en honneur et finira, grâce à sa patience, à sa ténacité, à son intelligence artistique, par imposer au public. Des contemporains M. Duparc me dit encore quelques mots : « Debussy veut trop plaire ; il s'attache trop à la caresse des sons ; il me ravit, mais je voudrais autre chose. Cette sensualité raffinée nous la trouvions déjà en partie chez M. Massenet.

« M. Massenet est encore coupable d'avoir ouvert la voie à M. Charpentier, qui se figure être naturel parce qu'il habille ses personnages à la moderne ; le veston ne fait pas l'homme. Du reste, — et c'est par cette considération que M. Duparc termine son entretien, — en France, nous aimons trop la musique dramatique. La musique dramatique est un genre extérieur et inférieur. Elle ne permet pas à l'artiste de nous parler directement et de nous exprimer librement la belle âme, la grande âme qu'il doit être au risque de n'être rien ».

De ma conversation avec M. Duparc, je retiens surtout cette idée de l'infériorité de la musique dramatique et de notre goût immodéré pour l'opérer. Voilà qui permet en effet d'expliquer certaines faiblesses de notre art musical. Oui, nous aimons trop le théâtre et la musique de théâtre, et nous avons trop souvent négligé la musique symphonique, la musique pure. C'est ce qui nous a perdus, comme les Italiens. Nous renaissons peut-être aujourd'hui, mais après quelle déchéance ! Et où en étions-nous avec l'école d'Auber ! Ce qui a fait la puissance des Italiens du XVII[e] siècle, des Allemands du XVIII[e] et du XIX[e] dans le domaine dramatique, c'est qu'ils s'appuyaient sur une pratique ininterrompue de la musique instrumentale, de la sonate, de la symphonie. La préoccupation exclusive de l'effet scénique, de la juste déclamation de l'expression vraie ne suffit ni à soutenir l'inspiration du compositeur ni à développer sa technique. Il faut qu'il soit d'abord un musicien, c'est-à-dire un homme pour qui le monde des sons a son existence en soi, capable d'inventions purement musicales, sans rapport avec aucun texte, et rompu au maniement de toutes les formes sonores. Alors il pourra mettre au service d'une comédie ou d'un drame l'appui d'un art puissant et libre, d'un art qui se suffit au besoin à lui-même. La musique dramatique doit être un aboutissement et non un point de départ.

P. Landormy.

(*A suivre*).



DILAPIDATIONS ET CONTROLE

(*Etude budgétaire.*)

L'équité et la prudence elle-même exigent présentement des réformes démocratiques. Les plus opportunes, la concession de retraites aux ouvriers et la réduction du service militaire paraissent imminentes. Mais les ressources font défaut. Et comment alourdir le faix d'un budget de 3 milliards 600 millions, qui déjà accable le travail national ?

L'état républicain peut échapper cependant à cette impuissance. Il a conservé l'architecture bureaucratique des précédents régimes, leurs gros états-majors ministériels, leur système de centralisation, leurs nombreuses administrations locales. Quel besoin ses citoyens ont-ils de si pesantes tutelles ? Qu'il élague ces onéreuses superfétations.

Une simple révision des méthodes administratives amènerait de notables économies. On ne saurait croire quelle est, dans les grands corps, la persistance des abus. Nos budgets sont exécutés avec sincérité ? Erreur ! Les administrations font les dépenses qui leur conviennent. Peu leur importe la répartition des crédits fixée par les Chambres. Elles l'altèrent par l'expédient le plus illégal, puisqu'on le répudia solennellement après la chute de l'Empire, en 1871, par le virement. — Et ainsi elles ouvrent mille fissures secrètes où disparaissent les fonds des contribuables.

***

C'est une tradition pour nos ministères d'accroître indûment leur dotation. Ils dépouillent indifférem-

ment, dans ce but, les services subalternes ou la caisse du matériel : aux uns ils demandent des employés, à l'autre des subventions.

En 1892, le ministre de la Guerre enlevait irrégulièrement aux troupes 423.266 francs, solde d'officiers détachés à son département. En 1901, le ministre de la Marine prenait à nos escadres 92.678 francs pour appointer des commis également détachés. Entre temps, avant et après, l'abus se reproduisait, vainement dénoncé par la Cour des Comptes ou flétri du Parlement. Le ministère des Colonies appelait des agents payés sur les budgets coloniaux. Celui de l'Agriculture retenait à Paris, comme rédacteur, le sous-directeur de l'école de Rouïba (Algérie), etc.

D'autres détours plus subtils, permettent aussi à l'administration centrale de ne pas rémunérer elle-même ses employés : elle maintient en activité de vieux serviteurs atteints par la retraite et grossit leur pension d'une indemnité. Un personnel auxiliaire se forme ainsi aux frais de la dette viagère et de chapitres variés.

Une audace plus ingénue consiste à puiser dans les crédits affectés au matériel. L'épisode de la vie administrative que narra la Cour des Comptes en 1885 est toujours vrai : Une gratification de 2.000 francs allouée au directeur de l'administration des Beaux-Arts est prise moitié au chapitre des succursales du Conservatoire de musique et moitié à celui des Ecoles spéciales. Le directeur des bâtiments civils prélève également sur les fonds de réfection des monuments et de reconstruction de l'hôtel des Postes une indemnité de 2.000 francs. Les chefs de bureau de leur côté reçoivent des primes de 400, 500, 1.100 et 1.900 francs. Pour les sous-chefs, elles s'élèvent à 400, 700, 1.200 et 1.250 francs.

Les Chambres suppriment-elles les gratifications du 14 juillet aux employés de la guerre? Le ministre, bravement les rétablit, il enlève 41.524 francs aux services des vivres, de marche, de santé, de télégraphie militaire, etc... (1888). L'année suivante, c'est 48 781 francs au 14 juillet, 47.958 francs au 31 décembre dont il prive illégalement l'armée au profit de ses bureaucrates.

Non moins hardie, l'administration centrale des Postes s'adjuge partie des subventions privées versées pour construction de lignes télégraphiques! Elle s'attribue 70.930 francs de gratifications sur le crédit relatif aux dépenses de l'Exposition de 1889. Son ministre, car elle en eût un jadis, imputait ses frais de voyage sur les « salaires des hommes de peine ».

Le ministère de l'intérieur soustrait des fonds aux sociétés de secours mutuels. Le département de l'agriculture frappe d'une dîme de 45.000 francs les recettes du pari-mutuel acquises à l'élevage (1890); puis il rançonne la « reconstitution des vignobles en France », donne 3.400 francs à un chef de division, 2.400 francs à un chef de bureau nantis déjà de traitements de 10.000 à 13.000 francs (1896). En 1900, selon sa coutume, il met en coupe réglée les services « remonte des haras », « epizooties », « amélioration des forêts et dunes, etc...

Il n'est prétexte qui ne provoque une gratification : à l'entrée en fonction, elle est un gage de bienvenue, telles celles, d'ailleurs modiques, que versa M. de Lanessan à deux nouveaux commis (1901). A la sortie de charge, elle exprime de courtois regrets, comme ces 4.000 francs accordés en 1900 à un ancien directeur de l'industrie. Le ministre, tardivement, allégua d'autres motifs. Que se défendait-il, le fait est si fréquent !

Les employés de nos administrations centrales sont-ils les bénéficiaires de prébendes, et tout effort auquel ils condescendent appelle-t-il une rétribution spéciale? Tel est, ce semble, le principe officiel. En 1889, les cendres de Lazare Carnot, Marceau, Latour d'Auvergne, Baudin sont portées au Panthéon. Sur le crédit prévu, le ministre de l'Intérieur distrait 11.345 francs qu'il distribue à 5 chefs ou sous-chefs de bureau, 17 rédacteurs ou expéditionnaires et quelques huissiers. « Les préparatifs de la cérémonie du Panthéon, écrit-il, ont donné lieu à un labeur exceptionnel! »

En 1891, le Conseil supérieur du travail est institué. Ses membres ouvriers et autres ont droit à des indemnités de déplacement et à des jetons de présence évalués, avec les frais accessoires, à 25.000 fr. La session dure dix jours, du 18 au 28 février. Les conseillers ne réclament aucune rémunération, mais le ministère du Commerce s'approprie 12.645 francs. « Il y a lieu de s'étonner, riposte la Cour des Comptes, qu'une tâche aussi éphémère ait pu nécessiter la collaboration de 4 employés du cabinet, de 15 employés d'autres services et de 13 huissiers », invités à se partager l'aubaine.

Tout récemment M. Rouvier, ministre des Finances, déclarait négligeable le concours pécuniaire apporté par l'Etat au Crédit agricole, inutiles à cet égard l'avance de 40 millions et la redevance annuelle versées par la Banque de France au Trésor. Hélas oui! l'agriculture profita peu de ces capitaux. L'administration centrale fut plus habile. Dès 1901, elle dépensait 123.612 francs pour organiser ce service embryonnaire, traitements 34.755 francs, aménagement d'un local 88.857 francs.

Nos ministères ont conservé, en effet, le goût des résidences et des ameublements de style. Et pour obtenir cette élégance extérieure qui sied à la majesté administrative, ils dérobent des fonds. En 1900, « divers services de la direction des services élec-

triques », selon l'expression de M. le sous-secrétaire d'Etat des postes, achetaient ainsi :

8 chaises................	520 francs
2 rideaux de bibliothèque.	45 —
1 boite à fiches..........	72 —

et, juste souci du confort,

1 chancelière............	22 —

etc...

Faut-il citer aussi le ministère de la guerre payant 146.242 francs de fournitures sur les crédits affectés à la défense des colonies, ou s'abonnant aux journaux avec les fonds des écoles militaires ; le ministère de l'agriculture qui se pourvoyait de gaz, en 1893, aux frais du chapitre : « Souscriptions aux publications » ; et cette communication téléphonique entre les cabinets de la Guerre et de la Marine inscrite aux dépenses de l'expédition du Tonkin ?



Ce n'est pas pour elle-même que l'administration commet ses fautes et ses largesses les plus outrées. Certain sentiment des convenances la gêne à la curée. Mais elle perd toute discrétion quand ce sont quelques uns de ses enfants prodigues qu'elle entend gâter.

Qui ne sait le luxe de chefs, chefs-adjoints, sous-chefs, attachés de cabinet que le moindre ministère s'offre de nos jours? Frais émoulus des écoles, ils sont la parure, le sourire de nos vieilles administrations somnolentes. L'œuvre de paperasserie ne les retient guère, et, s'il est parmi eux d'utiles et laborieux secrétaires de ministre, parfois même quelque éminence grise... ou blonde, la plupart ne s'évertuent qu'à coudoyer les dignitaires de l'Etat, plaire aux parlementaires, paraître aux fêtes officielles, conquérir la relation précieuse qui leur procurera, sans autre forme de procès, un poste avantageux. C'est à cette école de l'intrigue que se façonne l'élite des fonctionnaires de notre démocratie.

Le stage au Cabinet dure quelques mois. Force est de rémunérer des zèles si persévérants. Or les Chambres consentent à appointer quelques confidents des ministres ; mais il leur paraîtrait excessif d'entretenir une pléiade de jeunes ambitieux. Les ministres en sont donc réduits à détourner — encore — des fonds !

Ce sont les crédits des missions qui, en 1886, subviennent aux appointements de 15.000 francs, alloués au chef du cabinet du ministre des Affaires étrangères. La même année, et sans plus de façons, le ministre des Travaux publics porte à 60.500 francs la dotation de son cabinet. Il donne 5.400 francs par an à un chef adjoint qui perçoit par ailleurs un traitement d'ingénieur. Il accorde des indemnités mensuelles de 2.550 francs et 1.360 francs à deux autres attachés.

Plus ingénieux, le chef du cabinet du ministre du Commerce taxe en 1891 plusieurs crédits. A l'un il demande 6.000 francs, à l'autre 2.400 francs, dont il forme ses émoluments. Puis il obtient une indemnité de 1.500 francs pour services à l'occasion de l'Exposition et une autre de 4.000 francs pour licenciement. Il est vrai qu'il troque sa sinécure contre la direction du personnel de l'enseignement technique, au modeste traitement de 12.100 francs ! « On s'explique difficilement, dit néanmoins la Cour des Comptes, la double indemnité allouée à un agent qui, en fait, n'a jamais été licencié et n'a pas cessé de remplir des fonctions rétribuées, et qui, en outre, n'est entré au service de l'administration du commerce qu'en 1890, c'est-à-dire après la fermeture de l'Exposition ». Le même chef de cabinet, aidé de ses attachés, dépense jusqu'à 1.200 francs et 1.300 francs par mois de frais de voiture..... soldés, ceux-ci, avec les fonds d'entretien du matériel !

De si commodes pratiques ne sauraient tomber en désuétude. Comment se contenter, écrit en 1899 le ministre du Commerce, d'une maigre somme de 16.000 francs pour le cabinet ? Et il jette quelques crédits en pâture à ses jeunes attachés.

Bien plus modeste est cet autre chef-adjoint de cabinet qui, en 1900 et 1901, fonctionnaire en congé, se résigne à percevoir indûment son ancien traitement de 6.500 francs, porté peu après à 7.000 francs. Comme condiment, il s'accommode d'une gratification de 1.200 francs, puis d'une seconde de 1.500 fr., prise sur les fonds destinés aux savants et gens de lettres dans la gêne. La Cour des Comptes signale cependant ces rétributions insolites, la Chambre même se fâche. Mais l'équité est vigilante et cet homme, d'un désintéressement si rare et vraiment aristotélique, reçoit sa récompense, un avancement inespéré !

Car l'administration élude avec la même désinvolture les règlements de carrière et les fixations budgétaires : un simple changement d'étiquette le lui permet. Elle nomme, contre toute justice, des membres de cabinet chefs de bureau avec des « indemnités » de 5.000 à 8.000 francs. Est-elle tancée? Elle répond tardivement « qu'elle se trouve en présence d'un fait accompli sur lequel il semble difficile de revenir » (1888). Tel humble employé qu'une influence puissante veut, en dépit des lois, improviser directeur, est nommé successivement attaché au cabinet, chef du cabinet, « directeur » du cabinet, titre fallacieux qui autorise la promotion à un directorat définitif !

Inépuisables sont les complaisances de l'adminis-

tration pour ses protégés. Il n'est pas de loi que, dans ses attachements passionnés, elle ne méconnaisse. Le cumul de plusieurs traitements est interdit, au moins au-delà de 20.000 francs? Semblable au héros de l'opérette, l'administration qualifie d' « indemnité » l'un des émoluments et le cumul devient licite! En 1890, le directeur-professeur de l'Ecole de physique et de chimie industrielles possédait à ce double titre de doubles appointements, 9.000 et 6.000 francs. Il occupait aussi une chaire au Collège de France et le montant total des trois traitements excédait le maximum légal. L'administration chargée de faire observer la loi, se contenta d'appeler désormais « indemnité » le traitement de 9.000 francs. — Le médecin des établissements pénitentiaires de Riom, Dr Girard, élu député en 1895, était tenu de renoncer à son traitement de 2.000 fr. Il le fit augmenter de 400 francs et le toucha à Riom comme « indemnité », tandis qu'il percevait à Paris la rétribution parlementaire.

Et que dire de la dation de traitements en l'absence de toutes fonctions? Le directeur des antiquités et arts de Tunis, recevait, ces dernières années, des émoluments annuels de 4.500 francs comme chargé d'un cours complémentaire d'archéologie à la faculté des lettres de Nancy. Mais, de l'aveu même du doyen, « il n'appartenait que fictivement à cette faculté où il n'a jamais paru ». Il touchait ses mensualités par procuration! Et cette Ecole pratique de langues vivantes créée à Paris, en décembre 1893, pour appliquer les méthodes nouvelles de deux initiateurs? Un traitement de 5.000 fr. était décerné à chacun d'eux. Ils le reçurent deux ans; pendant ce délai, l'un fut malade et l'autre juge de paix en... Calvados!

Prudemment, l'administration cherche à rattacher à quelque motif ses libéralités durables, d'où les missions fictives. Pendant quatorze ans, de 1886 à 1900, le ministère des Travaux publics versa ainsi une indemnité annuelle de 6.000 francs à l'un de ses anciens agents. Le ministère de l'Agriculture chargeait en même temps, moyennant 4.000 francs par an, un ancien consul d'étudier l'état de la propriété en France. En 1901, le ministre des Affaires étrangères accordait d'authentiques traitements à deux agents diplomatiques en disponibilité, sous prétexte de relater le développement des voies ferrées en Amérique et les effets de l'Exposition de 1900 sur le commerce extérieur de la France.

Et quel discernement dans la distribution de ces lucratives enquêtes! En 1901 encore, un vice-consul à Moscou reçoit mandat d'observer l'extension du trafic des Etats-Unis avec leurs possessions; un ministre à Guatémala doit rendre compte du régime financier des divers pays d'Europe!



Le goût des prodigalités, celui de les faire et celui de les accueillir, est contagieux. Des comédiennes, des parlementaires, des condamnés participent aux faveurs pécuniaires de l'administration centrale, tandis que les pouvoirs locaux se mettent, eux aussi, à entamer les fonds confiés à leur garde. Des pratiques s'établissent que l'on s'efforce de tenir secrètes.

En envoyant aux colonies, aux frais de l'Etat, des actrices et des ténors, le gouvernement tient sans doute à adoucir à ses représentants les rigueurs de l'exil. L'intention est attendrissante : meilleure serait celle de respecter les décisions du Parlement et la loi budgétaire. En 1885, l'Etat paie 12.000 francs pour le retour en France, par paquebot, d'une troupe théâtrale venue en Cochinchine. En 1895, et à maintes autres reprises, il rembourse à la Compagnie transatlantique le prix du passage, de Marseille à Alger et inversement, d'artistes dramatiques, de sénateurs et députés, de leurs femmes, enfants, secrétaires et domestiques.

Serait-ce par humanité que l'administration ne recouvre point les amendes de presse, à Paris? La Cour des Comptes ne le croit guère. En 1900, « elle fait remarquer de nouveau que, comme les années précédentes, diverses amendes de ce genre ont été admises en non-valeurs pour cause d'insolvabilité ou de recherches infructueuses, alors que la situation et la notoriété des redevables démentaient manifestement cette affirmation? » Mais comment ne point témoigner d'indulgence aux journaux parisiens, si spirituels et influents? D'autres pénalités d'ailleurs sont allégées avec une mansuétude non moins curieuse. Un des gros fournisseurs de la guerre se libérait, il y a quelques huit ans, d'une amende de 63.766 francs par un simple acompte de 4.177 francs. Tel autre, débiteur de 686.349 francs, avait un domicile « qui n'était pas exactement connu » du ministère et échappait ainsi aux poursuites!

Comment l'administration centrale pourrait-elle s'opposer à ce qu'on l'imitât? Le Conseil Général du Rhône, en 1896, met à la charge du département ses frais de buvette, soit 1.307 francs; il se réunit en deux banquets dont le budget supporte aussi la dépense, soit 734 francs pour 33 couverts au 16 avril, et 555 francs pour 30 couverts au 27 août. Le Conseil Général de l'Allier, en 1901, alloue 1.054 francs à quelques-uns de ses membres pour enquêtes et déplacements. Le ministère de l'Intérieur approuve.

De fait, les Conseils communaux font pis. La loi prescrit la gratuité du mandat municipal. « Elle a regardé, déclarait le Gouvernement de juillet, comme

indispensable à la dignité et à la considération de ces fonctions de ne jamais permettre que les citoyens qui y participent parussent devenir, à quelque titre que ce soit, les salariés de la commune ». L'autorité contemporaine est moins austère : elle estime que certaines allocations aux maires et conseillers « répondent à l'évolution démocratique dont témoigne de plus en plus la composition des assemblées et peuvent être tolérés. » Elle aime mieux enfreindre la loi et « ne pas froisser le sentiment public ! »

Dans certains villages des Ardennes, les conseillers s'attribuent tant par heure consacrée aux intérêts municipaux, en sorte que, selon le mot de la Cour des Comptes, « la violation de la loi ne peut être plus flagrante ». L'administration supérieure consent, en considérant que les élus ouvriers « ne peuvent perdre le produit de leurs journées pour assister aux séances et vaquer aux affaires de la commune ». Dans les grandes villes, des indemnités fixes, 6.000 francs à Paris, sont acquises aux Conseillers. En quelques communes, la municipalité paie avec les fonds publics les circulaires, location de salles, affiches, etc... servant aux comptes rendus qui précèdent les élections.

N'est-il pas d'autres formes encore de gaspillage, d'autres dilapidations familières à l'administration ? Ce n'est pas une affirmation téméraire que de répondre par l'affirmative. Trop fréquentes sont les dissimulations des bureaux.

Longtemps ils cachèrent certaines recettes qu'ils affectaient à des dépenses occultes. Ils n'y parviennent plus que fort difficilement. Aussi sont-ce les dépenses qu'ils s'efforçent de voiler. Le ministre de l'Intérieur se refuse à préciser les frais de voyage d'agents de la Sûreté générale. Il s'agit d'une dépense de 160.000 francs en 1898, 230.000 francs en 1899, 247.000 francs en 1900, 332.000 francs en 1901. « Si quelques unes de ces indemnités, écrit le Président du Conseil, M. Combes, peuvent sembler assez élevées, c'est qu'elles ont trait à des missions délicates ou coûteuses, ou à des déplacements dont il y a intérêt gouvernemental à conserver le secret. » La Cour des Comptes signale l'incorrection de ces réserves. Elle réclame des justifications, ou l'imputation aux fonds secrets dont le Président de la République contrôle l'emploi

Les coupables n'hésitent pas parfois à remettre à la Cour des pièces fausses, les fameux mandats fictifs. Plus souvent les comptes produits sont tronqués, tels ceux de nombreuses administrations coloniales. Ou bien, ils ne sont pas communiqués, et de ce nombre sont les états des approvisionnements de la guerre et de la marine, les inventaires de mobilier, diverses comptabilités spéciales, etc... Pourquoi ce mystère, si ce n'est parce qu'il est propice aux méfaits ?

C'est de la clarté que réclament au contraire nos finances. Il faut montrer la gravité de la plaie qui les ronge : notre administration se livre à des dissipations, au mépris de la volonté des Chambres. Elle dépouille les services les plus utiles pour satisfaire à maints appétits. Sa politique budgétaire est une politique de pourboires : pourboires aux agents des administrations centrales, pourboires aux favoris, aux protégés des ministères, pourboires aux conseillers généraux, aux conseillers municipaux, pourboires à la presse, pourboires à quiconque dispose de quelque influence !



Un grand corps, heureusement, s'érige en inlassable champion des saines méthodes et lutte contre les abus avec une indépendance méritoire, la Cour des Comptes. Juge des percepteurs et des payeurs, elle compare leurs écritures à celles des ministres, dont elle vérifie ainsi l'exactitude. Mais tandis qu'elle déclare au besoin les comptables débiteurs de l'Etat, elle ne peut que signaler les infractions dont les ministres sont les auteurs. Notre droit public, par crainte d'énerver l'action administrative, soustrait les ordonnateurs à la juridiction financière.

Du moins cette dénonciation des méfaits budgétaires, la Cour des Comptes la fait-elle avec vigueur. Elle la réitère dans son rapport annuel au Président de la République jusqu'à ce qu'elle ait amené l'administration à résipiscence. Par ses objurgations, elle a provoqué maintes améliorations. Et cependant elle ne peut triompher de tous les abus ! C'est que ses remontrances n'ont de force vraiment coactive qu'autant qu'elles sont étayées par les Chambres et l'opinion souveraines ; et cet appui leur fait actuellement défaut.

Le Parlement, éclairé par le rapport de la Cour, est bien chargé de statuer sur la gestion ministérielle. Mais la complication des comptes par exercice et la lenteur de leur apurement font qu'il n'est saisi que tardivement du projet de règlement. Il ne met ni empressement, ni attention à viser des comptes anciens de plusieurs années. Par son indifférence, certains budgets ont été réglés, on s'en souvient, dix ans après leur clôture ! En 1902 et 1903, pris de remords, il a prononcé sur tous les budgets de 1889 à 1897, avec une célérité imprévue, mais non, hélas, avec plus de réflexion. Les rapporteurs ont flétri en termes brefs l'arbitraire de l'administration, puis, sans débats, le vote a eu lieu. Les partis, la presse, l'opinion, comme

les chambres, se désintéressent d'incidents budgétaires à demi oubliés.

Comment obvier à cet inconvénients ? Point n'est besoin de réformes considérables qui, fort belles théoriquement, contrediraient à nos principes constitutionnels et se heurteraient à nos coutumes. Mieux vaut recourir à des procédés plus simples, appropriés au but, réalisables sans effort législatif.

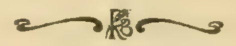
La Cour des Comptes, désigne, pour chaque budget peu après sa clôture, une véritable commission d'examen comparable à la Commission du budget élue par la Chambre : des conseillers référendaires sont chargés de la vérification des dépenses de chaque ministère, centralisées par le caissier payeur central. Avant de soumettre leur rapport à la Cour, ils relèvent les irrégularités commises et rédigent deux sortes d'observations : les unes, adressées aux ministres en cause, restent secrètes, ce sont les référés; les autres, relatives aux fautes les plus significatives, et en petit nombre, sont mentionnées au rapport public. Pourquoi une divulgation si incomplète et si tardive ? Il la faudrait au contraire intégrale et immédiate ! Les infractions révélées seraient ainsi d'actualité ; la presse en saisirait l'opinion ; l'opposition attaquerait les ministres responsables. La crainte du scandale arrêterait à l'avenir maint quémandeur ou déciderait le ministre à l'éconduire.

Il serait aisé d'obtenir une sanction plus précise. Il suffirait que les rapporteurs de la Cour entrassent en relations avec les rapporteurs du budget, à la Chambre. Leur connaissance méticuleuse des affaires du Trésor corrigerait l'inexpérience fréquente des parlementaires. Surtout, ils leur indiqueraient les subterfuges, les mensonges de la bureaucratie. Jointe à la compulsation des registres de référés, cette collaboration de la Cour, à titre consultatif, fournirait à la Commission du budget et, par suite, à la Chambre les avantages d'une véritable vérification sur pièces. Averti, le Parlement modifierait en conséquence le montant des crédits et préviendrait le retour des abus.

Ainsi, ce triple contrôle de la Cour, des Chambres et de l'opinion serait contemporain de la faute. L'infraction, aussitôt connue, exposerait le bénéficiaire à un fâcheux éclat, l'administration coupable à une diminution de sa dotation, le ministre à un blâme. La discussion et le vote de la loi de règlement, survenant ultérieurement, prêteraient à une révision générale et, en quelque sorte, à un examen de seconde instance. Et quels simples moyens : la prompte publication des référés et l'autorisation aux rapporteurs de la Cour de conférer avec les rapporteurs des Chambres.

L'abus du virement fait des votes du Parlement des décisions de façade, enlève toute vérité au budget. Fait non moins grave : il en exclut l'économie. Le dédain des fixations légales, l'habitude des dépenses irrégulières incite en effet l'administration aux actes de mauvaise gestion, à un gaspillage néfaste. Ainsi notre démocratie est entraînée vers une politique financière toute différente de celle, si stricte, qui lui convient. Réagissons.

François Maury.



M. ALFRED MÉZIÈRES

Il y a beau temps que M. Alfred Mézières ne relève plus du grand corps universitaire, sinon par le souvenir des services rendus. L'homme politique, cependant, ne saurait faire oublier le professeur. Car il y eut de l'un à l'autre, des points de contact beaucoup plus intimes qu'on ne le supposerait ; et je croirais assez que certaines facultés qu'on remarqua chez le conférencier de lettres, des qualités de raison, de tact, d'ingéniosité dans la mesure et d'équilibre dans les idées, ont bien aussi quelque peu servi à l'avancement sur le chemin des réalisations pratiques du conseiller général, du député, du sénateur.

« A notre Ecole normale », disait-il un jour. En effet il passa par la grande Ecole, aujourd'hui très atteinte dans son aristocratisme intellectuel et qui formait alors, avec sa haute culture, ses maîtres à elle, le coude à coude serré de ses élèves, un organisme à part, presque en marge de l'Université. On rappelle toujours comme la période héroïque du « Conservatoire de la rue d'Ulm », le temps des promotions simultanées de Sarcey, d'Edmond About, de Taine, de Gréard. L'année précédente ne fut non plus médiocre en ses résultats, qui vit sortir des rangs, à la fois, des lauréats d'études comme Beulé, J.-J. Weiss, Ordinaire, Prévost-Paradol, Mézières et le très écouté Challemel-Lacour, dont les lèvres s'ouvraient à l'éloquence d'une façon si naturelle que ses condisciples lui avaient décerné l'épithète homérique de divin.

C'est qu'on avait dans le sang la belle ardeur des lettres, aimées en tout ce qu'elles comprennent d'élevé, de salubre en soi, et de fortifiant pour le bien de l'éducation nationale. On en avait alors le sentiment chaud et désintéressé. Heures inoubliables d'effervescence spirituelle et politique, où le bruit des révolutions se mêlait à l'excitation des études, où l'on avait à traverser des émotions intenses, où l'on pouvait courir la chance et l'honneur d'être exposé à de véritables périls, comme il en fut après l'ébranlement de 1848, pour Mézières, lorsque, ayant été élu

par ses camarades et nommé par décret capitaine d'état-major, puis aide-de-camp du général Bréa, il faillit être tué, en même temps que son chef, en prenant part à la répression de la sanglante insurrection de juin !

Les journées de la seconde République furent courtes, mais très remplies de mouvement et de manifestations verbales. Des espérances infinies s'étaient levées dans les âmes. On croyait au dévouement des élus du peuple, à la solidarité des consciences. La fièvre de reconstitution politique excitait des enthousiasmes égaux à ceux qu'avaient provoqués sous la Restauration le culte extasié des grands poètes, les appétits vagues des insatiabilités artistiques. A l'Ecole normale, de jeunes et généreux esprits s'ouvraient, de confiance, à toutes les nobles ambitions ; ils brûlaient pour toutes les formes d'art et de liberté. Ils s'élançaient à la conquête de leurs rêves, dans la nuée bleue, lorsque le coup d'Etat du 2 décembre s'abattit comme une douche d'eau glacée sur ces intelligences en ébullition. L'essor en fut arrêté net, et il fallut se rejeter sur des visées moins hautes. Au moins si les larges horizons s'étaient brusquement fermés, le champ des études restait ouvert.

***

Mézières était fraichement revenu de l'Ecole d'Athènes. Il avait accompli le pèlerinage classique, en ces climats privilégiés où, pour les fervents de l'art antique, les journées se passent en admirations continuelles, parce qu'à chaque pas qu'il font en avant, ils ont conscience de fouler la place d'un chef-d'œuvre ou la trace des héros. Il connut, il exprima la douceur de vivre sous un ciel lumineux, au milieu de grands souvenirs, et de goûter, dans l'enceinte qu'enveloppent mollement les collines de l'Attique, l'harmonie de ces paysages avec la précision et la clarté de la langue hellénique.

Ses thèses, latine et française, soutenues à Paris en 1853, ne laissèrent pas de doute aux examinateurs sur le sérieux de ses qualités d'humaniste. On le nomma professeur de rhétorique à Toulouse, puis de littérature étrangère, presque aussitôt, à Nancy. Là, dans le cher pays de Lorraine, non loin du domaine de famille où ses yeux s'ouvrirent à la lumière du jour, il commença à poser d'une main ferme les jalons de son terrain d'études.

La voie ne lui en avait-elle pas été frayée, en sa maison même ? Il s'y trouvait conduit comme par la main, à la suite des travaux de son père, ancien recteur de l'Académie de Metz, écrivain sagace, qui avait eu le mérite d'esquisser la première histoire de la littérature anglaise, qu'on eût encore produite en France. Les chambres qu'il habitait avec les siens, étaient tapissées de livres. Et, dans le nombre, à portée de sa main, sur des rayons choisis s'alignait une collection de vieux et précieux volumes, où dormaient les créations les plus originales de la grande période élisabéthienne. On y voyait, dans le texte même, les chefs-d'œuvre de Shakespeare, les tumultueuses compositions de Robert Greene, de Kyd, de Marlowe, de Georges Peel, puis de Shirley, de Webster, et les classiques réactions de Ben Jonson, « le rare Ben Jonson ». Quel appât à sa juvénile curiosité ! Il s'y plongea avec ravissement.

A ce moment, vint le chercher l'appel du ministre, qui le promouvait en chaire de Sorbonne. Il en eut la surprise. Ses origines nobiliaires, en tant que descendant direct des vidames de Massé, la plus ancienne et la plus aristocratique famille du Maine, l'accueil qu'on avait fait à sa jeunesse, — et qui n'était pas ignoré, — dans les familles de Broglie et d'Haussonville, ses relations de monde, parmi l'aristocratie orléaniste, ne le désignaient pas précisément à la faveur du gouvernement impérial. Le mandataire de Napoléon III au département de l'Instruction publique, M. Rouland, aurait eu la signature facile entre des candidats notoirement inféodés au régime politique dont il était le représentant officiel. Et voilà qu'il avait adopté, au choix, le nom de Mézières par une libre et impartiale élection des capacités les mieux désignées, suivant lui, pour la conduite de cet enseignement.

***

C'était vers 1855. L'influence intellectuelle anglaise faisait mieux que pénétrer en France ; elle s'y rendait très sensible par la critique et la traduction des œuvres. On s'en tenait de préférence aux productions contemporaines. Emile Montégut et Philarète Chasles publiaient leurs études, pendant que Taine vaquait à son grand travail historique. On commençait à signaler à l'attention les romans de Dickens et de George Eliot, et, à la même époque, la version française de Clémence Royer faisait connaître *l'Origine des espèces*, de Darwin, dont l'action scientifique et morale, différemment acceptée, remuera tant la pensée de la seconde moitié du XIXe siècle. Alfred Mézières s'écarta du groupe, qui limitait son effort aux choses présentes. Il rebroussa courageusement le chemin des siècles pour se fixer à Shakespeare.

On a peine à le croire, maintenant : la matière était neuve.

Il serait oiseux de rappeler ici les étranges fortunes qu'eurent, en France, sous l'ancien régime, le nom et la gloire de Shakespeare. L'Angleterre elle-

même ne serait pas sans reproches à encourir de négligence ou d'oubli, sous ce rapport. On n'ignore point que, dans son propre pays, l'astre rayonnant du vieux Will avait subi une forte éclipse, et qu'on l'y avait frappé d'une longue condamnation, au nom des sages et raisonnables principes. Toujours est-il qu'au milieu du XIXe siècle, on en était resté à des méfiances, d'ailleurs bien explicables, contre les brusques et capricieux revirements du romantisme. On ne connaissait, on n'appréciait Shakespeare qu'à travers des adaptations forcées, qui le défiguraient. On le connaissait dis-je, fort mal, le poète universel, « l'âme aux mille âmes », qui a provoqué depuis en France, en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis, en Allemagne surtout, tant de critiques, de commentaires et d'exégèses, que jamais grand homme, pas même Gœthe, ne fit tellement écrire.

Les scrupuleuses notices de Guizot, de Barante, de Villemain, les articles épars de Philarète Chasles avaient jeté sur ce vaste sujet quelques lueurs vives. Mais ces essais ne pouvaient tenir la place d'une œuvre d'ensemble. M. Mézières porta son ambition principale à mettre en plein relief les phases du génie de Shakespeare, dans leur succession logique, et à le replacer en personne dans son vrai milieu, avec ses sentiments propres mêlés aux influences du moment, parmi les agitations de ses contemporains et sous la pression des circonstances, qui furent les inspiratrices de ses œuvres. On peut contempler à découvert les voies de sa merveilleuse imagination.

Shakespeare n'avait pas été seul à entretenir de son activité féconde la dramaturgie anglaise de la fin du XVIe siècle et des commencements du XVIIe. On ne le comprend, on ne l'admire à sa complète valeur qu'en le voyant prendre la tête de ceux qui le précédèrent, s'imposer de son vivant à ses émules ambitieux de rivaliser avec lui, et dominer de son influence maîtresse ceux qui l'ont suivi. Dans les trois volumes d'études très analytiques, très pénétrantes d'Alfred Mézières, défile tout le cortège des dramatistes de cet âge, représentant avec une force inouïe sur la scène les excitations de l'atmosphère chargée d'orages dont ils étaient eux-mêmes environnés. Par la multiplicité des termes de comparaison, par le discernement heureux des points de vue, par l'agrément de l'analyse justifiant les généralisations de la critique, M. Mézières était parvenu à donner aux étudiants, qui se pressaient à son cours, une forte éducation shakespearienne. Assis jeune encore dans cette chaire de haut enseignement littéraire, il s'y était imposé doucement, et sans autres moyens que ceux d'une instruction solide, servie par une élocution aisée, facile, abondante.



L'internationalisme des idées, qui circule à présent d'un bout du monde à l'autre, n'occupait pas encore une place très étendue dans les préoccupations intellectuelles. On n'avait qu'une aperception assez vague de ce *Welt Literatur*, dont parla Gœthe, qui a pour objet de rendre claire et visible l'harmonie des variétés dans les œuvres de la pensée humaine, et pour but de ramener au sentiment de la beauté comme à un centre commun les points de vue contrastants, que s'opposent entre elles les nations diverses, sur les problèmes de l'art. Cependant, il y avait des signes d'efforts, et d'efforts appréciables, dans cette direction. M. Alfred Mézières continua d'y cheminer.

Après un séjour en esprit de plusieurs années sous le rude climat anglo-saxon, il se tourna vers l'Italie, pour y réchauffer sa verve critique ; et, avec non moins de méthode, plus de chaleur et d'émotion, il retraça la vie de Pétrarque. Il alla au fond et recueillit tous les détails de la passion sans espoir, qui dicta au dernier et au plus achevé des troubadours tant de rimes langoureuses sur des imaginations subtiles. Avec Pétrarque, remontant par l'érudition à la pureté des modèles classiques, il doubla les étapes de la première Renaissance. Il le montra voyageant à la recherche des manuscrits rares, collationnant ces feuillets vénérables, les copiant de ses mains, les adressant à ses amis, excitant ses disciples à les propager par des transcriptions multiples ; et il le suivit pas à pas dans toutes ses visées d'art, d'ambition et de gloire. Enfin, procédant pour Pétrarque, comme il l'avait fait pour Shakespeare, comme il allait le faire pour Gœthe, il ne considéra sa tâche comme terminée que lorsqu'il eut replacé l'écrivain dans son cadre de pensée, afin d'y mieux définir l'intelligence et le cœur de l'homme

Entre les maîtres étrangers, Gœthe était le plus digne peut-être d'être cherché, interrogé, commenté, non seulement dans ses œuvres et dans ses paroles, mais jusque dans les moindres détails de son existence, jusque dans les replis secrets de son cœur. « Mes œuvres, a-t-il dit, ne sont que les fragments d'une longue confession. » M. Mézières ne sentit pas diminuer son zèle ni faiblir son courage en entreprenant de puiser à leurs sources les éléments d'une troisième monographie, non moins étendue, non moins fouillée que les précédentes, sous une forme narrative plus simple d'apparence. Il s'y voua fervemment, de tout lui-même, suivant ligne à ligne, en quelque sorte, chaque phrase, chaque page de Gœthe, pour y découvrir ou retrouver un fait de cette physionomie si complexe, et toujours si personnelle, si originale et si vaste. Son art fut de

prouver que chez le créateur de *Faust* l'homme intérieur répondait exactement à l'homme extérieur, que que toute idée sortie de ce cerveau puissant correspondait à une action, à une aspiration de sa vie. *Goethe, les œuvres expliquées par la vie*, est resté la meilleure expression de cette critique universitaire, émanant d'une raison sûre et tempérée.

***

Quel nouveau voyage notre professeur de Sorbonne allait-il entreprendre, et dans quelle autre zone littéraire ? Il se posait cette question, il y songeait, lorsque, au-dessus de son horizon paisible, éclata le coup de foudre de la guerre de 1870 ? L'atteinte lui en dut être sensible, aussitôt, et plus qu'à beaucoup d'autres. Car lui-même était un fils de la Lorraine mosellane, dont chaque motte de terre, remuée dans tous les sens, peut émouvoir l'âme par le rappel d'un souvenir patriotique. Éternel objet des rivalités de la France et de l'Allemagne, depuis le xᵉ siècle, cette belle vallée de la Moselle se croyait pour longtemps au terme de ses maux et de ses agitations ; après avoir tant souffert, dans le passé, des maux de la guerre, des incendies, des famines, des désastres de toute sorte, elle commençait à croire en la sécurité d'une patrie, la patrie française ; et l'ère sanglante des batailles s'était rouverte, déchirant son sein, l'arrachant encore par la violence à la réfection de sa vie organique, mille fois troublée ! Sous l'impression de ces événements douloureux, quand l'enchevêtrement des lignes stratégiques lui laissait à peine reconnaître les vrais horizons du pays natal, Mézières écrivit d'une plume émue les *Récits de l'Invasion*.

Il avait dit adieu aux douceurs de ce dilettantisme intellectuel, qui permet à l'homme d'études de vivre dans un siècle et de penser dans un autre. Son tour était venu. L'action politique allait le saisir, et pour ne plus l'abandonner. L'arrondissement de Briey était resté le seul fragment de territoire français qu'avait respecté, dans son département, la nouvelle ligne frontière. On y cherchait un homme qui fût capable d'en représenter avec des sentiments sincères les besoins et les aspirations. Mézières fut choisi. Les voix par la suite ne se départagèrent plus, et cette continuité s'est maintenue pour lui jusqu'à son entrée récente au Sénat.

Quel a été son rôle à la Chambre ? On le pourrait préciser en peu de mots. Par son caractère fort éloigné de tous les petits combats irritants qu'entretiennent « les furieux verbiages de la tribune », on ne l'aura pas vu tendre à cette notoriété tapageuse, chère à de nombreux politiciens. Il a combattu les mesures prises contre les princes ayant régné en France, et l'obligation du service militaire pour les séminaristes. Il se montra l'adversaire du mouvement boulangiste et démissionna de la Ligue des Patriotes, dès qu'elle dévia de son rôle en suivant la fortune cahotante du général. Pour le reste, dans les luttes de partis, il a surtout laissé parler la signification de ses votes, estimant que des questions d'ordre pratique, littéraires, industrielles et militaires, méritaient davantage de captiver son attention. On sait qu'il a été le rapporteur de la plupart des projets intéressant la propriété artistique et que, pendant cinq législatures, outre une vice-présidence de la Commission des douanes, M. Mézières a présidé celle de l'armée. Pour s'occuper de tant de choses, il allait de son pas tranquille au Palais-Bourbon, comme il va maintenant au Palais du Luxembourg. Et sans bruit, sans fracas, sa situation personnelle montait, s'élargissait, s'étendait, au grand étonnement des excessifs de toutes nuances, comprenant mal qu'on pût aller si haut et si loin, de cette démarche paisible et mesurée.

L'art de pénétrer au vif d'une question, d'en exposer avec clarté les éléments contradictoires, de ramener au centre d'un sujet les discussions qui s'égarent, est un mérite assez rare pour qu'on l'apprécie au sein des commissions ; et cet art difficile, il faut bien que M. Mézières l'ait possédé, à la satisfaction générale, et dans les milieux les plus divers ; car l'honneur de conduire les débats lui a été offert de bien des côtés. Pendant dix sept années, président de la Commission de l'armée à la Chambre des députés, ne l'a-t-on pas vu, ici président de la Société des industriels, là président encore de l'Association des journalistes parisiens, et président, aussi, du plus important de nos organes politiques du soir ; restant, avec cela, administrateur du Crédit foncier, sénateur ponctuel, membre de l'Académie française, membre de la docte Académie de la Crusca, à Florence, et de maintes sociétés que j'oublie ; trouvant du temps pour recevoir ses amis, rédiger des articles, lire les volumes qu'on lui adresse, en dire son opinion, et mieux encore écrire des lettres, davantage même, y répondre !

D'où vient ? Par quel secret ?

M. Mézières a beaucoup d'amis. On lui reproche presque d'en avoir trop. A l'aide d'insinuations malignes on s'est demandé si tant de bonnes grâces dans ses façons, tant de sympathies qu'il dégage ou suscite du regard et de la parole ne s'accompagnait pas chez lui d'un grain d'habileté ; si, de très loin et d'un propos réfléchi, il n'avait pas escompté un tant soit peu les revenants-bons d'une séduisante diplomatie, et les aides extérieures, et les ressources de relations qu'amènent à ceux qui le possèdent naturellement le don attractif ; s'il n'avait pas d'avance, en quelque manière, prémédité le juste retour de ses

transactions aimables, de sa tolérance, de ses ménagements... Simplement, nous préférons croire que ces manières d'être prévenantes, attentives aux autres, néanmoins discrètes et réservées, n'ont jamais été que l'en-dehors d'un caractère optimiste et confiant, et que, s'il en retira des avantages, ce fut par un heureux accord des qualités de sa personne avec la faveur des circonstances.

Il y a de moites serrements de main, de complaisants sourires, de benoites paroles auxquels on ne se trompe pas longtemps. M. Mézières a par l'exemple exprimé, et, je crois, défini quelque part, le contraire de cette sorte de sympathie banale, toujours prête à se répandre sans se livrer jamais, et qui n'a rien de commun avec une autre forme de bienveillance, toute de vérité, la bienveillance active qui ne se satisfait point en discours, et pour laquelle les mots ne sont que le prélude des faits qui la prouvent. Et c'est une impression sur laquelle il nous plaît de rester.

***

Si M. Alfred Mézières a dû partager ses heures et ses soins entre des occupations multiples, il faut reconnaître, du moins, et à son avantage, qu'il ne se dispersa pas en littérature et qu'il n'a pas, au hasard d'un caprice facile, promené sa plume sur une foule de sujets disparates.

De prime abord, il avait fait élection de domicile en un domaine bien déterminé, fixé ses choix, concentré fermement sur trois ou quatre grands chapitres de l'histoire universelle de la poésie, l'objet de ses longues et profondes études. Cela fait, réalisé, il lia sa gerbe et ne s'accorda plus que des courses légères à travers champs, juste ce qui convient pour entretenir la verdeur de l'esprit et en diversifier agréablement les loisirs.

Jadis un livre ou deux pouvaient suffire à la production et à la réputation d'un bon écrivain qui n'en attendait point le vivre et le couvert. Huit à dix volumes, au total, d'une existence d'auteur, c'est presque, à présent, de la continence littéraire. Par le nombre de ses écrits comme par la tenue de ses opinions politiques, M. Mézières est resté d'accord avec l'esprit de modération qui gouverne ses principes. Dans le cours d'une longue carrière, toujours très attachée aux lettres, il ne concéda que le minimum au griffonnage universel. Il n'aura voulu rien faire de plus qu'œuvre utile pour les autres et satisfaisante pour lui-même. On peut s'empresser à le dire. La chose n'est pas si commune. C'est un sage.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

LA VIE LITTÉRAIRE

Emile Verhaeren.

EMILE VERHAEREN. *Poèmes*. 3e série. Edition du *Mercure de France*. — *Les Forces tumultueuses*. Edition du *Mercure de France*, 1902. — *Les Campagnes hallucinées*; *Les Villes tentaculaires* (réédition), (*Mercure de France*, 1904), etc.

Emile Verhaeren est le plus jeune des poètes d'il y a quinze ou vingt ans, qui ont beaucoup vieilli. Il est celui qui rattache le mieux les poètes symbolistes, si vous voulez utiliser encore cette expression, aux poètes d'aujourd'hui, les poètes d'hier à ceux de demain. Il est équitable, de ne pas enchaîner Verhaeren à une école, lui qui fut si impatient de toutes les contraintes. Il est indispensable de ne pas le choisir pour représentant — disciple infidèle ou maître impétueux — d'une école. On le trouverait extrêmement différent de tous les autres symbolistes, trop différent d'eux! Symboliste! dites-vous. Réellement il le fut : mais il le fut accessoirement. Dire : Verhaeren le poète symboliste, c'est rétrécir son œuvre, c'est le rapetisser lui-même. On doit de toute nécessité voir en lui, ne voir en lui qu'un libre tempérament fort, très fort, extrêmement vigoureux, qui se développe bien irrégulièrement. Verhaeren est peut-être plus intéressant — employons ces épithètes vagues qui englobent toutes les autres — par son indiscipline même, si à cause d'elle son œuvre l'est un peu moins.

On a maintes fois étudié Verhaeren, car sa force Dieu merci, exerça toujours du prestige, et il est vain sans doute de vouloir, à propos de lui, exprimer maintenant quelque idée nouvelle; mais est-ce que la nouveauté n'est pas souvent une grande vanité! Puis n'est-il pas très avantageux aujourd'hui de caractériser cette force? C'est la qualité qui a le plus de prix dans une période où les poètes, innombrables comme les grains de sable de la mer, montrent plutôt la mollesse, la faiblesse des décadences. En outre, promoteur, apôtre de la renaissance des lettres belges, Verhaeren a rendu à notre littérature ce service colossal qu'on ne pourra jamais suffisamment reconnaître, d'élargir, par ses doctrines comme par son œuvre, le domaine de la langue française. Grâces lui soient rendues! Et marquons, nous en avons le devoir strict, à cette heure où son œuvre éditée, rééditée s'impose à nous tout entière et dans son ensemble, marquons avec une certaine complaisance tout ce qui peut affermir sa personnalité caractéristique par son indépendance, approfondir son action puissante par son originalité.

***

C'est donc un rude tempérament qui se développe

récemment M. D. Horrent, dans ses *Écrivains belges* indiquait avec une précision de psychologue les phases de ce développement) ; c'est cela surtout, et presque uniquement. Mais il faut dire plus : ce tempérament se développera d'accord avec le tempérament physique du poète, en dehors de toutes les écoles, ou malgré elles, à même la vie. Il n'est rien de plus spontané que ce poète — si ce n'est sa poésie. C'est pour cela qu'il n'est rien de plus robuste ou de plus fiévreux, de plus sain ou de plus malsain, en tous cas rien de plus naturel.

Une jeunesse ardente et joyeuse, avide de participer à toutes les jouissances ; puis des troubles de santé qui produisent des troubles moraux et je ne sais quelles déformations intellectuelles, des inquiétudes et des aspirations imprévues. Après cela plus de calme, des recherches et des réflexions. Un effort pour voir le monde extérieur tel qu'il est, le comprendre, l'aimer, l'aider. Enfin, maturité laborieuse et paisible d'une énergique constitution. La fougue de la santé n'a point décru, mais elle est plus disciplinée. Apte plus que jamais à vivre physiquement, Verhaeren est plus apte que jamais à chanter la vie. Il est fort et conscient de la force et de ses effets bienfaisants. Il s'exalte lui-même en exaltant la vie. C'est le poète ; c'est son œuvre.

D'abord les peintures naturalistes des *Flamandes* où la vulgarité est si intense qu'elle devient grossière. Insistance des descriptions et des imaginations, abus de couleurs. Réalisme exaspéré. Joie de vivre qui s'usera en se dépensant trop vite. Rapide usure. Les *Soirs*, les *Flambeaux noirs*, les *Débâcles* l'indiquent.

Je suis le fils de cette race
Dont les cerveaux plus que les dents
Sont solides et sont ardents
Et sont voraces.
Je suis le fils de cette race
Dont les desseins ont prévalu
Dans les luttes profondes
De monde à monde.
Je suis le fils de cette race
Tenace
Qui veut, après avoir voulu
Encore, encore et encore plus !

Verhaeren pourra le chanter plus tard. Alors il semble que son cerveau soit fatigué de tant de voracité. Il est las de vouloir avec excès. On redoute les irréparables dégénérescences. Ses œuvres chantent avec fureur et incorrection, la tristesse, la douleur, l'horreur de vivre, de penser, de sentir, l'inquiétude torturante de la nuit et du jour, l'effroi morbide de chacun et de tout. Cette exaltation poétique d'un mal naturel produit des œuvres belles par leur bizarrerie hallucinée. Mais qu'adviendra-t-il demain ? Les mots se refusent presque à exprimer les imaginations sinistres, terrifiées, désespérées, folles du poète. Voici heureusement des heures plus pacifiques, une inspiration en même temps qu'une santé plus maîtresse d'elle-même. Naturellement, la philosophie de Verhaeren se transforme à mesure que sa vie se pondère. Du pessimisme déprimant il arrivera bientôt à un optimisme tonique.

Le rêve ancien est mort et le nouveau se forge.

Verhaeren quittera l'égoïsme ou l'égotisme maladif pour l'altruisme le plus valide. Les *Apparus dans mes chemins* l'achemineront à la sympathie humaine ; il y touche, il y est : les *Villages illusoires*, les *Campagnes hallucinées*, les *Villes tentaculaires*, les *Visages de la Vie*, les *Aubes*, les *Forces tumultueuses* se succèdent qui indiquent bien la route suivie par le poète à la recherche des idées directrices de l'humanité. Il s'est penché avec tendresse sur la douleur humaine. Il a fait mieux que de la déplorer en beaux chants vibrants avec étrangeté ; il en a déterminé, avec, après elles les causes générales, les raisons plus précises ; et il a pensé que l'exode effarant des campagnes hallucinées vers les villes tentaculaires était la cause de la souffrance et de l'inquiétude universelles dans notre âge contemporain. Il a évoqué en de larges et émouvants symboles tous les phénomènes de cette vie sociale et morale bouleversée ; il a dépeint ce que lui révélaient ses observations, ses visions. Acceptons l'idée de M. Désiré Horrent qui déclare : « Son évolution psychologique conformément à son tempérament et à son caractère s'arrête aujourd'hui à la fougueuse admiration des individualités puissantes grâce auxquelles s'accomplit lentement la rénovation de la vie moderne. » Ne redoutons pas de dire que son évolution physiologique détermine son évolution psychologique, et avec quelle force omnipotente ! Nul poète moins que lui n'est subordonné aux petites inspirations factices d'écoles disposées à toutes les petitesses : il se répand largement à travers la vie, pour la vivre et pour la chanter.

Aussi quelle uniforme vigueur en ces chants même désordonnés ! Il offusque votre goût, il blesse votre sensibilité. Peut-être, et encore prenez garde de montrer un goût trop sage ou une sensibilité trop bourgeoisement éduquée ! Mais connaissez-vous un poète plus loin de toute banalité. Ce n'est pas lui qui jouera le petit air de flûte accoutumé de nos pâles poètes d'aujourd'hui. Et s'il chante par hasard l'amour, selon l'habitude de tous les poètes, il faudra du moins qu'il anime son chant d'une force et d'un mouvement singuliers.

Dans le jardin contradictoire et rouge
De nos désirs tordus
Où les rosiers de tes amours frissent et bougent
Je me veux égarer une suprême fois ;
Je renierai mes cris en écoutant ta voix

Je ferai ma raison de tes paroles
Nettes ou folles,
Je serai serf, avec ténacité
Et nous irons à deux, si bellement domptés
Par le vouloir d'être ivres de nous-mêmes
Que nous oublierons tout jusques à Dieu.
J'aurai pour flamme en ma tête tes yeux,
Pour sagesse ton rire ou ton blasphème
Et pour haine tout mon passé
Nous dresserons nos corps ardents et enlacés
Comme un thyrse de chair, au clair des étendues
Les caresses, les ors, les rages éperdues
Des vents et des soleils les mordront tour à tour.
Nous serons un désir inassouvi d'amour,
D'accord avec le cœur inassouvi du monde,
Et réglant notre fièvre aux battements du sien !

Oh ! il n'est pas un aimable poète, Verhaeren, il n'est pas un poète joli, mais il a toute la force précise, compatible avec toute la fougue d'une inspiration constamment active et toujours un peu agitée. Son animation poétique est d'abord immense et comme désordonnée. Elle transforme tout, même la réalité. Elle exagère, elle intensifie, elle élargit, elle grandit. Verhaeren est « le peintre du paroxysme » disait Albert Mockel. Ce n'est peut-être pas toujours vrai. Mais il est certain que son imagination exaltée l'entraîne perpétuellement à l'outrance : vous devinez au reste quelle vigueur communique à ses poèmes cet élan initial que le poète ne peut modérer et comme il est différent des placides ouvriers en poésies que nous côtoyons chaque jour !

Le style suit de son mieux le mouvement des pensées et des sentiments. S'il est inégal, c'est qu'il est torrentueux et fatalement il entraîne en sa course précipitée les bizarreries, les épithètes superflues ou médiocres, les mots roides et rudes qui se choquent avec brutalité, les images incohérentes, et les métaphores comme celle-ci :

... Et les désirs dont tu t'allèges
Quand nous parlons de nous-mêmes, le soir,
Sont clairs, fougueux, soudains, mais sont étranges
Comme un panier d'oranges
Vidé soudain sur de la neige.

Au reste, il est dans ce style une puissance et une trouble magnificence qui emportent tout. Tel quel, il sert admirablement l'inspiration du poète, et il accroît encore sa fougue. Récemment deux critiques curieux et clairvoyants, les frères Marius Ary Leblond apercevaient en Verhaeren et en sa poésie la survivance des conquistadores ardents à toutes les conquêtes passionnées, violemment réalistes et âprement mystiques... Ils apercevaient tout cela. Henry de Gourmont se contentait jadis de voir en Verhaeren un romantique après l'heure. « Fils discret de Victor Hugo, même après son évolution vers une poésie plus librement fiévreuse, il est encore resté romantique ; appliqué à son génie ce mot garde toute sa splendeur et toute son éloquence. » Et voilà qui est bien vrai, Verhaeren a tout le tempérament d'un poète romantique. Il en a la fougue lyrique et la vaillance épique.



Ainsi, d'une indépendance frémissante en son œuvre totale, il se délivre naturellement des contraintes qu'il paraît s'imposer, et ne se tient pas pour engagé aux écoles dont on peut lui attribuer la fondation.

S'il fut avec Gustave Kahn, de Régnier, et cet illettré formidable Viélé-Griffin l'un des créateurs du vers libre — qui n'est point la poésie libérée — reconnaissons d'abord que sa pratique du vers libre lui fut pernicieuse. Mais cette pratique chez lui ne fut qu'éphémère et elle reste occasionnelle encore, Verhaeren revient au vers classique, au vers romantique dégagé d'obligations trop impérieuses. Il y vient, il y restera.

Ses premiers vers étaient d'une régularité traditionnelle. Ils étaient harmonieux et puissants. Il arriva au vers libre dans ses poésies les plus maladives, celles des *Soirs*, des *Flambeaux noirs*, des *Débâcles*. Mais il n'accepte pas la révolution intégrale par laquelle les poètes du symbolisme bouleversent la métrique. Sa poésie même libre abonde en ressouvenances d'une poésie plus noble et plus pure, plus parfaite. Maintenant il s'achemine à une versification dégagée d'un joug trop pesant et trop étroit, mais obéissante aux règles d'où dépend toute harmonie de la langue poétique française.

De quelle aide eut été la versification régulière à ce poète pour refréner une fougue dont l'excès engendre tous ses défauts pour régulariser le cours de ses inspirations trop véhémentes ! Quelle protection contre les vices d'un style promptement désordonné ! Il ne voulut point s'en servir toujours, et refusa souvent de lui emprunter ces garanties de sagesse et de goût grâce auxquelles s'accroît en étendue, en durée, l'empire des poètes.



Mais si sa versification parfois semble l'emprisonner dans une période close de notre vie poétique, son inspiration le rattache au temps présent et fait de lui l'un des premiers maîtres de la nouvelle génération poétique.

On a entendu des poéteraux crier avec tout le petit fracas qu'ils étaient capables de produire, qu'enfin ils allaient sortir de leur Tour d'Ivoire, quitter les régions du Rêve où les symbolistes avaient vécu sans efficacité, se mêler à la foule, l'exalter, l'inspirer, la conduire, et qu'on allait voir ce qu'on allait voir... En vérité, je vous le dis,

c'est à Verhaeren que tous ces poètes doivent apporter leur hommage, à Verhaeren qui les a devancés, qui les a préparés et qui pour longtemps les a déjà dépassés. Toute la poésie nouvelle qu'ils annoncent, il l'a déjà réalisée. Les grands mystères de la vie contemporaine ont eu en lui leur interprète. Et il fut le premier apôtre, éclatant, de la foi nouvelle parmi les poètes. Il le fut :

Et Pégase sentit ces visions nouvelles
Si largement éblouir ses prunelles,
Qu'il fut comme inondé d'orgueil et de lumière,
Et que les dents sans frein, le col sans rênes,
Il délaissa soudain sa route coutumière,
Et désormais le monde entier fut son arène.

Verhaeren vit l'existence des hommes bouleversée, les campagnards fuyant la paix des champs.

C'est la ville tentaculaire,
La pieuvre ardente et l'ossuaire,
Et la carcasse solennelle,
Et les chemins d'ici s'en vont à l'infini.
Vers elle.

Il se demanda quelle vie régénérée sortirait de cette mort... Ah !

La plaine est morne et ses chaumes et granges,
Et ses fermes dont les pignons sont vermoulus ;
La plaine et morne et lasse et ne se défend plus,
La plaine est morne et morte, et la ville la mange.

Mais une immense espérance a traversé la terre.

O race humaine, aux astres d'or nouée,
As-tu senti de quel travail formidable et battant
Soudainement depuis cent ans,
Ta force immense est secouée ?

C'est un labeur universel que prépare un monde nouveau. Lequel?

Héros, savant, artiste, apôtre, aventurier,
Chacun troue à son tour le mur noir des mystères,
Et grâce à ces labeurs groupés ou solitaires,
L'être nouveau se sent l'univers tout entier.
Et c'est vous, vous les villes
Debout
De loin en loin là-bas, de l'un à l'autre bout
Des plaines et des domaines,
Qui concentrez en vous assez d'humanité,
Assez de force rouge et de neuve clarté,
Pour enflammer de fièvre et de rage fécondes
Les cervelles patientes ou violentes
De ceux
Qui découvrent la règle et résument en eux
Le monde.

Mais lui le poète qui contemple ces efforts, il les admire et il les magnifie passionnément. L'action, dirigée par la science, mènera le monde. Elle le mènera, mais d'abord à travers quelles secousses et quelles catastrophes.

Oh ! dans le monde entier, ces tempêtes d'idées !
Prisons, bouges, autels, trônes et l'échafaud,
Le mal, le bien, le vrai, le faux,
Toutes les forces barricadées
Face à face, derrière un mur d'airain :
Puis tout à coup, dans le lointain,
La foule et sa clameur et sa force nouvelle,
Seule d'accord
Avec les forces éternelles,
Qui prend d'assaut la vie et repousse la mort.

Et il y aura des victimes que le poète doit plaindre et qu'il doit aimer, car il est sympathique à la douleur, pitoyable à la faute. La bonté éclaire maintenant et vivifie ses poèmes.

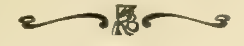
Pareils à ces rayons vêtus de soie et d'or,
Qui seuls, avant de s'endormir dans la vallée,
Baisent de leur lumière et ravivent encor
Le front triste et rugueux des roches isolées,
Mes vers s'en vont vers vous,
Hommes de lutte et de souffrance, âpres visages,
Proscrits et révoltés, qui maintenez
Debout,
Malgré la croix où le destin vous cloue,
Et votre foi et votre rage !

Voici donc paraître l'avenir.

Il nous faudra scruter les lois les plus profondes
Qui font s'entrenouer la vie et s'attirer les mondes,
Pour que le peuple entier des volontés
S'engage, en des chemins de paix et d'harmonie,
Et sente aussi, à travers lui, l'effluve et la clarté
De l'attraction blanche et infinie.
Celui qui prouve et sait vaincra celui qui croit.
Simple, serein, puissant et droit,
Dans le cirque géant des forces familières,
L'homme organisera sa vie aventurière ;
Les forts s'imposeront non plus en oppresseurs
Mais en élus...
. . . .
L'évidence subjuguera l'esprit si fort
Que nul n'aura le cœur de tenter les désastres
Ni de barrer par sa clémence ou sa fureur
La route en joie et fleurs vers le bonheur.
Les liens humains seront les liens mêmes des choses,
Noués entre eux pour resserrer le droit,
Et le monde, roulé dans les métamorphoses,
Après avoir eu foi en Dieu croira en soi,

Avais-je pas raison de dire que l'inspiration de Verhæren domine et détermine celle des jeunes générations poétiques ! Et s'il ne persiste point à combiner des fictions dramatiques à l'ordonnancement desquelles il ne peut se plier, n'est-ce pas lui qui écrira — et il a déjà commencé de l'écrire — l'épopée merveilleuse des temps nouveaux !

J. ERNEST-CHARLES.



THÉATRES

Odéon : *La Dette*, pièce en cinq actes et un prologue de MM. Paul Gavault et Georges Berr.

Un de nos plus brillants confrères, M. Catulle Mendès pour ne le point nommer, faisant comme nous tous son compte-rendu de *La Dette*, reprochait à la direction de l'Odéon, non pas d'avoir monté l'œuvre de MM. Berr et Gavault, mais de n'avoir pas monté telle autre œuvre de M. de Sainte-Croix. Et vous entendez bien qu'il s'agissait d'une pièce en vers. D'un auteur qui a la spécialité du drame en vers et qui rêve la renaissance d'un genre à jamais condamné, une telle déclaration n'a rien qui puisse surprendre. N'oublions pas que la *Sainte-Thérèse* de

M. Catulle Mendès attend toujours une direction qui veuille bien y apporter ses soins, et quand M. Catulle Mendès écrit : « Prenez la pièce de M. de Sainte-Croix », ne faut-il pas entendre ceci : « Prenez *Sainte-Thérèse* » ?

Que la direction de l'Odéon n'ait fixé son choix, ni sur le drame de M. de Sainte-Croix, ni sur celui de M. Mendès, il n'y a donc là rien qui nous puisse surprendre, non plus que nous indigner. Un directeur de théâtre, responsable pécuniairement de sa gestion — nous l'avons dit plus d'une fois ici, à propos de l'Odéon lui-même — doit être considéré à maints égards comme un homme d'affaires qui manie des réalités et qui compte avec son budget. Quoi d'étonnant alors s'il y regarde à deux fois avant de monter une pièce qui sûrement, indiscutablement, ne fera pas d'argent. Les poètes se refusent à examiner cette face de la question, et ils sont dans leur rôle. Mais le directeur de théâtre aussi est dans son rôle, quand il oppose le plus énergique refus aux insinuations perfides des poètes qui, retardant d'ailleurs de quelque trente années, voudraient imposer à leurs contemporains la résurrection du drame en vers.

M. Paul Ginisty fut donc à la fois prudent et moderne en écartant une fois de plus l'alexandrin. Et ce n'est point de cela que nous lui ferons reproche. Mais, parce qu'il était impitoyable au vers, était-ce un motif de se montrer aussi accueillant à la prose, et de nous servir un plat de telle qualité qu'on se demande à vrai dire sur quelle scène on se trouve et si, par hasard, on n'est pas brusquement transporté au Palais-Royal ou à Cluny. S'il est vrai que les différentes scènes n'ont point d'attributions fixes, et que la Comédie tout aussi bien que la Tragédie peuvent être données sur des théâtres subventionnés comme l'Odéon et la Comédie Française, il est un point, cependant, qui doit être commun aux deux : c'est que leurs spectacles relèvent de *la littérature* à un degré quelconque — et ce que l'on passe à l'Ambigu ou à Cluny, voire même au Palais-Royal, parce que, d'avance on sait ce que l'on va chercher, on ne saurait vraiment le tolérer sur la scène du second Théâtre-Français.

Donc, comme genre, la nouvelle pièce de MM. Georges Berr et Paul Gavault relève tout à la fois de Cluny, du Palais-Royal et de l'Ambigu : singulier amalgame auquel nous n'étions pas habitués. Du Palais-Royal et de Cluny — je parle de l'ancien Palais-Royal, car le nouveau a évolué, s'est transformé avec le goût présent — elle a ce tour plaisantin, prudhomesque, qui, d'un de ses principaux personnages, fait un décalque de Labiche, ce côté drôle et funambulesque qui va chercher ses traits d'esprit dans les plus stupéfiants coq-à-l'âne et les plus énormes bourdes. — Le personnage de Nantouillet semble conçu pour la joie des concierges et l'épanouissement des gens de maison. De l'Ambigu elle présente les situations tendues, violentes, mélodramatiques, en dehors de toute vraisemblance, où nulle observation psychologique ne se décèle, où les personnages agissent perpétuellement en contradiction avec eux-mêmes et ce que commanderait la logique la plus élémentaire : tout cela pour conduire à des péripéties et des coups de théâtre qui apparaissent menés par d'invraisemblables ficelles, grosses comme des câbles. Des trois scènes enfin, Ambigu, Cluny, Palais-Royal, elle présente ce trait commun : l'absence complète de littérature, une forme lâchée, quelconque, courante et plate, qui eût fait la joie de ce pauvre Sarcey, mais qui vraiment ne trouve plus d'écho en nous. Si le second Théâtre Français repousse justement les pièces en vers qui nous reporteraient à trente années de distance, il ne faudrait pas que ce fût pour accueillir des mélodrames agrémentés de vaudeville, qui sont un genre tout aussi vieux, tout aussi usé que le drame en vers, et *datent* tout autant. Bref, quelle que soit l'élasticité des genres, il ne semble pas que l'Odéon ait été fait pour passer de *Résurrection* à la *Dette*, ou des *Trois Glorieuses* à la *Rabouilleuse*. Je rapproche la *Dette* de *Trois Glorieuses*, mais il semble bien que cela soit encore plus plat, plus vulgaire et plus médiocre que la fadaise historique de M. Lenôtre !

Racontons donc ce qui se passe dans cette invraisemblable aventure, puisqu'ainsi le veulent les usages et le devoir, parfois rigoureux, du critique dramatique... Deux associés, M. Villetanelle et M. Bonnières sont à la tête d'une même usine qu'ils exploitent depuis de longues années. L'un des deux, M. Villetanelle, est le parfait modèle de l'arriviste qui n'hésite devant aucun moyen pour atteindre à son but, tandis que l'autre, M. Bonnières, ne soupçonne rien des réalités de la vie. Il est donc naturel que le second soit dupé, grugé, volé par le premier. C'est ce qui arrive : Villetanelle, qui voit les affaires de la maison péricliter, estime que l'heure est bonne de tirer son épingle du jeu, et du même coup enlève à l'infortuné Bonnières ses capitaux et sa femme qu'il adore. Il faut dix-huit ans à l'abandonné pour mourir de cette blessure. Mais avant d'entreprendre le grand voyage, il raconte, nouveau don Diègue, au fils que lui laissa, au moment de s'enfuir son infidèle épouse, toute l'histoire de sa vie, ses malheurs conjugaux, toutes les souffrances qu'il endura depuis la fuite de sa femme, et celui-ci fait le serment solennel, devant son père mourant, de venger son honneur et de faire disparaître le meurtrier. L'associé coupable, doublement voleur, s'était refugié au Brésil avec le fruit de ses larcins : il y avait gagné une grosse fortune en plantant du café — ces gens-là sont toujours heu-

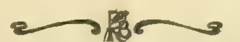
reux, et puis ne faut-il pas préparer, par un beau contraste, l'heure de l'expiation? — Finalement, il revient en France et s'installe dans un splendide appartement de l'avenue d'Antin. Il y revient avec sa fille Hélène, délicieuse et pure et diaphane, comme toutes les vierges de mélodrame ou de vaudeville, dont l'innocence et la pureté font pleurer les nigauds, enfant qu'il eut d'une autre maîtresse, et au bonheur de laquelle il va se sacrifier à son tour. Car cet associé filou, vous n'en doutez pas un instant, est un père incomparable, ainsi que l'exige encore la vraisemblance du mélodrame et du vaudeville confondus. C'est à cette jeune fille larmoyante et déjà sentencieuse comme une vieille duègne que vient se heurter Paul Bonnières, ce fils chargé d'une mission de vengeance. Sans rien savoir exactement du drame intime qui s'est passé dans les deux familles, il se heurte à cette vaudevillesque Chimène qui a deviné ses intentions de haine et de représailles. Mais l'amour est plus fort que tout, comme il convient encore — et c'est ainsi que nous voyons les deux jeunes gens secondés par une manière de gros bourgeois à la fois maladroit et bienfaisant, le Nantouillet du début, décalqué sur tant de personnages connus de Labiche, c'est ainsi, dis-je, que nous les voyons devenir un couple d'amoureux. Est-il besoin d'ajouter que la pièce finit par un mariage?

Ce que l'on ne peut rendre ici, parce que cela est inexprimable, ce sont les imbroglios, c'est la fausseté, la convention des personnages, toutes ces fadaises qui constituent l'essence même du vaudeville et qui sont la raison majeure pour quoi les personnes qui aiment le véritable art dramatique, ne sauraient éprouver qu'aversion pour ce genre bâtard et faux. Et cela est si vrai que les ressources même de l'interprétation, si puissantes soient-elles, n'arrivent pas à masquer l'indigence foncière de l'invention. Je disais récemment que la virtuosité de l'interprète pouvait atteindre à ce résultat magique de donner l'illusion du chef-d'œuvre... Encore faut-il qu'il y ait commencement d'œuvre, ou, tout au moins, simulacre... Mais de rien on ne fait rien. Plaignons les interprètes qui ont pour mission de donner un semblant de réalité à de pareils fantoches. M. Janvier lui-même, qui est au tout premier rang de la troupe de l'Odéon, que nous vîmes admirable de vérité et d'humanité, dans la *Rabouilleuse* de M. Fabre, M. Janvier joue sans énergie et sans conviction son rôle — le meilleur de tous parce qu'il est le plus court — dans une pièce dont il sent l'invraisemblance foncière.

Nous nous représentons assez mal la mentalité de deux auteurs qui unissent leurs efforts pour aboutir à une production de cet ordre : c'est évidemment quelque chose de très particulier et de tout à fait stupéfiant. Que M. Paul Gavault, fabricant de revues et entrepreneur de déshabillés pornographiques où triomphent les petites femmes du boulevard, ait inscrit son nom au bas de ce mélo-vaudeville, je n'y vois rien de fort surprenant : c'est là besogne familière à cette catégorie d'industriels qui savent *cuisiner* à leur guise selon les exigences du public auquel ils s'adressent. Mais M. Georges Berr, sociétaire de la Comédie Française, professeur au Conservatoire, auteur de livres sérieux et estimés... Quelle bizarre perversion du goût a donc pu l'entraîner dans une semblable aventure? C'est à se demander si, par hasard, il n'y aurait pas erreur sur la personne, comme on dit en style juridique, et si le subtil comédien qui nous rend un si charmant Gringoire est bien le même qui va porter à son passif une *Dette* aussi lourde que celle-là! M. Georges Berr, chargé d'apprendre à ses élèves les beautés de la langue française, les enverra-t-il à l'Odéon pour leur montrer comment on prêche par l'exemple? Il serait cruel d'insister plus... Il y a un abîme, déjà nous le savions, entre le comédien qui interprète et l'auteur qui crée. Mais jamais autant qu'hier il ne nous fut donné d'en mesurer la profondeur.

La pièce est montée avec un soin, un souci du décor, qu'on aimerait voir appliqués à une œuvre de valeur.

PAUL FLAT.



UNE TRAITE D'ENFANTS AU XXe SIÈCLE

(*Suite et fin*) (1)

III

Je n'ai pas voulu donner un démenti à Mme P.; la vérité m'oblige cependant à déclarer que, ce tiers restant, les graviers ne le touchent presque jamais.

Les circonstances ne m'ayant pas permis d'enquêter sur le vif les malheureux passagers du *Jules-Jean-Baptiste*, j'ai conté mon embarras au syndic d'un petit port breton, excellent homme, fort aimé de son personnel et qui n'a pas eu de peine à trouver sur son registre l'adresse de quelques graviers des campagnes environnantes.

Ils étaient sept, convoqués de la veille et qui m'attendaient dans une auberge du quai. Il y en avait deux de Ploézal, un de Pontrieux, un de Quimper-Guézennec, un de Plouec, un de Bégard. Ils ne se connaissaient pas ou se connaissaient à peine et le syndic m'assura qu'ils n'avaient pu se donner le mot, parce qu'ils appartenaient à des habitations différentes et qu'ils ignoraient le genre d'interrogatoire que je m'apprêtais à leur infliger. L'un après

(1) Voir la *Revue Bleue* du 19 février 1904.

l'autre je les appelais dans la pièce où j'avais installé mon bureau de juge instructeur ; l'un après l'autre je les interrogeais; je discutais pied à pied leurs réponses; je reprenais à mon compte les arguments des chefs de grave dont j'ai résumé plus haut la protestation. Ces pauvres gens paraissaient devant moi comme des accusés, quand toute ma pitié intérieure aurait voulu s'élancer vers eux. Je transcrivais leurs dépositions à mesure. Je viens de les relire; elles concordent sur tous les points et je n'ai qu'à les fondre l'une dans l'autre pour faire parler la vérité.

Cinq de mes graviers sur sept sont des fils de journaliers chargés de famille; deux sont des enfants naturels et qui mendiaient pour vivre. Quatre ne parlaient pas français. On leur a dit que, comme graviers, ils mangeraient à leur faim et qu'ils pourraient ensuite s'engager dans la flotte. L'instituteur ou le garde-champêtre, « sous la croix », le dimanche, leur a traduit en breton l'annonce de Mme L. de Paimpol ou de Mme P. de Loc ..; ils sont allés trouver Mme L. ou Mme P. et ont accepté sans discuter les conditions qu'elles leur offraient et qui variaient entre 110 et 140 francs pour toute la durée de la campagne. Sur cette somme, ils ont touché, le jour de la revue, de 80 à 100 francs, avec lesquels ils ont « gréé » leurs coffres, acheté un paillot, un couvert en fer blanc, un couteau à manche de corne et quelques autres menus ustensiles. L'engagement qu'on leur a lu et qu'ils ont signé les yeux fermés spécifiait qu'ils seraient à bord au jour et à l'heure fixés, qu'ils s'y rendraient à leurs frais et qu'ils renonçaient à l'indemnité dite *conduite de retour*, le navire qui devait les rapatrier mouillât-il à Paimpol ou à Saint-Malo. On se servait, pour la traversée, d'anciennes goëlettes coloniales affrétées spécialement à cet effet ou de bateaux de pêches métropolitains qui prenaient par surcroît, en guise de fret, 50 ou 60 passagers. La traversée durait de quinze à vingt jours. L'ordinaire du bord comportait trois repas : le matin, un biscuit et un boujaron d'eau-de-vie, à midi de la soupe et un biscuit, à cinq heures un troisième biscuit ; pour boisson, l'eau de la baille ; le jeudi et le dimanche seulement, un quart de vin et une ration de lard supplémentaires. Bien souvent on « restait sur sa faim ». Le passage des graviers est établi au bas prix de 50 francs : pour ce prix, disent les capitaines, il est impossible de les mieux nourrir. Impossible aussi de les loger plus confortablement. A l'aller, du moins, les paillots neufs des graviers leur faisaient un lit relativement moëlleux. Mais beaucoup de ces pauvres petits souffraient du mal de mer. Ils vivaient parmi leurs déjections ; la cale où ils parquaient n'était jamais lavée ni balayée ; personne ne s'occupait d'eux. Les plus vaillants jouaient aux cartes, disaient des contes, des chansons ; d'autres aidaient le mousse à éplucher des pommes de terre. Rien là qui pût donner à ces enfants un semblant d'éducation nautique. Aux approches du cap Race, le froid commençait à bleuir la peau ; on sortait les cache-nez et les mitons. Avec quelle impatience cependant on guettait sur l'horizon la blanche silhouette du phare de l'Ile aux Chiens! Le navire n'avait pas encore pris place dans le Barachois que le maître de grave était à bord, faisant l'appel des graviers : ils descendaient dans son chaland avec leurs paillots et leurs coffres. Le chaland les menait à « l'habitation », toujours située au bord de la mer, soit à l'Ile aux Chiens, soit dans les faubourgs de Saint-Pierre. Il y avait une minute de surprise chez les nouveaux venus, devant ces baraques en sapin tronçonné, pareilles sous la neige à des huttes de trappeurs canadiens et dont la plus délabrée leur était réservée pour logement. On l'appelait la *cabane* et c'était bien une cabane en effet; d'autres disent un cabanon (1). On était là plus à l'étroit qu'à bord. Des niches de forme rectangulaire, disposées sur deux rangs, faisaient le tour de la pièce. Ni bancs, ni tabourets ; pour se hisser dans ces couchettes d'un nouveau genre, on s'aidait de son coffre qui faisait l'unique mobilier du réduit. Les niches ne contenaient aucun objet de literie. Chaque gravier devait fournir son paillot et sa couverture. Là n'était point le pire, mais que le poudrin et la pluie faisaient rage à l'intérieur comme au-dehors ; si solide et si bien ajustée que fût la cabane, les rafales du sud-ouest l'avaient bientôt disloquée. On avait beau boucher les joints avec de la mousse ; pluie et poudrin pénétraient au travers. Les toits surtout étaient de vraies passoires. En mars, à l'arrivée, il fait encore un froid de loup. Faute de poële et pour ne pas geler tout vifs en dormant, les malheureux gardaient leurs habits et leurs cirés ; avec un vieux morceau de toile à voile ils fabriquaient un rideau de fortune qu'ils tendaient devant leurs niches. Mais le dégel survenait. Il y avait jusqu'à 5 et 6 centimètres de neige sur les toits : à mesure que fondait la neige, l'eau filtrait entre les joints et s'égouttait sur les couchettes. Les paillots gonflaient, pourrissaient, grouillaient de vermine aux premières chaleurs. C'était alors une autre sorte de supplice : l'atroce puanteur de l'atmosphère. La cabane n'avait pas de fenêtre ; pour assurer la circulation de l'air, il eût fallu tenir la porte ouverte nuit et jour et le règlement exigeait qu'elle fût fermée. La prescription se comprenait encore à l'île aux Chiens, basse et sablonneuse et que des raz de marée d'une violence inouïe balaient quelquefois dans toute sa longueur ; c'est au point que, pour empêcher les ca-

1. Cf. Le Tellier : *Pêcheurs de Terre-Neuve* ; *récit d'un ancien pêcheur*.

davres d'être emportés par la mer, il a fallu bétonner le fond du cimetière et y sceller les cerceuils. Rien de pareil sur la côte de Saint-Pierre. Mais le bien-être, la propreté, l'hygiène, nul n'en a cure céans : fadaises, niaiseries sentimentales qu'on laisse à la métropole. L'inertie des autorités locales passe toute mesure ; jamais les cabanes n'étaient visitées par le chef du service de la Santé ; comme elles étaient au départ des graviers, elles étaient à l'arrivée de leurs successeurs et la nouvelle équipe, pour don de joyeux avènement, héritait du fumier et des ordures de l'équipe précédente.

Nettoyer eux-mêmes la cabane, balayer, laver, aérer, les nouveaux venus n'y devaient pas songer. Rapidement le chef de grave faisait ranger les coffres, distribuait les couchettes, remettait à chaque gravier une paire de bottes et un ciré, et tout de suite au travail ! Ces pauvres petits étaient encore tout brisés de leur traversée ; d'aucuns, débilités par le mal de mer, couvaient de dangereuses affections : tel ce gravier de Bégard dont les extrémités gonflèrent subitement et qui ne pouvait plus chausser ses sabots ; il travaillait sur la grave, pieds nus, et laissait derrière lui une trainée de sanie. On attendit que la gangrène se déclarât pour le porter à l'hôpital où il mourut quatre jours après.

Le travail des graviers est réglé de telle sorte que la journée du lendemain copie exactement la journée de la veille. Vers cinq heures du matin, on allait chercher du sel à la rade, puis on se rendait aux magasins ; on y chargeait la morue sur des civières et on l'exposait sur la grave. De huit heures à trois heures, on lavait la morue dans les chauffauds ; de trois à cinq, on ramassait la morue sur la grave et on la mettait en pile ; de cinq heures à la nuit, on « boucottait » la morue sèche.

Le plus dur, c'était le transport des civières : leur charge n'était jamais inférieure à 100 kilos. Du chauffaud à la grave la distance n'est pas grande, mais il fallait faire le voyage une soixantaine de fois le matin, une soixantaine de fois l'après-midi. On en sortait les reins brisés. Entre temps, le nettoyage et le boucottage de la morue initiaient les nouveaux venus à une autre sorte de supplice : corrodé par le sel, le bout des doigts s'usait ; les mains « cassaient » et saignaient au moindre choc. Pour les dégourdir, le matin, avant de se mettre au travail, on les trempait dans l'eau douce. Elles ne formaient qu'une plaie à la fin de la campagne. Les panaris, surtout, étaient fréquents ; si le coup de lancette n'était pas donné à temps, on pouvait perdre le doigt. Souffrances âtroces, auxquelles s'ajoutaient les migraines et autres accidents céphaliques déterminés par les vapeurs ammoniacales des chauffauds.

Dans la plupart des habitations, le lever avait lieu au coup de cloche, entre 4 et 5 heures ; l'été même, quand la besogne pressait, à 3 heures, à 2 h. 1/2. Coupé d'une demi-heure de repos pour le déjeuner du matin, d'une demi-heure ou de trois quarts d'heure pour le repas de midi, le travail cessait à 8 heures du soir dans les « bonnes » habitations ; mais, quelquefois, on boucottait pendant une partie de la nuit ; d'autres fois, quand il y avait des navires anglais sur rade, on faisait de la contrebande d'eau-de-vie pour le compte de l'armateur. Le dimanche était jour ouvrable comme les autres jours de la semaine ; sur toute la durée de la campagne, les graviers n'avaient de congé plein qu'au 14 juillet, au 15 août et à la Toussaint ; en quelques habitations même, on leur rognait la matinée de la Toussaint. Deux heures tous les quinze jours leur étaient accordées pour laver leur linge dans les étangs voisins du Cap Noir. Mais il y avait des habitations où les chefs de grave réduisaient ces deux heures à une. Dans l'habitation où était engagé le nommé H. de Plouec, les graviers, ne pouvant changer de linge, étaient si rongés de vermine que leurs chemises et leurs tricots tombaient par pièces autour d'eux : ils auraient fini par aller tout nus, si, les voyant passer chaque matin en cet équipage et tout blasés qu'ils fussent sur ces sortes de spectacles, des Saint-Pierrais charitables ne leur avaient fait l'aumône de vieux vêtements hors d'usage.

Ce travail exténuant, sans répit, par tous les temps, sept mois pleins, ne serait rien encore sans la dureté des chefs de graves. Est-il vrai, comme l'affirme dans le *Journal* M. Armand Dayot, que le cimetière de Saint-Pierre soit rempli de cadavres de petits graviers ? Gardons-nous des exagérations. La réalité est assez navrante par elle-même et j'aime mieux en croire sur ce point un universitaire qui fit campagne à Terre-Neuve, qui vit les choses de ses yeux et qui dit que « les douleurs de leurs anciens ont enfin acheté des traitements à peu près humains aux graviers d'aujourd'hui » (1). *A peu près* est le mot exact. On n'assomme plus les graviers et c'est toujours un progrès ; mais il est constant que les voies de fait jouent encore dans leur vie un rôle exagéré. Quand le sifflet du chef de grave donne un ordre, malheur aux oreilles qui l'interprètent à contre sens ! B. de Saint-Clet, Le G. de Ploézal, en ont su quelque chose. Ils ne parlaient que le breton à leur arrivée ; le maître de grave, gallot de Plouer, à coups de matraque leur inculqua les premiers éléments du français. B. de Quimper-Guézennec n'a été sérieusement « bourré » qu'une douzaine de fois, mais il a connu plusieurs graviers qui sont tombés malades à la suite de mauvais traitements ; un entre autres,

(1) Cf. Le Tellier, *op. cit.*

dans l'habitation X..., dut être transporté à l'hôpital : le maître de grave, d'une poussée, l'avait envoyé rouler sur un chaland où il se défonça la poitrine. Ivre les trois quarts du temps, ce maître de grave, pour s'approprier le « schnik » des graviers, sous le moindre prétexte les privait de boujaron pendant quatre jours. C'est le même encore qui leur refusait deux heures de congé par quinzaine pour laver leur linge au Cap Noir ; l'armateur dut intervenir en personne pour faire respecter le règlement. B. de Ploézal n'est pas de tempérament rancunier : il tiendrait volontiers pour négligeables les horions qu'il collectionna pendant son séjour à Saint-Pierre, si leur souvenir n'était joint dans son esprit à celui d'un formidable coup de poing américain qui brocha sur le tout et lui rompit l'arête du nez. M., de Pontrieux, fut à diverses reprises piétiné et frappé à coups de talons de bottes ; un de ses camarades, près de lui, eut le bras cassé d'un coup de civière ; un autre la tête fendue.

— Pourquoi ne portiez-vous pas plainte au commissaire maritime? demandai-je à mes interlocuteurs.

— Ça n'aurait servi de rien, répondaient les uns. Règle générale, on ne donne jamais tort aux chefs de graves.

— Nous avons réclamé, me disaient les autres. La réponse du commissaire était toujours la même : « Retournez immédiatement à l'habitation ou je vous « fais empoigner par les gendarmes. » Tout le bénéfice, c'est que le maître de grave nous prenait en grippe et nous maltraitait un peu plus qu'auparavant.

Une autre question me brûlait les lèvres. Je ne l'ai pas posée à mes interlocuteurs ; je ne leur ai pas demandé : « Pourquoi ne vous insurgiez-vous pas à la fin? Pourquoi, si les pouvoirs publics vous refusaient toute protection, ne répondiez-vous pas aux sévices par les sévices, à la terreur par la terreur? Vous n'étiez que des enfants ; mais, à vingt contre un, vous eussiez fait reculer vos bourreaux. » Ils m'auraient dit : « Nos aînés l'ont essayé ; ces chefs de grave à encolure de taureau, musclés comme des athlètes, féroces comme des négriers, ce ne sont point des considérations d'esthétique qui les désignent au choix des Saint-Pierrais, et les revolvers qu'ils caressent sous leur ceinture, leurs matraques, leurs coups-de-poing américains, ne sont pas des armes de parade, un harnois de comédie. Plus d'un, dans le passé, y dut recourir pour sa sauvegarde. La chose fut tenue secrète. On n'en trouverait aucune trace dans les journaux de Saint-Pierre : les chefs de graves n'aiment pas le bruit et poussent l'humilité chrétienne jusqu'à souhaiter de ne jamais occuper l'opinion de leurs affaires domestiques. Mais la vérité est qu'à diverses reprises des révoltes de graviers ont éclaté dans la colonie, que le sang a coulé de part et d'autre et qu'il a fallu faire donner les gendarmes. Vous pouvez croire, cependant, avec M. Le Tellier, que la bataille finie, si l'on a fait le compte des victimes, le nombre ne s'en est point trouvé le même dans les deux camps, et qu'il y a eu, comme il dit, « infiniment plus de graviers de tués par leurs chefs que de chefs tués par leurs graviers. »

Ainsi m'auraient parlé ces pauvres gens. L'expérience de leurs aînés les a guéris de toute démangeaison révolutionnaire. Ils ne s'insurgent plus : ils désertent à bord des Anglais ; d'autres volent un doris et gagnent la Grande-Terre qui est distante de cinq lieues ; mais la plupart se résignent et attendent. Si la besogne est ingrate, du moins on mange à sa faim dans les habitations. Les graviers ne sont pas des délicats ; nos raffinements leur sont inconnus et mes sept interlocuteurs ne se distinguaient pas sur ce point du commun de leurs confrères : ils se passaient fort bien de n'avoir à leur disposition ni table, ni sièges, ni linge, ni plats, ni assiettes. Un grand baquet, au mitan de la cabane, servait de gamelle pour dix ; accroupis tout autour, les convives y puisaient avec leurs cuillers, mais il est vrai que le menu n'était pas très compliqué : deux fois par jour une « soupe de fayots » et une tranche de pain ; un « coup de thé » et une tranche de pain au petit déjeuner de sept heures ; un boujaron d'eau-de-vie le matin et un boujaron d'eau-de-vie le soir. De plus, dans les « bonnes » habitations, les graviers recevaient chaque semaine, à titre gracieux, une demi-livre de margarine ou de graisse de Normandie et une demi-livre de lard frais ; ils avaient droit à un verre de vin le jeudi et le dimanche ; enfin, pour boisson courante, on leur donnait de la bière de Spruce fabriquée avec de la mélasse et du bourgeon de sapin et qui revient sur place à vingt sous l'hectolitre.

Ce régime est peut être abondant ; il manque essentiellement de variété. Mais, encore une fois, les graviers que j'ai vus s'en accommodaient parfaitement. La même unanimité se retrouvait dans leurs appréciations sur la *Maison de Famille* : ils ne tarissaient pas sur les services de toutes sortes qu'elle rend aux marins ; les rares heures qu'ils y avaient passé doraient encore leur souvenir. En quelques habitations, le travail finissait un peu plus tôt le dimanche soir. Vite, ils jetaient leurs cirés et couraient à la *Maison de Famille*. Elle occupait les bâtiments d'un ancien pensionnat ecclésiastique : le P. Yves, un *kenvroad* à barbe de patriarche, les attendait sur le seuil et leur donnait la bienvenue en breton. Que ces rudes syllabes de la langue maternelle leur semblaient douces à ce moment ! Quelle

joie ce leur était de trouver un cœur d'homme en qui s'épancher! On « bretonnait » de compagnie jusqu'à dix heures, sans craindre les railleries et les coups de matraque ; on chantait et on priait à la mode du pays ; avec des châtaignes pour enjeu, des noix ou des amandes, on jouait aux dominos, au trictrac, aux dames, à l'aluette. Le P. Yves était le plus complaisant des secrétaires : il écrivait aux familles pour ceux qui ne savaient pas écrire ; il faisait à haute voix la lecture des feuilles locales, traduisait les nouvelles et les commentait à son jeune auditoire. Le tirage d'une tombola couronnait la soirée. Les lots se composaient d'articles de bazar, de mitons, de cache-nez, de pipes, de blagues, de savons : il y avait même, comme gros lot, un « complet » tout flambant neuf ! Le jeton de présence qu'on recevait à l'entrée servait de billet. Rien à débourser. *Gratis pro Deo* était la devise de la Maison : papier, journaux, timbres, boissons hygiéniques et jusqu'aux jetons de tombola, tout s'y donnait ou s'y prêtait généreusement. Les graviers étaient là chez eux. Avec quelle tristesse ils quittaient à dix heures du soir cette maison hospitalière qui leur avait rendu pour quelques instants l'illusion du foyer domestique, d'un foyer plus vaste et plus chaud, élargi et comme illuminé par le plus pur esprit de l'Évangile !

Si l'on écoutait certains armateurs coloniaux, il faudrait pourtant la fermer, cette maison. On a lu les accusations dirigées contre elle. Simple jalousie de concurrents évincés, m'expliquait un commissaire de la marine, ou qui se sentent menacés dans l'exercice du plus abusif des monopoles : n'oublions pas que ces messieurs ont l'habitude d'annexer à leurs sécheries des *general stores*, des bazars où ils débitent de tout, des vêtements, de l'épicerie, du tabac, du savon, des chaussures, principalement de l'alcool (1). Ces produits, bien entendu, sont toujours majorés au-dessus de leur valeur marchande : ainsi, d'après M. Armand Dayot, une paire de sabots de bois, qui coûte 75 centimes en Bretagne, sera comptée 1fr. 60 dans les *general stores*. Le reste à l'avenant. Tout don fait aux graviers est un préjudice causé à l'armateur colonial. Régulièrement, leur campagne finie, les graviers devraient toucher le restant du salaire convenu et porté sur l'engagement. En fait, on les appelle au bureau du comptable. « Un tel au « comptoir » — Présent ! — Vous avez pris à crédit tant de tabac, de savon, de timbres, une paire d'espadrilles, un cache-nez : avec l'intérêt cela monte à tant. C'est vous qui nous devez de retour. Mais on n'est pas des corsaires. Posez votre « signe » au bas de ce papier ; nous voilà quittes : bon voyage, l'ami ! » Le tour est joué. L'enfant perdu, dans ce labyrinthe de chiffres, n'ose élever la moindre protestation. Puis il lui échéait quelquefois une bonne fortune inespérée : à la dernière minute, pris d'une de ces pitiés tardives qui ressemblent à des commencements de remords, il arrivait que l'armateur, quand la campagne avait été bonne, lui faisait cadeau pour sa traversée d'une pièce de dix sous et d'une demi-livre de tabac. Ainsi lesté, son paillot sur la tête, l'enfant gagnait sur rade ou dans le Barachois la goëlette qui devait le rapatrier : il retrouvait à bord ses compagnons de misère. Quelques-uns, en rognant sur leur ordinaire, avaient économisé un pot de graisse ou de margarine : le biscuit de la traversée en paraîtrait moins indigeste. Mais pour les paillots, une fois au plein air, ils dégageaient une telle infection que le capitaine, d'autorité, les avait fait jeter par dessus bord. Tant pis, on coucherait sur son coffre ! L'espace était bien mesuré ; les pauvres garçons, au moindre roulis, perdaient l'équilibre, blémissaient et s'aspergeaient de vomissements. Sur la *Gabrielle*, un brick goëlette de 160 tonneaux, ils étaient ainsi quatre-vingts empilés à fond de cale. On ne les laissait monter sur le pont qu'une heure par jour, par équipe de seize. Penchés sur la lisse, ils fouillaient l'horizon d'un œil avide et pensaient défaillir de ravissement quand la vigie, du haut de la grande hune, criait : Terre à tribord ! Naïvement, ils croyaient leur calvaire fini. Qu'ils étaient loin de compte ! Leur coffre à quai, c'était la douane qui bouleversait « tout leur fourniment », saisissait un paquet de tabac dissimulé dans un coin,

---

(1) La propagande anti-alcoolique des religieux de la *Maison de Famille*, les habitudes de sobriété qu'ils tâchent d'inculquer aux marins, voilà leur grand crime. On ne sait pas assez que Saint-Pierre, par un privilège vraiment excessif, est la seule de nos colonies qui jouisse de la franchise totale de l'alcool. Les armateurs font venir de Hambourg, à raison de 30 ou 35 fr. la barrique, des eaux-de-vie de grains au titre de 96 degrés. Ils ramènent cette eaux-de-vie à 40 degrés et peuvent ainsi, avec un sérieux bénéfice, la revendre 0 fr. 50 le litre. Vraie prime à l'empoisonnement ! Les scènes de désordre qui ont tant de fois ensanglanté les rues de Saint-Pierre aux époques de l'armement et du désarmement n'ont pas d'autre cause que ce bon marché exceptionnel de l'eau-de-vie : c'est un proverbe local que le Barachois fait plus de victimes que le Banc. Pour 30 centimes, à Saint-Pierre, un homme « a son content » : entendez qu'il est ivre à ne pouvoir regagner son bord. Une simple aubergiste, citée par le P. Yves, avoue « que l'automne est pour elle le temps de la moisson, car au désarmement des bateaux elle fait facilement 5.000 fr. tous les ans. » Si tel est le bénéfice d'une simple aubergiste, que peut bien être celui des armateurs dont les *general stores* sont continuellement achalandés par le personnel des goëlettes et des chauffauds ? Ajoutons que cette franchise [illegible] finira par nous jouer quelque mauvais tour. Les Anglais et les Américains nous accusent, non sans raison, d'avoir fait de Saint-Pierre le grand entrepôt de la contrebande de l'alcool avec le Canada et les États-Unis. Perpétuellement, il y a là quelque goëlette d'Halifax, quelque clipper de Boston, gréé en morutier, mais dont la présence sur rade a en réalité un tout autre objet que le trafic de la morue. De fait une partie des graviers, dans la nuit, est occupée à transporter à bord de l'eau-de-vie fraudée.

frappait d'un droit d'entrée exorbitant les deux ou trois pauvres livres de margarine qu'ils rapportaient à la maison. Comment acquitter ce droit d'entrée? Ils n'avaient pas en poche un sou vaillant. Par surcroît de malchance, les trois quarts d'entre eux, sans plus réfléchir, avaient renoncé au bénéfice du *droit de conduite*. Il y a un bon ruban de route entre Saint-Malo et Rostrenen ou Callac : houspillés par le capitaine, rembarrés par les gendarmes maritimes, les malheureux, en désespoir de cause, pour réunir les quelques francs nécessaires à l'acquisition d'un billet de troisième classe, cédaient leurs coffres à des brocanteurs; d'autres s'en retournaient à pied et mendiaient le long de la route... En aucun temps et dans aucune industrie, je crois, l'exploitation de l'enfance ne s'est exercée avec plus d'impudeur.

IV

J'entends bien qu'il se faut défendre contre une sentimentalité excessive, qu'on est mauvais juge de la misère d'autrui, que la souffrance n'a pas sa mesure en elle-même, mais dans la capacité d'endurance de celui qui l'éprouve. La condition des graviers n'est peut-être pas aussi atroce que nous l'imaginons: on concèdera tout au moins qu'elle est susceptible de certains tempéraments. Et, par exemple, si les cabanes étaient plus proprement tenues et recevaient plus souvent la visite de la Santé, si l'air y circulait plus librement, si l'on y faisait l'acquisition d'un poêle pour les jours froids, si les armateurs consentaient enfin à renouveler la litière des paillots, trop souvent pourrie dès l'arrivée, on ne voit pas que ces légères améliorations fussent de nature à bouleverser l'armement colonial ni à le paralyser dans son essor.

C'est se moquer du monde de prétendre qu'un gravier représente pour l'armateur une dépense de 12 à 1.500 francs. Soyons large; acceptons le chiffre de 150 francs pour les avances ; de 100 francs pour la traversée ; portons à 200 francs les frais d'entretien et de logement; déduisons la prime de 50 francs par homme d'équipage inscrits aux rôles des bâtiments armés pour la pêche avec sècherie (1); négligeons les menus bénéfices réalisés dans les *general stores*; tout compte fait, un gravier ne représente pas une dépense supérieure à 500 francs. Les armateurs menacent quelquefois de transporter leur industrie sur le continent : mais où est le personnel métropolitain qui, pour ce prix dérisoire, sept mois durant et à raison de seize à dix-sept heures par jour, consentirait un travail aussi exténuant?

Il y a la matraque, dira-t-on. La matraque n'est pas un article d'importation. J'entrevois même un temps où commissaires et magistrats coloniaux, éveillés de leur apathie et rappelés à l'exacte notion de leur rôle, restreindront sa zone de rayonnement et cesseront de tolérer que, par un privilège regrettable, Saint Pierre et l'Ile-aux-Chiens continuent d'appliquer au personnel de leurs habitations des traitements plus conformes à l'ancien code négrier qu'aux nouvelles méthodes du travail en usage dans la métropole.

Au point de vue du régime alimentaire qui, en général, ne laisse pas trop à désirer, il serait bon que le fameux « schnick » du matin et du soir fût remplacé dans les habitations par du café ou du thé comme sur les goëlettes américaines. Ces distributions quotidiennes de boujarons d'eau-de-vie à des enfants sont d'une immoralité révoltante et l'on ne s'y prendrait pas autrement pour les dresser à l'alcoolisme. Les conditions où s'effectue le transport des graviers méritent également d'attirer l'attention : il n'est pas possible qu'on autorise plus longtemps l'empilement de ces malheureux dans la cale de voiliers d'un tonnage ridiculement exigu et à des prix qui ne permettent aux armateurs de ne les nourrir qu'avec des denrées avariées ou insuffisantes. Le rapatriement des graviers devrait se faire dans les délais déterminés, tant pour leur épargner la traversée de l'Atlantique au plus fort des tempêtes d'hiver que pour éviter aux armateurs la tentation d'infliger à leur personnel des mois entiers de travail supplémentaire qui ne correspondent à aucune augmentation de salaire. Il serait désirable enfin que le *droit de conduite*, fût maintenu d'office sur tous les engagements : au besoin le commissaire de Saint-Pierre pourrait obliger les armateurs coloniaux à verser entre les mains des capitaines qui ramènent les graviers l'argent nécessaire à leur rapatriement par voie ferrée de Saint-Malo ou de Paimpol vers les régions de l'intérieur.

Encore une fois ces diverses améliorations ne grèveraient pas ou ne grèveraient que faiblement le budget de l'armement colonial. Si vive et si profonde soit notre sollicitude pour les graviers, il nous faut bien avoir égard aux intérêts d'une industrie qui est pleine d'aléas et dont on ne doit augmenter les charges qu'à bon escient. Mais l'intérêt et l'humanité sont-ils inconciliables par définition ? Tout le problème est là. Quoi qu'on dise, je ne le crois pas insoluble.

CHARLES LE GOFFIC.

(1) C'est le cas des graviers qui sont inscrits aux rôles comme faisant partie des equipages des navires metropolitains ou coloniaux.

Paris. — Typ. A. DAVY Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*, 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gerant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 14 5e SÉRIE — TOME I 2 AVRIL 1904

VOYAGE D'ALLEMAGNE

Suite (1).

Samedi, 2 juillet.

Quoi qu'en disent les gens du Rhin (M. Schreiber à Fribourg), la Souabe me paraît un peuple d'animation, de mouvement. Nul n'émigre plus volontiers. Misère? inquiétude d'esprit? poésie de l'inconnu? (*Arva, beata petamus arva*). Les biens sont divisés par les successions égales (sauf la Forêt Noire, où il y a des majorats). L'émigration tourne *bien*, quelquefois. M. Schwab a connu une paysanne qui, par un mariage, fit une grande fortune... *mal*... quelquefois; ils vont mourir en Amérique.

La Souabe se trouve au tournant du Rhin, au coin de l'Allemagne, au point où se sont partagées les anciennes migrations. Tandis que l'armée de Rhodogast envahit l'Italie, le reste s'en va fonder les royaumes d'Arles et Chalon, de Toulouse, d'Espagne, d'Afrique. Il semble que ceux-ci aient conservé quelque chose de cet esprit d'aventure.

La noblesse souabe a eu cet esprit, plus encore que les paysans. Émigrations d'Italie, de Jérusalem (Hohenstaufen, Frédéric-Barberousse, et ce prodigieux mélange de tout élément dans Frédéric II; l'impossible : Frédéric Barberousse, sous le Pape à Venise, extermine en vain le lion, monte cheval étique Empire; au retour, le vieux château : Ah! bon, je puis me rendormir). Émigrations du Nord (Prusse) par les Hohenzollern. En avant dans les migrations, ils sont en avant dans la révolution : *Bauernkrieg* (la belle réclamation!). Émigrations philosophiques dans l'esprit du Nord, le Kantisme : Schelling, Hégel. Schelling, réclamation de la nature dans la scolastique elle même, tandis que la poésie reste au logis et célèbre les vieux souvenirs en poussant aux idées nouvelles.

La Souabe a toujours été l'avant-garde de l'Allemagne.

Je me rappelais ici les enfants allemands que j'avais vus. « Quelle est la mesure de la plus petite propriété? — La place du berceau du petit enfant et de la petite sœur qui le berce. »

La plus petite? Pourquoi pas la plus grande? O fortune! ô Espérance!

Je voyais bien que les parents étaient finis, brisés par leurs souvenirs, par ce qu'ils laissaient. Le père abattu, et sans initiative; il allait chercher sa femme... Elle, elle était devenue peu intelligente et presque insensible. — Mais le jeune frère qui enrayait était plein de force morale, d'ardeur; il paraissait sentir qu'il était ou serait bientôt le chef de la famille. La mère manquait, mais la sœur suppléait; et le petit, pleurant dans son berceau, qu'était-il et que faisait-il? Il était l'unité de la famille, le nourrisson commun de son frère et de sa sœur; son chariot était le foyer et la patrie; là, devait toujours, jusqu'au Havre, jusqu'en Amérique, dans les forêts d'arbres inconnus dans les savanes solitaires, se retrouver la Souabe, la bonne terre d'Allemagne, tous les souvenirs...

Mais combien de temps la frêle voiture devait-elle durer dans ce rude voyage, je n'osais me le demander. Trop faible est la sœur pour le porter, le chariot trop étouffé... Faire les 200 lieues de Tubingen au Havre dans cette voiture qui n'est qu'un jouet

(1) Voir la *Revue Bleue* des 19 et 26 mars 1904.

d'enfant, cela paraît difficile. Je recommandais l'enfant, la famille, à la Providence.

Maintenant, quel rêve occupait la tête du fils? j'aurais voulu le savoir. Pensait-il aux anciennes migrations des Souabes (si glorieuses, en Italie, en Prusse)? Pourquoi pas: on enseigne ici l'histoire du pays, en même temps que l'Ancien Testament.

Ce garçon intelligent, avec sa belle jeune tête noire, et ses yeux plus animés qu'on ne les a communément ici, me paraît très propre à tout faire, à tout souffrir. Si sa sœur et son frère lui restent, il fera un paysan, il vivra, mourra obscur dans quelque cabane isolée de l'Amérique du Nord. S'il perd les siens, s'il reste en Europe, ou passe en Asie, soldat, matelot, domestique, je ne serais pas étonné de lui voir commander, comme Allard, les armées de Lahore, ou comme le pâtissier Menschikoff celles de la Russie (Neuhof en Corse, le genevois Lefort, lady Hamilton, la blanchisseuse de Grenoble) (1).

Les Cotta, leur petite boutique à Tubingen. La banque 800 florins. Le directeur me dit que le pays est heureux, paisible, que le trop plein oblige pourtant d'émigrer toujours.

2 juillet.

M. Schwab va voir Cotta, lui propose... il voudrait voir le manuscrit et conseille Bruxelles. M. Schwab nous mène à la bibliothèque. M. Stælin, historien du Wurtemberg, qui a publié un volume jusqu'en 1100; il y indique les nombreuses colonies des Alamani en Italie, au temps de Charlemagne. M. Gfrœrer absent (*Urchristenthum*).

Au retour, traversé le vieux château, construction demi-gothique, demi-italienne du XVIe siècle, bâtie par le duc Christophe, qui est resté comme le patron du Wurtemberg.

J'oubliais de dire qu'à la bibliothèque, à propos d'un tableau représentant les femmes de Weinsberg (2) (à 11 lieues de Stuttgardt), M. Staelin nous dit que selon lui et selon Uhland, ce n'était pas un fait spécial, mais un usage humiliant pour les vaincus, qu'ils fussent obligés, pour sortir, de se faire porter par les femmes. Il n'est pas sûr non plus que les Hohenzollern, burgraves de Nüremberg, soient les mêmes que ceux de Prusse. Cependant le roi de Prusse s'intéresse au château.

M. Schwab me conduisit de là chez Wolfgang Mentzel (1), l'historien de la littérature, le terrible critique de Gœthe; air spirituel, fin, réservé. Il essaie d'abord de caractériser la France par des formules tranchantes : « Germanique jusqu'à Louis XIV, romaine depuis! » La jolie maison de Mentzel lui appartient. Il l'a bâtie de ses articles; et elle n'en est pas moins aimable et toute fleurie de roses.

Le père de M. Schwab, qui avait 50 ans de plus que son fils, lui faisait jurer haine immortelle à Kant sur un volume de la *Raison pure*; il était un des derniers partisans de Leibnitz. Il avait eu pour élèves Cuvier et Schiller. Il savait par cœur nos meilleurs auteurs français, faisait des vers en notre langue. Haine telle entre les partisans de Gœthe et de Schiller, qu'un partisan de Gœthe (M. Schwab), souscrivant pour la statue de Schiller, on l'accusait de vouloir faire échouer la souscription.

Au retour, je me mis sur mon lit pour reposer, et je lus Uhland, véritable minnesinger, rien de plus, rien de moins. Il appartient presque toujours au moyen-âge, dont il n'a pas le mysticisme, l'esprit symbolique. Je vibrai tout autrement à la lecture de Rückert. Ceci est si allemand que ce n'est plus allemand : c'est, par dessus l'Allemagne, la région élevée par où l'*Allemagne se lie avec l'Orient* : la fleur mourante — des ailes! des ailes! — O mer, ô soleil, ô rose! — et la pièce admirable où l'hirondelle « qui a laissé tout plein, retrouve tout vide ». Philosophie, poésie, érudition orientale, toutes les harmonies mêlées dans une mélodie puissante, *concentration du monde* même... Eh bien, il y a quelque chose audessus encore, et quoi? Le mouvement, la *grâce*, la *France*.

Suite du 2 juillet.

Le soir, dit adieu à Schwab. C'était retomber de haut. Cependant, sa cousine, la blanche, blonde demoiselle, 18 ans; je lui en donnais 25. Bien faite, mais les bras plats et musculeux, cils sereins, la peau échauffée à la poitrine, quoique fort nette partout ailleurs, le menton un peu trop fort; au total, pure, sévère, osseuse.

Dimanche 3 juillet.

Partis sans regret de Stuttgardt à 6 heures. Tout autour, des vignes, des vignes. « Si l'on ne cueillait les raisins, dit un proverbe, la ville serait noyée de vin. »

(1) Le général Allard, aide-de-camp du maréchal Brune, se rendit, en 1815, après l'assassinat du maréchal, en Perse, puis en Inde, à Lahore, où il organisa l'armée de Rundjet-Singh. Menschikoff, fils de paysan, garçon pâtissier, formé au métier des armes par le genevois Lefort, qui avait passé du service de la France à celui de la Hollande, puis de la Russie, fut le principal général des armées de Pierre-le-Grand, organisées par Lefort. Le baron de Neuhof, célèbre aventurier du XVIIIe siècle, se fit proclamer roi de Corse, en 1736, sous le nom de Théodore. Lady Hamilton, la maîtresse de Nelson, est bien connue par l'ascendant funeste qu'elle exerça sur lui et sur Marie-Caroline de Naples. J'ignore qui est la blanchisseuse de Grenoble (G. M.).

(2) En 1140, Weinsberg ayant été obligé de se rendre à l'empereur Conrad, les femmes obtinrent de se retirer en emportant chacune un objet précieux. Elles emportèrent toutes leurs maris sur leurs épaules. (G. M.).

(1) Célèbre patriote, littérateur et historien, avait publié en 1836 une *Histoire de la littérature allemande* en 4 volumes, où il était très sévère pour Gœthe (G. M.).

Nous passâmes le Neckar à Esslingen ; joli passage, fameuse église byzantine, des Hohenstaufen selon Schwab. Nous ne pûmes la voir.

Roulé facilement le long du Neckar, jusqu'à Gœppingen, où nous déjeunons entre un petit degré, chargé de fleurs, et les sentimentalités (à la Werther) de la Wilhelmshöhe de Cassel, que représentaient de mauvaises gravures.

L'église, fort médiocre (au moins au dehors), porte sur un portail, fort lourd (de 1617 ?) : *Schickardi opera.* La princesse, qui a fait bâtir, s'appelle *Sophia barbara.* Le Palais (aujourd'hui résidence du juge) a les mêmes caractères au dehors, au dedans gothique.

Partout, les paysans dans leur riche *costume* de dimanche, culottes noires et vestes noires de velours à boutons d'argent, gilet rouge. Ils me semblent plus lourds que de l'autre côté de Stuttgard.

A Geislingen, sous une belle tour qui couronne un pic de la manière la plus fière, nous achetâmes de petits ouvrages de corne ou d'ivoire tourné. — Noble église du XII[e] et XIII[e] siècles (1), c'est-à-dire de Frédéric Barberousse et Frédéric II ; sculptures en bois d'une légèreté admirable. — La première chose qui s'y lit sur un tombeau, était justement une pensée du moment : *Quandiu vixit; mortuus est.*

Alfred causait avec ma fille de sa mère et de M[me] Boivin, que celle-ci voyait peu son fils, qu'au contraire M[me] Dumesnil ne sortait jamais les jeudis et les jours où il revenait de pension. — Mon inaction laissait à l'imagination toute sa liberté. Alfred lisait Rückert (les deux pièces si touchantes). Le paysage devenait stérile, poudreux, peu de rochers

ULM.

Lundi 4 juillet.

Le marbre aux Italiens, le *bois aux Allemands.* L'art dans la forêt. Le bois a vécu, à la grande différence du marbre ; il a perdu des fleurs et feuilles passagères pour en prendre d'éternelles.

Ce grand *poème en bois de Syrlin* est un sanctuaire de la *Renaissance* (2).

L'*artiste*, au coin, qui, de son mâle regard, suscite et féconde tous les fils de sa pensée (sa femme de l'autre côté ?)

Pensée *chrétienne*, pensée païenne ; impartial ; comme Michel-Ange, entre le passé et le présent. On le voit bien par son œuvre, quand on ne le lirait pas dans les vers qu'il a gravés, en face même de l'autel. — Ses vers sont sa prière personnelle ; la personnalité du grand artiste remplit d'elle tout ce chœur. Les vers sont mêlés de Virgile et de Syrlin :

O pater, o [illegible].

Au-dessus de ces vers, David entre Isaïe et Daniel ; au-dessous deux sybilles en bustes. — Ainsi, *dans cette place d'honneur*, les *vers de Sylin* entre les *Sybilles* et *l'ancienne loi* ; la nouvelle n'est représentée par aucune figure, mais seulement par ces vers demi-virgiliens.

A droite, en entrant (à gauche, en partant de l'autel), le triple rang de femmes : *Sybilles*, *femmes de l'Ancien Testament*, vierges chrétiennes au plus haut De *l'autre côté*, au plus haut, les docteurs chrétiens ; plus bas, les prophètes et juges, au plus bas les *témoins païens* du christianisme, qui, par conséquent, sont au niveau des *Sybilles* d'en face.

Le choix était délicat, difficile ; l'artiste hardi ne semble pas embarrassé. D'abord : *Secundus perpetuo silens* et au-dessous : *Mens est immortalis.*

Ce *Secundus*, quel est-il ? Pline ? je ne le crois pas ; — il ressemble un peu à Syrlin ; plein d'animation, de passion contenue, il regarde aussi le chœur ; le buste de Syrlin est la *pensée créatrice*, féconde. Celui-ci, la haute intelligence, la philosophie tacite de cette création.

En face du *silencieux*, c'est le *parleur* Quintilien, son livre est fermé. — Puis le fin, l'*aigu*, le ridé Sénèque, mille concetti dans les plis de son visage. — En face, au contraire, tête nue, les yeux à demi fermés, *Ptolémée*, tenant son petit globe comme une marotte de folie.

Cicéron, noble, fort, tête large, à contenir toute science, horriblement coiffé, comme Quintilien et Sénèque, de la barrette de *docteur*.

En face, un buste pathétique, celui du pauvre *esclave africain*, *Térence* ; cheveux épars sous les lauriers, maigre et souffrant, et au bas :

Nihil homine imperito injustius.

Enfin, tout seul, devant l'autel, la souffrante et rêveuse figure de Pythagore, *inventeur de la musique* ; mais il ne voit pas l'autel, il est tout absorbé en lui.

Ainsi, dans cette noble suite, l'*art ouvre et ferme* ; — au milieu, philosophie, sciences et lettres ; — L'art du *dessin* qui regarde au dehors (buste de Syrlin). L'art de la *musique* (buste de Pythagore), qui voit au dedans ; celui-ci tout près de l'autel, et qui n'en a plus besoin.

En face, au même rang, ce sont les *Sybilles* : la *Delphica*, fine et jolie, qui regarde la pensée et jouit de ce qu'elle voit. Le *Lybica*, grandiose, au niveau de Michel-Ange (son tort, et celui de toutes les autres, c'est d'être trop près) ; cette Lybica répond au *perpetuo silens* qui est de l'autre côté ; elle a le

(1) C'est une erreur, elle est du XV[e] siècle (G. M.).

(2) Jœrg Syrlin, d'Ulm, fut le plus grand sculpteur en bois du XV[e] siècle. Il sculpta les stalles de la cathédrale d'Ulm de 1469 à 1474 (G. M.).

même caractère d'animation, de mâle passion contenue ; mais elle, elle ne regarde pas, comme fait le silencieux philosophe ; elle a mieux en elle que tout ce qu'elle pourrait regarder.

La vieille et noble sybille de *Cûmes*, et en face l'*Hellespontica*, jeune et fraîche, en turban, *très allemande*, ressemble à Eichoff (1), autant que la *beauté* peut ressembler à la *laideur*.

La *Cimmeria*, jeune et *naïve*, montre tout simplement son livre, et dans son livre, la ligne expresse où vous pouvez lire vous-même :

Deum de Virgine nasciturum.

Enfin, toute seule, à l'autel, décidément *chrétienne*, est la *Phrygia*.

Au second rang, l'Ancien Testament.

Isaïe.. Job (un Job chrétien, souffrant, résigné) ; Samson, qui, avec une douceur noble et grandiose, ouvre la gueule du lion pour tirer le *miel du fort*... Toutes figures souffrantes qui, visiblement, veulent, désirent, aspirent.

Les femmes souffrent moins, les unes originales, spirituelles, comme Rebecca, avec son regard perçant, d'autres barbares et jolies, comme la reine de Saba, comme Abigaïl (poire et raisins), comme Ruth et la gerbe d'or ; — l'artiste a donné place même à la laide, à Lia, — douce compassion d'un grand cœur !...

Tout en haut les Saints et les Saintes, les docteurs chrétiens, les Vierges. — Toute cette suite, mêlée de nature et d'idéal, de *portraits* et de *poésie* ; par exemple, au-dessus d'une porte (voisine de l'autel), une céleste figure échevelée, et toute dantesque, entre deux jeunes et jolies qui étaient probablement deux demoiselles de la ville d'Ulm. L'une de ces jolies, Sainte-Ursule, tient une flèche, et, malgré la candeur de son doux regard, vous croiriez que la flèche est pour vous.

Voilà les pensées nettes et hautes, les enfants *légitimes* de Syrlin.

Ses *avortons*, *ses mauvais songes*, ont été sculptés autour des sièges du bas, je dis : *ses songes* ; car, dans ces grotesques, je ne sens pas la satire, mais, bien plus, le cauchemar !

Les figures sont obliques. Syrlin a mis *l'idéal* au plus près, Sybilles, etc., le *réel* au plus loin.

BAVIÈRE.

4 juillet 1842.

Laissé à Ulm le prince russe qui s'embarque sur le Danube (sur des bateaux qu'on détruit à Vienne).

Entrés en *Bavière* : suivi longtemps le Danube — Le type change, visages plus ronds. — A Guntzbourg, tombés en plein *catholicisme* : vêpres bruyantes, chants nasillards, écrasés par les trompettes, par le violon, etc... Autel étrange ; de jeunes et de jolis jeunes gens de carton peint, offrant des cœurs à la Vierge, tout en gambadant ; la Vierge, leste et jolie elle-même, vient des nuages les recevoir, d'un pas de danseuse. — Dans tout cela l'Italie, une Italie *lourde et barbare*, violente et gesticulante, une grâce d'ours. — Les femmes étaient toutes laides ; les *filles* ont de l'or au bonnet, les *femmes* de l'argent, si je ne me trompe.

Un crucifix dans un billard, un bénitier à la porte du cabaret, où les paysans prennent l'eau bénite en sortant. Tout le long de la route, de mauvaises petites images. Des Saint-François langoureux qui font les yeux doux .. C'était fête et, sur toute la route, il y avait une foule endimanchée, bonnets d'or et d'argent, hommes en noir, parapluies rouges ; beaucoup sur leurs charriots à foins, ou de grossiers cabriolets qu'ils menaient très vivement — Les figures moins douces et intelligentes *qu'en Souabe*

Les seigles hauts et mûrs, le froment en train de mûrir, — un beau moment de l'année. — Vers la fin de cette journée lourde et chaude, des bois, mêlés d'arbres du Nord, où le soleil couchant dorait les mousses des plus riches teintes.

Nous arrivâmes ainsi dans Augsbourg. — Alfred très souffrant. — Je regardais la carte et calculais notre retour.

AUGSBOURG.

Mardi 5 juillet. (Hôtel des 3 Maures).

Le lendemain, de bonne heure, je sortis avec Charles. Vu église voisine (Saint-Maurice). Le Saint-Sacrement exposé, pour sécheresse ? Foule en prières ; litanies humblement et dévotement répondues, — Au moment de l'élévation du Saint-Sacrement, des flots d'encens l'obscurcissent... Jamais, jusque là, je n'avais compris ces effets fantasmagoriques de lueurs métalliques et de fumée ondoyante, où l'objet sacré n'apparait que transfiguré.

Écrit à Mme *Angelet* (les émigrants), à mon père.

— La véritable église, la vraie cathédrale d'Augsbourg, est son *Hôtel de Ville*, en face de la Bourse — moins vaste, mais non moins majestueux, que celui d'Amsterdam ? *Publico consilio. Publicæ saluti* ; — et en haut : « Bâti pour Ferdinand II. » Belles proportions qui trompent sur la grandeur réelle. Noble vestibule ; chaque porte surmontée d'un buste d'empereur romain en bronze ; au fond l'aigle colossal de l'Empire, qui tient le globe, comme il peut ; on sent qu'il glisse sur cette boule.

(1) Philologue et orientaliste, né au Havre, d'un père allemand, professeur d'allemand des filles de Louis-Philippe, professeur à la Sorbonne, de 1837-38, à la Faculté des lettres de Lyon en 1842, était grand ami de Michelet (G. M.).

Au-dessus, des bureaux ou tribunaux ; tableaux médiocres aux portes, l'un, entr'autres, qui représente les archontes d'Athènes : Archon, Basileus, Polémarchos. Plus haut et très haut, au comble d'un majestueux escalier, qui n'en essouffle pas moins, par-dessus toute la ville, toute la campagne environnante, la *Salle d'or*, c'est-à-dire, le *Triomphe de la ville elle-même.* La Ville-Dieu triomphe dans les nuages.

Mais comment triomphe-t-elle ? avec une insolence *de femme et de ville*, curieuse à observer.

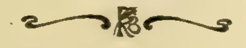
Tout autour, les *empereurs*, romains, allemands, (avec allusion à Ferdinand II, sous qui fut bâtie la salle), avec inscriptions honorifiques, morales, épigrammatiques. Celle de Frédéric Barberousse est bizarre : *Ex aevis renatus*, *in aevis denatus.* Sévère : *omnia fui* : *nihil expedit* (ce qui implique que l'Empire est peu de chose). Trajan : *Si bonus*, *pro me*, *si malus*, *contra me* (Si l'Empire est bon, il est pour Augsbourg). Vespasien : *Lucri bonus odor.* (Un empereur même n'a pas méprisé le gain et l'a cherché, Dieu sait où).

Au-dessus des empereurs, au-dessus des fenêtres qui les dominent, planent, dans les fresques de la voûte, les images insolemment humbles de la *ville* elle-même. Au centre, elle triomphe sur un char, attelé de nobles, de cardinaux, etc., mais elle triomphe mieux encore dans les médaillons des coins. Ici travailleuses : *Nemo otiosus*; là, entourée de médicaments : *Parcae arcentur*; là *enceinte* montrant une ruche : *cives propagantur.* Enfin, au milieu de son *ménage*, fayence, casseroles de cuivre, bouillant sur le fourneau, baquet, etc., elle, belle et *forte ménagère* (1), tenant des clefs, et disant : *Omnia et ubique*... c'est qu'enfin, de ces clefs, elle ouvrait toute chose, et les magasins des deux mondes, et les conseils des Princes... Et sur le fourneau que fait-elle bouillir ? distiller ? Est-ce une confédération des villes de Souabe et du Danube ? Est-ce la confession d'Augsbourg ?

Dans les grisailles du bas, l'idée du *ménage* est reproduite d'une manière assez bouffonne. L'enfant, dormant dans son maillot; mais il peut dormir, un petit cochon pend tout cuit, le chat veille pour lui, et croque la souris; au-dessus du porc, le boudin est déjà fait, etc.

(*A suivre*). JULES MICHELET.

(1) *Charme du repas dans les familles pauvres : l'aliment, gagné par une main aimée, préparé d'une main aimée.*



L'ÉTAT ACTUEL DE LA MUSIQUE FRANÇAISE

(*Suite et fin*) (1)

Je croyais avoir un peu éclairci le problème dont je cherchais si péniblement la solution, lorsque je vis M. Dukas. A son tour il me proposa une conception fort originale de la tradition française et m'obligea de tout remettre en question : « Il n'y a de musique française, me dit M. Dukas, que la musique populaire. Sitôt que la musique devient un art véritable, elle suppose une certaine initiation, et dès lors elle perd son caractère proprement national ; le compositeur, en effet, qui doit apprendre son métier, en emprunte les procédés aussi bien aux maîtres étrangers qu'à ceux de son pays. Il y a un échange perpétuel de formules entre les nations musiciennes. La musique devient ainsi une langue universelle. Racine et Victor Hugo ont au moins ceci de commun qu'ils écrivent tous deux en français et c'est ce qui les distingue, à bien des égards déjà, de Gœthe ou de Shakespeare. Il n'en est pas de même pour les musiciens. Si la personnalité du compositeur s'exprime dans son œuvre, les moyens qu'il emploie pour la traduire restent les mêmes, qu'il soit Français, Allemand ou Italien. Il n'y a donc pas d'art musical français au même sens où l'on peut dire qu'il y a une littérature française. Mais il y a la musique de Rameau et celle de César Franck, comme il y a aussi celle de Beethoven et celle de Richard Strauss ; et peut être la musique de Rameau diffère-t-elle autant de celle de César Franck que de celle de Beethoven ou de celle de Richard Strauss. L'art musical français, qui ne peut pas se définir par l'emploi d'un certain nombre de formules ou de procédés, par une certaine technique, ne peut pas davantage se caractériser par la tendance plutôt dramatique qu'on lui prête parfois. La musique française commença par être symphonique au XVIIe siècle ; c'est au XVIIIe seulement qu'elle devint surtout dramatique. — (Et sans doute, pensai-je en moi-même, ce culte préalable de la musique pure a été l'une des conditions nécessaires de la brillante production dramatique d'un Rameau. Nouvelle preuve en faveur de la théorie que m'avait suggérée M. Duparc.) — Au XIXe siècle, après un long oubli, la musique symphonique revient en honneur, grâce à Berlioz, au moins en partie. Voilà un des rares musiciens de notre pays dont je dirai qu'il est bien français. Si l'on met à part quelques procédés sans grande importance, Berlioz n'a rien de germanique. Il est Français, parce qu'il est im-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 26 mars 1904.

prégné de la chanson populaire française ; il en adopte les tournures et les rythmes. Il manque du sentiment harmonique, et c'est en cela peut-être qu'il est le plus français ; il se rattache à cette lointaine tradition d'où est sorti le chant grégorien ; chez lui, la mélodie est au premier plan et de premier jet, elle sert de fondement à toute la construction musicale ; elle engendre l'harmonie au lieu d'en dériver. La mélodie germanique au contraire est essentiellement de formation secondaire ; simple épanouissement de l'harmonie, elle sert de couronnement à l'édifice musical sans être le moins du monde nécessaire à sa solidité. Bach et Beethoven seuls font exception parmi les Allemands. Aujourd'hui nous semblons revenir aux tendances primitives de notre race ; nous imitons la belle indépendance de nos mélodies populaires, qui se moquent de la carrure et de la tonalité. A ce point de vue, peut-être l'ignorance de Berlioz a-t-elle été un bien pour nous ! Sans le savoir, il a eu d'heureuses audaces qui nous ont invités à la révolte. Un art musical français est sur le point de se constituer. Malheureusement un gros obstacle subsiste : la division des esprits. Il nous manque un idéal commun qui fasse l'unité de nos préoccupations aussi bien esthétiques que sociales. »

M. Dukas me parlait lentement, avec circonspection. Il voulait être précis et impartial. Malgré ses réserves, il me donnait une définition de la musique française telle qu'on n'en peut désirer de plus nette. Il l'opposait absolument à la musique germanique. Mais je me demandais si M. Dukas ne prenait pas pour une différence de races une simple différence d'époques. La chanson populaire dite française et le chant grégorien sont-ils vraiment français ? Ne représentent-ils pas plutôt une forme de musique commune, pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, à toutes les nations, latines et germaniques ? Et si la chanson populaire allemande nous paraît si différente de la chanson française, n'est-ce pas seulement parce qu'elle s'est surtout développée au temps de la Réforme et sous l'influence du choral protestant ? Les Français d'aujourd'hui me semblent avoir perdu le sens des tonalités et des rythmes primitifs, tout comme les Allemands eux-mêmes. Je ne crois vraiment pas que telle chanson du pays breton ou basque, de l'Auvergne ou de la Normandie éveille en moi les souvenirs obscurs de mes origines ; elle me paraît au contraire avoir la même saveur étrange que tel chant grec, écossais ou chinois. Aujourd'hui il est de mode d'introduire dans une sonate ou une symphonie des thèmes populaires français ; mais la plupart du temps les thèmes restent des sujets de développements extérieurs à l'œuvre dont ils sont le prétexte et ils lui fournissent sa matière sans l'inspirer véritablement.

⁂

La souriante ironie de M. Debussy me fit oublier ces graves problèmes. « La musique française, me dit M. Debussy, c'est la clarté, l'élégance, la déclamation simple et naturelle ; la musique française veut, avant tout, *faire plaisir*. Couperin, Rameau, voilà de vrais Français ! Cet animal de Glück a tout gâté. A-t-il été assez ennuyeux ! assez pédant ! assez boursouflé ! Son succès me paraît inconcevable. Et on l'a pris pour modèle, on a voulu l'imiter ! Quelle aberration ! Jamais il n'est aimable, cet homme ! Je ne connais qu'un autre musicien aussi insupportable que lui, c'est Wagner. Oui ! ce Wagner qui nous a infligé Wotan, le majestueux, le vide, l'insipide Wotan !... — Après Couperin et Rameau, quels sont, selon vous, les grands musiciens français ? Que pensez-vous, par exemple, de Berlioz ? — Berlioz est une exception, un monstre. Il n'est pas du tout musicien ; il donne l'illusion de la musique avec des procédés empruntés à la littérature et à la peinture. D'ailleurs je ne vois pas grand'chose de particulièrement français en lui. Le génie musical de la France, c'est quelque chose comme la fantaisie dans la sensibilité. — Et César Franck ? — Oh ! César Franck n'est pas français, il est belge. Mais oui ! il y a une école belge ; après Franck, Lekeu en est un des plus remarquables représentants, ce Lekeu, le seul musicien, à ma connaissance, qui ait subi l'influence de Beethoven. L'action de César Franck sur les compositeurs français se réduit à peu de chose ; il leur a enseigné certains procédés d'écriture, mais leur inspiration n'a aucun rapport avec la sienne. — Quel nom citerez-vous donc qui représente à vos yeux la musique française du XIX[e] siècle ? — J'aime beaucoup Massenet. Massenet a compris le vrai rôle de l'art musical. Il faut débarrasser la musique de tout appareil scientifique. La musique doit humblement chercher à *faire plaisir* ; il y a peut-être une grande beauté possible dans ces limites. L'extrême complication est le contraire de l'art. Il faut que la beauté soit *sensible*, qu'elle nous procure une jouissance immédiate, qu'elle s'impose ou s'insinue en nous sans que nous ayons aucun effort à faire pour la saisir. Voyez Léonard de Vinci, voyez Mozart. Voilà les grands artistes ! »

⁂

Avec M. Debussy nous revenions à la définition la plus répandue de la musique française : musique facile, élégante, sensuelle, — définition répandue au moins chez nos voisins d'outre-Rhin : je n'en veux pour preuve que cette lettre que m'écrit le D[r] Arnold Schering, directeur de la *Neue Zeitschrift für Musik*,

revue musicale fondée à Leipzig en 1834, par Robert Schumann :

« En général (1) la considération des Allemands pour la musique française a sensiblement augmenté pendant ces dernières années ; cela tient aux rapides relations internationales des deux pays ; la presse et les chefs d'orchestre étrangers qui viennent diriger nos concerts nous apportent des informations rapides et sûres. Seulement nous, Allemands, nous sommes des rêveurs, nous aimons à chercher le fondement dernier de tout être et de toute forme, par opposition aux peuples latins qui mettent au premier rang l'esprit, l'élégance, l'harmonie à tout prix. Il s'en suit que la musique française moderne ne trouve pas chez nous le terrain qui lui convient. Même les ouvrages les plus remarquables des compositeurs français passent auprès les Allemands pour *extérieurs — piquants, mais sans contenu, sans profondeur — spirituels, mais sans émotion*. Un très bon musicien me disait une fois au sujet d'un concert de Saint-Saëns : cette musique là sonne *comme du verre* et il exprimait ainsi, un peu durement, mais d'une façon significative, le principe de toutes nos critiques. Le lied français, en particulier, ne nous est pas très sympathique ; nous aimons mieux le lied contrapuntique (Brahms, Reger) et nous tenons pour superficiel ce qui surprend seulement par une agréable tournure mélodique. Pour moi personnellement, je prise *très haut* la production française moderne et je m'efforce, toutes les fois que je l'étudie, de laisser de côté mon *germanisme* et d'entrer dans la peau d'un Latin. Cela m'a réussi souvent, et j'en ai eu de grandes joies. Par exemple j'estime infiniment — et je m'oppose en cela à beaucoup de mes collègues — le *Jongleur* de Massenet, parce que j'ai cherché à m'expliquer le sujet et l'esprit de cette musique d'après la manière de sentir propre aux Français. Malheureusement nous entendons trop rarement ici les opéras français contemporains. La *Louise* de Charpentier, vous l'avez constaté, n'a reçu que des éloges de la critique allemande. »

Cette lettre est des plus instructives. Venant d'un critique aussi bien intentionné, elle nous indique à quel point on ignore encore en Allemagne la jeune école française ; César Franck, Castillon, Ernest Chausson, Fauré, Vincent d'Indy, Duparc, Debussy, Dukas, sont inconnus là-bas. Quand on ne juge pas notre production musicale d'après le *Postillon de Longjumeau*, du moins c'est M. Saint-Saëns, c'est M. Massenet et M. Charpentier qui, seuls, représentent à Munich, à Leipzig, à Berlin, toute la musique française contemporaine. Ne nous étonnons pas après cela qu'on nous reproche de manquer de profondeur, d'émotion, de grandeur. Mais nous les avons aussi les musiciens profonds, émus et puissants : il faudrait les écouter ! Ne nous indignons pas trop vite cependant. Malgré tout, la réputation de notre jeune école pénètre insensiblement en Allemagne, et les plus avisés de nos voisins commencent à s'en alarmer. Voici, à ce sujet, quelques mots très significatifs qu'a bien voulu m'écrire M. Hugo Riemann, le célèbre musicologue allemand :

« Je vous dirai (1) que, dans ce moment-ci, l'hégémonie allemande dans la composition musicale me semble un peu en péril d'être dépossédée par l'étranger et peut-être encore plus par les Français que par les Slaves. Mais tant que l'art français produit sous l'influence des derniers grands maitres allemands, le danger n'est pas encore trop imminent. Attendons donc si la France ou l'Allemagne ou quelque autre pays produira le grand musicien d'une époque future. »

Ce qui paraît certain c'est qu'à l'heure actuelle les Allemands ne produisent plus rien de considérable et que leur génie musical, si fécond pendant deux siècles, languit ou s'épuise en efforts stériles. Chose curieuse ! tandis que l'un des rares musiciens de valeur qu'ils puissent opposer aujourd'hui à notre jeune école, Richard Strauss, se réclame de principes et use de procédés remarquablement analogues aux principes et aux procédés de l'art d'un Berlioz, la plupart de nos jeunes compositeurs professent un respect de la forme, un souci de la profondeur et de l'émotion, un goût pour les styles les plus sévères qui, jusqu'ici, avaient passé pour autant de caractéristiques de l'art musical allemand. Et, après tout, la question que nous posons, en cherchant à définir les nationalités musiciennes, a-t-elle un sens ? Ne devons-nous pas étendre la portée d'une remarque que nous présentions plus haut au sujet de l'invention mélodique et de l'invention harmonique ? L'époque, le moment historique n'influent-ils pas beaucoup plus sur les procédés de composition et même sur la nature de l'inspiration d'un musicien que les caractères de sa race ? En fait, le sceptre musical a passé, au cours des siècles, successivement d'une nation à l'autre : il appartint d'abord aux Flamands et aux Français pendant la Renaissance, les Italiens s'en emparèrent au XVI[e] et au XVII[e] siècle, puis ce fut le tour des Allemands, et du XVI[e] au XIX[e] siècle les Français tentèrent en vain de reprendre leur ancienne supériorité : les noms de Rameau, de Grétry, de Méhul, de Berlioz, rappellent leurs plus méritoires efforts, et quelques-unes de leurs victoires sans lendemains. Mais quel que soit le peuple qui détienne pour un temps la maîtrise en

(1) Le texte original de cette lettre est en allemand.

(1) Texte original français.

l'art musical, il emprunte toujours au peuple qui l'avait précédé dans la gloire d'accomplir les chefs d'œuvre tous ses moyens, toutes ses traditions, tout ce qui peut soutenir et faire valoir ce qu'il y a de purement personnel dans une inspiration. Les Italiens du XVIe siècle commencent par imiter les Français. On ne sait peut-être pas assez à quel point la musique de Bach et Haendel ressemble à celle des Italiens du XVIIe siècle, et si nous nous sommes mis à notre tour depuis quelques années à l'école des Allemands pour préparer notre future renaissance, nous n'avons certainement pas eu tort. Il n'y a jamais qu'une musique en un même temps et les écoles des différents pays ne semblent s'opposer que parce qu'on les prend à différentes époques.

***

Je crois que M. Romain Rolland ne serait pas très éloigné d'adopter cette opinion. Il m'écrit :

« Mon cher ami,

« Y a-t-il en musique une école française ? Il ne me semble pas (à prendre du moins le mot : école, dans son sens exact). Je vois plutôt une suite de petites écoles, dirigées par des personnalités, de valeur très inégale, dont la plupart ne sont pas françaises : Josquin et Roland de Lassus au XVIe, Lulli au XVIIe, Glück et Grétry au XVIIIe, Rossini, Meyerbeer ou Franck au XIXe.

« Y a-t-il en musique un esprit français ? Assurément. En musique comme ailleurs. Le contraire serait peu vraisemblable. Même à supposer que les artistes n'eussent pas cet esprit, un public français le leur imposerait toujours ; et, de fait, on retrouve les caractères français dans toute la musique dite française (même quand elle est écrite par des Allemands, des Italiens ou des Belges), du XVIe au XXe siècle.

« Quels sont ces caractères français ? Les mêmes, pour une part, en musique que dans les autres arts. Je n'essaierai pas de définir une fois de plus l'esprit français et d'énumérer « cette clarté, cet ordre, ce bon sens » et cette liste de qualités, que notre peuple s'accorde d'ordinaire : (les qualités que tout peuple se reconnaît volontiers, expriment plutôt ce qu'il souhaite d'être que ce qu'il est). Je ferai remarquer seulement que cette liste est toujours très incomplète, et qu'il est difficile de caractériser exactement le peuple qui créa *Tristan* (le premier, celui du moyen âge) et les cathédrales gothiques, avec leurs verrières orientales (son invention propre), qui créa plus tard le *Discours de la méthode*, et le grand art rationnaliste du XVIIe siècle, qui créa le mouvement d'indépendance des esprits du XVIIIe et la Révolution, etc., etc., et qui n'a pas fini. On ne caractérise jamais un peuple que par ses aspects momentanés en sacrifiant tous les autres.

« Cependant, à nous restreindre à la musique française depuis trois siècles, il semble qu'on puisse y reconnaître comme caractéristiques (entre autres) : 1° des dons littéraires appliqués à la musique : un sens oratoire et dramatique, qui se traduit par la justesse (atteinte ou cherchée) des récitatifs, de la déclamation, etc. ;

« 2° Des dons visuels appliqués à la musique : une tendance à juger la musique, du dehors, comme une architecture ou un dessin, non comme une langue psychologique, à la façon allemande ; une prédilection, et une intelligence spéciale, d'une part pour les descriptions en musique, de l'autre pour les recherches de timbres et de nuances ;

« 3° Un certain tempérament individualiste, qui s'exprime par un goût médiocre pour le chant en commun, pour l'harmonie et, au contraire, un goût naturel et un don marqué pour la mélodie libre, bien plus libre et plus souple que la mélodie allemande.

« Toutefois on remarquera que cet esprit français s'étant traduit le plus souvent dans des génies étrangers, n'a pu se dégager entièrement jusqu'ici, qu'à de très rares exceptions. Ses interprètes allemands, italiens, ou flamands, cherchant à s'accommoder à l'esprit de la nation, n'ont réussi à en exprimer que les traits les plus généraux, les plus européens. L'opéra de Glück est, comme il dit lui-même, un opéra « international », « une musique propre à toutes les nations ». L'opéra-comique du XVIIIe siècle même, qui a des caractères d'émotion, d'esprit et de forme très français, — outre qu'il ne représente qu'une fraction infime de la nation, une toute petite société, — est beaucoup plus mêlé d'italien, et peut-être même d'allemand qu'il ne semble à première vue. Quant à l'opéra du XIXe siècle, il repose le plus souvent sur des soubassements italo-allemands : un style n'est pas français parce qu'il est une moyenne entre les deux grandes races musicales qui entourent la France.

« D'autant plus y aurait-il lieu pour nous d'étudier de très près l'originalité des très rares maîtres français de premier ordre que nous ayons : les musiciens du temps de Charles IX et d'Henri III, que Henri Expert a retrouvés, surtout Claude le Jeune, — Rameau et Berlioz. Les génies étrangers, naturalisés français, ont beaucoup plutôt exprimé l'intelligence française (ses principes artistiques), que le tempérament proprement français. Ce tempérament, je le trouve surtout chez un Berlioz, pour qui vous savez que j'ai la plus grande admiration, en dépit de la défaveur dont il est actuellement l'objet dans la critique française ; défaveur qui me semble un état de

transition nécessaire entre l'incompréhension totale et la pleine connaissance de ce génie trop original pour que sa grandeur féconde puisse encore être appréciée quarante ans après sa mort. Il me semble que Berlioz devrait être pour tout musicien français le miroir où il pourrait apprendre à se voir avec ses plus hautes qualités et ses pires défauts, qu'il faut bien se garder de supprimer d'ailleurs, s'ils sont intéressants : l'individualité d'une figure est faite autant de ses défauts que de ses qualités.

« Et maintenant est-on sur la bonne voie, à l'heure actuelle? Il y a certainement un bel effort aujourd'hui, pour constituer une école française. Je ne crois pas que le point de départ, l'imitation et le culte de Franck, ait été bien français. Je ne crois pas que la route suivie depuis le soit beaucoup plus. Le commerce assidu des grands classiques allemands et des primitifs italiens, de Bach et de Palestrina, est évidemment excellent pour former de solides musiciens ; il ne peut pas du tout suffire à former des musiciens français. C'est le plus souvent avec des principes allemands, imparfaitement assimilés, que la plupart de nos musiciens et de nos critiques *de toute école*, inconsciemment, écrivent et jugent de la musique, encore aujourd'hui. M. Debussy est de beaucoup le plus émancipé. Peut-être fera t-il école? Toutefois, le caractère excessivement raffiné de son art, d'ailleurs très original, me fait craindre que si cette école réussissait à se former, elle fût plutôt une école parisienne qu'une école française : ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

« A vrai dire, je crains qu'il ne puisse y avoir d'école musicale vraiment française, que le jour où la France sera un peuple vraiment musicien. Elle ne l'est pas. Elle le fut. Elle fut même, je crois (au XVI[e] siècle), le plus grand peuple musicien de l'Europe. Elle le redeviendra peut-être. Aucun art n'est le monopole d'une race, et les caractères dits de race ne sont le plus souvent que des caractères de siècle.

« J'espère donc qu'une éducation musicale plus étendue (on commence à l'introduire dans l'enseignement général), et des conditions sociales plus favorables (plus de loisirs pour le peuple, une vie moins fiévreuse, plus intime, intelligente et sociable), amèneront ce renouveau d'une nation musicale, et par suite d'une école nationale en musique. Ici comme ailleurs, les conditions sociales d'une nation sont les conditions vitales même de l'art. Si les premières ne s'améliorent pas, l'existence même de l'école musicale française serait bien compromise, — comme pourrait le devenir — qui sait? — celle de l'école allemande, qui ne se porte pas trop bien à l'heure qu'il est, et — le plus grave — ne s'en aperçoit pas ».

* *

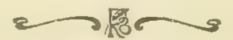
Par son ampleur et sa pénétration, la réponse de M. Romain Rolland me semble digne de clore, — au moins provisoirement — le débat. A cette longue enquête je ne veux pas ajouter une conclusion personnelle qui prendrait nécessairement des proportions trop considérables, si elle devait concilier en une théorie systématique les points de vue si divers précédemment développés. Il me suffira pour cette fois d'insister en finissant sur une idée qui devrait, selon moi, orienter tous les progrès futurs de notre école française.

Des intentions de grand art, de musique sérieuse, sévère, puissante et profonde, se manifestent de tous côtés en France. Hier encore c'était de la *Scola cantorum* que partait le cri de guerre contre la routine, contre l'esclavage des formes : « Le discours libre dans la musique libre, la mélopée continue, la variation infinie, le culte de la nature, l'art populaire ! » tout cela malheureusement un peu trop entremêlé encore de retours vers le passé, et vers un passé bien lointain. Mais peut-être après tout qu'en attendant les œuvres de l'avenir nous ne pouvons protester, autrement que par cet appel à nos gloires oubliées, contre notre déchéance présente, et contre des tyrannies trop proches. N'importe! On parle surtout de liberté dans ce programme d'action esthétique, et c'est le principal. Assez longtemps en France nos musiciens furent de timides conservateurs qui tuèrent l'art musical sous leurs étroites réglementations. Tous les génies n'ont-ils pas été révolutionnaires? Et n'est-ce pas à tout moment la révolution qu'on doit prêcher aux artistes — au moins une fois qu'ils sont sortis de l'école?

Mais ce n'est pas tout de parler de liberté. La liberté ne convient qu'aux forts, qu'aux robustes, elle ne convient qu'aux génies. Il nous faut des génies. — Mais où les trouver? — C'est au peuple qu'il faut les demander. C'est au peuple qu'il faut faire connaître, qu'il faut faire aimer la musique, pour que du peuple sortent un jour les grands musiciens. Notre art musical n'est pas populaire; il doit le devenir s'il veut être grand. Et qu'on ne se méprenne pas sur la signification des mots que j'emploie ici. J'entends que la neuvième symphonie de Beethoven est de la musique populaire, car elle ne réclame pour être comprise aucun raffinement mondain, mais au contraire la plus entière simplicité. Jusqu'ici nous n'avons eu que des musiques de cour ou de salon, depuis les madrigalistes du XVI[e] siècle jusqu'à M. Debussy. Tant que nous n'aurons pas produit autre chose, nous ne compterons pas en face de l'Allemagne. — Mais il ne tient qu'à nous de re-

trouver le contact perdu de la nature, la naïveté des impressions sincères et des émotions profondes. M. Debussy lui même pourrait frayer la voie nouvelle, j'en suis convaincu; et certaines pages de *Pelléas et Mélisande* ou du *Quatuor à cordes* me semblent révéler chez lui une puissance d'émotion sincère et directe qu'il devrait dégager des formes trop volontairement élégantes dans lesquelles il se plaît à la contenir. Cet art popuaire que nous attendons avce impatience n'est pas le vain jeu d'esprit auquel tant de nos musiciens aiment à se livrer, et qui consiste à construire sur des thèmes bretons, auvergnats ou basques une variété prestigieuse de développements ingénieux : passe-temps de délicats! badinage d'archéologues! musiques agréables, mais sans âme et sans foi! Non, c'est une autre musique, plus profonde et plus saine que nous réclamons de nos compositeurs! Mais nous leur demandons sans doute plus que la plupart d'entre eux ne peuvent donner : car il faut être « peuple » pour chanter comme le peuple, et nos musiciens vivent trop à la ville ou dans les châteaux. L'art musical n'a pas été, et ne sera jamais l'œuvre d'aucune noblesse. Il appartient aux pauvres gens qui seuls savent en jouir sans le profaner, qui seuls aussi lui ont donné ses maîtres.

P. Landormy.



La vie mentale

—

PROBLÈME SOCIAL DE L'ALCOOLISME

Tout récemment deux Américains, MM. Atwater et Benedict ont bouleversé le problème de l'alcoolisme. Par des expériences d'une précision jusqu'ici inouïe en physiologie, ils ont démontré que l alcool était un aliment pour notre organisme.

Un homme enfermé dans une véritable cage, où tous les excreta étaient mesurés et comparés aux ingestions, a pu, dans son alimentation, remplacer le sucre par de l'alcool, sans que son travail diminue. L'alcool se comportait comme un aliment équivalent à ceux du même ordre. M. Duclaux, qui a le premier en France exposé ces recherches et les a acceptées comme bonnes, a soulevé une véritable indignation en rendant son opinion publique. Mais les faits sont les maîtres de nos pensées ; et dût-il en coûter à notre zèle social, il nous faut reconnaître le bien fondé d'une notion que le simple raisonnement chimique devait nous rendre très probable.

L'alcool est donc un aliment. Mais c'est aussi un poison. On dit quelquefois en physiologie que tous les produits que nous prenons comme aliments pourraient être des poisons, puisque l'eau elle-même, ce liquide qui fait les 2/3 de notre corps a été considérée comme toxique dans certaines conditions. L'alcool est un poison plus certain. Il tue à des doses relativement faibles; et, donné à des quantités peu élevées, mais répétées tous les jours pendant des années, il modifie profondément tous les viscères et amène la mort en sclérosant, en dégénérant les tissus, et en appelant des maladies redoutables comme l'épilepsie et la tuberculose.

En outre, l'alcool est un excitant du système nerveux, et comme tel, il détermine après chaque excitation une période de dépression proportionnelle, si bien que le sujet est peu à peu fatigué, énervé par ces oscillations brusques et marquées de son activité. Mais il y a plus encore : l'organisme s'accoutume à l'alcool comme à tous les poisons. Au début une dose légère suffit pour provoquer l'excitation recherchée; puis il faut l'augmenter afin d'éprouver les mêmes impressions, si bien qu'on en arrive à des doses élevées pour avoir les mêmes effets nerveux.

Nous savons, d'ailleurs, à n'en pouvoir douter, que l'alcoolisme aigu ou chronique est la cause d'une proportion élevée de maladies mentales et de troubles organiques du foie, des reins, du cœur et du cerveau, qu'il se retrouve fréquemment dans l'étiologie du suicide et des morts accidentelles. Ceci est aussi sûr que c'est un aliment isodyname au sucre.

L'alcool est donc un aliment suspect. Ses qualités doivent le faire tenir à l'écart du consommateur de volonté faible; et qui connaît exactement la mesure de son pouvoir sur soi-même?

Enfin, il est un aliment cher. Si on le compare au sucre, dont il se rapproche beaucoup par la constitution chimique et par son rôle dans l'alimentation, on note qu'il est beaucoup plus coûteux.

Aussi, le problème de l'alcoolisme est un des plus pressants et des plus graves, étant donné la consommation actuelle de l'alcool. Il y a un fléau social de l'alcoolisme, et la société a le devoir d'y porter remède. Je voudrais examiner, dans cet article, la manière rationnelle et au fond la plus pratique dont on peut guérir ce mal social.



Tout d'abord, une question préjudicielle se pose. La toxicité serait elle due à la non épuration de l'alcool commercial? Dès lors, la solution du problème de l'alcoolisme est toute trouvée: il suffira de rectifier l'alcool pour lui enlever ses propriétés nocives; une fois pur, l'alcool ne sera plus toxique, il restera seulement un aliment et le problème sera résolu.

Malheureusement MM. Joffroy et Serveaux ont

complètement démontré que l'alcool éthylique pur, le moins nocif, l'était encore beaucoup et que, comme il entre dans la composition des eaux-de-vie pour la presque totalité, les alcools plus toxiques qui leur sont mélangés dans les boissons commerciales sont à dose trop faible pour élever sensiblement la toxicité propre qui est celle de tout le produit.

Nous nous retrouvons donc en face du problème. Voilà déjà longtemps que les économistes, les législateurs, les philosophes proposent des moyens qu'ils proclament efficaces et radicaux ; voilà déja longtemps que les gouvernants s'efforcent d'extirper jusque dans sa racine ce dangereux fléau. Mais les remèdes proposés restent inefficaces et impuissants. Pourquoi cette impuissance, et d'où vient cette inefficacité ?

Le grand défaut des remèdes que l'on propose contre l'alcoolisme est d'être vraiment par trop théoriques. On constate un fait : celui de la nocivité de l'alcool, et l'on veut y porter remède. Sans examiner les causes immédiates du mal, pour s'efforcer de les combattre ensuite et de les détruire, sans considérer le pourquoi du fait de l'alcoolisme, on érige des doctrines qui, paraît-il, doivent supprimer le fléau. On croit supprimer les buveurs en frappant d'un impôt plus fort les boissons alcooliques ou en réduisant le nombre des cabarets. Ce sont là des procédés difficilement applicables et certainement simplistes. N'y aurait-il pas lieu, au contraire, — et c'est ce que je voudrais tenter de faire ici, — d'examiner le pourquoi du fait social en présence duquel nous nous trouvons, d'en voir les causes biologiques et sociales, pour essayer ensuite d'en enrayer l'action ? Ne pourrait-on pas plus avantageusement partir d'une méthode strictement biologique et médicale, c'est-à-dire concrète, se demander pourquoi l'on boit et, après avoir fait l'étiologie du mal, essayer de baser sur elle une prophylaxie sociale plus exacte parce que plus profonde, plus pratique parce que partie de l'expérience et des faits au lieu de la construction hypothétique ? C'est là un point de vue qui me paraît avoir sa valeur et qu'il convient de développer.

* *

Recherchons donc directement les causes immédiates de l'alcoolisme et demandons-nous pourquoi l'on boit? — La réponse la plus vulgaire et la plus simple qu'on puisse faire à cette question, c'est que l'on boit par plaisir. Qu'est-ce à dire, sinon que le buveur cherche surtout dans l'alcool une excitation immédiate dont les effets lui sont agréables? Le tabac, l'acte sexuel, — indépendamment de l'instinct de simple procréation, — l'alcool sont des excitants du même ordre. L'habitude naissant de la répétition, le buveur devient de plus en plus avide d'alcool ; il se crée chez lui un besoin, non pas d'excitation en général, que tel ou tel excitant quelconque peut provoquer, mais un besoin déterminé, spécial, celui de l'excitation alcoolique. C'est cette habitude et ce besoin créé par elle qu'exprime le proverbe populaire : « Qui a bu boira ». Et plus l'habitude de l'excitant alcoolique sera grande, moins cet excitant aura d'effets agréables ; la sensibilité sera émoussée et réclamera pour produire un même effet des doses de plus en plus fortes, et de plus en plus capables de causer des modifications dans l'état nerveux du buveur. Plus aussi le besoin d'alcool, d'artificiel qu'il était d'abord, deviendra tyrannique, impérieux, absolu. Le buveur invétéré *devra* boire, *aura besoin* de boire, au même titre qu'il a besoin de manger, parce qu'il aura créé en lui un besoin, une sorte d'instinct, aussi fatal, aussi irrésistible que les instincts les plus naturels.

Ainsi donc, l'examen des faits nous permet de dire que l'intoxication alcoolique est le plus généralement un besoin, besoin artificiel sans doute, mais devenu, en vertu des lois de l'habitude, aussi exigeant que les besoins naturels. Mais notre analyse n'est pas encore assez poussée ; nous n'aboutissons ici qu'à des données incomplètes sur la nature de ce besoin ; il faut la continuer et étudier les conditions dans lesquelles se présente le besoin d'intoxication par l'alcool.

Elles sont de deux sortes : les unes tiennent à l'individu, — et ce sont les causes intrinsèques ; — les autres sont purement extérieures et accidentelles ; leur importance est beaucoup moindre, puisqu'elles ont leurs racines, non dans l'organisation mentale et physique, mais en dehors d'elles.

Les causes intrinsèques ou individuelles sont capitales et essentielles. Elles se résument dans ce fait qu'il y a des individus plus aptes que les autres à succomber à la tentation de l'alcool, et cela parce que leur organisation nerveuse est moins élevée, parce que leur mentalité est moins sûre d'elle-même. En un mot il y a des individus congénitalement prédisposés à subir, dans une mesure plus considérable, l'action néfaste de l'alcool ; et ces individus sont aussi ceux chez qui l'appétence alcoolique est la plus violente et la plus fatale. Il n'est pas besoin d'avoir longuement étudié le rôle de l'hérédité pour s'en rendre compte. Et il ne faut point croire que ce sont les seuls descendants d'alcooliques qui constituent cette classe de prédisposés. Cette action de l'hérédité doit être entendue d'une façon beaucoup plus large. Tous les sujets dont l'ascendance présente des troubles graves du système nerveux ou de la nutrition, peuvent rentrer dans le groupe des prédisposés congénitaux à l'alcoolisme. Leur force de résistance

physique et psychique est, en effet, considérablement diminuée par leur hérédité pathologique ; ce sont des faibles sur qui l'influence de l'alcool s'exercera facilement.

Il faut y ajouter l'influence de l'éducation. J'ai déjà dit ici que le but de l'éducation consistait principalement à créer chez l'individu une force de résistance, une diminution autant qu'une coordination des réflexes, un *frein* qui puisse atténuer, ou même supprimer la violence des désirs et la soudaineté des impulsions. Cette théorie de l'éducation explique pourquoi les classes populaires sont les plus touchées par l'alcoolisme ; l'ouvrier est, en en effet, plus atteint par le fléau que le bourgeois. Il est, par son éducation, insuffisamment armé contre lui-même. Chez lui le frein est moins développé. Il n'apprend pas, tout jeune, à retenir les manifestations de ses instincts. C'est un signe d'éducation populaire que de montrer naïvement ses sentiments, son déplaisir, sa joie, de bailler par exemple quand on s'ennuie, de crier fort quand on est irrité ou gai. Le sentiment de la dignité personnelle est insuffisamment cultivé en lui. Le spectacle d'un camarade ivre ou amoureux le fera rire, et il ne craindra pas d'être lui-même acteur dans ce rôle.

Aussi l'ouvrier est-il plus apte que tout autre à accepter la tentation de l'alcool ; il ne sait pas la combattre ; il se trouve dans un milieu qui n'y résiste point ; il est d'une famille, d'un groupe qui n'a jamais entrepris une lutte en règle contre l'alcool, c'est-à-dire d'un groupe qui n'a pas su prendre les moyens moraux et sociaux nécessaires pour créer une tendance à la résistance. Et, presque fatalement, il succombe.

Il succombe d'autant plus facilement que des incitations, des provocations variées et nombreuses l'appellent et l'attirent au cabaret. Ce sont les causes extérieures du besoin alcoolique.

Le surmenage physique et mental du travailleur des villes, l'imitation des camarades, — cette moutonnerie stupide qui est si souvent l'explication de bien des actes sociaux, — le nombre toujours croissant des cabarets et des bars, l'oisiveté, les chômages, et parfois aussi de fausses idées thérapeutiques, tout cela s'ajoute aux causes individuelles, les grossit et les renforce, leur donne l'occasion de se développer et de grandir, parfois aussi un motif de se disculper ; et le besoin, sans cesse croissant, d'alcool, se répand dans les masses, malgré les efforts des pouvoirs publics, malgré les avertissements des hygiénistes, et malgré les maux de toutes sortes engendrés par ce besoin même.

J'ai dit qu'en général les remèdes proposés ont été trop théoriques, trop inspirés de vues abstraites et incomplètes, partant inefficaces. Je m'efforce de me mettre au contraire en face des faits, de les étudier cliniquement, dans leur réalité et dans leurs conditions d'existence.

Quelle sera donc la médication appropriée que nous indique l'étude des réalités ?

C'est un axiome de toute médecine que, pour guérir véritablement une maladie, il faut la détruire dans ses racines, c'est-à-dire s'attaquer aux causes mêmes qui la produisent. De même, la vraie médication, la vraie hygiène de l'alcoolisme sera celle qui cherchera à en supprimer le plus complètement possible les causes.

Les travaux statistiques de la folie et du crime de ces dernières années ont établi que les arriérés et les anormaux étaient de plus en plus nombreux. Cela s'explique, si l'on veut réfléchir à la fatigue intense de l'ouvrier des grandes villes. Tous ces anormaux forment le contingent des prédisposés à l'alcoolisme, et il est vrai de dire avec les statisticiens que l'alcoolisme croît avec la civilisation, puisque la civilisation augmente le surmenage et favorise, d'une façon inconsciente mais brutale, la procréation d'êtres débiles qui cherchent dans l'alcool une excitation passagère.

C'est pour ces motifs qu'il convient d'enrayer le plus tôt possible l'augmentation de cette enfance anormale. A vrai dire, c'est une des tâches les plus délicates du sociologue et du moraliste. Mais ne pourrait-on pas, par exemple, enseigner d'une façon un peu précise, le danger qu'il y a à procréer lorsqu'on est en état d'ivresse ou lorsqu'on relève de maladie ? Sans pédantisme théorique, n'y a-t-il pas lieu de montrer *pratiquement* le danger de la procréation dans de telles conditions ? Et de plus, les progrès de l'hygiène sociale ne seront pas sans influer sur la diminution des enfants anormaux. En atténuant de plus en plus le nombre et la gravité des maladies infectieuses, ne diminuera-t-on pas en fin de compte les prédisposés à l'alcoolisme ? Ainsi, les mesures les plus générales d'hygiène feront sentir leurs effets salutaires en restreignant le nombre de ceux qui congénitalement sont soumis à la fatale influence de l'alcool.

La réglementation physiologique du travail agirait dans le même sens. Une suppression du surmenage des travailleurs amènerait inévitablement une augmentation dans la vitalité de leurs descendants. Ne voit-on pas de nos jours les ouvrières des fabriques travailler jusqu'aux derniers jours de leur grossesse ? On a tout récemment présenté un projet de loi obligeant les ouvrières en état de grossesse à se reposer pendant un temps avant le terme de l'accouchement, tout en continuant à être payées. C'est là une sage précaution et dont les bons résultats se feront sentir dans l'augmentation du nombre

des naissances, et dans la vitalité et l'immunité sanitaire des enfants ainsi procréés.

Pour parer aux inconvénients de l'éducation alcoolique, pour remédier à l'influence du milieu dont j'ai précédemment parlé, il convient de lui opposer une éducation en sens contraire, apte à renforcer la résistance individuelle. Je pense que l'ouvrier boit proportionnellement beaucoup plus que le bourgeois parce que son éducation est mal comprise et mal faite. Un petit employé ne gagne pas plus qu'un ouvrier habile et il boit moins d'ordinaire. C'est qu'il a, par obligation sociale, un certain sentiment de sa dignité, un *décorum* qui se manifeste dans son habitus extérieur, dans son costume, dans son langage, dans ses gestes. L'ouvrier au contraire n'est pas soumis à ces obligations extérieures et partant a moins de tenue. Ce qu'il convient de lui donner pour cela, ce n'est point tant un surplus d'instruction Le développement des connaissances scolaires ne paraît pas avoir un pouvoir très grand dans la constitution d'une conscience supérieure. Moralité et instruction ne sont pas liées. Ce qui élève l'individu, c'est l'éducation sociale.

Je disais un jour qu'il faudrait changer le costume et le langage de l'ouvrier pour lui inspirer un plus grand respect de soi-même et, partant, luidonner la force de résister aux mauvais penchants. Ce n'est là ni une boutade, ni un paradoxe. Les psychologues et les moralistes savent le rôle immense que jouent le genre de vie, le costume, les attitudes, et quelle est leur influence sur nos modes de penser eux-mêmes. Dans les religions, les plus experts des propagandistes recommandaient à leurs disciples de plier leur corps aux observances rigoureuses, même si l'âme s'y refusait, étant assurés, — disaient-il, — que peu à peu, les attitudes corporelles produiraient leur effet sur l'esprit et le disposeraient à recevoir l'action de la foi. C'est cette même psychologie qui veut que des modifications dans le costume et le langage de l'ouvrier aient leur importance et soient, au fond, profondément éducatrices. Il se crée ainsi une dignité personnelle développée chez le bourgeois, qui renforce l'aptitude à résister à la tentation et par conséquent peut diminuer le nombre des victimes de l'alcool.

On pourrait m'objecter que ce sentiment de dignité personnelle n'est pas si puissant qu'il empêche l'individu de succomber à la tentation de l'alcool. Des gentlemen anglais boivent comme les autres et peut-être plus que d'autres; seulement, ils prennent la précaution de s'enfermer chez eux. La dignité personnelle est ainsi sauvegardée, et l'alcool n'en fait pas moins ses ravages. Seulement, il faut bien considérer que cette sorte d'alcoolisme est plus rare qu'on ne le dit, qu'elle ne s'observe guère que chez des jeunes gens riches et oisifs, et tout cela diminue singulièrement la force de l'objection. Aussi est-il légitime de soutenir, d'une façon générale, que cette éducation de l'ouvrier, qui a pour but de le rendre plus conscient de sa dignité, ne peut que lui fournir les moyens de résistance les plus appropriés et atténuer considérablement les chances qu'il a de devenir alcoolique. Ce n'est qu'avec cette éducation qu'il deviendra un membre réellement intelligent et actif des sociétés antialcooliques, parce qu'alors seulement il saura trouver dans la ligue un soutien moral qui renforcera ses propres tendances; et l'on peut affirmer que, sans cette éducation spéciale, la propagande antialcoolique ne pourra avoir sur lui aucune influence.

Je n'adresse par là aucune critique aux ligues de propagande antialcoolique, dont je connais le zèle pour l'éducation sociale et dont j'apprécie grandement les efforts. Le Dr Legrain notamment, aidé de sa femme dévouée Mme Legrain, a fondé, il y a quelques années, une puissante et féconde ligue, l'Union française antialcoolique. De son côté M. Emile Cheysson, assisté de M. Frédéric Riemain, dirige activement la Ligue nationale contre l'alcoolisme qu'il vient de faire rattacher à l'Alliance d'hygiène sociale. Sous leur impulsion des Congrès internationaux et nationaux, ont été organisés et paraissent en pleine action. Il faut encore citer les efforts de M. le Dr Roubinovitch qui est le secrétaire général éclairé de l'Association de la Jeunesse française tempérante. Mais mon sentiment est que ces efforts risqueront d'être stériles dans les milieux populaires, tant que l'on n'aura pas transformé leurs conditions d'existence dans le sens de la formation de la conscience personnelle de l'individu.

∴

Pour ce qui est des causes extérieures, — qui d'ailleurs sont aussi les moins importantes, — le plus simple serait de supprimer l'alcool purement et simplement, comme on l'a fait dans certains états et villes d'Amérique. Mais c'est en France une chose absolument irréalisable. Il n'est pas permis d'espérer que le Parlement vote une loi prohibant l'alcool sur le territoire de la République. Il y a à cela une bonne raison, c'est que la loi lèserait les intérêts d'une classe de gens qui ont une influence très grande dans la politique du pays. Une loi donnant aux autorités locales, ville ou département, le droit de prohibition de l'alcool aurait quelque chance d'être votée. Mais quel serait son effet? Assez mauvais, si l'on considère l'expérience tentée dans les Etats Américains, où l'alcool circulait en plus grande abondance à la périphérie et se vendait

en proportions énormes, dans les officines pharmaceutiques et en fraude.

Le système de Gotembourg, usité en Norwège, est peut-être plus pratique. On sait en quoi il consiste. Nous empruntons au livre récent et très original de M. le Dr Jacques Bertillon l'exposé du système (1) : « Le monopole de la vente au détail des liqueurs fortes est concédé à une compagnie de personnes honorables qui renoncent à tirer de leur argent plus de 5 p. 100 d'intérêt annuel ; le surplus (considérable) des bénéfices de la campagne est partagé entre la Ville, l'Etat, et des œuvres philanthropiques. Le point important du système (celui d'où découlent tous ses bienfaits) est celui-ci : ceux qui administrent la vente au détail de l'alcool n'ont aucun profit à en espérer. Donc ils ne feront rien pour attirer le buveur, rien pour le pousser à la consommation. Ils ne lui feront jamais crédit ; ils ne donneront jamais de liqueurs fortes à des enfants, ni à des individus déjà excités. A plus forte raison, ni joueurs, ni prostituées, ni autres industries coupables ou interlopes ne se trouveront dans leurs établissements. Plus leurs bénéfices sont faibles, plus ils sont contents. Si néanmoins ces bénéfices sont élevés, ils s'en consolent en songeant aux institutions philanthropiques qu'il leur sera possible de créer ou de subventionner. Un autre grand bienfait de ce système est de mettre le député et le conseiller municipal complètement à l'abri de celui qu'on a appelé « le grand électeur », le marchand de liquides. Grand électeur, ce n'est pas en France seulement qu'il mérite ce titre ; en Amérique et surtout en Angleterre, sa toute puissance est encore plus redoutable. Il est évident qu'en Norwège elle est nulle, grâce au système de Gotembourg. »

Il est pourtant facile de voir, d'après les chiffres cités par M. Bertillon, que les résultats de ce système sont douteux. Car aucune puissance ne peut empêcher un alcoolique de s'enivrer lorsqu'il en a le désir. Ce qu'il faut, c'est supprimer l'aptitude à l'alcoolisme.

Toutes les autres mesures sont inefficaces. Par exemple, le monopole de la fabrication et de la vente proposé par M. Alglave ne pourrait — pour les mêmes raisons, — donner de résultats appréciables. On sait en quoi consiste ce projet. Une bouteille non remplissable contient l'alcool rectifié et déclaré pur par l'estampille de l'Etat. Le consommateur sait que dans le flacon ne se trouve qu'un produit rectifié et pouvant être absorbé en sécurité. Tout le système de prophylaxie sociale tenait dans une bouteille, dont il fallait encore trouver le moyen d'empêcher qu'on la remplisse. Mais le pis est que tous les alcools sont toxiques.

Dans le rapide examen que nous venons de faire des divers remèdes de l'alcoolisme, nous n'avons pas parlé des mesures fiscales ou pénales dont la législation de certains pays est si riche. C'est que, nous étant volontairement placé à un point de vue biologique et social, — tandis que ces mesures sont surtout inspirées par des théories abstraites d'économistes ou de légistes, — nous n'avions pas à en parler.

D'ailleurs, il suffit de les passer rapidement en revue pour s'apercevoir que leur efficacité a été nulle.

L'impôt dont est frappé un hectolitre d'alcool pur était de 477 francs en 1865 pour les Iles Britanniques. En 1896, il était arrivé à 489 fr. 20. Dans les Pays-Bas, il était de 210 francs en 1865 et de 149 fr. 50 en 1896. En France, l'augmentation de l'impôt est plus grande encore. De 90 francs d'impôts en 1865, on est passé à 156 fr. 25 en 1886.

D'autre part, dans les mêmes pays, la consommation moyenne d'alcool par habitant, loin de décroître, a augmenté dans les proportions suivantes : pour la France on passe de 9 litres à 15 lit. 87 ; pour les Iles Britanniques de 6 à 8 lit. 77 ; pour les Pays-Bas, de 4 lit. 5 à 6 lit. 30. Ces chiffres sont empruntés à un statisticien suédois distingué, M. Sundberg.

La simple comparaison de ces quelques chiffres montre qu'il n'y a aucun rapport entre le poids de l'impôt et la consommation de l'alcool. Selon l'énergique expression de M. Jacques Bertillon : « On a beau frapper le monstre, il progresse toujours ».

Les mesures pénales n'ont pas donné de résultats plus appréciables. Il n'y a en France qu'une seule loi pour combattre l'alcoolisme, la loi Théodore Roussel, qui fait perdre aux alcooliques récidivistes le droit de vote, d'élection et d'admission aux emplois publics.

Les résultats de cette loi ne semblent pas avoir atténué la propagation de l'alcoolisme et sa croissance. En 1873, il y eut un total de 59.347 contraventions à cette loi ; en 1882, ce total s'élève à 62 048 ; enfin en 1900 ce chiffre est de 65.184. C'est dire que les mesures pénales n'ont pas arrêté les buveurs, puisque leur nombre a toujours cru.

On peut donc raisonnablement conclure que ni les mesures fiscales, inspirées des économistes, ni les mesures pénales, inspirées des juristes, n'ont été, en fait, efficaces. Nous croyons avoir montré qu'elles ne pouvaient pas l'être. Ce n'est pas, en effet, avec des règlements de douane ou de police que l'on supprime des tendances, et les lois de l'Etat sont impuissantes contre l'individu qui *veut* boire. Il ne faut

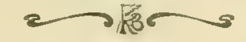
(1) J. Bertillon. *L'alcoolisme et les moyens de le combattre jugés par l'expérience*. Paris, 1904.

pas davantage faire grand fond sur la diminution si souvent proposée du nombre des cabarets : l'ivrogne saura aller loin, s'il le faut, pour assouvir sa passion.

Le véritable remède de l'alcoolisme est dans l'éducation de l'individu. Il faut s'efforcer de le rendre de plus en plus libre et conscient de sa dignité ; en faisant cela, on renforce sa résistance, on augmente son pouvoir de réflexion et de choix, ce frein dont je parlais plus haut, et dont l'importance me paraît essentielle. Sans doute, c'est là un idéal qui présente bien des difficultés, mais il n'est pas impossible à atteindre. Grâce à cette éducation bien comprise, les alcooliques s'élimineront d'eux-mêmes, sans l'intervention, — d'ailleurs inefficace, — des pouvoirs publics. L'individu saura se défendre lui-même, parce qu'il aura été préparé à la résistance et que, de toutes ses tendances, il luttera contre la tentation de l'alcool, qui deviendra de moins en moins séduisante.

La conclusion pourra sembler décevante parce qu'elle n'entretient pas les illusions chères aux propagandistes. Mais elle a, à mon sens, le mérite d'être d'accord avec la vérité. Ce qui m'a paru à la réflexion le moins efficace, c'est tout le système prohibitif et répressif. Ce serait d'ailleurs, à un point de vue général, un bien mauvais système d'amélioration sociale que d'empêcher par la seule force l'abus des boissons alcooliques. On peut considérer et préciser un idéal plus haut qui est de donner à chacun la résistance au besoin dégradant de l'alcool. Quand l'opposition au poison viendra du dedans de l'individu et non du dehors, cet individu aura réellement gagné quelque bien, et toute la société avec lui.

Dr Toulouse.



LA FRANCE DANS LE SUD-MAROCAIN

Route du Sud ou route de l'Ouest ?

J'ai, dans un précédent article, raconté mes premières sensations à la vue du Figuig et exposé dans leurs grandes lignes les intentions de la politique algérienne à l'égard de cette oasis, demeurée nominalement marocaine, mais dorénavant incapable de se soustraire à notre influence directe. Il me reste à dire quelques mots d'un sujet plus vaste et généralement mal connu : celui de notre extension illimitée dans le Sud, sur ces immenses espaces tous semés de maigres oasis que la géographie désigne du nom de Sahara.

Là dessus, je ne ferai que transcrire, en leur donnant l'unité logique, les opinions que je pus recueillir au cours de mon rapide voyage à la frontière sud-oranaise.

* * *

L'ingénieur Duponchel, en 1878, émit une séduisante utopie (1) qui, depuis lors, n'a cessé dans le monde des géographes, des économistes, des militaires, de fournir annuellement toute une littérature spéciale.

Tombouctou la mystérieuse hantait alors les imaginations. D'aucuns prêtaient à cette métropole soudano-saharienne cent mille habitants (c'est le chiffre qu'on trouve dans tous les dictionnaires de l'époque). Le commerce y était si intense que les évaluations les plus exagérées en apparence resteraient forcément au-dessous de la réalité. Nous devions à tout prix atteindre cette cité de mirage soit par le nord, soit par l'ouest, soit par les deux côtés à la fois. Un chemin de fer de plus de 4.000 kilomètres de développement, touchant à Tombouctou, relierait Alger ou Oran à Dakar. Le Transsharien serait la grande pensée du XIXe siècle, la grande œuvre du XXe.

Comme on ne possédait encore que des notions topographiques incertaines sur les régions à traverser, la mission Flatters se mit en route pour les explorer, en dresser une carte détaillée. Le massacre du colonel Flatters et de ses compagnons au puits de Bir-el-Garama, le 16 fevrier 1881, avant même qu'ils aient atteint le plateau du Hoggar, nous apprit que, sur le parcours de la ligne projetée, les populations touareg manquaient pour le moins de bienveillance. Si elles accueillaient ainsi la première mission d'études, quel sort réserveraient-elles plus tard à nos ouvriers, à nos voyageurs ? Quand, d'autre part, on fut mieux renseigné sur la valeur exacte de Tombouctou, beaucoup d'enthousiasmes se calmèrent. Pourtant, il reste un certain nombre de gens à Paris, géographes en robe de chambre ou économistes en pantoufles, qui continuent de s'hypnotiser sur cette chimère, La voie ferrée qui d'Arzew, par Saïda, Mécheria et Aïn-Sefra atteint aujourd'hui Beni-Ounif, en face du Figuig, aux portes mêmes de Zenaga, n'est volontiers considérée par ceux-là que comme le premier tronçon du grand tracé Alger-Tombouctou-Dakar. De toutes les lignes algériennes, celle de Beni-Ounif est la plus pénétrante dans le Sud, puisqu'elle descend jusqu'à 600 kilomètres de la côte oranaise. Mais Tombouctou demeure à 1.800 kilomètres du terminus actuel et

(1) *Le chemin de fer transsaharien, jonction coloniale entre l'Algérie et le Soudan*, par Adolphe Duponchel. Paris 1878.

quand on songe au temps mis, aux sacrifices faits pour couvrir les 600 ou 900 premiers kilomètres, on est pris de vertige devant la distance nouvelle à couvrir. Je dis 900 kilomètres, car si le chemin de fer s'arrête à Beni-Ounif de Figuig, nos postes militaires — Tâghit, Igli, Beni Abbès — s'échelonnent au Sud jusqu'à 300 kilomètres de ce terminus Ceux qui ont visité l'un ou l'autre de ces postes ne gardent aucune illusion sur la valeur économique des territoires qui les avoisinent. Ce n'est pas à dire que, dans le pourtour immédiat des rares oasis, le sol soit absolument infertile. A Beni-Abbès, les soldats du bataillon d'Afrique cultivent avec succès la plupart des légumes de France : pommes de terre, carottes, choux, navets, salades, tomates, aubergines. Ils ont réussi à acclimater des poules, des canards, des pigeons, qui donnent d'aussi beaux produits qu'en Europe. Mais à quoi servirait de cultiver dans un pays où, en dehors des troupes d'occupation, le consommateur n'existe pas ? Quelles ressources exploitables dans cet Erg inhospitalier que sillonnent seules quelques harkas pillardes? L'eau, le bois, le charbon, toutes les matières premières nécessaires à la construction et à l'alimentation du chemin de fer, font défaut presque partout Et en admettant même qu'on réussisse par cette voie, au prix d'efforts incalculables, à atteindre Tombouctou et que Tombouctou soit le grand marché d'échanges qu'on avait longtemps rêvé, je me demande quelles marchandises pourraient commercialement supporter les frais d'un transport de 3.000 kilomètres en wagon. L'or et le diamant peut-être. Mais y a-t-il un Transvaal aux rives du Niger ?

Il semble donc que dans cette direction nous devions nous arrêter aux points déjà occupés. Ce serait gaspillage inutile d'hommes et d'argent de vouloir poursuivre au-delà. Si nous ne sommes pas dans l'intention de prolonger droit au Sud le chemin de fer sud-oranais, quel intérêt avons-nous à rechercher la possession de quelques lointains bouquets de palmiers, perdus en marge de l'Erg et de la Hammada? Tâghit, Beni-Abbès resteront simplement les sentinelles avancées chargées d'assurer la sécurité de notre frontière méridionale, de surveiller et de contenir les écumeurs du désert. Il n'apparaît même pas indispensable au point de vue stratégique de continuer le railway de Beni-Ounif jusqu'à ces postes isolés, quels que soient la cherté des ravitaillements et le désagrément des attaques de convois.

*
* *

Par le sud de la province d'Alger, trouverions-nous du moins une route plus favorable vers le point rêvé. Là, le chemin de fer pénètre beaucoup moins profondément que la ligne Arzew-Beni-Ounif, puisqu'il s'arrête à Laghouat, vers le 34° de latitude (Beni-Ounif est au 32°). Mais, par contre, l'occupation militaire descend beaucoup plus bas et atteint le 26°. Depuis 1900, nous nous sommes installés dans les trois grandes oasis du Sud-algérien, le Gourara, le Touat et le Tidikelt. Cette conquête qui fut, en son heure, saluée dans la presse métropolitaine comme une acquisition de premier ordre, n'a pas encore donné de résultats bien encourageants Il faut avoir visité l'un ou l'autre des Ksour, réputés importants, de ce pays déshérité pour savoir à quelle misère s'y réduit dans la réalité la vie locale. Insalah, qui est comme la capitale du Tidikelt, figure dans tous les atlas élémentaires, sur les cartes générales de l'Afrique, ainsi que quelque populeuse cité. La population de tout son district ne dépasse pas trois mille âmes. Le commerce, en 1903 fut tout entier représenté par un nombre ridicule de charges de chameaux — une douzaine je crois — et le chameau ne porte guère plus de 150 kilos. Les oasis du Tidikelt comptent au total 296.000 têtes de palmiers, — un peu plus que le Figuig; mais dans certaine lettre très documentée, reproduite en novembre par une revue algérienne (1), le capitaine Métois, chef de l'annexe d'Insalah — sur des données qui semblent rationnelles — évalue à 800.000 francs le revenu annuel de toute la population du Tidikelt. Il est difficile d'établir une évaluation exacte pour des pays où l'argent est si rare, l'or totalement inconnu. Sur ces 800.000 francs d'autre part représentés en grande partie par les dattes de leurs palmeraies, les Ksouriens doivent d'abord prélever leur alimentation personnelle. Il leur reste seulement, quelques charges de dattes en fin de compte ou quelques guessaa de haricots à échanger contre la viande que leur apportent les Touareg, le blé ou les cotonnades envoyés d'Ouargla. Rien d'étonnant dans ces conditions si le commerce de l'oasis se maintient si près de zéro. Le Touat, le Gourara lui-même, malgré ses 115 ksours et ses 15.000 habitants, ne sont guère dans une situation plus prospère. L'annexion du Touat, réclamée à l'unanimité par le Congrès d'Alger, a trouvé des détracteurs parmi ceux qui l'avaient naguère le plus énergiquement conseillée.

Pour réduire les frais militaires sans diminuer la valeur défensive, on a procédé en ces derniers temps à une transformation des corps d'occupation. Les troupes algériennes, d'un ravitaillement coûteux et difficile, ont été remplacées dans les oasis, sous le commandement d'officiers européens, par des me-

(1) *Bulletin de la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord* (1903, 4e trimestre).

haristes sahariens, aussi mobiles, aussi rapides que l'insaisissable Targui qui les entourent. De ce fait on a économisé des sommes considérables. Ces meharistes, vivant de la vie des indigènes et sur les maigres ressources du pays, ne coûtent plus au budget que 1.200.000 francs par an. C'est encore beaucoup si l'on considère le rapport dérisoirement minime des oasis qu'ils ont à protéger.

Le principal avantage de notre installation à Insalah fut de nous rapprocher de ce plateau du Hoggar, non loin duquel était massacrée, en 1881, la mission Flatters et qui reste le principal repaire des Touareg. Nous pouvons d'Insalah surveiller ces tribus barbares, vaincre peu à peu leurs préventions. Et déjà d'heureux résultats sont survenus.

Le 20 janvier dernier, l'amenokal ou grand chef du Hoggar, Moussa ag Amastane, se présentait à Insalah devant le capitaine Métois. Soixante-dix hommes l'accompagnaient qui représentaient toutes les tribus du Hoggar. Moussa ag Amastane affirmait ses intentions pacifiques, se portait garant de la sécurité du commerce et des voyageurs. « Rien, dit le *Bulletin du Comité de l'Afrique française* en enregistrant la nouvelle, n'autorise à douter que cette soumission soit sincère et définitive. » Que de chemin fait depuis 1881 pour que, malgré la méfiance originelle du Targui contre l'homme du Nord, cet amenokal soit venu en personne au poste français. Qu'il nous suffise de vivre en bon voisinage — si l'on peut, en parlant du désert, employer ce mot sans ironie — avec Moussa ag Amastane et ses tribus. Et laissons-les tranquilles sur leur plateau pierreux. Que trouverions-nous au-delà du Hoggar? Pas même un second Insalah jusqu'au Niger.

La sagesse commande ici encore de nous contenter des points occupés sans aller poursuivre jusqu'au fond du désert une chimère ruineuse. Dans le Sud-algérien comme dans le Sud-oranais nous sommes parvenus à l'extrême limite raisonnable. « Le coq gaulois aime à gratter le sable », a dit lord Salisbury dans un discours resté célèbre. Il ne faut pas qu'il aille le gratter trop loin.

*
* *

Si le chemin de fer de Laghouat ne doit pas descendre à Insalah, si celui de Beni-Ounif n'a pas à s'occuper d'Igli ou de Beni-Abbès, est-ce à dire qu'il faille arrêter la ligne sud-oranaise à son terminus actuel? Non, et les travaux sont même poussés activement au-delà de Beni-Ounif de Figuig. Seulement, au lieu de continuer indéfiniment vers le Sud, la voie s'infléchit de plus en plus vers l'Ouest. Avant mai, elle atteindra Ben Zirek, à mi-chemin de Béchar; quelques mois plus tard, Béchar même, ou plus exactement le poste de Collomb, qui commande l'entrée de cette oasis.

Le but indiqué ce n'est pas le Niger, c'est l'Atlantique. La route à parcourir, de ce côté, sera deux fois moindre. Tout conquérant engagé dans l'intérieur des terres chercha l'issue vers la mer. La mer, ce sont les facilités de ravitaillement doublées, les communications avec la métropole assurées par deux voies au lieu d'une.

Le chemin nous semble tracé par la nature elle-même, nous n'avons qu'à longer la base méridionale de l'Atlas marocain. Les oasis y sont nombreuses et souvent riches. Le Tafilelt compte plus de 100.000 habitants, quelques-uns disent même 600.000. Son commerce est actif, divers, l'industrie du cuir très florissante, le sol d'une remarquable fertilité et telle fut, de tous temps, l'importance de cette agglomération berbère que son gouverneur est choisi parmi les plus proches parents — fils, frère ou neveu, — du sultan de Fez. N'est-ce pas d'ailleurs du Tafilelt que sortit la dynastie chérifienne actuellement régnante?

Mais c'est surtout comme foyer de fanatisme musulman que le Tafilelt doit retenir l'attention française. Nulle part l'Islam n'apparaît plus prédicant ni plus militant Depuis que nos troupes, campées devant le col de Zenaga, lui interdisent l'accès du Figuig. Bou-Amama, avec les 400 cavaliers qui suivent encore sa fortune vacillante, porte souvent ses tentes aux alentours du Tafilelt et où passe le fameux agitateur on peut être certain que la muraille des résistances religieuses s'épaissira devant nous.

Pourtant, Bou-Amama commence à se méfier de ses coreligionnaires eux-mêmes. Ses mensonges de faux prophète trouvent partout des incrédules. Quelque ténébreuse trahison ne le livrera-t-elle pas un jour à notre merci? Il hésite prend peur, voudrait négocier. En janvier, il écrivit au général Lyautey pour protester contre l'état de guerre maintenu par les Français contre lui et ses amis. Il affirme n'avoir dans l'âme que des sentiments amicaux et pacifiques. Il réclame l'exécution de l'aman qui lui fut accordé il y a plus de dix ans. Bou-Amama oublie sans doute que lui-même négligea alors d'exécuter les conditions auxquelles était subordonnée la clémence de la France. Il y a prescription contre lui. Le commandant de la subdivision d'Aïn-Sefra n'a répondu que par le silence du mépris à ces avances trop visiblement intéressées.

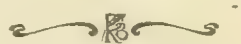
Un des principaux objectifs de la politique française dans le Sud devant être la capture ou la reddition sans phrases de l'ennemi implacable qui nous a partout combattus, il importe de priver Bou-Amama successivement de tous ses repaires, de tous ses points de ravitaillement. Laissant donc à notre

gauche la Hammada Pétrée nous nous rapprocherons le plus vite possible du Tafilelt. Le jour où, chassés de partout, les cavaliers du marabout n'auront plus de refuge que dans la montagne ou dans la dune, un grand pas aura été fait pour la pacification du Sud.

Cette route de l'Ouest qui mène au Tafilelt et à l'Atlantique n'a pas seulement l'avantage de nous mettre en contact avec des populations riches, relativement denses, dont les bienfaits commerciaux du chemin de fer (l'exemple du Figuig est là pour nous le certifier) vaincront rapidement les préventions à notre égard; en prolongeant la voie ferrée dans cette direction, nous assurons pour un avenir encore indéterminé la formation d'une ceinture de rails sans interruption de la Méditerranée à l'Océan enfermant l'empire chérifien, nous permettant de le pénétrer sur toute l'étendue de ses frontières actuelles. A l'heure où des négociations diplomatiques en voie d'aboutissement vont sans doute nous laisser libres de pratiquer au Maroc une politique plus active, il n'est pas sans intérêt pour le public de savoir quelle orientation suivent en ce moment, dans le Sud, nos chefs de troupe et nos poseurs de rails.

Le Transsaharien rêvé par l'ingénieur Duponchel sera ainsi devenu, par la fatalité des évolutions logiques, un Transsudmarocain qui, du moins, ne rencontrera pas que du caillou sur son parcours. La conquête commerciale et politique du Maghreb est autrement précieuse pour la France que la possession des dunes d'Iguidi et de la Hammada-Pétrée. Le Transsaharien sur Tombouctou ne pouvait être qu'un second Panama financier, ou, construit, n'eut abouti qu'à la faillite. Le Transsudmarocain, de première utilité au point de vue militaire et politique, aura un jour ou l'autre des chances de transporter quelques voyageurs.

RÉMY SAINT-MAURICE.



L'EXTENSION DE LA VIE MUNICIPALE

I. — L'ŒUVRE DE SOLIDARITÉ

Avec une âpreté passionnée, Taine a fait. dans les *Origines de la France contemporaine*, le procès de la commune modelée par le suffrage universel. L'autorité y est avilie. Dans les campagnes, les Conseils municipaux « abandonnés à leur ignorance native sont maintenant plus passifs, plus inertes et plus contraints que jamais », tandis que dans les villes leur audace envieuse s'épuise en actes ruineux... « la démocratie a la vue courte ; sur la pâture qui s'offre, elle se jette comme l'animal, bouche ouverte et tête baissée ; elle refuse de prévoir et de compter ; elle obère l'avenir ; elle gaspille toutes les fortunes qu'elle entreprend de gérer, non seulement celle de l'Etat central, mais encore celles des sociétés locales. » Impuissance et ruine, tel est, selon Taine, le bilan de la commune contemporaine.

C'est un singulier démenti que l'évolution communale donne au grand logicien. Au puissant élan qui, au XIIe siècle, fit surgir les communes françaises, avait succédé pour elles une interminable période d'oppression et comme d'étouffement par le pouvoir royal. La Révolution leur rendit la plus précieuse de leurs franchises, l'élection des magistrats municipaux ; le Consulat la confisqua. Louis-Philippe et Napoléon III associèrent timidement l'un la bourgeoisie et l'autre le peuple aux affaires municipales; insuffisants réactifs. Tous les écrivains politiques, de M. de Barante (1821) à M. de Broglie (1870) se lamentent sur l'affaissement de la commune et dénoncent, quoique avec prudence, l'ingérence outrée de l'Etat.

Le scrutin populaire, rétabli dans la plénitude de ses droits par la loi organique de 1884, a rénové la commune, vivifié l'esprit municipal. Paysans et ouvriers prirent à cœur cette œuvre dont la question ne leur était plus étrangère, ni en quelque sorte lointaine. Ils voulurent en accroître, selon leurs vues. le rendement utile. Organe des revendications populaires, la commune osa affronter le pouvoir central, toujours investi d'une pointilleuse tutelle et pénétré d'une séculaire défiance : L'histoire municipale de ces vingt dernières années est celle de tentatives flétries d'abord par l'Etat, puis admises par lui et finalement transformées en services obligatoires pour les communes récalcitrantes !

Cette ferveur, comme en l'an mille la fièvre mystique, est apparente sur tout le sol de France. Chaque village veut avoir neuf, ainsi qu'à Paris, son hôtel où l'horloge remplace le donjon de l'âge héroïque. Témoignage tout autre de l'activité de nos communes, leur budget a passé en vingt-cinq ans (1877-1902) de 624 à 806 millions de francs, et leur dette de 2.745 à 3.838 millions. Mais gardons-nous d'incriminer l'impéritie populaire. En Angleterre, où le gouvernement local demeure aux mains de propriétaires et de commerçants, la dette communale s'est élevée de 2.300 à 7.325 millions (1875-1900). C'est qu'une tâche considérable s'offre partout aux municipalités éclairées.

N'oublions point d'ailleurs les disparates de notre organisation locale. Si 124 communes comprennent plus de 20.000 habitants, 137 en ont moins de 50! Nous possédons 9.836 bourgs de 500 à 1.000 âmes,

mais nos circonscriptions rurales n'englobent pour la plupart que 100 à 500 résidents. Dans les centres, l'effort collectif est nécessairement plus intense et plus complexe que dans les hameaux, quoique ici même se produisent des initiatives décisives.

***

Le but primordial de la société municipale, au XIIe siècle, était de défendre les villageois contre les exactions du seigneur; il est maintenant de les garantir contre les maux sociaux, ignorance, misère, etc. C'est toujours une protection que ses membres demandent à la commune. Ne sont-ils pas menacés tous par les ravages d'une épidémie, comme jadis par les déprédations d'un féodal? Sans doute, il est des risques, telle l'indigence, contre lesquels certains sont prémunis, mais n'est-ce pas par le concours de la collectivité, qui leur procure la tranquille jouissance de biens héréditaires; et n'est-il pas d'équité qu'elle seconde également les humbles? Tel est le sentiment traditionnel dans la commune, où les plus fortunés sont un peu atteints par les souffrances de leurs fermiers, ouvriers, serviteurs et y compatissent.

Savants, penseurs attestent d'ailleurs l'interdépendance des êtres et la dette de chacun vis-à-vis de la collectivité. Le développement harmonique de ses membres est le principe même de la démocratie. L'idée de solidarité a une merveilleuse fortune et se substitue chez nombre d'esprits aux croyances surannées.

Instinctive ou raisonnée, nulle part elle n'est de réalisation plus aisée que dans la commune. La nation, avec ses intérêts innombrables et chaotiques, ne se hasarde à une réforme qu'après de longs compromis; elle agit avec pesanteur et cherté; elle n'obtient de résultats que tardifs. Dans la commune, l'entente est rapide, l'entreprise facile à doter et à diriger, l'efficacité immédiate.

D'où l'essor, en ces dernières années, de la solidarité communale, et ses diverses applications.

***

Avant Condorcet et les politiques du XIXe siècle, Turgot préconisait l'enseignement élémentaire comme la réforme « la plus avantageuse pour le peuple, le plus propre à maintenir la paix et le bon ordre, à donner de l'activité à tous les travaux utiles »... N'est-il pas en effet l'acte initial de protection, puisque la pire infirmité génératrice des disgrâces individuelles et sociales est l'ignorance? L'Etat est intervenu avec éclat dans l'organisation de l'instruction primaire : il l'a rendue laïque, obligatoire et gratuite (1881-1882). Mais l'ouvrière inlassable de l'émancipation intellectuelle est aujourd'hui comme hier, la commune.

Dès 1875, les municipalités consacraient 48 millions par an à l'éducation des enfants, entreprise déjà sous l'ancien régime. Actuellement leur dépense est de 73 millions (1) (1901). Elles édifient ces monuments scolaires que l'on veut dignes de l'idée autant qu'attrayants pour les élèves; elles les meublent et les parent. Le remplacement prévu des écoles congréganistes les contraindra à un nouveau sacrifice d'au moins 42 millions.

Puis, ces maisons neuves et par là mêmes suspectes aux esprits routiniers, elles les peuplent par une politique habile, mais dispendieuse. Elles allègent le coût d'instruction de l'écolier pour les familles pauvres. C'est ainsi qu'elles distribuent des fournitures gratuites, livres, papier, plumes, etc... et parfois même des vêtements. Aux écoliers chétifs, qui déjeunaient de pain sec, sous le préau de l'école, à midi, fils d'ouvriers retenus à l'usine ou fils de paysans fixés au loin, elles offrent un repas. Créées à Roubaix (1892), les cantines scolaires ont gagné les grandes villes et, depuis 1900, les campagnes. Elles coûtent un million à la capitale, 100.000 francs à tel chef-lieu, peu de chose au hameau, car chaque élève apporte une poignée de légumes épluchés, qui sont jetés pêle-mêle dans la marmite. — Doit-on rappeler aussi les dons de jouets, de prix, de livrets d'épargne incitant à l'étude et à la prévoyance et qui souvent absorbent d'importants crédits?

Si l'instruction primaire ouvre l'esprit, c'est l'enseignement professionnel qui le façonne aux conditions de la vie pratique. Il n'a pas de plus zélé instigateur que les municipalités. Elles annexent des cours agricoles et des jardins d'essai aux écoles élémentaires, ou y agencent des ateliers de travail manuel. Elles soutiennent les écoles pratiques de commerce et d'industrie, qui leur coûtaient près de 1 million en 1901, et les écoles d'agriculture. Elles aident aux créations utiles, ainsi à l'école de peinture décorative de Melun.

Les 45.000 cours du soir qui, chaque année, parfont la culture générale et l'éducation technique de 400.000 jeunes paysans, employés, ouvriers et de 200.000 jeunes filles, s'accomplissent dans le Nord et le bassin parisien aux frais presque exclusifs des communes; ailleurs municipalités et particuliers se partagent la dépense; il est encore une vingtaine de départements où, soit pénurie, soit défiance, les conseils locaux n'accordent que des subventions insignifiantes; et cependant, dès 1902, la contribution

(1) Dépenses similaires de l'État, 1875 : 16.352.061 francs ; 1901 : 151.721.000 francs.

municipale s'élevait de ce chef à 2 210.000 francs, sans compter l'offre gracieuse des salles d'école. Les départements ne donnaient que 67.875 francs, et l'Etat que 320.000 francs ; plus, il est vrai, l'inestimable abnégation de son personnel d'instituteurs. — Universités populaires souvent installées à la mairie ou dans une annexe, sociétés d'enseignement populaire subventionnées, bibliothèques scolaires et populaires gratifiées de dons, attestent la libéralité des communes.

Enfin, qui ne connaît leur appui financier à l'enseignement secondaire et supérieur, aux collèges communaux, aux lycées et hautes écoles de l'Etat, aux Universités même où des chaires sont leur création.



Depuis que Charles IX, inspiré par le chancelier de l'Hospital, édictait que « les habitans seront tenus de contribuer à la nourriture des pauvres, selon leurs facultés, à la diligence des maires » (fév. 1566), les communes, encouragées par l'Etat, ont fait de louables tentatives pour assister l'indigence. Mais jamais leur effort ne fut plus tenace ni plus coordonné qu'en ces dernières années.

C'est que ce paupérisme laborieux, qui contraste étrangement avec tant d'oisivetés opulentes et atteste la persistance des classes, est la négation même de la loi démocratique. Frappées de l'iniquité de ces infortunes, les communes s'ingénient à les soulager ; l'Etat ratifie leur œuvre en assurant aux moins aisées, réduites à l'impuissance, les moyens de l'instituer. C'est ce qu'il fit en 1893 pour l'assistance médicale gratuite, c'est ce qu'il fera demain pour l'entretien des vieillards et des incurables.

La misère est plus pitoyable quand, aggravée par la maladie, elle met la vie humaine en péril. Les villes muliplient les sacrifices afin d'améliorer les anciens hôpitaux ou d'en bâtir d'autres (1). Elles spécialisent ces maisons, créent des maternités, des pavillons pour enfants, pour fiévreux, pour tuberculeux, des cliniques chirurgicales, des asiles de convalescents. Elles cherchent à y attacher un personnel d'élite, doté d'une éducation technique et d'une rémunération décente. Ainsi, en 1903, Paris, Lyon et Bordeaux résolvaient chacun d'ouvrir une école d'infirmières. L'hospitalisation suppose de dangereuses affections, ne convient-il pas de donner à domicile des soins aux pauvres gens moins menacés ? C'est à quoi sert l'assistance médicale généralisée en 1893. Chaque indigent, reconnu comme tel par le Conseil municipal, a droit aux consultations et aux visites médicales, droit aussi aux remèdes. Ce service prête aux abus, peu à peu on les enraye. Quoique limitée et allégée par les départements, la dépense obère les communes (1).

Les simples secours aux pauvres sont accordés facultativement par les bureaux de bienfaisance (2). Mais les municipalités soudoient ces établissements avec une largesse croissante. Elles ont, en outre, imaginé de nouveaux modes d'assistance, adéquats aux différentes adversités. Elles entreprennent des travaux aux époques de chômage. Elles affectent des asiles de nuit aux pauvres de passage et parfois, comme à Dijon, leur donnent nourriture et vêtements. Elles font distribuer l'hiver, à prix réduit ou gratis, des soupes et quelques mets. Elles réservent pendant les froids, comme à Roanne, un logement temporaire aux indigents sans domicile. Elles octroient elles-mêmes des secours, secours de loyer, de chômage, de grève, secours aux familles des réservistes, des dispensés militaires, etc.

Certaines conditions appellent une commisération plus vive, celles de l'orphelin et de l'aliéné ; le département les recueille, sauf indemnité de la commune. Cependant, à l'exemple d'autres villes, Limoges ouvrait récemment un refuge laïque aux enfants de la cité privés de famille. Aux infirmes et aux vieillards, les villes destinent des hospices : Lyon édifiait en 1890 un hôtel pour 400 invalides du travail ; le Conseil municipal d'Alger votait, le 7 novembre dernier, la création d'une école pour les sourds-muets. Ou encore les communes constituent des pensions que l'Etat, depuis 1897, augmente : n'est-ce pas le germe de la réforme attendue, qui promettra à ces déshérités une vie moins désolée.

N'est-il pas d'autres souffrances à apaiser, d'autres œuvres à créer ? Les municipalités établissent des crèches pour préserver des accidents les bambins abandonnés à eux-mêmes ou à une surveillance mercenaire pendant le travail des parents. Demain elles bâtiront des sanatoria... Voici qu'on réclame pour elles la responsabilité complète de l'organisation de l'assistance. L'autonomie des hôpitaux et bureaux de bienfaisance, avec la spécialité et la restriction de leurs ressources, disparaîtrait. Mise en présence de toutes les infortunes, la commune saurait les soulager en proportionnant ses moyens... La perspective effraiera de bons esprits. Mais comment tolérer tant d'affreuses détresses ?



La commune ne se contente plus d'être secou-

(1) Nombre des hôpitaux et hospices, 1780 ; recettes, 125.412.152 francs provenant, par tiers, de dotations, de versements municipaux et de produits divers (1900).

(1) 16.721.973 francs en 1900 ; assistés soignés à domicile, 721.463.

(2) Recettes, 13.130.918 francs (1900).

rable. Guidée par un sentiment de profonde humanité, s'inspirant des conseils de la science, elle s'attaque aux causes même du mal; elle instaure une protection préventive. D'où, tout d'abord, cette œuvre de défense de la vie humaine que l'Etat, jusqu'à la loi de 1902, a plutôt entravée.

Maintes villes et quelques villages ouvrent des dispensaires aux ouvriers, aux petits employés, à leurs femmes et enfants. Les consultations médicales, les pansements, et aussi les vaccinations antivarioliques imposées à tout habitant de 1, 11 et 21 ans, s'y donnent. Les remèdes mêmes y seraient délivrés sans frais, si le Conseil d'Etat ne s'y opposait. On essaie d'éluder sa défense, sans grand succès. Les ravages que commet la tuberculose rendent inévitable, cependant, l'abandon des vieux errements. Pour propager la prophylaxie de l'atroce contagion, il est besoin d'offices de médication gratuite, et ils apparaissent dans les ports et villes manufacturières.

Déjà les écoliers bénéficient de semblables traitements. A Besançon, entre autres, les écoles primaires sont inspectées chaque quinzaine par des médecins; ils examinent scrupuleusement chaque élève et font remettre des remèdes aux plus pauvres. A Schaerbeek (Belgique) des dentistes distribuent aussi des soins extrêmement appréciables. Paris, comme jadis Roubaix, envoie ses écoliers dans des « colonies scolaires » ou à des excursions de vacances.

Les municipalités établissent, au profit de tous, une sérieuse vérification des aliments. Un vétérinaire est présent, depuis 1898, aux marchés de bétail et aux abattoirs. Le lait, trop souvent breuvage de mort, est surveillé avec minutie, en attendant le jour où l'industrie laitière sera réglementée. Les halles sont soumises à une police rigoureuse. Des laboratoires sont aménagés dans les grandes villes. Celui de Lille renseigne sans frais les habitants sur la qualité des denrées : 881 analyses gratuites, 204 dosages payés, 500 vérifications d'office, tel fut son bilan dès les huit premiers mois (1902).

Le logement, par son exiguité, son défaut d'aération, sa malpropreté, engendre maintes maladies. D'éhontés spéculateurs, escomptant sa cherté croissante, achètent, construisent d'infectes masures pour les louer aux ouvriers, à prix d'or, par étroits compartiments. Les municipalités n'ont d'armes contre ces abus que depuis 1902. Dans les agglomérations de 20.000 habitants, elles fixent par un règlement les dimensions minima des pièces, des ouvertures, etc., et nulle maison ne peut plus être construite sans que ces dispositions y soient observées. Quant aux immeubles actuels, le maire discerne les travaux d'assainissement qui y sont opportuns et, après décision d'une commission sanitaire d'arrondissement, en ordonne l'exécution.

Enfin toute maladie transmissible est dénoncée par le médecin à l'autorité municipale. L'habitation et les effets contaminés sont désinfectés. Le département prête aux communes le personnel et l'outillage appropriés; les grandes villes ont les leurs, un service distinct y veillant obligatoirement à la salubrité.

Cet effort pour diminuer la fréquence des maux physiques qui assaillent l'homme, est encore à l'ère des balbutiements, n'a pas acquis sa pleine efficacité. Rendre moins douloureuse par l'hygiène la vie d'aujourd'hui, de même que l'éducation fera plus consciente celle de demain, n'est-ce pas toujours s'efforcer à l'élévation du peuple, but digne de la solidarité communale ?

* *

La Commune se devait d'atténuer les abus de cette organisation individualiste de la production qui suscite toutes les énergies, mais aussi tant d'instincts féroces. Elle vit là, en effet, le moyen de parer à maintes misères, et elle se fit la protectrice convaincue du travail.

Constructrice de rues, de fontaines, d'écoles, de mairie, elle emploie par l'intermédiaire d'entrepreneurs ou même directement un grand nombre d'ouvriers. Ne leur garantira-t-elle pas une durée de travail, un salaire équitables ? Nombre d'entre elles s'y crurent tenues. Imbu de maximes catoniennes, le Conseil d'Etat s'obstina à rayer leurs injonctions des cahiers des charges. Il invoquait la liberté de l'offre et de la demande, excusant l'exploitation des ouvriers qui procurait quelque économie à la commune. Il fallut l'arrivée de M. Millerand au ministère et la signature d'un décret pour que les municipalités eussent licence d'obéir à leur conscience. Depuis 1899, elles peuvent imposer aux adjudicataires le paiement de salaires qui ne soient pas inférieurs à la moyenne régionale. Quant au personnel d'ouvriers et employés municipaux, il bénéficie généralement d'un régime satisfaisant et de retraites.

Ces mesures auront une répercussion opportune sur le salariat dans l'industrie privée. Mais les travailleurs libres ont obtenu d'être mieux encore secondés. En 1887, le Conseil municipal de Paris ouvrait une bourse de travail et en 1892 c'est un ample hôtel, nanti de salles de fêtes, de grève et de conférences qu'il offrait aux associations corporatives. Permanences syndicales et fédératives, archives, bureaux de placements, de cousultations judiciaires, cours professionnels y trouvent hospitalité ! Plusieurs de ces services sont en outre soutenus par des allo-

cations. Les villes de province ont imité la capitale. Grâce au concours municipal, le syndicalisme dispose d'une centaine de bourses de travail, qui sont comme ses quartiers généraux (1).

Le travailleur ne possède pas actuellement les garanties indispensables, sa condition est essentiellement précaire. Qu'un caprice de l'industrie ou la vieillesse le prive d'emploi, il est jeté dans la misère. Ici encore la commune s'est émue et a agi. En 1888, quelques arrondissements de Paris imaginèrent des bureaux de placements gratuits. Demandes patronales, offres ouvrières y affluèrent aussitôt et l'essai s'étendit aux départements (2). L'Etat a adhéré : une loi toute récente autorise, invite même les communes à se subtituer aux agences privées et payantes. Elle est improuvée, notons-le, par le parti syndical, jaloux d'accaparer la direction de la classe ouvrière. Mais lors des crises économiques, ou périodiquement aux mortes-saisons, les salariés sont congédiés par milliers, c'est l'inévitable chômage, les privations parfois mortelles. Les syndicats les mieux administrés versent des secours à leurs affiliés sans travail ; nombre de municipalités apportent leur obole à ces caisses mutuelles. Elles participent volontiers aussi à la constitution de retraites au profit des vieux ouvriers.

Ainsi un véritable département du travail apparaît dans les villes et même dans les communes rurales, qui répartit des crédits ici considérables et là minimes. La mairie n'est plus le siège d'une administration rébarbative, mais d'une autorité tutélaire ; elle est la maison de tous.

***

Quelque vigilante que soit la protection préventive, elle ne saurait empêcher de nombreux cas de maladie, chômage, etc.., ce sont malchances inséparable de la vie humaine. N'est-il pas possible d'en amoindrir la gravité, d'en réparer au moins les conséquences pécuniaires ! — Par l'assurance mutuelle. — La commune a songé à assurer ses habitants contre tous les risques personnels, chômage, maladie... ou réels, incendie, grêle, épizooties, etc ..

Les avantages de pareil système sont manifestes. Telle calamité ruine tous les habitants, en les garantissant c'est elle-même que la commune sauvegarde ; elle diminue l'indigence et les charges qui en résultent ; elle met la prévoyance à la portée des humbles : ils n'auraient pas à s'abstenir ou à payer des primes exorbitantes à une nuée de courtiers et d'actionnaires.

En Belgique et en Suisse, l'assurance municipale a été expérimentée contre l'incendie et le chômage. En France, plusieurs villes, dont Lille, voulurent tenter l'essai ; le Conseil d'Etat ne le permit pas. Sous le premier empire, cependant, quatre départements fondèrent des caisses d'assurances aujourd'hui prospères.

Ces ambitions municipales sont assurément généreuses et raisonnées. Mais est-ce à la commune à assurer la protection intégrale du citoyen ? C'est plutôt à l'Etat qui fixe l'organisation sociale et est ainsi responsable des abus. Par le nombre de ses habitants, l'étendue de ses ressources, l'Etat a les moyens d'agir avec certitude : n'a-t-il pas commencé déjà en Allemagne ? La commune le secondera.

***

Ainsi du vieux tronc communal, fécondé par une sève nouvelle, s'élancent des pousses vigoureuses, institutions d'enseignement, d'assistance, d'hygiène, de protection ouvrière, de prévoyance. La commune s'est créée une carrière à laquelle elle est admirablement apte. Qui mieux qu'elle discernerait et soulagerait ces misères dont elle a le contact quotidien, tâcherait par des mesures sagaces de les éliminer peu à peu ? Et quel contrôle serait plus proche et plus assidu que celui des habitants ?

Cet essor de la solidarité communale ne part pas d'une contrainte légale, mais de l'initiative même des habitants. L'œuvre municipale est la leur. Elle s'est fondée malgré l'Etat ; elle atteste une recrudescence de la vie locale.

Dira-t-on que relever les humbles, c'est affaiblir l'élite productive ? La commune veut donner l'impulsion à l'industrie. Elle départit des encouragements à l'agriculture, au commerce, une aide aux compagnies thermales et à maintes autres, des allocations aux syndicats d'initiative. Tel conseil municipal décide d'offrir « des conditions d'établissement avantageuses » aux grandes industries et de consentir en leur faveur « de sérieux sacrifices financiers ». D'ailleurs, l'éducation, la santé, l'aisance répandues, n'est-ce pas l'extension de ces besoins dont vivent en quelque sorte les producteurs ?

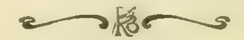
Si les plaies sociales sont cautérisées et si la loi d'équité est instaurée, ce sera en grande partie grâce à l'action municipale. Elle prépare l'avenir autant qu'elle ordonne le présent. De beaucoup de ses manifestations on peut répéter ce que Guizot disait de la dispensation de l'instruction primaire : « Elle n'a rien à faire avec les intérêts matériels et actuels de la génération qui possède en passant le monde ; c'est

(1) Les seules bourses de travail coûtent aux communes :
Frais d'établissement..... 3.164 011 francs.
Subvention annuelle...... 396.045
(1901)

(2) 14 villes ont ainsi placé, en 1902, 50.754 ouvriers.

aux générations futures, à leur intelligence et à leur sort qu'elle est consacrée. Notre temps et notre pays ne sont donc pas aussi indifférents qu'on les en accuse à l'ordre moral et à l'avenir. »

FRANÇOIS MAURY.



LA VIE LITTÉRAIRE

Louis XV et Mme de Pompadour.

PIERRE DE NOLHAC. *Louis XV et Mme de Pompadour* (Calmann Lévy, éditeur). — EDMOND et JULES DE GONCOURT. *Mme de Pompadour* (Fasquelle, éditeur).

Il n'y a pas deux façons de commencer une pareille étude. Il faut dire : le livre de M. Pierre de Nolhac sur Mme de Pompadour est exquis, charmant, délicieux, savoureux puisqu'il a Mme de Pompadour comme sujet et M. Pierre de Nolhac pour auteur. Mais étant exquis, charmant, délicieux, savoureux, est-ce qu'il est nécessaire ?

Un livre nécessaire ! quelle épithète et quelle qualité à notre époque où, sans vouloir faire de peine à qui que ce soit, on publie quotidiennement un si grand nombre de livres superflus ! M. Pierre de Nolhac, qui sait le bienfait littéraire de la critique libre, lui pardonnera d'affirmer tout de suite que son livre charmant, exquis, savoureux, délicieux n'est point tout à fait un livre nécessaire. Il le serait, si, avant que M. de Nolhac ne se préoccupât de Louis XV et de Mme de Pompadour ou bien de Mme de Pompadour et de Louis XV, les frères de Goncourt, qui, eux aussi, se flattaient d'être des écrivains gentilshommes n'avaient écrit un livre sur Mme de Pompadour, un livre qui, beaucoup d'années passées et beaucoup de documents découverts, demeure encore un livre excellent, et, autant que ce qualificatif se peut employer, un livre définitif.

Qui donc n'aimera le livre de M. Pierre de Nolhac? Mais quant à moi je serais moins troublé dans la quiétude de mon sentiment de tendresse et d'estime si, avant de lire le livre de M. de Nolhac, je n'avais lu jadis le livre des frères de Goncourt, et si, pour dire exactement la vérité, je ne venais de lire les deux ouvrages ensemble, tout en même temps, et en tournant les feuillets de l'un et de l'autre à la fois...

Poursuivant cette lecture digne de passionner les esprits élégants, amis imperturbables des grâces françaises, quand même elles ne sont point des plus morales, je me suis persuadé à chaque instant que le livre de M. Pierre de Nolhac était, comme j'avais l'honneur de vous le dire, charmant, exquis, savoureux, délicieux, mais que les frères de Goncourt lui avaient été de quelque secours pour écrire une œuvre charmante, exquise, savoureuse, délicieuse, et tout cela n'empêche pas que M. Pierre de Nolhac n'ait bien du talent et bien de l'esprit, mais je penche à croire que d'abord les frères de Goncourt n'ont manqué ni d'esprit ni de talent, et au surplus, Mme de Pompadour était une femme adorable, elle mérite sans doute d'inspirer des historiens comme des courtisans.

Elle le mérite, et nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre d'être trop riches en histoires sur un sujet à ce point séduisant. Toutefois nous avons la douloureuse obligation de nous demander un tout petit moment, si le livre des Goncourt sur la belle Pompadourette n'est pas fait pour écarter toute tentative d'écrire un nouveau livre d'histoire sur cette jolie femme, intelligente et volontaire qui ne fut caillette qu'à ses débuts. Réellement je le pense, et, aussi bien la publication de M. Pierre de Nolhac n'est pas tout à fait un livre nouveau. C'est une réédition, fort plaisante, avons-nous besoin de l'ajouter? du livre des Goncourt, avec quelques mises au point, quelques rectifications de détail, qui auraient été tout aussi bien à leur place dans le livre même des Goncourt, revu et corrigé, — dans les notes... Au reste, la forme litttéraire donne toujours un grand prix aux récits historiques, même s'ils n'ont à nos yeux qu'une mince vertu de nouveauté, et il faut qu'il soit bien entendu que M. Pierre de Nolhac écrit à merveille un style imprégné des bons auteurs, élégant et sobre, parfois souriant et comme fleuri, qui se permet en outre des négligences de bon ton mais ne les pousse que rarement jusqu'à l'incorrection. Aimable Pompadour qui après avoir excité la verve fureteuse et clairvoyante des Goncourt anime le désir de précision d'un Nolhac!

***

Donc, les frères de Goncourt restent les historiens de Mme de Pompadour. A la vérité, M. Pierre de Nolhac, avec une discrétion pleine de bon goût et un bon goût encore plus plein de discrétion, rend hommage à ses prédécesseurs. Je me désole seulement de ce que cet hommage est tout près d'être une satire.

M. de Nolhac l'atteste volontiers : ce livre des Goncourt est de ceux qu'il y a plaisir à relire. Nous savons gré en même temps à M. de Nolhac de nous mettre scrupuleusement en garde contre leurs confusions de chronologie et leurs procédés de romanciers. Cependant n'a-t-il point quelque gracieuse malice et notez, je vous en conjure, que je ne dis pas perfidie, lorsqu'il écrit avec une précautionneuse finesse : « On sait qu'ils ont accrédité bien des erreurs même sur le point qu'ils connaissaient le

mieux : l'influence de Mme de Pompadour dans l'art français, mais il y aurait ingratitude à ne pas admirer ce qu'ils ont tiré de vérité historique du peu de renseignements dont ils disposaient ». Eh! eh! si vous me passez encore une expression surannée, j'ai bien le droit de dire que M. Pierre de Nolhac est un peu « rosse ». Au point de vue de l'influence de Mme de Pompadour dans l'art français, les Goncourt ont accrédité des exagérations plutôt que des erreurs. Puis, M. de Nolhac a tort d'affirmer que les Goncourt ne disposaient que de peu de documents ou renseignements, car ils possédaient tous les documents et renseignements essentiels. Et je ne vois guère qu'un mot très justifié dans l'appréciation louangeuse et piquante de M. de Nolhac sur l'œuvre des Goncourt : « il y aurait ingratitude à ne pas admirer ce qu'ils ont tiré de vérité historique des renseignements dont ils disposaient ». Il y aurait ingratitude surtout, de la part de M. de Nolhac dont les livres sur Marie-Antoinette sont bien nourris du livre des Goncourt sur la même Marie-Antoinette, et dont le livre sur Mme de Pompadour est bien nourri et comme engraissé du livre des Goncourt sur la même Mme de Pompadour..... Il y aurait ingratitude : le mot est donc juste, et je reconnais bien là que M. de Nolhac a ce don littéraire de la propriété des termes, d'un si excellent emploi dans les récits historiques, cette loyauté aussi et ce tact, très louables chez les historiens que d'autres historiens précédèrent!

Il y aurait ingratitude!... Il y aurait injustice à ne pas déclarer que M. de Nolhac est constamment dominé par le souvenir des Goncourt.

Assurément il limite son sujet. Tandis que les Goncourt esquissent et font de leur mieux pour étudier l'histoire politique de Mme de Pompadour, M. de Nolhac, lui, la néglige totalement. C'est peut-être parce que ses penchants l'entraînent plus à l'histoire des arts et des mœurs qu'à l'histoire des Etats! M. de Nolhac n'allègue pas ce prétexte ou cette excuse (et pourtant l'histoire politique de Mme de Pompadour n'est-elle pas inséparable de son histoire sentimentale et morale?) mais il donne un motif scientifique peu indulgent à ses prédécesseurs les Goncourt. On ne pourra, s'il faut l'en croire, « étudier exactement la marquise dans son rôle politique que lorsqu'on possèdera, par les papiers du duc de Choiseul, l'équivalent et le complément de ceux de Bernis ». Et comme on voit bien là que M. de Nolhac a, au plus degré le sens de l'érudition, et la prudence de l'érudit! Félicitons-nous donc que l'érudition puisse retenir quelques personnes d'écrire, à notre âge où l'ignorance pousse tant de personnes à ne point décesser d'écrire .. Mais, direz-vous, comment M. de Nolhac sait-il cela, puisqu'il ignore les papiers de Choiseul et peut-il dès à présent décider que ces papiers sont indispensables?....

Du moins, étudiant après les Goncourt, qui disposaient de peu de renseignements, l'histoire sentimentale de la marquise, M. de Nolhac a-t-il renouvelé cette histoire? Nullement.

Et à quoi bon n'est-ce pas, déprécier nos richesses de littérature historique? Nous avions en l'ouvrage des Goncourt un beau livre, nous avons eu l'ouvrage de M. de Nolhac un joli livre de plus. Est-ce une raison suffisante pour diminuer le précédent, pour le réduire à un peu moins que rien? Non, et nous devons répéter au contraire que les Goncourt ont possédé pour écrire l'histoire de Mme de Pompadour les documents essentiels et qu'il n'est pas au pouvoir de M. de Nolhac d'ajouter quoi que ce soit de réellement important à ce qu'ils ont écrit.

Enfin Malherbe vint... semble s'écrier M. de Nolhac à propos de la publication des *Mémoires de Bernis*. « Déjà de la publication des *Memoires et lettres du cardinal de Bernis* et de la belle introduction (belle? eh ! mon Dieu elle est honnête, mais je sais bien qu'en histoire l'honnêteté est la principale beauté), et de la belle introduction de M. Frédéric Masson s'est dégagée, pour la première fois, une juste idée des circonstances qui ont établi ce règne de femme ». Certes, mais ne l'omettons pas, les Goncourt ont connu les mémoires de Bernis, et ils remercient précisément « leur jeune et savant confrère Frédéric Masson », de les leur avoir fait connaître, et leur livre a déjà tiré tout l'avantage de cette connaissance. Ils avaient le journal de Luynes que complètent seulement — et encore — les mémoires de Croy. En outre, les correspondances nouvelles qu'invoque M. de Nolhac n'apportent des indications que sur des détails et ne donnent que des récits nouveaux d'événements racontés ailleurs, de façon à peu près identiques... et vraiment on ne peut pas dire que les Goncourt aient jugé Mme de Pompadour sur le témoignage de son ennemi le marquis d'Argenson, éloigné de la Cour, mal renseigné, et, par surcroît, enragé dans sa disgrâce...

Est ce que réellement M. de Nolhac dissipe les légendes accumulées contre la marquise par l'acharnement des envieux, la rancune des gens de qualité et l'esprit de dénigrement des Français de tous les temps? Mais c'était fait déjà. Et c'était fait, n'en doutons pas, pour les légendes concernant les origines de sa famille excessivement abaissées, la mémoire de ses parents chargée outre mesure... Déjà Sainte-Beuve, étudiant les Mémoires sincères de Mme du Hausset, avait prononcé ce jugement équitable :

« Jeanne-Antoinette Poisson, née à Paris le 20 décembre 1721 sortait de cette riche bourgeoisie et de ce monde de finance, qui s'était si fort poussé dans les dernières années de Louis XIV, et dans lequel il n'était pas rare de rencontrer une épicuréisme spirituel et somptueux : elle y apporta les élégances ».

Et plus hardiment Sainte-Beuve attribue à la naissance de Mme de Pompadour une partie de sa séduction.

« Mme de Pompadour n'était pas une *grisette* précisément, comme affectaient de le dire ses ennemis, et comme Voltaire l'a répété en un jour de malice : elle était une bourgeoise, la fleur de la finance, la plus jolie femme de Paris, spirituelle, élégante, ornée de mille dons et de mille talents, mais avec une manière de sentir qui n'avait pas la grandeur et la sécheresse d'une ambition aristocratique ».

Après Sainte-Beuve, les Goncourt exposent les faits avec une exactitude minutieuse, et une précision rapide d'après les mémoires de Luynes, mais j'en conviens, avec une raideur dénuée de sympathie.

Pour eux Mme de Pompadour n'avait qu'un défaut : sa naissance. Elle avait le malheur d'être la fille d'un M. Poisson, intéressé dans les vivres et que des malversations avaient fait condamner à être pendu, et d'une Mme Poisson, fille du sieur de la Mothe, entrepreneur des provisions des Invalides, dont la galanterie était passée en proverbe. Sa mère au moment de sa naissance se trouvait en intrigue réglée avec Lenormant de Tournehem qui s'estimant pour beaucoup dans la venue au monde de la petite Poisson, pourvoyait aux frais de l'éducation magnifique de la jeune fille. Au surplus, les Goncourt ne nous dissimulent rien des fréquentations louables de la famille Poisson, et lorsque Jeanne-Antoinette fut devenue Mme Lenormant d'Etioles, elle n'eut besoin pour avoir autour d'elle la meilleure société et la plus agréable, que de reformer la société de Mme Poisson et de Lenormant de Tournehem, Cahusac, Fontenelle, l'abbé de Bernis, Maupertuis, Voltaire... Mais, à coup sûr, si les Goncourt parlent sans erreur, ils parlent sans aménité des Poisson...

Ils paraissent trop se souvenir de la chanson attribuée à Maurepas :

Les grands seigneurs s'avilissent.
Les financiers s'enrichissent.
Et les Poisson s'agrandissent :
C'est le règne des vauriens, rien, rien.

On épuise la finance,
En bâtiments, en dépenses,
L'Etat tombe en décadence
Le roi ne met ordre à rien, rien, rien.

Une petite bourgeoise
Elevée à la grivoise
Mesurant tout à sa toise
Fait de la Cour un taudis, dis, dis.

Le roi malgré son scrupule
Pour elle fortement brûle
Cette flamme ridicule
Excite dans tout Paris ris, ris, ris.

. . . .

La contenance éventée,
La peau jaune et maltraitée,
Et chaque dent tachetée
Les yeux froids et le cou long, long, long.

Sans esprit, sans caractère,
L'âme vile et mercenaire,
Le propos d'une commère
Tout est bas chez la Poisson, son, son.

. . . .

Evidemment, c'est la disgrâce d'un vilain nom. Au moins, disons-nous, les Goncourt n'ont pas dénaturé les faits, mais M. de Nolhac en a ajouté quelques-uns d'après les investigations de M. Gailly de Taurines, et avec un souci d'impartialité qui est bien, là, l'élégance même..

La carrière orageuse du père, né en 1684 d'un tisserand de Provenchères au diocèse de Langres n'est pas la plus intéressante. Elle est curieuse cependant. Il avait quitté à 20 ans la maison paternelle pour suivre comme « haut-le-pied » c'est-à-dire conducteur de chevaux, les munitionnaires de l'armée du maréchal de Villars. Les frères Paris, commissaires aux vivres, qui alors commençaient leur fortune, le remarquèrent ; ils lui donnèrent d'abord des rôles subalternes ; puis firent de lui un de leurs commis principaux. Il fut si habile, qu'à un moment il dut fuir et, si par hasard il ne fut pas condamné à être pendu (on ne retrouve pas les traces de l'arrêt) il eut besoin de la toute puissance de sa fille pour être ensuite réhabilité, puis ennobli. Après quoi, il fut vraiment un grand financier.

Mais la mère, quelle femme digne d'attention ! Et comme il serait bon qu'on écrivit son histoire ! Madeleine de la Mothe aimait peu son mari vulgaire, et son mariage avec François Poisson n'avait été pour elle qu'une association d'intérêts et le commencement des grandes intrigues. Elle était, dit Barbier, « une belle brune à la peau blanche, une des plus belles femmes de Paris avec tout l'esprit imaginable. » M. de Nolhac, parlant d'elle, a bien de la pudeur. Il ne veut pas rechercher qu'elle fut la maîtresse de Pâris de Montmartel. Il consent toutefois à ce qu'elle ait agréé les soins assidus d'un galant fermier général, Charles Le Normand de Tournehem, célibataire intelligent et magnifique, ami des artistes et des arts. Mais il se refuse à penser que Jeanne-Antoinette ait pu être la fille de Lenormand de Tournehem. Il ne sait rien, pourtant. Et il faudrait aussi écrire l'histoire de cet homme obligeant qui n'entre pas dans l'histoire, mais dont la vie est si fertile en enseignements sur les mœurs d'une époque qui n'en avait guère... Et c'est ici que M. de Nolhac ajoute quelques renseignements aux renseignements

fournis par les Goncourt. Il s'y prend si bien que nous regrettons qu'il ne lui ait pas plu d'en ajouter davantage.

Cependant les Goncourt l'obsèdent. Et, alors même qu'il leur reproche leurs procédés de romanciers, il les leur emprunte, à son insu. Il donne dans la psychologie. Il affirme avec gravité que, pour que Mme de Pompadour gardât, parmi tant de concurrentes, la place enviée, ce n'était pas trop de toutes les ressources de la femme, de toutes les adresses de la femme d'esprit. Il n'hésite pas à penser que Mme de Pompadour fût femme au suprême degré et que cette simple observation sert peut être à expliquer ses qualités, ses insuffisances, ses grâces et ses faiblesses. Lorsque l'amitié du roi a remplacé l'amour, il constate sérieusement que les joies de l'amour partagé, la santé, la jeunesse ont été bien courtes pour Mme de Pompadour, que rien, au plus vif de ses triomphes, ne valut sans doute à ses yeux les enivrements de l'année de Fontenoy. Il généralise même : « Les femmes pourraient nous dire si les plus hautes vanités satisfaites consolent de n'étre plus aimées, alors qu'elles aiment encore. » Les femmes diront ce qu'elles voudront, mais les historiens protesteront que c'est là de la psychologie, et que c'est là des procédés de romancier.

Au reste, lorsqu'il s'agit de politique, M. de Nolhac se demande un peu trop volontiers ce qui fut arrivé si le nez de Cléopâtre avait été plus court, et il pense trop aisément que la face du monde en eut été changée. « Si Mme Le Normand d'Etioles, née Poisson, ne fût point entrée à ce moment dans la vie de Louis XV le règne aurait pris sans doute une toute autre orientation. » Ah vraiment! Sainte-Beuve pense, au contraire, que le règne aurait été tout à fait le même! Qui croire?

Espérons que M. de Nolhac, qui prépare un ouvrage sur *Madame de Pompadour et les arts* n'enlèvera pas par son érudition à cette femme aimable ce qui fait le meilleur de sa gloire. « Le temps, en s'éloignant d'elle, disaient les Goncourt, jettera un voile sur la favorite, l'histoire oubliera la femme, et il restera de la maîtresse de Louis XV une ombre radieuse et charmante, assise sur un nuage de Boucher, au milieu d'une cour divine et de cette famille de Muses la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Musique, la Gravure, les Beaux-Arts, que Vanloo jetait suppliants aux genoux du Destin pendant la maladie de Mme de Pompadour. » En attendant ce livre plus original de M. de Nolhac, remercions de loin l'adorable Pompadour qui, après nous avoir faita imer Goncourt, nous fait aimer Nolhac, et nous rend si sensibles à la mise au point distinguée, à la vulgarisation preste, allègre et facile de cet écrivain qu'enchantent noblement les grands décors de Versailles et qui cherche la belle marquise jusque dans l'appartement « d'en haut. » Remercions-les tous deux, car on ne peut guère les séparer, de nous faire aimer encore celle que Sainte-Beuve appelle la plus brillante des maîtresses royales, et que son ombre, désormais, soit toujours radieuse!

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Renaissance : *Le Mannequin d'osier*, pièce en 8 tableaux de M. Anatole France.

A ceux que satisfait la définition du théâtre tel que l'entendent les spécialistes, je veux dire à ceux qui mêlent et confondent ces deux termes : *action* et *théâtre*, je ne saurais conseiller le *Mannequin d'osier* : ils iraient au devant d'une déception certaine : c'est lentement que progresse l'action dans la pièce de M. Anatole France, car elle est tout intérieure et ne se manifeste à nous que par l'évolution morale d'un personnage ; encore ne saurait-elle avoir de réalité que pour ceux qui savent se représenter les mouvements intimes d'une âme penchée sur elle-même, qui pense et se regarde penser. Mais pour ceux-là, et pour quiconque appartient à leur famille spirituelle, pour ceux aussi qui, dans une œuvre de l'esprit, goûtent avant toutes choses la beauté de la forme et l'harmonie du langage, c'est une joie continue que de voir se développer le drame de conscience à la faveur duquel M. Bergeret atteint à la sagesse et à la parfaite maîtrise de soi-même.

Tout aussi bien que dans l'œuvre livresque en effet, la figure expressive du philosophe désabusé domine la conception de M. France : elle l'explique et se subordonne tout autour d'elle les personnages accessoires. Entendez que, si l'auteur nous les présente avec le caractère que vous savez, c'est pour mieux mettre en lumière l'essentiel de sa philosophie. A sa manière, le *Mannequin d'osier* est donc, lui aussi, une pièce à thèse! Eh sans doute ; mais une pièce où la thèse sort de la vie elle-même et, partant, nous apparaît avec les caractères de la vie, une pièce où la thèse, loin d'être *préconçue*, *préméditée*, antérieure au personnage qui devra l'exprimer, sort tout au contraire de l'observation, de la vie vécue, et de ce que nous montre l'ordinaire de l'existence... Il est bien évident que M. Anatole France a groupé dans son œuvre tous les traits susceptibles de donner un relief plus énergique à son heros ; s'il nous montre en Mme Bergeret l'épouse acariâtre que vous connaissez, c'est pour mieux éprouver la patience du philosphe. Si ses filles sont telles qu'il les presente, c'est parce qu'étant telles, elles serviront plus encore à individua-

liser la physionomie du philosophe. Mais encore une fois, tous ces traits se dégagent si nettement de la réalité vécue que l'idée-mère de la pièce se confond avec elle et ne se superpose pas à elle.

Cette figure expressive et désormais légendaire de Bergeret, que M. France a poussée jusqu'à la typification par la souplesse et l'énergie de son pinceau, combien de fois n'en avons-nous pas rencontré dans la vie les rudiments essentiels ! Tous ceux qui, dans l'existence monotone et assoupie du milieu provincial — assoupie, mais non point assez pour épargner les haines — tous ceux-là, dis-je, qui dans un tel milieu manifestèrent quelque idéal supérieur, art ou science, ont pu se reconnaître et retrouver quelques traits épars de leur personnage méconnu dans celui de Bergeret. Les âmes de qualité inférieure supportent mal celles qui sont différentes et surtout ne sauraient pardonner que l'on s'obstine à des plaisirs qui ne sont pas les leurs. Pour tout dire, elles n'aiment pas qu'on puisse se passer d'elles : d'où il suit que toute supériorité est vue d'un œil soupçonneux. C'est ce qui explique l'attitude morale et psychologique des nombreux Bergeret qui, sans avoir la philosophie victorieuse du héros de M. France, se débattent dans leur opprimant milieu. Tout, autour d'eux, devient obstacle à l'épanouissement de leurs facultés, et leurs proches — j'entends ceux qui par les liens du sang sont le plus près d'eux — sont les premiers à dresser l'obstacle.

Voilà ce que nous rend sensible, à la faveur de l'affabulation, la pièce de M. Anatole France. Dans une œuvre de psychologie subtile et souvent profonde, dont j'aurais aimé à parler, mais que je ne puis qu'effleurer, M. Emile Tardieu (1) a analysé, avec une belle sincérité, les différentes formes de l'Ennui, et il a écrit ces lignes saisissantes : « L'Ennui inhérent à la vie domestique n'épargne pas davantage ceux qui ont l'amour du foyer. Ces figures de famille qui nous cernent sont trop vues, trop connues ; elles ne nous réservent ni surprise, ni intérêt ; à force de les voir, elles ont perdu pour nous toute expression ; d'ailleurs, dans ce milieu éteint, où l'on économise les bougies et les paroles, les visages se figent, négatifs, inexpressifs, qui peut-être au dehors s'animeront. Les regarder, c'est recevoir une communication sensible, une douche d'ennui et à vrai dire nous ne les regardons plus. »

C'est là, en effet, cette forme d'ennui, un *obstacle du premier degré* à l'épanouissement libre d'un Bergeret. Mais il n'en est pas que de cet ordre, et Mme Bergeret, par son humeur acariâtre, contraignait bien son placide époux à la regarder. De cette forme d'ennui si justement, si finement décrite par M. Emile Tardieu, Bergeret eût été facilement victorieux, car celui qui porte en soi un tel trésor de vie intellectuelle n'a qu'à détourner ses yeux des spectacles du dehors pour suivre les représentations intérieures qu'il peut se donner à lui-même. Encore faut-il qu'un silence relatif se fasse autour de lui et que le heurt des portes qu'une main irritable fait claquer à dessein ne vienne pas trop souvent interrompre l'harmonie du spectacle. La seule présence d'une épouse comme Mme Bergeret est un obstacle invincible et du *second degré*. Si Bergeret, en effet, nous apparaît bien l'exemplaire accompli du sage moderne, son insupportable épouse s'impose à notre attention comme la représentation même de la femme vulgaire, inhabile à discerner dans un homme autre chose que la vigueur physique et les fonctions précises qui s'y rattachent. Et les Mme Bergeret, nous les savons innombrables, non seulement en province, mais à Paris même. Une des supériorités manifestes de la pensée de M. France en cette œuvre — et j'entends par là non seulement la pièce que nous venons d'entendre, mais la trilogie dont elle est tirée — c'est l'affirmation de la cérébralité virile en face des réflexes féminins. Disciple de Shopenhauer, M. France ne me démentira pas, si je dis que la savoureuse et particulière amertume du livre de l'*Amour*, ce livre qui va si loin et si profondément en nous, a passé dans l'affabulation de ces trois romans qui, par la grâce et le privilège de l'œuvre imaginative, substituent à la formule sèche et trop condensée du moraliste, l'analyse abondante et infiniment nuancée du romancier.

Dans l'origine, et puisqu'aussi bien M. Bergeret et M. Anatole France ont abondamment commenté le livre de l'*Amour*, M. Bergeret n'avait retenu qu'une chose des spectacles de la vie : c'est que les femmes « avaient les cheveux longs », et ses malheurs lui vinrent de ce qu'il médita tardivement la seconde partie du célèbre aphorisme. Pour en avoir vérifié l'exactitude aux approches de la maturité, il ne fit que se confirmer dans l'admiration première qu'il avait vouée à son maître. Mme Bergeret se chargea bien de redresser ses premières opinions. Et ce que j'aime particulièrement dans la pièce telle qu'elle nous est présentée, c'est que j'y sens la philosophie du sage, non comme une chose toute faite, mais comme une suite d'acquisitions en perpétuel devenir, qui progressivement se forment en lui et passent du domaine de l'inconscient à celui de la pleine conscience, grâce au contact de la vie. Ce Bergeret, qui finalement nous apparaîtra si détaché des joies réelles — celles que peuvent donner la famille et la vie quotidienne — c'est seulement par une longue et cruelle expérience qu'il atteint à ce détachement. Au début de la pièce, quand le rideau se lève sur les

(1) L'*Ennui*, par EMILE TARDIEU, chez Félix Alcan.

premiers dissentiments, il subsiste encore quelques liens qui le rattachent à celle qui, par tant de points, est indigne de lui, quand ce ne serait que le souvenir de la chair, ce souvenir si puissant sur un homme qui, pour être philosophe, n'en est pas moins homme ! Voilà ce que M. France a merveilleusement marqué, et c'est pourquoi son héros est si humain, si vivant, et nous touche tant. Assurément si M. Bergeret n'avait conservé présents en lui quelques-uns de ces souvenirs, il n'apparaîtrait pas écrasé après la découverte du flagrant délit ; et quand il a surpris sa femme et M. Roux son élève, enlacés sur le canapé du salon, il ne demeurerait pas si longtemps accablé, car le sentiment du ridicule qui s'attache à ce genre d'accidents ne suffit point à justifier une telle dépression morale chez un sage, s'il ne vient s'y ajouter quelque ressouvenir, et par conséquent quelque regret, des émotions de la chair !...

Tous ces *dessous* de fine et subtile psychologie, nous sont rendus parfaitement sensibles à la scène, en dépit de ce redoutable obstacle, commun à toutes les pièces tirées de livres : le nombre et la succession des tableaux, autrement dit la brisure des impressions. Il faut même que la construction du personnage soit bien solide pour résister à ces huit tableaux successifs qui tout d'abord semblent devoir briser son unité. Et sans doute il est peu agréable d'avoir à subir des impressions si brèves, mais Bergeret est tellement vrai, tellement vivant, il trouve un écho si juste en nos émotions personnelles, qu'une impression d'ensemble se dégage quand même de ces multiples tableaux, de cette marqueterie psychologique. Lorsque, après la scène du flagrant délit, après la douleur de Bergeret, son geste de colère et sa fuite dans la campagne, nous voyons s'opérer en lui cette soudaine interversion de sentiments qui va lui dicter sa conduite future, nous percevons à merveille tous les mobiles de sa décision ; et cette orientation nouvelle de sa vie, par où définitivement il s'affirme un *Sage* à nos yeux, ne prend que plus de valeur en contraste avec ce que nous savons de son existence d'autrefois. Nous comprenons alors qu'il renonce désormais à un ordre de joies qui avait pu quelque temps nourrir son illusion... qu'il y renonce, entendons-nous, sauf pour les circonstances brèves où il rencontrera Mme de Gromance. — Oui, tout cela, nous le comprenons à merveille, comme aussi qu'il reporte tout son amour et toute sa puissance d'attachement sur les seuls objets qui ne trompent point, parce que leur valeur est à la mesure de notre valeur même : l'Art et la Pensée ! Mais comme la pure *vie de l'esprit* ne saurait suffire au plus désenchanté des Sages, M. Anatole France est demeuré fidèle à la logique de l'âme humaine en nous montrant Bergeret reportant sa tendresse et sa puissance d'aimer sur le seul être du groupe familial qui soit digne de le comprendre, cette fille qui pourrait bien devenir pour lui la moderne Antigone au bras de laquelle s'appuiera sa faiblesse de vieillard, plus tard, beaucoup plus tard... Par ce geste, l'auteur du *Mannequin d'osier* a su donner pleine satisfaction aux exigences qui sont en nous : il libère sa conscience et il assure le repos de sa vieillesse dans le plus pur et le plus noble des sentiments : l'amour paternel et filial fondé sur la sympathie de deux êtres qui, à la faveur d'épreuves communes, sont arrivés à se comprendre !

On n'insistera jamais assez sur les qualités littéraires d'une œuvre qui ne vaut pas moins par la valeur d'observation aiguë, subtile, pénétrante, que par cette forme séduisante, raffinée, qui est, dans chaque production nouvelle, la signature même de son auteur. M. France a trouvé dans le talent sobre et discret de M. Guitry un interprète remarquable pour ce personnage de Bergeret, un interprète qui met en valeur tous les *dessous* du rôle et par là laisse soupçonner beaucoup de choses, qu'il serait imprudent de préciser davantage. Pour tout dire, le Bergeret de la pièce ne diminue pas celui des romans : c'est là un éloge dont peuvent apprécier la valeur ceux qui ont l'habitude de suivre ces sortes de transformations.

PAUL FLAT.



LES CYPRÈS FLORENTINS

Florence, tes cyprès, qu'ils sont doux à mon cœur !
Ils bordent par milliers ta corbeille fleurie,
Sveltes fuseaux dressés dans leur jeune vigueur
Sur les coteaux, les parcs ombreux et les prairies.
Qu'ils sont majestueux, alors que le matin
Triomphe de la nuit ; quand l'azur encor rose
Laisse tomber, parmi des senteurs du sainfoin,
Sur leurs cônes si verts des guirlandes de roses,
Et que les papillons voltigent dans le thym !
Quels chers moments passés près de leur ombre dense
A contempler, des bords d'un chemin enchanté
Comme des diamants dans un écrin, Florence,
Tes dômes, tes palais, ton luxe et ta beauté !

Le regard suit partout leurs fûts beaux et suaves
Qu'évoqua maintes fois la main des Gozzolis,
Sur les rochers, au fond d'un val, le long des gaves,
Dans l'ondulation de tes lointains jolis...
Ils sont sereins et fiers, sans ténébreux mystère.
Ils n'évoquent jamais, comme aux pays du Nord,
Les chagrins et le deuil, ni la tristesse austère,
Ni le sombre cortège où se complaît la Mort.

Ils s'adaptent, debout et gainés d'émeraude
Dont rien ne peut ternir les éclats toujours vifs,
Au cirque où l'horizon de tes monts s'échafaude
Comme aux triptyques d'or de tes vieux Primitifs.

Sur les collines d'où *Poggio Imperiale*
Voit s'épandre à ses pieds l'Arno couleur de miel,
La file des cyprès égaux et droits s'étale,
Laissant par ses créneaux passer des pans de ciel.
La brise qui les frôle avec un bruit de lyre
Incline doucement leurs longs doigts fuselés.
Ils aiment les jeux d'eau des bassins où se mire
Leur tronc que la glycine et le lierre ont voilé.

Lorsque Vesper, paré de gaze violette,
Assombrit les jardins de *Mont Oliveto*,
Sous l'écrin velouté de la nuit qui les guette
Leur feu vert brille encore au sommet du coteau.
Et dans l'harmonieuse ardeur du Crépuscule
Par les cloches du soir suavement baisé,
Ils soupirent devant la clarté qui recule
Comme une âme qu'oppresse un beau rêve brisé.

PIERRE DE BOUCHAUD.



FIGURES DE LA RENAISSANCE

Christophe de Longueil et Raynold Pole

Au printemps de 1520, la paisible ville universitaire de Padoue vit entrer dans ses murs, par la porte de Venise, un cavalier, coiffé d'un feutre rouge et accoutré d'un vêtement qui rappelait le costume ordinaire des lansquenets. Un petit jeune homme allemand suivait avec des mulets, chargés de livres. Le cavalier pouvait avoir de 30 à 35 ans, mais rauque, sec, mince, avec un long nez arqué par le bout duquel semblait le mener une invisible chimère, il dardait sur les passants des yeux clairs qu'une peur cachée rendait farouches et il tenait haute et militairement sa tête au modelé précis et comme tachée déjà de vert-de-gris. Ses nerfs secoués, l'année précédente, d'une commotion trop forte, remuaient encore d'un léger délire, dont il avait conscience et qu'il s'efforçait de dissimuler.

Cet homme n'était autre que Christophe de Longueil le *Cicéronien*, celui que la cabale romaine avait entrepris d'opposer à Erasme et qu'une autre cabale avait mis non moins bruyamment par terre.

Il arrivait d'un long voyage à travers la France, les Flandres et la Grande-Bretagne, au cours duquel toutes les trompettes de la Renommée avaient sonné devant lui.

« Je ne sais pas comment cela se fait, disait-il naïvement, je suis pourtant par nature un simple et un silencieux, et je ne puis bouger que je ne déchaîne du bruit. »

En attendant, il allait se trouver, à Padoue, dans la situation très fausse de quelqu'un qui est célèbre et qui est presque sans ressources, réduit à compter sur le dévouement d'amis déjà las et désillusionnés, portés à lui en vouloir, malgré eux, de mésaventures dont ils avaient été éclaboussés. Il était de ceux à qui on a envie de dire : « Ces choses-là n'arrivent qu'à vous. »

Et c'eût été vrai. Longueil était une personnalité disproportionnément sonore, mais aussi était-il, à son insu et à l'insu de ses amis, l'homme-type, le représentant intégral, le produit nécessaire de la Renaissance. C'était le cosmopolite-né, c'était un agent par destination du grand mouvement d'idées générales, qui entraînait l'Europe alors vers une vaste république fédérative des intelligences. Dès les premiers jours de sa vie, ces forces et ce courant auxquels tout le livrait sans contrepoids, s'emparèrent de lui et le roulèrent.

Issu d'une vieille famille d'origine normande, de laquelle étaient sortis au siècle précédent, nombre de vaillants soldats, un cardinal, un recteur de l'Université de Paris, le père de Longueil était archevêque de Malines. Il eut, en 1488, ce bâtard d'une dame dont nous ignorons le nom. Autant dire que Christophe fut, dès le berceau, un être sans situation bien définie et qui grandit, autour de l'Eglise, un peu en enfant de troupe.

Quoique l'archevêque ne fît pas difficulté de l'avouer comme sien, et l'eût même autorisé à porter son nom, il n'en fut pas moins l'enfant qu'on ne laisse pas voir à tout le monde, qu'il faut, dès qu'arrive quelqu'un, cacher précipitamment, qu'on embrasse à la dérobée, à qui on écrit des lettres graves, jamais déridées, à qui tout apprend, en un mot, qu'il est entré dans l'existence, par effraction et bonne fortune.

Lorsqu'il eut 8 ans, on l'envoya au collège, à Paris. Ce fut un petit monstre d'intelligence. On garda à l'école ses cahiers, dont quelques-uns furent même publiés plus tard, tant ils dénotaient, dans l'explication des auteurs difficiles, de pénétration et d'ingéniosité.

Là-dessus, brusquement, il ferma ses livres, planta tout et se mit à suivre nos soldats, qui partaient pour la guerre de Naples.

Comment en revint-il? Je n'en sais rien. Mais nous le retrouvons quelques mois plus tard en Espagne, attaché au secrétariat de Philippe d'Autriche. Ce prince mort en 1506, Longueil suit en Allemagne sa cour débandée, puis voyant qu'il n'y a plus d'avenir pour lui de ce côté, il songe à étudier le droit, dont on lui dit que cela mène à tout.

Le voilà parti pour la petite université de Poitiers, puis pour celle de Valence, où professe avec éclat Philippe Decio, un Milanais, vaguement proscrit et vaguement excommunié. Là, comme le droit lui laisse des loisirs, Longueil revient à un projet qui le hante depuis le collège : celui de donner une édition correcte et enfin lisible de Pline l'Ancien jusque-là presque impénétrable. Il profite du voisinage du Rhône et de la mer, pour tâcher de retrouver certaines espèces de poissons, de coquillages, de plantes marines ou terrestres, dont parle le naturaliste. Son zèle savant ne connaît pas d'obstacles ; il s'introduit, sans formalités, en pays ennemi, pénètre en Suisse, au plus fort de notre brouille avec nos voisins (1513) et pendant qu'il y herborise, est arrêté comme espion. Un de ses camarades français se sauve, l'autre est tué ; lui est emporté, navré de coups et de blessures, jusqu'à la prison voisine où on le dépose et l'oublie trente jours. Il n'en sortit que par l'intervention de l'archevêque de Sion qui le fit soigner et rapatrier.

Jusque-là tout était très bien. S'il eut persévéré dans cette voie, nous n'aurions qu'à honorer en lui un des plus probes savants de son époque. Malheureusement, les Italiens, et Pierre Bembo en particulier, devaient le perdre, en lui suggérant des ambitions pour lesquelles il n'était pas fait, et qui furent la cause de toutes ses déconvenues ultérieures. Mais, qui le livra aux Italiens, sinon son propre esprit déraciné et son cœur en disponibilité de patrie ?

Songeant, toutefois, que Pline devait avoir emprunté beaucoup de passages à des écrivains plus anciens, il se mit, pour les retrouver, à apprendre le grec tout seul et il y réalisa de tels progrès que, moins d'un an après, il était capable de correspondre en cette langue avec notre Guillaume Budé.

En 1514, il est à Paris, où il se fait une grande réputation d'avocat plaidant et consultant. Même il devient membre du Conseil de l'Ordre, ce qui ne l'empêche pas d'apparaître, deux ans plus tard, à Rome, où on le rencontre, aux portes des monuments, sur le seuil des bibliothèques et des écoles, inconnu, mais agité furieusement de pensées sous son chapeau rouge, et toujours avec son air de reître sans emploi. Parfois, il se mêle aux conversations, interrompt, rectifie, expose, proteste et parle comme un sourd, mais non pas comme un sot. On s'aperçoit qu'il sait tout.

Aussitôt, c'est un engouement. Les grands bourgeois de Rome se le disputent. Mariano Castellani et Jules Tomarozzo le logent tour à tour et l'hébergent. Il fréquente les membres des Académies, en particulier ces deux princes des élégances latines, Bembo et Sadolet, les secrétaires de Léon X, puis le tout jeune poète, Marc Antonio Flaminio et son ami Francesco-Maria Molza, l'amant quelque peu taré de Furnia, la belle Romaine.

Bembo l'aborde de façon charmante et lui dit : « Vous êtes bien savant, mais vous écrivez bien mal. Ne lisez donc plus que Cicéron. »

Et, docile, Longueil recommence ses études littéraires. Tant de candeur touche Bembo, qui devient son ami.

Du reste, son absence mentale de patrie est cause que rien ne choque en Longueil et n'arrête les sympathies. C'est à la fois son bonheur et sa misère de n'être étranger à personne et de n'être du pays de personne. Aussi ne rencontre-t-il aucune de ces affections fortes et fraternelles, où entre quelque chose de la terre et du sol. On croit trop vite en lui, on le met en avant, on le pousse, tous les bras le portent. Bientôt on s'apercevra qu'on l'a posé trop haut et qu'il faut le redescendre. Alors on se le passera de mains en mains ; les meilleurs n'oseront s'en dire fatigués ; quelques-uns se défileront ; d'autres le bousculeront un peu et il restera comme un embarras pour ses partisans.

Quand, au bout de trois années, on eut bien débarbouillé Longueil de ce qui pouvait lui rester de tudesque, quand on lui eut refait et repeint l'esprit au goût italien, alors éclata le petit complot. Il s'agissait de démolir Erasme, dont la réputation encombrait le monde, et de lui escamoter son renom de grand Allemand, pour en revêtir un autre du même pays, mais cette fois, garanti et estampillé par Rome. On assembla donc le Sénat qui solennellement, déféra au jeune étranger le droit de cité.

« Jacques Buseo, tribun du Transtévère, vint, dit Longueil, me saluer de mon nouveau titre. Je n'y compris rien tout d'abord et restai incrédule. Je ne me rendis qu'en voyant Torquato et nombre de gens qui accouraient me féliciter et m'inviter à aller dire mon discours de remerciements. »

Cela fit un bruit énorme dans le monde des lettres, et Longueil n'eut plus qu'une pensée, retourner en France, en Flandre, en Angleterre, partout où il était connu, pour y jouir de son triomphe. Mais, comme il achevait ses malles, voilà qu'à pleines rues, de tous les côtés, déboucha une multitude furieuse, hurlant des cris de mort, parmi lesquels il démêla qu'il était question de le jeter dans le Tibre, de le brûler vif, de le pendre, de l'empaler. On envahit la maison, on se précipite sur lui, les poignards brillent, les pierres volent, les matraques tournoient. C'est la populace de Rome que des confrères ont soulevée. Tout cela, à propos d'une vieille harangue scolaire, dont il avait peine à se souvenir, mais qu'il avait lue jadis chez les Frères Mineurs, à Poitiers, et dans laquelle il avait fait un éloge des Français et émis des opinions injurieuses, paraît-il, pour l'Italie. Des amis trop zélés l'avaient fait imprimer sous le nom de Christophe de Longueil, parisien. De là, quelque étudiant en avait apporté un

exemplaire à Rome. C'est ainsi que certaines paroles, certains écrits cheminent souterrainement, disparaissent de nous et du monde, semblent morts et tout à coup s'éveillent, sortent de l'ombre et se mettent à marcher contre nous.

Après avoir tenu quelques jours tête à l'orage et rédigé deux plaidoyers pour sa justification, Longueil partit, sur le conseil de ses amis mêmes, afin de laisser aux esprits le temps de se calmer. L'affaire fut portée devant le Sénat où elle ne donna plus lieu qu'à un débat académique, mais pour le cerveau effaré du pauvre savant, c'était dans la Rome des Gracques ou de Marius que le procès allait se dérouler.

Il s'en alla donc par Venise, Gènes, Lyon, les villes flamandes, puis par Londres et Oxford, racontant son histoire qui grandissait à chaque pas. Erasme qu'il vit, en passant, lui fit bon visage, mais à peine Longueil eut-il le dos tourné, que l'ironiste de Rotterdam publia tout le dossier de leurs relations, entre autres une certaine lettre du nouveau citoyen romain à un de leurs amis communs et qui contenait des choses malheureuses.

En revenant de Londres, Longueil passa par Paris. Là tous ses amis essayèrent de le retenir : « Que voulez-vous retourner à Rome, lui disait-on, puisqu'on veut vous y tuer ? » Ruzée alla même jusqu'à lui offrir la jouissance d'une ferme avec maison de campagne.

Rien n'y fit. *Civis romanus sum*, répondit-il avec un doux entêtement ».

Il descendit, où Bembo, alors en congé pour raisons de santé, le reçut et lui fit connaître ses amis, le délicieux bibliothécaire, André Navagero et quelques professeurs, Baptiste Egnazio, Romolo Amases, Petro Alcyonio.

Bembo reparti pour Rome, Longueil se transporta chez Grimaldi. Il y reçut quelques visites et quelques invitations de Boldù et de Navagero. Celui-ci, qui s'en allait à Vienne et pensait passer l'été à Vérone, vint mettre sa maison à la disposition de son nouvel ami.

Tout ce monde était charmant, mais cela ne pouvait pas toujours durer. On lui demandait ce qu'il prétendait faire, à quels projets il s'était arrêté, ou si on ne le lui demandait pas, c'était uniquement par délicatesse; la question était posée par sa situation même. Et c'est ainsi que pour avoir l'air de se décider à quelque chose, il témoigna de vouloir s'établir à Padoue, ville particulièrement convenable, par son silence, le bon marché relatif de la vie et les ressources intellectuelles, à son intention d'y travailler. Du reste, il y connaissait déjà quelqu'un, un riche étudiant génois, Etienne Sauli, de qui il affectait d'espérer beaucoup. Et voilà par suite de quoi, ayant rassemblé ses hardes et ses livres et s'étant procuré des chevaux de louage, il avait quitté Venise, en compagnie de son petit domestique allemand et avait fait à Padoue l'entrée sensationnelle que j'ai dite au début.

Des deux années qu'il passa là et qui furent les dernières de son existence très courte, témoigne, au jour le jour, un recueil de lettres, précieux mémoires sur la vie littéraire à cette époque et dans ce canton. Il est certain que Longueil fit un instant illusion à ses amis; il est moins certain que ceux-ci l'oublièrent encore plus vite, dès qu'il fut mort. Mais le temps, qui nous a sauvé sa correspondance, lui a rendu par là la place qu'il semblait lui avoir ôtée, et, par un de ses caprices, il a changé encore une fois les perspectives.

Rôle purement épisodique, Longueil nous offre une entrée en matière et le moyen de commencer plus familièrement, dans un décor plus simple et plus humain, l'histoire d'un personnage semblable à lui par quelques côtés, mais qui le dépasse en relief et en grandeur, celle de l'extraordinaire et royal aventurier, Raynold Pole.

Même j'imagine qu'on ne m'en voudra pas trop si, profitant des embarras où se débattit Longueilj, j'essaie de jeter un peu de jour sur quelques autres menues figures et d'animer d'une survie furtive de petites têtes mortes, encore crispées de leurs préoccupations. On me repprochera peut-être de *buissonner*, d'égarer le héros principal au milieu du récit pour courir après les derniers venus, mais c'est que précisément tel est mon but. J'ambitionne de ressusciter des groupes plutôt que des individus. C'est la petite société, dont le hasard assembla, vers 1521, les éléments, à Padoue, que je souhaiterais de faire reparaître, un instant.

I

A peine Longueil fut-il installé à Padoue, que ses idées noires le reprirent :

« Vous ne pouvez vous figurer, écrivait-il à Bembo, dans quel pénible isolement je me sens plongé; je connais les gens à peine de visage ou de nom et pourtant je vois bien que je suis connu. Je ne puis faire un pas dans la rue, que je n'entende chuchoter derrière moi : « Ah! c'est le Français « qui... à Rome, etc. » Nos confrères de là-bas ont répandu que je m'étais retiré à Padoue, parce que le séjour de Rome m'était interdit. Et je me demande au milieu de ce monde de gladiateurs qui m'entoure et pour qui tuer un Français peut paraître une action louable, si je n'ai rien à craindre. Quand ces idées me viennent, il me prend des idées de fuir, de m'en aller n'importe où, à Lésins, par exemple, où je ne voie ni n'entende plus les assassins !... »

Il est vrai que trois étudiants français avaient récemment disparus et avaient été retrouvés morts, dans le voisinage.

« J'aurais besoin, ajoutait-il, qu'on me croie bien avec quelque personnage important, avec l'autorité. Le préteur Marino Georgio m'avait promis son appui, lorsque j'ai quitté Venise, mais une sotte timidité a fait que je n'ai pas osé l'aller voir depuis. Ce que j'ai à lui dire est difficile. Vous qui savez ce que je voudrais et ce que je ne peux pas formuler moi-même, dites-le-lui, je vous prie. Voilà! je voudrais qu'il vînt au-devant de moi, de son propre mouvement, qu'il affirmât publiquement, par un acte, qu'il me prend sous sa protection... Cela produirait beaucoup d'effet... »

Cette lettre est du commencement de juillet 1520. Longueil y décrit aussi ses journées monotones et quasi-monastiques, toutes consacrées à l'étude, sauf quelques heures de promenade le long du canal et quelques sorties à cheval par la ville. Trois mois après, pensant que la recommandation sollicitée avait eu son effet sur le préteur, il éprouva la petite déconvenue qui suit et qu'il conte du reste avec beaucoup de bonne grâce.

« Le lendemain du jour où Boldu me remit votre lettre, je descendais sur la place, rempli de cœur et d'espérance : je tombe sur le préteur et le préfet, tous deux sous la pourpre de cérémonie, et qui se dirigeaient, en grand équipage, vers la partie de la ville que j'habite. Moi, tout plein de l'idée que vous m'aviez recommandé, je ne doutai pas que, pour marquer le poids qu'ils faisaient de votre lettre et pour y donner une sanction solennelle, ces seigneurs eussent décidé d'aller ainsi en pompe me voir. Toutefois, la timidité m'empêcha de me jeter sous les pas de pareils personnages, et puis je songeais que ce serait bien plus glorieux, si l'on pouvait dire dans le quartier qu'ils étaient venus pour moi : je me détournai donc un peu sur la gauche de la chaussée : « Où pensez-vous qu'ils aillent? demandai-je à Marc Antonio Flaminio qui était avec moi. — Je n'en sais rien, répondit-il. » Cependant ils passent. Je dis : « Allons donc voir la curie, que je n'ai pas encore visitée. » Mais la vérité, c'est que je ne voulais pas m'écarter, car j'avais grande envie de savoir ce qui adviendrait. Au bout d'un moment le cortège revient. Je me jette dans la foule des plaideurs et je commençais à me repentir de n'être pas vite allé les recevoir. En m'approchant de notre maison, je ne disais rien, mais je ne laissais pas que d'être fort étonné que personne n'accourût m'annoncer la grande nouvelle. J'entre : c'est le silence accoutumé. J'interroge : pas un mot du préteur. Il ne me restait qu'à rire de ma sottise et à me dire que le préteur avait bien d'autres soucis en tête que moi. Ce que j'ai tâché de faire philosophiquement. »

Longueil logeait alors chez Etienne Sauli, noble et riche étudiant génois, qui avait là toute une maison, tenue sur un certain pied, avec un vieux domestique, homme de confiance. Cela sentait tout de même le ménage de garçon, avec son étourderie, son laisser-aller, son peu de sérieux. Sauli, qui finit plus tard protonotaire, était de ces jeunes gens, sans vocation déterminée, qui, pour se distinguer du commun et se donner des airs de capacité, cherchent à s'entourer de littérateurs et puisent, dans leur compagnie, le droit de mépriser les autres. Ils se donnent ainsi un léger vernis, se tiennent superficiellement au courant, et, sans avoir besoin de secouer trop leur paresse, obtiennent des dédicaces et font quelque bruit par le monde.

Sauli avait commencé par prendre chez lui un professeur, assez célèbre au reste, quoique peu chanceux : Lazare Buonamico, qui avait autrefois travaillé à la maison d'édition d'Alde Manuce et que Nusurus avait ensuite placé, comme précepteur, dans une famille Cantelmo, de Mantoue. Il était momentanément sans emploi, attendant toujours une chaire qu'on ne lui donnait pas.

Après lui, Longueil était arrivé et sa présence avait attiré là Marc Antonio Flaminio, le brillant poète qui, venu, pour une simple visite, était resté, n'ayant rien de mieux à faire. Ainsi, la maison de l'étudiant devenait une véritable hôtellerie d'humanistes et de gens d'esprit. C'était trop beau pour durer.

Sauli qu'amusaient médiocrement sans doute Buonamico et Longueil, partit en excursions avec le joyeux Flaminio, qui, jeune comme lui, avait sur lui, outre la supériorité de l'intelligence, celle d'avoir mené, à Rome, à côté de Molza et d'autres cerveaux brûlés, autre chose que la vie universitaire et rapporté de là-bas les plus plaisantes histoires d'amour.

Flaminio, qu'un grincheux qualifia un jour devant Longueil, de « petit-fils de pédagogue, fils de pédagogue et pédant lui-même » était bien fils de professeur, mais en fait de pédanterie, il n'avait que l'adorable manie de se créer, en y mêlant un peuple de dieux, une vie imaginaire et exquise. Ce subtil songeur, en qui jouait de la flûte éternellement un faune, allait et venait par l'Italie, comme si le sol sur lequel il marchait eût été enchanté. Il était de ceux que le manque d'argent n'embarrasse point et qui se tirent d'affaire partout de la façon la plus galante du monde, ayant toujours justement à leurs côtés un compagnon qui tient la bourse et suffit à la dépense. Et c'était celui-là qui avait l'air d'être le domestique.

Alfred Poizat.

(*A suivre*).

Paris. — Typ. A. Davy Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*, 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 15 — 5e SÉRIE — TOME I — 9 AVRIL 1904

VOYAGE D'ALLEMAGNE

Suite (1).

Je cherchais des portraits de magistrats, de bourgmestres, de bourgeois considérables, je n'en trouvai qu'un : celui de la *femme d'un bourgmestre*, point jeune, l'air sérieux, prudent, économe, l'*aurea mediocritas*. Quel doute qu'une telle femme n'ait influé sur son mari, et ne lui ait fait porter dans la politique, dans la banque, l'*humble et sage esprit du ménage*? La dame est fort bourgeoise, nullement ambitieuse ; seulement elle porte des *gants*, comme Magdalena Nagdeli (2) de Berne ; seulement elle ne les met point, sans doute pour *les ménager*.

La *femme du magistrat* est restée seul dans l'hôtel du magistrat. Je m'en étonnais moins, quand je vis au Musée, dans un vieux tableau allemand qui représente une église, quand je ne vis rien autre chose, dans l'église, que la *Vierge*, la *femme de Dieu*. A la place de l'autel, le peintre a tout bonnement mis le *lit* de la Vierge, un grand vieux *lit allemand* à rideaux de serge rouge ; la pauvre femme *vient d'accoucher* et la garde lui présente sans doute le bouillon mêlé de vin. Au premier plan, un autre lit *pour l'enfant*, qu'on lave, emmaillotte, etc. Ils ont mis ainsi, dans l'église, tout ce qu'ils *avaient* de meilleurs, de plus divin (l'Église du Christ déjà bâtie pour la naissance du Christ, bel anachronisme !)

Chaque fois qu'il naît un enfant, qu'une âme immortelle apparaît, la maison devient une église, toute chose est transfigurée ; la mère et l'enfant sont visiblement un Dieu.

L'esprit de *ménage*, appliqué aux affaires de banque, de politique, c'est ce qui a fait la grandeur d'Augsbourg, celle de ses princes banquiers. La famille des *Fugger* subsiste, et cependant mon domestique de place ne savait pas où étaient leurs tombeaux. Nous allâmes les voir à Saint-Ulric, la cathédrale primitive, mais il n'y a point de tombeaux, rien que d'humbles dalles rougeâtres, dans la somptueuse chapelle, sous la vaste et bizarre voûte qu'ils ont élevée. Cela est à la fois modeste et grand ; seulement je crus remarquer que les fleurons des balustrades circulaires qui dominent la chapelle rappellent un peu la forme d'une couronne de comte. On dit que Charles-Quint (en reconnaissance des créances brûlées dans un feu de canelle) donna titre de comte aux Fugger aînés, des armes, et dans ces armes une oreille d'âne. (1) Il disait à François Ier, en voyant le trésor de France : « J'ai à Augsbourg un tisserand qui paierait cela. »

Les Fugger se sont fait pardonner leur richesse en bâtissant plus de 300 maisons, un petit faubourg pour loger les pauvres...

Aujourd'hui encore, ils se contentent d'un florin (2) pour loyer de chaque maison. On dit qu'ils font aujourd'hui d'assez mauvaises affaires. Dieu veuille que cette famille bienfaisante n'habite point les maisons qu'elle a fondées.

Notre hôtel des *3 Maures* était, dit-on, l'ancien

(1) Voir la *Revue Bleue* des 19, 26 mars et 2 avril 1904.
(2) Célèbre portrait d'Holbein.

(1) C'est Maximilien qui anoblit les Fugger.
(2) Deux florins pour chacun des 1[illegible] logements contenus dans les 53 maisons de la *Fuggerei*.

palais des Fugger. — A côté, autre palais de banquiers, bien autrement vaste, un Louvre. — Le petit commerce intéressant aussi : près de la cathédrale, la marchande de nouveautés, dans sa *Gewœlbe*, magasin en *voûte*, piliers et nervures gothiques, (du xve siècle ?)

Nous vîmes à la *cathédrale* les antiques *bannières* des métiers : antique pour le fonds de l'étoffe ; les figures ont été renouvelées ; bannières cramoisies des tailleurs, bleues des boulangers, vertes des jardiniers ; etc.

Elles ne servent plus pour l'assemblée ni le combat, mais seulement pour les processions. Les vieilles corporations ont leurs bannières dans ce chœur poudreux, abandonné, près du *Siège carlovingien* de Saint-Ulrich dont le marbre a été jadis taillé, volé par l'avidité des dévots.

A la porte de la cathédrale, deux statues, Ange et Vierge, *Annonciation* ; les yeux baissés, elle absorbe et couve la bonne nouvelle ; elle *conçoit* en esprit.

Une bonne figure de sacristain papelard nous ouvrit le chœur, descendit sans façon de l'autel le reliquaire qui contient une côte de Saint-Ulric, qu'on a exposée pour obtenir de la pluie. Le chœur tendu de cuir doré, au maître autel on ne dit de messe des morts que pour le roi.

Église à deux chœurs. Derrière l'autel, un joli tableau, portement de croix (des Carraches?), dont un des derniers évêques, qui le possédait, a refusé 15.000 (francs ou florins?). Il l'avait reçu, peut-être, d'une main aimée ; il l'a donné à son église, et a voulu *être enterré près de son tableau*.

L'autre chœur plus intéressant, surtout la petite chapelle romaine qui y tient ; cette chapelle est un sombre et *froid tombeau* ; on y voit la tribune, élargie en vain, où les *pauvres religieuses*, dont le couvent précéda la cathédrale, venaient entendre la messe...

Dans cette église et dans toutes celles d'Augsbourg beaux bancs, richement sculptés d'ornements toujours les mêmes, d'une sculpture forte et grasse ; belles grilles, délicates et fortes. Comment donc leur serrurerie est-elle si mauvaise dans les maisons particulières?

Beau cloître de chanoines, plein de tombeaux en bas-reliefs, ou tout à fait en relief ; plusieurs sont évidemment des portraits, pleins de force et de naturel. Inscriptions : une, fort humble : c'est un prêtre qui se l'est faite de son vivant, s'accusant d'avoir *fait des dettes : multa nomina contrari... flammis (addictus ? si non æternis, laudemus misericordiam.* — Bas-relief frappant de celui qui, le *premier*, *prêcha le luthéranisme* à Augsbourg. Il est pourtant resté dans ce cloître catholique Il tient sa bible dans ses mains croisées ; sa tête, chargée, plus que soutenue, d'un coussin, paraît abattue ; toute sa figure exprime l'abdication de la liberté.

De là, fort naturellement, nous allâmes voir la salle où Mélanchthon lut la confession d'Augsbourg : octogone, arrangée à la Louis XV, avec les portraits des ducs de Bavière, du roi actuel (1), dans son costume théâtral ; mélange alexandrin-artiste-catholique-teutonique — un étudiant, un artiste chef de parti, qui veut centraliser l'art allemand, le catholicisme. Il a, chez lui, l'autel où communia Marie Stuart.

Au Musée, quelques tableaux du *grand peintre d'Augsbourg*, d'*Holbein* et de son père, mais non ses meilleurs tableaux, sauf un portrait admirablement fin du duc Ulric de Souabe. Holbein n'a guère vécu ici.

Vieilles peintures, non restaurées, mais ravivées par un esprit...

Dans les tableaux plus anciens, j'admirai deux vieux *évêques*, distingués, fermes et politiques, au-delà de ce qu'on peut dire ; mains féminines de savants, de scribes (Saint Alexander et Saint ?)

Le *Christ recevant* la Vierge au ciel ; elle est enfin *arrivée*... elle est modeste, heureuse. Et lui, quel bonheur immense il couve intérieurement. Il est assis ; je ne sais s'il la regarde ; peut-être que, s'il la regardait, il oublierait qu'il est Dieu, se souviendrait trop qu'il est homme, s'élancerait dans les bras maternels.

Bon portrait de la reine *Henriette d'Angleterre*, fille d'Henri IV, mère de Madame ; ils disent à tort qu'il est de Van Dyck. Un peu dur, mais certainement un vrai portrait... un peu sensuelle et légère, comme son père l'avait été.

Dîné à notre hôtel des *3 Maures* ; le maître nous montra son livre, depuis 1804 (il remonte à 1790), et la dure réponse de *Napoléon* aux gens d'Augsbourg : « Je vous donnerai à un prince ; vos banquiers ont aidé à transmettre à l'Autriche les subsides anglais, etc. » Le monde entier a passé par ce livre, les rois, les hommes de génie : Lamartine, 1833 ; l'Empereur de Russie, 1839. Le maître de l'hôtel nous dit que d'abord on aimait les Français ; mais, violences des généraux, villages brûlés tout le long du *Danube*, etc. ...

De 7 à 9 heures du soir, le chemin de fer, par un bel orage et la pluie, obtenue enfin par Saint Ulric. Cochons embarqués avec nous ; exquise politesse des employés (simplicité, utilité, rien de plus). Tourbières, dont plusieurs en feu ; les voyageurs descendent pour boire, restent à fumer. Arrivés enfin, par des rues mal éclairées, à l'*Hôtel du Cerf*, le second de Munich (le 1er *Baierischerhoff*), peu éloigné de la Pinacothèque, hôtel, où tout parle *français*. Est-ce pour

(1) Louis Ier.

cela qu'il est déserté? Les lieux d'aisance, dans le goût *Schickardi-barbara* dont j'ai déjà parlé, fenêtre derrière vous, *glace devant*, couvercle lourd, tombant sur vous comme pour vous prendre au piège, enfin un petit bijou de gaucherie et d'absurdité.

Il est heureux qu'il y ait un chemin de fer, jamais je ne vis un pays plus *mélancolique*.

La pluie, le soir, y contribuaient sans doute, mais, en mettant à part cela, il est évidemment médiocre en tout (nul accident de terrain, nul intérêt de culture), et, dans plusieurs endroits, singulièrement pauvre. On arrive à cette grande ville par un désert. La montée de la haute plaine de Munich est tout à fait insensible.

MUNICH

Mercredi, 6 juillet.

Le matin, promené seul aux galeries d'histoire de Bavière qui entourent un plan couvert d'arbres, paysage d'Italie, vers du roi.

La *Pinacothèque*... le portier géant; une admirable *Annonciation* de *Van Eyck*: opposition de la foi intelligente dans le 1er mage, exemple dans le 2e ; à côté, dérision d'un homme roux qui cache à moitié son visage dans une fenêtre.

Albert Durer : chevalier rêveur (de Nuremberg), laid, 50 ans, une forêt. Dans les cabinets, Ecole de Cologne, fort retouchés. *Albert Durer*, par lui-même, de face, jeune Christ de l'art, laborieux, souffrant, *sublime ouvrier*; je reconnais les originaux des belles lithographies.

A 3 heures, accès de fièvre; à 6 heures, le médecin homéopathe Reubel; il n'a jamais vu Hahnemann ; le roi persécute l'homéopathie.

Le soir Mme *Goerres*, maigrie, vieillie, en ruines ; la petite Steingasse (1), gentille, gracieuse, sauf un goitre ; Goerres maigri, vieilli. Ce n'est plus : *A guisa di l-one, quando si posa*. Le grand beau *prêtre*, intelligent et doux, si fin qu'il n'a pas l'air fin ; il me met sur les Templiers. Guido est à Rome. Ceux-ci sont des gens d'esprit évidemment ; ils ont pu faire partir *Schelling*, *Oken*, *Cornelius*, *Rückert*, mais les remplacer?... Ils semblent avoir les banquiers pour eux.

Jeudi, 7 juillet.

La Pinacothèque d'abord, et droit à Rubens... puis, M. d'Eichthal fils, obligeant et empressé. Les *irritations allemandes* ; le voyage trop rapide de *Thiers*, pris pour une insulte à l'Allemagne, etc., il me donne une lettre pour Thiers.

Galerie du prince Leuchtemberg ; portrait du prince Eugène Beauharnais, de Joséphine, l'Homère de Gérard. Deux choses me frappèrent : un portrait solennel et tragique de *Masaccio*, figure très jeune encore, mais très sévère, longue, jaune, yeux pleins d'une gravité passionnée, gravité italienne demi-monastique, l'inspiration du Campo-Santo.

L'autre point de la galerie dont mes yeux ne pouvaient se détacher, c'était une trinité de *tableaux espagnols*. Au centre, un beau et suave Murillo, suave et pourtant sévère, sans fadeur, sans rose, de la meilleure époque : un bel ange svelte et grave, tunique jaune et, à ses pieds, de buste seulement, une âpre figure d'évêque espagnol tout noir; à droite, un fin et sévère Espagnol de 35 ans ; à gauche, encore une tête de Murillo, une Madeleine... Oh ! que je l'aurais aimée ! Sauf la superbe et soyeuse chevelure brune, elle n'était pas précisément belle; aucun trait n'est beau, mais l'ensemble est si doux, si bon, la bonne et charmante femme ! — Comment a-t-on pu la laisser ? — Car je n'imagine pas que cette tendre créature ait cessé d'aimer la première. Quelque part que je tournasse dans la galerie, toujours, toujours, je retrouvais ce portrait.

M. d'Eichthal vint nous prendre et nous mena voir le *Kunstverein*, exposition très passable, tous les quinze jours (La moyenne est évidemment très haute) et les ateliers de *Hess*, de *Kaulbach*. Hess imitateur de Vernet, fort estimé ici ; Kaulbach, connu par les lithographies de sa maison des fols, qui promettait un peintre énergique ; il a depuis cherché la couleur (sans doute en haine du badigeonnage symbolique de Cornelius), tourné au mol, au féminin... Lui-même est d'une figure douce et suave, qu'on retrouve dans tous les tableaux. Visite à *M. Boisserée* (Sulpice), je lui parle de l'origine des tableaux, des restaurations.

Le soir, Massmann (1). La sœur de Quinet, si vieillie de ses neuf enfants ; lui, immuable ou rajeunissant, enseignant toujours à ses fils la littérature et la gymnastique, publiant Gauthier d'Arras, expliquant à ses enfants l'art du tourneur, etc.

Vendredi, 8 juillet.

Le matin, encore Rubens.

Turenne, de Philippe de Champagne, très méticuleux, médiocre dans l'héroïsme même, ferme et froid, très susceptible d'intrigues, de ménagements humains.

Au retour, reçu pendant le déjeuner visite du jeune baron Charles d'*Eichthal*. Nous allons après voir la famille. Le père, gros et fin à la fois, tête financière, dit son fils, a fondé la banque de Munich, fait l'emprunt grec; madame, air d'honnêteté, de bonté, avec quelque chose de serré, d'étroit ; made-

(1) F. M. de Gœrres.

(1) Philologue et Romaniste éminent, beau-frère d'Edgar Quinet.

moiselle, beaux cheveux noirs, peau un peu brune, nez fort et pointu, ressemble en mal à Adolphe d'Eichthal de Paris. Madame, par un mouvement aimable et bon (pourtant sans grâce), se rapproche d'Alfred, dont elle sait la perte, et d'abord parle à mon fils, pour parler ensuite à Alfred.

Alfred achète Rückert.

Le soir, pris le thé chez M. Thiersch, ferme, sec, spirituel ; croyait pourtant qu'il suffirait, pour *renouveler les études* de France, d'envoyer les élèves de l'École normale en Allemagne. Il nous souhaite leurs universités. C'est ce qu'il avait déjà arrangé avec M. de Vatimesnil. Déplore avec raison la *servilité des nôtres*, surtout pour la philosophie. Un professeur français n'ose traduire la grammaire de Thiersch, de peur de Burnouf.

A quoi j'opposai la *liberté absolue du haut enseignement en France.*

Un professeur de Munich nous dit que *Schelling*, ayant parlé du peu de faveur que la philosophie trouve en Bavière, avait été *secrètement mandé* par un ministre. Alors il a accepté les offres de la Prusse. Le même professeur disait aussi : « Il nous faudrait une guerre en Allemagne ; cela annulerait encore une vingtaine de princes, et allégerait nos budgets. »

Thiersch nous montre ses statues, vitraux, tableaux, ses bas-reliefs colorés à la manière antique, les uns selon la nature, les autres symboliquement.

Dans le jour, nous avions vu la *Glyptothèque*. Ordre admirable, Faune endormi, l'Enfant au cygne, les Niobides, Vénus, etc.

Cornélius : salle d'Orphée, d'Amphion, très belle. Pluton retient Proserpine ; autrement les chants d'Orphée la ramèneraient sur la terre, ils la font trop rêver à tout ce qu'elle a perdu. La salle de la ruine de Troie est pleines d'exagérations bizarres, couleur étrange, etc...

Samedi 9 juillet.

Visite au palais de Schlessheim, à ses 46 salles de tableaux.

Vrai temps de Munich : le vent, la pluie. Enfermés dans la voiture, je ne pus m'empêcher de me rappeler ces jours d'automne que je passai si doucement, à savourer mon inquiet bonheur, lorsque Mme Dumesnil *s'harmonisant* (pour la première fois de sa vie peut-être), travaillait dans mon cabinet .. un jour surtout qu'Alfred était au Musée avec M. Jacob. Quand il revint, je croyais à peine qu'il fût parti encore. J'ai appris, disais-je, la prodigieuse élasticité de l'homme, comme il plie et se relève. Une diligence a passé sur les côtes de Bénard et ne les a point brisées. Moi aussi, après ce terriblement écrasement, je puis survivre !...

Aujourd'hui, rejeté vers le variable et vers l'inconnu, *Ne peur, n'espoir*. L'action, l'action ! un peu de plaisir peut-être, au défaut du bonheur, que je ne dois guère attendre.

Fort agité tout le jour. Munich y avait peu de part. Parfois, je rêvais à *mon retour*, comme à un voyage dans le Midi, parfois à cet impossible, si près, si loin (utiliser un voyage dans le Midi historiquement en posant bien les questions, percer par la pensée dans ce Midi, fort curieux après l'Allemagne, savoir si l'on peut fondre un peu le roc).

A Schlessheim je remarquai un charmant Wilkie l'ouverture du testament), le touchant et faible tableau d'*Overbeck* : *l'Allemagne consolant l'Italie* (l'Allemagne lui tient une main de ses deux mains, l'Italie en laisse prendre une, en garde une libre). Un paysage tout petit, touffu, mystérieux, du maître d'Albert Dürer, Wohlgemüth.

— Une Lucrèce, de Cranach, très froide, montrant tout, même la partie lésée.

— Un Loth médiocre, cependant bien troublé, ne sachant où il est : la nature humaine serait trop faible pour porter ainsi sur un même cœur deux amours.

— Le frère de Thamar, encore sur le lit ; il a joui, chassé sa pauvre sœur, toute nue ; il lui donne un coup de pied aux fesses. Cette brutalité fait horreur.

Au retour, l'imposante fresque de Cornélius dans l'Église de Saint-Louis, décorée à la byzantine ; jugement dernier à Saint-Louis. L'Enfer très faible. Satan ridicule. Au total, tout voulu, pensé... rien de spontané, l'ange du livre, l'ange de l'épée. Les amis s'embrassent. Un ange réunit les époux, un autre défend contre le diable, etc.

Le palais du Roi, les Nibelungen de Schnorr, qui me firent grand plaisir. La scène du secret révélé par Siegfried qui montre la verte ceinture ; l'humiliation de Brunhild devant son triste Gunther.

J'en tirai mon texte, pour donner le soir une explication maternelle sur tout ce que perd une fille en devenant femme ; combien, même pour l'homme le plus amoureux, elle en est diminuée.

Adieux à Gœrres. Vu chez eux le pâle et insignifiant conseiller du Roi. M. Schreiber. Gœrres insistait sur la *division* infinie des sciences, moi sur leur réunion, sur la simplifications des méthodes, etc.

Munich. 7 et 8 juillet.

Rubens (1). Je vis à peine les 95 tableaux, que j'y sentis une *œuvre unique*, une vie, la seconde moitié surtout, le temps où cet empereur de la peinture semblait si grand, si heureux, et où il souffrit le plus ; le temps où les désappointements du bour-

(1) Nous donnons pour chaque tableau deux numeros, le numéro ancien et le numero actuel.

geois anobli, de l'ambassadeur artiste, de l'homme sorti de sa carrière, se combinent avec les tristesses, les impuissances peut-être, d'un *vieux mari* amoureux, avec les contradictions d'une force décroissante et d'une sensibilité croissante, etc,

Ne peut-on pas partager cette grande vie en trois parts ? la première où il avait encore sa *mère*, qui, comme on sait, était tout pour lui ; la seconde, où il avait encore sa *première femme*, Elisa Brant, celle avec laquelle il s'est peint (nº 261-782) dans son âge de force et déjà de maturité, assis dans un bosquet, mettant *sa main dans la main* honnête et sûre de sa bonne femme, se reposant en elle des travaux, des orages intérieurs. La 3e époque est celle où l'artiste, au comble de la gloire, mais ayant perdu la vie intérieure, les douceurs de la famille, voulut jouir au moins, et prendre possession pour son compte de cette nature, que jusque-là il n'avait guère vue que pour l'imiter. Le choix de sa *seconde femme* indique ce moment de sensualité tardive qui suit les grands efforts d'esprit : c'est la beauté physique, la richesse des carnations, des chairs, le luxe de la vie qui plaît à celui en qui la vie va décroître ; plus on en a perdu en soi, et plus on en veut dans l'objet aimé. Aimé ? non, désiré plutôt (acharnement sur un modèle aimé) : *non abradere possunt*. Lucrèce. — Nº 281-795 : portrait d Hélène Forman (ou Fourment), sans doute dans la *première année* de mariage, plumet blanc au chapeau (madame l'ambassadrice !) velours noir, afin de faire mieux ressortir la grosse, blanche, élastique gorge. Qu'elle jouisse de sa parure, du luxe de la richesse, de tous ces fruits du génie ! la voilà qui siège *triomphante* sous un portique (nº 265-794) Plus belle encore par le développement *de la taille* et des beaux bras blancs dans le massacre des Innocents (nº 276-757), la belle femme du milieu qui tend les bras vers le ciel. (Même figure dans la galerie de Médicis). Ce tableau s'adresse au cœur maternel ; en effet, la voilà mère, son fils déjà grand, la toque noire en tête et, du reste, tout nu, sur ses genoux (nº 285-797).

Cependant le grand artiste, complet alors en tout sens, jouissant complètement de ce bonheur (superficiel, extérieur) atteint sa plus haute harmonie de coloriste. Il fait son grand jugement dernier (nº 263-735), si beau comme gamme de couleurs, comme guirlande de figures suaves, doucement enlacées, s'aidant à monter au ciel, mais si voluptueusement pressées l'une par l'autre qu'elles pourraient bien oublier le ciel en chemin. Dans les bienheureuses, Hélène Forman, mains croisées sur la poitrine un peu humiliée d'être là, mais enfin sauvée par la grâce du génie. A gauche, pour instruction, pour menace, un diable horrible, qui traîne et tord deux belles femmes. Hélène, prends garde à toi !

La douce et voluptueuse montée vers le ciel, l'aide amicale, amoureuse, que se prêtent les âmes, sont peintes, avec un détail charmant, dans l'esquisse toute rose (nº 325-804, cabinet XII), qui visiblement fut peinte pour charmer une femme.

Cependant l'âge avance, le désir subsiste, augmente même, pouvant moins se satisfaire ; la jouissance imparfaite devient capricieuse, curieuse (chaste Suzanne surprise au bain, nº 284-745), furie de vieillard. La passion tyrannique, qui n'a d'obstacle qu'en soi, en la nature affaiblie, aime à se figurer que l'obstacle est dans l'objet désiré ; elle met durement la main dessus ; elle lui dit : « Tu es à moi. » C'est ce qu'exprime d'une manière assez crue le berger déjà vieux, fatigué, qui passe familièrement la jambe sur les genoux de la bergère qui refuse. Celle-ci est encore Hélène Forman ; je crains que le vieux berger ne soit le pauvre Rubens (nº 292-759).

Elle refuse... c'est qu'elle aime ailleurs ; c'est qu'elle trahit, ô femmes perfides ! (Samson s'élançant du lit de Dalila, nº 260-744. Samson vieux, contre la Bible, donc le Samson est Rubens) ; puis elle se plaint qu'on se plaigne. Pauvre Rubens, pauvre Job (nº 309-805 des cabinets) !

Eh ! bien, vieux ou non, malheureux ou non, pendant qu'on *verse son sang*, il continuera d'enseigner son art, d'éclairer le monde. On peut lui ouvrir les veines, comme à Sénèque, il y a en lui de la vie pour tous (nº 262-724).

Vieux ! mais il est jeune et toujours fort ! Quel est, de tous ces beaux jeunes gens, celui qui manierait ainsi le pinceau ? Vieux ! qui pourrait comme lui combattre les lions, ou comme ce *sanglier terrible*, défier la meute dévorante, la meute d'envieux, d'ennemis ?..

Vous ferez justice, Seigneur... Ces envieux, ces superbes qui méconnaissent le génie, cette tourbe d'hommes charnels qui n'ont jamais pu le comprendre, vous les *précipiterez*... Et l'amour trahi (s'il y avait vraiment trahison), quelle torture serait assez atroce pour lui... Dans le petit jugement dernier (nº 297-738, cabinet XII), il en a imaginé une, qui dépasse Dante de bien loin : la femme du premier plan, qui semble violée par un démon-satyre.

Mais, si cela n'effraie pas assez un cœur corrompu, le peintre peut imaginer des chûtes effroyables, creuser des abîmes de feu, des perspectives infinies dans les flammes éternelles... Les uns vont tomber sur les reins, les autres juste dans la gueule du dragon. L'un est chevauché par un Diable, deux autres sont traînés ensemble par les cheveux, comme ils étaient au moment où la mort les surprit dans leur péché ; au bas, des animaux hideux, informes, s'acharnant sur des animaux (le chat-tigre, aux yeux flamboyants, sur une carcasse de cheval) : ceux-ci sont

peut-être des damnés transformés. Cet enfer atroce, où les coupables sont torturés par des agens plus coupables encore, où les ministres de la justice doivent dépraver encore les damnés en les torturant, est une condamnation de la manière dont le moyen âge a envisagé les peines éternelles.

Au centre de ces horreurs, le peintre a suspendu une énorme femme qui tombe, mordue au ventre et aux fesses, et qui, si je ne me trompe, est la caricature d'Hélène Forman.

Ces conjectures sont singulièrement appuyées par la suite des *portraits authentiques* d'Hélène : 1° belle, jeune, grasse, sans pensée ; 2° riche et magnifique, jouissant de l'opulence de son mari ; 3° un portrait, que j'avais oublié d'abord, la représente coquette, agaçante, yeux fripons sous un chapeau noir (n° 328-796, cabinet XII) ; 4° mère, dix ans de mariage, l'air fin et doux, déjà une femme de Van Dyck.

Nul doute que celle-ci n'ait bien tourmenté Rubens. C'est à elle, ce semble, que le *Christ pardonne* (comme Milton à sa femme, sous le nom d'Adam, au Paradis perdu), dans un beau tableau où il a réuni, avec la Madeleine, deux grands pécheurs : David, le bon larron. La Madeleine *n'a pas* les traits d'Hélène, non plus que sa Dalila (c'eût été trop révéler) ; mais elle a sa chevelure, sa carnation, etc. Le Christ est d'un bon sens sublime, admirablement simple et judicieux, selon nos idées modernes ; il semble dire : « Insensés, était-ce la peine ? Vous n'avez pas eu le bonheur dans votre péché ».

L'Ange d'Élie, au Musée de Paris, me semble aussi une traduction masculine et colossale d'Hélène Forman ; elle donne au pauvre Élie, desséché par la chaleur du jour, par le travail et la lutte, le pain, le vin de la vie. Moins vieux que cet Élie, mais bien fatigué, bien jaune et souffrant, est l'homme admirable qui, dans le *grand jugement dernier* de Munich (n° 263-735), se trouve tout au bas, un pied dans la terre... Ah ! qu'il a du chemin à faire pour arriver en haut dans la gloire, où l'homme sera l'homme-Dieu. Tout à côté de cet homme, au-dessus, se trouve accroupie la jeune rose rouge, Hélène Forman, si vivante et si bien portante près de cet homme si malade. « Voyez, madame, comparez, telle vous êtes et tel je suis. Compâtissez, fleur d'amour ; j'ai besoin au moins de compassion ».

N'est-ce pas encore la même idée, au Musée de Paris, dans le tableau où la jeune Thomiris force cette noble tête de Cyrus de boire son propre sang...

La jeune femme devait moins apprécier Rubens, à mesure que commençait avec Van Dyck le mouvement de la grâce, après celui de la force, le jeune et charmant Van Dyck. C'est peut-être pour montrer aussi que la grâce ne lui était pas interdite, que le fort des forts fit le gracieux tableau où Hélène *tient sur ses genoux* son jeune fils tout nu, coiffé d'un chaperon (n° 235-797). Enfin, pour répondre aux peintres en petit qui faisaient fureur, aux Téniers, aux Gérard Dow, il fit la *Kermesse* de Paris, et à Munich, les *Amazones* et la *Déroute de Sennachérib*. Combien tout ceci m'explique le Saint Georges de la chapelle funéraire d'Anvers, Saint Georges victorieux ; mais le lion craque sous le poids du temps.

VAN DYCK

8 juillet.

Plusieurs Van Dyck admirables, une Sainte Famille surtout, d'un ton chaud et doux que je n'avais pas vu à ce maître, et qui explique sans doute pourquoi le monde dut passer dans la peinture des tyrannies de la force aux douceurs de la grâce.

L'un de ces Van Dyck qui n'est pas le plus suave, n'en est pas moins le plus touchant (337-849). C'est la femme de Van Dyck, fille de Mylord Ruthen (n'y a-t-il pas un roman tragique sur ce nom ?) La grande dame, qui voulut être femme d'un peintre, n'eut pas à s'en repentir. Il a bien fallu en effet prendre le costume, la coiffure serrée d'une bourgeoise flamande... La fière Anglaise, toute changée qu'elle est, domptée à sa condition, jette de côté la tête... et qui sait si elle ne sortirait pas de ce fauteuil, de cette maison :.. mais elle y est liée, rivée par une chaîne de diamants, par une force plus forte que toutes les forces du monde, et quelle ? le bras de son enfant, d'une fille de 5 ans qui a tant besoin de sa mère, et qui, se mettant obliquement au passage, enlace de son petit bras le bras maternel et par dessous prend le fauteuil, de sorte que la mère ne pourrait se lever sans casser le bras de l'enfant. Elle restera, soyez-en sûre.

Celle-ci a descendu de sa condition. L'amour l'a placée dans cette maison, dans cet atelier de peintre, dans ce fauteuil si simple. A peine son costume sec et noir de bourgeoise a-t-il par devant quelques lacets d'or, comme pour rappeler amèrement le luxe de la maison paternelle. — Eh ! bien, avec tout cela, elle pourrait être plus malheureuse. Voyez, à côté, sous un rideau de pourpre, près d'une colonne, cette *grande et belle femme Pâle*, dont la joue est déjà si creuse. Celle-ci a peut-être monté, tandis que la fille du lord descendait. Mais, qu'elle a payé cher ces colonnes, cette pourpre, cette robe de brocard d'or. Elle les a payés, de son bonheur, de sa santé, de sa vie bientôt, bien plus encore, s'il est possible. Dans sa lutte ingrate contre le sort où elle a vécu, son intelligence a faibli à la longue, son esprit a baissé. Elle est maintenant *au-dessous de ce que promettait* le noble front, les formes grandioses de cette tête pâlie, effacée. Au contraire, la grande femme, jolie, vulgaire, du bourgmestre, n'est ni au-dessus, ni au-dessous de sa condition ; elle est au niveau.

(*A suivre*). JULES MICHELET.

L'EXTENSION DE LA VIE MUNICIPALE

II. — La production communale

Il est peu de réformes politiques importantes qui ne dérivent de transformations économiques. La croissance du trafic et la décision des marchands hansés provoquèrent, au XIIe siècle, l'émancipation des communes. C'est l'expansion industrielle et commerciale du milieu du XIXe siècle qui, directement et en éveillant l'esprit démocratique, régénéra la commune contemporaine.

Avec la grande industrie et les communications rapides, nées de l'utilisation de la vapeur, sont apparues les vastes agglomérations humaines. Là se concentrent les énergies les plus diverses et âpres, les moyens d'étude perfectionnés, les applications dernières des découvertes scientifiques, les capitaux. Par le contact du luxe, les besoins s'avivent et se propagent. La gestion municipale devient extrêmement active et minutieuse. Comment tolèrerait-on, dans le domaine public, l'inertie et l'empirisme exclus de l'usine et du logis ? La diffusion de l'éducation et de l'aisance porte les innovations utiles aux bourgs et aux villages.

Dans son fameux *Mémoire sur les municipalités* (1775), Turgot chargeait les paroisses « d'aviser aux travaux publics et aux chemins vicinaux », comme de « veiller à la police des pauvres ». L'œuvre de production s'est diversifiée autant que l'œuvre de protection, spontanément.



Le pouvoir municipal, dans tout groupement, doit assurer la circulation et la salubrité. Que l'on songe à l'intense pulsation des grandes villes, à l'animation des bourgs aux jours de marchés et de fêtes, à la masse de produits qui affluent en un centre, matières premières destinées aux fabriques, marchandises aux magasins, combustibles, vivres de toutes sortes, énorme déchet, on concevra la difficulté de pareille tâche. D'autant qu'en France, toujours une préoccupation esthétique la complique. Depuis moins d'un demi-siècle, les villes se sont muées, haussmannisées. De spacieuses artères, où s'engouffre l'activité trafiquante, ont été percées de quartier à quartier, reliées par un lacis de voies secondaires, neuves ou élargies. Macadam, pavés de pierre, de bois, de verre même, revêtent la chaussée. Le balayage et l'arrosage, jadis à la discrétion des habitants, sont affaire municipale. Des quinconces, des eaux vives, des squares aident à l'aération et jettent leur teinte vive dans l'immense grisaille.

Gare, port, les villes ont chacune un appareil de réception et de transmission. Elles ont trop négligé les arrivages par eau ; il leur faut maintenant creuser des bassins pour la batellerie ou la navigation, aligner des quais, élever des entrepôts nantis d'un outillage ingénieux et d'amples vomitoires.

Afin d'en faciliter la vérification et l'achat, elles concentrent les apports : d'où ces marchés, ces halles, ces abattoirs municipaux pourvus, comme à Dijon depuis peu, de chambres frigorifiques.

Une voirie souterraine, égouts, collecteur, etc., draîne dans toutes les rues et les maisons les résidus liquides et les déverse à la mer, en un fleuve, ou comme à Paris en des champs d'épandage. Ou encore les vidanges sont traitées dans des dépotoirs et des usines, transformées en poudrette et en sulfate d'ammoniaque. Quant aux ordures ménagères enlevées le matin par charrettes, elles sont cédées aux cultivateurs. Les villes anglaises les incinèrent et en forment des scories-briquettes de maçonnerie. Au Havre, une compagnie s'est engagée, il y a quelques mois, à fabriquer ainsi du charbon.

Les Conseils ruraux ont leurs chemins vicinaux à frayer et entretenir, leurs abreuvoirs, leurs communaux à tenir en état, leurs biens patrimoniaux à faire valoir. Une loi récente prévoit la vente du bois d'affouage, réservé jusqu'ici aux habitants.

L'irrésistible poussée des besoins contraint les municipalités à excéder leur activité traditionnelle, qui consistait à créer des utilités collectives, des valeurs d'usage. Désormais la commune se met au service de l'individu, produit des valeurs d'échange, fabrique en vue de bénéfices. Elle est, au sens juridique du mot, commerçante.

Dans le hameau chacun, selon le geste de la Belle Samaritaine, va puiser l'eau à la source voisine. Pareille pratique n'a pas cours dans les villes, où il importe d'amener l'eau vite et sans frais aux étages supérieurs. Autoriserait-on des sociétés concurrentes à y pourvoir ? Mais il faudrait de multiples canalisations dont la pose et la réparation nécessiteraient l'éventrement fréquent des rues. L'eau, dont l'hygiène requiert la dépense abondante et par suite quasi-gratuite, serait d'un coût excessif. Force était donc d'instituer un monopole de distribution, et seule la commune le pouvait faire. C'est elle qui capte, conduit, défend contre toute pollution, puis vend l'eau.

> Le gaz aux clartés ruisselantes
> « De nos cités chasse la nuit.

Electricité et gaz conviennent particulièrement à l'éclairage des rues, des manufactures et même des simples appartements. Mais les exigences de la voirie, le souci du bon marché, n'appellent-ils pas, ici

encore, le monopole? Et conçoit-on que la commune laisse diverses sociétés établir des rails et des plots sur les boulevards? ou même qu'elle voie avec sérénité de pesants omnibus encombrer ses places et ses rues? Les relations, de faubourg à faubourg, doivent être faciles et peu coûteuses. Raisons majeures pour que l'autorité sauvegarde l'unité de direction et fixe les tarifs. L'éclairage et les transports en commun, comme l'adduction d'eau, sont de véritables « monopoles de fait », qui s'imposaient à la commune grandissante. Mais par eux elle s'est ingérée dans la production individualiste, elle a vendu à l'habitant.

⁂

Supputant les capitaux à engager, les risques à courir, les responsabilités à assumer, mal préparées et mal conseillées, les municipalités n'osèrent tout d'abord exploiter elles-mêmes ces monopoles; elle les concédèrent Elles promirent au concessionnaire certaines immunités, en stipulant un tarif modéré et une redevance annuelle. Ainsi se formèrent, surtout depuis 1860 et après 1870, les compagnies d'eau, de gaz, d'électricité, d'omnibus, de tramways.

Une préoccupation unique guida ces sociétés : réaliser des bénéfices. Elles s'abstinrent de tous les perfectionnements qui ne diminuaient pas le coût de revient. Elles maintinrent de hauts prix de vente. Le privilège garantit ainsi l'incurie et le versement à quelques capitalistes d'un véritable impôt. Les villes regimbèrent, de longs et onéreux procès s'ensuivirent, sans succès marqué. Pourquoi la commune n'exploiterait-elle pas elle-même? Que serait-ce, sinon l'union des consommateurs pour éliminer les intermédiaires et recueillir les profits? L'idée de coopération communale se répandit.

Certaines sectes, M. Brousse et les possibilistes, Benoit Malon et les indépendants, l'adoptèrent. Dès lors, et bien que stigmatisée par le chef collectiviste, M. J. Guesde, elle apparut comme un épouvantail socialiste. Pour la millième fois fut réédité le réquisitoire contre la gestion administrative : elle n'a point disait-on le stimulant de l'intérêt privé, par suite elle ignore l'initiative et l'économie. Elle ne sait pas amortir promptement, renouveler l'outillage en vue d'un meilleur rendement, conclure avec décision des marchés à terme, accepter des responsabilités, conduire avec fermeté le personnel. Le Conseil d'Etat prétendit que les communes n'étaient pas habilitées à faire acte de commerce. M. Paul Leroy-Beaulieu prononça l'arrêt : « Une des maladies les plus graves et les plus insidieuses qui menacent la civilisation moderne, c'est le socialisme municipal ».

Les conservateurs anglais, d'esprit pratique et politique, apprécièrent au contraire en l'exploitation des monopoles une source de revenus, l'allègement de l'impôt. Après la réforme administrative de 1888, les grandes municipalités, celles de Londres, Liverpool, Glasgow, Manchester... s'inspirant de l'œuvre de M. Chamberlain à Birmingham en 1874, rachetèrent les concessions d'eau, de gaz, d'électricité. Les résultats furent heureux, sauf quelques déconvenues que dénonça violemment le *Times*.

En France, les villes, malgré interdictions et diatribes, s'essayaient à l'action directe. Elles accomplissaient, dans leur domaine, certaines besognes qu'elles confiaient auparavant à un entrepreneur, balayage, arrosage, perception des droits dans les halles, marchés, abattoirs, entrepôts, direction des théâtres... Lyon réalisait ainsi d'importantes économies; mais non point Paris, victime de sa grandeur. Avec ses Préfets, son budget de 350 millions, ses nombreuses administrations, il forme un État dans l'Etat; c'est la ville de France où les entreprises municipales sont le plus difficile à mener à bien. Toutefois le rachat des canaux de l'Ourcq et Saint-Denis et du port de la Villette, conclu dès 1875, eut quelques conséquences excellentes.

Le service des eaux est d'une nécessité qui assure sa pérennité. Il n'implique ni achat, ni transformation de matières premières. L'exploitation en est donc régulière et la jurisprudence autorisa, en certains cas, les communes à l'entreprendre. Lyon en tire maintenant des bénéfices croissants, ayant augmenté le nombre des polices de 48 p. 100.

Outre les villes anglaises, Hambourg, Leipzig, Breslau, Dresde, Cologne, Brème, Berlin même, des villes d'Autriche, de Suisse, etc., fabriquent le gaz d'éclairage. Les profits sont considérables. En France, ils restent acquis à une oligarchie financière. Chose paradoxale, l'exploitation directe est tolérée quand elle n'est point lucrative; c'est ainsi qu'elle fonctionne en maintes petites communes. En 1880, cependant, Tourcoing l'établit et depuis lors la conserve comme fort rémunératrice. Grenoble, Valence l'ont également admise, avec un demi-succès. La variation des cours du charbon et du coke déroute des services inexpérimentés, égarés par des règlements surannés.

L'éclairage électrique étant récent n'a été concédé par les municipalités étrangères qu'à leur corps défendant. Elles le distribuaient, en 1900, dans 460 communes des Etats-Unis, 124 villes d'Angleterre, 24 d'Italie, à Vienne, Prague, Brünn, Trieste, dans les villes d'Allemagne, à Cassel notamment. Au pied des monts d'Auvergne ou des Pyrénées, au coin d'une ruelle étroite, brille souvent l'arc voltaïque. C'est que la proximité d'une chute d'eau rend la production électrique peu coûteuse, et, qu'étant peu importante, la commune a pu s'en

charger. Ailleurs règne la concession. Paris a voulu éclairer lui-même un de ses secteurs et une usine électrique a été aménagé en 1890 dans le sous-sol des halles. L'ingénieur du service accusait en 1902, un bénéfice annuel de 42.000 francs. A perte de vue, on épilogua sur ce chiffre cependant satisfaisant.

Les villes anglaises, Huddersfield en 1882, puis Liverpool (1889), Glasgow (1894), Londres, depuis quelques mois Birmingham, se sont emparé des entreprises de transport. Leur gestion est marquée le plus souvent par la réduction des tarifs et l'accroissement des bénéfices. Zurich a racheté un réseau concédé et s'en félicite. Les grandes communes n'ont pu, en France, suivre cet exemple.

Les usines électriques, françaises et étrangères, sont parfois distributrices d'énergie. La commune se saisira-t-elle partout des chutes d'eau? Grave question que discutent les champions de la houille blanche. L'eau, longtemps détrônée par le charbon, redevient, grâce aux découvertes scientifiques, source de force. Dans les gorges perdues surgit l'usine, comme les « moulins de coton », aux flancs des montagnes d'Ecosse, à la fin du XVIIIe siècle. Et c'est la commune qui, suscitant à son gré l'atelier familial ou collectif, dispenserait l'activité, la richesse, la vie même. — D'autre part, Genève depuis 1899, Manchester depuis 1894, Glasgow mettent à la disposition de leurs habitants la force hydraulique.

***

La coopération communale s'est étendue à d'autres exploitations qu'à celle des monopoles. On lui a demandé de suppléer à l'industrie privée défaillante, et de pourvoir, sans souci de lucre, à certains besoins collectifs essentiels. Quelques fabrications lui ont été déférées, au contraire, parce qu'elles paraissaient à même de procurer des revenus Forte du crédit, des lumières et du désintéressement même de la commune, ne peut-elle braver la concurrence?

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, les municipalités veillaient au maintien de réserves de blé et, lors des crises, débitaient des farines à prix réduit. Malgré l'émancipation de la boulangerie et de la boucherie en 1862, elles conservent encore le droit de taxer le pain et la viande. L'alimentation du peuple reste ainsi une de leurs préoccupations capitales, bien qu'atténuée par le jeu du commerce. Or, il est des villes manufacturières où la multiplicité des boulangeries, en décuplant les frais généraux, enchérit à l'excès le pain ; ne convient-il pas de fonder une boulangerie communale? Ainsi jugea en 1894 la municipalité de Saint-Ouen, dont le gouvernement réfréna le zèle. En 1903, le syndic socialiste de Catane a acquis toutes les boulangeries et fait de leurs possesseurs de simples vendeurs bénéficiaires d'une commission de 5 p. 100. D'autres boulangeries et des minoteries municipales existent en Italie, notamment à Palerme. Des boucheries n'auraient-elles pas la même utilité, des restaurants même : les villes créent déjà des fourneaux économiques où sont offertes des portions à bas prix.

On sait l'ignominie des quartiers ouvriers, ces taudis sans nom, sur des rues souillées, dans une atmosphère infectée. Contre elle l'humanité proteste, et aussi la prudence, car l'insalubrité engendre des épidémies dont tous sont menacés. Des entreprises philanthropiques construisent des maisons saines, au loyer modique, mais en petit nombre. Les communes amplifient cet effort. Dès 1852-1853 Huddersfield et après 1888, Manchester, Glasgow, Birmingham élevèrent de coquettes cités ouvrières sur les ruines d'anciennes cours des miracles. Au 31 mars 1902, Londres avait édifié 15.198 maisons pour 89.504 personnes. Mais la cherté des terrains empêche d'abaisser suffisamment les loyers, les petits bourgeois occupent les logis municipaux et, sauf à Glasgow, les ouvriers refluent dans les bouges. Les villes projettent un nouvel essai. Le Conseil du comté de Londres a décidé en 1903 de bâtir un hôtel pour ouvrières et un caravansérail où 804 ouvriers célibataires, moyennant 0 fr. 63 par jour, trouveraient une chambre décente et maintes commodités. La loi française, confirmée en 1902, invite les communes à exproprier et démolir les ilots insalubres, mais non point à reconstruire et à louer. Un service collectif de logements est cependant facile, témoin l'accaparement des immeubles à Paris par les Sociétés d'assurances.

Le souci de la vie humaine a décidé quelques villes étrangères à diriger d'autres industries. Battersea, Saint-Helens, Liverpool vendent du lait stérilisé et diminuent ainsi la mortalité infantile. Roubaix voulut créer une pharmacie municipale, afin de mettre à la portée des ouvriers remèdes et santé. Pour répandre l'hygiène, maintes villes donnent des bains, des piscines à prix réduit, ainsi Londres, Paris, Luxembourg...

La paroisse de l'ancien régime avait son four banal, son moulin ; de même les communes contemporaines aménagent des lavoirs ou parfois achètent des machines agricoles. Colmar prête à ses habitants, contre faible rétribution, des appareils de sulfatage et de soufrage. Enfin Londres, Amsterdam possèdent des ateliers de confection, Paris des carrières dans les Vosges, Glasgow et Bradfort des mines de charbon, Colchester un parc à huitres, Orbetello une pêcherie, Boston fabrique des imprimés, Wolverhampton de la glace, Torquay élève des moutons,

telles communes exploitent des établissements thermaux, des pépinières, des houblonnières, etc...

***

Ainsi l'activité individuelle des communes est en pleine croissance. Les grandes villes françaises, Paris et Lyon en tête, gèrent elles-mêmes leur domaine, le service des eaux, demain produiront le gaz et l'électricité. Elles battent en brèche la jurisprudence administrative propice aux Compagnies. A l'étranger, Londres, Glasgow, Birmingham, Manchester, Amsterdam, Dusseldorf, Zurich régissent maintes industries. Sur un budget de 26 millions, à Bruxelles, 4 millions seulement proviennent de l'impôt, et 4 millions d'une subvention de l'Etat; en regard le domaine public et privé et les services industriels de la commune procurent 18 millions!

Toute exploitation suppose une direction libre et responsable; et pour en suivre les fluctuations, faire ressortir les découverts et le rendement, il est besoin d'une comptabilité minutieuse : une organisation économique semble donc indispensable à la commune; elle apparaît à Glasgow, Edimbourg, se dégage en Allemagne et se trouve décrite par la loi italienne du 29 mars 1903, dite loi Giolitti. Chaque industrie forme une régie distincte. La direction, conseil d'administration et directeur, comprend des techniciens, à l'exclusion des personnages politiques. Elle est nommée, d'après la loi italienne, au concours public, pour un délai renouvelable de trois ans. Sa responsabilité est absolue, partant ses pouvoirs sont étendus. Elle est à même de saisir l'occasion d'une affaire, sans avoir à consulter le Conseil municipal. Un budget spécial confronte, avec les recettes, les dépenses courantes, l'intérêt et l'amortissement. Un fonds de réserve corrige les variations inhérentes à toute exploitation. Le Conseil municipal approuve le budget et prend les décisions capitales.

Ainsi conçue, la gestion municipale est, autant que celle des sociétés anonymes, préservée de l'impéritie et du coulage. En outre, la commune empruntant à moindre taux qu'une société privée, est moins obérée par le service des intérêts. Elle ne vise pas à l'exagération des profits, mais à l'extension du rendement. Elle réduit les tarifs au profit de la population entière; elle assure un salaire élevé à ses ouvriers. Enfin elle verse les excédents au budget, et par là diminue la part de l'impôt.

La coopération communale, cependant, ne doit poursuivre ses applications qu'avec prudence et réserve. Elle n'a pas à s'immiscer en des exploitations aléatoires; c'est là le rôle de l'initiative privée, stimulée par l'appât des dividendes. Mieux vaut alors recourir à la concession, sauf à en limiter la durée, à prévoir le rachat et stipuler une participation aux bénéfices. En Italie, les régies municipales ne peuvent être instituées qu'avec l'assentiment des habitants, exprimé par referendum. En France, c'est à la centralisation, jusqu'ici outrée et oppressive, à se réhabiliter en éclairant les communes et empêchant toute spéculation téméraire.

Pas plus qu'aucune autre institution humaine, la coopération communale n'est d'ailleurs une panacée. Il lui appartient de gérer les monopoles, de pourvoir même aux besoins collectifs en détresse, mais non de se substituer à l'initiative privée. Les coopératives libres d'Angleterre, celles de Belgique, le Vooruit de Gand, la Maison du peuple de Bruxelles, le Progrès de Jolimont, qui vendent à bon compte le pain, le vêtement, le lait stérilisé même, rendent inutile toute intervention communale. La Société fabienne qui s'est faite outre-manche l'apôtre de la municipalisation, la réclame pour la fabrication des produits dont il a y intérêt essentiel à étendre (pain) ou diminuer (alcool) la consommation. Pareille règle méconnaît les exigences locales. C'est au discernement des communes, sous le contrôle de l'Etat, à prononcer.

***

Cette transformation, si caractéristique et récente, de la commune en organisme économique est-elle heureuse? — L'Etat est unitaire dans ses manifestations. Il applique à tout et à tous une règle uniforme: les administrations qui y sont initiées et qui veillent à son application s'isolent volontiers, s'érigent en « clergés » fermés et redoutables. Elles considèrent comme hérétiques l'idée, l'effort indépendant. L'Etat souvent opprime. La commune au contraire s'inspire des aspirations, des besoins locaux. Ses services sont pénétrés de l'esprit ambiant. Son œuvre est différente ici de ce qu'elle est là. Elle résulte de l'initiative concertée des habitants, qui peuvent aisément la modifier.

Dira-t-on que la commune étend sa main-mise sur la production? Mais elle n'embrasse que des industries monopolisées ou des services d'utilité collective. Aucun accaparement; il y a partage normal entre deux activités, communale et privée. En même temps que celle de la commune, s'agrandit à l'infini la tâche économique de l'individu, fabrications nouvelles, industrialisation de l'agriculture, exploitations coloniales, placements étrangers, etc. C'est même ce développement de la production privée, le perfectionnement de l'outillage, la formation de centres manufacturiers qui a rendu inéluctable l'extension de la coopération communale.

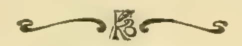
Le domaine municipal représente la part de propriété collective nécessaire à un régime économique

libre, part utile à tous et indispensable aux faibles pour qu'ils ne périssent pas dans la lutte.

Ainsi l'essor de la coopération et celui de la solidarité communales ont des fins identiques. Qu'elle produise ou qu'elle protège, la commune vise toujours à l'utilité publique. Elle organise pour tous la défense contre l'ignorance, la maladie, les services d'eau, d'éclairage, de transport. Elle crée des hôpitaux pour les pauvres, des caisses d'épargne pour les modestes, des théâtres pour les riches. Son œuvre, infiniment souple et complexe, répand l'aisance, rend plus humaine la vie, aide au développement de la race.

Taine n'a discerné que les échecs ou les vices transitoires de la commune contemporaine, hasardée en une complexe évolution. Mais la vigueur de l'effort, la beauté du but, sont aujourd'hui visibles. La commune se relève d'un séculaire affaissement. Elle devient, sous le contrôle jaloux encore de l'État, l'ouvrière zélée de l'œuvre démocratique.

François Maury.



LES DERNIÈRES AMOURS DE GŒTHE

On conserve aux *Archives de Gœthe et Schiller* à Weimar un cahier formé de neuf feuillets de papier vélin recouverts d'un carton bleu, les mêmes que Gœthe, a dire de son secrétaire Eckermann, avait fixés autrefois par un ruban de soie sur une couverture de maroquin rouge. C'est le manuscrit d'une élégie écrite par lui en souvenir de sa dernière passion, celle qu'il éprouva pour Ulrique de Levetzow. Le directeur des Archives, M. Bernhard Suphan, en avait donné un fac-similé aux membres de la *Société de Gœthe*, en 1900, quelques mois après la mort d'Ulrique, et M. Auguste Sauer, professeur à l'Université de Prague, vient de publier quelques pages de *Souvenirs*, où Ulrique raconte elle-même, avec une grande sincérité, l'histoire de ses relations avec le grand poète (1).

Son intention, dit-elle au commencement et à la fin, est surtout de démentir les fables qu'on faisait courir sur son compte. Lorsqu'on sut, en effet, que Gœthe, sur ses vieux jours, s'était épris d'une jeune fille au point de vouloir l'épouser, et qu'il l'avait chantée dans une longue élégie et dans de petites poésies de circonstance, les imaginations se donnèrent carrière ; et, en l'absence de renseignements précis, il se forma une légende, où Ulrique apparaissait comme une Charlotte sentimentale et Gœthe comme un Werther attardé. Eckermann lui-même, qui pourtant était en position de se renseigner, dit qu'il ajoutait foi à la légende, parce qu'elle semblait d'accord « avec la constitution vigoureuse de Gœthe et avec la fraîche vivacité de son cœur » (1).

Aujourd'hui que nous possédons les lettres échangées entre Gœthe et la famille de Levetzow (2), et qu'Ulrique elle-même a pris la parole, la légende doit faire place à l'histoire, et l'histoire, comme il arrive d'ordinaire, n'est pas moins intéressante que la légende.

Les rapports de la famille de Levetzow avec la société de Weimar dataient déjà de loin. Le grand-père d'Ulrique venait chasser avec le duc Charles-Auguste. Gœthe appelait la mère d'Ulrique « une des étoiles de sa vie ». Cependant elle ne lui témoignait pas une admiration sans réserve. Gœthe lui ayant demandé un jour si c'étaient ses poésies à lui ou celles de Schiller qu'elle préférait, elle répondit : « Je ne vous comprends pas toujours ni l'un ni l'autre, mais je *sens* mieux Schiller. »

Ce fut en 1821, aux eaux de Marienbad, qu'Ulrique fit la connaissance de Gœthe. Elle avait dix-sept ans, et elle avait été élevée dans un pensionnat français à Strasbourg, où on lui avait surtout fait lire les poésies de Voltaire. Gœthe habitait la même maison que ses parents. « Un jour, raconte-t-elle, ma grand'mère me fit appeler, et la femme de chambre me dit qu'un vieux monsieur demandait à me voir, ce qui ne me fut nullement agréable, parce que je travaillais à ma broderie. Lorsque j'entrai et que je fus présentée, Gœthe me prit par la main, me regarda d'un air aimable, et me demanda si je me plaisais à Marienbad. Comme je ne savais rien de lui et que j'ignorais absolument que j'avais devant moi un homme célèbre, je répondis sans le moindre embarras. »

Ce fut sans doute cette ingénuité qui charma Gœthe. On conserve également à Weimar un portrait d'elle qui date de ce temps. C'est un pastel « qui la montre, dit M. Bernhard Suphan, dans toute sa grâce enfantine ; le regard franc et pur de ses yeux bleus contraste avec les boucles brunes qui ombragent son front. » Gœthe, à partir du jour où il la connut, l'emmena régulièrement dans ses promenades du matin. Quand par hasard elle ne l'accompagnait pas, il lui rapportait des fleurs. Le soir, il restait des heures assis auprès d'elle sur le banc qui était devant la maison, lui parlant botanique, minéralogie, littérature. « Quand je m'aperçus de son grand esprit, dit-elle, je le connaissais déjà trop

(1) *Ulrike von Levetzow und ihre Erinnerungen an Goethe*, Munich, 1904.

(1) *Conversations*, 27 octobre 1823.

(2) *Goethe-Jahrbuch*, tomes VIII (1887) et XXI (1900).

pour être intimidée devant lui ; mais ni ma mère ni personne ne voyait dans nos relations autre chose que l'agrément qu'un homme âgé, qui aurait pu être mon grand-père, trouvait à converser avec une jeune fille qui ne demandait pas mieux que de s'instruire. »

Gœthe publiait alors la seconde édition des *Années de voyage de Wilhelm Meister*. Il en offrit un exemplaire à Ulrique. Elle essaya de le lire, mais s'aperçut aussitôt que ce n'était qu'une suite. Elle demanda les volumes précédents à Gœthe. Il lui répondit « que cela n'était pas pour elle », et qu'il aimait mieux lui en raconter le contenu. « Que de fois, dit-elle, j'ai regretté de n'avoir pas mis son récit par écrit ! Cela serait plus intéressant que les lettres et les billets dont on fait tant d'affaires aujourd'hui. »

La même société se retrouva les deux années suivantes. En 1822, les sœurs d'Ulrique, Amélie et Bertha, plus jeunes qu'elles, et qui venaient de terminer leur éducation dans le même pensionnat français, arrivèrent à Marienbad. Gœthe continua ses assiduités auprès d'Ulrique. Les étrangers qu'elle lui présentait, lors même que ce n'étaient que des visiteurs indiscrets, étaient toujours sûrs d'être bien accueillis. « Il suffit, disait-il, que cela fasse plaisir à ma fille. » Un des habitués écrivait, au mois d'août 1823, dans une lettre que M. Sauer a vue en manuscrit : « Gœthe dans ses excursions minéralogiques, a rencontré une violette, dont il veut faire une violette immortelle. Il est éperdument amoureux d'une jeune fille, et il veut l'épouser. Quelle poétique folie ! »

Gœthe était veuf depuis sept ans ; il avait soixante-quatorze ans. Songeait-il sérieusement à se remarier ? On voudrait en douter, mais le fait est que le duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar se chargea de faire la demande. « Nous crûmes d'abord qu'il plaisantait, raconte Ulrique ; mais il y revint à plusieurs reprises, et me fit même voir tous les avantages d'une telle union : je serais la première dame de Weimar ; je ne serais pas séparée de mes parents, à qui lui-même arrangerait une maison ; il se chargerait aussi d'assurer mon avenir, au cas probable où je survivrais à Gœthe. Ma mère, qui avait pour principe de laisser à ses filles toute liberté pour se marier, me demanda si j'étais disposée à accepter la proposition qui m'était faite. Je lui demandai à mon tour si elle le désirait. — Non, me répondit-elle, tu es trop jeune ; mais la proposition est tellement honorable, que je n'ai pas voulu l'écarter sans te consulter ; réfléchis. — C'est tout réfléchi, dis-je. J'aime Gœthe comme on aime un père. S'il était seul au monde, et si je croyais lui être nécessaire, je l'épouserais peut-être ; mais il a son fils, qui est marié, et dont je devrais prendre la place ; il n'a donc pas besoin de moi.

« Ce fut tout ; Gœthe ne parla plus de son projet ni à ma mère ni à moi, tout en continuant de m'appeler sa petite favorite ou sa chère fille. »

Le 18 août, la famille de Levetzow se transporta aux eaux de Carlsbad. Gœthe la suivit une semaine après, et demeura encore douze jours avec elle. Le 5 septembre, il reprit à petites journées le chemin de Weimar, et ce fut pendant le voyage qu'il composa son élégie, écrivant à chaque station ce qu'il avait médité dans la voiture. Le 13, il arrivait à Iéna, et quatre jours après il rentrait à Weimar. Le 2 octobre suivant, causant avec le chancelier Frédéric de Muller de son aventure à Marienbad, il disait : « C'est un penchant qui me donne encore du mal, mais dont je triompherai. Iffland pourrait en faire une comédie, dont le sujet serait un vieil oncle qui chérit trop sa nièce (1). »

Il reconnaissait à *l'Elégie de Marienbad* un caractère particulier parmi ses poésies. « Elle a quelque chose d'immédiat, dit-il à Eckermann, elle est d'un seul jet, ce qui peut avoir profité à l'ensemble. » Si cela n'a pas profité à l'ensemble, on peut dire du moins que certains détails y ont gagné. On sait que sa manière ordinaire de composer était toute différente ; il attendait que l'impression première fût bien fixée et calmée, qu'il pût la considérer en artiste et lui donner ce qu'il appelait une forme objective. *L'Elégie de Marienbad* a été écrite, au contraire, sous le coup de l'émotion ; elle a de vrais élans du cœur, des retours de passion juvénile ; elle n'a pas la beauté plastique des autres poésies de Gœthe.

Il garda par devers lui le manuscrit qu'il avait exécuté avec un soin religieux après son retour à Weimar. Il le plaça parmi ses souvenirs, à côté d'un verre sur lequel étaient gravés les noms des trois filles de Mme de Levetzow, et qu'elles lui avaient donné le jour anniversaire de sa naissance. Après sa mort, le manuscrit fut remis à Mme de Levetzow, qui en fit don au Musée de Weimar.

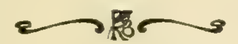
Gœthe et Ulrique, après leurs adieux du 5 septembre 1823, ne se revirent jamais. Ulrique ajoutait quelquefois un post-scriptum aux lettres que sa mère écrivait à Gœthe. Dans une de ces lettres, du 6 septembre 1829, Mme de Levetzow disait : « Ulrique est toujours comme elle était, bonne, douce, ménagère, d'une gaieté tranquille et d'une humeur égale. Elle s'occupe des enfants de sa sœur Amélie. Ses manières simples et prévenantes lui font des amis de tous ceux qui la connaissent : n'est-ce pas une

(1) *Gœthes Unterhaltungen mit dem Kanzler Friedrich von Müller*, Stuttgart, 1870.

condition de bonheur? Elle ne se maria pas. Un ami de la famille, qui la vit dans son extrême vieillesse, la décrit ainsi : « Elle possédait une force de volonté qui la faisait triompher de sa faiblesse physique. Malgré ses quatre-vingt-seize ans, sa figure était à peine ridée, et un sourire se jouait toujours sur sa bouche. Elle marchait droite dans son appartement, et parfois seulement, quand elle ne se croyait pas observée, elle s'affaissait sur un meuble. Quand sa femme de chambre accourait pour la soutenir, elle se défendait en disant : « Il faut que le corps obéisse au commandement de l'esprit. »

C'était une maxime vraiment gœthienne. Ulrique de Levetzow mourut en le 13 novembre 1899, la dernière survivante des femmes qui ont été aimées de Gœthe et qui lui font cortège dans l'immortalité.

A. Bossert.



FIGURES DE LA RENAISSANCE

Christophe de Longueil et Raynold Pole

(*Suite et fin* [1])

Une seule date comptait dans la mémoire de ce Fantasio, c'était quand il lui avait été donné de voir Naples-Parthénopé, où était mort Virgile, où ce puissant vaisseau de rêves et de poésies était venu échouer hors de la vie, éparpillant sur le somptueux rivage toute une colonie de formes divines, tout un blanc troupeau de nymphes et d'œgipans, que gardait maintenant le grand Samazar, devenu pasteur de dieux et héritier du cygne Mantouan.

« Collines du Pausilippe, soupirait à ce souvenir Flaminio, blanche Mergillina, bosquets de myrtes, rivages sacrés, si jamais, après tant et de si longues traverses, il m'est donné de réatteindre enfin vos bords et le lieu où le poète a fondé sa maison, du haut de laquelle il contemple ses songes, je planterai-là ma coiffure et mes sandales et mon épée et toutes les armes qu'emporte avec soi le voyageur. Et plus personne jamais ne me persuadera de courir encore les chemins de la terre et de la mer !... »

Pendant que les deux jeunes gens vagabondaient ainsi, le père du poète ne savait plus ce qu'était devenu son fils et commençait à être fort inquiet. Jean Antoine Flaminio s'appelait de son vrai nom Zarabini de Cotignola et ne s'était affublé du nom romain de Flaminius, qu'en entrant dans l'Académie Pomponia Leta, de Venise. Il avait suivi en cela l'usage. Professeur en diverses petites villes d'Italie, depuis sa jeunesse il continuait à exercer son métier à Bologne. Qu'on me permette de citer ici la plus grande partie dela lettre qu'il écrivit à son fils. lorsqu'il eut retrouvé sa piste : peu de documents nous éclairent mieux ce qu'était alors l'existence de beaucoup de gens de lettres. Du reste, il est sous-entendu que nous abandonnons momentanément Longueil à Padoue.

« J'ai été bien inquiet de ton silence et si peiné que je n'en avais plus de repos. Enfin on m'a apporté ta lettre, qui était la très désirée. Me voilà le cœur soulagé : je sais où tu es et comment tu te portes. Je l'ignorais tout à fait et plus tu tardais de me donner de tes nouvelles, plus j'avais lieu d'être tourmenté et de tout soupçonner. Tu sais comme je suis prompt en cette matière. L'an passé, on me dit que tu étais parti de Padoue pour Gènes. Depuis, j'avais perdu complètement tes traces. Les amis de Padoue et de Venise, auxquels je me suis adressé n'étaient pas mieux informés. Mais toi, tu n'avais pas la même excuse : tu connaissais mon adresse. Enfin ta lettre m'apprend que tu es à Rome et que tu penses y rester quelques mois. Cela ne me déplairait pas, si tu pouvais t'y remettre à tes études de philosophie. Tu n'ignores pas combien je le désire, et je m'étonne que tu ne m'en écrives rien. Allons ! une autre fois, parle-moi de tes études, que je sache non seulement ce que tu fais à présent, mais ce que tu as fait avant. J'ai quelque droit à être renseigné la-dessus, non que je craigne que tes belles dispositions pour la science se soient évanouies, mais j'ai peur que quelque chose ne t'ait écarté de la philosophie et fait renoncer à ce que tu avais commencé.

« Pour ce qui me concerne, voici où j'en suis :

« Depuis tantôt deux ans que je réside à Bologne, je n'ai pas lieu de me repentir d'y être venu. La santé est bonne et les affaires sont prospères. J'ai des pensionnaires autant que j'en veux. Si j'avais accepté tous ceux qui se sont présentés, je n'aurais pas trouvé dans toute la ville de maison assez vaste. Je me suis borné à dix, choisis parmi les jeunes gens des plus nobles familles. A quoi sert de s'encombrer ?

« Pour ce qui est de la dépense, tout est cher dans cette ville. Cela tient à la quantité d'étrangers, en résidence ou de passage, et au perpétuel mouvement de soldats qu'amènent la grandeur, la magnificence et la position de Bologne. Voilà ce que savent, par expérience, tous ceux qui en sont réduits à acheter au jour le jour les choses nécessaires à la vie. Faire venir de chez nous, cela n'en valait pas la peine, d'autant que le dernier été a été malheureux à Forocorneli : le vent, la grêle, le brouillard, rien n'a manqué.

« Tout le monde ici aurait voulu que je fasse un cours public. Les étrangers, les habitants, les pre-

1. Voir la *Revue Bleue* du 2 avril 1904.

miers de la noblesse ont insisté dans ce sens au point qu'il m'était difficile de me dérober. Et pourtant ni prières, ni promesses pécuniaires n'ont pu me décider à aliéner ma liberté. J'espère que tu m'approuveras, toi qui n'ignores pas à quelles avanies sont soumis les professeurs, de la part de mauvais garnements dont on n'a pas fait les fantaisies, et qui vous réduiraient vite à l'état de jouets. Le genre de vie que j'ai choisi est celui qui me concilie le mieux le respect public. On en a conclu que je ne serais pas fâché de prendre place parmi les grands érudits de ce siècle, mais je vois qu'on a de moi une idée plus haute que je ne la mérite. Tout ceci, pour toi, bien entendu ; il n'y a qu'à mon fils que je puisse écrire ainsi, mais j'ai voulu que tu saches vraiment dans quelle situation flatteuse je me trouve.

« Entre autres amitiés que je me suis créées là, je ne puis passer sous silence, parce qu'elle m'honore, celle de Gaspard Fantucci. Nous en sommes à un point où cela ne peut mieux aller entre nous, et pour tout dire, en un mot, je le mets hors rang. Son fils Alphonse, qui est mon pensionnaire depuis cinq ans, fera, je crois, non seulement le bonheur de sa famille, mais encore de son pays. Ecoute, toi qui es maintenant en des lieux où notre souvenir doit te visiter, tu devrais écrire à cet excellent ami à qui tu dois beaucoup, en somme, pour lui montrer que ni le temps, ni la distance n'ont fait tomber de ton cœur l'affection et la révérence qui lui échoient. Cela lui fera plaisir, car je vois qu'il t'aime bien.

« Maintenant, pour en revenir aux affaires de famille, sache que non seulement j'ai maintenu ce que nous avions, mais que je l'ai assez augmenté. J'ai acheté, il y a trois ans, comme tu sais, toute la part de mon frère Alexandre, j'y ai joint une portion du champ de ton oncle Jérôme, ainsi que la maison fermière, qui lui avait été attribuée par le testament de mon père ; j'ai payé cela 50 écus d'or ; j'en ai mis 100 à acquérir le petit domaine de Lorenzo Fosco, qui y touchait et j'espère bien n'en pas rester là et te laisser un jour un patrimoine plus important que celui que j'ai reçu de mon père. Tu vois que je pense à toi, mais, je t'en prie, fais tout ton possible pour devenir l'homme que ton enfance promettait et de qui l'Italie attend quelque chose de grand... »

Cette lettre était accompagnée d'une autre à Sauli où il remerciait le jeune Génois de ses bontés pour son fils. L'excellent père procédait de même avec tous ceux qui montraient de l'intérêt à son cher Marc-Antoine. Il avait 42 ans de plus que lui : c'était une raison pour qu'il le vît toujours petit.

Mais Marc-Antoine avait assez de talent et d'esprit pour se recommander tout seul. Ses premiers vers sont des jeux mélodieux, c'est de la musique imagée. Le motif le plus familier en est la vision des dieux cornus et capricants, si bien que les mots même y grimpent, chaussés de fins sabots de chèvres, et, comme dans le vers de Heredia, leurs cornes y accrochent des rayons de lune. Parfois certaines syllabes se détachent, roulent et vont éveiller, au fond du gouffre sur lequel elles pendent, des idées de mort.

Vraiment, cette poésie est charmante. Plus tard, sur le conseil de son père, il en abandonna les sentiers pour entreprendre une paraphrase des psaumes ; mais ce jour là, le petit Faune cessa de chanter en lui et la seconde partie de son œuvre fut loin de valoir la première.

III

« Si vous tardez encore de rentrer, écrivait Longueil à Sauli, je crois que je vais passer en territoire britannique. » Il voulait dire qu'il irait loger chez Raynold Pole.

Mais déjà Sauli était reparti précipitamment pour Gênes, au chevet de son frère mourant. Il avait emmené avec lui Flaminio.

« Ils assurent qu'ils reviendront bientôt, écrivait encore Longueil, mais je n'y compte plus. »

En effet, le jeune Génois liquida sa maison de Padoue. Lazare Buonamicò dut aller se chercher une position ailleurs, Il partit pour Bologne, où on lui avait fait espérer un préceptorat dans la famille de Laurent Campeggio.

Cela fit parler : « Ce Sauli n'est qu'un ladre et un fanfaron de générosité. On ne se débarrasse pas comme il l'a fait d'un homme de la valeur de Buonamico, disait-on. »

Néanmoins Longueil le regretta. Il regrettait surtout la vie en commun : « Je n'ai plus personne avec qui je puisse causer familièrement, disait-il. Raynold Pole est certainement un jeune homme distingué, plein d'esprit, de savoir et de jugement, mais il a peu de goût pour notre genre de discussions. Et puis il est étrangement froid, réservé en ses propos et taciturne. »

C'était pourtant une bien curieuse figure, que celle de ce jeune Anglais de 20 ans, à qui il ne manqua plus tard que de le vouloir, pour être pape, que de l'oser, pour être roi et roi d'Angleterre. Les fureurs d'Henri VIII, son apostasie, qui ébranlèrent si profondément le monde, furent à lui son propre roman intime. Il réalisa la formule même de la tragédie classique, qui pose au cœur d'un particulier les douloureux problèmes dont palpitent les nations. Pole, en proie à des circonstances supérieures, se laissa toujours dominer par elles, et tout ce qu'il sut faire fut de se soutenir. Et il y réussit, autant par

ses talents et ses vertus que par une certaine densité morale, qu'il tenait de son rang et de son destin.

Son père, Richard Pole, était cousin d'Henri VII ; sa mère, Marguerite, comtesse de Salisbury, était fille du duc de Clarence et nièce d'Edouard IV. Ce mariage avait uni ainsi la *Rose Rouge* et la *Rose Blanche*. Henri VII, à qui en était dû l'arrangement, avait préalablement fait mourir un frère de Marguerite, pendant que lui-même épousait Elisabeth, dernière fille d'Edouard IV.

Ainsi, grâce à cet enchevêtrement d'alliances, Raynold tenait par tous les côtés de la famille royale.

De plus, lorsque naquit la futur reine Marie Tudor, son père, Henri VIII, la confia aux soins de la mère de Raynold. Elle grandit dans cette maison et s'habitua dès l'enfance à rêver de ce beau cousin, qui l'avait tenue sur ses genoux et que l'Italie lui avait pris. Sa tendresse augmenta, aux jours sombres du divorce de son père Henri VIII et des malheurs de sa mère, quand l'espoir de la couronne s'éloignait d'elle, et qu'il revenait, lui, à de longs intervalles, triste et fier, et luttant presque seul contre les passions du roi.

Mais, en 1520, les choses n'en étaient pas encore là. Raynold sortait de l'Université d'Oxford, où il avait suvi brillamment les cours de Latimière et de Linacer. Celui-ci l'avait entretenu souvent et amoureusement de l'Italie et des maîtres qu'il y avait eus, entre autres, Politien. Aussi le plus ardent désir du jeune prince était-il de connaître cette terre classique de la beauté et du savoir.

Lorsqu'il arriva à Padoue, il avait 20 ans : c'était un élégant jeune homme, à barbe blonde, à l'œil doux et vif : il était maigre, de taille moyenne, avec le visage un peu large et légèrement coloré. S'il n'avait rien de l'exubérance italienne, ce n'en était pas moins, sous son flegme, un des hommes les plus spirituels de son temps. Rien ne se désoxyde plus vite que les mots d'esprit : ceux de Pole, après quatre siècles, restent amusants.

Quelqu'un lui communiquait un jour une lettre emphatique écrite sur la mort d'un ami : « Ah ! dit Pole en la rendant, c'est une vraie lettre de consolation ; on ne peut pas s'empêcher de rire en la lisant. » Un autre lui parlait d'un gentilhomme qui dépensait 2 écus par mois pour sa barbe : « La barbe vaut plus que la tête ! répondit-il. »

Le charme profond d'hommes comme celui-là n'est pas immédiatement pénétrable. Il y faut le temps. Le même sentiment de pudeur faisait que Pole n'osait offrir ce que Longueil n'osait demander : le jeune Anglais ne se serait pas permis des questions dont les réponses eussent pu être douloureuses. Du reste, l'idée fixe de Longueil était d'obtenir à Rome quelque grande charge, quelque dignité de premier plan et il aurait souhaité que ses amis le comprissent, sans en faire l'aveu. Aussi refusa-t-il la chaire que Sadolet lui proposa au nom des Florentins et pour laquelle on lui eût assuré un traitement de 400 écus, somme considérable alors. Ses amis ne comprirent pas très bien ou feignirent de ne pas comprendre. Ils tinrent conseil avec l'ambassadeur de France, à qui il s'était recommandé, dans le but unique de grossir son parti. Celui-ci proposa de parler à François Ier. Aussitôt tout le monde sauta sur cette idée. Léon X écrivit, Bembo écrivit, Sadolet écrivit, notre ambassadeur écrivit : Longueil fut navré à pleurer. Il s'était presque brouillé l'année d'avant avec Budé et Ruzé qui voulaient le retenir à Paris et qu'il n'avait pas écoutés. Et maintenant, voilà que ses amis de Rome ne trouvaient rien mieux que de le réexpédier en France !

Il était quelqu'un encore, pourtant. Luther lui envoyait des émissaires, pour qu'il se déclarât en faveur de la Réforme ; les catholiques, de leur côté, le pressaient d'écrire contre Luther.

Après avoir étudié la question, c'est à ce dernier parti qu'il se rangea, ce qui ne saurait beaucoup étonner de la part d'un humaniste. Le Luthéranisme, qui ramenait le monde aux disputes théologiques oubliées et qui semblait rétrograder jusqu'à Bérenger, ne pouvait produire que stupeur sur les esprits de la Renaissance. Le moine de génie, qui en fut l'âme et qu'on croirait évadé de l'imagination d'Albert Durer, incarna la protestation contre Rome de la vieille Germanie, encore à demi sauvage et médiévale. Lui-même proclamait bien haut qu'il s'attaquait au paganisme. Sa rude main reforgea le dogme qui se desserrait sous l'influence platonicienne et faisait peu à peu du catholicisme une religion jolie, souple, facile, où tous les honnêtes gens se trouvaient à l'aise et où toute la pensée antique rentrait à flots lumineux. Certes Luther mérite de nous intéresser et je comprend qu'il ait suscité des enthousiastes et des martyrs, mais si l'on parle de hardiesses et de libre examen, il y en eut bien davantage chez Erasme et chez Rabelais, demeurés orthodoxes. La vérité, c'est que la Réforme fut la réaction violente du particularisme des peuples du Nord, la civilisation gréco-latine. Elle a été le précipité qui a dissous, en quelques années, l'unité occidentale et provoqué la constitution des nationalités modernes.

Quoi qu'il en soit, les écrits luthériens de Longueil furent à peu près sa dernière œuvre. De temps en temps, il allait s'en reposer à Vicence, à Vérone, chez les Turriani et à Venise, dans les beaux jardins

botaniques de Murano où le spirituel Navagero avait fait venir des fruits et des plantes de tous les pays.

Là-dessus, la mort presque subite de Léon X porta un rude coup à Longueil, qu'elle menaçait de priver de sa modique pension et qu'elle laissait presque sans ressources. Il dut même engager ses bijoux à Venise, chez un joaillier de ses compatriotes, Jean de Malines.

La guerre compliquait encore sa situation. Il avait servi dans l'armée française, été employé par la maison d'Espagne et d'Autriche, pensionné et recueilli par l'Italie, et il avait des raisons de ne pas se brouiller avec l'Angleterre. De quelque côté que penchât son cœur, il était suspect d'ingratitude. On le lui faisait sentir. Il s'en tirait alors, en disant : « Je suis citoyen du Monde! »

Comme on le croyait Français et que sa réputation le faisait juger riche et puissant, tous nos compatriotes, en détresse là-bas, venaient s'adresser à lui. Il partageait avec eux son petit logis d'emprunt, les couchait, les nourrissait comme il pouvait et s'occupait de les caser. C'est ainsi que tomba à sa charge Simon de Villanove, celui là qui devait être le professeur d'Etienne Dolet.

Enfin, catarrheux, miné du côté du ventre, la tête et le cou raidis de douleurs, intérieurement ruiné par la mélancolie, le pauvre Longueil s'acheminait, de déceptions en déceptions, sans qu'on s'en aperçut, vers ses derniers jours.

Au mois d'août 1522, secrètement pressé par ce besoin de fuite et de mouvement qui entre au cœur de ceux que la mort va prendre, il parla de se mettre en route. Le nouveau pape, Adrien VI, attendu incessamment à Rome, était un vieil ami de son père, un ami personnel, à lui aussi, puisqu'ils s'étaient retrouvés jadis à la cour de Philippe d'Autriche, et en Allemagne : « On recommence à m'entourer, écrivait-il, parce qu'on me croit sur le point d'être puissant. »

Il voyait donc l'avenir s'éclairer. Toutes ses lettres affectaient les longues espérances et les vastes projets, mais en même temps, des idées religieuses, comme des annonciatrices, entraient en lui. Il se mit du Tiers-Ordre.

Raynold Pole était absent alors. Brusquement, la terrible créancière se présenta. Longueil comprit que c'était l'échéance, il demanda du papier, et s'étant assis sur son lit, écrivit à son hôte et son ami, cette lettre testamentaire :

« Quoique en proie aux plus atroces douleurs et ne tenant plus à la vie que par le misérable fil d'une douteuse espérance, la considération que j'ai pour vous m'a fait faire l'effort nécessaire pour dominer mon mal et m'acquitter envers vous d'un suprême devoir. Comme avant-hier, je venais de terminer la lettre que je vous écrivis, une fièvre dévorante me saisit, et depuis trois jours qu'elle me torture, je puis dire que je n'ai jamais rien enduré de si affreux. Ainsi, c'était un pressentiment qui me poussait, lorsque, avant votre départ, j'ai voulu que vous vissiez ma bibliothèque et arrêté que vous en hériteriez si, par hasard, il m'arrivait malheur en voyage. Le jour suprême était, vous le voyez, bien plus proche que nous ne pensions. Et maintenant, au nom de notre amitié, qui en était arrivée, je crois, au plus haut point, je vous demande de garder au mort que je vais être, humainement et pieusement, votre souvenir et votre bienveillance. Ayez soin de votre santé et offrez à Paccio, en mon nom, la plus grande part possible de ces derniers souhaits. Adieu. »

Pole rentra précipitamment. Il entoura des plus tendres soins l'ami malade. Les médecins gardaient de l'espoir. Seul, Longueil s'entêtait doucement : « C'est la fin, disait-il » et ce fut lui qui avait raison. Il n'avait que trente-quatre ans.

On lui mit, ainsi qu'il l'avait demandé, l'habit de frère mineur et on porta, avec les rites accoutumés, en l'Eglise Saint François de Padoue, ce que la mort avait laissé de chair au pauvre voyageur, que l'amour du latin avait tant agité en son vivant.

IV

Il ne me reste plus qu'à conter brièvement ce qui advint au biographe et à l'exécuteur testamentaire de Longueil, je veux dire, au très noble Raynold Pole.

Après trois ans passés encore en Italie, dans sa douce existence de lettré, le désir le prit de revoir l'Angleterre et ses parents. Tout le monde y fut frappé de l'élégance d'esprit et de manières qu'il rapportait. Sa longue absence l'avait singulièrement grandi, sans qu'il s'en doutât. Et il rentrait dans un moment où la nation était nerveuse, sourdement divisée, en pleine crise.

On n'imagine pas quel trouble dans les consciences et les esprits, quel malaise général, quel ébranlement jusque dans les situations matérielles, la Renaissance avait déterminé, chez les peuples du Nord, surpris par cette inondation inouïe d'idées nouvelles, alors qu'ils en étaient restés au moyen âge.

En quelques années, on leur avait tout changé de fond en comble, à commencer par la substance même de l'enseignement, en sorte que toute la génération d'hommes, qui avait été élevée d'après les méthodes scolastiques, se trouvait brusquement mise en réforme, frappée d'incapacité et de ridicule. Il n'y avait plus de places dans les Universités ni dans les hautes magistratures, que pour les Italiens ou les

jeunes gens qui avaient reçu la culture italienne.

Au mécontentement qui devait résulter de ces dépréciations douloureuses et de ces fortunes nouvelles venait s'ajouter, pour les âmes religieuses, le scandale d'une phraséologie inconnue. En abandonnant les mots qui avaient bercé leur mysticisme, pour des mots idolâtres, au son suspect, il semblait qu'on abandonnât Dieu lui-même, qu'on le trahît. Le Pape, protecteur et promoteur de ces choses, passait donc à Satan. Bien plus : il peuplait les Eglises de nudités, ornait ses palais de peintures païennes. Il n'y avait plus à en douter : l'Abomination de la Désolation, prédite par les prophètes, était installée dans le sanctuaire ; les derniers jours étaient venus ; le Pape était l'Antechrist.

Telle est la véritable signification de la Réforme qui fut la Contre-Renaissance.

Elle éclata d'abord, en Allemagne, aux cris d'un moine.

L'Angleterre, plus lointaine, plus tardivement touchée, attendait.

Le signal fut, là, le divorce d'Henri VIII.

Lorsque Pole arriva à Londres, de mauvais bruits circulaient déjà autour d'Anne de Boleyn et du Roi, et chacun pressentait que la grande crise religieuse serait liée à cette affaire passionnelle.

Quelle position allait prendre ce jeune prince, que sa naissance faisait le chef naturel de la noblesse et sur lequel s'égaraient, comme toujours, les vœux de quelques partisans, avides de changements? Il passait, de plus, pour posséder ces redoutables vertus, qui ébranlent les gouvernements de ruse et de corruption.

Henri VIII sentait tout le poids de l'opinion de son cousin Pole, et, d'autre part, il était inquiet, n'ayant pas encore expérimenté la tyrannie, ni suffisamment sondé le servilisme des hommes.

Pole, de son côté, était fort peu soucieux de se trouver mêlé à de telles histoires. Ce fut, pendant quelque temps, entre le Roi et lui, un vrai jeu de cache-cache. Henri VIII cherchait à compromettre Pole, qui toujours se dérobait.

A la fin, il fallut s'expliquer. L'entrevue fut sobre et tragique. Raynold parla sur un ton de respect et de tristesse, qui ne faisait que souligner la gravité de sa désapprobation. Henri VIII, en l'entendant, changea de couleur, porta la main à son poignard qu'il retira à demi et qu'il rentra ensuite lentement et comme à regret au fourreau.

« C'est bien! dit le Roi, j'examinerai votre opinion et y ferai la réponse qu'elle mérite. »

Pole comprit qu'il n'y avait plus de temps à perdre; il fit les démarches nécessaires pour partir et passa en France. Après un an de séjour à Avignon, il regagna Padoue en 1532.

C'est dans cette dernière ville que, trois ans après, un courrier d'Henri VIII vint l'informer officiellement que l'Angleterre était séparée de Rome et que le Roi y serait désormais seul chef de l'Eglise. En même temps, Pole était invité à retourner au plus tôt son opinion motivée : il le fit courageusement, dans son traité sur l'*Unité de l'Eglise*.

La réponse d'Henri VIII fut telle qu'on pouvait l'attendre, brève et terrible.

« Je me trouvais un matin chez Pole, raconte Beccatelli ; il avait devant lui plusieurs lettres ouvertes, une entre autres écrite en anglais, et qu'il me désigna : « En voilà une à laquelle je ne répondrai pas », me dit-il.

« Je lui demandai de quoi il y était question : « Je « voudrais que vous pussiez la lire, reprit-il, vous y « verriez de bonnes nouvelles! » Puis, au bout d'un instant : « Jusqu'ici je m'étais cru le fils d'une des « meilleures et des plus nobles dames d'Angleterre. « Je vois que Dieu m'a mieux traité encore : il m'a « fait le fils d'une martyre. Le Roi a fait décapiter ma « mère, pour sa foi, quoiqu'elle eût plus de 70 ans et « qu'elle fût sa tante, et c'est ainsi qu'il l'a payée des « soins donnés à sa fille. » Et se levant, il se retira dans son oratoire, d'où il ressortit, une heure après, avec son visage habituel. »

La scène n'est-elle pas belle de sobriété et de décence?

Quelques amis, Contarini entre autres, proposèrent alors à Pole de venir avec eux jusqu'à Rome. Il accepta, pour changer le cours de ses idées; il était bien loin de se douter de ce qui l'attendait là-bas.

A peine fut il arrivé, que le pape Paul III le fit mander, sous prétexte de l'entretenir des affaires d'Angleterre. Il entra sans défiance chez le Pape, qui fit fermer les portes, l'invita à s'asseoir, et lui dit : « Pole, il a été décidé avec Contarini et quelques-uns des principaux de l'Eglise, que je vous élis cardinal. Veuillez donc vous préparer à recevoir le chapeau. »

Pole reçut la proposition à peu près avec le plaisir que montra l'esclave des *Lettres persanes*, quand le grand Ennuque lui voulait faire les honneurs de gardien du sérail. Il fut atterré, car il appréhendait tout de son âme, sinon faible, du moins inquiète, scrupuleuse et un peu désemparée.

Il se défendit de son mieux, protestant qu'il n'était pas préparé à la vie d'homme d'église; que, du reste, les Anglais considéreraient son accession au cardinalat comme une sorte d'abdication à ses droits éventuels sur la couronne, et qu'il se trouverait, du même coup, dépossédé d'une influence dont le catholicisme eût pu être, à l'occasion, le bénéficiaire.

Le pape parut se rendre à ses raisons, mais il y avait là-dessous toute une grosse intrigue politique. Il s'agissait justement d'éliminer par avance le plus

sérieux des candidats possibles à la succession de Henri VIII. Déjà, en effet, Charles-Quint nourrissait le projet de faire tomber le royaume d'Angleterre dans sa maison, en expédiant pour époux à Marie Tudor son fils Philippe. Les agents de l'Empire travaillèrent si bien Paul III, que celui-ci, se ravisant brusquement, envoya son camérier signifier à Raynold Pole que l'heure était venue et qu'il fallait se soumettre.

Il manquait, je l'ai déjà dit, au noble Anglais d'avoir un but net et de savoir où il allait. Or, les hommes que leur naissance désigne comme des chefs n'ont jamais la liberté de ne rien être. S'ils tardent à choisir, d'autres choisissent pour eux. Le destin violente ceux qui ne le dominent pas. Pole attendait que Dieu lui marquât son heure et sa tâche ; il était à la merci des premiers qui lui diraient avec force que Dieu le leur livrait.

« Je suis allé comme un agneau à la tonsure, disait-il plus tard, non sans un reste d'amertume. » La cérémonie eut lieu le 22 décembre 1536 ; il reçut le chapeau en même temps que Sadolet, le prince de Carpi et je crois aussi Bembo. C'était, on le voit, une fameuse promotion.

A partir de ce moment, l'existence de Pole devint un peu celle d'un proscrit. Toujours entouré de sicaires, à la solde de Henri VIII, on le promena dans les légations les plus dangereuses. Il était chargé de se tenir en communication avec les catholiques d'Angleterre pour être toujours à portée de les conseiller et de les secourir. Poussé par Charles-Quint et par François Ier, que du reste bernait perpétuellement Henri VIII, il n'avait souvent que le temps de monter à cheval et de fuir, de résidence en résidence, pour n'être pas trahi et livré par ses hôtes mêmes.

Cela dura jusqu'en 1542, date à laquelle Paul III le désigna comme l'un des trois cardinaux qui devaient ouvrir le concile de Trente. On sait que diverses difficultés retardèrent cette ouverture jusqu'en 1545. Pole emmena avec lui, au Concile, une vieille connaissance à lui et à nous, le pauvre poète Marc-Antoine Flaminio qu'il avait recueilli en cours de route, vieilli, fort mal en point quant aux idées et l'esprit tout brouillé par le psautier et la Réforme. A travers quelles bizarres aventures avait erré cet excellent garçon, qui ne semble pas avoir amassé fortune et qui était parti dans la vie, avec un bien mince programme? L'existence joyeuse, comme il l'avait comprise, n'a qu'un temps, celui de la jeunesse; il en avait passé la fleur, sans s'en apercevoir et sans y penser, et bêtement, au lieu de se caser dans les emplois et les académies, il s'était avisé, sur le tard, de se jeter dans les luttes religieuses et de faire le parpaillot. On se demande ce qui fut advenu de lui, en Italie, si le bon cardinal ne l'eût rencontré et n'eût soigné sa bourse et son âme. C'est dans le palais de Raynold Pole que la mort vint prendre, quelques années plus tard, le poète rhumatisant et apaisé.

Quant à Pole, il ne resta pas longtemps à Trente. A la suite d'un accident, il revint prendre sa légation de Viterbe, qu'il administra fort doucement, si doucement qu'on lui reprocha plus tard d'avoir trop ménagé les hérétiques.

En dépit de l'Inquisition cependant, à laquelle il était un peu suspect, sa réputation grandissait de telle sorte que, lorsque Paul III mourut, en 1549, il presque désigné par tous pour lui succéder. Le cardinal Farnèse, neveu du dernier pape, le présentait comme son candidat; Charles-Quint, pour les raisons que j'ai dites, l'appuyait de toutes ses forces. Malheureusement cet appui trop ostensible de l'Empire lui aliéna le parti français. Malgré tout, dès les premiers tours, il ne manqua à Pole que deux voix pour être élu. Farnèse était plein d'espérances ; une nuit même, la majorité se dessina nettement ; ses amis proposèrent l'acclamation.

— « Non ! dit Pole, pas au milieu de la nuit ; le vote serait suspect. Si Dieu veut que je sois pape, vous me nommerez aussi bien demain matin. »

Naturellement, à l'heure de la messe, la majorité acquise se dissipa. Et le cardinal di Monte, après de longs débats, finit par être élu. Il prit le nom de Jules III.

« Je vous dois mon élection» , dit-il à Pole en l'embrassant .

— « Que ne vous ai-je connu plus tôt, lui disait un jour le roi de France ! Au lieu de combattre votre élection, c'est vous que j'aurais choisi. »

Je ne crois pas que le cardinal nourrit, lui, beaucoup de ressentiments de son échec. Il était de ces doux fatalistes qui tirent l'un après l'autre au sort les événements de leur vie, dont ils sont plus curieux qu'ils n'y sont empressés.

Du reste, la toile de l'avenir commençait à se dérouler pour lui avec rapidité ! Il était retiré dans sa maison de Maguzzano sur le lac de Garde, lorsque d'étonnantes nouvelles arrivèrent d'Angleterre : Henri VIII mort, son fils Edouard IV avait été assassiné et Marie Tudor ayant mis en déroute les troupes du duc de Northumberland, l'ouvrier de cette révolution venait de s'emparer du trône. Tout de suite, elle avait parlé de restaurer le catholicisme dans ses Etats.

Aussitôt, Pole dut partir pour la Grande-Bretagne, en qualité de Légat. La tentation de ceindre une couronne lui traversa-t-elle alors l'esprit ? Il était libre encore, n'ayant pas été ordonné prêtre. Pour cela, il n'était sans doute même pas besoin de risquer une

grande aventure, il suffisait de débarquer et de se montrer : Marie l'aimait, le peuple anglais, à qui l'Espagnol était antipathique, ne demandait qu'à acclamer un prince de la maison de ses rois.

Toujours perplexe devant la destinée, toujours lié par le scrupule, Pole s'avançait par petites journées. Charles-Quint lui dépêcha don Juan de Mendozza qui l'engagea, sous peine d'encourir l'inimitié de l'Empire, à ne pas continuer sa route. L'instant était décisif, gros de vastes conséquences et... Pole s'arrêta. Lorsqu'il se remit en chemin, avec le bon vouloir de l'empereur, le mariage de Philippe et de Marie était consommé et sa propre vie ne lui appartenait plus. Il dépendait maintenant des événements auxquels il n'avait pas eu la force de commander.

La pourpre cardinalice avait pénétré jusqu'à son âme. Il rentra dans sa patrie, non plus en prétendant possible, mais en représentant de l'Église.

Il passa la Tamise avec un immense cortège de barques multicolores : toute la noblesse et tout le clergé étaient venus le saluer en pompe. Le roi descendit à sa rencontre, la reine l'attendait au haut de l'escalier. Bientôt, en qualité de Légat, il reçut de toute l'Angleterre le serment solennel d'obédience.

Nommé archevêque de Cantorbéry, il consacra le reste de ses années à la pacification religieuse de l'Angleterre. La tâche était difficile : la politique de Rome la lui compliqua encore d'inextricable façon. Il connut tous les chagrins, jusqu'à celui d'être dénoncé comme hérétique. Seule l'affection de la reine le soutint jusqu'au bout.

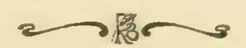
Un lien mystique continuait à unir les deux existences de Marie et de Pole, un de ces fils ténus et forts, comme en fait le destin. Elle et lui moururent la même nuit, à quelques heures d'intervalle.

Il avait été pris de la fièvre, presque le même jour qu'elle s'était mise au lit. Il comprit que c'était la fin, rédigea son testament, et ayant déposé les pensées de la terre, dit son ami Beccatelli, il se fit apporter le Saint-Sacrement, et pour le recevoir, se fit tenir à genoux. On lui annonça la mort de la reine. Il répondit simplement : « J'espère que Dieu pourvoira aux besoins de ce royaume. » A trois heures du matin, il ferma les yeux qu'il ne rouvrit plus. Il était âgé de 58 ans et 6 mois.

Par son testament, il avait constitué pour son légataire universel le Vénitien Alvisi Priuli, mais celui-ci refusa tout, et ne voulut emporter que le bréviaire de son ami. Priuli avait rencontré Pole en 1532 et, depuis, il n'avait plus voulu le quitter et il l'avait suivi dans toutes les aventures de la vie et de la mort. Il rentra en Italie où il promena encore quelques mois l'ombre du maître qu'il s'était choisi, puis il s'éteignit, comme prolongeant inutilement une existence qui n'était plus sienne.

Parmi les autres affections qui font cortège dans l'histoire à la noble figure de Pole, je ne puis omettre celle de la marquise de Pescaire. Vittoria Colonna l'aima si tendrement qu'elle le constitua en partie son héritier. Mais lui non plus ne voulut rien s'approprier en dehors du pur souvenir et il rendit exactement ce qu'il avait reçu à Vittoria, fille d'Ascanio Colonna, et nièce de l'illustre marquise.

ALFRED POIZAT.



LA VIE LITTÉRAIRE

Littérature économique.

MAURICE SCHWOB. *Le Danger allemand.* (Flammarion, éditeur). — MAURICE SCHWOB. *Avant la Bataille.* (Flammarion, éditeur). — ANDREW CARNEGIE. *La Grande-Bretagne jugée par un Américain.* Traduit de l'anglais par ALBERT SAVINE. (Dujarric, éditeur). — ANDREW CARNEGIE. *L. A. B. C. de l'Argent.* Traduit de l'anglais par ARTHUR MAILLET. — TH. ROOSEVELT. *L'Idéal américain.* Traduit de l'anglais par A. et E. DE ROUSIERS. (Armand Colin, éditeur). — HALPÉRINE-KAMINSKI. *France et Russie.* — FRANÇOIS MAURY. *Le port de Paris.* (Guillaumin, éditeur).

Il est bon de se promener à travers les idées, mais on doit veiller à ne point se perdre.

Théodore Roosevelt et Andrew Carnegie peuvent s'égarer impunément parmi les idées les plus générales : ils seroont toujours contents d'eux. Et ils inspireront toujours à quelques-uns de leurs lecteurs les sentiments d'admiration qu'ils ne font aucune difficulté à éprouver eux-mêmes pour eux-mêmes.

Tels quels, simples, pittoresques, amusants, très amusants, extrêmement amusants, ils représentent un peu la critique nouvelle. Laissez-moi sourire ! Ils sont si plaisants, ils sont si forts, ils sont si émouvants et ils sont si comiques, avec leurs considérations sommaires et imperturbables sur la vie du monde, leur style direct et leur joyeuse assurance ! Ils représentent la critique nouvelle, la critique des hommes d'action. Je ne veux pas rechercher si le critique n'est pas forcément, à moins d'être le dernier des cuistres, le plus homme d'action qui soit entre les hommes. Mais ces vigoureux gaillards d'outre-mer, bon estomac, bon pied, bon œil et le reste, représentent en toute santé la critique des hommes d'action. Ah ! vous ne viendrez pas médire de cette critique-là !

Comme dit ce bon Gaston Deschamps que nous retrouvons toujours aux moments les plus gais de la vie littéraire (j'ai gardé cette perle afin de l'offrir à Loyson-Bridet) : « Très attentivement à travers les vitres de ce lorgnon désormais historique qui lui

donne l'air d'un athlète pensif, M. Roosevelt observa... » O puissance d'un lorgnon! ô supériorité des Anglo-Saxons! Pendant que Roosevelt observait le monde avec son lorgnon historique, Carnegie gagnait de l'argent avec sa légendaire jovialité et il devenait le grand, le vrai, le bon milliardaire, le milliardaire des familles et des contes pour enfants sages... Aujourd'hui le président Roosevelt a toujours son lorgnon historique et son air d'athlète pensif : Carnegie a toujours sa jovialité légendaire et il a toujours ses millions. Par surcroît tous deux sont maintenant des critiques. Et ils font de la critique d'hommes d'action.

Nous ne saurions « éreinter » des confrères aussi « conséquents ». Mais allons! allons! ne nous laissons pas ébaubir par le lorgnon historique de l'un et par la jovialité légendaire de l'autre. Lisons leurs volumes, puisqu'on nous les prodigue et puisque nous sommes aptes à nous intéreser à tout. Tâchons toutefois de ne pas prendre des vessies pour des lanternes, de joyeux milliardaires pour de grands théoriciens sociaux, et des athlètes pensifs pour des penseurs athlétiques!

Roosevelt, Carnegie nous plaisent infiniment parce qu'ils sont après tout des hommes comme nous, intelligents, persévérants, heureux, mais peut-être pas tellement supérieurs! Nous les voyons vivre devant nous sans complication et presque sans hypocrisie. Mais nous ne nous ennuyons pas du tout en leur compagnie, et nous allons jusqu'à goûter leur littérature d'amateurs!...

Ces jeunes et grands Américains ont, en effet, le défaut commun aux vieux petits Français : ils font de la littérature d'amateurs!.. Ils n'écrivent ni mieux ni plus mal que les amateurs qui sont légion chez nous; et je suppose qu'aussi bien ils ont ou ils eurent d'assez bons secrétaires. Que, quelque jour, un de nos présidents ou anciens présidents de la République se pique d'exposer une doctrine sociale, il conviendra de prêter à son œuvre autant d'attention qu'à celle du président Roosevelt; que le directeur des grands magasins du Louvre ou que M. Dufayel — eh oui! pourquoi pas M. Dufayel? — enseigne en un livre fortement pensé et vaillamment écrit les moyens de devenir riche et de pratiquer la vertu, son œuvre, l'œuvre de M. Dufayel, sera-t-elle moins caractéristique et moins symbolique, si je peux dire, que l'œuvre de M. Andrew Carnegie et ne pourra-t-on, je vous le demande, tirer d'elle doucement d'aussi belles leçons morales?.. Il est des livres dans lesquels il ne faut voir que l'auteur. Tel est bien le cas des ouvrages du président Roosevelt au lorgnon historique et du milliardaire Carnegie à la jovialité légendaire...



Mais chacun de ces auteurs est Américain. Cette simple qualité ajoute beaucoup à la valeur de son nom et de ses livres... Les traducteurs sont perpétuellement obsédés par l'américanisme même de ces écrivains. M. Arthur Maillet qui traduit élégamment l'*Empire des Affaires*, l'*A B C de l'Argent* du bon milliardaire Carnegie ne se tient pas d'aise. Et parce qu'il aime bien la France, sa patrie, il veut absolument qu'elle reçoive quelque avantage de tant de supériorité anglo-saxonne; mais il est simple et persuasif, il écrit une touchante préface. Les traducteurs de l'*Idéal américain* de Roosevelt ne disent pas ce qu'ils en pensent. Leur traduction est littérale et sans élégance. Mais elle est précédée d'une introduction écrite par Paul de Rousiers. Celui-ci appartient à cette école de Science sociale, ni bien sociale ni bien scientifique, pour qui la supériorité anglo-saxonne est un article de foi, un dogme de patriotisme européen. Les adhérents de cette école sont les uns un peu niais, les autres un peu charlatans... Ils sont assurément six ou sept, sans compter les membres du clergé. Et M. Demolins les mène tous en bande. Ils font profession de détester la démocratie contemporaine et la réforme sociale (se méfier des imitations, exiger le véritable nom). M. Paul de Rousiers donne dans la philosophie et dans les considérations morales. Son admiration est très alourdie d'idées générales... M. Albert Savine, lui, est un traducteur essentiellement bon garçon. Il n'impose pas d'opinions, et pas de préface. Il traduit simplement, avec une clarté rapide, la *Vie au Rancho*, les *Chasses et parties de chasse*, *New-York* de Roosevelt, la *Grande-Bretagne jugée par un Américain* de Carnegie. Et il lui suffit que nous lisions. Lisons donc, et nous jugerons après. Mais quel diable nous pousse à juger d'avance quand il s'agit de livres de grands Américains; et quel démon excite les traducteurs à nous imposer de prime abord une opinion!

Auraient-ils peur par hasard que ces écrivains également gigantesques et pareillement Américains ne se contredisent! Ils auraient raison d'avoir peur, mais croient-ils que leurs précautions oratoires nous empêcheront de voir les contradictions? Elles les soulignent!

Le bon milliardaire Carnegie est tout à fait convaincu que le progrès social dépend des bons milliardaires et que le bonheur du peuple est en raison directe de la multiplication des Mécènes. Il écrit l'*Evangile de la richesse* pour le prouver. Il expose à cet égard des idées économiques qui traînent dans nos encyclopédies et dans nos manuels depuis cinquante ans et qui, néanmoins, sont toujours justes.

Au reste, il accentue, il exagère, il force les effets. Et son Evangile n'est vraiment que l'Evangile du bon milliardaire.

Il veut d'abord que l'homme gagne beaucoup, beaucoup d'argent. Après quoi, il doit le dépenser avec des gestes magnanimes.

« L'homme qui vivra la plus noble vie ne sera probablement pas l'homme qui imitera la vie du Christ telle que Tolstoï nous la présente. Ce sera celui qui, animé de son esprit, saura comprendre les changements survenus dans les conditions de notre existence, et qui travaillera au bien de ses semblables conformément à l'essence de la vie et à l'enseignement du Christ, mais d'une façon différente.

« Voici à mon avis le devoir de l'homme riche : donner l'exemple d'une vie modeste, sans ostentation et sans prodigalité ; pourvoir de façon modérée aux besoins de ceux qui dépendent de lui ; et, cela fait, considérer tout le surplus de ses revenus comme un simple dépôt qu'il a la mission stricte et sacrée de distribuer de la façon la plus propre à procurer à la communauté les résultats les plus avantageux. »

Ainsi sont habillées en Amérique, d'une façon un peu voyante et comme excentrique, les idées de solidarité qui animent de plus en plus toute notre vie française ; et c'est là du socialisme de bon milliardaire !

Carnegie précise et décide que le bon milliardaire doit donner, fonder, de son vivant, selon les préceptes de l'Evangile de la richesse, une université, une bibliothèque gratuite, des hôpitaux, des écoles de médecine, des laboratoires, d'autres institutions ayant pour but le soulagement des souffrances humaines, et plutôt la prévention que la guérison des maladies, des jardins publics, des salles de réunions, des établissements de bains, enfin des églises... Quand un milliardaire a créé l'une ou l'autre de ces institutions ou de ces bâtiments à son choix, il est un bon milliardaire.

Ainsi parle le jovial Carnegie. Mais comme nous disons en termes détestables « il ne traite qu'un côté de la question », Roosevelt traite l'autre côté et je veux citer une page entière de l'*Idéal américain*.

« On ne peut juger trop sévèrement les hommes riches qui sacrifient tout à l'acquisition de leurs richesses. Il n'y a pas au monde de type plus ignoble que celui de l'Américain chercheur de millions, insensible à tout devoir, indifférent à tout principe, ne songeant qu'à amasser une fortune, et n'employant cette fortune qu'aux usages les plus bas, soit à spéculer à la Bourse, à ruiner des compagnies de chemins de fer, soit à permettre à son fils de mener une vie de paresse coûteuse et de grossière débauche, soit à acheter à sa fille quelque vaurien indigène ou étranger d'une haute situation sociale.

« *Un tel homme est particulièrement dangereux si parfois il fonde un collège ou dote une église, car les braves gens, qui sont généralement illogiques, oublient alors sa culpabilité. Ces hommes s'inquiètent aussi peu de l'ouvrier qu'ils oppriment que de l'Etat qu'ils mettent en péril.* Ils ne sont pas nombreux, mais un très grand nombre d'hommes se rapprochent plus ou moins de ce type et dans la mesure où ils s'en rapprochent, ils sont une malédiction pour le pays... L'indifférence grossière pour le bien et l'aveuglement également grossier sur les résultats inévitables de la corruption et de l'injustice sont nuisibles au-delà de toute expression, cependant ils sont la caractéristique d'un grand nombre d'Américains qui se croient parfaitement respectables et sont considérés par leurs paisibles citoyens comme paisibles et florissants »...

Eh bien ! que vous en semble ? Est-ce que notre confrère Roosevelt ne complète pas — en le contredisant un peu — notre confrère Carnegie ? Et le bon milliardiaire Carnegie ne pouvait pourtant pas raconter les péripéties sanglantes d'une grève inoubliables dans ses usines de Homestead ! Il ne traitait qu'un côté de la question. C'est peut-être ce qu'on est exposé à faire, quand on fait de la critique d'homme d'action.

Mais Carnegie prend sa revanche sur Roosevelt, en le contredisant à son tour et valeureusement ! On sait quel impérialiste pratique fut, est encore, le grand Américain Roosevelt. Il ne s'autorise certainement pas de l'opinion du grand Américain Carnegie sur l'impérialisme. Le bon milliardaire écrit, en effet :

« A moins que l'Amérique ne prenne le parti de modifier de fond en comble sa politique républicaine, qui est d'enseigner à l'humanité les triomphes de la paix, bien plus glorieux que ceux de la guerre, et qu'elle ne revienne aux idées de gouvernement monarchique, elle n'aura point à construire de navires de guerre. Mais si elle veut abandonner la situation unique qu'elle occupe parmi les nations et s'abaisser au niveau des chercheurs de querelles, qu'elle batte les marines de la Grande-Bretagne et de la France, car les navires d'une puissance maritime faible sont certainement destinés à devenir la proie du plus fort en temps de guerre et en temps de paix ne servent à rien.

« Quand je réfléchis à ce qui fait la gloire véritable de l'Amérique, mon esprit se porte tout d'abord sur ceci : savoir qu'elle n'a pas d'armée qui mérite ce nom et qu'elle possède à peine un vaisseau de guerre dont l'inutilité serait absolue dans le cas où il faudrait le mettre en service actif, ce qui ne nous permet pas de nous abandonner à de bien fières espérances.

« Pourquoi l'Amérique s'évertuerait-elle à suivre l'exemple de nations brutales, batailleuses, qui sont encore sous l'influence des idées féodales, qui épuisent leur budget à exercer des hommes dans l'art de massacrer leurs semblables, et à construire d'énormes vaisseaux qui n'ont d'autre but que la destruction! Non, non, que les monarchies jouent leur jeu aussi longtemps que les peuples le supporteront, mais pour la République « toutes ses routes sont celles de la paix ».

Il nous sera permis de conclure que nos confrères d'outre-océan sont mal d'accord entre eux, et que nous avons le devoir d'y regarder à deux fois avant de nous émerveiller de l'harmonie des idées, de la profondeur d'observation des grands Américains, de leur compréhension exacte, incontestable des faits sociaux, et pour tout dire, en un mot, de leur sens critique prodigieux, admirable et vraiment américain...

***

Toutefois la critique d'hommes d'action à laquelle se livrent avec pétulance et beaucoup de verve simplificatrice un apôtre opulent et un idéaliste avide comporte des leçons pour nous.

Nous ne sommes pas dépourvus d'études économiques sociales, morales, indépendantes, impartiales, approfondies qui, elles, « traitent tous les côtés de la question ». Cette littérature chez nous s'enrichit quotidiennement, et elle est peut-être plus ample et plus variée que dans aucun pays. Lisez, par exemple, ce livre documenté, entraînant, de M. Maurice Schwob : *Avant la Bataille*. Il faut en faire le plus grand cas : il est d'un habile observateur des faits et des hommes. Rien ne lui échappe de la vie économique de la nation. Et il s'effraie très fort des dangers que lui font courir l'activité allemande et l'activité anglaise.

Il prévoit l'union de tous les Anglo-Saxons contre nous, car le riche Américain est invinciblement attiré vers son vieux pays d'origine, de cette attirance étrange dépeinte par le romancier populaire Bret Harte, qui nous montre son héros Peter Atherly, à la recherche de ces ancètres. Qu'adviendra-t-il alors de l'Europe et de la France particulièrement ! Mais comme M. Maurice Schwob redoute encore pour nous la concurrence anglaise ! Comme l'Angleterre toute seule lui paraît puissante contre nous ! Il est évidemment dominé par le souvenir des théories présomptueuses et déprimantes répandues chez nous et affirmant la supériorité fondamentale des Anglo-Saxons.... J'aurais aimé que M. Maurice Schwob lût ligne à ligne l'humouristique récit de voyage de M. Carnegie dans la Grande-Bretagne. Il y aurait vu que le bon milliardiaire écossais, devenu Américain, n'est pas sans dédain pour l'initiative anglaise, qu'il reproche justement aux Anglais ce que les Anglais nous reprochent à nous et que nous nous reprochons bien plus encore, car, il nous plaît d'aggraver nous-mêmes les reproches qu'on nous adresse et nous sommes ardents à nous discréditer...

Carnégie parvient avec ses amis au village d'Edensor. Au cimetière ils visitent les tombes et lisent les épitaphes.

L'une datée de 1818 semble destinée à conserver la mémoire d'un valet de charrue qui fut assez téméraire pour quitter son état et en prendre un autre :

> Quand il partit ce jour-là avec la voiture,
> Il ne se doutait guère que son sablier était vide.
> Mais s'il avait gardé sa charrue en main,
> Il eût pu pendant plus de temps cultiver la terre.

Et Carnegie moralise aussitôt :

« On ne s'attend pas à ce que la morale enseignée ici doive trouver bon accueil auprès de nos Américains. Comment la puissante République aurait-elle atteint sa grandeur actuelle et groupé la majorité des hommes de langue anglaise qu'il y a dans le monde, si ses enfants n'avaient pas été ambitieux, s'ils n'avaient point troqué leur occupation pour une autre ? « Attachez-vous fortement à votre dernier « état » c'est une maxime qui ne trouve son application que dans les pays monarchiques, où le peuple croit aux classes.

« Ce jeune homme était de la bonne sorte, et il eût mérité d'avoir un éloge en vers sur sa tombe au lieu de cette inscription qui contient un blâme indirect. »

O relativité des choses humaines ! Le bon milliardaire accuse les Anglais de manquer d'initiative, de n'avoir pas l'esprit d'entreprise...Que n'a-t-on pas fait cependant pour nous donner à croire que ces défauts-là sont des défauts français, bien français, exclusivement français !... La lecture de ces hommes d'action montés dans la critique est donc propre à nous guérir de cette défiance effroyable que nos meilleurs amis nous ont infligée. M. Maurice Schwob, examinant avec clairvoyance notre situation, fait tout ce qu'il peut pour se débarrasser du découragement préalable. Mais ne reste-t-il pas encore un peu persuadé que nous manquons seuls de l'esprit d'initiative et d'entreprise! On nous l'a tant dit.

Ah ! que cette critique d'hommes d'action nous débarrasse aussi de cette foi naïve aux idées extrêmement générales grâce auxquelles on nous condamne. Les bons milliardaires et les anciens colonels de rough-riders manœuvrent les idées très générales avec un sans-gêne excellent pour nous, et bien capable de nous prouver que les idées très générales (de races, etc.) n'ont que la valeur que la puérilité des hommes consent à leur attribuer. Il

nous appartiendra de leur attribuer une valeur nulle.

Au surplus, ces critiques bien portants accordent généreusement à leur pays le bénéfice de principes que seule vérifie la vie de la nation française... Le bon milliardaire Carnegie pense, tout comme Cecil Rhodes (— et M. Stead, je comprends, et M. Arthur Maillet, je comprends moins, sont tous deux ébahis d'admiration par ce rapprochement) que la race de langue anglaise a pour mission de travailler au progrès de l'humanité. L'un et l'autre se demandent quelle est la race qui « a le mieux établi son état social sur ces trois pierres angulaires : Justice, Liberté et Paix ». Ils concluent naturellement que « la race qui, à l'heure actuelle fait et qui, vraisemblablement dans l'avenir, contribuera à faire le plus d'efforts pratiques et utiles, en vue d'établir le règne de la Justice, de la Liberté, de la Paix, c'est la race de langue anglaise... » Ça, c'est une idée. Les faits ne se soucient pas d'elle et proclament, au contraire, que le progrès social est dû beaucoup à la France et d'abord à la France...

Puisque donc ces hardis idéalistes sont si préoccupés du progrès moral de l'humanité, nous pouvons compter encore, nous Français, sur quelque suprématie universelle. Mais au moins apprenons de cette critique d'hommes d'action l'optimisme systématique qui seul peut exciter, selon le vœu de M. Maurice Schwob, nos énergies actives. Hâtons-nous de nous juger loyalement, sainement, et de ne pas nous affaiblir par notre sévérité contre nous. Alors cette littérature économique, sociale et morale (dont les livres de M. Maurice Schwob nous fournissent des spécimens fort bons; et il n'est pas moins bon le livre de M. Halperine-Kaminsky sur les *Relations économiques de la France et de la Russie*, prudemment, complètement documenté, abondant en faits significatifs, et il n'est pas moins bon le livre de M. François Maury sur le *Port de Paris*, monographie précise, claire, élégante...) alors, dis-je, cette littérature économique, sociale et morale pourra se développer chez nous de la manière la plus avantageuse pour nous. Alors, étant optimistes nous-mêmes, mais avec mesure, nous cesserons enfin d'être dupes de l'optimisme tonitruant et contradictoire du président Roosevelt, esprit cultivé certes, mais sommaire, très sommaire, dont le lorgnon historique nous fascinera moins, et du bon, du joyeux milliardaire Carnegie, qui voit simple et qui est toujours prêt à mener le monde des idées et des hommes comme il menait jadis ses ouvriers de Homestead... L'intérêt que nous prendrons toujours à leur grosse critique d'hommes d'action un peu barbares ne risquera plus de nous être funeste.

J. ERNEST-CHARLES.

THÉATRES

Gaîté : *La Montansier*, pièce en trois actes et un prologue de MM. ROBERT DE FLERS, DE CAILLAVET et GEOFFRIN.

S'il ne s'agissait ici que de juger une œuvre littéraire, le nom de cette Montansier ne figurerait même pas, car avec la littérature dramatique dont elle se réclame, la pièce nouvelle de la Gaîté n'offre rien de commun, sinon son titre et les souvenirs historiques auxquels elle se rattache. Mais par delà cet événement tout à fait négligeable d'un tel point de vue, il paraît intéressant de discerner, de préciser sa valeur représentative et ce qu'elle affirme comme signe des temps. A cet égard elle s'impose à nous comme l'effort suprême du *Théâtre à étoiles*, comme l'aveu le moins déguisé qui se puisse faire de l'effacement de l'auteur devant la personnalité de l'interprète. On sait assez si nous avons, à cette place, même abondamment discuté cette question du Théâtre à étoiles et montré son influence déprimante sur la production dramatique, grâce au mécanisme de cette substitution de personnalités. Nous ne pourrions donc en conscience négliger une manifestation comme celle-ci, qui vient prêter à notre idée un si puissant appui.

Comme entreprise industrielle, comme *affaire*, si vous préférez, il est aisé de reconstituer la combinaison : Puisque le public se dérange et se dérange en foule pour aller voir Coquelin, Sarah-Bernhardt, Réjane, lorsque chacune de ces étoiles brille seule au firmament de son théâtre, que ne fera-t-il pas le jour où deux constellations de première grandeur associeront leurs feux au ciel de la Gaîté ! Il n'est pour cela que de trouver un fabricant — un ou deux, ou trois, peu importe — qui saura tailler deux rôles sur mesure et bénévolement s'effacera devant les exigences de ces deux éminentes et absorbantes personnalités... Tel est le raisonnement dans sa clarté logique : une simple addition... rien de plus... En réalité, c'était là mal connaître l'histoire du théâtre en ces dernières années, car jadis nous eûmes déjà une scène à *feux convergents*, si l'on peut ainsi parler, à l'époque où Mme Sarah Bernhardt et M. Constant Coquelin au théâtre de la Porte Saint-Martin tentèrent les bénéfices de l'association : on se rappelle ce qu'elle fut pour eux !

* * *

C'est d'une telle idée directrice que naquit la présente entreprise qui, précédée d'un inénarrable battage et d'un procès machiné comme une affaire de publicité, n'ira certes pas aussi loin que l'espèrent les intéressés, et risque même de ne pas aller du tout. Le public, en effet, n'est pas aussi naïf qu'on

affecte de le croire, et derrière les sous-entendus des journaux, il sait discerner ce qu'on ne précise pas. Cette pièce nous fut une occasion nouvelle de mesurer le degré d'abaissement et, pour tout dire, d'asservissement de la critique actuelle. Nous le disions jadis et comment ne le point répéter? la critique littéraire est morte ou à peu près. Est-ce à dire que la critique dramatique soit plus vivante ou plus sincère? Qui donc oserait le soutenir? Qui ne voit que les considérations sont les mêmes, considérations personnelles ou de coterie, qui commandent ses jugements? M. X... critique dramatique, est lié avec M. Y... auteur... Donc il le vantera sans mesure autant pour lui être agréable que pour déplaire à M. Z... avec lequel M. Y... est à couteau tirer... Les critiques, dont le premier devoir serait de demeurer indépendants, je ne dis pas vis-à-vis des auteurs — ce serait leur trop demander, — mais vis-à-vis des interprètes qu'ils ont à apprécier journellement, ont des relations personnelles avec eux qui, pour l'avenir leur lient les mains... Je reviens à cette *Montansier* : Parce que son sort était lié à la réputation de deux comédiens célèbres et parce qu'elle était patronnée dans la coulisse par un auteur puissant, nul n'osa dire ce qui était la vérité : à savoir qu'elle dépassait l'ordinaire mesure de médiocrité. Mais ce que la critique n'a pas osé écrire, malgré qu'elle le pensât *tout bas*, il se pourrait que le public lui-même, celui qui paie et qui n'en a pas pour son argent, se chargeât de le dire, et de le dire *tout haut*. M. Porel peut se réjouir — il pourrait même rire dans sa barbe, s'il en avait — que les circonstances se soient chargées de lui ôter du pied cette épine qu'aurait été pour lui la *Montansier*, car il y tenait le malheureux! — en quoi il témoignait d'un singulier goût littéraire!...

*
* *

J'ai dit que le public était moins naïf que d'aucuns semblent le croire, et je traduis, telles qu'elles me paraissent être, ses impressions. J'entends par *public*, cela va de soi, ceux qui viennent écouter une pièce à partir de la troisième représentation. Bien qu'ils ne soient pas des professionnels, ou mieux *parce qu'ils* ne le sont pas, on les voit déroutés, déconcertés que deux interprètes de la valeur de M. Coquelin et de Mme Réjane unissent leurs efforts à cette fin de soutenir un pur spectacle des yeux, dont la portée réelle ne dépasse pas sensiblement la moyenne des exhibitions du Châtelet. Ici c'est le *fond* qui manque le plus : j'ai été surpris de l'entendre dire autour de moi par des gens dont l'habituel souci n'est évidemment pas de juger des œuvres d'art, et cette critique émanant de tels juges était la plus véridique et la plus justement sévère de toutes. Combien ne gagnerions-nous pas, nous autres professionnels, si au lieu d'entendre les nouveautés dans ce milieu surchauffé, toujours identique, des salles de répétitions générales ou de premières, où les mêmes têtes reparaissent aux mêmes places avec une exaspérante régularité, où la moitié de la salle constitue une *claque* payée d'avance par une invitation, ... oui, combien ne gagnerions-nous pas en nous mêlant au vrai public et en écoutant les jugements de ceux qui sont sans parti-pris!...

Or ils n'étaient pas tendres — j'ai pu le constater aisément — et les observations les plus judicieuses sortaient des bouches en apparence les moins autorisées. Elles pourraient toutes se résumer en cette idée maîtresse : disproportion trop manifeste entre un tel effort d'interprétation et la qualité de l'œuvre interprétée. Il est bien vrai que le développement des *théâtres à étoiles* habitua le public à venir entendre, non pas la pièce, mais le comédien favori, et par là s'est trouvé faussé le goût du spectateur, ou tout au moins étrangement perverti. Mais toute spéculation a ses bornes et trouve son correctif dans l'abus même qu'on en fait. M. Coquelin et Mme Réjane réunis sur une même affiche pour nous faire assister à des parades, à des défilés, à des batailles, et j'ajoute... à cette stupéfiante absence d'observation et de littérature... c'est trop promettre pour trop peu tenir... c'est quand même un peu fort et assez maladroit, car enfin leur image est liée dans notre souvenir à des impressions et à des rôles d'un ordre assez différent! Voilà ce que n'ont point assez médité les auteurs avant d'entreprendre leur pièce, ou ce dont se soucièrent insuffisamment les deux étoiles avant de monter leur affaire, puisqu'en tout ceci il ne faut retenir qu'un syndicat d'industriels, combinant leur effort en vue du meilleur rendement!

*
* *

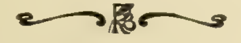
De cette Montansier, figure historique par sa vie de théâtre, et plus encore peut-être par son existence en dehors du théâtre, pouvait-on tirer quelque chose qui fût différent de ce que nous montrèrent MM. de Flers, Geoffrin et de Caillavet? Je l'ignore, et ce n'est pas mon rôle de reconstituer une pièce. Ce que j'affirme, c'est qu'il était impossible d'apporter moins d'observation, moins de vie et moins d'art, dans la restitution d'une figure dont les traits essentiels nous sont déjà fournis par la renommée. On dirait que volontairement les auteurs s'appliquèrent à atténuer ce qui pouvait être fort, à estomper ce qui pouvait avoir du caractère, dans cet unique dessein de laisser la première place à la figuration. Cette comédienne du temps passé qui, pour la seule folie de

son corps, eut un si grand nombre d'amants qu'elle même eût été fort empêchée de s'en remémorer le visage, connut aussi sans doute, pour le seul caprice du cœur et par l'unique vertu du contraste, quelques-unes de ces fantaisies amoureuses où l'élection fait loi... N'est-ce pas là la banalité, le *lieu commun* si je puis dire, de ces sortes d'aventures? Mais le lieu commun ne messied pas au théâtre. Combien de fois n'avons-nous pas insisté sur cette vérité d'art! Le lieu commun peut être une excellente matière dramatique, un thème admirable à conflits passionnel; il n'est besoin pour cela que de le relever, de l'aviver d'observation, de le fouiller un peu par l'analyse intérieure, de lui prêter le rehaut d'une forme qui ne traîne pas partout, de manifester en un mot quelque souci d'écrivain et d'artiste. Je n'avancerai rien de nouveau en disant que ce fut là la dernière préoccupation des auteurs.

*
* *

On n'attend pas qu'ici j'entre dans le détail des épisodes minuscules dont cette pièce est faite. Inutile d'analyser la série d'impressions brèves, hachées, de tableaux kaléidoscopiques qui se succèdent sans lien entre eux, d'où ne se dégage ni un caractère net, ni une situation forte — pur amusement des yeux qui ne va pas plus loin que d'impressionner le nerf optique et demeure tout aussi impuissant à nous intéresser qu'à nous émouvoir! Soutiendra-t-on même qu'il y ait ici l'embryon d'un *rôle*, dans cette simple acception où le mot signifie l'effet purement dynamique qu'un acteur doué peut produire sur le public, en dehors de toute valeur littéraire ou dramatique? Je ne le pense pas, et le public témoigne par sa froideur du peu d'effet produit sur lui par ses comédiens favoris. Si l'on songe à l'écho que trouvent d'habitude en une salle de théâtre la voix claironnante de M. Coquelin et le débit moitié pathétique moitié drôlatique de Mme Réjane, en leurs bons rôles, si l'on se rappelle tant de souvenirs qui sont d'hier, et qu'on veuille bien les rapprocher de l'actuelle impression, on est en droit de se demander ce qu'ils en pensent eux-mêmes et s'ils conservent aujourd'hui encore leurs illusions sur la valeur d'une pièce dont ils pensaient tirer quelque chose par la seule vertu de l'interprétation!

Paul Flat.



LES CAPRICES DU GOUT

RIVALITÉ DE BERLIOZ ET DE MOZART EN 1904

— Quel est donc ce jeune maître nouveau qui, partout, prend l'affiche? Ses concurrents n'ont qu'à se bien tenir! Et si j'avais l'honneur embarrassant d'être prix de Rome, je ne serais pas sans appréhension... Vous le retrouvez à l'Opéra, dans tous les concerts, au Nouveau Théâtre : ici, l'*Enlèvement au Sérail*; là, les cinq dernières Symphonies; *Don Giovanni*, cet hiver, sans décors, en attendant le *Don Juan* que l'Opéra-Comique nous promet; les virtuoses se le disputent et nos *kappelmeister* se l'arrachent...

— Ce jeune bienheureux s'appelle Mozart : il mourut dans sa trente-sixième année, le 5 décembre 1791. Le génie, comme le soleil, a ses éclipses : mais les nuages passent, et Mozart, plus que jamais, semble d'actualité dans son immortalité. Mozart brille, après Wagner... Mais nous oublions son *Requiem*!

— Non, le *Requiem* dont le Châtelet, par trois fois, a retenti, n'est pas l'ouvrage inégal et posthume, achevé scolastiquement par son élève Sussmayer et qu'au triomphal retour des cendres, en 1840, Victor Hugo nommait de la « musique ridée ». Ce *Requiem* michel-angesque (en dépit de son auteur qui répudiait la suggestion de la Sixtine) est celui qui tonna trois ans plus tôt, sous la coupole des Invalides encore veuve de sa gloire funèbre, « ébranlante » et monumentale musique que Berlioz recommandait, entre tous ses romantiques éclairs, à l'équitable avenir.

Rivaux, Berlioz et Mozart? Rivalité posthume inattendue... A l'heure même où nous célébrons le centenaire natal du premier, nous condamnons son « écriture », au nom du second. Et la *Schola Cantorum* approuve.

Qu'est-ce à dire? Ne sentez-vous pas une contradiction, pour le moins apparente, entre nos jugements? Hier, la peinture nous disait : l'art s'intellectualise; et la musique, aujourd'hui, paraît bouder le plus intellectuel pourtant des musiciens, Berlioz, le compositeur littéraire et lettré, toujours inspiré par la poésie, qui n'a jamais écrit une note sans un frisson poétique et qui nommait suggestivement Shakespeare et Virgile les « explicateurs » de son âme?

Par ailleurs, comment nos Debussystes peuvent-ils adorer Mozart? Par quel mystère les nuages se passionnent-ils soudain pour le soleil, et la nuit pour le jour?

Autant de sphinx nouveaux qui nous arrêtent!

* * *

Voici le génie d'Hector Berlioz, après le savoir-faire de Gabriel Decamps. Non, Berlioz n'est pas un artiste (au sens réfléchi, presque ouvrier, du terme); ou plutôt, c'est un artiste comme pas un : le romantique par excellence a furieusement aimé son rêve. Il s'est cru Hamlet, Roméo... de même que nos vingt ans, ivres de ses *Mémoires*, se croyaient Berlioz! Chez lui, comme on l'a dit heureusement, l'homme était « consubstantiel » à l'artiste (1). Estelle, Henriette, Miss Smithson ou Mme Fornier, c'est moins vous-mêmes qu'il idolâtrait que la Juliette de Shakespeare ou la Didon de Virgile! Le Shakespearien veut-il épancher son amour? Il traduit musicalement son poète; obscur, il aspire au balcon radieux de Vérone. Et ce sentimental s'est toujours exprimé par du pittoresque : Henriette fut une belle harpe, dont, hélas! il a brisé bien des cordes; Estelle, provinciale, fut la rose qui fleurit dans l'isolement : et cette rose mystique devient, au ciel apaisé de ses dernières litanies, la *Stella Montis*... Faust-Berlioz évoque tout. C'est un magicien. Le timbre grave des clarinettes lui rappelle les femmes aimées. Ses comparaisons recèlent de mystérieuses *correspondances* : Hoffmann et Swedenborg, Louis Lambert et Balzac en frémiraient... Cet amoureux écrira : « La musique ne vit que de contrastes » ; aussi fait-il étinceler le bal après la tristesse; et l'orgie interrompt le rêve. Cet amoureux est un peintre, et ce peintre un étonnant coloriste. Son cœur est une palette enchantée; ses rêveries, ses passions deviennent autant d'images orchestrales, de tableaux sonores; singulier phénomène d'*audition colorée*, pour ainsi dire, — unique dans l'histoire musicale, et qui fait de sa musique un art nouveau s'il en pouvait être! Délicieux amant de la grisaille, son admirateur Schumann ne l'appelait pas en vain « le virtuose de l'orchestre ». Berlioz fut un Decamps illuminé par Shakespeare.

Et, dans son *Requiem* romantique, il peindra le Jugement Dernier. L'immense tableau du *Dernier jour du monde* hantait ses veilles de carabin révolté. Berlioz a vu le drame, il l'a entendu, veux-je dire, en poète de la couleur, moins en chrétien qu'en artiste enivré : « car il ne croyait pas ».

> Je vis dans la nuée un clairon monstrueux..
> Et ce clairon semblait, au seuil profond des cieux,
> Calme, attendre le souffle immense de l'archange. .
> Il semblait un réveil songeant près d'un chevet...
> Et c'était le clairon de l'abîme. Une voix
> Un jour en sortira qu'on entendra sept fois.

L'élève de Lesueur est un réaliste de l'au-delà : c'est Berlioz, mieux que Decamps, qui mérite les noms d'artiste prodigieux et de magnifique illustrateur. On dirait qu'il a comme un souvenir du futur. La résurrection finale, il la redresse *ad vivum*. Il chante moins l'angoisse des âmes anxieuses d'une félicité si fragile, que la terreur décorative d'une suprême comparution. Il ne semble guère plus rassuré que le juste lui-même. Son *Requiem* n'est pas un repos, un sourire triste, tel que le *Requiem* païen de M. Fauré, chanteur voluptueux qui rêve un bras replié doucement, comme l'antique *Génie du Repos éternel*; le *Requiem* romantique n'est pas non plus le *Requiem* toscan de Cherubini, le *Requiem* viennois de Mozart, le *Requiem allemand* de Johannès Brahms; il n'ambitionne ni la scolastique religieuse, ni « la ténèbre du chant » que nos Byzantins chuchotent la nuit dans une stalle de cloître... C'est un *Requiem* théâtral : *more theatrico*, gronderait un Pape musicien, d'après Saint Thomas...



Théâtral, non seulement, mais colossal! L'ironiste Henri Heine voyait, dans cette musique architecturale, une Babylone fabuleuse, quelque chose d'inouï. Son origine est, pourtant, moins primitive : de même que certains ont comparé Delacroix décorateur à Le Brun, et ses plafonds aux grandes machines des grands siècles, Berlioz continue romantiquement la tradition française ; son plein-air musical est issu de la Révolution : 1830 se souvient de 92. De là, ce *Requiem*, fresque géante au furieux empâtement sonore, et la *Symphonie funèbre et triomphale*, et le prestigieux *Te Deum*, et la *Marche d'Hamlet*! Et la caricature française, qui ne chôme jamais, n'a pas oublié d'écheveler, auprès de son *Jérôme Paturot*, un Berlioz anonyme conduisant le *Combat des Horaces et des Curiaces*, une ouverture descriptive où tonne le canon...

Musique décorative! C'est-à-dire amoureuse de l'effet, des souffles exceptionnels. En 1837, Samson chevelu, ce génie de trente-quatre ans a résolu d'écarter les classiques piliers du temple et d'étonner l'univers. Sa tête volcanique est remplie de laves murmurantes, de tonnerres harmonieux, de beaux écroulements, de cataclysmes grandioses, d'avalanches mesurées : elle a rêvé la fin du Monde. Qui veut la fin veut les moyens... Cinq paires de timbales et quatre orchestres de cuivres ne seront pas de trop pour transposer un si grand spectacle : l'orchestre vivra, comme le Clairon de l'abîme ; la percussion se fait dramatique et pittoresque; tout prend une âme ; Berlioz renverse la grosse caisse et la fait blouser comme de gigantesques timbales : alors, d'un trémolo d'épouvantement surgit l'aveuglante fanfare en majeur, et les mailloches furi-

(1) Cf. Hector Berlioz, *Une Page d'amour romantique. Lettres inédites à Mme Estelle F...*. — Préface de M. Paul Flat, page 11. — *Éditions de la Revue Bleue*.

bondes abîment ou ressuscitent : même coupable, on aimerait un pareil jugement... Musique éruptive, incandescente, écrite vite d'un jet de feu ! Volupté farouche d'un voyant qui ne croit pas à l'autre monde, mais pour qui l'enfer existe : une odeur de soufre émane de l'orchestre vengeur.

L'effet exige naturellement les contrastes, l'antithèse aimée de Victor Hugo, « le peintre en poésie », qui, sans doute, a moins profondément pensé que prodigieusement vu. Génie latin, Berlioz *voyait* la musique : il ménage donc ses couleurs et leurs oppositions. Il soupire le *Quid sum miser dicturus*, après l'éclat du *Tuba mirum*... Autour même du *Tuba mirum*, que de clair-obscur ! Le *Mors stupebit et natura* doit plaire aux plus moyen-âgeux, aux plus renchéris de nos Debussystes. Et, vers la fin, quand la fanfare surnaturelle s'est tue, quel plain-chant plus humble que le bégaiement de la créature, — *Judicanti responsura* ? De loin en loin, dans la partition, la foudre passe, la fanfare renaît, tandis que fleurit une flûte riante, un hautbois frileux... La céleste armée se reforme pour le vulgaire et vertigineux crescendo du *Lacrymosa*. La mélodie peut être rossinienne et l'harmonie tourmentée ; trop de rythmes à cloche-pied, effroi des Conservatoires : pizzicati saccadés, temps d'arrêt, doubles syncopes ! Telle fugue régulière peut détonner dans cette vision : mais partout, par-dessus tout, rayonne le génie de l'orchestration. C'est un coloriste qui marie les flûtes et les trombones à la tierce, qui dispense des lueurs d'éternité dans la nuit. Et, sous l'azur, après tant d'éclairs, plus pur que celui de *Lelio*, quel merveilleux « chant de bonheur » ? *Sanctus, sanctus, sanctus Deus Sabaoth* ! murmure un ténor; quatre premiers violons l'accompagnent, sur le grésillement des altos et des flûtes ; et cette mélancolie radieuse des modulations féminines, des voix immatérielles, — cet or parnassien des cymbales pianissimo, des encensoirs mystiques, dont se souviendra le prélude de *Lohengrin* ! Le ciel sourit sur le volcan pacifié... Malgré l'ineffable *Sanctus*, Mozart vivant ne serait pas Berilozien lui dont la douleur mélodieuse se contentait, au grand jour de colère, d'un seul trombone... Berlioz, réciproquement, n'a jamais eu de tendresse pour Mozart. Il ne l'a point compris, parce qu'il ne l'a pas aimé. Sans doute, il ne l'a pas méconnu : l'incrédule de 1830 avait trop la religion de la Beauté pour la méconnaître ; il ressemblait trop peu, vraiment, à ses contemporains, les vulgaires bourgeois du boulevard du Crime, pour ne pas sentir l'antique parfum d'*Idoménée*, l'éternelle jeunesse de *Don Juan*. Oui, Berlioz a plaidé pour Mozart, il l'a défendu contre les sacrilèges de tous les directeurs passés, présents et futurs ; il le nomme parmi les dieux terrestres de l'art immortel ; il le rapproche de Raphaël, comme l'usage le veut, mais tout cela sans conviction spontanée : le romantique avait de trop bouillants préjugés contre les opéras italiens pour ne pas souffrir d'abord des vocalises ou des formules qui déparaient, à son gré, les plus divins ouvrages du génie allemand ; chacun de ces traits lui paraît « grotesque ». Et le beau désordre de la tempête ne pouvait se plaire à la pureté du sourire.



Berlioz et Mozart : quel contraste ! Volages tous deux, en amour, peut-être... Mais la crinière fauve de Shakespeare ne s'accommoderait point du catogan poudré de Chérubin. Même divergence, en art. L'auteur futur de l'*Enlèvement au Sérail* écrivait, en 1781 : « Les passions, violentes ou non, ne doivent jamais être exprimées jusqu'au dégoût, et la musique même exprimant la situation la plus horrible ne doit jamais blesser l'oreille, mais, au contraire, plaire toujours, c'est-à-dire toujours rester musique... » Et, plus loin, cette profession de foi : « Je sais que, dans un opéra, il faut absolument que la poésie soit la fille obéissante de la musique... Quand la musique domine, elle fait tout oublier... » C'était le contrepied de Gluck et de la préface d'*Alceste*, voulant « réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations sans interrompre l'action ni la refroidir par des ornements superflus... » (1). Or, l'auteur du *Requiem* est un *gluckiste* qui proportionne toujours l'effet instrumental au drame sombre ou lumineux qu'il veut peindre. Aussi Wagner le voluptueux reprochera-t-il à son devancier dans les splendeurs de l'orchestration d'être inféodé trop servilement aux poètes que sa palette sonore a pensé traduire ; l'immortelle *Scène d'amour* de *Roméo et Juliette* est un calque trop respectueux du texte shakespearien : remarque imprévue, de la part du créateur du drame musical où le Berlioz des *Troyens* déplorera très classiquement, à son tour, l'absence de la « forme » !

Et, dès l'âge violent du romantisme, il est nous moins curieux d'entendre Eugène Delacroix parmi les puristes : « Berlioz insupportable, dit-il, se récriant sans cesse sur ce qu'il appelle la barbarie et le goût le plus détestable, les trilles et les autres ornements particuliers dans la musique italienne ; il ne leur fait même pas grâce dans les anciens auteurs, comme Haendel ; il se déchaîne contre les fioritures du grand air de Donna Anna... » C'est chez Mme Viardot, le 17 janvier 1856. Au nom de la perfection qui s'est incarnée dans Mozart, le farouche

(1) Cf. *Revue Bleue* du 10 octobre 1903.

Delacroix parle en puriste : il oublie l'ouragan de son coloris personnel pour exalter le marbre grec de Mozart aux dépens des « ruines » sublimes de Beethoven ; il voit partout des Huns dont les lourds chariots fauchent la tendre prairie des Muses ; le dilettante, ami de Chopin, finit par condamner « les trompettes de M. Berlioz » comme les « brouillons » de Victor Hugo, les empâtements chers à Decamps, — tous les « moyens outrés ». Delacroix dédaigneux ne serait plus une exception parmi nous. Enfin, pourquoi la jeunesse de 1904 s'est-elle mise à l'unisson contre Berlioz et pour Mozart ?

***

La solution, comme le problème, est double. Une première partie de la réponse est déjà dans les mélancolies suggérées par le centenaire oublié de Gabriel Decamps. Le vieux romantisme est suspect. 1904 se méfie de 1830. Désormais, la peinture, qui se veut musicale, est aux antipodes de la musique qui se voulait pittoresque, éloquemment représentée par le *Requiem* romantique : autrefois, poète et musicien convoitaient les hallucinations ou le métier du peintre ; aujourd'hui, peintre et poète ambitionnent les fluides suggestions du compositeur : « De la musique avant toute chose », a déclaré le nouvel art poétique ; des nuages enveloppent le double front du Parnasse, et l'intimité grelotte auprès de l'âtre assoupi. C'est l'hiver, après les saisons vermeilles :

> L'hiver, saison de l'art serein, de l'art lucide,

disait Mallarmé, souvent meilleur ami de l'obscurité... Une peinture maladive, une poésie vague, quelque chose d'universellement *amorphe* ou *polymorphe* qui découle du caractère *indéfini* de la récente musique wagnérienne ou franckiste, telles sont les allures ou les aspirations de notre art intellectuel. Et nos intellectuels ne sont plus des romantiques échevelés parce que chevelus. Les adversaires de Berlioz, vous ne les trouverez pas au paradis peu reposant de nos théâtres, sur les marches torrides d'un promenoir supérieur où s'entassent les derniers *Jeune-France* aux lavallières agressives, aux feutres belliqueux ; ils sont au balcon de nos concerts dominicaux, en toilette de soirée aux grandes premières musicales, et très ressemblants à leurs portraits par Jacques Blanche, gens du monde ou de lettres du dernier smocking : ils ont félinement évolué des Préraphaélites à Whistler ; leur mémoire surmenée a retenu des vers du comte Robert de Montesquiou-Fezensac, et leurs compagnes onduleuses font voir des bijoux de Lalique. Tels sont nos *Debussystes* ou nos *Pelléastres* ; mais tel n'est pas Debussy lui-même, demeuré, comme son rival Charpentier, quelque peu bohême... Aujourd'hui que le *philistin* s'est fait *snob* et que l'arriviste ou le parvenu parle d'art pur, la mise au point de la franchise est devenue de moins en moins praticable. Il y a, cependant, des lueurs dans la nuit.



Sincères ou non, que reprochent-ils à Berlioz ? Ses défauts, c'est-à-dire son génie : point de feu sans fumée ! Le volcan ne se commande pas... Nos sensitives lui reprochent son éclat, à leurs yeux tout extérieur et décoratif : trop de hors-d'œuvre et de tableaux dans son œuvre, et rien pour la pensée pure ! Son *Faust* est damné pour nous conduire en enfer, à la surnaturelle orgie du *Pandœmonium*... C'est vrai ! Mais est-ce là tout Berlioz ? Nos intellectuels ne sentent plus le *poète* sous le *peintre*, sa noire chevauchée ou sa félicité lumineuse, sa force expressive ou son intime douceur ; sous le décor mystique ou moyen-âgeux, ils n'évoquent plus ce parfum troublant, le « haschich » d'Hector Berlioz (disait Gautier, pernassien pourtant), cette mélancolie d'amoureux, qui nous entraîne, par l'enfer des vieilles rues, au parvis rosé des cathédrales crépusculaires... Comme des Mendelssohniens de 1830 (les extrêmes se touchent), ils ne retiennent que la physionomie démoniaque et vulgaire, la cicatrice infernale et prosaïque ; comme Delacroix mondain, ils n'aperçoivent que la grimace. Ils ne semblent point se douter qu'ils ont affaire au plus vivant génie de la France musicale, autrefois si misérable, aujourd'hui si riche en apparence, et n'entendent plus tout l'infini qu'il portait en lui !

Son œuvre, encore incomprise, est la « Chute d'un Ange... » De son *Requiem*, on n'admire ni la terreur œcuménique ni le geste à la Michel-Ange ; l'*Offertoire* schumannien plaisait à Schumann, et nous répétons avec lui : « Cet *Offertorium* surpasse tout. » Le *Sanctus* séraphique accapare tous nos bravos. Si calme (ainsi le veut la *couleur* du sujet), son *Enfance du Christ* obtient, entre toutes ses œuvres, un succès que Berlioz, déjà, disait « calomnieux » pour elles. L'heure est au calme. Il est de bon ton de *chuter* non seulement les concertos, mais les grands poèmes symphoniques des Liszt, des Balakirew et des Richard Strauss, éclairs empruntés au Sinaï berliozien, de critiquer, malgré l'alliance, la chaude palette de l'Ecole russe, après s'être pâmé d'aise aux *Nocturnes* sans contours, à la *Damoiselle Elue*, au délicieux et murmurant *Prélude à l'Après-midi d'un faune*, qui lui doivent cependant, beaucoup... Le *Tuba Mirum* ne réveille plus les sommeils :

> Sur les mondes détruits le Temps dort, immobile...

⁂

En dépit des snobs, une pareille métamorphose dans l'amour de l'art n'est pas le fait d'un seul coup d'éventail, et le caprice nouveau qui paraît chérir une peinture timide, un style grêle, des joyaux pâles, une poésie mélodieuse, une musique invertébrée, pourrait à la rigueur expliquer notre injustice nouvelle pour le génie bruyant de Berlioz; mais il ne suffirait point à faire pleinement comprendre notre conversion soudaine à Mozart.

En même temps qu'un voile de mystère enveloppait la palette silencieuse du peintre et la palette sonore du compositeur, une crise de *purisme* a favorisé cette évolution. C'est un état d'âme inédit. Les décadents d'hier soir sont les classiques de ce matin. Plus d'écriture artiste! Le romantisme est une névrose et le Parnasse une prison ; le réalisme ne fut qu'un non-sens, mais le vers libre et le symbole étaient des émancipateurs bien dangereux : assez de galimatias! La pureté du langage occupe la préface de nos romanciers ; la santé de l'âme et de la forme obtient celle de nos poètes : et telle est leur « foi nouvelle ».

Si nos versificateurs se réclament de Racine, si nos *intimistes* ne craignent plus le nom de M. Ingres, pourquoi nos « dilettanti du jour » (comme disait Nodier) n'invoqueraient-ils point celui de Mozart? Cet Allemand ne semble-t-il pas évoquer le *goût* défunt de ces Français qu'il n'aimait guère, en un Versailles idéal, sanctuaire de nos regrets et décor favori de nos peintres? Mozart n'est-il point des nôtres? Ingres et Delacroix se réconciliaient pour l'applaudir. Il rend à notre nuit le charme du rêve ensoleillé. N'est-il pas le soleil de la musique? Un adorateur le nommait *Hélios*. Sa grâce grandiose nous rassérène comme elle inspirait Corot, ce Mozart de la palette. Sa « poésie vivante », qui n'est ni scolastique, ni fantasque, nous parle d'un Watteau contemporain de Phidias, avec la désinvolture mélancolique d'un dieu petit, mais souverain, comme l'Amour. Je l'appellerais volontiers *Erôs*. Et le Berlioz virgilien, donc mozartien, du *Septuor* des *Troyens* amoureux pourrait-il me contredire? Pour nos poètes, las de peinture verbale et de sonorités, Mozart veut dire musique *musicale*, essentielle, il est cette essence même que la note seule peut atteindre et que nous recherchons désormais en tout. Pour nos puristes, saturés de métaphores, de fantômes et de beaux mensonges, il signifie la permanence classique de la forme et le retour au dessin. Pour nous tous, il est ce je ne sais quoi de plus pénétrant, de mieux senti dans une forme plus douce, une voix tempérée, plus persuasive que les fanfares d'outre-tombe, le génie loin des orages et dans la sérénité.



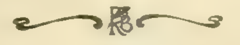
Si la musique paraît encore partagée entre les tumultes de Richard Strauss et les murmures de Claude Debussy, la cause en est que l'art musical retarde habituellement sur les autres arts et qu'il n'est pas encore affranchi des romantiques amours du passé. Mais les mélomanes n'ont pas attendu l'incertain avenir pour saluer l'aube véritable et l'éternel matin dans le génie ressuscité de Mozart. Ce que Schumann disait de sa *Symphonie en sol mineur*, nous le pensons de sa *Flûte Enchantée*, « une œuvre dont chaque note est de l'or pur, chaque partie un trésor »; et, chez les convaincus, cet amour de la Beauté n'étouffe pas la religion du Sublime que proclament les dernières sonates immenses ou les derniers quatuors de Beethoven, encore plus haut que le finale de la *Neuvième* ou le *Benedictus* de la *Messe en ré* : point d'éclectisme, ici, dans ces cultes purifiants qui voisinent, plus de snobisme! L'aigle et la colombe nous ravissent en plein ciel. La musique fugitive emporte notre néant dans son vol immortel vers un absolu qui nous fuit :

> Meurs donc! tu renaîtras, l'espérance en est sûre...

Le soleil de Mozart luira sur nos tombes comme il rayonne sur nos origines. Et les amis de l'art français, que Berlioz coloriste incendia comme un crépuscule, invoquent aujourd'hui notre grand Rameau : l'avant-garde écoute ses opéras après avoir applaudi le finale monumental de *l'Etranger* ou la nouvelle *Symphonie en si bémol* de Vincent d'Indy. Les concerts se multiplient et s'affinent : la musique de chambre, que le dramatique génie des Berlioz et des Wagner a négligée, rapproche classiques et modernes dans l'atmosphère à la fois intime et plus éthérée du quatuor. Voilà comment le Debussyste est devenu Mozartien. Le sombre aspire vers l'étoile, la nuit de Whistler vers la forme grecque. Le regret s'illusionne en se prenant pour un espoir. Un mystérieux accord semble envelopper nos contradictions. D'autres interrogeront l'avenir : qu'il nous suffise d'avoir analysé le présent. L'heure est imposante où les immortels ressuscitent; seul est bien mort le bourgeois de Béranger qui fredonnait :

> Et vous, gens de l'art,
> Pour que je jouisse,
> Si c'est du Mozart,
> Que l'on m'avertisse !

RAYMOND BOUYER



GUILLAUME II
ET L'ÉDUCATION DU KRONPRINZ

On a « essayé » vingt portraits de l'empereur des Allemands.

Ils se ressemblent généralement peu et se contredisent parfois. Comme Frédéric le Noble allait mourir, certain journaliste, un instant célèbre sur le boulevard, et d'ailleurs évidemment renseigné puisqu'il nous venait d'Outre-Rhin, chroniqueur sans doute audacieux, mais brasseur d'affaires émérite, annonça au monde un Guillaume tout uniment terrible, — un Guillaume fait sur mesure pour ces malheureux Français. Tout plein d'un rêve monstrueux, le futur empereur s'affolait à l'espoir de mettre bientôt le feu aux quatre coins de l'Europe et de se ruer, sabre au poing, dans les rouges batailles. En attendant, il se faisait la main en des jeux d'une farouche brutalité et, impatient de carnage, fustigeait, fouaillait jusqu'au sang ses maîtresses — qui étaient nombreuses... Et puis, on voulut bien, six mois plus tard, nous gratifier d'un Guillaume II mystique, épris avant tout de grandeur morale et de beauté abstraite, neurasthénique quelque peu, mais songeur pacifique et profond...

La figure est mobile, infiniment complexe. Il était fatal qu'elle tentât des manières diverses et souvent contraires. Il est probable, du reste, que tous les traits essentiels de cette attachante physionomie ont été exprimés. Et je crois bien qu'à dégager quelque détail de chacun des portraits qu'on nous proposa de Guillaume II pour rapprocher ensuite, avec un suffisant souci de l'harmonie, les fragments ainsi détachés de leur ensemble respectif on composerait une image du même coup, impressionnante et vraie.

Il y aurait des chances, toutefois, pour que cette image parût dater déjà. C'est qu'une ligne manquerait peut-être ici, — une de ces lignes, nullement flatteuses, que le temps apporte avec lui. Je présume, en effet, que derrière ce front d'intelligence et d'orgueil un psychologue un peu subtil chercherait aujourd'hui un sentiment nouveau, comme une vague inquiétude... On voit d'excellentes mères souffrir du voisinage d'une fille trop grande et trop belle au gré de leur coquetterie... Guillaume II — qu'on nous montre si sévère aux vingt ans de son aîné — ne se demande-t-il point s'il ne va pas cesser de remplir à lui seul toute la scène et si, tout près de lui, un grand fils n'est pas en voie de distraire à son profit un peu de l'attention du monde ?

Voici des mois que les informateurs professionnels surveillent les moindres gestes du *Kronprinz*. Des anecdotes circulèrent. L'univers entier sait que le Kronprinz, parle le *slang* comme sa langue maternelle et qu'il est médiocre cavalier. Parce qu'il aima miss Farrar et que cette candeur lui valut quelques contrariétés, les femmes le proclament « sympathique ».

La chose ne semble plus douteuse : le fils fait tort au père... Mon Dieu, chacun son tour. Mais on pourrait, à propos de tout ceci, rappeler ce que fut la jeunesse de Guillaume II. Le rapprochement ne manquerait pas d'une certaine saveur.



Avant de se montrer étudiant sérieux — car il le fut, remarquablement, — Guillaume II se montra écolier studieux et de conduite irréprochable.

Celle qui devait être un jour — si peu de temps! — l'impératrice Frédéric, souhaitait pour ses fils une éducation toute de raison et de simplicité. Il convenait de les éloigner du long troupeau des ambitieux et des flatteurs dont les intrigues viciaient l'atmosphère de Postdam à Berlin. On sait la lutte que cette femme admirable eut à soutenir contre l'inepte antipathie de tout un peuple et contre la haine surtout du Chancelier de fer. Ici, cependant, soit que celui-ci eût bien voulu se désintéresser de la question, soit que la mère eût parlé haut et ferme, « l'étrangère » fit selon sa pensée — et les princes partirent pour Cassel.

Guillaume y suivit les cours du « Gymnase » et son cadet, Henri de Prusse, ceux de la *Realschule* (à peu près notre enseignement classique moderne).

Un de nos compatriotes, M. François Ayme, fut des maîtres de Guillaume, à cette époque. Parfaitement méfiante à l'endroit du parler de Genève ou de Bruxelles, la princesse Frédéric avait prié M. Thiers de lui indiquer un Français de France qui consentît à perfectionner les jeunes gens dans la connaissance de notre langue. Thiers lui recommanda M. Ayme qui a d'ailleurs rapporté, des heures passées auprès de Guillaume, un livre tout plein de souvenirs intéressants et qui me disait encore, hier, comment on vivait à Cassel.

On y travaillait ferme. On n'y faisait même que cela En réglant, une fois pour toutes, les occupations de la journée des princes, l'ambition maternelle n'avait en effet prévu que l'étude, l'application, l'effort. En manière de délassement, quelques exercices violents que surveillait un officier courtois, mais rigide. Pour toute prérogative, le loisir, laissé à chacun des deux frères, de désigner — ou à peu près — la pièce qui serait jouée, le soir anniversaire de sa naissance,

au théâtre de la ville. On peut ajouter ce détail que le futur souverain disposait alors, à titre d'argent de poche, de la somme de 20 marcs par mois, tandis que la munificence paternelle n'allait pas pour Henri au-delà de 12 marcs, 50 pfennigs.

Aussi bien, Guillaume se souciait peu des récompenses et autres menus encouragements; c'est assez l'habitude, en Allemagne comme chez nous, d'exciter ainsi la bonne volonté des « potaches ». Ces petits moyens eussent été superflus ici et peut-être même l'élève Guillaume de Hohenzollern les eût il jugés un peu humiliants à son endroit. Un tout singulier amour-propre, la crainte du moindre reproche et ce goût, déjà, ce *besoin* de fixer l'admirative attention de son entourage suffisaient à alimenter au fond de lui cette ferveur, ce feu secret qui fait les écoliers ambitieux et « bûcheurs ».

Et la même fierté encore inspirera toute la conduite de Guillaume durant son séjour à Bonn. Seulement, avec les années, cet amour-propre se sera élargi, se sera exalté au sentiment violent de la personnalité. Devenu plus conscient, plus complexe aussi, il gardera le jeune homme des étourderies qui seraient de son âge et des à-coups qui seraient peut-être dans sa nature. Etudiant, Guillaume sait comme personne ce que l'avenir attend de lui et qu'il convient de prouver de la réflexion. Et déjà sans doute la prudence — une prudence très « pensée », très voulue — combat en lui ces velléités de générosité, d'abandon, d'humeur primesautière dont l'éclatante manifestation est constamment à la veille d'étonner d'Europe depuis quelque quinze ans et où certains ont pu ne voir — à tort, je crois, mais non sans vraisemblance — qu'une finesse de plus, que la dernière habileté d'un homme suprêmement habile.

A Bonn, Guillaume travaille fort consciencieusement et recueille les félicitations, dépourvues de flatterie, du *Rector magnificus*. Mais il n'ira pas faire « bande à part » et se garde de heurter les traditions... Lui aussi, il juge peut-être bien à tout le moins un peu vulgaires telles pratiques de la vie universitaire allemande qui doivent révolter un jour le goût plus délicat de son fils. Cependant, le moment venu, il s'y soumettra, sans barguigner... Sagement, il s'abstient de toute hâtive originalité. Il projette peut-être certaines audaces; en attendant, il respecte les conventions. Ses... fantaisies mêmes — car à cet âge une vertu trop austère serait encore une trop violente singularité — ses fantaisies de jeune homme n'ont rien que de conforme à l'usage courant... Au reste, à ce point de vue aussi, il se rattrapera, comme on dit, un peu plus tard... et, durant une année ou deux, mettra « les bouchées doubles »...



Somme toute, ses souvenirs, le rappel de ses années de Bonn et celui, surtout, de sa laborieuse adolescence ne sont pas pour faire de Guillaume II un père précisément très indulgent. Ne nous montrait-on pas, hier, le Kronprinz pris, ligotté, depuis des semaines, dans un système d'occupations qui ne lui laisse plus une heure de liberté, expiant, sans révolte possible, de bien graves velléités d'indépendance et aussi quelques menues étourderies.

Car il y eut des étourderies. Elles sont explicables. Elles étaient fatales.

Dans l'ombre de son père, le *Kronprinz* vécut, jusqu'à son départ pour l'Université, admirateur, craintif et silencieux. Ce n'est pas, du reste, qu'il ait toujours ignoré les caprices et les colères où s'affirme la volonté naissante des enfants. Comme certain dignitaire de l'Eglise réformée, reçu par Guillaume II, s'entretenait avec son souverain, le Kronprinz et son frère Eitel-Fritz, qui jouaient dans l'antichambre, s'emparèrent du chapeau du grave personnage. Il y avait quelques minutes qu'ils s'en donnaient à cœur-joie autour du superbe haut de-forme lorsque, l'audience terminée et la porte du cabinet impérial s'ouvrant tout à coup, Guillaume II aperçut son fils tremblant de colère et qui criait à son cadet, en lui désignant le respectable couvre-chef délicatement posé sur le sol : « Assieds-toi dessus ! Je t'ordonne de t'asseoir dessus ! Je suis le *Kronprinz* ! » « Et *moi*, je suis l'*Empereur* ! », intervint le père — et l'on assure que le geste un peu vif dont il corrigea la singulière fantaisie de son aîné n'est pas le seul qu'il ait eu à son adresse.

Il est certain que Guillaume II ne faillit jamais par faiblesse dans sa manière auprès de ses enfants. Surtout, il veilla, jusque dans l'intimité du foyer d'où toute étiquette fut d'ailleurs toujours bannie, il veilla au maintien des distances. « Et *moi*, je suis l'*Empereur* » : c'est tout un programme... Une petite scène qui ne va point, semble-t-il, sans quelque ridicule et que la photographie a popularisée en Allemagne en dit long à ce sujet. Devant le décor que reproduit cette image, l'esprit n'a pas grand'peine à rétablir les choses. Au palais, on vient de déjeuner ou de dîner en famille, le plus bourgeoisement du monde; mais, comme le « maître » se levait de table, le *Kronprinz* est allé, en hâte, se poster à la sortie de la salle à manger — et quand le père paraît, le fils, la main gauche sur la couture du pantalon, la droite saluant, se met à la disposition de l'*empereur*. « *Zur Befehl*, *Majestät* ! A vos ordres, Majesté ! » Nous sommes loin, ah ! comme nous sommes loin du « bon

roi Henri » et de sa jolie, de sa si gentille simplicité... Et puis, chacun pratique la paternité comme il l'entend et l'entend comme il peut...

***

Quoi qu'il en soit, c'est vers ce temps que le *Kronprinz* dut connaître ses premières peines — celles qui s'inscrivent, ineffaçables, au fond de l'être. L'eau se congèle sous l'action du froid... et le cœur se contracte... Si sévère que fût son éducation, Guillaume II adolescent pouvait du moins manifester de l'entrain et crier son enthousiasme. Il aimait à la passion, à la folie, les orateurs et les poètes. A Cassel, il trouvait le temps, le soir, de se griser aux tirades, aux somptueuses images de Victor Hugo. Mais allez donc déclamer des vers, si beaux soient-ils, dans le voisinage d'un empereur aussi... empereur que celui-ci !... Une discipline strictement militaire s'était emparée du Kronprinz. Sa mère lui fut longtemps son seul refuge — et les instants d'abandon étaient nécessairement rares. Le Kronprinz se replia sur lui-même et se fit en secret une âme de tendresse et de pitié, grave et un peu triste.

Mais une heure vint où elle se prouva, cette âme, susceptible aussi de vigueur, voire même d'énergie.

Ah! ces jours de Bonn, ces jours de grand air et de demi liberté! Au sortir de l'atmosphère où il avait grandi, quelle savoureuse chose ils durent sembler au jeune homme — et comme il en usa! L'éveil inattendu d'une imagination ardente, les premiers tâtonnements d'une conscience qui se cherche, l'effort encore maladroit d'une volonté enfin personnelle l'emplirent bientôt de cet orgueil de vivre que tant d'existences ignorent et sans lequel, cependant, il n'est pas de véritable jeunesse.

A Bonn, maître à peu près de ses mouvements, le *Kronprinz* négligea les cours, avec délices. Insensible aux reproches, pourtant sévères, d'un recteur peu courtisan, il connut dans sa plénitude la joie de muser le long des haies en fleurs, de vivre à sa guise, de paresser à l'écart, tandis que dans l'ennui solennel des hautes salles de plus studieux écoutent et pensent... ou font semblant. A pieds, a bicyclette, en automobile, il courut les routes en compagnie de petites Américaines indulgentes à point et respectueuses avec mesure. Il préférait en effet à la société de ses camarades celle des jeunes filles — et n'eut-il pas dans son horreur de la brasserie, de l'affreuse brasserie, la jolie bravoure, qui, un instant, partagea en deux camps les sujets de son père, de se refuser à l'épreuve, plutôt répugnante, que « les Borusses » imposent aux nouveaux venus parmi eux ? Car devant les plus solennelles objurgations il fut inébranlable — et ne tenta même pas d'ingurgiter aux douze coups de minuit les douze chopes prévues par les réglements de la fameuse corporation.



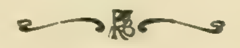
Toutes ces audaces, cependant n'eussent peut-être encore été que peccadilles vite oubliées. Mais le Kronprinz osa bien autre chose, qui demeure impardonnable : il prétendait dévenir *lui-même*. Il travailla seul, — s'efforçant de penser, allant de préférence à ces livres que la science officielle tient pour dangereux, s'appliquant de son mieux à alléger son esprit des préjugés, des principes vraiment trop simples, des opinions trop commodes, de tout le bagage de convention dont on espérait bien l'avoir lesté pour la vie.

A ce régime, il eut tôt fait de ruiner en lui la plupart des dogmes de sa jeunesse, mais il fut imprudent et son honnêteté le perdit. De retour à Berlin, il se risqua en maintes circonstances à dire sa pensée : il discuta avec son père, marqua qu'il ne croyait plus si aveuglément aux sonores affirmations de l'éloquence impériale — et mérita ainsi ces procédés, à coup sûr superflus, mais peut-être excessifs, où Guillaume II voit le remède à un mal qu'il juge guérissable.

Le Kronpinz s'associe volontiers aux charités de l'impératrice. Il est des plus zélés parmi les membres de la *Société protectrice des animaux* de Berlin. Il raille le peuple de flatteurs qui l'entoure et contrefait sans respect tels fameux courtisans qu'il rencontre chaque jour. S'il a les nobles façons de son père, il n'en a ni l'humeur vaniteuse, ni le verbe facile et débordant... S'il ressemble, quant au physique, à Guillaume II, il paraît avoir hérité du philosophe que fut son aïeul et dont l'Europe n'a pas assez déploré la perte, l'âme douce et réfléchie.

Et les optimistes se plaisent à souligner ces détails pour en tirer des indications quant à l'avenir, — déjà...

GASTON CHOISY



Paris. — Typ. A. Davy Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*, 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 16 — 5e SÉRIE — TOME I — 16 AVRIL 1904

VOYAGE D'ALLEMAGNE

Suite (1).

9-11 juillet.

Je ne puis dire assez combien ce luxe récent de Munich, ce Versailles impuissant et abandonné de Schlessheim me semblait dur, en regardant *cette pauvre campagne*, cette orge maigre, ces pins jetés au hasard, ces gens sans bas, ni souliers... Dur et cruel orgueil, prétention ambitieuse, exagérée, depuis le Max de la guerre de Trente ans, dont on voit le plâtre à Schlessheim, le bronze à Munich, un politique, un penseur, un guerrier — ni cœur, ni âme, comme les généraux de la guerre de Trente ans (sec, fin, dur à effrayer, dans le tableau du vestibule de la Pinacothèque).

Dimanche 10 juillet.

Messe à la *cathédrale*, foule dans l'église et aux tribunes, 3 évêques — montés inutilement aux tribunes — *grande musique*, vaste et bruyante, peu d'accord, puissante pourtant par son effet populaire. . Beaucoup de tableaux estimables, d'un ton chaud et doux, bien harmonisés avec l'église. Tout autour, bas-reliefs funéraires, épitaphes. M. de *Klenze*, le grand faiseur d'ici — grec d'inclination, Byzantin par ordre ; classique, mais contre Cornélius pour Kaulbach

Lundi 11.

M. Schmeller bibliothécaire (qui a fait un livre sur les *Sette communi*) nous montre un *manuscrit avec dessins d'Albert Dürer*, doux, fin, populaire, *renard jouant flûte*, *pour attirer poules*.

Mardi 12 juillet.

Enfin sortis de Munich — l'ennuyeux Schlessheim nous poursuit de sa vue pendant trois lieues. Nous courions par la plaine déserte, sous un berceau de vieux arbres. Le souffle stérilisant s'arrête avec la grande plaine, à *Freising* : beau couvent, château sur hauteur, eaux courantes, arbres, fleurs, etc; puis, monté, plongé sur l'eau et sur jolis paysages variés.

Fort ému de mes souvenirs. . Qu'elle m'ait mis ainsi tout son destin dans le creux de la main ! Hélas ! son destin passé, elle me confia... l'irréparable !

Affection mêlée de doute ; il y avait aussi de la *religion* ; j'éprouvais ce sentiment, quand elle entrait dans mon cabinet, cette personne si souffrante, sur laquelle j'avais un si triste pressentiment.

A Mosbourg, la *demoiselle de l'Auberge*, qui tient la poste, nous montre toute la maison en détail, les vastes étables en voûtes gothiques, les murs de la ville avec meurtrières qui font le mur du jardin, un beau châlet pour les buveurs du dimanche, qui toute la semaine est solitaire pour les rêveries de la jeune fille, quand elle regarde, avec la longue vue, la route, l'Isar et la vallée qui se prolonge, aimable et sérieuse; prairies, moissons au bas; sur les hauteurs arbres du Nord.

Pauvre fille, point jolie, mais intéressante, piquée au cœur du ver de l'ennui, des vaines pensées ; à la maison, ce fut elle qui, à midi, lut la prière aux bonnes gens qui buvaient là.

Le long de l'Isar, à Landshut, son château si bien posé sur la hauteur, au milieu des bois et de la verdure, la flèche de la cathédrale qui atteint la hauteur du château.

(1) Voir la *Revue Bleue* des 19, 26 mars, 2 et 9 avril 1904.

Suivi l'Isar, puis quitté. Tout le long de la route, ayant en vue les collines demi-boisées, demi-moissonnées qui dominent le fleuve, j'essayais en vain de recueillir, d'amasser en moi, ces forêts, ces champs qui fuyaient, moi spectateur immobile au fond de ma voiture, qui fuyaient, coulaient devant moi, comme le fleuve, comme ma vie.

Mercredi 13 juillet.

Couché à *Ergolsbach* et très mal. Landhwer exercée. Et, le soir, je vis incomplètement, d'Ergolsbach à Ratisbonne, un pays peu varié, médiocre; seulement le château féodal des *Princes de la Tour-Taxis*, de grosses boules dans des niches, au lieu de statues; toujours le genre *Schickardi barbara*. Sur la route, causé de MM. Fercop, Renard (1). Mon amertume était extrême, en songeant aux médiocrités ennuyeuses, au milieu desquelles elle a dépensé sa vie. Je lui en voulais un peu d'avoir toujours vanté ce passé tel quel, tandis qu'elle était *juste*, parfois sévère, pour un présent qu'elle-même jugeait meilleur. Sans doute elle justifiait sans peine ce passé, l'irréparable; au contraire, elle voulait améliorer le présent. Je souffrais encore davantage par le regret des années perdues. L'inaction de la voiture ajoutait à la fixité de cette douleur.

Je ne m'en arrachais qu'en me disant qu'enfin il était trop dur que tout ce passé, dont d'autres profitèrent, retombât sur moi en douleur... Ce que j'étais, je le suis encore; ma force n'est-elle pas la même?... Que mon prochain livre soit donc, comme fut *l'Introduction à l'Histoire Universelle*, un jet d'airain!... Que je redevienne l'homme d'airain que je fus!

Ratisbonne

La noble église et *son puits* (2), beaux *vitraux* modernes; au portail *l'Adoration du Veau d'Or*, comme les Vierges folles à Strasbourg.

Salle basse, obscure, de la Diète (3). Table de *bois blanc*, où Charles-Quint but en 1532; fauteuil de cuir des empereurs (4), pots de vin; costumes; *Theresiana*, *1769*, livre des *tortures* pour la Bohême, l'Autriche, etc; descendu aux cachots; chambre des tortures, tout en place, et prêt pour recommencer, s'il le fallait; la grille derrière laquelle le juge caché écoutait. Ces horreurs, qu'on retrouve au reste partout, témoignant ici de la rude justice par laquelle les villes d'empire rassuraient leurs sujets, leurs marchands, contre les violences des brigands. Squelette d'un brigand, pendu il y a 90 ans. Drapeau des Hohenstaufen. Château ruiné (1632) par Gustave Adolphe, près du Walhalla.

Jardin du prince de la Tour-Taxis. Le beau *cygne en fureur*, repoussé par un jardinier dans l'eau. Sur un banc, l'enfant maladif et studieux.

De 4 à 7, *Walhalla*. Gravité du Danube. A droite, une belle plaine qu'il couvre dans l'eau l'hiver; à gauche, des roches sévères, boisées à demi de sapins dans la manière d'Albert Dürer; quelques accidents de ce paysage, entre autres une petite vallée enfoncée brusquement entre deux hauteurs, semblaient des coups de burin sévère, inspiré... Enfin le pic, la haute ruine, habilement ruinée, percée à souhait des boulets de Gustave-Adolphe; derrière ce pic, derrière celui du Walhalla, les montagnes continuaient gravement; au-delà du Walhalla, une longue route boisée dominait le Danube et tout son rivage très resserré devant elle : *Dorsum immane mari summo.*

Les entrecolonnements encadraient merveilleusement deux paysages; l'un vers la roche dont je viens de parler, l'autre vers la ruine. C'était tout à la fois l'austérité du Rhin, vers Bingen, et son grandiose dans la plaine de l'Alsace.

Vue immense, mais *sérieuse*... Non pas de ces vues du Midi ou d'Orient devant lesquelles le poète resterait muet, ou crierait avec Rückert : « ô soleil, ô mer, ô rose! »

Cette vue du Danube est une vue vaste, noble, héroïque, un paysage *vertueux*, pour ainsi parler. Elle convient à un tel monument. La montée à travers les rocs, les bois sombres, prépare à merveille. Rude et sombre aussi fut la route des héros pour arriver dans la gloire. La situation est bien choisie, le monument mal conçu, mal exécuté.

Le génie *allemand* est juste le contraire du génie gréco-romain. Il n'est pas non plus scandinave. Ni le nom du Walhalla, ni l'imitation du Parthénon ne convenait ici.

J'aurais voulu quelque chose de simple, de grand, de fruste. Que devant l'un des rocs du Danube, que j'ai vus en venant ici, on établît des assises de granit, un portique sauvage, qui laissât un peu douter si la montagne même ne fait pas partie du monument. Au fond, l'*Allemagne* elle-même, sous la figure de la Vierge, entourée d'animaux, de fleurs, l'enfant dans les bras : *l'enfant, la femme et la rose.* Tout cela n'est pas si exclusivement chrétien qu'Hermann lui-même et tous les héros payens de l'Allemagne ne fussent tombés à genoux.

Je voudrais que, sur le portique de granit, les arbres de la montagne étendissent leurs branches, et pleurassent... que toute la nature semblât com-

(1) Personnes de l'entourage de Mme Dumesnil

(2) Il existe, en effet, un puits gothique du XVe siècle, dans l'intérieur de la cathédrale. (G. M.).

(3) Les diètes se tinrent à Ratisbonne, dans le *Rathhaus* (Hôtel de Ville), de 1663 à 1806. (G. M.).

(4) Apocryphe (G. M.).

pâtir, qu'elle accueillît maternellement ceux qui, après la rude journée de la vie héroïque, viendraient chercher dans ce grand asile, non la gloire, mais le repos, l'amour et la reconnaissance des peuples qu'ils ont servi. Ce n'est point, croyez-le, cet éclat olympien qu'ils veulent ni ce temple éblouissant dans le soleil du Midi, mais plutôt, fatigués qu'ils sont, une source et de fraîches ombres.

Jeudi, 14 juillet.

De 5 heures à 4 heures du soir, monté, descendu, de Ratisbonne à Neumarkt.

Ce jour-là, nous avons appris *le pays d'Albert Dürer*, l'ennui de l'Allemagne centrale, sa *gravité monotone*.

Il fallait goûter, user cet ennui, pour bien voir comment l'âme allemande, se tournant sur soi, se cherchant soi-même, atteignit, dans ce grand artiste, dans tant d'autres génies, ce caractère austère, un peu sec et dur, mais parfois sublime de mélancolie passionnée. Les grandes ailes de la chauve-souris sont partout ouvertes ; partout vous liriez sur ces roches, sous ces sapins où elle vole dans un crépuscule éternel : « *Melancholia* » (1).

La terre allemande, médiocre à la surface, a pourtant des vertus cachées, si l'on en juge par les eaux thermales qui en jaillissent, mieux encore par l'indéfinissable esprit de vie morale qui circule parmi ces arbres chétifs et ces monts stériles.

Nuremberg, vendredi 15.

S. Laurent. Adam Kraft, dessous et ses compagnons 1486. Le tombeau de S. Sébald est de 1506-1519. Stalles. Chœur ouvert. Christ, vendangeurs, pape, empereur, brouette.

Hôtel de Ville. — Tournois, fols? Hérauts? — Concert : justice, Midas fouetté, Roi chrétien étrangle son fils... Salle des bourgmestres.

Château. Vue du château. Maison d'Albert Dürer. Tilleul Saint-Martin.

Cimetière Saint-Jean. Nulle richesse que l'art. Albert Dürer, 1528. Pirkheimer, Murs, Chapelle.

Le soir, promenade. Enfants trop emmaillotés, vrais limaçons. Cuisine longuement élaborée.

Ceux-ci n'ayant pas, comme Venise, les rives de la Brenta, les campagnes de Vénétie pour y bâtir leurs palais, n'ayant que « l'ennuyeuse Pegnitz qui ne coule qu'à regret et parce que c'est l'usage » (dit Schiller), furent bien obligés de *dépenser au dedans*. De là cette accumulation singulière de monuments, d'objets d'art.

La plaine environnante est stérile, *mélancolique*, sauf une bien petite banlieue sous les murs. Nuremberg est une île au milieu de la mer des sables, comme Venise dans la mer des eaux.

Le transit des denrées orientales que lui transmettait Venise l'avait enrichie. Venise perdant ce commerce, Nuremberg diminua. Ajoutez ses guerres des XVe et XVIe siècles contre ses anciens burgraves, les rudes Hohenzollern de Brandebourg, qui, sans cesse, ameutaient contre elle la noblesse avide et pauvre du Nord. La croisade teutonique ayant cessé, les chevaliers en cherchaient une contre les marchands qui allaient ou résidaient à Nuremberg.

Voilà ce qui explique bien des choses. D'abord ces énormes tours, ces *fortifications* colossales, indestructibles, éternelles. Elles sont du milieu du XVIe siècle, lorsqu'on craignait tout, les Turcs, l'Empereur, les princes catholiques, lorsqu'on avait à défendre, non seulement les biens, mais un bien nouveau, la *foi*, le credo de Mélanchthon, dont on mit ici la statue. — Dès 1517, Hans Sachs disait : « Le rossignol de Wittemberg qu'on entend aujourd'hui partout ».

Mais avec ces fortifications générales, il y avait les *forticati̇ons particulières*. Chaque maison, bâtie en bonne pierre, sans crainte de l'incendie, bien et solidement voûtée, fort peu ouverte par en bas, hasardait, au second étage, une jolie tourelle, qui surveillait la rue et voyait venir... Enfin, au plus haut, la maison, décidément rassurée, se parait gracieusement d'un riche et fantasque pavillon, comme une femme, vêtue simplement quant à la robe, mais coquettement coiffée ! C'est dans ce dernier étage, orné de sculpture, de peinture, de fleurs, que le soucieux marchand, que la femme craintive et pâle, que les enfants sérieux (sans espace pour jouer) s'égayaient un peu le soir.

Cela se retrouve aussi aux fortifications de la ville, dans la promenade couverte qui les couronne, dans le long corridor qui servait tout à la fois à respirer sans sortir, et à surveiller la campagne. Ce corridor est pour la ville entière ce que la tourelle supérieure est pour la maison du particulier.

Partout l'art, mais l'art sérieux, le goût du grave, du simple, du durable. On est frappé, au cimetière, de voir ces pierres basses et humbles, richement masquées de bronze, d'un bronze souvent admirable. Combien simple, combien coûteux, combien aristocratique dans la simplicité apparente !

Changement rapide et fort. A Saint-Laurent, Adam Kraft (1486) s'est mis sous son monument, a scellé l'ouvrier sous l'œuvre. A Saint-Sébald, Vischer s'est mis, en tablier, marteau à la main, sans attitude de prière, au point culminant de son monument (1506-1519).

Albert Dürer, tout autrement sérieux, flotta entre les deux esprits. S'il ne fut pas, comme Michel Ange,

(1) Les belles pages de la *Réforme*, écrites treize ans plus tard, sont ici en germe. (G. M.)

un Titan de l'art, il en fut un Christ; il en eut la *passion*. Le grand penseur dut, à cette torture, d'échapper à toute condition du temps, de trouver ces figures éternelles, la Melancholia, la Madeleine de la passion à Nuremberg.

Saint-Sébald. — Animaux (tortues, chèvres). Sirènes. Apôtre Saint Pierre, Saint André. Saint Jean.

L'Enfant clef de voûte.

L'artiste comme corps, comme âme.

Ancienne porte dans l'ancien chœur (Wenceslas).

Au dehors, bas relief : Madeleine passionnée sous le Christ qu'elle embrasse.

Maison d'Albert Dürer : escalier, cuisine sur petite cour (humeur de la femme).

Le gros commerçant, M. Merckel (1). Denrées coloniales. Christ sanglant d'Albert Dürer (fiel à la bouche) et son œuvre (ridicule dans les copies). Surtout : nature aboutissant à la reconnaissance : les 30.000 portraits, œuvre d'Albert Dürer.

Musée : Histoire de la peinture en quatre tableaux : Van Eyck, Hemling, Isaac, de Mekenem : amour, accouchement.

Albert Dürer : la Madone qui porte parfum... non affligée.

Le vieux petit M. Ch. Forster. Ses croix, jabot. 2 escaliers, galeries, boiseries, armoires. Petites boites, montres, squelettes. Rocaille, cour où l'on prend le frais.

Melanchthon, admirable pointu, barbe rare.

Musée, Vénus de Lucas Cranach.

Le soir, reconduit M. Brochier. Les maris allemands voient peu leurs femmes, s'absentent le soir. Revenu par le château. De nuit, bizarre, improbable, un Kremlin. Le soir, rien vu. Le matin promené : lierre vivant aux tours, lichens vivants. Cabaret. Dans les tours, ouvriers, 365 veilleuses pour 3 liards.

Dimanche 17.

Après Nuremberg, Furth, les Juifs.

Lundi 18.

Le désert, la grande épée de Wurtzbourg, aux mains des évêques Masse du palais (Versailles); prolongement italien en portiques à jour. Quatre saisons, des Turcs, salon de glaces, 1737, par l'évêque Schœnborn. Evêques princes, fiers, spirituels.

Van Dyck (passage à Rembrandt). Caves du Roi

Cathédrale, 1119. Colonne du temple. Serpents enlacés (Wurtzbourg. Wurz? sic? Worms).

Chapelle. Saint-Macaire, irlandais. Le chevalier rêveur, petit, grande tête.

Château. Chapelle. Aujourd'hui, malheur à qui n'est pas défendu par l'art; on marche dessus. Balcon; eau solitaire. A côté, chapelle, deux capucins; pas assez pour vivre ni pour mourir. Dans le lointain, couvents magnifiques.

Mardi 19.

Nous avons passé des sapins aux chênes. Les vignes et les bois. Le Mein passé en bac, devant un vaste château ou couvent : poteaux, justice seigneuriale, justice royale. Après le déjeuner, les bois. La Franconie cesse 2 lieues avant Aschaffenbourg, qui est aux électeurs de Mayence. Beau petit cloître roman. Chevaliers du XVI[e] siècle et docteurs très fins (conseillers de l'électeur). Château de 1600; tableaux dans l'obscurité. Vue du Mein, du pont Gracieux demi cercle du fleuve. Promenade : bel effet du profil sombre du château. Le roi y fait bâtir une maison dans le goût de Pompéi. Sur la place, conversation de l'officier et des capucins.

L'Ouvrier

Kissingen, près Wurzbourg.
Dimanche 17 juillet 1842.

Je n'ai presque rien écrit à Nuremberg, et c'est ici, seulement, au moment où mon hôte (si bouffement ridicule) m'apprend la lugubre nouvelle de la mort du duc d'Orléans, ici, dis-je, que je me mets à recueillir quelques souvenirs. Toute la journée d'hier, dimanche 18, s'est passée à rouler dans les campagnes peu intéressantes de la Franconie; mais, dans cette longue journée, je rêvais à Nuremberg.

Je rêvais à *l'ouvrier allemand*, au cimetière de Saint Jean de Nuremberg, au dur oreiller de pierre où dort Albert Dürer, le *grand ouvrier*... Grande histoire que celle de l'ouvrier allemand !

Sur les murs de Nuremberg, si bien drapés de lierre, et fleuris de toute plante, s'accrochent aussi des plantes d'une espèce particulière, des lierres animés, des lichens vivants. Dans ces magnifiques tours du XVI[e] siècle, dans les murs, dans les petites maisons qui semblent avoir poussé là, comme des mousses, habitent de pauvres créatures, qu'on ne voit jamais dans la ville, qui jamais ne sortent, qu'un moment le samedi pour rendre l'ouvrage. Ce sont eux qui font des veilleuses (13 boites de 365 veilleuses chacune, pour 9 kreutzer ou 6 sols), qui font les petites trompettes de bois et autres jouets d'enfants. Certains jouets sont sculptés au couteau ; ils ne manquent ni d'adresse ni de sentiment des proportions. Les bottiers, les tailleurs allemands sont recherchés partout en Europe; ils ont l'instinct de la forme vivante, mobile.

Lorsque l'apprenti allemand a été longuement, durement, élevé, *raboté* par son maître, lorsqu'il est

(1) M. Merckel et M. Forest étaient de riches commerçants qui possédaient des œuvres d'art (G. M.).

devenu compagnon, il fait son tour d'Allemagne, en travaillant, en mendiant. Il s'arrête volontiers à songer sur la grande route, comme j'en ai vu plusieurs; il s'assoit sur la lisière de la forêt, coupe une écorce et taille des lettres (c'est l'origine de l'imprimerie aux Pays-Bas), coupe une branche et y taille une figure d'homme; c'est le commencement de la sculpture en bois, du véritable art allemand.

Si son petit homme réussit, il le barbouille de couleurs; une bonne femme l'achète pour son enfant ou pour elle; dans ce dernier cas, c'est un Saint. Puis on avise que le chêne sans couleur est d'un bel effet; l'ouvrier ne comptant plus sur le secours de la couleur, s'attache d'autant plus à perfectionner la forme et la sculpture en bois fait son chef-d'œuvre dans la cathédrale d'Ulm.

Syrlin et le bois, puis Adam Kraft et la pierre, puis Peter Vischer et le bronze. Matières de plus en plus difficiles, l'artiste de plus en plus ouvrier. Syrlin et Kraft n'ont pas leur grand tablier; mais Vischer ne l'a point quitté; il le porte même dans son immortel portrait; le fondeur (si libre, si hardi dans un art plein d'entraves) est préoccupé du métier autant que de l'art.

L'art se continue alors dans les formes distinctes, plus libres, plus légères pour ainsi parler, de la peinture, de la gravure. Albert Dürer, c'est le cuivre encore, mais le cuivre à peine effleuré, autant de matière tout juste que le demande le service de l'esprit.

Ce passage d'un métier à l'autre, d'une matière à l'autre, depuis la figure du bottier jusqu'à la *Mélancolie* d'Albert Dürer, était chose simple en Allemagne. Nulle limite entre l'ouvrier et l'artiste; c'est bien plus tard qu'on a remarqué, comme singularité, que le forgeron d'Anvers (1) fût devenu peintre. La serrurerie du moyen-âge était peut-être alors le premier des arts, égal à tous les autres, pour la beauté des formes; il avait de plus le mérite de la difficulté vaincue, celui de dompter et de rendre agréable et souple à l'œil la matière la plus rebelle.

Grands ouvriers libres! fiers et humbles, rien d'amer dans leurs ouvrages, rien de haineux, comme dans l'œuvre de l'ouvrier sacerdotal (Voyez Sabina de Steinbach). Grandes natures; exemple, Syrlin, à la dernière place de son œuvre, mais la contemplant, la créant incessamment de son regard. Adam Kraft, à genoux, portant toute la pyramide sur son épaule; à genoux, mais si noble dans son profil busqué, la tête si noblement relevée, portant dans les yeux plus d'aspiration qu'il n'y en a dans la flèche de 100 pieds. Peter Vischer, dans son plus humble costume, dans sa forme toute vulgaire, comme pour

(1) Quentin Matsys.

dire par ce contraste ironique : « Qu'importe la forme à l'esprit ? A l'opposé, le Saint-Sebald, le pèlerin emportant son église dans l'éternel pèlerinage, c'est encore l'artiste, son âme ici (l'autre figure est son corps), c'est son sublimé *férouer*, tel qu'il voulait l'être, tel qu'il se voyait en pensée (1).

Chacun d'eux a mis dans la cathédrale du moyen-âge une petite cathédrale moderne, qui pourtant est plus grande que l'autre; chacun a dit : *A moi seul une cathédrale.* Ce ne sera plus l'œuvre des peuples et des siècles; ce sera l'œuvre d'un homme, ce sera un homme vivant.

Conscience, *patience*, voilà le grand ouvrier allemand. Ajoutez-y ce qui ne se traduit point : *Gemüth.* Il y a tout cela dans le noble et solennel Albert Dürer de 28 ans (1500, à la Pinacothèque); tout cela, et de plus le fier *géomètre*, le maître des proportions, dans l'Albert Dürer en pied sous un portique (40 ans). Tout cela encore et de plus le *vieux lion*, dans le profil d'Albert Dürer sur bois, un bon, fort et doux lion d'Allemagne (sans mélange de doggedness anglaise), 50 et 60 ans (?). Mais combien a-t-il souffert, le vieux lion! Comme on lui a tout arraché, ongle par ongle, dent par dent, tout arraché, la famille, la foi hélas! et la vie bientôt. Son dur oreiller de pierre est déjà tout taillé au cimetière de Saint-Jean.

Ici, la FAMILLE; et comment l'artiste allemand la met partout dans son œuvre, et dans l'œuvre politique : hôtel de ville d'Augsbourg (Augsbourg cuisinière) et dans l'œuvre religieuse : Vierge accouchant dans l'Eglise (ibidem), et l'Holbein de Bâle. Poésie Hollandaise : Jésus épluchant (Overbeck). Jésus balayant.

L'enfant est, pour l'Allemagne comme pour le tombeau de Saint-Sébald, la clef de voûte universelle.

Et cependant, besoin d'une *famille artificielle et plus large* (Allemands ne boivent que le soir, sans femmes, avec leurs amis). Amitiés d'Albert Dürer, d'Holbein. Tristesse de la femme (celle d'Albert Dürer), besoin d'*idéalité solitaire.* Combles de la maison d'Albert Dürer démolies; Là, la *Melancolia*, 1504, et enfin la Madeleine, dans le tableau de Nuremberg.

Le *travail des mains*, je l'ai éprouvé, est une grande animation pour *l'esprit*, du moins pour l'imagination. Mme Dumesnil avait besoin, pour donner à la pensée toute son activité, de faire de la tapisserie. On se trompe, quand on croit que la plupart des

(1) Adam Krat a sculpté pour le chœur de l'église Saint Laurent un *Sakramentshœuslein*, tour de 20 mètres de haut, terminée en crosse épiscopale destinée à servir de tabernacle pour le Saint Sacrement et formée de sculptures représentant la vie du Christ. Adam Krat et deux compagnons sculptés en dessous supportent le monument sur leurs épaules. Dans le chœur de l'église de Saint-Sébald, on trouve le monument en bronze, élevé par Pierre Vischer et ses cinq fils pour les reliques de Saint-Sébald. (G. M.)

métiers entravent l'intelligence. Le progrès n'est pas toujours dans une seule vie d'homme; mais du père au fils, au petit-fils; par exemple le fils d'un cordonnier (celui de notre portier de la rue de l'Arbalète ou le père de M. Couture, ou le père du peintre Gendron), devient lettré, artiste, ou père d'un artiste.

Seulement, il arrive souvent que les *habitudes de l'ouvrier* se retrouvent dans l'artiste; même les bonnes habitudes de l'un sont parfois les défauts de l'autre. Les ouvriers artistes de l'Allemagne ont ce caractère : ils ont martelé des vers, forgé des peintures (le forgeron d'Anvers), pioché des gravures, etc. D'où vient cela? L'ouvrier n'a pas autour de lui un monde élégant, il n'a pas eu une enfance élégante. De plus, la nécessité de produire chaque jour, même sans inspiration, cette part de la fatalité qui se mêle à l'activité, ôte aux œuvres d'art que fait l'ouvrier le charme du spontané, de l'imprévu, et souvent le *réussi*. Enfin, la conscience extrême qu'il apporte aux détails, le respect, la religion qu'il a pour *un art si haut* l'empêche souvent de dominer l'ensemble; il n'est pas maître de son art; son art est maître de lui; il respecte un cheveu, un léger pli, il l'exagère; et successivement il exagère tout.

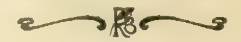
Les *Allemands, presque* en tout, sont des *ouvriers*. Même dans l'art militaire, ils ont eu, de fort bonne heure, d'excellents soldats, consciencieux, sans inspiration; de véritables ouvriers de guerre; lenteur, routine, préoccupation du côté mécanique, automatique de la guerre. Quand l'imprévu apparaît, un Gustave-Adolphe, un Frédéric, un Napoléon, la routine manque, et il ne reste plus rien.

Mardi 15 juillet.

Entre Wurtzbourg et Aschaffenbourg, dans cette jolie route, sans événements, sauf le petit trajet du Mein, nous nous nourrissons de poésie allemande ou *latine*: « *Partem aliquam, venti, divûm referatis ad aures* » — « *Æneia nutrix*..., au 7e livre; le père au 6e, la nourrice au 7e et le joli *arguto tenues percurrens pectine telas*. Que cette belle main exerce une telle domination! *Vincla recusantûm*... »

JULES MICHELET.

(*A suivre*).



LA SOLITUDE ET LES SOLITAIRES

La solitude est un sujet de psychologie qui, pour ne pas prêter à de longs développements, renferme toutefois un problème attirant. Vivre seul! Tel est le vœu qui est au fond de tant de cœurs que le monde a rebutés. En réalité peu y parviennent, et l'expérience universelle est défavorable à la solitude. Si pourtant elle était l'état désirable, l'état parfait, ne devrions-nous pas tendre par tous nos efforts à nous en approcher? Faut-il vivre seul? Qu'est-ce qu'un solitaire? Ces questions ont un intérêt pratique, et en les abordant, il n'est pas inutile de rappeler qu'elles ont pour point de départ un fait mal aperçu et incontestable, la solitude du moi.

I. — LE FAIT DE LA SOLITUDE.

Chacun de nous est seul sur la terre. Il faut entendre par là que notre individualité est unique, ineffable, incompréhensible, et que notre sort, heureux ou malheureux, n'intéresse que nous. Nos succès, nos infortunes n'éveillent qu'un écho fugitif dans l'esprit distrait de ceux qui nous aiment le plus. « Nous sommes tous dans un désert. Personne ne comprend personne », écrivait Flaubert. Pascal nous dit : « Nous sommes plaisants de nous reposer dans la société de nos semblables. Misérables comme nous, impuissants comme nous, ils ne nous aideront pas; on mourra seul; il faut donc faire comme si on était seul... » Amiel pressé par la maladie, acculé à la mort, qui sent déjà les pelletées de terre tomber sur sa tête, exprime cette même vérité avec plus d'émotion et de force : « Je pensais ce matin que bien peu de personnes se doutent de nos misères physiques, que nos proches et nos amis les plus intimes ne connaissent pas eux-mêmes nos conversations avec le Roi des épouvantements. Il y a des pensées sans confident, il y a des tristesses qui ne se partagent pas. Il faut même par générosité les cacher. On rêve seul, on souffre seul, on meurt seul, on habite seul la chambrette aux six planches (1) ».

Nous naissons seuls, ignorants de nos générateurs, être nouveau, inconnu. Nous mourrons seuls, et nos amis les plus empressés, nos parents les plus éplorés se consoleront; ils n'ont aucune envie de nous accompagner dans la tombe.

Notre vie se passe dans la solitude. Le hasard, la nécessité nous enveloppent de relations, de liens : mais les êtres qui sont de notre sang et qui nous tiennent de près, ceux avec qui nous faisons vie commune, n'ont pas tous nos intérêts et tous nos goûts; on va côte à côte en se dédaignant; ils gardent leur humeur et ne se soucient pas de nous comprendre. Les affections sur lesquelles on s'appuie ne durent pas; l'amour, qu'il soit étoffé de contrats et de serments, scellé de baisers convulsifs et éperdus, s'use, montre son envers, périt par l'égoïsme qui se ressaisit, par les malentendus de toutes sortes :

(1) *Journal intime*, t. II, p. 316.

Vous êtes séparés et seuls comme les morts,
Misérables vivants que le baiser tourmente!
(SULLY PRUDHOMME.)

Nul comme le poète des *Solitudes* n'a senti l'impénétrabilité des âmes :

Les caresses ne sont que d'inquiets transports,
Infructueux essais du pauvre amour qui tente
L'impossible union des âmes par les corps..

Qui est à l'unisson de nos joies les plus profondes? Comment nos douleurs extrêmes pourraient-elles être consolées? Par la vertu du sentiment et de l'action les esprits sont rapprochés un instant, puis le concert se déchire et chacun recouvre son indépendance.

Les hommes luttent obstinément contre cette solitude du moi qui porte avec elle tristesse et détresse. L'amour qui transforme l'existence est la communion idéale vers où l'on tend; il abaisse les barrières de la personnalité; ses regards chargés d'échanges sont une transfusion d'âmes; il implique le dévouement absolu, le don de soi jusqu'à la mort. Le nombre de nos amis nous rassure parce qu'ils nous protègent contre l'isolement; nous mesurons le progrès que nous avons fait dans leur cœur, et l'intimité, rare et précieuse comme l'amour, a le même charme profond et infini. Tous, avides d'affection, ont souci sinon de fonder une famille, du moins de garder un foyer; on s'échappe au loin, mais qui oserait rompre les dernières attaches? Par delà le temps et la distance, à travers dédains et querelles, on flaire l'odeur du passé, on se cramponne à sa parenté. Il est une affirmation des idées par où nous vivons dans la communauté, qui nous fait reconnaître de ceux qui ont notre foi, nos croyances; il est doux d'avoir une cause à servir, et l'égoïsme terré, peureux, occupé de ses obscurs calculs, semble une intolérable solitude.

N'importe, nous sommes seuls, et en dépit des accords les plus touchants et des unions les plus tendres, un mot, un geste, les différences de caractères qui s'accusent, suffisent à nous le rappeler. Plus on est riche en nuances personnelles, plus on a de la peine à s'apparier. L'originalité foncière, la noblesse de l'âme, la hauteur de l'intelligence créent des solitudes. « La vulgarité des hommes fait de la solitude morale le lot obligé de celui qui les dépasse par le génie ou par le cœur. (1) ». Ceux-là en souffrent, créatures d'exception, chez qui le besoin d'aimer et d'être aimé n'a pas reçu les satisfactions attendues (Vigny, Musset, Sully Prudhomme); d'autres, tout en constatant l'isolement irrémédiable des êtres, prennent leur parti de l'indifférence générale et se réfugient dans le ricanement, le cynisme (Schopenhauer); dans le rêve (Chateaubriand); dans la sensation (Maupassant); dans la jouissance (Stendhal); dans l'égoïsme féroce et gai (Stirner); dans l'ambition effrénée qui a pour condition le sentiment de la solitude (Napoléon); dans la joie de la force intellectuelle (Renan). Ce dernier, jeté dans le vide de Paris au sortir de Saint-Sulpice écrit : « Je ne me classerai nulle part. Si par le fait je me trouve classé, ce sera un fait, rien de plus. Si je trouve des personnes qui voient comme moi, nous sympathiserons, sinon je serai seul. Je suis fort égoïste : retranché en moi-même, je me moque de tous .. »

Impossible de se déprendre de soi, de se donner : notre égoïsme qu'on égare mais qu'on ne persuade pas, nous retient. Nous sommes tirés en sens contraires : d'une part rivés à notre personnalité inaliénable; d'autre part entraînés vers nos semblables à cette fin de nous concerter ensemble et de jouir de la douceur des sentiments partagés. Situation singulière qui figure une des innombrables contradictions qui minent notre pauvre existence branlante et disloquée! Etre seul et ne pouvoir s'y résigner! Se demander avec des angoisses tragiques si l'amour existe, si ses preuves sont sûres, s'il n'est point un mensonge, alors que l'égoïsme fondé sur la solitude du moi est la vérité de toutes les minutes, difficile à oublier.

II. — L'État de Solitude et les Solitaires.

La solitude, qui est redoutée du plus grand nombre, et antipathique au génie humain, peut être recherchée par quelques-uns comme un état conforme à des goûts acquis ou à des penchants naturels, et qui leur donne le bonheur.

Il y a une sensation enivrée de la solitude, un bonheur d'être seul, qui se ramène à la jouissance de soi, à la perception directe et douce de notre moi non exprimé, non extériorisé; il s'y joint comme élément fréquent, et non pas toujours nécessaire, une défiance à l'égard du monde et une fatigue dans son usage. Ceux qui sont destinés à aimer la solitude, à respirer avec délices son air enchanté, en sont avertis dès la jeunesse par un indéfinissable bien-être qu'ils n'éprouvent que lorsqu'ils sont seuls. Ils ont l'horreur instinctive de la foule, des visages nombreux et inconnus; ils ne s'accommodent de leurs meilleurs amis que pour de courts moments, et dans le commerce de l'amitié ils visent l'intimité et donnent la préférence au tête-à-tête.

Il est des degrés dans la pratique de la vie solitaire. Marquons la solitude absolue qui est celle de l'ermite, du stylite qui ont pris la fuite au désert; le couvent chrétien, quelle que soit son animation de ruche bourdonnante et laborieuse, est une solitude,

(1) Renan, *Le Prêtre de Némi*.

car il est fermé à la terre et n'a d'ouverture que du côté du ciel ; le moine a déraciné de son cœur les sentiments humains, mais sa tête où refluent ses énergies comprimées s'exalte et dans un délire de joie il s'écrie : « *O beata solitudo ! ô sola beatitudo !* » Il y a une recherche de la solitude dans la retraite aux champs où l'on n'a de commerce qu'avec la nature; dans notre maison barricadée où nous cacherons nos amours, où nous n'admettrons que de rares visiteurs. Si nos occupations nous obligent à frayer avec les hommes, nous pouvons être seuls en ne rien leur livrant de notre intimité ; il nous plaira de n'avoir pas de compagnon, de ne pas risquer de confidences ; et l'on peut être seul dans sa famille, dans le mariage, dans l'entourage que le sort nous a donné, si l'on se garde de toute familiarité, de tout épanchement.

Quelles sont les raisons qui prédestinent à la solitude ? Elles sont diverses et il est plusieurs types de solitaires. On est solitaire par santé languissante, par nature, par éducation, par vocation intellectuelle ou artistique, par tour d'esprit nettement arrêté; et ces principaux motifs déterminants se combinent entre eux.

Il est un solitaire honteux qui s'est fait à son état, et s'y résigne plus qu'il ne l'aime, parce qu'il n'est désigné pour aucun succès, dans ce monde qu'il déserte. Il s'agit d'ordinaire d'un homme aux sentiments simples, fruste d'aspect, de santé petite. Il est cantonné dans un métier modeste. Il abhorre la vie de vanité et de parade, les intrigues, l'agitation mondaine ; il n'y réussirait pas. Dépourvu de resplendissement physique, de manières brillantes et engageantes, il sera timide, impressionnable, strangulé, la parole point abondante; il a peine à se communiquer, et ses efforts pour se produire l'ont dès longtemps convaincu de son impuissance. A vrai dire il est peu riche de vie, il a peu de ressources, et il écarte prudemment de sa route les grandes responsabilités; il considère qu'il est incapable de la vie à deux, ou à plusieurs, qui comporte des débats constants, des devoirs impérieux, des charges sous lesquelles il plierait ; et même, en toute occurrence, il ne saurait se prêter à des rapports multipliés, au train d'une existence répandue et variée qui le ferait valoir en des milieux divers, lui rallierait des amitiés, lui créerait des relations. Relégué dans la solitude, dans un état nu et rudimentaire, par la misère de sa personnalité, la gaucherie de ses mouvements extérieurs, par le manque de liant, de dons sympathiques, le voulût-il, il ne peut en sortir ; il en souffre s'il ne s'y accommode pas ; il gémit plus ou moins fort, selon que son imagination lui représentant un idéal supérieur, le bonheur qu'il n'a pas, le tourmente. Son cas peut être celui de l'infirme au contact désagréable ; du raté, dénué de prestige, éconduit de toutes parts, et il s'écriera : Que n'ai-je un ami, une compagne ! alors qu'il ne saurait se les procurer, ni manifestement séduire. Le solitaire que nous dépeignons là a pauvre apparence ; où qu'il se tienne, il n'est pas remarqué ; il ne sert à rien, il ne dégage ni ne reçoit aucune chaleur.

Après le solitaire par insuffisance d'adaptation sociale, par réelle infériorité, il est d'autres types chez qui l'amour de la solitude dérive d'une force active, d'un sentiment tout puissant qui se fait sa place ; ils ont en propre la plénitude de l'âme, l'abondance de la vie intérieure ; une satisfaction profonde les fait persévérer dans l'état qu'ils ont choisi. Citons : l'artiste épris d'une vision d'art ; le savant enfoncé dans l'étude ; le rêveur qui ne peut conférer avec personne des nuances de son rêve ; le religieux perdu dans la paix des cloîtres où il découvre Dieu qu'on ne rencontre guère dans le tumulte humain ; le voluptueux occupé de ses frissons, qui caresse ses pensées chères ; et ceux qui poursuivent une chimère qui leur sourit ; ceux qui vivent en dehors du temps et sont amoureux de retraite, de méditation et de silence.

En dernière analyse l'amour de la solitude se fonde sur des raisons plus essentielles : il repose sur le dédain de toute affection et sur le mépris des hommes. Ainsi en va-t-il chez le solitaire de race, satisfait en soi, irréductible, qui dénonce dans la société un abîme de turpitudes, de niaiseries et de mensonges, et scrute avec une verve acharnée les sentiments humains pour en faire éclater le néant. Peut-être a-t-il reçu de bonne heure de graves blessures et il ne pardonne point aux hommes d'avoir renversé son rêve de tendresse ou de loyauté. Il se tient résolument à l'écart de la comédie sociale et il en marque les ridicules et les vices en spectateur désabusé.

Observez ces rencontres journalières entre gens que l'ennui ou l'occasion rassemblent. On témoigne aux paroles qui s'échangent un intérêt emprunté ; les voix travaillées, maquillées, s'efforcent d'être expressives, distinguées, joyeuses ; les attitudes sont apprêtées ; des rires complaisants et obligatoires, des plaisanteries prévues et que le lieu et l'instant commandent, font partie de la situation. On met en pièces les absents : il est connu que personne ne parle de nous en notre absence comme en notre présence ; la vanité fait rage et le désir de faire effet, et l'on peut noter au passage, dans une conversation écoutée à l'aventure, tous les travers de l'humanité.

Celui qui n'a plus besoin de la société devient un censeur avisé de ses défauts et la juge ; il sait qu'on se court après par peur d'être seuls, que les cœurs ne se livrent pas, et que l'horreur du vide prochain

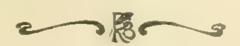
resserre par l'effet d'une frayeur comique les amitiés éphémères et les fragiles amours.

Affranchi des illusions et des conventions, le solitaire a sa vie, à lui, qu'il invente ; il a ses plaisirs pris avec un à-propos remarquable, car il est seul à en délibérer ; d'autant plus savoureux que plus personnels ; assaisonnés d'une ironie intense, où il se joue de la société. Il est jaloux de son moi, de sa liberté, de ses allures ; — *noli me tangere* ; — ses pensées triées et à facettes brillent à ses yeux comme des pierreries ; s'il ne s'estime pas supérieur, du moins il est différent ; il sait le prix de son individualité et il ne cédera point, sans en avoir calculé le bénéfice, aux trompeuses avances faites au nom d'une sociabilité superficielle et banale.

Schopenhauer, solitaire cynique, qui porta jusqu'au génie le sentiment de l'imbécillité humaine, émet à propos de la solitude les réflexions suivantes : « Toute société exige nécessairement un accommodement réciproque, un tempérament, aussi plus elle est nombreuse, plus elle devient fade. On ne peut être *vraiment soi* qu'aussi longtemps qu'on est seul ; qui n'aime donc pas la solitude n'aime pas la liberté, car on n'est libre qu'étant seul. Toute société a pour compagne inséparable la contrainte et réclame des sacrifices qui coûtent d'autant plus cher que la propre individualité est plus marquante. Par conséquent, chacun fuira, supportera ou chérira la solitude en proportion exacte de la valeur de son propre moi... La soi-disant bonne société apprécie les mérites de toute espèce, sauf les mérites intellectuels. Elle impose le devoir de témoigner une patience sans bornes pour toute sottise, toute folie, toute absurdité, pour toute stupidité ; les mérites personnels, au contraire, sont tenus de mendier leur pardon ou de se cacher, car la supériorité intellectuelle blesse par sa seule existence... On doit, avec une pénible abnégation de soi-même, abandonner les trois quarts de sa personnalité pour s'assimiler aux autres. Il est vrai qu'en retour on gagne ces autres ; mais plus on a de valeur propre, plus on verra qu'ici le gain ne couvre pas la perte et que le marché aboutit à notre détriment, car les gens sont d'ordinaire insolvables, c'est-à-dire qu'ils n'ont rien dans leur commerce qui puisse nous indemniser de l'ennui, des fatigues et des désagréments qu'ils procurent, ni du sacrifice de soi-même qu'ils imposent : d'où il résulte que presque toute société est de telle qualité que celui qui la troque contre la solitude fait un bon marché... En thèse générale, on ne peut être à l'unisson parfait qu'avec soi-même ; on ne peut pas l'être avec son ami, on ne peut pas l'être avec la femme aimée, car les différences de l'individualité et de l'humeur produisent toujours une disonance, quelque faible qu'elle soit. Aussi la paix des cœurs véritable et profonde, et la parfaite tranquillité de l'esprit, ces biens suprêmes sur terre après la santé, ne se trouvent que dans la solitude et, pour être permanents, dans la retraite absolue » (1).

ÉMILE TARDIEU.

(*A suivre*).



LES PARTIS POLITIQUES ANGLAIS
ET
LES PREMIÈRES LOIS SOCIALES

LE PARTI LIBÉRAL

Quel que soit le danger des formules brèves, surtout dans une science aussi concrète que l'Economie politique, il est possible de définir une législation sociale, son principe et sa méthode. Un certain doute sur l'efficacité du « laissez faire », de la seule liberté qui présuppose l'harmonie des intérêts, harmonie qui implique à son tour, chez tous les hommes, une intelligence assez profonde et une conscience assez délicate pour découvrir leurs véritables intérêts ; — une certaine confiance dans cette expression des volontés collectives qu'est l'Etat, pour amortir le choc des énergies individuelles, forces le plus souvent dirigées par des pensées médiocres et contrôlées par des âmes médiocres, — tels sont les deux principes qu'il est facile de retrouver à l'origine de toute législation sociale. Une extension donnée à l'idée de protection et au rôle du gouvernement, — une restriction concordante de la liberté contractuelle, — la substitution de la méthode préventive à la méthode punitive, — tels sont les traits qui caractérisent une législation sociale, dans son fonctionnement pratique.

Il est évident qu'une conception législative, aussi utilitaire dans son esprit et aussi souple dans ses applications, est difficilement conciliable avec le Libéralisme économique. N'est-il point, en effet, marqué des caractères du Classicisme français, dont il continue, par la rigidité de ses lois absolues, le culte pour les logiques abstractions, par sa confiance dans l'instinct intéressé des hommes qui saura résoudre, sans l'intervention des Codes, tous les problèmes sociaux, le respect religieux, pour une nature, bonne dans son principe et juste dans ses manifestations ?

I

Aussi doit-on s'attendre à ce que les divers

1 *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, p. 174-177. Trad. Cantacuzène.

groupes, dont a été formé, au XIX[e] siècle, le parti de l'émancipation politique, se soient montrés plus ou moins hostiles à l'intervention législative dans les problèmes ouvriers, suivant qu'ils étaient plus ou moins pénétrés des idées générales du Libéralisme économique. La concentration de leurs efforts sur le domaine des réformes démocratiques et libre-échangistes, fut facilitée par ce fait que les classes ouvrières n'acquirent qu'aux environs de 1865 l'instruction et la discipline nécessaires pour jouer un rôle important dans la vie parlementaire du Royaume-Uni.

* * *

C'était déjà là, aux yeux des Whigs, ces Conservateurs intelligents, c'est-à-dire habiles dans l'art de transiger à temps, — un premier argument des plus décisifs. Mais ils étaient en outre détournés de toute législation sociale par des arguments plus importants que l'intérêt éphémère d'une tactique électorale. Les traditions élégantes d'un parti, qui n'avait été autrefois qu'une fraction homogène de l'Aristocratie, scindée, pour la commodité du jeu politique, en deux camps que distinguait seule la livrée de quelques souvenirs (1), le rendaient peu favorables aux revendications nettement démocratiques. Cobbett, Hunt et les premiers radicaux les dénonçaient comme des modérés et les tournaient en ridicule, comme d'aristocratiques coureurs de place (2). Si les masses ouvrières accueillaient avec mépris leur prétention au Libéralisme, en revanche les classes moyennes se ralliaient autour des grands seigneurs, qui, dès la fin du XVIII[e] siècle, s'étaient assurés l'adhésion définitive de l'élite industrielle (3). Peu à peu (4), le Whiggisme, renouvelé au commencement du XIX[e] siècle, par le petit groupe qui dirigeait la *Revue d'Edimbourg* (1802) (5), adoptait les opinions économiques des nouveaux capitalistes. Ils ajoutèrent même à la rigueur des principes abstraits la morgue aristocratique.

C'est ainsi que l'opposition au contrat de travail collectif, l'hostilité vis-à-vis des Trade-Unions, incapables par leurs coalitions de faire hausser des salaires, déterminés par des lois infaillibles, figurèrent jadis dans leur programme politique. Lorsqu'aux environs de 1832, les Associations professionnelles naissantes tentèrent de se grouper en Fédérations de métier et organisèrent leurs premières grèves corporatives, elles se heurtèrent à la résistance du cabinet whig. Lord Melbourne demanda à l'économiste Nassau Senior un rapport sur la question. Le professeur d'Oxford conclut à la nécessité de modifier la loi de 1825, qui accordait aux ouvriers le droit de coalition. Le ministère n'osa pas saisir le Parlement de cette proposition, mais il poursuivit avec la dernière rigueur (1), à l'aide de distinctions subtiles, les ouvriers coupables de s'être entendus pour obtenir une hausse de leurs salaires.

Si les Whigs étaient peu disposés à reconnaître aux Associations professionnelles la liberté de vivre et d'agir, ils étaient encore moins préparés à accepter le contrôle de l'Etat sur les contrats de travail. Dès 1819, le projet de loi qui interdit l'entrée dans certaines usines aux enfants âgés de moins de 9 ans soulève les protestations des industriels — ces nouveaux adhérents du parti Whig, — lésés dans leurs intérêts et partant dans leurs convictions économiques (2). Lorsqu'aux environs de 1830, une campagne de presse et de conférences fut organisée pour obtenir de l'Etat qu'il réduisît à dix heures la journée de tout adulte âgé de moins de 21 ans, les initiateurs du mouvement furent sévèrement admonestés, au nom des principes libéraux, par Macaulay (3). L'hostilité dogmatique des Whigs vis-à-vis de toute « *factory legislation* » fut la cause principale de leur défaite aux élections de 1841 (4). Et en 1844, au moment où le Parlement était saisi, par les auteurs du « Mouvement des dix heures », de divers projets de loi, une des gloires du parti Whig, Lord Brougham, ce juriste éminent, auteur des premières émancipations politiques et des premières réformes judiciaires (5), protestait avec indignation contre toute intervention législative (6).

* * *

En 1832, apparut dans le Parlement un groupe

(1) Erskine May, *Hist. Constitutionnelle*, II, p. 6 et 26. Trad. de Witt, 1866. — Ostrogorski, *La Démocratie et l'organisation des partis politiques*, 1903, II, p. 18.

(2) Erskine May, Ouv. cité, II, p. 55.

(3) Erskine May, Ouv. cité, II, p. 6.

(4) Erskine May, Ouv. cité, II, p. 29. Fox se refusait encore à accepter les idées d'Adam Smith.

(5) Brougham, Francis Horner, Jeffrey, Sydney Smith, Cockburn et Murray.

(1) S. Webb, *Hist. of Trade Unionism*, 1896, p. 124-125.

(2) B. L. Hutchins and H. Harrison, *History of Factory Legislation*, 1903, p. 27.

(3) Discours de Leeds, 1832. — Id. p. 53.

(4) Id. p. 61-62.

(5) Erskine May, Ouv. cité, II, p. 366.

(6) John Morley, *Life of Cobden*, I, p. 302. Si tous les Whigs ne s'associèrent pas à la protestation de Lord Brougham, acceptèrent la proposition qu'ils avaient combattue lorsqu'ils étaient au pouvoir, leur conduite fut inspirée uniquement par des préoccupations de tactique parlementaire. Si, dans la suite, ils adoptèrent vis-à-vis de la législation sociale une attitude moins intransigeante que celles qu'ils avaient eue pendant la première moitié du XIX[e] siècle, ils cédèrent encore à la pression des intérêts électoraux. C'est ainsi que Macaulay, qui avait violemment reproché dans ses *Essays* à Southey *Collo-*

nouveau (1). Ses membres parlaient le dialecte du Lancashire et de West-Riding, avaient les rudes manières des manufactures et des comptoirs, portaient le grossier costume de la province. Les élus de la Bourgeoisie réclamaient leur place sur les bancs du parti libéral, à côté de l'Aristocratie capitaliste ou foncière. Leur dogmatisme économique était d'autant plus rigoureux qu'il était plus intéressé et plus récent. En 1820, les marchands de Londres et d'Edimbourg réclamèrent, pour la première fois, dans d'importantes pétitions, l'abandon du protectionnisme. En 1823 et 1825 un pas fut fait dans la voie du libre-échange, par une atténuation portée au privilège exclusif des armateurs anglais, ainsi qu'à l'interdiction légale des exportations de laines et de machines. Pendant quarante ans, manufacturiers et commerçants sont restés fidèles à ces idées. « Ils les ont défendues avec toute l'âpreté du converti qui a la religion de sa formule, tout le dédain antihumanitaire du combattant qui se sait capable de vaincre. Ils ont lutté contre les *factory acts* et les ont subis, sans en accepter le principe (2) ». C'est ainsi que leurs plus illustres mandataires, R. Cobden et J. Bright, ont lutté, pied à pied, contre les réglementations du travail des enfants et des mineurs. En 1836, R. Cobden est amené, dans une campagne électorale, à s'expliquer sur le contrôle exercé par l'Etat, depuis peu d'années, sur le genre et la durée du labeur exigé d'enfants en bas âge. Tout en déclarant qu'il n'appuierait pas de son vote la demande d'ajournement déposée par un député, dont le nom mérite de passer à la postérité, — M. Poulett Thomson —, R. Cobden se donnait comme un adversaire irréductible de toute nouvelle intervention législative (3). Si, par exemple, pour assurer l'efficacité des mesures destinées à sauvegarder la vie des enfants, on proposait de limiter à dix heures le fonctionnement des machines, dans les salles où se trouvent des apprentis, il s'opposerait à cette décision, inutile pour tant de raisons : « Ne doit-il pas être parfaitement évident que toute loi, restreignant les heures de travail, serait sans effet, aussitôt que les patrons et les ouvriers auraient intérêt à la violer ? Où serait dès lors l'utilité et la sagesse d'une décision législative, qui devrait entièrement sa force à la libre volonté des parties, qu'elle prétendrait contraindre ?... » S'il lui est répondu, par les défenseurs du *Bill des dix heures*, que la limitation des forces motrices est le seul moyen de sauver les enfants de la destruction... « contre cette lamentable calomnie déversée sur les affections naturelles des classes ouvrières, je proteste solennellement... Je suis convaincu que la moralité du peuple approche rapidement d'un degré élevé, qui, bientôt, empêchera de craindre qu'aucun individu de cette masse (*body*) soit trouvé assez dépravé pour pouvoir être soupçonné du crime d'infanticide ». Quant aux adultes, R. Cobden, s'il n'a pas été « le sycophante des grands » ne veut pas devenir « le parasite des pauvres », et il aura le courage, nous dit-il, de ne point leur déguiser la vérité. Il faut qu'ils aient à un assez haut degré le culte de leur indépendance, la haine de tout patronage pour mépriser une intervention de l'Etat, qui serait une atteinte portée à la liberté collective et n'attendre une diminution de leurs fatigues quotidiennes que de l'union de leurs volontés. La menace d'émigrer aux Etats-Unis, — menace qu'ils peuvent réaliser en économisant « 500 francs » — suffit pour leur assurer la victoire sur leurs patrons (1). Quant à l'action des Trade-Unions, R. Cobden en niait l'efficacité et en condamnait les moyens (2). Lorsqu'en 1844, Sir James Graham propose de limiter à six heures et demie, le travail des enfants de 9 à 13 ans, et à douze heures celui des mineurs de 13 à 18 ans, Lord Ashley demanda d'abaisser, pour cette dernière catégorie, la durée de la journée légale à dix heures. R. Cobden, fidèle à sa doctrine, vota contre Lord Ashley (3). Quand en 1847, son Bill revint devant la Chambre des communes, R. Cobden n'était pas là pour l'attaquer ; mais John Bright suppléa à son absence et le 10 février lança de fougueuses anathèmes contre « l'une des pires mesures que l'on ait jamais proposées au Parlement de voter sous forme de loi (4) ».

Peu à peu les divisions tout artificielles qui séparaient Whigs et Economistes Libéraux disparurent devant l'identité de leurs programmes. Les élus de la bourgeoisie moyenne et les aristocratiques titulaires des anciens sièges libéraux se fondirent progressivement en un seul groupe, qui domina de son nombre le parti libéral. Audacieux, dans ses réformes politiques, absolu dans ses opinions économiques, ce bloc finit, grâce à un frottement continu, par désagréger le parti Tory, devenu, depuis 1834, le parti Conservateur (5). Déjà, en 1827, la courte hégémonie de Canning faisait prévoir une scission plus importante. Sir R. Peel la réalisa en 1841 et E. Glads-

---

ques on progress of society p. 110 ses attaques contre le classicisme économique, n'en arriva pas moins plus tard à accepter le principe des *Factory Laws*.

(1) Erskine May. Ouv. cité, II, p. 69-71.

(2) Boutmy : *Psychologie politique du peuple anglais au XIXe siècle*, 1901, p. 355.

(3) J. Morley. Ouv. cité, I, appendice A.

(1) J. Morley. Ouv. cité t. I, appendice A.

(2) J. Morley. Ouv. cité, t. I, [illegible]

(3) J. Morley. Ouv. cité, t. I, p. 302.

(4) Max Leclerc. *Les [illegible] en Angleterre* ; p. 208. — H. Samuel. *Libéralisme*, p. 21.

(5) Erskine May. Ouv. cité, II, p. 74.

tone l'immortalisa en 1868. Ces nouvelles recrues, qui n'avaient adopté que progressivement le programme de leurs adversaires, eurent vite fait d'oublier l'œuvre législative que le père de Sir R. Peel avait eu l'honneur d'amorcer, en 1802 et 1819 (1), et que lui-même avait continué en 1844, avec une ardeur et une sincérité dont Guizot nous a conservé le souvenir (2). Et bientôt leur attachement au classicisme économique fut aussi absolu que celui des Whigs démocratisés et des Economistes Libéraux aristocratisés. Lorsque Gladstone, obéissant à l'évolution logique de sa pensée et à l'impulsion naturelle de sa conscience, devint le chef des groupes libéraux, il fut aussi audacieux et tenace dans la réalisation de son programme politique, que timide et hésitant dans son attitude vis à-vis des problèmes ouvriers. Nous aurons à déterminer les conséquences, fatales pour son parti, de son hostilité vis-à-vis de toute intervention législative dans les questions sociales.

*
* *

Quelle qu'ait été la prépondérance de ces trois groupes, qui ont formé l'ossature du parti libéral depuis les débuts du XIXe siècle, il ne convient pas d'oublier l'action exercée sur leurs idées et sur leurs actes par une poignée de radicaux. Leur doctrine, qu'ils commencèrent à exposer et à défendre, dans la presse, aux environs de 1820 (3), et au sein du Parlement entre 1850 et 1860, conserva son influence sur la vie politique de l'Angleterre jusqu'à la mort de J. Stuart Mill, jusqu'aux environs de 1874. Issu de l'utilitarisme dont Bentham, — ce disciple des philosophes français du XVIIIe siècle, avait posé les principes, pour en faire le critérium d'une morale scientifique (4) et la base logique d'un droit codifié (5), tandis qu'Adam Smith et Priestley les appliquaient aux problèmes économiques (6) et aux questions politiques (7), — cette doctrine distinguait nettement ses adeptes des libéraux modérés et des démocrates exaltés. Profondément attachés à l'idée d'égalité, que Bentham déduisait du principe de l'utilité (8), pénétrés du grand souffle de la Révolution française, ils prétendaient s'attaquer à l'aristocratie, ruiner son autorité, par des réformes agraires, la suppression des substitutions et une législation successorale des plus rigoureuses (1). Ils croyaient (2) passionnément à l'action dissolvante de l'aristocratie, à la nécessité de remplacer l'oligarchie terrienne par une démocratie de paysans propriétaires, — et cette foi, ardente dans ses manifestations et audacieuse dans ses visées, séparait les Radicaux-philosophes des autres groupes libéraux, qui limitaient leur activité à l'affranchissement des minorités religieuses et à l'extension du suffrage. Mais l'aristocratique hauteur de leurs pensées philosophiques, leur respect passionné pour l'indépendance de toute personnalité humaine les séparaient, non moins nettement, des démocrates exaltés, comme Cobbett et Owen, qui se rattachaient cependant, eux aussi, par Godwin, aux idées générales de la doctrine utilitaire (3). Il s'en suit que l'attitude des Radicaux-philosophes vis-à-vis des problèmes ouvriers, tout en étant plus sympathique que celle des autres groupes libéraux, ne saurait être comparée à l'adhésion exclusive des socialistes contemporains

S'ils reconnaissent avec loyauté l'existence d'une question sociale (4) et l'injustice foncière d'un régime où le travail des uns est nécessaire à l'oisiveté des autres (5), ils attendent la solution de ce problème, beaucoup moins d'une interventton de l'Etat que de l'action des énergies ouvrières librement organisées. Si les radicaux-philosophes ont laissé d'une part, à Owen et aux démocrates chartistes, de l'autre, à Frédéric Denison Maurice (6) et aux socialistes chrétiens, la gloire de fonder en Angleterre coopératives de consommation et coopératives de production, ils ont du moins, par la plume de J. Stuart-Mill, adhéré solennellement à ces efforts pour organiser l'activité économique. Tandis qu'ils se contentaient de justifier théoriquement, dans des pages saisissantes (7), cette réaction contre l'individualisme économique, ils s'unissaient d'une manière plus étroite et plus directe aux luttes des Trade-Unions naissantes. C'est à Francis Place, disciple de Bentham et de Mill, que revient l'honneur d'avoir lutté pour la liberté des associations ouvrières (8). J. Hume se joignit à lui et ils obtinrent, après enquête, le vote de la loi de 1825 (6 Geo III, c. 129) qui

(1) 42, Geo III, c. 73. — 59, Geo III, c., 60.

(2) Guizot, *Sir R. Peel*, p. 203, et 205. — *History of factory Législ.* Ouv. cité, p. 64-65.

(3) Elie Halévy : *Le Radicalisme philosophique*, 1901, I, p. 294 et 300.

(4) Elie Halévy : *Le Radicalismé philosophique*, 1901, I, p. 44.

(5) Elie Halévy : *Le Radicalisme philosophique*, 1901, I, p. 135.

(6) Elie Halévy : *Le Radicalisme philosophique*, 1901, I, p. 162.

(7) Elie Halévy : *Le Radicalisme philosophique*, 1901, I, p. 233.

(8) Elie Halévy : *Le Radicalisme philosophique*, 1901, I, p. 82.

(1) Les principes posés par Bentham (*id.*, p. 87-7) furent singulièrement développés par J. Stuart-Mill (*Political Economy*. People's Ed., p. 129, 133, etc.).

(2) J. Stuart Mill. *Mémoires*, trad. Alcan, p. 163, 164.

(3) Elie Halévy. O. cité, I, p. 78 et 135.

(4) Stuart Mill. La *Revolution de 1848*, trad. Sadi-Carnot, p. 91.

(5) Stuart Mill. *Political Economy*, p. 455.

(6) B. Potter. *The Cooperative movement*, p. 31, 119.

(7) Stuart Mill. *Political Economy*, p. 122, 161, 164.

(8) S. Webb, *History of Trade Unionism*, 1896, p. 85.

reconnaît la légitimité du droit de grève, en autorisant le contrat de travail collectif (1). En 1832-1834, ce sont encore les radicaux-philosophes qui empêchent les Whigs de supprimer, par mesure législatives, les premières Trade-Unions (2). Lorsqu'en 1870 le Parlement décida d'organiser une nouvelle enquête sur l'utilité des syndicats, ce fut encore le même petit groupe qui parvint à la faire tourner en un véritable triomphe pour les associations professionnelles (3). Lorsqu'enfin, les premières candidatures ouvrières furent posées aux élections de 1874, ce fut encore avec l'approbation du maître du Radicalisme philosophique de J. Stuart Mill (4).

Mais, dès que l'opinion publique, entraînée par une légitime réaction contre le classicisme économique, se montrait plus exigeante et réclamait une législation sociale, les Radicaux philosophes partagèrent le plus souvent l'hostilité des autres groupes libéraux vis-à-vis de l'intervention de l'Etat. Déjà en 1847, J. Hume et Roebuck s'étaient unis aux Economistes libéraux et aux Whigs pour protester contre « le Bill des dix heures (5) ». Plus tard encore J. Stuart Mill condamnait avec une égale sévérité toute restriction du droit de grève (6) et toute réglementation du travail des femmes (7), réfutait l'étatisme (8), affirmait la nécessité de l'effort individuel (9) et en arrivait logiquement à blâmer les efforts faits pour interdire la vente des boissons alcooliques (10) ou restreindre le nombré des cabarets (11).

*
* *

Le plus démocratique des groupes libéraux, au terme de son évolution restait, en théorie sinon en fait, aussi hostile aux principes d'une législation sociale, que les mandataires de la bourgeoisie, les survivants des Whigs et des conservateurs dissidents. J. Stuart Mill partageait, sur ce point, d'une manière complète, les opinions d'un R. Cobden, d'un lord Brougham, ou d'un Gladstone. Cette attitude unanime s'explique par le fait que tous les libéraux s'étaient donnés pour but, d'une manière plus ou moins consciente, de détruire l'ancienne Société où, dans la vie de famille, comme dans l'ordre économique et politique, l'indépendance de la personne était sacrifiée aux intérêts de la collectivité, ou plutôt d'une caste. Dans la famille, dès que l'homme arrivait à l'âge où il peut librement disposer de ses biens, il devait y renoncer par un acte de substitution, en faveur de son fils aîné, qu'il fut né ou non. — Dans l'ordre politique, le Parlement n'était pas « une Chambre des députés », mais la « Chambre des communes ». Les comtés et les bourgs étaient seuls membres de l'Etat, et partant, représentés de la même manière, sans égard à leur population ou à leur étendue. Quant à leurs mandataires, ils n'avaient pas plus le droit de se dérober à leur tâche, avant son expiration légale, qu'il n'était possible à un shérif dans un comté ou aux délégués dans les paroisses, de décliner leurs fonctions. Dans l'ordre économique, le paysan ne pouvait quitter la paroisse, où en cas de misère, il était contraint au travail, tandis que ses enfants étaient confiés, comme apprentis, à des familles qui ne pouvaient se refuser à les recevoir. L'ouvrier, dont les salaires étaient fixés par la loi, n'était pas libre de s'expatrier (1). C'est contre ce bloc homogène d'une oligarchie qui, par ses mandataires anonymes et ses lois restrictives, pesait de tout son poids sur une Angleterre asservie dans l'ordre religieux et politique, autant que dans sa vie économique et sociale, que les groupes libéraux se sont heurtés, avec la même unanimité, sinon avec la même passion. A l'Idéal qui sacrifiait la liberté individuelle à la force de l'unité, ils ont opposé celui de l'émancipation de la personnalité humaine. Ils furent des individualistes aussi ardents que leurs adversaires avaient été des « oligarques » intransigeants. Emportés dans leur légitime réaction contre un passé autoritaire, ils se refusèrent à distinguer les phénomènes politiques des phénomènes économiques, et appliquèrent à ces deux formes différentes de l'activité sociale les mêmes solutions de leur libéralisme absolu. Jusqu'aux environs de 1860 1870, ils ne surent pas comprendre qu'à la période de l'individualisme politique et économique succéderait, comme permettait de le prévoir l'épanouissement de l'idée syndicale et coopérative, une période où les deux ordres de phénomènes, radicalement séparés, seraient soumis à des lois différentes, et où le conflit salutaire des facteurs politiques s'opposerait à l'harmonieuse union des forces économiques, librement groupées, mais sévèrement contrôlées.

(1) S. Webb. Ouv. cité, p. 92-97.
(2) S. Webb. Ouv. cité, p. 126, 127.
(3) S. Webb. Ouv. cité, 246-250.
(4) S. Webb. Ouv. cité, p. 272.
(5) *History of Factory Legisl.* O. cit., p. 95.
(6) *Political Economy*, p. 563.
(7) *Political Economy*, p. 459.
(8) *Political Economy*, p. 570-571.
(9) *Political Economy*, p. 572.
(10) *La liberté*. Trad. Dupont-White, p. 161-163.
(11) *La liberté*. Trad. Dupont-White, p. 185.

(1) Sur tous ces points, consulter les pages remarquables d'Ostrogorski, *La Démocratie et l'organisation des partis politiques*, t. I, Livre I, ch. I.

* * *

Le parti conservateur anglais a été plus habile et mieux inspiré. Fidèle à ses traditions historiques, serviteur docile des poussées instinctives de l'opinion nationale, éclairé, — comme nous l'avons montré ailleurs — par les lumineuses prophéties de Carlyle et de Ruskin, il s'est réservé l'honneur d'amorcer et d'achever l'admirable réseau des lois sociales et il recueille, depuis plus d'un quart de siècle, les avantages politiques de cette généreuse initiative.

(*A suivre.*) JACQUES BARDOUX.

L'INDIVIDUALISME ANARCHISTE (1)

I

Avant tout, l'individualisme anarchiste affirme, avec l'individualisme libéral, que tout individu est une monade, un être clos et complet qui n'entretient avec les autres monades que des rapports superficiels, s'en distingue par des traits ineffaçables et demeure, dans quelque groupement qu'il entre, éternellement unique et solitaire. Mais, contrairement à l'individualisme libéral qui proclame que, dans cet individu, la sensibilité doit être subordonnée à la raison et les énergies instinctives bridées par la volonté consciente qui n'est que la manifestation, dans l'ordre de l'action, de la raison théorique, l'individualisme anarchiste affirme, conformément à l'anarchisme, que les manifestations les plus intimes et les plus importantes de l'homme sont le sentiment et la passion, que la vie normale ne consiste pas à subordonner notre nature véritable à je ne sais quelle nature supérieure, chimère creuse de quelques rêveurs, mais bien à réaliser tout notre vouloir-vivre et notre vouloir-jouir et à déployer notre Moi avec toutes ses puissances et toutes ses virtualités, sans égard aux autres Moi, sans aucune préoccupation des dogmes religieux, des normes morales, des lois pénales ou civiles. Pour l'individu digne de ce nom, il n'est d'autre loi que celle de se révéler tout entier, tel qu'il est, tel qu'il se sent, tel qu'il se veut, à chaque tournant de sa route à travers la vie.

C'est bien là, semble t-il, la conception anarchiste, telle que nous l'avons exposée, avec sa révolte passionnée contre la Loi, la Religion et l'Autorité, avec son impatience de tout ce qui limite et entrave le libre développement du Moi. Mais, en réalité, d'irréductibles divergences séparent l'idéal éthique de l'anarchie, tel que l'incarnent Kropotkine, Jean Grave et Elisée Reclus, de celui de l'individualisme anarchiste, tel qu'il se cristallise dans les œuvres de Stirner oude Nietzsche. En effet Kropotkine et ses disciples, tout en répudiant toute morale religieuse et tout en s'affranchissant de tous les impératifs de la morale kantienne, ont préconisé une éthique très haute, très pure et, à proprement parler, évangélique. Sans doute, tout comme Stirner, ils estiment que « rechercher le plaisir, éviter la peine, c'est le fait général du monde organique, c'est l'essence même de la vie » et que toutes les actions d'un homme, quelles qu'elles puissent être, ne font que répondre à d'invincibles besoins de sa nature : de ce point de vue, les actes du plus pur dévouement ne sont pas plus méritoires que ne sont condamnables les manifestations du plus brutal égoïsme. Mais, d'autre part parmi les besoins de la nature humaine, bien plus, de la nature animale, le plus invincible de tous est de ne considérer comme « bons » que les actes utiles à la préservation de la race et comme « mauvais » les actes qui sont nuisibles à celle-ci. Tout être vivant en société, depuis la fourmi jusqu'à l'anthropoïde, depuis le Tchouktche sauvage jusqu'à l'Européen civilisé, est soumis et, s'il est doué de conscience et d'intelligence, se soumet volontairement à cette loi, à moins que le milieu social ne vienne pervertir ses plus irrésistibles instincts. Et cela est tout naturel, quand on se représente que le sentiment de la solidarité est le trait dominant de la vie de tous les animaux, qu'une race a d'autant plus de chance de survivre et de sortir triomphante de la lutte contre les intempéries et contre ses ennemis que ce sentiment y est plus développé et qu'enfin ce sentiment de solidarité, agissant à travers les millions d'années qui se sont écoulées depuis que les premières ébauches d'animaux ont apparu sur le globe, s'est transmis par hérédité à tous les vivants et est devenu pour eux une *nécessité* aussi impérieuse que l'est la nourriture ou l'organe destiné à la digestion. Cette loi de solidarité se formule le plus nettement dans le *conseil* que voici : traite les autres comme tu aimerais à être traité par eux dans des circonstances analogues. Ce n'est sans doute qu'un conseil. L'anarchisme, respectueux jusqu'au bout de l'autonomie absolue de la personnalité, ne saurait lui imposer un impératif. Mais ce conseil a été donné à l'homme, dès qu'il est apparu sur la terre, par la nature elle-même, et nous pouvons être

---

1. Pages extraites du livre de M. Victor Basch qui paraîtra prochainement sous ce titre chez Félix Alcan.

persuadés que lorsque les humains « seront de plus en plus éclairés et se débarrasseront des entraves actuelles », ils le suivront d'eux-mêmes et « agiront toujours dans une certaine direction utile à la société, tout comme nous sommes persuadés d'avance que l'enfant marchera un jour sur ses deux pieds et non sur ses quatre pattes, simplement parce qu'il est né de parents appartenant à l'espèce : homme ». Tout en ménageant donc à l'individu sa liberté pleine et entière, en voulant la plénitude de son existence et le développement intégral de ses facultés, l'anarchisme proclame que « le principe *égalitaire* se réalisera comme de lui-même dans toute société, grâce au sentiment de la solidarité qui n'est que la forme sociale de ce sentiment de sympathie qui est inné à tout être, que la servitude sociale a étouffé, mais qui, dès que le jour de l'affranchissement aura lui, refleurira magnifiquement (1) ».

C'est au pôle opposé de cette morale évangélique qu'il faut aller chercher l'immorale de l'individualisme anarchiste. Lui aussi part de l'invincible égoïsme de tout vivant, mais, à cet égoïsme, nous l'avons vu chez Stirner, il se tient opiniâtrement et nie qu'on puisse le convertir, par quelque artifice que ce soit, en son contraire. L'anarchisme, malgré ses appels à la révolte, n'a pas su s'affranchir véritablement. Il a anathémisé la Loi, la Religion et l'Autorité, mais il a conservé intacte l'Idole des Idoles, le Fantôme des Fantômes : la Morale. Supposer, en effet, que n'est « bonne » que l'action qui est utile à la race est une hypothèse aussi gratuite que l'hypothèse kantienne et, à y réfléchir assez profondément, c'est la même. L'individu digne de ce nom ignore, quand il agit, et la race et toute autre forme de la communauté. Race, société, patrie, nation, humanité, tout cela ce sont des êtres de raison, c'est-à-dire des chimères que son irréductible nominalisme se refuse à admettre. Il ne connaît que lui-même, il n'aime que lui-même, il ne tient compte, en agissant, que de lui-même, sans se préoccuper le moins du monde du retentissement que son acte peut avoir sur sa race ou sur sa nation. Sans doute il est capable, lui aussi, de sentiments de sympathie. Mais ce n'est nullement là un sentiment inné à l'espèce qui, mystérieusement, attire les êtres, les uns vers les autres. S'il éprouve de la sympathie pour un autre, c'est uniquement parce que de l'aimer et de se dévouer pour lui lui est une jouissance. Cette sympathie ne lui semble nullement un devoir qu'il aurait envers tous ses semblables, puisqu'aussi bien il ne reconnait aucun devoir et n'a pas, lui, l'Unique, de semblables, mais c'est un don gratuit qu'il fait à de rares élus. Il ne croit pas que la loi de l'existence puisse se formuler dans le conseil de traiter les autres comme nous aimerions à être traités par eux dans des circonstances analogues. Il estime, lui, qu'il a le droit de traiter les autres comme il a le pouvoir de les traiter et qu'il faut qu'il essaye de ne jamais permettre à leur pouvoir à eux de l'avoir à sa merci. La seule vertu, en effet, de l'individu est le pouvoir, la puissance, *die Macht*. Puissance physique : force et beauté ; puissance intellectuelle : talent et génie ; puissance du vouloir et vouloir de la puissance : énergie, persévérance, dureté envers les autres et envers soi-même, voilà ce qui constitue l'homme et non pas le lâche renoncement, l'aveugle soumission, l'infamante servitude que prêchent les religions et qu'inculquent les morales même anarchistes.

II

C'est là une conception qui contrairement à ce qu'on pourrait penser, n'est pas particulière à Stirner et à Nietzsche. Bien des siècles avant eux, les sophistes en ont eu l'intuition. Partant de l'axiome de Protagoras que l'homme est la mesure de toute chose, ils l'ont interprété dans le sens que c'est chaque homme qui est la mesure de toute chose et, par conséquent aussi de toute valeur. Le Calliclès du *Gorgias* distingue déjà avec la plus grande netteté entre ce qui est beau « selon la nature » et ce qui est beau « selon la loi », et affirme que les « lois sont l'ouvrage des plus faibles et des plus nombreux qui, pour effrayer les plus forts pouvant acquérir de l'ascendant sur les autres et les empêcher d'en venir là, décrètent que la supériorité est une chose laide et injuste, et que travailler à devenir plus puissant, c'est se rendre coupable d'injustice ». « Nous prenons, dès l'enfance, les meilleurs et les plus forts d'entre nous ; nous les formons et les domptons comme des lionceaux, par des enchantements et des prestiges, et nous leur enseignons qu'il faut respecter l'égalité, et qu'en cela consiste le beau et le juste. Mais qu'il paraisse un homme d'une nature puissante, qui secoue et brise toutes ses entraves, foule aux pieds nos écritures, nos prestiges, nos enchantements et nos lois contraires à la nature et s'élève au-dessus de tous comme un maître, lui, dont nous aurions fait un esclave, c'est alors qu'on verra briller la justice telle qu'elle est selon l'injustice de la nature (1). » N'y-a-t-il pas, dans ces quelque lignes, toute la substance des théories de Stirner et de Nietzsche ? Dans les temps modernes, Hobbes et Spinoza arrivent à des conceptions analogues. D'après Hobbes, on le

(1) KROPOTKINE, *La Morale anarchiste*. Paris, 1889, p. 5, 7, 10 à 18, 21 et 21.

(1) *Gorgias*, traduction Cousin, t. III, p. 293 et 294.

sait, l'origine des sociétés ne s'explique aucunement par la bienveillance naturelle qu'éprouveraient les hommes les uns pour les autres, mais bien par la crainte qu'ils s'inspirent réciproquement. L'état naturel des hommes était la guerre de tous contre tous, et c'est précisément pour mettre fin à cet état de guerre que les plus faibles se sont unis et ont donné la puissance suprême à un maître qui les mît à l'abri de la violence désordonnée des forts. Et tout de même Spinoza soutient que « chaque individu a un droit sur tout ce qu'il peut embrasser, ou, en d'autres termes, que le droit de chacun s'étend jusqu'où s'étend sa puissance... Chaque individu a donc le droit absolu de se conserver, c'est-à-dire de vivre et d'agir selon qu'il est déterminé par sa nature... Ce n'est donc pas la saine raison qui détermine pour chacun le droit naturel, mais le degré de sa puissance et la force de ses appétits... Ainsi, quiconque est censé vivre sous le seul empire de la nature, a le droit absolu de convoiter ce qu'il juge utile, qu'il soit porté à ce désir par la saine raison ou par la violence des passions; il a le droit de se l'approprier de toute manière, soit par force, soit par ruse, soit par prière, soit par tous les moyens qu'il jugera les plus faciles et conséquemment de tenir pour ennemi celui qui veut l'empêcher de satisfaire ses désirs. » C'est uniquement pour échapper aux catastrophes résultant des inimitiés, des haines, des ruses et des fureurs qui sévissent dans l'état de nature, que les hommes ont renoncé à suivre la violence de leurs appétits individuels et ont consenti à se conformer à la volonté et au pouvoir de tous les hommes réunis (1).

Cette identification du droit et de la puissance est bien la caractéristique de l'individualisme anarchiste, de ce que nous avons appelé, avec H. Dietzel, *l'individualisme de la force* opposé à l'individualisme du droit (2). Seulement, ce qui, pour Hobbes et Spinoza, constitue l'état de nature, au-dessus duquel la nécessité a obligé les hommes à s'élever, constitue, pour les individualistes anarchistes modernes, l'état de droit. Ils contestent que jamais les hommes aient fait un contrat pour se garer de leur mutuelle barbarie. Nul témoignage, nul instrument, comme dit Kant, n'en atteste l'existence. Ce sont les théoriciens qui, pour légitimer la tyrannie que fait peser le prétendu Etat de droit sur les individus, ont inventé de toutes pièces ce pacte chimérique. En réalité, il n'y a eu ni pacte, ni convention, ni contrat, ni quasi-contrat. L'humanité, d'après Stirner, a traversé jusqu'ici deux stades : le *nigritisme*, *Negerhaftigkeit*, et le *mongolisme*; le nigritisme, incarné dans l'antiquité et caractérisé par la dépendance où les hommes ont vécu des *choses* (de l'absorption de coqs, du vol des oiseaux, de l'éternûment, du tonnerre et de la foudre, du bruissement des arbres sacrés) et le mongolisme, incarné dans les temps modernes et caractérisé par la dépendance où vivaient et vivent encore les hommes des *idées* (1). D'eux-mêmes, ivres des chimères créées par leur imagination terrifiée, ils se sont tout d'abord assujettis à des phénomènes de la nature qu'ils ne savaient pas interpréter. Puis, sont venus les théoriciens qui ont mis ces folies en système en substituant aux fétiches naturels, des fétiches spirituels : les idées. Prêtres, législateurs, chefs, tous les « soutiens de la société » ont profité de l'universelle aberration pour asservir matériellement les esclaves de l'Esprit. Rien dans toute cette évolution qui ressemble à un contrat. A l'aube de l'histoire, enseigne à son tour Nietzsche, a régné une race de conquérants et de maîtres, ivres de leur force, tout remplis de l'instinct de lutte et de la volonté de la puissance, qui ont broyé tout ce qui tentait de résister à leur élan et réduit en esclavage ceux qui, en tremblant, ont reconnu leur toute-puissance. Mais il est venu un moment où les esclaves vaincus se sont dressés, forts de leur nombre, contre leurs maîtres et se sont rebellés contre leur domination. Et des hommes se sont trouvés qui, pour légitimer cette révolte des *tschandala*, ont créé une morale nouvelle, d'après laquelle tout ce qui avait fait la vertu des Maîtres — beauté, force physique, vigueur intellectuelle, énergie morale, richesse, puissance — devenait condamnable, — et tout ce qu'ils avaient méprisé et haï — laideur, pusillanimité, humilité, faiblesse de corps et d'esprit — était proclamé vertu suprême. Là encore rien qui rappelle un pacte. Même, d'ailleurs, s'il y avait quelque chose dans la vie sociale qui ressemblât à un contrat, il serait de nulle valeur. Aucun individu, en effet, n'a le droit de se renoncer, de se diminuer, de s'anéantir. Nul fort ne peut se soumettre à la coalition des faibles, si ce n'est contraint par la force et avec la volonté arrêtée de profiter de la première occasion propice pour rompre ses liens et reprendre l'empire.

III

L'individualisme anarchiste répudie donc toute conception de parti social. Reconnait-il en revanche, ces droits naturels qui sont le fondement même de l'individualisme du droit? Sans doute, l'individua-

(1) SPINOZA. *Traité théologico-politique*, édition E. Saisset, t. II, p. 251, 252, 253 et 254.

(2) *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, article INDIVIDUALISMUS, p. 567 et 577.

(1) *Der Einzige*, p. 81 et suiv.

lisme anarchiste, en proclamant que tout individu a le droit de se révéler dans sa toute-puissance et de se déployer dans toute son ampleur, considère ce droit comme un droit naturel, inné, que nul ne peut laisser que d'exercer, depuis le jour où il prend conscience de lui-même. Mais combien peu ce *droit de nature* ressemble au *droit naturel* de l'individualisme libéral! L'individualisme anarchiste affirme, lui aussi, que tout individu est libre, mais il ne trace à cette liberté aucune limite. Que la liberté de l'un lèse la liberté des autres, qu'importe, puisque ces autres n'ont qu'à faire valoir leur liberté à eux et que, s'ils en sont incapables, il est de toute justice qu'ils soient lésés, le seul titre du droit étant la force. Cette conception de la liberté illimitée exclut, dès l'abord, l'idée d'égalité. De tous les principes l'individualisme du droit, c'est le principe d'égalité qui répugne le plus violemment à l'individualisme anarchiste. Sans doute, l'individualisme du droit a eu conscience de l'inégalité originaire des individus : il proclame que si les éléments biologiques et psychiques qui constituent les Monades sont identiques, le groupement de ces éléments est unique et incomparable dans chacune d'entre elles. Mais cette inégalité s'atténue chez lui de plusieurs façons. L'individualisme du droit affirme, en effet, que dans chaque individu il y a, à côté de ce qui le sépare de tous ses congénères, un fonds dernier et ultime qui lui est commun avec tous les hommes. C'est ce fonds dernier que les individualistes du XVIIIe siècle appellent le Moi, et c'est là ce qui explique que le représentant le plus autorisé de la doctrine, Kant, ait fait du Moi l'incarnation de ce qu'il y a dans la pensée et dans l'activité humaine d'objectif et d'universel. Le Moi de Kant et de Fichte est le Moi raisonnable et moral, identique chez tous les hommes et profondément distinct du Moi sensible et subjectif, variant d'être à être : il faut, selon Fichte, qu'un être raisonnable « soit un individu en général, mais pas tel ou tel individu déterminé ». L'individualisme du droit, dit Simmel, pose l'homme sur le Moi propre, dénué de toute attache, mais il fait de ce Moi le Moi universellement humain, identique chez tous et ayant chez tous la même valeur (1). De plus, nous l'avons vu, si l'individualisme libéral concède que les individus sont inégaux en fait, il proclame qu'ils sont égaux en droit, quelles que soient les inégalités que créent entre les hommes la nature et la société. La Révolution Française a précisément tenté de réaliser cette égalité de droit en proclamant l'égalité de tous les citoyens devant la loi. En préconisant à la fois le dogme de la liberté et celui de l'égalité, les hommes du XVIIIe siècle n'ont pas paru s'apercevoir qu'il s'agissait de deux principes antagonistes. Plus, en effet, on laisse se déployer la liberté d'un chacun, plus les inégalités qui nous séparent les uns des autres ont chance de s'accentuer. Les théoriciens de la Révolution ont cru qu'en affranchissant les citoyens des entraves que faisaient peser sur eux l'état social — le despotisme royal, les privilèges de la noblesse et du clergé, les maîtrises et les jurandes, les droits féodaux, les monopoles, etc, — ils rendraient les hommes à la fois libres et égaux. Enfin, les individualistes du droit, partant de l'harmonie naturelle des intérêts, étaient convaincus qu'en permettant aux hommes de déployer librement leurs énergies individuelles et de satisfaire leurs penchants, ils réaliseraient la justice et la félicité universelles. L'hypothèse de l'harmonie naturelle est, nous l'avons dit, commune à l'individualisme du droit et à l'anarchisme. L'anarchisme pousse plus loin que l'individualisme du droit la théorie de l'inégalité. Comme l'individualisme anarchiste, il voit dans le sentiment et dans la passion la nature réelle de l'homme, et il donne comme fin à l'organisation sociale qu'il préconise, d'amener chaque individu à se réaliser dans toute son originalité et dans toute son unicité. Mais, d'autre part, en proclamant la bonté originelle de tous les hommes, il suppose, lui aussi, que, malgré toute la diversité des tempéraments, des intelligences et des caractères, il y a un fond humain identique chez tous et il croit qu'en permettant à ce fond humain de se déployer librement, sans aucune entrave matérielle ni légale, il réalisera l'égalité et la félicité de tous. L'égalité est donc bien l'idéal suprême de l'anarchisme comme de l'individualisme du droit.

Il en est tout autrement de l'individualisme anarchiste. Avant tout, il conteste absolument ce fond humain identique sur lequel tablent libéraux et anarchistes. Irréductiblement nominaliste, il combat avec la dernière énergie la conception de cet « homme en soi » pour lequel la Révolution a légiféré ; il ne connaît que des hommes, doués de qualités physiques, intellectuelles et morales profondément divergentes. Seul, il a été fidèle au monadisme leibnitzien : il n'y a, dans la nature, ni deux feuilles, ni, à plus forte raison, deux hommes identiques. Cela a été la ruse suprême des faibles et de leurs avocats que de proclamer que les maîtres et les esclaves, les héros et les lâches, les puissants et les impuissants, devenaient égaux en vertu d'une chimérique transsubstantiation légale. En réalité, c'est l'inégalité et non l'égalité qui est l'inéluctable loi de tous les vivants, et, seuls, tentent de le contester ceux qui se sentent, dès l'abord, inférieurs aux mieux doués. De plus, les individus ne sont pas seulement inégaux en fait, ils le sont aussi en droit. Chacun d'entre nous naît

(1) GEORG SIMMEL. *Die beiden Formen des Individualismus*, *Dinas Freie Wort*, 1re année, n° 13, Francfort, 1901, p. 399.

avec des facultés, des aspirations, des virtualités particulières. L'idéal de la civilisation n'est aucunement de niveler tous les êtres, de les soumettre à une même loi, de leur accorder les mêmes privilèges, de les faire suivre, du même pas, la même route, de réaliser ce monde d'individus isolés, mais unis par une loi rationnelle et universelle et par l'harmonie naturelle des intérêts qu'a rêvée le XVIIIe siècle. L'idéal de la civilisation doit viser, au contraire, à suspendre toute loi qui égalise et unifie, à laisser se cristalliser chaque être suivant le mode unique de son organisation, à laisser s'accuser les disparités, s'accentuer les divergences, s'aiguiser les oppositions pour que dans la forêt humaine puissent se développer toutes les essences d'arbres et d'arbustes, et toutes les espèces d'herbes et de fleurs, et embaumer tous les parfums et clamer leurs hymnes tous les oiseaux chanteurs. Il faut que chaque être puisse vivre toute sa vie à ses risques et périls. Qu'il atteigne aux sommets ou qu'il roule dans les abîmes, il doit être seul comptable de sa destinée. L'individualisme anarchiste, a dit Simmel, a compris que ce pouvait être un impératif moral que de demander aux hommes de réaliser, non pas la plus grande égalité, mais bien la plus grande *inégalité* possible, que d'exiger de chacun d'eux de faire de soi comme une image idéale de soi-même à qui nulle autre ne puisse ressembler. Les individualistes du droit ont, à la suite de Kant, attribué toute la valeur des hommes et toutes les différences de valeur à la *volonté*, ce qui était supposer que leur *être*, le substratum de leur évolution était identique chez tous. La conception de la justice quelque peu mécanique du XVIIIe siècle ne pouvait se résigner à accorder que c'étaient des qualités, dont l'homme n'était aucunement responsable, qui devaient décider de sa valeur (1). L'individualisme anarchiste, au contraire, attribue toute la valeur de l'individu à cet *être*, à ce qui dans l'homme est indépendant de la volonté consciente, à la beauté de son corps, à la force de ses muscles, à l'intensité de ses passions, à la vigueur de son intelligence. Il admet qu'en abrogeant les inégalités factices entre les hommes, due à des causes contingentes, à des circonstances historiques, la Révolution Française a fait une œuvre belle et nécessaire. Mais c'est la compromettre et la ravaler que de substituer à l'inégalité factice à laquelle on a mis fin, une égalité qui ne l'est pas moins. L'individu, une fois débarrassé de ses chaînes, ne doit pas permettre qu'on lui en forge de nouvelles. Affranchi de tout dogme, de toute norme, de toute loi, il doit s'épanouir comme une libre plante, que nul jardinier indiscret n'ose tailler, ni greffer, ni étayer, mais qui fièrement dresse sa tige, épanouit ses feuilles et s'empourpre de fleurs, avec la conscience de devoir toute cette splendeur à la seule force de ses racines. On n'aboutit pas, sans doute, de la sorte à l'harmonie rêvée par l'individualisme du droit et par l'anarchisme. Mais cette harmonie serait d'une monotonie et d'une monocordie insupportables. De même qu'il est dans la nature des montagnes et des vallées, des mers et des ruisselets, des chênes géants et des arbres nains, il est nécessaire qu'il y ait parmi les hommes des races privilégiées et des races condamnées à une vie et à une mort obscures, des individus supérieurs et des individus inférieurs, des héros et des êtres grégaires, des génies et des philistins, des rois et des esclaves. L'idéal de l'évolution humaine n'est pas l'égalité, mais bien l'inégalité.

VICTOR BASCH.



L'IRLANDE ET SON DESTIN

VII. — LE RÉVEIL DE LA VIE NATIONALE (1)

Sept siècles d'une lutte inégale ont épuisé l'Irlande, pénétré ses cités et ses villages d'une mélancolie qui respire l'abandon et la ruine. Mais cette anémie n'est pas la mort. On devine une vie résistante sous la misère physiologique, comme dans les organismes naturellement sains où l'usure des épreuves n'a fait qu'affaiblir une vigueur prête à se ranimer. Un peu partout, la vie de l'Irlande se ranime. Les campagnes nous montrent, à côté d'une vieille chaumière délaissée, la blanche maisonnette avec son hangar au toit d'ardoise ou de tôle. On ne chemine pas longtemps sans rencontrer une petite école, perdue souvent dans la solitude : *National School*. La plus modeste ville a ses banques, bonnes bâtisses neuves. Les églises jaillissent du sol, éclatantes et parées. Des affiches aux murailles, de larges bandes collées aux glaces des devantures arrêtent le passant et le sollicitent de collaborer à l'effort que fait le pays pour améliorer sa condition : « Encouragez l'industrie nationale ». Rapprenez la langue nationale, disent les plaques où s'étale le nom des rues en caractères gaéliques, les enseignes des magasins, les colonnes des journaux, les livres innombrables qui se pressent aux vitrines. Revenez aux jeux nationaux, aux fêtes

(1) [illegible] p. [illegible] et [illegible].

(1) Ce mouvement a été étudié en même temps que les dispositions mutuelles de l'Irlande et de l'Angleterre, à l'heure présente, dans deux remarquables articles de M. Louis Paul-Dubois, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1902 et 15 mai 1903.

de la vieille Irlande : les *Feis* locaux, presque chaque jour d'été, vous y invitent, comme le grand *Oireachtas* de mai, à Dublin, une fois l'an. La nation irlandaise se réveille, se ressaisit, prend en main ses intérêts, semble résolue à refaire sa vie, dans l'état où le sort l'a placée, en attendant des jours meilleurs, s'ils doivent venir. N'est-ce pas, d'ailleurs, le plus sûr moyen de les préparer ? Il faut vivre d'abord ; il faut être robuste et vaillant : un peuple abdique ses droits, s'il néglige les suprêmes chances d'en assurer la victoire.

* * *

Trop longtemps, l'Irlande crut qu'il suffisait de les revendiquer, et tandis qu'elle se consumait en cris et agitations stériles, négligeant les moyens et hypnotisée par le but, elle laissait s'affaiblir en elle cette nationalité qu'elle prétendait imposer. A travers les tragiques violences de l'histoire, elle avait continué de vivre, mais son corps, mutilé sur les champs de bataille, désorganisé par l'action des lois étrangères, n'était plus, depuis longtemps, qu'une ombre mourante ; l'âme, persécutée naguère dans sa foi et lentement appauvrie, ne vivait plus que par son désir, sans qu'il lui restât assez de force, en dehors de l'espoir et du rêve, pour agir sur la matière chaque jour plus décomposée et plus inerte qu'elle animait encore. Insensiblement, l'esprit et les mœurs de cette nation, au cours de ses épreuves, s'étaient anglicisés. La société et la culture britanniques, installées en Irlande par la « colonie » ou « garnison » anglaise et protestante, avaient exercé leur influence sur un peuple épuisé par des siècles de souffrances et de luttes, décimé par les famines et par l'exil. Une classe nouvelle s'était formée, irlandaise de cœur, anglaise d'esprit, de manières et de langage, cette haute bourgeoisie protestante et nationale dont Henry Grattan, le défenseur des libertés du Parlement de Dublin, le Démosthène irlandais, le triomphateur de 1782, est le plus illustre représentant. Thomas Moore, le poète national, avait écrit en anglais ; O Connell, le héros national, avait parlé en anglais. Le vieux génie de l'Irlande semblait s'être laissé déposséder de sa personnalité.

Aussitôt que l'année 1893, avec l'échec du *home rule* et l'avènement des conservateurs unionistes, eût fait reculer dans un lointain avenir l'espoir de réaliser le rêve de l'indépendance politique et enrayé ainsi l'effort où se consumait en vain l'Irlande, où elle usait sans résultat ses forces vives, celles-ci dégagées et rendues à leur action naturelle commencèrent de reconstruire une vie nationale plus réelle, plus riche que celle dont le mirage du Parlement de Dublin avait halluciné les patriotes.

Leur premier mouvement les porta vers la langue nationale. La fondation de la Ligue gaélique, en 1893, fut le signal de cette renaissance. Le vieux langage irlandais, qui avait connu des siècles de gloire au moyen âge et une brillante période moderne, avec Geoffroy Keating et ses successeurs, au XVIIe siècle, allait s'éteignant chaque jour. L'aristocratie d'abord, puis la bourgeoisie l'avaient désappris, et maintenant le peuple imitait leur exemple. L'émigration faisait le reste ; si bien qu'on évaluait à une trentaine de mille le nombre des Irlandais usant du seul gaélique, et à sept cent mille — un sixième de la population — le nombre de ceux qui étaient encore capables de le parler et de l'entendre. Depuis dix ans, l'Irlande rapprend avec ardeur, avec joie, la langue des ancêtres. Les « Leçons » rédigées naguère par l'abbé O'Growney, se vendent par milliers d'exemplaires à un penny le fascicule. Les innombrables « branches » de la Ligue s'étendent sur tout le territoire et au-delà, en Angleterre, en Amérique, en Australie, dans les grands centres d'émigration où se fixe « l'Irlande en exil ». Le fondateur et président, M. Douglas Hyde est un protestant ; le vice-président, l'abbé O'Hickey, un prêtre catholique, professeur d'Irlandais au séminaire de Maynooth. Tous les vrais Irlandais s'unissent dans ce mouvement enthousiaste vers leurs origines nationales. C'est leur âme même qui s'épanouit à nouveau, trop longtemps repliée et dormante. Ils n'ont point l'impression d'apprendre une langue ignorée, mais de retrouver enfin l'usage d'une parole sans laquelle il restait en eux quelque chose d'inexprimé, le meilleur. Nous trouvons, de ce curieux sentiment, un témoignage bien fort dans cette confidence d'une Irlandaise : « Quand je commençai à étudier, les mots m'apparurent comme familiers, mon esprit allait naturellement à eux, c'était comme si je tirais de mon cerveau des choses que je ne savais pas y avoir ; il me semblait que jusqu'alors je n'avais pas été moi et que je découvrais en moi un autre moi-même, le vrai, avec quantité d'idées et de sentiments que j'étais naguère incapable de concevoir » (1).

La langue, en effet, porte en elle tout un trésor ; avec elle reparaissent les richesses de la tradition et de la culture dont elle est dépositaire et gardienne. Cette tradition, cette culture revivent aujourd'hui dans les réunions de toute sorte, fêtes, concours, pour lesquels se passionne le peuple irlandais, depuis les simples veillées d'hiver jusqu'au grand festival annuel de Dublin, l'*Oireachtas*, qui est, comme l'*Eisteddfod* galloise ou le *Mod* écossais, la fête nationale du pays, réunissant des délégués de

(1) Cité par M. Louis Paul Dubois, dans le premier des deux articles mentionnés plus haut.

toutes les provinces et des représentants de tous les arts. Les excursions aux lieux historiques, les conférences, les concerts, les *Feis* ou concours locaux de chant, de musique et de danse, ont bien vite conquis la faveur de cette race idéaliste, éprise de plaisir et fière de son passé.

Mais c'est surtout la littérature qui a profité de ce réveil. Le mouvement de 1840, dont le journal *La Nation* et les chefs de la Jeune-Irlande, Charles-Gavan Duffy, John Blake Dillon, Thomas Davis, John Mitchell, Thomas-Francis Meagher, William Smith O'Brien, s'étaient fait les initiateurs, s'amplifie et se renouvelle par une éclosion d'œuvres de valeur. Le *Dublin Magazine*, fondé en 1887 par un ami et collaborateur de Davis, sir C. G. Duffy, devint l'organe de cette renaissance Le vieux fonds celtique enrichit une littérature, anglaise de forme, mais toute pénétrée de mythes irlandais, de l'inspiration idéaliste et du sentiment de la nature propres à ce pays. Nous osons à peine citer ici, sans nous y arrêter, les noms de George Sigerson, Standish O'Grady, T.-W. Rolleston, Larminie, miss Nora Hopper, Jane Barlow, A.-P. Graves, Katharine Tynan-Hinckson, Edward Martyn et George Moore, au-dessus desquels il faut placer ceux de W.-B. Yeats, grand poète irlandais en langue anglaise, et de M. Douglas Hyde qui excelle à traduire les vieilles poésies celtiques avec leur couleur et leur rythme. Ce dernier, d'ailleurs, écrit aussi en langue gaélique et, à sa suite, une littérature plus purement nationale, une littérature toute irlandaise de fond et de forme, compte déjà quelques représentants connus et aimés de leurs compatriotes en Erin ou au-delà des mers. Depuis 1889, un « théâtre littéraire irlandais » joue à Dublin des pièces toujours nationales par le sujet et les personnages, quelquefois par le langage même, comme cette petite comédie de M. Douglas Hyde, *Casadh an-t sugain*, la corde tressée, qui excita, en octobre 1901, tant d'enthousiasme. L'impulsion est donnée : il est à prévoir qu'elle ne s'arrêtera pas.

Bien au contraire, car les jeunes générations sont rendues maintenant dès l'école à la tradition nationale qu'elles rapprennent avec la langue même. Mais ce n'est pas sans effort que la Ligue gaélique, soutenue par l'opinion, a ouvert les écoles primaires et secondaires à l'enseignement de l'irlandais. Les Conseils qui dirigent l'instruction publique en Irlande, et sont choisis par le lord-lieutenant, n'ont cédé qu'à moitié et de mauvaise grâce. La haute culture reste encore anglaise et protestante : l'Université de Dublin, *Trinity College*, est une fondation d'Elisabeth, une institution de la conquête. Le pays réclame maintenant une Université toute nationale, et cette revendication est soutenue à la Chambre des communes par des libéraux comme M. John Morley et par le représentant même de *Trinity College*, l'illustre historien W.-H. Lecky. En attendant, la petite Université catholique libre, dont Newman fut recteur de 1854 à 1858, privée de subvention et du droit de conférer les grades, tient avec honneur une place qui reste forcément secondaire.

*
* *

La renaissance de la vie nationale ne se manifeste pas seulement dans l'ordre intellectuel, mais encore dans l'ordre matériel. Déjà quelque prospérité s'annonce en Irlande, avec un réveil de l'activité, un effort d'organisation. Ce peuple idéaliste s'intéresse à son labeur, dès qu'il l'envisage comme un moyen en vue d'une fin plus haute, qui est ici la victoire de l'âme toujours forte sur le corps depuis longtemps débile. Il a pris conscience de sa vitalité, il se sent capable d'assurer sa place au soleil et prêt à faire tout ce qu'il faut pour y réussir.

« Encouragez l'industrie nationale. » N'est-ce pas d'ailleurs combattre du même coup l'industrie anglaise ? L'entrain s'en trouve doublé. D'anciennes industries se raniment : constructions maritimes à Dublin, tissage de la laine, dentelles, etc. Les industries agricoles se développent, la laiterie surtout, et voici que les ressources du pays commencent enfin à être exploitées fructueusement, grâce à l'enseignement professionnel, aux coopératives agricoles et industrielles, aux banques populaires. En 1897, est créée une Société irlandaise pour organiser l'agriculture, *Irish Agricultural Organisation Society*; en 1899, une sorte de grand Conseil de l'agriculture et de l'industrie : *Department of Agriculture and Technical Industry*, sous la présidence du secrétaire en chef, M. George Wyndham.

Les tenanciers qui ont besoin d'emprunter ne sont plus condamnés à s'adresser aux usuriers. L'institution des Banques de Crédit leur apporte des avantages si appréciés, qu'elle se développe au-delà de toute prévision. Il existait quatre de ces banques à la fin de 1897; une année plus tard, leur nombre s'était élevé à quarante-et-une.

Bientôt le *land bill* de 1903, si rien n'en vient entraver l'application, si l'esprit chimérique de l'Irlande ne lui fait pas lâcher encore une fois la proie pour l'ombre, ne la détache pas d'un bien réel et immédiat pour l'orienter vers des perspectives imaginaires, le *land bill*, disons-nous, aura créé une classe de paysans propriétaires qui seront chez eux, sur leur domaine, intéressés à l'améliorer, et assurés de l'avenir.

Ainsi s'arrêtera peut-être l'émigration, quand le sol d'Erin pourra nourrir ses fils et la vieille patrie les occuper. J'ai vu de près, à Doneraile, les entre-

prises de lord Castletown ; le petit fils des rois d'Ossory, s'est fait fabricant et marchand pour aider ceux qu'on serait tenté d'appeler encore ses vassaux et qui sont bien plutôt ses « administrés », car ce seigneur, conscient de son rôle, exerce là-bas sa suzeraineté à la façon d'une magistrature. Lord Castletown a fondé une scierie mécanique où il fait travailler les hommes et les jeunes garçons, une laiterie coopérative où s'occupent les jeunes filles. Naguère, le paysan irlandais ne pouvait rien faire du lait qu'il ne consommait pas ; dans ce pays de pâturages, que de ressources perdues ! Aujourd'hui, il l'apporte, quelle qu'en soit la quantité, à la laiterie où, dans les meilleures conditions, avec les derniers procédés, sans qu'il ait à se préoccuper ni de la fabrication, ni de l'envoi, ni de la vente, il le voit transformer en produits de table et expédier en Angleterre, à son compte et à son profit.

L'initiative de ces sociétés agricoles et des banques qui les assistent est due en grande partie à M. Horace Plunkett, un des plus actifs promoteurs du mouvement rural. De tous côtés, les dévouements se multiplient, les efforts s'unissent, le courage renaît avec l'espoir ; la misère s'atténue.

*
* *

Mais ce n'est pas en quelques années que le mal de plusieurs siècles pourra disparaître ; et il ne faudrait pas croire que l'Irlande, comme par un coup de baguette magique, se soit métamorphosée en paradis. A vrai dire, les heureux effets de ces nouvelles dispositions se dessinent à peine dans le pays tel que l'ont fait tant de dévastations, d'épuisantes fièvres. Ils suffisent pourtant à nous révéler le travail profond qui s'accomplit au sein de cette nation si souvent condamnée. La lutte politique, où l'Irlande ne saurait être la plus forte, passe au second plan et cesse d'accaparer toutes les énergies, de concentrer tous les efforts et tous les espoirs. L'Irlande réorganise sa vie. A cette œuvre, elle déploie une activité aussi bienfaisante que féconde, parce qu'elle est orientée selon les impulsions de la nature. Nous en avons indiqué les résultats. Ils se compléteront à l'avenir.

Sans doute, on verra quelques retours offensifs du vieil esprit. La guerre du Transvaal et l'explosion d'impérialisme qu'elle provoqua en Angleterre eurent pour contre coup un réveil de l'agitation politique en Irlande. Tout le monde se rappelle la significative manifestation des députés irlandais applaudissant à la Chambre des Communes le désastre de la Tugela ; quelques semaines plus tard, les électeurs de Galway envoyaient siéger au Parlement d'Angleterre le colonel Lynch, qui revenait de commander un régiment boër dans l'Afrique du Sud. Enfin, les représentants de l'Ile rebelle refusaient d'assister au couronnement du roi Edouard. De tels actes témoignaient d'une indubitable reprise des hostilités qui étaient conduites par une nouvelle Ligue, celle de M. William O'Brien, l'*United Irish League*, véritable héritière de l'esprit de Parnell. En deux années, elle avait reconstitué à son profit l'organisation du parti nationaliste et ramené à Westminster un groupe compact de quatre-vingts députés dociles à ses mots d'ordre.

Mais ce n'était là qu'une crise. La ligue elle-même s'est surtout occupée de la question agraire ; et il a suffi qu'un projet de loi fût déposé au Parlement pour amener une détente. Au milieu de l'été 1903, le roi a reçu, non pas seulement dans l'Ulster loyaliste, mais dans les autres provinces, au Sud et à l'Ouest, un accueil que ne pouvaient certes lui faire espérer sa visite de Prince de Galles en 1885, ni même celle de son auguste mère, la reine Victoria, en 1900.

C'est que le pays poursuit, en somme, d'un mouvement continu, en dépit des lenteurs, des déviations et même de quelques reculs, le progrès de son relèvement et le triomphe d'une vie nationale, supérieure aux vicissitudes de sa fortune et indestructible comme son destin. Cette résistance a jusqu'ici défié tous les obstacles ; elle en a fait parfois des points d'appui pour son effort. Elle s'avance aujourd'hui dans des voies plus dégagées et plus ouvertes. La loi de 1898 sur le gouvernement local a étendu à l'Irlande, avec quelques réserves, le régime de l'Angleterre et de l'Ecosse. Des assemblées élues, Conseils de districts, de bourgs et de comtés, remplacent les « Grands Jurys », ces comités de landlords qui, nommés par le vice-roi, lui asservissaient les administrations régionales. Le parti national, devenu bien vite dominant dans ces Conseils, exerce par eux la direction de la vie publique locale et se trouve disposer des places et fonctions auxquelles ils nomment. N'est-ce pas là comme la monnaie de l'autonomie politique refusée à la sœur ennemie, et une sorte de préparation en attendant l'autre, ou d'équivalent, si cette dernière ne doit pas venir ?

*
* *

Tel est, en bref, l'état présent de l'Irlande. Quel dénouement nous présage-t-il au drame du passé ? Ce sera le dernier point qu'il nous reste à considérer et la conclusion de ces études où, mettant à profit nos impressions et les données de l'histoire, nous avons essayé, sans parti pris, de regarder et de nous souvenir, afin de comprendre.

FIRMIN ROZ.

LA VIE LITTÉRAIRE

Les livres d'Alfred Poizat

ALFRED POIZAT : *Avila des Saints.* (Lemerre, éditeur.)
ALFRED POIZAT : *La Dame aux Lévriers.* (Plon, éditeur.)

L'auteur du *Pervers sentimental* (déjà nous le connaissons), n'écrit rien que de rare.

Comme il s'attarde en la compagnie de ses livres pour les écrire avec une lente application et une finesse point exempte de recherche, nous devons nous attarder à notre tour en la compagnie d'Alfred Poizat. Il est l'homme de peu d'ouvrages, qui sont tous une réunion de morceaux excellents assez mal reliés entre eux. Mais il appartient à notre imagination de créer le lien nécessaire.

Jadis Alfred Poizat étudia l'influence du mysticisme, j'allais dire de la mysticité dans les âmes ; et plus simplement il étudia l'influence de la religion, de la foi. Il avait reçu cette éducation religieuse, catholique, dont nous nous préoccupons si fort aujourd'hui, que nous concevons si vigoureuse et si profondément insinuante. Il avait subi l'empreinte de maîtres voués au service de Dieu ; et il leur était reconnaissant d'avoir marqué sur lui cette empreinte que l'on se plaît à dire ineffaçable. Entreprenant d'écrire, il fut tout de suite ambitieux d'écrire pour la religion, pour la plus grande gloire de Dieu, ni plus ni moins.

Je vous prie de croire que l'histoire de cet esprit assez original est très digne d'intérêt. Il dédiait sa première œuvre romanesque, sa première œuvre à un prêtre; cette jeune dédicace était un exposé de principes, une confession sentimentale, une offre d'apostolat. Dauphinois, il envahissait Paris, et ayant apporté à l'enseigne de l'Homme qui bêche — *Fac et spera* — un livre, il adressait publiquement cet ouvrage fait pour la gloire à M. le chanoine Penin, ancien professeur de rhétorique et directeur au séminaire de la Côte Saint-André, curé de la cathédrale de Grenoble. Ce chanoine allait-il donc entrer dans l'immortalité par les soins généreux d'un de ses disciples, habile à écrire ? *Adhuc sub judice lis est.*

Le disciple toutefois écrivait valeureusement :

« Ce livre vous appartient, cher maître, étant sorti de vous aux jours où vous preniez soin de notre adolescence. Bien qu'il ne soit pour ainsi parler que le crépuscule de votre pensée, il reflète suffisamment, je le crois, ce *souci de l'antique beauté* que vous nous recommandiez *comme le signe de ce qui dure.*

« En le plaçant sous les auspices d'un nom respecté de tous, j'ai le désir et l'espoir de le rendre agréable à beaucoup ; le sens des œuvres que nous écrivons, dans une large mesure dépend de l'esprit de leurs lecteurs. Le lisant d'un cœur préparé, vos nombreux élèves, mes camarades, feront peut-être que cet humble petit livre soit encore pour eux un *bon livre* ».

L'inspiration est noble : la phrase se balance avec grâce et aussi avec gravité ; elle se présente bien pour l'avenir. Et cela s'appelle débuter ! Ainsi, les écrivains s'introduisent parfois dans la vie, après la vingtième année de leur âge. Ils ont reçu une éducation dont ils ne sont pas encore dépris ; ils possèdent sur le monde « des idées toutes faites » ; ils ont la volonté d'agir sur le monde. Fervente jeunesse ! Quelques années passent, et ils oublient beaucoup de gens, et beaucoup de choses, beaucoup de maîtres et beaucoup d'idées et de sentiments que ces maîtres ont introduits en eux.

Alfred Poizat, tout imprégné de catholicisme, voulait écrire un bon livre. Un bon livre ? Qu'est-ce donc qu'un bon livre ? Mais je pense bien qu'au sens où il entendait alors cette expression incertaine et impérieuse, son livre était un livre détestable et qu'il fournissait très peu de sages leçons pour la conduite de la vie.

L'auteur impétueux affirmait cependant, car il mettait partout des professions de foi et après une dédicace quelque chose comme une épigraphe.

« Voici quatre nouvelles où le sentiment religieux est le principal élément d'émotion, où l'on peut dire qu'il est le sujet même.

« Elles chanteront la douceur des victoires remportées sur la chair ; elles diront la foi indestructible de plusieurs aux destinées d'une Religion, fille aînée de la Pensée antique.

« A l'heure, en effet, où des œuvres d'une beauté téméraire se dressent contre notre Idéal, il était bon que l'art affirmât la vitalité catholique. »

L'auteur parlait ainsi. Son ardeur était violente, son style était élégant, et dans son livre *Avila des Saints*, annoncé avec cette magnificence, le sentiment religieux faisait faire de grandes sottises et, tout le long des pages, jetait de douloureuses victimes.

Avila des Saints ! Par une fin de journée splendide et morne, Antonio de Manrique et Maria de Bustamante, deux jeunes fiancés reviennent par la route qui longe l'Adaja, au trot léger de deux mules. Ils cessent tout à coup de se parler parce qu'ils sentent s'élever en eux une inquiétude attristée et comme une menace d'orage. Ils ont peur d'eux-mêmes ; ils tremblent de ne plus pouvoir s'aimer. Dieu les appelle. Déjà ils aperçoivent les murs et les tours d'Avila, que le couchant fait étinceler ; jamais l'ombre qui en tombe ne leur est apparue plus formidable. Il leur semble que ces remparts doivent écraser le monde sous leur pesée vertigineuse et que leur ville s'est changée tout à coup en prison. Ils rencontrent soudain un vieillard de grande allure.

« Enfin ! dit celui-ci, comme se parlant à lui-même, j'aurai donc pu arriver, avant la nuit, dans la ville des saints. » Il vient là afin de finir ses jours dans la cité où est revenue la séraphique Térèse. Il parle, il prophétise un peu. et les jeunes gens sont accablés.

— O Maria, dit à voix basse Antonio. tout m'annonce que je vais te perdre, et tu m'aimes !... Ah ! que ne pouvons-nous fuir ensemble !

— On ne se dérobe pas à Dieu, répond-elle, car Dieu se jette sur les âmes comme un ravisseur.

Dans Avila règnent les religieux des grands ordres monastiques, se partageant le domaine des cœurs. Il y a, presque confondus avec le menu peuple, les petits frères, les franciscains, tels à peu près que leur exquis fondateur a rêvé qu'ils fussent, ouvriers populaires de la parole, ingénus et touchants, rudes et frustes, entraînants et familiers. Il y a, pareils en leurs costumes à de superbes vautours, les fils de saint Dominique, ces oiseaux de proie de la charité, hantés du sombre génie indigène, inquisiteurs que le zèle du royaume de Dieu dévore. Mais un collège nouveau s'est formé. Un gentilhomme du siècle, touché de la grâce, une sorte de Ximenès, persuasif et volontaire, a rêvé pour l'Eglise d'un grand corps diplomatique, avec de savantes méthodes pour la restauration des âmes, un plan admirable pour émousser l'hérésie, la pénétrer, la troubler dans sa marche, la dissoudre et la désagréger peu à peu. Une aristocratie d'intellectuels s'est rangée autour de Loyola, abdiquant leur volonté, prêts à se faire tout à tous, phalange unique au monde et dans les siècles par la souveraine distinction de l'esprit et de la race, incarnation la plus hautaine de ce que la noblesse espagnole peut recéler de beauté particulière. Enfin, par dessus tout cela, sorte d'ateliers fermés où s'œuvrent les vertus sublimes, le silencieux Carmel et la grande Terèse du Jésù couvrant l'Espagne de son ombre à la fois terrible et douce.

A ce spectacle, qui n'est plus tout à fait le spectacle d'aujourd'hui, car le grandiose s'en est allé du monde, Alfred Poizat s'exalte convenablement parce qu'il a du mysticisme dans l'âme et de la littérature dans l'esprit. « Ce sera, dit ce missionnaire très raffiné, ce sera la gloire incontestée de cette Espagne traînant au bout de l'Europe, comme une chaloupe dernière, de nous avoir fait connaître, en pleine période moderne, en pleine Renaissance, la plus chevaleresque effort que l'homme ait jamais tenté pour sortir de l'homme et ressembler aux anges, et cela en conservant jusqu'à la fin je ne sais quelle séduction suprême, quelle allure lettrée qui fait qu'on leur prête à tous, pour leur finesse et pour leur profondeur, les traits des figures de Vélasquez. »

Pendant ce temps, Antonio de Manrique est accablé. « Oh ! dit-il tristement à sa fiancée, un instant, j'avais espéré que nous ne serions dans la chaîne des ancêtres et des fils qu'un anneau intermédiaire, que Dieu nous oublierait, ne demandant que l'offrande de nos cœurs purs et mêlés. Hélas ! voilà qu'il nous appelle, et que sa voix nous arrive grossie de toute la voix de ce peuple qui se rue au sacrifice ! » Mais Maria de Bustamante lève vers le ciel ses beaux yeux découragés. « Nous ne sommes que de pauvres créatures errantes, dit-elle ; et Dieu veuille prendre en pitié notre indigence. Il a mis en nous un amour plus grand que les forces humaines et nous ployons sous le présent qu'il nous a fait. Que deviendrons-nous s'il nous rend à nous-mêmes ! »

Puis, la nuit, agenouillée devant son crucifix, elle raisonne non sans sophistiquer. Du regard, elle parcourt la vie, et, en dépit de sa jeunesse, elle comprend qu'elle est courte et qu'en soi elle serait vide, impuissante à emplir un cœur si une raison supérieure ne lui donnait un sens. Certaine pudeur aristocratique lui fait apparaître, en outre, ce qu'on est convenu d'appeler le bonheur comme un signe de médiocrité, et le sacrifice douloureux comme la marque des grandes âmes. Elle aime Antonio ! Loin de lui, la lumière du jour perd son charme. Tant mieux ! il n'y aura que plus de noblesse à se séparer de lui pour jamais ; et lui-même, le jeune héros, en digne fils du Cid, la comprendra, l'approuvera et dans un suprême élan de passion, il saura pousser l'amour jusqu'à l'ivresse de cet oubli. Et Maria de Bustamante, subtile, pense : c'est encore une façon de l'aimer que de se le représenter capable d'un tel renoncement. Elle est prête pour Dieu.

Moins prompt, Antonio est extrêmement malheureux. Dans une entrevue suprême, l'infortuné fiancé et l'exaltée Maria échangent de superbes paroles, encore que Maria « fasse un peu de littérature ». Il faut citer.

« Emportés par la sublimité de leur rêve, les deux jeunes gens, les yeux tournés vers l'Adaja s'étaient pris la main et ne se disaient plus rien, tout entiers à ce sentiment amer et splendide que l'amour comme le comprennent les hommes n'est qu'une chimère — et cependant tumultueusement jetés l'un vers l'autre.

Des mariniers dans le crépuscule chantaient des litanies.

Tous deux s'agenouillèrent et récitèrent les prières des passagers.

— Des tentations de la chair, délivrez-nous, Seigneur !

— Va-t'en, fit-elle en se relevant. Va-t'en, le crépuscule est tombé, les brises soufflent vers nous, chargées de parfums. Va-t'en, supplia-t-elle.

— Où seras-tu quand je reviendrai ? dit-il.

Elle songea, très grave.

— Ecoute, dit-elle.. Deux cent cinquante monastères du Carmel dispersés à travers l'Espagne et le monde formeront autour de la tombe anonyme où, vivante ma pensée sera ensevelie, une ceinture de deux cents cinquante murailles et de deux cents cinquante villes. Et aucune trace ne signalera nulle part la présence de celle qui fut Maria de Bustamante, ta fiancée à jamais disparue. Déjà dans l'éternité, je serai celle qui n'a plus de visage.

— A Dieu donc, fit-il. Nous nous retrouverons là-haut.

— Là-haut, Antonio, nous aimerons l'Amour et la pure Beauté; là-haut, nous aimerons Dieu!...

Alors la jeune fille retourna à son crucifix et s'enfonça dans la prière. Le soir son père lui dit : « J'ai entendu tout à l'heure l'inexorable adieu que tu as adressé à ton fiancé. Fille de mon sang, poursuivras-tu jusqu'au fond de ton cœur aussi l'image tremblante de ton père? Réponds-moi. N'ai-je plus d'enfant? »

Sans rien dire, elle l'enveloppa de ses bras et baisa en pleurant ses cheveux blancs. Le lendemain elle entrait au monastère. Elle était une des douze religieuses qui soutenaient aux processions du Carmel d'Avila, la petite vieille paralytique dont le nom dépassait en autorité et en éclat celui des plus puissants monarques : la mère Thérèse. »

... Ainsi Alfred Poizat consent alors à ce que l'amour de Dieu répande où il passe les ruines, et fasse des martyrs. Pères, fiancés, jeunes filles, tout succombe sous ses terribles coups! L'exaltation religieuse, une mysticité un peu bien effrayante maîtrise absorbe les âmes, évidemment exceptionnelles que décrit Alfred Poizat. Mais, du moins, nous les comprenons. Nous les comprenons violentes et magnifiques comme celle de Maria de Bustamante, chimérique et sublime mais simple comme celle de Mme Sainte-Odile dans *La Sœur*. Nous les comprenons et nous goûtons, avec quelque terreur, l'œuvre émouvante et austère et hautaine qu'elles inspirent...

*
* *

Mais je l'ai dit : on est apôtre, et puis quelques années passent. Les impressions premières s'effacent; ce ne sont plus que des souvenirs avec lesquels on vit tranquille... Alfred Poizat a subi l'action du temps et il a cessé de vouloir que, en présence des œuvres d'une beauté téméraire l'art affirmât la vitalité catholique.

Alfred Poizat a conservé la haine des esprits vulgaires, l'éloignement des âmes communes. Il a conservé son goût du distingué, du fin, du précieux, l'amour du beau style tout harnaché de littérature. Mais il n'a pas gardé l'inspiration religieuse.

On ne la trouvait plus dans le *Pervers sentimental*. Elle est entièrement absente de *La Dame aux Lévriers*. Et il ne reste rien pour nous faire pénétrer la psychologie de ses héros déconcertants. Jadis ses personnages étaient singuliers, mais leur exaltation catholique qui les écartait des êtres ordinaires nous les rendait explicables. Aujourd'hui ses personnages sont des malheureux, des fous comme Antonio de Manrique ou Maria de Bustamante, mais sans rien qui les soutienne dans la réalité, sans rien pour expliquer leur malheur ou leur folie. Leur folie paraît de toute autre sorte, et ils ne semblent plus être que des déséquilibrés.

Je ne sais rien de moins attachant que les héros de *La Dame aux Lévriers*, car ils échappent à tout effort pour les deviner; mais je ne sais rien de plus impressionnant que ce livre. On en sort comme d'une maison de fous. On déteste les individus qui habitent l'ouvrage; puis on ne peut se débarrasser d'eux, ils vous poursuivent, ils vous obsèdent comme un cauchemar. *La Dame aux Lévriers* et les deux ou trois personnages qui l'entourent sont en proie aux aventures les plus menues, drames insignifiants d'existence, drames effroyables d'esprit et de cœur... Peut-être vous apparaîtront-ils tels que des gens très naturels et, par surcroît, très simples. Moi, j'avoue que je les ai compris rarement et que je ne me tiens pas rigueur de ne pas les avoir compris. Franchement je crois qu'ils sont un peu fous, complètement fous.

Alfred Poizat devine l'impression qu'ils nous causeront, et ils se justifie en se dandinant.

« L'histoire que j'entreprends de conter est un roman de décadence. Des personnages presque extraordinaires s'y agitent plus qu'ils ne s'y meuvent, et pourtant à peu près tout se passe en conversations. Il me semble que notre vie contemporaine si curieuses, si sautillante, si encombrée et si stérile en somme, peut être, ressemble quelque peu à ce petit roman touffu, mal composé et décevant comme elle. J'espère que s'il en reproduit assez bien le décousu et l'impuissance finale, il en exhalera aussi le charme languissant et amer. »

Que d'affaires, mon Dieu, que d'affaires! Nous ne ferons pas à Alfred Poizat plus de reproches qu'il ne s'en fait. Mais nous dirons surtout que son livre est décevant.

La Dame aux Lévriers a l'air d'être égarée dans l'existence terrestre. Elle est la poésie perdue dans la réalité. Elle n'est surtout pas aisée à définir. Le jeune homme qui l'aime se flatte de la discerner tout entière : « Ton père était poète. Il composait des idylles avec l'âme d'un Théocrite? Eh bien! ta sœur c'est la pensée vivante et agissante de ton père.., L'instinct latent de beauté a commandé de-

puis ce temps-là ses attitudes. Elle est devenue une créature de poésie. Voici maintenant qu'elle revient peu à peu à ce qu'elle fut autrefois, qu'elle revient de l'obscur paganisme où elle s'était enfoncée à des idées chrétiennes.. », ce psychologue amoureux n'est pas très sûr de son fait, non plus que de ses inductions ou déductions et bientôt... « Le jeune homme sentit sa main froide. Il se demanda alors si cette femme, qui de loin troublait sa chair et dont le contact le décevait toujours n'était pas la projection de son propre désir et l'insaisissable illusion que son cœur malade dressait et emportait devant lui... » Nous nous le demandons aussi.

On croirait qu'ils s'appliquent à traduire dans la vie cette ritournelle maniérée et naïve que l'amoureux Philippe Trézal découvre avec ravissement sur un mur.

Je sais aimer comme vous savez plaire,
Si je plaisais comme je sais aimer,
Vous m'aimeriez comme vous savez plaire
Vous m'aimeriez comme je sais aimer.

C'est simple et c'est charmant! Répétez le plusieurs fois, et je vous mets au défi de vous y retrouver. Voilà le roman d'Alfred Poizat, simplicité ingénue, subtilité forcenée — je le dis sans nulle satire — une rengaine quintessenciée... Elle est chantée d'ailleurs par l'artiste le plus délicat : et au moment qu'on va le déclarer insupportable, il séduit.

Mais ces héros restent insupportables. Après avoir tourné longuement autour de la dame aux lévriers, Trézal conclut avec complaisance :

« Trézal songea non sans mélancolie que son destin était ainsi : partout où il allait, c'était au début une légère agitation, puis quelque chose tombait à l'eau et il se trouvait tout à coup mêlé à la vie des gens, si pareil à eux qu'il n'en était même plus remarqué, avec cette différence pourtant qu'eux gardaient le gouvernail et que lui allait vers le mystère de sa destinée ayant pris, par hasard et pour un jour, place sur le même esquif. Aucun ne semblait se douter que ce passager pensif, dont le visage hanté de rêves devenait si vite, par sa tristesse, un visage habituel, les quitterait bientôt ne laissant parmi eux que le souvenir d'un autre regard amical, d'une autre voix familière qui s'élevaient à peine au-dessus des leurs et finiraient par s'y confondre, comme un écho d'eux-mêmes, désormais disparu...

« Qu'avait-il fait pendant ces quelques mois? Rien, rien au moins de ce qu'il avait voulu. Mais avait-il voulu quelque chose? Et quelque chose valait-il d'avoir été voulu? Quoi? Il eût pu sans doute, avec plus de décision, faire sa maîtresse de Mme des Hurtières. Et après?

« Non! l'amour ne saurait être le but des âmes fortes. Il est l'épreuve nécessaire où celles qui résistent s'assouplissent et se nuancent. Dans le labyrinthe sentimental qu'il venait de parcourir, le jeune homme avait appris l'art de s'émouvoir avec mesure et d'appeler les subtilités d'un esprit ingénieux au secours d'un cœur qui refuse de s'amollir. »

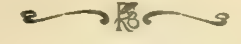
Avais-je pas raison de dire que ces petits héros sont insupportables! Ils se perdent eux-mêmes à travers leurs analyses. Ils sont en quête d'eux-mêmes, se cherchent perpétuellement auprès les uns des autres. Ils s'anéantissent dans leur inutilité. Et une tristesse épouvantable domine leur existence vide, comme le roman où ils la traînent en dissertant avec une merveilleuse et insaisissable finesse...

N'est-il pas bizarre que le jeune apôtre qui voulait régénérer l'art par l'inspiration catholique écrive aujourd'hui de ces livres raffinés à l'excès et intellectuellement malsains et pervers! Il manque à ses héros étranges ce qui emplissait les héros étranges d'*Avila des Saints*, et les animait, l'inspiration, l'exaltation catholique; à cette inspiration, à cette exaltation aujourd'hui absentes, Alfred Poizat n'a encore su rien substituer et c'est pourquoi ses héros comme ses livres ne sont que des analyses sans âme, ou des âmes sans vie... Ses romans ont l'air de chapelles désaffectées. C'est un peu à quoi ressemble son esprit.

Si Alfred Poizat avait persisté en cette volonté d'affirmer par l'art la vitalité catholique dont il faisait montre en son premier ouvrage *Avila des Saints*, il eut été très puissant pour nous faire oublier les niaiseries que prodigue certaine littérature de catholicisme édulcoré, écœurant. Et il se serait constitué dans les lettres contemporaines une personnalité originale au plus haut point. Il n'a pas persisté...

Il a su fuir la banalité tout de même, et si bien qu'il ne risque plus guère d'être atteint par elle. Passionné des analyses excessives et vaines, il est un artiste singulier. Et il est très différent de qui que ce soit, adonné à écrire. Ni ses imaginations ténues n'exciteront d'autres imaginations littéraires; ni son style, apprêté, subtil comme sa pensée, précieux, distant, ne paraîtra comme un exemple, encore que sa correction, son élégance, le sentiment qui s'y manifeste des beautés traditionnelles de la langue française fassent de lui un modèle ; mais une élite recherchera les livres d'Alfred Poizat, certaine que la foule des livres quotidiens ne leur est point analogue.

J. Ernest-Charles.



LES MINIATURES DE JEAN FOUQUET

Vers la fin du règne de Charles VII, la peinture française qui, depuis trois cents ans environ, évoluait avec des fortunes diverses, entra dans une phase d'épanouissement délectable. Par malheur, des multiples ouvrages peints dans la moitié du xve siècle, il ne reste que peu de spécimens, et encore la plupart sont-ils d'un intérêt secondaire. Chose navrante, il est plus facile, chez nous, de se faire une idée exacte des écoles de peinture italienne et flamande des années 1400 que des travaux de nos peintres de la même époque. Tant d'œuvres ont été détruites pendant les moments de troubles ! Tant d'autres ont été anéanties, en pleine période de paix, par suite de l'indifférence des bélitres ! La collaboration de nos divers barbares a rendu à jamais impossible l'histoire complète des origines de notre peinture.

Au nombre des enluminures échappées à la destruction se trouve un pur chef d'œuvre : la série des compositions exécutées par Jean Fouquet pour les *Heures* d'Etienne Chevalier. Et, grâce au duc d'Aumale, on peut admirer presque toutes ces merveilles — quarante sur quarante-quatre — au musée Condé.

Malgré tout ce qui a été dit sur leur auteur depuis qu'Auguste de Bastard a proclamé sa maîtrise, on pourrait encore s'écrier comme Vallet de Viriville en 1857 : « Qui de nos jours connaît Fouquet et ses œuvres ? Quelques érudits, ignorés eux-mêmes de la foule et comme enfouis dans les recherches obscures de l'archéologie (1). » En effet, si, dans le public, on parle beaucoup plus que jadis du bon peintre tourangeau, — sur lequel, d'ailleurs, l'actuelle *exposition des Primitifs français* attire forcément l'attention, — il n'y a guère que quelques spécialistes qui soient renseignés sur ses travaux et surtout sur ses miniatures. Il n'est donc pas inopportun d'examiner les compositions de Chantilly ; elles révèlent à souhait toutes les qualités de Fouquet et livrent d'utiles indications sur les sentiments et les recherches artistiques de son époque. Mais d'abord, voyons ce qu'il avait fait avant d'entreprendre cette œuvre.

*
* * *

L'admirable artiste débuta très probablement comme peintre de figures, et ses dons de portraitiste se manifestèrent aussitôt. On comprend qu'il ait donné des visages si remarquablement expressifs à ses personnages quand il se mit à décorer des manuscrits. Ainsi que la plupart de ses confrères, il fut formé selon la méthode des Flandres. « Il sortit de cet enseignement, déclare avec raison Léon de Laborde, aussi Flamand qu'on pourrait le devenir en restant Français, en conservant sa valeur propre et son originalité native (1). »

A l'époque où il étudiait, les miniaturistes avaient réalisé de notables progrès. Ils étaient maîtres de leurs procédés et s'efforçaient, contrairement à leurs prédécesseurs directs, d'être naturels. Si les formes de leurs personnages, quoique mieux construites, restaient défectueuses, leurs têtes prenaient plus de vie. Quelques-uns travaillaient à reproduire, dans leur caractère, des sites agrestes et des vues de cités, d'autres des portraits. Enfin, des motifs à figures, déjà très soignés et parfois très intelligemment disposés au xiiie siècle, — l'*Evangile de la Sainte-Chapelle* en offre un bel exemple, — les plus forts faisaient de vraies scènes. Présentés, non plus dans l'encadrement d'une initiale et comme une de ses parties intégrantes, mais en décors particuliers, ces motifs participaient à la fois du tableau et de l'illustration. C'est ce qui rend si féconde l'étude approfondie de nos enlumineurs ; leurs ouvrages n'apprennent pas seulement beaucoup au point de vue décoratif, ils disent aussi la genèse de la peinture de tableau, ils font comprendre comment elle s'est formée.

On manque de renseignements sur les premiers travaux de Fouquet, mais il est certain qu'au commencement des années 1440, sa personnalité se manifestait par des œuvres. En effet, vers 1443, le jeune maître (il était né entre 1415 et 1420), qui venait de portraire Charles VII, peignit, au cours d'un voyage en Italie, le pape Eugène IV. Cette peinture, aujourd'hui disparue (2), impressionna vivement à Rome, où les portraits ressemblants n'abondaient pas encore. On trouve quelques détails à ce sujet dans le curieux manuscrit d'un Florentin de belle culture qui s'était fixé à Tours, tant la région l'enchantait par ses riants aspects. Francesco Florio, c'est son nom, suivit attentivement les travaux de notre artiste, pour lequel il professait une vive admiration. « Ce Fouquet, écrivait-il en 1477, a reçu du ciel le don de communiquer la vie aux traits

(1) Etude sur Fouquet, reproduite dans les *Evangiles* de Curmer, t. III, notices, p. 96.

(1) *La Renaissance des Arts*, I, p. 156. Cf. sur Fouquet : Lecoy de la Marche, *Les manuscrits et la miniature*, p. 193 et suivantes.

(2) Elle orna pendant longtemps le trésor de la Minerve, on suppose qu'elle a péri lors de la reconstruction de la sacristie de cette église.

humains par le moyen de son pinceau, semblable, en vérité, à un autre Prométhée (1). »

Comme le portrait d'Eugène IV était peint à l'huile, on peut conjecturer que le principal maître de Fouquet fut un Flamand. Car à l'époque où notre Tourangeau recevait sa formation, c'était seulement dans le pays des Van Eyck que l'on savait peindre de cette manière. Et comme ledit portrait avait été réalisé sur toile, chose peu commune alors, on peut en inférer que son auteur ne craignait pas les innovations (2).

Quoique possédant très bien ses moyens d'expression quand il se rendit en Italie, Fouquet était assez jeune pour subir quelque influence. Il avait pu voir à Florence, et dans quelques autres cités sur son itinéraire, maintes œuvres de maîtres illustres et d'artistes charmeurs, maintes miniatures, dont les meilleures peut-être de Fra Lorenzo Monaco et de Fra Giovanni. Lorsqu'il traversa la patrie de Dante, les fresques de Masaccio étaient achevées et Filippo Lippi venait de livrer aux religieuses de San Ambrogio un de ses plus typiques *Incoronazioni*. Lorsqu'il arriva dans la Ville Eternelle, Gentile da Fabriano travaillait encore à cette décoration de Saint-Jean de Latran qui, par malheur, n'existe plus, mais dont on sait la beauté par Roger van der Weyden (3). Au milieu des années 1440, Ghiberti, Donatello, Gentile, Pisanello, Fra Giovanni, Paolo Uccello, Andrea del Castagno, Lippi, se trouvaient à leur apogée. Piero della Francesca et Benozzo Gozzoli débutaient. Fouquet ne pouvait rester indifférent devant toutes les merveilles qu'il lui était donné de contempler, mais son émotion esthétique n'affaiblit point sa personnalité. Vigoureux artiste, il rendit hommage à l'art italien sans devenir son tributaire; il en respira l'atmosphère, — tout art en dégage une à laquelle sont fort sensibles les artistes, — il en contempla les séductions sans rien perdre de son caractère de race.

*
* *

A l'époque où il séjourna en Italie, les très divers artistes de ce pays se passionnaient également pour l'étude de la nature ; les plus stylisateurs, les plus enthousiastes de l'antique comme les plus soucieux de signes individuels, se faisaient un devoir d'interpréter en respectueux de la réalité les corps vivants et les autres reliefs. Ce respect de la vérité, Fouquet l'avait aussi, et au plus haut point ; c'est même par la notation des détails qu'il se rattachait aux Flamands. Mais avant de franchir les monts, avait-il le sentiment de l'harmonie très développé ? C'est peu probable. En tout cas, il dut s'affiner et prendre des leçons de composition rien qu'en étudiant les ouvrages florentins. A la vue des fresques ordonnées avec tact, son sens de l'ordre, s'il sommeillait encore, s'éveilla certainement. Ce fut le principal avantage qu'il retira de son séjour sur la terre de l'Angelico. Il connaissait la beauté sous tous ses aspects quand il revint en France, il avait une idée juste du maniement des lignes, de l'ordonnance des groupes et de la stylisation des formes. Son écriture plastique des types, des costumes et des décors allait y gagner en souplesse. Quant à sa manière de peindre, elle ne s'italianisa pas davantage que son mode de construire ; les enluminures qu'il eut l'occasion de voir rendirent peut-être son œil plus délicat, plus sensible aux nuances; mais il était trop sensé et trop conscient de son originalité pour adopter le procédé d'un autre artiste. Comme tous les vrais maîtres, il s'assimilait ce qu'il prenait autour de lui; on le constate aisément par l'emploi qu'il fit de l'or bruni, son seul emprunt aux enlumineurs transalpins.

Le portrait que laissait à Rome notre Tourangeau avait eu le plus franc succès (1). On ne l'admirait pas seulement pour sa réalisation *artiste*, mais aussi pour ses qualités purement picturales. Car en Italie, nul ne peignit à l'huile d'une manière sortable avant Antonello da Messine; or son premier tableau daté — le *Christ bénissant* de la National Gallery — est de 1465 (2). Le Perugino n'apprit ce procédé, du peintre messinois, lui-même, que, bien plus tard, lors de son voyage à Venise. Quand Fouquet regagna sa bonne ville de Tours, en 1447, — l'année où naquit Botticelli — Antonello et le Perugino étaient encore au berceau.

*
* *

A quel moment Fouquet entra-t-il en relations

(1) Traduction du ms. de Florio, p. 10. On peut lire le ms. dans les *Annales de la Société archéologique de Touraine*, 1855.

(2) On peignait bien sur toile depuis le XIIIe siècle, mais c'était à la détrempe. Les toiles étaient collées sur des panneaux de bois et enduites de plâtre. Il existe divers spécimens de ce genre de peinture, entre autres : les panneaux de l'armoire de la cathédrale de Noyon et de la châsse de la cathédrale d'Albi (XIIIe siècle), le portrait de Jean le Bon (Bibliothèque nationale, galerie Mazarine), la *Mise au tombeau*, de Simon de Châlons (XIVe siècle), au musée de Villeneuve-lez-Avignon.

(3) On peut se faire une idée très exacte de l'art de Gentile par sa somptueuse et charmante *Adoration des mages* de Florence.

(1) On en parlait encore cent ans après. Vasari cite notre peintre avec éloges.

(2) Formé d'après la méthode flamande, Antonello acheva de s'initier au métier de peintre dans les Flandres mêmes. Des peintures de ces régions furent introduites en assez grand nombre dans les Deux-Siciles sous les rois angevins, et elles y exercèrent une vive influence sur les artistes.

avec Me Etienne Chevalier? On l'ignore. Le premier travail qu'il effectua pour cet esprit délicat et très amoureux d'art (1) est ce diptyque dont une partie (la *Vierge et l'Enfant*) se trouve aujourd'hui au musée d'Anvers et l'autre (*Saint-Etienne et Chevalier*) au musée de Berlin. Cet ouvrage, peint sur bois, date de 1452. C'est peu après — peut-être la même année — que notre artiste, alors entre 35 et 40 ans, dans la plénitude de son talent, aurait commencé, croit-on, la décoration des fameuses *Heures*. Pour en bien comprendre toute la valeur, il faut jeter un coup d'œil sur ceux des ouvrages, peints au xve siècle, que le temps et les hommes ont épargnés. On verra que la préoccupation dominante de nos peintres fut, en somme, d'écrire des têtes en toute fidélité.

Les figures des quelques tableaux religieux ou historiques qui se voient dans nos musées et nos églises (*Descente de Croix* et *Saint-Jérôme* du Louvre, *Couronnement* d'Enguerrand Charenton de Villeneuve-lez-Avignon, *Triptyque* de la cathédrale de Moulins) sont exécutées avec autant de précision que les portraits de la famille Jouvenel des Ursins (2). Les personnages choisis par Nicolas Froment, le terrible caractériste d'Avignon, pour représenter la *Résurrection de Lazare* et le *Buisson ardent*, offrent des types individuels très accusés (3).

Entre les peintures murales et les tableaux, il n'y avait guère qu'une différence de procédé. Les *Sibylles* de la cathédrale d'Amiens (chapelle Saint-Eloi), les *Donateurs* agenouillés près de leurs saints patrons dans Notre-Dame de Dijon et surtout les ecclésiastiques si bourguignons de la *Procession de Saint-Grégoire* à la cathédrale d'Autun en constituent de notables exemples. Ce sont des spécimens bien significatifs aussi, quoique moins importants, que les défunts de la *Danse des morts* assemblés à la Chaise-Dieu, que les anges silhouettés sur la voûte de la chapelle de Jacques Cœur à Bourges et les inconnus que l'on distingue encore sur les motifs très abîmés de l'église d'Azay-le-Rideau. Quant aux miniatures, elles étaient travaillées dans le même esprit que les autres ouvrages peints. Le veneur exhibé en tête du *Traité de la Chasse* de Gaston Phébus se recommande par une physionomie notée trait pour trait avec autant de conscience que les effigies du sire de Laval (*Heures* de ce prince), de Louis II et de René d'Anjou (*Heures* dites du roi René) (1). Cette représentation sincère et parfois minutieuse à l'excès, cette figuration souvent analytique des gens et des choses caractérisent une œuvre flamande qui fit une vive impression chez nous au début du xve siècle : les enluminures créées par Paul de Limbourg et ses frères pour les *Heures* du duc de Berry (2). Mais si l'influence des Flamands était excellente pour ramener nos artistes au respect du naturel, elle ne pouvait rien pour éveiller et développer en eux le sentiment de l'harmonie. Expressifs puissants, les Germaniques sont en général de piètres ordonnateurs.

*
* *

Emportés par le désir de rendre leur art indépendant, les décorateurs du manuscrit comme ceux du mur ne se préoccupaient presque plus de relier les figures avec goût, d'assurer l'accord des vides et des pleins. Fouquet, au contraire, appliqua très intelligemment dans presque tous ses motifs, les principes de composition sans lesquels une scène ne saurait être un décor. Il ne se contenta point d'établir ses personnages selon leur réalité, de les montrer tout à leur action, il les disposa en groupes équilibrés, il les arrangea de manière à ce qu'ils produisissent un effet d'ensemble. « Ses compositions sont ingénieuses et bien ordonnées, dit Auguste de Bastard, il a plus de perspective aérienne et linéaire qu'aucun de ses devanciers, que pas un de ses contemporains et que beaucoup de ceux qui l'ont suivi (3) ».

Les deux premiers motifs de la suite des *Heures* forment une seule composition : on y voit Etienne Chevalier, dans son oratoire, vénérant, près de son saint patron, la Reine des anges et des hommes. Les figures principales se tiennent avec aisance et se rattachent à leur entourage sans le moindre hiatus de lignes. L'enfant tète avec beaucoup de conviction. Le chœur angélique est agréablement assemblé. Le manteau de la Vierge enchante par le jeu de ses plis très décorativement rythmés. L'alliance de bleu et d'or qui pare cette draperie et l'alliance de même nature qui met le fond en concordance avec le premier plan suffiraient pour prouver que Fouquet était un harmoniste des mieux doués. Et l'architecture de l'oratoire, en grande partie imaginée, indique péremptoirement qu'il avait l'esprit inventif.

(1) Et. Chevalier fut notaire et secrétaire de Charles VII, puis maître des comptes, trésorier de France, ambassadeur et contrôleur général des finances. Il conserva ses fonctions sous Louis XI et mourut en 1474.

(2) Cette famille, peinte avec une vigueur barbare entre 1445 et 1449, est au Louvre.

(3) La *Résurrection* date de 1461 et se trouve aux Uffizi (Florence), le *Buisson*, placé dans la cathédrale d'Aix-en-Provence, est du début des années 1470.

(1) Ces *Heures* sont à la Bibliothèque nationale; le *Traité de la Chasse* est à la Mazarine.

(2) Cette œuvre inestimable, enrichit maintenant la bibliothèque du musée Condé.

(3) Lettre à Curmer publiée dans les *Evangiles* précités, t. III, notices, p. 75.

Le *Mariage de la Vierge*, où se groupent, avec une heureuse simplicité, les époux et le pontife, vaut surtout par la réalisation des personnages. C'est une série de portraits tout à fait dignes d'étude. Un certain gros bonhomme, au type réjouissant, ne s'oublie pas plus, dès qu'on l'a vu, que les effigies d'Holbein ou celles de Frans Hals. Mais lui faut-il exhiber un visage spiritualisé, Fouquet n'est plus à l'aise. Ou ce prodigieux interprète de caractères individuels ne sut pas découvrir des personnes à expression vraiment religieuse, ou il n'y en avait pas dans son ambiance et il ne chercha pas ailleurs. L'ange qui se profile dans l'*Annonciation* a des traits vulgaires et l'air triste ; par contre, son attitude proclame sa piété. Observateur intelligent, notre artiste excelle à exprimer les sentiments par les gestes, les mouvements et les poses. Dans la *Visitation*, Marie et Elisabeth s'embrassent avec un naturel exquis qui ne laisse aucun doute sur leur affection réciproque. La soubrette à la mine éveillée, debout, non loin d'elles, et les *mangeant des yeux*, est délicieusement vraie ; son maintien, comme son regard, trahit sa curiosité. Les autres femmes réunies devant le seuil ne sont pas moins fidèlement révélées. On a l'impression d'une scène intime prise sur le vif dans quelque domaine rural de Touraine. La *Naissance de Saint Jean-Baptiste*, avec son assemblée de matrones et ses deux servantes qui collaborent à la toilette du nouveau-né donne aussi de savoureuses sensations de choses vues. Ce logis si familial de Zacharie et d'Elisabeth dégage une quiétude qu'accentue la blancheur du grand rideau du lit — blancheur de beau linge idéalement lessivé et séché selon la tradition de nos mères.

Les bergers qui se prosternent devant le Sauveur, dans un coin de village aussi campagnard que pittoresque sont fâcheusement disséminés. Par contre, les personnages de l'*Adoration des Mages* se relient sans dissonance. Et le groupe que forment à droite le mage agenouillé (c'est Charles VII), la sainte Mère et le divin Enfant dessine une élégante arabesque. Le fond, mouvementé d'une manière verveuse, a l'attrait d'une ébauche bien venue. Au repas chez Simon le Pharisien, c'est une Magdeleine, fort expressive par sa posture pénitente et très décorative, en son costume blanc modelé d'or, qui s'impose d'abord à l'attention. On remarque ensuite le grave Simon, extraordinairement comique dans son indignation bourgeoise, et Judas, déjà ignominieux avec son masque ingrat et son geste théâtral. La *Cène* offre un arrangement moins réussi et les tonalités ne compensent point la monotonie que causent les poses des convives. Les costumes bleus sont en trop grand nombre, surtout dans le fond de la salle. Et ce fond est d'un gris neutre affligeant. Mais toutes les autres miniatures, sauf celles du *Saint Thomas enseignant* et de la *Toussaint*, présentent des scènes bien ordonnées, des groupements bien équilibrés (1).

La foule s'agite et ondule selon un rythme très exact dans l'*Arrestation du Christ*, motif très remarquable aussi par son effet nocturne finement traduit par des gris délicats. L'harmonie des tonalités vaut celle de la structure dans *Jésus devant Pilate*, page des mieux venues. On peut dire du procurateur romain et des deux pontifes, aux postures et aux mines éloquentes, qu'ils sont une excellente reconstitution *psychologique*. Très caractérisés également, les deux ouvriers qui préparent la croix dans le bas de la composition. Il en faut dire autant du forgeron à tournure de bonne femme qui achève les clous destinés au crucifiement et du soldat qui ramasse un de ces accessoire dans la partie inférieure du *Portement de la croix*. Cette phase de la marche au Calvaire a tout pour impressionner. La *Crucifixion*, sans vains effets de drame, atteint au pathétique par l'humanité de ses détails. La *Descente de croix*, habilement divisée en trois groupes, n'est pas moins émouvante, grâce à Marie, admirable d'amour maternel dans l'attitude qui lui fait tendre les bras en avant pour recevoir le corps de son Fils. Dans *Jésus mort sur les genoux de la Vierge*, motif au paysage grandiose, la figure qui retient le regard, c'est la Magdeleine, dont le manteau stylisé sans lourdeur ni sécheresse ne fait pas peu valoir l'expression. Très significatifs aussi les fidèles qui assistent pieusement à la *Mise au tombeau* dans un site délectable ; l'un des plus recueillis, l'homme vêtu de noir, absorbé dans sa prière, à droite, n'est autre qu'Etienne Chevalier.

L'Ascension se recommande par son Christ majestueux et doux dans sa robe aux longs plis d'un bel orangé grave, par sa Vierge et son Saint Pierre aux draperies eurythmiques. Dans la *Pentecôte*, la reine des Apôtres, vêtue encore d'un costume gracieux et noble, préside le cénacle avec beaucoup de dignité. Aux murs de la salle, des revêtements de marbre blanc dégagent de la suavité entre les nuances environnantes. La *Mission des apôtres* frappe par un arrangement de personnages en hémicycle, bon exemple de difficulté vaincue. Saint Paul sur le chemin de Damas s'affaisse dans le plus réel des effrois, et le cavalier de droite le considère avec une stupéfaction bien sincère. Le Saint Etienne, que lapident deux bourreaux parés de gaies colorations, rachète sa

(1) Ce qui nuit à *la Toussaint*, c'est qu'elle est formée de trois motifs superposés que rien ne relie. Toutefois, les personnages du groupe inférieur sont bien arrangés, quoique très rapprochés les uns des autres. Parmi ces derniers, se tiennent, à gauche, Etienne Chevalier, à droite, sa femme Catherine Budé.

laideur banale par son attitude de renoncement. Une foule curieuse et cruelle forme le cercle autour de ce martyre comme si elle assistait à quelque spectacle de la rue. Un décor idyllique met une vigoureuse antithèse à cette scène de sauvagerie. Dans le bas, près d'un motif ornemental, sourit, — autre contraste, tracé comme une *remarque* de graveur, — un petit bouquet de fleurs gentiment travaillées.

La composition suivante charme par la simplicité de sa structure et le discret accord de ses tonalités, parmi lesquelles l'œil caresse surtout les bleu-gris des revêtements, le vert suave du baldaquin, la sienne naturelle dorée de la charpente apparente. L'Ange qui mande à la Vierge qu'elle ne tardera pas à entrer dans le royaume du Christ est silhouetté très intelligemment, et ses ailes, d'un cadmium chargé de roux quelque peu velouté, sont décoratives dans la perfection. La Vierge, avec son visage vieilli, accuse plus de vie intérieure que dans les pages précédentes (1). La scène de sa mort est alourdie par les chœurs des Célicoles; mais ses funérailles ont donné lieu à un ensemble satisfaisant, où l'on savoure quelques rapprochements réussis à souhait de rouge et de vert, d'outremer et d'or. *L'Assomption* ne laisserait pas d'enchanter si la Vierge n'y montrait une physionomie assez maussade pour contredire sa pieuse attitude. On ne saurait trop le regretter, cette figure étant de celles dont la draperie ravit. Le *Couronnement* ne manque pas de grandeur et les trois Hypostases s'y profilent avec une certaine noblesse, vêtues de robes blanches exquisement modelées en bleu (2). Le Christ et sa mère, ineffablement orante, dessinent un groupe imposant et touchant.

Job et ses amis sont précisés le mieux du monde, et le ciel qui éclaire ce tableau d'une vérité vivante est d'une rare luminosité. Celui de la *Décollation de Saint Jacques le Majeur*, nuancé avec un tact infini, met en valeur l'harmonie sobre que constituent les tonalités des personnages et du décor. Fouquet fut peut-être le seul peintre de son temps qui ait pensé à *dégrader* les teintes de manière à représenter avec vraisemblance les effets de perspective aérienne. En tout cas, ses *Heures* sont les seules œuvres peintes du XVe siècle, où l'on trouve des *dégradations* pertinemment observées. artistement réalisées. Il y en a dans le ciel et l'eau du riant paysage qui figure Pathmos et où médite Saint Jean; dans le site aux fières montagnes du *Martyre de Saint Pierre* et dans celui du *Martyre de Saint André* (1). *Le Martyre de Saint-Pierre* enchante aussi les yeux par une orchestration de teintes où dominent des jaunes grisâtres qu'un soupçon d'or enveloppe de mystère; et il captive l'esprit par ses types de guerriers. Deux surtout, au premier plan de gauche, requièrent l'étude de l'observateur.

D'attachantes collections de portraits, nous en trouvons encore dans le *Martyre de Sainte Catherine d'Alexandrie*, où la sainte exprime l'abandon chrétien avec une grâce infinie, dans le *Martyre de Sainte Apolline*, dont le caractère tragique est corroboré par des carmins et des verts lugubres, dans *Saint Hilaire présidant un concile*, *l'Intronisation de Saint Nicolas* (2), *Saint Thomas enseignant dans un couvent*, *les funérailles*, où les personnages composent un seul groupe compact mais établi *en mesure*. L'ordonnance des auditeurs du *Saint Thomas* laisse à désirer, nous l'avons dit plus haut; toutefois, on arrive à l'oublier en contemplant le jeu des tonalités. Le noir des costumes est ingénieusement modifié par une série de traits d'or, et l'ensemble apparaît comme une fine harmonie en gris et bleu. Dans les *Funérailles*, — dont il faut louer le style opulent et austère, — les noirs et l'or concourent à un effet fort affectif; et le ton de dorure sombre étendu sur l'un des assistants qui tiennent le drap du cercueil laisse une sensation étrange (3).

L'*Intronisation de la Vierge* atteint presque au grandiose. En haut du motif, la Reine du ciel, réellement ariste et symboliquement vêtue d'un blanc lilial, trône dans une cathèdre. Les Hypostases se détachent sur un fond citrin très lumineux, et tout autour se déploient les chœurs des Anges, les uns teintés d'un gris doré subtil, les autres d'azur ensoleillé et de vermillon orangé. Au premier plan, une foule d'élus arrangés avec goût. Quelques tonalités ont de la fadeur, mais beaucoup d'autres — parmi lesquelles des rougeurs atténuées et certaine combinaison d'émeraude et de topaze cendrées — sont délicieuses. Grâce à celles-ci, et tous les bleus étant assagis, l'harmonie de ce motif est ravissante et très fresque.

(1) Sauf dans la *Visitation*, elle a, en général, une expression faciale sans rayonnement.

(2) Les trois personnes de la Sainte Trinité sont représentées sous les traits du Verbe incarné, mais ce n'est point une invention de Fouquet. Les enlumineurs du moyen âge employèrent ce mode de figuration. Un manuscrit du XIIe siècle en fournit un exemple notable. Cf. Didron. *Monographie*, p. 541, fig. 137.

(1) Au bas de cette scène s'étend une eau obtenue d'une manière plus que suffisante par un curieux assemblage de tons fragmentes.

(2) Il convient de signaler, dans ce motif, un personnage, recouvert d'une chape au beau ton de chair ambrée, qui se dresse au premier plan de droite, magnifiquement drapé et très décoratif.

(3) Chevalier fit peindre son chiffre sur les écussons des porteurs de torches et sur le drap funéraire; ainsi cette scène, tout en illustrant l'office des morts, symbolise son propre enterrement

*
* *

Selon le système consacré par l'usage, Fouquet a revêtu ses personnages historiques des costumes de son propre temps, et il a choisi de préférence ses décors dans la Touraine et l'Ile-de-France. C'est chez de braves Tourangeaux, ses contemporains, qu'il situe la naissance de Jean-Baptiste et la visite du Christ chez Simon. C'est dans quelque village de son terroir qu'il fait adorer le divin Enfant par les bergers et les mages. L'un de ces derniers, on l'a vu plus haut, est figuré par Charles VII. Le roi accuse cinquante-cinq ans environ (1); vêtu d'un pourpoint vert soyeux bordé de fourrure, d'un haut de chausses du plus léger carmin, chausse de longues bottes noires à revers fauves, il se tient à genoux sur un coussin de velours bleu fleurdelisé. Derrière lui, sont rangés des guerriers aux casques de fer poli qu'égayent des aigrettes aux royales couleurs : vert, blanc et rose. C'est la garde écossaise.

Très souvent, le maître a placé d'une manière très agréable, dans ses fonds, les monuments et les coins de villes qu'il avait observés dans ses voyages. C'est ainsi que Notre-Dame de Paris se profile dans la *Cène* et dans le *Christ mort*, que le palais du roi et sa Sainte-Chapelle dressent leurs pittoresques contours dans le très beau décor du *Portement de la Croix*. Les Apôtres reçoivent la mission d'évangéliser le monde devant une vue d'Italie. Le chemin de Damas où Saul est ébloui traverse une banlieue qu'adorne le coquet hôtel Saint-Paul. Jacques le Majeur gagne la couronne du martyre non loin d'une cité à l'horizon de laquelle verdoient des collines tourangelles. Job s'entretient avec les cheiks près du donjon de Vincennes. Il semble que Pierre soit crucifié dans la campagne romaine et André aux environ de Loches (2). Pour Sainte Catherine, pas de doute possible ; c'est dans les parages de Montfaucon qu'elle attend le supplice qui lui ouvrira l'éternité bienheureuse. Le célèbre gibet apparaît à gauche de la composition, dont la droite montre le donjon du Temple (3). Les funérailles de Chevalier s'accomplissent dans le cloître des Innocents, d'où l'on découvre l'église de ce nom, le Châtelet et une tour qui pourrait être la sœur du Palazzo Vecchio de Florence. Fouquet, on le voit, excellait à tirer parti de ses notes et de ses souvenirs de voyage.

Enfin, toutes les fois qu'il a dû représenter quelque intérieur d'édifice, il s'est inspiré de ceux qu'il connaissait et dont il avait sans doute dessiné des parties. Les arc triomphaux du temple dans lequel a lieu le *Mariage de la Vierge* appartiennent à la Rome impériale, ses bas-reliefs viennent de la colonne Trajane, ses colonnes torses ont été prises à la Confession de Saint-Pierre. La salle où Marie écoute le message de l'Ange rappelle la Sainte-Chapelle de Saint Louis. Le sanctuaire du *Couronnement* a le type architectonique usité en Italie au milieu du quattrocento, Saint Hilaire préside un concile dans une sorte de chapelle papale. Saint Thomas enseigne sous des voûtes à croisée d'ogives notées dans quelque monastère.

Quand Fouquet commença les *Heures* de Chevalier, il était déjà très connu ; lorsqu'il eut achevé ce travail — après huit années de labeur — il entra vraiment dans la gloire (1). Assurément, tout n'est pas irréprochable dans ses compositions, on a pu le constater. Cela n'empêche point que la plupart ne soient très dignes d'admiration.

Comme tous les artistes de son temps, le maître tourangeau manquait d'études anatomiques, et il ne paraît point qu'il y ait suppléé en copiant des antiques. Mais les corps dénudés sont en si petit nombre dans son œuvre ! Et les autres figures à proportions douteuses rachètent si bien leur défectuosité par une valeur expressive des plus rares !

Fouquet mérite sans conteste l'une des places cardinales parmi les meilleurs interprètes de caractère moral, les révélateurs d'âmes, et parmi les bons constructeurs de scènes. Ses qualités lui permirent d'assurer à presque tous ses arrangements une contexture décorative tout en leur conservant une vie intense, et de *naturaliser* des motifs comme la *Visitation*, la *Naissance de Saint Jean*, l'*Adoration des Mages*, sans tomber dans le tableau de genre. Les détails familiers, écrits sans excès et maintenus à leur place, abondent dans la suite des *Heures* (2). En scrutant ces pages si variées, on arrive à y découvrir et l'embryon de l'art de Nicolas Poussin et maints éléments de l'art de François Guiguet.

Comme réalisateur de formes, comme interprète de l'humanité et de la nature, Fouquet est incontes-

(1) Il a donc été portraicturé ainsi quelques années avant sa mort (1461). On ne sait si Fouquet fut un de ses peintres attitrés ; jusqu'à ce jour, aucun document ne l'a prouvé. Et l'on n'est pas mieux fixé sur les rapports du grand artiste avec Louis XI qui l'appréciait fort. Fouquet passa la plus grande partie de son existence laborieuse à Tours, mais cette ville était, au xve siècle, une sorte de capitale de la cour.

(2) Ce point serait fixé si l'on parvenait à identifier le château qui s'élève dans ce site.

(3) Montfaucon se trouvait au-delà du faubourg Saint-Martin et du faubourg du Temple.

(1) Après sa mort, deux poètes au moins le louèrent : Pélegrin en 1501 et Jean Lemaire en 1509, dans sa *Couronne Margaritique*.

(2) Un exemple typique entre plusieurs. Dans la *Visitation*, on voit au fond une servante qui puise de l'eau, et, près d'elle, un enfant qui bâille aux corneilles. C'est une seconde scène, mais si bien reléguée à son plan qu'on ne l'aperçoit pas tout de suite. En animant le fond, à gauche, elle equilibre la composition.

tablement un artiste supérieur; vigoureuse et nuancée, son écriture plastique achève de rendre délectables ses présentations, en langage XVe siècle, des sujets empruntés aux Deux Testaments et aux Actes des Saints. Comme peintre, il appartient à la famille des coloristes à vision subtile et sensibles aux jeux de la lumière. On a vu qu'il obtint souvent d'une manière charmeuse des effets sobres et fins, des accords de nuances et même des dégradations de teintes. On peut dire que celles du *Martyre de Saint Pierre* donnent au décor autant de poésie que de vérité (1). Aucun moderne n'a fait mieux dans le genre.

Riche de dons, Fouquet, qui excellait à noter des tonalités rompues, diaphanes comme le vert pâle si doux, si mélancolique, étalé dans le fond du Saint Jacques, Fouquet sut réaliser avec autant de bonheur des tons de gouache puissants et somptueux comme ceux des pigments broyés à l'huile. D'autre part, il joua des bleus — tons excessivement difficiles à manier — avec autant de succès que l'Angelico, et plus diversement. Et il employa les ors — auxiliaires dangereux — avec une incomparable virtuosité; les obligeant en quelque sorte à créer, par des hachures, un véritable mélange optique. Cette action des hachures, il est particulièrement utile de l'étudier dans les deux premiers motifs, dans l'*Adoration des mages*, les *Funérailles de la Vierge*, *Saint Jean à Pathmos*, où elle allie des carmins et des outremers, dans *Saint Paul sur le chemin de Damas*, qu'elle enveloppe d'une poussière de soleil. Le maître cherchait la concordance des colorations avec autant de sollicitude que l'équilibre des lignes et des formes. Ses meilleures harmonies de tonalités ont une émerveillante beauté et elles sont évocatrices comme des poèmes.

Les *Heures* de Chevalier sont également loin du maniérisme des *Heures* de Jeanne de Navarre et du naturalisme, lourd, tatillon, prosaïque, des *Heures* dites de René d'Anjou. Par leurs harmonies visibles comme par le mystère qu'elles dégagent, par leur art religieux et humain, elles constituent bien un chef-d'œuvre.

Au début du XVIIIe siècle, ceux qui possédaient ce vénérable livre en vendirent les enluminures. Quarante pièces échouèrent à Bâle chez un marchand de curiosités, où, vers 1805, un jurisconsulte de Francfort-sur-le-Mein, M. G. Brentano-Laroche, en fit l'acquisition. Il les céda plus tard au duc d'Aumale qui, noblement — qu'il en soit à jamais loué — les rendit à la France (1). Des quatre miniatures qui complétaient la série, trois seulement sont à Paris : l'une à la Bibliothèque nationale, les deux autres au Louvre. La quatrième est au British Museum (2).

Les *Heures* de Chevalier sont d'autant plus précieuses qu'elles ont bien pour auteur Jean Fouquet lui-même. On le sait pertinemment. Or, les œuvres authentiques du maître sont vite énumérées. Avec les compositions du musée Condé, on ne peut guère citer que le frontispice des *Cas des nobles hommes et femmes malheureux* (la Cour de justice) (3), le diptyque dont il a été question au début de ce travail (4) le médaillon qui présente en camaïeu sur émail noir l'effigie de notre artiste (Louvre), le portrait de Jouvenel des Ursins (*id.*) et celui d'un inconnu (collect. Liechtenstein, Vienne).

Il faut regarder Fouquet comme notre premier grand peintre. Il n'est pas seulement le décorateur de manuscrits par excellence, il compte parmi les initiateurs de la peinture de tableaux par les scènes mêmes de ses *Heures*. Elles enseignent si bien que tout décor à figures, quelle que soit sa destination, doit offrir des groupes vivants, et que toute composition, quel que soit son format, doit présenter une contexture harmonieuse ! Enfin ces scènes — œuvre éminemment française par son esprit non moins que par son style — montrent aux intelligents comment un artiste original se rattache à la tradition nationale. Si tous nos peintres du XVIe siècle ne sacrifièrent pas à l'italianisme et si certaines victimes de cette épidémie conservèrent quelque chose de notre race, c'est beaucoup grâce au rayonnement du maître tourangeau.

ALPHONSE GERMAIN.

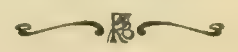
(1) Ces dégradations, comme la plupart des autres, ont été obtenues à l'aquarelle, procédé que le maître combinait avec celui de la gouache.

(1) Elles ont été reproduites par Curmer.

(2) La miniature de la Bibliothèque nationale représente les *Trois Maries*; celles du Louvre montrent, l'une Saint-Martin et le pauvre, l'autre (simple fragment), Olibrius rencontrant Sainte-Marguerite d'Antioche; sur celle du British Museum, David, sous l'armure d'un chevalier, fait une prière.

(3) Exécuté vers la fin de 1458. Les autres miniatures de ce livre de Boccace, aujourd'hui à la Bibliothèque de Munich, sont considérées comme l'ouvrage de ses élèves. On leur attribue également onze enluminures des *Antiquités Judaïques* de Josèphe (Bibliothèque nationale) et quelques-unes des *Décades* de Tite Live (*id.*).

(4) La Vierge peinte sur le panneau d'Anvers représente Agnès Sorel. La structure en est médiocre, mais ce n'est pas un portrait d'après nature ; Agnès était morte depuis deux ans quand Fouquet exécuta cette peinture pour Chevalier.



Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*, 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 17 — 5e SÉRIE — TOME I — 23 AVRIL 1904

VOYAGE D'ALLEMAGNE

(*Suite et fin*) (1)

FRANCFORT

Partis à 6 heures d'Aschaffenburg; temps frais, pas un mot dans les 10 lieues; je songeais pour eux un hiver en Italie.

Hôtel d'Angleterre, visité M. *Steingasse*, qui fait venir sa femme et ses enfants; le petit Tomy.

Maison de Ville : salle des électeurs, toute changée (2).

Cathédrale : La savante horloge, l'orgue célèbre; église à 4 bras égaux; tombeaux de S. Pern, de Lameth.

Place, hors du chœur, où l'on faisait l'empereur. Maisons du père de *Gœthe*, des *Rothschild* (rue des Juifs), où la mère est encore (93 ans).

Laid monument à *la mémoire des Hessois morts* en 1791. Le *cimetière*, à une demi-lieue de la ville; bas-reliefs de Thorwaldsen pour monument de Bethmann : 36.000 florins (le jeune homme qui s'est noyé en voulant sauver un enfant). Chambre des morts où les parents qui *n'ont pas de place* les FONT VEILLER (affreux égoïsme, impatience de se débarrasser) (3)? Beau lieu en vue du Taurus, admirablement sombre et majestueux par le temps d'orage.

La *Bibliothèque* H. M. Bœhmer (4), qui m'indique Lœhrer. *Histoire de Neuss*; Rommel, *Hesse*; Serrarius, *Mayence*; Chmel, *Œsterreichische Materialien*. Sa figure, pleine de *bonhomie sardonique* me rappelle M. Jung. Ces figures ironiques des villes impériales font bien mieux comprendre le *grand Méphistophélès* de Francfort.

Attitude militaire des troupes de la ville; l'habitant sans doute obligé d'être plus que soldat, en présence des soldats étrangers.

Jeudi 21 juillet.

Déjeuné au salon de l'Hôtel. La dame anglaise à cheveux noirs, qui ressemble grossièrement à Mme Dumesnil. *Pas une boutique ouverte à 7 heures*; hier soir à huit, en été, la plupart étaient fermées.

Lu tous les journaux anglais, extraits dans le Galignani; deuil hypocrite de l'Angleterre (1).

FRANCFORT

Jeudi, 21 juillet 1842.

Que ferai-je en cette ville toute renouvelée, en cette auberge des nations, sinon de regarder en moi, de me résumer?

En un mois, j'ai coupé un morceau dans l'Allemagne; j'ai touché toutes ses électricités du Sud-Ouest : Rhin, Bavière, Souabe, Franconie. Mais combien j'ai plus encore développé la mienne! Combien j'ai *voyagé en Jules Michelet*, plus qu'en Allemagne!

D'abord, sur la route poudreuse, je me nourris quelque temps de l'impossible passé; cela finit par la jalousie, avant Ratisbonne. Puis venait, croissait le

(1) Voir la *Revue Bleue* des 19, 26 mars, 2, 9 et 16 avril 1904.
(2) Depuis le voyage fait en 1828, par Michelet à Heidelberg, Francfort, Bonn (G. M.).
(3) Nullement, c'est une précaution destinée à éviter l'inhumation trop hâtive avant les signes décisifs de la mort (G. M.).
(4) Célèbre érudit et historien (G. M.).

(1) Pour la mort du duc d'Orléans (G. M.).

désir de réalités vivantes, presque aussi impossibles. Il est temps que tout ceci se calme dans la prose qui m'attend, et que s'opère l'ancien partage (le corps ici, et là le cœur), pour mes livres et pour le monde ?...

L'apogée de ma pensée, quant à l'année qui finit, n'a été atteint qu'au 14 juin, entre Saverne et Strasbourg : TROP TARD, TROP LOIN, CES DEUX MOTS COMPRENNENT TOUTE LA TRAGÉDIE DU MONDE ; j'appliquai ceci, des individus aux nations, source immense de passion historique... Tantôt une jeune nation épouse une vieille, tantôt, etc. viol, divorce, entre nations, etc. « *O felix, una ante alias, Priameia Virgo* ! »

LA FEMME ET L'ENFANT m'apparurent aussi avec une netteté, une profondeur, une tendresse que je n'avais jamais atteintes... Le *médiateur* de la famille est-ce la *femme*, *est-ce l'enfant* ? Cela reste toujours indécis, de même que dans la *Trinité*, on n'a jamais décidé si c'est le Fils ou le Saint-Esprit qui est l'amour. La fin suprême de la famille, serait qu'entre les trois personnes il n'y eut plus ni sexe, ni âge, que le fils fut le père de ses parents, l'époux de sa mère, etc.

Que ferai-je ? Je continuerai, agrandi, enrichi de douleurs et d'idées nouvelles, ma tâche de rude TRAVAILLEUR. Ici encore, le voyage m'a aidé à me comprendre. L'ouvrier, partout incomplet, n'a son développement qu'en Allemagne. C'est à Nuremberg que j'ai compris comment le bottier, le tailleur, avaient pu, sculptant leurs formes, leurs mannequins, devenir artistes. De même le faiseur de jouets ; *sculpteur en bois*, ce qui est le véritable art allemand : Syrlin, Ad. Kraft, Vischer ; tous en Albert Dürer.

I. L'ouvrier *isolé*, le *compagnon voyageur* (la route, la forêt, klink klank, pink pank).

II. L'ouvrier marié et *maître* (la famille comprend l'apprenti).

III. La grande famille du *compagnonnage*, se continuant entre les maîtres ; de là leurs réunions sans femmes.

IV. Enfin par-dessus tout cela, l'*Idéalité solitaire* : *Mélancolia*. Mélancolie résignée, harmonisée dans la Madeleine d'Albert Dürer à Nuremberg. La nature en crie, à gauche ; la sauvage destinée porte l'urne, à droite ; mais au milieu, dans le lointain, la rivière n'en coule pas moins, la terre n'en verdoie pas moins. La ville et la vie vont leur train.

Au milieu, debout, la Madeleine marche, pensive, emportant des parfums pour embaumer la mort du monde ; embaumer ? ressusciter ?

Moi aussi, travailleur, ouvrier laborieux, je vais portant l'urne, mais non les parfums... Pour les faire, il faudrait des fleurs ; et il n'en fleurit guère en moi.

Maitenant il faut que j'explique mon métier, mes procédés.

Tout cela est plus nécessaire encore, dans l'isolement très prochain où je me vois. Cette famille se dissout, au moment où elle semblait se compléter. *Pour en faire une autre, il est tard* !

ENCORE FRANCFORT

21 juillet.

Anselme Rothschild (il avait d'abord pour prénom *Vogel*, oiseau, comme d'autres Juifs ont *Wolf* et autres noms d'animaux). — Les pieds sur un banc de bois blanc. Pavillon qui domine trois rues comme la maison de Jacques Cœur. Cette maison grouille d'hommes, d'écus ; et nul embarras : précision, simplicité de moyens. Sombre médiateur des nations, qui parle la langue commune à toutes : l'or, et les force par là à s'entendre entre elles, mieux qu'elles ne s'entendraient elles-mêmes. Dans la face et les yeux, un peu de la mobilité du singe, mais cette mobilité n'est qu'activité : rien sans but, passion âpre évidemment ; pour l'argent ? Je n'en sais rien, mais certainement *pour l'action*. A la longue, l'*habitude* d'aller à un but est plus forte que le *but* même.

M. Rothschild sait l'Europe prince par prince, et la bourse courtier par courtier. Il a leur compte à tous dans la tête ; il le leur dit, sans consulter ses livres, — le compte des courtiers et celui des rois ; — il dit à tel : « Votre compte se règlera mal, si vous prenez tel ministère » (par exemple, le ministère Bassano). Il n'est qu'une chose qu'ils ne prévoient point, c'est le *sacrifice*. Ils ne devineront pas, par exemple, qu'il y a, à Paris, dix mille hommes, prêts à mourir pour une idée. Ils furent surpris en juillet.

La vieille mère, qui a 93 ans, occupe toujours, dans la rue des Juifs, la noire maison où ils ont commencé leur fortune. C'est une belle superstition chez les Juifs, que le père, la mère, restant assis au foyer primitif, portent bonheur à la famille ; tout serait perdu, s'ils changeaient. Au cimetière des Juifs, il est impossible de distinguer les Rothschild ; à chacun une pierre, rien de plus.

Dans la journée, ma voiture croisa rapidement celle de M. Rothschild, si vite que je ne pus le saluer ; son profil de singe intelligent me frappa comme une ébauche de Rembrandt, un coup de crayon qui dit tout...

Je sortis frappé de cette grande image du mouvement moderne ; j'étais plein, débordant ; la conversation reprit entre nous après un silence de deux jours.

Musée de Francfort, fort petit, fondé par un particulier, trois portraits de patriciens et patriciennes de Francfort, fins et secs, figures mercantiles ; intel-

ligents et *négatifs* (V. plus haut Bœhmer, et à Strasbourg Jung).

Sur les limites des deux mondes, la fécondité n'est pas doublée, comme on croirait. Les nations se comprennent peu par *le bord*; Gœthe même n'a pas senti la France.

Beau portrait du prophète de Munster, Knipperdoling? Autre de Guicciardini, appuyé sur le coude, grande figure abattue, avachie par en bas, ne s'appuyant plus que sur les livres.

Musée Bethmann. L'Ariane de Dannecker, très coquettement éclairée, peu sévèrement étudiée, la tête trop petite et peu agréable, mais bien lancée sur son tigre, la jambe lestement pliée sous elle, ce qui fait que la fesse ne pose pas; cette *lourde partie de la femme* devient gracieuse, en se détachant et se laissant caresser de l'œil dans sa rondeur. La tête, vive et fière, semble dire : « Thésée s'est rendu justice; j'étais faite pour les Dieux! »

La statue représente très bien l'élan de la femme qui passe d'un amour à un *amour supérieur*; *le premier amour n'était qu'un degré pour monter plus haut.*

3 heures. Chemin de fer, dit du *Taunus*; enfermés dans les voitures une demi-heure d'avance (on eût blessé Francfort ou Mayence en prenant le nom de l'une ou de l'autre). La belle chaîne toujours en vue, le Mein de l'autre côté. Les vignes, les bois, la moisson.

Le soir, arrivés à 4 heures à Mayence, hôtel de l'Europe, et visité la cathédrale, que nous étudierons demain. Puis, promenés sur le quai; belle soirée; lune admirable. Le soir, Alfred me parle plus franchement du *vide naissant* qu'il éprouve, de l'idée d'un hiver en Italie.

MAYENCE

Vendredi, 22 juillet 1842.

Le *Rhin*, *fleuve romain*, fleuve du monde, autant et plus que fleuve allemand; même les monuments gothiques bâtis sur des substructions romaines; les châteaux sur des *castra*, les églises et couvents sur d'anciens temples. Et qu'est-ce que ces grands archevêques de Mayence, Cologne, Trèves, Strasbourg, sinon les *continuateurs du droit romain* au sein de la barbarie germanique? La protestation de la raison antique sous forme chrétienne? Ce saint empire *romain*, dont ils étaient chanceliers, etc., avait, par eux, une chancellerie imitée de celle de l'ancien Empire.

Aujourd'hui, vu la *tour* de *Drusus* dans la citadelle, et l'aqueduc qui y amenait l'eau de plusieurs lieues, *Koenigsbrunn*. Cela indique assez combien le fleuve et les approches du fleuve étaient peu sûrs pour les Romains. Les piles subsistent encore, parées de verdure; les arcades se sont affaissées.

A côté, sur la montagne, plusieurs pierres funéraires, et tous les jours on en trouve, même des caveaux avec urnes, etc., en creusant les fortifications.

Ce sont les tombes des Romains, de la XIVe *gemina Martia*), de la XXIIe légion, qui sont morts en faisant ces grands travaux, loin de leur pays, en vue des barbares. Les travailleurs sont restés là, à côté de leur travail — plusieurs des tombes qui sont au musée ont été élevées par des compagnons d'armes; — l'une à l'*Aquilier* d'une légion par son frère. Mais il n'y a pas seulement des tombeaux militaires. L'un représente une femme avec un masque tragique; sur l'autre, on lit que le mort, jeune affranchi, est mort à 20 ans. *Servitus, mihi invida non fuisti!*

Pierres retrouvées dans le vieux pont, ouvrage des légions, lesquelles représentent le Mein et le Rhin, soit comme hommes, soit comme animaux. Plusieurs pierres représentent la *cavalerie barbare*, alliée de Rome, foulant aux pieds des barbares barbus, chevelus : *Ala Thracum, Ala Noricorum, Ala Hispanorum.* Ainsi l'armée de Rome était celle du monde. Les camps romains sur le Rhin étaient l'avant-garde du monde civilisé.

La récompense du soldat dans ces grands travaux, c'est que le nom de sa légion était inscrit au monument. Le chiffre de la XIVe se retrouvait sur chaque pile de l'aqueduc de Mayence.

Outre les légions *actives*, nombre de *vétérans* recevaient des terres le long du fleuve, s'y mariaient. Sans doute, aux lieux mêmes où se trouvait le soldat, il y avait moins de mélange; mais là où le vétéran devenait colon, il a dû fonder à la longue un peuple à demi romain.

Cathédrale. Deux chœurs, X^e et XIIe siècles. Privilège de Mayence de ne point payer de contributions de guerre (accordé de force par Henri V, qui retenait prisonnier l'archevêque, et qui, lui-même, est enfermé dans Mayence). Ce privilège est inscrit sur les portes de la cathédrale.

Tombeaux. Fastrada, femme de Charlemagne. Archevêque peint, couronnant Henri Raspon, landgrave de Thuringe et Guillaume de Hollande. — Peter Aichspalt, couronnant Louis de Bavière, Henri VII de Luxembourg et son fils, Jean de Bohême (il s'appuie visiblement sur ceux-ci). Belle suite de statues du XIVe au XVIIe siècle, donnant l'histoire de l'art. Archevêque fondateur de l'Université. — Metternich. — Le plus compliqué de tous est celui d'un évêque de Worms, 1595, mêlé de tout, marbre, or, statues, bas-reliefs, etc. Au cloître, tombe de *Frauenlob*, refaite au XVIIIe siècle, conformément à l'ancienne; les femmes qui portent, renversées en arrière, comme des bacchantes. Nul doute que ce monument n'ait été exagéré dans l'imitation.

Au musée, *Adam* d'*Albert Dürer*, très jeune et rêvant, bouche ouverte ; Ève moins jeune, plus avisée, bouche moins ouverte. — Un superbe Jordaens, *Jésus enseignant dans le Temple*; l'Enfant et la Vierge sont mauvais, le reste admirable ; puissant de couleurs, spirituel... — la *Tour de Babel*, par Paul Brill, une merveille dans l'infiniment petit; architecture bien trouvée.

Médiocre *Guttemberg*, par Thorwaldsen.

En revenant de l'aqueduc et du cimetière romain, vue admirable du jardin la *Favorite*, qui domine d'une part la jonction du Mein (bleuâtre) et du Rhin (blanchâtre), d'autre part Mayence, les montagnes lointaines, au pied Wiesbaden. Le Rhin, dit-on, porte moins les bateaux que le Mein ; du moins les bateaux y enfoncent davantage.

Le couvent et le Palais de la Favorite sont détruits ; le vieux palais, à l'autre bout de Mayence, l'est aussi aux trois quarts. Ce qui en reste est d'un style demi italien, du commencement du XVII[e] siècle, noble, élégant et riche, qui fait penser au château d'Aschaffenburg.

Tous ces évêques de Mayence, à en juger par leurs statues, devaient être la plupart de fortes têtes politiques; plusieurs ont la figure singulièrement fine et spirituelle. Au XIII[e] siècle et au XIV[e], plusieurs, comme Aichspalt, pouvaient encore sortir du peuple. A mesure qu'on s'éloigne des temps féodaux, les statues d'évêques sont entourées de blasons et, sans doute, les évêques appartiennent exclusivement aux grandes familles.

A cinq heures, vu la *tour de Drusus* (1), en face du confluent du Mein, très grossièrement maçonnée, nulle régularité, de grosses pierres de taille mêlées aux petits matériaux informes. Le tout semble jeté précipitamment; cela sent plutôt la décadence dernière ou même les temps carlovingiens ?

Le vent était très fort ; nous ne pûmes guère profiter de l'incomparable vue. Nous l'eûmes, bien moins haute et plus belle, en descendant au jardin de la Favorite

C'était visiblement une vigie pour surveiller le Mein. Tout près, sous forme de tour basse, le réservoir où venait aboutir l'Aqueduc.

De la Favorite, la vue admirable, éclairée sur le haut Rhin, Darmstadt dans le lointain et la Bergstrasse. En face, le Mein venant à nous, mais sa barre arrêtée par la force du Rhin, forcée de tourner, de se mettre en flèche pour accompagner le grand fleuve. Le Rhin, tout d'argent vers Mayence qu'il semblait porter ; au-dessus de Mayence, l'or des moissons éclairées par le soleil; au-dessus encore la longue ligne, doucement ondulée, des montagnes dans l'ombre (jusqu'au noble roi, le Taunus). Mayence, demi sombre, entre la lumière et la lumière, entre l'argent et l'or, se détachait d'un si charmant profil qu'on avait envie de l'enlever sur la main. C'eût été dommage, toutes les parties de ce grand tout étaient trop bien faites l'une pour l'autre. Les montagnes regardaient de loin, avec leur majesté douce, avec leurs vignes, leurs bois, leurs moissons et des villages entre leurs mamelles.

(1) Le mot écrit : *citadelle*. Autrichiens, Prussiens. Autrichiens ôtant leurs *casquettes* en faisant l'exercice.

De Mayence a la Moselle.

23 juillet 1842.

Suivi le Rhin, par les collines ; nous l'apercevions par de larges embrasures, immense, superbe, chargé de villes; mais le plus souvent, nous voyions, au lieu du fleuve des eaux, le fleuve des montagnes qui dominent l'autre.

A Bingen, le fleuve rouge (rougi du sang d'Adonis ? comme celui de Syrie). Nous le passons, et passons de Hesse-Darmstadt en Prusse. Du haut, le beau postillon nous montre *3 royaumes à choisir* : sur la rive gauche, Hesse et Prusse, sur l'autre Nassau. La vue était triple, étrange ; ce n'était pas seulement le coude du Rhin, comme on le voit d'en bas ; c'était aussi, pour les montagnes bornées par le fleuve rouge que nous quittions, c'était un coude qui, derrière, laissait voir un tout autre paysage, immense, d'un caractère essentiellement différent.

De là, des bois, des rochers ; le mélèze dominait, tige inclinée, léger et fantastique feuillage. Hauts fourneaux, fonderies, vastes ateliers, pauvre pays, chênes graves, peu élevés, mais visiblement âgés. L'auberge la plus dépourvue que nous eussions encore rencontrée ; puis, à l'approche du soir, de vastes bruyères rousses. Depuis les montées du Rhin, nous avions peu descendu; ces 20 lieues n'étaient autre chose que le sommet d'un mur énorme qui sépare la Moselle du Rhin. Au soir, nous ne fîmes que descendre et de rampe en rampe, plongeant de l'œil dans une étroite et, sinistre vallée, nous roulâmes au galop jusqu'au niveau de la Moselle. Nous ne la voyions pas encore, offusqués que nous étions des fantômes d'une montagne et d'un château en ruines, de deux châteaux, entre lesquels nous tombâmes, puis en tournant dans la Moselle, qui se démasque tout à coup.

Rude poste prussienne, rapide et chère. Routes fortement cailloutées, sonnantes.

Trèves.

Dimanche, 24.

Passé la Moselle deux fois en bac ; suivi le fleuve; pays joli, pauvre, sauf la vigne, le petit vin blanc. Ce

n'est plus là notre Rhin. Enfin à midi, Trèves, le palais (briques, énormes piles), les bains (théâtre, pour pantomimes?) l'amphithéâtre, la *Porta Mora* qui me semble avoir été un *praetorium* inachevé pour le préfet des Gaules, petit, mais sans doute d'autres bâtiments s'y rattachaient. Nous remarquâmes et pour ce bâtiment et pour les bains, la *supériorité de ce style sur le gothique* (1); sa solidité est plus rassurante que pour le gothique, si laborieusement étayé. Les fortes et grandes arcades de la *Porta Mora*, les massives (et pourtant si nobles) assises des *bains* porteraient des montagnes; nul contrefort, nul travail d'esprit pour le spectateur.

Vers 4 heures, passé le pont sur les piles romaines en basalte; monté sur les hauteurs en voiture; admirable panorama de Trèves, de la Moselle, non sans rapport avec Wurtzbourg et le Mein. Au bas, la musique militaire; de l'autre côté des jardins et des dames qui s'y promènent; mais ici, la vue est tout à la fois plus gaie et plus sévère (*laetum fronte severa ingenium*), *plus gaie* parce que la végétation est plus abondante, la vigne est plus verte, ce semble, et plus feuillue; *plus sévère*, parce que les rocs rouges des bords sont taillés souvent à pic.

La nuit, mal dormi; je songe à consulter M. Leclerc sur l'*éducation en Italie* (y passer un hiver).

Lundi, 25.

Le matin, de bonne heure, j'allai voir la *Porta Mora*. Le professeur d'histoire, qui nous montre le musée, croit qu'elle a toujours été une porte, et que devant, il y avait prætorium et champ de mars. Je me figurais l'imposant aspect du Préfet des Gaules, dans sa toge blanche et rouge, siégeant devant ce monument triomphal, et faisant comparaître les nations. Longtemps, triple église (pour le saint hermite qui vécut dans la partie romaine).

Nul monument mithriaque; mais Mercure, Jupiter, Junon. Au musée, 6.000 monnaies ou médailles. Du musée dépendent encore les bas-reliefs qui se voyent dans l'intérieur de la *Porta Mora*; j'y vis aussi nombre d'inscriptions romano-chrétiennes et une forte mâchoire garnie de toutes ses dents, qu'on a trouvée dans un tombeau antique (mort jeune et de mort violente).

La *Porta Mora*, la Trèves romaine, se comprennent mieux quand on voit, à 2 lieues, le monument du village d'Igel. Sous la prédominance d'un personnage important (l'Empereur?) deux autres se donnent la main; est-ce un traité, un mariage? Au bas, un festin, des chariots chargés de ballots de marchandises, la Moselle et des bateaux marchands, un bélier qui se termine en queue de poisson. Partout, enfin, les images de l'abondance, de la fécondité, de l'affluence des biens... petits génies d'enfants (sur les pilastres), dans le goût de la Renaissance.

Cathédrale, très antique et mêlée de tous siècles, 2 escaliers de marbre derrière l'autel. Et colonnade avec grille, par où le prêtre entre et sort, sous le trésor où sont encore des manuscrits du VIIe siècle. Beau cloître, l'orgue.

Notre-Dame, tout à la fois ronde et carrée, 1227-43.

Un Metternich, un ange ôtant délicatement les flèches de saint Sébastien (Guide?)

Bas relief chrétien : l'arbre de Noë.

Le 25 au soir, *Luxembourg* qui d'abord nous semble, malgré sa position, une ennuyeuse citadelle; selon M. Barreau, c'est un petit Paris, en comparaison de Trèves. C'est de là que M. Pescator vend à notre régie, à 1 franc, le tabac qu'elle revend à 4 francs.

Mardi, 26.

M. *Barreau* professeur de poésie latine; M. *Paquet*, professeur d'histoire; M. *Wurth-Paquet*, conseiller à la cour supérieure, etc.

M. de la Fontaine (Fontana, famille espagnole depuis 200 ans), gouverneur de la ville depuis un an. Précieuse collection de médailles; a fait une voie romaine pour conduire à son jardin, et pour la rendre romaine, il y a jeté des médailles romaines.

Le prince de Hesse-Hamburg, gouverneur de la citadelle, 5.000 (?) Prussiens.

Au moment où le Luxembourg retourne à la Hollande, on quitte les formes de l'enseignement allemand pour retourner aux formes de l'enseignement français (il veut avoir faculté). Prédilection du Luxembourg allemand pour la France.

M. Barreau nous montre ses tanneries (et ses cartons : *Histoire de la civilisation trouvée dans les langues*).

Dans les fortifications, partie Vauban, partie espagnole; dans celle-ci le pont de trois arcades sur deux.

Le soir, revu la chaussée sur roc entre les deux villes basses. Vue étrange, fantastique, inouïe. Un mur immense, bâti sur un pont de rochers, sous lequel on plonge à 100 pieds sur un jardin, escalier de marbre qui descend on ne sait où. C'est la plus sublime vue des Ardennes, les forêts tout autour.

Une des villes basses est *Pfaffenthal*; dans l'autre, ruisseau très profond, creusé par les rocs qu'il roule; dans tel endroit, il a 70 pieds de profondeur.

M. Wurth Paquet : le droit *romain* était droit commun (par l'influence de la coutume bourguignonne); on suppléait par les usances locales. Il

(1) On voit apparaître ici cette réaction contre le gothique, si admiré naguère par Michelet dans son *Saint-Louis*, qu'il exprimera dans sa préface de *La Renaissance*. G. M.

devait en être ainsi sur toute l'armée gauche du Rhin.

Mercredi, 27 juillet.

Partis du Luxembourg, descendus la pente la moins rapide. Exercice des Prussiens, très bien dressés, équipés, très longs fusils ; triste campagne, fort analogue à nos Ardennes ; aussi dans tous les temps, beaucoup d'émigrations sans retour. Un douanier belge apparaît... nulle frontière... cet angle de Belgique à une lieue de largeur.

Je cherchais des yeux le nom de France. Je vis seulement à Mont Saint-Martin : *Département de la Moselle*. Nos verres de Munich prohibés, admis pour usage des voyageurs, avec droit de 30 p. 100.

Déjeuner à Longwy : la dame d'hôtel (*Cerf d'or*), fort réservée, sérieuse, regrette le duc d'Orléans, ainsi que tout le pays semble le faire. 150.000 francs par an pour fortifier Longwy. Triste défense, en face de Luxembourg. Et pourtant Luxembourg a peur ; les portes sont fermées à 9 heures du côté de la France, à 10 du côté de l'Allemagne.

Et cependant la France m'y reparut tout aimable. D'abord, la propreté de l'hôtel, l'excellent pain, inconnu en Allemagne. La vivacité de nos soldats, leur air intelligent et leste, malgré leurs affreuses capotes grises, qui leur donnent l'air de malades d'hôpital, la manière vive et originale dont ils sonnent de la trompette et battent le tambour. Celui des Prussiens est toujours un tambour d'enfant.

Les postillons ont aussi une toute autre vivacité. Il n'est plus nécessaire, pour aller vite, de parler de pourboire.

Entre Longwy et Montmédy, vastes campagnes (entre les bois), peu animées malgré la moisson, nul château, *nulle ruine* sur les sommets ; tout a été soigneusement détruit, villages pauvres, mais neufs ; nulle ferme isolée.

La citadelle de Montmédy sur son roc, la ville au bas, véritable tableau de Van der Meulen. La route grimpe pour descendre, puis longe la côte jusqu'à Stenay. Rien de plus triste, sauf quelques pâturages.

Couché à Stenay. Hôtel Cochon. Célèbre pour ses biscuits, etc.

Jeudi 28.

Rencontré en sortant un escadron de lanciers, ramenant leurs chevaux de l'abreuvoir ; la plupart figures intelligentes, martiales, distinguées, de la grâce dans l'attitude. La grâce dans le mouvement, dans la parure, c'est *l'art* véritable de la France. Les autres nations sont productives de choses matérielles et tangibles ; la France est productive de mouvements, de paroles, etc. Art bien difficile à saisir, à analyser. Tout le monde, au reste, y est sensible. Cette production immatérielle use bien plus que l'autre ; elle ne donne pas, chaque jour, le bonheur calme d'un résultat obtenu, que l'on contemple.

La France nourrit 400.000 fainéants, très braves, très intelligents, qui se meurent d'ennui.

Bibliothèque de régiments ? etc... L'objection faite au colonel Brac (que le soldat deviendrait trop exigeant) était fondée. Cet enseignement tout intellectuel n'était pas assez moral (1) ?

M[me] la duchesse d'Orléans pourrait intervenir utilement en ce sens, prendre l'ancien rôle de ces Romains et de Marie-Thérèse : *mater legionum*. Dans bien des choses, substituer la grâce à la loi, — adresser par exemple à l'armée d'Afrique quelques moyens d'adoucir le sort du soldat, quelques pensées de douceur et d'humanité. — Faire faire un manuel d'hygiène, d'histoire, etc., intitulé : *L'Afrique*. (A ce moment, lettre de mon père reçue à Reims. Mort du D[r] Edwards.)

Il faudrait, dans les livres donnés au soldat, honorer surtout *le travail*. (Mot du général qui, voyant son laquais travailler aux retranchements, lui donne un coup de canne : « Coquin, te crois-tu donc *soldat* ? »

Les Romains, qui ont élevé tant de monuments, ont été les bienfaiteurs des nations qu'ils soumettaient (à l'aqueduc de Mayence, chaque brique ou pierre porte le numéro de la légion).

Avant Vouziers, ou Buzancy, joli château. Le pays s'améliore ; les fermes se multiplient, terres plus fortes. Des sorbiers le long des routes.

A Vouziers, église du XV[e] siècle et portail de la Renaissance, roman contrefait, avec des colifichets en sculpture.

Curiosité (peu obligeante, inquisitive, tout autre que celle des Allemands). Les ouvriers, les marchandes de modes, grosses, effrontées.

A Pauvres, attendu longtemps les chevaux ; causé avec les gens du village ; gamins très intelligents, énergiques. Nos postillons étaient remarquablement énergiques et forts (dans un pays misérable), ce qui prouve combien *la vitalité de la France est indépendante* des circonstances locales. Ces gens croyaient que le Roi abdique pour le comte de Paris ou le duc de Nemours). Obligés de passer par Rethel, au lieu d'aller de Pauvres à Isle. Six lieues de trop et cela par la route qui mène à Longwy, à Luxembourg ! M. Comte a supprimé cette route comme trop peu fréquentée. Finalement il a eu raison, politiquement ? militairement ?

Le long du chemin, je voyais les moissonneurs couchés à l'ombre. Evidemment ce sont des proprié-

(1) On voit que la question des bibliothèques régimentaires, des salles de lecture dans les casernes, pas encore resolue aujourd'hui, etait deja posée en 1842. (G. M.)

taires, des travailleurs qui choisissent leurs heures.

Dîné à Isle. Couché à Reims, non sans danger. Chevaux mal dressés, paveurs sans lumière, etc.

REIMS

Vendredi 29.

Le matin, la cathédrale *plus sublime que jamais.* Le professeur d'histoire, M. Belin, ex-journaliste, semble fatigué; professeur d'histoire depuis deux ans (d'abord à Bergerac).

L'archevêque (obligeant, instruit, a fait commentaires sur le code civil), m'offre ses services pour archives de Reims, recommande à M. Belin *d'être prudent.* M. Berguignoux, beau-frère de Natalis de Wailly, se plaint de l'aristocratie d'argent, du genre anglais méprisant, que prennent les commerçants de Reims. Ici, gens très riches ou très pauvres.

Ils ne voudraient point que leurs procédés fussent publiés; ils tiennent à leur routine, etc. Ici les mœurs pires qu'à Paris; les domestiques, etc.

Il me conduit chez M. Giblet, très instruit, juge du tribunal de commerce; tout occupé de sa mère malade, des sociétés de charité, de Bethléem (maison de travail pour les enfants trouvés, fondée par un prêtre, les enfants trouvés placés dans les campagnes y sont, dit-il, plus mal traités que les animaux).

Saint-Rémi, la plus vaste église de moines que j'aie jamais vue, récemment dégagée. Elle apparaît immense, imposante, dans son mélange de roman et de gothique.

De l'autre côté de la ville, les promenades d'ormes, immensément hauts, sont dignes de la cathédrale et de Saint-Rémi. Au milieu, la porte Mars, noble arc de triomphe romain. Visité Mesdames de Wailly et Berguignoux.

La visite utile, importante, fut celle de M. Derodé-Géruzès, neveu de l'historien de Reims, et qui lui a fourni des notes sur l'histoire de la fabrique de laine, pour sa *description.*

Saint-Louis dit dans Joinville qu'il a songé qu'il allait à la Terre-Sainte vêtu d'étamine de Reims. En 1499, l'archevêque demande aux bourgeois s'ils veulent université ou manufacture.

On transporte les machines ailleurs, *mais non la race de tisserands*; ils filent fin dès leur enfance; mais les premiers bourgeois filaient-ils fin? C'est que l'habitude de filer fin existait déjà dans les campagnes de Reims; de filer la laine aussi fin qu'on filait le lin ailleurs.

Les femmes dans les veillées filaient fin, à l'envi. Encore à la dernière exposition, on a vu 18 aunes de toiles pesant 2 livres, ouvrage d'une même fileuse (dernière et touchante réclamation de cette pauvre industrie domestique qui expire).

Reims autrefois fabriquait toutes les mantes noires pour l'Espagne, avec les laines espagnoles qu'elle faisait venir et renvoyait travaillées. Aujourd'hui encore, elle fabrique voiles de religieuses, robes de juges (le Mans en fait aussi un peu). Reims faisait des habits variés, voyants, pour le Portugal; le tremblement de Lisbonne a interrompu le commerce. On tissait alors admirablement, mais on n'avait ni dessins ni teinture (en comparaison d'aujourd'hui). Les produits restaient grossiers. Aujourd'hui, il n'y a plus de savoir, ni de savoir faire. Le manufacturier ne fait rien. Le mécanicien, le chimiste sont tout. L'ouvrier alors était beaucoup. M. Dérodé s'est bien trouvé de laisser ses ouvriers inventer des gilets à leur fantaisie; les meilleurs dessins étaient les leurs. Je regrette de n'avoir pas conservé des cartes d'échantillons; il voudrait qu'on en gardât dans les chambres de commerce.

L'excellence de cette race d'ouvriers me frappa dans la manufacture de la maison Henriot que je visitai (maison honnête). Les femmes étaient proprettes et intelligentes; les enfants plus intelligents encore. Au rez-de-chaussée, je vis assis, à un métier à la Jacquart, un ouvrier assez chétif de 30 ans, qui ne bougea de son métier et ne parut pas nous voir. A notre départ, il regarda sournoisement de côté: « C'est, nous dit l'associé de M. Henriot, un ouvrier distingué, chercheur, qui passe les dimanches à dessiner, à rêver au perfectionnement. »

Il veut devenir contre-maître; si j'en crois sa figure, il sera très dur pour les ouvriers.

Ni la maison Henriot, ni aucune autre, ne peut obtenir la *fermeté* des flanelles anglaises; cela tient à la laine des moutons du pays de Galles. Reims fabrique des tissus plux doux. Aussi les *mérinos* sont-ils d'origine remoise, et se font-ils mieux à Reims. Au contraire les STOFFS, étoffe toujours un peu sèche et raide, sont essentiellement anglais.

Je remarquai dans cette maison comment les eaux pluviales d'une part, d'autre part celles qui proviennent de la machine à vapeur, sont employées utilement (pour leur douceur) au dégraissage des laines.

J. MICHELET.



L'AVÈNEMENT DES MUNICIPALITÉS OUVRIÈRES ET PAYSANNES [1]

L'exclusion de la bourgeoisie, tel est le grief essentiel lancé contre le régime communal contempo-

1 Cf. *Revue Bleue* des 2 et 9 avril 1904 : *L'extension de la vie municipale.*

rain. Le suffrage restreint et, plus tard, le suffrage universel dominé par le pouvoir central, appelaient au conseil municipal l'aristocratie de la ville ou du bourg. Les habitants les plus imposés siégeaient de droit quand était prise une décision financière grave. Le maire, nommé par le préfet ou le chef de l'État, était un personnage. Ainsi, le gouvernement local appartenait aux possesseurs du sol. L'autorité politique étayait l'importance sociale. C'était, réalisé, l'idéal traditionnel, celui des Le Trosne et des Turgot, comme des Le Play et des Taine. Depuis 1884, dit-on, il est trahi, violé. Une sorte de jacquerie s'est fomentée, qui ne brûle ni ne pille, mais qui chasse le propriétaire de la mairie et le confine en son château. Comme les chaperons blancs de Philippe d'Arteweld, les ouvriers s'ameutent contre les dirigeants bourgeois. Ainsi, selon l'expression de Taine, « le suffrage universel a eu pour effet la déchéance des vrais notables. »

Il est bien vrai que les municipalités, surtout pendant les plus récentes de ces vingt dernières années, se sont démocratisées. Parcourez ces grasses campagnes où se carrent les beaux domaines et les confortables demeures et enquerrez-vous du maire, on vous indiquera un paysan labourant son champ. Dans les chefs-lieux de cantons, les élus sont pris en nombre grandissant parmi les artisans. Les conseils des grandes villes cooptent par prudence des ouvriers. Mais l'espérance socialiste rend souvent les salariés intraitables. Ce sont les élections de 1896 qui marquèrent l'intrusion du collectivisme dans le gouvernement local. Marseille, Dijon, Lille, Toulon, Limoges, Commentry, Montluçon, d'autres villes encore élurent des municipalités ultra-réformistes et en grande partie ouvrières. A Roubaix qui, avec Saint-Ouen, Roanne et Narbonne, s'était déjà émancipé, un camelot devint maire. On l'écrivit avec esprit : « Les riches fabricants de la ville, lorsqu'ils virent passer pour la première fois le camarade Carrette, fumant son brûle-gueule, et se rendant à la mairie, après avoir vendu ses journaux, durent se dire, comme l'huissier des Tuileries introduisant le ministre bourgeois Roland qui se présentait devant la Cour avec des souliers sans boucles : « Ah ! Monsieur, tout est perdu ! »

Ainsi, la bourgeoisie est débusquée de ses anciennes positions : est-ce là un événement néfaste. Doit-on partager ce dédain que, fiers de leur science paperassière, les bureaucrates de l'État professent à l'égard de ces travailleurs manuels, nos conseillers municipaux ? Évoquera-t-on Aristophane pour flageller la nouvelle ochlocratie ?

*
* *

La bourgeoisie inspire au peuple une sympathie bien mince, puisqu'elle est ainsi écartée par lui. Peut-être y a-t-il à cette... aversion des causes. L'empressement des vieilles familles, comme des parvenus, à servir un clergé dont l'intolérance et la fiscalité sont légendaires, est-il politique ? Et cette horreur de toute réforme, ce misonéisme violemment affiché dans une société qui entend devenir démocratique ? N'est-ce pas accuser une fâcheuse préoccupation des intérêts de classe, une défiance blessante pour les travailleurs, et, en définitive, de peu glorieuses craintes ?

Malgré ses convictions rétrogrades, la classe possédante eût conservé quelque influence par le contact du peuple. Mais elle s'en est éloignée. La haute bourgeoisie a des mœurs migratoires. Elle n'habite ses terres que quelques mois de l'été. Elle passe les autres saisons au chef-lieu, à la capitale, ou sur la plage. Le loyer tiré des fermes est dépensé en ville, quelquefois thésaurisé et placé à l'étranger. La direction de la culture, les rapports familiers avec les paysans autant de pratiques en désuétude. L'absentéisme sévit, avec les maux qu'il implique. Dans les villes propriétaires et locataires de plus en plus s'ignorent et s'évitent.

La moyenne bourgeoisie s'est vouée, elle aussi, à la recherche du confort et à l'affectation du bon ton. Elle s'écarte des fonctions électives parce qu'elles contraignent à des fréquentations dont on ne saurait tirer vanité, à des efforts non lucratifs. Qui n'a ouï parler, dans les villes, de cette grève des candidats autorisés, chacun arguant d'un intérêt privé. La classe possédante s'isole, s'exclut de la cité démocratique, comment lui en confierait-on le gouvernement ?

Les assemblées locales comptent encore des représentants de la bourgeoisie active, de celle que des obligations professionnelles rapprochent du peuple. Médecins, avocats, maires et même commerçants et industriels, quand ils abdiquent l'esprit de lucre et les préjugés de classe, quand ils affrontent les responsabilités, sont élus. C'est leur compréhension plus nette de l'évolution contemporaine qui explique la fortune des professeurs aux élections communales.

Il est donc superflu de s'apitoyer sur le sort des « vrais notables ». On leur accorde cette notabilité qui résulte encore de l'opulence. Ils ne sauraient prétendre à celle que confère le sentiment civique ou simplement la volonté de vivre.

*
* *

Mais quelle n'est pas, dit-on, l'incompétence de ces infimes praticiens que le peuple improvise administrateurs. Vous représentez-vous dans un hameau le maître d'école secrétaire de mairie expo-

sant le budget aux conseillers effarés? « D'une voix monotone, il leur lit la longue énigme financière que la comptabilité française, trop parfaite, propose à leurs divinations. » Et ces ouvriers frustes, inhabiles au maniement de l'or, les voyez-vous déjouer les difficultés juridiques et techniques et débattre les conditions pécuniaires d'un traité. Comment seraient-ils d'avisés ménagers de la fortune publique.

Que leur importent d'ailleurs les mécomptes et l'augmentation fiscale des charges? L'impôt ne les frappe guère, ou même point. Ce seront les capitalistes qui supporteront les pertes, propriétaires dépouillés progressivement de leur revenu, industriels que l'augmentation des frais généraux acculera à une crise,

Les attributions municipales, ajoute-t on, sont aux mains des « arts mineurs » de nouveaux moyens d'agression. Le désir révolutionnaire hante les cervelles ouvrières. La rancune s'irrite dans ces petites communautés rurales où, rivés les uns aux autres, les adversaires ne sont distraits par aucun événement. De telles haines engendrent le jacobinisme, l'arbitraire locaux, et qu'est-il de plus odieux qu'une persécution incessante et mesquine.

Les élus de la démocratie, enfin, tirent profit du pouvoir. Malgré la défense des lois, ils puisent dans la caisse commune; ils s'allouent les indemnités irrégulières. Ils cultivent la politique alimentaire et offrent à leurs lecteurs *panem et circenses*.

En vérité, ce tableau est trop noir. Les paysans peuvent ignorer l'art d'accommoder un budget, ils savent leurs besoins et les moyens exacts d'y satisfaire. Les municipalités urbaines sont secondées par des techniciens, ou se montrent prudentes. On a raillé l'administration ouvrière de Roubaix maintenant près d'elle l'ancien secrétaire de mairie, rompu aux affaires, ou n'osant remplacer les concessions par des régies directes, actes de sagesse cependant!

Quant aux abus, c'est au contrôle de l'État à les prévenir. Pourquoi ces ingérences multiples du Parlement, du chef de l'Etat, du préfet; ces autorisations requises pour les emprunts, les taxes; cette approbation nécessaire à tout budget? Les sous-préfets ont survécu à leur raison ancienne d'exister: quel autre rôle pourraient-ils ambitionner que celui d'initier les municipalités inexpertes et d'enrayer les velléités d'oppression?

La gratuité de leurs fonctions a été méconnue des conseillers bourgeois avant de l'être des conseillers ouvriers et paysans. C'est sans doute qu'elle ne répond plus plus aux efforts et aux frais qu'entraîne la complexité croissante de la besogne municipale. Que le Parlement réforme la loi actuelle et que, jusque-là, les agents de l'Etat la fassent observer.

Et puis, par quel privilège inédit la bourgeoisie échapperait-elle aux conséquences de ses fautes, de son renoncement. Elle refuse, parce que pénible et dispendieux, son concours à l'œuvre commune. Elle doit s'attendre à ce que ses intérêts, non défendus, soient quelque peu lésés. Ceci la rappellera à la notion de ses devoirs en un régime libre. Lorsque les finances de Roubaix, de Marseille, parurent en péril, rentiers, propriétaires, industriels, commerçants timorés, sous la menace d'impôts nouveaux, se liguèrent et de haute lutte s'emparèrent du pouvoir municipal. Demain, instruite de la puissance des classes populaires, la bourgeoisie avouera avec elles une solidarité jusqu'ici démentie.

* * *

Leur inexpérience, les municipalités issues du peuple la rachètent par d'autres aptitudes extrêmement appréciables. Auprès d'esprits subalternes, marqués par l'incapacité ou l'envie, il s'y trouve en effet nombre d'humbles travailleurs d'un admirable zèle. Ils ont cette ferveur, cette impatience d'agir que ne connaît plus certaine élite distinguée, mais blasée, Fascinées par l'aggravation redoutée de l'impôt, les municipalités bourgeoises du régime de juillet ont déployé peu d'activité. L'impulsion partie à deux reprises du pouvoir impérial fut autrement efficace et créatrice. Mais l'éveil des initiatives locales, l'expansion de l'œuvre communale sont événements contemporains et essentiellement populaires.

Les Conseils d'origine démocratique possèdent la pratique instinctive de la solidarité. Ce sont eux qui, ces dernières années, instituèrent maints services de protection. La renaissance communale, en France, se distingue par cet attachement à des fins humanitaires.

On reproche volontiers à la représentation nationale d'être celle surtout des carrières libérales. Avocats et médecins pullulent dans les Chambres françaises. Il leur manque le sentiment profond des intérêts réels du pays, l'obsession de cette activité industrielle et agricole qui fait la grandeur d'un peuple. Les municipalités ouvrières et paysannes ont au contraire un tour d'esprit positif. Elles ouvrent des marchés, favorisent les entreprises locales. Telle municipalité bourgeoise décourageait l'établissement de grandes usines. Elle prévoyait l'afflux des ouvriers, leur turbulence par les rues jusqu'ici paisibles de la petite ville, le noir panache des hautes cheminées souillant le sourire du ciel. Croit-on qu'une municipalité ouvrière n'eût pas envisagé plutôt le travail opportunément décuplé?

Afin d'affiner le goût public, les conseils plébéiens dotent les musées, régissent les théâtres avec une générosité et une vigilance insolites. Sait-on, à ce propos, que dans quelques communes rurales, les

habitants, à l'appel de leurs élus, édifièrent eux-mêmes leur coquette école.

A notre époque d'effort universel et de transformations rapides, l'activité paraît d'un prix inestimable. Etat et communes ont à désarmer les revendications par des réformes. Ils doivent doter l'industrie d'un personnel informé, de moyens de transport peu coûteux. La hâte des nations rivales à s'organiser les y oblige. Comme en guerre, le commandement incombe aux plus résolus ; l'heure est à un pouvoir local robuste et hardi.

*
* *

A s'exercer avec virilité aux responsabilités, une classe s'éduque et grandit. Elle étend ses connaissances, acquiert plus d'ouverture d'esprit et une salutaire fierté. D'elle surgissent de véritables chefs, avec la clairvoyance, la fermeté expédientes. On a reconnu le mérite des ouvriers qui, en 1896, renversèrent à Dijon l'oligarchie bourgeoise. Pareil hommage sera rendu à maints employés et ouvriers qu'ont formé les écoles d'arts et métiers, les cours d'adultes ou le travail personnel.

Si la démocratie ne veut pas mentir à son principe et poursuit la fusion des classes, c'est là un résultat heureux. De quel droit ouvriers et paysans seraient-ils tenus en une sujétion perpétuelle ? Il convient qu'ils parviennent comme tels aux honneurs et non par la tolérance d'une bourgeoisie qui émasculerait leurs rares élus. Le commerce et l'industrie ont été considérés longtemps comme indignes d'occuper un homme cultivé. Le préjugé a succombé à de persévérantes attaques. C'est le travail manuel qu'il faut maintenant réhabiliter.

Quant à la bourgeoisie, elle a perdu dans la commune sa primauté. Elle ne la reconquiert que par certaine énergie démocratique. Sont-ce conditions trop rigoureuses ? Elle se heurte, dit-elle, à la jalousie invétérée des salariés, à leur nombre. Mais la culture, la fortune ne sont-elles pas des forces considérables à son service ?

Loin d'avilir la commune contemporaine, le suffrage universel y fait germer l'émulation, l'esprit d'entente et d'organisation, l'ambition. Des infiniment petits gisaient, délaissés, aux derniers rangs ; comme une puissante lame de fond, il les porte à la lumière. Avec toutes leurs ardeurs, avec cette sève populaire, il entretient une vie municipale intense.

L'œuvre communale de protection et de production avait été provoquée, conditionnée par l'essor économique et l'idée de solidarité. Mais qui l'a réalisée ? cette insatiable appétition qu'a suscitée le suffrage universel et qui caractérise nos municipalités ouvrières et paysannes.

François Maury.

LA SOLITUDE ET LES SOLITAIRES

(*Suite et fin*) (1).

Le solitaire qui s'est volontairement donné à la solitude s'y meut à l'aise et non sans volupté ; il n'obéit qu'à son génie particulier; ses démarches ne trahissent aucune détresse. Son air naturel est d'être fermé, inabordable, et fuyant, glissant, impénétrable ; il y a du calme dans ses traits, et du triomphe, car il jouit de ses dédains et il a éventé tant de pièges ! son regard suit ses idées favorites, ou s'éclaire de malice à l'approche d'un importun.

Il aura des amis et, avec une franchise joyeuse, il ne leur cache pas que l'amitié est l'emploi d'une heure, une fadaise : il peut si bien se passer d'eux ! Il connaîtra l'amour, sans y enchaîner sa vie ; ses effusions sentimentales sont pour lui un jeu, une excursion amusante hors de son caractère ; il ne tarde point à se ressaisir; ne sait-il pas que toute communion des âmes est un mirage, un leurre auquel il ne faut rien sacrifier ? Croyant à sa seule réalité, il ne voit autour de lui que des ombres, un défilé de fantômes et il s'étonne que ces êtres indiscernables, à qui il parle du bout des lèvres, aient un état civil, des noms.

Le solitaire n'est point aimé par cette société à qui il tourne le dos ; on le déteste pour son air énigmatique, son isolement hautain ; on l'accuse de bizarrerie, d'insensibilité, d'orgueil ; il ne sera jamais pour nous un associé, un auxiliaire, un camarade : et les femmes ne lui pardonnent guère le peu de secours qu'elles en attendent et d'échapper à leurs filets. Se déterminant sans le secours de personne, vivant à sa guise, sans concessions à l'ordre de choses régnant, il rappelle trop au commun des hommes leur indigence primitive qui les porte à se rapprocher, leur terreur de l'opinion qui les courbe, leur peur du ridicule qui les fait dépendants, et, d'un mot l'inanité de leurs agitations laborieuses et de leurs joies bruyantes. Il se suffit à lui-même ! voilà ce qui nous irrite et de quoi on l'envie ; nul n'a de prise sur lui ; il n'est pas empêtré dans des liens de famille, encadré dans un groupe bon pour le surveiller, le gêner, le ralentir. Il ne se soucie pas de nos compliments, de nos poignées de mains, de nos invitations et de nos fêtes ; ses saluts discrets nous tiennent à distance, semblables à la parade d'une épée ; bohème débraillé et railleur, ou sceptique aux dehors corrects, à l'invincible sourire, il nous fait douter sérieusement de nos constructions sociales, de notre importance et de notre existence.

Alors on cherche à le blesser, à l'atteindre, à lui

(1) Voir la *Revue Bleue* du 16 avril 1904.

arracher son secret ; on le poursuit dans ses fuites et ses retraites ; on lui fait la chasse avec des railleries et des rires ; c'est là vengeance de gens qui se sentent dédaignés ; c'est aussi instinct social mis en émoi, appel du troupeau qui par avertissements de la voix et brimades, entend ramener dans son sein l'isolé qui s'égare.

Le solitaire a toutefois un avantage sur cette foule moutonnière dont il encourt la colère et qui se moque de lui ; il peut dénoncer à son gré son pacte avec la solitude et devenir membre actif et participant de telle réunion qui lui plaira. Il est de bonne compagnie et partout à sa place, apte à toute obligation ; il saura causer, se montrer aimable ; qu'y a-t-il de difficile à faire sa partie dans un concert de niaiseries, à débiter à son tour de rôle des banalités ? Mais si la conversation prend un tour sérieux, qui, plus que le solitaire, peut y apporter des pensées méditées, des propos inédits ? Et, tandis que ses compagnons s'attardent à des jeux d'esprit puérils, à des jeux de mots, se font de lourdes caresses, cela, par crainte de retourner à leur isolement, pour ne pas se quitter, lui, dès qu'il juge acquise et suffisante l'excitation spécifique qu'il est venu leur dérober, s'esquive à temps, et retrouve avec délices l'empire magnifique où il est roi, la solitude.

III. — Avantages et Inconvénients de la Solitude.

La solitude, qui est chère à quelques solitaires, n'est point un état selon notre cœur à tous avide de tendresse et d'échanges. Elle comporte trop de renoncements, des désillusions sans remèdes, des dehors distants et glacés. Comme il faut être sûr que l'amour, que l'amitié n'existent pas pour ne pas les appeler encore après mille déceptions et les poursuivre jusque dans leurs contrefaçons et apparences ! Le solitaire, en dépit de son bonheur caché, n'a point l'air d'un homme très heureux ; étranger à toute sympathie, ses négations obstinées distillent une sourde tristesse ; il ignore le rire communicatif et machinal, l'enfantillage, les plaisirs légers, la gaieté rapide. Dominé par sa personnalité monotone, il se fige en attitudes raidies et ne reflète plus les objets qui passent. Les sources de la vie intérieure auxquelles il s'abreuve, n'ont point coulé d'abord avec abondance. La solitude réclame une accoutumance, un apprentissage : on la trahira plus d'une fois avant de s'y tenir ; puis, une fois acquis les partis-pris qu'elle exige, elle deviendra une habitude et une passion. Le fond de la solitude aimée est une ivresse. Ce sont des manières mystérieuses, un air fantomatique, une vie épurée, désencombrée, libre, sans explication à donner, sans paroles oiseuses, sans un geste inutile, qui va à nous enchanter, à nous griser, et nous fait redouter comme un malheur réel le moindre choc nous éveillant de notre état somnambulique. La marche des années nous achemine vers la vie solitaire, car le cœur se ferme avec l'âge, qu'il soit fatigué ou déçu. On a besoin alors de paix et de repos, d'accord et d'harmonie, de douceur et de silence.

Mais nous allons envisager au point de vue objectif les avantages et les inconvénients de la solitude.

Les avantages de la solitude. — La solitude nous enseigne la vie intérieure. Apprendre à vivre avec soi-même, goûter ses pensées, les filtrer jusqu'à ce qu'elles soient une pure essence dont nous portons partout avec nous la subtile ivresse, n'est-ce donc rien que cela ? Il faut la solitude pour se connaître tout entier et pour jouir de son cœur.

Nous exemptant des soucis communs, chère aux philosophes et aux poètes, elle commande les méditations touffues et enchevêtrées, l'exaltation mentale, le lyrisme. « La solitude me soûle comme l'alcool », dit Flaubert. Elle est la condition du rêve qu'il est difficile de mener à bien si l'on est deux. Errant seul à travers la campagne nous disposons de notre route et du paysage, et alors nous deviennent permis les longs regards, les pas capricieux et vagabonds, les airs d'extase et de ravissement. La solitude, qui nous débarrasse des comparaisons et de nos adversaires, autorise l'orgueil qui célèbre ses orgies, les rengorgements secrets, les gentillesses qu'on se débite à soi-même et que la société jalouse interdit, réprime férocement ; elle est le moi devenu plus conscient, plus uni, plus continu, non pas plus pur, mais aux profondeurs transparentes, qui retrouve en délicatesse et en finesse ce qu'il perd en force et en étendue.

La solitude réalise une économie de forces. Elle nous dispense de la parole articulée, bruyante et laborieuse, qui contrarie le flot de la parole intérieure ; on juge à leur valeur la corvée des convenances sociales : visites inutiles et bavardages nauséabonds. Retirés en nous-mêmes, voilà que nous sommes avares de notre personne ; notre temps qui n'est plus gaspillé acquiert un prix infini. Parce qu'elle nous tient à l'abri des tentations, nous invite au calme, à l'apaisement des sens, la solitude nous refait une enfance, une virginité ; elle nous contraint à penser ; elle nous impose ces réflexions profondes qui épuisent la vie, haussent le niveau de l'action future. Le solitaire a, quand il le veut, des heures sans pareilles : souvent baigné d'ombre, de mélancolie, comme son visage s'éclaire quand il en vient à aimer, à admirer ! quel bond que le sien quand il rentre en amant décidé dans la forêt giboyeuse de la vie réelle et se met en quête d'une proie !

La solitude nous confère une distinction. Elle nous

sépare des hommes vulgaires, violents, stupides, aux procédés malséants, à l'haleine fétide ; leur sottise dont ils ne sont pas responsables est des plus contagieuses ; à les fréquenter assidûment, des compromis s'établissent et nous devenons l'un d'eux. Le solitaire qui vit de quelques idées éprouvées n'est plus un être de vanité dont on tire les ficelles et qui se grime pour le public ; il n'a pas souci, au prix d'efforts insensés, de conquérir des titres, des honneurs, des décorations ; fumée pour lui que tout cela ! Analyste subtil et prestigieux il s'affine sans relâche et par la grâce de la retraite et du silence s'enchante de mystérieuses harmonies. Schopenhauer nous dit : « Sauf de rares exceptions, il n'y a de choix dans le monde qu'entre la solitude et la vulgarité. » Les paroles suivantes de Maupassant nous sont rapportées : « Tout homme qui veut garder l'intégrité de sa pensée, l'indépendance de son jugement, voir la vie, l'humanité et le monde en observateur libre, au-dessus de tout préjugé, de toute croyance préconçue et de toute religion, doit s'écarter absolument de ce qu'on appelle les relations mondaines, car la bêtise universelle est si contagieuse, qu'il ne pourra fréquenter ses semblables, les voir et les écouter, sans être malgré lui entamé par leurs convictions, leurs idées et leur morale d'imbéciles (1). »

La solitude est un refuge. A en user à notre convenance, elle est la sauvegarde de notre originalité, elle maintient en nous l'intégrité du caractère ; elle constitue un oasis où l'air n'est point souillé, un asile de paix où notre santé trouve son compte. D'où vient notre lâche complaisance envers nos semblables imbéciles et scélérats ? Elle est proportionnelle aux services que nous attendons d'eux. Sachons être seuls, et nous voilà quittes à leur égard de tout frétillement intéressé, de toute bassesse et hypocrisie.

La solitude est à la base des fortes vies et des grandes inspirations. Renan écrit : « Il y a peu de fortes vies, en effet, à la base desquelles ne se trouve le *secretum meum mihi* des grands solitaires et des grands hommes. L'amour de la solitude vient d'ordinaire d'une pensée intérieure qui dévore tout autour d'elle... Vivre entre soi et Dieu est la condition pour agir sur les hommes et les dompter. Les grandes applications patriotiques, scientifiques, charitables, de la vie, viennent toutes de l'entretien prolongé avec soi-même (2). »

Les inconvénients de la solitude. — La solitude a ses inconvénients. Elle nous met face à face avec nos chagrins, avec notre âge, avec notre visage de jour en jour dégradé que nous renvoie, interrogé par nos yeux pénétrants, notre miroir ; elle nous incline à l'examen de conscience, à la rumination amère ou fade du passé et des souvenirs ; en chassant les bruits du dehors qui nous remplissaient et nous étourdissaient, elle nous révèle notre nudité, notre néant, notre misère. Mais si la vie, insignifiante en son fond, ne comporte ni tant de regrets et de remords et réclame plutôt avec l'oubli des fautes commises, l'insouciance qui s'égaye, l'en-avant irréfléchi, la solitude, tristement méditative, est mauvaise conseillère. L'émulation expire à son seuil, l'ambition a peine à s'y maintenir ; on y prend froid, on se décourage, on s'affaiblit ; on en vient à nier l'existence du monde qui va son train et se passe de nous.

La solitude a pour conséquence une vision des choses rétrécie. A force de vivre en soi-même, dans des habitudes immuables, on perd de vue la variété de la vie, on se condamne à l'automatisme et au vide ; l'esprit non excité ne fonctionne plus guère ; il se démunit et s'ankylose, doucement hébété. Si l'on ne s'y trouve point enfermé avec une idée qui soit l'aiguillon de toutes les heures, si l'on n'y porte les hallucinations du génie qui a saisi au vol sa pâture et s'en repaît longuement, la solitude tourne à la vie informe et paresseuse, au monologue de monomane dont le vocabulaire se décolore et s'amaigrit. Le solitaire qu'on croyait jadis inspiré aura peu de crédit sur les intelligences devenues exigeantes, et qui ne se rendent qu'à ceux qui frappent juste sur leur clavier ; que peut-il nous apprendre ? Il n'est plus apte à juger des caractères, et un sot demeuré de plain-pied avec la société lui fera la leçon.

La solitude est favorable à l'égoïsme, elle endurcit le cœur. Elle nous donne le sentiment prépondérant et excessif de notre personnalité ; la conscience aiguë de nos moindres mouvements devenus intangibles et précieux ; faute d'exercice et d'occasions on désapprend avec une rapidité singulière la générosité, la cordialité, la sympathie, l'amour. La solitude comprend l'absence de limites et de contrainte, de critique et de contradiction ; elle aboutit au règne du caprice aussitôt obéi, à la complaisance démesurée envers soi-même, à l'hypertrophie du moi ; on devient insoucieux des nuances et de la politesse, et dans les rencontres avec le prochain, celui qui est habitué à tenir toute la place se fait sa part avec un sans-gêne grossier.

IV. — Conclusions

Il nous faut porter un jugement sur la solitude. Est-il bon de vivre seul ?

Et, d'abord, nous plaçons hors de cause ceux qui

(1) *En regardant passer la Vie...*, par l'auteur d'*Amitié amoureuse* et Henri Amic.

(2) *Pages détachées.*

sont, à proprement parler, des solitaires, qu'ils le soient par vocation ou par nécessité. Ils aiment leur sort ou ils le subissent et ne pensent pas qu'il soit possible de le changer. Leur bonheur quand il existe aura cette perfection qui vient de l'harmonie d'un caractère et d'un état, plus facile à réaliser dans une existence faite de simplicité et d'unité. A la vérité, aucun genre de vie n'a le privilège du bonheur, sinon on n'en disputerait plus. La Bruyère nous dit : « Il y a peu de femmes si parfaites qu'elles empêchent un mari de se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en n'a point. » Est-il sûr que le solitaire se repente une fois par jour de sa solitude?

Mais demandons-nous ce que vaut la solitude prise en elle-même, quand elle n'est point l'objet d'une prédilection accusée.

Nous dirons : Il n'est pas douteux qu'il soit bon de s'assurer les avantages qu'elle procure, tandis que ses inconvénients ne sauraient entrer en ligne de compte et sont aisés à pallier. Tout progrès que nous faisons dans la solitude, c'est-à-dire dans la vie personnelle et intérieure, se traduit par des bénéfices immédiats; et, par exemple, cela nous permet de donner congé à un ami suspect, à des parasites à nos trousses ; le souci harassant de faire effet sur l'esprit d'autrui, de fixer sur nous les inattentions et les indifférences, disparaît et on ne paie plus tribut à la vanité, de toutes les passions la plus coûteuse et la plus sotte. Celui qui dit : Je ne suis bien que seul, — a conquis une sensation positive, il est parvenu à la délivrance. Parfois l'allègement de tout l'être est si sensible qu'il donne envie de danser : le fait est noté chez nombre de solitaires. Beaucoup aspirent à cet état bienheureux sans y arriver jamais, et gémissent sur les servitudes sociales auxquelles ils tendent les mains. « Solitude ! solitude ! plus nécessaire encore à mon talent qu'à mon bonheur, » s'écrie Benjamin Constant. Un jour on l'entend soupirer : « Je ne puis dépeindre ma joie d'être seul ». Et le lendemain il se rejetait dans le monde, où son orgueil, la sécheresse de son cœur et la délicatesse de son esprit lui préparaient de rares tortures (1). »

Montaigne veut qu'on s'exerce à acquérir le sentiment de la solitude morale, qu'on se détache de tout, afin d'être invulnérable, et ses conseils mélangent le stoïcisme et l'égoïsme : « Il faut avoir femme, enfants, biens, et surtout de la santé, qui peut; mais non pas s'y attacher en manière que votre heur en dépende : il se faut réserver une arrière-boutique toute nôtre, toute franche, en laquelle nous establissions notre vraye liberté et principale retraicte et solitude. En cette-cy faut-il prendre notre ordinaire entretien de nous-mesme à nous-mesme, et si privé, que nulle accointance ou communication estrangière y treuve place; discourir et y rire, comme sans femme, sans enfants et sans biens, sans train et sans valets ; à fin que, quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne soit pas nouveau de nous en passer... »

L'accoutumance à la solitude peut nous venir par cet intermédiaire : la culture de nos facultés, le développement d'un talent. Quiconque possède un talent tressaille de joie et se fait une vie indépendante et secrète où il caresse son trésor. On a moins à demander aux hommes quand on existe par soi-même pleinement et chaque jour davantage.

A l'opposé la peur de la solitude indique une âme pauvre, faible, vite désemparée. On note particulièrement chez les femmes cette terreur de l'isolement qui se traduit chez elles par une sociabilité banale, sordide, à laquelle s'ajoute ce trait : une indulgence sans bornes pour les personnes récoltées dans tous les mondes qui veulent bien leur tenir compagnie. Ce besoin d'une société prochaine où l'on se frictionne, et d'animation ambiante, se voit d'ailleurs chez presque tous et donne lieu à des recours bizarres : on s'établit dans une rue animée; au bord d'une route passagère; la présence d'un chien dont on se croit aimé nous rassure; le va-et-vient de la domesticité.

S'il est une façon de s'enfoncer dans la solitude qui trahit une incapacité d'adaptation, il convient de dire que la sociabilité relâchée qui est sans choix, sans effort, est un signe avéré de niaiserie, de faiblesse d'esprit. Schopenhauer écrit : « Ce qui, d'autre part, rend encore les hommes sociables, c'est qu'ils sont incapables de supporter la solitude et de se supporter eux-mêmes quand ils sont seuls. C'est leur vide intérieur et leur fatigue d'eux-mêmes qui les pousse à chercher la société, à courir les pays étrangers et à entreprendre des voyages... Ils ont besoin de l'excitation continue venant du dehors et notamment de celle produite par des êtres de leur espèce, car c'est la plus énergique de toutes. »

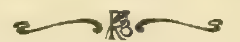
Toutes nos sensations doivent être essayées à ces deux balances : solitude et société. Le pouvoir de rester seul et de suffire à son propre bonheur sera pour nous une force morale sur quoi on se repose, un état d'âme de rechange, le gage de notre originalité et de notre liberté; mais il serait exagéré de dire que la solitude en ses extrémités absolues doit être un idéal et un genre de vie. Le chemin sans bosquets et sans fleurs qui mène à la Thébaïde ne risque pas d'être encombré. Notre devoir est de vivre pour autrui; notre intérêt est de nous mêler aux hommes. Qui donc élèvera un enfant pour être un solitaire? Le traité de pédagogie qui y suffirait n'est pas encore écrit. On se rappellera que le penchant

(1) A. France. *Vie littéraire*, 1888.

obstiné à la solitude, à la concentration sur soi morose (Rousseau, René, Obermann), décèle une tare organique, et les protestations contre les défauts de la société, si éloquentes soient-elles, sont souvent des plaidoyers intéressés. Il y a là un phénomène d'impuissance qui se couvre de sophismes et qui se réfère simplement « à la complexité de l'action sociale qui est la plus élevée des opérations de l'esprit humain et qui demande la plus haute tension psychologiques (1). »

Ainsi avertis nous lutterons contre la fatalité de notre nature qui nous enferme en nous-mêmes, et, impatients d'avoir vécu, nous mettant d'accord avec nos semblables, nous donnerons à notre vie toutes les formes dont elle est susceptible. « Il faut se garder de fonder sa vie sur une base de convoitises trop étroite : car lorsqu'on renonce aux joies que procurent une situation, des honneurs, des fréquentations mondaines, les voluptés, le confort et les arts, il peut venir un jour où l'on s'apercevra qu'au lieu d'avoir la *sagesse* pour voisin, le renoncement nous a amené la *satiété* et le dégoût de vivre (2). »

EMILE TARDIEU.



LA CITÉ ET LE THÉATRE

—

Un art patriotique

La tragédie grecque fut un art national, moins par ses fables toutes empruntées aux légendes locales, que par son but avoué. Sur le théâtre du Dyonisos l'idée de patrie plane sans cesse et le poète s'efforce à exalter l'orgueil athénien, à fortifier le sentiment de la race, à exciter l'amour du sol. Le spectateur sortait de la représentation avec le mépris des autres peuples et la conviction de son aristie. Cette volonté, évidente, systématique, cache un dessein politique ; il y a une conception d'état derrière l'expression lyrique. Ce caractère du théâtre athénien ne peut être négligé, car les trois notions religieuse, sociale et patriotique se mêlaient intimement dans la conscience des fils de Cécrops.

Une œuvre de Corneille, *Polyeucte* ; deux de Racine, *Athalie* et *Esther*, ressemblent à la tragédie antique. Elles évoquent nos dieux et nos livres sacrés. Le chrétien reconnait dans Joad un ancêtre de ses pontifes et Polyeucte incarne un héroïsme propre à la racine latine. Même mal représentées ces tragédies passionnent une partie des spectateurs qui restent froids à *Britannicus* ou à *Cinna*. Nos deux tragiques n'égalent ni Eschyle ni Sophocle : leur infériorité vient du public de leur temps, le pire qui soit, le public de caste.

Idéalement, ce qui borne notre horizon spirituel et accapare notre sensibilité doit être rejeté : le patriotisme ardent contredit à la communion humaine et nous entretient dans une partialité facilement injuste, cruelle souvent.

Pratiquement, plus l'objet de notre amour est prochain et précis, mieux il profite de notre feu. Selon qu'on envisage l'idéologie ou l'expérience, on tient pour l'un ou l'autre avis, et honnêtement. Dans le silence du cabinet, parmi les livres évocateurs du passé, l'intellectuel ébloui par des aspects panoramiques ne voit plus dans le sentiment de la race qu'un aveuglement générateur de crimes. Au contraire, l'homme d'état, aux prises avec les péripéties de la vie collective, considère le patriotisme comme un élément dynamique essentiel à la conservation et à la prospérité d'une race. Le penseur et le politique ont également raison : à certaines heures, le patriote deviendra l'ennemi de la justice : mais le citoyen universel trahit la cité. Nul ne résoudra cette antinomie entre l'idée abstraite et l'intérêt d'une race : l'écrivain de théâtre obéit malgré lui au sentiment ethnique. Shakespeare, qui a pourtant deviné la supériorité morale des Troyens sur les Grecs, maltraite Jeanne d'Arc, en véritable anglais et Wagner aimera vraiment, dans le brutal Siegfried, le bel adolescent allemand, idéal de son pays plutôt que de sa pensée. « Si on faisait le compte de ce qu'a coûté aux Athéniens chacune de leurs tragédies, on trouverait qu'ils ont dépensé davantage pour jouer les *Œdipes* et les infortunes *de Médée* ou *d'Electre* que pour obtenir par la guerre, la liberté et l'empire ». Ainsi parle le bon Platurque et après lui des professeurs ont poussé des cris en relatant qu'une loi consacra aux dépenses du théâtre l'argent destiné à l'entretien de la flotte ! Même on décréta la peine de mort contre celui qui proposerait d'appliquer à la paye des soldats les sommes destinées aux représentations théâtrales. Les historiens ne manquent pas d'attribuer à un souci de popularité ces distributions instituées par Périclès qui permettaient au peuple de payer sa place au théâtre ! Cette frivolité, scandaleuse en apparence, enveloppe un calcul savant et pratique : pour le découvrir, il suffit de lire les tragédies ingénument. L'art pour l'art, formule décadente, fut inconnue aux grandes époques. Nous voulons aujourd'hui que le moyen soit le but, parce que la volonté morale est morte : obstinément, nous attribuons aux Grecs notre mentalité appauvrie. Le théâtre actuel, en effet, ne se propose que de distraire la classe aisée ; le théâtre de Dyonisos formait des

(1) P. Raymond et P. Janet. *Journal de psychologie normale et pathologique*, janvier-février 1904.

(2) Nietzsche, *Le Voyageur et son ombre*, p. 187.

citoyens et des héros ! Il y a dans le *Mémorial de Saint-Hélène* des remarques sur Corneille plus politiques que littéraires ou le vieil empereur devine avec son instinct de meneur d'hommes, ce que vaut la tragédie pour tremper les caractères et entraîner un peuple par des prestiges de gloire. Sous Périclès, le recensement qui fit retomber 5.000 citoyens dans la classe des métèques ne donna à la cité que 15.090 hommes nés de pères et de mères athéniens. Ce chiffre plus éloquent qu'un discours explique comment tout dépendait de l'enthousiasme et que le premier soin s'appliquait à échauffer et à entretenir les courages. Lorsque, dans Aristophane, Eschyle et Euripide se se disputent, l'auteur du *Prométhée* s'écrie : « Quels hommes il a reçus de moi, des hommes de quatre coudées; ils ne respiraient que pour la lance et le javelot; nul spectateur ne sortait des *Sept devant Thèbes* sans avoir au cœur la fureur de Mars ; par ma tragédie des *Perses*, j'ai inspiré à mes compatriotes l'ambition de vaincre toujours leurs ennemis » C'était un soldat de Salamine, celui qui chantait : « Allez, fils de la Grèce, délivrez votre mère, délivrez votre femme et vos fils, délivrez le temple des dieux, délivrez le tombeau des ancêtres. Voilà, voilà le prix de la victoire. » .

Marathon, les Thermopyles, l'Artémision, Salamine, Platées, Mycale, ne sont pas seulement les trophées grecs, c'est l'Occident sauvé des Asiatiques. Sans ces héros qu'Eschyle entendait former, la race latine « dont nous sommes le soir et peut être la nuit », aurait-elle évolué, avec une même splendeur ? Le dernier des répétiteurs se complaît à blâmer cette étrange indépendance qui opposa sans cesse Sparte, Athènes et Thèbes entre elles jusqu'à l'épuisement de leurs forces. Sait-on bien si cette impuissance de la Grèce à se former en grand état n'était pas la condition de son énergie créatrice ? On mesure les hommes d'après leurs œuvres, non d'après leurs jours. L'imagination ne conçoit pas ce que l'Ionie aurait produit de plus, même en doublant la durée de son existence politique. Eschyle naquit en 525 et Sophocle mourut en 406. L'art tragique dura à peine un siècle mais atteignit une telle perfection que l'admiration ne se lassera jamais.

Entre les 15.000 citoyens d'Athènes et les 1.000 cités tributaires ou colonies, il n'y avait pas de lien religieux virtuel. Les jeux et les fêtes furent institués pour établir un contact moral parmi des individus si divers : ensuite il fallut éblouir les alliés pour leur faire admettre que leur argent servît à entretenir la splendeur attique. De ces besoins positifs sortit une floraison de beauté. L'amour de l'Hellène pour la cité s'épanouit au théâtre.

Ce qu'on nomme le patriotisme de clocher sera toujours le plus vif ; il incarne l'égoïsme et se forme d'habitudes physiques et d'instinctivités. Dans une ville entourée de remparts, il s'établit une intimité, entre l'habitant et les pavés eux-mêmes : son berceau, le lieu de ses études et celui de ses amours, son tombeau même se groupent autour de lui en un rayon si étroit qu'il fait lui-même corps avec le sol et lui emprunte, comme un Antée, toutes ses raisons de vivre. Cette solidarité de l'homme et de sa ville devait affecter une vivacité spéciale à Athènes.

A la dernière scène de *l'Orestie*, Minerve désarme les Euménides et dit : « C'est moi qui rendrai les triomphes d'Athènes éternellement illustres, dans la mémoire des hommes » et le chœur s'écrie : « Adieu, peuple d'Athènes, Jupiter habite cette cité ; vous êtes aimés de sa fille, la vierge ; ceux que Pallas couvre de ses ailes, son père les respecte toujours ». Quelle affirmation pour les 30.000 spectateurs ! Le Dieu suprême et sa fille sont-ils pas les premiers citoyens de la ville incomparable ? Ils l'habitent tout puissants et bénins, Olympiens par la protection, Athéniens véritables par prédilection. Je ne dirai point que les Attiques ont été les plus grands hommes parce qu'ils se sont crus tels : mais l'art ne cessa jamais d'exalter leur orgueil. Il y a là une leçon pour nous qui faisons trop bon marché de nos traditions et laissons nos théâtres tourner aux caravanserails. L'internationalisme politique se justifie peut-être par des mirages de pacificité ; rien n'excuse le cosmopolitisme d'art que l'invasion glorieuse du chef-d'œuvre. Wagner est Dionysos lui-même : toute âme vibrante se joint à son cortége, mais les autres étrangers qui, n'ont pour mérite que de représenter des différences de tempérament ne nous apportent rien et corrompent notre goût, inestimable don patrimonial qu'il faudrait sauver à tout prix.

Thésée, qui se montre généreux pour Œdipe, ne nous représente qu'un caractère noble. Pour l'Ionien c'était l'ancêtre divin, destructeur des brigands, vainqueur du minotaure, le premier roi d'Athènes. Lorsque le vieil aveugle se flatte de payer d'un grand bienfait le léger service qu'il demande au fils d'Egée, il étonne le passant comme il étonnera le chœur jusqu'au moment où il révèle qu'une guerre éclatera entre les Athéniens et les Thébains. « Alors, dans le sein de la terre où elles dormiront, mes cendres boiront les ondes brûlantes du sang thébain, si Jupiter est toujours Jupiter, si son fils Apollon ne ment point. »

Nous sommes forcément insensibles à cette circonstance si émouvante pour les contemporains. Le chœur qui célèbre la blanche Colone remuait leurs fibres en transposant dans la poésie un site familier et des traditions d'enfance. L'aspiration si générale vers un art qui exprime notre temps, doit faire comprendre combien la tragédie fut vivante, miroir d'en-

chantement où l'âme grecque se contemplait ressemblante et héroïsée. Sermons de notre clergé, harangues de nos politiciens, conférences de nos professeurs que sont-ils auprès du chœur tragique exhalant en rythmes prestigieux le sentiment populaire de cette démocratie bizarre où il y avait des pauvres mais point d'ignares.

Il n'y a pas de nouveauté à souligner le patriotisme de la tragédie : mais a-t'on dit qu'il constinuait un des éléments du genre et qu'en le rejetant, on a violé la règle même? Ici apparaît la redoutable question de l'humanisme. Nos génies ont été grecs et romains et non français. Victor Hugo a transporté sur sa lyre sonore le gros drame du boulevard. Celui-là, cependant, avait reçu des dieux la faculté prodigieuse de l'image multiple, colorée, parfois éblouissante. Que lui manqua-t-il pour évoquer Jeanne d'Arc, notre Pallas?

Cet immense horizon que l'archéologie étend chaque jour devant l'esprit moderne empêche de voir, de sentir et d'incarner le présent. Notre admiration dispersée aux rives du Gange, du Nil, de l'Eurotas ou de l'Arno, notre curiosité sans cesse à la poursuite des vestiges ; nos aspirations, enfin, qui faute de se satisfaire, cherchent des pavillons de rêve parmi les ruines, tout s'oppose à ce que nous aimions notre époque et notre lieu.

Or, l'art dyonisiaque est un chant d'amour en l'honneur d'Athènes ; les poètes tragiques se firent les hiérophantes de cette passion civique. Comme les gentilshommes qui se faisaient tuer pour le roi, parce qu'ils étaient gentilshommes, beancoup d'entre nous donneraient leur vie à la patrie par devoir mais sans amour, sans cette passion ardente qui enflammait l'Hellène.

On a porté les plus bizarres jugements sur la tragédie, celui d'Aristote surprend entre tous ; il déclare Euripide le plus tragique des poètes. Le Stagirite ignorait donc le véritable sens de cet art ou bien son goût personnel s'égarait? Quintilien préfère l'auteur d'*Alceste* à celui d'*Œdipe* et il faut attendre Schlegél pour entendre une juste appréciation qui s'accorde avec celle d'Aristophane. Le grand comique abomine trois choses qu'il donne comme symptômes de dégénérescence : la philosophie de Socrate, la tragédie d'Euripide et la nouvelle musique. Elles étaient, en effet, la négation du mysticisme, du patriotisme et de l'art hiératique.

Socrate est mort, décorativement, habilement et la coupe, qu'il a jetée à la postérité après avoir bu la ciguë, à passé de main en main : quelques uns y ont vu le Graal philosophique. Pendant trente ans, le fils de l'accoucheuse conspira à la fois contre la démocratie et contre la religion nationale ; oligarche et positiviste il a donné son nom à la méthode ironique la plus agaçante qui soit : elle humilie l'adversaire, et ce n'est pas une bonne prémisse de conviction mais plutôt une escrime toute sophistique. Nietszche le visionnaire a montré Socrate derrière Euripide comme Méphistophelès se tient derrière le Dr Faust ; et vraiment les aphorismes moraux du poète substituèrent un déterminisme philosophique à l'immanence de la Divinité. L'art s'accomode du merveilleux le plus invraisemblable et ne supporte pas la morale pratique. Eternellement, la vraie toile de fond s'appelle le mystère, tandis que le raisonneur appartient à la comédie. Malheur au poète qui substitue la philosophie à la religion, les muses se détourneront de lui, surtout la muse tragique. En se souvenant de cette formule « le peuple d'Athènes a gagné la bataille de Marathon »; on comprendra à quel point l'individualisme contrariait l'idéal hellénique. Le nom de Miltiades ne se lisait pas sur le tableau du Pœcile représentant sa victoire et Phidias fut accusé de sacrilège pour avoir mis ses traits et ceux de Périclès sur le bouclier de Minerve. L'ostracisme, ce singulier mode d'exil, qui chassait d'Athènes quiconque, sans jugement, sans grief, sur la demande du tiers des citoyens, nous révèle la ferme volonté d'une gloire où le héros ennoblit ses concitoyens sans s'élever au-dessus d'eux, véritable communisme moral ayant pour visée secrète de persuader à tous un orgueil immense du nom athénien. Un esprit attentif, qui ne se laisserait pas distraire par l'extériorité, découvrirait dans la compagnie de Jésus quelque chose des sentiments de la République grecque ; car le dessein d'Ignace de Loyola fut aussi de former une élite impersonnelle où chaque individu s'abdique au profit de l'ordre.

On reconnaît l'esprit aryen et le système de la caste dans cette tentative de 15 000 citoyens servis par 200.000 esclaves. L'énonciation du fait répugne à nos idées chrétiennes mais envisageons le résultat. Par le développement simultané de toutes les facultés de l'homme civilisé, l'Athénien réalisa le type accompli de l'espèce et produisit les modèles futurs des lettres et des arts, tandis que Sparte, exclusivement militaire mourut entièrement le jour ou sa main cessa de frapper. Après la bataille de Corinthe, la Grèce, devenue la province d'Achaïe, conquit spirituellement l'empire romain autant, du moins, que le rayonnement athénien pouvait pénétrer la basse et brutale nature du Tibre ; elle avait déjà conquis l'Orient sous les traits du Macédonien. Il fallut la floraison chrétienne pour renverser cette hégémonie ; elle reparut cependant plus éclatante que jamais au XVe siècle. La Renaissance fut un nouvel avatar d'Athènes et, de nos jours, l'hellénisme constitue encore la doctrine esthétique. Sauf en architecture et en musique, nous continuons notre rôle de métèques artistiques : nos musées ne

sont, dans leurs meilleures parties que des colonies grecques : et la culture ne cessera probablement jamais de se tourner, consciente ou superstitieuse, vers la petite cité attique ou sont nées les méthodes et les formes les plus générales. Ces considérations prennent leur importance de ce fait que l'Athénien, au lieu de songer comme nous à l'universalité et d'être humaniste, fit son effort dans un sens local, soucieux seulement d'incarner sa race et son pays : le génie grec est le fruit de cette concentration spirituelle dans un rayon très restreint.

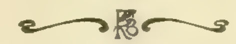
Y a-t-il là une suprême leçon, récapitulatrice des autres ? Les meilleurs, aujourd'hui, n'aiment pas leur temps; le passé les obsède et aussi le lointain. Cependant, lorsqu'on assiste à *Parsifal*, il se produit un phénoméne étrange : ce n'est plus l'émotivité seule qui s'ébranle en nous ; quelque chose d'innomé s'éveille, une fibre longtemps endormie vibre longuement ; et des pensées généreuses se pressent dans notre esprit. Le sens de la race se manifeste à la vue de ces chevaliers teutoniques ou templiers, ancêtres authentiques de nos prouesses et de nos poésies. Nos prières d'enfant, les enseignements religieux, les traditions du foyer, les contes de nos premières lectures et aussi nos rêves d'adolescents reviennent, comme des spectres, nous demander compte de l'idéalité qu'ils nous avaient insufflée ? La chevalerie n'est-elle pas la sainteté agissante et la première idée de perfection laïque d'où sortit notre geste incomparable, la Croisade, plus digne d'un Homère que l'Iliade et qui n'a eu pour chantre que le Tasse ! Parsifal est appelé à un rayonnement incomparable parmi les races latines : cette œuvre, à défaut d'accents nationaux, incarne l'âme religieuse qui éleva nos cathédrales et aussi les traits initiaux de notre histoire : notre roi Louis IX et Parsifal se ressemblent au fond du cœur, purs et vaillants tous deux. Un autre preux a les traits du fils de Gamuret, Godefroy de Bouillon. Il suffit d'avoir indiqué l'œuvre moderne la plus semblable à la tragédie grecque pour montrer combien notre théâtre diffère de celui de Dyonisos et ne pas « confondre le drame historique, tel que la série des Henri » dans Shakespeare, avec l'évocation mythique d'un Hercule, d'un Agamemnon.

Présents, comme dans les *Euménides* et dans *Ajax* ; immanents comme dans l'*Œdipéide*, les dieux sont les véritables protagonistes de la tragédie. Zeus remplit la *Prométhéide*, Hercule le *Philoctète* qu'il dénoue par son apparition ; et même dans *Electre* et *Antigone*, on les pressent invisibles témoins, ces Olympiens, si étroitement mêlés aux catastrophes humaines ; et à tout moment ils surviendraient sans étonner le spectateur. Pourquoi chercher un plus dominant caractère de la tragédie que celui là : le prodigieux voisinage du mortel et de l'immortel, qui permet à la fois d'étaler la torture du Titan, la plaie du fils de Peau, le cadavre du roi d'Argos, et aussi de faire descendre de l'Olympe Minerve protectrice d'Ulysse, Apollon purificateur d'Oreste. Ces dieux, malgré l'universalité qu'on leur attribue, sont surtout les dieux d'Athènes ; un pacte les lie avec la cité attique comme celui de Jehovah avec Israël. Le ciel même est athénien par amitié ! Certes, il ne faut pas l'entendement d'un Anaxagore ou d'un Socrate pour mépriser cette fiction ; mais ces philosophes, éblouis par leur propre personnalité, ont-ils estimé la virtualité d'une telle croyance et son efficacité pour tirer de l'âme hellénique les plus beaux efforts ? Il y a dans la religion une force active et fécondante, un dynamisme puissant : on le voit aux actes comme aux œuvres. Il y a dans le sentiment patriotique une source incomparable d'inspiration : en diminuant ce sentiment a-t-on bien agi, et l'esthétique peut-elle attendre quelque œuvre de ce cosmopolitisme fait de curiosité et de critique stérile qui envahit notre mentalité ?

Ce serait attribuer trop d'importance à l'évolution de sa propre pensée que de remémorer ses états d'esprit antérieurs ; mais j'ai été frappé, en étudiant les tragiques, de trouver deux Melpomène : la Muse et Athènes.

Nous n'avons jamais entendu la louange de Paris que sur les lèvres carminées ou avinées de l'opérette, et cette louange ne célébrait que des plaisirs corinthiens. La cité fut le grand foyer, la large famille adorée par le Grec comme la divinité véritable : il lui dédia sa vie, il lui dédia son art, et son amour lui inspira de tels accents qu'aujourd'hui encore tout esprit cultivé, qu'il soit du nord ou du midi, qu'il blasphème ou qu'il prie, et quelle que soit la patrie de son cœur, salue Athènes comme la patrie de son esprit.

PÉLADAN.



LES PARTIS POLITIQUES ANGLAIS
ET
LES PREMIÈRES LOIS SOCIALES

(*Suite et fin* (1).

LE PARTI CONSERVATEUR

Réglementation du labeur des enfants, des mineurs et des femmes, de tous ceux dont les forces physiques, inférieures à celle des adultes, ne sau-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 16 avril 1904.

rasé des hameaux, concentré des exploitations et partant refoulé dans certaines localités une multitude sans travail et sans abri. La Gentry, pour soulager ses misères, adopta des mesures nettement socialistes. Les paroisses furent groupées en districts civils ; la gestion des fonds confiés à une bureaucratie contrôlée par les magistrats ; des secours à domicile, l'*out door relief*, suppléèrent à l'insuffisance des *work houses*. En vertu de l'Act de 1782, ces aumônes devinrent un supplément calculé d'après le nombre de bouches à nourrir et destiné à compléter le salaire réputé normal. Le 6 mai 1795, les magistrats du Berkshire, bientôt imités de toute l'Angleterre, décidèrent que les prestations seraient faites pour soulager les ouvriers pauvres et en conséquence établirent une échelle de secours, calculée d'après le prix du blé et le nombre des enfants. « Un minimum de salaire était ainsi fixé, où le prix du travail et l'aumône officielle s'ajoutent comme deux quantités complémentaires, de manière à former invariablement le même total ». Le caractère nettement anti-individualiste et obligatoire, c'est-à-dire socialiste de ces mesures fut encore précisé par la loi de 1819 : elle octroyait à chaque paroisse le droit d'acquérir de la terre et d'y employer, à des salaires raisonnables, les sans travail. La création d'ateliers nationaux venait compléter l'établissement du salaire minimum, déterminé non d'après les services, mais d'après les besoins. Cette adhésion passagère à l'Etatisme devint, pour certains Tories, une tradition politique. Lorsqu'en 1834, les Libéraux voulurent réviser la Loi sur les Pauvres, dans un sens conforme à leurs doctrines politiques, ils se heurtèrent à l'opposition de deux conservateurs Stephens et Oastler. « L'homme qui est sans maison, disait l'un, a un compte à régler avec la Société. Un homme qui n'a pas de chaumière, ou une qui n'est pas ce que Dieu voulut qu'elle fût, cet homme est volé ». « Si vous supprimez à l'ouvrier pauvre le droit à l'assistance, déclarait l'autre, tous les autres avantages sont réduits en poussière et deviennent inutiles. » Ces deux Conservateurs posaient dans leur discours le droit pour les travailleurs à une part du capital national, sinon à la protection de l'Etat. Ils restaient fidèles à la tradition de 1782. Le jour où, pour se venger de leur échec sur le terrain de l'Assistance publique, ils organisaient dans le pays une agitation en faveur du « Bill de dix heures », c'était toujours au nom du même principe. Il y a des membres de la Société qui, ne pouvant se défendre eux-mêmes, ont droit à l'appui de l'Etat. Ils montraient ainsi par quels liens logiques, la sympathie du parti conservateur pour les lois sociales se rattachait à son rôle historique.



Ces traditions d'un groupe qui, de plus en plus, s'est dérobé au programme dogmatique pour traduire les poussées instinctives de l'opinion publique sont, on n'en saurait douter, des traditions nationales. Le peuple anglais est plus préparé qu'un autre, par ses souvenirs politiques, ses besoins présents, son tempérament intellectuel, à accepter, dans des cas précis et en face d'une nécessité urgente, les solutions socialistes.

Jamais, comme l'a montré M. Boutmy, des discussions théoriques sur la délégation à tel corps privé des pouvoirs de l'Etat ne pourraient avoir lieu de l'autre côté du détroit. « Une pareille discussion suppose des frontières philosophiquement et juridiquement fixées entre ce qui est public et ce qui est privé. » Or, dans l'histoire britannique, l'Etat et l'individu ont, d'une manière permanente, empiété sur leur domaine réciproque. Nulle part le gouvernement central ne s'est organisé aussitôt qu'en Angleterre et n'a eu aussi vite le sens précis de son caractère national et de sa mission illimitée. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir cette législation de la reine Elisabeth si « paternelle » dans son esprit, et si minutieuse dans sa réglementation. Tout artisan sera contraint de rester fidèle au métier dans lequel il a fait son apprentissage ; aucun ouvrier ne pourra quitter une ville sans un certificat de son patron, sinon il sera emprisonné. La durée de la journée de travail, l'heure des repas, le taux des salaires étaient fixés (1). Mais, et c'est là la contre-partie, nulle part aussi l'initiative des individus ne s'est aussi tôt et aussi souvent substituée à l'Etat, pour gérer les services publics et en assumer la charge. A l'heure où, en France, la Cour des pairs cédait progressivement ses pouvoirs aux légistes, le Parlement des grands seigneurs anglais élimine les fonctionnaires royaux et incarne la suprématie politique, administrative et religieuse. En province, les pouvoirs du shérif, — qui correspondait à nos intendants, — s'atténuent progressivement au profit de magistrats, délégués, non rétribués de l'aristocratie. C'est grâce à cet empressement des initiatives privées à suppléer le gouvernement central, que l'Etat peut attendre jusqu'en 1839 pour contribuer aux frais de l'instruction primaire, et 1857 pour organiser obligatoirement la police dans chaque Comté. Il n'y a donc point en Angleterre de séparation philosophique, ni de frontière juridique qui séparent les domaines de l'énergie in-

(1) Ce fameux statut de l'apprentissage, 5 Eliz. Cap. IV, ne fut complètement supprimé qu'en 1875 38 et 39 Vict., Cap. 86, Section 17, III . A. Stanley Jevons, p 35-37.

dividuelle et de l'action gouvernementale. La limite est purement concrète. Elle résulte de conséquences historiques qui peuvent évoluer, d'un usage qu'il est aisé de modifier.

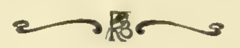
Les caractères que présente l'Angleterre contemporaine venaient encore accroître les dangers d'une confusion entre les rôles réciproques de l'Etat et du citoyen. D'une part, en effet, l'extension du suffrage qui faisait vraiment des députés aux Communes les mandataires de tout un peuple atténuait de plus en plus la méfiance de l'opinion publique vis-à-vis des indiscrétions législatives et la disposait à considérer la loi la plus interventionniste comme l'expression de ses propres désirs et la manifestation de sa propre volonté. D'autre part, aux occasions d'ingérence que donnait déjà l'existence d'un monopole de la terre concentré et immobilisé héréditairement dans un petit nombre de familles, venaient s'ajouter celles que faisait naître une vie industrielle plus générale et plus intense que nulle part ailleurs, à la même époque.

Quelles que fussent les nécessités du présent et les traditions du passé, l'opinion britannique n'aurait pas accepté avec tant de reconnaissance l'initiative du parti conservateur, si la pensée anglaise n'était pas rebelle, de par ses tendances naturelles, au caractère abstrait et absolu du libéralisme économique. Nous avons montré, et nous n'y reviendrons pas, pour quelles raisons psychologiques ces intelligences concrètes préféraient à la clarté des idées générales, enserrées dans les mailles de raisonnements déductifs, des faits précis ou des images vivantes. Les caractères que l'on découvre dans la science anglaise rebelle d'ordinaire aux hypothèses générales et à la terminologie abstraite dans le droit anglais, obscure collection de solutions particulières, marquent également aussi de leur originalité la vie politique du Royaume-Uni. Les libertés civiles ne sont pas pour l'Anglais un droit naturel à tout homme mais « un fait historique propre à son pays », un legs précieux des énergies passées. Lorsqu'en 1867 on discutait l'extension au droit de vote. M. George Brodrick mettait au défi ses adversaires, de citer un seul réformateur qui eût envisagé la franchise électorale comme un droit inhérent à l'Individu. Nous comprenons maintenant pourquoi des jurisconsultes anglais ont pu affirmer, sans être contredits que la notion romaine de la propriété, la faculté abstraite d'user et d'abuser est inconnu de la Common-Law. La « Coutume anglaise » ne reconnaît que des tenures, c'est-à-dire des concessions foncières conditionnelles. Un droit de propriété aussi relatif dans son principe et aussi restreint dans ses applications ne saurait se défendre avec hauteur et ténacité contre les interventions abusives de l'Etat.

***

Et c'est ainsi que pour des raisons psychologiques en vertu de circonstances particulières et à la suite de traditions historiques. l'opinion britannique et partant le parti politique qui, rebelle aux influences des pensées étrangères, la reflétait avec le plus de fidélité étaient préparés à abandonner, les premiers, dans une de leurs applications, les principes du libéralisme politique et à jeter, les premiers, les bases d'une législation sociale.

JACQUES BARDOUX.



LA VIE LITTÉRAIRE

Le Théâtre italien contemporain,

Par JEAN DORNIS.

JEAN DORNIS : *La Poésie italienne contemporaine.* — *Le Théâtre italien contemporain.* (Calmann-Lévy, éditeur.)

Jean Dornis est à la fois romancier et critique. On a pu goûter pour la délicatesse de leur psychologie des romans comme *La Voie douloureuse* et *La Force de vivre*. C'est encore l'esprit le plus fin qui se montre dans ces ouvrages d'une critique agréablement et utilement documentaire : *La Poésie italienne contemporaine*, *Le Théâtre italien contemporain.*

Nous n'apprendrons rien à personne en déclarant que nous avons en France absolument besoin d'ouvrages de cette nature. Il nous faut, oui, il nous faut des guides, simples et discrets, mais sûrs, à travers la littérature de chaque pays. Notre curiosité intellectuelle est intense. Elle est perpétuellement active. Nous sommes empressés à découvrir incessamment des écrivains par delà toutes nos frontières. C'est l'une de nos plus nobles et de nos plus heureuses tendances nationales. Mais cette tendance doit être disciplinée, pour que ces avantages inévitables ne soient pas compromis. Nous risquons, par une générosité louable en son principe, détestable en ses conséquences, d'attribuer plus d'importance qu'il n'en mérite et qui pis est plus de signification qu'il n'en a, à un écrivain qui nous est soudainement révélé. Une telle erreur nous incite à des appréciations bien fâcheuses sur le pays d'où cet écrivain nous arrive. Nous ne risquons pas de méconnaître un écrivain considéré comme génial — c'est un mot que Jean Dornis emploie volontiers, et ce mot dit tant de choses ! — dans le pays où il se développe. Nous ne risquons pas de le méconnaître, car nous

sommes plutôt disposés à nous en faire accroire et plus prompts à augmenter l'originalité d'un écrivain étranger qu'à la mesurer parcimonieusement. Il est donc indispensable qu'un auteur également instruit de la vie littéraire en France et dans le pays où ses prédilections porteront et retiendront son attention, nous fournisse un tableau avant tout exact et fidèle de la littérature de ce pays, nous aide à mettre chaque chose à sa place et chacun à son rang, nous empêche de confondre les caporaux avec les généraux, de prendre les disciples pour des maîtres, et surtout d'accepter bénévolement pour nos maîtres ceux, qui à beaucoup d'égards, sont peut-être les disciples des maîtres français.

Nous chercherons là l'utilité durable des œuvres critiques de Jean Dornis. Il met en ordre nos idées sur la littérature italienne d'aujourd'hui, et les découvertes que nous avons faites peu à peu en elle. Il classe les écrivains qui nous sont devenus familiers, mais le sont devenus avec trouble, par suite de circonstances indépendantes de leur talent... Et c'est ainsi que les livres de Jean Dornis sont de véritables manuels, dans le sens de ce mot dont il ne faut plus abuser, mais dont il faut enfin savoir se servir. Jean Dornis éclaire notre marche, guide nos pas, fait plus encore car il élargit nos sympathies pour les œuvres qui sortent encore tout armées pour l'avenir, du vigoureux génie latin.

Jean Dornis a une qualité bien rare. Il n'encombre point ses livres critiques d'une personnalité impérieuse, qui veut tout de suite imposer les opinions qu'elle soumet. Jean Dornis possède cette sagesse de ne point vouloir nous expliquer par des raisons ingénieusement enchaînées ce que nous ne savons pas encore; il lui suffit de nous faire d'abord savoir ce que nous nous expliquerons bien nous-même lorsque nous le saurons. Sa critique est donc narrative, descriptive, biographique, anecdotique : c'est la meilleure manière qu'elle ait d'être vraiment critique. Elle nous révèle la vie des hommes, l'origine et la destinée des œuvres. Que peut-elle faire de mieux ? Je vous le demande. Il sera toujours temps pour nous, ayant cette vérité en notre possession, de la dénaturer par des argumentations avantageuses et fallacieuses... Mais en attendant, que ce guide aimable est donc précieux, et que ses services nous sont agréables ! Si même, par aventure, il se laisse aller jusqu'à discuter lui-même les écrivains qu'il a seulement entrepris de nous présenter, nous suivons avec goût sa discussion qui est trop raisonnable pour se prolonger et qui disparaît comme elle a paru sans qu'on sache pourquoi... uniquement sans doute parce qu'il fallait que ce guide excellent nous suggérât aussi les débats qu'entretiennent en Italie les écrivains italiens.

* * *

Ces débats ne peuvent être encore ni très profonds, ni très variés, car le théâtre en Italie est encore à sa première période de vie. Il est encore en quête de ses caractères essentiels et de son influence.

Malgré des précurseurs comme Goldoni et comme Alfiéri, toutes sortes d'obstacles s'opposaient encore au développement d'un théâtre italien national. Les théâtres italiens semblaient surtout empêcher, retarder la naissance du théâtre italien.

Jean Dornis se tient pour assuré, que la comédie des patois, le théâtre dialectal, qui alimentera un jour le superbe débit de la langue, calme et unifiée, est la source même la plus riche du théâtre national : « Il y a, dit-il, un symbole antique qui reflète un aspect persistant des conditions de la vie : c'est la légende du géant Antée, fils de la Terre qui reprend des forces chaque fois qu'en s'abaissant il se rapproche de sa mère nourrice. Ceci est l'histoire même du théâtre italien contemporain. » Avant qu'il n'y eût un théâtre italien, il y avait un théâtre piémontais. Il se meurt maintenant en dépit de tous les efforts pour le vivifier. Chaque jour, en effet, Turin et Milan abandonnent leur originalité locale pour devenir italiennes, ou même cosmopolites. Ce sont deux villes universitaires très cultivées : la bourgeoisie abandonne l'emploi du dialecte ; seule, l'aristocratie se flatte d'en maintenir l'usage. Mais que peut l'aristocratie ? Il y avait aussi un théâtre milanais, bolonais, vénitien, napolitain, sicilien. Peut-on dire qu'ils disparaîtront tous, que Venise oubliera l'exemple de Goldoni, que Naples laissera déposséder par de nouveaux personnages dramatiques le seigneur Pulcinella ; que la Sicile se privera du théâtre où s'exprime la vie sicilienne avec toute sa vigueur et dans tout son relief, cette vie dont Pasquino est la personnification ? Non pas.

La comédie de dialecte, ayant représenté un progrès dans l'histoire du théâtre italien, subsistera plus forte ici, là plus faible, mais toujours vivante : « Elle a fait, dit Jean Dornis, une condition meilleure à l'art dramatique — puisque l'occasion lui a été donnée de pousser des racines dans le sol provincial, — aux auteurs et aux comédiens puisqu'elle leur a assuré des publics fidèles, bienveillants, prêts à saisir toute allusion à l'actualité, à permettre toute excursion sur le terrain des mœurs nationales. » Cependant, grâce à la comédie de dialecte et contre elle, le théâtre national trouve alors ses initiateurs, Paolo Ferrari, qui rajeunit la comédie goldonienne, et s'efforce à une vérité tempérée. Achille Torelli, qui s'approche davantage de la réalité, anime des personnages qui sont

vraiment des hommes et ne sont que cela, exprime avec simplicité les mœurs de la civilisation italienne.

Ce n'est point la manifestation de ces mœurs qu'on cherchera dans le théâtre historique de Corra, de Cavalotti, de Gubernatis, de Bovio, de Corradini, mais voici venir les écrivains modernes. A chacun d'eux Jean Dornis consacre non point un portrait, non point une critique, mais une étude qui est à la fois critique et portrait. Partout, Jean Dornis les raconte, eux et leurs pièces. Et leurs silhouettes précises sont dessinées dans notre mémoire.

C'est Giacosa, facile, aimable, gracieux, heureux, toujours facile, toujours aimable, toujours gracieux, toujours heureux. Il se permet d'abord d'obtenir un triomphe avec une bluette : *Une partie d'échecs*. Il met en vers le pittoresque du moyen âge, un moyen âge trop doucement pittoresque pour être réellement moyen âge. Il n'attend pas qu'on se lasse. On l'avertit qu'il faut changer de sujets, de manière. « Il faut, lui dit Carducci, que vous arriviez à un art plus vrai, plus contemporain, plus profond. » Giacosa est docile, il change. Et il est de plus en plus heureux. Il analyse des caractères comme il faisait des fantaisies sans caractère. Il subit avec originalité toutes les influences. Il n'en redoute aucune, et toutes lui sont profitables. C'est le plus heureux des dramaturges. Les professions de foi et les exemples réalistes et naturalistes qui partaient de France, arrivent jusqu'à lui. Il accepte les uns et les autres. Et il écrit hardiment des œuvres vraies. S'il connaît les échecs injustes, c'est pour connaître bientôt les justes réparations. Il parvient ensuite au triomphe immédiat. On édite en 1900 sa comédie en quatre actes *Comme les Feuilles* et les éditeurs, à moins que ce ne soit l'auteur, y glissent cette note :

« ... Le théâtre italien ne se souvient pas d'avoir enregistré un succès aussi enthousiaste et aussi unanime que cette soirée du 31 janvier 1900 où a été donnée la comédie de Giacosa *Comme les Feuilles* ; un autre fait qui est, lui aussi, sans exemple a été l'unanimité avec laquelle les journaux de toutes nuances ont loué cette œuvre. »

Et les éditeurs publient les articles de tous les critiques ! Emouvante unanimité ! Ils s'entendent pour louer ; ils consentent à louer aussi pour les mêmes motifs. Cet accord est encore plus singulier. Ils attestent que Giacosa corrige les mœurs en riant et que c'est justement la mission du théâtre. Il est convenable à l'Italie, où la passion est plus forte que partout ailleurs pour créer et pour détruire, que le théâtre présente la protestation de la société contre les fantaisies et les égoïsmes de l'individu. Ainsi fait Giacosa, qui, ayant fait tout le reste, peint ses compatriotes et détermine l'excacte valeur sociale de chacun d'eux. Giacosa personnifie donc avec bonheur toutes les métamorphoses du théâtre italien d'hier et d'aujourd'hui ; il est assez heureux pour personnifier la métamorphose prochaine du théâtre italien de demain.

Verga n'a point cette plasticité. Son originalité est plus profonde et plus forte. Il est Sicilien, il reste Sicilien. Il a d'autant plus de chances de le rester que d'abord il avait failli ne pas s'apercevoir qu'il l'était. Il donnait dans la fantaisie conventionnelle, factice, mais enfin il s'aperçut que la vie rurale pouvait être sujet de littérature, que les mœurs rudes, l'âme tragique des paysans étaient dignes d'inspirer un artiste. Il écrivit *Cavalerie rustique*. Il eut la vertu de l'écrire avec simplicité, avec sobriété. Et ses paysans siciliens sont depuis vingt ans des héros inoubliables et jeunes. C'est l'entrée glorieuse du fait divers dans l'art. Il n'est point philosophe, il n'est pas moraliste, il est dramaturge. Tant de dramaturges ne sont que moralistes ou ne sont que philosophes ! Jean Dornis le compare à Mérimée et s'excuse de la liberté grande. Verga est aussi heureux que Giacosa.

Rovetta ! Il semble antérieur à ceux dont il est pourtant le contemporain. Il écrivit des drames par gajeure et un peu par amour. Ce sont là des amours et des paris dangereux. Je ne sais si Rovetta gagna l'amour qu'il voulait, mais il gagna son pari. Il fit plus puisque, ayant commencé par hasard d'écrire pour le théâtre, il continue par habitude. C'est un dramaturge aisé. Jean Dornis l'apprécie avec agrément : « *La Trilogie de Dorine* contient, en germe, les qualités et les défauts de Rovetta. Il s'y révèle comme un peintre excellent des milieux, et comme un analyste superficiel des caractères. Tant que le rideau est levé, on a un sentiment intense de la réalité, de la vie : tout est vrai, le décor, les mouvements, les événements ; au moment où le rideau tombe on est déçu. A supposer que la pièce s'achève dans les faits, elle ne finit pas dans les âmes — ni dans l'âme des personnages, ni dans la nôtre. C'est que ces gens-là n'étaient pas des caractères. Nous avons cru qu'ils étaient en chair et en os comme nous, — c'étaient de prodigieux automates au service de l'imagination et des sentiments tour à tour brillants et délicats de l'auteur. » Au reste, Rovetta oublie souvent de conclure. Il termine ses pièces, mais ne les veut point dénouer. Incertitude d'esprit ? Insuffisance de philosophie ? Qu'importe à celui qui cueille le succès en passant et le respire ! Rovetta le rencontre partout. Réaliste et moderniste avec la *Trilogie de Dorine*, *Réalité*, *Les Déshonnêtes*, il écrit soudain *Romantisme* et pourquoi ? « J'ai écrit *Romantisme* dans la pensée de ressusciter l'ambiance de notre vie italienne pendant la révolution vénitienne et lombarde. Mon but était de montrer l'état d'esprit

de ce temps-là, le contraste des préoccupations de ces exaltés avec celles des gens d'aujourd'hui. Je faisais jouer un drame patriotique en plein socialisme! Le succès imprévu prouve que le patriotisme n'est pas mort chez nous quoi qu'on dise... » Rovetta a mis beaucoup dans son œuvre. L'opinion y mit encore davantage et c'est un triomphe, Rovelta l'explique avec une loyale bonhomie : « Le roman et le drame historiques ne renaissent pas par un regain d'amour pour l'histoire en elle-même, mais parce qu'ils sont une réaction idéaliste. Le public en use cette fois dans son engouement comme jadis lorsqu'il soutint les naturalistes contre le romantisme de carton qu'on lui avait offert pendant vingt-cinq ans. Il était las alors de voir des fantoches sur la scène au lieu d'y applaudir de l'humanité vivante. Quand cette humanité-là s'est produite, parlant, agissant, souffrant, on a applaudi, ce qui est bien. Mais la vérité est tombée aujourd'hui à une réalité trop vulgaire et le public veut du nouveau, c'est-à-dire qu'il souhaite qu'on lui apporte de la vérité encore, mais, cette fois, enveloppée d'un certain idéalisme poétique... Il a assez au théâtre de cette platitude ajoutée à celle qu'il côtoie inévitablement dans la vie... » Et cela prouve que Rovetta comprend les goûts du public ou qu'il les devine. Et cela prouve que Rovetta est lui aussi un dramaturge heureux.

Et suivrons-nous ici Marco Praga, Roberto Bracco, Camillo Traversi qu'il ne faut pas confondre avec Giannino Traversi, Giannino Traversi qu'il ne faut pas confondre... et — hors cadres! — d'Annunzio à qui nous devons ces œuvres d'un lyrisme éblouissant et verbeux et ce titre à nul autre pareil : *Les victoires mutilées*, et Butti, Enrico Butti, si différent des autres. Enrico Butti dramatise les débats qui entre la science et la foi, se livrent dans les consciences. Il expose ses idées, car il en a et les croit bienfaisantes. Il se pique d'avoir en sa possession une vérité humaine, et il désire que ses contemporains en fassent leur profit. Enrico Butti, nous dit Jean Dornis, s'en tient à ce fait d'expérience : le cerveau de l'homme qui enchaîne les causes avec les effets veut que la douleur ait une cause ; il souffrira plus cruellement que de la douleur même de la pensée scientifique que la douleur est un incident sans explication. Il exige que l'on tienne compte de l'instinct qui n'admet point que l'épreuve soit perdue, mais qui veut que le sacrifice ait un but et que ce but soit divin. Il met en scène des hommes et des femmes qui sont engagés dans des études scientifiques où l'on apprend qu'il est vain de chercher le pourquoi des choses et qu'il faut se contenter d'observer le comment des phénomènes, les uns et les autres, il amène ces champions du nationalisme devant le drame de la mort, il rompt brusquement les fils de tendresse qui les rattachaient à un être adoré et leur demande : « Que voulez-vous? Que souhaitez-vous? Quelle consolation trouvez-vous dans vos doctrines? Quel adoucissement pouvez-vous répandre autour de vous? » Et quand il les a convaincus par le spectacle de la souffrance des autres comme par celui de leur propre douleur que la négation les laisse sans ressource d'espoir, sans force de vie devant le fantôme de la destruction totale, il les oblige à entendre par la bouche d'un être simple, femme en larmes, jeune homme amoureux et désespéré, la vieille leçon de la sagesse humaine qui dit : votre science n'en sait pas plus long que mon ignorance sur ce qui est essentiel et elle nous laisse sans soutien devant l'irréparable.

Jean Dornis définit fort bien ce jeune philosophe de juste milieu qui, pour vouloir concilier tout le monde, est attaqué de toutes parts. Et au moins voilà un dramaturge italien qui ne ressemble pas aux autres comme un frère.

Car les autres se ressemblent tous. Ils sont tous un peu falots, prudents et adroits, cherchant l'inspiration sans audace, peu portés à heurter le public qu'ils préfèrent caresser... Ce n'est point la faute de Jean Dornis s'ils nous paraissent tels. Ils sont tels, en vérité. Et, sans doute, on peut lui reprocher de les avoir tous présentés sur le même plan, et nous avons besoin de beaucoup d'érudition personnelle pour distinguer à travers ces études ceux qui sont des créateurs et ceux qui sont des assimilateurs... Certes, Jean Dornis nous aide à les distinguer, et nous avons assurément l'érudition qui convient, mais peut-être que Jean Dornis s'est fié à nous exagérément! Par suite, nous discernons assez mal dans ce livre où l'on aperçoit pourtant le reflet de toute la critique italienne l'influence exercée par chaque écrivain. Mais qui sait d'ailleurs si cette influence est commodément saisissable! qui sait si elle est assez profonde pour valoir la peine d'être comptée! Au moins, et encore que j'eusse aimé sur ce point un chapitre riche en documents, on devine bien l'influence exercée par les littératures étrangères sur le théâtre italien, les Scandinaves et les Allemands d'un côté, de l'autre toute la littérature française contemporaine, celle-ci perpétuellement présente et perpétuellement agissante.

C'est pourquoi nous pénétrons facilement les dramaturges italiens, nous les connaissons et nous les reconnaissons. Nous les aimons d'autant mieux. Jean Dornis ne néglige rien pour fortifier le goût que nous avons de leurs œuvres. Il n'insinue pas que nous les devons fréquenter et goûter. Il ne plaide pas pour eux... Non, mais il prouve par son exemple qu'un esprit cultivé, qu'une âme distinguée doit se plaire en cette compagnie. La sympathie pour la littérature italienne, une sympathie chaleureuse et

contenue, vivifie ces ouvrages élégants et simples et leur communique la plus aimable personnalité. Lorsque Jean Dornis, après la *Poésie* et le *Théâtre*, nous aura donné le *Roman italien contemporain*, nous posséderons ainsi le tableau complet de la littérature d'imagination dans un pays où l'imagination ne laisse pas d'être reine et maîtresse de la littérature, un tableau précis, bien ordonné, tout éclairé de fraîches et vives couleurs.

J. ERNEST-CHARLES.



THÉATRES

Opéra : *Le Fils de l'Étoile*, drame lyrique en 5 actes. Poème de M. CATULLE MENDÈS : musique de M. CAMILLE ERLANGER.

M. Catulle Mendès — nul ne l'ignore, et ce n'est pas moi, non certes, ce n'est pas moi qui le lui reprocherai — M. Catulle Mendès est un fervent du symbolisme. Sa première profession de foi date de 1871, et il la renouvelle, aujourd'hui même, en ces termes : « Au plus médiocre poète n'est pas interdit le symbole, sans lequel aucune œuvre d'artiste ne saurait avoir de prolongement dans l'humanité entière. »

Voilà qui est parfait, et de toutes nos forces nous applaudissons. Mais le symbole doit tenir à quelque chose... C'est à mettre en lumière une idée, c'est à rendre tangible, perceptible à notre conscience, et mieux que perceptible, éclatante pour elle, telle conception de la vie qui sans lui demeurerait dans une sorte de pénombre. M. Catulle Mendès le sait aussi ; il connaît et il aime assez Wagner pour être convaincu de cette vérité d'art. Or, voici l'idée de M. Mendès, précisée par lui-même : « Il y a, au commencement des peuples, l'Amour et la Foi. Capables encore de sursauts héroïques, les nations finissantes ne connaissent plus la foi ni l'amour. Est-ce donc que l'instinct d'aimer et l'instinct de croire soient tout à fait abolis en elles ? Non, mais rompues par la fatigue de l'effort et des chutes, elles se résignent à des accomplissements plus voisins, plus faciles. Lâchement, mélancoliquement, splendidement aussi, à cause des *phosphorescences de la décomposition* — il me semble avoir déjà vu quelque part cette magique et puissante image que M. Catulle Mendès aurait dû placer entre guillemets..., dans Baudelaire ou dans Gautier : (préface des *Fleurs du Mal* ou des *Histoires extraordinaires* d'Edg. Poë — donc à cause des phosphorences de la décomposition au crépuscule, il y a, à la fin des peuples, la Volupté et l'Illusion... C'est la pensée que j'ai voulu mettre dans cette pièce de théâtre. »

Voilà qui est excellent encore, et l'on ne saurait assez louer un poète de s'appliquer à soutenir, à étayer d'une grande idée l'anecdote humaine qu'il va présenter aux spectateurs. Et cette anecdote, il prend soin de nous en fournir lui-même l'argument, pour éviter qu'on la travestisse ou qu'on l'interprète mal : Sous l'Empereur Hadrien, Bar Kokeba ou Barcochebas — ce nom, d'origine syriaque, signifie : le *Fils de l'Etoile* — excita contre l'Empire la révolte des Hébreux. Bar Kokeba avait eu pour annonciateur le très docte Akiba, prêtre, mage, astrologue, kabaliste. Malgré le sacerdoce de celui-ci, l'insurrection eut plutôt un caractère politique qu'un caractère religieux. Il semble bien que le Fils de l'Étoile ait moins été un faux Messie qu'un apôtre révolutionnaire. Quoi qu'il en soit, il fut un patriote longtemps acharné. Il faillit réédifier contre Rome conquérante l'indépendance de sa patrie. Amolli dans les victoires et les opulences, ou accablé sous le nombre, il fut enfin vaincu par l'Imperator Julius Severus ; on le trouva, parmi les morts, lié, étouffé, étranglé de serpents... Telle est l'anecdote, ajoute M. Catulle Mendès, que, à cause de l'éloignement et de l'incertitude, j'ai pu, sans souci des précisions de l'Histoire, développer dans un mystère de légende afin qu'elle devînt poésie et musique. »

Parfaites encore, toutes ces précautions liminaires, prises par l'auteur lui-même, qui nous donnent des éclaircissements sur tout ce que nous avons intérêt à connaître et ne nous laissent rien ignorer de sa doctrine, non plus que de ses intentions !... Profession de foi symboliste, nous l'avons... Idée maîtresse servant de support à l'œuvre, nous la tenons aussi... et nous voyons qu'elle ne manque pas de grandeur... Anecdote enfin, trait historique ou qui du moins plonge par ses racines dans l'Histoire, nous la savons aussi. Nous savons tout... nous en savons trop... Un peu moins d'intentions eût peut-être été plus habile.. Et le malheur est que tant de préparatifs, tant de précautions liminaires, ne servent qu'à mieux mettre en lumière l'insuffisance de la réalisation. Le symbolisme d'une œuvre dramatique, faut-il le répéter une fois de plus quand on l'a déjà tant dit? ne consiste pas dans l'accumulation des signes concrets et saisissants que le poète utilise pour nous préciser une idée : Lys fleurissant, étoile qui brille soudain, etc., etc..., ingéniosité d'un éclairage ou habileté d'un praticable. S'il n'était que cela, il se réduirait à des trucs d'opéra et à des machineries de coulisses. Et c'est précisément parce qu'il fut *autre chose*, parce qu'il doit être autre chose, que

nous en sentons l'insuffisance lorsqu'il n'est *que cela*.

Plus et mieux qu'aucun autre, M. Catulle Mendès aurait dû le comprendre. Plus et mieux qu'aucun autre, en effet, M. Catulle Mendès connaît son Wagner, puisqu'il fut l'un des premiers en France, après Baudelaire, à le comprendre, à l'aimer et à le faire aimer. S'il avait pénétré, comme il convient, ce maître admirable du symbolisme dramatique, la première chose qu'il y eût vue, c'est que l'essence même, la condition d'existence et de vitalité du symbole, c'est d'être la traduction d'une forte *vie intérieure* chez les personnages dont il s'agit exprimer l'âme. Voilà ce que nous enseignent, ce que magnifiquement nous révèlent les héros wagnériens, depuis ceux de la première manière du maître, un Tannhaüser, un Lohengrin, jusqu'à ceux de la dernière : un Tristan ou un Siegfried. Je sais bien qu'on a quelque mauvaise grâce et qu'on témoigne d'une sorte de pédantisme à évoquer l'image et le nom d'un génie prodigieux entre tous pour paraître en vouloir écraser ceux qui viennent à sa suite... Dieu me garde d'une telle tendance qui irait directement à l'encontre de mes intentions et de mes idées ! Mais enfin M. Catulle Mendès est tellement imbu de Wagner, il l'a si ardemment étudié et pénétré, il est lui-même un talent si prodigieusement *assimilateur* — je souligne le mot, car on en trouverait la justification dans tout ce qu'il a produit — qu'il n'y a rien de surprenant à le voir subir à un tel degré, la main-mise et le despotisme d'un génie qui a déjà fait tant de victimes ! Une de plus ou de moins, cela ne compte pas, et M. Mendès après M. Vincent d'Indy, après tant d'autres, est le dernier venu. Il y en aura d'autres encore après lui.

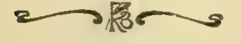
L'influence est manifeste, et l'imitation, pour ne pas dire le pastiche, se présente à notre esprit, avec tous les caractères de l'évidence. Son Bar Kokeba, son Messie, Fils de l'Etoile, dans sa première incarnation, et durant tout le premier acte, a les caractères essentiels du héros wagnérien, Lohengrin et Tannhäuser confondus. Il en présente jusqu'à l'attitude, et le praticable dont se sert le poète qui fut, je veux le croire, metteur en scène, est un praticable éminemment wagnérien. Lorsque nous le voyons arriver « de profondeurs hautes et noires, tout blanc et seul lumineux sous l'astre qui chemine dans le ciel », il nous est impossible de ne pas évoquer aussitôt l'image du Chevalier au Cygne. Mais, voyez le miracle : dans l'esprit de M. Catulle Mendès si complète, si absolue est l'assimilation du génie wagnérien, que précisément il se transforme en *procédé*, et se substitue spontanément à toute conception originale. C'est une véritable hantise qu'il subit, hantise comparable à celle dont témoigna M. Vincent d'Indy dans ses premières œuvres, dans son *Fervaal* par exemple, mais avec plus d'abondance, plus de verve, plus de puissance et d'ingéniosité verbale chez M. Mendès, car celui-ci a, comme fabricateur de vers, un bien autre métier. L'envoûtement est pareil, le processus mental est identique. M. Catulle Mendès pense *wagnériennement*, et nous en avons touché du doigt la preuve la plus certaine, puisque dans un sujet antique comme sa *Médée*, et qui avait toute raison d'échapper à la main-mise du despotisme wagnérien, il n'a pas résisté au plaisir d'affirmer sa foi dans la conclusion du drame.

Donc Bar Kokeba, fils de l'Etoile, est de pure descendance wagnérienne, enfant tout à la fois de *Tannhäuser* et de *Lohengrin*. Mais il n'est pas seul de son espèce. Toute la suite du drame, depuis son apparition comme nouveau Messie et sauveur du peuple hébreu, traduit une double et contrastante influence, celle de la vierge Séphora, chaste épouse après avoir été vierge pure, et celle de la captive Lilith, troublante apparition de volupté « splendide de vêtements de pourpre et de longs cheveux d'or, radieuse de blancheur charnelle ». Toute la lutte, tout le drame de conscience qui se développe chez le fils de l'Etoile, sont subordonnés à ces deux influences, et vous y retrouvez, n'est-ce pas, sans qu'il soit besoin d'insister davantage, comme une seconde épreuve, atténuée, mais fidèle, de ces deux figures symboliques bien connues et illustrées par le génie : Elisabeth de *Tannhäuser*, et Vénus du même *Tannhäuser*. Changez le milieu, modifiez les costumes, substituez une anecdote à une autre, une affabulation à une autre, et vous retrouvez l'essentiel de ce que nous aimons, de ce que nous admirons, marqué par la griffe de l'immortel génie.

Était-il donc bien utile de nous donner cette seconde épreuve ? Voilà ce qu'il semble logique de nous demander aujourd'hui. N'y a-t-il pas là comme un effort dans le vide, un effort condamné par avance. Et c'est ici que nous arrivons à la contribution du musicien... Si quelque chose pouvait rajeunir, ou du moins contribuer à vivifier un sujet aussi rebattu, aussi quelconque que cette lutte de l'homme entre les deux influences féminines, l'une bienfaisante, l'autre pernicieuse ; si ce cliché que nous connaissons tous, et auquel vient s'ajouter un autre cliché, la restitution d'une Judith au camp d'Holopherne réincarné en un général romain ; si, dis-je, une telle accumulation de banalités pouvait être sauvée par quelque chose, c'était bien et uniquement par la vertu vivifiante de l'élément musical. C'était là un effort digne de tenter un musicien, par sa difficulté. Dirai-je que M. Camille Erlanger n'y a pas réussi ? Il serait malaisé de marquer une trouvaille dans cet effort, matériellement considérable, que représente une partition de cinq actes.

Pas une trouvaille... c'est-à-dire pas une de ces phrases qui oppriment le souvenir, pas un de ces thèmes qui s'imposent, parce qu'ils répondent à une émotion vraie et profondément sentie... rien en un mot qui rappelle l'essence même de la musique et qui réponde à sa définition : traduction d'une vie intérieure, sans quoi elle n'est rien, ou moins que rien... Beaucoup de métier, cela va sans dire; une faculté d'assimilation très puissante et que nul ne contestera, faculté, qui d'ailleurs, est le propre de M. Camille Erlanger, tout autant que de M. Catulle Mendès, et qui va de certaine langueur massenétiques au dynamisme wagnérien... Mais pour ce qui est de la puissance d'émotion, de la *progression*, qui est la loi même du développement musical, comme elle l'est du développement poétique... n'allez chercher rien de semblable, car vous perdriez votre peine. Tout s'affirme au même plan, comme il advient dans un tableau mal composé, sans ombres ni lumières — car ce ne sont pas les trucs plus ou moins ingénieux d'une machinerie habile, ne nous y trompons pas, qui constituent les *vrais contrastes* d'un drame musical, non plus que les artifices des décorateurs : c'est le poète et c'est aussi le musicien... Il ne sert de rien qu'à l'instant où des personnages descendent le long d'un ingénieux praticable, éclairé par des projections qui bénéficient des trouvailles de la Loïe Fuller, il ne sert de rien que les habiles puissent s'exclamer : « C'est un Gustave Moreau qui marche », comme je l'entendais autour de moi... Si j'avais été M. Catulle Mendès ou M. Camille Erlanger, cette observation eût sonné à mon oreille comme la plus cruelle des critiques, car c'est toujours un mauvais signe quand l'art du décorateur fait oublier celui du poète et du musicien ! En somme un grand effort inutile, beaucoup d'agitation dans le vide... une œuvre qui n'ajoutera rien au prestige de l'Ecole française, car elle ne décèle aucune originalité, ni dans la conception première, ni dans la réalisation... Et si maintenant nous songeons au concours d'efforts matériels qu'implique cette réalisation, n'est-il pas regrettable de penser qu'ils aboutissent à un tel résultat ?

PAUL FLAT.



LA FIN DU RÈGNE D'ISABELLE

—

L'Espagne et la liberté

Par MONTALEMBERT

(Documents inédits)

Le 28 février 1877, la première chambre du tribunal civil de la Seine était envahie par une foule telle que les couloirs mêmes ne suffirent pas à la contenir. Selon l'habitude, les avocats stagiaires étaient en nombre, mais de l'avis des habitués du Palais, on n'avait pas vu pareille affluence depuis les beaux jours de Berryer. Etait-ce le renom des deux plaideurs qui excitait à ce point la curiosité du public ? Je crois plutôt que c'était celui des parties en cause. Si l'on n'entend pas tous les jours plaider l'un contre l'autre deux avocats de la valeur de Mes Allou et Bétolaud, l'affaire qui venait devant le tribunal n'était pas banale non plus. Derrière la question de propriété littéraire qui était en jeu, il y avait, en même temps que des intérêts moraux opposés, deux noms retentissants, deux hommes illustres dont l'un (Montalembert) était mort depuis huit ans tout à l'heure, et dont l'autre (l'ancien Père Hyacinthe) était toujours vivant — si vivant, qu'après avoir révolutionné la Suisse française et rompu publiquement avec le gouvernement de Genève, son complice, il s'apprêtait à faire à Paris une rentrée sensationnelle.

De quoi s'agissait-il en somme ? Il s'agissait de savoir si le Père Hyacinthe avait ou non dépassé son droit en publiant dans la *Revue Suisse*, en vertu du mandat spécial qu'il avait reçu de Montalembert en 1869, l'ouvrage que ce dernier avait écrit au lendemain et à l'occasion de la chute de la reine Isabelle, sous le titre de *l'Espagne et la liberté*.

Et qu'est-ce que c'était que cet ouvrage et pourquoi n'avait-il pas été publié du vivant de son auteur? C'est précisément ce qui va être l'objet de cet article.

I

Au mois d'octobre 1868, le Père Hyacinthe, qui ne perdait aucune occasion de dire son sentiment sur les questions de politique intérieure ou étrangère qui étaient à l'ordre du jour, adressa à la *Rivista universale* de Gênes sa fameuse lettre sur la révolution en Espagne. Après l'avoir lue, Montalembert, malgré le déplorable état de sa santé, voulut écrire pour le *Correspondant* quelques pages dans le même sens, « mais M. Foisset et d'autres se récrièrent avant

même de savoir ce qu'il voulait dire, et montèrent un coup pour le réduire au silence (1). »

Cependant il se mit au travail, et le 25 décembre 1868, son article était devenu une importante brochure qu'il livra *ad referendum* à ses amis du *Correspondant*. Mais il se heurta à un refus d'insérer catégorique de leur part et son manuscrit ne fut même pas admis à correction, quoiqu'il eût pris l'engagement d'accepter les suppressions qui seraient jugées nécessaires. Que renfermait-il donc de si hardi ou de si grave ? Je viens de le relire dans une des rares épreuves que Montalembert avait pris soin de distribuer à quelques amis dévoués et sûrs, et j'avoue en toute conscience n'avoir rien trouvé qui justifiât sa mise au rebut, dans les 17 paragraphes dont il se compose.

*
* *

Montalembert commence par demander au passé le secret du présent. Il interroge les huit siècles de grandeur de l'Espagne qu'il dépeint dans un langage éclatant, bien que sentant un peu trop le discours, car il ne put jamais se défaire du style oratoire. Puis tout change par l'*union trop intime du Trône et de l'Autel.* Il a alors des pages superbes sur l'Inquisition d'Espagne, « la première nation du monde, jusqu'à ce qu'elle ait sombré dans son propre triomphe, énervée, abâtardie, emprisonnée, déshonorée par le despotisme, le despotisme spirituel et temporel, la monarchie absolue. » Lui qui avait dit déjà : *L'Inquisition plus hideuse* à mon sens que la Terreur, il dit de Philippe II : « *L'âme de l'Espagne se pétrifia entre ses mains sanglantes.* » Il poursuit et se fait le juge impitoyable de ce pays qui s'abandonne au despotisme spirituel et temporel. Il a pour ces souverains abaissés qui se succèdent, des stigmates *ineffaçables* ; il dit de Philippe IV : « *Ce roi catholique a trente-deux bâtards, et ne laisse pour fils légitime qu'un avorton* ! »

Il ressort, écrit-il, de toute l'histoire de l'Espagne moderne, la plus terrible et la plus nécessaire des leçons. C'est la décadence, l'irrémédiable déchéance d'un pays qui, par amour excessif de l'unité, du repos, de l'ordre *apparent*, s'abandonne au despotisme spirituel et temporel. Nulle part l'absolutisme n'a été plus complet, plus universel ; nulle part, les résistances générales, provinciales, locales, personnelles, n'ont été plus étouffées et nulle part aussi la déchéance n'a été plus universelle, plus rapide, plus irrémédiable. La lutte y avait tout vivifié, le monopole y a tout perdu.

Enfin, après avoir acheté par la condamnation du passé le droit de juger le présent, il se retourne du côté du parti révolutionnaire et lui demande compte avec la même âpreté, des sacrifices imposés par lui au nom de la liberté, à la croyance et à la foi. On se souvient, en effet, qu'après avoir proclamé la liberté des cultes, les Républicains qui s'étaient emparés du pouvoir avaient chassé les Jésuites, supprimé les congrégations et fermé les couvents.

*
* *

Toute cette première partie écrite de verve, dans un flot de paroles qui fait songer à une lave enflammée, aurait dû provoquer l'admiration des hommes du *Correspondant.* C'est pourtant sur elle que s'exerça avec le plus d'acharnement et le plus de sottise le crayon, j'allais dire la férule, de M. Guizot. Car il faut que vous sachiez que ce doctrinaire protestant qui avait entraîné par son obstination la chute du roi Louis-Philippe, gouvernait et régnait dans le sein du comité qui présidait aux destinées du parti catholique-libéral, entre l'évêque d'Orléans et M. de Falloux qui lui servaient de chandeliers.

Voici les phrases et membres de phrases que M. Guizot crut devoir biffer dans les paragraphes concernant l'Inquisition :

Pages 6 : « ... *L'Espagne déshonorée par la monarchie absolue et l'Inquisition.* »

Page 10 : « *Avant que la royauté eût tout absorbé, confisqué et anéanti à son profit...* »

Page 12 : « *L'esprit de la liberté.* »

Page 12 encore : « *Les droits toujours et partout réclamés par les esprits sains et libres, et que la France moderne a tant de peine à se faire reconnaître et restituer...* »

Tant il est vrai qu'il ne faut jamais parler de corde dans la maison d'un pendu !

Page 18 : « *Le double vampire du despotisme religieux et anonarchique...* »

Page 22 : « *L'esprit de cour et d'inquisition.* »

Page 23 : « *Cette autocratie dont tant de catholiques sont encore si follement épris.* »

Page 53 : « *Parmi les catholiques et même parmi les Jésuites.* »

Malgré tout, je crois que le travail de Montalembert eût été publié par le *Correspondant* s'il n'avait donné lieu, dans l'esprit de M. Guizot, qu'à ces suppressions ridicules. Mais tout le paragraphe XIII (chiffre fatidique) était, par malheur, consacré à l'exécution des Jésuites de Rome, et quoique Montalembert distinguât entre eux et les Jésuites de France et d'Espagne qu'il avait toujours défendus, l'évêque d'Orléans qui, au fond, ne les aimait pas plus les uns

(1) *Lettre ms.* de Montalembert.

que les autres, mais qui, dans la conduite de cette affaire, s'abritait derrière M. Guizot, estima qu'il valait mieux n'en point parler. D'où suppression des pages 95 à 99 dont voici quelques fragments. Il m'a paru que dans les circonstances présentes ces pages ignorées avaient une certaine actualité :

« ... Les pères de la *Civilta* m'obligent à ouvrir ici une parenthèse très essentielle, pour bien établir que, si je suis encore, comme j'ai toujours été, l'avocat des Jésuites, ce n'est pas que je les trouve tous également irréprochables ; sans avoir été leur élève ou leur affilié, j'ai été pendant toute ma vie militante leur ami ou leur défenseur, et j'en suis fier. Mais au moment où je pousse, sans doute pour la dernière fois, un cri, comme il y a vingt-cinq ans, pour revendiquer leur droit et proclamer leur innocence, il faut bien que je fasse mes réserves. Si je plaide volontiers pour les Jésuites de France et d'Espagne victimes d'une persécution aussi stupide que perverse (1), *il n'en est pas de même de ceux de Rome* qui prennent chaque jour à tâche, en défendant l'Eglise et le Saint Siège, *d'outrager la raison, la justice et l'honneur*. Je ne puis ni ne veux me taire sur les monstrueux articles de la *Civilta catholica* publiés en cette même année 1868 contre la liberté en général, et précisément contre les libéraux catholiques qui ont eu la naïveté, comme moi, de faire valoir et triompher à la tribune parlementaire le droit public des Jésuites, au nom de la liberté.

« Si les libérâtres espagnols avaient eu assez d'esprit ou de connaissance des choses dont ils parlent pour exploiter cette mine précieuse, ils auraient certainement réussi à s'attribuer le bénéfice des circonstances atténuantes dans la récente campagne contre la pauvre Compagnie. D'après les Pères de la Civilta, l'Eglise ne peut coexister avec aucune liberté moderne. C'est M. Renan parmi les publicistes contemporains, qui, toujours selon eux, a le premier et le mieux compris la vérité, quand il a proclamé dès 1848 que l'Eglise n'a jamais été tolérante et ne le sera jamais, et qu'un catholique libéral ou un libéral catholique ne pouvait être qu'un hypocrite ou un sot. Nous autres qui en cette même année 1848 et 1849, réclamions et obtenions le droit d'enseigner pour les Jésuites, comme pour tous les autres Français, au nom de la liberté et de la tolérance, nous n'y entendions absolument rien, ou, pour mieux dire, *nous n'étions pas de bonne foi*, car aucun catholique libéral ne peut être de bonne foi. Nous sommes « le juste objet des dérisions et des catholiques qui ne sont pas libéraux et des libéraux qui ne sont pas catholiques. »

« Pour bien servir la cause catholique dans la seconde moitié du XIXe siècle, il n'y a rien de mieux que d'étaler aux yeux de l'Europe contemporaine toutes les théories et tous les exemples de persécution que l'on peut découvrir dans le moyen-âge, et de les justifier en les plaçant sous l'étiquette d'un pape ou d'un saint. Pour l'Espagne, par exemple, il faut avoir soin, avec un à-propos tout à fait divinatoire, de remettre en lumière une certaine instruction de saint Pie V au nonce accrédité près de Philippe II, pour déplorer la mollesse de ce roi dans la poursuite des hérétique et pour insister sur la nécessité de leur infliger des châtiments temporels. En thèse générale, il faut déclarer tout haut et tout net qu'il n'y a pas de liberté moderne qui ne soit en elle-même une chose déréglée, pernicieuse « et mortelle en ses effets », que la liberté, non pas la liberté absolue et illimitée, mais telle liberté en soi est une peste spirituelle et bien plus funeste que la peste corporelle, le tout assaisonné de citations, de définitions et de dissertations théologiques que l'on a parfaitement résumées en bon français, ainsi qu'il suit : il n'y a pas de liberté saine, toute liberté est une maladie ; il n'y a pas de liberté sage, toute liberté est un délire. Et à l'encontre de ce que nous citions plus haut du métropolitain espagnol et de ses suffragants (1) : il n'y a pas une bonne et une mauvaise liberté de la presse, c'est toute liberté de la presse qui est en elle-même essentiellement mauvaise ; il n'y a pas une bonne et une mauvaise liberté de conscience qui ne porte avec elle sa propre condamnation ; il n'y a pas une bonne et mauvaise liberté des cultes, c'est la liberté des cultes qui doit être réprouvée en elle-même d'une manière absolue. Et ainsi de suite pour toutes les libertés, toutes les franchises, toutes les émancipations dont se glorifie la société moderne.

« Sur quoi je remarque que, quand mes contemporains et moi nous avons réclamé pendant vingt ans, à la Chambre des pairs, à la Chambre des députés et à l'Assemblée nationale, au profit de l'Eglise et, spécialement, des Jésuites, la liberté d'enseignement et d'association, c'était uniquement au nom et au moyen des chartes et des constitutions modernes, au nom de la liberté moderne, de la liberté de conscience, et au moyen de la liberté de la presse comme de la liberté de la tribune... Quand dans la mémorable séance du 24 février 1850, mon illustre ami et collègue M. Thiers, au nom de la commission dont je faisais partie avec lui, a gagné la bataille définitive qui a fait ouvrir en France tous les collèges des Jésuites, ce fut en agitant devant les yeux de l'Assemblée, et à la face des Montagnards furieux, le texte de la constitution républicaine ainsi conçu : « Chacun « professe librement sa religion et reçoit de l'Etat, pour « l'exercice de son culte, une égale protection ; ... les « citoyens ont le droit de s'associer, de manifester leurs « pensées par la voie de la presse ou autrement. »

« Nous avions tous tort alors, et cela est clair. En bonne

(1) Ce n'était pas l'avis du chanoine Dœllinger qui, dans son livre de la *Réunion des Eglises*, s'exprime ainsi sur le compte des Jésuites d'Espagne : « C'est à l'Espagne, son berceau, que la Société de Jésus a consacré ses meilleurs services. Fille de la race espagnole, héritière du caractère espagnol, elle a, pendant soixante ans, déployé dans toute l'Europe son zèle pour l'Espagne. Elle a travaillé avec ardeur à étendre et à consolider la monarchie universelle de l'Espagne. Quel a été le résultat ? la banqueroute et la dépopulation de ce puissant royaume, la perte de ses possessions les unes après les autres, une condition telle qu'à la fin du XVIIe siècle, un auteur espagnol le comparait à un corps inanimé, au squelette d'un géant. Au sein même de la péninsule, les Jésuites ont de concert, avec l'inquisition, travaillé durant deux siècles à imprimer leur esprit dans la vie du peuple. Ils n'ont réussi qu'à détruire l'esprit scientifique, à étouffer l'éducation supérieure et leur pays, ruiné pour ainsi dire dans chaque département de la pensée et de la vie, est descendu, auprès de la Turquie, au dernier rang des nations de l'Europe. Quand cet ordre fut supprimé, un diplomate espagnol, à Rome, disait avec raison : « Les Jésuites sont le ver qui nous ronge les entrailles » (p. 165).

(1) Allusion à la page 81 de l'exemplaire d'épreuves.

théologie, M. Renan seul avait raison, lui et ses pareils qui soutenaient que le catholicisme et surtout les Jésuites étaient absolument incompatibles avec la liberté...

« J'ai passé depuis longtemps l'âge des mécomptes et des émotions passionnées, mais j'avoue que, à la lecture de ces palinodies effrontées, j'ai rougi jusqu'au blanc des yeux et frémi jusqu'au bout des ongles. Je ne suis plus assez enfant pour me plaindre de l'inconséquence ou de l'ingratitude des hommes en général et des Jésuites en particulier, mais je dis tout haut que ce ton de faquin et de pédagogue appliqué à d'anciens défenseurs qui ne sont pas tous mort, à d'anciennes luttes qui pourront se renouveler demain, ne convient ni à des religieux ni à d'honnêtes gens : cela est peut-être parfaitement orthodoxe; je ne suis pas juge en fait de théologie, mais je crois l'être en fait d'honneur et d'honnêteté et j'affirme que cela est parfaitement malhonnête... Si un seul Jésuite, tant soit peu accrédité à Rome, s'était exprimé de 1848 à 1850 comme la *Civiltà* de nos jours, on peut être bien sûr que pas un seul collège de Jésuites n'eût été ouvert en France, et, en outre, que pas un seul soldat français n'eût marché pour rétablir le pouvoir temporel à Rome! Voilà pour le passé ; et quant à l'avenir, sans se poser en prophète, on peut affirmer que plus d'un Jésuite des deux mondes versera des larmes amères en retrouvant sur le chemin de la Compagnie les pages que leurs confrères romains viennent d'imprimer dans leur *Journal officiel* (1).

« Lequel d'entre ces bons Pères peut s'étonner ou se plaindre de ce que, trois mois après la publication de ce manifeste, les libérâtres espagnols, en proclamant la liberté des cultes, aient supprimé et dépouillé les Jésuites ? On n'a fait, au fond, que les prendre au mot et leur fournir un argument à l'appui de leur thèse... Il faut convenir qu'ils ont inventé une singulière façon de servir la religion, de la faire respecter, comprendre et aimer du monde moderne. On dirait qu'ils traitent l'Eglise comme une de ces bêtes féroces que l'on promène dans les ménageries. Regardez-la bien, semblent-ils dire, et comprenez ce qu'elle veut, ce qui est le fond de sa nature. Aujourd'hui, elle est en cage, apprivoisée et domptée par la force des choses; elle ne peut pas vous faire de mal quant à présent, mais sachez bien qu'elle a des griffes et des crocs, et, si jamais elle est lâchée, on vous le fera bien voir ».

*
* *

Et voilà les pages éloquentes et vengeresses qui scandalisèrent Dupanloup et Guizot, son compère et complice ! Remarquez que dans tout cela Montalembert n'a pas soufflé mot du règne d'Isabelle la Catholique, non plus que du rôle prépondérant et néfaste qu'y jouèrent les Jésuites! Il n'aurait pas voulu faire de la peine à l'ancien ministre de Louis-Philippe, mais on connaît son opinion de derrière la tête à leur sujet, et je la trouve pour ma part dans une lettre que la marquise de Forbin d'Oppède, son amie, adressait au P. Hyacinthe le 30 novembre 1868 : « ... Tandis que les Jésuites prospèrent aux Etats-Unis, sur cette terre où la liberté des cultes est poussée à ses dernières limites, ils sont chassés de Loyola et forcés de quitter un pays où hier encore le fait de posséder une Bible protestante était puni des galères. Et ce qui est pire, lorsqu'on entend répéter ce qu'un homme malheureusement éloigné du christianisme me disait dernièrement en parlant de la reine : *les Jésuites lui pardonnaient sa morale en faveur de sa politique et lui passaient Marfori en raison de son dévouement au pouvoir temporel du Saint-Siège* ! »

La vérité sortira toujours de la bouche des enfants et des femmes... qui ne sont souvent que des enfants terribles !

II

Il y aurait encore bien des choses dignes d'être relevées dans le pamphlet — car c'en est un — de *l'Espagne et la liberté*, mais je dois me borner, faute de place, à signaler les paragraphes qui empêchèrent le *Correspondant* de le publier en 1869, et j'arrive au procès qui fut intenté au P. Hyacinthe par les héritiers de Montalembert, pour l'avoir mis au jour en 1876, sans leur autorisation, en dehors d'eux et malgré eux.

La première idée de l'auteur des *Moines d'Occident* avait été de passer outre au refus d'insertion de ses amis et de livrer son travail à la publicité. Il y attachait d'autant plus d'importance qu'il se sentait près de mourir et qu'il le regardait comme son testament politique et religieux. Mais il subit « l'influence plus tendre, plus délicate des affections qui l'entouraient » et il ajourna cette publication jusqu'après sa mort. Seulement, comme il avait quelque raison de se méfier de ses exécuteurs testamentaires qui appartenaient tous à la rédaction du *Correspondant*, il distribua à quelques personnes sûres une dizaine d'exemplaires d'épreuves qu'il avait fait composer, tirer et brocher à l'imprimerie même de cette revue; et voici la lettre qu'il adressa à cette occasion au P. Hyacinthe, sous la date du 17 février 1869 :

« Cher et bon père,

« Non seulement il ne faut pas que cela soit publié, d'après l'avis unanime de nos meilleurs amis, mais il ne faut pas même que cela soit montré. Ainsi, je vous prie instamment de garder pour vous ce quasi manuscrit que vous publierez, si vous le voulez, quand je serai mort. Mais en ce moment, la moindre indiscrétion plongerait dans un véritable désespoir plusieurs âmes que nous devons aimer et respecter.

« Tout à vous,

« M... »

(1) Voir l'article de la *Civiltà* du 6 mai 1868.

Deux mois après, Montalembert donnait une nouvelle preuve de son affection à l'ancien carme en le substituant, sur la liste des membres de la commission chargée de publier ses correspondances et manuscrits divers, à M. Foisset que son âge et son absence continuelle de Paris pouvaient empêcher de remplir ce mandat. Et dans le même codicille, il priait le P. Hyacinthe d'accepter et de garder, en souvenir de lui, le grand chapelet terminé par une tête de mort en ivoire qui lui venait du P. Lacordaire par l'entremise de M. l'abbé Perreyve.

« Cette précieuse relique, disait-il, en passant aux mains du P. Hyacinthe, aura ainsi appartenu aux trois prêtres de mon temps qui ont le mieux servi, selon moi, la cause de la religion et le plus aimé les âmes de leurs contemporains ».

Mais lorsque le P. Hyacinthe eut quitté son couvent, Montalembert, dans un nouveau codicille, en date du 7 octobre 1869, déclara nulle et non avenue toute mention faite dans ses dispositions antérieures du prédicateur de Notre-Dame et lui substitua M. Léopold de Gaillard de Bollène dans le sein de la Commission dont il est parlé ci-dessus.

Cette révocation s'appliquait-elle pas à la publication *post-mortem* de l'*Espagne et la liberté* ? Les héritiers de Montalembert disaient oui, et le P. Hyacinthe disait non. La question portée devant le tribunal civil de la Seine était donc de savoir si le P. Hyacinthe n'avait pas excédé son droit en publiant cette brochure dans la *Revue Suisse*, malgré la clause révocatoire du codicille d'octobre 1869, qui d'ailleurs ne lui avait jamais été notifié.

Le tribunal, après avoir entendu les très belles plaidoieries de Me Allou pour le P. Hyacinthe et de Me Bétolaud pour les héritiers de Montalembert, donna raison à ces derniers — en quoi il se trompa grandement, à mon humble avis ; il résulte effectivement de la lettre qu'on lira plus loin que, dans la pensée de Montalembert, la publication de l'*Espagne et la liberté* était complètement indépendante de celle de ses autres manuscrits et qu'en l'enlevant à ses exécuteurs testamentaires qui, je le répète, appartenaient à la rédaction du *Correspondant*, il voulait être sûr qu'elle serait faite après sa mort. Rien de plus, rien de moins. La question de propriété littéraire dont arguaient les héritiers de Montalembert n'était donc pas en cause, le P. Hyacinthe n'ayant pas retiré un centime de la publication de cet ouvrage et n'ayant jamais eu l'idée de se l'approprier.

Mais le tribunal n'admit pas cette thèse et rendit un jugement par lequel l'action des demandeurs était justifiée de tous points et la saisie opérée des exemplaires de la *Revue Suisse* déclarée bonne et valable.

*
* *

Or, quelques années après, la famille de M. Arnaud de l'Ariége me communiquait la lettre suivante que Montalembert avait adressée à son ancien collègue le 7 mai 1869, c'est-à-dire le jour même où l'auteur de l'*Espagne et la liberté* substituait le P. Hyacinthe à M. Foisset :

Paris, le 7 mai 1869.

« Mon cher ancien collègue,

« Ma fille a dû vous écrire, il y a quelques jours, en mon nom, pour vous dire combien votre lettre, arrivée au plus fort de la crise douloureuse que je subis depuis deux mois, m'avait touché et consolé et combien je vous en étais reconnaissant !

« Je vais maintenant un peu mieux, sans entrevoir encore la chance de retrouver l'état relativement supportable où vous m'avez vu. Mais je veux profiter de cette éclaircie pour vous donner une nouvelle marque de la reconnaissance et de la sympathie que vous m'inspirez.

« Je vous fais adresser sous bande l'épreuve d'un écrit intitulé l'*Espagne et la Liberté*, que j'avais très lentement et très laborieusement rédigé pendant les derniers mois de l'année dernière, et où j'avais distillé goutte à goutte une partie des émotions dont mon âme était encore inondée. Cet écrit était destinée au *Correspondant* ; mais à ma grande surprise, MM. de Falloux, Cochin et autres principaux rédacteurs de ce recueil ont jugé qu'il ne devait ni ne pouvait être publié. J'étais disposé à accepter les corrections et même les suppressions qu'on jugerait nécessaires. Mais j'avoue qu'il m'a semblé très dur de voir ainsi mettre au rebut l'ensemble d'un travail si considérable qui était comme la dernière effusion de ma plume, le dernier cri de mon âme, sur le passé, le présent et l'avenir. Dans l'état misérable où je suis, j'ai dû céder et même promettre à mes anciens collaborateurs effarés que je ne chercherais pas ailleurs la publicité qui m'était refusée au *Correspondant*. Mais je ne me suis pas interdit de communiquer ces pages, comme une sorte de testament, au tout petit nombre d'hommes, tels que le P. Hyacinthe et vous, qui sentent et souffrent comme moi. Seulement vous me permettrez de vous imposer, *comme un devoir d'homme chrétien*, l'obligation de ne lui donner aucune publicité directe ou indirecte, *tant que je vivrai*. Quand je serai mort vous en ferez ce que vous voudrez.

« J'appelle toute votre indulgence sur ce pauvre produit de la verve expirante d'un vieux malade, les imperfections du style et de la composition doivent y être innombrables. Je n'ai eu ni la force ni le loisir de me livrer à une révision attentive. Il y a d'ailleurs une grande moitié de l'argumentation et surtout des citations qui est devenue tout à fait surannée, grâce à la marche des événements depuis l'automne dernier. Je vous paraîtrai sans doute aussi avoir frappé trop fort sur quelques-uns de vos amis démocrates.

« J'accueillerai à cet égard toutes les observations et toutes les rectifications que vous voudrez bien m'adresser, surtout en ce qui touche, s'il y a lieu, l'*Emancipation*, de Toulouse, dont j'ai cité, d'après un autre journal, un

passage vraiment indigne. Mais je ne crois pas me tromper en supposant que, après avoir passé rapidement sur toutes les longueurs inutiles, vous trouverez des pages qui vous iront au cœur, à cause de notre horreur commune pour la contrainte en matière de foi, et de notre invincible confiance dans l'alliance future de la religion et de la liberté.

« Je vous demande pardon de vous importuner ainsi, au milieu de vos agitations électorales, mais n'ayant jamais pu ravoir votre adresse hors de l'Ariège, je profite de celle que vous m'avez donnée pour vous faire mon envoi. Ayez la charité de m'écrire un mot pour me dire s'il vous arrive à bon port, ou si la poste impériale le confisque en route.

« Croyez encore et toujours à mon affectueuse sympathie (1).

« MONTALEMBERT ».

* * *

Eh bien, je vous le demande, si le tribunal avait eu connaissance de cette lettre, aurait-il jugé de la même façon? Je ne le pense pas. En tout cas, il est incompréhensible que la défense, qui savait qu'Arnaud de l'Ariège avait été chargé par Montalembert du même mandat que le P. Hyacinthe, n'ait pas fait appel à son témoignage et que Me Allou se soit contenté de dire à son adversaire au cours de sa plaidoirie : « Donnez-moi la lettre à M. Arnaud de l'Ariège! je l'attends de votre loyauté comme un élément précieux du débat!... » Me Allou devait bien penser que Me Bétolaud ne serait pas assez naïf pour lui livrer, avec la preuve que le P. Hyacinthe n'avait fait qu'user de son droit, les verges qui auraient servi à fouetter ses nobles clients. Et quant au tribunal... n'oublions pas que ceci se passait sous le régime de l'ordre moral, à la veille du 16 mai, et que, dans ce temps-là, il n'était permis à qui que ce soit de se réclamer du grand nom de Montalembert, en dehors de la réaction. J'entends encore les coups de sifflet qui, à cette époque, au beau milieu de sa conférence faite au Cirque d'hiver, sous la présidence de M. Eugène Yung, directeur de cette *Revue*, accueillirent le P. Hyacinthe, protestant devant les quatre mille personnes assemblées, qu'on ne le séparerait pas plus dans la mort que dans la vie de l'auteur de l'*Espagne et la liberté*. Mais on aura beau faire le silence sur les derniers jours de Montalembert, on n'empêchera pas la vérité de sortir de son puits, car l'histoire est là qui se charge de déjouer tous les calculs et tous les mensonges. Quand elle jugera en dernier ressort le champion de l'Eglise catholique au XIXe siècle, elle dira que, malgré ses erreurs et ses fautes, « il aima la liberté plus que tout au monde » ; que, s'il crut en 1851 à la nécessité d'un coup d'Etat pour sauver la société, son illusion « ne dura que quinze jours » ; que, le premier, il répudia cette prétendue rénovation de l'antique alliance de l'autel et du trône qui ne devait être, selon ses propres expressions, que « l'alliance du corps de garde et de la sacristie », et que, du fond de son grabat, quand il avait déjà un pied dans la tombe, s'il s'inclina respectueusement devant le passé, il rendit justice au présent et salua l'avenir qui était proche d'une acclamation quasi prophétique. On lit, en effet, dans la péroraison de l'*Espagne et la liberté*, les lignes suivantes :

« Je salue le progrès, le vrai progrès, encore entremêlé, comme il le sera toujours, de mille écarts et de mille faux-pas, mais néanmoins abondant, surabondant en bienfaits immenses et imprévus pour les créatures de Dieu. Je salue la répartition encore bien insuffisante, mais bien plus égale qu'autrefois, des biens temporels, de la richesse publique. Je vois l'esclavage qui était le lot désespéré et incompréhensible de tant de millions d'hommes créés à l'image de Dieu, l'esclavage aboli au profit des noirs comme des blancs... J'aperçois la liberté encore bien contestée, bien compromise, surtout par la plupart de ses avocats, bien retardée surtout dans ce pays de France qui aurait dû en être le berceau et le sanctuaire inviolable, mais sûre, mille fois sûre, de triompher bientôt en Europe comme en Amérique. »

C'est par ces lignes que je terminerai cet article, né des circonstances, comme le livre qui en est l'objet.

LÉON SÉCHÉ.



(1) A ceux qui pourraient s'étonner que Montalembert eût confié un pareil mandat à Arnaud de l'Ariège, je rappellerai que celui-ci était un catholique libéral d'une espèce toute particulière. Il était républicain, et c'est comme républicain-catholique qu'il se glorifiait, en 1849, dans une adresse au Pape, d'avoir, avec ses amis de l'*Ere nouvelle*, accepté la démocratie et fait alliance avec elle. Très lié avec l'abbé Maret, qui lui avait donné asile le 2 décembre, il ne cessa de correspondre avec lui pendant toute la durée de l'Empire. Par contre, le coup d'Etat l'éloigna quelque temps de Montalembert dont la foi, disait-il, avait été ébranlée par les mêmes causes qui avaient affermi la sienne. Mais l'attitude franchement libérale du comte à partir du Congrès de Malines les rapprocha peu à peu, en dépit de leurs dissentiments sur la question romaine. Partisan résolu de la séparation de l'Etat, tandis que le *Correspondant* défendait le pouvoir temporel contre les entreprises des Piémontais, Arnaud de l'Ariège ne cessa de protester toute sa vie contre « les funestes confusions de la foi et de la politique ».

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*, 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 18 | 5e SÉRIE — TOME I | 30 AVRIL 1904

LES MASQUES

Drame en un acte.

PERSONNAGES :

LOUIS PALMIERI, 42 ans.
PAUL, son associé, 35 ans.
IDA, fille de Louis. 14 ans.
UN JUGE DE PAIX.
SON GREFFIER.
UN COMMISSAIRE.
UN MÉDECIN.
FRANÇOISE, domestique, 55 ans.
THÉRÈSE, femme du peuple, 75 ans.

A Naples. — De nos jours.

Ce drame a été représenté pour la première fois, avec Ermete Zacconi comme protagoniste, par la troupe Zacconi-Pilotto-Sciarra, au théâtre Sannazzaro de Naples, le 5 mai 1894, et a obtenu le prix au concours national de 1894.

Intérieur bourgeois. Salon modeste. Deux portes au fond : l'une par où l'on entre en venant de l'escalier; l'autre, dissimulée par une lourde portière, conduit à la chambre à coucher. Autre porte à gauche; une aussi à droite et une cheminée surmontée d'une pendule et de deux chandeliers sans bougies. Bureau avec papier, enveloppes, encrier, plumes, buvard, etc. Un canapé, une table ronde, quelques autres meubles. Sur la table, un vase de métal contenant des journaux.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, FRANÇOISE, LE JUGE, LE GREFFIER, LE MÉDECIN, LE COMMISSAIRE.

Au lever du rideau, Thérèse, toute courbée, peinée et anéantie, ayant les bras croisés, est assise sur une chaise mise exprès à côté de la porte de la chambre à coucher.

THÉRÈSE (elle marmotte des oraisons, et n'élève la voix que pour prononcer, en soupirant, les premières et les dernières paroles de la prière). — *Requiem æternam dona eis, Domine; et lux perpetua luceat eis. Requiescat in pace. Amen.* — ... *Requiem æternam dona eis, Domine. Et lux perpetua luceat eis. Requiescat in pace. Amen.* — ... *Requiem æternam dona eis, Domine. Et lux perpetua luceat eis...*

FRANÇOISE (de l'intérieur). — Venez avec moi...

THÉRÈSE (à part soi). Enfin... *Requiescat in pace. Amen.*

FRANÇOISE (encore de l'intérieur). — Oh! ma pauvre dame! ma pauvre dame! (Elle entre, tenant deux bougies, suivie par le juge, le greffier, le médecin et le commissaire.) Entrez, messieurs, entrez... Venez avec moi...

(Thérèse se lève pour s'en aller, prudemment.)

FRANÇOISE. — Merci, madame Thérèse. (Elle pose les bougies sur la table.)

THÉRÈSE. — Eh! Que Dieu la bénisse! (Elle s'en va tout doucement, toujours en marmottant). *Requiem æternam dona eis...*

LE JUGE (à Françoise). — Qui est ce?

FRANÇOISE. — N'y faites pas attention : c'est la mère du concierge.

LE JUGE. — Où est la personne qui s'est suicidée?

FRANÇOISE. — Monsieur le juge, je ne sais pas du tout comment c'est arrivé. Je n'en sais rien?

LE JUGE. — Je vous demande où est la personne qui s'est suicidée?

FRANÇOISE. — Il n'y a personne autre dans la maison .. Que je perde la lumière des yeux si...

LE JUGE — Enfin, où est la morte? Comment dois-je dire?

FRANÇOISE. — Ah! La morte? Elle est là, dans la chambre à coucher.

LE JUGE. — Oh! nous commençons à nous entendre.

FRANÇOISE. — Et ces bougies sont pour elle. Je lui ai déjà mis le crucifix (avec un soupir). Qu'en pensez-vous, Excellence? (Se donnant du mal pour mettre les bougies dans les chandeliers.) Le Seigneur la recevra-t-il en paradis?

LE JUGE. — Est-ce que je sais? (Au médecin). Docteur, puisque j'ai eu le plaisir de vous rencontrer tout de suite, procédons immédiatement aux formalités. Ayez l'obligeance de constater le décès et de vérifier en même temps la cause apparente de la mort. On ne sait jamais!

LE MÉDECIN — Oui, oui, je vais voir de quoi il s'agit. Franchement, comme médecin, je la connaissais un peu, cette dame. Une excellente femme, mais si bizarre!... si névrotique, pour employer l'expression à la mode.. Peut-être que son mari... un homme estimable, dit-on, mais franchement... Enfin! (à Françoise). Dis-moi, elle était malade ta maîtresse?

FRANÇOISE. — Elle se portait mieux que moi, Excellence. Elle n'est pas morte de maladie; elle est morte empoisonnée.

LE MÉDECIN. — Je le sais bien; tu me l'as déjà répété cent fois.

FRANÇOISE. — Et alors?

LE MÉDECIN. — Tu n'es qu'une sotte! Franchement! (au juge). Je vous précède (Il sort par la porte de la chambre à coucher.)

LE JUGE (au commissaire). — Vous, monsieur le commissaire, veuillez empêcher les curieux d'envahir la maison.

LE COMMISSAIRE (avec déférence). — J'y veillerai (Il va à la porte d'entrée et parle sur un ton de commandement). Finzi, tenez-vous à la porte de l'escalier. Renvoyez tous les badauds; il n'y a rien à voir ici. (Au juge). Les parents nous les laissons entrer?

LE JUGE. — Bien entendu.

LE COMMISSAIRE. — Les reporters des journaux?

LE JUGE. — Mais non, mais non.

LE COMMISSAIRE (à l'agent). — Pas de journalistes.

LE JUGE (au greffier). — Préparez-vous, greffier.

LE GREFFIER (il s'est assis déjà au bureau; il a tiré de sa poche de grandes feuilles de papier, un encrier et une plume qu'il s'est mise sur l'oreille et il se dispose à écrire (1). — Je suis prêt.

Françoise a fiché les deux bougies dans les chandeliers qu'elle a posés provisoirement sur la table. Elle en allume une).

LE JUGE (à Françoise). — Laissez là vos bougies, pour l'instant, et répondez. Quels sont vos nom et prénoms?

1 Le bureau doit être mis sur le devant de la scène. Le greffier s'assoit le dos tourné au public.

FRANÇOISE. — Françoise Attanasio, fille de Joseph Attanasio.

LE GREFFIER (écrivant). — Votre âge?

FRANÇOISE. — Quarante-trois ans.

LE GREFFIER. — Quarante-trois ans?!

FRANÇOISE. — Mettez-en quarante-quatre.

LE GREFFIER. — Moi, j'en mettrais soixante.

LE JUGE. — Allons, ne perdons pas le temps en bavardages. (A Françoise). Où êtes-vous née? où demeurez vous?

FRANÇOISE. — J'habite chez mes maîtres et je suis née... je ne sais où...

LE JUGE. — Vous devez être de Naples.

FRANÇOISE. — Comme vous voudrez, Excellence.

LE JUGE. — En chemin, vous m'avez dit, je crois...

(Françoise s'apprête à allumer une autre bougie).

LE JUGE (patiemment tire à lui Françoise). — En chemin, vous m'avez dit, je crois, que le mari, M. Palmiéri, était en voyage...

(Il reste une seule bougie allumée.)

FRANÇOISE. — Depuis longtemps.

LE JUGE. — Et qu'il devait arriver ces jours-ci.

FRANÇOISE. — Il me semble. Quelquefois, monsieur disait une chose et en faisait une autre, et il est revenu à l'improviste pour faire une belle surprise à madame

LE GREFFIER (inscrivant par distraction). — « Pour faire une belle surprise à madame. »

LE JUGE. — Si je ne me trompe, vous m'avez dit aussi que ce matin votre maîtresse vous avait envoyée porter deux lettres.

FRANÇOISE. — Non, monsieur : une lettre.

LE GREFFIER (inscrivant). — « ... une lettre. »

LE JUGE — A qui?

FRANÇOISE. — A sa fille qui est en pension. Je l'ai remise au portier, parce que c'était l'heure de la classe et que je ne pouvais pas voir mademoiselle. Il fallait attendre midi. Ah! quel ennui que ces pensions!

LE GREFFIER (continuant à écrire distraitement). — « ... quel ennui que ces pensions! »

LE JUGE (au greffier). — Monsieur Gustave, ne faites pas le phonographe. Je vous dicterai ce qu'il faut écrire.

LE GREFFIER. — Je prenais quelques notes; je ne faisais pas. . ce que vous croyez.

LE JUGE (à Françoise). — Et quand vous êtes rentrée...

FRANÇOISE. — Ah! ne m'en parlez pas, Excellence. En entrant, j'ai entendu des plaintes... j'ai couru et j'ai trouvé madame qui se tordait par terre comme un serpent, et parlant par respect, on aurait dit qu'elle allait rendre aussi l'âme par la bouche. « Au secours, au secours, Françoise... » et elle s'accrochait à mes jupes... Ah! monsieur le juge, j'étais

plus morte qu'elle, et je ne sais pas comment j'ai fait pour l'enlever et la porter jusqu'à son lit... Elle voulait parler, cette pauvre malheureuse... (elle se serre la gorge avec une main) et il n'y avait pas moyen... Elle m'a dit seulement : « Je me suis empoisonnée »... Elle m'a dit aussi : « Françoise tu m'as été fidèle, et je te laisse ma robe de soie noire... la neuve. » — Elle ne trouvait pas de repos... elle devenait froide, froide... et elle est morte comme cela dans mes bras... (Elle fond en larmes).

LE JUGE. — Rappelez-vous bien... Elle n'a pas ajouté autre chose?

FRANÇOISE. — Ah, ma pauvre dame! Ma pauvre dame!

LE JUGE. — Allons, continuons. Vous pleurerez plus tard. Dites-moi encore...

SCÈNE II

LOUIS, FRANÇOISE, LE JUGE, LE GREFFIER, LE COMMISSAIRE, puis LE MÉDECIN

LOUIS (de l'intérieur comme un forcené). — Qu'est-il donc arrivé chez moi? qu'est-il arrivé? Ce n'est pas possible! ce n'est pas possible!

FRANÇOISE. — Oh! mon maître!... Sainte Vierge, que va-t-il se passer?

LE JUGE (rapidement). — Mais votre maîtresse le savait qu'il arriverait aujourd'hui...

FRANÇOISE (sincère). — Je mentirais si je vous disais le contraire.

LOUIS (il entre en criant, les yeux hors de la tête, suivi d'un commissionnaire qui pose par terre, dans un coin, deux grosses valises et s'en va). — Non... ça n'est pas possible!.. ça n'est pas vrai!...

(Le médecin entre, accourant à ces cris.) Françoise voulait aller au-devant de son maître, et, le voyant apparaître, elle s'est arrêtée sans avoir le courage de parler).

LOUIS (il s'arrête, regarde autour de lui avec des yeux dilatés, et après un moment de silence général, il s'écrie). — Tous ces gens-là... ces gens-là.. que font-ils chez moi?... Qu'est-ce qu'on me veut?... j'y perds la tête... (Un silence. — A Françoise). Tu ne dis rien? C'est toi qui les as appelés ces gens-là?

LE JUGE (avec une douceur respectueuse). — Pardon. Je suis le juge de paix, et comme il s'agit d'un suicide, un empoisonnement, je suis obligé, malgré moi, de procéder aux constatations. La pauvre morte est là?...

LOUIS (il le regarde encore indécis, puis d'une voix étouffée, il répète). — La pauvre morte... (et d'un ton égaré, comme auparavant, un ton presque enfantin, il recommence): Non!... non!... Pourquoi s'empoisonner?... Pourquoi mourir?... Pour quel motif?... Ça n'est pas... ça ne peut pas être vrai!... (et résolu, il se précipite dans la chambre à coucher, en appelant). Gilberte! Gilberte! Gilberte! (Puis on entend, de loin, sa voix suffoquée frémissante de terreur) Gilberte!... Gilberte!... (Long silence.)

LE JUGE. — Eh bien, docteur...

LE MÉDECIN (tenant quelque chose enveloppé de papier). — Franchement, il me semble qu'elle s'est empoisonnée avec de l'arsénic... La fiole de poison était par terre, brisée. J'en ai ramassé les débris. (Il montre le paquet). Nous verrons... J'ai un peu examiné le cadavre...

LE JUGE. — Eh bien?

(Françoise va au fond parler au commissaire.)

LE MÉDECIN. — Rien d'extraordinaire... à moins que vous ne trouviez extraordinaire qu'elle fût enceinte... de quatre ou cinq mois, je pense.

(Françoise fait un mouvement de surprise désagréable.)

LE JUGE. — Extraordinaire, non, mais il faut en prendre note. Et vous ne faites pas de réserves?

LE MÉDECIN (d'un air grave). — Franchement, je sais ce que je dis.

FRANÇOISE. — Mais pardon...

LE MÉDECIN (l'interrompant). — Tais-toi, grosse bête!

LE JUGE (au médecin). — Alors, aimez-vous mieux rédiger vous-même votre rapport ou le dicter au greffier?

LE MÉDECIN. — Qu'il l'écrive, qu'il l'écrive... franchement; je le signerai.

Ils s'approchent tous les deux du greffier, en tournant le dos à la chambre à coucher. Le commissaire reste à l'écart avec Françoise.

LE JUGE. — Ecrivez, Monsieur Gustave.

(Louis, les yeux creux, les cheveux en désordre, l'air désolé, apparaît et reste muet, comme un insensé.)

LE MÉDECIN (dictant rapidement, à voix basse). — Appelé à constater le décès de la dame Gilberte Palmieri, je déclare qu'elle s'est empoisonnée avec de l'arsenic. A part cela, le corps ne présentait rien d'anormal. Je déclare en outre...

LE GREFFIER. — Un moment... (Il écrit et répète), anormal.

LE MÉDECIN. — « Je déclare en outre que... que... »

LE GREFFIER (le singeant un peu). — « Que... franchement... »

LE MÉDECIN. — Mais que vient faire ici le « *franchement*? » — « Je déclare en outre que cette dame était... enceinte de quatre ou cinq mois, ou guère plus. »

LOUIS (tremblant d'épouvante). — Elle!

(Le juge et le médecin se retournent.)

LOUIS (il s'arrête aussitôt, et, dans une angoisse mortelle, feint de n'avoir pas d'autre émotion que celle causée par sa douleur). — Vous disiez, docteur, que ma pauvre femme...

LE MÉDECIN. — Hélas, oui; la malheureuse en vous quittant vous prive aussi d'un fils...

LOUIS (tremblant de se trahir en adressant d'autres questions). — Et... vous en êtes sûr?

LE MÉDECIN. — Moi? Très sûr. Du reste nous pour-

rons faire plus tard un nouvel examen, si vous le désirez.

Louis (avec élan). — Non, ne le faites pas. (Se contenant de nouveau). Il serait superflu.

Le juge. — Je regrette beaucoup, Monsieur Palmieri, de vous importuner en de pareils moments ; mais le devoir l'exige. Vous aussi vous devez nous répondre, et si vous voulez bien avoir un peu de patience...

Louis (frémissant). — Mais que puis je vous dire ? Qu'attendez-vous de moi ?... Pourquoi des gens qui ne me connaissent pas et que je ne connais pas, des gens qui me sont complètement étrangers, viennent-ils ici pour m'offenser ? pour fouiller, fouiller mes secrets de famille ? fouiller ma douleur ? (halluciné). Pourquoi ? Pourquoi ? Sortez tous !... Laissez-moi seul ! Par pitié, par pitié, laissez-moi seul ! — (Il se laisse tomber sur une chaise. — Une pause).

Le juge (avec courtoisie). — Calmez-vous, Monsieur. Nous ne sommes pas ici pour fouiller... encore moins pour vous offenser. Je me demande en quoi nous avons pu vous offenser. Votre juste émotion vous crée je ne sais quels fantômes. Nous sommes ici pour faire une enquête ; voilà tout. Et vous devez tenir vous-même à ce que ce malheur soit complètement éclairci... Toutefois, Monsieur, nous voulons respecter votre état d'esprit. Nous passerons dans une autre chambre pour rédiger notre rapport. Et quand nous aurons fini, nous nous permettrons de revenir pour combler quelques lacunes pouvant vous regarder. Si nous partions, nous serions obligés de vous déranger bien plus, en vous faisant venir aujourd'hui même au tribunal.

Le médecin (grommelant au juge). — Je ne suis pas habitué à ce qu'on me traite ainsi, franchement ! J'ai fait ce que je devais, et je me sauve. Bonjour.

Le juge (au médecin). — Je vous attends à mon cabinet ? (Le docteur sort). Et vous, monsieur le commissaire, je ne vous retiens pas. Seulement je vous prie de laisser un agent à la porte.

Le commissaire. — Naturellement (Il sort).

Le juge. — Allons, Monsieur Gustave.

Le greffier. — Allons. (Il ramasse ses papiers, sa plume et son encrier.)

Le juge (à Françoise). — Vous, venez avec moi...

Françoise. — Tout de suite.

Louis. — Non. Reste... si monsieur le juge le permet

(Le juge hausse les épaules en signe de consentement).

Françoise (avec un zèle affecté). — Dans la chambre au fond. Excellence (indiquant à droite,) vous trouverez ce qu'il faut pour écrire.

Le juge. — Bien, bien.

(Le juge et le greffier sortent par la droite).

SCÈNE III

LOUIS et FRANÇOISE

Louis. — Françoise.

Françoise (restant en arrière). — Monsieur.

Louis. — Avance.

Françoise. — Me voici.

Louis. — Tu ne sais rien, bien entendu...

Françoise. — Rien.

Louis. — Tu ne sais pas pourquoi ta maîtresse s'est tuée...

Françoise. — Comment pourrais-je le savoir, moi qui suis la servante ?

Louis (dissimulant). — Est-ce qu'elle a eu des désagréments ces jours-ci ?

Françoise. — Des désagréments ? Quels désagréments ? Pas un.

Louis. — Il est arrivé quelque chose à Ida ?

Françoise. — A Mlle Ida ? Vous ne voudriez pas. Cette âme du bon Dieu était la joie de sa maman.

Louis. — Quand sa mère avait-elle été la voir ?

Françoise. — Dimanche, bien sûr ! Elle y allait tous les dimanches. C'était sa première pensée.

Louis. — De sorte que pendant les huit mois, les huit longs mois que j'ai été absent, il n'y a eu aucun désagrément, aucun souci, aucun ennui ; tout a bien marché ?

Françoise. — Ah ! si j'avais été à la maison... Qui sait ?

Louis. — Tu n'y étais pas ?

Françoise. — Hélas non, je n'y étais pas.

Louis. — Où étais-tu allée ?

Françoise. — Porter une lettre à la pension.

Louis. — Elle aura écrit à sa fille pour lui annoncer son suicide, et tu as porté une lettre pareille ?

Françoise. — Est-ce que je savais, moi ? Quand elle écrivait là, ma pauvre maîtresse, elle avait l'air plus calme que d'habitude...

Louis. — Et elle a écrit seulement à sa fille ?

Françoise. — Évidemment je ne pouvais pas aller voir ce qu'elle faisait.

Louis. — C'est juste ! C'est juste !... Mais... tu m'as dit n'avoir porté qu'une lettre...

Françoise. — Non, Monsieur, je n'ai pas dit cela...

Louis. — Combien donc en as-tu porté ?

Françoise. — *Une* à la pension... C'est la vérité.

Louis. — *Une* à la pension ?

Françoise. — Oui, Monsieur.

Louis. — Et... Et l'autre ? A un parent ?

Françoise. — Eh ! vous le devinez : à un parent.

Louis. — Mais parle, parle ! Il faut t'arracher les mots. A quel parent ?

Françoise. — A M. Paul, votre associé, qui est pour vous plus qu'un parent... Quel mal y a-t-il ?

LOUIS sur le moment il balance : le nom de son associé n'éveillerait en lui aucun soupçon, si la servante n'avait pas été embarrassée. Il se répète. — Quel mal y a-t-il ? En effet... Quel mal y a-t-il ? (Puis une idée se fixe dans son cerveau). Paul... (à Françoise.) Cependant, tu ne voulais pas me le dire.

FRANÇOISE. — Moi !

LOUIS. — Tu ne voulais pas me le dire.

FRANÇOISE. — Je croyais que...

LOUIS — Que croyais-tu ? Hein, que croyais-tu ?

FRANÇOISE. — Quelquefois on se crée des idées... Mais je vous jure que je suis innocente.

LOUIS (après un court silence). — Tu ne voulais pas me le dire... (A part lui.) Paul !...

FRANÇOISE (ayant peur veut s'éclipser). — Si vous le permettez, j'irai poser devant le lit, au moins pour maintenant, ces deux bougies que j'ai achetées... Il n'en restait même pas la moitié d'une...

LOUIS (la faisant se rapprocher). — Écoute.

FRANÇOISE — Monsieur ?...

LOUIS (à mi-voix d'un ton menaçant). — Quitte la maison et n'y remets plus les pieds.

FRANÇOISE. — Je n'ai rien fait... Pourquoi me renvoyez-vous ? Je suis innocente !...

LOUIS. — Tais-toi, ne crie pas... Je ne te renvoie pas... Tu feras semblant de partir volontairement. Je te paierai trois mois de gages, mais va-t'en !

FRANÇOISE. — Dans ces conditions-là, je m'en vais.

LOUIS (convulsé, l'air mystérieux, sort de son portefeuille de l'argent qu'il remet à Françoise). — Tiens... prends .. et en route.

FRANÇOISE. — Oui, mais avant de m'en aller, je voudrais bien la voir encore une fois. (Pleurnichant.) Et puis... elle m'a laissé... *deux* robes... parce que je l'ai toujours fidèlement servie... C'est elle qui me l'a dit... Si vous le permettez, j'irai les prendre...

LOUIS. — Tu l'as fidèlement servie !... La récompense est méritée... Prends les robes, prends ce que tu voudras... Mais fais bien attention : tu ne parleras jamais d'elle, ni de moi, à personne. Tu entends ?

FRANÇOISE. — Oui, Monsieur.

LOUIS. — Va.

(Françoise entre dans la chambre mortuaire).

SCÈNE IV

LOUIS, seul.

LOUIS (en proie aux tourments qui le rongent, promène son regard autour de lui, cherche dans le bureau, examine le papier, les enveloppes, le buvard. Il prend dans la corbeille des papiers déchirés, les regarde et murmure). — Rien... Rien... (Puis il s'approche de la cheminée, y trouve du papier dévoré par les flammes). Ah !... (Il en recueille un peu et cherche, à force de patience, à lire sur quelques tout petits fragments.) L'écriture de Gilberte ! (réfléchissant). Des lettres rendues et brûlées... (Il réussit à lire seulement quelques syllabes.) « Je... ne... suis... ». Et plus rien, rien !... (Il regarde quelques autres menus morceaux.) « Si... ton... ». (Il répète en réfléchissant avec force, avec angoisse.) « Si ton... si ton... ». (Mais il ne parvient pas à deviner, et, toujours absorbe, il hoche à peine la tête comme s'il se disait encore : rien ! rien !)

SCÈNE V

IDA et LOUIS

IDA (très pâle et les yeux pleins de larmes, elle reste un instant sur le seuil de la porte d'entrée ; son père ne la voit pas et elle a l'air de craindre de l'approcher et de l'interroger. Puis elle se décide). — Papa ?...

LOUIS (il sursaute et se retourne aussitôt, en cachant les bouts de papier). — Ida !

IDA (elle se jette dans ses bras, en pleurant à chaudes larmes). — C'est donc vrai ?

(Ils s'étreignent réciproquement. Il la couvre de baisers. Pause.)

LOUIS. — Oui, c'est vrai.

IDA. — Mais comment ?... Comment a-t-elle pu faire cela ?... Oh, papa, papa, je ne veux pas la perdre, je ne veux pas vivre sans elle... (Elle est secouée par les sanglots).

LOUIS. — Du courage, Ida, je t'en prie ! Pense que c'est toi qui dois en donner aussi à ton père... ton père qui souffre d'une manière atroce...

IDA. — Où est-elle ? où est-elle ma mère chérie ?... Montre-la-moi...

LOUIS. — Non, Ida, tu ne pourrais pas résister...

IDA. — N'importe... Si je meurs aussi, tant mieux... je ne veux pas vivre sans elle... montre-la-moi, je t'en conjure...

LOUIS. — Non, Ida, non, sois raisonnable... Tu ne la verras pas (avec une vivacité sévère et inconsciente), je ne te le permettrai pas...

IDA (stupéfaite). — Est-ce possible ?... Tu me défends de l'embrasser ?... tu me défends... de pleurer auprès d'elle ?... Tu me défends... de lui dire... tant et tant de choses ?...

LOUIS. — C'est nécessaire.

IDA. — Laisse-moi aller...

LOUIS (la retenant). — Non...

IDA. — Où est-elle ? Dans cette chambre...

LOUIS. — Non, non, non.

IDA. — Je te promets d'être forte.

LOUIS (la retenant toujours). — C'est inutile !...

IDA. — Tu ne vois pas que c'est encore pis ?

LOUIS. — Ida, je t'en supplie : obéis-moi !...

IDA. — Non, papa, je te demande pardon, mais je ne peux pas t'obéir... (Se dégageant, elle s'élance vers la porte de la chambre mortuaire). — Laisse-moi aller...

LOUIS (se hâtant de se mettre devant la porte, avec force et solennité). — Ida, tu n'entreras pas ici.

IDA (elle tombe agenouillée à ses pieds). — Ah! quelle torture! quelle torture! (Pause).

(Il la relève et, tout doucement, l'emporte loin).

IDA (presque évanouie). — Je ne sais pas... Je n'y comprends rien... Pourquoi me refuses-tu cette consolation?... Je ne le comprends pas...

LOUIS (avec amour). — Ne m'interroge pas, ma fille adorée. Ne me demande rien... Aie pitié! (Des larmes abondantes s'échappent tout à coup de ses yeux). Aie pitié de ton père qui ne vivra désormais que pour toi. (Une pause). Viens dans ta chambrette... repose-toi un peu... pleure si tu veux... mais tâche seulement de ne pas penser. (Il l'accompagne lentement, en la soutenant).

IDA (d'une voix imperceptible). — Non je ne penserai pas... et j'attendrai.

(Ils sortent tous les deux à gauche).

SCÈNE VI

FRANÇOISE

(Elle passe la tête par la porte de la chambre à coucher, et voyant qu'il n'y a plus personne, elle traverse le salon et enfile la porte d'entrée. Elle a mis un châle de sa maîtresse et porte sur son bras un paquet de plusieurs robes pas toutes noires. A peine a-t-elle franchi le seuil, qu'elle rencontre Paul et voudrait l'empêcher d'entrer).

SCÈNE VII

FRANÇOISE et PAUL

FRANÇOISE (bas et en hâte). — Que faites-vous ici? Pourquoi êtes-vous venu?

PAUL (avec une mine étrange, à la fois douloureuse, stupéfaite et imposante). — N'est-ce pas toi qui m'as apporté cette maudite lettre?

FRANÇOISE. — Monsieur est arrivé.

PAUL (baissant beaucoup la voix). — Eh bien, il est naturel qu'en l'absence de son mari, cette pauvre femme se soit adressée à moi, et il est encore naturel que j'accoure... Que diable!

FRANÇOISE. — Il a des soupçons.

LOUIS. — Il a des soupçons? Tu en es sûre?

FRANÇOISE. — Très sûre.

(Louis entre).

PAUL (retrouvant aussitôt son aplomb s'éloigne de Françoise et s'avance vers Louis, affectueusement). — Oh! Louis! (Il lui tend la main).

(Françoise disparait).

SCÈNE VIII

PAUL et LOUIS

LOUIS (Il serre la main à Paul avec une familiarité apparente qui ne cache pas bien ses soupçons). — Tu as bien fait de venir.

(Dans le dialogue il y aura la tension nerveuse de la dissimulation réciproque, et les regards seront plus éloquents que les paroles).

PAUL. — Dame! elle m'a écrit.

LOUIS. — Je le sais.

PAUL. — Et la fatalité a voulu que je ne sois pas là quand la lettre est arrivée. On me l'a renvoyée au bureau... et sans ce maudit retard, je serais peut-être venu à temps...

LOUIS. — Ce qui m'étonne, c'est qu'il n'y a même pas un mot pour moi.

PAUL. — Elle te croyait encore en voyage.

LOUIS. — Qu'est-ce que cela prouve? Du reste j'avais annoncé mon retour pour aujourd'hui ou demain.

PAUL. — Elle n'aura pas eu la force, elle n'aura pas eu le courage de t'écrire... et... elle s'est adressée à ton meilleur ami, à ton associé, à ton...

LOUIS. — Qu'est-ce qu'elle t'a écrit?

PAUL. — ... Quelques lignes.

LOUIS. — Quoi?

PAUL. — ... Qu'elle se trouvait si malheureuse, que... qu'elle emportait avec elle un secret, et que... elle demandait pardon à toi et à sa fille. Enfin... elle me recommandait de rester près de toi, de te consoler...

LOUIS. — Je le connais, moi, ce secret.

PAUL. — En vérité?

LOUIS. — Elle était enceinte.

PAUL (à l'esprit agité, en comprenant l'impossibilité de détourner les soupçons de Louis). — Comment le sais-tu?

LOUIS. — Un médecin l'a constaté.

PAUL. — On l'a constaté!

LOUIS (faisant une figure épouvantable). — Et ce qui est affreux... c'est qu'elle ne l'était que de quatre ou cinq mois...

PAUL. — Oh!...

LOUIS (de plus en plus effrayant). — Donc, elle avait un amant...

PAUL. — C'est horrible!

LOUIS. — Et pendant que je m'en allais travailler, m'éreinter pour ma famille, — et personne ne sait mieux que toi ce que j'ai fait en huit mois de voyage, — il y avait ici un lâche, une canaille qui me volait ma femme.

PAUL. — C'est horrible!

LOUIS. — Oui, c'est horrible! — et ce misérable, je veux le trouver. (Pause. — Puis d'un ton bref). Paul, il faut que tu m'aides à le trouver. (Presque à l'oreille de Paul). Et sais-tu pourquoi tu dois m'y aider?

PAUL. — Parce que... parce que tu as un frère en moi... parce que je sais te comprendre, je sais te seconder, et, à l'occasion, je saurais aussi .. modérer ta juste indignation...

LOUIS. — Oui, oui, oui, voilà la raison. Très bien.

(Pause). Vois-tu, mon cher Paul, son suicide tient certainement à sa faute, à son amour infâme. De sorte que nous devons chercher dans le peu de documents qu'elle nous a laissés. N'est-ce pas ton avis? Nous devons chercher au moins un indice. En fait de documents, il y a une lettre qu'elle a écrite à sa fille et une qu'elle t'a adressée à toi. Commençons par celle-ci.

PAUL (devient pâle). — Par celle-ci?

LOUIS. — Lisons-la ensemble. Donne-la-moi.

PAUL (d'une voix tremblante). — Je ne peux pas... Je ne l'ai pas sur moi... Je l'ai laissée à la maison...

LOUIS. — Tu n'as pas pu la laisser à la maison, puisque tu l'as reçue au bureau, et que du bureau tu es accouru directement ici. Donne-la-moi.

PAUL. — Mais pourquoi te mentirais-je?

LOUIS. — Je n'en sais rien. Donne-la moi.

PAUL. — Je t'assure que je ne l'ai pas... et même... pour te dire la vérité, je t'avoue que je l'ai détruite... Oui... je l'ai brûlée... j'ai eu tort, mais que veux-tu? J'ai cédé à une impulsion dont je ne me rends même pas compte en ce moment.

LOUIS. — Paul, on ne détruit pas une lettre comme celle-là, on ne la brûle pas — et tu ne l'as pas brûlée! (menaçant) Donne-la moi.

PAUL. — Crois-moi, Louis, et n'insiste pas...

LOUIS. — Donne-la moi, bon Dieu! (il l'empoigne avec violence par sa jaquette pour la déboutonner) ou je te la prendrai de force...

PAUL (croisant désespérément les bras sur sa poitrine). — Louis, que fais-tu?

LOUIS (reculant aussitôt). — Rien. (Une pause) Une lettre est un dépôt sacré... et je le respecterai; oh! n'aie pas peur, je le respecterai... d'autant plus que, maintenant, je n'ai rien à apprendre (il regarde autour de lui beaucoup plus près et lui dit d'une voix basse et terrible). Le voleur, c'est toi! Oui, toi, toi!

PAUL. — Non, Louis.

LOUIS. — Un voleur calme, patient, raffiné, un voleur n'agissant qu'avec préméditation, car tu as dû ronger, peu à peu, non seulement les liens de l'épouse, mais encore ceux de la mère... Cette mère adorait tellement son enfant qu'elle avait juré de concentrer en elle tout l'amour, tous les devoirs et tous les droits de la maternité. Elle vivait avec moi comme une camarade — entends-tu — comme une amie et, tous les deux, nous étions d'accord pour sacrifier à cette enfant jusqu'aux caresses conjugales... Eh bien! toi, toi, tu es arrivé à lui faire trahir son mari... Mieux que cela, mieux que cela, tu es arrivé à lui faire trahir sa fille. Infâme canaille!

PAUL. — Mais les preuves? Les preuves?

LOUIS. — Tu te dénonces toi-même, et tu ne t'en aperçois pas.

PAUL. — Je te prouverai... au contraire... que tu es injuste dans tes soupçons...

LOUIS. — Comment? Parle! Défends-toi! Défends-toi! Comment te défendras-tu?

PAUL. — Je ne pouvais pas avoir de liaison avec ta femme... puisque je suis fiancé... depuis quelque temps, et je n'attendais que ton retour pour me marier.

LOUIS. — Ah! enfin, tu m'as dit le reste! (Pause, puis avec désolation) Ton mariage! Tu m'as dit la vraie cause de la catastrophe... Mon Dieu! mon Dieu! moi qui me faisais au moins l'illusion que le repentir ou les remords, que sais-je? ou la honte de ne pouvoir cacher sa faute, l'avaient poussée au suicide... Mais non! je ne puis même pas avoir cette triste illusion!... Peut-être ruminait-elle de sinistres projets en apprenant mon arrivée, et s'est-elle décidée à mourir uniquement parce qu'elle avait perdu tout espoir de te reprendre!.. peut-être ne se serait-elle pas tuée si *toi* tu n'avais pas été fiancé, si *tu* ne l'avais pas abandonnée!.. Moi, je n'étais plus rien pour elle : — c'est toi qui étais tout! (Une pause. Il est pris de rage, tremblant, épouvanté. Et maintenant? il ouvre des yeux horribles) Me venger!... Me venger sur qui?... sur toi!... naturellement : sur toi!... je pourrais... oui... je pourrais te tuer comme cela!... (il s'élance sur lui comme pour l'étrangler.)

PAUL. — Tue-moi si tu veux, ce sera pour moi la meilleure solution.

LOUIS (à cette réponse il reste paralysé, puis réfléchit avec terreur, comme halluciné). — Oui... et après!... je serais acquitté, c'est vrai, tout le monde m'acquitterait...; mais ma pauvre maison serait la maison du crime, après avoir été celle de l'adultère. On m'acquitterait... mais je serais toujours considéré comme un homicide et un être ridicule... Et ma fille?... ma fille?... Oh! ma tête! ma tête!... je deviens fou... Que faire? que faire? que faire?... Ma fille! je l'ai empêchée de voir sa mère sur son lit de mort... Pourquoi l'en ai-je empêchée, puisque c'est à cause d'elle que je ne veux pas te tuer, puisque c'est pour elle que je ne veux pas de scandale, puisque c'est pour elle, et surtout pour elle, que je ne veux pas être un meurtrier? Pourquoi l'en ai-je empêchée?... (avec une surexcitation maladive, il discute presque avec Paul) Non!... non, non, non! Elle doit ignorer tout. Elle doit ignorer que son père a été trompé, offensé; elle doit ignorer qu'il a le droit de tuer un autre homme,... et elle doit principalement ignorer *ce que sa mère a été, ce que sa mère a fait*... ([illegible] résolu) Et il en sera ainsi. Une mère ne peut être remplacée que par l'adoration de sa mémoire. Elle a été perverse. Qu'importe? On en invente une autre, on en falsifie la mémoire comme on falsifie tout... Ce sera comme cela! Cette femme, morte et enterrée,

saura encore mieux mentir !... (Pause. Il se rapproche de Paul et lui demande d'une voix sourde) Tu lui avais rendu toutes ses lettres ?

PAUL. — Toutes.

LOUIS. — Et la dernière? Celle que tu as sur toi? (Il le regarde d'une manière intense, suggestive.)

PAUL (il ne sait plus se soustraire à la volonté de Louis, et, comme s'il obéissait à une force supérieure, il sort la lettre de sa poche et la lui tend, en lui demandant des yeux la permission de ne pas la donner). — La voici.

LOUIS (il voudrait s'en emparer, mais elle lui inspire du dégoût). — Non... je n'en veux pas... je ne puis pas encore. — Tes lettres, elle te les avait rendues?

PAUL (la tête basse, la voix sourde). — Elle m'écrivait justement... de venir les prendre.

LOUIS. — Tu sais où les trouver ?

PAUL. — Oui, dans sa chambre.

LOUIS. — Vas-y. Cherche-les.

(Paul frissonne et hésite.)

LOUIS (impérieusement). — Cherche les

(Paul se dirige vers la chambre mortuaire. Devant la porte, il s'arrête en tremblant d'effroi. Puis, faisant un effort, il franchit le seuil. Louis le regarde avec un intime plaisir de se venger, puis il l'attend en frémissant, livide comme un spectre, et le guette près de la porte. Quand Paul est prêt à rentrer, il s'éloigne).

PAUL (rentre en tenant un petit paquet et la lettre qu'il avait tirée de sa poche. On lit sur sa figure l'horrible impression causée par le spectacle qu'il a été contraint de voir). — Les voici.

LOUIS (surmontant sa répugnance prend le paquet et la lettre). — Tout, là. (Il approche l'un et l'autre de la flamme de la bougie qui est sur la table, et retire les journaux du vase où il laisse tomber les papiers qui brûlent). (A Paul. — A présent, écoute-moi bien. (En proie à l'idée fixe de la dissimulation). Devant le monde et devant cette innocente enfant, nous continuerons à être amis, nous continuerons à être frères. Tu entends ?

PAUL. — Oui.

LOUIS. — L'infamie commise par toi et par sa mère nous unira tous les deux, pour toujours dans le mystère, dans la haine. Notre association commerciale, renforcée par ce nouveau contrat, deviendra plus florissante, mon cher... plus forte... Et (solennellement) sur tout ce qui s'est passé, un silence absolu. Tu entends ?

PAUL. — Oui.

LOUIS. — Tu n'es donc pas content ? Tu seras mon complice... comme s'il s'agissait d'un crime. Mon complice !... Réjouis-toi ! Pourquoi ne te réjouis-tu pas ?... C'est moi, c'est moi qui ai besoin de toi ! (Un silence. Il regarde les flammes qui se raccourcissent et meurent. Il recueille les cendres et les jette dans la cheminée). Comme cela, tout s'arrange facilement... Tu le vois. A elle, la mort ; aux documents, le feu... au juge qui attend, le mensonge ; à tout le monde, le mensonge de tous... et voilà cette monstruosité liquidée... (ricanant) Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Nous avons sauvé le décorum, la paix, la félicité, l'honneur, et, voyons, convenons-en, aussi les affaires... Et maintenant, la comédie commence. Tu vas voir.

(Paul s'écrase sur la chaise près de la cheminée, la tête entre les mains.)

LOUIS (avec une fausse énergie, sort un instant par la porte à gauche, en appelant). — Ida, Ida... ma fille...

SCÈNE IX

LE JUGE, LE GREFFIER, PAUL, LOUIS, IDA

LE JUGE (de l'intérieur). On peut entrer ? (Puis plus haut). On peut entrer ?

PAUL (se redressant). — Entrez. (Le juge et le greffier rentrent avec réserve ; en même temps, Ida, sanglotant et Louis la soutenant, un bras passé autour de sa taille, traversent lentement le salon).

LOUIS (parlant à sa fille avec grande tendresse). — Va, mon enfant, va... Pardonne à ton père... Il était fou, vois-tu, il était fou... Je ne savais pas ce que je disais... J'étais fou... Oublie mes bizarreries... Va pleurer... Va pleurer auprès de ta maman... Va lui dire tout ce que tu voudras... (Il l'accompagne ainsi jusqu'à la porte de la chambre mortuaire).

(Paul regarde en dessous).

IDA. — Viens aussi, toi...

LOUIS. — Oui... oui... j'y viens... (il l'embrasse).

LE JUGE (avec beaucoup de douceur). — Monsieur Palmieri, je voudrais, au moins pour aujourd'hui, vous demander quelques renseignements, quitte à vous inviter un autre jour à me faire une déposition formelle.

(Ida, anéantie par l'émotion, reste inerte, attendant, le front appuyé au chambranle de la porte).

LOUIS. — Parlez, Monsieur, parlez. (Le greffier s'assoit près de la table, en se disposant de nouveau à écrire).

PAUL. — Moi... je m'en vais, Louis.

LOUIS. — Non, Paul, aie l'obligeance... de rester encore un peu... je pourrais avoir besoin de toi... (Au juge) Parlez, Monsieur.

LE JUGE. — Avant tout, je voudrais savoir une chose. Combien de temps êtes-vous resté loin de Naples, Monsieur Palmieri ?

LOUIS. — Ah ? combien de temps... j'ai été... ? Ah ! Paul, j'ai la tête vide... Rappelle-moi donc... La dernière fois, je suis parti... Je suis parti... rappelle-moi...

PAUL (le regardant fixement, et comprenant). — Mais... il y a quatre mois... il me semble...

LOUIS. — Il y a quatre mois... précisément, précisément !

LE JUGE. — Eh bien, greffier, écrivez à l'endroit que nous avons laissé en blanc...

LE GREFFIER (en écrivant, il répète). — « En rentrant après quatre mois de voyage »..., etc., etc., etc.

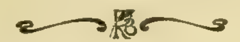
LE JUGE. — Comment, *et cætera, et cætera* ! Relisez tout ce qui concerne Louis Palmieri. Qu'il l'entende bien.

LE GREFFIER (patient). — Je répète pour qu'il entende bien : (Martelant et scandant les mots). En rentrant... après quatre mois... de voyage...

Le rideau tombe rapidement et coupe la dernière parole du greffier.

ROBERTO BRACCO.

Traduit de l'Italien par ALBERT LÉCUYER



LE PERSONNEL POLITIQUE AU JAPON

Tous les Japonais de marque portent un titre de noblesse. Le Japon est le pays le plus aristocratique du monde. La société s'y divise en classes où les distinctions sont faites surtout par la naissance.

La masse du peuple comprend 32 millions de roturiers dont les trois quarts vivent de l'agriculture ; tous restent fidèles aux vieux usages, portent le costume japonais, habitent dans des maisons à l'ancienne mode, adorent les divinités bouddhiques et celles du Chinto, le vieux culte national.

Au-dessus d'eux, 1 million et demi de personnes appartiennent à la noblesse moyenne ; ce sont pour la plupart les descendants les hommes d'armes (*samouraïs*) qui servaient sous les seigneurs à l'époque féodale. Beaucoup sont de petits propriétaires campagnards. Cette classe qui ressemble par plusieurs côtés aux *junker* prussiens fournit des fonctionnaires et des officiers. Elle a suivi l'évolution du pays, mais, à l'époque contemporaine, elle reste, comme à l'époque féodale, l'appui du gouvernement.

La direction des affaires appartient à la haute noblesse dont les membres portent les titres que nous traduisons par baron, comte, marquis. Cette classe compte 4.000 personnes qui descendent presque toutes des anciens seigneurs féodaux. L'Empereur a le droit d'anoblir ; il en use habituellement pour élever d'un ou plusieurs degrés les bons serviteurs nés dans les classes supérieures. D'anciens samouraïs ont obtenu comme récompense les titres de baron, de comte, de marquis, mais l'empereur n'a presque jamais conféré la noblesse à un roturier.

La bourgeoisie n'était autrefois représentée que par un petit nombre de marchands. Aujourd'hui, des Japonais entreprenants se sont mis à la grande industrie : ils ont élevé des filatures de coton, de soie et de laine, commencé à exploiter la houille, créé des chantiers de constructions navales, ouvert des banques.

Entre le peuple et la noblesse se forme une classe capitaliste qui porte ombrage à l'aristocratie. Les gens au pouvoir ont d'abord affecté de mépriser les parvenus enrichis. Il y a six ans, le ministre de l'Instruction publique tenait aux chefs de son département le discours suivant, rapporté par M. Dumolard : « Les mœurs s'avilissent et, avec le bien-être nouveau qui accompagne l'essor économique du pays, nous voyons surgir le règne de l'argent. Nulle part au monde l'argent ne semble exercer autant de fascination que chez nous, et il est probable que si, dans mille ans, le Japon devenait une république, il n'hésiterait pas à se choisir pour chef un Mitsoui. » Mitsoui est le nom d'une famille qui possède de grandes usines et cherche à former un trust de la filature.

Dans ces dernières années, le besoin d'argent a abattu la morgue de l'aristocratie. Au moment où la guerre allait être déclarée, le premier ministre réunit à Tokio les principaux banquiers et capitalistes du pays pour leur demander un emprunt, il leur offrit à dîner, accepta des invitations en retour et fit appel à leur concours dans des allocutions très flatteuses.

D'ailleurs la nécessité de développer le commerce et l'industrie apparaît à tous les hommes d'État japonais. Le Japon est trop peuplé pour vivre exclusivement de l'agriculture ; sa population est pauvre, elle a besoin de toutes les formes du travail pour s'enrichir. Le gouvernement, qui veut faire du Japon une puissance de premier rang, ne néglige aucune source d'influence extérieure. Il a créé des écoles de commerce, protégé l'industrie naissante en élevant les tarifs, encouragé, par des primes, la construction navale et l'exportation.

Le désir de la richesse s'est partout répandu ; les nobles commencent à mettre des capitaux dans les entreprises industrielles ; les capitalistes sollicitent la noblesse en échange des services qu'ils rendent ; déjà un Mitsoui a obenu le titre de baron, marque de faveur inouïe jusque-là. Les plus avisés des Japonais modernes croient que l'avenir de leur peuple est d'être gouverné par une aristocratie riche et ouverte aux riches sur le modèle de l'Angleterre.

La politique extérieure du Japon se ressent déjà des influences économiques. Sans doute le goût des armes et la passion des conquêtes tiennent de la tradition féodale, mais c'est de plus en plus l'intérêt commercial qui les dirige. Le Japon moderne veut des colonies pour y jeter son excédent de population et pour y vendre, à l'abri de tarifs protecteurs, les

produits de ses manufactures; il entend écarter les concurrents étrangers des régions qu'il considère comme ses clientes naturelles.

La direction des affaires appartient au Mikado ou Empereur. Le souverain actuel, Moutsouhito, né en 1852, règne depuis 1867; il a présidé à la transformation du Japon. Quand il succéda à son père, la réalité du pouvoir appartenait encore à une sorte de maire du palais, le taïkoun. Moutsouhito, secondé par des nobles légitimistes, força le dernier taïkoun à se démettre et réduisit les seigneurs dissidents. Il a connu l'époque des hommes d'armes revêtus de cuirasses laquées et portant deux sabres à leur ceinture; il a interdit le port des sabres, décrété le service militaire obligatoire, armé ses soldats à l'européenne, déclaré la guerre à la Chine, ordonné la création de la flotte actuelle. Moutsouhito est né dans un palais fermé où ses ancêtres avaient vécu entourés d'honneurs, mais sans pouvoir réel. Il conserve les titres de Fils du Ciel, Maître suprême, Empereur divin, mais il préside le Conseil des ministres comme un souverain d'Occident, il sort en voiture, à cheval, parfois à pied, il se montre à son peuple et aux étrangers sous l'habit civil européen ou dans un brillant costume de général inspiré par l'uniforme de notre cavalerie légère. En 1889, il a donné à son peuple une constitution.

D'après cet acte, le Divin Empereur partage le pouvoir avec une Diète composée de deux Chambres.

La Chambre des pairs est formée des princes de la famille impériale, de membres de la haute noblesse désignés par leur ordre, de personnages nommés à vie par l'Empereur, la plupart nobles, les autres anoblis en récompense de leurs services, enfin de quelques élus choisis par les contribuables les plus imposés. C'est, à peu près, la Chambre des lords anglaise.

La Chambre des députés se compose de membres élus par ceux qui payent 25 francs de contributions directes.

Il n'y a point de condition de cens pour être éligible et les députés reçoivent une indemnité de 5.000 francs par an, chiffre considérable pour un pays où la masse est pauvre et les traitements peu élevés. Aussi les candidats ne manquent-ils pas. Les campagnes, c'est-à-dire la majorité des circonscriptions, nomment habituellement des samouraïs petits propriétaires; les villes ont à choisir entre des avocats, des médecins, des journalistes, sortant les uns de la noblesse pauvre, les autres du peuple. Dans un quotidien prospère, un rédacteur régulier gagne de 100 à 300 francs par mois et les profits des autres professions intellectuelles sont à l'avenant. L'indemnité parlementaire fournit donc un appoint très désirable.

La vie politique japonaise est un singulier mélange de mœurs parlementaires et de traditions féodales. Les Japonais ont presque autant de journaux que nous; ils les achètent, les lisent, les commentent avec passion. Mais les partis ne comptent pas uniquement sur la persuasion pour triompher. Dans chaque ville, le groupe le plus fort arme de gourdins une bande de *sochis*, étudiants, futurs candidats, jeunes gens violents et amis du tapage, qui terrorisent et maltraitent les adversaires. On se croirait parfois aux temps troublés de la République romaine, quand les gens de Milon assommaient ceux de Clodius.

On ne sera point étonné que les élections donnent souvent une majorité favorable au gouvernement. Quand elle n'est pas suffisante, le ministère trouve moyen de l'augmenter. On a entendu un député se plaindre en séance de n'avoir pas reçu le prix qu'un agent de corruption avait promis pour son vote. Suivant l'expression allemande, ce gouvernement use alternativement du morceau de sucre et de la cravache, mais il a une préférence marquée pour les moyens rudes. Aucune Chambre n'a pu finir de sa belle mort : toutes ont été dissoutes. Les unes hésitaient à voter les augmentations d'impôts que les armements rendent nécessaires depuis dix ans; d'autres prétendaient user du droit d'interpellation, critiquer les ministres, essayer de les renverser. On les a toutes renvoyées. A l'ouverture d'un Parlement, plusieurs députés voulurent répliquer par des plaintes au discours du Trône : on leur coupa la parole par une dissolution immédiate : cette fois, la session avait à peine duré quelques minutes. La Chambre actuelle vient d'être soumise à réélection après une brusque dissolution.

Pour emprunter un terme à la métaphysique, on peut dire que les députés sont agis plus qu'ils n'agissent. En dépit de la Constitution, l'Empereur gouverne avec ses conseillers nobles comme avant 1889. Les leaders des partis sont les chefs des grandes familles qui siègent à la Chambre haute; autour d'eux, les députés s'agglomèrent en troupes dociles comme jadis les hommes d'armes autour des seigneurs. Les changements de gouvernement ne sont pas l'effet des crises parlementaires, mais des intrigues de cour et des luttes entre clans aristocratiques. Les plaintes de l'opposition rappellent la fameuse épigramme du poëte latin contre l'oligarchie aristocratique sous la république romaine :

Romæ fato Metelli fiunt consules.

A Rome, le Destin assure le consulat aux Metellus.

Parmi les nobles qui ont dirigé les affaires, on distingue deux tendances : le libéralisme serait représenté par le marquis Ito, le parti conservateur par l'école du maréchal Yamagata. Le premier a tenté de s'appuyer sur les députés qui veulent augmenter le pouvoir du Parlement, il s'est fait le chef du parti constitutionnel. Ce n'est point un révolutionnaire : il se félicitait un jour de diriger les affaires étrangères dans un pays où le Parlement ne les contrôle pas. Mais enfin il n'a point abusé de cette facilité. Sa modération relative l'a fait bien voir des puissances étrangères. C'est lui qui fut chargé de négocier un emprunt en Occident dans l'année 1902 ; il fit alors les déclarations les plus pacifiques. On assure qu'il était opposé à la guerre : c'est assez dire que son influence ne domine plus. Il reste néanmoins fort considéré : tout récemment l'empereur l'envoyait en Corée pour essayer de faire accepter au souverain de ce pays un traité qui le dépouille. Le marquis Ito est un de ces « Anciens » que l'Empereur consulte avant de prendre toute décision importante. Son âge avancé l'empêcherait de reprendre un rôle très actif, même si le pouvoir revenait à ses amis.

Le maréchal Yamagata, chef de l'école rivale, a, lui aussi, cessé d'être ministre pour devenir un membre éminent du Conseil des Anciens. Le maréchal, chef de l'armée qui battit les Chinois en 1894-1895, laisse à de plus jeunes la direction effective de la campagne actuelle et se borne à donner des avis écoutés. En politique, le maréchal a toujours été conservateur, partisan des armements et de la politique d'expansion. Ses amis et ses élèves occupent, depuis bientôt trois années, le ministère où ils ont remplacé le groupe Ito.

A la tête du cabinet siège le comte Katsoura, un général qui fut le principal lieutenant de Yamagata en Mandchourie et qui battit les Chinois devant Niou-tchouang en 1895. Il mène la Chambre avec une rondeur toute militaire : il l'a déjà dissoute à deux reprises.

Le ministre de la marine est l'émule de Yamagata, l'amiral Yamamoto qui détruisit la flotte chinoise et donna aux Japonais la possession de la mer dans la guerre de 1894-1895. L'amiral Togo qui commande aujourd'hui la principale flotte japonaise et qui a dirigé toutes les attaques contre Port-Arthur, était capitaine de vaisseau sous les ordres de Yamamoto en 1894. Sur mer comme sur terre, le Japon essaye de nouveaux chefs à la place des vainqueurs de la Chine et sous leur haute direction. On dit qu'une circonstance toute fortuite s'est ajoutée aux mérites incontestables de Togo pour lui faire donner le principal commandement ; c'est lui qui a coulé le premier bâtiment chinois, remportant l'avantage initial d'une guerre glorieuse. Les Japonais, même les plus cultivés, croient à la chance et volontiers, avant d'employer un personnage, ils demanderaient comme jadis Mazarin : « Est-il heureux ? ». Enfin l'amiral Togo a pour lui d'appartenir au clan Yamagata.

Le ministre des Affaires étrangères, baron Komoura, fut attaché dans la dernière guerre à l'état-major du maréchal Yamagata comme conseiller diplomatique ; après l'occupation de la Mandchourie, il remplit les fonctions de gouverneur à la tête de cette province.

Le ministre de la Guerre, général Teraoutchi, était en 1894 directeur au ministère. Le chef du grand état-major est le maréchal Oyama, un des vainqueurs de 1894-95 ; il a pour sous-chef le général Kodamo naguère ministre de l'Intérieur dans le gouvernement à poigne qui dirige les affaires japonaises.

De nouvelles réputations se forment en ce moment dont l'honneur rejaillit sur les « Anciens » de la génération Ito et Yamagata.

Les diplomates et les militaires de la génération Ito-Yamagata servent l'empereur depuis 1867 ; ils ont ouvert avec lui l'ère nouvelle que les Japonais appellent le *Meidji* ou le progrès. Leur politique fut de donner au Japon une puissance militaire égale à celle des nations occidentales. A leur avènement, le Japon était menacé de devenir colonie comme l'Indo-Chine ou champ d'exploitation comme la Chine. Ils ont compris que le seul moyen pour lui de conserver son indépendance était d'acquérir une force militaire semblable à celle des puissances occidentales et imitée d'elles. D'abord ils ont acheté des armes, des vaisseaux, fait venir des ingénieurs, des instructeurs. Les grandes puissances étaient alors la France et l'Angleterre ; ils s'adressèrent à elles.

L'Angleterre vendit des navires et organisa un arsenal. La France en fonda un autre, et M. Bertin envoyé en mission au Japon, fit construire la flotte qui remporta les victoires de 1894-95. L'armée fut formée par des instructeurs français, auxquels les Japonais donnèrent plus tard des successeurs allemands. « Nous avons encore, dit un officier japonais, des uniformes français, des bottes autrichiennes, des casquettes allemandes. » L'instruction publique fut organisée, mais les plus parfaites des écoles servent à former des officiers, des ingénieurs, des médecins.

Au bout de vingt ans, les Japonais se jugeaient assez forts pour se passer de maîtres : ils éliminaient les professeurs et instructeurs de toutes les nations étrangères et les remplaçaient par des Japonais. Ils se mettaient à fabriquer leurs fusils, leurs cartouches, leurs canons, commençaient à lancer des navires. Les gros bâtiments sont encore achetés au dehors, presque tous en Angleterre. L'escadre japo-

naise de première ligne est une réplique des nouvelles escadres anglaises ; mais les commandes ont été faites et les bâtiments sont conduits par un état-major exclusivement japonais.

Les Japonais ont continué d'envoyer au dehors ceux qu'ils destinent à jouer un rôle directeur. Ils entretiennent des officiers, des ingénieurs, des étudiants de tout genre dans toutes les puissances occidentales. Le premier ministre, comte Katsoura a étudié en Allemagne, le ministre des Affaires étrangères, M. Komoura aux Etats-Unis, le ministre des Finances, le baron Soné a été ambassadeur, celui de la guerre attaché militaire à Paris.

Aujourd'hui ce n'est plus la France, ce n'est pas l'Allemagne qui servent de modèle aux Japonais ; leurs préférences vont à l'Angleterre et aux Etats-Unis, nations commerciales et maritimes et surtout puissances heureuses dont l'expansion se continue de nos jours, au besoin par la guerre.

Le type du nouvel homme d'Etat japonais est l'ambassadeur à Londres, ce vicomte Hayachi, grand admirateur de la politique et des procédés impérialistes. Il fut l'artisan du traité anglo-japonais et il le fit signer et publier au moment même où le marquis Ito, voyageant officiellement de capitale en capitale, cherchait à rassurer le tsar sur les intentions du Japon ; en même temps, le cabinet conservateur et impérialiste Katsouro, rompant la trêve qu'il avait promise au marquis Ito pour la durée de son absence, lançait la presse japonaise contre le parti constitutionnel et libéral.

Ce même vicomte Hayachi est l'un des auteurs de la guerre actuelle. On se rappelle les déclarations belliqueuses qu'il fit à des journalistes français et anglais au moment où la Russie paraissait disposée à des concessions et où les cabinets français et anglais donnaient à leurs alliés des conseils pacifiques. Les hommes d'Etat japonais usent volontiers de l'interview ; c'est une habitude qu'ils ont empruntée aux Etats-Unis. A Tokio, les ministres font connaître leurs projets par des confidences aux quotidiens plutôt que par des discours au Parlement ; ils vont rarement aux séances de la Chambre, ils accueillent aisément et volontiers ils appellent les journalistes influents.

Je viens de faire en raccourci le tableau, non du Japon, ce pays charmant et complexe, mais du parti qui dirige le pays ; on l'a vu aristocratique, militaire, impérialiste, européanisé mais pour éliminer les européens, et empruntant à l'Occident surtout les instruments de puissance militaire et maritime.

Que veut-il ? La meilleure réponse est donnée par un Français, M. F. Challaye qu'une sympathie fort justifiée pour la civilisation japonaise entraîne à l'apologie du gouvernement et de la diplomatie mikadonales. Voici ses propres paroles :

« *Bien des Japonais font ce rêve : après s'être installé en Corée, le Japon se rapprochera de la Chine, fera l'éducation de ce peuple innombrable, l'initiera à la civilisation européenne, le rendra militairement et économiquement fort. Alors le Japon moderne, allié à la Chine modernisée, délivrera tous les Asiatiques des Européens qui les oppriment, chassera les Américains des Philippines, les Français de l'Indo-Chine, les Anglais de l'Inde, réalisera l'idéal de l'Extrême-Orient aux Extrême-Orientaux, sous la haute protection de l'Empire du Soleil-Levant. Si jamais le Japon, réalisant son rêve, délivrait l'Asie de la domination européenne, ce serait le principal bénéfice que retirerait l'Europe de l'européanisation du Japon* ».

Je n'ai qu'une objection à faire, mais je la crois capitale. La domination de la noblesse qui gouverne le Japon serait-elle moins dure, semblerait-elle moins étrangère à la Chine et à l'Indo-Chine que celle des Européens, les intentions même de cette classe militaire japonaise sont elles d'affranchir l'Extrême-Orient ? Tout indique au contraire que le gouvernement japonais veut comme ses rivaux, conquérir, coloniser, avoir des sujets. A Formose qu'il prit à la Chine, il n'administre pas avec plus de douceur que les Allemands à Kiao-tchéou.

Qu'on l'admire d'avoir su conserver son autonomie et échapper à toute sujétion, rien de mieux. Mais croire que le Japon engage ses troupes, ses navires et ses ressources pour délivrer ses voisins et leur assurer, vis-à-vis des Occidentaux, le même avantage qu'il s'est donné, c'est une illusion inspirée par une philosophie démocratique et humanitaire qui, sans doute ferait sourire les nobles ministres de Tokio.

ALBERT MÉTIN.



LES PHILOSOPHES AU LUXEMBOURG

Au café François Ier qui fait face, sur le boulevard Saint-Michel, à l'une des petites entrées du Luxembourg, Paul Verlaine, plus d'une fois, l'esprit perdu en un rêve sentimental, passa de longues heures à évoquer le souvenir d'années anciennes et pastorales, imaginant.

... un jardin de Le Nôtre,
Correct, ridicule et charmant...

réplique de Trianon ou de Marly ! En face de ce même

café s'étendent, à l'infini, les allées d'arbres et, par les soirs de l'été, la petite odeur des roses apporte son souffle tiède et doux jusques à la terrasse où le poète ne vient plus s'asseoir... Là, comme au temps de Schaunard, de Rodolphe ou de Mimi, passent, nonchalants et joyeux, descendant des hauteurs de Verrières ou seulement de Bullier grisettes et étudiants ; là, de placides nourrices, avisées et prudentes, viennent confier à l'ombre la garde des enfants. Une pelouse verte s'étend, unie et drue, que domine, au milieu, la *Velléda* de Maindron.

Endroit classique ! La Pépinière, jadis, s'étendait auprès : « Là, notre père se promenait dans sa jeunesse, dit M. Bergeret. Il lisait la philosophie de Kant et les romans de George Sand, sur un banc, derrière la statue de Velléda. Velléda, rêveuse, les bras joints sur sa faucille mystique, croisait ses jambes admirées d'une jeunesse généreuse. Les étudiants s'entretenaient à ses pieds, d'amour, de justice et de liberté... Que de beaux rêves, que de vastes espérances ont été formées devant la Velléda romantique de Maindron ! » Des perspectives d'arbres et de statues s'étendent au delà du regard que fixe sur les massifs fleuris la prophétesse de pierre. C'est là, comme au temps du passé, entre le boulevard et la terrasse des reines, un lieu discret de promenade que fréquentent encore, à l'heure des enfants, quelques vieillards platoniciens. Le site, ici, est choisi, accueillant aux rêveurs, doux au front tourmenté de ceux qui y vinrent, dans le passé, chercher un apaisement à leur anxieux génie. Au lieu discret, retiré, comme enveloppé de verdure, où M. Bergeret, escorté de ses disciples MM. Denis et Goubin, vint quelquefois s'asseoir, les jours où les arbres ne font pas assez d'ombre au pied de la statue de Marguerite de Navarre, errèrent, plus d'une fois, dans les âges, d'illustres promeneurs solitaires !

Actuellement, quand on passe près du Panthéon, en regardant sur la gauche du monument, on aperçoit une statue isolée qui domine. C'est celle de Jean-Jacques Rousseau. Sérieux et méditatif, armé de sa canne forestière, le philosophe contemple, à ses pieds, la montagne Sainte Geneviève ; mais l'emplacement n'est pas admirable. Du haut de son socle isolé, Jean-Jacques ne se trouve pas face à ce cher Luxembourg où il vint quelquefois herboriser et lire. Alors il habitait « à l'hôtel Saint-Quentin, rue des Cordiers, proche la Sorbonne, vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre, mais où cependant avaient logé des hommes de mérite tels que Gresset, Bordes, les abbés de Mably, de Condillac et plusieurs autres. » Encore très campagnard, peu formé aux manières, déjà misanthrope, venu « à Paris avec quinze louis d'argent comptant, sa comédie de *Narcisse* et son projet de musique pour toute ressource, le « petit » de Mme de Warens, habitué à se laisser mener par les circonstances, ne redoutait pas autrement l'inquiétude d'une vie sans lendemain. Seuls lui restaient quelques louis, et le philosophe ne faisait rien pour tenter d'en gagner de nouveaux soit par des leçons, qu'il donnait gratuites comme nous voyons qu'il fit à Mlle des Roulins, soit par tout autre travail dont eût pu s'accommoder, au besoin, une pire indolence. « On n'imaginerait pas — dit Jean-Jacques — à quoi j'employais ce court et précieux intervalle qui me restait encore avant d'être forcé de mendier mon pain : à étudier par cœur des passages de poètes que j'avais appris cent fois et autant de fois oubliés Tous les matins, vers dix heures, j'allais me promener au Luxembourg, un Virgile ou un Rousseau dans ma poche, et là, jusqu'à l'heure du dîner, je remémorais tantôt une ode sacrée, et tantôt une bucolique, sans me rebuter de ce qu'en repassant celle du jour, je ne manquais pas d'oublier celle de la veille. » Toutefois ces exercices où il occupait sa mémoire pour oublier ses sens et la sorte de frénésie où le jetaient les échecs dont il jouait « régulièrement, chez Mangis, les après-midi des jours où il n'allait pas au spectacle », ne réussirent qu'à pousser facilement au noir un cœur déjà troublé par de vives impulsions. Il n'est pas jusqu'aux petits donneurs de prospectus des rues qui ne fussent, selon lui, soupçonnés de le haïr. A son idée « ceux qui distribuaient des billets imprimés à la porte du Luxembourg avaient ordre de le passer avec la plus outrageante affectation, ou même de lui en refuser tout net, s'il se présentait pour en avoir ; et tout cela, non pour l'importance de la chose, mais pour le faire remarquer, connaître et abhorrer de plus en plus. »

Comme voilà bien son humeur ! Même proche des beaux arbres, un Virgile à la main, en longeant les parterres où lui sourient les fleurs, le taciturne Rousseau, persécuté imaginaire, se laisse aller aux pires mélancolies. Ce coin de l'ancien enclos des Chartreux est cependant favorable au rêve, à l'oubli des chagrins, au repos profond du cœur ; les fruits des arbres et les feuilles des branches l'embellissent et l'ombragent. Voici un lieu discret et propice aux souvenirs, et Rousseau, quoique jeune, est riche de ces derniers. Il marche dans la vie escorté de tant d'ombres charmantes ! Celles de Mlle de Breil « bien faite, assez belle, très blanche » de Mlle Serre, qu'il connut à Lyon, de cette Mme Boze « brillante et petite maîtresse » actuellement son hôtesse, enfin de cette « bonne maman » dont « la bouche était faite à la mesure de la sienne... qui, jamais, ne chercha son plaisir, mais toujours celui de Rousseau... » Aucun de ces souvenirs là n'est doux au cœur tourmenté de Jean-Jacques. Et c'est le front taciturne, la main crispée, le songe amer que le passionné Génevois marche

naise de première ligne est une réplique des nouvelles escadres anglaises ; mais les commandes ont été faites et les bâtiments sont conduits par un état-major exclusivement japonais.

Les Japonais ont continué d'envoyer au dehors ceux qu'ils destinent à jouer un rôle directeur. Ils entretiennent des officiers, des ingénieurs, des étudiants de tout genre dans toutes les puissances occidentales. Le premier ministre, comte Katsoura a étudié en Allemagne, le ministre des Affaires étrangères, M. Komoura aux Etats-Unis, le ministre des Finances, le baron Soné a été ambassadeur, celui de la guerre attaché militaire à Paris.

Aujourd'hui ce n'est plus la France, ce n'est pas l'Allemagne qui servent de modèle aux Japonais ; leurs préférences vont à l'Angleterre et aux Etats-Unis, nations commerciales et maritimes et surtout puissances heureuses dont l'expansion se continue de nos jours, au besoin par la guerre.

Le type du nouvel homme d'Etat japonais est l'ambassadeur à Londres, ce vicomte Hayachi, grand admirateur de la politique et des procédés impérialistes. Il fut l'artisan du traité anglo-japonais et il le fit signer et publier au moment même où le marquis Ito, voyageant officiellement de capitale en capitale, cherchait à rassurer le tsar sur les intentions du Japon ; en même temps, le cabinet conservateur et impérialiste Katsouro, rompant la trêve qu'il avait promise au marquis Ito pour la durée de son absence, lançait la presse japonaise contre le parti constitutionnel et libéral.

Ce même vicomte Hayachi est l'un des auteurs de la guerre actuelle. On se rappelle les déctarations belliqueuses qu'il fit à des journalistes français et anglais au moment où la Russie paraissait disposée à des concessions et où les cabinets français et anglais donnaient à leurs alliés des conseils pacifiques. Les hommes d'Etat japonais usent volontiers de l'interview ; c'est une habitude qu'ils ont empruntée aux Etats-Unis. A Tokio, les ministres font connaître leurs projets par des confidences aux quotidiens plutôt que par des discours au Parlement ; ils vont rarement aux séances de la Chambre, ils accueillent aisément et volontiers ils appellent les journalistes influents.

Je viens de faire en raccourci le tableau, non du Japon, ce pays charmant et complexe, mais du parti qui dirige le pays ; on l'a vu aristocratique, militaire, impérialiste, européanisé mais pour éliminer les européens, et empruntant à l'Occident surtout les instruments de puissance militaire et maritime.

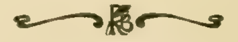
Que veut-il ? La meilleure réponse est donnée par un Français, M. F. Challaye qu'une sympathie fort justifiée pour la civilisation japonaise entraîne à l'apologie du gouvernement et de la diplomatie mikadonales. Voici ses propres paroles :

« *Bien des Japonais font ce rêve : après s'être installé en Corée, le Japon se rapprochera de la Chine, fera l'éducation de ce peuple innombrable, l'initiera à la civilisation européenne, le rendra militairement et économiquement fort. Alors le Japon moderne, allié à la Chine modernisée, délivrera tous les Asiatiques des Européens qui les oppriment, chassera les Américains des Philippines, les Français de l'Indo-Chine, les Anglais de l'Inde, réalisera l'idéal de l'Extrême-Orient aux Extrême-Orientaux, sous la haute protection de l'Empire du Soleil-Levant. Si jamais le Japon, réalisant son rêve, délivrait l'Asie de la domination européenne, ce serait le principal bénéfice que retirerait l'Europe de l'européanisation du Japon* ».

Je n'ai qu'une objection à faire, mais je la crois capitale. La domination de la noblesse qui gouverne le Japon serait-elle moins dure, semblerait-elle moins étrangère à la Chine et à l'Indo-Chine que celle des Européens, les intentions même de cette classe militaire japonaise sont elles d'affranchir l'Extrême-Orient ? Tout indique au contraire que le gouvernement japonais veut comme ses rivaux, conquérir, coloniser, avoir des sujets. A Formose qu'il prit à la Chine, il n'administre pas avec plus de douceur que les Allemands à Kiao-tchéou.

Qu'on l'admire d'avoir su conserver son autonomie et échapper à toute sujétion, rien de mieux. Mais croire que le Japon engage ses troupes, ses navires et ses ressources pour délivrer ses voisins et leur assurer, vis-à-vis des Occidentaux, le même avantage qu'il s'est donné, c'est une illusion inspirée par une philosophie démocratique et humanitaire qui, sans doute ferait sourire les nobles ministres de Tokio.

ALBERT MÉTIN.



LES PHILOSOPHES AU LUXEMBOURG

Au café François Ier qui fait face, sur le boulevard Saint-Michel, à l'une des petites entrées du Luxembourg, Paul Verlaine, plus d'une fois, l'esprit perdu en un rêve sentimental, passa de longues heures à évoquer le souvenir d'années anciennes et pastorales, imaginant.

... un jardin de Le Nôtre.
Correct, ridicule et charmant...

réplique de Trianon ou de Marly ! En face de ce même

café s'étendent, à l'infini, les allées d'arbres et, par les soirs de l'été, la petite odeur des roses apporte son souffle tiède et doux jusques à la terrasse où le poète ne vient plus s'asseoir... Là, comme au temps de Schaunard, de Rodolphe ou de Mimi, passent, nonchalants et joyeux, descendant des hauteurs de Verrières ou seulement de Bullier, grisettes et étudiants ; là, de placides nourrices, avisées et prudentes, viennent confier à l'ombre la garde des enfants. Une pelouse verte s'étend, unie et drue, que domine, au milieu, la *Velléda* de Maindron.

Endroit classique ! La Pépinière, jadis, s'étendait auprès : « Là, notre père se promenait dans sa jeunesse, dit M. Bergeret. Il lisait la philosophie de Kant et les romans de George Sand, sur un banc, derrière la statue de Velléda. Velléda, rêveuse, les bras joints sur sa faucille mystique, croisait ses jambes admirées d'une jeunesse généreuse. Les étudiants s'entretenaient à ses pieds, d'amour, de justice et de liberté... Que de beaux rêves, que de vastes espérances ont été formées devant la Velléda romantique de Maindron ! » Des perspectives d'arbres et de statues s'étendent au delà du regard que fixe sur les massifs fleuris la prophétesse de pierre. C'est là, comme au temps du passé, entre le boulevard et la terrasse des reines, un lieu discret de promenade que fréquentent encore, à l'heure des enfants, quelques vieillards platoniciens. Le site, ici, est choisi, accueillant aux rêveurs, doux au front tourmenté de ceux qui y vinrent, dans le passé, chercher un apaisement à leur anxieux génie. Au lieu discret, retiré, comme enveloppé de verdure, où M. Bergeret, escorté de ses disciples MM. Denis et Goubin, vint quelquefois s'asseoir, les jours où les arbres ne font pas assez d'ombre au pied de la statue de Marguerite de Navarre, errèrent, plus d'une fois, dans les âges, d'illustres promeneurs solitaires !

Actuellement, quand on passe près du Panthéon, en regardant sur la gauche du monument, on aperçoit une statue isolée qui domine. C'est celle de Jean-Jacques Rousseau. Sérieux et méditatif, armé de sa canne forestière, le philosophe contemple, à ses pieds, la montagne Sainte Geneviève ; mais l'emplacement n'est pas admirable. Du haut de son socle isolé, Jean-Jacques ne se trouve pas face à ce cher Luxembourg où il vint quelquefois herboriser et lire. Alors il habitait « à l'hôtel Saint-Quentin, rue des Cordiers, proche la Sorbonne, vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre, mais où cependant avaient logé des hommes de mérite tels que Gresset, Bordes, les abbés de Mably, de Condillac et plusieurs autres. » Encore très campagnard, peu formé aux manières, déjà misanthrope, venu « à Paris avec quinze louis d'argent comptant, sa comédie de *Narcisse* et son projet de musique pour toute ressource, le « petit » de Mme de Warens, habitué à se laisser mener par les circonstances, ne redoutait pas autrement l'inquiétude d'une vie sans lendemain. Seuls lui restaient quelques louis, et le philosophe ne faisait rien pour tenter d'en gagner de nouveaux soit par des leçons, qu'il donnait gratuites comme nous voyons qu'il fit à Mlle des Roulins, soit par tout autre travail dont eût pu s'accommoder, au besoin, une pire indolence. « On n'imaginerait pas — dit Jean-Jacques — à quoi j'employais ce court et précieux intervalle qui me restait encore avant d'être forcé de mendier mon pain : à étudier par cœur des passages de poètes que j'avais appris cent fois et autant de fois oubliés Tous les matins, vers dix heures, j'allais me promener au Luxembourg, un Virgile ou un Rousseau dans ma poche, et là, jusqu'à l'heure du dîner, je remémorais tantôt une ode sacrée, et tantôt une bucolique, sans me rebuter de ce qu'en repassant celle du jour, je ne manquais pas d'oublier celle de la veille. » Toutefois ces exercices où il occupait sa mémoire pour oublier ses sens et la sorte de frénésie où le jetaient les échecs dont il jouait « régulièrement, chez Mangis, les après-midi des jours où il n'allait pas au spectacle », ne réussirent qu'à pousser facilement au noir un cœur déjà troublé par de vives impulsions. Il n'est pas jusqu'aux petits donneurs de prospectus des rues qui ne fussent, selon lui, soupçonnés de le haïr. A son idée « ceux qui distribuaient des billets imprimés à la porte du Luxembourg avaient ordre de le passer avec la plus outrageante affectation, ou même de lui en refuser tout net, s'il se présentait pour en avoir ; et tout cela, non pour l'importance de la chose, mais pour le faire remarquer, connaître et abhorrer de plus en plus. »

Comme voilà bien son humeur ! Même proche des beaux arbres, un Virgile à la main, en longeant les parterres où lui sourient les fleurs, le taciturne Rousseau, persécuté imaginaire, se laisse aller aux pires mélancolies. Ce coin de l'ancien enclos des Chartreux est cependant favorable au rêve, à l'oubli des chagrins, au repos profond du cœur ; les fruits des arbres et les feuilles des branches l'embellissent et l'ombragent. Voici un lieu discret et propice aux souvenirs, et Rousseau, quoique jeune, est riche de ces derniers. Il marche dans la vie escorté de tant d'ombres charmantes ! Celles de Mlle de Breil « bien faite, assez belle, très blanche » de Mlle Serre, qu'il connut à Lyon, de cette Mme Boze « brillante et petite maîtresse » actuellement son hôtesse, enfin de cette « bonne maman » dont « la bouche était faite à la mesure de la sienne... qui, jamais, ne chercha son plaisir, mais toujours celui de Rousseau... » Aucun de ces souvenirs là n'est doux au cœur tourmenté de Jean-Jacques. Et c'est le front taciturne, la main crispée, le songe amer que le passionné Génevois marche

dans l'allée bordée de pensées et de pervenches, odorante de lilas, dans la belle allée au Luxembourg que le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, la divine voix de Virgile ne parviennent pas à lui rendre complètement agréable !

Le coin est délicieux que dessinent les parterres en compartiments, qu'agrémentent des massifs de feuillages; les chemins discrets, ombreux, offrent leur asile aux rêveurs, aux musards, aux nouvellistes, aux demoiselles peu farouches qu'accostent au passage Sébastien Mercier et le licencieux Restif. Watteau, qui logea proche d'ici, chez Claude Audran, l'un des concierges du palais du Luxembourg, s'est inspiré souvent, de ce refuge aimable, où Céladons et coquettes, aujourd'hui comme hier, ont gardé, comme touchés de son pinceau, un air frivole de comédie. Et souvent, aux heures de la promenade, outre Mercier, Restif, Dorat, l'abbé de Mably, c'est Denis Diderot lui-même qui vient méditer là. On sait que Rousseau connut Diderot chez Fontenelle où tous deux fréquentaient. « Il était à peu près de mon âge », dit Rousseau. Diderot — comme Rousseau — aimait parfois à s'isoler ; à son exemple il préféra souvent, aux bosquets impudiques du Palais-Royal, ce coin du Luxembourg ; tous deux étaient pauvres, encore obscurs et riches des seules illusions de leur jeunesse. Ce temps de leur vie qu'a évoqué Jean-Jacques dans les *Confessions*, le fils du coutelier l'a retracé aux pages les plus belles du *Neveu de Rameau*. Diderot, comme Rousseau, aime à se souvenir et c'est d'un ton exquis qu'il a écrit sur ses promenades au « chemin des Soupirs ». Le « chemin des soupirs », avec celui des Platanes, était l'un des plus fréquentés du jardin Diderot écrit qu'il venait s'y promener et « rêver en été, avec sa redingote de peluche grise éreintée par un des côtés, avec sa manchette déchirée et ses bas de laine noire et recousus par derrière avec du fil blanc et faisant une assez triste figure... »

« — Là, monsieur le philosophe, lui dit le neveu de Rameau, la main sur la conscience, parlez net ; il y eut un temps où vous n'étiez pas cossu comme aujourd'hui... Vous n'iriez plus au Luxembourg, en été... vous vous en souvenez .. »

Il est vrai. Diderot, le grand Denis Diderot, a fui le café Procope pour celui de la Régence ; il a quitté pour toujours la Montagne Sainte-Geneviève et adopté pour s'y promener, en place de celle des Soupirs, l'allée de Foy du Palais-Royal ; au lieu des doctes allées du Luxembourg, ce sont les abords mouvementés et galants de la Rotonde et des galeries Orléans que préfèrent désormais ses méditations, que goûte son esprit avide d'imprévu, de piquant, de frivole et de tout ce bruit que font les foules en se pressant sous les arbres, devant les boutiques, les guinguettes, les maisons de jeu et de débauche, musant à tous les spectacles en plein vent du Paris de la mode et des fêtes qui existait alors.

Le coin de la Velléda au Luxembourg n'en demeure pas moins cher de ces souvenirs. Là se rencontrèrent Diderot et Rousseau. Aujourd'hui l'homme de la nature et de la vérité est une statue en bronze, place du Panthéon et, Diderot sous les marronniers du boulevard Saint-Germain regarde, d'un œil placide, passer les tramways. L'immortalité a continué d'éloigner dans la mort ceux qui se séparèrent si jalousement dans la vie...

Le coin de la Velléda n'en fut pas déserté pour cela. Cette pudique statue fut placée au Luxembourg peu de temps avant que le jeune Renan vînt dans ce chemin et sur la terrasse des Reines, promener le regret nostalgique de sa Bretagne. C'était en 1846. Alors le séminaire Saint-Sulpice, élevé en face du palais de Marie de Médicis par les soins du fervent M. Olier, continuait d'attirer de province les jeunes cœurs catholiques. Ernest Renan avait quitté Tréguier, l'ombre de la cathédrale dédiée à Saint Michel et les souvenirs charmants de la ville d'Is pour cette retraite mystique que prolongeaient comme une forêt mystérieuse, au delà des préaux, des salles d'étude et des petites cours froides, les arbres du Luxembourg. *Les lettres du Séminaire*, si ingénues, d'une candeur si touchante et si fraîche, sont pleines de souvenirs d'un temps où le jeune élève « des Messieurs de Saint-Sulpice », toujours fidèle au dogme, n'a point osé troubler encore de son fin sourire incrédule la quiétude de ses directeurs. Alors le jeune Renan est pieux et timide ; il a gardé de sa province la gaucherie extrême, se montre peu, et n'ose, lorsqu'il sort, s'aventurer bien loin dans ce quartier où se mêlent, en une belle insouciance, les brasseries et les séminaires, les maisons de Dieu et celles des grisettes. Ce jeune front est pur, aucun nuage n'est venu assombrir encore l'enthousiasme d'un cœur en qui la religion se complaît et s'attarde pudiquement. « Tous ces Messieurs de Saint-Sulpice sont pour moi autant de frères et d'amis », écrit, en ce temps-là, Renan à sa mère. Et celle-ci, tout inquiète, en sa sollicitude provinciale affectueuse, de répondre, apprenant que son fils s'attarde le soir dans les lieux de travail : « Ne reste pas tard dans les bibliothèques, je t'en prie ; les gazettes sont pleines d'attaques de nuit dans les rues de Paris. »

Une autre fois, Renan — qui a gardé pour sa mère le culte le plus filial et le plus poétique — écrit, faisant allusion au Luxembourg, des lettres où il compare, à la contrainte de l'internat, tout le bonheur d'une douce liberté : « Si vous voulez trouver cette rue (celle où demeurait Renan), prenez votre plan de Paris, chère mère, dirigez vos regards vers cet ancien

quartier qui vous était connu du temps où notre Henriette habitait encore ces lieux. Vous êtes dans la rue Saint-Jacques, n'est-ce pas? Mais vous n'êtes pas encore dans ma rue. Vis-à-vis la rue Saint-Jacques vous voyez une autre longue rue qui se dirige parallèlement à la première et qui longe le jardin du Luxembourg; c'est la célèbre rue d'Enfer, dont le nom ne doit pas vous effrayer, et, d'ailleurs, rassurez-vous, ce n'est pas encore ma rue. Entre ces deux grandes rues, n'en voyez-vous pas une petite qui traverse de l'une à l'autre à la hauteur de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas et de l'institution des Sourds-Muets? Cette rue, si vous lisez bien, s'appelle la rue des Deux-Eglises. Eh bien ! chère mère, prenez le numéro 8 de cette rue et vous aurez le domicile de votre pauvre Ernest. »

Le Luxembourg avec tout le quartier environnant, depuis le séminaire où Renan vit dans l'intimité d'esprit et de cœur de « ces Messieurs » jusqu'aux dômes ronds de l'Observatoire, se trouve évoqué en plus d'une page de ces lettres candides. A côté de l'amoureux et folâtre Pays Latin de Murger et de Musset, du « Quartier » audacieux et soulevé d'une ardeur civique que connurent Vallès et Michelet, c'est peint, par un écrivain sérieux, alors tout occupé de ses livres, le quartier monacal, docte et recueilli de la jeunesse laborieuse. Les allées plantées d'arbres, bordées de buis et de troènes que séparent des petits massifs comme au temps des Chartreux, les aspects de collèges et de jardins d'études qu'aimèrent à fréquenter jadis les fils de Saint-Bruno et les clercs de M. Olier, se retrouvent en ces pages où l'âme juvénile du jeune homme se confie : « Voici l'Observatoire, chère mère, et, au-dessus, d'énormes échafaudages. C'est que l'on construit là, bonne mère, sur la plate-forme, une chambre à M. Arago, dont les toits et les murs seront tout en cristal. Il passera la nuit là avec sa lunette à regarder la lune et les étoiles. Avançons, chère mère, voyez-vous, là-bas, au coin du boulevard de Montparnasse, une petite maison carrée, à un étage comme les maisons de Tréguier, située au milieu des arbres et des jardins; c'est, chère mère, la maison des dames Tilliac, si bonnes, si simples et si pleines d'affection pour nous. Et à votre gauche, bonne mère, que verrons-nous? De beaux arbres qui, bientôt, seront verts; des promeneurs, des dames qui lisent le journal au soleil de février, des petits enfants dans des voitures traînées par des chèvres. C'est le Luxembourg, chère mère, charmante promenade toute tranquille et fréquentée par les personnes du meilleur ton. C'est que ce quartier, bonne mère, est le plus sain de tout Paris, à cause du voisinage des arbres et des promenades. Enfin, bonne mère, n'entrevoyez-vous pas, là-bas, bien loin, du côté de la Bretagne, ces hautes collines couvertes de bois? C'est hors Paris, bonne mère, ce sont les collines de Meudon et de Saint-Cloud, où j'allais me promener autrefois quand j'étais à Issy. Et ces grosses cloches que nous entendons? Ce sont, bonne mère, les cloches de Saint-Sulpice, dont le beau son me fait palpiter le cœur. »

Cloches mystiques, cloches conventuelles! Le jeune Renan — dans sa crédulité — les entend dans son cœur comme un écho rapproché de celles de sa ville d'Is ensevelie sous les flots ! Où Denis Diderot et le pauvre Jean-Jacques promenèrent les chimères d'un esprit tourmenté, le jeune Renan n'entend que le son des cloches, des douces cloches monacales, l'appelant pour le repos et pour la prière. Ah ! séduction du séminaire sur les hommes jeunes et purs! Prestige de la religion, douce éloquence de ces messieurs, comme vous parliez au cœur qui s'ouvrait devant Dieu! « Dans le cul-sac Férou, entre les tours de Saint-Sulpice et les arbres du Luxembourg, lieu discret, aimé des prêtres (1) », s'étend, sur les devantures des chasubleries et les angles des couvents, une ombre enveloppante et religieuse. Ceux qui habitent dans cette grande maison où se préparent les religieux n'aperçoivent, de toutes parts, que les frondaisons des arbres voisins; la nature, avec une câline insistance, le tiède parfum de ses feuilles et de ses fleurs, vient jusques à la fontaine de Visconti caresser de sa chaude haleine les faces de pierre de Fléchier, de Bossuet et du doux Fénelon. C'est là un prestige auquel les plus forts ne peuvent pas résister. Ce n'est pas sans danger que Renan écouta, de sa froide cellule de séminariste, venir à lui tous ces bruits des cloches, des feuilles et des oiseaux. Ce n'est pas impunément que ses pas, dans l'allée des Soupirs, les chemins de la Pépinière, foulèrent le sol des sentiers où Diderot et Rousseau passèrent. Un temps devait venir où Renan, transfuge de Saint-Sulpice, allait reparaître au Luxembourg. Ce fut le jour où, dans le plus ardent et le plus sublime des drames, il y évoqua, sur le fond de gazons et de bosquets vétustes, sous le plus pauvre des costumes, la belle et triste abbesse de Jouarre (2).

Magie de la nature, même apprêtée, des parterres entretenus et taillés, des bois pleins d'oiseaux! Que de penseurs admirables — à côté des poètes et des peintres merveilleux — se laissèrent gagner au prestige que vous offrez! Ne voyons-nous pas Taine — dans une lettre à sa mère datée de décembre 1852 — écrire, dans l'un de ces récits où il se plaît à conter, à la façon de Renan, ses studieuses minutes de labeur

(1) ANATOLE FRANCE, *L[illegible] de Chateaubriand.*

(2) Le IV[e] acte de *l'Abbesse de Jouarre* se passe, tout entier, au Jardin du Luxembourg.

et de rêverie : « L'école de médecine est charmante, son musée et sa préparation font ma joie, et, quand j'ai mal à la tête, j'ai à ma porte le Luxembourg qui vaut le bois d'un An (aux environs de Vouziers) ou toute autre campagne de province » Alors Taine habite rue Servandoni, voie étroite construite sur l'emplacement des impasses du Pied-de-biche et du Fer-à-cheval. Déjà dans ce cerveau naissant s'agitent de hautes pensées. Le jeune homme — avide de savoir — va au Jardin des Plantes où il écoute les leçons d'Adrien de Jussieu sur la botanique et d'Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire sur la zoologie. Mais nous voyons que c'est le Luxembourg qui occupe ses loisirs. Aux lieux où Ernest Renan retrouvait ses ombrages de Tréguier, Rousseau ceux des Charmettes, le jeune Hippolyte Taine évoque les souvenirs de son petit bois d'Un An, planté, tel un bouquet discret de bruyères au pied de ses Ardennes natales. Devenu — plus tard — l'un des maîtres de la pensée contemporaine, Taine n'aura pas oublié ses joies de jeune étudiant; le beau jardin aura gardé de son prestige sur son cœur, et nous voyons que, dans une lettre à son cher Edouard de Suckau, il forme, pour ce dernier, le vœu de devenir professeur à Saint-Louis « habitant d'une chambre donnant sur le Luxembourg, et voisin de son vieux camarade (1) ».

Comme Taine, avec qui il a plus d'un rapport, Michelet partagea entre les allées de fleurs du Jardin des Plantes et les espaliers du Royal Luxembourg ses promenades méditatives ! Ombre sublime de Michelet ! Elle se penche sur ce jardin comme celle d'un poète admirable et guerrier. Longtemps le grand historien habita proche des bois de ce beau jardin. « Tous les « michelettistes » connaissent — dit M. Henri de Régnier — cette demeure de la rue d'Assas qu'une plaque de marbre recommande à leur vénération. Le quartier est calme et doucement provincial. Les grands arbres du Luxembourg dressent, sous les fenêtres, leurs feuillages ombreux » (1). C'est là, dans cette maison, devant ces cimes d'arbres verdoyants, que vécut aussi Mme Michelet. L'endroit du jardin, dans la direction du Rucher, qui regarde cette maison, s'en trouve, pour toujours, embelli et paré. De ce coin de Luxembourg où se trouve la maison de Michelet, le rucher et le buste de Sainte-Beuve jusqu'à l'extrême parterre où se dresse la Velléda de Maindron, un grand souffle de sagesse et de pensée a passé. Ces sites sont admirables. Banville disait que c'était là le « paradis du monde », et Paul Arène le croyait. Ce poète exquis des cigales et des chèvres, en a conté les délicieuses raisons. « Un coin que j'aime par dessus les autres est, disait Paul Arène, le morceau de jardin qui s'en va de la rue Bonaparte à la nouvelle pépinière où M. Jolibois, sécateur en main, émonde et dirige ses arbres avec les soins attendris d'Alcinoüs, et où défunt M. Hamel, roi dans son rucher, m'enseigna les mœurs des abeilles. Peut-être cette prédilection me vient-elle au souvenir des jours heureux de la jeunesse quand j'habitais — un peu plus haut, par exemple, et plus près des toits squammés de fine ardoise que du pavé moussu de la cour d'honneur — l'hôtel seigneurial de ClermontTonnerre. L'ancienne pépinière des Chartreux existait alors et l'Empire n'avait pas encore prolongé la rue Bonaparte à travers ses bosquets de lilas et ses sentiers tournants dont la solitude, jadis monastique, me faisait maintenant complice de maint juvénile roman d'amour. De sorte que, m'accoudant à ma fenêtre, le matin, je voyais passer, enlacés, les Cosettes et les Marius, les Rodolphes et les Musettes ; et que, le soir, les grilles du jardin fermées, j'avais, pour moi seul, ou à peu près, toute la fraîcheur des feuillages et toute la chanson des rossignols... » Ce que Paul Arène ne dit pas c'est que, parfois vers le même temps, ce coin bucolique se troublait des vives clameurs d'une jeunesse indignée. Ce même Empire qui devait détruire la Pépinière, dévaster la petite Provence et faire tomber les arbres centenaires du jardin interdisait, par moments, au Collège de France, le cours de Michelet ou celui de Renan. Alors se formaient de bruyants monomes. Taine a conté comment, après l'une de ses leçons troublées, il vit « une colonne énorme avec des parapluies » franchir les allées et, jusque sous les fenêtres de la rue Madame, aller acclamer Renan...

Depuis, le calme a de nouveau envahi les pelouses et le verger. Les querelles des merles et le bruit des abeilles ont succédé au mouvement des hommes. L'endroit est, de nouveau, accueillant aux rêveurs ; à la place de l'ancien potager des Chartreux un autre jardin d'Academus s'élève. Les pas de maints grands hommes y ont erré. Aujourd'hui M. Anatole France y assemble, en un groupe trinitaire et choisi, M. Denis, M. Goubin et le docte M. Bergeret. Leurs entretiens se ressentent de la sévérité de ces sites, et leurs subtiles pensées, modelées sur les statues et sur la forme des fleurs, s'assemblent sous ces arbres en discours malicieux et charmants. (1)

EDMOND PILON.

(1) TAINE : *Sa vie, sa correspondance* tome second.

(2) H. DE RÉGNIER : *Figures et caractères*.

(1) Dirai-je qu'un autre philosophe, l'auteur des *Etudes et réflexions d'un pessimiste*, Challemel-Lacour habita le Luxembourg en qualité de Président du Sénat. Aujourd'hui le Président du Sénat n'est plus, mais le penseur noblement résigné des *Etudes et réflexions d'un pessimiste* demeure. C'est son ombre modeste — que reconnaissent seulement quelques confidents de sa pensée — qui erra sous ses arbres. Challemel-Lacour, en outre de ce beau livre, a laissé d'autres études et une traduction appréciée de quatre livrets d'opéra de Richard Wagner. Challemel aimait Shakespeare et Schopenhauer, les beaux sites et les belles pensées. On ne pouvait se dispenser de l'évoquer ici.

LES GRÈVES DE ROUBAIX ET LEURS CAUSES SOCIALES

Les faits sont déjà connus. Le 1er mars dernier la Chambre textile ouvrière de Roubaix envoyait à chaque patron un nouveau tarif de salaires constituant une augmentation de 20 p. 100, dont elle demandait l'adoption à partir du 1er avril, date à laquelle devait s'effectuer la descente au troisième palier de la loi de dix heures. Les patrons ne répondirent pas, mais firent connaître le 15 mars à leur personnel que les salaires existants seraient maintenus, c'est-à-dire que la journée de dix heures serait payée autant que celle de dix heures et demie. La Chambre textile, affirmant que la moyenne des salaires ne dépassait pas 3 francs par jour, voulait porter cette moyenne à 4 francs, et demandait en sus que cinq jours de travail par semaine fussent assurés aux ouvriers. Devant le refus des patrons, un mouvement gréviste commença à se dessiner dès la seconde quinzaine de mars et aussitôt un effectif considérable de troupes (8.000 hommes fut mobilisé. Alors la grève fit tache d'huile, et le 1er avril elle comptait 18.000 travailleurs. Le 2 avril le comité de la grève envoyait une lettre au préfet du Nord, lui demandant d'user de son autorité pour inviter les patrons à entrer en relations avec le syndicat. Mais avant que la réponse arrivât, cette démarche était considérée comme infructueuse, une détente se faisait déjà sentir, et le 8, à la suite d'une entrevue à la Préfecture, où l'opposition formelle des patrons à leur demande fut signifiée aux délégués ouvriers, le comité de la grève dut abdiquer : il engagea les grévistes à trraiter dans chaque usine avec leur patron, et le conflit s'éteignit insensiblement.

La Lutte de Classes

Si les grèves ne présentaient qu'un caractère économique, l'entente se ferait bien plus facilement et bien plus vite entre les parties adverses. Par malheur, elles sont souvent tout autre chose, sociales d'abord, au premier chef. Elles fournissent une occasion fort bonne d'étudier la lutte de classes, qui s'y manifeste dans sa forme la plus aiguë, et Roubaix en possède des traits vraiment saisissants. C'est la ville des contrastes. La grande richesse et la grande pauvreté s'y coudoient et s'y heurtent. Vous passez de l'une à l'autre sans transition. Vous voyez celle-là s'étaler tout le long du magnifique Boulevard de Paris dont les somptueuses habitations rivalisent sans peine avec les Champs Elysées ou la Cinquième Avenue de New-York, et celle-ci, à quelques pas plus loin, dans la rue populeuse des Longues Haies où elle s'offre à chaque porte. Les logements ouvriers se trouvent dans des « cours » où l'on pénètre de la rue par une sorte de tunnel, étranglé et obscur. Chaque famille a sa petite maison, composée de deux pièces en bas et deux en haut. Le loyer varie de 12 à 16 francs par mois et au-dessus. La brique rouge sombre de la Belgique donne à ces cours étroites une tristesse de prison. L'humble linge du pauvre y sèche sur la corde, tendue d'une fenêtre à l'autre, quand toutefois la pluie du Nord, fine et serrée, n'y tombe pas d'un ciel uniformément gris. Jamais un rayon de soleil n'y descend, et bien souvent il faut allumer la lampe à trois heures. Seuls les enfants, les nombreux enfants des familles ouvrières donnent un peu de gaieté à ces misérables « cours ». Ils jouent au milieu des eaux sales et des épluchures qui croupissent dans le creux des pavés. Les portes ouvertes laissent entrevoir des intérieurs fétides où graillonne une mauvaise cuisine à la margarine. Il y a là des familles de quatre et cinq enfants qui vivent d'un salaire de 13 francs par semaine, quand l'estaminet n'en prend pas une partie C'est le règne de la privation, de la maladie, de la vermine, de l'ignorance, de l'alcoolisme et de la mortalité infantile.

L'usine offre un contraste plus immédiat encore. Elle est immense, tantôt construite sans le moindre ornement d'architecture, tantôt couronnée de créneaux, flanquée de tourelles, où la féodalité de la grande industrie semble s'exprimer. Son puissant machinisme, toujours en progrès, les matières premières qui emplissent ses magasins représentent des millions et des millions. Voici une salle de filature de coton, où les métiers se succèdent presque à perte de vue : on dirait une armée rangée en bataille. Là, au sein d'une atmosphère de serre chaude où volent des poussières de coton, au milieu du tapage assourdissant de ces métiers, imprimant chacun à un millier de broches une rotation vertigineuse, auprès de la machine, infatigable productrice d'argent, belle et fière dans son miroitement d'acier poli, les fileuses, en camisole légère et pieds nus, présentent leur face étiolée et leurs grands yeux tristes.

Malheureusement à Roubaix le luxe et la misère ne peuvent pas s'ignorer comme dans une grande ville, et la lutte de classes en est d'autant plus vive. L'ouvrier sait que dans certaines maisons l'on vit sur un pied de 2 à 300.000 francs, et il compare ce genre d'existence au sien ; il entend parler des spéculations effrénées qui ont lieu à la Bourse, des fêtes qui se donnent dans les salons ; il connaît même le détail de certaines installations princières, et voit passer dans la rue des automobiles d'un prix extra-

vagant. Une excitation regrettable naît de là. Voici un exemple qui en témoigne. Il est extrait d'une affiche posée sur les murs de la ville au cours de la grève :

« Les patrons, en rognant toujours vos salaires, ont rendu votre situation intolérable. Ils gagnent en ne faisant rien des millions incalculables ; ils ont des châteaux luxueux et vivent dans des opulences princières (*sic*). Vous, en vous exténuant dans des usines malsaines, vous manquez du plus strict nécessaire, et pour ne pas mourir de faim, il vous faudra bientôt être tous inscrits au bureau de bienfaisance. »

L'armée et le Prolétariat

Mais là où la lutte de classe s'accuse le plus violemment, c'est quand l'armée se trouve en contact direct avec le prolétariat, comme elle l'est en temps de grève. A nos yeux, sa mission est alors d'assurer l'ordre et la sécurité publique, le respect de la propriété et la liberté du travail. Dans l'esprit de l'ouvrier, elle n'est là que pour défendre les intérêts capitalistes, pour protéger une caste. Des grévistes veulent manifester, s'attrouper, chanter la *Carmagnole*, arborer le drapeau rouge, empêcher leurs camarades de continuer le travail (la liberté du travail est à leurs yeux un crime). Partout ils rencontrent la troupe qui les disperse, les malmène, les pourchasse. D'autre part, l'officier a puisé dans le métier des armes le culte de la force. Il ne raisonne pas. Il ignore si la grève est juste ou injuste, si l'ouvrier a tort ou non de se soulever. Il faut que l'ordre se rétablisse ; il ne parlemente pas : chez lui l'acte se traduit sous une forme unique : le coup de sabre. Enfin, c'est un bourgeois, et toutes ses sympathies sont tout naturellement pour sa classe. On ne saurait donc trouver de plus mortels ennemis que l'armée et le prolétariat.

Mais le gréviste sait très bien faire la différence entre l'homme dans le rang et son chef. Il aime à répéter que « l'armée est au service du patronat » ; il raconte que les patrons invitent à dîner les officiers et font bonne chère ensemble, qu'ils déplient devant eux leurs plus belles étoffes et les renvoient les bras pleins de cadeaux pour leur femme. Avec les officiers, il échangera des regards de haine, des insultes ou des coups ; mais avec les soldats il sympathisera, car il voit en eux des prolétaires, il se sent uni à eux par des liens de classe. Et le soldat de son côté ne se trouve-t-il pas partagé entre ses devoirs d'obéissance et cette affinité de naissance? Aussi les anarchistes ont-ils souvent songé à tirer parti d'un tel état de conscience. Sur les murs de Roubaix on pouvait lire une affiche où se dévoilaient au grand jour leurs dangereuses espérances. Nous la reproduisons ici à titre de document :

« Soldat, prolétaire d'hier et de demain, seras-tu avec les parasites contre les travailleurs, avec les repus contre les affamés, avec les maîtres contre les esclaves? Fermeras-tu l'oreille aux plaintes des pauvres sans pain, aux sanglots des mères? N'écouteras-tu que l'aveuglante discipline, ou bien écouteras-tu la voix de ta conscience et accompliras-tu le grand devoir de fraternité?

« Frère! pense aux tiens qui à cet instant réclament comme nous un peu moins de misère, un peu plus de liberté, et agis en conséquence ! »

Cette affiche séditieuse causa une certaine émotion dans la ville. Deux ouvriers libertaires furent arrêtés pendant qu'ils la collaient. Ils étaient passibles de la loi du 28 juillet 1894 sur les menées anarchistes. Le parquet ouvrit une information, mais l'affaire n'eut pas de suite, l'inculpation ne pouvant être établie.

La majorité des grévistes, qui n'avaient rien de révolutionnaire, désapprouvaient cet appel à l'indiscipline, mais ils n'en protestèrent pas moins contre l'envoi de tant de troupes et contre leur attitude qu'ils prétendaient aggressive et provocatrice. Un précédent comme celui d'Armentières, avait fait craindre des troubles de la même gravité à Roubaix. Contre ces prévisions, autant les grèves d'octobre avaient tourné à l'émeute, autant les dernières restèrent pacifiques, et le tort de l'armée fut de ne pas comprendre un peu mieux la psychologie des foules. Voici un extrait d'une affiche posée sur les murs. Si violente qu'elle fût, elle enfermait quelque vérité :

« Roubaix depuis quelques jours est livrée à la soldatesque. Des troupes arrivent toujours... On traque les travailleurs comme des bêtes, on les bouscule, on les insulte, on les provoque en masse arbitrairement. La rue est à l'armée, rien qu'à elle, il n'est même plus permis de circuler sur les trottoirs. Les soldats de l'artillerie, les cuirassiers, commandés par les officiers, écrasent avec leurs chevaux, hommes, femmes, enfants. Ils les frappent à coup de crosse de fusil... »

La Politique.

Elle était un gros facteur dans la grève de Roubaix et c'est sous cette forme encore que se traduisait la lutte de classes. On se souvient qu'au mois d'octobre, Roubaix et Lille avaient refusé de se joindre à Armentières et de faire cause commune avec elle. Il y avait là une simple rivalité entre socialistes et collectivistes. Les socialistes, influents à Armentières, faisaient leur grève, et les guesdites tout

puissants parmi les ouvriers de Roubaix, voulaient se réserver la leur, pour le 1er avril, à la veille des élections municipales. Roubaix avait eu Guesde comme député et un maire du même parti. Elle avait eu une forte majorité collectiviste au précédent conseil municipal. Mais M. Motte, député et maire actuellement, leur reprit tout, et voilà ce qu'ils veulent reconquérir aujourd'hui.

Le conflit avait deux centres, la mairie où le pouvoir public et la volonté patronale se confondaient dans la personne de M. Motte, et la coopérative « La Paix », siège de la Chambre textile, où se réunissait le Comité de la grève. C'était un champion très redoutable que le député-maire, à la fois le plus gros industriel de la ville, doué du génie des affaires et de la plus belle énergie. Chef de la grande famille que forment les patrons roubaisiens, à peu près tous parents, il les ralliait à ses idées, à ses décisions, pourrait-on dire, et il faisait agir le préfet, l'armée, tout son entourage à son gré. D'origine plébéienne, on ne trouve chez lui aucun orgueil de caste, il ne se hausse pas devant l'ouvrier, mais il ne comprend que la lutte, ayant toujours lutté lui-même.

Cette fois c'était avec « La Paix » qu'il avait à lutter. Foyer de la grève, le vaste local de la coopérative et du syndicat offrait des coups d'œil variés, vivants et pittoresques. Depuis le matin la cour regorgeait de monde, ainsi que l'estaminet où s'apercevaient, au milieu d'un nuage de fumée, des portraits de révolutionnaires célèbres, Blanqui, Louise Michel, Karl Marx, etc. Au fond cuisait le pain de la coopérative, où les ouvriers travaillent huit heures par jour pour gagner 5 francs, et dont les membres, au nombre de 6.000, se partagent 370.000 francs de dividende chaque année. Au premier, le secrétaire recevait à tout moment une délégation d'ouvriers ou d'ouvrières, chargée par leurs camarades d'aller déclarer la grève de leur atelier. Des grévistes se présentaient au guichet de leur syndicat et recevaient 15 francs pour la semaine, pendant que dans la grande salle de réunions, se réunissaient peigneurs de laine, filateurs, tisseurs, apprêteurs ; chaque corporation se succédait et tenait ses assises contre le patronat. Enfin, le soir avait lieu une réunion, compacte et houleuse, mais strictement privée, où la voix stridente des orateurs libertaires ou guesdistes vibrait au milieu des chants de l'Internationale et de la Grève Générale.

Là aussi siégeait le Comité de la grève, composé en grande partie de conseillers municipaux collectivistes. Ces conseillers ne sont pas des ouvriers et tiennent presque tous dans la ville une taverne, au nom de leur femme. On y trouve un cachet flamand. Des scènes pastorales ou romanesques sont peintes sur les murs et au fond se dresse un orgue à cymbales dont l'ouvrier vient goûter la tapageuse musique. Les buveurs de longues chopes, les fumeurs de pipe qui entourent les tables rappellent ceux de Téniers, si on laisse de côté la grève ou les élections dont ils parlent avec animation. Dans le précédent conseil, il y avait 25 conseillers cabaretiers sur 31. Ils sont vivement critiqués : « Mais, répondent-ils, les patrons ne veulent pas de nous à l'usine, il faut bien que nous fassions quelque chose. »

Auprès d'eux, dans le Comité, se trouvaient quelques libertaires, apportant là une note un peu discordante qui d'ailleurs ne prévalut pas. Roubaix n'en compte que 350. Désintéressés, sobres, ils se tiennent à l'écart de la politique. Ce sont des « purs », ce qui ne les rend pas moins dangereux, et ils représentent une intellectualité supérieure dans la classe ouvrière.

Tels étaient les organisateurs de la grève. Les patrons refusèrent énergiquement d'entrer en relations avec eux pour plusieurs raisons, d'abord parce qu'ils parlaient au nom d'une portion seulement de la collectivité ouvrière, les syndicats rouges ne comptant que 6.000 membres, en dehors, desquels restaient 7.000 fédérés appartenant aux syndicats indépendants ou jaunes, et une masse plus considérable encore d'ouvriers non syndiqués. En second lieu les patrons faisaient ressortir que les syndicats de « La Paix » n'avaient rien de professionnel : ils ne consentiraient jamais à entrer en rapports avec leurs pires ennemis politiques et à leur donner voix au chapitre dans la réglementation des salaires. On comprend que M. Motte n'ait guère été disposé à se trouver en présence d'un membre du Comité de la grève qui, dans un journal libertaire, avait exprimé son désir de voir un jour le cadavre du maire se balancer au vent de la plus haute cheminée d'usine de la ville. Toutefois les patrons exagérèrent un peu le caractère politique de cette grève. Il est vrai qu'ils trouvèrent là un moyen excellent pour échapper aux prétentions du syndicat.

La Question religieuse.

Une autre cause de division venait encore s'ajouter aux précédentes ; il importe de la noter car, bien que restant un peu dans l'ombre, elle joua un rôle dans ces dernières grèves. L'influence cléricale, favorisée par les convictions religieuses des patrons ou par leur intérêt à gouverner les consciences, est restée très puissante à Roubaix, et s'exerce d'autant mieux sur les ouvriers que le caractère sérieux des gens du Nord s'y prête sans peine. Dans les ateliers les Saintes Vierges et les crucifix pullulent. Il n'est pas

rare de voir un chapelet sur une table de piqûrière ou sur un métier et d'entendre des femmes réciter des litanies en travaillant. Des sœurs « les dames de l'usine » comme on les appelle — hier en costume religieux, aujourd'hui en habit laïque — se promènent au milieu des ouvrières et se penchent à leur oreille. Certains établissements avaient encore récemment leur chapelle et les ouvriers avaient tout intérêt à aller le dimanche à la messe, disons qu'ils y étaient obligés. Mieux que cela : on les conduisait par petits groupes dans un couvent voisin de la ville pour leur faire suivre une retraite. Ils passaient là huit jours pendant lesquels on leur prodiguait tous les soins et ils recevaient leur salaire comme si de rien n'était.

Une des raisons qui font agir ainsi les patrons, c'est qu'ils espèrent combattre à l'aide de cette surveillance et de ces pratiques religieuses la prostitution qui est très répandue dans le Nord, à l'atelier comme au dehors. Ils tiennent à séparer les sexes dans les usines, afin d'empêcher toute promiscuité. Mais ne travaillent-ils pas à rebours en s'y prenant de cette façon ? Cette surveillance étroite n'est-elle pas une provocation ? La première mesure qui s'imposait à eux et que la loi de 1900 a prescrite, c'était la suppression du travail de nuit dans les ateliers mixtes, source à la fois d'immoralité et de surmenage.

A un autre point de vue, l'intérêt des patrons est grand à maintenir chez l'ouvrier le sentiment de la résignation chrétienne ; voilà une très bonne garantie contre les grèves. La question religieuse, c'est un abîme creusé entre les patrons et les ouvriers, et entre les ouvriers eux-mêmes, par suite de cette division, si funeste à leur cause, des syndicats rouges, socialistes et libres penseurs, et des syndicats jaunes, cléricaux et nationalistes, les rouges considérant les jaunes comme les « larbins des patrons », comme « des imbéciles se laissant mener par le bout du nez » comme des renégats, les jaunes s'intitulant « les vrais travailleurs » et traitant les rouges de révolutionnaires.

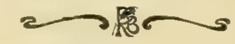
Il arriva au cours de la grève de Roubaix que le Syndicat de « La Paix » demanda au maire d'organiser des soupes populaires pour les familles des grévistes, et offrit à cet effet 5.000 francs. Le maire refusa, l'engageant à verser cette somme au Bureau de bienfaisance. Alors le Syndicat répondit en ces termes : « Nous connaissons trop bien (et tous les indigents connaissent aussi) le parti pris des « Sœurs Joseph » qui sont les maîtresses absolues de la façon dont les distributions de secours sont faites. Nous ne voulons pas, dans ces conditions, être la risée des capitalistes roubaisiens en donnant l'argent des travailleurs pour être distribué par des religieuses qui ont toujours été les auxiliaires conscientes du patronat... »

L'influence religieuse se fit voir encore ailleurs

Le succès ou l'insuccès d'une grève ne dépend-il pas beaucoup des circonstances ? Celle de Roubaix, éclatant à la veille de Pâques, et à l'approche de la première communion, était d'avance un peu compromise. Si elle échoua c'est que les forces n'étaient pas égales de part et d'autre. Que pouvait faire une population ouvrière divisée, encore insuffisamment syndiquée, ignorante de ses intérêts et de ses droits, superstitieuse, déprimée par la privation et par l'alcool, contre le patronat dirigé par la robuste personnalité de M. Motte ? Aujourd'hui qu'elle a repris le chemin de l'usine et que tout est rentré dans l'ordre à Roubaix, elle n'en reste pas moins intéressante. Il y a là d'ailleurs des causes de fermentation et de conflits sans cesse renaissants. A côté d'une minorité d'ouvriers privilégiés qui gagnent de bons salaires, c'est une masse misérable, étiolée, usée, qui pourrait chanter le refrain des Tisserands d'Hauptmann :

> Avec nos fill's et nos garçons
> C'est not' linceul que nous tissons.

L. Delpon de Vissec.



L'INÉDIT AU SALON DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE

Il est une scène merveilleuse, un merveilleux instant dans la scène des *Maîtres-Chanteurs*, où Richard Wagner, l'aïeul géant de nos intimistes, comme il fut le colossal héritier de nos romantiques, pose affectueusement la main du vieil Hans Sachs sur l'épaule du jeune Walther, son rival, pour lui prédire la victoire au concours dont le prix est Eva, si la conclusion de son chant répond à ses deux strophes initiales, si l'*Abgesang*, dit-il, est digne des *Stollen* : et le lourd motif nurembergeois des Bannières accompagne ce beau pressentiment, — transfiguré luimême, comme un décor inconscient, mais radieux, d'une immense pensée...

Le critique ou l'amoureux d'art, le pauvre salonnier surmené n'aurait-il pas mauvaise grâce à se comparer plus qu'ambitieusement au poète Hans Sachs ? Car il avoue ne posséder encore ni sa belle barbe blanche, ni son abnégation sublime. Mais il se reconnaît un peu, devant l'Œuvre d'art, dans la situation de ce grave automne, ami silencieux du printemps ; et quelle n'est point sa joie mélancolique de découvrir éperdûment quelques jeunesses nouvelles, de défendre quelque brillant Walther contre

les sénilités des snobs et des maîtres, de saluer, dans l'avril présent, son lointain avril !

Il n'oublie pas les Beckmesser non plus, car la création, comme la critique, a les siens ; et si le poète survit dans plus d'un critique, un pédant se réveille en plus d'un artiste.

Les Beckmesser ne manquent pas au rendez-vous de ce XIVe et très inégal Salon qui ressemble fort au XIIIe... En 1903, il nous plaisait d'en cataloguer innocemment les *poncifs nouveaux* (1) : et revoici, sans impromptu, l'omnipotence des poncifs récents sous ses trois formes :

1° Répétition d'une formule qui fit le succès de son auteur (une exposition d'ensemble de M. Le Goût-Gérard ou de M. Dinet, et même de MM. Lhermitte, Harrison ou Billotte serait aussi terrible qu'un jugement dernier) ; 2° pastiche d'une manière en vogue (pourquoi l'original M. Pierre Boyer transcrit-il un crépuscule de René Ménard, pourquoi la robuste Mlle Nourse singe-t-elle les *Bigoudines* de Lucien Simon ?) ; 3° fatigue générale et sagesse ambiante (inutile de vanter, une fois de plus, la calligraphie de M. Dagnan-Bouveret ou le négoce fructueux de M. Thaulow !). Le salon dissident contient tout : l'extrême platitude et l'extrême recherche, l'ordinaire et l'extraordinaire, la suffisance dans l'insuffisance ; la crayeuse décoration d'un Gervex et la candeur préméditée de Maurice Denis ; l'embourgeoisement d'un Aublet et la *Barricade*, au gavroche efféminé, de Willette ; les minuscules portraits officiels de M. Weerts et l'incommensurable *Bretagne mystique* d'Hippolyte Berteaux ; ses contrastes sont même posthumes : une même salle abrite feu James Whistler et feu José Frappa, le dilettante et le commis-voyageur, l'ombre un peu mystificatrice et la rougeur plutôt rabelaisienne... Taisons Meissonier fils, par respect du nom paternel. Et toujours, aux mêmes places, les mêmes Venises croupissantes, les mêmes canaux gelés, les mêmes chalands, les mêmes béguinages verts, les mêmes pignons jaunes (la poétique maestria de M. Baertsœn ne justifie qu'à moitié ces *leit-motive*) ; Loctudy, Volendam ou Crozant, les mêmes paysages toujours ; et toujours les mêmes chambres vides et les mêmes fleurs anémiées... Cette année, point de Zuloaga, pour nous réconcilier avec la vie dans un frisson, même pervers ! Et depuis que les cotisations affluent pour offrir une épée d'honneur au nouvel académicien, M. Carolus Duran, le Salon dissident ne doit plus rien envier à l'escrime du Salon rival... Les allusions esthétiques d'un M. José Belon paraissaient donc bien subversives, qu'on a refusé ses deux toiles ? Un jury fonctionne avenue d'Antin. Le *déjà vu*, fort bien ! Mais l'*inédit* promis ? — Pas de noms révélés, point de Walther inconnu qui s'impose, ou, comme on chante à l'Opéra, de *Fils de l'Étoile* ! Pourtant, parmi les noms très connus, quelques-uns n'ont ils pas l'audacieuse fantaisie de se renouveler, de manifester bravement un effort ? La lassitude a laissé percer l'inquiétude, et cette inquiétude juvénile est salutaire à noter sur des visages un peu las. Mais la recherche en est laborieuse ; car, cette année, la monotonie du Salon s'aggrave d'un pénible désordre qui n'est pas un effet de l'art (M. Guillaume Dubufe se lasserait-il de s'entendre appeler le Juste, je veux dire l'excellent metteur en scène ?) Le classement est défectueux, qui dissémine aux quatre points cardinaux du Grand Palais l'envoi d'un artiste, assurément pour donner le change sur le *déjà vu* total. On ne dissimule pas une faute d'harmonie en espaçant les répétitions de la faute... Et Beckmesser le Marqueur aurait ici raison de les souligner.

Donc, point de nouveaux noms à retenir, point d'étoile nouvelle (à part le nom de M. Ballot l'intimiste, auteur d'un petit *Quintette* qui n'est pas du tout celui des *Maîtres-Chanteurs*). En dépit de la *Vie Heureuse*, de Victor Koos, de l'*Homme-Dieu*, de Jean Delville et du non moins respectable effort d'Hippolyte Berteaux, la grande peinture décorative n'a pas encore remplacé Puvis de Chavannes : et ce n'est pas M. Montenard qui prendra de sitôt sa succession... Louis Anquetin non plus ! *Renaud et Armide*, son plafond n'est qu'une parodie de Rubens. La grande peinture, qui n'est le plus souvent que la peinture grande, séduit peu les jeunes : c'est l'intimisme ou l'art décoratif qui distingue les quelques nouveaux transfuges passés au « Champ-de-Mars », en 1904 (M. Gumery qui nous donne un ressemblant portrait de *M. Raymond Woog*, M. Raymond Woog qui nous donne un ressemblant portrait de *M. Gumery* : fraternité rare et charmante ! MM. Faber du Faur, Kelly, Georges Aid et l'ébéniste Majorelle, rival nancéen de Gallé).

L'inédit, qui fuit les décorateurs, ne se voit pas plus distinctement chez nos maîtres : il était impossible de plus mal représenter l'art posthume de Whistler, qui souffla le mystère du Nord sur l'intimité qu'il n'a point créée. Malgré la maîtrise bistrée d'une esquisse d'enfant, l'envoi de Carrière est une déception : son *Étude d'après la nature* a toujours du relief dans l'impalpable ; mais ces fantômes, aux mains de cadavres, ces yeux trouant la toile et ce sculpteur spirite inspirent l'ennui d'un poncif ; le peintre aime la Grèce : et quel chef-d'œuvre ne ferait-on pas en estompant moins hystériquement un moulage athénien dans son atmosphère ? Besnard s'est dispersé lui-même, pour donner l'exemple ; il nous montre plusieurs époques de son art surfait ;

(1) Cf. La *Revue Bleue* du 25 avril 1903.

mais le courage et la couleur n'ont jamais suppléé le style.

Et *l'inédit*, enfin? — Patience! il existe. Mais il faut l'apercevoir parmi 1.324 peintures mal placées sur 2.634 envois bien catalogués. L'inédit frappe aussitôt; mais encore faut-il passer devant lui! Nos yeux se réjouissent d'en trouver trace dans l'effort incessamment renouvelé des trois initiateurs qui nous ont révélé des horizons nouveaux à l'âge d'or du « Champ-de-Mars » ; il y a beau temps que nos sympathies sont allées d'instinct vers ce groupe, alors, de jeunes peintres qui dépassaient les luttes incertaines où l'académisme et l'impressionnisme attardaient l'école française : Ménard, ce poète, Cottet, ce peintre, Simon, ce virtuose de l'observation doublé d'un grand honnête homme. Ils ont contribué parallèlement, tous les trois, depuis plus de quinze années, et d'abord sans se connaître, au réconfort de notre art, partagé sans espérance entre le plein-air canaille et les raffinements cosmopolites. Après Puvis de Chavannes et Claude Monet, après Carrière et Besnard, héros de 1889, — ils ont trouvé dans la nature autre chose. Ils l'ont regardée de leurs yeux rafraîchis par l'ombre. Ils l'ont aimée (le plus sûr moyen de la bien comprendre). Ils sont encore là tous les trois, mais nous proposant du nouveau. N'est-ce pas un miracle : un groupe de gens arrivés qui se lèvent encore pour marcher?

Sans doute, le poète René Ménard affectionne irrésistiblement les baies crépusculaires divinisées par un antique souvenir : qu'il pastellise ou qu'il peigne, le neveu ressuscite les purs décors et l'imperdable noblesse que l'oncle a chantés ; mais, dans la *Forêt française* comme dans la *Baie d'Ermones,* dans un Fontainebleau très idéal et blond, qui n'est pas celui de Diaz, comme dans les parages grecs où l'érudit Victor Bérard a vu la rencontre du grave Ulysse avec la rieuse Nausikaa, ne regarde-t-il point désormais le soleil en face? Et les Goncourt ajouteraient que Claude a tiré son feu d'artifice dans un décor du Poussin...

Sans doute, Cottet, Simon demeurent fidèles à la Bretagne où trop de plagiaires adroits les ont suivis! Mais l'observateur Lucien Simon trouve, dans sa *Messe bretonne*, une notation d'âmes très supérieure à ses portraits de mondains; et le *Carton* fruste, aviné, mélancolique, superbe, est très supérieur lui-même à la composition de la toile ; ce *Carton*, le Musée l'attend. Et le peintre Charles Cottet ne sera jamais de ces trafiquants de belle pâte qui se servent toujours de la même palette légère ou chargée : comme s'il avait eu l'amusant dessein de rivaliser avec cette instructive, sereine et troublante *Exposition des Primitifs français*, où nos échotiers, qui parlent avant d'avoir vu, découvrent Fouquet de même que nos soiristes exhument Rameau, le peintre aborde la clarté ; sa brosse française évoque le frais coloris des miniatures anciennes, du vitrail loyal et des candides panneaux : sans impressionnisme et sans division du ton, le peintre a fait du soleil ; dans un plein-air ensoleillé, vu par un interprète de la chose vue, il décrit une Bretagne intime, naïve, lumineuse; il suggère l'éclat matinal où l'âme flotte sur l'aile immaculée des coiffes. C'est *Jour de fête, au pays de la Mer* : voici les femmes de Plougastel-Daoulas, au Pardon de Sainte-Anne-la-Palud (ce Pardon célèbre où, salonnier de 1859, le poète Baudelaire découvrait le peintre Boudin). Nous découvrons, une fois de plus, Cottet, en 1904, car il y a toujours à découvrir dans un *artiste* ; et, primitif ou décadent, devant la nature l'artiste se révèle sans trêve à soi-même. Aujourd'hui donc, plus d'automne funèbre ni de moyen-âgeux feux de joie dans la nuit spectrale; mais un pique-nique villageois dans un pré : vert sur vert, les costumes anciens ne se confondent pas avec l'herbe; bleues ou violettes, les robes paysannes se rehaussent du rose orangé d'un ruban : le ton local n'abdique point sous le soleil; et la prestigieuse nature morte au premier plan, ce lait, ces fruits à l'ombre bleutée de la nappe blanche, à faire pâlir tous les Cézannes! En 1889, au *Pardon* loué par Paul Mantz, Dagnan-Bouveret voyait joli; Cottet voit grandiose, en 1904 : c'est l'évolution parcourue. Morceau capital du Salon, cette claire symphonie, qui semble inharmonieuse aux seuls anémiés, me chante encore celle, en *si bémol*, de l'austère Méridional, Vincent d'Indy, singulièrement lumineuse! Il est bon de rapprocher les artistes et de comparer les arts : de part et d'autre, aujourd'hui, même aspiation vers la joie qui ne répugnait pas à la vaillante douleur de Beethoven. *Durch Leiden Freude*!

Ces bons exemples ne sont pas les seuls : pareil langage dans les envois français, très français, de MM. Caro-Delvaille, Aman-Jean, Morisset, Le Sidaner, Dauchez, de M[lle] Delasalle, et dans le bel effort étranger de MM. Bunny, Frieseke, Lavery, Morrice, Rusinol et Wagemans. Ce n'est point par inadvertance, afin d'imiter la confusion du placement de 1904, que notre analyse aime à marier dorénavant un nom français à telle palette étrangère : en effet, une période, une année d'art a sa physionomie propre, où la race, pourtant si puissante, a moins d'éloquence que la volonté du moment.

> L'unité des efforts de l'homme est l'attribut.
> Tout est la même flèche et frappe au même but

La savante monotonie de ce XIV[e] Salon, d'une science si réfrigérante, nous réservait une surprise qui suffirait à le rendre aimable. Pesez bien ces mots : un jeune, encensé déjà, s'y renouvelle... C'est un

événement. Non satisfait d'attirer les passionnés de Rodenbach et de M. Debussy par ses rêves neigeux, Le Sidaner, en un coin toujours familial et perdu de l'Oise, a regardé le soleil : voici le *Dessert*, que ravigote la joyeuse poussière d'un rayon ; voici la *Terrasse*, pas inédite puisqu'elle réchauffait, avec l'*Escalier*, la Ve exposition de la *Société Nouvelle*, où des fleurs d'or, qui portent le nom glorieux de l'astre du jour, frissonnent amoureusement dans un bain de tiède lumière : peinture toujours *musicale*, que Monticelli ressuscité reluquerait d'un œil jaloux ! Mais la persienne s'est entr'ouverte enfin, symbolique... Honneur donc au courageux Le Sidaner !

Honneur également aux beaux nuages bretons qu'André Dauchez entrevoit sous les chênes verts ou fait resplendir mélancoliques sur l'azur ardoisé des *Lagunes* ! Ruysdael a des héritiers qui ne se croient plus obligés, pour continuer son art de poète, de s'anéantir dans la romantique bouteille à l'encre ! Lumière et mélancolie sont deux sœurs. Et la joie lumineuse a son mode mineur, délicieusement.

A la même heure que le paysage, l'intimité sort du mystère énervant où feu Whistler, amant jaloux, la tenait captive, comme une maîtresse hypnotisée pas une lecture d'Edgar Poe. Le jeune Caro-Delvaille a l'étoffe d'un maître : son *Été*, nu luxuriant comme le flot de fleurs et de fruits qui l'enserre, n'obtiendra pas le suffrage délicat de nos dernières princesses lointaines ; mais son intérieur, le plus respirable et le plus suavement éloquent du Salon, retiendra les penseurs autant que les peintres. *Ma femme et ses sœurs* : désignation simple et franche, aussi véridique que cette peinture, de tendresse élégante et de lumière toute moderne. Ce n'est pas dans un souvenir du Louvre ou dans un faux jour d'atelier que le peintre affectueux a vu ce groupe familial, a disposé dans son regard cette composition naturelle, un tantinet provinciale du côté de la partie d'échecs jouée par les jeunes filles, et si parisienne avec la douce vivacité de la petite maman qui donne au bébé son sein rose ! Les contours mélodieux et les blancheurs blondes se marient avec un art désormais assez maître de soi pour se dérober... Après les fanfares de banlieue de l'impressionnisme, nos compositeurs et nos peintres montraient vraiment trop d'inclination pour la bibliothèque ou pour le musée : las de violence ou de plein-air, ils se cloîtraient. Le Dr Faust et Rembrandt les attardaient dans leurs laboratoires d'alchimistes : la réaction fut trop sombre. Elle devait l'être. Mais, après une si vive débauche d'impressionnisme, il eût paru fâcheux que le renouveau quasi classique en vînt à se paralyser par trop de réminiscences et que ce printemps désiré ne fût qu'un nouvel automne...

Nord et Midi, — le Français Caro-Delvaille, en même temps que l'Américain Frieseke, conquiert la maîtrise à l'instant voulu pour nous rassurer. Avec des nus plus timides ou des toilettes plus contournées, l'artiste d'outre-mer est un *Whistlérien* qui s'émancipe et touche à l'exquis : son *Repos*, sa dame au *Ruban vert*, son chaste déshabillé *Devant la Glace* nous prouvent à leur tour que M. Ingres et Manet auraient pu s'entendre ou pourraient se réconcilier bientôt dans ses gris nacrés...

Il existe une peinture décorative que j'oserai qualifier d'intime : c'est Aman-Jean l'élégiaque et Bunny qui me proposent cette alliance de mots que Rubens le Flamand n'aurait pas comprise ! La *Confidence*, d'Aman-Jean, suggère une belle opale chaleureuse et pensive sur un fond de turquoise verdie : elle attire nos yeux à l'égal du tacite portrait de femme en décolleté noir de 1903. C'est tout dire ! L'âme et la nuance s'y réchauffent au rayon nouveau ; la langueur, toujours subtile, n'est plus du tout la mystique aux bandeaux plats de jadis. Une radieuse convalescence affermit le regard et la pensée. Le secret s'anime. Et si nos érudits quittent le deuil, les poètes reprennent des couleurs. La santé revient avec la lumière : un signe des temps, qui sait ?

Quant à Bunny, son succès me donne raison (ce qui, sans vanité, fait toujours plaisir). Tel journaliste improvisé salonnier vient de découvrir Bunny que j'appréciais depuis quelque dix ans (1) ; et je n'étais pas seul à l'aimer : ce qui m'aurait rendu fort perplexe ! On a toujours quelque mémoire quand on aime : il nous souvient de ce *Dolce farniente* qui séduisait d'emblée le regard hautain de Fantin-Latour ; de rares qualités signalaient déjà l'*harmoniste* à la distinction délicate, à la délicatesse émue, qui fait chatoyer le rayon, marie les nuances crépusculaires, déroule une écharpe sur les tailles frêles, ou pique une rose dans les cheveux roux. Pareille et pure morbidesse en ces belles patriciennes d'une idéale Venise de poème anglais, qui se penchent lentement, *Après le Bain*, sur le miroir tenu par un négrillon ; une beauté blonde accroupie se farde, en rêvant, les lèvres ; et quel sourire vainqueur, quelle âme et quelle physionomie devinées en ce profil perdu qui se repaît de sa propre image ! Une musique de lents violoncelles et d'andante *con sordini* semble émaner de cette tonalité laiteuse aux gris bleuissants, aux vermillons fanés ; l'indigo sourd de la mer évoque le *Septuor des Troyens*, la passion dormant sous la cendre des soirs...

Australienne ou française, si la peinture décorative a son intimité, le portrait devient, avec Morisset,

(1) Cf. nos Salons de l'[illegible] 1896, 1899, le *Bulletin de l'Art* du 30 mai 1903, et la *Revue Bleue* du 14 novembre 19.. (*Philosophie du Salon d'Automne*).

décoratif : une jeune mère paisible, en blanc crémeux, et son espiègle fils, en velours noir, forment un groupe indissoluble grâce à la tendre magie de l'art qui les a surpris sur le banc lumineux d'un vieux parc ; ce n'est pas ainsi que l'impressionnisme voisin d'Emile Claus les aurait vus ou que les transposerait le romantisme un peu britannique de Jacques Blanche, enamouré de *Maurice Barrès* et de sa *Bérénice*, au « jardin » plus quintessencié : pas de plein air brutal qui noie les formes et subordonne les figures ; mais encore moins de ces biographies dramatisées que Baudelaire admirait chez les peintres anglais : autre temps, autres mœurs ! Cependant, pourquoi notre vie contemporaine n'aurait-elle point son style ? La grâce féminine et l'amour maternel ne sont-ils pas l'absolu permanent sous toutes les métamorphoses des modes et des heures ? Et Morisset, l'élève de Gustave Moreau, trop loyal pour oublier les conquêtes modernes de l'art éternel, interprète la nature et la vie qu'il voit dans un sens nouveau du décor.

Et comme l'Irlandais Lavery paraît moderne aussi, non sans je ne sais quel parfum, pourtant, d'autrefois ! Son virginal *Printemps*, sa *Dame en rose* (que le catalogue daltonien voit *en noir*) sont les sœurs de l'enchanteresse en brun de 1903, de la fée contemporaine, au nœud bleu, qui nous mettait du cœur dans les yeux. Lavery lui-même est un enchanteur : et si j'étais femme, il me semble que je l'adorerais sans l'avoir jamais vu... Mais cela, c'est du romantisme ! Et n'ai-je pas voulu démontrer qu'il peut exister encore une poésie, une tonalité modernes, en dehors de tout lien rétrospectif ? Les magiciens sont de grands coupables : Bunny, Lavery, Morisset m'entraînent, me prenant l'espace que je réservais aux marines expressives de Morrice, aux jardins fleuris de Rusinol, au brio français de Mlle Delasalle, portraitiste et paysagiste, à la vigueur flamande de Wagemans, qui, dans une gamme plus haute, expriment le même élan vers une libération. J'ai glané seulement quelques exemples. Est-ce ma faute si les meilleures toiles du Salon dégagent la consonance d'un accord parfait ? L'accord s'est formé lui-même et voici qu'il donne une impression d'inédit.

Cette unité neuve dans l'effort, je ne la retrouve à pareil degré ni dans les dessins, malgré la franchise de Guiguet ; ni dans la gravure, malgré les eaux-fortes de Mac Laughlan ou les frissonnantes lithographies d'André Suréda, d'Emile Roustan ; dans la sculpture non plus, retardataire comme la musique et toujours dolente (le *Penseur* infernal de Rodin et son buste de femme ne sauraient passer pour des merveilles inédites) ; dans les objets d'art moins encore, en dépit de la réconfortante présence de Bracquemond... Or, voici qu'on présage la faillite du *modern style* ou de l'art nouveau, de l'art exagéré du *home*, tandis que nos peintres ne parlent que d'intimisme ou d'intimité : la poésie lumineuse de l'*intérieur*, ils l'ont comprise, ils l'ont rendue (1). Mais la plupart de leurs intérieurs sont vides ; leurs salons sont déserts, époussetés, luisants, lointains, rétrospectifs, comme le musée d'une ville morte. Une tristesse émane de la solitude indéfiniment répétée dans les glaces... Plus de figures ! Et le bon peintre en est réduit à caresser les bras d'un fauteuil... En effet, notre vie nomade et cosmopolite parle beaucoup d'intimité, comme d'une religion qu'on ne pratique plus. On célèbre trop la sincérité pour ne pas être factice...

Cependant, quelques signes avant-coureurs donnent à réfléchir ; une faillite certaine est celle de la virtuosité : MM. Boldini, La Gandara, La Touche ne sauraient nous contredire. Et le caractère obstinément cherché dans la perversité n'a pas mieux inspiré, cette fois, Georges Desvallières : une revanche à prendre ! Alors que nous avons rencontré quelques talents transfigurés qui semblaient nous dire :

Whistler est mort et le mystère s'humanise. Le Mæterlinck d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier ; et le nocturne précieux de Claude Debussy, peut-être bientôt, s'illuminera... Les jeunes esthètes, qui disaient dédaigneusement « M. Roll », estiment avec nous sa *Maternité* fruste. Nous sommes las du rêve exsangue ou du style guindé. La *bande noire*, à son tour, a mis de l'eau dans son encre. Ni Préraphaélites, ni réalistes, nous ambitionnons le style intime et la couleur lumineuse. La vie nous émeut : nous adorons le catogan d'une jeune fille ou de Mozart. Les lilas embaument, et nous sommes étonnés de remarquer leur parfum.

Nous avons l'angoisse délicieuse de sentir encore la volupté d'une mélodie, le frisson d'une chevelure et la fraîcheur d'une matinée. Artiste ou critique, oui, nous ressemblons tous au vieil Hans Sachs amoureux d'Eva ; le peintre moderne évoque l'*Etranger* quadragénaire épris de Vita la blonde : son automne a des effluves de printemps ; et, dans un rayon, son regret simule parfois l'espérance.

RAYMOND BOUYER.

(1) MM. Muenier, Griveau, Walter Gay ; Mlle Druon très remarquable, en l'absence de Lobre.



THÉATRES

Théâtre Sarah-Bernhardt : *Varennes*, pièce en 6 tableaux de MM. Henri Lavedan et G. Lenotre.

Odéon : *Le Roi Galant*, pièce en 4 actes de MM. Marsolleau et L. Soulié.

En toutes choses la mode règne et s'impose, pour la production dramatique, tout aussi bien que pour la forme des chapeaux et la coupe des habits. Toute-puissante et maitresse souveraine, elle conduit les courants qui la commandent, cette production. Jadis — et ce jadis n'est pas si loin puisqu'il remonte à quatre ou cinq années — ce que voulait la mode, c'était le roman mis à la scène, et nous avions ces découpages plus ou moins habiles, n'offrant rien de commun d'ailleurs avec l'art dramatique, grâce auxquels nous voyions une série d'épisodes sans liens entre eux, brefs tableaux coupés d'interminables pauses, tout justement le contraire de cette forme concise et ramassée qui est l'essence même du génie dramatique. Aujourd'hui la mode est aux *découpages* historiques, et comme autrefois le Roman, aujourd'hui c'est l'Histoire qu'on met en coupes réglées : exemple ce *Varennes* dont on ne peut rien dire, sinon que c'est une imagerie d'Epinal, un kaléidoscope coloré, avec, comme grand premier rôle, un pître formidable, lequel tient au juste l'emploi du singe qui, dans la fable, montrait la lanterne magique...

Existe-t-il une qualité dramatique, existe-t-il une valeur littéraire en tout cela? C'est bien toujours la question à laquelle il faut aboutir, puisque nous sommes au théâtre et qu'il n'est pas pour une pièce d'autre justification. Nous connaissons tous, pour l'avoir lu et relu jadis, l'épisode fameux de la fuite du roi Louis XVI et de sa capture à la frontière, et récemment encore, dans un de ses derniers livres, M. Maurice Barrès nous en donnait un commentaire éloquent et dramatique, dans cette prose saisissante et ramassée dont il a le secret — combien plus éloquente, faut-il le dire? combien plus dramatique que la série de tableaux soi-disant précis de MM. Lavedan et Lenôtre. Etrange et bizarre conception de l'art du théâtre qui s'imagine avoir fait quelque chose, lorsque, fidèle aux documents de l'Histoire, il a restitué une scène avec la plus scrupuleuse exactitude des décors et costumes !.. N'est-ce pas là dans le domaine du théâtre un état d'esprit identique à celui du peintre — tels Meissonnier ou Detaille — qui s'imagine avoir créé un chef-d'œuvre, parce qu'il a fidèlement reproduit des documents?...

Jamais, non jamais, il faut bien le dire, à quelque catégorie de l'esprit, à quelque forme de l'art que l'on s'attache, jamais une création de l'art n'aura rien de commun avec un procédé photographique. Et c'est en ce sens que la doctrine fameuse de Gustave Flaubert sur l'*objectivité de l'art*, sur l'*impersonnalité de l'artiste*, nous apparait aujourd'hui, malgré notre persistante admiration pour lui, si fausse et si féconde en erreurs. Elle devait amener, et elle a contribué à produire — chez ceux qui la comprenaient mal et qui l'appliquaient à la lettre — cette confusion entre le sujet et l'objet de laquelle est sorti tout le mal... C'est une grande force évidemment de s'appuyer sur un tel défenseur de l'art impersonnel, d'avoir pour soi l'auteur de *Salammbô*; mais ce n'est là qu'une impersonnalité de doctrine, et celui qui veut bien y regarder de près s'aperçoit tôt que, dans la mise en œuvre, la fidélité à la doctrine ne compte plus pour rien.

Un artiste véritable ne sera jamais impersonnel, parce que jamais un artiste ne se resteindra au rôle de photographe : c'est celui que modestement, trop modestement — car il est des ambitions qu'il faut avoir — voulurent assumer MM. Lavedan et Lenôtre. Avec la patience minutieuse du chercheur, qui parcourt les vieilles maisons et gratte les vieux papiers, M. Lenôtre a placé sur son nez ses bésicles, et par des détails d'ajustement, il a tenté de préciser, de renouveler cette vieille histoire de Varennes. Chose curieuse et vraiment instructive : il ne nous laisse rien ignorer des détails *matériels* qui accompagnèrent et caractérisèrent cette fuite à jamais fameuse, et il n'atteint pas à nous restituer l'*émotion* par où elle devrait nous toucher, ou tout au moins retenir notre attention ! Ah ! c'est qu'il est bien là, tout le secret de l'art dramatique... Il est dans la personnalité de l'auteur, dans son talent, quand bien même ce talent devrait aboutir à la déformation des réalités historiques... Il n'est pas, non certes, il ne sera jamais, dans cette vision myope du gratte-papiers qui, sans âme et sans émotion, manie des documents, et croit sa mission terminée au point exact où elle commence !

Ma surprise — et je la confesse tout nettement — c'est que M. Henri Lavedan qui, dans une production fort mélangée sans doute, nous donna pourtant une œuvre vigoureuse comme *Priola*, n'ait pas senti ce qu'il y avait de médiocre, d'insuffisant, d'inexistant pour tout dire, dans une telle restitution de l'Histoire au théâtre ; qu'il n'ait pas senti le vide effroyable de ces quatre premiers tableaux, c'est-à-dire les deux tiers de la pièce, où nous voyons, sans l'affirmation d'un seul caractère, les plus insignifiants détails de l'exode royal. Le cinquième s'élève, je l'accorde, après la capture de la famille royale ; et la situation de Marie-Antoinette entre Barnave et Fersen ne manque pas d'émotion. Mais c'est la seule partie de l'œuvre où le document historique soit *transformé*, et suffisamment transposé pour nous donner l'illusion de l'art. S'il est vrai que le génie

de notre langue soit dans la concision, s'il est exact aussi que l'art du théâtre soit le plus *synthétique*, le plus ramassé de tous — et M. Lavedan, dans mainte scène de *Priolà* nous a prouvé qu'il le comprenait ainsi — comment a-t-il pu se résoudre à quatre tableaux d'exposition, de minutieux détails, de restitutions photographiques, annoncées et présentées par un pitre, le coiffeur Léonard, pour arriver à une scène d'émotion et de drame véritable : celle de l'évêché de Meaux où s'accuse dramatiquement la figure de la Reine entre Barnave et Fersen ?

La meilleure critique que je sache de la pièce nous fut donnée par une autre fuite, celle de l'acteur de Max. Dans un juste sentiment des distances historiques, il refusa, lui, comte de Fersen, de céder le pas au coiffeur Léonard. C'était là juger sainement et son rôle véritable et la valeur de la pièce : c'est ainsi que la protestation de cet acteur pour lequel, on le sait, je ne suis pas suspect de partialité, nous donne le vrai sens et le ton exact du plus grave reproche qu'on lui puisse adresser.

***

Il est bien des modes divers de *traiter* dramatiquement le personnage historique, et chacun d'eux se subordonne à l'idéal que l'auteur se proposa. Il y a celui qui consiste à ne voir dans ledit personnage qu'un prétexte à restitution de décors et de costumes, celui dont ce pauvre Flers vient de nous donner un exemple typique avec sa *Montansier*, et qui, littérairement, ne dépasse pas la portée d'un spectacle du Châtelet... Encore lui fallut-il s'adjoindre l'appui de deux collaborateurs, et je me demande avec anxiété ce qu'il fût advenu de lui, s'il avait été réduit à ses seules ressources... Ce mode-là c'est le plus vulgaire, le plus quelconque, le plus indigne d'un homme de lettres : c'est aussi le plus lucratif et qui convient le mieux à un entrepreneur de spectacles. Qu'importe à une telle catégorie de gens la qualité littéraire ! Par nature ils inclinent à la plus basse, et leur éducation tout autant que leur tempérament les y invitent.

A l'autre pôle de l'art dramatique, il est heureusement un mode différent : celui qui s'inspire du personnage lui-même, tel que l'histoire ou la légende nous le légua, pour en dégager les traits essentiels, pour mettre en valeur sa signification poétique, pour préciser le relief de ses traits, et donner à la médaille que le temps nous laissa plus de patine et plus d'éclat. MM. Marsolleau et Soulié viennent de nous en montrer un exemple frappant avec ce *Roi Galant*, que la direction de l'Odéon a monté avec un goût parfait — je suis heureux de l'écrire ici, à l'honneur des deux poètes qui signèrent cette pièce tout aussi bien que du directeur qui l'accepta. — Ce mode-là, c'est, si je puis dire, le mode *intérieur*, celui qui vise à l'âme et qui parfois l'atteint, celui qui pareillement trouve un écho en nous et sait y prolonger ses résonances. Insisterons-nous sur le motif ? Il s'adresse à ce qu'il y a de plus intime en nous-mêmes.

MM. Marsolleau et Soulié n'ont pas craint de s'en prendre à la figure la plus populaire, la plus illustre de notre Histoire, celle du bon Roi Henri ; et comme il s'agissait de la plus française de nos gloires nationales, ils ont voulu mettre en lumière ce par quoi elle nous apparaissait justement la plus nationale et la plus française : la galanterie et la noblesse d'âme. Le *Roi Galant*, c'est bien Henri IV, celui qui goûtait si grande douceur dans l'amour, celui qui à une époque où notre belle langue était en formation, trouvait dans ses loisirs de roi, pour décrire la joie d'aimer, des paroles comme celles-ci : « L'on peut ici se réjouir avec ce que l'on aime, et plaindre une absence. Ha ! qu'il y fait bon chanter ! Mon âme, tenez-moi en votre bonne grâce, croyez ma fidélité être blanche et hors de tache : Il n'en fut jamais sa pareille. Si cela vous apporte du contentement, vivez heureuse. Votre esclave vous adore violemment. Je te baise, mon cœur, un million de fois les mains ».

Mais Henri IV n'était pas seulement le *Roi Galant*. Il était aussi le parfait chevalier, incapable d'une trahison et d'une forfaiture. C'est à l'aide de ces traits essentiels que les auteurs ont composé l'affabulation de la pièce qu'ils nous donnent aujourd'hui. Ils nous le montrent, ce roi Henri, que nous tous Français nous aimons, non pas seulement parce qu'il fut un des plus actifs et laborieux ouvriers de notre unité française, mais parce qu'en lui nous devons voir une des plus belles incarnations de notre génie, ils nous le montrent à cet âge si dangereux, si redoutable pour un homme qui eut des sens ardents et un cœur tendre : au tournant de la cinquantaine, à cet âge où l'on est assez jeune encore pour désirer, plus assez souvent pour obtenir et garder ce que l'on désire... Le Roi Henri est amoureux, passionné de la belle Charlotte de Montmorency, fleur en bouton, à peine éclose, et qui ne compte que dix-sept printemps. Pour raisons politiques, et parce qu'il veut rapprocher de la sienne la maison du séditieux Condé, il la donne à ce prince qui jadis complota contre lui, mais il la donne, avec cette arrière-pensée, n'en doutons pas, de la retrouver un jour et de la prendre, fleur épanouie ce jour-là — car en notre doux pays de France, ce ne fut jamais félonie qu'un tel acte... simple joute où triomphe le plus habile, le plus heureux !

Charlotte et le Prince de Condé sont donc mariés et nous les retrouvons dès le second acte au Château de Tancarville. Ils composent un ménage assez mal

assorti, et la jeune épousée s'accommode difficilement de l'humeur sombre et jalouse du prince. Proie toute prête à tomber dans les filets du royal chasseur, elle y tomberait en effet, si elle n'était la fière Charlotte qui demeure fidèle à la foi jurée, et qui sait ce qu'elle doit à la noblesse de son nom. La scène est belle où le Roi Henri, profitant d'une absence de Condé, s'introduit par ruse dans le château de Tancarville, et s'efforce de convaincre la jeune femme. Pris au piège à son tour par un brusque retour du prince, il n'échappe aux représailles du mari que par la présence d'esprit de Charlotte qui conjure son époux d'être généreux, pour la première fois le tutoie, et fait si bien que Condé laisse au Roi la vie sauve.

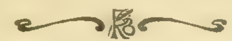
Peu de temps après, ils se retrouvent tous trois sur la route de Flandre, dans une auberge de passage, le Roi Henri déguisé en postillon, le prince de Condé et Charlotte. Henriot qui veut pénétrer les vrais sentiments de Charlotte, et savoir si le brusque élan de tendresse auquel il dut la vie est bien sincère, signe l'ordre d'arrêter le prince avant qu'il ait eu le temps de franchir la frontière et de passer à l'ennemi. Affolée alors et découvrant ses vrais sentiments qui viennent de naître pour l'homme malheureux dont on prétend la séparer à jamais, elle confesse son amour et manifeste une fois de plus cette vérité d'âme en un cœur généreux : nul moyen plus assuré d'y faire naître l'amour jusqu'alors sommeillant que de placer son rival en telle situation où sa vie se trouve en jeu ! Le Roi qui, derrière une draperie, a tout entendu, apparaît alors et déchire l'arrêt d'un geste de souffrance.

Le voici enfin au Louvre. Charlotte vient à lui pour négocier définitivement le traité qui doit ramener Condé fidèle et soumis au roi de France. Encore une fois il essaie de la convaincre, de lui persuader son amour .. Et elle élude ses prières, chaque fois le ramène à la réalité, lui dit que son retour n'a d'autre objet que de lui apprendre la renonciation définitive du Prince à servir les desseins de l'Espagne. A ce moment un officier pénètre dans la chambre, révèle au Roi que la mort le menace, qu'un complot nouveau est dirigé contre lui. Henri tente un dernier effort, et sentant qu'il n'y a plus d'espoir, il court à son Destin.

Cette pièce abonde en vers exquis, délicatement travaillés et qui par eux-mêmes ont une valeur d'art. Encore ne serait-ce rien ou peu de chose, du moins dans ma pensée, qu'un tel éloge, lorsqu'il s'agit d'une œuvre dramatique, si ces vers ne traduisaient des sentiments vrais et profonds, et ne servaient à mettre en lumière l'âme intime des personnages. MM. Marsolleau et Soulié nous laissent une impression vive et durable de ce Condé, sauvage et replié sur lui-même, mais ardent au fond et capable d'amour, de ce roi Henri, dont Sainte-Beuve disait avec cette subtilité incomparable dans le portrait qui était sa marque : « Henri n'était pas inconstant par débauche d'imagination ni par caprice raffiné. Il l'était tout simplement à la gauloise, par promptitude de sens et selon l'occasion. » Leur Charlotte enfin est exquise de délicatesse et de vertu fidèle, figure fortement dessinée et qui pour nous est une continuation, une seconde épreuve de la *Dame* du Moyen-âge, en qui toute confiance peut se reposer. M[lle] Sylvie a traduit cette figure charmante avec grâce et force à la fois. Son art, tout jeune et presque inconscient, — n'a-t-elle pas l'âge exact de l'héroïne qu'elle incarne ? — a su nous faire rêver et prolonger nos rêves au-delà même de l'illusion, et le seuil du théâtre une fois franchi. M. Kemm fait un Henri IV robuste, ardent et passionné, et M. Dorival un prince de Condé élégant, nerveux et qui a de la race. C'est un artiste qui n'a jamais été mis à sa vraie place et qui mérite tous les encouragements pour un talent véritable auquel — j'ignore pourquoi — on ne veut pas rendre justice.

Pour ce qui touche la mise en scène, la direction de l'Odéon a bien fait les choses. Décors et costumes sont du meilleur goût et composent un spectacle qui, du simple point de vue de l'*œil*, a bien son charme, et vient utilement se joindre, pour en renforcer l'impression, aux mérites littéraires et dramatiques de la pièce.

PAUL FLAT.



LE RIRE DANS LA COMÉDIE (1)

Le rire excité chez le spectateur ou le lecteur par un déploiement d'esprit est légèrement complexe. Il renferme quelque chose du rire admiratif de l'enfant pour ce qui est nouveau, subtil et un peu étonnant; de sa joyeuse réponse à un appel au jeu ; d'une sympathie qui fait partager la joie d'un des combattants, quand il obtient par son adresse l'avantage sur son antagoniste.

Le dialogue de la comédie, comme celui du roman qui adopte le point de vue comique, fait souvent usage de ces jeux de paroles, de ces feintes de l'escrime intellectuelle, de ces ambiguités de langage. Il y a là quelque chose qui délasse, qui élargit le champ du combat d'esprit, qui aide à entretenir les dispositions joyeuses du spectateur. On en peut voir l'effet dans toute l'histoire de la comédie. C'est ainsi que

(1) Pages extraites de l'ouvrage: *Essai sur le Rire* qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Félix Alcan.

nous trouvons à chaque pas, dans les œuvres d'Aristophane, des échanges de railleries et de jeux de mots entre les deux sexes. On en peut dire autant de Plaute. Dans le théâtre comique de Shakespeare nous trouvons encore des jeux de mots à foison, avec une pratique bien plus adroite de l'escrime verbale, surtout quand elle s'exerce entre l'homme et la femme, et plus particulièrement à l'avantage de cette dernière. Le dialogue plus tranquille et plus réfléchi de Molière, quoiqu'il admette de temps en temps un jeu de mots, nous montre pour les combats d'esprit un art plus délicat où les fleurets semblent mieux mouchetés.

On distingue, dans la classification habituelle, les comédies d'intrigue, de mœurs et de caractère. Cependant cette division ne doit pas nous abuser. Point de comédie où ne se rencontrent ces trois éléments. Si Aristophane compte beaucoup sur la multiplicité des accidents, il n'arrive à être plaisant qu'en choisissant des caractères comiques, le sophiste par exemple, ou l'explorateur commercial pourvu d'ailes. Dans la comédie de mœurs de Congrève et de son école, les personnages, quels qu'ils soient, fournissent à l'action qui nous divertit un support essentiel. Molière, bien qu'il compte surtout sur les caractères, ne peut construire sa comédie qu'en inventant des situations où ruissellera sur ses personnages la lumière réjouissante de la scène comique. La classification consacrée signifie simplement, que dans certaines comédies les caractères ont plus d importance, sont plus soigneusement étudiés et attirent l'attention bien davantage.

L'évolution de la comédie a donc été, en somme, un progrès dans la représentation des caractères, si l'on en juge à la fois par la diversité et la complexité des personnages qu'elle peignait, par l'ampleur et la précision de la peinture; et c'est justement à quoi l'on pouvait s'attendre. Il paraît certain qu'avec les progrès de la civilisation, hommes et femmes sont devenus plus complexes, plus différents au point de vue intellectuel comme au point de vue moral, et qu'en même temps se sont développés l intérêt pris aux caractères et l'aptitude à les comprendre.

Disons quelques mots sur les conditions générales de la représentation des caractères dans la comédie. Sur un point l'œuvre dramatique, comparée à celle du romancier, impose évidemment des limites plus étroites à la peinture des caractères. L'art ne commettra pas la maladresse d'essayer de nous présenter en son entier un groupe de traits aussi complexes que ceux qui se réunissent dans une individualité bien développée. Toutefois il réussit à nous présenter assez complètement un personnage; et l'auteur dramatique qui possède bien son art sait donner l'impression d'une personnalité concrète, à peu près comme un peintre y parvient dans une rapide ébauche avec quelques touches magistrale. Cependant, si l'acteur ne donne du rôle une incarnation visible, l'impression complète d'un individu concret sera bien difficile à obtenir dans les limites de l'œuvre dramatique.

Il y a de plus une autre raison qui, dans la comédie, oppose des limites à l'art de développer les caractères individuels. La valeur esthétique tout à fait prédominante du côté comique du caractère impose à l'auteur une simplification excessive, l'oblige à réduire la personnalité complète à une sorte d'abstraction. Le plaisir comique que nous cause, par exemple, la vue d'une vanité gonflée d'elle-même, vient de ce que le regard de l'esprit se fixe dans une joyeuse attente des développements successifs du trait risible. Si donc ce trait principal du caractère, seul essentiel au goût du spectateur, est clairement présenté et suffisamment mis en lumière, à la fois dans ses manifestations immédiates et dans ses effets sur le reste de l'homme, il suffira d'esquisser assez légèrement les autres.

Cette conclusion paraît pleinement confirmée par le terme ordinairement employé pour désigner les grands caractères comiques : ce sont, dit-on, des « types ». En effet, quand nous envisageons un caractère comme typique, cela signifie que ce qui nous intéresse dans le personnage, c'est moins l'individu même que l'exemplaire qu'il nous fournit d'une certaine sorte de personnes. L'habitude commune aux comiques anciens et modernes de désigner souvent leurs caractères par des noms appropriés, le Fanfaron, l'Avare, le Misanthrope, etc., montre que leurs créateurs mêmes leur reconnaissent cette fonction de types.

Il y aura toujours, dans cette représentation comique du type, une certaine exagération. Le trait risible, pour élever la gaîté jusqu'au comble, doit lui-même être élevé jusqu'au plus haut degré, et prendre ces proportions démesurées qu'il atteint, quand les forces qui le neutralisent dans l'homme normal ont subi une diminution considérable. Cependant ce n'est pas à dire que la distinction qu'on fait d'ordinaire entre une abstraction dépourvue de vie et un caractère vivant soit insignifiante dans la comédie. Il y a une différence énorme entre les froides abstractions que présentait la comédie moderne à ses débuts, alors qu'elle ne s'était pas encore affranchie des lisières des vieilles Moralités, et les figures relativement complètes, vivantes et souples que nous trouvons dans les pièces de Molière. D'autre part le grossissement d'un trait amusant de caractère, toujours contenu par la comédie dans de certaines limites, doit se distinguer très nettement de cette exagération énorme et de cette déformation qui sont l'essence même de la caricature.

Un regard jeté sur l'histoire de la comédie nous

fera voir comment, en se développant, elle a amené une reconnaissance plus exacte de la valeur comique du caractère, et un progrès parallèle dans l'art de le représenter.

Le théâtre d'Aristophane nous montre l'art de peindre les caractères comiques encore dans son enfance. Ici la Muse de la Comédie n'a pas encore renoncé à la licence des Bacchanales : la scène est transportée brusquement, tantôt au milieu des airs, tantôt dans le séjour des dieux, tantôt chez Hadès; la gaité sans frein n'épargne, dans ses attaques joyeuses, ni la divinité, ni le poète, ni l'homme d'Etat; la farce ne craint pas de nous montrer les compétiteurs qui se disputent la faveur de Démos s'offrant à moucher son auguste nez : on dirait qu'il n'y a là aucune place pour la peinture des caractères. Et en effet le problème de la création des caractères existait à peine, quand on présentait au spectateur des personnages vivants ou historiques qui lui étaient familiers. Cependant, même dans cette atmosphère tumultueuse, où les yeux des spectateurs devaient être à moitié aveuglés par le rire, nous pouvons distinguer les commencements obscurs de l'art du portrait comique. Non seulement nous avons de temps en temps, comme dans le vieil amateur de procès des *Guêpes*, l'esquisse d'un personnage typique ; nous trouvons aussi, dans les figures elles-mêmes, dans celles de Socrate, de Cléon, d'Euripide, un art primitif de dessiner les types.

Plus tard, la comédie grecque et la comédie latine nous transportent sur une scène moins turbulente, où l'air est plus limpide, où l'on peut considérer les choses d'un sens plus rassis. Dans Plaute, le poète des foules et des tavernes, l'esprit de bouffonnerie licencieuse, se montre vivace encore. Cependant, comme la scène ne s'éloigne pas de la terre et même de ses régions familières, comme l'amour, bien que ce soit sous une forme assez grossière, s'est introduit au théâtre, un nouveau champ s'est ouvert pour la peinture des variétés comiques de caractères. Même dans Plaute, nous trouvons des esquisses, non pas, à vrai dire, d'un type normal, comme nous en voyons ailleurs, mais de la représentation de quelque classe sociale ou de quelque profession, avec ses traits saillants fortement mis en relief : ainsi le soldat fanfaron, l'esclave fripon, l'usurier sordide. Peut-être découvrirait-on dans le vieillard amoureux de l'*Asinaria* quelque chose qui approche de la représentation d'un type moral. Cependant c'est dans l'œuvre de Ménandre et dans les adaptations que Térence en fit en latin, que nous devons chercher un progrès réel. Dans les pièces de Térence, écrites pour les Romains instruits, les personnages deviennent presque respectables. Ainsi le père cesse d'être, comme chez Plaute, un fantoche grotesque dont le fils s'amuse à tirer les ficelles, et devient un caractère digne d'étude ; si bien que le contraste entre un excès ridicule d'autorité et une sage indulgence, contraste que nous présentent les deux pères des *Adelphes*, a servi de modèle à plus d'un écrivain moderne. La famille commence aussi, dans Térence, à obtenir ce qui lui est dû dans sa bataille contre les plaisirs grossiers de la taverne et c'est un gain sérieux pour la peinture comique des caractères (1).

Le fait que la comédie moderne prit naissance dans les Moralités, où le mal et tant d'autres choses étaient personnifiés, nous explique facilement comment elle mit au premier plan sur la même scène certains types grossiers de caractères ignobles. On les trouvait déjà dans les dernières moralités, par exemple dans « Like will to Like » (Qui se resssemble s'assemble). Dans la pièce qui marque nettement la transition de l'intermède de la moralité didactique à la comédie, *Ralph Roister Doister* (vers 1550), nous trouvons esquissée une des figures familières du monde comique, le poltron vantard, victime de la plus amusante des mystifications (2).

Dans le théâtre de Ben Jonson et de Massinger, contemporains d'Elisabeth, il est facile de suivre cette influence, quoiqu'elle y soit quelquefois déguisée par celle de la comédie classique. Dans *Every man in his own humour*, de Jonson, qu'on regarde comme la première comédie de caractère qui ait marqué dans notre littérature, l'intérêt comique provient, non d'une intrigue amusante, mais de la peinture de caractères variés qui se manifestent par des manières étranges et des conduites excentriques. Taine a peut-être raison en gros de dire, en le comparant toujours dans sa pensée à Molière, que la méthode de Ben Jonson est de prendre une qualité abstraite et de réunir toutes les actions auxquelles elle peut donner naissance (3). En d'autres termes, la leçon de choses de la Moralité est encore trop voisine, et le dramaturge n'a pas encore appris à faire agir et vivre ses personnages sous les yeux du spectateur. Cependant, si nous comparons Bobadil à un fanfaron de Plaute, nous pouvons voir que la comédie a fait un progrès réel dans la manière de saisir et de traiter un caractère.

Dans les comédies de Shakespeare, un lecteur superficiel pourrait croire que, pour ce qui est de la peinture des caractères purement comiques, l'art est ramené en arrière. L'atmosphère lumineuse du ro-

(1) Mommsen remarque que dans Térence nous trouvons une conception plus convenable, sinon plus morale, de la nature féminine et de la vie conjugale (*Histoire de Rome*, L. IV, chap. XIII).

(2) Courthope, *History of English Poetry*, vol. II, pp. 345 et suiv., et 346.

(3) Taine, *Litt. Anglaise*, vol. II, ch. III.

man, la scène transportée loin du monde réel de tous les jours, l'abandon avec lequel le poète se livre parfois à sa fantaisie poétique et aux délices de la rêverie, tout cela semblerait exclure la construction de figures bien arrêtées, propres à contenter l'humeur joyeuse du spectateur. La supposition ne serait pas tout à fait dépourvue de fondement. Le « mélange de tons », qui se produit dans les comédies du poète aussi bien que dans les tragédies, tend certainement à limiter chez lui la peinture de types purement comiques (1). Le fond romantique du tableau ne saurait, comme les conditions bien précises de la vie réelle, faire ressortir avec un relief vigoureux les folies et les perversités des personnages. Demandez-vous un moment quelle signification et quelle valeur d'art aurait prises la figure mélancolique de Jacques, si on l'avait montrée, non dans la solitude de la forêt, mais dans un des intérieurs bien ordonnés de Molière.

Le mélange de tons introduit dans l'œuvre une influence qui adoucit et transforme les choses, et qui adoucit notre attitude à l'égard des personnages bizarres eux-mêmes. Benedik et les autres hommes que les leçons féminines ramènent doucement à la raison, ont, dans leur perversité même, quelque chose d'aimable. Malvolio même et les autres personnages dont la sottise a quelque chose de l'extravagance sans bornes des vieilles comédies, sont touchés d'un rayon charmant de ces chaudes clartés dont le monde où ils vivent est inondé. Nous rions de bon cœur, et pourtant le sentiment qui domine dans la pièce nous incline en même temps à une douce indulgence.

Devons nous donc dire que Shakespeare, parce qu'il nous permet rarement de garder, en considérant la sottise ou le vice, la pure attitude d'un observateur amusé, n'est pas un poète comique ? Peu importe en somme la réponse que nous faisons à cette question, pourvu que nous pensions que, dans ce monde, qu'il a créé pour nous, monde où la beauté s'attendrit d'une douce mélancolie, et que traverse pourtant le rayon électrique de la gaîté, nous possédons quelque chose d'aussi délicieux que les scènes si franchement comiques de Molière. Parfois d'ailleurs, quand les clartés chaudes et empourprées du roman font place à la lumière plus froide de la réalité, comme dans « The Merry Wives » et dans « The taming of the Shrew », nous voyons de quel regard perçant notre poète savait saisir les ressources comiques d'un caractère. Nous ne devons pas oublier non plus quel art il a déployé pour la peinture comique des caractères, dans ces dialogues où l'homme et la femme, à la fois attirés et repoussés, se livrent de si jolis assauts d'esprit, et où la femme, quoique de temps en temps châtiée, joue un rôle important, en guérissant l'homme de ses folies et en développant ce qu'il y a de meilleur en lui.

Pour la comédie de caractère dans sa forme la plus haute et la plus pure, c'est à Molière qu'on nous dit, et avec raison, de nous adresser. Dans le monde qu'il nous présente, non seulement la gaîté bruyante et trépignante de la comédie classique s'apaise, mais la bouffonnerie des intrigues extravagantes de leurs déguisements et quiproquos, bien qu'elle n'ait pas disparu, est réduite à une juste mesure. C'est le monde domestique qui nous est familier, dans lequel nous nous transportons sans effort. Il est peuplé d'êtres pour la plupart calmes et raisonnables. Sur cette scène bien ordonnée paraissent quelques-uns des grands types représentatifs de la folie humaine. Dans certains cas c'est un des personnages amusants d'autrefois qui revit, par exemple l'avare insatiable, tremblant pour son or, le fanfaron qui ne cesse de se vanter. Mais l'idée comique s'incarne aussi dans une riche variété de formes nouvelles : c'est le faux dévôt et sa victime ; le censeur de la société qui jette sur ses conventions un regard morose ; l'esprit faux qui élève la femme au rebours de la raison ; le charlatan à la langue agile, le pédant imbécile, et beaucoup d'autres.

Et ce n'est pas seulement en enrichissant la galerie des portraits ridicules que Molière a fait faire des progrès à la comédie ; ce n'est même pas là son plus grand mérite. L'excellence de la peinture est chez lui ce qui attache surtout les yeux. On ne trouve plus ici aucune trace de la raideur des vieilles abstractions. Tous les personnages restent typiques, comme le veut leur fonction ; et pourtant ils ont cette individualité qui satisfait à toutes les conditions de l'art (1).

La maîtrise souveraine de Molière, dans l'emploi des caractères comiques, se reconnaît, avant tout, au choix de ses types, dont chacun présente un aspect franchement amusant qui est inhérent au caractère même, et qui se prête à un nombre suffisant de manifestations variées. C'est ce que nous voyons du premier coup d'œil en comparant ses caractères les plus connus à ceux de ses prédécesseurs. Chez Molière nous avons ce qui, selon Coleridge, manquait à Ben Jonson : il nous présente le défaut risible comme « une excroissance qui naît du caractère, qui en est nourrie, dans les vaisseaux de laquelle il circule (2) ». L'ambition naïve du Bourgeois gentilhomme, la pieuse crédulité d'Orgon, la misanthropie intraitable d'Alceste, solidement fondées sur le ca-

(1) Sur ce mélange de tons, voyez Moulton, *Shakespeare as dramatic artist*, p. 291.

(1) M. Meredith a montré comment Molière s'inspirait pour ses caractères des personnes de sa connaissance (*op. cit.*, p. 53).

(2) *Lectures and Notes on Shakespeare*, p. 116.

ractère des personnages, offrent à ce titre de grandes ressources au développement comique.

Le second point à noter dans cet art nouveau est la façon de présenter le caractère qui doit retenir l'œil dans une contemplation amusée. Les effets frappants de contraste s'y trouvent, comme dans tout art digne de ce nom ; ce qui est remarquable, c'est l'admirable simplicité de la méthode par laquelle le contraste est obtenu. Cette simplicité est rendue possible par le choix du type et le point de vue adopté. Pour Molière, l'homme gonflé de vanité et d'amour-propre, le fat entêté de sa personne, le censeur insociable de la société, et les autres, sont autant d'anomalies qui s'écartent du type normal, c'est-à-dire de l'homme dûment adapté à la société. Les Harpagon, les Orgon, les Arnolphe, les Alceste, les Sganarelle, etc., ont leur travers amusant, leur tendance caractéristique, grossis jusqu'aux proportions ridicules d'une gibbosité, et sont définis dès l'abord par l'antithèse qu'ils font avec les membres normaux de la société. Le monde bien ordonné, qui soutient la cause d'une adaptation raisonnable aux usages établis, est quelquefois représenté par l'ami judicieux, celui, par exemple, d'Alceste, d'Arnolphe; quelquefois par la femme, ainsi Mme Jourdain ; d'autres fois, par le frère, celui, par exemple, de Sganarelle ; et même, de temps en temps, par la servante privilégiée et mutine, celles, par exemple, d'Orgon, de M. Jourdain.

Par cette juxtaposition, le poète comique fait ressortir assez clairement la tendance anti-sociale de la caractéristique qu'il grossit. L'outrage que font à la femme Arnolphe et Sganarelle, en maltraitant leurs pupilles; les sévères exigences d'Alceste à l'égard de la fière et coquette Célimène; le désordre que la manie de M. Jourdain menace d'introduire dans sa maison; la cruelle lésinerie d'Harpagon à l'égard de son fils, tout cela est mis en pleine lumière pour le spectateur, et l'exposition des effets malfaisants du travers et du vice sert toujours à fortifier l'effet comique.

Quand il nous présente ainsi l'hypertrophie d'une tendance, Molière donne du mouvement à la personnification en nous faisant saisir l'action organique de la partie malade sur les autres parties de l'homme. L'avarice d'Harpagon fait qu'il tremble d'être volé, comme si un vol devait le ruiner. Il trouve que c'est l'insulter que de dire qu'il est riche, et il assure que « rien n'est plus faux ». Ceci montre cet effet de la passion outrée, sur lequel Molière insiste partout, de cet aveuglement d'un esprit dominé par des idées fixes. Que de fois on a remarqué cette sorte de surdité mentale qui se manifeste chez Orgon, lorsque sa servante lui annonce à plusieurs reprises que sa femme est souffrante, et qu'il répète, sans l'entendre, ses exclamations « et Tartuffe? » et « le pauvre homme ! » Frappant exemple de la valeur comique d'une idée fixe, qui détache l'esprit de sa victime des réalités dont les sens de tous les autres sont frappés.

Cet état de l'intelligence réduite à une sorte de « mono-idéisme » entraîne à sa suite une perte de la clarté normale de la conscience. L'absurde Arnolphe qui, pour prévenir toute infidélité de sa future femme, la soumet à une intolérable captivité, en vient à s'imaginer qu'il est un grand réformateur, et prend le ton d'un pédagogue triomphant, pour affirmer que la femme est « une cire molle » (1). Ici comme ailleurs on fait voir au spectateur qu'un être aussi étrange agit, comme un somnambule, sans se rendre aucun compte des conséquences de ses actions. L'auteur étale ainsi le spectacle de la folie humaine, des déviations étranges et des pompeuses extravagances, qui sont le cortège inévitable de la folie.

Sans doute il y a ici quelque peu d'abstraction. Donner à un penchant une domination complète et faire de l'intelligence sa très humble servante c'est détruire la complexité organique de l'être humain. Pourtant ce n'est pas porter un jugement exact sur cette manière de mettre en lumière le côté plaisant d'une déviation morale, que de la qualifier d'abstraite. Le mécanisme, tout simplifié qu'il est, vit encore dans un certain sens; on pourrait dire que l'esprit de l'homme mûr est rabaissé au même niveau que celui de l'enfant. Il y a en effet quelque chose qui fait penser à un moment d'accalmie chez un enfant d'un caractère emporté, dans les questions d'Harpagon demandant à son cocher ce que les gens disent de lui. Ce qui ressemble de façon encore plus frappante à un enfantillage, c'est la naïveté de M. Jourdain étalant à sa femme et à sa servante, la supériorité qu'il vient d'acquérir en découvrant la signification du mot « prose ».

On peut ajouter que l'auteur échappe encore à la rigidité de l'abstraction par le développement de la déviation même. Tant que l'on voit grandir les choses, on les trouve vivantes. L'ambition ridicule de M. Jourdain lui donne, par son épanouissement même, une certaine plénitude de vie. Cette vie peut se développer tout entière dans un même sens, et, par comparaison avec la vie de l'homme normal, nous rappeler la raideur d'une machine ; cependant c'est encore un organisme détraqué qui agit, et non un mécanisme (2).

---

(1) Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
(Acte III, sc. III).

(2) M. Henri Bergson (*op. cit.*, chap. III) me paraît pousser un peu trop loin son idée d'une certaine raideur mécanique dans les caractères de Molière, bien qu'il en tire un bon parti.

Il est à noter aussi que ces caractères, bien qu'ils ressemblent à des déformations morbides du type normal, n'atteignent pas véritablement le niveau de la folie. Sans doute M. Jourdain, dans les scènes de la cérémonie finale, approche de la limite qui sépare la raison de l'insanité (1) ; mais le poète comique a grand soin de retenir son personnage hétéroclite en deçà de cette limite.

Souvent au dénouement de ce genre de comédie, l'action arrive à un point culminant où la sottise du personnage comique devient si énorme et si débordante qu'elle entraîne les spectateurs avec elle dans un tourbillon de gaîté folle. La mystification finale dont M. Jourdain est la dupe en est un exemple. Molière connaissait trop bien son art, était un homme trop sensé, pour essayer en aucun cas de dépasser les bornes d'une « justice poétique », en donnant à la société, dans la lutte qu'elle soutient contre une perversion profonde et obstinée de la nature humaine, une autre victoire que celle du rire. Le malheureux Alceste n'a plus qu'à fuir au désert sans sa Célimène, au milieu de l'hilarité des spectateurs. Sans doute Arnolphe et Sganarelle voient leurs plans déjoués, et sont trompés dans leurs espérances ; Tartuffe est démasqué et se trouve en fort mauvaise posture ; cependant rien ne prouve chez l'auteur une intention générale de punir. Orgon, quoiqu'il faille pour le guérir de son pieux aveuglement une médication héroïque, n'est pas plus sévèrement puni que M. Jourdain, pour avoir sacrifié sa famille aux intérêts et à l'autorité d'un étranger. Harpagon même, cette incarnation d'un vice odieux, ne se voit rien infliger qui mérite d'être appelé un châtiment.

Dans tout ceci le maître nous montre combien il excellait à s'en tenir au point de vue qu'il avait choisi comme étant celui de la comédie. Essayons après avoir étudié ses pièces, de définir ce point de vue.

Quand nous comparons le monde, tranquille et bien ordonné la plupart du temps, que nous présentent ces comédies, avec les scènes tumultueuses d'une pièce d'Aristophane, nous sommes tentés de dire, comme on l'a déjà dit, que Molière expose à nos yeux les réalités de la vie journalière. Cependant ces caractères comiques, enflés jusqu'à des proportions ridicules, ne sont certainement pas tirés tels quels du monde qui nous est familier. Ce sont toujours des transformations, en ce sens que nous y trouvons des personnifications simplifiées où se montrent pleinement développées des tendances qui ne se rencontrent qu'à l'état de germes, et plus ou moins associées à des tendances contraires, dans le monde réel dont le théâtre est censé nous offrir l'image. Il semble donc que nous avons ici un élément irréel qui se détache sur un fond de réalité.

Nous ne trouvons là aucune anomalie, dès que nous nous rendons compte du point de vue de l'auteur comique. Chez Molière, le rire naît de l'intrusion même du personnage mal conformé dans une société où toutes les formes sont comme arrondies par et pour l'usage. C'est sur l'intrus que nos yeux se fixent : ce sont les incartades impossibles à prévoir auxquelles il se livre, dans un monde pour lequel il n'est pas fait, qui attachent notre attention. L'arrière-plan sérieux est là, mais ne retient pas fortement notre pensée. Ainsi nous ne sommes pas fort émus de voir ce que souffrent les filles ou les pupilles de ces barbons bourrus, ni même des anxiétés domestiques qui tourmentent Mme Jourdan. Le monde régulier, raisonnable auquel s'ajustaient si mal ces ridicules absurdités, n'est ici qu'un arrière-plan, et en cette qualité il rend les plus grands services en mettant en relief et en détachant nettement la figure pour laquelle l'œil du spectateur a été mis au point.

A peine exagère-t-on en disant que toute l'intrigue d'une de ces comédies consiste à bien montrer l'incompatibilité grotesque du caractère comique avec le milieu ambiant. Elle groupe les personnages, elle combine les scènes, pour démontrer combien est vain l'effort de ce personnage bizarre et mal bâti, à la démarche maladroite, pour se mouvoir dans notre monde bien ordonné. C'est ce qui nous aide à comprendre pourquoi Molière, bien qu'il ait recours de temps en temps, ainsi qu'on l'a remarqué plus haut à des sources de gaîté plus anciennes et plus élémentaires, peut se montrer si réservé dans l'emploi des déguisements, des rencontres invraisemblables et des autres expédients mécaniques, par lesquels on amuse les spectateurs. Les situations mêmes, aussi bien que l'action, semblent naître des faits fondamentaux, des caractères donnés et de leurs rapports Ainsi nous ne sommes guère surpris de reconnaître Harpagon dans l'ignoble personnage de cet usurier à qui s'adresse Cléante réduit aux abois par l'avarice paternelle.

Pour goûter la comédie ainsi conçue, il faut une espèce d'entraînement. Il y faut apporter l'œil vif et observateur qui, d'un regard rapide, saisit tous les rapports, et cependant reste au point pour le risible. Pas de place ici pour un mélange de tons, pour une fusion du rire avec la mélancolie. Le sérieux est moins envisagé comme tel que comme un cadre où se meut la figure comique. On est prédisposé à une observation purement gaie, qui n'accorde de place ni à la pitié ni à l'indignation, ni à aucune autre émotion, qui laisse l'intelligence claire et froide qui se contente de voir juste et de se laisser amuser.

JAMES SULLY.

(1) La pièce se termine sur cet a-parte de Covielle « Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome ».

Paris. — Typ. A. DAVY Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*, 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 19 — 5e SÉRIE — TOME I — 7 MAI 1904

LES FINANCES FRANÇAISES (1)

Vous avez dû vous demander pourquoi et comment la *Revue Bleue* avait choisi pour objet d'une conférence un sujet aussi austère que celui que je dois traiter devant vous : *Les Finances Françaises.* M. Dumoulin aura peut-être senti qu'il faut varier les attractions, et qu'à côté de sujets captivants, il faut avoir l'audace d'en mettre quelques autres. Il lui sera venu, je présume, à la pensée, ces vers si délicieux de La Fontaine.

Il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand ses biens ;
Sur differentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose,

Seulement, je crains que le jardin dans lequel nous allons pénétrer n'ait des fleurs un peu .. somnifères... .

Cependant, est-il question plus passionnante que celle qui va faire l'objet de cette causerie ? Vous n'attendez pas de moi un discours, encore moins un cours ; s'il fallait avoir la prétention de parcourir ce sujet, l'un des plus vastes qui soient au monde, nous serions ici trop longtemps, peut-être le temps nécessaire pour faire l'équilibre du budget. Je me bornerai à en effleurer les points principaux : mon ambition serait satisfaite si je parvenais à éveiller assez la curiosité de votre esprit pour vous amener peut-être à les recherches personnelles et à une étude plus approfondie.

Je prendrai tout d'abord le budget. Vous savez qu'il y a tout un art à faire le budget. C'est un art très difficile et on n'y réussit pas souvent. Quand le le budget est achevé, — il en est des budgets comme des romans et des pièces de théâtre — on lui trouve un qualificatif ou un titre ; tantôt, c'est un budget de bonne humeur (tel est le nom que Léon Say avait donné à un budget d'Allain Targé) ; tantôt, c'est un budget de transition ; (on donne à entendre par là, qu'on sort d'une situation déterminée pour entrer dans une autre, meilleure naturellement) ; il y a aussi, locution qu'on aime beaucoup, les budgets d'attente ; ils permettent toutes les espérances ; il y a les budgets d'avertissement (on pouvait donner ce nom au budget de l'année dernière, tel que M. Rouvier l'avait élaboré)...

Mais ne disputons pas trop sur les mots : les partis qualifient les budgets suivant leurs préférences, et, selon qu'on est pour ou contre le gouvernement ou la personne qui a présenté le budget, on accole à celui-ci, qu'il soit bon ou mauvais, tel ou tel qualificatif.

Aussi, sans s'arrêter aux épithètes, faut-il voir ce qu'il y a dans le budget ; on y peut tout mettre, on peut n'y rien mettre... On peut s'en tenir à ces budgets commodes qui, propices aux illusions, adaptés aux circonstances, permettent de faire croire qu'on n'a établi aucun impôt nouveau, qu'on n'a pas eu recours à l'emprunt, et, ainsi, on satisfait temporairement une partie de l'opinion. On peut aussi chercher dans le budget la réalisation de la sincérité et de la clarté ; c'est un très haut idéal ; on voudra que toutes les dépenses apparaissent de telle manière que notre démocratie aperçoive aisément ce que coûte la gestion des affaires publiques, et qu'ainsi son éducation si désirable fasse un pas.

(1) Conférence prononcée dans la série des conférences de la *Revue politique et littéraire*, 8, rue d'Athènes, le 23 Mars 1904.

Il y a un certain nombre d'années, un quart de siècle à peine, on avait coutume de mettre seulement à la charge de l'impôt ce qu'on appelait les dépenses ordinaires : c'étaient celles auxquelles on reconnaissait le caractère de dépenses permanentes. En dehors de cette partie du budget consacrée aux dépenses dites permanentes, il y avait ce qu'on appelait les dépenses extraordinaires, c'est-à-dire les dépenses qui étaient censées ne pas devoir se renouveler, et on donnait à cette partie de budget un nom particulier : c'était le budget extraordinaire. Inutile de dire que le budget extraordinaire n'avait d'extraordinaire que cette qualification, et qu'il était non moins ordinaire que l'autre.

Pour faire face à ces dépenses dites extraordinaires, on avait recours à l'emprunt. C'était l'époque des émissions à jet continu.

Arriva la grande crise que quelques-uns d'entre vous se rappellent, la crise de 1882. Le marché financier se trouva très dépourvu, la bise était venue ; non seulement on ne pouvait plus emprunter, mais il fallait même apporter des ressources au marché. De telles interventions ne sont peut être pas très régulières, et, d'une façon générale, l'Etat ferait bien de s'en abstenir. Le péril était cependant si pressant que l'économiste éminent qui était alors ministre des Finances, M. Léon Say, n'hésita pas à donner à la place de Paris un concours important sous la forme de capitaux versés en report ; il est évident qu'il ne pouvait plus être question d'émission de rentes.

De nécessité on fit vertu — c'est souvent ainsi ici-bas — et on érigea en principe ce qui était la résultante des exigences du moment : on décida qu'il fallait supprimer les budgets extraordinaires, et incorporer dans le budget ordinaire toutes les dépenses, quelle qu'en fût la nature. C'est ainsi qu'on a été conduit à la règle qui consiste à inscrire dans le budget ordinaire, devenu budget unique, la totalité des dépenses de l'Etat.

On conçut, toutefois, que, si l'on voulait faire payer par l'impôt toutes les dépenses, sans exception, même celles qui auraient pour but le développement des chemins de fer français, on aurait chance d'écraser le contribuable ; aussi l'Etat s'adressa-t-il aux grandes Compagnies de chemins de fer de manière à assurer, par leur concours, l'exécution de la majeure partie des lignes qui restaient à entreprendre sur le programme de 1878. Je n'examinerai pas, rassurez vous, les fameuses conventions de 1883 ; vous savez ce qu'en a dit un député, homme de beaucoup d'esprit, devenu ministre de la Marine — il n'a pas changé d'ailleurs — ces conventions sont toujours scélérates pour lui ; elles auraient droit au moins, pourtant, à des circonstances atténuantes, car, en toute impartialité, le moins qu'on puisse dire d'elles, c'est qu'elles ont contribué à sauver le crédit public.

Voilà donc toutes les dépenses, quelle qu'en soit la nature, incorporées au budget ordinaire, sauf la fraction mise à la charge des grandes Compagnies de chemins de fer, fraction à laquelle elles subviennent par l'émission de leurs obligations. Ceci va vous faire comprendre comment nous sommes arrivés aujourd'hui au chiffre de dépenses qui est le nôtre.

Nous avons à l'heure actuelle un budget total qui approche de 3 milliards 600 millions. Il monte, pour l'exercice 1904, à 3 milliards 565 millions. C'est une somme singulièrement élevée, et, quand il faut la demander au pays — nous verrons par quels moyens — les protestations s'expliquent. On réclame des allégements. On s'écrie : « Faisons des économies » ! Vœu trop naturel. Je le connais bien, j'ai eu l'honneur d'être rapporteur général, puis président de la Commission du Budget ; d'autres m'ont remplacé dans ces fonctions, tous nous cherchâmes et tous cherchent à réaliser des économies. On n'en saurait trop opérer, seulement vous allez voir si la tâche est facile.

Sur ce total formidable de près de 3 milliards 600 millions, savez-vous quelle somme est affectée à l'ensemble des services civils, quels qu'ils soient ? 757 millions et demi, en tout et pour tout ; c'est-à-dire que, pour faire face à la totalité des besoins nationaux — j'entends des besoins civils — on ne dispose pas, en l'an de grâce 1904, de 800 millions par an.

De braves gens se croient très modérés en demandant que l'on réduise simplement de 10 0/0 le budget, ce qui sur 3 milliards 600 millions donnerait 360 millions d'économies. Oh ! mathématiquement, ces 360 millions existent, le calcul est exact ; seulement vous voyez apparaître une légère difficulté : si l'on devait s'adresser à l'ensemble des services civils, pour obtenir ces 360 millions, ils verraient leur dotation fléchir, de 757 millions et demi, à moins de 400 millions. Est-ce possible ? L'utopie saute aux yeux.

Mais il y a le reste. Le reste ? De quoi se compose-t-il ?

Nous avons, tout d'abord, la dette et les pensions, une charge à laquelle nous ne pouvons faillir, et celle-là, à elle seule, exige, cette année, 1 milliard 215 millions et demi. Si bien que l'Etat français, avant d'avoir pu subvenir à une partie quelconque des services nationaux, doit, en premier lieu, débourser plus d'un milliard 200 millions. Quand je dis : « avant de faire face aux besoins des services nationaux », aucun malentendu ne peut se produire :

il n'y a pas de service national qui prime le paiement des engagements de l'Etat; suivant la locution si connue, l'Etat français doit être honnête homme. Par conséquent, il est tenu à faire honneur avant tout à cette nature d'engagement ; et ils figurent, en effet, en tête du budget des dépenses. Il n'en est pas moins vrai que ce legs des générations passées est un peu lourd ; en fait d'héritages, on n'a point coutume de rechercher ceux de ce genre. Ce poids mort dans la masse de nos dépenses publiques est certainement l'un des plus grands obstacles aux économies que chacun de nous voudrait voir introduire dans le budget.

Décomposons cette somme ; prenons la dette proprement dite : elle comprend la dette consolidée, qui, depuis la dernière conversion, est exclusivement formée de rentes 3 p. 100 perpétuel, 3 p. 100 amortissable, qui doit sa création à M. Léon Say. Le service des 3 p. 100, perpétuel et amortissable, représente 800 et quelques millions : 802 millions et demi, au budget de 1904. Et ce n'est qu'une partie de la dette.

On a demandé longtemps en vain, on a obtenu depuis quelques années, que le Parlement reçut un tableau de la Dette. Ce tableau est joint à chaque projet de budget. Mais est-il complet ? je n'oserais pas l'affirmer.

Vous me direz : « C'est bien étrange. Comment l'Etat ne connaîtrait-il pas sa dette ? » — « Connais-toi toi-même », disait le sage. Et cette connaissance est, à ce qu'on prétend, peu commune. Il en est de même pour le capital de notre dette ; car, à côté de la dette proprement dite, sur la nature et l'importance de laquelle il n'y a pas à se méprendre, nous avons, indépendamment de la dette flottante et des comptes spéciaux, des dettes par annuités, puis des dettes viagères, des pensions... Comment les transformer en dette au capital ? De sorte que les uns disent que la dette est de 26 milliards — c'est le chiffre qu'elle atteint, en effet, pour les rentes perpétuelle et amortissable ; — d'autres l'évaluent à 29 milliards, chiffre vrai si l'on se borne à joindre au capital précédent quelques engagements, notamment la dette flottante, et quelques dettes spéciales de l'Etat ; et d'autres, s'ils voulaient tenir compte de ce que représentent les pensions, fixeraient le total à plus de 32 milliards, pour la seule dette de l'Etat. Or, d'autres encore veulent ajouter à ces sommes la dette des départements et celle des communes... Et c'est ce qui vous explique comment, suivant les polémiques, suivant les besoins des discussions, on entend des chiffres tout différents.

C'est que l'on parle de choses qui ne sont pas semblables ; il en est un peu ainsi dans tous les débats humains, mais, si l'on commençait par définir les termes dont on se sert et par préciser les objets dont on parle, il n'y aurait plus moyen de causer.

A côté de la dette proprement dite, existe, vous l'avez vu, un second élément dont le nom seul, en général, fait frémir d'horreur les assemblées parlementaires : la dette flottante. Il n'y a pas de marine là-dessous, par conséquent, pas d'interpellations à craindre... La dette flottante est tout simplement une dette d'une nature particulière, qui est alimentée par des fonds versés presque tous obligatoirement dans les caisses du Trésor et qui varie suivant le va-et-vient, les mouvements plus ou moins capricieux de ces ressources... *Fluctuat nec mergitur*, elle oscille, mais ne disparaît pas !

Si nous regardons les principaux comptes qui alimentent cette dette, nous voyons tout d'abord les versements effectués par les trésoriers payeurs généraux. Diverses personnes se sont fait une spécialité d'attaquer les trésoriers payeurs généraux ; il est certain que le nom est gros ; il évoque, pour la masse, de vagues souvenirs d'ancien régime ; lorsqu'on entend parler d'un trésorier payeur général, il semble qu'on voie apparaître une sorte de pacha ; il n'en faut plus.

Je ne suis pas de cet avis, — pour les trésoriers généraux, j'entends, — et j'estime que l'Etat, dans la situation où il est, avec les engagements qu'il a contractés, les mouvements de fonds auxquels il doit subvenir, les puissances financières grandissantes qui l'entourent, n'a pas trop du concours d'agents influents et zélés ayant dans les départements une autorité particulière, et qui soient en situation de lui fournir, suivant les circonstances, des auxiliaires, une clientèle, des capitaux qui ne sont pas à dédaigner. J'ai été heureux de me rencontrer, cette année, sur cette question, avec le rapporteur des Finances, M. Thomson : je crois qu'il faudra revenir de certains errements ; non pas, certes, qu'il faille gonfler les émoluments des trésoriers payeurs généraux — si je le proposais, j'aurais de grandes chances d'être le seul — mais si l'on veut s'inspirer de l'intérêt public, on reconnaîtra qu'il n'aurait rien à perdre à ce que l'autorité de ces hauts fonctionnaires fût mieux défendue ; l'Etat a tout avantage à pouvoir, à un moment donné, compter sur eux.

La dette flottante comprend ensuite, pour des sommes assez importantes, les fonds des communes et des départements. L'Etat met sa gestion au service de ces grandes associations de contribuables, et, en retour, il dispose des fonds, dans certaines conditions... je vous épargne ce détail.

J'arrive à l'un des comptes les plus intéressants : celui de la Caisse des Dépôts et Consignations. Parmi les comptes de cette caisse, figure, vous ne l'ignorez pas, le compte spécial des Caisses d'épargne, et là se

pose un problème dont tout récemment la presse a retenti, dont évidemment vous vous êtes préoccupés, et qu'il n'est pas possible de négliger lorsqu'on examine les finances de la France.

Les Caisses d'épargne doivent, en vertu de leurs chartes, et en exécution de la loi, verser à la Caisse des dépôts et consignations les fonds provenant des dépôts, à charge par celle-ci de placer les fonds et d'en servir les intérêts. Il y a un certain temps, la Caisse des Dépôts avait pris l'habitude d'apporter au Trésor les fonds qu'elle recevait ainsi. Conclusion : la Trésorerie était abondamment alimentée. C'était au lendemain du plan de Freycinet. De vastes travaux avaient été conçus. Les budgets extraordinaires battaient leur plein Sans aucune autorisation d'emprunt, sans que sur le marché financier on vît apparaître un seul titre, une dette se constituait, occulte et singulièrement inquiétante. Le Trésor remettait à la Caisse des Dépôts et Consignations, en représentation des versements qu'il recevait d'elle, des titres malaisément négociables ; si bien que le pays était exposé à ce double péril : d'un côté, si la Caisse des Dépôts avait dû parer à des retraits pour le compte des Caisses d'épargne, elle aurait pu se trouver fort en peine pour les effectuer, et, d'un autre côté, l'État, alimenté sans qu'on s'aperçût, par des fonds se renouvelant sans cesse, était incité à des dépenses presque sans contrôle et sans frein. Les choses en vinrent à un point tel qu'un ministre des finances — c'était encore M. Léon Say — jugea nécessaire de trancher dans le vif. Il eut recours à une opération qui est restée célèbre dans les annales de la finance, opération qu'on appela la consolidation des ressources de la Dette flottante.

Une consolidation de ressources ! Une pareille expression paraît choquante à première vue ; elle n'en répond pas moins à la réalité. C'est bien de ressources qu'il s'agissait, des ressources de la dette flottante. On se décidait à les représenter par des rentes. Ces rentes, du type 3 0/0 amortissable, furent remises à la Caisse des dépôts et consignations qui trouva ainsi le moyen de substituer, dans son portefeuille, des valeurs d'une négociation relativement facile à des titres qui eussent pu la mettre dans un cruel embarras.

L'opération fut des plus heureuses ; or une précaution fut prise. Il fut reconnu qu'on devait empêcher le retour d'une situation semblable. En conséquence, on fixa un maximum aux placements que la Caisse des dépôts et consignations est autorisée à faire au Trésor pour le compte des Caisses d'épargne. On l'arrêta à 100 millions, pour les versements provenant des Caisses d'épargne privées, et à 50 millions pour les fonds de la Caisse nationale d'épargne. On assigna également un maximum de 50 millions, aux versements analogues effectués, toujours au compte de la Dette flottante, par la Caisse des dépôts et consignations, sur les fonds provenant de la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse. Les apports ménagés à la Trésorerie étant ainsi rigoureusement limités, le réservoir dans lequel l'Etat puisait, cessa d'être alimenté librement. Au 1er mars, il avait fourni un peu moins de 180 millions. Le compte courant créditeur de la Caisse des dépôts et consignations au Trésor s'élevait à une somme approximativement égale. On peut dire, d'une façon générale, que la Dette flottante ne reçoit plus, aujourd'hui, de ces sources que de 350 à 400 millions, mais, par contre, la Caisse des dépôts et consignations a acquis une sécurité qui défie toute crise.

Depuis lors, elle effectue ses placements en dehors de la Trésorerie, sauf pour cette fraction dont je viens de parler, et il en est résulté une répercussion financière des plus intéressantes.

Les titres entre lesquels la Caisse peut opter, pour ses emplois de fonds, sont — vous le concevez sans peine — extrêmement circonscrits. Il faut que ces titres offrent une sécurité absolue. Il est nécessaire que, à tout moment, la Caisse des dépôts et consignations puisse retrouver, si elle en avait besoin, les ressources qui, momentanément, lui ont été confiées. Il faut donc, à priori qu'elle ait recours à des valeurs, non seulement exemptes d'aléa, mais aisément mobilisables en tout temps. A ces divers points de vue, le placement idéal est celui en Rentes françaises.

Or, qui dit placement en Rentes françaises, pour le compte spécialement des Caisses d'épargne, dit achats normaux juxtaposés aux demandes courantes de l'épargne. Ces achats ayant lieu en raison des excédents de versements sur les retraits, il suffit que ces excédents soient un peu élevés ; vous voyez tout de suite la rente, en présence de ces demandes supplémentaires, monter, et le crédit public s'améliorer. Seulement, il est clair que, si les cours des fonds d'Etat dépendent de l'existence de cette clientèle spéciale, ils auront à souffrir si elle disparaît. Et, dans le cas où, au lieu d'excédents de versements, on aurait des excédents de retraits, la Caisse des dépôts et consignations pourrait être amenée à réaliser des rentes au lieu d'en acheter. Elle risquerait de défaire ce qu'elle a fait. C'est ce qui a failli se produire.

Vous sentez combien la question est complexe. En faveur du système actuellement en vigueur, les arguments saisissants ne manquent pas. L'épargne populaire, dira-t on, est consacrée à soutenir le crédit public. Cette organisation constitue une merveilleuse association de petites forces qui, disséminées, isolées, n'auraient aucune influence, et qui, groupées au

contraire, accumulées, viennent concourir à l'essor du crédit national. Elles exercent ainsi une fonction sociale, tout à fait remarquable, car, en développant le crédit public, en réduisant le taux de capitalisation de la rente, elles portent celle-ci au-dessus du pair, et comme, à partir du pair, l'Etat a le droit de rembourser ses rentes perpétuelles, peu à peu d'opérer les conversions, par le simple jeu de ces placements réguliers, par la simple intervention de la clientèle des Caisses d'épargne, vous voyez les conversions devenir possibles, la Dette publique s'alléger et, peut-être, les impôts eux-mêmes se réduire.

Tout ce mouvement est infiniment curieux, et l'on comprend qu'il ait permis de dire qu'on est dans une voie excellente quand on amène ainsi sur le marché financier les fonds des Caisses d'épargne.

Je n'y contredis pas, et cependant, je voudrais vous soumettre, dans l'intérêt des finances françaises, une modeste réflexion. Je me demande si cette épargne dont l'utilisation — nous venons de le voir — est certainement digne de considération, ne pourrait pas recevoir d'autres affectations, et si ces fonds populaires, consacrés par exemple, à des œuvres locales, elles-mêmes populaires, associations ouvrières, mutualités, coopérations, maisons à bon marché, œuvres de nature à améliorer les conditions des travailleurs et à intéresser les populations aux affaires locales, — n'auraient pas, au point de vue politique et économique, pour l'éducation même des masses, des résultats autrement féconds.

Je reconnais que le problème est de ceux qui autorisent l'hésitation ; mais peut-être pourrait-on trouver une solution dans une distinction qui vient à l'esprit lorsqu'on observe que nous avons deux natures de Caisses d'épargne : les vieilles Caisses d'épargne, qu'on appelle les Caisses d'épargne ordinaires et la Caisse nationale d'épargne, fondée en 1882. Et je me demande si, — dans le cas, seulement, bien entendu, où les circonstances le permettraient, — on ne pourrait pas admettre la distinction suivante : pour le public qui veut la sécurité absolue de ses capitaux confiés aux Caisses d'épargne, maintenir la Caisse nationale, et celle-ci, en échange de cette sécurité absolue, donnerait un taux d'intérêt modique à ses déposants ; en face de cette institution nationale, laisser fonctionner les Caisses d'épargne ordinaires, avec leur responsabilité augmentée, mais avec une liberté moins parcimonieusement marchandée : elles subiraient des éventualités de perte, mais elles offriraient en conséquence un taux d'intérêt plus élevé. Le public choisirait suivant ses convenances, il opterait tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre des deux régimes, et cette hypothèse n'a rien d'invraisemblable : les Caisses d'épargne ordinaires conserveraient une partie de leurs fonds ; devenues un peu plus maîtresses de leurs actions — je ne demande pas une indépendance totale, — elles seraient en état de vivifier les œuvres locales à la création desquelles je faisais allusion. Nous aurions ainsi, sur tout l'ensemble du territoire, des initiatives meilleures, une utilisation plus perfectionnée de nos petits capitaux, et, comme ils contribueraient davantage à la richesse publique, ils serviraient encore, bien qu'indirectement, à la puissance du crédit national.

Je le répète, c'est un très-gros problème, et vous m'excuserez si j'hésite, en ce moment surtout, à insister, quoique M. Rostand, dont vous connaissez la grande compétence, aille beaucoup plus loin que je ne serais disposé à le faire, et bien qu'il se montre résolument favorable à la liberté des placements des Caisses d'épargne.

Autre chapitre de la Dette flottante : les Bons du Trésor. Lorsque toutes les ressources dont nous venons de parler ont été insuffisantes, lorsque l'Etat a encore besoin d'argent, lorsque les budgets — et cela arrive — sont en déficit, les recettes normales cessant de subvenir aux dépenses, la Trésorerie est alimentée au moyen de Bons du Trésor. Ce sont des valeurs à court terme, émises moyennant un taux d'intérêt assez faible, variant entre 1/2, 1 ou 1 1/2 p. 100, parfois 2 ou 2 1/2, suivant les échéances; c'est en quelque sorte une monnaie à l'aide de laquelle on approvisionne, suivant les besoins, la Dette flottante. Au 1er mars, il y en avait en circulation pour 263 millions.

Ne croyez pas que nous en ayons fini avec les dettes, car l'Etat est ingénieux : il sait maintes et maintes façons de se procurer de l'argent. Je n'ai encore rien dit des obligations du Trésor à court terme; elles ont une histoire qui mériterait, à elle seule, toute une conférence : c'est vous dire que je ne vais pas l'entreprendre. Seulement, il est bon de rappeler que, pendant un certain nombre d'années, au moment des grandes opérations de liquidation de la guerre, au lendemain de 1870-71, quand on eut besoin de ressources exceptionnelles, les obligations du Trésor devinrent le moyen habituel de trésorerie.

Ces obligations atteignirent des chiffres extrêmement élevés, mais dans les budgets, on eut la prudence de mettre en regard de cette dette une somme considérable pour l'amortissement.

C'était l'époque où M. Thiers méritait le titre de libérateur du territoire; il nous libérait, non pas seulement au point de vue politique pour le passé, mais au point de vue économique et financier pour l'avenir. Il préparait la suppression du cours forcé. Je me laisserai aller volontiers, si vous le voulez bien, à faire ce qu'on n'ose guère plus, à saluer très

respectueusement cette mémoire de M. Thiers qui contribua si largement à la restauration des finances françaises, et j'associerai à ce salut l'Assemblée nationale qui sut réparer ce que la crise de l'Année terrible avait amené de ruines dans nos finances!

A ce moment, en dépit de tous les besoins, malgré le déficit béant, alors qu'on avait à faire face aux indemnités de guerre, aux charges du passé et aux exigences d'un avenir où les patriotes comme Thiers et Gambetta entrevoyaient déjà le relèvement de la France, on eut le courage de doter le budget d'un amortissement énorme, affecté précisément à l'extinction graduelle des obligations à court terme à l'aide desquelles on avait payé le matériel de guerre.

Nous sommes loin de ce temps, il y a beaucoup moins d'obligations à court terme — il y en a peut-être en circulation pour 300 millions (au 1er janvier 1904, le montant de ces titres était de 402 millions et demi); je m'excuse de ne pas vous donner le chiffre d'hier — nous avions projeté, M. Dumoulin et moi, de vous faire une surprise : voici à peu près l'époque où le budget est déposé, et nous avions pensé que ces jours-ci M. Rouvier l'apporterait à la Chambre; je m'étais proposé de vous donner la primeur des chiffres les plus récents sur tous les éléments des finances françaises. Nous avons été déçus. Je dois, par suite, me reporter à des documents un peu anciens. Oserai-je signaler que, dans ces documents, qui sont cependant dus à des hommes que j'estime beaucoup et dont la compétence est indéniable, les dates des renseignements fournis ne coïncident pas toujours. Ainsi, un même rapport présente le montant des obligations à court terme au 31 août, celui de la Dette flottante à la fin de septembre, etc... si bien qu'il est extrêmement difficile de faire la totalisation sans courir le risque d'induire le public en erreur. Il serait vraiment à désirer que les documents parlementaires répondissent moins imparfaitement à ce besoin de clarté qui est dans l'esprit français.

A quoi ont servi les obligations à court terme actuellement en cours? Elles ont servi, notamment, à la réfection de notre artillerie; j'en sais quelque chose, ayant eu l'honneur, comme président de la Commission du budget, d'y contribuer de toutes mes forces. On me l'a assez reproché. C'est une responsabilité que je revendique bien haut. Il fallait refaire notre artillerie; il ne fallait pas que la chose fût ébruitée; les obligations à court terme ont permis d'aboutir. Les obligations à court terme ont, d'autre part, servi à payer aux compagnies de chemins de fer les garanties qui leur sont dues. Elles ont assuré, en outre, le remboursement de divers cautionnements. Enfin, il en a été émis pour combler les déficits budgétaires des exercices 1901 et 1902, ces fameux exercices qui, paraît-il, s'étaient soldés par des excédents de recettes; il a fallu confesser que, grâce à des obligations à court terme, il pourrait y avoir équilibre, mais que, sans emprunt, il y avait déficit.

C'est en comprenant toutes ces dettes qu'on arrive au chiffre de 32 milliards pour la dette publique.

Mais l'amortissement?

L'amortissement n'est pas complètement oublié. Ainsi, en regard des 390 ou 400 millions d'obligations à court terme, dont les échéances sont prochaines — les plus éloignées expirant en 1908, — il y a... 1 million d'inscrit au budget; vous direz peut-être que ce n'est pas beaucoup, mais enfin il y a quelque chose.

De plus, dans les annuités diverses qui sont inscrites au budget, figurent 64 autres millions, y compris, bien entendu, la portion d'annuités afférente à la rente 3 p. 100 amortissable; en tout 65 millions. Par le fait même qu'il s'agit d'annuités, la part réservée à l'amortissement promet d'aller en grossissant d'année en année, à mesure que la part des intérêts diminuera. Mais, en attendant, nous en sommes au chiffre de 65 millions, etc. Je ne sais pas si vous faites le calcul; je n'essaierai pas de le faire; mais si avec 65 millions par an nous devons amortir les milliards de notre dette, je crois que beaucoup d'entre nous ont des chances pour ne pas assister à la fin de l'opération.

Seulement — la question, j'en conviens, est de nature à surprendre, — faut-il amortir? Aujourd'hui, tout le monde dit oui; je le veux bien, mais on pourrait se demander si la réponse ne devrait pas dépendre des circonstances. Si, par exemple, un pays traverse une crise industrielle et commerciale, voire agricole, sera-t-il opportun, sera-t-il d'une politique sage et prévoyante de le grever, ne fût-ce que de quelques millions, pour obtenir un résultat en soi insignifiant, à savoir : ajouter ces quelques millions à l'amortissement? Je reconnais volontiers que la question est délicate, et que les économistes et les financiers qui recommandent l'amortissement, témoignent en cela d'un louable esprit de prudence. Ne peut-on pas se demander, en sens inverse, si les générations futures ne recueilleront pas le profit le plus clair de nos efforts, et si l'amortissement véritable ne serait pas celui qui, par l'extension de la richesse et les facilités nouvelles de la vie, consistera à léguer à nos successeurs un crédit public plus élargi?

Un beau jour, on crut faire une découverte en introduisant dans le budget l'amortissement automatique. Je prends comme exemple la rente amortissable : l'État ne peut pas ne pas payer les sommes auxquelles il s'est condamné; on amortit donc auto-

matiquement, puisque chaque budget comprend, d'une manière régulière les sommes nécessaires pour payer et les intérêts et l'amortissement de ce 3 p. 100. Mais quoi, a-t-on amorti pour cela ? Si l'exercice s'est soldé par un déficit, si ce déficit est supérieur à la somme consacrée à l'amortissement automatique, il n'y aura pas eu d'amortissement du tout. On pourra dire que le déficit est moindre que si l'on n'avait pas eu l'intention d'amortir. Rien de plus exact. Mais vous voyez qu'il ne faut pas confondre l'inscription d'un amortissement dans le budget avec un amortissement véritable ; il peut y avoir amortissement automatique et déficit budgétaire.

Je me demande si je n'entre pas ici dans des détails financiers un peu techniques ; je me laisse entraîner par ces questions qui me préoccupent tous les jours ; si je fatiguais votre attention, je fais appel à votre bienveillance pour m'avertir et pour m'arrêter.

Je procède un peu comme le montreur de lanterne magique ; si nous avions des projections, ce serait le moment ou jamais de faire apparaître ce total dont je disais quelques mots tout à l'heure, et dont nous cherchons à analyser les éléments principaux. Nous verrions qu'après le service de la dette, vient le service des pensions.

Ah ! les pensions, quel fléau ! La totalité des pensions civiles, des pensions de la guerre, de la marine et des colonies, prend au budget 255 millions. A peine si les retenues atténuent ce fardeau : elles ne dépassent pas 37 millions. La charge nette pour l'État est de plus ds 200 millions !

N'imaginez pas que nous soyons au terme : rien que pour les pensions civiles de la loi du 9 juin 1853, on calcule que, très rapidement, on passera, du chiffre brut actuel de 86 millions environ, à celui de 115 ou 120 millions. Ne croyez pas que ce soit tout encore. En effet, si le mécanisme de la loi de 1853 avait été scrupuleusement respecté, on devrait toucher avant peu au plein des pensions,, c'est-à-dire que les nouveaux ayants-droit devraient avoir pour équilibre une somme égale d'extinctions : les charges du budget cesseraient, de ce chef, d'augmenter ; mais il n'en peut être ainsi qu'à plusieurs conditions : le nombre des fonctionnaires ne devrait pas augmenter ; c'est la première condition, et je n'insiste pas..., et, seconde condition : le montant des traitements des dits fonctionnaires ne devrait pas s'accroître — je n'insiste pas non plus. Combinez ces deux éléments : augmentation incessante du nombre de fonctionnaires, élévation constante de leur traitement, tout équilibre est rompu. Nul ne saurait plus dire à quelle époque la charge des pensions aura atteint son maximum.

Des projets ont été esquissés. Ils sont pleins de charme : notamment, on supprime les pensions, et voilà la question tranchée. Oui, mais, si vous supprimez les pensions, supprimerez-vous en même temps, et les pensionnés qui ont droit à l'heure actuelle à leur pension, et les droits des fonctionnaires non encore retraités ? Du coup, voilà ajournée à une date lointaine la réalisation de ce rêve. Pour les nouveaux fonctionnaires, la suppression se concevrait ; mais, le jour où le fonctionnaire saura qu'il n'a plus droit à la pension, se contentera-t-il de son traitement actuel ? Je n'en crois rien. On désire être fonctionnaire pour de multiples raisons, ne fût-ce que pour conquérir une supériorité sur le voisin, et je conviens que ce mobile disparaîtra le jour où tout le monde sera fonctionnaire. Mais on se berce aussi de l'espoir d'avoir une retraite : jeune, être fonctionnaire ; vieux, être retraité, voilà l'idéal de beaucoup.

Si la retraite disparaît, il faudra accroître d'autant les traitements. Faible économie !

Il y a des projets d'un autre genre. On voudrait que l'État se rendît compte des charges auxquelles il aura à faire face, quand toutes les pensions dues ou promises entreront en ligne. On calculerait à l'aide de quelle dotation, servie dès maintenant, cette dette pourrait être garantie. Ce serait, au fond, une véritable assurance. Idée des plus séduisantes. Seulement, elle exigerait des déboursés immédiats. Or, l'argent fait défaut. Si on en avait, la réforme serait peut-être souhaitable, mais comme, provisoirement, on n'en a pas, nous classerons ce projet, si vous le voulez bien, parmi ceux qui sont dignes d'attention, mais qui ont peu de chances d'être réalisés, et constatons alors que les pensions sont encore l'un des points faibles de notre budget.

Tandis que la dette perpétuelle a au moins quelque chance de ne pas s'accroître, il en est tout autrement du service des pensions. Certes, il peut survenir tels événements qui impliquent un emprunt. Cependant, complications extérieures à part, si l'on sait prendre les précautions nécessaires, si on a la sagesse de prévenir toute augmentation des obligations à court terme, et qu'on parvienne à assurer le remboursement de ces titres, si les bons du Trésor ne se développent pas, si le déficit budgétaire prend fin, si les excédents de recettes dégagent la dette flottante, avec toutes ces conditions réalisées on pourra éviter l'emprunt. On l'a évité jusqu'à présent, et il était beaucoup plus vraisemblable il y a deux ans qu'aujourd'hui ; les plus-values de recettes ont reparu ; elles sont de bon augure. Mais, autant on semble fondé à espérer (avec une nuance d'optimisme) que le Grand Livre restera fermé, autant on doit renoncer à cet espoir en ce qui concerne la dette spéciale des pensions ; il y a là, malheureusement, des charges considérables qui devront être inscrites aux budgets futurs.

J'en ai fini avec la Dette; c'est l'un des gros morceaux du budget, et, sans peut-être y avoir pris garde. nous venons de dévorer plus de douze cents millions.

Presque aussi colossales sont les dépenses de l'armée, de la marine et des colonies. Ici, nous sommes en présence d'un bloc — le mot est à la mode — de onze cent millions : 1 milliard 97 millions et demi, pour l'année 1904. Rien de plus simple, vous le voyez, à retenir : 1.200 millions environ, la dette et les pensions; 1.100 millions environ, les dépenses militaires et coloniales.

On dit : « Faisons des économies », et nous avons vu que, pour la dette et les pensions, au lieu de réductions de dépenses, ce sont des augmentations qui vont s'imposer, même sans dotations nouvelles pour l'amortissement. Croyez-vous que sur la guerre, la marine et les colonies, nous ayons de grandes chances de faire des réductions?

Sur la guerre? La Chambre est saisie en ce moment du rapport de M. Berteaux, qu'on a distribué avant-hier, et qui est extrêmement intéressant. Conclusion : on va réduire le service militaire à deux ans, le pays s'attend à des économies. Or, au Sénat, on a estimé la surcharge budgétaire à une somme de 35 à 50 millions; M. Berteaux donne le chiffre de 25 millions; je le prends — ce n'est pas une économie! Le rapporteur général du Sénat, M. Antonin Dubost, a, il est vrai, indiqué que, sur la guerre et la marine, une gestion meilleure, une surveillance et un contrôle plus rigoureux, permettraient d'importantes diminutions de dépenses. C'est écrit dans le rapport, et même très éloquemment : mais en fait, sauf pour une somme insignifiante, il n'y a pas eu de réductions opérées, ce qui rend très sceptique sur la probabilité des économies. Elles restent, en tout cas, très douteuses, tandis qu'au contraire les causes d'augmentation sont de telle nature qu'il est certain que des accroissements auront lieu.

Sur la marine? On parle beaucoup en ce moment de la marine; c'est une raison pour que j'en parle fort peu; il est question de nouveaux programmes qui devraient utiliser les futures disponibilités sur les crédits actuels; or, ces crédits sont déjà déclarés insuffisants.

Je sais bien que de bons esprits commencent à s'inquiéter de cette accumulation d'efforts. Peut-on tout à la fois défendre la France sur terre et sur mer, étendre son empire colonial, et garder des finances prospères avec un crédit intact? Que faire? Notre armée, notre marine — et pour moi, je les considère comme des frais utiles d'assurance — exigent des dépenses qu'il faut s'appliquer sans nul doute à rendre aussi productives que possible, mais je ne vois pas qu'elles puissent être supprimées. Je ne vous parle pas de l'armée comme moyen d'éducation nationale, comme école de la démocratie, comme instrument de fraternité sociale; je vous épargne ces considérations; mais peut-on nier que, dans l'état actuel du monde, un pays qui aurait l'imprudence de désarmer courrait de grands risques, au point de vue industriel, au point de vue commercial, et aussi au point de vue de sa dignité et de son indépendance? Sans nourrir de passions belliqueuses, et étant au contraire très attaché aux idées d'humanité et de paix, je crois que c'est le cas ou jamais de proclamer qu'il faut savoir assurer la paix à force de savoir se préparer à la guerre. Si nous tenons un rang parmi les peuples et si notre voix est écoutée, nous le devons nous seulement à l'alliance que vous savez, mais aussi à l'hommage qui résulte de cette alliance même, hommage rendu à la démocratie française, à la France et à la République, qui ont su refaire l'armée en même temps que la grandeur nationale.

PAUL DELOMBRE,
Député.

(*A suivre.*)



LE VŒU IMPRUDENT

NOUVELLE.

Il y avait grand remue-ménage au château de Carlucet pour le mariage de Mlle Gilberte, fille aînée du baron de Carlucet, avec M. Marcien de Nussan, sous-lieutenant au 16e hussards, son cousin par les Cénac-Nieuil.

Gilberte venait de quitter le Sacré-Cœur de Cahors où on la laissa pensionnaire jusqu'à ses dix-sept ans révolus; Marcien sortait de Saumur. Gilberte avait la beauté vive et spirituelle; on la surnommait « le petit Watteau », tant, en sa personne originale et mutine, elle évoquait le charme piquant des marquises du XVIIIe siècle; elle excellait à tous les arts d'agrément que le couvent enseigne aux jeunes demoiselles. Marcien était un de ces officiers exemplaires auxquels on ne connaît ni aventures, ni dettes. On avait flirté ensemble, très correctement, à Luchon, en juillet, excursionné au Port de Venasque et à la Maladetta. Ages, caractères, situations de fortune et de naissance, tout s'accordait au mieux des traditionnelles convenances. C'est pourquoi, aux premières démarches de Mme de Cénac-Nieuil, négociatrice improvisée de cette alliance, le baron avait répondu par une adhésion ouverte. La comtesse douairière de Nussan et son fils faisaient

aussitôt leur demande ; M. de Carlucet accordait à Marcien la main de Gilberte. Les formalités étaient menées dans les plus stricts délais légaux.

Voilà comment, dès le dimanche 6 septembre 1903, toutes les chambres du manoir et les gentilhommières d'alentour se trouvaient occupées par la fine fleur de l'armorial périgourdin et quercinois, accourue pour saluer le jeune couple auquel le R. P. de Carlucet, des Missions africaines, oncle et parrain de la mariée, devait donner le lendemain, en l'oratoire du château, la bénédiction nuptiale.

*
* *

A l'heure dite, on se pressait dans l'étroite chapelle, fleurie du portail à l'abside, des piliers au cintre, par la mère et les sœurs de Gilberte. Il y eut un léger brouhaha d'admiration quand le cortège fit son entrée. Sous son long voile, au bras de son père, Gilberte rayonnait de grâce et de bonheur. Bien sanglé dans son dolman bleu-ciel, les moustaches troussées au petit fer, Marcien avait certain air conquérant et tout à fait avantageux. Une de ses tantes tenait l'harmonium. La vicomtesse de Cénac-Nieuil, le plus vibrant contralto de la région, chanta le *Veni Creator*. La bénédiction nuptiale se passa sans incidents, au milieu d'une émotion contenue. On observa que les deux jeunes gens répondaient : « oui », chacun d'une voix très ferme, aux questions sacramentelles. Marcien, avec une brusquerie toute militaire, poussa l'alliance jusqu'au bout du doigt fuselé que lui tendait l'épousée. L'allocution du R. P. de Carlucet fut, dans le genre familier et touchant, un petit chef-d'œuvre. Beaucoup de belles châtelaines qui, jusque là, considéraient Mgr. Aubry du Val, évêque de Cahors, comme le premier homéliaste de l'époque, se chuchotèrent sous le paroissien, durant l'« Introït », que Sa Grandeur n'avait jamais été aussi heureusement inspirée, ni d'une éloquence plus pénétrante, que ce simple père des missions d'Afrique.

On célébra le saint sacrifice de la Messe, tandis que la voix grave de la vicomtesse de Cénac-Nieuil envoyait aux voûtes enguirlandées de la chapelle les notes du *Gloria in excelsis* et du *Sanctus*. Conduites par leurs garçons d'honneur, les deux sœurs de la mariée, Bertrande et Guiette, quêtèrent pour les indigents de la paroisse. Les piècettes blanches tintaient joyeusement dans les aumônières de satin crème.

*
* *

Soudain, vers le moment de l'Elévation, quelques assistants crurent remarquer que Gilberte, le visage dans ses deux mains regantées, pleurait. Des soubresauts désordonnés agitaient le voile de gaze, la couronne d'oranger. Marcien d'abord, puis Mme de Carlucet, puis la comtesse de Nussan, se penchèrent vers la mariée avec des susurrements interrogateurs, des regards anxieux. Evidemment, Gilberte sanglotait. Après le dernier évangile, on dut l'enlever, presque inanimée, de son prie-Dieu, la transporter dans son ancienne chambre de jeune fille. Elle manifestait le plus violent désespoir, refusant de répondre aux questions dont ses parents et Marcien de Nussan la pressaient. On lui fit respirer des sels, de l'éther. Elle murmurait simplement entre deux crises de larmes : « Je suis la plus coupable des parjures, la plus odieuse des réprouvées... » Elle manda à son chevet le missionnaire, oncle et parrain. Seule avec lui, ella consentit enfin à ouvrir son cœur.

— Mon cher oncle, mon tendre parrain, gémissait-elle, c'est si épouvantable, si monstrueux, ce que j'ai à vous dire, que je ne sais si j'oserai jamais faire l'aveu complet.

— Parle sans fausse honte, ma petite Gilberte ! Tu sais qu'à un vieux barbon comme moi, qui, depuis trente ans, confesse les moricauds, on peut tout raconter...

— Ah ! mon oncle ! les pires malfaiteurs méritent plus d'indulgence que moi aux yeux du bon Dieu !

— Qu'est-ce donc de tellement affreux ?

Gilberte prit quelques secondes de recueillement, rassembla les forces nécessaires à un si pénible récit, puis, toute confuse et rougissante, à voix très basse, comme au confessionnal, elle s'accusa :

— Vous vous souvenez peut-être que ma petite sœur Guiette, — il y a six ans, à peu près à même époque, — fut atteinte d'une scarlatine maligne qui mit son existence en danger. Un soir que mes parents, la croyant perdue, se désolaient davantage, moi, je gagnai l'oratoire, je m'y enfermai pour prier ; je fis vœu à la Sainte-Vierge de rester fille si, avant le 8 septembre, fête de la Nativité, elle sauvait ma petite sœur Guiette. Les médecins, dès le 7, déclarèrent l'enfant sauvée... Quinze jours après, nous promenions Guiette en voiture dans le parc, et ce fut mon tour, l'été suivant, d'être prise de maladie grave. Vous ne l'avez pas oublié non plus sans doute : une fièvre typhoïde se déclara, au cours de laquelle on désespéra plusieurs fois. Est-ce à cette crise aiguë que je dus un long obscurcissement de la mémoire ?... Pourquoi, hier, ne pensais-je plus à mon vœu ?... Quand tout à l'heure Guiette passa devant mon prie-Dieu en faisant sonner son aumonière, ce fut comme une angoissante évocation du passé !... Les dates coïncidaient avec une précision suggestive !... J'eus le sentiment brusque, terrifiant, de ma forfai

ture et de mon indignité. Je me suis mariée... mariée contre le vœu exaucé... Dieu peut maintenant m'accabler de ses malédictions.

— Ta! ta! ta! fit le missionnaire. Crois-tu le bon Dieu si méchant?... Et puis, que signifient ces façons tragiques?... Il était donc bien sérieux, ton vœu!...

— Oh! mon oncle! comment pouvez-vous en douter?...

— Tu en doutais peut-être, toi-même, le jour où tu l'oublias...

— N'attisez pas mes remords.

— Le vœu, selon saint Thomas d'Aquin, maître en la doctrine, est une promesse délibérée à Dieu de quelque plus grand bien... Tu as entendu la définition?... Promesse délibérée... Une promesse d'exaltée ne suffit point. Toute personne, par conséquent, qui fit un vœu inconsidéré ou imprudent, n'a pas obligation de l'accomplir.

— J'avais tout délibéré, tout mis en balance.

— Parfaitement... En échange de la vie de Guiette, ta petite sœur, — et la vie de Guiètte n'appartient qu'à Dieu, — tu offrais quelque chose qui ne t'appartient pas davantage, ta propre vie que Dieu prédestinait à ton époux, à Marcien. Cela, conviens-en, manque de logique et d'équité. On n'est point tenu à l'absurde. Quel âge avais-tu, quand tu fis ce vœu regrettable?...

— Plus que l'âge de raison... Onze ans... Je me préparais à ma première communion..

— Ainsi, selon toi, à onze ans, on a le droit d'engager sans appel non seulement sa propre vie, mais celle de l'homme qui vous aimera et que Dieu désigna pour être l'époux de votre choix?

— Je suis engagée, puisque le miracle s'est réalisé, puisque ma petite sœur Guiette est vivante... Oh! comme je me sens honteuse et fautive!... Comment, après lui avoir juré devant Dieu amour et obéissance, oserai-je me retrouver en face de Marcien?... Qu'on m'enferme, qu'on m'emmure quelque part où je cesse d'être pour l'humanité catholique un objet d'opprobre et de scandale!...

Tous les raisonnements du R. P. de Carlucet se brisaient contre cet entêtement mystique. Gilberte s'abîmait en sanglots. Le missionnaire parut méditer quelques secondes, cependant que la pauvre Gilberte, sous son voile de gaze fripé par les larmes, continuait de s'accuser et de gémir.

— L'autorite diocésaine, reprit-il enfin, a tout pouvoir pour relever les fidèles d'un vœu téméraire. Les évêques, à ce sujet, tiennent du pape délégation spéciale. Si tu consultais Mgr Aubry du Val, le vénéré chef de ce diocèse, il dissiperait peut-être tes scrupules.

Gilberte eut un hochement de tête dubitatif.

— Faut-il que le Saint-Père te délie lui-même?... Douteras-tu du Souverain Pontife?... reprit le missionnaire à barbe grise, avec un regard plus insistant vers l'éplorée.

Au nom du Saint-Père, la mariée avait tourné vers son parrain deux yeux languides où papillotait une flamme. Le missionnaire se sentit sur la bonne voie.

— Ne te tracasse plus, mignonne! murmura-t-il. On arrangera tout ça au Vatican.

Il croisa résolument sa douillette, mit son chapeau en bataille sur l'oreille gauche et sortit pour donner un ordre au cocher.

*
* *

Gilberte refusa d'assister au repas de noces. La famille expliqua de son mieux cette abstention et la crise aiguë qui l'avait motivée. Chez certains tempéraments plus impressionnables, l'émotion très forte, même attendue, peut avoir tous les effets de l'inopiné. L'allocution si attendrissante du R. P. de Carlucet, succédant à l'échange des solennels engagements, avait suffi à déterminer chez Gilberte un ébranlement nerveux. Après quelques heures de repos, il n'y paraîtrait plus.

Marcien, seul en face du couvert que laissait inoccupé l'absence de sa jeune femme, s'efforçait de faire bonne contenance contre les curiosités à l'affût. Le moindre mouvement de sa physionomie ne prêterait-il pas aux plus invraisemblables commentaires?...

— Voilà, soufflait entre deux services, une vieille dame à sa voisine, un pauvre mari fort mal en point.

— La petite, répondait l'autre en scherzo, aura eu quelque soudain regret de son engagement.

— Qui sait si son cœur n'était pas ailleurs?..

— Avec ces caractères fantasques, toutes les suppositions sont permises...

— Aurait-elle appris, avant la messe, quelque chose contre lui?...

— Tristes auspices pour une entrée en ménage!

Les bordeaux généreux, les venaisons truffées, les succulents confits périgourdins, portèrent peu à peu les conversations sur des sujets moins perfides. On se leva de table à six heures pour s'y rasseoir à huit, non sans avoir appris dans l'intermède qu'une amélioration sensible était constatée dans l'état de la jeune épouse.

*
* *

Parti à une heure de l'après-midi, en calèche, le P. de Carlucet revenait au jour tombant, la mine enjouée, l'œil gaillard, la barbe en coup de vent. Il gagnait aussitôt la chambre de sa nièce.

— Bonnes nouvelles, petite! bonnes nouvelles! fit-il en ramenant discrètement la porte dans son dos. Mgr Aubry du Val est — tu dois le savoir — à Rome depuis le 20 août. Voyage annuel et canonique pour la comptabilité du denier de Saint Pierre. On attend son retour la semaine prochaine. Mais, en l'absence de l'évêque, je pus causer avec le grand vicaire. Je lui exposai ton cas de conscience. Séance tenante, sous mes yeux, il écrivit à Sa Grandeur. De la sorte, Mgr Aubry du Val, avant huitaine, te rapportera lui-même la réponse du Vatican.

Ces paroles réconfortèrent un peu la malade. Toutefois, elle refusa encore de recevoir aucun des siens dans la soirée, pas même ce pauvre Marcien, envers qui elle se sentait tant de torts.

Le voyage de noces fut ajourné. Le baron de Carlucet télégraphia aux diverses étapes où des appartements avaient été retenus pour les jeunes époux.

Dès le lendemain, la foule des invités achevait d'évacuer le château et ses attenances. Marcien de Nussan et sa mère seuls restèrent à Carlucet. On avait, de commun accord, arrêté un protocole qui ramenait les rapports du nouveau ménage au *statu quo ante*, comme dit le langage diplomatique. Les après-midis se passaient en parties de tennis, de volant et de croquet : le soir, on jouait des charades innocentes où il n'était sujet ni de fiançailles, ni de mariage. Au coup de 10 heures, chacun prenait son bougeoir, et on se souhaitait bonne nuit à la ronde, selon l'habituel et honnête formulaire. Marcien se pliait de son mieux à cette existence bizarre, fort éloignée de l'idéal qu'il avait jusqu'alors conçu du mariage.

Il comptait bien toutefois que, grâce à l'entremise du bon oncle missionnaire, ce provisoire durerait peu et que, les scrupules de Gilberte enfin calmés, un avenir très proche le dédommagerait de ce stage intempestif. Pour Gilberte, à le voir en même temps si morfondu et si résigné, elle éprouvait un trouble indéfinissable, chaque jour grandissant. Des doutes surgissaient dans sa conscience désorientée. Avait-elle eu tort? Avait-elle eu raison? N'était-ce pas moins grave en somme de rompre un vœu, notoirement imprudent, que de faire souffrir un honnête garçon venu au sacrement de mariage avec tant de bonne humeur et d'espérances? Ce remords hantait ses nuits, la laissait parfois sans sommeil jusqu'au matin, en son alcôve solitaire.

— Non! non! se répétait-elle, pour se bien convaincre de sa logique, je ne puis, je ne dois quitter la maison paternelle, faire acte d'épouse, commencer une vie nouvelle, tant que le Souverain Pontife n'aura pas prononcé sur la validité de mon vœu...

Cinq minutes après, elle s'impatientait contre son oncle.

— Pourquoi n'avoir pas télégraphié à Rome?... La poste est si lente! La réponse télégraphique serait parvenue ici en vingt-quatre heures... Tandis qu'une lettre! Comme l'incertitude double la durée de l'attente! Si le Saint-Père allait juger que mon vœu rend le mariage annulable?.. Ah! pauvre Marcien! Quelle déception ce serait pour lui!...

Le doux missionnaire souriait à l'écouter.

— Voilà, pensait-il, une lune de miel qui s'apprête telle que peu de jeunes mariés connurent plus suave.

*
* *

Le sixième jour, Marcien, parti à cheval en forêt, fut ramené à Carlucet évanoui. Ses étrivières rompues, la selle tournée. Des paysans l'avaient trouvé au milieu de la grand'route, l'épaule contusionnée, les mains couvertes d'ecchymoses. Un léger accès de fièvre se déclara dans la soirée.

— Oh! songeait mélancoliquement Gilberte, ne pouvoir rester toute la nuit à son chevet, être sa garde-malade, lui servir moi-même ses potions, renouveler ses compresses!... Malgré l'apparence du sacrement, je ne dois point me considérer comme son épouse jusqu'au verdict papal. Je reste donc la petite demoiselle à laquelle les bienséances interdisent l'accès d'une chambre de garçon... En vérité, on croirait que cet Aubry du Val s'amuse à faire traîner les choses!...

L'accident de Marcien n'eut pas de suites. Vingt-quatre heures après, au tennis, Marcien maniait la raquette avec sa vigueur et son agilité des meilleurs jours.

Enfin, un pli arriva, sous le sceau épiscopal.

Le vicaire général mandait au lieutenant et à la vicomtesse Marcien de Nussan que Sa Grandeur, attendue à l'évêché le 16 septembre, à midi, leur donnerait audience, le soir de cette même journée, à huit heures et demie, en son château de Mercuès.

Mercuès, résidence d'été des évêques de Cahors, est une vieille bâtisse seigneuriale, perchée à quelques kilomètres de la ville, sur les collines abruptes qui dominent le cours du Lot. On comptait dix bons quarts d'heure de voiture, au train de poste, de Carlucet à Mercuès. Dans la calèche capitonnée qui les emmenait, au galop de ses deux rouans, Gilberte et Marcien se tenaient silencieux, recueillis en de graves pensées. La lettre du vicaire général ne disait pas quelle réponse l'évêque apportait de Rome. Parfois un cahot brusque du véhicule les projetait sur l'épaule l'un de l'autre, et, à ce contact inopiné, ils frissonnaient étrangement.

Mgr Aubry du Val humait son café en société de ses secrétaires dans le cèdre géant qui ombrage le

terre-plain du château. Ce cèdre au tronc trapu comme une tour, muni à ses enfourchures de tables et de bancs rustiques, est cité parmi les curiosités les plus renommées du Quercy. L'évêque y accueillit les jeunes et aristocratiques visiteurs avec cette aisance badine, cette onctueuse bonhommie qui composaient son originalité. Il les invita à prendre siège auprès de lui dans le cèdre. La soirée était tiède, embaumée des derniers effluves de l'été. Un crépuscule attardé maintenait sur le parc certaine eurythmie charmeuse de demi-teintes. Le cœur de Gilberte battait violemment. Monseigneur n'avait-il point commencé par la plaisanter sur une mouche naturelle qu'elle avait au coin de la lèvre, à gauche, et qui lui valait son surnom de « petit Watteau »?.. Ce ton de belle humeur ne devait rien présager que d'heureux. Oh ! la hâte de savoir ! Elle voulait questionner, puis, craignant de s'embrouiller dans les questions, continuait de se taire. Marcien, plus maître de ses émotions, peut-être aussi plus rassuré d'avance sur l'issue de l'audience, servait seul d'interlocuteur au prélat.

Mgr Aubry du Val avait éloigné ses secrétaires. Il interrogea M. de Nussan sur son régiment, sa garnison, ses chances d'avancement. Enfin, il parla interminablement de son voyage à Rome, du Vatican, des anecdotes qu'il avait pu recueillir concernant le récent conclave.

L'heure avançait et Sa Grandeur paraissait avoir perdu de vue complètement l'objet de la visite. Gilberte était sur des charbons ardents.

— Et le nouveau pape ? demanda timidement Marcien qui espérait ainsi ramener le causeur sur la piste.

L'évêque aussitôt raconta quelle impression profonde lui laissait son premier entretien avec Pie X. Il vanta en termes chaleureux l'affabilité, la rondeur, de cet ancien curé vénitien : c'était bien le Père des fidèles, le bon Pasteur, selon la vraie définition de l'Evangile. Pie X, comme ses prédécesseurs, aimait la France ; il envoyait sa bénédiction apostolique à tous les diocésains du Quercy. Gilberte n'y tenait plus.

— Et pour moi ?... interrompit-elle vivement, pour moi, il ne vous a rien dit, le pape ?...

A ces mots, l'évêque feignit un subit rappel de mémoire. Une jovialité discrète agita le double bourrelet de son menton

— Ah ! oui ! le vœu ! le vœu de Mlle de Carlucet ! Nous en avons bien ri ensemble !

Mgr Aubry du Val qui, dans l'intimité, fumait la cigarette, tendit à Marcien un étui plein d' « orientales ». Puis, il reprit !

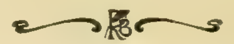
— Sa Sainteté me commet pour vous dire que vous êtes tous deux de gentils naïfs... *Due ingenui*... Ce sont les propres expressions de Sa Sainteté. J'ai ordre également de vous mettre en route incontinent pour votre voyage de noces.

D'une pression lente, l'évêque poussa Mme de Nussan dans les bras de son mari. Puis, consultant sa montre :

— Onze heures vingt, s'exclama-t-il. Comme le temps passe, quand on bavarde ! Carlucet est trop loin pour que vous songiez à y rentrer cette nuit. Allez à Cahors. On a retenu pour vous une chambre à l'*Hôtel du Vieux Quercy*. C'est une maison recommandable et de confort suffisant. D'ailleurs, en voyage de noces, on couche où l'on peut, n'est-il pas vrai ?...

Et, satisfait de sa journée, comme Titus, Mgr Aubry du Val regagna ses appartements épiscopaux.

RÉMY SAINT-MAURICE.



LA POLITIQUE CANADIENNE

Sir Wilfrid Laurier.

Le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande sont les trois principales colonies autonomes de la Grande-Bretagne. Ces nations nouvelles ont leur propre constitution, leurs parlements élus au Canada par des censitaires ; en Australie et Nouvelle-Zélande par le suffrage universel des femmes aussi bien que des hommes. Elles font leurs lois qui ne sont pas celles de la Grande-Bretagne ; elles abaissent ou élèvent leurs tarifs douaniers comme elles l'entendent et les appliquent aux importations de la métropole et de ses possessions comme à celles des autres Etats. Elles sont gouvernées par leurs ministres que le gouverneur prend toujours dans la majorité des Chambres. Le gouverneur, désigné par le roi d'Angleterre, est à peu près le seul personnage qui représente la souveraineté anglaise ; son rang et ses fonctions correspondent assez à celles du président de la République en France. Si ce personnage était nommé par les électeurs ou par les Chambres, les colonies autonomes seraient de véritables républiques indépendantes.

Les colonies ont donc une politique intérieure qui leur est propre et qui est dirigée par leurs premiers ministres ; elles ont même une tendance à traiter directement avec des puissances étrangères, au moins pour les relations commerciales.

Pour différents que soient les programmes de leurs ministres, ils n'en ont pas moins un caractère commun : c'est d'être faits pour des colonies, c'est-à-dire pour des pays où la question de la mise en

valeur domine toutes les autres. Les colons sont venus d'Europe pour faire fortune; si l'on veut leurs suffrages, il faut leur parler de concessions de travaux publics, de débouchés nouveaux, de bien-être, enfin, de progrès matériel.

« Comment gagner plus d'argent que l'année précédente? Telle est la grande question qui prime toutes les autres et que l'on pose à tout propos. Un livre est-il publié sur une colonie? La foule des colons ne considèrent pas s'il est bien ou mal écrit, mais dans quelle mesure il fait de la réclame pour le pays.

Tout ce que produit la colonie est déclaré par les particuliers et par les autorités le meilleur du monde. Des publications officielles appellent le Canada « le grenier de l'Empire britannique » et même le grenier du monde, espérance qui pourra se réaliser un jour; elles affirment que la partie sud de la province de Toronto est la région du monde la plus propre à la culture des fruits, ce qui est évidemment une exagération.

Il faut à tout prix tenter le capitaliste qui viendra mettre en culture les espaces déserts de l'arrière-pays, il faut solliciter l'acheteur des pays surpeuplés pour exporter les produits surabondants de la colonie. Si la Grande-Bretagne s'avise d'acheter pour ses troupes du Transvaal des chevaux, du bétail sur pied, des conserves, ailleurs que dans les pays autonomes, les ministres protestent avec indignation et demandent qu'on donne la préférence aux produits de leur colonie, même s'ils sont les plus coûteux.

Leur politique est avant tout une politique d'intérêts. C'est par la prédominance de telle catégorie d'intérêts, celui des capitalistes, celui des ouvriers, celui des agriculteurs, ou celui de la population urbaine, que les colonies se distinguent l'une de l'autre. C'est par la manière d'interpréter la situation économique, c'est par le choix des procédés destinés à l'améliorer que se marquent l'intelligence et le caractère personnels du premier ministre.

I

La fédération du Canada dont le nom officiel est en anglais Dominion, en français Puissance, est formée de sept provinces autonomes et de plusieurs territoires incomplètement organisés; elle occupe une superficie plus grande que celle de l'Europe mais elle n'a que 5.371.000 habitants, pas même 1 au kilomètre carré.

La population comprend environ deux tiers d'Anglais ou d'anglicisés, les étrangers ou descendants de parents étrangers forment une très forte proportion et un tiers de descendants de Français qui parlent français et professent la religion catholique; le dernier recensement compte 1.650.000 habitants parlant français, mais les Canadiens français affirment que les chiffres officiels leur sont trop défavorables et qu'on a compté parmi les Anglais beaucoup d'habitants bilingues; ils estiment leur nombre à 1 million 900.000; on en compterait au Canada plus de 2 millions 1/2, si 800.000 d'entre eux n'avaient pas émigré aux Etats-Unis, attirés dans les filatures de Boston et de la Nouvelle-Angleterre par l'appât des salaires élevés.

Les Canadiens français sont en majorité des cultivateurs qui descendent de paysans transportés sous Colbert dans la colonie française. Dès la première moitié du XVIIe siècle, des Français poussaient la charrue sur les bords du Saint-Laurent comme sur ceux de la Seine.

Les ancêtres des Canadiens français sont venus principalement des campagnes normandes de l'ouest. L'accent des pays d'origine, leurs locutions provinciales, ont été conservées mélangés d'emprunts faits à l'anglais. Le fermier de Québec appelle son traîneau un *sleigh*, mais il dit qu'il est bien *gréié* et propre à transporter ses *hardes*. A la Chambre de Québec, les représentants de ces paysans parlent avec éloquence le français classique, mais ils empruntent à l'anglais les formules parlementaires que leurs ancêtres ne connaissaient pas, ils appellent le président « M. l'orateur »; traduisent littéralement « Notre souveraine dame la reine »; j'ai entendu l'un d'eux prononcer cette phrase : « mon contradicteur ne *réalise* pas très bien le sens des *appropriations* financières. »

Avec la langue, les Franco Canadiens ont gardé l'esprit avisé et pratique du Normand et aussi le caractère facile et soumis du Français de l'ouest. *Jean-Baptiste*, nom du patron du Canada et sobriquet donné aux fils de paysans par les Américains, implique l'idée de bonhomie mélangée de finesse. Québec, avec sa citadelle perchée sur un rocher et ses étroites rues en pentes qui rappellent nos vieilles places fortes, est la seule ville d'Amérique-Nord où les habitants prennent plaisir à bavarder, la seule aussi où l'on n'achète pas sans marchander. Le Bas-Canada ou province de Québec — la partie française — immense plateau de schistes, couvert de sapins, semé de lacs, coupé par les vallées de fleuves magnifiques, est devenu dans la partie défrichée une nouvelle Normandie avec des fermes entourées de pommiers, de prés, de haies vives, domaines taillés dans le large manteau de sapins dont les franges bordent partout l'horizon. Les maisons sont en bois, mais elles sont comme dans le pays d'où vinrent les premiers colons; leurs deux cheminées au sommet des deux pignons, les écuries et les remises disposées

en carré autour d'une cour mais sans se toucher à cause des risques d'incendie, enfin le petit four à pain isolé dans le jardin à quelque distance des bâtiments en bois.

Comme au Cap, la population d'avant la conquête et les colons anglais ne se sont pas plus mélangés que l'eau et l'huile. Les Français sont restés en masse dans la région du Saint-Laurent (Bas-Canada ou province de Québec) qu'ils avaient colonisée, et quand ils émigrent vers l'ouest et le nord, ils restent groupés en paroisses, en quartiers, en villes séparées. La situation de la ville mixte de Montréal (Bas-Canada), la contrée la plus peuplée et la plus riche de la Puissance, est tout à fait typique. Cette cité placée sur le bord du Saint-Laurent et bâtie en damier comme les villes américaines, est coupée en deux moitiés, l'une toute anglaise, l'autre toute française, par l'une des voies perpendiculaires au fleuve. Les rues parallèles au Saint-Laurent s'appellent à l'est, Saint-Jacques ou Saint-Pierre, à l'ouest, *Saint-James* ou *Saint Peters' Street*.

La vie séparée entretient des sentiments, des passions qui ne s'opposent pas l'un à l'autre. Les Français parlent souvent des Anglais comme d'une nation étrangère. Pendant la guerre sud-africaine, l'un d'eux me disait : « Ces Anglais, ça leur fait un drôle d'effet d'être battus, ils n'ont pas l'habitude ». A la même époque, les journaux franco-canadiens annonçaient les événements sous les titres les plus humiliants pour les Anglais : « Encore une défaite... Nouveau triomphe des Boers. »

La division due à l'origine et à la langue est accentuée encore par la différence de religion. Tandis que les Anglais et anglicisés sont en partie protestants, les Français sont tous catholiques. La foi est restée chez eux ce qu'elle était au moment de l'annexion.

Du premier ministre au dernier habitant, tout le monde va à la messe le dimanche et remplit ses devoirs religieux. Dans la province de Québec, les pèlerinages catholiques sont aussi nombreux qu'en Bretagne. J'y séjournais quelques semaines avant l'ouverture de l'Exposition française de 1900 ; les journaux en parlaient, mais ils ne manquaient pas de conseiller aux Canadiens de ne pas quitter la France sans avoir fait leurs dévotions à Paray-le-Monial et à Lourdes. On trouvait dans leurs colonnes des remerciements insérés par suite de vœux et adressés à la Vierge, « au bon Saint Antoine de Padoue » pour faveurs obtenues par leur intercession, et ce n'est pas sans surprise que je lus, tout à côté des annonces consacrées à un vieux dictionnaire français, notoirement anticlérical, rossignol que l'on écoulait alors au Canada.

Le gouvernement français venait de faire perquisitionner aux bureaux de la *Croix* chez les « moines-ligueurs » assomptionnistes ; il fallait voir à ce sujet l'indignation des organes franco-canadiens, même libéraux. Au Canada français tous les hommes politiques, tous les écrivains restent les fils soumis de l'Eglise chrétienne. J'ai entendu dire, non par Sir Wilfrid Laurier, mais autour de lui et en sa présence, que tout valait mieux qu'un anticléricalisme à la française. « Nous ne voudrions pour rien au monde, m'affirmait l'abbé Casgraix, un libéral, retomber sous le joug de la France. » Et Sir Wilfrid Laurier déclare en termes plus mesurés, mais aussi nets : « Il n'y a pas un homme au Canada qui ne se soit rendu compte qu'il jouissait sous le drapeau anglais d'une liberté que le régime français ne lui aurait pas assurée. » Cette liberté ne va pas jusqu'à la liberté de l'erreur si souvent condamnée par l'Eglise. Au Canada français tous les écrivains, tous les hommes politiques, tous les laïques en un mot acceptent de rester les fils soumis de l'Eglise. Tel Sir Wilfrid Laurier, le premier ministre, affirmant dans plusieurs de ses discours sa foi en la philosophie providentielle de Bossuet, ce qui d'ailleurs n'est pas fait pour choquer les habitudes protestantes anglaises ; tel un historien de nos jours qui, blâmant les exécutions de sorcières jadis faites par les puritains de Boston, ajoute en note qu'il ne prétend nullement contredire la doctrine catholique sur la possession démoniaque.

Pendant mon séjour, les *Semaines religieuses* menaient une campagne contre le premier ministre quoiqu'il soit un catholique pratiquant ; mais Sir Wilfrid Laurier avait aux yeux du clergé conservateur le tort de vouloir rester le chef du parti libéral. On ne saurait, m'a-t-il dit, commettre de faute politique plus lourde que de vouloir constituer au Canada un parti confessionnel dirigé par le clergé.

Le clergé canadien perçoit toujours la dîme. Il a dans les deux anciennes provinces des écoles de frères et de sœurs, subventionnées par les gouvernements ; et pourtant la proportion des illettrés est beaucoup plus forte pour ainsi dire dans la province de Québec que dans toutes les autres. L'école française n'est jamais laïque. Les académies ou collèges, l'Université Laval de Québec, Montréal qui donnent l'enseignement secondaire et supérieur en français, appartiennent à l'Église. L'Université Laval est l'extension d'un séminaire créé tout d'abord pour former des prêtres canadiens ; dans sa maison-mère, à Québec, le cours de philosophie se fait en latin comme dans les grands séminaires de France ; sa fille de Montréal, logée dans une construction neuve, ressemble davantage à une Université ; on y enseigne le droit, la médecine ; les lettres y sont représentées depuis quelques années par un professeur de l'Université de Wance. Le droit et la médecine y sont enseignés, mais sous le contrôle de l'Église ; le

cours de droit canon est fait par un prêtre, un autre professe la théologie médicale ; chaque salle a son crucifix, le terrain appartient aux Sulpiciens, les cours et conférences ne peuvent être donnés sans l'approbation de l'archevêque. Pour l'étude des sciences appliquées, il faut aller chez la rivale, l'Université anglaise Mac Gill, bâtie avec des millions donnés par des particuliers, toute moderne, pourvue de bibliothèques et de laboratoires et véritablement digne de l'Amérique. Les Canadiens Anglais sont riches ; peut-être ne sont-ils pas plus généreux que les Français, mais ils ont l'idée de faire des fondations laïques, tandis que les catholiques donnent toujours à l'Église.

L'éducation donnée par le clergé canadien français est toute littéraire, à la réserve de l'école de médecine ; elle forme de bons latinistes comme dans l'ancienne France et des esprits soucieux avant tout de la forme. La curiosité littéraire ou philosophique n'est point encouragée par elle ; pas d'auteurs soupçonnés d'irreligion, de frivolité, de fantaisie, peu d'écrivains français ; Bossuet est le grand représentant du XVII[e] siècle partout ; Molière n'est pas étudié, et dans un très important collège, le XVIII[e] siècle ne figure au programme que par le *Discours sur le style* de Buffon.

Dans un tel pays, il semble que la politique devrait être dominée par la lutte des races, des langues, des religions : c'est bien ainsi qu'elle a commencé et il en reste quelque chose. « N'oubliez pas, disait Sir Wilfrid Laurier, libéral et canadien français, devant les Français de Montréal, pendant une campagne électorale, n'oubliez pas que, lorsqu'il y aura un gouvernement libéral à Ottawa, c'est un Canadien français qui y occupera la première place. » L'argument frappait juste, car aux dernières élections générales (7 novembre 1900), le parti libéral a remporté dans la province française de Québec la plus belle victoire qu'il ait jamais obtenue en enlevant 57 sièges sur 65. Les mêmes raisons qui faisaient le gouvernement de Sir Wilfrid Laurier populaire au Bas-Canada le rendaient suspect aux Anglais. Dans l'opposition conservatrice, le grand-maître d'une loge orangiste essayait d'exploiter ce sentiment au profit de son parti en s'élevant contre « un gouvernement fédéral dirigé par un Français papiste et dominé par un autre, un nommé Taste (1), hommes qui, je crois, sont rebelles au fond de leur cœur ». De tels arguments portaient, puisque les libéraux, victorieux dans l'ensemble de la Fédération, perdaient plusieurs sièges dans la vieille province anglaise d'Ontario.

Malgré tout, les partis canadiens ne répondent pas exactement aux divisions ethnographiques et Sir Wilfrid Laurier s'en félicite. « Il est de l'intérêt des réformistes de Québec et d'Ontario de s'unir sur le terrain législatif dans un esprit de paix, d'union, d'amitié, de fraternité... Je répète que le salut du pays, aujourd'hui comme en 1847, repose dans l'alliance des libéraux anglais et des libéraux français. » (Discours du 20 septembre 1902).

L'année 1847 est celle où le Parlement réussit à obtenir du gouverneur général que les ministres seraient pris dans la majorité et assura au pays une application libérale de la constitution accordée par l'Angleterre en 1840.

Il y a plus de soixante ans aujourd'hui que l'Angleterre a donné à tous les habitants du Canada des libertés que réclament encore sans succès bien des provinces d'Europe soumises à une domination étrangère. Cet acte de libéralisme a valu à l'Angleterre la plus belle récompense qu'elle pût espérer : le maintien de la suprématie par le consentement et la reconnaissance des peuples. Depuis soixante ans, les haines de race et de religion ont passé au second plan : « Jusque-là, disent les Canadiens français, notre histoire s'était faite à coups de canons, depuis elle se fait à coups de *billes*. »

Deux partis se sont créés sur le modèle anglais, les conservateurs et les libéraux qui ont l'un et l'autre des adhérents français et anglais et qui coupent en deux la population d'un bout à l'autre de la Puissance. Le parti conservateur a créé le Dominion en 1867, il a dirigé la Fédération presque sans interruption pendant vingt années. Le parti libéral a pris le pouvoir aux élections de 1896 et l'a gardé. Ce parti vénère la tradition de Gladstone. Tandis que beaucoup de libéraux anglais ont abandonné la cause irlandaise et le programme « Paix, Economies, Réformes » pour l'expansion coloniale, tandis que l'Australasie se montre aussi impérialiste que démocratique, le souvenir de Gladstone se trouve partout, au Canada français, conservé par les autographes et les portraits dans les salles et bureaux des Parlements, dans les appartements privés des hommes politiques ; une photographie qui représente Laurier bras du *Grand Old Man*, se voit partout là-bas. Quand Gladstone mourut, Sir W. Laurier, aux applaudissements de son parti, prononça, au Parlement fédéral, l'éloge le plus beau et le plus ému qu'on ait fait du grand libéral anglais. « Son nom, déclarait-il, était l'incarnation vivante du droit contre la force. Il était l'indomptable, l'infatigable champion de l'opprimé contre l'oppresseur. Il représentait la plus merveilleuse incarnation mentale que le monde

(1) Alors ministre fédéral des Travaux publics, démissionnaire en 1902 par suite d'un désaccord avec les autres membres du cabinet. M. Taste avait fait des déclarations protectionnistes pendant le dernier voyage de Sir Wilfrid Laurier en Europe.

ait entrevue depuis Napoléon. Le trait dominant de cet homme semblait être sa profonde humanité, son extrême sentiment du droit, son intolérance pour le mal et l'oppression quels qu'ils soient. »

Malgré l'exemple de Gladstone, les questions de droit et de principes au Canada sont rarement soulevées.

La politique, pour la majorité des habitants, c'est le moyen d'exporter au prix le plus avantageux et en quantité croissante tout ce que le Canada produit au-delà des besoins de ses 5 millions d'habitants, les bois et leurs dérivés, pâtes à papier, allumettes, meubles, les blés et la farine, les fromages et les beurres, le bétail, les viandes, les conserves, le lard, les fruits, enfin les minéraux.

Aussi la grande question qui sépare les libéraux des conservateurs est-elle une question économique; les conservateurs sont protectionnistes, les libéraux veulent conclure des traités de commerce avec l'Angleterre et les autres pays qui ont beaucoup d'ouvriers urbains pour consommer les produits agricoles, beaucoup d'usines pour travailler les matières premières. « S'il existe, s'écrie Sir Wilfrid Laurier, un homme pour croire qu'une alliance entre le Canada et l'Angleterre peut se faire sur une base autre que le libre échange qui prévaut en ce dernier pays, c'est un Rip van Winkle qui... dort depuis quarante-quatre ans. » « On nous demande quelquefois, dit encore le premier ministre, quel est le programme du parti libéral; le voici : obtention du libre échange continental (1). C'est notre programme pour le moment... et si nous obtenons une alliance commerciale entre le Canada et les États-Unis, nous aurons formé un chaînon de la chaîne et nous ne devrons nous tenir pour satisfaits que lorsque nous aurons ajouté une maille à une autre maille, jusqu'à ce que la chaîne fasse le tour du globe entier. »

Le parti libéral se propose donc avant tout d'abaisser les tarifs protecteurs dus aux conservateurs et de conclure à cet effet un traité de réciprocité avec les États-Unis, avec l'Angleterre, avec le plus de pays possible. Tel est l'article le plus important du programme de Sir Wilfrid Laurier.

II

Sir Wilfrid Laurier, leader des libéraux canadiens depuis 1887, premier ministre de la Puissance depuis 1896, anobli au jubilé de 1897, est le premier Canadien français qui ait été choisi comme chef d'un parti et qui ait dirigé le gouvernement de la fédération.

Issu d'une famille venue de Saintonge et établie au Canada en 1660, né en 1841 dans un village français de la province de Québec, il a eu le français comme langue maternelle; il a fait ses humanités dans un collège ecclésiastique français, enfin il a terminé ses études à l'Université anglaise Mac Gill de Montréal, où il prit ses grades de droit. Il s'est établi comme avocat dans la petite ville française d'Arthabasca qu'il a définitivement adoptée, et où il possède une maison champêtre avec verger et jardin. Sir Wilfrid et Lady Laurier parlent volontiers des pommes d'Arthabasca, de leurs voisins de campagne, les fermiers canadiens, et de l'habileté de leurs femmes en cuisine, et ils aiment à se reposer dans leur demeure des champs quand la politique chôme; Sir Wilfrid a depuis longtemps laissé le barreau pour la tribune; il devient député au Parlement provincial de Québec en 1871, au Parlement fédéral d'Ottawa en 1873, et dès lors ne sort plus de la carrière politique.

Sir Wilfrid Laurier est grand, il a le visage rasé à l'américaine, le regard vif, le profil accusé. La dignité du *gentleman* anglais s'allie dans sa personne à la vivacité française. C'est dans l'intimité le plus brillant des causeurs, à la tribune un orateur admirable, émouvant et lyrique, s'exprimant en français sous une forme dont la perfection à peu d'égales au Parlement de France. « Il rappelle Lamartine, dit un de ses admirateurs, l'abbé Casgrain, par sa physionomie, son air inspiré, son éloquence. En anglais il parle si bien qu'un journal canadien anglais l'a appelé *Silver tongued Laurier*, Laurier langue d'argent.

Cet orateur enthousiaste et qui soulève l'enthousiasme des deux races est aussi un diplomate et le plus habile des tacticiens parlementaires. Il lui a fallu un prestige et un talent exceptionnels pour grandir comme il l'a fait au milieu des difficultés propres à diminuer tout autre homme politique. Sir Wilfrid Laurier est Français dans un pays où les Anglais sont en majorité, et dans un temps où la guerre du Transvaal surexcite le sentiment national. Et le premier ministre ne cache point son attachement pour son pays d'origine : « Je me suis longuement, pieusement arrêté devant la statue de Strasbourg, devant cette statue toujours couronnée des couleurs françaises. Elle rappelle une blessure encore et toujours saignante que les âmes pieuses ne veulent pas voir se fermer jamais » (*Discours à Paris*, 1897).

Mais avec le souvenir de la France se concilie dans l'esprit de Sir Wilfrid Laurier et des Canadiens la fidélité la plus scrupuleuse au régime anglais. « Nous vénérons la terre de France qui nous a donné le jour; nous sommes loyaux à la couronne britannique qui nous a donné la liberté ». Ces paroles de Laurier rappellent celles que le poète canadien Fréchette met dans la bouche d'un père montrant à son fils les trois

(1) C'est-à-dire sur le continent de l'Amérique du Nord.

couleurs et l'*union Jack* et lui enseignant qu'il doit tenir la seconde sans oublier les autres. On trouverait de pareils sentiments exprimés par tous les écrivains et hommes politiques du Canada français. On les verrait traduits par le peuple dans les réjouissances nationales. A la Saint-Jean-Baptiste, les maisons se pavoisent des couleurs françaises ornées de la feuille d'érable canadienne, les cortèges font des processions sous les mêmes emblèmes, mais la plus grande fête de l'année est celle du Roi pour les Français comme pour les Anglais. « Il n'est, disait Wilfrid Laurier lors du jubilé de diamant, point de classes de sujets de Sa Majesté d'où montent vers le ciel, au jour du jubilé, de plus ferventes prières pour la Reine. » L'attachement pour l'Angleterre est renforcé dans l'âme des Canadiens par le spectacle des traitements différents réservés à l'Eglise catholique en Angleterre et en France.

Pour juger les sentiments qui les animent, il faut quitter le point de vue anglais ou le point de vue français. A Paris comme à Londres, on juge très mal les Canadiens parce qu'on ne voit pas la passion unique qui domine leurs penchants en apparence contradictoires et qui en fait la synthèse.

Cette passion, c'est le patriotisme exclusivement canadien.

Le patriotisme local est infiniment plus fort chez les Français que chez les Anglais, parce que les premiers descendant de gens venus au XVIIe et au XVIIIe siècle, séparés de leur pays depuis 1763, ont pris racine en Amérique et la considèrent comme une nation neuve, non comme une colonie. Tandis que les Anglais continuent à se croire dans une dépendance de la Grande-Bretagne, à appeler l'Angleterre *home* et que beaucoup désirent y retourner, dédaignant le Canada, s'ils réussissent à faire fortune, Sir Wilfrid Laurier traduit la préférence intime de ses compatriotes lorsqu'il déclare (4 mars 1891) : « Si grand que soit mon amour pour l'Angleterre, j'aime le Canada davantage, et si jamais il arrivait que leurs intérêts vinssent en conflit, ma sympathie irait d'abord au Canada, mon pays natal. »

On saisit maintenant le principe qui domine la politique de Sir Wilfrid Laurier : c'est de maintenir le parti libéral uni, non pas seulement pour conserver le pouvoir, mais dans l'intérêt même de la Fédération ; c'est d'empêcher la division de se faire comme aux temps troublés de 1837 entre Anglais et Français, catholiques et protestants. Jamais, depuis l'établissement de la constitution, l'unité n'a passé par une période plus critique que celle de la guerre Sud-Africaine. Faut-il envoyer des renforts à l'Angleterre? Une grande partie des Français se prononce pour l'abstention, un député de l'extrême gauche, M. Bourassa, petit-fils de Papineau, l'insurgé de 1837, se prononce avec éclat contre l'envoi de troupes, donne sa démission pour porter la question devant ses mandants, se représente et est réélu, tandis qu'à droite plusieurs conservateurs français protestent avec véhémence et qu'un peu partout les plus hardis parlent d'une République franco-canadienne, indépendante de l'Angleterre et du reste de la Puissance. Sir Wilfrid Laurier passe outre, il offre des troupes à M. Chamberlain, ou plutôt il accepte, sur la demande de M. Chamberlain, de donner au Canada l'apparence de l'initiative en cette matière. Mais les Anglo-Canadiens trouvent qu'il ne fait jamais assez et ils réclament dès les premiers échecs qu'on mette toutes les ressources militaires de la Fédération au service de la mère patrie. Pour résister à leurs prétentions comme aux réclamations des Français, Sir Wilfrid Laurier groupe autour de lui une majorité en se plaçant au point de vue strictement canadien. Dès le premier envoi de troupes, il déclare au Parlement que la Puissance rend un service, qu'elle ne contracte pas une obligation nouvelle, et qu'on ne saurait tirer d'un concours offert spontanément un précédent qui permît à la métropole d'engager le Canada dans les guerres à venir.

Dans les conférences entre ministres coloniaux, tenues à l'occasion du couronnement, Sir Wilfrid Laurier s'est cantonné dans la même position et il a réussi à amener plusieurs autres ministres sur son terrain. M. Chamberlain, qui présidait aux réunions, avait proposé aux premiers ministres de discuter sur les relations politiques entre métropole et colonies, sur la défense de l'Empire, enfin sur le commerce. Sir Wilfrid Laurier n'a accepté le débat que sur le dernier point et il a fait triompher sa manière de voir. Quant aux relations politiques, il les a déclarées satisfaisantes pour le moment. En ce qui concerne la défense, il a affirmé que le Canada ne voulait pas s'engager comme l'Angleterre dans la politique d'armements qui ruine l'Europe, et que, sans manquer à la légalité, il entendait, comme les autres Etats américains, demeurer dans l'hypothèse de la paix. Sa résolution était prise avant son départ pour l'Angleterre ; il l'avait fait connaître à M. Chamberlain. Attaqué à ce sujet dans le Parlement fédéral par un membre de l'opposition, il répliquait : « Ce serait un suicide pour le pays que de se lancer dans le gouffre des dépenses où les nations européennes, y compris l'Angleterre, ont été entraînées par des besoins d'armements formidables... Les travaux publics, la colonisation, voilà le champ où doit s'exercer notre activité, et ce serait un crime de détourner une partie des deniers nécessaires à l'accomplissement de ces travaux pour acheter des fusils, des canons et des munitions de guerre. »

En conséquence, Sir Wilfrid Laurier a refusé de

s'engager à autre chose qu'à assurer la défense du Canada.

On a prétendu que Sir Wilfrid Laurier avait été beaucoup plus impérialiste lors de son précédent voyage officiel pour le jubilé de 1897. Il déclarait alors à Birmingham devant M. Chamberlain, que « la conviction générale dans toutes les colonies est qu'un plus intime rapprochement avec la mère patrie leur serait, ainsi qu'à l'Angleterre, également profitable. » Est-ce bien le même ministre qui, trois ans plus tard, à la veille du couronnement et d'une nouvelle conférnece intercoloniale, dit au Parlement fédéral d'Ottawa : « Nous avons déclaré aux autorités impériales qu'à notre avis les liens qui unissent le Canada à la mère patrie sont suffisants » ? Oui et la différence de ton s'explique par le changement de situation. En 1897, Sir Wilfrid Laurier, tout nouveau ministre, et objet de la curiosité générale des Anglais à cause de son origine française, avait éprouvé le besoin de rassurer l'opinion métropolitaine par des déclarations qui le firent considérer comme le plus impérialiste de tous les ministres coloniaux. Mais Sir Wilfrid n'est pas plus impérialiste qu'il n'est séparatiste, il est Canadien. En 1897, outre les préoccupations personnelles plus haut indiquées, il avait un projet qui n'était ni anglais, ni français, mais comme toujours fait pour servir les intérêts économiques de son pays. Il voulait, avec l'appui de son parti, conclure un traité de commerce anglo-canadien. Les libéraux canadiens venaient de prendre le pouvoir. Conformément à leur programme, ils avaient cherché à conclure un arrangement de réciprocité avec les Etats-Unis, mais la grande république, au fort de la réaction protectionniste, avait répliqué aux offres de ses voisins par les propositions Dingley et les tarifs Mac-Kinley. Le Canada demandait la liberté commerciale, les Etats-Unis instituaient la prohibition. Déçus et inquiets, les libéraux se tournèrent vers la « mère patrie » et demandèrent à Londres ce que Washington leur avait refusé. Les déclarations impérialistes étaient comme le décor brillant des négociations commerciales qui ont abouti à un premier arrangement et qui se poursuivent encore aujourd'hui. Par les traités commerciaux de 1897 et de 1901, le Canada a accordé aux importations anglaises une réduction de 33 p. 0/0 sur ses tarifs douaniers : jusqu'à présent, il n'a rien obtenu en échange, mais il ne cesse de réclamer que l'Angleterre dénonce les traités de commerce avec les pays qui lui vendent du blé, du bétail, de la viande, du bois et qu'elle accorde un traitement de préférence aux produits canadiens. Déjà la Grande-Bretagne a averti la Belgique et l'Allemagne qu'elle n'avait pas l'intention de renouveler avec elles les traités de commerce en vigueur dont l'expiration est proche.

La politique commerciale a pu s'aider de l'impérialisme, elle n'a jamais été dominée ni même gênée par lui. Ainsi le premier ministre canadien s'est déclaré prêt à conclure un traité de commerce avec la France. Lors de son dernier voyage en France (1902), Sir Wilfrid Laurier sollicité à ce sujet par le député du Havre, M. Jules Siegfried, et par plusieurs hommes politiques et négociants français, disait : « Nous ne pouvons guère vous accorder autant qu'à l'Angleterre, mais nous offrons une réduction de 25 0/0 sur nos tarifs et nous irons, s'il le faut, jusqu'à 32. « L'acte eût été signé si les diplomates français avaient saisi l'occasion, mais ils jugèrent plus noble, plus sage peut-être, de ne pas se montrer pressés. Sans doute aussi un désir légitime de ne pas retarder l'entente cordiale qui se préparait entre la France et l'Angleterre, contribua-t-elle à les retenir ; l'Angleterre ne peut empêcher ses colonies autonomes de conclure des traités de commerce avec d'autres qu'elle-même, mais elle n'aime pas que des nations étrangères encouragent les colonies à user de prérogatives qu'elle regrette de leur avoir abandonné.

Pendant que les négociations demeuraient en suspens, le ministre fédéral des Travaux publics, M. Tarte, ex-conservateur rallié au parti libéral après sa victoire, se mettait à la tête d'un mouvement protectionniste. Sir Wilfrid Laurier, menacé sur l'article principal de son programme, retournait à Ottawa, et remplaçait M. Tarte par un collaborateur plus docile. La crise était conjurée, mais les projets de traité de commerce franco-canadien ne sont plus si près d'être réalisés.

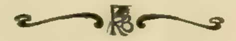
C'est le souci des intérêts économiques canadiens qui donne l'explication d'une politique en apparence contradictoire, si on la considère exclusivement à un point de vue anglais ou français. La donnée qui l'éclaire se trouve dans deux déclarations faites par le premier ministre dans son voyage de 1897, alors même qu'il semblait si fort impérialiste.

« Le Canada est toujours une colonie, mais je n'aime pas ce mot et je pense qu'un moment viendra où ce mot « colonie » sera remplacé par un autre. Nous avons une population de 5 millions d'habitants mais n'avons-nous pas un territoire qui peut en nourrir 100 millions ».

« Le Canada est une nation, disait-il devant le roi actuel et les ministres, sa population est supérieure à celle de plusieurs nations européennes. Les colonies britanniques sont faites pour devenir des nations libres : la nation canadienne l'est et la liberté, voilà sa nationalité. »

Nation ou Colonie, le Canada, si l'on va au fond des paroles de son premier ministre, tendrait à ressembler aux colonies grecques qui avaient le même sanctuaire et les mêmes traditions héroïques que leur métropole, mais qui suivaient une politique à elles et n'intervenaient dans les guerres de la mère patrie que si elles le jugeaient bon. L'évolution dans ce sens a toujours été plus marquée, parmi les Canadiens français qui n'ont pour patrie que le seul Canada. Mais tout récemment, un événement s'est produit qui a soulevé l'émotion patriotique de tous les Canadiens anglais ou français. Il s'agissait d'un différend avec les Etats-Unis, relativement à la côte du Pacifique ; de ce côté la frontière de l'Alaska, qui appartient aux Etats-Unis, s'allonge très loin vers le Sud, mettant entre les territoires canadiens du Yukon et les ports, une étroite bande américaine. On vient de découvrir au Yukon de riches mines d'or comme celles de la rivière Klondike ; les émigrants s'y rendent, ils ne peuvent y aller que par mer et dans la traversée des quelques kilomètres américains les Etats-Unis leur font payer, sous prétexte de tarifs douaniers, un péage exorbitant. De là toutes sortes de difficultés que le Canada proposait d'éviter pour l'avenir en confiant le tracé encore indécis de la frontière à un arbitre. Les Etats-Unis acceptèrent ; on choisit comme arbitre le gouvernement anglais. La sentence fut favorable sur tous les points aux Etats-Unis. Au Canada, la presse, les Parlements provinciaux, les Chambres fédérales exprimèrent le plus vif mécontentement. Le premier ministre, interpellé au Sénat fédéral, déclara que le Canada ne confierait plus à personne le soin de traiter en son nom. Ce n'est pas seulement l'administration du commerce, c'est la direction de la diplomatie même que le Canada revendiquerait. Déjà, en 1900, il avait réclamé le commandement de ses milices qui a toujours été donné à un général anglais, le seul fonctionnaire après le gouverneur général qui soit nommé par le roi : il a fini par se contenter d'un changement de général qui satisfaisait son amour-propre. Le Canada ne conteste pas l'existence du lien qui le rattache à l'Angleterre, mais il ne veut pas le sentir. Entre l'Angleterre et sa colonie les relations sont devenues une sorte d'entente cordiale où l'ancienne vassalité du Canada se manifeste surtout par des formes respectueuses, où l'Angleterre semble moins suzeraine qu'une puissante amie, use de diplomatie comme avec une alliée, et sauve les formes à force de concessions.

Albert Métin.



HANNETONS DE PARIS

Sur la Côte d'Azur

Parfois, las de bourdonner sur place et de s'enfiévrer des mêmes plaisirs, des mêmes rumeurs dans l'invariable décor de salons, de théâtres, de restaurants où leur frénésie trépide, ils prennent allègrement leur vol et s'abattent sur d'autres contrées.

L'hiver et aux premiers jours de printemps (qui prend la fâcheuse habitude de s'annoncer par une recrudescence de grisaille et de froid), c'est vers les pays de soleil, de tièdes rayonnements, de floraisons joyeuses et de parfums, qu'ils s'envolent.

C'est du moins vers ces féeries et vers cette grâce que les plus sincères croient s'envoler. Mais ils sont dupes de leur âme ingénue et des rengaines traditionnelles. Les hannetons vraiment affranchis des fadeurs surannées savent bien pour quels enchantements de casinos, de tirs aux pigeons et de grands hôtels mondains ils s'embarquent ! Et s'il leur arrive, hommes ou femmes, de faire chorus avec les naïfs ou les hypocrites qui, à l'heure du départ, exaltent leurs futures joies de nature, d'un sourire narquois, ils remettent les choses au point :

— Pas de bluff envers nous-mêmes et les autres ! sont-ils tentés de dire... Bonne pour une pensionnaire ou un boutiquier à la veille de son premier exode dans le Midi, cette ivresse de quitter la neige boueuse et la pluie pour goûter là-bas la poésie de la lumière, des merveilles florales et des couleurs d'Orient !... Sans doute, ô petite femme frileuse, ô noctambule fourbu, vous ne serez pas insensibles à à cet exquis bien-être physique qui rendra plus agréable l'exercice de vos flirts... Mais si vous ne jouez la comédie ni à vous-même ni aux autres, reconnaissez que, en dépit de vos hymnes à la nature (dont vous ne prenez la peine que par besoin de dire quelque chose aux five o'clock tea, par un respect des formules qui résiste mieux qu'on ne croit aux paradoxes du snobisme, et aussi pour vous donner le prestige d'une âme artiste éprise de beauté) reconnaissez gracieusement, jolie voyageuse surexcitée, que, dans votre malle pleine d'étoffes éclatantes et de chapeaux radieux qui, à trois wagons de distance, vous suivent comme les ailes magnifiques d'un insecte suivent sa petite tête fébrile et ses pattes agitées, les robes de soirées s'entassent, débordent, et vous, clubman flapi, avouez qu'habit et smoking, pièces essentielles de votre garde-robe, prouvent vers quelles lumières, vers quels parfums et quelles fleurs de chair, éblouissantes sous les lustres, vous allez !

En effet, lorsqu'on entend ces frénétiques s'exciter avec des regards de pâmoison sur les buis-

sons de roses, les nuées chatoyantes de mimosa, la flamme multicolore et translucide des anémones, les tapis d'œillets, le bleu clapotis de la mer au pied dés roches rouges, les frissons d'azur lumineux entre les branches des pins, ne couperait on pas volontiers d'un sarcasme leurs litanies éperdues :

— Délicieux programme de fête sans doute! Mais, touchante victime de vos habitudes et de vos élégances, c'est, non pas sous la caresse du soleil et de l'air marin, mais aux flamboiements du casino que vous allez vous vivifier, non pas des parfums de la campagne fleurie que vous vous réjouirez le plus souvent, mais des odeurs de chair, de chevelures, que tout l'hiver vous avez flairées jusqu'à la migraine, jusqu'à l'écœurement, des élixirs capiteux grâce auxquels toute cette humanité de parade efface et ragaillardit sa décrépitude!

Et n'est-ce pas ainsi que, dans la réalité, sans la moindre exagération de satire, les choses se passent? Dans chacun des rapides qui s'ébranlent vers le soleil, un vol de nos pittoresques hannetons s'engouffre. Tout à l'heure encore ils bourdonnaient, s'agrippaient de leurs antennes, piétinaient, se froissaient mutuellement leurs ailes dans les salons, les magasins, les lieux d'exposition, les thés où ils s'agitent à l'ordinaire. Et maintenant les voici qui bourdonnent et trépident dans le beau wagon où ils sont pour un soir encagés. Si l'on a la chance d'y retrouver quelque habituel figurant de son monde, quelles heures d'épileptique bavardage! Les gens que l'on quitte, ceux que l'on retrouvera demain! Les scandales ici esquissés, là-bas éclos, dont la potinière cosmopolite a déjà porté la rumeur dans tous les centres de high-life, et qu'on se régale à l'avance de pouvoir constater bientôt! Car partout ce sont les mêmes êtres factices, fourbus, vertigineux, à bout de nerfs, n'ayant le loisir ni d'une pensée ni d'un sentiment, menant la même vie, épris des mêmes plaisirs, dociles aux mêmes modes, curieux des mêmes potins, rabâchant les mêmes histoires. Que ce soit à Nice, à Monte-Carlo, au Caire, à Florence, dans tous les recoins de villégiature mondaine, c'est à des degrés divers et avec les quelques nuances que le climat et les mœurs locales imposent, l'invariable farandole où, un sourire crispé aux lèvres, nos affolés s'exténuent à Paris.

Aussi, en débarquant du train qui, en une nuit, leur a fait parcourir 1.000 kilomètres sans les dépayser, est-ce au milieu des mêmes perversités dégradantes, des mêmes musiques surexcitantes, dans une atmosphère plus électrique encore de vice et de folie, avec en plus cette fleur vénéneuse de crapule, de cynisme, d'amoralité, propre à l'élégante cohue cosmopolite, que nos alertes voyageurs vont reprendre leur vie de toujours, sans même, pour la plupart, l'illusion qu'ils en essayent une autre. Leur bonheur n'en est que plus vif, car c'est celle-là, et celle-là seule qu'ils aiment!

L'habit et le smoking dépliés, les belles étoffes scintillantes défroissées, les frais chapeaux mis à l'abri des poussières et des meurtrissures, voici nos hannetons qui recommencent à bourdonner, à scruter l'espace de leurs antennes et de leurs yeux ronds, ä faire palpiter leurs ailes pour un premier essor :

— Où sont les X?... Il paraît que Mme de B. est à notre hôtel?... C'est inévitable, puisque nous venons d'apercevoir dans le hall son sautillant escogriffe de V... — Cinq heures bientôt! Hâtons-nous de nous habiller pour aller au thé du Café de Paris... Ce soir déjà nous serons au courant de tous les potins... Au moins on pourra causer... — C'est Racletzi qui conduit l'orchestre des tziganes... — Il n'a encore enlevé personne? .. — Non. Barbanegra que je viens de rencontrer dans l'ascenseur m'a dit que cette saison, c'est un croupier étourdissant qui chavire les cœurs... — Nous nous ferons montrer cette coqueluche...

Et, sitôt que les petits corps tout trépidants du voyage ou que les formes majestueuses, lasses pourtant d'avoir été comprimées toute une nuit, mais tous également frottés, oints, massés, enduits, poudrerizés, ont été incarcérés de nouveau sous les corsets déformateurs et sous les jupes habiles à faire saillir les hanches; sitôt que les figures, balafrées de carmin et khol par-dessus leur savant crépissage, s'enveloppent de boas dont la neige palpite et de la gaze qui a le charme mystérieux et frissonnant d'un grand voile, ce n'est pas vers le bleu subtil de la mer qu'on se dirige, vers le vaporeux rayonnement d'azur et d'or, vers l'allégresse sereine des jardins, vers l'éblouissante merveille des fleurs dans l'écrin de velours sombre que leur font les pelouses et les palmes des plantes tropicales. La pleine lumière est si traîtresse aux visages fripés par les maquillages du soir et ne pouvant plus prétendre qu'à une beauté fiévreuse sous les flamboiements artificiels! Quant à la mer, radoteuse mélancolique, ne la verra-t-on pas assez derrière la dégringolade des pigeons fracassés par le tir des fusils élégants, et comme décor indispensable aux évolutions des yachts de la gentry? Pour ce qui est des fleurs, ne quitte-t-on point Paris où leurs splendeurs éclate dans les vitrines, égaye et embaume tous les salons, s'étale comme une nappe de joie gracieuse au centre de toutes les tables et semble, sur le miroir qui les porte, comme le reflet de toutes les beautés pimpantes qui rayonnent en guirlande autour d'elle? Terrasses sur la mer, jardins édéniques, frémissants bois d'oliviers, beautés simples et banales, vraiment trop à la portée de tout

le monde qu'on laisse dédaigneusement à la rêverie des poètes égarés, des maniaques du sentiment et de la romance... et aux sinistres gymnastiques des suicidés!

A Monte-Carlo surtout, jamais personne, dans ce feérique abri de songes, parmi ces souples balancées de branches, parmi cette luxuriance embaumée de thyrses et de corolles. A peine de loin en loin, quelque passant hâtif qui, sans rien voir, sans s'alanguir des parfums épars, traverse ces parterres de lueurs parce que son trajet en est raccourci, et dont aussitôt un garde inquiet épie la silhouette fuyante. Paradis désert, silence si funèbre qu'on croirait ces prodigieuses fleurs poussées sur un tombeau. Même abandon et solitude plus tragique encore dans les jardins ombreux de Monaco qui, perchés sur le roc, érigent leurs feuillages dans le ciel, frémissent en plein azur et dominent à pic l'immensité bleue que l'on découvre entre les palmes et les branches convulsées des arbres. Délicieux refuge de paix et de joie qui n'abrite guère qu'entretiens d'amants coupables et gigotements de pendus!

Car jamais l'élégante société ne s'y risque. Pourquoi s'y attarderait-elle? Elle n'a ni le goût, ni le loisir du rêve. Et à quoi bon perdre du temps en des recoins où l'on ne voit personne, où l'on n'est pas en vue? Avoir fait voyager tant de magnifiques robes, tant de chapeaux adorables pour n'être qu'une calme et radieuse fleur au milieu des autres fleurs, quel gaspillage de soins! Sans compter que le plaisir serait médiocre de cette exaltation dans l'allégresse du ciel, de la lumière, de toutes les grâces de la nature! Le vrai plaisir, c'est la fête, c'est la continuation vertigineuse, dans ce décor qu'on ne regarde pas, de la farandole que l'on mène partout. Le vrai plaisir, celui pour lequel on déserta l'amusette, les flirts et les triomphes de Paris, c'est l'amusette, les flirts et la parade dans la griserie plus violente des milieux de joie et des villégiatures de volupté. Si, parfois, l'on grimpe dans une automobile ou bien on s'alanguit dans un landau sur les routes qui, parmi les fleurs, sont autant de balcons admirables au-dessus de la mer, c'est beaucoup moins pour jouir de l'atmosphère dorée, de la soie chatoyante et azurée des flots que pour des rendez-vous de mondanité : régates ici, polo ou gulf quelque part, déjeuner à tel cabaret juché sur les cimes, thé et papotage dans le palmarium de certain hôtel célèbre pour sa rumeur d'élégante potinière.

Voilà, pour nos hannetons fébriles et nos frénétiques hannetonnettes, le véritable enchantement du Midi : Doux murmure des halls de restaurant, rayonnante lumière des théâtres, des salles de concert, fleurs dans les vases qui ornent les tables à thé, et, au lieu des graves harmonies de la nature qui frissonne sous le soleil, sous l'air léger, le perpétuel bourdonnement de la comédie mondaine! La volupté réelle c'est de passer sans cesse d'une robe dans une autre, de piquer chaque jour trois ou quatre chapeaux sur cette jolie petite tête vide, aux yeux de folie, qui n'écoute rien, ne réfléchit à rien et jacasse comme l'oiseau chante, à laisser derrière soi un sillage d'esbroufe, de frou-frou, de désirs, de curiosité pour se rendre de l'hôtel trés chic au restaurant plus chic encore, où les grands voiles de gaze et la blancheur frissonnante des boas font si bien dans la douce lumière qui transparait des abat-jour roses, de quitter les boutiques à la mode, toutes scintillantes de pierreries et tapissées de dentelles précieuses, pour les salles de spectacle où la luxueuse forfanterie des courtisanes, le faste des rastaquouères triomphants excitent hommes et femmes au gain, à la lubricité, à la parade magnifique et coûteuse.

Atmosphère de vice, de cynisme, de bluff, de corruption. Dans ce tohu-bohu fiévreux pas d'autre valeur que l'argent, pas d'autre signe de supériorité que l'étal du luxe. Le bookmaker enrichi écrase de son arrogance, de son or, de sa piaffe quelque glorieux artiste, quelque savant illustre, mais de train plus modeste; la moindre princesse de station balnéaire, louche aventurière de casinos cosmopolites, humiliera de ses succès, de ses bijoux, de son brillant cortège, l'élégance discrète d'une femme de noble race ou de haut mérite.

Foule exotique, bigarrée, éclatante et tapageuse comme une volée de perroquets et de perruches, où aucun contrôle n'est possible, où toutes les hiérarchies ordinaires s'effacent, même celles du bon ton, de l'esprit et de la distinction réservée, car dans ce hourvari, cette perpétuelle fanfare et cette trépidation, il faut être voyant, s'agiter, parler fort.

C'est le triomphe du rastaquouérisme. Après toute cette esbroufe en langues et en mœurs étrangères, quel soulagement de retrouver, dans une campagne paisible, le doux parler de France et nos coutumes simples! C'est aussi le triomphe du cynisme. Merveilleuse école de perversité. D'autant plus dangereuse qu'elle est plus séduisante : L'apothéose du faste, de la gogeaille, de la galanterie. Partout l'or, les bijoux, les dentelles, tous les plaisirs d'apparat que le lent et honnête travail procure avec tant de peine, mais dont la galanterie si vite vous plastronne et vous gave. Enveloppement de sensualité, de jouissance matérielle, de farniente ébloui et crispé, qui décourage du patient effort, de la vie saine et grave! Pour la chute l'occasion est aussi fréquente que la tentation. De cette atmosphère artificielle et dégradante que l'honnête homme préserve sa femme et ses filles! Mais qu'il s'en écarte lui-même et qu'il en

détourne ses fils, car elle est, dans son fièvreux enchantement, conseillère de toute corruption.

La joie bestiale, l'ivresse de la parade, la galanterie, l'or! L'or surtout! C'est son royaume. Pour beaucoup d'êtres en effervescence sur ces rives de fête sa splendeur immonde éteint le rayonnement du soleil. Lorsque, à l'un des tournants de la Corniche, on découvre soudain, dans cet harmonieux panorama de baies mystérieuses, de montagnes aux lignes souples baignant dans l'azur moiré les frissons verts de leurs pins, l'amas hideux et criard des bâtisses neuves de Monte-Carlo, tout de suite le regard est attiré par des tourelles dominatrices, des dômes arrogants : Sans doute quelque monument de la ferveur populaire, église, palais historique? Illusion! Ici, il n'y a pas un peuple, pas de souvenirs historiques, pas d'autre ferveur que celle de l'argent. C'est le Casino, magnifique et clinquant, qui est la Cathédrale! C'est là que s'abrite le Dieu! C'est là que du matin au soir, s'engouffre l'éternel pèlerinage de tous les affolés de l'Univers qui, dans un vertige mystique, attendent du seul miracle la richesse. Et c'est là qu'il faut nous hâter de descendre pour voir nos hannetons bourdonnants et nos gracieuses hannetonnettes dans leur trépidation hallucinée.

Car s'ils se pavanent au théâtre, potinent aux thés, s'étalent dans les salles de restaurant et cherchent partout à distraire par la fièvre leur ennui, ce n'est que l'accessoire brillant qui ne leur fait pas perdre de vue l'essentiel. Et l'essentiel, c'est l'or, dont on a tant besoin pour la parade, l'or qu'il faut à tout prix conquérir et que, en quantité si grande, on n'espère plus que du miracle.

Cette lutte folle de l'humanité impuissante, contre la chance sur laquelle elle n'a aucune prise ,est pour un observateur de sang-froid le spectacle le plus tragique et le plus bouffon. Dans le sanctuaire de l'or, le soleil ne brille pas. Comme si la moisson d'or sur les tables dégageait une lueur suffisante, volets et rideaux cachent la joie du ciel et du paysage, la blonde limpidité de la lumière. Errant dans ces salles sinistres, j'ai toujours eu l'impression d'être reclus en de fantastiques coffres, assez vastes pour contenir une foule piétinant dans les demi-ténèbres et venant s'entasser, bouche grimaçante, doigts crispés, yeux de fièvre, autour de l'averse d'or qui scintille sous les abat-jour concentrant sur elle toute l'électrique clarté. Quelle procession hébétée! Et le silence des grands drames! On ne perçoit que le tintement du métal et le brouhaha de ce piètinement perpétuel.

Désertant pour cette ombre l'allégresse du jour limpide, sans cesse la fourmilière humaine afflue aux vomitoires qui s'ouvrent sur l'illusoire curée, comme les mouches s'abattent au sucre décevant des pièges. Tant qu'elle est dans la lumière et dans la vie, elle jase, rit et se gausse. Si artificielle que soit l'atmosphère de cette cité pourrisseuse, les femmes y sont encore des femmes, et les hommes y gardent passions et sentiments mâles (le mot « viril », que j'avais au bout de ma plume, serait excessif pour de tels fantoches!) Mais à partir de la minute où ils se jettent dans l'antre, finies l'élégance, la gaîté, la tenue! L'aimable jaserie cesse, les rires s'éteignent, les flirts eux-mêmes sont suspendus, les visages se durcissent, les mains se crispent sur les réticules et les bourses, les doigts sont fébriles aux goussets. Dans cette surexcitante musique de l'or, dans ce bruit d'éternelle procession qui, au bout d'une heure, finit par retentir sur les nerfs épuisés, comme un grondement de mer, il n'y a plus d'hommes ni de femmes, il n'y a que des joueurs. C'est à peine si, dans la fièvre et l'irritation de cette lutte si vaine, si dérisoire, l'homme se souviendra des différences de sexe et des devoirs de galanterie pour un menu service à rendre, si la femme, n'ayant plus d'argent dans ses mains chargées de bagues, se rappellera que sa beauté peut émouvoir les hommes. Mais ce n'est point ici que s'éveilleront leurs désirs.

Voilà donc le troupeau dans la fournaise. Comiques en vérité les salamalecs de dévotion qu'on exige pour l'or et la cohue qui le convoite. Chapeau bas! on est dans le Temple, chez le souverain! Dans cet entassement de filles, d'aigrefins, de rastaquouères, de guenilleux amoraux, de pittoresques vide-gousset, on proteste si, par une inconsciente marque de malaise et de dégoût — retire-t-on son chapeau au bouge? — un visiteur distrait reste couvert. Ne serait-ce pas pourtant d'une administration sage que lui laisser les deux mains libres pour mieux défendre ses poches? Saluons donc l'ignominie régnante pour avoir le droit de la bien regarder!

Pauvres honnêtes gens que l'appât du gain, que l'incorrigible folie du miracle attirent vers cette danse de l'or! Pauvres dupes qui croient s'y divertir, avoir de grandes émotions, des spectacles d'élégance et de beauté!

Raillons leur folie, plaignons cette erreur, car rien n'est plus lugubre ni plus suprêmement dénué d'élégance. Peut-on rêver spectacle plus morne que celui de ces êtres ahuris, crispés, sans autre désir que le gain, dégradés par cela seul qu'il ne vivent ni par l'esprit ni par la chair, et qui piétinent, hagards, fantomatiques, autour des tables où, sans arrêt, l'or roule et tinte. Dans quelle bataille décevante ils usent et surexcitent leurs nerfs! C'est la chance qu'ils prennent au collet! C'est le hasard dont ils prétendent déjouer les ruses! Comme si la logique de l'homme pouvait avoir raison des caprices du sort! Aussi cette lutte impossible, démente, paradoxale,

brise-t-elle leur énergie, les affige-t-elle d'une torpeur hallucinée, ne tarde-t-elle pas à faire de tous, malgré les sourires intermittents de la fortune, des épaves ballottées par les remous de la cohue ! De là leurs attitudes harassées, leurs gestes las, leurs visages d'angoisse et de spleen.

Voyez les, hommes, femmes, se traînant d'une table à l'autre, ne sachant que tenter contre la chance puisqu'il n'y a rien à faire pour la vaincre et ne pouvant même pas se donner l'illusion de l'effort ! Comme des fous qui, en liberté au milieu de torrents et de tourbillons, iraient tour à tour dans chacun d'eux écarter leurs doigts pleins d'or avec le ridicule espoir de retirer quelques paillettes éparses dans les flots, de temps en temps, avec une allure de somnambule, ils s'approchent d'une de ces rondes sonores du métal, voient leur offrande emportée par elle sans que leurs calculs ou leurs fétiches puissent rien pour en modifier le cours fatal, et un peu plus déçus de leurs combinaisons vaines, de cette vaine tension nerveuse, viennent, après quelques minutes de piétinement mélancolique, faire enlever un peu de leur argent par une autre ronde !

Dans cette bataille d'avance perdue contre le hasard, les plus frénétiques, les plus convaincus de la toute puissance humaine, chiffrent, pointent, raisonnent, comparent. Les mains fébriles se crispent sur le crayon qui note, sur le stylet qui perce des numéros et des colonnes. Jolies mains de femmes parfois, douces mains pâles, mains de caresse et de tendres soins, qui pourraient si bien faire ailleurs œuvre d'enchantement ! Au milieu de leur fièvre souvent hargneuse et qui pour rien chipote, les plus résignés, ne cherchant pas à se leurrer sur leur impuissance, attendent, avec le regard vague de la foi et des airs touchants de supplication, le miracle qui les enrichira. Et, comme dans les plus fameuses chapelles de pèlerinage, Lourdes, Fourvière, où les prêtres affluent si nombreux que plusieurs célèbrent la messe en même temps et qu'il y en a toujours pour la dire aux nouveaux débarqués, du matin au soir, sans cesse, la monotone et tragique céromonie se prolonge, dans le silence, dans le recueillement, dans l'angoisse et l'attente éperdue. En étudiant bien les crispations des physionomies on arriverait à surprendre sur les lèvres de certaines femmes des mobilités d'oraisons et de marmottements dévots ! Et sans cesse aussi, comme dans les sanctuaires où plusieurs offices sont célébrés en même temps, la sonnette du jeu — Rien ne va plus ! — tinte, ponctue le silence, dessine l'arabesque de ses sons grêles sur l'accompagnement de ce triste, de cet agaçant bruit de pas qui jamais ne s'arrête et qui fait songer à la rumeur de l'Océan.

Quelle déception aussi pour ceux qui pensent avoir là vision d'élégance et de beauté ! Quelques filles assurément s'y pressent, empanachées pour la parade galante de tout à l'heure et de plus tard. Rebondies sous l'étoffe claire, leur hanches roulent, leurs croupes se tendent, et les grands voiles qui palpitent autour de leurs visages ajoutent à leurs œillades de voluptueuse arrogance, à la pourpre de leurs lèvres voraces, à leurs paupières bistrées, comme la dérision de je ne sais quelle virginale candeur. On s'émeut parfois de souples démarches onduleuses et de belles attitudes lascives, et il arrive aussi qu'on découvre des hommes de fière distinction. Mais en général quelle mélancolique et triste humanité, quels accoutrements de chez la marchande à la toilette, quel ramas de pierreuses, de maritornes bouffies, de vieilles gardes molles et velues, de dandys d'hôtels meublés, de gentilshommes râpés s'évertuant avec rage, avec hébétude, pour leurs maigres matérielles ! Tels sont le plus souvent les spectacles de faste et d'élégance qu'on a sous les yeux : Petits bourgeois grincheux et potiniers s'obstinant là pour arrondir leurs rentes et qui, décavés, unissent leurs grogneries dans les encoignures ou geignent dans le compartiment du train qui les ramène à leur pot-bouille de Nice ou d'ailleurs, filles galantes qui, soucieuses de réduire au minimum leur exténuant office, s'acharnent avec une passion hargneuse à faire fructifier le salaire de leurs gymnastiques nocturnes; mystérieux aventuriers, aux regards cyniques, au faciès hâve, balafré de rides, où toutes leurs angoisses de tables de jeu, de mauvais quarts d'heure, peut-être même de correctionnelle sont inscrits en marbrures de fiel, en ravines grimaçantes. Foule banale et grise de mercantis, de gotons et de cuisinières, de bourgeois rondouillards, de carnassiers aux allures voraces, où, de temps à autre, se détachent un visage de grâce, une silhouette harmonieuse et claire de jeune femme.

Et dans ce morne troupeau s'enfiévrant jusqu'à la démence pour la reconquête de son or à mesure qu'il le perd, et risquant (dans cette rage épileptique que donne le sentiment de l'impuissance et qu'ont ressenti peu ou prou tous les joueurs) de s'entêter jusqu'au détroussage complet, jusqu'au suicide, apparaissent tragiquement toutes les épaves de Paris. Tous ceux, femmes ou hommes, qu'on a connus puissants, adulés et qui, ayant perdu soit leur beauté dont elles vivaient en splendeur, soit leur sang-froid, leur force de travail et leur prestige, et n'ayant pas l'énergie de se recréer une existence propre, cherchent à marauder leur pain et leur luxe quotidiens autour des tables de jeu.

Quel est donc ce visage blême, fripé, jauni, aux paupières gonflées, aux yeux clignotants ? Quelle

est donc cette silhouette de pauvre oiseau de nuit qui, effaré dans la lumière, semble jeté là par quelque rafale ? N'est-ce pas la belle Mme de X... dont, trente ans, le nom fameux fut sans cesse répété aux échos des deux mondes ? Quel désastre ! Quel effondrement! Un cyclone social a donc bouleversé sa vie et trahi soudain sa vieillesse si longtemps masquée sous l'émail ? Après s'être si longtemps prélassée dans les voitures, elle semble ne plus savoir marcher. Dans sa robe d'un luxe fané et qui visiblement sort de chez la fripière, elle sautille comme un quadrupède plusieurs années reclus et qui se risquerait hors de sa cage. Si longtemps séparée de la vie par l'artifice dans lequel elle a vécu, elle paraît ne plus savoir se tenir dans le brouhaha des humains. Quelle expiation de sa sotte et lamentable existence sous les lustres ! Une vieillesse ridicule, et ni le moyen ni le goût de se refaire une autre vie ! Comme un oiseau affolé et bancroche qui se réfugie dans l'asile où il espère trouver quelques grains, elle sautille vers le jeu. Sitôt qu'elle est passée, les filles, habituées des courses, des théâtres et des restaurants de Paris, qui si souvent jalousèrent sa figurine XVIIIe siècle et son charme de jolie poupée, la reconnaissent avec stupeur sous tant de ravages, se gaussent de cette ruine bouffonne et chuchotent en se poussant du coude « La vieille de X... ! ». Inactive à la table de jeu où elle a tout un long après-midi pour risquer ses deux ou trois pièces de cent sous qui si vite seront ratissées, elle ne sait que faire, elle a des attitudes d'agonie et de lassitude, elle semble gênée de sa gloire mondaine qui survit à sa beauté déchue... à moins qu'elle n'en soit fière et qu'elle ne compte sur l'émotion qu'elle peut encore produire sur les jouvenceaux, sur les exotiques, pour de suprêmes succès qui l'alimenteront.

Mais voici que, derrière les frisettes de sa perruque rousse et le panache de son grand chapeau, se profile un sinistre visage, maintenant atone, mais que l'on connut jadis impertinent et fier. Un quart de siècle plus tôt, quelles espérances, quel avenir ! Spirituel, éloquent, favorisé d'un succès immédiat, il n'avait qu'à se montrer pour séduire les salons comme les foules. Homme de tribune, il semblait né pour trouver les heureuses formules qui eussent guidé l'humanité d'aujourd'hui. Hélas ! le caractère n'était pas à la hauteur du talent, l'ambition était trop âpre pour être patiente et pour attendre la gloire solide de la lente montée par l'effort et les services rendus ; et, comme il arrive toujours, notre escaladeur au front d'audace perdit pied et culbuta. A présent le voici, regards inquiets, face aveulie et gestes louches, parmi les guenilleux impuissants, hypnotisés par la roulette, et, comme eux, à l'affût du louis qui le ravitaillera...

Pittoresques exemples de hannetonnerie trépidante, vertigineuse, mais qui n'est pas une leçon pour nos hannetons esbroufeurs et nos hannetonnettes éperdues, beaucoup trop épileptiques et bourdonnants pour réfléchir, et bien trop ivres de leur vaine agitation pour en comprendre le péril et pour s'amender.

O les belles fleurs de casinos qu'il faut savoir regarder sur la Côte d'azur !

GEORGES LECOMTE.



LA VIE LITTÉRAIRE

René Bazin

RENÉ BAZIN : *Les Oberlé. Donatienne* etc. . *Récits de la plaine et de la montagne. Croquis de France et d'Orient* etc. Calmann-Lévy, éditeurs). — JEAN AJALBERT : *L'Auvergne* (P.-V. Stock, éditeur . — Vicomte DE BROC, *Paysages poétiques et littéraires* (Plon, éditeur.)

René Bazin est peut-être le seul académicien de France qui habite Angers (Maine-et-Loire). Il a été étudié avec amour par le vicomte de Broc, homme de lettres, lauréat de l'Académie.

Cet écrivain, c'est le vicomte de Broc que je veux dire, prononçait ce beau jugement psychologique : « Cet attachant écrivain — cette fois-ci c'est René Bazin que le vicomte de Broc veut dire — ce délicat romancier est professeur de droit. Le roman l'a disputé au dédale des lois. L'imagination habite partout. Celle de René Bazin ne l'a pas conduit à la jurisprudence ; elle l'a plutôt aidé à en sortir. Sa plume a vite conquis les esprits d'élite. Les sentiments les plus élevés, la plus saine morale distinguent ses œuvres, où les qualités du style ont obtenu les suffrages des meilleurs juges. »

Et le vicomte de Broc, homme de lettres, lauréat de l'Académie, critique littéraire dont il ne faut pas négliger les appréciations, résumait ainsi une existence utile à la littérature contemporaine.

« Dès ses premières productions, René Bazin a fait concevoir les espérances qu'il a réalisées. *La Sarcelle bleue*, *Mme Corentine*, *Ma tante Giron* n'étaient que l'aurore des jours qui se sont levés pour lui. *Une tache d'encre* attira l'attention de l'Académie qui couronna en 1896, par le prix Vitet, l'ensemble de ses œuvres. *Humble amour*, *De toute son âme*, *La Terre qui meurt*, *Les Oberlé*, *Donatienne*, sont les étapes d'un chemin brillamment parcouru, et les degrés de l'ascension que doit ambitionner tout artiste et tout écrivain. »

On est bien fâché de ne rendre qu'un hommage insuffisant et précipité au vicomte de Broc, homme

de lettres, lauréat de l'Académie. Mais nous allons nous servir de ses idées pour nous guider à travers l'œuvre pas très compliquée de René Bazin, professeur de droit, voyageur, romancier, et, pour tout dire, académicien.

Il est bon de diviser René Bazin pour le comprendre bien. Il y a en lui le voyageur. Il y a le rural. Il y a le patriote. Il y a le réaliste. Il y a l'idéaliste. Et tout cela ne fait que René Bazin.

*
* *

Sachons aimer les récits de voyage de René Bazin. Ils sont vraiment aimables.

Le vicomte de Broc, homme de lettres, lauréat de l'Académie, en a parfaitement saisi et non moins parfaitement exprimé tout le charme délicat et discret. Il a écrit :

« Les voyages ont été pour M. René Bazin un moyen de peindre avec les couleurs de son pinceau les couleurs observées avec les yeux d'un lettré. Il en a rapporté *Sicile*, *Terre d'Espagne*, les *Italiens d'aujourd'hui*, *Croquis de France et d'Orient*.

« Il n'a quitté la terre natale que pour y revenir, et dans tous ses écrits il s'est inspiré des sentiments, des croyances qu'on respire en province plus qu'ailleurs. Il a décrit la campagne en campagnard, les paysans en psychologue compatissant, la nature en poète ».

C'est certain. René Bazin est animé d'un sentiment intense de la nature, qui paraît dans son œuvre tout entière, et lui communique sa séduction la moins discutable.

René Razin lui-même a fait fort sagement sa déclaration d'amour de la nature et expliqué de la manière la plus persuasive pourquoi il l'aime.

« Il y a la campagne, la vraie, celle des guérets, des landes, des bois, des montagnes, la campagne reposante et pleine de rêve. Celle-là, je sens que j'en parlerai avec prédilection. Je l'ai connue tout enfant, à l'âge où les petits qui sont toucheurs de bœufs commencent à prendre l'aiguillon, portent la soupe aux hommes qui fauchent, et reviennent si fiers, le soir, dans le silence des brumes, à califourchon sur la vieille jument qui a l'air de les bercer. Et je crois que ceux qui ne l'ont pas vue avec leurs yeux de 10 ou de 12 ans ne l'aimeront jamais de cet amour-là. Elle veut des âmes tout à elle, des âmes fraiches parce qu'elle est fraiche, des âmes jeunes parce qu'elle est l'éternelle jeunesse. Hélas ! et nous changeons tandis qu'elle demeure : mais il nous reste une faculté d'émotion et l'harmonie se retrouve ensuite au premier rappel du passé, pour un lointain de futaie bleue, pour une branche de pommier fleuri, pour un jardin de banlieue avec trois brins de lilas et un vieux peuplier. »

Joli couplet doucement passionné; mais René Bazin ne le chante pas toujours car il est un homme plein de retenue. Et dans ses récits de voyage, il apparaît surtout comme un reporter de bonne compagnie.

Il dit simplement des choses simples. Il est curieux de la nature, de l'art et de la vie, un peu de ceci, un peu de cela, et ses récits ne sont pas très profonds, ou très véhéments, mais calmes, raisonnables et « sages comme des images ».

Ils instruisent, notez-le, ils instruisent des hommes et des mœurs. Ils instruisent avec une aimable légèreté qui parfois se fait badine autant qu'il est permis, mais rarement. On y trouve des documents, des tableaux, des esquisses, des idées générales et des anecdotes. René Bazin est un honnête homme on voyage. Je crois bien que quelqu'un l'a dit avant moi, et que ce n'était pas le vicomte de Broc.

Sachons aimer les récits des voyages de René Bazin, parce qu'ils sont le genre de littérature où sa plaisante netteté le sert le mieux, et parce que à ses observations fines et justes, son imagination ajoute quelque chose. Et ici son imagination paraît assez riche ; ailleurs, dans ses romans elle semble plutôt un peu pauvre.

Mais aimons tous les récits de voyage quels qu'ils soient, surtout s'ils s'appliquent aux régions françaises. Nous avons été prodigues d'œuvres admirables sur les paysages et les mœurs de toutes les nations. Apprenons à nous regarder de plus en plus nous-mêmes. Ayons de la reconnaissance pour les écrivains qui ont voulu contempler avec plus d'attention les beaux spectacles de la terre de France. Voici que Jean Ajalbert vient de compléter et de renouveler son livre sur *L'Auvergne*. Il est voyageur, curieux et subtil, et parfois délicieusement attendri. René Bazin a observé, avec une gracieuse complaisance d'autres provinces, et les récits de ses voyages ne sont-ils pas le meilleur de son œuvre !

*
* *

Mais le vicomte de Broc nous appelle et nous fait ressouvenir que René Bazin ne fut pas un voyageur seulement. Laissons donc ce voyageur qui nous agréait, et suivons jusque dans ses métamorphoses, qui ne le modifient guère, le talent assez uniforme d'un écrivain qui a beaucoup entrepris.

René Bazin a voulu développer dans ses romans des sujets grandioses, s'égaler à ses grands sujets. N'est-il pas un joueur de flûte qui veut battre du tambour ? un jeune David, au cœur généreux, qui s'applique à porter les armes de Goliath, mais est

accablé par leur poids. Du moins, René Bazin par l'heureux choix de ses sujets, a su accrocher à son nom des discussions considérables ; et son nom, à quelques-uns, parut considérable, lui aussi.

Comme le dit notre ami le vicomte de Broc, homme de lettres, lauréat de l'Académie :

« Les tentations qui appellent les familles rurales loin des champs désertés où ne retient plus l'amour du pays natal excitent de justes plaintes et de patriotiques alarmes. Ce grave sujet a inspiré *La Terre qui meurt*. Le thème, souvent traité par les économistes, y est développé sous une forme éloquente et plus persuasive que le raisonnement. »

La Terre qui meurt, c'est la ferme vendéenne de la Fromentière. Elle n'est plus le lieu sacré que tous aimaient, défendaient, d'où personne ne songeait à s'éloigner. Toussaint Lumineau, vieux paysan attaché à la terre qu'ont cultivée tous les siens, est resté veuf avec cinq enfants. Mais tous les enfants veulent quitter la campagne et courir les villes, sauf Roussille qui personnifie l'amour du sol et les énergies de la race, Roussille qui aime la terre dont elle est l'enfant, terre fidèle, terre brave, terre d'amour, tour à tour mouillée et brûlée où l'on dort le dernier sommeil, dans le vent chanteur, à l'abri de la croix. Roussille épousera le valet de ferme Jean Nesmy, et tous deux rendront la vie à la Fromentière.

Cependant ils ne parviennent pas à donner la vie au roman qui conte l'histoire de la Fromentière. Sans doute, nous trouvons dans ce livre des tableaux champêtres qui témoignent une fois de plus que le cœur de René Bazin frémit devant la nature modérée de sa région natale. Quelques caractères sont posément et lentement tracés. Mais, quelle mollesse dans un livre où il aurait fallu tant de vigueur ! René Bazin a voulu plaider contre l'abandon des villages, danger social dont on ne saurait trop s'inquiéter. Il n'a pas vivifié la thèse par le roman ; c'est la thèse qui a soutenu le romancier. Le romancier avait grand besoin de ce soutien.

Or l'économiste judicieux qui s'effraie de la dépopulation des campagnes allait se transformer en patriote curieux de l'état d'âme des provinces perdues. Proclamons l'habileté de René Bazin à choisir les sujets les meilleurs pour émouvoir des lecteurs français.

« Nous avons suivi, écrira le vicomte de Broc, critique littéraire, la marche d'un talent en possession de lui-même et qui s'est affirmé avec éclat dans ses dernières productions où *Les Oberlé* occupent une grande place. »

Oui, *Les Oberlé* occupent une grande place dans les dernières productions de René Bazin. Est-ce une raison suffisante pour leur en faire occuper une très grande dans les dernières productions de la littérature française contemporaine ?

Le sujet est un drame profondément humain, mais surchargé et diminué par les vaines agitations d'un mélodrame superflu. René Bazin a voulu étudier les conflits familiaux qui naissent fatalement de la situation d'une province conquise : tous ces conflits se présentent *a la fois* dans la famille des Oberlé.

Le grand-père Oberlé, ancien député protestataire, balbutie sa douleur de la défaite et la persistance de son patriotisme français qu'une paralysie ne lui permet plus de crier comme autrefois. Son fils, au contraire, entraîné par les intérêts pratiques de la vie active subit d'un cœur consentant la domination du vainqueur. Sa femme lui obéit, mais n'est pas sa complice, car elle demeure attachée à l'ancienne Alsace.

Les enfants sont divisés. Jean, le fils, garde l'amour de la France ; il a l'instinct de la race. Sa sœur Lucienne est Allemande car elle est ambitieuse et parce qu'elle aime le lieutenant von Farnow qu'elle doit épouser, Jean, de son côté, aime on ne peut mieux, Odile Bastian, patriote française comme lui. Que de drames, mon Dieu, que de drames se préparent ! Ils s'accomplissent tous.

Jean déserte l'armée allemande où il a été incorporé comme volontaire d'un an. Il est dénoncé par son futur beau-frère von Farnow qui obéit, ce faisant, au devoir militaire. Jean n'épousera pas Odile, Lucienne n'épousera pas le lieutenant.

Il est des sujets heureux. Celui-ci dans sa tristesse en était un. Il est des livres heureux. Celui de M. Bazin, malgré son abondance indolente et lente, en est un. Il est des auteurs heureux. M. René Bazin en est un. Il est même un auteur trop heureux. Je me demanderai, toute ma vie durant, comment il se fait que *Française du Rhin*, le meilleur roman de Charles de Rouvre, paru quelques mois avant les *Oberlé*, qui développe avec beaucoup plus de force et de rapidité le même drame ou, si vous voulez, la même tragédie que les *Oberlé*, qui est plus pittoresque et plus varié, qui a, par surcroît, des qualités de même nature que les *Oberlé*, qui est écrit dans une langue correcte et discrète comme la langue de René Bazin, demeure aujourd'hui encore un livre presque inconnu, alors que les *Oberlé* sont devenus presque populaires dans la bourgeoisie.

Je me le demanderai toute ma vie et peut-être que jamais on ne me répondra. Mystères impénétrables du succès littéraire ! Le succès a ses raisons que la raison ne connaît pas !

*
* *

Sans doute, quelques personnes bien intentionnées

sont promptes à exalter l'œuvre estimable et grise un peu plus qu'il n'est indispensable ou qu'il n'est équitable. Et si nous quittons le spécialiste adroit de la dépopulation des campagnes et du patriotisme douloureux des provinces annexées dont on a voulu faire le grand romancier social des temps modernes, pour considérer le romancier d'imagination paisible et faible qu'il fut depuis *Stéphanette* jusqu'à *Donatienne*, nous verrons encore qu'on ne veut point nous laisser notre liberté de jugement et qu'il y a dans différents milieux en faveur de René Bazin un parti-pris de glorification dont il pourrait bien un jour devenir la victime.

Evidemment, nous sommes sensibles aux progrès réalisés. Il y a loin du romancier innocent et conventionnel déjà gracieusement nuancé, mais un peu naïf tout de même de *la Sarcelle Bleue* de *Une tache d'encre*, de *Madame Corentine* ou de *Ma tante Giron*, à l'auteur de *Donatienne*, qui possède enfin quelque sentiment de la vérité.

Nous suivons volontiers l'histoire de cette *Donatienne*, mariée au pauvre Breton Jean Louarn qui, mère de trois enfants, et poussée hors de chez elle par la misère accepte une place de nourrice, qui lui est offerte à Paris. Là, elle se laisse prendre aux séductions que le séjour de la capitale multiplie, comme on sait, pour les nourrices. Elle oublie dans le vice pénible et mesuré son mari jusqu'au jour où le souvenir de ses enfants, ravivé en elle par un procédé de petit mélodrame, la ramène au foyer. Nous sentons ce que ces ruraux bien disants ont de factice.

« Louarn pensait : Comme elle raisonne déjà ! Il faudra faire attention, avec elle ! *Ça souffre déjà presque comme une grande.*

« Allons, mes petits, fit-il tout haut, levez-vous ! Venez en bas ! *Il faut vivre* !

Et tant d'autres exemples ! Nous savons gré à René Bazin de n'avoir pas consenti à nous présenter encore les horribles paysans que les naturalistes faisaient vivre — avec tant d'intensité d'ailleurs — d'avoir substitué à leur pessimisme excessif un optimisme même exagéré, d'avoir prêché avec une onction élégante la religion de la souffrance humaine, et nous ne lui tenons pas rigueur d'avoir créé pour nous des paysans de salon, qui surveillent un peu trop leurs idées, leurs sentiments et leur langage. Mais quand on vient nous dire que René Bazin a enfin, enfin ! donné ce roman social que nous attendions depuis plusieurs siècles, quand on vient nous dire que l'évolution de notre littérature aboutit naturellement à *Donatienne*, à René Bazin et les rend possible, l'un et l'autre, que Balzac, George Sand, Flaubert, Zola et leurs héros sont bien incomplets si on les compare aux héros de René Bazin et à René Bazin, nous protestons malgré nous contre les hardiesses aventureuses de cette critique méridionale, et parce qu'on a trop voulu le comparer à Balzac, nous voyons surtout les ressemblances de René Bazin avec l'auteur de la *Neuvaine de Colette* ou avec celui de *Mon oncle et mon curé*. Ne louons point furieusement, envers et contre tous !

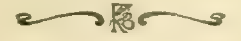
En fait, René Bazin, qui a gardé quelque chose du bon jeune homme, est avant tout un honorable « essayiste ». C'est un sage et charmant bourgeois des lettres. Il est romancier aussi complet qu'on peut le devenir lorsqu'on n'est pas un romancier-né. Il a le culte de la beauté morale ; comme nous l'approuvons ! Il a toutes sortes d'excellents sentiments étriqués. Ses idées sincères et prudentes sont fades et candides, un peu écœurantes à force d'être douceâtres. Mais sans doute le sirop de René Bazin, bien préparé selon la formule, est tonique. Tant de vertu et tant d'honnêteté !

Du moins toute son œuvre manque de fermeté et de sûreté. Elle se recommande, — cette œuvre si recommandable ! — par le style. Harmonie toujours nouvelle de notre langue ! Clarté, pureté, sobriété, douceur traditionnelle ! La vigueur manque seule à ce style, mais c'est parce que René Bazin ne lui fait pas traduire de pensées vigoureuses.

Ses livres sont raisonnables à outrance, pondérés, précis, polis et lents, car René Bazin habite dans l'exquise province française où chacun a le privilège de n'être jamais pressé. Ils sont élégants, ils sont distingués ; ils ont tous les mérites qui n'empêchent pas les livres et les écrivains d'être un peu insignifiants. René Bazin est assez dépourvu de personnalité pour que cela finisse par lui en constituer une. Ou plutôt il n'a de personnalité que par contraste avec les autres. Il ne fut pas Parisien, quand tout le monde le fut. Il n'était pas « rosse » quand tout le monde l'était. Il n'est pas ceci, il n'est pas cela ; il ne ressemble pas à celui-ci, il ne ressemble pas à celui-là... A l'heure où toute la littérature nouvelle est inquiète et vibrante, la sienne est paisible et molle. Elle est une honnête littérature d'arrière-garde.

On comprend très bien qu'elle rencontre des admirateurs discrets. C'est parce qu'ils sont discrets que ces braves gens dont je suis (et je m'en vante) se justifient d'être admirateurs.

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Comédie-Française : *La Plus Faible*, pièce en 4 actes de M. Marcel Prévost.

Comme M. Paul Hervieu, M. Marcel Prévost tire ses sujets de la réalité vécue et ne dédaigne pas l'étude des cas de conscience. L'auteur du *Dédale* sut ainsi nous intéresser et retenir notre attention par la *tragique* mise en œuvre de situations présentées par la vie, et dans lesquelles le talent de l'auteur se manifestait par la condensation des éléments que l'observation lui donnait. C'est ainsi que, dans ce *Dédale*, qui fut un succès et un succès mérité, nous avons vu posée avec énergie, sinon résolue, la question du second mariage après divorce, et celle de l'enfant qui reste à l'épouse divorcée. Les solutions d'ailleurs, ne sont, en semblables matières, elles ne sauraient être que des questions d'*espèces*, comme on dit au Palais, et variant à l'infini, suivant les circonstances qui accompagnent et précisent les caractères portés à la scène. N'importe, il est intéressant, il est méritoire d'employer la forme ramassée du drame, cette concise énergie qui est la marque propre d'un talent comme celui de M. Paul Hervieu, à mettre en pleine lumière les questions vitales qui nous oppriment et de la solution desquelles dépend le bonheur des individus, tout autant que la moralité des sociétés.

Guidé par des préoccupations assez identiques à celles de M. Paul Hervieu, M. Marcel Prévost a voulu examiner la situation de la Femme qui vit en dehors de l'union légale, et pourtant avec tous les dehors, avec toutes les apparences de la régularité. Il ne s'agit pas, vous entendez bien, de la femme légère, de celle qu'on appela si longtemps la femme entretenue, qui vit seule en apparence et qui a sa maison à elle. Il s'agit de la femme qui partage le foyer de l'homme qu'elle aime, et sa vie aussi, vie matérielle et vie morale ; qui a les mêmes préoccupations, les mêmes soucis, la même dignité que l'épouse, et à laquelle il ne manque, pour avoir son passe-port régulier dans ce qu'on est convenu d'appeler le *Monde*, que la consécration officielle de la Loi. Situation intéressante, d'autant plus digne d'intéresser un dramaturge qu'elle est plus fréquente aujourd'hui, et qu'au milieu de l'universelle révolte que nous constatons à l'endroit des usages établis, cette catégorie d'unions libres présente une sécurité, une dignité, parfois même un attrait et un charme qui manquent, faut-il le dire ? à tant d'unions régulières. Il est donc naturel et parfaitement légitime qu'une telle situation ait eu son dramaturge : M. Marcel Prévost l'a traitée dans sa nouvelle pièce : *La Plus Faible*.

Jacques Nerval, écrivain distingué, historien connu, déjà arrivé et qui a obtenu des sanctions officielles, a recueilli chez lui Germaine de Maucombe, femme séparée d'un mari indigne, et partage avec elle son foyer. Germaine est une exquise compagne, douce, caressante et dévouée, qui n'a qu'un souci : vivre dans le sillage de celui à qui librement elle s'est donnée, lui faire l'existence heureuse, parfaitement contente, comme celles qui, vraiment femmes, ne voient dans la vie qu'un seul objectif : l'amour, d'être l'ombre de Jacques Nerval, d'obéir à ses fantaisies, de n'exister que *par* lui et *pour* lui. Inutile d'ajouter que les deux amants ont une existence très retirée, car le milieu éminemment bourgeois duquel Nerval est sorti veut ignorer jusqu'à l'existence de Germaine, et d'autre part, Nerval est bien trop fier, il aime trop tendrement Germaine, pour l'exposer à telles humiliations par où certains réguliers se vengent d'un bonheur qu'ils ne peuvent avoir et qu'ils envient. Jacques Nerval partage donc sa vie entre son travail et son amour. Il ne reçoit dans son intimité qu'un seul ami Louis Gourd, son ancien camarade, qui est aussi son admirateur, homme excellent, plein de dévouement pour lui, et qui manifeste pour Germaine un sentiment fait de tendresse et de vénération. Gourd est aussi écrivain, mais il ne s'illusionne pas sur sa valeur : il sait qu'il n'a pas de talent : dès le collège il marchait dans le sillage de son ami — il s'appelle lui-même le sous-Nerval — et sa joie est de partager l'intimité de ce foyer. A Nerval dont il proclame bien haut les mérites, il ne saurait adresser qu'un reproche, celui de ne pas régulariser sa situation avec Germaine. Il le taxe d'égoïsme, de lâcheté. Mais Nerval résiste, par égoïsme peut-être, par désir de ne pas troubler ses habitudes, par crainte des difficultés qu'il rencontrera nécessairement dans sa famille — il y a de tout cela dans sa résistance — mais aussi encore et plus peut-être par cette crainte qu'éprouvent certaines natures nerveuses, impressionnables à l'excès, de voir s'atténuer le charme exquis du lien où la libre volonté tient lieu de tout, si l'on y vient substituer les sanctions officielles de l'union régulière.

Les circonstances vont se charger bientôt de donner tort à Nerval. A la suite d'une polémique de presse, le brillant historien se bat en duel. Grièvement blessé, on le transporte, non plus à son domicile quai d'Orléans, mais dans sa famille. Singulière famille, en vérité ! Si lâches, si médiocres ou si veules que nous soient apparus les milieux bourgeois où il nous fut donné de fréquenter jadis, nous en avons rarement rencontré des pareils à celui que M. Marcel Prévost nous décrit. Je sais bien que c'est à dessein qu'il le décrit tel et pour nous rendre plus intéressants ses personnages sympathiques. Le père de Jacques Nerval,

viveur fatigué et qui entretient rue Boccador une cabotine de café-concert, à laquelle il donne 1.500 fr. par mois. Le beau-frère de Nerval, l'avoué Lebrun, personnage prudhomesque et falot qui subit la domination de sa femme. La sœur de Nerval, épouse légitime — oh ! combien légitime ! — de Lebrun, qui est la *femme forte* de la bourgeoisie et qui mène toute la maison. Dans l'accident survenu à son frère, à la suite duquel celui-ci fut transporté chez elle, elle n'a vu qu'une seule chose : une occasion favorable, telle que sans doute nulle autre ne pourrait se produire de longtemps, pour ramener à sa famille ce frère qu'elle considère comme un dévoyé, pour l'arracher à l'influence de Germaine ! Cette *épouse* est vraie — du moins je la crois telle — quoique sans doute un peu caricaturale et légèrement grossie en ses traits essentiels par la volonté du dramaturge pour la beauté du contraste. La scène, en tous cas, est expressive et saisissante où Germaine, apprenant l'accident survenu à Jacques, arrive affolée dans la maison des Lebrun, se trouve en présence de tous les membres de la famille réunis dans la chambre voisine de celle du malade, et se heurte au mépris, à l'implacable refus de cette *régulière*, incarnant en sa personne toute la majesté du mariage. Lorsqu'un auteur esquisse sa pièce, ou du moins se représente, en une sorte de vision d'ensemble, les situations essentielles auxquelles elle donnera lieu, il est inévitable que deux ou trois scènes s'imposent à lui pour commander ou *déterminer* les autres. Cette confrontation de la maîtresse avec la famille de Jacques Nerval fut sans nul doute une des causes déterminantes du drame.

Germaine une fois partie, ou plus exactement chassée de la maison où son cher Jacques est étendu sans conscience, en danger de mort, la femme de l'avoué Lebrun n'a plus qu'une pensée : faire servir les événements au projet qu'elle caresse. Elle s'est introduite au quai d'Orléans, dans l'appartement de son frère que Germaine a quitté, et elle y a découvert une lettre écrite par Gourd à Germaine, dont les termes un peu trop familiers peuvent faire naître des soupçons sur la nature de leurs rapports. Vous imaginez le parti qu'elle en va tirer : forte de cette lettre, forte aussi des détails que lui donnent les domestiques sur la familiarité de Germaine et de l'ami Gourd, ayant appris enfin que Germaine s'est réfugiée chez celui-ci, elle échafaude toute une histoire d'après laquelle la jeune femme serait devenue la maîtresse de Gourd, et brusquement aurait passé des bras de son frère dans ceux de cet ami trop empressé. Elle arrive à susciter les soupçons dans l'esprit de Nerval convalescent, inquiet, nerveux, irritable, comme tous les malades, si bien que Nerval qui, tout d'abord, a repoussé avec indignation une telle hypothèse, en vient à l'admettre comme possible et à soupçonner l'ami dans lequel il avait mis toute sa confiance.

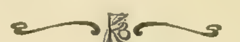
Et voilà bien, suivant nous, le point faible de la pièce, qui n'a pu passer, qui n'a pu être admis du public que par un artifice d'interprétation, grâce à la prodigieuse virtuosité de l'acteur qui interprète le rôle de Gourd, M. de Féraudy, à la faveur de cette déformation inévitable que peut apporter dans la réalisation scénique un talent de cette force ! Dieu sait que nous ne sommes point ici du parti des Nerval et des Lebrun, associés pour une entreprise aussi lâche, aussi nuisible que celle de jeter le doute dans l'esprit de Jacques, touchant la fidélité d'une femme qu'il aime passionnément ! Mais encore, sans avoir l'âme bourgeoise de l'épouse Lebrun, ou les préjugés prudhomesques de son avoué de mari, comment ne pas trouver au moins étrange, d'une imprudence inexplicable, la conduite d'une jeune femme, qui fuyant une maison que rien ne l'obligeait à quitter, s'en va choisir le domicile d'un célibataire, et de quel célibataire ? Celui qui était un familier de son mari, celui sur le compte duquel les soupçons des domestiques ne se portaient déjà que trop spontanément ! Il y a là une maladresse inexplicable, une erreur trop manifeste dans la conception de l'œuvre de M. Prévost. Encore une fois, qui veut trop prouver ne prouve rien ! Assurément il est beau, du point de vue *virtuosité* pure, d'entendre un ami comme Gourd se justifier et justifier sa conduite par la déclaration éclatante, noblement indignée de M. de Féraudy, car ici ce n'est plus Gourd, ce n'est plus M. Prévost, c'est M. de Féraudy qui triomphe d'une situation impossible. Combien imprudents ils furent, et l'ami qui reçut Germaine, et Germaine qui se réfugia chez lui ! Ce n'est pas seulement l'épouse Lebrun qui parle ainsi, c'est le bon sens qui commande une telle observation. Nul autre acteur que M. de Féraudy ne fût sorti de cette impasse. M. de Féraudy ne s'est pas contenté d'en sortir : il en a tiré un triomphe... Je vous tiens quitte des variations que nous pourrions ici développer sur l'incertitude d'effets et les flottements d'un art où l'interprétation nous réserve de telles surprises, et peut tour à tour, suivant l'acteur qui incarne le rôle, ou bien mettre en lumière une erreur évidente dans la conception de l'écrivain, ou bien tirer parti de cette erreur pour un succès personnel.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que Jacques Nerval finit par reconnaître la fidélité de Germaine et la pureté des intentions de Gourd. Il épouse aussi la jeune femme devenue libre par la mort de son premier mari, et M. Marcel Prévost termine sa pièce par des considérations morales et bien senties sur la situation qu'il nous a présentée. Ceci n'est plus du

ressort de l'auteur dramatique, mais bien du moraliste et je m'en défie pour cette raison. Dans cette fin de pièce, le raisonneur à la Dumas fils montre trop le bout de l'oreille, et je lui souhaiterais plus de discrétion. Laissons donc parler les faits que nous exposons; faisons de la psychologie, la meilleure que nous puissions présenter, la plus aiguë, la plus intense, mais gardons-nous, autant qu'il est possible, des moralités qui ont toujours ce défaut de limiter un sujet et d'empêcher le spectateur de penser par lui-même. N'y a-t-il pas quelque impertinence à lui mâcher ainsi sa besogne? C'est comme si l'auteur lui disait : « Vous n'êtes pas capable de penser par vous-même... Voici donc comment il faut penser... »

J'ai dit le succès personnel, considérable de M. de Féraudy dans le personnage de Gourd. Cet acteur a pris à la Comédie une des situations les plus en vue et a su s'imposer par l'éclat d'un talent qui, en pleine maturité, joint la force la plus intense au naturel le plus saisissant. Dans le rôle de Germaine Mlle Leconte est exquise de charme et d'émotion contenue : je serais surpris qu'avant peu elle ne prît une place importante à la Comédie, M. Mayer enfin est plein de distinction et de conviction dans le rôle de Jacques Nerval. On s'est décidé à lui confier un emploi important, et il a prouvé qu'il était digne de cette confiance...

PAUL FLAT.



L'IRLANDE ET SON DESTIN

L'Ame immortelle d'une nation

Le drame du passé et le réveil du présent nous montrent qu'à travers des siècles de lutte, la nationalité irlandaise a persisté.

Elle se manifestait déjà, malgré les divisions et les querelles, au temps des tribus indépendantes. La conquête anglo-normande ne fit que l'opprimer sans la détruire. Et depuis, tous les efforts de l'Angleterre sont restés impuissants contre sa résistante vitalité. En vain les Plantagenets avaient essayé de l'étouffer sous le réseau féodal; en vain les Tudors tentèrent de la transformer par le changement des institutions et des lois, puis de lui imposer la foi nouvelle; elle résistait toujours. Le despotisme capricieux des premiers Stuarts pesa moins continûment sur elle, mais ne fut ni moins lourd, ni plus efficace. Cromwell se résolut à détruire la race rebelle : elle survécut à ses exterminations et à sa « transplantation ».

Quoi! ne cédera-t-elle donc jamais? Guillaume III et la reine Anne la torturent par un régime d'exception qui combine les rigueurs de l'état de siège avec les horreurs de la guerre religieuse. L'Irlande ne meurt pas. Cette persécution étend et précise la nationalité qu'elle prétendait détruire : le XVIIIe siècle voit se former le grand parti dont Grattan deviendra le chef et l'Irlande obtenir l'indépendance législative. Le Parlement de Dublin n'est plus subordonné à celui de Westminster.

Le corps politique de la nationalité irlandaise semble se reconstituer. Simple apparence, illusion pleine de périls; car l'âme même s'épuise et s'endort; elle a les violences de la faiblesse et les réveils de la fièvre. Le gouvernement anglais se décide à enchaîner cette malade dangereuse : en 1800, il supprime le Parlement qui maintenait à l'Irlande l'apparence d'un Etat. Est-elle donc devenue désormais une province anglaise?

Nullement, et le sentiment national, plus vif que jamais, se traduit par une idée fixe, celle du « Rappel ». Il semble à l'Irlande qu'elle n'est plus une nation parce que le parlement de Dublin n'existe plus et qu'elle le redeviendra dès qu'il lui sera rendu. L'agitation politique, si merveilleusement organisée par O'Connell, n'aura d'abord pas d'autre objet. Le même idéal obsédait toujours le peuple irlandais; les temps étaient passés où il pouvait espérer encore de redevenir un royaume; mais à la faveur des temps nouveaux, il se prenait à rêver d'être une république et à tout le moins il voulait retrouver l'autonomie législative qui le garderait de tomber au rang d'une province.

Son illusion d'alors est de croire qu'il ressaisira son indépendance dans la mesure où il réalisera la forme d'un Etat. Pour atteindre ce but, rien ne lui coûte; tous ses efforts y tendent et rien ne l'intéresse qui n'y soit subordonné.

C'est ainsi que se présenta d'abord la question de la liberté religieuse. L'émancipation des catholiques était nécessaire pour ouvrir le Parlement de Londres à un parti national, décidé à y défendre l'idée du Rappel, et avant tout au héros même de ce parti, Daniel O'Connell. L'Irlande obtint l'émancipation des catholiques sans se douter que cette mesure, où elle voyait un simple moyen en vue d'une fin supérieure, était au contraire par elle-même la vraie victoire, puisqu'elle brisait un des plus durs liens sous lesquels étouffât l'âme irlandaise. Or, c'est cette âme qu'il importait de sauver.

*
* *

Depuis deux ou trois siècles, elle était fort compromise.

Dans la première période qui suivit la conquête, l'Irlande avait commencé l'assimilation de ses vainqueurs. Sa force de rayonnement avait agi sur l'élé-

ment étranger et l'avait plus ou moins transformé, créant ainsi une race anglo-irlandaise contre laquelle nous avons vu l'Angleterre prendre d'énergiques mesures.

Mais avec les Tudors, tout avait changé. Henri VII, Henri VIII, Elisabeth avaient pratiqué une politique nouvelle, dont l'effort tendait à frapper l'âme, à atteindre l'Irlande dans ce qui avait toujours, plus que le corps politique et l'existence même d'un Etat, fait son individualité et son existence nationales. Une véritable annexion n'avait paru possible qu'à la suite d'une métamorphose et l'entreprise avait aussitôt commencé. Après l'anglicisation des titres qui faisait des chefs de tribus une féodalité anglaise, la transformation de cette aristocratie s'était peu à peu opérée par l'éducation, les mariages, les charges publiques, la vie du cour. Puis la contagion avait gagné de proche en proche, favorisée par l'afflux de colons toujours plus nombreux, le développement de la « garnison », l'action constante d'une classe riche et active. La grande bourgeoisie était devenue anglaise non seulement de langue, mais de mœurs, de goûts, et de manières, voire parfois de religion. Le peuple même, si fidèle au catholicisme, avait fini par identifier inconsciemment la forme de civilisation qui s'imposait à lui avec l'idée de culture ; et « l'Irlandaille », *Irishery*, en venait à mêler son orgueil d'un sentiment d'humiliation qui la faisait paraître à ses propres yeux, autant que défaite, déchue.

La lutte politique fut vive, aggravée de la question agraire. Nous en avons noté les phases au cours de cette longue période où le « Rappel », devenu plus tard le *home rule*, demeure toujours, sous sa nouvelle forme comme sous l'ancienne, la fin inaccessible qui fait oublier toutes les autres nécessités d'agir, plus urgentes pourtant et plus vitales.

*
* *

Le réveil de 1893 atteste enfin, dans l'Irlande contemporaine, un sens plus juste de ses besoins et un plus sûr instinct de sa destinée. Sans doute, elle ne se désintéresse pas de la politique : cette race militante ne s'y donnera toujours que trop ; mais à côté de la politique, et distincte d'elle sinon tout à fait indépendante, s'organise la vie nationale. Le présent reprend son élan dans le passé pour aller plus loin et plus droit vers l'avenir. Que la devise de ce mouvement soit donc : *Ireland a nation* ! Il n'en est pas de meilleure. Mais ce n'est pas le Parlement de Dublin qui fera tout seul cette nation ; et tandis qu'au contraire elle pourrait être sans lui, il ne saurait être sans elle. Le peuple irlandais s'y est trop longtemps trompé. On a tout lieu de croire que la séculaire illusion se dissipe.

L'Angleterre, peut-être, se leurre à son tour, si elle croit l'Irlande résignée à abdiquer ses antiques prétentions, ses « chimères » d'indépendance. Depuis que l'île rebelle apaise ses révoltes et s'occupe un peu de vivre, ses maîtres ont pu se flatter de lui faire oublier ses « chimères » et, en favorisant l'esprit nouveau qu'elle manifeste, de « tuer le *home rule* par la douceur ». N'est-ce pas la politique qu'on a appelée le *Balfourianisme* ? Pratiquée d'abord par MM. Arthur et Gérald Balfour, qui occupèrent l'un et l'autre le poste de Secrétaire en chef pour l'Irlande, elle a donné surtout la loi sur le gouvernement local, de 1898, et la loi agraire de 1903.

Mais nous aimons mieux admettre que l'Angleterre a profité des leçons de l'expérience. Le développement graduel de son système colonial a bien pu l'amener à cette vue que l'union durable de l'Empire doit être cherchée dans le principe de l'autonomie intérieure. Le loyalisme et la prospérité du Canada et de l'Australie en sont d'éclatants exemples. Il n'est pas arbitraire de supposer qu'ils ont été compris.

Quoi qu'il en soit, illusion ou clairvoyance, une phase nouvelle semble s'ouvrir dans l'histoire d'Irlande : les Irlandais sacrifiaient tout à l'idée du *home rule*, et ainsi ils le rendaient impossible ; les Anglais inclinent maintenant aux concessions pourvu que ce ne soit pas le *home rule*, et ainsi ils le rendent inévitable ou inutile.

Qu'un jour vienne, en effet, où les organes essentiels de la vie nationale soient restaurés dans leur intégrité et leur bon fonctionnement, où les Irlandais remis en possession de leur langue, de leurs traditions, de leur littérature, puissent enfin se donner une éducation vraiment nationale, et, libres sous le régime du droit commun, se voient en mesure de développer leurs énergies, d'assurer leur prospérité et leur bien-être, — le moment ne sera-t-il pas venu de reconnaître à cette vie nationale l'autonomie et de consacrer en droit ce qui déjà existerait en fait ?

Ce moment ne serait pas loin, si les intérêts personnels, les préjugés étroits et les passions aveugles ne travaillaient encore à entraver une si belle renaissance. Le gouvernement anglais voit de beaucoup plus haut et beaucoup plus loin que certains pouvoirs locaux, dont il faudrait d'abord débarrasser l'Irlande. Le Conseil National de l'enseignement primaire, *National Board*, oppose la force d'inertie à la mise en pratique de la motion Wyndham (22 mai 1901) sur le régime bilingue dans les écoles de l'ouest irlandais. Rien ne lui est plus facile, puisqu'il lui suffit de ne prendre aucune mesure propre à former dans les écoles normales des maîtres parlant l'irlandais. Même parti pris contre la langue nationale dans le Comité de l'enseignement secondaire. Sans oser la rayer du programme des collèges, on essaye, par la

place qu'on lui laisse aux examens, d'en écarter la jeunesse. Enfin l'Université officielle de Trinity College défend ses privilèges et trouve dans le fanatisme des « antipapistes » — anglicans ou presbytériens — ainsi que dans la malveillance surannée des « orangistes », un appui contre les revendications légitimes de l'Irlande. Résistance inutile parce qu'elle s'attaque à l'insaisissable, à l'esprit, qui se glisse entre les obstacles, jaillit d'autant plus fort qu'il est plus comprimé et tôt ou tard finit toujours par triompher.

*
* *

Cette âme, qui a su vivre, serait ainsi victorieuse et le drame aurait son dénouement, que n'avait prévu d'abord ni souhaité aucun des deux peuples : l'indépendance dans l'union.

Tant que l'Irlande se débattit dans l'alternative de rester à tout jamais une province conquise ou de redevenir un Etat, elle n'opposa que les révoltes aux rigueurs et n'obtint pour ses efforts que des représailles. Une autre voie s'est ouverte à travers les déchirements de l'oppression et de la résistance.

Il fut un temps, un long temps, hélas ! où l'Angleterre oscillait entre deux politiques irlandaises : la transformation et la destruction. Ce peuple ne se laissait ni transformer ni détruire. Et l'Angleterre, après tant de luttes et de sacrifices, ne voulait pas, ne pouvait pas, disons-le, abandonner sa conquête. La question d'Irlande était sans issue, bonne seulement à désespérer les hommes d'Etat, à exaspérer les deux pays, à les opposer dans d'irréconciliables haines et de déplorables fureurs.

Ils n'en sont plus là aujourd'hui. Le Royaume-Uni n'est pas obligé de se retrancher l'Irlande pour que l'Irlande ne soit plus condamnée à gémir sous le joug d'une domination étrangère. L'union n'entraîne pas plus la tyrannie que l'indépendance n'exige la séparation. Dès lors, l'Angleterre ne peut faire difficulté de comprendre qu'elle n'a nul intérêt à ce qu'une partie du Royaume-Uni soit misérable ; l'Irlande arrive enfin à concevoir qu'elle peut organiser sa vie sous le régime de l'union. Il suffit qu'on la laisse vivre, sans l'opprimer, sans l'exploiter. Peu importe qu'après tout, de part et d'autre, on garde sa chimère : l'Etat conquérant peut bien rêver d'une complète unité politique et législative ; l'Etat conquis — fut-il jamais vraiment un Etat? — ne renonce pas à l'espoir du *home rule*. Mais ce n'est plus qu'une arrière-pensée d'avenir qui ne tyrannise pas le présent.

Interrogerons-nous cet avenir ? Il ne nous dirait pas son secret. Ce qui est bien assuré, au contraire, et s'impose à nous au terme de nos observations, c'est que l'Irlande a été, reste et ne cessera plus d'être une nation. Elle l'est aujourd'hui plus que jamais. Son triomphe est la victoire d'une âme, qui a acquis un droit à la vie spirituelle, au-dessus des vicissitudes de l'Histoire, et à l'immortalité. La nation irlandaise, sauvant ainsi des orages de sa destinée terrestre ce qui, d'elle, ne pouvait ni ne devait périr, a pu dominer des siècles d'épreuves sans exemple, résister à l'exil et porter sa vie dans les pays où la faisait émigrer son infortune. Il y a une Irlande d'Australie et une Irlande d'Amérique. Démêlera-t-on jamais la part que l'âme irlandaise a prise dans la formation du génie anglais? Merveilleuse fortune d'une race qui a su élever, si l'on peut dire, plus haut que le temps, dont elle a triomphé, et que l'espace, dont elle a défié les lois, une sorte de nation idéale dont la destinée, désormais assurée d'elle-même, s'ouvre illimitée sur l'avenir.

Il n'y a pas d'illusion qui puisse prévaloir contre cette réalité. Mais aussi, il n'y a pas d'autonomie qui puisse rompre tout lien avec la souveraineté britannique. Il n'est plus question pour l'Irlande de redevenir un Etat distinct, royaume ou république. Il n'est même plus question d'une indépendance législative absolue, d'un Parlement national qui ne laisserait plus subsister aucun rapport entre l'Irlande et le Parlement de Westminster. Le *home rule* ne saurait plus donner à l'Irlande, s'il lui est un jour accordé, qu'un vaste « Conseil général » n'excluant pas la participation de ce pays aux deux Chambres de l'Empire.

*
* *

Ainsi comprise, la réalisation en devient chaque jour plus facile et moins nécessaire. A mesure que l'Angleterre pourrait mieux y consentir, l'Irlande semble devoir être plus capable de s'en passer. Etait-ce donc la peine de tant lutter pour en arriver là ? Oui, et c'est une des plus hautes, des plus claires leçons de l'histoire. Les Anglais étaient entrés en Irlande dans des conditions qui les encourageaient à y rester, à étendre leur autorité, à consolider leur pouvoir. Les intérêts et les ambitions y alourdirent le joug de la conquête. Les rigueurs amenèrent des résistances, qui entraînèrent de plus grandes rigueurs. Si l'Irlande leur eût moins énergiquement, moins violemment résisté, l'Angleterre l'aurait sans doute anéantie. Mais dans leurs terribles conflits les grandes forces éprouvent leur valeur et le seul optimisme permis à l'histoire est l'espoir qu'à la fin le dernier mot de la vie reste à ce qui a mérité de vivre. Les désastres de la lutte n'auraient-ils pu être évités? Il ne le semble guère, si telle est bien la loi de l'humanité, de n'enfanter un peu de sagesse et de justice que dans la douleur.

FIRMIN ROZ.

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
Directeur : Félix Dumoulin

NUMÉRO 20 — 5e Série — Tome I — 14 MAI 1904

LES FINANCES FRANÇAISES

(*Suite et fin*) (1).

Est-ce du côté des colonies que nous trouverons des éléments d'économie? Il ne me semble guère. Vous savez tous que, de plus en plus, nous essayons d'élargir notre domaine colonial. Nous avons eu jadis le plus magnifique empire : nous avons possédé le Canada, la Louisiane, l'Inde ; nous avons été la plus grande puissance colonisatrice du monde; et l'une des œuvres les plus remarquables de la troisième République aura été, sans contredit, la reconstitution de notre domaine colonial. Celui que nous avons acquis a beau ne pas valoir celui que tant d'impéritie nous a fait perdre, il ne serait pas juste de dire, comme le font les Anglais — avec lesquels nous sommes en termes excellents en ce moment, puisque nous négocions avec eux pour échanger une terre qui ne nous appartient pas contre une autre qui ne leur appartient pas davantage, que le coq français gratte toujours les sables du désert. Nos possessions nouvelles ne méritent pas ce dédain, mais on peut se demander s'il n'aurait pas été possible, par une politique d'expansion libre au dehors, de conquérir des marchés plus étendus, plus peuplés, qui ne nous eussent coûté aucun effort au point de vue militaire, aucun sacrifice au point de vue financier. Je vous préciserai ma pensée en prenant pour exemple une colonie que nous ne voyons figurer dans aucune nomenclature officielle — et je doute que même le cours de géographie si remarquablement fait à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales en tienne compte : c'est le Mexique.

Il s'est constitué au Mexique, grâce à l'initiative d'un groupe français sorti d'une toute petite région française, de Barcelonnette, une colonie française d'une puissance, d'une influence et d'une autorité au-dessus de tout éloge. Lorsque l'on consulte les statistiques du commerce et lorsqu'on voit le rapport entre les importations et les exportations des divers peuples, on constate que ce pays, qui ne nous appartient pas, mais dont une poignée de Français ont entrepris la conquête morale, nous vaut des huit, dix et quinze colonies qui, elles, figurent sur les relevés géographiques, mais qui nous coûtent beaucoup d'argent et ne nous en rapportent que fort peu.

Pour vous montrer jusqu'où va l'influence des « Barcelonnettes » — c'est ainsi qu'on les nomme au Mexique, — je vous conterai une historiette qui jettera peut-être un peu de gaieté au milieu d'un exposé aussi abrupt. Figurez-vous que là-bas, il y a quelques années, — des alliances devant être contractées entre « Barcelonnettes » et Mexicaines — celles-ci, à force d'entendre vanter les « Barcelonnettes » et la ville dont ils sont issus, voulaient prendre des garanties pour le cas où, après leur mariage, elles seraient appelées à s'expatrier (c'est-à-dire à venir en France) ; alors, solennellement, parmi les engagements exigés du futur époux, la Mexicaine faisait inscrire cette clause : On ira habiter Paris ou... Barcelonnette :

Ne pourrait-on s'inspirer de cette leçon et songer qu'il peut y avoir diverses manières de faire de la colonisation? C'est une question qui se rattache

(1) Voir la *Revue Bleue* du 7 mai 1904.

aux tarifs douaniers, aux relations commerciales de la France avec les Etats étrangers; c'est la question des traités de commerce ; ce sont là des problèmes auxquels je me borne à faire allusion. Je suis un vieux libéral, fidèle aux grandes idées de liberté économique. Je me demande si ces idées n'ont pas subi une fâcheuse éclipse. Je suis loin de méconnaître, d'ailleurs, que des colonies ne sont pas inutiles, à la condition qu'on leur laisse une suffisante liberté d'action, car si, à force de vouloir les protéger, on les ruine, comment achèteront-elles nos produits ? Elles n'auront rien pour les payer.

A cette condition, de voir leur échanges et leur prospérité sauvegardés, des possessions coloniales restent nécessaires, et je n'en veux donner que deux preuves.

Il y a quelques jours à peine, j'ai été saisi par une grande association d'industriels de France, d'une difficulté qui, à mon avis, mériterait d'attirer l'attention du gouvernement français. Sans prévenir personne, sans rien changer aux arrangements apparents des douanes américaines, du jour au lendemain, les Etats-Unis ont opposé aux importations des puissances étrangères une barrière plus qu'étrange. Une exigence est apparue, d'une nature si extraordinaire, que, en vérité, on se demande si l'on n'a pas rêvé. Tout importateur aux Etats-Unis s'est vu tout à coup obligé de déclarer en quoi consistent ses produits, de quelles matières ils sont faits, en quelles proportions, comment ils ont été fabriqués, dans quelles conditions de prix, quels bénéfices le fabricant réalise, avec factures authentiques à l'appui, et échantillons accompagnés de notes analytiques explicatives. Si bien qu'il suffit de jeter les yeux sur ces renseignements pour être en état de constituer des industries rivales armées autant que possible contre la concurrence de l'étranger. Comme les fabricants importateurs ne veulent pas révéler les conditions de leur industrie, beaucoup d'industriels ont annoncé qu'ils devaient interrompre leurs exportations.

Les intéressés se sont, naturellement, préoccupés de cette situation, mais, jusqu'à présent, ils n'ont obtenu qu'une satisfaction bien platonique : les Américains exigeaient, à l'appui des déclarations, les factures authentiques relatives aux opérations conclues; grâce à l'intervention de notre ministre des Affaires étrangères, les Américains se contentent maintenant d'une copie des factures.

D'autre part, jetez les yeux sur l'Angleterre; c'est notre client le plus considérable : plus d'un cinquième de la France tire ses revenus des achats que nous font nos voisins d'Outre-Manche. J'ai foi dans le triomphe de la politique libérale en Angleterre, mais si l'œuvre admirable de Cobden était détruite, si des droits de douane quasi-prohibitifs étaient établis dans les ports anglais, nous serions exposés à voir, sinon se fermer, du moins se réduire, des débouchés qui nous sont indispensables.

En présence de ces périls, on est contraint de se dire que les fanatiques d'une politique coloniale à outrance ont, tout au moins, une excuse; et la conséquence, c'est que, pour en revenir à notre point de vue financier, il y a peu de chances de réaliser des économies sur le budget des colonies; nous allons plutôt vers une augmentation de dépenses.

Si, laissant de côté ces blocs de 1200 et de 1.100 millions, nous nous tournons vers les frais de perception des impôts, nous rencontrons encore un chiffre très facile à retenir : un demi milliard, soit, exactement, pour l'année courante, 494 millions et demi. Ne vous effrayez pas trop, car figurent dans cette somme 239 millions et demi pour les postes, les télégraphes, les téléphones, et les forêts; 91 millions et demi, pour les manufactures de tabacs et d'allumettes; 41 millions de remboursements divers: et il ne reste, en réalité, que 112 millions et demi pour la perception effective des impôts.

Ici, je vous demande la permission de faire une remarque : les agents de perception en France, ceux sur qui repose cette mission énorme, de l'accomplissement de laquelle dépendent toute l'administration du pays, le fonctionnement de tous les services et le crédit public lui-même, ces dévoués auxiliaires de l'Etat n'ont que des émoluments plus que modestes. Dans maints programmes politiques, il est de mode de dénoncer à l'indignation populaire les gros traitements. Eh bien ! un fonctionnaire en France, quand il devient directeur général, arrive à 25.000 francs par an; encore ne les touche-t-il pas, car il doit supporter des retenues. S'il était chef de rayon au Bon Marché, avec participation dans les bénéfices, il toucherait au moins 60.000 francs !

Il convient de rendre hommage au désintéressement de tous ces braves gens. Je sais bien qu'ils sont fonctionnaires, et ce titre, en France, a gardé un certain prestige. Il n'en faut pas trop médire. Tout à l'heure, je me laissais aller à me plaindre de la tendance à l'augmentation du nombre des fonctionnaires; il ne faut pas qu'il y en ait trop, mais si nous pouvions payer un peu mieux ces humbles, ces modestes, je crois qu'on aurait fait une œuvre utile.... Mais voilà que moi-même je vous engage dans la voie des dépenses !

Nous arriverions, après cette revue trop rapide, à l'étude des différents budgets; je ne m'y arrêterai pas, parce que je crains qu'il ne se fasse tard. Que de réflexions suggérerait cette étude ! Ainsi, vous avez vu qu'il y a 757 millions et demi consacrés à toutes les dépenses civiles. Or, si vous examinez un cer-

tain nombre de budgets : Affaires étrangères, Cultes, Beaux-arts... vous verrez que nous avons, en 1904, moins de dépenses pour ces budgets que nous n'en avions en 1869, la dernière année de l'Empire. D'autres budgets, en revanche, ont considérablement augmenté; tel, celui de l'Instruction publique. Il accuse un effort énorme; il est élevé de 50 à 230 millions et l'on n'est pas au terme des dépenses prévues. Mais, dans une nation que gouverne le suffrage universel, n'est-il pas désirable de s'imposer des sacrifices pour verser à flots la science, le droit, la justice ? et n'est-ce pas là une dépense essentiellement productive? On ne regarde pas, lorsqu'on sème dans les champs, à jeter la quantité de grain indispensable à la moisson future; si dans les esprits nous ne savons pas jeter la science en temps utile, ne serons-nous pas en droit de redouter que le suffrage universel ne soit une force aveugle singulièrement périlleuse, et que les destinées de la France ne soient livrées à l'aventure? L'une des entreprises à mon sens les plus hautes, les plus utiles et les plus fécondes de la République, a été la diffusion de l'instruction, et si l'on joint à l'œuvre de l'instruction proprement dite l'œuvre supérieure de l'éducation, la démocratie émancipée aura fait un pas de plus vers la lumière et la vérité.

Vous vous en rendez compte : malgré nos 3 milliards 565 millions de dépenses, nous sommes en réalité à la veille d'augmentations inévitables. M. Antonin Dubost a voulu dresser le bilan de ces augmentions. Si vous voulez vous reporter à son Rapport général sur le budget de 1902, vous trouverez une série de pages consacrées à ce travail. Au bout, est ce total : 411 millions ; c'est-à-dire que si l'on fait l'inventaire des dépenses probables résultant des lois votées ou des lois à voter pendantes devant les Chambres, nous devrions nous attendre à un accroissement de charges de plus de 400 millions par an, — et, cela, d'après le rapporteur général du Sénat.

Eh bien ! ce compte est encore incomplet. M. Dubost ne passe cependant pas pour un optimiste, mais il l'a été cette fois, et je vais vous le montrer par un exemple. Un projet de retraites ouvrières, qui vient de donner lieu à la Chambre à un incident assez retentissant, prétend assurer des retraites à tous les travailleurs, sur des bases analogues à celles dont s'était déjà occupée la Chambre précédente. M. Antonin Dubost évalue à 450 millions la charge qui résulterait de l'application du projet ; j'ai refait les calculs et je serais bien surpris si mon addition n'était pas voisine de celle que l'administration des Finances a dû faire. Eh bien ! on arrive très facilement à un minimum de 600 millions par an ; c'est déjà 150 millions à ajouter aux 400 millions de M. Antonin Dubost.

J'indique ces chiffres, non pas pour combattre l'idée, mais pour faire sentir quel examen elle exige. Nul problème n'est plus digne d'être abordé par un parlement, mais, précisément, serait-ce s'en occuper avec tout le sérieux qu'il commande, ne serait-ce pas aller au-devant de déboires et de déceptions redoutables, que d'improviser des solutions, à l'heure où nous sommes, avec les dangers qui semblent apparaître à l'horizon, avec les « points noirs », comme on disait jadis, qui prêtent à de si légitimes soucis ? Sommes-nous bien en mesure de nous imposer cette charge ? Si oui, il faut voter tout de suite les retraites ouvrières ; dans le contraire, je demande à réfléchir.

Vous voyez, — j'en demande pardon aux dames, car j'abuse vraiment des chiffres, — vous voyez qu'il y aurait lieu à une grande circonspection, étant donné le poids énorme qui pèse sur nous, poids qui, malgré toutes les réductions que le gouvernement et les Chambres pourront essayer d'y apporter, et malgré tous les bons vouloirs, menace encore d'aller en augmentant.

Et, pourtant, je ne serai pas pessimiste, et je vais vous dire pourquoi ; comme conclusion de cette causerie, vous emporterez cette conviction qu'en dépit des périls manifestes qui se dressent de toutes parts, vous avez le droit de rester confiants, pour peu que chacun fasse son devoir : je vais vous en donner une première raison : nous avons en France, et je le dis bien haut, et je le répéterai toujours, un système fiscal qui est purement et simplement une merveille ; j'essaierai de vous le montrer aussi rapidement que possible.

Maintenant que nous allons parler impôt, bien des malentendus, il est vrai, peuvent surgir. Est-il rien de plus fâcheux qu'un impôt ? Je ne sais rien de plus exécrable. Qui voudrait louer une taxe ? En est-il qui échappe à la critique ? Oui, on conçoit et l'on admet très bien l'impôt que paie le voisin, sans se rendre compte qu'en vertu de la loi d'incidence ce voisin vous le repasse avec les intérêts... Nous devons, en ce qui nous concerne, nous placer en face de ce fait brutal : « l'Etat a contracté des obligations, il a des dépenses à payer; dès lors, la question n'est pas de savoir s'il y aura des impôts. La seule question est celle-ci : à quels impôts recourir ? »

Pour quelques esprits qui se croient très avancés, l'impôt doit être une sorte d'épouvantail ; il doit être cruellement senti. Ils voudraient en quelque sorte que l'Etat ne pût effectuer une perception sans provoquer chez la personne qui en est victime un mouvement de rébellion. L'impôt idéal serait celui

qui ne pourrait pas rentrer, tant le contribuable l'aurait trouvé brutal et mauvais. Ce serait l'idéal, soit ! seulement comment paierait-on les dépenses ? Comment ferait-on honneur aux engagements de la Dette ? Comment l'Etat satisferait-il aux exigences du progrès et de la civilisation ? Que deviendraient tous les services publics ? Je n'insiste pas.

Pour d'autres, il faudrait qu'il n'y eût qu'un impôt, l'impôt unique. Il y eut toujours des amoureux d'unité. Une foi, un roi, une loi, disait-on jadis. La formule nouvelle serait : un impôt. Je le veux bien ; seulement quel impôt ? Et comment le percevoir ? Vous voyez la somme de 3 milliards et demi dont nous parlions tout à l'heure fournie par un impôt unique à créer ? Je doute qu'on trouve un ministre des Finances assez téméraire pour essayer de réaliser cette utopie.

Examinons donc notre système fiscal. Cet examen va nous conduire à des constatations qu'on n'a pas l'habitude de faire et qui, cependant, se dégagent des chiffres.

Pour l'exercice courant, l'Etat doit se procurer, vous l'avez vu, 3 milliards 565 millions afin de subvenir à toutes ses dépenses. Le budget a prévu 3 milliards 565 millions et demi de recettes. Mais, tout d'abord, est ce que toutes ces recettes doivent être demandées à l'impôt ? En aucune façon. Rien qu'en ressources spéciales et en produits divers du domaine l'Etat encaissera 248 millions... y compris 11 millions qui ont donné lieu à ce qu'on a appelé l'emprunt chinois, emprunt émis en rentes françaises, on n'a jamais su pourquoi, mais je ne veux pas faire de critiques de ce côté.

Défalquons encore 2 millions que l'Algérie acquittera, et nous trouvons que l'Etat doit, cette année, retirer de ses impôts en France une somme effective de 3 milliards 315 millions et demi. Par quelles contributions sera-t elle produite ? Va-t-elle être demandée surtout au travail, et fort peu à la richesse acquise, comme certains ne se lassent pas de l'affirmer ? Les théories doivent, ici, céder le pas aux faits. Quelle est la réalité ?

Eh bien ! Sur les 3 milliards 315 millions et demi cherchés, il est demandé aux impôts de consommation 1617 millions et demi, dont 770 millions et demi sont fournis par l'alcool et le tabac, marchandises dont la consommation est essentiellement facultative. De sorte que, si l'on regarde les impôts de consommation et ils pèsent sur tout le monde indistinctement, pauvres et riches, on observe tout d'abord que ceux d'entre eux qui sont obligatoires ne dépassent pas 847 millions. Je sais bien que, jusqu'à présent, les ligues contre l'alcool et le tabac ne semblent pas avoir réussi beaucoup, et je suis assez embarrassé, tout à la fois faisant des vœux pour le succès de leur propagande, et, néanmoins, soucieux d'assurer l'équilibre budgétaire. Mais les passions humaines sont si puissantes, les habitudes prises sont si invétérées, qu'il est peu à présumer qu'on se prive de si tôt, de boire de l'alcool et de fumer. Cette partie des taxes de consommation n'en est pas moins payée à titre purement volontaire, et chacun a la faculté d'y échapper.

Ainsi, lorsqu'on représente le système fiscal français comme écrasant, sous les taxes de consommation les humbles, les modestes, les déshérités, on oublie ce fait : Ils sont astreints à contribuer comme tous les citoyens, à une somme qui, pour tous, pauvres et riches, n'atteint pas 850 millions.

Et c'est là ce qui explique que l'impôt soit si bien supporté. Les rentrées budgétaires ne seraient pas ce qu'elles sont si la masse était écrasée.

Par quoi sont fournis les 1.698 millions qu'il nous reste à dégager ? Ce total n'est pas constitué exclusivement par des impôts. On ne peut pas comprendre sous ce nom les paiements opérés pour services rendus, pour le transport des lettres, par exemple. Il s'agirait, il est vrai, de déterminer dans quelle mesure les taxes postales ou télégraphiques servent à l'acquittement des frais du service. Quel est le prix de revient de ce service ? Des volumes ont été écrits sur cette question sans que, jamais, la clarté complète ait été faite. Pourquoi ? Parce que nous n'avons pas de comptabilité commerciale. Notre budget établit les dépenses par ministère : mais que sont en réalité les dépenses du service des postes ? Sont-ce uniquement celles qu'on trouve inscrites sous la rubrique « Administration des Postes » ? Est-ce qu'il n'y a pas eu des achats d'hôtels dont la charge sera confondue avec les dépenses annuelles du ministère des Finances ? Est-ce que des détaxes particulières n'ont pas été accordées, qui grèvent, par contrecoup, le compte des garanties d'intérêt aux compagnies de chemins de fer ? Est-ce que les pensions payées aux anciens agents des postes figurent au budget de cette administration ?

Il serait grandement à souhaiter que, pour tous les ministères, nous eussions, à côté de la comptabilité actuellement admise qui est indispensable, une comptabilité commerciale faisant apparaître le prix de revient des diverses administrations, permettant d'apprécier ce que coûtent les services rendus au pays. Ce serait une réforme précieuse. Elle amènerait de très notables résultats, elle dissiperait bien des préjugés, préviendrait bien des illusions... Au point de vue des réformes à faire, nous avons encore du pain sur la planche !

Faute de budget commercial, nous ne pouvons établir que des approximations. On peut estimer que, somme toute, les taxes postales représentent à peu

près le coût du service rendu ; quelques personnes, très compétentes cependant, disent qu'il y a déficit, tandis que d'autres parlent de bénéfices importants. La vérité, autant qu'on peut s'en approcher, doit être que les paiements sont l'équivalent du service. Il n'y pas impôt, à proprement parler.

Les recouvrements divers effectués, au même titre, par l'Etat, atteignent, ensemble, 313 millions et demi, dont près de 300 millions (282 millions et demi), pour les postes, les télégraphes et les téléphones.

Et l'on arrive aussitôt à des taxes qui ont bel et bien le caractère d'impôts sur la richesse acquise. Peut-être contestera-t-on ce caractère aux droits que l'enregistrement perçoit sur des actes civils ou administratifs, judiciaires ou extrajudiciaires; et peut-être la même contestation s'élèverait-elle au sujet des droits de timbre? Mais, tous ensemble ne donnent que 247 millions et demi. Par contre, les taxes sur les valeurs mobilières supportent à elles seules et elles rapportent au budget une somme de 168 millions par an, 175 avec l'impôt sur les opérations de Bourse. On rencontre des personnes qui s'imaginent que les valeurs mobilières sont ménagées; en réalité elles contribuent pour une large part au paiement des dépenses publiques.

Et ce n'est pas tout. Voulant frapper la richesse acquise, l'Etat n'a rien négligé : par les droits de mutations, par les droits sur les donations et les successions, par diverses autres taxes d'enregistrement, il se procure plus de 400 millions : 415 millions et demi, au budget de 1904. Va-t-il, du moins, s'arrêter dans cette voie? Non ; après avoir établi tout ces impôts sur la richesse acquise, il est allé aux sources mêmes du revenu, évalué d'après les signes extérieurs. Et voici les impôts directs, les patentes, l'impôt sur la propriété foncière non bâtie, l'impôt sur la propriété foncière bâtie. C'est le capital directement atteint sous toutes ses formes, dans toutes ses manifestations. Si bien que, dans notre système fiscal, la part la plus faible, qui n'atteint pas 850 millions, consiste en taxes non volontaires sur l'ensemble des contribuables ; voilà la part des impôts de consommation obligatoires, et tout le reste est demandé à des impôts ayant un tout autre caractère, et dont la plupart portent sur les revenus du capital,ou sur la richesse acquise ou sur des produits dont la consommation est facultative. Je vous demande si cette variété de taxes, si cette diversité de ressources, si cette flexibilité de notre mécanisme fiscal, n'expliquent pas précisément l'élasticité de nos recettes publiques. Si la France a pu supporter tant de désastres, si elle a pu traverser tant de crises, si elle peut payer aujourd'hui sans fléchir plus de 3 milliards et demi à l'Etat, je vous demande si ce prodige n'est pas dû, — certes, aux incomparables qualités de la race, à un labeur et à une épargne dignes de tous les respects, — mais aussi à ce système fiscal d'une souplesse, d'une prudence, d'une ingéniosité, que pour ma part j'admire profondément? Il assure le crédit public, il garantit l'indépendance nationale, il se prête à toutes les réformes.

On prône souvent l'impôt sur le revenu; nous l'avons cet impôt, nous l'avons sous toutes les formes et il en est une dont à dessein je n'ai pas encore parlé: c'est la contribution mobilière. Après que tous les impôts dont nous nous sommes occupés ont été établis, l'Etat vient dire : « Il peut se faire qu'il y ait une richesse à laquelle je n'aie pas songé » et il frappe de la contribution mobilière l'ensemble des revenus individuels. Cette contribution n'est autre chose qu'un impôt général sur le revenu. Seulement, ceux qui ont construit l'édifice fiscal français n'ont pas voulu qu'il comportât de vexation personnelle. Ils ont cherché à rendre le contribuable étranger en quelque sorte aux agents du fisc. Ils ont entendu soustraire l'établissement et la perception de l'impôt aux passions locales, aux rancunes politiques, à l'arbitraire des partis. Ils ont senti que si, dans les communes, dans les cantons, dans tout l'ensemble du pays, on risquait d'ouvrir des hostilités fiscales, on glisserait de la guerre fiscale à la guerre civile. Ils ont élevé entre le contribuable et le fisc une barrière qu'ils ont voulue infranchissable : celle du foyer domestique. Aucun représentant de l'Etat n'a le droit d'y pénétrer, personne n'a le droit de demander à qui que ce soit, ni ce qu'il a gagné, ni ce qu'il a dépensé, ni comment il vit. Par la multiplicité et la diversité des taxes, par la superposition de beaucoup d'entre elles enfin, par la contribution mobilière, tous les revenus sont frappés, mais le contribuable, le citoyen, reste indépendant.

C'est grâce à ce trait distinctif de nos impôts, qui atteignent le contribuable sans devenir personnels, sans cesser d'être *réels*, c'est-à-dire qui portent sur les choses et non sur les hommes, qu'en dépit de crises terribles et malgré des difficultés parfois presque insurmontables, l'Etat a toujours pu faire face à ses engagements. Combien il serait à souhaiter que ce système fiscal fût connu mieux qu'il ne l'est!

En résumé, par les impôts directs et par les taxes assimilées, l'Etat encaisse, pour son propre budget, abstraction faite de tout ce qu'il touche pour le compte des budgets départementaux et communaux, 546 millions et demi. Qu'on y joigne seulement les 590 millions et demi produits par l'impôt sur les valeurs mobilières, sur les opérations de Bourse et sur l'enregistrement des propriétés transférées, on voit que, sous ces seules formes, la richesse acquise

paye à l'Etat 1 milliard 137 millions, contre 848 millions seulement de taxes de consommations obligatoires réparties sur l'ensemble de la population.

Le système fiscal de la France a cet autre avantage : il se prête, comme je le disais, à toutes les réformes, et il permet de les accomplir sans que l'on compromette en rien la sécurité des finances. Avez-vous un excédent de recettes? Qu'est-ce qui empêche de l'appliquer à tel ou tel dégrèvement ? Estimez-vous que ce dégrèvement ne doit pas porter sur la totalité de ceux qui sont appelés à acquitter l'impôt ? Rien n'interdit, tout en ne se livrant à aucune distinction entre les personnes, de graduer les taxes et de les atténuer; l'impôt de la grande vitesse a été ainsi allégé. Trouvez-vous que l'impôt foncier est trop lourd ? Rien de plus simple, sans sacrifices excessifs pour l'Etat, que de le dégrever à la base. Vous savez qu'en France il y a plus de 3 millions de contribuables qui, sur l'impôt foncier jouissent de détaxes graduées allant, pour les petites cotes, jusqu'à l'exonération complète. C'est l'un des types de l'impôt dégressif. Plus de 5 millions et demi d'articles du rôle bénéficient de ce dégrèvement foncier. La situation comporte-t-elle une détaxe sur les vins? Rien n'y fait obstacle, nous venons d'en faire l'expérience. Voulez-vous un dégrèvement sur les sucres ? C'est facile : nous en avons voté un. Bref, avec notre régime fiscal, les pouvoirs publics peuvent ne jamais perdre de vue que, sur les produits de consommation populaire, sur ceux qui fatalement menacent de grever même les plus faibles, des dégrèvements sont désirables et qu'ils doivent être rendus possibles, car là est la justice.

Et la contribution mobilière elle-même, dont nous parlions tout à l'heure, pourquoi ne serait-elle pas atténuée également, adaptée à toutes les conditions du progrès? Est-ce que déjà, à Paris, sur plus de 900.000 contribuables qui peuvent être passibles de cette contribution, près de 700.000 n'en sont pas exempts ? Taxe de superposition, elle est épargnée aux moins fortunés. Naguère, on reportait la différence sur l'octroi; actuellement on la reporte sur l'infime minorité des imposés. D'autres combinaisons peuvent se concevoir. A la condition de demeurer réel, de n'être ni personnel ni inquisitorial, l'impôt général sur le revenu, par la contribution mobilière et l'impôt des portes et fenêtres transformés, n'a rien d'inacceptable. Notre système fiscal, fondé sur les signes extérieurs de la richesse, offre, pour les réformes, des ressources infinies à ceux qui sont chargés de la direction de nos finances. On peut tout, à la condition que les droits individuels restent saufs et que la personnalité humaine ne tombe jamais sous la dépendance du fisc. Que ce principe soit respecté, les grosses charges qui semblent devoir s'ajouter à nos dépenses cesseront d'être déconcertantes.

J'ai hâte de terminer, car vraiment cette causerie se prolonge trop, et cependant, pour écarter tout pessimisme, il est une autre raison que je ne voudrais pas laisser dans l'ombre, car elle a une grande importance : on peut encore être confiant parce que l'opinion s'intéresse de plus en plus aux questions financières. Elle sent mieux l'intérêt qui s'y attache ; je n'ose pas dire que votre empressement ce soir en serait au besoin une preuve, mais il est certain que jadis le public s'occupait assez peu des problèmes fiscaux et budgétaires. Cette indifférence tend à disparaître. Et, logiquement, on commence aussi à comprendre qu'il faudrait mettre une digue aux dépenses futures. On se demande, même à la Chambre, s'il est admissible que l'initiative parlementaire vienne à tout propos s'exercer et détruire l'œuvre gouvernementale. Je ne dis pas qu'il faille dissocier, en matière budgétaire, l'action parlementaire et l'action gouvernementale; mais est-ce que les représentants du pays n'auraient pas pour premier devoir d'entendre qu'ils ont pour principal mandat de contrôler les finances publiques et de ralentir ou d'empêcher, dans la mesure du possible, l'augmentation des dépenses, et non pas de la faciliter ? Diverses propositions ont vu le jour, pour régler, dans cet esprit, l'initiative des députés. Si l'on pouvait les faire aboutir, je crois qu'on aurait fait une chose excellente.

Autre raison de ne pas désespérer de l'avenir : l'organisation économique et sociale de la France est bien faite pour inspirer confiance. Nos finances sont liées à cet état économique et social. Supposez que nous ayons un étalon monétaire mauvais, que nous soyons au régime du papier-monnaie ou de l'argent avili : il est clair que, la valeur des services se trouvant modifiée, toute une révolution budgétaire se produirait : les dépenses augmenteraient, de ce chef, dans des proportions incalculables, sans compensation correspondante dans les recetes. Nous avons le bonheur de posséder en fait, sinon en droit, le régime de l'étalon d'or, et ainsi les services sont rémunérés à leur juste prix, comme ils doivent l'être; l'Angleterre jouit depuis longtemps de cette stabilité monétaire, et c'est, avec son attachement à la liberté commerciale, l'un des secrets de sa puissance.

Nous possédons un régime de banque qui garantit le pays contre l'abus et la dépréciation de la monnaie fiduciaire. La Banque de France est investie d'un privilège qui consiste tout simplement à interdire au premier venu de frapper des billets. Les billets de banque en circulation ne sont autre chose, dans les conditions où l'émission s'en effectue, que la contre-

partie des espèces métalliques en dépôt dans les caisses de la Banque ou des valeurs, effets commerciaux ou titres, en portefeuille. Il y a quelque chose comme 3 milliards et demi d'espèces métalliques à la Banque, et, sur cette somme, on compte environ 2 milliard 400 millions d'or. Nous avons échappé au péril du billet de banque agricole, et la Banque a su faire, pour écarter ce danger national, tous les sacrifices nécessaires. Ainsi cette double force nous est acquise : un étalon monétaire stable, une circulation fiduciaire saine.

De notre marché financier, je ne dirai rien, me bornant à constater qu'il passe à juste titre pour l'un des premiers du monde.

Nous avons une propriété qui est répartie de telle sorte qu'on pourrait dire que tout le monde est propriétaire; il y a plus de 9 millions de maisons en France, et, dans les campagnes, chaque chef de famille, peut-on dire, est propriétaire de la maison qu'il habite. Si on regarde la propriété non bâtie, on compte 40 millions de parcelles et plus de 13 millions et demi de cotes foncières, ce qui implique un nombre considérable de petits et de moyens propriétaires : 9 millions peut-être.

Veut-on jeter les yeux sur les valeurs mobilières? Qui n'a pas, dans son portefeuille, quelque titre de rente, une obligation de la Ville, du Crédit foncier, une valeur quelconque? On crie contre les capitalistes; mais, en France, tout le monde est plus ou moins capitaliste.

Et les Caisses d'épargne! Elles ont aujourd'hui 4 milliards 400 millions en dépôt, alors qu'en 1882 elles n'arrivaient qu'à 1.800 millions. Le nombre des livrets ne dépassait pas 4.645.000 : il est de 11.300.000. On ne soutiendra pas que cette clientèle est composée uniquement de gros capitalistes.

Vous voyez cet admirable pays d'épargnants, de petits capitalistes, de braves gens qui songent à l'avenir.

L'esprit de prévoyance et d'épargne ne cesse de faire des progrès. Dans ces dernières années, la grande œuvre de la Mutualité s'est considérablement développée. A l'heure présente, les mutualistes forment toute une armée, légion magnifique pour la paix sociale. Ils sont plus de 2 millions et demi dont 450.000 enfants. Quelle pépinière pour l'avenir! quelle réserve de prévoyance! Avec ces habitudes d'ordre, avec ce souci du lendemain, avec cette éducation qui naît de la mutualité, quelles générations se préparent! Nous cherchions le moyen d'alléger les charges de l'Etat, nécessité d'autant plus impérieuse qu'il nous faut un budget de plus en plus démocratique — ce qui ne veut pas dire bon marché, car les budgets démocratiques sont des budgets chers — de plus en plus, l'Etat, évidemment, devra s'intéresser aux œuvres sociales, il devra s'occuper de ceux qui ont le droit de n'être pas oubliés sur terre. Eh bien ! le concours sur lequel on pourra compter, ce sera celui de la Mutualité.

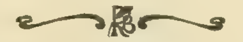
Et, maintenant, embrassez du regard cette foule d'épargnants, de modestes capitalistes, de petits propriétaires, de mutualistes, de travailleurs prévoyants, de familles économes, et dites si la France est déchue, si l'on ne doit pas avoir foi dans son avenir, si elle n'est pas une nation laborieuse et riche entre toutes et qui a droit au respect du monde! Sachons lui garder son rang. Ne la dénigrons pas à plaisir. Attachons-nous à obtenir par notre dignité l'estime que nous méritons. Comme les étrangers sont plus habiles que nous! ils disent toujours du bien d'eux-mêmes. Nous avons l'habitude, nous autres Français, de dire du mal de nous. Changez ces mœurs!

Oui, dans ces conditions et avec un tel ensemble de ressources, matérielles, intellectuelles, morales, nous pouvons rester confiants ; oui, nous le pouvons sans optimisme, si le pays, fidèle à lui-même, sait ne point tarir les sources sa puissance. Si toute cette démocratie qui monte, qui a droit à la liberté et à la paix, qui est essentiellement intéressée au crédit de l'Etat, venait à ne pas être défendue ; si l'on touchait d'une main téméraire à notre régime fiscal, cet admirable instrument de progrès et de sécurité ; si, reniant toutes les traditions de 1789, l'on se lançait dans les aventures de l'impôt personnel sur le revenu global ; si le Parlement se mettait à bouleverser notre organisation sociale, à multiplier les monopoles, à empiéter sur la liberté, l'initiative, l'indépendance du citoyen ; si, en un mot, on tentait de faire de nous ce que nous ne sommes pas, à savoir une nation anti-individualiste, oh ! alors, nous serions en grand danger : les charges du pays croîtraient et ses forces vives seraient vite épuisées. Mais comment un pareil attentat serait-il possible? Comment la démocratie, maîtresse de ses destinées, accepterait-elle ce suicide? Vous aurez à cœur de l'éclairer; vous lui direz : « Prends garde! Souviens-toi des Droits de l'homme et du citoyen ; rappelle-toi que toute mainmise sur la personnalité humaine est un crime de lèse-patrie! Tu n'as pas le droit d'être indifférente au sort des générations futures, tu ne peux oublier ce qui a fait ta grandeur : le respect de la famille, l'attachement à la propriété privée, le souci de l'indépendance individuelle! Reste fidèle à ces idées, défends-toi contre les intrigants, développe-toi par l'extension incessante de la liberté, et tu pourras compter sur l'avenir. »

Ce langage, tous, vous pouvez le tenir. Entamez cette propagande. Ne ménagez pas vos efforts. Et vous assurerez le triomphe d'une politique générale

qui vous donnera, j'en suis certain, un pays affermi, des industries florissantes, une épargne en plein essor, des finances dignes de la France.

Paul Delombre,
Député.



PAR UNE NUIT D'AUTOMNE

NOUVELLE

Par la route amollie, rivière boueuse entre les champs noirs, déserts, un paysan ivre titubait.

La nuit était close, une nuit froide, pluvieuse et sale de novembre.

Un silence morne pesait sur la dévastation des champs gonflés d'humidité; les fossés et les crevasses étaient pleins d'eau et les arbres se penchaient sur la route avec un frisson.

Le paysan marchait vite en zigzags capricieux, trébuchait et jurait. Soudain il s'arrêta pour chanter d'une voix enrouée d'ivrogne :

Ti ra la lon laire
Et quand la mort t'attrap'ra
Y aura pu rien à faire
Ti ra la lon la !

Mais la chanson se perdit sans écho dans les ténèbres humides.

Une ombre qui se traînait à quelques pas en arrière l'entendit pourtant, car elle s'arrêta net et se blottit, effrayée, le long des peupliers de la route.

Le paysan reprit son chemin, mais il donna contre une pierre et roula dans la boue.

Un long silence suivit où l'on n'entendit plus que le bruissement de la pluie et le frisson nerveux des arbres.

L'ombre se rapprocha.

— Eh ! Patron ! — murmura-t-elle en se penchant sur l'ivrogne.

Le paysan s'éveilla. Il tenta de se lever, mais ses jambes et ses mains impuissantes glissaient sur la boue sans pouvoir trouver un point d'appui solide ; et comme il était inconscient il ne pensa même plus à s'en aller, mais il s'arrangea aussi commodément que possible et grommela en rêve :

— T'es ben ici, t'as chaud, couche-toué patron, va.....

— Hé ! L'vez-vous donc; c'est qu'la pluie a va vous inonder.

— Nom d'un chien ! Si que j'te caresse avec el' bâton tu vas vouér ?... cria-t-il sévèrement.

— Patron !

— Laisse-mé femme, que j'te dis !

— Vous v's êtes saoûlé et vous restez dans la boue comme un cochon.

— J'sommes saoûl ! J'te l'disais pourtant au youpin (1) : donne de l'eau-d'vie et pas d'l'alcool, j'te l'disais ben. J'm'en va t'tirer ta sale tignasse, qu'tu vas vouér... Tais-toué femme... quand el' patron dors faut l'laisser; et toi quéque ça peut te faire ?... T'es qu'un'femme... Tais-toué... Dors, patron, va... repose-toué...

Mais la femme ne le laissa pas se coucher dans la boue. Elle le secoua tant qu'à la fin il s'éveilla un peu et se leva.

— Marion ! — murmura-t-il ayant vu sa figure — Marion ! répéta-t-il déjà inconscient.

Il enfonça sa casquette sur le front et se mit à marcher vite comme s'il s'enfuyait. L'écho de ses pas se perdit bientôt dans le murmure de la pluie.

Marion resta loin en arrière. Ses vêtements trempés lui rendaient la marche lourde et difficile; ses sabots glissaient sur la boue et prenaient l'eau, elle s'arrêtait à chaque instant pour les vider.

Sur son sein, un enfant onveloppé d'un châle pleurait tout bas.

— Oh ! Mon Dieu, mon Dieu ! — murmura-t-elle.

Et ses yeux se mouillèrent de larmes. Combien de fois déjà n'avait-elle pas pleuré depuis qu'elle errait orpheline, vagabonde tels ces nuages gris chassés par le vent humide !

Vainement elle essayait d'échapper au malheur, il la poursuivait, la rejoignait, l'enveloppait de son étreinte venimeuse et elle n'avait pour toute défense que des larmes, des plaintes et la prière.

Maintenant cette nuit d'automne l'effrayait. Elle tentait d'apercevoir des lumières. Mais dans l'obscurité insondable les villages silencieux étaient morts; aucun aboiement de chien, aucun roulement de voiture, aucune voix humaine, rien que le monotone bruissement de la pluie.

L'enfant se mit à pleurer.

— Tais-toi mon p'tiot... tais-toi.

Elle s'accroupit sous un arbre, lui mit dans la bouche une mamelle vide et maigre, puis écouta un murmure lointain d'eau tombante.

— L'moulin ! Pour sûr qu'c'est l'moulin ! — murmura-t-elle.

Elle se leva et marcha vite, aiguillonnée par l'espérance.

— Pierre ! Pierre ! Y m'chassera pas, non, comment pourrait-y ! — Et elle serra l'enfant sur son sein — Pierrot !

(1) En Pologne, dans les campagnes, les cabarets sont presque exclusivement tenus par les Israélites. *Note du traducteur*).

Lentement une profonde tendresse étreignit son cœur et derrière le brouillard des larmes s'élevèrent en elle les riantes images du printemps passé.

L'enfant refroidi se mit à pleurer de nouveau.

— Tais-toi ! — gronda-t-elle en levant la main pour le frapper.

— Je ne peux pas, c'est son p'tiot — pensa-t-elle avec inquiétude.

Et elle embrassa la figure mouillée de l'enfant.

Le fracas sourd du moulin se rapprochait de plus en plus.

La pluie cessa.

Les peupliers agités par le vent grommelaient des menaces mystérieuses et le bois qui s'élevait en une muraille noire près de la route sanglotait sous le fouet cinglant de la bise.

Elle jeta un regard effrayé autour d'elle et se mit à courir de toutes ses forces vers le moulin.

Mais le vent la suivait, la frappait si violemment dans le dos qu'elle se courbait jusqu'à terre ; ou bien il lui barrait le chemin pour lui souffler au visage l'eau des mares dormantes.

Elle s'arrêtait un instant et reprenait haleine ; puis elle continuait sa course. Les peupliers se penchaient pour lui murmurer quelque chose et leurs branches nues, aiguës, semblables à des griffes, se tendaient vers elle, la prenaient par les épaules, lui enlevaient son châle de la tête, lui blessaient la figure.

Sur la chaussée conduisant au moulin elle se calma un peu.

Les toits du bâtiment se trouvaient au niveau de la route et des étangs qui brillaient dans l'ombre ; un fourré d'aulnes noirs l'entourait, fourré impénétrable où bouillonnait l'eau tombant des roues.

Marion se glissa prudemment par la chaussée en pente et entra au moulin.

Tout de suite, dès le seuil, elle retomba sur un sac de farine pour reprendre haleine.

L'intérieur du moulin était baigné d'une poussière blanche.

Au plafond une petite lampe fumeuse répandait une lumière rougeâtre où se dessinaient faiblement les perrons et les contours des machines.

Les murs, le parquet humide et glissant, les longues caisses blanches, tout tremblait... Et dans les profondeurs grises, un gros ruisseau d'eau verdâtre, écumante, coulait entre les roues noires avec un cri et retombait sur les poteaux pointus.

On n'entendait rien que le travail bruyant des meules ; parfois seulement, du premier étage, venait le son aigu de la sonnette.

A ce signal quelqu'un sortait en courant de la petite chambre du meunier qui se trouvait dans un coin.

Marion se rapprocha, s'assit derrière un petit moulin à nettoyer le blé et attendit patiemment.

Elle craignait d'entrer bien qu'elle entendît la voix de Pierre et d'autres hommes.

Le courage l'abandonnait. Elle se riva au mur mince et écouta.

A tout moment quelqu'un sortait de la chambre, suivi d'une fusée de rires, de lumière et de chaleur.

Un groupe de paysans entourait la cheminée d'où émanait une forte odeur de tourbe et de poissons frits.

Pierre était couché sur son lit et se moquait d'un paysan ivre qui vacillait au milieu de la chambre.

— Rentrez-donc à la maison, Mathieu, la femme va vous f... une trempée comme rien...

— Une trempée à moi ? L'patron ? Non... A m'fera coucher, pis a m'donnera d'l'eau-d'vie...

— A vous fera coucher à la porcherie pour vous être saoûlé comme ça !

— J'sommes saoûl, moi ! J'disais pourtant au youpin ; donne de l'eau-d'vie et c'cochon qu'a donné d'l'alcool. Que j't'attrape un peu et tu vas vouér... L'patron a commandé d'l'eau-de-vie, faut obéir ou sans ça j'te tire par ta sale tignasse et à l'eau !

La sonnette retentit.

Un jeune garçon se leva vivement et sortit laissant la porte ouverte.

Marion se glissa sur le seuil.

— Que Dieu soit béni (1) ! — murmura-t-elle.

Le meunier sursauta et cria furieux :

— Hein ! Quoi ? F... moi l'camp... chienne !

La jeune fille vacilla. Elle enveloppa les convives d'un regard effrayé, jeta l'enfant sur le lit du meunier et s'enfuit...

— Un cadeau pour vous, Pierre — murmura quelqu'un.

— Joli violon ! — ajouta un autre, car l'enfant s'était mis à pleurer.

— Prenez donc l'petiot, y va s'étouffer là-bas.

— Vous y donnerez ben à téter au gosse, hein !

Un des paysans prit l'enfant et l'approcha du feu. Ils le regardaient tous.

— Il a deux mois l'mignard, pas plus.

— Y'vous ressemble, Pierre. Il a l'nez comme un' pomme de terre.

— Vous en ferez un aide et pis v'la tout. Y aura toujours du profit...

— Vous prendrez un quart de farine ed plus sur chaque sac et l'gosse s'nourrira, qu'y a pas besoin davantage...

— Y chigne fort ; vous pourrez en faire un organisse, Pierre. C'est d'l'honneur et d'l'argent pas mauvais.

— Et la mère aussi all'est pas mal... des sabots

(1) Formule de bienvenue usitée en Pologne (N. du T.).

presque neufs et un jupon qu't'en aura pas un pareil pour trente sous... et une tête... on pourrait pas la faire tenir dans un baquet... une belle femme...

Ils se moquaient impitoyablement de lui et Pierre ne bougeait pas étranglé de fureur et de honte, rivé par la blanche figure de l'enfant que les paysans avaient déshabillé et rapproché du foyer. Il regardait la vapeur s'échapper des langes humides.

Soudain il sauta à bas de son lit et s'élança hors de la chambre.

Peu après s'élevèrent des cris sauvages et des coups.

— Y parlent d'amour — remarqua un paysan.

— Laquelle que c'est ?

— Marion Yantkow de Wola. Y l'ont chassée d'la maison... All'a pus d'place... où fallait-y qu'all' aille ?...

— Oh ! Oh ! Pierre c'est un bourreau pour les filles.....

— Un bourreau... pour sûr... mais c'est aussi la dernière des canailles.....

— Taisez-vous ! cria l'un d'eux.

— Pierre ! Pierre ! Ne m'bats pas ! — suppliait Marion en se traînant à ses pieds — C'est ton enfant... Y m'ont chassée... Où fallait-y qu'j'aille ?... Pierrot ! oh ! mon Dieu ! Au secours ! Au secours !... Jésus Marie ! — hurla-t-elle d'une voix terrible tandis qu'il lui labourait la poitrine de coups de pied.

Elle s'effondra lourdement comme un sac de farine.

Il y eut un silence. On entendit la porte du dehors s'ouvrir, le bruit court d'une lutte puis plus rien que le fracas des meules.

— Y va la tuer...

— Alle n'aura rien. All's'est débarrassée du gosse et pis v'là tout.

Et comme il pleurait toujours, un des paysans prit un morceau de sucre qui traînait sur la table du meunier l'enveloppa d'une loque, l'écrasa d'un coup de talon, le trempa dans l'eau et le mit dans la bouche de l'enfant qui suça avidemment,

Mathieu sommeillait sur le lit.

Il s'éveilla soudain et dit :

— J'prends l'gosse. C'est un orphelin !

— Prenez, vous n'avez pas d'enfants à vous et vot'femme va vous f..... une trempée, pour sûr.....

— Une trempée ?... Non, a criera un peu et pis c'est tout... C'est un brave femme... Viens mon piot... viens avec el'patron... viens mon piot...

Et avec la résolution soudaine d'un ivrogne il se leva, rajusta sa veste boueuse, enfonça sa casquette en peau de mouton sur le front et prit l'enfant,

— Viens, mon piot, viens... T'as pas d'père, t'as pas de mère, j'te protégerons. C'est un garçon hein?

— Pour sûr...

— T'en f'ras un berger ou un valet, patron...

— Oui, mais faudra d'abord y faire v'nir un'nourrice...

Sans écouter les moqueries il enveloppa l'enfant dans les langes séchés, puis dans un pan de sa veste et sortit.

Il fut un moment à chercher la porte, mais au grand air il s'orienta tout de suite et monta avec difficulté sur la chaussée glissante car le vent le repoussait.

Il arriva aux étangs, tourna à gauche et marcha vers le village.

— N'braille pas mignard... t'auras du lait... j'te f'rai un berceau... tu seras ben chez moué va... t'auras des gages... et des vêtements... j't'achèterai un petit couteau à la fouér... tu suivras les bestiaux... ou ben les oies... braille pas mignard — grommelait-il en retenant avec sollicitude les pans de sa veste.

Il se tut, car un hoquet l'étouffait et un vent froid, vif, lui renfonçait les paroles dans la gorge.

La route traversait des tourbières et des marécages où la boue venait jusqu'aux genoux et rendait la marche difficile.

Le village était proche.

Mathieu titubait moins, mais il était somnolent et avançait comme un automate sans savoir où — parfois seulement il tâtait la veste,... l'enfant... Les jambes pliaient sous lui, le froid le pénétrait jusqu'aux os car ses vêtements mouillés, entr'ouverts, laissaient la poitrine nue.

Il lâcha tout, battit fortement ses mains contre les épaules et d'une voix ivre, ensommeillée chanta :

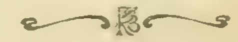
Ti ra la lon laire
Et quand la mort t'attrap'ra
Y aura pu rien à faire
Ti ra la lon la'

Venant de la boue lui répondit la voix étranglée de l'enfant et des pas qui s'éloignaient très vite...

Il n'entendit rien et continua sa route vacillante.

W.-St. REYMONT.

Traduit du Polonais par L. EMILE WAGNER.



LA POLITIQUE D'AUSTRALIE ET DE NOUVELLE-ZÉLANDE

L'Australie est un continent à climat chaud et sec, sans hivers rigoureux, mais souvent privé d'eau pendant l'été, une sorte d'immense Algérie avec un Sahara intérieur. Les Européens l'ont trouvée cou-

verte d'une continuelle forêt d'eucalyptus, ces arbres singuliers qui ne donnent point d'ombre. Au Sud, dans la partie la moins aride, les eucalyptus sont les arbres les plus hauts, sinon les plus gros du monde, et ils dominent de la hauteur de la grande pyramide les taillis de mimosas et de fougères arborescentes; au Nord, dans la région tropicale, les eucalyptus sont reliés l'un à l'autre par des fouillis de lianes que percent les palmiers et que dominent la silhouette aiguë des araucarias. Dans les steppes de l'intérieur, ce sont des rideaux d'eucalyptus de plus en plus petits, de plus en plus rabougris, de plus en plus clairsemés, mais enfin ce sont toujours et partout des eucalyptus. Ce pays, caché par une forte végétation primitive, paraissait impropre à toute culture et les premiers colons faillirent mourir de faim. Aujourd'hui, après cent ans seulement, il est le premier pour la production de la laine, l'un des premiers pour l'or, il développe ses pâturages à bestiaux, ses fabriques de beurre et de fromage, ses champs, ses vignes, il exporte de la viande gelée, il exploite des usines de tout genre, et Melbourne, qui a plus d'un demi-million d'habitants à 70 ans d'âge, s'élève sur l'emplacement même qu'un rapport officiel de 1803 déclarait tout juste bon à nourrir des kangourous.

Cependant l'Australie, grande comme les trois quarts de l'Europe, ne compte encore que 3 millions 1/2 d'habitants, presque tous répartis sur la bordure fertile de la côte. Les deux grandes villes, Sydney et Melbourne, comptent à elles deux près d'un tiers de la population totale. Partout les villes sont plus peuplées que les campagnes. En Australie, ce sont les ouvriers et les employés qui dominent.

La Nouvelle-Zélande a 770.000 habitants sur une superficie égale à celle de l'Italie; elle pourrait aisément en nourrir vingt fois plus, car elle a des vallées et des plaines fertiles et dans ses montagnes des lacs, des glaciers, des neiges éternelles qui assurent aux cultivateurs d'inépuisables réserves d'eau. Ses produits sont les mêmes que ceux de l'Australie, mais sa viande gelée fait prime sur les marchés anglais, à cause de l'excellence des pâturages.

L'Australie et la Nouvelle-Zélande sont comme le Canada des colonies qui fournissent des produits agricoles et des minéraux en quantité supérieure aux besoins de leur faible population et qui cherchent à les exporter. Leur politique, comme celle du Canada, est surtout commerciale; les deux grands partis appelés, suivant l'usage anglais, libéraux et conservateurs, sont en réalité libre-échangistes et protectionnistes; mais là s'arrête la ressemblance avec le Canada. L'Australie et la Nouvelle-Zélande n'ont pas de question de race et de langue, car leurs habitants parlent tous anglais; elles sont les plus britanniques de toutes les colonies de l'Empire. Le caractère particulier de leur politique, c'est l'influence extraordinaire prise par les partis ouvriers, c'est le développement de la démocratie sociale. La Nouvelle-Zélande a pris la tête de ce mouvement; elle est suivie de près par l'Australie du Sud (capitale Adélaïde) et par les deux colonies à grandes villes, Victoria (Melbourne), Nouvelle-Galles du Sud (Sydney).

Tandis que le Canada et l'Angleterre conservent le cens électoral, la Nouvelle-Zélande et les colonies d'Australie, sauf le Queensland, possèdent le suffrage universel. En 1893, la Nouvelle-Zélande a accordé le droit de vote aux femmes; cet exemple a été suivi par trois colonies australiennes, Australie du Sud, Nouvelle-Galles, Australie de l'Ouest, et la constitution fédérale de 1900 prévoit comme prochain le cas où les femmes voteront partout.

Dans toutes les colonies, les Églises ont été séparées de l'État; l'instruction primaire est gratuite, obligatoire, et l'immense majorité des enfants fréquente les écoles primaires publiques.

Tandis que le Canada français cite encore avec éloges la phrase du libéral Papineau : « Je suis un grand réformateur pour tout ce qui concerne les libertés politiques, mais un grand conservateur pour tout ce qui touche au principe sacré de la propriété », l'Australie et surtout la Nouvelle-Zélande sont les pays du monde les plus voisins du socialisme. La Nouvelle-Zélande tire ses recettes d'impôts progressifs sur la propriété, et le revenu est établi de telle sorte que les charges pèsent à peu près exclusivement sur la partie la plus riche, un dixième environ de la population. Elle exproprie, au nom de l'utilité publique, les possesseurs de grands domaines pour distribuer leurs terres à de petits cultivateurs. Elle impose des limites à la propriété foncière en interdisant à un même individu d'acquérir plus d'une superficie déterminée; elle ne vend plus ses terres, elle les loue de manière à réserver le droit de propriété de l'État. Elle a la journée de 8 heures, le minimum de salaires, deux après-midi de vacances par semaine qui s'ajoutent au repos du dimanche pour les ouvriers et employés, la fermeture des magasins et bureaux à 5 heures du soir, elle assure une retraite à tous les vieillards au-dessus de 65 ans, enfin elle donne le premier exemple d'arbitrage obligatoire par l'État, en cas de grèves; c'est, suivant un mot célèbre, « le paradis des ouvriers ». Ses lois en faveur des petits propriétaires et des travailleurs manuels sont imitées en Australie.

Quand on examine de près cette législation si surprenante, on s'aperçoit qu'elle est l'effet de nécessités matérielles plutôt que la mise en pratique de théories abstraites. Les lois agraires, par exemple, sont avant tout des expédients coloniaux destinés à

empêcher la grande propriété de s'emparer de l'île, et à favoriser la petite propriété nécessaire pour que la population s'accroisse ; les lois sur le travail, dans le principe furent destinées à maintenir des conditions que des circonstances exceptionnelles avaient valu aux ouvriers, alors que la colonisation commençait à peine. On reconnaîtrait ici le sens pratique colonial qui donne à la politique une simplicité que l'Europe ne connaît pas toujours.

Quand une circonscription australienne veut obtenir quelque chose du gouvernement, écrit un humoriste, les électeurs disent à leur député. « Ayez-nous telle ou telle concession, sans quoi nous ne voterons plus pour vous et vous perdrez votre indemnité. » Alors le représentant s'adresse au ministre et lui dit : « Déférez au désir de mes commettants, sans quoi je ne vous soutiendrai plus et vous perdrez votre traitement. »

Aux antipodes la politique est honnête ; les intérêts dont elle s'inspire sont très souvent des intérêts généraux infiniment respectables. Elle s'est élevée parfois jusqu'aux principes universels avec des hommes comme M. P. Reeves, ex-ministre du travail en Nouvelle-Zélande, auteur et théoricien de la législation ouvrière. Mais les observateurs les plus favorables, tels que M. et Mme Webb, dont le programme social est celui de M. Reeves, rapportent qu'ils ont été surpris de voir combien les Néozélandais et les Australiens tenaient peu à s'élever au-dessus de leur excellente instruction primaire et à « travailler à penser » suivant le mot de Pascal. Les idées leur arrivent toutes faites d'Angleterre, dans les livres et les journaux ; et par un extraordinaire illogisme, dans ces pays démocratiques et radicaux, ce n'est pas toujours l'inspiration de la minorité radicale et démocratique de l'Angleterre qui pénètre le public, c'est souvent l'esprit conservateur et puritain de la majorité anglo-saxonne.

Le respect extérieur des formes de la religion n'est nulle part aussi grand qu'en Nouvelle-Zélande si ce n'est dans l'Écosse. Pas de boutiques ouvertes le jour du Sabbat, pas de trains, pas de tramways aux heures du service divin. On n'ose faire de promenades à bicyclette le dimanche qu'à Auckland, ville cosmopolite, et seulement depuis qu'un négociant belge a bravé le scandale et donné l'exemple. A force de puritanisme et de piétisme, la Nouvelle-Zélande tient dans l'Empire britannique à peu près la même figure que la Nouvelle-Angleterre et Boston aux États-Unis.

L'Angleterre est l'objet d'un respect filial. Sa prospérité, sa force, ses victoires sont exaltées. Il faut dire que l'Australasie profite gratuitement du prestige britannique et que son gouvernement et ses colons empruntent largement dans la mère-patrie. Tant que cette situation durera, il ne sera jamais question de séparatisme. Jusqu'à présent aucun parti, aucun journal, aucun individu ne s'est prononcé en Australasie pour l'indépendance absolue.

La personne du souverain et la monarchie sont l'objet d'un respect sans bornes. Rien dans ces colonies ne fait prévoir l'établissement du régime républicain qui déjà y existe en fait. Bien plus, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, informées par des journaux et des livres anglais, méconnaissent les démocraties comme les États-Unis. et surtout la France, plus voisines d'elles que l'Angleterre par eur constitution et leur gouvernement. En France, elles ne voient guère que Paris, et dans Paris, le Quartier Latin, les boulevards. Montmartre. On est stupéfait d'entendre leurs habitants répéter, échos inconscients de l'Angleterre conservatrice, des jugements dûs à des aristocrates et qu'on pourrait retourner contre les démocraties australasiennes.

En Europe, nous sommes habitués à voir les radicaux et les socialistes défendre la liberté commerciale. Aux antipodes, les tarifs protecteurs ou prohibitifs qui sont partout appliqués n'ont pas de défenseurs plus résolus que les partis ouvriers. C'est que leur politique est réaliste plutôt que démocratique, australasienne et non pas internationale. Les ouvriers ont nommé assez de députés pour pouvoir faire leurs conditions aux ministères ; leurs députés ont exigé et obtenu des lois pour diminuer les heures de travail et augmenter les salaires. Les patrons alors se sont déclarés hors d'état de lutter contre la concurrence étrangère, on a supprimé cette concurrence en élevant les droits de douane ; le protectionnisme est ici comme la rançon du socialisme.

Tels sont les grands traits de la politique qui fut plus ou moins celle des sept colonies anglaises d'Australasie ; chacune d'elles conserve son parlement et son ministère. Une seule, la Nouvelle-Zélande, séparée de l'Australie par quatre jours de mer, est restée à part. Les cinq colonies d'Australie et de Tasmanie viennent de suivre l'exemple du Canada et de superposer aux gouvernements locaux un gouvernement commun, celui du *Commonwealth* ou Fédération d'Australie.

*
* *

Sir Edmund Barton, fondateur de la Confédération australienne et son premier ministre à ses débuts, est un homme de petite taille, vif, aux cheveux blancs relevés en coup de vent, au visage rasé avec une moue volontaire, réfléchi, silencieux, se livrant peu et rarement. Je l'ai trouvé quelques mois avant la Fédération, avocat et président d'un Club litté-

raire libéral à Sydney ; sa carrière politique s'est faite dans cette ville qui est la plus ancienne de l'Australie, bien qu'elle ait à peine plus d'un siècle, et qui est devenue le centre d'un mouvement intellectuel, artistique et critique, représenté par des hommes tels que les écrivains et dessinateurs du *Bulletin*. Sir Edmund Barton a commencé par être un des ministres de la Nouvelle-Galles du Sud, qui est la *Mother Colony*, la colonie mère comme Sydney sa capitale est la cité mère. Il débuta dans le cabinet dirigé par Dibbs, un autoritaire d'abord radical, « extrême républicain », disaient ses adversaires, qui, une fois au ministère, se brouilla avec le parti ouvrier et réprima les grèves à coup de fusil. Ecarté des affaires par la victoire de la coalition libérale ouvrière, M. E. Barton se consacra avec une constante tenacité à la cause de la Fédération que de puissants politiques comme feu sir Henry Parkes, de Sydney, l'adversaire de Dibbs, et le *Gladstone* australien avaient vainement tenté d'instituer. M. Barton fut l'heureux homme dont le travail vint à point s'ajouter à celui des précurseurs et le faire aboutir. En 1899, la Fédération fut demandée par toutes les colonies d'Australie et par la Tasmanie, en 1900 elle devint une réalité et la rivalité entre les premiers ministres des six colonies dont chacun voulait occuper le premier rang dans le conseil exécutif fédéral, non moins que la reconnaissance pour les services rendus assura à Sir Edmund Barton le *Premiership* de la Fédération, à la tête d'un cabinet formé par les *Premiers* des six colonies fédérées.

Les difficultés causées par l'amour-propre provincial n'ont pas cessé. Chacune des deux grandes métropoles australiennes, Sydney et Melbourne, aspire à devenir la capitale. Provisoirement le pouvoir exécutif est installé à Sydney, les Chambres à Melbourne, et l'on a décidé que la capitale définitive serait une ville bâtie de neuf sur le territoire de la Nouvelle-Galles, la *colonie mère*, mais à 100 milles au moins de Sydney. Comme les travaux n'ont pas encore été commencés, Melbourne, la ville-champignon, née de la fièvre de l'or, la cité la plus riche et la mieux bâtie, ne cache pas son espoir de devenir la capitale.

Cette situation a amené un conflit entre le ministère et le gouverneur général qui représente le roi, et qui est le personnage sinon le plus puissant, au moins le mieux payé et le plus honoré de la Fédération. Ce haut fonctionnaire a demandé au cabinet fédéral un supplément d'appointements sous prétexte qu'il est obligé de résider tantôt à Melbourne et tantôt à Sydney. Sir Edmund Barton n'ayant pas fait droit à sa réclamation, le gouverneur a demandé son rappel. L'incident n'est pas grave, quoiqu'il soit caractéristique d'un état de choses permanent. Les coloniaux n'aiment guère les gouverneurs, membres de l'aristocratie anglaise, formalistes et *distants*, suivant l'expression anglaise, avec leurs administrés.

La mise en valeur de l'Australie a coûté cher aux gouvernements ; les lois sociales ont augmenté leurs charges. Au Queensland, la proportion de la dette par habitant est deux fois plus forte qu'en France.

Il a donc été difficile de trouver des ressources pour alimenter le trésor fédéral ; on lui a remis le produit des douanes à l'exemple de la confédération des Etats Unis ou de l'Empire d'Allemagne. Les différentes colonies ont donc consenti à faire des douanes une administration fédérale, et la seule qui fût libre-échangiste, Nouvelle-Galles, s'est laissé imposer, non sans une belle défense, le tarif protecteur unifié. La Fédération n'a pas besoin de ressources importantes, car elle est dans le monde celle où le pouvoir central a le moins d'attributions : les colonies ont jalousement conservé tout ce qu'elles ont pu de leur autonomie. Ainsi les voies ferrées, qui partout appartiennent à l'Etat, n'ont point été réunies en une seule administration ; au reste l'opinion était si particulariste à l'époque de leur construction que les deux colonies rivales, Victoria et Nouvelle-Galles, ont adopté deux largeurs de voie différentes, de sorte qu'il faut absolument changer de wagon entre Melbourne et Sydney. Les deux questions les plus importantes, lois ouvrières et lois agraires, demeurent provinciales ; on se demande quel serait le domaine réservé à l'activité de Sir Edmund Barton et de ses ministres, si la défense militaire et navale n'avait pas été, comme la raison l'exigeait, confiée à la Fédération.

Sur la question des armements, l'attitude de Sir Edmund Barton est très particulière. Il est loin de se cantonner dans l'hypothèse de la paix. En effet l'Australie, bien qu'elle ne possède pas de troupes permanentes, montre des velléités de conquête. Elle voudrait s'annexer toutes les terres vacantes du Pacifique, et même, s'il se peut, celles qui appartiennent à d'autres puissances. Elle a poussé l'Angleterre à prendre les Fidji, les Tonga, elle l'a empêchée de laisser les Nouvelles-Hébrides dans la zone d'influence française, elle a protesté contre le partage de Samoa, elle ne cache pas son espoir de trouver un moyen pour acquérir la Nouvelle-Calédonie.

Sir Edmund Barton a donc été obligé de prendre l'attitude belliqueuse qui plaît à ses compatriotes ; un journal officiel d'Australie a cru lui faire grand plaisir, en même temps qu'au public, en représentant cet orateur du barreau et de la tribune, ministre d'un pays sans armée, sous un costume de guerre, botté, casqué, éperonné, l'épée au côté et faisant à l'adresse des Français du Pacifique un geste qui signifiait : « Allez vous-en ! »

La politique impérialiste de M. Chamberlain a trouvé en Sir Edmund Barton un précieux auxiliaire : on le vit pendant la guerre Sud-Africaine, quand le premier ministre, appuyé par la presque unanimité des Australiens, a offert et expédié à plusieurs reprises des contingents. Mais ici encore l'intérêt australien a été plus fort que la passion impérialiste. Sir Edmund Barton a entendu traiter d'égal à égal, rendre un service d'ami, et non remplir un devoir de vassalité. Aux conférences des premiers ministres à Londres, il a pris à peu près la même attitude que Sir W. Laurier, en déclarant que l'Australie veut bien coopérer à la défense commune, mais seulement dans la mesure où elle y est intéressée, et qu'elle entend apprécier l'étendue de sa collaboration en toute liberté. Sir Edmund Barton a consenti à augmenter, aux frais de la Fédération, la petite flottille de croiseurs que l'Australie entretient, mais il a mis comme condition à son concours financier que les navires continueront à rester dans les mers d'Australie, et qu'une part des grades et des engagements maritimes seraient réservés aux Australiens.

Il n'est pas aisé de tenir la balance entre l'Angleterre et l'Australie. Au bout de deux années, Sir Edmund Barton ne souhaitait plus qu'une honorable retraite ; lors de la création de la Haute-Cour fédérale, il s'est fait donner l'un des deux sièges de juge ; le premier ministre est devenu magistrat inamovible avec 75.000 francs d'appointements par an. Les Australiens l'ont trouvé modeste : n'aurait-il pas, s'il l'avait désiré, pu se faire nommer *Chief justice* ou président de la Cour ? Il y a quelques années le chef du parti libéral du Queensland, alors premier ministre, s'est entendu avec l'opposition conservatrice, dont les forces augmentaient, et s'est fait installer à la présidence de la Cour suprême de la colonie, au moment où son parti allait être mis en minorité.

A la tête du ministère fédéral la première place laissée par Sir Edmund Barton, homme de Sydney, fut d'abord prise par M. Alfred Deakin, homme de Melbourne, en vertu de la coutume qui donne aux deux rivales jalouses une influence égale ou alternative dans la Fédération. Les autres sièges continuent à être occupés par des gens influents pris dans chacune des autres colonies, deux pour les grandes, un pour les petites. M. Deakin avait déjà été ministre en Victoria. On le connaissait comme l'homme du développement économique, des chemins de fer, des ports, de l'irrigation, de tous ces travaux publics où les gouvernements australiens et plus particulièrement celui de Victoria ont mis des sommes considérables empruntées en Europe. M. Deakin était allé étudier l'irrigation aux Indes ; il avait promis, suivant son expression, de prêcher en Australie l'Évangile de l'irrigation. Il représentait la politique des *reproductive works*, des travaux destinés à encourager la colonisation et que l'on entreprend même sans argent, en comptant audacieusement sur la richesse et l'immigration qu'ils amèneront pour payer l'intérêt des sommes qu'ils auront coûté. M. Deakin avait pour lui la majorité des députés, ceux qu'on appelle *bridge and road members*, députés pour les ponts et les routes.

Comme ses prédécesseurs, M. Deakin défendait « l'Australie blanche », c'est-à-dire qu'il promettait de maintenir et d'aggraver les lois qui ferment le pays aux Chinois, aux gens de couleur et, depuis la Fédération, aux pauvres d'Europe qui peuvent faire baisser les salaires. Après « l'Australie blanche », « l'Australie aux Australiens ». On vit six chapeliers anglais repoussés sous prétexte qu'ils ne venaient pas librement mais en vertu d'un contrat avec patron, chose interdite par la loi en des termes vagues qui se prêtent à toutes les interprétations. « Pour être admis, déclarait le ministre aux applaudissements de la Chambre, il faudrait qu'ils pussent prouver qu'ils sont en état de faire un travail que l'ouvrier australien ne sait pas exécuter. » On vit un émigrant allemand rejeté parce qu'il ne pouvait satisfaire à l'examen imposé par la loi et destiné à prouver que les nouveaux venus savent lire et écrire une des langues européennes ; or on l'avait interrogé en grec.

Les tarifs protecteurs qui défendent les hauts salaires faisaient partie du programme de M. Deakin. Quand M. Chamberlain fit des ouvertures pour l'établissement de tarifs réciproques, de préférence entre l'Angleterre et la Fédération, M. Deakin répondit qu'il ne pouvait abaisser les droits très élevés des douanes fédérales, mais qu'il offrait de les doubler pour les produits autres que ceux d'Angleterre.

Sur tous ces points, M. Deakin était approuvé par la majorité. Il se faisait applaudir encore quand il faisait des déclarations et des discours enthousiastes en faveur de l'impérialisme ; mais quand il s'agissait de contribuer financièrement à la constitution de l'Empire, l'opposition regagnait du terrain. Les Australiens veulent bien jouir de la gloire et de la puissance britanniques, mais ils n'entendent pas les payer. Quand M. Deakin proposa d'augmenter la part de l'Australie dans les dépenses navales, il ne put faire passer son projet qu'en usant un peu trop de la clôture et après avoir contraint un de ses collègues, M. Kingston, à se retirer.

M. Kingston était, dans le cabinet, le représentant de « l'Australie aux Australiens ». Il y était en même temps l'allié du parti ouvrier. Ce parti veut réserver toutes les ressources du pays pour les besoins de sa politique. Il veut que les lois sociales soient faites

par la Fédération et non par les États, afin que les conquêtes de la démocratie sociale ne restent plus bornées à une partie du territoire. Il a demandé que le Parlement fédéral étendît à toute l'Australie et à la Tasmanie, d'abord l'obligation de l'arbitrage par l'État en cas de grève, puis l'institution de retraites pour tous les vieillards.

Aux élections générales de décembre 1903, les deux principaux adversaires furent la majorité protectionniste et le parti ouvrier. Deux renouvellements se faisaient au suffrage universel. D'abord la moitié du Sénat fédéral se représentait devant les élections : pour cette Assemblée les élections se font au scrutin de liste par État ; rien ne saurait mieux indiquer l'orientation politique générale ; or, le parti ouvrier a enlevé tous les sièges à Victoria, plus de la moitié en Australie du sud, près de la moitié en Nouvelle-Galles ; avec ceux qu'il possédait auparavant, il tient désormais presque la moitié des voix au Sénat.

L'Assemblée législative était soumise tout entière à la réélection. Ses 75 membres sont élus au scrutin uninominal; ils représentent les intérêts locaux ; ici, le parti ouvrier a été moins fort, mais il n'en obtient pas moins 22 sièges au lieu de 16.

Le cabinet Deakin est menacé, le pouvoir ne peut plus appartenir qu'à une de ces coalitions si fréquentes dans l'histoire parlementaire australienne. Verra-t-on l'ancienne majorité protectionniste et l'opposition libre-échangiste s'unir contre le parti ouvrier? C'est possible, puisque la liberté commerciale est supprimée en fait depuis longtemps, verra-t-on, au contraire, l'ancienne majorité et le parti ouvrier se rapprocher sur le terrain commun du protectionnisme à outrance ? Alors le nouveau premier serait sans doute M. Charles Kingston que j'ai vu gouverner l'Australie sud avec l'alliance du parti ouvrier, que j'ai vu aux élections sud-australiennes, faire liste commune avec le leader ouvrier, ce démocrate d'un État moyen et d'une ville moyenne, connu de tous ses électeurs, les reconnaissant tous, souriant, abordable, la poignée de main facile, cet Australien qui n'affecte jamais la réserve anglaise d'un Barton ou d'un Deakin et que les réunions publiques d'Adélaïde accueillaient aux cris de « Voilà Charlie ! Vive Charlie ! Votons pour Charlie ! »

*
* *

M. Richard Seddon, le premier ministre de Nouvelle-Zélande, tient dans le monde anglais le record du pouvoir. Arrivé aux affaires en 1891, après la victoire définitive du parti libéral protectionniste allié aux ouvriers, il est devenu premier ministre après la mort de Ballance et l'est toujours demeuré en subissant l'épreuve de quatre élections générales.

M. Seddon, né en Angleterre, a été transplanté tout jeune dans un pays neuf où la colonisation ne date que d'un demi-siècle, il administre la plus anglaise des possessions britanniques, celle où les gens d'origine étrangère sont plus rares. Sur la côte occidentale de l'ile sud où les Alpes neigeuses se terminent sur la côte en fiords comparables à ceux de Norwège, où les glaciers descendent sur les flots parmi les cèdres élancés et sous les éventails des vertes fougères arborescentes, M. Seddon mena la vie du pionnier dans le *bush* ou forêt vierge. Les premiers colons de la côte avaient découvert les deux trésors les plus précieux : l'or et le charbon. M. Seddon se rendit au milieu d'eux, ouvrit un cabaret fait de planches et de tôle ondulée comme toutes les maisons des pays neufs et commença sa fortune en débitant du whisky.

Ce premier ministre est un *self made man* qui ne s'est pas formé par les livres, qui n'a point passé d'examens, bien qu'il porte le titre de docteur en droit décerné *honoris causa*. Son éloquence est populaire, tantôt passionnée jusqu'à la violence, tantôt réaliste jusqu'à la brutalité. Un député de l'opposition critique l'administration des affaires indigènes ; M. Seddon faisant allusion au salut usité par les Maoris, réplique : « mon adversaire connaît les naturels mieux que moi, ils ont sans doute frotté leur nez contre le sien », et s'entend rappeler à l'ordre par le président de la Chambre. Mais les électeurs applaudissent tout ce qu'il dit, admirent tout ce qu'il fait. Sa forte figure barbue, couronnée d'une crinière de cheveux blancs, laisse sous la bonhomie percer la malice et fait songer à l'image grecque : « la peau du renard cousue à celle du lion ».

Au pouvoir, il est resté ce qu'il était parmi les mineurs, un homme rond, jovial, sans façons, à la poignée de main facile. M. Seddon est connu sous le surnom familier de Dick, abréviation de Richard, son prénom ; dans les meetings on entend crier : « Le voilà, ce vieux Dick ! Hurrah Dick ! » Alors que les autres *premiers* sauf M. Kingston se faisaient anoblir, M. Seddon a refusé un titre pour ne pas blesser les sentiments démocratiques de ses partisans, les ouvriers et les petits fermiers.

La Nouvelle-Zélande a les institutions les plus démocratiques, les plus socialistes du monde. L'Europe est habituée à voir les socialistes défendre la cause de la paix internationale. Or, pendant la guerre du Transvaal les premiers ministres d'Australasie ont fait les déclarations les plus belliqueuses et M. Seddon a renchéri sur tous les autres. Comment le chef du gouvernement le plus avancé a-t-il pu devenir le militariste le plus passionné ?

Sa conduite s'explique par plusieurs raisons. La

Nouvelle-Zélande est, parmi les possessions britanniques, la plus insulaire, la plus isolée, celle où la confiance en soi, si habituelle aux colonies, si légitime d'ailleurs et si nécessaire, a été le moins gênée dans son épanouissement. Ces pays où les hommes ont tout créé dans l'espace de quelques générations donnent à leurs habitants l'impression que rien n'est impossible, et ils la traduisent avec une naïveté que nul ne songera à leur reprocher.

Il y a quelques années, le chancelier anglais de l'Échiquier, qui préside aux finances les plus prospères de l'Europe, essayait, non sans précautions oratoires, de faire entendre à un premier ministre australien, dont le budget était en déficit, qu'il ne ferait pas mal d'accepter l'assistance de quelques spécialistes anglais pour augmenter ses recettes et diminuer ses dépenses. « Je lui répliquai, raconta le ministre à ses électeurs, que nous n'avions pas besoin des Anglais, que, pour des hommes compétents en matière financière, l'Australie en avait à revendre, et qu'elle en céderait volontiers quelques-uns au chancelier. » On l'applaudit avec enthousiasme.

M. Seddon ressemble à cet homme d'État quand il traite de la guerre et qu'il prodigue ses conseils à M. Chamberlain et à lord Kitchener. « Plus de ménagements, s'écria-t-il ; envoyez là-bas des Maoris et vous verrez qu'ils feront à peine une bouchée des ennemis ! » Les Maoris, au temps de la conquête, étaient cannibales, et les paroles précédentes peuvent s'interpréter d'une manière à soulever l'indignation. Mais M. Seddon explique qu'on s'est mépris sur sa pensée, que les guerriers de Nouvelle-Zélande ont été chevaleresques au point de partager leurs provisions avec des adversaires affamés comme autrefois Henri IV avec les bourgeois de Paris.

Et M. Seddon cherche de la sorte à se concilier l'opinion anglaise : pour celle du reste du monde, les dépêches néo-zélandaises nous ont informé qu'il n'en a cure. Mais M. Seddon se souci de sa réputation en Grande-Bretagne et dans l'Empire ; chez lui, sa popularité est si grande qu'elle l'a fait surnommer le roi sans couronne ou le roi Dick ; il souhaite qu'elle s'affranchisse les limites de la Nouvelle-Zélande. Il devine que M. Chamberlain rêve de couronner sa vie par la création d'un Parlement impérial, qui le ferait premier ministre et lui donnerait un prestige devant lequel disparaîtrait même la gloire de Disraëli, fondateur de l'impérialisme ; plein de l'audace coloniale, sentant derrière lui les aspirations plus ou moins conscientes de son peuple, M. Seddon a dit qu'à la tête de l'Empire confédéré, un colonial ne serait pas déplacé.

Aussi M. Seddon a-t-il fait les déclarations les plus fougueusement impérialistes quand il est venu représenter la Nouvelle-Zélande au couronnement du roi. Dans les conférences des ministres coloniaux tenues à cette occasion, il a, seul avec M. Chamberlain, soutenu le projet d'une confédération politique et militaire, d'une centralisation de l'Empire. Aujourd'hui où M. Chamberlain propose simplement une fédération économique, mais où il demande des concessions précises, M. Seddon est plus large que le premier d'Australie, mais moins que Sir Wilfrid Laurier ; il offre simplement d'abaisser de 10 à 25 p. 100 en faveur de l'Angleterre les tarifs très élevés de Nouvelle-Zélande. Comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande entend conserver la protection douanière, chère aux partis ouvriers.

*
* *

Les premiers ministres coloniaux ont affirmé en toute occasion que leurs concitoyens étaient des sujets fidèles et dévoués du roi d'Angleterre.

Ils ont envoyé des contingents au Transvaal. La participation des colonies était rendue facile par le fait que l'Angleterre payait le voyage d'aller et de retour, l'équipement, les chevaux, la solde. Les volontaires enfin étaient attirés par l'appât d'une haute paye cinq fois supérieure à celle du soldat anglais. Les colonies ont paru offrir d'elle même les contingents, mais M. Chamberlain avait demandé sinon à toutes, du moins au Canada, de prendre cette initiative.

Après la guerre les ministres coloniaux — du moins la majorité d'entre eux — ont refusé de s'engager dans un plan commun d'armements ; ils ont accepté seulement de contribuer à la défense de leur propre territoire. Ils ont fait ajourner la création d'un Parlement, d'un ministère, d'un organe permanent intercolonial.

A défaut d'une centralisation politique, d'une fédération militaire, reste comme instrument d'union le pacte commercial, le projet d'un *Zoloverein* britannique. L'idée paraît venir de sir W. Laurier, les autres l'ont adoptée, M. Chamberlain l'a fait sienne.

Voici les bases de ce projet. La Grande-Bretagne est plus industrielle qu'agricole. Elle exporte de la houille, des cotonnades, des fers et aciers dans le reste du monde ; mais elle ne produit pas de quoi nourrir ses ouvriers ; elle est donc obligée d'acheter ses aliments au reste du monde ; elle demande aussi à l'étranger une grande partie des matières premières nécessaires à ses usines. Aux colonies, la situation est exactement inverse : trop de produits agricoles, de minéraux et de matières premières, pas assez de produits manufacturés. Dans ces conditions l'Angleterre et son empire ne sont-ils pas appelés à se compléter ? De même qu'autrefois Rome

surpeuplée demandait son blé à l'Égypte et à la Tunisie appelées « greniers de l'Italie », de même l'Angleterre où les ouvriers sont plus nombreux que les paysans, irait chercher sa subsistance dans les colonies qu'elle a fondées sur tous les points du globe.

Mais l'Angleterre et ses colonies ne sont pas seules au monde; elles ont vécu jusqu'à présent dans des conditions qui rendent difficile l'union demandée.

L'Angleterre, où toute la vie économique est fondée sur le commerce, a donné l'exemple du libre échange, elle a conclu avec toutes les nations des traités, sans autre but que d'acheter au meilleur compte des produits dont elle a besoin et vendre aisément son superflu.

Les colonies sont au contraire devenues protectionnistes. L'Australie et la Nouvelle-Zélande n'admettent pas qu'on parle d'abaisser leurs tarifs. Si l'Angleterre veut leur faire des avantages spéciaux, elle devra d'abord renverser son système en devenant protectionniste sur le modèle australien ; alors seulement elle pourrait demander à ses colonies des avantages et leur en offrir de son côté. Mais alors l'Angleterre s'exposerait à des tarifs de représailles établis par les Etats étrangers contre les produits manufacturés. Elle se condamnerait aussi à payer plus cher le bois, la viande, les aliments en s'obligeant à les prendre exclusivement dans des colonies où la main-d'œuvre est coûteuse.

Actuellement la Grande-Bretagne envoie déjà 7/10 de ses exportations à ses colonies quoi qu'elle n'ait pas de traités de commerce avec elles, sauf le Canada. Elle ne leur prend que 2/8 de ses importations parce qu'elle les paye moins cher dans les autres pays. S'enfermer derrière un tarif protecteur commun à tout l'Empire serait aller à l'inconnu. On comprend qu'une partie de l'opinion anglaise résiste au protectionnisme impérialiste de M. Chamberlain.

Les avantages moraux d'un Zollverein impérial compenseraient-ils le bouleversement commercial qui en résulterait ? Il est permis d'en douter, puisque dans le projet Chamberlain, M. Chamberlain propose, mais les colonies très évidemment imposent leurs vues protectionnistes. Elles ne sont pas seules ; les Etats-Unis, pays ultra-protectionniste, fera lui aussi ses conditions, car le Canada ne peut se laisser couper de son meilleur client ; il demandera qu'on fasse entrer les Etats-Unis dans la barrière. Avec une fédération impériale et même avec une simple union douanière, la direction politique ou économique n'appartient plus à la seule Angleterre ; il semble au contraire que dans les projets successifs les vues des premiers ministres coloniaux prennent une place de plus en plus grande.

ALBERT MÉTIN.

LE SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

Après la poésie, la prose.

Est-ce parce que nous sommes au Salon de la Société des Artistes Français ? Que dis-je : au *Salon*, tout court, au cent vingt-deuxième Salon depuis 1673, année du premier livret...

A première vue, sans doute, on adore presque le *Champ-de-Mars* aussitôt que le seuil est franchi des *Champs-Elysées* : en regard de sa prolifique voisine, la Société Nationale a l'air d'un musée (bien qu'elle soit, en fait, une Société de plus en plus fermée de capitalistes, où l'art industriel ne sévit pas qu'à la section des objets d'art). Donc, en dépit de quelques innovations, — placement plus harmonieux et règlement draconien, — l'abord n'est jamais favorable aux *Artistes français* qui sentent l'atelier Julian : mais dépend-il des bureaux de leur communiquer du génie ?

Et puis, cette année, les rôles sont intervertis : ordinairement, il ne nous déplaît qu'à moitié de constater, avenue d'Antin, les *poncifs nouveaux* et d'aller découvrir, avenue Alexandre III, parmi tant de clichés, l'*indépendance* (1) ; le Salon du 30 avril est toujours intéressant parce qu'instructif, intéressant par cette longue page d'histoire qu'il ne cesse point d'offrir aux yeux : encombrées, ses cimaises rapprochent l'octogénaire et le débutant, les quatre-vingt-sept ans de M. Hébert et l'indiscipline de plus récents prix de Rome ou logistes ; l'évolution de l'art et des genres se comprend mieux à la lumière diffuse de cette synthèse et, grâce aux redites sans nombre, les moindres aspirations se font jour : pendant que l'historien mesure la route, l'amoureux d'art y déniche la jeunesse à son premier battement d'ailes...

Cette année, ce beau rêve est quelque peu maltraité par la rigueur des faits : (serait-ce pour la maligne joie de nous contredire ?) une fortune ironique a voulu qu'une lueur d'*inédit* brillât dans la pénombre paisible de la Société Nationale (2) ; et l'international accord de quelques belles œuvres nous défend d'y voir une illusion purement subjective, à moins que tout ne soit que fantôme ! Enfin 1904 est, pour le premier ouvert de nos Salons, une année grasse, et, pour l'autre, une année maigre : il en faut prendre son parti. Nous avons accepté bravement la contradiction.

Ce n'est pas que le talent n'abonde aux Champs-Elysées comme au Champ-de-Mars : mais, aujourd'hui qu'il est universel, il ne suffit plus. A défaut

(1) Cf. la *Revue Bleue* du 10 mai 1902 et du 25 avril 1903.
(2) Cf. la *Revue Bleue* du 30 avril 1904.

de grand style et des hauts principes oubliés, n'est-on pas en droit de réclamer d'un artiste une parcelle de sensibilité moins apparente que profonde, un peu de cet idéal plus tempéré que nous définissons la réalité vue par l'amour? Or, cet idéal manque outrageusement aux Champs-Elysées. Si Poussin n'a plus d'héritiers directs, les petits-fils de Chardin ne semblent plus guère sentir ce qu'ils peignent. Une sorte d'anesthésie s'est répandue. Et si les cimaises encombrées paraissent de plus en plus vides, c'est que le moins imprévu des *leit-motive* y fleurit : M. Didier-Pouget ne paraît pas écœuré de répéter chaque printemps les mêmes bruyères roses; la nature semble moins uniforme, et la patience des peintres est admirable. Toujours les mêmes miniatures glacées, les mêmes fusains, les mêmes japoneries dans les mêmes vitrines; beaucoup de parties d'échecs, de lampes fumeuses, de trop jolis five o'clock ou de vieilles femmes (la *Vieille* de M. Addé-Vidal est un fier morceau de peinture) ; trop d'ennuyeux portraits et de paysages trop grands! Les mieux émus par l'heure mauve où la faucille d'or se profile (MM. Gosselin, Thiérot, Georges Lefebvre et Mme Jacques-Marie) sont des poètes qui rappellent toujours les mêmes rimes : la poésie, pourtant, n'est pas encore un poncif...

Les redites ne sont éclipsées que par les contrefaçons : comment M. Zwiller a-t-il le triste héroïsme de fabriquer de faux Henner qui ne tromperont jamais les connaisseurs? Pourquoi M. Jean Rémond, plus loyalement inspiré, demande-t-il au crépuscule d'*Audierne* un pseudo René Ménard? Un Belge en Bretagne, M. Timmermans, se paie l'inutile fantaisie de peindre un faux Le Gout-Gérard, comme si les vrais manquaient sur le marché... M. Gaillard (Lucien) démarque aussi les bijoux de Lalique.

Les grands sujets nous sont interdits : leur faillite approche; le courage me fait défaut pour nommer M. Lynch, qui promettait, cependant, et M. Lalire, dit La Lyre... Le *genre* est-il mieux portant chez M. Galliac? Gérome n'est plus. C'est partout l'agonie des poncifs anciens. Les *reporters* du vernissage vous ont décrit les *clous* de la grande salle qui jamais n'a semblé si petite : des *Nuits*, qui ne sont pas de Musset, ou des *Visions de Napoléon*... Malgré la présence magistrale de Sargent, le premier Salon dénonçait la faillite des virtuoses : MM. Boldini, La Gandara, La Touche, ce dernier si mystérieusement joli dans l'*Étreinte*, mais dont la sincérité, dès qu'elle lutine les faunes, ressemble si fort à son contraire ; ici, la virtuosité piétine, sous la mitraille de M. Bergès, aux veillées de M. Joseph Bail, avec le brio de M. Sorolla lui-même, qui fait abus des reflets. L'art pour l'art se lasse ; mais l'inspiration se dérobe ou se rapetisse volontairement : la lyre est tombée des mains des poètes, et ce n'est pas le pitoyable M. Gervais, ou l'honnête M. Bonis qui la redresseront dans un Olympe aboli. Le bois sacré devient champ de course : M. Bouguereau, plus résistant que ses plagiaires, aura vu la dernière *Dryade*... L'Institut s'adonne au paysage, au portrait : l'intimité même ne l'effarouche plus; il est permis aux rétines timides, que l'impressionnisme a blessées, de lui préférer la *Carlotta* de M. Jules Lefebvre, le style reposant de sa pâleur blonde et son châle d'émeraude...

Des absences compliquent la pénurie du Salon : le maître Henner s'est abstenu pour la première fois depuis quarante ans ; M. Struys reste à Malines, M. Mostyn à Glascow ; nous regrettons moins vivement MM. Detaille ou Rochegrosse. Et, jeune ou vieux, plus d'un collégien de l'art moderne expose de préférence à Saint-Louis, alléché par le palmarès des croix. Est-ce à dire que le *Salon* de 1904 soit vide et que le regard en soit réduit à n'estimer que le profil pur de *Carlotta* parmi 1863 tableaux, 747 dessins, 109 médailles ou camées, 766 morceaux de sculpture, 383 projets d'architecture, 584 estampes, 567 objets d'art, — 5.019 ouvrages au total, en forte augmentation sur l'année dernière, et soit 2.385 numéros de plus qu'au Salon voisin? Terrifiante cohue, vaste désert d'œuvres !

Au dire coutumier d'un certain snobisme, il n'y a plus rien au Salon, jamais... La peinture expire dans les ruines de l'architecture ; la nature se tait depuis le soir d'un beau jour qui ferma les yeux de Corot; la musique est morte adolescente, avec Mozart ; la fleur de la poésie française est tombée avec la tête d'André Chénier... Ces vérités, même démontrées, seraient dissolvantes : à Dieu ne plaise que la désespérante beauté de nos *Primitifs français* ait pour corollaire immédiat un surcroît de scepticisme à l'égard des jeunes efforts! Ces efforts ne sont pas encombrants ; mais ils existent, même au Salon de 1904. Les snobs auront passé sans les voir. La pléthore même du *déjà vu* les rend plus visibles : et l'étincelle apparaît mieux dans la cendre. Mais la concurrence étrangère est formidable : une grande brise d'outre-mer menace de souffler ces pâles flammes ou de les résorber en elle ; sept fois sur dix, elle triomphe ici. C'est au ciel étranger que s'allume telle bluette mystérieuse qui doit à la grisaille ambiante un éclat d'étoile nouvelle.

Le chauvinisme objectera que les plus avérés triomphateurs ont appris la peinture à Paris et que cette parure exotique est tout à fait nôtre : que MM. Miller et Gaensslen, les intimistes, sont tout simplement élèves de Jean-Paul Laurens; que M. Tom Robertson, le paysagiste, se déclare élève de feu Benjamin-Constant; que M. Richards, le portraitiste, est sorti de l'atelier Bonnat; que M. Birley,

l'admirateur de Lorimer, se réclame ouvertement de Marcel Baschet. J'en passe, et des meilleurs... Toujours est-il que l'accent persiste! Il reste à démontrer pourquoi nos maîtres sont plus heureux avec cette catégorie d'élèves, de même que nos orchestres sonnent mieux parfois sous le geste décoratif d'un *kappelmeister* d'outre-Rhin... Sans doute, il y a comme une « entente cordiale » universelle, il y a, de moins en moins, la peinture ou la musique d'une race et, de plus en plus, la peinture et la musique d'un temps : c'est la volonté de l'évolution ; mais, dans le bilan d'un Salon, pourquoi tant des nôtres chargent-ils le passif, alors que l'actif s'enorgueillit de quelques beaux peintres aux noms étrangers, avec leurs profonds accords des noirs et des verts?

Sous le pseudonyme piquant de *Pointe-Sèche*, quand l'humoriste Félix Buhot rapprochait le *Whistlérisme* et le *Pissarrisme* en 1888, pour démontrer que l'Amérique artiste allait conquérir l'Europe et Paris, « sa capitale », il ne se doutait pas que Whistler et Pissarro se retrouveraient, quinze ans plus tard, dans la mort... James Whistler, Camille Pissarro : les deux faces de l'impressionnisme et de son influence aristocratique ou rustique, subtile ou brutale! Gérôme et l'académisme les ont suivis de près dans la tombe... Aujourd'hui, ces influences contraires se dissipent ou se transforment : mais, à plus d'un compatriote, l'*harmoniste* Whistler a légué la passion contenue de la belle matière frissonnante. Un secret lui survit.

Le paysage a continué de tout envahir, même l'atmosphère affinée du *home* : et la palette étrangère excelle à cette musique silencieuse ; groupés autour du maître Pointelin, ce Whistler franc-comtois de la sourde impression qui fait peur, les plus aériens de nos paysagistes nouveaux ne se défendront point d'apprécier d'autres qualités en quelques toiles vigoureuses : le *Chemin de bruyère* hollandais, de M. Gorter ; la crépusculaire *forêt de pins*, de M. Warren Eaton, dont le nocturne *Canal à Bruges* nous retenait en 1903 ; *Les Andelys* féodales de M. Aston Knight qui n'y retrouve pas la trace du Poussin ; la *Notre-Dame* romantique de M. Warner ; l'*Orage*, de M. Hetherington et surtout le plus beau paysage du Salon, cette *Ecosse* idyllique d'un inconnu, M. Tom Robertson, honneur de Glascow : notre Corot fait une petite moue d'approbation devant cette grasse verdure étoilée d'une coiffe rouge sous ces arbres fleuris, avec leur neige rose sur les fonds mauves, décor mélodieux qui réunit le style au printemps.

Sans vouloir égaler ni rappeler La Tour, ce spirituel génie poudré, demain bi-centenaire et qui fit des miracles, même posthumes, le portrait français n'a pas complètement désappris la vie intérieure : témoin le camaïeu suggestif de M. Duvocelle et la jeune femme blonde de M. Devillario, non moins bien servi par son modèle que par sa palette ; mais, cette affable statue de chair, moulée dans son deuil que dépasse la pointe ironique d'un soulier blanc, n'a-t-elle point pour redoutable rivale la *Jeune fille au sac vert* de M. Richards, à côté des effigies mondaines de M. Lawton-Parker et du groupe adorablement familial de M. Oswald Birley? Paysage ou portrait, l'harmonie nous revient d'ailleurs, avec une ombre de mystère. De plus en plus rare en ces temps subtils, le *nu* se réduit à quelques *études* : celles de nos compatriotes, MM. Nitsch et Darrieux, ne surpassent point la nuque impérieusement caressée par un peintre américain, M. Gaensslen : un Pâris lui donnerait la victoire, même sans réclamer les visages... L'idéal, qui se fait petit, oppose une *Diane* de M. Niels Lund à la *Venise conquérante* de M. Paul Steck, aux allégories de M. Séon.

Mais la prose a clairsemé les poèmes. L'intimisme ou l'intimité, dont on abusera, ne respire pas seulement sous la lampe verte de M. Chayllery : l'originale *Marchande à la toilette* de M. Lobel-Riche et l'aimable *Coin d'atelier* de M. Palyart signalent au souvenir deux noms ; et là encore, et là surtout, la concurrence étrangère est un délicieux trouble-fête, avec les irrésistibles envois de MM. Miller, Sawe et Schafer. M. Miller est une révélation de 1903 : il nous vient de Saint-Louis, où vont tant des nôtres! Ses fortes qualités de regard sensible et de beau peintre ne semblent pas vouloir s'édulcorer dans la capitale de l'Europe... Aussitôt les amoureux d'art avaient cherché sa signature sur ses toiles sombres et deviné le *whistlérisme* original de ses intimes héroïnes : la *Dame en jaune* à son piano n'est pas oubliée. Aujourd'hui, la toile s'agrandit et le ton s'élève avec les *Vieilles demoiselles* prenant le thé dans leur intérieur morose comme une année sans printemps ; une mélancolie s'exhale de la peinture même : n'est-ce pas l'éloge le moins erroné du peintre? Et le tableautin curieusement intitulé la *Crinoline* est la plus harmonieuse intimité du Salon. Le délicat Paul Mantz l'aurait déclarée « digne du Champ-de-Mars », à l'âge d'or, déjà lointain, de la galerie Rapp... Plus recueillie, la *Lingère* anglaise de M. Schafer n'est pas moins exquise en son ombre studieuse. A la même famille appartiennent la jeune fille modeste de M. Sawe et sa jeune femme penchée sur la clarté des *Esquisses* (même sujet que M. Palyart). Voilà les vrais *intimistes* : leur sobriété savante affirme que l'art n'est pas ennemi de l'âme ; et l'âme habite, au contraire, ces clairs obscurs aux ombres limpides, aux beaux noirs, où le peintre joue la tacite symphonie des complémentaires, du vieux-rose et d'un vert fané.

Le parallèle inquiétant pourrait se continuer chez les femmes peintres, avec Mlle Chauchet, Lavrut, De-

labarre, au jardin vert ou dans l'atelier lumineux, où des rivales sérieuses les attendent : M[lles] Greene, Lovering et Cameron. Mais voici M[lles] Dufau qui défie toute comparaison : sa *Baigneuse* défend le nom français mieux que toutes les commémorations patriotiques, car elle est belle ; et la beauté, dans l'art, est l'unique vertu. Aux Champs-Elysées M[lle] Dufau, M[lle] Delasalle au Champ-de-Mars, l'une dans la plus blonde symphonie des verts, l'autre dans une brume plus hivernale, attestent la supériorité de l'âme féminine aux heures compliquées de la décadence. Il y a quelque chose d'héroïque dans la volupté de ce *nu* doré par la caresse mourante des reflets. Décidément l'auteur de l'*Automne* est une grande artiste, et qui nous doit prochainement la charnelle majesté d'un nouveau poème.

Où découvrir encore un peu d'émotion ? — Chez nos prix de Rome... — Est-ce une ironie ? — C'est tout le contraire ! Rappelez-vous nos musiciens : Debussy, Charpentier, Erlanger, Bruneau, tous enfants du Conservatoire. Or, l'École a formé très inconsciemment ou plutôt n'a point déformé le libre talent de deux portraitistes qui nous donnent, cette année, les deux plus beaux portraits du Salon : M. Ernest Laurent, avec sa hautaine jeune femme au chapeau fleuri dans la chambre estompée ; M. Adolphe Déchenaud, avec son jeune homme pensif, dont le pâle profil évoque les origines profondes de l'intimité qui n'est point née d'hier et qui devança même les féeries de l'impressionnisme, au bon temps où Whistler, alors Français, voisinait avec Fantin-Latour parmi les grands Refusés... Ce souvenir ne semble point déplacé, car, en ces deux portraits, le physionomiste est égal au peintre. Et le poète savoureux des *Fleurs du Mal*, non pas Baudelaire aujourd'hui, mais M. Fernand Sabatté, relève à la fois de la Villa Médicis et de l'atelier Gustave Moreau ; mais à son paradis terrestre en blond mineur, il me permettra de préférer la symphonie en blanc bémol majeur que son ancien condisciple, M. Raoul du Gardier, si féministe, intitule moins prétentieusement que moi *Femme en blanc, sur la plage* : une argentine silhouette virginale, une petite Ève matineuse et qui, je l'espère, du moins, n'a pas encore mordu l'acide pomme verte... En tous cas, il se pourrait bien qu'elle fût la perle du Salon. Son costume et son atmosphère en ont la douce matité. Modernité charmante, et très supérieure, en son charme simple, aux visions gothiques, aux médianoches interlopes, à toutes les perversités rétrospectives ou contemporaines que les meilleurs élèves de Gustave Moreau se croient tenus d'exalter ! Cette jeune fille à la blouse de soie, admettons la sans retard et sans remords dans la discrète constellation d'espérances que nous suggère le Salon de la Société Nationale, où rayonne doucement le poème pudique de Bunny : la poésie est de retour ; et j'entends la voix mélancolique du vieil Hans Sachs qui me conseille de placer dans l'écrin du souvenir la perle auprès de l'opale.

Aussi bien un petit rayon sort de l'ombre : après les fanfares de l'impressionnisme et les bruits étouffés du crépuscule, une clarté d'aube étale un murmure soyeux. Ce n'est plus ni l'éblouissement du plein-air, ni la mysticité du plein soir : de même que le Mæterlinck virgilien des *Abeilles* n'est plus le nécromant de l'*Intruse* ! La musique se *déwagnérise* ; la peinture se *déwhistlérise* : elles le croient du moins... tout en admirant Wagner et Whistler, ces deux magiciens de tailles inégales. Est-ce une palinodie nouvelle ? Non, c'est un éclaircissement logique et prévu des palettes et des âmes ; c'est un essor inédit de couleur lumineuse et de tendresse. Les plus sages des nôtres se jettent éperdûment dans la vie. Peintres et sculpteurs ont prononcé le grand mot d'humanité. La beauté défunte, ils chantent la souffrance. La passion du Vrai gagne jusqu'à la grande peinture décorative qui se veut poétiquement intime ou largement humaine : témoin le vieux maître Jean-Paul Laurens, avec ses *Mineurs* las sur un fond d'usine, et le jeune maître Henri Martin, son libre disciple. Il retrace aujourd'hui le *Travail* du port après avoir magnifié, l'an passé, les travaux des champs. C'était presque une gageure de réitérer le même triptyque et le même symbole ; un artiste a gagné cette victoire de se renouveler en se répétant : il évoque toujours notre destinée brève en éclairant les trois heures du jour après avoir éclairé les trois saisons de l'année. Sous les mâtures d'un vieux Marseille rêvé qui n'est plus le beau rêve antique de son devancier Puvis de Chavannes, le décorateur unit l'enfance à la vieillesse et nous fait penser par le seul pouvoir de son coloris audacieux. La douleur, la laideur même s'épurent dans la lumière. Ce *Travail* radieux est plus réconfortant que l'inutile *Ecole de Platon* de M. Paul Buffet dans les jardins fanés d'Académos. Ici, l'artiste de l'âme est le peintre de la vie. Son plein-air interprété dans le sens profond du décor atteste une évolution : croirait-on l'auteur issu de l'ombre érudite et des maîtres ? Longtemps impressionné par l'impressionnisme, il se possède et met les techniques nouvelles au service des plus hautes pensées.

Pourquoi ce réalisme inspiré, qui se justifie sur la toile, est-il plus fréquemment choquant dans la statuaire ? Malgré nos préférences pour un style plus athénien, nous ne craignons pas d'approuver le triptyque vivant d'Henri Martin, comme nous continuons d'aimer la prose toujours ailée du plus attique de nos maîtres, même quand il préfère *Crainquebille* à *Thaïs* ; nous sympathisons au même titre avec les *Haleurs* de M. Jules Adler, qui penchent leur effort

muet dans la brume ; peinte, la vérité humaine ne nous effraie point dans les envois de MM. Troncy, Pagès, Wéry, Dupuy, Duvent, Ridel, H. d'Estienne Henri Zo ; la vérité souffrante ne nous éloigne pas du *Coin de bataille* de M. Charles Hoffbauer ou des vieux chevaux de M. Gourdault. Pourquoi cette méfiance plus vive à l'égard du bronze ou du marbre? Y a-t-il une différence essentielle entre ces toiles humanitaires et tant de plâtres patinés ? Voici notre impression, cependant, sous la verrière : trop d'épaves, de loups de mer, de maternités inquiètes et d'angoisses, de monuments funéraires et d'élégies faubouriennes, de pauvres gens et d'animaux pétrifiés ! Moins de conventions, sans doute ! Ou plutôt une convention nouvelle... Plus de faux dieux ou de modèles galbeux dans le costume de la Vérité : la difformité se cache sous les gros plis des haillons ; et le *Bacchus* isolé de M. Carlès est impuissant à venger l'Olympe. Plus de fraîches fontaines aux dauphins princiers, où rencontrer la jeune *Baigneuse* de Mlle Dufau dans l'automne vert du vieux parc : le gracieux projet de M. Max Blondat n'est qu'une exception. Le symbole de Vallgren et Rodin lui-même ont déjà moins d'influence ; une crise romantique, où Michel-Ange s'associait à Shakespeare, avait bouleversé l'âme manœuvrière de nos sculpteurs et ruiné les vestiges appauvris de la tradition ; mais un idéal prosaïque bannit à son tour la convulsion de l'enfer et des femmes damnées. Les impossibles visions s'évanouissent ; la pâmoison des voluptés le cède à l'effort viril.

Le maître écouté, car on veut un maître, ce n'est plus le *Penseur* de Rodin ; c'est le *Mineur* voisin de Constantin Meunier ; ce qui hante désormais l'ébauchoir animant la glaise, c'est la jeune maîtrise du novateur absent, Roger Bloche, et le souvenir éloquent du *Froid*. La sculpture, plus lente, vient tard à la vie et la mode aussitôt l'accapare : feu Gérôme, le néo-grec, nous laisse, avec sa *Corinthe* médiocrement polychrome, un *Ouvrier métallurgiste ;* M. Rivière-Théodore exécute pour Hanoï un *Tirailleur annamite* ; le *Christ mort* de M. Becquet ne ressuscitera point; l'intimité réclame la *Bonté* de M. Gaudissart; la *Consolation* de M. David, et même la *Jeanne d'Arc* de M. Jacquot. La *Bérénice* de Barrès et de Jacques Blanche, qui ne joue pas toujours le rôle de *Chérubin*, aimerait en psychologue cette statuaire amie de tous les déshérités; mais un artiste peut-il entièrement souscrire à ce Théâtre-Libre de l'art plastique, à ses tristesses plébéiennes, à ses épaves sociales? Malgré leur talent, MM. Descatoire, Cordonnier, Pendariès, Laporte-Blairsy, Jean Descomps n'apportent pas encore une réponse définitive. Enfin, pourquoi l'étonnante énergie de Mlle Yvonne Diéterle paraît-elle inférieure à la mélancolique peinture de M. Jules Adler? Parce qu'il manque à la *Poussée* de la rude barque de pêche l'atmosphère endolorie qui sympathise avec l'effort des *Hâleurs*. L'atmosphère est la poésie du vrai. Privée d'un tel secours musical, la statuaire sera toujours le plus exigeant des arts silencieux.

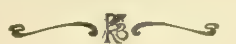
Partout la prose, le doute et, malgré quelques sursauts de la force ou de la grâce convalescentes, une stagnation plus générale, une sorte d'affaissement... Les doctrinaires s'en prendront à l'oubli des lois éternelles, que la personnalité ne veut plus souffrir. L'anarchie partout, c'est entendu !

Mais cette liberté même est-elle incompatible avec un peu de cette ferveur qui nous manque et que *l'art simulé* (dirait Tolstoï) remplace par une excitation factice ? Entre le marchand, dont les traités le figent dans une formule, et le poète, qui le conjure de se renouveler sans trêve, l'artiste moderne écoute le marchand : la chair est faible... Et les récompenses annuelles des Salons ne sont pas faites pour refréner ces terrestres instincts. Chaque nouveau Salon devient promptement une académie : les portes se referment et les mécontents vont ailleurs. Le *Salon d'Automne* ne suffisait point : on annonce déjà le *Salon de l'Ecole française*... Empêchera-t-il la concurrence étrangère? *Le Salon*, tout court, n'est plus qu'une fiction du catalogue, un passé regretté : mais un poète trouve le regret plus doux que l'espoir.

RAYMOND BOUYER.

P. S. — Puisque La Tour partage avec Fouquet les honneurs de l'année, pourquoi la date du 5 septembre 1904 ne réunirait-elle pas les amoureux d'art français à Saint-Quentin, sa ville natale, qui fêta le retour de sa belle vieillesse et qui, dans le plus discret des musées, garde encore son âme? Cet hommage vaudrait mieux qu'un nouveau Salon.

R. B.



LA VIE LITTÉRAIRE

Pastel vivant, par Paul Flat.

PAUL FLAT : *Pastel vivant*, roman. Edition de la *Revue B[illegible]*. — *Deux âmes souffrantes*, roman. — *Les âmes sans [illegible]*, roman (Lemerre, éditeur). — *Figures de Rêve* (Lemerre, éditeur). — *L'art en Espagne* (Lemerre, éditeur). — *[illegible] d'Eugène Delacroix*. — *Essais sur Balzac* — *[illegible] sur Balzac* (Plon, éditeur). — *Les Pre[illegible]* (Laurens, éditeur), — *Le Musée Gustave Moreau.*

Une érudition artistique sans égale ; un goût développé et cultivé on ne peut mieux ; l'aptitude

aux lentes et profondes analyses des âmes et des œuvres; le scrupule dans la critique minutieuse des hommes et des idées ; une forte patience qui le porte à considérer tous les aspects d'un écrivain ou d'un livre, à en deviner l'inspiration cachée, à en découvrir les procédés, même adroitement dissimulés ; une curiosité constamment avide de connaître et de confronter toutes les manifestations de la vie intellectuelle, esthétique et sentimentale de la France où cette vie est d'une activité toujours si frémissante ; une tendance peut-être trop généreuse à proclamer que la France doit beaucoup à l'influence des nations étrangères, je dis trop généreuse, car si la nation française ne doit pas, semblable à Bélise, se croire l'unique amour du genre humain, elle a peut-être plus donné que reçu dans l'échange perpétuel et universel qui rapproche de plus en plus tous les peuples ; une vigoureuse fermeté et pourtant presque partout je ne sais quelle mélancolique douceur communiquant beaucoup de charme à une œuvre qui sans elle voudrait surtout par son austérité un peu sèche et comme hautaine ; en outre, et constamment. une noble ardeur intellectuelle, de la science et du courage ; tout cela animé, vivifié par une incomparable puissance de sympathie pour les belles œuvres des penseurs et des artistes, puissance telle qu'il est fort capable de demander à ces belles œuvres et de recevoir d'elles non seulement tous ses plaisirs les plus intenses, mais si l'on peut dire, sa conception même du monde et le sens qu'il a de la vie : voilà quelques-uns des traits principaux de la physionomie littéraire de Paul Flat.

Il s'est dispersé — mais au fait, est-ce bien le terme exact? — en des œuvres apparemment assez dissemblables : roman, critique d'art, histoire de l'art, critique littéraire, je n'ai pas besoin d'ajouter ici critique dramatique... Et cette dispersion — si c'en est une — prouve mieux la variété d'un talent souple et solide, mais n'en détruit nullement l'unité.

Je voudrais dire au moins que ses *Essais* et ses nouveaux *Essais sur Balzac* lui assurent dans l'histoire de la critique littéraire le rang le plus distingué. Il n'est pas de balzacien qui ne fasse de ces ouvrages circonstanciés un grand cas. Mais on peut tout ignorer de Balzac et de tels livres inspireront le violent désir d'entrer dans le monde créé par l'imagination magnifique du romancier. Les livres de Paul Flat, en effet, non seulement font comprendre Balzac, mais le font aimer. Ils situent son œuvre avec une impérieuse précision dans l'évolution des genres littéraires; et ils sont arrivés à la bonne heure pour empêcher que ces travaux inestimables de Balzac ne souffrent un peu de la confusion qu'engendre fatalement la multitude des œuvres d'aujourd'hui.

Paul Flat admire Balzac sans marchandage et comme un génie complet. Il l'admire pour toutes sortes de raisons déduites avec cette patience pénétrante qui rend sa critique si persuasive, et malgré cela avec un enthousiasme presque toujours lyrique. Cet esprit prudent, qui constamment s'interroge, a néanmoins de fréquentes exclamations ravies. Il accorde au génie des droits sur la critique et sur le critique. Et Balzac est un génie entraînant à sa suite tout et tous...

Notez qu'il ne laisse rien obscur des caractères essentiels de ce génie. Il voit très bien la fougue, exclusive de toute eurythmie, et que cette fougue, que cet excès est justement ce qui constitue son génie. Il parvient à cette définition très exacte d'un esprit qu'il est si malaisé de définir.

« Si nous envisageons l'artiste ainsi que le miroir où se réflètent les choses de la nature et que nous mesurions sa maîtrise à sa puissance d'exactitude et de grossissement, alors nous devons dire qu'ils conviennent bien à Balzac, car il fut un miroir rigoureusement fidèle et merveilleusement grossissant. Fidèle, en ce sens que, dans l'innombrable variété des sentiments qui composent l'âme humaine, il n'y en eût pas un qui lui demeurât inconnu, pas un, de ceux qui valent qu'on s'y arrête, dont sa pénétration d'observateur ne lui marquât l'intérêt. Grossissant enfin, puisque dans la peinture qu'il nous a laissée de la vie, l'imagination du poète a su transposer la réalité et mettre en leur valeur les éléments épars que cette réalité lui présentait! »

Attribuée ainsi judicieusement une place considérable à Balzac dans l'histoire de notre littérature, Paul Flat esquisse naturellement un chapitre dans l'histoire de l'évolution du genre... Balzac fut un créateur d'art. Il renouvela le roman; il étendit si bien son domaine qu'il lui permit d'envahir tous les autres domaines.

Au XVIII[e] siècle, le roman était un prétexte à fin badinage, un cadre à dissertations philosophiques; mais, dit Paul Flat, et je crois qu'il exagère, le roman n'apparaissait que comme une distraction, comme un amusement, et la notion d'art ou de beauté en était complètement absente... Balzac l'envisagea comme un art, le plus large qui fût, grâce auquel pouvait être exprimée la vie toute entière.

Est-il vrai que l'art littéraire n'existait nullement dans notre XVIII[e] siècle français, et que la religion du Beau était encore inconnue chez nous? Paul Flat est convaincu que ce fut là le grand apport de l'esprit germanique dans nos races latines, l'apport de Gœthe surtout. « L'objectif de beauté sans cesse présent à ses regards qui faisait intervenir dans chacune de ses œuvres le souci de l'artiste avant même celui de l'écrivain, eut une influence maîtresse

et véritablement rénovatrice sur l'évolution littéraire. Son premier retentissement chez nous se fit sentir dans les productions de Chateaubriand ; mais ce n'était là que le point de départ d'une esthétique qui allait avoir pour conséquence de renouveler la Poésie et le Roman. De plus en plus, l'étude sincère de l'âme et la confession du *moi* allaient prendre une place prépondérante dans les manifestations littéraires et leur donner une importance qu'on ne leur avait pas encore connue ».

Balzac comprit ce que pouvaient ces idées et ces sentiments nouveaux pour régénérer le roman et amplifier son influence. Si vaste que fût sa conception, il la traduisit totalement dans son œuvre. Romancier de mœurs et peintre de caractères, il prit pour champ d'action — comme dit Paul Flat d'une façon bien significative — il prit pour champ d'action l'âme humaine. Et il sut créer des types éternels où se personnifie la passion sous toutes ses formes...

Un créateur d'âme, l'âme humaine, la religion du Beau, la peinture de la Passion : ah ! je comprends pourquoi Paul Flat rend d'un cœur si content justice au génie de Balzac ; c'est que voilà ce qui fait l'objet de toute sa littérature, à lui.

Nulle part mieux que dans ce livre singulier, sans nulle banalité, je vous le dis, *Pastel vivant*, il n'avait étalé avec une franchise plus vigoureuse ses préoccupations littéraires qui, remplissant tout un roman, sont aussi le fond même de toute sa critique.

Suivez cette analyse étrangement perspicace d'états d'âmes qui ne sont point communs. C'est d'un art subtil et savant. Des sensations exquises y sont exprimées : sensations, situations, caractères d'exception, cela est vrai, mais vous serez émus par le pathétique intense de ce drame intérieur, dont les complications ne sauraient menacer tant d'êtres vulgaires qui s'agitent dans la vie quotidienne : oui, vous serez émus.

Sébran, le jeune héros de cette précieuse aventure, a fait toute son éducation intellectuelle et sentimentale dans le musée La Tour à Saint-Quentin. Et je vous laisse à penser quelle admirable critique nous donne Paul Flat du talent de La Tour. Il l'aime surtout parce que La Tour voulut faire de ses œuvres des *documents d'âmes*. Il manifesta le culte de l'âme jusqu'à vouloir tout y subordonner ; et c'est bien pour cela qu'il parle si intimement à nos âmes. La Tour ne disait-il pas de ses modèles : « Ils croient que je ne saisis que les traits de leurs visages ; mais je descends au fond d'eux-mêmes et je les remporte tout entiers. » Il avait raison de le dire, car selon Paul Flat, « il possédait à un degré suréminent, bien rare chez un homme de son époque l'intuition des instincts animaux qui constituent l'assise de l'âme humaine, le véritable tuf où se construit notre personnalité et faute de quoi l'observation psychologique ne dépasse pas la portée d'un divertissement de rhéteur. » La Tour fut ainsi l'interprète prédestiné de la société polie du siècle de l'esprit ; et chacun de ses portraits personnifie la femme du XVIIIe siècle, où tant de finesse et de grâce spirituelle se jouaient et triomphaient dans des sourires frivoles, malins et parfois secs mais si séduisants.

Par exemple, voyez le portrait de *Mme de Mondonville*. « Observez cette physionomie mobile, cette tête charmante de finesse et d'acuité spirituelle, au front dégagé et dont le regard se fixe hardiment sur vous. La main droite repliée soutient le visage d'un geste méditatif et la gauche appuie ses doigts souples sur les rebords d'un pupitre à musique. Un pareil ensemble par-dessus l'harmonie du personnage et du décor, dénote les préoccupations du modèle et certes, voilà une femme qui, aux dîners de Mme Geoffrin, comme dans le salon de Mme du Deffant, saura tenir sa place et donner la réplique aux plus illustres esprits. Je l'y vois très bien, entre Diderot et d'Alembert, avivant par sa présence le rayonnement de ces deux foyers spirituels et leur dispensant à chacun le genre propre d'excitation qui pouvait le mettre en valeur. Ses yeux, animés d'une pétillante flamme intérieure, vont avec bienveillance du conteur au philosophe et ne quittent l'un que pour reprendre l'autre. Aussi n'a-t-elle point dépouillé la grâce de son sexe, ni renoncé à plaire avec ses moyens de femme, ceux que la nature complaisamment lui départit. Ainsi l'entendait-elle et La Tour l'avait compris : le corsage délicatement entr'ouvert dégage une gorge blanche et ferme et la manche relevée découvre un poignet exquis agrémenté d'un bracelet. Faites état qu'avant d'être une femme lettrée, celle-ci fut une femme tout uniment et que s'il lui eût fallu choisir entre la culture de son esprit et les grâces de sa personne physique, son hésitation n'aurait point été longue. »

Charmant portrait, et de sa description Paul Flat sait faire un tableau de la société raffinée du XVIIIe siècle, et sur elle il ne nous trompe pas. Mais il est une autre œuvre de La Tour plus expressive encore ; c'est le portrait de Mlle Fel, où la recherche si visible de la vie intérieure fait vraiment de La Tour notre contemporain. Quel psychologue fut cet artiste !

Aussi, son influence est grande sur le jeune Sébran de P..., adolescent, d'autant plus noble qu'il aime plus immodérément la solitude, et qui, par surcroît, a un grand pouvoir exceptionnel de recueillement. Mais rien ne laisse pressentir les ardeurs secrètes de ce jeune homme. La vie intérieure existe seule pour lui. Il a le sens et l'intuition profonde de son développement intérieur, avec

cette foi enracinée qu'il est de son devoir de s'y employer tout entier ; mieux encore, il possède une âme infiniment sensible, en qui toute acquisition nouvelle, aussitôt prend vie, qui vibre comme un bel instrument, et par là il appartient à la catégorie d'êtres exceptionnels, et généralement malheureux, où se recrutent les poètes et les artistes. Et il est amoureux de Beauté. La beauté de la Nature l'enchante, et le culte des beautés de l'art l'amèneront à l'adoration de la beauté vivante. La beauté règne souverainement sur lui.

> Je suis belle, ô mortels! comme un rêve de pierre
> Et mon sein où chacun s'est meurtri tour à tour
> Est fait pour inspirer au poète un amour
> Eternel et muet ainsi que la matière,
> Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris.
> J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
> Je hais le mouvement qui déplace les lignes
> Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.
> Les poètes devant mes grandes attitudes,
> Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
> Consumeront leurs jours en d'austères études ;
> Car j'ai pour fasciner ces dociles amants
> De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
> Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

Sébran sera l'amant docile de la beauté, mais d'une beauté qui se précise à ses regards, car Sébran est le familier du musée La Tour, et La Tour devient l'éducateur de son jeune cerveau : La Tour et les souvenirs de quelques-uns de ses contemporains, C'est ainsi que Mlle de Lespinasse l'enchante : il admire en cette grande amoureuse, et fort infidèle, « une cruelle impuissance à lutter contre la passion absorbante et cette conception toute virile de l'amour qui prend moins souci de son objet que de l'emploi de ses facultés. Pour lui, l'intensité de la passion, semblable au rayonnement de la flamme, purifie tout ce qu'elle approche. Et il déplore de ne point rencontrer l'admirable figure de Mlle de Lespinasse dans la galerie de La Tour. Il le déplore, mais son amour de la beauté et son goût de la passion collaborent à ses rêveries, et il revoit dans toutes ses pensées le portrait de ces femmes dont Mlle de Lespinasse eût été là une adorable compagne, entre autres le portrait de Mlle Fel, à raison du charme puissant qu'exercent sur les âmes tendres celles qui furent passionnément aimées. » Il va, il pense, il rêve, il s'analyse, il revoit la mollesse langoureuse et la grâce exotique de Mlle Fel, et ce jeune homme vertueux est en proie à la mélancolie.

Il souffre, mais un jour, en un crépuscule d'automne, dans la basilique, il aperçoit une jeune fille, une jeune femme qui a justement ces yeux, ces mêmes yeux du pastel, ces yeux qu'il aime et qui le poursuivent dans tous ses rêves... cette bouche rosée, ce sourire, ce front... c'est elle ; et la jeune fille le regarde doucement... et ils échangent instantanément leurs âmes.

Bientôt Sébran saura que cette jeune fille est Alberte de Tarragon, dont la vie solitaire la rend prête à recevoir son empreinte. Et Sébran devient le guide intellectuel et sentimental d'Alberte : La Tour sera le maître qui les conduira tous les deux.

Délicieuses promenades au Musée où vit tant de beauté gracieuse ! Alberte et le pastel se ressemblent trop. Sébran aimera Alberte comme il aime Mlle Fel, Alberte cède au mystérieux entraînement. Les conditions de la vie sociale séparent ces jeunes gens si indifférents à la vie sociale, et si éloignés d'elle. Sébran ne peut épouser Alberte. Sébran devient prêtre, et le jour de la profession publique de prêtrise on pouvait voir à la cérémonie, dans la chapelle de la Vierge, à l'endroit même où le premier regard s'était échangé, celle qu'un si rare amour avait marquée de son influence : la tête plongée dans les mains, le visage recouvert d'un épais voile de dentelle, elle se tenait penchée dans l'attitude d'une humble pénitente, différente certes de l'insoucieuse et souriante figure esquissée par le peintre, mais combien plus belle par ses qualités expressives, d'une beauté qui devait tout à l'empreinte de la vie !

Là, il faut que j'abandonne hélas ! une analyse d'impressions raffinées où l'on ne peut que se complaire, mais dont on diminue fatalement la force et que l'on dénature presque en les résumant. Tout rapproche ces deux êtres que la société sépare, Alberte revient se soumettre à la direction du prêtre, comme à celle du jeune homme qui l'initiait aux beautés de La Tour. Ils n'ont plus souci que de leur tendresse passionnée. Rien n'est plus rien pour eux. Et dans leur amour, enfin contenté, ils devinent par quels liens délicats, par quelles subtiles et merveilleuses attaches le sentiment d'amour se trouve uni à celui du Beau... « Les plus hauts principes d'esthétique, dit Sébran, font partie intégrante avec les mystères du sentiment... Voilà ce que je soupçonnais jadis, ce qui s'éclaire maintenant à mes yeux d'une lumière resplendissante... voilà le bénéfice incomparable d'un amour tel que le vôtre ! Parce que mes yeux dans vos yeux ont plongé jusqu'au point de pénétrer les plus subtils mouvements de l'âme ; parce que, à de certaines minutes, nos mains unies et nos lèvres jointes nous ont communiqué la sensation de l'infini, j'ai vu plus clair en moi-même et j'ai mieux étreint la notion d'Absolu qu'à la faveur d'une révélation surnaturelle ! Oui — j'en suis de plus en plus convaincu — l'Absolu, nous le portons en nous, dans les aspirations, dans la faculté d'étreinte que possèdent nos âmes. Chaque fois qu'en nous une émotion sacrée amène des larmes au bord des yeux — jouissance sublime de l'art ou volupté sainte de l'amour — c'est alors la plus parfaite communion dont notre être soit capable avec l'Infini... et nous sommes

proche aussi proche qu'un mortel peut l'être, des secrets de la vie. »

Alberte meurt. Et Sébran n'eut plus d'autre occupation que de revoir son image au musée La Tour. Et il n'était pas dans le désespoir d'une morte, mais dans la tristesse d'une absente qui tarde à revenir, mais dont le retour est certain... « Quelques années plus tard « il mourut comme un saint » : dit le témoin fidèle de son existence. Traduisons : Il se dit : Je vais la retrouver...

Ce sera la supériorité de ce livre qui ne ressemble à nul autre de susciter mille idées différentes selon les dispositions de ceux qui le liront, le reprendront, recommenceront à le lire comme une œuvre riche de substance et propre à animer les intelligences et les imaginations... Je n'en veux tirer aujourd'hui qu'un tout petit enseignement. Voici des héros qui ne sont point liés par les exigences de la vie de société. Ils ne sont pas dominés par elle, non plus que par ses lois. Ils sont fièrement individualistes; ils sont gravement anarchistes. Exaltés par la passion ils ne voient plus rien du monde. Ce sont des héros exceptionnels qu'a grandis leur sentiment violent de la beauté. Incomparable puissance excitatrice de la beauté et de l'amour.

> Ah ! frappez-vous le cœur ! c'est là qu'est le génie.
> C'est là qu'est la pitié, l'amour et la souffrance !...

Ils aiment, et leur amour les élève au-dessus de l'humanité, les place en dehors d'elle. Ils aiment et ils deviennent des êtres effrénés... Mais pourtant, par la qualité de leur sentiment, ils fournissent comme un exemple social. Ils purifient, en vérité, le sentiment qui est le fond de tous les rapports sociaux !

A travers les merveilleuses complications sociales de leur existence incomparable aux autres, on aperçoit qu'ils divinisent le sentiment de l'amour, et ils le parent de toute cette délicatesse par laquelle seule peut se réaliser le perfectionnement de la vie moderne... Les héros nous donnent cet exemple, le roman nous en donne une autre : il est une réaction contre tant de romans qui, ne s'occupant que de l'amour, ont néanmoins abaissé, avili le sentiment de l'amour en dépeignant seulement ou surtout ses manifestations extérieures, ses gestes les plus monotones et les plus vulgaires. Ici tout est noblesse et beauté.

Ainsi s'affirme et se développe la personnalité originale d'un écrivain avide de faire comprendre à tous l'amour de la beauté, la beauté de l'amour.

J. Ernest-Charles.



NAPOLÉON
DANS LE THÉATRE ALLEMAND

A mesure que le recul du temps permettra d'en mieux connaître, le XIXe siècle apparaîtra sans doute davantage comme le siècle de Napoléon. Pendant vingt années Bonaparte crée de l'histoire. A peine est-il mort que les aèdes s'emparent de ses exploits et célèbrent cette geste populaire, dont, ici même, M. Albert Sorel retraçait récemment, avec l'éloquence contenue qui lui est propre, la floraison spontanée et variée. Eblouis par l'éclat singulier du conquérant, ceux-là même qui l'ont vu ou qui auraient pu le connaître, propagent la légende et lui donnent le pas sur l'histoire. Quand plus tard affluent les mémoires de ceux qui l'ont servi, aimé ou haï, l'on ne sait encore ce qui, de la fable ou de l'histoire, prédomine. Il était réservé au XIXe siècle finissant et au XXe de remettre les choses au point; mais la science précise et sobre de nos grands historiens laisse encore à la « légende vraie » la part la plus belle.

« Dans l'admiration comme dans la haine, M. Sorel le remarquait avec raison l'autre jour, Napoléon a inspiré des chefs-d'œuvre ». Mais si elle a porté bonheur aux poètes lyriques et épiques, aux Beethoven, Hugo ou Heine, et à ces historiens plus récents dont le nom est sur toutes les lèvres, la personnalité de l'imperator n'a pas été pour les artistes, ni pour les dramaturges, un auxiliaire aussi puissant de succès. Un écrivain américain (1) passait en revue, il y a quelques semaines, les œuvres picturales qu'inspira l'épopée napoléonienne. A peine en trouvait-il une ou deux, le *Napoléon à Eylau* de Gros, par exemple, qui méritassent le nom d'œuvres d'art. On y pourrait ajouter le *1814* de Meissonnier. Quant aux portraits de Napoléon, il semble bien que le dernier mot à ce sujet ait été dit par ce Kotzebue, écrivain décrié, mais d'intelligence subtile, qui avait vu Napoléon et le bafoua par la suite : « J'ai vu bien des portraits de Bonaparte ; en détail, ils lui ressemblaient peut-être, mais aucun n'était « lui » ; seules, les pièces d'or ou d'argent, frappées à son effigie, rendent l'impression qu'il a faite sur moi. » Le poète autrichien, Grillparzer, fasciné par cet homme que son père lui avait appris à détester, se rendait chaque jour à Schœnbrunn pour le contempler. Longtemps après, écrivant ses mémoires, il note ses impressions. Il revoit Napoléon, descendant en courant le perron du château, et, tout d'un coup immobile, les mains croisées derrière le dos, il passe en

(1) Jean La Farge : *Mac Clure* : février 1904.

revue son armée. L'attitude de l'empereur reste gravée dans la mémoire du poète, mais les traits de sa figure se confondent, dit-il, avec ceux des nombreux portraits qu'il a vus. Donc, chez ces deux écrivains si divers, Napoléon devient une abstraction, un type, une effigie de médaille.

Cette sorte de synthèse intérieure que le seul mot : *Napoléon*, évoque et provoque en nous, n'est-elle pas, dans les arts plastique, comme dans le plus plastique des arts littéraires : le théâtre, une raison d'insuccès? Si l'on étudiait les 600 pièces de théâtre, dont un diligent écrivain (1) dressa le catalogue, on conclurait qu'en France le filon napoléonien ne laisse pas d'être assez maigre. Car, lorsqu'il s'agit d'un tel homme, des pièces spirituelles ne nous suffisent pas, ou, du moins, semblent-elles trop mal proportionnées à sa grandeur; qu'on l'aime ou non, c'est un spectacle pénible de le voir rapetissé au ténor d'opérette.

* *

Mais, pour être au théâtre un des thèmes les plus ardus, *Napoléon* demeure aussi l'un des plus séduisants. Une soixante d'auteurs allemands (2) s'y sont risqués au cours du siècle, et ni la valeur, ni le succès de ces drames napoléoniens n'a sensiblement dépassé celui ou celle des œuvres françaises. Ces pièces allemandes se sont accommodées aux idées ambiantes : tant que le Corse a vécu, le patriotisme, ou la haine les dicta. Kotzebue, — moins par amour de son pays que par une aptitude remarquable à escompter le succès des tendances en vogue, — fut le premier, qui, vers 1814, portât Napoléon à la scène et le persiflât sous des pseudonymes plus ou moins spirituels. Après la retraite de Russie, c'est : *Le Dieu Niémen et Encore-Quelqu'un* (Napoléon), 1812. Après Leipzig : *Les Aventures de voyage d'Encore-Quelqu'un*, 1813, et à la fin de la même année : *Les Frénésies d'Encore-Quelqu'un en Corse*. Dans une trilogie, *Napoléon*, dont les deux premières parties seules furent parfaites : *Napoléon et le Dragon*, 1815, et *Napoléon et la Fortune*, 1818, le poète Ruckert, essaya, avec plus de fougue et de verve, d'écrire une grande satire aristophanesque. Le souvenir des *Nuées* et des *Oiseaux*, aussi bien que le symbolisme alors en honneur dans l'Ecole Romantique allemande, ont déterminé ces deux écrivains à introduire dans leurs œuvres toute sorte d'allégories, de génies du temps, des fleuves, des montagnes et des airs ; ces « machines » encombrent et tiennent trop de place. Avec plus de brutalité, mais, aussi plus de génie, Henri de Kleist avait dès 1809, dans *La Bataille d'Arminius*, peint les Français sous des noms Romains et déversé sur Varus la haine qu'il avait vouée à Napoléon. Quinze ans plus tard, en 1825, le grand tragique autrichien, Grillparzer synthétisera à son tour les souvenirs qu'il a de Napoléon, et le peindra sous les traits d'Ottokar, roi de Bohême.

Mais les années ont passé et, ce que l'on pourrait appeler le « Bérangérisme » de la légende se développe aussi en Allemagne. L'insulaire de Sainte-Hélène devient le héros de drames larmoyants ; on admire le titan et surtout l'on s'apitoie sur sa fin grandiose et déplorable. En 1838, un anonyme compose un : *Napoléon à Sainte-Hélène* et dans les années suivantes plusieurs écrivains suivent son exemple. Cette œuvre portait le sous-titre significatif de : *Un autre Prométhée*. Les drames féminins, anecdotiques, viennent ensuite ; c'est Joséphine, la bonne étoile, et Marie-Louise, la Némésis ; et la reine Louise de Prusse, la rose brisée par cet inflexible Tarquin. Dans ces dernières années le drame semble renoncer aux épisodes romanesques pour serrer l'histoire de plus près ; cependant, de toutes ces œuvres suscitées en Allemagne par la hantise napoléonienne, aucune ne s'impose.

Seul, un drame, ou plutôt un poème dramatique livresque, *Napoléon ou les Cent Jours*, de Grabbe, 1831, inspire ce grand effroi tragique qu'on attend d'une œuvre où Il mène les destinées humaines. Le génie avait touché ce poète, qui gâcha sa vie et mourut prématurément. D'abord il allait aux grands sujets : *Marius et Sylla* ; *Don Juan et Faust* ; *Frédéric Barberousse* ; *Hannibal*. L'effort ne répondait pas à la conception, mais l'esquisse était large et puissante. Sans doute Grabbe a-t-il senti la grandeur épique du destin de Napoléon, dont Gœthe disait : « Sa vie est la marche en avant d'un demi-dieu de bataille en bataille, de victoire en victoire. » L'auteur des *Cent Jours* a compris qu'on devait peindre à fresque cette destinée gigantesque, et, sur ce point, il s'est rencontré avec le créateur de *Faust* : Un jour, le fils de Gœthe disait : « Je voudrais posséder des tableaux ou des gravures parfaites représentant tous les exploits de Napoléon et j'en décorerais une grande chambre ». « Il faudrait qu'elle fût très grande, répondit Gœthe, et encore les tableaux n'y tiendraient pas, si grands sont ses exploits! » Grabbe n'a pas tâché à enfermer dans un drame unique cette étonnante « suite »; l'essai eût été vain. Quoi qu'on ait prétendu, l'unité de temps — relative — coïncide, d'ordinaire, avec l'unité d'action. L'unité de lieu n'importe guère, et

(1) Cf. L. Henri Lecomte : *Napoléon et l'Empire racontés par le théâtre*, 1900.

(2) Cf. H. Gaehtgens zu Ysentorff : *Nap. I im deutschen Drama*. Francfort, 1903.

dans un drame napoléonien, elle serait, si l'on peut dire, moins qu'ailleurs à sa place. Pour concentrer l'action autour du conquérant, il fallait choisir dans ce destin tragique la phase la plus dramatique et Grabbe en a élu, pour sujet, la « catastrophe », et, en quelque sorte, le cinquième acte.

A l'en croire, il aurait cherché à montrer la Némésis broyant le colosse, et la colère des dieux jaloux d'une trop longue fortune. Mais, en dépit de l'écrivain, la fatalité n'est ici qu'accessoire. Napoléon a beau dire : « Ce n'est pas les peuples, ni les armées qui ont triomphé de moi, mais le destin. » L'intérêt de la pièce est ailleurs. Napoléon, — et ce n'était pas seulement par orgueil, ne voulait pas entendre parler de la fatalité : « Que me veut-on, disait-il, avec le destin ! La politique, voilà le destin. » Libre aux poètes épiques de crier à Napoléon : « L'avenir n'est à personne, sire ; l'avenir est à Dieu. » Un dramaturge sincère ne saurait mettre en conflit avec la fatalité celui qui n'y croyait pas, et, partant, ne réagissait pas contre elle. Faudrait-il donc suivre le conseil du héros lui-même et faire de la politique l'âme de la pièce ? On aurait alors ce discoureur, professeur plus ou moins éloquent, ou redondant, d'économie politique, tel qu'on le retrouve dans certains drames, et qui n'est pas Napoléon. Gœthe a bien exprimé le génie de l'empereur, quand il remarquait en lui cet état de perpétuelle « illumination » (Erleuchtung), cette volonté toujours active, toujours présente, qui semblait sans réflexion et ne discutait pas le pour et le contre. Comment donc mettre à la scène le Napoléon victorieux, comment enchaîner, par un lien rigoureux, logique, dramatique, et non par une succession historique, temporaire, une victoire à une autre victoire ? Et si l'on veut synthétiser *la* victoire napoléonienne, par quel artifice scénique y arrivera-t-on ? Comment réaliser la pensée même de Napoléon, lorsqu'il disait : « C'est l'armée qui gagne les batailles. » Shakspeare, dans *Henri V*, dans *Macbeth* et ailleurs, n'emploie la guerre que comme moyen, comme ressort. La victoire y explique et y prouve les qualités des chefs d'armée, ou éclaire la psychologie des peuples qui combattent ; et c'est dans un prologue épique, qu'il retrace, au commencement de chaque acte, la « suite » de la guerre.

Un drame napoléonien ne saurait donc avoir pour base, ni la fatalité, ni la politique, ni la victoire.

Reste la défaite, reste Waterloo : Grabbe en a fait le dénouement grandiose de son drame. Il voulait prouver la force gigantesque du Destin, qui abat le chêne, dont le front est pareil au Caucase, et voici, qu'à l'exemple du fabuliste qui prétendait corriger La Fontaine, il réussit seulement à montrer la grandeur du colosse renversé. Toute l'œuvre mène à cette conclusion : c'est la tragédie des contre-coups et des contrastes. C'est Paris, c'est la foule révolutionnaire et mutine, qui songe toujours à l'exilé, si grand sur son îlot solitaire. C'est la mesquinerie de la Cour royale, qui ne veut voir en Napoléon qu'un conspirateur mûr pour la Cour d'assises ; c'est Napoléon, seul en face de la mer d'où il surgit. C'est la débandade piteuse des troupes royales, et aussitôt, l'épopée sanglante comme le coucher du soleil, la marche à l'abîme, où il semble qu'au milieu de la tuerie, Napoléon reste seul, inébranlable, contre tous, contre Blücher, et contre Wellington...

* *

Un acte puissant de l'*Aiglon*, cette pièce injouable de Grabbe, tel est le bilan dramatique de l'épopée napoléonienne. Est-ce que le sujet serait stérile ? Alexandre et César n'ont-ils pas eu sur la scène même fortune ? Ce destin tragique est-il trop théâtral pour être dramatique ? Ou si le génie n'est pas encore venu, qui, inspiré par les tragiques grecs, enfantera, nouveau Schiller, la trilogie d'un autre et plus grand Wallenstein ?

PAUL BASTIER.



LA VIE TAHITIENNE DE PAUL GAUGUIN

A l'ordinaire les Européens prétendent aller aux colonies pour entreprendre l'éducation des indigènes ; Paul Gauguin avait été habiter Tahiti pour se faire éduquer par eux comme un artiste laisse son âme pénétrer par les lumières du paysage. En cela d'ailleurs, sous la légère apparence paradoxale, il était profondément logique : si l'éducation est l'art de renforcer en nous le passé, pour nous rendre plus forts et intuitifs devant l'avenir, mystérieusement tramé de passé, nous ne pouvons tirer d'enseignement que des formes antérieures de civilisation : de là, sans nul doute, la renaissance récente des cultes de l'animal et de la nature, dont nous sentons le besoin de réincarner dans nos êtres anémiés les vertus souples et végétatives.

* *

Gauguin avait des hérédités exotiques précises, — des parents maternels issus du Pérou, peut-être des

Incas; qu'on y joigne celles d'une grand'mère libertaire, Flora Tristan, l'amie de Proudhon, — on expliquera, à un point de vue familier à la critique contemporaine, qu'il ait été constamment attiré aux colonies, à la Martinique d'abord, à Tahiti, aux Marquises. « Sa carrure et sa haute taille, les traits énergiques et très simples de son visage, son teint d'un hâle spécial et surtout ses yeux, dont le regard assuré avait une sorte de ruse mystérieuse sous la couleur grise, indéfinissable, de la prunelle, tout cela, et son allure grave, souple et puissante, lui donnaient une apparence plutôt exotique. » Tel est le beau portrait, fidèle et subtilement vivant, que nous en laisse un peintre, son ami et correspondant Daniel de Montfreid. D'autre part il fut matelot au long cours : les rêves de son enfance au lycée d'Orléans le portaient à l'Ecole navale, les revers de sa fortune le forcèrent à interrompre ses études pour s'engager comme mousse dans la marine : il vogua à travers le monde, faisant escale aux villes étranges, belles elles-mêmes comme de la nature vierge.

Débarqué, il travaille dans une banque espagnole. Il avait gardé — de ses hérédités, et plutôt de sa vie de matelot ballottée aux côtes exotiques qui apparaissent de loin bariolées comme des plumages de perroquets — des goûts de « sauvage » : il avait, nous dit M. Charles Morice, l'homme qui a le mieux parlé de lui, avec une amitié et une pénétration également admirables, il avait le goût des joyaux, des bagues, des étoffes éclatantes; il portait toujours un gilet breton à broderies bleues et jaunes qui ressemble assez au justaucorps d'un cacatoès; et il aimait autour de lui « le chant des couleurs claires, sur les murs qu'il peignait en chrome vif, sur des fenêtres qu'il transformait en vitraux, sur ses meubles qu'il sculptait et teintait. » Il alla habiter la Bretagne, fuyant la vie coûteuse, compliquée et emprisonnée de Paris, fuyant les snobs que des journalistes officiels l'ont accusé de rechercher; il y trouva l'espace et un sol sculpté avec une rudesse amère selon de grandes lignes primitives et de simplistes arabesques, dessiné sur la mer avec le dessin même des lames qui s'y écrasent; il vécut au milieu de paysans incultes comme des indigènes, dans ce pays d'anciens ou de futurs matelots à la table desquels il mangeait dans ces assiettes aux imageries naïves en vives couleurs populaires. Ainsi, son art se ramenait naturellement à ce que l'on appelle l'archaïsme.

Rentré en France après son premier voyage aux îles, c'est aussitôt en Bretagne qu'il ira séjourner de nouveau, accompagné d'une mulâtresse de forme somptueuse qui lui servait de modèle. Elle attirait l'attention des naturels du lieu : un jour, des matelots, sans doute pris d'alcool, la plaisantèrent bruyamment; dans la rixe qui s'en suivit, un des Bretons cassa la jambe de Gauguin d'un coup de sabot. Aucun de ses agresseurs ne fut inquiété. Assez grièvement malade, épuisé, il était dégoûté de la Bretagne comme de Paris et il retourna se fixer définitivement en Océanie.

*
* *

Il y rapportait la haine de l'Europe. En général, chez tous les coloniaux doués d'âme se précise peu à peu le mépris de l'Europe, cette prétentieuse petite partie du monde que l'on traverse en quelques heures de chemin de fer d'où toutes les campagnes se déroulent rapetissées sous de médiocres végétations : ils ont gardé en eux l'admiration des espaces magnifiques et de la vie puissante. Dans l'âme généreuse, mais orgueilleuse, *entière*, de Gauguin, c'est de la haine, haine qui ne s'élève pas en cris de rhétorique, mais se manifeste sourdement dans ce qu'il a écrit, rampe comme la flamme sous la poterie qu'elle cuit, y émaillant la couleur. Il n'est pas seulement allé chercher la nature, mais fuir la civilisation; et, comme si elle le poursuivait, il la retrouve dans l'île lointaine où il atterrit. A peine débarqué, son premier cri est contre le gouverneur mulâtre, « le nègre Lacascade », qui le reçoit « comme un homme d'importance », et contre « le snobisme colonial » des fonctionnaires qui ont gardé et introduit dans ce pays sauvage les mœurs simiesques de notre administration toute en formules et en représentations, qui importent partout la sotte assurance de leur supériorité d'Européens. Or, selon Gauguin, tout ce qui est européen, — dévié, étriqué, anémique, chétivement calculé, — est inférieur à ce qui est sauvage, aux manifestations spontanées et inconscientes de l'instinct indigène.

L'art même, la dernière chose que ses adversaires ou ses réfractaires contestent à la civilisation, l'art européen n'est que domestication, empoisonnement, castration de nos instincts les plus naturels, primordiaux : il n'est plus « direct », le sentiment éprouvé ne s'exprime qu'à travers des formules dont il garde la servitude, sorte de supports devenus béquilles dont l'usage nous a rendus infirmes. « J'essayais de travailler... Mais le paysage avec ses couleurs franches, violentes, m'éblouissait... C'était si simple pourtant de peindre *comme je voyais*, de mettre, *sans tant de calcul*, un rouge, près d'un bleu. » Mais les conventions d'ateliers — dont l'étroitesse ressort davantage hors de l'Europe à l'atmosphère tempérée de laquelle elles se sont exactement adaptées — le goût, qui est une intégration d'habitudes, le défendent. Seul un peuple nouveau comme les Allemands,

grands admirateurs de Gauguïn, n'y est pas entièrement asservi. « Ah ! vieilles routines d'Europe, timidités d'expression des races dégénérées ! »

L'art européen d'ailleurs s'inspire d'un humanité si rachitique et déformée ! « Grâce à nos artifices de ceintures et de corsets, nous avons réussi à faire de la femme un être factice, une anomalie que la nature elle-même, docile aux lois de l'hérédité, nous aide, sur le tard des races, à compliquer, à étioler, et que nous maintenons avec soin dans un état de faiblesse nerveuse et d'infériorité musculaire, en lui épargnant les fatigues, c'est-à-dire les occasions de développement. Ainsi modelées sur un bizarre idéal de gracilité — auquel nous restons quant à nous, pratiquement étrangers — nos femmes n'ont plus rien de commun avec nous, ce qui ne va peut-être pas sans de graves inconvénients moraux et sociaux ». A une esthétique malingre ne peut correspondre qu'une moralité viciée : défleuri de toute les illusions de l'humanité primitive, le corps lassé de servitudes, l'Européen porte « la fatale hérédité d'une société moralement et physiquement malade ».

Et c'est cette pâle race, meurtrière comme elle est moribonde et peut-être à cause de cela, qui prétend civiliser les autres. « A peine installés, disait un Maori à Gauguin, vous prenez tout, la terre et les femmes et, sous prétexte d'ivrognerie, de vol, vous nous envoyez en prison, pour nous donner sans doute le goût des vertus dont vous parlez beaucoup et que vous ne pratiquez pas. Et les amendes et les papiers timbrés, et les impôts ! et les gendarmes ! et les fonctionnaires ! » Profession de foi anarchiste bien connue, mais qui prend une tout autre valeur d'humanité à se retrouver dans le cœur d'un Océanien ignorant de formules. C'est assurément lorsqu'il entreprend une éducation, que les défauts de tout être, de toute race s'accusent : en un certain sens, la colonisation serait l'art d'apprendre à mieux voir ses propres défauts pour tâcher de s'en corriger.

Or l'on ne saurait s'instruire en détruisant, et malheureusement « l'invasion européenne », apportant avec soi et imposant le monothéisme, anéantit les civilisations océaniennes et les poursuit jusque dans les instincts créateurs, artistiques, des indigènes en leur faisant perdre le sens natif « de l'accord nécessaire des créations humaines avec la vie animale et végétale qui constitue leur cadre et leur décor. A notre contact, *à notre école*, ils sont vraiment devenus des *Sauvages*, dans l'acception que l'Occident latin prête à ce vocable. Restés beaux eux-mêmes comme des chefs-d'œuvre de l'art, ils se sont (nous le savons) stérilisés au moral, au physique aussi. » A notre école, dit Gauguin. La colonisation actuelle est donc bien une éducation, mais une éducation autoritaire : il faut lui inculquer les principes nouveaux de la pédagogie républicaine qui sont de respecter l'âme de l'enfant en son originalité et son intégralité : développées ensemble, les qualités prospèrent en une harmonie où les vices périssent d'eux-mêmes, s'entre-détruisant naturellement. Telles n'étaient pas les idées des missionnaires protestants sur lesquels Gauguin a conté maintes anecdotes édifiantes dont tout colonial qui entretient des relations avec l'Océanie sait l'absolue exactitude.

*
* *

Ennemi en principe de la colonisation, Gauguin ne devait pas être appelé à un sentiment plus favorable dans ses rapports particuliers avec l'administration. L'Etat lui ayant accordé une mission artistique, il réclama des autorités locales à son arrivée certains avantages qu'elles lui refusèrent sous le prétexte que sa mission était gratuite et que la colonie ne pouvait rien donner qu'à quelqu'un qui offrait la garantie d'avoir déjà été favorisé par l'Etat : en réalité, selon Gauguin, elles le prenaient pour un espion de la métropole. Il s'en vengea en leur faisant une guerre acharnée dans un journal tiré à la presse autographique et qu'on s'arrachait. *Le Sourire, journal méchant*, mordit à vives dents « le gouverneur automate », le procureur, les industriels exploitant le pays. L'administration malicieuse vendit le terrain sur lequel était bâtie sa case, il dut s'en aller. Pour la fuir, il se retira le plus loin possible de Papeete, à Punaaüia, enfin aux Marquises. Il s'y établit dans une case qu'il appela Maison du Jouir et où il vivait en communisme avec un petit groupe d'hôtes et de femmes. La liberté absolue était la seule règle de la maison. Gauguin persuadait aux indigènes qu'il ne fallait pas payer l'impôt et, après leur avoir expliqué quels étaient leurs droits légaux, les empêchait de se soumettre aux arrêts de la police locale. Le matin il allait devant l'école de la mission et, armé d'une gaule, il en interdit l'accès aux enfants en leur criant : « Vous n'avez pas besoin d'école. L'école, c'est la nature. » L'évêque porta plainte contre lui et le fit tourmenter : Gaugin le peignit alors dans les attitudes et les compagnies les plus libertines et exposa ses toiles à l'intérieur de sa maison où les indigènes affluaient. Aux persécutions de l'évêque se joignent bientôt les poursuites du procureur ridiculisé dans *le Sourire* qui le fait condamner à la prison. « Je viens d'être victime d'un traquenard épouvantable, écrivit-il alors à D. de Montfreid. Après des faits scandaleux, aux Marquises, j'avais écrit à l'administrateur pour lui demander de faire une enquête à ce sujet. Je n'avais pas pensé que tous les

gendarmes sont de connivence... Toujours est-il qu'un juge bandit, aux ordres du gouverneur et du petit procureur que j'avais malmené, m'a condamné à trois mois de prison et 1.000 francs d'amende. Il me faut aller en appel à Tahiti, c'est ma ruine complète et la destruction de ma santé... Tous ces derniers temps, pendant mes longues nuits d'insomnie, je me suis mis à écrire un recueil de ce que j'ai vu, entendu et pensé durant mon existence : il y a là des *choses terribles* pour quelques-uns. » Epuisé, il devait bientôt mourir d'une maladie que les Européens avaient communiquée aux indigènes.

*
* *

La mort de ce romantique fut douloureuse, misérable comme celle de Rousseau dont il accomplit les rêves de vie naturiste, après avoir comme lui abandonné ses enfants ; du moins à travers les préoccupations et les souvenirs angoissants, son existence tahitienne fut-elle très belle, ainsi qu'elle se montre avec la simplicité la plus fraîche dans son admirable récit *Noa-Noa*, parfumée de ce « bonheur » qu'il était venu avant tout demander aux solitudes polynésiennes.

C'est d'abord à la contemplation du paysage qu'il confia son âme avide d'apprendre la naïveté primitive. Tahiti est boisée comme au temps où Bougainville la visita, ravi d'y découvrir de sentier en sentier le charme d'un paradis végétal. Gauguin remonte le cours des rivières qui se baignent nues dans la verdure des songes, jusqu'au centre de l'île. Les arbres qu'il y rencontre sont d'un éclat solide dans un jour mystérieux ; les troncs ont le port des tailles indigènes, leur écorce distille le parfum maori, et les feuillages, épanouis et colorés comme des fleurs géantes, s'apparient aux pagnes dont s'enveloppent les reins des femmes ; ils sont aussi, splendidement allongés en plumages, comme les oiseaux merveilleux de ces forêts où manquent les ailés. Et c'est alors que le peintre qui, en Europe, aimait dans la Bretagne une terre de roches sculptées, avec ses calvaires de pierre druidique, se mettra humblement à l'école de l'arbre. L'arbre apprend à l'artiste timoré de France la crudité vive et comme nutritive des couleurs, la tendre et violente céramique des frondaisons, la simplicité des plans se superposant et se découpant sur le ciel, le rythme décoratif des tentures végétales ; il lui révèle la beauté essentielle de certains tons étalés sur des surfaces plates comme le vert neuf des papayers, la paille dorée des palmes de cocotiers, le magenta des bougainvilleas, les jaunes juteux du feuillage du manguier, le gris mauve des pandanus. Dès lors l'humanité tahitienne, qui dut l'affinement de son âme et la douceur de ses mœurs au régime presque exclusivement végétarien, paraît à Gauguin une humanité de sous-bois. Et il en peindra la vie sereine et souple avec des couleurs qu'on dirait des liqueurs de feuilles comme celles de Puvis de Chavannes semblent des jus de fleurs. La case canaque, faite en feuilles de vacoa comme un nid d'oiseau, s'élève dans l'herbe d'une clairière ; des jeunes filles assises, et déroulées en guirlande de fleurs, se racontent des histoires au pied des arbres ; deux adolescentes en pagne couleur de feuilles mûres jouent d'une flûte rustique de chaque côté d'un tronc qui au-dessus d'elles se subdivise ; une mère allaite son enfant au crâne rond comme le fruit du cocotier au bord de la fenêtre qui s'ouvre sur la lumière verte et frangée d'or du jardin ; un indigène, à croppetons, pareil à un grimpeur, médite entre des racines brunes qui ondulent à ses pieds tels que des serpents ; entre les arbres d'un verger désert s'avance une vierge ambrée, nue et lisse entre des troncs vers lesquels elle ouvre des bras purs. Et tout ce monde quiet et végétatif, se croit ignoré du reste de la terre, protégé contre toute découverte par la voûte, tressée de clarté, du feuillage bariolé. Gauguin sculptera aussi le bois aromatique de l'île, faisant naître des formes coniques, et surprises de vivre, de la rondeur rugueuse d'un tronc, utilisant le dessin doré de la sève à figurer les veines de la chair polie, et la fermeté du liber couleur de miel au relief d'un visage ou d'une poitrine. Il taille l'homme dans l'arbre, exprimant avec une sauvage poésie la parenté de l'homme et du végétal, comment l'un poussa au pied de l'autre, — tandis que, en Europe, Rodin, détachant à peine les corps humains d'un bloc de marbre ou de pierre, signifie notre origine minérale.

Mais quand Gauguin, suivant la ligne des rivières, redescend des hauteurs, c'est la mer qu'il contemple aussitôt. Elle est d'un bleu uni qui verdit comme la valve de l'huître, ourlée au littoral d'une blancheur de perle. Des Tahitiens arachent la pirogue massive à la mer et la tirent sur le sable sous un hangar de paille. Des femmes, au torse nu, marchent fragilement sur le sable rose-corail comme si elles venaient de se baigner. Un grand voilier gonfle ses voiles en corolles de lotus tout contre le rivage. Et des hommes, la poitrine découverte, montés sur des chevaux sauvages, s'arrêtent devant l'océan, avec un rêve de cavalcade sur la savane bleue. Et c'est pour Gauguin la nouvelle vision d'un peuple pêcheur, maritime, le même cependant qui mène à quelque pas la vie ombreuse et tiède des sous-bois. Mais le charme des îles, salubre et délicat, est ainsi fait de l'influence végétale mêlée à celle de la mer. Gauguin perçoit le rythme de la vie sur la petite île océanique : c'est comme le flux et le reflux. Voici ceux qui marchent

avec lenteur sur des routes de pandanus et regagnent pieusement l'intérieur de l'île, le silence antique des bois ; voilà ceux qui, au galop d'un cheval, descendent interroger la mer. La vie, pareille au bruit des flots, monte de la mer à la cîme de l'île ; puis, comme le vent de terre, la vie redescend des bois au littoral. Et quand l'on prête l'oreille à cet échange de murmures, on distingue la voix du passé qui ne fut que le va-et-vient des hommes des plages aux montagnes, et des monts à la mer.

*
* *

S'étant profondément imprégné de l'âme du paysage, Gauguin regarda à nouveau les indigènes dont les premières apparences lui avaient déplu. Le peintre fut étonné de leur grandeur, de la noblesse avec laquelle les lignes et les teintes de leur corps se rattachaient à celles des paysages palpitant de brise et de lumière : « Le soir, au pied des buissons touffus que domine la tête échevelée des cocotiers, on se réunit par groupes où se mêlent les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants. Les uns sont de Tahiti, les autres, des Tongas, d'autres encore, des Marquises. Les tons mats de leur corps font une belle harmonie avec le velours des feuillages, et de leurs poitrines cuivrées sortent de vibrantes mélodies qui s'atténuent en s'y heurtant aux troncs rugueux des cocotiers. » La souplesse lémurienne des femmes portant à la chevelure la fleur de frangipane glisse sur les chemins sinueux. Un adolescent en marche légère par la forêt incarne dans sa forme bronzée toute la splendeur végétale de l'île des tropiques. L'indigène porte naturellement la grâce décorative et l'ardeur brillante de l'île jaillie de l'Océan. A la mort du roi, comme le directeur des travaux publics demandait un conseil à Gauguin pour ordonner *artistement* le décor funéraire, il lui indiqua la reine qui, avec le bel instinct de sa race, répandait la grâce autour d'elle et faisait un objet d'art de tout ce qu'elle touchait. « Je ne la compris qu'imparfaitement à cette première entrevue. Déçue par des êtres et des choses si différents de ce que j'avais désiré, écœuré par toute cette trivialité européenne, trop récemment débarqué pour avoir pu démêler ce qui persiste de national dans cette race vaincue, de réalité foncière et de beauté primitive sous le factice et désobligeant placage de nos importations, j'étais en quelque sorte aveugle. Aussi ne vis-je en cette reine, d'un âge déjà mûr, qu'une femme ordinaire, épaisse, avec de nobles restes. Quand je la revis un peu plus tard, je rectifiai mon premier jugement, je subis l'ascendant de son « charme maorie ». En dépit de tous les mélanges, le type tahitien était, chez elle, très pur. Elle avait cette majestueuse forme sculpturale de là-bas, ample à la fois et gracieuse, avec ces bras qui sont les deux colonnes d'un temple, simples, droits, la ligne horizontale et longue des épaules, et le haut vaste se terminant en pointe. — Dans ses yeux brillait parfois comme un pressentiment vague des passions qui s'allument brusquement et embrasent aussitôt la vie alentour, — et c'est ainsi peut-être que l'Ile elle-même a surgi de l'Océan et que les plantes y ont fleuri aux rayons du premier soleil... Tous les Tahitiens se vêtirent de noir et, deux jours durant, on chanta les iménés de deuil, des chants de mort. Je croyais entendre la Sonate Pathétique. »

*
* *

Dans la femme, par l'amour, c'est-à-dire par la sensibilité aiguisée de joie ou d'inquiétude, on pénètre mieux l'âme tahitienne. La première vahiné de Gauguin, Titi, avait le sang mêlé d'anglais et de tahitien. C'était nécessairement une transition. Demi-blanche, elle avait perdu à de nombreux contacts, une grande part de l'originalité de sa race : elle ne pouvait « apprendre » à Gauguin ce qu'il désirait savoir. Il la laissa à Papeete, sûr de trouver à l'intérieur de l'île l'innocence qu'il cherchait. Il y rencontra, en effet, vingt jeunes filles à l'œil tranquille, mais il n'osait les aborder, tant elles l'intimidaient par leur regard assuré, et la dignité de leur maintien et la fierté de leur allure. Un jour une de ses voisines s'enhardit à entrer dans sa case, s'y arrêta devant une photographie de l'Olympia de Manet quelle déclara très belle, et consentit à poser. « Elle était peu jolie, selon nos règles d'esthétique. Elle était belle. Tous ses traits concertaient une harmonie raphaëllique par la rencontre des courbes, et sa bouche avait été modelée par un sculpteur qui sait mettre dans une seule ligne en mouvement toute la joie et toute la souffrance, mêlées. »

Etant allé se promener dans d'autres districts, il ramena Tehura, celle qui devait lui révéler le bonheur tahitien. Non point *changeante* mais multiple, *enfant* d'une race *vieille*, elle était tantôt très sage et très aimante, tantôt très folle et très frivole, dans une instabilité d'une étourdissante rapidité. Un jour, un juif colporteur arrive au village : Tehura veut à tout prix que Gauguin lui achète une paire de boucles d'oreilles : « C'est affreux, dit-il c'est du cuivre », et il refuse malgré la plus vive insistance, mais elle pleure et il doit céder. Deux jours après on sort en grande toilette. « Et les boucles? » demande Gauguin. Elle fait une moue de dédain : « C'est du cuivre », puis éclate de rire et redevient soudain

grave. L'âme maorie, même alors qu'on croit la connaître profondément, déconcerte par ses sautes imprévues : « C'est l'énigme elle-même ou plutôt une série indéfinie d'énigmes. Au moment où l'on croyait la saisir, elle est loin, inaccessible, incommunicable, enveloppée de rire et de changement. Puis, quand elle veut, elle se rapproche, pour échapper encore dès qu'on lui laisse voir la moindre apparente de certitude. Et, pendant qu'intrigué de ses dehors vous cherchez sa vérité intime sans penser à jouer un personnage, elle vous examine avec une tranquille assurance, du fond de son perpétuel rire et de cette insouciante légèreté, moins réelle qu'apparente, peut-être. »

Ame instable, âme d'une race de pêcheurs, ainsi façonnée par la brise de mer et la mobilité dorée des flots, âme rapide comme la lance qui pêche, le Tahitien ne recherche que le plaisir. « Tu sais, Gauguin, disait une princesse Canaque, je n'aime pas ton Lafontaine... Les fourmis (et sa bouche exprimait le dégoût). Ah ! les cigales, oui! Chanter, chanter, toujours chanter... Quel beau royaume était le nôtre quand on n'y vendait rien. Toute l'année on chantait. » C'est le principe philosophique même de la vie de plaisir et de chants qui sont choses ondoyantes ; l'instabilité. La Vie est une vocalise.

En cette philosophie insulaire — qui fut bien à peu près aussi celle de certains Siciliens de l'antiquité — est le bonheur. Dès son arrivée, Gauguin se sentit, lui, le civilisé, singulièrement inférieur aux sauvages qu'il voyait vivre heureux, paisibles, sans souci d'argent dans la prodigalité de la nature, libres dès lors devant la vie. Même la pauvreté des toits frêles, en feuilles de pandanus parcourues de lézards, était une beauté ; la case maorie n'est plus une prison comme les hermétiques maisons européennes; elle ne sépare point l'homme de la nature, de l'espace. L'existence des Canaques est sagement indolente? pourquoi travailler, lorsque l'on a l'indispensable : le travail engendre le luxe dont on peut contracter le goût et la servitude sous prétexte de prévoyance. Vertu dans les contrées infertiles, il est vice aux pays d'abondance. A Tahiti, ce que l'on appelle le travail, chasse ou pêche, « est un plaisir ».

Gauguin écrivait à un de ses amis : « J'ai tout ce qu'un artiste modeste peut rêver : un vaste atelier avec un petit coin pour coucher. Tout sous la main, rangé sur des étagères. Le tout surélevé à deux mètres du sol... Un hamac pour faire la sieste, à l'abri du soleil, et rafraîchi par la brise de mer qui arrive de trois cents mètres plus loin, tamisée par les cocotiers... On ne devinerait pas ma maison, tellement elle est bien entourée d'arbres. Je suis de plus en plus heureux de ma détermination, et je vous assure qu'au point de vue de la peinture, c'est admirable ! Des modèles ! une merveille ! ! » Il est heureux. Il vit nu et insouciant parmi les indigènes : il a toutes les jouissances de l'existence libre animale et humaine; il échappe à la convention et à l'habitude, commencement des morales de société ; avec l'assurance d'une suite de jours également beaux, la paix descend en lui ; il se développe normalement en son intégrité d'être humain à ascendances animales, en sa totalité. Ainsi s'exalte jusqu'à une « volupté inouïe » la sensation de la « simplicité saine de la vie ». Nature baudelairienne, Gauguin s'est confié à la sauvagerie; et il a appris au sein d'une île, comme l'avait fait Leconte de Lisle qui, resté à la Réunion, était promis à une destinée analogue, que tout au contraire de ce que Baudelaire a proclamé, la jouissance aigue n'est pas dans la perversité de l'extrême civilisation mais dans la « pureté splendide » de la nature qu'il appelle la « lumière », la symbolisant ainsi en son principe le plus instable. Le mot de pureté revient sans cesse dans ses lignes. Lui, le peintre des courtisanes océaniennes, il a été un poète de la pureté : c'est une grande leçon de pureté que son œuvre donne avant tout — et qu'il avait reçue de la civilisation canaque du Pacifique.

*
* *

Le bonheur est dans la pureté, le bonheur est dans le développement harmonieux de l'être humain en sa totalité. A rapprocher ces deux idées, il apparaît que, contrairement à la conception catholique, la pureté n'est point dans l'abstinence de certaines joies, des joies sensuelles, mais dans la synthèse équilibrée de toutes les jouissances vitales, qu'elle est une somme, la somme de vie. La pureté est la vie la plus intense possible. Elle reviendrait encore à être dans l'instabilité, dans la mobilité d'une âme qui pour sentir la vie, la vie en sa multiplité, pour tout éprouver, doit être extrêmement et rapidement changeante. Ce que nous enseignent la civilisation tahitienne, l'existence de Gauguin, n'est-ce pas après tout ce que l'on pourrait lire également dans l'œuvre ou la biographie de grands artistes de la civilisation européenne, de Puvis de Chavannes, ou encore chez un Léonard de Vinci, ces deux maîtres de pureté en apparence si dissemblables, mais tous deux avec Gauguin peintres primitifs de la vie essentielle et synthétique?

MARIUS-ARY LEBLOND.

Paris. — Typ. A. DAVY, Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*, 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 21 — 5e SÉRIE — TOME I — 21 MAI 1904

L'ÉLITE INTELLECTUELLE ET LA DÉMOCRATIE

OPINIONS

Les écrivains politiques, depuis Schérer, ont quelque propension à s'affliger de la médiocrité des Chambres. Ils reconnaissent la maîtrise de tels hommes d'Etat ou orateurs, mais ils attestent l'insignifiance prétendue d'innombrables représentants. Ils dénoncent l'ostracisme dont sont frappées les illustrations scientifiques ou littéraires.

De fait, le Parlement républicain est moins ouvert que ses devanciers aux non-professionnels de la politique. Royer-Collard, Maine de Biran, Benjamin Constant, de Bonald, Chateaubriand donnaient haute allure aux débats ardents de la Restauration. Cousin, Villemain, Guizot, Lamartine, Victor Hugo même prêtèrent un peu de leur prestige au parlementarisme vacillant de Juillet. Les sénats impériaux bannissaient les glorieux contempteurs de la dictature, mais cooptaient maints écrivains et savants. Vainement Gambetta voulut-il fonder la République athénienne, lui qui appelait le plus spirituel des critiques, celui de la *Revue Bleue*, J.-J. Weiss, à la direction politique des affaires étrangères : « Les grognements de Caliban, l'âpre haine » qui le porte à supplanter toute aristocratie effrayèrent les maîtres de la pensée contemporaine, les Renan et les Taine. Le politique leur apparut comme « le goujat de l'humanité ». Les jeunes auteurs même qui eussent dû posséder le sens démocratique cédèrent au préjugé suranné, et l'on vit M. Paul Bourget affecter un royalisme de bon ton. M. Maurice Barrès, M. Melchior de Vogué traversèrent le Palais-Bourbon, en quelle attitude ironique ou hautaine !

Mais il semble que, depuis une dizaine d'années, les dissentiments s'atténuent entre la nation et l'élite chargée d'exprimer ses aspirations. La littérature trahit des inquiétudes, des préoccupations sociales. Grâce au développement des sciences et à la création de chaires et de laboratoires nombreux, un corps de savants s'est formé, pénétré d'un esprit réaliste. Quand en 1898 survint l'affreuse crise qui convulsa la France, lutteurs aux exclusives *Haines* littéraires, tel Emile Zola, délicats, sceptiques de profession, Anatole France, Jules Lemaître, et la phalange compacte des savants, Berthelot, Duclaux, G. Monod, Grimaux, Havet, etc... voulurent aller au peuple. Universités plébéiennes, ligues, journaux, campagnes de conférences, ils imaginèrent maints moyens de se faire entendre. D'autres, les Donnay, les Lecomte, les Guinon, les Fabre, les Mirbeau, parlèrent en des œuvres vibrantes.

L'action de cette élite deviendra-t-elle plus coordonnée, plus sûr, plus forte ? La politique et les lettres vont-elles fraterniser ? M. Jules Lemaître entrera-t-il à la Chambre et M. Anatole France succèdera-t-il à ce rude politique, M. Combes, en qui il salue, discret humoriste, le dépositaire du génie attique ?

Sans doute, il serait beau que les dirigeants d'une démocratie sussent tous compenser par la vigueur intellectuelle leur manque d'expérience héréditaire. Et comment ne pas évoquer ici la conception platonicienne de la cité antique régie par des sages ? Convenons cependant que l'ingérence de nos grands

écrivains et savants, si désirable, devient infiniment difficile. Le scrutin universel implique chez l'élu une concordance de sentiments dont le peuple exige des preuves un peu grossières. Le convaincre est tâche rude. Au pouvoir il ne s'agit plus seulement d'envisager les aspérités des questions, mais aussi les caprices de l'opinion. La politique est une carrière qui requiert certain génie pratique. Dans quelle mesure se concilie-t-elle avec le labeur scientifique ou littéraire ?

Qui le peut dire, sinon les hommes de lettres et de pensée épris d'action civique. Dans une séance solennelle de l'Académie française, le 26 novembre, un historien, d'habitude plus effacé, M. Thureau-Dangin, affirma que les littérateurs « ont un titre plus durable que les proscripteurs d'un jour à parler au nom de la pensée française » et, en vertu de ce droit éminent, tança nos gouvernants : La *Revue Bleue* en a pris texte pour recueillir les opinions suivantes.

François Maury.

* *

Il est de tradition, après avoir vu M. Berthelot, d'indiquer l'énergie de ce visage et la lucidité de ce regard, sur un corps amenuisé par l'âge. C'est que l'activité créatrice reste singulièrement apparente chez ce contemporain et ami des Renan, des Pasteur, des Taine, notre grand savant populaire.

M. Berthelot fut le premier qui discerna le rôle, dans une démocratie, de la science et de ses représentants. « Un rêve idéal de justice et de vérité » avait, en 1848, ébloui ses vingt-et-un ans. Quand, après 1870, l'heure fut venue de fonder la République, le jeune savant, déjà célèbre, s'y prêta avec ferveur. Doit-on rappeler son concours zélé à la défense de Paris, en 1870, la part éminente qu'il prit à la réorganisation de l'enseignement, son élection au Sénat, avec inamovibilité, en 1881, son double ministère, à l'Instruction publique dans le cabinet Goblet (1886-1887), et aux Affaires étrangères dans le cabinet Bourgeois (1895-1896)?

Esprit d'une « curiosité universelle » selon sa propre expression, il a aidé avec une singulière autorité à maintes créations politiques ou philanthropiques, tandis qu'il poursuivait son œuvre de synthèse organique et de thermochimie.

« Vous me demandez, dit-il avec vivacité, si le savant a, dans une démocratie, un devoir politique à remplir? Assurément. Et ce devoir nous est apparu dans toute sa grandeur, dès 1871. La France était mutilée et ruinée. Il fallait refaire sa défense, doter ses armées d'engins perfectionnés. Il était non moins urgent de créer un système d'instruction pour les nouvelles générations, de créer l'éducation républicaine de la nation. Comment les savants n'eussent-ils pas indiqué au législateur leurs aperçus, plus vrais? Comment même eussent-ils refusé de contribuer à la fondation de la République, qui devait donner la sécurité à la France, atteinte par tant de discordes et de malheur?

« La guerre, d'ailleurs, nous avait arrachés à nos laboratoires et contraints à un effort civique. Comme je le disais sur la tombe de Paul Bert : « Nos esprits avaient été changés et agrandis par cette lutte du désespoir que nous avions soutenue : car en l'entreprenant, nous n'avions pas d'illusion, nous ne croyons guère possible de changer un destin déjà irrémédiable, mais nous savions que l'homme est plus grand que la destinée qui l'écrase, et nous avons jeté ce jour-là, le sachant et le voulant, la semence féconde du relèvement de la patrie (1). » Ne fallait-il pas continuer la tâche ainsi amorcée?

« Ce devoir envers l'Etat n'existe pas seulement aux instants de crise nationale, mais en tout temps. Je l'ai déclaré dès 1877 en termes auxquels, dix-sept ans plus tard, je n'ai rien à modifier : « On a dit quelquefois : un savant ne doit pas s'occuper de politique. C'est là un axiome banal, mis en circulation par quelque courtisan sous la monarchie absolue, à une époque où l'intrigue personnelle réussissait trop souvent à diriger le monde dans des vues arbitraires, étrangères aux intérêts généraux et à la méthode scientifique... Dans un état républicain, le devoir du savant est le même que celui de tous les citoyens : il doit une part de sa pensée et de son action à la direction de la chose publique, il doit son effort personnel au progrès de l'humanité. Ce devoir même est plus étroit peut-être pour un savant que pour un autre citoyen, à cause de son intelligence et des capacités supérieures dont il doit compte à la patrie (1). »

« Le savant cherchera à éclairer l'opinion, à orienter la politique générale. La science, ne l'oublions point, offre de précieux enseignements à la politique. Elle lui apprend à être conservatrice au sens le plus élevé du mot, c'est-à-dire à ne procéder qu'en vertu de règles fondées sur l'observation. Elle l'engage à être évolutionniste, en montrant l'inanité de tout système de résistance. Elle lui indique ses fins, la réalisation d'un idéal de solidarité! Serviteur fidèle de la loi scientifique, le savant introduira dans la gestion des intérêts publics plus de méthode, de sûreté et d'amour des hommes!

« En outre, il traitera des questions à propos desquelles il possède une compétence particulière, ainsi

(1) Cf. *Science et morale.*

précisément les questions d'enseignement, de défense, etc.

« Cette intervention gênera-t-elle sa vocation scientifique? Sans doute, elle dispersera sa réflexion. Elle pourra nuire à sa carrière ; car, pour atteindre à la célébrité, il n'est rien de tel que de se spécialiser, de porter tout son effort sur un seul point. Le savant, cependant, comme l'artiste, peut avoir l'ambition de renouveler son œuvre : comment y parviendrait-il de façon plus heureuse qu'en agissant dans la pensée du bien public?

« C'est la science, par ses découvertes, qui a concouru le plus puissamment à l'amélioration matérielle et morale du sort des pauvres et des déshérités, à l'élévation continue du bien-être ou de l'intelligence des masses populaires. Voilà pourquoi le bien public exige l'alliance intime de la démocratie et de la science. « Ce qui distingue le XIX[e] siècle, et ce qui le caractérise devant l'histoire, c'est qu'il a inauguré l'influence prépondérante de la science sur la direction des choses humaines, abandonnées jusque-là au hasard des instincts des peuples et des caprices de leurs prétendus pasteurs (1). » Il appartient aux savants, en s'acquittant de leur devoir politique, de parfaire chez nous cette heureuse réforme, de conduire le peuple français vers une république pénétrée de l'esprit scientifique et d'une égale sympathie pour toutes les classes sociales. Dans ma pensée c'est là qu'il trouvera peut-être la force souveraine capable de le rétablir dans sa mission historique de guide et d'initiateur parmi les nations de l'avenir. »

*
* *

« La République sera sauvée quand tout le monde, ainsi que le veut son principe, s'occupera des affaires publiques, parce qu'alors les plus intelligents et les meilleurs — à la condition d'être visiblement désintéressés — finiront par avoir sur le suffrage universel une action déterminante. » C'est M. Jules Lemaître qui lançait, il y a quelques années, dans un discours politique, cet appel catégorique.

Des premiers, il se portait au secours des traditions qui lui semblaient menacées. Sans doute, cet illustre sceptique, habile à sonder les faiblesses et railler les travers, estimait-il avec Montaigne que « nos mœurs sont extrêmement corrompues, et penchent d'une merveilleuse inclination vers l'empirement », et que « l'excellente et meilleure police est, à chascune nation, celle soubs laquelle elle s'est maintenue ». Il liguait les concours les plus disparates contre l'œuvre « de changement et de remuement ». Il exhortait les auditoires les plus turbulents. Il se jetait à corps perdu dans la mêlée électorale, s'exposait et consentait lui-même aux pires virulences.

Qu'est-il advenu de tant d'efforts? Quelques Députés furent élus, par l'appui de la *Patrie française*. A peine au Parlement, ils la désavouèrent ; elle connut défections sur défections. L'attaque insolite de l'écrivain stratège avait exaspéré la majorité, qui soutint la politique anti-cléricale la plus violente.

L'abnégation de M. Jules Lemaître est grande, mais à quelles imprévues et injustes rigueurs n'a-t-elle pas été soumise! Jadis, satiriste sans fiel, il crayonnait, des coulisses, le robuste *Député Leveau*. Il n'écrit plus depuis que la polémique quotidienne le réclame.

Tout est perdu fors l'honneur... M. Jules Lemaître paraît attristé et désabusé. Il continue à combattre, mais quelle n'est pas sa lassitude intime !

« — Vous me demandez s'il est du devoir des littérateurs d'exercer une action politique. Qu'en sais-je? et pourquoi évoquer cette notion kantienne d'un impératif ? Jamais on ne parla tant de devoir qu'à notre époque de défaillances et d'abandon. Disons des écrivains que c'est leur droit, et c'est leur « devoir » s'ils en jugent ainsi.

« Le pays a-t-il quelque profit à espérer de cette intervention? Je n'oserais l'affirmer. Le résultat même de mes propres efforts m'échappe. Les littérateurs sont cependant d'esprit plus ouvert que les politiques. Il me paraît désirable qu'ils s'occupent des affaires publiques. Et pourquoi ne chercheraient-ils pas à entrer au Parlement? Ce ne sont pas, que je sache, des parias !

« Le philosophe, l'historien s'intéresseront, dans les luttes politiques, au jeu des passions. Un pur artiste au contraire y égarerait son rêve. Le littérateur y trouvera-t-il, ou non, un écueil ? Je l'ignore. Anatole France, moi-même avons-nous souffert de la politique ? Comment le saurais-je? C'est aux lecteurs à en décider.

« Je crois que, selon les natures, il y a gain ou perte, et ceci dépend aussi des travaux poursuivis. Ma pensée, vous le voyez, est assez complexe, et pourquoi l'expliquer, ce serait inutile. »

Ainsi parla M. Jules Lemaître, avec ennui et lassitude. Sa vie, en ces dernières années, ne témoigne-t-elle pas des dangers, pour l'homme de lettres, de l'*obsession politique*?

*
* *

« I. — Vous m'interrogez, écrit notre éminent collaborateur M. Alfred Fouillée, sur le devoir politique des écrivains et savants. Dans nos Etats modernes,

(1) Cf *Science et Education*.

surtout démocratiques, les divers membres du corps social sont de plus en plus solidaires, ainsi que les diverses fonctions qu'ils accomplissent : aucun citoyen ne peut donc rester étranger aux affaires de tous. L'indifférence en matière politique et sociale est aujourd'hui aussi coupable que pouvait le paraître, dans les sociétés d'autrefois, à base religieuse, l'indifférence en matière de religion.

« Faut-il pour cela que les écrivains et savants prétendent exercer, comme vous dites, « une action immédiate sur la politique de leur pays? » Une action, oui, car leur influence vaudra toujours mieux que celle des ignorants; mais *immédiate*, c'est ce qui dépend des circonstances, des aptitudes, des forces physiques et intellectuelles. Les occupations politiques peuvent, selon vos expressions, « contrarier la vocation littéraire ou scientifique » des uns et ne pas nuire à celle des autres. S'il est des chimistes ou des physiologistes qui trouvent le temps de faire des découvertes dans leur cabinet et de prononcer des discours à la Chambre, tant mieux pour eux comme pour nous, — surtout si leurs discours valent leurs recherches scientifiques.

« Vous demandez encore si les écrivains doivent « éclairer l'opinion par leurs ouvrages, par la propagande de presse, par les conférences, par les œuvres d'éducation populaire ». On vous l'accordera volontiers, pourvu que tous ceux qui prennent une plume ou manient des instruments de laboratoire ne se persuadent pas qu'ils sont, *ipso facto*, compétents sur toutes les questions. On peut raisonner juste en géométrie et déraisonner en politique. Combien de savants transportent aux problèmes d'intérêt général et de droit commun des méthodes qui n'y sont plus valables!

« Quant à la politique active et à « l'entrée au Parlement », il y faut encore bien mieux des aptitudes particulières. Il est cependant nécessaire que l'élite intellectuelle participe de plus en plus au pouvoir politique. Le danger de nos démocraties, c'est ce que Balzac appelait la « médiocratie ». Bien plus, c'est l'aristocratie à rebours ou le gouvernement des pires, la *cakistocratie*. C'est aussi la spécialisation exagérée de la fonction politique aux mains des « politiciens », qui changent en métier lucratif une mission toute morale. Pour lutter contre le courant qui nous entraîne, il faut que nos institutions politiques fassent, dans leur sein, une part croissante à l'élite intellectuelle. Malheureusement, bien des choses y sont organisées de manière à décourager les hommes supérieurs et même simplement les honnêtes gens. Le suffrage dit universel, dont nous jouissons, et qui n'est qu'un suffrage partiel, non proportionnel, anarchique et amorphe, élimine à peu près tout ce qui n'est pas intérêt local, intérêt de classe, intérêt individuel. Il sacrifie les minorités, il écrase les élites. Il tend à devenir le gouvernement nominal des foules, représentées par quelques meneurs et exploiteurs, qui ont seuls le pouvoir réel. Un mode meilleur de suffrage serait essentiel pour introduire au Parlement l'aristocratie naturelle, sans laquelle il n'y a point de progrès pour une nation. Il faudrait ramener le nombre des députés à celui des sénateurs. A côté des députés d'arrondissements, il faudrait nommer des députés de régions, surtout des députés nationaux, recueillant leurs voix dans la France entière et formant une élite. Il faudrait faire du Sénat la représentation non pas de circonscriptions territoriales, qui sont trop artificielles, mais des grandes fonctions de l'organisme social : justice, administration, enseignement, armée, marine, finances, corps savants, industrie, commerce, agriculture, travail ouvrier, associations ouvrières, etc. Malheureusement, nous nous débattons dans un cercle vicieux : comment espérer de nos députés une réforme qui serait leur propre suicide? La seule ressource pour l'élite est de pénétrer courageusement partout où on veut bien la laisser entrer. Qu'elle ne se laisse décourager ni par les insultes, ni par les déboires. Longtemps encore, les démocraties manifesteront leur traditionnelle « envie » à l'égard des supériorités (si bien décrite par Thucydide, par Platon, par Aristote), leur aveugle goût d'égalité mensongère, leur ignorance de la vraie justice, qui consiste non à égaliser ce qui est inégal, mais à donner plus d'influence à ceux qui ont plus de mérite. Mais, quand les démocraties auront reçu les dures leçons de l'expérience, elles seront bien obligées ou de « se démettre », ou de se soumettre aux vraies lois qui, selon Montesquieu, « dérivent de la nature des choses » — et de la nature des hommes.

« II. — Après les hautes questions de politique posées de la *Revue Bleue*, je vois se glisser cette petite demande qui, je l'avoue, me semble un peu terre à terre : — Les écrivains et savants « doivent-ils combattre ou appuyer la politique poursuivie par le bloc ministériel? » — Ce « bloc enfariné » ne vous dit rien qui vaille. Mais un philosophe, un savant ne consentira jamais à approuver ou à désapprouver en bloc la politique d'un bloc. Autant de questions, autant de solutions. Chaque problème politique ou social est si complexe qu'il se subdivise indéfiniment pour le penseur et même pour l'homme d'action. C'était un grand savant et un grand philosophe, celui qui a posé ce précepte : — Diviser les questions pour les résoudre. — En présence « d'un bloc », Descartes eût tâché de le mettre en miettes pour y démêler, comme il dirait encore ou à peu près, l'or de la pierre et du sable, ou même de la boue.

« Excusez donc les philosophes si, par respect de la philosophie, ils refusent de se mêler aux luttes politiques du jour, d'où leur autorité intellectuelle et morale peut sortir amoindrie. Pour mon humble part, je n'ai jamais voulu m'occuper que des questions où je pensais avoir quelque compétence: celles d'enseignement. Si j'en veux parler encore une fois, c'est pour apporter un document personnel au grave problème que vous posez. C'est aussi pour signaler certains dangers auxquels il n'est pas impossible de parer.

« Depuis bientôt vingt ans, au nom de la liberté et de la justice, je n'ai cessé de m'élever, d'une part, contre les monopoles et privilèges, d'autre part, contre l'égalité brute et inique. Aujourd'hui, on nous menace pour demain de monopoles qui se retourneront après-demain contre leurs auteurs. Hier, on a établi entre toutes les branches de l'enseignement secondaire une fausse égalité. J'avais soutenu la nécessité de ce que j'appelais de véritables « humanités scientifiques » : le mot a fait fortune, non la chose ; j'avais soutenu la nécessité parallèle de véritables humanités littéraires ; enfin, j'avais demandé pour tous les élèves des études philosophiques et sociales complètes, commun couronnement des deux genres d'humanités. Nos hommes politiques, avec la meilleure volonté du monde, ont établi dans l'enseignement des sections scientifiques où l'étude des lettres et des humanités est à peu près nulle (deux ou trois heures par semaine), des sections littéraires où l'étude des sciences est non moins insuffisante. Puis, après avoir ainsi isolé lettres et sciences, ils ont déclaré que les « scientifiques » étaient égaux aux « littéraires » à l'entrée des carrières littéraires, les littéraires égaux aux scientifiques à l'entrée des carrières scientifiques. De plus, ils ont supprimé la nécessité de la classe de philosophie pour les futurs élèves de droit et de médecine, qui seront, par là même, dispensés d'étudier la psychologie, les principes philosophiques du droit et de l'économie politique, la philosophie générale de la nature et de l'esprit. La classe de philosophie, ne « menant plus à rien », sera, d'ici à deux ans, dépeuplée et presque annihilée. Ce résultat ne fera qu'augmenter encore l'incompétence morale, politique et sociale de nos classes dirigeantes, sans autre instruction philosophique et sociale que celle de la presse ou, pour d'autres, de la chaire. C'est sur la situation des classes de philosophie que je veux ici, profitant de l'occasion qui m'est offerte, appeler l'attention des hommes éclairés. Ces classes sont les plus nécessaires de toutes au point de vue républicain ; elles sont aujourd'hui les plus prospères ; leurs élèves (encore nombreux parce que les nouveaux règlements ne sont pas encore en vigueur), constituent une élite dans l'élite, comme aussi leurs professeurs. Les vrais démocrates et amis du peuple souffriront-ils que l'on passe sur tout cela, comme sur tant d'autres choses, le niveau de Tarquin ? Suffit-il d'abaisser ce qui est en haut pour élever ce qui est en bas ?

« En ce moment même, je reçois d'un professeur de grand lycée (que je ne connais point personnellement), une lettre où il se plaint d'un état d'esprit qui, dit-il, va croissant chez les élèves. Ayant donné à faire un devoir sur le progrès de la civilisation, il a reconnu, dit-il, « que le mot progrès et le mot *civilisation* ne contenaient, pour presque tous les élèves, que la notion d'application pratique des découvertes scientifiques en vue du bien-être *matériel;* l'idée de *perfectionnement moral* n'avait pour ainsi dire pas effleuré leur esprit ».

« Cet utilitarisme exclusif, — un des grands périls de la démocratie, — est une preuve en faveur de la nécessité des études philosophiques et sociales. Quel est le professeur de philosophie qui, oubliant la littérature, les arts, la culture scientifique désintéressée, ramènerait tout progrès social à une question de bien-être et d'enrichissement ?

« Si, comme je l'espère, le ministère de l'Instruction publique et la Commission du Sénat, saisie de l' « égalité des sanctions du baccalauréat », sont bien inspirés, ils prendront à tâche : 1° de fortifier l'enseignement littéraire des sections de sciences; 2° de fortifier l'enseignement scientifique des sections de lettres ; 3° de rendre la classe de philosophie (justement ouverte aux modernes comme aux classiques) obligatoire pour les futurs magistrats, avocats et médecins, qui ne doivent pas être seulement des techniciens et des industriels. Donner à tous les jeunes gens, — à tous les citoyens de demain, — une éducation qui les habitue à mettre l'intérêt général au-dessus des égoïsmes individuels, à placer le souci de l'avenir national avant les préoccupations matérielles de l'heure présente, voilà le vrai « besoin moderne », « laïque » et « démocratique ». Il ne suffit pas de faire la guerre aux anciennes croyances pour en établir de nouvelles. « On ne détruit que ce qu'on remplace ».

ALFRED FOUILLÉE.

* * *

Il n'est pas besoin de rappeler que M. Barrès dut l'éclat de ses succès littéraires à l'ampleur de ses conceptions sociales autant qu'à l'originalité de sa forme. Il fut un peu l'initiateur du nationalisme et il en demeure le philosophe.

Il vint même pendant une législature observer les parlementaires à la Chambre et il les railla fort âprement dans une comédie. Une candidature plus

récente à la députation montre qu'il joint vraiment au sens spéculatif le goût de la politique active.

On espérait qu'il se prononcerait sur l'admission de l'homme de lettres au Parlement. Dans sa réponse, si pleine et fine, il s'en garde. Serait ce qu'il cède aux velléités d'action politique comme à un penchant peu louable? ou qu'il entrevoie une contradiction entre l'ironique expectative où se tient volontiers l'écrivain-député et ce que l'opinion attend de lui ?

« Doit-on écrire sur la politique ?

« Sans doute, cela est nécessaire. Il faut des journalistes, des pamphlétaires à la Paul Louis Courier, des économistes, des doctrinaires, des philosophes, des historiens... je m'arrête : il serait plus aisé d'énumérer les écrivains qui ne font pas de politique. Il y en a peu : un Dumas fils, qui semble d'abord un homme de théâtre sans plus, prépare l'opinion à telles réformes de nos lois ; un Leconte de Lisle lui-même, dans la mesure où il transforme en matière poétique sa haine du catholicisme, aide sensiblement à la formation d'une jeunesse anticléricale ; un Flaubert jette du ridicule sur les libre-penseurs de comice agricole et M. Homais nous avertit qu'on n'est pas nécessairement un homme en progrès parce qu'on parle beaucoup du progrès. Et si vous pensez que, du moins, un Théodore de Banville n'a rien à voir avec la politique, je vous dirai : Prenez garde! vienne la guerre de 1870-71, il publiera des vers patriotiques ; bien plus il a chanté sa terre et ses morts et parce qu'il a développé certains sentiments de vénération qu'il portait dans son âme frivole, ce délicieux « baladin » (comme diraient de graves critiques) fait un collaborateur imprévu à la politique traditionnaliste.

« Tous les écrivains agissent, qu'ils le veuillent ou non, sur l'opinion publique. Il faut qu'ils soient bien vides et bien nuls pour que leur œuvre ne retentisse pas dans la vie sociale. Nul besoin d'être un homme à thèse. Chaque fois que l'on excite une manière de sentir, on prend une part plus ou moins directe mais positive à la conduite de l'opinion.

« En conséquence, il n'y a pas à savoir si c'est « le devoir ou l'avantage » des écrivains de « chercher à exercer une action sur la politique du pays ». On constate, comme un fait, qu'ils exercent cette action.

« II. — Les « conférences », les œuvres « d'éducation populaire », c'est de la vulgarisation. Il n'y a pas de sot métier : donc faites des conférences et de l'éducation populaire. Mais si vous pouvez être un Rousseau ou un Joseph de Maistre, un Taine, un Renan ou un Auguste Comte, ça vaudra tout de même mieux.

« III. — Pour conclure, vous voulez savoir si les hommes de lettres doivent combattre ou appuyer la politique du bloc. Vous ne doutez pas de ma réponse : Je souhaite que le bloc soit pulvérisé. Mais tout de même l'étrange et étroite question ! Est-il donc obligatoire de couler ses idées dans le moule Combes ou dans le moule anti-Combes? Vous demandez à des savants et à des littérateurs s'ils attaquent ou approuvent M. Combes? Mais si j'ai horreur à la fois de la criaillerie et de la crapule?

« Vous rappelez-vous ce que dit La Bruyère? Que l'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusqu'aux dernières bassesses du peuple, (entendez que par « peuple » il voulait dire la canaille.)

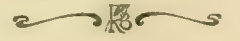
« En vérité je ne pense pas qu'un Rousseau, un Joseph de Maistre, un Taine, un Renan, un Auguste Comte (je reprends les noms variés que j'avais invoqués au hasard plus haut) puissent solidement et clairement se classer par rapport au ministère Combes.

« Il ne suffit pas que l'on me dise « Vive Combes! » ou « A bas Combes! »; je veux savoir les raisons (vous m'entendez bien, les raisons raisonnées) de ce furieux amour et de cette furieuse haine : mais à vous énumérer les motifs de mon opposition, je risquerais de faire craquer les colonnes de la *Revue Bleue* ».

« *N. B.* — Si j'avais eu le temps d'être bref, je vous aurais dit que c'est l'affaire des écrivains d'écrire sur tout ce qui passionne le public et par conséquent sur la politique, mais qu'à proprement parler, on n'est pas un homme politique du fait qu'on discute, fût ce avec compétence, sur la politique. Le plus brillant discuteur demeure un homme de théorie, fort empêché le plus souvent sur le terrain des affaires. L'homme d'Etat, le vrai politique, est un praticien. Sans doute, des écrivains et des savants peuvent devenir des hommes d'affaires, mais leur littérature et leur science n'a rien à y voir. Ce qui leur reste de ces nobles cultures ne peut que les gêner. Et si l'on me pressait, je saurais bien dire pourquoi : c'est que la moralité de l'homme pratique diffère de la moralité du théoricien. Le premier va de résultats en résultats, tandis que le second ne peut pas un seul instant perdre des yeux son but idéal. Le théoricien poursuit ce qu'en mathématique on appelle, je crois, une limite, c'est-à-dire un point d'où l'on approche indéfiniment sans jamais pouvoir l'atteindre. »

MAURICE BARRÈS.

(*A suivre*).



LA BELGIQUE CONTEMPORAINE

Au Pays des Marchands

S'il est vrai qu'il y a toujours quelque péril à vouloir donner à l'histoire récente une signification ; si les lois que nous cherchons à déduire des événements auxquels nous avons pris part, ou que nous avons regardés de trop près, n'ont, en général, qu'une valeur d'hypothèse, les méthodes de la science sociale paraissent assez solidement établies cependant pour que nous puissions songer, sans trop de vanité, à déterminer le sens général dans lequel évoluent les peuples européens depuis cent ans. Il semble qu'on puisse admettre avec un des esprits les plus lumineux et les plus ingénieux de ce temps-ci, l'économiste américain Brooks Adams, que la bataille de Waterloo — pour choisir une date représentative — marque le commencement d'une phase d'évolution sociale nettement caractérisée, et dont les lois nécessaires justifient tous les phénomènes contradictoires dont le XIXe siècle nous a donné le spectacle. C'est depuis ce moment que nous voyons dans tout notre Occident se substituer des sociétés du type économique aux sociétés du type agricole et mititaire qui avaient précédé.

D'Alaric à Napoléon, le soldat fut en effet la plus haute expression de l'énergie sociale. Malgré la puissance grandissante du possesseur d'or, donton peut suivre les progrès d'étape en étape dans l'histoire du moyen âge, la plus haute fonction d'un conducteur de peuples fut, durant ce laps de temps, le commandement militaire. Le chef d'Etat parfait était alors celui qui, comme Cromwell, Henri IV ou Frédéric II, joignait aux qualités d'un grand diplomate, les qualités d'un homme de guerre. Jusqu'en 1789, la caste militaire, seule, avait constitué l'aristocratie, et le prestige du métier des armes, même après que Waterloo eût marqué le triomphe des banquiers, demeura tel que les souverains restèrent normalement des chefs d'armée portant officiellement l'uniforme. Sedan a marqué une étape nouvelle dans la décadence du soldat. Depuis 1870, l'évolution des sociétés européennes vers un idéal purement économique s'est accéléré de la façon la plus surprenante. Partout, même en Allemagne, les gouvernements passent, du type guerrier au type capitaliste ; mais cette transformation ne se fait pas sans heurt. Le vieil idéal des sociétés militaires, agricoles et religieuses, n'est point mort. Autour de lui se sont cristallisées toutes les traditions, tous les souvenirs qui demeurent chers au cœur des races, en même temps que tous les intérêts de ceux que le présent dépouilla. D'autre part, la nécessité de la défense nationale et le désir de constituer des empires coloniaux, ont obligé les oligarchies marchandes qui gouvernent à maintenir l'esprit militaire, et tous les sentiments d'honneur et de discipline qui seuls font d'une armée une force active et vivante. Cela constitue, tant au point de vue économique qu'au point de vue moral, des entraves sérieuses au développement rapide d'une société mercantile.

Or, un pays s'est rencontré où les traditions agricoles et militaires ont été moins puissantes qu'ailleurs et n'ont laissé dans les mœurs que peu de souvenirs, un pays qui, par sa situation politique, s'est trouvé dispensé d'un écrasant budget de la guerre. Une jeune nationalité s'y développe suivant la logique moderne, sans que les forces du passé puissent arrêter son expansion.

En cinq heures de chemins de fer, on atteint de Paris la capitale de ce peuple exceptionnel. On y parle le français, on y joue les mêmes pièces qu'au Vaudeville et au Gymnase, et cependant, il y a peu de contrées que les Parisiens connaissent plus mal : c'est la Belgique.

Longtemps, pour Paris, la Belgique n'a été que la terre vaudevillesque du « savez-vous ? » et de la contrefaçon. Longtemps la lourdeur de son parler et la lenteur de son esprit ont servi de thème à des plaisanteries dédaigneusement bienveillantes. Puis un engouement non moins aveuglant a succédé au dédain ; on s'est mis à considérer les poètes, les financiers et le roi belges avec cette admiration naïve que les touristes français ont facilement à l'étranger quand ils constatent que la contrée n'est point sauvage. Le succès des affaires belges dans les pays neufs, l'incontestable valeur de quelques écrivains belges qu'on eut la joie de découvrir, l'habileté diplomatique et financière du roi Léopold dont l'entreprise coloniale, considérée d'abord comme une ruineuse fantaisie, s'est trouvée réaliser une des opérations les plus lucratives du siècle, ont étonné, inquiété et séduit. Mais si l'attention française s'est portée sur le pays, il n'en est pas pour cela mieux connu dans ses apparents contrastes et dans son unité profonde. En ces notes brèves, je voudrais montrer comment sa formation sociale et sa culture purement économique, conduite uniquement vers un idéal, peut-être un peu bas au regard d'un instinct chevaleresque et idéaliste, mais merveilleusement précis et clair, peut servir d'exemple et de type à l'Europe industrielle et mercantile de demain.

C'est ici le tableau ou plutôt l'esquisse d'un pays où les marchands et les fabricants règnent sans conteste.

LE PAYS DU TRAVAIL INTENSE

Si j'avais à montrer mon pays à des étrangers,

non seulement curieux de se distratre, mais aussi de connaître et de comprendre, je voudrais qu'ils y vinssent par mer et débarquassent au quai d'Anvers; c'est la porte du royaume et l'on se trouve là devant un de ses aspects les plus nettement synthétiques.

Je souhaiterais arriver devant la ville par un de ces temps gris tendre qui donnent au pays sa couleur dominante. Après avoir regardé longtemps et uniquement le fleuve jaunâtre et sans rives nous admirerions, accoudés au bastingage du navire, que la ville nous apparût tout à coup dans le brouillard en une silhouette bleutée que domine, de sa gracieuse sveltesse, la cathédrale.

Par endroits, de hauts mâts serrés les uns contre les autres et pareils à des lances, indiquent l'emplacement des bassins; sur d'autres points, d'innombrables cheminées d'usines jettent dans le ciel les flocons noirs de leur fumée; de distance en distance, des grues à vapeur étendent leurs tentacules de fer, et tout autour de ces machines, des milliers de débardeurs vont et viennent avec une régularité d'automates, semblables à ces fourmis qui, dans les galeries de leurs cités souterraines, paraissent accomplir quelque travail machinal sur l'ordre inéluctable d'une loi souveraine ; ils ont l'air de faire avec résignation une besogne normale et nécessaire ; leur labeur est servile et sacré. Cette arrivée, quelle que soit la douceur de l'atmosphère et la beauté des brumes qui se lèvent du fleuve, ne peut donner, comme l'escale aux cités d'art, d'histoire et de souvenir une promesse de bonheur et d'émotion, mais seulement un gage de prodigieuse opulence et de sombre grandeur.

Une promenade à travers la ville répond à ce premier aspect. On y trouve mêlées d'étranges et grossières laideurs à la grave beauté des choses suprêmement nécessaires bien vivantes. Le long du fleuve, qui prête à tous ces paysages le prestige de ses eaux puissantes et lourdes et de ses buées d'argent — la vie intense des quais, le mouvement continu des charrois, des wagons et des navires, la cordialité rude des quartiers grouillants où loge ce peuple du port, imposent leur charme austère et triste. Loin des rives, les grands marchands maîtres de la ville habitent le long de larges avenues plantées d'arbres, dans de grands hôtels où la pierre lourdement sculptée se mêle à la brique. Les façades de ces demeures sont somptueuses et sans élégance. Tous les styles du passé s'y mêlent confusément, en des compositions anarchiques ou prédomine le goût allemand. Ce n'est point le rêve d'une race, sa vision particulière de la beauté, sa conception de la vie qui s'exprime, c'est l'ostentation et la vanité d'une bourgeoisie cosmopolite, pressée de briller et de jouir. Rien de plus vulgaire que cette ville nouvelle, avec ses avenues bourgeoises dont les grandes maisons fermées gardent un silence plein de morgue et d'hostilité, ses rues commerçantes ou de gigantesques bazars étalent des objets multicolores et d'un éclat faux. C'est le goût mercantile moderne dans toute son horreur. Mais, parmi ces grossièretés, quelques souvenirs du passé apparaissent comme les fleurs magnifiques d'un art lourd, puissant et tardif, merveilleusement adapté à une ville marchande, l'art d'un peuple qui sait d'instinct que la gloire d'un port est éphémère et qui veut vivre avec splendeur et avec intensité, pendant qu'il en est temps encore, l'art dont Rubens, poète héroïque de la sensualité est l'expression parfaite.

De tout cela se dégage une incomparable impression de puissance, de puissance nécessaire et complète. Et en effet, c'est ici la formation du port et du comptoir dans toute sa pureté. Un caporalisme d'Etat n'est pas venu le gêner ou en modifier le sens comme à Hambourg; les nécessités morales d'un pays agricole et militaire n'ont pas contrarié son développement comme au Hâvre. Le royaume entier lui fournit, au contraire, un soutien économique, solide. Ce comptoir est alimenté par un vaste atelier national, puissamment organisé. Portons-y nos regards.

Quelques heures de chemin de fer à travers les riches et verdoyantes campagnes du Brabant, toutes diaprées de champs de blé et de betteraves, nous conduisent au sein de la région industrielle, au cœur de l'atelier. C'est le pays noir. Ici rien ne vient corriger l'impression de tristesse que donne la formidable industrie moderne. Le pays tout entier est comme mangé par un gigantesque ulcère qui a corrodé les bois, les coteaux et les jardins. Sous un lent et incessant déluge de charbon, l'air s'estompe de teintes fuligineuses. Une suie éternellement projetée des hautes cheminées recouvre les campagnes qui dans un remous de fumée apparaissent anémiques, dévastées, comme convulsées et ravagées d'abcès qui sont les terrils des mines de houille. La vaste région qui s'étend autour de Mons et de Charleroi, les deux chefs-villes du bassin industriel n'est ni urbaine ni rurale. Longues routes grises et bordées de maisons basses toujours les mêmes, cités ouvrières que des cités ouvrières prolongent, suite ininterrompue de villages grands comme des villes et si dépouillés de verdure que l'on regarde avec émotion les feuilles poussiéreuses du géranium qui se dessèche sur l'appui d'une fenêtre, interminables voies que piétinent matin et soir l'immense et morne troupeau humain, pays incomparablement lugubre, où les parcs et les châteaux des patrons paraissent dépaysés. Et pourtant, il a sa beauté, ce pays, une beauté âpre et dure, cruelle et souffrante, qui peut

émouvoir singulièrement. Ici la vie, toutes les manifestations de la vie ont quelque chose d'austère et de grave ; les efforts de toute la terre, de tous les hommes qui y sont nés, qui travaillent dessus ou dessous, semblent tendre vers un idéal unique : créer de la richesse, produire de l'or. Cette impression, nous la retrouvons de même si nous portons les yeux vers Gand, la ville des filatures, et vers Liège, la ville du fer. Toute la vie de ce peuple est un travail constant, ininterrompu, méthodique, coupépar instants de plaisirs violents par quoi se donne brusquement carrière le besoin de jouissance et de joie qui est au fond du cœur des hommes et qui éclate d'autant plus violemment qu'il est plus rudement comprimé. Certes, en d'autres pays, dans la douce Flandre agricole, dans les vallées et sur les coteaux de l'Ardenne, d'un si noble pittoresque occidental, cette impression se modifierait. Mais c'est la vision des provinces industrielles qui donne à la Belgique sa véritable couleur, son véritable paysage social. C'est pourquoi, dans cet essai, il convient de s'y borner. Le travail, en Belgique, est merveilleusement organisé. Si mornes que soient ces agglomérations ouvrières, on sent qu'en général ces travailleurs ne sont point trop foulés par ceux qui les emploient — je ne parle pas des monstrueuses et absurdes exploitations familiales des Flandres (1) ; — des institutions puissantes : coopératives et syndicats acceptent, d'abord parce qu'il le faut bien, ensuite, parce que l'homme économiquement fort, tel le patron belge, sait ne pas épuiser ceux dont il vit, les soutient et les protège.

Les Mœurs

Si nous examinons maintenant le lieu où se concentrent ceux au profit de qui s'accomplit ce labeur, si nous visitons la capitale de cette bourgeoisie belge si fortement organisée pour faire de la richesse, nous verrons en Bruxelles une grande ville moderne, cosmopolite et confortable, qui se superpose à une vieille cité flamande cordiale et paisible. Elle est encore pittoresque, cette vieille cité. Ce qui en subsiste peut faire regretter au visiteur artiste ce qui en a disparu. Il y a un charme particulier à ces rues tortueuses cheminant le long de la rivière de Senne ou grimpant la colline sur laquelle s'élevait autrefois l'hôtel des ducs de Brabant et que peuplent aujourd'hui le Palais royal et les bâtiments officiels. Mais ces quartiers vénérables n'ont plus longtemps à vivre ; tous, ou presque tous, sont déjà coupés de larges voies commerçantes qui créent çà et là l'illusion d'un paysage parisien. Tout autour de la vieille cité, il y a une ceinture de boulevards larges et nobles, que bordent les hôtels cossus et tranquilles des familles aristocratiques ou d'ancienne bourgeoisie, mais les quartiers neufs, qui sont les quartiers vraiments élégants — j'excepte certains faubourgs récents — sont peuplés de villas à l'anglaise ou d'hôtels trop somptueux et trop neufs. Ce n'est pas ici le mauvais goût d'Anvers, où la richesse est uniquement boutiquière, mais c'est un désir de briller et d'affirmer la récente puissance de l'or, qui s'étale. Les constructeurs de ces avenues et de ces palais sont riches, et veulent le paraître ; ils montrent joyeusement leurs millions et la splendeur de leur vie matérielle, de sorte que l'impression d'ensemble que donne Bruxelles est celle d'une vieille et noble ville provinciale envahie et conquise par une armée de parvenus.

Et en effet, c'est bien une classe parvenue que cette bourgeoisie belge si merveilleusement prospère. Il y a trente ou trente-cinq ans, elle avait encore les mœurs simples des bourgeois de l'ancien régime. Les femmes, confinées dans les soins du ménage, si opulente que fût la famille, surveillaient elles-mêmes la cuisine quand elles ne la faisaient pas ; les hommes passaient leur soirée à boire de la bière et à fumer des pipes dans de vieux cabarets confortables et rustiques ; la vie mondaine n'existait guère, les relations se limitaient au voisinage ou à l'amitié ; lors de certaines fêtes consacrées, les plaisirs traditionnels étaient ces grands dîners de famille où l'on demeurait six heures à table à se gorger de nourritures fortes et de vin de Bourgogne. Ces mœurs cordiales et un peu lourdes n'ont pas complètement disparu ; ce sont celles que décrit M. Courouble avec une ironie sympathique dans « la Famille Kaekebroek ». Malheureusement, elles s'altèrent et se désagrègent peu à peu au contact des relations internationales, nécessitées par la prospérité même du peuple.

La superposition d'une société cosmopolite à une société traditionnaliste, superposition librement acceptée, voilà je crois, le trait le plus caractéristique de la Belgique d'aujourd'hui. Ce pays, à la fois très vieux et très neuf, que tant de soldats étrangers ont piétiné, pillé et dominé, avait vécu jusqu'ici tout à fait pour soi, se repliant sur lui-même avec une légitime méfiance ; les envahisseurs avaient eu beau imposer des lois, ils n'avaient changé le pays qu'à la surface, le fond de la vie sociale était demeuré identique à lui-même, et ces nations, — la Belgique est composée de plusieurs nations — avaient su, par un phénomène inouï, garder sous tant de maîtres différents, leurs vieilles façons de sentir, et leurs vieilles

1 Voir *à Travers les Flandres*, par Aug. De Winne.

manières de vivre. Mais depuis qu'il existe un royaume de Belgique, une transformation profonde s'est opérée. A partir du moment où la bourgeoisie, grâce à d'heureuses circonstances, a commencé de s'enrichir, elle a été obligée, par sa fortune même, de se mêler aux grandes affaires internationales, et de participer à la vie générale de l'Europe. Alors des besoins nouveaux sont nés, et des mœurs nouvelles se sont mêlées aux mœurs anciennes sans les détruire encore. C'est ce qui produit les singuliers contrastes qui amusent tant les voyageurs français. La plupart des familles de la classe moyenne à Bruxelles, ont deux vies : l'une, toute d'intimité et de simplicité, l'autre, de décor et de représentation ; dans l'existence ordinaire, on garde les façons populaires et rustiques des ancêtres, puis, à certains jours, on reçoit en cérémonie les « connaissances » représentatives et honorifiques ; on étale en des dîners somptueux l'élégance récente et le luxe tout neuf. Dans presque toutes les maisons bruxelloises, il y a les pièces d'apparat où l'on ne pénètre que les jours où l'on voit du monde, et les pièces où l'on vit quotidiennement ; les mœurs nouvelles et la politesse internationales sont plaquées sur la rusticité d'autrefois, et ne la modifient que lentement. Cela donne à la vie mondaine en Belgique une évidente infériorité, et cela accentue singulièrement l'aspect « mêlé » de la société. Je sais bien que dans l'Europe ploutocratique d'aujourd'hui, la richesse ouvrant toutes les portes, fait voisiner en toute intimité le gentilhomme de vieille race et le fils du tâcheron. Mais, dans tous les pays où l'aristocratie fut assez puissante pour que son prestige ait survécu à son pouvoir, il y a une tradition mondaine si ancienne et si forte, qu'elle courbe sous sa loi les millionnaires les plus mal élevés. En France, le code de la civilité puérile et honnête est un produit naturel de l'amabilité et de la vanité nationales. En Belgique, où l'aristocratie depuis longtemps a fait de son mieux pour cesser d'être belge, parce que la cour n'était point belge, elle est d'importation étrangère et, somme toute, assez récente. Quand le boutiquier enrichi commence à donner à dîner, il doit d'abord apprendre l'art de recevoir, et ce n'est pas seulement au détail minuscule et subtil que se devine la bassesse de ses origines ; c'est à son langage, à son vêtement, à toutes ses façons d'être, à son encombrante cordialité ou à ses airs guindés et à sa morgue apprise. « En Belgique, me disait assez justement un étranger, il est impossible de déterminer le rang social d'une femme par sa toilette ou sa conversation ; j'ai vu souvent l'épouse d'un conseiller à la cour, d'un général ou d'un banquier, s'exprimer et s'habiller comme une ci-devant marchande à la toilette, et dans les quelques salons encore très fermés de la vieille aristocratie, sauf dans quelques maisons tout à fait cosmopolites, vous reconnaîtrez toujours César Birotteau parmi les hôtes. »

Le comique, c'est que ces bonnes gens tiennent énormément à ces mœurs nouvelles, auxquelles ils ont tant de peine à s'adapter. Ils rougissent de tout ce qu'il y a de national dans leur manière de vivre. Dans les villes flamandes, on considère comme vulgaire de parler le flamand : on préfère parler mal le français. Quoi d'étonnant ? Ce peuple a longtemps ignoré sa nationalité, si tant est qu'elle existât jadis. Ce n'est que depuis très peu de temps qu'il commence à en prendre conscience.

La Conscience Nationale

Au premier aspect, rien d'artificiel en effet, comme la nationalité belge ; aucun lien ne semblait d'abord devoir réunir ces provinces de langue, de race, de formation différentes. Ce nouveau royaume a l'air d'une fantaisie diplomatique, le nom même est une nouveauté, un vocable fabriqué *more grammaticorum*. On est wallon ou flamand depuis des siècles, on n'est guère belge que depuis cent ans. « Il est difficile de trouver deux races plus dissemblables, dit un écrivain du pays, M. Albert du Bois, dans un curieux roman anti-national (1), deux races plus antipathiques, ayant des intérêts plus opposés. Elles n'ont absolument rien de commun : langue, origines, croyances, espérances, manière de vivre, et il n'y a jamais eu la moindre raison ethnographique ou géographique pour qu'on les englobât dans une appellation commune ». Si on dégage ces considérations des exagérations qui les souillent, elles paraissent exactes, sauf un point : l'opposition des intérêts, mais ce point est capital. Ces provinces disparates, ne sont unies, au contraire, que par des besoins économiques communs ou du moins merveilleusement compatibles les uns avec les autres. S'il n'y a jamais eu la moindre raison ethnographique ou géographique pour qu'on les englobât dans une appellation commune, il y a eu dès l'origine, des raisons politiques et commerciales pour qu'elles s'appuyassent les unes sur les autres : principautés wallones, c'est-à-dire françaises englobées dans l'Empire allemand, fiefs germaniques dépendant du royaume de France, petites patries que de grandes patries, en obscure formation tâchaient de réduire, et qui vaillamment se défendaient (2).

---

(1) *Belges ou Français ?* par le comte Albert du Bois.

(2) Voir pour la démonstration de cette thèse la remarquable *Histoire de Belgique* de M. Pirenne, professeur à l'Université de Gand. A Bruxelles, chez Lamertine.

Quel ensemble économiquement plus harmonieux d'autre part que celui de ces villes, dont les populations vigoureuses avaient été pliées par la difficulté même de vivre (2) aux nécessités du travail intense; ces districts agricoles et forestiers, riches de toutes les richesses de l'Occident ; ces cantons miniers, ces forts, accès aisés vers les grandes routes du Monde!

Quand on examine à la lueur de ces considérations l'histoire belge, on voit que 1830, et cette Révolution bizarre, d'apparence incohérente, génératrice inattendue d'une nationalité qui s'ignorait, est un de ces hasards que tout nécessite, un de ces événements qui sortent de l'inconscient des peuples. Si d'abord ceux même qui en avaient profité ne le comprirent pas, ne le sentirent pas « les bienfaits de l'indépendance », si chacune de ces provinces — qui, auparavant, n'avaient été réunies que par les liens fragiles de l'union personnelle et de quelques institutions d'Etat (2) garda d'abord son quant-à-soi méfiant, elles comprirent au bout de quelques lustres l'intérêt matériel qui les unissait. Certaines villes flamandes, comme Gand, regrettèrent pendant plusieurs années le régime hollandais, — se proclamant « orangistes », dans les provinces wallones, où on se souvenait d'avoir participé à la gloire impériale; on souhaite vaguement la réunion à la France, et il fallut toute l'habileté diplomatique de Léopold Ier, soutenue par l'heureux concours de circonstances exceptionnelles pour maintenir la jeune nationalité. Mais ces forces externes et tout accidentelles n'eussent pas suffi à conserver la patrie nouvelle, si elle n'avait été dans les nécessités vitales des groupes humains qu'elle unissait. Au bout de vingt ans, elles avaient vu que le régime instauré par le traité des 24 articles, était le plus favorable du monde à l'accroissement de leurs richesses, et loin de souhaiter un changement, elles avaient appris à le craindre. Cette notion intéressée ne peut, à elle seule, former une âme, une culture nationale, mais elle prépare le terrain. Un tel lien n'est ni aussi fort ni aussi durable que celui que noue l'unité de race ou le souvenir des grand dangers sociaux supportés en commun, mais il peut former des nations mercantiles et industrielles, et ce sont peut-être, dans la courbe présente de la civilisation, celles qui ont les plus grandes chances de prospérité.

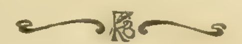
DUMONT-WILDEN.

(*A suivre*).

---

(2) Voir l'*Épopée flamande*, par M. Eugène Baie.

(2) Le Conseil d'Etat, le grand conseil ambulatoire des ducs de Bourgogne, les Etats généraux d'ailleurs rarement réunis.



La Vie Mentale

LA SCIENCE ET LES REVENDICATIONS POPULAIRES

(C. Bouglé. *La Démocratie* [illegible], Alcan. [illegible])

Le peuple est pour la science. Il est convaincu qu'elle doit lui apporter le fondement d'une morale supérieure capable de faire régner définitivement l'harmonie entre tous les combattants de l'actuelle mêlée sociale. Et une question préjudicielle se pose. Quel appui apporte la science à la première revendication des faibles : l'égalité des citoyens? C'est la question que M. Bouglé, dans *La Démocratie devant la science*, discute avec beaucoup d'érudition et une grande habileté dialectique. L'observation de la nature nous montre trois grands facteurs biologiques : l'hérédité, la différenciation des organismes et la concurrence des individus, qui tous trois tendent à créer l'inégalité. Si les sociétés ne sont que la représentation des faits biologiques, l'hérédité conduit à l'établissement de classes et de castes, la différenciation spécialise les individus et les rend dissemblables et la concurrence préconise la lutte et la force. De toutes manières c'est l'inégalité des citoyens.

Le problème est donc important. Et il faut se demander si, comme le prétendent les sociologues opposés aux revendications démocratiques, les sciences naturelles établissent que la nature n'est pas égalitaire dans ses procédés.

* *

M. Bouglé examine à fond le problème de l'hérédité ; et c'est lui que nous aurons surtout en vue dans cet article.

Lamarck a soutenu que les caractères acquis par l'individu étaient fixés par l'hérédité et transmis aux descendants. « Tout ce que la nature, disait-il, a fait acquérir ou perdre aux individus par l'influence des circonstances où leur race se trouve exposée et par conséquent par l'influence de l'emploi prédominant d'un tel organe ou du défaut constant d'usage de cette partie, elle le conserve par la génération aux nouveaux individus qui en proviennent, pourvu que les changements acquis soient communs aux deux sexes ou à ceux qui ont produit ces nouveaux individus. » C'est ainsi que le grand naturaliste expliquait les variations des espèces.

Or l'apologie sociologique des castes repose sur cette doctrine : « Un manouvrier, écrit Topinard, lève tant de kilogrammes et arrive par son expérience à tripler ce chiffre ; son fils, s'il lui ressemble et s'il se livre au même travail atteindra un chiffre

plus élevé et léguera à son fils la disposition à monter plus encore. » Des sociologues ont développé alors cette thèse et soutenu qu'on naissait militaire ou juge, comme on naît poète.

A ces faits, M. Bouglé en oppose d'autres. C'est ainsi que « Weissmann a pu couper la queue aux deux sexes de 22 générations de souris, qui donnèrent 1.592 rejetons ; pas un seul ne naquit avec une queue diminuée. Naegeli pratiquant pour les végétaux une expérience analogue a transporté dans le jardin botanique de Munich, 2.500 variétés de plantes de montagne bien caractérisées, qu'il a observées pendant treize ans; dès la première année elles reprenaient les caractères des plantes de plaines. »

On sait aussi que la mutilation spéciale de la race juive, faite pendant des siècles, n'a pas eu pour effet de rendre cette opération moins nécessaire aujourd'hui que jadis. De même l'hymen féminin détruit à chaque génération est constamment reformé à la suivante.

Ces faits négatifs et un grand nombre d'autres montrent que l'hérédité des caractères acquis est loin d'être un phénomène inéluctable et que le plus souvent son action n'est pas saisissable. Et M. Bouglé constate que l'examen général des faits montre tout au moins que l'on n'y peut trouver un appui pour justifier l'apologie sociologique de la caste.

Cependant il ne paraît pas douteux que, dans certaines conditions, des caractères acquis par l'individu peuvent se transmettre aux descendants et être fixés par l'espèce. C'est en définitive, grâce à ce mécanisme que les individus insensiblement modifiés par le milieu, l'air, le soleil, le sol, la nourriture, le genre de vie, prennent peu à peu des qualités nouvelles et constituent des races de plus en plus distinctes.

Et alors il faut chercher à déterminer ces conditions. « Pour qu'un caractère, écrit M. Le Dantec, puisse devenir héréditaire, il faut que ce caractère soit complètement fixé dans l'organisme des parents : Si ce caractère est relatif à l'exécution d'une certaine opération, il faut que cette opération soit devenue tout à fait instinctive, ce qui n'a jamais lieu pour aucun métier humain, l'accomplissement de ce métier exigeant toujours, même pour les métiers les plus simples et les plus longtemps exercés, une part incontestable d'intelligence ».

On comprend ainsi que l'individu ne pourra transmettre un caractère accidentel qui ne tiendra pas à sa constitution même. Un amputé de la jambe procréera des enfants qui naîtront avec les membres inférieurs normaux. Et c'est même, me semble-t-il, dans ces faits pathologiques que M. Bouglé aurait pu chercher quelque lumière pour éclairer la question. Voici par exemple quelques observations.

En pathologie, on observe que les maladies accidentelles ne se transmettent pas des ascendants aux descendants. Il est connu que des mutilés des membres, des yeux, des oreilles, procréent habituellement des rejetons normaux. Les maladies passagères ne laissent aucune modification susceptible de se transmettre aux descendants. En élargissant la question, on peut affirmer que l'hérédité morbide est rarement similaire. Il est commun, par exemple, d'entendre dire que l'épilepsie est une maladie héréditaire. Or ceci est rare. J'ai eu justement l'occasion de faire récemment, dans mon service avec, mon interne le Dr Damaye, des recherches sur l'hérédité des épileptiques. Et nous n'avons relevé que 3 fois sur 100 seulement la présence de convulsions chez les parents d'un grand nombre d'épileptiques. Il n'y a donc pas de grandes probabilités pour que, un individu ayant contracté une maladie convulsive, ses enfants présentent la même tare. De même un sourd muet donne généralement naissance à des êtres bien conformés au point de vue de l'ouïe et de la parole. Pour certaines maladies même, il semblerait qu'il puisse y avoir chez les descendants un état réfractaire. On l'a avancé pour la syphilis et tout récemment pour la tuberculose.

Ce qui est certain, d'autre part, c'est que chaque individu peut transmettre à ses descendants un état biologique qui le rappelle. Un diabétique ne procréera pas de glycosuriques, mais des êtres prédisposés à certaines maladies de la nutrition générale, à la goutte, à la gravelle, à l'obésité.

Ces observations aident mieux à comprendre ce qui peut se passer en sociologie, au point de vue de l'hérédité. Pour qu'une qualité soit acquise, il faut qu'elle ait eu le temps de s'organiser, de s'incorporer en quelque sorte dans l'individu. Or, les qualités professionnelles sont des phénomènes trop complexes, conditionnées par trop d'éléments, pour pouvoir être transmises sous leur forme sociale.

L'hérédité ne va donc pas jusqu'à faire reparaître chez le fils l'habileté professionnelle. C'est ainsi que de Candolle a relevé que, sur 100 associés de l'Académie de médecine de Paris, il y avait 14 fils de pasteurs pour 5 fils de médecin ou de pharmaciens, et sur 48 associés de la Société royale de Londres, 8 fils de pasteurs pour 4 fils de médecins. Si l'on étudie quelques individualités illustres, on remarque que souvent la supériorité ne paraît pas avoir d'antécédents. M. Bouglé rappelle que Kant était fils d'un sellier, Haendel fils d'un chirurgien et qu'il n'y avait pas d'historien dans les ascendants de Renan ni de chimiste dans la famille de Pasteur.

S'il existe des familles de naturalistes, comme les Bernouilli, de matiéralistes, comme les Darwin, et d'astronomes comme les Herschel, c'est que l'éduca-

tion joue un rôle important dans la formation des jeunes cerveaux, ausssi bien pour les états normaux que pour les états pathologiques. Le fait est particulièrement net pour la folie-suicide qui se manifeste aux mêmes âges de plusieurs générations.

Telle cette famille, observée par Hammond : un individu âgé de 35 ans se coupe la gorge avec un rasoir dans un bain ; il laisse 3 enfants ; 2 fils qui se tuent au même âge et de la même manière ; 1 fille qui, à 34 ans se détruit aussi en se coupant la gorge dans un bain ; cette dernière eut un fils qui, après deux tentatives infructueuses, se tue à 31 ans par un procédé identique ? Le rôle de l'imitation plus ou moins inconscient est grand dans tous les cas de ce genre et Marc avait raison de dire : « Dans la presque unanimité des cas cette disposition héréditaire ne dégénère en suicide que par l'exemple. »

En résumé, je pense que la biologie ne confirme pas l'hypothèse de la transmission des caractères acquis par l'individu, constituant une supériorité sociale. Celle-ci est autre que la supériorité physique, que les éleveurs demandent aux animaux dont ils font des races spéciales. L'aptitude à courir vite — pour prendre un exemple chez les chevaux — suppose certainement un moins grand nombre de qualités élémentaires que l'aptitude à réussir dans l'industrie.

C'est que l'art social est au plus haut point complexe et le même peut être réalisé avec des moyens différents. S'il est probable qu'il n'y a pas de localisation d'une faculté intellectuelle telle que la mémoire, le jugement, l'imagination, dont chacune n'est qu'un élément entrant en proportion variable dans tout acte intellectuel, il est encore plus probable que la supériorité sociale ou professionnelle dans un ordre déterminé ne correspond pas à une organisation cérébrale univoque.

On s'est souvent exercé à replacer par la pensée des hommes célèbres dans des milieux et des moments différents de l'histoire. Taine a fait ainsi de Bonaparte un condottiere italien de la Renaissance. Et ces sortes de spéculations, tout hypothétiques qu'elles sont, reposent sur des faits d'observation courante et même sur la propre introspection de l'observateur. Tel individu qui réussit dans l'administration aurait fait un industriel excellent ; et quand on s'examine, il est possible de se reconnaître des tendances assez accusées vers deux ou trois professions en apparence assez éloignées.

La forme précise qu'impose l'état social à toute activité n'est nécessaire qu'en proportion de la difficulté de l'exécution matérielle. Et même dans les arts, où la technique est longue à acquérir, il est fréquent d'observer des individus qui, tout en ayant réussi plus particulièrement dans un des modes esthétiques, sont éminents dans plusieurs autres. Les exemples de Michel-Ange et de Léonard de Vinci sont fameux. Mais, plus près de nous, d'autres noms sont tout aussi démonstratifs ; tel le cas du peintre et sculpteur Gérôme, mort il y a peu de temps.

Je ne crois donc pas — et je suis de l'avis de M. Bouglé pour les raisons particulières que je viens de donner — que le préjugé aristocratique puisse être fondé scientifiquement sur l'observation rigoureuse des faits héréditaires, tant biologiques que pathologiques.

*
* *

Mais, à mon avis, le problème de l'inégalité reste, — après cette élimination, — tout entier, et tout entier encore basé sur des données biologiques confinant à l'hérédité.

Un être est le produit de deux facteurs différents, dont l'union se fait à un moment précis, déterminé et unique. Une émotion morale, un état de convalescence après une maladie infectieuse, la simple ébriété chez les conjoints sont autant de causes d'inégalité et de faiblesse chez les descendants. Une femme que je soignais eut, étant enceinte, une simple grippe qui agit sur le produit qu'elle portait ; elle accoucha d'un anencéphale. Et, d'autre part, on voit, dans les ports de mer, que les enfants des marins qui naissent après une campagne de leurs pères, sont malingres et chétifs, — inégaux par conséquent à leurs frères.

Dans une famille, les conditions de fécondation ne sont jamais les mêmes. D'une année à l'autre, les parents se modifient, manifestent des tendances morbides qu'ils n'avaient pas. Le simple effet de l'âge détermine dans l'organisation des individus, des changements considérables et fonciers qui influencent plus ou moins profondément le nouvel être. Il y aura de ce fait une différence entre le premier et le dernier-né.

Mais considérons deux êtres contemporains — et les jumeaux ne peuvent l'être davantage — ; or — ils ne sont pas identiques, même à leur naissance. L'un est généralement de poids plus fort et apparaît plus robuste et plus résistant. Il y a plus : dans les êtres monstrueux, unis par une partie de leurs corps, même quand la circulation est commune, les deux cerveaux, et par conséquent le caractère, l'intelligence, les aptitudes présentent des différences notables. MM. Vaschide et Vurpas ont examiné les frères Chinois, qui furent exhibés en 1900 à Paris par Barnum, et ils relevèrent dans leur organisation physique et mentale des différences notables.

D'ailleurs, comment deux êtres accolés seraient-ils semblables puisque nous-mêmes ne sommes pas

identiques dans notre constitution ? On sait que nous sommes composés de deux individus symétriques, ayant en commun certains viscères de la vie végétative. Ces deux individus n'ont qu'un tube digestif et qu'un cœur, mais ils ont chacun un cerveau, un poumon, un rein, une main, un pied. Ils constituent, ce qu'on appelle en physiologie, l'homme droit et l'homme gauche, sur lesquels le Dr Léon Faure de Cannes vient de publer une étude intéressante.

L'homme droit et l'homme gauche ne sont pas identiques. C'est ainsi que les os du membre supérieur droit sont plus grands et plus pesants. Et l'on sait que la force musculaire est prédominante à la main droite chez la plupart des individus. Les sens sont plus aiguisés à droite, sauf pour l'odorat, à cause de raisons particulières, par lesquelles j'ai montré avec M. Vaschide que cette exception n'était qu'apparente. Le sens le plus fort l'emporte sur le plus faible à peu près dans le rapport de 10 à 9.

C'est dans le cerveau de l'homme gauche que sont localisées les fonctions du langage. Nous parlons donc par notre cerveau gauche. D'une manière générale, tout le côté droit est sous la dépendance du cerveau gauche et *vice versa*.

Et cette opposition de l'homme droit et de l'homme gauche est complète et s'étend à la constitution de tous les organes. Le Dr Galippe a remarqué que la dentition gauche était moins résistante et présentait plus souvent des accidents au moment de l'apparition de la dent de sagesse. D'ailleurs la plupart des maladies, depuis les anesthésies jusqu'aux néphrites et au cancer, semblent frapper plus fréquemment le côté gauche.

Ces différences, qui s'accentuent avec la vie et par l'exercice, sont déjà existantes à la naissance ou tout au moins en germe, car elles tiennent à des particularités d'organisation. Si donc chacune de nos parties est dissemblable, on conçoit sans peine que nous devons être, dans notre ensemble, différents les uns des autres.

Voilà donc des données de la science biologique qui établissent l'inégalité des individus. Nous naissons inégaux par rapport à nous-mêmes, par rapport à nos frères, par rapport à nos voisins. J'ai montré plus haut que l'épilepsie — et cela est vrai d'autres maladies — ne paraît pas frapper plusieurs générations. Il n'y a donc pas plus — au sens étroit de l'hérédité formelle — d'aristocratie pathologique que d'aristocratie sociale.

Mais il est, répandus partout, presque au hasard, des êtres mal doués, que la contingence des conditions premières ou un petit inciden de l- vie embryonnaire a transformés en êtres inférieurs. Quand l'épilepsie — pour prendre un exemple saisissant — frappe dans une famille un individu, celui-ci est bien réellement inégal aux autres. Et combien d'autres inégalités marquées et importantes dans leurs conséquences sociales ne sont causées que par de petites différences d'organisation.

C'est cette question que j'aurais voulu voir aborder par M. Bouglé, car elle soulève un problème qui doit intéresser la démocratie.

La Révolution et toutes les lois civiles du dernier siècle ont posé comme fondement l'égalité des citoyens. M. Bouglé nous montre que cette conception n'était pas en fait en désaccord avec la science sous le rapport de l'hérédité des caractères acquis. Mais cette inégalité, pour n'être pas un phénomène héréditaire, n'en est pas moins un phénomène biologique, dont la démocratie et par conséquent la loi doit tenir compte, surtout pour la protection des faibles.

*
* *

Il y a encore un autre aspect de la question sur lequel M. Bouglé n'insiste pas. C'est l'éducation comme cause d'inégalité. Et je comprends dans l'éducation les influences du milieu, du sol, de l'alimentation, aussi bien que des idées morales. Supposons deux individus les plus proches par leur organisation. Plaçons-les dans deux milieux différents ; et ils seront inégaux. L'étude de la tuberculose est instructive sur ce point. On a isolé des enfants de tuberculeux dans des milieux plus salubres ; ils sont épargnés par la maladie, tandis que maintenus dans le milieu malsain de leur famille et partageant le même genre de vie que leurs ascendants, ils auraient — plusieurs tout au moins — été frappés.

Les milieux telluriques sont différents et déterminent des éléments importants du caractère. Il n'est pas douteux que l'action constante d'une lumière intense et d'un air sec puisse influencer la nutrition et par elle l'organisation tout entière, nerveuse et morale, des Provencaux. Le montagnard, l'individu de la plaine sont dissemblables. L'impaludisme des pays marécageux, le rhumatisme des milieux humides et surtout le goître endémique de certaines vallées seront des facteurs d'inégalité importantes.

Dans le même milieu et dans les conditions ordinaires, les inégalités se produisent. L'alimentation et la manière générale de vivre modifient profondément les individus. Or ces conditions dépendent de la volonté et de l'intelligence des parents, bien plus que de leur état de fortune. Les caractères sociaux les plus importants, la moralité, la tenacité, l'application à la tâche, la discrétion, la fidélité, le pouvoir de se maitriser sont donnés par l'éducation. Et de deux individus égale-

ments intelligents ou riches, celui qui aura acquis ces qualités l'emportera aisément sur l'autre.

Il est au contraire des familles où la vie est désordonnée, où la retenue morale est nulle, où encore les facultés artistiques et de spéculation trop désintéressée sont poussées avec excès et irrationnellement; les enfants sont des proies offertes à toutes les misères physiques et morales que ces infériorités sociales engendrent, ils deviennent des déséquilibrés, des malheureux enfin.

Et c'est là que pourraient triompher avec quelque raison les partisans de l'aristocratie. Les qualités qui avaient permis à des aïeux de réussir leur permettront de se maintenir. Elles ne sont pas données comme on le croit, par l'hérédité, mais par l'éducation. Or cette inégalité, une plus juste répartition des richesses, si désirable et utile qu'elle soit pour d'autres raisons, ne la fera pas disparaître. Elle tient à des facteurs biologiques et physiologiques contre lesquels nous ne sommes pas en ce moment suffisamment bien armés.

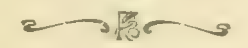
Si donc nous savons voir autour de nous, en biologiste et en médecin, nous apercevons l'inégalité ; et pour être d'une autre sorte que l'inégalité héréditaire propre, elle n'en semble pas moins constituer la règle.

Il n'y a pas d'égalité naturelle ; et le concept que nous nous faisons de l'égalité est cependant nécessaire dans l'édification d'une doctrine sociale. C'est, si j'ose dire, un *postulat sociologique*. La sociologie moderne suppose l'égalité ; elle ne la démontre pas. Biologiquement, intellectuellement, moralement, tous les individus sont inégaux et nettement différenciés.

La démocratie n'a donc pas à rechercher dans la biologie un appui pour établir ses revendications. M. Bouglé dit avec raison : « Les sociétés humaines sont des formations intermédiaires entre celles de la matière et celles de l'esprit, tantôt plus rapprochées, tantôt plus éloignées, suivant les différentes phases de leur histoire, de l'un ou de l'autre de ces deux pôles. Et ce qui caractériserait le mieux le mouvement démocratique ce serait la volonté de conformer de plus en plus, en poussant aussi loin que possible le respect des personnes, l'organisation sociale aux vœux de l'esprit ».

Mais si la biologie ne confirme pas le principe de l'égalité absolue que nous voulons, elle peut nous enseigner des moyens propres à la façonner autrement qu'en théorie. J'ai montré une autre fois que l'alcoolisme avait comme cause principale le sentiment de dignité personnelle insuffisamment développé dans les classes populaires. En modifiant les conditions hygiéniques mauvaises, là où elles le sont, en s'efforçant de donner à tous des règles de conduite personnelle sages et utiles, dans le domaine physiologique comme dans le domaine moral, on pourra créer la véritable égalité sociale, qui sera la plus belle construction de l'esprit, réalisée en dehors et presque contre les tendances de la nature.

Dr Toulouse.



L'EXPOSITION DES PRIMITIFS FRANÇAIS

On appelle primitifs les artistes du moyen âge ; et plus spécialement : *Trecentisti*, ceux du XIIIe siècle, tels que les Pisans et le Giotto ; et *quattrocentisti*, ceux qui sont nés au XIVe siècle, comme della Quercia, Orcagna, Fra Angelico.

Ces maîtres ne représentaient, pour Stendhal, qu'un intérêt historique et Charles Blanc ne les a pas même admis dans les appendices de son *Histoire des peintres*.

Le Pré-Raphaëlisme, en prétendant se rattacher aux précurseurs de la Renaissance, attira l'attention sur ces oubliés et ces dédaignés, et le nombre croissant des pèlerins d'Italie amena au Campo-Santo de Pise et à Assise des écrivains qui découvrirent véritablement la peinture médiévale.

Bruges vit, en 1902, une exposition dite des Primitifs flamands qui obtint le plus beau succès. A vrai dire, elle réunissait un ensemble magnifique où les primitifs tenaient bien peu de place, puisque Jean Van Eyck, né en 1380, ouvrait la liste.

M. Henri Bouchot conçut certainement à Bruges même l'idée d'un groupement semblable et il ne s'embarrassa pas plus que les Belges de l'exactitude de sa rubrique.

Les Primitifs français commencent avec Jean Malouel, c'est-à-dire dans les dernières années du XIVe siècle ; au dix-septième numéro, le catalogue avoue déjà le XVe siècle et finit en 1604, avec Antoine de Recouvrance. En cette année naquit Sasso Ferrato, le plus affadi des décadents italiens.

Il faut se souvenir que Léonard mourut en 1519, Raphaël l'année suivante, pour se rendre compte que le pavillon de Marsan renferme seulement des œuvres très intéressantes des XVe et XVIe siècles. M. Henri Bouchot, conservateur à la Bibliothèque nationale et, par conséquent, officiel, a sacrifié la véracité au succès. Il a bien fait, rien n'aurait valu pour l'affiche : *Primitifs français*. C'était le titre qui attire.

Au reste, était-il au pouvoir de M. H. Bouchot, malgré le concours de personnages dont les noms

tiennent six grandes pages qui réunissent des ducs, des princes, des banquiers et même des chefs de bureaux, sans compter les dames et les simples collectionneurs, de faire mieux? Non, et pour une raison péremptoire, les premiers peintres français, en dehors des miniaturistes, furent des peintres verriers.

Le poète Fortunat, à la fin du XVIe siècle, décrit l'église de Paris et fait un pompeux éloge des vitres peintes. On lit, dans la vie de saint Benoît, abbé de Wirmouth, en Écosse, qu'il vint en France pour chercher des verriers. En 1150, Suger ornait Saint-Denys de vitraux. A Saint-Maurice d'Angers, on admire encore la vie de la Vierge, le martyre de sainte Catherine, la vie de saint Eloi, donnés par le chanoine de Semblançay en 1170. Au siècle suivant, nous trouverions encore les 1 610 figures de Bourges et jusqu'au XVIe siècle la peinture sur verre florit avec Cousin et Pinaigrier. Les véritables primitifs français sont encadrés de plomb aux roses des cathédrales, aux meneaux des fenêtres.

Une question se pose encore : la France a-t-elle eu une école de peinture à fresques? De nombreux textes établissent qu'au temps de Grégoire et de Fortunat, à Toulouse, à Clermont, à Tours, à Rouen, à Bordeaux, on pratiquait la peinture monumentale. Siagrius à Autun, Colomban à Nevers, Didier et Pallade à Auxerre firent exécuter des peintures et des mosaïques. Les Cartulaires de Charlemagne déterminent le mode de contribution à lever, pour cet effet, suivant la juridiction de l'église.

A Auxerre, l'évêque Gaudéric fait peindre les plafonds de l'église Sainte-Eugénie, et son successeur Guy ordonne de représenter l'enfer et le paradis.

Nous pouvons encore étudier les fresques de Saint-Savin publiées par Mérimée ; les figures du Christ de Montoire gravées dans l'ouvrage de Didron ; le Christ et les quatre anges d'Evron ; le Christ et le Jugement dernier de Brioude ; les restes de la crypte d'Auxerre ; une résurrection de Lazare dans l'église de Révière en Touraine ; celles très importantes de Nohant-Vicq dans l'Indre, — toutes œuvres de Trecentisti

L'art français primitif, fresque ou vitrail, ne peut pas être l'objet d'une exposition ; il fait corps avec des monuments. Mais on déplace les miniatures qui sont les vitraux opaques réfléchissant la lumière au lieu de la réfracter. La Bibliothèque nationale possède dix mille manuscrits à miniatures renfermant plus d'un million de compositions sacrées et profanes, documentaires et allégoriques. Si nos plus anciens vitraux sont du XIIe, nous avons des enluminures du Ve siècle ; et M. Bouchot s'est si peu soucié de justifier ce titre de *primitifs* qu'il commence la série des parchemins par la Bible moralisée du XIIIe siècle et va jusqu'aux Heures de Henri II et Henri IV. Certes, j'applaudis à l'exhibition de ces très belles choses, j'estime même que les amis du Louvre feraient mieux de payer des cadres aux cent cinquante dessins de Léonard qui ne sont pas exposés, ou à de merveilleuses miniatures que d'acheter ce qu'ils achètent. Seulement, quand on est de l'Institut, on a une obligation d'exactitude et une exposition de primitifs qui englobe le XVIe siècle me laisse rêveur, comme la fantaisie inopinée d'un homme grave. Laissons les dates et venons aux lieux. Primitifs ou non, ces tableaux sont-ils français? Je sais que l'histoire de notre art est à faire, qu'on en a méprisé ses origines, que le clergé, les huguenots et les sans-culottes ont tous été iconoclastes ; et qu'il y a peu d'années un chef de bureau répondait à un inspecteur des monuments diocésains, qui demandait qu'on sauvât des peintures : « Jamais les bureaux n'ouvriront un crédit pour conserver ce qui n'a jamais existé : *la peinture du* XIVe *siècle.* » Mais il faut de l'assurance pour appeler : *École du Midi*, ce qui est italien ; *École de Navarre*, ce qui espagnol ; *École de l'Est*, ce qui est allemand ; *École de Bourgogne*, ce qui est flamand ; c'est une nomenclature fantaisiste.

Que signifie : *Ecole du Centre* ? Avant M. Bouchot on ignorait l'Ecole d'Auvergne, l'Ecole de l'Artois, l'Ecole de Champagne ; ces catégories basées sur un accent de paysage ou même sans base qu'une relation avec des miniatures étonnent.

En quoi l'Ecole de Touraine diffère-t-elle de l'Ecole de la Loire? et celle d'Amiens de celle de Picardie et ces deux de l'Ecole de l'Amiénois? Comment différencie-t-on l'Ecole de la Haute-Bourgogne de celle de la Basse? Enfin que vient faire l'Ecole de Fontainebleau parmi les Français et aussi les émaux de Léonard Limousin au milieu des primitifs?

A l'Exposition rétrospective de 1900, nous avions vu le *Buisson Ardent* et le triptyque de Moulins, magnifiques spécimens de la Renaissance, ainsi que l'adorable tapisserie des instruments de la Passion où les anges sont incomparables.

Au Pavillon de Marsan, les collections particulières ont envoyé beaucoup de numéros : et je soupçonne fort plusieurs amateurs d'avoir baptisé pour la circonstance telles de leurs pièces qui pendaient au mur anonymes et un peu dédaignées. Quiconque touche au monde des collectionneurs connaît leur mentalité ; à Paris se voient des Michel Ange, des Léonard et des Raphaël qui n'appartiennent pas même à l'Ecole florentine ou lombarde ou romaine. Bref, on a naturalisé français avec un ardent patriotisme tout ce qui s'est offert. Loin de moi la pensée d'une accusation d'incompétence ou de témérité. Pendant six ans, j'ai cherché des peintres préraphaélistes à Paris, et j'ai exposé ceux que j'ai

trouvés. M. Henri Bouchot a fait de même : il a réuni, avec zèle, ce qui rentrait dans son cadre : et son exposition est primitive et française, comme celle de la Rose Croix était idéaliste et mystique, — dans la mesure du possible !

La critique de l'art ancien suit, à son gré, la méthode chronologique ou esthétique. La première qui semble la plus sûre entraînerait à de singulières erreurs : et cela paraîtra évident par le simple rapprochement de Masolino, le maître de Masaccio, le naturaliste des fameuses fresques des Carmes de Florence né quatre ans avant Fra Angelico et mort en 1440, tandis que le mystique de Fiésole peignait encore en 1455. Masaccio lui-même était mort en 1428.

La méthode esthétique examine surtout le caractère des œuvres et les classe d'après l'impression qu'elles produisent. En ce sens, quelle sera la marque de la primitivité ? L'impuissance d'exécution relativement à la puissance de conception ou d'émotion. Tout le monde connaît les mains en fourchettes et les gaucheries du Giotto ; mais, à Padoue, son œuvre de jeunesse, le groupe des Prétendants de la Vierge, la Visitation, la Défaillance de la Vierge au Golgotha ; les Soldats tirant au sort la robe de Jésus ; la Piéta, présentent des merveilles d'expression noble. Plus tard la glorification de Saint François à Assise égalera comme composition les plus belles pages de la Renaissance. Sauf dans les scènes brutales, massacres des Innocents ou supplices infernaux, le médiéviste tire un parti de style d'éléments réels et très bien observés. Dans le Triomphe de la mort d'Orcagna, sublime fresque et par son pathétique facile à comprendre, on remarque le réalisme du groupe des gueux et des malades, le geste du seigneur qui se bouche le nez devant le cadavre en décomposition, comme sur le même mur la *Vergognosa* qui regarde à travers ses doigts ouverts la nudité de Noë, dans Gozzoli. La libre fantaisie de cet art, se poursuit même aux thèmes les plus dogmatiques.

Celui qui juge des *trecentisti* par les tableaux de retable et de Giotto par les *Stigmates* du Louvre ressemble à un qui estimerait Raphaël sur la vue de la *Belle Jardinière*. Le médiéviste, quand il peignait dans le genre de l'iconostase, devait satisfaire une piété conventionnelle et un peu étroite ; et aussi le poncif byzantin et la lecture du manuel de Théophile achevaient de l'asservir. Il se reconquiert dans la fresque ; et hors de la peinture murale, aucun primitif, ni français ni italien, ne donne sa mesure. On objectera peut être l'*Agneau* de Gand et la *Chasse* de Bruges. Quelle que soit la beauté de ces œuvres, elles rentrent par l'exécution et aussi par le caractère dans les peintures de manuscrits : ce sont les plus belles et les plus grandes miniatures, les plus divines pages d'un livre d'heures. Appliquez-les en imagination sur les murs d'un Campo Santo ou isolez une figure et, dans les deux cas, vous verrez que ce ne sont pas là des œuvres monumentales, c'est-à-dire ordonnancées pour s'incorporer à un ensemble architectonique.

Au pavillon de Marsan, il n'y a pas de *trecentiste*. Comme *quattrocentisti*, on nous donne Jean Malouel. M. Jules du Jardin prétend, dans son bel ouvrage sur l'art flamand, que nous n'en possédons plus rien. Lorsque Philippe le Hardi fonda à Dijon, en 1383, le couvent des chartreux, Jean Malouel y peignit des fresques et Claës Suter y sculpta des tombeaux, tandis que Melchior Brœderlam historiait la châsse du maître autel. Jean Malouel coloria des retables, des harnachements de tournoi, fit le portrait du duc en 1415, il paraît que l'artiste avait mal doré un retable « à ymaiges et à tabernacles » sculpté par Jacques de la Baerze, à Termonde, Philippe le renvoya en Artois, pour recommencer la dorure. Ici se place la question très obscure de l'École de Bourgogne ou le genre français et le flamand firent d'incessants échanges.

Qui nous renseignera sur Jean de Hasselt, peintre de Louis de Male, qui fit un tableau d'autel pour les cordeliers de Gand ; sur Jean de Woluwe, auteur d'un triptyque pour l'oratoire de la duchesse Jeanne, à Bruxelles ; sur Philippe de Brouwere qui peignit une Nativité à Saint Bavon, à la fin du XIVe siècle.

L'indivision résiste encore aux recherches et Jean Malouel est Flamand pour les uns et Français pour d'autres. Qui a raison ? Jean Perréal était à Lyon en 1483, il préside aux entrées de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, on le trouve à Milan en 1499, avec Louis XII ; il a beaucoup travaillé pour Marguerite d'Autriche : on ne sait rien de plus.

Au pavillon de Marsan, on lui attribue un *Mariage mystique* d'une exécution extrêmement sure et détaillée et la Vierge du Louvre qui est inférieure Pour juger d'une attribution il faut au moins un ouvrage authentique, comme repérage. Nicolas Froment d'Uzès est peut-être le seul nom absolument certain qu'on nous donne ici. En 1475, on lui redevait trente écus sur ce fameux *Buisson ardent* qui est le chef-d'œuvre du quinzième siècle français. A la fois symbolique et pittoresque, admirable de dessin et de couleur, ce bois avait déjà frappé tous les visiteurs en 1900. Les deux volets représentent le roi René et Jeanne de Laval, chacun avec trois patrons. Le *Saint-Siffrein* provenant du séminaire d'Avignon à peu près inconnu, est un chef-d'œuvre.

Quant à la *Pieta*, c'est un ouvrage plutôt espagnol.

Après Nicolas Froment, voici Enguerrand Charonton, de Laon, qui recouvre la paternité du Triomphe de la Vierge, jusqu'ici attribué au bon

roi René. Les gens du Rhône connaissent le musée de Villeneuve-les-Avignon. Qu'il me soit permis d'ouvrir une incidente pour dire qu'en 1871, il y avait dans la ville de Clément V une profusion d'œuvres analogues qui ne trouvaient point d'acquéreurs et qu'un homme vint qui acheta en bloc tout ce qui était gothique ou primitif, pour une destination inconnue. J'étais alors en sixième : mais je me souviens de cette rafle qui n'émut personne, tellement les primitifs étaient dédaignés du collectionneur, il y a trente ans. On m'assure que la plupart de ces peintures ont passé en Amérique, sous des noms de grottesques ; et ainsi ces reliques de notre génie national ornent sous des attributions honorables et fausses les salons de la cinquantième avenue, et nous reviendrons un jour, par les mains des marchands, à des prix fabuleux. Vers 1870, un panneau comme celui de Villeneuve ne valait pas trois cents francs, en Avignon.

La chapelle basse du palais des Papes se trouve divisée en trois étages de dortoirs. On distingue les deux nefs coupées par cinq piliers de 2 mètres de diamètre. Clément VI y avait fait peindre dit un biographe, « la Majesté divine représentée sur son trône, entourée de saints et des autres personnages de l'ancien et du nouveau Testament ; et au-dessous de chaque figure, sur des rouleaux qu'ils semblaient tenir dans leurs mains leurs sentences, en lettres rouges... » Il existe une description de 1822 qui spécifie : « on y voit les papes et archevêques du XII[e] et XIII[e] siècles. Dans le bas on distingue toutes les nations à leur costume. » Lors du voyage de Mérimée elles étaient parfaitement conservées ; il ne reste que les prophètes très endommagés ; mais toute la voûte est peinte et il n'y aurait qu'à ôter le badigeon pour retrouver un ouvrage de *primitif français*. Je signale cela à ce fameux M. Qui-de-droit qui n'entend jamais.

Le Fouquet du Musée d'Anvers est une belle pièce et si curieuse! Agnès Sorel en madone, « le tétin nu », entourée de séraphins rouges. Le volet qui vient de Berlin montre l'incurie allemande qui repeint et ravive les tableaux comme s'il s'agissait d'équipement militaire. Encore le repiquage berlinois est-il modéré à côté du complet barbouillage munichois. Le Calvaire attribué à Fouquet est fort beau. M. Bancel prétend que Fouquet n'a jamais peint qu'en détrempe ? Celui que le catalogue appelle le peintre des Bourbons ou le maître de Moulins, est à demi flamand. Quelques uns voudraient donner son œuvre à Jean Perréal parisien, d'autres à Jean Bourdichon? Pour établir seulement les prodromes d'une discussion, il faudrait plusieurs pages. La Vierge avec deux donataires et leurs patrons en volets égale presque en importance le *Buisson Ardent*. Les anges qui tiennent le diadème suspendu en un vol horizontal et dont la draperie se relève aux pieds, tandis que dans le bas, deux autres anges se ploient en mouvement inverse, forment une double accolade plastique littéralement des guillemets décoratifs d'une intention charmante. Deux autres groupes angéliques au milieu adorent la Vierge avec une ferveur ingénue digne de Fra Giovanni. Pour la madone, moins belle que celle de Froment elle réalise cependant un idéal de pureté intérieure : on voit qu'elle porte de saintes choses en son cœur. La Nativité d'Autun accuse la même main que le triptyque de Moulins. Fouquet, Clouet et Corneille tiennent ici une place démesurée. Clouet, si Holbein soit-il, n'est qu'un portraitiste comme Corneille le Lyonnais. Ce sont là des modèles de premier ordre et des documents historiques non pareils pour l'étude de la Renaissance. Mais comme un joli visage tel que la Marie Touchet par Jean de Court donne du plaisir après tant de têtes historiques et non esthétiques. Chacun poursuit sa recherche, selon son activité et MM. des chartes, du moment qu'ils nomment une figure, sont intéressés : nous autres, gens émotifs, préférons une belle inconnue à une illustre laideur et nous passerions fort de trouver la mâchoire des Philippe d'Espagne dans les musées. Aussi la Flore habillée de sa seule coiffure, l'*Arthémise* faussement attribuée à Jean Cousin, la baigneuse de Quesnel, nous font grand plaisir après tant de gentilshommes et d'ecclésiastiques ennuyeux.

Le moyen âge, en France, n'atteignit pas en peinture le haut vol de sa sculpture. Toute la ronde bosse du XIII[e] et particulièrement la statuette mérite l'attention. Une tête de femme en pierre, un ange qui sourit, la charmante Annonciation en ivoire déjà vue en 1900, représentent les trecentisti. D'autres anges et d'autres vierges du XIV[e] siècle sont disséminés et offrent, mieux que les cimaises, des motifs d'admiration. Les architectes *gaults* apparaîtront à un jour prochain les plus prodigieux poètes de la pierre qui aient existé.

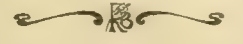
Si on considère à quel point une cathédrale manifeste son originalité, en comparaison de toutes les autres et à leur nombre, de 1.300 à 1.400, on conclura que le genre français fut architectonique et que les arts de cette terre se sont développés dans leur corrélation avec le monument : ainsi s'explique la splendeur de la statuaire et l'infériorité relative de la peinture. Qu'on se souvienne du portail occidental de Reims, sans même parler d'Amiens, de Chartres, de Bourges et de Paris, — et des 35 statues colossales du stylobate, du pilier symbolique qui coupe l'entrée principale, couvert de bas-relief concernant le péché originel. Aux pieds droits et aux linteaux des trois portes, les travaux, les saisons,

les arts et métiers ; aux voussures et au fronton l'ancienne et la nouvelle loi avec la résurrection, le jugement, le paradis et l'enfer et enfin la fleur du dogme, la Vierge parmi les anges.

Chaque époque s'exprime par un art de prédilection : le moyen âge fit parler la pierre avec le compas et avec le ciseau, d'une façon sublime. La Renaissance fut surtout picturale. Comme le moyen âge est fort peu connu, j'ai cru utile de prévenir le public qu'il ne le trouverait pas au pavillon de Marsan. Qu'il y aille chercher ce que j'y cherchai, ce que j'y ai trouvé moi-même : une exposition de la Renaissance française du plus vif intérêt. Les très hauts et surtout très nombreux patrons de cette tentative savent, mieux que moi, que cette exhibition, pas plus que celle de Bruges, ne justifie son enseigne. Les mondains s'y pressent; l'idée prendra à quelques-uns de collectionner les primitifs au lieu de payer les Greuze et les Lancret des prix exorbitants ou encore de tomber plus bas aux tabagies de Teniers et aux cuisines de Kalf. La mode viendra au secours du Trecento tant oublié ; et ce n'est pas un petit résultat que de mobiliser le snobisme en faveur du mysticisme. Après cet éclatant exemple d'attribution sentimentale, on est assuré que les primitifs vont se franciser chez l'amateur, comme chez le marchand. Qu'importe ce qui sera écrit dans les catalogues : qu'importe l'étiquette, pourvu que la chose vaille. Or, jusqu'à la fin de la Renaissance, on ne trouve guère de médiocrités : à défaut de talent, l'application de l'artiste se manifeste.

Il faut saluer l'initiative de M. Bouchot comme un heureux événement. Et qui sait? Peut-être, les échos du pavillon de Marsan iront-ils loin, jusqu'à l'endroit ignoré où languissent de véritables primitifs français? En ces matières de goût, l'impulsion importe plus que la rigueur documentaire et l'impulsion est donnée. Beaucoup qui ne regardaient pas les verrières s'imposeront la très réelle fatigue de leur contemplation. Et puis, n'aurions-nous retiré de nos visites que de revoir cette tenture de la cathédrale d'Angers ou les anges portent les instruments de la Passion, que nous serions encore reconnaissants aux instigateurs : ils nous ont montré le XVe et XVIe siècles français. Ils ne pouvaient ni mieux, ni plus, ni autre.

PÉLADAN.



LES POÈTES D'UN SEUL LIVRE

On ne rend pas assez justice aux *poetae minores.* On applique indifféremment ce vocable aux hommes les plus divers, aussi bien aux médiocres dont la production fut d'une abondance excessive qu'aux écrivains d'élite qui donnèrent tous leurs soins à une œuvre amoureusement travaillée. C'est de ceux-ci que je voudrais parler. L'œuvre touffue d'un Hugo est pleine de ronces. Je ne tiens pas aux ronces. J'avoue volontiers au contraire ma prédilection pour les poètes d'un seul livre, soit qu'ils aient eu surtout souci de perfection, soit qu'ils aient aimé assez l'art pour ne pas s'enfermer dans un mode d'expression unique, soit que leur vie ait été trop brève pour leur permettre une longue suite de créations.

D'ailleurs les poètes d'un seul livre peuvent être aussi représentatifs de leur temps que les plus féconds des auteurs, et souvent même ils dépassent leur époque par leur intuition des formes d'art futures. C'est certainement le cas de Maurice de Guérin avec le très beau poème en prose qu'est le *Centaure*; c'est aussi celui Louis ou d'Aloïsius Bertrand. Comme l'a dit Asselineau, Bertrand est un des classiques du romantisme. Sans doute : et ce goût des romantiques pour un moyen âge « énorme et délicat », pour une Espagne pleine d'Andalouses juchées sur leurs mules, pour une cour des miracles de fantasmagorie, il le possède au plus haut degré. Il met dans chacune de ses petites bambochades de *Gaspard de la Nuit* tout ce qu'un autre mettrait dans un chapitre ; seulement il ne met que l'essentiel, c'est-à-dire les détails les mieux choisis, les traits les plus caractéristiques et les couleurs les plus vives. Il ne s'agit pas là de simples esquisses manquant de développement ; il s'agit de merveilleuses synthèses d'où l'auteur a retranché tout l'inutile. C'est cette sobriété, cette mesure dans la plus extraordinaire des fantaisies qui font de Bertrand l'un des classiques du romantisme et partant l'un de ses représentants les plus significatifs.

Mais il va au-delà, et j'en appelle à Charles Asselineau lui-même, quand, dans sa *Bibliographie romantique*, il écrit ceci : « Son rôle a été, après les Remi Belleau, les La Fontaine, après La Bruyère et Paul-Louis Courier, de démontrer la puissance du mot et de ses combinaisons, et de faire voir tout ce que cette langue française que, sur la foi du XVIIIe siècle, on s'obstine à considérer comme la langue abstraite du raisonnement et de la discussion philosophique, peut acquérir entre des mains habiles, de relief, de nombre et de sonorité. » Or, justement cette préoccupation n'est-elle pas celle de

la plupart des écrivains postérieurs au romantisme, depuis Baudelaire, qui s'est déclaré le disciple de Bertrand dans la préface de ses *Poèmes en prose*, jusqu'à Flaubert et Jules de Goncourt, jusqu'aux récents symbolistes eux-mêmes ? Et ce que dit Asselineau du style de *Gaspard de la Nuit*, ne peut-on l'appliquer à l'écriture artiste ? Louis Bertrand dépassait donc son époque : la première édition de son livre, due aux soins de Sainte-Beuve, de David d'Angers et de Victor Pavie, ne se vendit qu'à vingt exemplaires. Ce fut l'un des plus remarquables insuccès d'Eugène Renduel. Pourtant, dans la suite, *Gaspard de la Nuit* fut mieux apprécié et maintenant après quatre ou cinq éditions diverses on le réimprime encore. Aussi Baudelaire n'a pas été le seul débiteur d'Aloïsius : plusieurs d'entre nous lui doivent de même, tel M. Paul Fort, qui se disperse en des productions hâtives et qui eut fort gagné sans doute à ménager mieux ses dons.

On ne s'étonnera pas trop, je pense, de voir Bertrand classé ici parmi les poètes : la disposition typographique importe assez peu. Ce qu'il faut retenir, c'est qu'une page de *Gaspard de la Nuit* est comme un poème où rien ne peut être changé. Bertrand est le maître du poème en prose, et c'est un genre assez riche au XIX[e] siècle puisqu'après lui non seulement Baudelaire, mais Barbey d'Aurevilly, Mallarmé, Jules Renard, Paul Leclercq, Daniel Lantrac entre autres l'ont adopté, et que M. Stuart Merrill a pu traduire en anglais toute une anthologie de ces *Pastels in prose*. D'ailleurs notre Aloïsius rimait fort joliment et je n'en veux pour preuve que son alerte ballade à Dijon :

O Dijon ! la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquille
Dans tes ans caducs,

Jeunette et gentille,
Tu bus tour à tour,
Au pot du soudrille
Et du troubadour.

A la brusquembille
Tu jouas jadis,
Mule, bride, étrille
Et tu les perdis.

L'infortuné Bertrand s'est portraicturé ironiquement tel qu'un pauvre diable amaigri, à cheveux longs, mains décharnées et physionomie chafouine, effilée par une barbe nazaréenne ; il fait un peu penser à ces poètes fantômes que furent Villon, Gringoire et plus tard Glatigny. Auguste de Châtillon est littérairement au moins, de la même famille. Peintre et par occasion, sculpteur autant que poète, il n'a lui aussi laissé qu'un livre, *A la grand'pinte* :

A la Grand' Pinte, quand le vent
Fait grincer l'enseigne en fer blanc,
Alors qu'il gèle,
Dans la cuisine on voit briller
Toujours un tronc d'arbre au foyer;
Flamme éternelle

Où rôtissent en chapelets
Oisons, canards, dindons, poulets,
Au tourne-broche !
Et puis le soleil jaune d'or
Sur les casseroles encor
Darde et s'accroche.

Est-ce que cela ne tient pas tout à la fois à Guillaume Coquillart et à Gabriel Vicaire, et Châtillon n'a-t-il pas autant que d'autres plus illustres conservé un peu de notre tradition française ? Il n'est qu'un petit maître traçant un tableau minuscule sans doute, mais il le fait avec un esprit vif où la fantaisie se mêle au familier. Et beaucoup de pièces ont une véritable saveur populaire : il reprend la *Chanson de Jean Renaud* et son *Buckingham* comme ses *Vins de Suresnes* ont le tour des vieilles rondes. Parfois même comme le fit Watteau, comme devait le faire Verlaine, Auguste de Châtillon portraicture quelque personnage de comédie :

Le Léandre faisait jabot,
Ce beau,
Dans son orgueil suprême,
Des reins cambrés et l'air vainqueur,
Sans cœur
Et sot comme lui-même
Se regorgeait, le nez au vent
Et la jambe en avant.

Châtillon, on le voit, est donc un des charmants rimeurs de cette grande lignée qui se continue depuis Villon jusqu'à Vicaire et Verlaine.

Je ne m'arrêterai pas au plus illustre parmi les poètes d'un seul livre, à José-Maria de Hérédia. Ses *Trophées* seuls eussent demandé mieux que cette brève étude. C'est la *Légende des Siècles* du Parnasse, et l'écrivain y a haussé le sonnet à la hauteur de l'épopée. Mais les derniers parnassiens touchèrent les uns au réalisme comme Richepin dans la *Chanson des Gueux*, les autres comme Verlaine et Mallarmé au mouvement décadent et symboliste. Cette époque intermédiaire eut elle aussi ses poètes d'un seul livre.

Ce fut d'abord Tristan Corbière, l'énigmatique auteur des *Amours jaunes* (1). « Son vers, a dit Verlaine, vit, rit, pleure très peu, se moque bien et blague encore mieux. » Il n'a plus la raideur compassée du vers parnassien, mais l'impertinente liberté qu'on trouve dans la *Chansons des Gueux* et qu'on devait trouver plus tard dans l'*Imitation de*

(1) A. Messein, éditeur.

Notre Dame la Lune de Jules Laforgue et dans les *Chansons pour elle* du poète des *Romances sans paroles*.

Dans mon chapeau, la lune
Brille à travers les trous,
Bête et vierge comme une
Pièce de cent sous !

Charles Cros et Edouard Dubus sont plus près de Verlaine. L'ironie de Clos n'est pas amère comme celle de Corbière : son humour est plus délicat et plus espiègle. Relisez dans le *Coffret de Santal* (1) le *Hareng saur*, l'*Intérieur* ou la *Vue sur la cour*.

La cuisine est très propre et le pot au feu bout
Sur le fourneau. La bonne, attendant son troubade,
Epluche en bougonnant légumes et salade ;
Ses doigts rouges et gras, avec du noir au bout,
Trouvent des vers de terre entre les feuilles vertes.
On bat des traversins aux fenêtres ouvertes.
Mais voici le pays. Après un gros bonjour
On lui donne la fleur du bouillon, leur amour
S'abrite à la vapeur du pot, chaud crépuscule...
Et je ne trouve pas cela si ridicule.

Mais en même temps cet humoriste est un sentimental. Car l'humour n'est souvent qu'un moyen de cacher une émotion intime. Et quand Charles Cros se laisse aller à sa sensibilité il est le plus délicieux des poètes. Quelques-unes de ses pièces ont servi de thèmes aux musiciens, l'*Orgue* à Armand Gouzien, l'*Archet* à Cabaner puis à Gabriel Fabre pour une de ses meilleures mélodies, et le *Nocturne* à Ernest Chausson qui en fit l'admirable *Chanson perpétuelle*. Mort à 45 ans le poète du *Coffret de santal* eut pu donner plus d'un livre, mais il préféra n'écrire qu'à son heure, selon le hasard de l'inspiration. Disparu plus jeune, Edouard Dubus n'a laissé qu'un mince recueil plein de choses exquises : *Quand les violons partis*. Il s'y apparente non seulement à Verlaine, mais à Albert Samain cet autre poète dont l'œuvre, pour être restreinte, n'est que plus attirante. Edouard Dubus est du nombre de ceux qu'une fin prématurée enleva trop tôt à l'art : tels Jules Tellier, Ephraïm Mikhaël, Paul Guigou, Emile Besnus et Louis Duchosal dont le *Livre de Thulé* contient tant de beaux vers. Ceux d'Edouard Dubus ont un charme très précieux et très personnel. En voici quelques-uns :

Flûtes et violons soupirant leurs accords,
Le bal frissonne et tourne et miroite aux bougies ;
Les yeux des belles font rêver des élégies ;
La fièvre rôde autour des âmes et des corps.

Une petite main gantée en la main prise,
Le rythme ensorceleur des valses, les parfums,
L'énigme à deviner en leurs souris si fins,
La folle-du-logis, elle aussi, tout les grise.

Elles s'attardent fort au bras des cavaliers,
Le sol est jonché des roses de leurs poitrines,
Les pétales foulés en gouttes purpurines
Saignent en la blancheur de leurs petits souliers ..

Pas plus qu'à José-Maria de Hérédia je ne veux m'attarder à Stéphane Mallarmé. Si son œuvre poétique peut tenir en un volume, les différentes parties qui la composent témoignent d'une évolution constante. Les *Fleurs*, les *Fenêtres* et l'*Apparition*, les sonnets, *Hérodiade*, *l'Après-midi d'un Faune*, les poèmes en prose en marquent les étapes. Chacune de ces parties est un aboutissement ; elle est pour Stéphane Mallarmé ce qu'un livre est pour un autre ; elle est à une époque déterminée la synthèse parfaite de son art de raffiné.

L'œuvre trop brève d'Arthur Rimbaud est, comme celle de Louis Bertrand ou de José-Maria de Hérédia à des degrés divers, représentative d'un mouvement littéraire : Rimbaud est le plus typique de ceux qu'on a appelé les décadents ou les déliquescents. Parmi beaucoup de choses de valeur inégale, il a laissé quelques pièces admirables et le *Bateau Ivre* est une manière de chef d'œuvre. J'aime à rappeler ici ce que disait de lui l'exquis poète que fut Georges Rodenbach : « Rimbaud, à qui Victor Hugo avait imposé les mains en proclamant : « Shakespeare enfant », possédait en réalité un prodigieux instinct de poète, qu'il dédaigna et perdit en des exodes et des trafics lointains. A peine avait-il jeté dans l'exaltation étrange de ses 20 ans, quelques ébauches de génie sur le papier... Rimbaud qui était un révolté, ayant la haine de la vieille Europe, de tout ce qui est rectiligne, et partant pour du « nouveau » dans son *Bateau Ivre*, aurait été un révolté aussi contre les vieilles prosodies. »

Charles Vignier fut comme Rimbaud l'un de ceux qui ne donnèrent à la poésie que leurs années de jeunesse. Il n'a pas le souffle puissant de l'auteur du *Bâteau Ivre* et les vers de son livre unique *Centon* font souvent penser aux *Déliquescences* d'Adoré Floupette, *alias* Henri Beauclair et Gabriel Vicaire. Mais quelques-uns pourtant sont d'une séduction indéniable.

La parenté est facilement visible, qui unit les décadents à Rodenbach et celui-ci à Maurice Maeterlinck, Charles van Lerberghe et Grégoire Le Roy. De cette trinité, Maeterlinck seul a conquis l'admiration du grand public ; le talent de van Lerberghe est demeuré plus discret et plus effacé, et Grégoire Le Roy, un peu musicien et peintre en même temps que poète semble avoir cessé d'écrire. Tout trois firent leurs études à Gand en même temps et Rodenbach écrivit sur eux un article élogieux. Grégoire Le Roy, à vrai dire, a publié deux recueils, mais on me pardonnera de le compter ici parmi les poètes d'un seul

(1) P. V. Stock, éditeur.

livre, si j'ajoute que le premier de ces recueils : *La Chanson d'un soir*, n'a été tiré qu'à 20 exemplaires et qu'en le réunissant au second, *Mon cœur pleure d'autrefois*, on aurait difficilement la matière d'un volume ordinaire. Voici, extraites de l'introuvable *Chanson d'un soir*, ces *Voix lointaines* :

Parfois je les écoute encore dans mon âme
Murmurer doucement des paroles d'amour,
Ces voix, ces douces voix, toutes ces voix de femme
Que j'entendis un jour.

Mais elles sont si loin ! Et si douces, si douces,
Qu'on dirait de jets d'eau pleurant dans le passé,
Ou d'un velours soyeux par de soyeuscs mousses
Lentement caressé.

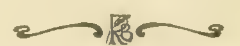
Ce n'est plus maintenant cette liqueur exquise
Que mon âme buvait sur leurs lèvres en feu,
Mais le parfum qui fume encore dans l'église
Déserte peu à peu.

Elles ont l'éthéré de ces valses lointaines
Qu'on berce vers le soir dans le parc d'un château
Et l'immatériel de ces amours sereines
Qui meurent dans Watteau.

Enfin l'une après l'autre, elles s'en vont de l'âme
Comme un reflet de jour, le soir, va du satin,
Et l'on ne se souvient plus de ces voix de femme
Mortes dans le lointain...

N'y-a-t-il pas là comme un reflet très caractéristique de la sensibilité qu'on trouve non seulement chez les poètes de Wallonie, depuis Rodenbach jusqu'à van Lerberghe, mais aussi chez Samain et parfois même chez Verlaine ou Camille Mauclair. Chez tous on constate ce don particulier de suggérer le mystère et d'évoquer avec une douceur attendrie l'âme des choses ou celle du passé. Ce don, Grégoire Le Roy le possède et l on peut regretter qu'il se soit tu si tôt. Mais s'il ne l'avait fait il n'eut pu trouver place ici et être classé à la suite de ces maîtres et petits maîtres qui ont nom Aloïsius Bertrand, Châtillon, Hérédia, Charles Cros, Rimbaud et qui ont dans un seul livre, comme je l'ai dit en commençant, résumé les qualités ou les défauts de la littérature d'un moment.

TRISTAN LECLÈRE.



LA VIE LITTÉRAIRE

Mes premières Armes littéraires et politiques, par Mme Adam.

Mme ADAM (JULIETTE LAMBER). *Le Roman de mon enfance et de ma jeunesse. — Mes premières Armes littéraires et politiques.* (Lemerre éditeur.)

Une grande bonté règne en ces mémoires de Mme Adam. « Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient, car, sans amour, il est triste d'être homme » disait Voltaire, qui n'aimait pas, qui n'était pas bon. Mme Adam est toute bienveillance ; c'est pourquoi dans ce livre qui raconte sa jeunesse, elle est heureuse d'être femme et d'écrire. Sa bonté s'applique à tout le monde, à ses amis, à elle-même, à ses premiers livres, à ses ennemis et même à M. La Messine dont elle fait un personnage historique ou un héros de roman et qui ne mérite ni d'être traité avec bonté, ni d'être un héros de roman ou de devenir un personnage historique.

Qu'est-ce que la bonté ? Je n'en sais rien ; personne ne sait exactement où la bonté commence et non plus où elle finit. Mme d'Agoult qui fut la première grande amie littéraire de Juliette Lamber, qui l'encouragea, qui l'aima avec un peu de tyrannie, croyait savoir en quoi consistait la bonté. Elle croyait le savoir, et elle la définissait par des explications et des distinctions.

« Il y a trois sortes de bontés qu'il ne faudrait pas confondre, prononçait cette femme érudite, riche en idées générales et apte à écrire avec une abondance élégante et facile, celle qui réside dans l'intelligence, celle qui a sa source dans le cœur, et enfin celle qui naît d'une certaine faiblesse, ou, pour me servir d'un mot moderne, d'une certaine *impressionnabilité* des nerfs. La première, plus grande, plus calme, plus constante, moins sujette à des excès et à des retours, mais un peu froide en apparence, se rencontre plus fréquemment chez les hommes. On pourrait la nommer la bonté virile. La troisième, passagère, superficielle, capricieuse, est hélas ! seule à l'usage de la plupart des femmes. Quant à la seconde, la bonté du cœur, je la tiens pour aussi rare que le génie. »

Mme d'Agoult est bien sévère pour les bonnes femmes. Ne pourrait-on pas dire que sa jeune amie, Juliette Lamber était bonne de deux sortes de bontés, de celle qui réside dans l'intelligence et de celle qui a sa source dans le cœur, ce qui ne l'empêchait pas d'être quelquefois bonne, par suite d'une certaine *impressionnabilité* des nerfs tout simplement.

Consultons encore une femme sur la bonté des femmes. Mme de Staël affirmait : « L'habitude des occupations intellectuelles inspire une bienveillance éclairée pour les hommes et pour les choses... Tout comprendre, ce serait tout pardonner. » La bonté de Juliette Lamber provenait certainement de son habitude des occupations intellectuelles ; mais son cœur ne contredisait jamais son intelligence.

Parfois, l'auteur de *Mes premières Armes politiques et littéraires* est méchante, presque méchante. Elle traite sans douceur Emile Ollivier. Elle le poursuit, elle le persécute. Mais qui donc est tendre à cet homme d'État qui a manqué sa vie ! Si Émile Ollivier, ce révolutionnaire à rebours, pense comme Ro-

bespierre que le plaisir de déplaire est aristocratique, il a dû éprouver dans son existence de bien grandes joies, et aristocratiques au plus haut point ! Mais peut-on se réjouir de déplaire à Juliette Lamber !

Si Emile Ollivier lui inspire des paroles méchantes, un certain nombre d'hommes politiques ne lui inspirent que de la malice. Juliette Lamber raillera volontiers ce bon, cet excellent Floquet. Je citais tout à l'heure Robespierre ; c'est sans doute parce que je pensais à Floquet. En ce temps-là, Floquet se proclamait fils de Robespierre. Il descendait de lui par les idées, et pourtant ne lui ressemblait point. La malice de Mme Adam atteint la pureté de son langage, car elle déclare en toute simplicité que Floquet « avait l'apparence du poseur le plus stupéfiant qu'il y eût sous la calotte des cieux. » Floquet fut présenté à Mme d'Agoult par Adalbert Philis. Et Mme d'Agoult dit à ses intimes : « Nous aurons Floquet sans son légendaire chapeau sur la tête, hélas !... »

Floquet vient, il est là ; il n'y a plus que lui. Au bout de cinq minutes, il parle haut, il discourt, fait les demandes et les réponses, tient sa main droite dans son gilet, apprend que, comme Mme d'Agoult, il est lié avec les Peruzzi de Florence. Il roule l'*r* du nom et le prononce à l'italienne, assure que Napoléon III ne cesse de donner des gages à la cause italienne, « cette cause admirable, ajoute Floquet d'une voix éclatante, qui réunit un souverain traditionnel de la maison ducale la plus vieille d'Europe, Victor-Emmanuel ; un chef de guérilla, Garibaldi ; un révolutionnaire audacieux, Mazzini ; un homme d'Etat, le plus grand diplomate de l'univers entier, Cavour ! »

Les amis de Mme d'Agoult se regardaient, et Mme Adam sourit encore du sourire qu'avait alors Juliette Lamber. Elle sourit et sa malice l'emporte ; et elle raille aussi Henri Brisson parce qu'elle le juge trop sévère et d'une sévérité trop maitresse d'elle-même. Je crois que les idées d'aujourd'hui dominent en Mme Adam et dénaturent ses souvenirs d'autrefois !

*
* *

Ses souvenirs littéraires demeurent d'une sérénité plus complète.

Quels documents, quels jolis documents elle nous fournit sur les mœurs littéraires d'une époque moins compliquée que la nôtre.

Proudhon avait écrit la *Justice dans la Révolution*, où il attaquait fort grossièrement George Sand et Mme d'Agoult. Juliette Lamber voulut défendre ces deux femmes célèbres : elle écrivit *Les Idées antiproudhoniennes*. Elle eut de la peine, déjà, à trouver un éditeur. Enfin, elle découvrit un libraire qui s'appelait Taride, qui lui promit 500 volumes moyennant 700 francs, et le livre parut. Et tout de suite, comme s'ils n'avaient à faire que cela, les journaux le discutèrent.

Le Siècle écrivit sur l'heure cet entrefilet :

« Un livre destiné à produire une grande sensation nous a été remis hier. C'est une réponse à Proudhon et aux injures de son dernier livre adressées à George Sand et Daniel Stern, On le dit d'une très jeune femme, quoique très viril. Le titre du volume est *Idées antiproudhoniennes*, signé Juliette La Messine. »

Oh temps ! oh mœurs ! Et cela suffisait pour préparer la gloire. Journaux et revues se préoccupèrent du livre. Juliette La Messine eut immédiatement pour amie Mme d'Agoult, dont écrivains et artistes fréquentaient le salon. A cette époque, le talent joint à la beauté n'était pas méconnu !

Juliette La Messine continua d'écrire triomphalement, et commença d'illustrer le nom de Juliette Lamber. Elle régna un peu dans le salon que gouvernait Mme d'Agoult. C'est là qu'elle se fit sa conception du monde et de la vie contemporaine. C'est là qu'elle se créa des amitiés qui furent très fortes et quelques haines qui le furent moins. C'est de là qu'elle vit bien la société de son temps.

Et grâce à ses souvenirs déversés un peu en désordre dans ce livre charmant, où ils s'entassent et se poussent et se gênent parfois les uns les autres, nous pouvons admirer les plus belles erreurs d'un moment. Ce fut alors que des poètes qui se réunissaient dans une association parée de ce beau titre un peu ridicule : *Union des poètes*, discutaient avec la même passion *Les Fleurs du Mal* et *Denise*, par Aurélien Scholl !

Comme les années passent tout de même ! diront les braves gens. Il y eut une heure où la publication d'une certaine *Denise* par Aurélien Scholl fut un événement de quelque importance dans la littérature française. Scholl, qui badinait avec application, avait écrit là une œuvre naïve, que l'on ne jugeait pas niaise mais où l'on applaudissait « quelque chose de sain ». Et l'on s'écriait : « Il est bien temps que les moralités intellectuelles se réveillent ! » Et si, vraiment, Denise trompait son mari comme toute autre héroïne, du moins elle avait été délaissée, et elle le trompait d'ailleurs en vers nobles, sentimentaux et tellement idéalistes ! Baudelaire, au contraire, fi donc ! On approuvait les poursuites contre l'immoralité des *Fleurs du Mal !* Louables dispositions d'un public ami de la vertu ! Nul ne les blâmera ! Mais qu'on ait pu attribuer à *Denise*, par Aurélien Scholl, une importance comparable à celle des *Fleurs du*

Mal, cela, on en conviendra, nous incite à une grande prudence dans nos jugements littéraires!

Erreur ne fait pas compte. Les exagérations ne font compte qu'à demi. Mais chaque écrivain de *Mémoires* exagère forcément. Un salon devient son petit univers. Les idées de ce salon deviennent ses idées. Il ne veut pas d'autres sentiments, et ne tolère point d'autres admirations.

Juliette Lamber admire Mme Ackermann parce que Daniel Stern a découvert soudain ce « grand poète ». C'était à Nice. Mme Ackermann y vivait une vie étrange. On pouvait qualifier son esprit d'infernal, car elle était d'un athéisme provoquant et eût dit son fait à Dieu lui-même, répétait-elle souvent, si elle y avait cru. Elle avait une conversation d'un imprévu stupéfiant, car elle savait tout, et parlait les langues anciennes comme les modernes. En outre, elle n'était point féministe.

« Sans cesser d'être femme et de tricoter mes bas, disait-elle, je suis l'esprit le plus libre et le plus dégagé de mon temps ».

Elle avait horreur de l'amour, « cette maladie de tempérament », comme elle l'appelait; et cette horreur la rendait cruelle contre toute femme défendant, éprouvant ou ayant éprouvé la passion. Cruauté qui n'était peut-être point d'un esprit très libre!

Elle se déclarait l'ennemie des choses, c'est-à-dire de tous les phénomènes stupides qui se produisent, en ignorant leur pourquoi. Elle ne croyait qu'à la science. La soif de savoir, de « repousser le mystère », la possédait. Elle luttait incessamment contre ce mystère et se grisait de ses superbes malédictions. Toujours révoltée, elle ne trouvait en rien l'apaisement, elle souffrait sans doute de n'être point apaisée, mais prenait quelque orgueil de ce précieux martyre. Elle ne croyait même pas à l'amitié. Et elle roulait en elle de hautaines pensées cependant que deux fois par semaine elle descendait à Nice pour « faire son marché ». Daniel Stern monta jusqu'aux solitudes de Mme Ackermann. Et comme elle s'étonnait de ne point voir sa terre égayée de quelques fleurs. « Je les déteste, répondit cette femme moins philosophe qu'elle ne se plaisait à le croire, je les déteste; les sourires et les parfums de la nature sont des mensonges; les clartés, les lumières, des tromperies. » Eh! là! aurait-elle ainsi parlé si son sourire à elle avait été plus attrayant, si sa personne si philosophique n'avait été laide et vulgaire, son front trop large, sa figure à angles droits et masculine au plus haut point! N'était-ce pas au fond des considérations sur elle-même qui nourrissaient son intellectualisme forcené!

Pourtant elle n'avait pas à se plaindre de la gloire. On goûtait sans se faire prier la séduction sévère de son œuvre. Sainte-Beuve se tenait pour enchanté par cette femme poète qui lisait dans leur texte les Fragments d'Alcée et les vers de Sapho. Mais, ô ironie! il citait surtout d'elle des vers où la solitaire de Nice, infiniment docte, infiniment grave regrettait l'amour ou quelque chose y ressemblant.

Serait-ce un autre cœur que la Nature donne
A ceux qu'elle le préfère et destine à vieillir?
Un cœur calme et glacé que toute ivresse étonne,
Qui ne saurait aimer et ne veut pas souffrir?
Ah! qu'il ressemble peu dans son repos tranquille
A ce cœur d'autrefois qui s'agitait si fort!
Cœur enivré d'amour, impatient, mobile,
Au devant des couleurs courant avec transport!
Il ne reste plus rien de cet ancien nous-mêmes;
Sans pitié ni remords, le Temps nous l'a soustrait.
L'astre des jours éteints, cachant ses rayons blêmes,
Dans l'ombre qui l'attend se plonge et disparait
A l'horizon changeant montent d'autres étoiles.
Cependant, cher Passé, quelquefois un instant
La main du Souvenir écarte tes longs voiles
Et nous pleurons encore en te reconnaissant.

Il y a beaucoup d'attendrissement passionné dans ces vers presque très beaux et où rien ne blesse, si ce n'est peut-être la main trop hardiment métaphorique du souvenir... Celle qui les a écrits pouvait avoir dans le cœur autant d'amour qu'elle avait de philosophie dans l'esprit. Mais elle n'était point une méconnue, Mme Ackermann; et on la retrouve avec une joie austère, mais sans surprise — dans les *Mémoires* indulgents de celle qui entendait Daniel Stern parler, parler encore de la poétesse inélégante de Nice et qui se demandait comment une femme peut s'y prendre pour n'être pas belle!

Hélas! on rencontre dans ces *Mémoires* — mais où donc n'en rencontre-t-on pas, et quel groupe, quel salon n'a pas aujourd'hui son méconnu, — on rencontre un autre méconnu qui semble être un incompris et devoir le rester. C'est un musicien, un philosophe, un poète : c'est Louis Lacombe.

Vous ne connaissez pas Louis Lacombe? Mme Adam parle de lui avec une douceur apitoyée. Il était très enthousiaste; il était très timide, et il avait sans doute une sorte de génie. Il vécut sans bonheur, et il mourut sans gloire.

Un jour, on avait joué de lui un grand chœur patriotique des Cimbres et des Teutons. Cinq mille exécutants! Le succès avait été colossal comme la musique même. Mais bientôt, Louis Lacombe fut bafoué comme un précurseur. On refusait sa musique ou on la raillait.

Il fut réduit à disserter sur son art. Louis Lacombe, nous dit Mme Adam, a écrit sur la musique des pages admirables. Il en parlait de façon captivante, et pour ceux qui l'ont entendu, inoubliable. « Selon lui, la mélodie se confond avec l'harmonie, de telle sorte que pénétrées l'une par l'autre, elles forment corps et que la mélodie résultant d'un ensemble harmonieux peut être comparée à cette senteur délicieuse

des bois au printemps quand la brise vous apporte, mêlés, d'innombrables parfums. » La musique était pour Louis Lacombe la voix qui exprime les idées et les sentiments de l'homme dans une langue universelle. Il ne la considérait pas comme un jeu de sons combinés avec art ; il cherchait à préciser la pensée philosophique, le sentiment dramatique. Son épopée lyrique sur les progrès de l'esprit humain ressemble, dans un autre art, à ce que Chenavard a voulu faire exprimer par la peinture : la mondialité, l'universalité. Les idées d'Auguste Comte, celles de Littré influençaient l'art de façon curieuse. On ne rêvait que groupement, synthèse, humanité. L'infiniment grand à cette époque préoccupait autant que plus tard l'infiniment petit. Mais on embrassait trop pour bien étreindre.

Peut-être que Louis Lacombe embrassa trop pour bien étreindre. En janvier 1902, je reçus la visite de sa veuve : Mme Andrée-Louis Lacombe. Elle est morte, maintenant. Elle m'apportait un volume de vers de son mari. Elle parla du mort méconnu avec une noble volubilité. Elle m'assura que Lucien-Victor Meunier faisait de lui le plus grand cas, et me tendit un article signé de ce nom dans *Le Rappel*. C'était admirable, c'était touchant. J'affirmai de mon mieux que les génies ne restent pas toujours méconnus... et qu'un article de Lucien-Victor Meunier. . Le lendemain, Mme Andrée-Louis Lacombe m'apportait avec la même fougue un autre livre de celui à l'obscurité de qui elle se dévouait : *Philosophie et Musique*. Puis je lus les vers de Louis Lacombe. Ils n'étaient pas bons.

En retrouvant dans les *Mémoires* de Mme Adam le nom de Louis Lacombe, qui avait excité un dévouement si magnifiquement impérieux, j'ai recherché son ouvrage : *Philosophie et Musique*. Il y a encore, à travers les pages de ce livre, l'article de Lucien-Victor Meunier, et Louis Lacombe n'est pas encore célèbre... Je viens de parcourir *Philosophie et Musique*. Certains passages sont obscurs... La plupart sont très clairs. Hélas ! ils ne sont pas dépourvus de banalité.

Mais quelque chose n'est point banal. Et je ne sais rien de plus mélancolique. C'est, à la fin du volume, la liste des œuvres manuscrites de Louis Lacombe. Cette liste emplit quatre pages in-octavo de deux colonnes. Et il y a des opéras qui ne sont cités qu'en trois lignes ! Liste douloureuse ! Est-ce un méconnu que Louis Lacombe ?

Mme Adam le pense. Mais elle juge avec bonté l'œuvre qu'elle ignore, à cause de l'homme qu'elle connut. Vraiment la bonté éclaire ces *Mémoires* et chacun rapproché des autres prend à ce contact une valeur inattendue. On ne voit dans ce livre, comme dans le salon de Mme d'Agoult, que des hommes charmants. Tous avaient de l'esprit et du cœur. Ils étaient les amis de Mme d'Agoult et de sa jeune amie Juliette Lamber. Et tous avaient le goût des idées et le désir de les exprimer noblement, poliment. A fréquenter ce petit groupe littéraire et politique, on se persuade que Chamfort a bien tort. Chamfort disait : « Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résigner à se laisser apprendre beaucoup de choses que l'on sait, par des gens qui les ignorent. » Ici, nul ne parle que de ce qu'il sait ; et il en parle avec tant d'agrément ! Séduction suprême de cette sociabilité intellectuelle, qui est toute française !

Juliette Lamber n'avait que des amis chez Mme d'Agoult. Celle-ci l'aimait assez pour lui vouloir donner un instrument de règne. Elle voulut l'aider à se former un salon, et à le conduire... Un soir d'automne, elle lui avait dit :

« Petite Juliette, je rêve pour vous un salon tout petit, très choisi, avec les traditions du mien et nous le fonderons à votre rentrée. Je vous enverrai à ce propos cet hiver des instructions que vous méditerez. »

Et Juliette Lamber reçut les instructions que voici :

« Le bonheur n'est fait que de renoncement et de sagesse. Pour grouper des hommes en nombre et quelques femmes intelligentes autour de soi, il faut avoir l'apparence sereine ou heureuse.

« Il faut unifier sa vie, ne point la compliquer aux yeux des autres, alors même qu'elle serait troublée.

« Créer une atmosphère impersonnelle et paisible, qui repose, est nécessaire pour retenir l'amitié autour de soi.

« Consulter les premiers occupants d'un salon avant d'y laisser pénétrer les suivants, afin qu'il y ait des fondateurs ou qui se croient tels.

« Eviter les confidences qui, échangées, créent des intimités trop grandes et obligent à donner des conseils qui, à certains jours, vous sont reprochés.

« Soyez modeste sans vous annuler, soyez simple avec élégance. Donnez confiance dans la solidité des opinions que vous exprimez ; qu'on vous sente à la fois inébranlable et tolérante.

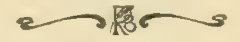
« Entretenir la curiosité d'esprit de ceux qu'elle a groupés est le premier devoir d'une personne qui tient à conserver son salon.

« Faire bien comprendre à ceux qu'on groupe, et le leur prouver, qu'on est plus occupé d'eux que de soi ! »

Mme d'Agoult avait ajouté : « Il faut vingt amis et cinq amies pour fonder un salon. Vous les avez. Le mien restera le grand salon de l'hiver, le vôtre sera le petit salon de l'été, et notre milieu intime ne sera jamais complètement dispersé ! »

Ainsi fit-on! Juliette Lamber s'assimila tous les préceptes, fonda son salon, et au bout d'un an, elle était brouillée avec Mme d'Agoult....

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Opéra-Comique : Le *Jongleur de Notre-Dame*, miracle en trois actes de M. Maurice Léna. Musique de M. Jules Massenet.

La sensibilité, telle est la première qualité de l'artiste, sans quoi nulle œuvre ne peut exister ni durer. Cette vertu cardinale, nulle autre ne la remplace, ni patiente application, ni technique savante, ou connaissance du métier. C'est en musique surtout que l'on s'en aperçoit, la musique étant l'art dans lequel l'invention propre de l'artiste tient la première place, puisqu'il tire tout de lui-même. Les successives épreuves que tentèrent, depuis plusieurs années, nos différentes scènes lyriques, ne sont qu'une vérification éclatante de cette loi, car nulle œuvre ne nous y est apparue, si l'on excepte le *Pelléas et Mélisande* de M. Claude Debussy, avec ce caractère d'une sensibilité originale et individuelle qui assure le succès.

Ces reflexions s'imposent comme observations liminaires au compte-rendu de la nouvelle œuvre de M. Massenet, ce *Jongleur de Notre-Dame*, dont nous ne dirons pas évidemment qu'elle constitue un chef-d'œuvre, ni qu'elle apporte quoi que ce soit d'inattendu, d'inédit dans l'art lyrique, mais seulement qu'elle est la traduction d'une sensibilité, sensibilité bien connue, celle de M. Massenet, le plus évidemment doué par la nature de tous nos compositeurs français. Nous l'avons dit plusieurs fois déjà — et comment ne pas le répéter encore? — M. Massenet avait reçu en partage la majorité des dons qui caractérisent le véritable artiste, et, par-dessus tous les autres, une *individualité* musicale, c'est-à-dire une note à lui, qui n'était celle d'aucun autre, bénéfice insigne dont ne sauraient se prévaloir que bien peu de producteurs. Une seule qualité lui manqua pour atteindre au plein épanouissement de cette individualité; mais cette qualité, c'est presque une vertu : la conscience de l'artiste qui refuse de céder à la trop grande facilité et de présenter au public une œuvre ne le satisfaisant qu'à demi. M. Massenet fut une victime de la production, de la *surproduction*, qui est une des plaies de ce temps, et qui n'atteint pas seulement les littérateurs et les peintres, mais également les musiciens. Produire, toujours produire, produire encore, occuper la presse et le public de son nom, quelle tentation irrésistible à une époque où la vie va si vite, nous entraîne en son fébrile tourbillon, où la concurrence est si forte et si âpre!... Quelle tentation pour un artiste doué de pareille facilité! Il y céda malheureusement; il s'y abandonna, et chacune de ses œuvres, où l'on rencontre des choses exquises par le détail, nous fait regretter que des dons si précieux et si rares n'aient pas été répartis sur un moins grand nombre d'efforts.

Le premier don du musicien qui écrit pour la scène est de trouver le sujet qui s'accorde à son tempérament. Un sujet musical n'est pas seulement un sujet qui, d'une façon générale, convienne *à la musique*, mais de façon particulière et individuelle convienne *à telle musique*. Et l'histoire presque tout entière de l'art lyrique en ces dernières années serait une preuve surabondante, si nous voulions nous y étendre, de l'incompréhension de cet accord chez la plupart des musiciens : le jour où M. Massenet appliquait son effort à un sujet comme le *Cid*, il donnait une preuve, au moins singulière, d'une aberration de cet ordre. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle fut sans récidive... Le jour, en revanche, où M. Massenet ouvrit ce recueil de contes : L'*Etui de nacre* de M. Anatole France, il y trouva ces quelques lignes qui excitèrent, à juste titre, sa verve musicale : « C'était un pauvre jongleur qui, après avoir fait des tours de force sur les places publiques pour gagner sa vie, songea à l'éternité, et se fit recevoir dans un couvent. Là il voyait les moines honorer la Vierge, en bons clercs qu'ils étaient, par de savantes oraisons. Mais il n'était pas clerc et ne savait comment les imiter. Enfin il imagina de s'enfermer dans la chapelle, et de faire seul, en secret, devant la Vierges, les culbutes qui lui avaient valu le plus d'applaudissements, du temps qu'il était jongleur. Les moines, inquiets de ses longues retraites, se mirent à l'épier et le surprirent dans ses pieux exercices. Ils virent la mère de Dieu venir elle-même, après chaque culbute, éponger le front de son *tombeor*. »

C'est de ce miracle rapporté, non seulement par M. France, mais aussi par Gaston Paris dans son *Manuel de la littérature au Moyen Age*, que M. Massenet et M. Maurice Léna ont tiré l'œuvre nouvelle que l'Opéra-Comique vient de représenter... Miracle tout pénétré, vous le devinez, de la candide et suave poésie du moyen âge, où le surnaturel se confond de la façon la plus immédiate et la plus touchante aux éléments de réalité qui lui prêtent vie. Et vous imaginez aussi ce que M. Massenet a pu en tirer! Lui qui possède à un si haut degré le don de la vie et le sens du pittoresque, il ne pouvait manquer d'en

dégager les éléments sensibles et pittoresques. Il s'est appliqué à ressusciter en lui l'état d'âme d'un *Primitif* — primitif musicien comme d'autres furent des primitifs peintres — état d'âme où l'action du croyant se mélange et se confond avec la bonne humeur de natures saines et surabondantes en qui domine l'amour de la vie. Volontiers on se représente — on nous les a tant représentés ainsi — les premiers artistes du XIVe et du XVe siècle comme des âmes confites en dévotion, et dans une perpétuelle attitude d'agenouillement en présence de la Divinité. Et si cela est exact, il faut le reconnaître, pour certains maîtres du cloître, un Bartolomeo, un Angelico surtout, hâtons-nous d'ajouter combien paraît fausse une telle conception généralisée à tous ceux qui pensèrent et créèrent en artistes durant cette période.

Voilà ce que d'instinct sentit et rendit M. Massenet, puisque ce sujet, je le répète, convenait parfaitement à sa nature musicale. En lui l'*instinct* prédomine, et l'instinct est le meilleur des guides en matière d'art. Appelez-le d'un autre vocable : *intuition*, si vous préférez, pour lui donner plus de prestige... il vaut tous les raisonnements du monde, et il est l'étoile conductrice de l'artiste. Si l'art ne consiste pas uniquement, comme prétendit le démontrer ici-même M. Debussy, en cette notion du *plaisir* où il prétendait le ramener, il n'en reste pas moins que l'auteur de *Pelléas* réagissait ainsi très justement, par son paradoxe même, contre l'abus de la technique et du métier auquel nous devons depuis plusieurs années tant d'œuvres mortes le jour même de leur apparition à la scène, œuvres mort-nées à vrai dire, parce que d'elles ne se dégage nulle sensibilité. Il est utile, il est urgent de réagir contre la fausse science et contre l'ennui mortel de tant de musiques qui nous oppriment, depuis quelque dix années, lesquelles s'efforcent de masquer sous des dehors savants une foncière indigence de don et de sensibilité. On trouvera peut-être que j'exalte outre mesure, à cette place, une œuvre qui ne nous apporte en somme rien d'inattendu ni d'inédit ; mais elle vient à son heure pour nous faire toucher du doigt l'importance majeure de la sensibilité dans l'invention musicale, et surtout cette vérité prédominante : que nul métier ne remplace l'inspiration.

Il est vivant, très vivant, ce Jean le Jongleur dont l'histoire nous est rapportée, moitié drolatique, moitié attendrissante, et commentée par la musique expressive de M. Massenet.

Pauvre hère au début, misérable croquant qui gagne sa pauvre vie sur les places publiques, quelque chose comme un Gringoire qui exécuterait ses tours au parvis Notre-Dame, mais un Gringoire plus simple, n'ayant pas reçu le don de poésie et qui n'a guère de commun que la misère, misère famélique, avec le héros de Banville. Comme Gringoire, Jean le Jongleur aime, il chérit la liberté ; et s'il n'y trouvait l'attirance d'une vie confortable et tranquille, nul doute que Jean résisterait aux exhortations du Prieur pour le faire entrer à l'abbaye de Cluny. Toute cette exposition du miracle et le combat qui se livre dans l'âme du pauvre diable sont rendus par la musique de M. Massenet avec une vie singulière et un sentiment aigu du pittoresque qui ne nous surprend d'ailleurs pas, venant de lui.

Pittoresque à souhait pareillement, la scène tout entière de l'abbaye de Cluny, où nous assistons à la rivalité des moines dans leur amour pour la Vierge et aux luttes intestines qui se passent dans le couvent, entre le Moine-musicien, le Moine-sculpteur, chacun d'eux prétendant à la précellence pour son art, et que cet art seul fait les délices de Notre-Dame. Seul le Père Boniface, cuisinier de l'ordre, traduit la vraie morale évangélique, et console Jean de n'avoir rien qu'il puisse offrir à Marie, en exaltant la vertu d'humilité et en lui contant le délicieux apologue de la plus humble fleur.

« Marie avec l'Enfant Jésus, par les monts, par les plaines fuit.

« Mais l'âne essoufflé n'en peut plus ; et voici que là-bas,
« au versant de la côte, ont apparu soudain les sanglants cavaliers du roi tueur d'enfants.

« O mon fils, où cacher ta faiblesse ! »

. . . .

« Fleurissait une rose au bord du chemin :

« Rose, belle rose, sois bonne : à mon enfant, pour s'y blottir, ouvre tout large ton calice ; — sauve mon Jésus de mourir. »

« Mais de peur de froisser l'incarnat de sa robe, l'orgueilleuse répond : « Je ne veux pas m'ouvrir. »

« Fleurissait une sauge au bord du chemin :

« Sauge, ma petite saugette — ouvre ta feuille à mon enfant. »

« Et la bonne fleurette ouvre si bien sa feuille — qu'au fond de ce berceau Jésus va s'endormir

« Et la Vierge bénie entre toute les femmes a béni l'humble sauge entre toutes les fleurs. »

Le musicien a trouvé des accents délicieux, tendres et pénétrants, qui soudain évoquèrent en nous les plus suaves de cette partition incomparable : *L'enfance du Christ* de Berlioz, pour traduire musicalement cet apologue du mystère chrétien. C'est là, c'est à des passages comme ceux-là qu'on éprouve et qu'on reconnaît la véritable sensibilité de l'artiste et l'effet tout puissant du *don*, de ce qui ne s'acquiert pas, de ce que nul contre-point, nulle étude ne peut donner, sur l'évolution d'un talent. Encore une fois, et pour conclure, M. Massenet était doué comme nul autre parmi les musiciens de sa génération. Il avait, comme nul autre, la note tendre, pénétrante, qui vient du cœur et qui va au cœur. Il était musicien-né. Combien peu lui manqua — beaucoup et peu à la

fois, disent certains — pour atteindre à la situation exceptionnelle que faisaient présager de tels dons!

PAUL FLAT.



LE « LIVRE D'AMOUR » DE SAINTE-BEUVE

(*Documents inédits*)

Lorsque J. Pons, ancien secrétaire de Sainte-Beuve, publia, en 1870, son livre fameux : *Sainte-Beuve et ses inconnues*, qu'il avait voulu intituler d'abord : les *Maîtresses de Sainte-Beuve*, M. Jules Troubat, quelque peu indigné, écrivit les lignes suivantes au dos de la couverture de l'exemplaire que Pons lui avait envoyé :

« Je donnerai pour épigraphe à ce livre de Pons ces lignes tirées de son étude sur Proudhon, dans son volume intitulé : *Coups de plume indépendants*, p. 18 : « Le sujet aurait demandé une plume plus « délicate ; mais il n'est pas mal que de temps à autre « un poing vigoureux crève ces ballons gonflés de « vide et y flanque de grands coups de couteau, quand « les coups d'épingle n'ont pas suffi. » Pons s'est retrouvé de la famille de Proudhon par la hure : c'est un marcassin. »

Je ne voudrais pas, en parlant du *Livre d'amour*, provoquer un nouveau scandale. Aussi ne dirais-je pas un mot du roman vécu qui en est l'objet, non plus que de l'héroïne que Sainte-Beuve a suffisamment désignée d'ailleurs en lui gardant son nom d'Adèle. Non, je laisserai dormir la morte et je me contenterai d'écrire l'histoire de ce livre à l'aide des documents que le hasard a fait tomber tout récemment dans mes mains.

C'est en 1843 que Sainte-Beuve confia à l'impression le *Livre d'amour*, mais il était achevé dès l'année 1837, si l'on s'en rapporte à ce qu'il dit dans la préface des *Pensées d'août* : « Je me trouve avoir en ce moment, et sans trop y avoir visé, deux recueils entièrement finis. Celui qu'aujourd'hui je donne, le seul des deux qui doive être de longtemps, de fort longtemps publié, n'est pas, s'il convient de le dire, celui même sur lequel mes prédilections secrètes se sont le plus arrêtées. Il n'exprime pas, en un mot, la partie que j'oserai appeler la plus directe et la plus sentante de mon âme en ces années. Mais on ne peut toujours se distribuer soi-même au public dans sa chair et dans son sang. »

Et, en attendant le moment propice pour la publication de ce livre, il le montrait volontiers en manuscrit à quelques intimes, comme en témoigne ce passage d'un article que Collombet fit paraître dans le *Courrier de Lyon*, du 14 décembre 1838, sur les *Pensées d'août*.

« M. Sainte-Beuve tient un autre volume en réserve pour une époque éloignée. Lorsque, au mois d'août, revenant de visiter la Suisse, il passa quelques jours à Lyon, avec deux ou trois amis qui l'attendaient là, nous vîmes ce volume entre ses mains, et nous savons qu'il est d'un genre bien différent de ceux qu'il a publiés jusqu'à ce jour (1). »

Sainte Beuve tenait donc absolument à ce qu'on sût qu'il avait dans ses cartons un autre recueil de vers où il avait mis « la partie la plus directe et la plus sentante de son âme ». Que s'il ne se décida qu'en 1843 à le faire imprimer, la raison en est — une des raisons tout au moins à mes yeux — qu'il faisait alors une cour assidue à une autre grande dame, et que, ne pouvant venir à bout de sa résistance, il espérait sans doute la vaincre en lui donnant à lire son roman avec Adèle. Il est acquis, en effet, que la femme un peu glorieuse se laisse plus volontiers tenter par l'homme qui eut dans sa vie quelque bonne fortune éclatante, et nous verrons tout à l'heure que Mme d'Arbouville — car c'est d'elle qu'il s'agit — reçut le *Livre d'amour* en présent.

Quoi qu'il en soit, Sainte-Beuve chargea en 1843 l'imprimerie Pommeret et Guenot, 2 rue Mignon, de lui imprimer un petit volume in-18 qui avait pour titre : *Livre d'amour* et qu'il eût mieux fait de nommer, à l'instar de Pontus de Thiard, une *Erreur amoureuse*, sa passion pour Adèle ayant été la plus grande erreur de sa vie.

Ce petit livre, anonyme comme *Joseph Delorme* et *Volupté*, était encore à l'impression, quand l'indiscrétion de quelque typographe éventa le pot aux roses. On s'en émut naturellement autour de l'héroïne, et comme elle ne manquait pas d'amis, il s'en trouva un plus empressé et plus maladroit que les autres, pour achever de la compromettre en voulant la défendre. Cet ami s'appelait Alphonse Karr, et voici l'article qu'il publia, un beau matin, dans les *Guêpes* :

« Il ne s'agit, tout simplement, que d'une grande infamie que prépare dans l'ombre un poète béat et confit, un saint homme de poète. Ledit poète est fort laid. Il a rêvé une fois dans sa vie qu'il était l'amant d'une belle et charmante femme. Pour ceux qui connaissent les deux personnages, la chose serait vraie, qu'elle n'en resterait pas moins invraisemblable et impossible. Cet affreux bonhomme ne s'est pas contenté des joies qu'il a usurpées à la

(1) Cf. *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, publiées récemment par MM. Latreille et Roustan, p. 17.

faveur de quelques accès de folie ou de désespoir causés par un autre. Il ne trouve pas que ce soit assez d'avoir eu une belle femme, il veut un peu la déshonorer. — Sans cela, ce ne serait pas un triomphe suffisant.

« Il a réuni dans un volume de 110 pages, toutes sortes de vers au moins médiocres, qu'il a faits sur ces amours invraisemblables. Il a eu soin d'en faire un dossier avec pièces à l'appui, pour laisser sur la vie de cette femme, la trace luisante et visqueuse que laisse sur une rose le passage d'une limace. Non seulement il a eu soin de relater dans ses vers toutes les circonstances de famille et d'habitudes, qui ne permettent pas d'avoir le moindre doute sur la personne qu'il a voulu désigner, mais encore il l'a nommée à diverses reprises. Cette infamie, tirée à cent exemplaires, doit être cachetée et déposée chez un notaire pour être distribuée entre certaines personnes, désignées après la mort de l'auteur.

« J'espère qu'à cette époque les gens qui liront cette œuvre de lâcheté trouveront ce monsieur encore plus laid qu'il n'était de son vivant.

« Ce livre de haine est appelé par l'auteur, *Livre d'amour.* »

Ainsi s'exprimait Alphonse Karr. Je ne sais pas si, comme il est dit dans cette *Guêpe*, Sainte-Beuve avait l'intention de tirer son livre à 100 exemplaires et de le déposer chez un notaire pour être distribué seulement après sa mort ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le *Livre d'amour* fut tiré à 204 exemplaires, que l'auteur en remit quelques-uns à Mme d'Arbouville, à Mme la duchesse de Rauzan, à Mme Hortense Allart, l'auteur des *Enchantements de Prudence*, et qu'il enferma les autres dans un placard, où Juste Olivier, pour plus de sûreté, devait les prendre et les transporter au besoin, après sa mort, chez son frère qui habitait comme lui en Suisse.

Cela résulte d'un passage des *Souvenirs* de Juste Olivier, du testament inédit de Sainte-Beuve, en date du 19 décembre 1843, que j'ai sous les yeux, et aussi des notes manuscrites qu'il a ajoutées à l'exemplaire du *Livre d'amour* que possède la Bibliothèque Nationale (1).

Cet exemplaire précieux, sinon unique, a été relié à la suite des Poésies complètes de Sainte-Beuve, publiées chez Charpentier en 1840. C'est même pour cela qu'on l'a ignoré jusqu'en ces derniers temps à la Bibliothèque, le relieur ayant omis, probablement sur la recommandation expresse de Sainte-Beuve, d'indiquer l'annexe du livre au dos de la couverture. Il paraît même que l'auteur en avait corrigé et annoté six autres exemplaires qu'il avait fait relier comme celui-ci, avec différents ouvrages (2), savoir :

(1) Il porte la cote Ye 4800, 4801 Réserve.

(2) C'est du moins ce que nous apprend une note qui se trouve sur la couverture intérieure du *Livre d'amour*. Cette note est de la main de M. Paul Chéron qui donna cet exemplaire relié à la Bibliothèque Nationale, en 1879.

Un avec ses poésies complètes, édition Charpentier 1840, 1845, in-18.

Un avec *Volupté*, 3e édition, Charpentier 1845.

Un avec *Portraits de Femmes*; Paris, Didier, 1845.

Un avec *Œuvres de Louise Labbé*, publiées par L. Boitel. Lyon et Paris, 1845, in-18 (1).

Un avec les *Lettres de Mlle Aïssé*, éd. Ravenel, Paris, Gerdès, 1846, in-18.

Un avec *Calixte*, par Mme de Charrière, Paris, Labitte, 1845, in-18.

Quoi qu'il en soit, voici les notes extrêmement intéressantes que j'ai relevées sur l'exemplaire du *Livre d'amour* de la Bibl. nat., — livre comprenant 2 folios pour le faux-titre et le titre, 108 pages et une table des matières indiquant XLI pièces de vers et 4 pièces finales précédées de cette mention à la page 103 : « On a pensé que les 4 pièces suivantes, bien qu'elles ne se retrouvassent pas classées parmi celles du recueil, se rapportaient à la même passion dont elles exprimaient le déchirement ou la décroissance. »

Sur la feuille de garde des *Poésies complètes*, au verso, on lit :

Lege atque tace, et fidei tuæ commissum secreto in posterum serva.

Au verso du faux titre, sous le vers du Dante pris comme épigraphe :

Amor ch'a nullo amato amar perdona (2)

Sainte-Beuve a écrit :

Si faut-il une fois brûler d'un feu durable.
LA FONTAINE. *Élégie*, II.

Au verso du titre ainsi libellé : *Livre d'amour*, Paris, 1843, on lit la page suivante de l'écriture fine de Sainte-Beuve :

« Ce sont ici des vers d'amour composés autrefois, en ce temps où l'on avait le bonheur de la jeunesse, des vrais plaisirs et des vrais tourments. On s'est décidé à en assurer l'existence, parce qu'ils ont été faits, de l'aveu des deux êtres intéressés, pour consacrer le souvenir de leur lien. Ils portent avec eux d'ailleurs leur explication plus que suffisante et n'en souffrent pas d'autre ici. Fruit rare et mystérieux de plusieurs années d'étude, de contrainte et de tendresse, ils se ressentent par moments de ce manque de grand air et de soleil, ils ont sans doute des parties difficiles et obscures, mais ils gagnent du moins

(1) Je connais aujourd'hui le bibliophile qui possède cet exemplaire : conforme, comme notes, à celui de la Bibliothèque Nationale.

(2) L'amour qui ne permet point à l'aimé de ne point aimer (traduction de Lamennais).

pour la vérité, la sincérité. Ceux qui tôt ou tard y jetteront les yeux pourront y remarquer un mélange et comme un conflit de deux inspirations que le poète n'a pas fondues sans doute autant qu'il aurait fallu. *L'amour antique, fatal, violent, y passe et revient déjouer par accès l'amour chrétien, mystique, idéal, qui se flattait de régner.* Cette contradiction et ce combat étaient une partie de l'orage même que le poète agitait en son cœur et qu'il s'est borné à tâcher d'exprimer. S'il lui était permis de s'expliquer par ses propres exemples, il dirait que la manière de *Joseph Delorme* revient ici traverser et troubler celle des *Consolations*, qu'il y a mélange, hélas! et obscurcissement. On trouvera peut-être qu'il y a chute. Du moins, encore une fois, la poésie en est sincère, et l'âme a coulé par la blessure. »

Les lignes que j'ai marquées d'un trait confirment ce que nous savions déjà de cet amour mystique à qui Sainte-Beuve dut, selon ses propres expressions, six mois célestes de sa vie. Que si vous me demandez comment il cessa d'être idéal et chrétien, je vous conseillerai de méditer ce passage de *Madame de Pontivy* : « L'âme seule lui suffisait ou du moins lui semblait suffire ; mais quand l'ami lui témoigna sa souffrance, elle ne résista pas, elle donna tout à son désir, non parce qu'elle le partageait, mais parce qu'elle voulait ce qu'elle aimait pleinement heureux. »

Ce n'est pas la première fois que pareille chose arrive, et le mysticisme en amour n'en fait guère d'autres!... Mais continuons à butiner.

Sur la dernière feuille blanche du livre, au verso, je relève les lignes suivantes :

« Il y a de ces choses introuvables d'expression et de charme : la pièce *Amour où donc es-tu* (1), etc., etc., et puis n'*avoir qu'un seul désir* (2) ; puis le récit du portrait (3) ; il y a un vers sur la louange acceptée *pour l'absent* qui est divin ; puis encore celui qui finit ainsi : *il est fête en son cœur* (4) ».

(*Lettre de la D. de R.*)
(*Duchesse de Rauzan*.)

« ..... C'est un amour enlevé, ravi, c'est une beauté invincible. Je ne crois pas que chez les Grecs, chez les Latins, ni chez nous, on ait jamais si bien joint les impressions, les sensations que la beauté cause avec ses airs, ses cheveux, ses façons. Vous pouvez espérer comme André Chénier que là chaque homme pourra retrouver ce qu'il aura une fois senti, connu par la femme et la beauté. Il y a moins de subtilités que je n'attendais.

(*Lettre de Mme H. A.*)
(*Hortense Allart*).

Il manque l'appréciation de Mme d'Arlonville, mais je serais bien étonné si la pudeur de cette charmante femme n'avait été offensée de certains détails aussi indiscrets qu'inutiles... Après avoir lu les poésies de Joseph Delorme qu'elle croyait mort, elle écrivait un jour à Sainte-Beuve :

« Si je l'avais connu, je l'aurais *consolé*. » Mot à double entente que Sainte-Beuve interpréta à sa façon qui n'était pas la bonne, et auquel elle donna sa vraie signification, le jour où elle lui renvoya les lettres originales de George Sand qu'il lui avait communiquées en les accompagnant de cette réflexion : « Si jamais, dans longtemps, ces lettres devaient paraître, je voudrais qu'elles eussent pour épigraphe cette phrase du psaume, belle en latin : *Dieu l'a voulu ainsi pour qu'une ame désordonnée fût à elle-même son supplice.* »

*
* *

Nous avons dit que le *Livre d'amour* se composait de XLV poésies, en comptant les quatre pièces de vers finales qui y furent ajoutées. Feuilletons ensemble ce petit volume et voyons les notes dont Sainte-Beuve l'a en quelque sorte illustré.

IV. — *L'enfance d'Adèle.* — Après les vers :

Ainsi, quand notre espoir, ta tante l'Espagnole,
Qui connut trop l'amour pour l'estimer frivole,
Arrive, t'apportant un message adoré,
Je crois te voir bondir comme un faon altéré,
La presser, l'embrasser, et, si de chambre en chambre,
Elle fuit, tu la suis tremblant de chaque membre,
Comme ce faon suivrait dans les bois de Windsor
Sa mère, implorant d'elle un peu de lait encor,
Ce que j'ai dit, ce que j'ai fait, et mon visage
Et mon accent, s'il a semblé de bon présage,
Tu veux tout.

Sainte-Beuve a piqué cette note :

Ainsi Médée dans le poème des *Argonautes*, livre III, vers 154.

VIII. — Récit : *A Adèle*. — Epigraphe ajoutée à celle du Purgatoire de Dante :

Cantet, amat quod quisque : levant et carmina curas.
CALPURNIUS. *Eclog.* XI.

Après le vers :

Déjà j'avais en vers chanté ton Epoux-roi.

En note :

Ἄναξ, au sens antique.

XV. — A la fin de cette pièce qui commence par ces vers :

Qui suis-je, et qu'ai-je fait pour être aimé de toi,
Pour être tant aimé, pour avoir de ta foi
Des gages si secrets, de si grands témoignages !

(1) Fin de l'*Invocation*.
(2) Pièce II. (1er vers) :
N'avoir qu'un seul désir, n'aimer qu'un être au monde.
(3) Pièce XXVII. (1er vers :
Qu'elle est belle, toujours renaissante et plus belle,
Dans son long peignoir blanc, le matin, en dentelle :
(4) Pièce II. (Dernier vers) :
Pour un hôte invisible il est fête en son cœur.

On lit :

« On pourrait mettre à la pièce précédente cette épigraphe : Je vois que ce n'est pas moi que vous aimez, mais une idée qui vous appartient uniquement et que vous avez rendue digne de vous, et trop peu ressemblante à la chétive créature à qui vous en faites présent. Vous me réduirez enfin à ma juste valeur. J'espère cependant qu'accoutumée à m'aimer et touchée de mes sentiments, vous ne m'en aimerez pas moins ».

Lettre de Mme de Staël à Mme Du Deffand.

XVI. — *A la petite Ad...* — Après les vers :

Toi seule, enfant sacré, me rattaches à Lui :
Par toi, je l'aime encore, et toute ombre de haine
S'efface au souvenir que ta présence amène.
Mon amitié peu franche eut bien droit aux rigueurs,
Et je plains l'offensé, *noble* entre les grands cœurs.

Ce renvoi :

Non, il n'est pas noble cœur : artificieux et fastueux, il est vain au fond ; tous ceux qui l'ont pratiqué de près ont fini par le savoir ; mais j'ai longtemps été dupe. — J'étais dans l'antre du Cyclope et je me croyais dans la grotte d'un demi-dieu.

XVII. — Sonnet (octobre) : *Elle est à Bièvre.* — Épigramme ajoutée de Paul le Silentiaire (*Anthol. Palat.*, V, 255) qui finit par ce distique :

[illegible]
[illegible]

XXI. — *Stances d'Amaury.* — Épigraphe ajoutée :

Quis mundum capiete locus?
SENEQUE : *Hercule sur l'Œta*, act. III.

XXV. — *Non, je ne chante plus.* — Épigraphe ajoutée :

Jouis, jouis désormais,
Heureux docteur, et te tais.
VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.

XXIX. — *Au sommeil.* — Après le vers :

La rosée a des cils où *pointe* le désir.

Ce renvoi :

Pointer pris dans le sens de poindre comme dans cette locution : le verd (la verdure) commence à pointer. Le verbe poindre est impraticable dans la plupart de ses temps.

XXXIII. — Sonnet : *L'Amant antiquaire.* — Dernier tercet :

Mais une veste en cuir, où vite il écrivait,
Sur les bords et partout, sitôt qu'il le trouvait,
Dicton cicéronien, ou projet de canzone.

Variante :

Mais une veste en cuir, où vite il écrivait,
Sur les bords et partout, sitôt qu'il le trouvait,
Beau mot cicéronien, ou beau vers de canzone.

XXXIV. — *De Boussac, un matin, deux manants m'arrivèrent.* — En note :

C'est *Quimper* au lieu de *Boussac* qu'il y avait primitivement dans cette pièce et qu'il y faut restituer.

XLI. et dernière.

Tandis que devant nous la prochaine barrière
Bizarrement dressée en colonnes de pierre.

En note :

La barrière du Trône, qui pouvait alors sembler bizarre parce qu'elle était inachevée.

Enfin, à la suite du sonnet final (p. 107) commençant par ce vers :

Insensé, qu'ai-je fait ?...

et se terminant par celui-ci :

Je voulais la nuance, et j'ai gâté l'ardeur !
[illegible]

On lit ces mots :

C'est à ce moment, et pour s'efforcer de *la* ramener, qu'a été écrite la petite nouvelle qui a pour titre : *Madame de Pontivy*.

Cette dernière note est très importante au point de vue biobibliographique. Non seulement, en effet, elle nous donne la date de ce sonnet, qui est de décembre 1836, mais elle nous donne encore, et du même coup, la date de la rupture d'Adèle avec Sainte-Beuve, *Madame de Pontivy* ayant paru dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1837.

* * *

Cependant, Sainte-Beuve ne pouvait se résigner à laisser ignorée du public la partie la moins secrète du *Livre d'amour*, j'entends celle où l'Amie n'était ni dévoilée, ni nommée en toutes lettres. Il en avait déjà publié deux pièces (*Laissez-moi, tout a fui !...* et *Oh ! que son jeune cœur soit paisible et repose*) sous le titre de *Romances*, à la fin de l'édition de ses *Poésies complètes* parue chez Charpentier en 1840. Quand il en donna l'édition définitive en 2 volumes in-8° qui, de chez Poulet-Malassis passa chez Michel Lévy où elle est encore, il y inséra presque toutes les pièces du *Livre d'amour* qui pouvaient être lues sans trahir le nom de celle qui les avait inspirées, et personne n'y fit attention. C'est pour cela que je n'en reproduis aucune dans cet article ; quant aux autres, si mes lecteurs ont envie de les lire, ils en seront quittes pour aller les chercher dans le *Livre d'amour* ou dans le livre à scandale de Pons [1]. Je croirais commettre une mauvaise action en leur donnant la publicité de cette Revue. Et vraiment, il faut que la duchesse de Rauzan ait eu le cœur solide pour n'avoir pas eu la nausée à cette lecture. Livre de haine, disait Alphonse Karr. Oui, mais si Sainte Beuve le fit en haine de Victor Hugo, — car il faut bien qu'à la fin je le nomme, — il aurait dû penser qu'il allait couvrir à tout jamais de honte celle qui, de son propre aveu, fut pendant huit ans sa meilleure amie. Mais la haine est mauvaise conseillère, et la vanité aussi. Je ne sais même

1 Sur XLV pièces, Sainte-Beuve en a publié XXIV dans ses *Poésies complètes* et Pons a donné dans son livre des fragments de sept ou huit autres.

pas si la vanité n'eut pas dans ce mauvais livre une plus grosse part que la haine.

Toujours est-il que Victor Hugo, à qui l'article d'Alphonse Karr avait mis la *guêpe* à l'oreille, fut tenu toute sa vie en éveil par l'éventualité de cette odieuse publication. Il avait même, en vue de cet événement, écrit ces quelques vers qu'on a trouvés dans ses papiers avec la mention suivante : « Ne publier ceci que si le libelle paraît ; autrement faire grâce à cette vilaine ombre : »

A S.-B.

Que dit-on ? on m'annonce un libelle posthume
De toi ? C'est bien. Ta fange est faite d'amertume ;
Rien de toi ne m'étonne, ô fourbe tortueux.
Je n'ai point oublié ton regard monstrueux,
Le jour où je te mis hors de chez moi, vil drôle,
Et que, sur l'escalier te poussant par l'épaule,
Je te dis : « N'entrez plus, monsieur, dans ma maison ! »
Je vis luire en tes yeux toute ta trahison.
J'aperçus ta fureur dans ta peur, ô coupable,
Et je compris de quoi pouvait être capable
Ta lâcheté changée en haine, le dégoût
Qu'a d'elle même une âme où s'amasse un égout
Et ce que méditait ta laideur dédaignée !
Car on pressent la toile en voyant l'araignée !

D'aucuns diront peut-être que ces vers qui font songer au fer rouge des *Châtiments*, et l'incident d'ordre domestique qu'ils relatent, sont de nature à ratifier ce que Sainte-Beuve a divulgué de ses relations intimes avec Adèle. Moi, je réserve mon sentiment, car la matière est des plus délicates, et, pour le dire tout haut, je voudrais entendre une autre cloche que celle du *Livre d'amour*. Je sais bien qu'il y a les lettres de Victor Hugo à Sainte-Beuve qui sont déjà passablement éloquentes, mais si elles ont le tort grave de faire naître le soupçon, elles n'apportent pas la preuve attendue. Cette preuve matérielle, il n'y a qu'un document qui pourrait la fournir, c'est la correspondance d'Adèle avec Sainte-Beuve : or, elle a été malheureusement détruite. Je dis : malheureusement, parce que je crains que cette destruction ne soit allée à l'encontre du but que se proposèrent ceux qui en prirent la responsabilité.

M Jules Troubat m'écrivait naguère à ce sujet :

« Mon cher confrère et ami,

« Peu de temps avant sa mort, Sainte-Beuve dit à son ami Paul Chéron, de la Bibliothèque Nationale : « Il y a là-haut deux coffrets qui vous seront remis après ma mort ; ils renferment les lettres de Madame X... Vous les conserverez pour défendre ma mémoire au besoin ; je vous les donne, parce que vous possédez une maison de campagne à Sannois, où il n'y a pas de danger d'être bousculé comme à Paris, par les nouveaux percements de boulevards... » — L'événement, continue M. Jules Troubat, voulut que la maison de campagne de Chéron à Sannois (1) fût occupée et dévastée par les Allemands, et que les coffrets en question fussent restés dans son logement de Paris, rue de Chabrol. A la mort de Sainte-Beuve, les scellés furent apposés sur sa maison par des gens qui visaient le testament, mais les coffrets susdits furent distraits de l'apposition des scellés, comme n'intéressant ni l'actif, ni le passif de la succession, et mis en possession de Chéron par M. Benoît-Champy, dans son cabinet du Palais de Justice, qui rendit à ce sujet un réferé... On m'a dit ces temps derniers que les lettres de Madame X... avaient été brûlées par le fils de Chéron qui avait convoqué à cet effet M. M... » (Ici des noms que je ne puis citer.)

(1) Il y est mort en 1881.

*
* *

J'ignore à quelles raisons céda le principal auteur de cet acte regrettable, et, bien que je m'en doute, je ne me permettrai pas de les discuter. Je dirai seulement qu'il y avait peut-être un autre moyen de sauvegarder l'intérêt de la noble mémoire qui était en cause, tout en respectant les dernières volontés de Sainte-Beuve ; si M. Paul Chéron avait pu prévoir cet autodafé, je suis convaincu qu'il aurait donné en mourant la correspondance de Mme X... à la Bibliothèque Nationale, comme il lui avait donné, deux ans auparavant, l'exemplaire du *Livre d'amour* annoté par Sainte-Beuve. C'est, à mon avis, ce que son fils aurait dû faire, s'il avait des scrupules ou si cette correspondance l'embarrassait. Il aurait même pu mettre cette condition à ce legs, que ladite correspondance ne serait ouverte que dans cinquante ou cent ans. A cette époque ce qui nous passionne, nous autres témoins, n'aura plus guère pour nos petits-neveux qu'un intérêt de pure curiosité, et je ne vois que l'histoire littéraire, avec ses yeux tout autour de la tête, qui se préoccupera de savoir si Sainte-Beuve a dit ou non la vérité dans le *Livre d'amour*. A défaut des preuves matérielles, — et qui sait si elles sont toutes détruites ! — elle se rabattra certainement sur les preuves morales. Et j'entends déjà la discussion qui sera soulevée et soutenue entre les amis de Sainte-Beuve et les amis de Victor Hugo.

Ces derniers s'étonneront avec quelque raison, d'ailleurs, que l'héroïne du *Livre d'amour* qui ne cessa d'entretenir jusqu'à sa mort des relations d'amitié avec son auteur, ne lui ait pas réclamé ses lettres, si elles étaient de nature à confirmer les déclarations de Sainte-Beuve.

Et les autres ne manqueront pas de dire que, si on les a jetées au feu, c'est qu'elles étaient compromettantes.

Qui vivra verra !

LÉON SÉCHÉ.

Paris. — Typ. A. DAVY Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*, 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 22 — 5e SÉRIE — TOME I — 28 MAI 1904

L'ÉLITE INTELLECTUELLE ET LA DÉMOCRATIE

OPINIONS

(*Suite.* 1)

La *Revue Bleue* a perdu en M. Tarde un de ses collaborateurs les plus chers et admirés. Elle s'apprêtait, avec ses lecteurs, à fêter le maître qui devait parler, le 18 mai, à la salle de la rue d'Athènes, sur « l'Avenir latin », quand survint cette mort soudaine! On dira ici même, dans quelques jours, quelle fut l'œuvre du sociologue, merveilleusement doué, qui unissait une imagination tumultueuse et une sorte de faculté prophétique à la logique la plus stricte, partant de prémisses dégagées par l'observation critique.

Avec infiniment de bonne grâce, M. Tarde s'était expliqué sur l'activité politique des écrivains et savants : Voici ses appréciations telles qu'elles furent résumées sous ses yeux, mieux encore, sous sa dictée.

« Ce que je pense de la politique de M. Combes? J'observe que répondre est un de ces actes politiques dont la question est de savoir s'ils sont permis aux écrivains : Or je les leur déconseille. La pensée, pour rester pleinement lucide et indépendante, doit, d'après moi, s'abstraire des intérêts présents, si confus et si contradictoires. Un homme de parti serait justement suspect d'apporter quelques préventions dans ses contructions sociologiques. D'ailleurs, a beau critiquer, qui n'est pas responsable! C'est aux politiques, instruits du délai qui leur est imparti pour agir, conscients des conséquences de leur abstention ou de leur effort, se prononcer.

« Sous ces réserves, je ne fais pas difficulté de déclarer que je n'approuve pas les tendances politiques du jour. Si jamais, il y a eu lieu pour notre pays d'ajourner la solution de certains problèmes irritants de politique intérieure, afin de se préoccuper, avant tout, des affaires extérieures, c'est bien aujourd'hui, quand le problème international, si intéressant, embrassant dans sa complexité le monde entier, passionne tous les peuples autour de nous, et que l'occasion s'offre à nous, une occasion peut-être unique, de le résoudre à notre profit, au profit de la grande civilisation latine qui, si l'on n'y prend garde, risque d'être submergée, avec le trésor d'idées générales et de sentiments généreux, de rationalisme esthétique, qu'elle porte en soi, sous le déluge anglo-saxon. A quoi servirait d'avoir unifié et nivelé la France à l'intérieur, si, affaiblie au dehors par l'effet même de cette unification et de ce nivellement précipités, elle perdait son rang économique aussi bien que politique, l'un suivant l'autre? Les discordes intérieures s'apaisent d'elles-mêmes, les questions intérieures se résolvent d'elles mêmes dans une nation qui grandit, s'enrichit, prospère, grâce à des triomphes dans la lutte économique et *linguistique*, par l'extension de son influence, de son idiome, de ses débouchés; elles s'avivent et s'exaspèrent, quoi qu'on fasse, dans une nation qui se resserre et s'appauvrit.

« Mais, si c'est là mon avis personnel, je ne prétends nullement donner l'appréciation du pays. Vous

(1) Voir la *Revue Bleue* du 21 mai 1904.

me demandez quel est du monde littéraire, philosophique ou du monde politique celui qui représente le mieux la pensée de la nation, je crois que cette représentation est purement fictive dans les deux cas. Par le scrutin populaire on peut bien savoir jusqu'à un certain point ce que la masse désire, mais non précisément ce qu'elle pense, ce qu'elle estime bon et possible. Et à défaut de scrutin, on ne voit pas ce qui autoriserait les élites de la nation, d'ailleurs peu d'accord entre elles, à se juger elles-mêmes l'expression de la pensée du pays. Cette pensée, elles ont mieux qu'à l'exprimer, elles ont à la faire. »

— Le penseur n'a-t-il donc dans notre démocratie aucun rôle proprement politique ?

« La question, est double. Il s'agit de savoir, d'une part, si le monde gouvernemental doit s'inspirer des avis qui lui sont donnés par les savants, les écrivains et, d'autre part, si ceux-ci ont pour devoir d'intervenir quotidiennement dans la direction politique.

« Or il suffit d'une courte réflexion pour résoudre la première question par la négative.

« Les penseurs spéculent sur le passé, préparent et entrevoient l'avenir ; ils négligent les considérations d'opportunité, et c'est de celles-ci que doit se soucier le politique. Accoutumé à viser un but précis, le pilote excelle dans le maniement du gouvernail, l'astronome dont le regard reste fixé sur les constellations lointaines y est impropre.

« D'ailleurs, les penseurs ne forment pas à eux seuls l'élite intellectuelle, il faut y joindre les littérateurs, les artistes, et quelle n'est pas la diversité d'idées qu'offrent tous ces chercheurs ! S'il prenait faintaisie à un gouvernement de consulter avant d'agir les corps savants ou les sociétés littéraires, l'Académie française, l'Académie des sciences, l'Académie des sciences morales et politiques, le Collège de France, la Sorbonne, la Société des gens de lettres, etc... l'embarras serait grand le plus souvent de concilier ces inspirations divergentes ou contradictoires.

« Et ces considérations forcent à résoudre négativement la seconde question aussi.

« Il ne se peut que les penseurs et les littérateurs aient le devoir de perdre leur temps à faire de la politique active et actuelle, au lieu d'élaborer des idées qui permettront aux politiques de demain d'orienter leur marche. A chacun sa tâche. Dans la complexité des sociétés modernes, la division du travail s'impose. Un Etat dirigé par des philosophes était concevable dans l'antiquité, il ne l'est plus de nos jours. On ne peut à la fois penser et agir, penser avec indépendance et agir avec résolution, penser en s'éloignant des courants d'opinion, comme le vaisseau des cyclones, et agir en se servant de ces courants, en maniant des forces.

> Il faut se séparer, pour penser, de la foule
> Et s'y confondre pour agir.

disait très bien Lamartine.

« Par là je ne veux pas dire que ni le dramaturge ne doit agiter des questions sociales et actuelles, ni le sociologue s'occuper des problèmes du jour. Mais cette préoccupation des questions vitales du pays ne peut être confondue avec l'exercice même du pouvoir.

« Il n'y a d'exception selon moi à cette règle d'abstention politique que je viens d'imposer à l'homme de pensée, que dans les moments de crise violente où le devoir s'impose à tout citoyen de quitter son atelier et de descendre dans la rue. Mais sommes-nous à l'une de ces heures violemment critiques ? Non, malgré le danger manifeste de l'instant présent ».

TARDE.

*
* *

M. Gabriel Monod est de cette lignée de grands érudits qui, tels Fustel de Coulanges et Gaston Paris, façonnèrent par leur enseignement et l'ascendant de leur caractère les jeunes générations, tandis qu'ils atteignaient par leur œuvre scientifique à une renommée plus lointaine. Avec la plus ferme droiture, il n'hésita pas aux heures critiques à assumer d'inquiétantes responsabilités et indiquer la voie à suivre. Il a du rôle politique de l'écrivain, une conception fort élevée.

« Permettez-moi de répondre par une série de propositions assez brèves aux questions très complexes que vous posez. Chacune d'elles aurait besoin de longs développements et de nombreux correctifs que je n'ai pas le temps de donner ici.

« I. — Il y a beaucoup d'écrivains et de savants qui sont absolument impropres à la vie et à l'action politiques et qui rendent au pays de bien plus grands services en se consacrant exclusivement à leur science ou à leur travail intellectuel. On voit difficilement Pasteur, Flaubert ou Musset écrivant sur la politique ou prenant part à la vie parlementaire.

« II. — Pourtant, dans les temps de crise, des hommes qui sembleraient par leur caractère et leurs tendances intellectuelles peu enclins à se mêler aux affaires publiques peuvent, tout en restant désintéressés de toute ambition politique, se sentir appelés à parler, et leur parole prend alors une importance exceptionnelle. André Chénier a écrit, pendant la

Révolution, non seulement des iambes vengeurs qui flétrissent à jamais les « bourreaux barbouilleurs de lois », mais des pages de prose politique d'une immortelle beauté. En 1870 la parole d'un Renan et d'un Taine en France, celle d'un Mommsen ou d'un Strauss en Allemagne, ont eu un immense retentissement. Enfin dans la crise que la France a traversée de 1897 à 1899, l'intervention d'hommes tels que Duclaux, Anatole France, L. Havet, Bouchor, G. Paris, a eu sur l'opinion la plus grande et la plus heureuse influence. Il a même peut-être été bon qu'on ait vu se passionner et agir dans des sens divers des savants et des écrivains très distingués, pour que l'on se rendît compte de la gravité contradictoire des intérêts généraux engagés dans une question très simple en elle-même.

« III. — Je considère comme très heureux pour un pays que les hommes qui occupent le premier rang dans le domaine intellectuel ne se désintéressent pas des affaires publiques et ne les abandonnent pas aux purs politiciens. On pourrait même penser que les corps politiques devraient être composés d'une part, et en majorité, d'hommes rompus aux affaires pratiques, d'industriels et de commerçants ou d'anciens administrateurs, d'autre part de juristes, de savants, d'historiens, de philosophes. L'Angleterre n'a pas eu à regretter d'avoir remis la direction du gouvernement à un *scholar* et à un théologien comme Gladstone, à un romancier comme Disraëli, à un philosophe comme Balfour. En France même, on ne saurait s'affliger que Guizot, Lamartine ou J. Simon aient joué un rôle politique ; et, pendant la Révolution, quels services n'ont pas rendu les Condorcet, les Fourcroy et les Monge ! Toutefois, ce n'est pas dans les assemblées que les écrivains ou les savants rendent le plus de services. Beaucoup d'entre eux sont impropres à la vie publique et la vie publique, en absorbant leur temps et leurs forces, prive le pays d'œuvres plus nécessaires à sa gloire et à l'éducation nationale que l'élaboration des lois. Mais la littérature et la science d'un pays perdraient une grande partie de leur sève si ceux qui s'en occupent se désintéressaient de la politique et la politique perdrait un élément essentiel de vie, un ferment nécessaire. Michelet n'a jamais voulu être député, mais il a plus agi sur le pays au point de vue politique par ses livres qu'il ne l'aurait fait par sa participation aux discussions parlementaires. Victor Hugo a exercé une plus grande action politique par ses *Châtiments* que par ses discours à l'Assemblée législative. L'idéal serait que la politique fût pénétrée par l'esprit scientifique des savants, par les grandes pensées des penseurs, et que les savants et les écrivains sussent associer toujours à la recherche de la vérité et du beau le sentiment d'une communion intime avec les intérêts actuels de l'humanité et de la patrie. Mais cet idéal ne peut être réalisé que d'une manière bien limitée et bien imparfaite.

« IV. — Enfin aujourd'hui l'évolution démocratique des sociétés fait un devoir à ceux des savants et des écrivains qui en sont capables de se mêler aux œuvres d'éducation populaire et d'exercer à ce titre une action politique, ou plutôt morale.

« V. — Personne ne peut dire si les intellectuels doivent appuyer ou combattre la politique du bloc républicain. Ils l'appuieront ou la combattront suivant la conception qu'ils se font de la vérité philosophique, des droits de l'Etat, de la nature de l'évolution sociale. Il est bon que, des deux côtés, des intellectuels se mêlent à la lutte pour en ennoblir le caractère et en faire, non un conflit de passions, mais un conflit d'idées. Il serait surtout désirable que des intellectuels pussent juger la lutte en se mettant au-dessus des partis en présence et en se plaçant au point de vue de la philosophie et de l'histoire. Mais cela est très difficile, et nous attendrons longtemps sans doute le moment où de riches capitalistes donneront à des savants et à des écrivains passionnés pour la vérité seule les millions nécessaires pour fonder un journal qui étudiera toutes les questions en elles-mêmes sans chercher à servir aucun intérêt particulier, ni personnel, ni politique, ni financier ».

GABRIEL MONOD.

*
* *

De M. Albert Guinon, l'auteur récemment applaudi de l'âpre satire *Décadence*, ces vigoureux aperçus :

« Je m'attacherai seulement, si vous le voulez bien, au rôle de l'écrivain — qui a toutes les raisons de m'intéresser davantage — et je laisserai les savants se prononcer eux-mêmes sur ce qu'ils considèrent, ou non, comme devant être leur office en pareille matière.

« Je crois que, comme tout citoyen, l'écrivain a le droit — plutôt que le devoir — de chercher à exercer une action sur la politique de son pays. Mais il est clair que, par suite de sa qualité d'écrivain, l'usage de ce droit peut prêter, de sa part, à des manifestations particulières et prendre, en certains cas, une importance tout à fait spéciale. C'est cela que je voudrais essayer de définir et de préciser, en vous donnant, sur ce point, mon opinion personnelle, puisque vous avez bien voulu me la demander.

« De nos jours, les gens de lettres, loin de former, comme jadis, une catégorie à part, se mêlent étroitement aux autres classes de la société, quelles qu'elles soient. C'est ainsi qu'actuellement un

homme de lettres est presque toujours un homme du monde. (Dieu merci, la réciproque n'est pas encore vraie !)... Il n'est donc pas étonnant que les traditionnelles tours d'ivoire des penseurs et des artistes aient subi de sérieuses réparations locatives : entre autres, leurs habitants y ont fait percer des fenêtres, par où ils respirent le grand air, et des portes, toujours entrebâillées, par où ils ne dédaignent pas de descendre dans la rue... (Beaucoup d'entre eux y ajoutent même une boutique...)

« Or, étant mêlés de plus en plus à la vie sociale, il s'ensuit que les écrivains peuvent et doivent être de plus en plus tentés d'exercer une influence personnelle sur la politique de leur pays. C'est là une conséquence fatale — et j'ajoute : une conséquence heureuse. Il s'ensuit également qu'ils sont amenés à exercer cette influence non-seulement par leur vote, mais aussi par le moyen d'action qui leur est propre, c'est-à-dire par la plume.

« Mais doivent-ils, dans ce but, se livrer à « la propagande de presse », faire des « conférences », ou s'adonner à des « œuvres d'éducation populaire » ? Doivent-ils « entrer au parlement » ou « participer au pouvoir » ?

« Ma réponse personnelle sur ce point sera nette. C'est : non, cent fois non !

« Le seul moyen naturel et enviable, pour un écrivain, d'exercer une influence politique ou sociale, c'est de l'exercer *par ses ouvrages, littéraires ou dramatiques*. Un roman, un drame, une comédie peuvent, par leur sujet même, par les développements ou les personnages qu'ils comportent, avoir une action sociale ou politique considérable. Mais ces ouvrages n'en demeurent pas moins des œuvres d'art, et leurs auteurs restent des artistes. Car c'est, avant tout, par la précision et l'originalité du style, par la force et l'esprit du dialogue, bref par les qualités de *forme* qu'on est un artiste de la plume. Or, tant qu'il exerce son influence par ses ouvrages mêmes, l'écrivain demeure sur son terrain ; il exprime librement ses idées dans le langage de son choix ; enfin il est le maître de sa *forme*.

« Mais qu'il se garde bien de glisser dans la « propagande de presse », les « conférences », « l'éducation populaire » ou dans « le parlement » et « le pouvoir » !... Ce n'est un mystère pour personne que les orateurs et les publicistes politiques — à de rares exceptions près — parlent et écrivent une langue d'où l'art semble s'être à tout jamais retiré sans esprit de retour... En dehors même de leurs clichés d'idées (car nous autres, écrivains, nous avons aussi nos clichés d'idées, et cela est inévitable, puisque les idées sont le fonds commun où chacun puise), les hommes politiques ne s'expriment guère que par clichés de forme... Or, le principal effort et le principal mérite de l'écrivain n'est-il pas de fuir le cliché d'expression?... Transporté dans ces milieux sans art, l'artiste — s'il parvient à y demeurer tel — sera donc à la fois déplacé et incompris, puisqu'il n'en parlera pas le banal et épais verbiage. Ou bien, gâté par le contact, envahi par la contagion, il finira hélas ! par prendre « le ton de la maison », par adopter le jargon de l'endroit, et — qu'il s'agisse d'un club d'éducation plébéienne ou de la Chambre des députés, — il se mettra peu à peu à en parler l'uniforme vocabulaire. Alors il aura vite perdu ce qui fait à la fois la parure et l'âme particulière de l'écrivain, ce dont il demeurait le souverain maître, tant qu'il se contentait d'exprimer sa pensée dans ses seuls ouvrages : c'est-à-dire la *forme*.

« Donc, pour me résumer, je pense que l'écrivain doit exercer son action politique et sociale *uniquement par ses œuvres littéraires ou dramatiques*.

« Je pense qu'il doit s'interdire « la propagande de presse », « les conférences », « l'éducation populaire », l'entrée au « Parlement », et s'en garder comme du feu.

« Quant à votre dernière question : « Les écrivains doivent-ils combattre ou approuver la politique suivie depuis quatre ans par le bloc ministériel ? » j'ai bien envie de n'y pas répondre... Si j'y réponds, en effet, ne vais-je pas me livrer à « la propagande de presse » et commettre ainsi une des fautes que, selon moi, les artistes doivent précisément éviter?...

« Cependant, comme je ne veux pas avoir l'air d'esquiver la responsabilité d'une opinion sur ce point, je vous dirai que, pour ma part — (et en dehors de toute opinion politique, car, à mes yeux, les opinions politiques se valent à peu près toutes), — je fais au « bloc » ce reproche capital d'être anti-individualiste. C'est vous dire, n'est-ce pas ? que je suis un individualiste fervent et convaincu.

« C'est sur cette petite profession de foi qu'il me plaît de finir. »

ALBERT GUINON.

*
* *

Romancier, poète, M. Oscar Levertin enleva, vers 1890, la jeune littérature scandinave au naturalisme souverain de Strindberg et la guida vers l'analyse psychologique et la poésie lyrique. Ses *Légendes et Chansons*, ses évocations, d'un romantisme souvent abstrait et douloureux, obtinrent une immédiate célébrité.

Erudit, ayant le goût des lettres et de l'art français du XVIII[e] siècle, M. Levertin professe actuellement la littérature à l'Ecole supérieure de Stockholm ; il exerce avec éclat la critique littéraire dans le pre-

mier journal de la capitale. C'est assurément l'une des intelligences les plus fines et les plus séduisantes que la Suède ait produites depuis longtemps.

M. Levertin a bien voulu nous adresser la page originale que voici :

« Il n'est pas toujours tentant d'apporter son témoignage aux interrogatoires des modernes enquêteurs, mais aux questions que présente aujourd'hui la *Revue Bleue* on répond volontiers, car on se les est souvent posé à soi-même. Elles abordent un dilemne qui, de nos jours, surgit et doit surgir de plus en plus familier et pressant dans la vie du savant et de l'écrivain. La distance qui sépare la réalité des conceptions idéales du penseur demeure incommensurable; cependant la possibilité de faire au moins quelque chose pour la réduire s'est notablement accrue grâce au développement de la civilisation au siècle dernier. Le temps n'est plus où, devant la violence et l'injustice des spectacles de l'activité pratique et sociale, le penseur demeurait seul avec son rêve, et certes devait s'avouer à lui-même, *tua res agitur*, mais, dans l'impuissance de son isolement, devait aussi se résigner à n'inscrire ses vœux que sur la toile de Pénélope des fictions et des théories aussitôt rompue que tissée. Dès la Renaissance, les Humanistes, et plus encore, au XVIII[e] siècle, les partisans des lumières connurent la puissance qui naît de la coopération de tendances identiques ralliées à un mot d'ordre; on ne peut cependant les comparer qu'à des chevaliers d'un ordre spirituel, dispersés de par le monde et luttant chacun pour soi, sans rapports entre eux.

« Au XIX[e] siècle les intellectuels se sont organisés, ont créé une opinion, constitué un parti qui, en dépit des différences, se retrouve identique dans tous les pays; et la question de savoir s'ils désirent s'engager dans les luttes politiques et sociales est déjà pratiquement résolue. Ils doivent prendre part à ces luttes parce qu'ils représentent désormais l'un des facteurs les plus importants dans le jeu des forces sociales. La vie pratique et la vie intellectuelle se rapprochent suivant des courbes de plus en plus voisines Il n'est pour ainsi dire plus de recherche scientifique ou philosophique qui se confine dans le laboratoire ou le cabinet de travail. Toute idée entre instantanément en contact immédiat avec le milieu social. On en vient ainsi à considérer la participation directe des hommes de pensée à la vie politique comme une conséquence nécessaire.

« Je suis donc convaincu que les écrivains et les savants doivent prendre une part de plus en plus active au mouvement politique contemporain, et de plus en plus doivent mettre au service des tendances politiques et sociales le pouvoir croissant de la parole parlée ou écrite. Que cette activité puisse contrarier de façon appréciable leur vocation, cela me paraît difficilement admissible. La loi de Milne-Edwards sur la division du travail physiologique régit aussi, à le bien prendre, le travail intellectuel, et son action protège contre les déperditions de force ceux que la nature et leur propre développement ont préparé à être les agents spécialisés de la science et de l'art. Le nombre des travailleurs intellectuels est assez grand pour permettre une sélection, et même, dans la vie des créateurs privilégiés de l'esprit, la production véritable est périodique, présente des époques de grande fécondité, mois, années, décades, mais toujours avec des intervalles d'aridité complète ou de faible entraînement; il semble que, pendant ces intervalles, les grands élus eux-mêmes — un Hugo, un Virchow, un Bjornson — peuvent apporter dans les luttes quotidiennes d'éclatants exemples, et qu'ils peuvent élever la voix d'autant plus volontiers que la vie politique et sociale tout imprégnée d'humanité doit constituer aussi une source de force vivante. »

Oscar Levertin.

*
* *

Au plus fort de la crise de 1897-1898, sollicité d'émettre son avis sur le procès en cours, M. Duclaux, disciple et successeur de Pasteur, le fit avec conscience et vaillance, sans passion aucune. « C'est à se demander, disait-il en constatant les égarements des partis, si l'Etat ne perd pas son argent dans ses établissements d'instruction, car l'esprit public est bien peu scientifique ».

Répandre le goût de l'observation, de la critique, de la méthode, tel lui paraissait être précisément le devoir civique du savant. Lui-même prétendit l'exercer en patronnant la création d'universités populaires, et en leur acquérant par son exemple maintes collaborations scientifiques. Il entendait ainsi, d'ailleurs, gagner les esprits à une action inflexiblement démocratique et laïque. Bref, il souhaitait que les ingérences du savant dans la vie publique, dans la gestion même des affaires d'Etat, se multipliassent.

Il eût voulu exposer ici même les raisons et les modalités de cette intervention. La cruelle maladie, qui l'enleva si déplorablement les jours derniers à la science française, l'en détourna, étant donné surtout ce caractère de réflexion et de rigueur qu'il exigeait de toute indication offerte à l'opinion. Voici cependant la lettre, la dernière sans doute, qu'il écrivit à ce propos :

« Je suis touché de vos insistances, mais je ne

puis vraiment répondre à la question que vous posez. Théoriquement, a le droit d'écrire qui veut. Pratiquement, si ceux qui croient avoir quelque chose à dire ne le font pas, c'est d'abord que cela ferait beaucoup de copie, c'est ensuite parce que le public a conservé le droit de siffler. Et croyez qu'il est bon qu'il en soit ainsi et que nous nous montrions un peu plus difficiles pour ceux qui viennent nous parler sans que nous les ayons interrogés. Cela fait réfléchir.

« Vous citez deux exemples que j'accepte. Personne ne peut trouver mauvais que M. Gaston Boissier, ancien professeur, dans une réunion de professeurs, dise son opinion sur l'Ecole normale. Je doute qu'on trouve la même unanimité à propos de ce qu'a dit M. Thureau-Dangin dans la dernière réunion mondaine de l'Académie française. C'est qu'on n'est pas bien sûr que les choses iraient mieux si elles étaient conduites par des mandarins à boutons de cristal ; et puis il y avait un peu, dans son discours, une faute de goût analogue à celle d'un maître de maison qui, ayant réuni dans son salon des personnes sur lesquelles il ne sait rien, y lancerait une phrase qui peut les blesser.

« Tel le Père Didon appelant la guerre civile dans une réunion de distribution de prix. Ou encore cet autre Père, Jésuite celui-ci, parlant de la chaire de Notre-Dame à un public courtois apportant son hommage aux victimes de la Charité.

« Où en serions-nous si des faits pareils se renouvelaient souvent ? Il faut donc que le public conserve son droit de siffler. C'est parce que je pense à lui que je termine en vous envoyant, etc. »

ÉMILE DUCLAUX.

Pareils scrupules, chez ce grand savant étaient excessifs, mais d'autant plus méritoires ; ils soulignent ses préoccupations de précision et de justesse devant le peuple.

*
* *

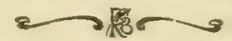
M. Paul Hervieu, dont on analysait ici même, il y a quelques mois, l'œuvre puissante, s'exprime, sur la question, en ces lignes assez captieuses :

« 1° Le *droit*, pour les écrivains et savants de communiquer les lumières politiques qu'ils jugent avoir, se transformerait peut être en *devoir*, à mes yeux, le jour où ils seront tombés d'accord entre eux sur ce qui est le vrai, l'équitable, le bon, l'utile et le pratique en fait de gouvernement. Quant à savoir si la vocation littéraire est favorisée chez eux par leur intervention dans la politique, cela ne revient il pas à décider si l'on fait mieux deux choses à la fois qu'une seule ? A cet égard, la sagesse des nations se prononce et se répète avec plus d'autorité que je ne prétends m'en attribuer ;

« 2° Du moment que la loi n'interdit pas les droits politiques aux savants et aux écrivains, je trouve naturel qu'ils en fassent l'usage qui peut leur agréer. Et, dans les divers moyens de propagande ou au Parlement, je ne saurais les tenir pour plus détournés de leurs affaires ou de leur rôle que les médecins, les ecclésiastiques, les avocats, les manufacturiers, etc. ;

« 3° Pour ce qui serait d'édicter la politique que les écrivains et savants *doivent* combattre ou appuyer, je ne connais à personne le devoir d'avoir telle conviction qu'il n'a pas, ni de ne pas avoir telle conviction qu'il a. »

PAUL HERVIEU.



LA BELGIQUE CONTEMPORAINE

Suite et fin (1).

L'ÉVOLUTION POLITIQUE

Quand les nations, comme les individus, touchent à leur décadence, elles adoptent toujours, et en dépit de tout, les lois et la politique qui leur sont le plus funeste : *quos vult perdere Jupiter dementat*; quand elles sont dans la phase ascendante de leur vie, un merveilleux instinct les avertit de tout ce qui peut être utile à leur développement. En Belgique, depuis 1830, les forces profondes et bienfaisantes ont tourné au profit de la nation des vicissitudes politiques qui eussent dû, semble-t-il, contrarier son effort. Les deux grands partis, le libéral et le catholique, depuis les ministères mixtes du début, n'ont jamais pu réaliser leurs programmes que dans la mesure où ceux-ci étaient compatibles avec la prospérité matérielle du pays.

Tout se tient dans le monde économique, et parmi les États centralisés de l'Europe industrielle et financière où nous vivons. Un pays ne peut subsister et prospérer que s'il a constitué fortement son unité. Si l'excessive centralisation politique de la France est un péril, la dispersion des forces nationales est un dangereux anachronisme. Or, comme on l'a vu, aucun territoire occidental n'était plus fragmenté que la Belgique : l'esprit de clocher gouvernait exclusivement les populations. Ce fut l'œuvre du parti libéral, c'est-à-dire — car il faut toujours préciser la terminologie politique, qui change de pays à pays — du parti jacobin, autoritaire, étatiste et anticlérical de travailler à le détruire, ou du moins à l'atténuer.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 21 mai 1904.

Jusqu'en 1884, le libéralisme fut dominant, avec des intervalles de ministères catholiques, amenés au pouvoir par des circonstances exceptionnelles, et qui n'eurent jamais le temps de détruire l'œuvre commencée. Pendant cette longue période, les catholiques ne purent se maintenir au pouvoir malgré l'influence du clergé restée considérable sur la plus grande partie de la nation, parce qu'ils n'avaient pas su s'adapter aux nécessités des temps. Ils étaient restés nettement ultramontains, s'attachant à la lettre même du Syllabus, et condamnant dogmatiquement les libertés constitutionnelles indispensables à la prospérité d'un État moderne. Or, après sa défaite de 1878, une évolution décisive a commencé au sein de ce parti : aux vieux autoritaires de l'école de Joseph de Maistre, se sont substitués des hommes qui avaient compris que pour défendre le passé, il faut se plier à certaines nécessités du présent et qui, par une révolution qui n'alla point sans lutte, transformèrent le vieux parti catholique romain en un parti constitutionnel. Ce sont ces hommes nouveaux qui triomphèrent en 1884.

Mais une évolution politique commencée ne s'arrête point. Pour ces conservateurs modernistes, la préoccupation religieuse restait dominante. Pour ceux qui dirigent actuellement le pays, la foi n'est plus guère qu'un moyen de gouvernement, une barrière contre le socialisme envahisseur. C'est là du reste ce qui fait la véritable raison de leur actuelle puissance. Jusqu'en 1894, le pouvoir politique en Belgique avait oscillé entre la bourgeoisie libérale et la bourgeoisie catholique, le cens électoral de 42 fr. 32 d'impositions directes ayant maintenu l'exclusive domination de la classe possédante. Mais à ce moment, la grande poussée démocratique générale dans toute l'Europe, favorisée du reste en Belgique par les progrès mêmes de l'industrie, nécessita une réforme électorale (1), qui ouvrit le Parlement à une représentation socialiste considérable. Ce parti, qui se dénomme en Belgique : « parti ouvrier », était de formation récente.

La crise industrielle de 1885-1886, les grèves qu'elle avait provoquées et leur sanglante répression, avaient merveilleusement préparé le terrain des revendications sociales, fleurs vénéneuses des civilisations industrielles. Aussi suffit-il de quelques années pour que les masses ouvrières des centres manufacturiers fussent acquises tout entières à l'idéal collectiviste. Quelques chefs, pleins d'intelligence et d'énergie, parmi lesquels il convient de citer Jean Volders, fondateur du parti ouvrier; Anseele, fondateur du « Vooruit » de Gand, et César de Paepe, surent les grouper, politiquement en un parti très discipliné, économiquement en de puissantes coopératives. Aussi, quand la réforme électorale fit, brusquement, de ce parti révolutionnaire un parti parlementaire, il put envoyer à la Chambre une opposition d'autant plus redoutable qu'elle n'avait rien à perdre et tout à conquérir, qu'elle possédait un idéal nettement déterminé, qu'elle était animée de la naïve confiance en soi, de l'idéalisme intransigeant des partis neufs que n'ont pas encore souillés les nécessités électorales et dont le métier parlementaire n'a pas encore aveuli le personnel. Cette invasion fit une sensation énorme. Grands et petits bourgeois se crurent à la veille du partage des biens; ils virent se dresser devant eux le spectre redoutable de la Commune et, se serrant autour du gouvernement, abandonnèrent en masse le parti libéral qu'ils jugeaient incapable de les défendre. Selon l'expression pittoresque d'un leader ouvrier, la coalition des coffres-forts en délire s'opposait à la coalition des porte-monnaies vides, réaction violente et irréfléchie qui provoqua mainte bataille parlementaire et maint tumulte émeutier. Cependant, les dirigeants du parti au pouvoir, avec un sens très net des réalités, avaient compris que le meilleur moyen de lutter contre le socialisme, c'est encore de lui faire concurrence sur son propre terrain. Profitant du mouvement démocratique sincère qui agitait alors certains jeunes catholiques, il entra résolument dans la voie des « œuvres sociales » c'est-à-dire que, par une série de mesures législatives et privées, il tenta d'écarter les ouvriers du socialisme en apportant certains adoucissements à leur sort, en faisant droit à quelques-uns de leurs griefs. C'est à ce programme que se rattachent les organisations de maisons ouvrières, patronnées par les grands industriels catholiques, ainsi que les lois protectrices du travail. Ces mesures parurent d'abord atténuer l'essor du parti ouvrier. Mais ce n'est assurément là qu'une illusion. Le socialisme est resté stationnaire, tout simplement parce qu'il avait groupé déjà toutes les forces qu'il pouvait grouper, parce qu'il avait atteint les limites extrêmes des territoires où sa propagande pouvait pénétrer. Le succès apparent de la campagne antisocialiste poursuivie par le gouvernement n'en a pas moins un temps renforcé son crédit auprès de la bourgeoisie; il se faisait, d'autre part, un mérite de la prospérité matérielle que les efforts antérieurs du libéralisme avaient seuls permise. Mais un parti se fatigue par l'usage même du pouvoir et le ministère qui subsiste depuis 1884, avec de simples remaniements de personnes, aurait succombé s'il n'avait eu l'adresse d'assurer, par le système électoral qu'il avait accordé, la prédominance des campagnes, soumises directement à l'action des curés et des hobe-

(1) Le suffrage universel, mitigé par le « système plural », c'est-à-dire par l'adjonction de la voix supplémentaire aux propriétaires, aux pères de famille et aux diplômés.

reaux, sur les grandes villes indépendantes. D'autre part, la représentation proportionnelle que le ministère accepta avec une apparente générosité, puisque cette réforme accordait aux minorités une représentation légitime, et permettait la rentrée au Parlement des libéraux évincés en 1894, le mettait à l'abri de toute surprise électorale. Ce système, dont le but précis, avoué, est du reste d'assurer au parlementarisme la stabilité, rend très difficile le renversement d'une majorité. Il faut pour cela un déplacement de voix si considérable, qu'un mouvement d'opinion très nettement caractérisé peut seul l'opérer. Néanmoins les abus de pouvoir, l'indifférence du gouvernement pour les besoins intellectuels du pays, l'impossibilité où il est de réaliser la réforme militaire qui est dans le vœu général, aurait sans doute amené la chute du ministère catholique sans les divisions de ses adversaires. Ni les libéraux, ni les socialistes ne sont assez forts pour s'imposer seuls. Un ministère de concentration libéro-socialiste, une combinaison analogue à celle qu'imagina M. Waldeck-Rousseau, et qui n'était possible en France qu'à un moment de crise, ne serait point viable en Belgique dans l'état actuel des esprits, une fraction importante du libéralisme, plus bourgeoise qu'anticléricale, ne voulant, à aucun prix, d'une alliance avec un parti qui n'a pas encore assez répudié à son gré ses origines révolutionnaires. Reste l'hypothèse d'un gouvernement sans majorité, dont M. Hermann Dumont, un des proportionnalistes libéraux les plus savants et les plus convaincus, s'est déclaré partisan. Le ministère actuel une fois renversé, on constituerait un gouvernement de concentration avec programme restreint, qui résoudrait les questions d'intérêt immédiat et national au moyen de la coalition temporaire des groupes parlementaires qui les acceptent. Exemple : les libéraux et les socialistes, d'accord sur la nécessité de la réforme militaire, l'accompliraient ensemble, quitte à se séparer aussitôt la loi promulguée; les ministres ne seraient bientôt plus que les représentants parlementaires de leur administration, laquelle serait dirigée en réalité par les hauts fonctionnaires, évidemment plus compétents que des hommes politiques plus ou moins habiles ou éloquents, mais ignorants des questions spéciales qui ressortissent à leur département. Cette solution est dans les probabilités de l'avenir, car elle donne la formule la plus complète de la politique exclusivement réaliste et positive qui est dans les vœux secrets, dans les désirs instinctifs de toute société marchande, dans les nécessités inéluctables d'un âge économique. Au reste, et c'est ce que j'ai voulu montrer par ce raccourci de la situation des partis en Belgique, la politique de ce pays est de plus en plus exclusivement une politique d'intérêts et d'intérêts immédiats et matériels. L'Angleterre exceptée, ce pays a, sous ce rapport, une avance sérieuse sur les autres États européens qui suivent une évolution analogue. mais qui ont un passé aristocratique et guerrier. Sous la phraséologie décorative des programmes — les mots vivent toujours plus longtemps que les choses — chaque parti représente une classe économique, et ne représente guère que cela. Les radicaux ou « progressistes » seuls poursuivent des buts intellectuels, et c'est ce qui fait leur faiblesse électorale. — Le libéralisme représente la grande industrie, et si les origines jacobines de son programme lui font souhaiter l'intervention directe et exclusive de l'État en matière d'instruction publique, son intérêt lui fait repousser de toute son énergie l'interventionnisme, en matière sociale ; le parti catholique représente avant tout les intérêts des propriétaires ruraux, des hobereaux de la Flandre et de la Wallonie agricole; comme tel, il est protectionniste, et assez disposé à l'interventionnisme dans lequel il voit un moyen d'arrêter les progrès socialistes; enfin, il n'est pas jusqu'au parti ouvrier lui-même qui ne sacrifie de plus en plus aux soucis économiques ce que son programme et sa psychologie comportent d'idéalisme. En 1902, conduits un peu malgré eux à l'émeute par la volonté irréfléchie de leur clientèle autant que par la logique de leur violence parlementaire, les dirigeants socialistes ont expérimenté l'inutilité des moyens révolutionnaires contre un gouvernement qui, pour se défendre, ne recule pas devant les coups de fusil. Depuis ce moment, ils se retranchent de plus en plus nettement dans l'action politique et dans l'organisation économique. Ils sentent que leur grande force est dans ces associations coopératives qui attachent l'ouvrier à l'idéal nouveau par la question du pain quotidien.

Cette évolution se remarque, dans la psychologie de leurs principaux chef; j'ai déjà dit le sens pratique, le puissant réalisme des premiers organisateurs du parti. Les nouveaux venus ont perfectionné ces qualités.

Il n'y a, assurément, rien de mystique dans la foi socialiste de M. Anseele. Qu'il dénonce au Parlement les abus de l'industrie, qu'il désigne nominativement les patrons « exploiteurs » gantois, « la bande Cartouche et compagnie » sa violence oratoire toujours calculée n'est que le décor d'une grande modération politique. L'organisateur de coopératives, chef d'industrie lui-même en somme, n'a pas tardé à se substituer en cette âme au démolisseur, au révolutionnaire; de même, M. Louis Bertrand, ancien ouvrier, qui s'est fait tout seul une compétence administrative et financière reconnue aujourd'hui par tous ses adversaires. Mais l'homme le plus re

présentatif de son parti est incontestablement M. Vandervelde. Par ses origines, son éducation, son tempérament, il n'appartient nullement à la classe ouvrière. Fils d'un bourgeois libéral, il se rattacherait, par sa formation intellectuelle au radicalisme, si la logique de ses études jointe à l'austérité protestante de son caractère ne l'avait conduit dans les rangs du socialisme aboutissant nécessaire, à son avis, de toute conviction démocratique. Une telle psychologie et la nécessité même de faire oublier à son parti la tare de ses origines, conduirait naturellement un tel homme, — que personne d'ailleurs parmi ses adversaires les plus acharnés, n'a même pu soupçonner d'ambition basse — vers les solutions idéalistes d'une politique sectaire; mais l'intelligence nette des situations, la notion précise des lois sociologiques au milieu desquelles évolue le monde moderne, l'ont amené à accepter la prédominance des intérêts matériels et immédiats sur les rêves de justice humanitaire et d'harmonie sociale absolue auxquels instinctivement il aurait tout sacrifié. Il arrive par le raisonnement aux conclusions où l'instinct a entraîné ses amis.

Sous la direction de tels hommes, malgré les murmures de certaines fractions jeunes du parti, le socialisme belge devait forcément atténuer ses tendances violentes et haineuses. « Tout contribue à favoriser l'évolution pacifique du P. O., dit M. Wilmotte (1) depuis le sentiment de sa force qui l'empêche d'être plus longtemps une faction et l'achemine à de plus hautes destinées, jusqu'à ses propres institutions qui sont, les coopératives surtout, les instruments solides de cette force lentement acquise. Une coopérative est l'œuvre de chaque jour, et les congrès, les meetings, les toasts, les injures proférées contre la classe possédante, ressemblent à des soupapes de sûreté par où s'exhalent les gaz méphitiques empoisonnant encore l'atmosphère des maisons du Peuple. »

Cette évolution du parti socialiste n'est-elle pas symptomatique? Ne montre-t-elle pas quels liens profonds sont en train de se nouer entre les divers éléments du peuple belge, pour en faire une puissante nation économique, pour créer dans cette terre heureusement placée une de ces civilisations industrielles et mercantiles qui peuvent, malgré l'exiguïté des territoires, jouer dans le monde un grand rôle?

Le Roi

Par un hasard qu'on peut véritablement appeler providentiel, la Belgique, à ce moment de son histoire, a trouvé dans son souverain un homme merveilleusement représentatif de la société où elle tend.

(1) *La Belgique morale et politique*, Weissenbruch, Bruxelles.

Si Léopold II, ayant amusé la badauderie parisienne par quelques aventures et quelques potins de coulisses, ayant inquiété l'intérêt anglais par le succès de ses entreprises coloniales, est devenu l'un des rois les plus notoires de l'Europe contemporaine, cette célébrité même a empêché qu'on lui rendit justice, ou du moins que l'on connût sa personnalité véritable. Il n'est ni l'insouciant boulevardier que l'on a décrit d'abord, ni le croquemitaine dont certains de ses rivaux financiers ont pu répandre la légende, grâce à la dureté de cœur qu'il montra dans ses querelles avec ses filles. A la vérité, on ne lui trouverait aucune des qualités élégantes et généreuses dont les vieux peuples monarchiques veulent orner leurs rois, en qui ils mettent toujours une incarnation de leur idéal. Nul n'est moins chevaleresque que Léopold II; son attitude en différentes circonstances nous a appris qu'il était incapable de pratiquer la bravoure inutile; ses démêlés de famille montrent qu'il ne connaît pas la grâce du pardon; sa conception des affaires indique qu'il n'a point ce sens raffiné de l'honneur qui est l'élégance des morales militaires, ou du moins, qu'avec son intelligence des nécessités contemporaine, il a su le rayer de son cœur. Mais c'est peut être parce qu'il manque de toutes ces qualités périmées qu'il est un grand souverain moderne. Ses projets et ses entreprises ont une grandeur vraiment royale. Mais elles sont d'un roi marchand. Et, en effet, à le suivre dans les manifestations multiples de sa personnalité complexe, on voit qu'il réalise avec une rare perfection le type complet de l'homme d'argent, de l'homme économique moderne. Son hérédité même l'y avait merveilleusement préparé : descendant de la vieille race autoritaire et féodale des Cobourg, apparenté aux Hanovre d'Angleterre, il avait passé sa jeunesse à Londres au moment même où la prodigieuse fortune de Nathan Rothschild et de Samuel Loyd annonçait le triomphe des banquiers. La prospérité financière au milieu de laquelle il avait vécu lui avait donné l'admiration exclusive de l'individualisme britannique; par sa mère, d'autre part, Léopold II a hérité du bon sens bourgeois des d'Orléans, cette variété boutiquière des Bourbons : « Dès la première jeunesse grave et studieuse de Léopold II, dit fort justement M. Wilmotte, il y avait donc place dans cette conscience de roi pour les contradictions forcées d'un esprit autoritaire maître de son vouloir, et d'une âme bien moderne ouverte aux acceptations opportunistes des fils de la Révolution. » Mais ce qu'il y avait surtout, c'est la notion très nette et très précise que la puissance aujourd'hui, et toute la puissance, appartient à

celui qui possède l'or. Une telle formation psychologique est merveilleusement propre à donner un chef à une oligarchie marchande. Et, de fait, Léopold II a toutes les vertus pratiques d'un grand doge vénitien : la sécheresse de cœur, le sens de l'immédiat et du réel, la clarté d'esprit, l'indomptable volonté, la puissance de travail, un scepticisme moral absolu et le plus complet mépris des hommes. Aussi l'Etat qu'il a créé dans les forêts africaines, étrange organisme politique, véritable nouveauté dans le droit public : une monarchie absolue limitée par les traités internationaux, réalise-t-il le type le plus parfait de l'Etat marchand, exploitation non pas irréfléchie comme celle que les Espagnols firent subir au Nouveau-Monde, mais scientifique et raisonnée d'un territoire immense et vierge.

Dans la mise en valeur de l'État du Congo, Léopold II, en bon marchand, s'est certes taillé la part du lion; mais plutôt par sagesse que par générosité, il a su y associer son pays dont il avait, du reste, non sans peine, obtenu l'appui. D'autre part, s'il est vrai que les industriels belges devaient, par la force même des choses, chercher des débouchés pour leurs produits en se mêlant aux grandes affaires internationales, il est incontestable que l'esprit d'initiative, et l'habile diplomatie du roi a singulièrement hâté et facilité l'expansion manufacturière et financière du pays. Aussi la classe économique, pour employer la terminologie de M. Brooks-Adams, ne fait-elle pas difficulté pour manifester au roi sa reconnaissance dans la mesure où elle peut connaître ce sentiment. Quant à l'ensemble des Belges, ils n'éprouvent pour leur souverain ni de l'affection, ni du respect, mais une sorte d'admiration narquoise. Il n'a, aucune des manières familières et « bon garçon », qui, dans ce pays de mœurs démocratiques peuvent rendre un souverain populaire, et qui firent pardonner à un Charles-Quint ses tyrannies et ses cruautés : il montre l'insouci le plus complet de l'opinion publique, et, au lieu de dissimuler sa dureté d'âme, semble prendre plaisir à l'étaler; loin d'avoir rien fait pour gagner le cœur de son peuple, il semble avoir pris plaisir à se retirer le mérite de ses services, par la façon bourrue et autoritaire dont il les rendit. On dirait qu'il cherche l'impopularité, cependant, cette race a trop de bon sens pour ne pas reconnaître les bienfaits de la politique coloniale et financière de son roi; elle ne l'aime pas, mais elle l'admire. Si elle n'a pas de respect pour son caractère, elle en a pour son génie commercial. C'est avec un certain orgueil que l'on se dit à Bruxelles : « Léopold II est un des souverains les plus intelligents de l'heure présente. » On se fait gloire de l'habileté diplomatique qu'il a su mettre à défendre son Congo contre les convoitises des voisins puissants; que le roi soit nommé le plus grand marchand d'ivoire et de caoutchouc du monde, voilà qui n'offusque pas du tout la délicatesse de cette nation purement mercantile, laquelle n'a jamais connu, du reste, la splendeur héroïque d'une royauté chevaleresque. Et en cela n'est-elle pas profondément sage? Aux sociétés marchandes il faut un chef marchand.

La Culture

Il y a assurément quelque chose d'admirable à voir un peule jeune s'adapter si merveilleusement aux nécessités des sociétés modernes et certes l'étonnante prospérité de la Belgique contemporaine peut servir d'exemple et de leçon, mais, par le fait même qu'elle réalise parfaitement l'image d'une civilisation purement économique, elle en porte aussi très vivement les vices et les tares. Ce pays si vivant, si merveilleusement actif et vigoureux, n'a pas su, jusqu'à présent, créer une culture; il se confine dans un idéal de bonheur matériel qui manque d'élévation et de noblesse, et ne songe guère à l'avenir. Ce sont là du reste des traits communs à toutes les civilisations marchandes et qui ne tiennent nullement au caractère des populations belges. L'homme qui a conquis la richesse rapidement, par le commerce ou l'industrie, grâce à ses qualités personnelles, au lieu de la voir se former par une lente suite d'efforts, ignore généralement les longs projets, et, avant d'assurer sa descendance et la continuation de son œuvre, veut jouir de la vie. Les sociétés mercantiles fondées sur l'esprit d'initiative et non sur l'esprit de discipline, sont plus vivantes, mais aussi moins durables que les sociétés agricoles; leur culture brillante a toujours quelque chose d'éphémère et de hâtif; elles se désagrègent facilement et alors même qu'elles semblent le plus prospères, développent déjà les ferments de leur décadence.

Ceux-ci se découvrent dans toute l'Europe occidentale, soumise plus ou moins complètement, suivant ses pays, à la classe économique. En France, en Angleterre, en Allemagne, on constate la même démoralisation — les différences ne sont qu'une question de degré — la même hâte de jouir, le même amour de l'éclat, le même pharisaïsme, la même oblitération de la notion du devoir. En Belgique, ces phénomènes se constatent également et peut-être — si l'on excepte les grandes capitales européennes, centres congestionnés de nos civilisations mercantiles — y sont-ils plus apparents que partout ailleurs, et cela pour les raisons mêmes qui ont facilité le rapide développement du pays. Sauf dans les districts agricoles qui occupent aujourd'hui le second rang et ne participent guère à la vie générale de la nation, la vieille société librement hiérarchisée n'a pas laissé suffisamment de traces pour que les souvenirs de

son idéal chevaleresque et de sa culture élégante puissent lutter contre l'immoralisme et le matérialisme naturels aux nations marchandes.

C'est là le danger belge. Chaque peuple n'a-t-il pas son danger?

Les malheuruses conjonctures historiques par lesquelles a passé la Belgique ont fait que ce pays n'a hérité d'aucune formation intellectuelle antérieure, de sorte que la société économique d'aujourd'hui n'a pas gardé les ornements de la société imaginative d'autrefois. La tyrannie religieuse du XVIe siècle ayant détruit dans les Pays-Bas méridionaux tout l'essor d'art et de pensée que le moyen-âge avait préparé, ils ne se sont pas encore complètement relevés de ce funeste coup, et n'ont rien connu du mouvement des esprits au XVIIe et au XVIIIe siècles.

Autant le développement artistique de la Belgique a été brillant, autant son développement intellectuel est demeuré médiocre au XIXe siècle. Ce pays compte des peintres admirables, de grands et puissants sculpteurs, des musiciens intéressants, des savants notoires; pas un penseur qui ait formulé dans le plan intellectuel un idéal propre à la race. Certes depuis 1880, quelques-uns de ses écrivains, dépassant la gloire locale, ont occupé l'attention de l'Europe littéraire. Mais ces écrivains étaient des conteurs, des descriptifs ou des poètes, des artistes instinctifs et primesautiers, d'autant plus charmants qu'ils étaient plus anachroniques dans la littérature européenne d'aujourd'hui, si savante et si raffinée et si artificielle, ils ignoraient tout des idées générales, et, sauf exception, n'avaient pas de véritable culture supérieure. Ils offraient au public des collections d'images ou des émotions sentimentales: ils ne pouvaient fournir à la jeunesse une direction ou un thème de pensée. Quant aux grands établissements d'enseignement supérieur, ils se confinaient trop généralement dans les soucis immédiats d'une éducation professionnelle pratique. Ce n'étaient guère que des fabriques de diplômes. Aussi, bien qu'elle ait donné naissance à quelques individualités supérieures, la Belgique n'a guère compté jusqu'ici dans l'Europe intellectuelle. Quoi d'étonnant en somme? Peut-on demander à une civilisation nationale si récente ce qui généralement n'en est que la fleur tardive? Faut-il s'étonner de ce qu'un jeune peuple, de formation purement économique, ignore encore ce respect de l'intelligence qui est la noblesse des sociétés avancées et savantes? Du reste, à certains signes, on peut reconnaître qu'il l'acquerra bientôt. A l'Université libre de Bruxelles, un mouvement intellectuel désintéressé se développe rapidement. MM. René Berthelot et Georges Dwelshauvers enseignent une philosophie singulièrement neuve, hardie et vivante; des historiens comme M. Vanderkindere, des jurisconsultes comme M. Ernest Nys, des physiologistes comme M. Héger, groupent autour d'eux une petite élite d'étudiants, qu'anime d'une belle ardeur le désir de connaître et de participer aux grandes inquiétudes contemporaines et le nouvel institut des sciences sociales a apporté à la sociologie d'importantes contributions aux Universités de l'État : Gand et Liège, où, malgré la fixité des programmes et la nécessité d'obéir aux injonctions du ministère, quelques petits noyaux de haute culture indépendante se sont formés.

D'autre part, certains phénomènes littéraires annoncent aussi la naissance d'une culture plus raffinée : un Lemonnier, un Verhaeren apportent à la littérature occidentale l'appoint de leur sensibilité germanique, et si on peut regretter qu'un Maeterlinck soit plus européen que belge, il faut noter en le constatant que la haute intellectualité se dénationalise de plus en plus. Considérons, somme toute, comme un phénomène suffisamment heureux, qu'un Belge puisse enfin apporter quelque chose à la pensée européenne, fût-ce en prenant l'uniforme cosmopolite. Ce sont des signes heureux de la formation d'une élite sociale capable d'entraver les excès d'une évolution uniquement économique. Au reste, ceux mêmes qui savent combien le règne des marchands est éphémère, combien les civilisations purement mercantiles précipitent l'évolution des peuples vers leur inéluctable décadence et qui, par conséquent, s'inquiètent de voir cette jeune nation gouvernée tout entière par la folie de l'argent, ont vite fait de découvrir des symptômes rassurants. Ce peuple est de bonne race occidentale. Derrière la classe marchande dominante aujourd'hui, il y a de fortes réserves nationales, des masses profondes où s'est conservée l'imagination primesautière, le courage de travailler et de se battre, la volonté de garder et de défendre la sensibilité des ancêtres, la belle confiance en la vie, suprême vertu par quoi se conservent les peuples et les hommes. D'autre part, la frénésie des affaires qui emporte la classe dirigeante vers un cosmopolitisme de surface, et la pousse à mépriser la culture nationale, a provoqué de la part de quelques hommes éclairés, une heureuse réaction. Pénétrés de ce déterminisme social dont M. Maurice Barrès a donné l'heureuse formule, ils tentent d'orienter le patriotisme naissant vers une claire conscience des nécessités nationales, et de diriger l'évolution du pays dans le sens que lui indiquent la terre et les morts. Efforts féconds! Seuls, ils peuvent entraver la course trop rapide d'une centralisation industrielle et financière, qui aurait vite fait de conduire à la désagrégation une jeune nationalité n'ayant encore, pour la maintenir, ni passé, ni douleur, ni haine commune.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

FEMMES AMÉRICAINES

Trois documents, parmi beaucoup d'autres, à lire de très près et à méditer : *Les Américaines chez elles* de Th. Bentzon, *L'ouvrière aux États-Unis* de Mmes J. et M. Van Vorst, les articles de M. Cleveland Moffett dans le *New-York Illustrated.*

Les Américaines chez elles sont un livre qui date d'une dizaine d'années, mais qui a été rajeuni et remis au point par un récent voyage de Mme Bentzon en Amérique.

L'ouvrière aux États-Unis est un livre aussi documentaire et aussi « pris sur le vif » que possible, parce qu'il a été écrit par deux femmes du monde qui, toutes les deux se sont faites ouvrières pendant de longs mois, pour juger par elles-mêmes de la condition des femmes de travail en Amérique.

Les articles de M. Cleveland Moffett sont d'un homme placé au centre même du monde américain, très expérimenté et qui s'appuie sans cesse sur des réalités observées et notées au jour le jour. Ils n'ont pas été traduits, que je sache. Vous en trouverez un bon résumé dans le *Mercure de France* de février 1904.

Mme Bentzon n'a guère porté son attention que sur les admirables œuvres de charité, d'éducation, de civilisation, créées par les femmes en Amérique. Son livre est : d'une part une série de tableaux où sont peintes, avec netteté et puissance, les institutions de haute moralité dues au zèle et à l'héroïsme féminin en Amérique : hôpitaux, écoles, sociétés de tempérance, prisons de femmes ; et, d'autre part, une galerie de portraits où nous sont montrées les femmes supérieures, les *surfemmes*, pour créer le mot presque nécessaire, qui se sont dévouées, aux États-Unis d'Amérique, à l'œuvre toujours inachevée, toujours à recommencer, de la civilisation, de la culture intellectuelle et morale, du progrès.

Ces femmes sont admirables au-delà de tout ce qu'on pourrait dire et même imaginer. L'énergie de la race saxonne, sa haute moralité, son goût de vaincre, son ardeur à *se surmonter*, son entêtement à faire toujours plus grand et à ne se contenter jamais de demi-résultats, *nihil actum reputans si quid superesset agendum*, son appétit d'héroïsme, sa croyance, peut-être en contradiction avec la lettre de sa foi (mais qu'importe ?) qu'on ne se sauve que par les *œuvres* ; on les trouve ici dans des exemples extraordinaires et dans des exemplaires merveilleux.

Il ne faut pas oublier ce livre quand on lira les autres. Il reste ; et ce sur quoi il s'appuie reste aussi, et ne fait que se confirmer et que s'accroître. Il faut bien retenir cela. La partie la plus saine et non seulement la plus saine, mais véritablement héroïque de la féminité américaine, est dans ce livre que personne n'a accusé de complaisance et dont tout le monde a reconnu la parfaite exactitude et la naïve en même temps que très prudente et avisée sincérité.

Seulement Mme Bentzon n'a pas tout vu et n'a pas voulu tout voir. Malgré son titre, qui est trop compréhensif du reste, elle n'a voulu regarder que ce que les femmes avaient fait de grand aux États. Pour le reste, pour les mondaines par exemple, elle renvoie à M. Paul Bourget, naturellement, et elle confesse avec une franchise qui pourrait bien être mêlée d'un certain dédain, qu'elle n'y a pas été voir : « Pour que mes notes fussent complètes, il faudrait aussi placer auprès des femmes sérieuses qui, dans chaque ville travaillent consciencieusement à créer l'avenir, celles qui ne se soucient que de représenter ce qu'on appelle par excellence « le monde » et qui trouvent en Amérique le paradis de leur sexe, un paradis sans effort et sans sacrifices. *Mais j'ai étudié très peu* celles-ci. Comment oserait-on [trop de modestie, avec, peut-être, un peu d'ironie légère] du reste, après M. Paul Bourget, revenir sur l'idole qui passe de son palais de Madison ou de Fifth Avenue à un cottage de Newport pour aller finir la saison dans les montagnes du Berkshire... »

Ce n'est pas, on le lit très bien entre les lignes et même, quelquefois, entre les interlignes, que Mme Bentzon n'ait pas vu, même sans avoir voulu voir. Vous avez remarqué, dans le passage que je viens de vous transcrire, que *le mot y est*, le mot très grave, qui contient beaucoup plus qu'il ne semble à première vue, le mot *idole*. C'est ce mot-là et la chose qui est dessous qui commence à devenir la préoccupation des publicistes les plus sérieux d'Amérique. Mme Bentzon n'est pas sans signaler ailleurs, en passant, certains goûts féminins qu'elle déclare ou reconnaît qui sont extrêmement vifs et qui ne vont pas précisément à créer des hôpitaux, des écoles, des sociétés de tempérance ou de prisons moralisatrices. La considération qu'on a en Amérique pour les acteurs et les actrices dépasse peut-être un peu la juste mesure : « Les Américains parlent de Charlotte Cushman du même ton que les Anglais de Jenny Kemble et peut-être y est-il plus aisé encore chez eux qu'en Angleterre de s'assurer la réputation de « Madone de l'Art ». Tout ce qui est du théâtre inspire *a priori* l'engouement le plus sincère. Une fillette de 17 ans ne s'est-elle pas écriée devant moi : « La Duse est mon amie intime. » Une dame, tout en applaudissant avec ardeur Jean de Reszké et Mlle Calvé, réunis à New-York dans le chef-d'œuvre de Bizet, ne songeait plus qu'au plaisir d'inviter Carmen à dîner ; j'ai vu le portrait de Mme Jane

Hading à une place d'honneur au milieu des portraits de famille... »

Non, Mme Bentzon ne peut pas être accusée de n'avoir pas entrevu les défauts de ses sœurs d'Amérique. Seulement elle n'a pas tenu à les voir, ni surtout à les montrer. « L'amour est aveugle, l'amitié ferme les yeux. » Mme Bentzon a tenu les yeux très grand ouverts du côté des héroïnes américaines et de l'autre côté elle les a fermés à moitié. Puisqu'elle le sait, n'insistons pas.

Avec *L'ouvrière aux Etats-Unis*, la note est déjà un peu différente. Mmes Van Vorst ont consciencieusement étudié, pour avoir, comme je l'ai dit, partagé ses travaux, sa vie de tous les jours et de toutes les nuits, et ses plaisirs et ses misères, l'ouvrière américaine. Ce qui résulte de ce livre, ce sont les quatre points suivants :

1° Il semble qu'il n'y a rien de plus facile en Amérique pour une femme que de trouver du travail et du travail très honnêtement rémunérateur. A peine Mme John Van Vorst, habillée en ouvrière, est-elle débarquée dans une ville de l'Union, *sans savoir de métier*, qu'elle est embauchée. En une journée on lui apprend ce qu'elle a à faire et vogue la galère ; et elle est payée tout de suite à des prix qui équivalent à trente-cinq ou quarante sous en France. On n'a pas la moindre idée de cela chez nous. Je vois une Française riche qui descendrait du wagon à Lyon ou à Roubaix et qui demanderait du travail pour le jour même en disant : « Je ne sais rien faire ; mais je suis très adroite. » Je crois qu'on hésiterait entre la mener au poste ou la conduire au médecin aliéniste.

2° Les patrons et surveillants ont un grand respect pour l'ouvrière. Mmes J. et M. Van Vorst n'ont jamais dans leurs expériences eu à repousser une proposition ou insinuation blessante. (Il est possible que le *cant* américain soit cause que ces dames sur ce point n'aient pas voulu tout dire).

3° Très grande solidarité des ouvrières entre elles, très bon cœur, charité, au moins complaisance, très bonne volonté, très bon accueil et presque dévouement. Il faut comparer ceci avec l'atelier de modistes si bien décrit dans le *De toute son âme*, de M. René Bazin.

4° La plaie. La plaie de l'ouvrière américaine, comme du reste de la plus grande partie, sans doute, de la féminité américaine, c'est le *snobisme*, c'est le *vouloir paraître*. Le snobisme particulier à l'ouvrière américaine consiste à vouloir être vêtue exactement comme une grande dame et de manière à être confondue avec une grande dame dans la rue, dans un magasin ou dans une promenade publique. Ce goût est si fort que, ce que l'on ne verrait jamais en France, une jeune fille nourrie dans sa famille, n'y manquant de rien, entourée de bien-être, se fait ouvrière de fabrique uniquement pour porter des robes de luxe, des fourrures et des bijoux. La chose en soi est grave au point de vue moral ; elle est grave même au point de vue économique, parce que l'ouvrière aisée accepte du travail au rabais, fait par conséquent baisser les prix au-dessous de la ligne où même la *loi d'airain* les fixerait ; et, en définitive plus cruelle que « l'airain », assassine sa sœur, l'ouvrière indigente. Il y a beaucoup à méditer sur le livre de Mmes Van Vorst.

Enfin, le *factum* de M. Cleveland Moffet est terrible contre la femme américaine des classes riches et des classes moyennes, et, la part faite de l'exagération inhérente à toute polémique, contient évidemment beaucoup de vérité et de vérité triste.

D'après M. Cleveland Moffet, à considérer la généralité, l'immense majorité des femmes américaines, l'Américaine est un être profondément égoïste, qui ne veut que jouir de la vie et *paraître*, et piaffer, et soulever le plus de poussière qu'elle peut, et dépenser l'argent avec fureur pour réaliser ces desseins.

Elle est tout entière égoïsme et vanité. Elle ne veut être ni mère, ni épouse. Elle considère le mari uniquement comme une machine à faire de l'argent. « Faire de l'argent pour sa femme, n'est non seulement une expression américaine très connue et proverbiale, mais c'est pour la femme américaine le premier et le dernier mot du programme conjugal, des devoirs et des droits de l'époux. Le mari, personnage assez souvent un peu rude et fruste, est délibérément méprisé par la femme, même petite bourgeoise, et quant aux enfants, ils sont considérés comme une charge et une entrave qu'il faut le plus possible éviter et s'épargner. Le nombre des mariages sans enfants, principalement dans les grandes villes, s'accroît d'une manière véritablement effrayante et qui, comme on le voit par la lettre du président Roosevelt servant d'introduction au livre de Mmes Van Vorst, inquiète et attriste infiniment le président patriote.

Lorsque, une première fois, d'après un livre anglais, j'ai signalé cet état de choses dans cette revue, je reçus une lettre indignée, que je n'ai pas manqué de communiquer au directeur de la *Revue Bleue*. Je ne me rappelle pas s'il l'a publiée. Cette lettre émanait, bien entendu, d'un Américain, et il m'était dit, bien entendu aussi, que le livre sur lequel je m'appuyais était un livre anglais, qu'il était une calomnie, que les Anglais ne parlent jamais des Américains que pour les dépriser outrageusement et que j'étais un sot d'en croire John Bull sur Jonathan. Cette fois-ci, il me semble que c'est sur des documents américains que je travaille, et je ne dissimulerai pas à mon correspondant, en l'assurant non seulement de mon impartialité, mais encore de ma

profonde sympathie pour le peuple américain, sympathie dont on m'a même un peu raillé quelquefois, que tous les voyageurs très sérieux que j'interroge sont tout à fait dans les mêmes sentiments que M. Cleveland Moffet. La *plaie* est indéniable.

Les causes en sont multiples et assez faciles à démêler. La première, évidemment, est un trait de caractère. L'Américain est vaniteux ; il serait étrange que sa campagne ne le fût pas et, peut-être naturellement, un peu plus que lui. L'Américaine, généralement très intelligente, ne l'est pas toujours assez pour être une héroïne de la charité et de la civilisation comme les *surfemmes* que nous présente Mme Bentzon. Quand elle ne l'est qu'assez pour comprendre les délicatesses du luxe, elle s'y donne, de par sa vanité, avec une fureur incoercible et avec cette sorte de mégalomanie que l'Américain apporte à toutes choses et déploie dans tous les ordres de son activité.

Il faudrait que les Américaines n'eussent pas de vanité, ou qu'elles fussent assez supérieures pour transformer leur vanité en orgueil, ce qui ne laisse pas que d'être difficile.

Une autre raison, peut-être, est dans les conditions toutes particulières où se trouve et où se meut le peuple américain. Sans cesse recruté par l'appoint étranger, par l'immigration incessante, il sent moins qu'un autre le besoin de se recruter et perpétuer par la génération, par la famille. Il se peut que, je ne dirai pas cette considération et je ne suis pas assez naïf pour le penser, mais ce sentiment subconscient et pour ainsi dire cette sensation obscure, soit pour quelque chose dans l'esprit d'aventure de l'Américain, dans son mépris pour les dangers et les accidents, dans son insouciance fondamentale et, en particulier, dans le goût peu prononcé chez les américaines de fonder une famille. « Eh ! qu'avons-nous besoin d'enfants? L'Europe nous en jette à foison et qui sont tout élevés. » On ne dit pas ces choses-là, et à les exprimer, elles deviennent invraisemblables. Sourdement, elles peuvent avoir, sourdement, plus d'influence qu'on ne croit.

Enfin, raison plus évidente et plus considérable que toutes les autres et qui est la seule que M. Cleveland Moffet ait voulu mettre en lumière et qui remonte aux origines mêmes du peuple américain : l'*idolisation* de la femme.

Depuis que le peuple américain existe, la femme américaine est traitée en reine, en impératrice et en objet sacro-saint. La théocratie, exilée du reste de la terre s'est réfugiée en Amérique sous forme de gynécratie. C'est un sentiment hérité et ancestral. Pourquoi ? M. Cleveland Moffet ne le recherche pas et je crois le savoir. Il est probable que, dans les premiers temps des premières émigrations, parmi les colons américains, *les femmes étaient rares* et par conséquent étaient un objet de recherche, d'admiration et de respect, en un mot un objet de haut prix. Ce sentiment — du reste excellent — s'est transmis et s'est plutôt exagéré qu'atténué, étant devenu un trait de mœurs nationales, une coutume nationale, une sorte d'institution nationale, chez le peuple le plus patriote et le plus fier de son pays qui soit dans tout l'univers.

Quoi qu'il en soit des causes éloignées ou proches, l'idolâtrie de la femme est une chose américaine par excellence. Quoi d'étonnant à ce que, se sentant adorée, la femme américaine ait pris l'habitude d'exiger l'adoration, de considérer son compagnon comme très inférieur à elle et comme n'ayant et ne devant avoir d'autre but au monde que de subvenir à tous ses caprices, que de « faire de l'argent pour sa femme » et que d'adorer l'idole ?

Les Américaines doivent cependant y songer un peu. Leur aristocratie, l'aristocratie du sexe féminin, comme toutes les aristocraties, est en train de se détruire par les excès et par le développement insolent de son principe. Evidemment, les Américains se lassent de l'idolâtrie qu'ils ont professée jusqu'aujourd'hui. Le livre de Mmes Van Vorst; la lettre du président Roosevelt, qui, du premier coup, est tombé en arrêt, dans le livre de Mmes Van Vorst, sur le point grave ; le factum de M. Cleveland Moffet enfin, sont des cris d'alarme, dont le dernier n'est pas très éloigné d'être un cri d'insurrection. L'aristocratie des Américaines pourrait bien avant peu avoir son 89 et sa nuit du 4 août.

Je n'ai aucun conseil à donner aux Américaines; mais je souhaiterais qu'elles lussent toutes le livre de Mme Bentzon, pour comprendre *à quelles conditions*, par tous pays, les femmes méritent d'être adorées. Je souhaiterais qu'elles se persuadassent que la femme est parfaitement l'égale de l'homme ; mais qu'elle n'est *que* son égale, et que, comme Pascal dit que qui veut faire l'ange fait la bête, de même la femme, à vouloir mettre l'homme à ses pieds, risque de le révolter finalement de telle manière qu'il la mettra brutalement au-dessous même du régime d'égalité.

Les Américaines, qui sont, en général, très patriotes, doivent se dire que patriotisme oblige et que le peuple qui donne au monde tant de belles leçons d'énergie, d'indépendance individuelle, de libéralisme, de liberté de conscience et de liberté de pensée, doit être le peuple aussi, pour rester à son rang, où les femmes donnent l'exemple des vraies vertus féminines et du bon sens féminin. Il serait déplorable — ce que l'on peut prévoir — que ce fût d'Amérique que nous vînt un de ces jours une grande et « étonnante nouvelle » : *Krach de la femme. Ses raisons, ses causes, ses résultats. Universalité du dé-*

sastre. Témoignages effrayants. Terribles détails. Aucune classe ni aucun état épargné. Retentissement universel. Répercussion mondiale.

EMILE FAGUET.



LA MENEUSE DE LOUPS

LÉGENDE

Une fois qu'il chassait dans la forêt du Gâvre, Huon, seigneur de l'Auspière et comte de Touvois, s'égara. C'était le très saint jour de la Nativité de Notre-Seigneur. Dans les châteaux, dans les villages et les villes, les cloches, à grands carillons de fête, commémoraient la venue du Sauveur sur la terre. Nobles, bourgeois, manants, la foule se pressait aux églises. Et l'enfant des cabanes, vêtu de serge et de bure, y coudoyait l'enfant des donjons, drapé d'or et d'argent, dans une commune ferveur, devant la couche de paille où, les bras ouverts, souriait, de son divin sourire, le Jésus descendu du ciel pour racheter sans distinction de rang ou de fortune, tous les enfants du monde.

Huon, dont le corps de géant velu et formidable recélait une âme ténébreuse et farouche, n'observait pas la sainteté du jour en prosternant sa haute taille sur le pavé des chapelles. Jamais le nom du Seigneur ne sortait de sa bouche que mêlé aux clameurs de l'orgie, sous forme d'un blasphème. Il eût, par bravade impie, pour navrer les clercs et terrifier le peuple, brisé du poing le bœuf et l'âne de l'étable ; jeté les Rois mages, comme des lambeaux de soies éclatantes, en jouet à ses chiens ; et son déportement sacrilège n'aurait respecté sans doute ni Joseph ni Marie, ni peut-être le Jésus de cire, souriant dans sa crèche. Son cœur était comme une geôle d'airain, si fermée que l'étoile de Bethléem elle-même ne pouvait y glisser le rayonnement de sa clarté rédemptrice.

Huon avait chassé tout le jour. Monté sur Mohammed, son cheval aimé, dont la robe, noire comme la nuit, se blanchissait d'un croissant sur le front, tout le jour il avait couru dans la forêt profonde. Sous la ramure gigantesque des chênes centenaires, à travers le dédale inextricable des fourrés presque vierges, ils avaient passé tous deux, fracassant les halliers, éventrant les broussailles, à l'aventure. Parfois, les sabots de l'étalon heurtaient quelque roche, émergeant de l'épais tapis de feuilles qui recouvrait le sol. Huon avait surpris et acculé une ourse. Il avait brisé son épieu ; mais il avait tué la bête. Le manche de son couteau, qu'il avait rentré dans sa gaine, sans même en essuyer la lame, était mouillé de sang. Des goutelettes rouges filtraient aussi sur son pourpoint, dont l'étoffe avait été griffée. Huon n'y prenait pas garde. Il s'était égaré. Maintenant qu'il avait, jusqu'au bout, épuisé son exaltation de la chasse, il sentait, sur lui, l'ennui descendre avec le crépuscule.

Cette région du Gâvre, il la connaissait mal. Il venait rarement de ce côté du fleuve. Ses grandes terres étaient sur l'autre rive de la Loire, et c'est à peine s'il l'avait, dans sa vie, traversée quatre fois aux estuaires de Donges. Impuissant à retrouver sa route, il laissait flotter les rênes, se confiant à l'instinct de sa monture. Aucun bruit ne troublait le silence de la forêt séculaire, que le cliquetis du harnachement, à chaque pas du cheval, que le faible choc d'une feuille sèche qui tombait en frôlant les branches ; ou le cri d'une grolle, à la cime d'un arbre. L'obscurité devenait plus dense. Seulement, de loin en loin, l'impénétrable voûte se fendait comme d'une lézarde et laissait voir une raie du ciel enflammé par le couchant. L'âme de Huon était à l'unisson de la nature. Des pensées sombres s'amassaient en elle, brusquement traversées par des lueurs de colère.

Quand, le matin, à l'heure où commençaient de vibrer les premiers tintements de la grand messe, il avait paru dans la cour de son hébergement de Blain, le coutelas au côté, l'épieu au poing, ordonnant aux écuyers accourus qu'on lui amenât Mohammed, son chapelain avait puisé dans l'humilité de la foi le courage de vaincre la terreur qu'inspirait le redoutable seigneur de l'Auspière. Et, d'une voix assurée, où le respect du vassal pour le suzerain faisait place au blâme du prêtre pour le pécheur, il lui avait hautement reproché d'être pour tous en ce jour solennel, un objet de scandale.

— Sire comte — disait-il — ta stalle est restée vide, cette nuit dans le chœur de la chapelle. Tu n'as pas assisté aux trois offices. Lorsque la prière et les hymnes d'adoration montaient de tous les cœurs, sortaient de toutes les bouches, toi seul, étourdi au mépris du jeûne, par les libations de la veille, tu restais plongé dans un sommeil où Dieu pouvait te prendre pour te jeter à l'enfer. Et, à cette heure, sourd encore aux nouveaux appels des cloches, quand tous depuis le sénéchal jusqu'au dernier sergent, revêtent par joie et gratitude, leurs étoffes les plus belles, tu te montres, gainé de peaux sales et rudes, hérissé comme les animaux sauvages eux-mêmes, dans leur dépouille que tu portes.

Huon avait jeté sur le chapelain le regard de celui qui supporte l'audace parce qu'il peut la punir.

— Sire Moine ! avait-il répondu, en jouant d'une main distraite avec la poignée de son couteau ; — vous faites grande injure, ce semble, à mes cuirs et à mes pelleteries. Vais-je courre la bête avec votre

aube et votre étole ? Je ne vous défends pas vos mômeries : laissez-moi mes plaisirs. La forêt, voilà mon église ; et la chasse est l'office que j'y célèbre, moi.

— Huon, songe à te repentir pendant que Dieu n'a pas pour jamais étendu sur toi sa droite menaçante. Songe que, dans la balance où tes œuvres s'entassent pour ton dernier jour, le plateau de malice s'abaisse, plus pesant à chacune de tes fautes. Rétablis l'équilibre, quand il est temps encore. Christ se souvient aujourd'hui qu'il s'est offert jadis pour expier les crimes de la terre, et son Père céleste en est plus indulgent. Ne souille pas de meurtres inutiles la blancheur de cette fête. Agenouille-toi ; repens-toi ; et que sur toi descende la miséricorde divine !

— Sire Moine, du moins parles-tu clair. Mais l'heure passe et Mohammed s'impatiente. Garde pour d'autres tes sermons, et ne t'égosille pas dès l'aurore. Car, par les cornes de Satan, mon patron, la voix te défaillerait, ce soir, pour clamer tes oremus.

— Huon, tu as fait de ton cœur une citadelle d'impiété, et tu craches le blasphème comme les gargouilles de tes tours crachent l'eau, après l'orage. Que la crainte, à défaut du remords, te soit donc conseillère. Tu marches à l'ombre envahissante du malheur. Ta maison est ébranlée dans ses assises. La dame de l'Auspière, comtesse de Touvois, est morte de douleur et de désespoir. Ta fille est morte. Ton fils est mort !... — prononça-t-il d'une voix plus forte.

Huon avait bondi, comme mordu au cœur. Il brandit son épieu d'un geste si terrible, que, dans un frisson d'épouvante, les têtes se courbèrent.

— Tais-toi ! — hurla-t-il ; — tais-toi, fanatique bavard. Veux-tu donc que j'écrase entre tes dents tes paroles imbéciles ?

Il demeurait hagard et blême. Le prêtre, sans ciller, restait impassible :

—Huon ! le démon de la perversité t'emporte vers l'abîme. J'ai voulu te retenir. Mais ton oreille est fermée à la voix de la persuasion. Tu ne vois pas le gouffre qui s'ouvre devant toi. Va donc et poursuis ta route. Cependant, je te le dis, méfie-toi de la forêt du Gâvre. Elle est immense et formidable. Elle compte, quelle que soit ta race, plus d'arbres que tu n'as d'aïeux. Et derrière chaque arbre, le péril est embusqué, patient dans son affût.

— Prêtre couard ! crois-tu donc que les fauves me fassent peur ? Tu portes une robe longue, comme celle d'une femme, et tu ignores ce qu'est un homme. Regarde-moi. Et tu sauras qui des deux, de l'homme ou du fauve, doit trembler devant l'autre !

— Huon, je ne parle pas des périls de la terre. Ils ne sont pas les seuls qui nous menacent, dans ce monde double où nous vivons. Et les voies de Dieu sont impénétrables !...

... Huon, la tête baissée, s'abandonnait à ses pensées amères. Autour de sa marche obscure, la nuit épaississait le mystère de l'ombre et de la solitude. Des sonorités étranges faisaient tressaillir le cœur des grands chênes. Huon songeait aux paroles du prêtre. Dans son âme de mauvais ange révolté, il n'y avait pas de fondement où la crainte de Dieu pût s'asseoir. Il regrettait son fils. — Sa fille était morte Mais que pouvait faire une fille au seigneur de l'Auspière? Sa femme était morte. Mais elle n'était pour lui qu'une génitrice de mâles. — Et voici qu'un destin méchant l'avait frappé dans son fils, son fils qui devait perpétuer sa race, hériter de ses biens prolonger sa puissance. Il se sentait tout à coup blessé, comme un arbre marqué par la hache, et qui ne doit pas revivre dans ses rejetons. Son imagination descendait dans l'époque apparemment lointaine encore, où la vieillesse, courbant sa stature altière, cassant la force de ses membres, lui ferait, de ses mains débiles, glisser l'épée seigneuriale. Qui désormais la ressaisirait d'une étreinte virile, à moins qu'un étranger ? Qui, lorsque lui-même ne pourrait plus chevaucher à la tête de ses hommes, convoquerait le ban et l'arrière-ban des vassaux, pour les mener au pillage et à la guerre ? Et sa mélancolie s'enfonçait plus profondément encore dans les couches presque chimériques de l'avenir. Quand, à son tour, il aurait rejoint ses ancêtres de l'autre côté de la vie, que deviendraient les biens immenses dont il était actuellement le maître très redouté ? Que deviendraient ses châteaux, plantés comme des nids d'aigle dans des escarpements de rocs ? Que deviendraient ses greniers, ployant sous le fardeau des moissons ; ses celliers, encombrés par les vendanges ? Il se remémorait tous ses villages, leurs lots de vignes et de champs ; il supputait l'étendue de ses bois, le rapport de ses pêcheries de la mer. Il embrassait, d'une seule pensée, tout le pays de Mâchecoul à Pouzanges, ce magnifique fief héréditaire qu'il avait reçu, et agrandi. C'était fini, maintenant. Comme une cuirasse, il avait bouclé autour de ses reins la joie d'un isolement enfanteur d'épouvante. Redouté, mais haï, il s'éteindrait solitaire. Son orgueil pleurait ce fils disparu ; et sa douleur était âpre, car, par avance, il croyait voir son héritage livré, dès qu'il ne serait plus là, à ceux qui tremblaient encore devant lui, tourbe immonde, qui a peur du lion vivant, et qui se rue sur la dépouille du lion mort.

L'ombre s'épaississait toujours ; de plus en plus elle enveloppait dans sa marche fantômatique le seigneur de l'Auspière. Mais soudain Mohammed, ayant poussé un hennissement, s'arrêta. Huon releva la tête.

Il était parvenu dans une clairière. Elle était fermée par un pan de muraille granitique, et, tout autour d'elle, on sentait frémir l'obscurité de la forêt. Une excavation trouait cette muraille. Une lueur s'en échappait, qui rougeoyait, en dansant parmi les pierres. Huon, un moment, hésita. Les menaces du chapelain lui revinrent en mémoire. Mais aussitôt il éclata de rire, comme pour se railler lui-même. Il enfonça l'éperon dans les flancs de son cheval, et, d'un bond, fut à l'entrée de la caverne. Elle semblait déserte. Un grand feu y brûlait.

— Hola ! — cria Huon. — De par l'enfer, réponds, qui que tu sois, homme, stryge ou démon, qui allumas ce feu, si tu ne t'es pas évanoui comme un gnôme dans la fumée des souches.

Alors, des profondeurs de la caverne, une forme surgit ; et, debout, une femme parut. Eclairée d'en bas par la lueur inégale des flammes, elle était surprenante. De haute taille, de mine fière, elle se drapait dans les plis de peaux à demi lacérées ; par les trous, on voyait de sa chair, toute blanche. Ses jambes, ses bras, sa gorge, presque nus, avaient la pâleur mate et la fermeté du marbre. Et ses yeux, très allongés, très clairs, luisaient d'un éclat phosphorescent, comme ceux des bêtes.

Curieusement, Huon considérait cette apparition inattendue.

— Que fais-tu là ? — demanda-t-il, — et qui es-tu ?

Elle ne répondit pas. Elle se contenta de le regarder avec un étrange sourire, en faisant un écran de sa main, comme pour le mieux voir. Et, dans ce geste, elle dérangea sa chevelure, dont les boucles lourdes se dénouèrent, descendirent sur elle, la couvrant, comme un manteau d'or fauve.

— Or ça, la belle fille, es-tu muette ? N'es-tu pas née d'un homme et d'une femme, et des parrains chrétiens ne t'ont-ils pas nommée au jour de ton baptême ? Comment t'appelles-tu ?

D'une voix au timbre rude, presque rauque, gravement, elle repondit :

— Gwannilis !

Et moi, je suis Huon, seigneur de l'Auspière et comte de Touvois, qui puis, selon mon bon plaisir, te faire partager mon lit, ou t'accrocher à la grosse branche de ce chêne. Et celui-ci est Mahommed, mon étalon noir, marqué d'un croissant. En revenant de la chasse, nous nous sommes égarés. Peux-tu nous indiquer la route ?

Elle eut de nouveau le même singulier sourire, et fit signe que oui.

—Toutes les sentes me sont familières, — dit-elle, — comme les rameaux de l'arbre à l'écureuil qui l'habite. Si tu le désires, je peux te mener hors de la forêt.

— Je le veux, — répondit-il ; — et ce faisant, j'en jure les larmes de mon blason, tu n'auras pas vainement agi. Sang-Dieu ! tu me plais, Gwannilis ! Tu ressembles aux sirènes sarrazines, dont nos trouvères ont conté les païennes histoires, et qui, par leurs charmes et sortilèges, induisirent au péché. dans les vergers de Palestine, tant de preux chevaliers. Marche, nous te suivrons.

Une fois encore, elle fixa sur lui l'étrangeté de son sourire. Elle s'enroula plus étroitement dans les peaux qui la couvraient : lui la regardait s'avancer dans le balancement de ses hanches. Docilement, elle vint prendre la bride du cheval ; d'une pression de main, l'entraîna derrière elle.

... Et tous trois s'enfoncèrent dans la nuit.

*
* *

La lune était suspendue dans le ciel nocturne, un ciel pâle et glacé d'Epiphanie et sa lueur tombait sur la terre, recouverte de neige. La neige épaisse et blanche avait tout effacé. Elle était comme un manteau très ample qui voile les contours. Les chemins avaient disparu ; les champs se prolongeaient sans limite ; à peine un léger renflement laissait-il deviner l'emplacement des haies. Les ravins, les collines s'unifiaient dans cette grande blancheur molle, qui simplifiait leurs accidents, amortissait leurs aspérités. Toute la campagne environnante s'engourdissait dans le silence, le froid et le sommeil.

Mais, au milieu, se dressait, menaçant, le château de l'Auspière. Comme un cimier sur un casque, il s'érigeait au faite du promontoire qui lui servait d'assise, au centre des futaies immenses qui, des rives arquées de la rivière, élevaieent jusqu'à lui l'ascension de leur paliers successifs. Il dominait tout le pays de sa ceinture de murailles, que fleuronnaient six tours ; de son donjon orgueilleux, qui semblait vouloir enfoncer dans les nues le fer de sa girouette. Et, sur le fond de sa sombre masse, la neige dessinait en blanc chacun de ses pignons, faisait ressortir ses arêtes de pierre, ses lignes de créneaux et de mâchicoulis ; elle se pointait en cônes au-dessus des eschauguettes ; dévalait, en larges pans, sur l'ardoise des toitures. Ce soir-là, le château par son attitude, offrait un contraste extraordinaire avec l'assoupissement universel dont il était environné. Il laissait monter des rumeurs confuses, haletantes comme une respiration. Une ligne de feu marquait chaque ouverture, dont les vitraux braisillaient comme des échappées de fournaise.

Malgré l'heure tardive, la redoutable seigneurie menait encore grand bruit, dernier écho de la fête somptueuse et barbare dont elle avait été tout le jour le retentissant théâtre. Huon célébrait ses noces avec Gwannilis. Ceux qu'il avait conviés étaient

fidèlement venus, sollicités par la crainte de déplaire au seigneur du lieu, et la curiosité de voir cette fille inconnue, que l'on disait si belle, au sujet de laquelle commençait à se créer une légende merveilleuse, et qui consentait à appuyer sa frêle main de femme sur le poing noueux et terrible du comte de Touvois. La chère avait été copieuse et prolongée ; sous l'influence des viandes échauffantes, des vins ardents, la griserie avait exalté les têtes ; les chants, les cris étaient sortis des bouches ; le heurt des gobelets d'argent avait comme sonné le bris des chaînes qui retiennent l'instinct. Tout le château grondait d'une effervescence mauvaise. Dans les salles basses, les gens de peu, serrés autour de planches grossières, s'emplissaient de nourriture et lampaient à grands coup la cervoise. Les écuries étaient pleines de chevaux ; les offices, de valets qui tenaient des chiens en laisse, d'écuyers qui s'activaient à transmettre des ordres. Les escaliers, les corridors, encombrés de gens d'armes, retentissaient du pas des pages, courant des cuisines à la grande salle. Sur des plats énormes, dans de larges bols, ils apportaient de lourdes pièces de gibier qui répandaient leur fumet fort ; les oiseaux sauvages, habilement présentés dans leur fourreau de plumes ; les sauces sombres, aux relents de poivre, de muscade et de girofle. Des aiguières précieuses, en forme d'animaux ou de monstres, ils versaient, dans les hanaps, les vins aux riches couleurs, mêlés de miel, relevés d'épices et d'aromates. Trois troncs de chêne brûlaient dans la haute cheminée. La lueur des flammes empourprait la vaste salle, luttait avec l'éclat plus doux des cires parfumées, fichées dans les murs, ou portées par des chandeliers de fer, qui descendaient du plafond, aux solives badigeonnées d'ocres voyantes. Les épaules de sanglier succédaient aux quartiers d'ours ; les paons rôtis aux hérons à l'étuvée. Et, salué d'applaudissements, sur la table élevée où siégeaient, selon la coutume, l'époux et l'épouse, on avait servi le triomphal pâté de venaison, image exacte du château, avec les six tours que farcissaient six hachis différents de gibier, et le donjon aux murs de croûte dorée, empli de chair de cerf, et que timbrait le rude blason du seigneur de l'Auspière, fond sanglant de gueules, où pleuraient trois larmes de sable.

La nuit tombante n'avait fait que ralentir, sans l'arrêter, la fougue du festin. La faim était apaisée, mais la soif était impérieuse. Un orchestre de vielles, de flûtes et de harpes, placé dans une embrasure de la salle, jouait des airs à boire. On fit monter des jongleurs pour dire des chansons ; une troupe de baladins exhibèrent des singes qui dansaient sur des cordes tendues. Les convives, au heurt pesant des vaisselles, rythmaient les chants, dont ils reprenaient les refrains en chœur. Il s'ébahissaient, aux tours de force des animaux ; leur rire puissant s'épanouissait en fusées sonores. Les branches de génevrier et de romarin, jetées dans l'âtre, alourdissaient de parfums âcres l'atmosphère surchauffée. Le reflet du foyer, celui des luminaires, avivaient de lueurs chaudes les vitraux, bleuis extérieurement par la nuit claire.

Huon avait entraîné Gwannilis. Leur poitrine, que l'habitude, au mépris des intempéries, de respirer l'air libre, avait faite plus profonde, s'accommodait mal de la température étouffante qui opprimait la grande salle. Ils avaient ouvert, au plus large, les ventaux d'une croisée ; et, couple hautain, ils s'abandonnaient insoucieusement aux rigueurs du dehors. De la balustrade où, sans mot dire, ils s'étaient accoudés, on dominait les douves du château. Ainsi qu'un miroir opaque, enfermé dans un cadre sombre, elles étendaient, entre des parois rocheuses, leur surface congelée, luisante sous la lune. Des traînées de plantes aquatiques transparaissaient vaguement, emprisonnées dans la couche de glace ; et, çà et là, des tronçons de roseaux brûlés et roussis par le froid, se dressaient comme des glaives cassés, mordus de rouille. Gwannilis regardait devant elle. Immobile comme une statue, elle dardait ses yeux brillants sur l'horizon qui s'ouvrait au delà des fossés ; un vaste plateau neigeux, que des forêts limitaient au loin. Huon regardait Gwannilis. Contre cette femme, qu'il venait de faire sienne, il n'était pas loin de ressentir une irritation qu'atténuait une sorte d'étonnement. Du moment qu'il l'avait prise dans la forêt du Gâvre, jetée en travers de son cheval emportée comme une proie, dans sa course rapide, il avait cru n'avoir qu'à lever son doigt suzerain pour courber, obéissante, cette vassale obscure. Et c'est lui qui, frémissant, avait été contraint de se soumettre à elle. Il subissait, malgré lui, l'influence des circonstances qui avaient présidé à leur rencontre ; celle de l'étrangeté qui émanait de toute sa personne. Malgré ses révoltes d'homme tyranique et fort, ignorant le scrupule et la peur, il hésitait si curieux qu'il fût de les connaître, à la questionner sur ses origines à lui demander par quel miracle il l'avait trouvée seule, vivant dans une caverne, à la façon des bêtes, au milieu de solitudes presque inaccessibles ; et bien qu'une ardeur s'allumât en lui, brûlât ses veines, à la vue de cette femme dont la beauté ne ressemblait pas à celle des femmes qu'il avait connues jusque-là, il n'osait pas la violenter, assouvir, en maître qui use de son droit, sa passion sur elle, comme il faisait autrefois sur celles qui pouvaient lui plaire. Elle était restée indifférente, consciente, semblait-il, de sa puissance secrète, et, attirante comme une énigme, elle était muette comme un mystère. Elle se conten-

tait de sourire, de son sourire singulier. Et c'était là comme un philtre qui, pénétrant dans le cœur de Huon, y eût nourri, goutte à goutte, toutes les frénésies du désir.

Il la désirait éperdument. Il la désirait davantage chaque jour, depuis celui où il avait cru la tenir à sa discrétion : où, au contraire il s'était effaré devant elle, comme s'il eût, sous cette forme de chair splendide, pressenti un être mystérieux qui le fascinait à l'égal d'un péril. Et maintenant qu'il en était venu à faire d'elle sa femme, il la regardait, dans ce décor de nuit, comme si jamais il ne l'avait vue, tant elle lui apparaissait différente de l'inconnue de la forêt, après avoir laissé tomber sa rude enveloppe de fille sauvage pour revêtir son costume fastueux de châtelaine. Sa gorge opulente, sa taille fière, étaient moulées dans un pelisson de soie, garni, à l'échancrure du col, à la chute des manches, de vair et de gris, qui prêtaient à sa peau mate un éclat de fleur vivante. Une ceinture en ferronnerie, placée si bas qu'elle semblait dessiner la courbe harmonieuse des aines, se nouait sur sa tunique de brocart, puis se déroulait en lames métalliques, fleuries de topazes, d'agates et de sardoines. Un grand voile, qu'une agrafe de rubis retenait sur son épaule, tombaient de ses cheveux que tressaient des galons d'argent, jusqu'à ses chaussure de cuir espagnol, damasquiné d'or. Huon songeait aux murmures d'admiration avec lesquels on avait accueilli l'épousée, lorsqu'elle s'était montrée ainsi parée, à côté de lui qui, sombrement habillé, comme par dédain pour la magnificence de la fête, s'avançait, fourreauté de daim souple, qu'obscurcissaient de noires fourrures, et que des grains d'acier semaient d'ornements cruels. Et il frémissait ardemment, à la pensée que désormais elle ne pouvait plus ne pas être à lui.

— Tu es belle, — murmurait-il en l'enlaçant de ses bras robustes, — tu es belle comme la nuit. Ta chair est plus blanche que des rayons de lune ; tes yeux de faucon luisent comme deux étoiles. C'est du feu qui dévore mes membres, parce que je te regarde parce que je sais que tu vas être à moi.

Elle eut un soupir ; son regard s'élargit. Faiblement, elle se renversa contre Huon, qui reprit, la serrant dans une étreinte plus forte.

— Laisse-moi caresser tes cheveux : on dirait que l'on joue avec de la flamme. Tu étais belle, le soir où je t'ai trouvée dans la forêt du Gâvre ; mais, ce soir, tu es encore plus belle. Donne-moi tes lèvres, pour que j'y rafraîchisse mes lèvres. Oh ! je croyais te prendre, et c'est toi qui m'as pris !

Elle sourit, de son silencieux sourire, s'abandonna davantage. Il continua, la pressant contre lui :

— Ce moine babillard et stupide, avec sa malédiction divine, ses embûches diaboliques ! C'est toi qui étais à l'affût derrière les arbres innombrables. Et mon fils m'est rendu. Tu ne me fuiras pas tout à l'heure, comme tu l'as fait jusqu'à présent. Tu ne disparaîtras pas, comme, toutes ces nuits, tu disparaissais, me laissant douter si tu ne t'étais pas dissipée dans l'air, comme une korrigane. Nargue au Pape ! Oui, mon fils va revivre. Et il sera puissant comme moi, beau comme toi.

Il la tenait renversée entre ses bras. Toujours silencieuse, elle continuait à sourire. Un vertige s'emparait de Huon. De ses mains avides, il palpait ce corps superbe dont le contact faisait frémir le sien ; de la bouche, des narines, follement, il humait, respirait cette chair splendide, qui faisait frissonner sa chair, comme il eût bu une liqueur enivrante au creux d'une plante magique. Il resserrait son étreinte...

Tout à coup, souple comme une liane, d'un brusque tour de reins, elle se dégagea. Les mains hautes, chargées de bagues qui scintillaient, le buste penché, elle écoutait...

Derrière eux, des profondeurs du château, parvenaient les rumeurs suprêmes de l'orgie finissante. Mais lentement, elle étendit vers l'horizon un de ses bras, dont la manche de brocart fulgura. Au loin, vers la lisière des bois profonds qui bornaient le vaste plateau, blanc de neige et de lune, dans la sonorité du ciel, glacialement pâle, des aboiements hurlés, une sorte d'étrange appel, se faisaient entendre. Et les modulations du rauque concert allaient s'enflant, diminuant tour à tour impérieuses comme un râle de désir, mourantes comme une plainte amoureuse.

Elle écoutait. Un frissonnement l'agitait toute. Sa gorge, ses seins battaient. Ses yeux, démesurément ouverts, luisaient d'un éclat plus âpre. Entre ses dents, que laissaient voir ses lèvres tirées, sa langue, frémissante, passait.

Huon la reprit. Il la pressait contre lui, ardemment, comme s'il eût souhaité fondre leurs corps ensemble...

— Ah ! ma louve superbe ! — dit-il, — louve toi-même qui ne reconnais pas ou qui redoutes tes frères les loups !...

... Quand, dans les chemins qui, sous les futaies immenses, descendaient vers la rivière, se furent engagés les groupes des invités ; quand, après le départ du dernier convive, le comte eût fait relever le pont, baisser la herse, il jeta au milieu de la cour, pleine encore de vassaux domestiques, sa bourse gonflée d'or, et remonta l'escalier du doujon. D'un pas rapide, il traversa la grande salle, maintenant déserte ; l'air était lourd du relent des victuailles, mêlé au parfum des branches vertes, qui jonchaient le sol et décoraient les murs ; et l'agonie du foyer,

les cires, irradiait de grandes clartés errantes sur le muet désordre des tables abandonnées, A présent il sentait son sang plus tumultueux, dans la fièvre croissante de ses sens. Un instant, il s'arrêta sur le seuil de la chambre ; puis il y pénétra. D'abord il ne vit personne. Un sourire sauvage lui passa sur la face. D'un bond, il fut au lit ; en fit violemment rouler, sur leurs tringles de fer, les longues courtines peintes. Le lit était vide. Les rayons de la lune entraient librement dans la chambre, dont ils éclairaient l'entière solitude.

Huon se précipita vers la fenêtre ; ses poings se levèrent ; et, dans la nuit, il jeta un cri qui ressemblait au rugissement d'un tigre blessé à mort.

*
* *

La confusion, l'épouvante, emplissaient le château de l'Auspière. Partout, on voyait des ombres courir ; partout, on entendait des voix étouffées se répondre. Des torches montaient, descendaient, fouillaient les étages, exploraient les murailles. Au-dessus de ce tumulte, le ciel alourdissait la sérénité de son azur glacé.

Sur le perron, se dressait la haute silhouette du comte. Il était là, ramassé sur lui-même, prêt à fondre ; ses bras croisés retenaient son fouet de chasse ; il demeurait immobile, le poil hérissé, les yeux flamboyants, raidi dans l'attente de sa rage silencieuse, si effroyable, que tous, autour de lui, tremblaient des genoux, claquaient des dents. Les serviteurs, consternés, réapparaissaient l'un après l'autre. Le dernier, revint le majordome. Il s'approchait lentement, frissonnant de tous ses membres, comme un coupable et comme un condamné ; il allait s'affaisser, avec un gémissement, comme pour demander grâce, pour détourner un coup fatal, — quand, tout à coup une plainte déchirante s'éleva. Au milieu de la cour, un enfant s'avançait. C'était le plus jeune page du comte de Touvois, le seul pour lequel il eût jamais témoigné d'un intérêt capricieux ; et l'esclave avait fini par se prendre d'attachement aveugle pour ce tyran, qui parfois, après un coup brutal, le gratifiait d'une caresse indifférente, comme un chien familier. Deux larmes roulaient sur ses joues pâles ; ses traits meurtris révélaient une souffrance, près d'éclater en sanglots. Morne et désolé, baissant le front à mesure qu'il s'approchait de lui, il vint jusqu'au comte qui, d'un geste brusque, lui releva la tête.

— Tu sais donc ?...

Un flot de pleurs jaillit des yeux de l'enfant, qui joignit les mains. Et comme il se taisait, Huon, de son fouet dressé, lui cingla le visage.

— Parle ! — hurla-t-il ; — parle !

Un murmure d'horreur courut. L'enfant avait pâli davantage, et, sur sa joue flagellée, le sang, maintenant, en un long filet rouge, se mélangeait aux larmes. Il se taisait toujours. Mais levant sur son maître ses yeux d'une expression indicible, dans un tremblement de douleur et de désespoir. il étendit la main vers les poternes, sembla désigner les vastes espaces, au delà de l'enceinte. Tous les regards, instinctivement, se tournèrent dans cette direction. Et, de nouveau, tonna la voix du comte.

— Qu'on relève la herse ! — commanda-t-il ; que l'on baisse le pont !... Mon cheval !

... Huon sauta sur Mohammed. De ses éperons, il lui laboura les flancs, en même temps que du manche de son fouet, il lui frappait la croupe. L'étalon hennit, se cabra. Et, dans un élan de vertige, semant derrière eux la terreur, ils passèrent sous la porte, franchirent le pont-levis, avec un fracas de foudre...

Immense, solitaire et muette, la plaine s'étendait, blanche de neige, blanche de lune, sous la glaciale profondeur du ciel d'Epiphanie. Mais Huon était était insensible au froid qui lui mordait la chair. Tandis que sa noire monture galopait sans bruit, sur cette couche épaisse et molle qui amortissait le choc des sabots, le sombre cavalier, rigide, semblait dans sa course le fantôme d'un chasseur maudit qu'un animal fantastique emporte pour l'éternité. Il suivait, obstinément, la piste, toute fraîche, qui devant lui, s'allongeait, marquant la neige d'un double rang d'empreintes, vers les grands bois qui fermaient l'horizon. Son regard farouche restait fixé sur eux, comme s'il en eût voulu percer les masses lointaines. Il ne sentait rien que la torture intérieure qui se reflétait sur ses traits convulsés. Par moment, un sifflement rauque sortait d'entre ses lèvres. De ses mains, larges et puissantes, il pétrissait sa poitrine, pour en comprimer les battements, près de la rompre. Sous le ciel froid, à travers la plaine blanche, il allait éperdument.

Soudain, il frissonna. Là-bas, au fond de ces bois, dont la lisière, maintenant, était proche, les aboiements sinistres recommençaient à se faire entendre. Leur intensité croissait, diminuait, ici, là, comme si la troupe des fauves hurleurs eût couru, s'éloignant, revenant, dans l'ombre des fourrés. Et la piste, à présent, n'était plus simple. Aux empreintes qu'il venait de suivre, d'autres se joignaient en cortège, petites, ayant laissé, là où elles s'imprimaient, des marques de griffes aiguës, et plus nombreuses, à mesure que les bois se rapprochaient. Huon exhala un blasphème. Il précipita plus violemment son cheval, et atteignit la ligne des grands arbres.

Il s'engagea d'abord dans une sorte de sente, à demi frayée, au bout de laquelle il lui sembla que brillait, surprenante, une lumière. Il piqua droit

dessus; et il n'en était plus qu'à quelques pas, quand Mohammed, frémissant, s'arrêta. Une forme sombre se dessinait : celle d'un homme qui, vêtu d'un froc, venait de saisir les rênes. Huon le contemplait, avec une stupeur d'égarement.

— Qui es-tu? cria-t-il; — que me veux-tu?

— Huon, je suis l'ermite de ces bois, et voici ma cabane. C'est Dieu qui m'a mis sur ton passage; c'est lui qui te parle par ma bouche, et qui te donne, à l'heure où tu te rues à ta perte, un suprême avertissement. Tu as toi-même, au mépris de toutes les exhortations, tramé l'aventure où tu t'égares. Mais tu peux encore rejeter ce voile d'aveuglement où tu t'enroules, et qui, bientôt, va pour toujours t'envelopper. Renonce à ta poursuite. Retourne en arrière!...

Huon fit entendre un ricanement sinistre... Il brandit son fouet. Mais l'ermite avait disparu; le coup retomba dans le vide.

Huon s'enfonça davantage. Maintenant, il allait au hasard, dans ces bois que hantait un mystère; il allait, n'ayant plus conscience de rien, que de la rage qui emplissait son âme, et demandait à s'assouvir. Parfois il traversait de grandes clairières, qu'inondait la clarté froide de la lune; alors, furieusement, il éperonnait son cheval, comme s'il était sur le point d'atteindre un but. Parfois, dans l'ombre des halliers, il s'imaginait entrevoir une trouée récente : il y courait, se plongeait dans l'enchevêtrement obscur des branches, qui le fouettaient au passage: mais il était pris dans un réseau de ramures inextricable; alors, il fuyait, cherchant une issue. Il avait perdu toute trace. Il ne se guidait plus que sur les hurlements, qui, parfois, éclataient dans la ténébreuse horreur des bois. Tantôt, ils se traînaient, très loin, semblait-il, ainsi qu'une mélopée confuse et vague. Tantôt, on eût dit qu'ils retentissaient tout près, avec la netteté sonore d'une fanfare sauvage. Alors, mêlée aux clameurs des bêtes, on distinguait une autre voix, une voix étrange, prolongée en modulations lentes, exaspérée ou défail-

Longtemps, Huon erra, poursuivant cette course insensée. Il aperçut, accroché à des ronces, un lambeau d'étoffe blanche, et, l'ayant saisi, il vit que c'était un fragment de voile. Il l'étreignit, en haletant. Plus loin, il crut que du sang empourprait la neige; et, s'étant penché, il ramassa un bijou d'argent que rougissait la flamme de rubis : c'était une agrafe de voile. Il l'écrasa, la pétrit, comme un peu de cire. Il allait toujours. Enfin, très tard, les aboiements tout à coup retentirent, comme s'il n'en était plus séparé que par l'épaisseur de quelques arbres. Il les dépassa. Il se trouva barré par un ravin. Le site était désolé. Des roches s'amoncelaient. Et là, dans leur ombre, d'innombrables yeux brillaient comme des feux troubles. Au centre, dans une inconsistance nuageuse, toute blanche, une forme humaine apparaissait...

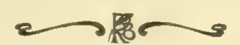
Huon poussa un cri épouvantable...

... Le lendemain, dans le milieu du jour, les gens du château retrouvèrent le corps de leur maître. Il était couché sur le dos, la face tournée vers le ciel, pour un dernier défi; la bouche crispée, entr'ouverte pour un dernier blasphème. Sa gorge, ses flancs, ses cuisses, avaient été déchirés par les dents et les griffes des loups. Le sang de ses blessures, épais et noir, était figé, en larges plaques, en longues traînées, sur son vêtement de peaux et de fourrures. Dans sa main, il tenait encore le lambeau de soie blanche, l'agrafe à demi broyée, que l'on reconnut. L'étalon noir avait roulé dans le ravin, au fond duquel il gisait, le crâne fracassé contre les roches. Mais jamais on n'entendit parler de celle qui, pendant quelques heures, avait siégé en qualité d'épouse, dans la grande salle du château.

*
* *

Ainsi mourut, vers l'an 1200 de notre ère, Huon, seigneur de l'Auspière et comte de Touvois, parce qu'il avait rencontré une créature infernale, que Dieu jeta sur sa route, en punition de n'avoir pas sanctifié le jour anniversaire de celui où Son Divin Fils était descendu sur la terre, pour le rachat des hommes...

Charles Bourgault-Ducoudray



LES FOUILLES DE DIDYMES

Une excursion à Didymes n'est pas encore chose banale, et sans doute ne le deviendra pas d'ici longtemps. Les touristes, de plus en plus nombreux, qui visitent la côte occidentale de l'Asie Mineure, n'ont aujourd'hui que l'embarras du choix entre les champs de fouilles aux sites pittoresques, depuis Troie et Pergame jusqu'à Rhodes ou Halicarnasse. Sans sortir des limites de l'antique Ionie, ils trouvent dans la région de Smyrne bien des ruines intéressantes d'accès relativement facile. Ils visitent Ephèse et Magnésie du Méandre; quelques-uns vont jusqu'à Priène et Milet. Mais bien rares sont les touristes qui poussent jusqu'à Didymes, pour y admirer les ruines du célèbre temple-oracle d'Apollon.

Didymes, aujourd'hui *Hiéronda*, est situé au Sud de Milet et de l'embouchure du Méandre, à quatre kilomètres de la mer, près de l'extrémité Sud-Ouest

d'une presqu'île triangulaire qui constituait le territoire milésien. Dans l'antiquité, on se rendait généralement par mer au sanctuaire d'Apollon. On débarquait soit au Sud-Est, à Teichioussa, soit au Nord-Ouest, à Panormos. Une voie sacrée, à travers des jardins, conduisait les pèlerins de Panormos à Didymes. Dans la partie voisine du temple, elle était bordée d'ex-voto ; de là proviennent ces curieuses statues assises, dites *des Branchides*, qui comptent parmi les monuments les plus connus de l'art archaïque, et qu'on voit aujourd'hui au British Museum. C'est seulement sous Trajan, en l'année 100 de notre ère, que fut construite une route entre Milet et Didymes ; elle rejoignait la voie sacrée près de Panormos. Le point de départ de cette route romaine est marqué encore par une inscription commémorative, qui a été récemment trouvée en place sur une des portes de l'enceinte de Milet.

Aujourd'hui l'on ne peut guère se rendre à Hiéronda que par terre ; et le voyage n'en est pas simplifié. On prend à Smyrne, très prosaïquement, le chemin de fer de Tralles-Aïdin. On laisse à droite les ruines d'Ephèse et de Magnésie du Méandre, avec leurs vastes champs de fouilles. A la station de Baladjick, on trouve un petit embranchement qui descend la vallée du Méandre jusqu'à Sokhia. Là, on a le choix entre deux routes, toutes deux longues et pénibles. A travers la vallée, qu'encadrent des montagnes abruptes, avec des échappées vers la mer lointaine, on chevauche lentement dans un désert : plaines grises et tristes, vagues terrains de pâture, canaux tortueux et bourbeux aux eaux mortes, marais sinistres où jouent les mirages, et, à perte de vue, les alluvions du Méandre qui ont comblé peu à peu l'ancien golfe Latmique, bloquant les ports, tuant les villes, semant partout la ruine et la fièvre.

La route la plus fréquentée longe d'abord les dernières pentes du mont Mycale. On aperçoit bientôt à droite le rocher de Priène, qui domine la plaine comme un cap, où s'étagent dans un fouillis pittoresque les monuments et les maisons de la ville antique. On incline ensuite vers le Sud, on traverse des marais et plusieurs bras du Méandre, on franchit sur un bac le lit principal du fleuve, bordé de tamaris, et l'on arrive à Palatia, l'ancienne Milet : jadis la première des cités maritimes, centre de la civilisation au VIe siècle avant notre ère, aujourd'hui pauvre bourgade, perdue dans les marécages, à neuf kilomètres de la côte. On y rencontre un théâtre romain, où Rayet a trouvé une série de statues, des femmes drapées qu'on voit au Louvre avec d'autres sculptures provenant de la nécropole. Depuis quatre ans, une mission allemande poursuit l'exploration méthodique de Milet ; elle a achevé de déblayer le théâtre ; elle a découvert un des ports ensablés, une partie de l'enceinte, l'agora, un Bouleuterion ou palais du Sénat, un Nymphée, et de nombreuses inscriptions.

Au-delà de Palatia et du village grec d'Ak-Keui, on suit l'ancienne route de Trajan, en se rapprochant de plus en plus de la mer, sur de longs plateaux pierreux aux ondulations monotones, couverts de fusains, d'arbousiers et de broussailles, avec des champs d'orge dans les fonds. Au bout de trois heures, on rejoint le chemin de Panormos, l'antique voie sacrée de Didymes. Les pèlerins grecs y arrivaient plus vite.

Hiéronda est un assez gros village grec, dont les trois cents maisons, d'ailleurs banales, rectangulaires, à toits plats, sont égayées çà et là de jardins et de nids de verdure. Ce village, d'origine relativement récente, a eu la malheureuse idée de s'installer tout autour du sanctuaire, jusque sur les ruines. Un malencontreux moulin s'est juché au plus bel endroit, au-dessus de la salle où Apollon rendait ses oracles. De là, on voit se dérouler un superbe panorama. A l'Ouest, une immense étendue de mer, vibrante de lumière et azurée jusqu'aux premiers îlots, laiteuse vers l'horizon que ferme un cercle d'îles rocheuses, depuis Kalymnos, Leros et Patmos, jusqu'à Samos et Ikaria. Du côté du Sud, au-delà du golfe Bargylique et de ses innombrables baies, la presqu'île déchiquetée d'Halicarnasse et les cimes lointaines de l'île de Kos. A l'Est, les flancs boisés du mont Grion, et, à l'arrière-plan, les dents de scie du Latmos. Au Nord, les plateaux jaunâtres de la presqu'île milésienne, que semblent border les lignes grises du mont Mycale. Et, sur tout ce bleu, ce vert, ce gris ou ce jaune, des transparences de lumière où se fondent les tons. Aux premiers plans, derrière les maisons et les jardins du village, des pentes douces dévalant au Sud et à l'Ouest jusqu'à la mer ; dans les autres directions, des collines couronnées de moulins. Plus près encore, trois énormes colonnes du temple restées debout, des amoncellements de blocs, les tranchées des derniers explorateurs, les escaliers et les portiques, complètement déblayés, de la façade orientale.

Là s'élevait, au VIe siècle avant notre ère, le vieux Didymeion, contemporain des statues assises de la voie sacrée. Il fut pillé et brûlé par les Perses en 494, après la prise de Milet. Darios emporta la statue d'Apollon, œuvre de Kanakhos, et divers ex-voto. On a découvert récemment, dans les fouilles de Suse, une de ces offrandes enlevées alors à Didymes : un gros osselet de bronze, où se lit une dédicace à Apollon. L'antique famille sacerdotale des Branchides, qui jusque-là avait administré l'oracle, fut accusée d'avoir trahi la cause des Milésiens, et même d'avoir livré aux Perses les trésors du temple. Elle

semble avoir été proscrite ; en tout cas, elle perdit dès lors toute autorité. Dans le sanctuaire en ruines, l'oracle se tut ; même la source prophétique se perdit dans les décombres. Didymes resta désert jusqu'au temps d'Alexandre, pendant plus d'un siècle et demi. Alors l'on commença de construire, sur le même emplacement, le second Didymeion, celui dont on visite les ruines colossales.

Cyriaque d'Ancône, au XVe siècle, vit le Didymeion encore debout. Le monument paraît avoir été renversé peu après par un tremblement de terre. Pickering visita Didymes en 1673, Wood en 1750, Chandler en 1765, Gell en 1812. L'architecte Huyot en 1820, Texier en 1835, exécutèrent d'intéressants relevés. Rayet et Thomas, en 1873, entreprirent des fouilles méthodiques, et rapportèrent au Louvre les belles sculptures que contient la *Salle de Milet*, bases ornées, chapiteaux de pilastres, fragments de frise. En 1895, un ancien membre de l'Ecole d'Athènes, M. Haussoullier, et un ancien pensionnaire de la Villa Médicis, M. Pontremoli, commencèrent le déblaiement systématique. Ils ont réussi à dégager complétement toute la façade principale et la partie antérieure du temple. Ils ont découvert de nouvelles bases sculptées, de très curieux chapiteaux à figures, et une foule d'inscriptions qui éclairent d'une vive lumière l'histoire du sanctuaire : comptes de la construction, marques de chantier, inventaires des trésors, listes de trésoriers ou de prophètes, décrets milésiens, lettres de rois, dédicaces, etc. Dans un bel ouvrage luxueusement illustré, qui est un modèle de précision et de critique, MM. Haussoullier et Pontremoli viennent d'exposer leurs principales découvertes (1).

Bien que les fouilles soient loin d'être terminées, on peut se faire une idée nette du plan et des dispositions de l'édifice. Ce qui frappe tout d'abord, ce sont ses proportions colossales. Il a environ 108 m. 50 de long, et 50 mètres de large ; pour les dimensions, il n'a guère de rival que l'Artémision d'Ephèse, l'Heraion de Samos, et l'Olympieion d'Athènes. Le Didymeion est un temple ionique, élevé sur un haut soubassement de sept gradins, et entouré d'un double portique ; on compte deux rangées de dix colonnes sur chacune des façades, deux rangées de vingt et une colonnes sur chacun des longs côtés. Ces colonnes ont une hauteur de 17 m. 50, un diamètre de 1 m. 98 à la base, de 1 m. 62 sous le chapiteau. La grande façade, celle de l'Est, a une physionomie originale. De chaque côté, en avant de la troisième colonne, les gradins du soubassement sont interrompus par un grand pylone ; entre les deux pylones s'étage un escalier de treize marches, qui a la largeur de la cella.

Les dispositions intérieures sont fort curieuses, et s'expliquent par la destination du sanctuaire, qui était avant tout un temple-oracle. Il n'y a ni opisthodome ni entrée à l'Ouest. Le Didymeion comprend trois salles rectangulaires, de dimensions et de niveaux différents. C'est d'abord un grand vestibule, large de 25 mètres, profond de 15 m. 80, qui correspond au pronaos des temples ordinaires, et qu'on appelait à Didymes le *prodomos*. Il est de plain pied avec le péristyle ; il est divisé en cinq nefs par quatre rangées de trois colonnes, qui font suite aux colonnes du double portique extérieur.

Au fond de la nef principale du prodomos, par un escalier de plusieurs marches, on montait jusqu'à une porte monumentale qui ouvrait sur le *Chresmographion*, salle de consultation de l'oracle. Cette seconde pièce, beaucoup plus petite, avait 14 m. 60 de largeur et 8 m. 80 de profondeur. A droite et à gauche, une porte donnait accès à la cage d'un escalier, d'un *labyrinthe*, comme on disait à Didymes. Ces escaliers conduisaient à un étage supérieur, qui paraît avoir renfermé d'un côté le trésor du dieu, de l'autre les archives du temple et la chambre des prytanes. C'est dans le Chresmographion que se tenaient les fidèles pendant la consultation de l'oracle. Par une petite porte qui faisait face à celle du prodomos, ils pouvaient apercevoir en contre-bas le sanctuaire proprement dit, l'adyton avec l'image du dieu, et la prophétesse sur son trépied. La consultation terminée, un fonctionnaire appelé le prophète leur remettait une copie de l'oracle.

Le sol du naos ou de la Cella était à environ 5 mètres au-dessous du sol du péristyle. On y descendait du Chresmographion par un escalier d'une quinzaine de marches qui, dans sa partie centrale, était divisé en trente demi-marches. Le naos était une salle rectangulaire, de très vastes proportions : 56 mètres de long, sur 25 mètres de large. Les murs étaient décorés de pilastres, et bordés d'un dallage. Au fond, sous un édicule, se dressait la grande statue d'Apollon, œuvre de Kanakhos. Le reste de la salle était à ciel ouvert. Au centre, le dallage s'interrompait, et laissait voir à nu le sol naturel. C'était l'adyton, avec la source prophétique, l'omphalos, les lauriers sacrés. C'est là que la prophétesse rendait ses oracles, aussitôt recueillis par le prophète en fonctions.

Nulle part aussi bien qu'à Didymes, on ne se rend compte de la disposition d'un temple-oracle. Les inscriptions et les textes littéraires confirment les données architecturales, et fournissent en outre des renseignements précieux sur l'histoire et l'organisation du sanctuaire. Titres des prêtres, des fonction-

(1) Pontremoli et Haussoullier, *Didymes*, 1 vol. gr. in-4°, Leroux, 1904. — Voyez aussi Haussoullier, *Etudes sur l'histoire de Milet et du Didymeion*, 1 vol. in-8°, Bouillon, 1902.

naires ou des magistrats milésiens, qui administraient le temple ou le culte : prophétesse analogue à la Pythie, stéphanéphore et prophète éponymes, prytanes, trésoriers, architectes et épistates, agonothètes. Consultation de l'oracle ou consécration d'offrandes par les nombreux clients du dieu: des rois de Syrie ou d'Egypte, de Pergame, de Bithynie, du Bosphore; des Tétrarques de Galatie, des cités grecques, des magistrats de Milet, des particuliers. Cultes et fêtes de Didymes, comme les cultes d'Artémis pythienne, de Zeus Soter, des Cabires, d'Osiris, comme les jeux des Didymeia, les Hyakinthotrophia, les Kapitoneia, les mystères d'Artemis, etc. Les documents permettent d'animer les ruines en y évoquant la vie religieuse de Didymes.

Les renseignements les plus curieux et les plus nouveaux sont peut-être ceux qui se rapportent à la construction même du sanctuaire. Les travaux se sont poursuivis pendant près de quatre siècles, et n'ont jamais été terminés : on avait voulu faire si grand et si beau, qu'on n'a pu aboutir. Vers 332 avant notre ère, la ville de Milet décida de reconstruire le Didymeion, ruiné et abandonné depuis un siècle et demi. Le plan du nouvel édifice fut dessiné par Pœonios d'Ephèse et Daphnis de Milet. On retrouva dans les décombres la source prophétique; le dieu recommença à rendre des oracles, et l'on restaura la fête des Didymeia. Vers 295, Seleukos, roi de Syrie, renvoya aux Milésiens l'Apollon de Kanakhos, autrefois enlevé par Darios. L'année suivante, Antiochus, fils de Seleukos, bâtit à Milet un portique marchand, dont les revenus devaient être affectés aux travaux du Didymeion.

Vers le milieu du IIIe siècle, on posait la quinzième assise des murs du naos, et des carreaux de marbre dans les escaliers. En 172, on exécutait la grande porte du Chresmographion; deux ans plus tard, la petite porte de la cella. On plaçait alors la trente-cinquième assise des murailles. Vers 150, on s'occupait des degrés et des bases de la façade principale. Entre les années 80 et 70, le Didymeion fut pillé et incendié par des pirates. Vingt ans plus tard, on travaillait au prodomos, et un roi d'Egypte envoya quatorze talents d'ivoire pour les sculptures de la porte. En l'année 22 de notre ère, le Sénat romain reconnut le droit d'asile du Didymeion. Puis Caligula ordonna à la province d'Asie d'achever le temple. On dressa alors quelques colonnes, et l'on sculpta la frise de la façade principale. Les travaux cessèrent brusquement à la mort de Caligula, et ne furent jamais repris. Trois siècles plus tard, des cimetières chrétiens et des chapelles de martyrs entouraient déjà le sanctuaire d'Apollon. L'empereur Julien fit démolir ces chapelles, mais ne rendit pas la vie au Didymeion, qui fut bientôt transformé en *Kastro* byzantin.

L'examen des ruines suffirait à prouver que le temple n'a jamais été achevé. Beaucoup de bases de colonnes, les gradins du soubassement, l'escalier central et les pylones de la grande façade, ne sont qu'épannelés. Le dallage n'a été posé complètement que dans le prodomos.

Les comptes de construction et l'état de l'édifice permettent de suivre sur bien des points la marche des travaux. Le marbre dont est bâti le Didymeion provenait des îles Korsiae (aujourd'hui îles Fourni), au N. de Patmos. Il était dégrossi dans les carrières. Bien des blocs portent encore des marques de chantier : les mots *Hieros lithos* (pierre destinée au sanctuaire), écrits en abrégé, et le nom de l'entrepreneur ou du chef d'équipe. Une fois dégrossi, le marbre était débarqué à Panormos et amené à Didymes par la voie sacrée. Le Chresmographion servait de dépôt des marbres; et le prodomos, de chantier. Près du temple, existait un *Néopoieion* ou bureau de la construction; on y conservait le plan de l'édifice, et là se tenaient les commissaires préposés aux travaux, les architectes, l'épistate chargé de surveiller l'emploi des fonds. Les blocs de marbre étaient travaillés de nouveau dans le chantier du temple, et terminés en place. Par exemple, les documents épigraphiques permettent de reconstituer les étapes du linteau de la porte monumentale, depuis le débarquement à Panormos jusqu'au moment où il fut dressé sur les montants. Des groupes de lettres sont gravés sur les tambours de certaines colonnes; ces lettres correspondent à des chiffres qui indiquent le diamètre du tambour. Les colonnes étaient cannelées en place; parfois les baguettes de cannelures, qui n'ont jamais été creusées, sont dessinées sur le marbre par des lignes parallèles. Jamais l'on n'avait encore assisté de si près aux travaux d'un chantier grec.

La décoration présente des traits originaux. On voit au Louvre un curieux chapiteau d'ante, où deux figures de femmes ailées se terminent en fleurons; il provient de l'édicule qui abritait à Didymes la statue d'Apollon. A la décoration de la cella appartiennent aussi des chapiteaux de pilastres, ornés de griffons affrontés autour d'une palmette; des fragments d'une bande sculptée qui reliait ces chapiteaux, et où des griffons affrontés sont séparés par des lyres. Signalons encore, au-dessus de la porte monumentale du prodomos, une élégante frise à rinceaux, palmettes et fleurons.

C'est principalement sur la grande façade orientale que s'était porté l'effort des artistes. Les dernières fouilles ont fait connaître presque tous les éléments de la décoration. L'architrave, haute de

1m57, comprend trois plates-bandes, en saillie l'une sur l'autre, avec des rangées de perles, d'oves et de palmettes. La frise, haute de 1m38, présente des têtes de méduse, des oves, des rinceaux et des fleurons. La corniche, avec ses denticules à fleurons et à palmettes, n'a pas été terminée; et le fronton n'a jamais été posé.

Les colonnes extérieures de la façade comptent parmi les œuvres les plus curieuses de l'architecture ionique. Les bases, cylindriques ou dodécagones, sont couvertes de sculptures, qui se répètent symétriquement, et cependant très variées. La décoration en est tantôt géométrique, tantôt florale, tantôt mixte : aux moulures, aux palmettes, aux rinceaux, aux grecques, se mêlent des bas reliefs, parfois des sujets mythologiques, sur les troncs dodécagones. La plupart des colonnes du Didymeion portent un chapiteau ionique ordinaire. Mais plusieurs de celles de la grande façade étaient couronnées de chapiteaux très différents, dont la découverte a été la grande surprise des fouilles. On y voit une tête de taureau entre deux bustes de divinités, un dans chaque volute. On a retrouvé une tête de taureau, des bustes de Zeus et d'Apollon.

Nous devons nous contenter ici de signaler ces découvertes importantes, qui mériteraient une longue étude. Par les dispositions intérieures comme par la décoration, le Didymeion est l'un des monuments les plus intéressants de l'architecture grecque; il complète sur bien des points l'histoire de l'art ionique, Félicitons MM. Haussoullier et Pontremoli de leurs belles découvertes, et exprimons un vœu : si le temple d'Apollon Didyméen n'a pu être terminé, que du moins les fouilles le soient un jour.

PAUL MONCEAUX.



LA VIE LITTÉRAIRE

Charles Guérin.

CHARLES GUÉRIN. *Le Sang des Crépuscules. Le Cœur solitaire. Le Semeur de Cendres*, etc., *Le Cœur solitaire*. Edition revue et augmentée de plusieurs poèmes. (Editions du *Mercure de France*, 1904.)

On lance des poètes comme des plaisanteries. Les poètes sont rarement bons. Les plaisanteries sont toujours mauvaises.

Il y a beaucoup, beaucoup de poètes. Ils se lisent les uns les autres avec une grande vigilance critique. Mais la foule contemporaine lit peu les poètes. C'est peut-être un crime. C'est probablement une faute. C'est certainement un mal. Crime, faute ou mal, la foule contemporaine lit peu les poètes. Ils sont trop. D'être si nombreux, cela les fait paraître moins nécessaires. Alors quelques-uns d'entre eux connaissant leur temps et que la concurrence est rude, emploient des ruses d'apaches du meilleur ton, pour usurper à leur profit la gloire entière qui devrait justement être disséminée sur tous, tous les poètes plus ou moins adroits ou plus ou moins malhabiles à faire fructifier un talent sensiblement égal à celui de leurs confrères plus ingénieux ou plus industrieux. On finit toujours par s'amuser des roueries de ces malins enfants des Muses.

Mais quelquefois leurs efforts d'accaparement sont funestes aux discrets, aux timides, ou plus simplement, aux honnêtes poètes. Si ces victimes ont le don des vers émouvants et purs, vous conviendrez qu'elles sont faites pour nous intéresser passionnément.

Je crois que Charles Guérin qui n'est pas le plus célèbre poète de sa génération — il est né en 1873 — en est pourtant le plus original, le plus significatif, et pour employer une épithète bien simple, mais bien claire, le meilleur. Que voulez-vous ! il habite à Lunéville dans la Meurthe-et-Moselle. Il ne se livre pas à des manifestations agitées. Il écrit seulement des vers que l'inspiration lui commande — plutôt que l'actualité. — Et il est content de son sort modeste. La gloire manquant, il fait de la Muse sa compagnie consolatrice.

Hélas ! je porte en vain, poète,
L'orgueil d'un labeur obstiné !
Mon temps dans sa marche inquiète
Ignore encore que je suis né.
Aussi mon cœur reste avec celle
Qui nous sourit dans son miroir
La fleur de sa bouche est plus belle
Que la feuille du laurier noir ;
La gerbe d'avoine qui plie
Est moins svelte que son corps nu
Et sa gorge ronde et polie
Me console d'être inconnu.

Et poète, poète, poète enfin, sans souci des communications à faire utilement à la presse, il exprime ses inspirations avec un art précis.

L'humble potier, modeleur
De l'obéissante argile,
Façonne d'un ongle agile
L'oiseau, l'insecte et la fleur ;
Et le galbe de son vase
Parmi l'agreste décor
Qu'il fouille et caresse encor,
Finit en femme à la base.
O fervents labeurs jumeaux !
Regarde agir le génie
Du poète qui manie
L'idéal limon des mots ;
Il pétrit, ébauche, achève
Et frémissante d'amour
Sa main fixe le contour
Invisible de son rêve.

Il ne se dissimule par l'inanité de son rêve. Il exagère même ses défiances de lui. Il se persuade trop que son œuvre est inutile ; et nous verrons, au

contraire, qu'il y a en lui plus d'énergie qu'il ne le concède, et plus de principes de vie active, et puisque, aujourd'hui, les poètes chantent la vie, doivent chanter la vie, Charles Guérin est mieux que quiconque — car son art est plus sûr, son inspiration plus forte, plus nuancée, plus neuve, — un poète d'aujourd'hui.

Il doute, néanmoins, il doute de lui, car il sait que l'heure est inclémente aux poètes. Et il exprime ses angoisses et ses résignations en vers dont je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils sont beaux : lisez-les !

Moi, que rien de fécond ne tente dans la vie
La lutte ni l'amour, ni les simples travaux
Et qui trouve, ironique entre les philosophes,
A douter de moi-même une âpre volupté,
Je sens le cœur humain trop large pour mes strophes,
Le vieil air douloureux d'autres l'ont mieux chanté :
Leur nom nourrit encore les clairons de la gloire,
Pour moi qu'un rigoureux destin laisse inconnu
Je presse entre mes doigts la flûte usée et noire
Des pauvres, des railleurs, et des fous. Son bois nu
Est plus doux qu'un baiser savoureux à ma bouche ;
Elle est ma confidente obscure et mon enfant
Et répond comme une âme à l'âme qui la touche.
Un passant, que mon cœur sait émouvoir souvent
Au temps des raisins mûrs s'arrête pour l'entendre.
Je suis seul, et je joue, ignorant qu'il est là,
Tour à tour désolé, voluptueux ou tendre.
Chaque jour, sur les tons qu'hier elle modula,
Ma misère sanglote et demande l'aumône,
Et le passant muet songe et baisse le front,
Il m'écoute et revient et trouve chaque automne,
La flûte plus plaintive et mon mal plus profond.

Charles Guérin voit bien — je viens d'en fournir une preuve — exprime admirablement les conditions peu favorables d'existence et de travail créateur que notre temps impose aux poètes. Mais il est enclin à juger notre temps avec une sévérité excessive. Il est trop aisément mélancolique, parce qu'il est trop facilement désabusé. Il ne nous accorde pas assez d'heures pour écouter sa voix, en goûter peu à peu le charme on ne peut plus pénétrant, chercher un guide en ce poète doux et fort. Il jette trop vite un poème de désillusion après une poésie d'espérance. Au reste, l'un et l'autre ont toujours cette harmonie profonde, cette harmonie sans effort des idées et des images, du sentiment et de la pensée qui parle au cœur.

Ma plume, cette nuit de doute et de ténèbres,
Pèse à mes doigts tremblants comme un sceptre abdiqué.
Manquerai-je au destin que vous m'avez marqué
Ou mon nom vivra-t-il entre les noms célèbres ?
Seigneur ! Interrogez mon œuvre. Elle répond
Que mon labeur fut grand et mon âme sincère
Et telle que l'épi d'or fin jeté sur l'aire
Qui, frappé des fléaux, éclate en grains fécond.

Il se révolte un peu — mais toutefois, avec douceur. Et puis il se demande s'il ne vaut pas mieux que tout le reste vivre calmement une vie médiocre et sage selon le vœu des antiques poètes.

Ton cœur est fatigué des voyages ! Tu cherches
Pour asile un toit bas et de chaume couvert.
Un verger frais baigné d'un crépuscule vert
Où du linge gonflé de vent pende à des perches ?
Alors, ne va pas plus avant : Voici l'enclos.
Cette porte d'osier qui repousse des feuilles,
Ouvre-la, s'il est sûr, poète, que tu veuilles
Connaître après l'amer chemin le doux repos,
Arrête-toi devant l'étable obscure. Écoute
L'agneau bêle, le bœuf mugit et l'âne brait
Approche du cellier humide où, bruit secret,
Le laitage à travers les éclisses s'égoutte.
C'est le soir. La maison rêve ; regarde-la
Vois le feu qu'on y fait à l'heure accoutumée
Se trahir dans l'azur par une humble fumée :
Mais tu cherchais la paix de l'âme ? Entre : elle est là.

Il cherche la paix de l'âme, mais malgré lui il se laisse aller aux émotions les plus puissantes que la vie nécessairement procure à tout esprit, à tout cœur.

Il s'anime et s'exalte dans la nature. Il aime la nature parce qu'elle est belle, parce que sa beauté lui inspire des chants mélodieux, lui donne à lui-même conscience de sa force, et presque de sa souveraineté. Il célèbre incessamment la nature amicale.

Je vais sur la pelouse humide de rosée
D'un pas léger, les yeux riants, l'âme brisée
De tendresse, de joie indicible et d'amour.
Le jour descend en moi comme un baiser, le jour
Me pénètre et m'enlève à la terre. J'adore.
Le jardin resplendit sous le ciel frais. L'aurore
A troué les pins drus et noirs d'un rouge orteil.
Une perle d'eau claire étincelle au soleil
L'herbe est comme une mer où l'onde poursuit l'onde,
L'allée a de lascifs contours de femme blonde.
Le lierre en feu frissonne à la crête d'un mur
Un oiseau que le vent balance dans l'azur
Chante sur le bouleau sans feuille encor. Je rêve
Au sein d'une lumière heureuse, ivre de sève
Et d'air, le front tourné vers l'orient et tel
Qu'un jeune dieu qui vit son matin immortel.

Il crie ainsi son enthousiasme et, pour cela, comme il arrive aux poètes, son enthousiasme tombe ; mais la nature, à ce poète qui la sent et qui la comprend donne toujours un nouveau réconfort.

Ayant dit, et soudain déchu de mon orgueil
Je m'arrête et j'embrasse encor, d'un long coup d'œil
Le grand jardin natal aux brillantes allées,
Derrière elle, laissant les heures écoulées,
L'ombre plus courte atteint le milieu du cadran
Chaque toit bleu chatoie au soleil comme un paon
Et tandis que le ciel de midi sur le sable
Épanche en flots de feu son urne intarissable
Indifférente au drame obscur de mon esprit,
La nature féconde et forte me sourit.

Il trouve dans l'amour même de la femme les mêmes causes de joyeuse exaltation, de tendre mélancolie et de furieuse désolation.

L'amour nous fait trembler comme un jeune feuillage
Car chacun de nous deux a peur du même instant
« Mon bien-aimé, dis-tu très bas, je t'aime tant...
Laisse. . Ferme les yeux, ne parle pas, sois sage. . »
Je te devine proche au feu de ton visage
Ma tempe en fièvre bat contre ton cœur battant
Et, le cou dans tes bras, je frissonne en sentant
Ta gorge nue et sa fraîcheur de coquillage.
Écoute au gré du vent la glycine frémir.
C'est le soir ; il est doux d'être seul sur la terre

L'un à l'autre, muets et faibles de désir.
D'un baiser délicat tu m'ouvres la paupière.
Je te vois et, confuse avec un long soupir,
Tu souris dans l'attente heureuse du mystère

Il sait aimer aussi avec une frénésie sensuelle que ne compromet point la correcte douceur du style.

Je te vois anxieuse et belle de pâleur;
Le sang fiévreux afflue et palpite à tes tempes.
Ferme les yeux, prends-moi plus près de toi, sois tendre
Et que ma chair se fonde à ta bonne chaleur.
La force du désir gonfle ta gorge en fleur;
Un sanglot fait mourir tes caresses plus lentes
Et le bruit de nos cœurs tombe au fond du silence.
Mes lèvres à tes cils cherchent le sel des pleurs;
Un grillon chante, l'âtre est noir, la lampe éteinte,
Tu m'attires vers toi dans un demi-sommeil
Et mon baiser t'arrache une amoureuse plainte.
L'heure, comme un ruisseau dans les herbes, s'écoule;
Et je rêve d'un seuil accablé de soleil
Où le fidèle essain des colombes roucoule.

S'il est perpétuellement inquiet dans la nature, et plus encore dans l'amour, c'est surtout parce qu'il croit en Dieu tout en ayant peur de ne pas croire suffisamment en lui. Il a un sentiment religieux qui l'obsède et le persécute. Il devient un martyr. Il est intellectuellement, moralement torturé. Toutes ses sensations l'effraient au moment qu'il les goûte le mieux. Quand il va s'apaiser, il recommence à être presque épouvanté. Il sent l'amertume, faut-il dire le dégoût, la déchéance de l'amour. Il se créé mille ennuis merveilleux, dont il jouit délicieusement, douloureusement.

Des cloches. C'est le jour de Pâques, sombre cœur.
Toi seul, et quand les gens du peuple et les servantes
Reçoivent Jésus-Christ sur leurs lèvres ferventes,
Toi seul obstinément tu chéris ta rancœur.
Solitaire parmi la foule fraternelle
Tu ronges ta fureur et ton silence amer;
Ton orgueil — car en toi l'esprit corrompt la chair, —
Contre ta foi vivace encore se rebelle.
Et c'est ton grand remords et ton âcre tourment
Devant ces vrais chrétiens qui vont au divin Maître
D'avoir, âme incertaine et trouble, cessé d'être
Un pauvre homme qui croit en Dieu tout simplement.

Dieu ne répond pas à ses objurgations désolées, et bientôt le poète s'en prend à lui-même avec une injuste cruauté. Il s'irrite, il s'afflige, il s'indigne de ses ardeurs intellectuelles et sentimentales; il s'accuse et il se condamne.

Te voilà nue, avec tes bijoux, toute en fleur :
Mon âme, je te livre aux passants. Conte-leur
Ton passé, ton amour fidèle et ta douleur
Mon âme, ta douleur surtout! Que chacun goûte
A tes cils l'âcre sel des larmes goutte à goutte!
Ces gens diront, rendus joyeux par ton chagrin :
« La peau de cette fille est certes d'un beau grain,
La ligne est délicate et son corps souverain,
Elle est docile... Entrez, les coureurs de ruelles;
C'est dans ce lieu qu'on vend des voluptés cruelles,
C'est ici qu'on peut voir souffrir pour un peu d'or,
Nue et parée, au sein d'un merveilleux décor
Une enfant qui malgré la vie est vierge encor :
Car il est sûr qu'avec les charmes d'une vierge
On achalande un livre aussi bien qu'une auberge. »

Chante ta peine, oui, pauvre âme, tords-toi les bras
Et quand lasse, quittant l'estrade, tu viendras
Quêter des pleurs de groupe en groupe, ces ingrats
Te salueront en chœur d'une longue huée
Servante du plaisir public, prostituée!

Il exagère ses douleurs et ses remords et pourtant il personnifie bien les hommes de sa génération, inquiets, souffrants, fervents, prompts aux espérances, aux désespérances, ayant moins de loisir pour s'analyser aussi profondément peut-être, moins de penchant à se retremper dans la nature, et pourtant! Mais, puisque aujourd'hui, les poètes, dit-on, ont la mission de chanter la vie, la vie, la vie, rien que la vie, toujours la vie,... Charles Guérin, avant les autres et mieux que beaucoup d'autres, traduit les aspirations de ses contemporains à la vie violente et utile et belle; il les traduit dans toutes leurs incertitudes, c'est-à-dire dans toute leur vérité.

C'est la beauté de la vie qu'il adore dans la nature.

La nature sereine et sûre de sa force
Se repose à mes pieds dans un sommeil fécond.
Le monde harmonieux des formes qui naîtront
Circule en tourbillon sans fin sous son écorce.
La nature éternelle engendre sans tourment,
Sévère ou souriante, elle rêve, et la vie
Déborde de son rêve inépuisablement
Je l'écoute, au sommet de la pente gravie,
D'un grand souffle paisible et profond respirer.
Mesurant son labeur et mesurant le nôtre,
Poète, je voudrais défaillir et pleurer...

C'est la beauté de la vie qu'il chérit dans l'amour.

O mon ami, mon vieil ami, mon seul ami,
D'entre tout ce passé, déjà mort à demi
Rappelle-toi nos soirs de détresse commune,
L'été, dans un jardin public, baigné de lune.
Après avoir de rue en rue longtemps erré
Nous nous asseyions là, le cœur désespéré,
Sous le feuillage noir entouré de nuit claire.
Il faut croire, être bon, sourire, admirer, plaire.
Aimer, soupiraient l'ombre et l'eau, toutes les voix
Nocturnes, qui parlaient et chantaient à la fois,
Il faut aimer, venez, nous avons d'enlaçantes
Caresses, murmuraient près de nous des passantes;
Et la brise à travers les fleurs et les rameaux
Faiblement répétait encor les mêmes mots.
Il faut aimer, disaient les bouches sur les bouches;
Mais leurs tendres conseils nous rendaient plus farouches
Et nous restions crispés par un orgueil pervers.
Un air léger glissait sur nos yeux entr'ouverts.
La lune bleuissait nos bosquets immobiles
Et dans l'obscurité des berceaux, les idylles
Chuchotaient.

Et si dans son isolement il sent trop péniblement sa détresse, alors il aspire à vivre la vie consolatrice.

Vous qui passez là-bas, connaissez-vous ma peine,
La peine que je porte au fond de l'âme? Elle est
Pâle comme un soleil déclinant sur la vigne,
Fraîche comme le grès d'une jarre de lait
Et frémissante aussi comme un duvet de cygne
Peine qu'on ne saurait nommer, chagrin sans cause
D'orphelin qu'à la nuit nulle chanson ne berce,
Pareille sous les pleurs aux fléchissantes roses
Dont le calice est lourd de pluie après l'averse,
Ma peine qui jadis ressemblait à l'hostie
Éblouissante et nue au cœur de l'ostensoir

Cette peine est vraiment trop obscure, ce soir,
Qu'on ouvre la fenêtre au large, sur la vie!

Et il vivra une vie féconde en bienfaits pour les hommes.

Moi, je suivrai l'exemple heureux du laboureur
Qui va, portant de cendre une besace pleine :
Et la lance aux sillons luisants, et son labeur
Avant d'ensemencer fertilise la plaine.
Ainsi mon âge ardent ayant marqué sa fin
Par un flocon d'azur, là-haut, qui s'évapore
J'en crible la poussière âcre et douce, et ma main
Dans les cœurs large ouverts la répand, chaude encore
Et si tendresse, amour, douleur, révolte et foi
Si dans mes vers un peu de l'homme se résume
Un jour j'aurai l'orgueil d'entendre autour de moi
Des fils puissants monter de ma pauvre amertume.

Il sera animé de toutes les générosités que multiplie notre époque, qu'elle précise, auxquelles elle donne une application plus pressante :

O jeunesse qui fut la mienne, ô douloureuse!
Je te laisse clouée à ta croix amoureuse
Avec un poids mortel de roses sur le front,
Les femmes qui t'ont fait souffrir te pleureront...
Pour moi je redescends la colline gravie
D'un pas viril, les yeux plus larges, vers la vie.
Forger, lutter, brandir l'épée ou le marteau,
Partager aux errants des routes son manteau
Etre bon, être pur, être grand, être un homme
Que le seul bruit du bien qu'il a semé renomme,
Entrer comme un rayon d'azur dans les taudis,
Remplir d'amour le cœur âpre et sec des maudits
Visiter les chevets et les âmes sans joie
Dire : « Croyez en Dieu, car c'est lui qui m'envoie »
Se sentir chaque soir plus paisible et meilleur,...
Ce rêve d'une fin de nuit d'avril, Seigneur,
Ne sera-ce qu'un rêve encore après tant d'autres ?
Où compterai-je un jour au nombre des apôtres
Qui, satisfaits d'avoir accompli leur destin,
Meurent, les yeux ouverts sur l'éternel matin ?

Ce rêve, qui dans notre temps ne songe au moins quelques minutes à le réaliser? Qui donc! mais Charles Guérin ressent tout l'orgueil dont nos contemporains sont emplis. Il veut agir pour le bien des hommes, mais imposer sa personnalité.

Mais les hommes ? Beaucoup m'ont ignoré ; les autres
Indifférents aux cris profonds jaillis du cœur
Opposent à ma voix ce silence moqueur
Par où le siècle ingrat accueille ses apôtres.
Pourtant, s'il est parmi les fils du sang, s'il est
Un être pitoyable à ses frères qu'enivre
Cet âpre instinct d'aimer, de pleurer et de vivre
Que le sein maternel nous verse avec le lait.

cet être, assurément, c'est lui, lui que surexcite une noble ambition, impatiente de demi-victoires.

Plutôt qu'un médiocre honneur accordez-moi,
Dieu juste, de mourir jeune encore et l'âme ivre
De volupté, d'orgueil puissant, avec la foi
Que j'aurais été grand si vous m'aviez fait vivre!

Est-ce que dans cette poésie ne résonnent pas tous les échos de notre âme! Elle ne célèbre pas le bienfait d'une loi sur les syndicats, ou l'héroïsme des pompiers parisiens dans l'incendie du quartier Ménilmontant, mais est-ce qu'elle n'est pas profondément *humaine*?

Elle l'est; et la beauté de la forme assure à l'inspiration du poète son efficacité tout entière. Quand il commença d'écrire, l'anarchie régnait sur la prosodie française et la bouleversait. Il subit d'abord les influences détestables, chercha l'originalité dans la bizarrerie et l'affectation du vocabulaire. Il lui arrivait d'écrire :

Parmi d'ailés *gringuenottis* de rossignols...
Que la voix du soleil *poupeline* nos songes...

Il n'évitait pas les perversions du rythme. Sans doute, il tempérait par le bon goût son penchant à utiliser les « réformes » prosodiques; il hésitait. Tantôt il écrivait une poésie complètement régulirèe; tantôt il pratiquait maintes irrégularités commodes : et par exemple, — comment expliquer cette fréquente anomalie ? — il acceptait la forme classique fixe du sonnet, et s'astreignant à enclore tout le développement d'une pensée ou d'une impression en quatorze vers, il remplaçait les rimes par des assonnances... Sa poésie où les combinaisons de rythme sont toujours peu variées, redevient plus traditionnelle, et plus régulière, elle proscrit toutes les licences, ne tolère plus que les libertés du vers auquel le génie même de la langue française a imposé ses formes immuables. En même temps, sa poésie devient plus harmonieuse : son style plus pur.

Comment dire cette harmonie pleine et sobre, et forte de poèmes nets et doux, vagues et fermes, nuageux et précis qui s'imposent à votre mémoire !

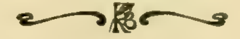
Vous, le charme et l'honneur de mon jardin natal,
Enfant qui secouez dans les herbes aiguës
Pour en faire tomber des bêtes de métal,
    Le parasol blanc des ciguës
Vous qui vivez, naïf et frais, toujours fêté,
Cette heure de la vie où l'on pleure sans cause,
Aujourd'hui, jeune dieu rose et blond de l'été,
Mon frère je vous vis déchirer une rose,
La brise en dissipant les feuilles les mêla
Aux libres papillons du ciel, et vous, volage,
Ayant fui vers des jeux nouveaux, je restai là
Songeant que vous aussi vous atteindriez l'âge
Où l'on rêve devant la fleur au sein nacré
L'âge, hélas! où l'amour sur les âmes se pose,
Où le cœur pressentant la femme est déchiré,
    Par la simple odeur d'une rose.

Tant d'autres poèmes exquis de grâce simple et musicale, de sentiment délicat, d'images finement nuancées, et si souvent d'une resplendissante magnificence !

Son œuvre chaque jour se perfectionne, car Charles Guérin, contrairement à tous les autres poètes, n'a point commencé par écrire ses chefs-d'œuvres. Mais, le *Semeur de Cendres* est sans erreur possible l'un des plus beaux livres de vers publiés depuis dix années, n'est-il pas le plus beau? et vous sentez bien que je prétends donner à ce qualificatif immense toute sa force et toute son étendue! Si les poètes de trente ans ne reconnaissent pas en

Charles Guérin leur maître, ils pèchent par vanité ou par ignorance. Ignorants ou vaniteux, ils sont bien coupables. Et le rare talent un peu méconnu de Charles Guérin n'en a que plus de prix.

J. ERNEST-CHARLES.



A PROPOS DU TRUST DES THÉATRES

Les droits d'auteur.

L'irritante question du trust des théâtres qui se complique de celle, plus irritante encore, d'une réorganisation possible de la Société des Auteurs, appelle à nouveau l'attention sur le fonctionnement, les droits et les devoirs d'une des plus importantes sociétés d'exploitations qu'ait vus naître le siècle dernier. On a tout dit, pour et contre cette réorganisation, mais nulle discussion ne vaut, semble-t-il, l'étude historique de ses origines. A étudier comment, par suite de quelles circonstances, pour remédier à quels abus les auteurs se sont décidé à déléguer leurs pouvoirs à une société chargée de percevoir à leur place, on comprend mieux et quel est son rôle véritable, et quelle est sa destinée naturelle.

Le droit des auteurs aux bénéfices de leurs œuvres dramatiques n'a pas été, en effet, comme on serait tenté de le croire, un droit naissant *ipso facto* de l'œuvre représentée. En réalité, on s'aperçoit que l'histoire même de la Société des Auteurs est l'histoire d'une lutte perpétuelle entre auteurs et comédiens-directeurs. A l'origine, sans doute, les comédiens-directeurs sont aussi auteurs, mais il arrive un instant où chaque directeur ne peut à lui seul alimenter sa troupe et doit avoir recours à des poètes ou à des prosateurs. Ce jour-là le conflit est né entre celui qui produit et celui qui exploite, et l'on peut dire que c'est un conflit d'importance, puisqu'il est encore latent à l'heure actuelle.

Evidemment les premiers auteurs n'eurent pas de grandes prétentions : on peut même affirmer qu'ils n'en eurent aucune, et, s'ils ne se contentèrent point tous, comme Sophocle, d'une couronne de chêne, ce qu'ils acceptèrent était si modique qu'ils le pouvaient considérer plutôt comme un cadeau que comme une véritable rétribution. Le *Mystère de la Passion*, en vingt-cinq mille vers, fut payés dix écus d'or à Arnould Gréban, de Compiègne. Lope de Vega recevait pour chacune de ses pièces 500 réaux, c'est-à-dire environ 130 francs. Considérons toutefois que les comédiens avaient néanmoins peu de bénéfices. Le théâtre n'était pas encore très stable et les frais étaient considérables. Quand on avait payé le loyer d'une salle, la charpente d'un théâtre provisoire, les décorations, les lumières, les costumes, il restait à peine aux comédiens de quoi se dédommager, et force était aux auteurs de se contenter de ces maigres cadeaux.

L'autorité royale sanctionna le premier arrangement conclu entre auteurs et directeurs, et il semblait que, désormais, les producteurs de l'art dramatique se trouvaient à l'abri des prétentions et des indélicatesses des acteurs-directeurs, en se contentant, il est vrai, d'un très modeste gain.

En réalité, comme on va le voir, cette arme de défense était purement illusoire, et, pendant plus de soixante ans, les malheureux auteurs devaient encore être dépouillés par les comédiens.

Et, d'abord, d'après le règlement de 1697, les parts d'auteurs devaient être calculées sur les bénéfices réels de l'exploitation, c'est-à-dire sur les recettes brutes, déduction faite des frais. Ces frais, qui étaient loin d'être aussi considérables que ceux d'aujourd'hui, étaient fixes : le décret les estimait à 500 livres en hiver et 300 livres en été. Or, le premier ouvrage des comédiens fut de grossir tout de suite ces chiffres. Sous prétexte de richesse des décors, de luxe de mise en scène, ils leur firent atteindre la somme de 1.200 et 2.000 livres. C'était là un accroissement arbitraire, mais qui diminuait la modeste part d'auteur en doublant l'importance des frais.

En outre, le même règlement avait stipulé dans quelles conditions une pièce pouvait « tomber dans les règles ». Les acteurs étaient autorisés à retirer une œuvre dramatique de l'affiche lorsque, deux fois de suite, elle aurait été représentée sans que le montant de la recette atteignît celui des frais. Mais le décret de 1697 se hâtait d'ajouter qu'en cas de reprise, l'auteur retrouvait tous ses droits sur elle. Et c'était toute justice, car, d'une part, on ne pouvait forcer les comédiens à continuer de jouer une pièce qui paraissait ne plus devoir plaire au public, et, d'autre part, on ne voulait pas dépouiller un auteur du produit de son œuvre.

A ces sages stipulations, les comédiens, qui n'y trouvaient pas assez leur compte, avaient fini par faire substituer dans la pratique l'étrange procédé suivant : lorsqu'une pièce « tombait dans les règles », c'est-à-dire lorsque, deux jours de suite, elle n'aurait pas produit la somme de ses frais, non seulement elle disparaîtrait de l'affiche, mais encore les auteurs perdraient tout droit sur elle dans le cas d'une reprise future. Dès lors, on voit tout de suite la petite comédie qui se jouait chaque année au plus grand désespoir des malheureux gens de lettres :

deux jours consécutifs, on donnait une pièce qui paraissait partie pour un beau succès avec une mauvaise interprétation ou dans des conditions défectueuses de mise en scène et de moment, les recettes baissaient et la pièce était retirée. Quinze jours après, on la reprenait avec un éclatant triomphe, l'auteur évincé, les comédiens devenus seuls propriétaires de l'œuvre.

Avouez que ces bizarres procédés auraient suffi à eux seuls à légitimer la colère des producteurs de l'art dramatique. Mais ils n'étaient pas les seuls : il y avait encore le désordre général des comptes, l'impossibilité où étaient les comédiens d'en donner un exact, la baisse de la « part d'auteur » qui, du neuvième, était tombée au vingtième des bénéfices, enfin l'incurable mauvaise foi de cabotins qui venaient de refuser au fils de Racine d'entrer en compte avec lui pour les recettes d'un des ouvrages de son père (1).

Cependant, malgré ces griefs, malgré cette violation flagrante du réglement de 1697, il faut arriver à l'année 1775 pour trouver la première véritable protestation d'un auteur dépouillé. A la vérité, jusque-là, tout le monde s'était plaint, personne n'avait osé crier haro. On en était même arrivé, par une sorte de soumission aveugle, de faiblesse exagérée, à abandonner sa part, soit au théâtre, soit à tel comédien afin que la pièce fût jouée sans retard, car les directeurs avaient déjà pris l'habitude étrange de conserver des pièces reçues cinq et six ans dans leurs cartons. Ainsi Sainte-Foix ne se faisait jamais rétribuer ; Rochon de Chabannes avait renoncé à ses droits pour la pastorale d'*Hylas et Sylvie*. Leur exemple avait été suivi par quantité d'autres. La « part d'auteur » commençait à passer à l'état de légende.

Ce fut Louvay de la Saussaye, avec son *Adonis ou la Journée Lacédémonienne*, qui mit le feu aux poudres. La pièce s'annonçait comme un gros succès : en cinq jours, la recette s'était élevée à plus de 12.000 livres. Et, cependant, lorsque la Saussaye réclama son compte, les comédiens lui en fournirent un d'où il résultait, clair comme le jour, que ledit la Saussaye était encore redevable aux dits comédiens d'une somme « de 101 livres 8 sous 8 deniers ! ! » Cette fois, la plaisanterie parut passer les bornes et Louvay répondit à ce mémoire par une assignation en bonne et dûe forme. Un tel procès ne pouvait faire que du bruit. Tout le monde des lettres et des théâtres fut en émoi en quelques semaines et le retentissement du scandale en vint jusqu'aux oreilles du maréchal de Richelieu qui résolut de tirer l'affaire au clair. Mais, pour mener à bien une semblable besogne et y voir juste dans les comptes fantastiques des comédiens, il fallait un autre homme que ce brouillon de Louvay. Cet homme se rencontra dans la personne de M. Caron de Beaumarchais.

L'auteur du *Mariage de Figaro* était déjà à cette époque un personnage d'importance : sa grosse situation de fortune et son désintéressement bien connu le désignaient aux yeux de tous comme le seul personnage capable d'intervenir comme une sorte de « jury d'honneur » entre les parties belligérantes. Mais, au moins, si l'on voulait faire rendre un jugement au brillant auteur dramatique, fallait-il lui mettre en mains toutes les pièces du procès. La production des livres et des comptes des comédiens s'imposait immédiatement. Aussi, dès le premier jour où le maréchal de Richelieu lui confie sa mission délicate, voyons-nous Beaumarchais réclamer cette production.

Le bruit soulevé autour de l'affaire, les proportions que celle-ci menaçait de prendre, l'importance des personnalité qui s'en occupaient, tout prouva aux comédiens que leur procès prenait une très mauvaise tournure : confier leurs livres à l'intelligent et actif Beaumarchais, c'était se livrer, eux et le secret de leur fortune. Ils préférèrent gagner du temps, et, énergiquement, s'opposèrent aux prétentions de l'auteur du *Mariage de Figaro*, prétextant que lui comme le duc de Richelieu leur était étranger.

Beaumarchais ne se tint pas pour battu : il comprit seulement que le moment n'était pas encore venu, qu'il fallait attendre que lui, Beaumarchais, fût réellement en jeu comme auteur et non plus comme personne interposée. Et, comme quelques mois plus tard, on donnait le *Barbier de Séville*, l'occasion lui parut propice. Il demanda ses comptes. Les comédiens lui envoyèrent par M. Desessarts, acteur de leur troupe, la somme de 4.506 livres pour les trente-deux premières représentations du *Barbier*. Ce n'était déjà plus la note de Louvay de la Saussaye, mais ce chiffre de « part d'auteur » était quand même ridicule, eu égard au succès énorme qu'avait obtenu la pièce.

Beaumarchais retourna l'argent en demandant qu'on y joignît un compte : « M. Desessarts, écrit-il, est venu m'offrir obligeamment de votre part une somme de quatre mille et tant de livres qui, dit-il, me sont dues pour ma part d'auteur du *Barbier de Séville*. Grand merci, Messieurs, de cette offre, mais, avant de l'accepter, je désire savoir exactement comment s'opère, à la Comédie-Française, le compte de cette rétribution fixée par un ancien usage au neuvième de chaque recette, et qui a souvent excité des murmures et de sourdes réclamations parmi les gens de lettres. »

A cette missive fort claire, à cette mise en demeure brutale, les comédiens opposèrent toujours leur même tactique : la dérobade. Ils s'abstinrent

purement et simplement. Et, comme ils craignaient un retour offensif de la part de Beaumarchais, ils eurent, en outre, cette impudence de s'adresser au duc de Duras pour le prier d'intervenir en leur faveur. Le duc, gagné tout d'abord à leur cause, eut une entrevue avec l'auteur du *Barbier* qui lui exposa ses griefs et eut bientôt fait de le ranger à son parti.

On convient qu'il était temps d'en finir avec toutes ces querelles et qu'il fallait régler une bonne fois, définitivement, la question des parts d'auteur. Beaumarchais, ne voulant pas prendre à lui seul la responsabilité d'une décision intéressant tous ses confrères, résolut de les convoquer. Et, d'accord avec le duc de Duras, il les convia tous par une circulaire :

Vingt et un répondirent à son appel Saurin, Rochon de Chabannes, Le Mierre, La Place, Sedaine, Marmontel, Bret, Chamfort, Blin de Saint Marc, de Sauvigny, Lefèvre, Ducis, Gudin de la Brenellerie, du Doyer, Dorat, Favart, Lemonnier, Leblanc, Rousseau, Barthe, Cailhava, etc. Ce fut vraiment la première assemblée des auteurs dramatiques, le noyau de la future société. Son premier soin fut de nommer une commission de quatre membres (Beaumarchais, Sedaine, Marmontel et Saurin) qui eurent pour travail d'étudier le plan du duc de Duras. Cette commission fit bonne et prompte besogne, et, malgré les criailleries des comédiens qui appelaient à leur aide quatre ou cinq avocats, malgré leurs efforts et leurs intrigues, elle déposait, six semaines plus tard, un plan discuté et rationnel. Ce plan fut approuvé en haut lieu, et, le 9 décembre 1780, un arrêt du Conseil était rendu qui améliorait enfin un peu le sort des auteurs dramatiques :

Art. 12. — Les auteurs ont 142 livres 16 sols sur 1.000 livres pour les pièces en cinq ou quatre actes, 107 livres 2 sols sur 1.000 livres pour celles en trois, 71 livres 8 sols sur 1.000 livres pour celles en deux ou en un. Ces parts sont prises sur la totalité de la recette, après déduction du quart (le quart des pauvres) et de 600 livres pour les frais ordinaires et journaliers. Défense est faite aux auteurs et comédiens de traiter des pièces à forfait ; tous traités semblables, faits ou futurs, sont annulés.

En réalité, c'était donc le septième que les auteurs obtenaient, mais cet avantage se trouvait annihilé par une élévation de la somme déterminant la chute dans les règles. Ce fut pourtant une sorte de trève dans la lutte entre auteurs et comédiens.

La trève ne fut pas de longue durée. La Révolution intervint qui remit toutes choses en question : à l'envi auteurs et comédiens profitèrent de la grande débâcle pour renouveler leurs plaintes, pour accabler l'Assemblée nationale de pétitions. La principale de ces pétitions est celle qui a donné naissance au décret de 1791. Elle a été rédigée par La Harpe probablement ainsi que le rapport remarquable qui la suivait et elle a été signée par tous les auteurs réunis chez Sedaine qu'ils avaient élu comme président. On y relève les noms de Ducis, Fenouillot, Mercier, Palissot, Fabre d'Eglantine, Framery, de Maisonneuve, Vigée, etc... On y faisait un historique de la question, on y relevait encore une fois les nombreux et légitimes griefs que les producteurs de l'art dramatique nourrissaient contre les comédiens, on y montrait l'insuffisance des moyens de contrôle et de défense, et, enfin, on y insérait un projet de règlement qui fut lu à l'Assemblée constituante le 13 janvier 1791, par Chapelier chargé de faire un rapport au sujet de cette pétition. Ce projet renfermait huit articles qui furent adoptés par l'Assemblée presque sans discussion et dont elle ordonna l'impression immédiate. En voici les principales dispositions :

Art. Ier. — Tout citoyen pourra élever un théâtre public et y faire représenter des pièces de tous les genres, en faisant, préalablement à l'établissement de son théâtre, sa déclaration à la municipalité des lieux.

Art. II. — Les ouvrages des auteurs morts depuis cinq ans et plus sont une propriété publique et peuvent, nonobstant tous anciens privilèges, qui sont abolis, être représentés sur tous les théâtres indistinctement.

Art. III. — Les ouvrages des auteurs vivants ne pourront être représentés sur aucun théâtre public dans toute l'étendue de la France, sans le consentement formel et par écrit des auteurs, sous peine de confiscation du produit total des représentations au profit des auteurs.

Art. V. — Les héritiers ou les cessionnaires des auteurs seront propriétaires de leurs ouvrages durant l'espace de cinq années après la mort des auteurs.

A lui seul, l'article III assurait la victoire aux auteurs dramatiques en leur donnant — enfin ! — un droit de propriété exclusive sur leurs propres créations.

Les comédiens durent s'avouer vaincus. Cependant, voulant faire encore un dernier effort, ils essayèrent de soulever contre les auteurs la masse tout entière des directeurs de province. Quatorze d'entre eux, dit M. Lucien Duval à qui nous empruntons certains détails de cet article, présentèrent une pétition à l'Assemblée législative. L'un d'eux, nommé Flachat, eut même le front d'écrire à Beaumarchais les lignes suivantes :

« Nous jouons votre *Mariage de Figaro* parce qu'il nous fournit d'excellentes recettes et nous le jouerons malgré vous, malgré tous les décrets du monde. Je ne conseille même à personne de venir nous en empêcher : il y passerait mal son temps. »

La lettre eut des résultats tout autres que ceux qu'en attendait probablement son auteur : le 19 juillet 1791, l'Assemblée rendit un arrêt confirmatif à celui du 13 janvier, consolidant même encore la situation de Beaumarchais et de ses confrères par l'addition de deux nouveaux articles en leur faveur. C'était le succès complet.

Il ne s'agissait plus désormais que de se grouper d'une manière définitive, de façon à profiter des avantages si péniblement acquis.

L'homme qui eut l'idée la plus nette de ce groupement et qui, par ses efforts, parvint à le réaliser, fut Framery, l'ancien surintendant de la musique du comte d'Artois, l'auteur applaudi de *Nanette et Lucas* et de la *Sorcière*. Il assembla à nouveau ses confrères et leur fit adopter son plan qui consistait en l'établissement, à Paris, d'un bureau central chargé de correspondre avec les différentes troupes dramatiques de France, d'opérer le recouvrement des droits et d'en effectuer la répartition aux auteurs. Ce bureau central, il le désignait sous le nom de « Bureau dramatique » et il en établit le siège dans son propre domicile, 127 rue Neuve-des-Petits-Champs. Désormais la Société des Auteurs était créée.

Telle est l'histoire succincte de cette lutte qui dura près de deux siècles entre les producteurs de l'art dramatique et les exploiteurs des théâtres. Telle fut la constante opiniâtreté des auteurs à réclamer et à acquérir peu à peu ce droit au bénéfice qui paraît si naturel et qui ne leur fut pourtant reconnu qu'après bien des luttes et bien des procès. Framery lui-même eut à déployer son énergie contre le mauvais vouloir de tous et il fallut encore près de trente ans pour que la Société fût vraiment constituée par Scribe sur des bases solides. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis 1829, sa prospérité n'a fait que s'accroître pour le plus grand bénéfice des auteurs et de l'art dramatique lui-même en France A l'heure actuelle, on peut dire que, par elle, l'auteur est protégé de toutes les façons et à tous les points de vue ; au point de vue pécuniaire, la Société prélève, chaque soir, sur les recettes brutes des théâtres, un droit qui varie entre 12 p. 100 (Opéra-Comique, Odéon, Vaudeville, etc.) et 8 p. 100 (Opéra, Bouffes-du-Nord) mais n'est jamais inférieur à ce dernier chiffre ; au Théâtre-Français, même, par un règlement spécial, il s'élève à 16 p. 100.

Puisqu'on a parlé de trust, il faut le reconnaître, la Société des Auteurs en constitue un au premier chef : le trust des auteurs dramatiques. Il est vrai que ce trust est constitué dans un but de défense, tandis que le trust des théâtres, s'il réussit jamais, sera un moyen d'exploitation. Présentement aucun des membres de la Société ne peut se faire jouer sur un théâtre qui n'aurait pas de traité avec la dite Société ; d'autre part, les directeurs de théâtres ne peuvent monter les ouvrages d'auteurs non affiliés à la Société, sous peine de se voir mettre à l'index et refuser l'autorisation de jouer, ensuite, les œuvres d'un quelconque sociétaire.

Au point de vue moral, les associés sont, en outre, assurés que plusieurs scènes ne peuvent tomber entre les mains d'un même directeur ou d'une société et c'est un des bénéfices auxquels ils tiennent le plus puisque c'est justement à propos de ce dernier, considéré par certains comme un droit excessif, que, se déroule toute la question du trust des théâtres.

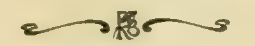
Ce trust, pour quelques-uns, apparaît comme un danger pour les auteurs et pour l'art dramatique ; d'autres, au contraire, tiennent qu'il pourrait être un excellent moyen d'établir un juste équilibre entre les auteurs « arrivés » et les « arrivants », les jeunes.

Il est de toute évidence que ce trust serait une puissance dressée en face de celle de la Société et qu'il pourrait presque lui imposer ses volontés.

Le premier résultat serait que les théâtres traiteraient directement avec les auteurs, se réservant de leur accorder telle « part » qu'il leur plairait. Et, naturellement, la plus mince possible. De fait, les auteurs connus n'auraient guère à souffrir de cet état de choses, d'aucuns en profiteraient même pour se faire allouer des droits exorbitants. D'un autre côté, les *jeunes*, c'est du moins ce qu'ils disent, trouveraient plus facilement à placer leurs pièces parce que moins exigeants.

En admettant qu'il en soit ainsi, ce qui à tout prendre serait à l'avantage de chacun, n'y aurait-il pas à craindre cependant que sous ce régime de liberté absolue, quelques directeurs, sinon tous, n'en arrivent à recourir aux procédés en cours en Amérique ? Ils se borneraient alors à acheter à un auteur un scénario qu'ils lui paieraient une somme dérisoire se réservant de le « tripatouiller » selon leur goût, leur fantaisie, ou leur puffisme. Ce serait le rétablissement de l'arbitraire « forfait » et, du coup, nous verrions renaître les querelles comme au temps de Tristan l'Ermite et de Quinault.

ALPHONSE SÈCHÉ et JULES BERTAUT.



Paris. — Typ. A. DAVY, Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*, 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 23 — 5e SÉRIE — TOME I — 4 JUIN 1904

L'ÉLITE INTELLECTUELLE ET LA DÉMOCRATIE

(*Suite et fin* (1)).

Dans son puissant effort pour constituer une sociologie indépendante et vraiment scientifique, M. Emile Durkheim négligea systématiquement la politique. La méthode contraire, l'ambition de réorganiser la société bouleversée par la Révolution française, n'avaient-elles point incité à une précipitation fâcheuse, égaré Saint-Simon et Auguste Comte? Pour M. Durkheim, on le sait, la science sociale doit s'édifier lentement sur un amas d'observations minutieuses. Mais précisément, objective et définitive, elle est féconde en inspirations utiles à l'homme d'action. — Fidèle ce semble à ce principe, le maître-sociologue revendique pour le penseur un rôle d'éducateur, sans se soucier qu'il entre au Parlement.

« Écrivains et savants sont des citoyens ; il est donc évident qu'ils ont le devoir strict de participer à la vie publique. Reste à savoir sous quelle forme et dans quelle mesure.

« Hommes de pensée et d'imagination, il ne semble pas qu'ils soient particulièrement prédestinés à la carrière proprement politique ; car celle-ci demande, avant tout, des qualités d'hommes d'action. Même ceux dont c'est le métier de méditer sur les sociétés, même l'historien et le sociologue, ne me paraissent pas beaucoup plus aptes à ces fonctions actives que le littérateur ou le naturaliste ; car on peut avoir le génie qui fait découvrir les lois générales par lesquelles s'expliquent les faits sociaux dans le passé, sans posséder pour cela le sens pratique qui fait deviner les mesures que réclame l'état d'un peuple donné, à un moment déterminé de son histoire. De même qu'un grand physiologiste est généralement un médiocre clinicien, un sociologue a bien des chances pour faire un homme d'Etat fort incomplet. Sans doute, il est bon que les intellectuels soient représentés dans les assemblées délibérantes; outre que leur culture leur permet d'apporter dans les délibérations des éléments d'information qui ne sont pas négligeables, ils sont plus qualifiés que personne pour défendre, auprès des pouvoirs publics, les intérêts de l'art et de la science. Mais pour s'acquitter de cette tâche, il n'est pas nécessaire qu'ils soient nombreux dans le Parlement. D'ailleurs, on peut se demander si — sauf dans quelques cas exceptionnels de génies éminemment doués — il est possible de devenir député ou sénateur, sans cesser, dans la même mesure, de rester écrivain ou savant; tant ces deux sortes de fonctions impliquent un orientation différente de l'esprit et de la volonté !

« C'est donc surtout, à mon sens, par le livre, la conférence, les œuvres d'éducation populaire que doit s'exercer notre action. Nous devons être, avant tout, des *conseilleurs*, des *éducateurs*. Nous sommes faits pour aider nos contemporains à se reconnaître dans leurs idées et dans leurs sentiments beaucoup plutôt que pour les gouverner; et dans l'état de confusion mentale où nous vivons, quel rôle plus utile

(1) Voir la *Revue Bleue* des 21 et 28 mai 1904.

à jouer ? D'autre part, nous nous en acquitterons d'autant mieux que nous bornerons là notre ambition. Nous gagnerons d'autant plus facilement la confiance populaire qu'on nous prêtera moins d'arrière-pensées personnelles. Il ne faut pas que, dans le conférencier d'aujourd'hui, on soupçonne le candidat de demain.

« On a dit pourtant que la foule n'était pas faite pour comprendre les intellectuels et c'est la démocratie et son soi-disant esprit béotien que l'on a rendus responsables de l'espèce d'indifférence politique dont savants et artistes ont fait preuve pendant les vingt premières années de notre troisième république. Mais ce qui montre combien cette explication est dénuée de fondement, c'est que cette indifférence a pris fin dès qu'un grand problème moral et social a été posé devant le pays. La longue abstention qui avait précédé venait donc tout simplement de ce que toute question, de nature à passionner, faisait défaut. Notre politique se traînait misérablement dans des questions de personnes. On se divisait sur le point de savoir qui devait avoir le pouvoir. Mais il n'y avait pas de grande cause impersonnelle à laquelle on pût se consacrer, point de but élevé auquel les volontés pussent se prendre. On suivait donc, plus ou moins distraitement, les menus incidents de la politique quotidienne, sans éprouver le besoin d'y intervenir. Mais dès qu'une grave question de principe a été soulevée, on a vu les savants sortir de leur laboratoire, les érudits quitter leur cabinet, se rapprocher de la foule, se mêler à sa vie, et l'expérience a prouvé qu'ils savaient s'en faire entendre.

« L'agitation morale que ces événements ont suscitée n'est pas éteinte et je suis de ceux qui pensent qu'elle ne doit pas s'éteindre ; car elle est nécessaire. C'est notre accalmie d'autrefois qui était anormale et qui constituait un danger. Qu'on le regrette ou non, la période critique ouverte par la chute de l'ancien régime n'est pas close, il s'en faut ; il vaut mieux en prendre conscience que de s'abandonner à une sécurité trompeuse. L'heure du repos n'a pas sonné pour nous. Il y a trop à faire pour qu'il ne soit pas indispensable de tenir perpétuellement mobilisées, pour ainsi parler, nos énergies sociales. C'est pourquoi je crois la politique suivie dans ces quatre dernières années préférable à celle qui a précédé. C'est qu'elle a réussi à entretenir un courant durable d'activité collective, d'une certaine intensité. Certes, je suis loin de penser que l'anticléricalisme suffise à tout ; j'ai même hâte de voir la société s'attacher à des fins plus objectives. Mais l'essentiel était de ne pas nous laisser retomber dans l'état de stagnation morale où nous nous sommes trop longtemps attardés ».

ÉMILE DURKHEIM.

*
* *

M. Ch.-V. Langlois, le théoricien d'une conception étroitement scientifique de l'histoire qu'à la vérité il eût le mérite rare d'observer en divers mémoires, est l'un des esprits les plus indépendants et les plus avertis de ce temps. Son érudition, qui se fait volontiers rébarbative et comme distante, est en réalité singulièrement proche et ironique. Il convenait de lui demander sur notre enquête des aperçus dont on appréciera l'acuité et l'expression concise.

« Les « écrivains » et les « savants » sont des hommes comme les autres.

« En conséquence, ils ont parfaitement le droit de s'occuper des affaires publiques ; c'est même leur devoir dans la mesure où c'est celui de tous les citoyens.

« Comme il y a parmi eux beaucoup de gens intelligents, on est assez disposé à souhaiter *a priori* qu'ils ne se désintéressent pas de la politique. D'autre part, rien n'est plus ridicule, certainement, que le dédain pseudo-aristocratique des « penseurs » qui affectent de considérer la politique comme l'affaire des politiciens et tous les politiciens comme des ratés.

« On demande maintenant : « S'occuper de politique est-il propre à contrarier ou à favoriser la vocation des savants et des écrivains ? » — S'occuper de politique représente une dépense de temps et d'activité. Et ce n'est pas, à proprement parler, une distraction. Cette dépense est donc une perte sèche pour les études ou pour l'art. Je vois fort bien comment l'activité politique peut favoriser ou contrarier la *carrière* d'un savant ou d'un écrivain. Mais sa *vocation* ? Nul exemple d'une « vocation » scientifique qui ait été « favorisée » de la sorte.

« Il y a, du reste, deux manières d' « agir » en politique : on peut essayer d' « entrer au Parlement « et de participer au pouvoir », comme dit le questionnaire ; ou borner son ambition au rôle de directeur, ou, pour mieux dire, de conseiller : directeur ou conseiller de la conscience publique.

« La première hypothèse n'est pas très intéressante. Les écrivains et les savants qui se décident à faire le métier de politicien deviennent, en général, des politiciens très ordinaires, qui restent sans influence. Cela tient à ce que très peu d'hommes d'étude, de critiques et d'artistes sont, en même temps, des hommes d'action. Les « intellectuels » qui se mêlent sur le tard de politique militante étonnent souvent la galerie en restant, sur ce terrain, fort au-dessous de ce que l'on attendait d'eux.

« Les savants et les écrivains qui, sincèrement attachés à leur science ou à leur art, ne cherchent pas un moyen indirect de s'en évader, préfèrent,

d'instinct, à l'attitude du politicien professionnel, celle du propagandiste qui plane au-dessus des intrigues et des contingences, et qui parle au nom des principes. C'est un beau rôle, et tentant pour qui parle bien. Il est joué d'ordinaire par des hommes de talent qui, parvenus au terme de leur carrière, et sûrs d'être écoutés, se donnent le plaisir de dire, enfin, tout ce qu'ils pensent, avec éclat. — De tels hommes sont utiles : ils contribuent à entretenir la vie spirituelle de la nation. — Mais qu'on ne l'oublie pas : les discours, les exhortations et les manifestes des savants et des écrivains les plus illustres, il ne faut les accepter que comme ceux des gens qui n'ont pas autant de galons sur la manche : pour ce qu'ils valent. Ni leur science ni leur talent ne confèrent aux savants et aux écrivains une autorité spéciale sur les questions qui ne sont pas de leur compétence spéciale. Pour parler des principes et des choses courantes qui sont dans le domaine commun, ils ne sont pas nécessairement plus qualifiés que le premier venu, intelligent et cultivé. — La force d'invention scientifique et le don poétique qui fait l'écrivain s'allient-ils toujours à un sens droit et à l'élévation du caractère ? On le croirait volontiers si l'expérience ne démontrait pas le contraire ; si, en politique, les thèses les plus contradictoires n'avaient pas été soutenues par des savants et des artistes de premier ordre ; si les Académies et les Universités n'étaient pas aussi divisées, à cet égard, que d'autres assemblées ; si les plus sages paroles, et les plus profondes, n'avaient pas été et n'étaient pas souvent dites par des simples. Il est probable qu'une théocratie scientifique — le gouvernement par un cénacle de savants et de lettrés — serait le pire des régimes. En tout cas, nul n'a de titres professionnels pour parler « au nom de la « pensée française ».

« Les savants et les lettrés doivent-ils combattre ou appuyer tel ou tel ministère ? » — S'ils ne sont pas engagés dans la politique de parti, ils auraient tort, en répondant simplement oui ou non, de renoncer au droit naturel du public : celui de juger tous les ministères d'après leurs actes, et, à part, chacun de ces actes. — Les esprits qui ont reçu une éducation scientifique ont perdu l'habitude d'approuver en bloc ; c'est même ce qui les gêne pour agir. »

Ch.-V. Langlois.

*
* *

M. Boutroux émet l'opinion suivante où se discerne la coutumière pénétration d'une pensée toujours empreinte de distinction littéraire.

« Je ne vois pas clairement que les écrivains et savants aient le devoir d'exercer une action politique, mais il me paraît évident qu'ils en ont le droit. Ils constituent une portion très importante de la nation, dont les intérêts doivent être défendus avec compétence et autorité. De plus, leurs occupations habituelles les rendent capables d'une élévation d'esprit, d'une connaissance foncière des choses, d'une objectivité, que des occupations purement pratiques ne favorisent pas toujours au même degré, et qui ont leur rôle utile à coté de la préoccupation des intérêts immédiats. Mais il est à souhaiter qu'en se mêlant aux affaires publiques, les écrivains et les savants conservent leur caractère, et qu'ils mettent dans la politique quelque chose de leur esprit de chercheurs désintéressés, plutôt que de transporter les mœurs des politiciens dans leur vie littéraire ou scientifique.

« S'ils restent eux-mêmes, tout en s'appliquant à compléter leurs vues et connaissances théoriques par les enseignements de l'expérience, ils doivent, par leur participation aux œuvres sociales et politiques, aux affaires, au pouvoir, contribuer à éclairer la nation sur ses vrais intérêts, à faire poser et résoudre les problèmes d'une façon solide, durable et bienfaisante.

« En ce qui concerne spécialement la liberté de l'enseignement, il semble qu'elle ne puisse être confisquée que par une autorité omnisciente, infaillible et toute puissante, et que les savants et écrivains soient mal propres à admettre l'existence d'une telle autorité. »

Boutroux.

*
* *

De M. Gabriel Séailles, penseur original et orateur disert, l'un des initiateurs et des directeurs les plus autorisés de l'œuvre d'éducation populaire, cette page convaincue :

« La question que vous posez est des plus importantes et mériterait une longue étude. Le temps me manque pour y répondre comme il conviendrait.

« La première manière et la plus sûre pour les intellectuels de servir leur pays est de bien remplir la fonction propre que leur assigne la division du travail. Un artiste qui fait une belle œuvre, un savant qui fait une découverte utile, un professeur qui transmet la tradition scientifique et morale de l'humanité remplissent le premier et le plus urgent de leurs devoirs envers la Société.

« Est-ce à dire que l'intellectuel soit un personnage, à qui ses fonctions sacro-saintes confèrent le privilège de l'égoïsme et du dédain. Renan remercie quelque part les sots de vouloir bien assumer le souci des affaires humaines. Des exemples récents montrent jusqu'à l'évidence le danger qu'offre cette sélection de la platitude et de la médiocrité. L'heure venue, l'intelligence proscrite se venge par son absence. Nulle part ce danger ne serait plus à redouter que

dans une démocratie qui ne peut se passer d'un esprit public. L'intellectuel n'est pas libéré du devoir qui incombe à tous les citoyens de s'intéresser à la chose publique et d'y concourir. Mais, sans lui refuser l'exercice d'aucuns de ses droits, il semble que son rôle doive répondre à ses aptitudes et à ses habitudes professionnelles. Il n'est pas besoin de lui pour exciter les passions, faire appel à la violence, résoudre les problèmes par des mots vagues, des adjectifs pompeux ou des calomnies. Son rôle est de faire une part à la raison dans les affaires humaines ; son œuvre reste une œuvre d'éducation, son devoir n'est pas de laisser l'action aux sots, mais de mériter leur haine en disant la vérité. L'illusion est dangereuse, comme toute forme du mensonge, puisque le déterminisme des faits pose ses conséquences en dehors d'elle. La méthode de contrôle et de libre examen, d'observation, de réalisme intelligent, qui est la méthode de toute science, peut s'appliquer utilement aux questions qui trop souvent sont posées par l'intérêt et résolue par la passion. Il est nécessaire de tenir compte tout à la fois de ce qui est et de ce qui doit être, en même temps que des rapports donnés ou à poser qui permettent le passage de l'un à l'autre. »

GABRIEL SÉAILLES.

*
* *

M. Henry Poincaré, de l'Académie des sciences, membre du bureau des Longitudes, professeur en Sorbonne, ingénieur en chef des mines, auteur de près de trois cents mémoires originaux qui ont renouvelé par leur apport de découvertes et d'aperçus, la physique mathématique et la mécanique céleste, émet sur l'activité politique des savants cet avis d'un savoureux bon sens.

« Il est clair que les savants, comme tous les citoyens, doivent s'intéresser aux affaires de leur pays. Dès qu'ils ont lieu de penser que leur intervention peut servir utilement les intérêts de la nation, il faut qu'ils sacrifient tout à ce devoir.

« Ont-ils à cet égard des obligations spéciales qui n'incomberaient pas aux autres citoyens ? Doivent-ils plus que les autres à la Chose Publique. Oui, s'ils peuvent lui être plus utiles ; et ils peuvent lui être plus utiles si leur voix a plus de chance d'être écoutée. Mais y a-t il des raisons pour qu'elle le soit? le langage de la passion est le seul que la foule comprenne et ce langage n'est pas le leur.

« Vous me demandez s'il convient qu'ils entrent au Parlement et participent au pouvoir, et si l'activité politique est propre à contrarier ou favoriser leur vocation. La réponse est facile, la politique est aujourd'hui un métier qui absorbe l'homme tout entier ; un savant qui voudra s'y consacrer devra sacrifier sa vocation ; s'il veut être réellement utile au pays, il faut qu'il donne la moitié de son temps aux affaires de la République ; s'il veut garder son siège, il faut qu'il donne l'autre moitié aux affaires de ses électeurs ; il ne lui restera plus rien pour la Science. Il y a bien M. Berthelot, mais M. Berthelot est inamovible. Les inamovibles sont supprimés et il n'y a aucune probabilité qu'ils soient jamais rétablis. Peut-être la représentation des minorités avec le système espagnol de l'accumulation donnerait-elle la solution du problème et ouvrirait-elle de nouveau le Parlement aux hommes qui veulent être autre chose que des politiciens.

« Il serait donc fâcheux que tous les savants aspirassent au Parlement, parce qu'alors il n'y aurait plus de savant. Que nous sacrifiions de temps en temps quelqu'un d'entre nous, plus apte à se faire comprendre des foules ou des assemblées, on peut s'y résigner, ou même s'en réjouir, non seulement pour le pays, mais pour la science elle-même, car il faut bien après tout qu'elle ait quelqu'un pour défendre ses intérêts.

« Mais la plupart devront se borner aux articles de journaux et de revue. Je doute que leur voix soit entendue, au milieu du fracas des luttes quotidiennes.

« Vous me demandez enfin si les savants politiciens doivent combattre ou appuyer la politique du bloc ministériel? Ah! pour le coup, je me récuse ; chacun d'eux devra voter selon sa conscience ; je suppose que tous ne penseront pas sur ce point de la même manière, et vraiment je ne saurais m'en plaindre. S'il y a des savants dans la politique, il faut qu'il y en ait dans tous les partis, et en effet, il est indispensable qu'il y en ait toujours du côté du manche. La science a besoin d'argent, et il ne faut pas que les gens au pouvoir, ceux qui disposent de l'argent, puissent se dire, la science c'est l'ennemi. »

HENRY POINCARÉ.

*
* *

M. Emile Fabre, l'un des jeunes et des plus notoires auteurs dramatiques, est aussi un très libre esprit. Dans sa puissante comédie, *la Vie publique*, il a dépeint avec indépendance, et non décrié, nos mœurs électorales ; de même il considère sans pessimisme l'évolution sociale. Mais, artiste, s'il côtoie la politique, il n'est pas tenté de s'y engager :

« Tout citoyen a le droit et le devoir de s'occuper de la politique de son pays. Il serait donc tout à fait absurde que l'élite intellectuelle d'un pays songeât à se soustraire à ce devoir.

« Pour ce qui est d'exercer « une action immédiate », c'est une plus délicate affaire; car on n'exerce guère cette action qu'en se mêlant directement à la vie publique, par la parole ou par la plume. Mais pendant qu'on fait des conférences ou des articles, on n'écrit pas son livre, on ne compose pas sa pièce, on ne peint pas son tableau, on ne poursuit pas ses recherches. Il faut être artiste, savant, ou politicien. Il faut opter. La vie est courte.

« C'est dans des circonstances tout exceptionnelles (révolutions, coups d'Etat, attentats contre la liberté ou le droit, 1789, 1851, 1871, 1898), que l'intellectuel peut, et doit peut-être, se jeter dans la lutte, apporter à son parti l'appui de son talent et de son nom. La bataille finie, que le chimiste retourne à son laboratoire et le lettré à sa bibliothèque.

« A votre seconde question « s'il convient qu'ils éclairent l'opinion... par des œuvres d'éducation populaire », je répondrai : qu'il convient avant tout qu'un artiste fasse œuvre d'artiste. Un romancier, un peintre, un poète doivent s'efforcer de composer des œuvres *belles*; si par surcroît elles sont *utiles* et propres à servir à l'éducation du peuple, il s'en faut réjouir; mais des couleurs qui flattent l'œil, des sons qui caressent l'oreille, des caractères nettement dessinés, il ne faudrait pas me presser beaucoup pour me faire avouer que ce sont les qualités que je cherche d'abord dans un tableau, dans une symphonie, dans une tragédie. On convient qu'*Œdipe à Colone*, *Athalie*, *les Fables de La Fontaine*, *Salammbô*, *la Neuvième symphonie*, *la Dispute du Saint-Sacrement* sont des œuvres marquées du sceau du génie. J'en demande l'utilité pratique?

« Votre troisième question (un peu insidieuse, avouez-le), revient à demander si on approuve la politique du « bloc ». Pour ma part, je réponds : « oui », sans hésiter. Mais pourvu que cela dure! »

EMILE FABRE.

* * *

M. Emile Faguet, après avoir conquis la célébrité et les honneurs académiques par son érudite critique littéraire, s'est exercé à la critique politique. Ce faisant, il prétendait accomplir un devoir civique :

« Personne n'est plus convaincu que moi que les savants et hommes de lettres ont non seulement le droit mais le devoir de donner leur avis sur les questions qui intéressent leur pays et l'humanité. Il serait étrange que la seule opinion qui dût être ensevelie dans le silence fût celle des hommes qui savent quelque chose, qui ont réfléchi et qui ont réussi à se faire quelques idées générales. Pour ce qui est de leur intérêt à eux, je suis convaincu qu'à se jeter dans la politique active, quotidienne, militante, ils perdraient leur talent et toute leur faculté de voir de haut les hommes et les choses: mais sur toutes les questions importantes ils doivent se faire une opinion et la dire, sous peine, d'abord de manquer à leur devoir de citoyen, ensuite de se rétrécir et comme se dessécher eux-mêmes ; car on se tue à émigrer, même à l'intérieur, et à

S'en aller, penseur inutile,
Par la porte de la cité. »

E. FAGUET.

* * *

Aux réponses magistrales qu'a obtenues la *Revue Bleue* sur l'action politique de l'élite intellectuelle, qui pourrait se piquer d'ajouter des aperçus nouveaux? On ne prétend ici qu'en marquer l'inspiration.

Penseurs et littérateurs ne dédaignent pas la politique, n'y voient plus, comme jadis Renan, « un champ aride et épuisé, une lutte de passions et d'intrigues, fort indifférentes pour l'humanité, intéressantes seulement pour ceux qui y prennent part ». Ils l'estiment désormais capable de notables actions, opportunes ou néfastes; ils s'en préoccupent. Citoyens, ils exercent les droits politiques dans toute leur ampleur. Que le salut public l'exige, ils déserteront pour le forum, disent-ils, laboratoires et bibliothèques :

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle!

La prééminence intellectuelle leur confère même, à leur sens, des devoirs plus étendus. Les savants, les érudits qui, par la méthode critique d'observation et de recherches, ont renouvelé les sciences « morales », s'imposent d'enseigner les vertus intellectuelles, de modeler l'esprit public. Convaincus de la solidarité des hommes, pénétrés d'altruisme, ils deviennent les éducateurs du peuple. Ne suivent-ils pas ainsi, malgré la différence ou même le contraste des manières, l'exemple d'illustres devanciers, Michelet et Quinet?

Les écrivains, qui, passionnément, aspirent à la réalisation du beau, entendent d'autre façon ce rôle d'initiateur. C'est par leurs œuvres qu'ils visent à agir sur les mœurs, à éclairer les esprits : M. Barrès fait de Théodore de Banville « un collaborateur imprévu à la politique traditionnaliste »; il accordera que les œuvres actuelles, signées d'Anatole France, de Mirbeau ou de lui même, ont une signification plus osée.

Ce zèle nouveau des hommes de lettres et de pensée doit-il les porter jusqu'au pouvoir? Ici s'expriment de justes réserves.

La vie publique a des exigences qui concordent mal avec les goûts de l'artiste ou du chercheur. Le politique est un vulgarisateur qui choisit l'idée facile,

l'expression populaire. A ce jeu, tel esprit original ou subtil émousserait vite la pointe de sa pensée. Le politique a rarement licence d'exprimer des vues personnelles. Il doit composer avec les préjugés dominants, plier même sous les sautes d'opinion. Et l'indépendance entière n'est-elle point, au contraire, la norme de l'artiste et du penseur ? Enfin le politique doit, éternel conciliateur, s'inquiéter au pouvoir des intérêts les plus divers, les apprécier, ce qui suppose une expérience approfondie, les satisfaire, avec une extrême habileté. Joignez à ceci le gouvernement d'un collège électoral, le souci d'une vaste clientèle et vous concluerez que la politique forme désormais une carrière aussi technique qu'absorbante. Souhaitons que les initiés aient un mérite plus certain ; n'y appelons pas indistinctement des hommes voués à des tâches tout autres, plus belles peut-être.

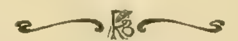
Il semble cependant que, dans la direction des affaires publiques, une place doive être réservée à l'élite intellectuelle. La réalité se laisse difficilement dissocier en effet en cette antithèse, pensée et action, que forgea une abstraction brillante, mais hâtive. Napoléon, Richelieu, Bismarck, étonnaient leurs contemporains, les penseurs mêmes, par leur pénétration. L'état moderne estime que l'action comprend deux stades, la délibération qu'il confie à des corps élus, l'exécution à des agents uniques.

A un écrivain qui flétrissait l'impéritie et l'ignorance des parlementaires, Royer-Collard répondait finement : Si vous les évitiez moins, ils songeraient à vous. De même à aider le peuple, nos savants désormais unis en un corps compact et influent, acquièrent son estime. Des liens affectueux s'établissent entre eux et lui. Par là notre démocratie sera incitée à donner aux Penseurs, la part qu'ils ambitionnent dans ses Conseils, mais qu'ils ne peuvent attendre que de sa confiance. Ce jour-là, une tradition républicaine sera restaurée, celle qui fit des Condorcet, des Fourcroy, des Monge, les inspirateurs de la première République.

Peut-être ces grands hommes seront-ils de médiocres tacticiens parlementaires. Il suffit qu'ils montrent leur coutumière rigueur dans la recherche et leur haute probité dans l'indication des solutions ; et que, sur les questions, religieuses, scolaires, extérieures, qui engagent l'avenir de la France, ils fassent entendre des conseils élevés. En quoi cette collaboration enleva-t-elle un Berthelot à ses spéculations ? Les plus vigoureux esprits n'ont-ils pas besoin de distractions, qu'ils trouvent dans la variation des travaux ?

Les lettres et la politique, loin d'être prêtes à se confondre, se distinguent nettement. Mais il est entre elles un commun domaine où elles peuvent se pénétrer, se vivifier l'une l'autre. Après l'avoir longtemps déserté, les écrivains, les savants aussi s'y acheminent à nouveau. De cette collaboration entre penseurs, enclins à envisager les intérêts permanents de l'humanité et politiques, qui savent les besoins de l'heure présente, résulteront pour la démocratie les plus heureuses directions.

François Maury.



TERRE OU FEU ?

Personnages :

GEORGES.
NICOLAS.
CENCIO.
UN PRÊTRE.
UN ENFANT DE CHŒUR.
CLÉMENCE, femme de Georges.
NORA, tante de Clémence.
ALINE.
BETTA, servante.

Cette pièce a été jouée pour la première fois au *théâtre Gorbino* à Turin, le 25 septembre 1894 par la Compagnie Pasta-Tina di Lorenzo.

Salon artistique assez bien meublé, mais sans luxe. — Objets d'art. — Au fond, deux portes ouvertes. — Celle de gauche laisse voir l'antichambre et en face une petite grille au-delà de laquelle est un jardin. — Celle de droite conduit à l'atelier, transformé pour la circonstance en chambre mortuaire. — Les murs de l'atelier sont couverts de gravures non encadrées. — On y entrevoit un berceau garni de mousseline et de dentelle et aux quatre coins brûlent de grands cierges. — Profusion de fleurs et une grande couronne de roses avec un nœud de ruban blanc. — Des fleurs jonchent le parquet jusqu'au seuil du salon. — Dans le salon, deux fenêtres et deux portes latérales. — La fenêtre à gauche et les rideaux baissés. — Celle de droite a les rideaux ouverts, et une jalousie verte.

SCÈNE I

CENCIO, BETTA.

Cencio (il sort de l'atelier avec un panier vide, et prend son chapeau sur une chaise près de la porte : à Betta). — Ouvrez-moi la grille, pour que je m'en aille... Il y a sans cesse dans mon jardin des gens qui ne m'inspirent pas grande confiance...

Betta (qui range le salon, type de la vieille servante, grosse et ordinaire ; 50 ans, manches retroussées, tablier blanc). — Les cierges ne coulent pas?... Y avez-vous regardé ?

Cencio. — Ils brûlent bien... mais ce qui fait peine

à voir, c'est cette pauvre femme... qui pleure sur le berceau de son enfant... N'a-t-elle donc personne pour la consoler ?... une mère, une sœur, une amie

BETTA (qui a pris la clef de la grille, accrochée au mur de l'antichambre). — Elle n'a que son mari qui l'aime de toute son âme et qui est un trésor de bonté, mais un peu fou, et, comme on dit, un libre penseur; et dans les jours d'épreuve, personne ne se montre, pas plus ici qu'ailleurs...

CENCIO (regardant les murs du salon). — Libre penseur ?... Si je ne me trompe, un libre penseur est un homme qui n'a pas de religion... Mais ici les murs sont tapissés de saints et de madones !

BETTA. — Ces saints-là valent de l'argent : à part cela, ils ne comptent pour rien... Ce sont des échantillons, des modèles... Oh, c'est un fameux graveur !... La pièce où est exposé le petit mort, c'est son atelier... ce qu'il appelle le temple du travail... C'est son église, en somme : il n'en connait pas d'autre, mais croyez-moi, Cencio, s'il priait autant qu'il travaille, il serait un saint comme ceux qu'il dessine... Vous avez remarqué sans doute que, parmi ces images, il y a de belles femmes presque nues? (D'un geste circulaire, elle indique le salon et l'atelier.)

CENCIO. — Je n'y comprends plus rien !... Mais s'il ne croit pas en Dieu, comment peut-il aimer autant les fleurs que le bon Dieu fait éclore?

BETTA. — Moi, j'ai vu mieux que cela !... Mon défunt maître, le Chanoine...

CENCIO (se mouchant). — Quoi !... vous avez servi chez un prêtre ?

BETTA. — Où est le mal ?

CENCIO. — Il n'y en a pas... mais...

BETTA. — Eh bien, Don Raymondo prétendait que le roi n'était pas à Rome... Moi, je lui disais : « Mais si, il y est », et il me répondait : « C'est possible, mais il n'y est pas de cœur. »

CENCIO. — Et qu'entendait-il par là ?

BETTA. — Dame !... cela signifiait, probablement, que les choses faites sans cœur ne comptent pas comme les autres.

CENCIO. — Le pain volé a le même goût que le pain honnêtement gagné... (Une pause). — Ah ! si l'on veut d'autres fleurs, vous savez où me trouver... Aujourd'hui, les prêtres ne nous font rien gagner avec les fêtes et les enterrements ; aussi, pour nous jardiniers, libres penseurs ou catholiques, c'est exactement la même chose... Adieu, Betta !

BETTA. — Au revoir, Cencio.

(Cencio sort par la grille, pendant qu'on sonne à la porte de l'antichambre.)

SCÈNE II

BETTA, NICOLAS.

BETTA. — Qui est là ?

NICOLAS (du dehors). — C'est moi.

BETTA (après avoir ouvert). — L'avez-vous trouvé ?

NICOLAS (entre, coiffé d'un chapeau mou, vêtu de noir, le pardessus boutonné, une canne à la main). — Non.

BETTA. — Il est sorti pour les démarches, la déclaration à la mairie... Monsieur veut tout faire par lui-même... Il n'admet pas que personne le remplace, pour ce qui touche à son enfant.

NICOLAS (avec importance). — Mais pour le cortège, nous nous en chargerons.

BETTA. — Qui, nous ?

NICOLAS. — Notre Société !

BETTA. — Alors, ce sera... comme on dit... un enterrement politique?

NICOLAS. — Pas du tout... La politique n'y est pour rien.

BETTA. — Et l'Eglise ?

NICOLAS (se touchant le cœur). — La voici !

BETTA. — Quoi ?.. Pour vous, le cœur est une église ?

NICOLAS. — Et vos églises à vous... ont-elles un cœur ?

BETTA (indiquant). — Ce doit être une église bien sombre, celle-là !

NICOLAS. — Non, car nos lumières sont là... (il se touche le front).

BETTA. — Eh! cher Monsieur Nicolas, Don Raymondo disait que le Seigneur châtie les incrédules... Et aujourd'hui, on pleure dans cette maison...

NICOLAS. — Hélas ! (Une pause). — Et comment a fini ton Dom Raymondo ?

BETTA. — On l'a trouvé mort après dîner, dans ce qu'il appelait la plénitude de sa digestion.

NICOLAS. — Une belle mort pour un saint homme!

BETTA. — Pour sûr !... une attaque d'apoplexie... La mort du juste... Enfin !... Quant à moi, je laisse chacun libre de penser à sa manière... Tant pis s'il ne vient pas beaucoup de monde... j'aime mes maîtres quand même !

NICOLAS. — Tu as raison, Betta... D'ailleurs, ton maître est un excellent homme... il est même trop bon !... Et aujourd'hui il donne un bel exemple, qui portera ses fruits... Je m'entends...

(On sonne. — BETTA va ouvrir).

SCÈNE III

LES MÊMES, NORA

(NORA, 45 ans environ, richement vêtue d'étoffes sombres, la figure émue, entre.)

BETTA. — Oh, madame, quel malheur !

NORA (cherche autour d'elle). — Ne m'en parle pas !... A peine l'ai-je appris... que... (Elle est un peu choquée de voir Nicolas, qui la salue, et lui répond en inclinant légèrement la tête). — Où est Clémence.

Betta (indiquant la chambre mortuaire). — Quelle consolation pour ma maîtresse de revoir sa chère tante!

Nora (s'essuie les yeux, et s'apercevant que Nicolas ne la quitte pas des yeux, s'irrite). — Pardon !... (puis, elle entre dans l'atelier, accompagnée de Betta.)

Nicolas (la suivant du regard et grommelant) : Tous les mêmes!... — (A Betta, qui revient en fermant la porte de l'atelier). — Si M. Georges rentre, tu lui diras que je suis allé à sa rencontre, du côté de la mairie.

Betta. — Cette visite-là fera grand bien à Madame.

Nicolas. — Tu pourrais dire un mal de plus?

Betta. — Pourquoi?

Nicolas. — Je suis sûre qu'elle va lui monter la tête, et l'exciter à désobéir à son mari.

Betta. — Oh, je ne le crois pas... Et puis, quand on a autant d'affection que Madame en a pour Monsieur!...

Nicolas. — Espérons-le!

(Ils se dirigent vers la porte, pendant que Aline se présente à la grille.)

SCÈNE IV

Les mêmes, ALINE

Aline (son tablier plein de fleurs, appelle Betta). — Psst... Pst!... — (Elle se met un doigt sur les lèvres pour lui faire signe de ne rien dire. — C'est presque une enfant : elle est en robe courte de couleur claire). — Peux-tu me faire entrer, sans qu'on me voie, dans la chambre où est Charlot?... Moi aussi, je veux lui apporter des fleurs... Maman m'a bien fait prier pour lui, et pour les pauvres petits abandonnés du bon Dieu. — (A Nicolas qui lui lance un mauvais regard). — Pardon! pourquoi me regardez-vous comme cela?... Ça vous déplait que j'apporte des fleurs à Charlot?

Nicolas (vaincu par l'ingénuité d'Aline, lui faisant une caresse). — Non!... Tu l'aimais donc bien, le petit Charles?

Aline. — Oh! oui, beaucoup!... Il était si gentil, si sage .. Si quelque enfant des locataires pauvres regardait les fruits qu'il avait, tout de suite il les lui offrait... et lorsque sa maman lui donnait un sou pour faire l'aumône, il ne voulait pas que le petit pauvre lui baisât la main, il lui tendait les bras pour l'embrasser, en ayant l'air de lui dire : « Merci d'avoir accepté mon sou! » Ah, c'était un chérubin!

Nicolas (avec embarras). — Voilà comment nous élevons les enfants, nous autres!

Aline. — Mais, maman me dit d'en faire autant!

Nicolas. — Oui, elle te dit qu'il ne faut pas faire le bien par intérêt, mais pour aller au ciel, n'est-ce pas?

Aline. — Oui, Monsieur! (Lui voyant hocher la tête). — Mais le ciel n'est pas un intérêt!... Quand on pense que les parents de Charlot ne croient pas pouvoir l'aimer là-haut!... Eh bien, je l'aimerai, moi!... je lui ferai du bien...

Nicolas (que Betta tire par le pan de son pardessus, parce qu'il ne sait que répondre). — Oh, certes!... Je veux dire que, dans ta bouche, toutes les bêti .. toutes les choses du monde semblent vraies.

Aline. — Si elles vous semblent vraies, pourquoi n'essayez-vous pas de convaincre M. Georges? N'êtes-vous pas son ami?

Nicolas (embarrassé). — Oui, mais je n'ai pas reçu du... Seigneur la même grâce que toi.

Aline (choisissant une rose). — Au moins, prenez cette rose, c'est la plus belle, et portez-la à Charlot.

Nicolas (embarrassé). — En ce moment, il faut que je sorte... tu me la donneras plus tard.

Aline (mortifiée). — Vous ne voulez pas?

Nicolas (prenant la rose). — Allons, donne-la-moi : je la mettrai dans tes beaux cheveux.

Aline (avec dégoût). — Oh, non!... Pas à moi!... (Elle la lui arrache). — Vous êtes bien plus méchant que M. Georges... Il lui a porté des fleurs, lui!

Nicolas. — Pardonne-moi, je ne voulais pas... Je ne croyais pas... — (à Betta). — Cette fillette finirait par me confondre... Mieux vaut que je m'en aille.

Il sort.

Aline (sans le comprendre). — Moi, le confondre?... Pourquoi?

Betta. — Parce que lui non plus ne croit à rien!

SCÈNE V

Les Mêmes, NORA, CLÉMENCE

(Nora et Clémence sortent de l'atelier, et se dirigent vers le canapé. — Aline se retire dans l'antichambre. — Betta s'en va par la gauche. A peine hors de la chambre mortuaire, Clémence se jette au cou de Nora, en pleurant. — Pause).

Clémence. — Tu l'as vu?... Comme il est beau!

(Elle a une nouvelle crise de larmes : — Nora, émue, la réconforte. Elle se calme).

Excuse-moi, si je ne t'ai pas embrassée d'abord; mais en te voyant, j'ai senti le besoin de remercier tout de suite le Seigneur qui t'envoyait à mon secours... Et je l'ai remercié, je l'ai prié, comme cela ne m'était pas arrivé depuis mon mariage!... Quand j'avais mon enfant, je n'appartenais plus à la terre!... Tu l'as connu, ma tante : comment pourrais-je ne pas croire aux anges?... Il était si beau!... Pendant deux ans il m'a fait tout oublier... (Regardant le ciel) — tout!... je ne voyais que lui... je le croyais éternel!... Et il est parti pour toujours!... Il est mort... mort, comprends-tu ?... Avant peu, on viendra l'emporter... je ne le verrai plus... jamais plus... même pas avec mon âme, non!... La foi dans une autre vie est la seule chose qui puisse nous consoler par

l'espérance, et je l'ai perdue... Non, je ne l'ai plus!

NORA. — Qu'est-ce que tu me dis?

CLÉMENCE. — La vérité... Ce qui redouble ma douleur, c'est mon incertitude entre la foi que m'avait inculquée ma mère, et l'incrédulité que Georges a fait naître en moi... Ah, si tous ceux qui nient pouvaient comprendre l'immense pitié qu'il eut pour les mères, celui qui a imaginé l'autre vie... Si elle n'existe pas, leur repentir égalerait ma souffrance !... Oh, que je souffre !... j'ai peur de devenir folle !... Oh, si c'était réellement la folie !... Quel soulagement de ne plus rien comprendre !... de ne plus connaître personne!

(Elle reste immobile, les coudes appuyés sur les genoux, le visage entre les mains, écrasée : pause).

NORA. — Moi aussi, j'ai une fille... Elle a failli mourir, tu le sais : je comprends ta douleur... Mais je ne me suis pas laissée abattre... j'ai prié... Dieu m'a entendue, et elle a été sauvée!

CLÉMENCE (avec élan). — Il ne m'aurait pas prise en pitié comme toi!...

NORA (d'un ton de reproche). — Clémence!

CLÉMENCE. — Oui, parce que ta maison est bénie; ses saints n'y sont pas seulement des œuvres d'art... tandis que la mienne est maudite!... Pas de salut pour moi!

NORA. — Tu n'as pas le droit de parler ainsi!... La miséricorde, là-haut, est plus grande que toutes nos erreurs...

CLÉMENCE (avec désespoir). — Mais cette miséricorde, il faut pouvoir l'invoquer avec sincérité... sans abjurer le passé! — (pause) — J'aime Georges... Il m'adore!... Le bonheur qu'il m'a donné jusqu'à hier n'aura pas été de longue durée. Il n'aura pas été consacré par l'Eglise, soit! Mais il était impossible de rêver une union plus belle et plus poétique!... Ah, si tu connaissais comme moi ce trésor d'amour et de bonté, tu me comprendrais... tu m'envierais!

NORA. — Ah! non, jamais...

CLÉMENCE. — Si, si!... Tu m'envierais; et pourtant, vois-tu, en ce moment, quand je ne désirais plus rien au monde, j'ai senti s'éveiller en moi un grand besoin de croire que l'existence vécue par mon petit Charles n'était pas la seule... comme aurait fait ma mère, si j'étais morte enfant!... Tandis que, si je mourais maintenant, elle ne me pleurerait même plus!... Elle ne le pourrait pas, car je suis morte à ses yeux... Elle me l'a déclarée elle-même, lorsque j'ai voulu épouser Georges à tout prix, sans la bénédiction d'un prêtre... Elle a tenu parole... Depuis lors, je n'ai plus été rien pour elle... et mon pauvre enfant est venu au monde, et il est mort, sans un baiser de sa grand'mère!

NORA. — Tu es injuste envers ma sœur... qui a toujours prié, et pleuré, pour sa fille... A la naissance de Charles, elle t'a fait savoir par moi-même qu'elle le tiendrait...

CLÉMENCE (lui coupant la parole). — Sur les fonds baptismaux?... Mais mon enfant ne devait pas être baptisé... (Réprobation muette de NORA). — Pouvais-je déplaire à Georges, en ce moment d'amour infini?... A 18 ans, il était mon Dieu; ses paroles constituaient mon évangile... Tu aurais agi comme moi.

NORA. — Je t'assure que non.

CLÉMENCE. — Tu ne peux pas dire cela, si tu es femme, et si tu as aimé!... Contredire Georges, manquer à mes promesses en un pareil moment, c'eût été lui dire : « *Je t'ai trompé, je ne suis pas toute à toi!...* » Oh, réponds-moi : cela se pouvait-il?

NORA. — Ne me dis plus qu'il t'aime... Tu aurais...

CLÉMENCE. — Ne comprends-tu pas que mon pouvoir sur lui était égal au sien sur moi?... Et puis — (s'exaltant avec amour) — Georges a du génie; il est artiste dans l'âme... L'art est sa religion... As-tu vu ses gravures de Fra Angelico?... Elles conservent toute la poésie mystique de ce saint moine... Tu ne saurais croire comme il est bon, et combien il m'aime!... Que te dirai-je encore?... Lorsqu'il me parle, mon esprit s'élève : je me sens persuadée de ce qu'il dit... Mais quand il n'est plus près de moi, sais-tu ce qui me manque?... L'appui de sa profonde conviction, son dévouement à l'humanité qu'il adore comme si elle était un Dieu!... Mais tout cela n'aurait pu me vaincre : peut-être aurais-je vaincu, au contraire, s'il n'y avait pas le prêtre qu'il déteste?.. Il n'a que cette haine au cœur! (Redevenant mère, après avoir jeté un regard vers l'atelier). Ainsi, mon enfant, qui est venu au monde comme *une chose*... on va me l'emporter, sans une petite croix entre ses menottes; et il n'ira même pas au cimetière : ils me le brûleront!... De tout mon amour, de toutes mes espérances, il ne restera qu'une pincée de cendre; je ne pourrai même pas cueillir une fleur sur sa petite tombe, une fleur pour me dire : « Il te reste quelque chose de lui dans mes pétales! »... et la croyance qu'il sera parmi les anges du Seigneur m'est ravie, parce que, entre le bon Dieu et lui, se dresse l'amour maudit de sa mère!... Oui, ma mère a bien fait de me renier : mais lui, pauvre petit, il était innocent; et elle pouvait lui apporter son baiser, sa bénédiction...

NORA. — N'as-tu pas deviné que c'est elle qui m'envoie?

CLÉMENCE. — Elle!... Mais alors, elle me pardonne?.. elle ne me hait plus?

NORA. — Quand donc une mère a-t-elle haï son enfant?

CLÉMENCE. — C'est vrai!... C'est vrai!... Remercie-là, remercie-la bien pour moi...

(Elle respire, soulagée; puis retombe dans un silence ré-

servé, plein de songes, se ranimant aux paroles de NORA, aux souvenirs du passé. — Une longue pause. — NORA lui prend la main).

NORA (d'une voix insinuante). — Ma sœur ne m'a pas envoyé vers toi seulement pour te consoler, mais aussi pour te proposer une chose qui vous ferait tant de bien à tous les deux.

CLÉMENCE (indifférente, sans la regarder). — Quoi?

NORA. — C'est aujourd'hui Vendredi saint : on visite les églises... Après demain, c'est Pâques... Te rappelles-tu ces beaux jours, quand tu demeurais avec nous?... Le prêtre venait bénir la maison... Nos chambres étaient ornées de palmes et de rameaux... Amis, parents, réunis à une grande table, échangeaient des souhaits et des baisers... Quelle douce paix régnait dans nos âmes!... T'en souvient-il!

CLÉMENCE. — Comme d'une joie qui ne déplaisait à personne.

NORA. — Eh bien, le bon prêtre viendra, comme les autres années, bénir la maison... Viens avec moi reprendre ta place au repas du pardon, près de ta mère qui t'attend...

CLÉMENCE (devenant réservée). — Abandonner ma maison, aujourd'hui qu'on y pleure... délaisser mon mari au milieu de sa douleur, aussi profonde que la mienne!... Non! jamais!... Tu crois m'offrir la paix de l'âme?... Ce serait seulement changer de torture!... Je dois rester ici, avec lui, damnée pour l'éternité, mais avec lui!... Et ne crois pas que le devoir seul m'y retienne!... Non, mais aussi l'affection qui est d'autant plus forte qu'elle me coûte davantage.

NORA. — Que dirai-je, alors, à ta mère?

CLÉMENCE. — Dis-lui que le compagnon de ma vie ne mérite pas cette lâcheté de ma part; et qu'elle ferait un acte de charité en venant me consoler... Ma tante, viens avec moi près du pauvre petit; donne-lui un baiser; de ces mêmes lèvres embrasse ma mère, et dis-lui ce que le dernier baiser d'une mère à son enfant contient de souffrances... Rien ne peut mieux plaider ma cause, pour obtenir son pardon.

(Elle se lève et fait signe à NORA de la suivre. — En se retournant, elle voit ALINE qui, pendant le dialogue précédent, paraissant et disparaissant avec la crainte d'être vue, a semé ses fleurs sur le petit mort : et lorsque CLÉMENCE a prononcé les paroles : « ... On va me l'emporter, sans une petite croix entre ses menottes », elle a tiré de sa poche un petit crucifix, et elle l'a placé entre les mains de CHARLOT. — A la fin de la scène, elle sort prudemment de la chambre mortuaire pour s'en aller; mais elle est découverte par CLÉMENCE).

CLÉMENCE (ouvrant les bras). — Aline!... Quel bien cela me fait de te voir! (ALINE court l'embrasser). Tu es un ange... comme lui!... (Elle indique la chambre mortuaire).

ALINE (sanglotant). — Moi?!... Oh, non!

CÉMENCE. — C'est Dieu qui l'a voulu!

ALINE. — Dieu?! Non!

CLÉMENCE. — Si, pour me punir.

ALINE. — Vous? Oh, non!...

(Elle vent s'en aller).

CEÉMENCE. — Pourquoi me quitter?... As-tu peur de moi?

ALINE. — Peur de vous?

CLÉMENCE. — De Georges, peut-être?

ALINE (baissant la tête). — Je crains de lui déplaire.

CLÉMENCE. — Pourquoi?

ALINE. — Il a une façon de penser...

CLÉMENCE. — Mais il n'est pas méchant pour cela.

ALINE. — Tant s'en faut!... J'ai même des preuves de son bon cœur.

CLÉMENCE. — Lesquelles, ma chérie?

ALINE. — Beaucoup... Tout le monde vous le dira... même M. le curé...

CLÉMENCE. — M. le curé?...

ALINE. — Oui, oui!... je le rappelais hier encore à maman... Quand son élève Beppino est mort, celui qu'il aimait tant, M. Georges est allé trouver M. le curé, et lui a dit : « Je sais que la mère de Beppino est très religieuse, et qu'elle ne pourra pas faire à son fils d'aussi belles funérailles qu'elle le voudrait... Faites tout ce qu'elle désire, dites des messes suivant sa volonté, c'est moi qui vous paierai »... Oh oui, M. Georges est bon... Seulement, comme dit M. le curé, le diable a voulu en faire sa proie en l'éloignant de l'église... mais, avec moi, le diable perd son temps...

(CLÉMENCE ne peut retenir ses pleurs, et entre dans l'atelier.)

ALINE (mortifiée). — Pourquoi m'a-t-elle fait parler?

(NORA, émue, ne trouve pas une parole... Elle l'embrasse, et va rejoindre CLEMENCE).

SCÈNE VI

BETTA, ALINE

BETTA (entrant à gauche). — Eh bien, tu as vu le petit Charles?... Tu as récité une prière?

ALINE. — Je crois bien!... Comme il est beau!... On dirait qu'il s'est endormi au milieu des fleurs!... Que Dieu pardonne à ces bonnes gens de l'avoir laissé mourir sans baptême...

BETTA. — Pauvre petit!... Ils veulent le faire incinérer!

ALINE. — Le brûler!... Oh les malheureux!... (Elle s'essuie les yeux). Enfin!... A l'école, j'ai appris que les martyrs de notre religion mouraient, eux aussi, dans les flammes, une croix à la main. (Avec mystère). Et je lui ai caché une petite croix au milieu des roses, entre ses menottes.

(On entend la sonnette. BETTA va ouvrir avant qu'ALINE soit arrivée à la grille du jardin).

BETTA. — C'est monsieur, je l'entends.

ALINE. — Ne lui dis rien, et ouvre-moi d'abord.

BETTA. — La grille fait du bruit, il me demanderait qui est sorti... Il vaut autant qu'il vous voie.

(Elle ouvre).

SCÈNE VII

LES MÊMES, GEORGES, NICOLAS

BETTA (à GEORGES). — Mme Nora est ici...

GEORGES (en deuil, barbe noire, figure très pâle). Encore ?.. (montrant NICOLAS). Il me l'a dit... (Voyant ALINE). Vous aussi, mademoiselle, vous êtes venue voir mon...

(L'angoisse lui coupe la parole. Il tend la main à la fillette).

NICOLAS (à part). — Le petit soldat de la foi !

ALINE (avec une colère enfantine, refusant la main à Georges). — Non, vous devriez avoir un peu moins de pitié pour les autres enfants, et en garder un peu pour le vôtre !... Vous voulez le brûler !... Oh, méchant, méchant !

(GEORGES secoue tristement la tête. ALINE rejoint BETTA, qui ouvre la grille).

ALINE (bas, à BETTA). — Oh ! je lui réserve une surprise à laquelle il ne s'attend pas...

(Elle sort par la grille. BETTA ferme, et s'en va dans la chambre mortuaire. GEORGES, accablé, se jette sur le canapé. NICOLAS s'approche de lui, et lui serre la main. Une pause).

GEORGES. — Qu'il est encore loin de se réaliser, notre idéal !... Les écoles n'y préparent pas la jeunesse ; et les femmes, même quand elles sont bonnes et intelligentes, comme la mienne, protestent contre nous, en leur conscience.

NICOLAS. — C'est aujourd'hui seulement que tu t'en aperçois ?... Traiter... certaines personnes avec délicatesse, je le veux bien... Mais il faut lutter avec acharnement (s'asseyant). Pour affirmer nos opinions, j'avais pensé à un char de deuxième classe, avec un beau bouquet rouge au lieu de croix : toutes les Sociétés avec leurs bannières, et deux musiques jouant des airs patriotiques. En somme, le plus bel enterrement civil qu'on ait jamais vu, un enterrement de protestation !... Mais quand des hommes comme toi renoncent à l'utilité des manifestations, il n'y a pas à s'étonner si l'on avance comme des tortues... Il ne s'agit plus de ramper, il faut déployer ses ailes !...

GEORGES. — Avant tout, il faudrait réformer la famille avec calme et avec tolérance.

NICOLAS. — Des rêves que tout cela !... Veux-tu détruire un à un les insectes nuisibles ?... Il faut y mettre le feu...

GEORGES. — Je ne te suivrai pas jusque-là, tu le sais... Je suis éloigné de toute violence... Pour moi, c'est une question de sentiment, et les sentiments ne s'imposent pas... Nos martyrs en sont la preuve... Crois-moi, soyons sincères... La sincérité, la modestie de l'exemple peuvent plus que tu ne penses... La forfanterie, au contraire, est toujours mauvaise... j'admets les pompeuses funérailles pour nos morts illustres ; mais, pour moi, humble citoyen, je n'en veux pas !... je suis un simple graveur...

NICOLAS. — Tu es un grand artiste.

GEORGES. — C'est toi qui le dis; mais, en somme, je ne suis pas un penseur, et je ne veux pas avoir l'air d'un singe vaniteux.

NICOLAS. — En attendant, ces chers messieurs se moquent de nos modestes cortèges... Vieilles histoires de superstition et de commerce... Les Perses et les Egyptiens, maîtres en l'art de brûler les corps, n'en firent pas usage... Pourquoi ?... Les premiers, considérant le feu comme une divinité, ne voulurent pas le profaner en incinérant les corps : superstition !... Les seconds, qui prenaient le feu pour une tête sans âme, ne pouvaient donner leur corps en pâture à cette bête : superstition ! Rome, suivant toujours une politique mercantile, proclame : *« pulvis es, et in pulverem revertere* ; mais elle bénit les embaumements pour conserver les saints et défend d'en brûler les corps, afin d'en vendre les reliques... Commerce !... Moi, je ne tiens pas plus à l'un qu'à l'autre ; mais du moment que Rome se montre inexorable, je veux la narguer, chaque fois que j'en aurai l'occasion.

GEORGES. — Tu sais si j'ai souffert des persécutions du fanatisme... Mon père a été condamné par le Saint-Office pour avoir aimé sa patrie... Mais, justement à cause de cela, je ne veux pas d'intolérances qui ressembleraient à une vengeance.

NICOLAS. — Figure-toi que, aujourd'hui, je ne peux pas entrer dans une maison sans y rencontrer quelque bedeau avec son panier aux œufs de Pâques... Je me tiens à quatre pour l'envoyer, d'un coup de botte, faire une omelette en bas de l'escalier !

GEORGES. — Moi, au contraire, je les salue dans leurs cérémonies.

NICOLAS (stupéfait). — Tu les salues ?

GEORGES. — Oui, comme autrefois, se saluèrent deux champions qui voulaient se battre avec loyauté.

NICOLAS. — Et ta haine ?

GEORGES. — Je la réprime, et je leur enseigne la tolérance qu'ils n'ont pas.

NICOLAS. — Alors, je devrais dire à nos amis de ne pas se déranger.

GEORGES. — Tu me ferais plaisir.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CLÉMENCE, NORA

CLÉMENCE (sur le seuil, à BETTA qui est près du berceau). — Reste là !

(NORA voit GEORGES, et fait un léger mouvement de répulsion).

CLÉMENCE (bas à NORA). — Dis-lui une bonne parole...

NORA. — J'en serais incapable en ce moment : il t'a fait trop pleurer.

(Elle s'éloigne avec CLÉMENCE. GEORGES s'incline profondément quand elle passe devant lui. — NICOLAS va dans la chambre mortuaire. — Dans l'antichambre les deux dames s'embrassent. — GEORGES les regarde avec tristesse).

GEORGES (à part). — Que de peines perdues !

(Après le départ de NORA, CLÉMENCE vient s'asseoir sur le canapé, et s'éponge les yeux).

GEORGES (à part, la regardant, découragé). — Non, ce n'est plus la même !

(Il se dirige vers l'atelier, et rencontre NICOLAS, qui en sort. — Le PRÊTRE et l'enfant de chœur traversent le jardin et passent devant la grille pour aller bénir les maisons).

NICOLAS (montrant à GEORGES la croix d'ALINE, qu'il a trouvée dans les mains du petit mort). — Tu vois ?

(GEORGES, surpris, jette un regard à CLÉMENCE, et met, en soupirant, la croix dans sa poche).

NICOLAS (conduit GEORGES à sa femme, à qui il baise la main; puis, tenant celle de son ami). — Du courage, sapristi !... Vous êtes jeunes tous les deux : vous avez l'avenir devant vous... Bientôt naîtront de nouvelles flammes qui égayeront la maison... Je m'invite pour le baptême, (se reprenant) pour la déclaration à la mairie. (A part) Maudite habitude ! (Haut) Au revoir, mes bons amis.

(Ému de leur douleur, il lève les yeux au ciel ; puis se met en rage contre lui-même, en ayant l'air de dire : « *Imbécile ! qu'est-ce que je vais leur raconter !* », et il sort. — GEORGES s'assied près de CLÉMENCE, et lui prend la main. Ils pleurent tous les deux en silence ; puis GEORGES se maîtrise, l'embrasse, et dit avec douceur):

GEORGES. — Ecoute-moi, ma Clémence, et réponds-moi... As-tu jamais pu supposer, par l'action ou par la pensée, que ta beauté physique me séduisait plus que toutes tes qualités d'esprit et de cœur ?

CLÉMENCE (d'abord indifférente, puis le regardant affectueusement). — Non.

GEORGES. — T'ai-je forcée, par une violence morale, à désobéir aux tiens pour m'épouser ?

CLÉMENCE (avec plus d'affection). — Oh, non !

GEORGES. — Ne t'es-tu pas jetée avec un sincère enthousiasme dans les bras de ce mécréant, qui lutte uniquement contre l'égoïsme des institutions humaines?... Ne t'es-tu pas, jusqu'ici, trouvée aussi en sûreté avec moi qu'au milieu de ta famille ?

CLÉMENCE (l'embrassant). — Oui.

GEORGES. — Alors, pourquoi chercher ailleurs une consolation, le jour où nous sommes frappés du plus grand des malheurs ?

CLÉMENCE (avec un profond chagrin). — Parce que, pour toi, notre enfant est mort comme s'il n'était jamais né !... Tout serait fini pour lui, comme pour toi !

GEORGES. — Non, Clémence... rien ne survit, il est vrai, à la matière qui se transforme éternellement ; mais ton enfant ne finira vraiment que le jour où son image périra dans ton esprit qui croit, comme dans le mien qui voit... Pauvre mère ! Ta douleur se complique d'atavisme superstitieux et de peur !... Dans la mort, tu cherches à percer un mystère que ton Dieu a voilé sous les ténèbres les plus épaisses de l'inconnu !... Je m'incline, au contraire, devant la loi... cruelle sans doute... mais logique et inéluctable !... Et comme nous comprenons diversement la mort, de même nous différons dans la façon de nous séparer de notre pauvre petit... Tu voudrais le confier à la terre pour le revoir toujours dans chaque fleur qui poussera sur sa tombe ; moi, je préfère le feu incorruptible, et le revoir chaque matin dans les premiers rayons du soleil...

CLÉMENCE. — Non, je ne veux pas qu'on le brûle !... Oui, tu as dit vrai : j'ai peur !

GEORGES (Avec force). — Pourtant, jusqu'à présent, j'espérais t'avoir convaincue !... je me trompais... L'amour t'avait associée à ma vie ; la douleur t'en éloigne...

CLÉMENCE. — Ce n'est pas la douleur... qui nous sépare... Si l'un de nous pouvait dire à l'autre : *Du haut du ciel, votre petit ange vous sourit*, étant réconfortés par l'espérance, nous nous embrasserions devant son berceau ! (GEORGES secoue tristement la tête.) J'ai tant prié, hier soir, quand notre petit Charles a fermé les yeux pour toujours et, dans mon désespoir, j'éprouvais un grand soulagement. Je me disais : « Quand Georges reviendra et qu'il ne le trouvera plus vivant, peut-être s'agenouillera-t-il avec moi près du petit lit, et me permettra-t-il de l'enterrer ! »

GEORGES. — Tu le vois, la mort de notre enfant t'a rendue aux idées des autres ; et peut-être que maintenant je te fais horreur.

CLÉMENCE. — Horreur ?... Toi !

GEORGES. — Tu en prends le chemin, puisque tu essaies de me tromper.

CLÉMENCE (d'une voix altérée). — Moi ?

GEORGES. — Toi ! (Il tire la croix de sa poche) Cette croix est à toi ?

CLÉMENCE. — Non !

GEORGES. — Tu l'as mise dans son berceau ?

CLÉMENCE. — Non !

GEORGES. — Nicolas l'a trouvée sur sa poitrine.

CLÉMENCE (avec une suave effusion). — Dieu bénisse celui qui a eu cette pitié !... Moi, je n'aurais pas eu le courage de te désobéir.

GEORGES. — C'est ta tante, alors?

CLÉMENCE. — Ma tante? (réfléchissant.) Je ne l'ai pas laissée seule avec lui.

GEORGES. — Prends garde, Clémence : le jour où tu me mentirais... tout serait fini entre nous.

CLÉMENCE. — Je ne sais pas mentir !

GEORGES. — Avoue donc que c'est toi !

CLÉMENCE. — Non, te dis-je ! (GEORGES brandit la croix avec colère. CLÉMENCE s'élance pour la lui prendre). Ne la profane pas !...

GEORGES se retient, éloigne CLÉMENCE doucement, et se laisse tomber sur une chaise à droite. — Une longue pause. — CLÉMENCE s'agenouille près de lui. — Avec affection :

Tu ne me crois pas?

GEORGES (calme). — Je pourrais transiger sur tout; mais je serais inexorable si, avant que notre enfant eût pu choisir lui-même sa croyance, tu avais voulu lui en imposer une !

Il la regarde fixement ; puis, se lève, et se dirige vers la chambre mortuaire.

CLÉMENCE. — Où vas-tu ?

GEORGES (lui montrant la croix). — La remettre...

CLÉMENCE (avec un mouvement de joie et une jalousie de mère). — Non, celle-ci : la mienne !...

Elle prend une croix dans son corsage et la lui donne.

GEORGES (embrassant CLÉMENCE). — Non ! tu ne mentais pas ! (avec douceur et tristesse). Mais aujourd'hui que le malheur nous a éprouvés, tu t'es retournée vers d'autres qui règneront sur ta conscience... Tu n'es plus à moi comme autrefois !

CLÉMENCE. — Non, non, Georges : tu te trompes... et pour te le prouver... je t'obéirai.

GEORGES (souriant tristement). — M'obéir ?... Je voulais une compagne intelligente et libre, et je croyais l'avoir trouvée... Renonce à lutter contre toi-même .. Si je me laisse vaincre aujourd'hui, et que notre amour nous donne un autre enfant, tu pleureras ensuite pour le faire élever dans ta religion... M'ayant vaincu une fois, tu voudrais me vaincre toujours... (Résolu) Non, non !

CLÉMENCE. — Jamais je n'y consentirai... cela me donnerait le frisson. Je te veux comme tu es : fort et convaincu... C'est ainsi que je t'ai aimé... et ne pourrais t'aimer autrement... Mais moi ?... Tu ne me veux pas telle que je suis !... Tu dis que je ne te comprends pas !... Tu me comprends moins encore !... Vous autres, hommes, vous arrivez à vos convictions par la raison ; et nous, à notre crédulité par le sentiment... Vous soumettez la passion aux calculs de l'esprit : pour nous, la passion est l'arbitre du cœur ; et la femme qui pense plus qu'elle n'aime ne sera jamais une vraie épouse, ni une vraie mère !... Ah, tu croyais m'avoir convaincue ?... Eh bien, non !... Tu me voulais intelligente et libre ? (touchant son cœur) *Là* est notre intelligence : *là*, et non *là*... (touchant le front) est notre liberté !... Et je t'ai menti inconsciemment, sais tu ?... mais je l'ai fait par amour pour toi !... Je t'adorais, j'étais *ta chose*... et j'ai suivi tes idées comme tes pas, loin de ma famille, loin de ma foi !... T'ai-je demandé le sacrement pour notre mariage ?... le baptême pour notre enfant ?... D'abord, la joie d'être ta femme ; ensuite, celle d'être mère, n'avaient pas besoin de Dieu pour s'accomplir... Mais après avoir tout obtenu de mon amour, tu ne veux rien sacrifier à ma faiblesse... Tu prêches la liberté de conscience ; mais tu veux m'imposer ta volonté... Tu veux me faire croire que mes beaux songes, les prières de mon enfance, les cérémonies émouvantes de l'Eglise, tout cela est mensonge ; et que de cet enfant,... chair de ma chair,... rien ne restera plus !... Ah, non, vois-tu, non !... j'ai senti là palpiter une âme avant que son petit corps ne fût formé... je la sens flotter encore autour de moi, elle me dit : « Ne désespère pas, mère chérie : ce petit cadavre n'est pas ton Charlot !... je suis là, vivant, heureux, éternel : âme immortelle comme la tienne ! »

(GEORGES a écouté immobile, troublé, mais non convaincu, tout ce discours. — On entend la sonnette. — BETTA sort de la chambre, et court ouvrir. — CLÉMENCE égarée prête l'oreille. — Pause. — BETTA revient.)

BETTA (à mi-voix). — Monsieur Curé !... C'est elle qui l'a fait monter, c'est elle aussi qui a mis la petite croix...

CLÉMENCE (hors d'elle-même). — Aline !... C'est l'ange du bon Dieu !

(Elle se précipite vers la porte. GEORGES observe, muet, attentif.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE PRÊTRE, L'ENFANT DE CHŒUR, puis ALINE

(Le PRÊTRE est un beau vieillard sec et droit, d'aspect à la fois humble et majestueux. Robe noire, surplis, étole violette. Sur sa tête, la barette ; en main, le goupillon. Il est suivi d'un jeune clerc en noir, tête nue, portant l'eau bénite.)

CLÉMENCE (d'un accent désespéré, au PRÊTRE) : Monsieur le Curé, bénissez mon pauvre enfant, qui est mort sans avoir reçu le baptême ! (Elle indique la chambre mortuaire.

LE PRÊTRE (ému, hésitant, devant l'attitude immobile de GEORGES, avec la plus grande dignité). — Mais on n'a jamais requis mon ministère dans cette maison.

GEORGES (consentant d'un signe). — Faites !

(Il passe à gauche. CLÉMENCE conduit le prêtre et le clerc dans la chambre où BETTA est entrée. Tous disparaissent à la vue du public. ALINE arrive dans l'antichambre, sans que GEORGES l'aperçoive, s'assure que le Curé est entré, et s'en va, contente, sur la pointe des pieds. GEORGES reste face au public, grave, immobile. Les quatre personnages sortent de la chambre mortuaire. Le CURÉ, suivi du clerc, s'en va en saluant avec dignité GEORGES, qui répond à peine d'un signe. BETTA le reconduit jusqu'à la porte, et sort à gauche. GEORGES se laisse tomber sur le canapé. CLÉMENCE, conso-

lée, voyant l'air triste et résigné de GEORGES, va se jeter à ses pieds en lui baisant la main.)

CLÉMENCE. — Merci, Georges, merci; et pardonne-moi.

GEORGES. — Te pardonner?... moi que tu crois dans l'erreur?

CLÉMENCE. — Je ne sais pas ce que je crois... J'implore ton pardon, parce que j'ai peur de te perdre...

GEORGES. — Et que t'importe, puisque tu l'as voulu?

CLÉMENCE. — La frayeur du feu m'a terrassée!

GEORGES. — Et m'a rabaissé à tes yeux.

CLÉMENCE. — Oh, Georges, ne dis pas cela!

GEORGES. — Pourquoi donc ne veux tu pas te convaincre que je demande aux hommes plus que ton Dieu lui-même?... A ton Dieu que les coquins rendent responsables de leurs fautes, le repentir suffit! Moi, j'exige la rédemption!...

CLÉMENCE. — Georges, ta poésie sereine ne rampe pas sur la terre... ton idéal est peut-être plus élevé que le mien, mais aujourd'hui, je pleure mon premier enfant... C'est ma première terreur de l'incrédulité!... Je n'ai pas craint pour toi, j'ai tremblé pour notre fils; et dans mon épouvaante, j'ai voulu qu'au-delà, il y eût un lien qui rendît notre affection éternelle, parce que je te veux tout à moi... toujours!... parce que tu es bon, et que je t'aime... (avec abandon) — je t'aime tant!

GEORGES. — Pauvre femme!... Pauvre mère!... En toi, vingt siècles de foi me combattent... Auras-tu le courage de m'appartenir tout entière dans ta conscience comme en ton cœur?

CLÉMENCE (résignée, inclinant la tête sur la poitrine de son mari, d'un ton affectueux.) — Je le trouverai, en t'aimant!

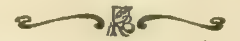
GEORGES. — Je veux l'espérer encore!... Et tu attendras avec moi, chaque matin, le premier rayon de soleil...

(Il lui met un baiser sur les cheveux.)

RIDEAU

CAMILLO-ANTONA TRAVERSI.

Traduit de l'Italien par A. LÉCUYER.



LA LUTTE DES PARTIS EN HOLLANDE

LE Dr KUYPER ET LES SUCCÈS DU NÉO-CALVINISME

Voici deux ans et demi bien sonnés que les immuables rênes du pouvoir se croisent aux mains vigoureuses et souples du Dr Kuyper.

A ses débuts, l'illustre agitateur, transformé en homme d'Etat, ne marchait que sur des pétales de roses. C'était, parmi ses adversaires les plus acharnés à qui lui faciliterait sa tâche.

Il n'en a pas été longtemps ainsi. La grève des chemins de fer, dont la gravité est encore présente à tous les esprits, est venue, et avec elle toute une série de mécomptes.

Trois mois durant, ce ne furent que nuages prêts à crever, menaces de révolution, tiraillements sociaux, perturbations économiques. On eût dit que le royaume des terres basses, si réputé naguère pour la sagesse de ses habitants, allait devenir un nouveau cap des tempêtes.

Pour le ministère chrétien, l'explosion du 31 janvier 1903, suivie de la capitulation des autorités et les événements qui s'y rattachent, en particulier le complot aboutissant à l'essai de grève générale du 6 avril, semblent n'avoir été qu'un excellent moyen de réclame. Malgré l'imprévoyance dont il serait difficile d'absoudre le Dr Kuyper et ses collègues, malgré leur manque d'énergie en présence d'un danger national, malgré l'allure par trop indécise de leur résistance aux fauteurs de désordres, malgré les soubresauts de leur politique, ils sont parvenus à se faire applaudir de la majorité des bourgeois.

D'abord, l'opinion publique et la force brutale paraissant être du côté des meneurs de la grève, les conseillers « chrétiens » de la couronne tergiversèrent, arguant, pour justifier les hésitations de leur attitude, de la stupeur dans laquelle les avait plongés le prodigieux succès de l'aventure anarchiste.

Bouleversée, elle aussi, par le brusque et soudain essor du mouvement révolutionnaire, la bourgeoisie ne tarda pas à mettre les gouvernants en demeure d'agir. Elle s'y prit de façon tout à fait originale. Voyant les droites et leurs mandataires aller à la dérive, elle se tourna vers les vaincus de la veille, vers ces libéraux si honnis, si conspués. Or, le progrès du libéralisme néerlandais, c'est de se perdre quand il domine, et de sauver les autres quand il a le dessous. Chacun sait cela, le Dr Kuyper mieux que personne. Aussi n'eut-on guère besoin de faire appel aux sentiments loyalistes des libéraux. Il suffit que l'ordre social fût en péril pour qu'ils s'empressassent de prêter main forte aux autorités, que dis-je? pour qu'ils se disputassent l'honneur d'être les premiers sur la brèche.

Car à quoi bon se mettre en peine de travestir les faits? Le ministère des droites coalisées se distingue les premiers jours de la crise surtout, par l'incohérence de ses actes, par la pusillanimité de ses vues. Il convoque les milices, puis les contremande. Il promet son appui aux directions des chemins de fer

pour les lâcher ensuite. Il flotte, c'est le cas de le dire, à tout vent de doctrine.

On peut se demander ce qu'il eût fait si les libéraux ne se fussent trouvés là pour lui indiquer son devoir. L'ordre social vacillait sous les coups de quelques chimériques audacieux, tandis que les préposés à son maintien perdaient la tête. Déjà l'impérieuse voisine de l'Est faisait mine d'intervenir. C'est alors, à cette heure doublement poignante, que se passa quelque chose d'extraordinaire. Au milieu du désarroi général, seuls, quelques publicistes libéraux, de ceux qui s'honorent du nom de modérés, eurent l'intuition de ce qu'il fallait faire. Ils poussèrent un cri d'alarme. Ils secouèrent la conscience engourdie des masses. Ils fournirent aux gouvernants ahuris l'occasion de se ressaisir.

Spectacle assez rare pour mériter qu'on s'y arrête : nous avons là tous les éléments essentiels d'une bonne tragi-comédie. Des politiciens théocrates ne sachant ni prévoir ni prévenir ; des hommes d'Etat conservateurs réduits au pitoyable rôle de figurants. Des vaincus de la veille occupés consciencieusement à construire un abri pour leurs vainqueurs. Enfin, le péril révolutionnaire conjuré, non par des discours *à la Lamartine*, mais par des articles de journal *à la Clémenceau*.

Il n'y a pas à dire : le régime chrétien, tout imbibé qu'il soit de conservatisme, tout pénétré qu'il soit d'esprit clérical, nous a apporté du nouveau. N'en fût-il plus au monde, c'est du nouveau, de l'inédit, de l'imprévu, qu'il faut au génie primesautier qui préside aux destinées de la Hollande. La tradition, il ne la vénère que pour mieux rompre avec elle.

Aussi, voyez comme Kuyper excelle à profiter de ses mécomptes, pour raffermir sa position. Voyez encore comme il est servi à souhait par les circonstances. C'est l'enfant gâté de la fortune, à moins que ce n'en soit le dompteur.

Physionomie bien moderne, en effet, que celle de cet ecclésiastique militant, journaliste exquis et redoutable tout à la fois, orateur plein de séduction et d'embûches, politicien retors, ayant mille et un tours en son sac. Être gouverné par un original de cette espèce peut sembler dangereux, mais au moins cela nous préserve-t-il de nous ennuyer. Le Dr Kuyper ne nous en laisse guère le temps.

Avec lui l'on marche de surprise en surprise. Rien n'égale la fertilité de son esprit, si ce n'est sa témérité. Il ose tout, quitte à cajoler ses dupes ou ses victimes, selon les cas. Il a le masque d'un César qui serait tribun !

C'est un enchantement pour plusieurs, et c'est un énervement pour beaucoup.

L'un et l'autre phénomène s'expliquent à merveille. Le docteur Kuyper possède le don d'attirer à soi — c'est-à-dire au calvinisme considéré comme doctrine politique et sociale — les gens de culture médiocre, ceux que dévore la soif de briller à peu de frais. Grâce à l'extrême richesse de son arsenal phraséologique, grâce au style lapidaire de ses harangues, il leur fournit de quoi penser sans trop se creuser la cervelle. Surtout il leur procure le doux émoi de se sentir une âme de prophète. On peuplerait des bourgades avec les mi-intellectuels, mi-ruminants, que son geste impératif a subjugués, que les feux d'artifice de son éloquence ont déroutés.

Mais la petite bourgeoise orthodoxe n'est point seule à lui faire cortège. A côté des « simples » qu'étourdit sa faconde, il y a les « sensitifs » que son talent de virtuose ensorcelle. Hypnotiseur de foules, il n'en exerce pas moins un très réel ascendant sur certaines natures d'élite, peu soucieuses, en général, de se mêler aux gros bataillons. Il est vrai que ces natures d'élite obéissent, en gravitant autour de la planète Kuyper, à des lois d'attraction d'un ordre tout spécial. Ce n'est pas tant le calvinisme qui les contraint de se ranger sous la bannière de l'adroit docteur, que le charme émanant de sa forte et subtile personnalité.

Depuis la grève, on ne les compte plus, les sensitifs, les timorés, les adorateurs du succès ou de ce qui passe pour tel, dont les flots pressés et empressés viennent grossir la cohorte théocratique. Chose assez curieuse, cette débandade de l'armée libérale n'est vue de bon œil que des libéraux eux-mêmes. Ceux-ci se réjouissent de ce qu'ils appellent une épuration, tandis que le Dr Kuyper s'effraye à juste titre de ce qu'il qualifie de conversions soudaines et sujettes à caution.

Remarquez la finesse et l'astuce du procédé. Il se plaint de ce qui ferait le bonheur de bien des ministres. Est-ce là de l'hypocrisie, comme l'ont prétendu quelques-uns de ses adversaires? J'affirme que non : c'est de la franchise, en même temps que de l'habileté au premier chef. On l'a comparé à Bismarck. C'est lui faire tort. Bismarck dissimulait en disant la vérité. Le docteur Kuyper, lui, ne dissimule pas, ou dissimule mal. Il nous initie à ses angoisses, à ses calculs, à ses visées. Comme il se tire d'affaire le plus souvent, il parvient à nous inspirer une haute idée de ses aptitudes, sinon de son caractère. De plus, il pique notre curiosité, tout en flattant notre amour-propre. Quoi qu'il fasse, il nous attrape ou nous paralyse, et c'est autant de gagné pour son petit commerce.

L'extraordinaire, en ceci, c'est qu'il a beau heurter la tradition, briser les moules conventionnels, tran-

cher les nœuds que d'autres se sont en vain évertués à défaire, sa clientèle ne fait que s'accroître, et cela précisément parmi les moins enthousiastes de progrès. Pourvu qu'il le prenne de haut avec le libéralisme, accusant celui-ci de semer des germes de démoralisation, la consigne, du côté des partisans de l'ordre des choses établi, est de lui passer toutes ses fantaisies.

Se peut-il que les bourgeois cossus, naguère encore si défiants à l'égard de la tactique kuypérienne, aient abandonné leurs préventions d'antan? Il y a lieu d'en douter. En dehors de ses fidèles, recrutés pour la plupart dans la classe moyenne, je ne vois guère que quelques *snobs* qui se soient attachés aveuglément à sa fortune. Le reste du pays, — et c'est la grande majorité, — ne lui accorde qu'une confiance mitigée, agrémentée de réserves et de restrictions. Pour un homme d'Etat de si puissante envergure, il est étonnant qu'il soit si peu haï, même de ses adversaires les plus acharnés; par contre, à examiner de près tel ou tel groupe de la droite, on s'aperçoit, et bien vite, que le rude jouteur en qui tout ce qui est théocrate se mire et s'admire, ne condense en lui que des aversions communes et nullement un idéal commun. De là cette bizarrerie, que les attaques les plus virulentes contre son système lui viennent de partisans déçus ou désenchantés. De là l'hommage boudeur que lui rendent les chrétiens historiques, à la fois moins conséquents et moins transigeants que lui. De là l'ironie féline avec laquelle nos honorables pontificaux observent ses incartades.

En résumé, si le Dr Kuyper est l'homme de la situation, c'est qu'il dispose en même temps d'une souplesse à toute épreuve et d'une vigueur sans égale. C'est bien le forgeron qu'il nous faut pour amalgamer les éléments disparates de notre jeune et turbulente démocratie. Lors même qu'il poursuit un but fort éloigné de ce que son nouvel ami, le pasteur de Visser, député d'Amsterdam, se plaît à nommer « la noble chimère libérale, » à savoir : l'unité morale de la nation, c'est, en somme, vers la réalisation de cette chimère qu'il nous entraîne à son insu.

Et voilà qui explique, je pense, mieux que toute autre chose, l'éclat sans cesse grandissant de sa renommée. Pourquoi son étoile est-elle destinée, selon toute apparence, à monter encore, en dépit de ses fautes et de ses défaillances? Uniquement, ce me semble, parce qu'il est le prince des sophistes. Nul autre, si tacticien qu'il fût, ne réussirait aussi bien que lui à persuader les fils de Rome et les descendants des Gueux, non seulement de l'intérêt qu'ils ont à s'associer — ce qui est déjà joli! — mais encore de leur communauté de principes. Ce calviniste intransigeant, rigide à tel point que ses *Stone-lectures* (1) ont paru contenir une déclaration de guerre à quiconque ne souscrivait pas à son programme — c'est-à-dire à tout le monde sauf un petit groupe d'élus — marche à la tête d'une coalition ayant pour signe particulier l'abaissement des barrières entre les églises. De sorte que la paix religieuse, compromise autrefois par la « noble chimère » des libéraux, serait sur le point d'être rétablie par les efforts et sous les auspices d'un sectaire!

Prenons garde cependant. La paix religieuse du Dr Kuyper ne risque-t-elle pas d'aller

... où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier?

En d'autres termes : la fameuse coalition est-elle bâtie à chaux et à sable?

Jugez-en. Il y a six mois environ, des notables des divers partis éprouvèrent le pressant besoin — qu'ils se hâtèrent de communiquer au public bien pensant — de statufier Guillaume III, non pas le père orageux de notre gracieuse souveraine, mais l'ancien, le stadhouder, et roi de Grande-Bretagne et d'Irlande. Leur appel n'éveilla que de faibles échos, ce qui ne dut pas trop surprendre les signataires, désireux avant tout, je présume, de se rendre agréables en haut lieu. Guillaume III nous a retirés des griffes de Louis XIV : c'est bien possible; de graves historiens l'affirment. Mais que voulez-vous? Il s'est écoulé pas mal de temps depuis lors, et puis Guillaume III, avec sa triste et hautaine figure, n'a jamais été populaire au même degré que son aïeul le Taciturne. Faut-il l'avouer? Le sang des de Witt, répandu presque sous ses yeux, cet acte de basse et indigne vengeance, témoigne contre lui. Enfin, lâchons le mot : le public est de méchante humeur. On le serait à moins : les pertes que lui valent ses spéculations en *Steels* et autres flibusteries du Nouveau-Monde, se chiffrent, d'après les plus récentes données, par centaines de millions. Une vingtième partie du capital néerlandais — peut-être davantage — vient de passer l'Atlantique. Après la fièvre, la saignée!

Le moment était bien choisi, en vérité, pour lancer ce projet de statue. Le fait est que le Comité en eût été pour ses frais... d'appel — déjà l'oubli, ce grand fossoyeur, profilait son ombre sur le projet — lorsqu'un beau jour de novembre dernier, le *Standaard* en fit son affaire. Organe attitré du haut état-major anti-révolutionnaire, le journal passe pour refléter la pensée de son ancien rédacteur en chef, devenu par le vote populaire et par la grâce de Dieu, le premier en date de nos premiers. Aussi restâmes-

(1) *Calvinism.* : Série de conférences, données par le Dr Kuyper en Amérique (1898).

nous muets de surprise en apprenant que de l'avis du *Standaard* la statue de Guillaume III ne pouvait être qu'un symbole. Et que symboliserait-elle, cette statue dynastique et nationale? Quelle autre chose que la régénération de l'Europe par l'infiltration du calvinisme ?

Du coup, fureur des catholiques, explications aigre-douces entre journaux pontificaux et antirévolutionnaires, blessures, cataplasmes : toute une histoire.

Vous croyez rêver, n'est-ce pas ? Nous aussi, nous l'avons cru, mais nous avons fini par comprendre.

L'article où se déroulait en périodes cadencées, aux reflets métalliques, avec, par-ci par-là, un coup de clairon magistral, la doctrine du symbole, portait une signature éminemment propre à faire sortir de leurs gonds nos catholiques-romains. L'auteur, M. de Daehne de Varick est une de ces personnalités attachantes qui, bien que supérieurement douées, gaspillent leurs forces à courir après l'absolu.

Qu'un homme de cette trempe se refuse à des concessions humiliantes pour ce qu'il estime être la vérité historique ou autre, cela se conçoit. Ce qui, par contre, ne laisse pas que d'étonner, c'est que le *Standaard* lui ait prêté ses colonnes.

« Simple maladresse », a prétendu le Dr Kuyper. Il se peut. Mais quoi ! S'il n'y a que cela, c'est donc que l'article de M. de Daehne reproduit bien exactement l'état d'esprit de nos calvinistes. Et alors, que devient la communauté de principes, dont se targuent les théocrates de toute dénomination, dès qu'il s'agit de mettre à nu le motif de la sainte-alliance des droites?

Décidément, le Dr Kuyper joue de malheur, à moins que le beau tapage, résultant de l'article de M. de Daehne, ne fasse partie d'un plan de campagne, dressé par lui, supposition qui n'a rien que de très plausible.

Peu importe, au fond, que la maladresse ait été ou non préméditée. Dans l'un comme dans l'autre cas, nous nous trouvons en présence d'une équivoque. Point n'est besoin de la relever. A tout propos, la coalition craque. Pour un bloc, en voilà un qui est strié de fissures. Quant à la pensée du régime, inutile de s'en informer. Elle demeure lettre close, inaccessible aux plus perspicaces. Autant dire qu'elle n'existe pas.

Pour remédier à ce défaut de cohésion, le Dr Kuyper fait sonner bien haut le dogme du droit divin, par lequel il entend que les pouvoirs publics ont pour seul et unique devoir de rétablir le principe d'autorité. C'est là tout son système. Il est aussi vide que sonore.

Le principe d'autorité ? Mais sur quel fondement l'établir ou le rétablir ? Question épineuse, car il est de toute évidence que jamais Rome et Calvin ne s'entendront là-dessus. Que dis-je ? Les calvinistes eux-mêmes sont profondément divisés à ce sujet. Il y a un abîme entre le Dr Kuyper et M. de Savornin Lohman, chef des chrétiens historiques; il y en a un également entre ce dernier et le Dr Bronsveld, chef des chrétiens historiques schismatiques. Tant que dureront ces divergences, je ne cesserai de demander : où est le droit divin ?

*
* *

Jusqu'ici, au lieu de répondre, les partisans de ce dogme suranné se prévalaient de certain passage de Goethe où le célèbre auteur de *Faust* dépeint la lutte des esprits comme étant déterminée par l'éternelle antithèse de la foi et du doute. Ils persistaient, bien que le contraire leur fût prouvé, à ne voir dans le libéralisme qu'une négation religieuse. L'erreur était d'autant plus inexcusable qu'aujourd'hui encore bon nombre de réformés orthodoxes font cause commune avec les libéraux sur le terrain des réformes politiques et sociales. Mais on n'y regarde pas de si près quand il s'agit de démolir des adversaires.

La vérité, c'est que le libéralisme néerlandais n'est inféodé à aucune secte, à aucune école : les conceptions philosophiques les plus opposées s'y coudoient. C'est le seul parti dont on puisse dire, sans ombre d'exagération, qu'il ne s'est jamais laissé dominer exclusivement par un *credo*. Tout au plus, ne serait-il pas inexact de lui prêter un penchant pour la religion-morale de préférence à la religion-dogme ; mais encore, est-il bien sûr que ce soit là l'idée-maîtresse de sa politique? Ne réside-t-elle pas plutôt, cette idée-maîtresse ou conductrice, dans le ferme dessein de rester à égale distance du fanatisme jacobin et du fanatisme théocratique ?

J'incline à le croire. Non pas qu'il faille, à mon avis, faire bon marché des critiques dirigées contre certains libéraux, trop férus de scepticisme pour embrasser avec ardeur telle ou telle cause. Il y a du vrai, malheureusement, dans ces âpres réquisitoires. Les « nobles chimères » n'ont pas manqué aux libéraux. Ce qui leur a bien manqué, en revanche — à nombre d'entre eux, sinon à tous — ce sont les convictions fortes qui font les apôtres, et qui, soulevant les foules, décident du triomphe.

D'après les théoriciens de la droite calviniste, le système libéral est basé sur la déification de la raison. Ces messieurs seraient très embarrassés de prouver leur dire. A moins qu'ils ne veuillent indiquer par là que ce qu'ils déifient, eux, c'est la déraison.

Mais en quoi les libéraux, qui se servent des lumières de la science pour contrôler leur foi, font-ils

acte d'irreligion, voire d'immoralité? Les calvinistes eux-mêmes ne s'abreuvent-ils pas de temps à autre à des sources profanes? Ne reconnaissent-ils pas qu'ils sont redevables de beaucoup à la nature, à la science, à la raison, ces présents du Très-Haut? De fait, n'usent-ils pas de ces dons à peu près de même façon que les plus sagaces d'entre les libéraux?

Ce point reste acquis. Néanmoins, lorsqu'ils se trouvent placés devant n'importe quel problème du jour, les voilà, de leur propre aveu, sans autre boussole que l'Evangile. Fussent-ils divisés au possible, ils se feraient couper en tranches plutôt que d'en démordre. L'Evangile, c'est leur cheval de bataille, bien mieux, c'est leur passe-partout. De bonne foi, admettons-le, ils font d'une affaire de croyance et de conscience une affaire de boutique et d'arrière-boutique. Ils eussent ouvert le Temple aux changeurs. Ils assaisonnent leur puritanisme d'un grain de mondanité. Instruits par l'un des plus grands *Realpolitiker* des temps modernes, ils s'entendent à merveille à battre le rappel des rancunes et des appétits.

Les réfuter? A quoi bon? Ils ne prétendent pas avoir la logique pour eux, ni la raison, ni la science : il leur suffit de faire vibrer des cordes sensibles. Tel est le premier, tel est aussi le dernier mot de leur politique.

* * *

Il n'y a pas à en disconvenir : ces rigides observateurs des ordonnances divines font surtout preuve d'avoir étudié l'âme des foules. Loin de dédaigner la matière, ils entourent de petits soins, tant les cœurs affadis que les bouches avides. Ils accaparent les délicatesses froissées par les exigences de la lutte économique. Ils ont des textes pour tous les cas, des remèdes pour tous les maux.

Et les foules, rapidement séduites, de s'extasier!

Est-ce à dire que les doctrines du docteur Kuyper et de ses disciples ne contiennent que de la fumée? Je n'oserais prendre sur moi de soutenir l'affirmative.

Il est certain que la moralité d'un peuple doit souffrir de ne point avoir pour base un sentiment religieux actif. Le libéralisme, préoccupé tel qu'il était, de nobles chimères, avait perdu de vue cette vérité essentielle. Il se débattait dans un tissu de contradictions. Tantôt c'était la souveraineté de la conscience individuelle qu'il plaçait au-dessus de tout, proclamant ainsi que la puissance de l'Etat s'arrête là où commence le domaine de la foi. Tantôt c'était un christianisme sans dogme — quelque chose de vague et d'agressif tout ensemble — qu'il préconisait avec ferveur. Tantôt c'était l'émancipation de la pensée — abstraction faite d'un but quelconque à atteindre — qu'il poursuivait de toutes ses forces.

Il semble donc que le calvinisme ait une mission à remplir. Mission de paix, malgré ses allures combatives. Mais aussi, mais en premier lieu, mission de relèvement moral.

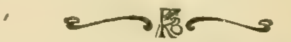
Je n'accorde pas plus d'importance qu'il ne convient à l'antithèse brillante qui sert d'attrape-nigauds à nos politiciens de droite. N'ayant jamais rien compris à la *Révolution*, ils lui attribuent des origines et une influence sataniques ; dans l'inquiétude qu'elle leur cause, c'est à la *Révélation* qu'ils ont recours.

Moi, je veux bien. Si seulement ils s'y tenaient! Car entre maudire la Révolution de 1789 qui émancipa les protestants de France et chanter les louanges de Marnix, de Cromwell et de Washington, je ne sais si je ne me trompe, mais le lien m'échappe.

Toutefois, étant donné le désarroi des esprits, je ne puis m'empêcher de bénir ces jacobins à rebours. Leur piétisme est une flamme dévorante, à la lueur de laquelle tout ce qui s'affaissait se redresse. Leur système, si paradoxal soit-il, revêt, au contact de la réalité, une auréole de grandeur.

L.-L.-C.-M. VAN OUTHOORN.

(*A suivre*).



LE SUJET, L'ALLÉGORIE ET LA COMPOSITION EN PEINTURE

Tout tableau a deux sujets : son sujet pictural et son sujet psychologique. Il peut être beau si le premier est seul traité. Il ne le sera jamais si le second est traité seulement.

Le sujet pictural, c'est l'assemblage de plans et de valeurs pour la constitution d'une harmonie optique. Un tableau est une réunion de couleurs destinées à produire une impression optique particulière, et cela d'abord : c'est un objet décoratif. Le principal sujet d'un tableau, au sens pictural, c'est la lumière, ses conflits avec l'ombre, ses variations sur les objets : on peut même dire que tous les tableaux du monde n'ont, en ce sens, qu'un sujet unique, l'étude par l'homme des secrets de la lumière et de ses lois, comme la symphonie est l'étude des diverses combinaisons sonores.

Cette étude, par elle-même, détermine dans l'âme des émotions, parce qu'elle crée des communications nouvelles entre la conscience et le monde sensible. La couleur, comme la sonorité, est un médiateur entre la pensée individuelle et l'univers, et selon

les combinaisons de couleurs ou de sons, les émotions changent.

Le sujet intellectuel se superpose au premier. C'est son prétexte. Un tableau représente diverses figures, une scène expressive : l'aspect de ces figures, leur groupement, leurs attitudes appropriés au sentiment qui les domine, voilà des éléments psychologiques, qui, traduits par l'art plastique, doivent nous mettre dans l'état d'esprit des personnages et nous inspirer ce qu'ils sont censés ressentir. Notre raison, notre mémoire, nos facultés émotives ou logiques sont sollicitées. Mais, comme elles ne peuvent l'être que si nous voyons, il s'ensuit qu'elles ne dépendent que de notre optique. Le sujet pictural est prétexté par l'autre, mais il le commande entièrement. On a voulu nous intéresser à Agamemnon poignardé par Clytemnestre, et on n'a assemblé que dans ce but des couleurs ; mais l'assemblage de ces couleurs est notre seul moyen de savoir ce qu'on a voulu nous faire penser, et par conséquent il devient le générateur de toute notre émotion.

Il faut donc la coïncidence de ces deux langages : le langage des tonalités et le langage psychologique. Mais le premier est essentiel. C'est une belle chose que l'étude de l'expression de haine de Clytemnestre ; mais il suffit d'un jaune inopportun, d'un vert criard, d'une ombre trop bitumeuse pour que tout soit détruit.

Qu'est-ce donc qu'un sujet de tableau ? Une pensée à laquelle soit constamment adéquate une harmonie optique. En pensant à l'expression, le peintre doit penser à une valeur, à une teinte, à un gris ou à un rouge. C'est sa façon de penser. S'il s'exalte dans le souvenir d'Eschyle, rien ne lui servira s'il ne traduit pas à l'instant, et par une adaption secrète de son organisme, Eschyle en bleu, en vert, en reflets, en tons francs ; si, en un mot, il ne traduit pas l'émotion psychologique dans un langage chromatique. Ce parallélisme est indispensable. A la plus grande émotion doit correspondre la plus intense occasion de couleur. Un sujet qui est riche d'émotions psychologiques, mais d'émotions non susceptibles de transpositions picturales, est un sujet « littéraire », qui peut être cher à un esprit distingué, mais qui induira un peintre en erreur.

Ces notions sont simples, en tous cas raisonnables. Cependant la majorité du public les méconnait, en se souciant d'abord du sujet psychologique d'un tableau, en l'appelant même *le sujet* tout court, sans songer au sujet réel, qui est la couleur, et d'où dépendent la valeur de l'œuvre et la joie esthétique qu'elle peut inspirer. Et les mauvais peintres aussi tombent dans ce travers. Peu sensibles à la beauté du coloris, à la richesse immanente des matières colorantes, c'est-à-dire peu peintres, ils dessinent des personnages, les assemblent, les teintent, et ne font attention qu'à l'anecdote, à l'historiette racontée. Un tableau n'a rien de commun avec ces vignettes soulignant un texte. Un tableau doit donner par lui-même, par sa matière, ses tons, une impression savoureuse, émouvant et flattant le sens optique, comme le vin flatte le goût par son bouquet. Cette impression peut être très variée. Son sensualisme peut être nuancé à l'infini : une fresque de Primitif a, si l'on peut dire, une saveur chaste ; la manière de Rubens est luxurieuse, celle de Léonard est abstraite, celle de Turner est brûlante, celle de Monticelli est d'une joaillerie. C'est cette saveur qui constitue la jouissance essentielle de la peinture, aussi bien dans une nature-morte de Chardin que dans une composition de Titien, et seuls ceux qui la cherchent et la goûtent peuvent éprouver du plaisir devant cet art. Les autres « ont des yeux, mais ne voient point ».



J'ai rappelé ces principes pour éclairer les réflexions qui vont suivre.

Si l'on voulait essayer de classer les peintres par « bons » et « mauvais », un des motifs serait certainement l'étude de ceux qui ont connu *l'identification des deux sujets* et de ceux qui l'ont ignorée. Et du côté des seconds on trouverait presque toute l'École académique.

Quel a été, en effet, le principe de cette Ecole, dont j'étudie ici méthodiquement les idées ? Elle a considéré la composition en peinture, qu'il s'agît d'une allégorie ou d'une scène réelle, comme une opération de l'esprit traduite par des moyens picturaux, ce qui est exact ; mais elle a donné à la chose traduite une importance capitale au détriment de la traduction elle-même.

L'Ecole, dans ses cours, l'Académie, dans son idéal du style, enseigne en effet que la psychologie d'un sujet est tout. Prenons un exemple du genre « prix de Rome », *Apollon chez Admète*. Ne nous arrêtons pas à critiquer cet ordre de sujets imposés à des jeunes gens dans la vie moderne : il y faudrait une étude entière et on a dit là-dessus bien des choses. Que demande-t-on aux candidats ? Une bonne étude de nu et de draperies, d'abord, un bon devoir fait de souvenirs de musées et d'ateliers, anachroniquement, car on ne voit plus de draperies dans la vie, et ces jeunes gens arrangent les leurs sur le modèle d'après tout ce qu'ils ont vu dans la statuaire antique (1). Mais ce qu'on leur demande avant tout, c'est l'expression. « Messieurs, soyez poètes », disait

(1) Toujours, je le rappelle, en adaptant à la peinture des formes, des reliefs, des plans propres à la statuaire, et qu'ils colorient ensuite. Voir un précédent article sur « Le Nu ».

Gustave Boulanger à ses élèves. Ainsi, au collège, fait-on des « narrations de style » en étant tour à tour Louis XIV écrivant à Villars, ou Pascal à M. de Saci : on n'en demande pas moins aux jeunes rapins qu'aux jeunes collégiens. Ils doivent supposer le visage d'Apollon, sa sérénité divine mêlée de la tristesse d'une punition passagère... rien que cela ! Ils doivent opposer cette figure irréelle et symbolique du génie en exil à la face rustique du roi berger. Ce ne serait pas trop d'un Vinci pour toucher au fond d'une telle œuvre — et on sait ce qu'ils produisent, et ce n'est pas leur faute, alors que sur un bon morceau de nu on les jugerait plus utilement.

Prenez les toiles allégoriques, les compositions redondantes de l'Ecole dans sa pleine période classique : vous y verrez toujours cette préoccupation du « sujet ». Cela apparaît dans la peinture d'histoire plus que partout. Les scènes sont complètement inventées, les personnages « historiques » non moins et il n'y a même pas d'accessoires exacts, comme dans Alma-Tadema, ou Rochegrosse, ou Laurens, parce que l'érudition n'a préoccupé que très récemment ce genre. C'est le triomphe de l'arbitraire, Cela pourrait être quand même très beau picturalement, comme le prouvent les œuvres des maîtres anciens, qui fourmillent d'anachronismes dans le détail, mais sont humaines dans l'expression. Mais ces maîtres s'occupaient avant tout d'identifier l'expression à la couleur ; les académiques n'ont qu'un souci littéraire. Ils groupent les personnages par ordre d'importance, font des dessins isolés de chacun d'eux, les décalquent, les reportent sur une toile et les arrangent. Puis il habillent ces êtres comme des mannequins, et peu leur importe la couleur, la valeur de leurs personnages. De là ces hideuses toiles du XVIIe siècle et de l'Empire, où des toges rouges hurlent auprès des robes bleues, sur des fonds saumâtres, sans que rien les harmonise. De là aussi ces toiles de Burne-Jones, où l'ingéniosité littéraire, l'excellence des intentions, se noie dans une coloration d'un bleu plombé ; d'un côté le souci du dessin en un temps où « toute figure laisse deviner la rotule des Atrides jusque sous le pantalon », comme en témoigne l'étonnante esquisse du *Serment du Jeu de Paume*, de David, au Louvre ; de l'autre côté le délayage d'une grisaille uniforme pour traduire le sentiment légendaire. L'erreur « littéraire » associe à la décrépitude académique ce mouvement préraphaélite si intéressant, qui méritait un plus beau sort par la distinction, l'élévation, la probité et le courage de ses chefs.

Deux lois guident la composition en peinture : le langage des couleurs et la relation des volumes entre eux. De celle-ci on peut reconnaître les caractères principaux : 1° Dans la ligne décorative, accidentée, que tracent sur le fond les diverses silhouettes ; 2° dans les valeurs plus ou moins fortes que les personnages ou objets créent entre le fond et nos yeux ; 3° dans les espaces ménagés entre les groupements. Ces espaces correspondent un peu aux pauses dans la symphonie. Les ménager est un des plus grands secrets de l'art. Raphaël, Poussin, Chavannes ont été des maîtres absolus dans la science des intervalles : elle ne peut être perçue que par des décorateurs-nés qui conçoivent le tableau comme une fresque réduite, et la variété infinie de ces espacements relativement à l'immuable forme rectangulaire d'une toile est toute une mathématique. On la sent relativement peu chez les Primitifs, qui portent tout leur effort à accidenter la ligne décorative de leurs silhouettes. Je ne puis, sans figures, aller plus avant dans cette étude. Observez seulement que, dans les assemblées de Saints des quattrocentistes, la foule remplit d'une façon compacte le bas de la composition (par exemple lorsqu'elle contemple le Paradis, ou l'Assomption). C'est une masse dense, avec très peu de vides : tout l'effort porte sur le pittoresque de la silhouette générale, la découpure des têtes levées, des bras tendus ; et l'on pourrait expliquer que l'intuition du rôle expressif des espacements est une idée toute moderne, qui n'a pas fini d'influer sur les transformations de la composition. Mais il faudrait parler de ces secrets dans un atelier avec documents iconographiques à l'appui. Je ne veux aujourd'hui retenir que ceci, les trois caractères de la relation des volumes sont inséparables de la couleur et de son langage. La ligne décorative n'existe que par le contraste des valeurs sur le fond. Le plus grand tort de l'enseignement d'Ecole c'est la séparation de la couleur et du dessin. Elle n'admet pas l'identité de leurs rôles. Elle enseigne à dessiner en recherchant l'expression, puis à reporter ce dessin sur la toile et à le colorier ensuite. Je dis exprès : colorier, car avec cette méthode, il est impossible de peindre. Peindre, c'est penser en couleurs.

Qu'est-ce qu'un peintre voit d'abord dans une œuvre ? Des surfaces colorées diversement, et juxtaposées, et ensuite il veut bien reconnaître que ces surfaces colorées représentent Andromède délivrée ou Brutus frappant César, ou ce qu'on voudra ; mais ce qui lui importe, c'est l'harmonie de ces surfaces avant tout L'Ecole au contraire enseigne à estimer, à rechercher d'abord les éléments « littéraires », expressions, gestes Et ces éléments, elle les demande au dessin, sans vouloir admettre qu'un rouge un gris, un bleu paon, ont une signification aussi précise qu'une ligne. Le dessin n'est en réalité qu'une cernure toute factice des plans colorés, une invention abstraite de notre œil. La nature ne contient pas cet élément abstrait. Les lignes d'un dessin ne *repré-*

sentent rien : elle nous *suggèrent* les surfaces colorées qu'elles délimitent artificiellement un peu comme si nous regardions les filigranes qui maintiendront les diverses pièces d'un émail en champlevé, avant que ces pièces n'y soient insérées. Ce travail de suggestion est tout ce que le dessin peut donner. Mais, en peinture, le dessin n'a plus de sens que par les couleurs. Que m'importe que le mouvement du bras de Brutus soit juste, si la chair est d'un ton faux ? C'est parce que j'ai vu des bras nus, avec leur vraie couleur dans l'effet de lumière qu'on me montre, que je puis comprendre que cette chose peinte est un bras. La ligne et le ton ne se dissocient pas sans ruiner la vérité, c'est-à-dire rompre la relation optique entre mon regard (ma pensée) et le tableau.

Le peintre-né, le coloriste, jette à peine une esquisse de traits généraux. Tout de suite il veut colorer ; sa plus grande préoccupation est de couvrir sa toile, même au hasard. Il reprendra après, cherchera le mouvement, la proportion juste, la géométrie, dans la couleur même. Il a hâte de prendre la palette, il ne peut s'appliquer qu'avec elle, c'est son vrai langage. « Le peintre « littéraire » n'est jamais pressé de peindre. Il dessine, il mesure, il calque ; son tableau, c'est un dessin et un ouvrage de psychologie. Quand il a tout préparé, il met des couleurs mais ce n'est pour lui qu'une terminaison. Les dessins du premier sont déjà des tableaux : avec du blanc et du noir il essaie d'arriver à donner la sensation chromatique. Les peintures du second sont encore des dessins. Cela est très caractéristique, on pourrait classer rigoureusement en deux camps les peintres de toutes époques rien qu'en examinant cette méthode de travail. Elle ne trompe jamais, et il faut que l'artiste choisisse. Dans tous ceux qui, à la fois sollicités, ont voulu être à la fois fougueux et retenus, spontanés et préparateurs. vous remarquerez au choix deux traits : tantôt l'exécution colorée bouleverse le soigneux dessin préalable et n'en laisse plus trace (Rubens), tantôt l'achèvement réfléchi détruit les qualités de l'esquisse. Ce dernier cas est extrêmement fréquent. Vous le trouverez aussi bien chez Fragonard, dont les esquisses sont géniales et les tableaux presque froids, que chez Gustave Moreau. Son musée, où l'on ne va guère et où il y a beaucoup à apprendre, surtout pour qui n'approuve pas, nous révèle qu'il préparait ses toiles par de fougueux amoncellements de tonalités sans formes, et retravaillait jusqu'à arriver, de scrupule en scrupule, à des toiles lisses et presque pauvres, où le souci littéraire a compromis la peinture (1).

(1) Voir les préparations de certaines œuvres, qui ressemblent à des Claude Monet, les études de paysages, ardentes comme des Delacroix, et, auprès, les œuvres terminées où tout cela est figé, décoloré jusqu'à étonner.

* *

On peut dire de l'Ecole, depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours, qu'elle a totalement négligé le souci de la vérité atmosphérique dans des compositions réelles. Voyez les Batailles de Lebrun, les Sabines de David ou les tartines de Lethière, aussi bien que l'inacceptable *Corinthe* de Robert-Fleury au Luxembourg, avec le rouge de la toge de son consul et les bleus de ses fonds, d'une hideur spéciale. Dans tout cela, aucun soupçon de la première condition de la réalité : donner un air respirable aux poumons des personnages. La lumière d'atelier touche où elle peut. Regardez les *Sabines*, et essayez de savoir d'où la lumière vient et sur quoi les gens marchent : vous n'y parviendrez pas. Ils respirent une liqueur brunâtre, marchent sur une couche de bitume, et sont éclairés par une lucarne qui leur verse une teinte vague. Là-dedans, ni clarté ni mystère : des morceaux dessinés d'après la statuaire grecque avec une habileté remarquable, et teintés conventionnellement. Il vous faudra vite aller regarder le portrait des trois demoiselles à chapeaux cabriolets, du même David, pour comprendre que ce grand artiste n'a pas pu réussir à tuer son talent par son système. Mais l'Ecole ne retient que le système. Hélas ! Où est Rembrandt, où est Titien ? Et la composition, même littéraire, se meurt. Il y a de la fureur, de l'enchevêtrement dans la discordante *Bataille du Granique* de Lebrun : mais comme le pauvre Robert-Fleury s'est donné du mal pour meubler les premiers plans de sa *Corinthe* avec des vases, des femmes, tout un étalage de petits morceaux sans rapport harmonique ni même littéraire avec le fond. Cet étalages de natures-mortes au bas du tableau, morcelant la grande toile en plusieurs petits thèmes, est contraire à toute vraie composition. Voyez Rubens, Titien, Corrège : tous font converger sur un point central, la lumière, et leur composition ne vient pas mourir en détails, en petits trompe-l'œil, au bord du cadre. Nous y sommes plongés, les personnages à mi-corps surgissent du bas de l'œuvre, tout est une montée de couleurs et de formes. Mais il a fallu la profonde décadence de la composition d'Ecole pour qu'on oublie ces maîtres, tant vantés dans les discours et trahis dans l'enseignement, pour qu'on en vienne à s'effarer de retrouver leurs « audaces » chez des modernes (1). La préoccupation du sujet littéraire a envahi la peinture jusqu'à l'étouffer complètement, et cela au détriment des conditions logiques de cet art. La peur du réalisme

(1) Il nous semble à peine croyable aujourd'hui qu'on ait vilipendé Manet en lui reprochant son « indécence » parce que, dans le *Déjeuner sur l'herbe*, une femme nue, qui n'est pas une déesse, est assise parmi des hommes habillés. Mais le Louvre est plein d'œuvres semblables !

a banni la vérité, et au lieu d'examiner un art de visibilité à son vrai point de vue, qui était le coloris et l'évocation de la vie, on l'a examiné au point de vue sentimental.

La critique a donné puissamment dans ce travers. Faite par des écrivains dont la plupart ne savaient ni dessiner ni peindre, elle s'est attachée au sens littéraire des œuvres. De là cette critique, parfois signée de noms célèbres, ne parlant que des sujets et développant des sujets de littérature. De là ces interminables analyses de Diderot, ces descriptions de Gautier même, raisonnant l'anecdote du tableau et non de sa peinture. Lisez les salons de Diderot : la discussion des expressions prend les trois quarts, il ne parle de la technique qu'à la fin en supplément, et les épithètes qu'il y applique sont toujours littéraires. C'est qu'on peut bavarder sur un sujet, et que pour juger une technique il faudrait d'abord être peintre soi-même, puis s'expliquer pinceau en mains, et avoir une méthode toute scientifique pour parler d'un ensemble de conditions optiques, chromatiques et chimiques sans lesquelles la peinture n'existerait pas. Cette méthode a manqué à presque tous les critiques d'art, et je ne parle même pas des gazetiers qui portent ce nom, je me restreins aux amateurs intelligents et consciencieux, qui souvent ont cru aimer la peinture et n'y ont aimé que des idées non picturales, traduisibles au besoin par un autre art. L'homme qui aime la peinture trouve autant de joie à regarder une palette chargée, ou une boite de pastels, qu'un tableau. Il aime le ton en lui-même, la matière épaisse ou fluide, la rugosité ou la moiteur d'une touche — en un mot la tangibilité de cet art tangible, tout ce que l'Ecole appelle avec dédain « le côté sensuel ».

Mais ce qu'il y a eu de plus étrange dans son évolution, c'est qu'après avoir perdu les traditions du réalisme solide dans la représentation des scènes vécues, elle n'y a pas renoncé dans celle des scènes imaginées. Quant on ne croit qu'à la ligne, quand on redoute le sensualisme et quand on exalte la couleur « chaste », quand on tend à dépouiller un art plastique de sa matérialité, en l'affranchissant des conditions de lumière réelle, de gestes vrais, en ne s'attachant qu'à la fameuse « expression » qui ne peut vivre que de ces éléments dédaignés, il semble qu'on soit tout prêt à peindre des rêves. Là du moins, en se plaçant dans une région arbitraire, on peut fausser les formes, se jouer de lumières illogiques, voguer en pleine fantaisie, transposer, transfigurer. On peut être Bosch, Martinn, Angelico, Turner, Monticelli, Hokusaï, selon ses songes. On peut être émacié comme Giotto et splendidement chimérique comme Gustave Moreau. Le domaine n'a pas de limites. La représentation d'êtres allégoriques atteint aux puissances de la pure suggestion. Et on peut très bien soutenir que la peinture est aussi bien là dans son domaine que dans la réalité, car enfin la peinture n'est pas plus une représentation de la vie que ne l'est la musique, même quand, par une hérésie foncière, elle se prétend « imitative ». La peinture est une transposition : comment reproduirait-elle la vie dans l'espace, n'ayant que deux dimensions au lieu de trois et devant, à l'aide de la hauteur et de la largeur, faire supposer la profondeur? Si donc la peinture transpose les aspects du monde sensible par un artifice qui suppose la complicité de notre esprit, il n'y a aucune raison pour qu'elle ne s'affranchisse pas des conditions ordinaires pour exprimer des rêves et en suggérer, à l'aide d'un choix arbitraire dans les ressources de la réalité. En ce sens le mot de Courbet : « Je ne peindrais pas un ange, car je n'en ai jamais vu », est tout à fait regrettable, au point qu'il faut bien le considérer comme une boutade d'artiste en pleine lutte contre l'Ecole.

Qu'a donc fait celle-ci ? Elle n'a su ni renoncer au réalisme dans l'allégorie, en voguant en pleine invention des formes, ni être assez fortement vraie pour incarner tangiblement la mythologie, qui a été sa principale façon d'allégoriser. En peignant le monde réel, elle était pleine d'inexactitudes, mais en peignant le monde idéal elle est restée lourdement soucieuse de petit détail. Voyez les innombrables Biblis, Daphnés, Iris, Narcisses, Minerves de l'école : on sent le modèle et la lumière d'atelier. Prenez des exemples, la *Vérité* de Lefebvre, au Luxembourg, la *Vénus* de Cabanel, celle de Bouguereau, ou encore le *Saint Denis décapité* de Bonnat au Panthéon. On dirait que ces peintres font tout le possible pour nous faire prendre ces rêves pour des réalités. Le sang du martyr est copié sur un bol de sang acheté à la boucherie, le miroir de la Vérité sort d'un bazar, les Vénus sont de celles qu'on contemple pour 5 francs l'heure. La mer est conventionnelle, mais les rotules sont minutieusement dessinées. C'est faux si cela veut être vrai, mais c'est très précis si c'est rêvé, nous ne savons plus où nous sommes. Et cependant il y a les martyrs des Primitifs, il y a les Vénus de Botticelli ! Comment ont-ils fait? Regardons *l'Embarquement pour Cythère*. Voilà une merveille qui arrive à donner la limitation du vrai et de l'imaginaire, par l'harmonieuse union d'un premier plan réel et d'un fond mystérieux, au point que nous ne savons plus les séparer, et que vraiment nous sommes les jouets d'un rêve. Mais en dessous de cette allégorie et des songes exaspérés de Turner, et des hallucinations chaotiques d'Hokusaï, et des ascétismes de l'Angélico et des féeries de Monticelli, il y a une science profonde du *réel*, c'est-à-dire du fond des choses dont *l'exact* n'est que l'apparence. L'école ne sait

pas franchir le degré qu'il y a de l'exact au réel. Observons-le, ces grands inventeurs de formes ont tous été des maîtres dans l'étude pénétrante de la nature. Cette étude seule leur a laissé voir, derrière les premiers aspects permis à tous les yeux, d'autres aspects plus synthétiques qui ne semblent pas vraisemblables à l'œil ordinaire et sont pourtant plus essentiels et plus vrais. Mais comment demander cette pénétration à des gens qui n'ont conçu la réalité qu'à travers des notions toutes faites ? A quiconque est rebuté par le réel, le rêve est aussi défendu, et ceux qui planent au plus haut n'ont pas craint les profondeurs.

* * *

La représentation d'êtres symboliques est le plus haut objet de la peinture, et aussi celui où les mauvais peintres se montrent le plus détestables, parce que là s'affirme la puissance de synthèse, et qu'il y faut de la science assez magistrale pour se faire oublier là où rien, sans elle, ne serait. Cela suffit à faire comprendre pourquoi l'Ecole, qui a réussi beaucoup de morceaux agréables, n'a jamais été plus médiocre que dans l'allégorie. C'est là où vraiment elle offense la vue, dans les plafonds qui déshonorent le Louvre et partout ailleurs. La faiblesse de l'invention le dispute à celle de la couleur. Cet attirail de flambeaux, de miroirs, d'ailes, de balances, de flèches, harnachant des Amours, des Psychés, des Thémis d'atelier, est ce qu'on peut voir de plus laid, parce que les expressions, les colorations n'ont rien qui invite à se croire dans un monde rêvé. L'allégorie ancienne ne s'exprimait que par le nu et des accessoires ; encore fallait-il que le style du nu fût propre à faire comprendre qu'on était devant des personnages divins. Rodin, en empruntant à l'Ecole ses pires sujets rebattus, en faisant des Icares, des Biblis, l'Amour et Psyché, a bien montré qu'il y avait moyen de signifier ces choses d'une façon neuve, rien que par la combinaison des harmonies corporelles. Toute image éternelle est par cela même poncive, mais le génie sait en écarter la poncivité, que le médiocre retient seule. Quant à l'allégorie moderne, au symbolisme tiré de la science, personne presque n'a encore osé les traduire picturalement. Chavannes, dans la décoration de Boston, Besnard, à la Sorbonne, c'est tout ce qu'on peut nommer dans une époque où les allégories ne sont que de plates imitations des œuvres anciennes, et où les tableaux officiels ne sont tolérables que par l'idée qu'on repeindra dessus un jour. Et cependant le domaine de l'allégorie future est immensément riche en expressions aussi bien qu'en sujets picturaux. Il faudra bien cesser de recourir aux figures mythologiques, à la poésie et à la fiction du passé, pour signifier des émotions et des symboles nés d'un ordre de choses nouvelles. L'idéal scientifique et le matériel même de la science recèlent des éléments décoratifs et allégoriques qui ne doivent rien au passé, et qui demandent à être convertis en beauté visible. On a pu ne pas les transcrire encore (le roman l'essaie à peine), mais ils existent, et ce sera le rôle de la peinture à venir, cette révélation. Nous n'exprimerons pas toujours l'Amour par des flèches et un bandeau, Thémis par des balances, et les Muses changeront d'attributs ! Du moins auprès d'elles, des Muses inconnues prendront place. Les fées Chimie et Electricité trouveront leur portraitiste de génie, dans l'irradiation de leurs royaumes. Mais nous sommes encore empoisonnés d'allégorie ancienne, le passé nous est lourd à porter ; sur l'éternelle nudité de l'être, qui peut être infiniment représentative, la draperie classique a été attachée par Nessus, si j'ose emprunter ce « cliché » à la riche collection de l'Ecole. Et c'est encore une des raisons logiques de la nécessaire disparition de l'Ecole et de son esprit.

Dans le réalisme elle est conventionnelle, dans le symbolisme elle manque d'invention et répète à satiété une mythologie qui n'incarne plus notre métaphysique, elle démarque, ressasse et affadit un idéal qui ne nous est pas transmissible et que nous devrons admirer dans le domaine historique. Si admirable que soit le système mythologique, qui a suffi pendant des siècles à condenser clairement quelques profondes vérités morales, il faut bien qu'un langage nouveau nous soit donné. L'impressionnisme a déjà rassemblé quelques procédés chromatiques qui seront utiles, la composition a besoin de trouver sa nouvelle synthèse dans les aspects de notre vie, et l'allégorie a tout le domaine du lyrisme scientifique pour s'exercer. L'évolution créera les hommes, mais seulement lorsqu'on aura bien compris qu'il faut oublier les dogmes du passé, admirables en lui et bons pour lui, qu'il ne s'agit pas de bouleverser *la peinture*, mais de créer *notre peinture*. Et pour cela, comprendra-t-on, excusera-t-on mon insistance à désigner l'Ecole en répétant obstinément : *Delenda est* ? Qu'importent les médiocrités consciencieuses de ses tenants ? Il faudrait, si l'on ne faisait attention qu'à elles, borner la polémique à exhorter les parents pour les détourner du dessein fatal de mettre à l'Ecole des enfants qui en sortiront faussés dans la vision et l'esprit. Mais l'Ecole n'est pas un bâtiment, des professeurs. C'est une notion abstraite, c'est un germe de stérilité et de mort, c'est le respect du passé invoqué en haine de l'avenir, — et voilà le vrai péril.

CAMILLE MAUCLAIR.

LA VIE LITTÉRAIRE

Les livres de M. Casimir Stryenski

Casimir Stryenski. *Œuvres posthumes de Stendhal* : *Journal*; — *Vie de Henri Brulard* ; — *Souvenirs d'Egotisme* ; — *Lamiel*; — *Deux Victimes de la Terreur*. (Dujarric, éditeur). — *Mémoires de la Comtesse Potocka*. (Plon, éditeur). — *Voyage d'Italie de la Comtesse Potocka*. (Plon, éditeur). — *Senac de Meilhan l'Emigré*, publié en collaboration avec Frantz Funck-Brentano. (Fontemoing, éditeur). — *La Mère des trois Derniers Bourbons*. (Plon, éditeur). — *Le Gendre de Louis XV*. (Calmann-Lévy, éditeur). — Adolphe Paupe. *Histoire des Œuvres de Stendhal*. (Dujarric, éditeur).

Le 19 juin 1892 les admirateurs privilégiés de Stendhal se réunissaient au cimetière Montmartre pour inaugurer le monument funéraire d'Henry Beyle, et M. Casimir Stryenski eut l'occasion de dire alors de quelle façon il aimait l'auteur de la *Chartreuse de Parme*.

C'étaient véritablement des paroles d'amour qu'il prononçait.

« Il y a, disait-il, il y a pour nous dans Henry Beyle, dans son atmosphère, un charme indéfinissable, charme intellectuel et charme physique.

« C'est une sensation, un frisson qui nous fait lui pardonner toutes ses boutades, ses mystifications, ses sarcasmes. De même Shakespeare, une fois qu'on a été saisi par lui, on ne pense plus à ses étrangetés, on prend patience, sûr de trouver de quoi avoir l'âme remplie, le cœur débordant.

« C'est la cristallisation. Et ce qui nous fera toujours aimer dans Stendhal même l'homme, c'est ce fonds de tendresse qu'il cache aux yeux du vulgaire. »

M. Stryenski parlait encore « d'une famille, de la vraie famille d'Henry Beyle, de la famille intellectuelle et intime qu'il s'est créée ». La famille stendhalienne ! n'est-ce pas plutôt l'armée stendhalienne qu'il faut dire, car les amis de Stendhal ont employé pour imposer sa gloire et propager son influence, d'audacieuses manœuvres qui étaient des manœuvres de guerre. M. Casimir Stryenski est l'intendant général des armées stendhaliennes ; c'est lui qui les approvisionne de sujets nouveaux d'admiration.

La gloire de Stendhal, on le sait, fut lente à naître. Stendhal disait lui-même : « Je serai compris vers 1880 ». Mérimée écrivait ces mots dans la notice qu'il publia en 1850 sur son ami mort : « Je m'imagine que quelque critique du xxe siècle découvrira les livres de Beyle dans le fatras de la littérature du xixe siècle et qu'il leur rendra la justice qu'ils n'ont pas trouvée auprès des contemporains. » Balzac, cependant, avait en 1840 célébré — quoique prudemment, le « grand talent », le « génie » de Stendhal. Ajouterai-je que Balzac écrivant ces mots après la *Chartreuse de Parme* ignorait presque le *Rouge et le Noir*. Cette réhabilitation était pour Stendhal la pire façon d'être méconnu.

Taine commença la réhabilitation dans les *Philosophes français du* xix *siècle* où il appelle Stendhal « ce grand romancier, le plus grand psychologue du xixe siècle. » Sainte-Beuve proteste; Flaubert hurle sa colère et son mépris. Taine récidive en 1866 dans ses *Essais de critique et d'histoire*. Il crée le culte de Stendhal qui, décidément, devient le méconnu à la mode. Paul Bourget, même critique, n'était pas homme à ne point avoir l'air de suivre la mode mieux que personne. Dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, il exalta Stendhal. Vint Maurice Barrès qui insista avec raffinement. Jules Lemaître, dans les *Contemporains*, témoigna de quelque défiance. Emile Zola, dans les *Romanciers naturalistes*, s'exprima avec mesure, avec équité et, disons le, avec beaucoup de force critique ; il tâcha à modérer l'enthousiasme afin sans doute de le faire durer. Est-ce que M. Stryenski ne serait pas de ceux qui ont travaillé le plus utilement pour que l'adoration de Stendhal ne devînt pas du fétichisme.

Il s'y employa avec originalité en publiant les œuvres inédites du méconnu soudain déifié. Il donna, soit avec le concours de M. François de Nion, soit par ses seuls soins, le *Journal*, les *Souvenirs d'Egotisme*, la vie de *Henry Brulart*, *Lamiel*. Ce faisant, peut-on dire qu'il servit la réputation de Stendhal auprès de la postérité. Eh mon Dieu ! ces œuvres sont fort inégales et si leur publication fortifia le courage de l'armée stendhalienne, elle put donner quelques arguments de plus à ses adversaires, et si je dis ainsi, c'est parce que les admirateurs de Stendhal et ses détracteurs semblaient bien être rangés en deux camps, s'excitant les uns les autres à des controverses qui étaient de véritables batailles.

Mais les publications effrénées de Casimir Stryenski — je n'oublie pas non plus celles où s'appliqua Jean de Mitty — eurent pour résultat de préciser davantage et de compléter la physionomie de Stendhal. Elles le firent mieux connaître, mieux aimer de ceux-ci, de ceux-là mieux détester. M. Stryenski n'avait rien négligé pour que l'admiration stendhalienne fût dans tous les cas documentée à l'heure où il importait le plus qu'elle se documentât, — et donc disciplinée — d'une discipline favorable à sa durée.

Chercheur actif, infatigable, et pieux, il accomplit avec tous les scrupules de la dévotion beyliste des travaux d'héroïque dévouement. Il dépouilla la collection — immense — des manuscrits de Beyle que possède la Bibliothèque de Grenoble et qui se compose de 70 volumes ou liasses, dont le désordre respecté, multiplie encore la redoutable importance. Ainsi devint-il le bénédictin du Beylisme, comme

l'appelle Paul Bourget ; l'homme d'affaires de la famille beyliste, comme l'appelle Maurice Barrès, l'archiviste du Stendhal Club comme l'appelle l'historien méticuleux de Beyle, M. Arthur Chuquet.

Pour garder son courage en cette tâche colossale il fallait vraiment qu'il eut ces sentiments d'amour dont il fit l'aveu au cinquantenaire de Beyle devant le monument du cimetière Montparnasse. Il fallait qu'il brûlât d'un autre amour plus vague, et non pas moins puissant, celui des lettres, des belles et bonnes lettres tout simplement. Son amour des lettres, M. Stryenski le proclame chaque fois qu'il peut. Il écrit dans une de ses clairvoyantes préfaces : « Jamais le *maître* n'aura été plus étudié. Et je suis très heureux d'avoir fourni une partie des documents nouveaux qui permettent aux critiques de juger Beyle avec plus de sécurité. » Il écrit dans l'introduction de cette *Histoire des œuvres de Stendhal* que nous devons à M. Adolphe Paupe : « Je crois avoir bien mérité des lettres en encourageant M. Adolphe Paupe à consacrer ses loisirs à ce chapitre important de l'exégèse stendhalienne. » Il écrit encore dans sa jolie préface aux *Mémoires* de la comtesse Potocka. « J'ai eu le plaisir enviable de déchiffrer le premier plus d'un intéressant manuscrit, et j'avoue que mon ambition est satisfaite ou à peu près. »

Bien mériter des lettres : c'est l'unique but de son ambition. Trait significatif ! Voilà un homme qui aime les lettres d'un amour exceptionnel et rare ! Il ne leur demande que des joies intellectuelles. Et tenez pour certain qu'il a cette supériorité de savoir goûter de grandes joies intellectuelles ! Satisfaire sa curiosité d'esprit, c'est pour lui s'assurer le bonheur tranquille et profond. Il ne suppose point de bonheur préférable. Quelle élégance de pensée, quelle fine urbanité d'esprit révèle cet intellectualisme qui conviendra de plus en plus à l'honnête homme dans la société ! Vous le voyez aisément. Quelle nature aristocratique il suppose, je dis aristocratique dans le sens absolu du mot, et si j'emploie ce mot c'est parce que Casimir Stryenski l'emploie volontiers en parlant de Stendhal. Quelle existence riche en émotions nobles ou gracieuses a dû se former cet homme d'un si bel air intellectuel dans l'intimité de Beyle ou de personnages historiques découverts par lui et bien faits pour plaire à tous les esprits excellents et délicats !

Suivons M. Casimir Stryenski à la recherche de ses sensations raffinées ! Il aime soudain la comtesse Anna Potocka qui nous fait la grâce de rédiger ses *Mémoires* en notre langue française. Ses *Mémoires*, M. Stryenski, les publie et louons-le parce que de tels Mémoires nous donnent mille renseignements sur l'Empire — sur l'Empire nous ne nous lasserons point d'avoir des renseignements nouveaux quand même ils contrediraient et ruineraient ceux que nous possédons déjà — et parce qu'ils nous les fournissent avec le bon sens et l'esprit les plus charmants du monde. La comtesse Anna Potocka naquit en 1776 et mourut en 1867 ; elle fut aimée, elle aima ; elle observa la vie et ne la détesta point ; mourante, elle put dire : Que la vie est belle !

Belle ! parce que sans entrer dans l'histoire la comtesse Potocka assista de près à ses glorieux bouleversements ! Elle ressentit pour sa patrie polonaise un patriotisme passionné, elle admira l'Empereur parce qu'elle espérait de lui, parce qu'elle attendait de lui la délivrance de la Pologne que ne permit pas le destin. Parce qu'elle admirait l'Empereur, elle fut tendre à la France, « nation aimable autant que spirituelle, délicieux pays ! Si j'avais à recommencer cette tâche *qu'on appelle la vie*, c'est Française que je voudrais renaître ! Non je ne renie pas ma patrie, le ciel m'en préserve ! Plus elle est opprimée, plus elle a de droits à être chérie de ses enfants ! Mais si on avait le choix, avant de s'être engagé, ne serait-il pas permis d'améliorer son sort, afin d'échapper à tant d'espérances déçues, à tant de malheurs irréparables. » Parce qu'elle aimait la France elle fut aimée des Français. L'un deux, dont l'amoureuse amitié l'accompagna toujours, Charles de F..., lui remettait son portrait avec cette devise :

> C'est la pure amitié, tendre sans jalousie :
> Des hommes qu'elle enchaîne, elle charme la vie ;
> Mais auprès d'une femme elle a plus de douceur ;
> C'est alors que d'amour elle est vraiment la sœur,
> C'est alors qu'on obtient ces soins, ces préférences
>
> Ces égards délicats, ces tendres complaisances
> Que les hommes entre eux n'ont jamais qu'à demi,
> On a moins qu'une amante, on a plus qu'un ami.

M. Casimir Stryenski a pris la succession de Charles de F... qui était homme à trouver bons ces vers de Legouvé, puisqu'ils exprimaient son amour avec des réticences plus claires que des aveux ; il a pris cette succession auprès de cette femme artiste, lettrée, spirituelle, et cependant assez bonne. Il s'est fait d'elle une compagnie, dont sa vie intellectuelle est tout illuminée.

Il se fait cependant un ami plus sévère en Sénac de Meilhan. Mais il est encore enchanté de son ami.

Gabriel Sénac de Meilhan, fils de Jean Sénac, médecin de Louis XV, était un homme très intelligent et très cultivé, bon observateur des hommes et bon critique des idées, dont la fortune fut peut-être inégale à son mérite. Il fut le témoin des grands mouvements de notre vie française à la fin du XVIII[e] siècle, et se manifesta d'autant plus antirévolutionnaire que, par son origine, il tenait de plus près à la médiocre bourgeoisie, bénéficiaire de la Révolution. Il vivait

dans l'intimité de la noblesse contemporaine et des grands écrivains de tous les temps. Il était mécontent, mais heureux. Casimir Stryenski lui rend hommage en publiant (F. Funck Brentano adjuvante), l'*Émigré*, moins roman que recueil d'observations morales et sociales, fort oublié dans tous les cas, ayant donc sans contredit ce mérite d'être supérieur à son destin, comme Sénac de Meilhan lui-même, qui sait!

Mais quand on a cette chance de pouvoir vivre dans le passé, quelle faiblesse que de revenir au présent! Sous le prétexte un peu vain que Sénac fut émigré (ce qui ne veut pas dire exilé), M. Stryenski ne balance pas à citer une fois encore le vers excessivement connu.

Oh! n'exilons personne! oh! l'exil est impie!

Et cet historien, pourrait-on lui pardonner! condescend à juger la politique du jour :

« Plus impies encore sont ceux qui, au sein même d'un pays, méconnaissant les principes qu'ils croient défendre, font naître des circonstances telles que des citoyens, souvent pris parmi les meilleurs, se voient obligés de prendre le dur chemin de l'exil! »

Dieu garde les historiens de la rhétorique et de la politique! Comment ne voient-ils pas que s'abaissant aux discussions contemporaines, ils affaiblissent notre foi en leurs tableaux pourtant fidèles du passé!

Pourquoi M. Stryenski nous donne-t-il ces inquiétudes, lui historien pourtant sage, ne faisant des documents que leur usage naturel, les interprétant avec science et conscience, habile aussi à les grouper dans l'ordre qui leur convient et à établir ainsi des livres d'histoire clairement ordonnés, de cette ordonnance qui est une grande preuve de sincérité et la plus élégante parure des livres français!

Historien, M. Stryenski étudiera les hommes et surtout les femmes qui sont proches de l'histoire, qui ne lui appartiennent que parce qu'ils en ont été peut être les victimes, grands personnages, petits héros, médiocres acteurs, vivant avec mélancolie leur existence parfois tragique, êtres que l'historien peut aimer car ils ne firent point de mal ou parce qu'ils subirent résignés le mal qu'on leur fit. Marie-Josèphe de Saxe la mère des trois derniers Bourbons, prudente bourgeoise, historique, sage et dévouée à toute sa famille, qui précéda de grandes tragédies où elle fut à peine admise à titre de confidente (1); ce gendre de Louis XV Don Philippe Infant d'Espagne et duc de Parme, qui ne fut que duc de Parme, Infant d'Espagne et gendre de Louis XV, mais ne fut rien autre, cette jolie et légère princesse Rosalie Lubomirska qui mourut presque en riant sur l'échafaud pour avoir été jolie et légère, si jolie et si légère!

Casimir Stryenski raconte sa vie brève, sa mort cruelle avec un attendrissement irrité.

Sénac de Meilhan était tout surpris de l'insouciance des Parisiens devant les « crimes » révolutionnaires. « Le sang coule à flots, disait-il, et les théâtres sont remplis. L'insensible Parisien qui se rend à la Comédie voit son char brillant heurter la charrette qui conduit les malheureux à la guillotine, et cette rencontre ne lui fait pas plus d'effet que lorsque nous étions arrêtés pour faire place à un convoi. Paris présente un spectacle atroce, dégoûtant... une barbare tranquillité règne dans le peuple... » Dans sa courte histoire de la princesse Lubomirska, Casimir Stryenski donne maint témoignage de cette tranquillité barbare. Lui ne fut point demeuré si paisible. Au matin de « l'exécution » de la princesse, il aurait suivi la charrette sanglante, il aurait protesté contre « l'assassinat » avec une générosité qui l'eut immédiatement désigné pour le supplice et emprisonné sur l'heure, il aurait versé des larmes désespérées, non point sur lui, mais sur la belle Polonaise morte à vingt quatre ans!

Elle méritait sans doute cette dépense de sensibilité à laquelle je crains bien qu'elle ne fut restée inattentive. La princesse Alexandre Lubomirska, née Rosalie Clodkiewicz, qui arrivait à Paris vers la mi-octobre 1792, était une des plus jolies Polonaises de son temps : 23 ans, petite, cheveux blonds, grands yeux bleus, nez régulier et bouche moyenne. Complétons ce signalement de passeport. Elle avait un teint de lys et de roses, des cheveux bouclés qui retombaient sur les épaules, son regard était langoureux et rêveur. On lui donnait le surnom de princesse printanière et le style du temps proclamait qu'elle était belle « comme on nous peint Vénus ».

Elle venait à Paris se distraire, s'amuser, s'amuser à ce moment-là! Mais bientôt elle fut l'amie de Mme du Barry qui menait une vie somptueuse dans son pavillon de Louveciennes, et qui, sous l'influence du duc de Cossé-Brissac, puis après sa mort, en souvenir de cet ami très aimé, voulait sauver la prisonnière du Temple. La princesse Lubomirska écrivit à Mme du Barry. Ses lettres furent saisies. La princesse fut arrêtée. Condamnée, elle obtint un sursis à l'exécution car elle se déclara enceinte. On l'avait d'ailleurs condamnée en la confondant un peu avec une de ses cousines... Elle veut vivre, parce qu'elle aime la vie. Elle écrit à Hippolyte Bleszynski, jeune officier polonais :

Le 2 floréal, de la Conciergerie de Paris.

« Le temps de me prouver si vous avez été réellement digne de mon estime est arrivé... Je me suis couverte d'opprobre pour sauver la vie de votre mal-

(1) *Samedis Littéraires*, t. I.

heureux enfant... Vos compatriotes font cas de vous, vous avez de nombreux amis... La nation française ne refusera pas ma grâce à leurs vives et pressantes sollicitations... Mais le moindre retard me conduit à l'échafaud. Il faut de la chaleur, de l'activité, du zèle... Vous n'avez pas de temps à perdre si vous voulez me sauver, me dérober à la honte du supplice, si enfin vous chérissez l'enfant infortuné qui, *avant de naître*, est déjà exposé à l'abandon, à la misère et à toutes les calamités de la vie.

« Adieu Hippolyte, adieu l'ami de mon cœur. Que ne puis-je me flatter de l'espoir de vous revoir encore une fois !!

« Adieu ! adieu ! ROSALIE.

C'était bien le dernier adieu. La princesse Lubomirska fut exécutée et M. Stryenski pleure encore sa jeunesse perdue !

Versons des larmes avec lui qui ne nous conviera plus guère à gémir sur de pareilles aventures d'un romanesque ensanglanté. Il préfère les moindres drames quotidiens d'existences plates et nues. S'il étudie le gendre de Louis XV c'est surtout pour conter la vie de Louise-Elisabeth, la fille même de Louis XV. Vie pénible et médiocre ! Comme elle ressemble à celle de Marie-Josèphe de Saxe ! Moins brillante encore et plus vulgaire, mais traversée des mêmes tracas qui n'ont même pas le mérite et l'excuse d'intéresser la grandeur des nations : peine d'amour-propre, soucis d'argent.

Mariée à l'indolent et sot Don Philippe, Infant d'Espagne et duc de Parme, qui remplit ses matinées par les soins de sa toilette, entend la messe, va à la promenade, fait de la musique, assiste à l'Opéra, ou bien joue au pharaon et n'a jamais le loisir de réunir un conseil des ministres, Louise-Elisabeth est contrainte de mener toutes les affaires.

Quelles affaires ! Il faut surtout obtenir une pension de la cour d'Espagne qui ne veut rien entendre. Et on multiplie les démarches humiliantes ! On se reprend, on recommence. On aboutit enfin. Misère ! A-t-on l'argent, ce sont mille autre petites intrigues qu'il faut conduire, pour gagner des appuis, établir les enfants, conclure l'avantageux mariage. Et Louise-Elisabeth se charge de tout ! Elle vient à la cour du roi son père. Elle travaille comme plusieurs ministres, écrit des heures entières, subordonne tout à ce qui peut faire avancer ses projets. Si elle va à un laisser-courre, c'est parce qu'elle y rencontrera certain personnage à qui elle demandera un service. Peu lui importe de périr d'ennui et de chaleur à suivre la chasse. Le théâtre ne l'amuse guère. Elle en manque l'heure volontiers, s'oubliant, comme elle dit, à *avancer ses écritures*. Elle ne joue que par nécessité, soit pour faire la partie de la reine, qui, souvent, n'a personne auprès d'elle, soit pour entretenir un ministre sans éveiller les soupçons. Elle est la parente pauvre qui se prête à tout, afin de tirer de tout quelque profit. Elle peine tellement pour l'établissement de sa famille qu'elle n'a pas le temps de l'aimer tout entière ; et elle parle de sa fille aînée avec une dureté glacée... Mais ayant vécu cette vie de bourgeoise besogneuse, Louise-Elisabeth meurt à la tâche sans avoir reçu sa récompense, femme énergique, hautaine, rusée, faite pour les premiers rôles peut-être, mais qui fut mal mariée.

Touchants développements de ces existences petites et banales, près des trônes ! Rapprochez ce livre : *Le gendre de Louis XV* du précédent ; *la Mère des Trois Derniers Bourbons*. Ce sont deux tablaeux qui se complètent. Traits bien dessinés, précis et profonds, demi-teintes, nuances grises, et en fin de compte pénétrante émotion !

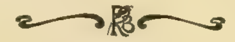
Telle est donc, très en raccourci, l'œuvre de M. Casimir Stryenski Y a-t-il entre les différentes parties de cette œuvre, d'autres liens que celui de la fantaisie ? Quel enchaînement de causes peut conduire cet esprit curieux de la bibliothèque de Grenoble où dorment les manuscrits de Stendhal aux archives de Parme où l'on peut ranimer la vie de descendants, un peu déchus, de familles dont l'illustration est sans pareille, et qui deviennent de petites gens couronnées ? Sans doute, c'est simplement sa curiosité intellectuelle qui le pousse au gré des circonstances. Elle lui est un bon guide. Il n'en veut point d'autre. Et malgré des travaux apparemment disparates une personnalité très nette se constitue, qui n'est point sans originalité.

Il n'y a rien de vulgaire dans l'effort de cet homme de haute culture et d'esprit distingué, évitant la présomption de ses contemporains des lettres tous empressés à dominer le monde ou à le conquérir, qui entreprennent souvent plus qu'ils ne peuvent faire et bientôt fléchissent. Il a consenti à des travaux de recherches qui semblent subalternes mais sont précieux infiniment. Il les a effectués avec bonheur. Et sans doute y a-t-il trouvé des agréments intellectuels de qualité bien rare. Il s'efface ensuite parmi la compagnie brillante de femmes jolies, fines, gracieuses, intelligentes, actives ou bonnes, ou spirituelles. Il se plaît à les mettre toutes en relief ces séduisantes héroïnes — un peu à ses dépens s'il le faut. Il lui suffit de s'être constitué un petit monde où il vit doucement la meilleure vie de l'esprit. Il s'isole avec bonheur dans ce monde recherché, mais il permet à d'autres de s'isoler avec lui et de prendre un peu du plaisir gracieux qu'il goûte incessamment. N'avons-nous pas surtout besoin aujourd'hui de ces écrivains de ton discret et de manières réservées qui ne veulent que nous offrir les jouissances

délicates de l'esprit et du cœur — et nous reposent ainsi de la violence fatale de la vie contemporaine.

Il s'efface. Mais sa personnalité est d'autant plus visible qu'elle se dissimule davantage. Son élégante modestie lui donne bien du charme.

J. Ernest-Charles.



UN JARDIN DU RÊVE ET DE L'AMOUR

Dans un brouillard qui semble plutôt annoncer la nuit que voiler une aurore, Cracovie m'est apparue. Puis le train s'est remis à filer vers l'Orient, et le soleil a doucement chassé les vapeurs matinales, pour animer de lueurs les claires émeraudes des prairies.

Aux vastes plaines, trouées de marais et qu'émaillent des troupes de paysannes à tabliers et fichus rouges, de profondes forêts ont succédé. Des chênes robustes, encore garnis d'un feuillage que l'automne a bruni, rappellent nos forêts françaises, curieusement variées, où la haute futaie s'encombre soudain d'arbustes frêles et d'épaisses broussailles. Mais bientôt, c'est la sévère ordonnance des sapins aux fûts rosés, rigides, et sous lesquels flotte une atmosphère aux nuances délicates. Et les plaines reparaissent, immenses, piquées seulement de groupes de bouleaux à robe argentée, qui tournent, et ont l'air de saluer le voyageur, « comme des chœurs de jeunes filles ».

Des paysans, enveloppés de leur long manteau blanc, de leur *çoukmana*, et coiffés d'un bonnet de mouton, sont étendus sur l'herbe. Les charrettes étroites et basses, attelées de chevaux trapus, nerveux, sortent au grand trot des villages aux chaumières affaissées. L'agitation s'accentue, les maisons s'élèvent et se multiplient, nous arrivons à Lemberg, capitale de la Galicie.

Cette année, je n'irai pas me pencher et me recueillir sur le tombeau de mes aïeux. Je suis loin de ce bourg de la Brie qui, pour moi, vaut les plus rares paysages, avec sa petite place plantée de tilleuls, dominée par deux tours antiques et massives, protégée par une vieille église. Je ne suivrai point les rives de la douce Marsange, semées de lavoirs vermoulus, et le chemin montant qui conduit au modeste cimetière. Mais ici, en Pologne, je vous évoquerai, chères ombres tutélaires, et sur ce sol étranger, si douloureux, ma méditation sera plus profonde et plus solennelle.

Le lendemain de mon arrivée, c'est la fête des Morts. Le ciel est splendide et l'air d'une fraîcheur bienfaisante. Ma voiture saute sur les pavés, s'enfonce aux ornières, mais gravit les côtes rapides avec la même aisance qu'elle descend les rues plongeantes. Une foule bigarrée se hâte vers les sépultures, pour les orner de rameaux verts, de couronnes de cyprès ou de funèbres chrysanthèmes. Là-bas, dans l'azur, s'érige le tertre de Lublin, colline élevée qui consacre l'union des Polonais et des Lithuaniens. Pour célébrer les faits mémorables de son histoire ou la vie de ses plus nobles héros, ce peuple, dédaignant le bronze ou le granit vulgaire, a dressé de lourdes montagnes. Ainsi, les souvenirs et les exemples se révèlent de fort loin et tiennent l'esprit en éveil. Je ne fus point surpris de voir que le cimetière s'étendait sur le flanc d'un rugueux escarpement. J'allais y goûter d'inoubliables émotions.

De chaque côte de l'allée principale s'élève une croix géante et simplement formée de deux troncs d'arbres. Elles sont là pour les morts obscurs, pour ceux qui ont succombé sur un champ de carnage ou au revers d'un talus, sans qu'un geste bénisseur ou la caresse d'une main chérie ait adouci leur fin lamentable. Mais leur agonie n'est point oubliée de eurs compatriotes ; la foule pressée les salue et quelques-uns, peut être, envient leur sort cruel.

Et nous gravissons les sentiers caillouteux, bordés de tombeaux près desquels se tiennent, debout et tête nue, des hommes silencieux, tandis que des femmes en noir, agenouillées, prient avec ferveur. Nous croisons des citadins correctement vêtus, et des paysans à bonnet de peau et à *çoukmana*, et des paysannes à châles multicolores, à tabliers fleuris et chaussées de lourdes bottes. Chacun s'est muni de chandelles et de pots de suif, pour les allumer sur les tombeaux.

Voici les élèves du Gymnase et les étudiants qui décorent la pyramide sous laquelle gît Constantin Ordon, héros de l'insurrection polonaise de 1830, immortalisé par Adam Mickiewicz. Il commandait une redoute et la défendit avec une indomptable énergie. Quand les Russes l'eurent envahie et que, déjà, ils poussaient des cris de triomphe, l'officier mit le feu à la Sainte-Barbe et transforma les chants de victoire en imprécations et en gémissements. Là, repose le poète Séverin Goszczynski, et plus haut, près d'un étroit sentier, Grottger, artiste de génie, dont les cycles « *Lithuania* » et « *Polonia* » sont d'émouvants chefs-d'œuvre, et qui mourut à trente ans...

La foule s'est accrue. Le soleil a disparu, le ciel a perdu sa sérénité. Maintenant, les sapins sont noirs, et leur arome est plus subtil. Bientôt, des feux commencent à briller sur les pierres tombales.

Lentement, je suis monté au sommet du cimetière, sur un plateau circulaire garni de courtes herbes. Au loin, le tertre de Lublin se voile de brouillard gris.

La ville s'anéantit, la cathédrale, les monuments, l'église grecque, disparaissent dans l'ombre épaissie. Un lourd crépuscule noie les horizons ; on croirait qu'un océan de brumes a couvert de ses vagues gigantesques la Galicie tout entière, et que les hommes, pour échapper à ce déluge, ont escaladé la montagne dont j'occupe le point culminant.

Au-dessus de la ville ensevelie, une ligne empourprée flotte encore. De pesants nuages noirs s'amoncellent et descendent vers ce lambeau de clarté rouge, comme si les cieux voulaient chasser toute lumière du firmament. Bientôt, hors d'ici, c'est la nuit obscure, la nuit fabuleuse propre à l'éclosion d'insondables mystères. A peine si, sur la mer fantatisque, tremblent quelques médiocres feux, signaux de navires en détresse. Mais à mes pieds quelle lumière radieuse et féerique ! Les bouleaux sont des candélabres d'argent ; les chênes, les hêtres à feuilles d'or brillent d'un magnifique éclat. Le cimetière flamboie de milliers d'astres ; le ciel est tombé dans ce jardin des âmes ; sur ces tombeaux, sur ces croix, il a plu des étoiles.

La moindre brise, en agitant les feuillages, nuirait au charme du silence. L'atmosphère est paisible ; ses ondes les plus douces portent seulement le parfum des herbes sèches et des sapins, comme celui d'un encens discret et sévère. En vérité, les morts triomphent aujourd'hui, la vie n'est que parmi eux. D'une foule pieuse et recueillie, les victimes de leur foi et de leur générosité reçoivent un hommage mélancolique et muet, qui se transmettra d'âge en âge, sentiment d'amour éternel...

Des clameurs ont monté jusqu'à moi et, tout d'abord, m'ont choqué. En bas, de larges flammes incendient les arbres. Elles s'agitent, puis se réunissent et forment un cercle de feux mouvants. Elles permettent de distinguer, autour d'elles, une multitude pressée. Des chants éclatent, et je reconnais les airs nationaux polonais, ceux-là mêmes que j'entendais à Paris, quand les exilés s'assemblaient pour commémorer de sanglants anniversaires ou célébrer les Pâques, fêtant ainsi la résurrection du Christ ou les efforts pour tirer leur patrie du tombeau. Voix émouvantes, mais combien tristes, qui ne s'élèvent qu'à d'aussi funèbres dates ! Pourtant l'hymne le plus énergique, vibrant parmi ces sépulcres et ces croix, semble un ardent défi au destin mauvais et aux vainqueurs du jour. Devant la place où gît Constantin Ordon, les élèves du Gymnase, les étudiants, toute une jeunesse enthousiaste, a proclamé : « Non, la Pologne n'est pas morte, tant que nous vivons ! » Et la foule immense a repris en chœur le chant national, affirmant sa foi en une justice immanente, en un avenir réparateur. Au milieu d'un cimetière, de pareils accents sont tragiques, c'est comme un souffle d'ouragan qui passe au travers de ces arbres illuminés, dans ce décor de féerie, où trop aisément on oublierait que des cadavres sont couchés. « Non, la Pologne n'est pas morte ! » Ce cri monte à moi, formidable, me secoue de frissons, et fait vaciller, en bas, la flamme rouge des torches de résine. Sont-ce des voix humaines ? On supposerait plutôt que, las de soupirer au vent d'automne, le cimetière enfle sa voix et crie, par toutes ces bouches où les dents seules subsistent, l'espoir, la volonté séculaire de tout un peuple. Dans ce jardin, le merveilleux s'accentue : il semblerait que de chaque tombeau une ombre s'est levée, que les âmes ont fleuri.

Elles évoquent le passé glorieux de la plus vaillante et de la plus généreuse des nations. Je revois ces chevaliers intrépides qui, sans repos, gardaient les Marches orientales, pour le salut de l'Occident. Nous pouvions nous enfermer dans le laboratoire et la bibliothèque grâce à ces infatigables veilleurs contre lesquels venait se briser le flot tumultueux des hordes asiatiques. Et quand chaque peuple se fut fixé sur ses terres, nous laissâmes égorger ceux qui, tant de fois, nous avaient sauvés des Barbares dévastateurs. Déjà, l'Europe était blasée.

L'hymne vibre toujours dans le cimetière embrasé. Les légions de Dombrowski l'entonnaient en Italie, quand elles combattaient sous nos drapeaux, avec les armées de cette République qui avait promis au monde la liberté. A Hohenlinden, les soldats de Kniaziewicz le chantaient en nous donnant la victoire Sur tous les champs de bataille, il éclata parmi nos triomphes. Il entra dans Moscou, et, après l'irréparable désastre, il était encore au cœur de ces inaltérables héros qui ne nous abandonnèrent point, dans notre infortune, et qu'on retrouva, brûlant des cartouches, à la porte de Clichy, au dernier combat avant la capitulation finale.

On le crut éteint, et les vainqueurs se tranquillisaient. Pendant la nuit du 29 novembre 1830, il se réveilla dans Varsovie, saluant une heureuse tentative de délivrance. On l'étouffa en rétablissant « l'ordre » ; on le noya dans le sang des boucheries. Et pourtant, il se releva deux fois encore, en 1848, en 1863, comme un souffle immortel, constamment fortifié par les voix de nouveaux martyrs. Le voilà qui vit toujours, qui semble surgir des tombeaux et monte à travers les arbres frémissants.....

Les torches sont consumées, les voix évanouies, et les derniers échos se meurent. Je descends du sommet escarpé, entre les rangs de sépultures. D'orgueilleux tombeaux brillent ardemment, mais là, sur une médiocre butte de terre, au pied d'une croix rustique, on dirait qu'un petit ver luisant a piqué

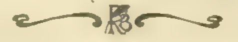
sa faible lueur. En m'approchant de la tombe étroite et misérable, je vois une pauvre bougie dont des débris de vase protègent et dissimulent la flamme hésitante. Quelle main a posé cette lumière et qui donc repose ici? Simple mystère qui permet les inventions les plus touchantes. C'est un enfant, un adolescent, peut-être, ou la radieuse jeune fille dont quelque homme espérait de doux bonheurs et les plus beaux sourires. Qui que tu sois, mort, morte anonyme, une mère éplorée, un fiancé en larmes, un ami lointain est venu jusqu'à toi. On ne t'oublia point ; l'amour et ton souvenir ont persisté.

De la voiture qui me ramène vers la ville, je vois longtemps encore le cimetière, montagne lumineuse et enchantée. Tandis qu'il disparaît, je m'abîme dans la méditation.

Après leur pèlerinage, tous ces gens qui passent se retrouveront en famille et goûteront les joies du foyer. Par la pensée, je retourne en France, près du tombeau de mes ancêtres et parmi tous ceux qui me sont chers. Une lourde mélancolie m'étreint et me pénètre, et je me sens trop seul, avec la tristesse d'un exilé.

Le poète polonais Słowacki a dit, dans un moment de torpeur : « Les pensées sont des lanternes confiées à des insensés : avec elles, ils vont droit au gouffre. Mieux vaut éteindre la lumière et fermer les yeux, ou bien faire provision de bon sens et de raison froide, en payant cette marchandise de tout son trésor de rêves. » Aux heures mauvaises, cette idée m'est venue, à moi aussi, comme à beaucoup d'autres, sans doute. Mais ici, et dans l'état où je me trouve, je la repousse avec dégoût. Car, en vérité, nous sommes peu de chose ici-bas, et nous ne valons que par le cœur qui bat en nous. Je sens bien qu'il n'est de vie et de bonheur possibles qu'avec un « trésor de rêves » et des amours qui nous en fassent espérer la réalisation. En terre étrangère, au milieu de ces gens inconnus, quand je me prends à songer, des sanglots serrent ma gorge. Il me faudrait les chers visages consolateurs, des sons familiers et des sites que j'affectionne. Seuls mes rêves me soutiennent et m'empêchent d'aller jusqu'aux larmes.

GABRIEL DAUCHOT.



L'ESPRIT DE PROVINCE

Les premiers jours, en province, offrent un réel agrément, le premier réveil, surtout, le lendemain de l'arrivée. Un engourdissement vague vous rappelle le voyage, la distance parcourue, l'arrêt du train, dans la gare déserte, les lumières presque éteintes dans la plupart des maisons, les rues solitaires, la clarté triste des quinquets de gaz du théâtre ou du cercle, les habitués ensommeillés dans les cafés presque vides ; puis l'accueil hospitalier de la demeure tranquille, le long sommeil, sans secousse, et les rayons du soleil qui vous rendent à la vie... Quelle heure à l'horloge? De bonne heure, toujours, en comparaison de Paris ; on se lève, dispos, on prend plaisir à errer parmi les pièces plus espacées avec les meubles confortables : un repos tranquille vous envahit ; on se souvient, vaguement, de fatigues passées, juste pour que leur présence vous devienne agréable : craquements de boiseries, appels du dehors, voix plus joyeuses, roulements de voitures sur les pavés inégaux, tout, ici, vous transporte à l'abri du tumulte et de l'inquiétude. Ce n'est pas l'impression de la campagne, mais presque ; quelque chose de pratique et d'agréable, dont la campagne n'est pas séparée : il suffit de s'écarter de quelques pas, de sortir des faubourgs, voici des champs, des plaines, des vallons, des forêts... Ah, l'exquise sensation de délassement, de détente, l'apaisante lucidité du ciel, la liberté d'aller à son gré, sans but, en oisif...

On se rencontre, de bons amis, de ces figures auxquelles on songe de loin en loin, des camarades qui vous parlent de vous, des vôtres, qui connaissent votre famille, qui sont au courant de vos habitudes, de vos goûts, qui s'intéressent à mille détails auxquels vous n'avez plus le temps de penser vous-même ; vous voilà surpris, presque charmés et les heures volent, alanguies, monotones, mais reposantes : l'agitation vous fuit ; il vous semble qu'ici vous trouveriez un peu de ce bonheur, arrêt dans la sensibilité qui s'énerve et que vous cherchiez en vain ; vous dévoilez, dans votre intimité, les sentiments très anciens, ceux d'autrefois, et vous découvrez un nouveau goût à l'existence ; là, cette maison blanche, avec ses volets verts et son jardinet tapissé de fleurs, vous offrirait un sûr abri ; là, cette avenue, où se répand l'ombre blonde, vous invite à la promenade quotidienne ; vous iriez, pareil à ces fumeurs de pipe, vous asseoir sur le banc rustique et vous regarderiez défiler les gens qui vous ressemblent et les enfants qui jouent et les oiseaux qui s'ébattent et se cachent dans les branches ; la nuit tombe et vous savourez la méditation d'une lecture, une lecture longtemps désirée, un livre que vous auriez dû lire depuis fort longtemps : vous comblez une lacune, et, soudain, vous apercevez dans la bibliothèque, rangés symétriquement les uns à côté des autres, toute une interminable série d'ouvrages que vous n'avez jamais eu le loisir d'étudier et sur lesquels vous dissertez depuis votre rhétorique... L'heure du dîner, régu-

lière, interrompt vos scrupules et vos craintes et la veillée, tilleul de l'esprit, calme votre imagination; dix heures : on dort, bercé par les mêmes bruits, les mêmes craquements et les mêmes voix nocturnes et les journées se succèdent, avec des réflexions, des promenades, des dispersions de rêveries, qui mènent, entre deux repas, une digestion qui s'achève, à une digestion qui va recommencer. On s'acclimate à cette oisiveté, sans aucune peine.

*
* *

On comprend, même, assez difficilement, que les autres, ceux qui habitent ici, toujours, ne soient point, comme vous, « en vacances ». Il vous semble presque, en vérité, que les magasins, les comptoirs de bourse, les casernes, les librairies ne forment qu'un décor à l'existence transitoire que vous goûtez. Vous savez bien que vous séjournez en ces lieux en simple passager, en dilettante, presque en observateur. Vous n'avez point l'intention de réclamer une faveur de M. le préfet et vous ne vous souciez que médiocrement de ce que pense de vos idées M. le professeur de philosophie. Et, cependant, à le considérer si grave et si digne, vous vous interrogez avec surprise sur le changement qui transforma votre ex-camarade de Sorbonne, en pédagogue régulier, coiffé de son éternel chapeau haut de forme et vêtu de la redingote noire de rigueur. Voici encore M. le sénateur ou M. le député, que vous vîtes, dans les assemblées, discourir et discuter des plus grands intérêts du pays et qui vous apparaissent avec je ne sais quoi de local, de simplifié ; on leur parle avec la même déférence, mais on les aborde, plus confiant et, si la distance vous sépare de la capitale, des illusions vous rapprochent du pouvoir : on croit à la toute puissance des intermédiaires ; on perd un peu la notion des complexités mondaines ; on les réduit, assez aisément, en somme, à quelques convenances sociales, nécessaires et quasi-administratives.

Il en résulte un état d'âme général, assez semblable, par certains côtés, à celui des petits bourgeois de Paris, différent aussi, car les gens et les choses sont plus ramassées, plus groupées, et — il ne conviendrait pas de l'oublier — le cadre du pays, les alentours, l'atmosphère vous entraînent tout de même ailleurs. Chaque province possède un peu « son esprit », mais ce problème, tout ethnique, d'ailleurs, rentre dans les attributions du sociologue. Nous savons, par expérience, que les mouvements des masses se traduisent, pareils aux pulsations du corps, en d'inextricables lignes enchevêtrées, en courbes grêles, en chiffres alignés ; la science affectionne ce genre de langage synthétique, compréhensible aux seuls initiés ; d'ailleurs — notons-le en passant — plus la science est embryonnaire, plus elle affirme de prétentions à la Vérité irréductible et plus, aussi, ses lois sont vagues, compliquées et incompréhensibles aux seules intelligences. Donc, n'ayons point la témérité de pénétrer sur ce domaine sacré, ni d'empiéter sur la chasse gardée des économistes, vierge de gibier : trop de pièges sont tendus, derrière les haies, les arbustes, dans les fourrés et dans les herbes, pour qu'il soit prudent de s'y aventurer, surtout lorsqu'on se sent le goût d'errer au caprice de sa fantaisie et que l'on commet le crime impardonnable d'oser rêver, en se souvenant de quelques impressions, en évoquant des scènes dont on fut l'acteur d'un jour et le spectateur de rares épisodes.

*
* *

On lit, en province, beaucoup moins qu'autrefois; on lit, encore, cependant et c'est de ceux qui lisent qu'émanent cet « esprit de province » auquel je rends hommage avec un timide respect. Inconsciemment, sans doute, on ramène les moindres détails, poussières de l'esprit, à de vastes dogmes généraux; au nom d'immortels principes, auxquels ne songea point, en écrivant son œuvre, le romancier ou l'auteur dramatique, on l'attaque, on le flétrit, on l'abîme. Ecoutez avec quelle dignité on le remet à sa place, on lui lance de sanglants épigrammes; de quels regards vexés on couvre le malheureux qui commet l'imprudence de n'être point de l'avis moral de la majorité! Quand je dis moral... distinguons. Sans transition, on va du livre le plus grave, au volume le plus suspect d'inconvenance. Car — ne l'oublions pas — certains de ces messieurs aiment à rire et certaines de ces dames du bon monde ne craignent point de se montrer très gaies dans « la société comme il faut ». Evitez, néanmoins, la conversation de telle personne qui, imprudente, se plut à quelque lecture humaine et qui prononce les noms d'écrivains de talent. Aussitôt vous verez de quel air contraint et furieusement majestueux, on lui en voudra de son appréciation ; on lui en fait un grief ; on l'isole ; ses propos jettent un froid et chacun de prendre « pour une affaire personnelle » toute contradiction. Le romancier, dans le chapitre que vous savez, ne vise-t-il point Mme X., tel dramaturge n'a-t-il point tourné en ridicule les vertus de Mme Y., et M. le conseiller n'y a-t-il point reconnu l'injure la plus flagrante à la magistrature et M. le pasteur à la justice et M. le vicaire à la religion ? Le général prudent, observe le silence, soucieux de ne point nuire à son avancement; il ne livre son opinion que lorsqu'il s'agit d'une question littéraire absolument technique; après tout, les littérateurs ont tous passé plus ou moins par la caserne, en simples soldats ou en gradés subalternes : la hiérarchie conserve sa voix pré-

pondérante, en toutes choses. Le poète local monte sur ses ergots; les uns le plaignent, parce qu'il écrivit des vers d'amour; les autres le fuient, car il les récite sans cesse, vous saisissant par le bras, à la promenade, vous arrêtant au bord d'un trottoir, déboutonnant l'un après l'autre chaque bouton de votre gilet; il prend une attitude hautaine et humiliée, très gênante, en vérité, si vous formulez une critique, qu'il sollicitait de vous.

Quelques vieilles demoiselles se contentent de réciter l'opinion du quotidien auquel elles sont abonnées; les jeunes femmes méprisent ce qui n'est pas sport, ni « parisien » et, entendez-les bien, « parisien », signifie, dans l'espèce, « le chic » de leur cité, qu'elles représentent... Les étudiants — en général fort rares — sourient, avec supériorité, investis, initiés au « dessous » de ces sortes de futilités; d'autres, les aristocrates, préfèrent les bas à jour aux bas bleus; des jeunes filles s'évertuent sur le piano, autorisées par les mamans, sous les regards ingénus des papas, à clamer leurs soucis de l'amour, en musique, à travers des paroles qu'on les gronderait, terriblement, je vous jure, de prononcer en simple prose...

Enfin, vous connaissez l'artiste, le sincère, le vrai, l'abandonné, le musicien que perd son art, dans les leçons de piano et de violon ou le peintre qui passe sa vie à enseigner les dessins pour les fêtes familiales. Causez avec eux, sondez leur âme douloureuse, amère presque, que soutient, seul, l'amour de quelques heures volées au dur métier, dans la solitude de leur chambre, remplie des sonorités qu'ils tirent de leur instrument, ou dans le mystère d'un paysage ou se perdent leurs yeux avides. Il faut les aimer, les admirer, souvent, les plaindre toujours. Il leur manquera, pour réaliser la perfection ou le chef-d'œuvre qu'ils portent en eux, le contact avec la souffrance plus aiguë d'une concurrence plus immédiate. Ici, les louanges ou les blâmes, dont on les accable, leur viennent d'étrangers à leur art et à leur pensée; ils y attachent de l'importance, par nécessité, d'abord, pas besoin de s'illusionner, par habitude... jusqu'à ce qu'une aigreur cruelle, une amertume qui fait mal, pénètrent leurs plus belles facultés et les réduisent à la médiocrité de petites existences qui durent et passent, cependant... Les nouvelles de Paris leur parviennent à travers la distance; elles retentissent en eux, hantise de leur fantaisie exaspérée; de sourdes révoltes s'étouffent sous les exigences matérielles; la curiosité meurt; il ne leur reste plus qu'un vague souvenir de leurs études, du passage d'un virtuose ou d'un artiste qui les éblouit; la monotonie du dégoût et de la lenteur des souffrances accumulent en eux du fiel et les empoisonnent — on les méprise, comme des originaux et l'on se sert d'eux comme de manœuvres... c'est leur destin.

Il arrive, parfois, qu'un écrivain local « réussisse » et que sa réputation s'étende et prenne des proportions imprévues. Supposez qu'il raconte, d'abord, quelques cas de sentimentalité très puérile, que sa réputation d'homme du monde soit solidement assise, qu'il s'attache, ensuite, à noter les traditions du pays, les mœurs qui l'environnent, parmi quelques pages, émues, peut-être, sa renommée montera, géniale de banalité, puissante à force de faiblesse critique et, la première idée pusillanime qu'il émettra, surprendra ses lecteurs à tel point, que l'on déclarera ses moindres ébauches des chefs d'œuvre. Si, d'aventure, vous voyagez, emportez ses descriptions, de préférence au Bædecker ou au guide Joanne; le style n'en est pas beaucoup meilleur, mais la lecture en est moins fatigante; appelez-le « cher maître », vous le flatterez et ne craignez pas d'abîmer ses prédécesseurs — blasphème! il n'eut même pas de précurseur, il est unique. Malheur à ceux qui ne le comprennent point!

Et, soudain, je revois des paysages qui s'éveillent dans ma mémoire, les matinées de mai, laiteuses et argentées; la Normandie — chacun aime sa terre — se pare sous les caresses du soleil, voilé d'une brume qui l'étale, qui estompe sa lueur aveuglante. La mer grise moutone au large; des barques à voile, avec la mâture brune, s'inclinent sous la brise plus fraîche; d'autres, à l'ancre sur les bords de la côte, demeurent figées dans la vase, tandis que le pêcheur répare son filet, aux mailles fines et fortes... Des voix d'enfants appellent; des cris, des aboiements de chien, une charrette, dans la vallée... Là-bas, dans la cuve des coteaux, sommeille la petite ville; les pommiers qui blanchissent, dans les cours de ferme, la cerclent d'une couronne fragile nuancée de rose; les clochers sonores ou muets détachent sur la pâleur du ciel leurs formes mystiques... Un peintre travaille, le chapeau enfoncé sur les yeux; un jeune homme, débraillé — il passe pour fou — erre, emporté par la frénésie d'une inspiration malade; un organiste étudie sur l'orgue de l'église... des matelots fument, sur le port, de très courtes pipes... Douceur de vivre, de regarder, d'éprouver...

Mais, dans la rue, des paysans se disputent, un ivrogne titube, deux dames médisent d'une troisième et les affiches des récentes élections se déchirent sur les murs ternes et bariolés de la Mairie ou de la Chambre de commerce...

ALBERT-EMILE SOREL.

Paris. — Typ. A. DAVY, Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*, 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 24 — 5e SÉRIE — TOME I — 11 JUIN 1904

LE

DEUXIÈME CENTENAIRE DE LA TOUR
(1704-1904)

Insister sur le génie de Maurice-Quentin De La Tour est au moins inutile. Après les trouvailles des Goncourt, après les pages si pénétrantes de Maurice Barrès, au moment où M. Tourneux nous annonce un livre qui, venant de lui, ne peut être que définitif, à quoi bon accabler de prose nouvelle la gloire du plus français des peintres psychologues? Tout est dit, ou va l'être, excellemment, quant à la maîtrise de La Tour. Mais s'il sied de se taire sur l'œuvre elle-même et de la contempler en silencieuse adoration, on ne commentera jamais assez l'homme et sa carrière. C'est un chef-d'œuvre aussi que cette destinée.

La Tour, qui mourut à la veille de 1789, plein de jours et comblé de gloire, annonce et déjà résume en lui le type accompli de l'artiste moderne, tel que la Révolution allait le rendre normal et tel que la société nouvelle devait le multiplier. Au-dessus des professionnels, ses contemporains, dont plusieurs furent ses pairs en talent, mais qui restaient, bon gré mal gré, gens de corporation et de hiérarchie, il nous apparaît, indépendant et libre, unique artisan de sa fortune, dans l'expansion d'une personnalité dominatrice. Les peintres peuvent vénérer en lui, au point de vue social, une sorte de Saint du Succès.

Dans la petite ville picarde où il naquit, une destinée médiocre semblait l'attendre. Son père, humble chantre à la Collégiale, était peu enclin et peu apte à lui ouvrir les grandes voies. Dès l'enfance, la vocation jaillit chez La Tour, irrésistible. A l'âge du cerf-volant et du petit-palet, il choisit la figure humaine pour jouet préféré : il crayonne des frimousses de condisciples sur la marge de ses rudiments. Il essaie de convaincre les siens et de les fléchir. Quand il comprend clairement qu'on veut l'entraver, il se révolte, s'évade. A quinze ans, il quitte Saint-Quentin et son foyer, s'en vient à Paris faire apprentissage. Un bon maître, que Mariette estimait, Spoède, recteur à l'Académie de Saint-Luc, lui enseigne les grammaires dont nul génie, fût-il suprême, ne saurait se passer. Une fois pourvu de la technique indispensable, l'apprenti n'accepte plus de leçons que de la nature. Il choisit son procédé, selon les préférences de sa virtuosité personnelle, et travaille, obstinément, sans intermédiaire entre lui et la vie. Il va gagner son pain à Londres, s'y crée une clientèle, amuse ses modèles, les contente, s'entraîne au maniement des hommes en même temps qu'à l'étude de leurs secrets d'âme et qu'aux pratiques de son art. A son retour, le malin Picard, qui sait son public de France, estime que l'exotisme est le meilleur passeport auprès d'un peuple accueillant, facile et crédule. Il se laisse croire un peintre anglais. Cependant il ne se hâte point de forcer les portes. Il ramasse ses énergies par un labeur constant, patient, tranquille. Ce n'est que vers 1737, à trente-trois ans, qu'il demande à l'Académie de l'agréer. Au Salon suivant, il débute officiellement — et triomphe.

Désormais et jusqu'au jour de sa retraite volontaire, il sera le portraitiste recherché, imploré, accablé d'offres, qui traite avec le modèle, de seigneur à vilain. Pour qu'un tel homme se sentît

affranchi, il n'était pas besoin que la Bastille capitulât. Avec ses crayons pour armes offensives et défensives, il supprime entre lui et les grands toutes les barrières sociales. Il charme et dompte la société où il se meut.

Qu'on étudie le portrait qu'il a fixé de lui-même, s'étant observé, comme il savait le faire, jusqu'aux profondeurs, et ayant pu, à force de scruter sa physionomie, s'avouer tout entier. C'est un être de ruse heureuse, un civilisé à base de paysan, joignant à la cautèle villageoise le grand ton des compagnies, un gourmand de tous les bons fruits de l'existence, mais aussi un gourmet qui sait les cueillir, un passionné, un volontaire, violent s'il a besoin de se fâcher, gouailleur s'il faut rire, formidablement outillé pour tous les conflits, trop madré pour qu'on le dupe, trop intelligent pour être méchant, un de ces hommes, à l'esprit ouvert et au cœur large, que la vie amuse et qui veulent tout d'elle. A toutes les facultés dont dispose un tempérament semblable, ajoutez un don génial. Ce combattant est un créateur. Réfléchissez que son regard s'aiguise et que sa pénétration s'exerce sur l'humanité la plus sensible, la plus divertissante, la plus multiple qu'ait connue l'histoire. Replacez La Tour parmi la foule frémissante de ses modèles, au milieu des princes, des traitants, des petits abbés, des encyclopédistes, des muguets, des penseurs, des comédiennes et des demoiselles de la danse. Donnez-lui en outre le goût des idées générales, une méditation scientifique, une universelle curiosité à la Fontenelle, une âme libre et généreuse, le pouvoir de connaître ses semblables à miracle et de leur vouloir du bien quand même. N'est-ce point là un exemplaire merveilleux de la race, et n'est-ce point là tout Quentin La Tour?

Il incarna l'artiste vainqueur, tel qu'on l'imagine dans les ateliers, à l'âge des débuts, alors qu'on rêve de fortune et de renommée en copiant des natures mortes pour les petits marchands. Il tient de son temps, du nôtre, de celui de demain et de toujours. Ce fut un précurseur. Certes il est permis de songer à un type plus éthéré, plus pur, comme il en glisse dans l'azur des légendes. Mais chaque époque a les héros qu'elle mérite. La France de Louis XV n'offrait point à la sainteté d'atmosphère respirable. Voit-on Fra Giovanni de Fiesole aux dîners de Mme Geoffrin? La bonne commère ne l'eût pas invité, et fort heureusement : il aurait été blagué par Marmontel et roulé par La Reynière.

Autre mérite, et non des moindres, chez La Tour : il a créé les gros prix. Il établit cette loi que l'ouvrage du génie, si on le transforme en objet de commerce, impose sa cote à la clientèle. Fastueux et libéral avec cela, bon garçon vis-à-vis de ses pareils, il prodiguait les cadeaux princiers. Il donnait ses portraits ou les vendait très cher. Pas de milieu; on était son ami ou son chaland. Les fermiers généraux prenaient ses heures et attendaient la pose sur le seuil de son atelier. A tous il infligeait ses humeurs. Il poussa la coquetterie jusqu'à essayer son impunité sur la majesté royale, et se montra quinteux envers Louis XV, sans vraie colère, pour le principe. Le roi, bon enfant et homme d'esprit, fut plus grand seigneur encore : il céda. Mais quelle volupté d'orgueil pour le fils du chantre et quelle revanche pour la corporation des artistes, encore intimidée et tenue à distance! La leçon dure encore et profite toujours. Les cendres de notre contemporain Meissonier doivent tressaillir d'aise, si elles gardent conscience de ce précédent. La vie de La Tour devrait s'écrire avec ce sous-titre : « De la manière dont un grand peintre se comporte avec le reste de l'humanité. »

C'est à ce génie, si parfaitement national et représentatif entre tous, que la *Revue Bleue* veut rendre hommage. Elle me demande de battre le rappel des admirateurs de La Tour. C'est trop d'honneur qu'on me fait là. J'ose accepter, ne fût-ce que pour la joie de me sentir l'hôte de cette chère maison des bonnes lettres, où l'on me fit jadis un cordial accueil. Mais le soin d'annoncer le deuxième centenaire de La Tour revenait de droit à notre ami M. Paul Flat. Nul ne goûte le maître de Saint-Quentin avec plus de sagacité, nul ne l'aime d'une ferveur mieux avertie. Il vient, par un livre austère et tendre, *Pastel Vivant*, de consacrer un autel exquis à ses mânes. On a dit ici, le mieux du monde, ce qu'il faut penser de cette noble idylle; je n'y reviens que pour m'excuser. Au refus trop modeste de Paul Flat, je m'exécute de grand cœur, et je fais l'annonce.

La *Revue Bleue* convie les admirateurs de Maurice Quentin De La Tour à célébrer son deuxième centenaire. On ne me croirait point si je n'avouais tout d'abord qu'une commission va se constituer. J'ajoute qu'il me sera précieux d'y être admis. Ce sera pour moi une sensation délicieuse et quasi néronnienne de siéger dans une commission, d'interrompre au lieu de présider. Cette Commission devra organiser, pour le mois de septembre prochain, une solennité aussi peu officielle que possible, mais digne de celui qu'on honore. Ce sera surtout un pèlerinage. Si je disais qu'il n'y sera pas prononcé de discours et que la journée ne se terminera pas par un banquet, on verrait en moi un mystificateur. Nous pouvons avoir toute confiance dans la municipalité et dans la population de Saint-Quentin; elles rivaliseront de zèle pour commémorer le grand homme qui fut leur bienfaiteur. On garde le culte de La Tour en sa cité natale. Les humbles doivent être de la fête; ils se rappellent que le bon maître, démocrate sans

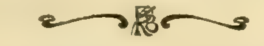
phrases, fit large la part des pauvres dans ses dernières volontés.

Cette cérémonie sera presque expiatoire. Nos pères, en effet, fêtèrent de façon singulière le premier centenaire. On sait cette histoire, à la fois lamentable et heureuse. Les merveilles qu'abrite aujourd'hui l'Hôtel Lécuyer avaient été léguées par La Tour à sa ville. Aux termes d'une clause de ce testament, modèle de générosité prévoyante et de bonté pratique, l'artiste autorisait son frère à vendre certaines œuvres, au mieux des intérêts de tous. Des enchères s'ouvrirent, en 1808. David, aussi terroriste en habit brodé qu'en carmagnole, gouvernait alors despotiquement la prison du goût. Les enchanteurs des fêtes galantes, les imagiers des belles aux cheveux poudrés, épuisaient les dernières rigueurs de la loi des suspects. Il y avait blocus continental contre la beauté illégale. On le fit bien voir au pauvre La Tour. Il fut traité comme le dernier des Watteau. Un de ses pastels, comme disent les commissaires-priseurs en leur langage imagé, « fit dans les trois francs ». On arrêta la vente : ce fut ainsi que l'inappréciable trésor nous resta.

Le public de 1808 se montra stupide, mais nous ne saurions lui en avoir trop de gratitude. Sans son épaisse et fortunée sottise, il nous faudrait aller hercher à Londres, à Chicago, à Tokio même, au ctrain où vont les choses d'Europe, ces chères effigies : les gentils abbés Hubert, et Pommier, si peu fanatiques, le Rousseau, le Duclos, le Crébillon, la triomphante Camargo, la vaniteuse Favart, Mlle Fel si doucement rêveuse, et cette mutine inconnue aux joues de pêche, à laquelle Manon Lescaut ne pouvait pas ne pas ressembler, et qui a dû faire souffrir les hommes avec tant de grâce innocente.

Donc, rendez-vous, le dimanche 25 septembre, devant la statue de La Tour et au Musée Lécuyer. Profitons de ce que nous avons, avec moins d'originalité féconde, plus d'équité et de compréhension que nos pères, et sachons effacer la petite honte d'un premier centenaire, qui fut manqué.

HENRY ROUJON.



APPEL A L'ACTION

M. Louis Havet n'eût longtemps qu'une vocation, celle de l'érudition. Nos lecteurs se souviennent des pages doctes et souriantes qu'à l'exemple de son ère, le grand professeur Ernest Havet, il publia ici-même.

La crise de 1898 dissipa cette rare sérénité. Devant l'affolement des gouvernants et l'état en péril, le savant comprit que, pour être droite et forte, une démocratie devait s'inspirer de généreuses convictions. Et n'est-ce pas aux hommes de pensée à les lui inculquer? Les ligues de gauche n'ont pas maintenant d'orateur plus fervent et plus véhément que ce philologue doux et timide.

L'appel qui suit est la réponse, un peu tardive, de M. Havet à la récente consultation de la *Revue Bleue*.

F. M.

Vous me demandez : « Est-ce le devoir des écri« vains et savants de chercher à exercer une action « immédiate sur la politique du pays ? » — Je ne pensais pas, jadis, que ce fût là un devoir ; je n'y voyais qu'un droit. Avec une naïveté dont je m'accuse, je trouvais naturel de laisser la politique aux politiciens, comme ils laissent aux érudits l'érudition. Je croyais à leur compétence, parce qu'ils examinaient de près des questions que je ne voyais que de loin. Je comptais sur leur honnêteté professionnelle, parce que je n'imaginais pas que quatre ministères républicains pussent s'employer, l'un après l'autre, à sauver un traître, à incarcérer un héros, à dessaisir la juridiction instituée par la loi, enfin à éteindre au profit du crime l'action de la justice. Je prévoyais encore moins que ce dernier attentat aurait pour complices la quasi unanimité des députés et des sénateurs. — En voyant, selon le bel euphémisme de Jaurès, « se dérober » les pouvoirs publics, j'ai compris pour toujours que nul citoyen n'a le droit de se dérober de même. Reste-t-il bien un citoyen, celui qui n'a songé qu'à son repos, et que la loi de Solon aurait frappé de disqualification publique ? Un homme de pensée est tenu à l'action plus que tout autre, car quelle excuse trouverait-il ? Il n'est plus qu'à demi un écrivain, si sa plume n'ose traiter que des sujets inoffensifs. Il n'est plus qu'à demi un savant, si son esprit recule devant un problème grave.

Un savant, c'est un homme qui s'exerce professionnellement à n'être pas dupe des apparences. Un savant, c'est encore un homme qui cultive l'audace de la pensée, qui dans la nature affronte l'infiniment grand et l'infiniment petit, qui dans l'histoire s'aperçoit que toute religion a commencé et sent que toute religion peut finir. De quel droit délèguerait-il aux esprits aveugles ou lâches le soin de statuer sans lui sur le droit, sur le progrès, sur la patrie étroite d'aujourd'hui, sur la patrie large de l'avenir?

J'arrive à votre seconde question : L'action politique, de la part d'un écrivain ou d'un savant, peut-elle comporter l'entrée au Parlement, la participation au pouvoir ? A coup sûr. — Renan, type à la fois du grand savant et du grand écrivain, a été candidat à la députation En un temps de révolution, Victor Hugo a été représentant du peuple et Lamartine membre du gouvernement ; il ne semble pas que cela ait été fâcheux pour eux-mêmes ou pour le pays.

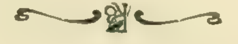
On ne voit pas non plus pourquoi on ne ferait plus ministres un François Arago, un Victor Cousin.

Actuellement, il est vrai, les abords de la vie publique sont rebutants pour l'homme qui cultive l'activité délicate de l'esprit, mais cela peut changer. Qu'on imagine une représentation proportionnelle qui dispenserait le candidat des polémiques de personnes, qui affranchirait l'élu de la servitude privée, et qui, vu l'ampleur des circonscriptions, amènerait les partis à mettre en tête de leurs longues listes un état-major de noms marquants : l'écrèmage actuel du personnel politique cesserait, et l'intelligence reprendrait dans les Chambres son importance légitime. Ce serait à chacun des hommes d'étude de sonder lui-même ses goûts et ses capacités ; tel historien accepterait le travail politique direct et l'éventualité du pouvoir, comme Thiers et Guizot ; tel autre historien, comme Michelet, s'en tiendrait au rôle d'auteur et de professeur.

Ceux des écrivains, ceux des savants qui se sentiraient à l'égard de la politique directe le tempérament de Michelet pourraient être néanmoins, comme lui, des prédicateurs et même des tribuns. Par l'enseignement officiel, comme Michelet ? non peut-être ; mais ils pourraient agir par les livres, par les journaux et revues, par les universités populaires, par les conférences. Ils porteraient la parole libératrice dans les réunions publiques ou privées, aujourd'hui dans des salles déjà laïques, bientôt dans plus d'un lieu de culte déserté de ses fidèles. Car peu à peu l'avenir, le prochain avenir, verra la chaire de la Lettre se transformer en une chaire de l'Esprit. Et peu à peu chômeront ceux qui inculquent la foi, tandis que ceux qui enseignent la méthode, la critique, la hardiesse auront à se multiplier, la hardiesse, la critique et la méthode devenant l'âme de l'action politique comme de toute action.

Vous me posez encore une question tout actuelle : Les hommes de pensée doivent-ils appuyer la politique du « Bloc » ? Oui, puisque le Bloc défend la France contre l'Eglise romaine. Ils doivent appuyer la politique du Bloc, en la rectifiant. Car elle gaspille du temps à s'occuper des moines et nonnes. Et elle n'a pas encore démêlé que le véritable ennemi, — l'ennemi en qui réside le danger et l'ennemi sur qui les coups portent, — est la tête même de l'Eglise romaine, la papauté.

LOUIS HAVET.



LA LUTTE DES PARTIS EN HOLLANDE

M. VAN DER VLUGT ET LE RÉVEIL DU LIBÉRALISME.

D'aucuns s'imaginent que, puisque les partis de droite suivent une marche ascendante, l'avenir appartient à l'idéal théocratique. C'est aller trop vite en besogne. Je n'ignore pas que les intransigeants du nouveau régime se prêteraient avec délices à une réaction à outrance. Peut-être maint calviniste reculerait-il volontiers vers les jours néfastes du Synode de Dordrecht. D'autre part, il ne doit pas manquer de catholiques enclins à faire œuvre d'obscurantisme. Je doute, néanmoins, que les fortes têtes de la « Sainte-Alliance » se fassent la moindre illusion quant à la possibilité de réagir. Ce qui les préoccupe avant tout, à l'heure actuelle, c'est la direction que prennent les esprits. Or, comment s'abuser sur ce point ? Qu'il s'agisse des vieilles couches ou des nouvelles, rien ne leur est plus étranger que le regret des choses disparues. S'il y a un rêve commun à tous, petits ou grands, c'est celui d'un état social qui permette à chacun de déployer ses ailes, de se tailler la part de bonheur terrestre qui lui revient. Croyants ou non-croyants, c'est le même idéal qui les hante. Passé de mode, le fatalisme païen érigeant en principe absolu le *struggle for life* de Darwin. Les plus antireligieux se font une religion de la souffrance humaine, s'inclinent avec une sorte de dévotion devant telle ou telle doctrine sociale. — A l'autre bout du champ de la pensée, le fatalisme chrétien roule sa natte. De ce côté-là, on n'a plus la résignation aussi facile que jadis. Une pudeur toute récente retient sur les lèvres de ceux qui confessent le Christ pour Sauveur, l'effroyable accouplement du mal physique et du péché. Il semble que le monde des fidèles soit à son tour débarrassé des formules toutes faites qui lui rendaient acceptable, ou à peu près, la misère, imméritée ou non. Tant et si bien qu'on ne s'y reconnaît plus : à certains moments — surtout lorsqu'il s'agit d'accabler le libéralisme agonisant — on dirait que la ligue sacrée des droites ne forme qu'une dépendance du socialisme. C'est le docteur Kuyper, leader d'opposition et pétrisseur de pâte électorale, réclamant à grands cris la solution immédiate du problème des assurances ouvrières et déclarant sans ambages que le prolétariat ne peut attendre, « ni un seul jour, ni une seule nuit. » — C'est le pasteur Talma, président de l'Association ouvrière calviniste *Patrimonium*, s'oubliant jusqu'à avancer, en pleine Chambre, que le matérialisme historique a du bon. — C'est M. de Geer, le bras droit de M. de

Savornin Lohman, affirmant que la perspective de passer du mode de production capitaliste à l'organisation collectiviste n'est pas pour l'effrayer. — C'est le *Tyd* enfin, l'organe catholique par excellence, déployant le feu de toutes ses batteries contre « le libéralisme froid et sec, imbu de préjugés bourgeois, hostile par essence et par définition à la cause des humbles, des petites gens, désintéressé de tout ce qui pourrait servir à rapprocher les classes. »

Certes, en voilà assez pour mettre les esprits pondérés en garde contre l'esprit de l'Evangile, tel qu'il se révèle chez nos réformistes de droite. Réactionnaires, ceux-ci ne le sont que juste autant qu'il faut pour entraîner à leur suite les éléments timorés.

Ainsi s'opère, en dehors de toute sympathie religieuse ou philosophique, le rapprochement des extrêmes. Sans doute, il serait souverainement injuste, je le répète, de prendre au mot la théocratie néerlandaise de nos jours. Plus exactement : il suffirait de la prendre au mot pour la voir se vaporiser. J'estime que tout ce déploiement de passions antilibérales n'a pour arrière-fonds qu'un immense besoin de certitude. Or, la certitude ne s'acquiert qu'au prix de sacrifices et de mutilations. Ces actes, à leur tour, exigent une forte dose d'énergie et comme il n'y a rien de tel que la liberté pour garantir à l'individu l'entière disposition de ses moyens, plus on a soif de *certitude*, et moins on a soif de *servitude*. Toutefois, il y aurait quelque exagération à prétendre que, pour fonder un régime de vraie et sincère liberté, il faille s'appuyer, de préférence, sur les théocrates. De ce que leur impératif catégorique a pour effet de tonifier l'âme des foules, il ne s'ensuit pas que leur idéal soit le seul bon, le meilleur à l'usage.

De même, lorsque les démocrates prennent parti contre le libéralisme, leur vouloir ne peut se proposer pour but la négation de la liberté. Bien au contraire. Ils n'ont à la bouche que les mots d'émancipation, d'éducation populaire, d'affranchissement du labeur. C'est parce que le régime libéral leur a semblé, à tort ou à raison, faire obstacle à leur conception du droit, qu'ils se sont détournés de lui.

Oublieux des services que les fervents de la libre concurrence ont rendus à la cause populaire, ils se livrent à des sentiments de sectaire affamé. Dans leur impatience de hâter l'avènement d'un régime sans privilège, ils vont jusqu'à se prévaloir de ce que les masses, longtemps régentées, exploitées, violentées, ne possèdent qu'un *minimum* de ressort — ce sont eux qui le disent! — pour recommander l'application d'un système de contrainte. En quoi ils se montrent absolument dépourvus de sens logique, l'étatisme suraigu, objet de leurs préférences, n'ayant qu'un lointain rapport — si rapport il y a — avec le bien-être moral des couches profondes.

Autre défaut du mouvement démocratique : est-il oui ou non de nature antireligieuse? — Ni oui, ni non, affirment ses chefs, espérant par là se dérober à un fâcheux dilemme. Il n'en reste pas moins avéré que les diverses nuances de l'extrême gauche — démocrates-libéraux et démocrates-socialistes — correspondent, en matière de croyances, aux doctrines les plus négatives.

J'entends bien que, pour M. Troelstra, rien ne s'oppose à ce que le disciple de Marx ait sa place parmi les « fidèles ». Mais comme il ne se passe guère de jour sans que M. Troelstra ne s'occupe à élargir le fossé qui le sépare de l'Evangile, ce serait, de sa part, pousser la naïveté un peu loin que de s'étonner de ce qui arrive. En somme, l'ouvrier chrétien pourra soutenir de ses votes la démocratie socialiste. Ce qu'il ne fera jamais, c'est y adhérer.

Quant aux démocrates de souche libérale, on a souvent parlé de communion d'esprit entre ce groupe d'élite et le néo-calvinisme. On est allé même jusqu'à présumer qu'un jour, lorsque la coalition de droite appartiendra à l'histoire, le docteur Kuyper se trouvera être l'allié des Treub, des Drucker, des Molengraaff, tous également antilibéraux et tous également antisocialistes. Le fait pourra se produire. Je doute néanmoins qu'il se produise de sitôt. En ce moment, les démocrates de souche libérale n'ont rien de plus pressé que de fournir un solide contingent à l'armée de gauche.

Qu'est-il donc advenu? — Ceci : le docteur Kuyper a profité de l'avantage que lui procure la coalition pour obtenir en faveur de son université néo-calviniste — institution de parti et de parti pris s'il en fût — le *jus promovendi cum effectu civili*, et par dessus le marché, un subside assez important.

De là, grand émoi au sein des groupes de gauche. Si grand qu'en dépit de leurs dissensions, les voilà qui marchent la main dans la main, unis dans une seule pensée. Et cette fois ce ne sont pas les démocrates qui donnent le branle.

Déjà au cours de la discussion du budget de 1904 — vers la fin de l'an dernier — il apparut que de tous les orateurs de la gauche, celui qui portait les plus rudes coups à la coalition dominante n'était autre que le professeur van der Vlugt, libéral de vieille roche, député récemment élu de Leyde. Philosophe et théoricien hors de pair, les antécédents de cet homme remarquable ne l'avaient, semblait-il, nullement prédestiné à remplir le rôle de « leader ». Plus on l'admirait, et moins on le proclamait apte au jeu de la politique. Lui-même, en son olympienne modestie, et malgré une réputation fortement assise de bien-dire, n'avait jamais paru pressé de descendre dans la fournaise parlementaire. Ce n'est pas qu'il dédaignât les suffrages du public. Il se pro-

diguait, au contraire, en articles et en conférences, mettant sa plume, toujours élégante, et sa parole, toujours recherchée, au service des plus nobles causes. A mesure que se développait sa pensée, il allait mûrissant tout un plan de réforme éthique, basé sur le principe de solidarité universelle. Il s'était fait l'apôtre de l'extension des droits de la femme, dans le but de relever celle-ci, tout en consolidant la famille. Il avait été des premiers à établir un lien entre étudiants et ouvriers, d'après le modèle du *Toynbee-work*. Il ne se lassait point de sonner le rassemblement des idéalistes, de ceux qui ne mettent point toutes leurs espérances dans la force brutale de l'État. Il réalisait enfin ce prodige — qui, tout bien considéré, n'en est pas un — d'unir sous un même crâne l'effroi des doctrines modernes, en ce qu'elles ont de débilitant, et la résolution bien arrêtée de marcher à l'assaut de tous les égoïsmes, de tous les exclusivismes, de tous les cléricalismes !

Qu'une intelligence ainsi faite ait longtemps hésité à se lancer dans le tourbillon des luttes politiques : rien en cela qui doive nous surprendre. Le professeur van der Vlugt domine de cent coudées les ambitieux, les aigres-fins, les sectaires dont c'est le propre d'embrouiller les affaires publiques, en Néerlande comme ailleurs. Ses qualités, ses défauts aussi — car il en a — lui interdisaient d'entrer trop jeune au Parlement. Il a fallu des circonstances exceptionnelles pour qu'il se décidât à prendre rang parmi les porte-fanion du libéralisme menacé : d'abord l'avènement du Dr Kuyper au pouvoir, et le triomphe en sa personne du néo-calvinisme. Ensuite l'erreur étatiste, faisant tache d'huile à l'ombre du drapeau démocratique.

Aujourd'hui, le lion de droite, — le Dr Kuyper — et le lion d'extrême gauche — M. Troelstra — ont trouvé quelqu'un qui sût leur tenir tête.

« *Propheten rechts, Propheten links, das Weltkind in der Mitte.* »

(Prophète à droite, prophète à gauche, le mondain au milieu.)

M. van der Vlugt aime à répéter en se l'appliquant ce vers de Gœthe.

Puisqu'il paraît y tenir, j'aurais mauvaise grâce à lui contester sa qualité de mondain accompli.

Une certaine façon réfléchie, mesurée, de prendre les choses et de les comprendre, un air noble sans aucune trace de morgue, une aménité d'accueil presque sans égale, et avec cela une dignité qui s'insinue plutôt qu'elle ne s'impose : en voilà plus qu'il ne faut, ce me semble, pour justifier les prétentions mondaines de M. van der Vlugt.

Assurément, si rien ne caractérise l'homme du monde autant que l'absence de toute vulgarité, M. van der Vlugt peut se vanter de l'être, et de l'être à la perfection. M'est avis cependant qu'il y a loin de son *odi profanum vulgus*, à celui dont les syllabes dédaigneuses se répercutent par mille échos. Et d'abord, si ordonnée, si amoureusement pétrie de grâces que soit son éloquence — jamais ne se dévoila ironie plus superbe en des tons plus moelleux — il ne lui manque ni chaleur ni force.

Homme du monde tant qu'on voudra, je n'y contredis point, pourvu qu'on me permette d'ajouter : à part des autres. Pour être « *Weltkind* » dans toute l'acception du mot, M. van der Vlugt a trop chevillé à l'âme le sentiment du devoir moral. Sans qu'il ait besoin de nous révéler sa ligne de conduite, nous nous rendons parfaitement compte de ce qui forme le noyau de ses croyances. Il personnifie à merveille le tour d'esprit *mennonite*. Lorsqu'un problème se présente à lui, il l'aborde avec crainte et tremblement. Appelé à émettre un avis, il se découvre d'emblée un stock incalculable de scrupules. C'est à tel point qu'on lui souhaiterait parfois un peu de ce cynisme dont il semble que les fortes têtes de la politique ne puissent se passer.

Pourtant il s'en passe et ne s'en trouve pas plus mal. La fortune qui est femme sourit à ce timide. C'est à croire qu'en fait d'autorité et de puissance, tous les chemins se rejoignent.

Autorité, puissance : voilà bien de quoi effaroucher l'aimable philosophe qu'est M. Van der Vlugt. Le premier rang, qui parle de l'y placer ? Il n'y songe pas, quant à lui. Bien mieux, il s'est défendu à maintes reprises de vouloir influencer le moins du monde le vote de ses collègues plus expérimentés. D'ailleurs, n'essayez pas de le traiter en homme d'Etat. Il se moquerait de vous, poliment, mais de façon à couper court à toute velléité d'y revenir. Sa tâche est simplement de mettre en évidence le peu que nous savions — lui, vous et moi — des assises du droit moderne.

D'autres se seraient livrés à pareille débauche d'ingénuité, qu'ils eussent été bafoués. « Que vient-on faire dans la politique », — se fussent écriés les habiles — « quand on veut rester philosophe avant tout ? Mieux vaudrait ne pas siéger, que siéger au plafond ! »

M. Van der Vlugt lui, n'est pas taillé comme les autres. Il peut se permettre ce qui ne serait toléré de personne. La preuve, c'est que les plus hargneux lui surent gré d'avoir renoncé à la quiétude de sa Thébaïde académique. Il n'y eut que ses amis pour s'inquiéter. En effet, ce n'est pas tout d'avoir *raison contre* les prophètes, qu'ils soient néo-calvinistes ou marxistes, il faut encore s'arranger de telle sorte qu'on finisse par avoir *raison d'eux*.

Eh bien ! si étrange que cela paraisse, le doux savant est en voie de rendre la vie dure aux orgueil-

leux tribuns qui se disputent les bravos du forum.

Est-ce donc que l'éloquence des Kuyper et des Trœlstra ne puisse se mesurer avec la sienne ?

Nullement. Je pourrais citer tel libéral qui, bien que prisant très haut les dons oratoires de l'illustre député de Leyde, ne peut s'empêcher de le trouver un peu monocorde. Il est certain que les chefs politiques ci-dessus nommés le dépassent dans l'art de faire rebondir les phrases. Tous deux, ils savent tirer les tons les plus divers de leur instrument vocal. Ils sont, tour à tour et avec une égale conviction, le censeur indigné qui tonne, le voyant qui lit dans les nuages, le troubadour qui brode des fantaisies étourdissantes sur un thème déjà usé. En les écoutant, on s'imagine être en présence d'un fleuve impétueux, qui, dans ses flots pressés, roule un peu de tout : des paillettes d'or, des troncs de sapin et même de la pourriture !

A ces torrents de passion, M. Van der Vlugt ne sait opposer que la limpidité modérément émue de son verbe. On dirait un ruisseau des bois. Il se cache, il glisse avec discrétion sur des myriades de cailloux blancs. Et des forêts entières s'y reflètent.

C'est beaucoup. C'est même très beau quand l'orateur, qui a le mérite de condenser ses discours, nous fait assister à l'élaboration de sa pensée. Mais cela ne suffit pas à expliquer pourquoi les Kuyper et les Trœlstra sont obligés de compter avec lui.

Il y a autre chose. M. Van der Vlugt a en mains des armes redoutables. Mieux que quiconque parmi les députés de la gauche libérale, il connaît les points faibles de nos prophètes. Il sait son Calvin sur le bout des doigts ; il a scruté tous les recoins du marxisme. C'est là sa force, et il en use — avec discrétion.

Tout d'abord, les ultra firent un accueil des plus sympathiques au nouveau venu. L'élévation de son caractère, la courtoisie quelque peu *talon rouge*, dont il ne lui arrive jamais de se départir, en outre, le sérieux de son enseignement, pénétré, comme tout ce qui émane de sa personne, d'un idéal de large et complète humanité : en fallait-il davantage pour que les ultra se sentissent attirés vers lui ? Pour la même raison, nombre de libéraux s'attendaient à le voir se disperser sans que « la cause » y trouvât quelque profit.

Les uns et les autres n'y voyaient goutte. Oui certes, M. Van der Vlugt est iréniste, si l'on entend par là qu'il se plaît à rendre justice à qui pense autrement que lui. Mais l'irénisme va fort bien d'accord avec les convictions les plus inflexibles. C'est le cas de M. Van der Vlugt. Sa faculté de compréhension le prédispose favorablement envers les écoles les plus dissemblables : on le dit — et je ne m'en étonne pas — assidûment occupé à extraire la moëlle des écrits de Thomas d'Aquin. D'autre part, nul mieux que lui ne sait s'approprier la substance d'une œuvre telle que l' « Histoire des Trade-Unions » de Sydney et Béatrice Webb. Voilà bien du libéralisme et du pur !

Mais voilà aussi pourquoi les partis extrêmes ont en M. Van der Vlugt un critique, auquel, si bénévole soit-il, rien n'échappe.

Ils s'en sont bien aperçus, depuis le jour où l'aimable philosophe se prit de belle passion pour la politique. Leur espoir de trouver en lui, sinon un allié, du moins un témoin complaisant, ne dura que l'espace d'un matin. Au lieu de leur fournir des gages, il les accable d'une pluie fine de prévenances ironiques, de provocations emmiellées. Sans doute, il ne songeait pas à faire, en trois phrases, le procès du socialisme, ou du néo-calvinisme, ou du catholicisme. Pour qui le prenait-on ? Il avait du savoir-vivre. Des doctrines aussi serrées, aussi respectables, aussi éternelles : eh bien ! on les salue et puis l'on passe. M. Van der Vlugt a le culte de la pensée libre. Il ne lui vient pas à l'esprit de dénigrer son prochain, ni même les manies de son prochain. Seulement — le croirait-on ? — cet homme du monde impeccable n'est pas tout à fait exempt de faiblesses. La plus grande de celles qui le tracassent, c'est de vouloir qu'il n'y ait point d'i sans point.

Aussi, lorsque les dogmatisants — qu'ils soient de gauche ou de droite — se montrent plus soucieux de flatter le *demos* que de satisfaire le *logos*, c'est à M. Van der Vlugt qu'incombe désormais le périlleux honneur de les rappeler à l'ordre. Que dis-je ? Ce mot est trop dur. M. Van der Vlugt leur fait simplement sentir que leurs systèmes gagneraient à être étayés.

Rien que cela, mais cela dit de telle sorte que la victime s'enorgueillit de l'être. Si l'art de triompher de ses adversaires consiste à se les concilier, M. Van der Vlugt y est passé maître. Il n'opère pas toujours sans douleur — comment en serait-il autrement ? — mais il a soin d'opérer sans causer d'humiliation. C'est propre, c'est convenable, c'est gentil. Pour un peu, la victime oublierait de crier grâce !

On a vu — chose inouïe ! — les socialistes l'écouter avec déférence, tandis qu'il déchiquetait leurs formules. Cela se passait au mois d'avril 1903, au beau milieu des temps les plus troublés. Peu après, M. Trœlstra dut avouer sa double défaite : battu, sur le terrain des faits par le Dr Kuyper, il l'avait été, une seconde fois, sur le terrain des théories par l'éminent député de Leyde (1).

Quant aux théocrates, c'est une autre affaire. Ils

(1) « N'importe » ajouta le chef de l'extrême gauche, « le Marxisme a vécu, puisqu'il ne tenait pas debout. Le socialisme vivra, car il s'adresse au sentiment plutôt qu'à l'intelligence ». — L'aveu est bon à retenir.

ont l'épiderme si sensible que la moindre égratignure les fait sursauter. Sous ce rapport-là M. Van der Vlugt ne saurait se vanter de les avoir mis à l'aise. Le Dr Kuyper, bien que prenant très volontiers l'offensive lui-même, ne souffre pas qu'on lui rende la pareille.

Il se fera, par exemple, un malin plaisir de répéter à tout propos, ses deux aphorismes favoris, à savoir : 1° que *libéralisme* et *socialisme* font la paire, sont produits de même espèce, et de source paienne; 2° que stérile est la science, à moins d'être vivifiée par la foi. Seulement, il se gardera bien de sortir des généralités. Qu'on tâche de l'enfermer dans un syllogisme, il s'échappera par la tangente.

C'est surtout depuis que M. Van der Vlugt fait partie du parlement que le Dr Kuyper a trouvé l'emploi de son profond génie. Il était parvenu — enfin! — à se rendre maître du Pouvoir. Mais dans quelles conditions? C'est à peine si les gauches avaient lutté pour le maintien d'un gouvernement libéral, trop tiède au gré des uns, trop avancé ou trop aventureux au gré des autres. Un triomphe aussi faiblement disputé ne pouvait satisfaire le bouillant champion du néo-calvinisme, d'autant moins que les libéraux semblaient avoir perdu non seulement le désir de vaincre, mais aussi le goût des personnalités fortes.

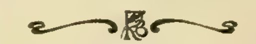
Tout cela est de l'histoire d'hier. Aujourd'hui le camp libéral ne se ressemble plus. Il y règne une animation inaccoutumée. Les vétérans se dégourdissent; de désunis qu'ils étaient, les chefs s'essayent à la concorde. Un souffle printanier a passé sur la gauche.

Nul doute que ce renouveau ne soit, en grande partie, l'œuvre de M. Van der Vlugt. Bien que la Néerlande libérale se pique de n'obéir à aucun mot d'ordre, elle a subi trop de revers pour ne pas éprouver le besoin d'une volonté directrice. Or, si remarquables que soient ses chefs de vieille date, il n'y en a pas un seul qui ne porte le poids de défiances invétérées.

Tel a pris une part trop active aux luttes confessionnelles, tel autre s'est engagé trop vivement dans le mouvement radical, tel autre encore a des attaches trop conservatrices. Pour que la Néerlande libérale reprit son essor, il lui fallait l'impulsion d'un « outsider ». Il fallait en outre que cet « outsider » ne fût pas exclusivement, ni même en premier lieu, un homme politique : il y avait tout avantage à ce que ce fût un penseur doublé d'un artiste. De cette manière, pas de frottements à craindre entre les anciens et le nouveau venu. Celui-ci étant une *force*, et possédant du reste, au plus haut degré, le sentiment de ce qui convient, il ne pouvait manquer, au bout d'un certain temps, d'acquérir une influence merveilleuse.

La crise du libéralisme néerlandais touche à sa fin.

L.-L.-C.-M. van Outhoorn.



LES DEUX PRAIRIES

LÉGENDE INDIENNE

C'étaient deux pays voisins, semblables à deux immenses prairies, que séparait seulement une petite rivière aux eaux limpides.

A un certain endroit, les rives s'écartaient en demi-cercle, formant un petit lac calme et transparent, facile à traverser à gué à cause de son peu de profondeur.

Le sable doré du fond transparaissait partout sous l'onde cristalline dans le miroir de laquelle se reflétaient les fleurs blanches et roses des lotus dressant hors des eaux leurs tiges élancées ; au milieu des pétales éclatants tournoyaient des papillons et dans les palmiers du rivage, dans l'air saturé de lumière résonnaient, comme des clochettes d'argent, des chants d'oiseaux.

C'était là le passage d'une rive à l'autre.

La première s'appelait la prairie de la Vie, la seconde la prairie de la Mort.

Le jour où il les créa, le dieu souverain, le tout puissant Brahma, donna pour maître au domaine de la Vie le bon Vichnou, au royaume de la Mort le sage Siva, en leur disant :

— Faites ce que vous jugerez devoir être bon.

Tout s'éveilla aussitôt à la vie dans le royaume de Vichnou. Le soleil commenca à se lever et à se coucher, marquant la succession des jours et des nuits ; la mer enfla ses vagues d'un mouvement infini ; des nuages chargés de pluie montèrent à l'horizon, la terre se couvrit de forêts, se peupla d'hommes, d'animaux et d'oiseaux.

Et pour que toute créature vivante pût se multiplier, le bon Vichnou créa l'Amour auquel il commanda d'être en même temps le Bonheur.

Brahma l'appela en sa présence et lui dit :

— Tu ne pourras plus rien inventer de plus parfait sur la terre, et j'avais déjà créé le ciel auparavant. Repose-toi donc et que ces êtres auxquels tu as donné le nom d'hommes déroulent désormais sans aucune aide le fil de la vie.

Vichnou obéit à l'ordre de Brahma et les hommes commencèrent dès lors à pourvoir eux-mêmes à leur existence.

De leurs bonnes idées naissait la joie, des mauvaises la tristesse. Ils aperçurent alors avec étonne-

ment que la vie n'est pas une fête continuelle et que ce fil dont parlait Brahma passe par les mains de deux fileuses, dont l'une a le sourire sur les lèvres, et l'autre des larmes dans les yeux.

Et ils se présentèrent devant le trône de Vichnou pour lui faire entendre leur plainte :

— Seigneur, lourde est la vie dans la tristesse.

— Que l'Amour vous console, répondit le dieu.

Ils revinrent chez eux apaisés, car l'Amour dissipe en effet les chagrins, et ceux-là leur parurent si légers en comparaison du bonheur donné par lui, qu'ils comprirent qu'il ne fallait pas y faire attention.

Mais l'Amour est aussi un grand multiplicateur de la vie, si bien que, quelque immense que fût le pays où régnait Vichnou, la foule des humains ne trouva plus pour se nourrir assez de baies dans les forêts, assez de fruits aux arbres, assez de miel déposé par les abeilles dans les trous des ruches.

Les plus sages commencèrent alors à défricher les forêts, à cultiver les champs, à semer le blé et à le récolter.

Ainsi naquit en ce monde le Travail.

Tous dûrent bientôt s'y mettre et en faire, non seulement le soutien de la vie, mais la vie elle-même.

Puis le Travail engendra la Peine, et la Peine engendra la Fatigue.

Et la foule s'assembla de nouveau devant le trône de Vichnou.

— Seigneur! s'écriaient les suppliants en tendant leurs bras vers le dieu, la peine affaiblit nos corps, la fatigue brise nos os. Nous voudrions nous reposer et la vie nous oblige sans cesse au travail.

Vichnou dit alors :

— Le grand Brahma ne m'a pas permis de développer davantage la vie, mais je puis créer quelque chose qui en soit l'interruption. Ce sera donc le Repos.

Et il créa le Sommeil.

Les hommes reçurent avec joie ce don nouveau et reconnurent bientôt que c'était un des plus grands que leur eût accordé le dieu. Le sommeil apaisait les soucis et les déceptions, ranimait les forces épuisées. Il essuyait, comme une bonne mère, les larmes du chagrin et enveloppait les têtes assoupies d'une silencieuse brume d'oubli.

Les hommes glorifiaient donc le Sommeil, disant :

— Sois béni, toi, qui es meilleur que la vie de chaque jour.

Et ils n'avaient qu'un reproche à lui faire. C'était de ne pas durer toujours, de faire place au réveil ; puis arrivait le travail, et avec lui de nouvelles peines et de nouvelles fatigues.

Et cette idée leur devint un tel tourment que pour la troisième fois ils revinrent vers Vichnou.

— Seigneur, dirent-ils, tu nous a donné un bien incomparable, mais il n'est pas complet. Fais que le sommeil dure toujours.

Leur importunité parut irriter Vichnou, qui fronça ses divins sourcils en leur répondant :

— C'est ce que je ne puis vous donner. Mais allez au passage de la rivière et vous trouverez sur l'autre rive ce que vous cherchez.

Obéissant à la voix de la divinité, la foule se dirigea aussitôt vers le petit lac. Arrêtés sur le bord, tous portèrent leurs regards vers l'autre côté de la rivière.

Au-delà de l'eau paisible, transparente et diaprée de fleurs, s'étendait la Prairie de la Mort, le domaine de Siva.

Il n'y avait plus là ni lever ni coucher du soleil, ni jour ni nuit. Une lumière uniforme, d'un lilas grisâtre, remplissait l'espace tout entier. Aucun objet n'y jetait d'ombre, la pâle clarté pénétrait partout, comme si elle était l'essence de toute chose.

Le pays n'était pas désert. On voyait s'étendre au loin des vallées et des collines parsemées de beaux arbres, aux troncs desquels s'enroulaient des plantes grimpantes ; aux rochers se suspendaient les festons verdoyants des lierres et des pampres. Mais rochers, troncs d'arbres, tiges des plantes, tout paraissait presque transparent, comme formé de lumière condensée. Les feuilles de lierre s'irradiaient des légers reflets rares de l'aurore matinale, et tout cela était merveilleusement beau, portait l'empreinte d'une pureté, d'une paix ineffables, inconnues à la prairie de la Vie. On eût dit que, plongé dans une rêverie lumineuse, ce pays des songes goûtait les douceurs d'un sommeil sans fin.

Pas un souffle n'agitait l'air pur, ne faisait trembler une feuille ou une fleur.

Et la foule bruyante, qui s'était arrêtée sur la rive, cessa peu à peu, de discourir en contemplant ces espaces immobiles, cette étrange clarté.

On ne se disait plus qu'à voix basse :

— Quel calme là-bas ! comme tout y repose dans la lumière !

— Oh ! voilà le Repos et le Sommeil éternel...

Alors les plus fatigués murmurèrent :

— Allons donc le chercher.

Et ils entrèrent dans la rivière. Les eaux où se jouaient des reflets d'arc en ciel s'écartèrent aussitôt devant eux comme pour leur faciliter le passage. Une soudaine angoisse saisit alors leurs compagnons restés sur le bord, et ils se mirent à les rappeler, mais aucun d'eux ne détourna la tête, tous marchèrent d'un pas léger et pressé, visiblement attirés par le charme du pays merveilleux auquel ils avaient hâte d'aborder.

La foule demeurée sur la rive de la prairie de la

Vie remarqua aussi qu'à mesure qu'ils s'éloignaient, leurs corps semblaient s'éclairer, devenir transparents, puis de plus en plus légers, lumineux, rayonnants, comme s'ils se dissolvaient peu à peu dans cette universelle clarté qui remplissait la prairie de la Mort

Puis arrivés sur l'autre bord, ils s'étendaient pour se reposer au milieu des arbres et des fleurs, ou au pied des rochers. Leurs yeux demeuraient fermés, mais sur les visages apparaissait, avec une paix profonde, l'expression d'un bonheur si grand que l'Amour lui-même n'en faisait pas connaître de semblable dans la vallée de la Vie.

A cette vue, les vivants commencèrent à se dire :

— Ils doivent être bien heureux là-bas, dans le royaume de Siva !

Et d'abord un à un, puis en foule, les habitants de la prairie de la Vie se mirent à passer sur l'autre rive. Des cortèges entiers s'avançaient dans l'eau comme pour une fête solennelle. Vieillards, hommes et femmes dans la force de l'âge, mères conduisant par la main leurs petits enfants, jeunes gens et jeunes filles marchèrent confondus vers le paisible passage qu'encombrèrent des milliers, puis des millions de voyageurs, si bien que la prairie de la Vie se trouva presque entièrement dépeuplée.

Alors Vichnou, qui avait pour mission de veiller sur la vie, fut effrayé de l'effet produit par le conseil qu'il avait donné lui-même aux hommes dans un moment de colère et, ne sachant plus que faire, eut recours à Brahma, le maître suprême.

Puissant créateur ! s'écriait-il, viens au secours de la Vie, car tu as fait le domaine de la Mort si lumineux, si beau et si heureux que tous les hommes fuient mon royaume,

— Ne te reste-t-il donc personne ? demanda Brahma.

— Un seul jeune homme, Seigneur, et une seule jeune fille, si amoureux l'un de l'autre qu'ils ont préféré renoncer à la paix éternelle, plutôt que de fermer les yeux et de ne plus pouvoir se regarder.

— Que me demandes-tu donc ?

— Que le pays de la Mort n'ait plus un attrait aussi merveilleux, car autrement ces deux derniers survivants vont me quitter comme les autres, dès que le printemps de leur amour sera passé.

Brahma réfléchit un moment avant de répondre :

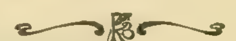
— Non ! le royaume de la Mort ne perdra rien de sa beauté ni de son bonheur. Je veux pourtant sauver la Vie. Les hommes seront donc désormais tous forcés de passer sur l'autre rive, mais ils perdront le désir d'y aller.

Le dieu forma alors un voile épais d'insondables ténèbres : puis il créa deux êtres effroyables, dont l'un eut pour nom la Douleur, le second l'Epouvante, et leur ordonna d'étendre ce voile entre les deux rives.

La prairie de Vichnou se trouva bientôt repeuplée et bruissante de vie, car, bien que le pays de la Mort fût demeuré aussi lumineux, aussi paisible, aussi heureux qu'auparavant, les hommes eurent peur du passage.

HENRI SIENKIEWICZ.

Traduit par Mme GORECKA.



L'AUTHENTICITÉ DE TAINE

Il y a une question de l'authenticité de Taine dans son grand ouvrage *les Origines de la France Contemporaine.* Dès sa publication, cet ouvrage provoqua des récriminations passionnées. Il représentait un aspect de la Révolution que les Français, nourris dans l'admiration et le culte de cette tourmente humaine, ne purent supporter sans douleur. Ces Français, alors, étaient moins nombreux qu'aujourd'hui. Ils observaient, au moins, plus de discrétion dans la profession de leur foi. Cependant ceux d'entre eux qui avaient mission d'exprimer le sentiment commun, crièrent assez haut qu'ils étaient blessés au vif de leur sensibilité. Et comme il arrive, lorsque des émotions violentes et douloureuses paralysent l'action normale de la raison, les doctrinaires de la Révolution tendirent toutes leurs forces contre l'agression dont ils se sentaient meurtris. Leur premier mouvement fut de dénoncer l'hostilité systématique de leur agresseur, de mettre en cause sa mentalité, et, passionnés eux-mêmes en ce conflit d'opinions, d'attribuer à la passion, ses jugements, entachés, à leur sens, de tous les caractères de l'iniquité. Des intentions présumées et toutes gratuites servirent d'arguments commodes à la défense improvisée qui s'organisa contre l'iconoclaste de la Révolution. Loin de succomber à l'usure du temps et à leur propre fragilité, ces présomptions devinrent des certitudes. Et ces certitudes ont toujours cours.

Jusqu'à la publication des *Origines*, et même après *l'Ancien Régime*, on classait Taine, communément, parmi les penseurs d'extrême gauche. Il avait cessé d'adhérer à la foi catholique, dès sa seizième année. Si on ne le savait pas de façon précise, comme on l'a appris, depuis, par sa *Correspondance*, cela résultait de toutes les manifestations de sa pensée. « Aucun homme, a dit, de lui, M. Paul Bourget, dans cette génération positiviste de 1850, n'a professé un plus ardent amour, j'allais dire une plus fervente idolâtrie pour cette science dont il attendait « un art, une morale, une politique, une religion nouvelle ». « La fin de son essai sur Byron, ajoute M. Paul Bourget, le dit expressément. »

Tout à coup, Taine se retournait contre la pensée d'extrême-gauche, dans ses *Origines*. Il dissipait l'auréole de la Révolution, en jetait bas les idoles, et substituait, aux grandeurs épiques de la légende, tout un spectacle affligeant de l'humanité, qui la réduisait à concevoir, d'elle-même, des sentiments assez modestes.

Qu'était-il arrivé? Comment Taine pouvait-il, ainsi, brusquement, déserter sa position à l'extrême-gauche de la pensée, sans prendre garde au renfort puissant qu'il apportait aux penseurs de droite, aux irréductibles détracteurs de la Révolution? Cependant l'austérité de son caractère était bien connue. Il avait prouvé qu'il n'admettait aucun frein à l'investigation scientifique. Sa puissante activité intellectuelle, dans la recherche expérimentale de la vérité, lui avait acquis une haute autorité sur les esprits. Nul n'avait approché davantage, et plus loyalement que lui, de ce détachement de son propre sens où il convient d'être en présence des faits, pour en dégager des lois générales. On le savait attentif jusqu'au scrupule à maintenir son intelligence à l'état d'un instrument de précision, et à l'isoler des vibrations contradictoires des passions humaines. Il s'était montré vigilant à acquérir toutes les garanties d'erreur dont l'homme puisse se munir pour atteindre la vérité, et quelle qu'elle fût, et quelles qu'en pussent être les conséquences. Telle était, du moins, l'opinion commune sur Taine, jusqu'à ses études sur la Révolution.

Alors, pourquoi ce scandale? Pourquoi cette affliction infligée aux adeptes des idées avancées, et cette satisfaction déconcertante aux fidèles des idées traditionnelles? Un grave ébranlement intérieur, les déchirements de quelque drame intime avaient pu fausser, seuls, la précision de l'admirable appareil d'idéologie qu'était l'intelligence de Taine. Et on se souvint que Taine n'était pas un homme d'action, un militant de la libre-pensée, mais un spéculatif, un ami systématique du repos favorable à ses spéculations. On s'avisa que les convulsions sanglantes de la Commune pouvaient l'avoir frappé de terreur, qu'elles avaient troublé sa quiétude de bourgeois et de savant. Qu'avait-on besoin d'autres explications de sa nouvelle attitude? Sous l'aiguillon de la frayeur, Taine avait rapproché la Révolution de la Commune. Les déchaînements populaires dont il venait d'être le témoin ne lui permirent plus de voir que les excès de la populace, dans l'effervescence révolutionnaire. Il subit l'obsession de ces excès, sans les rattacher aux mouvements généreux, dont on doit croire qu'ils n'étaient que l'explosion, sous peine de servir les préjugés réactionnaires. La sentimentalité ulcérée des doctrinaires de la Révolution découvrait un adoucissement agréable à ses blessures, en démontrant ainsi, que Taine s'était inspiré d'une sentimentalité arbitraire. Un sentiment, en effet, ne prouve rien contre un autre sentiment. Taine exerçait sur la Révolution, les représailles de son ressentiment contre la Commune. Ces dispositions intérieures frappaient de suspicion l'amoncellement de faits qu'il avaient assemblés contre la Révolution, et l'interprétation qu'il en proposait. La question de l'authenticité de son ouvrage demeurait en suspens. Et, à l'occasion d'une souscription pour sa statue, à Vouziers, sa ville natale, M. Aulard la tranchait, l'été dernier, par un anathème définitif.

« Si Taine avait rendu à l'histoire de la Révolution, écrivit M. Aulard, dans une lettre au *Temps*, en date du 23 juillet 1903, quelques-uns des services que lui a rendus, par exemple, le rétrograde Mortimer-Ternaux, je souscrirais à sa statue. Je n'y souscris pas, parce qu'il me semble que Taine n'est à aucun degré un historien. Vertueux, désintéressé et laborieux, il a été passionné et systématique à tel point que sa documentation presque toujours erronée, n'est qu'une fantaisie. De cette fantaisie, est sortie une caricature de l'histoire de la Révolution, ou plutôt un pamphlet politique et philosophique. »

Nous n'avons pas à réfuter une condamnation si catégorique. Il nous faudrait, pour cela, reprendre tous les textes dont Taine s'est servi, dans les *Origines*, et les confronter à tous ceux par lesquels M. Aulard les croit controuvés. Nous pensons, seulement, que le ton tranchant de M. Aulard contre Taine n'est pas assez conforme à l'équité. Sans avoir à prononcer entre eux, il nous semble qu'on a le devoir d'imposer silence à ses prédilections, pour se justifier, à soi-même, la vénération qui demeure attachée à la mémoire de Taine, et l'autorité qu'il garde sur beaucoup d'esprits. Il ne nous paraît pas qu'un ouvrage aussi important que les *Origines* puisse être l'objet d'une condamnation aussi sommaire, ni qu'il doive être exclu, sans plus de façons, du domaine de l'intellectualité. Et peut-être jugera-t-on légitime, en tous cas, que Taine se disculpe, lui-même, des accusations qu'il s'est attirées.

* *

Il n'y a pas à douter qu'on ait commis une offense gratuite contre son caractère, en imaginant que la peur de la Commune lui a suggéré l'idée soudaine de ses *Origines de la France Contemporaine*. La peur ne pouvait pas agir sur ce penseur stoïque, sur cet admirateur fervent de Marc-Aurèle, ni le déterminer par une commotion brusque, à une sorte de révulsion dans le cours naturel de ses idées. Ceux qui ont risqué cette présomption n'avaient qu'une connais-

sance superficielle de sa personnalité. Parmi ceux qui se sont institués les détracteurs de Taine, il a été admis, généralement, que tout homme affranchi de la foi catholique et de la discipline de l'Eglise, fût inféodé, par ce fait même, à la religion de la Révolution. Taine leur semblait dans ce cas. Outre qu'il s'était mis lui-même hors de la foi et hors de l'Eglise, plusieurs de ses ouvrages lui attirèrent les censures épiscopales, sous l'Empire. C'en était assez pour que les continuateurs de l'œuvre de la Révolution le comptassent au nombre des leurs. Et de cette erreur de compte, naquit leur scandale, lorsqu'ils le virent appliquer sa méthode critique, à la période révolutionnaire. Il faut y ajouter cette notion courante, parmi eux, que la Science ne peut et ne doit être que l'auxiliaire de l'œuvre de la Révolution. Ils ne peuvent concevoir de contradiction entre elles, ni de conflit. Du moment que Taine se servait de la Science contre la Révolution, il se séparait aussi de la Science à leurs yeux. Il abdiquait son indépendance d'esprit, Il obéissait à des mobiles médiocres, en soumettant la Révolution au contrôle du libre examen.

On n'avait pas pris garde que Taine avait réservé son jugement sur les hommes et les faits de cette époque génératrice de la France de son temps, dès sa première jeunesse. Dans la préface générale aux *Origines de la France Contemporaine*, il avoue qu'ayant à exercer sa souveraineté en sa qualité d'électeur, il avait voulu se rendre compte de la légitimité et des origines de son droit souverain, avant d'en faire usage. Il assignait, à ce scrupule, le point de départ de sa vaste enquête sur l'œuvre de la Révolution. Et on a pu lire, dans une lettre à Prévost Paradol, du 30 mars 1849, page 72 du premier volume de sa *Correspondance* : « Je ne veux pas me jeter, dès à présent, dans la vie politique ; je m'abstiens et tu sais pourquoi, je ne veux pas faire une action importante sans savoir au juste si elle est bonne, je ne veux me jeter dans aucun parti, sans savoir s'il a raison ; je ne veux défendre par mes écrits aucune doctrine, sans être convaincu qu'elle est rationnelle. Je dois avant tout étudier la nature de l'homme, les devoirs, les droits, la société, l'avenir de la race humaine, et ce vers quoi elle marche, en ce moment. Quiconque est aveugle doit s'asseoir. En faisant ainsi, il est sûr au moins de ne nuire à personne. » Taine avait alors vingt et un ans. Le rapprochement de ce passage de l'aveu que l'on connaît, dans la préface de l'un des volumes des *Origines*, n'indique-t-il pas, en germe et en intention, l'œuvre qui devait être le dernier monument de sa pensée ?

Dans une autre lettre au même Prévost Paradol, il énumère ses raisons de ne pas voter : il déclare qu'il lui faudrait connaître, pour cela, « l'état de la France, ses idées, ses mœurs, ses opinions, son avenir. » Et il se propose de chercher, aussitôt qu'il le pourra, ce qui est bon pour la France dans le passé et dans l'avenir, « approfondissant, dit-il, la philosophie et l'histoire, pour arriver à la science sociale, et tâcher de déterminer ce qui est bon et durable dans notre état de choses, ce qu'il y faut changer ce que m'apportera l'avenir. » Il semble bien qu'on puisse voir, déjà se dessiner, dans la pensée du brillant élève de l'Ecole Normale que Taine était alors, une orientation spontanée vers l'étude des doctrines et de l'œuvre de la Révolution. Et on peut déjà discerner aussi que Taine se distinguera de ce qu'on ne saurait mieux nommer que l'orthodoxie révolutionnaire, d'après la réfutation des idées du *Contrat Social* qu'il adresse au même correspondant.

« Selon moi tu as une fausse opinion sur le principe des droits des particuliers et de l'Etat. Tu crois comme Rousseau que les droits des particuliers ne sont que de simples conventions, et qu'il n'en existe aucun en dehors de ceux qu'établit la volonté du peuple. Toi, comme M. Jacques, (un ancien élève de l'Ecole Normale), vous êtes des tyrans. Ta maxime justifie la tyrannie de la foule ; la sienne, celle des minorités. Tu détruis l'individu, lui, l'Etat. » (I, 100-101.) Taine expose ensuite sa conception personnelle des droits respectifs de l'individu et de l'Etat, qu'il tire de la nature des choses. Et il se résume ainsi : « L'acte ou l'existence humaine est inviolable. Or l'Etat et l'individu sont des existences humaines. Donc l'acte ou existence de l'Etat et des individus sont inviolables. D'où il suit qu'ils ont chacun des droits indépendants, leurs existences étant des choses distinctes. » (I, 103.) Dès ce moment on peut bien dire que le jeune Taine s'écarte assez énergiquement de l'orthodoxie jacobine. Il se montrait aussi fort réfractaire au principe de l'égalité naturelle des hommes entre eux, et il s'insurgeait contre Jean-Jacques Rousseau, puisqu'il écrivait, à M. Léon Crouslé, le 2 juin 1852 :

« Nous prenons trop à l'Ecole l'esprit égalitaire. Nous faisons l'absurde hypothèse que tous les hommes sont des hommes. Pas du tout ; quelquefois on en rencontre un par hasard ; les autres sont des machines, comme tu dis fort bien, qui nous font du pain et des habits, et j'ajoute, qu'on salue avec respect. » (I, 256.

Quoique Taine s'abstînt de tout acte politique, la politique s'imposait à lui, parfois, malgré lui. Le coup d'Etat de 1851, les émeutes qui l'accompagnèrent en quelques points du territoire, la répression qu'elles reçurent, le plébiscite qui approuva le rétablissement de l'Empire, le serment que le nouveau gouvernement exigea de ses fonctionnaires, l'obligèrent à se prononcer. Taine était alors républicain. La forme républicaine du gouvernement, d'ailleurs,

est celle qui a obtenu son adhésion, jusqu'à la fin de sa vie. Mais il faut bien reconnaître que son adhésion manquait de ferveur et qu'elle n'était pas illimitée. En désaccord sur quelques-uns des dogmes fondamentaux de la Révolution, avec ceux qui s'en étaient institués les doctrinaires avancés, il fut aussi en désaccord avec les républicains d'alors qui dénièrent, à la souveraineté du suffrage universel, le droit de déléguer tous ses pouvoirs à l'élu de son choix.

« Es-tu si peu fidèle à tes principes, écrit-il encore à Prévost-Paradol, que tu ne reconnaisses pas aujourd'hui M. Bonaparte comme pouvoir légitime ? Son action est toujours détestable. Mais le voilà l'élu de la nation, et que dira, contre la volonté de la nation, un partisan du suffrage universel ? Les sept millions de voix ne justifient pas son parjure mais elles lui donnent le droit d'être obéi. — Que les bourgeois aient été lâches et les paysans stupides, soit, mais respect à la nation, même égarée. » (I, 185.) Il insiste là-dessus, dans une autre lettre. « S'il y a comme tu dis, sept millions de chevaux en France, ces sept millions ont le droit de disposer de ce qui leur appartient, Qu'ils gouvernent et choisissent mal, n'importe. Le dernier butor a le droit de disposer de son champ et de sa propriété privée ; et, pareillement une nation d'imbéciles a droit de disposer d'elle-même, c'est-à-dire de la propriété publique. Ou niez la souveraineté de la volonté humaine et toute la nature du droit, ou obéissez au suffrage universel. » (I, 191-192.)

Il est difficile d'être plus net et de se distinguer plus nettement des doctrinaires de la Révolution qui ne concédaient pas plus, en 1851 que de nos jours, au suffrage universel, le pouvoir de se démettre de sa souveraineté, par l'exercice de son droit souverain. Taine se sépare, ainsi, de l'Ecole jacobine, comme on a vu qu'il s'en séparait par sa conception des droits respectifs de l'individu et de l'Etat, et par sa négation de l'égalité telle que l'a définie Jean-Jacques Rousseau. Il s'en séparait aussi par sa fermeté à blâmer la résistance, par la violence, aux usurpations de Napoléon III. La même indignation le transportait contre la répression implacable de l'émeute, et contre les sauvageries de la révolte à main armée. « Les gens haut placés, a-t-il écrit à ce sujet, volent la liberté publique, fusillent trois ou quatre mille hommes, et se parjurent ; le peuple qui leur est contraire vole la propriété privée et égorge. Tendre la main à l'un des deux ! J'aimerais mieux qu'on me la coupât. Je n'ose faire des vœux pour personne. Lequel vaut mieux, d'une présidence à la Russe ou de la Jacquerie des sociétés secrètes ? La victoire du peuple serait peut-être un pillage et, certainement. une guerre civile. Ils arriveraient furieux au pouvoir et avides, mais sans une idée, ou partagés entre trois ou quatre systèmes absurdes et discrédités. « (I, 167-168.) » Ce n'est pas ainsi que parlent, en pareille matière, ceux qui s'interdisent de discuter la Révolution, ceux qui croient en elle, les yeux fermés.

Taine conforma ses actes à ses principes. En règle avec sa conscience, réprouvant le coup d'Etat, mais soumis à la volonté populaire qui avait légitimé, à ses yeux, l'autorité de l'usurpateur, il crut pouvoir prêter les serments auxquels l'astreignait sa situation de professeur. « J'ai prêté, avoue-t-il fort tranquillement, les deux serments. J'ai refusé d'adhérer au 2 décembre ; l'action était injuste et illégale et violait mon grand dogme de la souveraineté de la nation. Maintenant cet homme a un pouvoir légitime, déféré par la volonté universelle. J'obéis à la loi, comme j'ai désapprouvé l'usurpation, et par la même raison. J'ai la plus ferme résolution de ne pas faire de propagande contre lui et de ne prendre part à aucune conspiration. « (I, 265.) » Il dit encore ailleurs : « Notre promesse est donc une chose bien grave ; et avons-nous fait une saleté ? Sérieusement, je ne l'ai pas cru, et je ne le crois pas. Nous obéissons à la volonté nationale ; nous promettons de ne faire ni complot, ni propagande. Est-ce là se déshonorer ? » (I, 288.)

On peut concevoir, par ces confidences, que Taine est déjà exempt du sentimentalisme romantique de Victor Hugo, de Michelet et de leurs disciples, pour la Révolution même en ses erreurs de principes, même en ses excès, — pour la Révolution intégrale. Il n'est pas atteint de l'enthousiasme, de l'exaltation religieuse que le lyrisme du Magicien des vers et du Magicien de la prose fit jaillir des âmes républicaines. En matière d'idées et de connaissances, il ignore les illuminations intérieures, l'inspiration. Il traite intellectuellement les choses intellectuelles. Il sait que la plupart de nos certitudes ne sont que relatives, que les systèmes humains sont fragiles, hasardeux par quelque côté, à la merci de l'usure du temps, souvent frappés de caducité par de nouveaux points de vue ; qu'en tout cas, une longue et prudente expérience a, seule, la vertu de nous apprendre jusqu'à quel point ils sont valables. Cet état d'esprit est sensible dans ses appréciations des faits et des idées qui se ramifient au corps des doctrines révolutionnaires, et dans sa conduite au milieu des événements politiques où il fut mêlé. On ne peut pas dire que Taine ait abandonné le parti républicain, ni qu'il ait tendu à se rapprocher des partis réactionnaires. Il se tient, en réalité, dans une position intermédiaire qu'en 1862, il définit ainsi, dans des notes insérées au second volume de sa *Correspondance*.

« J'ai bien un idéal en politique et en religion; mais je le sais impossible en France ; c'est pourquoi je ne puis avoir qu'une vie spéculative, point pratique.

« Le protestantisme libre comme en Allemagne sous Schleïermacher, ou à peu près comme aujourd'hui en Angleterre. — Les libertés locales ou municipales comme aujourd'hui en Belgique, en Hollande, en Angleterre, aboutissant à une représentation centrale.

« Mais le protestantisme est contre la nature du Français, et la vie politique locale est contre la constitution de la propriété et de la société en France.

« Rien à faire sinon à adoucir la centralisation excessive, à persuader au gouvernement, dans son propre intérêt, de laisser un peu parler, à amoindrir la violence du catholicisme et de l'anticatholicisme, à vivoter avec des tempéraments. » (II, 263.)

On ne peut s'empêcher d'établir ici un rapprochement qui s'impose comme de lui-même. Auguste Comte, dans une certaine mesure, s'était trouvé dans le même état d'esprit que Taine, entre 1848 et 1855. Ce qui semble dominer dans la conscience de l'un et de l'autre, c'est le besoin, c'est l'amour de l'ordre social. Au contraire de Taine, dont nous venons d'exposer les réserves et les divergences sur les doctrines essentielles de la Révolution et sur leurs applications par le parti républicain, Auguste Comte, lors de l'avènement de Napoléon III, en avait pris son parti. Mais il éprouvait une aversion aussi résolue que Taine lui-même pour la turbulence incurable des partis révolutionnaires. Auguste Comte réprouvait aussi fermement que Taine le parjure du Bonaparte. Mais il acceptait sa dictature, parce qu'elle réprimait fortement l'insubordination des continuateurs systématiques de la Révolution. Il les traitait de pires rétrogrades, à cause de leur obstination à considérer comme un état normal l'état de crise révolutionnaire. Et il faisait appel aux dignes conservateurs, selon sa propre expression, pour les opposer aux fauteurs d'anarchie. Cependant le sentiment d'Auguste Comte différait de celui de Taine sur le protestantisme et le catholicisme. Comte n'admettait pas le protestantisme. Il engageait à embrasser le catholicisme quiconque, se sentant attiré vers le positivisme, hésitait à l'adopter en son entier. Le positivisme, tout naturellement, était, pour lui, le plus haut degré de l'ascension humaine. Mais il plaçait le catholicisme, immédiatement au-dessous.

Un tel rapprochement n'est peut-être pas inutile à la recherche précise que nous essayons de l'orientation intellectuelle de Taine, et de sa position vis-à-vis de la Révolution, comme vis-à-vis des partis politiques qui s'en inspiraient, en reprenaient l'œuvre interrompue, et s'appliquaient à en développer toutes les conséquences. Il est visible que Taine, sans être devenu réactionnaire, s'était fait une mentalité conservatrice, assez voisine de celle qu'Auguste Comte souhaitait pour la réalisation positiviste de l'ordre dans le progrès.

La nécessité de l'enquête sur la Révolution, que Taine avait entrevue à 21 ans, pour se justifier l'exercice de la souveraineté électorale, se précisait dans son esprit, s'incorporait au programme général de ses travaux pour en être le couronnement. En même temps ses vues personnelles sur cette rénovation du monde se distinguaient davantage des opinions reçues. Le germe de ce projet, dont il avait senti les premiers tressaillements sur les bancs de l'Ecole Normale, se développait et prenait plus de corps, parmi la belle floraison de travaux qui avaient établi sa jeune renommée.

En 1857, durant une assez longue interruption de ses labeurs où l'avait condamné une sorte de maladie d'épuisement, Taine passait de longues heures « étendu dans son cabinet, dit la biographie qui accompagne sa *Correspondance*, les yeux clos pour éviter le grand jour qui blessait sa tête endolorie ; il se faisait lire, par un petit secrétaire à la voix monotone, de lourdes compilations historiques entre autres, le *Journal de Dangeau*, le *Moniteur Universel* et les 40 volumes de *L'Histoire Parlementaire de la Révolution Française* par Buchez et Roux, dans lesquels il puisa ses premières opinions sur les principaux acteurs du grand drame révolutionnaire. » (II, 150).

Taine garda le silence sur les reproches passionnés que lui attira son interprétation de la Révolution. Il dédaigna d'entrer en discussion avec ses détracteurs et de réfuter leurs objections. Il n'y a fait qu'une allusion discrète, comme en passant, et pour témoigner qu'il n'en fut pas troublé, lorsqu'il a confessé qu'il fallait contrister encore de braves gens dans leur admiration extatique de la Révolution. Il a le ton de Renan s'excusant de blesser dans leur foi les âmes pieuses. Il avait conscience ainsi que la Révolution est bien une religion, poür toute une catégorie de Français. Et cet acte de déférence accompli envers des croyants qu'il était contraint d'affliger, il s'en remit à la bonne foi de chacun et au temps de le justifier. On voit par ses confidences que, dès sa première jeunesse, le chaos des âmes et des événements, des causes profondes et des forces en conflit de la tourmente révolutionnaire, s'imposa à ses méditations. Ses conceptions personnelles de l'homme et de la vie sociale le détournèrent de quelques-unes des théories fondamentales qui furent les ferments formidables et les explosifs de ce chaos de plusieurs années. Et déjà

les lectures qu'il se fit faire, durant une période d'inaction forcée, démontrent quelle obsession exerçait sur lui l'étude de cette crise unique dans l'histoire, dont tout un peuple est demeuré fiévreux.

Ce n'est donc pas pour assouvir des rancunes de bourgeois, de savant subitement menacé dans sa quiétude égoïste par des commotions sanglantes, et terrorisé, que Taine a soumis les ferments redoutables de la Révolution au creuset de son analyse. C'est au contraire, d'un esprit rassis, c'est avec une préméditation longuement mûrie, c'est avec un parfait détachement de son sens propre qu'il a entrepris, pourrait-on dire, l'analyse chimique des éléments chaotiques de la Révolution.

*
* *

On doit de la confiance à l'écrivain qui s'est soumis à une si longue gestation de son sujet, surtout quand on peut affirmer avec certitude qu'il lui aurait été absolument égal qu'il eût résulté, de son étude, des conclusions opposées à celles où ses explorations l'ont amené. Cependant on doit être assuré, aussi, que cet écrivain a épuisé tout son sujet, qu'il a eu en main tous les éléments d'informations propres à la manifestation de la vérité, qu'il n'a ignoré aucun des documents où est empreinte la physionomie des hommes et des événements sur lesquels il a voulu se faire une opinion, porter au jugement, établir quelques règles générales, quelques-unes des lois les plus stables des phénomènes de la vie sociale.

Taine est, précisément, l'homme qui a produit en littérature, l'école du document ; en critique littéraire, il a introduit l'étude de l'auteur, de son milieu, de son genre de vie, de son ambiance, de l'influence de toute la vie extérieure sur la formation de son talent ; en histoire, il ne se soucie que peu de l'ordonnance du récit ; il assemble des notes, il dispose des documents dans un certain ordre, il en montre l'enchaînement, et il provoque l'opinion du lecteur plus qu'il ne lui impose la sienne. Son histoire ne surprend l'adhésion ni par l'entraînement de la narration, ni par la chaleur de l'éloquence, ni par l'ampleur du dessin et la puissance du coloris ; elle est documentaire. A chaque page, des citations ; à chaque bas de page, des indications de sources ; nulle part de concession à la virtuosité professionnelle, de morceau de facture où son tempérament d'artiste se soit contenté.

— Et vous n'avez jamais éprouvé la tentation de quelques portraits, lui demandait, à ce sujet, un de ses amis ?

ui, l'orthodoxie, au lieu d'accuser d'erreur et de fantaisie un écrivain qui a aimé si exclusivement, qui a cultivé, si scrupuleusement, la vérité.

— Je puis l'avouer : j'ai failli y succomber, surtout pour Danton. Mais je me suis ressaisi à temps ; j'aurais craint d'y donner le coup de pouce.

Taine consacra de longs jours à l'assemblage des matériaux de ses études. Durant toute la période de ses investigations, il quittait son logis à 9 heures du matin pour se rendre aux Archives Nationales ; il y restait jusqu'à 5 heures du soir. Il ne s'interrompait que durant une demi-heure, pendant laquelle il prenait une tasse de café. Il a tout compulsé lui-même. Tous ses extraits sont de sa propre main. Il n'a eu recours à aucun secrétaire, même pour la besogne de scribe que les extraits lui imposaient. Par conséquent Taine a éprouvé lui-même la valeur exacte de tous les documents dont il s'est servi . Au début de ses recherches, quelques archivistes lui témoignèrent un peu de mauvais vouloir, soit que leur indolence fût dérangée par l'activité de cet érudit avide, soit que son butin de chaque jour leur parût un empiétement sur des trésors qu'ils jugeaient leur propriété exclusive. M. Maury, alors directeur des Archives, dut faire acte d'autorité pour rappeler ses subordonnés à leur devoir. Quand il eut dépouillé les Archives Nationales, Taine se livra à la même enquête aux Affaires Etrangères et aux Archives de la Police. Il se fatigua beaucoup à ce labeur ingrat. Et Mme Taine se souvient que son mari déplora souvent que des érudits de profession n'eussent pas exécuté, avant lui, cette préparation documentaire où il s'exténuait.

Toutes ces précautions dont Taine s'entoura, toute cette documentation qu'il assembla, toute la puissance intellectuelle, toute la notoire rectitude de jugement, toute la scrupuleuse probité scientifique, toute la prudente méthode dont on ne peut douter honnêtement qu'il usa, dans la rédaction des *Origines* n'ont pas trouvé grâce devant ses détracteurs. Et puisqu'on doit toujours accorder une part d'erreur aux jugements des hommes, on admettrait que Taine a pu se tromper dans des détails, que certains textes ne méritent pas toute la confiance qu'il leur a accordée, que certains témoignages, viennent d'être infirmés par d'autres témoignages découverts ultérieurement et que Taine n'a pas été à même de connaître. Mais condamner tout un ouvrage où la surabondance des textes indique une constante obsession de l'authenticité et de la bonne foi ?... On est réduit à se souvenir que les textes des Livres Saints ont été l'objet d'un grand nombre d'interprétations adverses, d'où sont nées tant d'hérésies. Les textes de l'histoire de la Révolution se prêtent donc aussi à des interprétations contradictoires. Et à plus forte raison. Et M. Aulard aurait exprimé une pensée plus juste peut-être, s'il avait rangé Taine parmi les hérétiques de la Révolution, dont il représente,

D'après les passages de sa *Correspondance* que nous venons de citer, il est évident que Taine n'a pas entrepris, à la hâte, son grand ouvrage des *Origines*, ni sous l'impression passagère des méfaits de la démagogie, pendant la Commune. Il est évident, au contraire, qu'il en avait conçu le projet longtemps à l'avance, qu'il l'a médité profondément, et qu'il l'a exécuté, dans la pleine maturité de son intelligence, et en pleine possession de la méthode expérimentale qui lui a acquis une si haute autorité scientifique. Il nous reste encore à le laisser parler lui-même de sa diligence à rechercher la vérité, et de son courage à la proclamer, quelle qu'elle fût. Nous devons, à la bonne grâce de Mme Taine, la communication de quelques lettres inédites qui ont trait à son ouvrage des *Origines*, et qui témoignent de son souci obstiné d'authenticité.

« *A M. Arthur de Boislisle*,

« Menthon-Saint-Bernard, 26 juillet 1874.

« Cher Monsieur,

« C'est sans doute à votre obligeance que je dois le beau volume (*Correspondance des contrôleurs généraux*) que je reçois du ministère, avec une lettre de M. Lefébure, sous-secrétaire d'Etat. Mon beau-père vient de me l'apporter, et je n'ai fait encore que le parcourir; il faudra que je le dépouille, la plume à la main; c'est un trésor. — Et, à ce propos, tout de suite, en homme intéressé, je vous demande si vous pouvez m'indiquer, aux Archives, des documents analogues ou équivalents sur les quarante années qui précèdent 1789. Voilà ce qu'il me faudrait pour écrire le chapitre final de mon premier volume sur le contribuable et sa misère; j'ai trouvé les preuves surabondantes de cette misère dans tous les documents imprimés et dans les *Cahiers*. Les paysans étaient très malheureux; de là, la Jacquerie de juillet-août 1789 et des années suivantes. Mais des documents authentiques, détaillés, positifs, complets comme les vôtres seraient inappréciables. J'ai beau admirer Tocqueville, je trouve qu'il reste trop habituellement dans l'abstrait. Je préfère à toutes les considérations générales des détails comme ceux de votre livre, sur ces six pauvres paysans qu'on tient, au fond d'un puits, parce qu'ils n'ont pas payé leur taille, sur ces douze malheureux, hommes et femmes, en tas, dans une prison étroite, d'où ils ne peuvent sortir une minute, même pour se soulager, et confinés dans leur ordure parce qu'ils ne peuvent satisfaire le fisc, etc.

« Vous savez si j'aime la Révolution! Pour qui la voit de près, c'est l'insurrection des mulets et des chevaux contre les hommes, sous la conduite de « singes qui ont des larynx de perroquets ». Mais l'Ancien Régime n'est pas beau non plus, et il faut avouer que les pauvres gens, notamment les paysans, avaient été traités comme des bêtes de somme.

« ..... Laissez-moi compter sur le concours de votre érudition. Auprès de textes comme ceux que vous donnez, toutes les théories sont vides, et je ne veux pas écrire une page sans la bourrer d'extraits.

« Agréez, etc. »

H. Taine.

M. Arthur de Boislisle, a été membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, secrétaire général de la Société de l'Histoire de France. Il est digne d'estime par l'abondance et la précision de ses travaux d'érudition. On voit que Taine en faisait grand cas. On voit aussi, dans la lettre qu'il lui adressait, sa passion d'exactitude, son goût exclusif pour la réalité, et la position d'impartialité qu'il avait prise, aussi bien envers la Révolution qu'envers l'Ancien Régime. Les faits mis au jour par Taine dérangèrent si profondément les idées reçues que leur exactitude fut contestée, aussitôt qu'ils furent rendus publics. Et Taine de les confirmer à ceux qui hésitaient à les croire. Il écrivait à Francis Charmes, le 27 avril 1878 :

« ... Le justiciable fait toujours des chicanes au juge; me permettez vous celle-ci? Jusqu'au milieu de juillet de 1789, mes sources sont les intendants et subdélégués, vu qu'ils ont presque seuls la correspondance. Mais à partir de là, mes sources sont surtout les Comités élus; puis à partir de décembre 1789, les autorités locales *élues* et de plus en plus démocratiques. Mes sources sont donc plus impartiales que vous ne le supposez. »

M. le comte de Martel est l'auteur d'un ouvrage sur Fouché demeuré inachevé, et qui pèche par la composition, d'après M. Louis Madelin. Mais il contient beaucoup de documents extraits des archives de Nevers, Moulins, Lyon. Il communiqua des notes à Taine qui lui adressa la lettre suivante :

« Menthon Saint-Bernard, 14 novembre 1879.

« Monsieur,

« Vous êtes bien obligeant, et je vous suis entièrement obligé. J'emporterai à Paris, le mois prochain, les indications que vous me transmettez, et si, par hasard, vous y veniez, cet hiver, je serais très heureuse de vous rencontrer, pour profiter de votre conversation.

« Sur Danton, tous mes renseignements confirment les vôtres, et l'emploi de prête-nom me semble très probable. Néanmoins ce n'était ni un grapilleur, ni un thésauriseur, mais un homme de vie large qui

mangeait beaucoup, dormait de même et distinguait mal le mien et le tien. En cela analogue à Mirabeau, mais plus bas. Sa supériorité est qu'il n'était pas dupe des phrases et des formules révolutionnaires ; comme Mirabeau, il s'en servait, mais voyait la réalité au travers.

« Tout ce que vous pourrez me donner sur les massacres de Septembre sera le bienvenu. J'en suis arrivé justement là, et, cet hiver à Paris, j'activerai ma récolte. Je suis allé aux Archives de la Préfecture de Police. M. Labat m'a montré ce qu'il avait. Mais le pétrole de la Commune de 1871 a beaucoup détruit. Heureusement le second volume de Granier de Cassagnac, *Histoire des Girondins*, et le troisième de Mortimer-Ternaux donnent quantité de textes. Mortimer-Ternaux surtout est excellent. Du 20 juin 1792 au 2 juin 1793, ses sept volumes contiennent l'histoire vraie de la Révolution ; tous ses documents sont authentiques ; sa critique est attentive et sûre ; il ne lui manque que le talent d'écrivain. Cependant je ne suis pas d'accord avec lui, sur le caractère des massacres de Septembre. Ils sont le fait, non pas de cinq ou six meneurs de l'Hôtel de Ville et de trois ou quatre cents bandits payés pour cela, mais de presque toute la faction jacobine, 9 ou 10.000 hommes à Paris. J'ai pu les suivre en province, à partir de juillet ; ils se succèdent de tous côtés, comme des explosions ; et les volontaires en marche en commettent quantité sur leur passage.

« Cinq ou six personnes commencent à travailler dans l'inédit de la Révolution, M. Albert Sorel sur l'histoire diplomatique. M. (dont le nom se trouve illisible dans le texte) sur l'histoire ecclésiastique. Plusieurs ouvrages considérables et excellents traitent de l'histoire locale. M. Sauzay, la *Persécution révolutionnaire dans le Doubs,* 10 gros volumes excellents, Albert Babeau, *Histoire de Troyes*, Alfred Lallier sur la Vendée, Parès sur Lebon, etc. Dans vingt ans, on verra clair sur la Révolution.

« Mais l'Empire est encore tout à fait inconnu. J'ai lu, aux Archives, la correspondance de ses préfets, pendant plusieurs années ; cela est curieux... J'espère bien, puisque vous avez étudié de ce côté, que vous publierez le résultat de vos recherches. Si vous pouviez nous montrer Fouché sous l'Empire, ce serait intéressant. Je crois qu'il a joué un rôle important et secret sous le Directoire.

« Agréez, etc. H. TAINE. »

On doit retenir de cette lettre le grand cas que Taine fait de la documentation de Mortimer-Ternaux, de son discernement, de son sens critique. Taine s'est référé à lui abondamment. M. Aulard avoue lui-même que le rétrograde Mortimer-Ternaux a rendu des services à l'histoire de la Révolution. Mais c'est pour placer Taine au-dessous de lui. C'est peut-être excessif, puisque Taine s'est appuyé si souvent sur ce devancier véridique. On ne peut manquer d'être frappé aussi du zèle que témoigne l'auteur des *Origines*, à stimuler à leur moisson de documents les chercheurs appliqués, comme lui, à mettre au jour tous les vestiges de la période révolutionnaire. Il se renseigne auprès de quiconque détient une parcelle de ce passé tout proche. C'est ainsi qu'il écrit à M. Babeau :

« Menthon-Saint-Bernard, 30 mai 1884.

« Monsieur,

« Je suis votre obligé, depuis longtemps, et vous savez peut-être avec quel profit je me suis servi de vos livres dans mes *Origines de la France contemporaine.* Je voudrais vous devoir encore un service historique, et je prends la liberté de vous le demander.

« J'ai des renseignements sur l'accroissement de la mortalité dans plusieurs villes de France, pendant les années II, III, IV, surtout pendant les années II et III (septembre 1793 à septembre 1795). Ces relevés existent-ils pour Troyes et pourriez-vous me les procurer ? Il s'agit d'avoir *le chiffre annuel moyen des décès*, pendant les dix dernières années de l'Ancien Régime, et de les comparer aux décès de l'an II et de l'an III. Dans les villes où l'on a ces relevés, l'accroissement de la mortalité est au moins de la moitié en sus ; par exemple, s'il mourait 2 personnes sur 60, avant 1789, il en meurt 3 dans l'an II, et 3, dans l'an III. Vous voyez l'importance de ces chiffres pour évaluer l'influence de la misère et de la disette.

« Bien entendu je ne me hasarde à vous demander ce renseignement que si les relevés sont déjà tout faits ; je serais désolé que vous prissiez la peine de faire des additions si longues.

« Vous avez travaillé comme moi aux Archives de Paris, et vous connaissez, sans doute, les grosses liasses de la mission du représentant Albert (D S[s] I, 1 à 6). J'ai trouvé, en outre, un carton très curieux E[7] 4421), contenant le registre du Comité révolutionnaire établi à Troyes, par Garnier, puis par Rousselin, avec 76 pétitions et réclamations des personnes taxées, et des renseignements précis, locaux, nominatifs sur les situations, les fortunes, l'actif, le passif, le revenu de chacun, bref, sur la situation économique, en pleine Terreur.

« Peut-être ce carton vous fournirait-il des illustrations pour la prochaine édition de votre *Histoire de Troyes.*

« J. Babeau, peut-être un de vos grands-parents, y est taxé à 8.000 francs et son fils, à 2.000.

« Agréez, etc. H. TAINE. »

(*A suivre.*) FÉLICIEN PASCAL.

LA VIE LITTÉRAIRE

Le roman d'un conventionnel, par Ernest Daudet.

Le roman d'un conventionnel : Hérault de Séchelles et les dames de Bellegarde (d'après des documents inédits, par Ernest Daudet. Librairie Hachette.) — Edmond Pilon. *Portraits français des XVIIIe et XIXe siècles.* (Paris, Bibliothèque internationale d'Edition. E. Sansot, éditeur.)

Vous cherchez des sujets de romans. L'histoire vous les fournit. Elle vous donne des réalités, supérieures à toutes les imaginations, et romanesques à souhait, des existences préférables à tous les rêves combinés avec art, des personnages qui sont plus que des héros, qui sont des hommes.

Pourquoi écrire des romans? Ecrivons l'histoire. Traçons des « portraits français », comme dirait M. Edmond Pilon, jeune écrivain qui a le sentiment très profond de toutes les élégances traditionnelles de notre esprit national et, par surcroit, un style joli où se laissent encore reconnaître, car M. Edmond Pilon est tout jeune, les bons auteurs du XVIIIe siècle. Mais un jour viendra sans doute où l'on ne reconnaîtra plus ces auteurs dans les phrases de M. Edmond Pilon, qui continueront d'être d'un style joli, mais seront, en outre, d'un style plus personnel... Constituons de notre mieux des portraits français fins et de lignes délicates comme ceux qu'il esquisse... Nous écrirons ainsi les plus beaux romans, sources intarissables d'émotions fortes et douces. Et nous entrerons ainsi dans l'intimité de beaucoup d'âmes variées.

M. Ernest Daudet nous donne les moyens de tracer le portrait de Hérault de Séchelles, de ce révolutionnaire de bon ton et de cruauté décente qui fut jusque vers l'échafaud le délicieux Séchelles. A vrai dire, M. Ernest Daudet ne peint pas le portrait lui-même. Il ne rassemble pas les traits de cette physionomie plus séduisante encore qu'elle n'est haïssable. Il ne s'aperçoit pas qu'il laisse ces traits un peu épars, tant il est absorbé par la recherche de la seule vérité historique. Recherche incommode ! Il manque des documents. Il en est d'autres qui, trop abondants, se contredisent. Nous ne saurons jamais quel fut le père du délicieux Séchelles. Nous ne saurons jamais quels furent les sentiments exacts de l'insouciante et passionnée Adèle de Bellegarde pour le plus beau des révolutionnaires qui dut gagner à la Révolution bien des femmes. Nous ne saurons jamais qui adressa le dernier adieu au délicieux Séchelles s'en allant à la mort avec une noble indifférence. « Le matin du supplice, Séchelles descendit le premier de la charrette... Il regardait du côté du Garde-Meuble une main de femme qui, à travers les volets entr'ouverts, lui envoyait un dernier adieu. » Etait-ce la main d'Adèle de Bellegarde ? Nous ne le saurons jamais. Mais il est une vérité psychologique, une vérité morale que nous distinguons parfaitement. Elle est pour nous la plus « intéressante » qui soit au monde et la plus précieuse. Elle nous suffit touchant cet homme délicieux qui ne joua qu'un rôle secondaire dans l'histoire de la vie française, alors que les femmes jouèrent le premier rôle dans l'histoire de sa vie.

Hérault de Séchelles était apparemment le fils d'un jeune colonel qui fut d'abord capitaine comme vous le pouvez croire, mais le fut si peu ! En 1754, cet officier est au camp de Sarrelouis ; en 1755, au camp de Richemond, près de Metz, dans l'état-major du général Chevert. Il y a seize ans à peine, M. Ernest Daudet, qui est un juge bienveillant, déclare : « Sa précoce raison, ses qualités d'esprit, son activité corporelle, le rendent digne du grade qu'il a obtenu. » Ne nous hâtons pas d'attribuer au fils les qualités que M. Ernest Daudet aperçoit instantanément en ce père mort à vingt ans. Il est permis de supposer que ce ne fut là pour le délicieux Séchelles qu'un père putatif.

L'ami de la comtesse de Bellegarde naquit plutôt du maréchal de Contades, qui perdit si bien la bataille de Minden et ne fut pas moins fier pour cela. A la vérité Contades passait pour un bon général. Comme il avait en même temps de l'esprit, il démontra donc que le désastre était le fait de son lieutenant Broglie. Comment décider entre les deux coupables? Le roi nomma Broglie au grade de maréchal et proclama que Contades était toujours un bon officier. Mais la bataille de Minden était toujours perdue. Le jeune colonel Hérault de Séchelles y était mort.

Son fils est tendrement élevé par deux femmes, sa mère et sa grand'mère. Elles le poussent à la magistrature. Il laisse faire.

Dès l'âge de vingt ans, il est avocat du roi au Châtelet. Il prétend au beau style et au beau langage. La Clairon lui apprend à bien dire. Qui donc lui apprend à bien penser ? Il admire Jean-Jacques Rousseau et Buffon. Il se nourrit de ce style grand, relevé mais simple qui généralise tout, qui découvre une multitude de rapports, dont on ne peut changer ni déplacer un mot. Il adore les lettres et les lettrés ; les idées et ceux qui les ont. Toute la culture du XVIIIe siècle entre en ce jeune homme. Mais il est en même temps un dégénéré de l'aristocratie. Son éducation par des femmes trop ardentes à choyer sa beauté grandissante accuse sa dégénérescence. D'où le déséquilibre de sa vie. Les circonstances se chargeront d'en accroître l'indiscipline fatale.

On le voit maintenant le plus gracieux des savants, le plus plaisant des magistrats. L'interprète des lois, porte à l'accoutumée une redingote de bazin anglais, doublée de taffetas bleu, de l'effet le plus seyant mais

non pas le plus sévère. Et dans son appartement de la rue Basse-du-Rempart, à côté de la bibliothèque où le laborieux Séchelles passera ses nuits, s'ouvre un boudoir où le délicieux Séchelles passera ses jours. Ce boudoir est tendu de papier jaune anglais avec bordure en arabesques, des amours au plafond, un lit de repos et une glace qui va de haut en bas.

Ainsi se forme un caractère. Séchelles sera savant et libertin avec une élégance extrême. Faites-le vivre dans des temps paisibles. Toutes les femmes s'emploient à son bonheur, travaillent à sa fortune. Il atteint les premiers rangs de la magistrature. Il entre à l'Académie française. Il est appelé aux Conseils du roi. Il est égal à sa fortune et à son bonheur, car il vit sa vie et « suit sa chance » avec une aisance d'homme bien né, chez qui les dons de l'esprit complètent justement les avantages point encore méprisés de la naissance, ceux jamais méprisables de la beauté. Il orne cette galerie incomparable où se rencontrent tous les exemplaires raffinés de la civilisation française la plus délicate et la plus gracieuse.

Voilà son destin dans une époque sans trouble. Mais l'heure est mouvementée, et le délicieux Séchelles est jeté d'un excès dans un autre excès. Malgré sa forte culture, il sera bientôt victime de sa dégénérescence aristocratique.

Mais d'abord il vit les jours flatteurs que sa destinée semble lui promettre pour longtemps. Son existence est ornée de tous les succès. Ce jeune magistrat travaille. Il commence des livres où se liraient de rudes maximes :

« Crois-toi, connais-toi, respecte-toi. La pratique de ces trois maximes fait l'homme sain, bon, éclairé, heureux. — Ayez une haute idée de vos facultés et travaillez, vous les triplerez ! — Un livre et un homme même médiocres sont utiles à un méditatif. Ce sont des prétextes pour penser. De plus, la bêtise rafraichit l'homme échauffé par le génie ou l'esprit. »

Le délicieux Séchelles sera-t-il le Montesquieu ou le la Bruyère de demain ? Il ne se presse pas à le devenir, mais alors M. l'avocat général Hérault de Séchelles fait plus volontiers des promenades au bois et le soir venu paraît dans les salons de la duchesse de Polignac sa cousine, ou chez son oncle M. de Marville, ou bien il se glisse chez quelqu'une des filles à la mode, à moins qu'il n'aille la rejoindre dans une petite maison « temple des plaisirs ». Il est lui-même à la mode. La duchesse de Polignac l'a présenté à Marie-Antoinette. La reine a vu avec faveur ce jeune magistrat chez qui les grâces de l'esprit égalent celles du visage et qui, partout où il se montre, brille au premier rang. Le jour où, par les soins aimables de la reine, le délicieux Séchelles est nommé avocat général au Parlement, Marie-Antoinette lui offre brodée de sa main la ceinture dont les magistrats ceignent leur robe. Hélas ! la Révolution nous privera d'un galant esprit qui se fut déployé librement dans une époque d'intellectualisme et de sociabilité élégante et frivole. Nous aurons peut être un héros violent. Au 14 juillet 1789, le délicieux Séchelles suit la foule qui marche contre la Bastille.

Tout le précipite vers les temps nouveaux et les idées nouvelles. Il devient l'homme le plus immodéré qui soit. Désir effréné de gloire, déséquilibre de volonté, dégénérescence imprécise et pourtant absolue, cet homme qui passe là, vêtu d'un habit couleur noisette, à collet rabattu, les revers du gilet blanc étalés sur ceux de l'habit, une ample cravate formant jabot, les cheveux poudrés bouclés aux extrémités, la figure douce, grave, l'œil mélancolique avec une expression de bonté, cet aristocrate fait pour les salons où prospèrent les qualités les plus aimables de l'esprit français entre dans les assemblées révolutionnaires. Lui à qui l'ancienne société réserve tous les privilèges en lui donnant même par surcroît l'illusion qu'il les mérite, s'introduit audacieusement dans la nouvelle société ; lui à qui la reine fait un présent inestimable, il votera la mort du roi !...

Quoi donc pousse le disciple poudré de Jean-Jacques ! Eh ! je crois que ce n'est pas son intelligence qui détermine ses idées ; mais bien plutôt ses mœurs. Il lui faut vivre avec frénésie la vie galante, mal compatible avec l'exercice des magistratures. Il faut qu'il pousse tout à l'extrême ! Il faut qu'il tombe en un désordre qui ne sera jamais sans élégance.

Révolutionnaire, il règne encore sur les femmes. Il est aimé de Mme de Sainte-Amaranthe qui aime avec facilité et avec mobilité. Il est aimée de Mme Quinquet-Morency, extravagante et jolie. « La connaissance que j'ai des hommes, disait-elle, m'a appris à traiter l'amour cavalièrement ». Et elle n'était point femme à ne pas appliquer ses principes. Mais le délicieux Séchelles la fixa quelque temps, et elle garda de lui un long et doux souvenir. Quant à lui, il cédait au courant, attristé parfois, prévoyant sa mort, s'écriant parmi les fêtes amoureuses : « Je veux me hâter de vivre. Lorsqu'ils m'arracheront la vie, ils croiront tuer un homme de 32 ans. J'en aurai 80, car je veux vivre en un jour dix années. » En attendant il réformait le monde et courait les tripots, fréquentait des aigrefins et exprimait avec noblesse de beaux sentiments qu'il éprouvait avec force. Et puis il meublait des appartements pour ses maîtresses. Il voulait même faire obtenir à la Morency un bureau de loterie. « Attends-moi chez toi ; j'irai te prendre dans mon cabriolet à 4 h. 1/2 pour te mener à dîner chez M. M... Cet homme a de l'influence à l'administration. Je ne doute pas qu'il ne fasse avancer ton

tour en possession. Mets ton joli petit chapeau jaune, il te sied si bien, ta jupe bleue, ta redingote blanche ; de cette manière, tu es à croquer. » Le délicieux Séchelles n'aimait pas seulement les femmes, il aimait la femme, toute femme à cause de sa douceur tumultueuse et parce que son visage et ses gestes sont harmonieux.

Il était donc toujours prêt à aimer définitivement. C'est pourquoi, d'ailleurs, il eut tant d'amours éphémères et comme provisoires. Mais envoyé en Savoie par la Convention, il en revint avec un amour décisif.

Il y rencontra, au château des Marches, deux jeunes femmes, Adèle de Bellegarde et sa sœur Aurore. Adèle mariée à un vieux mari dont elle est éloignée.

Adèle a 20 ans. Elle est belle, ardente, passionnée. Son imagination est enthousiaste et capricieuse ; son cœur est crédule. Elle est prête à l'amour que le mariage lui refusa. Entraînée par caprice aux idées nouvelles, elle va voir à Chambéry le cortège des commissaires chargés par la Convention d'organiser le département du Mont-Blanc. Elle aperçoit à peine Philibert Simond, Grégoire, Jagot... mais comment ne verrait-elle pas le plus beau des quatre, Hérault de Séchelles, « un grand brun », séduisant d'attitudes, resplendissant de grâce hautaine dans son uniforme presque militaire de conventionnel et sous un chapeau superbement empanaché. Elle l'aime déjà.

Ce fut un bel amour un peu fou. L'union d'Adèle et du délicieux Séchelles ne peut que nous charmer. Mais nous sommes bien choqués s'il est vrai que la jeune Aurore aima Philibert Simond dont l'âme était si vulgaire! Quoi qu'il en soit, ces belles aristocrates du château des Marches adoptent tout de suite les modes républicaines, car c'est ainsi que doit se marquer chez de jolies femmes la transformation des idées. Elles paradent, ceinturées d'écharpes tricolores, une cocarde à la poitrine, la taille serrée dans une carmagnole, et même coiffées d'un bonnet rouge avec des sabots aux pieds lorsqu'elles vont fraterniser avec le peuple afin de témoigner publiquement de leur civisme. Elles sont toujours bien jolies.

Elles sont légères aussi, coquettes, peut-être infidèles, toujours amoureuses. Elles le sont au point de tout abandonner pour suivre à Paris les commissaires rappelés. Adèle de Bellegarde s'installe vraisemblablement chez son délicieux ami. Aurore ne quitte point sa sœur Elles assistent toutes les deux aux succès de Séchelles. Elles le voient avec bonheur figurer comme président de la Convention à la fête donnée le 10 août pour célébrer la mise en œuvre de la constitution de 1793 et commémorer la prise de la Bastille.... Elles le voient dans tous ses triomphes. Adèle divorce alors pour être toute à lui. Mais la haine de Robespierre va les séparer; Hérault de Séchelles, suspect, sera bientôt accusé de trahison. Accusé, il sera condamné. Il marche au supplice avec un stoïcisme assez complet pour demeurer sans emphase. « Mon ami, montrons que nous savons mourir, dit-il à Camille Desmoulins qui s'agite éperdu. » Arnault, dans ses *Souvenirs d'un sexagénaire*, écrit ces lignes :

« Le calme d'Hérault de Séchelles était celui de l'indifférence, le calme de Danton celui du dédain. La pâleur ne siégeait pas sur le visage de ce dernier ; mais celui de l'autre était coloré d'une teinte si ardente qu'il avait moins l'air d'aller à l'échafaud que de revenir d'un banquet. Il paraissait, enfin, détaché de la vie. »

Ce héros de roman est mort avec grandeur!

Tout est roman dans sa vie désorientée.

Cependant qu'il mène un peu la Révolution, deux femmes, sa mère et sa grand'mère pleurent sur lui, prient pour lui, veillent aussi sur lui. Elles ont tout pardonné à cet enfant qu'elles adorent. Elles ne vivent que pour lui ; après qu'il est mort, elles se laissent mourir.

Mais Adèle de Bellegarde ne veut point mourir encore. Elle préfère se consoler. Elle est arrêtée avec sa sœur, emprisonnée avec la charmante Aimée de Coigny. Les dames de Bellegarde sont traitées avec douceur. Et c'est même en prison qu'elles « contractent des liaisons de société ».

La frivole Adèle ne pouvait se passer d'amour. Aimée de Coigny qui s'entendait aux infidélités du cœur écrit gentiment : « M. Hérault le député, avec lequel (les dames de Bellegarde) étaient venues en France périt bientôt après. Mais elles le voyaient depuis si peu de temps que malgré le grand attachement qu'il leur avait inspiré, le regret très vif aussi qu'elle en conçurent fut bientôt calmé. »

Adèle aima immédiatement ailleurs. Elle aima Mailla Garat et fut même distraite au point d'avoir de lui un fils. Mais voici que les dames de Bellegarde prolongent les mœurs du XVIIIe siècle. Elles conservent une liberté d'allures que rien ne gêne, mais elles ont cette politesse d'idées et d'esprit qui reste le charme souverain de la société française. Rien n'est médiocre autour d'elles.

Leur amitié pour Aimée de Coigny communique à leur vie une grâce renouvellée. Elles habitent ensemble à Epinay-sur Orge. Mme Vigée-Lebrun est invitée à les voir. Elle y va et confesse qu'elle fut charmée par l'amabilité des trois amies. La duchesse d'Abrantès qui les rencontra chez Mme de Genlis, rend hommage à leur amitié fraternelle, à la douceur et à la bienveillance de leur commerce. Plus tard le biographe de Louis David trouvera dans les papiers du peintre des notes révélant que la comtesse de Bellegarde qui a posé pour l'*Enlèvement de Sabine*,

« était une brune extrêmement jolie, mais avec l'élégance et la liberté de costume de ce temps. Elle profitait de sa jeunesse et de sa réputation de femme à la mode pour vivre et s'exprimer comme bon lui semblait. Tandis que cette dame profitait du laisser-aller des mœurs républicaines à Paris tout en affectant l'élégance de la Cour que l'on avait détruite, son mari officier, supérieur au service de l'Autriche se battait contre les armées de la France... »

Que faisaient alors les dames de Bellegarde? Aimée de Coigny nous le révèle obligeamment.

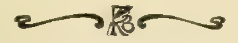
« Mmes de Bellegarde sont du petit nombre des personnes qui, en 1794, ont eu le courage de tirer les matériaux de l'ancienne société du chaos sanglant où ils étaient tombés et qui ont contribué à édifier la nouvelle. On doit même ajouter que ces matériaux se sont nettoyés chez elles quoiqu'elles ne soient jamais arrivées à les ranger en ordre. En effet, on a rencontré dans la maison, séparément ou ensemble les éléments les plus opposés. Mais le fond de leur société est resté le même, composé d'artistes et de gens de lettres. »

Elles furent répandues dans la société du Directoire et du Consulat. Dans leur salon ou dans ceux qu'elles fréquentaient, chez la princesse de Vaudémont ou ailleurs, elles ont reçu les hommages des hommes de leur temps : Saint-Aignan, Pasquier, Molé, Lavalette, Montliveau, Dalberg, Vitrolles... Puis, à l'impérieuse prière de la vicomtesse de Laval, elles organisèrent chez elle un dîner hebdomadaire où venaient converser, Alexandre Duval, le peintre Gérard, Talleyrand lui-même.

Enfin l'amour de Dieu les toucha. Elles devinrent pieuses, d'une piété passionnée. Je veux croire qu'elles priaient souvent pour le délicieux Séchelles.

Le roman était fini, bien fini. Mais le souvenir n'en est point encore évaporé. Le parfum de l'amour est persistant.

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Opéra-Comique : *Alceste*, de Gluck.

Lorsque nous incitions M. Albert Carré, voici de longs mois déjà, à reprendre quelque œuvre du répertoire, nous n'osions pas espérer que son choix dût se fixer sur un de ces sommets qui dominent les autres productions de l'art lyrique, comme en une chaîne de montagnes les glaciers dressent leurs pics au-dessus des cimes accessoires. *Alceste* est bien un de ces sommets, et le directeur de l'Opéra-Comique ne pouvait faire un choix plus heureux, ni plus noble. Il est permis seulement de regretter que cette tentative artistique ait été faite aussi tard dans la saison, c'est-à-dire à une époque où elle ne pouvait normalement se développer ni fournir toute la carrière dont elle est capable, nous en sommes convaincu...

Tout en suivant les péripéties, tout en écoutant les accents douloureux de ce drame sublime, nous nous interrogions, en bon analyste qui veut avant tout pénétrer le mystère de sa jouissance, sur les raisons pour quoi cette œuvre austère et grave allait si profondément en nous! Et certes, une de ces raisons, nous la pouvons trouver dans certains accents pathétiques de cette musique qui, elle seule, et indépendamment de son sens psychique, par sa vertu dynamique, serait habile à nous émouvoir. Bien qu'on ait affirmé, soutenu le contraire, par un étrange snobisme qui prétend à se composer une attitude, le maître d'*Alceste* et d'*Orphée* est un grand et pur musicien, bien qu'il soit encore un plus grand et plus pur dramaturge. Une seconde raison, — et précisément ce mot *dramaturge* m'y mène, — est dans le merveilleux accord de la musique avec le sujet traité, dans ce sens incomparable, qui ne fut égalé après lui que par Richard Wagner, de la fusion des deux langues pour traduire les passions humaines! Oui, certes, il y a cela, il y a de tout cela dans la noble et pure jouissance qu'éveille en notre âme, même chez ceux qui ne furent point modelés au début par l'initiation classique, la représentation d'une œuvre de Glück. Il y a de tout cela... Mais cela ne suffirait pas encore à rendre un compte exact et précis d'une si parfaite volupté : cela ne nous donnerait pas encore la raison profonde de cette volupté — je dis profonde, parce qu'elle est éminemment psychologique : c'est la plus parfaite entente des *conditions de vitalité du drame*, qui se manifeste chez Glück comme un attribut du génie, comme un don des dieux et que rien ne remplace. Si *Orphée*, si *Alceste* nous apparaissent avec ce caractère de fraîcheur et de jeunesse immortelle par où ils traverseront les siècles, le vrai motif en est là, n'allez pas le chercher ailleurs : le chevalier Glück posséda au plus haut degré le secret merveilleux de l'*action* dramatique.

Dans un livre qui vient de paraître et qui contient de judicieuses observations sur le drame moderne (1), M. Maurice Mæterlinck développe quelques idées qui présentent un rapport immédiat avec cette actualité d'*Alceste* : « Descendre plus avant dans la conscience humaine, dit-il, cela est permis et même ordonné au penseur, au moraliste, au romancier, à l'historien, et, à la rigueur, au poète lyrique ; mais le poète dramatique ne peut, à aucun prix, être un philosophe

(1) *Le Double Jardin*, par Maurice Mæterlinck.

inactif ou un contemplateur. Quoi qu'on fasse, quelque merveille qu'on puisse un jour imaginer, la loi souveraine, l'exigence essentielle du théâtre, sera toujours l'*action*. Quand le rideau se lève, le haut désir intellectuel que nous apportons se transforme soudain; et le penseur, le moraliste, le mystique ou le psychologue qui est en nous, cède la place au spectateur instinctif, à l'homme électrisé négativement par la foule, et qui veut voir *quelque chose se passer sur la scène*. Si étrange que soit cette transformation ou cette substitution, elle est incontestable : elle tient évidemment à l'influence de l'essaim humain, à une indéniable faculté de notre âme, qui est douée d'un organe spécial, primitif et presque imperceptible, pour jouir et s'émouvoir en masse. Il n'est alors si admirables, si profondes paroles qui bientôt ne nous importunent, si elles ne changent rien à la situation, si elles n'aboutissent à un acte, si elles n'amènent un conflit décisif, si elles ne hâtent une solution définitive ».

Constatations décisives, et qui revêtent presque le caractère d'un aveu chez celui qui substitua l'idéal dramatique de *Monna Vanna* à celui de *Pelléas*, elles prennent une valeur d'autant plus grande sous la plume de celui qui fut poète avant d'être auteur dramatique et qui, précisément, put croire un long temps que les éléments de beauté et d'intellectualité pure suffisaient à la réalisation scénique. Ces constatations, fruit de l'expérience, viennent ici juste à point, pour nous édifier sur les raisons profondes du génie de Glück. Parce que le chevalier Glück eut au plus degré le sens intime et profond de cette loi dramatique qui se résume en deux mots : *action* et *progression*, parce qu'il sentit également et vérifia par son œuvre que l'action au théâtre ne pouvait guère prendre naissance que « d'une lutte entre une *passion* et une *loi morale*, entre un *devoir* et un *désir* »; parce qu'enfin il tenait en mains le plus magnifique instrument : la musique, pour illustrer et amplifier les émotions de l'âme humaine se rattachant à de tels conflits... pour ces trois causes assemblées, il réalisa des œuvres comme cet *Orphée*, comme *Alceste* encore, qui ne sont pas seulement les plus abondantes que nous sachions en nobles images, mais qui nous font pénétrer jusqu'aux plus mystérieux arcanes de la conception et de la réalisation dramatique.

. Cette lutte entre une passion et une loi morale, entre un devoir et un désir, elle compose les traits essentiels de cette figure sublime d'Alceste et lui imprime la saisissante unité par où elle atteint au *type* : le type de l'amour et du dévoument conjugal. Le *Désir*, c'est en elle l'instinct de la conservation, si fort, si vivace au cœur de tout homme que les héros eux-mêmes n'arrivent à en triompher qu'au prix des plus ardents débats intérieurs. Le *Devoir*, la *loi morale*, c'est le sacrifice de sa vie pour sauver celui qu'elle aime plus qu'elle-même... et toute la pièce, à vrai dire, tient dans la progression de ces états intérieurs vivifiés par les plus nobles et les plus saisissantes images. Il est vrai de dire qu'au cœur du héros, le *Devoir* s'exalte à ce point de devenir passion lui-même et d'arriver à se substituer aux premières images qui assuraient la conservation de l'individu et pouvaient écarter l'idée de sacrifice. C'est par l'exaltation de ces images que s'affirme la progression du drame ; c'est à elle que nous devons ces situations émouvantes : la décision d'Alceste après l'oracle d'Apollon, décision traduite par les deux chants sublimes : « Non, ce n'est pas un sacrifice » et « Divinités du Styx » — tout le second acte et ce contraste pathétique de la joie d'Admète rendu à la vie, et de la douleur d'Alceste qui sait que la mort l'attend, elle, à son tour — enfin le second tableau du troisième acte, où les deux époux rivalisent d'amour et de sacrifice... Jamais, dans le cerveau d'aucun artiste, l'identification ne s'opéra aussi complète, entre la valeur d'un sujet et les dons nécessaires pour lui donner tout son relief. Merveilleux accord du poète et du musicien où tous les effets concourent à la plénitude de l'expression dramatique !

Voilà de ces œuvres qu'il serait vraiment déplorable de voir disparaître de l'affiche, presque aussitôt que montées par les soins scrupuleux et vigilants d'un directeur artiste comme M. Albert Carré. Pourquoi tant d'efforts, pourquoi tant de peine — et le public ne se doute guère du labeur indispensable à la mise au point d'une œuvre comme *Alceste* ! — oui pourquoi tout cela, si les représentations de ce chef-d'œuvre ne devaient être qu'éphémères! Lorsque nous examinions ici même, voici déjà plusieurs mois, cette question du Répertoire Lyrique sur nos deux scènes subventionnées, M. Albert Carré voulut bien répondre à nos observations par une lettre que nous avons publiée, dans laquelle il annonçait précisément cette reprise d'*Alceste* et examinait en même temps les moyens pratiques de le maintenir au répertoire. La difficulté se résume en une question d'interprétation pour le principal rôle. Qui remplacera, qui doublera Mme Litwinne, quand les engagements de cette cantatrice l'empêcheront d'interpréter le rôle sur la scène de l'Opéra-comique ? A l'heure présente, il est très difficile, il est presque impossible de conserver, de tenir par des engagements durables certaines *étoiles* qui entendent réserver leur liberté pour les gros appointements que leur propose le Nouveau Monde. Mme Litwinne est du nombre — et c'est cette difficulté qui complique singulièrement la tâche des directeurs de théâtre. Il est certain que Mme Litwinne, par l'éclat de son organe, par la beauté de sa diction, par son sentiment dramatique enfin qui

s'est développé au contact des grandes créations wagnériennes, il est certain, dis-je, que Mme Litwinne se manifeste au tout premier rang des interprètes lyriques. Elle a été très belle, très noble et très passionnée dans ce douloureux rôle d'Alceste, et bien qu'elle ait à lutter contre les plus grands empêchements physiques, elle a su remporter la victoire. On ne peut donc espérer la remplacer par une artiste équivalente. Mais pourquoi ne pas essayer? M. Albert Carré pourrait, à la rentrée d'octobre, comme il nous le faisait espérer dans sa lettre, confier le rôle à Mlle Friché, qui est jeune, qui a un bel organe et un très réel sentiment dramatique. Il y a là, nous l'avons déjà dit et nous le répétons encore, un essai curieux à tenter... et qui se résume en ces quelques mots: ne pas attendre l'*étoile* espérée pour donner le répertoire, et ne pas craindre de doubler une étoile pour maintenir sur l'affiche un chef-d'œuvre dont la distribution sera en somme suffisante, si elle n'est pas de tout premier ordre. Nous prenons note des déclarations antérieures de M. Albert Carré, que nous avons ici même enregistrées avec tant de plaisir et nous espérons qu'il tiendra sa promesse. Dans l'état actuel du goût musical, et après la longue initiation des concerts, il existe une élite, j'en suis convaincu, pour remplir la salle de la rue Favart, en considération de l'*œuvre* et non de l'*interprète*, si M. Albert Carré veut bien y donner *Alceste* une fois tous les quinze jours... Une telle méthode, appliquée systématiquement et progressivement, n'irait à rien moins qu'à la reconstitution du répertoire tant attendue et souhaitée par les amoureux du grand art.

PAUL FLAT.



Un moment de la Conscience moderne

—

MAETERLINCK MORALISTE

Il y a dix ans passés aujourd'hui Maurice Maeterlinck livrait à un public assez restreint, un peu snob, exclusivement attentif aux nouveautés, ce *Pelléas et Mélisande* naguère introduit sur la scène de l'Opéra-Comique.

Il était loin de *Monna Vanna* et de *Joyzelle*, il n'avait encore écrit ni *Sagesse et Destinée*, ni la *Vie des Abeilles*, ni ce *Temple enseveli* où peut-être il découvrait déjà, dans la pénombre, le « Mystère de la Justice ». Il apparaissait parmi de jeunes talents, fondateurs de jeunes revues, promoteurs de jeunes théâtres, comme un très jeune homme, presque un adolescent gracile et pensif, chercheur tourmenté de formes d'art inédites et de symboles bizarres.

La sonorité septentrionale de son nom, l'inconnu de sa vie que l'on devinait cachée en un coin de Bruxelles ou de Bruges, les titres singuliers et somptueux de ses petits drames (*La princesse Maleine*, *La mort de Tintagiles*, *Alladine et Palomides*, *Aglavaine et Sélysette*...), ses préoccupations de traducteur mystique, nous révélant *Novalis* et *Ruysbroeck l'Admirable*, le situaient à distance du public, en une brume étrange, mais non sans charme.

Dix ans se sont passés. Il flotte bien encore autour de l'œuvre de Maeterlinck un voile vaporeux et poétique. Mais le moraliste qu'il était au fond a brisé les moules un peu précieux où, d'abord, s'était enfermé l'artiste. Son âme en quelque sorte a dépassé ses livres. La foule, sans doute, ignore encore Maeterlinck, certains le trouvent ennuyeux; mais beaucoup viennent à lui comme à un guide, un inspirateur, et quelques-uns dans leur cœur lui ont donné le nom d'ami.

Est-ce nous qui sommes venus à lui? Est-ce lui qui, peu à peu, s'est rapproché de nous? N'a-t-il pas, en vivant, modifié sa conception jadis tâtonnante de l'art qui n'était, à vrai dire, que l'expression de sa conception, déjà en marche, de la vie? Et, si nous enroulons autour des grandes idées qui lui sont chères — *Vie intérieure*, *Fatalité*, *Bonheur*, *Sagesse* — ses plus essentielles méditations, n'allons-nous pas retrouver, et suivre, comme en nous-mêmes, l'évolution de la conscience moderne?

* *

Philosophe sans doute, mais poète aussi, Maeterlinck n'a jamais construit un système, un de ces édifices de raison spéculative qui sont comme un schéma intelligible de l'univers. On errait à travers ses premiers livres comme en de longs corridors parmi des escaliers béants et des portes entrebaillées. Flamand des Flandres de Memling, il abordait la vie morale par le sentiment confus et poignant de toutes les inconsciences de la vie morale. Les tristesses sans causes, les sourires qu'on ne s'explique point, les pressentiments, les froids subits et tragiques ou les embrasements surnaturels, qui parfois glacent les âmes ou les transfigurent, l'obsédaient.. Il rôdait autour des silences. Les stupéfactions humaines en face des fatalités insondables avaient pour lui un attrait presque morbide. En certains de ses drames, on voyait des hommes et des femmes qui s'écrasent le front contre des vitres sans pouvoir ouvrir la fenêtre qui les sépare de l'être aimé, ou qui s'arrachent les ongles à des portes de fer implacablement fermées.

Et l'on découvrait en ces pages une foi inquiète et

fébrile à des puissances énormes et fatales : l'effroi presque enfantin de « l'inconnu qui nous entoure » en sortait comme un souffle étouffé d'angoisse mystique...

Mais insensiblement Maeterlinck en vint de cette contemplation hantée d'horreurs antiques à la méditation inquiète encore, mais plus active et plus raisonnable, du problème de la destinée. Les forces obscures et redoutables qui d'abord s'étaient dressées pour lui sur des hauteurs formidables d'où elles écrasaient l'humanité, il les vit descendre en nos cœurs. Le « mystère de l'âme humaine » remplaça les mystères « qui jadis occupaient les cieux, animaient les rochers, l'atmosphère et les mers, peuplaient un univers inaccessible. »

Tout rentra en nous-mêmes, la vie intérieure de chaque jour déborda de miracles jusqu'alors inaperçus, s'éclaira de révélations nouvelles : il y eut sur cette terre « autant de dieux cachés que de cœurs qui palpitent ».

L'Ame

Notre âme véritable est comme étouffée et déformée sous les apparences de nos âmes. Nous menons grand bruit de choses indifférentes, et nous nous taisons quand, par hasard, sa présence inattendue et pourtant soupçonnée se manifeste intolérable à nos frivolités. *Le silence* est le premier degré de la vie intérieure.

Aussi quelles craintes superstitieuses les âmes vulgaires ont-elles de lui ! Combien de fois les lèvres s'agitent-elles comme en une fausse honte hâtive, tandis que les cœurs se replient sur eux-mêmes dans le regret amer de laisser s'écouler des minutes qui ne reviendront jamais, d'enfouir sous des mensonges verbeux la vérité muette prête à surgir ! On dirait que nous prenons le soin jaloux de la cacher. N'écartons-nous pas les entretiens que nous savons être essentiels ? N'évitons-nous pas de parler des morts, des absents ou des coupables que nous avons aimés, du malheur que nous sentons proche, de nos larmes secrètes, de nos secrets espoirs ? Nous préférons parler de l'orage d'hier, du travail de demain, des gens qui passent : nous avons « la timidité du divin »...

Pourtant, rien n'empêche, rien ne peut empêcher qu'à un moment donné, dans le bruit ou le recueillement, à une heure grave ou à une minute puérile, nous ne nous trouvions tout à coup frémissants, au bord du grand abîme intérieur : notre âme...

Obscur océan où sont renfermés tous les mystères de la vie morale, nappe d'eau où dorment le Bonheur, l'Amour, la Justice, le Passé, l'Avenir, le Hasard et la Destinée, hier et demain, tout ce que nous sommes et tout ce que nous serons.

La seule raison est insuffisante à percer ces profondeurs. Même la conscience morale peut s'y égarer en aveugle parce qu'elle n'est encore, chez la plupart d'entre nous, qu'une forme de la raison, et que ses lois nous retiennent en des bornes trop nettes derrière lesquelles murmure, gémit, se révolte parfois la mer tumultueuse et profonde des inconsciences souveraines.

L'intelligence veille, nécessaire, prudente, divine dans l'âme humaine. Elle est semblable à une blanche figure qui, sa lampe à la main, s'est assise près d'une porte sombre. Derrière elle en des souterrains inexplorés sont emprisonnées d'autres divinités, ses sœurs, qui pourtant ne lui ressemblent pas. Parfois l'une d'elles essaye à son tour de gravir les degrés et paraît, hésitante, sur le seuil. Si la raison claire l'accueille souriante et fraternelle, elle recevra de la nouvelle venue une clarté plus forte. Si, au contraire, la blanche figure a peur des puissances obscures, si elle se trouble à leur approche et les repousse, c'est fini, elle veillera éternellement solitaire et froide sous les portiques vides.

Chaque homme possède ainsi de mystérieuses richesses qu'il ignore ou qu'il sait et dont il est le dépositaire ou le maître. Son âme, c'est ce principe de vie sans cesse renouvelé, qui agit plus fort et plus loin que la parole, que l'acte, que les désirs, même les plus purs et les volontés les plus droites. Le cœur, la pensée, le vouloir n'en sont que les signes extérieurs, comme le mouvement et la chaleur sont les signes de l'existence.

Chez l'être vraiment supérieur, cette âme finit parfois par devenir consciente, lumineuse et comme visible. Elle est l'ange annonciateur que l'esprit du peuple place auprès des saints et des saintes, elle est le génie familier de Socrate, les « voix » de Jeanne d'Arc, elle est cette Arielle prévoyante, et pourtant attristée et incertaine quelquefois, qui rayonne aux côtés du vieux Merlin dans *Joyzelle*.

Mais chez beaucoup d'êtres humains elle demeure en quelque sorte ensevelie, liée des bandelettes inextricables que l'hérédité, l'habitude, les croyances machinales, l'égoïsme ont enchevêtrées autour d'elle. Peu importe ; elle est présente en l'humanité comme en une ruche d'abeilles l'instinct triomphant de vie qui mène l'essaim au progrès de l'espèce par tant de démarches étranges et de sûres sollicitudes. Elle ne devient que très rarement une faculté limitée dans un individu ou dans une œuvre, mais elle se développe laborieuse, inlassable, dans la masse des hommes, au cours des siècles, collective, invincible, immortelle.

Le tort des époques de raisonnement et d'individualisme fut de la méconnaître ; et c'est pourquoi elle ne fait encore que balbutier en nous comme si,

vieille pourtant de tous nos passés, elle venait à peine de naître.

Les anciens l'avaient devinée : elle habita un temps Eleusis et l'Acropole et chanta sur les lèvres de Platon. Nos siècles classiques, admirables, mais presque uniquement raisonneurs et logiques, ne firent rien pour elle. Mais, la Révolution passée, après les tâtonnements du Romantisme, les débuts tourmentés du xixe siècle si plein de choses, elle a frémi de nouveau, dans les cœurs des hommes, et cette puissance encore infinie, déjà demi-consciente, encore obscure et demi-lumineuse, l'âme enfin — toute l'âme apparaît comme la divinité promise à notre âge troublé.

Le Destin

Pour l'instant, l'âme hésite encore à se montrer, et, quand nous apercevons sa trace, nous ne la reconnaissons pas ; nous l'incarnons selon nos penchants, nos goûts, nos aptitudes, en une de ces divinités d'autrefois que nous révérons encore : chance, hasard, bonheur, destin. Nous regardons vivre un homme ; nous devrions dire : L'âme en cet homme transparaît, dominatrice, ou bien l'âme sommeille en lui. Mais nous disons : il est heureux, tout lui réussit ; ou bien il n'a pas de chance, et nous le laissons passer.

Allons pourtant au delà des manies, des ridicules, des gestes insignifiants, des qualités apparentes. Nous distinguerons la physionomie morale de ceux qui nous entourent, c'est-à-dire leur vocation marquée de force ou de faiblesse, d'heur ou de malheur. Chacun de nous est, par avance, le serviteur de ce qui va lui arriver. Il n'est pas d'homme qui n'ait éprouvé le frisson tragique de l'*inévitable* ; car, en cela, les plus petites vies sont pareilles aux grandes aventures. A bien nous interroger, souvent nous savons obscurément ce qui va nous arriver : les avertissements ne nous manquent point ; ceux qui les savent entendre, sans même en prendre conscience, sont les aimés de la fortune ; mais, pour la plupart des autres, un engourdissement les saisit et ils vont d'eux-mêmes à la rencontre du destin. Toutes les complications de nos volontés, de nos passions ne font qu'altérer cette simplicité suprême de la fatalité sans jamais la détourner. C'est pourquoi la vie la moins agitée, en apparence, est la plus effrayante à contempler.

Maeterlinck admire la haute signification des drames d'Eschyle et de Sophocle qui étaient des « Tragédies immobiles ». Les hommes n'y apparaissaient point comme de libres unités, mais comme des fragments représentatifs de forces morales immenses, comme des messagers de l'Infini. L'Idée du Destin les grandissait, imprimait à leurs paroles, à leurs gestes une suprême beauté. C'est que cette idée du Destin, à vrai dire, n'est point débilitante. Elle fortifie, au contraire, qui sait la porter.

« Nous n'avons qu'une influence affaiblie sur un certain nombre d'événements extérieurs ; mais nous avons une action toute-puissante sur ce que ces événements deviennent en nous-mêmes ». Maeterlinck reprend avec délicatesse, avec ténacité, ces idées stoïciennes. De jour en jour il les étend, les exagère, et, peu à peu, parallèlement à la destinée aveugle de notre vie, il découvre la destinée lumineuse de nos âmes. En fin de compte, les réactions de l'une l'emportent sur l'action de l'autre. L'homme ne peut faire reculer son destin, sa mort, mais il peut leur imposer une forme magnifique et une immortelle portée. Il n'est pas même sûr que l'homme qui s'est habitué à la beauté ne fera pas fuir devant lui, à de certains moments, sinon le mal, du moins les laideurs et les bassesses du mal. Œdipe s'offre à la fatalité de toute son âme violente. Antigone force la fatalité à se parer pour elle de toutes les noblesses.

C'est ainsi qu'en réalité les accidents de l'existence ont sur nous une influence moindre qu'on ne le croit. Les occasions héroïques ne s'offrent qu'à celui qui, depuis longtemps, était un héros dans son cœur. Certaines gens se plaignent de n'avoir pas dans la vie rencontré un grand amour... Mais avaient-ils en eux-mêmes la puissance d'aimer ?

« Rien ne nous arrive qui ne soit de la même nature que nous-mêmes ». Devant cette autre fatalité, non plus accidentelle, mais essentielle, non plus en acte mais en puissance, presque toutes les autres fatalités s'effacent, et les mots même de bonheur et de malheur perdent leur sens accoutumé.

Le Bonheur

Etre heureux, c'est échapper à la fatalité instinctive, au sort brutal. C'est avoir pris de soi-même, de ses forces, et, dans une certaine mesure, de son avenir, une conscience déjà certaine. C'est dominer sa vie.

Il ne s'agit pas d'un bonheur qui serait de la joie. Il s'agit d'un bonheur pensif dont les événements extérieurs sont l'occasion sans en être la cause unique. Il faut, disait Musset,

> Il faut, en ce bas monde, aimer beaucoup de choses,
> Pour savoir, après tout, ce qu'on aime le mieux.

Il faut avoir été heureux, semble dire Maeterlinck, pour savoir être heureux. La santé, l'indépendance, la fortune, la tendresse, sont des biens excellents parce qu'ils nous aident à nous épanouir pleinement dans notre force et notre valeur, à devenir entièrement nous-mêmes. Ils ne sont pas le bonheur, mais ils enseignent le bonheur ; et celui qui les a vrai-

ment possédés pourra les perdre sans perdre la paix profonde et sans désapprendre le sourire.

L'homme, sans doute, apprend aussi à se connaître dans la douleur :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

Mais l'homme qui souffre est en proie à de sombres tyrannies, à d'épuisantes inquiétudes. L'homme heureux dispose de ses énergies et de ses désirs. Il peut s'éloigner de tout ce qui est laid, violent, convulsé ou seulement tendu. Il demeure, sans effort, au sein de la nature ; il cultive en soi tous les goûts de la vie. Ainsi Antonin le Pieux est supérieur à Marc-Aurèle « pour sa sagesse prime-sautière plus simplement heureuse et plus spontanée ». Le bonheur, c'est le champ de la vie morale tout grand ouvert à l'âme : le bonheur, c'est la liberté. Voilà pourquoi il est sans prix : mais voilà pourquoi la première âme venue ne peut pas le porter. « C'est lorsqu'on nous dit à la fin des histoires : ils furent heureux, que la grande anxiété devrait nous envahir »... Dans le bonheur on se trouve tel qu'on est ; cette lumière sereine éclaire également les nobles cœurs et les âmes mesquines. Quelques-unes n'y résistent pas. D'autres, au contraire, en garderont à jamais la blanche trace, et celles-là savent qu'on peut apprendre à être heureux, et que, s'appliquer à l'être, c'est encore — comme disaient les sagesses païennes — c'est encore le plus souvent s'appliquer à être sage.

La Sagesse.

La Sagesse est un art de la vie. Le sage n'est pas le juste, le saint, qui dépasse l'humanité commune. Il ne se propose pas une fin extraordinaire, ni le salut, au sens chrétien, ni la perfection morale. Il ne recherche aucune utilité immédiate ou lointaine. Il veut être homme parmi les hommes, et cette tâche lui suffit.

Il n'a pas de religion ; mais il est plein de recueillement, respectueux de la vie, avide de certitudes. Et tel un consciencieux et muet artisan s'applique à ciseler son chef-d'œuvre avec des soins delicats, tel il s'efforce à façonner sa propre vie, et d'en prendre la conscience la plus large, la plus souple et la plus profonde. Le sage sent que ce fait : vivre, est à lui seul un prodigieux mystère. Il est attentif à tout ce qui arrive dans son âme, car son âme même baigne dans le sublime et tout ce qui est spirituel est admirable. Chaque jour, il s'efforce à comprendre un peu plus l'incompréhensible. Savoir, c'est bien ; deviner, pressentir, c'est mieux. Le sage sait qu'il ne faut pas étouffer en soi les voix intérieures. Il se tait lorsqu'il convient de se taire, et l'exercice constant d'une attention mystique finit par créer en son âme une source toujours vive de vérité.

Singulière morale, inconsistante, séduisante pourtant, — ingénieuse économie des forces humaines !

Le sage cultive en soi la floraison de sa destinée. Pour lui, souffrances, deuils, trahisons, mélancolie des affections qui se dissolvent, tourments des regrets, tout est occasion de s'embellir encore. Il est toujours prêt pour une grande action.

Pourtant, il se garde du sophisme qui fait consister la beauté morale dans l'immolation de soi-même. Certains vices généreux valent mieux, à son gré, que les vertus parasites comme l'humilité et le renoncement.

L'homme qui se sacrifie, pour se sacrifier, ressemble à ce gardien de phare qui distribuait aux pauvres des cabanes voisines l'huile des grandes lampes destinées à éclairer l'Océan. Chacun de nous est chargé d'alimenter sa propre lampe ; et rien, en somme, n'est plus bienfaisant que la flamme forte et chaude d'une belle vie. Fuir le bonheur, parce qu'on ne l'a pas trouvé du premier coup, c'est le mépriser, c'est mépriser la vie.

Le sage « admet la vie ».

De quel droit l'accuserait-il d'être décevante ? Il est, à son égard, comme le matelot qui, debout dans la mâture, découvre peu à peu, sous les brouillards, la mer infinie. Il s'étonne de sa monotone grandeur ; mais lui demande-t-il d'être différente, et ne la trouve-t-il pas belle ainsi ?

Aux êtres faibles seulement, il appartient de faire de trop beaux rêves. Ils ont le goût du mensonge. L'homme fort, qui veut la vérité, égale son rêve et la réalité. Il se prête à la vie, confiant et respectueux, et, par un retour équitable, il arrive souvent que la vie se prête à lui, qu'un échange a lieu entre son âme et sa destinée, et qu'il s'établit un équilibre entre « les questions insolubles du ciel et les réponses incertaines de l'âme ».

Ainsi — subtilité suprême — l'art de vivre le plus compliqué consiste à se simplifier, et la sagesse la plus belle, c'est la « simplicité parfaite de l'âme supérieure ».

*
* *

Une des formes sacrées de la Sagesse, ou du moins son expression la plus éloquente, l'Art, suit cette évolution et redevient, lui aussi, d'autant plus simple qu'il est plus raffiné. Les premières œuvres de Maeterlinck pouvaient passer pour des énigmes spécieuses ; ses derniers livres, pleins de belles et captivantes images, se déroulent en une pureté presque classique.

L'âme moderne habite en eux, flottante encore, encore hésitante, grosse des idées que la science et la vie sociale ont versées en elle, triste de son savoir déçu, ivre de sa puissance en marche, rêveuse et

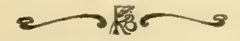
pourtant volontaire, positive et pourtant mystique. Et c'est pourquoi le moraliste Maurice Maeterlinck se trouve être de plus en plus un guide pour les artistes qui l'approchent ou le lisent, musiciens, dessinateurs, esthètes.

Ils devinent en lui le plus sincère de ceux que la vie d'à présent a frappés et retenus, celui qui s'en est fait l'observateur soucieux et le fidèle servant : et, eux aussi, quittant les compliqués symboles, les audacieuses cacophonies, les effets violents, en reviennent à la sobriété maîtresse d'elle-même, à la sérénité voulue d'un art en apparence plus traditionnel, au fond plus moderne que les recherches confuses de leurs récents devanciers.

Pour nous, qui voulions seulement indiquer en Maeterlinck les tendances essentielles de sa morale, il nous semble qu'il reflète, en effet, dans leur trouble parfois, le plus souvent dans leur progrès plein d'espoir, les élans, les efforts, les doutes, les certitudes et les attentes de nos propres consciences.

Il nous arrive, en le lisant, de le désirer plus clair et plus rapide ; nous nous disons parfois, en tournant la page : « Ce n'est que cela ? »... Mais nous sentons bien vite que « cela » est justement la chose nécessaire, qu'il était pour nous l'heure d'envisager, et que, si notre auteur était plus rapide et plus clair, il serait moins persuasif, moins près du fond obscur de la vie cachée, moins vrai enfin. Et nous ne pouvons pas ne pas l'aimer, parce qu'il est un peu nous-mêmes.

ELISABETH NORAT.



L'IDÉE DE L'ART CHEZ L'ENFANT

La psychologie enfantine a pris, à notre époque, une importance qu'elle n'avait jamais connue. Cette étude, que Taine conseillait dans son beau livre de *l'Intelligence*, a tenté des philosophes et des sociologues. Elle leur révèle, non-seulement la psychologie de l'enfant, mais encore leur permet de surprendre en lui les procédés d'acquisition de la connaissance dont ils peuvent tirer des applications générales utiles à leur objet. L'adulte oublie trop aisément la manière dont il a acquis ce qu'il sait. Si, par hasard, il en garde une impression assez vive, il lui arrive de dissimuler ce travail antérieur dont, guidé souvent par un faux amour-propre, il lui semble préférable de n'exposer que les résultats. Chez l'enfant, rien de pareil : il laisse comme en montre ses défauts, les lacunes de sa mémoire et de son intelligence naissantes, l'absence de points de comparaison pour établir ses jugements ; la pauvreté de son vocabulaire en voie de formation et aussi, ce qui est peut-être le plus intéressant de cette étude, la part de création spontanée qu'il apporte à ce que nous lui transmettons. Ainsi que Taine l'expose, avec l'admirable pénétration qui le fait inoubliable, l'animal, le perroquet par exemple, reçoit le mot qu'on lui donne et le classe dans sa mémoire sans lui rien adjoindre ; l'enfant fait quelque chose de plus. Ce mot, il le rattache à des embryons d'idées générales, il en fait un terme significatif, de la signification qu'il lui choisit : il lui crée un sens qui n'est quelquefois pas le nôtre, qui nous surprend, nous déconcerte, mais nous apporte une précieuse note sur le mode de représentation du monde extérieur, dans ce miroir à réflexion fragmentaire qu'est une intelligence enfantine.

Poussé par le désir d'ajouter quelques lignes à ce chapitre si attachant de la psychologie générale, nous avons ouvert, près des intéressés eux-mêmes, c'est-à-dire près des enfants, une enquête pour savoir quelle idée ils se font de ce que nous nommons orgueilleusement l'Art et que nous considérons comme une des plus belles combinaisons de notre intelligence et de notre sensibilité.

L'Art n'étant qu'un vocable, et se composant en réalité des différents arts, nous avons posé à nos jeunes amis quelques questions très simples sur leurs dilections artistiques et sur les œuvres qui les avaient le plus attirés.

Pour remplir notre but, nous avons divisé les arts en deux catégories : les arts d'action qui exigent un interprète : *Musique*, *Danse* et *Poésie* ; les arts de représentation — ou de contemplation — *Peinture*, *Sculpture*, *Architecture*. On verra que cette seconde catégorie est peu en faveur. Une de nos petites correspondantes nous écrit : « La sculpture n'est pas l'objet de mon mépris. » — J'aime à le croire, mais cet art rencontre chez cette jeune personne, et chez ses compagnes, une indifférence qui ne laisse pas que de nous surprendre.

Cette enquête, étant restreinte, est donnée ici à titre d'indication et non comme un travail définitif. Rigoureusement, il faudrait interroger *tous* les enfants des pays civilisés, tâche immense qui ne pourrait être réalisée — si même elle est possible — que par le concours et la bonne volonté de centaines d'enquêteurs. En restreignant encore, il eût été désirable de poser la question aux enfants de France : l'idée d'un petit Provençal, touchant la peinture, ne doit pas être, *a priori*, celle d'un jeune Champenois ou d'un petit gars Normand. Là encore, nous nous en excusons, nous avons dû borner nos recherches. Des petits Parisiens, de jeunes Parisiennes (1) nous ont

(1) Les enfants de quelques écoles primaires, prises dans

donné un aperçu de ce qu'ils conçoivent comme Beau et ont répondu, d'une manière quelquefois surprenante, à la question posée, il y a quelque temps déjà, par le Comte Tolstoï dans son livre : *Qu'est ce que l'Art*?

200 fillettes ont été interrogées. A cette demande : Aimez-vous la Musique?... 189 ont répondu affirmativement. Cet art a encore plus de partisans que la poésie, puisque, sur le même nombre d'enfants, 165 seulement se déclarent sensibles aux charmes du langage mesuré.

8 d'entre elles sont réfractaires à l'influence musicale et en donnent les raisons. L'une, ingénument paresseuse, répond : « Il faut étudier, ce qui m'ennuie » ; 2 autres confessent qu'elles « chantent faux », ce qui est décourageant. 2, enfin, que la « musique leur est désagréable ». C'est une proportion infime : 1 p. 100. 3 enfants n'ont jamais entendu de musique — ou ne l'ont jamais discernée — et font cette laconique réponse : « Connais pas ».

Ce qui est intéressant à constater, c'est l'affirmation du goût musical chez la presque totalité des enfants, affirmation qui pourrait faire concevoir les plus grandes espérances pour l'enseignement artistique populaire dont on reconnaît aujourd'hui l'impérieuse nécessité.

Si nous essayons maintenant de découvrir (ce qui était le but de cette enquête) l'idée que l'enfant se fait de l'art en général, et de la musique en particulier, la joie que nous donnait notre première constatation diminue singulièrement.

Pourquoi aimez-vous la musique? demande-t-on. Hélas !... Que répondent-elles ?... Pas une, ou presque pas une, ne se doute de ce que peut être l'art des Bach ou des Beethoven ; pas une, ou presque pas une, ne le soupçonne. Elles disent : « La musique !... cela distrait... c'est gentil... c'est joli... c'est amusant... et puis *çà fait bien en société*. Les mots : gentil, joli, agréable, distrayant, reviennent jusqu'à la lassitude, jusqu'à la satiété.

A peine relève-t-on quelques réponses moins vides Un bébé de 9 ans nous écrit : « J'aime la musique, parce qu'elle me donne de la joie. » Douceur d'une phrase enfantine, cette petite devinera peut être « toute » la joie. Une autre, du même âge, raconte : « Comme petite mère ne connaît pas la musique, il faut que je la remplace quand nous recevons du monde au salon. » L'idée mondaine transparaît, mais cette maîtresse de maison de 9 ans est si gentille que nous avons copié ses lignes. Une enfant (10 ans) répond : « J'aime la musique parce que j'aime le chant des oiseaux. » L'association est gracieuse. Une, de 13 ans, petite âme fine, écrit : « Cela me fait oublier mes peines d'écolière. » Elle a su demander une consolation à l'art qu'elle balbutie et, remarquons-le, elle ajoute le nom des auteurs qu'elle étudie : Beethoven, Mozart, Haydn, Chopin. Ce sont eux qui apportent l'adoucissement à ses petits chagrins, et c'est près d'eux qu'elle trouvera, plus tard, l'oubli des longues peines dont la vie, implacablement, accroît pour chacun de nous le pesant fardeau. Une fillette dit encore : « Je suis triste ou gaie suivant le passage qu'on joue. » C'est de la suggestion musicale, il y aurait peut être là un « sujet » intéressant. La liste de ces rares exceptions s'achève sur deux affirmations curieuses. « La musique, dit l'une, éloigne les mauvaises pensées » et l'autre écrit : « Elle rend moins tristes les instants d'oisiveté. » C'est presque de la philosophie de l'art, et la réponse est tout à l'honneur de cette vertueuse petite.

Ainsi, sur 200 enfants, une dizaine d'avis sont valables, le reste est d'une platitude que justifie trop le répertoire offert à ces jeunes musiciennes. Là est le défaut de leur éducation, on ne leur apprend pas à aimer la *vraie* musique. Il ne faut pas se lasser de le redire à ceux qui — je le sais — en sont encore mal convaincus : la Beauté n'a pas l'évidence de la lumière ; *elle ne s'impose pas*, sauf de très rares exceptions, à des âmes non initiées. Cette idée de la perception spontanée de la beauté d'un objet est une idée d'adulte éduqué ayant oublié ses procédés d'acquisition... Une belle chose nous frappe et nous croyons, naïvement, qu'elle nous aurait toujours frappé dès notre prime jeunesse ; nous nous félicitons du sens si délicat et si sûr que la constatation que nous venons de faire nous permet de reconnaître en nous ; nous nous flattons d'un discernement qui, semble-t-il, nous a toujours appartenu. Erreur, commune à beaucoup de gens de bonne foi, mais erreur. Il nous faut tout apprendre et nous nous acquérons laborieusement. Au début, nous sommes tous tels que des statues : nous avons des yeux et nous ne voyons pas, des oreilles et nous n'entendons rien, une âme qui s'ignore, ignore le monde et ne s'initie que lentement, très lentement au culte de la Beauté. Certains d'entre nous, les moins favorisés, n'en sont même jamais les desservants.

Si nous revenons à nos petites filles — dont l'âge varie de 9 à 14 ans — nous voyons qu'elles ne sont plus tout à fait des statues insensibles, leurs âmes puériles s'entrouvrent : elles aiment, sans bien savoir pourquoi, le son mélodieux, fugitif, dont la vibration cristalline les charme un instant. Où va-t-on les conduire?... Que leur fera-t-on aimer? Qu'offrira-t-on à leur faim naissante? C'est ici qu'apparaît la constatation infiniment triste. Elles sont attirées par la mu-

---

différents arrondissements ou dans la banlieue, et des enfants de classe plus élevée, instruits dans leur familles, ont *écrit* les réponses que nous rapporterons.

sique et cette tendance heureuse est annulée, perturbée, faussée, dès le début, par la déplorable éducation musicale qui leur est donnée. On leur offre de telles sottises, disons le mot, de telles stupidités, qu'elles se lassent et bientôt se détournent de l'art. Elles pianotent, elles chantonnent pendant quelques années, puis, devenues adultes, elles abandonnent ces pauvretés. Si on les examine, à ce moment de leur vie, du point de vue musical, elles semblent dénuées de tout sens artistique. Alors on s'en va répétant : les Français ne sont pas musiciens, une petite élite affecte seule de l'être. Quelques hommes de cœur qui se préoccupent de l'avenir artistique de la France, des maîtres éminents cherchent, en vain, la cause de cette pénurie musicale, de ce manque de goût national pour les productions d'un caractère élevé. La raison : mauvaise éducation artistique.

Voilà ce qu'elles chantent ou ce qu'elles jouent. Un des principaux morceaux de ce répertoire, c'est : la *Marseillaise*; une enfant donne même comme le chant idéal : *l'Internationale*. Elle est seule. La *Valse Bleue*, la *Valse Rose*, *Loin du Bal* ont des amateurs mais, ce qui domine, c'est la transcription — et quelles transcriptions! — d'opéras ou d'opéras-comiques : *Mignon*, *La Fille du Régiment*, *Les Noces de Jeannette*, *Carmen*, *Mireille* et *Faust* qui jouit d'une faveur égale à celle de la *Marseillaise*. Comme classiques, sur deux cents réponses, Beethoven est nommé 11 fois, Mozart 10, Chopin 4, Mendelssohn 1, Field 1. Une future violoniste cite Dancla et Viotti. Brièvement nous dirons que la faute de la mauvaise éducation que nous avons signalée, revient, non aux professeurs, ils font ce qu'ils peuvent, mais bien, dans la plupart des cas, aux familles. Ce sont elles dont les vues étroites et, disons le mot, égoïstes, gâtent l'heureuse nature. Interrogez ces professeurs; pas une mère, leur confiant sa fillette, ne leur a dit : Voici une enfant qui aime la musique, développez ce goût; nourrissez-la de bonnes choses, initiez-la aux beautés d'un art qui l'attire; faites qu'il devienne pour elle, dans la mesure de ses forces, ce qu'il a été pour les grands artistes : le consolateur, le confident, le soutien. Pas une n'a tenu ce langage. Ce qu'on dit aux professeurs, le voici : Apprenez à cette enfant quelques petits airs pour qu'elle nous les joue bientôt afin de nous distraire. Voilà la vue égoïste. Personne ne veut d'une éducation de valeur; l'enfant est le jouet dont on s'amuse et si on lui fait donner des leçons, il faut qu'on en retrouve le prix dans le délassement qu'il procure.

Quelquefois l'idée de métier intervient: c'est encore plus triste. Certaines gens deviennent alors implacables. J'ai connu une enfant de 8 ans qui faisait huit heures de piano par jour, autant d'heures qu'elle avait d'années. On la destinait au Conservatoire! Dans l'intervalle de ces heures interminables, elle avait un air doucement ahuri qui faisait pitié. On la sentait ailleurs, on ne savait où; elle échappait, dans une région inconnue, à la barbarie du traitement. Ce n'est qu'un exemple, il y en a d'autres, mais nous ne pouvons y insister ici. Sur nos deux cents interrogées, une seule se destine, elle aussi, au Conservatoire. Elle paraît, en ce moment, très éclectique, car ses auteurs préférés sont Beethoven, Mozart, Donizetti, Kuhlau et Diabelli. Quelle chute! Ce qui sauve tout c'est que, dit-elle, elle *adore* la musique.

C'est là, pour toutes, dans cet amour, que serait le salut. Ce qu'il faudrait, à ces enfants, c'est leur parler des grands musiciens disparus, leur nommer Bach, le dieu souverain, Beethoven, qui n'aurait pas échangé les ineffables consolations de sa vie de souffrance pour les mesquines joies du plus favorisé d'entre nous. L'art fut leur viatique, le principe de leur activité, la substance même de leurs grandes âmes. Si, d'emblée, nous n'amenons pas ces petits enfants à de telles hauteurs, nous devons les leur faire entrevoir; nous pouvons, dans l'azur du ciel, leur montrer la neige des cimes et leur dire : Quelque jour peut-être toi aussi tu monteras; un air plus pur emplira ta poitrine, de grandes pensées s'éveilleront dans ton jeune cœur, une prière jaillira de tes lèvres. Etant plus haut, tu te sentiras meilleur et tu connaîtras vraiment l'Art que tu dis aimer.

Un grand nombre des petites filles interrogées ont fait une confusion curieuse. A cette question : Quelles sont les « œuvres » musicales que vous préférez ? elles ont répondu par le nom des « instruments » qui leur causent le plus de plaisir. Le piano vient en première ligne, puis le violon et la mandoline. Deux petites filles déclarent aimer le clairon et la clarinette et quelques-unes répondent que les plus belles œuvres musicales c'est : « la musique de la Garde Républicaine ».

Ceux qui n'ont jamais fait parler ou écrire des enfants ignorent les confusions étranges, les associations imprévues qui se produisent dans ces jeunes têtes. Nous mettons, malgré nous, la pensée de l'enfant au diapason de la nôtre, et quand nous lui donnons, pour l'exprimer, les mots dont nous nous servons et qui sont au-dessus de sa faible compréhension, il en résulte des quiproquos étranges, d'une incohérence désarmant toutes les sévérités.

Si 94 p. 100 des petites filles aiment la musique, les petits garçons la voient d'un autre œil; 75 p. 100 lui réservent leur faveur, mais, chose curieuse, avec eux, l'idée d'amusement, de distraction, disparaît presque complètement. Ceux qui aiment la musique déclarent qu'ils la trouvent belle ou bien qu'elle leur permettra de gagner leur vie. Nous avons affaire à

des petits au courant des nécessités quotidiennes et il faut avouer que la préoccupation du gain est, avec eux, la plus fréquente. Ceux qui ne sont pas sensibles aux délices de l'art musical n'ont pas, pour le déclarer, les finesses de leurs émules féminins : tout à trac ils disent que : « Ça ne les intéresse pas », qu'ils « n'ont pas d'oreille », qu'ils « chantent faux ». Quant au répertoire, pas un de ces enfants ne paraît apprendre à jouer d'un instrument, mais les chants qui les enthousiasment, les transportent, les ravissent, c'est la : *Marseillaise*, le *Chant du Départ* et l'un d'eux dit d'un mot : les « chants patriotiques. » *Faust* a aussi de nombreux admirateurs. Enfin, comme pour les petites filles, une confusion s'est produite entre « œuvres » et « instruments » ; un jeune garçon déclare qu'il aime par-dessus tout : « les clairons et les trompettes jouant dans les fossés ». Celui-là demeure évidemment près des fortifications et à proximité d'une caserne.

S'il avait fallu une preuve que la Danse est complètement perdue, *comme art*, dans l'idée de nos jeunes contemporaines, nous la trouverions dans les réponses que nous avons recueillies. 162 fillettes furent interrogées, 127 répondirent qu'elles aimaient la danse ; 6 déclarèrent qu'elles l'avaient en horreur parce que « la danse les rendait malades », ce qui est une raison suffisante ; d'autres dédaignèrent d'expliquer leur antipathie. Quant aux 127 ferventes de l'art de Terpsichore elles ont deux raisons invariables pour s'attacher à ses pas : la danse est amusante (toujours), nécessaire en société. Il y a quelques variantes telles que celle-ci : « On doit savoir danser afin de ne pas rester dans un coin quand on va au bal. » Une intransigeante déclare, par contre : « que ce n'est pas utile pour l'avenir et que la danse ne rapporte pas intérêt ».

78 p. 100 des petites filles aiment danser, 59 p. 100 de leurs camarades masculins partagent ce goût. Ils aiment la danse à titre d'exercice et parce qu'elle leur semble rentrer dans la gymnastique. Voici les danses que préfèrent les uns et les autres : *polka*, *valse*, *berline*, *pas des patineurs*, *quadrille* et... *cake-walk*.

Une seule enfant aime le *menuet* et la *gavotte* mais cette dilection nous semble entachée de snobisme car, ajoute-t-elle : « Je ne danse que cela. »

Le goût des nobles attitudes est ici totalement absent, la beauté du geste insoupçonnée. Sans remonter jusqu'aux Grecs, ces grands amoureux de la forme, ces artistes nés, ces délicats qui goûtaient la belle ligne vivante comme nos lèvres goûtent le fruit, on eut autrefois, en France, la science des mouvements harmonieux. Où êtes-vous majestueux menuets, élégantes pavanes, capricieuses gavottes ! Qu'êtes-vous devenues, savantes révérences qu'accompagnait la finesse du regard ou la grâce du sourire? Et si même ces grandes façons de cour étaient ignorées du menu peuple, ne peut-on dire encore : Où êtes-vous, danses nationales populaires, pimpantes, aimables, spirituelles : *bourrées* piquantes, *passacailles* gracieuses, *tambourins* rapides. Aujourd'hui, du salon au plein air du 14 juillet, le Francais se démène au rythme énervant d'une sauterie nègre. Il se déhanche et se contorsionne comme un pantin désarticulé ; il a l'air d'un singe ou d'un dément ; il est infiniment triste. La Danse Macabre ne comportait pas encore cette figure : il faut lui ajouter le cake-walk.

Si la Poésie compte, chez les fillettes, moins d'amateurs que la Musique (82 p. 100) nous pouvons dire qu'elle est plus vivement sentie. Non seulement nous trouvons quelques réponses charmantes, mais encore quelques « poétesses » se révèlent ; l'idée de création se fait jour chez quelques-unes, plus sensibles ou plus spontanées que les autres. Bien que, pour la grande majorité, la poésie soit encore « amusante », une idée plus sérieuse apparaît : plusieurs enfants ajoutent à amusante le mot « instructive », quelques autres disent encore « morale ». L'impression est aussi plus profonde. La poésie, dit l'une d'elles, « me cause de douces émotions ». L'idée de douceur et, chose remarquable, de tristesse domine; plusieurs petites filles préfèrent les poésies tristes à toutes autres. Mais, laissons la parole à nos jeunes interrogées. Un bébé de 9 ans déclare avec un sérieux comique que la poésie est jolie « quand on *proclame* bien et que pour entendre bien *proclamer* il faut aller à l'Odéon. » Je n'y contredis point.

Une petite de dix ans juxtapose quelques propositions : « La poésie me plaît beaucoup. J'ai entendu réciter une grande artiste, Mlle Dudlay, de la Comédie-Française. Elle a récité *Stella*. Moi, j'ai, appris à l'école, une jolie poésie : *Petite Violette*, et j'essaie d'imiter Mlle Dudlay. » Et voilà. Nulle idée de ce qu'elle ignore, de la différence entre une artiste et elle. L'émotion procède chez cette enfant du dehors au dedans, l'imitation en est le principe.

Plus intéressante, et surtout plus personnelle, est une fillette de 11 ans. On voit, avec elle, poindre la créatrice : « Il m'est doux d'entendre dire des vers bien faits. Cela a un charme tout particulier et nous donne grande envie d'imiter l'auteur. C'est un agrément de composer de beaux morceaux. J'ai déjà essayé ! Comme j'ai à peu près réussi et que cela me plaît beaucoup, je tâcherai d'en faire quand je serai plus grande. J'assure que je suis plus passionnée (ce mot, à 11 ans, quel trait de caractère) pour cet art que pour tous les autres. On classe aussi dans la poésie la prose qui exige un style parfait et une harmonie délicate. Mais je donne ma préférence aux vers. » Quelle fine nature, comme on sent le frémissement

de la sensibilité sous le choc léger du verbe. La même enfant dit de la musique : « Je préfère la musique vocale car les sons sont toujours mieux représentés par une belle voix que par un instrument. » C'est l'instrument humain qu'elle goûte, l'âme vibrant aux langueurs ou aux violences de la mélopée.

Plus timide est celle qui nous avoue : « Je ressens une impression vive quand je lis une poésie et voudrais l'imiter ; mais, hélas ! mon instruction n'est pas encore assez complète et je ne trouve pas facilement mes idées. » En somme, elle n'en est encore qu'au désir de créer. Dans le cas suivant, l'imitation, l'émotion et l'orgueil s'unissent pour pousser à la production. L'enfant s'écrie : « Regardons Victor Hugo, le plus grand poète de France ; il nous a tous charmés avec ses poésies. Ainsi le morceau intitulé : *O souvenir, printemps, aurore* (je l'ai appris au moment de son centenaire) c'était charmant. Et cette femme, George Sand ! A-t-elle dû travailler pour arriver aux merveilleuses descriptions qu'elle nous donne — mais elle n'en est pas l'auteur — (*sic*) (1). Comme c'est joli d'entendre une personne qui dit un morceau dans la perfection. On lui demande : « Quel est l'auteur de cette poésie ? » Et elle répond : « C'est moi ». On est encore bien plus enthousiasmé. »

Quelle vie, quelle ardeur chez cette fillette de 12 ans. La parenthèse, le dialogue lui sont nécessaires pour exprimer les ressauts ou les vivacités de sa pensée naissante. Mais on sent qu'elle a besoin de l'auditoire, il lui faudra l'excitant du public qui s'intéresse à la « personne » de l'artiste plus qu'à son art.

La dernière que nous citerons est la plus remarquable, à notre avis ; elle a la caractéristique des possédés, elle n'agira pas pour l'art, elle sera agie par lui. On devine que tout le caractère est modifié et se modifiera de plus en plus sous l'effort de la poussée intérieure. Elle se nourrit de sa sensibilité, elle la cultive, la choie inconsciemment ; c'est une volupté qu'elle se donne en ignorant qu'elle la recherche. Celle-là avec son « j'aime » qui revient à chaque ligne, est presque tragique. « J'aime la poésie, dit-elle, rien ne m'est plus doux que de chercher dans ma tête des choses tristes qui renouvellent je ne sais quel malheur, ou bien des phrases qui expriment ma pensée. J'aime aussi décrire des paysages mélancoliques qui cachent derrière leur ombre, derrière leurs montagnes des choses tristes..... Je vais tout lâcher ma pensée... J'aime aussi jouer le théâtre dans ma chambre, quand personne ne me regarde ; je débite les fables que je sais par cœur avec les gestes qui leur sont dus. »

(1) Nous n'avons pas pu découvrir la raison de cette singulière restriction.

— Nous respectons les incorrections de langage, laissant fidèle la citation.

« Oui, j'aime le théâtre, j'aimerais à jouer des pièces, surtout tristes, qui représentent des scènes passées il y a longtemps. Mon théâtre favori est l'Opéra. Je n'y vais pas souvent. Quand j'y vais, je suis contente ; quand j'en reviens, je suis moins contente car je me dis : Ce n'est pas voir que je voudrais, c'est jouer. »

Quel désir violent, quelle âpreté chez cette petite de 13 ans qui gâte sa joie d'un soir en remâchant son unique pensée. Elle dit encore : « Je n'aime rien au-dessus de l'art, les autres choses me déplaisent ; je n'y prends pas grand goût, je trouve cela trop monotone. Je l'aime et quand j'y réussis je suis contente, je me dis : « J'ai fait quelque chose de valeur » (sans être de valeur car c'est certain que je ne réussis pas comme les grands artistes, je suis trop jeune encore. » Que deviendra-t-elle cette enfant ? A quelle flamme ira-t-elle brûler les ailes de Psyché ?

Les auteurs offerts à ces jeunes élèves n'ont aucun point de comparaison avec les médiocrités musicales qu'on leur impose, ceci confirme ce que nous disions au commencement de cet article. Une meilleure nourriture intellectuelle leur est offerte, elle les fortifie, elle développe leur goût, elle leur inspire le désir de créer quelque chose de beau. Le poète qu'elle chantent, qu'elles préfèrent, qu'elles encensent, c'est Victor Hugo. Il réunit tous leurs suffrages Nous trouvons au second rang, dans leur affection, La Fontaine. Viennent ensuite, Corneille, Racine, Boileau, Molière, Fénelon, Bossuet, Chateaubriand, Lamartine, Sully Prudhomme. Une enfant nomme Clovis Hugues, une autre... Socrate ! A quel titre ? Je l'ignore, peut être l'ignore-t-elle aussi ? Sur les 200 interrogées, 10 seulement ont déclaré qu'elles n'aimaient pas la Poésie, 25 ont laissé la question sans réponse.

Les jeunes garçons brûlent à la Poésie encore plus d'encens que les petites filles, car la proportion de ceux qui déclarent l'aimer est de 86 p. 100, Les raisons qu'ils donnent de leur grand amour sont bien moins intéressantes, aucun ne s'émeut ; à plus forte raison, aucun ne se révèle créateur. La poésie les charme, les instruit, les intéresse, l'un deux nous dit ; « qu'elle développe la vertu » ; un autre, plus virgilien, qu'il l'aime « parce qu'elle lui apprend les choses de la nature ».

Là, encore, le poète aimé c'est Victor Hugo. La Fontaine, Casimir Delavigne viennent ensuite, Florian occupe une petite place. Quelques prosateurs sont classés poètes : Voltaire, Rousseau, Arago.

Les arts du second groupe seront d'un examen beaucoup plus rapide ; l'attention que les enfants leur

donne suit une progression décroissante : 79 p. 100 des petites filles aiment la Peinture, surtout les paysages. 2 de celles dont nous avons les réponses veulent être peintres, l'une spécialement « pour garder les traits des grands hommes de l'ancien temps », l'autre pour fixer les rochers, le ciel et les arbres qui lui « charment les yeux ». Une troisième dit que la peinture permet de reproduire « les personnes, les enfants qui jouent et les animaux préférés ». La pensée est gracieuse.

Beaucoup de ces petites filles ont vu le Louvre, les palais de Fontainebleau et de Versailles, elles en gardent un souvenir confus d'où surgit quelquefois un détail disproportionné : tel tableau anecdotique qui seul marque pour elles le *summum* de l'art. Au sujet de la peinture, des confusions se sont encore produites ; certaines fillettes ont cru qu'on leur demandait si elles aimaient à peindre et ont manifesté leur amour du peinturlurage. D'autres ont mieux compris la question et ont cité leurs peintres préférés ou les œuvres qui leur semblaient le plus frappantes. Nous ne donnerons pas cette peu attrayante nomenclature, la première place y est occupée par l'*Angelus* de Millet.

Une page doit-être citée. Gabrielle B... (12 ans) nous écrit : « Des peintres, j'en ai connu une intimement, M[lle] Rosa Bonheur, qui avait un château à Ry, commune de Thomery, et quand j'allais chez ma grand-mère passer mes vacances, elle peignait des tableaux devant moi. Mais maintenant ma pauvre grand-mère et ma bonne amie ne sont plus et je retourne rarement dans le pays. » Il est encore facile, ici, de se rendre compte que l'enfant a peu le sentiment de la distance qui le sépare de l'adulte et de l'artiste. Il nous met tous à son plan il nous fait petits sans l'intention de nous rapetisser, mais pour traiter ingénuement d'égal à égal.

Les petits garçons aiment mieux la Peinture que les petites filles. 84 p. 100 s'y intéressent et, chose remarquable, ils notent le plaisir que leur cause la sensation de couleur ce qu'aucune fillette n'a signalé. Ces dernières donnent pour raison de leur penchant vers cet art leur éternel joli... agréable ; les garçons goûtent l'éclat du ton : « ça attire l'œil » « cela charme l'œil », « plaît à l'œil ; » l'un écrit bizarrement : « les tableaux font beaux aux yeux ». Quant aux œuvres préférées de ces jeunes citoyens, la liste est amusante : elle se compose presque uniquement de tableaux de bataille : Valmy, Waterloo, Bonaparte à Arcole. Les toiles où figure Bonaparte, puis Napoléon, entrent pour une grande part dans les préoccupations de ces enfants. Comme artiste, Horace Vernet les enthousiasme.

La Sculpture est encore moins comprise que la Peinture par les petites filles ; 46 p. 100 contre 79 p. 100 de jeunes garçons s'attachent à cet art. Et encore beaucoup d'entre elles ont confondu sous le nom de Sculpture les statues et les meubles en bois sculptés ; ainsi la proportion de celles qui donnent quelque prix à cet art est encore réduite. La raison de leur dédain, c'est que, disent-elles, « c'est un art pour les garçons ». Une seule fillette se montre disposée à devenir sculpteur. (14 ans) : « Souvent je m'amuse à copier, avec de la terre à modeler, différents objets. J'ai été plusieurs fois au musée du Trocadéro et j'y ai admiré toutes les jolies sculptures qui y sont enfermées. J'aurais voulu être à la place de ceux qui les reproduisaient. » Ce souhait est unique.

Les petites filles admirent les statues de Jeanne d'Arc, d'Henri IV et de Louis XIV. Leurs émules masculins sont, eux, intarissables ; ils ne jugent pas l'œuvre à sa valeur mais au sentiment qu'elle exprime. Les statues de *la République*, *Marceau*, *Danton*, *Bobillot* les retiennent. Plusieurs citent le *Monument des Morts* au Père-Lachaise, un seul la *Marseillaise* de Rude, comme les plus beaux morceaux de sculpture.

Chez les fillettes, l'Architecture est tout à fait inappréciée ; 32 p. 100 lui accordent quelque attention contre 79 p. 100 des petits garçons. Les toutes petites de 9 à 12 ans reprennent leur laconique réponse « connais pas ». Les plus grandes, ayant la conviction absolue que l'architecture est un art « pour les hommes », s'interdisent d'y attacher aucune importance.

Les bambins prennent ici une éclatante revanche ; ils aiment l'Architecture, ils l'admirent, le vocable « beau » revient sans cesse sous leur plume et ils appuient leurs raisons d'une longue liste des principaux monuments de Paris. En dehors de la *Tour-Eiffel* et de la *Grande Roue* qui, nommées, une fois, font singulière figure, ces enfants connaissent bien leur grand'ville et ils en sont fiers. *Notre-Dame*, le *Louvre*, le *Panthéon* parlent non seulement à leurs mémoires, mais à leurs cœurs ; un peu de la tradition française entre en eux au moment qu'ils contemplent ces témoins d'un passé que les temps présents rendent quelquefois plus cher, au moins à leurs aînés.

La dernière question posée : Quelle idée vous faites-vous de l'Art en général ?... était probablement trop difficile. Les réponses ont été nulles, ou presque nulles, une seule mérite peut être d'être retenue : « L'art nous instruit, par lui nous pouvons exprimer nos pensées autrement que par la parole. Par lui nous connaissons des peuples dont nous n'aurions jamais soupçonné l'existence ».

Sur ces derniers mots, sortis d'une plume de 13 ans, nous conclurons cette modeste enquête sur l'idée de l'Art chez quelques petits Français.

M. Daubresse.

Paris. — Typ. A. Davy, Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*, 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 25 — 5e SÉRIE — TOME I — 18 JUIN 1904

L'AVENIR LATIN (1)

Mesdames, Messieurs,

Est-ce en prophète, par hasard, que je me propose de vous parler de l'*avenir latin ?* Nullement ; je n'ai aucune tendance à prophétiser, et mon seul but, dans cette Conférence, est précisément de vous mettre en garde contre l'esprit de prophétie historique qui, s'appuyant sur de prétendues lois d'évolution des sociétés, calquées sur la loi physiologique des âges, persuade aux peuples d'origine latine qu'ils sont condamnés à une décadence inévitable, bientôt à une mort fatale, à laquelle il serait insensé de vouloir se soustraire : car ils sont vieux et le devoir de la vieillesse est de mourir. Leur passé est splendide, et c'est pour cela, semble-t-on nous dire, qu'ils n'ont point d'avenir. Italie, Espagne, France, grands noms, mais ce n'est là que la *vieille Europe* ; la *jeune Europe* se lève, grandit et va l'étouffer, et c'est pour son bien qu'elle l'étouffera. L'Italie, sans doute, a eu sa Rome impériale et sa Rome papale, les deux plus merveilleux exemplaires d'Impérialisme politique et religieux que le monde ait vus ; elle a eu sa Venise, initiatrice de l'Angleterre au grand commerce, à l'Empire maritime ; elle a eu sa *Renaissance*, première poussée printanière de l'art et de la science modernes ; l'Espagne a eu son Charles-Quint, sa colonisation de l'Amérique, première éruption grandiose de la fièvre coloniale qu'elle nous a léguée ; la France a eu, sans remonter à son Charlemagne et à ses trouvères, son siècle harmonieux et majestueux de Louis XIV, son XVIIIe siècle émancipateur, sa Révolution, son Napoléon, double révélation — bien ou mal réussie, mais puissante — de ce que peut le génie d'organisation consciente et systématique appliquée à la destruction et à la reconstruction des sociétés. Tout cela est certain, mais n'allez pas conclure de là qu'après avoir donné de telles preuves de leur force, ces nations sont capables encore de grands réveils, si tant est qu'on puisse les dire endormies à cette heure. Non, il serait antiscientifique au plus haut point, ce serait pécher contre toutes les lois de l'histoire, que de conserver cet espoir. L'âme de ces peuples, en se dépensant comme elle l'a fait, s'est éteinte ; elle n'est plus. J'ose m'inscrire en faux contre ces prophètes de malheur.

Peut être, il est vrai, aux yeux de beaucoup d'entre vous, ma protestation paraîtra superflue. Il y a trois ans, dans une Conférence à Bordeaux, j'ai traité d'un sujet analogue à celui-ci, c'est-à-dire de la « prétendue infériorité des peuples latins », et mon plaidoyer d'alors en faveur de la latinité a pu paraître un peu paradoxal. Mais les idées marchent vite à notre époque. Des voix nouvelles se sont fait entendre dans le même ton, des livres ont paru, tels que ceux de Novicow, etc., des revues sont nées, telles que la *Renaissance latine*, la *Revue latine*, des ligues se sont formées pour trouver une direction pratique aux tendances, chaque jour grandissantes, qui se révèlent par ces manifestations spontanées. Le voyage

(1) Cette conférence faisait partie de la série des conférences de la *Revue Politique et Littéraire*, et devait être donnée rue d'Athènes le 18 mai 1904. Une mort soudaine et prématurée a enlevé notre éminent collaborateur à l'admiration du monde lettré qui se plaisait à voir en lui l'un de nos meilleurs sociologues, et ce, à la veille du jour où devait être prononcée cette conférence, qui représentait le dernier état de sa pensée.

du roi d'Italie à Paris, celui du président Loubet en Italie, ont été l'inauguration triomphale d'une ère inattendue, d'un réveil inespéré de l'âme latine longtemps sommeillante... A présent, ce qui était si récemment encore un paradoxe risque de paraître un lieu commun. Il n'en est rien, par malheur; et le nombre est encore trop grand de ceux qui assistent en sceptiques à ces enthousiasmes et n'y voient qu'un symptôme de plus de cette exubérance méridionale qu'on juge incapable de rien fonder. C'est à ceux-là que je m'adresse.

N'ai-je pas à m'excuser cependant de revenir sur cette éternelle antithèse des Anglo-Saxons et des Latins, dont on a fait un si grand abus? Pendant qu'anthropologistes, psychologues, sociologues se livraient à cette interminable querelle, ne semble-t-il pas qu'elle ait beaucoup perdu de son importance par suite de l'élargissement prodigieux du monde civilisé ou civilisable, qui a cessé de se partager entièrement entre ces deux groupes de peuples, et embrasse ou tend à embrasser d'autres grandes fractions de l'humanité, auparavant étrangères à nos destinées? Le colosse russe a surgi, le monde slave, qui, en grandissant, aspire à jouer un rôle plus considérable dans nos relations internationales; le monde jaune ne peut plus vivre à l'écart de nous; il s'agit de l'assimiler ou de le conquérir ou d'être débordé par lui; le monde musulman pose les mêmes problèmes redoutables. Dans cette gigantesque mêlée de peuples et de races, qui, pour la première fois, s'étend au globe tout entier, la lutte des deux prétendues races anglo-saxonnes et latines a-t-elle encore une raison d'être?

Ce qui caractérise le moment présent, c'est que, pour la première fois, je le répète, les prévoyances et les préoccupations des hommes d'Etat, et non pas seulement des hommes d'Etat mais des financiers, des industriels, des commerçants, des penseurs, sont forcées d'embrasser toute l'étendue des continents terrestres. Jusqu'à nos jours, les vues des politiques, dans leurs plus vastes ambitions, ne dépassaient jamais une certaine zone éclairée par notre civilisation et au-delà de laquelle s'agitaient vaguement des humanités barbares ou sauvages dont personne ne s'inquiétait, à peine visitées de loin en loin par quelque curieux. Louis XIV et Napoléon même, tout ambitieux qu'ils étaient, n'ont jamais songé à l'Afrique et à la Polynésie, ni, à vrai dire, aux trois quarts de la mappemonde, dans leurs rêves de conquête soi-disant universelle. Avant nous la civilisation était réputée ne pouvoir fleurir que dans des enclos, dans des terres privilégiées et jalousement circonscrites; à présent, tous les murs de clôtures sont renversés ou ébranlés. Jadis, tout ce qu'on voyait croître et progresser, même du pas le plus rapide, une fortune, une industrie, une renommée, un pouvoir, on était sûr que cela s'arrêterait à certaines limites fixes, à certaines frontières de classe ou de nationalité, toujours assez proches, quoique reculant sans cesse. Maintenant, une industrie en train de s'enfler, de s'amplifier, ne peut s'arrêter qu'au trust *mondial*; une célébrité, qu'à la célébrité *mondiale*; et de même une puissance militaire, une influence diplomatique, qu'à la suprématie *mondiale*. Bon gré mal gré, cet adjectif s'impose; ce néologisme échappe aux bouches les plus puristes. Il ne faut plus dire : *Nil sub sole novi*. Car certainement cela est nouveau et ne s'est plus vu sous le soleil.

Mais, par malheur, il n'est pas vrai que cette amplification illimitée de la vie sociale, du champ des luttes et des alliances, à notre époque, ait rendu secondaire le problème de savoir laquelle des deux variétés originales de notre civilisation romano-chrétienne, l'emportera finalement et imprimera son type au reste de l'Univers. Au contraire, l'importance de la question s'en est démesurément accrue. Cette opposition antithétique de l'élément anglo-saxon et de l'élément latin, ne remonte pas bien haut dans notre histoire. Au moyen-âge, elle n'a point lieu d'apparaître, la chrétienté alors, c'est-à-dire la latinité, comprenant et absorbant en elle tout le monde germain qui n'en est qu'une sorte de colonie intérieure. Ce qui s'oppose, d'une opposition vivante et féconde, c'est la latinité et l'islam, jusqu'aux temps modernes. Mais, au XVI[e] siècle, l'islam est décidément refoulé, irréductible d'ailleurs; il ne s'oppose plus, il se juxtapose désormais, en attendant quelque nouvel antagonisme aigu avec notre civilisation conquérante, qui, plus intolérante encore que la religion dont elle est la suite, la somme déjà de se convertir à elle sous peine de mort... Or, en même temps que ce duel de l'Univers latin et de l'Univers musulman prenait fin, au XVI[e] siècle, par le recueillement stationnaire du dernier pendant que le premier seul continuait son évolution progressive, un autre duel, non moins sanglant, se déclarait au sein de la chrétienté, déchirée en deux par la Réforme. Entre protestants et catholiques, devenus ennemis en grande partie par le jeu des ambitions politiques, parfois des intérêts économiques, une guerre s'engage, si violente et si acharnée que, pour en trouver une explication vraisemblable, — comme si la combativité héréditaire de l'homme fanatisé n'y suffisait pas — on a cru découvrir, sous la rivalité des deux cultes, l'hostilité innée de deux races. De là, le dualisme des Anglo-Saxons et des Latins, tel qu'on le comprend depuis que la vaine théorie des races a bénéficié d'une faveur inexplicable, heureusement passagère. Mauvaises dénominations, du

reste, où l'on méconnaît tout ce qu'il y a de sang germain chez les Latins, tout ce qu'il y a de culture essentiellement latine chez les Germains.

On ne peut nier cependant que cette antithèse ait un fondement; sa persistance séculaire sous des noms divers en est la preuve. Mais quel fondement? Ce n'est pas sur une différence de latitude qu'elle se fonde : si, par une coïncidence à noter, l'Amérique anglo-saxonne, comme l'Europe anglo-saxonne est septentrionale, et l'Amérique latine, comme l'Europe latine, méridionale, il y a bien des exceptions significatives, le Canada par exemple, et l'on ne voit point cette répartition géographique se continuer dans les autres continents : en Afrique, en Australie, l'expansion anglo-saxonne déborde au Midi comme au Nord, et l'Asie anglo-saxonne, l'Inde, est au Midi. — Accorderons-nous aux métaphysiciens du matérialisme historique que notre antithèse a un sens, avant tout, économique? Si cela veut dire que, partout, les conflits d'idées, d'aspirations, de croyances, recouvrent des désaccords d'intérêts, je l'admets; mais tantôt ces désaccords ont suscité ces conflits, tantôt ils en ont sont nés ou en ont profité pour éclater, et c'est le cas des guerres de religion. — Quant à la doctrine qui ramène tout à des causes physiologiques, qui considère un certain type de formation linguistique, religieuse, politique, morale, esthétique, comme essentiellement inhérent à une certaine conformation du crâne et à une certaine coloration de la peau, j'ai déjà dit qu'elle a fait son temps. Elle se survit pourtant sous des expressions moins inadmissibles et j'aurai tout à l'heure à en reparler. — On a essayé, avec plus d'apparence de raison, de s'appuyer sur des caractères psychologiques : par son individualité plus accusée, par son esprit d'entreprise et d'initiative privée, par son libéralisme, par son industrialisme, par son amour de la vie sportive, l'Anglo-Saxon s'opposerait à l'absence d'énergie, à l'étatisme, au militarisme, au goût de la vie paresseuse et molle, qui caractériseraient le Latin. Mais, à peine ces contrastes factices étaient-ils formulés, que les événements contemporains obligeaient à les rectifier, et la moindre réflexion historique contraint à les effacer entièrement. Le libéralisme britannique n'est guère plus qu'une légende. Le plus bel échantillon de militarisme sur terre et sur mer, que l'histoire enregistre, est allemand, anglais, bientôt américain. L'individualisme moderne où est-il né? Burckhardt nous assure que c'est chez des Latins, chez les Italiens de la Renaissance. Ces peuples latins, auxquels on attribue dédaigneusement l'instinct grégaire, auraient pu à cette époque accuser de *grégarisme*, de *péconisme*, les Allemands et les Anglais. Robertson reconnaît l'infériorité de la marine anglaise, de l'industrie anglaise, de l'esprit d'entreprise en Angleterre, avant le XVIe siècle. « Les vaisseaux italiens, espagnols et portugais, ainsi que ceux des villes hanséatiques, visitaient les ports des parties de l'Europe les plus éloignées, lorsque les Anglais ne faisaient que se traîner sur leurs propres côtes dans de petites barques, pour porter la production d'un comté dans un autre comté... Leur commerce était absolument passif... » Considérez l'Espagne à côté, au point de vue industriel. « Sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, et sous celui de Charles-Quint, nous dit le même historien, l'Espagne était une des plus industrieuses contrées de l'Europe. Les manufactures de laine, de fil et de soie, étaient assez étendues pour fournir non seulement à sa consommation, mais à des exportations avantageuses. » Il n'a fallu rien moins que les ruineuses entreprises militaires de Philippe II pour arrêter cet élan de prospérité. — Energie, fierté, hardiesse d'initiative, où en trouvera-t-on des exemples plus remarquables, dans la paix comme dans la guerre, que parmi les citoyens des communes italiennes au moyen-âge? Florentins, Génois, Vénitiens, ont été les Anglais de cette époque. — Je ne parle pas de la France : quand on a derrière soi un passé comme le nôtre, on n'a rien à envier à personne en fait de témoignages d'énergie, de génie et d'audace. Je relèverai seulement ce petit reproche qu'on nous a longtemps adressé d'avoir peu de goûts pour les exercices corporels, où se retrempe la vigueur de nos voisins. Dans un livre des plus intéressants, M. Jusserand a démontré de la manière la plus indiscutable que la plupart des jeux et des sports anglais ont une origine française, et que, jusqu'au dernier tiers du XVIIIe siècle, la France, où il n'est pas de si humble commune qui n'eut son *mail*, était le pays sportif par excellence.

On le voit, importants ou secondaires, tous ces contrastes apparents qui ont frappé certains voyageurs s'intervertissent aux yeux des historiens qui, voyageant dans le temps, sont appelés à redresser les erreurs des touristes.

Il y a un sens, malgré tout, à la dualité qui nous occupe; mais je crois que, si ce qu'on appelle le *génie* différent des deux groupes de nations, peut être exprimé avec quelque précision, c'est surtout en ayant égard à l'action prolongée, séculaire, qu'ont exercée sur elles, d'une part la barrière de leurs langues si différentes, cousines, mais éloignées, d'autre part, la divergence de leurs religions, origine première de leur scission.

Cette prétendue lutte de races est, au fond, d'abord une lutte de langues pour la conquête du globe. Si l'on n'a jamais vu de guerre linguistique, consciente et déclarée, il n'est peut-être pas une guerre politique, ou religieuse, ou commerciale, qui

n'ait inconsciemment exprimé des rivalités d'idiome et servi à favoriser quelque ambition de linguistique. La langue est l'œuvre et l'outil de la nationalité ; elle est le produit du génie collectif, c'est-à-dire d'ingéniosités individuelles accumulées séculairement, et elle en est l'agent, parce qu'elle coule dans un même moule héréditaire les esprits qui la parlent, parce que en les faisant continuellement s'entre-pénétrer, s'entre-influencer et les rendant étrangers à ceux qui ne la parlent pas, elle crée, elle creuse, elle fortifie sans cesse l'originalité, la réalité nationale. On s'est étonné de voir, au XIXe siècle, à notre époque, où les relations internationales se sont si prodigieusement accrues, les nationalités s'accentuer et le nationalisme grandir. C'est que, en même temps, les relations intra-nationales se sont multipliées bien plus vite encore par l'effacement des dialectes provinciaux, en dépit de quelques notables exceptions, et par l'élargissement ou l'approfondissement du domaine des grands idiomes européens. Or, les idiomes principaux se divisent en deux groupes, les langues néo latines et les langues néo-germaines, y compris l'anglais, dont la démarcation est bien plus tranchée et oppose à l'intelligence réciproque des idées et des sentiments, à la communication expansive des exemples mutuels, une barrière bien plus difficile à traverser que celle qui sépare, dans chacun de ces groupes, les parlers congénères. De là une différence qui va s'accusant de plus en plus, dans le timbre mental et surtout moral des peuples qui les parlent, malgré la tendance assimilatrice de tant de rayonnements civilisateurs qui se réfractent ou se propagent d'un milieu à l'autre.

La divergence des cultes agit dans le même sens. L'Anglo-Saxon, en effet, si émancipé qu'il soit des principes chrétiens, garde l'empreinte protestante, comme le Latin, tout libre-penseur qu'il peut être, reste marqué à l'effigie catholique. Il y a là une distinction fondamentale qui survivra longtemps à ses causes religieuses, après la disparition même, par hypothèse, de toute religion. Des deux éléments hétérogènes dont le christianisme a été la puissante combinaison, l'élément hébraïque, évangélique, et l'élément gréco-romain, platonicien, césarien, ne fallait-il pas qu'à la longue l'un expulsât ou absorbât l'autre ? Jusqu'à Luther, il semble que l'évolution catholique ait efficacement travaillé à faire triompher le second du premier. Le protestantisme a interrompu ce mouvement, il a fait le contraire autant qu'il a pu, il s'est efforcé de chasser tout ce que la latinité avait tiré de son fonds au profit de l'apport étranger, et il y est parvenu jusqu'à un certain point, non seulement dans son propre sein, mais au sein du catholicisme lui-même qui, par la contre-réforme, s'est à certains égards protestantisé. Il a empêché ainsi le catholicisme de se laisser latiniser et helléniser à fond par l'humanisme de la Renaissance, qui était en train de paganiser la grande religion occidentale à sa source même, à la cour des papes, où plusieurs générations d'athées philologues se sont succédées à la secrétairerie apostolique. Et, quand on songe au libertinage intellectuel et moral de ces érudits, à l'audace tranquillement révolutionnaire de ces chercheurs, aussi curieux de scruter tous les mystères de la nature, de pousser à bout toutes les déductions de la raison que d'exhumer les manuscrits et les chefs-d'œuvres artistiques de l'antiquité, on comprend que les historiens catholiques de ces temps se prennent à bénir Luther et Calvin d'avoir provoqué en tout pays chrétien une réaction d'austérité, de dogmatisme étroit, moralement salutaire. Mais il sera peut-être permis à un esprit indépendant des dogmes de déplorer que cette réaction soit survenue et que la Réforme ait arrêté l'extraordinaire élaboration en voie de s'accomplir, grâce à la Renaissance, dans le vieil arbre catholique, rongé au cœur, toujours riche de sève pourtant, visiblement enclin alors à se vider peu à peu de son contenu médiéval, en conservant la beauté de ses formes, la majesté de son feuillage propre à abriter plus tard largement, hospitalièrement, toutes les sciences naturelles renaissantes, à encadrer de son décor esthétique tout le luxe de la vie moderne. Ce rêve, sous Léon X, pouvait être rêvé ; et qui sait si la perspective de ce christianisme transsubstantialisé pour ainsi dire, couvant et nourrissant sous son aile maternelle la plus libre pensée, la science la plus pure, l'art le plus noble, n'a pas lui à l'imagination de quelque humaniste d'Allemagne ou de France ? Sans trop de hardiesse conjecturale, on a lieu de croire que, si la paisible révolution dont il s'agit se fût continuée, l'Europe eût fait l'économie de plusieurs révolutions sanglantes, tout au moins d'un siècle d'effroyables guerres religieuses au cours desquelles l'Angleterre, profitant de nos discordes continentales, grâce au privilège de sa position insulaire, qui lui a valu d'y échapper en grande partie, s'est emparée des colonies espagnoles... Ce qui est hautement vraisemblable, en tout cas, c'est que, sans les guerres de religion, la suprématie coloniale appartiendrait aux Latins. Et, dans ce cas, nous ne manquerions pas d'anthropologistes pour démontrer, par des mesures crâniennes ou autres, la supériorité des races latines. Car, dès qu'une race ou une nation vient à prospérer, on ne tarde pas à lui découvrir des titres scientifiques de noblesse.

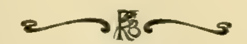
Quoi qu'il en soit de la justesse de ces considérations, il n'est certainement pas chimérique d'avancer qu'à la distinction de la Renaissance et de la Réforme se rattache celle des Latins et des Anglo-

saxons, et que la première sert à expliquer la seconde. Or, rien n'est plus erroné que de regarder ces deux grands événements historiques, suivant une banale manière de voir, comme deux anneaux d'une même chaîne qui, à travers l'encyclopédisme de notre XVIIIe siècle, aboutirait à la Révolution française... Il n'y a pas là une seule et même série, mais deux séries enchevêtrées et qui se sont entravées. La Révolution française procède non de la Réforme, mais de l'encyclopédisme qui a été la reprise de l'humanisme libre-penseur dont la Réforme a été l'interruption et le refoulement. Une révolution née de la Réforme, c'est celle de l'Angleterre au XVIIe siècle, et c'est peut-être parce que la nôtre a eu une toute autre origine, s'inspirant avant tout de l'esprit rationaliste, humaniste, humanitaire, qu'elle l'a emporté si étrangement sur l'autre, malgré ses erreurs et ses horreurs, en puissance de contagion, de répercussion européenne.

On a là en présence deux conceptions différentes de la vie, l'une plus morale et utilitaire que logique et esthétique, l'autre plus esthétique et logique qu'utilitaire et morale ; surtout deux méthodes différentes de pensée et d'action, l'une plus lente, plus empirique, plus inductive, l'autre plus précipitée, plus déductive, plus rationnelle ; enfin deux versants de l'âme presque opposés, deux dispositions de l'âme différentes, l'une plus sévère et contrainte, l'autre plus joyeuse et libre, l'une plus affairée et ambitieuse qu'amoureuse, l'autre plus sensuelle et amoureuse qu'ambitieuse. Telle est la signification que présente aujourd'hui l'antithèse du génie anglo-saxon et du génie latin ; et c'est ce qui donne un intérêt si capital à la question de savoir lequel de ces deux génies prévaudra et s'il est bon que l'un étouffe l'autre, ou s'il ne vaut pas mieux que, se reconnaissant complémentaires l'un de l'autre, ils se partagent fraternellement l'univers et vivent en paix chacun chez soi. Je suis convaincu que cette dernière solution du problème est de beaucoup la meilleure ; mais, pour qu'elle ait chance de se réaliser, une chose est nécessaire, c'est que les Latins, trop éblouis du succès de leurs rivaux, reprennent conscience de leur valeur propre, se ressaisissent, se fédèrent, adjoignent à leur fédération le monde slave, et par là, acquièrent la force d'arrêter le déluge anglo-saxon qui menace de les submerger, s'ils n'y prennent garde, pour le plus grand malheur de la civilisation générale. Essayons de développer ces vérités.

Gabriel Tarde,
de l'Institut.

(*A suivre*).



LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

Quiconque a lu avec attention la correspondance concernant les négociations entre le Japon et la Russie du 28 juillet 1903 au 7 février 1904, date à laquelle M. Kurino annonçait au comte Lamsdorff son intention de quitter, par ordre de son gouvernement, Saint-Pétersbourg, avec le personnel de la légation impériale, a gardé certainement cette double impression, de la volonté très nette du Japon d'obtenir de gré ou de force les garanties qu'il jugeait indispensables à sa sécurité et à son indépendance en face de la poussée russe en Mandchourie et d'autre part, de la confiance du Gouvernement et de l'opinion à Saint Pétersbourg, dans les habiletés de la diplomatie et le redoutable aspect du colosse russe, pour conjurer toute difficultés.

Dans la première dépêche, le baron Komura, ministre des Affaires Etrangères, écrit à M. Kurino, ministre du Japon à Saint-Pétersbourg, que « l'action récente de la Russie, formulant de nouvelles demandes à Pékin et consolidant plutôt que relâchant sa main mise sur la Mandchourie, force à croire qu'elle a renoncé à l'intention de se retirer de Mandchourie, tandis que son activité accrue du côté de la frontière coréenne est de nature à faire naître des doutes sur les limites de son ambition... La Russie, ajoute-t-il, établie sur le flanc de la Corée, serait une menace constante pour l'existence indépendante de cet empire et en tout cas deviendrait ainsi la puissance dominante en Corée. La Corée est un poste avancé et important dans la ligne de défense du Japon et le Japon en conséquence considère l'indépendance de la Corée comme *absolument essentielle* à sa propre tranquillité et à sa propre sécurité. »

La question est nettement posée dès l'origine des négociations. Le Japon s'adresse au gouvernement russe « dans un esprit de conciliation et de franchise » pour obtenir l'arrangement désirable et fait tenir au comte Lamsdorff la note verbale suivante :

« Le gouvernement impérial japonais croyant que le gouvernement impérial russe partage avec lui le désir d'écarter des relations entre les deux Empires toute cause de mésintelligence future, serait heureux d'aborder avec le gouvernement impérial russe l'étude de la situation dans l'Extrême-Orient où leurs intérêts se trouvent en contact, dans le but de définir leurs intérêts spéciaux respectifs dans ces régions. Si, comme on l'espère fermement, cette suggestion est approuvée en principe, le gouvernement impérial japonais sera disposé à exposer au gouvernement impérial russe ses vues sur la nature et la portée de l'entente projetée. »

Quelques jours après cette notification, le baron

Komura précise la base à donner à la Convention :

1° Engagement mutuel de respecter l'indépendance et l'intégrité territoriale des empires chinois et coréen et de maintenir le principe d'égalité de traitement, pour le commerce et l'industrie de toutes les nations, dans ces pays.

2° Reconnaissance réciproque des intérêts du Japon en Corée et des intérêts spéciaux de la Russie dans des entreprises de chemin de fer en Mandchourie ; et du droit pour le Japon de prendre en Corée et pour la Russie de prendre en Mandchourie telles mesures qui pourront être nécessaires pour la protection de leurs intérêts respectifs définis comme ci-dessus et soumis cependant aux stipulations de l'article 1er du présent accord.

3° Engagement réciproque, de la part de la Russie et du Japon, de ne pas empêcher celles des activités industrielles et commerciales respectivement du Japon en Corée et de la Russie en Mandchourie, qui ne seront pas compatibles avec les stipulations de l'article 1er du présent accord.

Engagement additionnel de la part de la Russie de ne pas empêcher l'extension éventuelle du chemin de fer de Corée dans la Mandchourie méridionale, de manière à le relier avec les lignes de la Chine orientale et Shan-hai-Kwan-Newchwang.

4° Engagement réciproque, au cas où il serait jugé nécessaire par le Japon d'envoyer des troupes en Corée, ou par la Russie d'en envoyer en Mandchourie, dans le but, soit de protéger les intérêts mentionnés à l'article 2 du présent accord, ou de supprimer des insurrections ou des désordres de nature à créer des complications internationales, que les troupes ainsi envoyées n'excèderont en aucun cas le nombre effectivement nécessaire et seront ensuite retirées aussitôt que leur mission sera accomplie.

5° Reconnaissance par la Russie du droit exclusif du Japon de donner avis et assistance, dans l'intérêt des réformes et du bon gouvernement en Corée, y compris l'assistance militaire nécessaire.

Le présent accord abrogera tous arrangement antérieurs entre le Japon et la Russie au sujet de la Corée. »

Les négociations s'ouvrent sur ce thème. Mais aussitôt se manifestent, d'une part la hâte du Japon de conclure, et de l'autre l'évidente préoccupation de la Russie de se dérober. Le comte Lamsdorff propose de transférer les négociations à Tokio, sous prétexte qu'il y a beaucoup de détails sur lesquels l'amiral Alexieff devra être consulté. Il évoque le désir de l'empereur Nicolas. Le Japon par l'organe de M. Kurino résiste. La Russie annonce qu'elle va présenter des contre-propositions. Le Japon cède alors sur les deux points : il accepte le transfert à Tokio des négociations et accepte en conjonction avec ses propositions l'étude des contre-propositions qu'on lui annonce.

Le baron Rosen, ministre de Russie à Tokio, se rend à Port-Arthur auprès de l'amiral Alexieff et, à la date du 5 octobre, sont présentées avec l'assentiment de l'empereur de Russie les contre-propositions en 8 articles. La prééminence du Japon en Corée y est proclamée, avec engagement mutuel d'en respecter l'indépendance et l'intégrité. En ce qui concerne la Mandchourie, l'article 7 se borne à prescrire « la reconnaissance par le Japon de la Mandchourie comme étant, à tous égards, en dehors de sa sphère d'intérêts. »

Le baron Komura réclame le droit d'assister militairement la Corée et de créer une zone neutre sur la frontière coréo-mandchourienne où aucune des parties contractantes ne pourrait faire entrer de troupes sans le consentement de l'autre, et de substituer à l'article 7 trois autres articles rétablissant le droit d'avis et d'assistance de la Russie en Mandchourie, sous réserve du respect de la souveraineté et de l'intégrité territoriale de la Chine, du maintien de la liberté commerciale du Japon en Mandchourie et de l'engagement mutuel de ne pas empêcher la jonction du chemin de fer de Corée et du chemin de fer de l'Est Chinois, lorsque ces chemins de fer auront été éventuellement prolongés jusqu'à Yalou.

Il semble un instant que ce sont les exigences du gouvernement japonais sur la question des chemins de fer qui divisent les deux gouvernements, mais le Japon modifie bien vite son article pour rendre l'accord sur ce sujet aisément réalisable et aussitôt réapparaît le point aigü du débat : tandis que le Japon insiste sur son droit absolu de demander que l'indépendance et l'integrité territoriale de la Chine soient respectés et les intérêts et les droits du Japon dans cette région formellement garantis, la Russie réplique par un « non possumus », disant que c'est une question de forme plutôt qu'une question de fond, mais que d'autres puissances aussi ont des droits et des intérêts avec la Chine et que la Russie ne peut entrer dans un arrangement spécial avec chacune d'elles, au sujet de la Mandchourie.

Il y a quatre mois que les négociations durent. On s'aperçoit à Tokio, que la Russie, ne veut prendre aucun engagement réel en ce qui concerne la Mandchourie, au sujet de laquelle elle prétend n'avoir affaire qu'à la Chine. M. Kurino proteste contre les lenteurs et le baron Komura lui enjoint de le faire « dans telle forme et de telle manière que ses représentations en deviennent aussi impressionnantes que possible. » Malgré cela, les ajournement se succèdent. Enfin le baron Rosen présente le 12 décembre de nouvelles contre-propositions, où loin de viser, comme le demandait le Japon, toutes les régions de

l'Extrême-Orient où les intérêts des deux empires sont en contact, il ne met en cause que la Corée.

La Russie fait alors un pas, en s'engageant, dans les limites de la Mandchourie à ne pas gêner le Japon ni d'autres puissances dans la jouissance des droits et privilèges par eux acquis en vertu de traités existants avec la Chine, à l'exclusion de l'établissement de résidences. M. Kurino, répond par de nouveaux amendements où se retrouve la clause relative au maintien de l'intégrité territoriale de la Chine en Mandchourie et presse le gouvernement russe de répondre.

La période de tension se dessine. Le baron Komura, renouvelle ses instances pour obtenir une prompte réponse. Il proteste contre les rapports de source officielle qui prétendent que des troupes, des munitions et du matériel de guerre auraient été envoyés en Corée et demande s'il est vrai que des troupes russes sont concentrées sur la frontière de Corée.

Des explications sont échangées ; mais la réponse de la Russie n'arrive pas. « Il y a urgente nécessité. » « Il y a un sérieux désavantage à la prolongation ultérieure de la situation actuelle », « il faut apprécier la gravité de la situation actuelle ». « Le gouvernement impérial a décidé de prendre telle action indépendante qu'il pourra juger nécessaire pour défendre sa situation menacée et protéger ses droits et intérêts », disent les dépêches japonaises qui se succèdent. Pas de réponse encore ; c'est la guerre ! Le 6 février, une note signée est remise au comte Lamsdorff et le 7 M. Kurino annonce au baron Komura qu'il quittera Saint-Péterbourg le 10, avec son personnel et ses étudiants.

C'est dans le Livre Blanc du Japon qu'il faut aller puiser les documents officiels, car le gouvernement de Saint-Pétersbourg n'a rien fait connaître de sa correspondance diplomatique.

La déclaration de guerre a pris au dépourvu le gouvernement de Saint-Pétersbourg, comme elle a surpris le quai d'Orsay. On ne croyait pas à la Cour de Russie que la diplomatie japonaise dût se lasser si vite ; on pensait qu'on en pouvait prendre à son aise avec le « petit peuple japonais », sans risquer la partie, certain qu'il hésiterait devant une aussi grave détermination en face de la majesté formidable de sa voisine, la Russie. Cette confiance, on l'inspirait de Saint-Pétersbourg aux chancelleries uuropéennes, tandis que le parti de la guerre faisait son œuvre.

Comment croire, en effet, qu'il en dût être autrement ? Depuis trois cents ans, la Russie n'avait cessé de s'avancer en Extrême-Orient, sans rencontrer d'autres difficultés que celles que constituaient la nature des lieux, les régions désertiques, les marais infranchissables, et tous les obstacles dont se hérisse une terre inhospitalière sous la rigueur des plus durs climats, forte de l'amitié habilement et soigneusement caressée de la Chine, qui se laissait pénétrer, sans mot dire et sans que la sérénité de ses rapports avec sa voisine s'en affectât un instant.

En effet, depuis Ivan IV (le Groznoï) le menaçant, dont la vie de 1529 à 1584 fut, après les énergies louables du début et l'organisation de l'administration et des forces militaires de l'Empire par la création du corps régulier des Streltitz, qui lui permit de refouler la puissance tartare et de s'emparer de Kazan et d'Astrakan, une longue série de défaites, marquées par l'incendie de Moscou et le recours à l'intervention libératrice de Grégoire XIII, contre la ligue du roi de Pologne et de la Suède ; depuis le règne de cet homme de guerre qui eut son heure de courage, de sagesse et de succès, pour finir sous les traits d'un monstre de cruauté, meurtrier de son fils dans un accès de colère, véritable Barbe-Bleue, cherchant sa joie au spectacle des tortures infligées à ses victimes, la Russie a inauguré sa politique d'expansion du côté de l'Extrême-Orient, sans perdre de vue son dessein de donner pour limite à l'Empire la mer Noire et la Baltique. Par le traité de Nertchinsk, en 1689, la Russie fixe, d'accord avec la Chine, la ligne frontière entre les deux États et, rassurée de ce côté, porte son effort vers la Turquie, la Pologne et la Suède.

Sous prétexte d'un conflit au sujet des lieux saints et des droits respectifs des Grecs et des Latins, la Russie intervient en Orient, elle arme dans les provinces danubiennes, devant la Turquie immobile. Le prince Menschikoff arrive à Constantinople, au chevet de « l'homme malade », dont semble s'ouvrir la succession. Malgré la conférence de Vienne, la Russie envahit les principautés. Soit mauvais vouloir, soit impuissance, la Prusse et l'Autriche se réfugient dans l'abstention, tandis que l'Angleterre et la France unissent leurs armes pour la campagne de Crimée qui aboutit au traité de Paris, à l'affermissement de l'équilibre européen.

Libérée en Europe, la Russie poursuit son œuvre de pénétration en Chine, dont elle cultive habilement l'amitié. Pendant ce temps, elle multiplie ses avantages aux dépens de la Turquie.

En 1858, le traité d'Angoun enlève à la Chine toute la rive gauche de l'Amour.

Survient la guerre de la Chine avec la France et l'Angleterre, la Russie en profite pour s'avancer plus encore et se faire donner, en qualité d'arbitre et de pacificateur, l'Ossouri jusqu'à la mer.

L'amitié de la Chine pour la Russie n'est point troublée par cette lente et patiente invasion et, dans sa guerre contre la Turquie, de 1877 à 1878, le colosse russe n'a point un seul instant à se préoccuper de sa situation en Extrême-Orient.

Alexandre III, continuant la politique d'Alexandre II et de ses prédécesseurs, se montra plus qu'eux encore attentif au maintien des bonnes relations de l'Empire et de la Chine.

Aussi, se peut-on aisément expliquer la quasi-indifférence du gouvernement russe aux réclamations du Japon, sûre qu'elle était de ne pas trouver chez sa fidèle alliée, la Chine, un embarras, à plus forte raison, une hostilité.

De quoi se mêle le petit peuple japonais? La Mandchourie? C'est affaire à la Chine et à nous, pense-t-on à Saint-Pétersbourg, où on oublie trop aisément que le Japon a cessé d'être une quantité négligeable, que, depuis une trentaine d'années, il s'est éveillé à la vie de l'Occident, qu'il a pu, avec une merveilleuse faculté d'assimilation, se transformer et s'adapter à tous les progrès, qu'il a su préparer son outillage national et organiser ses forces défensives et offensives et que déjà, dans la guerre sino-japonaise, il a fait ses preuves.

On sait où en sont aujourd'hui les deux adversaires. Les Japonais, maîtres de la mer, ont franchi le Yalou; le général Kouropatkine a dû battre en retraite après de sanglants combats, notamment à Ka-lièn-tsé. Niou-Tchouang est évacué et la base des opérations russes reculée jusqu'à Moukden. Port-Arthur est isolé et réduit à ses seules ressources, et violemment et méthodiquement attaqué par terre et par mer.

Déjà, se comptent par milliers les victimes englouties dans des catastrophes comme celles du *Pétropawlosk*, du *Hatousé*, du *Yoshino*, du *Miatko* et dans les nombreuses opérations navales qui ont marqué les débuts de cette guerre, aussi bien que sur les champs de bataille où ont pris contact les avant-gardes des deux armées.

On connaissait la bravoure des troupes russes. L'héroïsme des bataillons japonais dépasse tout exemple. Jamais on ne vit un pareil enthousiasme national et une pareille furie guerrière dans un plus absolu mépris de la mort!

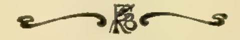
On commence à s'apercevoir à Saint-Pétersbourg qu'il ne sera pas facile d'avoir raison d'un pareil adversaire. Aussi le parti de la guerre à outrance qu'inspire l'impératrice-mère et que soutient Alexieff se met-il à accuser le comte Lamsdorff, dont le bruit de la démission a couru, et Kouropatkine lui-même, tandis que la czarine chercherait à amener le czar aux idées de paix.

Mais, pendant ce temps, le mouvement révolutionnaire s'accentue et le gouvernement russe est entraîné à redoubler de rigueurs envers les groupements révolutionnaires et à préparer ainsi, de façon plus sûre, les explosions prochaines. Ainsi, tandis que le colossal empire subit en Extrême-Orient le rude assaut des Nippons, accrochés à son flanc, et que toutes les énergies des peuples conquis se réveillent en Pologne, en Arménie, en Lithuanie, en Géorgie et dans la Finlande, au cœur même de la nation fomente la révolte, dans la surexcitation des arrestations d'étudiants, des expulsions d'ouvriers et des exécutions.

Le mécontentement précède la colère. Aussi, au milieu de tant de difficultés, sous le coup de si menaçantes éventualités, à la cour de Saint-Pétersbourg les espoirs de médiation commencent-ils à se manifester, et déjà le Japon a fait connaître à quelles conditions il consentirait à cesser les hostilités. Il lui suffirait d'obtenir que la Mandchourie fût rendue à la Chine, Port-Arthur démantelé et que la Corée, indépendante, fût ouverte aux Japonais, autorisés à y acquérir des terres, ce qui est la meilleure façon de s'en emparer. La Russie aura-t-elle le courage de cette humiliation ou, avec le parti de l'impératrice-mère, ira-t-elle jusqu'au bout de son effort « pour Dieu, pour le Czar et pour la Patrie! » dans l'accumulation des désastres, des hécatombes et des ruines?

Quelle ironie, dans cette situation, pour le souverain initiateur du tribunal de paix de La Haye!

F. Dubief,
Député.



L'ASSOCIATION FRANCO-SCANDINAVE

Les vieilles nations possèdent en commun des souvenirs qu'elles peuvent paraître parfois oublier, qu'elles ne sauraient renier sans se diminuer elles-mêmes; telles la Suède et la France: longtemps l'histoire rapprocha leurs deux noms; la nature a fait en sorte que nulle part leurs intérêts ne se croisent; la diversité des tempéraments ajoute un attrait aux relations entre Français et Suédois; deux siècles d'alliance politique ont rendu populaires chez nous les noms de Gustave-Adolphe et d'Oxenstiern, de Christine, de Charles X Gustave, de Charles XII, de Gustave III; nous fûmes les empressés panégyristes de l'héroïsme suédois; les gloires suédoises s'accrurent de l'universel prestige de notre littérature lors même que, selon l'expression d'un des maîtres de la jeunesse upsalienne (M. Hjaerne), l'humilité des historiens suédois « expiait » la grandeur des ancêtres. Aussi bien les deux nations n'ont-elles point coopéré seulement sur les champs de bataille et dans les congrès diplomatiques; dès le haut moyen-âge les vaisseaux suédois font escale en Normandie, vont jusqu'aux ports à sel et à vin de l'Océan et du golfe de

Biscaye : plusieurs diocèses entretiennent aux bords de la Seine de florissants collèges ; la pensée, l'art français sont honorés en Suède ; à défaut de monuments écrits, telle nef, sœur de celles dont se couvrit le nord de la France, atteste le passage de nos « tailleurs de pierres, maîtres en l'art de bâtir » et de leurs « compaignons ». Par la suite, l'histoire nous livre des noms : longue serait la liste des Français, soldats, aventuriers, marchands, artistes, savants et lettrés qui, depuis le XVIe siècle se fixèrent en Suède et y exercèrent une action. Descartes meurt à Stockholm. — Au XVIIIe siècle, la Suède étudie longuement nos lettres, notre art, notre industrie, nos mœurs, appelle nos meilleurs maîtres, fonde sur leur avis, ses écoles, ses académies ; l'impulsion française détermine la première floraison du génie suédois, d'une grâce hybride, mais si séduisante que les « Gustaviens » demeurent encore aujourd'hui les héros de prédilection des savants et du public scandinaves.

Au XIXe siècle la réaction romantique insurgeant les esprits contre l'idéal épuisé des pseudo-classiques, ne détourne qu'un instant le public de la France. La cour de Charles XIV Jean (Bernadotte) parle français, organise le culte de Napoléon, perpétue les relations avec la France ; nos poètes, nos romanciers sont connus de tous ; l'opinion s'émeut aux sursauts de la vitalité française ; les sympathies pour la France s'exaltent jusqu'à l'enthousiasme lorsqu'au cours de la guerre de Crimée les canons de Baraguay d'Hilliers réduisent Bomarsund. Et quel Français pourrait oublier qu'en 1870 les journaux de la Suède s'endeuillèrent pour annoncer nos désastres, et que nulle part la nouvelle de nos défaites ne fut accueillie d'abord avec plus d'incrédulité, ensuite avec plus de douleur ?

Nous voyons bien cependant que ce pays subit l'ascendant de la force ; nous voyons surtout que depuis trente années la Suède emprunte à l'Allemagne un outillage scientifique et industriel considérable ; nous constatons que le flot ininterrompu de l'émigration a fini par constituer de notables agglomérations scandinaves aux Etats-Unis, et que, par-dessus l'Océan, la République fédérale exerce sur la Suède contemporaine une formidable attraction. Le concours allemand, dont le bienfait s'impose à l'attention populaire inspire une gratitude extrême, parfois exclusive ; l'économie hardie de la jeune Amérique suscite des émulations ; certain positivisme d'horizon borné rêve d'imposer à toute la nation l'éducation de ces prestigieux contre-maîtres yankees. Une réforme récente restreint dans les lycées l'enseignement du français au profit de l'anglais et de l'allemand.

Pourtant nombre de libres esprits apprécient à sa valeur l' « irremplaçable » élément français que la culture scandinave n'a jamais négligé d'incorporer ; ceux-là savent qu'un long passé de solidarité n'a point seulement légué aux Français et aux Suédois d'aujourd'hui un devoir de respect mutuel et de lointaine estime : ils savent, et ils disent, que, rompant avec la France, leurs compatriotes ne fortifieraient point, mais mutileraient la tradition nationale, et trancheraient l'une des racines de l'esprit suédois ; ils déduisent avec une sûreté parfaite et souvent avec éloquence (1) les raisons qui font de l'enseignement de la langue française un incomparable instrument pédagogique ; ils proclament l'heureux privilège de la littérature française mieux apte que nulle autre à troubler efficacement les dangereuses sécurités intellectuelles et morales ; ils discernent, ce que ne fait la foule, les germes français épanouis dans la science, la littérature et surtout l'art suédois contemporain ; ils n'ignorent point le puissant réconfort qu'apporte la pensée française aux hommes épris de vie intellectuelle élégante et généreuse, aux défenseurs des idées de libéralisme et de progrès social ; le latin supprimé, ou presque, le français leur demeure doublement cher, qui perpétue les grands souvenirs classiques et donne la clef des langues romanes (2). Au moment enfin où la Suède longtemps stationnaire, au moins en apparence, semble entrer dans une ère nouvelle de progrès économique et social, et coordonne ses efforts pour assurer la sécurité de son développement pacifique, ils s'affirment conscients des destinées suédoises ; ils se réjouissent de la complexité grandissante de la vie nationale et veillent à maintenir toutes fenêtres ouvertes sur le monde ; ont-ils tort de prétendre qu'au cours des jeux toujours possibles de la force et du hasard la persistance des sympathies anciennes et le maintien d'une haute culture indépendante, sont les plus sûrs garants d'avenir d'un peuple ? (Réponses de nombreux professeurs de lycées ou d'universités et fonctionnaires divers à la Commission de réformes des lycées. Discours d'A. Hedin, au Riksdag, etc.).

En France, la curiosité vivement éveillée en ces dernières années au sujet des choses et des hommes du Nord, n'a point été satisfaite : Ibsen et Bjornson ont bruyamment conquis nos théâtres ;

(1) A citer entre autres [illegible] recteur de l'École supérieure de Gothembourg [illegible] sion de réforme des lycées et [illegible] ce que nous recevons, ce [illegible] laut *Journal du Comm*[illegible] reproduits dans *Skolan*, 1902, 7).

(2) On n'ignore point [illegible] développement des études romanes s'est produit en Suède sous la direction de savants, amis ou disciples de Gaston Paris, les Geijer, les Wahlund, les Vising, les Wulff, suivis par une vaillante école de jeunes : Staaff, Rydberg, Wahlberg, etc.

un Brandès, un Höfding inquiètent nos penseurs ; un groupe compact de littérateurs et d'artistes scandinaves suscite l'admiration passionnée de multiples chapelles ; nos enthousiasmes désordonnés ne nous leurrent point sur nos ignorances ; nous croyons, sans doute, connaitre un peu la Norvège, dont quelques touristes vantent la pittoresque nature, et dont les expériences sociales ne sont point pour déplaire à notre démocratie ; nous croyons connaître un peu mieux le Danemark, auquel nous rattache une ancienne communauté de sentiments ; nous n'apercevons la Suède, le plus vaste et le plus peuplé des pays scandinaves, qu'à travers une brume épaisse ; et certes de s'être dits autrefois les « Français du Nord », de s'être si longtemps revendiqués d'un idéal d'honneur et de chevaleresque élégance voisin du nôtre, les Suédois ont gardé à nos yeux comme une vague auréole : une présomption survit en leur faveur ; les Suédois qui visitent la France sont surpris de rencontrer partout l'accueil des mains tendues ; mais que savons-nous de la Suède contemporaine ?

Au total nous manquons d'informations précises sur le monde scandinave ; la littérature de voyages relative aux pays septentrionaux abuse de son droit à la médiocrité ; les rares travaux spéciaux fournissent des arguments aux détracteurs de notre science ; cependant nos critiques, nos historiens, nos sociologues manifestent le désir de mesurer avec exactitude l'effort d'une race qui a collaboré aux grands événements de l'histoire européenne, d'explorer ses institutions, ses littératures, ses réserves de forces inemployées et d'humanité jeune (1). En attendant les travaux approfondis qu'une longue familiarité des hommes et des mœurs peut seule permettre de mener à bien, ils désirent multiplier leurs relations avec le Nord, voir, se repérer, prendre des aperçus.

Des curiosités qui se cherchent, des sympathies isolées, partant inefficaces, des traditions qui veulent vivre fécondes ! comment l'idée ne serait-elle point née de grouper ces forces? C'est à Upsal que l'on songea d'abord à lier le faisceau des volontés éparses : quelques professeurs avaient fondé en cette ville une bibliothèque de littérature française contemporaine qui en un an prêtait plus de mille volumes, organisé une triple série de conférences françaises suivies en pleines vacances par une centaine d'auditeurs ; encouragés par les conférenciers, ils résolurent d'ébaucher un programme d'association franco-scandinave ; à Paris, leur appel était aussitôt entendu ; simultanément une section française et une section suédoise étaient instituées, les universitaires s'entourant d'hommes de toutes professions ; dans les deux pays les plus éminents patronages s'offraient ; des sous-sections s'organisaient à Stockholm, Lund, Gothembourg, à Nancy, Dijon, Grenoble, Clermont-Ferrand ; des Danois, des Norvégiens, des Finlandais apportaient leur concours ; on les invitait à provoquer la formation de sections nouvelles (1).

L'Association franco-scandinave qui est, et entend demeurer, une entreprise privée, se propose, aux termes de ses statuts, « d'établir des relations amicales entre ses membres français et scandinaves, et de faciliter aux uns la connaissance des pays et de la culture scandinave, aux autres la connaissance de la France et de la culture française ». L'Association organise des conférences, créera des bourses, développera, ses ressources croissant de jour en jour, tout un programme d'action pratique ; comptant sur les bons offices réciproques de ses membres pour multiplier ces relations personnelles indispensables à quiconque veut étudier un pays et pénétrer un peuple, elle patronne des voyages collectifs ; elle croit mettre en pratique une idée féconde et répondre au plus vif désir de ses membres scandinaves en évitant de concentrer sur Paris leur attention, et en leur ménageant le cordial accueil de Comités provinciaux ; ceux-ci seconderont et guideront les initiatives diverses ; leur entremise facilitera les fructueux séjours, les enquêtes sur la vie provinciale, les universités, les trésors d'art, les industries (2), l'infinie complexité de l'activité rurale. A peine constituée, la section suédoise envoie en France une avant-garde ; à Paris, de nouvelles mesures seront prises en vue des coopérations futures. L'an prochain de nombreux Français visiteront la Scandinavie.

L'Association franco-scandinave se félicite de l'unanimité des presses scandinaves et française également promptes à lui témoigner une précieuse sympathie. Peut-être ne sera-t-il pas inutile de mettre

(1) [illegible] Paris songerait [illegible] lacune [illegible] enseignement supérieur [illegible] une [illegible] tiendrait de [illegible] condition qu'elle ne [illegible] par surprise à quelque spécialiste étroit mûri dans les biblio[illegible] et qu'une connaissance approfondie et *directe* des manifestations essentielles de l'activité scandinave [illegible]

(1) Les relations de la France avec le Danemark, la Norvège, la Finlande feront l'objet d'une étude spéciale.

(2) La Commission de réforme des lycées insistait récemment sur la faible proportion des importations françaises en Suède ; les chiffres cités, malgré leur apparente précision, sont peu probants, la statistique comptant nécessairement à l'actif des intermédiaires de notables quantités de marchandises françaises. Français et Suédois auraient un égal intérêt à restreindre l'activité des intermédiaires (en particulier, commerce des livres, des vins, épicerie, modes, etc.). Les publications spéciales suédoises signalent fréquemment la possibilité d'une extension du mouvement d'affaires franco-scandinave.

sous les yeux du public français les lignes suivantes extraites de l'un des plus grands journaux de Stockholm. Le rédacteur anonyme envisage longuement l'état des relations franco-scandinaves, conclut, d'après Bjornson, que les rapports se sont multipliés en ces dernières années entre Français et Norvégiens, et ajoute :

« S'agit-il du caractère véritable des relations entre la Scandinavie et la France, il faut bien reconnaître que ces relations sont à la fois exclusives et superficielles. C'est la France littéraire et artistique que nous étudions avec attention. C'est vers la France des modes et des joyeux divertissements que nous orientons nos voyages de plaisir. Mais le grand peuple laborieux qui vit autour des littérateurs, derrière les collections des bibliothèques, les musées, les galeries, les ateliers d'artistes, derrière les cafés, les théâtres, les magasins de mode, la France travailleuse, productive, la France du progrès social et politique, nous la connaissons relativement peu. Les travailleurs de France qui construisent leurs fortes organisations, qui, servis par leurs représentants aux assemblées nationales, progressent pas à pas, déterminent les réformes sociales, brisent la hiérarchie cléricale, les paysans de France qui donnent au monde un éclatant exemple d'économie et s'élèvent toujours plus haut dans un effort de solidarité et de coopération, nous ne les connaissons généralement — nous les Scandinaves instruits — que par des notices et de brefs articles de presse.

A des points de vue divers, la France nous offre ainsi une riche matière à étudier et à observer ; il semble d'ailleurs que nous ayons souvent négligé d'en tirer profit dans la mesure où nous eussions dû et pu le faire.

Nous avons en même temps les plus fortes raisons de saluer avec satisfaction le sentiment de plus en plus net, chez les Français, que la vie septentrionale mérite d'être mieux connue dans leur pays. Il est donc très naturel que nous, Scandinaves, nous nous hâtions d'apporter notre concours à l'initiative prise par les Français en vue de multiplier entre eux et nous les échanges intellectuels — échanges qui doivent s'accomplir par des voies ramifiées en divers domaines de la culture et de la vie sociale du Nord et de la France. » (*Svenska Dagblad*, 7 février 1904.

L. MAURY.
Maître de conférences à l'Université d'Upsal.

La section suédoise est présidée par M. Lundell, professeur à l'Université d'Upsal ; en tête du comité de patronage figure S. A. R. le prince Eugène, premier membre d'honneur. La section française est présidée par MM. Liard et Gabriel Monod, de l'Institut ; président d'honneur M. Léon Bourgeois.

L'AUTHENTICITÉ DE TAINE

(*Suite et fin* (1))

Ainsi Taine se montre toujours égal à lui-même, toujours avide de faits caractéristiques et éloquents par leur seule signification. Il les veut aussi incontestables que si leur réalité était toute mathématique. Et, s'il s'obstine à la poursuite de la vérité, c'est sans illusion sur son efficacité pratique, comme il en fait l'aveu mélancolique, dans cette lettre à M. Jules Sauzay.

« Menthon-Saint-Bernard, 25 juin 1885.

« C'est moi, Monsieur, qui suis votre obligé; la preuve en est dans le grand nombre des faits et textes que je vous ai empruntés. Quant aux références précises que vous voulez bien m'offrir, je n'en avais pas besoin ; votre ouvrage abonde en marques intrinsèques de sincérité historique et de conscience scrupuleuse. D'ailleurs, par d'autres documents, j'avais trouvé, aux Archives, la confirmation de tout ce que vous dites, notamment les rapports de l'intendant et des commandants militaires en 1789, et, plus tard, de l'an III à l'an VIII, une série de rapports des administrations locales, des commissaires cantonaux. Je me rappelle, entre autres, cette phrase d'un commissaire, en l'an VI ou VII : « Les gens de ce pays « consentiraient à payer le double d'impôts, pourvu « qu'on leur laissât leur culte et les prêtres qu'ils « préfèrent. »

« Plus j'étudie, en histoire, plus j'attribue de prix aux textes de première main, abondants, caractéristiques et bien classés. A cet égard, votre grand ouvrage est un monument, et, certainement, tous les historiens futurs de la période révolutionnaire devront y puiser.

« J'essaie de faire, dans un cinquième volume, ce que vous me demandez. Mais je ne suis pas sûr de pouvoir le bien faire. Il faudrait être plus instruit, plus compétent, avoir touché de près, par la pratique, par l'exercice des fonctions administratives, les hommes et les choses. J'essaie, depuis plusieurs années, de me mettre au courant. D'autre part, ma santé faiblit, et l'entreprise est bien vaste, la tâche bien lourde pour un homme de mon âge. Enfin, à quoi bon ? Supposez que je puisse indiquer le remède, ou plutôt, le régime salutaire. Le malade refusera de s'y soumettre ; il se croit médecin ; il a son dogme en fait d'hygiène, les principes de 1789 et 1792. Le socialisme égalitaire est maintenant entré dans son sang, comme l'alcool dans les veines d'un alcoolique,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 11 juin 1904.

ou la morphine, dans les veines d'un morphinomane. Vous-même, vous avez montré que l'esprit anti-chrétien avait été mortel à la première République ; cette leçon si bien donné par vous, si fortement appuyée par des exemples si nombreux et si décisifs, a-t-elle persuadé quelqu'un dans le parti démocratique?

« Nos livres servent à l'histoire, à la science ; mais notre influence sur la pratique est infiniment petite. Nous sommes payés par le plaisir d'avoir cherché la vérité pour elle-même, de l'avoir dite nettement, avec preuves à l'appui, sans arrière-pensée. Nous sommes payés, aussi, par l'estime des hommes honorables et compétents qui veulent bien vérifier nos assertions. C'est vous dire, Monsieur, combien votre appréciation est précieuse.

« Agréez, etc. »

Ne semble-t-il pas que Taine ait voulu définir, à son insu, l'historien tel qu'il doit être pour avoir autorité sur les esprits ? Prévision désabusée et stoïque du peu d'action réservée à sa laborieuse conquête de la vérité, défiance de lui-même, de son propre sens, en des matières étrangères à sa spécialité, recours aux témoignages d'autrui après vérification du crédit dont ils sont dignes, au moyen d'une critique sévère, que manque-t-il à cet exposé de sa méthode, pour que la part inévitable de l'erreur se trouve aussi réduite que possible, dans toute son œuvre ? Sa perpétuelle inquiétude des documents propres à rapprocher son ouvrage de la vérité définitive se manifeste encore dans la lettre suivante, à Amédée Lefebvre-Pontalis, qui lui avait indiqué, en M. de Layre, le possesseur des papiers inédits de Mortimer-Ternaux.

« Jeudi, 6 février 1886.

« Cher Monsieur,

« Je vous suis bien obligé de votre complaisance si spontanée et je serai très heureux d'être présenté à M. de Layre. Ma visite n'a pas d'objet immédiat. Le volume que j'achèverai, cet été, ne va que jusqu'à la chute des Girondins, et l'ouvrage de Mortimer-Ternaux comprend toute l'histoire de la Terreur, jusqu'à cette date. Mais pour ce qui suit, j'aurais probablement grand profit à consulter ses notes. Je viens de vérifier ses volumes imprimés ; ils sont excellents de tous points. C'est le seul historien qui soit un critique. Je le cite très souvent, et je marque en vingt endroits, ma confiance en lui. Si M. de Layre m'autorisait à profiter des documents qu'il a rassemblés pour la période ultérieure, je lui en demanderais la communication, l'année prochaine, et, toutes les fois que je ferais usage d'une pièce, je dirai, en note, qu'elle me vient de Mortimer-Ternaux.

« Agréez, etc. »

Le besoin de contrôler ses informations par les informations d'autrui, qui a toujours tourmenté Taine, résulte non moins nettement de cette nouvelle lettre au comte de Martel, dont l'enquête était parallèle à celle de l'auteur des *Origines*, quoiqu'elle eût moins d'étendue, puisqu'elle se limitait à l'histoire de Fouché.

Menthon-Saint-Bernard, 26 mai 1885.

« Cher Monsieur,

« J'ai reçu votre livre, et j'en ai déjà lu la plus grande partie. Voilà encore un brûlot que vous attachez au navire appelé *le Consulat et l'Empire*. Je crois que ce gros navire brûle, et que, peu à peu, le public ouvrira les yeux pour regarder l'incendie. Par malheur, l'opinion a été faite d'avance. Vos cinquante premières pages sur les difficultés et les dangers des premières années du Consulat sont bien intéressantes et bien instructives. J'avais déjà vu l'esquisse et même les détails de cette conspiration militaire, dans les *Mémoires* inédits du duc Pasquier (aujourd'hui publiés.)

« Page 185, sur le nombre des réfractaires et déserteurs, fin de 1808, ce nombre est beaucoup plus considérable que celui que j'ai donné, d'après le rapport du directeur général des travaux, 10 avril 1810. Ce rapport dit 160.000 réfractaires condamnés *nominativement*. Probablement la différence des chiffres tient à cet adverbe. Ou bien c'est que la chasse aux réfractaires a été particulièrement active en 1809.

« Encore merci, et grand merci. L'histoire, telle que vous la faites, avec tant de pièces inédites et précieuses, est la certitude qui m'attache le plus.

« Croyez-moi toujours, etc. »

Les pièces inédites, le langage des papiers établis ingénument, sincèrement, visiblement en dehors des besoins d'une cause et uniquement pour relater des faits, le document tout nu, exempt d'intentions et dépouillé de commentaires, enfin, c'est ce que Taine recherche, c'est ce que Taine apprécie, c'est ce dont il entend faire cas exclusivement. Pour que sa documentation fût fausse, pour que son authenticité fût ruinée, il faudrait, où que Taine n'ait pas compris le sens des monceaux de papiers qu'il a compulsés, contrôlés, vérifiés, ou que la passion ait obscurci son entendement, et qu'il ait trahi la vérité, avec préméditation et au profit d'un système préalablement arrêté. Mais peut-on insinuer sérieusement que Taine ait péché par défaut d'intelligence, ou par défaut de probité ? C'est la plus austère conscience scientifique contemporaine, et l'intelligence la mieux pourvue d'idées générales.

Les idées philosophiques sur lesquelles le mouve-

vement révolutionnaire s'est fondé, et spécialement les idées de Jean-Jacques Rousseau, lui ont paru contraires à la réalité des choses. Il s'est démontré, à lui-même, leur erreur. Et il a entrepris l'étude de la Révolution, dans un état d'esprit affranchi des dogmes qui en ont fait une sorte de révélation humaine et de religion. Loin que cet état d'esprit l'ait condamné à n'être qu'un pamphlétaire, ne le mettait-il pas plutôt en situation d'en réduire la physionomie aux proportions exactes de la réalité? Le sentiment qu'il avait de sa sincérité, de sa véracité, de son humble soumission au témoignage des faits est assez manifeste, dans les lettres qu'on vient de lire. On ne saurait guère contester que ce sentiment fût légitime. C'est ce sentiment qui le dispensait de répondre aux attaques dirigées contre son œuvre, ainsi qu'il le laisse entendre dans une lettre à M. Patinot qui l'avait invité à se défendre dans le *Journal des Débats*, s'il le jugeait à propos, quoi qu'il n'en fût pas d'avis lui-même.

« Menthon-Saint-Bernard, 22 septembre 1887.

« Cher Monsieur,

« Je viens de lire le livre dont vous me parlez (1), et je crois, comme vous, que ce n'est pas la peine de répondre. Il est trop clair (pages 47-48), d'après les propres phrases que j'ai citées, que la lettre n'est pas écrite par Napoléon, mais dictée par Napoléon. De même, pages 49 et 50. Quant au reproche de ne pas avoir cité Fain... Gaudin, Mollien, Champagny et d'avoir à peine ouvert les correspondances, les citations et notes sont là. — A l'objection que j'ai utilisé des adversaires, parce qu'ils étaient intéressés, il suffit de remarquer, qu'en ce cas, il faudrait ne pas utiliser les serviteurs et partisans, parce qu'ils sont intéressés de même. Je ne suis qu'un historien; un politique ne peut pas l'être; il est engagé d'avance, comme un dévot. Entre deux types d'esprit si différents la discussion serait oiseuse. »

Nous avons l'agréable devoir d'exprimer notre reconnaissance à Mme Taine pour l'obligeance qu'elle a mise à nous communiquer ces précieuses lettres de son mari. On n'aura guère de peine, nous semble-t-il, à convenir qu'elles tiennent les promesses éparses dans les deux volumes de la *Correspondance* déjà parus. Les lettres inédites se raccordent assez bien aux passages relevés dans les deux volumes publiés, pour établir que Taine a porté cette œuvre, dans son esprit, pour ainsi dire, tout au long de sa vie d'homme. Et on doit bien lui accorder, qu'en raison de son caractère et de son génie, il a eu soin de se surpasser lui-même, pour que cette œuvre fût son chef-d'œuvre.

*
* *

Est-ce à dire que la critique n'y puisse mordre? Ce serait un privilège tellement singulier qu'il ne se conçoit même pas. Les chefs-d'œuvre les plus dévotement consacrés par le culte universel de tous les siècles n'ont pas été à l'abri de quelques blasphèmes isolés, à travers les âges. Qui ne se souvient des diatribes de Jules Vallès contre toute la littérature de l'antiquité, et des applaudissements qu'elles reçurent, en leur temps, dans son entourage? Pourtant le culte des littératures classiques survit aux dénigrements passionnés de Jules Vallès. On peut même dire qu'en ce moment elles sont l'objet d'une nouvelle ferveur, tandis que le romantisme et le naturalisme se sont démodés. Il serait contraire à l'ordre des choses humaines que Taine eût un meilleur sort qu'Homère, que Virgile et que Racine. Sa mise à l'index est une de ces mesures disciplinaires, à laquelle il ne pouvait pas échapper. Et nous n'avons pas à nous dissimuler ce qui a pu donner prise à la défaveur qu'il subit.

Il lui est arrivé des inadvertances, comme il en arrive à tout homme qui doit embrasser, d'une seule vue, des généralités étendues et compliquées. Il y a une tyrannie de la mémoire qui abolit, parfois, la sensation de certaines bévues. La méthode la plus éprouvée n'est pas toujours exempte de quelques infirmités. On regrette que Taine ait accordé trop de confiance à la signification de petits faits particuliers, qui, rapprochés, forment masse, et prennent, de leur rapprochement et de leur agglomération, un sens d'où un peu d'arbitraire n'est pas exclu. Cependant cette méthode, dont Taine a usé, en histoire, a été le fondement du roman naturaliste. Les romanciers de l'école du document humain, de la tranche de vie, nous entendons ceux qui sont le plus en faveur dans les milieux où Taine est le plus discrédité, ont trouvé, dans sa méthode, une discipline esthétique, à laquelle ils ont eu foi plus que lui-même. Et qui s'avise, dans ces milieux où Taine est excommunié, d'excommunier aussi ces romanciers?

Malgré toute sa prudence, malgré toutes ses précautions contre lui-même, malgré sa bonne foi habituelle, malgré son parti pris d'indifférence devant les faits, Taine n'avait pas si bien dépouillé sa personnalité qu'elle n'ait donné son empreinte à ses jugements. Et quel est l'homme qui a réussi à faire abnégation complète de son propre sens, dans ses écrits, même en s'y appliquant? Toute œuvre de la

(1) A propos de la publication du livre du prince Napoléon, *Napoléon et ses détracteurs*, paru peu de temps après que Taine avait publié son *Portrait de Napoléon* dans la *Revue des Deux-Mondes*.

pensée, a dit à peu près Emile Zola, d'après Taine précisément, ne doit être que de la réalité vue à travers un tempérament. Et Flaubert, qui s'est martyrisé à exclure sa personnalité de son œuvre, est un de ceux dont l'empreinte y est le plus sensible. Il serait surprenant que Taine eût échappé à une condition qui semble inhérente au fait d'exprimer sa pensée. Taine, en effet, n'est pas absent de cette œuvre des *Origines*, malgré ses efforts, malgré sa vigilance à s'en abstraire. Et son interprétation des documents qu'il a mis en œuvre, reflète, nécessairement, les nuances de sa pensée. Mais peut-on soutenir, de bonne foi, que, par ce fait même, il ait dénaturé ces documents, qu'il en ait détourné le sens, et qu'il les ait contraints à ne servir que sa passion?

Un fait, le même fait, n'offre pas le même aspect à tous ceux qui ont à l'apprécier. Il peut les affecter différemment, et leur dicter des jugements assez discordants. C'est ainsi qu'au cours d'un entretien avec M. Frédéric Masson, le nom de Taine ayant été prononcé, cet historien nous raconta qu'il s'était rencontré, quelquefois, avec l'auteur des *Origines*.

« La première fois que je le vis, nous a dit M. Fré-
« déric Masson, Taine me sachant documenté sur
« l'Empereur, me demanda, presque sans préam-
« bule : — Croyez-vous que Napoléon Ier ait été lâ-
« che? »

Pour M. Frédéric Masson, comme pour tous ceux qui vivent dans l'éblouissement des victoires napoléoniennes, une telle question était choquante et propre à l'indisposer contre celui qui la posait, ainsi, sans précaution. Elle donnait, à son auteur, toutes les apparences de préventions aveugles contre l'empereur.

Or, il nous est arrivé, en feuilletant le *Journal du Dr Prosper Ménière*, de nous arrêter à la relation d'une conversation entre le chancelier Pasquier et Saint-Marc Girardin, dont le docteur a été témoin, au sujet de Napoléon Ier. Saint-Marc Girardin disait avoir lu, tout récemment, les *Mémoires* de Rœderer, qui avait eu des conversations intimes et confidentielles avec l'empereur, et qui les avait notées avec soin. Et Saint-Marc Girardin cita un mot de l'empereur, qui revient à plusieurs reprises dans ces *Mémoires* : « Il faut savoir être lâche à propos! » Sur quoi le chancelier rappela quelques circonstances où Napoléon paraît avoir été à bout d'énergie. Le chancelier Pasquier s'est souvenu, en outre, de certaines particularités que Corvisart, médecin de l'empereur, lui avait apprises sur son illustre client, et notamment la peur habituelle qu'il avait d'être empoisonné. Les crises d'estomac auxquelles il était sujet lui paraissaient résulter, le plus souvent, d'un empoisonnement. S'il n'obtenait pas, alors, les vomissements qu'il cherchait à se procurer violemment, il se roulait sur les tapis de son appartement, criant et se lamentant. Corvisart appelé et accouru en hâte, le trouvant en proie à ces accès, « le traitait fort rudement, le poussait du pied, lui disant : — Relevez-vous! c'est honteux, c'est de la lâcheté! Relevez-vous! Vous n'avez rien que des crampes d'estomac, des douleurs nerveuses. » Et le chancelier Pasquier insistait. « Oui, ajoutait-il, Corvisart me l'avait dit en propres termes; *il le poussait du pied*, lui montrant son mépris pour des faiblesses aussi coupables. » (*Journal du Dr Ménière*, pages 186-187-188.)

Il va de soi qu'en présence d'un tel document, M. Frédéric Masson et Taine ne seront pas impressionnés au même degré, ni dans le même sens. L'un lui trouvera peu de poids, l'autre lui en attribuera un considérable. Dans l'esprit de l'un, ce ne sera qu'un accident maladif, aussitôt balancé par l'image du Pont d'Arcole, par celle de l'impérial cavalier, en arrêt devant un obus fumant et prêt à éclater. Dans l'esprit de l'autre, au contraire, la signification de ces images sera légère, en regard de cette autre image du conquérant, où la peur du poison l'a terrassé et l'étreint dans les transes d'une agonie imaginaire.

Il ne se peut guère qu'il en aille autrement pour la Révolution. Et, quoiqu'il en soit ainsi, ce n'est pas à dire que les travaux historiques de Taine puissent être frappés de caducité. Les mêmes faits n'ont pu avoir, dans sa conscience, le même retentissement que dans celle de ses contradicteurs. Et puisque la personnalité se reflète si impérieusement dans les opinions qu'on adopte sur des faits, leur interprétation, qu'on oppose à la sienne, pour la contredire et l'infirmer, n'en peut être exempte davantage. On est autorisé à penser que ses détracteurs n'ont pas moins de peine que lui à se dégager de tout esprit de parti. Peut-être même leur arrive-t-il de s'en moins préserver, puisqu'il n'est pas douteux que la Révolution exerce, sur ses adeptes les plus déterminés, le prestige d'une véritable religion. Et c'est bien à la blessure douloureuse d'un véritable sentiment religieux qu'on est réduit à attribuer la condamnation tranchante des *Origines de la France contemporaine*, prononcée par M. Aulard, sans la moindre circonstance atténuante, sans le moindre ménagement, et comme un mot d'ordre.

Cependant il reste un fait qui résiste à toutes les condamnations, et qui interdira de négliger les travaux de Taine, à quiconque voudra démêler la vérité dans le chaos de la tourmente révolutionnaire, quelques griefs que provoquent de légères imperfections de sa méthode, l'intervention inévitable de sa personnalité, et cet au-delà de la connaissance qui

s'étend toujours, à mesure qu'on en pousse plus avant la conquête.

Ce fait, c'est l'état d'esprit de Taine sur l'ensemble de la Révolution. Taine lui est hostile. C'est le grand reproche que lui adressent tous ceux qui répudient son œuvre, et la dénigrent. Mais on ne peut pas dire que son hostilité lui ait été inspirée par la préoccupation de venger la monarchie et la religion des ruines dont la Révolution les a accablées. Il a envisagé la Révolution comme une combinaison humaine d'idées et d'événements, dont des hommes ont été les adeptes et les acteurs. Il s'est préoccupé, toute sa vie, de cette combinaison. Il a analysé les idées qui ont mis en branle ces événements. Il a disséqué la conscience des hommes en qui ces idées ont opéré, et qui ont agi sous leur empire. Il a trouvé ces idées contraires à ce qu'il appelle, lui-même, la réalité des choses. Les événements qui en ont résulté lui ont représenté le comble de la démence. Et les hommes qui les ont accomplis lui ont fait horreur, pour ce qu'il jugeait la faiblesse de leur mentalité, la frénésie de leur chimères et l'inconscience de leur férocité. Voilà le fait.

Il est grave, malgré tout, qu'un homme comme Taine ait été amené à prendre position contre l'ensemble de l'expérience révolutionnaire, et contre le développement de cette expérience, mal conçue, selon lui, et plus mal conduite encore, puisqu'aussi bien, cette position d'hostilité est la raison véritable de l'anathème dont son œuvre est frappée tout entière, tandis qu'elle ne prête à la controverse qu'en des détails. Il y a là de quoi rendre réfléchis et circonspects les esprits indépendants, résolus à voir clair, dans une période de l'histoire humaine, la plus enchevêtrée d'intrigues, la plus traversée de courants en lutte, la plus tumultueuse qui fût jamais. Et ce furent vraisemblablement la fureur de ses convulsions, la véhémence, l'étendue et la durée de ses désordres qui déterminèrent Taine à prendre position contre elle.

Les déclarations même de Taine, qui nous ont permis de suivre à la trace la gestation prolongée de cet état d'esprit, où l'ont amené la méditation, des investigations larges et approfondies, une analyse minutieuse, une pénétration psychologique incomparable, maintiendront toujours la confiance en son autorité. Et sa probité intellectuelle, sa bonne foi, la puissance de sa pensée, son labeur démesuré, son désintéressement, son austérité de conscience, toutes les vertus qui en ont fait une sorte de saint laïque, selon l'expression de M. Melchior de Vogüé, lui conserveront la vénération qui s'attache à la mémoire de ceux qui ont aimé et servi la vérité.

Félicien Pascal.

SAINTE-ODILE

Légende d'Alsace

La Vocation

En l'an du Seigneur 690, le premier dimanche de l'Avent, l'abbaye du Hohenbourg fut, par l'évêque Léodégarius consacré à la gloire de Dieu et de la Bienheureuse Vierge Marie.

Il y avait dix ans que le duc Athic avait fait don à sa fille Odile de sa forteresse des montagnes, le Hohenbourg, Altitona comme la nommaient les chartes latines. Revenu des âpres convoitises, Athic abandonnait à l'Eglise les trésors acquis jadis par ses ruses de barbare et sa formidable épée. Il imitait en cela les exemples venus d'en haut : largesses des rois francs à Saint-Martin de Tours, aux Saints-Pierre et Paul de Paris, aux basiliques de Sainte-Genofève, de Saint-Médard, de Saint-Germain.

Les prêtres, habilement, flattaient la vanité des princes, évoquaient les grandes figures d'un Chlodovig ou d'un Constantin. Sous leur puissance surnaturelle les plus audacieux tremblaient. On contait d'effrayantes choses de sanctuaires violés, de gens morts sans repentance. Or le repentir des grands se manifeste par des offrandes. Malheur au chef qui l'oubliait. Une force fatale et subtile arrachait de lui ses fidèles, semait la défection, les haines. Le spectre de l'interdit se dressait, vivant, devant sa porte, et, mourant, à son chevet.

Ajoutez-y la terreur superstitieuse d'âmes incultes à peine domptées, ayant désappris depuis peu les cultes d'ombre et de terreur, la rouge lueur, des holocaustes, les autels noirs de sang versé.

Partout, la grandeur de Dieu se manifestait en miracles. C'était une lampe d'albâtre, qu'une main invisible détachait sans l'éteindre, devant le tombeau de Galeswinthe, la reine martyre ; les ravisseurs d'un trésor sacré que les eaux d'un fleuve engloutissaient avec leur proie. C'était l'ours de saint Gall, le cerf de saint Hubert, les rois ariens chassés de leurs provinces, les reliques des saints guérissant les incurables et ressuscitant les morts.

Un souffle de mysticisme planait sur la terre chrétienne comme un rayon de soleil au travers d'une tourmente ; las de guerres et de massacres, assoiffés de repos, d'oubli, les humbles les désespérés cherchaient le refuge du cloître. L'étincelle de la vie divine s'y cachait, flamme incertaine réchauffant encore les cœurs. Quelques moines penchés sur un livre, y conservaient pieusement toute la science humaine. Au delà des murailles, c'étaient les luttes incessantes, le règne terrible du Démon.

En cette plaine d'Alsace, route naturelle des invasions, sol fertile que la chair des morts fécondait chaque printemps après les nouvelles batailles, non loin du fleuve silencieux dont on se dispute les bord. Odile l'avait rêvée, cette nef de paradis qui dressait une voile de rêve entre le monde extérieur et l'âme reployée, meurtrie. Elle l'avait voulu très beau son monastère de vierges pieuses, digne du Dieu qu'elle servait, Très loin aussi, sur les sommets, pour être plus près du ciel. Le don royal fait par Athic elle l'avait souhaité longtemps. Elle le préparait en silence, de ses vœux en hâtait l'éclosion comme le laboureur diligent qui, regardant les blés mûrir, réalise d'avance la moisson.

Durant dix années les serfs du domaine avaient travaillé sans relâche. Le burg, serti d'une épaisse muraille, pavillon de chasse et poste de guerre, avait été jeté à bas. On n'en avait conservé que l'enceinte extérieure. Les bâtiments du couvent s'alignaient à sa place, tout neufs avec leurs promenoirs clairs, les toits de bardeaux, les trois chapelles. Il avait fallu couper les troncs d'arbres centenaires, charrier les pierres par des chemins qui semblaient des précipices. Athic lui-même, venu de sa villa d'Obernai, surveillait les travailleurs. Le duc, prenait à cœur l'œuvre encore inachevée. Odile qui l'avait connu hostile, contraire à sa vocation s'étonnait de ce changement. En son cœur elle attribua le prodige à la toute-puissance de l'Esprit. Fille chrétienne, elle s'en réjouissait. Le salut du duc d'Alsace l'avait longtemps hantée d'une obsédante pensée d'angoisse.

Le jour vint tant attendu, où la dernière pierre posée, l'Abbesse prit possession du sanctuaire. Cent trente religieuses, filles nobles, attirées par la sainteté de la fondatrice un peu par son glorieux lignage, se pressaient autour d'elle. Et c'était comme une ruche immense avec ses alvéoles claires, d'où montait en guise de miel l'odeur suave des vertus.

Par une faveur manifeste du ciel en ces derniers jours de novembre, on se serait cru au printemps. Un vent tiède soufflait des hauteurs. Les feuilles jonchaient les sentiers de leur frissonnement d'or pâle. Aux branches, sous la clarté chaude, les bourgeons déjà verdissaient cependant qu'au fond des taillis il y avait des plaques de neige, comme de blanches toisons d'agneaux.

Avec des cantiques, des chants d'allégresse, le cortège se déroula sur les pentes de la montagne.

En tête venaient des prêtres aux dalmatique d'or: l'évêque d'Autun Léodegarius, les yeux pleins d'un feu sacré, et qui marchait d'un pas ferme comme s'il montait à l'assaut, le saint ermite du mont Donon, Leudowald, prieur d'Ebersmunster, successeur du grand Arbogast qui fut l'apôtre des Saxons, les évêques de Strateburgum, du pays des Médiomatrices, et le clerc Desiderius.

Tous portaient des cierges allumés.

Athic suivait, sans manteau, la tête et les pieds nus en signe d'humilité. Les seigneurs francs l'escortaient : leudes, guerriers, possesseurs de terres. Quelques-uns venus d'au-delà du Rhin, chefs des vieilles tribus germaniques. D'autres, Gallo-Romains, vêtus de la toge antique, habiles et beaux diseurs. Il y avait des Barbares très grands sous leurs peaux de bêtes, rudes d'aspect et de langage ; des moines de Bobbio ou du Mont Cassin. Quelques-uns, ayant appris aux écoles d'Arles et de Bologne l'art subtil de la controverse et les règles de la métrique.

Le duc des Thuringiens avait envoyé deux de ses fils en ambassade. Mais celui des Alamans était venu en personne. Il avait épousé la seconde fille d'Athic au refus de l'aînée, déjà vouée au cloître. Il se souvint comment Odile, contrainte par son père, s'était un jour enfuie de ce même Hohenbourg. Cachée sous de pauvres vêtements, mendiant son pain de porte en porte, elle avait gagné la rive opposée du fleuve. Furieux, Athic jurait de vaincre sa résistance Par un serment terrible, il s'engageait à la remettre morte ou vive entre les mains de son hôte.

Les deux hommes s'étaient lancés sur les traces de la fugitive. Bientôt ils l'avaient rejointe. Un miracle du ciel la sauva.

Près d'être atteinte par ses oppresseurs, Odile sentait déjà sur sa nuque le souffle tiède des chevaux. Mais voilà que dans la forêt de Thuringe, à la voix de la suppliante, une grande roche s'était ouverte Prenant la jeune fille sous son ombre elle la déroba aux regards.

Le duc s'était arrêté. Les yeux hagards, pâle d'épouvante, il posa la main sur l'épaule de son compagnon : — « Arrête, Dieu est ici », dit-il, d'une voix sourde.

Dès lors, il n'osa plus contrarier la vocation de sa fille. Il la laissait en repos vaquer à ses besognes charitables, soigner les pauvres malades. S'il s'irritait parfois de la voir vêtue de bure grossière, occupée à des travaux de serve, il ne le laissait plus voir Une terreur superstitieuse arrêtait sa colère. Devant elle il se sentait soudain contraint embarassé. Le don du Hohenbourg conciliant ses goûts de faste et ses scrupules religieux, ôtait un poids lourd à son cœur.

Enivré par la pompe du cortège, les chants, les senteurs de l'encens, une joie lui montait à l'âme, éclairait son terrible regard. Célébrant les épousailles de sa fille avec le ciel, Athic lui pardonnait d'avoir refusé un trône. Ces visions de gloire écourtèrent les longueurs de la cérémonie. il prit plaisir à voir son nom mêlé à celui des Saints apôtres, à entendre

la bouche des évêques lui décerner des louanges. Pour la première fois un mouvement d'orgueil paternel lui fit chercher Odile dans les rangs des coiffes blanches. Il oublia l'enfant aveugle dont il maudissait la naissance, celle que du haut du Mennelstein, il avait voulu faire jeter dans l'abîme vert des sapinières.

Le visage levé au ciel dans une pose extatique, les mains jointes, l'abbesse priait. Si grande était sa ferveur que, la consécration achevée, elle demeurait ainsi perdue dans un songe. On n'osa l'en arracher. Elle resta seule dans l'église qu'emplissait l'ombre du soir, et dans laquelle flottait encore une vapeur lourde, odorante.

La nuit vint. Les hôtes illustres étaient redescendus vers la plaine. Athic, les ayant conviés dans sa demeure d'Obernai, avec joie, ils acceptèrent Ils projetaient pour le lendemain une grande chasse dans la montagne.

Les nonnes, silencieusement, se rendaient au réfectoire.

La foule des pèlerins avait été grande. On avait nourri trois cents pauvres dans les cours. Les portes closes, le couvent rentrait dans l'ombre. C'était sa vie de prières, sa vie mystique qui commençait.

Longtemps, ce soir-là, quand les lumières furent éteintes, Odile demeura penchée à une fenêtre du monastère. Elle ne voyait pas la plaine, mais ses yeux la devinaient. Ici et là un point brillant comme une étoile lointaine, trouait l'immensité des ténèbres. A ses pieds, un peu vers la gauche, une lueur plus vive révélait le palais d'Athic. Elle devinait le festin, l'odeur âcre des torches mêlée au fumet des viandes au parfum épicé des boissons, les tables lourdes de venaison, de hanaps, de coupes de cornes, la joie bruyante des convives, les rires, les voix avinées.

Elle frissonna d'y penser, loua Dieu d'avoir échappé à tout ce qui lui meurtrissait l'âme.

Une paix profonde l'envahissait, un sentiment de quiétude, de douce sécurité. Elle sentait sur elle l'étreinte de ces murs qui étaient son œuvre. Déjà l'appel de la cloche lui semblait une voix amie.

Elle se souvint des paroles du saint évêque Léodégarius : — « Cette journée consacre une grande victoire du Christ. Elle frappe d'une blessure nouvelle les idolâtres et les démons. » Sur l'emplacement d'une des chapelles, s'était élevé jadis un temple, lieu sacrilège, profané par un culte impie. Seule, l'ombre de la croix pouvait anéantir ce souvenir, dissiper les forces maudites. Odile songea à de vieux récits qui avaient bercé son enfance. Les gardes des portes disaient que, durant certaines nuits d'automne ils avaient vu une femme nue, couronnée de feuillage, une grande diablesse blanche, errer sur les remparts! On entendait aussi dans le vent les sanglots d'une voix humaine, la mélodie très douce d'un chant.

Odile savait que sa mère, la triste et pieuse Béreswinthe, avait, dans chacune des salles, fait peindre les traits de la Vierge, pensant échapper ainsi aux embûches des mauvais esprits qui hantaient encore la montagne.

L'une de ces images avait sauvé la Sainte :

Quand, de retour en sa demeure, Athic s'était fait apporter l'héritier tant attendu, qu'à la place du fils désiré il vit l'être faible et infirme, saisi d'un mouvement de fureur, il avait pris son épieu, en avait menacé l'enfant :

— « Ainsi, disait-il, nul ne rira de ma honte! »

Béreswinthe, éperdue, s'était enfuie sous la sainte image. Et, comme plus tard devant la roche miraculeuse, la colère du chef barbare s'était trouvée impuissante : — « Faites que je ne revoie plus cette créature! » avait-il dit en blasphémant.

Le soir même, Béreswinthe avait fait éloigner l'enfant. Une servante l'avait portée jusqu'à Baume-les-Dames, au pays des Burgondes. C'était par une froide nuit d'hiver, et la neige avait couvert les traces des fugitives.

Tout cela était loin, bien loin, mais l'épouse du duc Athic n'avait jamais pu l'oublier. La naissance d'autres enfants, loin d'adoucir sa souffrance lui rappelait l'abandonnée...

Accoudée au parapet de pierre, Odile repassait une à une les années de sa jeune vie.

En ce couvent de Baume-les-Dames, près de l'abbesse, sœur de sa mère, elle avait grandi solitaire, captive de son infirmité. Sa seule joie était à la chapelle, la voix de l'orgue et les chants. Puis vinrent les divins enseignements de l'évêque d'Autun saint Léger ; et, comme elle atteignait sa douzième année, le baptême, le miracle qui lui rendit la vue.

A mesure que le temps passait, le désir de quitter cette terre étrangère montait plus ardent au cœur de la jeune fille. Une nostalgie l'avait prise. Elle suppliait l'abbesse de lui conter sa triste histoire. Par les moines quêteurs, les pèlerins, de couvent en couvent, voyageaient les nouvelles. Ainsi Odile avait su qu'elle avait des frères, deux sœurs. Un jour qu'un religieux s'en allait vers quelque moutier d'Alsace, elle le chargea d'une lettre pour le duc Athic :

— « Je serai votre servante, disait-elle, celle de ma mère Béreswinthe, de mes sœurs. »

L'appel ne fut pas entendu.

Tout un an l'exilée avait espéré en vain.

Une seconde missive eut un sort plus heureux : Renonçant à fléchir le duc, Odile s'adressait à son frère Hugo, à l'aîné des fils d'Athic.

Durant la semaine de Pâques, un messager ap-

porta la réponse dans une bourse de cuir contenant aussi trois sous d'or à l'effigie du roi Chlotaire! Odile donna les pièces d'or à l'église de Baume-les-Dames, serra la lettre sur son cœur :

— « Hâte-toi de te mettre en route, lui faisait écrire le jeune chef. Je viendrai t'attendre aux marches, de l'autre côté des monts. »

Grande fut la surprise d'Odile en voyant toute une suite de guerriers, des chevaux, un char, des mules harnachées de franges de soie. Le char était peint en rouge avec des coussins brodés. Le jeune Franc y fit asseoir sa sœur : — « Tu ne rentreras pas comme une mendiante au palais d'Athic », lui dit-il.

Odile, souriant, se résignait. Sa résolution était prise : servante du Christ, elle répudiait le luxe, vivrait d'un morceau de pain sous la robe de bure des pauvres du Seigneur.

... Le front de l'abbesse s'assombrit aux souvenirs du jour fatal. Le chemin, fait aujourd'hui dans la splendeur du triomphe, elle l'avait parcouru alors angoissée, irrésolue. Devant la forteresse, le comte Hugo avait sonné de son cor. Et c'est Athic lui-même qui, entre deux créneaux avait montré son visage. Ses yeux cruels étincelaient sous le casque de fer ailé d'or :

— « Je te ramène une fille, » avait dit le jeune homme.

Et le duc s'était écrié :

— « Celle dont tu parles n'est plus! Elle est morte en venant au monde. »

Entre eux, la scène fut brève, terrible. Athic, dans un de ces accès de fureur qu'il ne savait réprimer, avait levé son bâton à pommeau d'ivoire, le bâton qu'il portait à l'exemple des légats de Rome. Il en avait frappé son fils si rudement que celui-ci était tombé inanimé. Un mince filet de sang tachait la pierre grise. Les yeux clairs, pareils à ceux d'Odile, fixement, regardaient le ciel.

Avec des cris d'épouvante, les serviteurs s'étaient enfuis. Toute la nuit le corps du jeune mort demeura sur la pierre froide, où nul n'osait le relever. On conte que le duc Athic, tourmenté par son remords, vint de loin le contempler. Et dans le halo lumineux dessinant une grande croix blanche, près du cadavre de son fils, il vit une femme agenouillée.

Le lendemain, blême et sombre, il donna des ordres pour les funérailles. Il les voulut splendides. Lui-même, il revêtit le mort de ses armes de combat :

— « Demeure ici, avait-il dit à Odile, comme elle approchait du sarcophage. Béreswinthe pleure un fils, qu'elle te retrouve du moins... »

La vision de sa mère évoquait au cœur de l'abbesse les heures les plus bénies. Assises côte-à-côte, elles avaient filé le lin et la laine. Ensemble elles visitaient les malades, les serfs du domaine. Béreswinthe avait transformé en un asile pour les pèlerins pauvres une maison que le duc Athic lui avait donnée en présent de noce.

Quelques suivantes du palais, entraînées par ce pieux exemple, demandèrent à servir les voyageurs. Odile, avec joie, les secondait.

Telle fut la pensée première, l'origine du monastère. Les rêves qui avaient germé dans l'humble demeure de la plaine, aujourd'hui, merveilleusement, s'épanouissaient sur les sommets.

L'abbesse leva son clair visage vers les étoiles lointaines. Un rayon bleu comme une consécration divine lui baisa le front sous son voile. L'élan de sa foi l'entraînait vers l'infini sombre du ciel, en même temps qu'une immense pitié lui venait au cœur pour tous ceux qu'elle devinait là-bas, perdus dans la mer des ténèbres, pour les laboureurs dans les champs, les nautoniers sur le fleuve, les guerriers dans leurs forteresses, et les serfs dans leurs cabanes.

Pour tous elle eut une pensée. Tous, elle eût voulu les attirer dans sa maison de prière. Elle se sentait la colombe de l'Arche, celle qui apporte à la terre le vert rameau d'espérance. Elle avait voulu blanche la robe de ses nonnes, blanche comme celle des séraphins. Le manteau noir disait l'exil, le deuil de l'âme encore errante, perdue dans le monde mortel. Le monastère dressé sur le mont, s'avançait fièrement vers les terres en proue de nef glorieuse, barque de salut ouverte à tous.

A présent l'abbesse souriait maternelle, songeant à ses cent-trente filles. D'avance elle les guidait par l'étroit chemin des paraboles, cette allée où les vertus, voilées en l'ombre du cloître semblent des fleurs alignées derrière la verdure des buis.

A ce moment, le temps ayant fraîchi, quelques flocons de neige s'éparpillèrent dans l'air pur. Odile tendit vers eux ses mains en forme de coupe. Elle crut voir un ange du Seigneur qui, planant sur l'enceinte claustrale, laissait tomber dans la nuit les blanches plumes de ses ailes.

Le Miracle.

Si ardente était la piété de la fille d'Athic, si grandes étaient ses vertus, que, dans les bourgs et les campagnes, le long du fleuve et au-delà, le renom de sa sainteté attirait les pèlerins.

Ils venaient par petites troupes, dans la belle saison, sitôt que la forêt verdissait, que les ruisseaux délivrés de leur enveloppe de glace chantaient sous l'herbe leur chanson claire. Avec les premières hirondelles, les premières fleurs des talus, chaque printemps les ramenait. Ils étaient pour la plupart de pauvres gens, des âmes simples : laboureurs du pays plat, bouviers, bûcherons de la montagne. Par-

fois un seigneur franc avec sa troupe d'hommes d'armes, une femme dans un char à roues pleines traîné par quatre paires de bœufs ; l'abbé d'un couvent lointain.

Puis, c'était la grande armée triste et grise des miséreux : épaves des guerres continuelles et de la détresse humaine, errants, mendiants et proscrits. On ne sait quel vague désir, quel inconscient espoir les menait au monastère. Echelonnés sur la route, ils formaient par leurs souffrances une procession lamentable, chemin de croix dont chaque station étalait une autre douleur.

Quelques-uns, les infirmes demeuraient à mi-côte, ne pouvant gravir les sentiers. Et déjà l'abbesse projetait une maison nouvelle, le moutier d'en bas, « Niedermunster » au vallon vert, l'hospice ouvrant grandes ses portes, l'église accueillante et douce, sœur des chapelles du sommet bleu.

Chaque semaine Odile descendait vers ceux qui ne pouvaient venir à elle. De préférence, pour accomplir cette mission pieuse, elle choisissait le vendredi, jour de la Passion de Notre Seigneur. Deux de ses nonnes l'accompagnaient, portant de grandes corbeilles, et pour tous l'abbesse avait une aumône, un encouragement, un sourire. De ses mains elle distribuait les pains dorés du couvent, pansait les plaies les plus répugnantes, soutenait la marche des vieillards. Par un temps d'épidémie, elle avait recueilli les malades au Hohenbourg même. Quittant pour eux leurs pauvres cellules, les nonnes dormaient sous les combles, dans les grands couloirs glacés.

Aux aveugles, l'abbesse réservait ses soins les plus délicats, sa pitié la plus profonde. Ce n'était pas sans un frisson qu'elle évoquait la grande nuit qui avait enveloppé son enfance. Image des ténèbres mortelles qui envahissent l'âme du pécheur, cette infirmité lui semblait plus cruelle,

Un jour, elle était descendue vers le vallon de Saint-Nabor. C'était une journée d'automne, froide et pluvieuse. Le chemin était désert. Les taillis rouillés perdaient leurs dernières feuilles ; la bise sifflait dans le bois mort. En vain les religieuses représentèrent à Odile que, par les sentiers détrempés, nul voyageur ne se hasarderait :

— « Il faudrait être un dément, un désespéré », disaient-elles.

— « Celui-là, répondit la Sainte, plus que tout autre aurait besoin d'un guide. »

Et, vaillante, elle s'en alla, souillant sa robe blanche aux ornières.

Une tristesse infinie, avec les gouttes de pluie, pleurait dans la forêt déserte. Des écharpes de brouillard s'accrochaient aux cimes des pins. Le sable mouillé criait sous les pas dont chaque empreinte s'emplissait d'eau, comme de sang pâle une plaie.

Les trois femmes marchaient lentement, entravées par leurs longs voiles. Cette matinée de novembre avait la grise torpeur d'un crépuscule.

— « Nous ne rencontrerons personne » répétait une des nonnes. Toute jeune, la lèvre impérieuse, elle était la nièce d'Odile, fille de son frère Adalbert.

La Sainte ne répondait plus, Elle-même s'était sentie lasse. Une pierre, déchirant sa sandale, avait meurtri sa chair. A présent la souffrance, loin de l'abattre, lui mettait une exaltation comme un peu de folie à l'âme.

Soudain, dans l'ombre d'une roche, elles virent quelque chose que de loin, elles prirent pour un tas de haillons ; peut-être ces broussailles brunes que l'on brûle dans les champs.

Elles approchèrent. C'était un homme. Accroupi, ses genoux tremblaient, à peine couverts par un sarrau de toile. Un pauvre lambeau de laine lui tenait lieu de manteau ; la corde qui l'attachait avait, sous l'étoffe usée, déchiré les maigres épaules.

Comme les nonnes venaient à lui il tressaillit leva la tête. Ses mains cherchèrent à terre le bâton qui leur échappait. L'angoisse de son visage fit contraste avec la fixité du regard. Odile vit alors les yeux de l'inconnu couverts d'une large taie blanche. Son cœur douloureusement, se serra. Déjà elle interrogeait le voyageur.

— « D'où viens-tu ? Que puis-je faire pour toi ? Parle, c'est Dieu qui m'envoie. »

Lui, par mots entrecoupés contait sa dolente histoire :

Bûcheron, il vécut dans les bois, au-delà du plateau de la Bloss vers la vallée de la Kirneck,

Il avait pris pour femme une serve du domaine de Barru. Son dur labeur les nourrissait à peine.

Or, la forêt était giboyeuse. Au soir le coupeur de chênes tendait des collets sous les branches. Ensuite il creusa des fosses où les chevreuils venaient se prendre.

Les gens du duc d'Alsace l'avaient surpris un jour.

Traîné devant Athic, il fut condamné, pour sa faute à avoir les yeux brûlés.

La cruelle sentence exécutée, on garda le malheureux à la villa d'Obernai. Par ses contorsions, ses souffrances, il égayait les jeunes Francs. On l'enferma dans une cour avec la meute des chiens de chasse Lutte inégale ; lui, tâtonnant, cherchait à fuir.

Enfin, repoussé, oublié, il retourna à ses montagnes. Il y trouva sa maison vide. Tandis que l'homme faisait rire les chefs, les soldats s'amusaient de la femme. Affolée elle leur échappait, se jetait dans la Kirneck. On retrouva son cadavre, la tête prise entre deux pierres. Depuis lors, le long des routes, l'aveugle traînait sa misère.

L'abbesse Odile avait pâli. Elle aussi connaissait l'humeur farouche d'Athic, l'inconsciente cruauté de ses frères. Cette scène barbare, elle ne la sentait que trop réelle; par ses propres souvenirs pouvait en revivre l'horreur. Pitié vaine, hélas ! Que faire? Comment adoucir cette souffrance?

Elle se trouvait alors tout au fond du vallon, à l'orée du grand bois sombre. Il y avait là des rochers couronnés de fougères d'or. Une source, filtrant entre leurs parois disjointes, formait, en creusant la pierre, comme la vasque d'une fontaine.

Au temps si proche encore, où les gens du pays croyaient aux vieilles divinités locales, cette fontaine était la demeure d'une fée, d'une nymphe des forêts: vision mystérieuse, née de l'écorce des chênes, de l'âme fluide et changeante des eaux.

Une force surnaturelle émanait du bassin clair. Aux jours antiques, des malades y avaient trouvé un soulagement à leur maux; les prêtresses venaient y jeter des couronnes de feuillage, nouées de bandelettes et des branches entrecroisées. Maintenant encore, poussées par l'obscur instinct qui survit aux vieilles croyances, comme leur parfum aux roses fanées, les filles de la vallée interrogeaient l'oracle d'après la marche des graines ailées descendant au fil de l'eau.

Une pensée venait à la Sainte : le Dieu des chrétiens avait détruit les sanctuaires de verdure. Il avait chassé bien loin les petits génies de la terre, brisé le prestige des idoles. Sa force, mieux que partout ailleurs, devait se manifester aux lieux témoins de sa victoire. Les charmes du démon avaient, par cette source, enfanté des prodiges. Souvenir affligeant, qu'un miracle du ciel pouvait anéantir.

Odile était demeurée pensive, les yeux plus clairs, extasiés. Au travers du voile gris des brumes, on eût dit qu'elle contemplait la clarté du soleil suprême dont le nôtre n'est qu'un reflet.

Elle s'approcha de l'infirme ; elle-même le guida, le prenant par la main. Les plis blancs de sa robe de laine effleuraient les haillons sordides. Près du bord, elle se pencha. L'eau froide teintait ses doigts du rose des fleurs de Pâque, tombait en gouttes sur la pierre. Elle tendit ses paumes humides, les posa, fraîches compresses, sur les paupières tuméfiées. Et telle était sa foi, qu'avant même de les retirer, radieuse, elle disait:

— « Va, mon frère. Loue le Seigneur pour la grâce qu'il t'a faite. »

L'homme était tombé à genoux. Une indicible joie transfigurait son visage. Ses yeux, grands ouverts, buvaient les profondeurs vertes, la voûte transparente du ciel, le lointain brumeux, la blanche figure de la Sainte.

Et près de lui, les deux nonnes également agenouillées, entonnèrent spontanément l'Alléluia des jours de fête.

La Chapelle des Larmes.

Quinze années s'étaient écoulées depuis la fondation de l'Abbaye. En ces quinze ans, la fille d'Athic avait réalisé douloureusement une vérité éternelle. Elle avait cru fuir les troubles, les angoisses, les périls du monde. Ensevelie sous ces murs, elle y avait retrouvé toutes les luttes, tous les dangers.

Vivante, elle ne réalisa que l'illusion du calme suprême. Fille des hommes, elle ne put rompre avec la terre. Par les serfs mêmes du domaine, par le flot des pèlerins, les nouvelles venaient jusqu'à elle. Et c'étaient les moissons foulées, les incendies, les combats; les trois cavaliers ailés que vit en songe l'apôtre Jean, les cavaliers d'Apocalypse, montés sur leurs chevaux de rêve, la Peste, la Guerre et la Faim, allant au travers du pays.

Le cœur d'Odile saignait à ces misères. Le règne de Dieu n'avançait pas. Le peuple, ployé sous son labeur, souffrait toujours, désespéré. Les chefs n'étaient pas moins barbares. S'ils élevaient une église ou dotaient un couvent, c'était entre une bataille et une orgie, la tête lourde ou les mains rouges.

Jusque dans son monastère, la Sainte avait des déceptions. Les nonnes, pour la plupart filles des guerriers francs d'Athic, avaient hérité de l'humeur intraitable de leur race. Servantes de Dieu, sous le joug librement choisi, elles se révoltaient sans cesse. Bien peu avaient l'esprit d'humilité, qui fait accepter sans murmures, jouir sans préjudice à l'âme.

Il fut des jours où Odile regretta sa vie passée, le le temps où elle s'échappait du palais paternel; où, sous les vêtements d'une serve, elle portait dans les cabanes du pain, de douces paroles. Il lui sembla que le Dieu qui, près d'elle, veillait au chevet des malades, délaissait le silence des cloîtres, les trois chapelles du couvent. Elle ne retrouvait plus l'ardeur mystique, les saintes effusions de sa jeunesse; ni cette floraison mystérieuse, floraison d'espoir qui, un jour, ouvrit les yeux de l'aveugle.

Le miracle même avait dressé un mur entre elle et le reste des hommes. L'auréole dont il la parait la faisait redoutable, lointaine. A son insu, elle en souffrait. Tout d'abord elle avait pris plaisir aux marques de vénération, y voyant la glorification du prodige. Ensuite elle les évita, craignit le péché d'orgueil. Il y avait des jours où elle se sentait une aridité dans le cœur, où la monotonie des jours pesait sur elle comme la chape de plomb d'un mort.

Ses ancêtres, sans qu'elle s'en doutât, avaient déposé en elle les obscurs désirs de la race. Les uns

avaient chevauché, glaive au poing, vers les conquêtes fabuleuses, les héroïques aventures. Les autres, maîtresses au logis, compagnes et mères des guerriers, partagèrent leurs ambitions, applaudirent à leurs victoires.

La fille d'Athic rêva d'abandonner l'Abbaye, de s'en aller au-delà du fleuve, vers les plaines vertes et touffues d'où étaient venus les aïeux. Elle souhaita de répandre la doctrine du Christ parmi les tribus idolâtres; de s'en aller par les chemins ardus des sacrifices, vers l'irrévocable destinée où flamboie, comme un soleil, l'auréole sainte du martyre!

La mort du duc d'Alsace, survenue en l'an 710, fut, au cœur de l'abbesse, une angoisse de plus. Le sachant vieilli, malade, au terme de sa vie terrestre, Odile suppliait son père de se retirer en quelque moûtier. Elle vint le trouver dans ce palais d'Obernai qu'elle avait juré d'abandonner pour toujours. Mais la souffrance, loin de l'adoucir, avait encore irrité l'âme violente du vieux chef.

Tantôt, il s'emportait en imprécations contre le mal. Tantôt, saisi de terreur à l'idée d'une mort prochaine, il faisait des dons aux églises, envoyait massacrer au-delà du Rhin quelqu'une des hordes païennes. Au milieu de la nuit ses messagers se présentaient dans les couvents. Les moines, les religieuses, arrachés à leur repos, recevaient l'ordre de prier sur l'heure pour le salut du duc Athic.

Une vague appréhension planait sur le pays.

En arrivant à Obernai, l'abbesse trouva le duc fort éloigné des sentiments qu'elle lui souhaitait.

Il ne voulut pas céder aux adjurations de sa fille.

La tombe vivante du cloître l'effrayait comme une mort anticipée. Il se plaisait à s'entourer de tous les raffinements d'un luxe barbare, y tenait d'autant plus qu'il craignait de n'en plus longtemps jouir. Il avait appelé tous ses leudes autour de lui, et c'était, dans la vaste demeure, l'agitation inséparable des expéditions annuelles, ou des grandes chasses à l'automne.

Le duc reçut fort mal la Sainte. Ce costume monacal, rappelant les pompes des funérailles, lui sembla de sinistre présage. Quand elle parla de repentance, il s'indigna, rappela ses aumônes, le riche don du Hohenbourg. Le lendemain, plus faible, il la supplia, avec des larmes, de faire en sa faveur un miracle :

— « N'as-tu pas guéri un serf? Un esclave châtié pour ses fautes?.... Dieu t'a exaucée alors. Il ne pourra refuser lorsqu'il s'agit de moi. »

Odile secouait la tête, prise d'une tristesse infinie. Elle n'osa prier, demander ce miracle auquel elle n'avait plus foi! Elle remonta à son couvent, l'âme lourde, oppressée. Et, quand deux semaines plus tard, la trompe des hérauts annonça dans le pays la mort du puissant duc d'Alsace, un mouvement irrésistible la jeta dans la chapelle.

Le front contre la pierre, abîmée dans ses oraisons durant des heures, elle pria. Mille souvenirs terribles lui revenaient en mémoire. Elle se sentit à peine rassurée quand, en un sarcophage de pierre, le corps d'Athic reposa dans l'église même du couvent. Préposée à la garde de cette âme, Odile comprit que seule elle pouvait l'arracher au démon; jour et nuit comme une muraille vivante opposée à l'ennemi, la prière de l'une des nonnes montait pour le salut éternel du duc.

Malgré cela, des visions terrifiantes continuaient à hanter l'abbesse. Un orage terrible, éclatant sur le Hohenbourg, vint confirmer ses craintes. Dans le fracas du tonnerre, au flamboiement fauve des éclairs, on crut distinguer les phalanges célestes luttant contre les puissances fatales. D'autres fois, c'était un pas lourd, ébranlant les solives des toits, rôdeur mystérieux qui venait dans le vent. On avait trouvé éteinte la lampe éternelle, devant l'autel.

Persuadée que l'âme d'Athic souffrait parmi les réprouvés, Odile ne connut plus le repos. Elle résilia ses fonctions d'abbesse, n'ambitionnant plus que la plus humble place du couvent.

Avec une énergie admirable, volontairement descendue au rang de simple religieuse, elle ne se laissait pas rebuter par les besognes les plus grossières. Son temps se passait ainsi, en rudes travaux et en prières.

De préférence elle choisissait, pour y faire ses dévotions, la chapelle construite à l'extrémité du couvent et dominant l'abîme. C'était un humble bâtiment au milieu du potager. L'odeur du thym et de la sauge s'y mêlait à celle de l'encens. Les pierres en étaient grises, rugueuses. Elles avaient été prises à la vieille enceinte couronnant la montagne, muraille sacrée des adorateurs de Belen.

On les avait exorcisées pour en chasser les vieux rêves, mais elles gardaient leurs signes étranges, gravés par des griffes de démons.

C'est là, dans ce qui fut jadis son sanctuaire, qu'Odile voulut livrer à Satan le combat suprême.

Prosternée devant l'autel, elle passait les nuits en prière. Ses larmes, abondamment, coulaient sur la pierre dure; car elle avait ce divin don des larmes que Dieu donne à ses élus.

Plus tard les religieuses montrèrent avec orgueil les trous creusés par ses genoux et par ses pleurs sur les dalles.

Cette douleur qui usait le roc, brisait son enveloppe humaine. Odile semblait une cire qu'une flamme trop ardente dévore. Une crainte superstitieuse éloignait d'elle les pèlerins. Si blanche, si émaciée, dans ses vêtements amples, elle paraissait

n'avoir qu'un corps de rêve, tenir par un souffle à la terre.

Depuis quelque temps une joie sereine avait remplacé dans son regard la trace des soucis et des souffrances. Un grand bonheur lui était réservé. Un homme vint au couvent demander à la voir. C'était l'aveugle de la fontaine. Il apportait, pour la chapelle, une croix faite d'un bois très dur. De longs mois il l'avait taillée dans le recueillement des forêts. N'ayant pas d'autre modèle, il y avait retracé les feuilles découpées des ombelles, et la dentelle des fougères. Ignorant, il avait créé une chose neuve et merveilleuse.

Puis la fontaine du miracle, de l'attouchement de la Sainte, gardait de divines vertus. Elle n'avait plus rendu la vue à un autre infirme, mais elle guérissait les maux d'yeux. Sa renommée s'étendait au loin. Le flot des pieux voyageurs allait toujours grossissant.

Un soir Odile se rendit à la chapelle des Larmes, ainsi qu'on la nommait dejà. Le parfum de miel du lierre en fleurs et des clématites grimpantes emplissait l'air, vibrant d'un bourdonnement d'abeilles.

La Sainte jeta un regard à ce moûtier d'en bas, dont les toitures rouges luisaient sous la verdure, et où sa mère Béreswinthe, après quelques années passées dans le recueillement, les soins donnés aux pauvres malades, s'était endormie à son tour.

Puis, lentement, comme à regret de quitter la splendeur du paysage, l'atmosphère lumineuse et pure, Odile se dirigea vers la chapelle. Le battant de la porte,quand elle le poussa, lui parut singulièrement lourd. Sitôt entrée, elle sourit d'une surprise qui l'attendait. Les nonnes avaient décoré l'autel, et jusqu'aux niches des murailles, avec des touffes de grands lis blancs. Leur odeur lourde flottait comme un voile invisible, et les lueurs roses des vitraux leur mettaient des reflets d'aurore. La Sainte s'agenouilla. Dès qu'elle fut en prières, un trouble étrange la prit. Il lui sembla que sa pensée flottait, très loin au-dessus d'elle, dans l'éther où sont les âmes. Le monde n'était plus à ses yeux qu'une petite tache lointaine. Et elle montait d'un souffle égal, vers l'insondable infini. Soudain, une mélodie très douce l'enveloppa d'ondes sonores. Une vision passa noyée d'un halo d'or, d'abord brumeuse, puis plus distincte. Soutenu par des séraphins aux ailes de pourpre, aux faces d'étoiles, près de Béreswinthe triomphante, elle vit Athic délivré.

Tous deux se penchaient vers elle.

Elle fit un effort pour les rejoindre, se dressa debout, toute droite. Plus rapide que l'éclair, la vision céleste disparut. Odile eut conscience d'un gouffre.

Les grands lis se balancèrent, ayant des figures humaines au fond de leurs corolles blanches.

Avec un grand cri, les bras en croix, la Sainte tomba sur les dalles.

Une heure plus tard, quelques novices qui attendaient au dehors espérant être les premières à jouir de la surprise de l'abbesse, inquiètes de ne la point voir, pénétrèrent dans la chapelle.

Odile était étendue. Sa forme blanche très mince, se dessinait devant l'autel. Les dernières lueurs du jour mettaient une clarté sur son visage,

Anxieuses, les nonnes approchèrent. L'une d'elles se laissa glisser à genoux. Toutes, elles demeuraient frappées d'une émotion indicible.

Les traits de la fille d'Athic semblaient moins ceux d'une créature mortelle que ceux d'un esprit bienheureux, et, à l'odeur lourde des lis, se mêlaient des parfums plus suaves, divines senteurs de Paradis.

La Mort

Les novices rapportèrent au couvent le corps inanimé de la Sainte. Il pesait moins à leurs bras que les grands surplis, les toiles qu'elles faisaient blanchir au soleil.

Quand Odile fut dans sa cellule, sur sa couchette étroite, elle rouvrit les yeux. Alors, pour le dernier office, rassurées, les nonnes s'en allèrent. Et, dans les couloirs, deux à deux, silencieuses, elles passaient.

La stalle de l'abbesse resta vide. Le lendemain, à matines, une défaillance la prit. L'air froid, pesant des cryptes et des salles voûtées, la courbait, frissonnante.

Puis, un étrange changement s'était opéré en elle. On eut dit qu'un peu da son âme était demeuré ailleurs; ou mieux qu'en elle, du fond des âges, remontaient les vieilles tendances, celles dont la volonté, la foi, avaient triomphé jadis. La terrasse, avec son illusion de liberté, la retenait des journées entières. Un chant d'oiseau, le bruit d'une source, la plongeaient dans une extase. Au soir, quand l'ombre venait, une tristesse grandissait en elle. Elle souriait des négligences qu'elles eut blâmées autrefois.

Les religieuses s'inquiétèrent. Wérentrude, qui la remplaça, Eugénia, fille de son frère, imprégnées de ses leçons pieuses, pleuraient cette conscience voilée.

Quelquefois Odile réunissait autour d'elle les plus jeunes des novices, celles qu'entre toutes elle aimait. Elle leur parlait alors de sa voix un peu lasse, et les mots sortaient de sa bouche comme un vol d'oiseaux blessés :

« — Il ne faut rien mépriser, leur disait-elle, L'homme qui bêche dans son champ, la femme qui, dans sa chaumière, berce le sommeil d'un enfant, louent le Seigneur à leur manière ;

« Il faut aimer Dieu dans ses créatures, dans ses œuvres. Il nous a donné des yeux ; il a fait la terre belle. C'est pécher que de n'en point jouir. »

Quelques-unes s'épouvantaient à ces paroles, et les trouvaient peu conformes à l'esprit d'abnégation.

A l'automne l'Abbesse se sentit plus faible.

Définitivement elle abandonna la direction du monastère. Son dernier acte d'autorité avait soulevé des murmures : l'une des novices, fille d'un seigneur burgonde, pleurait sa famille lointaine, peut-être un lien plus fort, brisé. Odile la releva de ses vœux, libre la renvoya aux siens :

— « C'est le soleil qui fleurit le printemps, disait-elle, et c'est la joie du sacrifice qui fleurit l'âme.

« Une servante de Dieu sans amour est comme un rameau sans bourgeons ».

Ainsi les mois se passèrent. L'hiver de l'an 920 fut particulièrement froid et précoce. Dès la mi-octobre une couche de glace arrêta les eaux courantes ; la neige tomba sur les sommets. L'anniversaire de la fondation du couvent ne put être célébré avec la pompe accoutumée. Les chemins étaient impraticables. Une détente était venue : la neige molle ne portait plus les pas. Puis, celle qui était l'âme du Hohenbourg, celle dont le renom, de très loin, attirait les pèlerins, Odile ne se levait plus. Elle demeurait sur la pauvre paillasse qu'elle avait voulue pour les élues, perdue dans une somnolence. Son esprit s'obscurcissait. Elle se croyait de retour au moûtier de Baume-les-Dames. La mort de son frère Hugo, la scène brutale et sanglante hantait de nouveau sa mémoire.

Au matin du 13 décembre, par un beau jour ensoleillé, la forêt resplendissait dans une parure de cristal. Deux religieuses veillaient auprès de la Sainte. Celle-ci était si faible que la veille, elle n'avait pu toucher les grains de son rosaire. Soudain, devant les nonnes surprises, elle se redressa, les yeux clairs, un peu de sang au visage :

— « L'aveugle, l'aveugle de la fontaine » dit-elle, d'une voix distincte.

Effrayées, ne sachant que croire, ses compagnes tournaient la tête, en vain scrutaient l'humble cellule.

On avait appris la mort de cet homme peu de semaines auparavant. Odile, déjà souffrante, en fut alors vivement frappée.

Aujourd'hui, visiteur suprême, ses souvenirs le rappelaient.

Mais, sous de pauvres vêtements, le bâton de voyageur à la main, ce n'était plus l'inconnu secouru dans le bois désert. Avec l'aube radieuse de son regard, l'auréole de ses cheveux roux, tel qu'il apparut jadis sur les routes de Galilée, c'était lui, le Berger des âmes, l'Espoir des inconsolés, de ceux qui luttent et qui cherchent, de ceux qui, loin des chemins battus, le fanal d'amour à la main, montrent les sentiers d'avenir.

Une heure plus tard, dans l'air très pur, la cloche du monastère lentement s'ébranla. Le long des pentes, le glas funèbre descendit dans les vallées. Il surprit les laboureurs dans les étables, vint heurter aux portes des villes ; il éveilla des échos dans les burgs de la montagne, glissa sur la surface des eaux.

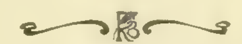
Des tours, des clochers voisins, d'autres voix lui répondirent.

L'Alsace entière en frémit. Odile paraissait à tous le gage d'une protection divine. Ses prières écartaient les fléaux du pays.

Le duc Adalbert qui chassait dans la forêt de Dabo arrêta aussitôt la poursuite ; il se vêtit de bure en signe de douleur.

Et, drapé dans son suaire de neige, sous le deuil virginal du givre, le Hohenbourg pleura sa Sainte.

MARIE DIÉMER.



LA VIE LITTÉRAIRE

Littérature provinciale.

MARCEL MIELVAQUE. *La Vente du sol.* (Plon, éditeur.) — JEAN REVEL. *Les Hôtes de l'Estuaire.* (Fasquelle, éditeur.) — ÉMILE GUILLAUMIN. *La Vie d'un Simple.* (Stock, éditeur.) — ARSÈNE VERMENOUZE. *Mon Auvergne.* (Éditions de la *Revue des Poètes.*) — ÉMILE POUVILLON. *Jep.* (Fasquelle, éditeur.) — ARMAND DELMAS. *Les Menettes de [illegible].* (Stock, éditeur.) — Vte DE MIRAMON FARGUES. *Terre maternelle.* (Plon, éditeur.) — TH. CARADEC. *Autour des Iles Bretonnes.* (Per Lamm, éditeur.) — ÉMILE [illegible]. *[illegible].* (Calmann-Lévy, éditeur.) — LUCIEN AUBERT. *Eve ou Dieu.* (Henri Jouve, éditeur.) — VERLHAC-MONJAUZE. *Les Héritages.* (Flammarion, éditeur.) — ÉMILE MOSELLY. *Jean des Brebis ou le Livre de la Misère.* (Ollendorff, éditeur.) — [illegible] LAPAIRE. *Le Courandier.* (Combet, éditeur.)

C'est aussi une pullulation.

Tous les ans venaient de province quelques livres qui s'offraient avec une sympathique timidité à la curiosité parisienne. Leurs auteurs demeuraient dans la province où leur œuvre était éclose. Maintenant ces livres nés en province sont innombrables ; leurs auteurs demandent à Paris cette consécration littéraire que Paris seul peut donner, dit-on. Ils la demandent systématiquement, avec moins de timidité qu'autrefois, mais avec une douce ténacité. C'est de Paris qu'ils veulent dominer leur monde, leur

petit monde provincial. Et voilà un phénomène nouveau dans notre vie littéraire.

Que signifie cette multiplication rapide des livres et des auteurs de province? Peut-être rien. Elle n'est peut-être que la conséquence du penchant universel de nos contemporains à écrire. Les écrivains provinciaux ont donc cet avantage particulièrement appréciable dans la confusion d'aujourd'hui de rattacher solidement eux et leurs livres à un petit coin de terre, où les ouvrages et aussi les écrivains prennent toute leur valeur et se voient attribuer quelquefois un peu plus que leur valeur. Mais ils veulent en outre l'applaudissement de Paris. Est-ce leur renom provincial qui doit leur attirer la gloire souveraine de Paris? Est-ce le renom consenti par la capitale qui doit fortifier ou simplement assurer la gloire que dispensera le chef-lieu? Hypothèses! Incertitudes! Et pendant ce temps-là une foule d'honnêtes gens des villes et des campagnes écrivent, écrivent.

Dieu qui est bon récompensera leurs efforts. Les amis des lettres ne doivent pas les observer d'un œil indifférent. Ces écrivains provinciaux si disparates élargissent, en effet, le champ littéraire. Ils ne sont pas sans apporter à notre littérature romanesque une certaine nouveauté. Autrefois l'observation de la vie des provinces était conventionnelle autant que superficielle. René Bazin, qu'on a voulu faire représentatif dans notre littérature, n'est guère, malgré son application au réalisme, que l'héritier circonspect de cette fadeur idyllique. René Boylesve, avec toutes les grâces savantes de son esprit précieux, travaille à découvrir jusque dans sa profondeur la vérité des menues âmes provinciales. Entre l'optimisme rose de George Sand et de ses successeurs affaiblis, et le pessimisme noir d'Emile Zola, une place se fait pour la vérité quelle que soit sa couleur. Les écrivains provinciaux, écrivains sans art ou artistes patients et frustes, ou bien nous apportent ces œuvres réelles, ou bien nous procurent les documents minutieux de la vie des êtres et des choses qu'utilisera tôt ou tard un créateur. Tous étendent ainsi, selon leurs moyens, le domaine de la littérature. Ils y introduisent des sujets nouveaux, des âmes neuves. Qu'ils restent obscurs ou que la gloire aille les visiter chez eux, leur œuvre n'est pas inutile. Ils assurent à notre littérature contemporaine, dans cette surabondance qui la stérilise, un peu de cette variété qui la vivifie.

*
* *

La province est bienfaisante à qui l'observe de près. Ecrivains qui n'ont point quitté leur sous-préfecture, adolescents installés déjà dans Paris avec le roman conçu là-bas dans la maison paternelle, réservistes de la littérature qui, de la caserne, aspirent à régenter les groupes littéraires et notent, notent à perdre haleine les observations dont leur vie quotidienne de jeunes citoyens leur fournit l'occasion et le sujet, tous enrichissent leurs livres de début de détails précis et pittoresques qui donnent à leurs œuvres de la force, je dis même de l'originalité.

Le roman de M. Verlhac-Montjauze : *Les Héritages*, n'est peut-être point indispensable à l'empire de la littérature française dans le monde. Il raconte un drame psychologique à la fois trop fin et trop sommaire; les épisodes de ce drame ne sont pas extrêmement variés ni émouvants au plus haut point. Mais M. Verlhac-Montjauze demeure à Tulle ou bien à Brive. Il connaît la vie rurale, l'existence des chefs-lieux de canton. Il sait nous en instruire en quelques tableaux, quelques anecdotes, quelques traits de mœurs, par quelques silhouettes d'une vivante netteté.

Le style facile de M. Armand Delmas n'est pas éloigné d'être vulgaire. Les histoires qu'il rapporte aisément n'ont pas assez de prétention. Elles sont simples, très simples comme les personnages qui les animent. Pourquoi donc ce livre : *Les Menettes de Roumégoux* se présentent-il à nos yeux avec un charme presque neuf? C'est que tout un petit monde spécial d'humbles filles au béguin blanc, de bonnes femmes et de paysans d'Auvergne, de paisibles curés de campagne y est ressuscité. Et tous ces héros modestes y vivent librement leur vie particulière, gauches et naïfs, mais francs et vrais. Légendes d'autrefois, histoires d'aujourd'hui! Armand Delmas les conte si savamment, avec une science si avenante et si sûre d'elle-même! Il mérite l'éloge que lui décerne son préfacier mi-sérieux, mi-railleur, M. Jean de Bonnefon. Il a eu l'élégant courage de rester Auvergnat en littérature. Et cela lui fait comme une personnalité.

Le livre audacieux de M. Lucien Aubert : *Eve ou Dieu*, ne serait qu'un vigoureux essai de jeune écrivain, si l'on n'y voyait les preuves d'une connaissance approfondie de la vie des hobereaux. Il y a là aussi un tableau de la petite ville de Montbrison, qui suffit à désigner son auteur à l'attention. Ce jeune homme embrasse un grand sujet et risque de l'étreindre mal. Mais il est assez sage pour ne pas oublier le coin de province auquel il appliqua d'abord sa hardiesse aventureuse d'observation. Exercice excellent de ses aptitudes psychologiques. Tout de suite, on distingue M. Lucien Aubert.

De M. Emile Moselly que dites-vous? Sous ce titre : *Jean des Brebis*, ou *Le livre de la Misère*, il propose à notre admiration quelques récits de la vie paysanne

des Lorrains. Le « prière d'insérer » joint à son volume déclare sans ambages que « la signature d'Emile Moselly s'annonce comme devant être une des plus glorieuses de notre littérature ». J'en accepte l'augure et le veux espérer. On serait surtout sensible à son étrange virtuosité d'imitation. Il connaît presque jusqu'à l'excès tous les livres de France ou d'ailleurs, où passent des héros analogues aux siens. Il a le respect amoureux des maîtres. Il réciterait Flaubert sur l'heure. Je ne lui tiens pas rigueur d'avoir écrit une scène de comice agricole, celle même intitulée : *Jean des Brebis*, à l'inspiration de laquelle le chapitre célèbre de Mme Bovary n'est point totalement étranger. Mais qu'il prenne garde d'éviter des réminiscences gênantes :

Madame Bovary.	*Jean des Brebis*, p. 182.
C'était une de ces coiffures d'ordre composite..., une de ces pauvres choses enfin, dont la laideur muette a des profondeurs d'expression comme le visage d'un imbécile.	Dans la vie de tous les hommes, il y a des instants où les laideurs quotidiennes prennent une profondeur d'expression véritablement émouvante, comme des imbéciles tenant des propos qui les dépassent.

Curieux effet de l'assimilation chez un écrivain nourri de lectures. Quoi donc nous retient un instant à M. Emile Moselly? Il a vu de près les miséreux lorrains dont il dit la douleur de vivre, et malgré ses procédés factices de conteur trop expérimenté dans l'art délicat de l'imitation, il atteint à la vérité émouvante.

Que la province est bonne à ceux qui la décrivent avec amour ! Qu'un Breton bretonnant écrive un livre sur la Bretagne, alors même que son récit est tout simple et nu, il parvient à un relief singulier qui l'écarte du banal. M. Th. Caradec a voyagé *Autour des Iles bretonnes*, et Charles Le Goffic, qui a de l'imagination, lisant à Paris ce récit de voyage, a cru recevoir constamment des bouffées d'air salin ; il a cru sentir constamment la grisante haleine iodée de la mer de Bretagne. L'effet de ce récit vif et familier est aussi complet que celui de l'*Ile d'Epouvante*, où M. Emile Vedel dépense un art littéraire si attentif. Il n'est que de bien connaître et de bien aimer la province que l'on décrit, et rien n'est comparable à l'impression produite par la sincérité du cœur.

Ne craindrez-vous pas la monotonie? Un écrivain vivant dans sa province du Quercy la dépeint avec une fidélité héroïquement scrupuleuse. On admire aussitôt l'exactitude patiente de ses tableaux, la pureté, la simplicité des lignes, la couleur douce un peu grise, la vigueur néanmoins de l'ensemble. Et ce peintre grave et solide recommence avec la même perfection ses peintures. Ainsi fait Emile Pouvillon de *Césette*, de *Jean de Jeanne*, des *Antibel* à ce *Jep* à la fois idyllique et violent, dont nous aurions bien tort de ne pas goûter maintenant le charme, sauvage et tendre comme les personnages mêmes dont il émane. Négligerions-nous cet artiste discret et nuancé, parfois rude, toujours identique à lui-même, en notre époque où il est bon que chaque écrivain se renouvelle tôt. La province, il est vrai, il est bien vrai, n'incite pas à se renouveler. Emile Pouvillon est devenu presque immédiatement maître. Il est resté le maître qu'il était. Il ne disparaît pas, il ne s'efface pas ; mais on est accoutumé à le voir. Tranquille, il continue sa tâche déterminée ; il la complète. Son œuvre sera un beau document de la vie rurale.

Et ne disons pas que « la province » étouffe et dissimule les talents. Il semble qu'elle les aide à naître et à prospérer. Il y a quelque temps nous voyons Hugues Lapaire porté par son amour de la province berrichonne, et soutenu par lui, devenir le poète de la terre natale. Qu'il est révélateur aussi le cas de Arsène Vermenouze, poète de l'Auvergne !

Arsène Vermenouze, quinquagénaire allègre, est maintenant célèbre comme poète à Aurillac où il fut d'abord connu comme distillateur. Il écrivit un recueil de vers languedociens : *Flour de Brousso*. Il écrit maintenant des vers français avec toutes les habiletés des poètes de cénacles parisiens. Et l'Académie lui attribue le prix Archon-Despérouces. Ce poète provincial entre dans la vie littéraire. Il y entre en vainqueur. Que lui apporte-t-il?

Arsène Vermenouze chante exclusivement son Auvergne. Il la chante avec une tendresse passionnée de brave homme attaché au sol où vécurent ses aïeux, où lui-même vit et travaille. Cette tendresse n'est point raffinée ni compliquée. Elle impressionne surtout par sa loyale simplicité. Ce que je chante, dira Arsène Vermenouze,

C'est toujours mon pays, mon humble coin de terre,
C'est mon village, mon clocher, l'enclos bénit,
Où mes morts sont rangés sous le même granit ;
C'est mon toit qui grisonne et vieillit, solitaire ;
C'est ma châtaigneraie âpre, au sol ruiné,
C'est ma bruyère en fleurs, si souvent parcourue.
Mes genêts, mes bouleaux, ma montagne bourrue
Que je chante : c'est le pays où je suis né.
Et je voudrais trouver de ces paroles douces
Que les amants ravis se disent à mi-voix,
Des mots nobles et fiers et tendres à la fois
Enveloppants et caresseurs comme des mousses,
Pour dire la beauté qui lui vient de Dieu seul,
Sa rustique simplesse et ses grâces naïves,
Le charme de ses verts gazons, mouillés d'eaux vives
Et de sa neige — immense et lumineux linceul.
Pour chanter ce pays, où j'achève de vivre]
Je voudrais que mon verbe éclos loin des cités
Dépouillât sa rudesse et ses rugosités
Et que par lui l'amour palpitât dans mon livre.

C'est qu'il est bien persuadé qu'il doit à son affection pour le pays natal toute son inspiration, tout son sentiment poétique.

C'est lui qui m'a voulu poète et qui m'inspire.
Combien de fois, rêvant ou rimant, j'ai cru voir

Dans l'azur, ses sommets herbeux, couleur d'espoir,
M'encourager d'un tendre et paternel sourire.

En serez-vous surpris? Non pas, car vous apercevez bien que Vermenouze a perpétuellement cet enthousiasme, cette exaltation qui sont particulièrement favorables, à la création poétique. Aucun pays ne peut être comparé avec son pays.

Nulle part les fleurs n'ont le parfum de ses fleurs
Ni les eaux la fraicheur de ses sources courantes
Et dans aucun pays les bruyères mourantes
Ne s'effeuillent avec d'aussi roses pâleurs.
Et pour qu'un peu de joie en mon âme renaisse
Il me suffit de voir s'éclairer son doux ciel
Ou que de ses blés noirs monte un parfum de miel
Dont je m'enivre ainsi qu'au temps de ma jeunesse
Tous les êtres m'y sont plus qu'ailleurs indulgents;
Je m'y sens accueilli des choses et des hommes,
C'est un salut d'ami qu'ont pour moi sous leurs chaumes
Ses fermiers, mes voisins, qui sont de braves gens,

L'attendrissement d'Arsène Vermenouze est tel que les lessives mêmes du village font naître en lui des vers.

Ce ruisseau qui là-bas dort sous un dais de branches
Me fait songer à des lessives d'autrefois
Et dans les aulnes qui s'y baignent je revois
Les linges de jadis flotter en ailes blanches,
Hélas! — telles la neige et la brume d'antan —
Se sont évanouis et vos blancheurs si vives
Et vos battements d'aile, ô joyeuses lessives
Sur qui s'épanchait l'or d'un soleil éclatant,
Mais ayant reflété votre image éphémère,
Ce ruisseau s'en souvient, et sous nos blonds étés
Il évoque toujours vos neigeuses gaités,
Lessives de chez nous que surveillait ma mère.

Naturellement, il aura plus que personne le sentiment de la famille et de la solidarité des générations entre elles. Le souvenir des parents reparaît toujours dans ses vers, celui des lieux qu'ils ont habités, des fêtes chaque année revenues qui marquent la course des temps et rapprochent les esprits et les cœurs les uns des autres, les paysages devant lesquels se forma son âme, fleuves et montagnes, soirs et matins, le vent même du pays.

Quand nos monts, hérissant leurs neigeuses crinières,
Se cachent dans le ciel que l'on voit s'obscurcir
Lorsqu'un vent subit hurle au fond des sapinières
Comme un troupeau de loups cinglés par des lanières
Et qu'on entend beugler les vaches, c'est l'écir

Et il dira toutes les raisons de cet attachement au pays que les émigrants ne quittent jamais sans retour :

Au fond ces Auvergnats n'habitent pas l'Espagne;
Et comme vers son nid retourne le gerfaut,
Leur âme à chaque instant s'envole vers là-haut,
Vers les pays et les plombs de leur âpre montagne.

Il dira encore — et mal — les motifs innombrables pour quoi il faut éviter la dépopulation des campagnes, et, terrien, travailler la terre.

Pars!... mais sache qu'ayant la faculté du choix
Pouvant faire pousser des froments et des seigles
Ou traire les troupeaux sur nos monts près des aigles
En préférant Paris tu faillis et déchois,
Moi, quand je sens frémir la terre sous le coutre,
Ou quand je jette aux vents les blés à pleines mains,
Je regarde de haut tous les emplois humains
De quelques noms pompeux que l'orgueil les accoutre.

Lui, il a l'orgueil du pays natal et des occupations qu'impose aux habitants fidèles de l'Auvergne la nature du sol; et c'est cet orgueil qui anime ses vers et qui les ennoblit. Placez Arsène Vermenouze dans les milieux ordinaires où les poètes prodiguent leur facilité. Il aura écrit lui aussi abondamment sur le printemps, l'amour et les roses. Mais vous ne serez sensible qu'à la prolixité de ses descriptions. Vous serez choqués par l'incertitude de ses métaphores et de ses images. Ces peintures de la nature « extérieure », vous les tiendrez pour exagérément énumératrices et trop superficielles. Vous n'apercevrez que le rhétoricien dans le barde.

Mais il a chanté seulement la province qu'il aime. Il l'a célébrée avec une constance touchante, avec une ardeur communicative. Il a fait passer son âme entière dans ses chants. Et vous êtes émus comme lui. Vous êtes frappés par la sonorité mâle, l'ample fermeté de ces vers nets et forts. Vous n'êtes plus sensibles aux défauts de métier de ce poète qui a beaucoup de métier. Vous oubliez le rhétoricien; vous applaudissez le barde. L'inspiration provinciale a produit ce miracle : d'un versificateur habile est né un bon poète.

Arsène Vermenouze parvient à la « littérature ». Il ne se laisse pas absorber par elle. Ce serait un phénomène étrange qu'un écrivain aujourd'hui ignorât tout de « la littérature ». Mais ce phénomène n'est pas impossible, Emile Guillaumin l'a prouvé en écrivant *La Vie d'un Simple. Mémoires d'un métayer*. Il paraît que dans le Bourbonnais, où il habite, on appelle Emile Guillaumin l'écrivain-paysan. Il n'est ni tout à fait écrivain, ni tout à fait paysan. Il vit la vie des champs en petit propriétaire qui surveille les travaux plutôt qu'il ne les accomplit. N'empêche que cette œuvre rurale est bien l'œuvre d'un rural. Elle est comme la manifestation spontanée de la vie des travailleurs ruraux. *La Vie d'un Simple* est l'histoire du paysan Tiennon, depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. Tiennon a vécu sa vie tout entière dans le pays bourbonnais; et il fut toujours occupé aux labeurs agricoles. Il fut berger, il devint métayer. Il vécut dans sa terre et pour elle. Marié, père de famille, il ne juge bien de l'utilité d'une femme et des enfants que d'après les services qu'ils rendent dans les champs. Il a subi toutes les vicissitudes des saisons et des années qui suivent implacablement les années. Il fut honnête et courageux. Il fit un peu la fortune du propriétaire dont il était le métayer. Et lui, pauvre maintenant, courbé vers la terre,, il va paisiblement à la mort qu'il rejoindra demain, et,

pauvre comme devant, enfin n'en pouvant plus d'effort et de douleur, il met bas son fardeau, il songe à son malheur dont il a le sentiment de plus en plus clair; il se demande si la vie est bonne, si la société est juste. Lisez donc ce livre qui, suivant au jour le jour la vie réelle du paysan, a un peu le défaut d'être un guide pratique des travaux des champs.

« Les séances du nettoyage des étables, le samedi matin, étaient bien dures aussi. C'est avec le Louis que j'effectuais ce travail. Nous avions une grosse civière de chêne que je trouvais déjà lourde sans qu'elle fût chargée. Munis chacun d'un « bigot » nous piquions violemment dans la couche épaisse de fumier chaud et nous entassions sur la civière des « bigochées » monstres... »

Oui, mais ce livre est beau, parce qu'il est le livre de la terre. Il contient l'infini de la vie rurale. C'est un livre qu'on ne refait pas. Mais il nous manquait. L'écrivain-paysan nous l'a donné.

..... Tant de livres provinciaux, d'écrivains provinciaux que Paris attire mais ne retient pas tout à fait! J'en cite quelques-uns. J'en oublie beaucoup. Ils sont innombrables : c'est un fait caractéristique. On les accueille favorablement : c'est un autre fait caractéristique. Autrefois, toutes les provinces lisaient avec ferveur les romans parisiens Faut-il dire que maintenant tout Paris lira les romans provinciaux!

Du moins, presque tous ces écrivains veulent faire des œuvres de patriotisme local et y réussissent. L'écrivain normand Jean Revel écrit dans la préface des *Hôtes de l'Estuaire* ces lignes qui s'appliquent parfaitement à Emile Guillaumin.

« Si chaque écrivain de terroir voulait faire revivre les « hôtes » du coin de terre où lui-même vit, s'il essayait de ressusciter le passé de son habitat, il y aurait une surprise, une joie, la révélation de quelque chose de grand.

« Il verrait que le sol est consubstantiel à ceux qui naquirent du sol et qui grandirent alimentés par lui. Apparaîtrait en toute clarté la chose que voici : le *pays* se laisse pénétrer par un de ses *paysans* devenu intuitif plus aisément que par un étranger.

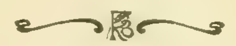
« Le pays se communique à l'écrivain aborigène avec une sorte d'empressement, quelque chose comme une prédilection, en accord avec la parole biblique : « Celui-ci est mon fils parce qu'il est issu de moi; j'ai mis en lui toute ma complaisance... »

« Par une sorte de réflexe, de vue intérieure, par retour sur soi-même l'écrivain, qui pense, ne fait qu'imaginer, interpréter simplement, traduire, retrouver d'anciens types oubliés, des états d'âme évanouis, tout un peuple d'images, d'idées, d'actions. Il ne crée pas, il évoque. »

D'autres écrivains veulent organiser la vie des provinces. Ainsi Marcel Mielvaque, l'auteur de *La Vertu du sol* (aujourd'hui j'indique simplement ce livre qui suggère tant d'idées). Il a voulu, dit-il, peindre la vie d'une commune française sous ses divers aspects : politique, religieux, sentimental, moral. » Et il pense bien que son effort littéraire ne sera pas pratiquement inutile dans la vie sociale de la France.

Mais, en attendant, cette floraison de livres écrits sur nos provinces, dans nos provinces, par des écrivains qui vivent presque tous la vie provinciale, est un témoignage heureux de l'activité intellectuelle de ces provinces mêmes. Elles perdent de plus en plus leur originalité extérieure; leurs coutumes et leurs mœurs s'uniformisent. Mais elles accroissent en même temps leur existence réelle. Elles allaient mourir. Elles renaissent. Et il est visible ainsi que notre vie littéraire est la plus riche, la plus diverse, la plus active qui soit. Il y a partout des centres de rayonnement intellectuel. Paris exerce toujours son attrait; mais son attrait n'est point absorbant. Et elle est augmentée plutôt que contrariée par cette animation littéraire des provinces françaises, la domination de Paris qui impose notre prestige intellectuel à l'Europe.

J. ERNEST-CHARLES.



LE GÉNIE DE L'ÉGALITÉ

A propos du Centenaire de George Sand

Il est généralement accrédité qu'il y a au moins deux George Sand : celle des romans d'imagination et celle des romans-thèses; que la première seule compte et que la deuxième n'a qu'une valeur très secondaire, ayant été l'écho confus des voix les plus diverses. Peut-être est-ce bien à l'heure du centenaire de la plus grande femme de lettres du XIXe siècle et au moment où le féminisme, après une période d'agitation bruyante, entre modérément et progressivement dans les mœurs, qu'il convient de rechercher attentivement la portée de l'œuvre sociale de George Sand : de quelle profondeur et de quelle importance cette femme de génie a pu être lorsqu'elle a touché aux grandes questions vitales qui n'intéressent plus seulement quelques personnes prises en leur individualité, mais qui se posent pour la communauté entière?

* * *

On ne saurait en prendre un meilleur aperçu qu'en envisageant l'influence très grande qu'elle a

exercée à l'étranger. Tout d'abord Tourguenieff, qui disait de G. Sand : « C'est notre sainte », alla chercher ses héros dans les couches de la société où elle les prenait, parmi les paysans; impressionné par *Mauprat*, où nous est présenté un paysan de la grande époque de la Révolution, Tourguenieff, qui luttait pour l'émancipation du serf russe chercha à mettre en relief aux yeux de ses lecteurs l'intelligence et la bonté foncières que recèlent les apparences rudes du laboureur asservi, et il écrivit *Les Mémoires d'un chasseur*. Non seulement sur lui, mais sur toute la Russie, l'influence de George Sand a été si considérable qu'un écrivain de ce pays (1) a voulu consacrer à la critique exégétique de sa vie et de son œuvre une série d'in-8° qui sont un admirable travail de reconstitution pieusement exacte; il nous expose comment G. Sand fut le grand éducateur de la Russie où l'on interdisait l'entrée de nombreux livres, mais non des romans : ainsi agit-elle sur toute l'élite russe, sur Bielinski qu'elle sauva de Hegel et dont elle féconda pour l'action l'ardeur humanitaire déjà vive, sur Chédrine qu'elle guida vers Saint-Simon, Cabet, Fourier et Louis Blanc, mais qui revenait sans cesse à elle de préférence, sur le romancier socialiste Arseniew, sur Grigorovitch dont les romans villageois contribuèrent tant avec *Les Mémoires d'un chasseur* de Tourguenieff à l'émancipation des serfs, sur Bakounine avec qui elle était en correspondance suivie, sur Herzen, sur Dostoïewsky surtout qui a dit que « G. Sand était à la tête du mouvement d'évolution mystico-libérale de l'Europe au milieu du siècle. » Dostoïewsky (2), entre autres, a profondément subi l'autorité morale de George Sand pour laquelle il eut « de l'enthousiasme et de l'admiration » ; elle lui fut « un de ces noms qui, surgissant là-bas dans le pays des miracles sacrés, ont attiré à eux de notre Russie une somme énorme de pensées, d'amour, de nobles élans, de vie et de convictions profondes. » On ne saurait enfin oublier l'auteur de la *Sonate à Kreutzer* : toute la philosophie tolstoïenne répandue en cent brochures n'est qu'une seconde épreuve, plus mystique, du socialisme chrétien de G. Sand.

L'Allemand Heine la plaçait au-dessus de Hugo : « Champion de la révolution sociale, génie ardent qui avait osé dans ses écrits les choses les plus extrêmes », ce « génie audacieux et solitaire » était pour lui le plus grand écrivain que la France eût produit depuis la révolution de juillet : « G. Sand a tout ce qui a manqué à Hugo : elle a du naturel, du goût, de la vérité, la beauté, l'enthousiasme, et toutes ces qualités sont reliées entre elles par l'harmonie la plus parfaite et la plus sévère à la fois; » ses œuvres « incendièrent le monde entier, illuminant bien des prisons où ne pénétrait nulle consolation ». Elle n'a pas été lue moins attentivement par les Anglo-Saxons comme G. Eliot ou les Scandinaves comme Ibsen et Biörnson; on se rappelle la polémique qui eut lieu à ce propos entre Brandès et M. Jules Lemaître que vint assister M. Faguet, répétant ce qu'avait dit Zola.

En France (1), elle avait pour admirateurs enthousiastes Victor Hugo et Ernest Renan, Flaubert et Dumas fils; les Goncourt, après l'avoir attaquée dans quelques notes vives de leur *Journal*, tinrent à s'y rétracter avec quelque éclat; c'est par elle qu'aux gorges azurées de son île indienne Leconte de Lisle fut éveillé à la vocation littéraire et aux enthousiasmes républicains.

Son influence, notamment à l'étranger, paraît donc avoir été bien plutôt sociale que littéraire, et cela seul établit la réelle importance sociale de son œuvre. Remarquons maintenant qu'elle a été un des rares écrivains de son temps à n'avoir point participé aux querelles du Romantisme et à n'avoir pas écrit de poétique, alors qu'elle a multiplié les professions de foi socialistes et qu'elle a pris la part la plus active qu'elle a pu à la Révolution de 1848 : et cela donne un relief particulier à son attitude politique.

II

Il était fatal que son œuvre valût surtout par son caractère social. Ce n'est point seulement sa conception de l'art qui a été démocratique — ce qui peut n'être qu'un résultat du milieu, d'éducation, souvent greffé vers la maturité sur un fond naturel tout différent, — mais son génie en son essence même, son instinct, au contraire de presque tous les hommes de lettres qui sont naturellement individualistes et aristocratiques, qu'ils soient nés de la noblesse ou du peuple. Elle « portait dans son âme la passion *de l'égalité* » a-t-elle dit elle-même, et c'est ce qui va constituer son originalité primordiale.

Aux siècles précédents tous les grands écrivains de la France, gentilshommes ou laquais de la Maison du Roi, n'ont jamais exprimé ni même guère éprouvé le sentiment de l'égalité. Seul, Rousseau, qu'elle a tant aimé, l'unique homme, quoi qu'on ait dit, dont elle ait profondément subi l'influence tout en la modelant au contour et en la teintant à la nuance de son âme, Rousseau, sur lequel elle a écrit à plusieurs

(1) Wladimir Karénine : *G. Sand* (Ollendorff). Les deux premiers volumes parus l'étudient de 1804 à 1833 et 1836.

(2) Dostoïewsky : *Journal d'un écrivain* (Fasquelle). Ce livre contient un admirable article sur G. Sand.

(1) Dans le Berry elle a été célébrée par un poète d'une savoureuse sensibilité, M. Gabriel Nigond, qui a écrit en vers berrichons les plus délicates paysanneries; et le peintre Maillaud a fixé en ses toiles fines et douces, attachantes et profondes, les aspects de sa maison et les beautés de sa *Vallée Noire*.

reprises de substantiels articles où elle explique et à l'occasion excuse sa vie par cela qu'il n'a jamais voulu être le laquais de personne, a ressenti lui aussi cette passion, mais tourmentée et presque rageuse, violente et anarchiste ; elle était chez lui une force de révolte et une forme du délire de la persécution, tandis que chez G. Sand elle était une force de douceur et d'humilité, quelque chose de constitutif et de normal, un besoin d'ordre, d'équilibre, de stabilité et d'harmonie.

Au XIXe siècle, nul écrivain sauf Michelet qui, dans l'histoire a plutôt eu d'ailleurs à manifester ses sentiments de fraternité que d'égalité, n'a possédé un aussi profond instinct de l'égalité. L'individualisme, même passionné, de la première moitié de sa vie n'était qu'une certaine véhémence dans l'effort vigoureux nécessaire pour obtenir le droit à l'égalité civile, tandis que chez les jeunes hommes en général il prend une forme aristocratique et nietzschéenne, il est l'expression d'un besoin de domination. Nietzsche n'a si durement traité G. Sand que parce qu'il n'y avait rien de plus éloigné d'elle que la doctrine du surhomme, et cela à toutes les époques de son existence : elle écrit dès la préface d'*Indiana* : « Si, dans le cours de sa tâche, il est arrivé à l'auteur d'exprimer des plaintes arrachées à ses personnages par le malaise social dont ils sont atteints, qu'on s'en prenne à la société pour ses *inégalités* » ; Lélia même, cette autre « furie », n'a pas l'orgueil inhumain de Zarathoustra. Vers l'âge mûr, quand son talent généreux commença de s'ouvrir entièrement, de s'épanouir à l'altruisme, les saint-simoniens voulurent prendre la direction de ses idées, mais elle ne put accepter les principes hiérarchiques de leur société ; elle tendait tout au contraire au babouvisme le plus radical. De 1838 à 1858 c'est la période de ses romans socialistes qui sont tous, et particulièrement *Consuelo*, des descriptions et analyses de sentiments égalitaires, qui sont les Romans de l'Egalité, et en quelque sorte avec les romans historiques tels que *Jean Zyska*, les aventures et vicissitudes de l'Egalité à travers les âges.

Considérez les œuvres socialistes contemporaines, le *Germinal* de Zola, *Le Bilatéral* ou *Marc Fane* des Rosny, les *Lettres de Malaisie* de Paul Adam : ce sont presque exclusivement, dans des tableaux de mœurs, des revendications *libertaires* ; le goût, social et esthétique, de l'égalité n'y habite point les esprits ; il ne fleurit guère que dans un admirable roman bucolique, *Le vent dans les moulins*, de Camille Lemonnier qui, reprenant avec ses romans du terroir flamand la tradition de *La Mare au Diable* et du *Champi*, est aujourd'hui, dans sa superbe originalité, le vrai continuateur de George Sand, par son naturisme substantiel et foncier.

A la fin de sa vie, G. Sand écrivait à Flaubert : « J'ai eu des *principes*. Ne ris pas : des principes d'enfant candide qui me sont restés à travers tout, à travers *Lélia* et l'époque romantique, à travers l'amour et le doute, les enthousiasmes et le désenchantement. » Certes, le sentiment de l'égalité était bien chez elle à l'état de principe, le plus fondamental et le plus fécond ; et c'est ce qui fait qu'elle l'a éprouvé du commencement à la fin de sa carrière ; il était à l'état naturel, et c'est ce qui fait qu'il était intimement et harmonieusement mêlé à ses autres sentiments, maternels ou artistiques, prenant ainsi une vie plus riche et plus poétique, n'étant plus rationnel mais instinctif : elle a rendu ce qu'il y avait de familiarité, de douceur familiale, d'équité maternelle dans l'égalité. Citoyen actif aux journées de 1848 — secrétaire de Ledru-Rollin et rédacteur officiel des Bulletins de la République — elle a été aussi le poète de l'égalité, comme Michelet est plutôt le poète de la fraternité, à travers le temps, et Hugo le poète de la liberté, à travers l'espace : et ainsi dans le roman les personnages de Hugo sont des libertaires (Valjean ou Marius), tandis que ceux de G. Sand, sont des égalitaires (Théophile de Mont dans *Horace*, Pierre Huguenin, Féline.)

Pour elle, c'est l'égalité qui est la chose capitale. « Il n'y a pas d'autre principe qui puisse réunir deux hommes, que le principe de réciprocité ou d'égalité. » « La liberté sans l'égalité vraie est et restera longtemps incomplète », sa valeur est de pouvoir seule l'engendrer et la faire éclore ; la fraternité aidera à l'attendre. « La liberté ayant été l'élément nécessaire et général, la fraternité, le moyen individuel et collectif, l'égalité sera *le couronnement universel.* »

III

Qu'entend-elle d'abord exactement par égalité ?

« Les hommes ne sont pas égaux de taille, d'initiative, d'activité, de sagesse, de santé, de charme. Ils sont *équivalents*, en ce sens que l'un a ce qui manque à l'autre. » Elle pose très franchement la question : « Dieu, en créant les hommes inégaux en force, en santé, en intelligence, en cœur et en esprit, a-t-il cependant voulu qu'ils eussent tous les mêmes droits ? Sont-ils appelés à remplir les mêmes devoirs ? » Non : tous les hommes ne sont pas propres à remplir toutes les fonctions sociales. Etant différents, ils n'ont pas tous les mêmes droits ; mais, étant équivalents, ils ont tous autant de droits l'un que l'autre. Ils sont tous aussi utiles : « Si beaucoup d'hommes paraissent et ne deviennent bons à rien, c'est la faute de la société qui n'a pas trouvé le moyen d'utiliser toutes les aptitudes. »

Déjà, de ce seul fait que l'inégalité est toujours

relative, elle ne pourra plus servir, comme absolue, de base fixe à une théorie politique. « Inégalité sociale, folie à décréter! l'inégalité de fait est bien assez énorme, bien assez difficile à aplanir sans qu'on vienne en créer une toute fictive, comme si on voulait ajouter à la douleur des faibles et des impuissants le fardeau de l'insolence des heureux. Les distinctions fictives sont malsaines et corruptrices, *elles font prendre la proie pour l'ombre.* » On remarque là déjà que son amour de l'égalité n'est point générosité utopique, mais bon sens pratique, bon sens de mère qui a des enfants à élever (et aussi aimant *maternellement* le peuple), et qui ne veut pas qu'ils laissent échapper le bonheur réel en poursuivant des vanités. C'est ce tendre instinct d'éducateur qui lui fait écrire cet axiome profond : « Dès qu'on se crée des inférieurs, on se fait inférieur soi-même », où la morale altruiste repose sur la dignité personnelle.

La vanité est un des vices par lesquels l'homme resté enfant souffre le plus. Aussi enseigne-t-elle d'abord que « labourer la terre, casser des pierres, ne seront pas des occupations moins nobles que de cultiver les arts. » Dans l'être humain lui-même, toutes les facultés sont aussi précieuses l'une que l'autre; le cœur vaut l'esprit et la raison, comme la musique vaut la poésie ou l'éloquence, de même encore que « Bossuet ne dévore pas saint Paul, Molière n'anéantit pas Aristophane, Beethoven ne fait aucun tort à Mozart. » (*Lettres d'un voyageur*). Les grands hommes sont égaux entre eux et ils ne sont pas supérieurs aux autres : « ils ne sont à l'humanité que ce qu'est la musique à la tête d'un régiment (1). » Dans la nature, on ne cherche pas à établir de supériorité entre l'eau, le feu ou l'air; *Ce que dit le ruisseau* est écrit sur ce thème : Qui osera décider que dans la nature il y ait une voix inutile?

Egalité, c'est équivalence.

IV

La vanité est le vice moral qui fut le ferment de l'inégalité; la richesse est le vice social qui la perpétue. G. Sand appelle généralement les riches « les privilégiés de l'inégalité », et c'est la richesse qu'elle a le plus continûment attaquée dans ses articles et dans ses romans comme le fauteur universel et presque unique des maux, *aussi* néfaste *à ceux qui la possèdent* qu'aux indigents. G. Sand n'a cessé, avant et pendant 1848, d'adresser des lettres et mandements évangéliques *Aux Riches.* Comme on publiait vers 1848 *Le Diable à Paris* où chaque écrivain célèbre de l'époque devait donner un morceau qui condensât son sentiment essentiel sur la grande ville, elle écrivit le « Coup d'œil général sur Paris » où ce n'est plus un Lesage curieux de romanesque et grivois qui soulève les toits pour nous montrer l'irrémédiable hypocrisie *humaine*, mais un moraliste attentif à dénoncer dans l'inégalité de fortune l'origine sociale de l'inégalité de bonheur moral. G. Sand a été un des rares artistes à penser sincèrement que la richesse ne peut engendrer que le malheur de celui qui la détient; et même dans le roman actuel, contemporain d'une grande période d'activité socialiste, on ne trouve pas une œuvre dont l'amour de la pauvreté, dont la haine native et surtout le dédain de la richesse soient l'inspiration aussi constante et spontanée, où l'analyse la fait retrouver, sans l'avoir cherchée de parti-pris, à l'origine de tous les maux. La plupart de nos romanciers démocrates, qui ont obtenu la notoriété par des études, par des analyses passionnées des milieux populaires, sitôt l'aisance acquise, soucieux de s'anoblir, ne sortent plus des descriptions complaisantes de salons de la noblesse ou de la bourgeoisie millionnaire, n'écrivent plus que des romans mondains où le goût du luxe et les préoccupations d'héritages, de spéculations et de vols sont des excitants par lesquels ils aguichent un public neurasthénique et blasé en achevant de le corrompre.

A tous les détours des romans de G. Sand, il est vrai, on rencontre des châteaux, mais ce sont le plus souvent des châteaux en ruines où l'on va admirer le clair de lune. En ce siècle de démocratie qui n'a pas encore eu le temps d'élaborer une esthétique en rapport avec ses idées politiques, où l'or et les dorures, les bijoux et les « gemmes », la majesté, la noblesse, *l'éclat*, les vêtements luxueux, la richesse des étoffes et les architectures pompeuses, restent les éléments constitutifs de la Beauté comme sous les rois d'Espagne et de France, nulle n'aura plus contribué à créer *l'esthétique de la pauvreté*; et c'était besogne difficile entre toutes sous le règne de Louis-Philippe, à une époque de fermentation industrielle, où le public ne s'intéressait qu'à l'agiotage et aux découvertes de mines de Californie, et quand d'ailleurs il est vingt fois plus aisé d'inventer une intrigue sur la poursuite de la fortune que dans la jouissance de la médiocrité; et c'était besogne indispensable à faire, dans notre littérature, le juste contrepoids de l'œuvre de Balzac, de ses Romans de l'Argent, passionnés et fiévreux, où s'étudient génialement mais aussi auxquels s'éduquent les Rubempré.

Elle y arrive non plus seulement par des descriptions agrestes, depuis longtemps sites conventionnels des idylles, — masures enveloppées de lianes et fermes à la Trianon, — mais par l'analyse même, minutieuse et large, des émotions et sensations quotidiennes de

(1) Lettre à Louis Blanc.

la vie humble et laborieuse, des travaux des champs et des ménages, en des pages où la chaumière n'est plus le contraste, l'antithèse romantique du château, mais son égal; elle y arrive surtout par l'approfondissement et l'élargissement social de ces émotions et sensations auxquelles se mêlent et s'intègrent un souci et *une vision* constants de la misère du reste du Monde, une préoccupation active des questions sociales, la pensée de l'avenir égalitaire où tous jouiront d'un bonheur fraternel, un mélange de G. Eliot et de William Morris. Dans une Eliot comme dans un Töppfer, la jouissance de la vie humble de la campagne est assez égoïste et, si l'on peut dire, ruminante; chez les héros de G. Sand elle entretient la générosité socialiste, un besoin passionné de dépenser les forces acquises dans le calme tonique de la nature à réaliser la félicité universelle. Dans ses œuvres il y a tout un pittoresque psychologique de dévouement mutuel d'ouvriers, de paysans et de nobles mêlés et presque fraternels, où se retrouve, élaborée dans un esprit républicain, l'imagination romanesque d'un Walter Scott, auteur préféré de sa jeunesse dont elle a fait valoir, dans une étude significative, le côté démocratique.

*
* *

Son culte de l'égalité apparaît peut-être plus profond encore dans sa conception de l'amour, qui est essentielle chez un romancier. Selon G. Sand l'amour est une chose qui naît mystérieusement en nous en dehors de notre volonté et qu'elle ne peut asservir; comme en outre c'est la grande force qui exalte les nobles sentiments et souvent les crée, il est d'origine providentielle; venant du Dieu panthéiste qui est bonté et justice, du Dieu chrétien aux yeux de qui tous sont égaux, il a pour effet d'égaliser les rangs, intervention divine, régulateur qui, par un travail parallèle à celui des sociétés, nivèle les inégalités excessives suscitées par leur ignorance et leur désordre. Seule la société a imaginé les distinctions sociales; Dieu, qui prédestine les âmes les unes aux autres, non seulement n'en tient aucun compte, mais se sert de l'amour pour mêler les classes : c'est ainsi qu'Henri Lemor épouse une comtesse dans *Le Meunier d'Angibault* et Pierre Huguenin la petite-fille du comte dans *Les Compagnons du tour de France*.

En ces romans, l'égalisation, le nivellement — comme disent aujourd'hui les hommes politiques — ne se fait point « par en haut » mais par en bas : l'amant riche n'élève pas jusqu'à sa fortune la maîtresse pauvre, mais renonce à cette fortune pour se trouver en conformité de goûts avec elle : l'égalité et l'amour ne peuvent exister que dans la pauvreté. Le bonheur est dans le retour aux mœurs simples des hommes primitifs. « Ne vous étonnez pas de leur sérénité, disait un voyageur à un Parisien qui regardait des sauvages d'Amérique dans une exposition. J'ai vu là-bas cent exemples de gens civilisés qui se sont faits sauvages, je n'en ai pas vu un seul du contraire » et G. Sand poursuit : « Nous quittâmes ces beaux Indiens tout émus et attristés, car en reprenant le voyage de la vie à travers la civilisation moderne, nous vîmes des misérables qui n'avaient pas la force de vivre, des élégants avec des habits d'une hideuse laideur, des figures maniérées, grimaçantes, les unes hébétées par l'amour d'elles-mêmes, les autres ravagées par l'horreur de la destinée. Nous rentrâmes dans nos appartements si bons et si chauds où nous attendaient la goutte, les rhumatismes et toutes ces infirmités de la vieillesse que le sauvage nu brave et ignore sous sa tente si mal close; et ce mot naïvement profond que m'avait dit l'orateur indien me revint à la mémoire : Ils vous promettent la richesse et ils ont chez eux des gens qui meurent de faim. » Vous avez reconnu le disciple de Rousseau, un disciple de Rousseau qui vit au temps de Proudhon, de Cabet et de Leroux, l'auteur de *L'Egalité*. A l'expérience rude du XIXe siècle, la sensibilité du grand réfractaire s'est disciplinée en sociologie, en théories communistes.

*
* *

Ce qui fait la substantielle originalité de George Sand, c'est que même dans ses idylles, au contraire des autres romanciers, elle est nettement communiste, à la fois instinctivement et rationnellement. Elle a poussé avec logique jusque-là l'amour de l'égalité — bien plutôt que de la fraternité, car elle a, au contraire, montré que celle-ci pouvait exister pardessus les différences de fortune.

Elle délimite avec précision son communisme dans une lettre de 1849 : « J'ai longtemps cru au communisme absolu de la propriété et peut-être que même en admettant une propriété individuelle, comme je le fais aujourd'hui, je ferai cette part si petite que peu de gens s'en contenteraient. » Son communisme d'ailleurs est évolutionniste, n'a rien de l'intransigeance et de l'absolutisme des hommes de 1848. « Il est une doctrine qui n'a pas encore trouvé sa formule... L'avenir est à elle... L'humanité peut admettre et professer un idéal bien des siècles avant que son institution sociale soit l'expression de cette doctrine et même sans qu'elle le soit jamais d'une manière absolue... *Il ne faut prendre l'homme tel qu'il est aujourd'hui ni tel qu'il devrait être...* mais tel que nous pouvons raisonnablement le concevoir, même en nous laissant aller à un peu d'optimisme; *c'est la*

tendance des âmes aimantes : il ne faut point qu'elle dégénère en folie. » Il ne lui semble pas que le communisme des sectaires puisse devenir « une loi politique et sociale comme la plupart des communistes l'ont cru jusqu'à ce jour. L'auteur du *Voyage en Icarie* pourra faire un roman. Moi aussi j'ai fait des romans » ; mais on n'a pas le droit d'imposer ses romans. « Les romans sont des romans et non pas des constitutions. » Cabet et les autres veulent chacun imposer un système : c'est de l'individualisme, c'est une forme d'aristocratisme, voire de monarchisme. Il faut que le communisme soit l'élaboration de tous, égalitairement. Alors seulement la France sera appelée « à être communiste avant un siècle ». En attendant, ce qui lui semble aussitôt possible, c'est de fonder dans chaque département une colonie, sous le régime d'*association*, pour les ouvriers sans ouvrage, en partant de l'observation de cette réalité que les campagnes manquent de bras alors que les villes en ont trop.

*
* *

Décentralisation ! cet autre point capital de son programme, c'est encore le sentiment égalitaire qui en est l'inspiration. Aux heures de fièvre révolutionnaire, elle pourra un instant vouloir la dictature de Paris sur la France (*Bulletins de la République*), mais au contraire, toute sa vie elle n'a cessé de méditer et de déclarer que la France se mourait de la suprématie de Paris.

Non seulement ses romans sont déjà œuvre intentionnelle de décentralisation, non seulement dans ses articles elle appelle les gens de la ville à la campagne, dans ses proclamations elle y convoque le peuple ; mais, tandis qu'elle refuse de collaborer à certaines feuilles parisiennes bien payantes, elle fonde des grands journaux régionaux pour lesquels elle va quérir la collaboration des écrivains les plus connus, Lamartine et Louis Blanc. En 1848, si Paris est vaincu c'est parce que le socialisme a négligé l'éducation de la province ; le socialisme ne pourra triompher que lorsqu'il y aura dans toute la France une compréhension égale de ses théories. On ne fait rien de bien, de stable, de définitif, que du consentement et de la collaboration de tous.

V

« Tous ceux de l'Europe et du Nouveau Monde qui entretiennent les peuples des véritables intérêts de l'humanité leur parlent à cette heure et leur parleront longtemps encore de cette femme qui n'a eu d'égale dans aucun temps et dans aucun pays », écrivait Dumas fils au lendemain de sa mort. « Ce n'est pas sans motif que Dieu a fait naître en ce siècle où l'humanité doit être affranchie la femme de plus de cœur et de génie qui fut jamais », avait déjà écrit Barbès en 1848 au donjon de Vincennes.

Mais tous ceux qui lui furent hostiles ne manquèrent point de vouloir établir la supériorité de Mme de Staël. Par esprit de réciprocité, les admirateurs de George Sand ne sauraient médire de la noble personnalité de l'auteur de *Corinne*, génie indépendant et charitable, génie mesuré, aux belles attitudes solitaires, tout en lui préférant le génie abondant et affectueux du grand romancier. Tandis que Mme de Staël fut toute sa vie une figure d'opposition, George Sand, à la fois plus modeste et plus active, politique et évolutionniste, n'hésita pas à humilier sa fierté socialiste devant le vainqueur du 2 décembre, pour en obtenir la grâce de proscrits. Restée femme, elle mettait sa dignité dans une bonté qui allait jusqu'à l'innocence naïve. L'une est aristocrate et l'autre égalitaire. Mme de Staël composait surtout des essais. George Sand alla naturellement au roman, qui est la forme démocratique de la pensée, pour parler à plus de gens et pour en être aimée. Elle était humble, elle était peuple, instinctivement, profondément, et c'est par là que, plus nouvelle, elle est plus géniale.

Véritable créatrice non seulement du roman socialiste, mais de types populaires avant Hugo et Suë, elle nous a laissé une forme de sensibilité démocratique et d'esthétique égalitaire susceptibles de renouveler la littérature, une conception d'art sur laquelle peuvent méditer originalement les nouvelles générations. « L'art, écrivait-elle en 1848, n'est jamais qu'une forme plus ou moins nette, plus ou moins arrangée, de la vérité sociale... Les vrais artistes sont des citoyens. » Elle est sans contredit celle qui a le plus naturellement et fraternellement senti et rendu l'âme populaire, non en sa réalité mais en ses aspirations, peut-être ainsi supérieure au naturalisme et à un Zola qui, en ses premiers personnages — le Silvère et la Miette de *La Fortune des Rougon* — comme en ses dernières créations de roman socialiste, *Travail*, a profondément subi son inspiration. En cela elle a été l'expression la plus haute et la plus intime, la plus parfaite, de l'âme de ce peuple qu'elle a aimé plus que tout, ne pouvant pour cette raison s'attacher à aucun homme politique particulier, plus que ses amis et plus qu'elle n'avait aimé ses amants, exclusivement. « Tout ce qui se rattache à la cause du peuple me tient au cœur », telle fut sa façon de sentir et de transporter dans la littérature du siècle le vers célèbre de Térence.

MARIUS-ARY LEBLOND.

Paris. — Typ. A. DAVY, Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*, 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 26 — 5e SÉRIE — TOME I — 25 JUIN 1904

L'AVENIR LATIN

(*Suite et fin* (1)).

Je dis d'abord que les peuples Latins doivent se réveiller de l'hypnose où les a plongés la fascination de la prospérité anglaise, américaine, allemande, et qui, paralysés d'admiration béate, les livre en proie à l'impérialisme audacieusement proclamé de leurs ennemis. Nulle part, plus que dans les écrits d'Italiens ou de Français du plus grand talent, qui font honneur à leur race, on ne voit encenser les Anglo-Saxons et célébrer leur prétendue supériorité. A ces panégyriques je n'essaierai pas de répondre en prouvant, à l'inverse, l'infériorité des triomphateurs de l'heure présente. Mais je ne vois pas qu'il y ait lieu, pour employer une expression de notre La Bruyère, de « tremper dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes... ». Sous l'ancien régime, quand un roturier s'était enrichi, les généalogistes s'évertuaient à lui imaginer des ancêtres. A présent, quand un peuple grandit et réussit, les anthropologistes, de très bonne foi, mais avec une égale dose d'illusion, lui découvrent une noblesse native, et dans ses traits corporels, lisent la justification, la nécessité de ses victoires militaires ou commerciales. Et jamais, chose remarquable, la noblesse ethnique, de race, n'a joué un aussi grand rôle et brillé d'un plus grand prestige que depuis que la noblesse familiale a été abattue. Avec la démocratie individuelle a progressé l'aristocratie internationale.

Le savant sociologue, Napoléon Colajanni, dans un livre des mieux documentés, intitulé *Razze inferiori a razze superiori o latini e anglo-saxoni*, s'est chargé de réfuter la prévention admirative de ses compatriotes en faveur de l'anglo-saxonisme débordant, et je n'ai qu'à m'en référer à sa lumineuse argumentation. Il y fait justice des explications historiques par l'idée de race. « Il y a eu, dit-il très bien, pour chacune des races de l'Europe et de l'Asie, à un moment donné de leur histoire, une phase de supériorité (plus apparente que réelle). Il y a eu une phase pareille pour les Chinois, pour les Egyptiens, pour les Grecs de Thémistocle, pour les Macédoniens de Philippe et d'Alexandre, pour les Romains de Scipion, de César et d'Auguste, pour les Sarrazins de Sicile et les Maures d'Espagne, pour les Italiens et les Flamands des Communes, pour les Français de Louis XIV, de l'Encyclopédie et de la Révolution » et aussi de l'Empire. Il y répond non moins vigoureusement aux accusations de natalité moindre, d'immoralité et de criminalité plus grande, qui sont faites aux Latins. Si les Français ont maintenant une natalité faible, ils ne l'ont pas toujours eue, sans que leur race ait changé. Et ce sont d'autres Latins, les Latins pur sang, les Italiens, qui ont la natalité la plus forte de l'Europe. D'autre part, elle diminue rapidement chez les Anglo-Saxons britanniques et américains. « Aux Etats-Unis, ce sont précisément les Etats où dominent les Anglo-Saxons (Rhode-Island, Massachussets, Connecticut) qui présentent un taux de naissances inférieur à celui des départements français les plus mal partagés sous ce rapport. » D'après un document officiel de septembre 1901, parmi les villes américaines d'une population supérieure à 30.000 âmes, 129 ont une natalité infé-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 18 juin 1904.

rieure à 30 sur 1.000, 14 une qui varie entre 25 et 30; et 59, au nombre desquels les plus grandes, Chicago, Saint-Louis, Baltimore, San-Francisco, Cincinnati, ont une natalité inférieure à 20; 6 même, une natalité inférieure à 10 ! Celle de New-York est de 22,59. En Angleterre, la diminution des taux des naissances, de 1890 à 1900, a été de 35 à 29 p. 1000.

Il est fort difficile de comparer le degré de criminalité de deux peuples, à cause de la différence de leurs législations criminelles. Pour l'homicide, cependant, la comparaison est possible; et d'après les statistiques si remarquables de M. Bosco, si le meurtre par vengeance ou par colère, le meurtre violent et désintéressé, est bien plus fréquent chez les Italiens et les Espagnols que chez les Anglo-Saxons d'Europe, en revanche, l'assassinat par cupidité l'est davantage en Allemagne, et même en Angleterre, qu'en Italie. Quant aux Américains des Etats-Unis, le taux de leurs homicides de toute nature l'emporte de beaucoup sur celui des autres nations civilisées. Les infanticides sont à part. Sur 1 million d'habitants on a : en Danemark, plus de 4 infanticides ; en Allemagne, près de 4; en Italie, 2 ; en Espagne moins de 2. « D'après Picke, l'historien du crime en Angleterre, la criminalité anglaise en 1348 était si forte que, si elle s'était maintenue à ce niveau, il y aurait aujourd'hui, dans la population de la Grande-Bretagne 4.400 homicides par an, sans compter le sang versé dans les attaques de brigands et les guerres privées. » « Si Naples et la Sicile sont infestées par la camora et le maffia, les Etats-Unis ne le sont pas moins par le lynchage ».

Pas plus que la criminalité comparée, l'immoralité comparée ne tourne à l'avantage de nos rivaux : au temps de Walpole, la corruption anglaise était légendaire ; en fait de vénalité politique, de nos jours même, n'est-ce pas dans l'Amérique du Nord que se présentent à nous les exemples les plus fameux d'achat des consciences? D'après M. Ferrero — tout anglomane qu'il est, ou plutôt qu'il était, car la guerre sud-africaine l'a dégrisé – chaque race aurait son vice caractéristique : les Latins, la sensualité : les Anglo-Saxons, l'alcoolisme ; les Slaves, une combinaison des deux. En admettant la justesse de l'observation, voilà les Anglo-Saxons assez mal partagés. Mais la vérité est que la carte géographique de l'alcoolisme ne se modèle point sur celle des races, si races il y a, et qu'elle varie étrangement d'une époque à une autre. Quant à la luxure latine, tant de fois stigmatisée, elle ne diffère, à vrai dire, de la luxure anglo-saxonne que par son caractère plus esthétique. La statistique n'est applicable ici — bien imparfaitement, je l'avoue — qu'en ce qui concerne le chiffre proportionnel des enfants naturels. Or, sur 100 naissances, il y en a en Suisse, en Saxe, en Bavière, 10, 12, 14, en Italie et en France, 7 et 8 ; en Angleterre, il est vrai, 4 ou 5, mais en Irlande, 2 ou 3. Qu'on ne nous parle donc plus d'une supériorité morale inhérente aux races impérialistes d'à présent.

Encore moins d'une supériorité intellectuelle. Un écrivain français, mais à moitié allemand de race, M. Chélard, a condensé de longues et savantes recherches dans un livre sur le rôle de la civilisation française dans le développement de l'Allemagne, depuis le haut moyen-âge jusqu'aux temps modernes inclusivement. Voici le résultat de ses études. L'Allemagne a toujours fait, un demi-siècle ou un siècle et demi plus tard, ce qu'a fait la France qui, elle-même, à certaines époques, copiait l'Italie; elle a eu une série d'accès de gallomanie. Cela commence dès l'époque carolingienne et ne s'est jamais discontinué jusqu'en 1815 et même au delà. Par exemple, l'insurrection des communes, au XIe siècle. « éclata en Italie d'abord, puis de là passa dans le midi de la France, puis au nord et dans les Flandres, et de là seulement gagna les villes allemandes pour embrasser successivement les bords du Rhin et les bords du Danube. C'est le chemin que prenaient tous les mouvements intellectuels. » Avant que les idées nouvelles, dans le passé, soient mûres pour la transplantation en Allemagne, il faut toujours qu'elles se soient répandues en France, tombées là dans le domaine public. « C'est ce qui explique le phénomène, constaté par tous les spécialistes allemands, chacun pour sa partie, que, en tout ordre d'idées, l'Allemagne emboite toujours le pas de la France, à la distance de 50 à 150 ans. Ainsi, pour la conversion au christianisme, pour l'organisation épiscopale sur le modèle des circonscriptions diocésaines gallo-franques, 150 ans de retard; pour les premières constructions ecclésiastiques en pierre, pour l'architecture romane et ogivale, pour la sculpture, l'enluminure, la musique, 100 ans; pour les lois écrites, qui sont toutes des amplifications de lois saliques ou ripuaires, 150 ans; pour l'éclosion de la chevalerie, de la poésie épique et lyrique, des cours d'amour, 100 ans ; pour la fondation des premières universités allemandes, à l'instar de celles de Paris, 150 ans... Que vais-je conclure de là? Que l'Allemagne nous est intellectuellement inférieure? Non, pas plus que lorsque, par hasard, les rapports entre elle et nous s'intervertissent de nos jours, si nous lui empruntons, à certains égards, plus d'exemples qu'elle ne nous en emprunte, depuis nos défaites, on est en droit de penser que tout à coup notre esprit est devenu inférieur au sien. Il en est de ces actions suggestives exercées par un peuple plus civilisé sur un autre qui l'est moins, comme des suggestions d'individu à individu : elles commencent par être unilatérales pour devenir peu à

peu réciproques, au plus grand profit des deux.

D'ailleurs, on reconnaît assez facilement que les Latins sont intelligents, spirituels, artistes... Mais, chose curieuse, il est force Latins anglomanes qui s'en affligent. L'éblouissement du succès va jusqu'à provoquer le mépris de l'intelligence même, et aussi le mépris de la bonté, de la générosité, du cœur, là où l'évidence force à avouer que les peuples les plus génialement doués et les plus généreux ne sont pas ceux qui gagnent aujourd'hui le prix à la course des nations. Alors on oppose à l'intelligence et au cœur, qu'on déprime, quelque chose d'équivoque et de mal défini qu'on appelle le *caractère* et qu'on place infiniment au-dessus de tout. Il faut bien qu'il nous manque quelque chose d'essentiel, à nous, héritiers dégénérés du grand nom de Rome, puisque nous nous sommes laissé distancer par d'autres, dans le peuplement et la conquête politique ou commerciale du globe, en dépit de notre activité intellectuelle, de nos élans de bravoure et de générosité. Ce quelque chose, ce doit être le caractère. Donc, infuser du caractère aux Latins qui, paraît-il, en sont dépourvus, tel est le devoir d'un bon citoyen quand il a le malheur d'être né dans le midi de l'Europe ou dans l'Amérique du Sud. Cette absence de caractère se manifesterait, notamment, par notre instabilité politique. Mais remontez au XVII[e] siècle ; c'était, à cette époque, une vérité reconnue que le peuple révolutionnaire, indisciplinable et ingouvernable par excellence était l'Angleterre ; la France était citée universellement comme un modèle de loyalisme et de sagesse.

Mais enfin, me demandera-t-on, si la prospérité, indéniable depuis un siècle, des Anglo-Saxons ne tient ni à la race, ni au culte, ni à l'intelligence, ni au caractère, comment s'explique-t-elle? Elle s'explique, d'abord, par des circonstances historiques favorables, dont j'ai indiqué en passant quelques-unes : mais surtout par des causes plus profondes, sans lesquelles ces circonstances ne se seraient pas produites ou n'auraient pas agi. Ces causes sont des découvertes ou des inventions qui ont eu pour effet de déplacer les grands courants économiques du monde. Et ces inventions et ces découvertes sont dues en majeure partie aux Latins qui ont travaillé à leur insu pour autrui, comme il arrive si souvent aux peuples autant qu'aux individus. Quand on invente comme quand on légifère, on ne sait jamais au juste ce qu'on fait. Christophe Colomb n'est pas un accident historique : le grand voyage de ce Génois n'est que le dernier terme d'une série d'explorations hardies entreprises, non par des Anglais ou des Allemands, mais par des Vénitiens, des Génois, des Portugais, des Normands français. Et la réussite merveilleuse de tant d'efforts, la découverte de l'Amérique, à quoi a-t-elle abouti? A ruiner peu à peu l'Italie et les autres peuples méditerranéens — comme l'historien Seeley l'a bien montré — en détournant vers l'Ouest et le Nord, vers l'Atlantique, sillonnée de vaisseaux, les voies générales du commerce qui, jusqu'au XVI[e] siècle, traversaient la Méditerranée et faisaient la richesse des républiques italiennes. A ce moment la marine anglaise, qui auparavant n'existait pas, a ouvert ses voiles pour se jeter sur l'immense proie transatlantique, et, grâce à la situation insulaire de l'Angleterre, grâce aux discordes sanglantes de l'Europe pendant les guerres religieuses, plus tard pendant les guerres napoléoniennes, elle a pu arracher une moitié de ce beau continent à ses premiers maîtres. — Une autre invention a beaucoup contribué au développement de la richesse anglo-saxonne : celle de la machine à vapeur, dont le premier essai réussi est de Papin. Elle a beaucoup plus servi aux peuples septentrionaux qu'à nous, parce que, circonstance géographique non moins favorable que les circonstances historiques citées plus haut, le territoire anglais, et aussi bien germanique, se trouve beaucoup plus riche en gisements de houille que le nôtre.

Dans un autre ordre d'idées, certaines inventions d'origine française ont été des coups portés à la force politique ou militaire de la France. Militairement, c'est en lui empruntant sa propre tactique, celle de ses triomphes, qu'on l'a vaincue ; politiquement, c'est en retournant contre elle ses propres idées. Les peuples de l'Europe, au XIX[e] siècle, ont été à la fois se démocratisant et se nationalisant, et c'est le Français qui, en proclamant le dogme de la souveraineté populaire, en *inventant* le principe des nationalités, a suscité ou ressuscité les nationalités mortes ou brisées, et, par sa crise révolutionnaire et impériale, a déterminé à la fois ces deux grands changements de l'Europe, dont l'un au moins, on le sait trop, s'est accompli à son détriment. Elle ne s'en repent pas, du reste ; il est dans ses habitudes de se dévouer sciemment ou sans le savoir pour le genre humain.

Il est une autre grande idée, d'origine latine, dont les Anglais, les Allemands, les Américains du Nord se sont emparés et qui est devenue entre leurs mains le plus grand danger du moment actuel : l'idée impériale. Les Romains ont, sinon inventé l'Empire, du moins réalisé pour la première fois, avec une pleine conscience et un extraordinaire éclat, ce songe orgueilleux de conquérir le monde pour le pacifier, d'exterminer la guerre par son excès même, de l'ensevelir sous la victoire achevée et définitive, en faisant du monde civilisé, tout entier, un seul Etat, au-delà duquel on n'entrevoyait plus, vaguement, qu'une barbarie méprisée et jugée inoffen-

sive. Pharaons de la vallée du Nil, monarques de l'Inde, empereurs chinois même, avaient déjà, chacun dans sa sphère, petite ou grande, dans les limites plus ou moins larges, grandissantes de siècle en siècle, du monde civilisé de leur temps, poursuivi ce beau mirage, et non toujours en vain. Mais, parmi ces essais antiques de paix perpétuelle par la conquête universelle — d'une universalité toute relative, bien entendu — combien l'Empire romain se signale à l'admiration de tous, moins encore par son étendue et par sa durée que par la beauté de son cadre et de sa race et son harmonieuse majesté ! Aussi l'éblouissement de ce splendide colosse a-t-il été si fort que, après sa chute, sa fascination lui a survécue et a fait renaître aux yeux hallucinés son spectre à sa place. Tout le moyen âge a vécu de cette hallucination. Le rêve impérial, à la façon romaine, a passé de tête à tête couronnée, de peuple à peuple. Il n'y a pas eu un moment de notre histoire où ce rêve n'ait été rêvé par un homme ou une nation, le plus souvent même par la nation qui venait de le combattre victorieusement en autrui. A peine l'Angleterre avait-elle triomphé, à Waterloo, de l'impérialisme romain de Napoléon que, à la faveur même de ce triomphe et de la prospérité inouïe qu'il lui a valu, elle est devenue à son tour impérialiste et militariste. L'impérialisme allemand est né, en apparence, de la même manière. Au moment de la déclaration de guerre de 1870, les journaux prussiens écrivaient : « Le but de la guerre est de briser l'orgueil français », l'arrière-pensée de domination ou de prépondérance que les ennemis de la France s'obstinaient à lui prêter, même après son refoulement de 1815. Mais à peine l'orgueil français était-il brisé, en effet, que l'orgueil allemand surgissait, tout autrement avide, ambitieux et redoutable, que le nôtre ne l'a jamais été... Quant à l'impérialisme américain, il n'a eu besoin d'aucune grande guerre ou d'aucun prétexte de ce genre pour se former ; il est né par génération spontanée — ou plutôt par suggestion à distance.

Mais, en se déplaçant de la sorte et se promenant à travers l'histoire, la conception impérialiste s'est singulièrement transformée et dénaturée, en même temps qu'elle s'est amplifiée prodigieusement. Elle a pu, jadis, elle a dû, pour se réaliser, se circonscrire à un certain territoire ; elle a comporté, à la rigueur, l'existence de plusieurs grands empires pacifiques séparés par de grands déserts de barbarie ; à présent elle n'est réalisable qu'à la condition *sine qua non* d'embrasser dans ses vœux et ses projets de domination le globe entier. C'est là le fait vraiment nouveau depuis que le monde est monde, et de là une transformation complète des procédés et des mobiles de l'impérialisme. L'impérialisme ancien était, avant tout, militaire et politique, religieux parfois, faiblement économique ou moral, fiscal seulement. Il n'exigeait pas absolument, pour se satisfaire, l'étouffement de toutes les langues sous sa langue, de toutes les civilisations sous sa civilisation, de tous les types sociaux sous son type social. Il se fondait simplement sur ce raisonnement implicite : « L'unité politique, au moins dans une grande région géographiquement séparée du reste du monde, est la condition absolue d'une paix durable. La vraie cause des guerres, c'est l'existence de souverainetés multiples ; tant qu'il y aura seulement deux Etats contigus, à peu près égaux, la guerre sera possible, et un jour ou l'autre inévitable. Donc, pour pacifier, il n'y a pas d'autre moyen que de conquérir militairement et politiquement. — Tel était l'impérialisme ancien, et il pouvait paraître raisonner juste, aussi longtemps qu'un procédé nouveau de pacification, la fédération, dont je vais reparler bientôt, n'avait pas apparu ou fait ses preuves. Ajoutez à cela une soif enfantine de bruit et de gloire, et aussi, ce qui vaut mieux, le généreux sentiment d'une mission à remplir, d'un apostolat civilisateur.

L'impérialisme nouveau est tout autre ; s'il lui arrive d'invoquer parfois, comme l'ancien, un rôle providentiel, il exprime au fond une poussée d'intérêts majeurs bien plutôt qu'une vocation apostolique. Ce qui le rend éminemment redoutable, c'est qu'il est économique avant tout et que, comme tel, il vise, ou doit viser, non plus à l'unité politique, devenue chimérique par l'immensité des continents qu'il y aurait à annexer, mais à l'uniformité des usages, des mœurs, des manières de vivre, dans le monde entier, à la platitude universelle. Ce n'est plus d'une annexion superficielle qu'il s'agit, c'est d'une assimilation profonde, d'une lente et graduelle refonte de tous les peuples dominés dans le type linguistique, religieux, juridique, moral, esthétique, du peuple dominant. Celui-ci ne peut qu'à ce prix établir durablement l'asservissement économique de ceux-là. La grande, la très grande industrie suppose, ou exige, pour l'écoulement de ses produits, la similitude aussi grande que possible, aussi étendue que possible, des besoins de tout genre parmi les populations subjuguées par elle. Elle l'exige impérieusement, car, et c'est un dernier trait à noter, l'impérialisme ancien, inspiré par un vœu de pacification conquérante et de gloire bruyante, était, en somme, facultatif ; mais l'impérialisme nouveau est rendu obligatoire par le motif dont il est l'expression, à savoir : la nécessité pour les nations ultra-industrielles, où la surproduction est à l'état chronique, d'étendre sans cesse leurs débouchés, c'est-à-dire de forcer les autres peuples, soit coloniaux, soit

colonisateurs eux-mêmes, à acheter leurs articles, c'est-à-dire à adopter leurs usages, leurs besoins, leurs mœurs, à subir leur empreinte à fond. La grande ouvrière de cette *dénationalisation* insidieuse ou violente, — insidieuse s'ils se soumettent, violents s'ils résistent — c'est la langue du peuple impérial. La lutte des races, des nationalités, des civilisations, c'est, avant tout, une lutte de langues.

La question est de savoir si les Latins, oublieux de tout leur glorieux passé, fermant les yeux aussi aux perspectives non moins brillantes peut-être de leur avenir possible, vont se laisser angliciser, germaniser, américaniser sans résistance, en consentant ou après avoir consenti à ce que les importantes parties de la planète qui restent à coloniser soient frappées à l'effigie exclusivement anglo-saxonne. S'ils y donnent les mains, j'ai à leur montrer, en finissant, ce qu'un tel suicide collectif aurait d'absurde, ce qu'il y aurait d'inintelligence dans ce découragement.

Cette désespérance ne s'appuie, en réalité, que sur l'adhésion consciente ou inconsciente à la métaphore de ces sociologues qui voient dans les sociétés de véritables organismes, et prétendent courber les nations comme les individus sous la loi des âges, sous la fatalité de la vieillesse et de la mort. Je dis que rien ne justifie ces assertions et que personne encore n'a pu indiquer la date, même approximative de la naissance ou de la mort d'une nationalité. Rien ne donne, par suite, le droit d'affirmer que l'abaissement actuel de certains Latins soit une décadence définitive et irrémédiable comme la sénilité d'un homme; on n'y peut voir qu'une péripétie d'une histoire très longue et très accidentée, dont personne ne saurait préjuger l'issue fatale. Mais, si l'on tient bon, au contraire, pour l'idée de l'organisme social et d'une formule d'évolution irrésistible qui contraindrait les peuples à passer de la prospérité à la décadence comme les individus de la maturité à la vieillesse, ne doit-on pas l'appliquer aux Anglo-Saxons eux-mêmes, et précisément parce qu'ils ont été longtemps et sont encore si prospères, prédire à coup sûr qu'ils vont décliner, comme ils en donnent des signes déjà?

Encore une fois, je ne veux pas prophétiser, ce qui serait me contredire, mais le fait est que des stigmates de dégénérescence, comme diraient les aliénistes, se font jour au-delà du Rhin ou au-delà de l'Atlantique. Un écrivain italien, admirateur enthousiaste de l'Angleterre, reconnaît que, « dans ces dernières années de sa vie, se sont accumulés d'inquiétants symptômes, qui étaient presque inconnus à la glorieuse époque de progrès consécutive à la grande lutte contre le militarisme napoléonien : l'avidité des fortunes rapides et faciles, la passion du jeu financier, l'enthousiasme du militarisme tout-puissant, un orgueil national morbide, une impressionnabilité hystérique en contradiction avec le prétendu flegme des Anglo-Saxons. Tous ces éléments se sont fondus et combinés dans ce qu'on a baptisé le *jingoïsme*. » On sait que le commerce anglais est en déclin relatif, si on le compare à la progression énormément plus rapide du mouvement commercial de l'Amérique et de l'Allemagne qui lui disputent et lui enlèvent ses plus grands débouchés extérieurs, même ceux de ses colonies. Le commerce des colonies anglaises augmente, mais ce n'est pas avec la métropole, c'est avec l'étranger. L'industrie anglaise, toujours par comparaison, s'abaisse. La production du fer, chez nos voisins, est stationnaire, pendant qu'elle croît rapidement en Allemagne et aux Etats-Unis. On me dira que, si la nation anglo-saxonne par excellence commence à être éclipsée ainsi, c'est par le rayonnement progressif d'autres Anglo-Saxons. Mais ceux-ci aussi n'ont-ils pas leurs tares, qu'il est inutile de montrer car tout le monde les voit? Et puis, si la fortune d'Albion est atteinte aujourd'hui, pourquoi celle de ses cousines ou filles rivales, de ses congénères, ne le serait-elle pas demain?

Vraiment, nous choisirions mal le moment de nous décourager, peuples latins, quand nous voyons, de nos jours, les progrès inouïs de quelques-uns d'entre nous, nés ou exhumés d'hier, de la Belgique, qui n'est, en somme, qu'une France *extra muros*, et la plus dense, la plus riche, la plus industrieuse des populations du globe, — de l'Italie, pour la seconde fois renaissante en sa merveilleuse vitalité, — de l'Espagne reflorissante en ses provinces du Nord et même en ses régions les plus assoupies encore, si pleines de forces en réserve, de ces indolentes et indomptables énergies qui ont jadis conquis le monde, — et, au-delà des mers, du Mexique, stupéfiant depuis trente ans, du Brésil, de la République argentine, et de cette petite nation canadienne, si vaillante, si féconde, qui répandant avec prodigalité autour d'elle sa race et sa langue, a foi, elle, en son avenir, aspire à *latiniser* l'Amérique du Nord, à s'y tailler largement une France américaine, et croit fermement y parvenir avant la fin du xx[e] siècle. Ces espérances ne feront sourire personne, si l'on songe que la natalité au Canada est beaucoup plus forte qu'aux Etats-Unis, où elle va s'abaissant, et que la population canadienne qui s'accroît le plus vite est la française. D'un tableau statistique comparatif, il résulte que, en 1851, la population anglaise égalait le quart, et qu'en 1891, elle n'était plus que le cinquième de la population totale.

Je sais bien que, malgré tout, l'ensemble des Latins des deux Amériques ne s'élève qu'à 50 millions environ, contre 80 millions d'Anglo-Saxons ;

mais ils ont de plus vastes espaces encore à peupler et la fécondité est plus forte ; avec la vigoureuse constitution de la famille, qui fait compensation chez les Américains du Sud, à leur faiblesse politique, cet écart numérique sera vite comblé.

Je sais bien aussi que, dans le grand concours des langues pour la prépondérance, l'anglais tient maintenant le premier rang, et que Balthazar Garcian, s'il renaissait, n'écrirait plus ce qu'il écrivait au XVIe siècle, où, d'après lui comme d'après tous ses contemporains, l'homme très instruit doit apprendre d'abord « les deux langues universelles, la latine et l'espagnole, qui sont aujourd'hui les clefs du monde » et, s'il le peut, « les cinq particulières, savoir : la grecque, l'italienne, la *française*, l'*anglaise* et l'*allemande* », ces deux dernières reléguées au plus bas du tableau. Mais, si ce classement a lieu d'être changé à notre désavantage, je sais aussi, comme M. Novicow l'a très bien montré, par des statistiques suisses notamment, que, dans tous les pays où le français et l'italien se trouvent juxtaposés avec une langue germanique, la frontière se déplace en leur faveur.

Je n'oublie pas non plus que les Anglo-Saxons, dans leur ensemble, sont plus riches que nous ; mais ils le sont devenus, je crois l'avoir montré, parce qu'ils se sont trouvés, historiquement et géographiquement, dans de meilleures conditions que nous pour exploiter des découvertes ou inventions capitales qui ont détourné les voies commerciales ou transformé les procédés industriels dans le monde moderne. Or, deux inventions non moins capitales, le transport électrique de la force et la substitution de l'électricité à la vapeur comme pouvoir moteur, sont venues renouveler et révolutionner toutes choses, et, notamment, favoriser les pays possesseurs de ce qu'on a appelé la *houille blanche*, les glaciers, les névés ou sources de force hydraulique. Et, comme M. Novicow le fait remarquer fort justement, à ce point de vue les peuples latins d'Europe, sinon d'Amérique, ont un avantage très marqué sur leurs concurrents. Si leur sous-sol a moins de richesses, leur *sur-sol*, pour ainsi dire, en a davantage ; du haut de leurs montagnes coulent des torrents qui les ravageaient jusqu'ici et qui vont désormais les régénérer... Déjà, en Dauphiné, en Italie, se montrent les signes avant-coureurs de cette reprise de prospérité.

Que faut-il faire pour seconder par nos efforts conscients les effets naturels de ce changement dans la direction du vent de la Fortune ? Je termine par une brève réponse à cette question ce trop long discours. Faut-il devenir impérialiste à notre tour, afficher des projets de suprématie et de domination universelles ? Non, nos rivaux nous ont pris l'idée impériale, qu'ils la gardent ; en retour, nous leur emprunterons une idée qu'ils ont pour la première fois réalisée avec un plein succès sur un immense territoire, celle de la fédération. Avant les Etats-Unis, on aurait pu croire, d'après toutes les leçons de l'histoire, que le seul moyen d'assurer les bienfaits de la paix à un aussi vaste continent que l'Amérique du Nord, était de soumettre par la force à l'empire d'un seul état conquérant tous les autres Etats qui s'y étaient formés séparément. Mais l'exemple de la grande république fédérale a brillamment démontré que la conquête a cessé d'être le seul et le plus sûr procédé de pacification, et qu'une union étroite, sur le pied de l'égalité des droits, entre des nations de puissance inégale, liées volontairement, sans nul sacrifice de leur autonomie intérieure, de leur originalité ethnique, par une sorte de contrat inter-social, était désormais la meilleure route vers ce but suprême.. Sans doute, les temps ne sont pas mûrs encore pour une fédération, à proprement parler, des peuples latins d'Europe, et encore moins des républiques latines d'Amérique : celles-ci, je ne l'ignore pas, si elles ont le même intérêt politique à lutter contre l'ambition des Etats-Unis, sont divisées par leurs intérêts économiques, car, produisant les mêmes denrées, elles sont concurrentes sur le marché du Nord. Aussi n'est-ce pas de fédération, ni même d'alliance politique qu'il peut être question à cette heure ; mais il importe d'y viser dès maintenant, et de préparer le terrain, dans les deux mondes, à l'ensemencement de cette idée, pour qu'elle éclose et fructifie un jour — un jour que le XXe siècle verra peut-être. — Qu'on imagine pour un moment ce rêve réalisé, l'Italie et l'Espagne fédérées avec la France, sans parler des autres nations, comme le sont ou l'ont été le Massachussets, le Connecticut, et les autres premiers Etats américains. Alors, plus de rivalités fratricides, plus de concurrence coloniale : ces colonies françaises, que la France est impuissante à peupler à elle seule, deviendraient sous son hégémonie le bien commun de tous les Latins qui s'y précipiteraient, et feraient bientôt de l'Afrique, notamment, une terre à moitié latine. L'Amérique latine reprendrait conscience de sa grandeur et résisterait aux empiètements ambitieux de l'Amérique de langue anglaise. Et, puisqu'il est dans les destinées du monde jaune de s'européaniser, on le verrait se partager plus ou moins également entre les divers types d'*européanisation* qui se le disputent, au lieu de se tourner décidément vers le type anglais.

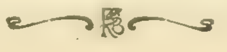
Mais ce n'est là encore qu'un rêve. Il convient de commencer par quelques alliances particulières, d'un but modeste et précis. Si le progrès social a pour effet de multiplier entre les peuples les formes

de la lutte, d'ajouter aux luttes militaires et religieuses les luttes économiques, les luttes linguistiques, les luttes esthétiques même, il a pour conséquence aussi de multiplier les formes de l'alliance. On n'a vu longtemps que des alliances politico-militaires; on a vu ensuite des alliances économiques; il reste à voir des alliances linguistiques ou artistiques ou littéraires où ethniques, pour la propagation mutuelle de langues-sœurs et d'arts ou de littératures congénères, pour la défense d'un type commun de civilisation.

On m'objectera que s'allier ainsi entre Latins, soit d'Europe, soit d'Amérique, c'est provoquer inévitablement entre Anglo-Saxons une union analogue, et, comme ils sont momentanément plus nombreux et plus forts, ce serait courir à un écrasement certain. Mais, quoi qu'on fasse, ce danger est inévitable ; car l'avenir est aux grandes, aux très-grandes alliances, fondées de plus en plus sur des affinités de langues et de mœurs. Il faut y parer en adjoignant à notre groupe latin un élément destiné à un immense rôle prochain, le monde slave, qui, suite agrandie du monde byzantin, comme nous du monde romain, se rattache à nous bien plus qu'à nos rivaux, par de secrètes et profondes concordances, par nos dissemblances mêmes qui nous font complémentaires et auxiliaires les uns des autres. Si jamais, après bien des tâtonnements et des convulsions politiques, cela va sans dire, cette espérance se réalisait, quelle ère inattendue de Paix prolongée, de civilisation largement hospitalière à toutes les originalités nationales, s'ouvrirait pour nos petits-neveux ! La supériorité des alliances, et encore plus des fédérations, sur les groupements impériaux, c'est que, à mesure qu'elles s'étendent et s'agrandissent — à la condition de ne pas trop se centraliser en même temps — elles prennent un caractère de plus en plus défensif, de moins en moins offensif et redoutable. Quand une agression a lieu, c'est par un peuple isolé contre un autre peuple ; jamais on ne voit une grande fédération s'attaquer à une autre grande fédération, quoique l'une d'elles puisse très bien abuser de ses forces contre un Etat isolé et faible. Ainsi, l'alliance immense, la fédération immense dont je viens d'ébaucher l'idée, précisément parce qu'elle serait opposée à une autre fédération ou à une autre alliance non moins gigantesque, serait une admirable garantie pour la paix du monde. Et cette paix ne serait point achetée au prix de toutes les riches diversités ethniques recouvertes par la livrée obligatoire d'un seul et même type de civilisation débordante. Abandonné à lui-même, sans contrainte impérialiste, le libre rayonnement des foyers multicolores de civilisation sur la surface de la terre tend à susciter encore plus de diversités peut-être qu'il n'en supprime; il doit aboutir, non à l'uniformité plate, mais à l'originalité vraie des nations, par la même raison que le libre commerce des esprits, dans une conversation intéressante et courtoise, aboutit non à leur effacement, mais à leur aiguisement au contraire et à leur accentuation personnelle. Et l'on n'a pas de peine à imaginer le tableau de ce monde fédéré, où se concilierait avec le polyglottisme, nécessaire à l'expression esthétique et philosophique de génies différents, l'universalité d'une langue supra-nationale devenue indispensable à la satisfaction des besoins économiques, et où les principes qui régissent, en chaque nation civilisée, la société des individus, seraient parvenus à régir enfin cette grande société des nations futures.

Le grand obstacle à l'avènement de cette nouvelle phase de l'histoire humaine, c'est ce qui est l'âme de l'impérialisme, l'orgueil brutal des Etats forts qui méprisent les Etats faibles. L'erreur serait de penser qu'une solidarité internationale des intérêts, de de mieux en mieux sentie à la longue, peut suffire à établir, avec une division internationale des travaux, avantageuse pour tout le monde, une société internationale digne de ce nom. La solidarité des intérêts peut exister entre le maître et l'esclave, entre le parasite et sa proie. Il n'y a vraiment de rapports sociaux entre les individus qu'à partir du moment où ils se reconnaissent les uns aux autres des droits égaux, malgré l'inégalité la plus grande de leurs talents, de leur renommée, de leur richesse. Pareillement, il n'y aura de véritable société des nations que lorsque, au sein d'une même fédération, l'égalité des nations sera prochaine, en dépit de l'inégalité de leur territoire, de leur population, de leur puissance. Ce moment semble bien éloigné ! Les Etats qui ont établi chez eux la démocratie la plus égalitaire sont les premiers à protester contre la prétention d'un petit Etat à traiter de pair avec eux. Les *grandes puissances* forment une Cour de pairs féodale qui domine de très haut la plèbe des petits peuples... Travaillons à combattre, nous peuples latins, ce mauvais esprit de domination qui nous a possédés aussi et que nous avons exorcisé. Notre exemple est propre à faire espérer que l'heure n'est pas loin peut-être où l'impérialisme, après avoir fait le tour de toutes les nations nobles, finira par s'éteindre et s'épuiser, comme une illusion dont le monde entier sera revenu... Au patriotisme agressif alors aura succédé le patriotisme défensif, à l'ambition l'orgueil, à l'avidité conquérante la fixité indépendante... Puissions-nous être les initiateurs de cette bienfaisante Révolution !

GABRIEL TARDE,
de l'Institut.



ÉMILE GEBHART

Si quelque chose pouvait consoler ceux qui ont perdu dans Octave Gréard l'un des maîtres de leur jeunesse et de leurs modèles universitaires, ce serait l'espérance de voir prochainement le fauteuil académique de cet homme d'esprit délicat et de noble cœur occupé par un successeur digne de son devancier. Je veux parler d'Emile Gebhart dont la candidature, unique jusqu'à présent, semble ne pas devoir rencontrer de concurrence, tellement elle s'impose par des affinités électives. Ce n'est pas qu'il existe de strictes ressemblances entre les deux carrières et les deux talents. Octave Gréard était surtout un moraliste, un pédagogue dans le sens le plus élevé de ce mot, maniant avec aisance un langage abstrait. Emile Gebhart est à la fois un curieux d'érudition et un raffiné de style. L'un s'est manifesté comme un prosateur de tradition purement classique, dans le long cortège des Saint-Evremond, des Nicole, des d'Aguesseau, des Suard, des Dubois. L'autre nous apparaît à la suite des littérateurs artistes, dans le chœur des poètes et de la prose.

C'est parce qu'il s'est avant tout révélé comme un écrivain de race que l'on peut estimer Gebhart, bien fait pour tenir sa place dans l'illustre assemblée. Quoique d'autres mérites donnent accès dans ses rangs, on doit regarder l'Académie française comme étant principalement le Conservatoire de la belle langue nationale, le refuge des élégances, le jardin sacré des floraisons de l'art. Ceux-là seuls doivent y entrer qui ont contribué, selon la parole de Joachim du Bellay, à la « défense et illustration » de notre idiome, à l'accroissement de ses richesses.

Il y a longtemps que j'apprécie chez Emile Gebhart la rareté d'un talent délicieusement personnel. Il y a plus longtemps encore que je connais et que j'affectionne l'homme privé, tout autant que je prise et que je goûte l'écrivain. C'est de 1869 que date mon amitié personnelle et littéraire pour cet esprit et ce caractère si bien équilibrés. Je quittais la rhétorique d'Orléans pour celle de Nancy. Deux gloires de la Sorbonne, l'aimable M. Mézières avec conviction, l'excellent M. Egger, non sans quelque réserve malicieuse, me dirent : « Vous vous entendrez avec Gebhart. » Le premier visait nos inclinations poétiques, l'autre notre grain de fantaisie. Ni l'un, ni l'autre ne se trompaient en ces prévisions.

J'abordai donc Emile Gebhart dans des circonstances originales. Il se trouvait en train de corriger des copies dans une des salles de la Faculté. Nous étions alors très jeunes, absolument du même âge. L'appariteur m'introduit. Le correcteur de versions, sans relever la tête, s'écrie : « Encore un frère d'élève ! » Je décline mon nom et mes garants, un Egger et un Mézières. Gebhart, rassuré contre une immixtion familiale, me tend la main avec un sourire cordial et, depuis, nous n'avons cessé d'être amis, à Nancy, pendant dix-huit mois, et dans la vie, en dépit des séparations et des distances.

Trois idéals nous unissaient, la nostalgie de l'hellénisme, la ferveur de la Renaissance, et, devant l'agonie anticipée du Second Empire, le rêve impatient d'une république athénienne. Nous échangions nos pensées dans des promenades péripatéticiennes, avec des professeurs de la Faculté des Lettres, de l'Ecole de Droit, du Lycée, et de jeunes avocats de notre génération. Nous dissertions longuement à la brasserie après le cours de Gebhart, ou sous les arbres de la pépinière, ou le soir dans la rue des Dominicains, avec l'essor enthousiaste et la gaîté juvénile. Depuis que de désillusions ! Sans doute l'art antique et la Renaissance ne nous ont pas fait défaut. Mais dans cette même année 1870, nous avons, l'un près de l'autre, au lendemain de Reischoffen et de Forbach, recueilli les tristes échos de la défaite et senti les douleurs du patriotisme, plus dures peut-être pour un Lorrain, tel que Gebhart. Il reçut près de nous dans ces sombres journées une de ces blessures qui ne se cicatrisent pas aisément, et dont il devait conserver l'impression profonde, n'étant pas de ceux qui se résignent à la diminution de la petite patrie dans la grande patrie vaincue.

A ce moment Emile Gebhart était suppléant de M. Emile Chasles à la Faculté des Lettres. Depuis six ans, il était sorti de l'Ecole d'Athènes. Imbu de son apprentissage, il préluda par un *Praxitèle* à ses écrits ménagés d'abord avec une sage lenteur. Ce *Praxitèle* n'a rien perdu de son charme adolescent. Il respire le souffle de l'Hellade maternelle. L'avant-propos trahit vivement le sens du paysage athénien où devant la clarté souriante de la mer, « d'un ciel étincelant et profond descendent avec les rayons du soleil la joie et la vie. » Nous relisons avec le même attrait les pages éloquentes sur Praxitèle « maître de la forme idéale, véritable Hellène par la mesure de l'expression ». Nous ressaisissons des phrases définitives, trouvées d'inspiration pour peindre cet âge d'or de l'Art et cette impérissable religion des poètes, qui fut comme la seconde doctrine des plus fermes chrétiens du XVIe siècle, et qui fait encore partie des habitudes de notre vie intellectuelle et morale, de notre conscience artistique.

Peu d'années après la guerre, tout en continuant ses cours à Nancy, Emile Gebhart, sous les auspices de Challemel-Lacour, collabora périodiquement à *la République française* sous le pseudonyme d'Atheus qui convenait à ce zélateur des Anciens.

Cependant on ne peut dérouler toute sa vie dans la Grèce divine ou la Rome florissante. Aussi bien de l'Antiquité Gebhart passa-t-il à la Renaissance. Ce fut d'abord à propos de Rabelais. L'éloge de ce génie à moitié grec, à moitié gaulois, avait été mis au concours par l'Académie Française. Gebhart remporte le prix. Il me souvient comme d'hier du plaisir que témoignait notre excellent maître M. Caro, sortant d'une séance où il avait entendu lire ce discours sans connaître encore le nom de l'auteur. Ce livre à coup sûr reste le meilleur de ceux que Rabelais a pu suggérer. Car c'est le seul où Rabelais ait été compris et présenté, comme un des grands poètes de l'humanité, le poète du Rire. Ce rire, il vient en droite ligne des sommets antiques, il sort des homériques banquets, du drame satirique, des idylles syracusaines. C'est le rire des vignerons d'Athènes. Il a vibré de nouveau dans le monde. Il a fait résonner l'Italie des Médicis, il devait retentir sous les portiques de l'abbaye de Thélème et sous les ombrages d'Arcueil. De toutes les hauteurs avec Rabelais descend l'hymne de la joie !

C'est là ce qu'a fait reconnaître, ingénieux et neuf même après l'éblouissement de Taine et la pénétration de Montégut, le discours harmonieux et plein d'Emile Gebhart. Après ce travail si complet sur un des initiateurs de notre Renaissance française, Gebhart devait se vouer à la Renaissance italienne. Il s'attacha, dès lors, d'un amour filial à cette saison privilégiée de l'histoire où tout fut renouvellement et résurrection, seconde aurore de la pensée humaine !

Ce ne fut pas à l'apogée qu'il se transporta tout d'abord. Avant d'approfondir la Renaissance, Emile Gebhart voulut scruter ses origines, de là son premier livre. Il alla chercher la cause initiale de cette reprise de l'esprit humain dans la liberté intellectuelle du christianisme italien, catholique à Rome et à Florence, sans inquisition et sans intolérance, singulièrement indulgent pour les penseurs les plus hardis. Il nous montre la Renaissance italienne s'élaborant peu à peu dans l'Etat social républicain qui se rapprochait des cités grecques pleines de libre expansion, dans la tradition classique constamment renouée, dans les universités écloses de tous côtés, dans la native latinité de la langue italienne, dans l'ascendant génial et la successive influence de Dante, de Pétrarque et de Boccace. Par tous ces éléments, la Renaissance se forme sans interruption et s'épanouit comme la beauté des fruits mûrs. Ce livre, qui semble par moments l'œuvre d'un Michelet tempéré mais toujours sensitif et pittoresque, a dit le mot suprême sur ce mouvement de l'intelligence qui fut le réveil de la Beauté.

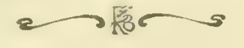
Deux fois encore l'auteur des *Origines de la Renaissance* devait revenir à cette terre de splendeur dont il est un des fils adoptifs, d'abord dans des *Essais sur l'Italie* où il mêle la vie italienne à l'évolution de l'Art, en traversant la civilisation pompéienne, le rêve de justice et d'amour des Franciscains, la triple vision florentine d'Alighieri, de Savonarole et de Michel-Ange, la maîtrise intellectuelle de ce grand Léon X, un Périclès chrétien, dont les pâtres du lac Magliana disaient avec une naïveté perspicace : « Il aime la vie ! » Parole réalisée par le goût passionnel d'un pontife pour la vie dans les Lettres et dans l'Art où réside l'éternel honneur des papes de la Renaissance, et qu'Emile Gebhart fait si bien ressortir, se plaisant à glorifier ce qu'il proclame leur initiative civilisatrice, ce qu'il nomme surtout « la libéralité de leur âme ».

Le troisième ouvrage de Gebhart dans cet ordre de recherches, *L'Italie mystique*, considère d'un autre point de vue cette race féconde ; c'est la renaissance religieuse du Moyen-Age italien que ce brillant observateur explore et suit dans toutes ses phases. Renaissance qui vit éclore avec Joachim de Flore, Saint François d'Assise et Jean de Parme, une forme à la fois orthodoxe et renouvelée du catholicisme traditionnel, catholicisme indulgent, regardant en face la nature, avant tout démocratique et fraternel, dont M. Gebhart, qui est tout l'opposé d'un sectaire, n'hésite pas à parler avec une expansive sympathie.

A tous ces ouvrages d'une documentation précise et d'une compréhension lumineuse sont venus s'ajouter deux livres attachants, *Moines et Papes*, *conteurs florentins*, puis des recueils de nouvelles esquisses, *Au son des cloches*, *d'Ulysse à Panurge*, sur lesquels je regrette de ne pouvoir insister, récits imprégnés d'une suavité savoureuse et d'une malice subtile qui placent leur narrateur entre Anatole France et Jules Lemaître.

En résumé, de l'œuvre entière d'Emile Gebhart émane une impression de tact historique, de raison tolérante, de poésie pénétrante et délicate. Une lumière s'en dégage en même temps qu'un charme. Les Muses inspiratrices du talent de Gebhart l'ont conduit jusqu'au seuil du Palais Mazarin. Ce sont les Grâces qui l'introduiront.

EMMANUEL DES ESSARTS.



NOTES SUR L'ESPAGNE

Au lendemain des fêtes franco-italiennes, la France vient de signer un traité d'arbitrage avec l'Espagne, elle prépare un projet de convention au sujet des affaires marocaines, on parle d'une visite du roi Alphonse XIII à Paris, d'un voyage de M. Loubet à Madrid, et l'entente latine peut nous conduire un jour à la fédération latine. Ce sera le grand rêve de Louis XIV réalisé, non plus au profit d'une dynastie et au détriment de la liberté des peuples, mais au plus grand avantage des trois nations contractantes.

Le moment est donc bien choisi pour jeter un coup d'œil sur notre voisine du sud-ouest et chercher à la mieux connaître, pour gagner enfin sa confiance, après l'avoir souvent perdue par notre faute.

L'idée que nous nous faisons de l'Espagne varie suivant l'école religieuse, politique ou économique à laquelle nous appartenons. Pour les uns, c'est le dernier asile de la foi, pour d'autres, l'antre de la superstition. Tel vantera ses institutions libérales et ses progrès économiques, tel autre la déclarera vouée à tout jamais à la misère et à l'anarchie, et chacun aura un peu raison, sans que le voisin ait tout à fait tort.

Au sens absolu, l'Espagne n'a jamais été plus prospère ni mieux administrée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Son malheur est d'avoir été, pendant très longtemps contrariée dans son développement et de s'être laissée distancer par un certain nombre de nations plus sages et plus habiles. Elle a bien fait ce qu'elle a pu pour regagner le temps perdu, mais elle n'a pu y parvenir et, malgré les efforts les plus honorables, sa situation laisse encore beaucoup à désirer.

C'est qu'aucune nation d'Europe ne supporte plus qu'elle la peine de son passé et que ce passé fut vraiment terrible.

De 1492 à 1660, l'Espagne fut en guerre et dispersa ses forces sur presque tous les champs de bataille de l'Europe. Au moment même où elle soutenait cette lutte gigantesque, la fortune lui donna un monde entier à découvrir, à explorer, à conquérir et à organiser. Tandis que ces entreprises démesurées l conduisaient à la ruine matérielle, le despotisme autri chien et l'Inquisition l'amenaient, en deux siècles, à l'épuisement intellectuel le plus complet. Le XVIIIe siècle fut pour l'Espagne une longue convalescence et la France fut son premier médecin. La malade revint peu à peu à la santé et se montra reconnaissante des soins qu'elle recevait; on put croire un moment que les Pyrénées allaient vraiment s'abaisser. L'abominable folie de Napoléon retarda, de cent ans la réconciliation de l'Espagne et de la France, vendue, envahie, pillée, morcelée, l'Espagne répondit à l'attaque par le plus magnifique mouvement national que le monde moderne ait vu. La guerre de l'Indépendance coûta aussi cher à Napoléon que la retraite de Russie : 300.000 hommes et 400 canons. La cause libérale, compromise par les *Josefinos*, sombra avec la puissance française : il semblait qu'on ne put être libéral si l'on n'était afrancerado.

Pour comble de disgrâce, l'Espagne ne trouva chez ses rois ni intelligence, ni bon vouloir et, sous la main de ces despotes capricieux et bornés, elle connut tous les extrêmes de la tyrannie monacale ou démagogique. Soixante ans de guerre civile et la perte de toutes les colonies, voilà le bilan du dernier siècle.

Tant d'agitations n'ont pas cependant été tout à fait stériles : ceux qui ont combattu pour la liberté de l'Espagne n'ont pas versé leur sang en vain. L'Espagne actuelle est plus peuplée, plus riche, plus libre que l'Espagne de 1808.

L'honneur national est demeuré intact au milieu des désastres. Les annales des guerres civiles abondent en pages héroïques, dignes des plus beaux jours de la gloire espagnole. Espartero, O'Donnell, Narvaez, Prim, Serrano, bien d'autres encore, ont été de brillants soldats; Cabréra et Zumalacarreguy, d'intrépides partisans. Délivrée du joug de l'Inquisition, qui l'avait comprimée pendant trois siècles, l'Espagne est revenue d'instinct à l'individualisme ancestral, aux traditions du XIVe et du XVe siècle, aux folles aventures des contemporains de Henri de Transtamare et d'Alvaro de Luna, et dans cette fièvre elle a vécu soixante ans, dépensant dix fois plus d'énergie qu'il ne lui en eût fallu pour reconquérir ses Indes. Elle a été vaincue à Cuba et aux Philippines par la supériorité de la tactique et de l'armement de ses ennemis, mais le petit fantassin espagnol a montré jusqu'au bout la sobriété, la discipline et l'endurance qui ont, de tout temps, fait sa gloire. Il est resté égal à lui-même « *el mejor del mundo* », comme il le répète avec une foi candide, exempte de toute forfanterie.

Malgré toutes ses épreuves et sa mauvaise hygiène, l'Espagne compte aujourd'hui 18 millions d'habitants. Elle est probablement plus peuplée qu'à l'époque des rois catholiques; elle a gagné 7 millions d'âmes depuis un siècle. Deux de ses villes, Barcelone et Madrid, atteignent le demi-million, Valladolid est remontée à 62.000 habitants, Grenade à 76, Saragosse à 92, Murcie à 100, Malaga à 134, Séville à 143, Valence à 171.000. Toutes ces villes sont en voie de transformation.

Bilbao a grandi comme une ville américaine ; elle aligne ses maisons de marbre rouge et noir le long

de la grande rue de San-Mames. Des travaux gigantesques, dirigés par D. Evaristo de Churruca, ont fait de la rade de Portugalete le plus beau port de la côte cantabre.

Saragosse a relevé ses quais, bâti l'avenue de l'Indépendance, construit une élégante et spacieuse Faculté des Sciences, des Abattoirs modèles; on éventre tout un vieux quartier pour rebâtir le marché.

D. Miguel Iscar a fait du Campo Grande de Valladolid un délicieux jardin. Des squares et des promenades ont donné à la vieille ville un air presque moderne; le Musée et la Bibliothèque de Santa-Cruz, l'Université, le beau Collège des Jésuites lui gardent sa physionomie de ville lettrée; un tramway la relie à Simancas.

Séville est plus arriérée, mais elle a les plus vastes arènes de l'Espagne, un beau musée de peinture et des sociétés littéraires vivantes.

Valence a jeté bas sa ceinture de tours et bâti un quartier neuf.

Madrid a doublé d'étendue et triplé de population; elle a perdu l'air mesquin et provincial qu'elle avait encore en 1808; elle a de l'eau en abondance, des tramways électriques, une Université fréquentée, la Bibliothèque nationale, les Archives historiques, l'Académie espagnole et l'Académie de l'histoire, l'Ateneo, les Musées du Prado, de San-Fernando et du Paseo de la Castellana, et le Théâtre espagnol.

Barcelone enfin, dépasse toutes les autres villes d'Espagne par la rapidité de sa croissance, l'ampleur de ses rues, le luxe inouï des constructions, l'intensité de sa vie industrielle, commerciale, scientifique et littéraire.

L'Espagne possède 10.000 kilomètres de chemins de fer et 7.000 kilomètres de grandes routes. Le voyageur qui la parcourt constate partout les progrès de la culture. La Rioja et la Manche ne sont qu'un vignoble, la province de Lérida se couvre d'oliviers; en Aragon et dans les Vascongades on essaie la culture de la betterave ; partout le pâturage aride (*la dehesa*) recule devant la charrue. Avec un peu plus de hardiesse on donnerait à l'irrigation 8 millions d'hectares de plus.

L'Espagne, qui récoltait en 1797 environ 18 millions d'hectolitres de blé, en a donné 39 millions en 1899 La récolte de vin a passé dans le même temps de 8 millions à 20 millions d'hectolitres. Le nombre des fabriques est monté de 643 à 65.652. Le chiffre du commerce extérieur a passé de 300 millions de francs à 1.642 millions. Le budget de l'Etat, qui atteignait seulement 186 millions en 1800 est aujourd'hui de 800 millions, malgré les pilleries et les dissimulations (*ocultaciones*) et le contribuable espagnol ne maugrée pas beaucoup plus que le contribuable français.

Le peuple a généralement très bon air : le *baturro* aragonais, serré dans ses caleçons noirs et sa large ceinture violette, le *pages* catalan en bonnet rouge, le basque coiffé de la *boina* bleue, l'ouvrier des villes en petite blouse courte de cotonnade rayée, les femmes, presque toujours parfaitement coiffées, tous ont l'air avenant, sociable et content de leur sort. C'est plaisir de voir la foule se répandre sur les promenades à l'heure de la musique, s'y promener et y causer avec un entrain de bon aloi, une grâce et un naturel que l'on ne retrouve point ailleurs. Les familles sont, en général, très unies. Le mariage est très respecté. Les négociants passent, aux yeux de ceux qui les fréquentent, pour des hommes probes et loyaux, fidèles à la parole donnée.

L'Espagne occuperait certainement un rang très distingué parmi les nations, si sa valeur intellectuelle allait de pair avec sa valeur morale et si elle appliquait ses vertus privées à la bonne gestion des affaires publiques.

L'Espagne a des artistes, des poètes, de bons romanciers comme Perez Galdos et Pereda, quelques érudits consciencieux comme Codera, un critique de haute valeur, Menendez y Pelayo, un juriste éminent, Hinojosa, un savant de réputation européenne, Ramon y Cajal, mais les deux tiers des habitants de la péninsule sont encore illettrés, l'enseignement primaire, rétribué jusqu'en 1902 sur les caisses provinciales, est souvent réduit à la mendicité ; l'enseignement secondaire, âprement concurrencé par les institutions ecclésiastiques, végète victime de la routine et de la vanité des parents ; l'enseignement supérieur, mal doté et mal outillé, garde un caractère professionnel qui nuit à sa valeur scientifique.

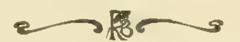
La politique et l'administration attirent à elles toutes les ambitions et là est le grand malheur de l'Espagne.

La dynastie a passé depuis un siècle par bien des aventures ; sa dernière restauration a été l'œuvre d'un pronunciamiento militaire, elle est restée l'obligée de l'armée qui l'a rétablie ; l'Espagne vit, en réalité, sous le régime prétorien. A côté de l'armée, régulièrement payée et comblée de faveurs, l'Eglise refait rapidement sa fortune, ébréchée par les sécularisations de 1835 ; certaines statistiques lui donnent déjà 300 millions de revenu. L'élément civil a pour lui les fonctions publiques. Alphonse XII disait qu'il regarderait son trône comme assuré si chaque Espagnol pouvait émarger au budget ; on n'a pu donner à tous la poule au pot, mais pour intéresser un plus grand nombre de gens au maintien du gouvernement, les partis ont pris l'habitude de mettre en

demi-solde, à leur arrivée au pouvoir, tous les fonctionnaires du parti opposé. C'est onéreux pour le Trésor, mais l'Espagne a acheté à ce prix vingt-huit ans de paix intérieure. Il n'y aurait rien à regretter si cette mode, érigée en système par Canovas del Castillo, n'avait pour résultat de faire vivre le pays dans une mortelle atmosphère de mensonge et de concussion. Les partis ont perdu de vue les principes qui sont leur raison d'être et ne sont plus que des coalitions d'intérêts et d'appétits. Libéraux et conservateurs ne demandent qu'une chose : une place et un traitement. Comme le traitement est maigre et irrégulièrement payé, le fonctionnaire remplit mal sa fonction, flâne, paresse et tripote quand il en trouve l'occasion, pour équilibrer son budget, et pour se garantir à l'avance contre les effets désastreux de la mise en demi-solde. Une sorte de pacte tacite s'est établi entre les grands voleurs et les petits ; il semble admis que ce qui n'appartient ni à Juan ni à Pedro est le butin légitime de celui qui peut s'en emparer, et l'Espagne donne le singulier spectacle d'un peuple de très honnêtes gens, où la moralité politique est presque aussi basse qu'en Grèce ou en Turquie. Avec ces mœurs, l'Espagne est devenue le royaume des apparences, où tout paraît être et n'est pas, où l'on voit un semblant d'ordre et de liberté, un semblant de justice, un semblant de science et de travail, et où rien n'est solide et sérieux, parce que tout est le prix de l'intrigue et que personne ne met son âme dans ce qu'il fait.

Tout cela disparaîtrait le jour où les politiciens espagnols s'appliqueraient le proverbe castillan : « Trois choses ruinent l'homme : beaucoup dépenser et peu avoir, beaucoup parler et peu savoir, beaucoup présumer et peu valoir. » — Mais, avons-nous le droit de leur jeter la première pierre ?

G. Desdevises du Dezert.



LE LENDEMAIN DU MALHEUR

I

— Eh ! bien Raymond, dit à son frère Mme Frédéric Evrard, tu n'applaudis pas Rose Caron, ta passion, ton idole ?

La grande artiste, dans la salle du Trocadéro, venait de terminer la prière sublime d'*Iphigénie*. Elle s'inclinait de cet air royal qu'on lui a connu en scène sous l'allègre rumeur d'enthousiasme qu'elle avait déchaînée dans la salle. Les deux ou trois mille assistants de ce concert de bienfaisance, auquel elle donnait son concours, étaient transportés, par l'émotion tragique de son chant. Et l'effervescence des attendrissements montait, vers l'artiste, en effusions de louanges inarticulées.

— C'est vrai répondit Raymond Marvaize à sa sœur. Mais regarde.

D'un signe de tête, il lui indiqua sa voisine, à droite, battant des mains et criant : « Bravo ! bravo ! » d'une voix vibrante et claire.

Mme Frédéric Evrard détourna la tête, discrètement, vers la jeune femme que son frère venait de lui indiquer, et laissa tomber, de sa bouche indifférente :

— Jolie. Très-jolie.

— Elle est ravissante, voyons, insista Raymond, avec chaleur. Et si tu avais vu l'expression de son visage, pendant quelle écoutait Rose Caron chanter ! Tous ses traits délicats crispés comme par une souffrance exprimaient ce qu'elle aurait enduré réellement. Et ses yeux, tiens, ses yeux si clairs étaient humides de larmes qu'elle avait peine à retenir. Voilà une jeune fille sensible à la musique !

Tout en lorgnant, à travers le vaste amphithéâtre, en quête de personnes de ses relations, dont elle tenait à recevoir quelque signe de reconnaissance, dans cette imposante réunion mondaine, la belle Mme Frédéric Evrard prêtait une oreille à demi attentive, à l'aveu de l'impression que son frère recevait de sa voisine.

— Oh ! si elle est sensible à la musique, alors, fit-elle, sans interrompre son inspection de l'assistance !...

La nuance d'ironie qu'elle avait, en proférant ces paroles, offusqua le jeune homme. Il ne répliqua rien et s'assit à côté de sa sœur. Il ne s'occupa plus que de sa voisine, mais en homme bien élevé de manière à ce que son attention ne lui fût pas gênante.

Cette jeune personne était vêtue d'une robe de laine légère d'un bleu pastel exactement assorti à la fraîcheur délicate de son teint clair. Sous un chapeau de paille enguirlandé de roses, ses cheveux d'un blond léger étaient si fins que des mèches s'en détachaient autour de ses joues. Au moindre courant d'air, ces cheveux la taquinaient délicatement. Et Raymond remarqua qu'en les ramenant derrière son oreille, elle avait une jolie moue d'agacement puéril qui semblait dire : « Oh ! ces vilains cheveux qui ne veulent pas finir ! »

Un acteur comique des plus renommés provoquait maintenant, une hilarité universelle dans l'assistance. Raymond ne l'écoutait pas. Il se laissait absorber par le charme insinuant de sa voisine.

Son visage était d'une beauté frêle. Un air de gravité qui résultait, peut-être, d'une tristesse précoce

en tempérait l'éclat et sollicitait la sympathie. Le nez, presque droit au lieu de l'inflexion légère qu'aurait impliquée à son extrémité l'obliquité de la ligne qui le rattachait au front, se relevait, aux narines, en un retroussis imprévu. Tel qu'il était, ce nez devait animer, de malice défensive, aux heures d'abandon, ce visage muet et indéchiffrable, à ce moment, comme un livre fermé.

L'expression de la bouche était difficile aussi à définir. Ses lèvres minces, sans être serrées, qui traçaient leur sinuosité pourprée, un peu irrégulière dans la blancheur animée du visage, n'offraient pas cette invitation immédiate à la volupté, qu'on lit sur certaines lèvres quémandeuses inconsciemment; elles étaient plus sentimentales que sensuelles, plus rêveuses que passionnées. Le menton infléchi au-dessous de la lèvre inférieure, délicatement, s'arrondissait en une avancée étroite et peu accentuée; son rehaut discret donnait de l'élégance à l'ovale du visage, qu'il allongeait, et il imprimait, à toute la physionomie, un air de volonté assez courte, aisément mobile et vite asservie aux émotions de la sensibilité Les joues à peine remplies, se reliaient, régulièrement, au front, nettement découpé au-dessus des yeux et abrité de cheveux blonds souples et fins; ces joues délicates, dans leur pâleur rosée, précisaient l'impression de spiritualité que Raimond recevait de tout le visage de la jeune femme, depuis qu'il l'analysait. Il se délectait de son teint de chair en fleur. Il le comparait à la chair des lys nuancée d'une légère effusion de pourpre, ce teint nacré et lumineux; et les quelques taches de rousseur, épandues autour de ses yeux, par l'ardent soleil de l'été, faisaient penser à quelque semis léger de poudre d'or, que des caresses de brises avaient empruntée au calice des fleurs agonisantes, pour les lui jeter malicieusement au visage. Raymond se plaisait surtout à observer, sur le clair visage de la jeune femme, le rayonnement de ses yeux bleus et limpides comme une eau où l'azur se reflète, des yeux mystérieux, dans lesquels nuls yeux ardents, peut-être n'avaient éveillé, encore, aucun émoi. C'étaient des yeux loyaux et paisibles qui paraissaient n'avoir qu'effleuré les réalités de la vie, sans les avoir pénétrées.

Tout en se délectant de la beauté de sa voisine. Raymond Marvaize cherchait à deviner qui elle pouvait être. Elle était arrivée en retard au concert. Elle y était venue seule. Etait-elle jeune fille? Sans aucun doute. Mais alors pourquoi n'était-elle pas accompagnée? Et, si elle était jeune mariée, pourquoi son mari n'était-il pas près d'elle? Pour que les désolations d'une jeune fille résignée à la pire détresse, qu'avait exhalées la voix douloureuse de Rose Caron, dans la prière d'*Iphygénie*, tout à l'heure, eussent failli lui arracher des larmes, il fallait qu'elle eût souffert, déjà, cruellement. Elle était si jeune pourtant! Elle paraissait vingt ans à peine.

Ainsi, au magnétisme insinuant de la beauté lumineuse de cette jeune femme, s'ajoutait, pour captiver Raymond Marvaize, le mystère de sa condition sociale et l'énigme de sa vie intérieure. Ah! qu'il aurait voulu pouvoir lui adresser la parole! Mais elle n'était pas de celles dont on force l'intimité. Les émois qu'elle excitait, tout naturellement, étaient contenus par le respect.

Les mugissements de l'orgue dessinaient, maintenant, dans la salle, les mouvements cadencés d'une marche triomphale. La voisine de Raymond Marvaize, en relevant la traîne de sa robe, avant de s'engager dans l'escalier de la sortie. laissa échapper son ombrelle de sa main, déjà embarrassée de son sac, de son éventail et d'un petit paquet.

Raymond se précipita pour la ramasser. La jeune femme, n'ayant pu prévoir le mouvement de Raymond se baissa, en même temps. En sorte que, dans leur hâte mutuelle, ils se heurtèrent, de la tête, légèrement.

— Oh! pardon, Monsieur!

— Oh! pardon, Mademoiselle!

Ils prononcèrent ces paroles simultanément. Et Raymond tendit, à sa jeune voisine, l'ombrelle dont il avait pu s'emparer avant elle.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle, en levant vers Raymond, son visage demi-souriant et son clair regard vite voilé par ses longs cils.

Raymond s'inclina. Il allait parler encore. Mais la jeune femme s'engouffrait, déjà, dans l'escalier.

Ce départ fut désagréable au jeune homme, comme la rupture soudaine d'un beau rêve.

— Te voilà tout déconfit, lui dit sa sœur, vers laquelle il s'était retourné! Le charme est rompu!

Sans paraître froissé du ton de moquerie de sa sœur, Raymond dit comme se parlant tout haut, à lui-même.

—Et voilà la vie! Elle nous donne le pressentiment du bonheur, et elle l'éloigne de nous ausitôt offert.

— Mais cours, mon ami, répliqua Mme Evrard. Ne la laisse pas disparaître dans la cohue.

— Voyons, Valentine, elle n'est pas une femme, qu'on puisse importuner de ses attentions, sans la connaître.

— Encore un beau rêve envolé gémit-elle, railleusement!

— Vous autres, femmes, vous êtes toutes les mêmes. Nos sentiments vous paraissent comiques, du moment que vous n'en êtes pas l'objet. Tu n'as pas trouvé ridicules les effusions sentimentales de Frédéric, quand il a commencé à te faire la cour.

— Oh! Je t'ai fait de la peine, mon petit Raymond? Je te demande pardon.

Mme Frédéric Evrard aimait Raymond d'une de ses affections profondes de grande sœur, qui a été maternelle pour le jeune orphelin, dont elle avait couvé l'adolescence. Elle le taquinait. Mais elle se serait bien gardée de le faire souffrir.

— C'est qu'aussi, ajouta-t-elle, tu t'enflammes, là, pour une personne que tu viens d'entrevoir, à peine, et que tu ne rencontreras plus, vraisemblablement.

— C'est bien ce qui m'afflige. Tu n'as pas pu remarquer, comme moi, à quel point tout révèle, en elle, qu'elle doit être une femme rare.

— Avec ça que, parmi mes amies... Mais voici Théophile.

Au bord du trottoir, sur la place où ils étaient parvenus, Mme Frédéric Evrard venait d'apercevoir son cocher qui la cherchait.

— Tu viens, avec moi, prendre Frédéric à son bureau, dit la jeune femme, en s'installant dans sa victoria? Il est cinq heures. Nous l'y trouverons, peut-être, encore.

Raymond Marvaize prit place à côté de sa sœur. Au trot des deux chevaux, la voiture les entraîna vers la rue de Grammont, où Frédéric Evrard avait son office d'agent de change. La majeure partie de la fortune de Raymond Marvaize était engagée dans la charge de son beau-frère. Il occupait, en outre, un emploi dans ses bureaux, dans lequel il lui était loisible de se faire suppléer, comme il l'avait fait, cette après-midi, quand il n'y avait pas surabondance de travail.

II

Dans le train qui la ramenait à Ville-d'Avray, Thérèse Mazoyer s'abandonait aux mouvements de sa pensée. Elle se réjouit d'avoir cédé au caprice soudain d'assister à ce concert de bienfaisance, qui l'avait retardée. Et son contentement lui venait de cet air d'*Iphygénie*, qu'elle avait ignoré jusqu'alors, mais qui l'avait émue comme l'expression la plus noble de son propre malheur. Elle n'était pas fille de roi, comme l'infortunée princesse. Mais ne se trouvait-elle pas vouée à la même solitude, à la même détresse intérieure, au milieu d'une population qu'elle ne connaissait pas?

Par une pente toute naturelle, son imagination ne tarda pas à lui représenter les traits du jeune homme qui l'avait si discrètement et si obstinément observée, à partir du moment où la prière désolée de la jeune princesse argienne avait failli lui arracher des larmes.

Ce jeune homme lui était aussi inconnu qu'elle le lui était elle-même. Elle était convaincue que leur rencontre fortuite ne se renouvellerait jamais. Au contraire de Raymond, elle ne se surprenait pas à le regretter. Le désastre déchaîné sur sa jeunesse, par une première expérience néfaste de l'amour, l'avait déterminée à exclure l'homme de sa vie, de ses préoccupations et de ses espoirs. C'est même cette assurance contre toute intervention éventuelle d'un homme dans sa destinée, qui l'autorisait à croire inoffensive, pour son repos, cette évocation de la figure du jeune inconnu de tout à l'heure, où elle se complaisait. Elle savait son cœur aussi fermé qu'une tombe, aux sollicitations de la passion. Ni les ardeurs de la jeunesse ni les mirages de l'imagination ne lui semblaient capables de communiquer le moindre frémissement, à la cendre des souvenirs qu'elle y gardait ensevelis. Elle se croyait à l'abri de toutes les surprises de la sensibilité, par l'endolorissement durable que ses premiers entraînements romanesques lui avaient laissé. Lorsqu'il lui arrivait de se préoccuper d'un homme qui avait fait impression sur son esprit, c'était pour donner un aliment à ses pensées oisives. Et c'était tout juste ce genre d'intérêt qu'elle croyait attacher à la figure du jeune inconnu qu'elle revoyait dans son souvenir.

Durant qu'elle avait été près de lui, Thérèse Mazoyer n'avait pas tardé à sentir, sur son visage et au long de tout son corps, l'ardente caresse des yeux noirs du jeune homme, qui l'avaient effleurée toute, avec précaution, mais avec une avide curiosité. Elle avait senti que du respect tempérait sa hardiesse. Et elle avait savouré, silencieusement, la flatterie de cette admiration muette de sa beauté. Ah! elle le savait qu'elle était belle! Elle le savait cruellement! C'était la conscience prématurée de sa beauté qui avait été, peut-être, la complice la plus active de la ruine hâtive, à laquelle son avenir se trouvait irrémédiablement voué. Cependant elle n'en était jamais venue, même en proie au désespoir qui avait brisé sa jeunesse, à détester cette beauté funeste. Elle en goûtait, volontiers, les joies futiles. L'attrait fugitif qu'elle exerçait sur les hommes, par sa propre volonté, ne parviendrait jamais à réagir sur sa propre vie. Il lui était agréable de se savoir une belle créature, devant qui les regards s'émerveillaient. Mais elle croyait fermement, aussi, que ces admirations n'auraient pas le pouvoir de troubler le sommeil funèbre de son cœur. C'est pourquoi elle s'abandonnait, sans défiance, à se remémorer les traits de l'inconnu, sur lequel, après tant d'autres, sa beauté avait produit son charme coutumier.

Thérèse Mazoyer revoyait donc la figure, étonnée, puis animée de curiosité et enfin ravie, de Raymond Marvaize, à côté d'elle. Les yeux noirs du jeune homme, sous d'épais sourcils, avaient tantôt des éclairs de désirs vite réprimés, tantôt des langueurs attendries. Le nez droit, aux narines arquées et délicates, surmontait une moustache noire, dont

les pointes s'ébouriffaient au-dessus d'une bouche mince, un peu serrée par la réflexion, et qui devait avoir de la grâce dans le sourire. La saillie du menton et des pommettes rehaussaient d'énergie cette figure pâle et maigre, qu'un habituel désir de plaire aurait fait paraître efféminée. Thérèse se rappelait tous ces détails précis de ce visage ému. Si le hasard le représentait à ses yeux, elle n'aurait pas de peine à le reconnaître. Mais son cœur, à sa vue, n'aurait aucun émoi.

Un fugitif sourire effleura le visage grave de Thérèse, un sourire où se confondaient un peu d'amertume et un peu de moquerie d'elle-même. Où son imagination s'égarait-elle? Allait-elle lui donner à craindre que cet inconnu se fût épris d'elle, et qu'elle aurait à défendre son cœur contre la tentation de l'aimer? Son cœur? Ah! elle était bien tranquille, par exemple. Cependant, il lui fut agréable de se rappeler que cet inconnu était bien mis. Elle n'était pas mécontente, après tout, d'avoir intrigué ce jeune homme et de lui avoir vu prendre du goût à sa personne. Elle n'en aurait jamais pour lui, pas plus que pour aucun homme. Sa destinée l'avait vouée, à la solitude, pour toujours. Mais sa vie recluse ne lui interdisait pas le suprême plaisir d'éveiller, autour d'elle, des désirs qu'elle ne partagerait jamais.

III

C'est, absorbée dans cette dernière pensée, que Thérèse Mazoyer, par les ruelles resserrées du haut de Ville-d'Avray, arriva devant la petite porte en fer de son jardin. Des clématites, en touffes pressées, suspendaient leurs grappes mauves, mêlées à des volubilis, à des liserons, à de frêles verdures grimpantes, au-dessus des tiges aiguës de la grille scellée dans le mur en maçonnerie, qui séparait le jardin de la rue. Deux autres murs de la hauteur d'un étage élevaient à droite et à gauche, leur barrière parallèle, entre les deux propriétés voisines. Et, sous le haut couvert des arbres du jardin, une maison blanche à un étage surmonté d'un grenier, reflétait dans les glaces de ses fenêtres, les épaisses touffes des verdures qui apparaissaient ainsi suspendues dans le vide.

Lorsque Thérèse Mazoyer pénétra dans son jardin, il régnait, sous le couvert des arbres, un frais silence de basilique. Le parfum des fleurs poussées à profusion, dans les plates-bandes latérales, autour d'un grand ovale de gazon, entourant lui-même une de ces étoiles de plantes exotiques, nuancées comme les tons d'une tapisserie végétale, flottait dans l'air paisible, l'imprégnait des langueurs stagnantes d'un encens assouvi sous des voûtes fermées. Des œillets vivaces, des roses éclatantes et des lis, en touffes disséminées, dominaient par la véhémence de leurs arômes mêlés, la finesse de senteur des autres essences qui s'y absorbaient.

La jeune femme fut saisie dans tout son frêle organisme de sensitive, par l'invasion subite de cette atmosphère excitante et molle, qui lui était pourtant familière. Ce saisissement dissipa, comme des flocons de brume, sous un souffle soudain, l'essaim de vagues pensées qui glissait devant son esprit, depuis son départ de Paris, pour la murer dans son horizon coutumier. Le bruit des pas de la jeune femme, sur le gravier de l'allée, attira, vers elle, une jeune servante, en compagnie d'une fillette de trois ans environ, qui se hâtait à la rencontre de sa jeune maman.

— Te voilà, mon ange, dit Thérèse Mazoyer, penchée sur l'enfant pour l'embrasser! Bonjour, mon trésor! Bonjour, ma jolie! Tu as été bien sage?

— Oh! oui, maman.

Elle la souleva, pour l'embrasser encore. Et, après ce dernier baiser sonore, elle ajouta :

— Amuse-toi, mon trésor. Va dans le jardin. Va, ma chérie.

La petite Eléonore, leva vers sa mère, sa délicieuse figure d'enfant bien portante. Ses yeux clairs riaient d'aise et d'affection, dans son visage encore un peu poupin.

De soyeuses boucles blondes s'échappaient, sur son cou nu, de son large chapeau de paille, si tutélaire à la fraîcheur de son teint. Et, d'un pas déjà assuré, elle fit les honneurs du jardin à une nouvelle poupée, que venait de lui donner sa mère lui décrivant, comme à une fillette de son âge, tous les endroits où elle avait coutume d'établir le siège de ses divers jeux.

Malgré sa hâte, maintenant, d'entrer dans sa maison, Thérèse s'attardait à contempler sa fille. Elle tendait l'oreille, comme malgré elle, au gentil babillage de la petite Eléonore. Elle souriait à l'ingéniosité enfantine de sa jeune imagination, qui prêtait aux choses son propre éveil à la vie. Et un tressaillement très doux l'agitait intérieurement, renouvelait l'habituelle allégresse qu'elle recevait, dans l'isolement de sa vie brisée, des amusantes spontanéités de son enfant, le seul être qui suscitât les tendresses de son cœur désabusé.

Mais, en dehors de cet oasis de douceur que lui avait conservé l'amour de sa fille, si Thérèse Mazoyer entretenait jalousement, la stérilité sentimentale que la cruauté des événements lui imposait, elle n'avait pas renoncé à toute vie intellectuelle. Il n'y avait qu'à jeter un coup d'œil sur le salon assez vaste du rez-de-chaussée, où elle venait d'entrer, après avoir changé ses vêtements de ville contre un vêtement de

maison plus commode, pour se convaincre de l'assiduité de sa culture d'esprit. Des bibliothèques en noyer clair, adossées aux quatre cloisons, en rétrécissaient les dimensions assez spacieuses. A travers leurs vitres, les livres alignés avec soin, comme à côté du piano, des partitions nombreuses rangées dans des casiers, laissaient deviner toute l'importance que devait attacher la maîtresse de la maison à la lecture et à la musique. Le reste de l'ameublement avait cette coquetterie élégante, empruntée aux styles du XVIIIe siècle, qui a reconquis la prédilection de la plupart des femmes d'aujourd'hui.

Thérèse prit un livre dont un coupe-papier en ivoire marquait les pages déjà lues. Et tandis qu'Annette, sa servante, s'occupait de la préparation du dîner, la jeune femme vint s'installer dans un commode fauteuil en osier, sous le dôme d'ombre épaisse des marronniers, afin de surveiller sa fille, tout en s'adonnant à sa lecture, interrompue depuis la veille.

Thérèse était une liseuse vorace de romans. Elle n'en faisait pas sa pâture exclusive. Elle savait aussi donner à son esprit une nourriture plus substantielle. Elle n'ignorait aucune des œuvres essentielles de nos quatre siècles de littérature, ni aucun des chefs-d'œuvre des littératures étrangères, qu'elle avait lues dans leurs traductions. Elle se croyait exclue pour toujours depuis l'écroulement de ses premiers rêves, des conditions normales de la vie. Mais si, elle s'était condamnée volontairement, à ne tenir, dans le monde, d'autre rôle que celui de mère passionnée, elle ne jugeait pas qu'elle dût s'en interdire le spectacle. La réclusion qu'elle avait adoptée fièrement pour éviter les froissements inhérents à son infortune, la réduisait à n'en suivre que de loin les scènes changeantes. C'était en solitaire qu'elle y assistait. C'est pourquoi les livres étaient sa compagnie favorite. Ils lui étaient des amis dont se peuplait sa solitude. Et la grande désolation qu'elle portait en elle, lui en rendaient à peu près inoffensives les plus véhémentes fascinations.

Thérèse s'était plongée dans sa lecture, d'abord, avec avidité. Mais soit qu'elle n'en reçût pas la surexcitation habituelle qu'elle y puisait, soit que les lourds parfums du jardin mêlés à la langueur du déclin du jour l'invitassent trop impérieusement à jouir de l'apaisement de l'heure, soit qu'une pensée étrangère à son étroit horizon l'obsédât, elle ferma bientôt le livre et s'abandonna à une envahissante rêverie.

Mais ce n'était pas la véhémence des parfums du soir, ni la respiration plus libre, autour d'elle, des verdures affranchies de l'incandescence du soleil, qui insinuaient en elle leur somnolence voluptueuse et leur allégresse. Au lieu de s'épanouir de bien-être involontaire, les traits si fins de son visage s'étaient tendus, comme si toute son âme s'était repliée au fond d'elle-même. Son visage paraissait ainsi, plus petit. Il prenait un charme plus émouvant encore que de coutume. L'expression douloureuse s'en accentuait, peu à peu, comme si elle avait été fascinée par quelque chose qui la charmait et lui faisait mal.

C'est qu'elle avait vu flotter, au-dessus des pages de son livre, l'image du jeune inconnu qu'elle était sûre d'avoir ému. Elle sentait, sur elle, son attention avide de deviner toute sa beauté. Il y avait, en elle, des forces qui se complaisaient à cette vision, et d'autres qui la repoussaient.

La petite Léo se jetant dans ses jupes, déchira l'impérieux mirage où elle se sentait s'enlizer, malgré sa résistance instinctive, et malgré ses fortes résolutions.

— Oui, oui, ma chérie, dit-elle à sa petite fille qui lui commençait le récit de ses aventures à travers le jardin. Oui, mon trésor, ma petite Léo est un amour chéri.

Elle embrassa sa fille, avec une grande effusion de cœur. Et elle se prêta à ses enfantillages jusqu'à l'heure du dîner.

Son enfant n'avait-elle pas la vertu de la préserver de tout entraînement? Et qu'avait-elle à s'alarmer, au sujet d'un inconnu qu'elle ne reverrait jamais?

IV

On dit communément : il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas. Encore les géologues inclinent-ils à des réserves là-dessus. Et n'y avait-il pas quelques probabilités pour que Raymond Marvaize et Thérèse Mazoyer se rencontrassent de nouveau, si telle était leur destinée?

Cette seconde rencontre, aussi fortuite que la première, se produisit, en effet aussi naturellement que si elle avait été préméditée.

Le dimanche d'après ce concert de bienfaisance au Trocadéro, Frédéric Evrard eut l'idée d'emmener sa femme et son beau frère à Ville-d'Avray, pour y déjeûner dans l'un des restaurants du bord du lac, sous la fraicheur des feuillages. Et Thérèse Mazoyer eut l'idée de venir se promener autour du lac, avec sa fille et Annette, après son déjeuner.

Que pouvait-il arriver que ce qui arriva? Stupeur et ravissement de Raymond, à la vue de Thérèse, et besoin irrésistible de savoir qui était cette jeune femme, dont le souvenir emplissait son cœur et son esprit, depuis que son charme avait envahi son âme, Saisissement et trouble profond de Thérèse, en pré-

sence de ce jeune homme dont l'image s'était gravée dans sa mémoire, plus qu'elle n'aurait voulu, et impulsion irraisonnée de se soustraire à sa vue, par la fuite. Non qu'il lui déplût. Elle ne découvrait, dans son cœur, au contraire, que trop de penchant à souhaiter des circonstances qui le rapprochassent d'elle. Mais il y avait aussi en elle, trop de force de résistance à cette inclination. Et ce conflit, ranimé brusquement en elle par la présence du jeune homme, se résolvait, pour le moment, en une violente agitation intérieure qui la poussait à s'éloigner de lui, à se dissimuler à ses regards.

Mais cette fuite de Thérèse amena Raymond, tout naturellement à s'attacher à ses pas, malgré les railleries de sa sœur et de son beau-frère, qui lui donnèrent congé de la suivre, néanmoins, fort libéralement. Tout en l'accompagnant à distance respectueuse, le jeune homme put découvrir la retraite de Thérèse, dans la verdure et dans les fleurs, dans le silence et les parfums. Toutes les apparences s'accordaient, aussi, à lui donner à croire que Thérèse était mariée. Et cette découverte était bien propre à contrarier ses espoirs, si la connaissance du domicile de Thérèse le comblait de joie.

En proie à des sensations contraires, Raymond s'attarda, dans cette sente des Lilas, à contempler avidement la demeure de celle qu'il aimait déjà douloureusement. Et Thérèse, contrainte à se rendre compte, par la poursuite du jeune homme, du puissant attrait qu'elle exerçait sur lui, et toute alarmée du plaisir qu'elle éprouvait à constater sa convoitise de sa beauté, voulut puiser, dans une résurrection vivante de son passé, l'apaisement de l'orage que soulevaient en elle ces sensations contraires.

V

Rentrée chez elle, Thérèse prit, dans la vitrine de gauche de son bureau Louis XV, un coffret plat, en bois verni, qu'elle ouvrit avec une petite clef. Elle en retira un cahier cartonné assez épais. Elle s'était mise à l'aise, dans un vêtement d'intérieur léger. Elle avait confié sa petite fille aux soins d'Annette, afin de n'être pas dérangée dans son isolement. Elle s'allongea, à demi, sur un canapé garni de coussins, et, le visage noyé d'une tristesse plus intense que de coutume, elle ouvrit le cahier qu'elle tenait à la main. Elle avait consigné, dans ce manuscrit, le récit du drame qui avait bouleversé sa vie. C'étaient des pages sincères et douloureuses ; elles lui avaient été un amer soulagement à l'accablement du silence où la naissance de son enfant l'avait condamnée, durant les premiers temps de sa solitude. A la première page du manuscrit, ses yeux lurent :

MA CONFESSION

Mai 18[illegible]

« Me voici délivrée, vivante et même bien rétablie de la crise où, cent fois, j'ai souhaité mourir. Ma fille a trente-huit jours. Elle dort, dans la chambre, au-dessus de ce salon, près du lit de sa nourrice. Je suis seule, avec deux domestiques, dans cette maison qui m'appartient, femme sans époux, veuve avant le mariage, paria de la société, victime de moi-même, plus encore que de l'inhumanité des lois et des mœurs. Je suis une fille-mère.

« Je n'écris pas ceci, pour récriminer contre l'auteur de mon malheur, ni pour plaider contre l'injustice de la société, ni pour attendrir personne sur mon infortune. Durant les longues semaines que j'ai passées, dans la maison spéciale où j'attendais ma délivrance, à m'ulcérer le cœur de l'amertume de ma honte, à m'enivrer de mon désespoir, j'ai compris que ma destinée me murait dans la solitude. J'ai consenti à me maintenir, ensevelie vivante dans cette enceinte de mépris public qui m'isolera, parmi les hommes. Je suis résignée à me priver même des amitiés qui pourraient s'offrir à moi et me plaindre. Ce sera ma manière à moi de garder ma fierté et de m'estimer moi-même. Je serai celle qui ne veut pas être consolée.

« J'écris ceci pour moi, pour occuper les longues heures de mes veillées solitaires, et pour me soulager de ce poids d'émotions qui m'oppresse, et que je ne peux, ni ne veux, confier à personne. Je me me serai, qu'à moi-même, ma confidente. Je me donnerai cette sorte de dédoublement de la personnalité, qui se produit, quand on s'entretient avec soi-même. J'aurai, devant moi, un imaginaire spectre de moi-même attentif au récit que je lui ferai de mes malheurs. Ce sera comme le fantôme de la jeune fille que j'ai été, et qui s'attendrira au spectacle de l'infortunée que je suis devenue.

« La place Saint-Laurent, au Puy, où mon père est président du Tribunal civil, est encombrée de soldats qui manœuvrent, par escouades, par pelotons et par compagnies. De lourdes nuées chargées de neige flottent sur la crête de la colline qui ferme la vallée de la Borne. Le pic du rocher d'Aiguilhe et la statue de Notre-Dame de France, sur le rocher Corneille, sont devenus invisibles, dans l'épaisseur de ces nuées flottantes. Rien qu'à voir la mine des hommes sur la place, on sent que le froid est vif. Je me trouve bien au chaud, dans ma chambre du premier étage. J'ai abandonné le livre que je lisais, pour regarder les soldats à la manœuvre.

« En ai-je dévoré des livres, déjà, depuis que ma mère est morte; ma seizième année accomplie, et mon

brevet supérieur obtenu, j'ai quitté les Dames du Sacré-Cœur de Lyon, pour venir vivre auprès de mon père ! Les livres ont été mes meilleurs amis, mais aussi les complices les plus actifs de mes égarements.

« Parmi les lieutenants qui surveillent la manœuvre, j'en distingue un que je n'ai pas encore vu. C'est un garçon de belle taille, un peu mince pour sa hauteur. Sa moustache noire se hérisse au coin de ses lèvres. Il a des yeux profonds, le teint pâle, un nez rond et court, le menton élargi, des mouvements souples et aisés. C'est un nouveau. C'est vraiment un bel officier. Je le rencontrerai, sans doute, au prochain bal de la Préfecture. Il ne manquera pas de me faire danser. On me témoigne, partout, une préférence marquée. Je m'imagine, sans peine, aussi jolie qu'on me le dit. Et l'héritage de ma mère me tient en réserve une dot de cent cinquante mille francs, environ.

« La mort d'une sœur du Préfet a été cause de la suppression de ce bal de la Préfecture, le dernier de la saison. Le colonel, célibataire, vivait à l'hôtel. Nous-mêmes, nous ne recevions que des intimes. Et mon père professait ouvertement des idées radicales, qui nous interdisaient toute relation avec les quelques familles aristocratiques de la ville. J'étais donc condamnée à attendre, jusqu'à l'hiver suivant, l'occasion normale de lier connaissance avec le nouveau lieutenant. Mon impatience, ma curiosité de jeune fille et, immédiate, profonde, l'attraction de ce jeune homme sur moi, l'ardeur romanesque attisée en moi par mes lectures ne s'accommodèrent pas longtemps de ce retard malencontreux.

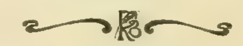
« Dans le but de me dépouiller, sans doute, de ce qu'il appelait les préjugés de mon éducation conventuelle, mon père avait favorisé mon goût des lectures communément interdites aux jeunes filles de mon âge. Il m'avait encouragée à connaître, par les livres, tout ce que la prudence scrupuleuse de mes maîtresses m'avait laissé à découvrir, pour plus tard, quand je serais mariée. Non seulement il m'avait engagée à relire, en entier, toutes les œuvres de la littérature classique, dont je n'avais connaissance que par des analyses et des extraits (mon père traitait ces timidités de l'enseignement, de mutilations coupables de la pensée), mais encore il me laissait prendre, dans sa bibliothèque, tout ce que je voulais de la littérature moderne.

« Poésies, romans, drames, histoires, je dévorais tout avec une égale avidité. Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Musset, Dumas, Balzac, Vigny, Gautier, et tous ceux qui en procèdent ; Gœthe, Shakespeare, Byron, dans des traductions, et la plupart de nos contemporains me furent des amis que je voulus connaître, dans toutes les manifestations de leur pensée. Les loisirs abondent, dans la vie désœuvrée d'une petite ville. Je ne m'arrachais à mes chers livres, lorsque j'avais donné mes ordres pour les soins quotidiens du ménage, que pour m'absorber dans la musique, à mon piano.

« Et, à mon âge, dans la fraîcheur toute neuve de mon impressionnabilité, c'était moins mon intelligence qui s'alimentait de mes lectures, que mon imagination et ma sensibilité. Je dois avouer que j'ai vécu, ainsi, dans une béatitude si enivrante que son renouvellement, s'il était possible, me trouverait peut-être disposée, encore, au cruel martyre qu'elle m'a valu.

FÉLICIEN PASCAL.

(*A suivre*).



UNE ÉPIDÉMIE DE SALONS

C'est une maladie nouvelle, et ses progrès sont inquiétants. A défaut de l'analyse vraiment scientifique que la *Revue Scientifique* aurait le droit d'entreprendre, la *Revue Bleue* a le devoir de signaler la contagion.

Les Salons du printemps ont engendré le Salon d'automne ; le Salon d'automne devait faire éclore un Salon d'été : c'était fatal ! La réclame aux cent voix, qui remplace, plus positive, la trompette de la Renommée, annonçait naguère, pour le 20 juin, dans les serres de la Ville, au Cours-la-Reine, la première exposition de peinture d'un nouveau Salon National prenant le nom pompeux, téméraire plutôt, de *Salon de l'Ecole Française* : salon spécial, exclusivement français, qui répond, — suivant l'opinion, du moins, de son fondateur, — aux « nécessités présentes »... M. Paul de Plument, le pastelliste bien connu, né, comme chacun sait, à l'île Saint-Denis (Seine), a conçu le vaste dessein de ruiner la concurrence étrangère ; et pour cela, qu'imagine-t-il ? De grouper, une fois l'an, quand le Tout-Paris fait ses malles, des médaillés, des hors-concours, de jeunes peintres, sociétaires des deux grandes maisons rivales qui sont elles-mêmes au coin du quai : bref, une fleur de cimaise et le dessus du panier, à seule fin de lutter contre l'invasion des Salons par les étrangers des deux mondes, du nouveau monde surtout, plus commercialement dangereux que l'ancien !

Mais le remède, ici comme ailleurs, est peut-être pire que le mal. Et ne voilà-t-il pas beaucoup de Salons ? Que de sociétés, depuis vingt trois ans ! depuis la boutade sacramentelle du regretté Jules Ferry, prononçant, dès 1881, la séparation de l'Art et de l'Etat : « Oui, Messieurs, vous voilà en Répu-

blique, vous aussi... » Les artistes entendirent : « Croissez et multipliez ! » En 1883, c'est le Salon de la Société des Artistes Français qui succède sans interrègne aux Salons officiels, intermittents, mais permanents depuis 1673, et qui n'en continue pas moins de se croire ou de s'intituler LE SALON, tout court; ouvert la même année par l'Etat, le Salon Triennal était superflu ! Dès l'année suivante, se constitue le Salon des Indépendants, sur des bases nouvelles : ni jury, ni récompenses; la liberté complète, avec tous ses épouvantails ! En 1890, aux lendemains orageux de l'avant-dernière Exposition Universelle, une Société Nationale des Beaux-Arts émigre au Champ-de-Mars sous la présidence rageuse de Meissonier, grand'croix de la Légion d'honneur et membre de l'Institut : salon national déjà, qui consacre inconsciemment le triomphe de l'art international et qui change les mots plus que les choses ; salon très éclectique toujours, où voisinent James Whistler et José Frappa, maintenant réconciliés dans la mort...

Une trêve, un temps d'arrêt ; puis, en 1903, le Salon d'automne, qui singe la Société Nationale au point de lui disputer l'imprimeur de son catalogue ! En 1904, enfin, trois foyers nouveaux : les Artistes-Décorateurs installent leur premier Salon d'hiver au Petit-Palais, comme si les vitrines dont ils encombrent les grands Salons ne suffisaient point ! La photographie, qui devient un art et qui détrônera prochainement le paysage et la peinture, transporte au Grand-Palais le Salon de son Club. Et voici le Salon de l'Ecole Française qui se présente en sauveur du Capitole ou du capital (*ad libitum*) : plus de récompenses humiliantes (tous nos peintres, d'ailleurs, sont décorés) ; mais un fonctionnement nouveau du jury (puisse la peinture rencontrer le bon juge) ! Et les seuls Français seront admis : c'est la protection dans l'art.

Donc sept Salons pour l'heure, et cela sans compter les moindres groupements : Société Internationale, Société Nouvelle ou les Arts Réunis, dont les vernissages restreints déflorent un peu la printanière cohue des autres ; chacun des grands cercles ouvre un salonnet; chaque genre a le sien, pastel, aquarelle, art décoratif, lithographie. Les chiffres sont un crescendo d'éloquence : le nombre des exposants croît partout; les expositions particulières, comme les concerts particuliers, pullulent : il y en a 200, au moins, dans une saison. C'est une pléthore d'art, une épidémie de peinture : une époque, soi-disant positive, en est réduite à se plaindre de posséder trop d'artistes ! Où sont les 471 exposants du Salon du 12 septembre 1704, qui s'ouvrit fastueusement dans les galeries du Louvre, sept jours après la naissance de La Tour? Mais à qui la faute? Aux exposants, qui font mentir la dépopulation menaçante? Aux visiteurs, amateurs, marchands badauds, critiques d'art, à tous les regards complices pour lesquels la Beauté n'est que le moindre souci? Quelles sont les causes et les effets d'un mal qui s'aggrave? Qui découvrira le microbe du Salon?

*
* *

Inutile de recourir au microscope ! Ce microbe actif ne serait-il pas celui qui féconde et déprave toute la société : l'argent?

Ce serait un curieux chapitre de l'histoire humaine que de refaire l'histoire des Salons pour voir évoluer non seulement l'art et les arts, mais les mœurs des artistes, depuis les membres emperruqués de l'Académie Royale qui furent beaucoup moins despotes et serviles à la fois que notre liberté ne le croit, jusqu'à nos variétés contemporaines d'exposants, en passant par la Commune des Arts de 1793 qui tendait librement à tous sa puissante mamelle de virago coiffée du bonnet phrygien... La farouche candeur de cet âge d'or paraît antédiluvienne ; et restons dans notre sujet, moins héroïque...

La naïveté n'est plus que l'exception qui confirme la règle. Longtemps en tutelle, et plus près de l'Etat, les membres de la Société des Artistes français sont demeurés collégiens dans l'art et dans la vie ; leur ambition, pour être double, est simplette : être reçus d'abord, puis récompensés ! Ils convoitent le numéro d'ordre ou le cartouche H. C., toujours tout-puissant sur un parent de province ; ils tremblent devant le jury dont ils attendent tout leur avenir. Ils retrouvent l'Ecole au Salon : le concours se prolonge.. Une commande officielle les réjouit, qui rembourse à peine le prix du cadre. Provinciaux et naïfs, vous dis-je, à côté de leurs confrères en bottines vernies ! Constitués en société, les meilleurs de nos peintres sont des actionnaires plus fortunés, plus mondains que l'aspirant à la médaille ou que l'ex-prix de Rome ; ils sont les privilégiés nouveaux

D'un monde où l'*action* n'est *plus* la sœur du rêve...

L'intérêt est leur idéal ; et leur but suprême est de *vendre*. Par la force même des choses ou par la complaisance des âmes, le spéculatif devient un spéculateur. Que s'il fallait chasser tous les vendeurs du temple, le temple serait vide, éternellement : plus de salons ! Le rentier se fait peintre; et le peintre moderne est un marchand cultivé. La carrière est séduisante et le placement sûr : les peintres ne sont-ils pas les enfants gâtés de la décadence contemporaine? Ils sont grand'croix quand le poète est encore officier d'Académie. Ils deviennent millionnaires quand le sculpteur, bon ouvrier pou-

dreux, prend un livret de caisse d'épargne. Encore tairai je les peintres qui ne font plus leur peinture et qui n'en décrochent que mieux les honneurs, alors que leurs faméliques sosies, sans doute plus maladroits, se voient refusés par le jury... Point d'ombre au tableau, qui s'obscurcit de lui-même! Et Dieu nous garde de brouiller Alceste avec Oronte ou Philinte!

On m'objectera que le peintre contemporain (celui qui fait sa peinture) est, au contraire, un intellectuel, un lettré, très supérieur à l'obscur artisan préhistorique, son ancêtre, qui profilait un mastodonte sur un silex, à l'illustre rapin, son aïeul, qui bouleversait la délicatesse nerveuse de Baudelaire en peignant toute sa vie des bestiaux... Sans doute! Et nous ne saurions lui faire un grief de prendre pour atelier l'appartement d'une marquise. N'exigeons pas qu'il se souvienne du rôle sacerdotal de l'artiste et des hautaines époques qui vivaient le Beau sans effort; mais cet intellectuel est d'autant plus coupable quand il subordonne la création, l'œuvre d'art, à l'*action* qui rapporte, et la joie frissonnante de son métier de peintre au négoce. Le futur académicien de jadis ou d'antan, qui fignolait une Léda poncive et citait du Virgile en esquissant une charge, était à la fois plus vulgaire et plus pur : il songeait davantage à l'habit vert, à l'Amérique beaucoup moins. C'était l'arrière-neveu de ce bon Diderot, le père des salonniers, qui disait tout franc que c'en est fait du sentiment de la beauté dès que le désir de l'argent s'y mêle (je n'ai pas sous les yeux le texte même de la *pensée*, mais le cœur y est). L'académisme rêvait de l'Institut, naturellement; et l'impressionnisme n'oublie pas de consulter les cours.

Notre spirituel et savant confrère André Mellerio, capable exceptionnellement de traiter une question d'art pur en même temps qu'une question d'économie politique, consacrait, à la fin de l'hiver dernier, rue Serpente, une série de conférences à noter les rapports de l'artiste, du peintre moderne avec l'amateur et le marchand tels qu'ils devraient être, avec l'amateur et le marchand tels qu'ils sont (et son optimisme était contraint de faire quelque différence entre les deux catégories); versé dans toutes les questions financières, il serait plus apte que l'esthète proprement dit à définir l'état du marché, je veux dire de l'art contemporain, — cette atmosphère de spéculation diffuse et de vulgarité dorée qui multiplie les peintres et, partant, les Salons. Car il faut vendre, et les débouchés sont-ils jamais trop nombreux? Pour aguicher le marchand ou pour éviter sa tutelle, l'artiste *surproduit* et *surexpose*. L'œuvre d'art a pénétré dans les transactions, avec les blés, les sucres et les soies; poèmes romantiques ou paysanneries impressionnistes, des paysages d'abord dédaignés, sans valeur marchande, représentent maintenant des fortunes : quel exemple et quelle tentation! M. Mellerio rappelait l'indignation du marchand mal dégrossi devant lequel un amateur exaltait les *valeurs* fines d'un Corot : « Vous voulez dire de grosses *valeurs!* », hurlait-il; et ce paysan du Danube est une caricature qui ressemble à bien des profils.

C'est l'âme spéculatrice de nos jours qui favorise la floraison très artificielle des poncifs nouveaux, qui remet la Bretagne à la mode aussitôt que ses adorateurs atteignent les gros prix, qui, tour à tour, éclaircit et noircit les toiles, qui pousse les paisibles à doubler le rôle des excentriques et les sages tempéraments à jouer la rudesse de Cézanne ou la *furia* d'Anglada : l'éternelle nature morte, qui gît au fond de toute œuvre de peintre, s'anime, factice, au bruit de la forte somme. Elle se maquille pour trouver preneur. Ainsi les mauvais lieux, j'entends les Salons, se multiplient.

*
* *

Une analyse plus serrée devrait se garder d'omettre la présence légitime, mais redoutable, des objets d'art, influence redoutée d'abord des âmes délicates; et M. de Goncourt, d'accord avec Bracquemond, s'écriait : « Non, vraiment, tout le grand art a l'air de déménager dans l'art industriel, et l'art industriel est tout l'attrait de l'exposition... » Nos exposants tiennent boutique.

Un Salon nouveau devient presque aussitôt, dès sa naissance, une académie fermée, une académie décadente et commerçante qui provoque immédiatement la concurrence. Les intérêts lésés, les ambitions déçues vont en face. Les mécontents n'ont rien de plus pressé que d'ouvrir un nouveau Salon. Nous l'avions prévu, nous l'avions dit, lors de la spécieuse inauguration du Salon d'automne; mais nous n'espérions pas être prophète à si brève échéance!

Et quels sont les effets de cette épidémie salonnière? Peu variés, mais plutôt fâcheux.

La fréquence des Salons démoralise tout le monde; elle engage l'artiste à produire trop, le critique à rédiger vite, l'un et l'autre à bâcler. Un même peintre expose à plus d'un Salon, plusieurs fois par an : « Si je ne puis finir à temps, j'enverrai au Salon d'automne... » Mais deux envois valent mieux qu'un : des ébauches sont expédiées, qui ne vaudront jamais un bon tableau... La même toile hâtive passe d'un salonnet à l'un des grands Salons : c'est le triomphe du *déjà vu*, l'apothéose de l'étalage : et les visiteurs excédés revoient toujours les mêmes artistes et souvent les mêmes cadres. Les peintres se rabâchent et

les exploiteurs les démarquent : le poncif entraîne le plagiat ; c'est la dure loi des Salons, n'en doutez point, qui condamne M. Didier-Pouget à répéter chaque printemps les mêmes *Bruyères en fleurs* (exiger, sur chaque toile, la signature en toutes lettres, afin d'éviter la contrefaçon). Les temps sont tristes. Les vétérans des *Champs-Elysées*, qui rêvent médailles et croix, brossent la grande toile à sensation pour être mis hors concours : ils éblouissent les yeux et se reposent ensuite... Des scènes pénibles se reproduisent périodiquement : n'est-il pas douloureux de voir un fier artiste multiplier les triptyques immenses autant que lumineux et manquer chaque fois la médaille d'honneur par le fait d'une tactique digne d'un vote parlementaire? On dit que le maître passe au *Champ-de-Mars*... Mais qu'importe la médaille, pourvu qu'on ait l'honneur?

Les sociétaires du Champ-de Mars et leurs associés ne convoitent pas d'aussi décevantes récompenses : ils envoient ponctuellement six toiles qui favorisent les chances du négoce et qui menacent la qualité spirituelle au profit de la quantité vénale. Parallèlement, un compositeur met neuf ans à parfaire une œuvre : il n'y a point de commune mesure entre la musique et la peinture, et la fusion des arts est un beau rêve métaphysique. Tristes mœurs! Les plus loyaux attendent, pour s'estimer, « la sanction du marchand » : telles ces belles de nuit qui douteraient de leur beauté parce qu'elles sont rentrées seules plusieurs soirs de suite... Comme on voit bien que les Salons sont voisins du Jardin de Paris! Une étrange buée délétère enveloppe ces grands arbres cernés par de louches lueurs... « Je commence à vendre ! » dit un jeune, radieux, comme une fille dit : « Je travaille. » La vente est devenue le signe du talent, comme l'évidence a toujours été le critérium de la certitude. Belles conséquences des Salons! On me dira que c'est notre La Tour qui voulut créer les gros prix et que notre Corot, sur le tard, ne lâchait plus ses petits poèmes : mais il y a loin de la juste fierté d'un maître à l'agiotage des amateurs. L'optimisme ajoute que la moyenne est excellente et que tel petit peintre de nos jours est supérieur au plus chamarré des patrons de jadis : d'accord! Le talent surabonde ; mais combien de fois « l'art simulé » ne colore-t-il pas l'âme la plus pratique?

***

Qui donc prétendait que la critique serait inutile si le public avait du goût? Et, naguère encore, on disputait de l'opportunité des critiques d'art : ou le critique est un littérateur et n'entend rien aux arts ; ou c'est un artiste, et son jugement n'est qu'un parti pris... Toujours est-il que l'examen de conscience d'un salonnier serait, s'il était loyal, un redoutable *mea culpa* : que de compromis, que d'abus, que de fausses gloires enfantées par sa mansuétude! Il pourrait invoquer des circonstances atténuantes empruntées à son métier même : les Salons font du salonnier d'un grand journal une sorte de *fa presto*, de sténographe griffonnant, salle par salle, un extrait du catalogue avant le matin du vernissage ; à ce jeu-là plus de critique! Celui-ci découvre un artiste apprécié depuis dix ans par les connaisseurs ; celui-là limite son enquête prudente à ses amis. D'étranges mœurs de Bas-Empire s'introduisent et l'hyperbole a ruiné la valeur des épithètes : je ne parle pas des médaillons payés alternant avec l'éloge des *arrivistes*... Les affaires sont les affaires : et, dans une préface de catalogue, un critique agressif proclame Pissarro l'un des plus grands peintres de son siècle et de tous les siècles en blessant nominativement ses confrères assez déshérités pour l'admirer plus discrètement...

Une pareille critique est inconnue des lecteurs de la *Revue Bleue* qui n'estiment que le duel généreux des idées représentées par deux penseurs : l'un exaltant avec magnificence les qualités *apolliniennes* du grand art éternel ; l'autre analysant avec rigueur les qualités *dionysiennes* de notre art moderne. Aux yeux ardents du fondateur de l'idéal Salon de la Rose-Croix, la personnalité n'est point la loi la plus haute et l'artiste doit s'exiler fièrement de notre âge maudit ; — aux yeux exercés de l'historien de l'Impressionnisme, l'évolution de l'art a submergé plus d'une loi qui se croyait intangible et la pure tradition n'explique ni le charme secret des *intimistes* ni le fruste génie de Rodin. Ici, la liberté ; là, l'autorité : mais, de part et d'autre, une intuition de l'Art.

Et nous-même, avec un scepticisme provisoire autant que nécessaire, que voulons nous, sinon dominer d'abord les points de vue pour les mieux comprendre? Mais n'est il pas démesurément naïf, l'historien qui rêve la philosophie des Salons et la critique des critiques, le salonnier qui recherche des lois sous l'écorce des faits, qui s'intéresse à quelque autre vérité qu'aux derniers prix de vente, aux fluctuations de la cote? Les commerçants doivent bien rire de ses remords ou les taxer de sournoise réclame alors qu'il s'en veut d'avoir omis tel buste énergique ou telle nerveuse gravure, les masques puissants ou délicats de MM. Halou, Despiau, Lucien Schnegg, de Mme Lucy Hartmann ou de Mlle Jane Pouplet! La *Vision crépusculaire* d'Emile Penon valait beaucoup de morceaux qu'il a cités : mais qu'importe? Le salonnier consciencieux est un revenant d'un autre âge...

« Vous changez de couleur! », dit-il depuis des

années, avec un ton de confident tragique, aux exhibitions successives qu'il a vues passer insensiblement du plein-air au plein-soir, de la vie lumineuse à l'atmosphère plus grave d'une humanité plus émue, pour revenir, chez quelques-uns, toujours chercheurs, à la matinale effusion d'une aube : comme si la couleur de la toile ou du teint était la tacite expression de la pensée ! Avec Amiel, il a cru que toute œuvre d'art, encore mieux que tout paysage, était un état de l'âme ; avec Fromentin, l'avocat des *Maîtres d'autrefois*, il s'est réjoui de voir l'évolution nous ramener « de la *nature* à la *peinture* » et permettre, à défaut du grand style oublié, la revanche de la belle matière, — sans se douter, l'enthousiaste, que l'impitoyable snobisme allait s'emparer de la recette et créer de vieux tableaux, de pseudo-Rembrandt, se refaire poète et se noyer dans la citronade après s'être noyé dans l'eau claire !

Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,

les snobs se cloîtrent dans la chambre obscure des bibliothèques, des musées, après avoir arpenté la banlieue brutale et la rue ; ils oscillent de Manet à Whistler et de Whistler à Manet ; la mode est tour à tour académique, impressionniste, préraphaéliste, intimiste : elle n'a d'autres convictions que ses profits ; elle étalait de la craie sur des toiles blanches ; elle frotte aujourd'hui du bitume sur des copies, dirait-on, d'un Louvre anticipé : nouvelle convention pour le présent, danger nouveau pour l'avenir... Il s'agissait bien d'art pur, ô salonniers ! A la « foire aux huiles », comme disait Huysmans, il en est comme au marché de la ferraille où les gogos s'imaginent dénicher de vrais bronzes de Gouthière ou de Thomire.

* * *

Et, sur ces entrefaites, le Salon d'automne aboutit, avec le but avéré de montrer les produits de l'été dans un décor de Jansen : les pochades se multiplièrent. Mais voici du nouveau : les foyers nombreux de l'épidémie vont se neutraliser ; le remède, le vaccin désiré, sortira de la contagion : les Salons ne commencent-ils point à se proscrire, à s'exclure, à se décapiter entre eux ? Le Salon d'automne est bien malade : il n'obtiendra qu'une fois le Grand-Palais, séjour de ses rêves ; le paradis s'entr'ouvre et se referme. Et, jalouse, inquiète, la Société Nationale a pris une résolution draconienne : défense à chacun de ses membres d'exposer ailleurs, de paraître au Salon d'automne ! Carrière, grand honnête homme, a quitté subito la délégation. Situation tendue, crise prochaine... Qu'augurer de cet ostracisme, de ces lois d'exception, de ces mesures prohibitives qui contristent les âmes encore libérales et qui menacent du même coup le Salon de l'École française ? N'est-ce pas une Terreur nécessaire, un 93 hygiénique ? Et, d'abord, n'était-ce point aux exposants à manifester quelque pudeur, à répartir leurs envois, à trier leurs œuvres, à opter d'eux-mêmes, à vouloir qu'une Société concurrente fût essentiellement *différente* et vraiment *nouvelle* ? Les Salons de saisons variées ont abusé de notre patience : une révolution s'impose. Sinon, les visiteurs écœurés se lasseront de revoir toujours les mêmes produits ; les tourniquets seront silencieux. Les peintres riches pulluleront, et les vrais artistes resteront chez eux, achevant l'œuvre du schisme, le démembrement féodal et définitif... Telle sera la moralité dernière et la fin des Salons.

Ouvrez demain le Salon de l'École française, et vous créez aussitôt, par ricochet, le Salon des Écoles étrangères : la cuisine américaine, dont la maestria vous épouvante, usera de représailles ; vous propagez le mal que vous prétendiez guérir... Mais que signifie cette protection par ce temps de libre-échange et d'internationalisme, où MM. William Dannat et John Sargent se reconnaissent élèves de MM. Gérome et Carolus Duran ?

Qu'importe un Salon de plus ou de moins ? Alors, je réclame non pas celui des Refusés, qui retrouve une existence virtuelle aux Indépendants, mais la véritable sélection composée d'une élite annuelle, et qui prouverait à nos regards inquiets que tout n'est pas encore snobisme et vénalité ! Dans une salle spéciale du Luxembourg agrandi, les Salons fermés, imaginez l'éloquence d'un tel groupe temporaire et périodique, ratifié par le libre choix des amoureux d'art et de l'État : cette année, pour la seule peinture, autour du *Penseur* discuté de Rodin, la France pourrait montrer avec orgueil la *Confidence* d'Aman-Jean, la *Baigneuse* de Mlle Dufau, la *Femme en blanc sur la plage* de Raoul du Gardier, le décor intime de Morisset, la *Mère* de Roll, un carton de Simon, l'intérieur de Caro-Delvaille, et plusieurs toiles signées Henri Martin, Cottet, Victor Koos, Déchenaud, Laurent, Troncy, Ménard, Gourdault, Delasalle, Henri d'Estienne, Adler, Henri Zo, Le Sidaner, Dauchez, en face des étrangers défendus par le poème de Bunny, le paysage de Robertson, le *Dégel* de Baertsoen, les enchanteresses de Lavery, la délicatesse ou la puissance de ces *peintres :* Frieseke, Miller, Morrice, Gaensslen, Richards, Sawe, Schafer, Rusinol et Wagemans.

Ah ! le groupe reposant, revanche de la qualité, réconfort des yeux ! La forte justification, non pas de tous les Salons annuels et rivaux, mais d'un unique

Salon, biennal ou triennal, seulement, qui retrouverait son vrai rôle en jalonnant le chemin de l'évolution !

L'épidémie contemporaine éloigne l'amateur et l'artiste : Gustave Moreau n'expose plus; Fantin-Latour s'abstient ; l'intérêt se concentre ailleurs, dans une *suite* nouvelle de Legros, dans une *série* de Monet. Discret, toujours épars, le vrai Salon de l'Ecole française rayonne aux *Primitifs*, autour de Fouquet, près du Maître de Moulins ; il est au Luxembourg, dans une exposition temporaire qui réalise notre ancien vœu d'expositions rétrospectives périodiques et qui réconcilie joliment les péchés de jeunesse de l'académisme avec les réussites de l'impressionnisme ; il rayonnera bientôt dans son plus spirituel sanctuaire, au Musée provincial et parisien de La Tour... Nous sommes exaucés. Soyons donc sans colère contre tous les Salons mort-nés qui commencent ! Souhaitons-leur même la bienvenue : car ils collaborent à leur manière au renouveau de nos traditions... Le Salon d'automne démontrait victorieusement qu'il n'était pas indispensable. Et malgré la présence d'Armand Point, le nouveau *Salon national* (pour user d'une métaphore inédite dont je prie mes lecteurs de vouloir bien excuser toute la hardiesse), sera simplement la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

RAYMOND BOUYER.



LA VIE LITTÉRAIRE

Le pessimisme social d'Edouard Rod

EDOUARD ROD. *Un Vainqueur*. Fasquelle, éditeur. — ALBERT REGGIO. *Au seuil de leur âme*. Etudes de psychologie critique : Bourget, Rouanet, France, Lemaitre, Prevost, Huysmans, Rod, Sienkiewicz, Tolstoï, d'Annunzio, Mæterlinck. Plon, éditeur.

Ne l'ai-je pas plusieurs fois constaté ? Le roman s'efforce de se rajeunir avant de mourir. Et nous sommes gratifiés maintenant du roman social.

Le roman social, qu'est-ce à dire ? Le roman qui expose les questions sociales, les conflits sociaux et les arrange à sa manière, verse sur les plaies économiques ou morales d'une société en perpétuelle transformation le lénitif de sa générosité, ou les endolorit par l'excitation de sa fièvre, discute, agit, démolit et reconstruit le monde en trois cents pages. Il n'est interdit à personne de démolir le monde pourvu qu'en fin de compte on le reconstruise autant que possible. Il n'est interdit à personne d'écrire des romans sociaux.

Mais je pense que c'est dans une telle entreprise que la netteté des idées a son prix le plus grand. Il en est dans le roman social comme dans la vie politique. Il est fort recommandé de savoir ce que l'on veut. Et ceux mêmes qui ne savent pas ce qu'ils veulent doivent au moins le vouloir énergiquement. Edouard Rod, romancier social, laisse apparaître qu'il ne sait pas très bien ce qu'il veut, et qu'il ne le veut pas non plus très bien. C'est un inconvénient. C'est un danger. C'est un mal. Pourtant l'effort est louable que fait ce grand romancier de la vie intérieure pour se renouveler et décrire maintenant les phénomènes de la vie extérieure des sociétés sans oublier pour cela de scruter l'âme des êtres sociaux les plus représentatifs. L'effort est louable ; il retient captives l'attention et l'estime, même si ses résultats sont incomplets.

Le sujet de ce roman social qui a pour titre — ironique ? oui ou non ? — *Un Vainqueur*. Le sujet ? Il est complexe et trouble. Il n'est pas déterminé avec une netteté vigoureuse.

Alcide Delémont, « fils de ses œuvres, » ouvrier d'abord, maintenant propriétaire d'une grande bouteillerie, industriel riche, père de trois enfants que lui donna une première femme qu'il aima, remarié aujourd'hui avec une folle que guette la crise, recueille un neveu, le petit Valentin, fils naturel d'une de ses sœurs oubliée depuis beaucoup d'années.

Que faire du jeune Valentin ? Alcide Delémont songe à faire de lui un apprenti verrier, puis un bon ouvrier, puis un bon contremaître, sous-ordre dévoué qui sera plus tard l'intermédiaire naturel — et précieux — entre son fils Bernard, ingénieur très diplômé et les travailleurs de la verrerie. Alcide Delémont ne croit pas devoir davantage à cet orphelin. Il l'emploie donc bien vite aux premiers travaux d'apprentissage. Mais son généreux fils Bernard et sa fille généreuse Alice, et l'inspecteur du travail Antoine Burier, qui joue un rôle inattendu d'apôtre instruit des lois, lui représentent que Valentin est de santé trop fragile pour résister à la tâche d'apprenti verrier. Aucun médecin ne le certifierait capable de cette dure besogne. Alcide Delémont se rend à cette argumentation à la fois sentimentale et judicieuse. Il pourrait employer Valentin à des travaux plus faciles. Non ; il cède aux conseils aventureux de ses enfants et parce que le petit Valentin aime « apprendre » et parce qu'il est sensible aux beautés de la nature, il le place comme élève au lycée de Fontainebleau. Il aura des maîtres. Il verra la forêt. Sa santé et son intelligence prospéreront, sans doute... Mais Edouard Rod oublie Valentin dans son lycée. Il ne nous parle plus de ce sympathique enfant qui semblait devoir occuper tout son roman.

Or, il est d'autres apprentis dans la verrerie, des

petits Italiens amenés en France et exploités par un *padrone*. Leurs livrets sont falsifiés et l'apôtre, je veux dire l'inspecteur du travail Burier, fait poursuivre Delémont et le sous-directeur de la verrerie, Soutre. Ils sont renvoyés des fins de la plainte, car ils ne sont pas complices de la falsification des livrets. Mais nous voyons clair comme le jour qu'il y a de grandes misères sociales; et des patrons qui emploient parfois des apprentis au-dessous de l'âge légal.

En même temps qu'une verrerie, Alcide Delémont a une famille, trois enfants, Bernard, Alice, Estelle. Bernard jeune homme ardent à rénover la société et qui développe avec son père de vives discussions sur les meilleurs moyens d'organiser la justice universelle, Alice qui a les mêmes idées que Bernard, Estelle, sèche et rèche et pratique. Il est convenu qu'Alice épousera Soutre, le sous-directeur balourd, mais dévoué. Alice a consenti sans enthousiasme. A la veille du mariage, Soutre signifie son congé à sa maîtresse, elle était vertueuse ! et il lui avait promis le mariage ! Celle-ci furieuse — on le serait à moins — envoie une lettre anonyme à la charmante Alice qui refuse net d'épouser Soutre, parce que, n'ayant jamais eu d'amour pour lui, elle n'a plus pour lui d'estime... Alice aime l'inspecteur du travail Burier, qui l'aime aussi. Ils s'épouseraient volontiers; et j'aurais bien voulu que ce mariage se fît ; c'est la première fois, sans doute, qu'on aurait vu un inspecteur du travail épouser la fille d'un grand patron verrier... Hélas ! ce mariage ne se fera pas. Estelle aimait en secret — je n'ai pas compris pourquoi — ce lourdaud de Soutre ; elle n'a pas été révoltée par sa « muflerie ». Elle veut l'épouser. Alcide Delémont est satisfait de cet arrangement commode. On célèbre « la noce » en pompe. Au retour à l'usine, la maîtresse abandonnée tire un coup de pistolet sur son amant qui l'a lâchée ; elle tire et atteint juste la noble Alice qui meurt. Alcide Delémont perd sa fille ; mais il est débarrassée de sa femme que la crise attendue de folie furieuse emporte dans une maison de santé... et à la fin du livre Bernard et Burier, qui pleurent tous deux Alice, se demandent ce que tout cela veut dire.

Telle est, bien mal résumée j'en conviens, l'histoire ou telles sont les histoires racontées dans *Un Vainqueur*. Mais je ne sais pas trop quel est le sujet de ce roman d'une marche un peu incertaine. Au reste, on peut être ému par les péripéties dramatiques ou ne pas être ému. Il faut surtout que les événements aient quelque correspondance logique avec les idées exposées par les personnages, dans un roman social. A ce point de vue l'incertitude du livre d'Edouard Rod s'aggrave encore.

Le sujet ? Est-ce que Edouard Rod a voulu démontrer que la victoire de l'homme d'action Delémont est une fausse victoire, et que sa rudesse et son étroite brutalité seront en définitive vaincues par l'effort de son fils Bernard et par l'évolution naturelle de la société. Mais d'abord je ne trouve pas que Delémont soit si rude ni si brutal. Il a la simplicité des idées d'un homme qui a soufflé des bouteilles depuis l'âge de 13 ans. Il tient à l'argent parce qu'il l'a péniblement gagné, et au travail de ses ouvriers parce qu'il a lui-même travaillé durement. C'est un individualiste énergique, pas mauvais diable au fond. Il s'accroît, de la manière, de la seule manière dont il puisse concevoir l'accroissement d'une personnalité, en augmentant son chiffre d'affaires. Et il n'est ni vainqueur ni vaincu. Il vit la vie ordinaire de tous les hommes, succès et échecs, des bonheurs et quelques chagrins. Son fils Bernard n'est pas le prodigue fainéant qu'il pourrait être ainsi que le sont souvent les fils d'industriels rapidement enrichis ; il est animé d'un grand sentiment de générosité sociale très disposé à se répandre en paroles. Quand il aura « mis la main à la pâte », il parlera moins et tempérera l'excès impraticable de son altruisme en acquérant le sens des réalités économiques. Sa bienveillante fille Alice meurt dans un fait-divers imprévu. Mais un évènement aussi accidentel ne saurait comporter la moindre signification sociale ni morale. Et puis, sa fille Estelle consolera Delémont de toutes les petites mésaventures et de toutes les grosses douleurs que la vie apporte à un homme. Elle est mariée selon le vœu de Delémont, elle a les mêmes idées que lui ou peu s'en faut. Ce n'est pas à cause d'elle que la bouteillerie végétera. On peut donc ne pas envier Delémont. On ne peut le plaindre. Il reste le vainqueur qu'il a voulu être. Sa victoire est limitée : elle lui est acquise.

Le sujet ? Edouard Rod a-t-il voulu démontrer que le succès d'un homme ou d'une entreprise exige fatalement des victimes ? L'exemple qu'il a choisi n'est pas pertinent. Les victimes sociales de Delémont, ce ne sont point ses enfants dont les sentiments n'ont jamais été contraints, et qui sont même assez forts pour exercer une influence modératrice sur leur père. Ce sont sans doute les petits Italiens, qui, embauchés par un *padrone* sans scrupules, travaillent malgré leur jeunesse à la verrerie... Mais ces enfants sont victimes d'un crime que l'on commettra toujours dans les sociétés les plus vigilantes. Ce n'est pas l'inéluctable loi sociale qui oblige à faire travailler des enfants au-dessous de treize ans. Ce n'est pas non plus en vertu de l'inéluctable loi sociale que le *padrone* de ces Italiens lamentables leur vole leur salaire et leur nourriture... Ces enfants sont victimes d'un fripon, comme il y en aura toujours dans toutes les sociétés. Au reste, ils sont sauvés et leur exploi-

teur n'échappe que par la fuite au juste châtiment que lui prépare la société, un peu lente à intervenir. L'ascension de Delémont ne nécessite nullement le sacrifice des petits Italiens. Il aurait été tout de même « un vainqueur », si les petits porteurs de sa verrerie avaient été embauchés par un intermédiaire honnête et avaient eu réellement l'âge de treize ans qu'exige la prévoyance suffisamment tutélaire de la Société...

Le sujet? Est-ce que Edouard Rod a voulu démontrer l'injustice fatale de certaines situations originelles? Le petit Valentin est amené par son oncle à la bouteillerie. Delémont songe aussitôt à faire de son neveu un apprenti, puis un ouvrier, puis un contremaître, un collaborateur intime et fidèle de ses enfants! Edouard Rod semble indiquer que cette résolution est barbare. Vouer ainsi l'enfant abandonné à une situation subalterne! Eh! mon Dieu! précisons! Parce que Alice et Bernard l'en conjurent, Delémont écarte bientôt Valentin de la bouteillerie et l'envoie au lycée. Là, Valentin apprendra, puisqu'il veut « apprendre ». Mais supposons que Delémont meurt soudain d'un coup de revolver mal dirigé comme celui qui tue la malheureuse Alice, supposons que la verrerie périclite, que la fortune des Delémont soit anéantie, que deviendra Valentin arrêté dans son instruction ambitieuse et vaine! Comme il serait plus fort pour la vie s'il avait été pourvu comme on dit, d'un métier, d'un gagne-pain et s'il avait simplement suivi les cours du soir!... Delémont cédant à la téméraire bonté de ses enfants ingénus ne paraît pas très raisonnable. Cet homme expérimenté manque là de prudence...

Qu'adviendra-t-il? Nous ne le savons pas encore. Edouard Rod a laissé Valentin pour d'autres héros plus pressants. Il le retrouvera sans doute en un prochain livre, et peut-être avec lui, la petite Dorothée, fille du deuxième mariage de Délémont, et qui probablement dira son mot pour se justifier complètement d'être au monde. Il est donc équitable de ne pas reprocher encore à Edouard Rod toutes les incertitudes où il nous jette.

En attendant, Edouard Rod soutient apparemment la cause de Bernard et d'Alice qui veulent que leur petit cousin Valentin, désireux d'apprendre, puisse apprendre, apprendre, apprendre... Il souhaite donc que chaque enfant puisse réaliser, malgré les cirtances défavorables, sa personnalité tout entière. Il ne tolère point d'obstacle à l'ascension sociale de l'individu. Il ne réclame point les « étapes » exigées par Paul Bourget, défenseur rétrograde et fougueux de bizarres privilèges.

Je rappelle Bourget et son dernier livre, les autres ne comptant plus que comme des dates insignifiantes d'un passé mort. Edouard Rod est évidemment imprégné de ce livre pesamment agressif : L'*Etape*. Heureusement — et presque à son insu — il en secoue parfois la regrettable tyrannie. Néanmoins, ce livre le domine assez pour que *Un vainqueur* — discussions d'idées ou combinaisons d'événements — soit comme le succédané de l'*Etape*, et, par exemple, il est bien évident que Romanèche rappelle Monneron. Romanèche, ainsi que Monneron, est un universitaire démocrate. C'est un piètre bavard en face du bon curé doucement agissant que nous présente aussi Edouard Rod. Homais était pharmacien. Edouard Rod a voulu qu'il devint professeur. Il s'est livré à cet exercice facile de lui faire exprimer des idées souvent excessives, mais parfois justes, en termes ridicules, de le faire agir comme un être onctueux, intéressé, jaloux, vaniteux, assez pleutre, avide de politiquer ambitieusement, prudent, sectaire et niais. est-ce tout? J'avoue que rien en ce confident prolixe d'un drame industriel n'exigeait qu'il fût précisément universitaire. J'ajoute que je ne connais pas à Paris — car Romanèche est professeur dans un lycée de Paris — de professeur aussi ennuyeux que lui. Je comprends très bien que Bourget, faisant œuvre de parti, ait entrepris de créer un type d'universitaire naïvement idéologue, et faible d'esprit, mais je ne comprends pas que Rod, loyal au plus haut point, ait repris le même type pour lui ôter encore quelque chose de sa noblesse. C'est une erreur que j'ai à cœur de lui reprocher...

On conclura plus précisément sur les tendances de ce roman social lorsqu'on connaîtra la « seconde vie d'Alcide Delémont ». Mais ce premier tome d'une œuvre qui n'est pas complète en un volume, nous autorise à préciser deux lois, ou deux obligations du roman social.

Tous les romans sociaux que j'ai lus sont hérissés — est-ce une nécessité? — de péripéties purement mélodramatiques. Il y en avait de bouffonnes du commencement à la fin de l'*Etape*. Il y en a d'étranges dans *Un Vainqueur*. Le petit orphelin — s'il avait un frère, nous aurions *Les Deux Gosses* — le brave ouvrier, second amant de la mère qui voudrait se dévouer à l'enfant en souvenir de la bonne femme qu'il aima — l'ouvrière séduite qui se venge, la mort de l'innocente, nous avons vu ça sur des affiches. Au sortir de l'église, un beau cortège, la fiancée en robe blanche, le mari en habit et l'air grave mais content. Derrière, des gens décorés de l'ordre national de la Légion d'honneur... Une foule qui contemple. Dans la foule une jeune femme assez belle « dont le visage trahit la plus vive agitation » et qui tire au jugé un coup de revolver... Eh! là!

Autour de ces complications, des tirades, des discours, des exposés de doctrines, et comme des comptes rendus de séances parlementaires... Mélodrames

d'Ambigu et conversations de rhéteurs... qui ne voit cependant que, dans le roman social, ces péripéties mélodramatiques, exceptionnelles de nature, sont plus déplacées que partout ailleurs, puisque le roman social ne vaut que par la vérité des faits! Et qui ne voit que les tirades y sont pareillement déplacées puisque le roman social n'a de force significative que par la vie réelle dont il doit exposer avec sincérité les chocs précipités! Est-ce donc cependant que les discours et les combinaisons mélodramatiques sont des fatalités du roman social, puisque un maître romancier comme Edouard Rod ne leur échappe pas toujours!...

N'empêche que dans ce livre vous trouverez de la vie, de la vérité. Vous serez émus. Vous serez excités à de bienfaisants examens de conscience. Pour dire en deux mots tout ce que je veux exprimer de plus élogieux, vous reconnaîtrez Edouard Rod lui-même.

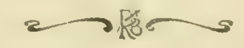
... Un jeune critique M. Albert Reggio, vient de publier un recueil d'études psychologiques sur les écrivains de notre temps. Je ne dis pas qu'il nous trouve des idées nouvelles sur ces écrivains. Mais il a pour point de départ une idée neuve. Il s'est « appliqué à envisager de préférence les relations essentielles qui apparentent, jusqu'à l'en faire étroitement dépendre, l'art synthétique des écrivains, à la structure psychologique et morale de chacun d'eux ». Et son livre, où la langue française est un peu torturée, est un livre très distingué. Réjouissons-nous de cette renaissance de la critique. Après la génération des Brunetière, des Lemaître, des Faguet, des Rod, qui domine encore les esprits de ce temps, voici vraiment une nouvelle génération de critiques dignes de ce nom. L'année dernière, nous remarquions M. Jean Lionnet. Cette année-ci on ne peut omettre M. Albert Reggio.

M. Albert Reggio note justement la probité en quelque sorte constitutionnelle de l'esprit d'Edouard Rod, « la sincérité éminemment morale de cet esprit si clair, si franc, si simple et si honnête. » Il parle on ne peut mieux « de cette âme qui s'ennoblit sans cesse à mesure qu'elle voisine davantage avec l'âme d'autrui, qu'elle y lit avec une lucidité plus généreuse et s'y reflète avec une fraternité plus condescendante; de cette âme qui n'est plus seulement respectable, mais qui est aimée, pour tout ce qu'elle a révélé d'elle-même qui n'était que tendresse, honnêteté, vérité et sollicitude. » Peut-être faut-il dire que c'est cette loyauté même — elle éclate à toutes les pages de *Un vainqueur*, — qui condamne Rod à embarrasser ses romans sociaux de tant d'incertitudes. Il cherche fièvreusement la justice, et considérant les efforts — divergents — de chacun, balance à condamner ceux-ci au bénéfice de ceux-là; il n'ose nous guider, il hésite à prendre parti, n'éclaire personne et se perd un peu lui-même dans une obscure confusion.

Enfin, son pessimisme lui est pernicieux. Edouard Rod (M. Albert Reggio le note à son tour) a ce pessimisme » qui naît de notre conception particulières des choses et qui ne peut pas avoir de bornes, comme il n'a pas de mesure, nous isole et nous dénature, nous irrite ou nous attriste, parce que, au lieu d'être soumis et déférent aux choses, il les censure et, en définitive, les méconnaît. A travers lui, la vie ne nous apparaît plus que comme une somme d'événements plus ou moins hostiles à notre sentiment particulier du bonheur... » Edouard Rod croit volontiers que la vie, toujours semblable à elle-même, n'est qu'un triste chapelet de déceptions et de regrets, que tous nos désirs, toutes nos joies et toutes nos vanités portent en eux-mêmes leur irrémédiable principe de mort. Il persuade aisément que la vie est monotone et décevante, que seul le mal est réel, grouille au fond de toutes choses, alors que le bien n'est qu'une conception de notre esprit...

On comprend à quelles conclusions désolées peut conduire ce pessimisme appliqué à la vie sociale. Et aussi bien, nous sommes épouvantés par les observations inquiètes de Rod. A lire son tableau de la vie industrielle, et son exposé des principes qui la régissent, on ne voit que bourreaux et que martyrs et qui pis est, martyrs innocents et bourreaux malgré eux, qu'idéologues impuissants plus dangereux encore que les autres, s'ils descendent de la chaire ou de la tribune aux réalités de la vie... On serait découragé à jamais si on ne se rappelait au moment critique le pessimisme fondamental d'Edouard Rod. On lui répond alors qu'il faut considérer la vie sociale avec optimisme si on veut pratiquement l'adoucir, car seul l'optimisme aide à l'action, et qu'enfin les théories éloquentes sur le le progrès industriel qui broie les faibles, sont impressionnantes, mais qu'il y a, monsieur, la loi du 2 juillet 1892 sur le travail des femmes et des enfants dans les manufactures, qu'on peut de cette loi améliorer incessamment les détails, qu'on peut élaborer des lois analogues et qu'on y travaille, qu'on agit peu à peu pour agir efficacement et que, en fait, tout est à peu près supportable dans un monde à peu près passable.

J. ERNEST-CHARLES.



A PROPOS DU

IIe CONGRÈS DES PROFESSEURS DE LANGUES VIVANTES ALLEMANDS

Les derniers accords du 81me festival bas-rhénan emplissent encore de leurs ondes harmonieuses les places et les carrefours de l'antique Colonia que déjà bourdonne l'essaim polyglotte des « nouveaux philologues » accourus de tous les points de l'Allemagne, de l'Autriche, voire de la France, de l'Angleterre, de la Russie, des pays scandinaves, de la Belgique et de la Suisse pour participer aux débats du IIe congrès convoqué par l'Association des professeurs allemands de langues vivantes.

Il ne faut pas songer à résumer ici le bilan de ces longues séances où les orateurs se succèdent pour traiter des sujets les plus disparates; où, le même matin, après qu'un professeur de Bonn a disserté sur l'origine anglo-saxonne de cette rude harmonie des Evangiles composée dans la première moitié du IXe siècle par un moine rhapsode de Werden, une dame expose par le menu les successives transformations de l'art des jardins en Angleterre, après quoi un maître de conférences à Cambridge énumère les déformations que les Allemands font subir à leur idiome à l'étranger, plus spécialement en Angleterre, puis un professeur de Würzburg caractérise le subjectivisme dramatique de Molière et le vénérable lexicographe Carl Sachs détaille les rapports de Gœthe avec l'Angleterre et sa littérature. Nos voisins germains ont une puissance d'assimilation — j'allais dire une patience — admirable. Tel de ces morceaux d'érudition indigeste se supporterait peut-être à la lecture dans une revue technique, dont l'audition met à une rude épreuve les nerfs d'un Français, même familier avec la vie universitaire et anesthésié par un long séjour au pays allemand. Du chaos des 20 discours scientifiques — et nous en entendîmes beaucoup d'autres, polémiques, humoristiques, sophistiques, un déluge universel d'éloquence — je ne relèverai, dans ces courtes notes, que quelques idées, quelques vœux capables, je le crois, d'intéresser le public français, à cause de leur relation avec la question brûlante de la méthode à suivre dans l'enseignement des langues vivantes.

*
* *

On sait que l'on s'est décidé un peu partout en ces derniers temps, avec une simultanéité et une unanimité fort inégales, à vrai dire, à réformer l'enseignement officiel, académique, des idiomes modernes, dans le sens d'une acquisition plus immédiate de la langue parlée, et, sans négliger systématiquement la formation littéraire de l'élève, d'une connaissance plus précise des institutions et des mœurs, de la civilisation adéquate du pays étranger. En France le besoin d'une rénovation se faisait particulièrement sentir par suite de l'abus résultant de ce fait que l'apprentissage des langues vivantes, comme d'ailleurs tout le mécanisme de l'enseignement secondaire, étant orienté vers la conquête du diplôme de bachelier, on se préoccupait moins d'apprendre aux élèves à *connaître* un peuple par le moyen de sa langue qu'à *traduire* tant bien que mal quelques lignes de thème et de version, les examinateurs n'en demandant, en pratique, pas davantage : exercice stérile, sorte de finalité sans fin, d'acrobatie mandarinesque, dont les conséquences fâcheuses se manifesteraient plus tard, dans la vie réelle. Qu'il y ait eu des tâtonnements sur le choix d'une nouvelle méthode, que des résistances, même opiniâtres, se soient déclarées, que l'on ait parfois exagéré, du côté des novateurs comme du côté des conservateurs, rien que de très humain. Que l'on songe aux exigences qu'impose cette nouvelle méthode au personnel enseignant. Outre la connaissance pratique parfaite de l'idiome parlé jusqu'en ses nuances les plus familières, le professeur réformiste doit, s'il veut réellement être à la hauteur de sa tâche, connaître, pour employer les termes de l'un des orateurs du congrès, M. le Dr Max Löwisch, « la civilisation du peuple étranger sous ses trois faces : idéale, politique et matérielle, et, en conséquence, il ne peut se borner à posséder seulement sa littérature ». Cela suppose une étude détaillée « de l'organisme politique », de « l'organisme économique » et de « l'œuvre d'art en sa technicité ». L'explication en classe des chefs-d'œuvre littéraires doit, en conséquence, être largement complétée « par des conférences en langue étrangère » sur chacun des objets énumérés plus haut. Pour bien comprendre la civilisation du peuple étranger sous son côté politique, le maître devra lire « la littérature historique et l'éloquence politique, qui manifeste l'évolution historique des concepts politiques », de façon à être capable d'en résumer, devant ses élèves, « le contenu national, ainsi que la valeur civilisatrice universelle. »

Pour bien posséder sa matière, le maître devra, en outre, ne pas négliger la lecture « de la littérature quotidienne, du journal, des publications scolaires contemporaines ». Sur le terrain de la « civilisation économique et technique », le maître devra renoncer à la faire connaître à ses élèves par « des lectures spéciales en classe » et s'en tenir à « un libre ensei-

gnement », sous forme de leçons de choses, où « l'industrie et la technique, le commerce et les transactions, quelque industrie nationale typique, une branche spéciale du commerce, un grand établissement industriel, un grand centre de communications, une capitale en tant qu'organisme économique », feront le sujet de son enseignement. La nécessité d'une information aussi complète, l'obligation d'être absolument familiarisé avec le pays dont on enseigne la langue, d'y avoir séjourné pendant longtemps et d'y renouveler ces séjours à intervalles relativement rapprochés, une préparation personnelle quotidienne : autant de conditions nécessaires et, *sine qua non*, dont l'absence, à des degrés divers, chez certains professeurs de langues vivantes, explique, je le crains fort, la résistance opiniâtre que la nouvelle méthode a rencontrée des deux côtés du Rhin et qu'elle rencontre encore.

Si ce nouveau programme paraît lourd, on comprend qu'il était désormais impossible de continuer à imposer, en Allemagne, aux professeurs de langues vivantes l'enseignement simultané de deux idiomes étrangers : le français et l'anglais, sans compter, parfois, un troisième : l'espagnol, comme c'est le cas, par exemple, dans certains lycées de Hambourg et de la ville prussienne voisine d'Altona. Aussi l'un des vœux le plus chaleureusement accueillis par l'assemblée de Cologne fut celui formulé par M. le Dr H Borbein, collaborateur techique du *Provinzial-Schulkollegium* de Berlin et demandant la séparation systématique des deux langues. D'autre part, la nécessité d'une formation de plus en plus adéquate du professeur apparaît dans les résolutions formulées par le directeur de l'Ecole modèle de Francfort-sur-le-Mein, M. Max Walter, et dans les thèses défendues par M. le professeur Viëtor, de Marburg, et M. le directeur Dörr, de Francfort : généralisation du système des lecteurs étrangers dans les Universités ; développement des cours pratiques ; facilités de séjourner à l'étranger par l'octroi de bourses de séjour et, en particulier, par la concession, par périodes de cinq années, d'un congé de six mois *avec traitement* (1) ; échanges internationaux de professeurs ; détermination exacte d'un plan d'études universitaires à l'usage des étudiants de langues vivantes ; et, enfin, formation pédagogique de ceux-ci, non plus, comme c'est l'usage en Prusse, dans certains établissements d'enseignement fixés à l'avance, où ils séjournent un an, après avoir passé leurs examens, mais à l'Université.

(1) On sait que depuis longtemps déjà les Américains ont introduit l'institution de congés d'un an, *avec traitement*, pour permettre à leurs professeurs de se perfectionner à l'étranger. Ce fait a été mentionné au Congrès de Cologne.

Concernant la technique même de l'enseignement de la langue étrangère, il m'est impossible de passer sous silence la très intéressante conférence que prononça le vendredi 27 mai, M. le directeur Max Walter, l'un des chefs de la « Réforme » en Allemagne. L'orateur, partant de l'hypothèse que l'enseignement direct avait commencé dès la sixième, s'est posé les deux questions suivantes : *a.* de quelle façon traiter un texte en classe avec mes élèves ? *b.* comment doivent-ils le préparer eux-mêmes ?

A la première question, la réponse a été la suivante. « *Raconter* le texte aux élèves. C'est là le procédé idéal, qu'il faut préférer à la *lecture* de ce texte. La *lecture* ne doit être tolérée que sur le ton de la *conversation*. Les livres restent fermés. Ensuite vient l'*explication* du texte. Les mots ou les tournures difficiles sont expliqués par des questions et des réponses en langue étrangère. Ceci fait, et si le texte est facile, les élèves procèdent immédiatement à une narration détaillée de son contenu. S'il est difficile, des questions isolées du maître le font en quelque sorte repasser devant l'intelligence de la classe. Puis, son contenu est exposé sur des tableaux muraux — qui doivent être en très grand nombre — par le plus d'élèves possible, tandis que les autres, qui resteraient inoccupés, continuent l'explication orale. Chacun d'entre eux s'avance, pour raconter le texte, devant la classe et parle sans notes. Ses condisciples, eux, ont le droit de noter les fautes qu'ils constatent dans son débit et de les lui faire remarquer, à la fin de sa petite conférence. Quand les textes ont été écrits sur les tableaux muraux, on procède en commun à leur critique. Les fautes sont d'abord soulignées, puis discutées. La forme correcte est immédiatement indiquée. Au cours de cet exercice, l'invention verbale des élèves doit avoir libre carrière. Les expressions nouvelles acquises sont notées aux tableaux. C'est ainsi que les exercices écrits, indispensables, s'accomplissent surtout en classe. A cette occasion, le professeur ne manquera pas de glisser des explications concernant l'histoire de la langue, l'étymologie, les dérivés, les synonymes, etc., et, parfois, de tirer de ces explications un sujet de devoir. »

A la seconde question, l'orateur a répondu comme il suit (1) : « En premier lieu, les élèves auront entre les mains des éditions avec notes *en langue étrangère* et un dictionnaire également *en langue étrangère*. Tous les mots, toutes les tournures inconnus, ils les devront écrire dans un cahier *ad hoc*. Ce qui

(1) Il ne faut pas oublier que l'internat étant une chose à peu près inconnue en Allemagne, la préparation en question doit être entendue comme ayant lieu à la maison de l'élève. Il s'agit ici, naturellement, des élèves des classes supérieures.

restera incompréhensible sera souligné, pour que le maître l'explique en classe. Dans des cas d'extrême difficulté, celui-ci n'hésitera pas à recourir à la langue maternelle. La préparation doit être comprise comme assurant aux élèves la possession définitive des expressions nouvelles qu'ils devront être capables d'employer immédiatement dans des phrases complètes. Ce n'est que quand ce résultat est atteint qu'ils ont le droit de se croire prêts pour la lecture en classe. On comprend que c'est le devoir du maître de veiller alors à ce que toutes les fautes de prononciation soient impitoyablement corrigées. Pour les rendre désormais impossibles, la forme correcte est inscrite au tableau noir. Le texte une fois lu sans fautes, des exercices pratiques l'amplifient, en tirent tout le contenu. Ici encore, l'usage de la langue maternelle devra être autorisé, à l'occasion. De temps en temps, on choisira des passages particulièrement typiques qui fourniront la matière d'une traduction en langue allemande. Toute l'attention du maître devra se porter sur cette note de gymnastique intellectuelle, qui consiste à habituer les élèves à saisir rapidement le contenu essentiel d'un texte, et à rendre ce contenu en phrases étrangères. Ce procédé maintient l'expression verbale sous la dépendance de la pensée. L'éducation intellectuelle est hautement cultivée et le reproche de former des commis-voyageurs est nul. En outre, la facilité d'élocution dans la langue maternelle trouve son profit à ces exercices d'assouplissement linguistique continus, tandis que l'éternelle traduction d'une langue dans l'autre, procédé familier de l'ancienne méthode, rejetant sans trêve l'élève d'une langue étrangère dans sa langue maternelle, l'ahurissait et le laissait aussi inhabile dans le maniement de l'un que dans celui de l'autre. Du reste, l'art de parler n'est nullement une fin. Ce ne doit être que le moyen de pénétrer, petit à petit et de plus en plus résolument, dans l'esprit et la civilisation d'un peuple. En même temps que la formation ethnique de l'élève est favorisée, le rapprochement des peuples par leur élite, même au point de vue politique, se prépare. »

*
* *

Que l'on me pardonne cet exposé un peu sec, écrit à la hâte sur un résumé sténographique. Le débat qui a suivi cette Conférence a été fort animé. On s'est demandé si tout cela n'était par fort idéal, ou, dans le domaine de la réalité, si on ne risquait pas d'accabler maîtres et élèves par de telles exigences. Laissons la question pendante, bien que la remarque d'un journal de Cologne, à propos des nouveaux procédés d'études des langues vivantes tels que les ont exposés certains orateurs, ne me semble pas devoir être passée sous silence. « Chose remarquable, ces messieurs se plaignent d'être accablés de besogne et, nous le reconnaissons volontiers, non sans raison. Cependant ils veulent s'imposer de nouvelles charges qui n'ont pas même la justification de la nécessité. » L'avenir se chargera certainement d'éliminer les parties non essentielles d'une méthode qui n'est pas encore rigoureusement précisée, qui, en tous cas, on l'a bien vu à Cologne, a devant elle un vaste champ d'action, et, déjà, des succès indéniables et des résultats certains. S'il est vrai que « qui trop embrasse, mal étreint », il n'est pas moins indiscutable que « qui peut plus, peut moins ». Des 300 professeurs présents aux discussions des 25, 26 et 27 mai 1904, tous n'étaient pas des amis de la « Réforme » ; il n'en est pas un qui l'ait attaquée de front ou même qui ait formulé contre elle des objections bien sérieuses. Le plus convaincu de ses adversaires, l'inspecteur d'Académie badois Waag, s'est vu forcé d'avouer que les différences entre les deux camps sont « plutôt de nature quantitative que de nature qualitative ». Les ennemis de la nouvelle méthode, du jour où ils auront acquis ce qui leur manque pour l'appliquer en toute rigueur, du jour où ils consentiront aux sacrifices — certains et, souvent pénibles — qu'elle impose, en deviendront d'ardents propagateurs. J'en aurais long à dire sur les expériences que j'accumule en Allemagne, depuis octobre dernier, à ce sujet. Mais laissons ces matières délicates. M. le directeur Walter a affirmé, du haut de la tribune du Gürzenich, que les Français auraient cité, dans la voie de la méthode nouvelle, devancé les Allemands. Politesse charmante, que les représentants de notre enseignement secondaire n'oublient pas, pour tâcher de la transformer au plus vite en réalité. Du moins, c'est à l'initiative de la France, qu'est due la création d'une sorte de bureau de renseignements international, à l'usage des maîtres de langues vivantes de tous pays, dont le président, élu à Cologne, est un professeur de Paris, M. Potel. Et dans les toasts qu'ont portés MM. Schweizer, Pinloche et Sigwalt, a pris naissance l'idée d'une fraternité corporative, d'un rapprochement positif d'hommes travaillant à un noble but, à la connaissance des peuples civilisés par la propagation de leurs langues.

CAMILLE PITOLLET.

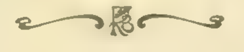


TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er Janvier au 30 Juin 1904

TABLE DES AUTEURS

Du 1er Janvier au 30 Juin 1904

TABLE DE LA VIE LITTÉRAIRE

Paris. — Typ. A. DAVY Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*, 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN




197212
Revue Bleue, politique et littéraire.
Sér. 5, t. 1, 1904.
P
LF
R
NAME OF BORROWER.
DATE.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

